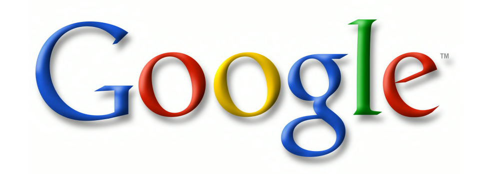



PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS





NOUVELLE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME VINGT-TROISIÈME.

—

Haag. — Hennequin.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Vingt-Troisième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LXI.

NOUVELLE

BIOGRAPHIE

GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

H

[illegible]AG (*Eugène* et *Émile*), littérateurs [illegible] nés à Montbéliard, le premier le 11 fé[illegible] le second le 8 novembre 1810, d'une [illegible] omtale, alliée à celle des Cuvier, [illegible] s leur ville na[illegible], où l'aîné prit [illegible]. Les [illegible] frères allèrent [illegible] en [illegible], où ils s'occupèrent d'en[illegible] A l[illegible] retour en France, ils réso[illegible] à leurs coreligion[illegible] préparaient les [illegible]aux de ce [illegible] du travail, ils s'occupaient [illegible] la société anglaise de la pro[illegible] des connaissances chrétiennes. Le livre [illegible] Haag a pour titre : *La France pro[illegible], ou vies des protestants français [illegible] se sont fait un nom dans l'histoire de[illegible] les premiers temps de la réformation [illegible]u'à la reconnaissance du principe de la [illegible]té des cultes par l'Assemblée nationale, ouvrage précédé d'une notice historique sur le protestantisme en France, suivi de pièces justificatives et rédigé sur des documents en grande partie inédits;* Paris, 1847-1859, 9 vol. grand in-8° à deux colonnes. Pour cet ouvrage les auteurs ont remonté aux sources; ils ont fouillé les bibliothèques, revu les éditions, compulsé les manuscrits, les archives administratives de la France et de l'étranger, et, ne s'arrêtant devant aucune considération de personnes, ils ont recherché avant tout la vérité; la partie bibliographique est surtout très-soignée et aussi complète qu'il est possible. M. Eugène Haag a publié en outre un *Cours complet de Langue Française ;* Leipzig, 1834-1836, 5 vol. in-8° ; — une *Vie de Calvin*, à l'usage des écoles protestantes; Paris, 1840, in-18 ; — et une *Vie de Luther ;* Valence, 1839, in-18. Il a traduit de l'allemand : *Vues classiques de la Suisse*, par H Zschokke, 1836-1837, in-8°; et de l'anglais : un traité de Milton *Sur la Trinité*, Paris, 1842, in-12. M. Émile Haag a traduit de l'anglais : *Aperçu de la Réformation en Angleterre*, par J.-J. Blunt; Paris, 1840, in-12; — *Mise en jugement des témoins de la Résurrection de Jésus*, par Th. Sherlock ; Paris, 1840, in-12 ; — *Vie de l'archevêque Cranmer*, par Ch. Webb Lebas; Paris, 1843, 2 vol. in-12. On lui doit aussi un recueil de *Satires et poésies diverses;* Paris, 1844, in-16 : recueil sans prétention, que l'auteur appelle avec raison ses *Juvenilia.* En 1853, M. Eugène Haag a été un des fondateurs de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, qui l'a nommé son secrétaire.

L. Louvet.

Documents particuliers.

*HAAGENSEN (*Richard*), écrivain danois, né en 1721, mort à Copenhague, en 1771, avec le titre de conseiller d'État. Il fut planteur à l'île de Sainte-Croix (Antilles), dont il a donné une description : *Beskrivelse over Saint-Croix;* Copenhague, 1758, in-4°.

E. B.

Nyerup et Kraft, *Litt.-Lex.*

HAAGER-ALENSTEIG (Maison de), ancienne famille originaire d'Autriche, dont les principaux membres sont :

HAAGER (*Sigmund*), mort en 1521. Il acheta en 1499 la moitié de la ville d'Alensteig, dans le cercle de Manhartsberg (archiduché d'Autriche). Depuis cette époque toute la famille des Haager a ajouté à son nom celui d'Alensteig. Sigmund Haager, qui avait eu deux femmes, Dorothea de Hohenwart et Elsbeth de Potenbrunn, laissa vingt-quatre enfants, dont dix-sept fils. Un d'eux, *Veit Haager von Alensteig*, seigneur de Pezenkirchen, Altenlembach, Festenwamsen et Lichtenfels, joua un certain rôle à la cour de Ferdinand I[er]. Un autre, *Georges Haager*, exerça à Graaz les fonctions de commandeur des chevaliers de l'ordre Teutonique.

HAAGER-ALENSTEIG (*Sigmund*), arrière-petit-fils du précédent, mort en 1617. Il entra de fort bonne heure dans la carrière militaire, servit successivement sous les ordres des comtes de Hardegg et de Schwartzbourg, du prince d'Orange, et combattit avec ces généraux en Italie, en Hongrie et en Hollande. Il parcourut ensuite l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Allemagne, le nord de l'Europe et la Pologne, et publia, de retour en son pays, des relations de voyages. Peu de temps après il reprit sa vie aventureuse, devint chef d'un escadron de cuirassiers, et mena à ses frais soixante hommes à la guerre contre les Turcs. Il assista aussi, sous le commandement d'Adolphe de Schwarzenberg, à la prise de la forteresse de Raab, et obtint, en récompense des services qu'il rendit à l'empereur, les grades de capitaine général de la haute Hongrie et de commandant de Kaschau. Chaleureux partisan des nouvelles doctrines religieuses, il se signala en 1608 parmi les membres de la fédération protestante de Horn, et siégea l'année suivante comme député du cercle du haut Enns dans l'assemblée religieuse dite *Corpus Evangelicorum*. Il fut trois fois marié, et laissa vingt-et-un enfants. En 1590, il avait vendu sa propriété de la ville d'Alensteig, en se réservant seulement quelques droits féodaux.

HAAGER-ALENSTEIG (*Sebastian-Günther* VON), seigneur DE WETZDORF, fils du précédent, occupait à l'avénement de l'empereur Ferdinand II la place de commandant de la ville de Vienne. Dévoué, à l'exemple de son père, aux intérêts de l'Église protestante, il refusa énergiquement de reconnaître l'abdication de l'archiduc Albrecht et de prêter serment à Ferdinand II. Il se lia avec Matthieu-Henri, comte de Thurn, chef des Bohêmes révoltés; mais son parti fut vaincu et Haager décapité. L'empereur confisqua toutes ses terres et revenus. Son fils, *Hans-Seyfried*, abjura la religion protestante, et embrassa les doctrines de l'Église catholique, abandonnées par ses ancêtres. L'empereur Léopold Ier le créa baron le 12 janvier 1671.

Un de ses descendants, *Otto-Siegmund* HAAGER-ALENSTEIG, dernier burgrave de Vienne, mourut en 1812, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Il avait combattu sous les ordres du prince Eugène, et était parvenu, en 1758, au grade de feld-maréchal-lieutenant. Durant les dernières années de sa vie, il occupa la place de grand-maître de la maison de l'archiduc Reinier.

HAAGER-ALENSTEIG (*François*, baron DE) fils du précédent, né vers 1765, mort à Stra, près de Venise, le 31 juillet 1816. Nommé en 1786 commissaire au département de la guerre, il devint, en 1795, après avoir parcouru les grades intermédiaires, capitaine de cercle (*Kreishauptmann*). En 1803 il entra comme conseiller aulique au ministère de la police; en 1808 il devint vice-président de ce département, et en 1813 président du ministère de la police et du bureau de la censure littéraire. Son s donna à différentes reprises des pre estime et de son affection, et le déco tres, en 1816, de la grand'-croix d Léopold. Haager mourut peu de t laissant la réputation d'un administr et intègre. Il eut le courage d'adouci rigueurs de la censure autrichienne e quelque liberté à la littérature et à l riodique. R.

Zeitgenossen, 1re série, n° VII, p. 108-11 brand, *Collect. hist. gen.* — Spener, *Histor* — Raupach, *Evangel. Œsterreich.* — Wi *platz des landsässigen niederösterr. Ade und Ritterstand.*

HAANSBERGEN (*Jean* VAN), landais, né à Utrecht, le 2 janvier 1 La Haye, le 10 janvier 1705. Il fut u leurs élèves de l'habile Poëlemburg, e saisir la manière de son maître que l connaisseurs confondent souvent le Mais le soin qu'exigeaient de pareil tions lui prenait trop de temps pou faire beaucoup et s'enrichir. En 1 s'établir à La Haye, où il peignit le po plus lucratif. « Ses portraits de f Houbraken, n'étaient que des lis et d Ses premiers ouvrages ont le mér de Poëlemburg, la même finesse d et révèlent autant d'intelligence. Il p vent, comme son maître, des Nymph ornait ses fonds de paysages agréa montrait surtout ingénieux dans la f légorie; mais il a laissé trop peu du temps de sa pauvreté et beauc ceux qui ont contribué à sa fortune leures productions sont restées en aussi est-il peu connu dans le reste d On admirait à La Haye, galerie van S *Une Baigneuse*, et à Rotterdam, g schop, *Une Dame à sa toilette* et *l dans les bras de sa nourrice.*

A. DE L.

Jacob Campo Weyerman, *De Schilderkon landers*, t. II, p. 4. — Descamps, *La Vie hollandais*, etc., t. II, p. 366.

HAAS (*Johann-Sebastian*), s suisse, né à Berne, en 1641, mort 1697. Il passa la principale p e auprès du landgrave de Hesse- chargea successivement des fonctions taire du cabinet, de maître des pages bibliothécaire (1673), de conservat chives de la cour (1686), et qui l'envo comme secrétaire d'ambassade au con mègue. On a de Haas un ouvrage fort fort rare, écrit en français et intitulé *graphie* (et non *Sténographie*, co sent quelques biographes) *nouvelle*, *fort imparfait jusque icy, a été mis plus grande perfection*; Cassel, 1 Pour conserver la clef de l'écriture s phique inventée par lui, Haas avait

ge des blancs qu'il remplissait a la
R. L.

...isch. Gelehrtengesch. — Adelung. Supp.

Johann-Matthias), géographe alle... à Augsbourg, le 14 janvier 1684, mort ...erg, le 24 septembre 1742. Élève de Ioh.-Matth. Haas, mort en 17.., qui ...is dans son temps une excellente re... omme mathématicien et géographe, ... s études aux universités de Helmstaedt ... devint en 1716 agrégé à l'unive... dernière ville, et passa de là en ...temberg, où il enseigna jusqu'à sa mort ...s mathématiques et géographiques. ...été un savant fort distingué, dont ... it exercé une influence marquante sur ... des études géographiques. On a de ...orum Dimensiones, sive Pul... me... temberg, 1728; — *Tabula Hun... pliori significatu ex recentissimi antiquissimis relationibus et ... concinnata*; Nuremberg, 17... — ...*rii Russici et Tartariæ uni...*, 1746, que l'on peut considérer ... les premières cartes utiles de l'em... ; — *Sciagraphia methodi prog... æras et delineandi mappas*; ... *Descriptio geographica et historica ...idici et Salomonæi, cum delinea... æ et Ægypti*; Nuremberg, 1739; *Phosphorus Historiarum, seu pro... eatri summorum imperiorum, ... læ politicæ universalis potioris et ...*, etc.; Leipzig, 1742, in-fol.; excel... ...ge, auquel Haas consacra de longues ...udes, et dans lequel il se proposa de ... notions exactes sur les grandes re... que les empires ont subies dans la ...ècles; — *Historiæ universalis po... plane nova ac legitima, tract... ummorum imperiorum exhibens ...graphia ...orum, ... tabulis ...is, 3° tabularum ... s binis, in lectionum academi...ium proposita*; Nuremberg, 1743. ...28 cartes géographiques, 16 tableaux ...ques et 24 feuilles de texte. A l'époque ...arition, cet ouvrage eclipsa tous ... point de vue de l'utilité pour l'ensei... l'histoire politique universelle. Après ...Haas, on publia d'après ses travaux un ... historique, *Historischer Atlas*, Nu... 1750, in-folio, divisé en 6 parties : *Hist. universal. polit. idea*, etc ; ...*ogie des Monarchies*, en 9 tableaux : ...*nds Empires*, en 9 cartes géogra... *L'Empire Germanique*, sous Char... Othon Ier, Conrad II, Frédéric II, I, Charles-Quint, Charles VI, en ...; 5° *Géographie biblique à l'épo... et Salomon*, en 6 cartes géogr. ; 6° *Les grandes Villes comparées entre elles*, en ... DR L.

...; — ...

HAAS (*...*), historien allemand, né à Cassel, le ... 17.., mort le ... 17.., ... en 17.., professeur ... à l'université de Marbourg, dont la ... fut confiée à son administration ... 17... Ses principaux ouvrages sont : *Lebensbeschreibung des D. H. Hurchen* (Biographie du docteur H. Hurchen); Cassel, 1760, in-8°; — *Opuscula historica*; Marbourg, 17.., in-4°; — *Anmerkungen über die hessische Geschichte von Landgraf Heinrich I bis auf das Jahr 1434* (Remarques sur l'histoire de Hesse à partir du landgrave Henri Ier jusqu'à l'an 1434); Francfort, 1771, in-8°; — *Versuch einer hessischen Kirchengeschichte, bis gegen Anfang des 16ten Jahrhunderts* (Essai d'une histoire ecclésiastique de la Hesse, jusqu'au commencement du seizième siècle); Marbourg, 1782, in-8°; — *Vermischte Beiträge zur Geschichte und Literatur* (Mélanges d'Histoire et de Littérature); Marbourg, 1784, in-8°.
E. G.

...*Hess. Gelehrt. Geschichte*, t. V, p. 192. — ... *Memoria Haasii*; Marbourg, 1789, in-4°. — Ersch et Gruber, *Allg. Encycl. ...*.

HAAS (*Guillaume*), mécanicien, graveur et fondeur en caractères suisse, né à Bâle, le 23 août 1741, mort le 8 juin 1800, à l'abbaye de Saint-Urbain (canton de Lucerne). Dès 1764, il apporta des améliorations importantes dans la fonderie de son père, qui devint célèbre dans toute l'Allemagne. Il eut le premier l'idée de se servir pour l'impression des cartes géographiques de caractères mobiles, dont il rendit compte dans l'écrit intitulé : *Beschreibung und Abriss einer neuen Buchdruckerpresse erfunden in Basel 1772 und zum Nutzen der Buchdruckerkunst herausgegeben* (Description d'une nouvelle presse d'imprimerie découverte à Bâle en 1772); Bâle, 1790. En 1789 Haas confia la direction de son établissement à son fils pour consacrer au service de sa patrie les connaissances qu'il avait acquises comme ingénieur militaire, et se distingua lors de la révolution qui éclata en Suisse; il fut nommé membre du grand conseil et inspecteur général de l'artillerie. Il fit sous les ordres de Masséna la campagne de la Suisse orientale (1799), et fonda dans la même année l'école d'artillerie de Saint-Urbain, qu'il dirigea jusqu'à sa mort. R. L.

Lutz, *Nekrol. denkwürdiger Schweizer aus dem 18ten Jahrh.*; Aarau, 1812, p. 196. — *Intelligenzblatt zur allg. Liter. Zeitg.*, 1800, p. 1050 sqq. — Ersch et Gruber, *Allg. Encyclop.*

HAAS (*Jean-Godefroi*), philologue allemand, né en 1737, à Griesebach, près Zschoppau, mort le 17 avril 1815, à Schneeberg (Saxe). Il exerça pendant plusieurs années les fonctions de recteur du collége de Schneeberg, et publia un grand nombre d'ouvrages à l'usage des écoles, tels que : *Dictionnaire Grec, Dictionnaire Français*

Dictionnaire Latin, *Grammaire Grecque*, *Grammaire Latine*, etc. On estimait surtout son recueil de thèmes grecs : *Griechische Specius*, Leipzig, 1801 ; 3e édit., 1811 ; et son *Dictionnaire Latin-Allemand et Allemand-Latin*, Leipzig, 1804 ; 2e édit., Altenbourg, 1808.

R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie*. — Meusel. *Gel. Deutschland*.

* **HAASE** (*Henri-Dieudonné-Frédéric-Chrétien*), philologue allemand, né le 4 janvier 1808, à Magdebourg (Prusse). Il fit ses premières études au collége de sa ville natale, et fréquenta, de 1827 à 1831, les universités de Halle, Greifswald et Berlin. De 1831 jusqu'en 1835 il occupa successivement les places de professeur à Berlin, Charlottenbourg et Schulpforte; mais en 1835 il fut suspendu de ses fonctions, et condamné à six ans d'emprisonnement pour avoir participé aux sociétés secrètes de l'Allemagne (*Burschenschaften*). Il obtint sa grâce après avoir été détenu pendant un an, et entreprit alors un voyage, durant lequel il fit aux bibliothèques de Paris, de Strasbourg, de Heidelberg et de Berne des recherches approfondies sur les écrivains militaires grecs et romains. En 1848 il fit partie de l'Assemblée nationale de Berlin, dans laquelle il vota avec le parti modéré libéral, et en 1851 il fut nommé directeur du séminaire philologique à Breslau. Ses principaux travaux sont : l'édition du *De Republica Lacedæmoniorum* de Xénophon; Berlin, 1833; — *Vergangenheit und Zukunft der Philologie* (Passé et Avenir de la Philologie); Berlin, 1835; — l'édition de *Thucydide*, accompagnée d'une traduction latine, qui fait partie de la bibliothèque grecque publiée par A.-F. Didot; Paris, 1842; — *De militarium Scriptorum Græcorum et Latinorum omnium editione instituenda Narratio*; Berlin, 1847; — l'édition de la *Historia Romana* de Velleius Paterculus; Leipzig, 1851; — l'édition des *Œuvres* de *Sénèque*; Leipzig, 1852, vol. 1-3. M. Haase callobora en outre à plusieurs recueils et revues littéraires; on remarque dans la grande *Encyclopédie* d'Ersch et Gruber ses articles *Philologie* et *Phrygie*.

R. L.

Conv.-Lex. — Gersdorf, *Repertorium*.

HABACUC, l'un des petits prophètes, vivait vers 750 avant J.-C, selon les uns, ou vers 600 selon les autres. Imagination vive et créatrice, diction brillante, figures hardies et qui n'ont rien d'exagéré, tableaux parfaitement développés, telles sont les qualités qui distinguent les trois chapitres que nous avons de lui et qui figurent avec honneur à côté de ce qu'il y a de plus beau dans l'Ancien Testament. C'est en 600 que les Chaldéens firent en Palestine la terrible incursion dont l'auteur parle avec une sorte de terreur et d'angoisse (ch. III), en faisant des vœux pour qu'Israel soit bientôt délivrée de cette calamité (ch. I et II). A défaut de données positives sur la vie du prophète dans les livres canoniques de l'Ancien Testament, on peut admettre cette dernière hypothèse comme la plus probable; elle concorde assez d'ailleurs avec la tradition conservée dans l'une des additions apocryphes à l'Ancien Testament qui se trouvent dans les Septante et dans la Vulgate, tradition qui fait d'Habacuc un contemporain de Daniel, et qui veut qu'il ait passé à ce dernier, pour le nourrir dans la fosse aux lions, un potage qu'il portait à la campagne pour les moissonneurs (Daniel, XIV, 32 et suiv. d'après la Vulgate; Histoire de Bel et du Dragon, v. 33 à 39, d'après les versions des protest.). Quant au caractère moral des poésies du prophète, son but en présentant les maux dont les Israélites sont accablés est de montrer que le péché entraîne inévitablement la punition divine, et envisagés sous ce point de vue, ces tableaux ont leur côté édifiant aussi bien que leur côté terrible. [Th. Fritz, dans l'*Encyclop. des G. du M.*]

Bible, livre d'*Habacuc*. — Baillet, *Vies des Saints*, tome IV, 15 janvier. — Dom Calmet, *Dict. de la Bible*. — Kalinsky, *Commentatio de Habacuci vaticiniis* Heilbrun, 1840, in-4°. — Delitzsch, *Commentarius de Habacuci prophetæ vita atque ætate, cum diatriba de Pseudo-Dorothei et Pseudo-Epiphanii Vitis prophetarum*; Leipzig, 1842, in-8°.

* **HABASQUE** (*François-Marie-Guillaume*), magistrat et historien français, né le 18 avril 1788, à Lesneven (Finistère), mort le 22 décembre 1855, à Lahou, près Dinan. Il fit son droit à Rennes, et alla s'établir à Saint-Brieuc, où il devint successivement juge suppléant, juge et président du tribunal civil. On a de lui : *Notions historiques*, *géographiques*, *statistiques et agronomiques sur le littoral des Côtes-du-Nord*; Saint-Brieuc, Guingamp, 1832-1836, 13 vol. in-8°. Quelques passages de cet ouvrage consciencieux ont motivé des réclamations de M. l'abbé Souchet, dans une *Lettre* imprimée à Saint-Brieuc, 1837, in-8°, lettre reproduite avec une seconde, et deux réponses de Habasque dans la brochure intitulée : *Publications religieuses du diocèse de Saint-Brieuc par M. Souchet*; Saint-Brieuc, 1837, in-8°. Dans l'*Annuaire des Côtes-du-Nord*, qu'il fonda en 1836, avec MM. de Garaby-Ferrary et Marée, et dont il fut un des plus actifs collaborateurs, Habasque a en outre inséré chaque année, de 1837 à 1848, sous le titre de *Villes, Communes et Monuments du département des Côtes-du-Nord*, une série de monographies complètes et très-étendues sur *Guingamp*, *Loudéac*, *Goarec*, *Jugon*, *Moncontour*, *l'abbaye de Lantenac*, *le menhir de Trégrom*, *Corlay*, *l'église de Planguenoual*, *Plouaret*, *Lanvollon*, *le château de Coetmen*, *Pont-Rieux*, *Callac*, *Quintin*, *Plerneuf*, *Trémuson*, *Colinée*, *Trébeurden*, *L'Hermitage*, *Plœuc*, *Tonquedec*, *Rostrenen*, *Belle-Isle en Terre*, *Plénée-Jugon*, *Quillio*, *Mur et le comté de Matignon*. Outre ces notices, qui complètent sur beaucoup de points ses *Notions histori-*

ques, Habasque a laissé divers travaux manuscrits, notamment une *Histoire de la Chouannerie dans les Côtes-du-Nord*, qu'il s'est abstenu de publier, ne voulant pas fournir d'aliment aux passions politiques, que son récit n'eût pas manqué d'exciter. Il était correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques. P. LEVOT.

Revue des Provinces de l'Ouest, 3ᵉ année. — Le Jean, *La Bretagne, son histoire et ses historiens*.

HABDARRAHMAN. *Voy*. ABD-ER-RAHMAN et SOYOUTHI.

* **HABENECK** (*Antoine-François*), musicien français, né à Mézières, le 1ᵉʳ juin 1781, mort à Paris, le 17 février 1849. Fils d'un musicien de régiment, né à Manheim, mais au service de France, il apprit de son père à jouer du violon, et dès l'âge de dix ans il se faisait entendre en public. Le régiment de son père étant allé à Brest, le jeune Habeneck y fit entendre quelques morceaux de sa composition. La pauvreté de ses parents ne lui permettant pas de songer à entreprendre le voyage de Paris, un concert qu'il organisa lui en fournit les moyens, et à l'âge de vingt ans il arriva dans la capitale sans autres ressources que quelques lettres de recommandation pour des artistes. Baillot, reconnaissant dans l'exécution du jeune Habeneck le germe d'un vrai talent, lui fit obtenir une place gratuite dans sa classe au Conservatoire. Après un brillant concours, il obtint le premier prix en 1804, et fut nommé répétiteur du cours de son maître. A un grand concert que donnait l'impératrice Joséphine, l'artiste de la musique de l'empereur qui devait jouer un concerto de violon se trouvant indisposé, on proposa à l'impératrice de faire jouer ce morceau par Habeneck. Il charma l'assemblée, et Joséphine, apprenant qu'il n'était pas de la musique de l'empereur, lui accorda sur sa cassette une pension de 1,200 fr. Vers la même époque, il entra à l'orchestre de l'Opéra-Comique; mais il y resta peu de temps, ayant obtenu au concours une place parmi les premiers violons de l'Opéra. Bientôt après on lui confia la place de premier violon adjoint pour les solos, et lorsque Kreutzer prit la direction de l'orchestre, Habeneck lui succéda comme premier violon. Dès 1806 il se fit remarquer comme chef d'orchestre. C'était l'usage que les violonistes qui avaient obtenu un premier prix au Conservatoire dirigeassent pendant une année les concerts de cette école; la supériorité avec laquelle Habeneck remplit cet emploi le fit rester en sa possession jusqu'à la fermeture du Conservatoire après l'entrée des alliés à Paris. C'est dans ces concerts qu'il fit entendre pour la première fois en France la première symphonie en *ut* de Beethoven. Plus tard, lorsqu'il fut chargé de la direction des concerts spirituels de l'Opéra, il voulut essayer de faire connaître les œuvres de ce grand compositeur; cette idée sembla si téméraire qu'elle révolta bon nombre de musiciens. « Habeneck tint bon, dit M. d'Ortigue, et quelques répétitions eurent lieu à l'Académie royale de Musique. Mais on fut obligé d'y renoncer. Chaque morceau et quelquefois chaque période de l'orchestre donnait lieu aux interprétations les plus étranges, à de grotesques interpellations, à de longs éclats de rire, qui partaient de tous côtés... Habeneck, la tête penchée sur sa poitrine, répétait silencieusement : C'est pourtant bien beau! puis tantôt d'un air suppliant, tantôt d'un ton d'autorité, il réclamait un peu de patience, un peu de silence. Attristé, mais non découragé, il obtint que la symphonie en *ré* serait donnée avec l'oratorio du *Christ au mont des Oliviers*, à la condition que cette symphonie subirait de nombreuses coupures, que l'andante de la symphonie en *la* serait substitué à celui de cette même symphonie en *ré*. Et c'était Habeneck qui avait consenti à faire ce métier d'*arrangeur*. Qu'arriva-t-il? La symphonie tomba. Seulement, l'andante de la symphonie en *la* fut redemandé avec transport. Quant à l'oratorio du *Christ au mont des Oliviers*, il fut parfaitement accueilli. » Ce fut surtout en 1828, quand une nouvelle société des concerts fut organisée au Conservatoire, que les grandes compositions de Beethoven excitèrent l'enthousiasme par la chaleur et l'énergie que Habeneck sut imprimer à leur exécution.

En 1821 Habeneck fut chargé de la direction de l'Opéra. En 1824 le vicomte de La Rochefoucault changea l'administration de ce théâtre; mais dans le but d'indemniser Habeneck, on créa pour lui une place, qu'il n'a jamais remplie, d'inspecteur général du Conservatoire, une troisième classe de violon à cette école, et Kreutzer fut mis à la retraite afin de donner à Habeneck la place de chef d'orchestre de l'Opéra. Après la révolution de Juillet, il fut en outre nommé premier violon de la musique du roi. En 1846 il quitta la direction de l'orchestre de l'Opéra, où il fut remplacé par M. Girard. Parmi ses élèves on cite MM. Cuvillon et Alard. De l'avis de tous les connaisseurs, Habeneck était un excellent chef d'orchestre. On a vu rarement un homme aussi habile que lui à diriger de puissantes masses instrumentales. Musicien consommé, il pénétrait dans les plus petits détails et maniait un vaste orchestre avec autant d'aisance que son propre violon. Il déchiffrait avec une incomparable facilité, et il n'y avait pas de morceau si difficile, si compliqué, qu'il ne fût capable de jouer à première vue avec autant d'exactitude que de correction. Grâce à cette qualité, il fut le premier à Paris qui put exécuter les derniers quatuors et quintettes de Beethoven, tâche dans laquelle avaient échoué d'autres artistes, qui déclaraient ces morceaux inexécutables. « Habeneck, qui ne fut point compositeur, qui, bon professeur de violon, n'en fut pas moins virtuose secondaire, dit M. d'Ortigue, devina et comprit Beethoven à l'époque où la grande masse des musiciens, français du moins, jetaient la pierre au géant de

Dictionnaire Latin, *Grammaire Grecque*, *Grammaire Latine*, etc. On estimait surtout son recueil de thèmes grecs : *Griechische Specius*, Leipzig, 1801 ; 3ᵉ édit., 1811 ; et son *Dictionnaire Latin-Allemand et Allemand-Latin*, Leipzig, 1804 ; 2ᵉ édit., Altenbourg, 1808.
R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie.* — Meusel. *Gel. Deutschland.*

* **HAASE** (*Henri-Dieudonné-Frédéric-Chrétien*), philologue allemand, né le 4 janvier 1808, à Magdebourg (Prusse). Il fit ses premières études au collége de sa ville natale, et fréquenta, de 1827 à 1831, les universités de Halle, Greifswald et Berlin. De 1831 jusqu'en 1835 il occupa successivement les places de professeur à Berlin, Charlottenbourg et Schulpforte; mais en 1835 il fut suspendu de ses fonctions, et condamné à six ans d'emprisonnement pour avoir participé aux sociétés secrètes de l'Allemagne (*Burschenschaften*). Il obtint sa grâce après avoir été détenu pendant un an, et entreprit alors un voyage, durant lequel il fit aux bibliothèques de Paris, de Strasbourg, de Heidelberg et de Berne des recherches approfondies sur les écrivains militaires grecs et romains. En 1848 il fit partie de l'Assemblée nationale de Berlin, dans laquelle il vota avec le parti modéré libéral, et en 1851 il fut nommé directeur du séminaire philologique à Breslau. Ses principaux travaux sont : l'édition du *De Republica Lacedæmoniorum* de Xénophon; Berlin, 1833; — *Vergangenheit und Zukunft der Philologie* (Passé et Avenir de la Philologie); Berlin, 1835; — l'édition de *Thucydide*, accompagnée d'une traduction latine, qui fait partie de la bibliothèque grecque publiée par A.-F. Didot; Paris, 1842; — *De militarium Scriptorum Græcorum et Latinorum omnium editione instituenda Narratio*; Berlin, 1847; — l'édition de la *Historia Romana* de Velleius Paterculus; Leipzig, 1851; — l'édition des *Œuvres de Sénèque*; Leipzig, 1852, vol. 1-3. M. Haase collabora en outre à plusieurs recueils et revues littéraires; on remarque dans la grande *Encyclopédie* d'Ersch et Gruber ses articles *Philologie* et *Phrygie*.
R. L.

Conv.-Lex. — Gersdorf, *Repertorium.*

HABACUC, l'un des petits prophètes, vivait vers 750 avant J.-C, selon les uns, ou vers 600 selon les autres. Imagination vive et créatrice, diction brillante, figures hardies et qui n'ont rien d'exagéré, tableaux parfaitement développés, telles sont les qualités qui distinguent les trois chapitres que nous avons de lui et qui figurent avec honneur à côté de ce qu'il y a de plus beau dans l'Ancien Testament. C'est en 600 que les Chaldéens firent en Palestine la terrible incursion dont l'auteur parle avec une sorte de terreur et d'angoisse (ch. III), en faisant des vœux pour qu'Israel soit bientôt délivrée de cette calamité (ch. I et II). A défaut de données positives sur la vie du prophète dans les livres canoniques de l'Ancien Testament, on peut admettre cette dernière hypothèse comme la plus probable; elle concorde assez d'ailleurs avec la tradition conservée dans l'une des additions apocryphes à l'Ancien Testament qui se trouvent dans les Septante et dans la Vulgate, tradition qui fait d'Habacuc un contemporain de Daniel, et qui veut qu'il ait passé à ce dernier, pour le nourrir dans la fosse aux lions, un potage qu'il portait à la campagne pour les moissonneurs (Daniel, XIV, 32 et suiv. d'après la Vulgate; Histoire de Bel et du Dragon, v. 33 à 39, d'après les versions des protest.). Quant au caractère moral des poésies du prophète, son but en présentant les maux dont les Israélites sont accablés est de montrer que le péché entraîne inévitablement la punition divine, et envisagés sous ce point de vue, ces tableaux ont leur côté édifiant aussi bien que leur côté terrible. [Th. Fritz, dans l'*Encyclop. des G. du M.*]

Bible, livre d'*Habacuc*. — Baillet, *Vies des Saints*, tome IV, 15 janvier. — Dom Calmet, *Dict. de la Bible*. — Bæumlein, *Commentatio de Habacuci vaticiniis* Heilbrun, 1840, in-4°. — Delitzsch, *Commentarius de Habacuci prophetæ vita atque ætate, cum diatriba de Pseudo-Dorothei et Pseudo-Epiphanii Vitis prophetarum*; Leipzig, 1842, in-8°.

* **HABASQUE** (*François-Marie-Guillaume*), magistrat et historien français, né le 18 avril 1788, à Lesneven (Finistère), mort le 22 décembre 1855, à Lahou, près Dinan. Il fit son droit à Rennes, et alla s'établir à Saint-Brieuc, où il devint successivement juge suppléant, juge et président du tribunal civil. On a de lui : *Notions historiques*, *géographiques*, *statistiques et agronomiques sur le littoral des Côtes-du-Nord*; Saint-Brieuc, Guingamp, 1832-1836, 13 vol. in-8°. Quelques passages de cet ouvrage consciencieux ont motivé des réclamations de M. l'abbé Souchet, dans une *Lettre* imprimée à Saint-Brieuc, 1837, in-8°, lettre reproduite avec une seconde, et deux réponses de Habasque dans la brochure intitulée : *Publications religieuses du diocèse de Saint-Brieuc par M. Souchet*; Saint-Brieuc, 1837, in-8°. Dans l'*Annuaire des Côtes-du-Nord*, qu'il fonda en 1836, avec MM. de Garaby-Ferrary et Marée, et dont il fut un des plus actifs collaborateurs, Habasque a en outre inséré chaque année, de 1837 à 1848, sous le titre de *Villes*, *Communes et Monuments du département des Côtes-du-Nord*, une série de monographies complètes et très-étendues sur *Guingamp*, *Loudéac*, *Goarec*, *Jugon*, *Moncontour*, *l'abbaye de Lantenac*, *le menhir de Trégrom*, *Corlay*, *l'église de Planguenoual*, *Plouaret*, *Lanvollon*, le *château de Coetmen*, *Pont-Rieux*, *Callac*, *Quintin*, *Plerneuf*, *Trémuson*, *Colinée*, *Trébeurden*, *L'Hermitage*, *Plœuc*, *Tonquedec*, *Rostrenen*, *Belle-Isle en Terre*, *Plénée-Jugon*, *Quillio*, *Mur et le comté de Matignon*. Outre ces notices, qui complètent sur beaucoup de points ses *Notions histori-*

ques, Habasque a laissé divers travaux manuscrits, notamment une *Histoire de la Chouannerie dans les Côtes-du-Nord*, qu'il s'est abstenu de publier, ne voulant pas fournir d'aliment aux passions politiques, que son récit n'eût pas manqué d'exciter. Il était correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques. P. LEVOT.

Revue des Provinces de l'Ouest, 3e année. — Le Jean, *La Bretagne, son histoire et ses historiens.*

HABDARRAHMAN. *Voy.* ABD-ER-RAHMAN et SOYOUTHI.

* **HABENECK** (*Antoine-François*), musicien français, né à Mézières, le 1er juin 1781, mort à Paris, le 17 février 1849. Fils d'un musicien de régiment, né à Manheim, mais au service de France, il apprit de son père à jouer du violon, et dès l'âge de dix ans il se faisait entendre en public. Le régiment de son père étant allé à Brest, le jeune Habeneck y fit entendre quelques morceaux de sa composition. La pauvreté de ses parents ne lui permettant pas de songer à entreprendre le voyage de Paris, un concert qu'il organisa lui en fournit les moyens, et à l'âge de vingt ans il arriva dans la capitale sans autres ressources que quelques lettres de recommandation pour des artistes. Baillot, reconnaissant dans l'exécution du jeune Habeneck le germe d'un vrai talent, lui fit obtenir une place gratuite dans sa classe au Conservatoire. Après un brillant concours, il obtint le premier prix en 1804, et fut nommé répétiteur du cours de son maître. A un grand concert que donnait l'impératrice Joséphine, l'artiste de la musique de l'empereur qui devait jouer un concerto de violon se trouvant indisposé, on proposa à l'impératrice de faire jouer ce morceau par Habeneck. Il charma l'assemblée, et Joséphine, apprenant qu'il n'était pas de la musique de l'empereur, lui accorda sur sa cassette une pension de 1,200 fr. Vers la même époque, il entra à l'orchestre de l'Opéra-Comique; mais il y resta peu de temps, ayant obtenu au concours une place parmi les premiers violons de l'Opéra. Bientôt après on lui confia la place de premier violon adjoint pour les solos, et lorsque Kreutzer prit la direction de l'orchestre, Habeneck lui succéda comme premier violon. Dès 1806 il se fit remarquer comme chef d'orchestre. C'était l'usage que les violonistes qui avaient obtenu un premier prix au Conservatoire dirigeassent pendant une année les concerts de cette école; la supériorité avec laquelle Habeneck remplit cet emploi le fit rester en sa possession jusqu'à la fermeture du Conservatoire après l'entrée des alliés à Paris. C'est dans ces concerts qu'il fit entendre pour la première fois en France la première symphonie en *ut* de Beethoven. Plus tard, lorsqu'il fut chargé de la direction des concerts spirituels de l'Opéra, il voulut essayer de faire connaître les œuvres de ce grand compositeur; cette idée sembla si téméraire qu'elle révolta bon nombre de musiciens. « Habeneck tint bon, dit M. d'Ortigue, et quelques répétitions eurent lieu à l'Académie royale de Musique. Mais on fut obligé d'y renoncer. Chaque morceau et quelquefois chaque période de l'orchestre donnait lieu aux interprétations les plus étranges, à de grotesques interpellations, à de longs éclats de rire, qui partaient de tous côtés... Habeneck, la tête penchée sur sa poitrine, répétait silencieusement : C'est pourtant bien beau ! puis tantôt d'un air suppliant, tantôt d'un ton d'autorité, il réclamait un peu de patience, un peu de silence. Attristé, mais non découragé, il obtint que la symphonie en *ré* serait donnée avec l'oratorio du *Christ au mont des Oliviers*, à la condition que cette symphonie subirait de nombreuses coupures, que l'andante de la symphonie en *la* serait substitué à celui de cette même symphonie en *ré*. Et c'était Habeneck qui avait consenti à faire ce métier d'*arrangeur*. Qu'arriva-t-il? La symphonie tomba. Seulement, l'andante de la symphonie en *la* fut redemandé avec transport. Quant à l'oratorio du *Christ au mont des Oliviers*, il fut parfaitement accueilli. » Ce fut surtout en 1828, quand une nouvelle société des concerts fut organisée au Conservatoire, que les grandes compositions de Beethoven excitèrent l'enthousiasme par la chaleur et l'énergie que Habeneck sut imprimer à leur exécution.

En 1821 Habeneck fut chargé de la direction de l'Opéra. En 1824 le vicomte de La Rochefoucault changea l'administration de ce théâtre; mais dans le but d'indemniser Habeneck, on créa pour lui une place, qu'il n'a jamais remplie, d'inspecteur général du Conservatoire, une troisième classe de violon à cette école, et Kreutzer fut mis à la retraite afin de donner à Habeneck la place de chef d'orchestre de l'Opéra. Après la révolution de Juillet, il fut en outre nommé premier violon de la musique du roi. En 1846 il quitta la direction de l'orchestre de l'Opéra, où il fut remplacé par M. Girard. Parmi ses élèves on cite MM. Cuvillon et Alard. De l'avis de tous les connaisseurs, Habeneck était un excellent chef d'orchestre. On a vu rarement un homme aussi habile que lui à diriger de puissantes masses instrumentales. Musicien consommé, il pénétrait dans les plus petits détails et maniait un vaste orchestre avec autant d'aisance que son propre violon. Il déchiffrait avec une incomparable facilité, et il n'y avait pas de morceau si difficile, si compliqué, qu'il ne fût capable de jouer à première vue avec autant d'exactitude que de correction. Grâce à cette qualité, il fut le premier à Paris qui put exécuter les derniers quatuors et quintettes de Beethoven, tâche dans laquelle avaient échoué d'autres artistes, qui déclaraient ces morceaux inexécutables. « Habeneck, qui ne fut point compositeur, qui, bon professeur de violon, n'en fut pas moins virtuose secondaire, dit M. d'Ortigue, devina et comprit Beethoven à l'époque où la grande masse des musiciens, français du moins, jetaient la pierre au géant de la

musique instrumentale.... Il le comprit en fanatique : ce fut de l'engouement. »

Comme compositeur on doit à Habeneck quelques morceaux écrits pour terminer l'opéra de *La Lampe merveilleuse*, après la mort de Benincori; — des concertos, des airs, des duos concertants, des nocturnes, des caprices, pour violons; une grande polonaise pour orchestre, exécutée au festival de Lille en 1829; une fantaisie pour violon et piano, avec Schuncke, etc.

L. L—T.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*. — *Conversations-Lexikon*. — D'Ortigue, *Les Inventeurs de Beethoven*, dans le *Journal des Débats* du 9 novembre 1844.

HABERMANN. *Voy.* AVENARIUS.

HABERT (*François*), poëte français, né à Issoudun, vers 1520 (en 1508 suivant d'autres), mort vers 1562 selon quelques auteurs, en 1574 selon Colletet. Il commença ses études à Paris, s'y livra à la dissipation, et fut envoyé à Toulouse pour apprendre la jurisprudence; la mort de son père le laissa dans la détresse, et le nom qu'il prend dans plusieurs de ses écrits qu'il signe *Le Banny de Liesse*, indique assez qu'il n'avait pas à se louer de la fortune. Après être entré chez un procureur, il chercha à obtenir l'appui de quelques personnages éminents; il parvint enfin à devenir le secrétaire du duc de Nevers. Le sort parut alors sourire au pauvre poëte; Henri II le protégea, le chargea de mettre en vers les *Métamorphoses* d'Ovide, et lui donna une pension, qui ne fut pas très-exactement payée. Une mort prématurée vint enfin délivrer Habert de tous les soucis et mettre un terme à sa fécondité. Il écrivait avec soin et correction; ses ouvrages indiquent des sentiments honnêtes, mais le talent poétique et la verve y font défaut. Ses principales productions sont : *La Jeunesse du Banny de Liesse*; Paris, 1541, in-8°; — *La Suite du Banny de Liesse*; Paris, 1541; — *Le Jardin de Félicité, avec la louange et hautesse du sexe féminin*; Paris, 1541, in-8°; — *Le Combat de Cupido et de la Mort*; Paris, sans date; — *Le Philosophe parfait*; Paris, 1542, — *Le Songe de Pantagruel*; Paris, 1542. — *Le Voyage de l'Homme riche, fait en manière de dialogue*; Troyes, 1543; — *Les Trois nouvelles Deesses, Pallas, Juno, Vénus*; 1546; — *Les Dicts des sept Sages de Grèce*; Paris, 1549; Lyon, 1550; — *Le Temple de Chasteté, avec plusieurs epigrammes, ensemble plusieurs petitz œuvres poétiques*; Paris, 1549; — *Les Epistres héroïdes pour servir d'exemple à toute âme fidelle*; Paris, 1550; — *L'Histoire de Titus et Gisippus et autres petitz œuvres de Beroalde latin interprétés en rime françoise*; Paris, 1551; — *L'Institution de la Liberalité chrestienne*; 1551; — *L'Excellence de poésie contenue en épistres, dizains, huitains*, etc. : Lyon, 1556; — *La Harangue de la deesse Astrée*; Paris, 1556; — *Les divins Oracles de Zoroastre*; Paris, 1558 : on trouve aussi dans ce volume une composition dramatique); — *La Comédie du Monarque*, sans distinction d'acte ni de scène (voir la *Bibliothèque du Théâtre François*, 1768, t. I, p. 153); — *La Métamorphose de Cupido*; Paris, 1561, traduction d'un poëme latin moderne : elle est dédiée à François II et à Marie Stuart. Les distiques moraux que le moyen âge attribua à Caton trouvèrent dans François Habert un interprète; ses *Quatre livres de Caton pour la doctrine des mœurs*, imprimés à Lyon, en 1552, furent si bien accueillis qu'ils eurent deux autres éditions : Paris, vers 1575, et Caen, 1579. Habert traduisit en vers français les trois livres de *La Chrysopée*, poëme alchimique d'Augurelli; Paris, 1549, in-8°. Il publia sans y mettre son nom la *Description poétique de l'histoire du beau Narcissus*; Lyon, 1550, in-8°. Nous avons dit qu'il reçut d'Henri II l'ordre de traduire les *Métamorphoses* d'Ovide; cette version, en vers de dix syllabes, est loin de reproduire la grâce du texte original; elle obtint toutefois un succès qu'attestent ses nombreuses éditions. Publiée d'abord à Paris en 1557, elle reparut cinq fois en moins de dix ans chez un libraire parisien, Jérôme de Marnef (en 1573, 1574, 1580, 1582 et 1587). Quelques amateurs recherchent encore ces petits volumes, non pour les vers, qu'on se garde bien de lire, mais à cause des figures sur bois qui les illustrent. Suivant l'usage de l'époque, Habert recourt très-souvent à l'allégorie; son poëme des *Trois Déesses* n'a aucun rapport avec le sujet trop voluptueux que rappelle le jugement de Pâris, la *Nouvelle Pallas*, c'est Jésus-Christ développant sa morale; la *Nouvelle Junon*, madame la Dauphine (Catherine de Médicis), qui prononce l'éloge de la religion et de la France; la *Nouvelle Vénus* est un modèle de chasteté, et son amour est tout spirituel. C'est fort édifiant, mais très-prosaïque et très-fastidieux. Des trop nombreux ouvrages d'Habert, un seul (les *Épistres héroïdes*) offre peut-être quelque intérêt. En écrivant à ses contemporains, il présente divers détails utiles pour l'histoire littéraire du temps; il lui arrive aussi de choisir de singuliers sujets de correspondance; il invente une lettre de Dieu le père à la vierge Marie, et il fait connaître une épître de la Madeleine aux dames chrétiennes. Les divers volumes d'Habert, négligés depuis trois siècles, sont devenus fort rares, et les bibliophiles y mettent un prix élevé. En 1847, on a adjugé à 130 francs un exemplaire du *Combat de Cupido*, recueil un peu trop libre en quelques endroits; parmi les pièces indiquées tout au long sur le titre, on remarque une *Exclamation contre dame V...-le*.

G. B.

Goujet, *Bibliothèque française*, t. IX, X, XI et XIII. — *Mélanges d'une grande bibliothèque*, t. C. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXXIII, p. 182. — *Annales poétiques*, t. V. — J.-Ch. Brunet, *Manuel du Libraire*, t. II, p. 409. — Viollet-Leduc, *Bibliothèque poétique*, t. I, p. 222.

HABERT (*Pierre*), poëte français, frère du précédent, né à Issoudun, mort vers 1590. Après avoir été maître d'écriture, il s'introduisit à la cour, et parvint rapidement à des emplois importants; il se qualifie de « maistre escrivain à *Paris*, *conseiller du roy*, *secrétaire de sa chambre*, *de ses finances*, maison et couronne de France, bailly de son artillerie et garde du scel d'icelle. » A ces titres, il voulut ajouter celui d'auteur en vers et en prose. Il composa des ouvrages parfaitement oubliés sur l'*Instruction et Secrets de l'art de l'Escriture*; — *Sur la Ponctuation et accents de la langue françoise*; — *Sur le style de composer toutes sortes de lettres*, *missives*, *quittances*, etc. Il fit paraître en 1559 *Le Miroir de Vertu et Chemin de bien vivre*, *contenant plusieurs belles histoires par quatrains et distiques*, petit recueil à l'usage de la jeunesse, qui fut réimprimé plusieurs fois. En 1568, il adressa à Charles IX un *Traicté* (en vers) *du bien et utilité de la Paix et des maux provenant de la guerre*; Paris, in-8°; c'est très-raisonnable et très-ennuyeux. G. B.

Goujet, *Bibliothèque française*, t. XIII, p. 48. — Violet-Leduc, *Bibliothèque poétique*, t. I, p. 281.

HABERT (*Isaac*), fils du précédent, poëte français, né à Paris, vers 1560. On ignore l'époque de sa mort; il débuta fort jeune dans la carrière littéraire : ses *Œuvres poétiques*, Paris, 1582, in-8°, ont peu de mérite; mais son poëme des *Météores*, Paris, 1585, in-8°, offre un style clair et correct, une versification habile; l'auteur savait, en fait de physique et d'astronomie, tout ce que connaissait son époque, et sous ce rapport on ne le lit point sans intérêt. Son poëme est accompagné de sonnets, d'odes, de bergeries, d'œuvres chrétiennes, où il ne se rencontre rien de remarquable. G. B.

Goujet, *Bibliothèque française*, t. XIII, p. 58. — Violet-Leduc. *Bibliothèque poetique*, t. I, p. 286.

HABERT (*Isaac*), prélat français, fils du précédent, né à Paris, mort frappé d'apoplexie, à Pont-de-Salars, près Rodez, le 15 septembre 1668 Reçu docteur en Sorbonne, il obtint un canonicat à la cathédrale de Paris, puis la théologale de cette église. Il se voua à la prédication, et devint prédicateur du roi. Habert approuva le livre *De Libertate* du P. Gibieuf, où cet oratorien soutient la grâce efficace, et il eut à ce sujet quelques différends avec les jésuites Annat et Th. Raynaud. On aurait donc pu le supposer favorable à la cause de Port-Royal; il s'en montra au contraire un des plus ardents antagonistes. Dès 1641 il prêcha contre le livre de Jansenius. Il prétendait y avoir trouvé quarante hérésies, nombre qu'il réduisit plus tard. Arnauld s'éleva contre les assertions d'Habert, et composa une apologie pour prouver, contrairement aux opinions de ce théologien, que la doctrine sur la grâce telle que l'enseignait Jansenius était tout entière dans saint Augustin. Cette polémique enfanta de nouveaux écrits. En 1645 Habert fut nommé évêque de Vabres. On lui attribue la *Lettre* de 1651 à Innocent X, souscrite par quatre-vingt-cinq évêques, pour prier ce souverain pontife de juger cette fameuse question de la grâce. Habert gouverna son diocèse avec piété pendant vingt-trois années. Outre des sermons et ses écrits contre le jansénisme, on a de lui : *De justitia connubialis edicti*; — *De consensu hierarchiæ et monarchiæ*, contre l'*Optatus Gallus* de Charles Hersent; Paris, 1640; traduit en français, par Louis Giry, sous ce titre : *Union de l'Église avec l'État*; Paris, 1641, in-8°; — *Liber pontificalis*, *græce et latine*, *cum notis*; Paris, 1643, in-fol.; c'est la traduction latine du Ἀρχιερατικόν, ou *Pontifical des Grecs*; — *De cathedra seu primatu sancti Petri*; 1645; — *Défense de la théologie des Pères grecs sur la grâce*; 1646; — *In B. Pauli apostoli epistolas tres episcopales* (ad Timotheum, Titum et Philemonem) *Expositio perpetua*; Paris, 1656, in-8°. Habert cultiva avec succès la poésie latine. On a imprimé à Paris, en 1653, in-4°, un recueil de ses principales pièces; plusieurs sont en l'honneur de Louis XIII, sous le titre de *Pietas regia*, dédiées au cardinal de Richelieu; quelques *sylves*, une paraphrase de quelques psaumes, une pièce sur l'incendie du palais, le 7 mars 1618, une autre sur le feu de la Saint-Louis, une autre sur la comète, des hymnes pour la fête de la Saint-Louis, etc. J. V.

Sainte-Marthe, *Gallia Christiana*. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist. crit. et bibliogr.*

HABERT (*Nicolas*), chroniqueur français, né en 1575, à Mouzon. Il prit l'habit de bénédictin dans l'abbaye de Notre-Dame de Mouzon, et fut élu en 1608 prieur de cette abbaye. On a de lui : *Epitome Chronici Monasterii Mosomensis*; Charleville, 1623, in-8°. A. L.

Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine*. — Abbé Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, t. I, n° 12283.

HABERT (*Philippe*), un des premiers académiciens français, né à Paris, vers 1605, mort en 1637. Après avoir fait de brillantes études, il se sentit porté vers les lettres; mais la brièveté de sa vie et le genre d'occupations que lui imposa l'état militaire, dans lequel il était entré de bonne heure, ne lui permirent pas de les cultiver autant qu'il l'eût voulu. Philippe Habert faisait partie des beaux esprits qui se rassemblaient chez Conrart, et lors de la création de l'Académie il fut de ceux qu'on nomma pour examiner le projet d'établissement de ce corps. Créé commissaire de l'artillerie par le maréchal de La Meilleraye, son ami et son protecteur, il prit une part active à plusieurs expéditions militaires, se trouva à la bataille d'Avein, au passage de Bray, aux siéges de La Mothe, de Nancy et de Landrecies, et, après s'être distingué par des actions d'éclat, il périt victime d'une explosion accidentelle, provoquée par l'im-

prudence d un soldat, et écrasé par la chute d'un pan de muraille, au siége d'Emerick en Hainaut. L'Académie lui rendit de grands honneurs funèbres, en chargeant Chapelain d'écrire son épitaphe et Gombauld son éloge. « Il était, dit Moréri, de moyenne taille, froid et sérieux dans la conversation, et cependant capable d'une si grande passion qu'il faillit mourir d'amour pour une de ses maîtresses. » Pellisson le loue d'avoir été civil, discret, homme d'honneur et de probité, non-seulement aimable, mais digne d'une estime toute particulière. Habert est un de ces écrivains, comme il y en avait beaucoup alors, qui avaient conquis facilement leur renommée et leur fauteuil à l'Académie. Il n'a, à proprement parler, composé qu'un seul ouvrage, ou du moins il n'en a fait imprimer qu'un : *Le Temple de la Mort*; Paris, 1637, in-8°, poëme d'environ trois cents vers, composé pour M de La Meilleraye, qui venait de perdre sa première femme. S'il faut en croire Pellisson, il mit plus de trois ans à corriger et à polir cette pièce, qui, du reste, a des beautés réelles, de grandes images, des tableaux éclatants, de la douceur et de la tristesse, quoique, par malheur, elle soit loin de se soutenir toujours à la même hauteur. Plus d'un siècle après, D'Alembert en citait encore des vers, afin, disait il, de faire honneur à l'Académie du talent poétique d'un de ses premiers membres, dans cette enfance de la poésie nationale. Habert a laissé en manuscrit, outre quelques pièces de médiocre valeur, une *Relation de ce qui s'est passé en Italie sous le marquis d'Uxelles*, général envoyé au secours du duc de Mantoue. V. F.

Pellisson, *Hist. de l'Acad.* — *Dict.* de Moréri.

HABERT DE CÉRISY (*Germain*), frère cadet du précédent, écrivain français, l'un des premiers membres de l'Académie, naquit vers 1615, mourut en 1654 ou 1655, à Paris suivant d'Olivet, à Marcé, près d'Argentan, où il avait été exilé, suivant les derniers éditeurs de Moréri. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord abbé de Notre-Dame-des-Roches, au diocèse de Paris, puis abbé commendataire de Saint-Vigor de Cérisy, dans le diocèse de Bayeux. En 1636, il prononça à l'Académie un discours *Contre la pluralité des langues*, qui est resté manuscrit, de sorte qu'il est difficile de savoir aujourd'hui jusqu'à quel point il avait pu devancer l'idée de Leibnitz, qui avait, comme on sait, conçu le projet d'une langue unique et universelle. Lors de la critique du *Cid* par l'Académie, il fut chargé d'examiner la versification de la pièce, et de rédiger les observations du docte corps sur ce chef-d'œuvre, qu'il admirait, du reste, et dont il disait, même à ceux qui l'attaquaient avec violence, qu'il voudrait bien l'avoir fait. Richelieu avait jugé la première rédaction trop sèche et trop nue, et avait demandé qu'on jetât quelques poignées de fleurs par-dessus; mais Cérisy en jeta trop au goût du cardinal, qui trouva qu'on avait été d'un excès dans un autre, et se montra même fort mécontent de celui qui avait tenu la plume, peut-être, comme semble l'insinuer Pellisson, parce qu'il avait quelques motifs particuliers de lui en vouloir. Aussi la rédaction de l'abbé de Cérisy fut-elle remplacée par une autre, et enfin refaite définitivement par Chapelain.

Germain Habert fut enterré dans l'abbaye de Cérisy. Son caractère était modéré, et sa société agréable. Ses ouvrages sont : *La Métamorphose des yeux de Philis en astres*; 1639, in-8° : environ sept cents vers; pièce dont le titre indique assez le goût, et qui eut un fort grand succès : on aimait alors ces *concetti* galants, ces badinages prétentieux, cette poésie ingénieusement affectée; mais la vogue de cette pièce fut éphémère, et elle est aujourd'hui complétement oubliée; — *La Vie du Cardinal de Bérulle*, 1646, in-4°, qui contient peu de faits, et qui est moins une histoire qu'un panégyrique emphatique; — *Poésies diverses*, galantes et chrétiennes (par exemple, des paraphrases des psaumes), dispersées dans les recueils du temps; — *Oraison funèbre du cardinal de Richelieu*, qu'il fut chargé, par l'Académie, de composer après la mort de celui-ci, et qui ne fut prononcée que dans une séance de ce corps. Il n'a point fait paraître une traduction de la *Morale* d'Aristote, dont on sait pourtant, ne fût-ce que par deux vers de la *Requête des Dictionnaires* de Ménage, qu'il s'occupait activement. V. FOURNEL.

Pellisson, *Hist. de l'Acad.* — *Dict.* de Moréri.

HABERT (*Pierre*), sieur d'ORGEMONT, écrivain cynégétique français du dix-septième siècle, était écuyer, médecin ordinaire du duc d'Orléans, et gouverneur des eaux d'Auteuil. On a de lui : *La Chasse du Lièvre avec les lévriers*; 1599, in-4°; — *La Chasse du Loup*, en vers; Paris, 1624, in-4°; — *Des vertus et propriétés des eaux minérales d'Auteuil, près Paris*; Paris, 1628, in-8°. J. V.

P. Lelong, *Biblioth. hist. de France.*

HABERT (*Louis*), théologien français, né en 1636, à Francillon, près Blois, mort le 17 avril 1718. Reçu docteur de Sorbonne le 15 mai 1658, il devint chanoine théologal et grand-vicaire de Luçon, d'où il passa en la même qualité à Auxerre, puis à Verdun. Dans cette dernière ville, il fut official et supérieur du séminaire pendant vingt ans. On lui confia aussi la direction du séminaire de Châlons-sur-Marne. Il vivait retiré dans la maison de Sorbonne, quand en 1714 on l'exila pour son opposition à la bulle *Unigenitus*. Cet exil ne dura pas plus d'un an. On a de lui : *La Pratique du sacrement de pénitence pour le diocèse de Verdun*; Blois, 1688, in-12; — *Réponse à la quatrième lettre d'un docteur de Sorbonne à un homme de qualité touchant les hérésies du dix-huitième siècle*; Paris, 1714, in-8°; — *Theologia dogmatica et moralis ad usum seminarii Catalaunensis*; Paris, 1707, 7 vol. in-12; id., Lyon, 1709, 6 vol. in-8°. Un anonyme fit contre la théologie d'Habert une *dénoncia-*

de Noailles, ar- de Châlons-sur- na par un écrit as la Théologie Châlons un libelle on.... pro- P a pour as ja nisme, 1712, in-12.

A. ROULLIER.

manuscrites de Brillon sur D. Liron. — Moréri, ionnaire.

(Le P***). vi ux- premiers e. Il avait com- de la ville de tomes dont le manuscrit est aujour- rdu ou égaré. Dom Mabillon et d'autres qui ont eu communication de cet ouvrage, l'éloge. L'auteur y défend la légitimité de e de Pépin d'Héristal et d'Alpaïde, source ce carlovingienne, quoique Pépin eût déjà mière femme, Plectrude. Le P. Habert re- bigamie comme une affaire de temps et rs, et c'était selon lui un usage consacré es mérovingiens, qui ne pouvait l'Église d'alors. « C'est donc, di- aux mœurs de ces siècles et aux de ces unions que de les regarder imes. » A. L.

Journal des Savants, ann. 1744, p. 868. — Richard et Bibliothèque sacrée.

HABERT (*Pierre-Joseph*, baron), général , né le 22 décembre 1773, à Avallon gne), mort le 19 mai 1825, à Montréal, allon. Entré au service en 1792, comme au quatrième bataillon de l'Yonne, il fut lieutenant-colonel deux jours après. Il fit es campagnes de la révolution, et subit mois de captivité en Angleterre, à la deuxième expédition d'Irlande, en 1798. epuis quelque temps rendu à la liberté, passa en Égypte pour porter des dé- au général en chef de l'expédition fran- alla d'abord à Alger remplir une mission u consul de France, et arriva à Alexandrie traversée de quinze jours, trompant ance des croisières ennemies. Nommé camp du général Menou, il se distingua ille d'Heliopolis. Il revint en France après ulation d'Alexandrie, et se fit encore re- à Iéna, Eylau, et Heilberg. Créé général de 1808 et envoyé en Espagne, il fit ue valeur au siége de Saragosse, à de Maria, à Lerida, au combat de col de Balaguez, à Tortose, à la ba- ragonte, etc. Il se défendit si bien à en 1814, qu'on le surnomma l'*Ajax mée de Catalogne*. Le 22 mars 1815 lui donna le commandement de la division militaire. Appelé à l'armée du nord, il se battit avec courage à Ligny, prit deux fois le village de Saint-Amand, et le 18 juin il fut blessé grièvement à Waterloo. Mis en non-acti- vité le 1er août 1815, il fut plus tard compris dans le cadre de l'état-major général de l'armée et admis à la retraite en 1824.

J. V.

Arnault, Jay, Jouy, Norvins, *Nouv. Biogr. des Contemp.* — Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — C. Mullié, *Biogr. des Célébrités des armées de terre et de mer de 1789 à 1850.* — *Moniteur* du 20 juin 1825.

HABERT DE MONTMORT. *Voy.* MONTMORT.

HABIB. *Voy.* ABOU-TEMAN AT-THAÏ.

* HABICHT (*Christian-Maximilien*), orien- taliste allemand, né à Breslau, le 8 mars 1775, mort le 25 octobre 1839. En 1797 il vint à Paris pour y étudier les langues orientales. Il eut pour maître d'arabe Silvestre de Sacy et *Abouna* (le père) Raphael, du Caire. Mais la rupture de la Prusse avec la France et le départ de la légation prussienne, au secrétariat de laquelle il était at- taché, le forcèrent de quitter la France en 1807. Retourné à Breslau, il y prit le degré de docteur en philosophie, et fut plus tard nommé profes- seur extraordinaire d'arabe à l'université de cette ville. On a de lui : *Epistolæ quædam a Mauris, Ægyptiis et Syris conscriptæ*, texte arabe, avec une traduction latine et des notes; Breslau, 1824, in-4°; — *Meidanii aliquot Proverbia arabica*, avec une traduction latine; ib., 1826, in-4°; — *Tausend und eine Nacht* (les *Mille et une Nuits*, éditées d'après un manuscrit arabe de Tunis); Breslau, 1825-1839, t. I-VIII; les quatre der- niers volumes ont été édités en 1842-1843 par M. Fleischer, qui publia également *De glossis Habichtianis in quatuor tomos MI Noctium*, dis- sertation critique; Leipzig, 1836, in-8°. Habicht a publié avec Von der Hagen et Schall une tra- duction allemande des *Mille et une Nuits*, Breslau, 1824-1825, 15 vol.; 5e édition 1840, in-8°. Il était membre des Sociétés Asiatiques de Paris et de Londres, de la Société Silésienne, de l'Académie de Cracovie.

E. BEAUVOIS.

Neuer Nekrolog. der Deutschen, t. XVII, 1839, p. 1107-8.

HABICOT (*Nicolas*), anatomiste français, né vers 1550, à Bonny (Gâtinais), mort à Paris, le 17 juin 1624. Il étudia la chirurgie à Paris, et montra son habileté pendant les guerres civiles, ce qui le fit attacher à l'hôtel-Dieu et aux armées. Agrégé ensuite au collége Saint-Côme, il réunit à ses leçons de nombreux élèves. En 1613 on découvrit en Dauphiné des ossements d'une grandeur extraordinaire. J. Tissot annonça cette découverte dans un écrit où il attribuait ces ossements à *Teutobocus*, roi des Teutons. Ces os furent envoyés à Paris et examinés par les anatomistes. Habicot prétendit que c'étaient en effet ceux d'un géant de treize pieds. J. Riolan, se cachant sous le pseudonyme d'un *écolier en médecine*, attaqua l'opinion du professeur, et démontra que ces ossements devaient appartenir

à quelque grand quadrupède; en outre, il se permit, dans sa *Gigantomachie*, de lancer les plus grossières injures non-seulement contre Habicot, mais contre toute la classe des chirurgiens. Habicot ne répondit pas; mais Ch. Guillemeau (*voy.* ce nom), dans un *Discours apologétique touchant la vérité des géants*, après avoir blâmé Habicot de n'avoir pas su mettre son opinion à l'abri de la critique, rendit à Riolan toutes ses injures. Habicot, craignant d'être pris pour l'auteur de ce discours, le désavoua, et la querelle n'en devint que plus vive. On sait que Riolan avait raison : les ossements en question sont ceux d'une salamandre fossile. Cependant, au dire de Haller, « Habicot avait fait de nombreuses dissections, et ses descriptions passent pour très-exactes. Il avait plus étudié les cadavres que les livres, et il paraît qu'il ne connaissait même pas les ouvrages de Vesale. On a de lui : *Problèmes sur la nature, préservation et cure de la maladie pestilentielle*; Paris, 1607, in-8° : Habicot avait eu l'occasion d'observer la peste trois fois à Paris; il signale les bons effets de la saignée, des purgatifs et de la thériaque, et proscrit l'usage de l'arsenic; — *Paradoxe myologiste, par lequel il est démontré, contre l'opinion vulgaire, tant ancienne que moderne, que le diaphragme n'est pas un seul muscle*; Paris, 1610, in-8° : dans cet ouvrage, dédié à Duret, Habicot essaye de démontrer qu'il y a deux diaphragmes, un droit et un gauche, réunis ou confondus ensemble, comme les muscles de l'épigastre le sont à la ligne blanche; — *La Semaine, ou Pratique anatomique*; Paris, 1620, 1660, in-8°; — *Gigantostéologie, ou discours des os d'un géant*; Paris, 1613, in-8°; — *Jugement des ombres d'Héraclite et de Démocrite, sur la réponse d'Habicot au discours attribué à Guillemeau*; Paris, 1615, in-8°; — *Recueil de problèmes médicinaux et chirurgicaux*; Paris, 1617, in-4°; — *Anti-Gigantologie, ou contre-discours de la grandeur des géants*; Paris, 1618, in 8°; — *Question chirurgicale par laquelle il est démontré que le chirurgien doit assurément pratiquer l'opération de la bronchotomie, vulgairement dite laryngotomie ou perforation de la flûte ou tuyau du poumon*; Paris, 1620, in-8°. J. V.

Quesnay, *Éloge de Habicot*, dans les *Recherches sur l'Origine et les Progrès de la Chirurgie*. — Moréri, *Grand Dict. histor.* — Haller, *Bibl. Anatom.*, tome Ier, p. 318. — Portal, *Hist. de l'Anatomie*, tome II, p. 341.

HABINGTON (*Thomas*), conspirateur anglais, né à Thorpe (comté de Surrey), en 1560, mort en 1647. Il appartenait à une famille catholique. Il fit ses études à Oxford, et voyagea ensuite en France. De retour en Angleterre, il entra dans un complot qui avait pour but la délivrance de Marie Stuart, et fut mis en prison. La protection d'Élisabeth, dont il était le filleul, l'en fit sortir. Plus tard, il se trouva compromis dans la conspiration des poudres, et fut condamné à mort. Ses révélations, ou plutôt celles de sa femme, fille de lord Morley, le recommandèrent à la clémence de Jacques Ier, et il obtint sa grâce, à la condition de ne pas sortir du comté de Worcester. Il profita de cette retraite forcée pour se livrer à d'importants travaux sur les antiquités de ce comté. Les nombreux documents qu'il rassembla sur ce sujet, et qu'il laissa inédits, ont servi de base à l'Histoire du comté de Worcester par Treadway Nash. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HABINGTON (*Guillaume*), poëte anglais, fils aîné du précédent, né à Hindlip, le 5 novembre 1605, mort le 13 novembre 1645. Il fut élevé chez les jésuites, d'abord à Douay, puis à Paris; son père aurait même voulu qu'il entrât dans la Société de Jésus, mais il refusa, et revint en Angleterre. Il partagea la retraite de son père, et s'associa à ses travaux historiques. Il épousa Lucy, fille de William Herbert, premier lord Powis, et passa à la campagne le reste de sa vie, qu'embellit la culture des lettres. Wood l'accuse d'avoir changé avec le temps, et de n'avoir pas été inconnu à l'usurpateur Cromwell, vague imputation tout à fait inadmissible, si Habington mourut, comme le prétend Chalmers, en 1645, cinq ans avant l'usurpation de Cromwell, mais fondée peut-être, si, comme l'affirme la *Biographia dramatica*, il vécut jusqu'en 1654. On a de lui *Castara*, collection de poésies publiée pour la première fois en 1635, puis avec des additions et des corrections en 1640. Ces poésies ont été réimprimées en 1812; on les trouve dans les *English Poets* de Chalmers et dans les *Select Works of the British Poets*. *Castara* est le nom poétique de Lucy Herbert, et c'est celle qui occupe la plus large place dans ce recueil. Il se divise en trois parties : la première contient des sonnets et d'autres petites pièces adressés par le poëte à Lucy avant leur mariage; la deuxième renferme des pièces du même genre adressées à la même personne, devenue la femme d'Habington; la troisième est consacrée principalement à des sujets religieux et contemplatifs. Ces poésies, sans être exemptes des défauts du temps, la subtilité de la pensée et la recherche de l'expression, ont de la grâce et de l'agrément; elles offrent, surtout dans les descriptions champêtres, des traits d'imagination charmants. On a encore d'Habington : *The Queen of Arragon*, tragi-comédie, jouée à la cour, et au théâtre de Blackfriars, contre la volonté de l'auteur, imprimée en 1640, in-fol., remise au théâtre en 1666, avec un prologue et un épilogue, par l'auteur d'*Hudibras*, et réimprimée dans les trois éditions des *Old Plays* de Dodsley. Les sentiments chevaleresques répandus dans cette pièce lui donnent un certain intérêt, malgré la faiblesse de l'action et des caractères; — *The History of Edward IV*; 1640, in-fol.; — *Observations upon History*; 1641, in-8°. Z.

Johnson et Chalmers, *English Poets*. — Chalmers, *Ge-*

... la drama-
... d'Alle-
..., qui tire
... en Suisse.
... dans la nuit des
..., c'est qu'au dixième
... des plus puissantes de
... version la plus probable
...e des anciens guelfes; mais
... ne commence à avoir quel-
...e qu'à partir de *Gontram* le Riche,
...lsace vers 950. En 1233 elle se partagea
branches : *Habsbourg-Habsbourg* et
...g-*Laufenbourg*. La branche aînée,
...absbourg, eut pour chef *Albert IV*,
...pereur Rodolphe de Habsbourg, et
...ndit en 1736 avec la maison de Lor-
..., formant ainsi la grande maison de
...g-Lorraine, qui occupe encore aujour-
trône de l'Autriche. La branche ca-
...i eut pour tige *Rodolphe III*, oncle de
...r, se subdivisa, dès la mort de Ro-
I, en deux rameaux, dont le premier,
...rg-*Laufenbourg*, s'éteignit en Alle-
...ec *Jean IV* (1408), mais se continua,
... Angleterre dans la famille des *Fiel-*
...dont le second, *Kybourg*, eut pour der-
...sentant le comte *Ego*, mort en 1415.
...ur les principaux membres de cette
... ...T, FRANÇOIS, RODOLPHE, etc.

... CEN. Voyez HASSAN ou HASAN.

...RG (*Paul*), historien allemand, ...urt, en 1652, mort à Heidelberg, en dé... ...81. Il occupa pendant plusieurs années ...histoire et d'éloquence à l'université de ... et mourut à l'âge de vingt-neuf ans, ... publié son ouvrage : *Germania me-... ...res, ritus, leges, sacræ profa-... ...imoniæ a Trajano ad Maximi-... ...recensentur*; Heidelberg, 1675; Iéna, ...Halle, 1709, in-4°, qui contient des ren-...ts très-précieux sur une partie peu ... l'histoire allemande. On lui doit en ...ieurs dissertations et mémoires, et un ... ...tulé : *Tubantus redivivus, seu ...rum comitum in Benthem. Ge-... ...ujus veritas ex veterum favissis*; Steinfurt, 1663. R. L.

...s, dans la préface de son ouvrage, *Histo-... Comitat. Benthemen.*; Hanover et Osna-... I-VII. — Freytag, *Apparat. Litterar.*, ... — Wundt, *Magazin f. d. pfalz. Gesch.*

...rgott, *Genealogia Gentis Habsburgicæ*, t. I, ... 190.
... articles MARIE-THÉRÈSE et FRANÇOIS I[er], ...llemagne.

HACHETTE (*Jeanne* FOURQUET, surnommée), héroïne française, naquit à Beauvais, le 14 novembre 1454, d'une famille distinguée dans la bourgeoisie, originaire de Pont-Sainte-Maxence, sur l'Oise; la date de sa mort est inconnue. Son père, Jean Fourquet, était officier des gardes du palais du roi Louis XI. Forcé par son devoir d'habiter la cour, il ne pouvait que très-rarement aller à Beauvais visiter ses enfants, qu'il avait confiés aux soins d'une dame nommée Matthieu Laisné, intendante de l'hôtel des gouverneurs de cette ville. L'épouse de Jean Fourquet avait succombé en donnant le jour à Jeanne. Après la mort de sa femme, Jean Fourquet s'en retourna à la cour. Mais bientôt, indigné du peu de cas que le roi Louis XI avait fait de ses services, il embrassa le parti des princes qui se liguèrent contre ce souverain, et il périt à la bataille de Montlhéry, le 16 juillet 1465. A la mort de Jean Fourquet, la dame Laisné adopta Jeanne, et l'éleva avec soin. Jeanne aida sa mère adoptive dans ses travaux : elle aimait, dans ses veillées d'hiver, à lui faire raconter l'histoire des guerres du moyen âge. C'est surtout lorsque cette narration était arrivée au règne de Charles VII, à cette époque où les Anglais avaient envahi une grande partie de la France, que Jeanne éprouvait au fond de son âme une impression difficile à décrire. Chaque fois que la dame Laisné renouvelait le récit de ce qui s'était passé au siége d'Orléans, un tremblement involontaire agitait tout le corps de Jeanne : « Ah, ma mère! s'écriait-elle, j'ai grandement regret de n'avoir pas vécu au temps de Charles VII. Il m'est avis que lors, si j'eusse été en force d'âge, j'aurais voulu être en partage de la gloire que Jeanne d'Arc s'est acquise en notre beau pays de France. » Jeanne Fourquet n'avait point encore atteint sa dix-huitième année quand le duc de Bourgogne, Charles surnommé *le Téméraire*, s'avança, à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes, vers Beauvais, pour l'assiéger. Afin de rassurer les habitants, Louis XI leur fit annoncer qu'il venait d'envoyer à Noyon un ordre pour les capitaines de La Roche-Tesson et de Fontenailles, qui devaient immédiatement venir à leur secours avec deux cents lances; et que le maréchal de France messire Joachim de Roault, chevalier-seigneur de Gamaches, allait également se mettre en route, accompagné de deux cents lances d'ordonnance, et serait bientôt suivi par un grand nombre d'autres troupes, lesquelles avaient reçu l'ordre de se transporter à Beauvais. Mais ces troupes n'étaient pas encore sorties de leurs garnisons, que déjà le duc de Bourgogne était arrivé sous les murs de Beauvais, et y avait mis le siége. Au milieu des préparatifs de défense, Jeanne Fourquet, poussée par un mouvement irrésistible, cherche une arme avec laquelle elle puisse combattre. Une petite hache, une *hachette* s'offre à sa vue : elle s'empare de cette arme, l'élève devant l'image de sainte Angadresme, patronne de la ville de Beauvais, et

s'écrie avec force : « Glorieuse vierge, sainte Angadresme, aide et soutiens mon courage! » Après cette invocation, elle sort de son logis, et parcourt toute la ville en criant : *Aux armes!* On se rassemble, on l'entoure, on la suit; des groupes se forment dans toutes les rues, sur chaque place, on court, on se presse; chacun s'arme comme il le peut; les femmes, les filles, les enfants, les vieillards, tous veulent contribuer à la défense de leurs remparts. Les uns y apportent des armes de toutes espèces; les autres roulent des tonneaux pleins de terre ou de pierres; ceux-ci ploient sous le fardeau de grosses pièces de bois; ils sont suivis par des femmes et des enfants qui portent des paniers pleins de vin et des provisions de bouche. Ils redoutent à chaque instant d'être attaqués par les assiégeants; mais ils sont préparés à vendre cher leur vie. Le 27 juin 1472, au lever de l'aurore, on entendit, du côté des Bourguignons, le bruit des préparatifs de l'assaut. Bientôt les remparts de Beauvais se garnissent d'habitants des deux sexes, tous disposés à combattre et à repousser les attaques de leurs ennemis. Les Bourguignons parurent munis de fascines, d'échelles et de tout ce qu'exige un assaut, et l'attaque commença par les portes de Bresle et du Limaçon. Les Bourguignons jetèrent leurs fascines dans les fossés et les couvrirent de planches; ils descendirent, dressèrent leurs échelles contre les murs, et montèrent à l'escalade. Les assiégés les repoussèrent à coups de pique, de hache d'armes, renversèrent leurs échelles. Les femmes combattirent vaillamment; Jeanne surtout se portait où elle voyait le plus de danger. Une heure après cette première attaque, les Bourguignons s'étant emparés d'un fort nommé le Deloy, surmonté de tourelles, près d'un pont de pierre situé à l'entrée des faubourgs, commencèrent par crier : *Ville gagnée!* Le sire Gommel de Balagny, accompagné de seize arquebusiers, marcha sur eux pour les empêcher d'y pénétrer; mais les Bourguignons, étant plus nombreux, le forcèrent ainsi que sa troupe à se retirer, et ils furent obligés de repasser sur une planche qui traversait les jardins de l'évêque de Beauvais. Ils parvinrent ainsi jusqu'à une petite porte qui leur servit de sauvegarde, et qu'ils bouchèrent ensuite. Balagny, en se retirant, fut blessé à la cuisse d'un coup de *sagette* ou dard. Les Bourguignons ayant pénétré dans les faubourgs, crièrent de nouveau : *Ville gagnée!...* et dès qu'ils eurent aperçu la porte du Limaçon, ils se jetèrent dans les maisons et entre les arbres de l'église Saint-Hippolyte. Ils vinrent ensuite avec cinq guidons et deux étendards près des bascules du pont-levis, brisèrent la porte, et pénétrèrent jusque dans la loge des portiers. Un Bourguignon, qui avait planté un des principaux étendards, fut tué d'un coup d'arbalète. Lorsque les Bourguignons se furent emparés de toutes les maisons du côté de l'église Saint-Hippolyte, ils les percèrent de l'une à l'autre, et par ce moyen ils vinrent à couvert jusque dans cette église, d'où ils firent un feu bien nourri. Ils placèrent une échelle à l'endroit du rempart faisant clôture, entre le pont-levis et la tour de la porte du Limaçon; mais ils n'osèrent pas s'aventurer à y monter, attendu que dans ce moment les habitants lançaient sur eux un grand nombre de flèches, par lesquelles plusieurs Bourguignons furent tués. Cet assaut dura jusqu'à neuf heures du soir. A ce moment les assiégés reçurent un renfort de troupes envoyé par l'ordre du roi, au nombre de deux cents lances commandées par les capitaines de La Roche-Tesson et de Fontenailles. Les Bourguignons furent contraints de se retirer et de se loger le long des fossés, où ils firent de grandes et profondes tranchées, pour se préserver des traits des assiégés, depuis la porte de Bresle jusqu'à la salle de l'Hôtel-Dieu, ainsi que sur les coteaux de v... du côté de la porte du Limaçon. Ils se l... aussi dans l'abbaye de Saint-Lucien et ... le haut pays des environs, où ils creu... tranchées qu'ils fortifièrent ensuite avec ... riots et un grand nombre de grosses piè... tillerie. Le dimanche suivant, 28 juin, à ... heures de l'après-midi, vint au secours ... ville de Beauvais le maréchal Joachim de ... accompagné de cent lances d'ordonnance. ... sitôt qu'il fut arrivé, il visita les remparts ... fit réparer et fortifier partout où besoin ...

Le lundi 29 juin et jours suivants ... les sénéchaux de Poitou et de Carcass... cun avec cent lances; la compagnie du ... de Toulouse; le comte de Torcy, à la ... nobles de Normandie; messire Robert d'... ville, prévôt de Paris; le bailli de S... nobles de ce bailliage, sous le comm... du comte de Dammartin, grand-maîtr... de France, accompagné de cent lances, et ... pitaine Salazar, de cent-vingt h... s ... de toutes les compagnies qui étaient ... garnison à Amiens. L'arrivée de ces ... fut accueillie avec les plus vives démon... tions de joie; le maire de Beau... au maréchal Roault Jeanne ... fille lui dit : « Messire, votre ... votre présence en cette ville est un g... pour nous autres et la délivrance de n... la victoire ayant à vous toujours été f... la rencontrerez mêmement sur nos mur...

Le maréchal réunit en un conseil les ... trats, les notables de Beauvais et ... de la garnison; il en excepta Gommel ... parce qu'il le soupçonnait d'avoir des ... gences secrètes avec le duc de Bourgogne ... pour avoir la preuve de cette trahison, ... des mains de Balagny un écrit. Balagny, se ... ainsi découvert, allait assassiner Jeanne; les cris qu'elle fit entendre ayant attiré ... Colin Pillon, et le maréchal même, ... s'enfuit, et se traîna jusqu'à une poudrière ... fit sauter avec lui. Les Bourguignons pr...

de ce moment de désordre pour attaquer la ville. L'explosion avait fait une brèche aux remparts de la porte de Bresle, et les assiégeants y pénétrèrent en masse. Le maréchal s'en aperçut, descendit du rempart, et marcha à leur rencontre. Colin Pillon, Jeanne et Jean-Pierre Fourquet, son cousin, l'accompagnèrent ainsi que le capitaine Salazar et d'autres officiers. Il attaqua en flanc les Bourguignons, qu'il mit d'abord en désordre. L'ennemi revint en force, repoussa à son tour le maréchal, et tandis que l'assaut continuait sur les remparts, un combat général s'engagea dans la ville. Le maréchal, attaqué par plusieurs ennemis, courut le plus grand danger. Colin Pillon le couvrit de son corps, le dégagea, et le combat continua : le maréchal et Colin Pillon, environnés de toutes parts, se défendaient avec peine. Jeanne vit leur danger, et s'écria : « Amis, volons à leur secours ! » Suivie de ses compagnons et d'un gros d'habitants, elle parvient à délivrer le maréchal et Colin Pillon. Le maréchal repoussa les Bourguignons, et les chassa de la ville ; mais pendant ce temps d'autres ennemis avaient escaladé les remparts. Jeanne s'avança rapidement sur eux, et arriva au moment où un porte-drapeau se disposait à planter son étendard sur le mur. Elle se précipita sur lui, le força à descendre le talus de la brèche, le poursuivit, traversa avec lui le fossé et reparut, toujours à sa suite. L'officier fit un faux pas, et tomba sur un genou, Jeanne saisit l'instant, l'étendit mort à ses pieds, et s'empara de son étendard (1). On entendit alors crier de toutes parts : « Victoire ! Victoire ! »

Philippe de Comines, seigneur d'Argenton, alors au service du duc de Bourgogne, assure dans ses *Mémoires* que jamais place ne fut mieux battue ni mieux défendue que celle de Beauvais ; il remarque particulièrement que les assiégés, postés dans une tour nommée Croul, située au milieu des jardins de l'évêque de cette ville, firent un feu si bien nourri sur les assiégeants, qu'ils les forcèrent plusieurs fois à changer de position et à déplacer leurs tentes, toutes percées par les boulets et la mitraille qui leur étaient envoyés. Il raconte aussi que le duc de Bour[gogne] était si furieux contre les Beauvaisiens, [qu']il eût pris Beauvais d'assaut, cette ville [eût eu] le même sort que celle de Nesle, [...]t en cendres, après avoir fait égorger [ju]squ'au dernier des habitants. Philippe de Co[mines] lui ayant reproché cet excès de cruauté, [Charles] le Téméraire lui répondit sèchement, et [avec] le sang-froid de Néron : « *Tel est le fruit [que p]orte l'arbre de la guerre !...* tel eût été [...] Be[auvais] si j'avais pu parvenir [...]. » Pour conserver le [...] des femmes de Beauvais [...] ville, Louis XI leur accorda le droit de précéder les hommes à la procession et à l'offrande le jour de la fête de saint Angadresme.

(1) [Cet] étendard a été gravé dans les *Costumes de* [...].

On n'a aucun renseignement certain sur la vie de Jeanne Hachette depuis le jour qui a illustré son nom.

Le siége de Beauvais a été souvent représenté sur la scène. La Bibliothèque impériale conserve une tragédie manuscrite d'un sieur Rousset, intitulée : *Triomphe du beau sexe, ou Jeanne Hachette.* FOURQUET D'HACHETTE.

Le Siége de Beauvais, Manuscr. publié par M. Danjou ; Paris, 1844, in-4°. — Gravin, *Hist. du Siége de Beauvais ;* 1782 — Philippe de Comines, *Mém.*

HACHETTE DES PORTES (*Henri*), prélat français, né en 1712, au diocèse de Reims, mort en 1795, à Bologne. Nommé chanoine de la cathédrale de Reims en 1738, il devint archidiacre et grand-vicaire de ce diocèse, et montra beaucoup de zèle contre les jansénistes. Visiteur des Carmelites en 1748, il fut nommé l'année suivante abbé de Vermand, ordre des Prémontrés, puis évêque de Sidon *in partibus*, et obtint en 1771 le siége épiscopal de Glandèves. Il avait toute sa vie manifesté une dévotion spéciale au sacré Cœur de Marie, et il avait contribué à répandre ce culte parmi les carmelites. En 1780 il publia un mandement pour établir la fête du sacré Cœur de Marie dans son diocèse, et en 1788 il écrivit une instruction pastorale sur le même objet. En 1791 il abandonna son siége pour se retirer d'abord au Puget-Thénières, dans le comté de Nice, puis à Nice même. Cette ville ayant été prise par les Français en 1792, Hachette se retira à Fossano, en Piémont, et deux ans après il se rendit à Bologne. On a de lui un *Catéchisme sur les affaires du temps ;* — *La Dévotion au Cœur de Marie ;* Nice, 1792, in-12 ; nouv. édit., Paris, 1825, in-12. C'est un recueil de prières, d'exercices, d'offices, etc., avec l'instruction et le mandement de l'évêque de Glandèves ; — *Lettre pastorale*, contre le serment à la constitution civile du clergé ; — *Lettre aux missionnaires de Notre-Dame de la Garde d'Avignon*, sur la mort de M. Imbart, leur supérieur général.

J. V.

Feller, *Biogr. univ.*, édit. de M. Weiss, suppl.

HACHETTE (*Jean-Nicolas-Pierre*), géomètre français, né le 6 mai 1769, à Mézières, mort à Paris, le 16 janvier 1834. Fils d'un libraire de Mézières, il commença ses études au collége de Charleville, et les termina à Reims. De retour dans sa ville natale, son goût pour les sciences exactes le poussa à se lier avec les élèves et les professeurs de l'école du génie alors établie à Mézières. A dix-huit ans il professait à Rocroy, et à dix-neuf ans il était officiellement attaché à l'école de Mézières en qualité de dessinateur servant d'aide aux professeurs de physique et de chimie. En 1792 il obtint, à la suite d'un concours, une place de professeur d'hydrographie nouvellement créée à Collioure (Pyrénées-Orientales). Ayant eu alors à traiter

s'écrie avec force : « Glorieuse vierge, sainte Angadresme, aide et soutiens mon courage! » Après cette invocation, elle sort de son logis, et parcourt toute la ville en criant : *Aux armes!* On se rassemble, on l'entoure, on la suit; des groupes se forment dans toutes les rues, sur chaque place, on court, on se presse; chacun s'arme comme il le peut; les femmes, les filles, les enfants, les vieillards, tous veulent contribuer à la défense de leurs remparts. Les uns y apportent des armes de toutes espèces; les autres roulent des tonneaux pleins de terre ou de pierres; ceux-ci ploient sous le fardeau de grosses pièces de bois; ils sont suivis par des femmes et des enfants qui portent des paniers pleins de vin et des provisions de bouche. Ils redoutent à chaque instant d'être attaqués par les assiégeants; mais ils sont préparés à vendre cher leur vie. Le 27 juin 1472, au lever de l'aurore, on entendit, du côté des Bourguignons, le bruit des préparatifs de l'assaut. Bientôt les remparts de Beauvais se garnissent d'habitants des deux sexes, tous disposés à combattre et à repousser les attaques de leurs ennemis. Les Bourguignons parurent munis de fascines, d'échelles et de tout ce qu'exige un assaut, et l'attaque commença par les portes de Bresle et du Limaçon. Les Bourguignons jetèrent leurs fascines dans les fossés et les couvrirent de planches; ils descendirent, dressèrent leurs échelles contre les murs, et montèrent à l'escalade. Les assiégés les repoussèrent à coups de pique, de hache d'armes, renversèrent leurs échelles. Les femmes combattirent vaillamment; Jeanne surtout se portait où elle voyait le plus de danger. Une heure après cette première attaque, les Bourguignons s'étant emparés d'un fort nommé le Deloy, surmonté de tourelles, près d'un pont de pierre situé à l'entrée des faubourgs, commencèrent par crier : *Ville gagnée!* Le sire Gommel de Balagny, accompagné de seize arquebusiers, marcha sur eux pour les empêcher d'y pénétrer; mais les Bourguignons, étant plus nombreux, le forcèrent ainsi que sa troupe à se retirer, et ils furent obligés de repasser sur une planche qui traversait les jardins de l'évêque de Beauvais. Ils parvinrent ainsi jusqu'à une petite porte qui leur servit de sauvegarde, et qu'ils bouchèrent ensuite. Balagny, en se retirant, fut blessé à la cuisse d'un coup de *sagette* ou dard. Les Bourguignons ayant pénétré dans les faubourgs, crièrent de nouveau : *Ville gagnée!...* et dès qu'ils eurent aperçu la porte du Limaçon, ils se jetèrent dans les maisons et entre les arbres de l'église Saint-Hippolyte. Ils vinrent ensuite avec cinq guidons et deux étendards près des bascules du pont-levis, brisèrent la porte, et pénétrèrent jusque dans la loge des portiers. Un Bourguignon, qui avait planté un des principaux étendards, fut tué d'un coup d'arbalète. Lorsque les Bourguignons se furent emparés de toutes les maisons du côté de l'église Saint-Hippolyte, ils les percèrent de l'une à l'autre, et par ce moyen ils vinrent à couvert jusque dans cette église, d'où ils firent un feu bien nourri. Ils placèrent une échelle à l'endroit du rempart faisant clôture, entre le pont-levis et la tour de la porte du Limaçon; mais ils n'osèrent pas s'aventurer à y monter, attendu que dans ce moment les habitants lançaient sur eux un grand nombre de flèches, par lesquelles plusieurs Bourguignons furent tués. Cet assaut dura jusqu'à neuf heures du soir. A ce moment les assiégés reçurent un renfort de troupes envoyé par l'ordre du roi, au nombre de deux cents lances commandées par les capitaines de La Roche-Tesson et de Fontenailles. Les Bourguignons furent contraints de se retirer et de se loger le long des fossés, où ils firent de grandes et profondes tranchées, pour se préserver des traits des assiégés, depuis la porte de Bresle jusqu'à l'Hôtel-Dieu, ainsi que sur les coteaux de du côté de la porte du Limaçon. Ils se l[illegible] aussi dans l'abbaye de Saint-Lucien et d[illegible] le haut pays des environs, où ils creusè[illegible] tranchées qu'ils fortifièrent ensuite avec [illegible] riots et un grand nombre de grosses p[illegible] tillerie. Le dimanche suivant, 28 juin, [illegible] heures de l'après-midi, vint au sec[illegible] ville de Beauvais le maréchal Joachim [illegible] accompagné de cent lances d'ordonnance. [illegible] sitôt qu'il fut arrivé, il visita les re[illegible] fit réparer et fortifier partout où [illegible]

Le lundi 29 juin et jours [illegible] arri[illegible] les sénéchaux de Poitou et de [illegible] cun avec cent lances; la compagnie [illegible] de Toulouse; le comte de Torcy, à la [illegible] nobles de Normandie; messire Robert d'[illegible] ville, prévôt de Paris; le bailli de [illegible] nobles de ce bailliage, sous le [illegible] du comte de Dammartin, grand-[illegible] de France, accompagné de cent lances, [illegible] pitaine Salazar, de cent-vingt hommes de toutes les compagnies qui étai[illegible] garnison à Amiens. L'arrivée de [illegible] fut accueillie avec les plus vives [illegible] tions de joie; le maire de Be[illegible] au maréchal Roault Jeanne [illegible] fille lui dit : « Messire, votre [illegible] votre présence en cette ville est un [illegible] pour nous autres et la délivrance de [illegible] la victoire ayant à vous toujours été [illegible] la rencontrerez mêmement sur nos r[illegible]

Le maréchal réunit en un conseil les [illegible] trats, les notables de Beauvais et [illegible] de la garnison; il en excepta Gom[illegible] parce qu'il le soupçonnait d'avoir des [illegible] gences secrètes avec le duc de Bourgogne [illegible] pour avoir la preuve de cette trahison, [illegible] des mains de Balagny un écrit. Balagny, se [illegible] ainsi découvert, allait assassiner Je[illegible] les cris qu'elle fit entendre ayant attiré [illegible] Colin Pillon, et le maréchal même, [illegible] s'enfuit, et se traîna jusqu'à une poudri[illegible] fit sauter avec lui. Les Bourguignons [illegible]

de ce moment de désordre pour attaquer la ville. L'explosion avait fait une brèche aux remparts de la porte de Bresle, et les assiégeants y pénétrèrent en masse. Le maréchal s'en aperçut, descendit du rempart, et marcha à leur rencontre. Colin Pillon, Jeanne et Jean-Pierre Fourquet, son cousin, l'accompagnèrent ainsi que le capitaine Salazar et d'autres officiers. Il attaqua en flanc les Bourguignons, qu'il mit d'abord en désordre. L'ennemi revint en force, repoussa à son tour le maréchal, et tandis que l'assaut continuait sur les remparts, un combat général s'engagea dans la ville. Le maréchal, attaqué par plusieurs ennemis, courut le plus grand danger. Colin Pillon le couvrit de son corps, le dégagea, et le combat continua : le maréchal et Colin Pillon, environnés de toutes parts, se défendaient avec peine. Jeanne vit leur danger, et s'écria : « [illegible] ns à leur secours ! » Suivie de ses [illegible] et d'un gros d'habitants, elle [illegible] délivrer le maréchal et Colin Pillon. Le [illegible] epoussa les Bourguignons, et les chassa [illegible]; mais pendant ce temps d'autres [illegible] avaient escaladé les remparts. Jeanne [illegible] idement sur eux, et arriva au mo[illegible] porte-drapeau se disposait à planter [illegible] sur le mur. Elle se précipita sur [illegible] à descendre le talus de la brèche, [illegible] it, traversa avec lui le fossé et re[illegible] toujours à sa suite. L'officier fit un faux [illegible] sur un genou, Jeanne saisit l'ins[illegible] mort à ses pieds, et s'empara de [illegible] (1). On entendit alors crier de toutes [illegible] Victoire ! Victoire ! »

[illegible] pe de Comines, seigneur d'Argenton, [illegible] ice du duc de Bourgogne, assure [illegible] moires que jamais place ne fut mieux [illegible] ux défendue que celle de Beauvais; [illegible] particulièrement que les assiégés, [illegible] une tour nommée Croul, située au [illegible] des jardins de l'évêque de cette ville, [illegible] n feu si bien nourri sur les assiégeants, [illegible] es forcèrent plusieurs fois à changer de [illegible] et à déplacer leurs tentes, toutes per[illegible] sur les boulets et la mitraille qui leur étaient [illegible]. Il raconte aussi que le duc de Bour[illegible] si furieux contre les Beauvaisiens, [illegible] eût pris Beauvais d'assaut, cette ville [illegible] eu le même sort que celle de Nesle, réduisit en cendres, après avoir fait égorger [illegible] dernier des habitants. Philippe de Co[illegible] ayant reproché cet excès de cruauté, [illegible] e Téméraire lui répondit sèchement, et [illegible] g-froid de Néron : « *Tel est le fruit* [illegible] *l'arbre de la guerre!...* tel eût été [illegible] sort de Beauvais si j'avais pu parvenir [illegible] r de cette ville. » Pour conserver le [illegible] courage des femmes de Beauvais [illegible] de cette ville, Louis XI leur accorda le droit de précéder les hommes à la procession et à l'offrande le jour de la fête de saint Angadresme.

(1) [illegible] tard a été gravé dans les *Costumes de* [illegible]

On n'a aucun renseignement certain sur la vie de Jeanne Hachette depuis le jour qui a illustré son nom.

Le siége de Beauvais a été souvent représenté sur la scène. La Bibliothèque impériale conserve une tragédie manuscrite d'un sieur Rousset, intitulée : *Triomphe du beau sexe, ou Jeanne Hachette.* FOURQUET D'HACHETTE.

Le Siége de Beauvais, Manuscr. publié par M. Danjou; Paris, 1844, in-4°. — Gravin, *Hist. du Siége de Beauvais*; 1792 — Philippe de Comines, *Mém.*

HACHETTE DES PORTES (*Henri*), prélat français, né en 1712, au diocèse de Reims, mort en 1795, à Bologne. Nommé chanoine de la cathédrale de Reims en 1738, il devint archidiacre et grand-vicaire de ce diocèse, et montra beaucoup de zèle contre les jansénistes. Visiteur des Carmelites en 1748, il fut nommé l'année suivante abbé de Vermand, ordre des Prémontrés, puis évêque de Sidon *in partibus*, et obtint en 1771 le siége épiscopal de Glandèves. Il avait toute sa vie manifesté une dévotion spéciale au sacré Cœur de Marie, et il avait contribué à répandre ce culte parmi les carmelites. En 1780 il publia un mandement pour établir la fête du sacré Cœur de Marie dans son diocèse, et en 1788 il écrivit une instruction pastorale sur le même objet. En 1791 il abandonna son siége pour se retirer d'abord au Puget-Thénières, dans le comté de Nice, puis à Nice même. Cette ville ayant été prise par les Français en 1792, Hachette se retira à Fossano, en Piémont, et deux ans après il se rendit à Bologne. On a de lui un *Catéchisme sur les affaires du temps*; — *La Dévotion au Cœur de Marie*; Nice, 1792, in-12; nouv. édit., Paris, 1825, in-12. C'est un recueil de prières, d'exercices, d'offices, etc., avec l'instruction et le mandement de l'évêque de Glandèves; — *Lettre pastorale*, contre le serment à la constitution civile du clergé; — *Lettre aux missionnaires de Notre-Dame de la Garde d'Avignon*, sur la mort de M. Imbart, leur supérieur général.

J. V.

Feller, *Biogr. univ.*, édit. de M. Weiss, suppl.

HACHETTE (*Jean-Nicolas-Pierre*), géomètre français, né le 6 mai 1769, à Mézières, mort à Paris, le 16 janvier 1834. Fils d'un libraire de Mézières, il commença ses études au collége de Charleville, et les termina à Reims. De retour dans sa ville natale, son goût pour les sciences exactes le poussa à se lier avec les élèves et les professeurs de l'école du génie alors établie à Mézières. A dix-huit ans il professait à Rocroy, et à dix-neuf ans il était officiellement attaché à l'école de Mézières en qualité de dessinateur servant d'aide aux professeurs de physique et de chimie. En 1792 il obtint, à la suite d'un concours, une place de professeur d'hydrographie nouvellement créée à Collioure (Pyrénées-Orientales). Ayant eu alors à traiter

par la géométrie quelques questions de navigation, il envoya ses solutions à Monge, qui reconnut dans ce jeune correspondant le germe d'un talent sérieux. Ferry, professeur à l'école de Mézières, avait été nommé député à la Convention; il lui fallait un suppléant : Monge proposa Hachette, qui s'acquitta parfaitement de cette tâche. Après l'établissement de l'École Polytechnique, Hachette fut appelé à Paris pour y installer les collections, les instruments et la bibliothèque de l'école de Mézières, à l'exception de ce qui regardait l'enseignement de l'artillerie, qui devait être établi à Metz. Hachette se prépara dès lors à aider Monge dans ses cours. Il se lia également avec Guyton-Morveau, qui l'emmena en 1794 à l'armée de Sambre et Meuse, où on devait essayer d'appliquer les aérostats à l'art de la guerre. Il assista à la bataille de Fleurus, et entra à Bruxelles avec l'armée française, où il fit une heureuse application du chlore à la désinfection des hôpitaux. Les cours de l'École Polytechnique s'ouvrirent à la fin de 1794. Hachette fut adjoint à Monge pour la géométrie descriptive. Plus tard, il devint professeur de mathématiques à l'école des pages. Reçu docteur ès sciences en 1809, il fut nommé en 1810 professeur adjoint à la Faculté des Sciences de Paris et à l'École Normale. En 1816 il ne fut pas compris dans la réorganisation de l'École Polytechnique. On oublia ses services, pour ne voir en lui que l'ami de Monge et l'ancien révolutionnaire. Il conserva du moins sa place à la Faculté des Sciences jusqu'à la fin de sa vie. Le 10 novembre 1823 il fut élu membre de l'Académie des Sciences, dans la section de mécanique; mais son élection ne fut pas sanctionnée. Hachette ne put prendre place à l'Académie qu'en 1831, après une nouvelle élection faite à l'unanimité. En 1819, il s'occupa avec Prony du plan d'une machine à vapeur destinée à remplacer la vieille machine hydraulique de Marly. En 1827 il fit partie du jury d'admission à l'exposition de l'industrie. Il avait épousé en 1810 la fille du médecin Maugras, dont il eut deux enfants, un fils, ingénieur des ponts et chaussées, une fille, veuve d'Ebelmen.

On a de Hachette : *Expériences pour démontrer que le diamant combiné avec le fer à une haute température donne de l'acier fondu*, mémoire lu à l'Institut le 14 juin 1799; — *Correspondance sur l'École Polytechnique, à l'usage des élèves de cette école;* Paris, 1804-1816, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage paraissait par cahiers. Poisson, qui avait été son élève, raconte ainsi l'origine de ce travail : « Partout où il croyait découvrir quelque germe ou quelque espoir de talent, M. Hachette allait au-devant, et faisait tous ses efforts pour le développer. C'est dans cette vue qu'il eut l'heureuse idée de publier, sous ce titre, un recueil où les élèves consignaient leurs aperçus, où les professeurs ne dédaignaient pas d'insérer des articles utiles aux sciences et à l'enseignement »; — *Essai sur la composition des machines; programme du cours élémentaire des machines pour l'an 1808*; Paris, 1808, in-8°; — *Programme d'un Cours de Physique, ou précis de leçons sur le calorique et sur quelques applications des mathématiques à la physique;* Paris, 1809, in-8°; — *Supplément à la Géométrie descriptive de Gasp. Monge;* Paris, 1811, in-4°; — *Traité élémentaire des Machines;* Paris, 1811, in-4°; 4e édit., Paris, 1828, in-4°; — *L'Application de l'Algèbre à la Géométrie : Traité des Surfaces du second degré;* Paris, 1813, in-8° : ouvrage fait en partie avec Monge; — *Mémoires relatifs à l'écoulement des fluides par des orifices en minces parois et par des ajutages appliqués à ces orifices;* inséré dans les *Annales de Chimie et de Physique*, 1816; — *Collection des Épures de Géométrie, à l'usage de l'École Polytechnique;* Paris, 1817, in-fol.; — *Éléments de Géométrie à trois dimensions : partie synthétique; théorie des lignes et des surfaces courbes;* Paris, 1817, in-8°; — *Second supplément de la Géométrie descriptive, suivi de l'Analyse géométrique de M. John Leslie;* Paris, 1818, in-4°; — *Sur les Expériences électro-magnétiques de MM. Œrstedt et Ampère* (extrait du *Journal de Physique*); Paris, 1820, in-4°; — *Traité de Géométrie descriptive, comprenant les applications de cette géométrie aux ombres, à la perspective et à la stéréotomie;* Paris, 1821, in-4° : en 1823 l'auteur publia un petit supplément à ce traité, et le tout fut reproduit en 1828; cet ouvrage renferme non-seulement les suppléments à la *Géométrie descriptive* de Monge par Hachette, mais la *Géométrie descriptive* elle-même; — *Mémoire sur divers modes de numérotage employés dans les filatures et dans les tréfileries;* Paris, 1825, in-4°; — *Expériences faites avec Beudant sur la formation des tubes fulminaires par la décharge d'une batterie électrique*, mémoire lu à l'Académie des Sciences le 4 avril 1828; — *Notice historique sur les machines à vapeur;* dans l'*Encyclopédie portative;* 1829, in-32; — *Expériences sur le mouvement des fluides aériformes et des liquides;* dans les *Annales des Sciences d'Observation*, juin 1830; — *Histoire des Machines à Vapeur;* Paris, 1830, in-8°. Hachette a présenté plusieurs mémoires à l'Académie des Sciences. On trouve de lui, dans le *Journal de l'École Polytechnique : Application de l'Algèbre à la Géométrie* (avec Monge), *suivie d'une addition à ce mémoire* (avec Poisson); 1802; — *Sur le Galvanisme;* 1805; — *De l'Héliostat;* 1813; — *Solution analytique de ce problème : Déterminer le centre et le rayon d'une sphère qui touche quatre sphères données;* 1815. Comme éditeur, Hachette a publié la 6e édition, revue par lui, du *Traité élémentaire de Statique* de Gasp. Monge; 1826. Il a donné une traduction du

Précis de Mécanique et du *Résumé complet de Mécanique et de la Science des Machines*, de l'Anglais Th. Young, et y a ajouté un *Appendice sur l'Écoulement des Liquides* et une *Notice historique sur les Machines*; Paris, 1829, in-8° et in-32. Enfin, il a fourni des articles au *Journal de Physique*, aux *Annales de Chimie et de Physique*, au *Bulletin de la Société d'Encouragement*, au *Dictionnaire Technologique*, etc. L. L—T.

Arago et Poisson, *Discours prononcés sur la tombe de M. Hachette*. — Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La Littér. française contemporaine*.

* HACHETTE (*Louis-Christophe-François*), savant éditeur français, né à Rethel (Ardennes), le 5 mai 1800. Il fut d'abord élève de l'École Normale (1819 1822); il fonda ensuite, en 1825, une librairie classique. On lui doit de nombreuses publications littéraires et scientifiques pour l'enseignement; des livres de classe de toutes sortes : textes; méthodes; dictionnaires; la fondation de journaux spéciaux, tels que *Revue de l'Instruction publique*; — *Manuel général de l'Enseignement primaire*; — *Ami de l'Enfance*, etc.

Parmi ses publications plus récentes, on remarque : *Bibliothèque variée*; — *Bibliothèque des Chemins de Fer*; — *Collection des Guides itinéraires*; — *Dictionnaires universels*. — M. L. Hachette publie avec M. Lahure le *Journal pour tous* (tiré à 160,000 exemplaires); des éditions populaires : *Œuvres complètes des principaux écrivains français*; — *Chefs-d'Œuvre de Littérature moderne étrangère*; — *Chefs d'Œuvre de Littérature ancienne*, etc. M. Hachette est un des fondateurs du comptoir d'escompte, membre de la chambre de commerce de Paris, et de l'assistance publique. Enfin, il est auteur de divers *Rapports* et *Mémoires*, imprimés, sur les asiles municipaux, etc.

Diction. univ. des Contemporains.

* HACKELMANN (*Léopold*), jurisconsulte allemand, né en 1563, à Stade, près de Brême, mort le 11 novembre 1619. Après avoir obtenu en 1591 le grade de docteur en droit à l'université de Iéna, il y fut nommé trois ans après professeur de droit. En 1598 il devint conseiller de l'archevêque de Magdebourg; en 1612 il fut appelé à une chaire de droit à l'université de Leipzig. Ses principaux ouvrages sont : *Quæstiones illustres ex jure civili, pontificio, feudali, et Saxonico*; Iéna, 1594, in-4°; Francfort, 1602, et Magdebourg, 1613, in-4°; — *Semicenturia Quæstionum controversarum utriusque Juris*; Leipzig, 1616; — *Decades duæ Quæstionum juridicarum*; Leipzig, 1619, in-4°. Hackelmann a encore publié dix autres ouvrages de droit, dont la plupart traitent des matières testamentaires. E. G.

Zeumer, *Vitæ professorum Jenensium*; classis II, p. 71. — Freher, *Theatrum*. — Witte, *Memoria Jurisconsultorum*, decas I. — Ersch et Gruber, *Encyclopädie*.

HACKERT (*Jean*), peintre hollandais. *Voy.* HAKKERT.

HACKERT (*Philippe*), peintre allemand, né le 15 septembre 1737, à Prenzlau, dans la marche d'Ucker (Prusse), mort dans sa villa de Careggi, près de Florence, le 28 avril 1807. Il étudia d'abord la peinture, sous la direction de son père (mort en 1768, et qui avait le même prénom), puis à Berlin, où il jouissait déjà d'une certaine réputation lorsqu'il vint à Paris, en 1765. Quelques gouaches qu'il plaça avantageusement dans cette ville lui donnèrent le moyen d'entreprendre avec son frère Jean-Théophile le voyage d'Italie. Pendant son séjour à Rome, l'impératrice de Russie, Catherine, lui commanda deux tableaux, destinés à représenter le combat naval de Tchesmé du 5 juillet 1770 et l'incendie de la flotte turque qui en fut le résultat. Au lieu de deux tableaux, Hackert en fit six. Afin de mettre l'artiste en état de montrer en toute vérité l'effet produit par l'explosion d'un navire, le comte Orloff, qui se trouvait alors avec une partie de la flotte russe dans les eaux de Livourne, fit sauter une de ses frégates. Hackert s'acquitta heureusement de sa tâche. Six autres tableaux, figurant les succès des Russes dans la Méditerranée, lui furent encore commandés par l'impératrice. Présenté au roi de Naples par le comte de Rasoumowsky, ambassadeur de Russie, il obtint un emploi lucratif à Naples, où il continua de séjourner jusqu'à ce que la révolution le força de chercher un refuge à Florence. Il acheta alors une villa à Careggi, où il mourut. Si les contemporains de Hackert l'avaient trop vanté, on est peut-être tombé aujourd'hui dans l'excès contraire. Il se négligea d'ailleurs beaucoup dans les dernières années de sa vie, et on voit de lui à Naples et à Portici un grand nombre de toiles indignes de la réputation qu'il avait acquise par ses premiers travaux.

Ses principales toiles sont : douze *Marines*, dans la galerie de l'empereur de Russie; — une *Vue de Rome*, gravée par G. Hackert; — dix *Vues des environs de la Villa d'Horace*, dont il n'existe plus que les gravures; — des *Vues de tous les ports de la Pouille*; — une *Vue de la ville de Cesena*; — une *Vue de Saint-Pierre*, gravée par Volpato; — deux *Vues de Pise*; — une *Vue du monastère de Vallombreuse*, etc. Le musée royal de Berlin, ainsi que celui de Gaspard Weiss, qui se trouve dans la même ville, contient de nombreux tableaux de Hackert. Cet artiste a gravé lui-même plusieurs de ses tableaux. Il a encore décoré de peintures le palais et l'église de Cartidello ainsi que la villa Pimiana, appartenant aux Borghèse.

On a de lui une épître à Hamilton *Sull' uso della vernice nella pittura*; 1788; il y traite de la restauration des anciens tableaux : *Theoretisch-praktische Anleitung zum Land-*

schaftszeichnen (Instruction théorique et pratique pour la peinture de paysage); Nuremberg, 1803, 2 cah. in-fol.

Hackert avait quatre frères, qui cultivèrent aussi les arts. *Charles-Louis* Hackert, peintre de paysage à l'huile et à la gouache, se suicida à Lausanne, en 1800; *Jean-Théophile* Hackert, aussi paysagiste, né en 1744, mourut en 1773, à Bath, en Angleterre; *Guillaume* Hackert, peintre d'histoire et de portrait, mourut en 1780, professeur de dessin à l'Académie de Saint-Pétersbourg; enfin, *Georges-Abraham* Hackert, graveur et marchand d'objets d'art, né en 1755, mourut à Florence en 1805. Il avait fondé avec son frère Philippe une imprimerie en taille-douce à Rome et une fabrique de papier pour les gravures à Fabiano. W.

Gœthe, *Philipp Hackert, Biographische Skizze; meist nach dessen eigenen Aufsätzen entworfen*. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lex.* — Ersch et Gruber, *Encycl.*

* **HACKET** (*William*), fanatique anglais, pendu à Londres, en juillet 1591. Il fut d'abord valet d'un gentilhomme nommé Hussei, et, suivant Fitz-Simon, lui témoigna sa fidélité par une action d'une férocité inouïe. Un artisan d'Oundel (Northamptonshire) s'étant attiré l'inimitié de Hussei, William Hacket chercha querelle au fils de cet artisan, qui était maître d'école; il se rua sur lui, le renversa, et lui coupa le nez avec ses dents : au lieu de rendre ce débris humain au pauvre mutilé et au chirurgien, qui espérait faire un rapprochement tandis que les chairs étaient vives, Hacket préféra dévorer ce nez sanglant. Il épousa quelque temps après une riche veuve, et la ruina par ses débauches. Il aimait prodigieusement le vin et les femmes, et il corrompit une fille qui était allée lui demander conseil. Il vola même sur les grands chemins. Il n'avait reçu aucune instruction, mais il avait beaucoup de mémoire, et en abusait pour répéter et parodier dans les tavernes les prédications des ministres : il n'allait au sermon qu'afin de pouvoir se livrer à cette indécente distraction. Enfin, il s'érigea en prophète, et annonça que l'Angleterre sentirait les fléaux de la faim, de la peste et de la guerre, si elle n'établissait la discipline consistoriale; qu'à l'avenir il n'y aurait plus de papes. Il fixait à un temps très-prochain la réalisation de ses menaces. Ce fut à York et dans le Lincolnshire qu'il commença ses divagations; elles lui valurent d'être fouetté publiquement et chassé du comté. Néanmoins, il continua à dogmatiser; selon Bayle, il improvisait avec une facilité merveilleuse des phrases choisies et pompeuses, et cela fit croire au peuple qu'il avait reçu un don particulier du Saint-Esprit. Il affectait une extrême confiance dans ses prières, et disait que si toute l'Angleterre faisait des vœux pour obtenir de la pluie, et qu'il demandât le contraire, il ne pleuvrait point. Edmond Coppinger et Henri Arthington furent assez crédules pour s'associer à lui, le premier sous le titre de *Prophète de la Miséricorde*, et le second sous celui de *Prophète du Jugement*. Ils publièrent qu'ils avaient une mission extraordinaire, et que après Jésus-Christ personne au monde n'avait un pouvoir plus grand que celui de William Hacket, qui était le véritable roi de la terre. Celui-ci confirmait leurs rêveries, en disant hautement dans ses oraisons : « Dieu, mon père, je sçais que tu m'aimes autant que tu t'aimes. » Il ne voulut pas se laisser sacrer par ses disciples, parce que « le Saint-Esprit l'avait déjà oint dans le paradis ». Il leur commanda, le 16 janvier 1591, d'aller crier par les rues de Londres que Jésus-Christ était venu pour juger le monde, qu'il logeait dans telle hôtellerie, et que cette fois nul ne pouvait attenter à ses jours. Ces folies étaient terminées par le cri de *Repens-toi, Angleterre, repens-toi!* Arrivés sur la grande place, ils se firent une tribune d'un chariot vide, amassèrent un grand concours de peuple, qu'ils haranguèrent longuement. Ils furent arrêtés, et l'on procéda contre eux. Coppinger se laissa mourir de faim en prison; Arthington obtint sa grâce, et publia un livre qui contient sa rétractation. Quant à Hacket, il se conduisit avec beaucoup d'inconvenance envers ses juges, refusa de se découvrir devant eux, et se répandit en insultes et en malédictions contre la reine Elisabeth. Il proposa à ses accusateurs de se soumettre avec lui à ce qu'il appelait le *serment exécratoire*, c'est-à-dire à invoquer chacun séparément la colère divine; l'effet devait être la mort immédiate d'une des parties. « Si, après l'avoir fait, disait-il, je ne meurs pas, vous me mettrez honorablement en liberté; si au contraire il ne vous arrive aucun mal, je subirai la peine capitale. » On passa outre aux débats, et Hacket, convaincu d'impiété et de rébellion, fut condamné à être pendu et écartelé. Sur l'échafaud il demanda à Dieu un miracle pour se justifier; mais il n'en obtint pas, et la sentence fut exécutée. A. L.

Henri Fitz-Simon, *Britannomachia Ministrorum*, lib. II, cap. VI, p. 202, 205. — Bancroft, *Conspiratio pro prætensa Disciplina*. — Camden, *Annales*, an 1591, pars IV, p. 618-622. — Bayle, *Dictionnaire historique et critique*.

* **HACKET** (*Jean*), prélat et controversiste anglais, né à Londres, en 1592, mort à Lichfield, en 1670. Il fit ses études à Westminster-school, et passa ensuite en 1608 de Trinity-College à Cambridge. Il entra dans les ordres en 1618, et devint bientôt après chapelain de l'évêque de Lincoln. Au commencement de la guerre civile, il fit partie d'une commission chargée de préparer le rapport que devait présenter sur la réforme ecclésiastique la commission nommée par la chambre des lords. Les troubles croissants et l'opposition des évêques mirent fin à ce projet. Pendant la guerre civile Hacket épousa chaudement la cause de Charles, et sa maison devint un centre de ralliement pour le parti royaliste. Son zèle lui attira des poursuites, et même un

court emprisonnement. Après la restauration, il devint évêque de Lichfield et Coventry, dignité qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il fit réparer, en grande partie à ses frais, la cathédrale de Lichfield, qui pendant la guerre avait été canonnée et mise au pillage par les puritains. Lorsqu'il n'était encore que précepteur à l'université de Cambridge, Hacket composa une comédie latine, intitulée *Loyola*, qui fut jouée deux fois devant Jacques Ier, et imprimée en 1648, in-12. Ses autres ouvrages sont : *A Sermon preached before the king, march* 22 1660; — *A Century of Sermons upon several remarkable subjects;* publié par Thomas Plume, avec une vie de l'auteur, 1675, in-fol.; — *The Life of archbishop Williams;* 1693, in-fol.; Ambroise Philips en a donné un bon abrégé, 1700, in-8°. Z.

Biographia Britannica. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — *Gentleman's Magazine*, LXVI. — *Biographia Dramatica.*

HACKI (*Jean-François*), théologien polonais du dix-septième siècle, appartenait à la Société des Jésuites. On a de lui : *Scrutinium veritatis fidei, quo in prima parte inquiritur an non universarum a rom. cathol. eccles. atque inter se dissidentium hujus temporis religionum ex uno omnium principio, quod scilicet verbum Dei scriptum, exclusa cathol. eccles. autoritate, sit regula, norma, judexque fidei nullitas manifeste sequatur;* Oliva, 1682, in-4°. J. V.

Journal des Savants, 1683, p. 88.

* **HACKLAENDER** (*Frédéric-Guillaume*), romancier allemand, né à Borsette, près d'Aix-la-Chapelle, vers 1810. Après s'être d'abord occupé à Elberfeld d'opérations commerciales, il se rendit ensuite à Stuttgard, pour se consacrer à des travaux littéraires. En 1840 il entreprit un voyage en Orient, avec le baron de Taubenheim. Trois ans après il devint secrétaire du prince héréditaire de Wurtemberg, qu'il accompagna dans son voyage en Italie, en Belgique et en Russie. Il était en 1849 avec le feld-maréchal Radetzky pendant la campagne d'Italie, puis avec le prince de Prusse pendant l'expédition de Bade. Il vit actuellement à Stuttgard. Hacklaender sait peindre d'une manière piquante et spirituelle les détails des mœurs militaires et bourgeoises; mais ses romans sociaux peuvent à bon droit être qualifiés d'ennuyeux. Ses écrits ont pour titre : *Bilder aus dem Soldatenleben im Frieden* (Scènes de la vie militaire en temps de paix); Stuttgard, 1841; la cinquième édition en a paru en 1854; — *Wachtstubenabenteuer* (Aventures de corps-de-garde); Stuttgard, 1845 et 1848; — *Daguerotypen aufgenommen auf einer Reise im Orient* (Daguerrotypes pris pendant un voyage en Orient); Stuttgard, 1842 et 1846, 2 vol. [illegible] — *Mährchen* (Contes); Stuttgard, 1843; — [illegible]erzug nach Mekka* (Pèlerinage à La [illegible]); Stuttgard, 1847; — *Humoristische [illegible]ungen* (Contes humoristiques); Stuttgard, 1847; — *Soldatenleben im Kriege* (Vie militaire en temps de guerre); Stuttgard, 1849, 2 vol. in-8°; — *Bilder aus dem Leben* (Scènes de la vie); Stuttgard, 1850; — *Handel und Wandel;* Berlin, 1850, 2 vol.; — *Namenlose Geschichten* (Histoires sans nom); 1851, 3 vol.; — *Eugen Stillfried*; 1852, 3 vol.; — *Europaeisches Sclavenleben* (La Vie des Esclaves européens); 1854, 3 vol.; — *Der Augenblick des Glücks* (Le Moment du Bonheur); 1857, 2 vol. — Hacklaender a aussi fait jouer quelques comédies. Ses œuvres complètes se publient dans ce moment à Stuttgard, en vingt-quatre volumes in-12. E. G.

Pierer, *Neueste Ergänz. zum Universal-Lex.* — *Illustrirte Zeit.*, 1857.

HACKLUYT. *Voy.* HAKLUYT.

* **HACKSPAN** (*Théodore*), savant philologue et théologien allemand, né à Weimar, en 1607, mort à Altorf, le 19 janvier 1659. Il étudia la théologie sous la direction du célèbre Calixtus, dont il partagea les opinions libérales, se perfectionna en même temps dans la connaissance des langues orientales, et occupa pendant plusieurs années la chaire d'hébreu à l'université d'Altorf. Parmi ses ouvrages, dans lesquels il fait preuve d'une érudition remarquable, nous citerons : *Disputationes philologicæ;* Iéna, 1643; — *Observat. philolog.;* Altorf, 1638; — *Quadrigæ disputationes de locutionibus sacris;* ibid., 1648; — *Disquisit. philolog.;* ibid., 1638; — *Observationes Arabico-Syriacæ in quædam loca Veteris et Novi Testamenti;* ibid., 1639; — *De Angelorum Dæmonumque Nominibus;* ibid., 1641; — *Fides et Leges Mohhammedis, exhibitæ ex Alcorani manuscripto duplici, et Institutiones Arabicæ;* ibid., 1646; — *Miscellaneorum Sacrorum Libri duo;* Altorf, 1660; — *Exercitatio de Cabbala Judaica;* ibid., 1660; — *Notæ philologico-theologicæ in varia et difficilia Scripturæ loca sec. ord. ll. Bibl. V. et N. T.;* ibid., 1664, 3 vol.; — plusieurs dissertations réunies sous le titre : *Disputationes philologicæ et theologicæ*, etc. R. L.

Gust.-Georg. Zeltner, *Vitæ Theolog. Altorfinorum.* — Budé, *Histoire critique des principaux Comment. du Nouveau Testament*, p. 721-722. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie.*

HACQUET (*Balthasar*), naturaliste et géographe allemand, né au Conquet (Bretagne), en 1739, mort à Vienne (Autriche), le 10 janvier 1815. Il quitta la France fort jeune, étudia la médecine en Autriche, et assista à la guerre de Sept Ans en qualité de chirurgien. Plus tard il professa l'anatomie et les sciences naturelles au lycée de Laibach et à l'université de Lemberg, et en 1810 il se fixa à Vienne, où il mourut. Hacquet était protégé par Marie-Thérèse et par l'empereur Joseph II, qui lui fournirent à différentes reprises les fonds nécessaires pour l'exécution de voyages d'exploration scientifique. Il parcourut la plus grande partie de l'empire autrichien à pied, et publia au sujet de ses observations des ouvrages dont

la plupart sont encore aujourd'hui consultés avec fruit. On lui doit entre autres : *Oryctographia Carniolica, oder physikalische Geographie von Krain, Istrien und einem Theil der benachbarten Länder* (Géographie physique de la Carniolie, de l'Istrie et d'une partie des contrées limitrophes); Leipzig, 1776-1789, 4 vol., avec cartes et planches; — *Plantæ Alpinæ Carniolicæ*; Vienne, 1782, in-4°; — *Mineralogische und botanische Reise auf den Berg Terglon in Kärnthen und auf den Berg Glockner in Tyrol, gemacht im Jahr* 1779 *und* 1781 (Voyage minéralogique et botanique sur le mont Terglon en Carinthie et sur le mont Glockner en Tyrol, fait en 1779 et en 1781); Vienne, 1784, in-8°; *Physikalisch-politische Reise auf die dinarischen, julischen, kærnthner, rhætischen und norischen Alpen gemacht in den Jahren* 1781 *und* 1783 (Voyages physico-politiques dans les Alpes, etc., faits dans les années 1781 et 1783); Leipzig, 1785-1787, 4 vol.; — *Reise durch die norischen Alpen in Bezug auf Physik gemacht vom Jahr* 1781 *bis zum Jahr* 1786 (Compte rendu d'un voyage d'exploration de l'état physique des Alpes Noriques fait durant les années de 1781 à 1786); Nuremberg, 1790, 2 vol. in-8°; — *Ueber einige Versteinerungen die sich in ausgebrannten feuerspeienden Bergen finden* (De quelques Pétrifications qui se trouvent dans des volcans éteints); ibid., 1790, in-8°; — *Neueste physikalisch-politische Reisen in den Jahren* 1794 *und* 1795 *durch die dacischen und sarmatischen Karpathen* (Nouveau Voyage physico-politique fait dans les années 1794 et 1795 dans les monts Carpathes septentrionaux); Nuremberg, 1796, 4 vol. gr. in-8°, avec 6 gravures; — *Abhandlung und Beschreibung der südwest und westlichen Wenden, Illyrier und Slaven, deren geographische Ausbreitung von dem Adriatischen Meere bis an den Ponto, deren Sitten, Gebrauche, Religion, etc., nach einer zehnjahrigen Reise und einem vierzehnjahr. Aufenthalte in jenen Gegenden dargestellt* (Description des Vandales, Illyriens et Slaves du Sud-Ouest et de l'Est; de la distribution géographique de ces peuples depuis la mer Adriatique jusqu'au Pont, de leurs mœurs, coutumes, religion, etc., exposées d'après des voyages faits pendant dix années et un sejour de quatorze ans dans ces contrées); Leipzig, 1801-1808, 4 vol.; — un grand nombre d'articles insérés dans differentes revues scientifiques allemandes.

D^r L.

Vaterlænd. Blatter, 1818, p. 83. — *Nekrolog. Allgem Literat Zeit.*, Supplem., n° 9, p. 69. — Ersch et Gruber, *Allg. Encyclopædie.*

*HADASSI (*Juda*), fils d'El-ha-Abel, juif caraïte de Constantinople, du douzième siècle. Il était médecin et très-versé dans les sciences naturelles, telles du moins qu'elles étaient entendues à cette époque. Les langues grecques et arabes lui étaient familières, et il avait fait une étude approfondie de l'art médical. Il composa en 1148 un ouvrage très-vanté par les juifs caraïtes, sous ce titre : *Eschol Accofer* (Grappe des Cyprès), titre qui est pris du Cantique des Cantiques, IV, 13. Ce livre est une espèce de commentaire en vers rimés du Décalogue; il se compose de 387 sections, dont chacune a autant de vers qu'il y a de lettres dans l'alphabet hébreu, et chaque vers commence par une lettre de l'alphabet depuis l'aleph jusqu'au thau, de sorte que chaque section présente l'alphabet en acrostiches. Malgré sa forme puérile, cet ouvrage est fort sérieux; il contient un développement théologique complet du Décalogue dans l'esprit des caraïtes, avec une polémique très-vive contre le talmudisme et même quelquefois contre le christianisme. L'*Eschol Accofer* a été imprimé avec une table des matières très-étendue, à Goslow, en 1836, in-fol. Mais cette édition n'est pas complète, soit qu'elle ait été faite sur des copies défectueuses, soit plutôt parce qu'on a cru devoir en retrancher tout ce qui est dirigé contre le christianisme; en effet il y manque entre autres les sections 99 et 100, qui renferment une critique peu modérée de la religion chrétienne. M. J. Furst cite un autre ouvrage d'Hadassi, qui est resté manuscrit et qui traite des sacrifices, sous ce titre : *Sepher Behinjan haschchittah.*

M. Nicolas.

Wolf, *Biblioth. Hebr.* — Rossi, *Dizion. storico degli Autori Ebrei.* — J. Furst, *Biblioth. Judaica.*

HADDON (*Walter*), philologue anglais, né d'une bonne famille, dans le comté de Buckingham, en 1516, mort en janvier 1572. Il fit ses études à Eton et à Cambridge, au King's-College, dont il devint membre agrégé par une étude assidue des meilleurs auteurs latins et de Cicéron en particulier; il acquit un style latin très-élégant, mais un peu trop fleuri. Il étudia le droit civil, prit le grade de docteur, et fit des leçons publiques sur la législation; il était en même temps professeur de rhétorique et d'éloquence à l'université. Son zèle pour la cause de la réforme et sa réputation littéraire lui valurent, sous le règne d'Édouard VI, la maîtrise de Trinity-Hall, en remplacement de l'évêque Gardiner. En 1550, il remplit l'office de vice-chancelier, et deux ans après il fut nommé président de Magdalen-College à Oxford. Il abandonna prudemment cette place à l'avénement de la catholique Marie. Élisabeth, peu après être montée sur le trône, le choisit pour un de ses maîtres des requêtes, et l'archevêque de Canterbury, Parker, le prit pour juge de sa cour. En 1565-1566, il fut un des commissaires anglais envoyés à Bruges pour rétablir les relations commerciales entre l'Angleterre et les Pays-Bas. Il travailla avec sir John Cheke à la rédaction latine du code de lois ecclésiastiques, publié en 1571 par John Foxe, sous le titre de *Reformatio Legum ecclesiasticarum*. Il publia en 1563 une

réponse à l'*Admonitio ad Elizabetham, reginam Angliæ*, par Jérôme Osorio, évêque de Silva (Portugal). Ses divers ouvrages furent recueillis par Thomas Hatcher, sous le titre de *Lucubrationes*, 1567, in-4°. On y trouve des discours, quatorze lettres, et un certain nombre de poésies, le tout en latin. Ces divers opuscules justifient assez bien la réputation d'excellent latiniste que s'était faite Haddon, et l'on comprend qu'Élisabeth, interrogée sur les mérites comparés de Buchanan et de Haddon, ait répondu : *Buchananum omnibus antepono; Haddanum nemini postpono.* Z.

Biographia Britannica. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. I. — *Gentleman's Magazine*, LXXXI. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

* **HADELICH** (*Sigismond-Lebrecht*), hébraïsant allemand, né en 1734, à Frohndorf (Saxe Électorale), mort en 1783. Il professa l'hébreu à Erfurt, et y enseigna ensuite l'économie politique. Il fut l'un des bourgmestres de cette ville. On a de lui un grand nombre d'écrits en allemand et en latin, et des mémoires insérés dans *Erfurter gelehrte Nachrichten* (Nouvelles savantes de Erfurt), et dans d'autres recueils. Il suffit de citer : *America dudum ante Columbi tempora veteribus rabbinis nota; — De Solano in prophetis passim obvio; — De Acaciis earumque usu apud Ebræos; — De Tormento militari Erfordiensi, quod insigne est antiquitatis monumentum.* E. B.

Meusel, *Gel. Deutschland.* — Ersch et Gruber, *Encycl.*

* **HADENHAM** (*Edmond* DE), chroniqueur anglais, vivait à la fin du quatorzième siècle; tout ce qu'on sait sur son compte, c'est qu'il était moine à Rossi et qu'il continua jusqu'à l'an 1377 l'*Histoire universelle* qu'avait entreprise Matthieu de Westminster. G. B.

Nicolson, *Bibl. hist. Angliæ*, p. 68. — Warthon, *Anglia sacra*, t. I, *Proleg.*, p. XXXI.

HADI ou **HADY** (*Mousa* AL-), vingt-cinquième khalife, le quatrième de la maison des Abbassides, mort à Baghdad, le 14 rebi second de l'année 170 de l'hégire (1er octobre 786 de l'ère chrétienne), à l'âge de vingt-quatre ou de vingt-cinq ans. Il était fils aîné du khalife Mehdi, et d'une esclave appelée Khaïzeran. Son père lui préférait son second fils, Haroun, auquel il aurait voulu transmettre la couronne; mais comme ni la coutume ni les circonstances ne lui permettaient d'exécuter ce projet, il se contenta de déclarer que Haroun succéderait à Hadi. Ce dernier protesta contre cette disposition, et refusa de quitter le Djordjan, où il commandait une armée, pour aller se mettre à la disposition de ses ennemis. Il fit périr le [illegible] qui lui apportait l'ordre de se rendre [illegible]d, et se prépara à résister à Mehdi, qui [illegible] contre lui à la tête d'une armée. La [illegible]e de ce dernier le laissa maître du [illegible] 22 moharrem 169 (22 juillet 785). Ha[illegible] lui disputer le pouvoir, retourna à [illegible] le fit proclamer khalife. Mais les Alides recommencèrent à se soulever; Hoséin-ben-Ali, arrière-petit-fils de Hasan, fils d'Ali, chassa le gouverneur de Médine et prit le titre de khalife; un grand nombre d'esclaves fugitifs vinrent se mettre sous ses ordres. Ayant conduit son petit corps d'armée à La Mecque au temps du pèlerinage, il fut attaqué par les partisans des Abbassides; il fut vaincu, et resta sur le champ de bataille avec une centaine de ses adhérents. Un de ses cousins, Edris-ben-Abdallah, parvint à se soustraire au massacre de sa famille, et se réfugia dans le Maghreb (Maroc), où il fonda une puissante dynastie.

Hadi entreprit de changer l'ordre de succession établi par son père, et malgré les représentations de Jahya le Barmécide, il voulut faire reconnaître pour son successeur son fils Abou-Djafar, qui était encore enfant. Mais il mourut avant d'avoir pu mettre ce projet à exécution. On prétendit que sa mère l'avait fait étouffer sous des coussins, parce qu'il avait tenté de l'empoisonner, ou, selon d'autres, parce qu'il lui avait interdit de distribuer les charges et de recevoir les présents des solliciteurs. Mais ce qui prouve l'incertitude de ces vagues rumeurs, c'est que, d'après une autre version, il aurait toujours été fort attaché à sa mère et n'aurait jamais rien fait que d'après son avis. Le règne de Hadi n'avait pas même duré quinze mois. C'était un prince instruit, brave et généreux; il avait du talent pour la poésie, et composa des vers en plusieurs occasions. Il eut pour successeur son frère, le célèbre Haroun-ar-Raschid. E. BEAUVOIS.

Ibn-al-Atsir, *Kamil at-tewarickh.* — Aboulféda, *Ann. Muslem.*, édit. de Reiske, t. II. — Elmacin, *Hist. Saracenica*, trad. par Erpenius, p. 110-113. — Silvestre de Sacy, *Chrestomathie Arabe*, t. II. — De Hammer, *Hist. de la Littér. arabe*, t. III, p. 22. — Weil, *Hist. des Khalifes.*

HADIK ou **HADDIK** (Comte *André* DE), général hongrois au service de l'Autriche, né en 1710, mort en 1790. Il embrassa la carrière militaire, et fit, comme officier subalterne, la campagne de 1738 contre les Turcs. Nommé en 1744 au grade de colonel des hussards, il se distingua par plusieurs hardis exploits. Élevé au grade de feld-maréchal-lieutenant, le comte de Hadik prit une part active à la guerre de Sept Ans, et contribua surtout à la victoire remportée par les Autrichiens, en 1757, sur les Prussiens, près de Gœrlitz. En 1774 il fut nommé président du conseil aulique pour les affaires militaires, et en 1789, peu de temps avant sa mort, il reparut encore une fois à la tête des armées. Ce fut au moment où les hostilités venaient de recommencer avec les Turcs; mais sa santé affaiblie le força de se retirer. Le général de Hadik excellait particulièrement dans la petite guerre; ses services furent fort appréciés par l'empereur Joseph II, qui lui fit donation du domaine de Futak, situé en Hongrie. N. K.

Conversations-Lexikon.

* **HADJI-AHMED**, dernier bey de Constantine, mort à Alger, le 30 août 1851, descendait

d'un coulougli, bey lui-même de Constantine en 1776. Son père, Mohammed, ne s'éleva qu'au rang de khalifa, et épousa la fille de Daoudy ben Gannah, chef d'une puissante tribu du Sahara. Ses exactions lui valurent un châtiment dans lequel toute sa famille fut enveloppée. Ahmed fut sauvé par sa mère, qui se réfugia près de son père Ben Gannah. Celui-ci réconcilia le jeune Ahmed avec le bey de Constantine, et en 1818 il fut rappelé, puis créé khalifa à son tour. Il se livra aux mêmes exactions que son père, fit le pèlerinage de La Mecque; et à son retour il sut si bien se concilier les hommes puissants qu'en 1827 il devint bey de Constantine à la place d'Ibrahim. Quoiqu'il fût en continuelle mésintelligence avec le dey d'Alger, il repoussa les ouvertures que lui firent faire les Français en 1830, et vint se ranger avec son contingent sous les ordres de son chef. Après la capitulation d'Alger, il se retira vers Constantine, emmenant les familles les plus considérables de la régence, qui fuyaient avec leur fortune. Les Turcs réfugiés voulurent le déposer. Ahmed les extermina, et s'empara de leurs biens. Le bey de Tittery lui ayant fait signifier d'avoir à le reconnaître pour supérieur, Ahmed fit trancher la tête à l'envoyé. Bientôt il prit pour agha son oncle Ben Gannah; les tribus du désert refusèrent de le reconnaître: Ahmed dut les soumettre. Il pensa prendre Bone. Son khalifa Ben Aïcha s'introduisit dans la ville en 1832, et la détruisit lorsqu'elle tomba au pouvoir des Français. Hadji-Ahmed songea aussi à s'emparer de Médéah, mais il échoua, et sa défaite fut le signal de révoltes perpétuelles chez les Arabes contre sa puissance. Il parvint à les étouffer dans le sang. Son oncle lui-même, Ben Gannah, périt, dit-on, par son ordre. Lorsque les Français marchèrent la première fois sur Constantine, Hadji-Ahmed mit ses trésors en sûreté, et confia la défense de la ville à son khalifa Ben-Aïcha. Les Français, commandés par le maréchal Clausel (*voy.* ce nom) durent se retirer; des négociations furent entamées avec Hadji-Ahmed; elles ne pouvaient guère aboutir. Une nouvelle expédition eut lieu, et Constantine tomba au pouvoir des Français, commandés par le général Danrémont, qui y périt, et ensuite par le général Valée (*voy.* ces noms), qui y gagna le bâton de maréchal. Ahmed-Bey, à la tête de tribus fidèles, tint encore quelque temps la campagne, et se retira près du Sahara. Abd-el-Kader essaya vainement de l'attirer dans ses intérêts. La jalousie rendit bien vite ces deux chefs ennemis. En 1847, Ahmed, ne pouvant plus tenir, se rendit aux Français, et vint habiter Alger, où le gouvernement lui servit une pension de 15,000 fr. par an jusqu'à sa mort. Il a laissé cinq filles. Son corps a été inhumé avec pompe au marabout de Sidi-Abder-Rhaman. L. LOUVET.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome III, 1re partie, p. [illegible]. — *Journal des Débats* du 12 et du 16 sept. 1851.

HADJI-KHALFAH (Le Pèlerin assesseur de la chambre des comptes), surnom de *Mustafa ben-Abdallah*, aussi connu sous le titre de *Katib Tschelebi* (secrétaire très-noble), célèbre historien et bibliographe turc, né à Constantinople, mort dans le mois de dzou'l hidjeh 1068 de l'hégire (septembre 1658 de l'ère chrétienne). Fils d'un employé de la chancellerie, il entra dans la même administration en 1032 (1622), et suivit à diverses reprises les armées ottomanes en qualité de comptable. En 1036 (1626), il assista au siége d'Erzeroum; en 1039 il fit la campagne de Mésopotamie, et enfin, en 1043 (1633), se trouvant au camp d'Alep, il partit pour le pèlerinage de La Mecque. Ces voyages lui firent connaître une partie des contrées dont il donna plus tard la description. En 1045, retourné à Constantinople, pour n'en plus sortir, il profita de sa présence dans ce grand centre littéraire pour compléter les travaux bibliographiques qu'il avait commencés à Alep. Deux successions, qui lui échurent, lui fournirent les moyens de se livrer à sa passion pour les livres. Son ardeur pour l'étude lui fit sans doute négliger les devoirs de sa charge; car malgré ses talents calligraphiques et ses connaissances en comptabilité, il ne recevait aucun avancement. Enfin, voyant qu'il n'obtenait pas la place de second *khalfah* ou *khalifah* (assesseur à la chambre des comptes), à laquelle vingt ans de services lui donnaient droit, il se démit de ses fonctions, en 1052 (1642). Mais si la science avait longtemps nui à sa fortune, elle finit par y contribuer. Le grand-vizir Khodjah-Mohammed-Pascha, à qui Mustafa ben-Abdallah fit présenter un exemplaire du *Fedzlikeh,* fut tellement satisfait de cet ouvrage, qu'il éleva l'auteur au rang de khalfah, en 1058 (1648).

Hadji-Khalfah avait commencé en 1041 (1631) à faire des leçons publiques sur le Coran. Il nous apprend dans son autobiographie qu'il était fort habile en dialectique, et qu'il triomphait de tous ses adversaires dans les discussions. On voit qu'il ne se piquait pas de modestie, et usait largement du privilége qu'ont les [illegible] orientaux de parler avantageusement [illegible] mêmes. Il n'était pourtant pas [illegible] propres mérites au point de [illegible] des autres. L'assiduité a[illegible] jusque dans un âge très-a[illegible] quelques professeurs célèbres, [illegible] leur donne, montrent que la va[illegible] pas obscurci la vue. Il s'était [illegible] sophie, de rhétorique, de [illegible] ditions prophétiques, d'h[illegible] d'histoire, de géographie [illegible] matiques; étant tombé malade, [illegible] d'ajouter la médecine à ses autres [illegible] ces. Mais non content de chercher [illegible] dans les remèdes naturels, il s'imagina que les sciences occultes lui offriraient des secours plus efficaces, et il étudia les propriétés cachées des

lettres qui composent les noms sacrés. Cette aberration d'esprit est d'autant plus étonnante dans ce savant homme, qu'il s'était mis au-dessus de préjugés fort enracinés chez ses compatriotes. Il tournait en ridicule les questions futiles dont s'occupaient quelques dervisches, à savoir : si le père de Mahomet était vrai croyant ; si l'on devait tenir telle ou telle posture dans l'action de prier. Ses ennemis le traitèrent d'hérétique et de mécréant ; mais le grand-mufti, chef de la religion, qui aimait à l'entretenir de sciences, et particulièrement d'histoire, le protégea contre le fanatisme religieux.

Hadji-Khalfah écrivait en turc, en arabe et en persan. On a de lui : *Lewami an-nour fi tzoulmet Athlas minour* (Reflets de la lumière sur les obscurités de l'Atlas mineur). C'est une traduction turque du petit Atlas de Mercator, amélioré par Hondius en 1607. Hadji-Khalfah fut aidé dans ce travail par un savant rénégat français, qui avait pris le nom de Ikhlassi ; — *Djihan Numa* (Miroir du Monde), géographie universelle, écrite d'abord en arabe, continuée par Behram de Damas. M. Reinaud nous apprend, dans sa savante introduction à la géographie d'Aboulféda, que cette rédaction primitive est extrêmement rare. On ne trouve guère que la version turque de la partie relative à l'Asie, imprimée à Constantinople en 1145 (1732), in-fol. avec 39 cartes. Armain en fit une traduction française, d'où il exclut la Malaisie et le Japon, parce que ces contrées avaient été décrites d'après des sources européennes. Cette traduction, restée manuscrite, est à la Bibliothèque impériale de Paris. D'Anville la mit souvent à contribution, et M. Vivien de Saint-Martin en a extrait la description de l'Anatolie, qu'il a insérée dans le t. II de son excellente *Histoire des Découvertes géographiques*. Matth. Norberg a publié une traduction latine abrégée et très-défectueuse du *Djihan Numa*, Londres, 1818, 2 vol. in-8°, et M. de Hammer a traduit en allemand la description de la Turquie européenne : *Rumili und Bosna* ; Vienne, 1812, in-8°. La section du *Djihan Numa* où il est traité de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique, n'a jamais été imprimée ; — *Asam al-kotoub we al-fonoun* (Noms des Livres et des Sciences), ouvrage écrit en arabe, dont M. Fluegel a donné une traduction, sous le titre de : *Lexicon Bibliographicum et Encyclopædicum a Mustafa ben-Abdalla, Katib Jelebi dicto et nomine Haji-Khalfa celebrato* ; Leipzig, 1835-1854, t. I-VI, in-4°. Le t. [illegible] doit contenir une table alphabétique par [illegible] d'[illegible]urs et des appendices. Petit de La [illegible] aussi une traduction française (1694 [illegible]), qui se trouve en manuscrit à la Bibliothèque impériale. 3 vol. in-folio. Hadji-Khalfah [illegible] la défi[illegible]n de chaque science, et signale [illegible] qui en ont traité. Il in[illegible] livres, l'année de [illegible], dans laquelle il sont écrits, les traductions qui en ont été faites, les commentaires qui y sont relatifs, le nom de l'auteur et la date de sa mort. Ce dictionnaire, où les ouvrages sont classés selon l'ordre des titres, contient, sous 14,500 articles, des notices de plus de 25,000 ouvrages formant 113,000 volumes. C'est le catalogue le plus complet que l'on possède des ouvrages écrits en arabe, en persan et en turc. Il forme la base de la bibliothèque orientale de d'Herbelot, et de l'*Encyclopædische Uebersicht der Wissenschaften des Orients*, par M. de Hammer ; Leipzig, 1804, 2 part. en 1 vol. in-8°. Hadji-Khalfah y travailla de 1045 à 1061. Hanifzadeh y fit un supplément, qui contient 1,000 articles, relatifs à des ouvrages nouveaux et qui fut achevé en 1178 (1764) ; — *Fedzlikeh* (Successions), aussi intitulé : *Tarikh Kebir* (Grande Histoire), écrit en 1051 (1641), mais retouché postérieurement. Cette histoire commence avec la création d'Adam, que l'auteur place en 6216 avant l'hégire, et s'étend jusqu'en 1065 après l'hégire (1655) ; elle contient la notice de 150 dynasties, qui pour la plupart ont régné en Asie ; — *Tacwim at-tewarikh* (Table des Histoires), recueil des dates contenues dans l'ouvrage précédent ; cette table, écrite en persan et en arabe, a été imprimée à Constantinople en 1146 (1733), in-folio. Elle s'arrête en 1058 (1648). L'auteur y indique soigneusement l'année de la mort des poëtes et des savants. Rinaldo Carli en a donné une traduction italienne peu exacte, mais où l'on trouve des détails qui ont été supprimés dans l'édition turque. Elle a paru sous le titre de *Chronologia historica di Hazi-Halife Mustafa* ; Venise, 1697, in-4°. Les passages relatifs à la Sicile ont été traduits de l'italien en latin et publiés par Caruso et Muratori. L'abbé Simon Assemani a donné un extrait du *Tacwim at-tewarikh* dans son Catalogue de la bibliothèque Nassiana ; Padoue, 1787, 2 vol. in-4° ; Reiske fit une traduction de cet ouvrage, qui est restée manuscrite, et publia *Prodidagmata ad Hagji Chalifæ librum memorialem rerum a Muhammedanis gestarum*, à la fin de la Description de la Syrie par Aboulféda, éditée par Kœhler ; Leipzig, 1766, in-4° ; — *Tohfet al kobar fi asfar al-behar* (Don fait aux grands relativement aux voyages maritimes) ; Constantinople, 1141 (1728), in-4°, avec 4 cartes. Cet ouvrage a été traduit en anglais, sous le titre de *History of the maritime Wars of the Turks of Haji-Khalfa*, d'après un manuscrit persan, par J. C. ; Londres, et d'après l'édition turque par James Mitchell ; Londres, 1831, in-4° ; — *Rewkan assoulthanet* (Splendeur de la Domination), histoire de Constantinople, écrite en 1063 ; — *Histoire de l'Empire Ottoman*, de l'an 1000 (1591) à 1068 (1658) ; — *Destour al-amil* (Règle de Conduite), traité sur l'art de gouverner ; — *Lapidation du diable*. C'est une collection de *Fetwas* ou décisions juridiques, extraite de

d'un coulougli, bey lui-même de Constantine en 1776. Son père, Mohammed, ne s'éleva qu'au rang de khalifa, et épousa la fille de Daoudy ben Gannah, chef d'une puissante tribu du Sahara. Ses exactions lui valurent un châtiment dans lequel toute sa famille fut enveloppée. Ahmed fut sauvé par sa mère, qui se réfugia près de son père Ben Gannah. Celui-ci réconcilia le jeune Ahmed avec le bey de Constantine, et en 1818 il fut rappelé, puis créé khalifa à son tour. Il se livra aux mêmes exactions que son père, fit le pèlerinage de La Mecque; et à son retour il sut si bien se concilier les hommes puissants qu'en 1827 il devint bey de Constantine à la place d'Ibrahim. Quoiqu'il fût en continuelle mésintelligence avec le dey d'Alger, il repoussa les ouvertures que lui firent faire les Français en 1830, et vint se ranger avec son contingent sous les ordres de son chef. Après la capitulation d'Alger, il se retira vers Constantine, emmenant les familles les plus considérables de la régence, qui fuyaient avec leur fortune. Les Turcs réfugiés voulurent le déposer. Ahmed les extermina, et s'empara de leurs biens. Le bey de Tittery lui ayant fait signifier d'avoir à le reconnaître pour supérieur, Ahmed fit trancher la tête à l'envoyé. Bientôt il prit pour agha son oncle Ben Gannah; les tribus du désert refusèrent de le reconnaître: Ahmed dut les soumettre. Il pensa prendre Bone. Son khalifa Ben Aïcha s'introduisit dans la ville en 1832, et la détruisit lorsqu'elle tomba au pouvoir des Français. Hadji-Ahmed songea aussi à s'emparer de Médéah, mais il échoua, et sa défaite fut le signal de révoltes perpétuelles chez les Arabes contre sa puissance. Il parvint à les étouffer dans le sang. Son oncle lui-même, Ben Gannah, périt, dit-on, par son ordre. Lorsque les Français marchèrent la première fois sur Constantine, Hadji-Ahmed mit ses trésors en sûreté, et confia la défense de la ville à son khalifa Ben-Aïcha. Les Français, commandés par le maréchal Clausel (*voy.* ce nom) durent se retirer; des négociations furent entamées avec Hadji-Ahmed; elles ne pouvaient guère aboutir. Une nouvelle expédition eut lieu, et Constantine tomba au pouvoir des Français, commandés par le général Danrémont, qui y périt, et ensuite par le général Valée (*voy.* ces noms), qui y gagna le bâton de maréchal. Ahmed-Bey, à la tête de tribus fidèles, tint encore quelque temps la campagne, et se retira près du Sahara. Abd-el-Kader essaya vainement de l'attirer dans ses intérêts. La jalousie rendit bien vite ces deux chefs ennemis. En 1847, Ahmed, ne pouvant plus tenir, se rendit aux Français, et vint habiter Alger, où le gouvernement lui servit une pension de 15,000 fr. par an jusqu'à sa mort. Il a laissé cinq filles. Son corps a été inhumé avec pompe au marabout de Sidi-Abder-Rhaman. L. LOUVET.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome III, 1re partie, p. 3[illegible]. — *Journal des Débats* du 12 et du 14 sept. 1851.

HADJI-KHALFAH (Le Pèlerin assesseur de la chambre des comptes), surnom de *Mustafa ben-Abdallah*, aussi connu sous le titre de *Katib Tschelebi* (secrétaire très-noble), célèbre historien et bibliographe turc, né à Constantinople, mort dans le mois de dzou'l hidjeh 1068 de l'hégire (septembre 1658 de l'ère chrétienne). Fils d'un employé de la chancellerie, il entra dans la même administration en 1032 (1622), et suivit à diverses reprises les armées ottomanes en qualité de comptable. En 1036 (1626), il assista au siége d'Erzeroum; en 1039 il fit la campagne de Mésopotamie, et enfin, en 1043 (1633), se trouvant au camp d'Alep, il partit pour le pèlerinage de La Mecque. Ces voyages lui firent connaître une partie des contrées dont il donna plus tard la description. En 1045, retourné à Constantinople, pour n'en plus sortir, il profita de sa présence dans ce grand centre littéraire pour compléter les travaux bibliographiques qu'il avait commencés à Alep. Deux successions, qui lui échurent, lui fournirent les moyens de se livrer à sa passion pour les livres. Son ardeur pour l'étude lui fit sans doute négliger les devoirs de sa charge; car malgré ses talents calligraphiques et ses connaissances en comptabilité, il ne recevait aucun avancement. Enfin, voyant qu'il n'obtenait pas la place de second *khalfah* ou *khalifah* (assesseur à la chambre des comptes), à laquelle vingt ans de services lui donnaient droit, il se démit de ses fonctions, en 1052 (1642). Mais si la science avait longtemps nui à sa fortune, elle finit par y contribuer. Le grand-vizir Khodjah-Mohammed-Pascha, à qui Mustafa ben-Abdallah fit présenter un exemplaire du *Fedzlikeh*, fut tellement satisfait de cet ouvrage, qu'il éleva l'auteur au rang de khalfah, en 1058 (1648).

Hadji-Khalfah avait commencé en 1041 (1631) à faire des leçons publiques sur le Coran. Il nous apprend dans son autobiographie qu'il était fort habile en dialectique, et qu'il triomphait de tous ses adversaires dans les discussions. On voit qu'il ne se piquait pas de modestie, et qu'il usait largement du privilége qu'ont les écrivains orientaux de parler avantageusement d'eux-mêmes. Il n'était pourtant pas infatué de ses propres mérites au point de méconnaître ceux des autres. L'assiduité avec laquelle il suivit, jusque dans un âge très-avancé, les cours de quelques professeurs célèbres, et les éloges qu'il leur donne, montrent que la vanité ne lui avait pas obscurci la vue. Il s'était occupé de philosophie, de rhétorique, de jurisprudence, de traditions prophétiques, d'herméneuti[illegible] sacrée, d[illegible], de géographie et [illegible] [illegible]; étant tombé malade, [illegible] [illegible]er la médecine à ses [illegible] [illegible]non content de [illegible] [illegible]des [illegible]

lettres qui composent les noms sacrés. Cette aberration d'esprit est d'autant plus étonnante dans ce savant homme, qu'il s'était mis au-dessus de préjugés fort enracinés chez ses compatriotes. Il tournait en ridicule les questions futiles dont s'occupaient quelques dervisches, à savoir : si le père de Mahomet était vrai croyant ; si l'on devait tenir telle ou telle posture dans l'action de prier. Ses ennemis le traitèrent d'hérétique et de mécréant ; mais le grand-mufti, chef de la religion, qui aimait à l'entretenir de sciences, et particulièrement d'histoire, le protégea contre le fanatisme religieux.

Hadji-Khalfah écrivait en turc, en arabe et en persan. On a de lui : *Lewami an-nour fi tzoulmet Athlas minour* (Reflets de la lumière sur les obscurités de l'Atlas mineur). C'est une traduction turque du petit Atlas de Mercator, amélioré par Hondius en 1607. Hadji-Khalfah fut aidé dans ce travail par un savant rénégat français, qui avait pris le nom de Ikhlassi ; — *Djihan Numa* (Miroir du Monde), géographie universelle, écrite d'abord en arabe, continuée par Behram de Damas. M. Reinaud nous apprend, dans sa savante introduction à la géographie d'Aboulféda, que cette rédaction primitive est extrêmement rare. On ne trouve guère que la version turque de la partie relative à l'Asie, imprimée à Constantinople en 1145 (1732), in-fol. avec 39 cartes. Armain en fit une traduction française, d'où il exclut la Malaisie et le Japon, parce que ces contrées avaient été décrites d'après des sources européennes. Cette traduction, restée manuscrite, est à la Bibliothèque impériale de Paris. D'Anville la mit souvent à contribution, et M. Vivien de Saint-Martin en a extrait la description de l'Anatolie, qu'il a insérée dans le t. II de son excellente *Histoire des Découvertes géographiques*. Matth. Norberg a publié une traduction latine abrégée et très-défectueuse du *Djihan Numa*, Londres, 1818, 2 vol. in-8°, et M. de Hammer a traduit en allemand la description de la Turquie européenne : *Rumili und Bosna* ; Vienne, 1812, in-8°. La section du *Djihan Numa* où il est traité de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique, n'a jamais été imprimée ; — *Asam al-kotoub we al-fonoun* (Noms des Livres et des Sciences), ouvrage écrit en arabe, dont M. Fluegel a donné une traduction, sous le titre de : *Lexicon Bibliographicum et Encyclopædicum a Mustafa ben-Abdalla, Katib Jelebi dicto et nomine Haji-Khalfa celebrato* ; Leipzig, 1835-1854, t. I-VI, in-4°. Le t. VII doit contenir une table alphabétique par [illegible] d'auteurs et des appendices. Petit de La [illegible] en fit aussi une traduction française (1694 [illegible]). [illegible] e trouve en manuscrit à la Biblio- [illegible], 3 vol. in-folio. Hadji-Khalfah [illegible] n de chaque science, et signale [illegible] rs qui en ont traité. Il in- [illegible] titre et [illegible] contenu des livres, l'année de composition, la langue dans laquelle il sont écrits, les traductions qui en ont été faites, les commentaires qui y sont relatifs, le nom de l'auteur et la date de sa mort. Ce dictionnaire, où les ouvrages sont classés selon l'ordre des titres, contient, sous 14,500 articles, des notices de plus de 25,000 ouvrages formant 113,000 volumes. C'est le catalogue le plus complet que l'on possède des ouvrages écrits en arabe, en persan et en turc. Il forme la base de la bibliothèque orientale de d'Herbelot, et de l'*Encyclopædische Uebersicht der Wissenschaften des Orients*, par M. de Hammer ; Leipzig, 1804, 2 part. en 1 vol. in-8°. Hadji-Khalfah y travailla de 1045 à 1061. Hanifzadeh y fit un supplément, qui contient 1,000 articles, relatifs à des ouvrages nouveaux et qui fut achevé en 1178 (1764) ; — *Fedzlikeh* (Successions), aussi intitulé : *Tarikh Kebir* (Grande Histoire), écrit en 1051 (1641), mais retouché postérieurement. Cette histoire commence avec la création d'Adam, que l'auteur place en 6216 avant l'hégire, et s'étend jusqu'en 1065 après l'hégire (1655) ; elle contient la notice de 150 dynasties, qui pour la plupart ont régné en Asie ; — *Tacwim at-tewarikh* (Table des Histoires), recueil des dates contenues dans l'ouvrage précédent ; cette table, écrite en persan et en arabe, a été imprimée à Constantinople en 1146 (1733), in-folio. Elle s'arrête en 1058 (1648). L'auteur y indique soigneusement l'année de la mort des poëtes et des savants. Rinaldo Carli en a donné une traduction italienne peu exacte, mais où l'on trouve des détails qui ont été supprimés dans l'édition turque. Elle a paru sous le titre de *Chronologia historica di Hazi-Halife Mustafa* ; Venise, 1697, in-4°. Les passages relatifs à la Sicile ont été traduits de l'italien en latin et publiés par Caruso et Muratori. L'abbé Simon Assemani a donné un extrait du *Tacwim at-tewarikh* dans son Catalogue de la bibliothèque Nassiana ; Padoue, 1787, 2 vol. in-4° ; Reiske fit une traduction de cet ouvrage, qui est restée manuscrite, et publia *Prodidagmata ad Hagji Chalifæ librum memorialem rerum a Muhammedanis gestarum*, à la fin de la Description de la Syrie par Aboulféda, éditée par Kœhler ; Leipzig, 1766, in-4° ; — *Tohfet al kobar fi asfar al-behar* (Don fait aux grands relativement aux voyages maritimes) ; Constantinople, 1141 (1728), in-4°, avec 4 cartes. Cet ouvrage a été traduit en anglais, sous le titre de *History of the maritime Wars of the Turks of Haji-Khalfa*, d'après un manuscrit persan, par J. C. ; Londres, et d'après l'édition turque par James Mitchell ; Londres, 1831, in-4° ; — *Rewkan assoulthanet* (Splendeur de la Domination), histoire de Constantinople, écrite en 1063 ; — *Histoire de l'Empire Ottoman*, de l'an 1000 (1591) à 1068 (1658) ; — *Destour al-amil* (Règle de Conduite), traité sur l'art de gouverner ; — *Lapidation du diable*. C'est une collection de *Fetwas* ou décisions juridiques, extraite de

400 ouvrages; — *Mihzan al-hacc* (Balance de la Vérité), traité de controverses théologiques; — *Tohfet al-akbar fi'l hikm we al-amtsal* (Présent fait aux grands, relativement aux proverbes et aux paraboles), recueil de sentences.

E. Beauvois.

Hadji-Khalfah, autobiogr. à la fin de *Tacwin at-tewarikh*, trad. dans *Encyclopædische Uebersicht*, par M. d'Hammer, p. 8-15. — *Lex. Bibliogr.* — Galland, préf. à la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot. — Reiske, *Prodidagmata.* — Toderini, *Letteratura Turchesca*, III. — Koehler, not. dans *Repert.* de Eichhorn, III, 277-84. — De Rossi, *Diz. stor. degli Autori Arabi.* — Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*, trad. par Hellert, XI, 52-53. — Fluegel, préf. du *Dictionnaire encyclopédique.* — M. Reinaud, *Introduction à la Géographie d'Aboulfeda*, p. 170-173.

HADJI IBN ED-DIN AL-EGHWATI. *Voy.* Eghwati.

HADLEY (*John*), mathématicien anglais, connu par l'invention du *sextant*, qui porte son nom, né vers 1670, mort le 15 février 1744. Il devint en 1717 membre de la Société royale, et publia plusieurs mémoires dans les *Philosophical Transactions* du vol. XXXII au vol. XXXIX. Il vivait dans l'intimité de Newton, et l'on croit qu'il lui emprunta l'idée du sextant. On pense généralement aujourd'hui que Newton et Godfroy (*voy:* ce nom) inventèrent cet instrument chacun de son côté, et vers la même époque. Halley, qui dès 1727 avait reçu une description du sextant par Newton, n'en fit point part à la Société royale, et Hadley, en présentant à cette compagnie en 1731 un instrument du même genre, parut avoir la priorité. Z.

Hutton, *Dictionary.* — Herschel, *Astronomy.* — *Transactions of the American Society*, vol. I, p. 21, *appendix.*

* **HADLUB** (Maître *Jean*), poëte allemand, vivait à Zurich à la fin du treizième siècle et au commencement du quatorzième. La miniature qui sert de frontispice à ses poésies dans le manuscrit Manesse est divisée en deux parties, dont chacune représente un épisode de la vie de notre auteur. L'une nous le montre remettant timidement un billet à sa dame, l'autre nous le fait voir au milieu d'un cercle nombreux d'illustres personnages qui intercèdent pour lui auprès de sa fière maîtresse. Les deux chansons qui suivent ces petits tableaux nous en fournissent l'explication, et la seconde a de plus le mérite de nous aider à préciser l'époque où vivait Jean Hadlub, en nous donnant les noms de ses puissants protecteurs. Tous vivaient entre les années 1280 et 1320. C'est d'abord le prince de Constance, l'évêque Henri de Klingenberg, puis son frère Albert, la princesse de Zurich, abbesse du monastère de Notre-Dame, le prince d'Einsiedeln, le comte Frédéric de Toggenburg, le baron Leutpold de Regensberg, l'abbé de Petershausen, le chevalier Rodolphe de Laudenberg, tué à Morgarten dans les rangs des Autrichiens (1315); enfin, messire Rudiger Manesse, l'auteur de la superbe collection de *Minnelieder* que nous venons de citer, et qui a passé, après bien des péripéties et surtout bien des contestations, de la bibliothèque palatine à Heidelberg dans le cabinet des manuscrits à la Bibliothèque impériale. Il est curieux sans doute de voir tous ces nobles seigneurs servir si complaisamment les amours du pauvre Jean Hadlub, qui n'était assurément qu'un humble bourgeois, et qui s'était épris follement d'une dame de trop haut parage (*zu hehr*). Il est intéressant aussi de suivre dans les naïves et gracieuses chansons du minnesinger l'histoire de sa romanesque passion, qui du reste ne fut pas toujours malheureuse. Mais ce qui fait le vrai charme et la véritable originalité de ces poésies, c'est moins la peinture, toujours un peu banale à cette époque, des peines et des joies de l'amour, que les vives et riantes descriptions que Hadlub a su nous faire de la belle nature au milieu de laquelle il vivait. Nulle part peut-être on ne trouve de plus charmants tableaux de la vie rustique, plus de scènes animées et pittoresques, plus de piquants détails sur les mœurs et le costume des paysans de l'ancienne Suisse. Et pourtant notre minnesinger n'est point entièrement exempt des défauts qui déparent la plupart de ses contemporains, et qui annoncent la décadence de la poésie du moyen âge. Son vers est quelquefois rude, sa langue incorrecte, et le *réalisme* de ses peintures dégénère souvent en vulgarité.

Bodmer, dans son édition des minnesingers publiée dans la patrie même de Hadlub, à Zurich, a singulièrement maltraité notre poëte; il a écourté un grand nombre de ses chansons, en a supprimé totalement quelques-unes, et a réduit de plus de la moitié (189 strophes) le nombre des vers que lui fournissait le manuscrit Manesse. Hagen a réparé plus tard cette négligence du premier éditeur, et Ettmüller a publié séparément les poésies de Jean Hadlub à Zurich en 1840. Alexandre Pey.

Hagen, *Minnesinger.* — Hagen, Docen et Büsching, *Museum für altdeutsche Lit. und Kunst.*; Berlin, 1809, in-8°. — Ettmüller, *Joh. Hadlouber, Gedichte*; Zurich, 1840. — Karl. Gœdeke, *Das Mittelalter*, 10e cahier; Hanovre, 1854.

HADORPH (*Jean*), archéologue suédois, né le 6 mai 1630, à Haddorp ou Haddetorp, près Linkœping, mort le 12 juillet 1693. Après avoir fait ses études à Upsal, il fut nommé, en 1660, secrétaire de cette université. Il devint ensuite assesseur (1667), secrétaire et économe (1669) du Collége d'Antiquité, dont les sept membres étaient chargés de veiller à la conservation des anciens monuments, d'expliquer les inscriptions, de traduire et de publier de vieux textes. Hadorph parcourut plusieurs provinces de la Suède pour examiner des restes d'antiquités, les faire dessiner et recueillir des manuscrits. En 1669 il suivit le comte Gabr. de La Gardie dans son voyage en Westergœthland, et fit le catalogue de la bibliothèque de ce seigneur. Les livres qu'il jugea propres à jeter du jour sur l'histoire primitive de la Suède furent donnés à l'Académie d'Upsal et au Collége

d'Antiquité. En 1672 le roi le choisit pour compagnon dans le voyage qu'il fit à travers la partie méridionale du royaume. Hadorph se rendit la même année à Copenhague, où il se lia avec Thomas Bartholin. Les éditions qu'il a publiées sont fort nombreuses; quoique le texte n'en soit pas toujours correct, et que ses remarques laissent beaucoup à désirer, ces travaux ont été néanmoins d'une grande utilité. Les services qu'il rendit à la science furent bien récompensés : en 1681 il obtint d'être exempté d'impôt pour toutes les terres qu'il acquerrait. On a de lui : *Påminnelser om de tre chronor* (Remarques sur les trois couronnes), insérées dans l'ouvrage de Scheffer intitulé : *De antiquis verisque regni Sueciæ insignibus*. Il a édité : *Apographum donationis M. G. de La Gardie*; Stockholm, 1672, in-4°; — *Alexandri Magni Historia*, en vers suédois; Visingborg, 1672, in-4°; — *Sanct Oluffs Saga*, en vers suédois; Stockholm, 1675, in-8°; — *Stora Rijm Chrœnikan* (Grande Chronique rimée); Stockholm, 1674, in-4°; — *Gamla och minsta svenska Rijm Chrœnikan* (Ancienne et moindre Chronique rimée en suédois); ibid., 1676, in-4°. Ces deux ouvrages ont été réédités dans *Scriptores Rerum Suecicarum*; Upsal, 1818, t. I; — *Færentuna Hæradz Runestenar* (Pierres runiques du district de Færentuna); ibid., 1680, in-fol. Il a aussi publié le texte et la traduction suédoise de plusieurs recueils de lois : *Dahlelagen* (Loi de Dalécarlie); Stockholm, 1676. On a découvert depuis que c'était une traduction de l'ancienne loi de Westgœthland; — *Skånelagen* (Loi de Scanie); 1676; — *Gothlandslagen*; 1687; — *Bjærkæa Rætten* (Droit des Cités); 1687; — *Wisby Stadslag* (Loi de la ville de Visby); 1688. Ces textes législatifs ont été réédités par M. Schlyter, dans *Corpus Juris Sueo-Gothorum antiqui*; 1827-1852, 8 vol. in-4°.

E. BEAUVOIS.

Schlyter, *Føreläsninger i Laghistoria*. — *Biogr.-Lex.*, VI. — Warmholtz, *Bibl. Sueo-Gothica*.

HADOT (*Marie-Adélaïde* RICHARD, veuve BARTHÉLEMY), auteur dramatique et romancière française, née en 1769, morte à Paris, le 19 février 1821. Elle fut l'une des plus fécondes, mais aussi des plus médiocres femmes de lettres de notre siècle. Elle trouva, malgré ses nombreuses publications, le temps de se livrer à l'enseignement. On a d'elle : *Zadig, ou la destinée*, mélodrame héroïque en trois actes, tiré des romans de Voltaire; Paris, 1804, in-8°; — *Madone, comtesse de Warberg, ou la peine du talion*, mélodrame en trois actes; Paris, 1 in-8°; — *L'Homme mystérieux*, mélo(... e en trois actes; Paris, 1806, in-8°; — *Sobieski, ou la lettre*, mélodrame en trois ... Paris, 1806, in-8°; — *Jules, ou le toit ... l*, mélodrame en trois actes; Paris, ... r°; — *Alméria, ou l'Écossaise fugitive*, ... trois actes; Paris, 1806, in-8° (avec René Perrin); — *Côme de Médicis*, mélodrame en trois actes; Paris, 1808, in-8°; — *Clotilde de Hapsbourg, ou le tribunal de Newstadt*; Paris, 1810 et 1817, 4 vol. in-12; — *Stanislas Zamoski, ou les illustres Polonais*; Paris, 1810, et 1818, 4 vol. in-12; — *Les Loisirs d'une bonne Mère, ou le décaméron de l'adolescence*; Paris, 1811, 2 vol. in-12; — *L'Amazone de Grenade*, mélodrame en trois actes; Paris, 1812, in-8°; — *Clarice, ou la femme précepteur*, mélodrame en trois actes; Paris, 1812, in-8°; — *Les Mines de Mazzara, ou les trois sœurs*; Paris, 1812, 1815, et 1820, 4 vol. in-12; — *Les Soirées de Société, ou un hiver à Paris*; Paris, 1813, 4 vol. in-12; — *Anne de Russie et Catherine d'Autriche, ou les chevaliers de l'Ordre Teutonique et la mère écuyer*; Paris, 1813 et 1819, 3 vol. in-12; — *Jacques Ier, roi d'Écosse, ou les prisonniers de la Tour de Londres*; Paris, 1814 et 1819, 4 vol. in-12; — *Les Deux Casimir, ou vingt ans de captivité*; Paris, 1814, 4 vol. in-12; — *Les Novices du Monastère de Prémol, ou Hermione et Judith*; Paris, 1814 et 1820, 4 vol. in-12; — *Les Ducs de Moscovie, ou le jeune ambassadeur*; Paris, 1814, 5 vol. in-12; *Charles Martel*, mélodrame en trois actes (avec Hébert); pièce de circonstance jouée sur le théâtre de la Gaîte le 9 février 1814; — *La Tour du Louvre, ou le héros de Bovines*; Paris, 1815 et 1818, 4 vol. in-12; — *La Vierge de l'Indoustan, ou les Portugais au Malabar*; Paris, 1816 et 1821, 4 vol. in-12; — *Les Héritiers du duc de Bouillon, ou les Français à Alger*; Paris, 1816, 4 vol. in-12 (avec Victor Ducange); — *Les deux Walladomir*, mélodrame en trois actes; Paris, 1816, in-8°; — *L'Honneur et l'Échafaud*, mélodrame en trois actes; Paris, 1816, in-8°; — *Guillaume Penn, ou les premiers colons de la Pennsylvanie*; Paris, 1816, 3 vol. in-12; — *Isabelle de Pologne, ou la famille fugitive*; Paris, 1817, in-12; — *Les Vénitiens, ou le capitaine français*; Paris, 1817, 4 vol. in-12; — *Archambaud et Roger, ou le siége de Metz*; Paris, 1817, 4 vol. in-12; — *Atelwood et Clara, ou la montagne de fer*; Paris, 1817, 4 vol. in-12; — *Ernest de Vendôme, ou le prisonnier de Vincennes*; Paris, 1818, 4 vol. in-12; — *Fernand d'Alcantara, ou la vallée de Roncevaux*; Paris, 1818, 4 vol. in-12; — *Laurence de Sully, ou l'hermitage en Suisse*; Paris, 1819, 4 vol. in-12; — *Arabelle et Mathilde, ou les Normands en Italie*; Paris, 1819, 4 vol. in-12; — *La Révolte de Boston, ou la jeune hospitalière*; Paris, 1820, 3 vol. in-12; — *Pierre le Grand et les Strelitz, ou la forteresse de la Moskowa*; Paris, 1820, 3 vol. in-12; — *Mlle de Montdidier, ou la cour de Louis XI*; Paris, 1821, 5 vol. in-12; — *Les Portugais proscrits, ou le dominicain ambitieux*; Paris, 1821, 3 vol. in-12; — *Les Brigands anglais, ou la bataille de Has-*

tings; Paris, 1821, 4 vol. in-12 (ouvrage posthume). Mme Hadot a laissé en portefeuille *Aldegonde; Alphonse et Adèle; Alin et Lison; Les Rivales amies, ou l'enfant perdu; Les Deux Ormeaux;* vaudevilles; *Neuf Heures; Je suis joué, ou à trompeur trompeur et demi;* comédies. E. Desnues.

Mahul. *Annuaire nécrologique*, 1821. — Quérard, *La France littéraire*.

* **HADRIANUS** (*C. Fabius*), légat, préteur ou propréteur romain, vers 87-84 avant J.-C. Il provoqua, par son gouvernement oppresseur, un soulèvement parmi les colons romains et les marchands d'Utique, et fut brûlé vif dans son prétoire. Cette violence resta impunie, et le sénat la vit peut-être sans déplaisir. Hadrianus était soupçonné de pousser secrètement à la révolte les esclaves de son gouvernement, et de vouloir profiter des troubles de la république pour se créer en Afrique une souveraincté indépendante. Y.

Cicéron, *In Verrem*, I, 27; V, 36. — Pseud. Asconius, *In Verrem*, p. 179, éd. Orelli. — Diodore, *Fragm. Vatic.*, p. 138, édit. Dindorf, dans la *Bibl. grecque* de A.-F. Didot. — Tite Live, *Epit.*, 86. — Valère Maxime, IX, 10.

* **HADRIANUS** ou **ADRIANUS**, magistrat romain, vivait dans le cinquième siècle de l'ère chrétienne. Le *Code Théodosien*, où son nom figure assez souvent, nous apprend qu'il était maître des offices sous le règne d'Honorius, en 397 et 399. On voit dans le même ouvrage qu'Hadrianus fut préfet du prétoire d'Italie de 400 à 405, et qu'après avoir quitté ces fonctions pendant plusieurs années, il les reprit de 413 à 416. Une *épître* et une *épigramme* de Claudien sont dédiées à Hadrianus. Y.

Godefroy, *Prosop. Cod. Theod.* — Claudien, *Epistol.*, I; *Epigram.*, XXVIII. — Symmaque, *Epist.*, VI, 34.

HADRIEN. *Voy.* Adrien.

HADSCHI. *Voy.* Hadji.

HADY. *Voy.* Hadi.

HÆBERLIN (*François-Dominique*), historien et jurisconsulte allemand, né à Grimmelfingen, près Ulm, le 31 janvier 1720, mort à Helmstædt, le 20 avril 1787. Il fit ses études à Ulm et à Gœttingue, entra ensuite dans la carrière de l'enseignement public, et se rendit à l'université de Helmstædt, où il devint en 1747 professeur ordinaire d'histoire, en 1751 professeur de droit public, en 1756 inspecteur du Consistoire, en 1759 conservateur en chef de la Bibliothèque et en 1762 premier professeur de droit et doyen de la faculté de droit. Son souverain, le duc de Brunswick, le nomma en outre conseiller de sa cour (1753) et conseiller intime de justice. Hæberlin est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Index librorum ab inventa typographia ad a. 1500 excusorum in supplementum V. T. Maitairii Annal. Typogr., cum adspersis observationibus;* Ulm, 1740, in-8°; — *Apologia Sigismundi imp. contra injustas accusationes;* Ulm, 1742, in-4°; — *Entwurf der politischen Historie des 18ten Jahrh., enthaltend die Geschichte aller Europæischen Reiche und Staaten bis zu Ende des Jahres 1745* (Essai d'une Histoire politique du dix-huitième siècle, contenant l'histoire de tous les États de l'Europe jusqu'à la fin de l'année 1745); Hanovre, 2e édit., augmentée, 1748, 11 vol. in-8°; — *Abriss einer umstændlichen Historie der Pragmatischen-Sanction von deren Errichtung bis auf den Tod Kayser Carl VI* (Abrégé d'une Histoire complète de la Pragmatique-Sanction depuis son origine jusqu'à la mort de l'empereur Charles VI); Helmstædt, 1746, in-4°; — *Gründliche historisch-politische Nachricht von der Republik Genua* (Documents historico-politiques sur la république de Gênes); Leipzig et Hanovre, 1747, 11 vol. in-8°; — *Umstændliche historische Nachricht von der Einführung der Souverænitæt und Erbgerechtigkeit im Königreich Dænemark* (Étude historique complète sur l'introduction de la monarchie héréditaire en Danemark); Wolfenbüttel et Helmstædt, 1760, in-4°; — *Entwurf einer pragmatischen Teutschen Reichshistorie* (Essai d'une Histoire pragmatique de l'Empire Germanique); Brunswick et Helmstædt, 1763, in-8°; — *Staatsverfassung des Teutschen Reichs von Kaiser Maximilian I bis auf Kaiser Carl VI Tod* (La Constitution de l'Empire Germanique depuis Maximilien Ier jusqu'à la mort de Charles VI); ibid., 1763, in-8°; — *Analecta medii ævi, ad illustranda jura et res Germanicas;* Nuremberg et Leipzig, 1764, in-8°; — *Allgemeine Welthistorie* (Histoire universelle); Halle, 1767-1773, 12 vol. gr. in-8°; — *Neueste Teutsche Reichs-geschichte, vom Anfange des Schmalkaldischen Krieges bis auf unsere Zeiten* (Histoire de l'Empire Germanique depuis le commencement de la guerre de Smalcalde jusqu'à nos jours); Halle, 1774-1786, 20 vol. gr. in-8°; ouvrage dont un supplément en sept volumes a été publié par le baron René-Charles de Senkenberg; Halle, 1798; — *Schriften vermischten Inhalts aus der Geschichte des deutschen Staatsrechts* (Mélanges historiques concernant le droit public allemand); Helmstædt, 1774-1778, 4 parties; — un grand nombre de dissertations, de programmes et de mémoires. R. Lindau.

Weidlich, *Nachr. v. jetztleb. Rechtsgel.*, tome I, p. 68-286. — Weidlich, *Biograph. Nachr. v. jetztleb. Rechtsgel.* t. I, p. 249-257. — Wegermann, *Nachr. v. Gel. aus Ulm*, p. 269-279. — Hirsching, *Handbuch*. — Sax, *Onomast. litter.*, P. VIII, p. 22. — Meusel, *Lex.*, t. V, p. 13-19. — *Conv.-Lex.*

HÆBERLIN (*Charles-Frédéric*), publiciste allemand, fils du précédent, né à Helmstædt, le 5 août 1756, mort dans cette même ville, le 16 août 1808. Il étudia le droit à l'université de sa ville natale, entra ensuite dans la chancellerie de justice de Wolfenbüttel, et devint en 1782 professeur de droit public allemand à l'univer-

sité d'Erlangen. Quelques années plus tard il fut rappelé à sa ville natale, où il exerça depuis 1786 les fonctions de professeur ordinaire de droit public et depuis 1799 celles de conseiller intime de justice. Plus tard il assista comme chargé d'affaires du duc de Brunswick au congrès de Rastadt, et lors de l'organisation du royaume de Westphalie, il fit partie de l'assemblée des états et de la commission législative. On lui doit les travaux suivants : *Repertorium des deutschen Staats-und Lehnsrechts* (Répertoire du Droit public et du Droit féodal allemand); Leipzig, 1781-1795, 4 vol.; — *Vorlesungen über die deutsche Reichsgeschichte* (Leçons d'Histoire de l'Empire Germanique); Erlangen, 1786; — *Pragmatische Geschichte der neuesten Wahlcapitulationen* (Histoire pragmatique des Conditions du Droit électoral); Leipzig, 1792; supplément 1793; — *Handbuch des deutschen Staatsrechts* (Manuel du Droit public allemand); Berlin, 1794, 2 vol.; 2e édit., 1797, 3 vol.; — *Deutsches Staatsarchiv* (Archives de l'Empire Germanique); Helmstædt, 1796-1808, 16 vol.; — *Ueber Aufhebung mittelbarer Stifter, Abteien und Klöster in Deutschland* (De la Suppression de Chapitres, d'Abbayes et de Couvents médiats en Allema- ; Helmstædt, 1805. R. L.

Conv.-Lex. — Keyser, *Index Libror.*

* HÆBERLIN (*Charles-Louis*), romancier allemand, fils du précédent, est né à Erlangen, le 25 juillet 1784. Il le droit à Helmstædt, ative, et devint en 1814 iu ue l (Brunswick). En 1 u pe cette place, et depuis cette époque il se consacra exclusivement à ses travaux littéraires. On a de M. Hæberlin un nombre considérable de romans publiés sous les pseudonymes de : *Melindor, Niedtmann, Manden, Niemand* et surtout sous celui de *H. E. R. Belani*. Voici les titres des principaux : *Liebesgeschichten August's des Starken, König v. Polen* (Histoires amoureuses d'Auguste le Fort, roi de Pologne); Neuhaldensleben, 1833-1834, 2 vol.; — *Romantische Erzæhlungen aus Portugals Geschichte* (Contes romantiques, tirés de l'histoire du Portugal); Francfort, 1834; — *Der Heimathlose* (L'Expatrié); Francfort, 1834, 4 vol.; — *Novellen und Erzæhlungen* (Nouvelles et Contes); Helmstædt, 1835, 2 vol.; — *Der Premierminister* (Le Premier Ministre); Francfort, 1835, 4 vol.; — *Der Geaechtete* (Le Proscrit), roman historique du seizième siècle; Francfort, 1836, 3 vol.; — *Hof und Bühne* (La Cour et le Théâtre); Leipzig, 1838, 3 vol.; — *Ty-* 809, roman historique en 2 parties et 6 vo- Leipzig, 1838; — *Sidonia*, roman historique du dix-septième siècle; ibid., 1838; — *Wittenberg und Rom*, roman historique de l'époque de la réformation; ibid., 1840, 3 vol.; — *Die Auswanderer nach Texas* (Les Émigrants au); ibid., 1844, 3 vol.; — *Don Carlos, Prætendent von Spanien* (Don Carlos, prétendant d'Espagne); ibid., 1842, 3 vol.; — *Don Fernando*, roman historique; ibid., 1842, 2 vol.; — *Die Mutter des Legitimen* (La Mère du Prince légitime), roman historique; ibid., 1842, 3 vol.; — *Marie-Antoinette*, roman historique; ibid., 1846, 2 vol.; — *Geschichte der Entdeckung und Eroberung von Mexico* (Histoire de la Découverte et de la Conquête du Mexique); Berlin, 1847; — *Der deutsche Michel von hundert Jahren und der deutsche Michel von heute* (Le Michel allemand d'il y a cent ans, et le Michel allemand d'aujourd'hui); ibid., 1847; — *Mayaren*, roman historique; Leipzig, 1850, 2 vol.; — *Reactionnaire und Demokraten*, roman politique; ibid., 1850, 2 vol.; — *Treu und brav* (Fidèle et brave); Leipzig, 1851; — *Die Markgræfinn von Anspach und deren Zeitgenossen* (La Margravine d'Anspach et ses contemporains); Berlin, 1852, 2 vol. R. L.

Conv.-Lex. — Keyser, *Index Libror.*

HÆCX ou HÆX (*David*), orientaliste néerlandais, né vers 1597, à Anvers, où son père était négociant. On ignore le lieu et la date de sa mort. Il fit ses études chez les jésuites d'Anvers, et prit les ordres. S'étant rendu à Rome, il devint camérier du pape Urbain VIII, qui lui conféra un canonicat dans la cathédrale de Cambray. Mais la jouissance de ce bénéfice lui fut disputée par un titulaire, qui venait d'être nommé par la faculté de Louvain. Il en résulta un procès qui fut porté devant le parlement de Malines. Hæcx se vit débouté de ses prétentions par le jugement, qui fut prononcé le 18 février 1625. On a de lui : *Dictionarium Malaico-Latinum et Latino-Malaicum*; Rome, imprimerie de la Propagande, 1631, pet. in-4°. Cet ouvrage, que Hæcx traduisit du hollandais, fut retraduit dans cette langue par Witkens et Donckaarts, et imprimé sous le titre de *Maleitsch en Latynsch Woordenboek*; Batavia, 1707, in-4°; — et quelques autres écrits dans *Fama posthuma Præsulum Antuerpiensium vulgata a rhetoribus collegii Societatis Jesu ejusdem civitatis*; Anvers, 1611, in-8°. On lui doit aussi une édition de la traduction latine par Schott des Lettres de saint Isidore de Peluse; Rome, 1629, in-8°. E. B.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — Paquot, *Mém. pour servir à l'hist. littér. des dix-sept provinces des Pays-Bays*, t. XI; Louvain, 1768, in-8°, p. 360-63.

* HÆDO (Fray *Diego* DE), historien espagnol, né dans la vallée de Carança, mort dans la première partie du dix-septième. Il appartenait à une antique famille de la Biscaye, qui avait la prétention de faire remonter son origine jusqu'à l'invasion des Maures. Un de ses parents, portant le même nom que lui, était parvenu à l'archevêché de Palerme, et se faisait distinguer par ses vertus et par sa charité fervente; ce fut ce prélat qui l'attira en Sicile. Il en devint le chapelain, et fut nommé abbé de Fromesta. Le palais archiépiscopal était, pour ainsi dire, le rendez-vous des nombreux captifs que la charité du prélat avait

fait racheter en Afrique ; ce fut d'après leurs rapports que Diego de Hædo composa un premier essai sur l'hodgeac d'Alger ; mais bien qu'il s'efface complétement dans le cours de son histoire, nous supposons qu'il alla lui-même avant l'année 1605 dans les États Barbaresques. Ce qu'il y a de certain, c'est que son livre était terminé à la date citée plus haut, et qu'au point de vue statistique et topographique il fut rédigé sur des documents qu'on pouvait obtenir difficilement de simples esclaves, les captifs comme Cervantes ne se rencontrant pas fréquemment. Nicolas Antonio s'en est malheureusement tenu à peu près au titre du livre de Hædo pour écrire l'article qu'il lui a consacré ; mais on peut supposer qu'un travail élaboré aussi lentement que le fut l'œuvre de notre bénédictin ne fut pas écrit sans que son auteur eût acquis toutes les garanties de véracité qu'on pouvait obtenir alors : ou Hædo alla sur les lieux, ou il obtint des mémoires qui lui furent communiqués par des religieux trinitaires. Il ne se contenta pas de révéler ces souffrances dont on ne se faisait encore qu'une idée imparfaite d'après des relations tronquées, mais il fournit sur la géographie et sur l'histoire des renseignements qui manquaient d'une manière absolue. Hædo était en Espagne lorsqu'il publia son livre ; il le dédia à l'archevêque de Palerme, qui pouvait en réclamer, comme lui étant propre, une notable partie ; ce livre parut sous le titre suivant, transcrit inexactement dans toutes les bibliographies : *Topographia e Historia general de Argel, repartida en cinco tratados de se veran casos estraños, muertes espantosas y tormentos esquisitos que conuiene se entiendan en la christiandad, con mucha doctrina y elegancia curiosa derigida al illustrissimo señor D. Diego de Hædo, arçobispo de Palerme, presidente e capitan general del reyno de Sicilia;* en Valladolid, 1612, pet. in-folio à 2 colonnes. Cet ouvrage si neuf, par la matière qu'il traitait, n'en demeura pas moins à peu près inconnu. Un fait unique parmi les faits nombreux qu'il rapportait le fit seul rechercher de quelques curieux : imprimé deux ans environ avant l'apparition du Don Quichotte, il racontait dans un style plein de simplicité et de vivacité à la fois l'histoire de l'évasion audacieuse à la suite de laquelle Cervantes recouvra la liberté. A la gloire éternelle de l'illustre manchot de Lépante, tout cela fut dit par Hædo, comme on raconte l'histoire d'un homme ignoré, comme notre bénédictin dit ailleurs l'histoire de l'obscur et saint martyr que l'Église vient de béatifier. Cette curiosité, du ressort de l'histoire littéraire, fut recueillie par les biographes du dix-huitième siècle ; mais Hædo n'en resta pas moins parmi nous dans l'obscurité la plus complète. La conquête d'Alger lui a restitué toute son importance, et plus d'un savant laborieux a conçu le désir de le traduire en français. Gramaye a donné une version latine des dialogues qui se trouvent à la fin, sous le titre de *Martyres Argelenses.* Ferdinand DENIS.

Fondation de la Régence d'Alger par Saint-Rang et Ferd. Denis. — Nicolas Antonio *Bibliotheca nova.* — Mérimée, *Histoire de Miguel Cervantes.*

HÆDUS ou **CAVRETTO** (*Pierre*), moraliste italien, né à Pordenone, vers l'an 1424, entra dans les ordres, et devint en 1473 curé dans sa ville natale ; il vivait encore en 1501 ; il serait complétement oublié s'il n'avait pas eu l'idée de composer un ouvrage de théologie mystique, dirigé contre l'amour. Devenu rare et assez recherché des bibliophiles, cet ouvrage a pour titre : *Anterotica, sive de amoris generibus, libri tres;* Tarvisii, per Gerardum de Flandria. 1492, in-4°. Il en a été fait une réimpression à Cologne en 1608, *De contemnendis Amoribus;* mais cette réimpression est très-défectueuse. Hædus se met en scène comme conversant avec deux de ses amis, le poëte Æmilianus Cimbriacus, qui prend le parti de l'amour, et le prêtre Antonius Philemus, qui expose tous les maux dont cette passion est la source. — On doit encore à Hædus quelques autres écrits, peu connus : *Costituzione della patria del Friuli;* Udine, 1484 ; — *De Educatione Liberorum ;* Tarvis, 1492, in-4° ; — *De Concordiæ Pacisque Dulcedine*, sans lieu ni date, in-4°. Longtemps après sa mort, on publia à Venise, en 1558, un ouvrage dans lequel Hædus s'était proposé pour modèle les *Tusculanes* de Cicéron : *De Miseria humana Libri quinque;* cet ouvrage est sous forme de dialogues écrits dans un style assez élégant. G. B.

Liruti, *Notizie degli Letter. del Friuli*, t. I, p. 432. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. XIV, p. 350. — Freytag, *Analecta litteraria*, p 462. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. IX, p. 339. — Beloe, *Anecdotes of Literature*, t. V, p. 298. — M. C. Christgan, *De Scriptoribus ecclesiastico-eroticis tribus;* Francfort, 1741, in-4°. — Renouard, *Catalogue d'un Amateur*, t. I, p. 96 et 194.

HÆFFNER (*Jean-Christian-Frédéric*), compositeur et musicien allemand, né le 2 mars 1759, à Ober-Schœnau (Thuringe), où son père était maître d'école, mort à Upsal, le 28 mai 1833. Il étudiait à l'université de Leipzig, lorsqu'il s'engagea dans une troupe d'acteurs. Après avoir joué dans plusieurs villes d'Allemagne, il voyagea avec un prince, et en 1780 il se rendit à Stockholm, où il devint organiste de l'église allemande, maître de chant et violoniste à l'Opéra, enfin maître de chapelle du roi, en 1793. Appelé à Upsal pour enseigner la musique aux étudiants (1808), il fut nommé, en 1826, organiste à la cathédrale. Hæffner était depuis 1787 membre de l'Académie de Musique. Il admirait particulièrement Hændel, Marcello, Seb. Bach, et Gluck, qu'il s'efforçait d'imiter ; mais il avait peu d'estime pour Mozart et Rossini. Ses adversaires ne lui épargnaient pas non plus les critiques, et des intrigues nuisirent au succès de plusieurs de ses œuvres. Il ne sut jamais bien le suédois, quoiqu'il eût vécu plus de cinquante ans dans le pays où cette langue est parlée. La musique était

la seule langue qu'il entendit. Il est plus connu comme compositeur que comme exécutant : le piano était le seul instrument sur lequel il excellât. On lui doit la musique des opéras suivants : *Électre*; 1787; — *Entrée d'Alcide dans le monde*; — *Renaud*. Le récitatif et les chœurs sont les meilleures parties de ces opéras. Hæffner travailla à améliorer la musique religieuse, et publia *Svenska Choralbok* (Livre de Chœur pour l'église suédoise); Stockholm, 1808. Cet ouvrage fut approuvé par le comité des psaumes, et réédité par ses soins, part. I; Stockholm, 1820; part. II, Upsal, 1821. On a encore du même auteur : *Svenska Messan* (Messe suédoise); Upsal, 1817; 2e édit., Œrebro, 1840; — *Zehn Lyrische Versuche* (Dix Essais lyriques, avec accompagnement de piano); Upsal, 1819; — *Præludier till Melodierna uti Svenska Choralboken* (Prélude pour les Mélodies du livre choral suédois). Les morceaux de musique qui accompagnent *Svenska Folkvisor* (Recueil de chants populaires suédois), par Geijer et Afzelius, 2e édition, 1814-1846, 3 vol.; — et quelques écrits dans *Svea* (Remarques sur les anciens chants du Nord, n° 1), dans *Phosphoros*, etc. Hæffner avait étudié la botanique et formé un bel herbier, qui fut acheté par le musée de l'université d'Upsal. E. B.

Geijer, *Not.* dans *Svenska litteratur-Føreningens Tidskrift*, 1833. — *Svenskt Pantheon*, liv. 30, avec port. — Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*, t. V. — *Biogr. Lexik*, VI, 300-309.

HÆFNER ou **HAFNER** (*François*), historien suisse du dix-septième siècle, né à Soleure. Chancelier de sa ville natale jusqu'en 1660, époque à laquelle, frappé de cécité, il résigna sa charge, il avait été employé en diverses circonstances pour les affaires de son pays. C'est ainsi qu'il avait été un des médiateurs de la paix conclue en 1656 entre les cantons de Zurich et de Berne et les cinq cantons catholiques. Lorsqu'il eut perdu la vue, sa fille l'aida dans ses travaux historiques, ce qui lui permit de faire paraître, en 1666 : *Solothurnischer Schauplatz historischer Welt-Geschichte* (Théâtre historique de Soleure). W.

Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

* **HAEFTEN** (*Jacques* VAN), écrivain religieux belge, né à Utrecht, en 1588, mort en 1648. Il changea son nom de baptême en celui de Benoît, quand, en 1627, il fut reçu abbé d'Affliguem, dans le Brabant. Haeften y introduisit les constitutions de la congrégation des saints Vitone et Hidulfe. On a de lui : *Propugnaculum reformationis monasticæ ordinis S. Benedicti*; — *Paradisus, sive viridarium catechisticum*; Anvers, 1622, in-4°; — *Schola cordis*; Anvers, 1629, in-8°; — *Panis quotidianus, seu meditationes sacræ, in singulos anni dies distributæ*; Anvers, 1634, in-32; — *Disquisitiones monasticæ, quibus S. Benedicti regula et religiosorum rituum antiquitates varie dilucidantur; præmissa S. Benedicti Vita*; Anvers, 1643, 2 vol. in-fol.; — *Venatio sacra, sive ars quærendi Deum*; Anvers, 1650, in-fol.; — *Via regia Crucis*, traduit en français par un cordelier sous le titre : *Le Chemin royal de la Croix*, in-8°. Haeften a laissé en outre en manuscrit plusieurs autres opuscules religieux. J. V.

Burmann, *Trajectum eruditum*. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*.

* **HAËLOCH**, prince de la Domnonée armoricaine, né vers 590, mort de 620 à 625, était le onzième fils de Judhael, et le frère puîné de Judikhael, à qui il ravit l'autorité suprême à la mort de leur père. Il avait été poussé à cette usurpation par un seigneur frank, nommé Rethwal, que son père, suivant l'usage des petits princes bretons de ce temps, lui avait donné pour *patron* ou *père nourricier* (*nutritor* ou *nutritius*, disent les documents contemporains), c'est-à-dire pour gouverneur, chargé de faire son éducation militaire. Le massacre par ce Rethwal de sept des quatorze fils de Judhael assura l'usurpation de Haëloch, qui, digne élève de Rethwal, se porta aux plus condamnables excès. Ramené une première fois à de meilleurs sentiments par la crainte des châtiments célestes dont l'avait menacé saint Méen, et dont il avait cru voir le prélude dans une chute de cheval qui lui avait rompu une cuisse, remise par le saint, il redevint, le danger passé, aussi cruel qu'auparavant. Il s'attaqua ensuite à saint Maclou ou Malo, dont il saccagea le monastère, probablement pour le punir d'avoir voulu soustraire un de ses frères au glaive de Rethwal. Frappé de cécité quelques jours après, il se jeta aux genoux du saint, qui lui rendit la vue. Cette fois sa reconnaissance et son repentir furent plus durables, et sont attestés non-seulement par les grandes donations qu'il fit à l'église d'Aleth, mais plus encore par le respect qu'il ne cessa de témoigner à saint Malo, et par sa charité envers les pauvres du pays d'Aleth, que Judikhael, réintégré vers 613-615, semble lui avoir laissé.

Gallet, qui confond les temps comme les personnes, a, contre l'autorité de tous les documents, fait d'Haëloch deux personnages, dont l'un aurait été le père de l'autre. Le premier, dans son système, s'identifie tout à la fois avec Riwal Ier et le Hoel Ier de Geoffroy de Monmouth. Le second, dont l'existence est d'ailleurs fort douteuse, serait, d'après ce système, le même que le Hoël II de Geoffroy de Monmouth; or, comme ce Hoël II, toujours d'après Gallet, aurait été le fils de Hoël Ier, dans lequel il retrouve Riwal II, il en résulte que ce prétendu Hoël II n'est autre que Jonas, non pas fils, mais bien arrière-petit-fils de ce Riwal. Mais ce Jonas, étant mort assassiné par Conmor, vers 538-540, ne peut être confondu avec Haëloch. Toutes ces assimilations, formellement contredites par les divers documents historiques, notamment par la vie de saint Malo, mort en 627, doivent être rejetées, et l'on ne peut admettre que l'existence d'un seul Haëloch. P. LEVOT.

Actes de saint Méen et de saint Malo, dans *Surius* et

dans les *Annales de SS. de l'ordre de Saint-Benoît.* — *Vies des SS. de Bretagne*, par D. Lobineau. — *Biographie Bretonne*, art. *Domnonée (Princes de la)*, par M. Arthur Lemoyne de La Borderie.

HÆLLSTRŒM (*Charles-Pierre*), topographe et cartographe suédois, né le 27 février 1774, à Ilmola (gouvernement de Wasa), où son père était pasteur adjoint, mort le 13 mars 1836. Après avoir passé l'examen de docteur en philosophie à l'université d'Abo (1795), il étudia le droit, puis il entra au collége des mines, où il devint auditeur en 1796. Il fut ensuite nommé premier ingénieur au bureau du cadastre (1802), capitaine au corps du génie maritime, directeur des archives hydrographiques (1809), enfin inspecteur des canaux du nord (1827). Hællstrœm obtint en 1826 le rang de lieutenant-colonel. Il était chevalier de Wasa (1818), membre de l'Académie des Sciences de Stockholm (1803), de l'Académie d'Agriculture (1812), etc. Les nombreux voyages qu'il fit en Suède, dans des districts inexplorés, lui fournirent l'occasion de former un herbier de plantes rares, qu'il déposa au musée de l'Académie des Sciences d'Upsal. Il a rendu de grands services à la géographie de la Suède. On lui doit le nivellement de tous les grands cours d'eau qui se déversent dans la Baltique, depuis la Scanie jusqu'à la Bothnie septentrionale, la triangulation du Blekinge, de l'île de Gothland, du gouvernement de Calmar, des lacs Melar et Hjelmare, et des observations chronométriques. Chargé par le baron Hermelin de réunir des documents pour l'Atlas de Suède, il exécuta les six cartes de la Finlande et celles de plusieurs provinces de la Suède. Il se rendit à Londres en 1803, pour y faire graver deux cartes destinées à servir de modèles aux graveurs suédois. Il est auteur des cartes qui accompagnent le *Voyage pittoresque au Cap-Nord* par le colonel Skjœldebrand; — la *Description de la Scanie* par Sjœborg; — le *Voyage en Orient* par Berggreen; — la *Description de la Palestine* par Palmblad; — les travaux géologiques de Hisinger. Ses principaux écrits sont : *Fœrteckning œfver orters geographiska bredd och længd i Westerbottens Hœfding dœme* (Table de la longitude et de la latitude des localités de la province de Westrobothnie, basées sur des observations astronomiques); Stockholm, 1803, in-4°; — *Tal om den Tillvæxt fæderneslandets geographi*, etc. (Discours sur les progrès de la géographie durant les cinquante dernières années, et Coup d'œil sur l'état actuel de la géographie en Suède); ib., 1813, in-8°; — *Fœrteckning pa orters geographiska bredd och lœngd i Sverige* (Table de la longitude et de la latitude des localités de Suède, d'après des observations astronomiques et chronométriques); ib., 1818, in-4°; — *Underdånigst betænkande och fœrslag rœrande afledandet af œfverflœdigt vatten utur Hjelmaren* (Projet sur les moyens de décharger le lac Hjelmar du superflu de ses eaux); ib., 1821, in-4°; — une quantité de mémoires sur la situation de la plupart des localités de la Suède et de la Finlande, dans les *Transactions* (Handlingar) de l'Académie des Sciences de Stockholm. BEAUVOIS.

Berzelius, *Not. sur Hællstrœm*, dans les *Trans. de l'Acad. des Sc. de Stockh.*, 1836. — *Biogr.-Lex.*, VI, 310-313.

HAEN (*Antoine* VAN), habile médecin hollandais, né à La Haye, en 1704, mort le 5 septembre 1776. Il étudia, sous Boerhaave, qui lui donna plusieurs fois des preuves d'intérêt. Reçu docteur en 1734, van Haen pratiqua son art avec succès dans sa ville natale. En 1754 van Swieten l'appela à Vienne, et le fit nommer premier professeur de médecine pratique. Après la mort de son protecteur, van Haen le remplaça comme premier médecin de l'impératrice reine, et se consacra complétement à l'enseignement oral et pratique. Desgenettes dit de lui : « Étranger aux formes et aux agréments qui plaisent et réussissent si bien, surtout dans le grand monde, Haen n'a dû sa renommée qu'à son seul mérite médical; on lui a reproché un ton peu mesuré dans les discussions qu'il a eues avec d'autres médecins célèbres et dans lesquelles son esprit sévère sacrifiait tout à ce qu'il croyait à la vérité, sans égards et même sans ménagements pour ses adversaires, quelque recommandables qu'ils fussent. » Boisseau ajoute : « La place éminente que Haen occupa si longtemps, soit à la cour, soit dans l'enseignement, avait développé chez lui au plus haut degré cet esprit d'intolérance, cette impatience de la contradiction, ce désir impérieux de commander à l'opinion qu'on ne remarque que trop souvent chez les hommes constitués en dignité. Accoutumé à voir tous les médecins qui l'entouraient écouter ses décisions comme les sentences d'un oracle, Haen s'indignait de trouver un opposant parmi les médecins étrangers, dont l'un d'eux tient, il faut l'avouer, plus de place que lui sinon dans l'histoire de la médecine, au moins dans celle de la physiologie. Nous parlons du célèbre Haller, qui ne fut jamais injuste pour son rude adversaire. » Haen doit être mis au premier rang parmi les bons observateurs qui ont su reconnaître le caractère inflammatoire des maladies à travers les symptômes saburraux ou bilieux qui engageaient Stoll à prodiguer les vomitifs. On a de lui : *Historia anatomico-medica morbi miri incurabilis, medicos juxta probatas artis regulas exacte ratiocinantes passim fallentis*; La Haye, 1744, in-8°; — *De Colica Pictorum*; La Haye, 1745, in-8°; Paris, 1761, in-8°. C'est une des meilleures productions de l'auteur; elle est restée classique; — *De Deglutitione vel deglutitorum in earum ventriculi descensu impedito*; La Haye, 1750, in-8°; — *Quæstiones sæpius motæ super methodo inoculandi variolas, ad quas directa eruditorum responsa hucusque desiderantur, indirecta minus satisfacere videntur*; Vienne, 1757, in-8°; — *Lettre à un de ses amis au sujet de la Lettre de M. Tissot à M. Hirzel*; Vienne, 1758 et 1763,

in-8°. Cet opuscule est dirigé contre l'inoculation; — *Ratio medendi in nosocomio practico, quod in gratiam medicinæ studiosorum condidit Maria-Theresia*; Vienne, les quinze premières parties de 1758 à 1773, in-8°; — *Continuatio cum parte altera de resuscitanda vita suffocatorum*; Vienne, 3 tomes, 1771-1776-1779, in-8°; trad. en allemand par Ernest Platner, avec *Notes*; Leipzig, 1779-1785, in-8°. Le second tome de la continuation, traitant de l'inoculation de la variole, a aussi été trad. séparément en allemand, par François-Xavier de Wasserberg, Vienne, 1775, in-8°; dans ce volumineux recueil, le bon et le médiocre se trouvent très-inégalement distribués, mais partout on y reconnaît une érudition peu commune et l'habileté d'un praticien de premier ordre; — *Réfutation de l'Inoculation, servant de réponse à deux pièces de MM. de La Condamine et Tissot*; Vienne, 1759, in-8°; — *Theses pathologicæ de hæmorrhoidibus*; Vienne, 1759, in-8°; — *Theses sistentes febrium divisiones, natamque ea de caussa de miliaribus et petechiis cæterisque febribus exanthematicis dissertationem*; Vienne, 1760, in-8°; — *Difficultates circa modernorum systema de sensibilitate et irritabilitate humani corporis, orbi medico propositæ*; Vienne et Leyde, 1761, in-8°; — *Vindiciæ Difficultatum circa modernorum systema de sensibilitate et irritabilitate humani corporis contra* Alberti de Haller Apologiam; Vienne, 1762, in-8° : cet écrit prouve que Haen n'était pas partisan de l'application de la physiologie à la pathologie; — *Dissertatio sistens examen proverbii : Medicina turpis disciplina*; Leyde, 1763, in-8°; — *Von den Fiebern* (Des Fièvres); Copenhague, 1763, in-8°; Dresde et Varsovie, 1777, in-8°; — *Ad Perillir. Balthasaris Ludovici Tralles, medici Vratisl., Epistolam apologeticam Responsio, cujus pars prior circa variolarum inoculationem versatur, altera sanguinis missionem et opium, in stadio variolarum suppurato laudat*; Vienne, 1764, in-8°; — *Epistola de Cicuta, cum aletrophilorum Viennensium elucidatione necessaria, ad Balth.-Lud. Tralles*; Vienne, 1765, in-8° : l'auteur y conteste les avantages de la ciguë, préconisée par Stœrk; — *De Magia*; Vienne, 1774 et 1775, in-8°; Paris, 1777 et 1778, in-8°; — *De Miraculis*; Francfort et Leipzig, 1776, 1777, 1778, in-8°; — *Epitome operum omnium Antonii de Haen, in usum juniorum practicorum studentiumque accommodata per D. Joh.-Mich. Scholusan*; Vienne, 1778, in-8°; — *Antonii de Haen Prælectiones in Hermanni Boerhaavii Institutiones pathologicæ; collegit, recensuit, addimentis auxit, edidit Fr.-*[illegible] *de Wasserberg*; Vienne, 1780-1782, 5 vol. [illegible]°; le 1er vol. a été trad. en alle- [illegible], 1786, in-8°. E. Gilibert a publié [illegible] édition de cet ouvrage précédée [illegible] de Haen, qu'il avait connu [illegible] — *Opuscula omnia medico-physica, in unum nunc primum collecta*; Naples, 1780, 6 vol. in-8°; — *Opuscula quædam inedita; accedunt historiæ morborum, a Stollio in collegio clinico Haenii 1770-1772 consignatæ*; par les soins de Joseph Eyerel, avec une *Préface* de l'éditeur; Vienne, 1795, 2 vol. in-8°. L—z—e.

Vicq d'Azyr, *Éloge* (inédit) *de van Haen*, prononcé à l'Académie de Médecine, en février 1793. — Desgenettes, *Essai de Biographie et de Bibliographie médicales*. — F.-G. Boisseau, *Biographie médicale*.

HÆNDEL (*Georges-Frédéric*), célèbre compositeur allemand, né à Halle, le 24 février 1684, mort le 14 avril 1759, à Londres, où il a passé la plus grande partie de sa vie. Les Anglais ont en quelque sorte nationalisé ce puissant génie, et se sont approprié la gloire des nombreux travaux qu'il a faits chez eux et pour eux. Hændel, dont le père exerçait la profession de chirurgien dans la ville de Halle, manifesta dès l'enfance un goût passionné pour la musique; ses parents, qui le destinaient à la jurisprudence, ne négligèrent rien pour le détourner d'un penchant qui contrariait leurs intentions; ils allèrent même jusqu'à bannir de chez eux tout instrument de musique : leurs précautions furent inutiles. Le jeune Hændel avait découvert une épinette qu'on avait reléguée dans un des greniers de la maison; là, à l'insu de sa famille, il s'exerçait sur l'instrument, et parvint à force de persévérance à en jouer avec facilité, bien qu'il ne connût pas une note de musique. Il n'avait pas encore huit ans lorsqu'il se rendit avec son père à la cour du duc de Saxe-Weissenfels, où il avait un frère consanguin, valet de chambre du prince. La liberté qu'on avait laissée à l'enfant de se promener dans le palais lui faisait rencontrer à chaque instant des clavecins dans les appartements, et rarement il résistait à la tentation d'en toucher lorsqu'il était sans témoins. Un jour, ayant trouvé la porte de la chapelle ouverte, il n'eut rien de plus pressé que de monter à l'orgue et de faire résonner sous ses doigts les touches du majestueux instrument, au contact duquel vint s'enflammer sa jeune imagination. Le hasard voulut que le duc entrât dans la chapelle; il aperçut l'enfant, qui, croyant être seul, se livrait à tous les caprices de l'inspiration; il l'écouta attentivement, et fut charmé des talents qu'annonçaient ses improvisations. Il demanda qui il était; et lorsqu'on le lui eut dit, il fit appeler le père de Hændel, et insista pour qu'au lieu de faire de son fils un docteur en droit, on développât en lui, par une bonne éducation musicale, les heureuses dispositions dont la nature l'avait doué. Hændel obtint ce qu'il désirait. A son retour à Halle, on lui donna pour maître l'organiste Zachau, qui, après avoir enseigné à son élève les éléments de son art, l'initia aux œuvres des meilleurs organistes de l'Allemagne. Hændel étudiait en même temps le contrepoint et la fugue; ses progrès tinrent du prodige : à l'âge de dix ans il écrivait déjà des

motets, qui chaque semaine étaient exécutés dans l'église principale de Halle; après quatre années d'un travail assidu, il eut complétement terminé ses études musicales.

Le jeune artiste ne trouvant pas à Halle les ressources nécessaires au développement de son talent, se rendit d'abord à Berlin, ensuite à Hambourg, où il arriva en 1703 : l'Opéra de Hambourg était alors la meilleure scène lyrique de l'Allemagne. Hændel, dont on n'avait pas tardé à apprécier le mérite, fut chargé de tenir le clavecin à l'orchestre de ce théâtre, pour lequel l'année suivante il composa son premier opéra, intitulé *Almira*, qui fut représenté avec succès. Le grand nombre de leçons particulières qu'il donnait ne l'empêcha pas d'écrire encore trois autres opéras, *Nero*, *Florindo* et *Daphné*, ainsi qu'une foule de pièces de clavecin, de cantates et de morceaux de musique d'église. En 1708, il partit pour l'Italie, et se rendit à Florence, où, sur la demande du prince de Toscane, fils aîné du grand-duc Cosme III de Médicis, il écrivit *Rodrigo*, son premier opéra italien, qui fut joué sur le théâtre de la cour. Après avoir composé *Agrippina* à Venise, la cantate *Il Triompho del Tempo* à Rome, et *Acis e Galatea* à Naples, il vint à Hanovre en 1710, et fut nommé maître de chapelle de l'électeur, en remplacement de Steffani, avec un traitement annuel de 1,500 écus ; Steffani l'avait lui-même désigné au prince comme son successeur. A partir de cette époque on remarque un notable changement dans le style de Hændel. Le sentiment mélodique prend un plus grand développement dans ses œuvres. Il adopte la manière élégante de Steffani, y applique les formes de l'harmonie allemande, et de cette heureuse fusion, à laquelle le compositeur imprima le cachet de son propre génie, résulte le caractère définitif de son talent.

Peu de temps après sa nomination de maître de chapelle, Hændel obtint de l'électeur de Hanovre un congé pour se rendre à Londres. A son arrivée dans cette ville, le directeur du théâtre de Hay-Market vint lui offrir de composer la musique d'un opéra; Hændel accepta, et quinze jours lui suffirent pour écrire la partition de *Rinaldo*, qui est considérée par les Anglais comme son meilleur ouvrage dramatique. Son retour à la cour de Hanovre fut signalé par plusieurs productions remarquables, notamment par les douze duos de chambre qu'il écrivit pour la princesse électorale Caroline; mais l'accueil qu'il avait reçu en Angleterre lui faisait vivement désirer de visiter de nouveau ce pays. Il demanda un second congé à l'électeur, qui le lui accorda, et au mois de décembre 1712 Hændel partit pour Londres. Tout ce que cette capitale possédait de personnages éminents s'empressa de rechercher l'artiste, dont on admirait le talent, comme organiste et comme compositeur; la reine Anne Stuart elle-même le combla de faveurs et lui demanda d'écrire un *Te Deum* et un *Jubilate*, qui, en 1714, furent exécutés en sa présence, à l'église Saint-Paul, à l'occasion de la paix d'Utrecht. Au milieu de l'auréole brillante qui l'entourait, Hændel avait oublié ses engagements avec la cour de Hanovre. La reine Anne mourut; l'électeur de Hanovre, appelé à succéder à cette princesse, vint prendre possession du trône d'Angleterre, sous le nom de Georges Ier; il retrouva à Londres son ancien maître de chapelle. Irrité contre lui de ce qu'il n'était pas revenu à son poste à l'expiration de son congé, le monarque l'éloigna de sa personne. Hændel trouva heureusement dans le baron de Kilmansegge, chambellan du roi, un ami dont le dévouement parvint à le faire rentrer en grâce. On préparait une fête nautique sur la Tamise à laquelle Georges Ier devait assiter; le baron de Kilmansegge, profitant de la circonstance, demanda à son protégé de la musique pour cette fête; ce fut alors que Hændel écrivit la suite de morceaux de musique instrumentale connue sous le nom de *Water-Music*. L'orchestre fut placé sur une barque qui suivait celle du roi, et le compositeur dirigea lui-même l'exécution de son œuvre. Georges Ier, qui avait aperçu Hændel, fit l'éloge de la musique, mais ne parla point de l'auteur; bientôt après, cependant, l'artiste ayant été admis en sa présence et lui ayant exprimé son profond regret de l'avoir offensé, obtint son pardon; le roi doubla même la pension de 200 livres sterling que la reine Anne lui avait faite. A partir de ce moment Hændel se fixa définitivement en Angleterre.

Dans les premières années de son séjour à Londres, Hændel avait partagé son temps entre la composition et la direction des concerts du duc de Rutland, du comte de Burlington et du duc de Chandos, chez lequel, en dernier lieu, il remplissait les fonctions de maître de chapelle. Depuis son opéra de *Rinaldo*, il avait écrit aussi ceux de *Prométhée*, d'*Amadis* et de *Il Pastor fido*. Vers 1718, une association se forma entre plusieurs grands seigneurs pour la représentation des ouvrages de Hændel au théâtre de Hay-Market ; la souscription s'éleva à la somme de 50,000 livres sterling; le roi s'inscrivit pour mille livres. Ce spectacle, dont la direction fut confiée à Hændel, s'ouvrit en 1720, sous le titre d'*Académie royale de Musique*, et bientôt après le compositeur fit représenter son opéra de *Radamista*, qui obtint un succès d'enthousiasme; mais presqu'en même temps commença contre Hændel une opposition que la violence de son caractère fit naître entre lui et les commissaires administrateurs de l'Académie royale. Ceux-ci parvinrent à lui donner pour rivaux les compositeurs Bononcini et Attilio Ariosti, dont le talent ne put lutter contre le génie de Hændel. L'orgueil du grand artiste fut néanmoins profondément blessé d'avoir été mis en parallèle avec des hommes qu'il considérait avec justice

à A ces éléments de dis-
des dissidences d'un
avait réuni les il-
avait pu se procu de
contr et la
; il ute la
célè ordoni.
ces deux dernières
, qui ava une leurs partisans ;
ur-propre t plus de bornes.
, Hændel régner en maître
personnel, et se livrait aux emportements
blâmables envers les virtuoses qui con-
succès de ses œuvres, mais dont
es étaient devenues intolérables. On
qu'un soir au moment de la représen-
d'*Ottone*, la Cuzzoni ayant refusé de
l'air de cet opéra, *Falsa imagine*,
la saisit dans ses bras et la menaça de
par la fenêtre si elle persistait dans son
Toutes ces discussions amenèrent la ruine
âtre, qui, après huit années de prospérité,
mé, vers la fin de 1728. Les nobles qui s'é-
déclarés les adversaires de Hændel firent
ouvelle souscription pour l'établissement
opéra au théâtre de Lincoln's-Inn-Field,
agèrent Senesino. Hændel n'eut d'autre
e que de s'associer avec le propriétaire
e de Hay-Market pour y organiser un
opéra. L'association fut contractée pour
nnées ; aussitôt le compositeur se rendit
ie, d'où il ramena Bernacchi et la Strada ;
is de novembre 1729, il ouvrit son nou-
éâtre, par l'opéra de *Lotario*, qui fut suivi
rtenope, de *Sosarme*, d'*Ezio* et d'*Or-*
A l'expiration de son association, Hændel
de suivre l'entreprise à ses risques et pé-
t fit un second voyage en Italie pour y
r des chanteurs. Il y eut l'occasion d'en-
Farinelli ; mais malheureusement pour ses
, il préféra Carestini, pour lequel il écrivit
ius Fabricius, qui fut représenté au mois
embre 1733. Jusque là les deux entre-
s n'avaient pas été plus heureuses
autre ; toutes deux avaient même
des pertes considérables, lorsque les
istes de Hændel appelèrent Porpora à la
n de leur théâtre, et engagèrent Farinelli
premier chanteur. L'effet que produisit la
Farinelli fut prodigieux ; tout le monde
entendre le virtuose : c'était un véritable
Hændel n'avait aucun chanteur à lui op-
il comprit l'impossibilité de soutenir son
en concurrence avec lui, et après quel-
itatives infructueuses, il abandonna enfin
prise qui l'avait complétement ruiné.
travaux, tant de soins et d'inquiétudes
altéré sa santé ; il fut obligé d'aller
les eaux d'Aix-la-Chapelle. Vers 1736,
à Londres, dans un état de santé satis-
avec l'esprit retrempé d'une nouvelle
composa pour le théâtre de Covent-Garden les opéras d'*Atalante*, de *Judith*, d'*Arminius* et de *Bérénice*, qui furent accueillis par le public anglais avec autant d'indifférence qu'il avait naguère montré d'enthousiasme pour les autres ouvrages du musicien. *Pharamond*, *Xerxès*, *Alexandre Sévère*, *Déidamie* et *Imeneo*, écrit en 1740, furent les dernières productions de Hændel pour le théâtre. Ce fut alors que le célèbre artiste conçut le plan de ses *oratorios*, qui sont ses plus beaux titres de gloire et qui firent sa fortune ; il les écrivit sur des paroles anglaises, et y introduisit des concertos d'orgue, qui sont presque toujours placés avant le chœur final. Le premier essai qu'il fit de ses ouvrages en ce genre eut le succès le plus éclatant ; le produit des recettes fut immense, et ne diminua pas pendant les années suivantes. La foule se pressait à Covent-Garden, dans le temps du carême, pour entendre ces admirables productions, parmi lesquelles on cite, comme les plus remarquables, les oratorios du *Messie*, de *Judas Machabée*, d'*Athalie*, de *Samson*, et la cantate des *Fêtes d'Alexandre*. Dès lors la supériorité de Hændel sur les autres compositeurs devint pour les Anglais un article de foi. L'oratorio de *Jephté*, terminé au mois d'août 1751, fut le dernier ouvrage du compositeur ; vers la fin de cette année, Hændel, dont la vue s'affaiblissait depuis quelque temps, devint complétement aveugle ; il se résigna courageusement à son sort : sa seule préoccupation était de trouver un musicien qui fût capable de diriger à sa place l'exécution annuelle de ses oratorios ; il choisit Smith, son élève et fils de son copiste. A partir de ce moment Hændel se condamna au repos, se bornant à exécuter quelquefois ses concertos d'orgue. Il mourut à l'âge de soixante-quinze ans. Il fut inhumé dans l'église de Westminster, où on lui érigea un magnifique tombeau, surmonté de sa statue en marbre blanc. L'anniversaire de sa mort fut célébré en 1784, autour du mausolée, par trois cents musiciens, qui exécutèrent des morceaux choisis dans les œuvres de l'illustre artiste. En 1785, 1786 et 1787, les mêmes honneurs furent rendus à sa mémoire, et l'on compta plus de huit cents exécutants. Hændel ne s'était pas marié ; il laissa en mourant une fortune de 20,000 livres sterling à sa famille et 1,000 livres à l'hospice des enfants trouvés de Londres.

Hændel avait la taille robuste, le port noble, la figure imposante ; son esprit, fin et caustique, devenait souvent brutal et emporté, surtout dans les moments où son peu de tempérance excitait la violence naturelle de son caractère ; malheur alors à qui venait contrarier ses idées ou troubler le silence dans lequel il voulait qu'on écoutât sa musique. Sa facilité répondait à sa prodigieuse activité : vingt-et-un jours lui suffirent pour écrire son oratorio du *Messie*, et deux jours après ce chef-d'œuvre fut exécuté ; les répétitions s'en étaient faites à mesure que l'auteur composait ; il en était de même de presque tous ses ouvrages.

Les motifs abondent dans sa musique; les modulations inattendues, quoique toujours naturelles, étonnent par leur hardiesse; on y trouve une rare habileté à traiter le style fugué; mais le caractère dominant du talent de l'artiste est la grandeur, la solennité et l'élévation des idées; c'est surtout dans les chœurs que Hændel est incomparable, par le grandiose, la simplicité, la netteté de la pensée et la progression de l'intérêt. La puissance de ses chœurs est telle que loin d'y ajouter par le luxe de l'instrumentation moderne, on ne pourrait que l'affaiblir; et quels que puissent être les progrès de la musique, ces sublimes productions du génie de Hændel seront toujours citées comme des modèles du style le plus élevé. Comme organiste, Hændel n'avait point de rivaux en Angleterre; Jean-Sébastien Bach était le seul en Europe qui l'emportât sur lui.

Voici la liste des œuvres de Hændel : OPÉRAS : *Almira*, Hambourg (1704); — *Néron*, id. (1705); — *Florindo*, id. (1708); — *Daphné*, id. (1708); — *Rodrigo*, Florence (1709); — *Agrippine*, Venise (1709); — *Aci*, *Galatea e Polifeme*, pastorale, Naples (1710); — *Thesæus*, Londres (1711); — *Rinaldo*, id. (1711); — *Il Pastor fido*, id. (1715); — *Amadis*, id. (1715); — *Radamista*, id. (1720); — *Mucio Sævola*, id. (1721); — *Ottone*, id. (1722); — *Flavio*, id. (1723); — *Floridante*, id. (1723); — *Giulio Cesare*, id. (1723); — *Tamerlano*, id. (1724); — *Rodelinde*, id. (1725); — *Scipione*, id. (1726); — *Alessandro*, id. (1726); — *Riccardo*, id. (1727); — *Admète*, id. (1727); *Siroe*, id. (1728); — *Tolemeo*, id. (1728); — *Lotario*, id. (1729); — *Partenope*, id. (1730); — *Poro*, id. (1731); — *Sosarme*, id. (1732); — *Orlando*, id. (1732); — *Ezio*, id. (1733); — *Caius Fabricius*, id. (1733); — *Tito*, id. (1734); — *Alceste*, id. (1734); — *Ariodant*, id. (1734); — *Alcine*, id. (1735); — *Atalante*, id. (1736); — *Arminius*, id. (1736); — *Justin*, id. (1736); — *Pharamond*, id. (1737); — *Bérénice*, id. (1738); — *Xerxès*, id. (1738); — *Alexandre Sévère*, id., (1738); — *Déidamie*, id. (1740); — *L'Allegro, il Penseroso ed il moderato*, opéra allégorique, id. (1740); — *Le Parnasse en fête*, id. (1740); — *Imeneo*, pasticcio, id.; — *The Choice of Hercule*, id.; — *L'Alchimiste*, opéra-comique, id.; — ORATORIOS : *La Passion*, en allemand, composé dans la jeunesse de Hændel; — *Il Triompho del Tempo;* Florence (1707); — *La Resurrezione;* Rome (1708); — *Debora*, Londres (1733); — *Esther*, id. (1733); — *Israel en Égypte*, id. (1738); — *Athalie*, id. (1738); — *Saül*, id. (1740); — *Le Messie*, id. (1741); — *Samson*, id. (1742); — *Sémélé*, id. (1743); — *Joseph*, id. (1743); — *Hercule*, id. (1744); — *Balthasar*, id. (1744); — *Occasional Oratorio*, id. (1746); — *Judas Machabée*, id. (1746); — *Alexandre Balas*, id. (1747); — *Josué*, id. (1747); — *Suzanne*, id. (1748); — *Salomon*, id. (1748); — *Théodore*, id. (1749); — *Le Triomphe du temps et de la vérité*, id., (1750); — *Jephté*, dernier ouvrage de Hændel, id. (1751); — MUSIQUE D'ÉGLISE : Un grand nombre de motets et de cantates religieuses composés à Halle depuis l'âge de seize ans jusqu'à dix-neuf ans; — Psaumes allemands à 4 voix, écrits à Hambourg de 1703 à 1708; — *Laudate pueri*, à 4 voix et orchestre, Rome (1707); — *Dixit*, à 5 voix, Rome (1707); — Messe à 4 voix, 2 violons, 2 hautbois, alto et orgue; Naples (1710); — *Te Deum* et *Jubilitate*, composés à l'occasion de la paix d'Utrecht; Londres (1714); — Antiennes anglaises à 3, 4, et 5 voix et orgue, pour le service de la chapelle de Georges Ier (1717); — Douze grandes antiennes à 4 voix et orchestre, pour la chapelle du duc de Chandos, écrites en 1719 et 1720; — Quatre grandes antiennes composées pour le couronnement de Georges Ier; — Antienne pour le couronnement de Georges II (1727); — Antienne ou Cantate funéraire pour la mort de la reine Caroline (1737); — Antienne nuptiale pour le mariage du prince de Galles, père de Georges III; — Trois *Te Deum* à 4 voix et orchestre, le premier en *si* bémol, le second en *la*, et le troisième en *ré;* — Grand *Te Deum*, Antienne et *Jubilate*, composés en 1743 à l'occasion de la bataille de Dettingen; — MUSIQUE VOCALE DE CONCERT ET DE CHAMBRE : Beaucoup d'airs détachés et de cantates avec orchestre sur des paroles allemandes, composés de 1703 à 1708; — Plus de 200 cantates avec accompagnement de clavecin, écrites pour le service de la cour de Hanovre; — Douze duos avec basse continue, composés pour l'électrice de Hanovre; — Ode à la reine Anne d'Angleterre, à 4 voix et orchestre, composée en 1713; — Cantates à 3 voix et basse continue; — *La Fête d'Alexandre*, grande cantate à 4 voix et orchestre, mal à propos considérée comme un oratorio; — MUSIQUE INSTRUMENTALE : *Water Music*, suite de pièces instrumentales écrites en 1714 à l'occasion d'une fête sur la Tamise donnée au roi Georges Ier; — *Fire Music*, suite de morceaux écrits pour un feu d'artifice tiré en réjouissance de la bataille de Dettingen; — Symphonie concertante pour divers instruments; — Douze grands concertos pour 4 violons, 2 violes, violoncelle et basse continue pour clavecin et orgue; — Sonates en trios pour 2 violons et violoncelle, ou 2 hautbois et basse continue; — Douze concertos pour hautbois et orchestre; — Douze solos pour flûte allemande et basse continue, composés pour le prince de Galles; — Leçons pour clavecin contenant des pièces de différents genres; — Six fugues pour le même instrument; — Enfin, dix-huit concertos d'orgue divisés en trois suites. Dieudonné DENNE-BARON.

Georg. Friederich Händels Lebensbeschreibung, nebst einem Verzeichniss seiner Werke und deren Beurtheilung, etc., vom Mattheson; Hambourg, 1761. —

Variétés littéraires, ou recueil de pièces tant originales que traduites concernant la philosophie, la littérature et les arts, par l'abbé Arnaud et Suard; Paris, 1768. — Hawkins, *History of the Science and Practice of Music*; Londres, 1776. — Burney, *Account of the Musical Performance in Westminster-Abbey to commemoration of Hændel*; Londres, 1785. — Choron et Fayolle, *Dictionnaire historique des Musiciens*; Paris, 1810. — Fetis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **HÆNDEL-SCHUTZ** (*Jeanne-Henriette-Rosine*), actrice allemande, née en 1770, à Dœbeln (Saxe), morte à Kœslin, en 1839. Fille d'un comédien, appelé Schuler, elle monta de bonne heure sur la scène, et se maria en 1788, à un ténor, nommé Eunich, qu'elle suivit à Mayence, puis en 1792 à Amsterdam, et revint avec lui en 1794 jouer sur le théâtre de Francfort. En 1796 elle accompagna son mari à Berlin, où pendant dix ans elle remplit avec succès les rôles tragiques et à sentiment. Il y avait à peine un an qu'elle était dans la capitale de la Prusse lorsqu'elle divorça. En 1802 elle épousa le docteur Meyer. Trois ans plus tard un nouveau divorce lui permettait de convoler en troisièmes noces avec le docteur Hændel, de Halle, qu'elle suivit à Stettin, dans l'intention de ne plus remonter sur la scène. Ce troisième mari vint à mourir sept mois après, et en 1807 sa veuve épousa à Halle le professeur Schutz, auteur dramatique, qui la décida à entreprendre une tournée artistique en Allemagne. Le peintre Pforr lui avait montré autrefois à Francfort une suite de gravures de Rehberg représentant les *attitudes* ou poses plastiques exécutées à Londres par Emma Harte, devenue depuis lady Hamilton (*voy.* ce nom). L'idée vint alors à Mme Hændel-Schutz de reproduire ces exercices, et les contemporains rapportent que sur divers points de l'Allemagne, en Russie, à Stockholm et à Copenhague, elle produisit une vive impression sur les spectateurs. A Paris, où elle essaya de faire apprécier son talent mimo-plastique, elle échoua. En 1820 elle remonta sur les planches à Leipzig. Quatre ans après elle se sépara encore de son quatrième mari, et en 1830 elle se fit rendre sa liberté par une sentence judiciaire. Des seize enfants qu'elle eut de ses quatre maris, trois seulement survivaient en 1844; quatre s'étaient suicidés. W.

Conversations-Lexikon.

* **HÆNEL** (*Gustave-Frédéric*), jurisconsulte allemand, né à Leipzig, le 5 octobre 1792. Il étudia la jurisprudence à Leipzig et à Gœttingue. Ayant fait la connaissance de Haubold et de Hugo, il se décida, sur leur conseil, à diriger ses recherches sur des sujets de l'histoire du droit. Après avoir obtenu en 1816 le grade de docteur à l'université de Leipzig, et y avoir donné pendant quelque temps des cours de droit romain en qualité de *privat-docent*, il fut nommé professeur de droit extraordinaire. Il entreprit un voyage de sept années en Angleterre, en France et dans toute l'Europe méridionale, pour visiter les bibliothèques de ces pays, dans le but surtout de connaître les richesses qu'elles pouvaient contenir en fait de manuscrits. En 1838 il fut nommé professeur ordinaire de droit à Leipzig. C'est aux recherches infatigables d'Hænel, aux éditions qu'il a données, avec une grande habileté de critique, de plusieurs sources très-importantes de l'histoire du droit romain, que sont dus en grande partie les progrès notables faits depuis quelque temps dans l'étude de cette branche de la jurisprudence. On a de lui : *De Testamento militari*; Leipzig, 1816, in-4°; — *Catalogi librorum manuscriptorum qui in bibliothecis Galliæ, Helvetiæ, Belgiæ, Britanniæ Magnæ, Hispaniæ, Lusitaniæ, asservantur*; Leipzig, 1829, in-4°; — plusieurs dissertations sur la *Honorii Constitutio de conventibus annuis in urbe Arelatensi habendis*; Leipzig, 1845-1850, in-4°; — *De Lege Romana Burgundionum*; Leipzig, 1850. Comme éditeur, Hænel a publié : *Paulli receptarum Sententiarum Libri quinque*; Bonn, 1833, in-12; — *Antiqua Nummaria Codicis Theodosiani*; Leipzig, 1834, in-8°; — *Dissensiones Dominorum, sive controversiæ veterum juris Romani interpretum qui glossatores vocantur*; Leipzig, 1834, in-8°; collection de recueils inédits, sauf un seul, se rapportant aux questions controversées entre les quatre glossateurs du douzième siècle, nommés les *Domini*; le plus important de ces recueils a été rédigé par un auteur anonyme, dans la seconde moitié du douzième siècle; — *Ulpianus de edendo*; Leipzig, 1838, in-8°; — *Codices Gregorianus, Hermogenianus, Theodosianus*; Bonn, 1842, in-4°; quant à la pureté du texte, c'est la meilleure édition du Code Théodosien; — *Novellæ Constitutiones Theodosi II, Valentiniani III, Maximi, Majoriani, Severi, Anthemii*; Bonn, 1844, in-4°; — *Lex romana Visigothorum*; Leipzig, 1849, in-4°, excellente édition faite sur soixante-seize manuscrits. E. G.

Conversations-Lexikon der Gegenwart.

HÆNKE (*Thaddée*), naturaliste bohême, né le 5 octobre 1761, à Kreibitz (Bohême), mort près de Cochabamba (Pérou), en 1817. Il fit ses études à l'université de Prague et à celle de Vienne. Sur la recommandation de Jacquin, dont il avait suivi les cours, il avait été attaché, par le gouvernement espagnol, en qualite de botaniste à l'expédition de Malaspina autour du monde. Lorsque Hænke arriva en Espagne, Malaspina était parti; Hænke s'embarqua à Cadix pour Montevideo et Buenos-Ayres, où il espérait rejoindre Malaspina. Le bâtiment qu'il montait fit naufrage à l'embouchure du Rio de la Plata. Hænke se sauva à la nage, avec son Linné et ses papiers. Il se rendit par terre au Chili en traversant les Cordillères, et rejoignit enfin le capitaine Malaspina, qu'il accompagna dans son voyage le long des côtes jusqu'au détroit de Nootka, en Californie. Revenu par mer à Acapulco, il parcourut le Mexique, traversa la mer du Sud jusqu'aux îles Mariannes et Philippines. Il

passa ensuite en Amérique, par les îles de la Société, et en 1794 il revint au Chili. Deux ans après, il s'établit au Pérou, où il acheta une propriété près de Cochabamba. Il passait une partie de son temps dans cette ville, où il établit un jardin botanique, qu'il enrichit de plantes rapportées de son voyage. En même temps il fit ouvrir et exploiter une mine d'argent dans sa terre. Les autorités espagnoles lui donnèrent leur appui ; il mettait ses connaissances au service des habitants, et fit plusieurs voyages dans le pays environnant. Hænke pensait pourtant bien revenir en Europe, mais la révolte des colonies espagnoles l'empêcha d'exécuter ce dessein. Il mourut dans sa propriété, par la faute d'une servante, qui, se trompant de fiole, lui donna à boire un liquide corrosif. Il laissait son argent à sa famille et ses collections à sa patrie. Une partie de son herbier seulement arriva à bon port, et a été réunie au musée de Prague. Sur ces plantes et les indications que Hænke y avait jointes, on a publié : *Reliquiæ Hænkeanæ, seu descriptiones et icones plantarum quas in America merid. et boreali, in insulis Philippinis et Mariannis collegit Th. Hænke*; Prague, 1825, in-fol., fasc. 1. Dans ses *Voyages dans l'Amérique méridionale*, Azara a publié de Thaddée Hænke une *Introduction à l'histoire naturelle de la province de Cochabamba*. Hænke a en outre publié en 1799 : *Memorias sobre los Rios navigables que fluyen al Marañon procedentes de las Cordilleras del Peru*, etc. Dans ce travail, adressé à Don Francisco de Viedma, gouverneur de Cochabamba, Hænke prouve l'avantage qu'il y a à abandonner le chemin rétrograde (ce sont ses expressions) qui conduit à l'Océan Pacifique par la cordillère, pour donner la préférence aux canaux naturels, par le moyen desquels on exporte facilement les productions de ce pays en les dirigeant sur les fleuves tributaires de l'Amazone, dont le cours développe d'ailleurs une si prodigieuse fertilité dans les régions qu'ils traversent.

F. D.

Jozé Arenales, *Noticias historicas y descriptivas sobre el gran pais del Chaco y rio Bermejo*; Buenos-Ayres, 1833, in-8°. — D. Felix Frias, *Nota dirigida á S. G. el Señor D. Thomas Frias*. — *Notice sur Hænke*, par le comte Gaspard de Sternberg, en tête des *Reliquiæ* et dans le tome Ier du journal allemand *Linnæa*. — Sprengel, dans l'*Allgemeine Encyklopædie* d'Ersch et Gruber.

* **HAENTJENS** (*Charles*), agronome français, né à Nantes, en 1790, mort à Paris, le 3 janvier 1836. Il rendit d'immenses services à l'agriculture dans le département de la Loire-Inférieure. Avant lui, son père avait opéré sur ses propriétés, à Gesvres, non loin de Nantes, des défrichements qui avaient eu un plein succès. Encouragé par cet exemple, Haentjens acquit, en 1822, cinq cents hectares de landes sur le territoire de Grand-Jouan, à quelques kilomètres de Nozay, dans l'arrondissement de Châteaubriant, et là, s'aidant des observations pratiques mises en circulation par M. de Montaudouin, l'un des fondateurs de la Société d'Agriculture, de Commerce et des Arts de Bretagne, il se mit à l'œuvre. Ses prédécesseurs n'avaient suivi dans l'exploitation de Grand-Jouan que la méthode routinière du reste de la Bretagne, fondée exclusivement sur la succession des céréales; les fourrages y manquaient complétement. Pénétré de la justesse de l'axiome : *Sans prairies point de bestiaux, sans bestiaux, point d'engrais, sans engrais point de bonne culture*, il assola ses terres, varia ses cultures, obtint de magnifiques récoltes, créa des prairies artificielles très-productives, fit de grandes plantations de pins venus de la Sarthe ou de Riga, familiarisa les paysans bretons avec les méthodes suivies dans la Beauce, et ajouta à ces divers bienfaits en inventant, pour la facilité du travail, quelques instruments aratoires d'un très-utile emploi. Outre la belle ferme-modèle de Grand-Jouan, érigée en 1849, par le gouvernement, en ferme régionale, pour l'enseignement agronomique supérieur, Haentjens en exploitait quatre ordinaires avec un égal succès. Après la révolution de 1830, il fut élu membre du conseil général de la Loire-Inférieure. Les archives de la Société Académique de Nantes possèdent plusieurs rapports manuscrits de Haentjens, entre autres un *Mémoire sur un nouveau système de ridage par M. Painchaut*.

P. L.

Notices biographiques sur Haentjens, par le docteur Priou, dans les *Annales de la Société Académique pour* 1836, et par E. Talbot, dans la *Biographie Bretonne*.

HAER (*Florent* VAN DER), historien belge, né à Louvain, vers l'an 1547 ou 1549, à Lille, mort en février 1634. Il embrassa l'état ecclésiastique, et professa la théologie à l'abbaye de Sainte-Gertrude de Louvain. Il voyagea en Italie, puis, de retour dans les Pays-Bas, il se fixa à Lille, où il fut chanoine et trésorier de la collégiale de Saint-Pierre. Il avait une profonde connaissance de l'histoire de son pays et des antiquités ecclésiastiques. On a de lui : *De initiis tumultuum Belgicorum Libri duo*, etc.; Douay, 1587, et Louvain, 1640, in-8°; histoire écrite avec fidélité et élégance; — *Antiquitatum liturgicarum Arcana*, etc.; Douay, 1605, in-8°; ouvrage anonyme, dédié à la mémoire du marquis de Renty, qui avait honoré l'auteur d'une sincère amitié; — *Les Chastelains de Lille, leur ancien estat, office et famille*, etc.; Lille, 1611, in-4°. Van der Haer avait composé une *Histoire de l'Abbaye de Sainte-Gertrude de Louvain*, restée inédite, mais dont l'abbé de Ryckel a fait usage dans son *Historia sanctæ Gertrudis*.

E. Regnard.

Van der Haer, *Antiquitatum liturgicarum Arcana*, dédicace, et liv. II, chap. 3, pag. 316 de la 2e édit. — Joseph Geldolf de Ryckel, *Historia sanctæ Gertrudis*, édit. de 1637, p. 623 et 633. — Sweertius, *Athenæ Belgicæ*. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*. — Paquot, *Mémoires*. — *Archives hist. du Nord*, t. III, 1re série.

HAER (*Jean* VAN DER), en latin *Harius*, savant bibliophile hollandais, né à Gorcum, mort

en 1552, à La Haye. Il fut successivement chanoine de Gorcum et de La Haye. Sa vie fut en grande partie occupée par l'étude. Il rassembla une nombreuse bibliothèque, qu'il légua à Charles Quint; elle fut malheureusement dispersée ou détruite durant les guerres religieuses de Hollande. L—z—E.

HAER (*Henri* VAN DER), en latin *Harius*, poëte hollandais, parent des précédents, né en 1540, aux environs de Zuthpen. Il étudia le droit à Douay, exerça la profession d'avocat à Arnheim, et se réfugia en Westphalie lorsque cette province fut dévastée par les Espagnols. On a de lui *Tristia*, élégies recueillies et publiées par H. Cannegieter; Arnheim, 1774, in-4°.—F.-J. Feller, dans ses *Monumenta inedita*, 24e cahier, p. 480, attribue a Henri van der Haer un livre d'*Elegiæ heroïcæ*; Cologne, 1585, in-8°. L—z—E.

Adelung, Supplem. à Jöcher, *Allgem. Gel.-Lexik.*

* **HAERING** (*Guillaume*), connu, sous le pseudonyme de *Willbald Alexis*, comme un des meilleurs romanciers de l'Allemagne contemporaine, est ne en 1798, à Breslau. Il fit ses premières études au collége de Berlin, prit part en 1815, comme volontaire, à la campagne contre la France, et fréquenta ensuite les universités de Berlin et de Breslau, où il se livra à l'étude de la jurisprudence. Vers 1820, il entra dans une des administrations du gouvernement prussien; mais bientôt il renonça à ses fonctions d'employé pour se consacrer exclusivement à des travaux littéraires. Il débuta dans sa nouvelle carrière par *Walladmor* (Berlin, 2e édit., 1823-1824, 3 vol.), qu'il annonça comme une traduction d'un roman de Walter Scott, et qui fut dévoré des lecteurs allemands comme une nouvelle œuvre du grand poëte écossais. Depuis cette époque M. Haering a publié un nombre fort considérable de romans, de nouvelles, de contes et d'esquisses de voyages. La plupart de ces écrits, sans atteindre à la hauteur des œuvres des grands maîtres, ont cependant une valeur incontestable, et assurent à leur auteur une place des plus distinguées dans l'histoire littéraire de l'Allemagne contemporaine. On a de lui : *Die Geächteten* (Les Proscrits); Berlin, 1825; — *Schloss Avalon* (Le Château d'Avalon), roman historique; Leipzig, 1827, 3 vol.; — *Herbstreise durch Skandinavien* (Voyage d'automne à travers la Scandinavie); Berlin, 1828, 2 vol.; — *Wanderungen im Süden* (Excursions dans le Midi); Berlin, 1828; — *Gesammelte Novellen* (Recueil de Nouvelles, contenant La Bataille de Torgau, les Contrebandiers, la Comtesse Hélène, etc.); Berlin, 1830-1831, 4 vol.; — *Cabanis*; Berlin, 1832, 6 vol. : roman historique qui passe pour le chef-d'œuvre de M. Haering; — *Wiener Bilder* (Tableaux de Vienne); Leipzig, 1833; — *Schattenrisse aus Süddeutschland* (Esquisses de l'Allemagne méridionale); Berlin, 1834; — *Haus Düsterweg*, (La Maison Düsterweg); Leipzig, 1835, 2 vol.; — *Neue Novellen* (Nouvelles nouvelles); Berlin, 1836, 2 vol.; — *Balladen*; Berlin, 1836; — *Zwölf Nächte* (Douze Nuits), roman; Berlin, 1838, 3 vol.; — *Roland von Berlin* (Roland de Berlin); Leipzig, 1840, 3 vol.; — *Urbain Grandier*; Berlin, 1843, 2 vol.; — *Der falsche Waldemar* (Le faux Waldemar); Berlin, 1843, 2 vol.; — *Die Hosen des Herrn von Bredow* (Les Culottes de monsieur de Bredow), roman historique, qui fut très-bien accueilli du public, et qui se compose de deux parties : *Hans Jürgen und Hans Jochen*, Berlin, 1846, 2 vol., et *Der Wärwolf*, ibid., 1848, 3 vol.; — *Der Zauberer Virgilius* (Le Magicien Virgile); Berlin, 1851; — *Ruhe ist die erste Bürgerpflicht* (Tranquillité est le premier devoir du citoyen), roman historique; Berlin, 1852, 5 vol.; — *Isegrimm*; Berlin, 1854, 3 vol.; — *Dorothée*; roman tiré de l'histoire de Brandebourg; Berlin, 1855, 3 vol. — M. Haering publia en outre, en commun avec M. Hitzig, le grand ouvrage : *Der neue Pitaval* (Le nouveau Pitaval); Berlin, 1842-1853, 20 vol.; recueil de causes célèbres, et qui passe en Allemagne pour le meilleur travail de ce genre. R. L.

Conv.-Lex. — Julian Schmidt, *Deutsche Literat. des 19 Jahrh.*, vol. III, p. 253-262. — Kayser, *Index Libror.* — Kirchhoff, *Büchercatalog.* — Hinrichs, *Bücher-Verzeichniss.*

* **HAESER** (*Henri*), érudit médecin allemand, est né à Rome, le 15 octobre 1811. Il fit ses études à Lemgo, Weimar et Iéna, et après avoir pris ses grades à l'université de cette dernière ville et exercé pendant quelque temps les fonctions d'aide-médecin de la polyclinique, il obtint en 1839 une chaire de professeur. Dix ans plus tard, il fut appelé comme professeur à l'université de Greifswald, où il est encore aujourd'hui. Parmi ses ouvrages, on remarque : *De influentia epidemica*; Iéna, 1834; — *Historisch-pathologische Untersuchungen als Beitraege zur Geschichte der Volkskrankheiten* (Recherches historico-pathologiques pour servir à l'histoire des maladies populaires); Dresde et Leipzig, 1839-1841, 2 vol.; — *Bibliotheca epidemiographica, sive catalogus librorum de historia morborum epidemicorum, tam generali quam speciali, conscriptorum*; Iéna, 1843; — *Lehrbuch der Geschichte der Medicin und der Volkskrankheiten* (Traité d'Histoire de la Médecine et des Maladies populaires); Iéna, 1845 et 1853; — l'édition des *Scriptores de sudore anglico superstites* de Gruner; Iéna, 1847; — *Die menschliche Stimme, ihre Organe, ihre Ausbildung, Pflege und Erhaltung* (Des Organes, du Développement et de la Conservation de la Voix humaine); Berlin, 1839; — *Ueber den gegenwærtigen Standpunkt der pathologischen Chemie des Blutes* (De l'état actuel de la chimie pathologique du sang); Iéna, 1846. — *Die Vaccination und ihre neusten Gegner* (La Vaccination et ses derniers adversaires); Berlin, 1854. Depuis 1840 jusqu'en

1847. M. Haeser rédigea la revue scientifique *Archiv für die gesammte Medicin*. R. L.

Conv.-Lex. — Gersdorf, *Repertorium*.

* **HAEUSSER** (*Louis*), historien allemand, né le 26 octobre 1818, à Cleebourg. Il étudia en 1835 à l'université de Heidelberg, où il fit la connaissance de Schlosser, qui l'engagea à s'adonner aux études historiques. Après avoir été nommé en 1845 professeur extraordinaire d'histoire à Heidelberg, il se mêla activement aux luttes politiques, et publia en 1848 avec Gervinus la *Deutsche Zeitung*. Nommé en 1850 membre du parlement d'Erfurt, il renonça bientôt après à la carrière politique, et se rendit à Zurich, où il avait été appelé comme professeur d'histoire l'année précédente. On a de lui : *Die deutschen Geschichtschreiber von Anfang des Frankenreichs bis auf die Hohenstaufen* (Les Historiens allemands depuis le commencement de l'empire des Francs jusqu'aux Hohenstaufen); Heidelberg, 1839; — *Die Tellsage* (La Légende de Tell); Heidelberg, 1840; — *Geschichte der Rhein-Pfalz* (Histoire du Palatinat Rhénan); Heidelberg, 1845, 2 vol. in-8°; — *Schleswig-Holstein, Deutschland und Dænemark* (Sleswig-Holstein, l'Allemagne et le Danemark); Heidelberg, 1846; — *Denkwürdigkeiten zur Geschichte der beiden Revolutionen* (Choses mémorables pour l'histoire des deux révolutions); Heidelberg, 1851; — *Deusche Geschichte vom Tode Friedrichs des Grossen bis zur Gründung des deutschen Bundes* (Histoire de l'Allemagne depuis la mort de Frédéric le Grand jusqu'à la fondation de la Confédération Germanique); 1855, 4 vol.; — Haeusser a publié les œuvres de List, précédées d'une biographie de cet auteur. E. G.

Conversations-Lexikon.

HAË-WANG, directeur des affaires européennes, grand-officier du palais des empereurs de la Chine, sous le règne de Khien-loung (1736 à 1796 de notre ère). Ce grand-mandarin s'est rendu célèbre par ses rapports avec les missionnaires chrétiens de la Chine, qui avaient joui d'une grande liberté dans l'exercice de leur culte sous le règne de l'empereur Khang-hi, aïeul de Khien-loung. Voici dans quelles circonstances : les lettrés de l'empire chinois ayant vu avec peine les progrès incessants du christianisme dans leur pays, où son importance commençait à balancer celle du bouddhisme et du culte du Tao-sse, résolurent de solliciter de l'empereur Young-tching un décret qui mît fin à la propagation de la foi chrétienne. Le décret fut obtenu, et bientôt les missionnaires, cherchant à en éluder les arrêts, furent l'objet de persécutions dont ils n'espérèrent voir la fin qu'à l'avénement de Khien-loung au trône. Ils adressèrent alors un placet à l'empereur, pour solliciter sa protection. Haë-wang fut chargé d'examiner le sujet de leurs plaintes, et les engagea à ne plus chercher désormais à convertir les tribus mandchoues et les Chinois des différentes bannières; après quoi la persécution alla se ralentissant pendant plusieurs mois. En 1737, la mise en arrestation et la condamnation à la torture d'un chrétien chinois accusé de répandre, en récitant des paroles magiques, de l'eau sur la tête des petits enfants, porta les chrétiens portugais et les autres Européens de Péking à présenter une nouvelle supplique à l'empereur pour réclamer contre l'arrêt du tribunal des crimes qui confirmait la sentence infligée aux malheureux chrétiens. Haë-wang s'intéressa à cette supplique; mais il ne fit point changer la résolution de l'empereur sur la décision du tribunal des crimes, auquel avait été renvoyé le mémoire des Pères jésuites; il fut chargé de transmettre aux plaignants le rejet de leur placet, et les conseils qui leur étaient donnés par le gouvernement chinois de ne plus chercher à répandre leur religion parmi les sujets de l'empereur : en obéissant à cet ordre, ajouta Haë-wang, les chrétiens pourront espérer comme auparavant la protection des mandarins et de leur part une grande tolérance dans l'exercice de leur culte. P. R.

Moyriac de Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. XI. — Pauthier, *Chine* (Collection de *l'Univers Pittoresque*). — *Documents particuliers.*

HÆX. *Voy.* HÆCX.

HAFEDH ou **HAFIS.** *Voy.* HAFITZ.

HAFITZ (*Mohammed*, surnommé SCHEMS ED-DIN (Soleil de Religion), célèbre poëte persan, né à Schiraz, au commencement du huitième siècle de l'hégire (quatorzième de l'ère chrétienne), mort en 791 (1388), selon Louthf Ali-Beg et selon le chronogramme qui est gravé sur le tombeau de Hafitz, en 794 (1391) selon Doulet-Schah, et en 797 (1394) selon d'Herbelot. Des divergences analogues se reproduisent dans les différentes notices que l'on possède sur ce poëte. Son surnom de Hafitz indique qu'il savait le Coran par cœur. Il était fort versé dans la jurisprudence et la théologie, qu'il enseignait publiquement dans le collége fondé par Hadji-Cowam. Djami, qui vivait au neuvième (quinzième) siècle, dit qu'il ne connaissait ni le maître de Hafitz ni la secte à laquelle il appartenait; mais il ajoute que ses écrits décèlent un sofi distingué, et lui donne le titre de *Lisan al-Ghaïb* (Voix de l'autre monde ou Voix mystique) et de *Terdjouman al-Asrar* (Interprète des Secrets). Il habitait le quartier de Schiraz appelé Mosella, et vivait dans la mollesse et les plaisirs. On rapporte que dans sa vieillesse, lorsqu'il fut devenu incapable de jouir des biens de ce monde, il voulut mériter ceux de l'autre en s'imposant les plus rudes austérités et en s'abandonnant à la dévotion. Il consacra tous ses talents à célébrer l'unité de Dieu et les louanges du prophète. Une telle fin n'a rien d'invraisemblable; c'est celle qui a terminé invariablement la carrière de tout écrivain de la secte des sofis. Mais cette conversion tardive ne suffit pas à lui faire obtenir le pardon des

zélés musulmans. Choqués de ce qu'il avait publiquement fait usage des boissons défendues et chanté le vin, ils persistèrent à le considérer comme un infidèle, comme un chrétien, comme un athée. Leur haine ne s'éteignit pas avec sa vie. Ils voulurent le priver des honneurs de la sépulture. D'un autre côté, les admirateurs de Hafitz, craignant que l'exécution de ce projet ne fût suivie de la mise à l'index ou de l'anéantissement des œuvres de leur poëte favori, soutinrent l'orthodoxie de ce dernier, et prétendirent qu'une conduite légère ne devait pas être punie trop sévèrement. Après de vives discussions, il fut décidé, d'un commun accord, que l'on s'en remettrait à la décision du sort. On transcrivit plusieurs distiques sur divers bulletins qui furent jetés dans une urne. L'enfant, qui fut chargé de consulter le sort, tomba justement sur ce passage : « Ne craignez pas d'approcher du cadavre de Hafitz; car, bien que souillé de vices, il aura le ciel en partage. » Ces vers, qui s'appliquaient si bien à la situation, tranchèrent le différend. Hafitz fut enterré avec honneur, et plus tard on lui éleva un magnifique tombeau, qui existe encore, et qui est desservi par des mollahs et des derviscbes. Plusieurs voyageurs, tels que Pietro della Valle, Chardin, Corn. Le Bruyn, Scott Waring, W. Franklin, en ont donné la description. On en trouve un dessin dans les *Amœnitates exoticæ* de Kæmpfer.

On conserva l'habitude de consulter le *Divan* de Hafitz dans les cas difficiles. On alla même jusqu'à y chercher la connaissance de l'avenir, et parfois l'événement se trouva conforme à la prédiction. Parmi les exemples que l'on cite de cette coïncidence fortuite, il n'en est point de plus connu que celui-ci : Après la conquête du Fars, Shah-Thamasp, ne sachant s'il devait retourner dans le Khorasan, ou entreprendre la conquête de l'Adberbaïdjan, ouvrit au hasard le livre de Hafitz, et tomba sur cette allocution, que le poëte s'adresse à lui-même : « Par le charme de tes vers, Hafitz, tu as conquis l'Irak et le Fars ; allons, en avant ! Car voici le moment de pénétrer dans Baghdad et dans Tebriz [capitale de l'Adberbaïdjan]. » Le prince s'appliqua cette apostrophe, fit l'expédition projetée, et conquit de nouvelles provinces.

rac [illegible] de Hafitz plusieurs anecdotes dont [illegible] est contestable, mais qui ont le [illegible] nous faire connaître ce que les Per[illegible] pensé du plus grand de leurs poëtes [illegible] ns sa jeunesse Hafitz aimait une jeune [illegible] était aussi l'objet des attentions de Schah[illegible] h, fils du prince de Schiraz. En même [illegible] qu'il lui faisait la cour, il se soumit à une [illegible] uve, d'où il devait sortir poëte parfait s'il [illegible] rigoureusement les prescriptions. [illegible] re veiller quarante nuits dans un [illegible] *Pir i Sebz* (le Vieillard vert). Il y [illegible] é t [illegible] -neuf nuits sans se laisser [illegible] lorsqu'en se promenant, la journée, devant la porte de sa maîtresse, il fut invité à entrer auprès d'elle. Jamais pareille faveur ne lui avait été accordée; il se rendit donc avec empressement à cette invitation. Mais lorsque les ombres du soir vinrent l'avertir qu'il devait s'arracher aux plaisirs, il le fit courageusement, et retourna pour la dernière fois au lieu d'épreuves. Cette nuit même Kidhr, l'Élie des Musulmans, vint le récompenser de sa persévérance; il lui présenta une coupe de nectar, où le poëte puisa la douceur exquise qui coule dans ses vers. Ce conte allégorique semble faire allusion aux veilles que Hafitz consacra à l'étude, aux obstacles qu'il eut à surmonter et aux efforts qu'il dut faire pour s'élever au sommet du parnasse oriental.

Hafitz épousa plus tard sa maîtresse, et goûta dans sa société un bonheur que la mort interrompit prématurément. Il déplora cette perte dans une élégie qui est un de ses plus beaux morceaux. Son rival, le prince de Schiraz, ne lui pardonna jamais la préférence dont il avait été l'objet. Il était d'ailleurs envieux des talents de Hafitz, et détestait en lui le panégyriste des ennemis de sa famille. Une nouvelle circonstance vint ajouter à sa haine. Le poëte, indigné de ce que le prince dénigrait partout ses œuvres, dit un jour : « C'est évidemment la médiocrité de mon talent qui fait que mes poëmes sont lus par toute la terre, tandis que ceux de votre excellence, malgré leur supériorité incontestable, ne franchissent jamais les limites de Schiraz. » Schah-Schodjah crut un jour avoir trouvé l'occasion favorable de se venger de son ennemi. Il le cita devant les oulemas, comme auteur d'une pièce de vers où il exprimait des doutes sur l'immortalité de l'âme. Hafitz, averti à temps, put faire quelques changements à son manuscrit; il plaça les paroles inculpées dans la bouche d'un chrétien. Les juges blâmèrent le prince d'avoir légèrement accusé un poëte qui rendait service à la religion, en prêtant des sentiments odieux aux ennemis de Mahomet.

Si Hafitz eut à se plaindre de Schah-Schodjah et du roi de Yezdi, qui commit la faute de l'appeler à sa cour et de le laisser repartir les mains vides, il n'eut qu'à se louer des autres souverains. Lorsque Tamerlan eut conquis la Perse, il le fit appeler en sa présence, et lui reprocha d'avoir dit dans ses vers qu'il donnerait les villes de Samarkhand et de Bokhara pour la petite tache noire qui était sur la joue de sa maîtresse. « C'est, répondit-il, par ces libéralités excessives que je me suis réduit à l'état de pauvreté où je me trouve actuellement. » Le maître de l'Asie sourit, lui donna de quoi réparer les brèches qu'il avait faites à sa fortune. Le sultan Ahmed Ilkhani, qui régnait à Baghdad, fit beaucoup d'instances pour que Hafitz vînt à sa cour; mais celui-ci n'aimait pas à s'éloigner de sa paisible retraite, et il était trop indépendant de caractère pour se plaire au métier de courtisan.

Un jour cependant il eut des velléités de voir le monde, il résolut de se rendre dans le Dekhan, où l'appelait le sultan Mohammed-Schah Bahmani; mais le manque d'argent l'empêchait de partir. Le sultan se hâta de lever cet obstacle, en lui faisant remettre une grosse somme. Le voyageur, arrivé à Lahore, se mit dans l'impossibilité de continuer sa route, en donnant tout ce qui lui restait à un de ses amis, que des voleurs avaient détroussé. Réduit à retourner sur ses pas, il rencontra à Ormuz deux marchands qui lui offrirent de le transporter gratuitement dans le Dekhan. Cette offre lui plut, et il s'embarqua sur leur vaisseau. Mais le mal de mer lui parut tellement insupportable, qu'il se fit reconduire à terre avant même que l'ancre ne fût levée. Il repartit pour Schiraz après avoir adressé au sultan un poëme apologétique où il faisait le récit de son voyage. Le généreux monarque lui sut gré de la bonne volonté dont il avait fait preuve, et lui envoya 1,000 pièces d'or.

Le seul ouvrage de Hafitz est un *Divan*, ou recueil de poésies détachées, dont le poëte Kasim-al-Anwar a donné une édition, renfermant cinq cents pièces. La pureté du style, le naturel de l'expression, l'harmonie des vers, la brillante imagination de l'auteur, et son enthousiasme vraiment lyrique, telles sont les principales qualités qui distinguent ce *Divan*. Un grand nombre de distiques qui en font partie sont passés en proverbes. Quoique ces poésies ne roulent guère que sur le vin, l'amour et le plaisir, les pieux musulmans ne laissent pas que d'en faire leurs délices. Mais ils prennent soin d'interpréter mystiquement les expressions les moins voilées, les descriptions les plus licencieuses. Un grand nombre de commentateurs se sont exercés à trouver un sens figuré aux passages qui pourraient blesser les oreilles chastes. Les plus célèbres d'entre eux sont Feridoun et Soudi, qui s'attachent plutôt au sens grammatical qu'à l'explication théologique.

Ce *Divan* a été souvent imprimé : Calcutta, 1790, in-fol.; édit. lithographiée, 1826; Bombay, 1828, petit in-4°; 1850 (1267); Cawnpore, 1831, in-8°; Boulak, 1840 (1256) et 1834 (1250), 3 vol. pet. in-4°; Constantinople, 1841 (1257). Ces deux dernières éditions contiennent le commentaire de Soudi. M. Hermann Brockhaus les a prises pour bases d'une nouvelle édition : *Die Lieder des Hafis;* Leipzig, 1854-1857, fasc. I-IV, où il reproduit aussi les variantes de l'édition de Calcutta. Il donne les points-voyelles dans le texte de Hafitz, et seulement les signes de ponctuation dans le commentaire. Un grand nombre d'orientalistes se sont occupés de traduire en tout ou en partie le *Divan* de Hafitz. On ne peut citer que les plus importants de ces travaux, savoir Rewitzki, *Specimen Poeseos Persicæ, sive Haphizi ghazelæ sexdecim*, Vienne, 1771, in-8°; trad. en anglais par J. Richardson, Londres, 1774, in-4°; — W. Jones, dix odes, traduites en français dans le *Traité de la Poésie Asiatique*, et en latin dans les *Poeseos Asiaticæ Commentariorum Libri VI*, Londres, 1774; Leipzig, 1777, in-8°; — Nott, *Select Odes from the persian poet Hafez;* 1787, in-4°; — Gunther Wahl, texte de 39 pièces, dans *Neue Arabische Anthologie;* Leipzig, 1791, in-8°; — Ouseley, fragments dans *Oriental Collections;* Londres, 1797-1800, 3 vol. in-4°; — trad. de plusieurs odes dans *Asiatic Miscellany*, et dans *Asiatic Journal and Monthly Register;* — Rousseau, *Flower of Persian Poetry;* Londres, 1805, in-4°, traduction de 24 odes; — J.-H. Hindley, *Persian lyrics, or scattered Poems from the Divan i Hafiz;* Londres, 1800, in-4°; — J. de Hammer, *Der Divan von Mohammed Schems ed-Din Hafiz*, traduction complète en allemand; Stuttgard et Tubingue, 1812-1815, 2 vol. in-8°; — Daumer, *Hafis Gedichten*, t. I; Hambourg, 1846, t. II; Nuremberg, 1852, traduction peu littérale. Gœthe a paraphrasé en vers allemands dans *Proben eines Westœslichen Divans*, plusieurs odes qui avaient été traduites par M. de Hammer.

E. Beauvois.

Doulet-Schah, *Tedzkiret*, not. sur Hafitz, éditée et trad. à la fin de *Institutiones ad Fundamenta Linguæ Persicæ*, par F. Wilken, Leipzig, 1805, in-8°, et dans *Vitæ Poetarum Persicorum ex Dauletschahi Historia Poetarum excerptæ*, par J.-A. Vullers; Giessen, 1839, in-8°. — Djami, *Nefahat al-Ouns ; Frühlingsgarten*, trad. par Schlechta Wsehrd; Vienne, 1846, in-8°. — Louthf Ali-Beg, *Atesch kedah*. — Rousseau, *Flower of Pers. Poetry*, 27-33, 61-63. — Herbin, *Note sur Hafis*. — J. de Hammer, note en tête de la trad. du *Divan*. — Scott Waring, *A Tour to Sheeraz;* Bombay, 1804, in-4°. — Sir Gore Ouseley, *Biogr. Notices of Persian Poets;* Lond., 1846, in-8°, p. 23-42.

HAFITZ LI-DIN-ALLAH (Gardien de la Foi de Dieu), surnom de Abou'l-Maimoun Abd al-Medjid, huitième khalife fathimite d'Égypte, né à Askalon, en 467 ou 468 (1074 ou 1075), mort en 544 (1149). Petit-fils du khalife Mostansir billah, il fut appelé au trône après la mort de son cousin al-Amir bi-Ahkam-Allah, en 519 (1124). Mais la femme de ce dernier s'étant déclarée enceinte, le vizir Abou-Ali-Ahmed, fils d'Al-Afdhal Schahinschah et petit-fils de Bedr al-Djemali, fit emprisonner Hafitz, et exerça la régence au nom de l'enfant qui était à naître. La naissance d'une fille lui ôta tout motif de conserver le pouvoir, qui revenait de droit au prince captif. Il continua cependant à gouverner, non plus comme régent, mais comme lieutenant de l'imam qui, dans les croyances des Fathimites, doit venir un jour régénérer le monde. Hafitz ne recouvra la liberté que lorsque cet usurpateur eut été assassiné par ses esclaves en 526 (1131). Il prit pour vizir le fils de ce dernier, un certain Hasan, dont la cruauté et les exactions faillirent occasionner une révolte; pour prévenir cet événement, il se décida à le faire empoisonner par un ses médecins, en 530 (1135). Le khalife mit ensuite à la tête des affaires un Arménien, Tadj ed-Daulah Behram,

qui favorisa les chrétiens, ses coréligionnaires, et qui par là s'attira l'inimitié des musulmans. Ceux-ci se soulevèrent, en 1137, à l'instigation de Ridhwan, et demandèrent la déposition de Behram, qui se retira dans la ville de Kous (haute Égypte), gouvernée par son frère. Le chef du parti vainqueur, élevé aux fonctions de premier ministre avec le titre de *melik* (roi), persécuta les coptes et les juifs, les exclut des charges, et leur imposa un costume particulier. La révolte des chrétiens le força de s'enfuir en Syrie, d'où il revint à la tête d'une armée. Mais il ne put recouvrer ses charges, et périt dans une émeute, en 543 (1149). Dès lors le khalife gouverna par lui-même; il rappela Behram, qui s'était réfugié dans un monastère, après la mort de son frère, abolit les ordonnances contre les chrétiens, et garda systématiquement la neutralité dans les guerres des croisades. Il laissa le trône à son fils Tzafer ou Dhafer bi-Amr-Allah. E. B.

Ibn-Khallican, *Vie des Hommes illustres.* — Djemal ed-Din Ibn-Tagriberdi, *Rerum Ægyptiacarum Annales*, texte et traduction latine par Carlyle; Cantorbéry, 1792, in-4°. — Macrizi, *Histoire des Coptes.* — Aboulféda, *Ann. Muslem.* — De Hammer, *Hist. de la Litt. Arabe*, VI, p. 66-67.

HAFITZ ABROU (*Nour ed-Din ben-Louthf-Allah*, plus connu sous le nom de), historien persan, né à Hérat, mort à Zendjan, en 834 de l'hégire (1430 de l'ère chrétienne). Élevé à Hamadan, il se fit connaître par ses ouvrages, et s'acquit la faveur de Tamerlan, qui l'admit dans son intimité. Après la mort de ce prince, il s'attacha à Schah-Rokh. Il nous reste de lui *Tarikh-i Hafitz Abrou* (Histoire de Hafitz Abrou) aussi appelée *Zoubdet at-tewarikh Baïsangori* (Crème des Histoires, dédiée au prince Mirza Baïsangor). C'est une histoire universelle, qui commence par la création du monde et s'étend jusqu'en 829 (1425). Elle abonde en détails géographiques, et traite des institutions civiles et religieuses des différents peuples qui y sont mentionnés. On n'en connaît que deux exemplaires en Europe, celui de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, et celui de la collection de W. Ouseley. E. B.

M. Quatremère, préf. de l'*Histoire des Mongols* de Raschid ed-Din, t. I, p. 103; II, p. 83. — *Wiener Jahrbücher*, t. 73, p. 21-23. — *Cat. des Man. et xylographes orient. de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg*, p. 267. — Elliot, *Bibliographical Index to the Historians of Muhammedan India*, t. I, p. 81-82.

HAFITZ AL-MOULK (Gardien de l'Empire), surnom de HAMITZ RAHMET-KHAN, chef afghan souverain d'une partie de la province de Dehli, né en 1121 de l'hégire (1709 de J.-C.), tué le 11 safar 1188 (23 avril 1774). Sa famille se prétendait issue d'Abraham; ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'elle descendait du schéikh Schehab ed-Din, surnommé *Kolt-Baba*, auteur du *Kholasset al-Insah*, histoire généalogique des Afghans. Schah-Alem, petit-fils de ce personnage et père de Hafitz, avait pour esclave un certain Daoud, qui quitta l'Afghanistan, et s'en alla chercher fortune dans l'Inde, vers 1118 (1707). Cet heureux aventurier finit en effet par obtenir le gouvernement de la province de Kuthéir. Il continua néanmoins à traiter son maître avec respect; mais ne pouvant, malgré ses vives instances, obtenir de lui un diplôme d'affranchissement, il le fit mettre à mort, en 1126 (1714). Assassiné plus tard lui-même, il eut pour successeur son affranchi Ali, qui comptait parmi ses officiers un frère de Schah-Alem, et qui pressa Hafitz de venir s'établir dans la province de Kuthéir. Ce dernier se rendit à cette invitation, et reçut le commandement de douze villages. Ali le désigna pour son successeur, quoiqu'il eût trois fils; mais les deux aînés se trouvaient en otage auprès du sultan Ahmed Dourané, souverain de Candahar; le plus jeune, Sad-Allah, n'était pas encore en âge de régner. Hafitz, reconnu par tous les chefs de l'armée, en 1161 (1748), déclara qu'il n'acceptait que le titre de régent, jusqu'à la majorité de Sad-Allah. Peu de temps après, Safdar-Jang, vizir du Grand-Mogol, inquiet de l'accroissement de puissance que prenaient de jour en jour les Afghans de Kuthéir, les fit attaquer par un des généraux de son maître, ensuite par un autre Afghan, Caïm-Khan, nabad de Ferroukhabad. Après la défaite de ce dernier, il entra lui-même dans la province de Kuthéir à la tête de 50,000 hommes de ses troupes et de 80,000 auxiliaires mahrattes. Hafitz, incapable de résister à des forces si supérieures aux siennes, se réfugia avec tous ses sujets dans les montagnes du Camdoun. Poursuivi et bloqué par ses ennemis, il obtint une paix avantageuse, lorsque l'approche de Ahmed-Schah Dourani vint appeler ailleurs l'attention de Safdar, 1163 (1750). Vers la même époque, il voulut remettre le pouvoir aux fils de Ali, dont le plus jeune était parvenu à l'âge de majorité, et dont les deux autres étaient de retour; mais les chefs ne voulurent pas consentir à ce qu'il se démît de fonctions qu'il exerçait pour l'avantage de tous. A partir de 1170 (1756), il s'allia étroitement avec le chef des Douranis et lui fournit 30,000 hommes d'auxiliaires. Ce prince le choisit pour son *vakil* (représentant) à la cour de Dehli, en 1174 (1760). Hafitz avait en politique des vues élevées; il avait conçu le projet de réunir tous les Afghans dans une confédération destinée à contrebalancer la puissance des Mahrattes. Mais l'imprévoyance de ceux auxquels il s'adressait fit échouer cette entreprise. Il ne laissa pas que d'assister les chefs afghans, toutes les fois que son secours leur était nécessaire; il eut même la générosité de défendre plusieurs de ceux qui l'avaient attaqué. Un des princes à qui il avait rendu les plus grands services, Schodja ed-Daulah, nabad d'Aoude et fils de Safder-Khan, agit à son égard avec la plus noire ingratitude : il voulut s'emparer de la province de Kuthéir, et l'envahit avec un renfort d'Anglais. Hafitz s'avança à sa rencontre, et lui

livra bataille le 11 safar 1188 (23 avril 1774); la trahison de l'un de ses généraux lui fit perdre la bataille. S'étant jeté dans la mêlée, il fut atteint d'un boulet qui le priva de la vie. Ses États, qui comprenaient Bareilly, Almorah, Camaoun, Schahdjihanpour, Owlah, Bhurtapour, Mehrabad, devinrent la proie des vainqueurs. Une minime partie fut cédée au second fils de Ali. La famille de Hafitz vécut dans la vie privée; l'un de ses fils, Nabab-Mostadjab-Khan-Bahadour, s'attacha aux Anglais, et écrivit la vie de son père. Hafitz s'acquittait avec scrupules des pratiques de la religion; il priait six fois par jour. Ayant reçu une éducation littéraire, il avait formé une belle collection de manuscrits qui se trouve actuellement dans la ville de Lukhnow. Il fit embellir la ville de Phillibheet, qu'il appela *Hafitzabad*, et fit élever celle de Hafitzganje, non loin de Bareilly. Il leva les prohibitions qui mettaient obstacle à la liberté du commerce, et il abolit notamment tout droit d'importation ou d'exportation. Sa mémoire est encore vénérée des habitants des contrées où il a dominé.

E. BEAUVOIS.

The Life of Hafiz Ool Moolk, Hafiz Rehmut Khan, written by his son the nawab Moostujab-Khan Buhadoor, *and intitled Goolistan i-Rehmut, abridged and translated from the persian by* Ch. Elliott; Londres, 1831, in-8°.

HAFFNER (*Jean-Henri*), peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1640, mort en 1702. Fils d'un soldat de la garde suisse du sénat, il avait embrassé également la carrière militaire, et était déjà parvenu au grade de lieutenant, quand il abandonna l'épée pour le pinceau. Il fut élève de Canuti pour la figure et de Mitelli pour la perspective et l'ornement. Suivant Orlandi, il aurait aussi reçu des leçons d'architecture de Baldassare Bianchi et de Gian-Giacomo Monti. A Rome, il peignit, avec Canuti, les décorations des palais Altieri et Colonna, et la voûte de l'église de Saint-Dominique et Saint-Sixte. Il travailla aussi à Gênes et à Savone avec Guido Bono; mais c'est surtout dans sa patrie, où il passa les dernières années de sa vie, que l'on trouve ses principaux ouvrages, exécutés la plupart en compagnie de Marcantonio Franceschini, de Domenico-Maria Canuti et de Luigi Quaini; les plus importants sont les peintures des églises de Saint-Barthélemy, des Célestins et du Corpus Domini, et celles de l'église et de la bibliothèque de San-Michele-in-Bosco. En 1696 Haffner fut appelé avec Franceschini et Quaini à décorer à fresque le grand salon du palais ducal de Modène. Lazarelli cite un tableau de Haffner représentant l'*Adoration du Saint-Sacrement*, qui se voyait dans l'église Saint-Barthélemy de la même ville, tableau qui, resté imparfait à la mort de l'auteur, aurait été terminé par son fils, artiste que nous ne trouvons mentionné nulle part ailleurs.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Gualandi, *Tre Giorni in Bologna*. — Pistolesi, *Descrizione di Roma*. — Campori, *Gli Artisti negli Stati Estensi*. — Lazzarelli, *Pitture delle Chiese di Modena*. — Malvasia, *Pitture di Bologna*.

HAFFNER (*Antoine*), religieux philippin et peintre de l'école bolonaise, né à Bologne, en 1654, mort à Gênes, en 1732. Élève de Canuti pour la figure et de Mitelli pour la perspective, il excella dans la peinture d'ornements; il surpassa son frère Henri par la suavité du coloris, tout en lui étant inférieur par la facilité et l'invention. Il travailla beaucoup à Bologne et à Florence, où il fut appelé par le grand-duc Jean-Gaston pour donner son avis sur les dessins du fameux autel de la chapelle des Médicis. C'est en décorant l'église et le couvent de Saint-Philippe Neri à Gênes que Haffner prit goût à la vie monastique et se décida à entrer en religion. Pendant son séjour dans cette ville et dans divers autres lieux de la rivière de Gênes, il forma un élève habile, Giovanni-Battista Revello, plus connu sous le surnom du *Mustacchi*. E. B—N.

Ratti, *Delle Vite de' Pittori, Scultori ed Architetti Genovesi*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia della Pittura*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* **HAFFNER** (*Isaac*), prédicateur et humaniste français, né à Strasbourg, en 1751, mort dans la même ville, le 27 mai 1831. Après avoir fait de bonnes études à Paris et dans plusieurs universités d'Allemagne, il se destina au ministère évangélique. Admis comme prédicateur français dans les églises de la confession d'Augsbourg que la capitale de l'Alsace avait le droit de conserver, il se distingua bientôt par son talent oratoire, et soutint sa réputation pendant près d'un demi-siècle. Il devint doyen de la faculté de théologie protestante de cette ville. Ses sermons ont été recueillis et publiés, de 1801 à 1803, en deux volumes in-8°. On a mis au jour en langues française et allemande, sous le titre de *Jubilé d'Haffner*, Strasbourg, 1831, in-8°, les discours qui furent prononcés lors de l'anniversaire de sa cinquantième année de prédication. Il avait contribué à faire rétablir une partie de l'ancienne université de Strasbourg, sous le titre d'*académie de théologie protestante*, laquelle prit plus tard le nom de *Séminaire protestant*. Il prononça à l'installation de cette académie un discours intitulé : *Des Secours que l'étude des langues, de l'histoire, de la philosophie et de la littérature offre à la théologie*; Strasbourg, 1803, in-8°. Déjà il s'était fait connaître, plusieurs années auparavant, par la publication d'un écrit destiné à combattre quelques idées émises dans le fameux *Rapport sur l'instruction publique* attribué à Talleyrand. Haffner l'avait fait paraître sous ce titre : *De l'Éducation littéraire, ou essai sur l'organisation d'un établissement pour les hautes sciences*; Strasbourg, 1792, in-8°.

Haffner avait formé une bibliothèque considérable par le nombre des volumes et importante par le choix des livres qui la composaient. Il en avait lui-même dressé le catalogue, qui a été imprimé, après sa mort, sous le titre

le la bibliothèque
r... bourg, 1832, 2 vol.
beaucoup de notes, ta
...ises, dont l r a
nombre d' ...
...
... connets a ...
... ...uantes (1). La de
... osée ... ...

J. Lamoureux.

...iculiers. — Oberlin, *Almanach d'Al*...
... *Catalogue systématique de la biblio*...
— M. Henrion, dans ses *Annales bio*...
... à 1834, tome II.

...emme de Mahomet et fille du vivait encore en l'an XI de l'hé... C.). Son père la maria d'abord ..., après la mort duquel il la ... qui devint ensuite khalife. ... ce dernier, Mahomet, qui avait ..., consentit à épouser la fille ..., jalouse de ce qu'il entrete... avec Marie la copte, se joignit ... en faire des reproches. Le ... *sourate* (chapitre du Coran) ... oyée du ciel pour sa justifi... ... deux femmes de leur conduite ... épudia Hafsah. C'est à la garde de ... oins que fut confié l'exemplaire ..., que le khalife Abou-Bekr fit ... an XI (632). E. B.

... *Muslem.*, édit. de Reiske, t. I, p. 194. ... rceval, *Hist. des Arabes*, II, 89, 266-9,

...*hannes Dans*), publiciste danois, ... 1802, à Hage, mort à Copen... ptembre 1837. Après avoir étudié ... se voua, en 1830, à la philologie, ... dans le lycée de Rœskild. Il publia ... *ndler und Villoison, Beleuch*... 32 *Bande von Hermes gegen* ... *en Plagiatsbeschuldigungen*, ... il est question de Bröndler, ac... dans le t. 32 de l'*Hermès*. En ... démis de sa chaire, il dirigea ... le journal *Fodrelandit*; le talent qu'il y déploya le firent surnom... *Carrel danois*. P. L. Möller.

...rticuliers. — Erslew, *Alm. Forfatter*

... *Amable*), ingénieur français, né ...-du-Saut (Aisne), le 16 janvier ... Clamecy, le 12 septembre 1836. ... ord une petite place en province, ..., où l'ingénieur Péronet l'employa ... x. Il suppléa, par des études assidues, à l'imperfection de sa première éducation, et avait obtenu, en 1784, le brevet d'ingénieur, lorsqu'il fut chargé de rédiger les projets du canal du Nivernais, dont il eut à diriger ensuite l'exécution. Ces travaux ayant été interrompus, il fut envoyé à Dôle; il s'y distingua par la construction de l'écluse sur le Doubs. Un *Mémoire* qu'il rédigea à ce sujet fut inséré dans les *Annales des Ponts et Chaussées*. En 1805 il fut nommé ingénieur en chef et chargé des travaux du grand canal du Nord, destiné à faire communiquer la Meuse et le Rhin. Il poussa ces travaux avec une grande activité, et il allait les achever, lorsque l'approbation d'un projet de canal de Hambourg à Amsterdam fit tout à coup suspendre l'exécution du premier projet. Après avoir quitté le canal du Nord, en 1811, Hageau fut chargé pendant neuf mois du service du département de Jemmapes. Des travaux d'art du canal de Mons à Condé, des terrassements de la route de Bruch à Charleroy, les projets du canal de Mons à Charleroy, par trois directions différentes, sont les résultats que dans ce court espace de temps il offrit au gouvernement, sans que le service ordinaire eût été aucunement négligé. De 1812 à 1814 il fut chargé, en qualité d'inspecteur divisionnaire adjoint, du service de la huitième division des ponts et chaussées, au delà des Alpes. A son retour en France, en 1814, on lui confia la direction du canal du Rhône au Rhin; il quitta ce poste pour l'inspection divisionnaire de Paris. En 1817 il eut la direction supérieure des canaux et de la distribution des eaux de cette capitale. Lorsqu'à la fin de 1818 les canaux de Paris eurent été concédés à une compagnie, le gouvernement lui donna l'inspection de la neuvième division des ponts et chaussées. Après avoir rendu d'utiles services comme membre du conseil des ponts et chaussées, il fut mis à la retraite, en 1830. Outre quelques notices dans les *Annales des Ponts et Chaussées*, il a publié une *Description du canal de jonction de la Meuse au Rhin*; Paris, 1819, grand in-4°, avec atlas de 21 pl.

Guyot de Fère.

Rabbe, *Biogr.* — *Discours* de M. Poirée, ingén. en chef, aux funérailles d'Hageau.

Hagedorn (*Frédéric de*), poëte allemand, qui au siècle dernier a joui d'une grande célébrité, naquit à Hambourg, le 23 avril 1708, et mourut dans cette même ville, le 28 octobre 1754. Il fit ses études à Hambourg et à l'université de Iéna, résida pendant quelque temps à Londres, en qualité de secrétaire particulier de l'ambassadeur danois, et revint en 1731 dans sa ville natale, où il exerça depuis 1733 jusqu'à l'époque de sa mort les fonctions de secrétaire d'une société de commerçants anglais.

Hagedorn, sans pouvoir compter parmi les grands génies de la poésie allemande, a néanmoins exercé une influence remarquable sur la littérature de son pays. Écrivain correct et élé-

...xemple assez plaisant : n° 6336, *Fra*... ... Fracastor écrivit encore un autre ...; mais son feu l'avait abandonné, et il ... à ce patriarche qu'il n'en avait fait à

gant, au point de mériter le surnom de « *poëte des grâces* », il abandonna l'emphase et la sécheresse de ses contemporains, et prenant Chapelle, Chaulieu, La Fontaine, Horace, Ovide et Anacréon pour ses principaux modèles, il osa chanter franchement les plaisirs de la vie. Il a réformé ainsi la poésie lyrique et didactique de son temps, a fait revivre la fable et a préparé la voie parcourue depuis si glorieusement par Lessing, Wieland, Voss et Gleim. D'un caractère doux et aimable, d'un commerce des plus agréables, Hagedorn faisait consister la véritable sagesse dans la culture de l'amitié et dans l'usage modéré des plaisirs que le vin et l'amour offrent aux hommes. Il s'appelait lui-même un « débauché », et disait de très-bonne foi à Liscow : « Les lumières de la volupté sont les seules qui vous manquent. Avec ces lumières vous seriez un homme parfait » (*voir* Helbig : *Liscow*, p. 47). La meilleure édition de ses œuvres poétiques est celle d'Eschenburg : *Poetische Werke*, Hambourg, 1800, 5 vol., qui est accompagnée d'une biographie de Hagedorn et d'un extrait de sa correspondance. Quelques-unes de ses fables et poésies ont été traduites en français, et se trouvent dans le *Choix des Poésies allemandes* publié par Huber; Paris, 1766, 4 vol. R. L.

Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, 4e édition, Leipzig, 1853, vol. III, p. 436, 510, 518; vol. IV, p. 36-40, 71-72, 93 97; vol. V, p. 91. — C. H. Schmid, *Biographie der Dichter*, vol. II, p. 359, 411. — Schmid, *Nekrolog oder Nachrichten von dem Leben und den Schriften deutscher Dichter*, vol. I, p. 278-321. — *Leipziger Musenalmanach auf das Jahr* 1782. — Küttner, *Charaktere Teutscher Dichter*, p. 217. — L. Meister, *Charaktere Teutscher Dichter*, vol. I, p. 336-353. — Hirsching, *Handbuch*. — Vetterlein, *Handbuch der poetischen Literat. d. Teutsch.*, p. 93 101. — *Denkwürdigkeiten aus dem Leben ausgezeichneter Deutschen des 18ten Jahrh*, p. 556-559. — *Journal von und fur Deutschland*, 1791, n° 12, p. 1022. — Lessing, *Collectaneen zur Litteratur*. — Jörden, *Lex. deutsch. Dichter und Prosaisten*, vol. II, p. 296 sqq. — Horn, *Die Poesie und Beredsamkeit der Deutschen*, vol. III, p. 20.

HAGEDORN (*Christian-Ludwig* VON), écrivain artistique, frère du précédent, né à Hambourg, le 14 février 1713 (1), mort à Dresde, le 24 janvier 1780. Il fit ses études à Hambourg, Halle et Iéna, entra dans la carrière diplomatique, et exerça pendant plusieurs années les fonctions de conseiller intime de légation. En 1764 il fut appelé à Dresde, où il occupa jusqu'à sa mort la place de directeur général des académies des beaux-arts de Dresde et de Leipzig. Winckelmann dit que la Saxe ne pourra jamais assez reconnaître ce que Hagedorn a fait pour les arts pendant le temps qu'il s'est consacré à la direction de ses académies. Son ouvrage *Betrachtungen über die Malerei* (Réflexions sur la Peinture), Leipzig, 1762, 2 vol., traduit en français par Michel Huber, Leipzig, 1775, 2 vol., passe pour un véritable chef-d'œuvre. Il montre Hagedorn comme un critique aussi savant que consciencieux et impartial, et a exercé une influence marquée sur le développement des beaux-arts en Allemagne. Hagedorn a été surnommé le *Caylus allemand*, et mérite d'être considéré comme le précurseur immédiat du célèbre Winckelmann. Outre l'ouvrage cité, on a de lui : *Lettre à un amateur de la peinture avec des éclaircissements historiques sur un cabinet et les auteurs des tableaux qui le composent, ouvrage entremêlé de digressions sur la vie de plusieurs peintres modernes* (en français); Dresde, 1755, gr. in-8°; — *Die Mittel in der gelehrten Welt berühmt zu werden* (Les moyens de devenir célèbre dans le monde savant); Hambourg, 1760; dans le *Gemeinnützige Magazin*; — plusieurs articles critiques insérés dans le recueil : *Bibliothek der schoenen Wissenschaften und Künste*, publié par Weisse. — Forkel Baden se chargea après la mort de Hagedorn de l'édition d'un choix de sa correspondance : *Briefe über die Kunst von und an Hagedorn* (Lettres sur les beaux-arts, de Hagedorn et à Hagedorn); Leipzig, 1797. R. L.

(1) Non en 1712, comme le disent quelques biographes.

Meusel, *Miscel. artist. Inhalts*. — Hirsching, *Handbuch*. — L. Meister, *Charakt. deutscher Dichter und Prosaisten*, p. 281. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie*.

HAGEMANN (*Théodore*), savant jurisconsulte allemand, né le 14 mars 1761, à Stiége, dans la principauté de Blankenbourg, mort le 14 mai 1827, à Zelle, près Hanovre. Il fit ses premières études sous la direction de son père, pasteur protestant à Stiege, fréquenta ensuite le collége de Quedlimbourg, et vint, en 1780, à l'université de Helmstædt, où il étudia le droit, sous la direction des savants professeurs Eisenhart, Hæberlein, Fricke, Oelze et Du Roi. Plus tard (1786) il y obtint une chaire de professeur, mais au bout de deux ans il abandonna l'enseignement académique pour une place de conseiller à la chancellerie de Zelle. C'est dans cette ville qu'il passa le reste de sa vie, exerçant successivement les fonctions de conseiller aulique (1786), d'assesseur ordinaire du tribunal aulique (1797), de directeur de la maison des orphelins (1797) et de conseiller de la cour d'appel (1799). Lorsque le Hanovre fut incorporé au royaume de Westphalie, Hagemann fut nommé procureur général à la cour d'appel de Zelle, mais après la chute de Napoléon il reprit son ancienne place. Il l'occupa encore pendant cinq ans, et devint alors, en 1818, directeur de la chancellerie de justice de Zelle. Les principaux ouvrages de Hagemann sont : *Commentatio de feudo Halsbergæ sive loricæ vulgo Panzerlehn*; Gœttingue, 1785; — *Conspectus Juris feudalis, sigillatim Brunswico-Luneburg.*; Gœttingue, 1786; — *Analecta Juris feudalis Brunswico-Luneburgici*; Helmstædt, 1787, in-8°; — *Einleitung in die gemeine in Deutschland übliche Lehnrechts-Gelehrsamkeit* (Introduction à l'étude du Droit féodal commun en Allemagne); Brunswick, 178[illegible]; 3e édition; Hanovre, 1801; — *Archiv für* [illegible]

tische und praktische Rechtsgelehr-
(Archives de Jurisprudence théorique
que), en commun avec C.-A. Günther;
dt, 1782-1798, 6 vol.; — Beitræge
Braunschweig - Lüneburgisch. Lehn-
(Documents pour servir à l'étude du Droit
de Brunswick-Lunebourg); Helmstædt,
— Kleine juristische Aufsætze (Opus-
Jurisprudence); Hanovre, 1794, 2 vol.;
Erläuterungen des Zelleschen Stadt und
rechts (Commentaires des Droits de la
des citoyens de Zell); Zelle, 1798; —
Zellesche Stadtrecht (Le Droit municipal
; Hanovre, 1800; — Praktische Eroe-
n aus allen Theilen der Rechtsgelehr-
hin und wieder mit Urtheilssprü-
höchsten Tribunals und der uebrigen
hofe begleitet (Éclaircissements pra-
r des objets concernant toutes sortes
juridiques, avec des arrêts du tribu-
et d'autres cours à l'appui); Ha-
1798-1818, 6 vol., dont les quatre pre-
été faits en commun avec Frédéric
; ce recueil est souvent consulté
d'être placé à côté des Observations
et des Méditations juridiques
; — Handbuch des Landwirth-
rechts (Manuel du Droit agricole); Ha-
1807; — Sammlung der Hannover-
Landesverordnungen und Ausschreiben
bre 1813, 1814, 1815, 1816 und 1817
des ordonnances et circulaires du Ha-
de 1813 à 1817); Hanovre, 1814-1817,
in-8°. R. L.

Gelehrten-Geschichte der Universitæt Goettin-
II, p. 108 et 360. — Hoppe, Lexikon der juris-
Schriftsteller, vol. I, p. 246 et 417. — Meusel,
Teutschland, 4e édit. — Saalfeld, Geschichte
Universitæt Goettingen. — Zeitgenossen, nouvelle
III (XXXI), p. 49-68.

HAGEMEIER (*Joachim*), jurisconsulte et
allemand, né à Hambourg, au commen-
du dix-septième siècle, mort en avril
après s'être fait recevoir en 1644 docteur
à l'université d'Helmstædt, il accom-
année suivante deux jeunes gens en Hol-
France et en Italie. Nommé ensuite
impérial, il alla représenter le collége
de la Wetterau à la diète de Ratis-
il devint plus tard vice-chancelier de ce
On a de lui: *Variarum Lectionum Liber*
Rostock, 1638, in-8°; — *De Fœdere Ci-
Hanseaticarum*; Francfort, 1662,
De Daniæ, Norwegiæ et Sueciæ Statu;
1666 et 1677, in-4°; — *De Comitiis
Germanici*; Francfort, 1676, in-4°; —
IV de Statu Imperii Germanici;
1679, in-4°; — *Epistolæ VIII de
Polonici et Imperii Moscovitici*;
1680, in-4°; — *Juris publici Euro-
Notæ XII*; Francfort, 1680, in-4°; —
IX de Statu Hispaniæ et Portuga-
E. G.

Witte, *Diarium Biographicum*. — Jöcher, *Allgem. Gel.-Lexikon*. — Ersch et Gruber, *Encyclopädie*.

* **HAGEN** (Comtes DE), une des plus anciennes familles de l'Allemagne, dont l'origine remonte, dit-on, au neuvième siècle, et dont on trouve les premières traces historiques en 1093. Elle se divisait en deux branches principales, formées par Dietrich et Heinrich von Hagen, fils de Ernst, seigneur de Hagen, qui vécut vers le commencement du treizième siècle. La branche aînée s'éteignit au commencement du dix-huitième siècle; la branche cadette, au contraire, existe encore aujourd'hui, et possède de grandes propriétés en Autriche, Meklembourg, Poméranie, Brandebourg, Brabant, Saxe et dans les Provinces rhénanes. Les principaux membres de cette famille sont : *Christoph*, comte de Hagen, qui accompagna l'archevêque Ernest de Magdebourg, en 1478, dans un pèlerinage à Jérusalem. Le pape lui accorda l'autorisation de fonder l'université de Wittemberg; — *Christoph*, deuxième comte de Hagen, qui embrassa avec ardeur les doctrines de Luther; lié avec ce réformateur, il lui donna 1,000 thalers pour l'impression de la Bible allemande; — *Ludwig-Philipp*, comte de Hagen, mort en 1771, qui fut ministre de la guerre en Prusse sous le règne de Frédéric le Grand; — *Philippine*, vicomtesse de Hagen, qui vécut vers la fin du dix-huitième siècle, se fit connaître par quelques poésies et autres travaux littéraires. R. L.

Thomas V. D. Hagen, *Beweis, dass die Geschlechter derer von Hagen ursprünglich von einem Urahnherrn und Stammvater herkommen*; Berlin, 1756, 2e éd., 1766. — Albinus, *Historie der Grafen und Herren von Werthern*, p. 84. — Fürsten, *Wappenbuch*, t. I, p. 144, n° 12. — Hörschelmann, *Genealogische Adelshistorie*, t. II, p. 107. — V. Meding, *Nachrichten über adelige Wappen*, t. I, p. 214.

HAGEN (*Pierre*), poëte allemand, connu aussi sous le nom de *Hagius*, né en 1569, au village de Henneberg, près Heiligenbeil, mort en 1620, à Kœnigsberg en Prusse. Il fut pendant plusieurs années recteur du collége de Kœnigsberg, et écrivit plusieurs cantiques, qui se sont conservés jusqu'à nos jours dans les recueils de chants d'église protestants. On lui doit en outre : *Prosopopœia veri et sinceri Christiani*; 1618; — *Praxis Pietatis maxime quæstuosæ*; Kœnigsberg, 1623. R. L.

Erlaeutertes Preussen, t. III, p. 271. — Arnold, *Historie der Kœnigsb. Universitæt*, t. II, p. 506. — Gottsched, *Büchersaal*, vol. IV, p. 272.

HAGEN (*Johann-Georg-Friedrich* VON), archéologue allemand, né à Bareuth, le 9 mai 1723, mort le 30 décembre 1783, à Nuremberg. Il fit ses études à Halle, et remplaça en 1748 son père dans les fonctions de trésorier et de conseiller des comptes du cercle de Franconie à Nuremberg. Il posséda une fort belle bibliothèque, une galerie de tableaux des meilleurs maîtres et de riches collections de gravures, de médailles, de monnaies, d'instruments et d'objets d'histoire naturelle. D'une grande libéralité envers les artistes, il se ruina par sa générosité, et fut forcé de vendre

son musée. Il ne survécut pas longtemps à cette perte, et mourut dans l'indigence. On a de lui : *Beschreibung der Thaler des Mansfeldischen Hauses* (Description des Écus de la maison de Mansfeld); Nuremberg, 1758-1778; — *Beschreibung der Silbermünzen der freien Reichsstadt Nürnberg* (Description des Monnaies d'argent de la ville libre de Nuremberg), tome Ier; Nuremberg, 1766, in-4°; 4me édit., 1778. La suite de cet ouvrage n'a pas paru; — *Conventions-Münz-Cabinet oder Beschreibung der Münzsorten welche nach dem 1753 errichteten Conventions-Münz-Fusse, bisher gepræget worden* (Cabinet des Monnaies de convention, ou description des diverses espèces de monnaies qui ont été frappées jusqu'à présent sur le pied de la convention de 1753); Nuremberg, 1771. Cet ouvrage se trouve aussi inséré dans les *Notices historiques hebdomadaires* de Bareuth (1767 et 1769); — *Original Münz-Cabinet* (Description du cabinet de médailles de Hagen); ibid., 2me édition, 1771.

R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie*. — Adelung, *Supplément* à Jöcher.

HAGEN (*Étienne* VAN DER), navigateur hollandais, conquérant des Moluques, vivait de 1560 à 1610. Il avait acquis la réputation d'homme de cœur et de marin expérimenté, lorsqu'en 1599, et sans attendre le retour des huit vaisseaux expédiés l'année précédente sous les ordres de Jacques van Neck, les directeurs de la Compagnie des Indes orientales le choisirent pour commander un nouvel armement de trois vaisseaux, destinés également à explorer la mer de la Chine et les îles de la Sonde. Guidé par les cartes et les renseignements laissés par Corneille Houtman (*voy.* ce nom), van Hagen mit à la voile du Texel le 6 avril; ses vaisseaux étaient *Le Soleil*, capitaine Corneille Janszoon Schouten (*voy.* ce nom), *La Lune*, capitaine Corneille Heynsen, et *L'Étoile du Matin*, capitaine Corneille Janszoon Mellicknap, bien armés et portant ensemble trois à quatre cents hommes déterminés. Le 25 ils touchèrent à Porto-Santo, et le 8 mai à l'île du Mai (archipel du Cap Vert). Van Hagen eut la douleur d'y voir un de ses marins massacré et sept enlevés par les habitants portugais tandis qu'il faisait aiguade. Le 10 juin il reconnut le cap Palma, et surpris par les calmes, fut forcé d'atterrir deux fois avant de pouvoir doubler la pointe. Des tourbillons assaillirent ensuite son escadre, et ce fut à grand' peine qu'il atteignit l'île du Prince, où les Portugais le reçurent à coups de canon. La plupart des gens de ses équipages étaient malades et ses bâtiments faisaient eau de toutes parts. Il gagna la côte de Corisco le 2 juillet, où il répara ses vaisseaux comme il put, et se procura des vivres par la pêche et la chasse. Le 24 il mouilla encore sous le cap Lopo Gonsalves; ce ne fut que le 18 septembre qu'il doubla heureusement le cap de Bonne-Espérance, et le 27 octobre il jeta l'ancre dans une baie inconnue, qu'il baptisa *baie du Soleil* : les naturels y étaient noirs, nus, inoffensifs, et leur pauvreté était extrême. Le 15 novembre van Hagen mouilla sur l'île Sainte-Marie, mais il n'y trouva aucun secours. Après bien des souffrances et des dangers, il entra dans le détroit de la Sonde le 28 février 1600, et le 13 mars seulement il salua le port de Bantam, après un voyage d'environ onze mois. Une aussi longue traversée ne s'explique que par la mauvaise construction des bâtiments de Hagen et l'ignorance presque complète où étaient les Hollandais des parages qu'ils allaient visiter.

A Bantam, Hagen fut bien reçu par le sabandar, ou gouverneur du pays, mais ses fonctionnaires mirent leurs services à un si haut prix que l'amiral dut remettre à la voile, et le 2 mai s'arrêta à Amboine. Les habitants de l'île le contraignirent en quelque sorte à les aider à chasser les Portugais, qui y possédaient une forteresse; après deux mois d'un siége inutile et meurtrier, Hagen se contenta d'élever lui-même un fort, où il laissa une garnison de vingt-sept hommes commandés par Jean Dirkszoon Sommeberg. Après avoir resserré son alliance ave[illegible] digènes, il revint à Bantam (19 nov[illegible] trouva avec joie six navires h[illegible] des naturels d'abondants chargeme[illegible] d'[illegible] qu'il compléta à Sumatra (14 janvier [illegible] vogua vers le cap de Bonne-Espérance, par des tempêtes continuelles. Le 7 févri[illegible] découvrit deux petites îles, qui n'étaient marquées sur aucune carte, mais il [illegible] signa lui-même si mal que l'on resta ind[illegible] sur leur nom et leur position exacte. Ce qu'après plus de trois mois d'essais infr[illegible] de tourmentes et de dangers, qu'il put [illegible] le cap (19 mai). Le 6 juillet il se rafrai[illegible] Sainte-Hélène, et, continuant directemen[illegible] voyage, arriva heureusement en Hollande.

Les Espagnols et les Portugais ayant [illegible] quelques hostilités contre les négociants [illegible] dais dans les mers indiennes, le gouvern[illegible] des Provinces-Unies résolut d'exercer des [illegible] sailles. A cet effet il équipa treize [illegible] bien armés et montés par douze cents [illegible] il en confia le commandement à Hage[illegible] amiral mit à la voile du Texel le 18 décem[illegible] 1603; il livra de nombreux combats [illegible] gais, et détruisit un grand nombre de [illegible] vires. Il croisa dans le canal de Mozamb[illegible] mouilla à Goa, à Cananor. Le 27 octobre 160[illegible] défit les Portugais dans la rade de C[illegible] passa un traité avec le samorin de cette [illegible] visita ensuite Cochin et Colombo, prit [illegible] d'Amboine le 21 février 1605, celui de Tidor 19 mai, et chassa les Portugais des [illegible] conclut des conventions commer[illegible] avec rois de Tidor et de Ternate, et après avoir ch[illegible] son navire des épiceries les plus recherchées e[illegible] productions les plus précieuses, il mit à la [illegible] de Bantam le 25 août pour retourner en H[illegible]

i Le ré-
| |
u ues
vu a été
u. irée
. |
u uc Lacaze.

ui ont servi à l'établissement et
.. la Compagnie des Indes orientales
10 vol. in-8°), t. III, p. 348-377; t. V,
... Vie des Gouverneurs hollandais,

[| vi). c ⊢
14 1749,
.. ii fit ses
, et devint
u en 1808 pro-
roi ur lui conféra
r de médecine. On lui doit
ont été très-utiles dans
principaux : *Lehrbuch*
(Traité de Pharmacie);
1778; 4e édition, ibid.,
... *Experimentalchemie*
expérimentale); Kœnigs-
...: — *Isagoge in Chemiam*
. 1789; — *Grundriss*
cie (Éléments de la
ibid., 1790 et 1791;
der Ch *durch Versuche*
] ue la Chimie démon-
; Kœnisberg, 1796; —
Annales de la Chimie
de l'Académie des
Dr L.
— *Biographie médicale.*

Fré c-Henri von der), célèbre
né à Schmiedeberg (Prusse),
rt à Berlin, le 11 juillet
d le droit à l'université
depuis 1802 jusqu'en 1806 em-
e royale de justice de Berlin.
a la carrière administrative,
époque il se consacra exclusive-
le de l'ancienne littérature allemande.
1810 professeur à l'université de
it en chaire de philologie alle-
ne. ravaux ont beaucoup con-
l'étude de la littérature
moyen-âge. On a de lui : *Zur*
der Nibelungen (Études pour ser-
ire des Nibelungen); Vienne, 1800;
du *Nibelungenlied*; Berlin, 1810;
1842; — *Narrenbuch* (Le Livre des
1811; — *Lieder der ältern Edda*
en Edda); Berlin, 1812; — *Die*
den Nibelungen zum ersten
und erklært (Les Poésies de
elungen, pour la première fois
emand); Breslau, 1814; —
und Mährchen (Histoires et
, 2e édit., 1838; — *Nordische*
(Romans héroïques des pays du Nord); Breslau, 1814-1828, 5 vol.; — *Altnordische Sagen und Lieder in dænischer Sprache* (Mythes et Poëmes anciens du Nord en langue danoise); Breslau, 1814; — *Altdeutsche und altnordische Heldensagen* (Traditions héroïques anciennes de l'Allemagne et des pays du Nord); Berlin, 2me édit., 1855, 2 vol.; — *Niederdeutsche Psalmen aus der Carolinger Zeit zum ersten Male herausgegeben* (Psaumes en bas-allemand de l'époque carlovingienne, publiés pour la première fois); Breslau, 1816; — *Irmin*; Breslau, 1817; — *Briefe in die Heimath* (Lettres adressées au pays natal); ibid., 1818-1821, 4 vol.; — *Heldenbilder aus den Sagenkreisen Karl's d. Grossen, Arthurs, der Tafelrunde und des Grals, Attilas, der Amelungen und Nibelungen* (Tableaux héroïques tirés des cycles de Charlemagne, d'Arthur, de la Table ronde, etc.); Breslau, 1819-1821, 2 vol.; — *Monumenta medii Ævi plerumque inedita*; ibid., 1821; — *Gottfried von Strasburg's Werke* (Œuvres de Godefroy de Strasbourg); ibid., 1823, 2 vol.; — *Der Ackermann aus Bœheim, Gespræch zwischen einem Witwer und dem Tode* (Le Cultivateur de Bœheim : dialogue entre un veuf et la mort); ibid., 1824; — *Denkmale des Mittelalters* (Monuments du moyen Age); Berlin, 1824; — *Tausend* [*und ein Tag* (Mille et un Jours); Prenzlau, 1826-1832; 2me éd., 1836, 11 vol.; — Les *Minnesinger*; Leipzig, 1838-1856, 5 vol. : recueil poétique, dont le dernier volume, intitulé : *Bildersaal altdeutscher Dichter*, contient surtout des recherches biographiques sur des auteurs allemands des douzième, treizième et quatorzième siècles; cet ouvrage est considéré comme le plus important travail de Hagen; — *Vom ungenaehten Rock Christi* (De la Robe non cousue du Christ), ancien poëme allemand; Berlin, 1844; — *Ueber die aeltesten Darstellungen der Faustsage* (Des Formes primitives de la Légende de Faust); Berlin, 1844; — *Hundert altdeustche Erzæchlungen, zum ersten Male herausgegeben* (Cent anciens Contes allemands publiés pour la première fois); Stuttgard, 1850, 3 vol.; — *Kreuzfahrt des Landgrafen Ludwig der Heilige* (Croisade du landgrave Louis le Saint), ancien poëme épique; Leipzig, 1854; — *Bilder aus dem Ritterleben und aus der Ritterdichtung* (Tableaux de la Vie et de la Poésie chevaleresques); Berlin, 1856. Hagen publia en outre, en commun avec Primisser, le *Heldenbuch in der Ursprache* (Livre des Exploits de quelques Héros), recueil d'anciens poëmes épiques allemands; Berlin, 1820-1824, 2 vol.; Leipzig, 1855, 2 vol.; — en commun avec Habicht et Scholl, *Tausend und eine Nacht* (Mille et une Nuits); Breslau, 1825; 5e édit., 1840, 15 vol.; — en commun avec Docen, Büsching et Hundeshagen, *Sammlung für altdeutsche Literatur und Kunst* (Recueil pour servir à l'étude de la littérature et de l'art ancien allemand); Breslau,

son musée. Il ne survécut pas longtemps à cette perte, et mourut dans l'indigence. On a de lui : *Beschreibung der Thaler des Mansfeldischen Hauses* (Description des Écus de la maison de Mansfeld); Nuremberg, 1758-1778; — *Beschreibung der Silbermünzen der freien Reichsstadt Nürnberg* (Description des Monnaies d'argent de la ville libre de Nuremberg), tome Ier; Nuremberg, 1766, in-4°; 4me édit., 1778. La suite de cet ouvrage n'a pas paru; — *Conventions-Münz-Cabinet oder Beschreibung der Münzsorten welche nach dem 1753 errichteten Conventions-Münz-Fusse, bisher gepræget worden* (Cabinet des Monnaies de convention, ou description des diverses espèces de monnaies qui ont été frappées jusqu'à présent sur le pied de la convention de 1753); Nuremberg, 1771. Cet ouvrage se trouve aussi inséré dans les *Notices historiques hebdomadaires* de Bareuth (1767 et 1769); — *Original Münz-Cabinet* (Description du cabinet de médailles de Hagen); ibid., 2me édition, 1771.

R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie.* — Adelung, *Supplément* à Jöcher.

HAGEN (*Étienne* VAN DER), navigateur hollandais, conquérant des Moluques, vivait de 1560 à 1610. Il avait acquis la réputation d'homme de cœur et de marin expérimenté, lorsqu'en 1599, et sans attendre le retour des huit vaisseaux expédiés l'année précédente sous les ordres de Jacques van Neck, les directeurs de la Compagnie des Indes orientales le choisirent pour commander un nouvel armement de trois vaisseaux, destinés également à explorer la mer de la Chine et les îles de la Sonde. Guidé par les cartes et les renseignements laissés par Corneille Houtman (*voy.* ce nom), van Hagen mit à la voile du Texel le 6 avril; ses vaisseaux étaient *Le Soleil*, capitaine Corneille Janszoon Schouten (*voy.* ce nom), *La Lune*, capitaine Corneille Heynsen, et *L'Étoile du Matin*, capitaine Corneille Janszoon Mellicknap, bien armés et portant ensemble trois à quatre cents hommes déterminés. Le 25 ils touchèrent à Porto-Santo, et le 8 mai à l'île du Mai (archipel du Cap Vert). Van Hagen eut la douleur d'y voir un de ses marins massacré et sept enlevés par les habitants portugais tandis qu'il faisait aiguade. Le 10 juin il reconnut le cap Palma, et surpris par les calmes, fut forcé d'atterrir deux fois avant de pouvoir doubler la pointe. Des tourbillons assaillirent ensuite son escadre, et ce fut à grand' peine qu'il atteignit l'île du Prince, où les Portugais le reçurent à coups de canon. La plupart des gens de ses équipages étaient malades et ses bâtiments faisaient eau de toutes parts. Il gagna la côte de Corisco le 2 juillet, où il répara ses vaisseaux comme il put, et se procura des vivres par la pêche et la chasse. Le 24 il mouilla encore sous le cap Lopo Gonsalves; ce ne fut que le 18 septembre qu'il doubla heureusement le cap de Bonne-Espérance, et le 27 octobre il jeta l'ancre dans une baie inconnue, qu'il baptisa *baie du Soleil* : les naturels y étaient noirs, nus, inoffensifs, et leur pauvreté était extrême. Le 15 novembre van Hagen mouilla sur l'île Sainte-Marie, mais il n'y trouva aucun secours. Après bien des souffrances et des dangers, il entra dans le détroit de la Sonde le 28 février 1600, et le 13 mars seulement il salua le port de Bantam, après un voyage d'environ onze mois. Une aussi longue traversée ne s'explique que par la mauvaise construction des bâtiments de Hagen et l'ignorance presque complète où étaient les Hollandais des parages qu'ils allaient visiter.

A Bantam, Hagen fut bien reçu par le sabandar, ou gouverneur du pays, mais ses fonctionnaires mirent leurs services à un si haut prix que l'amiral dut remettre à la voile, et le 2 mai s'arrêta à Amboine. Les habitants de l'île le contraignirent en quelque sorte à les aider à chasser les Portugais, qui y possédaient une forteresse; après deux mois d'un siége inutile et meurtrier, Hagen se contenta d'élever lui-même un fort, où il laissa une garnison de vingt-sept hommes commandés par Jean [illegible]kszoon Sonneberg. Après avoir resserré son a[illegible] a[illegible] digènes, il revint à Bantam (19 nov[illegible] trouva avec joie six navires h[illegible] Il des naturels d'abondants [illegible] d' qu'il compléta à Sumatra ([illegible] vier 1601 [illegible] vogua vers le cap de B[illegible] ce, par des tempêtes c[illegible] Le [illegible] févr découvrit deux p[illegible], qui n'étaient marquées sur aucune carte, mais il les [illegible] signa lui-même si mal que l'on resta ind[illegible] sur leur nom et leur position exacte. Ce n[illegible] qu'après plus de trois mois d'essais infr[illegible] de tourmentes et de dangers, qu'il put [illegible] le cap (19 mai). Le 6 juillet il se raf[illegible] Sainte-Hélène, et, continuant directem[illegible] voyage, arriva heureusement en Hollande.

Les Espagnols et les Portugais ayant [illegible] quelques hostilités contre les négociants [illegible] dais dans les mers indiennes, le gouver[illegible] des Provinces-Unies résolut d'exercer [illegible] sailles. A cet effet il équipa treize [illegible] bien armés et montés par douze cents h[illegible] il en confia le commandement à Hage[illegible] amiral mit à la voile du Texel le 18 décem[illegible] 1603; il livra de nombreux combats aux [illegible] gais, et détruisit un grand nombre de leurs [illegible] vires. Il croisa dans le canal de Mozamb[illegible] mouilla à Goa, à Cananor. Le 27 octobre 160[illegible] défit les Portugais dans la rade de Cali[illegible] passa un traité avec le samorin de cette [illegible] visita ensuite Cochin et Colombo, prit [illegible] d'Amboine le 21 février 1605, celui de Tidor [illegible] 19 mai, et chassa les Portugais des [illegible] conclut des conventions commerciales avec [illegible] rois de Tidor et de Ternate, et après avoir [illegible] son navire des épiceries les plus recherchées [illegible] productions les plus précieuses, il mit à la [illegible] de Bantam le 25 août pour retourner en Holl[illegible]

à il arriva heureusement en mai 1606. Le résultat de cette expédition fut immense, et assura aux Hollandais pour longtemps le commerce des Indes. La relation du voyage de Hagen a été écrite par le commis Paul van Solt et insérée dans différents recueils de voyages.

Alfred de Lacaze.

Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes orientales (Rouen, 1725, 10 vol. in-8°), t. III, p. 342-377; t. V, p. 1-... — Du Bois, *Vie des Gouverneurs hollandais*, p. 8 et 20.

... (*Charles-Godefroi*), chimiste alle... né à Kœnigsberg, le 24 décembre 1749, ... même ville, en 1829. Il fit ses ... le sa ville natale, et devint ... de médecine et en 1808 pro... ...ique. Le roi de Prusse lui conféra le titre de conseiller de médecine. On lui doit ... ouvrages, qui ont été très-utiles dans ... En voici les principaux : *Lehrbuch ... Apothekerkunst* (Traité de Pharmacie); ... et ..., 1778; 4e édition, ibid., ... *der Experimentalchemie* (... de la chimie expérimentale); Kœnigsberg, 1786; — *Isagoge in Chemiam* ..., 1789; — *Grundriss ... ...pharmacie* (Éléments de la ... expérimentale); ibid., 1790 et 1791; — ... *der Chemie durch Versuche* ... (Les Éléments de la Chimie démontrés); Kœnisberg, 1796; — ... les *Annales de la Chimie* ... les *Actes de l'Académie des* ... de Bonn, etc. Dr L.

... — *Biographie médicale*.

... (*Frédéric-Henri* von der), célèbre ... allemand, né à Schmiedeberg (Prusse), ... 1780, mort à Berlin, le 11 juillet ... étudia d'abord le droit à l'université ..., et fut depuis 1802 jusqu'en 1806 em... à la chambre royale de justice de Berlin. ... il abandonna la carrière administrative, ... cette époque il se consacra exclusive... de l'ancienne littérature allemande. ... en 1810 professeur à l'université de ... il y fit créer la chaire de philologie alle... ...ande. Ses travaux ont beaucoup con... à populariser l'étude de la littérature ... du moyen-âge. On a de lui : *Zur ...e der Nibelungen* (Études pour ser... des Nibelungen); Vienne, 1800; ... *Nibelungenlied*; Berlin, 1810; ... — *Narrenbuch* (Le Livre des ...), 1811; — *Lieder der ælteren Edda* (... de l'ancien Edda); Berlin, 1812; — *Die ...eder von den Nibelungen zum ersten ...utscht und erklært* (Les Poésies de ... des Nibelungen, pour la première fois ... allemand); Breslau, 1814; — ... *und Mährchen* (Histoires et ...), 2e édit., 1838; — *Nordische ...* (Romans héroïques des pays du Nord); Breslau, 1814-1828, 5 vol.; — *Altnordische Sagen und Lieder in dænischer Sprache* (Mythes et Poëmes anciens du Nord en langue danoise); Breslau, 1814; — *Altdeutsche und altnordische Heldensagen* (Traditions héroïques anciennes de l'Allemagne et des pays du Nord); Berlin, 2me édit., 1855, 2 vol.; — *Niederdeutsche Psalmen aus der Carolinger Zeit zum ersten Male herausgegeben* (Psaumes en bas-allemand de l'époque carlovingienne, publiés pour la première fois); Breslau, 1816; — *Irmin*; Breslau, 1817; — *Briefe in die Heimath* (Lettres adressées au pays natal); ibid., 1818-1821, 4 vol.; — *Heldenbilder aus den Sagenkreisen Karl's d. Grossen, Arthurs, der Tafelrunde und des Grals, Attilas, der Amelungen und Nibelungen* (Tableaux héroïques tirés des cycles de Charlemagne, d'Arthur, de la Table ronde, etc.); Breslau, 1819-1821, 2 vol.; — *Monumenta medii Ævi plerumque inedita*; ibid., 1821; — *Gottfried von Strasburg's Werke* (Œuvres de Godefroy de Strasbourg); ibid., 1823, 2 vol.; — *Der Ackermann aus Bœheim, Gespræch zwischen einem Witwer und dem Tode* (Le Cultivateur de Bœheim : dialogue entre un veuf et la mort); ibid., 1824; — *Denkmale des Mittelalters* (Monuments du moyen Age); Berlin, 1824; — *Tausend und ein Tag* (Mille et un Jours); Prenzlau, 1826-1832; 2me éd., 1836, 11 vol.; — Les *Minnesinger*; Leipzig, 1838-1856, 5 vol. : recueil poétique, dont le dernier volume, intitulé : *Bildersaal altdeutscher Dichter*, contient surtout des recherches biographiques sur des auteurs allemands des douzième, treizième et quatorzième siècles; cet ouvrage est considéré comme le plus important travail de Hagen; — *Vom ungenaehten Rock Christi* (De la Robe non cousue du Christ), ancien poëme allemand; Berlin, 1844; — *Ueber die aeltesten Darstellungen der Faustsage* (Des Formes primitives de la Légende de Faust); Berlin, 1844; — *Hundert altdeustche Erzæchlungen, zum ersten Male herausgegeben* (Cent anciens Contes allemands publiés pour la première fois); Stuttgard, 1850, 3 vol.; — *Kreuzfahrt des Landgrafen Ludwig der Heilige* (Croisade du landgrave Louis le Saint), ancien poëme épique; Leipzig, 1854; — *Bilder aus dem Ritterleben und aus der Ritterdichtung* (Tableaux de la Vie et de la Poésie chevaleresques); Berlin, 1856. Hagen publia en outre, en commun avec Primisser, le *Heldenbuch in der Ursprache* (Livre des Exploits de quelques Héros), recueil d'anciens poëmes épiques allemands; Berlin, 1820-1824, 2 vol.; Leipzig, 1855, 2 vol.; — en commun avec Habicht et Scholl, *Tausend und eine Nacht* (Mille et une Nuits); Breslau, 1825; 5e édit., 1840, 15 vol.; — en commun avec Docen, Büsching et Hundeshagen, *Sammlung für altdeutsche Literatur und Kunst* (Recueil pour servir à l'étude de la littérature et de l'art ancien allemand); Breslau,

1812; — en commun avec Büsching, *Buch der Liebe* (Livre de l'Amour); Berlin, 1809; — *Altdeutsche Gedichte des Mittelalters* (Anciennes Poésies allemandes du moyen-âge); Berlin, 1808; — *Museum für altdeutsche Literatur und Kunst* (Musée de Littérature et d'Art ancien allemand); Berlin, 1809-1811, 2 vol.; — *Literarischer Grundriss der Geschichte der deutschen Poesie von der ælteslen Zeit bis in das* 16[te] *Jahrh.* (Éléments d'une Histoire littéraire de la Poésie allemande depuis les temps les plus reculés jusqu'au seizième siècle); Berlin, 1812. Depuis 1835 von der Hagen rédigea aussi les *Jahrbücher der berlinischen Gesellschaft für deutsche Sprach und Alterthumskunde* (Annales de la Société d'Archéologie et de Langue Allemande de Berlin). R. LINDAU.

Conv.-Lex., article *Hagen* et article *Deutsche Sprache*. — Brockhaus, *Unsere Zeit.*, livr. I, p. 78. — Gersdorf, *Repertorium*. — Pour la bibliographie, voir Engelmann, *Biblioth. der schön. Wissensch.*

*HAGENBACH (*Pierre* DE), landvogt d'Alsace, de Ferrette, de Sundgau et de Brisgau, né en Alsace, décapité à Brisach, le 9 mai 1474. Il avait servi avec distinction les ducs de Bourgogne Philippe le Bon et Charles *le Téméraire*, lorsque ce dernier prince accepta, le 9 mai 1469, des mains du duc Sigismond d'Autriche, en gage pour une somme d'argent assez considérable, le landgraviat d'Alsace, le comté de Ferrette, le Brisgau, le Sundgau et les quatre villes (dites *forestières*) des bords du Rhin, Waldshutt, Straubingen, Lauffenburg et Rheinfelden. Charles donna ordre à Hagenbach, alors son majordome, de prendre possession de ces territoires avec quinze cents chevaux et quatre mille fantassins; il lui en laissa ensuite le gouvernement. « Ce sire de Hagenbach, rapporte M. de Barante, était un des hommes les plus cruels et les plus violents qui eussent jamais exercé pouvoir sur un peuple. Au mépris des conditions promises, il commença par établir un impôt d'un pfenning sur chaque pot de vin qui se boirait. Il y eut quelques troubles à Thann, et le conseil de la ville lui envoya quatre députés pour lui remontrer que cette gabelle était contraire à leurs priviléges. Sans autre forme de procès, le sire de Hagenbach fit couper la tête à ces malheureux bourgeois. Il ne connaissait nulle justice; ne pas céder sur-le-champ à ses moindres volontés suffisait pour être mis à mort. Il fit périr des gens sans qu'on pût deviner quel motif de mécontentement ils pouvaient lui avoir donné; il en tua même plusieurs de sa main. Les gens de la campagne étaient accablés de corvées et detournés de leurs travaux champêtres (1). Sans cesse des soldats étaient logés chez les habitants, et les maltraitaient sans nul contrôle ni recours. La noblesse, qui avait tant désiré la domination de Bourgogne, n'était pas moins opprimée et n'avait pas moins d'insolence à endurer; il alla jusqu'à lui interdire tout droit de chasse. Mais ce qui excitait le plus de scandale et de colère, c'étaient les abominables débauches du landvogt; il ne s'inquiétait pas plus du ciel que de la terre, et avait coutume de dire qu'étant bien assuré d'aller au diable, il ne voulait rien se refuser de ce qui lui passerait par la tête. Il n'y avait donc sortes de fantaisies auxquelles il ne se livrât, corrompant avec de l'argent les jeunes filles de tout état, ou les enlevant à leurs parents, leur faisant violence, forçant la clôture des couvents, déshonorant les familles des nobles comme celles des bourgeois. Il lui arriva un jour de donner une fête, et tout d'un coup, après avoir renvoyé les maris, il fit mettre les femmes toutes nues en leur couvrant seulement la tête; puis il donna ordre aux maris de revenir et de reconnaître leurs femmes. Ceux qui se méprenaient étaient précipités du haut de l'escalier en bas; ceux qui ne se trompaient point étaient, comme pour recevoir les félicitations du landvogt, contraints à boire une telle quantité de vin qu'ils étaient malades à en mourir. » Ce n'était pas seulement envers les habitants des pays engagés à son maître qu'Hagenbach exerçait ses violences; il ne respectait pas plus les sujets des seigneurs de l'Alsace, des évêques de Strasbourg et de Bâle. De nombreuses plaintes furent adressées au duc Charles, qui n'en tint aucun compte. Ce prince se plaisait d'ailleurs à professer hautement son mépris pour la race allemande, qu'il traitait de brutale et de grossière. Hagenbach, sûr de l'impunité, redoubla d'insolence envers les villes libres, de cupidité envers marchands, d'impudence dans ses débau[illegible] Sigismond, garanti par la France, offrit à [illegible] de racheter ses propriétés (8 avril 1474), [illegible] voyant un refus, il s'allia avec les Suisses, seigneurs palatins, les villes de Strasbo[illegible] de Bâle. En effet, le duc de Bourgogne éluda restitution, et donna ordre à Hagenbach d'[illegible] per les places fortes. Le landvogt, repou[illegible] Einsisheim, se renferma dans Brisach; il résolu d'en chasser les habitants, mais c[illegible] le prévinrent : ils s'abouchèrent avec un c[illegible] allemand nommé Frédéric Vœglin, qui cou[illegible] dait deux cents soldats de son pays, arr[illegible] Hagenbach, et l'enfermèrent dans la tour [illegible] porte du Rhin (10 avril). Le duc Sigismond [illegible] courut : il voulut que Pierre de Hagenbach [illegible] avec une grande solennité. Comme il n'y [illegible] guère de villes qui n'eussent quelque grief [illegible]

(1) Il existe à Troyes, dans les archives du département, un document relatif au bailli de Ferrette. Ce sont des lettres patentes de Louis de Laval, lieutenant général et gouverneur pour le roi Louis XI en Champagne. Ces lettres sont datées du 13 novembre 1472. Dérogeant par nécessité aux ordres du roi, qui défendait à ses sujets tous rapports avec les Bourguignons, ces lettres autorisent l'abbé de Montrevamey à transiger avec Hagenbach, qu'elles appellent *Archambauld le boutefeu*. [illegible] termes de ces lettres, l'abbé « a congié et licence [illegible] « voyer au dit d'Archambach et à ses gens de b[illegible] « bourses, merceries et autres choses qu'il voudra... « garder de brûler l'abbaye dessus dite, comme il s'[illegible] « vanté. » (Voy. *Archives historiques du départ[illegible] de l'Aube*, 1841, in-8°, p. 430.) V. DE V.

sbourg, Colmar, Schelestadt, Fribourg
, Bâle, Berne et Soleure envoyèrent
juge; seize chevaliers représentèrent
. Le 4 mai 1474 il subit la question,
fut amené sur la place publique. Il se
jours calme et ferme, et n'allégua pour
que les ordres et la volonté de son sei-
était son seul juge, et qui seul pouvait
er compte ». Après un débat de douze
fut condamné à être dégradé de che-
à la décapitation. La sentence fut
immédiatement et aux flambeaux (1).
s peur de la mort, dit-il sur l'écha-
bien que je ne l'attendisse pas de cette
e je plains, c'est tout le sang que le
couler. » Ce présage ne s'accomplit
s; car l'on peut justement regarder
comme la première cause de la ruine
le Téméraire, qui voulut venger la
n landvogt.
de Hagenbach fut transporté le len-
s son château et enseveli avec ceux de
. On lui éleva près du maître autel un
avec une statue de pierre. Peu à peu
n se répandit dans le pays qu'il était
s un saint, et cet homme de débauches
fut honoré comme un bienheu-
t longtemps, aux jours de fête, on
lumière (2); on passait au cou de
e chaîne d'or; on plaçait sur la tête
de satin bleu orné de pierreries qu'il
allant au supplice, et les habitants des
agenouillaient dévotement devant le
le Ferrette transformé en martyr.

A. D'E—P—C.

schichte der Schweitz, t. IV, cap. VII,
, 672. — Comines, Mémoires, passim. —
roniques manuscrites. — De Barante, His-
es de Bourgogne, t. IX, p. 192-199; t. X,
70-197. — De Sismondi, Histoire des Fran-
. 266, 407, 415-417.

BACH (*Charles-Frédéric*), naturaliste
mort en 1849. Il fut professeur d'a-
de botanique à Bâle. On a de lui :
*Floræ Brasiliensis, exhib. plantas
mas sponte nascentes, secundum
exuale digestas*, etc.; Bâle, 1821-
.

BACH (*Jean-Jacques*), fils du pré-
rt en 1825, a laissé quelques bons tra-
omologie : *Symbolæ Faunæ Insecto-
lvetiæ, exhib. vel species novas, vel
depictas*; Bâle, 1822; — *Mormolyce,
leopteorum genus*; Nuremberg, 1822.

BACH (*Charles-Rodolphe*), théolo-
logien suisse, frère du précédent, né à
mai 1801. Il fit ses études au collége de
sa ville natale, aux universités de Bonn et de Berlin, et se destina à l'enseignement. Il est aujourd'hui professeur de théologie et d'histoire ecclésiastique à l'université de Bâle. Ses principaux ouvrages sont : *Encyclopædie und Methodologie der theologischen Wissenschaften* (Encyclopédie et Méthodologie des Sciences théologiques); Leipzig, 1833; 4e édit., 1854; — *Lehrbuch der Dogmengeschichte* (Traité d'Histoire dogmatique); Leipzig, 1840-1841, 2 vol.; 3e édit., 1852-1853; — *Die reformirte Kirche* (L'Église réformée); Schaffhouse, 1842; — *Leitfaden zum Religionsunterricht* (Guide de l'instruction religieuse); Leipzig, 1850; 2e édit., 1853; — *Kirchengeschichte des 18 und 19ten Jahrhunderts* (Histoire ecclésiastique des dix-huitième et dix-neuvième siècles); Leipzig, 3e édit., 1856, 2 vol.

Conv.-Lex. — Gersdorf, *Repertorium*.

(1) ...ter Scott a décrit d'une manière très-dra-
...tique le supplice de Pierre de Hagenbach, dans son
... *de Geierstein, ou la fille des brouillards*.
... grise et blanche; ses armoiries étaient des
... la devise : « Je passe »; voulant dire ainsi
... la bonne fortune pour se déclarer.

HAGENBUCH (*Jean-Gaspard*), philologue allemand, né aux environs de Zurich (Suisse), en 1700, mort dans cette ville, le 5 juin 1763. Accompagné de son condisciple et ami Britinger (Jean-Jacques), il visita successivement la Suisse, la Hollande et l'Allemagne. De retour dans sa patrie, il se livra à l'éducation particulière. Depuis 1730, attaché au collége de Zurich, comme professeur de langues anciennes, d'histoire et de théologie, il fut promu, peu de temps avant sa mort, à un canonicat. Lié avec les savants distingués de son temps, Hagenbuch entretenait avec eux une correspondance active sur tous les objets scientifiques qui rentraient dans sa spécialité. Il était membre de plusieurs sociétés savantes et de l'Académie royale des Inscriptions de Paris, qui l'avait nommé en 1752. Parmi ses nombreuses publications, les plus remarquables ont pour titres : *Dissertatio de Asciburgio Ulixis, ad Taciti locum De Moribus Germanorum*; Zurich, 1723; — *Exercitatio, qua Ostiones nec Germaniæ nec Britanniæ populum, sed Galliæ Celticæ Osimios esse, conjicitur*, dissertation insérée par Abraham Gronov. dans ses *Varia Geographica*; Leyde, 1739; — *Epistolæ epigraphicæ ad Joh. Banhierium et Ant.-Franc. Gorium*; Zurich, 1747; — *Tessaracontologion Turicense, seu inscriptio antiqua, ex qua Turici sub imp. Romanis stationem quadragesim. Galliarum fuisse primum innotescit*; Zurich, 1747; — *De Diptycho Brixianæ Boethii consulis*, ouvrage accompagné d'un *Appendix epigraphica ad Em. Card. Quirinum* et d'un traité sur *Diphtychum Acrobindi consulis*, qui se trouve à Zurich; Zurich, 1749. La bibliothèque de Zurich possède beaucoup de manuscrits de ce savant, dont quelques-uns furent utilisés par le célèbre philologue Jean-Jacques Hottinger pour son *Museum Turicense* de l'année 1782.

N. K.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

HAGER (*Johann-George*), helléniste et géographe allemand, né le 24 mars 1709, à Oberkot-

zau (principauté de Baireuth), mort à Œderen, le 19 octobre 1777. Il fit ses études à Hof et à Leipzig, entra dans la carrière de l enseignement, et devint en 1741 recteur du Lycée de Chemnitz, fonctions qu'il exerça jusqu'à sa mort. Son livre : *Ausführliche Geographie* (Traité détaillé de géographie), Chemnitz, 1746, 3 vol., 5e édit., 1775, resta pendant près de cinquante ans adopté dans les principales écoles de l'Allemagne. On lui doit en outre : *De Modo disputandi Euclidis;* Leipzig, 1736; — *De ritibus veterum Germanorum circa matrimonia ineunda;* ibid., 1738; — *Homeri Ilias, græce et latine:* Chemnitz, 1745, 1753, 1767; — *Elementationes V de Alexandro ab Hales;* ibid., 1750, 1751; — *Kleine Geographie* (Petite 1750, 1751; — *Kleine Geographie* (Petite Géographie); 1755, 1775; — *Einleitung in die Gœttergeschichte der alten Griechen und Römer* (Introduction à la Mythologie des anciens Grecs et Romains); ibid., 1762; — *Homeri Odyssea, Batrachom. et Hymni, græce et latine;* ibid., 1776, 1777, 2 vol.; — un grand nombre de programmes. R. L.

Roth, *Memoria Hageri.* — Adelung, Suppl. à Jöcher. — Hirsching, *Handbuch.*, vol. II, p. 257. — G.-C. Hamberger, *Gelehrtes Teutschland*, t. I, p. 137, et P. III, p. 648. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — Meusel, *Lexikon der von 1750-1800 verstorbenen Schriftsteller.*

HAGER (*Joseph*), sinologue allemand, né le 30 avril 1757, à Milan, mort à Pavie, en 1819. Il commença ses études à Vienne, puis il se rendit au collége de la Congrégation pour la Propagation de la Foi à Rome, afin d'y étudier les langues étrangères : là, il se familiarisa dans la pratique des principaux idiomes européens, et il s'initia à la connaissance de quelques-unes des langues de l'Asie, principalement de l'arabe. Il vécut deux années à Constantinople, et quelques années plus tard, poussé par son ardeur pour la science, il visita les grandes bibliothèques de l'Italie, de l'Espagne, de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la Hollande, afin d'y rechercher les livres imprimés et manuscrits jusque là fort rares et dont l'usage était indispensable pour lui, dans la carrière encore toute neuve qu'il avait choisie, par un penchant naturel. Quelques circonstances particulières, dans le cours de ses investigations scientifiques, lui donnèrent l'idée d'entreprendre l'étude du chinois. En peu de temps il se crut assez fort pour rédiger des ouvrages sur la Chine et l'écriture figurative des Chinois. Il annonça bientôt par un prospectus la publication d'un dictionnaire chinois : cette nouvelle fut accueillie avec joie des savants, qui connaissaient les titres des ouvrages déjà imprimés de Hager, et cela d'autant mieux que l'on pouvait craindre que l'exécution de ce monument littéraire, projeté dès le règne de Louis XIV, ne fût indéfiniment ajournée. Le prospectus du savant allemand donna l'idée au gouvernement français de le charger de la publication du grand *Dictionnaire Chinois-Latin-Français* dont Napoléon avait décidé l'impression, pour l'honneur de son règne. Dans cette intention, Hager fut mandé en 1802 à Paris, où il fut officiellement chargé du travail en question, avec un traitement annuel de 6,000 francs, qui devait durer tout le temps nécessaire pour achever la rédaction et l'impression de son travail. Au bout de quatre années, le Dictionnaire n'était guère avancé, et quelques mémoires de son auteur ayant été l'objet de critiques assez violentes, on crut devoir soumettre à l'examen attentif de plusieurs savants le manuscrit commencé par Hager. A la suite de cette enquête, la rédaction du *Dictionnaire Chinois* fut suspendue jusqu'en 1808, époque à laquelle on s'occupa de nouveau de chercher un orientaliste capable d'accomplir une pareille tâche. Hager, mécontent de cette décision, quitta la France, pour reprendre le cours de ses voyages scientifiques. En 1808 il fut nommé professeur d'allemand à Oxford, et en 1809 il obtint la chaire des langues orientales à l'université de Pavie. A l'époque de la suspension de cette université, il devint conservateur de la Bibliothèque publique de Milan (*Bibliotheca Braidensis*). Après la révolution de 1814, il revint à l'université de Pavie, où il termina sa longue et laborieuse carrière. Quant à la solidité de ses connaissances en chinois, elle a été souvent contestée; plusieurs de ses ouvrages ont été vivement critiqués par Montucci en 1804 et par Jules Klaproth en 1811. Voici la liste sommaire des ouvrages de Hager : *Observations sur une fourberie littéraire* (de l'abbé Villa); Leipzig, 1799, in-4° (en allem.); — *An esplanation of the elementary Characters of the Chinese; with an analysis of their symbols and hieroglyphs;* Londres, 1801, in-fol.; — *Dissertations on the newly discovered Babylonian Inscriptions;* Londres, 1801, in-4°, avec 6 pl.; — *Monument de Yu, ou la plus ancienne Inscription de la Chine, suivie de trente-deux formes d'anciens caractères, avec quelques remarques sur cette inscription et sur les caractères;* Paris, Didot l'aîné, 1802, in-fol. Cette inscription est celle que le grand Yu, un des premiers souverains de la Chine, fit ériger en commémoration de l'écoulement des eaux du déluge (en l'an 2286 avant notre ère). Le texte original de cette inscription avait été fourni à Hager par *Wa-Kan San-Tsai-dzou-ye* (Grande Encyclopédie japonaise) et par deux autres facsimilés que possède la Bibliothèque impériale. L'un d'eux est accompagné d'une traduction française, due au père Amyot (*voy.* ce nom); — *Panthéon Chinois, ou parallèle entre le culte religieux des Grecs et celui des Chinois, avec une nouvelle preuve que la Chine a été connue des Grecs;* Paris, Didot l'aîné, 1802, in-4°, avec fig.; — *Description des médailles chinoises du cabinet impérial de France, précédée d'un essai de numismatique chinoise;* Paris, Impr. impér., 1805, in-4°, pl. (avec une

carte figurant l'itinéraire d'une caravane grecque à la Chine; — *Prospectus d'un Dictionnaire Chinois*; Paris, 1805; — *Elements of the Chinese Language*; Londres, 1806, in-8°; — *Memoria sulla Bussola orientale*; Pavie, 1810, in-fol.; — *Illustrazione d'uno zodiaco orientale del gabinetto delle medaglie di S. M. a Parigi*; Milan, 1811, in-4°, fig.; — *Miniere dell' Oriente*; Milan, 1811, in-4°; — *Ricerche sopra una pietra preziosa della veste pontificale di Aarone*; Milan, 1814, in-fol.; — *Iscrizione cinesi di Quangcau*; Milan, 1816, in-8°; 2ᵉ édit., 1817, in-4°; — *Observations sur la ressemblance frappante que l'on découvre entre la langue des Russes et celle des Romains*; Milan, 1817, in-4°. P. de Rosny.

Conv.-Lexik. — *Biographie nouv. des Contemporains*, Arnault, etc. — Abel Rémusat, dans le *Supplement au Dictionnaire Chinois-Latin du P. Basile*, publié par Klaproth, in-fol. — Klaproth, *Leichenstein auf dem Grabe der Chinesischen Gelehrsamkeit des J. Hager*; in-8°. — Ersch et Gruber, *Allgem. Enc. der Wissenschaften und Künste*; in-4°. — *Galerie historique des Contemporains*.

HAGGAI. *Voy.* Aggée.

* **HAGHE** (*Louis*), peintre belge, né en 1802. Élève de l'école d'Anvers, il réside depuis longues années en Angleterre, où il s'est fait une réputation méritée par ses intérieurs et ses vues de ville. On cite parmi ses bons tableaux *Le Palais de Courtray* et *La Salle d'audience à Bruges*, qui se distinguent par l'harmonie des tons, la fidélité des détails et la richesse de l'architecture. Cet artiste, qui est un des membres de la nouvelle Société des Peintres à l'Aquarelle de Londres, a obtenu une médaille d'or de seconde classe à l'exposition universelle de 1855. Excellent lithographe, il a publié un grand nombre de dessins, dont les monuments de son pays font ordinairement le sujet. P. L—y.

Art Journal, 1855. — Th. Gautier, *Les Beaux-Arts en Europe*, t. I.

HAGIUS. *Voy.* Hagen.

HAGJI. *Voy.* Hadji.

HAGNON (Ἅγνων), général athénien, fils de Nicias, vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle avant J. C. Il est surtout connu par la fondation de la colonie athénienne d'Amphipolis, en 437. Avant cette époque son nom paraît déjà dans l'histoire, car ce fut lui sans doute qui pendant la guerre de Samos, en 440, conduisit, a[illegible] cydide et Phormion, un renfort de qua[illegible] vaisseaux à Périclès. Vingt-six ans plus [illegible] Athéniens avaient essayé de s'établir sur [illegible]mon, dans la ville qui portait alors le nom [illegible] Neuf-Chemins, et avaient été défaits par les [illegible]ens qui habitaient ce pays. Sous l'archontat [illegible]mène, en 437, Hagnon fut chargé de [illegible] sur le Strymon une nouvelle troupe de [illegible] Il repoussa les Édoniens, et s'établit [illegible] ville de Neuf-Chemins, qu'il appela Am[illegible] Divers monuments furent élevés en son [illegible]; mais lorsque, en 422, par suite de la [illegible] de Cléon, Amphipolis recouvra son indé[illegible], les habitants détruisirent tout ce qui rappelait la mémoire d'Hagnon. Celui-ci succéda en 430 à Périclès dans le commandement de la flotte athénienne qui ravageait les côtes du Péloponnèse. Il fit voile pour Potidée, alors assiégée par les Athéniens; mais la peste existait sur ses vaisseaux, et aussitôt qu'ils eurent touché le rivage, elle se communiqua aux assiégeants. Elle fit parmi eux tant de ravages qu'Hagnon se hâta de reprendre la mer. Il revint à Athènes, après avoir perdu près de la moitié de ses équipages. Il fit partie de la commission qui fut nommée lorsqu'on reçut à Athènes la nouvelle du désastre de l'expédition de Sicile, et Lysias l'accusa d'avoir frayé la route à l'usurpation des Quatre Cents. Il fut, d'après Thucydide, le père de Théramène, qui selon le scoliaste d'Aristophane, n'était que son fils adoptif. Y.

Thucydide, I, 117; II, 58, 95; IV, 102; V, 11, 19; 24; VI, 31; VIII, 68, 89. — Diodore, XII, 32. — Polyen, VI, 53. — Scoliaste d'Aristophane, *In Ran.*, 546, 1002.

* **HAGSTRŒM** (*Jean-Othon*), voyageur et naturaliste suédois, né à Frœsœn, le 24 juin 1716, mort le 12 mars 1792. Fils d'un chirurgien militaire, il étudia la médecine à Upsal, et fut reçu docteur en 1749. La même année, il fit, aux frais de l'État, un voyage dans le Jutland. Après avoir été lecteur en mathématiques à Hermœsand, Hagstrœmer fut nommé médecin d'un district de l'Œstergœthland, en 1754. Il faisait en même temps un cours d'histoire naturelle au gymnase de Linkœping. On a de lui : *Beskrifning œfver Jemtland* (Description du Jemtland); Stockholm, 1751; — *Pan Apum*; ibid., 1768 et 1774. Ce traité d'apiculture, souvent cité par Linné, renferme un grand nombre de faits nouveaux. — *Svar pa Vetenskaps akademiens fraga om biskœtsel* (Réponse à la question de l'Académie sur l'apiculture); ib., 1773; — des articles dans *Svenskt Mercurius* et dans *Lærda Tidningarne* (Nouvelles des Sciences), etc.

Son neveu, *André-Jean* Hagstroem, anobli sous le nom de Hagstroemer, né en 1753, mort en 1830, enseigna l'anatomie à l'université d'Abo, et fut nommé en 1808 directeur-général du lazaret de cette ville. Il était membre de l'Académie des Sciences de Stockholm et de la Société de Médecine de Montpellier (1802). On a de lui quelques mémoires dans les *Transactions de l'Académie des Sciences de Stockholm*, et dans d'autres recueils. Beauvois.

Sacklen, *Sveriges lækare hist.* — *Trans. de l'Acad. des Sc. de Stockholm*; 1830-1832. — *Biogr. Lex.*, VI, 16-21.

HAGUAIS (*Auguste* Le). *Voy.* Le Haguais.

* **HAGUE** (*Charles*), musicien anglais, né en 1769, à Tadcaster, mort le 18 juin 1821, à Londres. Après avoir appris à Cambridge les éléments de la musique, il vint à Londres se perfectionner, sous la direction de Salomon et de Crooke; en 1795 il fut nommé professeur, et forma plusieurs compositeurs distingués, entre autres le célèbre docteur Crotch. Ses productions, qui sont nombreuses, ont le mérite d'une agréable simpli-

cité; la plupart de ses *Glees* (Chants avec chœur) sont restés populaires. P. L—Y.

Biographical Dictionary of Musicians. — Fétis, *Biographie générale des Musiciens.* — Gorton, *Biographical Dictionary.*

HAGUENOT (*Henri*), médecin français, né à Montpellier, le 26 janvier 1687, mort dans la même ville, le 11 décembre 1775. Membre de la Société royale des Sciences de Montpellier, il donna à cette compagnie divers mémoires sur le mouvement des intestins dans l'iléus, l'hydrophobie, la maladie vénérienne, le danger des inhumations dans les églises, etc. Des raisons de famille l'engagèrent à se pourvoir d'une charge de conseiller à la cour des comptes, aides et finances de Montpellier, dans laquelle il fut reçu en 1741, et qu'il exerça jusqu'à sa mort. On a de lui : *Mémoire concernant une nouvelle méthode de traiter la vérole;* Montpellier, 1734, in-8°. Cette méthode, qui devint célèbre en Europe, sous le nom de méthode de Montpellier, consiste à entremêler les frictions avec les bains, en faisant précéder ceux-ci et en ne frottant le malade que tous les deux ou trois jours; il déclare la salivation inutile, dangereuse même; — *Mémoire sur le danger des inhumations dans les églises;* Montpellier, 1748, in-4°; — *Tractatus de Morbis extremis Capitis;* Avignon, 1750, in-8°; — *Otia physiologica de Circulatione, de Pulsu Arteriarum et de Motu Musculorum;* Avignon, 1753, in-8°; — *Mélanges curieux et intéressants de divers objets relatifs à la physique, à la médecine et à l'histoire naturelle;* Avignon, 1771, in-12. G. DE F.

Biographie médicale.

HAHN (*Simon-Frédéric*), historien et publiciste allemand, né le 28 juillet 1692, à Kloster-Bergen, près Magdebourg, mort à Hanovre, le 18 février 1729. Il est cité parmi les enfants prodiges, discutant à l'âge de douze ans en langue latine au milieu d'une réunion de savants. En 1706 il vint à l'université de Halle pour y étudier le droit, et se fit bientôt remarquer par l'étonnante facilité avec laquelle il s'appropria les connaissances les plus variées. En 1711 il ouvrit un cours d'histoire, et quoiqu'il consacrât six à sept heures par jour à l'enseignement, il trouvait le temps de continuer ses études et de rédiger deux revues hebdomadaires, dans lesquelles il inséra un grand nombre de savantes dissertations historiques. Depuis 1717 jusqu'en 1724, il occupa la chaire d'histoire à l'université de Helmstædt, et en 1724 il fut appelé à Hanovre en qualité d'historiographe et de bibliothécaire du roi de Hanovre. Il mourut jeune, épuisé par l'excès du travail. Ses ouvrages sont estimés. En voici les principaux : *De Ortu, Incrementis et Fatis Cœnobii Bergensis;* Klosterbergen, 1707 : inséré dans l'*Album Bergense* et dans le *Chronicon Bergense* (1708); — *Diploma Fundationis Bergensis;* Magdebourg, 1710, in-4°; — *De justis regni Burgundiæ novi vel Arelatensis regni limitibus;* Halle, 1716, in-4°; — *De medii ævi Geographia per Germanos uberius excolenda;* Helmstædt, 1717; — *De genuino ac Salico Conradi II imp. Ortu et vera falsaque Salicæ stirpis cum Guelphis convenientia;* Helmstædt, 1717; — *De Expectativis in feuda Imperii;* Leipzig, 1719; — *Teutsche Staats-Reichs und Keyser-Historie* (Histoire de la Constitution de l'Empire et des empereurs allemands); Halle, 1721-1724, 4 vol. in-4° : excellent ouvrage, dans lequel Hahn a conduit l'histoire des empereurs allemands depuis Charlemagne jusqu'à l'époque de Guillaume de Hollande. A.-E. Rossmann a publié un 5e volume, qui va depuis Guillaume de Hollande jusqu'à Louis IV; — *Fasciculus Opusculorum Historicorum selectus;* Halberstadt, 1721, in-fol.; — *Jus Imperii in Florentiam;* Halle, 1722, in-4°; — *Collectio Monumentorum veterum et recentium ineditorum, ad Codicum fidem restitutorum, selectiorum et rariorum diplomatum, nempe sigillorum, literarum, chronicorum, aliorumque insignium scriptorum antiquitates, geographiam, historiam omnem, ac nobiliores juris partes haud mediocriter illustrantium;* Brunswick, 1724-1726, 2 vol. in-8°; — *Conspectus bibliothecæ regiæ Hanoveranæ in ordinem justum redactæ;* Hanovre, 1727, in-fol. R. L.

J.-F.-C. Hahn, *Schediasma de Vita Hahnii;* Magdebourg, 1729, in-4°. — Fabricius, *Histor. Bibl.*, P. V, p. 305-306. — *Stolle ad Heumannum*, p. 468-469. — *Nouvelles littéraires des diverses parties de l'Europe;* Cologne, 1743, p. 529 seq. — *Catal. Bibl. Bun.*, t. Ier, vol. II, p. 1296. — *Leipzigen gelehrte Zeitung*, 1730, p. 444. — Hirsching, *Handbuch*, vol. II, p. 268-271. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — Sax, *Onomast.*, P. VI, p. 180.

HAHN (*Johann-David*), naturaliste allemand, né à Heidelberg, le 9 juillet 1729, mort à Leyde, le 19 mars 1784. Il fit ses études dans sa ville natale et à Leyde, obtint en 1751 le grade de docteur en médecine, et enseigna depuis 1753 jusqu'en 1775 la physique, la chimie, la botanique et l'astronomie à l'université d'Utrecht. L'université de Gœttingue lui offrit une place de professeur, mais il préféra rester en Hollande, et se fixa en 1775 à Leyde, où il occupa jusqu'à sa mort une chaire de médecine. Ses principaux écrits sont : *Explicatio quæstionum Mathematicarum de maximo et minimo in scientia machinali;* Utrecht, 1761, in-4°; — *De mutuo Matheseos et Chimiæ Auxilio;* ibid., 1768, in-4°; — *De Usu Venenorum in Medicina;* ibid., 1753, in-4°; — *Isaaci Waatsii Logica latine versa et contracta, in usum auditorum;* Utrecht, 1754, in-8°; — *De Lepra Commentationes* de G.-G. Schilling; Leyde et Francfort-sur-le-Mein, 1778, in-8° : ouvrage important, auquel il a joint une préface et la vie de l'auteur. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.* — Adelung, *Supplément à Jöcher.*

HAHN (*Louis-Philippe*), poëte dramatique allemand, né en 1746, à Trippstadt, mort en 1787, à Deux-Ponts. Il fit ses études à Gœttingue, et

il se lia avec Bürger, Voss et Holberg, et obtint plus tard la place de secrétaire des finances et de contrôleur des comptes à Deux-Ponts. On a de lui : *Der Aufruhr zu Pisa* (La Rébellion de Pise), tragédie en cinq actes; Ulm, 1776; — *Graf Karl von Adelsberg* (Comte Charles d'Adelsberg), tragédie en cinq actes; Leipzig, 1776; — *Robert von Hohenecken*, tragédie; Leipzig, 1778; — *Wallrad und Evchen oder die Parforcejagd* (Wallrad et Ève, ou la Chasse), opéra-comique; Deux-Ponts, 1782, in-8°; — *Lyrische Gedichte* (Poésies lyriques); 1786, in-8°. R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.* — Jörden, *Lexik.* (Supplément). — Meusel, *Lex. der von* 1780-1800 *verstorbenen Schriftsteller.*

HAHN (*Philippe-Matthieu*), mécanicien allemand, né à Scharnhausen, près de Stuttgard, le 25 novembre 1739, mort le 2 mai 1790. Son père était ministre protestant. Dès son enfance Hahn montra des dispositions pour la peinture et l'astronomie. Un traité de gnomonique, qu'il rencontra par hasard, lui apprit l'art de construire les cadrans solaires. Sans avoir eu de maître, il faisait des portraits qu'on trouvait ressemblants; mais la préparation des couleurs lui causa une maladie dangereuse. A l'âge de dix-sept ans, il quitta la maison de son père pour aller étudier la théologie à Tubingue. Il s'y lia avec un nommé Schaudt, et tous deux s'amusaient, dans leurs moments de loisir, à fabriquer des instruments d'astronomie et d'optique. Presque sans ressources, Hahn copia de sa main les ouvrages de mathématiques de Wolf, afin de les étudier, et à force de privations il parvint à pouvoir acheter une montre, qu'il se mit à monter et à démonter jusqu'à ce qu'il en connût parfaitement le mécanisme. Amoureux d'une jeune personne riche et de bonne famille, il résolut de se distinguer pour la mériter. Il prit d'abord un chemin douteux, en se livrant à des recherches sur le mouvement perpétuel; mais il ne négligeait pas pour cela la théologie, et fut enfin nommé vicaire. En même temps il s'occupait de l'invention d'une machine pour trouver les longitudes en mer et d'une voiture mue par une machine à vapeur; mais l'argent lui manquait pour faire des essais. En 1761, à la vue du ciel étoilé, il imagina de construire une machine représentant le mouvement des corps célestes. Nommé en 1764 pasteur à Onsmettingen, il fit venir près de lui un tisserand, habile ouvrier en horloges de bois, et lui fit exécuter, d'après ses calculs, une horloge dont le mouvement se communiquait à un disque sur lequel le Soleil, la Lune, et les principales étoiles se levaient et se couchaient à l'heure indiquée par les observations, en même temps que le Soleil et la Lune faisaient leur route sur le zodiaque et que la Lune montrait ses différentes phases. Pour obtenir plus de précision re, il appela près de lui son ami Schaudt, qu'il fit nommer maître d'école de sa paroisse. Schaudt avait appris de quelques ouvriers wurtembergeois à travailler le cuivre et l'acier. Il fit, sous la direction de Hahn, une petite machine astronomique assez compliquée, composée d'un socle cubique sur les côtés duquel se trouvaient des cadrans, une sphère droite et un calendrier perpétuel, le tout surmonté d'un globe céleste mobile où s'exécutaient les mouvements apparents des planètes et des étoiles. Le duc de Wurtemberg, à qui cette machine fut présentée, la rendit à son auteur avec un présent de trois cents florins. Hahn avait promis au prince d'exécuter une machine plus grande et plus parfaite; il tint parole, et l'acheva en moins de six mois : elle a été déposée à la bibliothèque de Louisbourg et décrite par Fischer. Hahn détruisit alors celle qui lui avait servi de modèle. Le duc le combla de bienfaits et lui offrit une place de professeur; mais Hahn préféra les fonctions de pasteur, et il fut appelé à la cure de Dornwestheim, près de Stuttgard. Schaudt ne voulut pas quitter son village. Hahn se fit aider par ses frères, qui étaient chirurgiens, et à qui il apprit à travailler les métaux. Ils étaient tous occupés à un nouvel instrument astronomique quand l'idée vint à Hahn de fabriquer une machine à calculer sur un plan donné par Leibnitz, mais qu'il voulait perfectionner. Schaudt vint le voir dans ce but, et après avoir compris l'idée de son ami, il s'en retourna dans son village, où il fabriqua deux de ces machines; il en garda une, et envoya l'autre à Hahn. Celle-ci fut présentée à l'empereur Joseph II, pendant son séjour à Stuttgard. Hahn démonta sa machine, et imagina de nouveaux perfectionnements; mais des compositions théologiques le détournèrent de ses travaux mécaniques. Enfin, à la demande de Wieland, il publia une histoire et une description de son invention dans le *Mercure* allemand de 1774. Il fit ensuite exécuter des intruments pour additionner moins coûteux que les machines arithmétiques que l'on connaissait alors. Fatigué par l'excès du travail et de la méditation, il s'éteignit dans une sorte de sommeil. Après sa mort tous ses instruments furent emportés à Londres par un de ses amis et vendus avec bénéfice. Dans ses sermons, Hahn était un peu mystique, et le consistoire de Wurtemberg déclara même une fois qu'il s'était écarté des doctrines du protestantisme.

On a de Hahn : *Versuche uber die Locke'schen Witterungsregeln aus dem Laufe und den Aspecten der Planeten* (Essais sur les lois météréologiques de Locke, tirées des mouvements et des aspects des planètes); Tubingue, 1762, in-8°; — *Beschreibung einer kleiner astronomischen Maschine, welche für den Fursten von Hechingen verfertigt worden ist* (Description d'une petite machine astronomique faite pour le prince de Hechingen); Constance, 1769, in-4°; — *Die Hauptursache der Offenbarung Johannes* (La cause principale de l'Apocalypse de

Jean); Francfort et Leipzig, 1772, in-8°; — *Nachrichten von seinen durch seine Mitarbeiter verfertigten Maschinen* (Notice de ses machines, fabriquées par ses ouvriers depuis six ans); Stuttgard, 1774, trois numéros in-8°; — *Sammlung von Betrachtungen über die sonnfest und feiertæglichen Evangelien, vom neuen Jahre bis Ostern, für Freunde der Wahrheit* (Recueil de méditations sur les Évangiles des dimanches, des fêtes et solennités depuis le jour de l'an jusqu'à Pâques, pour les amis de la vérité); Francfort et Leipzig, 1774, in-8°; — *Tabula chronologica, qua ætas mundi septem chronis distincta sistitur;* 1774; — *Das neue Testament mit Anmerkungen* (Le Nouveau Testament avec des commentaires); Winterthur, 1777, 2 vol. in-12; — *Vermische theologische Schriften* (Écrits divers de théologie); Winterthur, 1780-1781, 4 vol. in-8°; — *Sammlung von Predigten über alle Sonn- und Festage, nebst Passionspredigten* (Recueil de sermons pour tous les dimanches et fêtes, y compris des sermons sur la Passion); Winterthur, 1780, in-8°. On trouve un mémoire instructif de Hahn sur le perfectionnement des montres dans les *Acta Acad. elect. Mogunt. Scient. quæ est ad annos* 1782 *et* 1783, et des notices conjecturales sur le temps dans l'*Almanach économique* de Sprenger de 1770 à 1775. W.

Meiners et Spittler, *Notices* sur Hahn; dans le *Nouveau Magasin historique* de Gœttingue, vol. I, n° 1, p. 173-190. — Gartz, dans l'*Allgemeine Encyklopædie* d'Ersch et Gruber.

HAHN (*Charles-Auguste*), philologue allemand, né à Heidelberg, le 14 juillet 1807, mort à Vienne, le 20 février 1857. Il fit ses études à Heidelberg, Halle et Berlin, devint en 1838 agrégé à l'université de sa ville natale, et y obtint en 1847 la chaire d'ancien allemand. En 1849 il fut appelé à Prague, et passa en 1851 à l'université de Vienne, où il fit durant cinq ans des cours très-suivis sur la langue et la littérature allemandes du moyen âge. Ses principaux ouvrages sont : *Kleinere Gedichte von dem Stricker* (Poésies du Stricker, poëte du treizième siècle); Quedlimbourg et Leipzig, 1839; — *Gedichte des 12ten und 13ten Jahrh.* (Poésies des douzième et treizième siècles); ibid., 1840; — *Mittelhochdeutsche Grammatik* (Grammaire du haut-allemand ancien); Francfort, 1842-1847, 2 vol.; — *Mittelhochdeutsches Lesebuch* (Cours de lecture en haut-allemand ancien); ibid., 1847; — *Neuhochdeutsche Grammatik* (Grammaire de haut-allemand moderne); ibid., 1848; — *Althochdeutsche Grammatik*, etc. (Grammaire de haut-allemand du sixième au onzième siècle); l'édition des *Nibelungen;* Prague, 1851, d'après les travaux critiques de Lachmann; — l'édition de la *Gudrun;* Vienne, 1853, d'après les travaux critiques de Mullenhoff. R. L.

Gazette d'Augsbourg, 1857, p. 1000. — Brockhaus, *Unsere Zeit*, 1857, p. 282.

* **HAHN** (*Auguste*), orientaliste et théologien protestant allemand, né le 27 mars 1792, à Grossosterhausen, près Querfurt, en Prusse, fit ses études au lycée d'Eisleben, à l'université de Leipzig et au séminaire de Wittemberg, et devint en 1819 professeur extraordinaire de théologie à l'université de Kœnigsberg. Il se fit connaître dès cette époque par quelques travaux de théologie, et fut appelé en 1826 à l'université de Leipzig, où il inaugura son professorat en soutenant la célèbre thèse : *De rationalismi, qui dicitur, vera indole et qua cum naturalismo contineatur ratione;* Leipzig, 1827. Il est depuis 1844 intendant ecclésiastique supérieur de la Silésie, et exerce, comme un des chefs du parti protestant orthodoxe, une grande influence sur le clergé de la province dont la direction religieuse lui a été confiée. On a de Hahn : *Antitheses Marcionis Gnostici, liber deperditus, nunc, quoad fieri potuit, restitutus;* Kœnigsberg, 1823; — *Chrestomathia Syriaca, cum notis philol. hist. atque glossario locupletissimo*, faite en commun avec F.-L. Sieffert; Leipzig, 1825; — *Biblia Hebraica, secundum editionem Jos. Athiæ, Joa. Leusden, Jo. simonis aliorumque, in primis Everardi von der Hooght;* Leipzig, 1831; — *Ueber die Lage des Christenthums in unserer Zeit und das Verhæltniss christlicher Theologie zur Wissenschaft überhaupt* (De l'état actuel du Christianisme et des rapports qui existent entre la théologie et la science); ibid., 1832; — *Theologisch-kirchliche Annalen* (Annales théologiques ecclésiastiques); Breslau, 1842-1844; — *Bibliothek der Symbole und Glaubensregeln der apostolisch-katholischen Kirche* (Bibliothèque des Symboles et articles de foi de l'Église catholique et apostolique); ibid., 1842. R. L.

Convers.-Lexikon.

HAHNEMANN (*Samuel-Chrétien-Frédéric*), célèbre médecin allemand, fondateur de la doctrine médicale homœopathique, né à Meissen (Saxe), le 10 avril 1755, mort à Paris, le 2 juillet 1843. Son père était peintre sur porcelaine. Il se fit de bonne heure remarquer par la gravité de son caractère, sa raison précoce et son esprit observateur. Il fit ses premières études dans l'école de sa ville natale, d'où il passa à l'âge de douze ans à l'école provinciale. Lorsqu'il eut terminé ses classes élémentaires, son père voulut le retirer pour lui faire embrasser une profession industrielle; le recteur s'y opposa, et se chargea de lui faire continuer gratuitement ses études. A l'âge de vingt ans, Hahnemann quitta Meissen pour aller apprendre la médecine à Leipzig. Privé de ressources, il y gagnait sa vie à traduire en allemand des ouvrages scientifiques anglais et français, et pour suffire au double travail de ses études médicales et de ses traductions, il s'habitua à ne dormir qu'une nuit sur deux, ce qu'il continua de faire pendant plusieurs années. En 1777 il se rendit à Vienne; il y fit la con-

de Transylvanie,
son méd
s'y
en All
1779, mèse de
sujet les
et thérapeu-
affections spasmodiques. Il
successivement Hettstædt; Des-
se livra à l' de la chimie et de
; G , près de Magde-
se en 1785 avec Henriette
Dresde, où il se
decin de la ville,
le chargea pendant un
en chef des hôpitaux.
tout à coup
tèle, pour
à L dans sa retraite
s et à des traductions.
nombreuse famille : sa
détermination aussi
ne pouvait se
pratiquer un art dans
toi. « C'était, écrivait-il à
pour moi de marcher tou-
lorsque j'avais à traiter des
faisais un cas de conscience de
rbides inconnus de mes frères
tout aussi inconnus, qui, en
de ces très-actives, peuvent
de la mort ou produire des
nouvelles des maux chroniques... De-
le meurtrier de mes semblables était
idée si affreuse et si accablante que
la médecine. » Il se mit alors à étudier
, et l'enrichit de quelques découvertes : les
, par exemple, de constater diverses fal-
du vin, de reconnaître les empoison-
par l'arsenic, le procédé pour la compo-
de la terre de Cassel, qui était alors un
, le mercure soluble, etc. De graves mala-
qui atteignirent ses enfants le ramenèrent à
tique de la médecine. Réfléchissant aux di-
doctrines médicales, et songeant à leur
sance pour créer une bonne thérapeutique,
pouvait cependant croire, écrivait-il à
, que « la souveraine et paternelle
celui qu'aucun nom ne désigne d'une
digne de lui, qui pourvoit largement
ins même des animalcules impercep-
ni répand avec profusion la vie et le
dans toute la création, eût fatalement
sa chère créature aux tourments de
, » et il se persuada que la nature avait
près de l'homme, sous sa main, des
et infaillibles de guérison. Les
d'exploration étaient défectueuses,
n'avaient pas encore fait connaître
Les propriétés des médicaments lui
surtout avoir été mal étudiées.
que l'étude du quinquina lui ré-

véla la loi homœopathique des semblables. De nouveaux essais le confirmèrent dans la vérité de sa découverte; dès lors il se consacra complétement à la réforme de la thérapeutique. Il fit les premières applications de ses théories au traitement des maladies dans un hospice d'aliénés à Georgenthal, puis à Brunswick, en 1794, et à Kœnigslutter. Les pharmaciens de cette ville ayant invoqué contre lui des règlements qui ne permettaient pas aux médecins de distribuer eux-mêmes des médicaments, Hahnemann, qui s'était fait un principe de n'administrer que des substances qu'il avait lui-même préparées, fut obligé de s'éloigner, et se rendit successivement à Hambourg, à Eilenbourg, à Torgau; mais la même prohibition l'atteignit partout. Il revint à Leipzig en 1811, après avoir publié son *Organon;* il pratiqua et professa publiquement dans cette ville jusqu'en 1820, et y fit paraître sa *Matière médicale pure.* Mais il avait eu à lutter contre les médecins et les pharmaciens, qui ne lui ménageaient pas les outrages. Au milieu des cours qu'il faisait en public, il s'était vu poursuivre par les huées et les insultes de ses adversaires. Enfin, les persécutions devinrent si violentes qu'il quitta Leipzig, et accepta l'asile que le duc Ferdinand lui offrait à Anhalt-Kœthen. Mais ce prince lui-même ne put le soustraire aux avanies. Hahnemann ne pouvait se montrer en public sans être en butte à des moqueries et à de grossières insultes. Plusieurs fois sa demeure fut assaillie et ses vitres furent brisées. Pendant quatorze ans il resta à Kœthen, sortant à peine de chez lui, mais il était consulté de tous les coins de l'Allemagne et même de l'Europe; on venait le trouver jusque dans sa petite ville, et il se consolait en aidant de ses conseils quelques élèves dévoués. Hahnemann perdit sa première femme à Kœthen, en 1827. Le 18 janvier 1835 il épousa, dans la même ville, M[lle] Mélanie d'Hervilly, jeune Française, qui était venue le consulter. Elle le décida à venir à Paris. Malgré son grand âge, on vit Hahnemann se livrer dans cette capitale à la pratique de son art avec une étonnante activité, propager sa doctrine, former des élèves (1). Il conserva l'énergie de son intelligence et la plénitude de la santé jusqu'à l'hiver qui précéda sa mort. La ville de Leipzig, d'où il avait été en quelque sorte chassé en 1820, lui a élevé une statue en 1850.

Hahnemann a appelé sa méthode thérapeutique *homœopathie.* Ce nom, composé des mots grecs ὅμοιον, semblable, et πάθος, souf-

(1) Les mêmes difficultés qu'il eut en Allemagne, Hahnemann les rencontra d'abord en France. On raconte que M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique, répondit aux membres de l'Académie de Médecine qui étaient venus le solliciter pour refuser à Hahnemann l'autorisation d'exercer la médecine en France : « Ou l'homœopathie est une chimère, ou elle ne l'est pas ; dans le premier cas, elle tombera d'elle-même ; dans le second, elle subsistera, malgré toutes les entraves qu'on pourrait apporter à son développement. »

france, renferme l'énoncé de la loi fondamentale de cette doctrine, qui fait consister le traitement de toute maladie dans l'application d'un médicament reconnu capable de déterminer un état morbide analogue. En effet, la devise du docteur était : *Similia similibus curantur*.

Hahnemann, en traduisant la *Matière médicale* de Cullen, à l'endroit du quinquina, fut frappé des nombreuses hypothèses par lesquelles on avait cherché à expliquer l'action fébrifuge de ce médicament. Préoccupé depuis longtemps de la pensée que le meilleur moyen de reconnaître les propriétés des médicaments devait être d'observer leurs effets sur l'homme en santé, il saisit cette occasion de s'en assurer, et essaya sur lui-même pendant plusieurs jours une forte dose de quinquina. Il ne tarda pas à éprouver, entre autres symptômes remarquables, un état fébrile intermittent très-analogue à celui que guérit le quinquina. Cette expérience, renouvelée sur lui et sur quelques personnes dévouées, ne lui permit plus de douter que cette substance ne guérit certaines fièvres intermittentes que précisément parce qu'elle avait la propriété d'en produire de semblables. Ce premier résultat lui fit étendre ses recherches à d'autres médicaments usités comme spécifiques contre certaines maladies, et il reconnut que chacun d'eux développait chez lui et chez les sujets soumis à ses expériences des symptômes morbides parmi lesquels se retrouvaient ceux qui caractérisent les affections contre lesquelles ils sont efficaces, tels que le mercure, la digitale, la belladone, etc. De ses observations il se crut autorisé à déduire, comme loi thérapeutique invariable et générale, la formule que nous venons d'énoncer. Bientôt il fit l'application de ce principe au traitement des maladies, et y trouva une nouvelle confirmation de sa doctrine.

La loi homœopathique une fois posée, il déconla de son application plusieurs découvertes qui en sont néanmoins indépendantes : la découverte de la cause des maladies chroniques et celle du développement des propriétés des médicaments par des doses infinitésimales.

L'*homœopathie* ne cherche ni à pallier ni à dériver; partant elle n'a recours ni aux saignées, ni aux topiques émollients, ni aux vésicatoires, ni aux sétons. Elle ne préjuge rien sur l'essence de la maladie ; elle s'adresse directement à ses symptômes, et croit avoir guéri quand elle a fait disparaître complétement tous ces derniers. Pour y parvenir, elle emploie toujours le médicament reconnu capable de produire tous les symptômes que présente la maladie actuelle. Contre une constipation, elle emploie un médicament qui produit la constipation; contre l'insomnie, le café ou toute autre substance dont l'usage produit l'insomnie ; contre un vomissement, certains vomitifs, etc.

Cette méthode n'est pas une innovation dans la science : les médecins de tous les temps l'ont appliquée d'une manière empirique, considérant comme des exceptions les cas nombreux où elle leur réussissait, contrairement à toutes les prévisions de leurs théories. Ainsi, les frictions de neige sur un membre gelé, l'instillation du nitrate d'argent sur un œil enflammé, les purgatifs contre certaines diarrhées, les topiques irritants contre les éruptions chroniques, et mille autres pratiques, rentrent dans le domaine de la thérapeutique homœopathique. Bien plus, quelques médecins ont çà et là entrevu et indiqué cette loi; Hippocrate dit dans le livre Περὶ τόπων τῶν κατ' ἄνθρωπον : « La maladie naît des semblables, et des remèdes semblables qui sont appliqués font aussi guérir de la maladie. Le besoin de vomir est apaisé par le vomissement (1). » Stahl (2) s'exprime en ces termes : « La règle admise en médecine de traiter les maladies par des remèdes contraires ou opposés aux effets qu'elles produisent est complétement fausse et absurde. Je suis persuadé au contraire que les maladies cèdent aux agents qui déterminent une affection semblable..... » Boulduc (3), Bertholon (4), Storck (5) et autres ont émis la même opinion, quoique d'une manière moins précise, à l'occasion des effets curatifs de certains médicaments.

Les pratiques vulgaires elles-mêmes fournissent des preuves en faveur de l'homœopathie : le moissonneur altéré avale quelques gouttes d'eau-de-vie qui étanchent sa soif bien mieux que de grandes quantités d'eau; les ouvriers que leurs travaux exposent à des brûlures fréquentes ne plongent pas dans l'eau froide les parties brûlées, ils les approchent du feu, et se guérissent ainsi en quelques instants; les gens du peuple emploient contre les contusions et les entorses l'arnica, qui produit lui-même du gonflement avec des douleurs de meurtrissure et de distension, etc. Enfin, c'est dans la vertu des spécifiques que se trouve la plus éclatante confirmation de l'homœopathie. Leur mode d'action, qui avait mis en défaut jusque ici toutes les suppositions théoriques de la médecine, s'explique par la similitude de leurs symptômes avec ceux des maladies qu'ils guérissent. De même que le quinquina guérit les fièvres intermittentes parce qu'il peut en produire, de même le mercure guérit la syphilis parce qu'il produit des ulcérations analogues aux chancres vénériens, des douleurs, des exostoses, des caries analogues à celles que détermine le virus syphilitique. De même la vaccine préserve de la variole, parce qu'elle fait naître

(1) Διὰ τὰ ὅμοια νοῦσος γίνεται, καὶ διὰ τὰ ὅμοια προσφερόμενα ἐκ νοσουντῶν ὑγιαινόνται..... Διὰ τὸ ἐμέειν ἐμετὸς παυέται.

(2) Dans J. Hummel, *Comment. de Arthritide tam tartarea quam scorbutica, seu podagra et scorbuto*; Budingæ, 1738, in-8°, p. 40 et 42.

(3) *Mémoires de l'Académie royale*, 1710.

(4) *Medizinische Electricitæt*, II, p. 15 et 282.

(5) *Libell. de Stramon.*, p. 8.

une éruption semblable aux pustules varioliques. De même pour le soufre contre la gale; de même pour la digitale contre l'accélération des battements du cœur, etc.

Le problème de la spécificité des médicaments se trouve ainsi résolu : toute substance est spécifique contre les symptômes semblables à ceux qu'elle peut déterminer. Dès lors la thérapeutique comptera autant de spécifiques que de médicaments dont l'action *pathogénétique*, c'est-à-dire productive d'une maladie, aura été étudiée; et, de plus, chaque médicament sera le spécifique de toutes les maladies dont les symptômes auront une parfaite analogie avec ceux qu'il peut produire. A ce nouveau point de vue, chaque maladie devient individuelle et demande une étude spéciale. L'appréciation exacte de tous les symptômes morbides dans leurs moindres nuances devient le point important, puisque c'est d'elle que dépend le choix du médicament. La science du diagnostic ne joue qu'un rôle secondaire; la classification des maladies est rendue impossible, et leurs dénominations doivent être rejetées.

Quant à l'explication qu'on peut donner de la guérison par la méthode homœopathique, elle importe peu, car la valeur des faits ne saurait lui être subordonnée. Cependant, de toutes celles qui se présentent à l'esprit, voici la plus probable. L'unité de la vie ne permet pas que l'organisme vivant puisse être affecté simultanément de deux désaccords généraux semblables, et il faut que l'affection dynamique qui constitue la maladie cesse dès qu'une seconde puissance dynamique, celle du médicament qui est plus forte, agit sur lui et provoque des symptômes analogues aux premiers. C'est en quelque sorte une substitution de la maladie artificielle à la maladie naturelle. Mais pour qu'elle puisse s'effectuer il faut nécessairement que la première soit plus forte que la seconde, et cette condition peut se réaliser dans tous les cas, parce que les médicaments ont, pour modifier la force vitale, une puissance bien plus efficace que celle d'aucun agent pathogénétique.

Observer l'action des médicaments sur l'homme sain, appliquer à l'homme malade les médicaments qui ont produit sur le premier des symptômes analogues à ceux que présente le second, administrer à la fois qu'un seul médicament, dans son plus grand état de pureté, afin de ne troubler ni compliquer ses effets par aucune autre influence, telles sont les bases de la doctrine homœopathique.

Le docteur Hahnemann en appliquant sa nouvelle méthode de traitement s'aperçut que son [illegible]acité dans les maladies chroniques n'était [illegible] la même que dans les maladies aiguës : [illegible] premières, d'abord amendées, reprenaient [illegible]te leur marche, excepté dans quelques cir[illegible]ces, qu'il ne pouvait pas encore nettement [illegible]r. Trop convaincu de la vérité de la loi homœopathique pour la supposer en défaut, il rechercha ailleurs quelle pouvait être la cause de son impuissance dans les cas de cette espèce. Après de nombreuses investigations, il reconnut que toutes les maladies chroniques qui ne résultaient pas du virus syphilitique ou du virus sycosique (celui qui produit les excroissances et végétations vénériennes, et que Hahnemann croit distinct de la syphilis) avaient pour cause le principe psorique, c'est-à-dire ce principe contagieux qui produit, sous différentes formes, la gale, la teigne, les dartres vives et l'ancienne lèpre. C'est ce principe acquis par infection directe, ou transmis par hérédité et modifié par son passage à travers des milliers de générations, qui détermine les altérations organiques constituant les innombrables maladies chroniques. Cette pensée se retrouve dans la médecine ordinaire, qui fait jouer un certain rôle au vice dartreux, herpétique, dans la production des maladies; seulement Hahnemann l'a généralisée et l'a formulée d'une manière précise. En même temps qu'il trouvait cette solution au problème des maladies chroniques, il reconnaissait qu'un certain nombre de médicaments avaient contre ces maladies de nature psorique une spécificité toute particulière, si l'on peut s'exprimer ainsi, mais toujours fondée sur la loi homœopathique (de même que le mercure, qui est applicable homœopathiquement, et par conséquent spécifique contre beaucoup de maladies différentes, a cependant contre la syphilis une spécificité qu'aucune autre substance ne possède au même degré). De là une classe de médicaments indispensables au traitement des maladies chroniques, les *antipsoriques*.

Hahnemann comprit qu'il ne pouvait appliquer les médicaments homœopathiques à des doses élevées sans qu'il en dût résulter des aggravations dangereuses. Aussi n'employa-t-il d'abord, même les moins héroïques, qu'à la dose de quelques grains. Cependant, il reconnut bientôt que dans les premiers moments qui suivaient leur administration il se manifestait une grande recrudescence des symptômes. Pour éviter ce fâcheux effet, il imagina d'étendre les médicaments dans quelque substance inerte, telle que le sucre de lait en poudre. Il mêlait par trituration 1 grain de médicament avec 100 grains de sucre de lait, et administrait 1 seul grain du mélange, par conséquent un 100e du premier grain; mais ce centième de grain, loin d'être affaibli par cette préparation, déployait au contraire une énergie plus grande encore que celle du grain de médicament brut. Ce fait le conduisit à des recherches nombreuses et variées sur l'homme sain comme sur l'homme malade, d'après lesquelles il se crut en droit de conclure que les médicaments solides ou liquides longtemps triturés ou secoués dans une substance inerte, et divisés presque à l'infini à l'aide de ce procédé, acquéraient un développement consi-

dérable de leur puissance médicatrice, qu'ils produisaient alors un grand nombre de symptômes qu'ils ne déterminent pas à l'état brut, et que leur action semblait devenir plus subtile et plus pénétrante par l'*atténuation infinitésimale*. Dès lors ce procédé n'opère pas une *atténuation*, mais une *dynamisation* des substances; aussi Hahnemann dit-il qu'un médicament a été élevé à la 10e, à la 30e puissance quand il a été divisé par 10 fois, 30 fois.

Voici le mode de préparation. Les véhicules qui servent à étendre les médicaments sont le sucre de lait en poudre pour les corps solides, et l'alcool hydraté pour les liquides, 1 grain de médicament est mêlé à 99 grains de sucre de lait, puis trituré dans un mortier pendant une heure; 1 de ces 100 grains est uni à 99 nouveaux grains de sucre de lait, et trituré encore pendant une heure; ainsi de suite jusqu'à la 30e dynamisation. Pour les liquides, une goutte de médicament est versé dans 99 gouttes d'alcool, et le mélange reçoit de fortes secousses, dont le nombre varie suivant le degré d'énergie qu'on veut communiquer au médicament. Les dynamisations sont portées aussi jusqu'à 30, de la même manière que pour les solides, à la différence près du véhicule.

Hahnemann assure qu'après la 3e dynamisation toute substance solide est devenue soluble dans l'alcool : aussi, à partir de la 4e dynamisation, ce n'est plus avec le sucre de lait, mais dans l'alcool que se font les suivantes. Une goutte d'alcool imprégné du médicament peut imbiber 200 globules de sucre de lait gros comme des grains de pavot. C'est un seul de ces globules, étendu dans quelques cuillerées d'eau, que les homœopathes administrent contre les maladies même les plus aiguës, et toujours avec la plus grande réserve, de crainte de déterminer de fâcheuses aggravations. Ces globules conservent pendant un grand nombre d'années leurs propriétés médicamenteuses.

Dès son apparition, cette doctrine devait servir à démontrer la force médicatrice de la nature, et ce fut, disait Hufeland, le jugement d'un grand nombre de médecins. D'un autre côté, les objections n'ont pas manqué contre une théorie d'ailleurs habilement conçue. Sans nous prononcer ici ni pour ni contre, il faut reconnaître que Hahnemann eut le mérite d'appeler particulièrement l'attention sur l'étude des médicaments et de leur action, trop négligée par les médecins, et qu'il aura fait entrevoir la curabilité de maladies chroniques que l'on n'envisageait guère que sous le rapport de l'anatomie pathologique.

On a de Hahnemann : *Conspectus Affectuum Spasmodicorum ætiologicus et therapeuticus;* Erlangen, 1779, in-4°; — *Anleitung, alte Schæde und faule Geschwuere gruendlich zu heilen, nebst einem Anhange ueber eine zweckmaessigen Behandlung der Fisteln, der Knochenfaeule, des Winddorns, des Krebses, des Gliedschwammes und der Lungensucht* (Moyen de guérir entièrement les vieilles plaies et les abcès gangréneux, avec un appendice sur le traitement conforme des fistules, des nécroses, des ulcères, des chancres, des fongus et de la phthisie); Leipzig, 1784, in-8°; — *Ueber die Arsenikvergiftung, ihre Huelfe und gerichtliche Ausmittelung* (Sur l'Empoisonnement par l'arsenic, les moyens d'y porter remède et ceux de le constater légalement); Leipzig, 1786, in-8°; — *Abhandlung ueber die Vorurtheile gegen die Steinkohlenfeuerung* (Traité sur les préjugés contre le chauffage par le charbon de terre, et les moyens tant d'améliorer ce combustible que de le faire servir au chauffage des fours); Dresde, 1787, in-8°; — *Unterricht fuer Wundaerzte ueber die venerischen Krankheiten, nebst einem neuen Quecksilber præparate* (Instruction pour les Chirurgiens sur les maladies vénériennes, avec l'indication d'une nouvelle préparation mercurielle); Leipzig, 1788, in-8°; — *Der Freund der Gesundheit* (L'Ami de la Santé), premier cahier, Francfort, 1792; deuxième cahier, Leipzig, 1794, in-8°; — *Beschreibung des Casseler Gelbs* (Préparation du Jaune de Cassel); Erfurt, 1793, in-4°; — *Apotheker-Lexikon* (Dictionnaire de Pharmacie); Leipzig, 1793-1799, tomes I-II, in-8°; — *Handbuch fuer Muetter, oder Grundsaetze der Erziehung der Kinder* (Manuel pour les Mères, ou principes de l'éducation des enfants); Leipzig, 1796, in-8°; — *Heilung und Verhuetung des Scharlachfiebers* (Guérison et Préservation de la Fièvre scarlatine); Nuremberg, 1801, in-8°; — *Der Kaffee in seinen Wirkungen, nach einigen Beobachtungen* (Le Café dans ses effets); Leipzig, 1803, in-8°; — *Fragmenta de viribus medicamentorum positivis, sive in sano corpore humano observatis;* Leipzig, 1805, in-8°; — *Organon der Heilkunst* (Organon de la Médecine); Dresde, 1810, in-8°; 2e édition, 1819, in-8°; souvent réimprimé, notamment en 1824, 1829, 1834, etc.; traduit en français par A.-J.-L. Jourdan, Paris, 1832, 1834, 1845, in-8°; — *Dissertatio historico-medica de Helleborismo veterum;* Leipzig, 1814; — *Reine Arzneimittellehre* (Matière médicale pure); Dresde, 1811-1821, 6 vol. in-8°; Dresde, 1822-1827, 6 vol. in-8°; trad. en français par Jourdan, sous le titre de *Traité de Matière médicale, ou de l'action pure des médicaments homœopathiques;* Paris, 1834, 3 vol. in-8°; — *Die chronischen Krankheiten* (Des Maladies chroniques); Dresde, 1828-1830, 4 vol. in-8°; 2e édition, Dresde et Dusseldorf, 1835-1839, 5 vol. in-8°, traduit en français par Jourdan, sous ce titre : *Doctrine et traitement homœopathique des Maladies chroniques;* Paris, 1832, 2 vol. in-8°. Hahnemann a publié en outre un grand nombre d'articles dans divers recueils scientifiques alle-

les
la
influence
sur la fermenta-
le reconnaître
— *Sur la bile*
— *un moyen très-*
ction (1788) ; —
ues prétendues
— *...res sur le spath*
un nouveau principe
la ; — *Un mot*
étaux (1789) ;
de préparer
; — *Insolubilité de*
et de leurs oxydes dans
(1791) ; — *Sur la*
er (1792) ; — dans
le exact de pré-
; — dans la *Bi-*
ale de ach : *Moyens*
effets désas-
un certain nombre
réunis par Er-
opuscules d'Hahne-
Leipzig, 1829, 2 vol. in-8°.
it de l'anglais et de l'italien
bre d'ouvrages, entre
cale de Cullen ; — *La*
ne de Ball ; — *Le*
de Monro.

F. R. et L. L—T.

tices sur la vie, les travaux et la doc- ..., en tête de la 8e édition de l'*Or-ganon rationnelle* ; 1848. — Muehlenthor, ... *Sam. Hahnemann's, des Erfinders und ... Homœopathischen Irrlehre* ; Potsdam, ... — Brunnow, *Ein Blick auf Hahnemann und ...pathie* ; Leipzig, 1844, in-8°. — Dr Escallier, ... *de la Conversation*.

Ida-Marie-Louise-Gustave, ... lettres allemande, née à Tres- ...), le 22 juin 1805. Elle est fille ... Neuhauss, qui s'était fait, de troupes nomades ; et comme ... furent bientôt au milieu de folles ... continuer ce métier par néces- ... les pérégrinations artistiques de ... jeune Ida résida tour à tour avec sa ... à Neu-Brandenbourg, à Greifs- ... elle eut vingt-et-un ans, ce fut pour ... inespérée d'épouser son cousin, ... Charles Hahn, maréchal hérédi- ... de Stargard (Mecklembourg-Stre- ... chef de la famille. Cette union ne ... cependant le bonheur qu'elle atten- ... orce fut prononcé au commence- ... Rendue à la liberté, la comtesse ... marcha dans la littérature et les ... à la dévorante activité de ... parcourut l'Angleterre et les ... ves, la France, l'Espagne, ... fut accueillie dans les pays ... haute société, et s'assit au désert sous la tente de l'Arabe. A chaque retour, elle publiait ses journaux de voyage. Écrits avec négligence, remplis de longues citations, qui ne sont pas toujours à leur place, ils ne manquent pas cependant d'une certaine couleur poétique. Il y a plus d'art dans ses romans, dont l'héroïne est invariablement une femme séparée de son mari, bravant les convenances artificielles du monde et poursuivant un idéal de bonheur jamais atteint. On a appelé souvent Mme Hahn la *Georges Sand allemande*. Si elle a partagé quelques-unes des théories morales de cet écrivain célèbre, elle se distingue de lui par plus de réserve féminine et moins d'originalité. Ses déplacements continuels, sa renommée littéraire croissant de jour en jour, ses succès dans le monde, où elle excitait l'intérêt ou la curiosité, n'avaient pas réussi à calmer l'inquiétude de son âme. Les événements de 1848 augmentèrent son trouble et ses incertitudes. Elle lisait avec ardeur des livres ascétiques, et étudiait le côté mystique du catholicisme, lorsque la perte d'un ami fidèle vint rompre ses derniers liens et précipiter un dénoûment depuis longtemps prévu. En janvier 1850 elle abjurait le protestantisme, entre les mains du prince-évêque de Breslau. La comtesse Hahn-Hahn entra plus tard dans le couvent du Bon-Pasteur, fondé par elle à Mayence, et se consacra courageusement à l'instruction et à la moralisation des filles repenties. Elle a aussi publié dans ces derniers temps des recueils de cantiques dans la manière de Novalis et des livres pieux. Ses principaux ouvrages sont : *Die venetianischen Næchte* (Les Nuits vénitiennes), poésies ; Berlin, 1837 ; — *Astralion*, roman ; Berlin, 1839 ; — *Der Rechte* (Le Juste) ; Berlin, 1839 ; — *Jenseit der Berge* (Au delà des monts), voyage en Italie ; Berlin, 1840 ; — *Faustine* ; Berlin, 1841 ; id., 1842 ; trad. en anglais dans la *Revue Britannique*, 1854-1855 ; traduit en français, en 1854, dans le feuilleton du journal *L'Assemblée nationale*. C'est le meilleur de ses romans ; — *Reisebriefe* (Lettres de voyage sur l'Espagne, la France, etc.) ; Berlin, 1841 ; — *Sigismond Forster* ; Berlin, 1841 ; — *Die Kinder auf dem Abendberg* (Les Enfants sur l'Abendberg) ; Berlin, 1842 ; — *Ein Reiseversuch im Norden* (Un Essai de voyage dans le Nord) ; Berlin, 1843 ; — *Zwei Frauen* (Deux Femmes) ; Berlin, 1845 ; — *Sibylle* ; Berlin, 1846 ; — *Lewin* ; Berlin, 1847 ; — *Orientalische Briefe* (Lettres orientales) ; Berlin, 1845 ; — *Von Babylon nach Jerusalem* (De Babylone à Jérusalem) ; Mayence, 1851 : c'est le récit de sa conversion ; il a été traduit en français par M. Bessy, Paris, 1853 ; — *Aus Jerusalem* (Voix de Jérusalem) ; Mayence, 1852 ; — *Die Liebhaber des Kreuzes* (Les Amants de la Croix) ; Mayence, 1852. Anatole DE GALLIER.

G.-C.-F. Lisch, *Geschichte und Urkunden des Geschlechtes Hahn.* ; Schwerin, 1844. — C. Barthel, *Die deutsche national-literatur der neuern Zeit* ; Brunswick, 1853. —

J. Schmidt, *Geschichte der Nationalliteratur im neunzehnten Jahrhunder*; Leipzig, 1858. — Anatole de Gallier, *De l'Idéal dans la Littérature moderne*. — *Mme la comtesse Hahn-Hahn* (extrait du *Correspondant*); Paris, 1854, in-8°.

HAÏ ou **HAYA**, surnommé GAON (*Docteur excellent*), théologien juif, le plus célèbre et le dernier de ceux qui ont porté le titre de *Gaon*, né en 969, mort en 1038. Son père, le rabbin Scherira Gaon, lui confia en 998 la direction de l'école de Firouz Schabour (Babylonie), connue sous le nom d'*Académie Pombedithane*. On prétend qu'il descendait de David par Zorobabel. Haï Gaon enseignait les différentes parties de la jurisprudence rabbinique. Ses leçons attiraient de toutes parts un grand nombre d'auditeurs. Au onzième siècle, ses ouvrages et ses commentaires étaient encore en usage dans les écoles israélites d'Orient, au rapport du voyageur Petatchia. Il fut persécuté par les musulmans. On a de lui plusieurs ouvrages, qui étaient originairement en arabe, mais qui furent traduits en hébreu : *Sepher mekasch ou mimkar* (Traité des Contrats de vente et d'Achat); Venise, 1602, in-4°; — *Sepher mischpete schebouoth* (Traité sur les Serments); Venise, 1602; — *Mousar ha-schekkel* (Instruction pour l'Ame), recueil estimé de sentences en vers, Paris, 1562, avec une traduction latine de Mercier; Venise, 1579, in-8°; Constantinople, 1533; Hambourg, 1638, in-4°, avec une traduction latine par Ebert; — *Pithron calomoth* (Explication des Songes); Ferrare, 1552; Constantinople, Cracovie, Venise, 1623; Amsterdam, 1638 et 1642; Wilmersdorf, 1690; en allemand et en hébreu, 1694; — *Commentaires bibliques*, dont Schnurrer a publié un extrait dans *R. Tanchum hierosolymitani ad libros Vet. Test. commentarii arabici Specimen*; Tubingue, 1791, in-4°; — *Commentaire sur les noms divins de 42 et de 72 lettres*. Il écrivit aussi un dictionnaire hébraïque intitulé : *Hawi* en arabe, et *Sepher ha-measef* (Livre de celui qui recueille), en hébreu. On lui attribue enfin deux ouvrages cabalistiques, qui sont de HAÏ BAR-DAVID. Ce dernier mourut en 893 : il avait essayé de remettre en honneur la cabale, qui déclinait de jour en jour. E. B.

Wolfius, *Bibl. Hebræa*, I, III, IV, n° 841. — De Rossi, *Dizionario storico degli Autori Ebrei*. — Ersch et Gruber, *Encycl.* — Rappoport, *Not.* sur Haï Gaon, dans *Biccoure ha-ittim* (Prémices des temps), 1830 (an du monde, 5590), p. 79 et suiv. — Munk, art. sur quelques grammair. hébreux, dans le *Journ. Asiat.*, 1850, II, p. 33. — Bartolocci, *Bibl. Rabbinic.*

HAÏDER-ALI. *Voy.* HYDER-ALI.

* **HAIDINGER** (*Charles*), minéralogiste et géologue allemand, né le 10 juillet 1756, à Vienne, mort dans cette même ville, le 16 mars 1797. Il étudia les sciences naturelles, professa pendant quelque temps la géologie et la minéralogie à l'école des mines de Chemnitz, et exerça ensuite les fonctions de conseiller de l'administration des mines à Vienne. Les travaux de Haidinger ont beaucoup contribué aux progrès de la science. On a de lui : *Entwurf einer systematischen Eintheilung der Gebirgsarten* (Essai d'une division systématique des différentes espèces de roches); Saint-Pétersbourg, 1786; Vienne, 1787; — *Etwas über Fossilien, Saphir, Rubin, etc.* (Études sur les fossiles, sur le saphir, le rubis, etc.); Vienne, 1789. R. L.

Æser, *Allgem. litterar. Anzeiger*, 1797, p. 1414. — Meusel, *Lexic.*, vol. 5, p. 78.

* **HAIDINGER** (*Guillaume*), géologue et minéralogiste allemand, fils du précédent, né à Vienne, le 5 février 1795. Il fit ses études sous la direction du professeur Mohs, visita les principaux pays de l'Europe, et s'établit en 1827 à Elbogen, où il administra pendant treize ans une fabrique de porcelaine. En 1840 il fut appelé à Vienne pour remplacer son ancien maître, Mohs, dans les fonctions de conseiller des Mines. On a de lui : *Anfangsgründe der Mineralogie* (Éléments de Minéralogie); Leipzig, 1829; — *Bericht ueber die Mineraliensammlung der Hofkammer* (Compte rendu de la collection minéralogique du Musée impérial); Vienne, 1843; — *Handbuch der bestimmenden Mineralogie* (Manuel de Minéralogie déterminative); Vienne, 1845 et 1850; — *Geognostische Uebersichtskarte der oestreich. Monarchie* (Carte géognostique de la Monarchie Autrichienne); ibid., 1847; — *Ueber den Zusammenhang der Koerperfarben und der Oberflaechenfarben* (Des Rapports entre la couleur des corps et la couleur des surfaces); Vienne, 1852; — *Bemerkungen über die Anordnung der kleinsten Theilchen in Cristallen* (Observations sur l'arrangement des molécules dans des cristaux); ibid., 1853; — *Niedrigste Hoehe von Gewitterwolken* (Du Minimum d'élévation des nuages d'orage); Vienne, 1853; — *Interferenzlinien am Glimmer* (Des Lignes d'interférence du mica); ibid., 1855; — *Vergleichungen von Augit und Amphibol* (Comparaisons entre l'augite et l'amphibole); ibid., 1855. M. Haidinger a dirigé en outre les recueils scientifiques *Naturwissenschaftliche Abhandlungen*, Vienne, 1847, et *Berichte ueber die Mittheilungen von Freunden der Naturwissenschaft*; ibid., 1847. R. L.

Convers.-Lex. — Gersdorf, *Repertor.* — Kayser, *Librorum.*

HAÏG, premier chef de la nati[illegible]
mort en 2026 avant J.-C. Selon [illegible]
rène, il aurait eu pour père Thorgom, [illegible]
arrière-petit-fils de Japhet. Il habitait [illegible]
lonie; mais la tyrannie de Nemrod [illegible]
poussa à quitter cette contrée. Il s'exp[illegible]
ses clients et avec ses trois cents fils et pe[illegible]
S'étant dirigé vers le mont Ararat, il so[illegible]
habitants des contrées voisines, et [illegible]
petit-fils Gadinos de gouverner ce di[illegible]
lui, il continua sa route vers le nord-ou[illegible]
alla s'établir sur les rives de l'Euph[illegible]
bâtit un village, qui fut appelé [illegible]
se prétendit suzerain des pays [illegible]

ancien sujet, et il chargea un de ses officiers d'aller réclamer l'hommage de Haïg, qui chassa honteusement cet envoyé. Bélus prit alors le parti de réduire par les armes le chef qu'il considérait comme rebelle. Il envahit d'abord le pays de Gadmos, qui se réfugia auprès de son aïeul. Mais la petite troupe de Haïg mit un terme au succès des Babyloniens. Leur roi fut tué d'un trait parti de la main du chef ennemi; ils se dispersèrent à la suite de cet événement. On montre encore le lieu où a dû se passer cette affaire; il porte le nom de *Haïots dzor* (vallée des Arméniens). Haïg jouit ensuite d'une paix non interrompue, et mourut très-âgé, laissant le trône à son fils Arménag. Tel est du moins le récit de Moïse de Khorène. Il est vrai que cet historien vivait 2,400 ans après ces événements; mais il s'appuyait sur Marapas Gadina, qui écrivait deux siècles et demi avant J.-C., d'après des ouvrages grecs déposés, dit-on, aux archives de Ninive. Haïg et Arménag n'en sont pas moins des personnages dont l'existence peut être mise en doute. Quoi qu'il en soit, c'est d'après l'un d'eux qu'une contrée de l'Asie Mineure a pris le nom de Haïasdan (pays des *Haïkh*, ou descendants de Haïg), et c'est d'après l'autre que nous appelons Arméniens les habitants de ce pays.

E. Beauvois.

Moïse de Khorène, trad. par M. Levaillant de Florival, t. I. — ...bian, *Hist. d'Arm.*, t. I.

...AN (*Bernard* de Girard, seigneur du), ...çais, né à Bordeaux, en 1535, mort ... le 23 novembre 1610. Son père, Louis de ...u, fut pendant quarante-cinq ans lieutenant ...amirauté de Guienne. Après avoir fait ses ...udes dans son pays, il vint à la cour en 1555, et ...donna la rel...n calviniste pour être reçu ...ori... . Il accompagna en qualité ... François de Noailles, évêque d'Acqs, ...ssades d'Angleterre en 1556 et de ...57. A son retour il reçut une pension ... de Noailles. Il commença à se faire ... comme poëte et ensuite comme tra...r; mais il est surtout remarquable comme ...n. Il dédia son livre *De l'état et succès ...ires de France* au duc d'Anjou, qui l'en ...n le faisant secrétaire de ses finances. ... ayant vu quelques-uns des ouvrages ...n lui ordonna d'écrire l'histoire des ...s prédécesseurs, et lui donna en 1571 la ...l'historiographe de France. Henri III le ...a dans cette charge, y ajouta une pen...e 1,200 écus, et de plus le nomma généa...e l'Ordre du Saint-Esprit en 1595. Dans ...re de du Haillan au maréchal de Biron, ... 1602 et publiée dans les *Memoires du ...Nevers*, cet historien se plaint vivement ...II, qui ne l'a pas même remercié lors...présenta son histoire, « quoique ce fût, ...plus beau présent de livre qui lui fût ja...s ». Du Haillan était d'ailleurs plein d'or...l de vanité. Il mit au revers du titre de son *Histoire de France* un sonnet en son honneur, où il s'annonce une *carrière immortelle*, et dans toutes ses préfaces il vante son travail et ses peines, et trouve qu'on ne le récompense pas suivant ses mérites. Ses ouvrages sont : *L'union des Princes par les mariages de Philippe, roy d'Espagne, et madame Elizabeth de France, et encore de Philibert-Emmanuel, duc de Savoye, et de madame Marguerite de France*, poëme; Paris, 1559, in-8°; — *Le Tombeau du roy très-chrétien Henry II de ce nom;* Paris, 1559, in-8°; — *Regum Gallorum Icones, a Faramundo usque ad Franciscum II. Item ducum Lotharingorum, a Carolo Primo usque ad Carolum-Tertium, versibus latinis expressæ;* Paris, 1559, in-4°; — *Les Devoirs des Hommes, recueillis en forme d'Épitomé des Offices de Cicéron;* Blois, 1560, in-8°; — *L'histoire Romaine d'Eutropius, comprenant, en dix livres, tout ce qui s'est fait, tant en paix qu'en guerre, depuis le commencement de Rome jusqu'à l'an* 1119 *de la dite ville*, traduite du latin; Paris, 1560, in-4°; — *Les Vies des plus grands, plus vertueux et plus excellents Capitaines et personnages grecs et barbares, faites par Æmilius Probus et traduites du latin;* Paris, 1568, in-4°; — *De l'état et succès des affaires de France, en quatre livres*, Paris, 1570, in-8°; nouv. édition, augmentée et dédiée à Charles IX, Paris, 1572, in-4° : ce livre, réimprimé un grand nombre de fois, a encore été retouché par l'auteur en 1584, en 1594 et 1609; — *Histoire sommaire des Comtes et Ducs d'Anjou, de Bourbonnais et d'Auvergne, depuis Geoffroy Grisegonnelle jusqu'à Monseigneur fils et frère de roy de France;* Paris, 1571, in-8°; 1572, in-4°; 1573, in-16; 1580, in-8°; — *Promesse et dessein de l'histoire de France;* Paris, 1571, in-8°; — *Discours sur les causes de l'extrême cherté qui est aujourd'hui en France, et sur les moyens d'y remédier;* Paris, 1574, in-8°; — *Recueils d'avis et conseils sur les affaires d'État, tirés des Vies de Plutarque;* Paris, 1578, in-4°. — *Histoire générale des Rois de France, contenant les choses mémorables advenues tant au royaume de France qu'ès provinces étrangères sous la domination des François, depuis Pharamond jusqu'à Charles VII inclusivement;* Paris, 1576, in-fol.; Genève, 1577, 1580, 2 vol. in-8°; nouv. édit., corrigée et augmentée, avec une épître dédicatoire à Henri III; Paris, 1584, in-fol., nouv. édition, *augmentée et continuée jusqu'à Louis XI par un auteur du temps, et jusqu'à la fin du règne de François Ier par Arnoul du Ferron, et depuis par plusieurs autres jusqu'en* 1615; Paris, 1615, 2 vol. in-fol : l'histoire de Louis XI n'est autre que la *Chronique scandaleuse;* nouvelle édition, *continuée jusqu'à Louis XI et augmentée de plusieurs auteurs, tant de Paul-Émile, Philippe de Comines, Arnoul du Ferron, le sieur du Bellai, qu'au-*

tres jusqu'à présent; Paris, 1627, 2 vol. in-fol. Du Haillan avait bien plusieurs fois promis de mener son histoire plus loin que Charles VII, mais il ne tint pas parole, si ce n'est à l'égard de Louis XI, dont on trouva la vie parmi ses papiers après sa mort, et qui se conservait parmi les manuscrits du chancelier Seguier. « Du Haillan, dit M. Le Bas, est le premier écrivain français qui, renonçant à la manière des chroniqueurs, composa un corps d'histoire nationale où les événements sont rapportés non pas d'après un ordre chronologique rigoureux, mais d'après leur liaison naturelle. Il est évident qu'il a consulté beaucoup de documents inédits et conversé avec des personnes instruites. S'il n'a pas fait preuve de critique en adoptant les fables de la première période de l'histoire de France, et quelques préjugés de son temps, il a en revanche rejeté comme privées de fondement une foule de traditions alors généralement reçues. » Sorel lui reproche d'avoir presque traduit mot à mot toutes les harangues de Paul-Émile, et de l'avoir suivi dans ses narrations, afin d'imiter l'élégance des meilleurs historiens sans se donner trop de peine; ainsi que d'avoir donné un commencement fabuleux à son histoire, lequel est entièrement de son invention, ayant fait tenir un conseil entre Pharamond et ses plus fidèles conseillers pour savoir s'il devait réduire les Français au gouvernement aristocratique ou monarchique, et faisant faire à chacun d'eux une harangue pour soutenir son opinion. L. L—T.

Le P. Lelong, *Mémoires histor. sur plusieurs historiens modernes de France*, dans la *Biblioth. histor. de la France*, tome III, p. LXVI. — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — La Croix du Maine et du Verdier, *Biblioth. franç.* — Nicéron, *Mém. pour servir à l'hist. des hommes illustres dans la républ. des lettres*, tome XIV, p. 209. — Sorel, *Biblioth. franç.* — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*, dans l'*Univers pittoresque*.

HAILLET DE COURONNE (*Jean-Baptiste-Guillaume*), littérateur et biographe français, né à Rouen, le 14 avril 1728, mort à Paris, le 29 juillet 1810. Il fit ses études au collége de Louis-le-Grand, et suivit la carrière militaire, qu'il quitta en 1767 pour succéder à la charge de lieutenant général criminel au bailliage et présidial de Rouen, dont son père était titulaire. Il l'exerça jusqu'en 1787. Les devoirs de sa charge ne l'empêchèrent pas de se livrer à la littérature et à des recherches historiques. Élu secrétaire perpétuel de l'Académie de Rouen, il composa les *Éloges* d'*Élie de Beaumont*, célèbre avocat, *de Pigalle*, sculpteur, *de Cideville*, ami de Voltaire, *de l'abbé Grandidier*, *de Guibal*, premier peintre du duc de Wurtemberg, etc. Deux de ses éloges seulement ont été imprimés, celui de *du Boullay*, Rouen et Paris, 1771, in-8°, et celui de *Cotton des Houssayes, docteur, bibliothécaire de Sorbonne*, Paris, 1783, in-4°. Ses recherches sur l'histoire locale lui fournirent la matière de plusieurs mémoires intéressants *Sur la Banlieue de Rouen*, *les grands Hommes de la Normandie*, *la Bibliothèque de l'Académie*, etc. Sa bibliothèque, composée de plus de 30,000 volumes, fut vendue en 1811 : le catalogue en a été publié (Paris, Tilliard, in-8°). Beaucoup de ses livres avaient été annotés par lui, et sont recherchés des amateurs. Lors du rétablissement de l'Académie de Rouen, en 1803, il reprit, malgré son âge avancé, ses anciennes fonctions de secrétaire perpétuel, et prononça, dans une des premières séances, un discours donnant l'h[illegible] re des révolutions que l'Académie avait épr[illegible] En 1804 il résigna ses fonctions de [illegible] perpétuel, et vint à Paris, où il mour[illegible] laiss[illegible] beaucoup de manuscrits sur des [illegible] ou bibliographiques; ils ont été dispersés [illegible] mort. Il avait fourni au dernier éditeur [illegible] *tionnaire historique* de Chaudon et [illegible] (Prudhomme) près de vingt mille [illegible] de remarques curieuses et de [illegible] précieux, qui ont été in[illegible] tion. J. L.

Almanach de Normandie pour 1780. — *Précis analytique des travaux de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Rouen pendant les années 1804 et 1811.* — Guilbert, *Mémoires biographiques de la Seine-Inférieure*, t. I.

* **HAILLOT** (*Charles-Alexandre*), [illegible] français, né en 1795, mort à Toulouse, [illegible] tobre 1854. Entré au service en 1805, [illegible] capitaine d'artillerie en 1825, dans le [illegible] des pontonniers, et chef d'esc[illegible] grade qu'il avait encore en 1840. [illegible] ment fut plus rapide sous le nouveau [illegible] ment. Il était colonel directeur de l[illegible] Lyon, lorsqu'il fut nommé général de [illegible] 12 avril 1854, et envoyé à To[illegible] de commandant de l'artillerie. [illegible] de pontonniers, il a plusieurs fois [illegible] France aux manœuvres de ponts e[illegible] des troupes étrangères. On a de lui : *Essai* [illegible] *instruction sur le passage des riv*[illegible] *la construction des ponts militaires*, [illegible] *des troupes de toutes armes;* Paris, 1[illegible] in-8° : ce travail est divisé en trois parties : [illegible] sai d'une instruction sur le passage des [illegible] et la construction de ponts militaires; 2° [illegible] historique sur les passages de rivières les [illegible] remarquables exécutés jusqu'à nos jours pa[illegible] armées, suivi d'un examen critique des équipages de ponts menés à la suite des a[illegible] 3° Hydrographie de l'Europe, ou descripti[illegible] bassin, des fleuves et rivières de cette p[illegible] monde; — *Statistique militaire et recher*[illegible] *sur l'organisation et les institution*[illegible] *des armées étrangères;* Paris, 1841, 1846. — *Nouvel Équipage des ponts milita*[illegible] *l'Autriche, suivi d'un Examen critique* [illegible] *nouveau système;* Paris, 1846, in-8°. [illegible] borateur du *Journal des Sciences* [illegible] le général Haillot a traduit de l'al[illegible] *semblement, campement et grandes manœuvres des troupes russes et prussiennes* [illegible] *nies à Kalisch pendant l'été de* 1835, [illegible]

M. C. D. Decker L. L—T.

[illegible] — Lenandre et Bourquelot, Litt. franç. contemp.

[illegible], évêque d'Halberstadt, né suivant [illegible] auteurs dans la France orientale, et [illegible] autres, mais avec moins de vraisemblance, dans la Bretagne insulaire, mort le 23 ou [illegible]. Ayant dans sa jeunesse fait profession de suivre la règle de Saint-Benoît dans [illegible] de Fulde, Haimon vint se ranger plus [illegible] la discipline d'Alcuin, à l'école de saint [illegible] Tours. On le revit ensuite à Fulde [illegible] successivement les fonctions de chancelier, [illegible] écolâtre, et à Hirschfeld, diocèse de [illegible] les fonctions d'abbé. Dès l'année 841 [illegible] élevé sur le siége d'Halberstadt (Saxe). [illegible] assistait au concile de Mayence. Les [illegible] Haimon nous a laissés sont en grand [illegible] et ils ont joui d'une grande renom[illegible] voici la liste : *Glossæ continuæ super [illegible]*, ouvrage imprimé pour la première [illegible] Cologne, en 1523, in-8°, et pour la der[illegible] 1561, dans la même ville et dans le [illegible]; — *In Cantica Canticorum*; Co[illegible], in-fol.; Worms, 1631, in-8°. Il y en a [illegible]; — *Glossæ in Isaiam* : souvent [illegible] à Paris, en 1531, in-8°; — *[illegible] Jeremiam, Ezechielem et Danielem*. [illegible] gloses aient été, dit-on, imprimées, [illegible] est si rare que les auteurs de l'*His[illegible]* ne les inscrivent pas sans dé[illegible] catalogue des œuvres d'Haimon. La [illegible] Ezéchiel se trouve du moins dans un ma[illegible] Saint-Germain-des-Prés, sous le num. [illegible] duodecim *Prophetas minores*; Co[illegible], 1529, 1533, 1573, dans divers for[illegible] *Homiliæ super Evangelia totius anni*; [illegible] 1531, et Paris, 1533. Il faut distinguer ce [illegible] autre recueil d'Homélies publiées à [illegible] 1532, sous le nom d'Haimon, évêque [illegible], et que les bénédictins croient de[illegible] à un autre Haimon, prieur d'Hir[illegible] 1091; — *In Epistolas S. Pauli* : bien [illegible] ouvrage porte le nom d'Haimon, dans [illegible] nombre de manuscrits du Roi, de Saint-[illegible] Saint-Germain et de Troyes, dont [illegible] sont d'une notable antiquité, on [illegible] aujourd'hui qu'il convient de l'attribuer [illegible] d'Auxerre. — *Super Apocalypsim [illegible]*; Cologne et Paris, 1531, in-8°; — *[illegible] librorum tres libri*; Paris et Co[illegible], in-8°; — *Breviarium Historiæ ec[illegible]*; Cologne, 1531, in-8°. Souvent [illegible], cet abrégé a été traduit en français [illegible] d'Espence; Paris, 1573, in-8°; — *[illegible] et sanguine Christi*, inséré par [illegible] d'Achery dans son *Spicilegium*, d'après [illegible] de Saint-Germain-des-Prés (au[illegible] le num. 304). A cette liste des [illegible] Haimon, Jean de Tritenheim en ajoute [illegible]; mais s'ils ont réellement existé [illegible] de Jean de Tritenheim n'est [illegible]), ils paraissent perdus. B. H.

Guill. Crovæus, *Elenchus Script. in Sacram Scripturam*. — Lelong, *Biblioth. Sacra*. — Sixtus Sen. *Biblioth.*, lib. IV. — Trithemius, *De eccles. Script.* — *Hist. littér. de la France*, t. V, p. 111-126.

* **HAIMON**, religieux de Saint-Denys, à la fin du douzième siècle. On ne possède aucun détail sur sa vie; il est désigné comme l'auteur d'une relation de la découverte des corps de saint Denis, de saint Éleuthère et de saint Rustique, en 1050. Duchesne a publié une partie de cet opuscule dans ses *Scriptores Rerum Gallicarum*, t. IV; Félibien l'a inséré en entier parmi les preuves de son *Histoire de l'Abbaye de Saint-Denys*. G. B.

Histoire littéraire de la France, t. XV, p. 303.

* **HAINQUES**, l'un des premiers missionnaires français en Cochinchine, mort dans ce pays, en décembre 1670. Arrivé en août 1665 dans la contrée qui lui avait été désignée, il évangélisa dès l'abord avec un grand succès; son zèle le compromit, il fut persécuté, et profita des loisirs de sa prison pour écrire aux chrétiens qui avaient embrassé la religion par ses conseils de rester fermes dans leur foi. L'évêque de Métellopolis, avec lequel il avait fait le voyage des Indes, obtint sa délivrance; Hainques ne résista pas longtemps aux fatigues incessantes de sa profession; la maladie qui devait l'emporter l'avait frappé : il expira auprès de Pulocambi, quelque temps après un voyage à Faifo. Sa mort, disent les relations, édifia tellement les indigènes que plus de deux cents se convertirent en moins d'un mois. Il a laissé les *Mémoires de ses Voyages dans les provinces de Hue, de Cham, de Quining, de Diengning et de Quang-Nghia*.

Louis Lacour.

Relation des Missions des Évêques français, etc.; in-12.

HAÏTON. *Voy.* Héthoum.

HAITZE (*Pierre-Joseph* de), connu sous le nom de *Hache*, littérateur, historien français, né à Cavaillon, vers 1648, mort à Tretz, près d'Aix, le 26 juillet 1736. Il appartenait à une famille noble du Béarn. Il s'occupa plus particulièrement de l'histoire de Provence, et chercha à en éclaircir quelques points douteux; mais son érudition était assez superficielle, quoiqu'il eût le ton extrêmement tranchant. Son style est clair et souvent soigné; mais l'auteur manque parfois de critique. Il passa sa vie dans la maison de Gaufridi, son parent, dont il fut le secrétaire, et légua sa bibliothèque aux Minimes d'Aix. On a de lui : *Les Curiosités les plus remarquables de la ville d'Aix*; 1679, in-8°; — *Relation des Fêtes célébrées à Aix en 1687, à l'occasion de la convalescence de Louis XIV*; in-4°; — *Les Moines empruntez, où l'on rend à leur véritable état les grands hommes qu'on a voulu faire moines après leur mort*; Cologne (Rouen), 1696, 2 vol. in-12; — *Les Moines travestis*; 1698, 2 vol. in-12; Cologne, 1719, 2 vol. in-12 : l'auteur y cherche à faire connaître les personnages que les moines se sont enlevés mutuellement pour accroître le nombre de leurs grands

hommes. Ces deux ouvrages ont paru sous les seuls prénoms de *Pierre-Joseph ;* le premier excita de vives réclamations de la part de plusieurs écrivains religieux; — *Lettres critiques de Sextius le Salien à Euxenus le Marseillois, touchant le discours* (de P. Galaup de Chasteuil) *sur les arcs de triomphe dressés en la ville d'Aix à l'heureuse arrivée des ducs de Bourgogne et de Berry;* 1702; — *Dissertations sur divers points de l'histoire de Provence;* Anvers (Aix), 1704, in-12. Ces dissertations sont au nombre de douze; — *Esprit du Cérémonial d'Aix en la célébration de la Fête-Dieu;* Aix, 1708, in-12; — *Histoire de saint Benezet, entrepreneur du pont d'Avignon, contenant celle des religieux pontifes;* Aix, 1708, in-18 : sous le nom de *Magne Agricole; — Apologétique de la religion des Provençaux au sujet de sainte Madeleine;* Aix, 1711, in-12; — *Vie de Michel Nostradamus;* Aix, 1711, in-12; — *Dissertation sur le symbole caractéristique de sainte Marthe* (la Tarasque); Aix, 1711, in-16, sans nom d'auteur; — *Vie d'Arnaud de Villeneuve;* Aix, 1720, in-12; — — *Histoire de sainte Rossoline de Villeneuve, de l'ordre des Chartreux;* Aix, 1720, in-12; — *Dissertation sur l'état chronologique et héraldique de l'illustre et singulier Consulat de la ville d'Aix;* Aix, 1726, in-12; — *Portraits ou éloges historiques des premiers présidents au parlement de Provence;* Avignon, 1727, in-12; — *Histoire de la Vie et du culte de B. Gérard Tenque, fondateur de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem;* Aix, 1730, in-12. Haitze a laissé en manuscrit une *Histoire de la ville d'Aix*, qui aurait été imprimée in-4°, si l'on en croit Moréri, mais n'aurait pas été publiée; — un *Catalogue des manuscrits de Peiresc;* — une *Histoire littéraire de Provence;* — une *Bibliothèque des Auteurs de Provence*, terminée en 1718; — et une *Vie de Jules Raymond Soliers*. Ces manuscrits se trouvent à la bibliothèque d'Aix. J. V.

P. Lelong, *Biblioth. histor. de la France.* — *Dict. de la Provence.* — Moreri, *Grand Dictionnaire historique.*

HAJI. *Voy.* HADJI.

* **HAKE** (*Édouard*), poëte anglais, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il a laissé un poëme à la louange de la reine Élisabeth : *A Commemoration of the most prosperous and peaceable Reighn of our gracious and deere soueraigne;* Londres, 1575, in-16. Ce volume est fort rare, mais c'est à peu près tout son mérite. G. B.

Bibliotheca Heberiana, part. IV, p. 1044.

HAKEM ou **HAKIM.** *Voy.* AL-HAKEM.

HAKEM SENAÏ. *Voy.* SENAÏ.

HAKEWILL (*Georges*), théologien et philosophe anglais, né à Exeter, en 1579, mort en 1649. Après avoir commencé ses études à l'école de sa ville natale, il les acheva à l'université d'Oxford, à Alban-Hall, d'où il passa comme agrégé au collége d'Exeter. Il y prit tous ses grades, entra dans les ordres en 1611, et devint chapelain du prince Charles, depuis le roi Charles Ier, et archidiacre de Surrey. Il perdit sa place de chapelain pour s'être opposé au projet de mariage entre le prince et une infante d'Espagne. En 1641 il fut nommé recteur du collége d'Exeter. Pendant la guerre civile il se tint à l'écart, et lorsque, en 1648, les commissaires du parlement vinrent réclamer des membres de l'université d'Oxford l'engagement écrit d'obéir à cette assemblée, Hakewill fut un de ceux qui y consentirent. Outre un grand nombre de sermons et de traités de controverse qui attestent du savoir et une certaine libéralité de sentiments, mais qui n'ont plus d'intérêt aujourd'hui, on a de lui : *An Apology, or declaration of the power and providence of God in the government of the World, proving that it doth not decay, etc., in four books;* 1627, in-fol.; il en parut une édition augmentée en 1635. Hakewill combat, dans cet ouvrage, l'opinion, très-répandue parmi ses contemporains, d'une détérioration graduelle du monde physique et moral. Si dans cette défense de la doctrine du progrès, Hakewill montre plus de savoir que de goût, si les chefs-d'œuvre de l'antiquité ne le touchent pas assez, il raisonne en revanche d'une manière sensée, ingénieuse et parfois digne de Bacon. Y.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — Prince, *Worthies of Devon.* — Gorton, *General Biographical Dictionary.* — Rose, *New general Biographical Dictionary.*

HAKKADOSCH (*Jehouda*). *Voy.* JUDA HAKKADOSCH.

HAKKERT (*Jean*), peintre hollandais, né à Amsterdam, vers 1540, mort dans la même ville, en 1635. Il peignait le paysage avec un grand talent. La plupart de ses tableaux représentent des sites agrestes et montagneux, qui s'éloignent complétement du genre adopté par la majorité des artistes de l'école hollandaise : c'est que Hakkert emprunta ses sujets à l'Allemagne méridionale et à la Suisse, contrées qu'il avait longtemps parcourues. Il racontait qu'en Suisse il avait failli payer cher son goût pour l'étude de la nature. Un jour, occupé à dessiner sur une montagne, il fut aperçu par quelques paysans qui travaillaient dans les environs. Ils furent d'abord étonnés de voir un homme qui regardait toujours au même endroit et qui leur semblait écrire sur du papier; ils s'approchèrent, mais n'ayant vu au lieu de lettres qu'un griffonnage au crayon, ils ne doutèrent pas que ce ne fussent des signes cabalistiques, des caractères magiques, et accablèrent d'injures le peintre. Hakkert ne comprit pas le motif de leur colère; croyant qu'elle venait de ce qu'il les gênait peut-être, il fut se placer plus loin, et reprit son esquisse. Les paysans l'observèrent, et à peine eut-il jeté quelques traits sur son papier que tous ensemble se ruèrent sur lui et l'entraînèrent. Vainement voulut-il s'expliquer, on ne l'écouta pas. Les coups suc-

cédèrent aux injures; il fut ainsi conduit jusqu'à la ville, au milieu d'une foule qui augmentait sans cesse et qui faisait pleuvoir sur lui des nuées de pierres et d'immondices. Ses persécuteurs, arrivés chez le magistrat, le dénoncèrent comme un sorcier surpris en flagrant délit de conjuration et faisant dans les montagnes des sortiléges contre le pays et ses habitants. Il ne s'agissait de rien moins que de pendre et brûler le prétendu suppôt du diable. Heureusement le magistrat connaissait à peu près ce qu'était le dessin; il prit Hakkert sous sa protection, et parvint à grande peine à faire comprendre à ses administrés combien le grimoire de l'artiste était inoffensif. Il lui rendit la liberté, mais l'engagea à lever des vues dans un autre canton. Hakkert avait représenté au crayon cette scène mélodramatique, mais son dessin est aujourd'hui perdu. De retour en Hollande, il travailla beaucoup, et reproduisit ses croquis sur la toile. Il était fort lié avec Adrian van den Velde, qui peignait presque tous les personnages des paysages de son ami. Cette association de talents si distingués a rendu les ouvrages de Hakkert plus précieux; néanmoins, ils sont peu connus en France, et se trouvent presque tous dans les galeries hollandaises.

A. DE LACAZE.

J. Houbraken, *De Schilderkonst der Nederlanders*; La Haye, 1718, petit in-4°, t. I, p. 125. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. II, p. 218.

HAKLUYT (*Richard*), géographe anglais, né vers 1533, mort le 28 octobre 1616. Après avoir étudié à Oxford, il entra dans les ordres, et en 1584 il vint à Paris comme chapelain d'ambassade. Passionné pour l'étude de la géographie et des voyages, il se mit en rapport avec les navigateurs de l'époque et avec tous les savants qui partageaient ses goûts. Il recueillit ainsi d'importants matériaux, et pour les mettre au jour il eut l'appui du célèbre Drake et du secrétaire d'État Walsingham. Une place de prébendier à Westminster et le bénéfice de Wetheringset (comté de Suffolk) récompensèrent son zèle. Ses principaux ouvrages sont : *A notable Historie, containing foure voyages made by certaine French captaynes vnto Florida*; Londres, 1587, in-4° : volume intéressant et fort rare, contenant une traduction des voyages à la Floride de Laudonnière, de Ribault et de Gourgues; — *Divers Voyages touchaing the discoverie of America and the islands adjacent*; Londres, 1582, in-4° : volume fort rare, surtout lorsque les deux cartes annoncées sur le frontispice s'y trouvent; — *The principall Navigations, wiages and discoveries of the English nation, made by sea and over land*; Londres, 1589, in-folio; seconde édition, 1598-1600, 3 vol. in-folio; une carte jointe à un petit nombre d'exemplaires de ce recueil curieux est importante, comme étant le dernier mot des sciences géographiques à la fin du seizième siècle. Malgré de nombreuses [illegible]urs, cette carte est fort supérieure à celles d'Ortelius, publiées à Anvers en 1588; la Chine est assez exactement tracée, et on remarque même une partie de la côte septentrionale de la Nouvelle-Hollande. Ce recueil est cher aux Anglais, car il offre un récit fidèle et animé des efforts de leurs anciens et intrépides voyageurs; il en a été fait, en 1809-1812, une édition nouvelle, en cinq volumes in-4°, tirée à 325 exemplaires. On y trouve quelques relations comprises dans l'édition de 1589, et supprimées dans celle de 1598; l'éditeur, M. Ellis, a ajouté un supplément qui occupe une partie du quatrième volume et le cinquième en entier, et qui reproduit divers voyages de la même époque très-dignes de se joindre au recueil d'Hakluyt, lequel est d'autant plus précieux qu'il reproduit les pièces officielles concernant chaque relation de voyages; aussi, malgré quelques défauts inévitables, les *Navigations* seront toujours un assemblage de documents fort utiles. Des matériaux réunis pour un quatrième volume, que le rédacteur n'eut pas le temps de faire paraître, furent employés pour le recueil de Purchas. On doit encore au zèle d'Hakluyt : *The Discoveries of the World, from their first originall unto the yeere of our Lord* 1555; Londres, 1601, in-4° : c'est une traduction corrigée d'un ouvrage portugais d'A. Galvano; — *The Historie of the West-Indies, containing the actes and aventures of the Spaniards*; Londres, sans date, in-4°. Hakluyt mit au jour en 1609 la traduction d'un ouvrage portugais sur la Virginie, et il donna à Paris en 1587 une édition nouvelle du livre de Pierre Martyr d'Anghiera *De Novo Orbe*, en y joignant des notes et une table des matières. Quoiqu'il eût fait de l'Amérique le but principal de ses recherches, il revit la traduction anglaise faite par John Porry de la description de l'Afrique par Jean Léon. Des navigateurs anglais ont cherché à perpétuer le souvenir d'Hakluyt en donnant son nom à des îles, à des caps situés dans les mers arctiques. Il s'est formé récemment à Londres une association qui, sous le titre d'*Hakluyt Society*, s'occupe de publier d'anciennes relations de voyages devenues fort rares ou restées inédites.

G. B.

Bibliotheca Britannica. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II, col. 186, édit. de Bliss. — Oldys, *British Librarian*, p. 137-158. — Dibdin, *Library Companion*, p. 378. — *Bibliotheca Grenvilliana*, p. 294. — Camus, *Mémoire sur la Collection des grands et des petits Voyages*.

HAL (VAN), peintre hollandais, né à Anvers, en 1668. Il peignait dans sa jeunesse l'histoire avec correction et un excellent coloris; mais dans la seconde période de sa vie, sa couleur devint pâteuse, le goût l'abandonna et ses œuvres cessèrent d'être estimées. Il travailla avec Hardimé et plusieurs autres artistes, dont il ornait les paysages de nymphes, d'amours et d'autres personnages mythologiques. A. DE L.

Jacob Campo Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. III, p. 349. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. III, p. 128.

HALAGI ou **HÉLAGI** (*Constantin*), poëte

hommes. Ces deux ouvrages ont paru sous les seuls prénoms de *Pierre-Joseph*; le premier excita de vives réclamations de la part de plusieurs écrivains religieux; — *Lettres critiques de Sextius le Salien à Euxenus le Marseillois, touchant le discours* (de P. Galaup de Chasteuil) *sur les arcs de triomphe dressés en la ville d'Aix à l'heureuse arrivée des ducs de Bourgogne et de Berry;* 1702; — *Dissertations sur divers points de l'histoire de Provence;* Anvers (Aix), 1704, in-12. Ces dissertations sont au nombre de douze; — *Esprit du Cérémonial d'Aix en la célébration de la Fête-Dieu;* Aix, 1708, in-12; — *Histoire de saint Benezet, entrepreneur du pont d'Avignon, contenant celle des religieux pontifes;* Aix, 1708, in-18 : sous le nom de *Magne Agricole;* — *Apologétique de la religion des Provençaux au sujet de sainte Madeleine;* Aix, 1711, in-12; — *Vie de Michel Nostradamus;* Aix, 1711, in-12; — *Dissertation sur le symbole caractéristique de sainte Marthe* (la Tarasque); Aix, 1711, in-16, sans nom d'auteur; — *Vie d'Arnaud de Villeneuve;* Aix, 1720, in-12; — — *Histoire de sainte Rossoline de Villeneuve, de l'ordre des Chartreux;* Aix, 1720, in-12; — *Dissertation sur l'état chronologique et héraldique de l'illustre et singulier Consulat de la ville d'Aix;* Aix, 1726, in-12; — *Portraits ou éloges historiques des premiers présidents au parlement de Provence;* Avignon, 1727, in-12; — *Histoire de la Vie et du culte de B. Gérard Tenque, fondateur de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem;* Aix, 1730, in-12. Haitze a laissé en manuscrit une *Histoire de la ville d'Aix*, qui aurait été imprimée in-4°, si l'on en croit Moréri, mais n'aurait pas été publiée; — un *Catalogue des manuscrits de Peiresc;* — une *Histoire littéraire de Provence;* — une *Bibliothèque des Auteurs de Provence*, terminée en 1718; — et une *Vie de Jules Raymond Soliers*. Ces manuscrits se trouvent à la bibliothèque d'Aix. J. V.

P. Lelong, *Biblioth. histor. de la France*. — *Dict. de la Provence*. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

HAJI. *Voy.* HADJI.

* **HAKE** (*Édouard*), poëte anglais, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il a laissé un poëme à la louange de la reine Élisabeth : *A Commemoration of the most prosperous and peaceable Reighn of our gracious and deere soueraigne;* Londres, 1575, in-16. Ce volume est fort rare, mais c'est à peu près tout son mérite. G. B.

Bibliotheca Heberiana, part. IV, p. 1044.

HAKEM ou **HAKIM**. *Voy.* AL-HAKEM.

HAKEM SENAÏ. *Voy.* SENAÏ.

HAKEWILL (*Georges*), théologien et philosophe anglais, né à Exeter, en 1579, mort en 1649. Après avoir commencé ses études à l'école de sa ville natale, il les acheva à l'université d'Oxford, à Alban-Hall, d'où il passa comme agrégé au collége d'Exeter. Il y prit tous ses grades, entra dans les ordres en 1611, et devint chapelain du prince Charles, depuis le roi Charles I[er], et archidiacre de Surrey. Il perdit sa place de chapelain pour s'être opposé au projet de mariage entre le prince et une infante d'Espagne. En 1641 il fut nommé recteur du collége d'Exeter. Pendant la guerre civile il se tint à l'écart, et lorsque, en 1648, les commissaires du parlement vinrent réclamer des membres de l'université d'Oxford l'engagement écrit d'obéir à cette assemblée, Hakewill fut un de ceux qui y consentirent. Outre un grand nombre de sermons et de traités de controverse qui attestent du savoir et une certaine libéralité de sentiments, mais qui n'ont plus d'intérêt aujourd'hui, on a de lui : *An Apology, or declaration of the power and providence of God in the government of the World, proving that it doth not decay, etc., in four books;* 1627, in-fol.; il en parut une édition augmentée en 1636. Hakewill combat, dans cet ouvrage, l'opinion, très-répandue parmi ses contemporains, d'une détérioration graduelle du monde physique et moral. Si dans cette défense de la doctrine du progrès, Hakewill montre plus de savoir que de goût, si les chefs-d'œuvre de l'antiquité ne le touchent pas assez, il raisonne en revanche d'une manière sensée, ingénieuse et parfois digne de Bacon. Y.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — Prince, *Worthies of Devon*. — Gorton, *General Biographical Dictionary*. — Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HAKKADOSCH (*Jehouda*). *Voy.* JUDA HAKKADOSCH.

HAKKERT (*Jean*), peintre hollandais, né à Amsterdam, vers 1540, mort dans la même ville, en 1635. Il peignait le paysage avec un grand talent. La plupart de ses tableaux représentent des sites agrestes et montagneux, qui s'éloignent complétement du genre adopté par la majorité des artistes de l'école hollandaise : c'[illegible] kert emprunta ses sujets à l'Allem[illegible] et à la Suisse, contrées qu'il [illegible] parcourues. Il racontait qu'en Suisse il avait [illegible] payer cher son goût pour l'étude de la [illegible] Un jour, occupé à dessiner sur une m[illegible], il fut aperçu par quelques paysans [illegible] laient dans les environs. Ils furent d'[illegible] nés de voir un homme qui regar[illegible] même endroit et qui leur sen[illegible] papier; ils s'approchèrent, mais n'a[illegible] lieu de lettres qu'un griffonnage au cray[illegible] doutèrent pas que ce ne fussent des signes cabalistiques, des caractères magiques, et accablèrent d'injures le peintre. Hakkert ne comprit pas le motif de leur colère; croyant qu'elle venait de ce qu'il les gênait peut-être, il fut se placer plus loin, et reprit son esquisse. Les paysans l'observèrent, et à peine eut-il jeté quelques traits sur son papier que tous ensemble se ruèrent sur lui et l'entraînèrent. Vainement voulut-il s'expliquer, on ne l'écouta pas. Les coups suc-

cédèrent aux injures; il fut ainsi conduit jusqu'à la ville, au milieu d'une foule qui augmentait sans cesse et qui faisait pleuvoir sur lui des nuées de pierres et d'immondices. Ses persécuteurs, arrivés chez le magistrat, le dénoncèrent comme un sorcier surpris en flagrant délit de conjuration et faisant dans les montagnes des sortiléges contre le pays et ses habitants. Il ne s'agissait de rien moins que de pendre et brûler le prétendu suppôt du diable. Heureusement le magistrat connaissait à peu près ce qu'était le dessin; il prit Hakkert sous sa protection, et parvint à grande peine à faire comprendre à ses administrés combien le grimoire de l'artiste était inoffensif. Il lui rendit la liberté, mais l'engagea à lever des vues dans un autre canton. Hakkert avait représenté au crayon cette scène mélodramatique, mais son dessin est aujourd'hui perdu. De retour en Hollande, il travailla beaucoup, et reproduisit ses croquis sur la toile. Il était fort lié avec Adrian van den Velde, qui peignait presque tous les personnages des paysages de son ami. Cette association de talents si distingués a rendu les ouvrages de Hakkert plus précieux; néanmoins, ils sont peu connus en France, et se trouvent presque tous dans les galeries hollandaises.

A. DE LACAZE.

J. Houbraken, *De Schilderkonst der Nederlanders*; La Haye, 1728, petit in-4°, t. I, p. 135. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais, etc.*, t. II, p. 218.

HAKLUYT (*Richard*), géographe anglais, né vers 1533, mort le 28 octobre 1616. Après avoir étudié à Oxford, il entra dans les ordres, et en 1584 il vint à Paris comme chapelain d'ambassade. Passionné pour l'étude de la géographie et des voyages, il se mit en rapport avec les navigateurs de l'époque et avec tous les savants qui partageaient ses goûts. Il recueillit ainsi d'importants matériaux, et pour les mettre au jour il eut l'appui du célèbre Drake et du secrétaire d'État Walsingham. Une place de prébendier à Westminster et le bénéfice de Wetheringset (comté de Suffolk) récompensèrent son zèle. Ses principaux ouvrages sont : *A notable Historie, containing foure voyages made by certaine French captaynes vnto Florida*; Londres, 1587, in-4° : volume intéressant et fort rare, contenant une traduction des voyages à la Floride de Laudonnière, de Ribault et de Gourgues; — *Divers Voyages touchaing the discoverie of America and the islands adjacent*; Londres, 1582, in-4° : volume fort rare, surtout lorsque les deux cartes annoncées sur le frontispice s'y trouvent; — *The principall Navigations, wiages and discoveries of the English nation, made by sea and over land*; Londres, 1589, in-folio; seconde édition, 1598-1600, 3 vol. in-folio; ... e jointe a un petit nombre d'exemplaires ... recueil curieux est importante, comme le dernier mot des sciences géographiques ... du seizième siècle. Malgré de nombreuses ...rs, cette carte est fort supérieure à celles d'Ortelius, publiées à Anvers en 1588; la Chine est assez exactement tracée, et on remarque même une partie de la côte septentrionale de la Nouvelle-Hollande. Ce recueil est cher aux Anglais, car il offre un récit fidèle et animé des efforts de leurs anciens et intrépides voyageurs; il en a été fait, en 1809-1812, une édition nouvelle, en cinq volumes in-4°, tirée à 325 exemplaires. On y trouve quelques relations comprises dans l'édition de 1589, et supprimées dans celle de 1598; l'éditeur, M. Ellis, a ajouté un supplément qui occupe une partie du quatrième volume et le cinquième en entier, et qui reproduit divers voyages de la même époque très-dignes de se joindre au recueil d'Hakluyt, lequel est d'autant plus précieux qu'il reproduit les pièces officielles concernant chaque relation de voyages; aussi, malgré quelques défauts inévitables, les *Navigations* seront toujours un assemblage de documents fort utiles. Des matériaux réunis pour un quatrième volume, que le rédacteur n'eut pas le temps de faire paraître, furent employés pour le recueil de Purchas. On doit encore au zèle d'Hakluyt : *The Discoveries of the World, from their first originall unto the yeere of our Lord* 1555; Londres, 1601, in-4° : c'est une traduction corrigée d'un ouvrage portugais d'A. Galvano; — *The Historie of the West-Indies, containing the actes and aventures of the Spaniards*; Londres, sans date, in-4°. Hakluyt mit au jour en 1609 la traduction d'un ouvrage portugais sur la Virginie, et il donna à Paris en 1587 une édition nouvelle du livre de Pierre Martyr d'Anghiera *De Novo Orbe*, en y joignant des notes et une table des matières. Quoiqu'il eût fait de l'Amérique le but principal de ses recherches, il revit la traduction anglaise faite par John Porry de la description de l'Afrique par Jean Léon. Des navigateurs anglais ont cherché à perpétuer le souvenir d'Hakluyt en donnant son nom à des îles, à des caps situés dans les mers arctiques. Il s'est formé récemment à Londres une association qui, sous le titre d'*Hakluyt Society*, s'occupe de publier d'anciennes relations de voyages devenues fort rares ou restées inédites.

G. B.

Bibliotheca Britannica. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II, col. 186, édit. de Bliss. — Oldys, *British Librarian*, p. 137-138. — Dibdin, *Library Companion*, p. 378. — *Bibliotheca Grenvilliana*, p. 294. — Camus, *Mémoire sur la Collection des grands et des petits Voyages*.

HAL (VAN), peintre hollandais, né à Anvers, en 1668. Il peignait dans sa jeunesse l'histoire avec correction et un excellent coloris; mais dans la seconde période de sa vie, sa couleur devint pâteuse, le goût l'abandonna et ses œuvres cessèrent d'êtres estimées. Il travailla avec Hardimé et plusieurs autres artistes, dont il ornait les paysages de nymphes, d'amours et d'autres personnages mythologiques. A. DE L.

Jacob Campo Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. III, p. 349. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. III, p. 128.

HALAGI ou **HÉLAGI** (*Constantin*), poëte

hommes. Ces deux ouvrages ont paru sous les seuls prénoms de *Pierre-Joseph ;* le premier excita de vives réclamations de la part de plusieurs écrivains religieux ; — *Lettres critiques de Sextius le Salien à Euxenus le Marseillois, touchant le discours* (de P. Galaup de Chasteuil) *sur les arcs de triomphe dressés en la ville d'Aix à l'heureuse arrivée des ducs de Bourgogne et de Berry ;* 1702 ; — *Dissertations sur divers points de l'histoire de Provence ;* Anvers (Aix), 1704, in-12. Ces dissertations sont au nombre de douze ; — *Esprit du Cérémonial d'Aix en la célébration de la Fête-Dieu ;* Aix, 1708, in-12 ; — *Histoire de saint Benezet, entrepreneur du pont d'Avignon, contenant celle des religieux pontifes ;* Aix, 1708, in-18 : sous le nom de *Magne Agricole ; — Apologétique de la religion des Provençaux au sujet de sainte Madeleine ;* Aix, 1711, in-12 ; — *Vie de Michel Nostradamus ;* Aix, 1711, in-12 ; — *Dissertation sur le symbole caractéristique de sainte Marthe* (la Tarasque) ; Aix, 1711, in-16, sans nom d'auteur ; — *Vie d'Arnaud de Villeneuve ;* Aix, 1720, in-12 ; — — *Histoire de sainte Rossoline de Villeneuve, de l'ordre des Chartreux ;* Aix, 1720, in-12 ; — *Dissertation sur l'état chronologique et héraldique de l'illustre et singulier Consulat de la ville d'Aix ;* Aix, 1726, in-12 ; — *Portraits ou éloges historiques des premiers présidents au parlement de Provence ;* Avignon, 1727, in-12 ; — *Histoire de la Vie et du culte de B. Gérard Tenque, fondateur de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem ;* Aix, 1730, in-12. Haitze a laissé en manuscrit une *Histoire de la ville d'Aix*, qui aurait été imprimée in-4°, si l'on en croit Moréri, mais n'aurait pas été publiée ; — un *Catalogue des manuscrits de Peiresc ;* — une *Histoire littéraire de Provence ;* — une *Bibliothèque des Auteurs de Provence*, terminée en 1718 ; — et une *Vie de Jules Raymond Soliers*. Ces manuscrits se trouvent à la bibliothèque d'Aix. J. V.

P. Lelong, *Biblioth. histor. de la France*. — *Dict. de la Provence*. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

HAJI. *Voy.* HADJI.

* HAKE (*Édouard*), poëte anglais, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il a laissé un poëme à la louange de la reine Élisabeth : *A Commemoration of the most prosperous and peaceable Reighn of our gracious and deere soueraigne ;* Londres, 1575, in-16. Ce volume est fort rare, mais c'est à peu près tout son mérite. G. B.

Bibliotheca Heberiana, part. IV, p. 1044.

HAKEM ou HAKIM. *Voy.* AL-HAKEM.

HAKEM SENAÏ. *Voy.* SENAÏ.

HAKEWILL (*Georges*), théologien et philosophe anglais, né à Exeter, en 1579, mort en 1649. Après avoir commencé ses études à l'école de sa ville natale, il les acheva à l'université d'Oxford, à Alban-Hall, d'où il passa comme agrégé au collége d'Exeter. Il y prit tous ses grades, entra dans les ordres en 1611, et devint chapelain du prince Charles, depuis le roi Charles I[er], et archidiacre de Surrey. Il perdit sa place de chapelain pour s'être opposé au projet de mariage entre le prince et une infante d'Espagne. En 1641 il fut nommé recteur du collége d'Exeter. Pendant la guerre civile il se tint à l'écart, et lorsque, en 1648, les commissaires du parlement vinrent réclamer des membres de l'université d'Oxford l'engagement écrit d'obéir à cette assemblée, Hakewill fut un de ceux qui y consentirent. Outre un grand nombre de sermons et de traités de controverse qui attestent du savoir et une certaine libéralité de sentiments, mais qui n'ont plus d'intérêt aujourd'hui, on a de lui : *An Apology, or declaration of the power and providence of God in the government of the World, proving that it doth not decay, etc., in four books ;* 1627, in-fol. ; il en parut une édition augmentée en 1636. Hakewill combat, dans cet ouvrage, l'opinion, très-répandue parmi ses contemporains, d'une détérioration graduelle du monde physique et moral. Si dans cette défense de la doctrine du progrès, Hakewill montre plus de savoir que de goût, si les chefs-d'œuvre de l'antiquité ne le touchent pas assez, il raisonne en revanche d'une manière sensée, ingénieuse et parfois digne de Bacon. Y.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — Prince, *Worthies of Devon*. — Gorton, *General Biographical Dictionary*. — Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HAKKADOSCH (*Jehouda*). *Voy.* JUDA HAKKADOSCH.

HAKKERT (*Jean*), peintre hollandais, né à Amsterdam, vers 1540, mort dans la même ville, en 1635. Il peignait le paysage avec un grand talent. La plupart de ses tableaux représentent des sites agrestes et montagneux, qui s'éloignent complétement du genre adopté par la majorité des artistes de l'école hollandaise : c'est que Hakkert emprunta ses sujets à l'Allemagne méridionale et à la Suisse, contrées qu'il avait longtemps parcourues. Il racontait qu'en Suisse il avait failli payer cher son goût pour l'étude de la nature. Un jour, occupé à dessiner sur une montagne, il fut aperçu par quelques paysans qui travaillaient dans les environs. Ils furent d'abord étonnés de voir un homme qui regardait toujours au même endroit et qui leur semblait écrire sur du papier ; ils s'approchèrent, mais n'ayant vu au lieu de lettres qu'un griffonnage au crayon, ils ne doutèrent pas que ce ne fussent des signes cabalistiques, des caractères magiques, et accablèrent d'injures le peintre. Hakkert ne comprit pas le motif de leur colère ; croyant qu'elle venait de ce qu'il les gênait peut-être, il fut se placer plus loin, et reprit son esquisse. Les paysans l'observèrent, et à peine eut-il jeté quelques traits sur son papier que tous ensemble se ruèrent sur lui et l'entraînèrent. Vainement voulut-il s'expliquer, on ne l'écouta pas. Les coups suc-

cédèrent aux injures ; il fut ainsi conduit jusqu'à la ville, au milieu d'une foule qui augmentait sans cesse et qui faisait pleuvoir sur lui des nuées de pierres et d'immondices. Ses persécuteurs, arrivés chez le magistrat, le dénoncèrent comme un sorcier surpris en flagrant délit de conjuration et faisant dans les montagnes des sortiléges contre le pays et ses habitants. Il ne s'agissait de rien moins que de pendre et brûler le prétendu suppôt du diable. Heureusement le magistrat connaissait à peu près ce qu'était le dessin ; il prit Hakkert sous sa protection, et parvint à grande peine à faire comprendre à ses administrés combien le grimoire de l'artiste était inoffensif. Il lui rendit la liberté, mais l'engagea à lever des vues dans un autre canton. Hakkert avait représenté au crayon cette scène mélodramatique, mais son dessin est aujourd'hui perdu. De retour en Hollande, il travailla beaucoup, et reproduisit ses croquis sur la toile. Il était fort lié avec Adrian van den Velde, qui peignait presque tous les personnages des paysages de son ami. Cette association de talents si distingués a rendu les ouvrages de Hakkert plus précieux ; néanmoins, ils sont peu connus en France, et se trouvent presque tous dans les galeries hollandaises.

A. DE LACAZE.

J. Houbraken, *De Schilderkonst der Nederlanders* ; La Haye, 1718, petit in-4°, t. I, p. 135. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. II, p. 218.

HAKLUYT (*Richard*), géographe anglais, né vers 1553, mort le 23 octobre 1616. Après avoir étudié à Oxford, il entra dans les ordres, et en 1584 il vint à Paris comme chapelain d'ambassade. Passionné pour l'étude de la géographie et des voyages, il se mit en rapport avec les navigateurs de l'époque et avec tous les savants qui partageaient ses goûts. Il recueillit ainsi d'importants matériaux, et pour les mettre au jour il eut l'appui du célèbre Drake et du secrétaire d'État Walsingham. Une place de prébendier à Westminster et le bénéfice de Wetheringset (comté de Suffolk) récompensèrent son zèle. Ses principaux ouvrages sont : *A notable Historie, containing foure voyages made by certaine French captaynes vnto Florida* ; Londres, 1587, in-4° : volume intéressant et fort rare, contenant une traduction des voyages à la Floride de Laudonnière, de Ribault et de Gourgues ; — *Divers Voyages touchaing the discoverie of America und the islands adjacent* ; Londres, 1582, in-4° : volume fort rare, surtout lorsque les deux cartes annoncées sur le frontispice s'y trouvent ; — *The principall Navigations, wiages and discoveries of the English nation, made by sea and over land* ; Londres, 1589, in-folio ; seconde édition, 1598-1600, 3 vol. in-folio ; une carte jointe à un petit nombre d'exemplaires de ce recueil curieux est importante, comme étant le dernier mot des sciences géographiques à la fin du seizième siècle. Malgré de nombreuses erreurs, cette carte est fort supérieure à celles d'Ortelius, publiées à Anvers en 1588 ; la Chine est assez exactement tracée, et on remarque même une partie de la côte septentrionale de la Nouvelle-Hollande. Ce recueil est cher aux Anglais, car il offre un récit fidèle et animé des efforts de leurs anciens et intrépides voyageurs ; il en a été fait, en 1809-1812, une édition nouvelle, en cinq volumes in-4°, tirée à 325 exemplaires. On y trouve quelques relations comprises dans l'édition de 1589, et supprimées dans celle de 1598 ; l'éditeur, M. Ellis, a ajouté un supplément qui occupe une partie du quatrième volume et le cinquième en entier, et qui reproduit divers voyages de la même époque très-dignes de se joindre au recueil d'Hakluyt, lequel est d'autant plus précieux qu'il reproduit les pièces officielles concernant chaque relation de voyages ; aussi, malgré quelques défauts inévitables, les *Navigations* seront toujours un assemblage de documents fort utiles. Des matériaux réunis pour un quatrième volume, que le rédacteur n'eut pas le temps de faire paraître, furent employés pour le recueil de Purchas. On doit encore au zèle d'Hakluyt : *The Discoveries of the World, from their first originall unto the yeere of our Lord* 1555 ; Londres, 1601, in-4° : c'est une traduction corrigée d'un ouvrage portugais d'A. Galvano ; — *The Historie of the West-Indies, containing the actes and aventures of the Spaniards* ; Londres, sans date, in-4°. Hakluyt mit au jour en 1609 la traduction d'un ouvrage portugais sur la Virginie, et il donna à Paris en 1587 une édition nouvelle du livre de Pierre Martyr d'Anghiera *De Novo Orbe*, en y joignant des notes et une table des matières. Quoiqu'il eût fait de l'Amérique le but principal de ses recherches, il revit la traduction anglaise faite par John Porry de la description de l'Afrique par Jean Léon. Des navigateurs anglais ont cherché à perpétuer le souvenir d'Hakluyt en donnant son nom à des îles, à des caps situés dans les mers arctiques. Il s'est formé récemment à Londres une association qui, sous le titre d'*Hakluyt Society*, s'occupe de publier d'anciennes relations de voyages devenues fort rares ou restées inédites.

G. B.

Bibliotheca Britannica. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II, col. 186, édit. de Bliss. — Oldys, *British Librarian*, p. 137-158. — Dibdin, *Library Companion*, p. 378. — *Bibliotheca Grenvilliana*, p. 294. — Camus, *Mémoire sur la Collection des grands et des petits Voyages*.

HAL (VAN), peintre hollandais, né à Anvers, en 1668. Il peignait dans sa jeunesse l'histoire avec correction et un excellent coloris ; mais dans la seconde période de sa vie, sa couleur devint pâteuse, le goût l'abandonna et ses œuvres cessèrent d'êtres estimées. Il travailla avec Hardimé et plusieurs autres artistes, dont il ornait les paysages de nymphes, d'amours et d'autres personnages mythologiques. A. DE L.

Jacob Campo Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. III, p. 359. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. III, p. 128.

HALAGI ou **HÉLAGI** (*Constantin*), poëte

hongrois, né à Unghvar, en 1698, mort à Prisnitz, en 1752. Il descendait d'une ancienne famille magyare, et entra, fort jeune, dans la congrégation des Écoles pies, dont il devint supérieur à Prisnitz. On a de lui : *Myrias versuum sine ellypsi et synalephe editorum*; Tyrnau, 1738; — *Odarum Libri tres*; ibid., 1742; — *Epigrammatum moralium Libri septem*; 1744; — *Apologiarum moralium Libri sex*; — *Elegiarum Liber unicus*; 1747. N. K.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

HALCYONÉE (Ἀλκυονεύς), fils d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine, vivait vers 270 avant J.-C. On ignore l'époque de sa naissance, mais on sait qu'il avait déjà l'âge d'homme lorsqu'il accompagna, en 272, Antigone dans son expédition du Péloponnèse contre Pyrrhus. Durant l'attaque de nuit que Pyrrhus tenta contre la ville d'Argos, Halcyonée fut chargé par son père de le repousser. Un combat s'engagea dans les rues. Au milieu de la confusion Pyrrhus périt, et sa tête, coupée, fut présentée à Halcyonée, qui la porta comme un trophée à Antigone. Ce prince blâma sévèrement la cruauté de son fils, et le renvoya durement de sa présence. Halcyonée profita de la leçon, et lorsque, bientôt après, il fit prisonnier Hélenus, fils de Pyrrhus, il le traita avec égards, et le conduisit sain et sauf à Antigone. Il paraît, d'après une anecdote racontée par Élien et par Plutarque, que Halcyonée fut tué dans une bataille du vivant de son père; mais on ne sait ni à quelle époque ni à quelle occasion. Y.

Plutarque, *Pyrrhus*, 34. — *De Consolat.*, 33. — Élien, *Hist. Var.*, III, 5.

HALDAT DU LYS (*Charles-Nicolas, Alexandre*), physicien et littérateur français, né à Bourmont, petite ville de Lorraine, le 24 décembre 1770, mort à Nancy, le 26 novembre 1852. Il se livra de bonne heure à l'étude des sciences naturelles. La profession de chirurgien militaire, qu'il fut forcé d'embrasser en 1793, favorisa ce penchant, quoique ses opinions personnelles l'eussent plutôt porté à joindre l'armée des princes émigrés. Après le traité de Campo-Formio, il revint dans ses foyers, et obtint au concours la chaire de physique expérimentale à l'école centrale du département de la Meurthe. Plus tard, il se fit recevoir docteur en médecine à l'école de Strasbourg, et fit imprimer à cette occasion une *Dissertation sur l'effort considéré dans son influence générale sur la vie*; Strasbourg, an XI (1803), in-4°. Lors de la création des lycées, il fut appelé comme professeur des sciences physiques au lycée de Nancy. En 1824 ses services dans l'enseignement lui méritèrent la place d'inspecteur de l'académie, qu'il occupa jusqu'en 1831, époque de sa mise à la retraite. En 1803, il avait contribué au rétablissement de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Nancy, qui avait été fondée par le roi Stanislas, et y remplit avec zèle les fonctions de secrétaire jusqu'à sa mort. Ses mémoires, publiés pendant près de cinquante années, dans les recueils de cette société, renferment des détails intéressants relatifs à des recherches et expériences nouvelles sur l'*universalité de la force magnétique*, son *incoërcibilité*, les *causes de son altération*, etc., sur *l'optique oculaire*, sur *la propagation du son*, etc. Ces travaux furent appréciés par l'Académie des Sciences, qui élut, en 1843, Haldat pour un de ses correspondants dans la section de physique. Il lut successivement dans les séances publiques de l'Académie, et fit imprimer à part, l'*Éloge de M. Willemot* (botaniste); Nancy, 1807, in-8°; — *Éloge historique de Nicolas Saucerotte*; 1815, in-8°; — *Éloge historique de Pierre Thouvenot*; 1816, in-8°; — *Éloge de François Mandel, doyen des pharmaciens*; 1821, in-8°; — *Éloge historique de l'abbé Vaulrin*; 1823, in-8°; — *Éloge historique du docteur Louis Valentin*; 1829, in-8°; — *Éloge historique de M. Laurent* (peintre et directeur du musée d'Épinal); 1833, in-8°. Il donna aussi d'autres notices biographiques, plus succinctes, qui furent insérées, seulement par extrait, dans les *Précis des Travaux de l'Académie* de 1810 à 1814, *sur MM. Durival*, trois frères qui ont cultivé les lettres avec quelque succès, *Sonnini de Manoncourt*, naturaliste et voyageur, *Jean Girardet*, peintre du roi de Pologne etc. Lors de la création de l'école secondaire de médecine de Nancy, Haldat en fut nommé directeur, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1843. Tous les ans il entreprenait un voyage, pour se mettre au courant du progrès des sciences dans diverses contrées de l'Europe, et entretenir des relations avec les hommes les plus distingués. C'est ainsi qu'il visita l'Angleterre, la Hollande, la Belgique, l'Italie, rapportant sans cesse des observations curieuses ou intéressantes qu'il communiqua à ses amis et quelquefois au public. Ami des arts, il avait formé une nombreuse collection d'estampes recherchées et un riche cabinet d'instruments de physique, à la fabrication desquels il avait souvent travaillé lui-même. — Le nom Du Lys, qu'il ajoutait au sien, indique l'alliance qu'un de ses ancêtres avait contractée avec Catherine Darc ou Du Lys, fille de Pierre, frère de la Pucelle d'Orléans (1). Il s'enorgueillissait avec raison de cette descendance, qui lui fournit l'occasion de publier plusieurs ouvrages estimés sur la libératrice de la France, et notamment l'*Examen critique de l'histoire de Jeanne Darc, suivi de la relation de la fête célébrée à Domremy en 1820, et de mémoires sur la maison de Jeanne Darc et sur sa descendance*; Nancy, 1850, in-8°, fig. Cette relation des fêtes dans les-

(1) V. *Les Familles françaises considérées sous le rapport de leurs prérogatives honorifiques*, par A. S. de Loigne, 2e édition, Imprimerie royale, 1818, in-8°, p. 32.

quelles il avait figuré, comme orateur et comme représentant la famille de Jeanne Darc, avait déjà été imprimée (Nancy, 1821, in-8°), ainsi que l'*Éloge de Jeanne Darc*, prononcé par lui, Neufchâteau (1820), in-8°. Le premier ouvrage qui commença la réputation de Haldat a pour titre : *Recherches chimiques sur l'encre, son altérabilité et les moyens d'y remédier*, 3e édition; Strasbourg, 1804. Le but de l'auteur était surtout de mettre la société en garde contre les manœuvres des faussaires. Son dernier ouvrage, qui est pour ainsi dire le résumé de ses nombreux travaux et de ses expériences sur le fluide magnétique, fut publié par lui en 1852, peu de temps avant sa mort. C'est une *Exposition de la Doctrine Magnétique, ou traité philosophique, historique et critique du magnétisme;* Nancy, in-8°. Enfin, on trouve plusieurs mémoires de Haldat dans le *Journal de Physique*. J. Lamoureux.

Documents particuliers. — *Notice sur la Vie et les ouvrages* de M. le docteur de Haldat, par le docteur Simonin père; 1854, in-8°. — Quérard, *La France littéraire*. — Felix Bourquelot, *La Littér. franç. contemporaine*.

HALDE (Du). *Voy.* Du Halde.

HALDENWANG (*Christian*), graveur allemand, né à Durlach, le 14 mai 1770, mort aux eaux de Rippoltsau, le 27 juin 1831. A l'âge de quatorze ans, il entra à l'école de dessin de sa ville natale. Deux ans après, il fut attaché à l'établissement de Mecheln, à Bâle, et s'y perfectionna dans l'art de la gravure. Quelques travaux remarquables, exécutés dans le genre de l'*aquatinta*, le firent appeler en 1796 à Dessau, où venait de se fonder la société chalcographique. En 1803 il fut appelé à Carlsruhe, avec le titre de graveur de la cour. Plus tard il exécuta un grand nombre de gravures pour le commerce et la librairie. Il grava aussi pour le *Musée Napoléon* et pour le *Musée royal* plusieurs paysages d'après Grimaldi, Ruysdaël, Poussin, Claude Lorrain, et Elsheimer. Ses derniers et plus remarquables travaux sont *Les Heures*, quatre planches d'après Claude Lorrain, et les *Chutes d'eau*, deux planches d'après Ruysdaël, dont la dernière fut achevée, en 1833, par son élève le professeur Schnell, de Darmstadt. On a mis Haldenwang sur la même ligne que Woolet, Vivares et Masson. L. L—t.

Conversat.-Lex.

* **HALDETRUDE**, première femme de Clotaire II, vivait à la fin du sixième et au commencement du septième siècle. Elle fut mère de Dagobert Ier le Grand (602 ou 603), selon la plupart des historiens, quoique quelques auteurs donnent pour mère à ce prince Bertrude, deuxième femme de Clotaire II. Haldetrude eut encore deux enfants : Mérovée, né avant Dagobert, fait prisonnier, à l'âge de quatre ans, au combat d'Étampes, selon le rapport de Frédégaire, et tué par l'ordre de Brunehauld (603); Emma, la troisième, née vers 604 et mariée à Eadbald, roi des Cantuariens. L'auteur anonyme de la Vie de saint Ouen, archevêque de Rouen, dit que Haldetrude fut inhumée dans l'église de Saint-Pierre de Rouen, tandis qu'Adrien de Valois prétend que ce fut dans celle de Saint-Vincent de Paris, c'est-à-dire l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. Quelques auteurs ont contesté à cette reine le titre d'épouse légitime, oubliant que sous la première race de nos rois les chefs de l'État étaient polygames. A. de Martonne.

Aymoin, *Chron.*, l. 3, 4. — Frédégaire, *Chron.*, c. 46. — *Gesta Francorum*. — *Gesta Dagoberti regis*. — *Vie anonyme de saint Ouen*. — P. Anselme, t. I, p. 10. — *Annales ecclésiastiques* du P. Lecointe, tom. II, p. 703 et 794. — *Les Reines de France*, par Mlle Celliez, page 47.

* **HALDORSEN** (*Bjœrn*), lexicographe agronome islandais, né à Vogsose, le 5 février 1724, mort en 1794. Fils d'un ministre protestant, il reçut une éducation libérale, fut nommé pasteur de Saudlakdal en 1751, et plus tard de Settberg. Tout en remplissant ces fonctions, Haldorsen s'occupait d'économie rurale, et contribua, tant par son exemple que par ses écrits, aux progrès de l'agriculture en Islande. Ces efforts lui valurent la médaille d'argent *pro meritis*. Ayant perdu la vue dans sa vieillesse, il se rendit à Copenhague pour se faire traiter; mais il n'obtint pas de guérison, et mourut peu de temps après son retour en Islande. On a de lui : *Lexicon Islandico-Latino-Danicum Biœrnonis Haldorsonii;* Copenhague, 1814, 2 vol. in-4°. L'auteur y travailla quinze ans. C'est le meilleur dictionnaire islandais que l'on possède; — *Vie de Eggert Olafsen*, en islandais; Hrapsey, 1784; — trois écrits sur l'économie rurale, à l'usage du peuple islandais. E. Beauvois.

B. Thorgrimmsson, *Æfi sira Biarnar Haldorssonar;* Copenhague, 1799, in-8°. — J.-E. Muller, préf. de *Lex. Isl.-Lat.-Dan.*, p. 12-14. — Nyerup et Kraft, *Lit.-Lex.*

HALE (Sir *Matthew*), célèbre jurisconsulte anglais, né à Alderby (comté de Glocester), le 1er novembre 1609, mort le 25 décembre 1676. Il était fils d'un avocat de Lincoln's-Inn, qui abandonna le barreau par suite d'une excessive délicatesse de conscience, qui l'empêchait de se charger des mauvaises causes ou de présenter sous un jour favorable les cas douteux. Il n'avait que cinq ans lorsque son père mourut, et depuis deux ans déjà il avait perdu sa mère. Il eut pour tuteur un parent du côté maternel, Anthony Kingscot, qui le confia aux soins du vicaire Staunton, connu par son ardent puritanisme. Envoyé en 1626 à Magdalen-Hall (Oxford) et placé sous la garde d'un autre puritain, Obadiah Sedgwick, il oublia vite ses principes religieux, et s'abandonna à une dissipation qui contrastait avec sa première austérité. Il était sur le point de suivre dans les Pays-Bas son précepteur, devenu chapelain de lord Vere, et songeait à prendre du service dans l'armée du prince d'Orange, lorsqu'il fut retenu en Angleterre par un procès. Glanville, qu'il prit pour conseil, découvrit chez le jeune homme de remarquables qua-

lités, et lui persuada d'étudier le droit. Hale fut admis à Lincoln's-Inn, le 8 novembre 1629. Pour réparer le temps perdu en dissipations, il se mit à travailler seize heures par jour. Ses habitudes laborieuses, ses mœurs sévères, sa rare intelligence lui méritèrent la protection et l'amitié de Noy, alors attorney général, de Vaughan, depuis lord chief-justice des Common Pleas, et de Selden. Sous l'influence et par les conseils de ce dernier, il élargit considérablement sa sphère d'études, qui embrassa, outre le droit civil et le droit canon, les mathématiques, la physique, l'anatomie, la chirurgie. Les belles-lettres mêmes, dans ce qu'elles ont de plus grave, la philosophie et l'histoire ne lui restèrent pas étrangères. Un peu avant la guerre civile il débuta au barreau, et commença à faire figure dans le monde. Se proposant pour modèle Pomponius Atticus, il avait déjà pris la résolution, à laquelle il resta fidèle, de ne pas se mêler activement aux dissensions politiques et religieuses qui agitaient son pays. Il accorda aux royalistes vaincus les secours de son éloquence et de son savoir, mais sans se brouiller avec les parlementaires vainqueurs. Défenseur du comte de Strafford, de l'archevêque Laud, du roi Charles lui-même, du duc d'Hamilton, du comte d'Holland, des lords Capel et Craven, il n'en signa pas moins le covenant en 1643, et n'en prêta pas moins serment de fidélité à la république après l'exécution du roi. En 1652 il fit partie de la commission pour la réforme des lois anglaises, et en 1653 il fut nommé *serjeant-at-law* et juge au common Bench. Ces fonctions, qui l'obligeaient à poursuivre des royalistes, éveillèrent pourtant ses scrupules, et après deux ou trois tournées judiciaires, il cessa d'assister aux jugements. Plus tard, enhardi par la mort de Cromwell, il refusa formellement de garder le titre de juge sous son successeur Richard. L'université d'Oxford l'envoya comme député au parlement de 1659, et le comté de Glocester lui confia le même mandat dans l'assemblée de 1660, qui rappela les Stuarts. Le roi, aussitôt après son retour, lui rendit le titre de serjeant-at-law, le nomma premier baron de l'échiquier en novembre 1660, et enfin le créa chevalier. En lui remettant la commission de premier baron de l'échiquier, le chancelier Clarendon lui dit : « Si le roi avait connu un homme plus vertueux et plus capable d'occuper cet emploi, il ne vous l'aurait pas donné. » Hale répondit aux espérances qu'exprimaient ces paroles. Pendant onze ans il montra dans l'administration de la justice la qualité la plus rare en temps de révolution, l'impartialité. Sa modération autant que sa science lui valurent, en 1671, la haute dignité de lord chief-justice du Banc du Roi. Cinq ans après, il fut atteint d'une hydropisie qui l'enleva, à l'âge de soixante-sept ans. Comme jurisconsulte et comme magistrat, il a laissé une grande réputation de savoir et d'intégrité. Des juges sévères lui ont reproché ses ménagements pour un parti dont il était au fond l'ennemi, et des biographes minutieux ont relevé dans sa vie privée une foule de bizarreries. On peut lui reprocher avec plus de raison d'avoir condamné à mort et fait exécuter deux malheureuses femmes pour crime de sorcellerie. Telle était encore, dans la seconde partie du dix-septième siècle, la force des préjugés les plus absurdes sur un esprit naturellement droit et une intelligence très-cultivée.

Hale fut marié deux fois. Il eut de sa première femme dix enfants, dont deux seuls lui survécurent, sa fille aînée et son plus jeune fils. Sa descendance mâle s'éteignit en 1784.

Un seul des ouvrages de Hale parut de son vivant, c'est son *London Liberty, or an argument of law and reason*; Londres, 1650; les autres productions de ce jurisconsulte furent publiées successivement après sa mort; en voici les titres : *The Pleas of the Crown, or a methodical summary*; 1678, in-8°; — *Treatise shewing how useful the introlling and registering of all conveyances of land*; 1694, in-4°; — *Tractatus de Successionibus apud Anglos, or a treatise of hereditary descents*; 1700, 1735, in-8°; — *A Treatise on the original Institution of Parliaments*; 1707, in-4°; réimprimé par Francis Hargrave, sous le titre de *Hale's Jurisdiction of the House of Lords*; 1796, in-4°; — *History of the Common Law of England, in twelve chapters*; 1713, in-8°; — *Historia Placitorum Coronæ, or History of the pleas of the crown*; 1739, 2 vol. in-fol. Outre ses ouvrages de jurisprudence, Hale composa et publia les traités suivants sur des sujets de philosophie, de religion et de physique : *An Essay touching the gravitation or non-gravitation of fluid bodies, and the reasons thereof*; — *Difficiles Nugæ, or observations touching the principles of natural motion, and especially touching rarefaction and condensation*; — *Contemplations moral and divine*; — *An english translation of the Life of Pomponius Atticus, written by Corn. Nepos; together with observations political and moral*; — *The primitive Origination of mankind considered and explained according to the light of nature*. Ces opuscules et quelques autres du même genre, restés inédits, ont été publiés par le révérend Thomas Thirlwall, sous le titre de *Moral and religious Works*; 1805, 2 vol. in-8°. Z.

Burnet, *Life and Death of Matth. Hale*; Londres, 1682, in-12. — Baxter, *Additional Notes on the Life and death of sir Matt. Hale*; Londres, 1682, in-12. — Roscoe, *Life of S. M. Hale*. — Roger North, *Life of lord Keeper Guilford*. — Runnington, *Life of S. M. Hale*, en tête de l'*History of the Common Law of England*, édit. de 1794. — *Biographia Britannica*. — Lord Campbell, *Lives of Lords Chief-Justice*. — Lodge, *Portraits of Illustrious Personages of Great-Britain*, t. VI.

HALEM (*Gerhard-Antoine* DE), historien et poëte allemand, né en 1757, à Oldenbourg, mort le 4 janvier 1819, à Eutin. Il étudia le droit à

Francfort, Strasbourg et Copenhague, entra dans une des administrations du duché d'Oldenbourg, et devint, après avoir parcouru rapidement les grades inférieurs, conseiller du gouvernement et de la chancellerie. En 1810 il fut nommé directeur du gouvernement d'Oldenbourg; mais lors de la réunion de ce pays à l'empire français il se retira à Hambourg, puis à Eutin, où il vécut dans la vie privée jusqu'au retour du duc d'Oldenbourg, qui le nomma premier conseiller et directeur du district d'Eutin. Halem a fondé, en 1783, la Société littéraire d'Oldenbourg. Parmi ses ouvrages on remarque : *Blicke auf einen Theil Deutschlands, der Schweiz und Frankreichs* (Coup d'œil sur une partie de l'Allemagne, de la Suisse et de la France); Hambourg, 1791, 2 vol. in-8°; — *Geschichte des Herzogthums Oldenburg* (Histoire du duché d'Oldenbourg); Oldenbourg, 1794-1796, 3 vol.; — *Biographie Peter des Grossen* (Biographie de Pierre le Grand); Münster et Leipzig, 1803-1805, 3 vol.; — *Geschichte des russischen Feldmarschalls Grafen von Münnich* (Histoire du feld-maréchal russe comte de Munnich); Oldenbourg, 1803 et 1838; — *Sammlung der wichtigsten Actenstücke zur neusten Zeitgeschichte* (Recueil des principaux documents pour servir à l'histoire de notre temps); Oldenbourg, 1806-1807, fait en commun avec Runde; — *Selbstbiographie* (Autobiographie), publiée par son frère L.-W.-C. de Halem et par Strackerjan; Oldenbourg, 1840; — *Jesus der Stifter des Gottesreichs* (Jésus le fondateur de l'empire céleste), poëme épique; Hanovre, 1810, 2 vol. Les œuvres complètes de Halem ont paru à Munster et à Hanovre, 1804-1810, 8 vol.

R. L.

Conv.-Lex. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie.*

HALEM (*Bernard-Jacques-Frédéric* DE), frère du précédent, né à Oldenbourg, en 1768, mort à Leipzig, le 1er novembre 1823, s'est fait connaître comme habile traducteur. On lui doit entre autres des traductions allemandes de : *Histoire du moyen âge* de Hallam; Leipzig, 1820, 2 vol.; — *Histoire de la Révolution anglaise de 1688*, de Moore; Leipzig, 1821; — *Histoire de la Fédération Rhénane* de Luchesini; ibid., 1821, 3 vol., et de plusieurs romans de Walter Scott.

R. L.

Conv.-Lex. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie.*

HALEN (Don *Juan* VAN), comte DE PERACAMPOS, général espagnol, d'origine belge, né dans l'île de Léon, le 16 février 1790, entra dès l'âge de [illegible]ze ans dans la marine espagnole, assista [au c]ombat de Trafalgar, fut ensuite nommé [offici]er de marine et appelé à Madrid par l'ad[minis]tration supérieure de la marine. Après le [soulè]vement de mai 1808, il prit du service dans [l'arm]ée des insurgés; mais il ne tarda pas à faire [sa] soumission au roi Joseph Napoléon, qui le [pr]it pour officier d'ordonnance. Plus tard il repassa au parti insurgé, et lui livra diverses places, service qui fut récompensé par le grade de capitaine. En 1815 il fut arrêté, sous la prévention d'avoir conspiré contre l'autorité de Ferdinand VII, mais il fut bientôt rendu à la liberté et même nommé lieutenant-colonel. Compromis dans l'affaire de Torrijos, il fut jeté dans les cachots, et parvint à s'évader. Il prit alors du service en Russie, et alla en 1820 faire la guerre dans le Caucase; la même année il revint en Espagne offrir son épée à la défense de la constitution, et servit en qualité de chef d'état-major d'une des divisions de l'armée de Mina. Après le rétablissement du pouvoir absolu, il passa à La Havane, puis aux États-Unis, pour revenir se fixer à Bruxelles, où il vivait dans la retraite lorsqu'en 1830, à la suite de la révolution belge, il reçut le commandement des forces dont disposaient les insurgés, et chassa les Hollandais de Bruxelles. En désaccord avec M. de Potter, il renonça bientôt à cette position, et il se rendit dans le Brabant méridional en qualité de commandant en chef des troupes belges. Il dut encore abandonner ces fonctions; mais en le mettant en disponibilité, le gouvernement belge lui accorda le grade de lieutenant général. Accusé d'orangisme quelque temps après, il fut arrêté, puis acquitté faute de preuves. En 1836, il fut rappelé en Espagne, où le gouvernement de la reine Marie-Christine lui confia une division, à la tête de laquelle il battit les carlistes dans la Navarre. Arrêté comme conspirateur, mais remis bien vite en liberté, il alla acheter des fusils en Angleterre en 1839, et en 1840 il fut nommé capitaine général de la Catalogne. Fidèle à Espartero, il combattit l'insurrection qui éclata à Barcelone en 1842, et bombarda cette ville le 3 décembre. Cependant une levée de boucliers ayant eu lieu l'année suivante en Espagne contre Espartero, Barcelone fut le théâtre d'une nouvelle insurrection, que les mesures les plus énergiques ne réussirent pas à comprimer. Van Halen, obligé d'abandonner la Catalogne, s'embarqua le 30 juillet à Cadix pour l'Angleterre, avec Espartero. Il vécut alternativement en Angleterre et sur le continent. L'amnistie lui permit de rentrer dans sa patrie, et en 1851 il fut appelé au tribunal suprême de guerre et de marine, qu'il présidait lorsqu'en 1856 il a été remplacé par le général de Meer. On lui doit : *Relacion de su cautividad en los calabozos de la Inquisicion, su evasion y emigracion*; Paris, 1827, 2 vol. in-8°; traduit en français sous ce titre : *Mémoires*, Ire partie, contenant le récit de sa captivité dans les cachots de l'inquisition d'Espagne en 1817 et 1818, de son évasion, etc., accompagnés de pièces justificatives et ornés de son portrait; Paris, 1827, in-8°.

Son frère, *Antonio* VAN HALEN, combattit comme lui les Français pendant la guerre de l'indépendance et plus tard don Carlos. Nommé commandant de l'armée du centre, on dut lui

retirer cet emploi par suite de son inaction prolongée. Il était maréchal de camp et aide de camp d'Espartero à la chute de celui-ci, qu'il dut suivre à l'étranger. Il est rentré depuis en Espagne. L. L—T.

Dictionnaire de la Conversation.

HALENIUS (*Lars*), théologien suédois, né le 7 octobre 1654, dans la paroisse de Sœderala (Helsingland), mort le 21 mai 1721. Il embrassa, comme son père, la carrière ecclésiastique, et fut successivement aumônier de légation en Russie (1684), pasteur à Sœderala (1695), *prost* ou pasteur de district (1711). Le clergé l'élut député à la diète en 1720. On a de Halenius : *Nya Testamentets svenske och grekiske concordantier* (Concordance suédoise et grecque du Nouveau Testament); Stockholm, 1732-1742, 2 vol. in-fol., ouvrage dont le P. Lelong parle avantageusement. Halenius fit aussi des vers latins.

Un de ses quatorze enfants, *Engelbert* HALENIUS, né le 8 octobre 1700, mort le 14 février 1767, fut nommé évêque de Skara en 1753. C'était un des prélats les plus remuants de l'époque : il eut de vives discussions avec Svedenborg. On a de lui des sermons, des oraisons funèbres, des dissertations, et la traduction latine d'un traité de Moïse Maimonide, sous le titre de *De Miscellis*. E. B.

Lelong, *Bibl. sacra*. — *Biogr. Lex.*, V, 31.

* HALES (*John*), magistrat anglais, né dans le comté de Kent, mort en 1556. Il exerça les fonctions de juge sous Henri VIII et Édouard VI, après avoir embrassé les opinions de la réforme; lors de la réaction qui survint sous le règne de Marie, il fut pressé par l'évêque Gardiner, alors chancelier, de faire acte d'adhésion à l'Église romaine. Il s'y refusa, et il expliqua les motifs de son abstention dans un opuscule devenu extrêmement rare : *The Communication between my lord chauncelor and judge Hales*; in-12. Mis en prison, il céda à un sentiment de frayeur, et il se rétracta; il fut alors rendu à la liberté. Mais l'agitation que ces événements lui causèrent eut sur sa raison une influence funeste : après avoir en vain essayé de se tuer en se frappant d'un couteau, il se noya. Cette fin tragique fit grand bruit à cette époque. G. B.

John Fox, *Acts and Monuments of.... the true Martyrs of Christ*, p. 1392. — Strype, *Memoirs*, III, t. 276.

HALES (*Étienne*), célèbre physicien et naturaliste anglais, né à Beckesbourn, dans le comté de Kent, le 7 septembre 1677, mort à Teddington, le 4 janvier 1761. Ses parents, qui le destinaient à l'état ecclésiastique, l'envoyèrent étudier la théologie au Benet-college à Cambridge en 1696. Il consacra ses moments de loisir à la botanique, à l'anatomie, et manifesta de bonne heure un esprit inventif par la construction de machines ingénieuses. Il entra dans les ordres, et obtint la cure de Teddington près de Twickenham, dans le Middlesex, et les bénéfices de Portlock dans le comté de Somerset, et de Farringdon dans le Hampshire. Il passa le reste de sa vie dans sa cure de Teddington, menant une existence modeste, également remplie par ses devoirs de prêtre et ses études de savant, et ne cherchant pas les dignités que sa réputation aurait pu lui procurer. Ce fut sans l'avoir demandé, et presque malgré lui, qu'il devint aumônier de la princesse douairière de Galles, puis chanoine de Windsor. Le génie de Hales était essentiellement pratique. Il inventa un ventilateur propre à renouveler l'air dans les lieux où ce fluide ne peut pas circuler librement, comme les mines, les hôpitaux, les prisons, les cales des vaisseaux. L'introduction du ventilateur de Hales dans la prison de Savy à Londres diminua la mortalité dans une proportion inouïe. En France aussi on l'adopta avec beaucoup de succès pour les prisons, les hôpitaux, les vaisseaux de guerre, la conservation du blé dans les greniers, etc. En 1751, Hales succéda à sir Hans Sloane dans la place d'associé étranger de l'Académie française des Sciences; il était depuis 1717 membre de la Société royale de Londres, et il a inséré dans le recueil de cette compagnie (*Philosophical Transactions*) beaucoup de mémoires riches en observations et en découvertes scientifiques. La physiologie végétale lui fut particulièrement redevable. « Hales, dit Cuvier, avait essayé d'apprécier la force avec laquelle le cœur pousse le sang dans les artères. Il fit des expériences analogues sur les végétaux; il constata que la force de transpiration des végétaux est infiniment plus grande que celle des animaux. Il démontra la grande absorption des feuilles par des expériences décisives, rigoureusement faites. Il prouva que dans les plantes un suc monte, et qu'un autre descend, mais que ce double mouvement n'est pas une circulation, puisque les deux sucs sont différents. Des expériences récentes, qui ont été données comme nouvelles, sont déjà indiquées par Hales, notamment celle qui consiste à greffer un tronc d'arbre à deux autres troncs. Quand ils se sont intimement soudés, qu'ils sont joints d'une manière complète, si l'on vient à scier le bas de l'arbre du milieu de manière à le séparer de ses racines, il continue de croître; si l'on coupe ensuite les sommités de cet arbre, qui ne peut plus alors se nourrir que par les deux arbres latéraux, il ne laisse pas que de croître encore. Cette expérience, qui appartient à Hales, prouve que la nutrition des végétaux n'est pas soumise aux mêmes lois, aux mêmes conditions que celle des animaux; qu'elle a lieu par des moyens plus simples, parce que le tissu végétal est beaucoup moins compliqué. » M. F. Hoefer, dans son *Histoire de la Chimie*, a signalé un autre service moins connu, mais au moins aussi important rendu à la science par l'illustre physicien anglais. « Le grand mérite de Hales, dit-il, qui seul suf-

firait pour lui assurer une gloire immortelle, c'est d'avoir découvert un appareil plus convenable que celui de Boyle et de Mayow, pour recueillir les gaz, appareil dont se servirent plus tard Black, Priestley, Lavoisier, et sans lequel l'acide carbonique, l'oxygène, l'hydrogène et tant d'autres gaz seraient peut-être encore à découvrir. » Les gaz que Hales parvint à recueillir, au moyen de cet appareil, sont très-nombreux. Il en obtenait en chauffant du bois de chêne, du blé de Turquie, du tabac, des huiles, du miel, du sucre, des pois, de la cire, du succin, du sang, de la graisse, des écailles d'huître, etc. Il s'assurait que la plupart de ces gaz sont inflammables, et il comparait dans ses expériences, faites avec beaucoup de soin, les poids de la substance employée avec la quantité de gaz produite. Indépendamment de ces gaz, résultats de la distillation de matières organiques, il avait recueilli les fluides élastiques provenant de l'action des acides sur les métaux (acide vitriolique, eau et fer; eau forte et cuivre), de la combustion du soufre, du charbon, du nitre, de la fermentation, de la distillation des eaux de Spa, de Pyrmont, etc. Il démontra, par une série d'expériences, que l'air dans lequel brûle un corps combustible, comme le phosphore, etc., diminue de volume; qu'après l'extinction de ce corps, il est impossible de le rallumer, et que la respiration des animaux produit les mêmes effets que la combustion; d'où il conclut que les animaux absorbent une certaine partie de l'air, laquelle se combine dans les poumons avec les particules combustibles du sang. « Dans l'intérieur des vésicules du poumon, dit Hales, le sang est séparé de l'air par des cloisons si fines, qu'il est raisonnable de penser que le sang et l'air se touchent d'assez près pour tomber dans la sphère d'attraction l'un de l'autre, et c'est par ce moyen que le sang peut absorber continuellement de nouvel air, en détruisant son élasticité. » De là à la théorie de la respiration, considérée comme un phénomène de combustion, il n'y avait qu'un pas. De plus, non-seulement Hales savait que le plomb augmente considérablement de poids en se convertissant en minium, mais que le minium chauffé au moyen d'une lentille dégage une énorme quantité de fluide élastique. Voilà bien des gaz produits et recueillis : l'hydrogène, l'hydrogène bicarboné, l'acide carbonique, l'hydrogène protocarboné, l'acide sulfureux, l'azote, l'oxygène; il ne manquait plus, pour avoir la série presque complète, que le chlore, le cyanogène et les gaz (ammoniaque, acide chlorydrique) trop solubles dans l'eau pour pouvoir être recueillis sur ce liquide. Cependant Hales n'a découvert aucun de ces gaz; c'est que tous n'étaient pour lui que de l'air commun, de l'air atmosphérique, susceptible, selon les circonstances, d'éprouver des changements dans sa pureté et dans son élasticité : tant est funeste l'influence d'une opinion préconçue... En résumé, Hales n'a pas, à proprement parler, découvert de gaz; mais il a inventé le meilleur moyen de les recueillir. » Outre ses mémoires dans les *Philosophical Transactions*, Hales a publié : *Vegetable Staticks, or an account of some statical experiments on the sap in vegetables;* 1727, in-8°; réimprimée en 1731 et plusieurs fois depuis; Buffon en a donné une traduction française. Cet ouvrage n'était, dans la pensée de l'auteur, que le premier volume d'une série d'*Essais de Statique;* la seconde partie de cette série, relative à la circulation du sang chez les animaux, parut sous le titre de *Hemastaticks*, 1733, in-8°; traduite en français par Sauvage, Genève, 1744, in-4°; — *A friendly Admonition to the drinkers of gin, brandy and other spirituous liquors;* — *Philosophical Experiments on Sea-Water, corn, flesh and other substances;* 1739, in-8°; — *On the solution of the stone in the bladder*, mémoire qui valut à son auteur, en 1737, la médaille d'or de la Société royale. Z.

Peter Collinson, *Notice sur Hales;* dans l'*Annual Register*, ann. 1764. — *Gentleman's Magazine*, vol. LXIX. — Watt, *Bibliographia Britannica*. — Fouchy, *Éloge de Hales;* dans les *Mémoires de l'Acad. des Sciences*, 1762. — G. Cuvier, *Histoire des Sciences naturelles*, t. IV, p. 62. — F. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. II, p. 346.

HALES (*Thomas*), connu aussi sous le nom de *Dhèle*, auteur dramatique anglais, né vers 1740, dans le comté de Glocester, mort à Paris, le 27 décembre 1780. Il embrassa d'abord la carrière des armes, et fut envoyé en Jamaïque, où il resta jusqu'en 1763. Pendant la traversée il faillit s'empoisonner avec de l'eau-forte, qu'il avait pris pour du punch; cet accident causa une altération profonde dans sa santé. De retour dans la mère patrie, il donna sa démission, et, entraîné par son goût pour les voyages, il parcourut presque toute l'Europe, et fit un long séjour en Suisse et en Italie. Vers 1770, il vint en France. Aimant les arts, recherchant les plaisirs, quelques mois après son arrivée à Paris, il avait à peu près épuisé tout son patrimoine, et c'est lorsqu'il se vit sur le point d'être réduit à l'indigence, qu'il songea à se créer une nouvelle ressource en travaillant pour le théâtre. Il fut présenté par Suard à Grétry comme un homme de beaucoup d'esprit, et qui à un goût très-sain joignait de l'originalité dans les idées. Cette dernière qualité pourrait lui être contestée, puisqu'aucun de ses ouvrages ne lui appartient en propre quant à l'invention. Le premier en date, *Le Jugement de Midas*, est emprunté à une pièce anglaise; *L'Amant jaloux*, aux *Contretemps* de Lagrange, et *Les Événements imprévus* sont tirés d'un ancien canevas italien, *Di Peggio in Peggio*. Mais cette restriction faite, les comédies de Hales se distinguent par une intrigue combinée avec adresse, par un dialogue plein de mouvement, de naturel et de vérité. C'est en juin 1778 que fut représenté *Le Jugement de Midas* et quelques jours avant la représentation,

retirer cet emploi par suite de son inaction prolongée. Il était maréchal de camp et aide de camp d'Espartero à la chute de celui-ci, qu'il dut suivre à l'étranger. Il est rentré depuis en Espagne. L. L—T.

Dictionnaire de la Conversation.

HALENIUS (*Lars*), théologien suédois, né le 7 octobre 1654, dans la paroisse de Sœderala (Helsingland), mort le 21 mai 1721. Il embrassa, comme son père, la carrière ecclésiastique, et fut successivement aumônier de légation en Russie (1684), pasteur à Sœderala (1695), *prost* ou pasteur de district (1711). Le clergé l'élut député à la diète en 1720. On a de Halenius : *Nya Testamentets svenske och grekiske concordantier* (Concordance suédoise et grecque du Nouveau Testament); Stockholm, 1732-1742, 2 vol. in-fol., ouvrage dont le P. Lelong parle avantageusement. Halenius fit aussi des vers latins.

Un de ses quatorze enfants, *Engelbert* HALENIUS, né le 8 octobre 1700, mort le 14 février 1767, fut nommé évêque de Skara en 1753. C'était un des prélats les plus remuants de l'époque : il eut de vives discussions avec Svedenborg. On a de lui des sermons, des oraisons funèbres, des dissertations, et la traduction latine d'un traité de Moïse Maïmonide, sous le titre de *De Miscellis*. E. B.

Lelong, *Bibl. sacra.* — *Biogr. Lex.*, V, 31.

* **HALES** (*John*), magistrat anglais, né dans le comté de Kent, mort en 1556. Il exerça les fonctions de juge sous Henri VIII et Édouard VI, après avoir embrassé les opinions de la réforme; lors de la réaction qui survint sous le règne de Marie, il fut pressé par l'évêque Gardiner, alors chancelier, de faire acte d'adhésion à l'Église romaine. Il s'y refusa, et il expliqua les motifs de son abstention dans un opuscule devenu extrêmement rare : *The Communication between my lord chauncelor and judge Hales*; in-12. Mis en prison, il céda à un sentiment de frayeur, et il se rétracta; il fut alors rendu à la liberté. Mais l'agitation que ces événements lui causèrent eut sur sa raison une influence funeste : après avoir en vain essayé de se tuer en se frappant d'un couteau, il se noya. Cette fin tragique fit grand bruit à cette époque. G. B.

John Fox, *Acts and Monuments of.... the true Martyrs of Christ*, p. 1392. — Strype, *Memoirs*, III, t. 276.

HALES (*Étienne*), célèbre physicien et naturaliste anglais, né à Beckesbourn, dans le comté de Kent, le 7 septembre 1677, mort à Teddington, le 4 janvier 1761. Ses parents, qui le destinaient à l'état ecclésiastique, l'envoyèrent étudier la théologie au Benet-college à Cambridge en 1696. Il consacra ses moments de loisir à la botanique, à l'anatomie, et manifesta de bonne heure un esprit inventif par la construction de machines ingénieuses. Il entra dans les ordres, et obtint la cure de Teddington près de Twickenham, dans le Middlesex, et les bénéfices de Portlock dans le comté de Somerset, et de Farringdon dans le Hampshire. Il passa le reste de sa vie dans sa cure de Teddington, menant une existence modeste, également remplie par ses devoirs de prêtre et ses études de savant, et ne cherchant pas les dignités que sa réputation aurait pu lui procurer. Ce fut sans l'avoir demandé, et presque malgré lui, qu'il devint aumônier de la princesse douairière de Galles, puis chanoine de Windsor. Le génie de Hales était essentiellement pratique. Il inventa un ventilateur propre à renouveler l'air dans les lieux où ce fluide ne peut pas circuler librement, comme les mines, les hôpitaux, les prisons, les cales des vaisseaux. L'introduction du ventilateur de Hales dans la prison de Savy à Londres diminua la mortalité dans une proportion inouïe. En France aussi on l'adopta avec beaucoup de succès pour les prisons, les hôpitaux, les vaisseaux de guerre, la conservation du blé dans les greniers, etc. En 1751, Hales succéda à sir Hans Sloane dans la place d'associé étranger de l'Académie française des Sciences; il était depuis 1717 membre de la Société royale de Londres, et il a inséré dans le recueil de cette compagnie (*Philosophical Transactions*) beaucoup de mémoires riches en observations et en découvertes scientifiques. La physiologie végétale lui fut particulièrement redevable. « Hales, dit Cuvier, avait essayé d'apprécier la force avec laquelle le cœur pousse le sang dans les artères. Il fit des expériences analogues sur les végétaux; il constata que la force de transpiration des végétaux est infiniment plus grande que celle des animaux. Il démontra la grande absorption des feuilles par des expériences décisives, rigoureusement faites. Il prouva que dans les plantes un suc monte, et qu'un autre descend, mais que ce double mouvement n'est pas une circulation, puisque les deux sucs sont différents. Des expériences récentes, qui ont été données comme nouvelles, sont déjà indiquées par Hales, notamment celle qui consiste à greffer un tronc d'arbre à deux autres troncs. Quand ils se sont intimement soudés, qu'ils sont joints d'une manière complète, si l'on vient à scier le bas de l'arbre du milieu de manière à le séparer de ses racines, il continue de croître; si l'on coupe ensuite les sommités de cet arbre, qui ne peut plus alors se nourrir que par les deux arbres latéraux, il ne laisse pas que de croître encore. Cette expérience, qui appartient à Hales, prouve que la nutrition des végétaux n'est pas soumise aux mêmes lois, aux mêmes conditions que celle des animaux; qu'elle a lieu par des moyens plus simples, parce que le tissu végétal est beaucoup moins compliqué. » M. F. Hoefer, dans son *Histoire de la Chimie*, a signalé un autre service moins connu, mais au moins aussi important rendu à la science par l'illustre physicien anglais. « Le grand mérite de Hales, dit-il, qui seul suf-

firait pour lui assurer une gloire immortelle, c'est d'avoir découvert un appareil plus convenable que celui de Boyle et de Mayow, pour recueillir les gaz, appareil dont se servirent plus tard Black, Priestley, Lavoisier, et sans lequel l'acide carbonique, l'oxygène, l'hydrogène et tant d'autres gaz seraient peut-être encore à découvrir. » Les gaz que Hales parvint à recueillir, au moyen de cet appareil, sont très-nombreux. Il en obtenait en chauffant du bois de chêne, du blé de Turquie, du tabac, des huiles, du miel, du sucre, des pois, de la cire, du succin, du sang, de la graisse, des écailles d'huître, etc. Il s'assurait que la plupart de ces gaz sont inflammables, et il comparait dans ses expériences, faites avec beaucoup de soin, les poids de la substance employée avec la quantité de gaz produite. Indépendamment de ces gaz, résultats de la distillation de matières organiques, il avait recueilli les fluides élastiques provenant de l'action des acides sur les métaux (acide vitriolique, eau et fer; eau forte et cuivre), de la combustion du soufre, du charbon, du nitre, de la fermentation, de la distillation des eaux de Spa, de Pyrmont, etc. Il démontra, par une série d'expériences, que l'air dans lequel brûle un corps combustible, comme le phosphore, etc., diminue de volume; qu'après l'extinction de ce corps, il est impossible de le rallumer, et que la respiration des animaux produit les mêmes effets que la combustion; d'où il conclut que les animaux absorbent une certaine partie de l'air, laquelle se combine dans les poumons avec les particules combustibles du sang. « Dans l'intérieur des vésicules du poumon, dit Hales, le sang est séparé de l'air par des cloisons si fines, qu'il est raisonnable de penser que le sang et l'air se touchent d'assez près pour tomber dans la sphère d'attraction l'un de l'autre, et c'est par ce moyen que le sang peut absorber continuellement de nouvel air, en détruisant son élasticité. » De là à la théorie de la respiration, considérée comme un phénomène de combustion, il n'y avait qu'un pas. De plus, non-seulement Hales savait que le plomb augmente considérablement de poids en se convertissant en minium, mais que le minium chauffé au moyen d'une lentille dégage une énorme quantité de fluide élastique. Voilà bien des gaz produits et recueillis : l'hydrogène, l'hydrogène bicarboné, l'acide carbonique, l'hydrogène protocarboné, l'acide sulfureux, l'azote, l'oxygène; il ne manquait plus, pour avoir la série presque complète, que le chlore, le cyanogène et les gaz (ammoniaque, acide chlorydrique) trop solubles dans l'eau pour pouvoir être recueillis sur ce liquide. Cependant Hales n'a découvert aucun de ces gaz; c'est que tous n'étaient pour lui que de l'air commun, de l'air atmosphérique, susceptible, selon les circonstances, d'éprouver des changements dans sa pureté et dans son élasticité : tant est funeste l'influence d'une opinion préconçue... En résumé, Hales n'a pas, à proprement parler, découvert de gaz; mais il a inventé le meilleur moyen de les recueillir. » Outre ses mémoires dans les *Philosophical Transactions*, Hales a publié : *Vegetable Staticks, or an account of some statical experiments on the sap in vegetables*; 1727, in-8°; réimprimée en 1731 et plusieurs fois depuis; Buffon en a donné une traduction française. Cet ouvrage n'était, dans la pensée de l'auteur, que le premier volume d'une série d'*Essais de Statique*; la seconde partie de cette série, relative à la circulation du sang chez les animaux, parut sous le titre de *Hemastaticks*, 1733, in-8°; traduite en français par Sauvage, Genève, 1744, in-4°; — *A friendly Admonition to the drinkers of gin, brandy and other spirituous liquors*; — *Philosophical Experiments on Sea-Water, corn, flesh and other substances*; 1739, in-8°; — *On the solution of the stone in the bladder*, mémoire qui valut à son auteur, en 1737, la médaille d'or de la Société royale. Z.

Peter Collinson, *Notice sur Hales*; dans l'*Annual Register*, ann. 1764. — *Gentleman's Magazine*, vol. LXIX. — Watt, *Bibliographia Britannica*. — Fouchy, *Éloge de Hales*; dans les *Mémoires de l'Acad. des Sciences*, 1762. — G. Cuvier, *Histoire des Sciences naturelles*, t. IV, p. 62. — F. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. II, p. 346.

HALES (*Thomas*), connu aussi sous le nom de *Dhèle*, auteur dramatique anglais, né vers 1740, dans le comté de Glocester, mort à Paris, le 27 décembre 1780. Il embrassa d'abord la carrière des armes, et fut envoyé en Jamaïque, où il resta jusqu'en 1763. Pendant la traversée il faillit s'empoisonner avec de l'eau-forte, qu'il avait pris pour du punch; cet accident causa une altération profonde dans sa santé. De retour dans la mère patrie, il donna sa démission, et, entraîné par son goût pour les voyages, il parcourut presque toute l'Europe, et fit un long séjour en Suisse et en Italie. Vers 1770, il vint en France. Aimant les arts, recherchant les plaisirs, quelques mois après son arrivée à Paris, il avait à peu près épuisé tout son patrimoine, et c'est lorsqu'il se vit sur le point d'être réduit à l'indigence, qu'il songea à se créer une nouvelle ressource en travaillant pour le théâtre. Il fut présenté par Suard à Grétry comme un homme de beaucoup d'esprit, et qui à un goût très-sain joignait de l'originalité dans les idées. Cette dernière qualité pourrait lui être contestée, puisqu'aucun de ses ouvrages ne lui appartient en propre quant à l'invention. Le premier en date, *Le Jugement de Midas*, est emprunté à une pièce anglaise; *L'Amant jaloux*, aux *Contretemps* de Lagrange, et *Les Événements imprévus* sont tirés d'un ancien canevas italien, *Di Peggio in Peggio*. Mais cette restriction faite, les comédies de Hales se distinguent par une intrigue combinée avec adresse, par un dialogue plein de mouvement, de naturel et de vérité. C'est en juin 1778 que fut représenté *Le Jugement de Midas* et quelques jours avant la représentation,

la plupart des clercs de procureur de Paris reçurent le billet suivant, imprimé : « MM. les clercs de procureur sont invités à siffler mercredi prochain *Le Jugement de Midas*, pièce dans laquelle ils sont insultés. » Grétry, qui, dans ses *Mémoires*, rapporte cette anecdote, dit que ce ne fut que le lendemain de la première représentation que cet avis fut répandu dans la bazoche, et que la deuxième fut en effet un peu orageuse; que toutefois les clercs perdirent leur procès; — *L'Amant jaloux* fut joué à la Comédie-Italienne, le 23 décembre de la même année 1778; — *Les Événements imprévus* furent représentés à Versailles, le 11 novembre 1779, et à Paris le 13 du même mois. La partie lyrique des deux premiers ouvrages fut versifiée : l'une, par Anseaume, souffleur de la Comédie-Italienne; l'autre, par Levasseur, ancien capitaine de dragons. Grétry, qui nous apprend ces particularités, ne nous dit pas qui fit les vers des *Événements imprévus*.

Ruiné, ainsi que nous l'avons déjà dit, par son amour excessif des plaisirs, et plus encore par sa passion désordonnée pour une femme qui lui dépensa le reste de sa fortune, Hales passait sa vie au café du Caveau (depuis café de la Rotonde), quand il ne la passait pas au For-l'Évêque. Cependant, quelque déplorable que fût sa position, puisqu'il en était réduit, pour ainsi dire', à n'avoir pas de vêtements, elle ne put jamais altérer en rien la fierté de son âme. Sa contenance, sa tranquillité semblaient dire, selon Grétry : « Je suis homme; que peut-il me manquer? » Hales parlait peu, et n'approuvait jamais que d'un signe de tête. Lorsqu'on racontait en sa présence quelque histoire connue, il interrompait en disant d'un ton sec : « C'est imprimé. » On l'a accusé d'avoir été un modèle d'ingratitude; et s'il faut en croire les anecdotes que Grétry rapporte, il est vrai, dans l'intention de le disculper à cet égard, ce reproche, au contraire, ne serait pas dénué de fondement.

Hales composait lentement, et, à l'instar de Crébillon le tragique, il ne jetait rien sur le papier qu'il n'eût dans sa tête l'ensemble de son ouvrage. Outre les trois pièces que nous avons citées, il a composé *Gilles ravisseur*, parade jouée aux Variétés-Amusantes, et que nous avons revue de nos jours arrangée en opéra-comique. La correspondance de Grimm renferme aussi de Hales un conte intitulé : *Le Roman de mon oncle*. Peu de temps avant sa mort, il s'occupait d'une nouvelle pièce qu'il avait hâte de terminer, parce qu'il lui tardait de partir pour Venise. On sait que c'était pour y aller rejoindre la signora Bianchi, actrice de la Comédie-Italienne, dont il était devenu passionnément amoureux. Il n'exécuta aucun de ces projets; car il mourut presque subitement, tenant entre ses mains le *Livre des Postes*.

Ed. DE MANNE.

La Harpe, *Cours de Littérature*. — *Almanach des Spectacles*, 1782. — Grimm, *Correspondance*. — *Mercure de France*, de 1781. — *Mémoires de Grétry*.

HALES (*Alexandre* DE). *Voy.* ALEXANDRE DE HALES.

***HALETI-EFFENDI** (*Asmizadeh*), magistrat et poëte turc, né en 977 de l'hégire (1569 de J.-C.), mort le 26 schaban 1040 (31 mars 1631). Il était fils de Asmi-Effendi, précepteur de Mohammed III. Après avoir étudié le droit, il fut, à l'âge de vingt ans, nommé professeur à l'école de Hadji-Khathoun. Entré ensuite dans la magistrature, il fut juge inférieur dans une douzaine de localités différentes, et devint juge suprême d'Anatolie (1622), puis de Roumélie. On a de lui un *Diwan*, ou recueil de poésies détachées; — *Saki-Nameh* (Livre de l'échanson), poëme; — *Inscha*, recueil de lettres fort estimé. Il annota la plupart des 4,000 volumes qui composaient sa bibliothèque. M. de Hammer a traduit quelques-unes des poésies de Haleti.

E. BEAUVOIS.

De Hammer, *Gesch. der Osmanischen Dichtkunst*, III, 214-224.

***HALÉVY** (*Jacques-François-Fromental-Élie*), compositeur dramatique français, né à Paris, le 27 mai 1799, de parents israélites. Il fut admis dès l'âge de dix ans dans l'une des classes de solfége du Conservatoire de Musique. Il entra ensuite dans la classe de piano de Charles Lambert, et apprit l'harmonie dans celle de Berton. Doué des plus heureuses dispositions, il se fit bientôt remarquer par la rapidité de ses progrès; mais sa vocation pour la composition l'emporta décidément. Cherubini, dont il devint l'élève favori, l'initia aux mystères de la science, et en 1819 le premier grand prix de composition musicale lui fut décerné au concours de l'Institut pour sa cantate d'*Herminie*. Avant de partir pour Rome, où l'appelait sa qualité de pensionnaire de l'Académie des Beaux-Arts, le jeune artiste fut chargé de mettre en musique, à l'occasion de la mort du duc de Berry, le texte hébreu du *De profundis*; il écrivit aussi la partition d'un opéra intitulé *Les Bohémiennes*, qui ne fut pas représenté. Il profita de son séjour à Rome pour y étudier, sous la direction du savant abbé Baini, les œuvres des grands maîtres de l'ancienne école italienne, et, après deux années d'absence, il revint à Paris. M. Halévy, dont les efforts étaient dirigés vers le théâtre, eut alors à subir les rudes épreuves qui attendent les compositeurs à leurs débuts. Il obtint les poëmes de *Pygmalion*, grand opéra, et des *Deux Pavillons*, opéra-comique; mais après en avoir composé la musique, il employa vainement plusieurs années à en solliciter la représentation. Enfin, en 1827, il réussit à faire jouer au Théâtre-Feydeau *L'Artisan*, opéra comique en un acte, auquel succéda, l'année suivante, *Le Roi et le Batelier*, pièce de circonstance, composée en collaboration avec Rifaut, pour la fête du roi Charles X. En 1829, M. Halévy, qui depuis quelque temps déjà avait été nommé pianiste-accompagnateur du

Théâtre-Italien de Paris, donna sur cette scène *Clari*, opéra en trois actes. Mme Malibran y remplissait le rôle principal; ce fut une bonne fortune pour le compositeur. La partition de *Clari* contenait d'ailleurs plusieurs morceaux remarquables, qui annonçaient un artiste destiné à se placer un jour au premier rang. Cet ouvrage obtint un succès de vogue, qui se soutint pendant longtemps; il en fut de même du *Dilettante d'Avignon*, pièce pleine de verve et de gaieté, représentée dans le courant de la même année à l'Opéra-Comique, et à partir de ce moment les obstacles que le musicien avait rencontrés sur sa route commencèrent à s'aplanir. Dans les premiers mois de 1830, M. Halévy quitta l'emploi qu'il occupait au Théâtre-Italien pour entrer comme chef du chant à l'Opéra, et écrivit la musique du ballet de *Manon Lescaut*. On se rappelle encore le curieux épisode de cette pièce qui nous montrait le ballet mythologique tel qu'on l'exécutait en 1735 à l'Académie royale de Musique, avec les bergers et les bergères en tonnelets, l'Amour en culotte de satin, les fleuves en robe de chambre de brocard d'argent avec les poches pleines de roseaux, et leurs tricornes chargés de nénuphars aux fleurs blanches. Parmi les autres ouvrages que M. Halévy produisit vers la même époque, nous citerons *La Tentation*, ballet-opéra en cinq actes; — *Les Souvenirs de Lafleur*, opéra comique composé, en 1834, pour les représentations données par Martin avant la retraite définitive de cet acteur, et *Ludovic*, opéra-comique en deux actes. Hérold, que la mort venait d'enlever à l'art, avait laissé inachevée la partition de *Ludovic*; M. Halévy fut chargé de la terminer, et s'acquitta avec un rare bonheur de cette tâche difficile, qui ajouta encore à sa réputation. Ce fut alors qu'il écrivit *La Juive*, opera en cinq actes, paroles de M. Scribe, qui fut représenté au mois de février 1835. L'administration de l'Academie royale de Musique comptait sur cette grande et belle production, pour la mise en scène de laquelle elle avait dépensé la somme énorme de 150,000 francs : ses espérances ne furent pas déçues; le nouvel opera, admirablement interprété par Nourrit, Levasseur, Lafond, Mmes Falcon et Dorus, mit le sceau à la renommée du compositeur, et malgré les vives et nombreuses critiques dont il fut l'objet, n'en obtint pas moins un succès européen. Six mois plus tard, la musique élégante et légère de *L'Éclair*, contrastant avec le style noble et élevé de *La Juive*, était accueillie avec autant de faveur par le public de l'Opéra-Comique, et le gouvernement payait lui-même un juste tribut d'hommage au talent du musicien, en nommant M. Halévy membre de la Légion d'Honneur. La carrière était largement ouverte devant le compositeur; cependant ce ne fut qu'au mois de mars 1838, et après deux ans et demi de silence, qu'il reparut sur notre grande scène lyrique par *Guido et Ginevra*, opéra rempli de situations dramatiques, dont la partition, écrite de main de maître, valut à son auteur un nouveau succès. Depuis lors M. Halévy a donné successivement, tant à l'Opéra qu'à l'Opéra-Comique, un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue particulièrement *La Reine de Chypre*; — *Charles VI*; — *Les Mousquetaires*; — *Le Val d'Andorre*; — *La Fée aux roses*; *Le Juif errant*, et *Valentine d'Aubigné*.

Formé à l'école des grands maîtres, dont il possède la tradition, M. Halévy, profitant de l'expérience et des choses acquises, a suivi les progrès de son art en y concourant lui-même et sans perdre de vue que cet art, dans ses développements et dans ses moyens, n'a d'autre but que celui d'émouvoir. On rencontre à chaque pas dans ses œuvres dramatiques des beautés de premier ordre; mais sa partition de *La Juive* est généralement considérée comme son chef-d'œuvre. *La Juive* nous semble en effet résumer, dans le genre sérieux, comme *L'Éclair* et *Les Mousquetaires*, dans le genre gracieux et léger, les plus remarquables qualités du compositeur. Rien ne prouve mieux ce qu'il y a de souplesse et de variété dans son talent, de science dans son style, de ressources dans son imagination. Nul mieux que lui ne sait tirer parti d'une idée première, la développer et arriver aux grandes péripéties en augmentant progressivement l'intérêt; nul ne possède mieux l'art de manier les grandes masses vocales et instrumentales, et l'art, tout aussi difficile, de relever les plus petits détails par de riches et piquantes harmonies, tout en restant fidèle à cette élégance correcte et de bon goût qui ne l'abandonne jamais.

En 1833, M. Halévy a été nommé professeur de composition au Conservatoire, en remplacement de M. Fétis; en 1836, l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut l'a élu au nombre de ses membres en remplacement de Reicha, et l'a nommé son secrétaire perpétuel, en 1854, à la mort de Raoul-Rochette. L'Académie des Beaux-Arts ne pouvait faire un meilleur choix; car M. Halévy est non-seulement un de nos plus éminents musiciens, mais il a prouvé, par un grand nombre d'articles et de rapports, qu'il est encore un écrivain aussi spirituel qu'érudit.

L'œuvre dramatique de M. Halévy se compose jusqu'à présent de trente-et-un opéras, savoir : *Les Bohemiennes*, grand opéra (1819); — *Pygmalion*, id. (1823); — *Les deux Pavillons*, opéra-comique (1824); ces trois ouvrages n'ont point été représentés; — *L'Artisan*, opéra-comique en un acte, au Théâtre-Feydeau (1827); — *Le Roi et le Batelier*, pièce de circonstance en un acte, en collaboration avec Rifaut, représentée au même théâtre à l'occasion de la fête du roi Charles X (1828); — *Clari*, opéra en trois actes, au Théâtre-Italien (1829); — *Le Dilettante d'Avignon*, un acte, au Théâtre-Feydeau (1829); — *Manon Lescaut*, ballet en trois actes, à l'Opéra (1830); — *Yella*, opera-comique en

un acte, mis en répétition au Théâtre-Feydeau, mais non représenté, par suite de la fermeture momentanée de ce théâtre (1830); — *La Langue musicale*, un acte, au même théâtre (1831); — *La Tentation*, ballet-opéra en cinq actes, en collaboration avec M. Gide, à l'Opéra (1832); — *Les Souvenirs de Lafleur*, un acte, à l'Opéra-Comique, pour les dernières représentations de Martin (1834); — *Ludovic*, deux actes au même théâtre; M. Halévy a terminé cet ouvrage commencé par Hérold, qui en avait composé l'ouverture et les quatre premiers morceaux; — *La Juive*, cinq actes, à l'Opéra (1835); — *L'Éclair*, trois actes, à l'Opéra-Comique (1835); — *Guido et Ginevra, ou la peste de Florence*, cinq actes, à l'Opéra (1838); — *Les Treize*, trois actes, à l'Opéra-Comique (1839); — *Le Drapier*, trois actes, à l'Opéra (1840); — *La Reine de Chypre*, cinq actes, id. (1841); — *Le Guitarrero*, trois actes, à l'Opéra-Comique (1841); — *Charles VI*, cinq actes, à l'Opéra (1843); — *Le Lazzarone*, deux actes, id. (1844); — *Les Mousquetaires*, trois actes, à l'Opéra-Comique (1846); — *Le Val d'Andorre*; trois actes, id. (1848); — *La Fée aux roses*; trois actes, id. (1849); — *La Dame de pique*; trois actes, id. (1850); — *La Tempesta*, opéra en trois actes, représenté au Théâtre-Italien de Paris, en 1851, et composé pour Londres, où il avait été joué précédemment; — *Le Juif errant*, cinq actes, à l'Opéra (1852); — *Le Nabab*, trois actes, à l'Opéra-Comique (1853); — *Jaguarita*, trois actes, au Théâtre-Lyrique (1855); — *Valentine d'Aubigné*, trois actes, à l'Opéra-Comique (1856). M. Halévy a écrit en outre *Prométhée enchaîné*, scènes d'après Eschyle, paroles de M. Léon Halévy, exécutées pour la première fois au Conservatoire de Musique par la Société des Concerts, le 18 mars 1849; — *Les Plages du Nil*, cantate avec chœurs; — un grand nombre de romances, nocturnes, etc. — Il existe aussi de ce compositeur de remarquables morceaux de musique religieuse, parmi lesquels se trouve son *De profundis* en langue hébraïque, écrit en 1820, à l'occasion de la mort du duc de Berry. — L'académie lui devra la publication de son *Dictionnaire des Beaux-Arts*, auquel elle travaille depuis quarante ans, et dont la première livraison doit paraître en 1858.

Dieudonné DENNE-BARON.

Documents inédits.

* HALÉVY (*Léon*), littérateur français, frère du précédent, né à Paris, le 14 février 1802. Bien jeune encore, il révéla sa vocation poétique par une traduction des *Odes d'Horace*, regardée dès son apparition comme la meilleure entre les nombreuses versions de ce poëte, dont la concision harmonieuse, les images brillantes et leurs nuances délicates sont demeurées insaisissables pour ses nombreux interprètes. Les idées justes et profondes mises en relief par Horace éveillent le désir de se les approprier; mais sa poésie enchanteresse est comme une liqueur exquise, dont le parfum s'évapore en la transvasant. Après les nombreux essais d'écrivains remarquables, M. Halévy entra dans la lice, et fixa l'attention publique. Les lettres étaient alors respectées d'un public qui résistait encore à la dépravation de l'art et du goût. L'un des plus dignes arbitres de la littérature, l'auteur de l'*Histoire de Venise*, prosateur et poëte, le comte Daru, traducteur lui-même des Odes d'Horace, mais trop au-dessus d'une envieuse rivalité, s'empressa de rendre justice à son jeune émule. La voix aimée et respectée du célèbre académicien, l'ascendant de son mérite et de son noble caractère, confirma le succès du nouveau traducteur, qui promettait à la France un poëte de plus. M. Halévy, après plusieurs éditions des Odes, publia un petit poëme de circonstance, *La Peste de Barcelonne* (1). Prenant un moment la plume du prosateur, il entreprit le *Résumé de l'histoire des Juifs anciens*, publié en 1827. L'année suivante, il donna le *Résumé de l'histoire des Juifs modernes*. Bientôt parurent, sous le titre de *Poésies européennes*, des imitations en vers français de la plupart des œuvres choisies des plus grands poëtes de l'Europe; puis M. Halévy, abordant le théâtre, fit représenter, en 1839, au Théâtre-Français, *Le Czar Démétrius*, tragédie en cinq actes. A cette œuvre, fort estimée, succéda le drame de *Luther*, composition originale, touchante, et bien écrite. Il donna à plusieurs théâtres des pièces de différents genres, toutes applaudies. Depuis, sous le titre de *La Grèce tragique*, il fit imprimer quatre tragédies, chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle, et d'Euripide. Le poëte français se montra digne de sa tâche difficile. Enfin, en 1853, il publia une version de *Macbeth*, qui avait été précédée d'un *Recueil de Fables*, récompensé par l'Académie Française. Voilà les principaux titres de ce littérateur, remarquable à la fois comme poëte, historien, auteur dramatique et fabuliste. En 1856, son dernier *Recueil de Fables* obtint un prix de l'Académie. Auteur laborieux, tout entier livré à la méditation studieuse, étranger au savoir-faire des écoles, à ces espèces de compagnies d'assurance littéraire qui, se prêtant un mutuel appui, font retentir et briller quelques noms que la raison publique et le bon goût effacent le lendemain, M. Halévy, sûr d'avoir marqué sa trace

(1) Au commencement de l'année 1825, M. Léon Halevy devint l'ami, le disciple et le collaborateur de Henri de Saint-Simon. Il écrivit l'introduction du livre que publia ce dernier sous le titre d'*Opinions littéraires, philosophiques et industrielles*. De concert avec MM. Olinde Rodrigues, Aug. Comte, le docteur Bailly, de Blois, J.-B. Duvergier, il aida Saint-Simon à fonder *Le Producteur*, premier organe de la doctrine saint-simonienne. Il assista le maître à ses derniers moments, et le 21 mai 1825 il prononça un discours sur sa tombe. (G. Hubbard, *Saint-Simon, sa vie et ses travaux*; dans la *Bibliothèque des Sciences morales et politiques* de Guillaumin, Paris, 1857, in-12, pages 100 à 111.)

[d]ans notre littérature, environné des suffrages d'un public d'élite, satisfait des couronnes académiques, attend sans impatience le jour où il en décernera lui-même. De Pongerville.

Documents particuliers.

HALFDAN EINARSON. *Voy.* Einari.

HALGAN (*Emmanuel*), amiral français, né à Donges (Bretagne), le 31 décembre 1771, mort à Paris, le 20 avril 1852. Son père était avocat au parlement de Bretagne et sénéchal de Donges. A l'âge de seize ans, le jeune Halgan s'embarqua comme volontaire dans la marine royale. Il fit ensuite qu[illegible] voyages au long cours, sur des navires de c[illegible]e, en qualité de lieutenant et de second ca[illegible]. En 1793 il était officier à bord du *Curieux* [illegible]k de guerre fut pris par une fré[illegible]se. De retour en France, il passa sur [le] vaisseau *Le Terrible* et sur divers bâtiments, comme enseigne et comme lieutenant plu[sieur]s croisières, et reçut en 1798 le commande[ment] du brick *L'Aréthuse*. Se trouvant en 1799 [sur l]es côtes de Portugal, il combattit contre un vaisseau de 74 canons, et ne se rendit que lorsque son navire fut démâté. En 1800 Halgan arma la frégate *La Clorinde*, et fit la campagne de Saint-Domingue en second sur cette frégate. Revenu en France, il reçut le commandement du brick *L'Épervier* : le jeune Jérôme Bonaparte servait sous ses ordres, en qualité d'enseigne. A La Martinique, Halgan prit le commandement de la corvette *Le Berceau*, revint en France, et repartit, en 1803, sur le même bâtiment pour porter dans les mers de l'Inde l'annonce de la guerre avec l'Angleterre. Trouvant à l'Ile de France l'escadre de l'amiral Linois, il la suivit dans les mers de la Chine, et s'empara chemin faisant du navire anglais *Countess of Sutherland*. Le 3 décembre, il détruisit, de concert avec le capitaine Motard, commandant *La Semillante*, les établissements de Pullo-Bay, près de Bencoulen, sur les côtes de Sumatra, ainsi que les bâtiments réfugiés dans ce port. Halgan détermina l'amiral Linois à passer par le détroit de Gaspard pour se rendre dans les mers de Chine. L'escadre rencontra le convoi anglais, et l'attaqua, mais ce fut sans succès. Après une longue croisière, pendant laquelle on avait fait un grand nombre de prises, Halgan, devenu capitaine de frégate, revint en Europe, et fut chargé du commandement de *La Cybèle ;* mais au moment de partir il reçut l'ordre de passer sur le vaisseau *Le Vétéran*, pour le commander, sous les ordres du prince Jérôme, qui désirait avoir pour second l'[offic]ier qui l'avait initié au métier de la mer. Ce [vaiss]eau, qui faisait partie de l'es[cadre] com[mand]ée par le contre-amiral Willau[mez], alla [illegible] vue du cap de Bonne-Espé[rance] [illegible] n'aborda pas, parce que les [illegible]ient de s'emparer de cette colonie. [illegible] campagne Halgan fut nommé capi[taine] de vaisseau. Il commandait la frégate *L'Hor[tense]*, à l'affaire des brûlôts en rade de l'Ile d'Aix, en avril 1809, et ce bâtiment, grâce à l'habileté de son capitaine, fut un de ceux qui échappèrent à ce désastre. En décembre 1813, Halgan défendit Helvoet-Sluys (Hollande) avec trois faibles compagnies de marins et une portion des équipages de sa flottille contre plusieurs milliers d'insurgés hollandais. L'ennemi fut vigoureusement repoussé. Mais les progrès des alliés forcèrent bientôt les Français à évacuer les places de la Hollande. Halgan détruisit, avec trop de précipitation peut-être, la flottille de la Meuse dans le port de Willenstadt, et avec ses équipages il opéra sa retraite sur Anvers. Lors du bombardement de cette place en 1814, il fut chargé du commandement des bassins, et contribua à préserver de l'incendie les vaisseaux qui s'y trouvaient, ainsi que les établissements de la marine.

Après le rétablissement de la paix, Halgan, commandant le vaisseau *Le Superbe*, fut chargé d'une mission aux Antilles françaises. Il commanda ensuite, à diverses époques, des divisions navales dans les mers du Levant et de l'Amérique jusqu'en 1819. Promu contre-amiral, il fut nommé aussitôt après directeur du personnel au ministère de la marine. Il quitta cet emploi pour aller commander une escadre dans le Levant, mais il le reprit en 1824, et fut nommé conseiller d'État. Envoyé à la chambre des députés en 1819, par le département du Morbihan, il continua à y siéger, sur les bancs ministériels, jusqu'en 1830. Nommé vice-amiral le 13 septembre 1829, il perdit sa place au conseil d'État à la révolution de Juillet. En 1831 il présida la commission des signaux de marine, et plus tard la commission de surveillance de l'école navale. En 1834 il fut envoyé comme gouverneur à La Martinique. En 1837 il fut créé inspecteur général des ports de l'Océan, pair de France, et directeur du dépôt des cartes et plans de la marine. Placé dans la deuxième section du cadre de l'état-major de l'armée navale le 24 juin 1841, il quitta en 1846 les fonctions de directeur général du dépôt des cartes et plans de la marine, et vécut depuis lors dans la retraite. L. L—t.

Sarrut et Saint-Edme, *Biog. des Hommes du Jour*, tome IV, I[re] partie, p. 297. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemporains*.

HALHED (*Nathaniel* Brassey), orientaliste anglais, né en 1751, mort en 1830. Il fut élevé à l'école d'Harrow, et devint officier civil dans la Compagnie de l'Inde orientale au Bengale. Sous le patronage d'Hastings, il publia plusieurs livres destinés à favoriser les rapports entre la nation conquise et le peuple conquérant. De retour en Angleterre, il fut élu membre de la chambre des communes pour le bourg de Lymington. A l'époque de sa mort, Halhed était depuis longtemps dans un état d'aliénation mentale. On a de lui : *A Grammar of the Bengal Language*; Hoogly (dans le Bengale), 1778, in-4° ; — *A Narrative of the Events which have happened in*

Bombay and Bengal relative to the Mahratta Empire since july 1777; 1779, in-8°; — *Imitations of the Epigrams of Martial, in four parts;* 1793-1794, in-4°; — *Testimonies to the authenticity of the prophecies of Richard Brothers, and of his mission to recall the Jews;* 1795, in-8°. Halhed rapporta une précieuse collection de manuscrits orientaux qu'il vendit au British Museum. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*. — Rabbe, *Biographie univ. des Contemp.*

HALI-BASCHA ABBAS. *Voy.* ALI-PASCHA ABBAS.

* **HALIBURTON** (*Thomas Chandler*), écrivain *humouristique* anglo-américain contemporain, né vers 1792, dans la Nouvelle-Écosse. Après avoir exercé la profession d'avocat à Halifax, il fut nommé en 1842 juge du tribunal suprême de la Nouvelle-Écosse, sa contrée de prédilection. En 1829 il avait publié à Halifax *An historical and statistical Account of Nova Scotia;* 2 vol. in-8°. Une série d'articles communiqués par lui à un journal d'Halifax, sous le pseudonyme de *Samuel Slick*, ayant attiré l'attention publique, il les réunit, et les fit paraître, en 1837, avec des corrections et des additions, sous ce titre ; *The Clockmaker, or sayings and doings of Samuel Slick of Slickville.* Le succès de cette œuvre l'engagea à continuer, et en 1838 il donna un nouveau volume, suivi d'un troisième en 1840. Dans ce livre il décrit les particularités du caractère et du dialecte du commerçant voyageur des États de la Nouvelle-Angleterre, spéculateur, rusé, plein de lui-même et entreprenant, pratiquant toutes sortes d'expédients et observant avec sagacité toutes les choses qui se passent devant et autour de lui. L'exactitude minutieuse des descriptions, un grand sens pratique, joint à une fine *humour* et de plaisantes comparaisons, toutes exprimées dans le dialecte des Yankees, rendirent cette publication extrêmement populaire en Angleterre aussi bien qu'en Amérique. Une visite que M. Haliburton fit plus tard à l'Angleterre lui fournit l'occasion de mettre ses propres observations et ses remarques sur le compte de son imaginaire horloger américain; et pour décrire la vie de la haute société comme celle des classes inférieures de la Grande-Bretagne, il attacha Samuel Slick à l'ambassade américaine à Londres; de là *The Attaché, or Sam. Slick in England, by the author of the Clockmaker;* 1843, 2 vol.; suivis plus tard de deux autres. Dans *The old Judge, or life in a colony*, 1849, 2 vol. in-8°, il reporte la scène dans la Nouvelle-Écosse, et montre les manières, les coutumes et le dialecte particulier de cette colonie, avec le même *bouquet* d'*humour* que dans sa première œuvre. Celle qui vint ensuite est d'un autre genre, et a eu moins de succès. Elle a pour titre : *The English in America;* 1851, 2 vol. in-8° : cette histoire des premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, principalement du Massachusetts, renferme une violente dissertation politique contre les principes démocratiques et puritains des colons, avec une narration impartiale du progrès de ces établissements. Les *Traits of American Humour*, 1852, 3 vol. in-8°, se composent d'une collection de productions fugitives et d'écrits divers qui avaient paru depuis 1839 dans les journaux de New-York, de Baltimore, etc. Dans *Sam. Slick's wise saws and modern instances, or what he said, did, or invented*, 1853, 2 vol. in-8°, et dans la *Nature and human nature*, 1855, 2 vol. in-8°, on retrouve la même finesse d'observation, la même *humour* et le même langage yankee que dans les œuvres précédentes; mais les choses les plus amusantes, trop souvent répétées, engendrent l'ennui. Aucune des narrations d'Haliburton n'a du reste un plan nettement arrêté; on y rencontre bien de l'esprit, mais on y chercherait en vain cette douce émotion, ce tendre intérêt qu'excite une histoire dramatique bien racontée. W.

The British Cyclopædia. — *Men of the Time.*

HALIFAX (*Georges*). *Voy.* SAVILE.

HALIFAX (*Charles*). *Voy.* MONTAIGU.

HALIRSCH (*Friedrich-Ludwig*), poëte allemand, né à Vienne, en 1802, mort à Milan, le 19 mars 1832. Il étudia le droit, entra comme employé au ministère de la guerre, et obtint plus tard une place dans l'administration du royaume de la Lombardie. On a de lui : *Petrarca*, poëme épique; Leipzig, 1823; — *Die Demetrier* (Les Démétrius), tragédie; Leipzig, 1824; — *Novellen und Geschichten* (Nouvelles et Contes); Brünn, 1827; — *Der Morgen auf Capri* (Une Matinée à Capri); Leipzig, 1829; — *Dramaturgische Skizzen* (Esquisses dramatiques); Leipzig, 1829, 2 vol.; — *Erinnerungen an den Schneeberg, in 40 Reisebildern* (Souvenirs de voyage au Schneeberg, en 40 tableaux); ibid., 1830. M. Seilda publié les écrits posthumes de Halirsch (*Literarischer Nachlass*; Vienne, 1840, 2 vol.). V—U.

Conv.-Lexikon.

* **HALKET** (Lady *Anne*), dame savante anglaise, née à Londres, en 1632, morte en 1699. Elle était fille de Robert Murray, précepteur de Charles Ier et plus tard prévôt du collége d'Eton. Sa mère était sous-gouvernante du duc de Glocester et de la princesse Élisabeth. Ses études favorites furent la théologie et la médecine. Elle acquit même une connaissance familière de cette dernière science, et devint assez habile dans la pratique de la chirurgie pour être consultée par les premiers personnages de la cour. Fidèle royaliste, elle souffrit pour la cause de Charles Ier. En 1656, elle épousa sir James Halket, dont elle eut quatre enfants. Pendant sa première grossesse, craignant de ne pas survivre à son accouchement, elle écrivit un traité intitulé : *The Mother's Will to the unborn child.* On a publié

le *Médita-*
Z.
graphical Dictionary.
lorien anglais, vivait
au seizième siècle. On
ne paraît
vit le ré-
de la
York,
noble Fa-
Yorke, beyng long
the cr of this
au règne
V, jusqu'à Henri VIII;
bibliographe a mentionné une édition
1542, dont l'existence a été révoquée en
il exemplaire n'en ayant été rencontré
présent; l'imprimeur Grafton continua
de Hall jusqu'à la mort d'Henri VIII,
ma en 1548; on trouve des exemplaires
nt la date de 1550, et parmi ceux qui
és de 1548 on remarque des différences
sibles. Les Anglais estiment cette rela-
est écrite sans talent, mais qui renferme
seignements utiles. G. B.

Typographical Antiquities, t. III, p. 462. — *Anonymiana*, 1809, p. 1 et 62. — *Bi-Grenvilliana*, p. 296.

(*Richard*), controversiste anglais, né), mort en 1604. Il fut élevé au collége à Cambridge; mais comme il profes-ligion catholique, il dut quitter l'uni- 1572. Il se rendit à Douay, et de là en retour à Douay, il y professa la théo-s le collége des Anglais. Il devint suc-ent chanoine de Saint-Géry de Cambray, la cathédrale de Saint-Omer, et enfin u diocèse. Il publia quelques ouvrages verse, entre autres : *De primariis umultuum Belgicorum*; Douay, 1581; *uinque-partita Conscientia*; Douay, ; mais il est principalement connu par *bishop Fisher*, publiée sous le nom de et ouvrage, laissé manuscrit par Hall, et comme une rareté dans la bibliothèque dictins anglais de Dieulouard en Lor-plusieurs fois copié. Une de ces trans-tomba entre les mains de Thomas Bai-le Bailey ou Baily, évêque de Bangor. Bailey, qui était catholique romain, n manuscrit à un libraire, et celui-ci sous le nom du vendeur; Londres, 1655, xeter en a donné une nouvelle édition; 1739, in-12; — la *Vie de l'évêque* st un ouvrage intéressant, rédigé sur ments authentiques. Z.

hurch History. — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

(*Joseph*), prélat et moraliste anglais, juillet 1574, à Bristow-Park (comté ter), mort le 8 septembre 1656. Il nt puis agrégé au collége Emma-ambridge. Après y avoir professé la rhétorique et s'être fait connaître par des poésies satiriques et morales, il entra dans les ordres, et devint recteur de Halsted, dans dans le comté de Suffolk. En 1605 il accompagna sir Edmond Bacon aux eaux de Spa, et il soutint dans cette ville une discussion publique contre un jésuite. Son zèle pour la religion protestante lui valut à son retour la place de chapelain de Henry, prince de Galles. En 1612 il obtint la cure de Waltham dans le comté d'Essex, et en 1616 il fut nommé chapelain de lord Doncaster, ambassadeur anglais à Paris. Pendant son séjour sur le continent, il fut promu à la dignité de doyen de Worcester. En 1618 il assista avec plusieurs prélats anglais au synode de Dordrecht, et comme sa santé le rappela en Angleterre, cette assemblée lui décerna, en témoignage d'estime, une médaille d'or. En 1624 il refusa l'évêché de Gloucester, et en 1627 il accepta celui d'Exeter, tout en gardant le rectorat de Saint-Breock, en Cornouailles. Vers cette époque, il fut soupçonné, mais à tort, de favoriser les puritains. S'il refusa d'adopter dans son diocèse les mesures violentes que l'archevêque Laud employait contre eux, il ne fut pas moins que Laud lui-même un zélé défenseur de l'épiscopat. Il consacra à cette cause tout son savoir de théologien, toute sa dextérité de controversiste. Le 15 novembre 1641 il fut transféré sur le siége épiscopal de Norwich. Le 10 décembre de la même année il protesta avec l'archevêque d'York et onze autres prélats contre la validité de toutes les lois votées en leur absence du parlement, et en conséquence il fut arrêté, et conduit à la Tour le 30 janvier 1642. Il comparut peu après devant le parlement, sous l'inculpation de haute trahison, et fut acquitté; il ne recouvra cependant sa liberté qu'au mois de juin suivant, en fournissant une caution de 5,000 livres sterl. Il revint à Norwich, et reprit ses fonctions épiscopales; ce moment de répit dura peu. Au mois d'avril 1643, le parti révolutionnaire, décidé à détruire la hiérarchie ecclésiastique, résolut de frapper tous les prélats qui y étaient les plus notoirement attachés. Hall vit ses revenus séquestrés; lui-même essuya de mauvais traitements, et échappa avec peine aux fureurs de la populace, qui dévasta la cathédrale de Norwich. Il se retira à Higham, près de cette ville, dans une petite ferme où il passa le reste de sa vie, à l'abri de la persécution, remplissant ses devoirs de fidèle pasteur, et exerçant l'hospitalité et la charité autant que le permettaient ses faibles moyens. « Il serait difficile, dit Chalmers, de mentionner un prélat d'un plus excellent caractère, ou de trouver un personnage de son temps dont les talents et les souffrances, le zèle dans la prospérité, et le courage dans le malheur, méritent une mention plus honorable. » Son ouvrage le plus connu est intitulé : *Virgidemiarum Liber, or a Gathering of Rods*; 1597-1598. C'est un recueil de satires en six livres; les trois premiers, que l'auteur ap-

pelle *satires non mordantes* (toothless) roulent sur des sujets poétiques, académiques et moraux; les trois derniers contiennent les satires proprement dites, ou *mordantes*. Il y a de l'esprit dans ses productions, et une certaine vigueur de sentiment et d'expression; mais elles manquent de légèreté et de grâce. Hall se représente lui-même comme le plus ancien satirique anglais, prétention qui n'est pas absolument fondée; il est seulement le premier qui ait écrit des satires générales, et non pas dirigées contre certaines personnes. De nouvelles éditions des *satires* de Hall ont été publiées par Warton; Oxford, 1753, et par S.-W. Singer, 1824. Ses ouvrages de morale, dont plusieurs éditions attestent le succès, consistent en méditations, épîtres, sermons, paraphrases des Écritures. Le style et le tour des pensées valurent à Hall le nom de *Sénèque anglais*. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Oxford en 12 vol. in-8° (1837-1839). Z.

Vie de Hall par lui-même; dans ses *Specialities*. — *Biographia Britannica*. — Johnson et Chalmers, *English Poets*.

HALL (*John*), poëte anglais, né à Durham, en août 1627, mort dans la même ville, le 1er août 1656. Il acheva ses études à l'université de Cambridge, et se rendit ensuite à Londres, où il embrassa la profession d'avocat. Tout en plaidant ses premières causes, il écrivit des pamphlets favorables à la cause de la révolution, et qui attirèrent l'attention des parlementaires. Ceux-ci l'envoyèrent en Écosse auprès d'Olivier Cromwell, et lui donnèrent ensuite d'autres marques de faveur. Mais il s'abandonna trop librement aux plaisirs. Sa santé s'altéra, et il retourna mourir dans sa ville natale, à l'âge de vingt-neuf ans. On a de lui *Horæ vacivæ, or Essayes*; Cambridge, 1646 : essais poétiques qui dénotent du talent; — *Poems by John Hall*; Cambridge, 1646; — *The second Booke of divine Poems by J. H.*; Cambridge, 1646; — *The Height of Eloquence*; Londres, 1652, in-8°. C'est la première traduction anglaise du Traité du Sublime de Longin; — *Hierocles upon the golden Verses of Pythagoras*; Londres, 1657, in-8°. C'est une traduction du *Commentaire* de Hiéroclès sur les *Vers dorés* de Pythagore; elle fut publiée avec une notice sur Hall par John Davis de Kidwelly. Plusieurs poésies de Hall sont insérées dans la *Select Collection* de Nichols. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. I. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

* **HALL** (*Pierre-Adolphe*), peintre en miniature suédois, né le 23 février 1739, à Boras, où son père était commerçant, mort à Liége, en 1794. Après avoir fait ses études à Upsal et à Greifswald, il s'occupa de peinture, et reçut des leçons de Eckhard et de Reichard, peintres allemands. A son retour en Suède, il travailla pour quelques grands seigneurs, et fit le portrait de Gustave III, alors prince royal; mais comme ses talents n'étaient pas suffisamment appréciés dans sa patrie, il s'en éloigna, et jura de n'y plus revenir. La minime somme d'argent qu'il avait reçue pour le portrait de Gustave le mit en état de se rendre à Paris. Un Suédois, Alex. Roslin, peintre de la cour, l'introduisit dans le monde. Hall fut nommé peintre de la famille royale; lié avec La Fayette et Necker, il prit part à la révolution, et assista à la prise de la Bastille. Il suivit plus tard La Fayette en Flandre, et mourut dans la pauvreté, à Liége. On conserve au château de Drottningsolhm quelques portraits au pastel que Hall exécuta vers 1760. Il mérita le surnom de *Van Dyck en miniature*. Marié avec une Française, il laissa deux filles, connues pour leur beauté. L'une d'elles hérita des talents de son père, et posséda, comme lui, l'art de rendre durable la couleur de ses tableaux. BEAUVOIS.

Boye, *Malare Lex.*, p. 189. — Nagler, *Künstler-Lex.* — *Biogr. Lex.*, VI, 31-34.

HALL (*Robert*), prédicateur anglais, né en 1764, à Arnsby (comté de Lancastre), mort à Bristol, le 21 février 1831. Fils d'un pasteur d'une congrégation de Baptistes, il fut élevé dans les principes de cette secte. Il fit ses études à Bristol, dans un établissement destiné spécialement aux jeunes gens qui se préparaient au ministère évangélique. Il passa ensuite quelques années au King's-College à Aberdeen. Après y avoir pris ses grades universitaires, il revint à Bristol, où il fut coadjuteur du docteur Evans. Une courte atteinte d'insanité l'enleva à ses fonctions. Il les reprit aussitôt qu'il fut rétabli, et devint en 1790 pasteur d'une congrégation de Cambridge, place qu'il garda jusqu'en 1816, époque où il éprouva une rechute. Il se rétablit, et une congrégation baptiste de Leicester le choisit pour pasteur. En 1825 il succéda au docteur Ryland dans la charge de pasteur à Bristol, et de président de l'académie de cette ville. Hall se fit une grande réputation comme prédicateur; mais il était plus distingué par l'élévation et la libéralité des sentiments que par l'originalité des pensées. Sa qualité dominante est la force, et son éloquence, abondante et éclatante, n'est pas exempte de déclamation. On a de lui : *Christianity consistent with a love of freedom, being an answer to a sermon by the R. John Clayton*; 1791, in-8°; — *An Apology for the freedom of the press, and for general liberty, with remarks on bishop Horsley's Sermon preached 31st January 1793*; 1793, in-8°; — *Modern Infidelity considered with respect to its influence on society, a sermon*; 1800, in-8°; — *Reflections on War*; 1802; — *The effect of civilization on the people in European States*; 1805; — *The Advantages of knowledge to the lower classes*; 1810; — *Adress to the public on an important subject connected with the renewal of the charter of the East India Company*; 1813; — *On terms of communion, with a particular view to the case*

of the Baptists and the Pædo-Baptists; 1815; — *The essential Difference between christian Baptism and Baptism of John*; 1816, 1818. Hall avait encore publié plusieurs sermons et fourni beaucoup d'articles à diverses revues périodiques dissidentes. Tous ses ouvrages ont été recueillis sous ce titre : *The Works of Robert Hall, with a brief memoir of his life by Dr Gregory, and observations on his character as a preacher by John Foster, published under the superintendence of Olinthus Gregory*; Londres, 1831-32, 6 vol. in-8°. Z.

Rose, New general Biographical Dictionary. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

HALL (Le capitaine *Basil*), célèbre navigateur anglais, né à Édimbourg, en 1788, mort à l'hospice royal de Harlar, à Portsmouth, le 11 septembre 1844. Il était fils de sir James Hall, baron de Dunglass, président de la Société royale d'Édimbourg et auteur d'un *Essai sur l'origine, les principes et l'histoire de l'Architecture gothique* (1813). Sa mère, Hélène, était fille du quatrième comte de Douglas. Basil Hall entra dans la marine royale en 1802, et six ans après (1808) il obtint le grade de lieutenant : en 1817 il fut nommé capitaine de la marine royale. En 1813 il avait accompagné en qualité de commandant de *Theban* (station des Indes orientales) l'amiral Samuel Hood, dans un voyage sur la plus grande partie de l'île de Java. A son retour en Angleterre, Basil Hall reçut le commandement du brick *Lyra*, dans lequel il accompagna l'expédition qui emmena en Chine lord Amherst (voy. ce nom), en qualité d'ambassadeur de sa Majesté Britannique. Pendant que la légation continuait son voyage par terre jusqu'à Péking, le capitaine Hall, toujours à bord de *Lyra*, visita les îles Liou-Tchou et plusieurs autres pays baignés par les mers de la Chine et du Japon. Il en publia la relation, sous le titre de : *A Voyage of discovery to the western Coast of Corea and the Great Loo-choo Island in the Japon Lea*; Londres, 1817, in-4°, avec planches, et un appendice renfermant des cartes et des notices hydrographiques, assez estimées. Cet ouvrage est le livre le plus important et le plus utile à consulter que l'on ait publié jusqu'à présent sur l'archipel de Liou-Tchou, situé au sud du Japon et dans la direction de l'île Formose. Un abrégé en a été publié en 1820, de format in-12, et en omettant la partie scientifique. En 1827, l'ouvrage parut dans le 1er volume d'une publication populaire intitulée *Constable's Miscellany*. Cette dernière édition contient un récit curieux de l'entrevue de l'empereur Napoléon Ier et du capitaine Basil Hall à Sainte-Hélène. Celui-ci fut d'autant mieux reçu du souverain détrôné, que son père, sir James Hall, avait été compagnon d'étude du jeune Bonaparte à Brienne. Le capitaine Basil Hall fut ensuite nommé au commandement du *Conway*, dans la division de l'Amérique méridionale. De retour en Angleterre, il publia ses *Extracts from a Journal written on the coasts of Chili, Peru and Mexico, in the years* 1820, 1821 et 1822. On en possède une traduction française, sous le titre de : *Voyage au Chili, au Pérou et au Mexique, pendant les années* 1820-1822, *entrepris par ordre du gouvernement anglais* (traduit de l'anglais par Leroy et revu par Brissot-Thivars); Paris, 1825, 2 vol. in-8°, avec une carte (nouvelle édition en 1834). En 1839, Basil Hall publia ses *Travels in North-America*, 3 vol. in-8°, résultat des voyages qu'il fit en 1827 avec sa femme Margaret Hunter et son père. Il publia ensuite *Fragments of Voyages and Travels*, en deux séries de trois volumes in-12 chacune, traduit en français, et intitulé : *Mémoires et Voyages*; Paris, 1834, 4 vol. in-8°. On a encore du même auteur : *Du Système intérieur des Prisons en Amérique*; Paris, 1831 (extrait des Voyages du capit. Bas. Hall aux États-Unis); — *Schloss Hainfeld, or a winter in Lower-Styria*; Paris, 1836, in-18; traduit en français, sous le titre : *Schloss Hainfeld, ou un hiver dans la basse Styrie, ouvrage trad. de l'anglais, sous les yeux de l'auteur*, par Jean Coten; Paris, 1836, in-8°; — *Patchwork*; 1841, 3 vol. : comprenant des souvenirs de voyages et des récits parfois un peu romanesques des épisodes de sa vie de marin. Basil Hall était membre des Sociétés royales de Londres et d'Édimbourg, ainsi que de la Société Astronomique de Londres. Il eut le malheur d'être frappé d'une aliénation mentale à la fin de sa laborieuse carrière. Placé à l'hospice royal de Harlar, à Portsmouth, il y mourut. P. F.

Knight, *English Cyclopædia*. — Bourquelot, *La Littérature française contemporaine*.

* **HALL** (*John-Erving*), publiciste américain, né en 1783, et mort en 1829, à Philadelphie. Fils aîné de Sarah Hall, femme distinguée par ses écrits de piété et de morale, il fut élevé à Princeton, exerça quelque temps à Baltimore la profession d'avocat, et vint ensuite s'établir à Philadelphie, où il édita de 1808 à 1817 l'*American Law Journal*. Depuis 1806 il avait la direction du *Port-Folio*; c'est dans cette revue littéraire, continuée par lui jusqu'en 1827, qu'il inséra un grand nombre d'essais et de mémoires, entre autres celui qui traite de la société grecque au temps d'Anacréon. On a encore de Hall : *The Philadelphia, souvenir*; 1827 : collection de pièces de vers et de nouvelles; — *Memoirs of eminent Persons* (Vies d'Hommes célèbres); 1827, in-8° : sorte de compilation biographique. P. L—Y.

Cyclopædia of American Literature, t. II.

** **HALL** (*James*), littérateur américain, frère du précédent, né à Philadelphie, le 19 août 1793. Il étudiait le droit lorsque la guerre fut déclarée aux Anglais (1813); il s'engagea dans une compagnie de volontaires, assista aux affaires de Chippewa et de Bridgewater ainsi qu'au siége

du fort Erié, et reçut un brevet de sous-lieutenant d'artillerie. En 1815 il passa dans la marine avec son grade, servit dans le bombardement d'Alger, et se retira en 1818, pour achever son droit à Pittsburgh; de là il vint pratiquer le barreau dans l'Illinois, et y fonda successivement l'*Illinois Gazette*, l'*Intelligencer* et le *Monthly Magazine*. Après avoir exercé dans cet État récemment annexé diverses fonctions de l'ordre judiciaire, il se fixa à Cincinnati, où il a été, de 1836 à 1853, caissier de la banque du commerce, et depuis cette époque président d'un autre établissement du même genre. On a de lui : *Letters from the West* (Lettres de l'Ouest); 1820 : série de récits de voyage publiés dans le *Port-Folio*, que dirigeait son frère; — *A History and Biography of the Indians of North America* (Histoire et Biographie des Indiens de l'Amérique du Nord); 1832 : magnifique recueil, composé d'après des sources originales, en collaboration du colonel M'Kenney; — *Sketches of History, Life and Manners in the West* (Histoire, Mœurs et Société des Habitants de l'Ouest); Philadelphie, 1835, 2 vol.; — *The West, its soil, surface and productions* (L'Ouest, description topographique, agricole, etc.); Cincinnati, 2 vol.; — *The public Services of general W.-H. Harrison* (Vie du général Harrison); Philadelphie, 1836. Comme littérateur, M. Hall a écrit beaucoup de contes et de légendes, qui dénotent un talent pittoresque en même temps qu'une connaissance approfondie des hommes et des mœurs qu'il a voulu peindre; nous rappellerons : *The Legends of the West*; 1853, nouv. édit.; — *The Border Tales; the Soldier's Bride, Harpes Head*, etc.

Paul Louisy.

Cyclopædia of American Literature, t. II. — *The American Catalogue*. — Griswold, *The Prose Writers*; 1846.

* HALL (*Samuel* Carter), critique anglais, né à Topsham (Devon), en 1800. Les premiers travaux de M. Hall furent des travaux artistiques pour le *New Times*. En 1824 il fit paraître l'*Amulet*, qu'il publia plusieurs années de suite. Il s'est fait aussi connaître par un ouvrage illustré sur l'Irlande, écrit conjointement avec sa femme; cet ouvrage a eu un grand succès, mérité, pendant plusieurs années. M. Hall fut l'éditeur du *New monthly Magazine*. Il a travaillé avec zèle à populariser l'art en Angleterre, et pour cela il a établi l'*Art Journal*, qu'il a soutenu à force de persévérance. On lui doit en outre plusieurs ouvrages illustrés : *The Book of Gems*; — *Book of British Ballads*; — *Baronial Halls*, etc. M. Hall a encore dirigé une publication périodique intitulée : *The British Magazine*. En 1851 il a publié un *Illustrated Catalogue of the Exhibition of the Industry of all nations*. Depuis il a commencé de publier dans l'*Art Journal* une série de gravures d'après les peintures de la galerie privée de la reine d'Angleterre.

M. Gaudin.

Men of the Time.

* HALL (*Anne-Marie* Fielding, mistress), femme de lettres irlandaise, épouse du précédent, est née vers 1805, dans le comté de Wexford, en Irlande. Venue en Angleterre avec sa mère à l'âge de quinze ans, elle se maria plus tard à Londres, avec le littérateur S.-C. Hall. Dès 1829 elle s'était fait une place honorable dans la littérature de son pays par son ouvrage intitulé *Sketch of the Irish Character*, 3 vol. : ce livre, dont le but est de mieux faire connaître le caractère des Irlandais, contient des souvenirs de la jeunesse de l'auteur. Elle fit ensuite paraître *Chronicles of a School-Room*; 1831; — *The Buccaneer*; 1832, 3 vol. : roman qui n'a rien d'historique, quoique Cromwell et la république y soient dépeints avec beaucoup d'art; — *Outlaw*; 1833, 3 vol. : ouvrage dans lequel l'auteur retrace la lutte entre Jacques II et Guillaume III; — *Tales of Women's trials*; 1832; — *The Uncle Horace*; 1837, 3 vol.; où l'on trouve le portrait du riche marchand de Liverpool; — *Lights and Shadows*; 1838, 3 vol., peinture des mœurs irlandaises : le succès qu'obtint ce travail détermina Chambers à demander à l'auteur une suite de *Stories of the Irish Peasantry* pour l'*Edinburgh Journal*; — *Midsummer Eve, a fairy tale of love*; 1848, poème assez faible, où l'on trouve cependant quelques passages délicatement touchés, et que les premiers graveurs de l'Angleterre ont illustré. En 1852 Mme Hall a été chargée de la rédaction du *Sharpe's London Magazine*.

W.

Men of the Time.

* HALL (*Louisa-Jane* Park, mistress), femme de lettres américaine, née à Newburyport, le 7 février 1802. Fille d'un instituteur, elle épousa en 1840 un ministre de la secte des unitaires. Elle réside à Rhode-Island. On a d'elle : *Miriam*; 1825-1837, tragédie religieuse, dont le sujet est emprunté aux premiers temps de l'Église chrétienne; — *Joanna of Naples*; 1838 : roman historique; et plusieurs nouvelles et pièces de vers disséminées dans différents recueils littéraires.

P. L—y.

Female Poets of America; 1849, in-8°.

* HALL (*Carl-Christian*), homme politique danois, né à Copenhague, le 25 février 1812. Après avoir étudié le droit, il voyagea en 1834-1835 en Allemagne, en Italie, visita la France et l'Angleterre, et fut nommé en 1837 auditeur près des tribunaux militaires. Reçu en 1840 licencié en droit, il professa quelque temps à l'université. Après le mouvement de 1848, il fut élu membre de la diète, et s'y distingua comme orateur de la gauche modérée. En 1854, à la chute du ministère, M. Hall fut nommé ministre des cultes et de l'instruction publique; il devint alors l'orateur du ministère, et résista habilement aux attaques de l'opposition. En 1856 M. André, président du

conseil des ministres, ayant abandonné ses fonctions pour ne conserver que le portefeuille des finances, la présidence fut dévolue à M. Hall, qui l'occupe encore.] P.-L. Möller.

Documents particuliers.

* **HALLAM** (*Henri*), historien et critique anglais, né à Windsor, en 1777. Il fit ses études sous la direction de son père, chanoine de Windsor, doyen du chapitre de Bristol, homme instruit, et particulièrement versé dans la littérature classique. A l'âge de onze ans, il entra au collége d'Eton; puis il alla compléter son éducation dans l'université d'Oxford, au Christ-Church-College. Vers le commencement du siècle, il vint s'établir à Londres, où il a presque toujours résidé depuis, principalement occupé de travaux littéraires. Il n'a exercé d'autre emploi que celui de commissaire directeur du timbre de 1806 à 1826. Il fut un des collaborateurs de la *Revue d'Édimbourg* dans les premières années de sa publication. Les articles qu'il a fournis à ce recueil et à d'autres revues témoignent d'une érudition étendue, d'un goût sûr, d'une ferme impartialité. On remarque surtout son article sur l'édition des *Œuvres* de Dryden et la biographie de ce poëte par Walter Scott. Les correspondances de Wilberforce, de Romilly, d'Horner, de Jeffrey prouvent que déjà à cette époque le savoir et le talent de M. Hallam étaient hautement estimés dans les cercles littéraires de Londres et d'Édimbourg, et Byron ne fit qu'attester le même fait lorsque dans sa satire des *Poëtes anglais et des Critiques écossais*, il donne à M. Hallam l'épithète épigrammatique de classique (*the classic Hallam*). M. Hallam est toujours resté attaché au parti whig, à l'écart des luttes politiques personnelles, et a réservé son intérêt aux questions de philanthropie générale et d'amélioration sociale. Il a pris une part chaleureuse au mouvement pour l'abolition de la traite des nègres, et il s'est montré, en politique aussi bien qu'en administration, ami d'une réforme modérée et progressive. Tous les ouvrages de M. Hallam sont empreints de ce libéralisme élevé, et son *Histoire constitutionnelle d'Angleterre* en est le développement et l'application. La vie de M. Hallam, si honorablement remplie par la culture des lettres, et dont une fortune brillante assure l'indépendance, a été éprouvée par de cruelles afflictions domestiques. En 1837 il perdit une fille; quatre ans plus tôt, il avait vu mourir son fils aîné, jeune homme de la plus grande espérance, auquel Tennyson a consacré son recueil poétique intitulé : *In memoriam*.

M. Hallam est membre de la Société royale de Londres, et l'un des conservateurs du British-Museum. Nommé en 1833 correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques de l'Institut de France, il a été élu en 1838 l'un des associés de cette Académie. On a de M. Hallam : *View of the State of Europe during the Middle Ages*; Londres, 1818, 2 vol. in-4°. Dans cet ouvrage, écrit d'un style clair et pur, avec un savoir étendu, et un esprit de généralisation historique tempéré par une juste appréciation des faits, l'auteur s'est attaché particulièrement à démêler les origines constitutionnelles des divers gouvernements. En 1848 il a publié un volume de *Supplemental Notes*, contenant les nouveaux renseignements qu'il avait recueillis depuis la publication de son ouvrage, et aussi les modifications qu'il voulait y apporter sur certains points. Le *View of the State of Europe* a été traduit en français par MM. Dudouit et Borghers (Tableau de l'Europe au moyen âge); Paris, 1820-1822, 4 vol. in-8°; — *The constitutional History of England, from the accession of Henri VII to the death of George II*; Londres, 1827, 2 vol. in-4°; traduit en français par M. Borghers (Histoire constitutionnelle de l'Angleterre depuis l'avénement de Henri VII jusqu'à la mort de Georges II; trad. revue et publ. par M. Guizot, et précédée d'une préface de M. Guizot); Paris, 1828-1829, 5 vol. in-8°; — *Introduction to the Literature of Europe in the fifteenth, sixteenth, and seventeenth centuries*; Londres, 1837-1839, 4 vol. in-8°; traduit en français par M. Borghers (Histoire de la Littérature de l'Europe pendant les quinzième, seizième et dix-septième siècles); Paris, 1839-1840, 4 vol. in-8°. Une nouvelle édition des *Œuvres* de M. Hallam est maintenant en cours de publication; il est à désirer qu'on la rende complète en y ajoutant un certain nombre d'articles et d'essais dispersés dans divers recueils. Parmi ces écrits de moindre étendue, un des plus intéressants est une notice sur son fils, Arthur H. Hallam, si prématurément enlevé, en 1833.

L. J.

Macauley, *Essays*, t. I. — *Quarterly Review*, 188. — Philarète Chasles, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1840. — *English Cyclopædia* (Biography). — *Encyclopédie des Gens du Monde*.

HALLAWED-CAREW ou **HALLOWED** (*Benjamin*), amiral anglais, né au Canada, en 1760, mort à Beddington-Sark (comté de Surrey), le 2 septembre 1854. Il prit fort jeune la carrière navale, et entra dans la marine militaire britannique : il était déjà lieutenant lors du combat de la Chesapeak, livré en mai 1781, et gagné par le comte de Grasse contre les escadres réunies des amiraux anglais Hood et Grave. Il fut blessé le 12 avril 1782, lors de la victoire que Rodney remporta dans le canal de Sainte-Lucie sur de Grasse. Le traité de Versailles, conclu le 20 janvier 1783, le rendit au repos jusqu'en 1791, où il fut appelé au commandement du sloop *Scorpion* et envoyé en croisière sur les côtes de l'Afrique orientale. Il était capitaine en 1793, fit sous Hood la campagne de la Méditerranée, et assista sous Nelson aux siéges de Bastia et de Calvi. En 1796 il commandait le vaisseau *Courageous*; il perdit son navire et quatre cent soixante-dix hommes sur les côtes de Barbarie. Échappé, comme par miracle, à ce désastre, il

rejoignit l'amiral Jervis, qui observait avec quinze vaisseaux les ports méridionaux de l'Espagne. Le 14 février 1797 vingt-sept vaisseaux espagnols vinrent présenter la bataille à la flotte anglaise. L'action s'engagea à la hauteur du cap Saint-Vincent; elle fut funeste aux Espagnols, qui y perdirent quatre bâtiments. Hallawed y montra un tel courage que Jervis lui confia la mission d'annoncer cette victoire à Londres. Acquitté honorablement pour la perte du *Courageous*, Hallawed alla, comme capitaine, servir sous Nelson, qui partait pour l'Égypte. Il fut chargé de reconnaître différents ports, contribua à la prise du vaisseau *Le Franklin*, de la corvette *La Fortune*, et occupa militairement l'île d'Aboukir. En 1799 il suivit Nelson dans les eaux de Naples, et appuya tous les mouvements contre les Français. Il croisa ensuite sur les côtes d'Espagne et de Portugal, accomplit une mission à Lima, revint en Egypte, et fut pris après une belle défense, dans les eaux de Malte par deux vaisseaux de la division de Gantheaume. Hallawed fut rendu à la liberté après le traité d'Amiens, et promu au grade de commodore, il commanda successivement les croisières des côtes occidentales d'Afrique et des Antilles. La guerre s'étant rallumée, il rallia le commodore sir Samuel Hood, et tous deux réduisirent Sainte-Lucie et Tabago. En 1805 il passa sous les ordres de Nelson, se trouva à quelques affaires contre les flottes française et espagnole, et fut chargé de protéger le débarquement en Égypte du major-général Fraser (1807). Il ramena les débris de cette expédition, et revint croiser devant Toulon. Réunissant ses forces à celles de sir Georges Martin, ils attaquèrent ensemble quinze bâtiments français dans la baie de Roses, et en prirent ou brûlèrent onze. En 1810 il fut nommé colonel de marine, puis contre-amiral. Il convoya des troupes et des munitions sur les côtes d'Espagne, et transporta d'Alicante à l'embouchure de l'Ebre le corps d'armée du général Murray (31 mai-9 juin). Après 1815 il entra dans plusieurs conseils spéciaux, commanda en 1827 la station du canal Saint-Georges, et fut nommé amiral en 1830. Lorsqu'il mourut, sa fortune était une des plus considérables de l'Angleterre.

Alfred de LACAZE.

Annual Register.

* **HALLBERG-BROICH** (*Théodore-Hubert*, baron DE), voyageur et écrivain allemand, connu sous le pseudonyme de l'*Hermite de Ganting*, est né vers 1775, dans les environs de Düsseldorf. Il passa la principale partie de sa vie à voyager, et ayant visité l'Allemagne, la Scandinavie, l'Angleterre, l'Italie, la France, la Russie, l'Orient, etc., il publia successivement plusieurs ouvrages, dans lesquels il raconta d'une manière originale ses aventures et ses impressions de touriste. Il quitta l'Allemagne encore en 1849, et s'embarqua, malgré son grand âge, pour l'Amérique. Depuis cette époque le public n'a que rarement entendu parler de lui. On a de lui: *Reise durch Scandinavien* (Voyage à travers la Scandinavie); Cologne, 1818; — *Reise durch den Isarkreis* (Voyage dans le cercle de l'Isar); Augsbourg, 1825; — *Die Armencolonie* (La Colonie de Pauvres); Munich, 1829; — *Ueber den Rhein-Donaukanal und den alten Handlungsweg nach Indien* (Du Canal entre le Rhin et le Danube et de l'ancienne Route de commerce aux Indes); Augsbourg, 1831; — *Zur Geschichte der Sitten, Gebraeuche und Moden* (Études sur l'histoire des mœurs, coutumes et modes); Aix-la-Chapelle, 1832; — *Frankreich-Algier* (La France, l'Algérie); Munich, 1837; — *Reise durch Italien* (Voyage à travers l'Italie); Augsbourg, 1839; — *Reise nach dem Orient* (Voyage dans l'Orient); Stuttgard, 1839, 2 vol.; — *Reise durch England* (Voyage à travers l'Angleterre); Stuttgard, 1841; — *Deutschland, Russland, Caucasien, Persien* 1842-1844 (L'Allemagne, la Russie, le Caucase, la Perse en 1842, 1843 et 1844); Stuttgard, 1844, 2 vol. R. L.

Conv.-Lex. — Engelmann, *Bibliothek d. schön. Wissensch.*

* **HALLBLAD** (*Erik*), peintre suédois, né le 11 juillet 1720, à Fahlun, où son père était mineur, mort le 25 août 1814. Il se rendit à Stockholm en 1737, et fut trois ans plus tard admis à étudier gratuitement chez le peintre Olof Arenius. En 1748 il s'établit lui-même comme peintre. Ayant appris qu'on avait découvert en France le moyen de rentoiler les tableaux, il s'exerça à trouver un procédé analogue. Ses efforts furent couronnés de succès. Il réussit à transporter les peintures non-seulement sur toile, mais encore sur bois et sur cuivre. Cette découverte lui permit de conserver les fresques de quelques salles du château de Drottningsholm. E. B.

Boye, *Malare Lex.* — *Biogr.-Lex.*, VI, 24-25.

HALLÉ (*Pierre*), jurisconsulte, orateur et poëte français, né à Bayeux, en 1611, et mort à Paris, le 27 décembre 1689. Les succès qu'il obtint dans ses études, à l'université de Caen, lui valurent la chaire de rhétorique, quoiqu'il ne fût âgé que de vingt-quatre ans. En 1640 il fut élu recteur. En cette qualité, il harangua le chancelier Seguier, qui avait été envoyé à Caen, pour apaiser les troubles que les *Va-nu-pieds* avaient excités en Normandie. Le chancelier conçut pour lui tant d'estime qu'il voulut assister à sa réception comme docteur en droit, et chercha à l'attirer dans la capitale. De tous les emplois qui furent offerts à Hallé, il préféra la modeste position de professeur d'humanités au collége d'Harcourt à Paris; il fut ensuite chargé d'enseigner la réthorique, et « il y attirait, écrit Huet, une très-grande affluence d'auditeurs ». A la fin de 1646 il fut nommé lecteur et interprète du roi pour les langues grecque et latine, et fut pourvu en 1654 de la chaire de professeur *ès saints décrets*, en la faculté de droit de Paris. Il y fit créer deux

nouvelles chaires et rétablir les anciens usages tombés en désuétude, usages qui ont continué d'être observés jusqu'à la suppression des facultés. Quoiqu'il eût pu prétendre à des emplois plus élevés, il acheva paisiblement sa vie dans la culture des lettres. Ayant reçu une noble hospitalité dans la maison de Choisy, c'est là qu'il s'éteignit, après avoir nommé l'abbé de ce nom son exécuteur testamentaire. On a de Hallé : *Orationes et Poemata ;* Paris, 1655, in-8°. C'est le recueil des opuscules qui commencèrent sa réputation ; on y trouve la harangue (*salutatio*) qu'il adressa au chancelier Seguier, lors de la visite de ce ministre à l'université de Caen. Il renferme en tout neuf discours, et six livres de poésies latines : *Scholæ Juris Encœnia ;* Paris, 1656, in-4° ; — *Dissertationes de censuris ecclesiasticis ;* 1659, in-4° ; — *Elogium Gabrielis Naudæi ;* Genève, 1651, in-4° ; — *Institutionum Canonicarum Libri IV, opus ad præsentem Ecclesiæ Gallicanæ usum accommodatum ;* Paris, 1685, in-12. Il avait composé plusieurs autres traités de droit canon, sur la régale, la simonie, l'autorité du pape et des conciles, etc. ; mais ils n'ont pas été imprimés.

J. LAMOUREUX.

Huet, *Origines de la ville de Caen*, p. 780. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. III. — Bayle, *Dictionnaire historique*. — Baillet, *Jugements sur les principaux Ouvrages des Savants*, tom. V.

HALLÉ (*Claude-Gui*), peintre français, né à Paris, en 1652, mort dans la même ville, en 1736. Il était élève de son père, Daniel Hallé, peintre assez distingué, mort en 1674. Claude Hallé fut couronné plusieurs fois par l'Académie de Peinture, et fut chargé de la décoration de plusieurs églises et de châteaux royaux, tels que Meudon, Trianon, etc. Les compositions de Claude Hallé sont bien combinées, mais elles manquent de force dans l'exécution ; l'afféterie y domine, et nuit à l'ensemble général. Son meilleur ouvrage est l'*Annonciation* que l'on voit à Notre-Dame de Paris.

A. DE L.

D'Argenville, *Vie des Peintres*, t. II, p. 380.

HALLÉ (*Noël*), peintre français, fils du précédent, né à Paris, le 2 septembre 1711, mort dans la même ville, le 5 juin 1781. Il suivit les leçons de son père, obtint les premiers prix de l'Académie, et fut envoyé à Rome comme pensionnaire. A son retour, il fut admis à l'Académie de Peinture, et nommé en 1771 surintendant des manufactures de tapisseries. Il retourna à Rome comme directeur de l'Académie de France. Il remplit cet emploi avec intelligence, et mérita le cordon de Saint-Michel. Bon architecte, meilleur perspectiviste, il laisse beaucoup à désirer pour la composition et le coloris. On cite de lui : *Achille dans l'île de Scyros ;* — *Eglé et Silène ;* — *Hippomène et Atalante ;* — *Prédication de saint Vincent de Paul* à Saint-Louis de Versailles ; — le plafond de la chapelle des fonts baptismaux à Saint-Sulpice, etc.

A. DE LACAZE.

D'Argenville, *Vie des Peintres*, t. II, p. 380.

HALLÉ (*Jean-Noël*), célèbre médecin français, fils du précédent, né à Paris, le 6 janvier 1754, mort dans la même ville, le 11 février 1822. Parmi les membres de sa famille, qui la plupart s'étaient fait un nom recommandable dans les lettres, dans les sciences et dans les arts, se trouvait Lorry. Ses conseils décidèrent le jeune Hallé, son neveu, à embrasser la médecine, nonobstant son goût très-vif pour les beaux-arts, qu'avait encore développé un séjour de quelques mois à Rome, où il avait suivi son père, alors directeur de l'École de Peinture. A peine Jean-Noël avait-il terminé ses études qu'il fut appelé, tant son précoce mérite était déjà apprécié, à faire partie de la Société royale de Médecine, récemment fondée (1776), et à laquelle il prit dès lors une part active, tout en se livrant avec succès à la pratique médicale. Des débats, aussi nuisibles aux intérêts de la science que peu dignes des hommes qui les suscitèrent, s'étaient élevés entre la savante compagnie et la Faculté, qui se croyant atteinte dans ses priviléges, tenait rigueur à ceux de ses membres qui s'étaient affiliés, et n'accorda point à Hallé l'autorisation de professer, à laquelle lui eût donné droit son titre de docteur régent. Mais cette mesquine persécution fut heureusement impuissante à entraver la brillante carrière qui s'ouvrit devant le jeune savant. A l'année 1779 commence cette série de recherches neuves, de mémoires importants sur différents points de l'hygiène, de la pathologie et de la thérapeutique, qui ont rendu le nom de Hallé si recommandable. On remarque surtout les beaux articles publiés dans l'*Encyclopédie méthodique* (*Air*, *Aliments*, *Afrique*, etc.) et le plan, resté classique, d'un cours d'hygiène, emprunté dans ses données fondamentales à Galien (*De Sanitate tuenda*) et à Boerhaave (*Instit. Med.*). La Société de Médecine et la municipalité de Paris durent aussi à la même plume d'excellents rapports sur des questions d'hygiène publique. Soit qu'il fût protégé par l'importance de ces services, soit qu'il fût défendu par la reconnaissance de quelques clients alors puissants, Hallé traversa la tourmente révolutionnaire sans en être atteint, mais non sans y donner des preuves de son courage : tantôt plaidant chaleureusement devant la Convention la cause de Lavoisier, tantôt portant jusqu'au fond des prisons ses secours et ses consolations aux victimes de la terreur. Ce ne fut qu'en l'an III, époque de la réorganisation de l'enseignement, qu'il monta dans la chaire de physique médicale et d'hygiène qu'on venait de créer pour lui. Il avait alors quarante ans. Ses leçons, riches par le fond, attirèrent un nombreux auditoire, qui n'ignorait pas le profit qu'on pouvait en retirer en les dégageant des entraves du débit et des digressions trop fréquentes auxquelles s'aban-

donnait le professeur, comme si l'indécision qui lui était naturelle l'eût fait hésiter entre le nombre immense de faits qui se pressaient dans son esprit. Un autre genre de succès l'attendait quelques années plus tard au Collége de France, où il consacra à Hippocrate une série de leçons remarquables par un haut caractère d'érudition philologique et philosophique. En somme, si Hallé n'a attaché son nom à aucune de ces découvertes importantes qui se lient d'une manière impérissable à certains noms, et auxquelles d'ailleurs la direction de ses travaux ne pouvait guère le mener, il faut reconnaître qu'en rassemblant et en coordonnant les éléments de l'hygiène, il lui communiqua une impulsion toute nouvelle. Il fit pour cette science ce qu'à cette époque de reconstruction scientifique Bichat fit pour l'anatomie générale, Chaussier pour la physiologie, Corvisart et Pinel pour la clinique et la pathologie.

Dès 1796, c'est-à-dire à l'époque de sa création, l'Institut tint à honneur d'appeler dans son sein ce digne représentant de la profession médicale. Hallé fut dans ces nouvelles fonctions ce qu'il avait été dans l'ancienne Société de Médecine, ce qu'il était à la Faculté, l'un des membres les plus actifs, les plus consciencieux de la savante compagnie, l'un de ceux auxquels elle s'adressait de préférence quand elle voulait être éclairée ou qu'elle voulait éclairer elle-même l'autorité sur quelques questions importantes ou litigieuses. Ce fut lui qui à l'occasion de la découverte de Jenner rédigea, en l'an XI, un rapport mémorable, où il se plaçait au rang des partisans les plus convaincus de la vaccine. Quelques années plus tard il en retraçait les bienfaits dans un travail qui donnait définitivement gain de cause à cette merveilleuse pratique; il la portait même le premier en Italie, où il accompagnait la princesse Borghèse, par ordre de l'empereur, dont il était l'un des médecins ordinaires; car malgré ses nombreux travaux Hallé trouvait encore le temps de satisfaire aux exigences d'une clientèle étendue et choisie, et d'exercer dans la demeure du pauvre son apostolat de bienfaisance et de dévouement. Après avoir longtemps souffert des douleurs de la gravelle, Hallé dut acquérir la triste certitude de l'existence d'un calcul dans la vessie. Ne voyant d'autre terme à un long tourment qu'une mort inévitable, il voulut, nonobstant l'avis contraire de ses confrères, se soumettre à la lithotomie. Bien que l'opération, pratiquée par Béclard, eût réussi, la santé depuis longtemps ébranlée du malade ne put résister à cette épreuve, et il s'éteignit au bout de huit jours, dans les bras des siens.

Sous l'influence des idées philosophiques en faveur, des travaux des économistes et des découvertes de la chimie, l'hygiène avait pris dans le siècle dernier une importance toute nouvelle. Tandis que les Howard, les Parmentier, les Rumford, les Guyton-Morveau, les Lind, les Pringle, les Tissot l'enrichissaient de leurs travaux, la Société royale de Médecine lui donnait une vive impulsion par les questions qu'elle mettait au concours et par les travaux de ses propres membres. Hallé, s'emparant de tous ces matériaux, tenta d'élever à la science un monument digne de l'époque aux remarquables progrès de laquelle il assistait, projet qu'il ne lui fut jamais donné de réaliser et dont l'exécution complète semblait devoir reculer indéfiniment devant lui. En effet, comme il n'y a rien dans la nature qui ne puisse être nuisible ou utile à la santé de l'homme, il n'est rien non plus qui ne puisse rentrer dans le domaine de l'hygiène, depuis l'étude de l'aliment jusqu'aux productions des arts. Or, c'est de ce point de vue élevé qu'Hallé avait considéré l'hygiène. Voyant partout, comme l'a dit un critique, une coordination des phénomènes vers des fins générales, il était persuadé qu'on doit tout savoir en médecine. Il ne faut donc pas s'étonner si vingt-cinq ans de travaux soutenus ne suffirent pas à Hallé pour remplir ce gigantesque programme, aux difficultés duquel ajoutait encore la défiance de ses forces et surtout cet esprit d'indécision qui ne lui permettait jamais d'aboutir. On retrouve jusque dans son style, à périodes nombreuses, d'une trame un peu diffuse et hérissée de phrases incidentes, ce défaut de précision qui pesait à la fois sur son enseignement et sur sa méthode. Telle était l'étendue des objets qu'il embrassait, la variété des points de vue sous lesquels il les étudiait, qu'on en était toujours avec lui aux prolégomènes. C'était le côté faible de cette belle intelligence, c'était le côté par où péchait le praticien qui, constamment frappé des difficultés de chaque question, et faute de se décider entre des opinions douteuses, laissait parfois s'enfuir le moment propice et triompher le pire avis.

Hallé traitait d'abord, dans son cours, de la géographie physique et médicale de l'homme, et de l'histoire des races dans les différents siècles. Puis, passant à l'hygiène proprement dite, il abordait dans une première partie le *sujet de l'hygiène*, c'est-à-dire l'homme considéré individuellement et en société. La deuxième comprenait *la matière de l'hygiène*, c'est-à-dire l'étude des agents naturels et de leur action sur l'organisme (*circumfusa*, *applicata*, *ingesta*, *excreta*, *gesta*, *percepta*). La troisième partie était relative aux *moyens de l'hygiène*, c'est-à-dire aux règles pour la conservation de l'homme par l'usage bien ordonné de ces agents. Voici les titres des principaux ouvrages de Hallé : *Recherches sur la nature et les effets du méphitisme des fosses d'aisance*; Paris, 1785, in-8°; — *Observation d'une Atrophie idiopathique simple* (dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1798, tome I). L'attention des médecins a été appelée dans ces derniers temps sur cette singulière affection que l'on a prétendu à tort, comme on le voit, n'avoir jamais été décrite; —

Observation sommaire sur une maladie qu'on peut appeler Anémie ou privation de sang; dans la *Biblioth. médic.*, Paris, 1802, t. VI; — un second mémoire sur le même sujet, 1803, ibid.; — *Exposition des faits recueillis jusqu'à présent concernant les effets de la vaccine, et examen des objections*, etc.; dans les *Mém. de l'Institut*, 1816, tome XII. Citons encore la collaboration au *Codex*, qu'Hallé fut chargé de rédiger en latin; les articles de l'*Encyclopédie méthodique* et ceux du *Dictionnaire des Sciences médicales* en collaboration avec Nysten, Thillaye et Guilbert; le traité anonyme d'hygiène publié en 1806, in-8°, *d'après ses leçons*, fut désavoué par lui. D[r] C. SAUCEROTTE.

Éloges de Hallé, par Cuvier, Desgenettes et M. Dubois d'Amiens.

HALLÉ (*Antoine*). *Voy.* HALLEY.

HALLECK (*Fitz* GREEN), poëte américain, né à Guilford (Connecticut), en août 1795. En 1813 il entra dans une maison de banque à New-York, et fut engagé dans des affaires commerciales jusqu'en 1849, époque à laquelle il retourna à Connecticut, où il fixa sa résidence. De très-bonne heure M. Halleck montra un certain talent poétique; ses premiers travaux imprimés furent des pièces satiriques et pleines d'*humour*, écrites en collaboration avec son ami J.-B. Drake et publiées dans le *Evening-Post*, en 1819, sous le pseudonyme de *Croaker*. Vers la fin de la même année, il publia *Fanny*, le plus long de ses poëmes satiriques, qui eut plusieurs éditions, la plupart non reconnues par l'auteur. En 1822 M. Halleck visita l'Angleterre et le continent. En 1827 il publia un petit volume contenant *Alnwick Castle*, *Marco Bozzaris*, et quelques autres morceaux qui, insérés dans divers recueils, furent réunis en un vol. in-8°; New-York, 1835. M. GAUDIN.

Men of the Time.

HALLENBERG (*Jonas*), érudit suédois, né le 7 novembre 1748, dans la paroisse de Hallaryd (Smaland), mort à Stockholm, le 30 octobre 1834. Ses parents, qui étaient paysans, le destinaient à la profession d'agriculteur; mais le jeune enfant préférait l'étude aux travaux de la campagne. Il montrait de si heureuses dispositions, que son oncle, André Hallenberg, professeur à Wexiœ, le prit dans sa maison et lui fit donner une éducation libérale. Reçu docteur en philosophie (1776) et nommé *docens* à l'université d'Upsal (1777), Jonas tint plus qu'il n'avait promis; il mérita d'être placé au nombre des plus savants historiens, numismates et médaillistes qu'ait produits la Suède. En dépit ou plutôt en raison même de sa science profonde, il négligea toujours l'art de se faire valoir. Cette dernière circonstance fut cause de l'échec qu'il éprouva lorsqu'il concourut pour la chaire d'histoire à l'université d'Upsal. Chagriné de cet événement, il se démit de ses fonctions de *docens* (répétiteur) pour se livrer tout entier aux recherches historiques et archéologiques. Les récompenses ne lui firent pas défaut; il fut nommé en 1784 historiographe du royaume, et en 1803 garde des médailles. Il reçut en 1812 le titre de conseiller de chancellerie, et fut anobli en 1818. Il était membre de l'Académie des Belles-lettres de Stockholm (1786), dont il fut secrétaire jusqu'en 1819, membre correspondant de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg et de la Société d'Archéologie septentrionale à Copenhague. Vivant avec la plus grande simplicité, et ne faisant de dépenses que pour sa bibliothèque et sa collection numismatique, Hallenberg amassa une petite fortune, dont il employa une partie à des actes de bienfaisance. Il légua ses livres, ses manuscrits et ses médailles à l'université d'Upsal. On a de lui : *Nya almænna historia, ifran XVI de seculi bœrjan* (Nouvelle Histoire universelle, depuis le commencement du seizième siècle); Stockholm, 1782-1785, 3 vol. in-8°; — *Handlingar till K. Gustaf II Adolphs historia* (Mémoires pour servir à l'histoire du roi Gustave II Adolphe), t. I; ibid., 1784, in-8°; — *Svea Rikes historia under K. Gustaf Adolph den stores regering* (Histoire du royaume de Suède sous le règne de Gustave-Adolphe le Grand); ibid., 1790-1796, 5 vol. in-8°. Cette excellente compilation, qui est une source abondante de faits et de données historiques, n'a malheureusement pas été achevée. L'auteur s'y distingue plus par l'érudition que par l'habileté de la mise en œuvre. Son style est lourd, diffus et souvent obscur; — *Disquisitio de origine nominis* Gud [Dieu) *ex occasione nummi cufici*; ibid., 1796, in-8°; — *Dogmatis de resurrectione corporum mortuorum Origo, et num in libro Jobi ejusdem mentio facta sit*; ibid., 1798, in-8°; — *Om mynts och varors værde under K. Gustaf Is. regering* (Sur la valeur de la Monnaie et des denrées sous le règne de Gustave I[er]); ibid.; — *Historiska Anmærkningar œfver Uppenbarelseboken* (Remarques historiques sur l'Apocalypse); ibid., 1800, 3 vol. in-8° : l'introduction de cet ouvrage a été traduite en allemand par O.-G. Tychsen, sous le titre de *Die geheime Lehre der alten Orientaler und Juden* (La Doctrine secrète des anciens Orientaux et des Juifs); Rostock et Leipzig, 1805, in-8°; — *Collectio Nummorum Cuficorum, addita eorum interpretatione*; Stockholm et Abo, 1800, in-8°, avec pl.; — *Quatuor Monumenta ænea e terra in Suecia eruta*; Stockholm, 1802; avec appendice, 1816, in-8°; — *Berættelse om K. Svenska Mynt-Cabinettet* (Rapport sur le Cabinet royal des Monnaies de Suède); ibid, 1804, in-4°; — *Vita cujusdam Bardi*, traduite du suédois en vers latins élégiaques; ibid., 1805, in-8°; — *Disquisitio de nominibus in lingua suio-gothica lucis et visus, cultusque solis in eadem lingua vestigiis*; ibid., 1816, 2 part., in-8°; — *Anmærkningar œfver Sv. Lager-*

brings svea Riks historia (Remarques sur l'histoire du royaume de Suède par Lagerbring); ibid., 1819-1822, 2 vol. in-8° : on y trouve des observations justes, quoique l'auteur s'exprime avec aigreur et se montre partial à l'égard de Lagerbring; — *Numismata orientalia ære expressa, brevique explanatione enodata;* Upsal, 1822, 2 vol. in-8°, avec pl.; — *Berættelse,* etc. (Rapports) : sur diverses trouvailles; ibid., 1818-1819, 1821, in-8°; — *Ænigmata latinis vocabulis syllabatim perpensis complexa;* ibid., 1829, in-8°; — *Illustrium Virorum Testimonia atque Epistolæ;* Upsal, 1832; Stockholm, 1832; — *Mémoire sur le parti que les historiens modernes peuvent tirer des anciens travaux historiques;* dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres de Stockholm*, 1787. BEAUVOIS.

J.-H. Schrœder, *Minne af J. Hallenberg*, 1838. — *Biographiskt Lexikon æfver namnkunnige Svenska Mæn;* Orebro, 23 vol. in-8°, t. VI 35-40.

HALLER (*Albert* DE), *polyhistor* suisse, célèbre comme physiologiste, botaniste, poëte, bibliographe, romancier, et anatomiste, né à Berne, le 16 octobre 1708, mort dans la même ville, le 12 décembre 1777. Il appartenait à une ancienne famille patricienne de la ville de Berne. Son père, Nicolas Emmanuel Haller, avocat du grand conseil et chancelier du comté de Bade, aimait les lettres, et cultivait la poésie avec succès. Il mourut en 1721, et déjà il avait été témoin de l'étonnante précocité de son fils, et avait pu prévoir pour lui le plus brillant avenir. Le jeune Albert était pourtant d'une santé faible, maladive; il était même atteint de rachitisme, affection qui, suivant la remarque de Zimmermann, peut, en condamnant l'enfant à une vie sédentaire, fortifier et développer singulièrement ses facultés intellectuelles. A quatre ans Haller faisait aux domestiques de la maison paternelle de petites exhortations pieuses sur des textes de l'Écriture Sainte. A neuf ans, familier avec le latin et le grec, il dirigeait ses études vers les langues orientales et l'histoire littéraire. Il avait déjà composé une grammaire chaldaïque, un dictionnaire hébreu et grec, et un dictionnaire historique comprenant deux mille articles, rédigés d'après Moréri et Bayle. Ces progrès étaient moins dus à l'éducation qu'aux efforts instinctifs d'une nature admirablement douée. Son maître, rigoureux et pédant, l'aurait dégoûté de l'étude; mais dès qu'il s'agissait d'apprendre, rien ne rebutait l'élève, et celui-ci trouva dans la dureté de son précepteur le sujet d'une satire en vers latins qu'il composa à l'âge de dix ans. Trois ou quatre années plus tard, le goût de la poésie allemande se développa chez lui. Il composa beaucoup de vers, qu'il sauva, dit-on, d'un incendie, au péril de sa vie, et qu'ensuite il condamna lui-même au feu. Ces distractions littéraires ne le détournaient pas des études plus sévères; et lorsque le moment de choisir un état fut venu, il se décida pour la médecine. En 1723 il se rendit à l'université de Tubingue, où il suivit les leçons du professeur de philosophie Camerarius et du savant anatomiste Duvernoy. Malgré l'habileté de ces deux maîtres, il ne fut point satisfait de ses progrès, et en 1725 il quitta Tubingue pour Leyde, où l'attirait la réputation de Boerhaave et d'Albinus. Les moyens d'instruction qu'offrait cette université étaient si nombreux, et il en tira un si bon parti qu'il parla toujours de sa résidence à Leyde avec une vive satisfaction. Pendant son séjour dans cette ville, il alla visiter à Amsterdam Ruysch, alors âgé de quatre-vingt-neuf ans, et vit une partie de sa célèbre collection de préparations anatomiques. A la fin de l'année 1726 il soutint, sous la présidence de Boerhaave, sa thèse inaugurale *De ductu salivali Coschwiziana;* il y démontrait que le prétendu conduit salivaire découvert par Coschwitz était simplement un vaisseau sanguin. Après avoir reçu le grade de docteur, il partit pour Londres, où il se lia avec Sloane, Douglas et Cheselden. Ensuite il alla poursuivre, à Paris, ses études d'anatomie et de botanique, sous Winslow et de Jussieu. Un incident singulier l'empêcha de rester plus de six mois dans cette ville. Un de ses voisins, incommodé par ses dissections, menaça de le dénoncer à la police, et le jeune anatomiste, ne se croyant plus en sûreté à Paris, se rendit à Bâle en toute hâte. Là il compléta ses connaissances par l'étude des mathématiques, qu'il apprit sous Jean Bernoulli. Au bout de sept ans de voyages si fructueusement employés, Haller, alors dans sa vingt-deuxième année, revint à Berne. La pratique de la médecine (1), d'immenses travaux d'anatomie, des excursions sur les montagnes de la Suisse, la botanique remplirent les six années suivantes. En faisant tous les ans une promenade dans les Alpes, il rassembla les éléments de sa *Flore helvétique*, qui fut longtemps la plus riche de toutes les *Flores* de l'Europe. L'étude attrayante de la botanique et la vue des grands tableaux de la nature alpestre le ramenèrent à la poésie (2). « Il redevint poëte une seconde fois, dit Cordorcet, mais comme il convenait de

(1) Sa clientèle ne paraît pas avoir été très-nombreuse; « car M. Haller est, disait-on, trop bon littérateur, trop bon poëte, pour rien entendre à la médecine ». Cependant, il simplifia la composition des remèdes et tenait un journal détaillé de chacun de ses malades.

(2) Haller exécuta plus de vingt-cinq excursions dans les montagnes de la Suisse. Il en a fait le récit en français, dans un excellent style. « Ce pays (la Suisse), dit-il entre autres, est infiniment varié. Il y a tel canton où les chaleurs approchent de celles de la Provence : les plantes qui y naissent en font foi. D'autres ne diffèrent en rien des îles les plus reculées du Nord : il y a des glaces tout aussi éternelles et des lièvres également blancs, et les mêmes espèces de plantes : le catalogue de Martens en est une preuve; les simples qu'il a ramassés en suivant la pêche de la baleine se trouvent presque tous sur les Alpes. Entre ces deux extrémités il y a un nombre infini de milieux gradués, rochers tout nus, montagnes couvertes de pâturages, bois affreux de sapins; ensuite des prés, puis des champs, des vignes, et les côtes délicieuses du Léman terminent cette chaîne de milieux. »

l'être à un philosophe occupé depuis longtemps d'études profondes. Des tableaux de la nature, non de cette nature de convention que peignent si souvent les poëtes, et qui n'est que la nature vue autrefois par Homère, et défigurée par ses imitateurs, mais de la nature telle que Haller lui-même l'avait observée, lorsque, gravissant sur les rochers et à travers les glaces des Alpes, il cherchait à lui arracher ses secrets; des poëmes où il sonde les profondeurs des questions les plus abstraites et les plus insolubles de la métaphysique et de la morale; des épîtres où il peint les douceurs de l'amitié et de la vie pastorale, les plaisirs attachés à la simplicité des mœurs, les charmes des vertus douces et tranquilles, et le bonheur qui suit les sacrifices que commandent les vertus fortes et austères : telles sont les poésies de Haller. Ces productions, tour à tour gracieuses et grandioses, fortement empreintes de l'esprit religieux, et écrites dans une langue que l'on croyait alors peu poétique, obtinrent un grand succès, et furent popularisées par une traduction française. » — « Les nations européennes, ajoute de Condorcet, virent avec étonnement la poésie allemande, inconnue jusque alors, leur offrir des chefs-d'œuvre dignes d'exciter la jalousie des peuples qui depuis plusieurs siècles se disputaient l'empire des lettres (1). »

En 1734 la république de Berne établit un amphithéâtre public, où Haller enseigna gratuitement l'anatomie. En 1735 il fut nommé médecin de l'hôpital, et peu après principal conservateur de la bibliothèque publique et du cabinet des médailles. Dans l'année même de son entrée en fonctions, il dressa un catalogue raisonné de tous les livres de la bibliothèque, discuta et rangea selon leur ordre chronologique cinq mille médailles anciennes. Mais il ne devait pas garder longtemps cet emploi, qu'il remplissait avec tant de zèle. En 1736 Georges II, roi d'Angleterre et électeur de Hanovre, voulant organiser une université à Gœttingue, offrit les chaires de médecine, d'anatomie, de botanique et de chirurgie à Haller, qui accepta après beaucoup d'hésitation. Un sinistre accident signala son entrée à Gœttingue. Sa voiture versa dans les rues mal pavées de cette ville, et sa femme, alors enceinte, se blessa mortellement : elle mourut au bout de quinze jours de souffrances (1). Contre un pareil malheur Haller ne trouva de consolation que dans l'étude. Renonçant à la pratique de la médecine, il se consacra tout entier pendant dix-huit ans à ses devoirs de professeur et à des publications sur toutes les parties des sciences naturelles. Son enseignement fut infatigable et fécond. A mesure que les jeunes gens qui suivaient ses leçons approchaient du terme de leurs études, il leur proposait, comme sujets de thèses doctorales, des matières nouvelles sur lesquelles il y avait des découvertes à faire; il leur traçait les plans qu'ils devaient suivre et les dirigeait dans leurs travaux. Il groupa ainsi autour de ses propres travaux une foule de travaux auxiliaires, qui en augmentèrent l'influence, et contribuèrent puissamment aux progrès des sciences. Il facilita les recherches des étudiants par l'établissement d'un jardin botanique, qu'enrichirent beaucoup ses excursions dans le Harz. En 1737 la Société royale de Gœttingue fut fondée; ses premières réunions se tinrent dans la maison de Haller, qui en fut nommé le secrétaire perpétuel. Les mémoires de la Société, qui commencèrent bientôt après de paraître sous le titre de *Commentarii Societatis regiæ Scientiarum Gottingensis*, l'eurent pour actif collaborateur, même lorsqu'il n'appartenait plus à l'université de Gœttingue. Le soin de sa santé, fatiguée par des travaux trop nombreux, et l'honorable invitation de ses compatriotes, qui l'avaient élu en 1745 membre du conseil souverain, le ramenèrent à Berne, en 1753 (2). Il fut aussitôt appelé à remplir diverses fonctions administratives, et il apporta dans cette nouvelle carrière son intelligence et son activité habi-

(1) Parmi les meilleures productions littéraires de sa jeunesse, on cite son poëme allemand *Les Alpes*. En voici quelques fragments : « Essayez, mortels, de corriger votre sort : profitez des inventions de l'art et des bienfaits de la nature; animez par des jets d'eau vos parterres fleuris; taillez de vastes rochers d'après les lois de l'ordre corinthien; jetez sur vos pavés de marbre de riches tapis de Perse; buvez des perles dans des coupes d'émeraudes; appelez le sommeil par des accords les plus doux; aplanissez des montagnes; changez en parcs des champs fertiles; que tous vos désirs soient remplis : vous serez pauvres dans l'abondance et misérables au milieu de vos richesses. L'âme fait elle-même son bonheur : les choses extérieures ne sont pour elles que l'occasion du plaisir ou de la peine : une humeur égale adoucit les chagrins les plus ouverts, tandis qu'un esprit inquiet empoisonne tous les plaisirs .... Sur les cimes glacées de la Fourche est le grand réservoir de l'Europe, qui par des fleuves abondants nourrit les deux grandes mers. L'Aar y prend sa source, et se précipitant avec un bruit effroyable, couvre dans ses chutes rapides les noirs précipices de son éblouissante écume. Les mines secrètes des Alpes dorent sa source et mêlent à ses ondes cristallines le métal le plus précieux : le fleuve, chargé d'or, en jette des grains sur ses bords, comme un sable grisâtre couvre les rivages ordinaires. Le berger voit ces trésors : oh! exemple pour le monde! il les voit, et les laisse passer,

(1) Haller composa sur la mort de sa femme une élégie, que l'on regarde comme une de ses plus belles pièces. En voici quelques strophes :.... « Combien de fois en l'embrassant avec ardeur, mon cœur me disait-il en frémissant : Hélas! s'il fallait la perdre! Et je l'ai perdue! Oui mon deuil durera, même lorsque le temps aura séché mes pleurs : le cœur connaît d'autres larmes que celles qui couvrent le visage. Le premier amour de ma jeunesse, le souvenir de ta douleur, l'admiration de tes vertus, sont une dette éternelle pour mon cœur. »

(2) Ce fut vers cette époque que Haller eut une vive querelle avec de La Mettrie au sujet de quelques points philosophiques et religieux. De La Mettrie avait publié, en 1747, un traité intitulé *L'Homme machine*, et l'avait dédié à Haller, dont il prétendait avoir été l'ami et le disciple pendant son séjour à Leyde. Son but malicieux fut atteint. On se demandait partout avec surprise : Haller est-il matérialiste? Ce dernier s'empressa de désavouer de La Mettrie à la fois comme ami et comme disciple, et dès lors s'établit entre eux cette fameuse polémique dans laquelle Haller défend éloquemment la religion révélée, Dieu, maître et créateur du monde, insulté par les suppositions de La Mettrie. (*Biographie d'Alb. de Haller*); Paris, 1846, p. 58.)

tuelles. Directeur du bailliage d'Aigle et des salines de Roche, commissaire pour l'organisation de l'université de Lausanne, membre du sénat de Berne, il se montra magistrat ferme, habile, équitable et modéré, bien qu'avec des idées aristocratiques très-arrêtées. Il a exposé ses opinions politiques dans trois romans qui rappellent certaines parties du *Télémaque*, et qui représentent trois peuples gouvernés dans l'intérêt de leur bonheur, l'un par un despote vertueux, l'autre par un bon roi constitutionnel, et le troisième par une excellente aristocratie. Il manque à ces trois ouvrages une quatrième partie, consacrée au tableau d'une démocratie parfaite; mais Haller ne croyait pas à la possibilité d'une démocratie réglée, et ce quatrième roman manque dans ses œuvres politiques.

Ses occupations de magistrat et ses conceptions littéraires ralentissaient à peine sa prodigieuse activité scientifique. Il multipliait ses expériences, perfectionnait et complétait ses traités physiologiques, rédigeait ses *Bibliothèques* si utiles pour l'histoire des sciences, envoyait des *mémoires* aux nombreuses compagnies savantes dont il était membre remplissait les *suppléments* de l'*Encyclopédie* d'articles d'anatomie de médecine et de physiologie. La maladie même ne suspendit point ses travaux, que la mort seule put arrêter. Il mit la dernière main à sa physiologie, et dressa un journal détaillé de sa maladie, qu'il envoya à la Société royale de Gœttingue. Son ardeur scientifique et ses ferventes espérances religieuses le soutinrent également dans les derniers jours de sa vie. Très-souffrant de la goutte et d'une maladie de la vessie, forcé de recourir à l'opium pour adoucir ses douleurs lorsque son médecin l'engageait à ne pas en prendre autant il répondit, en faisant allusion à sa mort prochaine : « Sono venti tre ore e mezza ». Aux approches de la mort, il parut surtout occupé de suivre le progrès du dépérissement de ses organes. « Mon ami, l'artère ne bat plus », dit-il à son médecin, Rosselet. Ce furent ses dernières paroles L'avant-veille de sa mort, il avait tracé les lignes suivantes à peine lisibles : « Je prie le célèbre médecin Tissot de m'écrire, par le premier courrier sur l'apparence du danger et les chances de guérir Ce sera un effet de votre ancienne amitié. Je vous embrasse... Il y a de la vie encore, mais trop peu et... fréquemment.... pour guérir être entrevue... *redoutable.* » Ainsi, le mot *redoutable* est le dernier qui soit sorti de la plume de Haller (1).

Les mœurs austères de Haller lui rendaient nécessaire la vie de famille; il se maria trois fois. Privé de sa première femme par un cruel accident, il épousa, en 1738, Élisabeth Bühner, qu'il perdit bientôt après, et prit pour troisième femme Sophie-Amélie Teichmeyer, dont il eut onze enfants .

Haller recueillit dans le cours de sa vie les honneurs dus à son génie. En 1739 il fut nommé médecin du roi d'Angleterre. Il était associé de l'Académie des Sciences de Paris, de la Société royale de Londres et de toutes les sociétés savantes de l'Europe. L'empereur d'Allemagne l'anoblit en 1748; Frédéric le Grand essaya vainement de l'attirer à Berlin; Oxford, Utrecht se le disputèrent, sans pouvoir l'obtenir Enfin il jouit de l'amitié et de l'estime de ses plus illustres contemporains. Le temps n'a point diminué une gloire si bien méritée, et Haller reste pour la postérité un des caractères les plus purs, un des génies les plus vigoureux et les plus étendus de son siècle. Son nom est surtout attaché à la grande théorie de l'irritabilité. Nous empruntons à Condorcet une exposition de cette théorie, qui a exercé une immense influence sur les progrès de la physiologie et de la pathologie. Haller entendait par irritabilité cette propriété qu'ont certaines parties des corps vivants de se contracter lorsqu'on les blesse, ou même lorsqu'on les touche, indépendamment de la volonté de l'animal soumis à l'expérience, et sans qu'il éprouve de douleur, propriété que les plantes semblent partager, et qui, distincte de la sensibilité n'appartient point aux mêmes organes. Il prouva que l'irritabilité réside exclusivement dans la fibre musculaire, et la sensibilité dans les nerfs; il démontra comment, dans les diffé-

(1) Environ quatre mois avant sa mort, Haller reçut la visite de l'empereur d'Allemagne, Joseph II. Cette visite (le 17 juillet 1777) fit alors grand bruit, parce que l'empereur, en passant tout près de Ferney, n'avait pas voulu honorer Voltaire de la même faveur. Haller et Voltaire avaient été antipathiques l'un à l'autre et cette antipathie perce à chaque ligne de leur courte correspondance. Il ne pouvait pardonner à Voltaire son impiété. Il chercha même à le réfuter sur beaucoup de points. Ainsi, à propos du péché originel, Voltaire affirme « que l'homme n'est point méchant, que pendant tout le temps de son enfance il a la douceur de l'agneau ». A quoi Haller répond : « Si M. de Voltaire avait été père il aurait connu par expérience l'empire que l'opiniâtreté, la colère, l'envie de dominer et d'autres vices ont sur les enfants; cet empire est tel, que la punition, la résistance et l'impossibilité de l'enfant à faire respecter sa volonté, parviennent seules à le modérer. L'enfant croit qu'il possède un droit positif sur tout ce qui lui plaît; il veut que tout ce qui lui passe par la tête soit exécuté; il lève avec fureur ses petites mains contre le frère qui le contrarie dans ses amusements; il ferait éprouver le même traitement à son père si ses forces le lui permettaient; et dès que ses désirs trouvent un obstacle dans sa faiblesse, des cris perçants annoncent qu'il exige l'obéissance de ceux qui l'environnent. » (*Biographie d'Alb. de Haller*, p. 108.)

(1) Bonstetten a fait de Haller le portrait suivant : « Rien de plus beau que son regard, qui était à la fois perçant et sensible. C'était de tous les hommes que j'ai connus le plus spirituel et le plus aimable : son immense savoir avait la grâce de l'impromptu. Il vivait habituellement dans sa vaste bibliothèque, où on le trouvait presque toujours écrivant. Il y était presque toujours seul. Un jour que je le trouvai écrivant, j'eus avec lui une conversation sur le libre arbitre. Tout en me parlant, il continua d'écrire. On apporta les papiers anglais; le voilà à lire ces papiers, sans quitter la plume ni la conversation. Je fus si étonné de sa présence d'esprit que, lorsqu'il eut fini la gazette, je la pris et lui demandai la permission de l'interroger sur le contenu de quelques articles : il avait tout retenu. »

rentes parties du corps, presque toutes mêlées de muscles et de nerfs, la sensibilité qu'elles font paraître n'appartient qu'à leurs nerfs, et leur irritabilité à leurs muscles; que les parties destituées de muscles ne sont pas irritables; que les parties destituées de nerfs ne sont pas sensibles; qu'en coupant les nerfs qui joignent une partie au cerveau, cette partie perd sa sensibilité sans cesser d'être irritable; que le nerf séparé du cerveau devient incapable de se contracter; qu'enfin, il ne conserve une apparence de mouvement que parce qu'il peut servir, comme un corps étranger, à exciter l'irritabilité dans le muscle qui lui est attaché. Au contraire, le muscle séparé du corps vivant conserve encore des signes d'irritabilité; mais la force de cette irritabilité est affaiblie : elle cesse au bout d'un temps très-court. Ainsi, il ne faut pas la confondre avec l'élasticité, propriété purement mécanique; comme on ne doit pas confondre avec les mouvements que produit l'irritabilité ces changements, purement chimiques, que l'application des caustiques fait éprouver à toutes les parties molles des corps organisés. L'ouvrage où Haller publia ces découvertes fut l'époque d'une révolution dans l'anatomie. On apprit qu'il existait dans les corps vivants une force particulière, qu'on pouvait la regarder comme le principe immédiat de leurs mouvements, comme la puissance qui, répandue dans les organes, fait exercer à chacun la fonction qui lui est propre; la physiologie, trop longtemps appuyée sur des idées métaphysiques et incertaines, put enfin avoir pour base un fait général et prouvé par l'expérience. Les anatomistes s'empressèrent de s'occuper de l'irritabilité, pour confirmer les vues de Haller ou pour les combattre. On commença, suivant l'usage, par soutenir que ces prétendues découvertes étaient fausses; et on finit par dire qu'elles étaient connues longtemps auparavant. Haller répondit à ces objections avec la noble simplicité d'un homme qui sent le mérite de ses travaux et qui ne veut que la gloire qu'il a méritée. Il opposa à ceux qui contestaient ses découvertes, des expériences qui les confirmaient; il répondit aux autres par une histoire détaillée de tout ce que les anatomistes avaient écrit sur l'irritabilité. Il fit voir que plusieurs l'avaient observée (voy. GLISSON), mais que personne n'avait décrit les phénomènes de l'irritabilité avec exactitude, ni démêlé que la fibre musculaire est la seule partie qui en soit douée essentiellement, et que les organes n'en sont susceptibles qu'en raison des fibres musculaires qui entrent dans leur composition, ni démontré que la sensibilité et l'irritabilité diffèrent par leur nature et appartiennent à des parties différentes. » La controverse qui s'engagea au sujet de la théorie d'Haller eut l'avantage de provoquer de nombreuses expériences et d'enrichir ainsi la science d'un grand nombre de faits nouveaux. Quant à la théorie en elle-même, on a reconnu qu'elle était beaucoup trop exclusive, et que le savant physiologiste de Berne avait refusé l'irritabilité à des organes qui en sont doués. Bichat, plus hardi, et s'emparant de la conception plus générale de Glisson, constata que l'irritabilité ou la *contractibilité* est une propriété de tous les tissus. Ainsi agrandie et complétée, la théorie d'Haller est devenue la base de la physiologie moderne.

En botanique, les travaux de Haller, quoique immenses, n'ont pas la même importance que ses recherches anatomiques et physiologiques. Il recueillit les matériaux d'une Flore complète de la Suisse, et disposa les plantes d'après un système de son invention. Ses descriptions sont exactes, mais sa classification n'a point été adoptée. Elle avait pour fondement d'un nouveau système le rapport qu'ont entre eux le nombre des étamines et celui des pétales; et dans les plantes monopétales, le nombre des étamines et celui des divisions du calice. Voici comment un juge compétent, M. Fée, apprécie ici Haller : « Ce grand savant voulait dominer dans la science comme Voltaire dominait dans les lettres. C'est là ce qui explique comment il vit un rival dans Linné, dont il fut l'un des critiques les plus amers et les plus persévérants. Le naturaliste suédois ne fit connaître son mécontentement que dans sa correspondance particulière, et cette sage retenue ne fut pas imitée. Il faut accorder à chacun d'eux la part de gloire qui leur revient : Haller a brillé davantage. Linné brillera plus longtemps. Ce n'est pas que Haller n'eût un incontestable mérite comme botaniste; mais un seul des ouvrages de Linné, la *Philosophia Botanica*, par exemple, suffit pour le placer à un rang bien plus élevé. Haller avait un savoir étendu; Linné avait du génie. Les écrits botaniques de Haller sont nombreux, et quelques-uns ont une importance véritable, particulièrement pour la Suisse, dont il a surtout, et presque exclusivement, étudié la végétation, non dans les livres, mais au milieu des merveilles des Alpes, qu'il a parcourues dans tous les sens et fructueusement. C'est le naturaliste qui a créé le poëte, ou du moins c'est en étudiant la nature qu'il s'est senti digne de la célébrer. Quelques personnes prétendent que les botanistes ne songent qu'à mutiler les fleurs pour en étudier les caractères, et se montrent peu sensibles à leurs beautés. Le contraire arrive d'ordinaire; ce n'est qu'après les avoir admirées dans leur état naturel, que les botanistes cherchent à les admirer dans les détails de leur organisation; ils ont un plaisir de plus : voilà tout. Haller a débuté en botanique par un petit écrit intitulé : *De methodico Studio Botanices absque præceptore* (1736). Il fut suivi de deux monographies, l'une sur le genre *veronica*, l'autre sur les *pédiculaires* de la Suisse. A l'exemple de Linné, il a publié deux relations de ses excursions botaniques, la première dans la forêt Noire en 1738, la seconde en Suisse deux ans plus tard. La littéra-

ture botanique tient peu de place parmi ses écrits botaniques ; il n'en est pas ainsi de la matière médicale : l'histoire des plantes vénéneuses de la Suisse (1776), le petit livre *De Præstantia Remediorum vegetabilium* (1752) peuvent être consultés avec fruit ; mais pour apprécier les titres de Haller à l'estime des botanistes, il faut s'adresser à ses publications relatives aux plantes helvétiques ; les plus célèbres sont sans contredit l'énumération qu'il a donnée des plantes suisses, 2 vol. in-fol., accompagnés d'une très-grande quantité de belles planches (1742), et surtout son *Historia Plantarum indigenarum Helvetiæ*, 3 volumes in-fol. (1778). On trouve dans ces deux ouvrages une foule d'observations délicates qui témoignent d'un esprit sagace et judicieux. L'Histoire des Plantes est en Suisse un livre classique. Malgré tout ce qu'on doit accorder d'estime à ces publications, on ne peut se dispenser de faire remarquer que la plupart d'entre elles ont perdu beaucoup de leur importance, et que vainement y chercherait-on des idées neuves et philosophiques, enfin de celles qui font progresser la science. Les réformes n'étaient pas de son goût, et il a été jusqu'à blâmer amèrement, dans ses *Appendices in Johannis Scheuchzeri Agrostographiam* (1775), la nomenclature de Linné, l'une des plus fécondes en grands résultats, et qui s'est étendue de la botanique à toutes les branches des sciences naturelles. »

Les ouvrages botaniques de Haller sont d'un usage peu général, faute de l'emploi de la méthode linnéenne, qui en aurait facilité la lecture. Haller rendit un service essentiel aux sciences en composant ses quatre *Bibliothèques*, consacrées à des biographies de savants et à la bibliographie raisonnée de leurs ouvrages, et où l'on trouve à côté de courtes notices des jugements scrupuleusement pesés et complets dans leur concision. Ces ouvrages, plus utiles que brillants, n'en sont pas moins un des titres de gloire de Haller. « Il fallait, dit Condorcet, pour composer ces quatre *Bibliothèques* non-seulement qu'il eût extrait des livres qu'il avait lus tout ce qu'ils contenaient d'utile, mais encore qu'il sût renfermer en peu de mots la substance d'un ouvrage, le caractériser à la fois et l'apprécier en quelques lignes. Ce talent suppose une grande justesse et une grande netteté d'esprit, l'art de trouver le mot propre, et de choisir les tours qui n'obligent pas à employer des mots inutiles (1). » A tous les talents qu'attestent ces vastes travaux il faut ajouter le talent d'écrivain. Poëte harmonieux et éclatant dans sa langue maternelle, Haller maniait le latin avec une rare facilité, et écrivait le français avec beaucoup de clarté et de précision. « Quoique cette langue ne fût pas la sienne, dit Cuvier, personne n'a mieux écrit que lui en français, avec plus de précision et de netteté, sur l'anatomie et la physiologie. Les articles qu'il a donnés dans le *Supplément* de la grande *Encyclopédie* sur ces deux sciences sont des modèles d'élégance, de clarté, de précision, en même temps que d'une justesse grammaticale très-remarquable, surtout dans un étranger. »

Haller a laissé près de deux cents ouvrages : il serait trop long d'en donner une liste complète ; nous ne citerons que les principaux, savoir : *Versuch schweitzerischer Gedichte* (Essais de Poésies suisses), Berne, 1732, in-8° ; traduits en français, Zurich, 1752, in-8° ; — *Dissertatio anatomica de Musculis diaphragmatis* ; Berne, 1733, in-4° ; — *Descriptio Fœtus bicipitis ad pectora connati, ubi in caussas monstrorum ex principiis anatomicis inquiritur* ; Zurich, 1735, in-8° ; — *De methodico Studio Botanices* ; Gœttingue, 1736, in-4° ; — *De Veronicis quibusdam alpinis* ; Gœttingue, 1737, in-4° ; — *De Valvula Eustachii* ; Gœttingue, 1738, in-4° ; — *Dissertatio sistens ex itinere in sylvam Hercynicam hac æstate suscepto observationes botanicas* ; Gœttingue, 1738, in-4° ; — *Iter Helveticum anni MDCCXXXVIII et iter Hercynicum anni MDCCXXXVIII* ; Gœttingue, 1740, in-4° ; — *Dissertatio monstrorum duorum anatomen et de causis monstrorum uberiorem disquisitionem exhibens* ; Gœttingue, 1742, in-4° ; — *Enumeratio methodica Stirpium Helvetiæ indigenarum, qua omnium brevis descriptio et synonymia, compendium virium medicarum, dubiarum declaratio, novarum et rariorum uberior historia, et icones continentur* ; Gœttingue, 1742, 2 vol. in-fol. ; — *Iconum anatomicarum, quibus præcipuæ partes corporis humani exquisita cura delineatæ continentur* ; Gœttingue, 1743-1756, huit fascicules in-fol. : c'est un des principaux ouvrages de Haller, et le premier où le corps humain ait été dessiné comme il doit l'être en anatomie, c'est-à-dire dans toute la complication de ses parties. En faisant dessiner chaque organe dans sa véritable situation et avec tous ceux qui l'environnent, Haller a donné le premier un exemple généralement suivi depuis ; — *De Methodo Botanica Halleri omnium hactenus excogitatarum maxime naturali* ; Gœttingue, 1748, in-4° ; — *Primæ Lineæ Physiologiæ, in usum prælectionum academicarum* ; Gœttingue, 1748, in-4° : cet ouvrage, que Haller composa pour servir de texte à ses leçons, est également admirable par la nouveauté et l'exactitude des faits scientifiques, et par la concision et la clarté avec laquelle ils sont expri-

(1) Voici comment Tissot, médecin et ami de Haller, apprécie ces savants recueils : « Haller avait pour but, dans ses journaux comme dans ses *Bibliothèques*, de présenter ce que chaque auteur avait vu le premier, ce qu'il avait mieux vu, en un mot ce qu'il avait de propre ; ces ouvrages immenses, dans lesquels on trouve non-seulement les notices les plus exactes et les jugements les plus justes sur tous les ouvrages utiles et un peu considérables qui ont paru, et même sur les plus futiles dissertations dont les trois quarts ne méritent pas d'être lues ; ces *Bibliothèques*, disons-nous, seront à jamais un ouvrage précieux. »

mées; c'est là que l'on trouve cette belle définition de la physiologie : « Physiologia est animata anatome »; — *Opuscula Botanica;* Gœttingue, 1749, in-8°; — *Opuscula Anatomica;* ibid., 1749, in-8°; — *Dissertatio de pedicularibus, quæ specimen est historiæ stirpium in Helvetia sponte nascentium;* Gœttingue, 1737, in-4°; — *Brevis Enumeratio Stirpium Horti Gœttingensis : accedunt animadversiones aliquæ et novarum descriptiones;* Gœttingue, 1743, in-8°; — *De Allii genere naturali Libellus;* Gœttingue, 1745, in-4°; — *De Præstantia Remediorum vegetabilium;* Gœttingue, 1752, in-4°; — *Enumeratio Plantarum Horti regii et agri Gottingensis, aucta et emendata;* Gœttingue, 1749; — *Histoire des Plantes vénéneuses de la Suisse,* contenant leurs descriptions, leurs mauvais effets sur les hommes et sur les animaux, avec leurs antidotes; rédigée d'après ce qu'on a de mieux sur cette matière et surtout d'après l'Histoire des Plantes helvétiques de M. le baron *de Haller;* mise à la portée de tout le monde par *Philippe Rodolphe Vicat;* Yverdun, 1176, in-8°; — *Opuscula Anatomica de respiratione, de monstris, aliaque minora;* Gœttingue, 1751, in-8°. Ce recueil contient des dissertations et des programmes déjà publiés, et dont quelques-uns ont été cités plus haut; — *Opuscula Pathologica, partim recusa, partim inedita, quibus sectiones cadaverum morbosorum potissimum continentur. Accesserunt experimenta de respiratione;* Lausanne, 1755, in-8°; — *Sammlung kleiner Schriften* (Recueil d'opuscules); Berne, 1756, in-8°; — *Elementa Physiologiæ Corporis humani;* Lausanne, 1757-1766, 8 vol. in-4°. C'est là l'ouvrage capital de Haller, le résumé de tous ses travaux anatomiques et physiologiques; il en prépara une nouvelle édition, qui commença à paraître l'année même de sa mort, et qui n'a jamais été terminée; elle porte le titre de *De præcipuarum Corporis humani Partium Fabrica et functionibus Libri XXX;* Berne, 1777-1778, 8 vol. in-8°. Un supplément à la première édition fut publié, sous le titre d'*Auctarium ad Elementa Physiologiæ Corporis humani;* Lausanne, 1782, in-4°. Les *Primæ Lineæ* avaient été traduites en français, Paris, 1752, in-12; la partie des *Elementa* relative à la génération fut aussi traduite dans la même langue, par Piet, sous ce titre : *La Génération, ou exposition des phénomènes relatifs à cette fonction naturelle;* Paris, 1774, 2 vol. in-8°; — *Orchidum Classis constituta;* Bâle, 1760, in-4°; — *Opera minora;* Lausanne, 1762-1768, 3 vol. in-4°. C'est une collection de quarante petits traités de Haller sur l'anatomie et la physiologie; l'auteur attachait avec raison une grande importance à ce recueil; — *Historia Stirpium indigenarum Helvetiæ;* Berne, 1768, 3 vol. in-fol., avec un vol. de planches. Cette *Flore* contient la description exacte de 2,486 espèces; la synonymie est d'une admirable exactitude; on regrette seulement que l'auteur n'ait pas adopté la nomenclature linnéenne; — *Bibliotheca Botanica, qua scripta ad rem herbariam facientia a rerum initiis recensentur;* Zurich, 1771, 1772, 2 vol. in-4°; — *Usong, eine morgenlaendische Geschichte* (Usong, histoire orientale), Berne, 1771, in-8°; traduite en français, Lausanne et Paris, 1772, in-8°; en anglais, 1772, in-8°; — *Alfred, Kœnig der Angelsachsen* (Alfred, roi des Anglo-Saxons), Gœttingue et Berne, 1773, in-8°; trad. en français, Lausanne, 1775, in-8°; — *Fabricius und Cato, ein Stück der rœmischen Geschichte* (Fabricius et Caton, morceau de l'histoire romaine), Berne, 1774, in-8°; traduit en français par L.-F. Konig, Lausanne, 1782 in-12 : cet ouvrage est, comme les deux précédents, un roman politique; — *Bibliotheca Anatomica;* Zurich, 1774, 1775, 2 vol. in-4°; — *Bibliotheca Chirurgica, qua scripta ad artem chirurgicam facientia a rerum initiis recensentur;* Berne et Bâle, 1774, 1775, 2 vol. in-4°; — *Bibliotheca Medicinæ practicæ, qua scripta ad partem medicinæ practicæ facientia a rerum initiis ad annum* 1775 *recensentur;* Berne et Bâle, 1776, 1777, 1779, 1788, 4 vol. in-4°; le troisième volume a été publié par Tribolet, et le quatrième par J.-T. Brandis; il faut joindre aux quatre *Bibliothèques* les *Adnotationes* publiées par De Murr; Erlangue, 1805, in-4°. Haller écrivit des préfaces pour beaucoup d'ouvrages, et fournit un nombre extrêmement considérable de mémoires, d'articles, d'extraits, d'analyses à divers recueils ou journaux scientifiques, parmi lesquels il faut citer surtout les *Mémoires de la Société royale* (1) *de Gœttingue,* et les *Goettingische gelehrte Anzeigen.* Les seules analyses fournies par lui à ce dernier recueil s'élèvent, dit-on, à onze mille. Beaucoup de ses préfaces, de ses articles, avec un journal qu'il tenait depuis 1734, ont été recueillis après la mort de Haller, sous le titre de *Tagebuch seiner Beobachtungen ueber schriftsteller und ueber sich selbst, zur charackteristik der philosophie und religion dieses Mannes* (Journal de ses remarques sur les écrivains et sur lui-même, pour caractériser la philosophie et la religion de l'auteur); Berne, 1787, in-8°. Outre ses propres ouvrages, Haller a publié : *Hermanni Boerhaavii Prælectiones academicæ in proprias Institutiones Rei Medicæ,* Gœttingue, 1739-1744, 6 vol. in-8°; traduites en français par Offray de La Mettrie, Paris, 1743-1747, 6 vol. in-8°; — *Disputationes Anatomicæ selectæ;* Gœttingue, 1746-1752, 7 vol. in-4°. — *Hermanni Boerhaavii Prælectiones*

(1) Parmi les dissertations insérées dans les *Mém. de la Société royale de Gœttingue* on remarque celle *De cordis motu a stimulo nascente novum experimentum,* publié en français avec les *Mémoires sur les parties sensibles et irritables,* Lausanne, 1784, in-8°, et celle *De Formatione Pulli in ovo,* Lausanne, 1758, in-12.

publicæ de morbis oculorum; Gœttingue, 1746, in-8°; — *Disputationes Chirurgicæ selectæ*, Lausanne, 1755, 1756, 5 vol. in-4°; traduites en français par Macquart, Paris, 1757-1760, 5 vol. in-12; — *Disputationes Practicæ selectæ*; Lausanne, 1756-1760, 7 vol. in-4°; — *Principum Artis Medicæ Collectio*; Lausanne, 1768-1774, 11 vol. in-8°. Cette collection, qui renferme les œuvres d'Hippocrate, d'Arétée, d'Alexandre de Tralles, de Rhazès, de Celse et de Cœlius Aurelianus, fut publiée sous les yeux de Haller; elle est peu estimée.

On conserve parmi les manuscrits de la Bibliothèque de Genève une partie de la correspondance de Haller avec le célèbre naturaliste Charles Bonnet. L'auteur (anonyme) de la *Biographie de Haller* en a publié quelques extraits. On y lit, entre autres : « Vous rendriez, écrivait Haller à Bonnet, un grand service au public en apprenant aux hommes l'art d'observer; pour moi, mon unique remède contre l'erreur a été de vérifier une infinité de fois tout ce que j'ai cru voir de remarquable... Il y a deux classes de savants : il y en a qui observent souvent sans écrire, il y en a aussi qui écrivent sans observer. On ne saurait trop augmenter la première de ces classes, ni peut-être trop diminuer la seconde. Une troisième est plus mauvaise encore, c'est c'est celle qui observe mal.... » Ailleurs on trouve ce jugement curieux sur J.-J. Rousseau : « Votre Rousseau me paraît un fanatique affectant la singularité, privé d'ailleurs volontairement du culte divin, et peut-être même de la lecture des livres saints, et livré à des mécontentements perpétuels qui ont aigri ses esprits... » — « Je n'ai pas lu le livre de M. Rousseau, qui a l'art de donner un tour persuasif à des idées que la réflexion sait mettre a leur juste prix. J'ai lu ce qu'il a écrit contre les sciences. Mais je sais l'histoire du moyen âge, et je connais les républiques des Iroquois et des insulaires de la mer Pacifique, et je suis charmé de ne pas vivre parmi eux. Le malheur des hommes vient d'un instinct inséparable et nécessaire, donné à chaque individu, celui de *faire sa volonté*. Ces volontés se croisent chez le Huron comme chez le Parisien, et des passions également fortes n'ont pas les mêmes adoucissements dans l'état de nature. » — Voici ce qu'il pensait de Voltaire : « J'ai lu la préface déplacée de *Pierre le Grand*. On voit bien que de quelque heros qu'il puisse s'agir, M. de Voltaire se présente toujours le premier vis-à-vis de lui-même et en fait son premier objet. Les haines contre les hommes et contre la foi se placent entre lui et le veritable objet de son ouvrage; il ne voit qu'elles..... Ces philosophes sont bien méchants : tous les jours je m'en convainc. Je vois les manœuvres de Voltaire contre Maupertuis; celles de Maupertuis contre Voltaire et moi; le faste arrogant de D'Alembert, de Buffon et de Diderot. A quoi sert donc la philosophie? *A nous enfler*, disait l'apôtre. Elle n'a pas changé depuis dix-sept cents ans. » H. et J.

Zimmermann, *Leben des Herrn Albr. von Haller*; Zurich, 1755, in-8°. — Baldinger, *Oratio in laudes meritorum Albr. de Haller, nuper pie defuncti*; Gœttingue, 1778, in-4°. — Heyne, *Elogium in concessu solenni ad d. XIV febr. 1778 Alb. de Haller, Regiæ Scientiarum Societatis Gottingensis præsidis*; Gœttingue, 1778, in-4°. — Tscharner, *Lobrede auf Hern Albr. Haller*; Berne, 1778, in-8°. — Senebier, *Éloge historique de M. Albr. de Haller, avec un catalogue complet de ses œuvres*; Genève, 1778, in-8°. — Condorcet, *Éloge de Haller*; dans les *Memoires de l'Académie des Sciences* et dans ses *Œuvres*; Paris, 1847, t. II. — Vicq d'Azyr, *Éloge de Haller*; dans les *Mémoires de la Société royale de Médecine*, t. I. — Cuvier, *Histoire des Sciences naturelles*, t. IV. — Sprengel, *Histoire de la Medecine*. — *Biographie médicale*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*. — M. Isidore Bourdon, *Illustres Médecins et Naturalistes des temps modernes*; Paris, 1844. — *Biographie de Albert de Haller*, 2e édit.; Paris, 1846.

HALLER (*Amédée-Emmanuel* DE), botaniste, archéologue et bibliographe suisse, fils aîné du précédent, né à Berne, le 17 octobre 1735, mort dans la même ville, le 9 avril 1786. Son père le destinait à la médecine, et le fit étudier sous lui à Gœttingue. De 1751 à 1753, il publia, sous le titre de *Dubia*, plusieurs mémoires en latin contre le système botanique de Linné. Quand son père fut de retour à Berne, il abandonna la médecine et la botanique pour se livrer à la jurisprudence et à l'histoire de la Suisse. Les lettres qu'il écrivit de Paris à son père en 1760 ont été imprimées. Il remplit différents emplois dans son pays, et à sa mort il était bailli de Noyon. Outre les ouvrages cités, on lui doit : *Specimen Bibliothecæ Helveticæ*; Berne, 1757, in-4°; — *Sechs verschiedene Versuche eines Kritischen Verzeichnisses aller Schriften, welche die Schweiz angehen* (Six Essais divers d'un catalogue critique de tous les écrits qui ont rapport à la Suisse); Berne, 1759-1770, in-8°; — *Conseils pour former une Bibliothèque historique de la Suisse*; Berne, 1771, in-8°; — *Catalogue raisonné des Auteurs qui ont écrit sur l'histoire naturelle de la Suisse*; Bâle, 1773, in-4°; — *Schweizerisches Münz-und Medaillenkabinet* (Cabinet des Monnaies et Médailles suisses); 1780, 2 vol. in-8°; — *Bibliothek der Schweizergeschichte systematisch-chronologisch geordnet* (Bibliothèque de l'histoire suisse arrangée systématiquement et chronologiquement); Berne, 1785-1787, 6 vol. in-8°. Les dernières parties sont posthumes, ainsi que la *Table générale*, qui forme un 7e volume et qui parut en 1788. J. V.

Stapfer, *Notice sur A.-E. de Haller*, en tête du 6e volume de la *Bibliothek der Schweizergeschichte*. — Meusel, *Lexikon der Verstorbenen teutschen Schriftst.*

HALLER (*Emmanuel* DE), administrateur suisse, second fils d'Albert de Haller, né à Berne, en 1745, mort dans sa patrie, vers 1820. Il vint jeune à Paris, suivit la carrière commerciale, et réussit à y établir une bonne maison de banque. Il se montra très-partisan de la révolution, s'associa avec l'abbé d'Espagnac et Le-couteulx, et soumissionna plusieurs emprunts et fournitures importantes. Tout en aidant aux af-

faires de l'État, il sut faire les siennes, et acquit rapidement une fortune immense. En 1791 il fut inquiété par les comités de l'Assemblée nationale au sujet de ses opérations, mais il parvint à se disculper. En 1793 il était pourvoyeur général des armées françaises des Alpes et du midi de la France. Après le 9 thermidor (juillet 1794), André Dumont et Cambon l'accusèrent de dilapidations commises de concert avec les représentants Robespierre jeune et Ricord. Il fut même décrété d'arrestation, et crut devoir s'enfuir de Gênes pour éviter les suites de l'enquête dirigée contre lui (août 1794). Il trouva encore moyen d'étouffer ces poursuites, et en 1796 il fut nommé trésorier général de l'armée d'Italie. Sa gestion embrouillée faillit le faire citer par Bonaparte devant un conseil de guerre. Haller n'en devint pas moins ministre helvétique près la République Cisalpine, et de 1796 à 1798 le Directoire le chargea de faire rentrer les contributions forcées levées sur la Péninsule italique. Il s'y montra d'une avidité sans exemple. Delille en a flétri la conduite en ces vers, adressés aux Suisses, où parlant des vertus du grand Albert de Haller : il s'écrie :

Haller, chantre divin, frais comme vos campagnes,
Doux comme vos vallons, fier comme vos montagnes,
Et qui ne prévit pas que son hymen un jour
Du cygne harmonieux ferait naître un vautour!
(*La Pitié*, poëme.)

De retour en France, Emmanuel de Haller fut après le 18 brumaire (9 novembre 1799) placé un instant à la trésorerie; mais son administration fut suspectée de nouveau, et il cessa d'occuper des fonctions publiques pour reprendre ses spéculations. Il possédait une fort belle maison à Villemomble, et mena une vie très-luxueuse jusqu'en 1816, où il fit faillite, révélant tout à coup un passif considérable. Il alla mourir dans sa patrie, riche encore, mais peu estimé. On a de lui : *Lettre aux Représentants du Peuple et au Comité de Salut public*; 1794, in-8°; — *Au premier Consul de la République française, sur les recettes et les dépenses publiques, pour le service de l'an IX*; Paris, vendémiaire an IX (octobre 1800), gr. in-4° avec tableaux.

H. Lesueur.

Le Moniteur universel, an. 1791-97. — *Archives des ministères des finances et des affaires étrangères*, 1791 à 1800 — *Biographie moderne* (1806).— Quérard, *La France littéraire*.

HALLER (*Albert* de), botaniste et administrateur suisse, frère des précédents, né à Berne, en 1758, mort dans la même ville, le 1er mars 1823. Il fut chargé dans sa patrie de plusieurs missions administratives ou diplomatiques, dont il s'acquitta avec zèle et talent. Jusqu'à ses derniers moments il fit partie de la commission de législation civile de Suisse. Il avait hérité du goût de son père pour la botanique, et égala presque son savoir. Il habita longtemps Genève, et légua en mourant son magnifique herbier à la bibliothèque de cette ville. Albert de Haller a laissé de nombreux manuscrits, qui seraient précieux pour la publication d'une flore helvétique.

H. L.

Annuaire nécrologique de 1823.

HALLER (*Charles-Louis* de), publiciste suisse, petit-fils du grand Haller, né à Berne, le 1er août 1768, mort à Soleure, le 20 mai 1854. A vingt-six ans il fut appelé aux fonctions de secrétaire du conseil ordinaire de la république de Berne. Après avoir rempli pendant quelque temps cet emploi, Haller, qui s'était élevé contre la démocratie dans quelques publications, fit en 1798 un voyage dans ce qu'il appelait *les pays non révolutionnés*, et resta de 1801 à 1806 à Vienne, où il s'occupa d'études historiques et politiques. En 1806 il revint dans son pays, où on lui offrait une place de professeur d'histoire à l'Académie. Il y publia en 1808 un abrégé de sa *Politique universelle*, où il réfutait les doctrines révolutionnaires. Ce livre fut encore plus mal accueilli de ses amis que de ses adversaires. Cependant, les premiers étaient au pouvoir, et grâce à eux Haller fut nommé successivement, en 1814, membre du grand et du petit conseil. Le mouvement légitimiste qui ramenait la restauration de tous les princes en Europe lui inspira sa *Restauration de la Science politique*. Il avait à peine fait paraître le quatrième volume qu'il vint à Paris chercher des appuis, et s'occuper de la publication de son livre en français. En France Haller ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'était pas encore allé assez loin, et que ses opinions politiques exigeaient impérieusement le sacrifice de sa religion. Il abjura donc le protestantisme à Paris, et exposa les motifs de cet acte dans une lettre à sa famille. Mais il lui était impossible de garder désormais le titre de conseiller de la république de Berne; ce canton était d'ailleurs un théâtre trop borné pour lui. Il dut se démettre de ses fonctions. De Bonald lui avait ouvert les colonnes du *Journal des Débats*, en attendant qu'il le fît attacher au ministère des affaires étrangères avec le titre de *publiciste*. Haller acquit alors une grande renommée, qui ne se soutint pas, et avant 1830 il alla résider à Soleure. Au commencement de 1830, il revint à Paris, et dut à ses amis politiques d'être nommé professeur à l'école des Chartes. La révolution de Juillet le força à retourner à Soleure, et il fut élu membre du petit conseil de cette république en 1834. Il resta fidèle à ses doctrines, et continua à les défendre jusqu'à sa mort.

On a de lui : *De la Constitution des Cortès d'Espagne*, ouvrage écrit en allemand, dont il donna lui-même une traduction en français; Paris, 1820, in-8°; — *Restauration der Staatswissenschaft*, etc. (Restauration de la Science politique, ou théorie de l'état social naturel, opposée à la fiction d'un état civil factice); Winterthur, 1816-1820, 4 vol. in-8°; 6e vol., 1822; 5e volume, 1834 : cet ouvrage a été traduit en partie par l'auteur lui-même; Paris, 1824-1830, 3 vol.

in-8°. « De Haller, dans cet écrit, admet le droit divin des souverains et de l'aristocratie, dit la *Biographie* Rabbe, et rejette la doctrine des constitutions civiles; puis, dérivant tout gouvernement, c'est-à-dire le pouvoir absolu et l'obéissance absolue de la supériorité et de l'indépendance, il n'admet que trois espèces de monarchies, les héréditaires et féodales, les militaires, et les théocratiques ou ecclésiastiques. Le système de Haller repose sur cette fiction que lorsque ce monde était encore à tous, des hommes forts et sages y ont pris possession chacun de certaines régions, et par là l'ont rendu leur propriété éternelle, exclusive et légale; et que si d'autres hommes moins sages veulent y vivre, ils doivent se soumettre aux conditions que leur imposent des hommes doués de facultés intellectuelles supérieures, en leur qualité de premiers occupants. La puissance ecclésiastique doit être absolue, parce que la conscience et la religion sont partout les mêmes; elle doit de plus être universelle, et posséder des biens fonds pour pouvoir maintenir son indépendance. » Selon Ch. de Haller, le prétendu contrat social des philosophes est une chimère fausse, impossible, contradictoire. C'est la nature elle-même qui a produit, par l'inégalité des hommes et des choses, les rapports sociaux qui existent; c'est elle qui assigna l'empire au plus puissant, la dépendance au plus faible. La puissance n'a pour règle que la loi de justice naturelle, qui est la même pour tous les hommes et qui est accompagnée pour ceux qui exercent l'empire des moyens nécessaires pour la faire respecter. Les droits des princes sont fondés comme ceux des autres hommes sur leur liberté ou leur propriété, ainsi que sur leurs obligations naturelles. Ces droits sont sacrés; nul ne peut les attaquer. Ce n'est pas la volonté générale, c'est la loi divine (car la loi naturelle est d'origine divine) qui règle les rapports des peuples avec leurs chefs, et les droits des uns et des autres. Le pouvoir qu'exercent les souverains n'est pas national; il est personnel au chef de l'État, car c'est une délégation qui lui a été faite de la part de Dieu; — *Lettre de Haller à sa famille pour lui déclarer son retour à l'Église catholique, apostolique et romaine;* Paris, 1821; plusieurs fois réimprimée, avec des réflexions de M. de Bonald et un extrait d'une lettre pastorale de l'évêque de Pignerol; — *Histoire de la Révolution religieuse, ou de la réforme protestante dans la Suisse occidentale;* Paris, 1837, in-8°; 1838, in-12; — *Mélanges de Droit public et de haute Politique;* Paris, 1839, 2 vol. in-8°; — *Études historiques sur les Révolutions d'Espagne et de Portugal;* Paris, 1840, 2 vol. in-8°. C'est le même ouvrage que le précédent, dont on a changé seulement les titres. L. L—T.

Matter, *Encycl. des Gens du Monde*. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp*. — Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La Littér. franç. contemp*. — Stahl, *Geschichte der Rechtsphilosophie*. — Mallet du Pan, *Mémoires*.

HALLER DE HALLERSTEIN (ou *Hallerkoe*), ancienne famille allemande, qui habitait d'abord la Bavière et s'établit dans le courant du seizième siècle en Transylvanie. Ses principaux membres sont :

HALLER DE HALLERSTEIN (*Jean*, baron), littérateur, qui vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Chargé d'importantes fonctions publiques, il se montra un ardent défenseur de la religion catholique romaine, menacée par le protestantisme et le socinianisme. Ce zèle lui attira la haine du prince de Transylvanie, Michel Apaffi, qui le fit enfermer dans une forteresse. Ce fut alors qu'il composa, en magyar, un ouvrage historique (*Harmaz Historie*) sur les actions d'Alexandre le Grand et le siége de Troie. Publié à Klausenbourg en 1693, ce livre fut réimprimé à Presbourg en 1750. On a encore de lui un écrit latin sous le titre : *Clypeus Tolerantiæ*.

HALLER DE HALLERSTEIN (*Ladislas*, comte), homme d'État et littérateur, né en 1717, mort le 1er mars 1751. Entré fort jeune dans l'administration publique, il s'y distingua et obtint un avancement rapide. Nommé d'abord conseiller du roi, puis chef (*obergespar*) du comitat de Marosz, le comte Ladislas Haller se fit connaître par son amour des sciences, et ses travaux littéraires contribuèrent beaucoup au développement de la langue magyare. On lui doit la traduction du *Télémaque* de Fénelon, et celle des *Métamorphoses* d'Ovide. La première seulement parut, après sa mort, à Kanhen, en 1755.

Czvittinger, *Specimen Hungariæ literatæ*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*.

HALLER DE HALLERSTEIN (*Auguste*), mathématicien et astronome, né vers la fin du dix-septième siècle, mort entre 1770 et 1780. Entré fort jeune dans la Congrégation des Jésuites, il fut envoyé en Chine comme missionnaire. S'étant fait connaître à la cour de Pékin, Hallerstein ne tarda pas à gagner la confiance des grands, et parvint au grade élevé de mandarin-président du tribunal chargé de juger tout ce qui se rattachait à la propagation des mathématiques. Indépendamment de ces fonctions, qu'il conserva jusqu'à sa mort, il s'occupa activement d'observations astronomiques. Voici les principaux de ses ouvrages : *Observationes astronomicæ, ab anno* 1717 *ad* 1752, *a patribus Societatis Jesu Pekini-Sinarum factæ;* publiées par P. Hell, Vienne, 1768, in-4°, deux parties; — *Observationes Cometæ visi Pekini* 1748; publ. avec les observations astronomiques des deux années précédentes, dans *Philosophical Transact.*; — *Mercurius in Sole observatus Pekini Sinarum du* 7 *novembre* 1756; pub. dans *Nov. Comment. Petrop. ad annos* 1762-1763, tome IX; — *De differentia Meridianorum Petropolitani et Pekinensis*, publié dans *Nov. Commentar. Acad. Scient. imper. Petropolit.*, tom. XIX, dans les *Ephémérides astronomiques* de Hell,

publiées à Vienne en 1774, on trouve la méthode inventée par Auguste Hallerstein de calculer d'après les observations faites pendant une éclipse de Soleil la moindre distance du point central. N. K.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie.*

HALLERVORD (*Jean*), bibliographe allemand, né à Kœnigsberg, en 1644, mort le 20 août 1676. On lui doit : *De Historicis latinis Spicilegium*; Iéna, 1672; — *Bibliotheca curiosa, in qua plurimi rarissimi atque paucis cogniti scriptores indicantur*; Kœnigsberg et Francfort, 1676, in-4°. R. L.

Baillet, *Jugements*, t. II, p. 6, n° 59, et p. 14, n° 74. — Morhofius, Ier *Polyh. Liter.*, c. XVIII, § 10, p. 198, t. I; *Polyh. Pract.*, t. IV, § 1, p. 509; t. II. — Jo. Fabricius, *Histor. Bibl.*, part. V, p. 459-460. — Georg.-Chr. Pisanski, *Histor. Litter. Prussiæ*, P. III, § 43, p. 75. — Sax. *Onomasticon Literarium.*

* **HALLETTE** (*A......*), célèbre ingénieur français, né en 1788, mort à Arras, en juillet 1846. Toute sa vie fut consacrée au perfectionnement des machines. Il établit à Arras des ateliers de construction, qu'il a dirigés pendant plus de trente ans, et à la tête desquels il était encore quand la mort vint le frapper. A l'exposition de 1819, il obtint une médaille de bronze pour avoir changé et amélioré le travail des huiles. La Société d'encouragement lui décerna le prix qu'elle avait proposé pour l'application de la presse hydraulique à l'extraction des huiles, du vin et en général de tous les sucs de fruits. Les perfectionnements de Hallette étaient de la plus grande importance, au jugement de Héricart de Thury. Il avait remplacé le robinet de distribution par un système de soupapes qui, combiné avec un coin double et un levier à bascule mis en mouvement par une vis sans fin, remplit parfaitement toutes les conditions de ce même robinet. Ces presses procuraient un bénéfice de 4 pour 100 sur la matière, une grande économie sur la main d'œuvre, et coûtaient moitié moins cher que les presses anglaises. L'eau manquait à Roubaix, Hallette lui en procura au moyen de sondages habilement dirigés. Un système de chemin de fer atmosphérique ayant été construit en Irlande, on voulut en établir un en France pour franchir la pente de Saint-Germain en Laye. Hallette proposa un nouveau système de fermeture des tubes qui porte son nom et qui a été appliqué sur cette ligne (1). On a de lui : *Tube propulseur Hallette, système d'exécution et d'exploitation des chemins de fer par la pression atmosphérique*; Paris, sans date (1844), in-8°. L. LOUVET.

(1) En mettant sous les yeux de l'Académie des Sciences un petit modèle de l'invention de Hallette, Arago l'expliquait ainsi : « Dans le système de MM. Clegg et Samuda, la fermeture du tube pneumatique s'opère, comme chacun sait, au moyen d'une longue bande de cuir, armée de courtes languettes de fer, libre par un de ses côtés, et fixée par l'autre au bord de la fente longitudinale qui donne passage à la tige par laquelle le piston est uni au premier wagon du convoi. Soulevée un instant par un galet interne pour le passage de cette tige, la bande retombe aussitôt; un galet, dont le mouvement est lié à celui du piston, la pousse aussitôt contre l'ouverture, et une substance onctueuse contribue encore à rendre l'adhésion plus complète. Mais outre que le corps onctueux paraît s'altérer assez promptement au contact de l'air, la lanière de cuir doit peu à peu perdre de sa souplesse et tendre dans quelques points à se soulever un peu après le passage du galet compresseur : il était donc à désirer que l'obturation de la fissure longitudinale, au lieu d'être due à l'action d'un effort passager, résultât d'une action constante exercée en chaque point de la fissure. C'est ce but que M. Hallette paraît avoir atteint en profitant de l'élasticité de l'air. A cet effet il a disposé au-dessus du tube pneumatique, faisant corps avec lui, deux demi-cylindres longitudinaux, ou, pour mieux dire, deux gouttières placées de champ, qui se regardent par leur concavité. Chacune de ces gouttières loge un boyau en tissu souple et parfaitement étanche pour l'air comme pour l'eau. Lorsque les deux boyaux, remplis d'air, sont suffisamment gonflés, ils se touchent l'un l'autre dans une partie de leur surface, agissent comme les lèvres de la bouche de l'homme, et interceptent ainsi complétement la communication entre l'intérieur du tube pneumatique et l'air extérieur. Le piston vient-il à se mouvoir, la tige qui l'unit aux wagons se glisse entre les deux tuyaux, qui se rejoignent immédiatement après son passage. Cette tige, dont la section horizontale est celle d'un ménisque, et qui pénètre ainsi à la manière d'un coin entre les deux boyaux, n'exerce pas sur eux un frottement bien considérable. Cependant, pour assurer leur durée, M. Hallette a jugé convenable de les garnir de cuir dans la partie par laquelle ils se touchent. »

L'idée de faire servir la raréfaction de l'air dans un cylindre à la production du mouvement remonte au moins à Papin, qui la publia en 1688, dans les *Transactions philosophiques*. En 1810 l'ingénieur danois Medhurst proposa de transporter les lettres et les marchandises dans un long tube complétement clos, à l'extrémité duquel on ferait le vide, et qui serait parcouru par un piston mobile que la pression de l'air extérieur ferait avancer. Un nommé Vallance conçut plus tard le projet de faire voyager de Londres à Brighton dans une sorte de tunnel fermé par une cloison mobile remplissant le rôle de piston. On plaisanta beaucoup sur ce mode de voyage dans de sombres souterrains. Medhurst revint à la charge en 1816; il montra qu'on pouvait parfaitement ajouter des wagons à la suite du piston mobile; et puis il fit le premier pas dans la voie qui devait conduire à la solution du problème. « Il doit être plus agréable, disait-il naïvement, de voyager à découvert que dans un tube obscur, sans compter le plaisir de voir le pays qu'on traverse. » Il proposa donc de transmettre l'action du piston renfermé dans le tube à des chariots placés extérieurement au-dessus, par une ouverture longitudinale bouchée au moyen d'un appareil ingénieux, qu'il appelait *soupape à eau*. Mais cet appareil exigeait que le tube et le chemin de fer fussent sur un niveau constant : il fut abandonné. L'ingénieur américain Perkins prit en 1834 un brevet pour une soupape en corde qui ne réussit pas mieux que la soupape à eau. Enfin, MM. Clegg et Samuda imaginèrent une fermeture nouvelle, essayée d'abord à Chaillot, en 1838, et deux ans après, avec plus de succès, à Wormwood-Scrubs, près de Londres; puis adaptée enfin à un véritable chemin de fer de trois kilomètres, allant de Kingstown à Dalkey, en Irlande. Le général polonais Dembinski proposa de remplacer la bande de cuir de MM. Clegg et Samuda par un long tuyau en tissu imperméable maintenu gonflé au moyen d'une injection d'air et couché dans la fente ou rainure du tube : la *navette* ou tige qui relie les wagons au piston le soulevait en passant. Enfin, Hallette imagina de fermer son tube propulseur par deux sortes de *lèvres*, entre lesquelles le rayon communicateur du piston joue librement, sans que l'air en puisse profiter pour s'introduire dans le tube. Depuis, d'autres systèmes ont été mis en avant. En 1845 M. Terzuolo proposa de diviser le tube en fractions successivement ouvertes et fermées par un piston attaché à une machine mobile faisant partie du convoi et destinée à opérer le vide. Ce système aurait pu s'appliquer à des longueurs indéfinies. Enfin Pecqueur proposa de substituer l'air comprimé au vide.

Documents particuliers. — *Comptes rendus de l'Acad. des Sciences*, 1844, n° 6, février, p. 226.

HALLEY, et non **HALLÉ** (1) (*Antoine*), poëte normand, né à Bazanville, près Bayeux, en 1595, mort le 3 juin 1675. Professeur de belles-lettres et principal du collége du Bois, dans l'université de Caen, il s'y distingua dès l'âge de vingt-deux ans, par son éloquence et l'éclat de son enseignement. Il succédait à Antoine Gosselin. Il cultiva la poésie latine et la poésie française, et remporta si souvent le prix de l'Immaculée Conception que l'Académie de Caen le pria de cesser de concourir. Il était lié avec le père De La Rue et Huet, evêque d'Avranches. Ce fut sur l'invitation de ce dernier qu'il publia le recueil de ses poésies. Huet, dans ses *Origines de Caen*, se félicite ainsi de l'avoir eu pour maître : « Je suis obligé de rendre ce témoignage de ma reconnaissance à M. Halley, que j'estime un des plus grands bonheurs de ma vie d'avoir été son disciple domestique pendant cinq ans. Il m'a formé l'esprit, il m'a raffiné le goût, il m'a donné l'intelligence des bons auteurs. Il m'a appris une infinité de choses rares et curieuses. » Halley, de son côté, ne professa pas moins d'estime pour Huet, auquel il a adressé une pièce de vers sur son ouvrage *De Interpretatione*. On lui doit aussi un *Traité sur la Grammaire Latine*, publié à Caen, en 1652.

Son recueil de *Poésies* est dédié à M. de Montausier, précepteur du dauphin et gouverneur de Normandie. Une de ses meilleures pièces est celle qui est intitulée *Cadomus*, dans laquelle il rend hommage à toutes les célébrités littéraires qu'a produites cette ville, depuis Nicolas Oresme, précepteur de Charles V, jusqu'à Pierre Patrix, le poëte favori de Gaston d'Orléans.

Lorsque Pierre Seguier, chancelier, vint à Caen, lors de la révolte de 1640, châtiée par lui avec tant de rigueur, Halley lui adressa ce distique, beaucoup trop flatteur pour la circonstance :

> Dum Seguerus init generosi mœnia Cadmi,
> Adventurus *leo* creditur, *agnus* adest.

Il le remercia, en 1642, d'avoir augmenté les priviléges de l'Académie de Caen, fondée par Moysant de Brieux. Une longue épître en vers latins adressée au dauphin lui rappelait l'origine des Français et célébrait les rois troyens Dardanus, Erichthonius, Tros, Ilus, Laomédon et Priam, *ancêtres* de Louis XIV.

On trouve dans ses Œuvres quelques lettres datées de Lisieux, et qui lui avaient été écrites par Camus, évêque de Belley. L'une d'elles est datée ainsi : « A Lisieux, ce 22 novembre, jour de la Sainte-Cécile, patronne de la musique, sœur de la poésie. »

Lorsque la duchesse de Longueville vint à Caen en 1648, Halley fut chargé de composer les vers dont furent ornés les tableaux placés aux frais de la ville sur le passage de la duchesse et de ses deux enfants. Ce fut à lui aussi qu'en 1649 M. Aubert, aumônier de cette princesse, adressa les fameux sonnets de Voiture et de Benserade, afin d'avoir son opinion. L'Académie Française avait refusé de se prononcer, « se bornant, disait M. Aubert, à appointer les parties à écrire. » Cette grande cause ayant été agitée en présence du roi, de la reine et des princes, qui n'avaient pu s'accorder, son altesse avait conclu qu'il fallait se soumettre à Antoine Halley et le rendre juge sans appel. Halley conclut en faveur de Voiture, c'est-à-dire en faveur de la duchesse de Longueville.

Ses vers français sont faibles, ses vers latins ne manquent ni de facilité ni d'élégance; ce n'est pas une raison pour le proclamer cependant, avec Bayle, « l'un des plus grands poëtes de son siècle ». Le P. La Rue, Huet, Ménage, Lesueur de Pétiville, Pierre Cailly et Michel Gonfrey ont composé des vers latins en son honneur. Le recueil des poésies d'Antoine Halley a pour titre : *Antonii Hallæi, regii eloquentiæ professoris et Musei Sylvani* (le collége du Bois), *gymnasiarcha in Academia Cadomensi, Opuscula Miscellanea*.

HALLEY (*Henri*), son frère, mort le 12 octobre 1688, professa le droit à l'université de Caen, de la manière la plus brillante. C. HIPPEAU.

Huet, *Origines de Caen*. — Moréri, *Grand Dictionnaire Historique*. — 2e volume des *Dissertations recueillies* par Tilladet.

HALLEY (*Edmond*), célèbre astronome anglais, né à Haggerston, près de Londres, le 29 octobre 1656, mort le 14 janvier 1742. Il eut pour premier maître son père, fabricant de savon, qui lui apprit à lire et à calculer. A dix ans il fut envoyé à l'école de Saint-Paul, où il étudia les lettres anciennes, sous la direction du célèbre helléniste Thomas Gale. Mais les mathématiques eurent bientôt pour lui un irrésistible attrait, et, au rapport de Wood, il y fit des progrès très-rapides. Du reste, Halley nous apprend lui-même qu'en 1672, un an avant de quitter l'école, il avait déjà fait à Londres des observations sur les variations de l'aiguille aimantés. En 1673 il entra au Collége de la Reine à Oxford; ce fut là qu'il commença à s'appliquer avec ardeur à l'étude de l'astronomie au moyen des instruments et de curieux appareils que son père lui avait achetés. A vingt ans il publia avec Flamsteed, dans les *Transactions philosophiques*, ses observations sur les taches du Soleil, vues à Oxford, en juillet et août 1676; elles eurent pour résultat une détermination plus exacte de la rotation du Soleil autour de son axe. Dans la même année il observa (le 21 août) une occultation de Mars par la Lune; il en fit plus tard usage pour répondre aux objections des astronomes français, en établissant la longitude du cap de Bonne-Espérance.

(1) Les biographes écrivent Hallé; mais les pièces françaises imprimées dans les œuvres de cet auteur sont signées *Halley*, et nous avons dû préférer cette orthographe.

Dès le début de ses études, Halley avait conçu le projet d'un catalogue général des étoiles, plus complet et plus exact que ceux de ses prédécesseurs; mais il y renonça lorsqu'il apprit que Flamsteed à Greenwich et Hevelius à Dantzick poursuivaient, chacun de son côté, la même entreprise, et il résolut d'explorer le ciel austral, d'ajouter à ces catalogues toutes les étoiles qui ne s'élevaient jamais au-dessus de l'horizon, ni à Greenwich ni à Dantzick. Il fit part de cette résolution à sir Joseph Williamson, secrétaire d'État, qui en parla à Charles II. Ce roi en fut si charmé, qu'il recommanda lui-même Halley à la Compagnie des Indes orientales, pour subvenir à tous les frais nécessaires à l'entreprise. Halley s'embarqua pour Sainte-Hélène en novembre 1676; il y arriva trois mois après, et se mit aussitôt à observer le ciel, chaque fois que le permettaient les brouillards, si fréquents dans cette île. Il parvint ainsi à fixer la position de 350 étoiles, et publia le résultat de ses travaux sous le titre de *Catalogus Stellarum australium*; l'auteur y donna, en souvenir de son royal bienfaiteur, le nom de *Chêne de Charles* (*Robur Carolinum*) à l'une des constellations qu'il a le premier décrites. C'est le premier catalogue qui ait paru depuis l'époque où Morin et Gascoigne enseignèrent de réunir les lunettes aux instruments de mesure. On a signalé comme assez étrange que ce catalogue ne contienne point d'étoiles au-dessous de la 6ᵉ grandeur (1). Le ciel austral offre une étoile dont les variations sont au moins aussi remarquables que celles d'Algol dans la constellation de Persée de notre ciel boréal. Cette étoile est l'η de la belle constellation à « la joie du ciel austral ». Dès son retour de l'île de Sainte-Hélène, Halley émit des doutes sur la constance d'éclat des étoiles du Navire d'Argo; ces doutes portaient particulièrement sur celles qui brillent au bouclier de la proue (ἀσπιδίσκη) et au tillac (κατάστρωμα), et dont Ptolémée avait déjà indiqué les grandeurs. Mais l'incertitude des désignations anciennes, les nombreuses lacunes de l'Almageste, et surtout la difficulté d'évaluer exactement l'éclat des étoiles, ne permirent point à Halley de se prononcer bien nettement à ce sujet. La comparaison de ses observations avec celles d'astronomes plus récents nous met aujourd'hui à même de résoudre cette question (2).

Pendant son séjour à Sainte-Hélène, Halley eut l'occasion d'observer le passage de Mercure sur le disque du Soleil, et il l'indiqua, ainsi que le passage de Venus, qui devait arriver en 1761, comme un moyen de déterminer la parallaxe du Soleil, par conséquent la distance de la Terre à cet astre. A son retour en Europe, Halley fut gradué par l'université d'Oxford, nommé membre de la Société royale de Londres, et son catalogue du ciel austral lui valut de la part de ses collègues le surnom de *Tycho du Sud*. En mai 1679 il fut chargé par la Société royale de se rendre à Dantzick, auprès de Hevelius, pour apaiser une querelle qui s'était élevée entre ce savant astronome et Hook au sujet de la construction des lunettes astronomiques; il resta environ deux mois à Dantzick, et mit ce temps à profit pour faire des observations de concert avec Hevelius : il les commença le jour même de son arrivée (26 mai), et les continua, sauf quelques interruptions causées par le mauvais temps, jusqu'à son départ (le 18 juillet). A la fin de 1681 (1682 nouveau style), il vint visiter Paris avec Nelson, son ami et camarade de collége. Ce fut sur la route entre Calais et Paris qu'il aperçut de nouveau la comète, revenant du périhélie, qu'il avait observée un mois auparavant, au moment où elle allait se perdre dans les rayons du Soleil. Il compléta ses observations à l'observatoire de Paris, et entretint depuis lors une correspondance suivie avec le célèbre Dominique Cassini.

Cette comète de 1681-1682 est la première des quatre comètes dont les retours périodiques

(1) Alex. de Humboldt, *Cosmos*, t. III, p. 128 (de l'édit. franç.), et *Memoirs of the Royal Astron. Soc.*, t. XIII, année 1843.

(2) Nous laisserons ici parler M. de Humboldt : « En 1677 Halley rangeait η d'Argo parmi les étoiles de première grandeur; en 1751 Lacaille la trouvait de deuxième grandeur; plus tard elle reprit son faible éclat primitif, puisque Burchell la vit de quatrième grandeur, pendant son séjour au cap de Bonne-Espérance (de 1811 à 1815). Depuis 1822 jusqu'en 1826 elle fut de deuxième grandeur pour Fallows et Brisbane; Burchell, qui se trouvait en 1827 à San-Paolo au Brésil, la trouva de première grandeur et presque égale à α de la Croix. Un an plus tard elle était revenue à la deuxième grandeur. C'est à cette classe qu'elle appartenait quand Burchell l'observait à Goyaz, le 29 février 1828; c'est sous cette grandeur que Johnson et Taylor l'inscrivirent dans leurs catalogues de 1829 à 1833; et quand John Herschell vint observer au cap de Bonne-Espérance (de 1834 à 1837), il la plaça constamment entre la deuxième et la première grandeur. Mais le 16 décembre 1837, pendant que cet astronome s'apprêtait à mesurer l'intensité de la lumière émise par l'innombrable quantité de petites étoiles de onzième à seizième grandeur qui forment autour de η d'Argo une magnifique nébuleuse, son attention fut attirée par un phénomène étrange; η d'Argo, qu'il avait si souvent observée auparavant, avait augmenté d'éclat avec tant de rapidité qu'elle était devenue égale à α du Centaure; elle surpassait d'ailleurs toutes les autres étoiles de première grandeur, sauf Canopus et Sirius. Cette fois elle atteignit son maximum vers le 2 janvier 1838. Bientôt elle s'affaiblit; elle devint inférieure à Arcturus, tout en restant encore, vers le milieu d'avril 1838, plus brillante qu'Aldébaran. Elle continua à décroître jusqu'en mars 1843, sans tomber cependant au-dessous de la première grandeur; puis elle augmenta de nouveau et avec une rapidité telle, que d'après les observations de Mackay à Calcutta, et celle de Maclear au Cap, η d'Argo surpassait Canopus et devint presque égale à Sirius. Elle conserva cet éclat pendant plus de sept ans. Le lieutenant Gillis, chef de l'expédition astronomique que les États-Unis ont envoyée au Chili, écrivait de Santiago, en février 1850 : « Aujourd'hui η d'Argo, avec sa couleur d'un rouge jaunâtre, plus sombre que celle de Mars, se rapproche extrêmement de Canopus pour l'éclat; elle est plus brillante que la lumière réunie des deux composantes de α du Centaure. » (Al. de Humboldt, *Cosmos*, t. III, p. 207.) - Ainsi, dans un intervalle de 173 ans (1677-1850), les variations d'éclat de la belle étoile du Navire ont offert huit ou neuf alternatives d'affaiblissement et de recrudescence. La loi de ces phénomènes est encore inconnue.

sont aujourd'hui bien constatés : elle porte le nom de *Halley*, comme les trois autres portent les noms d'Encke, de Gambart ou de Biela et de Faye. Il est admis depuis Tycho que les comètes se meuvent autour du Soleil comme les planètes; seulement leurs orbites sont des ellipses souvent tellement allongées qu'on peut les assimiler à des paraboles. Voici les éléments paraboliques obtenus pour sa comète par Halley, d'après la méthode de Newton : inclinaison du plan de la parabole (ellipse très-allongée) sur le plan de l'orbite terrestre (écliptique), 17° 42'; longitude du nœud ascendant (point où le plan de l'orbite cométaire coupe l'écliptique en allant du midi au nord), 50° 48'; longitude du périhélie (point du cercle gradué de l'ecliptique auquel correspond l'extrémité du grand axe le plus rapproché du Soleil), 301° 36'; distance périhélie (la distance *minima* de l'astre au Soleil, celle de la Terre étant prise pour unité), 0,58; mouvement rétrograde (dirigé de l'orient à l'occident). La même méthode de calcul appliquée par Halley à une comète observée 75 ans auparavant, en 1607, par Kepler et Longomontanus, donna :

Inclinaison,	Longitude du nœud,	Longitude du périhélie,	Distance périhélie,	Mouvement rétrograde.
17° 2'.	50° 21'.	302° 16'.	0,58.	

c'est-à-dire à peu près les mêmes éléments que pour la comète de 1682. En remontant encore plus haut, Halley trouva que la comète de 1531, observée 76 ans avant 1607, par Apian à Ingolstadt, présentait à peu près les mêmes éléments (inclinaison 17° 56', longitude du nœud 49° 25', longitude du périhélie 301° 39', distance périhélie 0,57, mouvement rétrograde). D'après ces trois coïncidences, l'habile astronome pensa que la comète de 1682 devait être la même que la comète de 1607 et que celle de 1531. Non content de cette hardie conjecture, il alla jusqu'à prédire l'apparition de ce même astre pour la fin de 1758 ou le commencement de 1759. L'événement justifia la prédiction : la comète passa au périhélie le 12 mars 1759 dans les lieux assignés et avec les éléments paraboliques calculés d'avance par Clairaut. Plus de doute sur la périodicité de cet astre, qui commença pour ainsi dire une nouvelle ère dans l'astronomie cométaire. Plusieurs astronomes contemporains (Damoiseau, Pontécoulant, Arago) annoncèrent le retour de la *comète de Halley* (son passage au périhélie) pour le 13 novembre 1835 ; elle parut le 16. Cette légère différence de quelques jours sur 76 ans ne fait que confirmer la précision du calcul, surtout quand on songe à toutes les influences perturbatrices, dont il a fallu tenir compte. La comète de Halley reviendra en 1911, en 1987, etc., mais avec un éclat qui paraît aller en s'affaiblissant. En consultant les chroniques, on fit remarquer avec beaucoup de vraisemblance qu'elle avait été déjà vue en 1456 et en 1378. D'autres veulent remonter beaucoup plus haut, jusqu'à 1006 (comète observée par Haly-Ben-Rodoun); enfin, il y en a qui prétendent que le déluge a coïncidé avec l'apparition de la comète de Halley, qui aurait passé très-près de la Terre ou l'aurait même heurtée dans son passage (1).

De Paris Halley se rendit à Lyon et de là en Italie, où il passa une partie de l'année 1682. Laissant son ami à Rome, il revint en Angleterre après s'être de nouveau arrêté quelque temps à Paris. Bientôt, après son retour, il se maria, avec la fille de Tooke, auditeur de l'Échiquier, et s'établit à Islington, où il poursuivit avec ardeur ses études favorites. En 1683 il publia sa fameuse théorie (encore aujourd'hui généralement adoptée) du magnétisme terrestre, dans le mémoire intitulé : *Theory of the Variation of the Magnetical Compass* : il y suppose que tout le globe terrestre est un grand aimant, ayant quatre pôles magnétiques ou points d'attraction : deux près du pôle boréal et deux près du pôle austral. Ce fut vers la même époque que les mouvements de la Lune attirèrent particulièrement son attention. Il remarqua ainsi le premier l'*inégalité séculaire* du mouvement de cet astre. Un mot d'explication est ici nécessaire. Le temps que la Lune emploie pour revenir à la même étoile (*révolution sidérale*) n'est pas constant. Mais pour s'en apercevoir d'une manière sensible, il faut embrasser un grand espace de temps; c'est ce que fit Halley en consultant les plus anciennes observations lunaires, particulièrement depuis le règne des khalifes jusqu'à son époque; il faisait ainsi, sous un autre point de vue, pour la Lune ce qu'il avait fait pour les comètes : il parvint à constater que la durée de la révolution sidérale va en diminuant, c'est-à-dire que le mouvement de la Lune autour de la Terre augmente sensiblement de rapidité, résultat qui fut confirmé par un examen approfondi des observations modernes et des éclipses observées par les Chaldéens et les Arabes. Cette découverte de Halley excita chez les uns l'incrédulité, chez les autres la surprise; car plus un astre se meut avec rapidité autour d'un autre, plus sa distance diminue; et comme à une augmentation indéfinie de vitesse doit correspondre une diminution indéfinie de la distance, on croyait déjà pouvoir prédire le moment où la Lune vien-

(1) La périodicité de la comète de Halley porta les astronomes à consulter attentivement les catalogues des comètes pour y chercher des coïncidences analogues; ces recherches ont été couronnées d'un plein succès. M. Encke établit par des calculs incontestables que la petite comète observée en 1805 et en 1819 et dans les années successives à 3 ans 3/10 environ d'intervalle était la même. La comète, vue à Johannisberg le 27 février 1826 par Biela, et dix jours après à Marseille par Gambart, est également périodique : elle met environ 7 ans à faire sa révolution autour du Soleil. Enfin, la comète observée par M. Faye le 22 novembre 1843 met un peu plus de 7 ans (2718 jours) à faire la même révolution. Ces trois dernières comètes périodiques ont été appelées *intérieures* (dont l'orbite ne dépasse pas Uranus et Neptune), pour les distinguer de celle de Halley, qui va au-delà de l'orbite de toutes les planètes.

drait se poser sur la Terre, ce qui causerait une épouvantable catastrophe. Laplace vint heureusement dissiper toutes ces appréhensions, en rattachant ce mouvement de la Lune aux lois de l'attraction universelle; il montra, par le calcul, qu'à l'accélération actuelle succédera un retardement, et que l'*inégalité séculaire* est, dans des limites assez rapprochées, une sorte de balancement de la Lune surbordonné à un changement dans l'excentricité de l'orbite terrestre. Passant de la Lune aux planètes, Halley signala aussi le premier les inégalités en sens contraires qu'éprouvent Jupiter et Saturne dans leurs vitesses de circulation autour du Soleil (*Methodus directa et geometrica investigandi excentricitates planetarum*; Lond., 1675-77, in-4°).

L'amitié de Newton fut bien précieuse à Halley. Ce dernier lui doit en grande partie le développement de ses grandes idées astronomiques; de même que le public doit à Halley la publication des *Principia Philosophiæ naturalis*, en 1686, que Newton n'aurait peut-être jamais mis au jour, sans l'insistance de son ami. Halley surveilla l'impression de cet ouvrage, et y ajouta des vers latins très-élégamment écrits. En 1685 il devint secrétaire perpétuel de la Société royale, et dirigea pendant plusieurs années la rédaction des *Philosophical Transactions*. En 1687 il entreprit d'expliquer un phénomène naturel qui avait beaucoup occupé les physiciens, à savoir pourquoi la Méditerranée change à peine de niveau, bien que plusieurs grands fleuves et d'innombrables rivières, sans compter le courant du détroit de Gibraltar, y versent continuellement leurs eaux. Halley attribue cette presque invariabilité du niveau des eaux de la Méditerranée à leur grande évaporation. Les vapeurs aqueuses, dit-il, sont enlevées par les vents, et viennent autour des montagnes se résoudre en pluie, formant ainsi les sources et ruisseaux qui alimentent les grands fleuves; c'est donc une véritable distillation, dont l'air est l'intermédiaire ou l'agent. Enfin, pour terminer cet exposé des travaux de Halley, il signala le premier, en 1718, le mouvement propre des étoiles Aldébaran, Sirius et Arcturus; mais il ne parla que de leurs variations en latitude. Aux nébuleuses déjà connues (celles d'Andromède, d'Orion et du Sagittaire) il ajouta celles du Centaure (près de ω) et d'Hercule (entre ζ et η). Selon lui les nébuleuses ne sont que de la lumière venant d'un espace immense situé dans les régions de l'éther, rempli d'un milieu diffus et lumineux par lui-même. Il admit la parallaxe du Soleil égale à 12″ 5, ou au moins inférieure à 15′, en se fondant sur cette singulière considération que si cette parallaxe était égale à 15′, la Lune serait plus grande que Mercure, ce qui troublerait l'harmonie du système du monde. Enfin, Halley a le premier cherché une formule simple pour mesurer la hauteur des montagnes à l'aide des observations barométriques.

En 1698, Halley se présenta comme candidat pour la chaire de géométrie à l'université d'Oxford; mais il échoua cette fois, à cause de son incrédulité en matière de religion, motif d'exclusion mis en avant par l'évêque Stilling-Fleet. Les objections qu'on avait élevées contre sa théorie du magnétisme terrestre et de la déclinaison de l'aiguille aimantée le portèrent à entreprendre un voyage de circumnavigation. A cet effet il reçut du roi Guillaume le commandement d'un navire, qui appareilla le 24 novembre 1698 pour l'Amérique; mais la mutinerie de son premier lieutenant et une maladie contagieuse qui décimait l'équipage le forcèrent bientôt à revenir en Angleterre, sans avoir rempli son but. Dans son impatience, il repartit au bout de deux mois, sur le même navire, traversa tout l'océan Atlantique, toucha à Sainte-Hélène, à la côte du Brésil, aux Barbades, aux îles Madères, aux îles Canaries, et fut de retour dans sa patrie en septembre 1700. Ayant recueilli un nombre suffisant d'observations, il publia en 1701 le résultat de son voyage sous le titre : *A General Chart, shewing at one view the Variations of the Compass in all those seas where the English navigators were acquainted*, travail qui créa une branche nouvelle dans la physique générale du globe (1). De 1701 à 1702 Halley fut chargé de faire un relevé exact de plusieurs points de la côte d'Angleterre et de calculer exactement les temps des marées dans la Manche. L'empereur d'Allemagne invita l'astronome anglais à faire l'hydrographie du golfe Adriatique. Halley fut très-bien accueilli à la cour de Vienne, mais l'entreprise hydrographique n'eut pas de suite. A son retour en Angleterre, il succéda enfin à Wallis, en 1703, à l'université d'Oxford. A peine installé dans sa chaire, il fit paraître sa traduction latine d'Apollonius *De Sectione Rationis* (Oxford, 1706, in-8°), où il rétablit, d'après les données de Pappus, les deux livres perdus *De Sectione Spatii*. Il coopéra avec Gregory aux *Conica* d'Apollonius, y joignit une traduction de Serenus (sur la section du cylindre et du cône), et publia le tout en 1710, in-fol., après avoir fait paraître deux ans auparavant ses *Miscellanea curiosa*, 3 vol. in-8°. A la mort de Flamsteed, en 1719, Halley devint directeur de l'observatoire de Greenwich. Ce fut là qu'il reçut la visite de la reine Caroline, femme de Georges II, qui, ayant appris que l'illustre astronome avait jadis servi dans la marine royale, lui fit payer tout son traitement arriéré comme capitaine en demi-solde. En 1729 il fut nommé membre associé de l'Académie des Sciences de Paris. En 1737 il sentit les premières atteintes de la maladie (une paralysie) qui l'enleva cinq ans après, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

(1) Les journaux des deux voyages de Halley (qui n'étaient pas destinés à l'impression) furent publiés en 1775, par Alexandre Dalrymple.

Les *Tables astronomiques*, auxquelles Halley travailla depuis 1725 jusqu'à sa mort, ont passé pendant longtemps pour les meilleures et les plus complètes; elles n'ont été dépassées en exactitude et précision que dans ces derniers temps. Une édition complète des travaux de Halley (insérés en grande partie dans les *Philosophical Transactions*) manque encore. W. Whiston a imprimé à la fin de sa *Mathematick Philosophy*, d'après les principes de Newton, *A Synopsis of the Astronomy of Comets by E. Halley* (p. 409-443), Londres, 1716, in 8°, reproduit à la fin du 2e vol. du *Traité d'Astronomie* de Gregory, Londres, 1726; et le *Traité d'Arithmétique* (*Universal Arithmetick*), traduit du latin par Raphson, contient en appendice une méthode de Halley pour l'extraction des racines de tous les degrés (*A New, exact and easy Method of finding the roots of any Æquations generally, and that without any previous reduction*); Londres, 1720, in-8°. F. H.

Biograph. Britan. — Wood, *Athen. Oxon.*, vol. II. — Thompson, *History of the Royal Society*. — Chalmers, *General Biograph. Dict.*

HALLIER (*François*), prélat et canoniste français, né à Chartres, en 1595, mort le 23 juillet 1659. Né d'une très-ancienne famille de la Beauce, il fit ses études à Chartres, et servit comme page chez la duchesse d'Aumale. Il avait à peine quatorze ans lorsqu'il composa plusieurs pièces de poésies française et latine, qui sont demeurées estimées. A seize ans il professait la philosophie à Paris. Il s'appliqua ensuite à la théologie, et en 1625 se fit recevoir docteur à l'université de Paris. Hallier se livra alors à l'enseignement particulier. Précepteur de Ferdinand de Neuville, abbé d'Ablincourt (depuis évêque de Chartres), il accompagna son élève en Italie, en Grèce, en Allemagne, en Angleterre, où il courut quelques dangers comme prêtre catholique. A son retour en France (1636), il publia un ouvrage considérable sur les élections et les ordinations, ce qui lui valut une pension de huit cents livres du clergé. Il avait entrepris peu de temps auparavant la défense de la censure que la faculté de Paris avait prononcée contre les opinions de quelques théologiens d'Angleterre. Cette apologie lui fit obtenir une chaire à l'université. L'évêque de Chartres, Lescot, le fit théologal de son église; mais la mauvaise santé de Hallier ne lui permit de garder cet emploi qu'une seule année. En 1645 il fut nommé promoteur, de l'assemblée du clergé de France, et en 1649 syndic de la Faculté de Théologie de Paris. Saint-Amour et plusieurs autres docteurs s'opposèrent à son élection, et l'accusèrent de jansénisme; malgré un arrêt hostile du parlement, il fut maintenu et député une seconde fois à Rome, par le clergé de France, pour solliciter du pape Innocent X la condamnation des cinq propositions. Urbain VIII le nomma évêque de Toul, et en 1656, dans un troisième voyage qu'il fit à Rome, Alexandre VII lui confia le siége épiscopal de Cavaillon. Il mourut peu après, des suites d'une attaque de paralysie. Selon Dupin, Hallier était un homme « plein d'érudition et de jugement; il écrivait assez purement en latin, mais son style était souvent diffus; il n'en était pas moins l'un des prélats les plus distingués du clergé de France ». On a de lui : *De sacris Electionibus et Ordinationibus, ex antiquo et novo Ecclesiæ usu*; Paris, 1636, in-fol.; — *De Hierarchia ecclesiastica Libri quatuor*; 1646, in-fol.; — *Ordinationes universi cleri Gallicani circa Regulares, conditæ primum in comitiis generalibus anno 1625, renovatæ et promulgatæ in comitiis anno 1645, cum commentariis Francisci Hallier, editæ in lucem jussu cleri Gallicani, opera Joannis Gerbais, doctoris ac socii Sorbonici*; Paris, 1665; — *Analysis Logicæ*; Chartres, in-8°; — *La Défense de sa doctrine contre les calomnies et impostures de l'abbé de Boisic*; in-12; — *La Défense de la hiérarchie ecclésiastique et de la censure de la faculté de théologie de Paris contre l'Éponge d'Herman Lœmelius*; Paris, 1632; — *Théologie morale des Jésuites*; 1644; — *Philosophia moralis lyricis cautionibus absolutissima*.

A. L. et R—n.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Abbé Dutems, *Le Clergé de France*. — *Les Hommes illustres de l'Orléanais*, t. I, p. 376.

HALLIER (*Pierre*), théologien français, frère du précédent, fut docteur de Sorbonne, grand-vicaire et pénitencier de Rouen, professeur de logique au collége du cardinal Lemoine en 1617. On a de lui : *Rabelais donné au sieur Dumoulin, ministre de Charenton*; Paris, 1619, in-8°. J. V.

Liron, *Singularités histor. et littéraires*, tome III, p. 489 et 490. — *Notes manuscrites* de l'abbé Billon sur Liron. — Moréri, *Grand Dict. hist.*

HALLIER (*Jacques*), théologien français, né à Château-du-Loir (Maine), dans les premières années du dix-septième siècle, mort le 11 décembre 1683. Publiant un recueil des œuvres de Guillaume Coëffeteau, sous le titre de *Florilegium*, Jacques Hallier l'appelle son oncle : *Optimi avunculi Guillelmi Coëffeteau*. Il était donc aussi neveu du frère de Guillaume, le célèbre prédicateur Nicolas, évêque de Marseille. Ce qui fait supposer que les Coëffeteau avaient deux sœurs, puisqu'ils sont aussi désignés comme les oncles de Louis et de Jean Lebreton. Les deux Lebreton, Jacques Hallier et Nicolas Coëffeteau s'engagèrent tour à tour à vivre sous la règle de Saint-Dominique. Jacques Hallier fit profession dans le couvent de la rue Saint-Honoré, à Paris, le 6 juillet 1632. On a de lui : *Avis salutaires aux Pécheurs, pour les induire à vivre en bons chrétiens, tirés du latin de L. Carbo*; Paris, 1644, in-18. Cet ouvrage a été réimprimé en 1667, in-8°, chez Cramoisy, sous le titre de *L'Homme Juste*, où l'on

soit par cent chapitres l'heureux état des gens de bien. C'est la même année que Jacques Hallier publia le *Florilegium*, en y joignant une biographie de Guill. Coëffeteau et une dédicace adressée à J. de Ranenrel, sieur Saint-Martin. B. H.

Quétif et Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. II, p. 699. — N. Desportes, *Bibliogr. du Maine*. — B. Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. I, p. 186, et t. IV, p. 396.

HALLIFAX (*Samuel*), savant prélat anglais, né à Mansfield (comté de Derby), en 1733, mort en 1790. Il fit ses études à Jesus-College à Cambridge, puis à Trinity-Hall. Nommé en 1765 recteur de Chaddington (comté de Buckingham), professeur d'arabe à Cambridge en 1768, professeur de droit en 1770, il devint chapelain ordinaire de Georges III en 1774, et succéda à Topham en 1775 comme maître des facultés dans les Doctors' Commons. Il fut nommé en 1778 recteur de Warsop (comté de Nottingham), et évêque de Gloucester en 1781. Il fut transféré sur le siége épiscopal de Saint-Asaph en 1787. On a de lui : *An Analysis of the Roman civil Law compared with the Laws of England, being the leads of a course of lectures publicly read in the university of Cambridge*; 1774, in-8° ; — *Twelve Sermons on the prophecies concerning the christian religion, and in particular concerning the Church of papal Rome, preached in Lincoln's Inn chapel, at bishop Warburton's lecture*; 1776, in-8°. Il publia aussi une *Analyse* de l'*Analogy* du docteur Butler et édita les *Sermons* d'Ogden. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*.

* **HALLIWELL** (*James* ORCHARD), antiquaire et philologue anglais, né à Chelsea, le 21 juin 1820. Il reçut sa première éducation dans une institution privée de Sutton, tenue par le mathématicien Charles Butler, et entra en 1837 à l'université de Cambridge, où il passa deux ans. Il s'occupa de bonne heure d'études archéologiques. Par des ouvrages originaux et des éditions d'auteurs du moyen âge et de la renaissance, il a rendu des services à l'histoire littéraire de l'Angleterre. Ses publications sont très-nombreuses et en général intéressantes, bien qu'elles laissent à désirer pour l'exactitude et la critique. On a de lui une édition des *Voyages de* sir Jean Mandeville ; 1839 ; — *Account of the European manuscripts in the Chatam library at Manchester*; Manchester, 1842 ; — *Shakspeariana*; Londres, 1841 ; — *First sketch of The merry Wives of Windsor*; Londres, 1842 ; — une édition de *Torrent of Portugal*; Londres, 1842 ; — *Early History of Freemasonry in England*; 1842 ; — *Nursery Rhymes of England*; Londres, 1843, 2 vol. ; — *The Thornton Romances*; Londres, 1844 ; — *Dictionary of archaic and provincial Words*; Londres, 1844-45, 2 vol. ; — *Letters of the kings of Englands*; Londres, 1846, 2 vol. ; — *Popular Rhymes and nursery tales*; Londres, 1849 ; — *Descriptive Notices of popular English Histories*; Londres, 1849. En 1852 M. Halliwell a commencé la publication d'une grande édition de Shakspeare qui formera 10 vol. Z.

Conversations-Lexikon. — *British Cyclopædia* (*Biography*).

* **HALLMAN** (*Jean Gustaf*), écrivain suédois, né à Skœldinge (Südermanland), où son père était pasteur, mort en 1759, ou, selon Hammarskœld, le 23 août 1757. Il prit les ordres en 1723, et fut nommé en 1737 pasteur de la paroisse Ulrique-Éléonore à Stockholm. Il était docteur en théologie (1752). On a de lui : *Minne af Battaætten* (Éloge de la famille Bata), poëme ; Stockholm, 1734, in-fol. ; — *Polska konungars Saga og Skald* (Chronique des Rois de Pologne), en vers ; ib., 1736, in-4° ; — de petits poëmes et des poésies de circonstance, insérées dans les recueils de Carleson et de Sahlstedt. — Ses ouvrages en prose sont assez mal écrits. Deux d'entre eux méritent d'être cités : *The tvenne bræder...... Oluff Petri Phase och Lars Petri*; Stockholm, 1726, in-4°, intéressante biographie des deux réformateurs de la Suède ; — *Beskrifning æfver Staden Kæping* (Description de la ville de Kœping) ; ib., 1728, in-8° (anonyme). Les autres consistent en sermons, en oraisons funèbres, en traités de théologie morale. Il a édité le poëme de la nonne Elisef Eriksdotter, *Till hennes lefvernes hændelser* (Sur les Événements de sa vie) ; Stockholm, 1732, in-4° ; 2e édit., Strengnæs, 1817, in-8°. Il laissa en manuscrit une tragédie et d'autres écrits. E. BEAUVOIS.

Hammarskœld, *Sv. Vitterheten*, 87, 216-219. — *Biogr. Lex.*, VI, 40-42.

* **HALLMAN** (*Charles-Israel*), un des meilleurs auteurs dramatiques de la Suède, fils du précédent, né le 31 décembre 1732, mort le 23 avril 1800. La fortune ne lui prodigua jamais ses faveurs, et il en avait pris son parti. Il vivait au jour le jour, prenant place à la table de ses amis quand il n'avait pas d'argent, et leur rendait la pareille quand par hasard il était en bonne veine. Cet écrivain populaire végéta dans un poste obscur au Collége des Mines. Il passait, dit-on, ses matinées chez un apothicaire qui était connu pour sa bonne eau-de-vie. Ses œuvres conservent la trace de ces goûts un peu bacchiques. La plupart des personnages de Hallman sont des buveurs ; ils sont tous choisis dans la classe moyenne, et presque tous ils paraissent sortis du même moule. Leurs plaisanteries ne sont pas toujours assaisonnées du sel attique. Il faut ajouter que l'auteur manque d'invention ; mais sa verve comique fait oublier la nullité de l'intrigue ; s'il pèche souvent contre le goût, il a en revanche des passages d'une finesse et d'une grâce exquises. Enfin, si ses caractères manquent de variété, ils ont du moins le mérite d'être peints d'après nature. Sans doute aucun de ses héros n'est passé à l'état de type ; mais les parodies qu'il a faites valent beaucoup mieux que les pièces originales. On cite parmi ses meil-

leurs ouvrages : *Casper och Dorothea*, ballet comique en trois actes (parodie de *Acis et Galathée* de Lulin); Stockholm, 1775, in-4°; — *Finkel eller, underjordiska brænvins-brænneriet* (Brandevine, ou l'Alambic souterrain), comédie en trois actes; ib., 1776, in-4°; — *Skeppar Rolf* (Le Marinier Rolf), en trois actes; ib., 1778, in-4°. C'est une parodie du *Birger Jarl* de G.-Fr. Gyllemborg. Ce grand seigneur s'en plaignit à Gustave III, qui, ne trouvant dans la loi aucune disposition pénale contre les auteurs de parodies, frappa Hallman d'une peine arbitraire, et le condamna à parodier *Thétis et Pélée* de Welander; c'est ce qui occasionna la pièce suivante : — *Petis och Telee*, comédie en trois actes; ib., 1779, in-4°; — *Tilfællet gær tjufven* (L'occasion fait le larron), en un acte; ib., 1783, in-8° : cette comédie, petillante d'esprit, a été attribuée à Armfeldt; — *Corporal Olbom* (Le caporal Olbom), parodie de la belle élégie de Creutz intitulée *Zephis*. Ces ouvrages et d'autres se trouvent dans *C.-G. Hallmans Skrifter* (Écrits de C.-G. Hallman), édités par Stjernstolpe, Stockholm, 1820, in-8°, et par Bonnier, ib., 1838, in-24. La pièce intitulée *Rymmerskan* (La Désertrice), où il était fait allusion à la fuite de Mme Mœller, fut imprimée en 1786, mais détruite par la police avant d'avoir été mise en circulation. Il en reste à peine quelques exemplaires.

E. Beauvois.

Stjernstolpe, préf. de *Skrifter*. — Bonnier, *Biogr.*, en tête de *Samlade Skrifter*. — *Literatur Tidning*; 1821. — Hammarsköld, *Sv. Vitterheten*, p. 347-350. — Lenstrœm, *Sv. Poesiens Historia*, 298-308, 680. — *Biogr. Lex.*, VI, 48-46.

HALLORAN (*Sylvestre* O'), chirurgien et antiquaire irlandais, né en 1728, mort en 1807. Il étudia la chirurgie à Paris et à Londres, et devint chirurgien de l'hôpital de Limerick, place qu'il occupa jusqu'à sa mort. Outre ses travaux de chirurgie, Halloran a publié deux ouvrages sur les antiquités et l'histoire de l'Irlande. Ces productions ne sont pas sans mérite; mais l'auteur a fait preuve de plus de patriotisme local que de critique, et il a accepté trop facilement les légendes rapportées par O' Flaherty au sujet des origines de la civilisation irlandaise. On a de lui : *A new Treatise on the Glaucoma, or Cataract*; Dublin, 1750, in-8°; — *Treatise on the Gangren*; Dublin, 1766, in-8°; — *Introduction to the Study of the History and Antiquities of Ireland*; 1772, in-4°; — *General History of Ireland*; 1772, 2 vol. in-4°. Halloran était membre de l'Académie royale d'Irlande, et il publia dans les *Transactions* de cette société un ancien poëme erse, avec une traduction et des notes.

Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*. — *Biographie médicale*.

HALLOWED. Voy. Hallawed.

HALM (*Frédéric*), pseudonyme du comte Munch-Bellinghausen (voy. ce nom).

HALMA (*François* van), imprimeur géographe et poëte hollandais, né en 1653, mort en 1722; il publia des cartes dignes d'estime pour le temps, et il composa plusieurs volumes de vers; ses chants sur des sujets de piété furent surtout goûtés de ses contemporains; ils se trouvent dans le *Gereformeerd Gezangboek*, Amsterdam, 1712, et dans *David Harpzangen op noten*, Amsterdam, 1718, 2 vol. in-8°. Entre autres ouvrages de cet écrivain, on peut citer un poëme héroïque, *Le Château d'Aigermonde*, et une *Description de la Ville de Maestricht* 1715; le tout en vers bataves.

G. B.

Documents particuliers.

HALMA (L'abbé *Nicolas*), mathématicien français, né à Sedan, le 31 décembre 1755, mort à Paris, le 4 juin 1828. Il commença ses études au collége de Sedan et les termina à Paris, aux colléges Lemoine et Sainte-Barbe. Il prit ensuite les ordres, mais sans cesser de se livrer à l'étude des sciences et des langues anciennes et modernes. Outre le grec et le latin, il apprit l'hébreu, l'allemand, l'anglais, l'italien; il cultiva les mathématiques, la géographie, la théologie, la médecine, les sciences historiques, la poésie, le dessin même. Malheureusement il était sans fortune, et il lui fallut interrompre souvent ses études pour trouver quelques ressources en donnant des leçons particulières. En 1791 il fut nommé principal du collége de Sedan. Il remplissait ces fonctions depuis deux ans lorsque la suppression des colléges le mit sans place. Revenu à Paris, il obtint un emploi d'adjoint de première classe au génie militaire, pour surveiller des travaux de fortifications. On voulut l'élever au grade de capitaine dans l'arme du génie; mais ayant refusé, il fut cassé de son emploi. Comme il avait fait quelques études médicales, il put, quelque temps après, être placé comme chirurgien de troisième classe dans un hôpital ambulant, où il passa dix-huit mois à panser les blessés. En 1794 son emploi d'adjoint au corps du génie lui fut rendu, et il fut même nommé secrétaire des études à l'École Polytechnique. Ayant donné sa démission, il fut successivement maître de pension à Paris, géomètre calculateur au cadastre, professeur de mathématiques et de géographie au Prytanée de Paris, professeur de géographie à l'Ecole Militaire de Fontainebleau, bibliothécaire de l'impératrice, et chargé de lui donner des leçons d'histoire et de géographie. Lagrange le fit nommer aussi bibliothécaire des ponts et chaussées, et le ministre de l'intérieur le choisit pour rédiger une continuation de l'*Histoire de France* de Velly. Vers cette époque, Delambre, qui savait qu'au mérite d'helléniste l'abbé Halma joignait celui d'un habile mathématicien, l'engagea à faire un travail difficile, mais qui serait aussi honorable pour lui qu'utile à la science : c'était une traduction française du traité d'astronomie de Ptolémée, ouvrage connu sous le nom d'*Almageste*, dont il n'existait aucune version française. Après plusieurs années de travail, en jan-

vier 1813, l'abbé Halma fit paraître le premier volume de cette traduction. Ce ne fut pas sans peine qu'il entreprit le second volume. L'époque était peu favorable; obligé de faire lui-même les frais d'impression, il avait dépensé, pour le premier volume, format in-4°, avec texte grec, environ 30,000 francs; d'un autre côté, on lui faisait perdre une partie de ce qui lui était dû pour son manuscrit de la continuation de l'*Histoire de France* de Velly, et il avait à sa charge l'entretien de son père et de sa mère. Cependant ce second volume parut en 1816. L'abbé Halma le dédia à Louis XVIII, avec une dédicace dans laquelle il comparait ce monarque à Antonin le Pieux, protecteur de Ptolémée. Il obtint une souscription du ministère de l'intérieur pour 225 exemplaires. Cet encouragement le décida à entreprendre la traduction des corollaires de l'œuvre principale de Ptolémée, entre autres les commentaires de Théon d'Alexandrie. Malgré ses efforts, cette collection des anciens astronomes grecs eut peu de succès et n'est point estimée des hellénistes. Toutefois, il trouva quelque récompense à ses travaux dans sa nomination à un emploi de conservateur adjoint à la bibliothèque Sainte-Geneviève et de chanoine à l'église métropolitaine de Paris. Il voulut compléter l'œuvre de Ptolémée, en traduisant aussi sa géographie, tableau complet des connaissances géographiques de l'antiquité, et qui a peut-être plus d'importance que son astronomie, en ce que celle-ci n'appartient plus qu'à l'histoire de la science, tandis que sa géographie fait encore partie de la science elle-même. Aucune édition, d'ailleurs, n'en avait paru depuis celle de 1605, donnée en latin, et il n'existait point de traduction française. Malheureusement ce nouveau travail de l'abbé Halma, dont il ne parut que le 1er volume, l'année même de sa mort, en 1828, se ressentit des infirmités de l'âge : le texte n'en a pas été soigneusement revu et la traduction laisse à désirer. Voici la liste des ouvrages de ce savant, que nous commençons par les plus importants, ceux relatifs à l'*Almageste : Composition mathématique de Claude Ptolémée, traduite pour la première fois en français sur les manuscrits de la Bibliothèque impériale, suivie de notes de M. Delambre, avec le texte en regard ;* Paris, 1er vol., 1813, in-4°, avec fig.; 2e vol., 1816, in-4°, avec fig. Au 1er vol. doit être réuni un cahier de 60 pages contenant des notes, corrections et éclaircissements sur ce même volume, par Delambre; — *Table chronologique des règnes, prolongée jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs. Apparition des étoiles fixes, de C. Ptolémée, Théon, etc., et Introduction de Geminus aux phénomènes célestes, traduites pour la première fois sur les manuscrits de la Biblioth. du Roi; suivies de Recherches historiques sur les observations astronomiques des anciens, traduites de l'allemand de Ideler, précédées d'un Discours préliminaire et de deux Dissertations sur la réduction des années et des mois des anciens à la forme actuelle des nôtres;* Paris, 1819, in-4°, avec 2 tableaux; — *Hypothèses et Époques des Planètes de Cl. Ptolémée, et Hypotyposes de Proclus Diadochus, trad. pour la première fois du grec, et suivies de trois Mémoires,* trad. de l'allemand *de Ideler sur les connaissances astronomiques des Chaldéens, sur le Cycle de Méton et sur l'ère persique, et précédées d'un Discours préliminaire et de deux Dissertations sur les mois macédoniens et sur le calendrier judaïque;* 1820, in-4°, avec planches; — *Commentaire de Théon d'Alexandrie sur le livre premier de la Composition mathématique de Ptolémée, traduit pour la première fois du grec en français, sur les manuscrits de la Biblioth. du Roi, pour servir de suite et d'éclaircissement à l'édition grecque d'Halma et à la traduction française de l'Astronomie de Ptolémée.* L'ouvrage se compose de 3 vol. avec planches et texte en regard, qui ont paru comme il suit : tomes Ier et II, Paris, 1822, in-4°, avec planches, contenant les *Développements de la Trigonométrie sphérique d'Hipparque et de Ptolémée;* t. III, *Commentaire de Théon sur les tables manuelles astronomiques de Ptolémée jusqu'à présent inédites;* 1re partie, *contenant les Prolégomènes de Ptolémée, les tables préliminaires terminées par les ascensions des signes du zodiaque dans la sphère droite; précédés d'un Mémoire trad. de l'allemand de Ideler sur l'année de la mort d'Alexandre le Grand;* Paris, 1822; 2e partie, *contenant les Ascensions dans la sphère oblique, les mouvements du Soleil, de la Lune et des planètes*, 1823; 3e partie, *contenant les latitudes des planètes, leurs stations, leurs phases, leur lever et leur coucher et leurs digressions, suivies de la construction des Éphémérides ou Almanachs des Grecs et des Scholies d'Isaac Argyre;* 1825. A cette collection se rattache aussi l'ouvrage suivant : *Les Phénomènes d'Aratus de Soles et de Germanicus, avec les Scholies de Théon*, etc., 1821, in-4°; — *Table pascale du moine Isaac Argyre, faisant suite à celles de Ptolémée et de Théon;* 1825, in-4°.

Les autres ouvrages publiés par Halma sont : *De l'Éducation;* Bouillon, 1791, in-8°; — *Discours prononcé le 16 mai 1791 à l'ouverture d'un cours public gratuit de mathematiques et de géographie au collége de Sedan;* Sedan, 1791, in-8°; — *Leçons élémentaires de Géographie ancienne et moderne;* 1792, in-8°; — *Abrégé de Géographie, pour servir de préparation aux leçons élémentaires de géographie;* Bouillon, 1792, in-8°; — *Discours prononcé le 19 août 1793 lors de la distribution des prix, sur la nécessité et les avantages d'une réforme à introduire sans délai dans les études publiques, en attendant l'organisation de*

l'instruction nationale; Bouillon, 1793, in-8°; — *Arithmétique simple, pour préparer aux nouvelles mesures décimales;* 1794, in-8°; — *Tables logarithmiques pour les nombres, les sinus et les tangentes, disposées dans un nouvel ordre,* trad. de l'allemand, de Preasse, revues et corrigées; 1814, in-18; — *Carmen e Virgilio excerptum, regio principi Henrico, Burdigalensium duci, dicatum;* Paris, 1820, in-fol.;—*Science et Explication des Zodiaques:* 1re partie, *Examen et explication du Zodiaque de Denderah comparé au globe céleste antique conservé à Rome, et de quelques autres zodiaques égytiens;* 2e partie, *Examen et exposition des Zodiaques d'Esné, suivis d'une réfutation des Mémoires sur le zodiaque primitif des anciens Égyptiens;* 3e partie, *Examen et exposition du tableau peint au plafond du tombeau des rois de Thèbes;* Paris, 1822, in-8°, avec figures; — un *Supplément*, Paris, 1823, in-8°, avec figures et table chronologique. — *Astrologie judiciaire et Divination égyptienne du planisphère zodiacal de Denderah;* Paris, 1824, in-8°; — *A S. A. R. Monseigneur le duc d'Angoulême* (vers à l'occasion de la guerre d'Espagne); Paris, 1824, in-8°; — *Preuves de la juste et légale célébration de la fête de Pâques dans l'Église romaine le dimanche 3 avril 1825, conformément au décret et au concile de Nicée, nonobstant la célébration de la Pâque des Juifs avec celle des chrétiens au même jour,* etc.; 1825, in-8°; — *Mémoire concernant le mode et l'étude de l'enseignement des mathématiques dans l'éducation d'un prince;* Paris, 1826, in-4°; — *Traité de Géographie de Claude Ptolémée, trad. pour la première fois du grec en français;* 1828, in-4° (avec une planche et le texte grec en regard) : ne contient que le 1er livre. L'abbé Halma a rédigé la description des monuments pour l'ouvrage de Baltard intitulé : *Paris et ses Monuments,* publié en 1802, mais dont il n'a paru que 24 livraisons. Il a rédigé le *Journal de l'École Polytechnique* des années 1795 et 1796. Il a laissé plusieurs manuscrits, entre autres : une *traduction des Principes métaphysiques de la physique* de Kant; *Les Principes métaphysiques de la Phoronomie;* — un *Traité de Météorologie;* — un *Abrégé de Zoologie;* — un *Abrégé des Voyages de Guldenstadt dans l'empire de Russie et au Caucase,* en 1672, par J.-G. Georgi. Les deux volumes de la continuation de l'*Histoire de France* de Velly sont restés manuscrits. L'abbé Halma était correspondant de l'Académie royale des Sciences de Berlin et de quelques autres corps savants.

GUYOT DE FÈRE.

Boulliot, *Biographie Ardennaise.* — *Moniteur* du 8 mars 1829. — *Journal de la Librairie.*

* **HALOANDER** (*Grégoire* (1)), helléniste et jurisconsulte allemand, né à Zwickau (Misnie), mort à Venise, en 1532. Il se livra à l'étude des manuscrits originaux du droit romain, et enseigna le droit à Nuremberg. Après avoir comparé la version latine des Novelles de Justinien avec le grec original, il en publia une nouvelle, que plusieurs auteurs préférèrent à l'ancienne, attribuée généralement à Irnerius. La nouvelle traduction d'Haloander fut imprimée sous le titre : *Novellæ græcæ cum Haloandri interpretatione latina;* Nuremberg, 1530, in-fol.; Paris, 1553, 2 vol. in-8°. Dans cette édition Haloander avait omis plusieurs constitutions; Jean Hervagius et Henri Scrimger y suppléèrent à l'aide d'un manuscrit du cardinal Bessarion déposé dans la bibliothèque de Venise. La traduction d'Haloander fut réimprimée avec ces suppléments et des notes d'Aymar Rançonnet, de P. Faber et de Cujas; Bâle, 1541, 1558, in-fol. En 1560 Henri Agiles ou Agilée donna une nouvelle édition corrigée d'Haloander, in-4°; Paris. La tradution d'Haloander fut encore l'objet des travaux de Fr. Duaren et de Louis Russard, professeur à Bourges. Duaren l'a publiée sous le titre de : *Novellæ Constitutiones Justiniani principis, versæ quidem e græco in latinum a Gregorio Haloandro, collatæ vero nuper cum fidelissimo exemplari Scrimgeriano et innumeris locis emendatæ, ut perpetuæ ad eas notæ indicabunt; Franc. Duareno, jurisconsultorum memoriæ suæ facile principe, auctore;* Lyon, 1560, in-fol.; Paris, 1567, in-fol. Cependant, malgré l'autorité de ces éminents jurisconsultes, Antoine Leconte reprit l'ancienne version des Novelles, et la fit pré valoir sur celle d'Haloander, comme plus exacte et plus fidèle. On doit encore à Haloander : *Digestorum seu Pandectarum Libri L;* Nuremberg, 1529, in-4°; Paris, 1552, 7e part. in-8°. Il fit cette édition d'après une copie collationnée par Politien sur le manuscrit de Florence. Cet ouvrage fut surnommé *Lectio mixta,* parce que son auteur appuya sa critique sur un choix fait entre la *Lectio vulgaris,* texte des glossateurs, et la *Lectio Florentina;* — *Institutiones;* Nuremberg, 1529, in-8°; Paris, 1552, in-8°; — *Codex;* Nuremberg, 1530, in-fol.; Paris, 1553, 2 vol. in-8°. — Enfin, Haloander a traduit du grec en latin : *Canones Sanctorum et venerandorum Apostolorum, per Clementem, a Petro apostolo Romæ ordinatum episcopum, in unum congesti.* Cette traduction est rapportée dans le *Corpus Juris canonici;* Lyon, 1661, tom. Ier, pag. 1266 et suiv., 2 vol. in-4°, et dans le *Corpus Juris Amstelodami, apud viduam D. Elseverii,* etc., 1681, in-8°, tom. II, pag. 722-723. A. ROUILLIER et J. L.

Terrasson, *Histoire de la Jurisprudence Romaine,* pag. 344. — Savigny, *Histoire du Droit Romain,* tome III, § 181, page 345, et § 183, page 370, et tome IV, page 20. — Camus, *Bibliothèque de Droit,* tome Ier, n° 282, pag. 282, 283. — Conrad Gesner, *Bibliotheca Universalis.* — Taisand, *Vies des Jurisconsultes.*

HALS (*François* VAN), portraitiste fla-

(1) C'est à tort que Taisand lui donne le prénom de *Georges.*

gand, né à Malines, en 1584, mort le 20 août 1666. On ignore le nom de son maître, et sa vie, passée entre l'atelier et le cabaret, offre peu d'incidents. Jamais Hals ne sortit des Pays-Bas. Delft et Harlem furent ses séjours de prédilection, et ce fut dans ces villes qu'il laissa le plus grand nombre de ses ouvrages. Il peignait le portrait avec une grande ressemblance, et n'eut de supérieur en ce genre que van Dick. Il ébauchait d'une manière très-précise et d'un seul jet. Il exécutait ensuite avec hardiesse, sacrifiant souvent l'agrément des visages retracés à l'expression générale, à la fermeté du coloris, à la belle disposition de la lumière. A ceux qui lui demandaient pourquoi il ne faisait pas fléchir l'art devant l'amour-propre de ses clients, il répondait : « C'est que je travaille pour mon nom plus que pour leur argent. Le maître doit toujours cacher sous la perfection de son œuvre la partie servile et exacte qu'exige le portrait. » Van Dick répétait souvent que Hals eût été le plus grand portraitiste s'il avait pu rendre sa couleur plus douce, plus harmonieuse (1). Ses toiles, presque toutes dans des galeries de famille, sont en grand nombre. Dans la butte du Mail de Delft on admire un tableau où sont représentés en pied et de grandeur naturelle les principaux chefs la compagnie du Mail (2). Chaque personnage semble animé, et la vie circule dans tout l'œuvre. Malgré ses habitudes bachiques, Hals mourut octogénaire. Il laissa plusieurs enfants, qui tous se distinguèrent dans la peinture ou la musique. Ses principaux élèves furent Adrien Brauwer, et Dirck van Balen.

(1) Descamps raconte l'anecdote suivante, qui fait connaître le talent et le caractère de van Hals. « Lorsque van Dick fut déterminé à passer en Angleterre, il fut exprès à Harlem pour y voir Hals. Inutilement fut-il souvent chez lui, celui-ci était constamment au cabaret. Le peintre d'Anvers lui fit dire que quelqu'un l'attendait pour se faire peindre. Dès que Hals fut arrivé, van Dick lui dit qu'il était étranger; qu'il voulait son portait, mais qu'il n'avait que deux heures à lui donner. Hals prit la première toile venue, arrangea sa palette assez mal, et commença à peindre; peu de temps après il dit à van Dick qu'il le priait de se lever pour voir ce qu'il avait fait, le modèle parut fort content de son image, et après avoir causé sur des choses indifférentes, van Dick lui dit que la peinture lui paraissait assez aisée, et qu'il voulait à son tour essayer. Il prit une autre toile, et pria Hals de se mettre à la place qu'il venait de quitter. Celui-ci, quoique surpris, ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait affaire à quelqu'un qui connaissait la palette et son usage. Peu de temps après van Dick le pria de se lever à son tour. Quelle fut sa surprise! « Vous êtes van Dick, s'écria-t-il en l'embrassant; il n'y a que lui qui puisse faire ce que vous avez fait! » Van Dick voulut l'engager à le suivre en Angleterre; il lui promit une belle et rapide fortune en échange de sa gêne; il ne put rien gagner. Abruti par le vin, Hals répondit qu'il était heureux et ne désirait pas un meilleur sort. Ils se séparèrent avec regret. Van Dick emporta son portrait, que Hals venait de terminer, et répandit quelques guinées dans les mains des enfants de son nouvel ami, qui les prit à son tour pour les répandre dans les guinguettes. »

(2) La Hollande et la Flandre sont encore remplies de sociétés ou compagnies ayant des statuts et des lieux de réunion ou d'exercice. Telles sont les compagnies *du Mail, de l'Arc*, etc. Les salles où elles s'assemblent s'appellent *buttes*.

Son frère *Dirck*, mort en 1656, peignait aussi fort bien. Ses toiles sont de petite dimension : elles représentent des scènes d'intérieur ou des animaux. A. DE LACAZE.

Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc.

HALTAUS (*Chrétien-Gottlob*), philologue allemand, né en 1702, à Leipzig, mort le 11 février 1758. Né de parents pauvres, il fit des études excellentes, et attira l'attention de J. Burch. Menckren, qui l'employa pour l'édition de ses *Scriptores Rerum Germanicarum*. Ce genre d'occupation éveilla chez Haltaus le goût pour l'étude du moyen âge. En 1734 il fut nommé professeur à l'école Nicolaï, dont il devint recteur en 1751. Ses ouvrages montrent une profonde connaissance des antiquités germaniques; son *Glossaire Germanique*, fait sur le modèle du *Glossaire* de Du Cange, est un trésor d'érudition. On a de lui : *Calendarium Medii Ævi, præcipue Germanicum, in quo obscuriora mensium, dierum, festorum, ac temporum nomina ex antiquis monumentis illustrantur;* Leipzig, 1729 et 1772, in-8°; traduit en allemand et augmenté par W.-F.-Z. Scheffer; Erlangen, 1797, in-4°; — *De Jure publico certo Germanico medii ævi;* Leipzig, 1735, in-4°; — *Specimen Glossarii fori Germanici, ex diplomatibus;* Leipzig, 1738, in-4°; — *Commentarius de Turri rubra Germanorum medii ævi;* Leipzig, 1757, in-4°; — *Glossarium Germanicum medii ævi, maximam partem e diplomatibus;* Leipzig, 1758, 2 vol. in-fol., publié par J.-G. Bœhme après la mort de Haltaus. E. G.

Bœhme, *Præfatio ad Glossarium Germanicum.* — Reiske, *De Rebus ad scholam D. Nicolai pertinentibus;* Leipzig, 1759, in-4°, p. 28. — Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.* — Ersch et Gruber, *Encyclopädie.* — Hirsching, *Litt. Handb.*

HALY-ABBAS. *Voy.* ALI BEN-EL-ABBAS.

HALYATTE. *Voy.* ALYATTE.

* **HAMA**, ministre de l'empereur de Chine Chun-ti (1333-1368), de la dynastie mongole du Youen, né en 1314, mort en 1356. Il parvint au ministère par la protection de Todou (*voy.* ce nom), général de l'empereur Chun-ti. A peine fut-il entré en fonctions qu'il s'étudia à chercher pour son prince, dont le cœur était déjà très-corrompu, de nouveaux sujets de débauche; il fit venir dans ce but une troupe de lamas du Tibet, qui introduisirent dans le palais de Chun-ti plusieurs jeux obscènes, qui y furent accueillis avec joie : un de ces jeux était désigné par le nom mongol *yencher*, c'est-à-dire « plaisir, allégresse »; il était accompagné de danses, dans lesquelles seize jeunes filles aux cheveux pendants sur les épaules se faisaient remarquer par leurs évolutions lascives. Ce jeu plut tellement à l'empereur qu'il résolut d'en récompenser Hama en lui accordant de grandes faveurs et son amitié. Celui-ci profita de cette position pour perdre, dans l'esprit du monarque, Todou, à qui il devait sa fortune et son avenir. A cet

effet, il s'entendit avec les lamas, dont l'influence grandissait chaque jour sur l'esprit de Chun-ti, et présenta à ce prince un mémoire dans lequel on accusait le général Todou d'avoir épuisé en trois mois des trésors considérables sans avoir encore commencé aucune entreprise importante : on faisait entendre dans ce placet que l'accusé avait détourné à son profit une grande partie des sommes prélevées sur le trésor impérial et employé le reste à se faire des partisans parmi les soldats, et cela dans des vues ambitieuses. Le résultat de cette accusation mensongère fut la destitution de Todou comme général d'armée et son exil dans le pays de Hoaï-nan. A la quatrième lune de l'année 1395, l'empereur, voulant récompenser Hama des plaisirs qu'il lui avait procurés, lui donna le titre de premier ministre, et nomma son frère Sué-Sué président des censeurs impériaux. Le pouvoir de Hama était arrivé à son comble; mais la crainte que Todou fût un jour rappelé troublait perpétuellement son repos. Il ne trouva d'autre moyen de calmer ses appréhensions que de décider la mort de son bienfaiteur. Dans ce but, il envoya à Todou, qu'il avait fait transférer dans la province du Yun-nan, une prétendue lettre de l'empereur avec du poison pour le faire mourir. Suivant une autre version, on chargea un officier du Yun-nan de le mettre à mort. Celui-ci, loin de se résoudre à se faire l'agent des atrocités de Hama, fit offrir sa fille en mariage à Todou; mais ce général l'ayant refusée, périt de la main de l'officier offensé, à l'âge de quarante-et-un ans. Hama n'avait plus d'ombrage à redouter d'aucune part. Mais le repentir vint lui reprocher l'état avilissant dans lequel il avait plongé l'empereur et la cour : il résolut d'arrêter le cours du mal par la perte de son second protecteur, Chun-ti. Son dessein était de faire abdiquer ce prince, en faveur de l'héritier présomptif, dont il avait pu remarquer, à diverses reprises, l'esprit peu ordinaire. Ce nouveau projet de Hama transpira jusqu'à l'empereur, qui, en considération des services que lui avait rendus ce ministre, se contenta de l'expulser de son palais, lui et son frère, avec défense expresse d'y rentrer. Dès lors Hama avait perdu toute puissance; les mandarins et le peuple, tyrannisés par son odieuse influence sur l'esprit du monarque, réclamèrent contre la trop grande indulgence de Chun-ti à son égard. Il fut décidé que les deux frères seraient envoyés en exil, mais cette décision n'eut point de suite : Hama et Sué-Sué avaient été étranglés, et chacun ignorait la main qui avait amené cette juste punition de leurs crimes. L. DE ROSNY.

Tong-Kien-Kang-mou (Miroir général de l'Histoire de Chine); in-4°. — *Li-tai-ti-wang Nienpiao*; in-4°. — Mailla (le Père Moyriac de), *Histoire générale de la Chine*; Paris, 1779, in-4°, t. IX. — Pauthier, *Chine* (dans l'*Univers pittoresque* de Firmin Didot).

HAMADANI, surnom de *Abou'l-Fadhl Ahmed ben-Hoséin*, aussi appelé *Bediez-zeman* (La Merveille du Siècle), écrivain arabe, né dans la ville de Hamadan, vers 358 de l'hégire (968 de J.-C.), mort à Hérat, en 398 (1007). Après avoir suivi les leçons d'Abou'l-Hoséin Ahmed ben-Faris, auteur du dictionnaire intitulé *Modjmel fi'l-loghat*, il quitta sa ville natale en 380 (990), et se rendit auprès d'Abou'l-kasem Abbad, surnommé Saheb. Traité avec la plus grande distinction par ce wizir du prince bouïde Mowayyid ed-Daulah, il passa ensuite dans le Djordjan, où il eut des relations avec Abou-Sad Mohammed ben-Mansour, un des chefs des Ismaéliens. En 382 (992) Hamadani alla s'établir à Nischabour, où il publia ses *Makamat* (Séances). Le combat d'éloquence qu'il soutint contre Abou-Becr Khowarezmi lui fit beaucoup d'honneur. Recherché par les princes, il parcourut le Khorasan, le Sedjestan, la province de Ghaznah, et finit par s'établir à Hérat, où il se maria. On prétend qu'il mourut du poison, ou bien, d'après une autre version, qu'il était en léthargie, lorsqu'on le plaça dans le tombeau. Exhumé le lendemain, parce qu'il avait poussé des cris durant la nuit, il fut trouvé sans vie, mais dans une position indiquant qu'il avait survécu à ses funérailles. Selon d'autres, il fut retiré vivant du tombeau, mais il mourut peu de temps après. Les poëtes et les orateurs s'efforcèrent à l'envi de déplorer sa fin tragique dans des pièces de vers ou dans des oraisons funèbres. Tsealebi lui prodigue les éloges les plus hyperboliques. Hamadani était doué d'une mémoire prodigieuse. Il lui suffisait d'entendre une seule fois les poëmes les plus étendus pour être en état de les répéter mot pour mot d'un bout à l'autre. Ses talents d'improvisation n'étaient pas moins extraordinaires. Il parlait avec la plus grande élégance, même en vers, sans se donner le temps de se recueillir. Les langues arabe et persane lui étaient si familières qu'il traduisait sur-le-champ dans l'une ce qu'il lisait dans l'autre. On a de lui : des lettres en prose rimée, des poésies et des sentences dans l'anthologie de Tsealebi; — *Makamat Mekdiyat* (Séances de Mendicité), ainsi appelées parce qu'un certain Abou'l-fath Iscanderi, héros de chacune de ces réunions, demande invariablement l'aumône à la fin des discours qu'il a débités et des tours d'adresse qu'il a faits pour exciter la commisération du public. Cet ouvrage est d'une lecture fort agréable, quoique le sens soit difficile à saisir. Il a servi de modèle à celui de Hariri. Mais les séances de Hamadani sont plus courtes, le style en est plus naturel, et plusieurs critiques les préfèrent à celles de Hariri. Elles étaient au nombre de quatre cents, mais on n'en retrouve plus que cinquante dans les manuscrits qui nous restent. Scheidius en avait commencé une édition, dont il n'a paru qu'une feuille. Silvestre de Sacy en a publié et traduit six, dans le t. III de sa *Chrestomathie Arabe*, seconde édition; M. Grangeret de Lagrange en a traduit trois dans son *Anthologie*.

E. BEAUVOIS.

Ibn-Khallican, *Vie des Hommes illust.*, I. — Tsealebi, *Yetimet.* — Hadji-Khalfah, *Lex. Bibliogr.* — Aboulfeda, *Ann. Muslem.*, II, 619. — J. de Hammer, *Hist. de la Litt. Arabe*, V, 483, 573-4.

HAMAKER (*Henri-Arens*), savant orientaliste hollandais, né à Amsterdam, le 25 février 1789, mort à Leyde, le 10 octobre 1835. Destiné par ses parents, qui étaient marchands, à la profession de commerçant, ensuite à celle de notaire, il refusa de se prêter à ces vues, et étudia les langues classiques, pour entrer dans l'enseignement. Plus tard il s'occupa de philologie orientale, sous la direction de Wilmet, et fut nommé professeur d'arabe, de chaldéen et de syriaque à l'académie de Franeker, en 1815. Chargé plus tard d'enseigner les mêmes langues à l'université de Leyde, d'abord comme suppléant (1817), puis comme professeur ordinaire (1822), il reçut en même temps le titre d'interprète du legs Warner. Il a laissé plusieurs ouvrages qui seront toujours estimés, et il a formé des élèves distingués, tels que MM. Uylenbrock, Dedel, Roorda, Juynboll, Weyers. On le place au nombre des premiers orientalistes de la Hollande. Hamaker avait en effet une immense érudition; il était versé dans la connaissance de l'histoire et de la géographie d'Orient, et savait presque toutes les langues d'Europe et d'Asie, quoiqu'il n'eût voyagé qu'en Allemagne et en Italie (1830). Ses publications ne sont pas exemptes d'erreurs et de négligences provenant de la hâte avec laquelle il travaillait, et de la grande variété des sujets dont il traitait. Il eut plusieurs discussions avec des orientalistes, et en particulier avec M. de Hammer, contre lequel il soutint une polémique très-acerbe. Hamaker était membre de la troisième classe de l'Institut des Pays-Bas; correspondant des Académies des Sciences de Berlin et de Saint-Pétersbourg; membre des Sociétés Asiatiques de Paris, de Londres et de Calcutta. On a de lui : *Lectiones Philostrateæ*; Leyde, 1816, in-8°; — *Oratio de religione Muhammedica, magno virtutis bellicæ apud Orientales incitamento*; Leyde, 1817-1818, in-4°; — *Specimen Catalogi codicum mss. orientalium Bibliothecæ academiæ Lugduno-Batavæ*; Leyde, 1820, in-4°. Il ne se contente pas d'indiquer le format et le nombre des pages de chaque volume; il y ajoute de précieuses remarques relatives au contenu de chaque ouvrage, à l'année de sa composition, aux travaux dont il a été l'objet, et fait connaître l'auteur par des notices biographiques tirées de manuscrits orientaux et traduites en latin. Il se proposait d'étendre ce travail à tous les manuscrits orientaux de Leyde. M. Dozy a exécuté cette entreprise, mais sur un plan beaucoup plus vaste. Son *Catalogus codicum*, etc.; Leyde, 1848-1852, 2 vol. in-8°, contient des notes bibliographiques laissées en manuscrit par Hamaker; — *Diatribe philologico-critica monumentorum aliquot punicorum nuper in Africa repertorum interpretationem exhibens*, avec des conjectures sur des monnaies puniques et sur la pierre de Carpentras; Leyde, 1822, in-4°, avec pl.; — *Commentatio ad locum Taky Eddini Al-Makrizi de expeditionibus a Græcis Francisque adversus Dimyatham, ab anno Christi 708-1221, susceptis*; Amsterdam, 1824, in-4°, ouvrage plein de recherches nouvelles; — *Incerti auctoris Liber De expugnatione Memphidis et Alexandriæ, vulgo adscriptus Abou Abdallah Mohammed, Omari filio, Wakidæo, Medinensi*, texte arabe et remarques; Leyde, 1825, in-4°; — *Lettre à M. Raoul Rochette sur une inscription en caractères phéniciens et grecs récemment trouvée à Cyrène*; ibid., 1825, in-4°; — *Miscellanea Phœnicia, sive commentarii de rebus Phœnicum* contenant l'explication de plusieurs inscriptions et des remarques sur la langue et la religion des Phéniciens; ib., 1828, in-4°, avec 5 pl. L'auteur, tout en déployant dans cet ouvrage un grand appareil d'érudition, n'est arrivé qu'à des résultats fort contestables; — *Prolegomena ad editionem duarum Ibn Zeidun epistolarum*; ib., 1831, in-8°; — *Commentatio in libro De Vita et Morte Prophetarum qui græce circumfertur*; Amsterdam, 1833, in-4°; — *Akademische voorlezingen over het nut en de belangrijkeid der grammatische verglijking van het grickisch, het latijn en de germaansche Tongvallen met het sanscrit* (Leçons sur l'utilité et l'importance de la comparaison grammaticale du grec, du latin et des idiomes germaniques avec le sanscrit); Leyde, 1834; — *Miscellanea Samaritana*, ouvrage posthume, édité par M. Weyers. Hamaker a pris part au travail de M. Uylenbrock sur Ibn-Haukal (1825), à celui de M. Roorda sur Ahmed in Touloun (1822), et à celui de M. Weyers sur Ibn-Khacan et Ibn-Zeidoun (1831). Hamaker publia un grand nombre de mémoires dans les *Annales des Universités de Gœttingue*, années 1816-1817, et *de Leyde*, années 1823-1824 (Notice sur William Jones); dans la *Bibliotheca nova* de Leyde; dans *Magazijn voor Wetenschappen* de Van der Kampen (t. II, sur Antar; V, sur Firdousi; VI, sur l'influence de la domination anglaise dans l'Inde); dans le *Journal Asiatique de Paris*, et dans d'autres recueils. Quelques-uns des nombreux travaux qu'il laissa en manuscrit ont été publiés après sa mort, dans *Orientalia*; Leyde, gr. in-8°, t. I et II.

E. BEAUVOIS.

Ann. de l'Univ. de Leyde, 1835-36, *Notice biogr. et bibl.* — *Procès-verbal de la séance de l'Inst. des Pays-Bas* du 29 août 1836, *Éloge.* — *Dict. holl. des Sc. et des Arts.* — *Niederl. Museum*, I, 6, ann. 1839, p. 80. — Th.-G.-J. Juynboll, *Oratio de Henr. Arentio Hamaker*; Groningue, 1837, gr. in-4° — *Journ. des Savants*, art. par Silvestre de Sacy, 1820, 1827, 1829, 1834.

HAMAL (*Henri Guillaume*), compositeur liégeois, né à Liége, en 1685, et mort en 1752. Élève de Lambert Pietkin, il acquit de bonne heure la réputation d'un chanteur plein de goût et d'expression, ce qui lui valut à vingt-trois ans la

maîtrise de l'église de Saint-Trond ; quelques années plus tard il fut appelé aux mêmes fonctions à Saint-Lambert, cathédrale de sa ville natale. On a de lui plusieurs morceaux de musique religieuse et des cantates en italien et en français, dont la facture, quoique d'un rhythme ancien, décèle un talent gracieux et facile. Ses compatriotes lui sont redevables de l'introduction des maîtres italiens, ce qui opéra toute une révolution dans leur enseignement. P. L—Y.

Biographie Liegeoise. — Fétis, *Biographie des Musiciens.*

HAMAL (*Jean-Noël*), compositeur belge, fils aîné du précédent, né à Liége, le 23 décembre 1709, et mort dans cette ville, en 1778. Les brillantes dispositions qu'il montra dans ses premières études déterminèrent son père à l'envoyer en 1728 à Rome, où bientôt, grâce aux leçons d'Amadori, il fit exécuter avec succès plusieurs de ses compositions. Rappelé en 1731 par le chapitre cathédral de Liége, qui lui accorda un bénéfice, il embrassa l'état ecclésiastique, et devint en 1738 maître de chapelle. Dans un nouveau voyage à Rome et à Naples (1749), il se lia d'amitié avec Jomelli et Durante; l'influence de ces hommes célèbres contribua beaucoup à le perfectionner dans un art où il avait fait les plus grands progrès. D'un caractère insouciant et dédaigneux du soin de sa propre gloire, il n'a publié que quatre œuvres de symphonie (Paris et Liége, 1743); ses meilleurs titres à la célébrité sont restés inédits, et Grétry lui-même, dans ses *Mémoires*, réclame en faveur de leur auteur, trop peu connu. Nous citerons entre autres deux oratorios, *Jonathas* et *Judith ; Le Voyage de Chaufontaine ;* 1737, opéra en trois actes; *Les Ypocontes*, 1758, opéra burlesque; le psaume *In exitu Israel*, à deux orchestres.

Son neveu, HAMAL (*Henri*), lui succéda dans le poste de maître de chapelle de la cathédrale de Liége. P. L—Y.

Biographie Liegeoise. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — Feller et Weiss, *Dictionnaire historique.* — *Statistique des Artistes et des Gens de Lettres belges.* — Gretry, *Mémoires.*

HAMANN (*Jean-Georges*), littérateur et philosophe allemand, surnommé *Le Mage du Nord*, né à Kœnigsberg, le 27 août 1730, mort à Munster, le 21 juillet 1788. Il fit ses études à l'université de Kœnigsberg, exerça pendant quelque temps les fonctions de précepteur des enfants de la baronne de Budberg et du général de Witten, et fut ensuite attaché à une maison de commerce de Riga, dans l'intérêt de laquelle il visita une partie de l'Allemagne, de la Hollande et de l'Angleterre. Mais ses goûts se trouvaient trop peu d'accord avec les occupations dont il s'était chargé. Il abandonna bientôt les affaires, et se retira auprès de ses parents, où il consacra plusieurs années à l'étude de la littérature; et après avoir été pendant vingt ans employé subalterne dans la chambre des domaines, il passa le reste de sa vie à Dusseldorf et à Munster, en société de son ami le célèbre Jacobi et de la princesse Galitzin, qui avait une profonde admiration pour les écrits de ce philosophe. Médiocrement estimé par ses contemporains, qui ne goûtèrent pas les tendances mystiques et profondément religieuses de son esprit, il rencontra cependant quelques hommes éminents qui apprécièrent la profondeur et la bonne foi de ses écrits et qui en firent le plus chaleureux éloge : tels furent surtout Herder, Gœthe, Jacobi, et Jean-Paul Richter. Ce dernier caractérise en peu de mots le mérite et le défaut de Hamann en disant de lui : « Le grand Hamann est profond comme le ciel, mais sur ce ciel il y a des nébuleuses mystérieuses qu'aucun œil humain ne pourra résoudre. » Ceci explique parfaitement comment il se fait que Hamann a trouvé en Allemagne des disciples enthousiastes et des critiques qui ont dit de lui : « Ses écrits sont incohérents, peu conséquents, obscurs, parfois inintelligibles, mais remplis d'originalité et d'esprit » (Krug). Hamann n'a laissé aucun grand ouvrage. La plupart de ses opuscules n'ont que deux feuilles, aucun n'en a plus de cinq. Ils sont presque tous de nature polémique, et s'attaquent surtout à la philosophie critique. On les trouve réunis dans l'édition des *Œuvres de Hamann* publiée par Friedrich Roth ; Berlin, 1821-1843, 8 vol. R. LINDAU.

Docteur Friedr. Cramer, *Sibyllinische Blaetter des magus im Norden ;* Leipzig, 1819. — *Wiener Jahrb. d. Literatur*, 1819, t. VIII. — Gœthe, *Warheit und Dichtung*, vol. III. — F. Schlegel, *Deutches Museum*, 1813, t. II. — F. Herbst, *Bibliothek der christlichen Denker ;* Leipzig, 1830, t. I. — Ersch et Gruber, *Allgemene Encyclopædie.* — Krug, *Phil. Encyclop.*

* HAMAYDE (*Ignace-François* DE LA), jurisconsulte belge, né à Hirchonville, près d'Ath, le 27 janvier 1648, mort à Louvain, le 21 mars 1712. Il étudia le droit à Louvain, obtint le grade de docteur en 1675, et fut ensuite, pendant vingt-six ans, professeur à l'université de cette ville. Son savoir, sa piété et l'autorité qu'il s'était acquise le firent regarder comme un oracle, et les conseils provinciaux de la Belgique le désignèrent souvent comme juge pour la révision des procès difficiles. Il fut un adversaire redoutable des jésuites. Le plus important de ses écrits est son commentaire sur le placard du 25 mai 1669, relatif à la récusation des juges, qu'il publia sous ce titre *Commentarius ad edictum perpetuum de recusationibus judicum ;* Louvain, 1706, in-4° : c'est un chapitre de son cours sur les Pandectes. E. REGNARD.

Moréri, *Le grand Dictionnaire historique.* — J. Britz, *Code de l'ancien Droit belgique.*

HAMAZASB, prince mamigonien, gouverneur d'Arménie, mort en 658 de J.-C. Maître d'une partie de la province de Daron, il fut élu patrice d'Arménie en 654, et gouverna ce pays au nom du khalife de Baghdad : il exerçait le pouvoir civil, tandis que Vart, fils de Théodore, prince des Reschdouniens, possédait l'autorité

militaire. Ces deux princes se révoltèrent en 656, parce que les Arabes les surchargeaient d'impôts. Pour obtenir l'appui de l'empereur d'Orient, ils lui prêtèrent hommage. Hamazasb en reçut le titre de curopalate. Les Arabes, divisés en factions, n'étaient pas en état de le faire rentrer dans l'obéissance; ils se contentèrent de mettre à mort tous les otages arméniens, à l'exception de Grégoire Mamigonien. En 660, lorsque Moavia, resté maître du trône, eut manifesté des dispositions favorables à l'égard des Arméniens, ce peuple, qui supportait à regret la domination des Grecs, se replaça volontairement sous celle du khalife. Hamazasb se distingua par son courage, et par la protection qu'il accorda aux lettres. Il eut pour successeur son frère Grégoire Mamigonien (*voy.* ce nom). E. B.

Tchamtchian, *Hist. d'Arm.*, t. II. — Ghevond Erets, *Hist. des Guerres et des Conq. des Arabes en Arm.*, traduite par J.-V. Chahnazarian; Paris, 1856, in-8°.

HAMBERGER (*Georges-Albert*), mathématicien allemand, né le 26 novembre 1662, à Baierberg (Franconie), mort à Iéna, le 13 février 1716. Il fit ses études à Altdorf et à Iéna, et obtint en 1696 la chaire de mathématiques à l'université de cette dernière ville. Depuis 1705 jusqu'à sa mort il exerça les fonctions de professeur des sciences physiques. On a de lui: *De Meritis Germanorum in mathesin*; Iéna, 1694; — *De Usu Matheseos in theologia*; Iéna, 1694; — et plusieurs dissertations qui ont été réunies dans un volume; Iéna, 1708, in-4°. Dr L.

Hirsching, *Handbuch*. — Sax, *Onomasticon*, p. VI; *Appendix*, partie V, p. 888.

HAMBERGER (*Laurent-André*), jurisconsulte allemand, neveu du précédent, né à Anspach, le 22 janvier 1690, mort le 11 mai 1718. Il commença en 1707 à étudier la théologie à l'université de Iéna; mais il dut bientôt renoncer, à cause de sa faible santé, à rechercher des fonctions ecclésiastiques, et il se consacra tout entier à la jurisprudence. S'intéressant aux principales branches des connaissances humaines, il suivit les cours de physique de son oncle G. Albert Hamberger et les cours d'histoire de Struve. Après avoir obtenu à Iéna, en 1712, le grade de docteur en droit, et après avoir fait des leçons sur le droit de nature et des gens, il fut nommé, en 1716, conseiller du contentieux à la cour du margrave d'Anspach. Ses rapports sur les nombreux procès du markgrave attestèrent une habileté pratique, qu'on n'aurait jamais attendue d'un jurisconsulte aussi érudit, aussi versé dans la littérature de l'antiquité. Hamberger mourut encore très-jeune, à la suite d'excès de travail. On a de lui: *Dissertatio de perpetuo*; Iéna, 1714, in-4°; — *Commentatio de utilitate ex humanioribus litteris in jurisprudentiæ studio capienda*; Iéna, 1714; — *Brevis de vita Joh. Strauchii narratio*, en tête de la *Dissertatio de incertis* de Strauch; Iéna, 1714, in-4°. Ces ouvrages que six autres dissertations sur diverses matières juridiques et quatre lettres latines furent réunis par G. Estor en un volume, publié à Francfort et à Leipzig, en 1745, in-8°, sous le titre de: *Dissertationes Juris, in quibus multa juris civilis et scriptorum loca explicantur et emendantur.* E. G.

Strebel, *Vita Hambergeri*; en tête des *Dissertationes* de Hamberger; — Hirsching, *Histor. litter. Handbuch.*

HAMBERGER (*Georg-Erhard*), médecin allemand, né à Iéna, le 21 décembre 1697, mort dans cette même ville, le 22 juillet 1755. Fils de Georges-Albrecht Hamberger, il fit ses études à l'université de sa ville natale, sous la direction de Wedel et de Slevogt, et devint dans la suite professeur de physique et de médecine pratique. Il eut une vive polémique avec Haller, en soutenant que les muscles intercostaux externes servent à élever les côtes, tandis que les internes ont pour fonctions de les abaisser. Il prétendait en outre qu'il existe de l'air entre le poumon et la plèvre, et il admettait les hypothèses de Malpighi et d'Helvetius relativement à la structure des poumons. Haller combattit ces assertions dans son commentaire sur les *Institutions* de Boerhaave, et Hamberger y répondit d'une manière très-vive. Ce savant songea l'un des premiers à rattacher les sciences mathématiques aux sciences physiques et à la médecine. Ses principaux écrits sont: *Dissertatio de respirationis mechanismo et usu genuino*; Iéna, 1727; 3e édition, 1747; — *Elementa Physices methodo mathematica*; Iéna, 1727; 5e édition, 1761: cet ouvrage a été pendant longtemps considéré comme un livre classique en Allemagne; — *Dissertatio mathematica medica de venæ sectione, quatenus morbum sanguinis mutet, contra eruditorum dubia defensa*; Iéna, 1729; 3e édit., 1747; — *Propempticum inaugurale primum, quo ad dubia Halleri contra mechanismum pectoris motus respondetur*; Iéna, 1745, in-4°; II, 1745, in-4°; III-VIII, 1746, in-4°: ce sont ces huit programmes dans lesquels Hamberger soutint ses opinions contre Haller; — *De morborum per morbos Curatione*; Iéna, 1746; — *De Luxationibus et Subluxationibus*; ibid., 1746; — *Dissertation sur la mécanique des sécrétions dans le corps humain*; Bordeaux, 1746: ce travail fut couronné par l'Académie de Bordeaux; — *De Respirationis Mechanismo et usu genuino Dissertatio, una cum scriptis, quæ vel illi opposita sunt, vel ad controversiam de mechanismo illo agitatam pertinent. Accedunt his notæ, in quibus ad argumenta dubia et criminationes respondetur, et sententia in dissertatione proposita ab oppugnationibus vindicatur*; Iéna, 1748, in-4°; — *Sendschreiben an Herrn Hofrath Haller in Goettingen* (Lettre à M. Haller à Gœttingue); Iéna, 1748, in-4°; — *De Aere corporibus incluso*; Iéna, 1749-1750, 10 cahiers; — *Physiologia medica, de actionibus corporis humani sani doctrina*,

mathematicis atque anatomicis principiis superstructa; Iéna, 1751, in-4°. L'auteur se sert surtout des mathématiques pour expliquer des phénomènes vitaux. Du reste, ce traité est remarquable par sa facture : toutes les idées s'y enchaînent dans un ordre parfait, et son style est laconique et serré, sans être jamais obscur.

D^r L.

A.-J.-L. Jourdan, dans la *Biographie médicale*. — Sprengel, *Geschichte der Medicin*.— Hirsching, *Handbuch.*, vol. II, p. 306. — J. L. Hadelich, *Elogium Hamberg.*, dans les *Acta Acad. elect. Mogunt.*, t. I, p. 96. — J.-C. Blasche, *Das Leben G.-E. Hambergers*; Iéna, 1789. — Ersch et Gruber, *Algem. Encyclopædie*. — Adelung, *Supplément* à Jöcher.

HAMBERGER (*Adolph-Frédéric*), physicien allemand, fils de Georges-Erhard Hamberger, né le 14 mars 1727, à Iéna, mort dans cette même ville, le 5 février 1750. Il fit ses études à l'université de Iéna, visita la France et la Hollande, et entra plus tard dans la carrière de l'enseignement. On a de lui : *De Calore in genere;* Iéna, 1748; — *De Calore humano naturali;* Iéna, 1748.

D^r L.

Hirsching, *Handbuch*. — Adelung, *Supplément* à Jöcher. — J.-C. Blasch, *Leben des Professor A.-F. Hamberger*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie*.

HAMBERGER (*Adolph-Albrecht*), physicien allemand, frère du précédent, né à Iéna, le 7 février 1737, mort en Esthonie, vers 1785. Il étudia la médecine à Iéna, et se fixa en 1782 à Arroküll (Esthonie), où il mourut. On a de lui : *Die Ursachen der Bewegungen der Planeten, der Schwere, und des Zusammenhængens der Körper* (Les Causes du mouvement des planètes, de la pesanteur et de la cohésion des corps); Iéna, 1772, in-8°; — *Allgemeine experimental Naturlehre* (Traité général de la Science naturelle expérimentale); Iéna, 1774, etc.; — *Entwurf einer natulehre* (Essai d'un Système de Science naturelle); Iéna, 1780.

D^r L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.* — *Biographie médicale.*

HAMBERGER (*Georges-Christophe*), biographe et bibliographe allemand, né le 28 mars 1726, à Feuchtwang (principauté d'Anspach), mort le 8 février 1773. Après avoir obtenu en 1751 le grade de maître ès arts à l'université de Gœttingue, il y fut nommé en 1755 professeur extraordinaire de philosophie et d'histoire littéraire, et en 1763 professeur ordinaire de ces branches de l'enseignement, ainsi que second bibliothécaire. Les travaux bibliographiques de Hamberger se font remarquer par leur exactitude; ils ont préparé la voie aux recherches de Meusel. On a de Hamberger : *Dissertatio de pretiis rerum apud veteres Romanos;* Gœttingue, 1754, in-4°; — *Zuverlässige Nachrichten von den vornehmsten Schriftstellern vom Anfang der Welt bis* 1500 (Renseignements authentiques sur les principaux auteurs, du commencement du monde jusqu'en 1500); Lemgo, 1756-1764, 4 vol. in-8°; — *Kurze Nachrichten von den vornehmsten Schriftstellern vor dem* 16 *Jahrhund*[illegible] (Noti[illegible] gées sur les principaux [illegible] siècle); Lemgo, 1766, 2 vol. [illegible] l'ouvrage précédent; — *Das* [illegible] *land oder Lexikon der jetztlebend*[illegible] *chen Schriftsteller* (L'Allemagne sa[illegible] dictionnaire des écrivains allemands a[illegible] vivants); Lemgo, 1767-1768, 5 vol. i[illegible] un supplément publié à I[illegible] 177[illegible] nouvelle édition, ibid., 177[illegible], a[illegible] de Meusel; ibid., 1774, in-8°; [illegible] Lemgo, 1776-1778, in-8°, et quatriè[illegible] 1783-1787, 6 vol. in-8°, avec des a[illegible] Meusel; — *Directorium historicum* [illegible] *tissimum ævi, post M. Freherum e*[illegible] *J.-D. Kœleri curas;* Gœttingue, 17[illegible] indication des sources originales [illegible] événements du moyen âge, disposée[illegible] giquement. [illegible]

Hamberger, *Das gelehrte Deutschland*, t[illegible] la seconde édition. — Pütter, *Versuch einer* [illegible] *chen Gelehrtengeschichte der Universität* [illegible] p. 183. — Adelung, *Supplém.* à Jöcher. — *Hist. litter. Handbuch.*

* **HAMBRÆUS** (*Jonas*), orientalist[illegible] suédois, né en novembre 1588, dans l[illegible] de Bollnæs (Helsingeland), mort à Pari[illegible] Ses parents cultivaient une petite ter[illegible] lieu appelé Hambre, d'où il prit le nom[illegible] bræus. Après avoir commencé ses étu[illegible] sal (1608), il alla les achever à Greifsw[illegible] fut reçu maître ès arts (1611). A son[illegible] prit les ordres, et quelques années pl[illegible] devint précepteur des enfants de Bro[illegible] La chaire de langues orientales lui fu[illegible] Upsal, mais il aima mieux suivre [illegible] élèves à Rome et à Paris, où il se tr[illegible] 1626. Hambræus fut le premier aumô[illegible] chapelle luthérienne fondée alors à P[illegible] l'hôtel du ministre de Suède. Nom[illegible] seur extraordinaire d'hébreu, d'a[illegible] syriaque à l'université de Paris, et [illegible] corriger plusieurs parties de la *Polyglot*[illegible] il touchait de forts honoraires. On a[illegible] *Votum valedictionis loco, cum in*[illegible] *niam iret, fautoribus et promotor*[illegible] *relictum, carmine hebræo chald.-sy*[illegible] *latino;* Upsal, 1616, in-4°; — Μέλος εὐ[illegible] πεντάγλωττον, dans les langues citées[illegible] Gustave-Adolphe; Stockholm, 1625, in-[illegible] *accentibus hebraicis;* Greifswald, 16[illegible] Rostock, 1618, in-12; — *Instit*[illegible] *braica compendiosa;* Rostock, 161[illegible] — *Libellus alphabeticus quadrilin*[illegible] ris, 1632; — *Épître de saint Jean*, [illegible] et en latin, ibid., 1630, in-12; et *la* [illegible] syriaque, ibid., 1635, in-16. Ces deux[illegible] ont été réédités ensemble en 1672; —[illegible] *funèbre de André Martini*, médecin [illegible] Paris, 1637, in-4°, en français; — plu[illegible] tres ouvrages et diverses traductions d[illegible] suédois ou du suédois en français. [illegible]

Stjernman, *Bibl. Suio-Gothica*, 312-317. — P[illegible]

Dissert. de meritis ac fatis J. Hambræi; Upsal, 1749. — L. Hydren, *De fatis litter. orient. in Suecia*; Upsal, 1755. — Lelong, *Bibliotheca sacra*. — Hammarskœld, *Sv. Vitterheten*. — Wieselgren, *Sveriges skøna Litter.*, t. III. — *Biogr.-Lex.*, VI.

HAMBROECK (*Antoine*), missionnaire protestant, surnommé le *Régulus hollandais*, massacré à Formose (en chinois *Pacavan*), en 1661. Quoiqu'il fût marié et père de quatre enfants, il avait sollicité et obtenu son passage aux Indes orientales et s'était fixé dans l'île de Formose, située sur les côtes de la Chine et l'établissement le plus important des Hollandais dans ces parages. Il avait réussi à convertir un grand nombre de naturels à la foi chrétienne lorsque le fameux pirate chinois Coxinga, chassé par les Tartares, résolut de s'emparer de Formose, afin de pouvoir, de cette île, continuer la guerre avec avantage contre les conquérants de sa patrie, qui n'avaient encore que peu ou point de marine. Coxinga débarqua le 30 avril 1661 avec une armée de 25,000 hommes, s'empara des diverses positions que les Hollandais possédaient dans l'île, et vint mettre le siége devant Taï-Ouan, leur principal établissement. Les assiégés furent bientôt réduits aux abois : ils n'en continuèrent pas moins une opiniâtre résistance, sous la conduite de leur gouverneur, le brave Frédéric Coyet. Hambroeck, sa femme et deux de ses enfants tombèrent des premiers aux mains des Chinois; Coxinga choisit le pasteur pour envoyer au fort Zélande déterminer les Hollandais à capituler, le menaçant de la mort s'il ne réussissait pas dans sa mission. Hambroeck se rendit auprès de Coyet, et lui fit part de son ambassade; mais loin de chercher à sauver sa vie et celle de sa famille en engageant le gouverneur à accepter les propositions des assiégeants, il l'exhorta vivement à combattre vaillamment et à s'ensevelir sous les ruines de son fort plutôt que de traiter. Coyet, qui ne doutait pas que cet homme généreux ne payât cher sa magnanimité s'il retournait au camp chinois, fit les plus grands efforts pour le retenir. Ses instances furent vivement appuyées par deux des filles d'Hambroeck, qui étaient dans la place. « J'ai promis, répondit celui-ci, d'aller reprendre mes fers; il faut dégager ma parole. Je ne voudrais pas que des barbares, des idolâtres pussent reprocher à un chrétien d'avoir manqué à son serment par peur de la mort. » Et embrassant ses amis pour la dernière fois, il retourna tranquillement au camp de Coxinga. Peu touché de ce rare exemple de loyauté, le cruel pirate fit aussitôt décapiter Hambroeck. Les autres prisonniers hollandais, au nombre de plus de cinq cents, eurent le même sort; leurs femmes furent d'abord violées à leurs yeux et mises en pièces à coups de sabre. Le dévouement d'Hambroeck fut inutile, car Coyet fut contraint de capituler, en janvier 1662. Alfred de Lacaze.

J.-P.-J. du Bois, *Vies des Gouverneurs hollandais* (la Haye, 1763, in-4°), p. 210. — *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes orientales* (Rouen 1725, 10 vol. in-8°), t. X. — Raynal, *Histoire philosophique des deux Indes* (Londres, 1792, 17 vol. in-18), t. II, p. 26-27.

* **HAMD-ALLAH-MOSTAWFI** (*Hamdallah ben-Abou-Becr ben-Hamd ben-Nasr Cazwini*, plus connu sous le nom de), historien et géographe persan, né à Cazwin, mort en 750 de l'hégire (1349 de J.-C.). Il fut secrétaire du célèbre wizir et historien Fadhl-Allah Raschid ed-Din et de son fils Ghéiats ed-Din. On a de lui : *Tarikh-i Gozideh* ou *Guzideh* (Histoire choisie), composée en 730 (1329) et dédiée à Ghéiats ed-Din. C'est une compilation très-bien faite de plus de vingt-quatre ouvrages, dont plusieurs n'existent plus. Elle est peu détaillée, mais elle donne les dates avec beaucoup de précision. On y trouve des faits qui sans elle seraient inconnus. Voici l'indication des principales matières qui y sont contenues : création du monde, histoire des patriarches, des prophètes, des philosophes, des anciens rois de Perse, de Mahomet, des khalifes, des imams; histoire des monarchies orientales depuis l'établissement de l'islamisme jusqu'en 730 de l'hégire : Saffarides, Samanides, Ghaznéwides, Ghourides, Bouïdes, Seldjoukides, Kharizmiens, Atabeks, Ismaéliens, rois du Karakhitaï, Mongols; biographies des saints musulmans, des philosophes et des poëtes; description et histoire de Cazwin; enfin, tableaux généalogiques. L'Histoire des temps postérieurs à Mahomet est très-souvent citée, quoique l'ouvrage soit en grande partie inédit. M. Defrémery en a traduit un long fragment, sous le titre de *Histoire des Seldjoukides et des Ismaéliens ou Assassins de l'Iran*, avec des notes; Paris, 1849, in-8°, et dans le *Journal Asiatique*, 1848-1849. Il a promis de donner dans la seconde partie des *Mémoires d'Histoire orientale* le texte et la traduction de l'histoire des Atabeks du Louristan; — *Nozhet al-Coloub* (Réjouissance des cœurs). Cet ouvrage, difficile à classer, traite de météorologie et de géographie mathématique, d'histoire naturelle, de l'anatomie de l'homme, et donne la description des principales villes de la Perse, avec l'indication de leur latitude et de leur longitude. Hamd-Allah avait commencé une histoire universelle, qui devait se composer de 75,000 vers; il n'en fit que cinq ou six mille. E. Beauvois.

Hadji-Khalfah, *Lex. Bibliogr.* — Hammer, *Gesch. der Ilchane*, II, 268-320, *Wiener Jahrbücher*, t. 69, p. 10, et append., p. 31. — Elliot, *Bibliogr. Index to the Hist. of Muhamm. India*; Calcutta, 1849, in-8°, t. I, 75-80. — M. Reinaud, *Introd. à la Géogr. d'Aboulfeda*, p. 155-156.

HAMCONIUS ou **Hamkema** (*Martin*), poëte et biographe belge, né à Follega (Frise), vers 1550, mort vers 1620. La mort de son père lui fit interrompre ses études; il parvint cependant à apprendre seul le latin. Son attachement au catholicisme le força à s'expatrier. Dans la suite il fut nommé bailli, puis receveur de Follega. Chassé encore par les calvinistes, il fut créé à son retour inspecteur des digues, et après une troisième expulsion, il obtint la place de bailli

du Donjewarstal. Il a écrit des anagrammes, des vers chronologiques, des acrostiches, etc. On lui doit en outre : *Calendarium, heroico carmine, ad morem Cisiojani veteris;* — *Certamen catholicorum cum calvinistis, continuo charactere conscriptum;* Munich, 1607; Louvain, 1612, in-4° : c'est un morceau de plus de 900 vers, dont tous les mots, y compris ceux de l'épître dédicatoire, commencent par la lettre C; — *Frisia, seu de viris rebusque Frisiæ illustribus libri II;* Franeker, 1620, in-4°; Amsterdam, 1623, in-4°; — *Theatrum Regum, Pontificum et Principum Frisiæ;* Amsterdam, 1623.

J. V.

Suffrid Petri, *Scriptores Frisiæ*. — Valère André, *Biblioth. Belgica*. — Paquot, *Mém. pour servir à l'hist. litt. des Pays-Bas*, tome III, p. 87. — D. Clément, *Bibl.*

HAMDAN BEN AL ASCHATH. *Voyez* CARMATH.

* **HAMDI**, poëte turc, fils du schéikh Ak-Schems ed-Din, né à Goinik, mort en 909 de l'hégire (1513 de J.-C.). Après avoir étudié les mathématiques et l'astronomie, il fut nommé professeur à la mosquée de Sultan-Ilderim à Brousse. Il mena ensuite la vie mystique à Césarée, sous la direction du schéikh Ibrahim Timouri. Il écrivit des ouvrages mystiques, un traité de physiognomonie et plusieurs poëmes, tels que *Mewlidi rouhani* (Naissance intellectuelle); — *Mewlidi djismani* (Naissance corporelle); — *Tohfet al-oschac* (Présent fait aux Amants). On lui doit aussi une excellente traduction en vers turcs de *Yousouf et Zoléikha* de Djami. M. de Hammer a traduit quelques fragments des œuvres de Hamdi.

E. B.

Latifi, *Biogr. des Poëtes turcs*, trad. par Chabert. — De Hammer, *Hist. de la Poésie Turque*, III, 181-186. — Tornberg, *Cat. des mss. orient. de la bibl. d'Upsal*, 117-208.

* **HAMEAU** (*Pierre* DU), biographe français, né à Belleme (Perche), en 1589, et mort à Moulins, en 1635. Il n'avait que dix-sept ans lorsqu'il entra dans la Compagnie de Jésus, où il fit ses quatre vœux. Son application à l'étude et la pénétration de son esprit le firent bientôt distinguer par ses supérieurs. Également propre à la prédication et à l'enseignement, il professa la philosophie pendant quatre années, et fut envoyé comme recteur à Alençon et ensuite à Moulins. Il s'attacha aussi à la direction des consciences; on croit qu'il mourut des suites d'une maladie pestilentielle qu'il avait contractée au confessionnal. Il avait composé une histoire des soixante-cinq cardinaux français célèbres par leurs actions; mais quoique les auteurs de la Bibliothèque des Écrivains de la Société de Jésus disent qu'elle était écrite d'un style élégant, elle ne parait pas avoir vu le jour. Du Hameau n'a publié que la *Vie de Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon;* Paris, 1628, in-8°.

J. LAMOUREUX.

Ribadeneira et Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*. — Dom Liron, *Bibliothèque Chartraine*. — Lelong et Fontette, *Bibliothèque historique de la France*.

HAMEL (DU), ancienne famille de Picardie, dont les membres principaux sont :

HAMEL (*Jacques* DU), qui fut l'un des signataires du traité de la Ligue conclu à Péronne le 13 janvier 1576.

HAMEL (*Jacques* DE SAINT-REMI DU), petit-fils du précédent. Il fut successivement gentilhomme du dauphin, capitaine de chevau-légers, ambassadeur en Suède et en Allemagne. En 1610 il se distingua sous le maréchal de La Châtre dans la conquête des duchés de Berg et de Juliers. De 1621 à 1628, il se fit encore remarquer contre les protestants dans les guerres de Guyenne et au siége de La Rochelle. Louis XIII récompensa ses services par le gouvernement de Saint-Dizier et une pension de deux mille livres. Sous la Fronde, Hamel se maintint dans le parti de la cour, et fut chargé, en 1649, d'enlever le duc de Beaufort; mais il échoua dans cette entreprise.

HAMEL (*Maturin* DU) devint premier secrétaire des finances et commandements de la reine Louise de Lorraine (morte en 1601), dont il posséda toujours l'entière confiance et fut l'exécuteur testamentaire.

HAMEL (*Nicolas* DU), chef de la branche de Guyenne, était premier écuyer de Henri le Balafré, duc de Guise, lorsque ce prince fut assassiné à Blois, en 1588. Il devint contrôleur général de Saintonge et de la place du Brouage, puis maître des requêtes du conseil de la régente Marie de Médicis, en 1610.

HAMEL (*François*, marquis DU), fut successivement en 1694 lieutenant général des armées de Frédéric Ier, roi de Prusse, et en 1702 généralissime des troupes de la république de Venise.

A. d'E—P—C.

Gondi, cardinal de Retz, *Mémoires*. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — *Biographie universelle*; Bruxelles, 1846-1847.

HAMEL (*Henri*), voyageur hollandais, né à Gorcum, dans la première moitié du dix-septième siècle. Le 10 janvier 1653, il partit du Texel comme rédacteur historiographe à bord du bâtiment le *Sperber* (l'Épervier). Après avoir souffert beaucoup des tempêtes et du mauvais temps, ce vaisseau mouilla, le 1er juin suivant dans le port de Batavia, et le 14 juin il mit à la voile pour Formose (*Taï-wan*), alors gouvernée par les Hollandais. Le 16 juillet l'équipage atteignit la capitale de cette île, où on déchargea le navire; on se dirigea ensuite vers le Japon avec une nouvelle cargaison de marchandises (30 juillet). Le 15 août, le navire fut assailli par une violente tempête, durant laquelle le *Sperber* prit eau, et en quelques instants on se vit dans la nécessité d'abandonner le navire brisé par l'impétuosité des vagues, ainsi que les marchandises de la Compagnie qu'il renfermait au fond de calle, pour ne plus songer qu'à un sauve-qui-peut général. Ceux qui étaient couchés dans la partie inférieure du bâtiment furent tous noyés; les autres se jetèrent volontairement à la mer, ou furent enlevés par

les flots et jetés çà et là. Hamel et quatorze de ses compagnons abordèrent, presque nus et très-souffrants, sur les côtes d'une île que la sentinelle venait d'apercevoir, au milieu de l'obscurité, dans le moment même où une dernière rafale avait déterminé le naufrage du *Sperber*. Le lendemain ceux qui purent marcher allèrent à la recherche de leurs compagnons d'infortune que le hasard avait pu jeter sur quelque autre côté de la plage. A la suite de cette perquisition, on eut la douleur de constater que sur soixante-quatre personnes dont se composait le personnel du navire hollandais, trente-six seulement avaient pu échapper, tant bien que mal, aux fureurs incomparables de la mer du Japon agitée par les typhons. Le pilote reconnut bientôt qu'ils étaient sur l'île de Quelpaert, située entre le Japon et la Corée et dépendant de ce dernier royaume.

Au bout de quelques jours, Hamel et ses compagnons furent faits prisonniers par des soldats coréens. Ils eurent ensuite une entrevue avec un Hollandais nommé Wettevrée, prisonnier depuis 1627 en Corée, et qui leur apprit la coutume rigoureuse et cruelle du gouvernement coréen, de ne jamais laisser sortir de leur pays les étrangers que le hasard et la tempête avaient pu y jeter. A partir de cette époque, ils eurent à souffrir toutes sortes de corvées et de mauvais traitements de la part des mandarins du lieu de leur captivité. Mandés près du roi de Corée, ils y apprirent officiellement l'arrêt de leur perpétuelle captivité, et furent enrôlés dans la garde royale, avec ordre d'accompagner le général lorsqu'il entrerait en campagne. Ne pouvant plus supporter les souffrances dont ils étaient l'objet, les compagnons d'infortune d'Hamel, avec son avis, résolurent de tenter à tout prix une évasion; car, lors même qu'elle ne réussirait point et qu'elle causerait leur mort comme cela avait eu lieu pour plusieurs d'entre eux, du moins ils seraient délivrés d'une vie trop cruelle pour la supporter plus longtemps. Après avoir acheté une barque, des voiles et des cordages, ils réussirent, le 4 septembre 1666, à s'évader du lieu de leur captivité et à gagner le Japon, qu'ils atteignirent quatre jours après. Envoyés à Nangasaki, Hamel et ceux qui l'avaient accompagné dans sa tentative furent présentés au chef du commerce hollandais dans cette ville. Celui-ci les envoya à Batavia, d'où ils s'embarquèrent pour Amsterdam sur un des navires de la Compagnie. Après avoir essuyé quelques nouvelles tempêtes, ils mirent pied à terre dans leur chère patrie, le 20 juillet 1668, après une captivité de treize ans et vingt-huit jours dans le royaume de Corée, où ils avaient dû abandonner huit de leurs malheureux compatriotes, sans l'espérance de les revoir jamais ni d'apprendre ce que leur vaudrait la fuite de plusieurs des Hollandais captifs. — La relation du naufrage du *Sperber* et de la captivité d'Hamel et de ses compagnons a été publiée par celui-ci sous le titre de : *Journal van de ongelukkige voyagie van't yatch De Spermer, gedestineerd na Tayowan, in 't jaar* 1653; Rotterdam, 1668. Cet ouvrage a été traduit en plusieurs langues et notamment en anglais, en allemand et en français. Cette dernière version est due à M. Minutoli, qui l'a intitulée : *Relation du voyage d'un vaisseau hollandais sur la côte de l'île de Quelpaert; avec la description du royaume de Corée, traduite* (sic) *du flamand*; Paris, 1670, in-18 (rare). — L'ouvrage d'Henri Hamel est d'autant plus précieux que son auteur est un des rares Européens qui aient résidé en Corée; et l'on peut ajouter que sa relation a un intérêt tel qu'une édition nouvelle et accompagnée d'un bon commentaire serait encore un service à rendre aux sciences géographiques ou tout au moins à l'histoire de cette science.

P. de Rosny.

Documents particuliers. — H. Hamel, *Relation de son voyage.*

HAMEL (*Marin*), chirurgien français du dix-septième siècle. Il se fit remarquer par son dévouement durant les épidémies qui ravagèrent la Normandie en 1635, 1637, 1650, 1651 et 1659. On a de lui : *Discours sommaire et méthodique de la cure et préservation de la peste;* Rouen, 1658, in-12; — *Traité de la morsure du chien enragé;* Lisieux, 1700. L—z—e.

Catalogue de la Biblioth. imp.

HAMEL DU MONCEAU (Du). *Voy.* Duhamel du Monceau.

* **HAMELIN**, prélat français, né dans le douzième siècle, mort, suivant le nécrologe de l'église du Mans, le 1er novembre 1218. Moréri répète, après Le Corvaisier, Bondonnet, et les autres historiens manceaux, qu'Hamelin, Anglais de naissance, était avant de devenir évêque du Mans confesseur et archichapelain de Henri II, roi d'Angleterre. C'est une assertion erronée. Hamelin, neveu d'Odon, doyen de Saint-Martin de Tours, était écolâtre de cette église en l'année 1186, comme on le voit dans un titre rapporté par Mousnier, et sa famille, riche en biens, n'habitait pas l'Angleterre, mais la Touraine. Élu évêque du Mans le 1er décembre 1190, il fut consacré à Rome même, par le pape Célestin III, au commencement de l'année suivante. Son nom figure dans plusieurs actes de l'église du Mans dès l'année 1192. Un des actes les plus considérables de son épiscopat est l'établissement de la juridiction capitulaire dans toutes les paroisses du diocèse. Les prétentions rivales des chanoines et des évêques donnaient depuis longtemps une grande importance à cette affaire. Hamelin eut le courage d'abdiquer un droit contesté, et d'organiser enfin la justice diocésaine. Geoffroy, doyen de Chartres, écrivant à cette occasion au chapitre du Mans, appelle Hamelin, en termes pompeux, « le second fondateur de son église ». L'épiscopat d'Hamelin fut troublé par les guerres de Philippe, roi de France, et de Jean, roi d'An-

gleterre. Philippe, s'étant emparé de la ville du Mans, exigea d'Hamelin un serment de fidélité. On avait à cette époque la religion du serment. Hamelin, dévoué aux intérêts du roi d'Angleterre, refusa ce que Philippe demandait. Ses revenus furent alors confisqués par le vainqueur. Mais aussitôt il ordonna la suspension du service divin dans l'église du Mans. De là de graves discordes ; car une partie de ses clercs, et notamment les riches et puissants moines de La Couture, se déclarèrent pour les Français, tandis que les autres tenaient obstinément pour les Anglais. En 1204, ces troubles apaisés, Hamelin se rendit, par les ordres du pape, auprès des religieux de Marmoutiers, et, chargé de les réformer, il leur donna de nouveaux statuts. Il avait pour collaborateur dans cette mission difficile le docte Adam, abbé de Perseigne. En 1205 Hamelin soumit l'abbaye de La Pélice à l'abbaye de Tiron, et en 1209 il reçut dans son diocèse les religieux de Saint-François. Il importe de rectifier une autre erreur de Le Corvaisier, au sujet de la durée de l'épiscopat de Hamelin, erreur reproduite dans les notes du *Rerum Gallic. Scriptores*, t. XIX, p. 618. Le Corvaisier dit qu'Hamelin siégea jusqu'en 1218. Or de plusieurs pièces, toutes concordantes, il résulte qu'il abdiqua vers la mi-carême de l'année 1214, et que Nicolas fut élu son successeur le 27 mai de cette même année.

B. H.

Le Corvaisier, *Hist. des Évêq. du Mans*. — Bondonnet, *Les Vies des Év. du Mans*. — *Gallia Christiana*, t. XIV, col. 389.

*HAMELIN (*Jean*), magistrat français, né en 1603, mort à Paris, le 6 juillet 1669. Il était conseiller du roi et contrôleur général des ponts et chaussées de France ; cependant, c'est moins à ces titres qu'il doit sa renommée, qu'à la vivacité de son zèle pour la cause des jansénistes. Arnauld cherchant une retraite où fuir les persécutions des jésuites, Hamelin lui offrit sa maison, où il fut longtemps caché. Plus tard, embrassant une vie austère, à l'exemple de leur hôte illustre, Hamelin et sa femme vendirent tous les objets de luxe qui servaient à l'ornement de leur maison de ville, et se retirèrent dans une solitude, à l'extrémité de la rue Saint-Jacques. Arnauld les y suivit, et sous le même toit un grand nombre d'autres jansénistes trouvèrent un semblable refuge. Hamelin fut alors le directeur de toutes leurs affaires, l'ordonnateur de leurs bâtiments, le receveur et l'administrateur de tous leurs deniers. Atteint d'une paralysie, il voulut se faire transporter à Port-Royal-des-Champs, pour mourir dans ce saint lieu. Mais ses amis n'osèrent pas, en des temps si difficiles, lui accorder ce qu'il demandait. Il fut enterré à Saint-Eustache.

B. H.

Nécrologe de Port-Royal-des-Champs.

HAMELIN (*Jacques-Félix-Emmanuel*, baron), amiral français, né à Honfleur, le 13 octobre 1768, mort à Paris, le 23 avril 1839. Après avoir navigué alternativement sur des bâtiments du commerce et de l'État jusqu'au mois d'avril 1792, il resta définitivement attaché à la marine militaire, à la suite d'un examen brillant. Il prit part à l'expédition d'Irlande (1796), comme capitaine de frégate ; il fut successivement nommé au commandement de plusieurs croisières sur les côtes de France. A ces commandements succéda celui du *Naturaliste*, qu'il sollicita, et qui lui permit de faire avec MM. de Freycinet une expédition de découvertes (1800-1803) (voy. Freycinet). Présenté à son retour au premier consul, qui lui fit un accueil des plus flatteurs, il fut chargé d'établir à Paris deux chantiers, l'un à l'île des Cygnes, l'autre à La Râpée, où l'on construisit, sous sa direction, des chaloupes canonnières et des bateaux plats pour la flottille de Boulogne. Nommé capitaine de vaisseau (septembre 1803), il fut employé pendant près de trois années à conduire, dans seize voyages différents, des côtes de Bretagne à Boulogne, des escadrilles qui avant de parvenir à leur destination eurent à soutenir de la part des croisières anglaises, supérieures en forces, maintes attaques, dont Hamelin triompha constamment par la hardiesse et l'habileté de ses manœuvres. L'amiral Bruix l'avait désigné à l'empereur pour commander l'aile gauche de débarquement ; mais le désarmement de la flottille empêcha cette destination de se réaliser. Appelé (juillet 1806) au commandement de la frégate *La Vénus*, bloquée, ainsi que plusieurs autres bâtiments de guerre, par une forte croisière anglaise, stationnant depuis deux ans devant le port du Havre, il réussit à sortir, le 21 août, avec la frégate *La Junon*, et à gagner Cherbourg, malgré le feu de la croisière, dont deux frégates se détachèrent et ne cessèrent de canonner les deux frégates françaises pendant toute leur route. Sortie le 10 novembre, de Cherbourg, également bloqué, *La Vénus* se dirigea sur l'île de France, où elle arriva au mois de mars 1809, après avoir signalé sa traversée par diverses captures. La pénurie de la colonie, hors d'état de pourvoir aux besoins des équipages et des bâtiments, le forçant de s'éloigner, il alla croiser devant Madagascar avec *La Vénus*, la frégate *La Manche*, le brick *L'Entreprenant* et la goëlette *La Créole*, avec lesquels il opéra un débarquement qui eut pour résultat de délivrer les Français assiégés dans le fort de Foulpointe par les naturels. La croisière qu'il établit ensuite à l'entrée du canal Saint-Georges, et son expédition contre Tannapouli, établissement situé à la côte nord de Sumatra, procurèrent la capture de plusieurs bâtiments et la prise d'un fort qu'il détruisit. Après un engagement dans lequel la division française, faisant route vers l'île de France, s'empara de trois bâtiments de la Compagnie des Indes, *La Vénus*, séparée de ses conserves par un ouragan qui la démâta de ses mâts de hune et de son beaupré, ne put

atteindre qu'à grand'peine la Rivière noire, où elle fut bloquée.

Quand les Anglais attaquèrent, au mois d'août 1810, l'île de La Passe et le port sud-est de l'Ile de France, le capitaine Hamelin alla avec deux frégates et un brick bloquer le port Impérial, contribua à faire capituler la frégate anglaise *L'Iphigénie*, et, après une croisière de onze jours, ramena un grand nombre de prisonniers à l'Ile de France. Sortie le 17 septembre 1810.avec le brick *Le Victor* pour joindre une frégate anglaise signalée au vent de l'île, *La Vénus* s'en empara le lendemain, bien que dès le commencement de l'action la chute de son beaupré et de ses mâts de hune eût rendu sa manœuvre bien difficile; mais ses avaries lui furent fatales, car, attaquée le jour même par une frégate et deux corvettes anglaises, elle fut obligée d'amener son pavillon après trois quarts d'heure d'un combat acharné. Conduit à Saint-Paul et de là en France sur un parlementaire, Hamelin fut présenté, au mois de février 1811, à l'empereur, qui dès le 27 décembre précédent lui avait fait adresser par Decrès une dépêche où on lit : « S. M. a bien voulu remarquer que vous avez complété les succès que M. le capitaine de vaisseau Duperré avait obtenus dans les journées du 23 au 25 août, et que vous avez ensuite pris la frégate *Ceylan* dans un combat corps à corps. Quels qu'aient été les événements qui ont suivi, S. M. n'en a pas moins apprécié la belle défense que vous avez faite, bien que, désemparé par un précédent combat, vous ayez été attaqué par des forces supérieures. Elle a daigné, en récompense de ces différentes actions, qui toutes attestent votre habileté et votre bravoure, vous élever au grade de commandant de la Légion d'Honneur. » Cette récompense ne fut pas la seule qu'obtint Hamelin. En 1811 il fut créé baron, promu contre-amiral, puis nommé successivement commandant de deux escadres que les circonstances n'appelèrent point à agir. Appelé sous la Restauration à commander une division destinée à seconder l'armée de terre pendant l'expédition d'Espagne (1823), il fut contraint, par l'état de sa santé, de résigner son commandement avant le commencement des opérations navales, dont il avait préparé le succès. Lorsqu'il mourut, il était directeur général du dépôt des cartes et plans, président de la commission supérieure pour le perfectionnement de l'enseignement à l'École navale, grand-officier de la Légion d'Honneur et chevalier de Saint-Louis.

P. LEVOT.

Archives de la marine. — Hennequin, *Biographie maritime*.

HAMELIN (*Ferdinand-Alphonse*), amiral français, né à Pont-L'Évêque (Calvados), le 8 septembre 1796. Neveu du précédent, il s'embarqua, en 1806, sur la frégate *La Vénus*, commandée par son oncle, et commençait ainsi le rude apprentissage de la mer. Aspirant le 1er mai 1808, il assistait, en 1810, à la bataille navale du Grand-Port. *La Vénus* y soutint un combat acharné contre une frégate et deux corvettes anglaises, et ne cessa de faire feu qu'au moment où, foudroyée par les boulets ennemis, elle allait s'engloutir dans les flots. Nommé enseigne de vaisseau, le 28 mai 1812, le jeune marin fut attaché en qualité d'adjudant au contre-amiral Hamelin, le suivit sur la flotte dirigée sur l'Escaut, et prit part aux dernières luttes maritimes de l'empire; il reçut le 22 août 1821 le brevet de lieutenant de vaisseau. « Lorsqu'en 1823 la France dirigea une partie de ses forces navales vers l'Espagne, le lieutenant Hamelin fut envoyé en croisière devant Cadix, dans le but de seconder les opérations militaires de notre armée de terre. En 1827, la ville de Marseille lui vota des remerciements pour les services qu'il venait de rendre à son commerce, en chassant les pirates algériens qui infestaient la Méditerranée. Le 31 décembre 1828 le gouvernement récompensa ses services par le grade de capitaine de frégate. Embarqué sur *La Favorite*, pour une expédition dans les mers du Sud, il se fit remarquer par ses heureuses dispositions comme navigateur et par ses talents administratifs. En 1830, M. Hamelin obtint, sur sa demande, de faire partie de l'expédition d'Alger, et reçut la direction de la corvette *L'Actéon*. Nommé capitaine de vaisseau le 22 janvier 1836, il reçut du ministre de la marine plusieurs commandements, dont il s'acquitta avec habileté. Élevé au grade de contre-amiral, le 21 août 1842, il fut placé, deux ans après, à la tête de la station française envoyée dans l'Océanie. Au retour de ce voyage, le contre-amiral Hamelin fut nommé membre du conseil de perfectionnement de l'Ecole Polytechnique et inspecteur général des arrondissements maritimes de Toulon et de Rochefort. Il devint vice-amiral le 7 juillet 1848, membre du conseil de l'amirauté l'année suivante, et peu de temps après préfet maritime de Toulon. Appelé, en juillet 1853, au commandement en chef de l'escadre française dans la Méditerranée, il franchit, le 17 octobre suivant, le détroit des Dardanelles, et entra dans le Bosphore le 14 novembre, pour se réunir à la flotte anglaise. Cette jonction opérée, les deux armées navales réunies allèrent de conserve déployer leur pavillon dans la mer Noire. Dans le mois d'avril 1854, une frégate anglaise, portant pavillon parlementaire, fut accueillie à l'entrée du port d'Odessa par sept coups de canon. Cet acte fut suivi d'un prompt châtiment. Le 12 mai les deux flottes réunies se dirigèrent vers la ville, bombardèrent et détruisirent le port militaire. Ce fut l'amiral Hamelin qui présida avec une rare précision à l'embarquement et au débarquement de l'armée sur le sol de la Crimée. Le 2 décembre 1854, l'empereur récompensa ses services en élevant M. Hamelin à la dignité d'amiral, et lui conféra, le 18 mars 1856, le grand cordon de la

gleterre. Philippe, s'étant emparé de la ville du Mans, exigea d'Hamelin un serment de fidélité. On avait à cette époque la religion du serment. Hamelin, dévoué aux intérêts du roi d'Angleterre, refusa ce que Philippe demandait. Ses revenus furent alors confisqués par le vainqueur. Mais aussitôt il ordonna la suspension du service divin dans l'église du Mans. De là de graves discordes ; car une partie de ses clercs, et notamment les riches et puissants moines de La Couture, se déclarèrent pour les Français, tandis que les autres tenaient obstinément pour les Anglais. En 1204, ces troubles apaisés, Hamelin se rendit, par les ordres du pape, auprès des religieux de Marmoutiers, et, chargé de les réformer, il leur donna de nouveaux statuts. Il avait pour collaborateur dans cette mission difficile le docte Adam, abbé de Perseigne. En 1205 Hamelin soumit l'abbaye de La Pélice à l'abbaye de Tiron, et en 1209 il reçut dans son diocèse les religieux de Saint-François. Il importe de rectifier une autre erreur de Le Corvaisier, au sujet de la durée de l'épiscopat de Hamelin, erreur reproduite dans les notes du *Rerum Gallic. Scriptores*, t. XIX, p. 618. Le Corvaisier dit qu'Hamelin siégea jusqu'en 1218. Or de plusieurs pièces, toutes concordantes, il résulte qu'il abdiqua vers la mi-carême de l'année 1214, et que Nicolas fut élu son successeur le 27 mai de cette même année.

B. H.

Le Corvaisier, *Hist. des Évêq. du Mans*. — Bondonnet, *Les Vies des Év. du Mans*. — *Gallia Christiana*, t. XIV, col. 389.

***HAMELIN** (*Jean*), magistrat français, né en 1603, mort à Paris, le 6 juillet 1669. Il était conseiller du roi et contrôleur général des ponts et chaussées de France ; cependant, c'est moins à ces titres qu'il doit sa renommée, qu'à la vivacité de son zèle pour la cause des jansénistes. Arnauld cherchant une retraite où fuir les persécutions des jésuites, Hamelin lui offrit sa maison, où il fut longtemps caché. Plus tard, embrassant une vie austère, à l'exemple de leur hôte illustre, Hamelin et sa femme vendirent tous les objets de luxe qui servaient à l'ornement de leur maison de ville, et se retirèrent dans une solitude, à l'extrémité de la rue Saint-Jacques. Arnauld les y suivit, et sous le même toit un grand nombre d'autres jansénistes trouvèrent un semblable refuge. Hamelin fut alors le directeur de toutes leurs affaires, l'ordonnateur de leurs bâtiments, le receveur et l'administrateur de tous leurs deniers. Atteint d'une paralysie, il voulut se faire transporter à Port-Royal-des-Champs, pour mourir dans ce saint lieu. Mais ses amis n'osèrent pas, en des temps si difficiles, lui accorder ce qu'il demandait. Il fut enterré à Saint-Eustache.

B. H.

Nécrologe de Port-Royal-des-Champs.

HAMELIN (*Jacques - Félix - Emmanuel*, baron), amiral français, né à Honfleur, le 13 octobre 1768, mort à Paris, le 23 avril 1839. Après avoir navigué alternativement sur des bâtiments du commerce et de l'État jusqu'au mois d'avril 1792, il resta définitivement attaché à la marine militaire, à la suite d'un examen brillant. Il prit part à l'expédition d'Irlande (1796), comme capitaine de frégate ; il fut successivement nommé au commandement de plusieurs croisières sur les côtes de France. A ces commandements succéda celui du *Naturaliste*, qu'il sollicita, et qui lui permit de faire avec MM. de Freycinet une expédition de découvertes (1800-1803) (voy. Freycinet). Présenté à son retour au premier consul, qui lui fit un accueil des plus flatteurs, il fut chargé d'établir à Paris deux chantiers, l'un à l'île des Cygnes, l'autre à La Râpée, où l'on construisit, sous sa direction, des chaloupes canonnières et des bateaux plats pour la flottille de Boulogne. Nommé capitaine de vaisseau (septembre 1803), il fut employé pendant près de trois années à conduire, dans seize voyages différents, des côtes de Bretagne à Boulogne, des escadrilles qui avant de parvenir à leur destination eurent à soutenir de la part des croisières anglaises, supérieures en forces, maintes attaques, dont Hamelin triompha constamment par la hardiesse et l'habileté de ses manœuvres. L'amiral Bruix l'avait désigné à l'empereur pour commander l'aile gauche de débarquement ; mais le désarmement de la flottille empêcha cette destination de se réaliser. Appelé (juillet 1806) au commandement de la frégate *La Vénus*, bloquée, ainsi que plusieurs autres bâtiments de guerre, par une forte croisière anglaise, stationnant depuis deux ans devant le port du Havre, il réussit à sortir, le 21 août, avec la frégate *La Junon*, et à gagner Cherbourg, malgré le feu de la croisière, dont deux frégates se détachèrent et ne cessèrent de canonner les deux frégates françaises pendant toute leur route. Sortie le 10 novembre, de Cherbourg, également bloqué, *La Vénus* se dirigea sur l'île de France, où elle arriva au mois de mars 1809, après avoir signalé sa traversée par diverses captures. La pénurie de la colonie, hors d'état de pourvoir aux besoins des équipages et des bâtiments, le forçant de s'éloigner, il alla croiser devant Madagascar avec *La Vénus*, la frégate *La Manche*, le brick *L'Entreprenant* et la goëlette *La Créole*, avec lesquels il opéra un débarquement qui eut pour résultat de délivrer les Français assiégés dans le fort de Foulpointe par les naturels. La croisière qu'il établit ensuite à l'entrée du canal Saint-Georges, et son expédition contre Tannapouli, établissement situé à la côte nord de Sumatra, procurèrent la capture de plusieurs bâtiments et la prise d'un fort qu'il détruisit. Après un engagement dans lequel la division française, faisant route vers l'île de France, s'empara de trois bâtiments de la Compagnie des Indes, *La Vénus*, séparée de ses conserves par un ouragan qui la démâta de ses mâts de hune et de son beaupré, ne put

atteindre qu'à grand'peine la Rivière noire, où elle fut bloquée.

Quand les Anglais attaquèrent, au mois d'août 1810, l'Ile de La Passe et le port sud-est de l'Ile de France, le capitaine Hamelin alla avec deux frégates et un brick bloquer le port Impérial, contribua à faire capituler la frégate anglaise *L'Iphigénie*, et, après une croisière de onze jours, ramena un grand nombre de prisonniers à l'Ile de France. Sortie le 17 septembre 1810 avec le brick *Le Victor* pour joindre une frégate anglaise signalée au vent de l'île, *La Vénus* s'en empara le lendemain, bien que dès le commencement de l'action la chute de son beaupré et de ses mâts de hune eût rendu sa manœuvre bien difficile; mais ses avaries lui furent fatales, car, attaquée le jour même par une frégate et deux corvettes anglaises, elle fut obligée d'amener son pavillon après trois quarts d'heure d'un combat acharné. Conduit à Saint-Paul et de là en France sur un parlementaire, Hamelin fut présenté, au mois de février 1811, à l'empereur, qui dès le 27 décembre précédent lui avait fait adresser par Decrès une dépêche où on lit : « S. M. a bien voulu remarquer que vous avez complété les succès que M. le capitaine de vaisseau Duperré avait obtenus dans les journées du 23 au 25 août, et que vous avez ensuite pris la frégate *Ceylan* dans un combat corps à corps. Quels qu'aient été les événements qui ont suivi, S. M. n'en a pas moins apprécié la belle défense que vous avez faite, bien que, désemparé par un précédent combat, vous ayez été attaqué par des forces supérieures. Elle a daigné, en récompense de ces différentes actions, qui toutes attestent votre habileté et votre bravoure, vous élever au grade de commandant de la Légion d'Honneur. » Cette récompense ne fut pas la seule qu'obtint Hamelin. En 1811 il fut créé baron, promu contre-amiral, puis nommé successivement commandant de deux escadres que les circonstances n'appelèrent point à agir. Appelé sous la Restauration à commander une division destinée à seconder l'armée de terre pendant l'expédition d'Espagne (1823), il fut contraint, par l'état de sa santé, de résigner son commandement avant le commencement des opérations navales, dont il avait préparé le succès. Lorsqu'il mourut, il était directeur général du dépôt des cartes et plans, président de la commission supérieure pour le perfectionnement de l'enseignement à l'École navale, grand-officier de la Légion d'Honneur et chevalier de Saint-Louis.

P. Levot.

Archives de la marine. — Hennequin, *Biographie maritime.*

HAMELIN (*Ferdinand-Alphonse*), amiral français, né à Pont-L'Évêque (Calvados), le 2 septembre 1796. Neveu du précédent, il s'embarqua, en 1806, sur la frégate *La Vénus*, commandée par son oncle, et commençait ainsi le rude apprentissage de la mer. Aspirant le 1er mai 1808, il assistait, en 1810, à la bataille navale du Grand-Port. *La Vénus* y soutint un combat acharné contre une frégate et deux corvettes anglaises, et ne cessa de faire feu qu'au moment où, foudroyée par les boulets ennemis, elle allait s'engloutir dans les flots. Nommé enseigne de vaisseau, le 28 mai 1812, le jeune marin fut attaché en qualité d'adjudant au contre-amiral Hamelin, le suivit sur la flotte dirigée sur l'Escaut, et prit part aux dernières luttes maritimes de l'empire; il reçut le 22 août 1821 le brevet de lieutenant de vaisseau. « Lorsqu'en 1823 la France dirigea une partie de ses forces navales vers l'Espagne, le lieutenant Hamelin fut envoyé en croisière devant Cadix, dans le but de seconder les opérations militaires de notre armée de terre. En 1827, la ville de Marseille lui vota des remerciements pour les services qu'il venait de rendre à son commerce, en chassant les pirates algériens qui infestaient la Méditerranée. Le 31 décembre 1828 le gouvernement récompensa ses services par le grade de capitaine de frégate. Embarqué sur *La Favorite*, pour une expédition dans les mers du Sud, il se fit remarquer par ses heureuses dispositions comme navigateur et par ses talents administratifs. En 1830, M. Hamelin obtint, sur sa demande, de faire partie de l'expédition d'Alger, et reçut la direction de la corvette *L'Action*. Nommé capitaine de vaisseau le 22 janvier 1836, il reçut du ministre de la marine plusieurs commandements, dont il s'acquitta avec habileté. Élevé au grade de contre-amiral, le 21 août 1842, il fut placé, deux ans après, à la tête de la station française envoyée dans l'Océanie. Au retour de ce voyage, le contre-amiral Hamelin fut nommé membre du conseil de perfectionnement de l'École Polytechnique et inspecteur général des arrondissements maritimes de Toulon et de Rochefort. Il devint vice-amiral le 7 juillet 1848, membre du conseil de l'amirauté l'année suivante, et peu de temps après préfet maritime de Toulon. Appelé, en juillet 1853, au commandement en chef de l'escadre française dans la Méditerranée, il franchit, le 17 octobre suivant, le détroit des Dardanelles, et entra dans le Bosphore le 14 novembre, pour se réunir à la flotte anglaise. Cette jonction opérée, les deux armées navales réunies allèrent de conserve déployer leur pavillon dans la mer Noire. Dans le mois d'avril 1854, une frégate anglaise, portant pavillon parlementaire, fut accueillie à l'entrée du port d'Odessa par sept coups de canon. Cet acte fut suivi d'un prompt châtiment. Le 12 mai les deux flottes réunies se dirigèrent vers la ville, bombardèrent et détruisirent le port militaire. Ce fut l'amiral Hamelin qui présida avec une rare précision à l'embarquement et au débarquement de l'armée sur le sol de la Crimée. Le 2 décembre 1854, l'empereur récompensa ses services en élevant M. Hamelin à la dignité d'amiral, et lui conféra, le 18 mars 1856, le grand cordon de la

Légion d'Honneur. M. Hamelin est ministre de la marine depuis le mois d'avril 1855. SICARD.

Histoire de l'Armée d'Orient, par le baron de Bazancourt (1856). — *Annuaire de la Marine et des Colonies* (1856). — *Notes communiquées.*

HAMELMANN (*Hermann*), théologien protestant et historien allemand, né à Osnabruck, en 1525, mort à Oldenbourg, le 26 juin 1595. Élevé dans la religion catholique, il entra dans les ordres, et devint curé de Camern. Plus tard il embrassa les doctrines de Luther, fut destitué de sa place, et se rendit à Wittemberg, où il vécut quelque temps dans l'intimité de Melanchthon. Il prêcha ensuite la réforme à Bielefeld, à Lemgo, dans les comtés de Waldeck, de Lippe, de Spiegelberg et de Pyrmont et dans la Hollande, et acquit une grande réputation comme savant et éloquent prédicateur. Le prince Guillaume d'Orange l'appela à Anvers, et le chargea de collaborer à l'organisation d'une nouvelle discipline ecclésiastique; le duc Jules de Brunswick le nomma en 1569 premier surintendant (évêque protestant) de Gandersheim, et les comtes Jean et Othon d'Oldenbourg requirent son aide pour introduire la réforme dans leur pays. Il passa les dernières années de sa vie au service de ces deux souverains, et remplit les fonctions d'intendant général des églises protestantes d'Oldenbourg, d'Elmenhorst et de Jever. Ses écrits théologiques sont intéressants au point de vue de l'histoire de la réformation. Ses travaux historiques sont de très-bonnes sources à consulter. En voici les principaux: *De Traditionibus veris falsisque*; Francfort, 1555; — *De Eucharistia et controversiis inter Pontificos et Lutheranos hoc de articulo agitatis*; ibid., 1556; — *De conjugio sacerdotum brevis interlocutorius a suffraganeo et diacono*; Dortmund, 2e édit., 1582; — *Genealogia Ducum, Principum, Comitum et Dominorum qui adhuc cum suis titulis existunt*; Oldenbourg, 1582; — *Historia ecclesiastica renati Evangel.*; Altenbourg, 1586; — *Oldenburgisches Chronicon* (Chronique d'Oldenbourg); Oldenbourg, 1599, 3 vol. in-folio, avec gravures; — *Opera genealogico-historica de Westphalia et Saxonia inferiori*, publiés après la mort de l'auteur, par Casimir Wasserbach; Lemgo, 1711, in-4°. R. L.

Historische Nachricht von dem Leben, Bedienungen und Schriften Ham.; Quedlimbourg, 1720. — Burmann, *Sylloq. Epist.*, vol. I, p. 480. — Rotermund, *Gelehrtes Hannover*, II, p. XLIV.

HAMELSVELD (*Isbrand* VAN), historien et théologien hollandais, né à Utrecht, en 1743, mort à Amsterdam, le 9 mai 1812. Il fit ses études dans sa ville natale, où il fut reçu docteur en théologie, en 1766. Il devint pasteur de Goës (Zélande); mais plusieurs discussions qu'il eut avec ses administrés et quelques-uns de ses collègues le décidèrent à se démettre de son poste. Il revint à Utrecht, et y professa la théologie. Il se montra très-opposé au parti du stathouder, et lorsque ce prince reprit le pouvoir en 1787, il dut quitter sa chaire, se retira à Leyde, et s'occupa de travaux littéraires. En 1795, le parti populaire ayant triomphé de nouveau, van Hamelsveld fut élu président du club de Leyde et membre de la convention nationale. Il y défendit plusieurs mesures libérales, entre autres les droits politiques des Juifs. Après la session il reprit ses études, alla s'établir à Amsterdam, et y mourut. Il possédait une grande érudition, et était membre de plusieurs sociétés savantes. On a de lui en hollandais : *Introduction aux livres de l'Ancien Testament*, trad. de l'allemand d'Eichhorn; Utrecht, 1789, 3 vol. in-8°; — *Géographie de la Bible*; Amsterdam, 1790, 6 vol. in-8°; — *Essai sur les mœurs de la nation hollandaise à la fin du dix-huitième siècle*; 1791, in-8°; — *Histoire de la Bible*; Amsterdam, 1797, 2 vol. in-8°; — *Histoire générale de l'Église chrétienne*, continuée par le professeur A. Ypers; Harlem, 1799-1819, 26 vol. in-8°; — *La sainte Bible*, trad. en hollandais, avec des *Commentaires*; Amsterdam, 1802, 10 vol. in-8°; — *Histoire des Juifs, depuis la destruction de la ville et du temple de Jérusalem jusqu'à nos jours*; — *Des Sermons*, etc. A. L.

Dictionnaire historique, édit. de 1822.

HAMID (Abd-ul). *Voy.* ABDOUL-HAMID.

HAMILCAR. *Voy.* AMILCAR.

HAMILTON, nom commun à un grand nombre de personnages écossais, que nous diviserons ci-dessous en trois classes : 1° Hamilton héritiers directs d'une ancienne famille noble; 2° Hamilton collatéraux; 3° Hamilton de filiation incertaine.

I. HAMILTON *héritiers directs.*

* **HAMILTON** (Famille), illustre maison écossaise, dont on trouve le nom pour la première fois dans une charte de 1272. Les *Fœdera* de Rymer citent un *William* DE HAMILTON, employé par Édouard Ier, de 1274 à 1306, dans diverses négociations importantes, et qui fut nommé à cette dernière époque grand-chancelier d'Angleterre. Suivant les généalogistes, la souche de cette famille serait un sir *William* DE HAMILTON, d'une branche cadette de la maison de Leicester. Son fils, sir *Gilbert*, ayant osé manifester son admiration pour Robert Bruce à la cour d'Édouard II, roi d'Angleterre, aurait été frappé par John de Spencer. Un duel s'en serait suivi, et Spencer y aurait perdu la vie. Sir Gilbert, ajoute la légende, dut s'enfuir en Écosse; mais comme il passait dans une forêt, serré de près par les gardes d'Édouard, il mit les habits d'un bûcheron qu'il trouva occupé à scier un chêne, et, prenant sa scie, continua le travail commencé. Les soldats passèrent outre. Ces faits seraient arrivés en 1323, et ce serait en souvenir de cet événement que la maison d'Hamilton porte dans ses armes une scie engagée dans un chêne. A la cour d'Écosse, sir Gilbert aurait reçu à titre de fief la châtellenie de Cadyow, devenue de nos

le bourg [illegible] dans le comté de [illegible] is on [illegible] sir *Walter* DE HA[illegible] 1292 dans les rangs de [illegible] vint prêter serment de [illegible] vraisemblablement [illegible] de Robert Bruce le fief de Ca[illegible]

de ses [illegible]. *James* HAMILTON, [illegible] 1460 [illegible] a cour contre Dou[illegible] 1455 [illegible] et pair d'Écosse. [illegible] s'accrut encore lors[illegible] précédent, nommé aussi *James* [illegible] en 1479, épousa la sœur aînée [illegible] III, Marie, qui lui apporta en dot [illegible] Rivale de la puissante maison [illegible] d'Hamilton se trouva dès [illegible] perpétuelle avec elle, et leurs san[illegible] elles dégénérèrent souvent en guerres [illegible]

Rymer, *Fœdera*.

* **HAMILTON** (*James*), comte d'Arran, mort en 1529, fils du précédent, prit pendant la minorité de Jacques V une part importante aux affaires publiques, et devint en 1517 membre du gouvernement.

HAMILTON (*James*), deuxième comte d'Arran, fils du précédent, mort en 1575. En 1549 il obtint du roi de France Henri II le duché de Châtellerault en Poitou. A la mort de Jacques V, arrivée en 1542, le parlement d'Écosse le déclara héritier présomptif de la couronne, et lui confia la régence pendant la minorité de la reine Marie Stuart. Hamilton favorisa d'abord la réforme, et soutint le parti anglais; le cardinal Beaton, la reine mère, Marie de Guise et le comte de Lennox, lui disputèrent l'administration du royaume. Après de nombreuses alternatives de succès et de défaites, James Hamilton finit par céder la régence à la reine mère, moyennant une pension. Ainsi que son frère *John* HAMILTON, secrétaire d'État et évêque de Saint-Andrews, James se prononça pour le parti catholique quand éclatèrent les dissensions religieuses, tandis que les autres membres de leur maison se signalaient par leur zèle pour le protestantisme. Dans les troubles politiques dont le retour de Marie Stuart en Écosse fut le signal, les Hamilton se prononcèrent pour cette princesse. Marie ayant été déposée, et Murray, son frère naturel, s'étant fait décerner la regence, en 1567, les Hamilton formèrent le parti des *amis du roi*, parti qui décida Marie Stuart à rétracter son abdication, et provoqua la bataille livrée en 1568 près de Langside, à la suite de laquelle Marie dut aller demander un asile à l'Angleterre. De cette époque datent aussi les nombreuses persécutions dont la famille Hamilton fut l'objet. Un membre de cette famille, du nom de *James* HAMILTON, qui avait été fait prisonnier à la bataille de Langside, et dont les biens avaient été confisqués, tua traîtreusement le régent Murray, en 1570, et s'enfuit en France. A la suite de ce meurtre, les Hamilton reprirent un instant la prépondérance, qu'ils perdirent lorsque l'appui de l'Angleterre permit au comte de Lennox de se saisir de la régence et de recommencer une violente persécution contre les membres de cette famille. L'évêque de Saint-Andrews fut pendu sans jugement, en 1571, à Stirling. Alors le duc de Châtellerault se mit à la tête de son parti, et avec un grand nombre de seigneurs se déclara en faveur de la reine retenue captive en Angleterre. Il s'empara de la capitale de l'Écosse et prit d'assaut Stirling. Le régent Lennox perdit la vie dans la mêlée. Le comte Morton, allié de la famille Hamilton, ayant pris la régence en 1575, le duc de Châtellerault se retira de la lutte, et mourut peu après.

* **HAMILTON** (*James*), fils du précédent, fut un des prétendants à la main de Marie Stuart lors de son retour en Ecosse; mais il encourut sa disgrâce pour avoir signé une protestation tendant à lui interdire l'exercice de sa religion. Les Guise le poursuivirent à outrance, comme protestant, et lui enlevèrent le duché de Châtellerault. L'amour et le désespoir lui firent perdre la raison.

Morton ayant péri sur l'échafaud, en 1581, sous le règne de Jacques VI, qui fut plus tard le roi d'Angleterre Jacques Ier, la puissance de la maison d'Hamilton fut anéantie par des exils et des confiscations. *John* et *Claude* HAMILTON, frères de James *l'insensé*, s'enfuirent en Angleterre; mais après la chute de leur ennemi, ils revinrent en Écosse. Le roi les accueillit comme de fidèles amis de sa mère, et leur fit rendre une partie de leurs biens. John, mort en 1604, avait été créé en 1599 *marquis d'*HAMILTON. Claude devint la souche de la ligne cadette des Hamilton, celle des comtes d'*Abercorn*, qui existe encore en Écosse.

* **HAMILTON** (*James*), comte de Cambridge, homme d'État anglais, fils de John, marquis d'Hamilton, mourut en 1625, empoisonné, dit-on, par son rival le duc de Buckingham. Il avait été favori de Jacques Ier.

HAMILTON (*James*), fils du précédent, mort sur l'échafaud, le 16 mars 1649. Compagnon d'enfance et favori du roi d'Angleterre Charles Ier, il alla rejoindre le roi de Suède Gustave-Adolphe, pendant la guerre de Trente Ans, à la tête d'un corps auxiliaire anglais considérable, et contribua au gain de la bataille de Leipzig. Rappelé en Angleterre, il se montra l'un des plus fidèles partisans de Charles Ier, qui, en 1643, le créa *duc d'Hamilton*. Peu de temps après le supplice du roi, il périt, comme lui, sur l'échafaud.

Nedham, *Digitus Dei; or God's justice upon treachery and treason, exemplified in the life and death of the late Jam. duke of Hamilton*; Londres, 1649, in-4°.

HAMILTON (*William*), frère du précédent, comte de Lanark, né en 1616, mort en 1651. Secrétaire d'État pour l'Écosse, il était tombé en

disgrâce auprès de Charles Ier, et était allé rejoindre l'armée du parlement avec un nombreux corps auxiliaire. Il ne tarda pas cependant à revenir au parti du roi, et après la mort de son frère James Hamilton, Charles II lui conféra le titre de duc. Blessé et fait prisonnier par Cromwell à la bataille de Worcester, en 1651, il mourut de ses blessures, quelques jours après.

En lui s'éteignait la descendance mâle de la ligne principale de la maison d'Hamilton. En 1660, Charles II conféra le titre de duc et les autres dignités de cette maison à *William*, comte DE SELKIRK, fils cadet du marquis de Douglas, qui avait épousé Anna, fille et héritière du premier duc d'Hamilton, dont il prit le nom et les armes. Il mourut en 1694 laissant une nombreuse postérité.

HAMILTON (*James*, quatrième duc D'), fils aîné de William, comte de Selkirk-Douglas, qui précède, fut tué en duel, en 1712, par lord Mohun. Lors de la révolution de 1688, il fut l'un des plus ardents ennemis des Stuarts. En 1706, il s'opposa de toutes ses forces dans le parlement écossais à l'union des deux royaumes d'Écosse et d'Angleterre, ce qui le fit accuser de jacobitisme et emprisonner à Londres. Créé *duc de Brandon* et pair de la Grande-Bretagne en 1711, il se présenta à la chambre haute; mais la chambre refusa de l'admettre, malgré les protestations des pairs écossais et de quelques autres membres. Pour le dédommager, la reine Anne lui donna la charge de grand-maître de l'artillerie et le nomma son ambassadeur en France. Avant l'époque fixée pour son départ, une querelle s'éleva entre lui et lord Mohun à propos d'une succession. Une rencontre eut lieu entre eux dans Hyde-Park, et ils se battirent avec tant d'acharnement qu'ils restèrent tous deux sur la place. Les tories, parti auquel appartenait Hamilton depuis longtemps, prétendirent qu'il avait été tué par trahison, et firent condamner par contumace le second de lord Mohun comme coupable de ce meurtre; mais les historiens whigs repoussent fortement cette accusation.

Memoirs of the life and family of Jam. duke of Hamilton; Londres, 1717, in-8°. — *Memoirs of Jam. late duke of Hamilton*; Londres, 1748, in-8°, avec son portrait.

*HAMILTON (*Charles*), troisième fils de William Douglas, reçut d'abord en partage le comté de Selkirk, et en transmit le titre à son frère *John*, qui devint de la sorte la tige des comtes d'*Hamilton-Selkirk*.

Georges, cinquième fils de William Douglas, qui se distingua comme général pendant les guerres de la reine Anne, et mourut en 1737, fonda la branche des comtes d'*Hamilton-Orkney*, qui s'est continuée jusqu'à nos jours en ligne féminine.

Archibald, septième fils de William Douglas, mourut en 1727, avec le titre d'amiral; son fils se distingua comme antiquaire, et donna son nom à la fameuse lady Hamilton (*voy.* plus loin son article).

* HAMILTON (*James*, sixième duc D'), mort en 1758, avait épousé la belle Élisabeth Cunning, devenue plus tard duchesse d'Argyle.

Son fils, *James-Georges*, septième duc d'Hamilton, hérita à la mort du duc de Douglas, en 1761, des titres de marquis de Douglas et de comte d'Angus. Lui et son frère *Douglas* HAMILTON moururent sans laisser d'héritiers mâles; leurs titres et leurs domaines passèrent à leur oncle *Archibald*, neuvième duc d'HAMILTON et sixième duc de Brandon, mort le 16 février 1819.

* HAMILTON (*Alexandre*, dixième duc D'), homme d'État anglais, né le 3 octobre 1767, mort le 18 août 1852. Fils d'Archibald, neuvième duc d'Hamilton, et connu jusqu'à la mort de son père sous le nom de *marquis de Douglas et de Clydesdale*, il entra à la chambre des communes en 1802, et y vota avec les whigs, qui, en arrivant aux affaires en 1806, lui confièrent l'ambassade de Saint-Pétersbourg. La paix de Tilsitt le ramena en Angleterre, et depuis lors il ne fit plus guère parler de lui, quoique du vivant même de son père il eût été appelé à la chambre des lords avec le titre de *baron de Dutton*. En 1819, il hérita des titres de son père. Le ministère Melbourne lui donna l'ordre de la Jarretière. De son mariage avec Suzanne-Euphémie, fille de William Beckford de Fonthill-Abbey, auteur de *Vathek* et petite-fille d'Antony Beckford, lord maire de Londres, Alex. Hamilton a laissé un fils, *William-Alexandre-Antony-Archibald*, onzième duc d'HAMILTON, et huitième duc de Brandon, né le 19 février 1811, qui a épousé, en 1843, la princesse Marie-Amélie-Élisabeth-Caroline de Bade. W.

Debrett, *Complete Peerage of Great-Britain and Ireland*.

II. HAMILTON *collatéraux*.

HAMILTON (*Patrick*), prédicateur luthérien, né en 1503, brûlé en 1527. Neveu du comte d'Arran et du duc d'Albany, Hamilton descendait de la famille royale des Stuarts et était proche parent de Jacques V. Après de fortes et brillantes études, il se rendit en Allemagne, et à vingt-et-un ans il fut nommé professeur de théologie à l'université de Marbourg, que Philippe, landgrave de Hesse-Cassel, venait de fonder. La haute intelligence, les mœurs sévères du jeune Hamilton lui firent adopter bientôt avec enthousiasme les doctrines de Luther; et deux ans après il revint en Écosse, résolu à devenir le réformateur religieux de sa patrie. Il ouvre des conférences publiques, y développe les maximes luthériennes et fait de nombreux prosélytes. Un moine, nommé Al. Campbell, excita contre lui le clergé, qui, effrayé de l'impulsion qu'il donnait à la réforme, se saisit d'Hamilton. Un tribunal ecclésiastique, présidé par le cardinal Beaton, archevêque de Saint-André, fut chargé de le juger; Hamilton refusa de rétracter aucune des propositions qu'il avait avancées; il fut dé-

é à e bû-
à t cet

attribue
: *Lege et*
, *lib. I;*
Lib. I. Un autre traité,
a tr en anglais
s de Foxe,
: *A* ... *Treatise*
, *called Patrick's*
lish by J. Frith,
said Frith prefixed
nweth. A. FRANKLIN.

oria ecclesiastica gentis Scotorum, .627, in-4°; p. 350. — Fr. Lambert ...l d'Hamilton), *Exegeos in Apoca-* in-12, introduction; elle a été sup- ... suivantes. — J. Foxe, *Acts and* ...ristian Martyrs ; Londres, 1632, p. 226 et 229. — Millot, *Éléments de* ... Paris, 1788, 4 vol. in-12; t. II, . *d'Angl., d'Écosse et d'Irlande* ... in-fol.), t. 1er, p. 325.

Antoine), écrivain français, né 1646, de l'ancienne maison écos- mort à Saint-Germain-en-Laye, pour père le chevalier Georges mère était sœur du duc d'Ormond, de et grand-maître de la maison ... Après la mort de ce monarque France, fort jeune encore, avec sa avait suivi le prince de Galles, pour aux vengeances révolutionnaires contre les royalistes fidèles. Ce fut là qu'il les; mais en 1660, à l'âge de il repassa en Angleterre, lors du du prince de Galles, sous le nom II, sur le trône des Stuarts, et il put son éducation française, dans une cour qui parlait fort bien notre langue, et dans une société polie, où Saint-Évremond et quelques autres avaient importé les traditions françaises. Deux ans s'étaient à peine écoulés qu'on vit arriver à Londres le chevalier de Gramont, exilé de France pour avoir osé disputer à son maître le cœur de mademoiselle de La Mothe Houdancourt. Le brillant chevalier, dans les intervalles du jeu, qui était sa passion dominante, faisait la cour à toutes les femmes, et il avait déjà promené ses hommages parmi les beautés de l'aristocratie anglaise, quand la vue de mademoiselle Hamilton sembla définitivement fixer la légèreté et l'inconstance de ses goûts. Il est assez difficile, aujourd'hui que nous sommes placés entre les jugements contradictoires d'Hamilton et de Mme de Caylus, de juger du mérite réel de cette personne, exaltée par l'un et dépréciée par l'autre. Quoi qu'il en soit, le chevalier en tomba amoureux et lui promit de l'épouser. Mais, ayant appris son rappel en France, il s'empressa de quitter Londres, oubliant sa promesse, ou se repentant de s'être engagé trop vite. Antoine, en compagnie de son frère Georges, courut à sa poursuite, résolu à venger, s'il en était besoin, l'affront qu'il faisait à sa famille, et l'atteignit sur la route de Douvres. Il lui cria, dès qu'il l'aperçut : « Chevalier, n'avez-vous rien oublié à Londres ? » — « Pardonnez-moi, répondit Gramont, se tirant spirituellement d'affaire, j'ai oublié d'épouser votre sœur. » Et il revint sur ses pas, pour réparer son oubli. Gramont emmena sa jeune femme en France, où Hamilton fit dès lors de fréquents voyages pour les visiter. Du reste, ses goûts, ses souvenirs, ses études le rappelaient souvent dans ce pays, et dès cette époque il était en quelque façon si bien naturalisé à la cour de France, que dans un de ses voyages il fut choisi par Louis XIV pour figurer parmi les acteurs d'un ballet de Quinault, *Le Triomphe de l'Amour*, qu'on dansait à Saint-Germain.

En sa qualité de catholique, Hamilton se vit exclu des emplois et des honneurs politiques tant que régna Charles II, qui, malgré son secret penchant pour la religion romaine, n'eût osé braver ouvertement les préventions des Anglais; mais sous Jacques II, son successeur, il eut un régiment d'infanterie en Irlande et le gouvernement de l'importante ville de Limerick. Malheureusement, cette brillante position fut de courte durée; Jacques II l'entraîna naturellement dans sa chute, et il fut un de ceux qui suivirent son roi dans l'exil. Il est vrai que ce lieu d'exil était la France, qu'il connaissait aussi bien que l'Angleterre et qu'il aimait mieux peut-être ; aussi ne s'y trouva-t-il nullement dépaysé. Mais, comme toutes les cours des monarques déchus, la cour de Jacques, à Saint-Germain-en-Laye, prit un aspect des plus tristes, que vint accroître encore l'austère dévotion du roi détrôné, bientôt imitée à l'envi par ceux qui l'entouraient. Un tel genre d'existence devait peu plaire à cet esprit brillant et frivole; il tâcha de se dédommager dans la société du duc de Berwick, fils naturel de Jacques, avec lequel il s'était surtout intimement lié, de l'abbé Genest, de M. de Malezieux, et par ses excursions à la joyeuse petite cour de Sceaux, que présidait la duchesse du Maine. Ce fut peut-être aussi pour s'égayer lui-même dans ce morne séjour, qu'il y composa ces spirituels ouvrages, dont beaucoup lui donnent une place honorable parmi nos plus charmants écrivains. Malgré ses défauts, c'est avec justice que Voltaire l'a placé dans son *Temple du Goût*. On dit qu'Hamilton, par un contraste qui, du reste, n'est pas rare, était loin de montrer dans la conversation la gaieté et la vivacité qu'on trouve dans ses écrits. Il avait l'humeur chagrine et portée à la satire; même, s'il faut en croire Voltaire, autorité un peu suspecte en pareil cas, il aimait à médire de mieux encore que du genre humain ; néanmoins il mourut dans les sentiments d'une dévo-

tion véritable. Quel que fût son caractère, son esprit était aisé, son imagination brillante et facile, son goût délicat et fin. Par une singularité piquante, c'est Hamilton, un étranger, qui, après Voltaire, présente peut-être l'image la plus exacte de l'esprit français.

Les ouvrages d'Hamilton sont : *Les Mémoires du Chevalier de Gramont* (Londres, 1772, 1783 et 1792, in-4°), chef-d'œuvre de finesse, de légèreté, de grâce et d'esprit dans la narration, dont la frivolité est extrême, et où la décence n'est point assez respectée, sinon dans les mots : « Son héros, a dit Voltaire, n'a guère d'autre rôle que celui de friponner ses amis au jeu, d'être volé par son valet de chambre, et de dire quelques prétendus bons mots sur les aventures des autres. » Eh bien, c'est avec un sujet aussi mince qu'Hamilton a écrit l'ouvrage le plus amusant et le plus ingénieux, où, comme le fait remarquer La Harpe, il a atteint dans sa perfection « l'art de raconter les petites choses, de manière à les faire valoir beaucoup ». Ce qui le distingue surtout au suprême degré, c'est la grâce et l'aisance, la netteté, la rapidité et la merveilleuse souplesse du style, et cet agrément qui ne le quitte jamais, même dans les passages les plus graves. Il y a tracé de charmantes scènes de comédie, et des types excellents, comme celui de Matta. Chamfort appelait ce livre *le bréviaire de la jeune noblesse;* mais il faut avouer que la jeune noblesse aurait là, au point de vue moral, un triste bréviaire, car Hamilton semble n'y reconnaître d'autre vice que le ridicule, d'autres vertus que l'élégance des manières, le raffinement *délicat* de la corruption, la gaieté de l'esprit, l'amour et la science des plaisirs. Pourtant les *Mémoires de Gramont* ont aussi leur côté sérieux et utile; ils sont mêlés de nombreuses et courtes réflexions qui se détachent sur la trame du récit, et ils ont leur importance historique, ne fût-ce que comme tableau de la cour et des grands personnages qu'il passe en revue. On dit que ce fut le comte de Gramont lui-même qui vendit, au prix de 1,500 francs, le manuscrit de ces *Mémoires*, où Hamilton raconte ses friponneries au jeu, et qui força Fontenelle, alors censeur, à donner son approbation à l'ouvrage, malgré ses répugnances. Ce trait, qui peut paraître incroyable, n'a pourtant rien que de conforme à la vraisemblance et aux mœurs du temps ; — Ses *Contes*, dont le genre semble avoir été depuis imité par Boufflers, dans de moindres proportions, et où quelques critiques ont vu, peut-être trop légèrement, une sorte de raillerie des grands romans héroïques. On prétend qu'Hamilton les composa par défi, et pour prouver aux dames de la cour qu'il n'était point si difficile d'inventer des aventures incroyables dans le genre des *Mille et une Nuits*, qui étaient alors dans toute la vogue de la nouveauté. C'est d'abord *Le Bélier*, dont Voltaire citait souvent le début (en vers) comme un modèle de grâce. Ce conte est un peu long, mais il est charmant, plein d'heureuses saillies, de descriptions brillantes, de bonnes peintures de mœurs. La fable en est ingénieuse, et la brutalité naïve du géant y est on ne peut mieux rendue. Vient ensuite *Fleur d'Épine*, qui est délicieux de tous points, si l'on veut bien se reporter au but de l'auteur, et se laisser aller, sans les juger avec une raison trop sévère, à toutes ces féeries qu'il accumule avec tant d'esprit et d'imagination. Dans un tout autre genre, la narration n'y est guère inférieure à celle des *Mémoires ;* on y trouve l'intérêt, le goût, le naturel, et même une vérité relative qui n'est nullement incompatible avec les contes de fées : il est rempli, suivant une expression reçue, de charmants tableaux de genre, dont la grâce égale la variété; — *Zénéide* et *Les Quatre Facardins* ne sont pas achevés (MM. de Lévis et Champagnac en ont donné des suites). Le premier, mélange, qui dépasse la mesure, de faits historiques et d'aventures fabuleuses, n'a ni l'utilité de l'histoire ni l'agrément que devrait avoir la fiction; il est bien inférieur à tous les autres. Le second, malgré ses négligences, et bien qu'on ne voie pas la fin des aventures entrecroisées dont il se compose, peut se mettre à côté, mais au-dessous du *Bélier* et de *Fleur d'Épine*. — Diverses autres œuvres, comprenant surtout son *Épître au comte de Gramont*, mêlée de prose et de vers, digne de ses précédents ouvrages, et ses nombreuses poésies de société, trop rapidement écrites, et peu intéressantes, aujourd'hui qu'elles ont perdu cet à-propos qui faisait leur charme principal, mais où l'on voit pourtant de la légèreté et de la verve. Hamilton avait également fait une traduction en vers de l'*Essai sur la Critique* de Pope, qui est restée manuscrite, sauf un court extrait publié dans une édition de ses œuvres (Paris, 1812).

Victor FOURNEL.

Notice sur Antoine Hamilton, par Auger, en tête de l'édit. des *Œuvres d'Hamilton*, 1805, 3 v. in-8°, et 1812, 4 v. in-8°. — *Dictionnaire de la Conversation*. — *Journal pour tous*, n° 90, article de M. Rigault sur *Hamilton*.

HAMILTON (Sir *William*), antiquaire et diplomate anglais, né en 1730, mort à Londres, le 6 avril 1803. Fils d'Archibald, septième fils de William Douglas, comte de Selkirk, troisième duc d'Hamilton, il montra de bonne heure un goût marqué pour l'étude, et répara sa fortune par un mariage avantageux. A partir de 1764 il remplit les fonctions d'ambassadeur d'Angleterre à Naples, où il prit une part active aux recherches exécutées dans les ruines d'Herculanum et de Pompéi. La Société royale de Londres l'appela dans son sein en 1766, et il fut nommé chevalier du Bain en 1772. Il perdit sa fille en 1775 et sa première femme en 1782. Il avait noblement encouragé le Père Piaggi dans ses travaux pour le déchiffrement de manuscrits ou papyrus retrouvés carbonisés dans les fouilles d'Herculanum, et en mourant, en 1798, le Père Piaggi lui laissa ses papiers et ses manuscrits. En 1791, W. Hamil-

ton fut nommé conseiller privé. Aidé par sa seconde femme, lady Emma Hamilton (*voy.* l'article suivant), il réussit, en 1793, à amener là conclusion d'un traité d'alliance offensive et défensive entre la cour de Naples et le gouvernement anglais. Une armée française ayant envahi le royaume de Naples en 1798, sir W. Hamilton suivit en Sicile le souverain auprès duquel il était accrédité. A son retour en Angleterre, en 1800, il perdit dans un naufrage la plus grande partie des richesses artistiques qu'il avait amassées. Il avait déjà vendu auparavant au *British Museum* une collection précieuse de vases antiques, qu'il avait achetée de la maison Porcinari. Avant de l'envoyer en Angleterre, Hamilton en fit faire les dessins pour les faire graver. D'Hancarville fut chargé de les publier, et garda le profit de ce travail. Il le fit paraître sous ce titre : *Antiquités étrusques, grecques et romaines tirées du cabinet de M. Hamilton*, en anglais et en français; 1766-1767, 4 vol. in-fol.; Paris, 1787, 5 vol. in-8° et in-4°; Londres, 1791, 4 vol. in-fol.; Florence, 1801-1808, 4 vol. in-fol. Sir W. Hamilton a rassemblé les résultats de ses recherches sur le Vésuve et l'Etna dans ses *Observations on mount Vesuvius, mount Etna and other Volcanoes of the Two Sicilies*, Londres, 1772, in-8°, et dans ses *Campi Phlegræi*, Naples, 1776, 2 vol. in-fol. Il a fait insérer bon nombre d'articles dans les *Transactions philosophiques* de la Société royale de Londres, entre autres une description de l'éruption du Vésuve en 1779, et un mémoire sur les phénomènes produits par le tremblement de terre en Calabre en 1782 ou 1783. Il a encore collaboré à l'*Annual Register*, et on trouve de lui dans le 4° volume de l'*Archæologia* un mémoire sur les découvertes faites à Pompeia, avec 13 planches. Kirk a publié : *Gravures au trait d'après les tableaux, bordures et ornements de vases étrusques, grecs et romains recueillis par feu sir W. Hamilton;* Londres, 1806, in-4°. W.

Baldwin, *Literary Journal for* 1804. — Chalmers, *General Biogr. Dictionary*.

HAMILTON (*Emma* LYON ou HARTE, lady), femme anglaise célèbre par sa beauté, son esprit et le scandale de sa vie, épouse du précédent, née vers 1761, dans le comté de Chester, morte aux environs de Calais, le 16 janvier 1815. Elle était fille d'une servante du pays de Galles, appelée Harte, et d'un père inconnu. A l'âge de treize ans, elle entra en service, comme bonne d'enfants, à Haworden, et vint trois ans après à Londres, où elle se plaça comme fille de cuisine chez un marchand de la Cité, puis comme femme de chambre chez une grande dame. Dans cette position, elle eut occasion de fréquenter les théâtres; cela déplut à sa maîtresse, qui la renvoya. Emma entra alors, comme fille de salle, dans une taverne de bas étage. Un sien cousin ayant été enlevé par la *presse* des matelots, la jeune fille se présenta devant le capitaine, qui devait être un jour l'amiral John Willet Payne, lui plut, et obtint le rachat de son parent au prix d'une complaisance. Devenue sa maîtresse déclarée, elle lui dut une teinture d'éducation. Fatigué de cette femme, Payne la céda au chevalier Featherstonhaugh, qui, après avoir vécu quelque temps avec elle dans son domaine du comté de Sussex, la mit un beau jour à la porte. Emma Harte fut alors réduite à se livrer à Londres à la prostitution du plus bas étage. Dans cet état elle fit la connaissance d'un docteur Graham, adroit charlatan, qui se disait inventeur d'un *philtre d'amour;* il la nomma sa déesse Hygie, et organisa des séances lucratives où elle se montrait à peu près nue, voluptueusement couchée sur un lit de parade décoré du nom de *lit céleste* et voilée seulement par une gaze légère. A la même époque elle servit de modèle au peintre Romney. C'est à une des singulières exhibitions du docteur Graham que Charles Greville, de la famille de Warwick, s'éprit de cette aventurière. Il l'enleva à son docteur, vécut publiquement avec elle, et la rendit mère de trois enfants. Il était même sur le point de l'épouser lorsque sa complète déconfiture financière, en 1789, vint déranger ses projets. Pour se tirer d'affaire, sir Charles Greville envoya sa concubine à son oncle, sir William Hamilton, ambassadeur à Naples, espérant bien qu'elle saurait exercer sur lui une sorte de fascination et le mettrait dans ses intérêts. Comme Greville l'avait prévu, le diplomate devint si éperdument amoureux de la maîtresse de son neveu qu'il ne tarda pas à lui proposer de payer ses dettes s'il voulait lui céder son Emma. Sir Charles Greville consentit; et en 1791 sir William Hamilton épousait à Londres, en légitime mariage, Emma Lyon. A son retour à Naples, l'ambassadeur d'Angleterre présenta officiellement lady Emma Hamilton à la cour, et une étroite liaison ne tarda pas à se former entre l'ambassadrice et la reine Marie-Caroline. Ce fut par les confidences de la reine à lady Hamilton que le gouvernement anglais se trouva prévenu des dispositions hostiles du roi d'Espagne à l'égard de la Grande-Bretagne, dispositions dont Charles IV ne faisait pas mystère dans les lettres qu'il écrivait à son frère Ferdinand Ier. Ainsi avertie, l'Angleterre prit les devants, et captura les vaisseaux espagnols avant toute déclaration de guerre.

A cette époque Nelson commandait la flotte anglaise de la Méditerranée. Pendant ses fréquentes stations dans les eaux de Naples, il eut occasion de se lier avec lady Hamilton, et après la bataille d'Aboukir il devint publiquement son amant. Ce fut à son bord qu'en 1798 sir William et lady Hamilton s'embarquèrent à l'approche de l'armée française commandée par Championnet, et il les transporta à Palerme. L'année suivante il les ramena à Naples. A l'instigation de lady Hamilton, agissant conformé-

ment aux instructions de Marie-Caroline, le héros d'Aboukir, violant la capitulation de Naples, laissa Ruffo livrer aux bourreaux les patriotes les plus distingués, et n'eut pas de honte d'assister avec sa maîtresse à l'exécution de Caraccioli. En 1800, sir Hamilton ayant été rappelé en Angleterre, Nelson résigna son commandement pour accompagner lady Emma et son mari. Lady Hamilton accoucha à Londres d'une fille que Nelson reconnut. La réprobation devint alors générale contre cette femme éhontée, et après la mort de sir Hamilton sa veuve dut se cacher à Merton-Place, villa qu'elle devait à la munificence de Nelson. Après la mort du vainqueur de Trafalgar, lady Hamilton, abandonnée à elle-même, retomba dans ses vieux péchés, et se vit bientôt réduite à une petite pension. Elle quitta l'Angleterre, et vécut retirée près de Calais, trouvant encore le moyen de scandaliser le monde par la publication de sa *Correspondance avec Nelson*, qui parut à Londres, en 1815, 2 vol. in-8°. Ses *Mémoires* furent publiés dans la même ville, après sa mort, en 1816; une traduction en parut la même année à Paris (1).

L. L—T.

Mémoires de lady Hamilton. — Mme Lebrun, *Mémoires.*

* **HAMILTON** (Lord *Claude*), fils cadet du vicomte d'Hamilton, et petit-fils du premier marquis d'Abercorn, né en 1813, entra en 1839 au parlement comme représentant du comté de Tyrone en Irlande, où depuis le règne de Jacques Ier sa famille possède de grandes propriétés. Il s'y fit remarquer comme l'un des champions du parti conservateur et de la haute Église, et depuis 1848 il y défend, avec Baillie Cochrane, les gouvernements autrichien et napolitain. Quoiqu'il eût voté en faveur du libre échange, il accepta en 1852 le poste de trésorier de la maison de la reine dans le ministère de lord Derby. W.

The Parliamentary Companion.

III. Hamilton *de filiation incertaine.*

HAMILTON (*William*) de Bangour, poëte écossais, né dans le Ayrshire, en 1704, mort en 1754. Issu d'une famille riche et ancienne, il partagea les opinions politiques de presque toute la noblesse écossaise, et s'associa à la cause du prétendant. La bataille de Culloden ruina les espérances de ce parti. Hamilton, proscrit, passa sur le continent, où il resta plusieurs années. Une amnistie lui permit de revoir son pays natal; mais le soin de sa santé le ramena en France, où il mourut. D'après Chalmers, « Hamilton est un des premiers poëtes écossais qui aient écrit des vers anglais avec goût et propreté ». Quelques-unes de ses poésies furent publiées à Glasgow, en 1748, sans le consentement de l'auteur. Une édition plus correcte et plus complète parut à Édimbourg, 1748. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

* **HAMILTON** (*Charles*), orientaliste anglais, né en Irlande et mort en 1792. Employé au service militaire de la Compagnie des Indes, il acquit une connaissance approfondie des lois et de la littérature indiennes, et fit partie, dès sa fondation, de la Société Asiatique de Calcutta. On a de lui : *Historical Relation of the origin, progress and final dissolution of the government of the Rohilla Afghans*; 1787, in-8°, ouvrage pour lequel l'auteur a puisé chez les historiens persans; — *The Hedaya*; 1791, in-8° : commentaire sur les lois musulmanes, composé sous les auspices de la Compagnie des Indes. P. L—Y.

Gentleman's Magazine. — Gorton, *General Biographical Dictionary.*

HAMILTON (*Robert*), médecin écossais, né à Édimbourg, le 6 décembre 1721, mort à Lynn, en 1793. Il fit ses études médicales à l'université d'Édimbourg, et en 1741 il s'embarqua comme chirurgien sur un vaisseau de guerre. En cette qualité il dirigea pendant quelque temps l'hôpital militaire de Port-Mahon. En 1744 il fut nommé chirurgien du sloop de guerre *Wolf*. Il abandonna ces fonctions pour aller exercer la médecine à Lynn (comté de Norfolk). Ses principaux ouvrages sont : *Observations on Scrophulous Affections, with remarks on scirrhus, cancer and rachitis*; Londres, 1792, in-8°; — *Observations on the marsh remittent fever, more particularly in regard to its appearance and return every autumn, after the inundation from the sea, also on the water-canker, or cancer aquaticus of van Swieten, with some remarks on the leprosy*; Londres, 1801, in-8°. Z.

Notice sur Hamilton, en tête des *Observations on the marsh*, etc.

HAMILTON (*William-Gerard*), orateur anglais, né à Londres, en 1729, mort dans la même ville, le 18 juillet 1796. Fils d'un avocat écossais qui était venu s'établir à Londres, il fut destiné lui-même au barreau, et au sortir de l'université d'Oxford, il passa quelque temps à Lincoln's-Inn. A la mort de son père, en 1754, il abandonna la jurisprudence pour la politique, et fut la même année élu membre du parlement par le bourg de Petersfield (Hampshire). Il débuta comme orateur parlementaire, le 13 novembre 1755, par un discours qui obtint un si grand succès dans la chambre et dans le public, qu'Hamilton, craignant d'être désormais inférieur à lui-même, s'abstint pendant quelque temps de prendre la parole. Aussi on l'appela *Single Speech Hamilton* (Hamilton au seul discours). Il parla pour la seconde fois en février 1756, et son succès fut tel que Fox, un des principaux secrétaires d'État, le fit nommer, au mois d'avril de la même année, un des lords du Commerce.

(1) Mme Lebrun fit à Naples le portrait de cette fameuse lady, dont H. Delatouche a popularisé le nom dans son roman de *Fragoletta*. Denon a gravé au trait les différentes *attitudes* dont lady Hamilton donnait chez elle des représentations particulières à Naples, soit aux artistes, soit aux étrangers recommandés à son mari.

[illegible] à ce bureau, sans [illegible] de son talent ora[illegible] principal secrétaire [illegible] lieutenant d'Irlande, il [illegible] plusieurs fois la parole devant le [illegible] irlandais, et le fit avec son succès habituel. Il donna en 1763 sa démission de secrétaire, et fut nommé la même année chancelier de l'échiquier d'Irlande, place qu'il garda jusqu'en 1784. Hamilton, pendant son séjour à l'université d'Oxford, fit imprimer des poésies; 1750, in-4°. Plus tard il rédigea quelques *Essais sur l'art de conduire les assemblées parlementaires*. Ces *Essais* ont été réunis par Malone sous le titre de *Parliamentary Logic; to which are subjoined two speeches delivered in the House of Commons in Ireland*; Londres, 1808, in-8°. Hamilton est un de ceux à qui, sans aucune ombre de raison, on a attribué les *Lettres de Junius*. Z.

Malone, *Vie de Hamilton*, en tête du *Parliam. Log.* — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HAMILTON (*Gavin*), peintre écossais, né à Lanark, vers 1730, mort à Rome, en 1797. Il montra dès son enfance un goût très-vif pour la peinture historique, et alla étudier cet art en Italie. A Rome, il eut pour maître Agostino Masucchi, et il passa dans cette ville presque tout le reste de sa vie. « Il n'eut peut-être pas le génie de l'invention, dit Chalmers; mais les avantages d'une éducation libérale, un goût classique dans le choix de ses sujets, et le style, auquel il visa toujours et qu'il atteignit souvent, le rendent au moins l'égal de ses plus célèbres contemporains. » Plusieurs de ses sujets sont empruntés à l'*Iliade*. Dans la seconde moitié de sa vie, Hamilton consacra la plus grande partie de son temps à la découverte des monuments antiques. Il fit des fouilles à Centumcellæ, à Velletri, à Ostie et surtout à Tivoli, parmi les ruines de la villa d'Adrien. Le musée Clémentin et les meilleures collections de Russie, d'Allemagne et d'Angleterre s'enrichirent de ses découvertes. On a de lui un ouvrage intitulé : *Schola Italica Picturæ*; Rome, 1773, in-fol.; c'est un essai intéressant sur la peinture depuis Léonard de [illegible] jusqu'aux successeurs des Carrache. Z.

[illegible], *Dictionary of Painters*. — Chalmers, *General Dict.*

[illegible] *ues*), mathématicien irlan[illegible] de Dublin, le 26 mars [illegible] 1[illegible] bre 1805, à Ossory. [illegible] le [illegible] de Dublin en 1742, il fut [illegible] de ce collége en 1751. En 1758 il [illegible] *De Sectionibus Conicis*, [illegible] fut nommé professeur de [illegible] au collége d'Érasme Smith. [illegible] résigna ces fonctions, ayant [illegible] 1767 il obtint celle de [illegible] à [illegible], qu'il résigna pour le dé[illegible] ré évêque de Clonfert [illegible] au siége d'Ossory, qu'il [illegible] mort. Les œuvres du docteur Hamilton ont été réunies et publiées par son fils en 1809, 2 vol. in-8°. Le premier contient le Traité des Sections Coniques, le second *An Essay on the existence and attributes of the Supreme Being*; — *An Essay on the Permission of Evil*; — trois essais sur l'ascension de la vapeur, les aurores boréales et les principes de la mécanique; — *Remarks and hints on the Improvement of Barometers*; — *On the power of fixed alkaline salts to preserve flesh from putrefaction*; — *Four introductory Lectures on natural Philosophy*. W.

Vie de Hugues Hamilton, en tête de ses *Œuvres*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

* **HAMILTON** (*Alexandre*), médecin anglais du dix-huitième siècle, mort en 1802, à Édimbourg. Il occupa longtemps une chaire d'obstétrique à l'université de cette ville, et se fit une réputation méritée par les nombreuses améliorations qu'il apporta dans la pratique, encore toute routinière, de cette branche de l'art médical. Il était membre de la Société royale de Londres. Ses principaux ouvrages sont : *Elements of the Practice of Midwifery* (Éléments de la Pratique des Accouchements); 1776, in-8°; — *Treatise on Midwifery* (Manuel d'Obstétrique); 1781; traduit en allemand par J.-P. Ebeling; — *W. Smellie's Anatomical Tables* (Tables Anatomiques de W. Smellie); 1787, in-folio, accompagnées d'un abrégé pratique; — *Select Cases in Midwifery* (Cas particuliers d'Accouchement); 1795, in-8°; — *On the Complaints of Females*; 1797, in-8°. P. L—Y.

Callisen. — Reuss, *Register of English Authors*. — Gorton, *General Biographical Dictionary*.

HAMILTON (*Robert*), mathématicien écossais, né à Édimbourg, en 1743, mort à Aberdeen, le 14 juillet 1829. Fils d'un libraire, il travailla quelque temps dans une maison de banque; mais ses goûts pour l'étude lui firent quitter cette carrière. Il entra dans l'enseignement, et devint recteur de l'académie de Perth, puis professeur de mathématiques au collége Maréchal d'Aberdeen. On lui doit : *Introduction to Merchandise*; Édimbourg, 1777 : souvent réimprimée; — *An Inquiry concerning the rise and progress, the redemption and present state, and the management of the national Debt of Great-Britain and Ireland*; Édimbourg, 1813; 3e édition, amendée, Édimbourg, 1818, in-8°; traduit en français, par Henri Lasalle, sous ce titre : *Recherches sur l'origine, les progrès, le rachat et l'administration de la Dette nationale de la Grande-Bretagne*; Paris, 1817, in-8° : Hamilton démontra le premier, dans cet ouvrage, ce qu'il y a d'illusoire dans les fonds d'amortissement. Il y prouve qu'une nation ne se libère véritablement de ses dettes que par des excédants de recettes sur les dépenses, et que tout virement de fonds, toute allocation d'amortissement ne sont qu'un leurre. Ces idées ont fini par prévaloir en Angleterre. On cite encore d'Hamilton un *Système d'Arithmétique et de Tenue des Livres*; 1789,

in-12; un traité *De la Paix et de la Guerre*. En 1830, sa famille a fait paraître de lui un livre intitulé : *The Progress of Society*, dont on avait trouvé le manuscrit dans ses papiers. W.

Dictionnaire de l'Économie politique.

HAMILTON (*Alexandre*), célèbre homme d'État américain (États-Unis), né le 11 janvier 1757, dans l'île de Nevis (une des Antilles), mort le 12 juillet 1804, à la suite d'un duel avec le colonel A. Burr, vice-président des États-Unis. Son père, Écossais d'origine, était venu s'établir à Saint-Kitts (île de Nevis), dans l'espoir d'y faire fortune comme négociant. Ses affaires, d'abord florissantes, finirent par une faillite. Il avait épousé, dans cette colonie, une jeune veuve, descendant d'une famille française protestante. Son fils hérita en quelque sorte des qualités spéciales qui distinguent les deux races, la fermeté et l'énergie des Écossais et la vivacité intelligente des Français. Ces dispositions se montrèrent chez lui de bonne heure, et avec le progrès des années devinrent des qualités éminentes. Bien jeune encore, il perdit sa mère. Ce malheur laissa dans son cœur une profonde impression. Son père avait à peine conservé quelques restes de son ancienne aisance. De bonne heure, le pauvre enfant eut à gagner son pain et à travailler pour s'ouvrir une carrière. A douze ans il entra dans le comptoir d'un marchand de New-York qui faisait des affaires dans l'île. Cet Américain, frappé de son intelligence et de son application, prit un vif intérêt à son avenir, et au bout de trois ans l'envoya à New-York en le recommandant chaudement à quelques amis. Hamilton avait quinze ans. Il se livra avec ardeur à l'étude, d'abord dans une pension d'Elisabethtown (New-Jersey), puis dans le collége de Columbia à New-York, le premier de ce temps. Il était encore écolier lorsqu'il fit en quelque sorte son début dans la vie politique. C'était en 1774. Depuis six ans les colonies avaient épuisé en vain les pétitions, les remontrances, les prières près de la mère patrie au sujet des taxes que le ministère persistait à établir. Le mécontentement et l'agitation n'avaient cessé de s'accroître. Les choses en étaient venues à ces moments de crise où commencent et se précipitent les révolutions. Un grand meeting avait été convoqué par les principaux citoyens de New-York pour discuter les questions du jour et préparer un congrès général. Plein d'ardeur et d'aspirations vers la liberté, le jeune Hamilton s'était mêlé à la foule, mais aussi près que possible de l'estrade d'où parlaient les orateurs. Après en avoir entendu plusieurs, et trouvant que plusieurs points importants n'avaient pas été touchés, il communiqua ses impressions à quelques voisins. Il fut vivement engagé à prendre la parole. Il refusa d'abord. Pressé de nouveau, il hésita encore un peu, et monta enfin sur l'estrade. Il avait dix-sept ans, et l'air encore plus jeune que son âge. Les spectateurs furent frappés de sa jeunesse, et surtout de sa figure pâle et intelligente. Après un début qui se ressentait de l'émotion et de la timidité qu'il éprouvait, le jeune orateur prend de l'assurance, retrace avec énergie les actes arbitraires et tyranniques du gouvernement anglais, la nécessité de résister, qui est un droit et un devoir, les chances de succès qu'assurent l'union et le patriotisme des citoyens combattant sur leur propre sol, et finit par prédire que l'insurrection victorieuse affranchirait le Nouveau Monde et rejetterait en Angleterre les débris de sa puissance et de son oppression. Ces idées, développées dans un langage plein de chaleur, étonnèrent et charmèrent l'assemblée. Il fut vivement applaudi. Les trois années suivantes furent consacrées à l'achèvement de ses études et à une part active à la polémique des journaux. Il donna des brochures politiques, qui le mirent en relations avec les hommes qui jouaient alors le premier rôle. La guerre avait éclaté. Il s'y engagea comme volontaire, et devint promptement officier. Son ardeur et son intelligence attirèrent l'attention de Washington, alors général en chef, et bientôt il fut choisi comme un de ses aides de camp. Pendant toute la lutte, il fit un service très-actif, avec autant de courage que de talent. Il acquit à un haut degré l'estime et l'amitié de Washington. Longtemps après, celui-ci parlant d'Hamilton, disait : « C'était le plus distingué de mes jeunes officiers. Il avait beaucoup d'ardeur et de hardiesse, une pénétration très-prompte, et un grand jugement au premier coup d'œil. »

En 1780, il épousa une fille du général Schuyler, qui était d'une ancienne famille (1). La guerre terminée, Hamilton quitta le service avec le rang de colonel, et reprit ses études de droit. Il se fit recevoir avocat, et bientôt fut envoyé au congrès. Dès lors sa vie fut purement politique. Sa réputation et son influence allèrent en grandissant. Il fut un des délégués de New-York au congrès de 1787, qui fit la constitution. Les séances ayant été secrètes, ce n'est que peu à peu que les opinions exprimées par les principaux hommes politiques ont été connues. Ainsi, c'est en 1851 seulement qu'on a publié un de ses discours, ou plutôt des notes entièrement écrites par lui. Il y montre un penchant marqué pour les formes monarchiques, et peu de confiance dans l'intelligence et les vertus du peuple pour le *self government*. Il est pour un pouvoir exécutif fortement organisé, qui dans sa sphère ait une action libre et décisive. Hamilton était un des principaux représentants de l'opinion fédéraliste. L'opinion opposée était défendue par des hommes de grand talent aussi, pleinement convaincus que le peuple est capable de se gouverner, et qu'il faut lui assurer dans toute leur étendue les droits et les priviléges

(1) Après la mort de son mari, cette dame devint en quelque sorte un personnage historique, en raison de la haute considération qu'il avait laissée. Elle lui survécut cinquante ans, et n'est morte que de nos jours, en 1854.

qui découlent du principe de liberté, compris dans le sens le plus large. Ces discussions approfondies sur la constitution furent donc une lutte animée entre les deux partis, et où chacun d'eux s'efforça d'introduire les idées qui formaient sa doctrine politique. Hamilton prit une très-grande part aux débats, et par la force de sa éloquence et de sa logique fit prévaloir plusieurs idées des fédéralistes. « Il n'y a pas dans la constitution des États-Unis, dit un historien célèbre, un élément d'ordre, de force, de durée, qu'Hamilton n'ait puissamment contribué à y introduire et à faire triompher. » Pendant que cette constitution était soumise à l'examen des États avant son adoption définitive, il en défendit les dispositions et les principes au point de vue fédéraliste, dans une série d'articles qui parurent dans le *Daily Advertiser* de New-York. Ils ont été depuis recueillis en un volume, sous le titre de *Le Fédéraliste*. Sur 85 numéros dont l'ouvrage est composé, 51 sont d'Hamilton, 5 de John Jay et le reste de Madison. Ces essais constituent un des traités de politique les plus remarquables par la profondeur et la lucidité des idées. La lecture en est indispensable à celui qui veut comprendre l'esprit et la pratique de la constitution fédérale. En 1789 elle devint la loi des États-Unis et la base du nouveau gouvernement. Un des premiers actes de Washington, nommé président, fut d'appeler Hamilton au poste de secrétaire du trésor (ministre des finances), poste alors le plus important et le plus difficile de tous. Les dettes, résultat de la guerre de l'indépendance, étaient énormes, le désordre et la confusion extrêmes, les ressources presque nulles. Tout était à organiser, au milieu des intérêts et des passions contraires. Le gouvernement étant tout nouveau, sans traditions du passé comme base, toutes les mesures devaient avoir de graves conséquences pour l'avenir. La première question qui se présenta était relative au payement des dettes. Il y avait les dettes de l'Union envers les étrangers et les nationaux; les dettes des États particuliers, contractées sous leur nom, mais à raison de leur concours dans la cause commune; des bons de réquisitions, des marchés de fournitures, des intérêts arriérés; et pour faire face à tout cela, point de revenus assurés et suffisants. Le parti démocratique soutenait fortement qu'on devait laisser à l'action individuelle de chaque État le devoir de payer ses dettes. Comme secrétaire du trésor, Hamilton était d'une opinion contraire. Il proposa de concentrer à la charge de l'Union toutes les dettes effectivement contractées pour la cause commune, et d'en effectuer ou garantir l'acquittement intégral; établir des impôts suffisants pour faire face à la dette publique et à son amortissement; de fonder une banque nationale capable de seconder le gouvernement dans ses opérations financières et de soutenir le crédit. Ce système était le seul moral, le seul conforme à la probité et à la vérité. Néanmoins, il trouva une vive opposition de la part du parti démocratique. Hamilton soutint la lutte avec son énergie accoutumée. Ses talents et la droiture de son caractère lui donnaient une grande influence au sein du congrès et près du président. Washington n'avait pas eu occasion de faire une étude approfondie des finances. En voyant la violence de la lutte et le déchaînement des passions, il parut hésiter quelque temps à soutenir de son approbation les idées du secrétaire du trésor. En réalité, il examinait et réfléchissait profondément, et voulait donner aux passions le temps de se calmer. Successivement, il donna son appui à tous les plans d'Hamilton. C'était un acte de grand jugement. Par là, la foi publique était fondée, l'administration des finances liée étroitement à la politique de l'État, et le gouvernement nouveau prenait dès les premiers jours la consistance d'un pouvoir ancien et bien établi. Les excellents effets de ces mesures furent sensibles presque immédiatement, et le cours des années n'a fait que les étendre et les fortifier. Les autres actes d'Hamilton, les papiers émanés de son cabinet témoignent de sa haute intelligence, et encore aujourd'hui on le cite comme un des plus habiles ministres du trésor. Au sein du congrès comme du gouvernement, son influence était prépondérante. Il était souvent consulté sur des questions autres que les finances. La révolution française s'était précipitée dans les mesures les plus violentes. Une foule de démagogues nationaux et étrangers prêchaient dans les meetings les doctrines les plus exagérées et s'efforçaient d'entraîner le gouvernement dans la guerre étrangère. Hamilton conseilla la proclamation de la neutralité et la mission de Jay en Angleterre, deux actes qui distinguent la politique extérieure de la première présidence. Au sein et hors du cabinet, il avait à lutter contre les talents et l'influence de Jefferson, dont les doctrines sur beaucoup de points étaient opposées aux siennes. Le parti démocratique le harcelait sans cesse de dénonciations cachées près du président, de calomnies dans les journaux, d'accusations dans la chambre des représentants. Mais toutes ces attaques furent de peu d'effet. Washington montra une prudence admirable dans ses rapports avec Hamilton et Jefferson, ministres du même cabinet, mais très-opposés de caractère et d'opinions. Il avait une préférence d'estime et d'affection pour le premier; mais tels furent son tact et sa réserve de conduite, que le second n'eut jamais de motif fondé de plaintes. Il les contint, les dirigea, se servit de leurs talents pour le bien du pays, et par sa sagesse prévint toute espèce de collision.

Hamilton se retira volontairement du cabinet en 1795. Il avait une nombreuse famille et point de fortune. Ses intérêts privés exigeaient qu'il reprît l'exercice de sa profession d'avocat. Sa réputation lui attira des clients nombreux et

des affaires importantes. Cependant il continua à prendre un vif intérêt aux questions politiques du jour, et souvent même une part active aux élections de tels ou tels candidats. En 1798, la politique à la fois insidieuse, aggressive et maladroite du Directoire de la république française faillit amener la guerre entre la France et les États-Unis. Le gouvernement fédéral se mit en mesure de défense : l'armée fut augmentée, et Washington nommé général en chef. Celui-ci était alors dans sa retraite de Mont-Vernon, et en acceptant avait fait entendre qu'il tenait essentiellement à être consulté sur le choix des officiers généraux qui devaient commander sous lui. Hamilton, Charles Pinckney et Knox, qui tous trois avaient servi avec distinction dans la guerre de l'indépendance, furent nommés majors généraux d'après ses conseils. Il avait insinué en même temps son désir qu'ils prissent rang d'après l'ordre où ils étaient placés sur la liste. De là surgit de l'incertitude et de l'embarras. Dans l'armée de la révolution, Pinckney avait eu un rang supérieur à Hamilton, et Knox comme major général avait été au-dessus de tous les deux. Le président, John Adams, à qui la promotion d'Hamilton n'était pas agréable, soutenait les prétentions de Knox comme premier major général. Il y avait à craindre un conflit et des froissements. Washington avait pour Hamilton une telle estime et un tel attachement qu'il écrivit qu'un refus à cet égard entraînerait sa propre démission. Cette lettre mit fin à l'opposition du président. Hamilton fut maintenu le premier sur la liste. Des trois généraux il était certainement le plus distingué par les qualités qui font l'homme de guerre, l'ardeur et l'activité, la rapidité de coup d'œil et de jugement, l'intelligence hardie et le pouvoir d'entraînement sur les troupes. Comme bien des insinuations jalouses avaient été faites contre lui, Washington dit à cette occasion : « Qu'il soit ambitieux, je l'accorde volontiers; mais c'est de cette louable ambition qui pousse un homme à exceller partout où il met la main. Il est entreprenant, d'une pénétration très-prompte, et d'un jugement qui choisit toujours bien. » L'élection présidentielle de 1801 amena un fait qui est rare dans les annales des États-Unis. Les deux candidats du parti démocratique, Jefferson et Burr, avaient obtenu chacun le même nombre de votes. D'après la constitution, c'était à la chambre des représentants, votant par États, à décider le choix du président. Chacun des candidats mit en jeu ses amis et toute son adresse pour gagner les quelques votes décisifs. Burr avait manœuvré habilement auprès des représentants fédéralistes et avait obtenu des promesses. Aussitôt qu'Hamilton en fut informé, il écrivit à quelques amis influents du parti fédéraliste pour les détourner de ce choix. Il représenta fortement les vices privés, l'ambition, la fortune détruite de l'homme; le danger pour les fédéralistes de se fier à lui; la certitude qu'une fois président, il ne choisirait que les fripons de tous les partis, pour s'en faire des instruments contre les gens sages et honnêtes. On attribua ces conseils, qui au fond étaient très-justes, à des rancunes de parti, et sa voix ne fut pas écoutée. Mais il perça quelque chose de l'appréciation qu'il avait faite du caractère moral de Burr, et ce dernier en conserva un profond souvenir. Au sein de la chambre, la lutte, pour le choix du président, fut très-acharnée. Il y eut trente-six ballottages pendant une semaine entière. Jefferson enfin l'emporta, et, suivant la législation d'alors, Burr devint naturellement vice-président. Au commencement de 1804, une réunion des membres du congrès qui soutenaient habituellement l'administration choisit à l'unanimité Jefferson pour sa réélection à la présidence. Burr fut écarté comme vice-président, et les meneurs firent accepter Georges Clinton, gouverneur de l'État de New-York. Il fut convenu aussi que celui-ci serait remplacé plus tard dans ce poste par le *chief justice* Lewis. Burr fut vivement blessé de se voir exclu par les chefs de son propre parti. Il était menacé à la fois de ruine politique et de ruine de fortune causée par des spéculations malheureuses. Il mit tout en œuvre pour se concilier les fédéralistes. L'opinion qu'Hamilton avait exprimée trois ans auparavant n'avait pas changé. Sans prendre une part directe aux meetings politiques tenus pour préparer l'élection, il détourna ses amis de soutenir Burr, et ses sentiments furent cités librement. Burr échoua dans sa candidature comme vice-président. Attribuant cet échec à l'influence d'Hamilton, il en conçut une furieuse animosité. Après avoir médité pendant deux mois ses projets de vengeance, il sortit de sa retraite, résolu à provoquer en duel son rival. Ce rival écarté, il espérait rétablir sa fortune désespérée. Il fallait un prétexte pour justifier cette provocation de duel. Parmi les lettres auxquelles avait donné lieu la dernière élection, et que les journaux avaient publiées, il y en avait deux d'un docteur Cooper, zélé fédéraliste. Dans l'une il était dit qu'Hamilton avait parlé de Burr comme « d'un homme dangereux, à qui l'on ne devait pas confier les rênes du gouvernement ». Dans l'autre, après avoir répété cette allégation, Cooper ajoutait : « Je pourrais vous citer une opinion encore plus forte de mépris exprimée par le général Hamilton sur M. Burr. » Ce fut ce passage que saisit Burr pour entraîner Hamilton à un duel. Il lui envoya un de ses amis avec la lettre imprimée et un billet où il demandait qu'Hamilton reconnût ou désavouât les expressions qu'on lui prêtait. Dans sa réponse, Hamilton dit qu'il était tout disposé à reconnaître ou à désavouer toute opinion qu'on l'accuserait d'avoir exprimée, mais qu'il ne pouvait consentir qu'il lui fût demandé si dans le cours de sa vie politique il avait dit

de à r les
ex-
impu-
qui auraient pu ne
s. et il se -
une
par e brève
eu du mot
a son nom.
un certifi
d'H
par de où il di-
avec le docteur Cooper,
se rappeler, se rapportait
ne, et ne touchait nulle-
privé de Burr, et qu'il n'hé-
reconnaître ou à désavouer toute
conversation sur laquelle une
posée. Burr, qui ne cherchait
provocation, traita cette ré-
et non satisfaisante, et envoya
défi, Hamilton essaya
nte, mais qui fut re-
devenu inévitable, il
correspondance avait pris
comme citoyen privé, comme
comme époux et père d'une
, dont le sort reposait sur lui,
les motifs de se refuser à
y consentit qu'en raison de son
que par un esprit élevé
eux sacrifice de ses
eût pressenti le fatal
ses sentiments dans un écrit
tard publié. La rencontre eut lieu à quelques milles de New-York, dans le Jersey : la distance était de dix pas; au signal donné, Burr visa soigneusement, et fit feu. Hamilton tomba, et dans la chute son pistolet partit. Il fut porté à la maison d'un ami, où, après vingt-quatre heures de cruelles souffrances, il expira. Il n'avait que quarante-sept ans. La nouvelle de sa mort répandit dans la ville la plus vive agitation et le deuil. Presque toutes les opinions, même celles de ses adversaires politiques, s'accordèrent à déplorer sa perte comme un malheur public et à rendre hommage à son patriotisme et à ses talents. Ses funérailles se firent avec une grande pompe. Un éloge funèbre fut prononcé à *Trinity-Church*, principale église de New-York, et sur l'estrade étaient quatre de ses fils, entre les âges de seize et six ans. Les mêmes hommages lui furent rendus par le barreau et divers corps publics. Une explosion d'indignation publique éclata contre Burr, quand les lettres de la correspondance eurent été publiées. On le regardait comme un assassin. C'était, disait-on, de propos délibéré et avec une adresse profonde qu'il avait cherché à faire tomber Hamilton dans un piége. On l'accusa publiquement de s'être exercé au pistolet trois semaines avant le duel, et pendant qu'Hamilton était sur son lit de mort, de s'être excusé d'un ton enjoué dans le cercle de ses intimes de ne pas l'avoir frappé au cœur. Des poursuites furent commencées contre lui dans le New-Jersey et à New-York. Ce fatal duel produisit sur l'esprit public une impression profonde et de longue durée, et ne contribua pas peu à fortifier et à étendre la réprobation et l'espèce d'horreur avec lesquelles les Américains des États du nord considèrent en général les duels.

En 1851, un de ses fils, *John* C. HAMILTON, a publié tous les écrits de son père; ils renferment sa correspondance et les documents officiels. Cette publication avait été longtemps retardée, parce qu'elle exigeait le concours et l'autorisation du congrès. J. CHANUT.

Life and Writings of A. Hamilton by his son. — *History of the United-States* de Hildreth. — *Cyclopædia of American Literature.*

HAMILTON (Miss *Élisabeth*), femme de lettres anglaise, née le 25 juillet 1758, à Belfast (Irlande), et morte le 23 juillet 1816, à Harrowgate (Yorkshire). Ayant perdu ses parents dans son enfance, elle fut élevée aux environs de Stirling, par son oncle, qui lui fit donner une excellente éducation et lui légua par testament une petite propriété. Par goût elle se consacra à la carrière de l'enseignement, remplit pendant plusieurs années l'emploi de gouvernante auprès des filles d'un noble écossais, et publia des traités d'éducation et de morale remplis de vues simples et neuves ainsi que plusieurs romans de mœurs d'une fidélité piquante. Ses principaux ouvrages sont : *Letters of an Hindoo Rajah* (Lettres d'un Rajah indien); 1796, 2 vol. in-8°; — *Memoirs of modern Philosophers* (Souvenirs des Philosophes modernes); 1800, 3 vol. in-8°, trad. en français par M. B***, sous le titre de *Bridgetina;* 1802, 4 vol. in-12 : critique assez vive des doctrines de l'école française; — *Letters on the elementary Principles of Education* (Lettres sur les Principes élémentaires de l'Éducation), 1802, 2 vol. in-8°; trad. en français par L.-C. Chéron, 1804 : ouvrage remarquable, où l'on trouve une méthode d'enseignement pleine de sagesse; — *Life of Agrippina* (Vie d'Agrippine); 1804, 3 vol. in-8°; — *Letters on the Formation of the religious and moral Principle* (Lettres sur la Formation de l'Idée religieuse et morale); 1806, 2 vol. in-8°; — *The Cottagers of Glenburnie* (Les Paysans de Glenburnie); 1808, in-8°; 1810, 4e édit. : ouvrage dans lequel elle peignit avec une douce ironie les campagnards écossais; — *Exercises in religious knowledge* (Exercices sur les connaissances religieuses); 1809, in-12; — *Popular Essays* (Essais populaires); 1813, 2 vol. in-8° : où elle expose les principes essentiellement liés à l'amélioration de l'entendement, de l'imagination et du cœur; — *Hints for public Schools* (Avis adressés aux directeurs d'Écoles publiques); 1815. P. L—Y.

Memoirs by miss Edgeworth. — *Memoirs by miss Benger*; 1818, 2 vol. in-8°. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — *Biographical Dictionary of* J. Gorton. — *Biographie des Femmes célèbres*, t. II.

HAMILTON (*Alexandre*), orientaliste anglais, né vers 1765, mort à Liverpool, le 30 décembre 1824. Il résida longtemps dans l'Inde, où il étudia avec soin la langue et la littérature sanscrites. De retour en Angleterre, il examina les diverses collections de manuscrits indiens que contenaient le British-Museum et la bibliothèque de la Compagnie des Indes, et se rendit en France pour faire les mêmes recherches dans la Bibliothèque impériale de Paris. Il était peut-être le seul homme sur le continent qui sût le sanscrit. Retenu prisonnier en France à la suite de la rupture de la paix d'Amiens, il enseigna cette langue d'abord à Chézy, puis à Frédéric Schlegel et à Fauriel. Il ne tarda pas à être rendu à la liberté, et revint en Angleterre, où il fut nommé professeur de sanscrit au collége de Haileyburg. Il publia plusieurs ouvrages élémentaires pour les besoins de son enseignement. On a de lui : *Catalogue des Manuscrits sanskrits de la Bibliothèque impériale, avec des notices du contenu de la plupart des ouvrages*; Paris, 1807, in-8°. Ce catalogue, rédigé en anglais par Hamilton, a été traduit en français par L. Langlès; — *The Hitopadesa in the Sanscrita Language*; Londres, 1810; — *Analysis grammatica paginarum Hitopadecæ Londinensis undecim priorum*; in-4°, imprimé pour l'usage des élèves du collége de Hertford; — *Terms of Sanskrit Grammar*; Londres, 1815, in-4°; — divers articles sur la géographie ancienne de l'Inde, insérés dans des recueils anglais, et dont quelques-uns ont été traduits dans le *Journal Asiatique de Paris*. Il était membre de la Société Asiatique de Calcutta. Z.

J. Gildemeister, *Bibliothecæ Sanskritæ Specimen*.

HAMILTON (*James*), pédagogue anglais, né à Londres, en 1775, mort le 16 septembre 1829, à Dublin. Étant venu s'établir à Hambourg en 1798, il y apprit l'allemand, sous la direction d'un émigré français, le général d'Angély, qui s'était fait maître de langues, et d'après une méthode particulière à son professeur, sans commencer par la grammaire. En 1815 il se rendit aux États-Unis, et se mit à enseigner à New-York les langues anglaise et allemande par la méthode qui lui avait encore servi à apprendre le français, méthode qu'il avait perfectionnée et qui porte son nom. Il faisait à Dublin des leçons publiques pour propager sa méthode, quand la mort le surprit. Dans la méthode d'Hamilton l'élève est amené à s'approprier d'abord la connaissance des mots, à traduire dans sa propre langue des membres de phrase et des phrases entières sans que le maître ait fait autre chose que de lui indiquer d'abord le sens littéral des mots, sens qui dans la connexion des membres d'une phrase ou d'un discours s'inculque dans son esprit par l'association des idées. L'élève apprend d'abord à traduire, et la forme grammaticale de chaque mot est exactement reproduite par l'équivalent, sans avoir le moins du monde égard à la construction, au génie, à l'élégance et à la clarté de la langue maternelle. C'est la traduction rigoureusement littérale de l'idiome étranger qui doit conduire l'élève à le connaître à fond. On continue ainsi par degrés, de telle sorte que chaque phrase nouvelle doit être parfaitement comprise et en quelque sorte gravée dans la mémoire avant qu'on passe à la suivante, et on revient toujours sur les précédentes. Pour faciliter à l'élève la répétition de cet exercice, on lui met entre les mains le texte choisi pour la leçon avec une traduction interlinéaire rigoureusement littérale. Aussitôt qu'il est parvenu à trouver la construction des phrases et à pouvoir comprendre tout seul, on le fait lire le plus possible afin de lui faire connaître un plus grand nombre de mots. Alors il apprend la classification des mots, les rapports qui résultent de leur terminologie, les règles de leur association, et la grammaire devient enfin sa principale étude. Quand il est initié aux règles de la grammaire, il apprend de la même manière à traduire de sa langue maternelle dans la langue étrangère, et bientôt il n'éprouve plus de difficultés à exprimer ses idées dans la langue qu'il cherche à s'approprier. A son apparition la méthode d'Hamilton fit sensation non-seulement en Amérique, mais encore en Angleterre, en Allemagne et en France. Elle rencontra d'ardents adversaires, qui lui reprochèrent de trop se préoccuper du but matériel de l'étude des langues et de négliger le développement de l'exercice de la faculté de penser ainsi que l'étude de la grammaire, qui devenant l'accessoire finirait par être complétement négligée. D'un autre côté, la méthode d'Hamilton trouva de chauds partisans; on l'appliqua avec succès en Allemagne, et ses avantages pour l'étude des langues vivantes furent généralement reconnus. Du reste cette méthode n'a rien de bien nouveau : il y a des siècles que l'hébreu s'enseigne ainsi parmi les Juifs, et il y a bien longtemps qu'il existe des traductions interlinéaires pour faciliter l'enseignement. W.

Conversations-Lexikon.

***HAMILTON** (*William*), célèbre philosophe écossais, né à Glasgow le 8 mars 1788, mort à Édimbourg, le 6 mai 1856, de l'ancienne famille des Hamilton de Preston, dans le Haddingtonshire, est sans contredit l'un des plus recommandables représentants de cette école dont Hutcheson (*voy.* ce nom) avait été le fondateur. Après des études commencées à l'université de Glasgow, et achevées à celle d'Oxford, il entra en 1813 au barreau, qu'il ne tarda pas à quitter pour la carrière de l'enseignement, vers laquelle l'attirait une véritable vocation. La première chaire qu'il occupa à l'université d'Édimbourg fut celle de droit écossais, droit civil et histoire générale (*Scotland law, civil law, and universal history*). La chaire de philosophie mo-

laire en cette même université était alors occupée par Dugald-Stewart, qui, ayant cessé ses leçons en 1810, eut pour adjoint, puis pour successeur dans ses fonctions professorales Thomas Brown. Cet enseignement se trouvant mieux approprié aux travaux et aux goûts d'Hamilton, la mort de Thomas Brown, arrivée en 1820, devint pour lui une occasion de se porter candidat à l'ancienne chaire de Dugald-Stewart; mais il rencontra un redoutable compétiteur dans John Wilson, qui dut sa nomination à l'influence politique des tories, bien qu'il fût plus connu comme poëte que comme philosophe, et que les titres d'Hamilton fussent tout autrement sérieux que les siens. N'ayant pu arriver à la chaire de philosophie morale, Hamilton sollicita seize ans plus tard celle de logique et de métaphysique, devenue vacante en 1836 par la mort du Dr Ritchie, qui en était le titulaire. Cette fois Hamilton réussit, grâce à ses titres mieux appréciés, grâce aussi à l'efficace appui que lui prêtèrent ses amis d'Écosse et de France. C'était au conseil municipal d'Édimbourg et au lord prévôt de cette ville, en leur qualité de *patrons* de l'université, qu'il appartenait de nommer à la chaire devenue vacante. Plusieurs prétendants se présentèrent. Hamilton, dans la demande qu'il forma à cet effet, joignit à l'énumération de ses titres philosophiques une liste de certificats (*testimonials*), motivés et signés par dix-huit savants et hommes de lettres de toutes les nations (1). Hamilton remplit en même temps quelques autres emplois universitaires, notamment celui de secrétaire du sénat académique. En 1826, Hamilton, engagé dans une polémique contre les phrénologistes, qui alors avaient à leur tête Spurzheim et le Dr Georges Combes, lut à la Société royale d'Édimbourg un *Mémoire sur les conséquences pratiques de la théorie des fonctions du cerveau du docteur Gall*. De 1829 à 1836, il publia dans la *Revue d'Édimbourg* un certain nombre d'articles, qui, joints à quelques autres restés inédits jusque là, formèrent un volume sous le titre suivant : *Discussions on philosophy and litterature, education, and university reform, cheefly from the* Edinburgh Review, *corrected, vindicated, elarged in notes and appendices;* Londres et Édimbourg, 1852, in-8°. Celles d'entre ces dissertations qui avaient été publiées dans la *Revue d'Édimbourg* sont au nombre de quinze, à savoir : *Philosophy of the absolute, Cousin-Schelling*, octobre 1829, publiée à l'occasion du livre de M. Cousin, intitulé : *Introduction à l'histoire de la philosophie;* Paris, 1828, in-8°, trad. en fr. par M. Peisse; — *Philosophy of Perception : Reid and Brown*, octobre 1830 : écrite à l'occasion de la traduction des *Œuvres complètes de Thomas Reid* par Jouffroy, Paris, 1828-1829, 6 vol. in-8°; trad. en fr. par M. Peisse; — *Epistolæ obscurorum virorum : The national satyre of Germany;* mars 1831, trad. en allemand par Vogler; — *On the State of the English Universities, with more especial reference to Oxford;* juin et décembre 1831; — *On the Revolutions of Medecine, in reference to Cullen*, par Thomas Thompson; juillet : 1832; — *Logic, the recent english treatises of that science;* avril 1833 : composée à l'occasion d'une douzaine d'ouvrages publiés pour la plupart à Oxford, et notamment des *Éléments de Logique* par Richard Whately, docteur en théologie, principal du collége Saint-Alban, Oxford et Londres, 1829, in-8° ; trad. en fr. par M. Peisse; — *Education of the people : German Schools;* juillet 1833, publiée à l'occasion d'un rapport de M. Cousin au ministre de l'instruction publique; — *On the Patronage and Superintendance of Universities;* avril 1834 (1); — *On the Study of Mathematics, as an exercise of mind;* janvier 1836 : écrite par Hamilton à l'occasion de l'ouvrage suivant : *Pensées sur l'Étude des Mathématiques, comme partie de l'éducation libérale*, par le révérend William Whewell, membre et tuteur de l'université, Cambridge, 1833, in-8° ; trad. en fr. par M. Peisse; — *Of the Conditions of classical Learning, with relation to the defence of classical instruction by professor Pillans ;* octobre 1836. Indépendamment de ces articles, qui avaient déjà paru dans la *Revue d'Édimbourg*, le livre publié en 1852 par Hamilton renferme trois appendices, et se termine par une lettre de Hamilton à Auguste de Morgan, du collége de La Trinité à Cambridge, relativement à de nouveaux principes que ce professeur prétendait avoir découverts dans la théorie du syllogisme.

(1) Parmi ces pièces se trouvaient divers extraits de lettres écrites par M. Cousin à un de ses amis, M. Pillans, professeur de littérature à l'université d'Édimbourg, à l'occasion d'un article publié en 1829 dans la *Revue d'Édimbourg*, et une lettre, en date du 1er juin 1836, adressée par M. Cousin au même M. Pillans dans le but d'appuyer la candidature de Hamilton. « Ce qui caractérise M. Hamilton, disait M. Cousin dans la dernière partie de cette lettre, c'est précisément l'esprit écossais, et il n'est si attaché à la philosophie de Reid et de Stewart que parce que cette philosophie est l'esprit écossais lui-même appliqué à la métaphysique. M. Hamilton ne s'écarte jamais de la grande route du sens commun, en même temps qu'il a beaucoup d'esprit et de sagacité, et je vous assure (je le sais par expérience) que sa dialectique n'est nullement commode à son adversaire. Inférieur à Reid par l'invention et l'originalité, et à Stewart par la grâce et par la délicatesse, il est peut-être supérieur à l'un et à l'autre, et certainement au second, par la vigueur de la dialectique, j'ajoute, et par l'étendue de l'érudition. M. Hamilton connaît tous les systèmes anciens et nouveaux, et il les examine à la critique de l'esprit écossais. Son indépendance est égale à sa science; il est surtout éminent en logique. Je vous parlerai ici en homme du métier. Sachez que M. Hamilton est celui de tous vos compatriotes qui connaît le mieux Aristote; et s'il y a dans les trois royaumes de Sa Majesté britannique une chaire de logique vacante, n'hésitez pas, hâtez-vous, donnez-la à M. Hamilton. » (M. Cousin, *Frag. de Philosophie*, p. LXXV de la préface.)

(1) Par *patrons* des universités anglaises il faut entendre les individus ou corps chargés spécialement de pourvoir aux chaires vacantes, et ayant dans leurs attributions la direction morale et scientifique de l'enseignement.

Hamilton a publié, également en 1852, une édition des œuvres de Reid, sous ce titre : *The Works of Thomas Reid, now fulled collected, with selections from his unpublished letters, prefaces, notes, and supplementary dissertations*, gr. in-8° ; Édimbourg et Londres, 1852. Cette édition renferme, indépendamment des *Œuvres complètes de Reid*, que nous connaissons en France par la traduction qu'en a publiée M. Jouffroy, quelques lettres de Reid, que M. Jouffroy n'a pas données. La notice biographique sur Reid, par Dugald-Stewart, est la même que celle qui se trouve, traduite en français, dans le premier volume de l'édition Jouffroy. Quant aux dissertations supplémentaires composées par Hamilton et annexées à cette édition des *Œuvres complètes* de Thomas Reid, elles sont au nombre de cinq, sous les titres suivants : *Dissertation on the philosophy of common sense ; — On presentative and representative Knowledge; — On the various theories of external perception ; — Distinction of the primary and secondary qualities of body ; — Perception proper, and sensation proper*, etc. Hamilton avait commencé, en 1844, une édition, avec notes, des œuvres de Dugald-Stewart ; mais elle est restée inachevée.

Un rôle spécial, ou tout au moins principal, peut être assigné à chacun d'entre les philosophes écossais. Hamilton fut le logicien de cette école, comme Hutcheson et Reid en avaient été les psychologues, Smith l'économiste, Ferguson le publiciste, Oswald le théologien, Beattie le moraliste. En maints endroits de ses écrits Hamilton déplore le discrédit où est tombée dans les universités de son pays l'étude de la logique. Mais tout en essayant, soit par l'exposition de ses propres idées, soit par la critique des idées et des systèmes d'autrui, de la relever de ce discrédit, il se montre peu favorable au fondateur de cette science. C'est à l'autorité d'Aristote qu'il attribue les notions inexactes qui règnent encore à l'égard de la nature et du domaine de la logique. « Si Aristote, dit-il (1), fit plus qu'aucun autre philosophe pour les progrès de la science, il contribua aussi plus qu'aucun autre à l'étouffer sous un bagage étranger et à l'empêcher de se développer sous une forme élégante et précise. » Les écrits de Hamilton sur la logique ont seulement pour objet les diverses espèces du syllogisme, ses règles, et notamment le syllogisme catégorique et le syllogisme hypothétique. En psychologie, Hamilton s'écarte en plusieurs points de la doctrine de Hutcheson et de Reid, notamment en ce qui concerne la conscience. Il considère la conscience bien moins comme une faculté particulière que comme une condition universelle de l'intelligence. Il lui paraît impossible de séparer la conscience des autres facultés, ou de séparer quelqu'une des facultés d'avec la conscience ; il lui paraît également impossible de concevoir une faculté qui connaisse les diverses opérations de l'esprit sans connaître en même temps leurs objets. « Je puis, dit Hamilton (1), sentir sans percevoir ; je puis percevoir sans imaginer ; je puis imaginer sans me souvenir, me souvenir sans juger, et juger sans vouloir. Un de ces actes ne suppose pas immédiatement l'autre. Quoique ce soient de simples modes d'un même et indivisible sujet, ce sont des modes en relation mutuelle, réellement distincts, et qui en conséquence admettent une distinction psychologique. Mais la conscience peut-elle se réaliser autrement que dans certains modes spéciaux ? Peut-elle exister séparément des autres facultés ? Et si, d'autre part, ces facultés ne peuvent, toutes et chacune, s'exercer que sous la condition de la conscience, la conscience n'est donc pas un des modes particuliers auxquels on peut réduire notre activité intellectuelle, mais bien la forme fondamentale et la condition générique de tous ces modes. »

C. MALLET.

Fragments de Philosophie par M. William Hamilton, professeur de logique et de métaphysique à l'université d'Édimbourg, traduits de l'anglais par M. Louis Peisse, avec une préface, des notes et un appendice du traducteur ; Paris, 1840 : — *Revue des Deux Mondes*, numéro du 1er avril 1856 : *L'Écosse depuis la fin du dix-septième siècle et la Philosophie de Hamilton.* — *The English Cyclopædia, conducted by* Charles Knight, part. XLIX.

* HAMILTON (*William-Richard*), archéologue anglais, né à Londres, le 9 janvier 1777. Il accompagna en 1799, comme secrétaire particulier, lord Elgin lors de son ambassade à Constantinople, et fut chargé par cet ambassadeur de faire venir des artistes de Rome pour assister au choix et à l'acquisition des fameux marbres d'Athènes, qui se voient aujourd'hui au Musée Britannique. Ces marbres, avaient été embarqués sur le vaisseau *Le Mentor*, qui fit naufrage en septembre 1803, à la hauteur de l'île de Cos : M. Hamilton, qui était à bord du *Mentor*, fit venir des plongeurs de cette île pour retirer du fond de la mer ces beaux monuments de l'antiquité. Il entreprit vers la même époque un voyage en Égypte, et en publia les résultats (*Ægyptian Monuments*, etc.) en 1809. Il fit paraître aussi en anglais les travaux du professeur Lœve sur *Les Nuées* et *Les Oiseaux d'Aristophane*. M. Hamilton a été successivement de 1809 à 1822 sous-secrétaire d'État au ministère des affaires étrangères, envoyé extraordinaire de S. M. B. à la cour de Naples de 1822 à 1825, et président de la Société Géographique de Londres en 1837 et en 1841.

Son fils, *John-William* HAMILTON, s'est fait connaître par la publication d'un *Voyage en Asie Mineure*, souvent cité par les géographes et les archéologues. X.

Documents particuliers.

(1) Art intitulé *Logique* (voir les *Fragments*, trad. par M. Peisse).

(1) *Théorie de la Perception. Reid et Brown* ; trad. en français par L. Peisse.

HAMLET. *Voy.* AMLETH.

HAMMAD, fondateur de la dynastie des Hammadides, qui possédaient l'Algérie, mort en 419 (1028). Il était fils de Yousouf Bologguin, lieutenant des Fathimites en Barbarie, fondateur de la dynastie des Zéirides de Kairowan et de Tunis. Son frère, Mansour, lui confia le gouvernement de Mesila et d'Aschir, forteresses situées dans la montagne de Titeri. Hammad ayant rendu de grands services à son oncle dans la guerre contre les Zénatas qu'il soumit, fut nommé gouverneur inamovible des villes ci-dessus indiquées et de toutes celles qu'il conquerrait dans le Maghreb central (Algérie). En 398 (1007), il fonda Calah Beni-Hammad (district de Hodna), et y transporta les habitants des villes de Mesila et de Hamza, qu'il détruisit de fond en comble. Il se mit en insurrection contre son suzerain, et contre le khalife fathimide Hakem, en 405 (1014), lorsque Badis lui réclama les villes de Tidjis et de Constantine pour les donner à son propre fils Moezz. S'étant emparé de Bougie, il excita à la révolte les sujets du souverain de Kaïrowan. Ce dernier marcha en personne contre son oncle, qui, abandonné des Zénatas et de la plupart de ses partisans, fut obligé de s'enfuir au delà du fleuve Chélif, dans la partie occidentale de ses États. Badis s'empara d'Aschir, traversa le Chélif, et livra bataille à Hammad, qui fut vaincu par suite de la défection de ses troupes. Il alla l'investir dans Calah Beni-Hammad; mais il mourut subitement durant le siége en dzou'l-cadah 406 (avril 1016). Son fils Moezz fut immédiatement reconnu par les Zéirides. Ce prince de huit ans ne put empêcher son grand-oncle de reprendre Aschir, mais il lui fit éprouver une défaite complète devant Begaïn (Bougie). Hammad fut forcé de lever le siége de cette ville, qui plus tard devint la capitale de ses successeurs. Il chargea son fils Caïd de négocier un traité, qui fut conclu en 408 (1017). Hammad fut reconnu souverain héréditaire et indépendant. Au nombre de ses possessions on comptait Mesila, Tobna, Aschir, Tebert, Maggara, le pays de Hodna, celui de Zab, Mersa'd-deddjadj, Constantine. Il eut pour successeur son fils Caïd. E. BEAUVOIS.

Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbères*, trad. par M. de Slane, t. I, 281; II, 16-19, 43-45.

HAMMARSKŒLD (*Lorenzo*), savant critique suédois, né à Tuna (gouvernement de Kalmar), le 7 avril 1787, mort le 15 octobre 1827. Il fut reçu docteur en philosophie à Upsal, en 1812. Entré à la bibliothèque royale comme surnuméraire, en 1806, il fut nommé bibliothécaire en 1826. S'étant marié en 1809, il fit de sa maison le lieu de réunion des poëtes et des littérateurs de Stockholm. Doué lui-même de talents poétiques assez remarquables, il fonda avec Atterbom l'école des Phosphoristes ou Atterbomistes, qui succéda à l'école française, mais qui a dû céder la place à l'école gothique, fondée par Tegner et Geyer. Parmi ses ouvrages en vers, il suffit de citer : *Œfversættningar och imitationer efter ældre och nyare Skalder* (Morceaux traduits et imités d'anciens et de nouveaux poëtes); Stockholm, 1806, in-8°; — *Imitation de l'Épître aux Pisons;* ib., 1807, in-8°; — *Traduction de 22 chants de l'Iliade*, couronnée par l'Académie de Gottenbourg, 1809; — *Kærleksqvæden* (Chants érotiques); Upsal, 1811, in-8°; — *Prins Gustaf, K. Erik XIVs. son* (Le prince Gustave, fils de Éric XIV), tragédie; Strengnæs, 1812, in-8°; — *Poetiska Studier* (Études poétiques); Stockholm, 1813, recueil de poëmes déjà publiés; — des pièces de vers dans le *Calendrier poétique* et dans la revue intitulée *Phosphoros*.

Mais c'est surtout dans ses ouvrages d'histoire et de critique littéraire qu'il faut chercher l'influence qu'Hammarskœld a exercée sur la poésie suédoise. Il est à regretter que l'esprit de système l'ait porté à méconnaître les mérites de Léopold, de Walerius, de Tegner. L'âpreté de ses critiques lui fit beaucoup d'ennemis. L'Académie suédoise ayant décerné un prix à l'excellent l'ouvrage intitulé : *Historiska anteckningar rœrande færtgangen och utveklingen af det philosophiska studium i Sverige* (Remarques historiques sur les progrès et le développement des études philosophiques en Suède, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours), Stockholm, 1821, refusa de faire imprimer cet écrit dans son recueil, lorsqu'elle apprit que c'était une production de Hammarskœld. On a encore de ce dernier : *Færsœk till en kritik œfver Fr. Schiller* (Essai de critique sur Schiller); Stockholm, 1808; — *Kritiska Bref rœrande Canc.-råd. C.-G. af Leopolds Samlade Skrifter* (Lettre critique sur les œuvres complètes de C.-G. de Léopold); ib., 1810, in-8°; — *Utkast till de bildande Konsternas historia* (Esquisse d'histoire des arts plastiques); ib., 1817, in-8°; — *Hellvin och Ellvina*, ou l'Épreuve d'amour, nouvelle; ib., 1817, in-12; — *Færteckning pa de i Sverige fran ældre till nærværande tider utkomme Scholæ och undervisnings bœker* (Catalogue des ouvrages d'éducation publiés en Suède depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours); ib.; — *Svenska Vitterheten* (Les Belles-Lettres en Suède); ibid., 1818-1819, 2e édition, remaniée et continuée par Sonden; pour la période comprise entre 1810 et 1832, ib., 1833, in-8°. Cet ouvrage est rempli d'observations fines, profondes, originales, et de savantes recherches sur l'ancienne littérature. L'auteur, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur chaque période et en avoir fait connaître la physionomie, donne des notices biographiques et critiques sur les principaux écrivains, avec une liste de leurs œuvres; — *Bref till en væn om poemet* Axel *af Es. Tegner* (Lettre à un ami sur le poëme d'*Axel* par Tegner); ib., 1822; — *Erik J. Stagnelius*, notice sur cet auteur; ib., 1823; — *Repertorium fœr svenska Bokhandel* (Répertoire de Librairie suédoise); ib.;

— *Grunddragen af philosophiens Historia* (Esquisse de l'histoire de la philosophie depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours); ib., 1825-1827, 3 vol. in-8°; — *Strædda afhandlingar æfver æmnen inom Philosophiens Gebiet* (Traités détachés sur divers sujets philosophiques); Mariefred, 1827, in-8°. Il a publié en outre plusieurs ouvrages historiques, des traductions d'auteurs grecs et latins, et rédigé des journaux. Ces dernirs écrits contribuèrent moins à étendre sa réputation qu'à réparer les brèches qu'il avait faites à sa fortune par de malheureuses spéculations de librairie. On lui doit des éditions estimées des ouvrages suivants : *Jomsvikinga, Sagan*, traduite en suédois par Adlerstam; Stockholm, 1815, in-4°; — *Georg Stjernhjelms Vitterkets-Arbeten*; ib., 1818, in-8°; — *Svenska Folksagor*; ib., 1819 (avec Innelius); — *Stagnelius Samlade skrifter*; ib., 1824-26, 3 vol. in-8°, 2e édit., 1830.

E. Beauvois.

Minnen af L. Hammarskœld, Stockholm, 1827, contenant des éloges par Hedren et par Sonden. — Sonden, *Sv. Vitter.*, p. 564-567. — Lenstrœm, *Sv. Poesiens hist.*, 408-410, 685. — *Svenskt Pantheon*, de H. Mellin, liv. X, notice par Ekelund. — *Biogr. Lex.*, VI, 60-65.

* **HAMMER** (*Christophe*), un des plus anciens orientalistes allemands, né en 1550, à Hildburghausen (duché de Saxe), où son père était pasteur, mort le 19 mars 1597. Il fut nommé professeur de langues orientales à Iéna en 1583. Il était d'opinion qu'il fallait attaquer les musulmans non par les armes, mais par des traités de controverses écrits dans une des langues qu'ils entendent. On a de lui : *Pædagogus Linguarum quinque orientalium : hebrææ, chaldææ, syriacæ, arabicæ, æthiopicæ, cum introductione in lectionem armenicam*; — *Libri III de V Linguarum orientalium origine, convenientia, necessitate.*

E. B.

Zeumer, *Vitæ Prof. Jenensium*, p. 97-98. — Gœtzius, *Elogia Philol. Hebræorum*; et *Elogia Theol. Germ.*, part. II, 1. — Zedler, *Univ.-Lex.*

HAMMER-PURGSTALL (Baron *Joseph* de), célèbre orientaliste allemand, né à Grætz, le 9 juin 1774, mort le 23 novembre 1856. Destiné à la profession de drogman, il fut, en 1787, placé a l'académie orientale de Vienne, où il s'exerça de bonne heure à parler l'arabe, le persan et le turc. A l'âge de dix-sept ans il soutint une conversation en cette dernière langue avec l'envoyé du sultan auprès de l'empereur d'Allemagne. Après un séjour de trois ans en Dalmatie, il se rendit à Constantinople, en 1799, pour y remplir les fonctions d'interprète de l'internonce Herbert. L'année suivante, le gouvernement lui confia la mission de parcourir les consulats du Levant et de faire un rapport sur l'état de la Syrie et de l'Égypte. De Hammer fit, en 1801, la campagne d'Égypte comme secrétaire-interprète des généraux anglo-turcs. Il assista à la conférence du grand-vizir à Jaffa et à la reddition d'Alexandrie. Retourné à Vienne par Malte, Gibraltar et l'Angleterre, il quitta la capitale de l'Autriche au bout de quelques mois, et repartit pour Constantinople avec le titre de secrétaire de légation, en 1802. Il fut nommé agent diplomatique à Yassi en 1806. Rentré dans sa patrie en 1807, il ne s'en éloigna plus que pour quelques voyages de courte durée. En 1810 il fit partie, comme conseiller, de l'ambassade qui se rendit à Paris pour assister aux noces de Marie-Louise. En 1815, il fut chargé d'aller recevoir les manuscrits orientaux qui avaient été transportés à Paris, à la suite de la prise de Vienne, en 1809. On lui offrit la place de conservateur de cette collection; mais il déclina cet honneur, qu'il avait mérité en augmentant la bibliothèque impériale de Vienne de plusieurs manuscrits recueillis par lui en Orient, et en faisant restituer à l'Autriche, par l'entremise de son ami Silvestre de Sacy, les ouvrages qui se trouvaient en double à la Bibliothèque impériale de Paris. De Hammer fut nommé interprète de cour en 1816, et conseiller aulique en 1817. Ayant hérité des domaines des comtes de Purgstall, en 1837, il ajouta leur nom au sien, et fut créé baron. Il a laissé deux filles et un fils, qui est capitaine dans l'armée autrichienne.

De Hammer, scrupuleux à s'acquitter de ses devoirs de religion, faisait ses prières en arabe. Il eut la singulière idée de se faire construire un tombeau, qu'il orna lui-même d'inscriptions et de sentences en dix langues. Ce monument s'élève dans la vallée de Weidling, non loin de Vienne. C'est là que ses dépouilles mortelles ont été déposées. De Hammer conserva jusqu'aux approches de la mort sa vigueur de corps et d'esprit. Sa belle et noble figure fut toujours à l'abri des atteintes de la décrépitude. Lié dans sa jeunesse avec Wieland, Herder, Gœthe et Jean de Müller, qui lui suggéra l'idée d'écrire l'histoire de l'Empire Ottoman, encouragé et présenté par eux dans le monde, il parcourut la carrière littéraire avec éclat, pendant plus d'un demi-siècle. Son père, qui était administrateur des domaines de l'État, le laissa maître d'une belle fortune. A la faveur de cette circonstance, de Hammer put se livrer sans souci et sans relâche aux études de son choix. Dédaignant la mollesse, il vivait avec la plus grande sobriété et ne buvait jamais de vin. A l'âge de plus de quatre-vingts ans, il se levait encore à quatre heures du matin, et travaillait sans interruption jusqu'à une heure de l'après-midi. Il parlait et écrivait dix langues étrangères : l'arabe, le persan, le turc, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, le français, l'anglais et le russe. Mais ses connaissances en philologie étaient plus étendues que profondes. Il les avait acquises plutôt par la lecture et par l'usage que par l'étude théorique des finesses et des difficultés de la grammaire. Les langues n'étaient pour lui qu'un instrument de recherches. Son but en les étudiant était de s'ouvrir accès

à des sources abondantes de documents historiques ou de faits divers. Mais il n'eut pas toujours une parfaite intelligence des textes qu'il consultait. Ses ouvrages sont remplis d'une multitude d'erreurs, de contradictions, de contre-sens, et même de non-sens, provenant de la hâte et de la négligence avec lesquelles il travaillait. Il se contentait trop souvent des conjectures qui se présentaient à son esprit. On prétend qu'il ne relut pas même une seule fois, avant l'impression, l'Histoire de l'Empire Ottoman, qui est son ouvrage capital. Dans ses traductions de poëmes orientaux, il se créa des difficultés insurmontables en essayant de conserver le mètre de l'original et de rendre vers pour vers, consonnance pour consonnance. Quoiqu'il ne fût pas étranger à la poésie, il n'a pu éviter de transposer et de tronquer les idées, ou de mettre les siennes en place de celles de l'auteur. Écrivant assez bien le français, il crut pouvoir suivre le même système dans ses traductions. Mais ses pièces de vers français sont tout-à-fait médiocres et souvent inintelligibles. De Hammer manquait de goût et de talent d'exposition. Ses récits sont diffus et chargés de faits qui la plupart sont sans portée, et qu'il aurait mieux valu négliger. A force d'étudier les auteurs orientaux, il en était venu à penser et à s'exprimer comme eux. Non content de leur emprunter des métaphores hasardées, il prit leur manière de voir. On peut le considérer comme un Oriental qui se servait de mots et de termes allemands ou européens. C'est à cette tournure d'esprit qu'il faut attribuer plusieurs singularités que l'on rencontre dans ses ouvrages. Par exemple, jouant sur les nombres cabalistiques, il divise en sept périodes l'histoire de la poésie ottomane, et en 72 livres celle de l'Empire Ottoman. Il a donné des notices de 200 poëtes persans et de 2,200 poëtes turcs; il déploya toute son érudition pour prouver par des exemples le rôle que le nombre neuf joue dans l'histoire des khans de Crimée. Il imita les Orientaux dans la plupart des titres qu'il mit en tête de ses traductions.

On vient d'énoncer les principaux reproches qui ont été articulés contre de Hammer par MM. de Diez, Hamaker, Frahen, Schmidt, Senkowski, Fleischer, Weil, Silvestre de Sacy, Defremery, Schlottmann. De Hammer ne resta pas sans répondre. Il le fit avec une modération et avec une aménité de formes que l'on ne saurait trop louer. Loin de garder rancune à ses adversaires, il vécut dans des rapports d'amitié avec plusieurs d'entre eux. Il citait leurs ouvrages toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Cette noble manière d'agir lui concilia l'estime et l'affection universelles. Plusieurs orientalistes s'empressèrent de lui communiquer les manuscrits qui leur appartenaient ou qui étaient confiés à leur surveillance. Il s'est fait un devoir de reconnaître les services que lui avaient rendus à cet égard M. Reinaud et d'autres savants. L'académie de Vienne l'élut pour président lors de sa fondation, en 1847. Il était associé de l'Institut de France (Académie des Inscriptions) et membre de plus de cinquante autres sociétés savantes d'Europe, d'Amérique et d'Asie, aux travaux desquelles il concourait libéralement. Plusieurs universités lui décernèrent spontanément le titre de docteur, et plusieurs villes celui de bourgeois honoraire. Ses compatriotes reconnaissaient en lui le savant qui a fait le plus d'honneur à l'Autriche. Lorsqu'il se démit, en 1839, de ses fonctions d'interprète, l'empereur lui écrivit, de sa propre main, une lettre très-flatteuse, où il lui annonçait que ses honoraires lui seraient conservés. De Hammer fut décoré par plus de vingt souverains, entre lesquels il faut citer le schah de Perse et le sultan, qui l'éleva au rang de grand-officier du Medjidié, en 1855.

Aucun orientaliste avant lui n'a connu plus intimement les peuples musulmans et n'a autant contribué à nous faire connaître leurs mœurs, leur histoire et leur littérature. L'idée générale qu'il nous en donne est juste et vraie, quoique l'on doive effacer, corriger ou retrancher quelques traits de détail dans l'ensemble de ses tableaux. Ses histoires politiques et littéraires sont plus complètes que tout ce qui a été écrit sur le même sujet soit en Europe, soit en Orient. Elles resteront la base de tous les ouvrages du même genre. De Hammer déploya une activité sans égale. Il travaillait souvent à plusieurs ouvrages à la fois; sa patience et sa persévérance dans ses projets méritent les plus grands éloges. Les seuls écrits qu'il ait laissés inachevés sont ceux dont il s'occupait quand la mort vint le surprendre. La plupart de ses entreprises ont un singulier caractère de grandeur et d'originalité. Jamais il ne marcha sur les brisées d'autres orientalistes. Grâce aux ressources que lui fournissait son érudition variée, il a pu exécuter ce que d'autres n'auraient osé entreprendre. Il ne négligeait aucune des sources nombreuses qui lui étaient accessibles. Le soin qu'il a eu de les citer avec précision fait qu'il est facile de rectifier les erreurs qu'il a laissé échapper. De Hammer consacra une partie de sa fortune à la publication d'ouvrages et de textes orientaux. Il mit en tête de l'un de ses écrits la devise suivante, qui peint bien son caractère : « Ce que je désire, ce n'est pas l'or, ni les jouissances qu'il procure, mais c'est l'honneur et la gloire qui doivent durer toujours. » La postérité ne lui refusera pas ce qui faisait l'unique objet de ses vœux et ce qu'il a mérité par son dévouement à la science et par les services qu'il lui a rendus.

On a de lui : *Die Befreiung von Akri* (La Délivrance d'Acre); Vienne, 1799, in-4°; — *Zeichnungen auf einer Reise von Wien ueber Triest nach Venedig* (Esquisses d'un

voyage de Vienne à Venise par Trieste); Berlin, 1800, in-8°; 2e édit., 1822; — *Encyclopædische Uebersicht der Wissenschaften des Orients* (Coup d'œil encyclopédique sur les sciences de l'Orient), traduit et extrait de sept ouvrages orientaux, et notamment du Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfah, avec la traduction de l'autobiographie de cet auteur; Leipzig, 1804, 2 tomes en 1 vol. in-8° : — *Die Posaune des heiligen Kriegs* (La Trompette de la guerre sainte); Berlin, 1806, in-8° : ouvrage anonyme, qui fit sensation et qui fut attribué à Jean de Müller; — *Ancient alphabets and hieroglyphic characters explained, with an account on the Egyptian priests, their classes, initiation and sacrifices, in the arabic language, by Ahmad bin-Abubakr bin-Wahshih* (Ibn-Wahschiah), traduit en anglais; Londres, 1806, pet. in-4°; — *Schirin*, poëme imité du persan; Leipzig, 1809, 2 vol. in-8°; — *Resmi Ahmed Efendi, gesandschaftliche Berichte* (Relation d'ambassade, par Reismi Ahmed Efendi); Berlin, 1809; — *Topographische Ansichten gesammelt auf einer Reise in der Levante* (Vues topographiques recueillies dans un voyage au Levant); Vienne, 1811, in-8°, avec plans et cartes; — *Rumili und Bosna* (La Romélie et la Bosnie), traduit du *Djihan Numa*, géographie d'Hadji-Khalfah; Vienne, 1812, in-8°; — *Histoire de la Littérature Turque*, dans *Literaturgeschichte* de Eichhorn; Gœttingue, 1812, t. III, section 2; — *Djafer, ou la chute des Barmécides*, drame historique; Vienne, in-8°; — *Rosenoehl* (Essence de roses); Tubingue, 2 vol. in-8°; — *Sonnets de Spencer Smith*, texte anglais et trad. allem.; Vienne, 1816, in-8°; — *Die Staatsverfassung und Staatsverwaltung des Osmanischen Reichs, dargestellt aus den Quellen seiner Grundgesetze* (La Constitution et l'Administration de l'Empire Ottoman exposées d'après les lois fondamentales); Vienne, 1815-1816, 2 vol. gr. in-8°; — *Morgenlændisches Kleeblatt* (Feuille de Trèfle oriental), consistant en hymnes persans et arabes, en élégies et églogues turques; Vienne, 1818, in-4°; — *Geschichte der schoenen Redekünste Persiens* (Histoire des Belles-Lettres en Perse); Vienne, 1818, in-4° : contenant des notices et des extraits de deux cents poëtes; — *Mysterium Baphometis revelatum*; Vienne, 1818, in-fol., et dans le t. VI des *Mines de l'Orient*. L'auteur prétend prouver, d'après les emblèmes placés sur les monuments possédés autrefois par les templiers, que cet ordre était coupable des crimes dont on l'accusa. Quoique Raynouard l'ait solidement réfuté dans le *Journal des Savants*, 1819, Hammer persista dans son opinion, et l'appuya de quelques nouveaux arguments, contenus dans un mémoire qui fut inséré dans les *Mémoires de l'Académie de Vienne*, 1855; — *Umblick auf einer Reise von Konstantinopel nach dem Olympos und von da zurueck ueber Nicæa und Nicomedia* (Coup d'œil sur un voyage de Constantinople à l'Olympe, et sur le retour par Nicée et Nicomédie); Pesth, 1818, in-4°, avec carte, pl. et inscript.; — *Geschichte der Assassinen*; Stuttgard et Tubingue, 1818, gr. in-8°; trad. en franç. par J.-J. Hellert et P.-A. de La Nourais; *Histoire des Assassins*; Paris, 1833, in-8° : l'auteur fait des rapprochements curieux entre la secte des Assassins ou *Haschischin* (*voy.* Hasan ben-Sabbah) et les templiers, les francs-maçons, les jésuites; — *Juwelenschnuere Abul-Maani's* (Collier de pierres précieuses d'Abou'l-Maani), traduit d'un poëte persan inconnu; Vienne, 1822, in-8°; — *Constantinopolis und der Bosporus œrtlich und geschichtlich beschrieben* (Description topographique et historique de Constantinople et du Bosphore); Pesth, 1822, 2 vol. in-8°, avec 120 inscriptions, 2 cartes et une traduction du *Bordah*, poëme arabe de Bousiri; — *Dreiklang Memnons* (Triple son de Memnon); Vienne, 1823; — *Motenebbi der grœsste arabische Dichter* (Motenebbi, le plus grand des poëtes arabes), traduit entièrement en vers et pour la première fois; Vienne, 1824, in-8°; — *Baki des grœssten tuerkischen Lyrikers Divan* (Divan de Baki, le plus grand des poëtes lyriques turcs); ibid., 1825, in-8°; — *Sur les origines russes*, mémoires extraits de manuscrits orientaux, avec des textes; Saint-Pétersbourg, 1825, in-4°; — *Geschichte des Osmanischen Reichs*; Vienne, 1827-1834, 2e édition, améliorée; 1832-1836, 4 vol. in-8°, trad. par Dochez, Paris, 1844, 3 vol. gr. in-8°, et par J.-J. Hellert; *Histoire de l'Empire Ottoman*; Paris, 1835-1843, 18 vol. in-8°, avec des pièces justificatives et un atlas. Les t. XVII et XVIII renferment une liste des dignités de l'empire et une liste de 244 dynasties musulmanes, traduites de l'ouvrage de Ahmed Mewlewi, une liste des ambassades reçues et envoyées par le sultan; des tables des quartiers, des mosquées et des écoles de Constantinople, etc. L'auteur s'est arrêté à la paix de Kaïnardji, en 1774. Il passa trente ans à réunir les documents de cette histoire, qu'il a tirée de manuscrits orientaux et des archives de Saint-Marc à Venise, de celles de Vienne, et de tous les ouvrages publiés en Europe sur l'Empire Ottoman; — *Gul u Bulbul* (La Rose et le Rossignol), poëme de Fazli ou Fadhli, texte turc et trad. allem.; Pesth, 1834, in-8°; — *Narrative of Travels in Europa, Asia and Africa in the seventeenth century, by Evlya-Efendi*, traduction abrégée en anglais; Londres, t. I, 1824-1846, t. II, partie I, 1850, in-4°. Le reste de cet ouvrage, publié par le comité des traductions orientales, n'a pas été imprimé; — *De l'Administration territoriale sous les khalifes*; Berlin, 1845; — *Zamachschari's goldene Halsbænder* (Colliers d'Or, par Zamakhschari); Vienne, 1835, in-8°. La traduction de ce recueil de sentences est très-

inexacte; — *Geschichte der Osmanischen Dichtkunst* (Histoire de la Poésie ottomane jusqu'à nos jours), avec des extraits traduits de 2,200 poëtes; Pesth, 1836-1838, 4 vol. in-8° : les Turcs n'ont point dans leur langue d'histoire littéraire aussi étendue. De Hammer y a admis des noms qui ne sont guère connus en Orient et qui ne méritent pas de l'être en Europe; — *Gemaeldesaal der Lebenbeschreibungen grosser moslimischer Herrscher der ersten sieben Jahrunderte der Hidschret* (Galerie de notices biographiques des grands souverains musulmans des sept premiers siècles de l'hégire); Leipzig et Darmstadt, 1837-1839, 6 petits volumes in-8° : cet ouvrage contient une cinquantaine de biographies; — *Mahmud Schehbisteri's Rosenflur der Geheimnisse* (Parterre de roses des secrets, par Mahmoud Schebbisteri), texte persan et trad. du poëme intitulé *Gulschen raz*; Vienne, 1838, in-12; — *O Kind! die berühmte ethische Abhandlung Ghasali's* (O enfant! célèbre traité de morale par Ghazali); ibid., 1838, in-12; — *Denkmale, etc.* (Monument sur la tombe des deux derniers comtes de Purgstall), avec un extrait des lettres de l'un d'eux; Vienne, 1850, in-8°; — Essai sur les écoles musicales chez les Arabes et les Persans, dans *Die Musik der Araber*, de R.-G. Kiesewetter; Leipzig, 1842, in-4° : cet auteur écrivit d'après dix-huit traités arabes, persans, turcs, qui lui furent traduits oralement par De Hammer; — *Falknerklee bestehend in drey ungedruckten Werken ueber die Falknerey* (Le Trèfle du fauconnier, consistant en trois ouvrages inédits sur la fauconnerie), textes grec et turc, accompagnes d'une traduct.; Vienne, 1840, in-8°; — *Geschichte der goldenen Horde in Kiptschak, das ist der Mongolen in Russland* (Histoire de la horde d'Or dans le Kipstchak, c'est-à-dire des Mongols en Russie); Pesth, 1840, in-8°; — *Geschichte der Ilchane* (Histoires des Ilkhans); Darmstadt, 1842-1843, 2 vol. pet. in-4° : c'est une histoire des Mongols de Perse; il y est traité de l'organisation de l'empire, de la littérature, des mœurs des habitants, etc.; — *Zeitwarte des Gebetes*, livre de prières en arabe et en allemand; Vienne, 1844, in-12; — *Khesl's des Cardinals Leben* (Vie du cardinal Khesl); ibid., 1848-1851, 4 vol.; — *Literaturgeschichte der Araber* (Histoire littéraire des Arabes), depuis son origine jusqu'au douzième siècle de l'hégire (dix-huitième de Jésus-Christ); Vienne, 1850-1856, 7 vol. in-4°. Le dernier s'arrête à la chute du khalifat de Baghdad en 656 (1258). Cet ouvrage devait comprendre douze volumes. Ceux qui ont paru contiennent environ 10,000 notices biographiques et bibliographiques, disposées par ordre systématique. Il y est traité non-seulement des écrivains, mais encore des princes et des vizirs qui ont protégé les lettres, des chefs de secte, des traditionnistes, des jurisconsultes, des médecins, des voyageurs, des chanteurs, des femmes auteurs, etc. De Hammer y a inséré d'amples extraits et des fragments traduits des principales anthologies arabes; il s'est contenté de traduire ou d'abréger les divers documents relatifs à chaque personnage; — *Das arabische Hohe Lied der Liebe, das ist Ibn of-Faridh's Taïjet* (Le Cantique des Cantiques des Arabes, c'est-à-dire le *Taïyet* de Omar Ibn-al-Faridh), texte arabe et trad. allem. avec un commentaire et une introduction relative au mysticisme chez les Arabes; Vienne, 1854, in-8°; — *Portrætgallerie des Steiermærkischen Adels* (Galerie des portraits de la noblesse de Styrie), avec un texte explicatif; Vienne, 1855; d'après la collection de tableaux qui se trouvent dans le château de l'auteur à Hainburg; — *Geschichte der Khane der Krim* (Histoire des Khans de Crimée); Vienne, 1856, in-8°; — *Geschichte Wassaf's* (Histoire par Wassaf), texte persan et traduction); Vienne, 1856, in-4°, t. I : M. Pfitzmaier s'est chargé de la publication du t. II, qui était achevé lors de la mort de l'auteur; — *Denkwürdigkeiten aus meinem Leben* (Particularités remarquables de ma vie), sous presse. Ces mémoires sont très-détaillés. De Hammer a laissé en manuscrit plusieurs autres ouvrages, qu'une de ses filles s'occupe de mettre en ordre, pour livrer à l'impression ce qui mérite d'être publié. Quelques années avant sa mort il remit à M. B. Poujoulat une traduction française du roman de Antar, qui n'a pas encore paru. De Hammer a fourni des articles et des mémoires dans les revues, journaux ou recueils suivants : *Mines de l'Orient*, dont il fut rédacteur en chef; Vienne, 1809-1820, 6 vol. in-fol.; — *Archiv für Geographie-historie-statistik-und Kriegskunst*; — *Steiermærkische Zeitschrift*; — *Bibliotheca italiana*, t. IV; Milan, 1828, in-8°; — *Mémoires* (Denkschriften) de l'Académie de Munich; — *Actes de l'Académie des Sciences de Turin*; — *Mémoires et Comptes-rendus des séances de l'Académie de Vienne*; 1847-1857, in-4°; — *Jahrbücher der Litteratur* (Annales de Vienne); — *Journal Asiatique de Paris*; — *Journal Asiatique du Bengale*; — *Transactions* et *Journal de la Société Asiatique de Grande-Bretagne et d'Irlande*; — *Journal de la Société Asiatique allemande*; etc. Ces articles réunis aux ouvrages cités plus hauts formeraient plus de cent volumes in-8°.

E. BEAUVOIS.

Œsterreichische National-encyclopædie, 1835. — *Conversat.-Lex.* — J. Mohl, Rapport annuel dans *Journal Asiat. de Paris*, 1857. — De Diez, *Impertinence et fourberies en littérature orientale, avec plusieurs centaines de preuves de l'ignorance grossière de M. de Hammer dans les langues et dans les sciences*; Halle, 1815, in-8°, et dans le t. II des *Denkwürdigkeiten*. — Éloges, dans *Allgemeine Zeitung*, par M. Umbreit, 1856, n° 346; par un anonyme, 1857, n° 4; par M. Fallmerayer, 1857, n°s 36, 37. — K. Schlottmann, *Joseph von Hammer-Purgstall, ein kritischer Beitrag zur Geschichte neuerer deutscher Wissenschaft*; Zurich, 1857 (78 p.)

in-8°. — Notices sur les ouvrages de M. de Hammer, dans le *Magasin encyclopédique* de *Millin* et dans le *Journal des Savants*, par de Sacy; dans le *Journal Asiatique*, dans les *Gelehrte Anzeigen* de Munich, dans l'*Allg. Zeitung*, dans l'*Athenæum* de Londres.

*HAMMERICH (*Frédéric-Pierre-Adolphe*), poëte et historien danois, né le 9 août 1809, à Copenhague, où son père était commerçant en gros. Il passa en 1830 l'examen de fonctionnaire ecclésiastique, fut reçu en 1834 docteur en philosophie, et nommé en 1839 pasteur de Starup et Nebel en Jutland. Mais la faiblesse de sa santé le força de se démettre de cette charge. Il se retira à Copenhague, où il fit, au milieu d'un nombreux auditoire, des leçons sur l'histoire civile et ecclésiastique du Danemark. Nommé pasteur de l'église de La Trinité en 1845, M. Hammerich se joignit, en qualité d'aumônier, aux troupes danoises qui firent les campagnes du Schleswig-Holstein, et ne reprit ses fonctions à Copenhague qu'après la conclusion de la paix. Depuis 1846 il est rapporteur du comité qui a publié le *Livre du Chant pour l'Église danoise*; Copenhague, 1852. Il a été l'un des fondateurs (1849) de la société pour l'histoire ecclésiastique du Danemark, dont les membres ont déjà publié plusieurs volumes de mémoires. Quoique très-attaché à la religion de son pays, Hammerich n'a jamais été partisan de l'intolérance. On a de lui : *De Remberto, archiepiscopo Hamburgo-Bremensi*; Copenhague, 1834; — *Skandinaviske Reiseminder* (Souvenirs de Voyage en Scandinavie); ibid., 1840, 1 vol. gr. in-8°; — *Christian II i Sverige og Karl X Gustav i Danmark* (Christian II en Suède et Charles X Gustave en Danemark); ibid., 1847; — *Danmark i Valdemarernes Tid* (Le Danemark au temps des Waldemar, 1157-1375); ibid., 1847-1848, 2 vol. in-8°; — *Danmark under de nordiske Rigers Forening* (Le Danemark au temps de l'union des trois royaumes scandinaves, 1375-1523); ibid., 1849, in-8°; — *Skildringer fra den Slesvigske Krig* (Esquisses de la Guerre du Schleswig); ibid., 1849, in-8°, avec 3 cartes; — *Det tredie Slesvigske Feldtog* (La troisième Campagne du Schleswig); ibid., 2e édit., 1851, avec 4 cartes; — *Den Slesvigske Treaarskrig* (La Guerre triennale de Schleswig); Hadersleben, 1852, in-8°; — *Danmark under Adelsvælden* (Le Danemark sous le gouvernement de la noblesse, 1523-1669); Copenhague, 1856; — *Kirkehistoriske Foredrag til Belysning af de danske Kirkespørgsmaal* (Récits d'histoire ecclésiastique, servant à éclaircir les questions religieuses en Danemark). Ces ouvrages sont remplis de recherches intéressantes et écrits d'un style très-agréable. M. Hammerich a publié dans *Brage et Idun*, de Barfod, la relation de quelques-uns des voyages qu'il a faits dans la péninsule scandinave, en Angleterre, et en Italie. Il s'est aussi fait connaître comme poëte. Ses écrits en vers sont : *Heltesange* (Chants héroïques); Copenhague, 1841; — *Tableau de la vie artistique de Thorwaldsen*; ibid., 1844; — *Le Réveil du Danemark*; ibid., 1848; — *Poésies schleswickoises*; ibid., 1848; — *Chants bibliques*; 1852, etc.

Son frère, *Martin-Jean* HAMMERICH, né le 4 décembre 1811, a beaucoup voyagé en Europe. Il fut nommé en 1841 *docens* en sanscrit à l'université de Copenhague, et en 1842 directeur de l'école de Christianshavn. On a de lui : *Om Ragnaroksmythen* (Sur le Mythe de Ragnarok, et sur son importance dans la mythologie scandinave); Copenhague, 1836; — *Om det mundtlige Foredrag* (Sur l'enseignement oral); ibid., 1841; une traduction danoise de *Sacountala*, drame sanscrit, 1845, gr. in-8°, etc., etc. B.

Erslew, *Forf.-Lex.* — *Convers.-Lex.*

HAMMERLEIN (*Félix*), en latin *Malleolus*, théologien suisse, né à Zurich, en 1389, mort après 1457. Après avoir étudié le droit canon à l'université d'Erfurt, il fit un voyage à Rome. De retour en Suisse, il fut nommé, en 1421, chanoine à Zofingue, et l'année suivante prévôt de Soleure. Avec les revenus de ces bénéfices il se procura une riche bibliothèque. Appelé à l'office de chantre à Zurich, il prit part au concile de Bâle. Il s'y fit remarquer par son zèle pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique, et s'attira ainsi de nombreux ennemis, qui attentèrent à sa vie en 1439 en le blessant dangereusement. Il n'en continua pas moins à censurer la vie de ses collègues les chanoines de Zurich, qui essayèrent en vain de lui imposer silence en lui retirant les émoluments de sa prébende. Le chapitre XXX de son traité *De Nobilitate*, dans lequel il parlait avec animosité des confédérés suisses qui avaient fait en 1443 la guerre à sa ville natale, lui attira la haine d'une partie de ses compatriotes. Beaucoup d'entre eux, s'étant rendus à Zurich en 1454 lors du carnaval, s'emparèrent de Hammerlein, le traînèrent à Constance, où il fut jeté en prison et traité avec cruauté. N'ayant rien voulu rétracter de ses écrits, il fut condamné à une détention perpétuelle dans un couvent. Conduit à Lucerne, dans un monastère de moines déchaussés, il y mourut, martyr de son dévouement pour la justice et la vérité. On a de lui : *Variæ Oblectationis Opuscula et Tractatus*; Bâle, 1497, in-fol.; ce recueil, publié par Séb. Brandt, contient : *Contra validos medicantes*, satire que Melchior Goldast a traduite en allemand; *De Exorcismis*; *Tractatus alius de Exorcismis et adjurationibus*; *De Credulitate demonibus adhibenda* : imprimés dans le recueil qui a pour titre *Malleus Maleficarum*, t. II; — *Contra Anachoritas Beyhardos*; *Zollhardorum Descriptio*; *De Negotio Monachorum*; *De plebeianis et religiosis Mendicantibus in prædicationis et confessionis officio se intricem impedientibus*; *Contra negligentes divinum cultum*; *De Arbore torculari ducendo in die festo*; *De Matrimonio*, inséré dans le

t. IX ... a quemdam ... ecclesias- ... De Con- ... Doctoratus ... Dialogus ... De No- ... : — S... n- ... me ... rus- ... corum Deo ... Thuricenses ex una ... est altera, ... gothique, sans ... — ... ore de Ham- ... its conservés ... (voy. Bod- ... ; Zu- ...

E. G. et L—z—e.

Hottinger, *Schola Tigurina*, p. 24. — J.-A. Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ Latinitatis*. — Nicéron, *Mém.*, t. XXVIII. — Zedler, *Univ. Lexikon*. — Meister, *Berühmte Zürcher*, t. I. — Haller, *Schweizerbibliothek*. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

* **HAMMERER** (*Jean*), architecte, statuaire et sculpteur alsacien, successeur de Jacques de Landshut, dirigea des travaux à la cathédrale de Strasbourg depuis l'année 1510 jusqu'en 1520. Il est aussi l'auteur de la chaire remarquable en pierre qu'on voit encore aujourd'hui dans la nef principale de la cathédrale de Strasbourg, et qui date de l'année 1486. Placée contre le quatrième pilier septentrional de gauche de la nef en entrant par le portail, elle a été conçue et commandée pour le célèbre prédicateur Jean Geiler de Kaisersberg. Comme tous ses contemporains, Hammerer représente les dernières tentatives de l'art architectural du moyen âge, qui à la fin du quinzième siècle se noyait dans la profusion des accessoires. On n'aperçoit encore aucune trace de la Renaissance dans les œuvres de ce maître. D. Ramée.

M. Oseam Schadæus, *Summum Argentoratensium Templum; das ist, Ausführliche und eigendtliche Beschreibung desz viel künstlichen, sehr kostbaren und in aller Welt berühmten Munsters zu Strassburg*, etc ; Strasbourg, 1617, in-4°. — Michæl Kleinlawel, *Strassburgische Chronick*, 1625. — Th. Schuler, *Der Strasburger Münster*, 1817.

HAMMOND (*Henry*), théologien anglais, né le 18 août 1605, à Chertsey, dans le comté de Surrey, mort le 25 avril 1660. Son père était premier chirurgien de Henri, prince de Galles. Après avoir fait ses études au collége d'Eton et à l'université d'Oxford, il entra dans les ordres et devint recteur de Penshurst dans le comté de Kent, puis en 1643 archidiacre de Chichester. Pendant la guerre civile, il se prononça si fortement pour la cause royale que le parlement promit une somme de 100 livres sterl. à celui qui l'arrêterait. Cette proscription le força de se retirer à Oxford. En 1645 il fut un des députés de Charles Ier aux conférences d'Unbridge, et il s'y distingua par une vive discussion contre Richard Vines. Son zèle royaliste fut récompensé par la place de chanoine de Christ-Church. Mais la cause qu'il servait fut bientôt perdue sans ressource. Il suivit le roi prisonnier à Woburn, à Hampton, à Carisbrook-Castle, et lui servit de chapelain. En 1648 les parlementaires le privèrent de ses bénéfices ecclésiastiques, et le firent même arrêter. Rendu à la liberté après un emprisonnement de quelques mois, il se retira à Westwood-Park, auprès de son ami sir John Packington, et y vécut tranquillement jusqu'à la restauration. Il fut nommé en 1660 évêque de Worcester par Charles II; mais il mourut avant d'avoir été consacré. Hammond fut un orateur très-remarquable; il occupa aussi comme écrivain une place distinguée parmi les docteurs de l'Église anglicane. Son principal ouvrage est intitulé : *Paraphrase and Annotations on the New Testament*; 1653-1656. Leclerc en a donné une traduction latine avec des notes; Amsterdam, 1698, 2 vol. in-4°. Hammond avait commencé un travail du même genre sur tous les livres de l'*Ancien Testament*; il le poursuivit jusqu'à la troisième partie du *Livre des Proverbes*, mais il ne publia que la *Paraphrase des Psaumes*. Les ouvrages publiés ou manuscrits de Hammond furent recueillis par son secrétaire William Fulman; 1684, 4 vol. in-4°. Peek donna en 1739 une collection de ses lettres. Z.

Bishop Fell, *Life of Hammond*; 1661, in-12. — *Biographia Britannica*. — Wordsworth, *Ecclesiastical Biography*.

HAMMOND (*Anthony*), poëte anglais, né à Somersham-Place (comté d'Huntingdon), en 1668, mort en 1738. Il fut élevé au collége Saint-John à Cambridge. Membre du parlement et commissaire de la marine, il occupa une place distinguée parmi les écrivains, les orateurs et les hommes d'esprit de son temps. Bolingbroke l'appelait Hammond *à la langue d'argent*. En 1720 il publia *A new Miscellany of original Poems*, recueil dans lequel il entrait lui-même pour une large part. Ami intime de Moyle, bien qu'il eût avec lui de fréquentes discussions dans les réunions littéraires de Moynwaring's Coffee House dans Fleet-Street, et de Grecian Coffee House près du Temple, il écrivit la *Notice* sur sa vie et ses écrits placée en tête de ses *Œuvres* en 1727. Hammond mourut dans la prison pour dettes. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HAMMOND (*James*), poëte anglais, fils du précédent, né en 1710, mort en 1742. Il fut élevé à Westminster-school, où il se lia intimement avec les lords Cobham, Chesterfield et Lyttleton. Il devint écuyer de Frédéric, prince de Galles, et fut élu en 1741 membre du parlement pour Truro. Un attachement, non payé de retour, qui dérangea sa santé et peut-être sa raison, abrégea ses jours. Miss Dashwood, objet de cette passion malheureuse, mourut trente-huit ans plus tard, femme de chambre de la reine. Hammond chanta son amour dans des élégies (*Love Elegies*) qui parurent peu après sa mort, avec une préface de lord Chesterfield. Ce sont des imitations de Tibulle; mais des sentiments vrais se font jour

à travers cette copie du poëte latin. Johnson a parlé de ces élégies avec un extrême dédain; elles ont pourtant trouvé des admirateurs, et ont été réimprimées dans un recueil de poésies intitulé : *The Laurel;* Londres, 1806, in-18.

Z.

Aikin, *General Biography*. — Campbell, *Specimens of British Poets*.

* **HAMMOND** (*Jean*), écrivain norvégien, né le 24 septembre 1734, mort en 1792. Après avoir été aumônier de l'hôpital de Trondhjem (depuis 1760) et de la paroisse luthérienne à Londres (1774), il fut nommé pasteur de Bragnæs et Strœmsœ (département de Buskerud). On a de lui : *Den nordiske missions Historie i Nordlandene og Finmarken til Lappers og Finners omvendelse* (Histoire des missions dans le Nordland et le Finmark pour la conversion des Lapons et des Finois); Copenhague, 1787, in-8°, ouvrage qui renferme des détails intéressants; — des sermons et des traductions de l'allemand en danois.

E. B.

Nyerup et Kraft, *Lit.-Lex.*

* **HAMON** (Saint), né au commencement du douzième siècle dans le diocèse de Rennes, mort à l'abbaye de Savigny (diocèse d'Avranches), le 30 avril 1173. Il passa sa première jeunesse dans le monde, qu'il quitta pour entrer dans cette abbaye. Élevé à la prêtrise par saint Geoffroy, qui lui confia l'emploi de confesseur de l'abbaye de Savigny, il forma un grand nombre de disciples, dont les plus remarquables furent saint Pierre d'Avranches, religieux de Savigny, et la B. Beigoigne, religieuse de Mortain. Ce fut en considération de sa piété et de ses vertus que Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie, qui tenait sa cour à Domfront, délivra des lettres patentes confirmatives des priviléges que ses deux successeurs immédiats avaient accordés à l'abbaye de Savigny, où l'on conservait, dit D. Ménard, douze volumes de ses ouvrages. Une vie anonyme de Hamon, que l'on croit avoir été écrite par Étienne de Fougères, évêque de Rennes, son contemporain, lui donne le titre de saint, consacré par les religieux de Savigny, qui, tous les jours, faisaient à l'office mention de cinq saints, au nombre desquels Hamon était compris.

P. Levot.

D. Ménard, *Martyrologe Bénédictin*. — Tresvaux, *Vie des Saints de Bretagne*.

* **HAMON** (*Jean*), sieur de La Touche, médecin français, né à Brûlon (Maine), dans le dix-septième siècle. On ne connaît de lui qu'une thèse latine, sous cet argument : *An mensibus suppressis, saphenæ sectio?* Mais il importe de ne pas le confondre avec un autre *Jean Hamon*, du même temps, de la même profession, Normand, et non Manceau.

B. H.

B. Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, t. IV, p. 168.

HAMON (*Pierre*), célèbre calligraphe français, naquit à Blois, au commencement du seizième siècle, et mourut à Paris, *pendu et étranglé*, le 7 mai 1569. « Il était le plus renommé de France et même de l'Europe, dit La Croix du Maine, pour la perfection qu'il avait d'écrire en toutes sortes de lettres. » Aussi fut-il choisi pour enseigner à Charles IX l'art de l'écriture, et devint-il secrétaire de la chambre de ce monarque. On lui doit un livre, fort rare aujourd'hui, intitulé : *Alphabet de l'invention et utilité des lettres et caractères en diverses écritures;* Paris, Lucas Breyer, 1567, in-4°. Suivant le même La Croix du Maine, « il a fait imprimer plusieurs alphabets réduits par ordre d'A, « B, C, lesquels ont été gravés en taille-douce. » Il avait aussi formé le projet de publier des modèles de toutes les écritures anciennes et modernes. A cet effet il avait pris des copies exactes de plusieurs anciens titres déposés dans les archives de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Remy. Ces copies étaient restées manuscrites, quand dom Mabillon, qui en avait eu communication, en jugea quelques-unes assez importantes pour être mises au jour dans sa Diplomatique, et notamment de l'*Alphabetum tironiarum*, que le calligraphe avait tiré d'un psautier de Saint-Germain-des-Prés. Pierre Hamon avait aussi le talent de dresser des cartes géographiques. Il avait exécuté sur vélin celle des Gaules en douze cartes, qui furent présentées par lui au cardinal de Lorraine. On trouve au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale une *Carte joliment faite de la France, dédiée à Charles IX, du labeur de Pierre Hamon, Blœsien, écrivain du roi et secrétaire de sa chambre;* 1568, in-4°. Les auteurs ne sont pas d'accord sur les causes de la mort de Hamon. Dom Liron et La Monnoye croient qu'il fut condamné pour avoir abusé de son talent calligraphique, en fabriquant de fausses pièces. Si l'on s'en rapporte à l'*Histoire des Martyrs du calvinisme*, il aurait été exécuté pour cause de religion. La Croix du Maine ne s'est pas expliqué sur ce point; il se borne à dire que Pierre Hamon « fut enfin repris de justice et condamné à être pendu et étranglé; ce qui fut exécuté à Paris, en la place de Saint-Jean-en-Grève ».

J. Lamoureux.

Moréri, *Grand Dict. Histor.* — Dom Liron, *Bibliothèque Chartraine*. — La Croix du Maine, *Biblioth. Française*. — Mabillon, *De Re diplomatica*.

HAMON (*Jean*), moraliste français, né à Cherbourg, en 1618, mort le 22 février 1687. Il était médecin de la Faculté de Paris et l'un des solitaires de Port-Royal. Il s'était acquis par son savoir et son esprit une renommée déjà remarquable, lorsqu'à trente-trois ans il se retira à Port-Royal, malgré les efforts de M. de Harlay, devenu plus tard premier président du parlement de Paris, dont il avait été précepteur, et qui l'avait en vain pressé d'accepter un bénéfice. C'était le rigide Singlin, son directeur, qui l'avait déterminé à quitter le monde, au moment où il allait épouser la fille d'un médecin de Paris. Il vendit alors tout son bien, et le distribua aux

se rien réserver. Il se livra d'a-
de la campagne; mais il reprit
médecine et visita les pauvres
Port-Royal. Pieux autant qu'ha-
pour le salut de ses
il donnait à leur santé. Il
à pied, et allait quelque-
sept lu monastère sans avoir
. Il se voua avec une sorte
de la pauvreté, se fit un de-
pénitence, de traverser sou-
des habits les plus grossiers
. coucha sur des planches, et ne
au lit après matines. C'était
temps qu'il choisissait pour
l'empêcher de dormir. Puis, par
de scrupule, se reprochant le
éprouvait à écrire, il fut souvent
jeter ses ouvrages au feu. Obligé de
l'asile où il s'était retiré, il put
is après. Thomas Dufossé cite
qui attestent jusqu'à quel point
é dans cette voie étroite, dans
hement absolu qui retranche de
e tout ce qui pourrait la rendre sup-
et douce et considère comme un crime
donnée à la nature : Il ne man-
des chiens; ce qu'il faisait avec
adresse qu'on ne pouvait s'en aperce-
voir. Il se faisait apporter sous divers prétextes cette sorte de pain, et donnait régulièrement tout ce qu'on lui servait à la porte de sa chambre pour sa propre nourriture à quelques pauvres malades qui venaient le consulter, et à qui il défendait d'en parler à qui que ce fût. Il passait tout le temps qu'il ne consacrait pas à ses malades à prier et à méditer. Il avait pris aussi l'habitude de tricoter, afin d'être toujours occupé, et préférait ce travail à tout autre, parce qu'il ne le détournait pas de ses méditations et ne l'empêchait pas de jeter de temps en temps les yeux sur quelque livre de piété. « M. Hamon, dit Fontaine, ne regardait que Dieu dans la nature et que les maladies des âmes dans celles du corps; que les remèdes d'une pénitence salutaire dans l'amertume des remèdes de son art; et que la force de la grâce et le vrai pain de vie dans la nourriture matérielle. » Une de ses maximes était que, « pour vivre parfaitement chrétien on n'avait qu'à persévérer étant sain dans les bonnes dispositions où l'on se trouve quand on est malade ».

Toute cette existence, si saintement employée, est résumée ainsi dans les vers que Boileau a composés en son honneur :

Tout brillant de savoir, d'esprit et d'éloquence,
Il courut au désert chercher l'obscurité;
Aux pauvres consacra son bien et sa science,
Et trente ans dans le jeûne et dans l'austérité
  Fit son unique volupté
  Des travaux de la pénitence.

« Après avoir vécu toute sa vie, dit le *Nécrologe de Port-Royal*, avec la même vigilance que si chaque jour eût dû être le dernier, il la termina avec joie par une mort paisible, comme il l'avait souhaité, pour vivre éternellement. »

On a de lui : un recueil de *Divers Traités de Piété*; 2 vol. in-12, Paris, 1675; — deux autres recueils *Sur la Prière et les Devoirs des Pasteurs*; 2 vol. in-12, Paris, 1689; — *La Pratique de la Prière continuelle, ou sentiments d'une âme vivement touchée de Dieu*; Paris, 1702, in-12 : cet ouvrage a été traduit en français par D. Duret. Il est précédé d'une relation de plusieurs circonstances de la vie de l'auteur, faite par lui-même, sur le modèle des *Confessions* de saint Augustin; — *Ægræ Animæ et dolorem lenire conantis pia in psalmum CXVIII Soliloquia*, imprimés en Hollande en 1684; ouvrage traduit en français par Fontaine en 1685, et par Goujet en 1732; — *Explication du Cantique des Cantiques*, avec une préface de Nicole; Paris, 1708, 4 vol. in-12; — recueil d'*Instructions pour les Religieuses de Port-Royal*; 1727 et 1730, 2 vol.; — *Apologia Patris Cellotii*; publiée sous le nom d'Alype de Sainte-Croix, Paris, 1648, in-12; — *Convivium Lemoviæ*; Paris, 1648; — *De la Solitude des Épouses*; in-12; — *Instructions sur les Sacrements, sur le Jubilé*, etc.; Paris, 1734, in-12; — *Opuscules et Lettres*, Paris, 1735, in-12, et *Explication de l'Oraison dominicale*, Paris, 1735. — Trois thèses recherchées aujourd'hui par les érudits : la première ayant pour titre *Sana Sanis* (ce qui répond aux paroles prononcées anciennement dans l'église *Sancta Sanctis*); la seconde, intitulée : *An actio sine spiritu?* et la troisième : *Cur in tanta multitudine medentium medici pauci?* Hamon avait composé la plupart des épitaphes latines que contient le *Nécrologe de Port-Royal*. Il est auteur de plusieurs ouvrages de médecine qui n'ont pas été imprimés. Un *Dictionarium Medicum græco-latinum* se trouvait dans la bibliothèque de J.-B. Dodart, premier médecin du roi.

C. HIPPEAU.

Nécrologe de Port-Royal-des-Champs, in-4°; Amsterdam, 1723. — *Histoire de Port-Royal*, par Thomas Dufossé. — *Mémoires de Fontaine*. — Dupin, *Hist. ecclésiastique du dix-septième siècle*.

* **HAMON** (*Jean-Louis*), peintre français, né à Plouha (Côtes-du-Nord), le 5 mai 1821. Élève de Paul Delaroche et de M. Gleyre, Hamon est passé maître dans une sorte de marivaudage en peinture. Ses tableaux sont pleins d'esprit et de recherche; ses idées se quintessencient jusqu'à devenir des énigmes; son exécution est raffinée, sa couleur pâle; ses toiles ne sont pas toujours assez remplies, mais ses petits personnages sont fins et spirituels, leurs attitudes et leurs expressions sont bien rendues. « M. Hamon peint l'enfance avec une grâce prudhonesque, dit M. Th. Gautier; nul ne saisit mieux que lui l'allure chancelante, les poses comiques et les petits airs futés des bambins, en leur gardant toutefois le charme antique : on dirait qu'il a pillé la cage

de la marchande d'amours d'Herculanum. » Il a exposé, en 1847 : *Daphnis et Chloé;* — en 1848 : *Le tombeau du Christ*, paysage ; — en 1849 : *L'Hiver ; — Avant déjeûner ; — Une affiche romaine ; — Un Noisetier ; — Égalité... au sérail ;* — en 1850 : *Deux Rondes d'Enfants ;* — en 1852 : *Comédie humaine ;* — en 1853 : *Ma sœur n'y est pas ;* cette toile, achetée par l'empereur, lui valut une médaille de troisième classe ; — en 1855 : *L'Amour et son troupeau ; — Ce n'est pas moi ; — Les Orphelins ; — Une Gardeuse d'Enfants ;* à la suite de cette exposition, il reçut une médaille de deuxième classe et la croix d'Honneur ; — en 1857 : *Le Papillon enchaîné ; — La Cantharide esclave.* L. LOUVET.

Livrets des Salons de 1847 à 1857. — Delécluze, *J. des Débats*, 24 novembre 1855 et 10 juillet 1857. — Th. Gauthier, *Moniteur* du 11 octobre 1855.

* **HAMONT** (*Pierre-Nicolas*), médecin vétérinaire français, mort en août 1848. Il contribua au progrès de l'industrie vétérinaire en France, et fut appelé en Égypte par le vice roi pour diriger ses haras et fonder une école vétérinaire, qui fut établie près du Caire, à Abou-Zabel. L'Académie royale de Médecine de Paris le nomma un de ses associés étrangers. De retour en France, Hamont y publia les ouvrages suivants : *Des Causes premières de la Morve et du Farcin ;* Paris, 1842, in-8° ; — *Hygiène vétérinaire ; — De l'Entraînement des Chevaux et des luttes sur les hippodromes ;* Paris, 1842, in-8° ; — *Considérations générales sur l'amélioration des chevaux en France ;* Paris, 1843, in-8° ; — *L'Égypte sous Méhémet-Ali ; Population, gouvernement, institutions politiques, industrie, agriculture ; Principaux événements de Syrie pendant l'occupation égyptienne*, etc. ; Paris, 1843, 2 vol. in-8° ; — *Aperçu général sur l'état actuel de l'industrie vétérinaire en France*, mémoire lu à l'Académie royale de Médecine ; Paris, 1845, in-8°. Enfin, il a publié divers articles dans la *Revue de l'Orient* et dans l'*Union médicale.* G. DE F.

Renseignements particuliers.

* **HAMOUDAH BEN ABD-AL-AZIZ** (*Al-Hadj*), écrivain arabe de Barbarie, vivait au douzième siècle de l'hégire (dix-huitième de J.-C.). On a de lui une histoire de la dynastie des Hafsides de Constantine et de la domination des Turcs en Barbarie. Cet ouvrage s'arrête en 1188 (1775). C'est une continuation de l'histoire de Kairowan. M. Cherbonneau en a traduit un fragment dans le *Journal Asiatique de Paris.* E. B.

Journ. Asiat., 1852, II, 38 et suiv.

* **HAMOUDAH - PACHA**, bey de Tunis, né vers 1160 de l'hégire (1747 de J.-C.), mort en 1229 (1814). Associé au trône du vivant de son père, Ali-Bey, il lui succéda en 1196 (1782), avec l'assentiment de ses cousins, qui auraient pu réclamer la souveraineté en vertu d'une convention de famille. Ayant réussi à se mettre à l'abri des incursions des Algériens, il employa ses navires à faire des courses contre ceux de la République française. Mais les vigoureuses mesures prises par la Convention le forcèrent de solliciter la paix, qui fut conclue le 6 prairial an III (25 mai 1795). Il envoya un ambassadeur à Paris en 1797 ; mais l'année suivante il attaqua de nouveau la République, alors en guerre contre l'Empire Ottoman. Les hostilités ne cessèrent que par un armistice signé à Tunis, le 9 rebi al-akhir 1215 (27 août 1800 = 9 fructidor, an VIII), converti plus tard en traité de paix définitif. Hamoudah, redoutant la turbulence des Turcs, les exclut systématiquement des fonctions publiques, qu'il préférait confier aux esclaves géorgiens et aux rénégats chrétiens. Le 10 schaban 1525 (30 août 1811), les Turcs se soulevèrent, au nombre de 2,200, arborèrent le drapeau ottoman, et proclamèrent un nouveau bey. Mais assiégés par les habitants de Tunis, assistés d'artilleurs français, ils furent réduits à abandonner la forteresse où ils s'étaient retirés. Les fugitifs se dispersèrent dans la campagne, et furent tous massacrés. L'heureuse issue de cette affaire consolida la puissance de Hamoudah. C'était un homme instruit : outre le turc et l'arabe, il parlait la langue franque. Il eut pour successeur son frère Osman-Bey. E. B.

L. Franc, *Descript. de Tunis*, p. 86. — Marcel, *Hist. de Tunis*, p. 198-203 ; dans l'*Univ. Pittor.*

* **HAMOYS** (*François*), poëte français. Il était lapidaire à Paris, et vivait au commencement du règne de Louis XIII. Il publia en 1619 deux minces volumes, devenus très-rares : *Intervalles de loisir ;* contenant de petits madrigaux sur les pierres précieuses ; — *Vers dévotieux ;* recueil de prières fort mal rimées. G. B.

Violet-Leduc, *Bibliothèque Poétique*, t. I, p. 392.

HAMPDEN (*John*), célèbre homme politique anglais, né à Londres, en 1594, mort à Thames, le 24 juin 1643. Il appartenait à une ancienne famille saxonne du comté de Buckingham. Ses ancêtres avaient occupé des charges à la cour et des siéges au parlement. Son père, William Hampden, épousa Élisabeth, seconde fille de sir Henri Cromwell de Hinchinbroke, et tante du futur protecteur Olivier Cromwell. Il eut d'elle deux fils : John, qui était l'aîné, hérita, encore enfant, de l'immense fortune de son père, et commença ses études sous la direction de Richard Bouchier, maître de l'école de Thames (comté d'Oxford). En 1609 il entra au collége de la Magdeleine à Oxford, et l'on suppose qu'il y obtint des succès brillants, puisqu'il fut choisi avec d'autres membres de l'université, parmi lesquels figure Laud, pour composer, au nom de la ville d'Oxford, une pièce de vers latins à l'occasion du mariage de l'électeur palatin avec la princesse Élisabeth. La pièce est médiocre, et ne mériterait pas d'être rappelée, si elle ne donnait lieu à un curieux rapprochement. De ce mariage, que le jeune étudiant célébrait pompeusement, naquit le prince Rupert, qui commandait les royalistes à la bataille de Chalgrave, où Hamp-

1613 John
y suivit les
avec Élisa-
de Pyrton,
fut cons-
que temps
occupations
homme cam-
vint le cher-
que. Ja es Ier,
par-
forcé
veau, le ier 1621.
le bourg de Grampound.
rie parlementaire fut peu
omité relatif au bill
informers); il appuya la re-
le mariage du prince Charles
le progrès du papisme, et
protestants d'Allemagne. Cette re-
n sollicite contre les catho-
out à fait odieuses. On regrette
trouvées et qu'il ne se soit
tolérance de son parti.
mais sans éclat, aux autres actes
parlement, tels que la mise en
scelier Bacon et la fameuse
Selden seconde grande
la de la chambre.
pacifique parlement qui
on en 1624, et qui se trouva
suivante par le fait de la mort
Il fut envoyé par le bourg de
parlement convoqué par
le 18 juin 1625. Cette session, brusquement terminée par une dissolution, le 12 août suivant, montra combien les rapports étaient difficiles entre un prince qui poursuivait avec une obstination sincère, mais peu intelligente, l'établissement de la monarchie absolue, et une chambre qui, dans sa juste défiance contre la royauté, lui contestait jusqu'à ses prérogatives légitimes. Cependant, le droit était du côté du parlement, et la force aussi, puisqu'il avait pour lui l'immense majorité de la nation; et le roi, qui ne pouvait le supporter, ne pouvait pas non plus s'en passer. Il en convoqua donc un nouveau, qui se rassembla le 6 février 1626. Hampden y représenta encore le bourg de Vandover. La chambre des communes s'attaqua immédiatement au duc de Buckingham, et le mit en accusation. Le roi, partagé entre le désir de sauver son favori et celui d'obtenir des subsides, essaya d'arrêter les poursuites par son intervention; il n'y réussit pas, et eut recours à la dissolution, le 15 juin 1626. Mais les subsides n'étaient pas votés; les moyens que Charles employa pour lever de l'argent révoltèrent l'opinion publique, et rapportèrent fort peu; l'expédition qu'il envoya, sous les ordres de Buckingham, au secours de La Rochelle, échoua honteusement; l'indignation publique devint si vive, le besoin d'argent si pressant, qu'il fallut convoquer un nouveau parlement. Dans cette assemblée, qui se réunit le 17 mars 1628, Hampden continua à rester au second rang; même lorque les défections de Thomas Wentworth (depuis lord Strafford), de sir Dundley Diggs, sir Édouard Littleton, Noy, Wandesford, etc., eurent enlevé à l'opposition plusieurs de ses chefs, il n'essaya pas de prendre leur place. Regardant la partie comme momentanément perdue, il n'attendit pas la dissolution du parlement, qui eut lieu le 10 mars 1629, et se retira dans ses terres. Là, vivant entièrement isolé, mais non pas inactif, il se prépara, par l'étude, à la lutte qu'il se réservait d'engager au moment opportun. Sa lecture de prédilection était Davila : *Histoire des Guerres civiles en France*. Il voyagea aussi en Angleterre et en Écosse, observant l'état des esprits et se créant de nombreuses relations. En 1634 il perdit sa femme, qui lui laissa trois fils et six filles. Ce malheur domestique fut peut-être une des causes qui le rejetèrent vers la politique. Charles Ier, depuis qu'il gouvernait sans parlement, s'était permis impunément beaucoup de violences, mais il n'avait pas pu faire admettre comme légal l'établissement des impôts par la royauté seule. Aussi, lorsqu'il établit la taxe des vaisseaux, rencontra-t-il dans l'opinion une opposition très-forte, quoique impuissante à se traduire par des actes. Hampden donna le signal de la résistance légale. Il avait été taxé en 1636 à la somme de vingt schellings, somme bien modique, et même illusoire, pour un des plus grands propriétaires de l'Angleterre; il refusa de la payer, mais sans ostentation, déclarant qu'il désirait seulement que la question de la légalité de l'impôt fût portée devant une cour de justice. Le roi, qui était sûr des juges, y consentit, et vers la fin de mai 1637 s'engagea ce mémorable procès, qui excita au plus haut point l'attention publique. « Les yeux de tous les hommes, dit le royaliste Clarendon, étaient fixés sur lui comme sur le père de la patrie ou sur le pilote qui devait gouverner le vaisseau à travers les tempêtes et les dangers qui le menaçaient. » Hampden ne se départit pas de son attitude calme et pleine de respect pour la royauté; ses avocats imitèrent sa modération. Le procès dura treize jours, et se termina le 12 juin par la condamnation de Hampden. La cour se réjouit de ce triomphe, qui sanctionnait l'arbitraire; mais la nation s'en irrita profondément, et l'on commença à penser que puisque la résistance légale était impuissante, il fallait employer la résistance armée. Hampden avait prévu le résultat de son procès, et il avait même résolu de ne pas l'attendre. Un mois auparavant il s'était décidé à quitter l'Angleterre, pour aller chercher la liberté dans les régions peu connues et presque désertes de l'Amérique anglaise ; déjà il s'était embarqué sur un vaisseau où se trouvaient réunis avec lui Pym, Haslerig et Cromwell, lorsqu'un ordre du roi interdit les émigrations, le

1er mai 1637, et retint de force en Angleterre les futurs chefs de la révolution. Ceux-ci s'aperçurent bientôt qu'ils s'étaient découragés trop vite; cinq semaines après la condamnation de Hampden, une insurrection éclata à Édimbourg. Pendant deux ans Charles mit vainement en usage contre les rebelles la force ouverte et les concessions perfides; il échoua, et vit avec effroi l'esprit de révolte gagner l'Angleterre. Alors il céda, et convoqua un parlement (avril 1640). Cette assemblée, dont Hampden fit partie pour le comté de Buckingham, n'eut qu'une durée éphémère. Malgré sa modération, qui parut excessive aux meneurs de l'opposition, elle fut dissoute le 5 mai 1640. Mais au bout de quelques mois, Charles, vaincu par l'opinion publique, et ne voyant pas d'autre issue aux embarras de sa situation, fit encore une fois appel au pays, et le long-parlement se réunit le 3 novembre. Le rôle de Hampden dans cette assemblée fut si considérable qu'il est bien difficile de séparer sa biographie de l'histoire générale de la révolution. Sans rappeler toutes les mesures qu'il inspira ou qu'il appuya, il suffira de bien établir les principes qui dans cette crise mémorable présidèrent à sa conduite. Hampden n'était pas républicain : il regardait la royauté comme utile, peut-être même comme indispensable à la liberté de son pays; mais il pensait aussi que cette liberté avait dans Charles Ier un ennemi irréconciliable, et que pour assurer la liberté il fallait dépouiller le roi de ses plus importantes prérogatives. Il n'allait pas au delà de ce que l'Angleterre conquit en 1688, mais il allait jusque là, et il était décidé à l'obtenir même au prix de la guerre civile. Il savait que le roi ne céderait pas sans combat, et il arrivait prêt à la lutte. La chambre des communes débuta par un acte décisif; elle traduisit devant la chambre des pairs, sous l'inculpation de haute trahison, Strafford et Laud (*voy.* ces noms); elle adopta ensuite diverses mesures, qui atteignirent plus directement le pouvoir royal. Charles eut un moment l'idée de dissoudre l'opposition en appelant ses chefs au pouvoir. Hampden devait être gouverneur du prince de Galles. Ce projet échoua devant les défiances mutuelles de la cour et du parlement. Le procès de Strafford continua. Hampden fut un des commissaires chargés de soutenir l'acte d'accusation; mais il ne prit aucune part à la seconde procédure (bill d'*attainder*) qui amena la mort de Strafford (11 mai 1641). Le roi, en abandonnant cette grande victime au parti parlementaire, ne fit que le rendre plus exigeant. Il essaya de se dérober aux concessions nouvelles qu'on lui demandait, en partant pour l'Écosse (août 1641). Un comité dirigé par Hampden l'y suivit, et le surveilla sévèrement. De retour à Londres, Hampden fit adopter, le 25 novembre, la célèbre remontrance qui fut comme le programme de la révolution. Le roi, poussé à bout résolut de prendre l'offensive, et, le 3 janvier 1642, il fit accuser de haute trahison cinq membres de la chambre des communes; et comme la chambre refusait d'ordonner leur emprisonnement, il vint lui-même le lendemain à Westminster pour les arrêter. Les accusés, prévenus à temps par l'ambassadeur de France et par la comtesse de Carlisle, se réfugièrent dans la Cité, qui s'insurgea. Six jours après ce coup d'État manqué, Charles quitta Londres. Après plusieurs mois consacrés à d'inutiles négociations et à des préparatifs de guerre, la guerre civile commença, le 23 août 1642. Hampden, qui avait été le plus ardent à pousser l'organisation et la résistance armée, et qui le premier avait fait proclamer dans son manoir de Chilterns l'ordonnance pour la levée des milices, prit une part active à la lutte comme membre du comité de sûreté, et plus directement comme colonel d'un régiment parlementaire. Il aurait désiré un arrangement qui, en maintenant l'autorité royale, confirmât les priviléges du parlement; mais pour l'obtenir il fallait un succès décisif : aussi poussait-il de toutes ses forces aux entreprises hardies qui devaient abréger la lutte. A Edgehill (23 octobre), il sauva l'armée parlementaire en arrêtant le prince Rupert, et il insista vainement auprès du général en chef, le comte d'Essex, pour qu'on recommençât la bataille le lendemain. Quelques jours après, il renouvela à Brentfort les mêmes exploits et la même proposition, sans pouvoir déterminer Essex à terminer la guerre par une action d'éclat. Lorsque Charles se fut retiré dans Oxford, il voulait qu'on allât l'y assiéger. Essex s'y refusa encore. Étonnées de tant de lenteur, les communes songeaient à destituer le général en chef et à le remplacer par Hampden. Celui-ci repoussa un projet qui aurait rompu l'union des deux chambres, et il continua de servir sous un chef qu'il croyait encore nécessaire à la cause du parlement. Le 17 juin 1643, le prince Rupert, profitant de la négligence d'Essex, pénétra avec sa cavalerie dans les cantonnements des parlementaires. Hampden essaya avec quelques escadrons de l'arrêter dans la plaine de Chalgrave; mais dès la première charge il fut frappé de deux balles qui lui fracassèrent l'omoplate et lui entrèrent dans le corps. Se sentant mortellement blessé, il s'éloigna seul du champ de bataille, et atteignit le village de Thames, où il fut recueilli dans la maison d'un ami. Il consacra le peu de jours qui lui restaient à écrire au parlement, pour conseiller de suivre le plan énergique qu'il avait toujours recommandé. Après six jours de cruelles souffrances, les forces lui manquèrent tout à fait, et il se prépara religieusement à la mort. Ses dernières paroles furent une prière à Dieu pour qu'il touchât le cœur du roi et de ses ministres. Et cette prière était sincère, car Hampden avait voulu contenir la royauté et non la détruire. Le roi, qui perdait peut-être par cette mort sa dernière chance d'accommodement, fut tout à la joie d'être délivré d'un si

advers . A Lo . au contraire, l'A e, éclata une . uit M. Guizot, à de confiance : n'importe à Ham en à sa s à sa intrigan son . Pru- même temps que pr à bra- , il n'avait encore donné lieu , possédait encore toutes les rusquement à toutes les es- fortune, qui fixa pour ja- à la hauteur où l'avait porté l'at- contemporains, et sauva peut-être sa comme sa gloire des écueils où les révolu- poussent et brisent leurs plus nobles fa- L. J.

History of the Rebellion. — Guizot, *Histoire ... olution d'Angleterre.* — Lord Nugent, *Some ... of John Hampden, his party and his time.* — *Commentaries on the life and reign of Charles first.* — Eliot, *Hampden and Pym.* — *Quarterly Re- ...*, vol. XLVII.

* **HAMPDEN** (*Renn-Dickson*), prélat anglais, né en 1792, aux Barbades, où la famille du célèbre patriote de ce nom s'était établie en 1670. Élevé à l'université d'Oxford, la plus grande partie de sa vie s'y est écoulée, dans la pratique de l'enseignement : il y fut successivement répétiteur, examinateur des classes d'humanités (1829), professeur de théologie (1832), principal du collége de Sainte-Marie (1833) et professeur de morale (1834). Sa nomination à la chaire royale de professeur de théologie (1836) donna lieu aux plus violentes attaques de la part de quelques ecclésiastiques influents : accusé et convaincu d'hérésie dans ses doctrines, il fut l'objet d'un vote solennel de censure. Mais, soutenu par le chef du cabinet, lord Melbourne, il n'en tint nul compte, et lorsqu'en 1842 il fut appelé au comité des études théologiques, ce fut lui qui à son tour eut à condamner les hérésies des docteurs Newman et Pusey, ses accusateurs. Malgré l'hostilité déclarée du parti de la haute Église, il fut nommé en décembre 1847 évêque d'Hereford. Homme tolérant et éclairé, il siége à la chambre haute, dans les rangs du parti libéral, auquel il doit son élévation. Il a publié deux volumes de *Sermons*; un ouvrage sur l'*Évidence du Christianisme démontrée par la philosophie*, et plusieurs articles dans les *Encyclopédies métropolitaine* et *Britannique*. Paul Louisy.

Men of the Time, 1856. — *The modern Masterpieces of pulpit oratory.* — Ch. Knight, *The Penny Cyclopædia* (Biogr., t. III).

HAMPER (*William*), archéologue anglais, né à Birmingham, le 12 décembre 1776, mort le 3 mai 1831. Il était magistrat dans le comté de Warwick. Outre un grand nombre d'articles d'archéologie publiés dans le *Gentleman's Magazine*, on a de lui : *Life, Diary and Correspondence of sir William Dugdale*; 1827, in-4°. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*.

* **HAMPSICORA**, chef sarde, mort en 215 avant J.-C. Après la bataille de Cannes, en 216, il ouvrit secrètement des négociations avec les Carthaginois, et les engagea à envoyer des troupes en Sardaigne, pour reprendre possession de cette île, qui leur avait été enlevée par les Romains. Les Carthaginois accueillirent les ouvertures de Hampsicora, et envoyèrent en Sardaigne une flotte, sous les ordres d'Asdrubal; mais avant l'arrivée de l'amiral carthaginois, et en l'absence de Hampsicora, occupé à lever des troupes dans l'intérieur de l'île, le fils du chef sarde engagea imprudemment la lutte contre le préteur romain T. Manlius, et fut vaincu. L'arrivée des Carthaginois rétablit momentanément les affaires des insurgés. Asdrubal et Hampsicora marchèrent sur Caralis, capitale de la province romaine, livrèrent bataille à Manlius, et essuyèrent une défaite complète. Hiostus périt dans l'action, et Hampsicora, qui s'était enfui, se tua en apprenant la mort de son fils. Ces événements eurent lieu dans l'été de 215. Y.

Tite Live, XXIII, 32, 40, 41.

HAMSFORT (*Corneille*), historien danois, mort en 1627, à Odensée, où il pratiquait la médecine. On a de lui plusieurs morceaux d'histoire, en latin. Ils ont été imprimés dans *Scriptores Rerum Danicarum* par Langebek, savoir dans le t. I, série des rois de Danemark, et chronologie danoise; t. II, fragment des annales danoises de 873 à 940; t. II, de la famille des Sprakaleg en Danemark; t. III, série des évêques de Roeskilde, d'Odensée, de Slesvig, d'Aarhuus, chronique de l'église de Ripen. Son traité *De Rebus Holsatorum et vicinarum gentium Libri IV* se trouve dans les *Monumenta* de Westphalen, t. I, p. 1657. B.

Nyerup et Kraft, *Lit.-Lex.*

* **HAMZAH ISFAHANI**, fils de Hosëin ou de Hasan, historien arabe, né à Ispahan, vivait au commencement du quatrième siècle de l'hégire (dixième de l'ère chrét.). Il habita Méragha, Hamadan et Baghdad. On a de lui une chronique achevée en 350 (961); elle traite des anciens rois de Perse, des Grecs, des Romains, des anciens Égyptiens, des Israélites, des rois de Hirah et de ceux de Ghasan en Arabie, des Himyarites, des Kendites, de la tribu de Coréisch et de quelques dynasties musulmanes. La partie la plus précieuse est celle qui est relative à la Perse et à l'Arabie anté-islamiques. Elle est remplie de dates et de synchronismes, sans lesquels la chronologie orientale resterait dans la plus complète obscurité. On ne possède que trois manuscrits de cette chronique. Les erreurs et les contradictions innombrables que l'on y trouve doivent être sans doute attribuées plutôt aux

copistes qu'à l'auteur lui-même. Schultens a publié dans *Historia imperii vetustissimi Joctanidarum*, Harderwyk, 1786, le texte et la traduction du ch. VIII, relatif aux Himyarites; J. Lassen Rasmussen a édité les chapitres VI, VII, IX et une partie du X[e] dans *Historia Præcipuorum Arabum Regnorum*, Copenhague, 1817; Silvestre de Sacy a examiné l'autorité des synchronismes établis par Hamzah entre les rois de Perse et ceux du Yémen et de Hirah, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. X; enfin, M. L.-M.-E. Gottwaldt a publié *Hamzæ Ispahanensis Annalium Libri X*, t. I, Leipzig, 1844, texte arabe; t. II, 1848, in-16, traduction latine. Il a promis un troisième volume, qui doit contenir des notices critiques et historiques. Hamza écrivit encore un recueil de vies des hommes illustres, et un ouvrage sur Ispahan, que l'on ne possède plus.

E. BEAUVOIS.

Reiske, *Prodidagmata*. — Silvestre de Sacy, *Mém. de l'Acad. des Inscr. et B.-L.*, t. X, 1833, p. 1-29. — Perron, *Journ. Asiat.*, 1838. — Gottwaldt, *Ann.*, préf.

* **HAN**, nom générique d'une dynastie de souverains chinois qui parvint au gouvernement l'an 202 avant notre ère, et qui en conserva les rênes jusqu'à l'avénement de la dynastie des Tsin (an 265 de J.-C.). Les principaux membres de cette famille impériale sont :

* **HAN-KAO-TSOU**, empereur de la Chine et fondateur de la dynastie des Han, né dans le pays de *Péi*, en l'an 248 avant Jésus-Christ, mort en 195 avant notre ère, à l'âge de cinquante-trois ans. Son nom de famille était *Liéou*, son petit-nom *Pang* et son surnom *Ki*. Bien que sorti d'une basse extraction, Han-kao-tsou sut parvenir par son courage et son habileté à la première charge de l'empire. Dans ce but, il avait commencé à enrôler un certain nombre de soldats, qu'il sut s'attacher, tant par la grandeur de son caractère que par la vaillance dont il avait fait preuve en maintes circonstances. Puis, fort de l'appui de sa nouvelle cohorte, il alla s'attaquer aux troupes belligérantes des royaumes de Tsin et de Tchou, qui, épuisées par de longues guerres réciproques, durent céder successivement à la puissance chaque jour croissante de Han. A la mort de Hiang-yu (*voy.* ce nom), son compétiteur à l'empire, Han-kao-tsou, resta seul souverain, et, à la demande des grands mandarins, il prit le titre de *Kao-hoang-ti* « suprême et auguste souverain ». C'est également sous son règne que le feu fut pris comme symbole impérial. Han-kao-tsou avait passé une grande partie de sa jeunesse sous le règne fatal de Tsin-chi-Hoang-ti, le grand incendiaire des livres; aussi était-il presque entièrement étranger à la littérature. Cependant, son génie naturel le porta à faire renaître en Chine le goût des lettres, qu'avait essayé d'effacer l'orgueilleux prince de la dynastie de Tsin; aussi le regarde-t-on généralement comme l'initiateur de la restauration des sciences morales, philosophiques et historiques en Chine. Les historiens indigènes vantent les grandes qualités politiques de ce prince, d'autant plus digne d'admiration, ajoutent-ils, qu'il n'eut point la possibilité de puiser dans les *King*, ou anciens livres canoniques, ces saints principes qui avaient fait la gloire des antiques souverains Yao et Chun en même temps qu'ils avaient assuré le bonheur des peuples qui en ressentaient la salutaire influence. Les historiens chinois se plaisent à vanter dans ce grand prince la clémence dans les temps de succès, la fermeté et le courage dans les revers, un esprit vif et supérieur, presque toujours prêt à recevoir les bons conseils et à discerner les paroles mensongères des courtisans d'avec les justes remontrances des hommes dévoués à leur patrie; enfin, un grand respect pour l'antiquité et pour la mémoire des princes et des grands généraux qui avaient perdu la vie en combattant avec ou contre lui. Son règne fut malheureusement de courte durée (douze ans). Il reçut après sa mort le titre honorifique de Kao-tsou, c'est-à-dire le premier ancêtre de la race des Han, qu'il a fondée, comme nous l'avons dit, sur les ruines de la dynastie des Tsin.

LÉON DE ROSNY.

Ouvrages originaux : *Toung-kien-kang-mou* (Le Miroir général de l'histoire), grande histoire de la Chine; in 4°. — *Sse-ki*, ouvrage du célèbre historiographe chinois *Sse-ma-thsien*; in-4°. — *Li-tai-ti-wang-nien-piao*; in-4°. — Ouvrages européens, traductions et compilations : *Histoire générale de la Chine, trad. du Toung-kien-kang-mou*, par le père M. de Moyriac de Mailla, tome 2°; Paris, 1777, in-4°. — *Mémoires concernant les Chinois*, par les missionnaires de Péking, tom. III, in-4°. — Wells-Williams, *The Middle Kingdom*; New-York, 1848, tome II, in-8°.

* **HAN-CHANG-TI**, empereur de la Chine, de la dynastie des Han postérieurs, né en 105 de notre ère, mort en 106. Il succéda à Han-ho-ti, son père; mais comme il n'avait alors qu'environ cent jours, la régence fut confiée à l'impératrice mère.

L. DE R.

Toung-kien-kang-mou (Miroir général de l'Histoire de la Chine); in-4°. — *Li-tai-ti-wang-nien-piao*, tom. II, pag. 8, v°.

* **HAN-CHAN-TOUNG**, célèbre révolutionnaire chinois, qui contribua au renversement de la dynastie mongole (les *Youen*) des empereurs de la Chine, vivait au milieu du quatorzième siècle. Il était originaire de Louan-tching, dans la circonscription de Tching-ting-fou (province Pe-tchi-li). Son grand-père avait été exilé pour avoir usé des sciences magiques, que pratiquaient les affiliés de la fameuse société du Nénuphar blanc, et cela dans le but de susciter des troubles dans l'empire. Han-chan-toung, initié aux secrets politiques de son aïeul, attendit une occasion favorable pour poursuivre la même carrière. La fermentation dans laquelle étaient plongés tous les esprits, par suite du dérèglement de la cour de l'empereur Chun-ti, lui offrit tous les moyens nécessaires pour se soulever contre la puissance chancelante des princes mongols. Pour hâter le succès de son entreprise, il fit

parmi le ... descendu ... tyrannie ... lynastie ... un plein ... provinces du ... Kiang-hoéi, les ... se soulevèrent à sa voix. ... de ... avec laquelle se dévelop- ... révolutionnaire, les chefs du ... oung, craignant que la fic- ... vint à être découverte et à ... ainsi le cours de leurs espérances, décla- ... hautement qu'il appartenait à la dynastie ... des Toung, qu'il était descendant à la huitième génération de l'empereur Hoéi-tsoung (1101-1115), et que conséquemment ils devaient tous lui obéir, ainsi que le peuple. Ils constituèrent alors la société dite des Bonnets Rouges. Cependant, le prétendu successeur légitime des Toung ne profita pas longtemps du rang suprême où l'avaient placé ses frères conjurés : il tomba bientôt entre les mains des mandarins impériaux, qui avaient fait de grands efforts pour parvenir à sa perte; mais son épouse Yang-chi et son fils Han-lin-eul parvinrent à s'échapper. Quelques années après cet événement (1355) Han-lin-eul fut proclamé empereur par les conjurés; mais son règne n'eut également qu'une durée presque éphémère, et sa puissance dépendit toujours de l'inconstante protection que lui accordaient les insurgés aux bonnets rouges.

L. DE ROSNY.

Toung-kien-kang-mou (Miroir général de l'histoire de Chine); in-4°. — *Li-tai-ti-wang-nien-piao*, t. IV, in-4°. — Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tom. IX, in-4°.

* **HAN-CHI**, célèbre héroïne chinoise, vivait sous le règne de Hiao-wou-ti de la dynastie des Tsin (règne de 373 à 376 apr. J.-C.). Fou-kien, prince de Tsin, avait recommencé (en 378) la guerre contre l'empereur, et mis sur pied quatre armées pour faire la conquête de Siang-yang. Tchu-sin y commandait, au nom de l'empereur; mais comme il ne croyait point avoir de surprise à craindre, il avait laissé une centaine de barques du côté du fleuve opposé à celui par lequel les troupes de Fou-kien pouvaient arriver. Celles-ci, s'apercevant que ces barques n'étaient point gardées et qu'elles avaient de l'avance sur la milice impériale, résolurent de s'en emparer à la nage. Tchu-Sin, terrifié de ce coup de hardiesse de la part de l'armée ennemie, résolut de replier ses bataillons dans l'intérieur de Tchoung-Tching, l'une des deux villes de Siang-Yang, et d'y soutenir le siége qu'on ne manquerait point de tenter. A cet effet il se prépara à une vigoureuse défense; mais les généraux ennemis, qui avaient à leur disposition les barques capturées récemment, s'en servirent pour faire amener toutes leurs forces au siége de Siang-Yang, et leur position devint si avantageuse que les impériaux commençaient à désespérer de leur sort, lorsque Han-chi, mère du général Tchu-sin et femme d'un grand courage, résolut de prêter un secours inattendu aux assiégés et de relever le moral abattu des soldats de Siang-yang. L'esprit rempli de l'espérance de sauver son fils et son honneur, et de conserver à l'empereur la position, elle arma toutes les femmes jeunes et vigoureuses de la ville, et les disposa en plusieurs bataillons pour soutenir l'assaut. Ayant remarqué que le côté nord-ouest était le plus faible, elle y mit un détachement d'une centaine de femmes, et elle employa la plus grande partie des autres à construire un retranchement dans lequel elles pussent se retirer au besoin. — Les troupes de Fou-kien, comme l'avait prévu Han-chi, ne manquèrent point d'attaquer le côté nord-ouest; mais l'héroïne, à la tête de ses femmes armées, soutint longtemps le siége avec succès, et ce ne fut qu'après plusieurs assauts réitérés qu'elle dut se replier dans son deuxième retranchement. Là elle se défendit avec tant de vaillance et d'habileté, que les ennemis durent choisir un autre côté de la ville pour y entrer, ce qu'ils firent bientôt après. Han-chi avec sa garde féminine, voyant la première ville de Siang-yang tombée au pouvoir de l'ennemi, courut à la défense de la seconde. Là, elle déploya de nouveau une audace et une fermeté vraiment dignes des soldats les plus aguerris : aussi le siége de la ville dura-t-il une année entière (depuis la 2e lune de l'an 378 après J.-C. jusqu'à la 2e lune de l'an 379), et il est très-probable qu'il eût été levé après ce long espace de temps, si les chefs ennemis ne fussent parvenus à gagner, à prix d'argent, des traîtres qui amenèrent la reddition de la ville. Les troupes victorieuses de Fou-kien, qui n'avaient pu s'empêcher d'admirer le courage et même l'intrépidité de Han-chi durant tout le siége, donnèrent à la ville dont ils venaient de s'emparer le nom de *ville de l'héroïne*, pour consacrer la mémoire de l'illustre mère du général Tchu-Sin. L. DE ROSNY.

Toung-Kien-Kang-Mou, in-4°.

HANBAL. *Voy.* IBN-HANBAL.

HANCARVILLE (*Pierre-François* HUGUES, dit D'), antiquaire français, né à Nancy, le 1er janvier 1719, mort à Padoue, le 9 octobre 1805. Fils d'un marchand de draps, il ambitionna, bien jeune encore, un rang plus élevé, et chercha dans l'instruction un moyen de parvenir. Outre les sciences mathématiques, il étudia l'histoire, la littérature, les langues anciennes et plusieurs langues modernes. Il prit du service près du prince Louis de Mecklembourg, et parvint au grade de capitaine. Mais ses vues ne s'arrêtaient pas là : il parcourut l'Allemagne, la France, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, se donnant pour gentilhomme, cherchant la fortune qu'il ne trouvait pas toujours. A Naples, il entra en relation avec William Hamilton, ambassadeur d'Angleterre, qui s'occupait beaucoup des monuments et des collections antiques, et trouvait chez

d'Hancarville l'érudition d'un savant et le talent d'un artiste. C'est d'après les collections formées par W. Hamilton qu'il exécuta son grand ouvrage sur les antiquités étrusques, grecques et romaines, œuvre magnifique, mais dont l'importance et le prix, qui s'élevait à 900 fr., ont été diminués par d'autres productions du même genre qui ont paru depuis. En 1780 d'Hancarville vint en France; peu de temps après il se rendit en Angleterre, où il resta quelques années. En voyant, plus tard, sa patrie livrée aux troubles révolutionnaires, il fut peu tenté d'y rentrer, et retourna en Italie, où il passa le reste de ses jours. Ses ouvrages sont : *Essai de Politique et de Morale* (anonyme); 1759, in-8°; — *Antiquités étrusques, grecques et romaines, tirées du cabinet du chevalier William Hamilton* (texte anglais et français); Naples, 1766, 1767, 4 vol. in-folio. En 1787, F.-A. David en a donné une deuxième édition en français seulement, Paris, 1787, in-folio; et une autre édition a paru à Florence, en français et en anglais, 1801-1806, 4 vol. grand in-folio; — *Veneres et Priapi, uti observantur in gemmis antiquis*; la première édition, faite à Naples, vers 1771, sous la rubrique Leyde et sans date, occasionna quelques poursuites contre l'auteur; la seconde édition, qui doit avoir été faite à Londres, est accompagnée d'une traduction anglaise. C'est probablement ce même ouvrage qui a reparu en France, avec un texte plus étendu, sous le titre suivant : *Monuments de la vie privée des douze Césars, d'après une série de pierres gravées sous leurs règnes*; Caprée (Nancy), 1780, in-4°; l'auteur y donna une suite sous ce titre : *Monuments du culte secret des dames romaines, pour servir de suite aux monuments des douze Césars*; 1784, in-4°. D'Hancarville publia encore des *Recherches sur l'esprit et les progrès des arts dans la Grèce, sur leur connexion avec les arts et la religion des plus anciens peuples connus, et sur les monuments antiques de l'Inde, de la Perse, du reste de l'Asie, de l'Europe et de l'Égypte*; Londres, 1785, in-4°. Cicognara, dans son *Histoire de la Sculpture*, publiée à Venise en 1813, a inséré des fragments de dissertations inédites dues à d'Hancarville sur les peintures de Raphael au Vatican. Plusieurs manuscrits avaient été laissés par lui à un Anglais, nommé Wolsenhome Part, qui devait les publier; mais ils sont restés inédits. GUYOT DE FÈRE.

Barbier, *Examen critique des Dictionnaires historiques*, d'après une notice de J. Lamoureux. — Valéry, *Voyage en Italie*, t. II.

HANKE ou **HANCKIUS** (*Martin*), philologue et historien allemand, né le 15 février 1633, à Born (Silésie), mort à Breslau, le 24 avril 1709. Il fit ses études à Breslau et à Iéna, et fut nommé en 1661 professeur de philosophie, d'histoire et d'éloquence à l'université de Breslau. En 1670 il fut appelé à Vienne pour l'arrangement d'une certaine partie de la bibliothèque impériale. De retour à Breslau, Hanckius fut nommé successivement sous-recteur du collége de Sainte-Élisabeth (1681), recteur de ce même collége (1688), enfin inspecteur des écoles luthériennes. On a de lui : *De Romanarum Rerum Scriptoribus*; Leipzig, 1669-1675, 2 vol., contenant des études biographiques et littéraires très-intéressantes; — *De Byzantinarum Rerum Scriptoribus græcis*; ibid., 1677, in-4°; — *Orationes parentales, nuptiales, dramaticæ, et poemata*; ibid., 1673, in-8°; — *Wratislavienses eruditionis propagatores, id est, Wratislaviensium scholarum præsides, inspectores, rectores, professores, præceptores, tabulis chronologicis comprehensi, ab anno 1525 ad 1700, cum annotationibus et tribus indicibus*; Leipzig, 1701, in-fol.; — *De Silesiorum nominibus Antiquitates*; ibid., 1702, in-4°; — *De Silesiorum majoribus Antiquitates, ab orbe condita ad annum Christi 550*; ibid., 1702, in-4°; — *De Silesiorum Rebus, ab anno Christi 550 ad annum 1170*; ibid., 1705; in-4°; — *De Silesiis indigenis eruditis, ab anno 1165 ad 1550*; ibid., 1707, in-4°; — *De Silesiis alienigenis eruditis, ab anno 1170 ad 1550*; ibid., 1707. « Il est fâcheux, dit Nicéron, que l'auteur n'ait point achevé cet ouvrage et que ses grandes occupations, jointes à ses infirmités, l'aient empêché de mettre en accord les matériaux qu'il avait amassés pour cela; » — *Monumenta pie defunctis olim erecta, nunc in unum collecta volumen a G. Hankio*; Breslau, 1718. C'est un recueil de programmes que Martin Hanckius avait publiés en différents temps et que son fils a pris soin de rassembler. V—U.

Acta Erudit. Lips., anno 1709; — Nicéron, *Mémoires*, t. XXXVIII, p. 202. — König, *Biblioth. vet. et nov. Voc.* — Baillet, *Jugements*, t. II, p. 68, n. 191. — Morhof, *Polyh. Lit.*, c. XIX, § 30, p. 226. — Crenius, *Animadv. Philol.*, P. XIII, p. 189. — J.-G. de Chauffepié, *Nouveau Dictionnaire*, 1298-1299. — Zedler, *Universal Lex.* — Ersch et Gruber, *Allg. Encyclopædie.* — G. Krantz et F.-G. Beyschlag, *Vita Hankii*, dans *Syllog. Opusc.*, t. I, fasc. 1. — Neumeister, *De Poetis German.*, p. 45. — Hirsching, *Handbuch*, t. II, p. 315-316. — Halle, *Anl. zur Hist. der Gel.*, p. 19.

HAND (*Ferdinand-Gotthelf*), philologue allemand, né le 15 février 1786, à Plauen (Saxe), mort le 14 mars 1851, à Iéna. Il fit ses études à Sorau et à l'université de Leipzig, sous la direction du célèbre helléniste G. Hermann, et devint en 1809 agrégé à la Faculté philologique. Il acquit bientôt une certaine réputation, et fut appelé dès 1810 au collége de Weimar, où il occupa pendant sept ans une chaire de professeur. Il vint ensuite à l'université de Iéna, et y remplit jusqu'à sa mort les fonctions de professeur de littérature grecque, de membre du sénat académique et de co-directeur du séminaire philologique. Depuis 1842 jusqu'en 1848, il rédigea la nouvelle gazette littéraire de Iéna (*Neue Ienaische Allgemeine Literaturzeitung*). On a de lui : *Tursellinus, seu de particulis latinis*

[illegible] : Leipzig, 1829-1845, 4 vol.; — [illegible] *Tonkunst* (Esthétique de l'art [illegible] 1837-1841, 2 vol.; — *Lehrbuch* [illegible] *Stils* (T[illegible] du Style [illegible]); [illegible] — *Kunst* [illegible] de [illegible]); [illegible] 1837; — *Prak*-[illegible] *ch*[illegible] *ungen im latei*-[illegible] manuel [illegible] de Style latin); [illegible] d[illegible], etc. Il a publié [illegible]; Leipzig, 1808-1810, 3 vol.; — [illegible] *in Statium* de Gronovius, Leipzig, 1812, 2 vol.; édition de *Stace*; Leipzig, 1817, in-8°. R. L.

Conv.-Lex.

HANDEL. *Voy* HAENDEL.

HANDJERI (1) (*Alexandre*, prince), hospodar de Moldavie, né à Constantinople, en 1760, mort à Moscou, le 12 juin 1854. Il reçut une éducation distinguée, et apprit à fond, outre les principales langues de l'Europe, l'arabe, le persan et le turc. Il se maria à l'âge de vingt-huit ans, avec la princesse Callimaki, et fut élevé aux fonctions de chargé d'affaires des deux principautés de Moldavie et de Valachie. Ces fonctions l'exposèrent à de nombreux dangers : trois fois il fut exilé; deux fois il faillit perdre la vie. Le jeune prince persévéra dans ses vues, malgré les périls dont avaient été semés les débuts de sa carrière politique, et en 1805 il fut nommé premier drogman de la Porte. Le prince Handjeri, investi de toute la confiance du gouvernement turc, dirigea la chancellerie de la Porte. Deux ans après (1807) le sultan l'appela à la dignité d'hospodar de Moldavie. La guerre qui avait éclaté entre la Russie et la Porte Ottomane ne permit point au nouvel hospodar de pénétrer dans sa principauté. Il rebroussa chemin, et alla rejoindre le camp turc. Plus tard (1818) il retourna en Moldavie, y fut proclamé prince régnant, organisa son gouvernement sur de nouvelles bases, et se fit connaître par une sage administration. Lors de la catastrophe du sultan Sélim III, ne se croyant pas en sûreté dans la position qu'il occupait, il demanda la permission de se retirer à Constantinople.

En 1821, les Grecs ayant pris les armes pour reconquérir leur indépendance, les nobles familles grecques de Constantinople se trouvèrent compromises et exposées aux plus grands dangers. Le prince Handjeri, que sa position élevée, son importance politique, et ses relations semblaient désigner pour première victime au massacre des Phanariotes, averti par son ami le comte Strogonoff qu'il n'avait pas un moment à perdre s'il voulait sauver ses jours et ceux de ses enfants, s'échappa pendant la nuit sur une barque de promenade, et gagna, non sans périls, Odessa, où il trouva un asile auprès du gouverneur de cette ville, le comte Langeron. D'Odessa il se retira à Moscou, où l'empereur de Russie l'accueillit de la manière la plus distinguée, lui fit rendre sa fortune, lui assura pour sa vie entière les honneurs dus à son rang, et conféra à ses deux fils, Grégoire et Télémaque, le rang de conseillers.

Le prince Handjeri, se voyant au sein d'une retraite si honorable, s'occupa avec une ardeur infatigable à continuer le grand *Dictionnaire Français-Arabe-Persan et Turc* (3 volumes in-4°; Moscou, 1844) qu'il avait commencé en 1806, à la sollicitation du général Guilleminot, ambassadeur de France à Constantinople. L'empereur Nicolas, en ayant accepté la dédicace, ordonna que ce livre serait imprimé aux frais de l'État, et décora le prince Handjeri du grand-cordon de l'ordre de Sainte-Anne; presque tous les souverains de l'Europe s'empressèrent de lui témoigner leur haute satisfaction pour la publication de cet immense ouvrage, fruit de trente-cinq années de travaux et de veilles, et qui manquait totalement à la diplomatie et à la littérature orientale. Après la publication de cet ouvrage, le prince Handjeri ne vécut plus que pour sa famille, et se reposa dans les soins de l'éducation de son petit-fils Michel Vlangali, né en Russie, en 1833. Ce dernier est fixé en France, et il a publié : *De Abderitarum Rebus Commentatio*; Berlin, 1854 (thèse pour le doctorat); — *De Tragœdiæ græcæ Principibus Commentatio*; Paris, Didot, 1855. Le prince Michel prépare en ce moment une traduction française des œuvres complètes de Démosthène.

Ernest MÉZIÈRE.

Journal des Savants, livr. de janvier 1844, art. de M. Ét. Quatremère. — *Notice* présentée par M. Raoul Rochette à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sur *la vie et les travaux littéraires du prince Handjeri*; 1853. — *Journal des Débats* du 12 juillet 1854. — *Athenæum*, mars 1855. — *Documents particuliers*.

HANDMANN (*Emmanuel*), peintre suisse, né à Bâle, en 1718, mort dans la même ville, en 1781. Il étudia la peinture d'abord à Schaffhouse, chez Schnetzler, puis à Paris, chez J. Restaut. Il alla se perfectionner en Italie, et après un voyage de quatre années revint se fixer dans sa patrie. On estime ses tableaux d'histoire et surtout ses portraits, parmi lesquels on remarque ceux d'*Albert Durer* et d'*Euler*. A. DE L.

G.-K. Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

(1) Ses ancêtres portaient le nom de PALÉOLOGUE et étaient alliés par le sang aux empereurs de Constantinople; le nom grec de *Paléologue* fut changé en celui de HANDJERI, nom turc, à l'occasion du fait suivant. Un des aïeux du prince Handjeri, ayant étudié pendant un long séjour en Hollande les sciences naturelles et médicales, guérit le sultan Mahomet IV, dont il était le confident et l'ami, d'une maladie dangereuse. Le monarque voulant témoigner sa reconnaissance à l'homme distingué qui l'avait ramené à la santé, détacha de sa ceinture un poignard enrichi de diamants, et le mit à celle du prince, en lui disant : « Je veux que dorénavant, en mémoire d'une si belle cure, vous portiez le nom de Handjeri. » Il faut savoir que le mot *handjer* désigne en turc un poignard. Les membres de la famille s'empressèrent d'adopter et de conserver jusqu'à nos jours un nom qui leur rappelait un souvenir si honorable.

HANER (*Georges*), historien et orientaliste transylvain, né le 28 avril 1672, à Schæssbourg, mort le 15 décembre 1740. Il alla étudier à Wittemberg, et fut reçu docteur en théologie en 1692. Nommé pasteur à Medwisch en 1713, il devint surintendant en 1756. On a de lui : *Historia Ecclesiarum Transsylvanicarum, inde a primis populorum originibus ad hæc usque tempora;* Francfort et Leipzig, 1694, in-8°; — *De Lustratione Hebræorum;* Wittemberg, 1692, in-4°; — *De Litterarum Hebraicarum Origine;* ib., 1697; — *De punctorum Hebræorum cum litteris coævitate;* ib., 1693, in-4°. E. B.

Alex. Horányi, *Memoria Hungarorum et provincialium scriptis editis notorum*, II, 74. — Seiwert, *Nachrichten von Siebenb. Gelehrten.* — Gruber, *Encycl.*

HANER (*Georges-Jérémie*), fils du précédent, né le 10 avril 1707, mort le 9 mars 1777. Après avoir étudié à Iéna, il rentra dans sa patrie, et succéda à son père, comme pasteur de Medwisch, en 1740. Il fut nommé surintendant en 1749. On a de lui : *Das kœnigliche Siebenbürgen* (La Transylvanie royale); Erlangen, 1763, in-4°; — *De Scriptoribus Rerum Hungaricarum et Transsylvanicarum scriptisque eorumdem antiquioribus, ordine chronologico digestis, Adversaria;* Vienne, 1774, in-8°; — *De Scriptoribus Rerum Hungaricarum et Transsylvanicarum sæculi XVII, scriptisque eorum;* Hermanstadt, 1798, in-8°. Cet ouvrage est le complément du précédent. L'auteur y fit une suite, qui est restée inédite. Il laissa en manuscrit plusieurs autres ouvrages relatifs à l'histoire de sa patrie. E. B.

Al. Horányi, *Mem. Hungar.* — Seiwert, *Nachr.* — Meusel, *Gel. Deutschl.*

* **HANETON** (*Guillaume*), jurisconsulte belge, né aux environs de Lille, en 1506, mort en 1586. Il fit ses études à Louvain, et après y avoir quelque temps rempli l'office de doyen des bacheliers, il vint à Bourges, où il professa le droit à l'université en 1535. Pendant les vacances des vendanges, les écoliers belges et allemands, fort nombreux alors à l'université de Bourges, où ils formaient une nation, le prièrent de leur expliquer le droit féodal d'après le traité, fort obscur, d'Obertus Ortensius; il y consentit : ses leçons, recueillies par un de ses élèves, tombèrent entre les mains de Jean Havichorst, qui les fit imprimer en 1564, chez Birckmann, à Cologne, sous le titre de : *De Jure Feudorum Libri IV.* Elles furent depuis réimprimées sur le manuscrit de l'auteur, à Louvain, avec des notes de Paul de Christinen. On a encore d'Haneton : *De Ordine et Forma Judiciorum*, imprimé pour la première fois à Francfort, à l'insu de l'auteur, et réimprimé à Douay, en 1570, à Cologne, en 1584, à Spire, en 1591. En quittant l'université de Bourges, Haneton alla habiter Tournay, probablement lieu de sa naissance, ou il devint conseiller de la ville, et vécut jusqu'à une vieillesse avancée. H. Boyer.

Draud, *Biblioth. classica.* — Valère André, *Biblioth. Belgica.* — Raynal, *Hist. du Berry.*

* **HANFSTANGEL** (*François*), lithographe allemand, né en 1801, à Bayerrhain (haute Bavière), d'un père cultivateur. Il suivit à Munich, depuis 1819-1825, les cours de l'Académie des Arts, et commença dès lors à lithographier d'après nature beaucoup de portraits, qui lui valurent une grande réputation. En 1834, après avoir renoncé au professorat dont il avait été investi depuis 1829, il se rendit à Paris, où il fit la connaissance des lithographes les plus en renom. L'année suivante il publia, à Dresde, une collection des peintures les plus importantes de la galerie, dessinées sur pierre. Nous citerons parmi ses travaux : *Le Mariage de sainte Catherine*, d'après Lauger; — *La Madona de Murillo;* — *Les Pèlerins italiens;* — *La Madonne di S. Gislo*, d'après Raphael; — *Madeleine pénitente*, de Murillo; — *Le Pêcheur*, d'après Gœthe; — *L'Assomption de la sainte Vierge;* — *Le Christ couronné d'épines;* — *Les Juifs désolés*, d'après Bendemann. Hanfstangel lithographia avec succès les portraits de beaucoup de princes et de princesses. Il vit aujourd'hui retiré à Amer, en Bavière.

Beyerlé.

Conversations-Lexikon.

HANGER (*Georges*), lord Coleraine, plus connu sous le nom de *colonel Hanger*, écrivain anglais, distingué par ses talents et ses excentricités, né en 1760, mort en 1824. Issu d'une noble famille, il fut destiné à la carrière des armes, et obtint dès l'enfance une commission militaire. Il servit en Amérique pendant toute la guerre de l'Indépendance, et s'éleva jusqu'au grade de major. Il quitta ensuite le service pour mener une vie inégalement partagée entre les plaisirs et la lecture. « Libre dans ses manières, dit un biographe anglais, il n'avait jamais l'intention de blesser, et il désarmait le ressentiment par la bonhomie de ses façons. Aussi ses plus extravagantes saillies excitaient-elles plutôt la gaîté que la colère. » A la mort de son frère, en 1814, il hérita du titre de lord Coleraine, mais il refusa de le prendre, et il n'aimait pas qu'on le lui donnât. Comme exemple de ses excentricités on peut citer le fait suivant. En tête d'un de ses ouvrages il se fit représenter *pendu à la lanterne*. Parmi ses nombreuses publications les principales sont : *An Address to the army, in reply to strictures by Roderic Mackenzie, on Tarleton's History of Campaigns of* 1780 *and* 1781; 1789, in-8°; — *Life, Adventures and Opinions;* 1801, 2 vol. in-8°. Z.

Annual Register, 1825. — Gorton, *General Biographical Dictionary.*

* **HANGEST** (*Jean de*), seigneur de Genlis, littérateur français, né vers 1420, mort en 1490. Bailli d'Évreux, conseiller et chambellan du roi Charles VII, il vécut à la cour de ce prince depuis 1446 jusqu'en 1459 (1). Il combattit en 1449

(1) Jean de Hangest avait gagné les bonnes grâces de

[illegible] it au recouvrement de [illegible] après [illegible] de Charles VII, il [illegible] duc de [illegible], et s'attira ainsi [illegible] de Louis [illegible], le fit mettre à [illegible] 1463. [illegible] qu'il [illegible] traduit [illegible] *Le Gouvernement de noblesse* [illegible] *Le G*[illegible] An[illegible]), 1[illegible]

V. de VIRIVILLE.

Anselme, *Histoire généalogique*, etc., tome VI, page 746-747. — Brunet, *Manuel du Libraire*, 1842, t. I, page [illegible], col. 2. — *Table des Mémoriaux de la Chambre des Comptes*, à la date de 1447. — Jacques Duclercq, *Mémoires*, édition du *Panthéon littéraire*, p. 80. — *Chronique de Lalain*, même édition, page 635. — *Manuscrit de la Bibliothèque impériale* n° 7967.

* **HANGEST** (*Jérôme* DE), philosophe et théologien français, né à Compiègne, mort au Mans, le 8 septembre 1538. Il appartenait à une famille noble et considérable, fut professeur dans l'université de Paris, chanoine et écolâtre de l'église du Mans, et grand-vicaire du cardinal de Bourbon, évêque de cette ville. Jérôme de Hangest se distingua par son zèle contre les novateurs. On lui doit : *De libero Arbitrio, contra Lutherum*; — *De possibili præceptorum observatione*; — *De Christifera eucharistia, adversus Nugiferos*; Paris, 1521; — *Antilogie contre les faux Christs*; Paris, 1523; — *Des Académies, contre Luther*; Paris, 1531 : il y défend les universités et l'usage d'y prendre des degrés, et y justifie la théologie scolastique; — *Livre de lumière évangélique pour la sainte Eucharistie, contre les Ténébrions*; Paris, 1534, in-8°; — *Le Jardin aux pensées*, en vers; Paris, 1538; — *Le Livre de voie sûre en controverse*; Avignon, 1566, in-16. J. V.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèque française*. — Le Mire, *De Script. sæc. XVI*. — Du Boulay, *Hist. Univers. Paris*. — Dupin, *Biblioth. des Auteurs eccles. du seizième siècle*. — Moreri, *Grand Dict. hist.*

* **HANKA** (*Venceslas*), philologue et archéologue slave, est né le 10 juin 1791, à Horenowes (Bohême). Il a encouragé par ses travaux l'étude de l'ancien bohémien, langue abandonnée depuis plus de deux siècles. Depuis plusieurs années il exerce les fonctions de conservateur de la bibliothèque du musée national bohémien de Prague. Parmi ses travaux on remarque l'édition du manuscrit de Königinhof (cour de la reine) intitulé : *Kralodworsky rucopis*; Prague, 1817. Ce recueil précieux, découvert par M. Hanka, contient d'anciennes poésies bohèmes d'une grande beauté, qui ont été traduites dans presque toutes les langues de l'Europe. On doit en outre à M. Hanka : *Prawopis cesky* (Orthographe bohémienne); Prague, 1817; — *Starobyla skladani* (Recueil de Poésies bohémiennes des treizième et quatorzième siècles); Prague, 1817-1825, 5 vol.; — *Grammaire Bohémienne*, en langue bohémienne, d'après la grammaire bohémienne en langue allemande de Dobrowsky; Prague, 1822; — *Dictionnaire Allemand-Bohémien*, commencé par Dobrowsky, continué par Puchmayer et terminé par Hanka; Prague, 1802-1821, 2 vol.; — *Igor Swatslawitsch*, ancien poëme épique slave, accompagné de traductions en langues bohémienne et allemande; Prague, 1839; — l'édition du *Sazavo-Emmantinum Evangelium*; Prague, 1846, etc. R. L.

Convers.-Lex.

Charles VII, et les conserva par des moyens peu honorables, si l'on en juge par l'épisode suivant. Jacques Duclercq, chroniqueur contemporain de Jean de Hangest, raconte, sous la date de 1455, l'histoire d'une jeune fille nommée Blanche de Rebreuve, et qui fut donnée au roi pour maîtresse. Cette demoiselle avait été d'abord régente ou gouvernante chez madame de Genlis, femme de Jean d'Hangest. Blanche fut ainsi livrée, malgré ses répugnances personnelles, par l'avarice de ses parents et par l'entremise de Jean d'Hangest.

* **HANKE** (*Henriette-Wilhelmine*), femme de lettres allemande, est née à Jauer, le 24 juin 1785. Fille du négociant Jean-Jacques Arndt, elle épousa en 1814 le ministre protestant Hanke. Après la mort de ce dernier (1819), elle retourna auprès de sa mère, et depuis cette époque elle publia un grand nombre de romans, dont quelques-uns eurent un grand succès. Voici les titres des principaux : *Die Pflegetoechter* (Les Pupilles); Liegnitz, 1821; — *Claudia*; ibid., 1825, 3 vol.; — *Bilder des Herzens und der Welt* (Tableaux du cœur et du monde); ibid., 2e édit., 1834, 4 vol.; — *Die Freundinnen* (Les Amies); ibid., 1826, 3 vol.; — *Die Schwiegermutter* (La Belle-Mère); ibid., 2e édit., 1833, 2 vol.; — *Der letzte Wille* (Le Testament); ibid., 1830; — *Die Schwester* (La Sœur); Hanovre, 1831, 2 vol.; — *Vergeltungen* (Récompenses); Berlin, 1830, 2 vol.; — *Elisabeth*; Berlin, 1833; — *Die zwœlf Monate des Jahres* (Les douze Mois de l'année); Liegnitz, 2e édit., 1833, 2 vol.; — *Die Wittwen* (Les Veuves); Hanovre, 1833-1834, 2 vol.; — *Die Schwægerinn* (La Belle-Sœur); ibid., 1835, 2 vol.; — *Die Perlen* (Les Perles); ibid., 2e édit., 1836, 2 vol.; — *Der Schmuck* (La Parure); ibid., 1837-1838, 3 vol.; — *Eine schlesische Gutsfrau* (Une Propriétaire de Silésie); Hanovre, 1850, 2 vol.; — *Mein Wintergarten* (Mon Jardin d'hiver); ibid., 1854, 2 vol. Ses *Œuvres complètes*, qui ont paru à Hanovre (1841-1856), ne forment pas moins de 123 volumes. R. L.

Conv.-Lex. — Engelmann, *Bibliothek der schœn. Wissensch.*

HANMER (*Thomas*), homme d'État et philologue anglais, né en 1676, mort en 1746. Il fit ses études à Westminster school et à Christ-Church college à Oxford. Il entra ensuite au parlement comme député du comté de Suffolk. En 1713 la chambre des communes le choisit pour son orateur. Il conserva cette dignité jusqu'au terme de sa carrière parlementaire, qui dura plus de trente ans. Vers la fin de sa vie, il renonça entièrement aux affaires publiques pour cultiver plus librement les belles-lettres. Il prépara une

édition des *Œuvres dramatiques* de Shakspeare, et l'offrit à l'université d'Oxford, qui la fit imprimer en 1744, 6 vol. in-4°, avec d'élégantes gravures par Gravelot. Z.

Biographia Britannica. — Gorton, *General Biographical Dictionary.*

HANMER (*Meredith*), historien ecclésiastique anglais, né à Porkington (Shropshire), en 1543, mort en 1604. Il devint chapelain de Corpus-Christi-College à Oxford, et fut nommé ensuite curé de Saint-Léonard à Shoreditch. Poussé par l'avarice, il enleva les ornements de cuivre qui décoraient les tombeaux de son église, et les vendit. Cette conduite le rendit odieux à ses paroissiens. Il résigna, vers 1693, sa cure de Shoreditch, et passa en Irlande, où il finit par être trésorier de l'église de la Sainte-Trinité à Dublin. On prétend qu'il se suicida. Il était controversiste habile, bon helléniste, et très-versé dans l'histoire ecclésiastique. Outre quelques traités contre les jésuites, on a de lui : *Translation of the ancient ecclesiastical Histories of the first six hundred years after Christ, originally written by Eusebius, Socrates and Evagrius*; 1576, in-fol.; réimprimé en 1585 avec *The Lives of the Prophets and Apostles by Dorotheus, bishop de Tyre*; — *The Ephemeris of the Saints of Ireland; and the Chronicle of Ireland*, en deux parties. La troisième partie de cette chronique fut publiée à Dublin; 1633, in-fol.; — *A Chronography*; Londres, 1585, in-fol. Z.

Fuller, *Worthies.* — Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. I. — Ellis, *History of Shoreditch.*

HANNA EROUSAGHEMATSI (*Jean de Jérusalem*), historien arménien, né à Jérusalem, fut élu, en 1717, coadjuteur du patriarche de cette ville. On a de lui une *Description de Jérusalem*, écrite en 1727 et éditée en 1734, à Constantinople, où elle fut deux fois réimprimée. E. B.

Tchamtchian, *Hist. d'Arm.*, III. — Sukias Somal, *Quadro*, p. 170.

* **HANNAPES** (*Nicolas* DE), prélat français, le dernier des patriarches latins de Jérusalem, né à Hannapes, canton de Rumigny, dans les Ardennes, vers 1225, mort en 1291. A peine âgé de douze ans, il revêtit l'habit de dominicain, à Reims. Après sa profession, il alla faire ses études au couvent de Saint-Jacques, à Paris. Il fut ordonné prêtre, enseigna la théologie, et devint prieur de plusieurs communautés; il fut appelé à Rome par le pape Innocent V, et il exerçait les fonctions de grand-pénitencier, lorsque Nicolas IV le choisit pour remplir le patriarcat de Jérusalem. Après avoir reçu l'onction épiscopale, Hannapes se rendit à Ptolémaïde pour en gouverner l'église. Il s'occupa d'abord de faire cesser les désordres et les abus qui y régnaient. Nicolas IV lui promit vingt galères bien armées pour la défense de la Terre Sainte; et afin qu'il eût plus d'autorité, il lui donna, en 1289, le titre de légat apostolique en Syrie, en Chypre et en Arménie. Un événement imprévu fit échouer Hannapes dans sa mission. La ville de Saint-Jean-d'Acre fut prise en 1291 par les musulmans. Pour faciliter la fuite d'une partie de ses ouailles, Hannapes s'exposa aux plus grands dangers, et résolut de périr avec ceux qu'il ne pouvait sauver. Il fallut employer la force pour l'amener à une chaloupe qui pouvait gagner une galère peu éloignée. Mais il n'évitait un péril que pour tomber dans un autre : une foule de chrétiens en fuite se précipitaient vers l'embarcation, et le prélat, n'écoutant que son cœur, exigeait toujours qu'on les y laissât entrer; trop surchargée, elle coula à fond, et il périt avec tous ceux qu'elle contenait. De Hannapes est auteur des ouvrages suivants : *Virtutum Vitiorumque Exempla, ex sacris litteris excerpta*; Tubingue, 1533, in-16; Venise, 1538, in-16, et beaucoup d'autres éditions; parmi celles qui sont antérieures à 1533, on remarque celle donnée sous le nom de saint Bonaventure et avec le titre de *Biblia Pauperum*, 1490, in-folio, qui se trouve à la bibliothèque Mazarine, et celle imprimée en 1477, in-8°; c'est à tort que quelques auteurs ont attribué cet ouvrage à saint Bonaventure et qu'on l'a inséré dans ses œuvres. Ant. Tyron l'a traduit et publié sous ce titre : *Le Promptuaire des Exemples des Vertus et des Vices, recueilli de l'Ancien et du Nouveau Testament*; Anvers, 1520, in-8°; — *Dicta salutis Nicolai de Hannapis, ord. Prædicat.*, in-fol., ouvrage également à tort attribué à saint Bonaventure et imprimé parmi ses œuvres; t. VI, édit. de Mayence, 1609, in-folio; — *Nicolai, patriarchæ Hyerosolymitani, Typicon de Jejuniis Græcorum, versibus politicis : codex olim Trichetianus, Georgii Agapeti manu sæculo XV exaratus est*, manuscrit conservé à la Bibliothèque impériale sous le n° 5000.

GUYOT DE FÈRE.

Échard, *Script. Ord. Præd.*, t. I, p. 422 à 427. — Touron, *Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dom.*, t. I, p. 529 à 541. — Lelong, *Hist. de Laon*, p. 307. — *Hist. litt. de la France*, t. XX, p. 51. — Boulliot, *Biographie Ardennaise*.

* **HANNAY** (*James*), littérateur anglais, né en 1827, à Dumfries. Élevé dans le Surrey, il s'engagea fort jeune dans la marine royale, et prit part, à bord du vaisseau *Cambridge*, aux opérations militaires contre la Syrie, en 1840; cinq ans plus tard, il se dégoûta du service, quitta la mer, et se fit journaliste. Ses articles, écrits avec une certaine verve, se trouvent dans la plupart des recueils littéraires, notamment dans *Le Punch*. On a encore de lui : *Singleton Fontenoy*; Londres, 1849, roman maritime; — *Satire and Satirists* (La Satire et les Satiriques); ibid., 1853, in-8° : série de leçons qui dénotent autant d'esprit que de savoir; — *Sketches in ultramarine* (Esquisses d'outre-mer); ibid., 1853, 2 vol.; — *Eustace Conyers*; ibid., 1855, roman historique. P. L—Y.

Men of the Time. — *The Athenæum*, 1855.

* **HANNEMAN** (*Adriaan*), peintre hollandais, né à La Haye, en 1610 ou 1611, mort après 1666. Il fut élève d'Arnaud van Ravesteyn, mais suivit surtout la manière de van Dick. Il ne quitta jamais sa ville natale, où il acquit une grande réputation. En 1665, il fut nommé premier directeur ou doyen du corps académique des artistes de La Haye. Les princes de la maison de Nassau l'occupèrent particulièrement : il fit pour eux de beaux portraits, parmi lesquels on distingue celui de *Guillaume II*. Hanneman a égalé van Dick pour la vérité des chairs. Il ne peignait pas seulement bien le portrait, il traitait aussi avec un talent supérieur et beaucoup d'imagination les sujets allégoriques. On cite de lui en ce genre les tableaux suivants : sur la cheminée de la grande salle des états de Hollande, *La Paix*, représentée par une belle femme, aux traits pleins de douceur et vêtue de satin blanc; elle est assise sur un trône élevé de trois marches et soutenu par deux colonnes : sur ses genoux est une colombe et deux génies la couronnent d'olivier. Ce tableau est richement composé et peint avec beaucoup d'harmonie. La figure principale est irréprochable de dessin et les accessoires disposés avec un goût exquis. Quoique l'artiste eût été rétribué généreusement, les états durent devoir accorder une gratification de mille florins à la personne qui lui avait servi de modèle. Dans la salle des Échevins on voit une magnifique toile représentant *La Justice* avec ses attributs et, en pendant, *La Guerre*, figurée par le dieu Mars : cette dernière composition respire la force et l'énergie. On cite parmi les plus beaux portraits d'Hanneman le sien propre, qui a été reproduit plusieurs fois par les graveurs, entre autres par A. Puissio. A. DE LACAZE.

Jakob Campo Weyerman, *De Schilderkonst des Nederlanders*, t. IV, p. 157. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. II, p. 25.

HANNETAIRE (*Jean-Nicolas* SERVANDONI, dit), comédien et littérateur français, né à Grenoble, le 4 novembre 1718 (et non 1719), mort à Bruxelles, en 1780. Il était fils naturel du célèbre architecte Servandoni, qui le faisait passer pour son neveu Hannetaire avait reçu une excellente éducation, et il était destiné à l'Église. Mais ses penchants l'entraînaient, au contraire, à se faire comédien. C'est au théâtre de Liége que, caché sous le nom de Hannetaire, il alla débuter dans les premiers rôles. Il se vit forcé, peu de temps après, de quitter cet emploi à cause de la faiblesse de sa voix, et il se chargea des rôles *à manteau*, dans lesquels il acquit bientôt une brillante réputation, due principalement à la supériorité avec laquelle il jouait Molière. Directeur d'une troupe de comédiens, il se trouvait en 1745 à Aix-la-Chapelle, lorsque le maréchal de Saxe donna ordre de l'engager, ainsi que deux ou trois autres de ses acteurs, afin de recruter la troupe dramatique qui l'accompagnait dans les camps et qui venait passer avec lui à Bruxelles l'hiver de 1746. Après le rétablissement de la paix, cette troupe se dispersa, et Hannetaire se rendit à Bordeaux. En 1752 il fut rappelé à Bruxelles et nommé entrepreneur de la comédie : charge dont il ne se démit qu'en 1780, avec l'agrément du prince Charles de Lorraine. Possesseur d'une fortune de 80,000 livres de rente, Hannetaire tenait dans cette ville une maison où se donnaient rendez-vous les beaux esprits d'alors. Il entretenait une correspondance fréquente avec le maréchal de Saxe, avec Garrick et Voltaire. On a de lui un ouvrage très-connu et estimé, intitulé : *Observations sur l'art du comédien*, qui parut pour la première fois en 1764 et a eu plusieurs éditions. Hannetaire composait facilement les vers. Une seule pièce de ce genre a été imprimée et insérée dans l'*Évangile du jour* (t. VIII, p. 55), et fut attribuée à Voltaire. Le 6 juin 1772, Hannetaire en revendiqua la paternité. Voltaire reconnut quelques jours après (juillet 1772) la justice de cette réclamation dans une lettre qu'il adressa à La Harpe.

ÉD. DE MANNE.

Archives du nord de la France. — *Correspondance de Voltaire*, édit. Beuchot, t. LXVII. — Quérard, *La France littéraire*.

HANNIBAL. *Voy.* ANNIBAL.

HANNON, nom très-commun dans l'histoire carthaginoise. Beaucoup des personnages qui l'ont porté nous sont si imparfaitement connus, qu'il est bien difficile de préciser leur identité, et que l'on est également exposé à rapporter à plusieurs des faits qui appartiennent réellement à un seul, ou à confondre en un seul plusieurs Hannon différents. Voici la série complète, par ordre chronologique, des personnages de ce nom qui figurent dans l'histoire :

HANNON, père d'Amilcar qui fut tué à la bataille d'Himère, en 480 avant J.-C.

Hérodote, VII, 165.

HANNON fils du même Amilcar, et probablement père d'Himilcon qui prit Agrigente en 406. Heeren croit que c'est cet Hannon qui fit le voyage dont il nous reste un récit sous le titre de *Périple*.

Diodore, XIII, 80. — Heeren, *Ideen*, etc., vol. IV.

HANNON, général, mis à mort vers 350 avant J.-C. Il commanda les Carthaginois dans une de leurs guerres contre Denys, vers la fin de son règne. Quelques lignes de Justin sont tout ce qui nous reste sur cette campagne, où Hannon semble avoir obtenu des succès. De retour à Carthage, il voulut s'emparer de la souveraineté, si l'on croit Justin, qui l'appelle « le premier citoyen de Carthage et plus puissant par ses richesses que toute la république » : il forma le projet d'empoisonner les sénateurs dans un festin. Cet odieux dessein ayant été découvert, Hannon se retira dans une forteresse, où il rassembla une armée de 20,000 hommes, et poussa à la révolte les Africains et les Maures. Mais il tomba entre les mains des Carthaginois, qui le firent mettre en croix avec ses enfants et tous ses pa-

rents. Ces événements se passèrent entre la première expulsion du jeune Denys et son retour, c'est-à-dire entre 356 et 346. Bötticher croit que cet Hannon est le même que celui qui est mentionné par Diodore, comme le père de Giscon.

Justin, XX, 5; XXI, XXII, 7. — Bötticher, *Geschichte der Carthager.*

* HANNON commandait, suivant Diodore de Sicile, la flotte et l'armée carthaginoises envoyées en Sicile en 344 avant J.-C. Plutarque donne au contraire au général carthaginois le nom de Magon; cependant, comme le même historien parle d'un certain Hannon chargé d'intercepter, avec son escadre, les vaisseaux corinthiens, on peut concilier les assertions de Diodore et de Plutarque, en supposant qu'après avoir conduit l'armée carthaginoise en Sicile, Hannon en remit le commandement à Magon, et ne garda sous ses ordres qu'une partie de la flotte.

Diodore de Sicile, XVI, 67. — Plutarque, *Timoléon*, 17-20.

HANNON, un des deux généraux chargés de repousser Agathocle, lorsque celui-ci descendit en Afrique en 310 avant J.-C. Bien qu'il y eût entre Hannon et Bomilcar, son collègue dans le commandement en chef, une haine de famille, les deux généraux montrèrent de l'accord dans leurs opérations. Ils attaquèrent avec des forces bien supérieures l'armée d'Agathocle. Hannon, qui commandait l'aile droite, chargea l'ennemi, à la tête du bataillon sacré, corps de grosse infanterie, et enfonça la première ligne de l'aile gauche d'Agathocle; mais il fut tué au milieu de son succès, et ses soldats firent retraite.

Diodore, XX, 10-12. — Justin, XXII, 6. — Orose, IV, 6.

* HANNON, un des trois généraux carthaginois employés en Afrique contre Archagathus, fils d'Agathocle, en 307. Il défit complétement le général syracusain Heschrion, qui lui était opposé.

Diodore, XX, 59, 60.

HANNON, commandant de la garnison carthaginoise de Messine au commencement de la première guerre punique, en 264. Les Mamertins étaient divisés en deux partis. Tandis qu'une des factions réclamait l'assistance des Romains, le parti contraire s'adressa aux Carthaginois, et livra aux soldats d'Hannon la citadelle de Messine. Aussi lorsque C. Claudius vint de la part du sénat annoncer aux Mamertins que leur demande avait été accueillie, et qu'ils eussent à renvoyer les troupes carthaginoises, il ne reçut pas de réponse. Il se retira alors à Rhegium, rassembla quelques vaisseaux, et essaya d'envahir la Sicile. Cette première tentative fut aisément repoussée. Plusieurs de ses vaisseaux tombèrent au pouvoir d'Hannon, qui les lui renvoya avec un message amical. Claudius fit une réponse hautaine, et Hannon, en la recevant, s'écria qu'il ne souffrirait pas que les Romains lavassent même leurs mains dans la mer. Mais toute sa vigilance ne put empêcher Claudius de débarquer devant Messine, et d'ouvrir une conférence avec les Mamertins. Ayant eu lui-même l'imprudence d'y assister, il fut traîtreusement saisi par les Romains, et retenu prisonnier. Pour recouvrer la liberté, il consentit à céder aux Romains la citadelle de Messine. De retour à Carthage, il fut mis en jugement pour cette concession, et condamné au supplice de la croix.

Dion Cassius, *Frag. Vat.*, 59, 60. — Zonaras, VIII, 8, 9. — Polybe, I, 11.

* HANNON, fils d'Annibal, envoyé en Sicile par les Carthaginois avec une armée considérable, aussitôt après les événements rapportés dans l'article précédent. Il s'allia avec Hiéron contre les Romains, et vint avec lui mettre le siége devant Messine en 264. Il plaça son camp vers le côté nord de la ville, et fit mouiller sa flotte près du cap Pélore. Mais il ne put pas empêcher le consul Appius Claudius d'arriver au secours de Messine avec 20,000 hommes. Les troupes de Hiéron et d'Hannon, battues séparément, se retirèrent à l'ouest de la Sicile, et laissèrent le reste de l'île à la merci du vainqueur.

Deux ans plus tard on trouve à la tête des Carthaginois un Hannon que Diodore appelle l'*ancien* (ὁ πρεσβύτερος). Comme ce général paraît être le même que le vaincu de Messine, nous rapporterons dans cet article les faits que Diodore attribue à Hannon l'ancien. Son collègue Annibal, assiégé par les Romains dans Agrigente, souffrait de la famine. Hannon reçut l'ordre d'aller à son secours. Il rassembla à Lilybée cinquante mille hommes d'infanterie, six mille chevaux, et soixante éléphants, marcha sur Héraclée, et se rendit maître des magasins de l'armée romaine établis à Erbesse. Il remporta même, avec sa cavalerie numide, un avantage signalé sur les Romains; mais là se bornèrent ses succès. Il perdit une grande bataille, et fut forcé d'abandonner Agrigente à son sort. Le sénat le punit de sa défaite par une amende de 6,000 pièces d'or, et lui donna Amilcar pour successeur. Six ans plus tard, cependant, on le voit partager avec ce dernier le commandement de la flotte carthaginoise à la grande et malheureuse bataille d'Ecnomus. Après cette défaite décisive, Amilcar chargea Hannon de négocier avec les généraux romains; mais celui-ci, au lieu de s'acquitter de sa mission, fit voile pour Carthage avec les débris de sa flotte. Depuis cette époque il ne reparaît pas dans l'histoire, à moins qu'il ne fût un des deux Hannon qui commandaient l'armée carthaginoise défaite à Clupea en 255 par les consuls Æmilius Paulus et Fulvius Nobilior.

Diodore, XXIII, 1, 2, 8, 9. — Polybe, I, 11, 12, 15, 18, 19, 37. — Zonaras, VIII, 9, 10, 12. — Orose, IV, 7-9. — Dion Cassius, *Excerpt. Vat.*, 63. — Valère Maxime, VI, 6.

* HANNON, mentionné par Zonaras et Orose, commandant en Sardaigne, pendant la première guerre punique. D'après Orose, il succéda à Annibal, fils de Giscon, fut défait par L. Scipion, et périt dans le combat (en 259).

Zonaras, VIII, 12. — Orose, IV, 7. — Valère Maxime, V, 1.

* HANNON, fils d'Amilcar, un des trois ambas-

sadeurs envoyés par les Carthaginois à Régulus pour demander la paix après la défaite d'Adis, en 255.

Diodore, XXIII, 12.

HANNON, commandant de la flotte carthaginoise qui fut vaincue par Lutatius Catulus (*voy.* ce nom) près des îles Ægades, en 241. Il échappa avec peu de vaisseaux au désastre de sa flotte. A son retour à Carthage, il fut traité comme l'étaient presque toujours les généraux vaincus; le sénat le fit mettre en croix. Cet amiral malheureux est peut-être le même qu'un des précédents; mais on a eu tort de le confondre avec le suivant.

Zonaras, VIII, 17.

HANNON, surnommé *le Grand* (ὁ Μέγας), né vers 270, mort vers 190. Il fut pendant de longues années le chef du parti aristocratique à Carthage, et, en cette qualité, le principal adversaire d'Amilcar Barca et de ses fils. Il eut un commandement en Afrique, après l'expédition de Régulus, et parvint à réduire plusieurs villes qui s'étaient révoltées contre Carthage. Le sénat exalta ses exploits, pour les opposer à ceux d'Amilcar Barca, chef du parti démocratique. Cette compagnie savait gré à Hannon de l'extrême rigueur qu'il avait déployée contre les insurgés. Lorsque les mercenaires qui avaient servi en Sicile revinrent en Afrique, après la fin de la guerre punique, en 240, et réclamèrent l'énorme arriéré de leur solde, Hannon fut envoyé au camp de Sicca, pour leur demander de consentir à une réduction. L'impopularité personnelle de l'envoyé ajouta à l'exaspération que devait exciter parmi les mercenaires une pareille proposition. Hannon, après avoir vainement essayé de gagner les chefs inférieurs, repartit pour Carthage. Le sénat lui confia la mission d'écraser les mercenaires qu'il n'avait pu ramener à l'obéissance. Mais ses campagnes contre les Numides et les autres peuplades africaines l'avaient mal préparé à lutter contre une armée disciplinée par Amilcar Barca, et, malgré son premier succès, il laissa surprendre et piller son camp par les mercenaires. Cette preuve d'incapacité ne lui fit pas perdre la faveur du sénat, mais elle obligea ce corps à lui donner pour collègue Amilcar. Les deux généraux s'entendirent si mal qu'il fallut opter entre eux. Le sénat laissa le choix aux soldats eux-mêmes, qui se déclarèrent en faveur d'Amilcar. Annibal, qui succéda à Hannon, fut pris et tué par les insurgés, et Amilcar dut lever le siége de Tunis. Dans la terrible position où se trouvait Carthage, la réconciliation des deux partis était nécessaire. Hannon et Amilcar se partagèrent de nouveau le commandement, et remportèrent bientôt après une victoire décisive. Utique et Hippone tombèrent en leur pouvoir, et l'insurrection des mercenaires fut réprimée. Depuis cette époque, Hannon ne semble pas avoir pris part à d'autre guerre civile ou étrangère, mais il conserva dans les conseils de son pays la plus haute influence. Pendant la période de trente-cinq ans qui commence au départ d'Amilcar Barca pour l'Espagne, et finit au retour d'Annibal après ses campagnes d'Italie, Hannon repoussa les mesures que le parti démocratique fit adopter. Il s'opposa de toutes ses forces à la déclaration de guerre aux Romains, et lorsque cette guerre eut été engagée, il s'opposa à ce qu'on envoyât des renforts à Annibal. La conduite d'Hannon a été exposée longuement, et avec des détails qui, malgré leur vraisemblance, ne paraissent pas empruntés à la réalité. Ainsi les longs discours que Tite Live prête à l'homme d'État carthaginois sont évidemment de l'invention de l'historien, bien qu'ils soient conformes au caractère d'Hannon. Lorsque la guerre, d'abord si favorable aux Carthaginois, leur devint contraire, Hannon insista pour qu'on fît la paix. Il préserva des fureurs de la populace les ambassadeurs romains envoyés à Carthage un an avant la bataille de Zama. Lui-même fut, après cette défaite, député à Scipion pour traiter de la paix. On le voit un peu plus tard à la tête du parti romain, dans les discussions relatives aux empiétements de Massinissa. A cette occasion il est fait mention de lui pour la dernière fois. Telle fut la longue carrière de cet homme d'État, qui ne mérita le nom de grand ni par son génie ni par d'éclatants services, mais qui fut pendant près d'un demi-siècle le chef d'un grand parti, et balança l'influence successive des deux plus grands hommes de son pays, Amilcar et Annibal.

Polybe, I, 67, 72, 74, 81, 82, 87, 88. — Appien, *Hispanica*, 4, 5; *Punica*, 34, 49, 68. — Diodore, XXIV, 10. — Tite Live, XXI, 3, 10, 11; XXIII, 12, 13; XXX, 35, 37. — Valère Maxime, VII, 2. — Zonaras, VIII, 22.

* **HANNON**, officier envoyé par les Carthaginois en Sardaigne en 239, pour réduire les mercenaires qui avaient suivi l'exemple de leurs camarades d'Afrique, et tue leur commandant Bostar. Hannon ne fut pas plus tôt arrivé dans l'île que ses propres troupes se déclarèrent en faveur des rebelles. Lui-même tomba entre leurs mains, et fut aussitôt mis en croix.

Polybe, I, 79.

* **HANNON**, un des dix ambassadeurs envoyés à Rome, en 235, pour terminer le différend qui s'était élevé entre les Carthaginois et les Romains, au sujet de la Sardaigne. Hannon, par sa franchise et sa hardiesse, termina promptement ce que plusieurs ambassades n'avaient pu accomplir, et obtint le renouvellement de la paix à des conditions équitables.

Dion Cassius, *Excerpt.*, 150. — Orose, IV, 12.

HANNON, officier carthaginois, laissé en Espagne par Annibal, quand ce général franchit les Pyrénées en 218. Il eut sous ses ordres, pour garder les provinces nouvellement conquises entre l'Èbre et les Pyrénées, 10,000 hommes de pied et 1,000 chevaux. Lorsque Cn. Scipion arriva à Emporia avec une armée romaine, Hannon, voyant les provinces espagnoles prêtes à se soulever contre les Carthaginois, se hâta de li-

vrer bataille au général romain. Il fut vaincu et fait prisonnier.

Polybe, III, 85, 76. — Tite Live, XXI, 28, 60.

* HANNON, fils de Bomilcar, et un des meilleur lieutenants d'Annibal dans les campagnes d'Italie de 218-203. Suivant Appien, il était neveu de ce grand capitaine; mais Polybe ne dit rien de cette circonstance, que diverses autres considérations rendent peu probable. Le nom d'Hannon paraît pour la première fois dans l'histoire à l'occasion du passage du Rhône par Annibal. Hannon reçut l'ordre de traverser le Rhône audessus du point indiqué pour le passage du reste de l'armée. Il accomplit heureusement cette mission, et, descendant la rive gauche du fleuve, il tomba sur les Gaulois qui défendaient le Rhône contre Annibal, les dispersa, et le reste de l'armée passa sans obstacle. A la bataille de Cannes il commanda l'aile droite des Carthaginois, suivant Polybe, l'aile gauche selon Appien. Après la victoire, il fut envoyé avec un corps séparé en Lucanie, pour soutenir l'insurrection de cette province. Le général romain T. Sempronius Longus le battit à Grumentum, en 216, et le força de rentrer dans le Brutium. A la fin de l'été de cette année, il recueillit les renforts arrivés de Carthage sous les ordres de Bomilcar, et les conduisit au camp d'Annibal devant Nola. Après la levée du siége de cette place, il rentra dans le Brutium, et conquit la ville importante de Crotone. Dans l'été de 214, il rassembla une armée de 18,000 hommes, composée principalement de Brutiens et de Lucaniens, et tâcha de faire sa jonction avec Annibal, qui opérait en Campanie; mais il fut complétement défait près de Bénévent par le préteur Tiberius Gracchus, et rejeté dans le Brutium. En 213 il n'eut à combattre que des forces irrégulières levées par L. Pomponius, et les dispersa. En 212 il fut chargé de conduire un grand convoi de vivres dans Capoue, alors menacée d'un siége par les Romains. Cette mission était difficile, parce que les deux consuls occupaient le Samnium. Hannon conduisit son convoi jusqu'à Bénévent. Mais la négligence des Capouans, qui n'avaient pas préparé des moyens de transport, donna aux Romains le temps d'accourir. Ils s'emparèrent de la plus grande partie du convoi, pillèrent le camp d'Hannon, et forcèrent ce général à rentrer dans le Brutium. Peu après, Hannon répara ce désastre par la conquête de Thurium. A partir de ce moment on le perd de vue pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'on le retrouve, en 207, commandant la ville de Métaponte, et chargé par Annibal de lever une nouvelle armée dans le Brutium. Trois ou quatre ans plus tard, il quitta l'Italie, et remplaça dans le commandement de l'armée d'Afrique Asdrubal, qui venait d'essuyer une défaite complète. Dans la situation désespérée où se trouvait l'armée carthaginoise, Hannon n'osa rien faire, sinon une tentative inutile pour incendier le camp de Scipion, et il attendit l'arrivée d'Annibal, auquel il remit le commandement en chef.

Polybe, III, 42, 43, 114. — Tite Live, XXI, 27, 28; XXIII, 37, 41, 43, 46; XXIV, 1-3, 14-16, 20; XXV, 1, 13-15; XXVII, 42. — Appien, *Annib.*, 20, 24; *Punica*, 24, 29-31. — Zonaras, IX, 4, 12, 13.

* HANNON, Carthaginois de noble naissance qui, d'après Tite-Live, fut le principal instigateur de la révolte de la Sardaigne sous Hampsicora, en 215. Il fut fait prisonnier avec le général carthaginois Asdrubal dans l'action décisive qui mit fin à cette révolte.

Tite-Live, XXIII, 41.

* HANNON, général envoyé de Carthage pour continuer la guerre en Sicile, après la prise de Syracuse par les Romains, en 211. Il établit son quartier général à Agrigente. Il avait sous ses ordres Epicydes et Mutines. Jaloux des succès de ce dernier, il livra en son absence bataille à Marcellus. La cavalerie numide refusa de combattre tant qu'elle n'aurait pas Mutines à sa tête, et Hannon essuya un grave échec. Il continua pourtant de garder Agrigente et de dominer les contrées environnantes, grâce à l'infatigable cavalerie de Mutines. Mais la jalousie qu'il portait à ce chef le décida à lui retirer le commandement. Mutines, exaspéré, entra en rapport avec le général romain Lævinus, et lui livra la ville d'Agrigente. Hannon et Epicydes parvinrent avec peine à s'échapper par mer. Cet événement mit fin à la guerre de Sicile.

Tite Live, XXV, 40, 41; XXVI, 40. — Zonaras, IX, 7.

* HANNON, officier carthaginois qu'Annibal envoya en 212 à la défense de Capoue, avec 1,000 fantassins et 1,000 cavaliers. Bostar lui fut associé dans le commandement. Les deux chefs, malgré de vigoureuses sorties, ne purent empêcher les Romains de compléter leur ligne d'investissement. Capoue, étroitement bloquée, ressentit bientôt les horreurs de la famine. Annibal, informé de cette triste position, accourut à son secours; tous ses efforts, quoique bien secondés par Hannon et Bostar, ne purent forcer la ligne de blocus. La diversion qu'il tenta par une marche audacieuse sur Rome n'eut pas plus de succès, et la chute de Capoue fut inévitable. Les Capouans essayèrent alors d'obtenir leur pardon des Romains, en leur livrant la garnison carthaginoise et ses deux chefs. On ne sait ce que devint ensuite Hannon; mais il ne faut pas le confondre avec un autre Hannon, fils de Bomilcar, lequel commandait en Lucanie et dans le Brutium pendant le siége de Capoue (*voyez* ci-dessus).

Tite Live, XXV, 15; XXVI, 5, 12. — Appien, *Annibal*, 36-43.

* HANNON, général carthaginois qui, en 208, succéda à Asdrubal lorsque celui-ci franchit les Pyrénées et marcha sur l'Italie. Hannon réunit ses forces à celles de Magon dans la Celtibérie. Leurs deux armées furent attaquées par Silanus, lieutenant de Scipion, et mises dans une déroute complète. Hannon tomba entre les mains des

, et Scipion l'envoya prisonnier à

Live. XXVIII, 1, 2, 4.

lie

... et

... ses, ... Hannon

... tribus espagnoles

... rassembler

... le ... fut attaqué et

... L. ... avec quelques

... au général

Live. XXVIII, 29, 30. — Appien, *Hispan.*, 31.

... Car... ois, de noble nais-

...ala recru... e avec 500 che-

... le débarquer

... trop près du camp

... pé par la cavalerie enne-

... avec presque tout son détachement.

... er du même nom se laissa sur-

... sinissa, et éprouva le même sort

jours après. Il n'est pas impossible que

... d'une seule action deux

... Appien et Zonaras pré-

...non fut pris, et non pas tué, et

... même qu'il fut échangé aussitôt

après ... la mère de Massinissa.

Tite Live. XXIX, 29, 31, 35. — Appien, *Punica*, 44. — Zonaras, IX, 12. — Eutrope, III, 20. — Orose, IV, 18.

* **HANNON**, surnommé *Gillas* ou *Tigillas* (Γίλλας ou Τιγίλλας), un des ambassadeurs envoyés de Carthage au consul Censorinus un peu avant le commencement de la troisième guerre punique en 149. Appien, qui lui fait prononcer un long discours à cette occasion, l'appelle le membre le plus distingué de l'ambassade.

Appien, *Punica*, 82.

* **HANNON**, surnommé *le Blanc* (Λεῦκος), officier sous les ordres d'Himilcon Phamæas dans la troisième guerre punique, en 148. Lorsque son général passa du côté des Romains, Hannon n'imita point cette trahison, et retint beaucoup de soldats par son exemple (1).

Appien, *Punica*, 108.

HANNON (Ἄννων), navigateur carthaginois d'une époque incertaine, sous le nom duquel on possède un *Périple* (περίπλους), ou récit d'un voyage autour d'une partie de la Libye. L'ouvrage fut originairement écrit dans la langue punique; il en est venu jusqu'à nous une traduction grecque. Hannon raconte lui-même l'expédition dont il eut le commandement. Il fut chargé par ses compatriotes d'entreprendre un voyage au delà des colonnes d'Hercule et de fonder sur les côtes de la Libye occidentale des villes phéniciennes. Il partit avec soixante vaisseaux, sur lesquels étaient embarquées trente mille personnes, hommes et femmes (1), destinées pour la plupart à l'établissement des colonies. Après avoir franchi le détroit qui sépare l'Europe de l'Afrique, longé pendant plusieurs jours les côtes de la Libye, et disposé des comptoirs de distance en distance, Hannon s'arrêta dans une île, qu'il nomme Cerné et que quelques géographes modernes identifient avec l'Al Ghir des Maures, l'Arguin des Européens. Il y fonda un grand établissement commercial. Puis il continua son exploration le long des côtes, et ne s'arrêta qu'au bout de vingt-six jours de navigation, à partir de Cerné. Il est bien difficile, peut-être impossible, de déterminer le point extrême de son voyage. Quelques-uns le placent vers le cap des Trois Pointes, tandis que d'autres pensent que le navigateur carthaginois ne dépassa pas les côtes de la Sénégambie. Le manque de vivres l'obligea de ramener sa flotte à Carthage. Il y rentra avec la gloire d'avoir accompli la plus longue exploration qui eût encore été faite, et d'avoir fondé dans l'île un grand établissement qui devint l'entrepôt de tout le commerce carthaginois avec le sud-ouest de l'Afrique. De retour à Carthage, il écrivit la relation de son voyage sur une tablette, qu'il dédia dans le temple de Kronos ou, d'après Pline, dans celui de Junon. Le *Périple* d'Hannon est souvent cité par les anciens, mais ils ne nous apprennent rien de positif sur son auteur. Aucun témoignage, aucun renseignement ne nous permet d'identifier ce Hannon avec quelqu'un des nombreux Carthaginois qui ont porté le même nom. Le navigateur à qui l'on confia une mission aussi importante devait être un des premiers magistrats de la république, et Carthage au moment où elle ordonna ce voyage était, comme l'assure Pline, à son plus haut point de puissance. De ces deux faits, qui paraissent avérés, on ne peut tirer que de vagues conclusions quant à l'histoire personnelle d'Hannon et à l'époque où il vivait. Fabricius le place vers l'an 300 avant J.-C., tandis que Isaac Vossius et Gosselin le reculent jusqu'à 1000. Falconer, Bougainville et Gail le font vivre avec plus de probabilité vers 570. Les opinions des anciens à l'égard de l'exactitude du *Périple* d'Hannon sont généralement sévères. Strabon traite de fabuleuse la relation qui courait de son temps, et qui n'était vraisemblablement pas la même que celle que nous possé-

(1) On trouve encore dans les écrivains anciens divers Hannon qui, sans appartenir à l'histoire, méritent cependant une mention. Élien (*Var. Hist.*, XIV, 30) raconte qu'un Carthaginois de ce nom apprit à quelques oiseaux à répéter ces mots : « Hannon est un dieu, » puis qu'il les lâcha; mais les oiseaux oublièrent la leçon dès qu'ils furent mis en liberté. Bochard et Perizonius rapportent sans aucun fondement cette anecdote à Hannon le navigateur. Peut-être pourrait-on l'attribuer avec plus de vraisemblance à un certain Hannon qui, d'après Pline et Plutarque, fut condamné au bannissement pour avoir réussi à apprivoiser un lion. Cicéron cite (*Tusc. Quæst.*, V. 32) une lettre d'Anacharsis adressée à Hannon, contemporain du philosophe scythe. Quant au personnage de ce nom qui, d'après Dion Chrysostome, fut un des premiers fondateurs de la grandeur carthaginoise, il est impossible de tirer aucune induction de ce passage vague et déclamatoire.

(1) Ce chiffre si considérable est très-probablement une erreur, soit du traducteur, soit du copiste.

dons aujourd'hui. Aristide le rhéteur s'en moque comme d'un conte, et Athénée nous apprend qu'un poëte comique en avait fait un sujet de plaisanterie; enfin, Pline et Pomponius Mela se plaignent d'y trouver des fables ridicules. En effet, on rencontre, même dans le court récit venu jusqu'à nous, bien des faits choquants et inadmissibles, mais qui ne suffisent point pour faire regarder Hannon comme un imposteur, ou pour reléguer la relation qui porte son nom parmi les monuments apocryphes indignes de foi. Walckenaër fait observer que « les Grecs et les Romains, marins peu entreprenants, et qui jamais n'osèrent dépasser le cap de Nun, ne crurent pas à la navigation d'Hannon, et s'en moquèrent comme on s'est moqué de la relation de Marco-Polo avant que les progrès des découvertes vinssent en confirmer les détails. Les premiers modernes, tels que Ramusio, qui publièrent les relations des découvertes des Portugais sur la côte d'Afrique furent frappés de leur analogie avec la relation d'Hannon, et lui accordèrent une attention que l'incrédulité de Mela et de Pline lui avait refusée ». Aujourd'hui on pense généralement que le *Périple* d'Hannon est une traduction grecque de l'inscription punique déposée par ce navigateur dans le temple de Kronos ou de Junon. On ne connaît qu'un seul manuscrit de ce précieux ouvrage; c'est celui de la bibliothèque Palatine. Gesenius le publia le premier, avec Arrien, l'*Epitome* de Strabon et le *De Fluviis* de Plutarque; Bâle, 1533, in-4°. Cette première édition fut suivie de celles de J.-H. Boecler et J.-J. Müller, Strasbourg, 1661, in-4°; de A. Berkel, Leyde, 1674, in-12, avec une traduction latine par M. Gesner; de Thomas Falconer, Londres, 1797, avec une traduction anglaise, deux dissertations et des cartes; de Fred.-Guill. Kluge, texte grec avec préface, une notice sur Hannon et son voyage et des notes latines, mais sans traduction ni cartes, Leipzig, 1829, in-8°. Le *Périple* a été inséré dans les *Geographi minores* d'Hudson, vol. I, avec la dissertation dans laquelle Dodwell a attaqué l'authenticité de l'ouvrage par des raisons que Bougainville a réfutées d'une manière suffisante; dans les *Petits Géographes grecs* de Gail, avec traduction latine, commentaires et cartes, Paris, 1826, in 8°; et dans les *Geographi minores* de Müller, Paris, collect. Didot, 1855, grand in-8°. Il existe des traductions du *Périple* d'Hannon dans la plupart des langues de l'Europe.

L. J.

Pline, *Hist. Nat.*, II, 67; V, 1. — Pomponius Mela, III, 9. — Athénée, III, 83. — Dodwell, *De vero Peripli qui Hannonis nomine circumfertur tempore*. — Falconer, *Dissert.*, dans son édit. — Bougainville, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, XXVI, p. 10; XXVIII, p. 260. — Walckenaër, *Encyclopédie des Gens du Monde*.

HANOVRE (*Ernest-Auguste*, électeur DE). *Voy.* ERNEST-AUGUSTE.

HANS. *Voy.* JEAN.

HANS-SACHSE. *Voy.* SACHSE (*Jean*).

HANRIOT. *Voy.* HENRIOT.

HANSARD (*Luc*), imprimeur anglais, né près de Norwich, en 1749, mort en 1828. Issu d'une famille pauvre, il commença sa carrière comme compositeur chez Hughs, imprimeur de la chambre des communes, devint son associé en 1774, et finit par lui succéder. On a de lui un ouvrage sur la typographie, grand in-8°.

Z.

Rose, *General Biographical Dictionary*.

HANSEN (*Maurice-Christophe*), poëte et romancier norvégien, né le 5 juillet 1794, à Modum, où son père était pasteur, mort le 16 mars 1842. Après avoir passé l'examen philologique à l'université de Christiania, en 1815, il fut nommé maître de français et de norvégien à l'école des cadets de terre, et à celle des arts et métiers à Christiania. Il devint ensuite adjoint à l'école latine de Trondhjem (1820), puis recteur à celle de Kongsberg (1826). La nature de ses fonctions le porta à s'occuper des méthodes d'enseignement. Il imagina de débrouiller, au moyen de figures, les périodes compliquées de la syntaxe latine. Mais cette méthode, qui manquait de simplicité, ne fut pas adoptée dans les écoles. Hansen exposa son invention dans plusieurs écrits, tels que : *Institutio Syntaxeos Latinæ*, Christiania, 1830, in-8°, et *Den epideiktische undervisningsmethode* (La Méthode démonstrative d'Enseignement); ib., 1832, in-8°. On lui doit en outre : *Forsæg til en grammatik modermaalet* (Essai de Grammaire de la langue maternelle); Christiania, 1822, in-8°; 5° édit., augmentée, 1847 : — *Fremmed ordbog* (Dictionnaire des mots étrangers qui se trouvent dans la langue norvégienne); ib., 1842, in-8°; 2° édit., augmentée par Autenrieth, 1851; et une douzaine d'écrits à l'usage des écoles de la jeunesse. Mais c'est par d'autres ouvrages qu'il s'est acquis la réputation dont il jouit dans les pays scandinaves et en Allemagne. Ses romans sont des compositions remarquables. Dans quelques-uns d'entre eux, le dénoûment est un peu précipité, quoique en général l'action y soit bien conduite, les caractères vrais et bien esquissés, les scènes de la nature décrites avec fidélité. L'auteur choisit la plupart de ses personnages dans les classes éclairées de la société, et s'attacha principalement à dépeindre la vie de famille. Il commença par imiter Lamotte-Fouqué, Tieck et La Fontaine. Hansen s'est aussi essayé dans le genre dramatique; mais *Nor et Gor*, et *Hakon adelstan*, pièces nationales, n'ont eu aucun succès, parce que la beauté des vers n'y peut compenser la nullité de l'intrigue. Hansen a réussi dans l'idylle et la poésie lyrique. On a de lui : *Digtninger* (Poëmes); Christiania, 1816, in-8°; Trondhjem, 1825, 2 vol, in-8°; — *Othar af* [de] *Bretagne*; Christiania, 1819, in-8°; trad. en allemand par de Lenburg, Berlin, 1823; — *Morgana*; étrennes pour 1820 et pour 1821;

ib., 2 vol. in-12; — *Theodors Dagbog* (Le Journal de Théodore); ib., 1820, in-12; — *Eventyret ved Rigsgrændsen* (Aventure sur la frontière du royaume); ib., 1828, in-8°; — *Norsk idylkrands* (Guirlande d'Idylles norvégiennes); ib., 1831, in-8°; — *Bragi*, étrennes pour 1838 et 1839; ib., 2 vol. in-12; — *Den Forskudte* (Le Réprouvé), nouvelle; ib., 1841, in-12; — *Udvalg af M. Ch. Hansens Romaner och noveller* (Choix de romans et de nouvelles de Hansen, revues et éditées par l'auteur); ibid., 1841-1843, 3 vol. in-8°; — *Tone*, nouvelle posthume; ib., 1843, in-8°. Il a aussi écrit dans les recueils suivants : *Hermoder*; — *Huusvennen* (L'Ami de la Maison); 1827-1830, 5 vol. in-4°; — *Bien* (La Ville); 1832-1838, 25 vol. in-8°; — *Norske Læsefrugter* (Lectures norvégiennes); 1839-1840, 8 vol. in-8°.

BEAUVOIS.

Portræter af mærkelige Nordmænd (Portraits des Norvégiens remarquables, avec notices); Christiania, livr. I, 1843, in-8°. — *Conv.-Lex.* der Gegenw. — Mart. Nissen, *Norsk Bog-Fortegnelse.*

HANSEN (*Pierre-André*), astronome allemand, est né le 8 décembre 1795, à Fondern (duché de Sleswig). Après avoir terminé ses études, il coopéra aux travaux de triangulation du duché de Holstein. Il obtint ensuite une place à l'observatoire d'Altona, et passa de là, en 1825, en qualité de directeur, à l'observatoire de Seeberg près de Gotha. On a de lui : *Methode mit dem Frauenhoferschen Heliometer Beobachtungen anzustellen* (Méthode d'observation à l'aide de l'héliomètre de Frauenhofer); Gotha, 1827; — *Untersuchungen ueber die gegenseitigen Stoerungen des Jupiter und Saturn* (Recherches sur les perturbations réciproques de Jupiter et de Saturne), dissertation couronnée par l'Académie des Sciences de Berlin; Berlin, 1831; — *Fundamenta nova investigationis orbitæ veræ quam Luna perlustrat, quibus annexa est solutio problematis quatuor corporum breviter exposita*; Gotha, 1838, in-4°; — *Ermittelung der absoluten Stœrungen in Ellipsen von beliebiger Excentricitæt und Neigung* (Mémoire sur la détermination des perturbations absolues dans les ellipses d'une excentricité et d'une inclinaison quelconques), Gotha, 1843; traduction française par M. Victor Mauvais, 1845, in-8°; — *Theorie des Æquatorials* (Théorie de l'Équatorial); Leipzig, 1854; — *Theorie der Pendelbewegung* (Théorie du Mouvement du Pendule); ibid., 1854; — *Auseinandersetzung einer zweckmaessigen Methode zur Berechnung der absoluten Stoerungen der kleinen Planeten* (Exposition d'une Méthode avantageuse pour calculer les perturbations absolues des petites planètes); Leipzig, 1856; — plusieurs *Mémoires* sur des questions de mathématiques supérieures; — des *Dissertations* insérées dans les *Astronomische Nachrichten* de Schumacher, dans les *Memoirs of the Royal astronomical Society* et dans les *Abhandlungen* de l'Académie des Sciences du royaume de Saxe. R. L.

Conv.-Lex. — Gersdorf, *Repertor.*

HANSEMANN (*David-Juste-Louis*), célèbre financier, publiciste et homme d'État allemand, né le 12 juillet 1790, à Finkenwerder, près de Hambourg. Il fut d'abord destiné au commerce par son père, ministre protestant, et passa ses années d'apprentissage à Rhéda (Westphalie), chez le bourgmestre Schwenger, dont il devint le secrétaire. En 1817 il s'établit commerçant en laines à Aix-la-Chapelle, et d'une position modeste il s'éleva rapidement au rang d'une des premières notabilités de la ville. Après avoir, en 1824, fondé à Aix la compagnie d'assurance contre l'incendie, il fut élu membre du tribunal de commerce, de la chambre du commerce et enfin de la diète provinciale. A l'époque de la révolution de Juillet, les provinces rhénanes, voisines de la France, se ressentirent naturellement de la commotion, et il s'y produisit un mouvement de réforme auquel Hansemann prit une grande part. Prévoyant la nécessité d'une transformation, il adressa au roi de Prusse un mémoire, dans lequel, battant en brèche l'ancien système bureaucratique et représentatif, il demanda l'application du système constitutionnel en Prusse et une plus grande centralisation des forces de l'Allemagne. Il contribua puissamment à la construction des chemins de fer rhénans et internationaux, et il ne cessa d'éclairer l'Allemagne par des écrits économiques sur la valeur de ces grandes entreprises industrielles. En 1834, il fonda la Société d'Encouragement pour le Travail manuel, et fut nommé, en 1838, président de la chambre du commerce d'Aix-la-Chapelle. A l'avénement du roi Frédéric-Guillaume IV (1840), l'activité de Hansemann prit un caractère de plus en plus politique; il se décida à quitter sa maison de commerce pour se livrer entièrement aux affaires de l'État. Élu en 1845 membre de la Diète rhénane, il fut un des promoteurs les plus éloquents des réformes politiques et administratives par lesquelles le gouvernement prussien aurait pu s'épargner la terrible épreuve de 1848. Au mois de mars de cette dernière année, Hansemann fut chargé du ministère des finances, et le 25 juin, lors de la retraite du ministère Camphausen, il forma un nouveau cabinet, tout en gardant le même portefeuille. Le 10 septembre 1848 il donna sa démission, et devint alors membre de la première chambre et chef de la banque prussienne, qu'il gouverna avec succès jusqu'au mois de mars 1851, époque à laquelle la réaction triomphante fit table rase de tout ce qui restait de l'ancien parti libéral et constitutionnel. M. Hansemann était essentiellement opposé au projet de la formation d'un Empire Allemand tel qu'il devait sortir des délibérations du parlement de Francfort; il proposa dès le commencement un système de fédération mieux

adapté aux véritables besoins de l'Allemagne. Doué d'un esprit éminemment pratique, il a fondé à Berlin une banque sous la dénomination de Société d'Escompte (*Disconto-Gesellschaft*), qui est aujourd'hui l'établissement de ce genre le plus considérable en Allemagne. Cette banque a rendu de grands services, surtout au petit commerce de la monarchie prussienne.

M. Hansemann a publié : *Die Eisenbahnen und deren Actionære in ihrem Verhæltniss zum Staat* (Les Chemins de fer et les Actionnaires dans leurs rapports avec l'État); 1837; — *Preussens wichtigste Eisenbahnfrage* (La Question la plus importante des chemins de fer prussiens); 1837; — *Kritik des preuss. Eisenbahngesetzes von* 1838 (Critique de la loi sur les chemins de fer prussiens); 1841; — *Ueber die Ausführung des preuss. Eisenbahnsystems* (Sur l'Exécution du système de chemins de fer de la Prusse); 1843; — *Die deutsche Verfassungsfrage* (La Question de la constitution allemande); 1848; — *Die deutsche Verfassung vom* 28 *Mærz* 1849 (La Constitution allemande du 28 mars 1849); 1849. Son ouvrage le plus important, celui dans lequel il expose ses actes politiques et la question de la reconstitution de l'Allemagne en général, a pour titre : *La Constitution prussienne et allemande.* D[r] BAMBERG.

Conversations-Lexikon. — Documents particuliers.

HANSITZ (*Marc*), jésuite allemand, né en Carinthie, en 1683, mort à Vienne, en 1766, s'est fait connaître par de savants travaux historiques. On a de lui : *Germania sacra*, tom. I; — *Metropolis Laureacensis, cum episcopatu Pataviensi chronologice proposita;* Augsbourg, 1727 ; t. II; *Archiepiscopatus Salisburgensis chronologice propositus;* ibid., 1729; t. III; *De episcopatu Ratisbonensi Prodromus;* Vienne, 1755; — *Illustratio apologet. prodromi Episcopatus Ratisbon.;* Vienne, 1755; — *Disquisitio de valore privilegiorum libertatis monasterii Emmerani;* ibid., 1755; — *Documentum decisionum litis de sede monastica olim Ratisbonæ;* ibid., 1746; — *Analecta seu Collectanea pro historia Corinthiæ concinnanda*, Klagenfourt, 1782, in-8°; nouvelle édition, augmentée, Nuremberg, 1793, in-8°. R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.* — Meusel, *Lexikon der von* 1750-1800. *verstorbenen Schriftsteller*, vol. V. — Adelung, *Supplément* à Jöcher. — Hirsching, *Handbuch.* — Walch, *Biblioth. Theol.*, t. III, p. 316.

* **HANSTEEN** (*Christophe*), astronome norvégien, est né à Christiania, le 26 septembre 1784. Venu en 1802 à Copenhague, dans l'intention d'y étudier le droit, il ne tarda pas à se consacrer entièrement aux mathématiques, et entra d'abord comme professeur à l'école cathédrale de la petite ville de Hillerod, près de Frederiksborg, dans l'île de Seelande. Il s'y livra à de laborieuses recherches sur le magnétisme terrestre (1). L'Académie des Sciences de Copenhague ayant mis au concours une question relative à cette matière, M. Hansteen remporta le prix. En 1814 il obtint une chaire de mathématiques dans l'université qui venait d'être fondée à Christiania. Ses *Recherches sur le Magnétisme terrestre*, publiées en 1819, aux frais du gouvernement, produisirent une certaine sensation, surtout en Angleterre; et dans presque tous les voyages de découvertes entrepris depuis cette époque, des observations magnétiques ont été recueillies suivant ses indications. Lui-même exécuta dans ce but divers voyages à Londres, à Paris, à Hambourg, à Berlin, en Finlande, ainsi que sur divers points de son pays. Pendant les années 1828 à 1830, il put enfin réaliser le plan qu'il avait soumis au storthing, et exécuta, aux frais du trésor public, un grand voyage à travers la partie occidentale de la Sibérie, jusqu'à Irkoutsk et Kiachta. Les journaux scientifiques rendirent compte des fatigues et des périls de tous genres qu'il eut à vaincre dans cette excursion, dont il a publié depuis une relation. A son retour en Norvège, le storthing vota les fonds

(1) « L'école, raconte-t-il lui-même, reçut un jour en présent d'un ancien élève deux globes construits par la société cosmographique d'Upsal. Le premier était un globe terrestre, sur lequel je découvris dans le voisinage du pôle antarctique une figure elliptique indiquée sous le nom de *Regio magnetica australis*. Aux extrémités du plus grand diamètre de cette figure se trouvaient deux foyers, dont l'un, situé à 20° environ du pôle antarctique de la Terre et dans le voisinage du méridien qui traverse la terre de Van Diemen, était appelé *Regio fortior ;* l'autre, au sud-ouest de la Terre de Feu, un peu moins éloigné du pôle de la Terre, était nommé *Regio debilior*. L'inscription du globe disait que cette région polaire magnétique avait été découverte par le naturaliste Wilcke, de Stockholm, à l'aide des observations sur la déclinaison de l'aiguille magnétique exécutées par Cook pendant son second voyage de 1772 à 1775, quand il fit, avec le capitaine Fournaux, le tour du pôle antarctique. De la mer qui entoure cette région, on apercevait un grand nombre de flèches indiquant les directions de l'aiguille magnétique, relevées pendant ce voyage. Toutes ces flèches se portaient dans la partie méridionale de l'Océan indien, vers la *Regio fortior*, et dans la partie méridionale de la mer Pacifique, un peu à l'ouest de la Terre de Feu, vers la *Regio debilior*. J'en conclus que dans l'hémisphère septentrional, il devait nécessairement se trouver une semblable région polaire magnétique, et je résolus de la chercher. » Après avoir recueilli toutes les observations des voyageurs et des savants, M. Hansteen construisit une nouvelle carte, qui devait, suivant ses prévisions, indiquer le système d'inclinaison de l'aiguille aimantée sur la plus grande partie de la surface de la Terre. Cette carte montrait que la Terre est entourée d'une ligne dans le voisinage de l'équateur où l'aiguille d'inclinaison, qui marque l'angle de la force magnétique avec l'horizon, est horizontale. Cette ligne est appelée *l'équateur magnétique*. Plus on s'en éloigne, soit vers le Nord, soit vers le Sud, plus l'inclinaison est grande. Mais on ne savait pas si l'intensité de la force magnétique est égale sur toute la surface de la Terre, ou si elle augmente vers les pôles. M. Hansteen recueillit encore sur ce second problème tous les renseignements des voyageurs et des savants; cependant le système magnétique restait absolument inconnu dans tout l'Empire Russe, depuis Saint-Pétersbourg jusqu'au Kamtschatka. C'était une lacune importante, que M. Hansteen résolut de combler. Le roi Charles-Jean se fit le patron de l'entreprise, et le storthing vota la somme nécessaire pour ce voyage en Sibérie, où M. Hansteen allait exécuter lui-même les expériences qui manquaient à l'ensemble, déjà si vaste, de son système.

un observatoire à
à peu de
au bord
Hansteen,
1833. e, un ob-
en 1839.
de tiania. il occupe
à
il
la carte
coup occupé de
. comme membre d'une com-
le but d'introduire en Nor-
, et il a singulièrement
grands appareils de
: *Untersuchungen über*
der Erde (Recherches sur le
), tome I[er]; Christiania,
pl. et un atlas de 7 cartes;
, sur le manuscrit danois,
— *ebog i Plangeometrie* (Ma-
plane); Christiania, 1835,
; — *taniken* (Manuel de
; , 1836-1838, 3 tomes en
; — *mutationibus quas subit*
magneticæ partim ob tem-
eraturæ mutationes;
1842, , avec pl.; — *Beschrei-*
Lage Universitæts-Sternwarte
cription et position de l'ob-
ité à Christiania), en col-
avec M. Ch. Fearnley; Christiania,
avec 5 plans. Son voyage en Sibérie
en français par M[me] Colban, revu
et de La Roquette, sous ce titre :
Voyage en Sibérie; Paris, 1856,
L. L—T.

Conversations-Lexikon. — Nyerup et Kraft, *Lit.-Lex.* — *Portræter af udmærkede Nordmænd*, 1842-1853.

HANSTEIN (*Gottfried-August-Ludwig*), théologien protestant allemand, né à Magdebourg, le 7 septembre 1761, mort à Berlin, le 25 février 1825. Il fit ses études à l'université de Halle, et devint premier prédicateur de l'église de Saint-Pierre à Berlin et membre du conseil du consistoire général de Prusse. Ses sermons eurent un grand succès. L'occupation de Berlin par les Français vint exciter le zèle de Hanstein, qui se distingua surtout durant la guerre de 1813, lorsqu'il s'agissait de soulever le peuple pour reconquérir l'indépendance de la Prusse. Après le rétablissement de la paix, il travailla avec Sack, Ribbeck, Hecker, Offelsmeyer et Eylert à une réforme générale de la discipline et de la liturgie de l'Église protestante. Hanstein a fondé plusieurs institutions charitables. Il a collaboré à plusieurs journaux, rédigé lui-même quelques revues théologiques et publié un recueil de sermons intitulé : *Die ernste Zeit*. V—U.

Zeitgenossen, livraison XXX, p. 141-170.

HANUSCH (*Ignace-Jean*), écrivain bohême, est né à Prague, en 1812. Il étudia aux universités de Prague et de Vienne, devint en 1836 professeur ordinaire de philosophie à l'université de Lemberg, et passa en la même qualité aux universités d'Olmütz (1847) et de Prague (1849). Dans cette dernière ville, il faisait en langue bohémienne des cours de philosophie très-suivis, lorsqu'il fut brusquement suspendu de ses fonctions, probablement à cause de ses opinions politiques favorables au slavisme. On a de lui : *Die Wissenschaft des slavischen Mythus* (La Science du Mythe Slave); Lemberg, 1842; — *Grundzüge eines Handbuchs der Metaphysik* (Éléments d'un Manuel de Méthaphysique); ibid., 1845; — *Handbuch der philosophischen Ethik* (Manuel d'Éthique philosophique); ibid., 1846; — *Handbuch der Erfahrungsseelenlehre* (Manuel de Psychologie empirique); Olmütz, troisième édit., 1849; — *Handbuch der Logik* (Manuel de Logique); ibid., 2[e] édit., 1849; — *Geschichte der Philosophie von ihren Uranfængen bis zur Schliessung der Philosophen Schulen unter Justinian* (Histoire de la Philosophie, depuis son origine jusqu'à la clôture des écoles philosophiques sous Justinien); ibid., 1849; — *Vorlesungen uber die Culturgeschichte der Menschheit* (Leçons sur l'histoire de la civilisation de l'humanité); ibid., 1849; — *Systematisch und chronologisch geordenetes Verzeichniss sæmmtlicher Werke und Abhandlungen der Böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften* (Catalogue systématique et chronologique de tous les ouvrages et dissertations de la Société des Sciences de la Bohême); Prague, 1854; — plusieurs *Dissertations* et *Mémoires* insérés dans des recueils littéraires, et dont quelques-uns ont été réimprimés à part. R. L.

Conv.-Lex., avec additions bibliographiques.

HANVILLE. *Voy.* HAUTEVILLE.

HANWAY (*Jonas*), voyageur et philanthrope anglais, né à Portsmouth, en 1712, mort en 1786. Très-jeune il alla faire à Lisbonne son apprentissage de marchand. En 1743 il acquit une part dans la maison Dingley à Saint-Pétersbourg, et se trouva par suite de cette association en relation d'affaires avec les comptoirs russes et perses de la mer Caspienne. Des intérêts de commerce l'appelèrent même en Perse. De retour en Angleterre, en 1750, il publia trois ans après un récit de ses voyages sous ce titre : *An historical Account of the british trade over the Caspian sea; with a Journal of Travels from London, through Russia, Germany and Holland; to which are added the Revolutions of Persia during the present century, with the particular history of the great usurper Nadir Kouli*; 4 vol. in-4°. Dans la même année il engagea une controverse relativement à la naturalisation des juifs, et publia : *A Review of the proposed naturalization by a Merchant*. Il s'occupa très-activement d'institutions charita-

bles et de l'éducation du peuple, fut le principal fondateur de la Société marine pour l'instruction des jeunes matelots, de la Magdelen Charity, maison d'asile pour les filles repenties, et contribua plus que personne à l'établissement des écoles du dimanche (*sunday-schools*). Il projeta aussi pour la construction et la discipline des prisons des améliorations qui furent réalisées plus tard. Ce zèle philanthropique ne resta pas sans récompense. Lord Bute, sur la demande des principaux commerçants de Londres, nomma Hanway commissaire de la marine, poste que celui-ci occupa pendant environ vingt ans, et dont il conserva le traitement jusqu'à sa mort. Il fut enseveli à Westminster. Son savoir était étendu et, outre le *Voyage* cité plus haut, il composa environ soixante-dix ouvrages, tous consacrés à l'utilité publique, mais d'un faible mérite littéraire. Z.

J. Pugh, *Remarkable Occurences in the life of Jonas Hanway*. — *Gentleman's Magazine*, vol. LXV. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HAN-WEN-TI. *Voy.* WEN-TI.

HANZELET (*Jean* APPIER, dit), imprimeur, graveur en taille-douce et artificier lorrain, né à Harancourt (1), le 15 novembre 1596, et mort à Nancy, en 1647 (2). Il reçut les premières leçons de dessin et de mathématiques de son père, qui était au nombre des ingénieurs chargés, par le duc Charles III, de diriger les travaux des nouvelles fortifications de Nancy. Il s'exerça jeune dans l'art de la gravure en taille-douce, et fit quelques portraits qui révélèrent son talent, notamment ceux d'*Élisée de Harancourt*, gouverneur de Nancy, de *Desbordes*, valet de chambre du duc Henry II, qui fut brûlé comme sorcier, etc. A la qualité de chalcographe que prenait Hanzelet, il joignit en 1620 celle de typographe. Il alla monter une imprimerie à Pont-à-Mousson, que son université rendait florissante. C'est là qu'il mit au jour un livre non moins curieux que recherché aujourd'hui, sous ce titre : *Recueil de plusieurs Machines militaires et feux artificiels pour la guerre et récréation; avec l'Alphabet de Trittemius, par laquelle* (sic) *chacun qui sçait escrire peut composer congrûment en latin; aussy le moyen d'escrire la nuit à son amy absent; de la diligence de Jean Appier, dit Hanzelet, chalcographe, et de François Thybourel, chirurgien;* au Pont-à-Mousson, par Charles Marchant, 1620, pet. in-4°. Le texte de ce livre est entremêlé de 101 figures, fort joliment gravées, par Hanzelet lui-même Il s'était associé pour la publication de cet ouvrage à François Thybourel, natif de Gorze, *fameux chirurgien et mathématicien en l'université de Pont-à-Mousson*, qui cultivait aussi les lettres et même la poésie; car on trouve parmi les préliminaires du livre une élégie où l'on déplore les tristes résultats de la découverte de Berthold Schwartz, inventeur de la poudre à canon. Cette pièce curieuse à bien des égards ne manque pas de verve, et offre surtout ce contraste piquant de deux artificiers qui maudissent le créateur de leur industrie. Encore ne s'arrêtent-ils pas là et décochent-ils à sa mémoire cette épitaphe épigrammatique :

Cy gist Berthold le noir, le plus abominable
D'entre les inhumains,
Qui, par son art, a rendu misérable
Le reste des humains.

En 1628, Hanzelet ayant imprimé sans la permission du recteur un livre de son ami Jean Hordal, professeur de droit (1), fut condamné à une amende de cinquante francs et privé de son brevet. Il ne continua pas moins d'exercer sa profession de graveur, tant à Pont-à-Mousson qu'à Nancy, et même d'artificier, car nous le voyons prendre le titre de *maître des feux artificiels de Son Altesse*, dans un nouvel ouvrage sur cette matière qu'il publia en 1630, et qu'il intitula : *Pyrotechnie de Hanzelet, Lorrain, où sont représentés les plus rares et appreuvez secrets des machines et des feux artificiels propres pour assiéger, battre, surprendre et défendre toutes places;* Pont-à-Mousson, Bernard, 1630, in-4° de 264 pages. Ce livre n'est pas, comme l'a cru Dom Calmet, une nouvelle édition du recueil des machines militaires; c'est un ouvrage différent du premier, quoique l'auteur y ait refondu une partie de ce que l'autre contenait, après avoir subi de grands retranchements. Il contient 136 figures, dont la plupart sont des contre-épreuves des planches du premier recueil. Elles sont bien inférieures à celles-ci. On prétend qu'Hanzelet a présenté comme siennes certaines inventions qui étaient dues à J. Boillot, architecte de Langres, auteur d'un livre rare sur le même sujet, publié à Chaumont en 1598. « Au reste, dit M. Arthur Dinaux, l'ouvrage d'Hanzelet est plein de machines ingénieuses et de pièces d'artifice curieuses. On remarque, à la page 208, la figure d'une machine appelée *orgues*, dont Fieschi fit un si déplorable usage. » On aurait pu ajouter à cette indication qu'on y trouve aussi le modèle de la machine infernale du 3 nivôse... (pag. 193). Mais il est peu probable que les auteurs de ces meurtrières inventions aient eu connaissance du livre d'Hanzelet : le génie du mal les aura suffisamment inspirés. Parmi les autres œuvres gravées de ce maître, nous ne devons pas omettre les figures délicatement touchées des *Honneurs et Applaudissemens rendus par le collége de la Compagnie de Jésus aux SS. Ignace de Loyola et François Xavier, à raison de leur*

(1) Village à 15 kilomètres de Nancy.

(2) L'auteur de l'article HANZELET de la *Biographie universelle* de M. Michaud (M. Ch. Weiss) n'a connu aucune de ces particularités relatives à la naissance et à la mort de Hanzelet. Un autre philologue également érudit (M. Arthur Dinaux) le fait naître à Toul, sur la fin du seizième siècle (*Bulletin du Bibliophile*, 1846). (J. L.)

(1) *Mella Apum Romanorum*, pet. in-8°.

canonisation ; Pont-à-Mousson, Cramoisy, 1623, in-4° (1), ni celle de la *Relation journalière du Voyage au Levant*, par Henry de Beauvois ; Nancy, 1619, in-4°. La *superbe* thèse, soutenue par le prince Nicolas-François de Lorraine, en 1624, à l'université de Pont-à-Mousson, et dont les figures ont été gravées par Hanzelet, mérite aussi une mention particulière. J. LAMOUREUX.

Dom Calmet, *Bibliothèque Lorraine*. — Beaupré, *Recherches historiques et bibliographiques sur les commencements de l'imprimerie en Lorraine*. — Arthur Dinaux, *Variétés bibliographiques et littéraires* (*Bulletin du Bibliophile*, publié par J. Techener, 1846). — *Catalogue des collections lorraines de M. Noël* (1851, in-8°), t. II.

HAPDÉ (*Jean-Baptiste-Auguste*), auteur dramatique français, né en 1774, mort en 1839. Malgré sa famille, il voulut être auteur dramatique, et fit jouer d'abord, sur un petit théâtre de Paris, deux pièces de circonstance : *Le dernier Couvent de France* et *La Prise de Mantoue*. En 1800 il partit pour l'armée du Rhin, fut attaché au quartier général, devint secrétaire du général Hédouville et ensuite administrateur des hôpitaux militaires. La paix le ramena à Paris en 1802, et il rentra dans la carrière dramatique. Il sollicita une direction théâtrale ; mais tout ce qu'il put obtenir fut le privilége d'un spectacle de pantomimes, qu'il ouvrit le 1er janvier 1810 au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, sous le titre de *Jeux gymniques*. Cette entreprise, assez malheureuse, eut cependant un moment de succès. Hapdé avait imaginé de célébrer les exploits de l'empereur ; il fit jouer une pantomime intitulée *L'Homme du destin*, qui fut divisée en plusieurs pièces ; dans l'une, représentant *Le Passage du mont Saint-Bernard*, un acteur nommé Chevalier figurait Bonaparte avec une telle vérité que l'empereur lui-même voulut aller le voir. Longtemps la loge grillée de la galerie où l'auguste spectateur était venu incognito eut une grille dorée qui la distinguait des autres. Cependant *L'Homme du destin* ne put sauver ce théâtre, qui fut fermé en 1812. Hapdé obtint alors une place de directeur des hôpitaux militaires de la grande armée. Après la chute de l'empereur, en 1814, revenu à Paris, il publia une brochure ayant pour titre : *Les Sépulcres de la grande armée*, dans laquelle, peignant les désastres de 1812 et de 1813, il représenta Napoléon comme indifférent pour la vie des hommes. Pendant les Cent Jours il se réfugia en Angleterre ; mais, de retour avec les Bourbons, il devint le flatteur de ceux-ci, et publia : *Deux Heures avec Henri IV, ou le délassement du bon Français, recueil historique et anecdotique destiné aux jeunes gens décorés de la Légion d'Honneur* ; 1815, in-8° : livre qui fut reproduit l'année suivante sous ce titre : *Le Panache blanc de Henri IV, ou les souvenirs d'un Français, recueil historique, dédié au roi*. Lors de l'assassinat du duc de Berry, il fit paraître un autre écrit, ayant pour titre : *Révélations historiques, heure par heure, des événements funestes du 13 février 1820*, etc. ; in-8°. Il célébra la naissance du duc de Bordeaux par une pièce intitulée : *Le 13e Coup de canon, ou la France et l'Espérance, scène allégorique et militaire à grand chœur, représentée sur le théâtre de verdure du jardin de Tivoli* ; 1820, in-8°. Ce dévouement lui valut la décoration de la Légion d'Honneur. On a aussi de lui, outre quelques brochures sans importance, un *Voyage souterrain, ou description des salines de Hallein, sur les frontières du Tyrol*, 1816, in-8° ; et un mémoire *Sur la Propriété dramatique, le Plagiat et l'Établissement d'un jury littéraire* ; 1819, in-8°. Quant à ses œuvres dramatiques, elles se composent d'un grand nombre de vaudevilles, de mélodrames, de pantomimes donnés sous le nom d'*Augustus*, et aujourd'hui tout à fait oubliés. Nous citerons seulement, à cause de leur succès : *La Naissance d'Arlequin*, pièce en cinq actes, jouée aux Jeunes-Artistes, où Foignet, dans le rôle d'Arlequin, changeait vingt fois de costume à vue ; — les mélodrames de *Peau-d'Ane*, de *La Part du Diable*, de *La Tête de Bronze* ; — *Célestine et Faldoni*, drame, etc.
GUYOT DE FÈRE.

Mémorial encyclopédique, juin 1839. — *Renseignements particuliers*.

HAPPENINI. *Voy*. JEDAÏA APENNINI.

HAQUIN Ier (1), *jarl* ou roi de Norvège, cinquième fils d'Harald Haarfager, né en 915, mort en 961. Envoyé à l'âge de six ans à la cour d'Adelstan, roi d'Angleterre, il fut baptisé et élevé dans la religion chrétienne. Comme il était encore en Angleterre, à l'époque de la mort de son père, en 936, ses frères l'exclurent de l'héritage paternel, dont la plus grande partie revint à Eric, l'un d'eux. Informé du mécontentement qu'excitait en Norvège la tyrannie d'Eric, il résolut de le renverser. Avec quelques vaisseaux que lui prêta Adelstane, il fit voile pour la Norvège, et quoique la tempête eût dispersé sa flotte, il débarqua hardiment. Eric, abandonné de ses sujets, n'essaya pas de résister, et s'enfuit dans les îles Orcades. Après avoir exercé quelque temps le métier de pirate, il obtint d'Adelstane un fief dans le Northumberland, où il mourut, en 952. Haquin, resté possesseur du trône, voulut raffermir son pouvoir par des victoires sur les Danois et transporter dans la barbare Norvège la civilisation un peu moins rude de l'Angleterre.

(1) Ce livre curieux et rare a été publié en même temps en latin, sous le titre : *Sacra atque hilaria Mussipontana ob relatos Gregorii XV auctoritate in ecclesiasticum sanctorum album Ignatium Loyolam et Franciscum Xaverium, sanctitate et miraculis claros, Societatis Jesu socios geminoso Mussiponti* ; Cramoisy, pet. in-4°. Les figures de Hanzelet ornent cette version, non moins rare que l'original.

(1) L'orthographe de ce nom est incertaine ; on le trouve encore écrit de quatre ou cinq autres manières différentes : *Hakon*, *Hakon*, *Haquin*, *Hangen*, etc.

Il tenta surtout de faire participer son peuple aux bienfaits du christianisme; mais les Norvégiens repoussèrent obstinément l'introduction de l'Évangile, et forcèrent leur roi de sacrifier à Thor et de manger de la chair de cheval. Les églises furent renversées et les prêtres massacrés. Haquin aurait réprimé ces violences, s'il n'avait eu besoin de ménager les préjugés des Norvégiens, pour repousser l'invasion des fils d'Eric. Les jeunes princes, soutenus par Harald *à la Dent bleue*, roi de Danemark, descendirent en Norvège. Vaincus dans une première rencontre, ils parvinrent un jour à surprendre Haquin, qui n'avait autour de lui qu'un petit nombre de guerriers. Le jarl, blessé mortellement par une flèche, désigna pour lui succéder les fils d'Eric, en déclarant que Harald serait chef suprême. Z.

Snorro Sturleson, *Noregs Konunga Sögur* (Histoire des Rois de Norvège). — Thorfæus, *Historia Rerum Norvegicarum*, t. II. — Saxo Grammaticus, *Historia Danica*, t. II.

HAQUIN II, roi de Norvège, fils de Magnus II, né en 1060, mort en 1095. Après la mort d'Olof, en 1093, son fils Magnus III lui succéda dans le midi de la Norvège, tandis que le nord du royaume reconnut l'autorité d'Haquin. La guerre éclata entre les deux princes; mais la mort d'Haquin, survenue peu après, laissa Magnus seul maître de la couronne. Z.

Thorfæus, *Historia Rer. Nor.*, t. III.

HAQUIN III, *Herdebred* (aux larges Épaules), roi de Norvège, fils de Sigurd Bronch, né en 1147, tué en 1172. Plusieurs princes de la maison royale se disputaient la possession de la Norvège, et rien n'est plus confus que l'ordre dans lequel ils se succédèrent. Après la mort de Sigurd Bronch, fils d'Harald, en 1155, son frère Egstein se rendit à la diète de Bergen, avec le jeune Haquin, et se fit reconnaître roi de la Norvège septentrionale, tandis que Inge, autre fils d'Harald, régnait dans la partie méridionale. La guerre ne tarda pas à éclater entre les deux princes. Egstein, vaincu, fut pris et mis à mort le 21 août 1157. Haquin Herdebred, à peine âgé de dix ans, lui succéda, et la guerre continua. La mort d'Inge, tué au combat d'Opsolo, le 3 février 1171, laissa Haquin seul maître de toute la Norvège. Pour raffermir sa puissance, il résolut de se défaire de tous les partisans d'Inge. Ce projet excita une insurrection, et Haquin périt dans le combat naval de Ramsdal contre les Danois, qui étaient venus au secours des révoltés. Z.

Torfæus, *Historia Rer. Norv.*, t. III.—Snorro Sturleson, *Noregs Konünga Sögur*.

HAQUIN IV, roi de Norvège, fils et successeur de Sverrer, mort le 1er janvier 1204. Il trouva le royaume agité par la révolte des Baglers et par les querelles de Sverrer avec l'Église. Son premier soin fut de se réconcilier avec le clergé et de faire lever l'interdit lancé sur son royaume. Il parvint aussi à gagner les principaux Baglers, et à dissoudre ce redoutable parti. Il ne jouit pas longtemps du repos qu'il avait procuré à ses sujets, et mourut subitement, après deux ans de règne. On soupçonna sa belle-mère, veuve de Sigurd Laward, de l'avoir empoisonné. Z.

Torfæus, *Hist. Rer. Norv.*, t. III. — Snorro Sturleson, *Nor. Kon. Sög.*

HAQUIN V, *Galin*, neveu du précédent, mort en 1214. Après la mort de Haquin IV, en 1204, et pendant la minorité de Guttorm, fils de Sigurd Laward, Haquin Galin fut nommé régent de Norvège. Les turbulents seigneurs norvégiens, qui trouvaient dans chaque avénement une cause de guerre civile, se soulevèrent et rappelèrent Erling, qu'ils avaient proclamé après la mort d'Inge. Le prétendant obtint trente-cinq vaisseaux de Waldemar, roi de Danemark, et débarqua en Norvège. Sur ces entrefaites, le jeune Guttorm mourut, en 1205, et Haquin s'efforça de garder la couronne. Cependant, tout en conservant une partie des revenus de l'État, il dut laisser le titre de roi à son frère utérin, Inge II Bardson. Erling mourut en 1207. Par une convention conclue en 1213, il fut convenu qu'après Inge la couronne appartiendrait à Haquin, et qu'elle passerait ensuite à l'aîné des fils des deux frères. Haquin Galin ne vécut pas assez longtemps pour voir profiter de ce traité, et il ne fut pas tenu compte des droits de son fils Canut après la mort d'Inge, en 1217. Z.

Gerh. Schœnning, *Norges Riges Historie*.

HAQUIN V ou VI (1), *Gamle* (le Vieux), fils naturel d'Haquin IV, né en 1204, mort le 16 décembre 1262. Il n'avait que treize ans à son avénement; sa belle figure et l'aménité de ses manières le faisaient aimer. Cependant, des troubles marquèrent les débuts de son règne. Sa mère dut prouver par l'épreuve du feu qu'il était bien le fils d'Haquin. Le clergé se déclara en faveur du jarl Skule, frère d'Inge, et obligea le jeune prince de céder à ce compétiteur un tiers du royaume. Un autre prétendant, Bénédict, qui se disait fils de Magnus Erlingsson, excita aussi, en 1218, la sédition des Slitungar, qui dura jusqu'en 1222. Une autre révolte, celle des Ribbungar, finit en 1223, pour recommencer peu après. Leur chef Sigurd prit, quitta, reprit le titre de roi, et l'avait encore à l'époque de sa mort, en 1226. Le parti des Ribbungar choisit ensuite pour chef Canut, fils d'Haquin Galin; puis lorsque Canut eut échangé sa couronne précaire contre un fief, les rebelles élurent pour roi un nommé Magnus Bladstock, qui fut pris et pendu par les habitants du Vaermeland, en 1227. Cet événement termina la révolte des Ribbungar,

(1) Comme Haquin, Galin porta très-peu de temps le titre de roi; quoiqu'il en exerçât le pouvoir pendant dix ans, beaucoup d'historiens ne le comprennent pas dans la série des rois de Norvège. Par suite de cette omission, Haquin VI devient Haquin V; il en est ainsi pour tous les autres Haquin jusqu'à la fin de la série. Nous nous sommes conformé à cet ordre, qui est généralement adopté.

sans rendre le repos à la Norvège. Le jarl Skule réclama un fief plus étendu, et n'ayant pu l'obtenir, il se rendit en Danemark, et conclut en 1228 un traité secret avec le roi Waldemar. Haquin, pour l'apaiser, lui conféra le titre de duc. Une nouvelle rupture n'en éclata pas moins entre les deux princes en 1239. Skule fut vaincu et mis à mort, à Drontheim, le 23 mai 1240. Haquin, délivré de son plus puissant ennemi, s'efforça de réparer les maux que tant de dissensions avaient causés à la Norvège. Il établit des lois qui garantissaient la sûreté individuelle, et il éleva des forteresses destinées à contenir la turbulence de ses vassaux. Depuis longtemps aucun prince scandinave n'avait été aussi puissant. Sa réputation s'étendit à l'étranger. Saint Louis partant pour la croisade lui offrit le commandement de sa flotte, et le pape Innocent IV, qui voulait l'attirer dans la guerre sainte, envoya son légat, le cardinal Guillaume, pour le couronner. Haquin, tout occupé des affaires de la Scandinavie, résista aux avances du roi de France et du pape. Il maria, en 1251, son fils aîné Haquin *le Jeune*, qu'il avait associé au trône, à Richissa, fille du jarl Birger, régent de Suède. Il songeait alors à faire la guerre au Danemark, et il tenait à s'assurer l'alliance de la Suède. La mort de son fils, en 1257, l'empêcha de donner suite à ce projet, et le décida à tourner ses armes d'un autre côté. Il soumit d'abord le Groenland et l'Islande, puis, en 1262, il fit voile pour l'Écosse, dans l'intention de reconquérir la partie de ce pays qui avait appartenu à ses ancêtres. Les îles Shetland et les Orcades tombèrent en son pouvoir; mais la mort le frappa pendant qu'il hivernait dans l'île de Mainland et méditait de nouvelles conquêtes. Son règne est l'époque la plus brillante de l'histoire de Norvège. Il eut pour successeur son fils Magnus VI. Z.

Torfæus, *Historia Rer. Norv.*, t. IV. — Snorre Sturleson, *Noregs Konunga Sogur*. — Thomas Rymer, *Acta publica inter reges Angliæ et alios habita*, t. I. — *Chronicon Regum Scandinaviæ*, dans la *Britannia antiqua* de Campden.

HAQUIN VII, fils de Magnus VII, mort le 8 mai 1319. Il succéda à son père en 1280; mais il ne porta que le titre de duc tant que vécut son frère Erik, que Magnus avait déclaré roi. Les deux frères régnèrent en bonne intelligence, et après la mort d'Erik, en 1299, Haquin lui succéda sans contestation. Il continua contre le Danemark la guerre entreprise par son frère. Les États scandinaves ne cessaient d'offrir le spectacle de princes de la même famille armés les uns contre les autres. Erik et Waldemar, frères de Birger, roi de Suède, soulevés contre lui et vaincus, se réfugièrent auprès d'Haquin, qui les réconcilia avec leur frère. Mais à peine Erik et Waldemar furent-ils rentrés en possession de leurs fiefs, qu'ils s'unirent contre Haquin. Celui-ci, pour résister à leur agression, fit la paix avec le Danemark, en 1308. Il s'engagea à donner sa fille Ingeburge, alors âgée de sept ans et héritière du royaume de Norvège, à Magnus, fils de Birger et neveu du roi de Danemark Erik Menved. Aussitôt ce traité conclu, les rois des trois États scandinaves tournèrent leurs armes contre Erik et Waldemar. La guerre fut terminée en 1310, par une entrevue qui eut lieu à Helsingborg, entre les trois rois, les ducs et plusieurs princes. Entre autres clauses, on convint qu'Ingeburge, d'abord promise à Magnus, serait donnée à Erik, et que Waldemar épouserait une nièce d'Haquin. Quelques années plus tard, en 1318, les deux ducs furent assassinés par leur frère. Ils trouvèrent des vengeurs dans une partie de la population suédoise, qui renversa Birger. Haquin contribua à ce soulèvement, mais il mourut avant d'en avoir vu le résultat. Avec Haquin VII finit, dans la ligne masculine, la race des Ynglinges ou de Harald Haarfager, qui régnait sur la Norvège depuis 863. Le trône passa à la race des Folkunges, qui occupait le trône de Suède depuis 1250. Les couronnes de Suède et de Norvège furent réunies sur la tête d'un enfant de trois ans, Magnus VIII Erikson, fils d'Erik et d'Ingeburge. Z.

Gerh. Schœnning, *Norges Riges Historie*. — Baden, *Danmarks Riges Historie*. — Müller, *Danmarks Historie*. — Suhm, *Historie af Danmark*, t. XIII.

HAQUIN VIII, fils de Magnus Erikson, mort le 1er mai 1380. Les couronnes réunies de Suède et de Norvège furent séparées de nouveau, en 1343, et Haquin reçut de son père le titre de roi de Norvège. Les habitants de ce pays forcèrent même, en 1350, Magnus à remettre complétement l'autorité suprême entre les mains de son fils. Celui-ci gouverna pacifiquement pendant dix ans; mais après la mort de son frère Erik il intervint dans les troubles qui agitaient la Suède. Il trouva la population soulevée contre son père, et pour apaiser la sédition il fut obligé d'enfermer Magnus au château de Calmar, en novembre 1361. Il se fit ensuite élire roi de Suède, le 15 février 1362; mais les Suédois, en haine du Danemark, lui imposèrent pour condition de rompre ses fiançailles avec Marguerite, fille du roi Waldemar, et d'épouser Élisabeth, fille du comte Gerhard de Holstein. Plusieurs sénateurs allèrent chercher la nouvelle fiancée. Le mariage se fit par procuration, et il fut stipulé au contrat que Haquin serait déchu du trône s'il ne ratifiait pas l'engagement conclu en son nom. La princesse de Holstein s'embarqua pour la Suède; mais son vaisseau tomba au pouvoir des Danois, qui la retinrent prisonnière. Haquin profita de cette circonstance pour revenir à son premier engagement, et son mariage avec Marguerite de Waldemar fut célébré le 9 avril 1363. Les sénateurs suédois, indignés, prononcèrent sa déchéance, et élurent pour roi Albert de Meklembourg. Haquin essaya de retenir par force la couronne qui lui échappait, et, emmenant avec lui son vieux père Magnus, il envahit la Suède. Surpris par son compétiteur, le

3 mars 1364, il fut vaincu et forcé de se retirer en Norvège. Son père resta prisonnier d'Albert. Cinq ans plus tard Haquin reconnut celui-ci comme roi de Suède. Il recommença la guerre en 1371 pour délivrer son père, et vint mettre le siége devant Stockholm. Un traité définitif fut signé sous les murs de cette ville. Haquin et Magnus renoncèrent à leurs prétentions sur la Suède, et ce dernier recouvra sa liberté au prix d'une rançon de douze mille marcs d'argent. Magnus périt dans un naufrage, le 1er décembre 1374, et Haquin ne lui survécut que six ans. Il laissa le trône de Norvège à son fils Olof, déjà proclamé roi de Danemark, le 3 mai 1376. Olof mourut jeune, en 1387, et avec lui finit la célèbre famille des Folkunges. Z.

A. Faye, *Norges Historie*. — Hvitfeld, *Danmarks Rigis Krönike*. — H. Willebrands, *Hansische Kronike*. — Th. Rymer, *Acta publica*, t. I. — Herm. Cornerus, *Chron.*, dans les *Scriptores Rerum Germanicarum* de Eckard, II. — Westphalen, *Monum. ined. Rerum Cimbricarum*, IV.

HAQUIN *le Mauvais*, jarl de Norvège, assassiné en 995. Fils de Sigurd, jarl de Drontheim, il eut à défendre ses domaines contre les fils d'Erik, neveux et successeurs de Haquin Ier. A deux reprises, en 970 et en 976, il fut forcé de s'enfuir en Danemark. Il parvint à attirer dans ce pays le plus puissant des fils d'Erik, Harald Grafell, et le fit périr; puis, soutenu par une flotte danoise, il s'empara de la plus grande partie de la Norvège, et régna sous le titre de vassal du roi de Danemark. Il se fit aimer de ses sujets en rétablissant le culte des divinités scandinaves, et se crut assez puissant pour refuser de payer tribut au roi de Danemark, Harald *à la Dent bleue*. Il consentit cependant à lui servir d'auxiliaire contre l'empereur Othon III. Après avoir conclu la paix avec l'empereur, Harald força Haquin de se faire baptiser; mais celui-ci, à peine de retour en Norvège, abjura sa nouvelle religion, chassa les missionnaires, et se déclara indépendant. Plusieurs expéditions danoises envoyées contre lui n'eurent aucun succès. Enorgueilli de son triomphe, Haquin s'abandonna à ses passions violentes, et poussa par sa tyrannie les Norvégiens à la révolte. Un seigneur du sang royal, Olaüs ou Olof, se mit à la tête des insurgés. Haquin, abandonné de tous, se cacha dans une caverne, où il fut tué, pendant son sommeil, par un de ses esclaves. Z.

Ch.-N. Falsen, *Norges Historie under Harald Haarfager og hans mandlige Descendenter*. — Gerh. Schøning, *Norges Riges Historie*.

* **HARABURDA** (*Michel*), diplomate polonais, vivait dans la deuxième moitié du seizième siècle. Il fut chargé, en 1573, d'aller en Russie proposer la couronne de Pologne au fils d'Ivan le Menaçant, à condition que celui-ci séjournerait en Pologne et embrasserait la religion catholique. Haraburda ne réussit pas dans sa mission : Henri d'Anjou fut élu à la place du jeune prince russe. Haraburda a tracé d'une manière détaillée le récit de ce fait, dont le manuscrit original en langue polonaise se conserve dans la Bibliothèque vaticane (Collect. Albertrandi, n° 44), sous ce titre : *Relacya Poselstwa Haraburdy do Moskwy w' roku* 1573; il a été publié par A. Tourguenief, dans ses *Historica Russiæ Monumenta*; Pétersbourg, 1841. P. A. G—N.

Karamzin, *Hist. de Russie*, VIII.

* **HARAÏRI** (*Soliman al-*), savant arabe, né à Tunis, en 1240 de l'hégire (1824 de notre ère), au mois de novembre, d'une famille d'origine persane. Il commença ses études à la grande mosquée de Tunis, connue sous le nom de Djamah az-Zaïtonah : il s'appliqua surtout à apprendre les sciences exactes et la médecine, sans négliger d'approfondir la loi musulmane suivant les quatre sectes, hanefi, meleki, cheafiïi, hambouli. Dès l'âge de quinze ans il enseigna les sciences, dans la mosquée même où il avait étudié. En 1844, il fut chargé de donner des leçons aux élèves interprètes envoyés au consulat de France à Tunis; en même temps il remplissait les fonctions de notaire arabe sous la juridiction du bey. Ses relations avec le consulat de France le firent nommer, en 1845, secrétaire arabe de cette légation. Et en 1856 il vint à Paris, pour se familiariser dans les sciences européennes. Soliman al-Haraïri a débuté, comme auteur, par la publication d'un Mémoire sur le choléra, intitulé *Audjalah*, qu'il fit lithographier à Tunis et répandre dans cette ville lors de la dernière épidémie. Il publia ensuite son édition de la *Grammaire Française de Lhomond, traduite en arabe*, Paris, 1857, in-8° (arabe-français), qu'il fit précéder d'une préface également bilingue et destinée à prouver aux musulmans, auxquels elle s'adresse plus spécialement, que c'est à tort qu'ils refusent de sympathiser avec les chrétiens : « Une telle conduite, dit l'auteur s'appuyant de nombreuses citations de savants arabes, loin d'être ordonnée par le Coran, est défendue par Mohamed et réprouvée par tous les grands commentateurs du prophète. » Soliman al-Haraïri a aussi traduit en arabe les *Fables* de La Fontaine, l'abrégé d'*Économie politique* de Blanqui, le *Manuel de la Santé* de Raspail, l'*Anatomie* d'Auzoux, l'*Histoire de Carthage*, l'*Univers pittoresque*, et autres ouvrages de sciences, auparavant inconnus chez ses compatriotes. Il prépare en ce moment la publication d'une version arabe du *Code Pénal* français, à l'usage des magistrats indigènes de l'Algérie. L. R.

Doc. particuliers.

HARALD Ier, *Haarfager* (aux beaux cheveux), roi de Norvège, né vers 850, mort vers 936. Il fut le premier roi qui réunit toute la Norvège sous sa domination. Cette contrée avait été longtemps divisée en une vingtaine de royaumes. Les excursions des pirates normands qui allaient chercher au loin des pays à piller,

en privant plusieurs princes norvégiens de leurs sujets les plus belliqueux, les affaiblirent, et permirent à d'autres princes d'étendre leur puissance. Ce fut ainsi que Halfdan *le Noir*, roi du Nordenfield, parvint à élever son pouvoir sur les débris de celui des autres rois norvégiens. La mort l'empêcha de consolider son empire; mais son fils Harald *Haarfager* hérita de ses projets et de ses énergiques qualités. Malgré son extrême jeunesse, à son avénement, en 863, il continua sur les districts voisins du Nordenfield les conquêtes de son père. L'amour, si on en croit les *sagas* scandinaves, fut le mobile de son ambition. Il avait demandé la main de la princesse Gyda. Celle-ci répondit qu'elle ne l'épouserait que lorsqu'il aurait triomphé de tous ses compétiteurs et serait devenu souverain absolu, comme les rois de Suède et de Danemark. Harald fit alors le vœu de ne plus couper sa chevelure jusqu'au moment où il aurait conquis toute la Norvège: il tint, dit-on, son serment, et après la bataille d'Hafursfiord seulement il coupa les beaux cheveux qui lui valurent le surnom d'*Haarfager*. Tandis qu'une partie des anciens rois ou princes émigraient en Suède ou allaient fonder des colonies dans les îles situées au nord de l'Écosse, les autres, échangeant leur titre de *konung* (roi) contre celui de *jarl* (duc) ou de *herse* (chevalier), acceptaient des charges à la cour du conquérant ou des grades dans son armée. Le roi de Suède, jaloux de la puissance croissante de Harald, lui déclara la guerre, sans pouvoir l'empêcher de poursuivre ses progrès en Norvège. Mais les rois, les jarls, les herses, sur le point de perdre les derniers restes de leur puissance, formèrent une confédération générale, dans laquelle entrèrent beaucoup de chefs de pirates. Harald équipa de son côté de nombreux vaisseaux. En 885, les deux flottes se rencontrerent dans le golfe de la Baltique nommé le Hafursfiord, et s'y livrèrent cette mémorable bataille qui décida du sort de la Norvège. « Entendez-vous, dit la *Saga d'Harald*, le terrible combat que livre dans le golfe d'Hafur le roi illustre par sa naissance à Kiotve le Riche? Les voila qui viennent de l'Orient, les vaisseaux avides de carnage, ayant la bouche béante, et les flancs hérissés de boucliers sculptés, etc. » La victoire resta à Harald, et les vaincus, ne pouvant rentrer dans la Norvège, se dispersèrent sur les mers, qu'ils infestèrent de leurs pirateries. Quelques-uns s'établirent dans les Orcades, les Hébrides, les îles Feroë; d'autres, en grand nombre, se réfugièrent en Islande, où des pirates normands avaient déjà fondé une sorte de république guerrière. La liberté dont on jouissait dans cette île y attira beaucoup de Norvégiens. L'émigration devint si forte que Harald, pour en arrêter les progrès, imposa une taxe a tous ceux qui passeraient dorénavant en Islande. Puis il alla chercher les pirates dans leurs repaires. Il dévasta et conquit les îles situées au nord de l'Écosse (Orcades, Hébrides), et leur donna pour gouverneur un des plus puissants jarls de la Norvège, Rognevald, père du célèbre Rollon qui fonda l'établissement des Normands en France. De retour en Norvège, Harald s'occupa de la paix intérieure de ses États. Il défendit, sous des peines sévères, les guerres des seigneurs, leurs brigandages, leurs querelles sanglantes; il supprima le *strandhug*, c'est-à-dire le droit de tuer le bétail dont on se saisissait sur la côte. L'abolition de cet usage, qui était un fléau pour les laboureurs, irrita la noblesse, habituée aux pirateries. Un des plus braves lieutenants du roi, Thorolf, brava ouvertement sa défense, et fut puni de mort. Les amis et les parents de Thorolf s'armèrent pour le venger, et périrent à leur tour. Harald trouva dans sa propre famille de nouvelles causes de troubles. Il avait, suivant les *sagas*, dix femmes et vingt concubines; et les premières avaient mis au monde vingt fils. Ces princes voulurent avoir des fiefs, et dépouillèrent plusieurs jarls fidèles. Quelques-uns des ducs attaqués résistèrent, et il s'en suivit des conflits au milieu desquels périt Halfdan, fils du roi, et qui ébranlèrent l'autorité de Harald. Ce prince, désespérant de réprimer les prétentions de ses fils, convoqua un *thing* (assemblée générale), y déclara ses fils rois, et partagea son royaume avec eux en se réservant le pouvoir suprême. Bientôt après il prit une nouvelle femme, et eut d'elle un fils, qu'il résolut de se donner pour successeur. Il le fit élever par un de ses vassaux, et lorsque l'enfant fut parvenu à l'adolescence, il l'envoya courir les mers. Au retour du jeune homme, que les exploits de la piraterie avaient préparé à être un digne roi scandinave, il rassembla un nouveau *thing*, et fit reconnaître pour son successeur futur ce fils préféré, qui se nommait Erik. Les Norvégiens respectèrent la volonté de leur roi, et lorsque Harald mourut, après un règne de soixante-treize ans, Erik lui succéda sans difficulté. Z.

Snorro Sturleson, *Noregs Konùnga Sögur*. — Thorfæus, *Historia Rerum Norvegicarum*, I, II; *Orcades*. — Thorgill, *Schedæ, seu Libellus de Islandia*. — Gerh. Schœning, *Norges Riges Historie*, t. II. — Ch. Falsen, *Norges Historie under Harald Haarfager, og hans mandlige Descendenter*. — Depping, *Histoire des Conquêtes maritimes des Normands*, t. II.

HARALD II, *Graafeld*, roi de Norvège, petit-fils du précédent, et fils d'Erik, assassiné en 977. Haquin I[er], qui s'était emparé de la Norvège au détriment des fils d'Erik, les nomma pour lui succéder, et désigna particulièrement Harald comme chef suprême. Les jeunes princes cherchèrent aussitôt à se mettre en possession de l'héritage de Haquin; mais ils rencontrèrent une opposition redoutable dans les jarls, dont le plus puissant était Sigurd, duc de Drontheim. Les fils d'Erik, secondés par la politique astucieuse de leur mère, Gunilde, attirèrent Sigurd près d'eux,

et le firent périr dans un incendie. Le peuple de Drontheim se souleva à la nouvelle de cet assassinat, prit pour chef Haquin, fils de Sigurd, et força les fils d'Erik à le confirmer dans la dignité de jarl de la Norvège septentrionale. Harald et ses frères, après avoir défait par trahison deux petits rois de Norvège, anciens vassaux d'Harald Haarfager, tournèrent leurs armes contre Haquin, et l'obligèrent à s'enfuir en Danemark, auprès du roi Harald *à la Dent bleue*. Haquin persuada au roi de Danemark d'attirer Harald Graafeld dans ses États. Celui-ci se laissa en effet séduire par les promesses de Harald *à la Dent bleue*, et au moment où il mettait le pied sur le rivage de Danemark, il fut tué par Haquin. Z.

Torfæus, *Historia Rerum Norv.* — Saxo Grammaticus, *Historia Danica.*

HARALD III, *Hardrade* (le Sévère), roi de Norvège, tué à Stansfort-Bridge, le 25 septembre 1066. Fils de Sigurd, roi de Ringarige, et frère utérin de saint Olof, il combattit vaillamment en 1030, à la bataille navale de Stiklarstadt, qui coûta le trône et la vie à ce prince. Il échappa aux vainqueurs, et se retira en Russie, où dominaient ses compatriotes, les Normands Varègues. De là il se rendit à Constantinople, et s'enrôla dans la garde composée de Varègues ou Varangiens au service de l'impératrice Zoé et de son mari, Romain Argyre. Il prit part à diverses expéditions en Sicile et sur les côtes d'Afrique, et en entreprit même pour son propre compte avec d'autres aventuriers normands. Il gagna à ce double métier de mercenaire et de pirate de grandes richesses, qu'il mit en sûreté en les envoyant au grand-duc de Russie Jaroslaw. En passant à Constantinople pour retourner en Russie, il fut accusé d'avoir détourné à son profit la partie du butin qui appartenait à l'empereur. L'impératrice Zoé le fit mettre en prison; mais les Varègues lui fournirent les moyens de s'évader. Revenu en Russie, il épousa à Novogorod Élisabeth, fille de Jaroslaw. Il alla ensuite à la cour du roi de Suède, y trouva un de ses parents, Suenon Estridson, compétiteur du royaume de Norvège, et s'unit avec lui pour dépouiller Magnus Ier, fils de saint Olof. Magnus, craignant de ne pas pouvoir leur résister, consentit, en 1046, à céder à Harald une partie de la Norvège à condition que Harald, de son côté, partagerait ses trésors avec lui. La bonne intelligence ne fut pas de longue durée entre les deux princes, et la guerre n'aurait pas tardé à éclater, si Magnus n'était mort l'année suivante. Resté seul possesseur de la Norvège en 1047, Harald eut à défendre ses États contre les Danois. Pour être plus à portée de repousser leurs agressions, il bâtit Opsolo (actuellement Christiania), en face du Danemark. Il perdit un combat naval en 1062, et conclut la paix en 1064. Mais il ne resta pas longtemps en repos. Toste, frère de Harald, roi d'Angleterre, voulant s'emparer de ce royaume, demanda des secours au roi de Norvège. Harald se mit à la tête d'une grande expédition, et descendit dans le nord de l'Angleterre. Il se rendit maître de tout le pays jusqu'à York; mais près de cette ville, à Stansfort-Bridge, il fut attaqué par les Anglo-Saxons que commandait Harald. La bataille fut acharnée et longtemps incertaine. La victoire semblait pencher pour les Norvégiens, lorsque la mort de Harald, qui fut percé d'une flèche, les découragea et les força de regagner précipitamment leurs vaisseaux. Harald laissa deux fils, Magnus II et Olof III, qui lui succédèrent. Z.

Snorro Sturleson, *Noregs Konünga Sógur.* — Thorfæus, *Historia Rerum Norv.* — Saxo Grammaticus, *Historia Danica.* — Augustin Thierry, *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, tom. I.

HARALD IV, *Gillichrist*, roi de Norvège, massacré en 1139. Il se rendit d'Irlande en Norvège, sous le règne de Sigurd Ier, et se donna pour le fils naturel de Magnus III, *aux Jambes nues*, et d'une Irlandaise. Il prouva ses droits en sortant vainqueur de l'épreuve du fer rouge, et il fut reconnu fils de Magnus après avoir juré de ne jamais faire valoir ses prétentions au trône tant que Sigurd ou son fils Magnus vivraient. Malgré son serment, Harald, après la mort de Sigurd, força Magnus de partager la Norvège avec lui. Magnus céda d'abord, puis il parvint à chasser son compétiteur, qui se réfugia en Danemark. Harald reparut bientôt en Norvège, vainquit à son tour Magnus, le fit prisonnier et après lui avoir fait crever les yeux, couper une jambe et subir une mutilation qui le rendait inhabile à perpétuer sa race, il ordonna de l'enfermer dans un monastère de Drontheim (1135). Le règne de Harald fut court et honteux. Il laissa piller son royaume par des pirates vandales, qui saccagèrent Kongelf. Encouragé par la faiblesse du nouveau roi, un aventurier, qui se disait aussi fils de Magnus III, Sigurd Slembidiakni, rassembla quelques partisans, surprit Harald pendant la nuit, et l'égorgea. Z.

Snorro Sturleson, *Noregs Konunga Sógur.* — Thorfæus, *Histor. Rerum Norveg.* — Suhm, *Historie af Danmark.*

HARALD, rois de Danemark. Huit rois de Danemark portent le nom de Harald; les quatre premiers appartiennent à des époques incertaines, et n'ont laissé dans l'histoire que des traces douteuses : on trouve dans la *Chronique* de Saxo Grammaticus les légendes de ces personnages. Les Harald sur lesquels on possède des renseignements plus positifs sont :

HARALD V, *Klaak*, commença à régner sur le Danemark, ou plutôt sur le Jutland méridional, vers 819, et fut tué vers 863. Il eut pour compétiteur le célèbre pirate Regnier Ledbrog, et parvint à le chasser du Danemark. S'attendant à le voir bientôt revenir, il rechercha la protection de l'empereur Louis, fils de Charlemagne, et admit des missionnaires chrétiens dans son royaume. Le retour de Regnier interrompit ces

et força Harald de se
éaidait alors au
is. cédant
Reims,
eut lieu
qu un poëte du
it décrite.
te entre le Rhin
et la Rustringue
ric, ses frères, eu-
l'autre le pays de
ois promirent de
les pirateries de leurs
aussi à Harald des
de rentrer dans le
pouvoir. Saint Ans-
prêcher le christianisme aux
accompagna. Les prédications de saint
firent plus de mécontents que de pro-
et le roi, en voulant substituer les usages
aux superstitions païennes, s'attira la
, et fut chassé une seconde
dans son fief de Rustringue. Le
se passa dans l'obscurité, et sa
. Depuis qu'il était investi du
e et de la ville de Dorstadt,
avaient pillé et ravagé ces deux
En 863, ils enlevèrent cette ville d'as-
massacrèrent ou emmenèrent prison-
un grand nombre de marchands frisons.
Harald, soupçonné d'attirer les pirates dans un
pays qu'il aurait dû protéger contre eux, fut tué
par les comtes francs chargés de la défense de
la Frise. Z.

Saxo Grammaticus, *Historia Danica*. — Suhm, *Historie af Danmark*. — *Annales Fuldenses*. — *Annales Bertiniani*. — *Vita S. Anscharii*. — Pontoppidau, *Gesta et vestigia Danorum extra Daniam*. — Fleury, *Histoire ecclés.*, t. XLVIII.

HARALD VI, *Blaatand* (à la Dent bleue), fils de Gormon *le Vieux*, né vers 910, tué en 985. Du vivant de son père, il eut, avec le titre de roi, le gouvernement d'une partie du Danemark. On prétend que pour régner seul il tua son frère Canut. Il succéda à Gormon en 935. Avant son avénement il avait exercé le métier de pirate, et il le continua dans les premières années de son règne. Plusieurs chroniqueurs français signalent sa présence en Normandie, où il vint délivrer le jeune duc Richard, retenu prisonnier par le roi de France. C'est vers 945, peut-être plus tôt, qu'eut lieu cet événement, dont les anciens historiens danois parlent à peine. Harald s'empara par trahison du roi de France Louis d'Outremer, et le livra à Hugues le Grand. A peine de retour en Danemark, il alla soutenir la querelle de Bjoern *le Fort*, héritier du royaume de Suède, contre son compétiteur Erik. Il fut rappelé dans son royaume par une attaque de l'empereur Othon II, et contraint, à la suite d'une défaite, de se convertir au christianisme. Ayant ainsi fait sa paix avec l'empereur, il revint à ses projets sur la péninsule scandinave, et intervint dans les dissensions intestines qui déchiraient ce pays; mais ses expéditions ne furent que des pirateries, dont il serait même impossible de préciser les dates. En 963, Richard, duc de Normandie, attaqué par le roi de France Lothaire, et par Thibauld, comte de Blois, recourut à Harald, qui déjà, vingt ans auparavant, avait pris sa défense. Le roi de Danemark lui envoya une armée de Normands, qui, remontant le cours de la Seine, sous la conduite de Richard, livrèrent tous les pays riverains aux plus affreux ravages. « Les hommes et les femmes enchaînés, dit Guillaume de Jumiéges, étaient entraînés sur leurs vaisseaux; les villages étaient pillés, les villes désolées, les châteaux renversés, et la terre réduite en solitude : dans toute la domination du comte Thibauld, il ne restait plus un dogue qui pût aboyer à l'ennemi. » Ces terribles dévastateurs ne partirent qu'après avoir forcé à la paix Lothaire et Thibauld. Plusieurs années après cette expédition, que Harald n'avait pas commandée en personne, il fut obligé de chercher un asile en Normandie. Les efforts qu'il avait faits pour convertir ses sujets au christianisme poussèrent ses sujets à la révolte. Son fils Suenon, mécontent de n'avoir pas été associé au trône, se joignit aux rebelles avec de nombreux pirates de Poméranie, et obligea son père à s'enfuir. On ne connaît pas la date de cet événement, et les chroniqueurs danois ne disent qu'un mot de la fuite de Harald et de son retour. Ce que l'on sait encore de ce prince se réduit à de vagues indications entremêlées de fables. Harald fut rétabli, et régna quelque temps en paix; son fils Suenon se révolta de nouveau contre lui, et un chef de pirates, nommé Tokon ou Palnatoke, le tua d'un coup de flèche. Z.

Saxo Grammaticus, *Historia Danica*. — Adam de Brême, *Historia eccles.*, VI. — Guillaume de Jumiéges, *Chron.* — Torfæus, *Trifolium historicum, seu dissertatio historico-critica de tribus potentissimis Daniæ regibus*; Copenhague, 1707. — Christ. Lysholm, *Programma de Haraldo Gormonide*; Soroe, 1768. — Mallet, *Histoire du Danemark*, t. III.

HARALD VII, fils de Suenon Ier, et petit-fils du précédent, monta sur le trône vers 1014, et mourut vers 1016. Son règne, insignifiant et douteux, a été omis par plusieurs historiens danois. Il gouverna le Danemark du vivant de son père, occupé à la conquête de l'Angleterre, et après la mort de Suenon il refusa de remettre la couronne à Canut, qui la réclamait en qualité d'aîné; les deux frères finirent pourtant par s'entendre, et convinrent de s'unir pour reprendre l'Angleterre, qui s'était révoltée contre les Danois. Harald mourut au commencement de cette expédition. Z.

Saxo Grammaticus, *Historia Danica*. — Suhm, *Historie af Danmark*.

HARALD VIII, *Hein* (Pierre molle (1)), fils

(1) Voici comment la *Knitlinga saga* explique ce surnom : « Harald, fils de Suenon, fut un prince taciturne, mélancolique, parlant peu, et si empêché pour s'expli-

aîné de Suenon II, régna sur le Danemark de 1075 à 1080. La mort de Suenon II fut suivie d'un interrègne, pendant lequel Harald et Canut, le plus vaillant de ses frères, se disputèrent la couronne. L'assemblée des Danois reconnut les droits de Harald, qui promit d'abroger les lois injustes et de les remplacer par des lois salutaires. Harald, devenu roi, s'occupa de tenir sa promesse. Il abrogea, entre autres lois, celle qui voulait qu'au défaut de témoins l'accusé se justifiât par l'épreuve du fer rouge ou par le duel. Il ordonna qu'à l'avenir on prouvât son innocence par serment. Cette loi donna lieu à tant de parjures que peu de temps après on fut forcé de rétablir l'ancien usage. L'épreuve du feu ne fut abolie que sous le règne de Waldemar III. Harald avait de bonnes qualités; mais sa faiblesse le fit mépriser par ses sujets, et une révolte était sur le point d'éclater lorsqu'il mourut. Z.

Baden, *Danemarks Riges Historie*. — Dahlmann, *Geschichte von Danemark*.

HARAMBURE (*Louis-François-Alexandre*, baron D'), général français, né à Preuilly (Touraine), le 13 février 1742, mort à Tours, le 27 décembre 1828. Issu d'une famille noble, il entra au service comme cornette aux dragons de Bauffremont (1757), passa comme capitaine au régiment de Noé (1760), et fit les dernières campagnes de la guerre de Sept Ans. Après la paix il fut promu au grade de major, et devint successivement colonel du Royal-Roussillon (cavalerie), chevalier de Saint-Louis (1771), brigadier (1781), maréchal de camp (1788), et fut pourvu d'un commandement au camp réuni à Saint-Omer sous les ordres du prince de Condé. A la convocation des états généraux la noblesse du bailliage de Tours l'élut son député; ses opinions étaient hostiles à la royauté. Dès l'ouverture de l'assemblée il publia une brochure où il démontrait la nécessité de la réunion des trois ordres, et l'un des premiers il se joignit aux représentants du tiers état. Il accepta les idées les plus avancées, et dans la discussion du droit de paix et de guerre il opina notamment pour une délégation temporaire renouvelée au roi à chaque législature. Il resta fidèle à la gauche jusqu'à la séance du 17 juin 1790, où la suppression de la noblesse et des ordres de chevalerie fut mise à l'ordre du jour. Il la combattit, déclarant que, mandataire de la noblesse, il ne pouvait prononcer son abolition. Après la séparation de l'assemblée, il fut envoyé à l'armée du Rhin, qui se réunissait sous Lukner entre Lauterbourg et Bâle. Un écrit militaire, encore estimé aujourd'hui, l'avait recommandé à l'attention publique : il venait de publier : *Éléments de Cavalerie*, ouvrage élémentaire propre aux officiers généraux et chefs de corps; Paris, 1791. Général de division le 20 mars 1792, il commanda en chef l'armée du Rhin lorsque Lukner eut pris part à la défection préparée par La Fayette : la révolution du 10 août en était le motif. Il adhéra au mouvement; mais quelque temps avant la bataille de Valmy il dut céder le commandement à Kellermann et reprendre celui de sa division. L'année suivante il fut à son tour révoqué. A l'occasion de la mort du roi, il avait reçu de Monsieur une déclaration qu'il avait fait transcrire sur les registres de la municipalité de New-Brisach. Il fut traduit pour cet acte devant le tribunal révolutionnaire, et acquitté. Les journaux du temps racontent qu'ému de reconnaissance il descendit du banc des accusés à la barre, et rendit un hommage public à l'équité de ses juges, jurant en outre de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le salut de la république. Jusqu'au retour des Bourbons, il vécut dans la retraite. Louis XVIII le nomma commandant de Saint-Louis et président du collége électoral de Loches (1816). Il publia encore à cette époque : *Opinion pour l'instruction des troupes à cheval*, etc.; Paris, 1817. Il existe une seconde édition de ce traité, suivi de *Principes élémentaires sur l'équitation et l'exécution des principales manœuvres de l'ordonnance*; Paris, 1821.

Un des fils du baron d'Harambure, maréchal de camp comme lui, fut tué à l'armée de Condé. P. P.

De Courcelles, *Dict. des Gén. français*. — *Mém. manusc.* du général Lajard. — Arnault, Jouy, etc., *Nouvelle Biograph. des Contemp.*

HARANT (*Christophe*), baron DE POLZICZ), voyageur bohême, né vers 1560, exécuté le 21 juin 1621. Après avoir étudié les sciences, il fut attaché à la cour de l'empereur et roi Ferdinand II, fit, comme volontaire, la guerre contre les Turcs, et visita, en 1598, la Terre Sainte et l'Égypte. De retour dans son pays, en 1598, il fut nommé chambellan de la cour impériale et conseiller aulique. Au commencement de la guerre de Trente Ans, il se joignit au parti protestant, et s'insurgea contre l'autorité de Ferdinand II. Après la bataille de Prague, en 1620, fatale aux insurgés, il fut arrêté, condamné à mort et exécuté avec plusieurs autres à Prague. On a de lui la description de son voyage en Orient, rédigée en tchekh, et que traduisit en allemand le frère de l'auteur, Jean-Georges Harant, sous le titre de : *Der christliche Ulysses*, etc. (L'Ulysse chrétien, ou le Cavalier qui visita les pays bien éloignés, etc.); Nuremberg, 1638 et 1678, in-4°, avec fig. N. K.

B. Balbinus, *Bohemia docta*, pars III.

* **HARCOT** ou **HARCOURT** (*Robert* D'), voyageur anglais, né dans le seizième siècle, fit à la Guyane française, en 1608, un voyage dont la relation a été publiée sous ce titre : *A Relation of a Voyage to Guiana, describing the climate, situation, fertilitie, provision and commodi-*

quer, que lorsqu'il était sur le tribunal, il fallait que quelqu'un portât la parole pour lui. Outre cela, il n'avait aucun air de grandeur, et n'était capable de conduire aucune affaire importante; de sorte qu'il ne procura nul bien, ou du moins qu'un bien très-peu considérable à ses sujets. Il apportait une telle négligence à punir les crimes, que chacun faisait ce qu'il voulait. Aussi les Danois, pour cette raison, le nommèrent-ils Harald-Hein c'est-à-dire pierre à aiguiser trop molle. »

ties of that country, containing seven provinces and other signories with in that territory, together with the manners, customes, behaviour and disposition of the people, performed by Robert Harcourt, esq.; Londres, 1613, in-4°. Cette relation, réimprimée dans les *Mélanges harleyens*, t. VI, p. 449, et traduite en hollandais, Leyde, 1707, in-4°, fait suite aux voyages et découvertes de Walter Raleigh. L'insuccès d'une tentative des Anglais sur les côtes de Sainte-Lucie, au mois d'août 1605, les avait dégoûtés de toute nouvelle expédition pour Cayenne, lorsque, trois ans plus tard, d'Harcourt releva leur courage en transportant des colons à la Guyane sur trois vaisseaux équipés à ses frais. Sa relation, où abondent des détails qui prouvent sa crédulité et son amour du merveilleux, se termine par une description de la rivière des Amazones. P. Levot.

Histoire générale des Voyages. — *Mémoires* de Camus sur la Collection des grands et petits voyages.

HARCOUET de Longeville, polygraphe français, né vers 1660, mort vers 1720. Il prit la carrière ecclésiastique, qu'il quitta pour le barreau, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris. On a de lui : *Lettres à M. de Cypierre sur l'origine des armes de France*, publiées dans le *Mercure* d'octobre 1695, janvier et octobre 1696. L'auteur cherche à prouver que les fleurs de lis étaient connues comme armoiries cinq cents ans au moins avant Clovis. Il appuie sa version sur des passages de Trithème et d'Hunebaud. Ces lettres sont ingénieuses et érudites, mais ne résistent pas à la critique; — *Description des Cascades de Saint-Cloud*, opuscule dédié au roi Louis XIV; Paris, 1706, in-12; — *Histoire des personnes qui ont vécu plusieurs siècles et qui ont rajeuni*; suivie d'une analyse de la *Médecine universelle* de Comiers; Paris, 1715, in-12. Harcouet de Longeville donne pour recette de rajeunissement une nourriture calculée suivant le tempérament et l'âge des personnes, et exclusivement composée de poules engraissées avec du blé bouilli dans du jus de vipères. Il suppose avoir trouvé cette singulière recette dans Arnaud de Villeneuve. L—z—e.

Mémoires de Trevoux, année 1718, t. IV, p. 629. — Lelong, *Biblioth. hist.*

HARCOURT (Maison d'), ancienne famille normande, dont on fait remonter l'origine à un seigneur danois, nommé Torf, petit-fils de Bernard le Danois, venu en France à la suite de Rollon (dixième siècle). Les membres les plus connus de cette famille sont :

HARCOURT (*Philippe* d'), prélat et homme d'État, mort vers 1160. Il était archidiacre de Bayeux, lorsque le roi d'Angleterre Étienne l'appela dans ses conseils et le nomma successivement évêque de Salisbury et de Lincoln. L'opposition du clergé anglais à la cause d'Étienne devint un obstacle à son sacre. Il fut élu en 1142 à l'évêché de Bayeux, dont il entreprit de réédifier l'église, ruinée pendant les guerres entre Henri Ier et Robert Courte-Heuse. Il confirma les priviléges ecclésiastiques accordés à l'abbaye de Saint-Étienne de Caen par son prédécesseur, Odon, frère utérin de Guillaume le Conquérant. Par sa fermeté intelligente il fit rentrer l'évêché de Bayeux en possession d'un grand nombre de terres que les seigneurs avaient usurpées, et il en augmenta considérablement les revenus. Il assista au sacre de Henri, duc de Normandie, élu roi d'Angleterre et couronné à Westminster, le 20 décembre 1154. Il donna à l'abbaye du Bec cent quarante volumes, trésor inappréciable pour le temps, les livres étant alors excessivement rares et se vendant 500, 600 et même 800 francs le volume. Robert du mont Saint-Michel, dans son appendice à la Chronique de Sigebert, reconnaît l'importance d'un pareil don. Philippe de Harcourt fut chargé par les papes de missions importantes. N'ayant pu rétablir par sa médiation la paix entre Henri II et les seigneurs normands, il se retira à l'abbaye du Bec, et y mourut.

Gallia Christiana. — Beziers, *Histoire de Bayeux.*

HARCOURT (*Jean II*e du nom, sire d'), surnommé *le Preux*, maréchal et amiral de France, mort en 1302. Il était le troisième fils de Jean d'Harcourt, Ier du nom, et d'Alix de Beaumont, qui eurent treize enfants, tous remarquables à divers titres. Il accompagna saint Louis dans sa deuxième croisade. Nous le voyons en 1269 à Tunis, et nous le trouvons quelques années après en Sicile, où il avait suivi Charles d'Anjou; il fut du petit nombre des seigneurs français qui échappèrent au massacre des *vêpres siciliennes*. En 1285, lorsque Philippe le Hardi envoya une armée en Espagne, il en donna le commandement au sire de Nesle, connétable de France, et à Jean d'Harcourt, qui prit une part glorieuse à la prise de Girone, et blessa même, dit-on, de sa propre main, le roi Pierre III d'Aragon. Il portait dans cette campagne, d'après Guillaume de Nangis, le titre de maréchal de France. Dix ans après, c'est comme amiral qu'il était chargé par Philippe le Bel de faire une descente en Angleterre. Les lettres patentes données à ce sujet, au mois de mai 1295, portaient que « la cure de l'armée et de tout le *navie* étoit commis à Jean de Harcourt et à Mabry, seigneur de Montmorency.... En sorte que il et l'un d'eux, l'autre absent, seroient et entendroient pour le roi et en son nom, en tous lieux, tant par terre que par mer, au commandement de l'armée et du navie devant dit, etc. » Les deux amiraux avaient déjà débarqué en Angleterre, brûlé Douvres, et porté le ravage dans les environs, lorsque Philippe le Bel crut devoir rappeler sa flotte. De retour dans ses domaines, Jean d'Harcourt eut avec Robert de Tancarville, chambellan de Normandie, de graves démêlés au sujet de la possession d'un moulin situé dans la vallée de Lillebonne. Philippe leur envoya son premier ministre, Enguerrand de Marigny, pour les inviter à venir terminer leur

différend en sa présence. Ils y consentirent, mais comme ils se rencontrèrent en chemin, ils s'attaquèrent, et dans le combat Tancarville perdit un œil. Enguerrand, ennemi personnel de Jean d'Harcourt, auquel il ne pouvait pardonner d'être l'ami le plus intime de Charles de Valois, essaya en vain de le perdre, à la suite de cette rencontre. Le roi permit aux deux rivaux de décider leur querelle dans un combat singulier, auquel il assista lui-même avec les rois d'Angleterre et de Navarre. Ils firent l'un et l'autre des prodiges de valeur : on les sépara, et ils se réconcilièrent. Charles de Valois, en mourant, légua à son fils l'épée avec laquelle Jean d'Harcourt avait combattu.

Jean d'Harcourt fut inhumé dans le prieuré du Parc, près d'Harcourt, qu'avait fondé son père. Il avait épousé 1° Agnès de Lorraine, fille de Ferry, duc de Lorraine, et de Marguerite de Champagne, et 2° Jeanne, vicomtesse de Châtellerault et de Lillebonne, fille d'Aimery, vicomte de Châtellerault, et d'Agathe de Dammartin, veuve de Geoffroy de Lusignan, seigneur de Jarnac. Possesseur des terres d'Harcourt, de Brionne et de Caleville, il était seigneur de Saint-Sauveur-le-Vicomte, de Nehon, d'Anvers, d'Angoville, etc., seigneuries qui lui étaient échues tant de la succession de son père que de son mariage avec la vicomtesse de Châtellerault. Son portrait, venant de la galerie du duc de Penthièvre, a été placé à Versailles, dans la salle des amiraux.

HARCOURT (*Raoul* D'), frère du précédent, archidiacre des églises de Rouen et de Coutances, chancelier de celle de Bayeux, conseiller de Philippe le Bel, mourut en 1307. Il était chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, lorsqu'en 1280 il fonda le collége d'Harcourt, aujourd'hui lycée Saint-Louis, pour les étudiants des quatre diocèses de Normandie, dans lesquels il avait été revêtu de fonctions ecclésiastiques. Il acheta plusieurs maisons dans la rue Saint-Cosme, aujourd'hui rue de La Harpe, les fit disposer pour la commodité des écoliers, et pendant vingt-sept ans il s'occupa de l'utile établissement dont il n'existait pas alors, pour ainsi dire, de modèle. Mais sa mort, ne lui ayant pas permis de mettre la dernière main à sa pieuse fondation, il chargea par testament son frère aîné, Robert d'Harcourt, évêque de Coutances, conseiller de Philippe le Bel, d'achever son ouvrage.

HARCOURT (*Robert* D'), élu évêque de Coutances en 1291, avait assisté au conseil du roi en 1296 et 1298 et au concile de Rouen en 1299. Il fut envoyé en 1302, avec deux autres évêques, vers le pape Boniface VIII au sujet des droits que ce pontife s'attribuait sur le royaume de France. Il assista en 1306 à la translation qui se fit de la tête de saint Louis à la Sainte-Chapelle de Paris. Ces fonctions, diplomatiques ou religieuses, ne l'empêchèrent pas d'exécuter ponctuellement les instructions données par son frère Raoul pour la continuation des travaux relatifs à la fondation du collége d'Harcourt. Il acheta l'hôtel d'Avranches, près de la porte d'Enfer et du mur d'enceinte bâti par Philippe-Auguste, dota l'établissement d'une rente perpétuelle, considérable pour le temps, pour la nourriture et l'entretien de quarante étudiants pauvres, établis ou à établir, dans la théologie et dans les arts. Enfin, il dressa, en 84 articles, les statuts du collége, et termina ainsi, le 7 septembre 1311, sous le règne de Philippe le Bel, l'ouvrage commencé par son frère. Le collége d'Harcourt était à l'époque de la révolution le plus ancien collége de Paris. Il fut converti en une prison, devint plus tard l'École Normale, et fut rétabli, en 1820, comme collége par une ordonnance royale. Ce n'est qu'en vertu d'un simple arrêt du conseil royal que le nom de *Collége de Saint Louis* a été donné à un établissement désigné encore, dans l'ordonnance royale de 1820, sous le nom de collége d'Harcourt. C'est en vain que depuis cette époque la famille de Harcourt a réclamé, comme un droit dont la légitimité ne pourrait être contestée, le rétablissement d'un nom que le collége a porté pendant cinq siècles, et qui devrait rappeler les titres que possèdent ses fondateurs à la reconnaissance nationale.

Ce fut encore *Guy* d'HARCOURT, frère des précédents, qui fonda à Paris le collége de Lisieux. Évêque de Lisieux en 1303, il assista aux conciles provinciaux de Denville et de Pont-Audemer. Dans la fondation du collége de Lisieux, qui eut lieu en 1336, Guy suivit le plan tracé par ses frères pour celui d'Harcourt. Il y établit vingt-quatre pauvres écoliers, à la nomination de ses successeurs à l'évêché de Lisieux. Il légua par son testament 1,000 livres parisis pour l'accomplissement de son œuvre. Ce collége de Lisieux fut réuni et incorporé, quatre-vingt-six ans après, à un autre du même nom, que fondèrent trois frères du nom d'Estouteville, l'un, évêque de Lisieux, le second, abbé de Fécamp, et le troisième, seigneur de Torchy. Cette seconde fondation date du testament de l'abbé de Fécamp, qui fut rédigé le 18 octobre 1422.

Sauval, *Antiquités de Paris*, t. II, p. 373. — Crévier, *Histoire de l'Université de Paris*, t. II, p. 16. — *Notice sur le Collége d'Harcourt*, par M. Pierron ; Paris, 1853.

HARCOURT (*Agnès* D'), abbesse de Longchamps, sœur des précédents, mourut en 1291. Dame d'honneur de la sœur de saint Louis, Isabelle de France, qu'elle suivit, ainsi que sa sœur Jeanne, à l'abbaye de Longchamps, elle fut chargée par Charles d'Anjou d'écrire la vie de cette pieuse princesse. C'est un récit naïf des œuvres de charité qui signalèrent la vie de la sœur de saint Louis, et des miracles qui lui sont attribués. Il se lit avec beaucoup de charme, et exhale ce parfum de simplicité et de grâce dont sont empreints les écrits du bon sire de Joinville, contemporain d'Agnès. Comme l'historien de saint Louis et comme Villehardouin,

sœur Agnès d'Harcourt affirme, sous sa responsabilité, les faits qu'elle a vus de ses propres yeux ou qui lui ont été attestés par des témoins dignes de foi. L'histoire écrite par Agnès de Harcourt a été imprimée dans l'édition de Joinville donnée par Du Cange, en 1678. Le manuscrit est conservé aux archives impériales (c'est un rouleau de 8 feuillets de parchemin, cousus à la suite les uns des autres et de sept pieds de long).

S. Bouillard, *Vie d'Isabelle, sœur de saint Louis.* — Danielo, *idem*; Paris, 1840.

HARCOURT (*Godefroi* D'), dit *le Boiteux*, fils de Jean III d'Harcourt et d'Alix de Brabant, mourut en 1356. Il prit une part désastreuse aux guerres et aux désordres civils qui désolèrent les règnes de Philippe VI et du roi Jean. Devenu suspect et odieux à Philippe VI, qui l'accusa d'entretenir des relations avec son ennemi le roi d'Angleterre, Édouard III, il fut banni de France en 1345, et se retira d'abord chez le duc Jean de Brabant, et quelque temps après en Angleterre. Édouard l'accueillit avec le plus grand empressement et le combla de faveurs. Philippe VI, furieux de voir Godefroi d'Harcourt échapper à sa vengeance, fit mettre à mort trois chevaliers qui avaient facilité son évasion. Il vit bientôt se soulever contre lui une foule de seigneurs, et Édouard III profita des troubles survenus en France pour envoyer en Guyenne l'amiral Derby. Godefroi l'engagea à faire une descente en Normandie, dont il ne connaissait que trop bien les abords et les issues. « Le pays, lui fait dire Froissart, est un « des plus gras et des plus planturenx du monde, « et je vous promets sur le bandon de ma tête « que si vous arrivez là, vous y prendrez terre « à votre volonté. Car ce sont gens en Normandie qui oncques ne furent armés, et toute la « chevalerie qui y peut être gît maintenant « devant Aiguillon avec le duc, et trouverez en « Normandie grosses villes et riches bastides, « qui point ne sont fermées, où vos gens auront « si grand profit qu'ils en viendront mieux vingt « ans après. » Il n'en fallait pas davantage pour décider le roi d'Angleterre : à la suite de Godefroi d'Harcourt, qui, créé par lui maréchal et général en chef de son armée, s'avançait dans le pays, ravageant tous les lieux qui pouvaient opposer quelque résistance à l'invasion, il s'empara en peu de temps de Cherbourg, de Carentan, de Valognes, de Saint-Lô, et arriva devant la ville de Caen, dont les habitants firent à l'intérieur une vive et opiniâtre résistance. Retranchés dans leurs maisons, d'où ils jetaient sur les assiégeants des pierres, des bancs et des mortiers, ils en tuèrent plus de 500. Édouard, irrité, voulait réduire la ville en cendres. Il en fut détourné par Godefroi d'Harcourt, qui, s'interposant entre les Anglais et les habitants, ménagea entre eux un traité par suite duquel l'armée ennemie se remit en route, se dirigea sur Poissy, traversa la Seine, et ravagea tout le pays jusqu'à la Somme. Bientôt se livra la funeste bataille de Crécy, dans laquelle Godefroi se signala par une valeur impétueuse. Mais ayant reconnu parmi les seigneurs français qui avaient perdu la vie sur le champ de bataille son frère *Louis d'Harcourt*, il éprouva une si vive douleur, qu'il abandonna l'armée anglaise, et parvint, par l'entremise du duc de Brabant, à faire la paix avec Philippe VI. Villaret prétend que reconnaissant, ce qui nous semble peu probable, toute l'énormité de son crime, à la vue du corps de son frère, il détesta sa rébellion, vint se présenter la corde au cou au roi, et implora son pardon.

Quelque temps après sa rentrée en grâce et son retour dans la Normandie, de nouveaux événements le poussèrent encore à la rébellion. Jean V d'Harcourt, son neveu, avait pris contre Jean II, successeur de Philippe VI, le parti du trop célèbre Charles le Mauvais, roi de Navarre. Le roi de France s'empara par surprise de ses ennemis réunis au château de Rouen, fit renfermer au châtelet le roi de Navarre, et fit trancher la tête à Jean d'Harcourt et à trois autres seigneurs dévoués comme lui à Charles le Mauvais. Godefroi courut aux armes, et réuni à Philippe de Navarre s'empara du Cotentin, où, à la tête de quatre mille soldats, il porta de tous côtés le ravage et la désolation. Il reconnut publiquement Édouard III comme roi de France, lui jura foi et hommage et l'institua héritier de tous les biens qu'il possédait en Normandie. Le roi Jean était alors prisonnier de l'Angleterre. Le régent envoya contre Godefroi une armée qui s'empara de Coutances. Le comte d'Harcourt n'attendit pas que les troupes royales vinssent à lui; il marcha à leur rencontre, et après un combat terrible, dans lequel il fit des prodiges de valeur, il se vit abandonné de ses soldats, mis en déroute. Saisissant alors une hache d'armes, il attendit l'ennemi de pied ferme. « Quand messire Godefroi, dit Froissart, vit fuir ses gens, il se dit à lui-même qu'il aimoit mieux à mourir que d'être pris. Si prit une hache et s'arrêta en son pas, l'un pied après l'autre, pour être plus fort, car il étoit boiteux d'une jambe, mais il avoit grand force à ses bras. Là se combattit vaillamment et longuement, et n'osoit nul attendre ses coups. Et adonc deux François montèrent sur leurs coursiers et baissèrent leurs lances et vinrent tout d'une empreinte sur lui, si le portèrent à terre. Lors s'avancèrent aucuns hommes de guerre atout leurs épées, les lui enfilèrent par dessous au corps, et le tuèrent sur place. »

Dubelloy a fait de ce comte d'Harcourt un des personnages les plus importants de son *Siége de Calais*, pièce représentée pour la première fois en 1765. Les domaines ayant appartenu à Godefroi d'Harcourt et à Jean, son frère, furent restitués par Charles V, soit à Jean VI d'Harcourt, époux de Catherine de Bourbon et l'un des cinquante-et-un seigneurs

différend en sa présence. Ils y consentirent, mais comme ils se rencontrèrent en chemin, ils s'attaquèrent, et dans le combat Tancarville perdit un œil. Enguerrand, ennemi personnel de Jean d'Harcourt, auquel il ne pouvait pardonner d'être l'ami le plus intime de Charles de Valois, essaya en vain de le perdre, à la suite de cette rencontre. Le roi permit aux deux rivaux de décider leur querelle dans un combat singulier, auquel il assista lui-même avec les rois d'Angleterre et de Navarre. Ils firent l'un et l'autre des prodiges de valeur : on les sépara, et ils se réconcilièrent. Charles de Valois, en mourant, légua à son fils l'épée avec laquelle Jean d'Harcourt avait combattu.

Jean d'Harcourt fut inhumé dans le prieuré du Parc, près d'Harcourt, qu'avait fondé son père. Il avait épousé 1° Agnès de Lorraine, fille de Ferry, duc de Lorraine, et de Marguerite de Champagne, et 2° Jeanne, vicomtesse de Châtellerault et de Lillebonne, fille d'Aimery, vicomte de Châtellerault, et d'Agathe de Dammartin, veuve de Geoffroy de Lusignan, seigneur de Jarnac. Possesseur des terres d'Harcourt, de Brionne et de Caleville, il était seigneur de Saint-Sauveur-le-Vicomte, de Nehon, d'Anvers, d'Angoville, etc., seigneuries qui lui étaient échues tant de la succession de son père que de son mariage avec la vicomtesse de Châtellerault. Son portrait, venant de la galerie du duc de Penthièvre, a été placé à Versailles, dans la salle des amiraux.

HARCOURT (*Raoul* D'), frère du précédent, archidiacre des églises de Rouen et de Coutances, chancelier de celle de Bayeux, conseiller de Philippe le Bel, mourut en 1307. Il était chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, lorsqu'en 1280 il fonda le collége d'Harcourt, aujourd'hui lycée Saint-Louis, pour les étudiants des quatre diocèses de Normandie, dans lesquels il avait été revêtu de fonctions ecclésiastiques. Il acheta plusieurs maisons dans la rue Saint-Cosme, aujourd'hui rue de La Harpe, les fit disposer pour la commodité des écoliers, et pendant vingt-sept ans il s'occupa de l'utile établissement dont il n'existait pas alors, pour ainsi dire, de modèle. Mais sa mort, ne lui ayant pas permis de mettre la dernière main à sa pieuse fondation, il chargea par testament son frère aîné, Robert d'Harcourt, évêque de Coutances, conseiller de Philippe le Bel, d'achever son ouvrage.

HARCOURT (*Robert* D'), élu évêque de Coutances en 1291, avait assisté au conseil du roi en 1296 et 1298 et au concile de Rouen en 1299. Il fut envoyé en 1302, avec deux autres évêques, vers le pape Boniface VIII au sujet des droits que ce pontife s'attribuait sur le royaume de France. Il assista en 1306 à la translation qui se fit de la tête de saint Louis à la Sainte-Chapelle de Paris. Ces fonctions, diplomatiques ou religieuses, ne l'empêchèrent pas d'exécuter ponctuellement les instructions données par son frère Raoul pour la continuation des travaux relatifs à la fondation du collége d'Harcourt. Il acheta l'hôtel d'Avranches, près de la porte d'Enfer et du mur d'enceinte bâti par Philippe-Auguste, dota l'établissement d'une rente perpétuelle, considérable pour le temps, pour la nourriture et l'entretien de quarante étudiants pauvres, établis ou à établir, dans la théologie et dans les arts. Enfin, il dressa, en 84 articles, les statuts du collége, et termina ainsi, le 7 septembre 1311, sous le règne de Philippe le Bel, l'ouvrage commencé par son frère. Le collége d'Harcourt était à l'époque de la révolution le plus ancien collége de Paris. Il fut converti en une prison, devint plus tard l'École Normale, et fut rétabli, en 1820, comme collége par une ordonnance royale. Ce n'est qu'en vertu d'un simple arrêt du conseil royal que le nom de *Collége de Saint Louis* a été donné à un établissement désigné encore, dans l'ordonnance royale de 1820, sous le nom de collége d'Harcourt. C'est en vain que depuis cette époque la famille de Harcourt a réclamé, comme un droit dont la légitimité ne pourrait être contestée, le rétablissement d'un nom que le collége a porté pendant cinq siècles, et qui devrait rappeler les titres que possèdent ses fondateurs à la reconnaissance nationale.

Ce fut encore *Guy* d'HARCOURT, frère des précédents, qui fonda à Paris le collége de Lisieux. Évêque de Lisieux en 1303, il assista aux conciles provinciaux de Denville et de Pont-Audemer. Dans la fondation du collége de Lisieux, qui eut lieu en 1336, Guy suivit le plan tracé par ses frères pour celui d'Harcourt. Il y établit vingt-quatre pauvres écoliers, à la nomination de ses successeurs à l'évêché de Lisieux. Il légua par son testament 1,000 livres parisis pour l'accomplissement de son œuvre. Ce collége de Lisieux fut réuni et incorporé, quatre-vingt-six ans après, à un autre du même nom, que fondèrent trois frères du nom d'Estouteville, l'un, évêque de Lisieux, le second, abbé de Fécamp, et le troisième, seigneur de Torchy. Cette seconde fondation date du testament de l'abbé de Fécamp, qui fut rédigé le 18 octobre 1422.

Sauval, *Antiquités de Paris*, t. II, p. 373. — Crévier, *Histoire de l'Université de Paris*, t. II, p. 16. — *Notice sur le Collége d'Harcourt*, par M. Pierron ; Paris, 1853.

HARCOURT (*Agnès* D'), abbesse de Longchamps, sœur des précédents, mourut en 1291. Dame d'honneur de la sœur de saint Louis, Isabelle de France, qu'elle suivit, ainsi que sa sœur Jeanne, à l'abbaye de Longchamps, elle fut chargée par Charles d'Anjou d'écrire la vie de cette pieuse princesse. C'est un récit naïf des œuvres de charité qui signalèrent la vie de la sœur de saint Louis, et des miracles qui lui sont attribués. Il se lit avec beaucoup de charme, et exhale ce parfum de simplicité et de grâce dont sont empreints les écrits du bon sire de Joinville, contemporain d'Agnès. Comme l'historien de saint Louis et comme Villehardouin,

sœur Agnès d'Harcourt affirme, sous sa responsabilité, les faits qu'elle a vus de ses propres yeux ou qui lui ont été attestés par des témoins dignes de foi. L'histoire écrite par Agnès de Harcourt a été imprimée dans l'édition de Joinville donnée par Du Cange, en 1678. Le manuscrit est conservé aux archives impériales (c'est un rouleau de 8 feuillets de parchemin, cousus à la suite les uns des autres et de sept pieds de long).

S. Bouillard, *Vie d'Isabelle, sœur de saint Louis.* — Danielo, *idem*; Paris, 1840.

HARCOURT (*Godefroi* D'), dit *le Boiteux*, fils de Jean III d'Harcourt et d'Alix de Brabant, mourut en 1356. Il prit une part désastreuse aux guerres et aux désordres civils qui désolèrent les règnes de Philippe VI et du roi Jean. Devenu suspect et odieux à Philippe VI, qui l'accusa d'entretenir des relations avec son ennemi le roi d'Angleterre, Édouard III, il fut banni de France en 1345, et se retira d'abord chez le duc Jean de Brabant, et quelque temps après en Angleterre. Édouard l'accueillit avec le plus grand empressement et le combla de faveurs. Philippe VI, furieux de voir Godefroi d'Harcourt échapper à sa vengeance, fit mettre à mort trois chevaliers qui avaient facilité son évasion. Il vit bientôt se soulever contre lui une foule de seigneurs, et Édouard III profita des troubles survenus en France pour envoyer en Guyenne l'amiral Derby. Godefroi l'engagea à faire une descente en Normandie, dont il ne connaissait que trop bien les abords et les issues. « Le pays, lui fait dire Froissart, est un « des plus gras et des plus plantureux du monde, « et je vous promets sur le bandon de ma tête « que si vous arrivez là, vous y prendrez terre « à votre volonté. Car ce sont gens en Normandie qui oncques ne furent armés, et toute la « chevalerie qui y peut être gît maintenant « devant Aiguillon avec le duc, et trouverez en « Normandie grosses villes et riches bastides, « qui point ne sont fermées, où vos gens auront « si grand profit qu'ils en viendront mieux vingt « ans après. » Il n'en fallait pas davantage pour décider le roi d'Angleterre : à la suite de Godefroi d'Harcourt, qui, créé par lui maréchal et général en chef de son armée, s'avançait dans le pays, ravageant tous les lieux qui pouvaient opposer quelque résistance à l'invasion, il s'empara en peu de temps de Cherbourg, de Carentan, de Valognes, de Saint-Lô, et arriva devant la ville de Caen, dont les habitants firent à l'intérieur une vive et opiniâtre résistance. Retranchés dans leurs maisons, d'où ils jetaient sur les assiégeants des pierres, des bancs et des mortiers, ils en tuèrent plus de 500. Édouard, irrité, voulait réduire la ville en cendres. Il en fut détourné par Godefroi d'Harcourt, qui, s'interposant entre les Anglais et les habitants, ménagea entre eux un traité par suite duquel l'armée ennemie se remit en route, se dirigea sur Poissy, traversa la Seine, et ravagea tout le pays jusqu'à la Somme. Bientôt se livra la funeste bataille de Crécy, dans laquelle Godefroi se signala par une valeur impétueuse. Mais ayant reconnu parmi les seigneurs français qui avaient perdu la vie sur le champ de bataille son frère *Louis d'Harcourt*, il éprouva une si vive douleur, qu'il abandonna l'armée anglaise, et parvint, par l'entremise du duc de Brabant, à faire la paix avec Philippe VI. Villaret prétend que reconnaissant, ce qui nous semble peu probable, toute l'énormité de son crime, à la vue du corps de son frère, il détesta sa rébellion, vint se présenter la corde au cou au roi, et implora son pardon.

Quelque temps après sa rentrée en grâce et son retour dans la Normandie, de nouveaux événements le poussèrent encore à la rébellion. Jean V d'Harcourt, son neveu, avait pris contre Jean II, successeur de Philippe VI, le parti du trop célèbre Charles le Mauvais, roi de Navarre. Le roi de France s'empara par surprise de ses ennemis réunis au château de Rouen, fit renfermer au châtelet le roi de Navarre, et fit trancher la tête à Jean d'Harcourt et à trois autres seigneurs dévoués comme lui à Charles le Mauvais. Godefroi courut aux armes, et réuni à Philippe de Navarre s'empara du Cotentin, où, à la tête de quatre mille soldats, il porta de tous côtés le ravage et la désolation. Il reconnut publiquement Édouard III comme roi de France, lui jura foi et hommage et l'institua héritier de tous les biens qu'il possédait en Normandie. Le roi Jean était alors prisonnier de l'Angleterre. Le régent envoya contre Godefroi une armée qui s'empara de Coutances. Le comte d'Harcourt n'attendit pas que les troupes royales vinssent à lui; il marcha à leur rencontre, et après un combat terrible, dans lequel il fit des prodiges de valeur, il se vit abandonné de ses soldats, mis en déroute. Saisissant alors une hache d'armes, il attendit l'ennemi de pied ferme. « Quand messire Godefroi, dit Froissart, vit fuir ses gens, il se dit à lui-même qu'il aimoit mieux à mourir que d'être pris. Si prit une hache et s'arrêta en son pas, l'un pied après l'autre, pour être plus fort, car il étoit boiteux d'une jambe, mais il avoit grand force à ses bras. Là se combattit vaillamment et longuement, et n'osoit nul attendre ses coups. Et adonc deux François montèrent sur leurs coursiers et baissèrent leurs lances et vinrent tout d'une empreinte sur lui, si le portèrent à terre. Lors s'avancèrent aucuns hommes de guerre atout leurs épées, les lui enfilèrent par dessous au corps, et le tuèrent sur place. »

Dubelloy a fait de ce comte d'Harcourt un des personnages les plus importants de son *Siége de Calais*, pièce représentée pour la première fois en 1765. Les domaines ayant appartenu à Godefroi d'Harcourt et à Jean, son frère, furent restitués par Charles V, soit à Jean VI d'Harcourt, époux de Catherine de Bourbon et l'un des cinquante-et-un seigneurs

livrés au roi d'Angleterre comme garants du traité de Brétigny, soit à Louis d'Harcourt, fils de Jean IV d'Harcourt et d'Isabelle de Parthenay.

Secousse, *Mémoires sur Charles II, roi de Navarre*, t. II, p. 172 et suiv. — Froissart, t. I, p. 190 et suiv. — Rymer, *Supplément, règne d'Édouard III*.

* HARCOURT (*Louis* D'), fils légitimé de Jean VIII d'Harcourt et de Marguerite de Preuilly, mourut le 14 décembre 1479. Archevêque de Narbonne en 1452, il fut appelé par Charles VII à présider l'échiquier de Normandie, tenu à Rouen en 1453, et devint gouverneur de cette province, garde des sceaux et évêque de Bayeux; tout en lui conservant le titre et les priviléges d'archevêque de Narbonne et de patriarche de Jérusalem, Louis XI lui continua la présidence des états de Normandie, et l'envoya, en 1471, chargé d'une mission importante auprès du roi d'Angleterre Henri VI. D'Harcourt conçut le projet d'établir un havre à Port-en-Bessin, afin de favoriser la navigation de la Manche, où dans les mauvais temps les navires sont exposés aux plus grands dangers, travail important, qu'achèvent en ce moment à frais communs le gouvernement et la ville de Bayeux. C'est encore à Louis d'Harcourt que la cathédrale de Bayeux est redevable de sa magnifique tour du milieu, qui dans ces derniers temps a nécessité d'importants travaux de réparation.

* HARCOURT (*Marie* D'), fille de Jean VII d'Harcourt, née en 1398, morte le 19 avril 1476. Elle épousa en 1417 Antoine de Lorraine, prince de Vaudemont. Devenue héritière de tous les biens de la première branche d'Harcourt, par la mort de son frère Jean, tué à la bataille de Verneuil (1424), et par la mort de sa sœur, la comtesse de Rieux, plus tard dame de Beaumanoir et de Châteaubriand, décédée sans postérité, en 1456, elle laissa sa succession à ses enfants; et c'est en raison des possessions que ces princes lorrains tinrent d'elle qu'ils prirent et conservèrent le nom d'Harcourt. Les domaines que Marie avait transmis à cette branche de la maison de Lorraine, c'est-à-dire les terres d'Harcourt, d'Aumale et d'Elbeuf, passèrent à Claude de Lorraine, premier duc de Guise, et à ses descendants. Marie d'Harcourt était une véritable héroïne: elle prit part à presque toutes les expéditions militaires du prince de Vaudemont, son époux: Ayant été un jour assiégée dans le château de Vaudemont, elle monta à cheval, quoique relevée à peine de ses couches, arma les chevaliers au service de la maison, marcha intrépidement contre les assaillants, et les contraignit à prendre la fuite. C'est de Marie d'Harcourt que sont descendus les ducs de Lorraine, de Guise, le comte Henri, surnommé *Cadet la Perle*. (*Voy*. l'article suivant.)

HARCOURT (*Henri de Lorraine*, comte D'), dit *Cadet la Perle* (1), fils de Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf, et de Marguerite de Chabot, comtesse de Charny, un des plus habiles capitaines du dix-septième siècle, naquit le 20 mars 1601 et mourut le 25 juillet 1666. Après s'être distingué dès 1620 à la bataille de Prague, il servit dans l'armée française en qualité de volontaire, et se trouva aux siéges de Saint-Jean d'Angély, de Montauban, de l'île de Rhé et de La Rochelle. Louis XIII récompensa la valeur qu'il avait montrée à l'attaque du Pas de Suze en 1629, en lui accordant le collier de ses Ordres. Chef d'une flottille que lui avait confiée ce même prince en 1637, il reprit sur les Espagnols Oristani en Sardaigne et les îles de Sainte-Marguerite. En 1639, chargé du commandement de l'armée de Piémont, il battit devant Quiers 20,000 Espagnols. « Si j'étais roi de France, lui fit dire le marquis de Leganez, je ferais couper la tête au comte d'Harcourt pour avoir hasardé une bataille contre une armée beaucoup plus forte que la sienne. » — « Et moi, si j'étais roi d'Espagne, répondit d'Harcourt, je ferais couper la tête au marquis de Leganez, pour s'être fait battre par une armée beaucoup plus faible que la sienne. » On a souvent parlé des circonstances singulières dans lesquelles il avait fait le siége de Turin, dont il s'empara après une résistance de trois mois. La citadelle était occupée par les Français, assiégés par le prince Thomas de Savoie, maître de la ville : celui-ci était assiégé par d'Harcourt, qui l'était lui-même dans son camp par Leganez. C'est à l'occasion de cette expédition, au succès de laquelle l'habileté de Turenne n'avait pas peu contribué, que le fameux Jean de Werth disait qu'il aimerait mieux être le comte d'Harcourt qu'empereur. Dans toutes ses campagnes il fut constamment heureux, si l'on excepte son échec devant Lerida, en 1646. Envoyé en Flandre en 1649 contre les Espagnols, il investit Cambray, battit les ennemis près de Valenciennes et prit Condé. Pendant les troubles de la Fronde le comte d'Harcourt prit le parti d'Anne d'Autriche, conduisit le jeune roi en Normandie, y fit respecter son autorité, malgré les efforts de la duchesse de Longueville, fit en 1651 lever au prince de Condé le siége de Cognac, et contint la Guienne dans le devoir. Se trouvant mal payé de ses services, et peu flatté du reproche qui lui fut fait de n'être que le *recors de Mazarin*, Henri d'Harcourt quitta tout à coup la France, et s'engagea dans les troupes étrangères, qu'il conduisit dans l'Alsace, où il prit plusieurs villes. Mais obligé de reculer devant le duc de La Ferté, qui le battit, il fit la paix avec la cour, et se retira dans son gouvernement d'Anjou. Il mourut d'apoplexie, dans le couvent de Royaumont. Le comte d'Harcourt était grand-écuyer de France. Il était le chef de la branche de Lor-

(1) Le surnom de *Cadet la Perle* lui fut donné parce qu'il était *cadet* de la maison de Lorraine et qu'il portait une *perle* à l'oreille.

raine-Armagnac, qui conserva cette charge jusqu'en 1789, et dont les derniers représentants ont été Charles-Eugène, prince de Lambesc, et Joseph, prince de Vaudemont, tous deux morts officiers généraux au service de l'Autriche.

Éloge du comte Henri d'Harcourt par Perrault.

HARCOURT (*Henri Ier*, duc D'), maréchal de France, né en 1654, mort le 19 octobre 1718, fils de François, IIIe du nom, marquis de Beuvron et de Thury-Harcourt. Il prit part, sous les ordres de Turenne, aux combats de Seintzheim, d'Ensisheim, de Molsheim et de Turkheim, ne se distingua pas moins à la tête de son régiment d'Harcourt, et accompagna le roi aux siéges de Valenciennes, de Cambray et de Fribourg. Brigadier d'infanterie en 1682, maréchal de camp en 1688, commandant de la ville et du pays de Luxembourg en 1690, il repoussa en 1692 un corps de 4,000 chevaux des troupes de Brandebourg, de Munster et de Neufbourg, qui se disposait à entrer dans le Luxembourg, et fit prisonnier le comte de Welk, qui le commandait. Dans la même année, il protégea la retraite de l'armée française, qui avait pris Rheinfeld malgré la rigueur de la saison et malgré le landgrave de Hesse-Cassel, qui n'osa l'attaquer quoiqu'il fût à la tête d'une armée beaucoup plus forte. Il fut nommé en 1693 lieutenant général et gouverneur de Tournay. Il contribua considérablement à la victoire de Nerwinde, en amenant les troupes qu'il commandait, bien qu'éloignées de sept lieues du champ de bataille, et en combattant avec la plus grande intrépidité à leur tête. Louis XIV lui confia en 1696 le commandement en chef de l'armée qu'il destinait au service du roi d'Angleterre Jacques II. L'année suivante il l'envoya à Madrid comme ambassadeur extraordinaire. D'Harcourt occupa ce poste jusqu'à la mort de Charles II; sa prudence et son habileté eurent une grande influence sur la détermination de ce prince à désigner pour héritier le duc d'Anjou. Louis XIV l'envoya une seconde fois en Espagne, avec les mêmes fonctions; et il vanta plus tard la capacité et le zèle de son ambassadeur dans une conjoncture aussi importante que celle de l'établissement de « son très-cher et très-aimé petit-fils Philippe V sur le trône d'une aussi grande monarchie que celle d'Espagne ». C'est pour récompenser les services rendus à ces divers titres que le roi le créa successivement duc d'Harcourt (novembre 1700), capitaine des gardes en 1702, maréchal de France (14 janvier 1703), et enfin pair de France en 1709. Il eut de son mariage avec Marie-Anne-Claude Brulart de Genlis onze enfants, parmi lesquels on remarque : 1° *François*, Ier du nom, deuxième duc d'Harcourt, pair et maréchal de France, né le 4 octobre 1689, mort le 10 juillet 1750. Il se distingua à la bataille de Guastalla (1734), fut blessé dangereusement à l'épaule à Dettingen (1743), et devint maréchal de France en 1746. Son corps fut transporté à Notre-Dame. Il laissa trois filles, Mmes de Hauteford, de Croy, et de Guerchy, et un fils, *Louis*, appelé le marquis D'HARCOURT, qui mourut en 1748, sans alliance. — 2° *Henri-Claude*, *comte* D'HARCOURT, né en 1704, mort en 1769. Lieutenant général des armées du roi, il accompagna le maréchal de Belle-Isle dans son ambassade à la diète dans laquelle fut élu l'empereur Charles VII, auparavant électeur de Bavière. Sa femme, Marie-Madeleine Thibert du Martrais, comtesse de Chiverny, dont il n'eut pas d'enfants, était connue pour la bizarrerie de son caractère (1). — 3° *Louis-Abraham*, abbé D'HARCOUT, doyen du chapitre de Notre-Dame, qui fut troisième duc D'HARCOURT. — 4° *Anne-Pierre*, quatrième duc D'HARCOURT, maréchal de France, né le 2 avril 1701, et mort le 2 décembre 1783. Il fut nommé en 1716 lieutenant général de la province de Normandie, et combattit à Dettingen, en qualité de maréchal de camp. Sous les ordres du maréchal de Belle-Isle, il fit la campagne de Nice, et sauva d'un bombardement les villes de Cherbourg et du Havre, assiégées par les Anglais. Nommé gouverneur de Normandie depuis 1764, il fut promu maréchal de France.

HARCOURT (*François-Henri*, cinquième duc D'), fils d'Anne-Pierre d'Harcourt et d'Eulalie Beaupoil de Saint-Aulaire, naquit le 12 janvier 1726, et mourut le 22 juin 1784. Capitaine de dragons dans le régiment d'Harcourt en 1741, il servit successivement sous son oncle François, deuxième duc d'Harcourt, en 1741, et sous le maréchal de Saxe en 1742. Appelé en 1783 au gouvernement général et au commandement militaire de la Normandie, ayant sous ses ordres le duc de Beuvron, son frère, et le comte de Valentinois, il fut chargé par Louis XVI de présider à tous les travaux relatifs à la création du port de Cherbourg; et le roi, qui attachait à ce gigantesque projet une légitime importance, ayant voulu visiter en 1786 les travaux commencés, se fit accompagner dans son voyage par le duc, auquel il témoigna la plus haute estime, et dont il accepta l'hospitalité dans le château de Thury-Harcourt. Il lui donna une plus grande preuve d'affection en le choisissant, l'année suivante, pour diriger l'éducation du dauphin, son premier né. Le duc d'Harcourt ne put remplir longtemps les fonctions de gouverneur, dont sa haute capacité et la noblesse de son caractère le rendaient digne. Le dauphin mourut en 1789, et le duc d'Harcourt se rendit à Caen, où régnait une grande fermenta-

(1) Elle ne s'était pas contentée de faire élever à son mari, dans l'église de Notre-Dame de Paris, par le célèbre Pigalle, le mausolée de marbre que la famille a fait réparer en 1830, et qui n'est pas une des œuvres les plus distinguées de ce sculpteur; elle avait fait représenter son mari en cire, de grandeur naturelle, et avait voulu que cette image, revêtue des habits du comte d'Harcourt, fût constamment assise à ses côtés, comme si le comte eût été vivant. Par suite de cette même originalité, elle prétendait qu'elle avait une aversion naturelle pour les aînés; ce qui la détermina à léguer son bien à Emmanuel, second fils du marquis d'Harcourt-d'Olonde.

tation causée par la cherté des vivres. Il y fut témoin de l'assassinat du jeune Belzunce, devint lui-même l'objet de menaces sérieuses, et ne fut sauvé que par l'autorité municipale, qui fit afficher un ordre du roi par lequel il était appelé à Paris. Parti d'abord pour Aix-la-Chapelle, il se réfugia plus tard en Angleterre, où il fut accueilli avec les plus grands égards par les membres de la branche d'Harcourt qui s'était fixée depuis longtemps dans ce royaume. Il fut visité dans sa maison de Windsor par Georges III et la reine d'Angleterre, et il reçut des frères de Louis XVI la délicate mission de veiller dans ce pays à leurs intérêts et à ceux des émigrés français. Il s'en acquitta avec un zèle au-dessus de tout éloge. Les peines qu'il se donna altérèrent sa santé; il se retira à Staine, où il mourut. — Il avait composé quelques pièces de théâtre, des vers pleins de facilité et de grâce, et un ouvrage ayant pour titre : *Traité de la Décoration des Jardins*. Il mit en pratique dans ses terres l'art dont il avait ingénieusement exposé les principes, et l'auteur du Poëme des *Jardins* n'a pas oublié les jardins d'Harcourt. Il avait composé aussi un ouvrage *Sur l'Éducation des Princes*, dont le manuscrit n'a pu être retrouvé par la famille (1). Le duc d'Harcourt entra le 26 février 1789 à l'Académie Française, où il remplaça le maréchal de Richelieu.

HARCOURT (*Anne-François*, marquis, puis duc de BEUVRON D'), frère du précédent, né le 4 octobre 1727, mort en 1797, commandait à Cherbourg pendant que le duc Henri était gouverneur général de la Normandie, et se trouvait en 1789 à Rouen, où il parvint à sauver les jours de M. de Maussion, intendant de la province. Les progrès de la révolution et les insurrections du pays le forcèrent à résigner son commandement, et il ne put, comme les fidèles serviteurs de Louis XVI, que donner à la famille royale une dernière preuve de dévouement, à l'attaque du 10 août 1792. Retiré à Amiens, il y mourut, laissant de Marie-Catherine Rouillé, fille d'Antoine-Louis, comte de Jouy, ministre des affaires étrangères, deux filles, la marquise de Boisgelin et la marquise d'Harcourt-d'Olonde, et un fils, *Marie-François*, né en 1755, qui prit le titre de duc d'Harcourt à la mort de son oncle, en 1802.

Marie-François, duc D'HARCOURT, servit dans l'armée de Condé, commanda le corps des chevaliers de la couronne, et s'attacha particulièrement au service du duc de Berry, qui le nomma gentilhomme de sa chambre. Rentré en France en 1814, il fut élevé au grade de lieutenant général, reprit son titre de pair de France, qu'il conserva jusqu'en 1830, époque à laquelle il se retira à Marseille, où il mourut, le 21 novembre 1839, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans (1).

HARCOURT D'OLONDE (Le marquis D'), de la branche aînée, issue, comme celle de Thury-Harcourt, de Philippe d'Harcourt, troisième fils de Jean V, mourut le 5 juin 1820. Il s'associa avec une vive sympathie aux idées généreuses qui entraînèrent en 1789 quelques-uns des représentants des anciennes familles, devenus plus tard victimes des excès révolutionnaires. Il n'émigra point, et fut détenu pendant la terreur. En 1814, membre du conseil général de la Seine, il signa la déclaration qui appelait Louis XVIII sur le trône de ses ancêtres.

Il eut de son mariage avec *Anne-Catherine* D'HARCOURT-BEUVRON, quatre enfants, dont deux filles, la marquise de Boisgelin et la marquise de Montesquiou. Ses fils étaient : 1° *Amédée-Marie-Charles-François*, mort le 14 septembre 1831 : il avait émigré, et servit pendant plusieurs années dans l'armée anglaise; 2° *Emmanuel vicomte* D'HARCOURT, membre de la chambre des députés pour le département de Seine-et-Marne jusqu'en 1827, mort en 1840. Le vicomte Emmanuel d'Harcourt s'était livré avec succès à l'étude des questions d'économie politique, de crédit et d'agriculture qui étaient alors à l'ordre du jour. Il a publié, entre autres, de 1814 à 1830 : *Pétition du sieur Matheus à Messieurs de la Chambre des Députés, faisant suite à la pétition de la dame Mathea*; Paris, 1814 : opinion sur la septennalité; — *Aperçu sur la situation de la France à la fin de la session des chambres*; mai, 1816; — *Le nouveau Riche et le Bourgeois de Paris, ou l'élection d'un remplaçant*, en 1820, 1830, ou 1840; — *Roman politique à l'usage de messieurs les électeurs du département de la Seine*, par Claude Matheus; Paris, 1818; — *Réflexions sur les élections de* 1830; Paris, 1830.

* **HARCOURT** (*François-Eugène-Gabriel*, duc D'), né à Jouy, le 22 août 1786, fut élevé en France dans la maison de sa grand'mère, la duchesse de Beuvron, pendant que son père, qui ne rentra en France qu'en 1814, résidait en Angleterre auprès du duc de Berry. Il servit au moment du retour des Bourbons, d'abord dans la maison du roi, ensuite, après les Cent Jours, avec le grade de chef d'escadron, dans les hussards de la garde, que commandait le marquis de Vence, son beau-frère. Il donna sa démission en 1820, pour suivre avec plus d'indépendance la carrière politique;

(1) Le duc François-Henri d'Harcourt avait épousé en 1752 mademoiselle d'Aubusson de La Feuillade, qui ne lui donna qu'une fille, première femme du duc de Mortemart. Elle ne laissa elle-même que trois filles, devenues dames de Croy, de Crussol et de Beauvau. C'est la princesse de Beauvau qui jusqu'à sa mort, arrivée le 8 août 1854, a possédé la terre et le château d'Harcourt, rentrés depuis 1856, par suite de l'acquisition qui en a été faite par le duc et la duchesse Eugène d'Harcourt, en la possession de la famille.

(1) Il laissait de sa femme *Madeleine-Jacqueline* LE VENEUR DE TILLIÈRES, morte le 18 décembre 1833, quatre enfants, dont deux filles, la marquise de Vence et la marquise du Luart. Ses deux fils furent : 1° *Alphonse-Aymar-François*, né à Paris, le 30 janvier 1785, qui hérita du titre de duc à la mort de son père, et mourut en 1840; 2° *François-Eugène-Gabriel*, duc actuel D'HARCOURT.

et il se distingua bientôt dans les rangs de l'opposition libérale, en s'occupant avec un grand zèle des affaires de la Grèce. Le gouvernement hésitait entre les sollicitations des Philhellènes et les influences contraires à l'émancipation des Grecs, et le comte Eugène d'Harcourt, chargé d'une mission délicate par le comité, put comprendre dans une audience qu'il eut de Charles X jusqu'à quel point la cour était opposée à ses sentiments sur ce point. Rentré en France en 1826, le comte Eugène d'Harcourt fut élu député de Seine-et-Marne en 1827. Il siégea dans l'opposition, fut secrétaire de la chambre, et en cette qualité porta au roi l'adresse des deux cent vingt-et-un, dont il faisait partie. Après la révolution de 1830, il fut envoyé ambassadeur à Madrid. Peu soutenu dans ses efforts pour empêcher l'effet des mesures rigoureuses prises par Ferdinand VII contre le libéralisme espagnol, il s'en plaignit à Casimir Périer, qui le remplaça par M. de Rayneval et le fit nommer à l'ambassade de Constantinople. La mort du ministre empêcha son départ; M. d'Harcourt resta en France, attendant un nouveau poste diplomatique comme dédommagement de l'ambassade de Turquie, à laquelle fut nommé l'amiral Roussin. Sous le ministère de M. Molé, en 1837, il fut élevé à la dignité de pair de France; en 1844 il prit une part active aux débats relatifs à la loi sur l'instruction secondaire. Président de la Société du Libre-Échange, M. d'Harcourt, opposé au système de protection exagérée, se borna à demander avec instance l'abaissement progressif des tarifs. Il combattit dans la chambre des pairs le projet de loi sur les fortifications de Paris, et il traita toujours dans le sens d'un libéralisme modéré presque toutes les questions soumises aux chambres ou soulevées par les publicistes. En 1848 M. de Lamartine voulut le charger de représenter le gouvernement en Angleterre; M. d'Harcourt préféra l'ambassade de Rome, poste dans lequel il espérait pouvoir mieux servir les intérêts de la France. Prendre sincèrement en main les intérêts du pape, le défendre au besoin dans son indépendance, mais en même temps le presser d'adopter dans ses États de sérieuses réformes administratives, tel fut le plan qu'il se proposait de suivre. C'est dans ce but qu'il appuya de toutes ses forces auprès du gouvernement républicain la mesure par laquelle le saint-père appela M. Rossi au poste de premier ministre, le 14 septembre 1848. Après l'assassinat de cet homme d'État distingué, le saint-père quitta secrètement ses États, et annonça au duc d'Harcourt son intention d'accepter les offres du général Cavaignac en choisissant la France comme lieu de retraite; mais, changeant tout à coup de sentiment, il lui fit part de sa résolution de se réfugier à Naples, en lui demandant son concours pour l'exécution de ce projet. L'ambassadeur de France dut s'entendre, malgré tout le regret que lui causait une pareille démarche, avec l'ambassadeur de Bavière, M. de Spaure, et le pape échappant à tous les dangers qui le menaçaient, grâce au dévouement du duc d'Harcourt, arriva heureusement à Gaëte. La situation nouvelle qui lui était faite auprès du saint-père, dans l'esprit duquel avaient prévalu les opinions les plus contraires aux concessions que lui conseillait le duc d'Harcourt, ne lui sembla pas tenable, et après le *motu proprio* du 12 septembre 1849 l'ambassadeur donna sa démission. Rentré depuis cette époque dans la vie privée, M. d'Harcourt se livra avec succès à des travaux d'agriculture, soit en Bourgogne, soit dans la terre de Thury-Harcourt. Il a eu neuf enfants, cinq fils et quatre filles de madame la duchesse d'Harcourt, née Terray, petite-nièce de l'abbé Terray et nièce, par sa mère, de M. de Grosbois, ancien premier président du parlement de Besançon.

HARCOURT (*Henri-Marie-Nicolas*, marquis D'), fils aîné du précédent, né à Paris, le 14 novembre 1808, et mort le 29 septembre 1846, entra en 1827 à l'École Polytechnique, et en sortit deux ans après, le premier de la promotion d'artillerie. Il épousa, le 1er décembre 1829, Césarine-Charlotte-Laure-Sidonie de Choiseul-Praslin, fille du duc de Praslin. Lors de l'invasion du choléra, en 1832, M. et Mme d'Harcourt établirent des ambulances, et se mirent, avec leur maison, au service des malades du Gros-Caillou. La sœur Rosalie fut la confidente et le ministre de leurs aumônes, et les pauvres de l'arrondissement associèrent souvent dans leurs bénédictions le nom de cette sœur à celui de M. d'Harcourt.

Le marquis d'Harcourt a laissé quatre enfants, dont l'aîné, *François*, a fait, comme officier d'ordonnance du général Mac-Mahon, la campagne de Crimée.

Son frère, *Bruno-Jean-Marie*, comte d'HARCOURT, né le 14 octobre 1813, aujourd'hui capitaine de frégate, s'est fait remarquer pour son courage lors de la perte de la corvette *L'Alcmène*, qu'il commandait pendant les années 1850 et 1851. Il a publié une brochure sur la *Pêche côtière ;* Paris, 1846.

Un autre fils du duc Eugène d'Harcourt, le comte *Hippolyte-Marie-Bernard* D'HARCOURT, né en 1821, est entré dans la diplomatie en 1839, comme attaché à l'ambassade de France en Espagne. En 1843 il accompagna, comme second secrétaire, M. de Lagrené dans sa mission en Chine, recueillit dans les archives des couvents des Philippines des documents relatifs aux rapports antérieurs des Européens avec les habitants de l'archipel de Solon (1). A son retour de Chine, il fut attaché à la légation de Francfort, et en 1847 à celle de Berne. En 1849 il devint premier secrétaire d'ambassade à Madrid, et fut depuis lors nommé ministre plénipotentiaire près le grand-duc de Bade, et peu de temps après à

(1) Ces documents existent au ministère des affaires étrangères, sous le titre de *Recherches historiques sur l'archipel de Solon*.

la cour de Wurtemberg. Il est depuis 1852 rentré dans la vie privée.

Deux autres fils de M. Eugène d'Harcourt sont morts à la fleur de l'âge : *Richard* D'HARCOURT, né le 17 juillet 1816, sous-lieutenant dans le corps des zouaves, fut tué près de Blidah, le 10 novembre 1840, dans une expédition contre les Arabes. — *Robert* D'HARCOURT, né le 6 janvier 1820, avait navigué sur *L'Astrée*, *L'Orion* et *Le Louvier ;* grièvement blessé à Madagascar par suite d'un accident, il dut relâcher à l'île de Bourbon, puis à Sainte-Hélène, où il mourut, le 30 avril 1840. Son corps fut rapporté sur la frégate *La Favorite*, faisant partie du convoi qui ramenait en France les dépouilles mortelles de l'empereur Napoléon.

C. HIPPEAU.

Sources pour tous les membres de la famille d'Harcourt : Laroque, *Histoire de la Maison de Harcourt ;* 4 vol. in-fol. — Moréri, *Dictionnaire historique*. — Le P. Anselme, *Histoire des Grands-Officiers de la Couronne*. — La Chesnaye des Bois, *Dictionnaire de la Noblesse*. — Froissart. — Joinville. — Monstrelet. — *Documents manuscrits sur les différentes branches de la famille d'Harcourt*, recueillis aux *Archives du Calvados*, aux *Archives impériales* et dans les *Bibliothèques impériale et Mazarine*. — *Documents de famille*.

* **HARDEGGE** (*Henri* VON), minnesænger allemand ; il était né à Zhæringen, et vivait de 1227 à 1264 ; il reste de lui quelques pièces de vers que von der Hagen a publiées dans le recueil où il a rassemblé les poésies des anciens troubadours germaniques. G. B.

Von der Hagen, *Minnesænger*, 1838, II, 134 ; IV, 445. — Lassberg. *Liedersaal* (1820, 4 vol. in-8°), II, XXIV.

HARDENBERG (*Charles-Auguste*, prince DE), homme d'État prussien, né le 31 mai 1750, à Essenroda (Hanovre), mort à Gênes, le 26 novembre 1822. Descendant d'une famille noble de Nœrten en Hanovre, il fut fait, en 1770, conseiller de chambre. Sa fortune lui permit de développer ses talents naturels. Son éducation achevée, il voyagea et fréquenta le grand monde. En 1778 il obtint un emploi dans l'administration de son pays, et fut créé comte. « Marié à une femme aussi distinguée par sa naissance que par sa beauté, il eut, dit un biographe, le désagrément de la surprendre un jour en flagrant délit d'adultère avec le prince de Galles, fils du roi Georges III, lequel était venu étudier à Gœttingue. Après avoir vengé sans façons et en galant homme l'affront fait à son honneur, il quitta le service de Hanovre pour celui du duc de Brunswick. » Chargé, après la mort de Frédéric le Grand, de remettre à son successeur le testament de ce prince, déposé entre les mains du duc de Brunswick, Hardenberg fixa l'attention du nouveau roi de Prusse Frédéric-Guillaume II, qui plus tard engagea le margrave de Baireuth et d'Anspach à le prendre pour ministre. Les principautés de Baireuth et d'Anspach ayant été réunies à la Prusse en 1791, Hardenberg conserva sa position, avec entrée au conseil. En 1795 il se rendit à Bâle, où, après la mort du comte de Goltz, il fut chargé de conduire les négociations ouvertes avec la république française. Le 5 avril il signa la paix. A l'avénement de Frédéric-Guillaume III au trône de Prusse, en 1797, Hardenberg fut rappelé à Berlin et placé à la tête des affaires de Franconie. Quand Haugwitz, ministre dont les dispositions étaient favorables à la France, vit son système compromis, à la suite de l'occupation du Hanovre par les armées françaises, il donna sa démission ; Hardenberg le remplaça en août 1804. Quoique sous son influence le cabinet de Berlin cherchât à se rapprocher davantage de l'Angleterre, Hardenberg ne s'efforça pas moins de maintenir la plus stricte neutralité, et ne changea de système que lorsque les Français eurent violé le territoire d'Anspach. Le 3 novembre 1805 une convention signée à Potsdam entre la Russie et la Prusse allait entraîner cette dernière puissance dans la guerre avec la France. La victoire d'Austerlitz la força à suspendre ses armements. Haugwitz négocia à Vienne avec l'empereur des Français ; la neutralité de la Prusse continua à être garantie. Hardenberg dut rendre son portefeuille à Haugwitz.

Les événements ne tardèrent pas à pousser de nouveau la Prusse dans le parti de la guerre. Hardenberg assista en 1806, à Charlottenbourg, aux conférences qui précédèrent la déclaration des hostilités. Après la bataille d'Iéna, Hardenberg reprit le portefeuille des affaires étrangères et releva le courage du roi. La paix de Tilsitt lui fit encore abandonner le ministère. Il se retira pendant quelque temps sur les frontières de Russie, puis il revint se fixer dans son domaine de Tempelhof, près de Berlin. A la rentrée de Stein aux affaires, en 1810, le roi nomma Hardenberg chancelier d'État. La Prusse avait été écrasée par Napoléon ; mais Hardenberg ne désespéra point de sa patrie. En attendant la chute du colosse, il se consacra tout entier à l'amélioration intérieure du pays. Stein avait rendu les grades de l'armée accessibles aux roturiers, les punitions infamantes avaient été abolies ; Hardenberg alla plus loin : en 1810, il fit décréter que la noblesse serait soumise à l'impôt ; les biens ecclésiastiques servirent à payer la dette publique ; les corporations furent abolies. Le 14 septembre 1811 Hardenberg présenta au roi son projet de loi en vertu duquel les paysans corvéables avaient le droit de se racheter en restituant au seigneur la moitié ou le tiers des terres qu'ils avaient jusqu'alors cultivées comme serfs : le restant leur était réservé en toute propriété ; la loi fut rendue, et créa en Prusse la classe des paysans libres. Les chances de la guerre interrompirent les grands travaux de Hardenberg. Après la campagne de Russie, il poussa, en 1813, au mouvement réactionnaire contre la France. Il fut un des signataires de la paix de Paris en 1814, et son souverain, par une ordonnance datée de Paris le 3 juin 1814, l'éleva à la dignité de prince. Après avoir accompagné les souverains alliés à Londres, il

prit une part importante aux actes du congrès de Vienne, et figura encore dans les négociations qui précédèrent les nouveaux traités conclus à Paris en 1815 : si l'on en croit un *mémorandum* inséré dans les *Mémoires d'un homme d'État*, il aurait voulu le partage et la division de la France. En 1817 le roi de Prusse le chargea de l'organisation du conseil d'État, dont il fut en outre nommé président. Il assista ensuite aux congrès d'Aix-la-Chapelle et de Carlsbad, établit le nouveau système des impôts, égalisa les charges et abolit les droits perçus à l'entrée de chaque ville. Il réorganisa aussi l'administration des archives. On espérait qu'il doterait la Prusse d'un système représentatif; mais le temps ne lui en paraissait pas venu. Alors les libéraux le regardèrent comme un apostat, tandis que la noblesse le traitait de révolutionnaire. Il prit part encore avec le comte de Bernstorf aux congrès de Troppau, de Laybach et de Vérone. De cette dernière ville il entreprit de traverser le nord de l'Italie. A Rome il signa un concordat avec le saint-siége. Tombé malade à Pavie, il alla mourir à Gênes. Ses restes mortels furent transférés au château de Lietzen.

Hardenberg laissa en mourant des mémoires manuscrits sur les événements arrivés depuis 1801 jusqu'à la paix de Tilsitt. Ces mémoires avaient été confiés au conseiller d'État Schœll. Celui-ci les remit au roi Frédéric-Guillaume IV, qui les fit déposer aux archives du royaume, défendant de les ouvrir avant 1850. Ils n'ont pas encore été publiés. On a dit que le manuscrit en avait été copié plusieurs fois, et que des parties détachées avaient servi à la composition des *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État*, imprimés à Paris, en 13 vol. in-8°, de 1831 à 1838. W.

W. Hennings, *Biographie des Fürsten und Staats-Kanzlers (Car.-Aug.) von Hardenberg*; Erfurt et Gotha, 1824, in-4°. — Wolf, *Geschichte des Geschlechts von Hardenberg*; Gœttingue, 1823-1824, 2 vol. in-8°. — *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État.*

HARDENBERG (*Frédéric-Louis*, baron DE). *Voy.* NOVALIS.

HARDER (*Jean-Jacques*), anatomiste suisse, né à Bâle, le 7 septembre 1656, mort dans cette même ville, le 28 avril 1711. Il étudia la médecine à Genève, Lyon et Paris, et professa depuis 1686 la physique, l'anatomie, la botanique et la médecine à l'université de Bâle. Il a rendu des services signalés à l'anatomie comparée. On a donné son nom à une glande que l'on trouve dans les mammifères et les oiseaux vers l'angle interne de l'œil. On lui doit la description des corpuscules de la dure-mère connus sous le nom de *glandes de Pacchioni*, et dont on a attribué à tort la découverte à l'anatomiste italien. Le duc de Wurtemberg le nomma son médecin particulier, et l'empereur Léopold Ier lui conféra des lettres de noblesse. On a de Harder : *De Nostalgia, hoc est de tristitia et tabe ex cupiditate redeundi in patriam, vulgo* Heimweh (mal du pays); ibid., 1678, in-4°; — *Prodromus physiologicus, naturam explicans humorum nutritioni et generationi dicatorum*; ibid., 1679; — *Examen anatomicum cochleæ terrestris domiportæ, cum appendice de partibus genitalibus cochlearum*; ibid., 1679; — *Pæonis et Pythagoræ Exercitationes anatomicæ et medicæ familiares bis quinquaginta*; ibid., 1687; — *Epistolæ aliquot de partibus genitalibus cochlearum generatione, item insectorum*; Vienne, 1684; — *De Viscerum præcipuorum Structura et Usu*; Bâle, 1686; — *Apiarium observationibus medicis et experimentis refertum, scholiis et iconibus illustratum, cum responsione ad invectivas J. Baptistæ de Lanzweerde*; Bâle, 1687, in-4°; nouvelle édition, sous le titre : *Thesaurus Observationum medicarum rariorum*; ibid., 1736. C'est le principal ouvrage de Harder. On y trouve beaucoup de détails sur l'anatomie comparée; — *De naturalis et præternaturalis Sanguificationis in humano corpore Historia*; Bâle, 1690; — *De Sanguinis Motu vitali*; Bâle, 1694, in-4°; — *De Chyli Secretione et Distributione*; ibid., 1698; — *De Cerebri humani Structura naturali*; ibid., 1710. D^r L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — *Biographie médicale*. — *Allgemeines hist. Lexikon*. — Kestner, *Medicinisches Gelehrten-Lexikon*.

* **HARDIME** (*Pierre*), peintre flamand, né à Anvers, en 1678, mort à Dorpt, en 1748. Il apprit à peindre les fleurs sous les leçons de son frère *Simon*, qu'il dépassa bientôt. Il le quitta en 1697, et vint à La Haye, où il reçut beaucoup de commandes. Il ne fut pas moins recherché à Rotterdam et dans les autres villes de Hollande qu'il visita tour à tour. Il travailla quelque temps à la cour de Prusse, où il remplaça Verbruggen. Dans les plafonds que Matthieu Terwesten exécuta pour Guillaume III, Hardime peignit les fleurs et les fruits, et le comte de Wassenaër le chargea de la décoration de son hôtel. Ses ouvrages se faisaient remarquer par une bonne couleur, une grande aisance dans l'exécution et une touche franche et nette. Son chef-d'œuvre consiste en quatre tableaux représentant *Les quatre Saisons*, pour le couvent des Bernardins, près Anvers. Les personnages y sont bien disposés, et les accessoires, fleurs et fruits admirablement traités. Les ouvrages de Hardime se trouvent surtout en Hollande et en Flandre. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. III, p. 164. — J. Campo Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. IV, p. 878.

HARDING ou **HARDYNG** (*Jean*), ancien chroniqueur anglais, né en 1378, mort après 1465. A l'âge de douze ans il fut admis dans la maison de sir Henry Percy, fils aîné du comte de Northumberland, et connu sous le nom de Harry Hostpur, sous lequel il servit comme volontaire dans les batailles de Homildon et de Cokelawe. Après la mort de Percy, il s'enrôla sous les bannières de sir Robert Umfraville.

Lorsque celui-ci, en récompense de ses services, reçut, en 1405, du roi Henri IV le château de Warkworth, Harding devint son constable. En 1415, il assista à la bataille d'Azincourt, et l'année d'après au combat naval que livra le duc de Bedfort à l'embouchure de la Seine. En 1424 on le trouve à Rome, occupé à recueillir des documents destinés à prouver que les rois d'Écosse devaient hommage aux rois d'Angleterre. Il semble avoir achevé la première esquisse de sa *Chronique* vers la fin de la minorité du roi Henri VI. Dans le manuscrit Lansdowne elle se termine avec la vie de sir Robert Umfraville, qui mourut, suivant Dugdale, le 27 janvier 1436. Harding fut probablement pendant les dernières années de sir Robert constable de ce seigneur à Ryme-castle (comté de Lincoln). Vers la fin de sa vie, il paraît avoir recomposé sa *Chronique* pour Richard, duc d'York, père d'Édouard IV. Cette histoire ne va pas au delà de la fuite d'Henri VI en Écosse; mais on voit par divers passages qu'elle n'a pas pu être terminée avant 1465, et que par conséquent Harding a vécu au moins jusqu'à cette époque. Sa *Chronicle of England unto the reign of king Edward IV* est en vers, et fut publiée par Grafton, en 1543, avec une continuation de l'éditeur, jusqu'à la trente-quatrième année de Henri VIII. Sir Henry Ellis en publia en 1812 une bonne édition, avec une préface biographique et littéraire. Z.

Ellis, *Préface* de l'édit. de 1812. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HARDING (*Thomas*), controversiste anglais, né à Combe-Martin (Devonshire), en 1512, mort en 1572. Il fut élevé dans la foi catholique romaine, à Winchester-School. Il entra ensuite au New-College à Oxford, à l'époque de la fondation de cet établissement, et en devint membre agrégé en 1536. Six ans plus tard il fut choisi pour professeur d'hébreu, et devint chapelain domestique du duc de Suffolk. Ce seigneur lui confia l'éducation de sa fille, lady Jane Grey. Harding, devenu alors un zélé protestant, instruisit son élève dans les principes de la réforme; mais lors de l'avénement de Marie il revint au catholicisme, au grand chagrin de lady Jane. Son apostasie lui valut un canonicat de Winchester et la trésorerie de Salisbury, deux places qu'Élisabeth lui enleva en montant sur le trône. Harding se retira à Louvain, et de là il engagea une polémique contre Jewel, évêque de Salisbury. Des deux côtés on mit beaucoup de vivacité dans la dispute, et si Jewel l'emporta par l'éloquence, Harding parut plus versé dans l'érudition ecclésiastique. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. I. — Dodd, *Church History*. — Prince, *Worthies of Devon*. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

* HARDING (*Charles-Louis*), astronome allemand, né à Lauenbourg, le 29 septembre 1765, mort à Gœttingue, le 15 juillet 1834. Son père, prédicateur à Lauenbourg, l'envoya en 1786 à l'université de Gœttingue, dans le but d'étudier la théologie; mais les cours de Lichtenberg décidèrent de sa vocation. Son goût l'entraîna vers les sciences physiques, et il s'occupa principalement d'astronomie. De 1796 à 1805, il fut adjoint à Schrœter, directeur de l'observatoire de Lilienthall, situé près de Brême. Son nom devint célèbre en 1803, par la découverte de la planète télescopique qui a reçu le nom de *Junon*. Il s'occupait de la construction de cartes célestes, qui furent l'ouvrage de vingt années et qui devaient contenir les plus petites étoiles. Piazzi et Olbers venaient de découvrir les deux premières planètes télescopiques. Pour rendre ses cartes plus complètes, Harding les comparait avec le ciel, afin de noter les étoiles qui auraient pu lui échapper. Le 1er septembre il vit une étoile de huitième grandeur qui n'était pas dans les catalogues; il la dessina, d'après sa configuration avec les petites étoiles environnantes. Le 4 septembre il compara de nouveau ses cartes avec le ciel, et à son grand étonnement l'étoile qu'il avait observée le 1er septembre avait disparu : en même temps, il en aperçut une autre vers le sud-ouest, qu'il n'avait pas vue le 1er septembre. Il soupçonna que c'était la même étoile, qu'elle avait un mouvement propre, et des observations exactes le confirmèrent dans cette opinion. C'était en effet une planète. Cette découverte ouvrit à Harding les portes de plusieurs académies. La Société royale de Londres, l'Institut de France se l'associèrent, et ce dernier corps savant lui décerna en 1805 le prix d'astronomie fondé par Lalande. Appelé la même année à Gœttingue comme professeur extraordinaire d'astronomie, il fut nommé professeur ordinaire en 1812, devint membre titulaire de l'Académie des Sciences de cette ville et conseiller aulique. Harding a peu écrit. On trouve cependant de lui quelques morceaux de mathématiques dans les *Mémoires de la Société royale des Sciences de Gœttingue*, et quelques articles dans le *Gœttinger Gelehrten Anzeigen*, dans la *Monatlicher Correspondenz* de Zach, et dans les *Astronomische Jahrbücher*. Depuis 1830 il fit paraître, avec son ami le bailli Wiesen de Rehburg, les *Kleine astronomische Ephemeriden* (Petites Éphémérides astronomiques). On lui doit en outre un *Atlas novus Cœlestis*, en vingt-sept planches; Gœttingue, 1822. L. L—T.

Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — *Conversations-Lexikon*, 9e édition.

* HARDING (*John*), peintre anglais, est né en 1797; il peint principalement à l'aquarelle. Ses paysages sont très-recherchés, et beaucoup d'entre eux ont été lithographiés. Il a beaucoup voyagé en Suisse, dans le Tyrol, en Italie. Il sut le premier faire usage du papier teint : chacun sait combien ce moyen ajoute à l'effet atmosphérique et à la perspective. On a de lui : *Lessons on Art*, *Lessons on Trees*; — *Elemen-*

sory Art, et *The Principles and Practice of Art*; Londres, 1850. M. G.

Men of the Time.

HARDINGE (*Nicolas*), poëte et archéologue anglais, né en 1700, mort en 1758. Il fit ses études à Eton et à King's-College à Cambridge. En quittant l'université, il suivit les cours de droit, et débuta comme avocat. Il obtint en 1731 l'office de principal clerc de la chambre des communes, et occupa cette charge jusqu'en 1752, époque à laquelle il fut nommé secrétaire adjoint de la trésorerie. Ce fut par ses conseils que Stuart entreprit le voyage d'Athènes, dans l'intention de décrire les monuments de cette ville. Hardinge représenta le bourg d'Éye au parlement en 1748 et en 1754. Il se fit connaître par quelques poésies spirituelles et originales. Son *Denhill-Iliad* a été inséré dans la *Select Collection of Poems* de Nichols, et son *Dialogue in the Senate-House of Cambridge*, dans le *Poetical Calendar*, vol. IX. Ses poésies latines, composées à Eton et à Cambridge, furent publiées par son fils, en 1780. Z.

Nichols, *Bowyer*, t. VIII. — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

HARDINGE (*Georges*), jurisconsulte et littérateur anglais, né en 1744, mort en 1816. Il fut élevé à Eton et à Trinity-College, à Cambridge. Il débuta au barreau en 1769, et fut nommé en 1782 solliciteur général de la reine, par la protection de lord Camden. Il devint ensuite conseiller de la Compagnie des Indes orientales, membre du parlement, juge des comtés de Brecon, Glamorgan, Radnor, en 1787, et deux ans plus tard procureur général de la reine. Ses ouvrages et sa correspondance ont été recueillis et publiés par Nichols, avec une vie de l'auteur; les principaux sont : *A Series of Letters to Burke on the impeachment of Hastings*; — *The Essence of Malone, or the beauties of that fascinating writer.* Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary.*

* **HARDINGE** (*Henri*, vicomte), général anglais, né à Wrotham (Kent), le 30 mars 1785, mort à sa campagne près Tumbridge-Wells, le 24 septembre 1856. Troisième fils de Henri Hardinge, curé de Stanhope, dans le comté de Durham, il appartenait à une famille qui croit venir originairement du Danemark. Il passa peu de temps au collége d'Eton, et fut nommé enseigne dans un régiment d'infanterie en 1798, obtint une lieutenance en 1802, et devint capitaine en 1804. Il dut sa prompte fortune à la protection du duc de Wellington, alors sir Arthur Wellesley, qu'il suivit partout dans la guerre de la péninsule, attaché pendant longtemps à l'état-major du général en chef et remplissant presque toujours les fonctions de député quartier-maître général de l'armée portugaise. Présent aux batailles de Roleia et de Vimiera, où il fut gravement blessé, il était à La Corogne à côté du brave sir John Moore, lorsque celui-ci tomba mortellement frappé dans ses bras. Il assista encore au passage du Douro, à la bataille de Busaco, à l'enlèvement des lignes de Torres Vedras et à la bataille d'Albuhera. Dans cette affaire, il déploya une grande habileté, du courage et du sang-froid. Il prit part aussi aux siéges de Badajoz, de Salamanque et de Vittoria, où il reçut encore une dangereuse blessure, puis au siége de Pampelune et aux batailles des Pyrénées, de Nivelle, de Nive et d'Orthez. La guerre finie, il retourna en Angleterre, où il était regardé comme un des plus braves officiers de l'armée. A la reprise des hostilités, après le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il retourna à l'armée avec le grade de lieutenant-colonel, et prit une part active à la campagne de 1815. Employé comme brigadier général dans l'armée prussienne à la bataille de Ligny, il fut blessé au bras gauche et amputé immédiatement. En récompense il reçut le cordon de chevalier commandeur de l'ordre du Bain, et peu de temps après il fut nommé colonel.

En 1820, il fut élu membre de la chambre des communes pour le comté de Durham, et réélu en 1826. En 1823 il obtint la place de secrétaire général du dépôt de l'artillerie. Lorsque après la démission de lord Goderich, en 1828, le duc de Wellington reconstitua un ministère, il choisit sir Henri Hardinge pour succéder à lord Palmerston comme secrétaire de la guerre. En 1830 il devint général major. La dissolution du cabinet Wellington lui fit perdre son portefeuille. Il prêta serment comme membre du conseil privé, et deux ans après il échangea cette position contre celle de chef du secrétariat de l'Irlande, sous le duc de Northumberland. Il n'y resta pas longtemps; le duc ayant quitté la place de lord lieutenant d'Irlande à l'automne de la même année, sir Henri Hardinge retourna en Angleterre. Il reprit le même emploi en Irlande dans le court ministère de sir Robert Peel, qui dura de novembre 1834 à avril 1835. Depuis cette époque jusqu'au retour de sir Robert Peel au pouvoir, en septembre 1841, sir Henri Hardinge siégeait à la chambre dans l'opposition. Alors il retourna en Irlande comme chef du secrétariat sous le comte Grey, avec lequel il resta jusqu'en 1844. En 1842 il fut promu lieutenant général. Après la révocation de lord Ellenborough, sir Henri Hardinge fut désigné par sir Robert Peel pour la place de gouverneur général des Indes. Nommé à ce poste en avril 1844, il arriva en juillet à Calcutta. A ce moment les vastes territoires subjugués par l'Angleterre jouissaient de la paix la plus profonde. Les désastres de la campagne des Afghans avaient été vengés; sir Charles Napier avait réduit les Ameers du Scinde, de Meeanee à Hyderabad; le Scinde lui-même avait été annexé, et la guerre contre les Mahrattes s'était terminée par la soumission du durbar de Gwalior. La mort de Rundjeet-Singh ramena la guerre. Prévoyant un soulèvement des Sicks, il concentra une force de

32,000 hommes et de 68 canons aux environs de Ferozepore, Loodianah et Umballah. Il arriva dans cette dernière place vers le milieu de décembre, et apprenant que les Sicks avaient passé le Sutledge, il publia une proclamation contre cette invasion. Les Sicks étaient en partie retranchés à Ferozeschah, pendant qu'un autre corps était campé près de Moodkee, vis-à-vis de Ferozepore. Les opérations combinées de la cavalerie britannique, commandée par les brigadiers Gough, White et Mactier, et de l'infanterie commandée par sir Harry Smith, sir J. MacCaskill et le général Gilbert, permirent de tourner la position des Sicks le 17, et amenèrent la victoire de Moodkee, chèrement achetée par la mort de sir Robert Sale. Le 22 l'attaque fut renouvelée à Ferozeschah; mais la nuit vint avant que la victoire fût complète. Comme quelques canons sicks portaient la mort dans les colonnes britanniques, le gouverneur général monta à cheval, et à la tête de quelques troupes enleva les batteries et en encloua les canons. Le lendemain les retranchements sicks furent enlevés à la baïonnette, les canons pris, et les Sicks forcés de repasser le Sutledge. Le manque de cavalerie empêcha sir Hugh Gough de poursuivre l'ennemi et de marcher sur Lahore. Il est à noter que dans cette sanglante affaire sir Henri Hardinge, qui avait la suprême autorité civile sur l'Inde, offrit ses services militaires à sir Gough, son ancien en grade, et servit sous ses ordres. Les Sicks, encore défaits à Sobraon et Aliwal, furent forcés à demander la paix, et le traité de Lahore, conclu par sir Henri Hardinge, montra quelque modération. Il exigea que les Sicks payassent toutes les dépenses de la guerre, et reçussent une garnison anglaise pour la protection de l'autorité du maharadjah. Plus tard lord Dalhousie annexa le Pundjab aux propriétés de la Compagnie. A la ratification du traité de Lahore, sir Henri Hardinge reçut une pension de 3,000 liv. st. par an, et fut créé pair sous le titre de vicomte Hardinge de Lahore. La Compagnie des Indes y ajouta une pension annuelle de 5,000 liv. sterl.

En janvier 1848, lord Hardinge fut remplacé dans le gouvernement général des Indes par lord Dalhousie. Quoique originairement attaché aux principes tories, lord Hardinge après son élévation à la pairie, parla rarement dans la chambre des lords, si ce n'est sur des questions d'un intérêt militaire. A l'avénement de lord Derby au pouvoir, en février 1852, lord Hardinge accepta l'office de maître général de l'artillerie, et à la mort du duc de Wellington, au mois de septembre suivant, il succéda à celui-ci dans la dignité de commandant en chef de l'armée. Nommé colonel propriétaire du 57e régiment d'infanterie en 1843, grand-croix de l'ordre du Bain en 1844, décoré d'une foule d'ordres étrangers, il fut promu au grade de général en juin 1854 et au rang de feld-maréchal le 2 octobre 1855. Frappé d'une attaque de paralysie en juin 1856, il résigna son emploi de commandant en chef de l'armée entre les mains du duc de Cambridge, cousin de la reine, et succomba peu de temps après.

En 1821, il avait épousé lady Émilie-Jeanne Stewart, fille de Robert, premier marquis de Londonderry, veuve de John-James, dont il a eu une fille et deux fils. Le plus jeune, *Arthur*, capitaine lieutenant dans les coldstream-guards, était aide de camp de son père à la bataille sur le Sutledge, et assista aussi à la bataille de l'Alma. L'aîné, *Charles-Stewart*, né en 1822, succéda dans la chambre des lords à son père, dont il avait été secrétaire privé dans le gouvernement des Indes. L. LOUVET.

The English Cyclopædia (*Biography*). — *Men of the Time*.

HARDION (*Jacques*), historien français, né à Tours, le 17 octobre 1686, mort à Versailles, le 1er octobre 1766. En 1721 il fut nommé écrivain principal de la marine, et lorsque le comte de Morville passa du ministère de la marine à celui des affaires étrangères, Hardion le suivit. Après la retraite de ce ministre, en 1727, il refusa constamment divers emplois qui lui furent offerts, pour se livrer sans réserve à son goût pour les lettres. En 1711 il fut admis à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, sous la qualité d'élève, qui était alors en usage. Trois dissertations sur l'oracle de Delphes justifièrent le choix de l'Académie, qui en 1715 lui donna le titre d'associé. Il fut nommé en 1730 membre de l'Académie Française, et presqu'en même temps, sur la demande de Maurepas, adjoint à l'abbé Pérot, conservateur des livres du cabinet du roi. Il fit le catalogue de ces livres, et orna le cabinet de cartes chronologiques de sa composition, dont l'exécution était si parfaite qu'à la vente de ses manuscrits, ces cartes, au nombre de quatre ou cinq seulement, se sont élevées à un prix de 1,350 livres. Le roi choisit Hardion pour donner des leçons à madame Victoire, et bientôt les princesses Henriette, Adélaïde, Sophie et Louise vinrent assister à ces leçons, qui avaient pour objet les langues anciennes et modernes, l'histoire, la géographie. Ce fut pour leur usage qu'il composa une histoire politique et deux petits traités, l'un de poésie, l'autre d'éloquence. On doit le premier de ces traités à une discussion qui s'était élevée entre madame Henriette et Hardion : la princesse, alarmée de la hardiesse de certains poetes païens dont elle avait entendu parler, s'était prononcée contre la poésie en général, et proscrivait cet art, comme ennemi de la religion et des mœurs. Hardion en prit la défense, et rédigea son traité pour réhabiliter la poésie dans l'esprit de la princesse. On doit à madame Adélaïde, qui en avait elle-même tracé le plan, l'histoire universelle publiée par cet écrivain, ouvrage qui eut alors un grand succès et fut traduit en plusieurs langues. Dans une dissertation à l'Académie des Belles-lettres,

il s'occupa de la Grèce et de ses mœurs ; il avait entrepris de montrer l'origine et les progrès de l'éloquence grecque, depuis son berceau jusqu'au siècle d'Alexandre ; douze *mémoires* n'ont pu atteindre que le siècle de Socrate : le travail fut interrompu par les soins qu'il fallait donner à l'instruction des princesses et qu'exigeait l'Histoire universelle, que la mort empêcha même Hardion de terminer. Quoique placé près de la source des faveurs, il mourut sans fortune : sa succession entière ne monta pas au delà de 23,000 livres. Ses ouvrages ont pour titre : *Nouvelle Histoire politique, précédée de deux traités abrégés, l'un de la poésie et l'autre de l'éloquence, à l'usage de Mesdames de France ;* Paris, 1751, 3 vol. in-12 ; — *Histoire universelle sacrée et profane, composée par ordre de Mesdames de France ;* Paris, 1754-1769, 20 vol. in-12 ; les deux derniers volumes sont de Linguet. — Enfin, on a d'Hardion, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres :* trois *Dissertations sur l'oracle de Delphes*, t. III, 1746 ; — *Histoire de la ville de Cyrène ;* ibid. ; — quatre *Idylles de Théocrite*, traduites en vers français, avec des remarques, t. IV, 1746 ; — *Discours sur les bergers de Théocrite ;* ibid. ; — *Histoire du berger Daphnis*, t. V, 1729 ; — *Dissertation sur le saut de Leucade*, t. VII, 1733 ; — *Dissertation où l'on examine s'il y a eu deux Zoïle censeurs d'Homère*, t. VIII, 1733 ; — *Discours sur la* Médée *d'Euripide ;* — *Discours sur l'*Andromaque *d'Euripide ;* — *Observations sur le chœur d'*Andromaque *d'Euripide ;* ibid. ; — douze *Dissertations sur l'origine et les progrès de la rhétorique dans la Grèce*, t. XI à XIV, 1733 à 1754.

GUYOT DE FÈRE.

Le Beau, *Éloge d'Hardion*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XXXVI — *Le Nécrologe* de 1767.

HARDOUIN (*Jean*), érudit français, le plus paradoxal des savants anciens et modernes, né à Quimper, en 1646, mort le 3 septembre 1729, à Paris. Fils d'un libraire, il entra fort jeune chez les jésuites, dont il devait porter la robe pendant soixante-sept ans. Théologien, antiquaire, chronologiste, historien, littérateur, philologue, naturaliste, commentateur, éditeur, célèbre par de grands travaux, doué d'une immense mémoire, d'une imagination ardente, mais emporté par un esprit de système intarissable, il voulut ouvrir partout des routes nouvelles, et s'y égara profondément, avec conviction et sans jamais revenir sur ses pas. Il écrivit d'abord sur la numismatique, publia de savants traités sur les médailles des anciens (1), et se trouva bientôt en dissidence et en guerre avec tous les antiquaires et tous les chronologistes contemporains. Il soutenait, dans sa *Chronologie expliquée par les médailles* (1693), que tous les ouvrages classiques de l'antiquité, en prose et en vers, à l'exception d'Homère et d'Hérodote, de Cicéron, de Pline l'ancien, des *Géorgiques* de Virgile, des satires et des épîtres d'Horace, avaient été fabriqués par des moines du treizième siècle, sous la direction d'un certain Severus Archontius. Le docte rêveur prétendait prouver que *L'Énéide* de Virgile, ouvrage d'un bénédictin, était une fable inventée d'après les événements qui avaient consommé le triomphe du christianisme sur la synagogue : Troie en cendres représentait l'incendie de Jérusalem ; Énée emportant ses dieux en Italie n'était que la figure de l'Évangile annoncé aux Romains, et le poëme une description allégorique du voyage de saint Pierre à Rome, où d'ailleurs le P. Hardouin affirmait que l'apôtre n'était jamais allé. Il déclarait que les odes d'Horace étaient de la même fabrique, et que la *Lalagé* du poëte n'était autre chose que la religion chrétienne. Boileau disait plaisamment à ce sujet : « Je ne sais ce qui en est de ce système ; mais, quoique je n'aime pas les moines, je n'aurais pas été fâché de vivre avec frère Horace et dom Virgile (1). »

Dans son traité *De Nummis Herodiadum*, Hardouin avançait qu'Hérode était Athénien, païen et platonicien. Dans son commentaire latin sur le Nouveau Testament, il prétendait que toutes les prédications du Christ et des apôtres avaient été faites en latin ; il croyait, il avait imprimé, que presque aucune médaille des anciens n'était authentique, mais qu'elles avaient été fabriquées dans le moyen âge par les bénédictins. Il soutenait que sur ces médailles chaque lettre devait être prise pour un mot entier. Choqué de cette extravagance, un archéologue lui dit un jour : « Non, mon père, il n'y a pas une médaille ancienne qui n'ait été frappée par les bénédictins, et je le prouve. Ces lettres CON. OB., qu'on trouve sur plusieurs médailles, et que les antiquaires ont la simplicité d'expliquer par CONSTANTINOPOLI OBSIGNATUM, signifient évidemment CUSI OMNES NUMMI OFFICINA BENEDICTINA. » Le P. Hardouin sentit l'ironie, mais il garda son opinion. Il trouvait dans les officiers du palais de Philippe-Auguste les trois traducteurs de la Bible, Aquila, Symmaque, Théodosien ; il cherchait dans la cour de ce monarque la clef du nom des évêques, des papes et des saints dont il est parlé dans l'histoire du douzième siècle.

On rapporte même dans les biographies écrites par les jésuites l'anecdote suivante. Un des confrères du P. Hardouin ayant voulu lui représenter que le public s'étonnait de plus en plus de la hardiesse de ses paradoxes : « Eh ! croyez-vous, répondit-il brusquement, que je

(1) *Nummi antiqui populorum et urbium ;* 1684, in-fol. — *De Nummis antiquis coloniarum et municipiorum ;* 1689, in-4°. — *De Nummis Samaritanis, de Nummis Herodiadum ;* 1693, in-4°. — *Chronologia ex Nummis antiquis restituta ;* 1696, in-4°, etc.

(1) Le savant La Croze fit imprimer, en 1708, une défense des anciens, sous ce titre : *Vindiciæ veterum Scriptorum, contra Harduinum*, in-12.

me serais levé toute ma vie à quatre heures du matin pour ne dire que ce que d'autres ont déjà dit? » Son ami répliqua : « Mais il arrive quelquefois qu'en se levant si matin on écrit sans être bien éveillé, et qu'on peut débiter comme vérités démontrées les rêveries d'une mauvaise nuit. » Il fallut cependant que les chefs de son ordre obligeassent le célèbre visionnaire à rétracter ses erreurs. Il se soumit (1707), mais il garda ses convictions. Ses paradoxes semblaient conduire à un pyrrhonisme général et à l'incrédulité. « Dieu, disait-il, m'a ôté la foi humaine pour donner plus de force à la foi divine. »

Dans ses querelles avec Basnage, Leclerc, Bayle, Huet, le cardinal Noris, Vaillant, etc., les injures manquèrent rarement. Le cardinal Noris publia contre Hardouin un pamphlet intitulé *Parænesis*, etc. Le jésuite voyait de la *folie* dans Basnage, et traitait le savant évêque d'Avranches de *stupide* et d'*insensé*. Huet lui reprochait son *effrénée et intarissable paradoxologie;* il voyait en lui un *critique aventurier*, un homme à *visions creuses*, dont l'humeur était *contentieuse, présomptueuse et mutine*. Le célèbre numismate Vaillant reprochait à Hardouin de lui avoir *filouté* quelques explications sur les médailles. La polémique des savants était alors peu polie.

Bayle, dans sa *République des Lettres*, avait reproché au jésuite de nombreuses erreurs; il remarquait qu'en changeant les inscriptions de plusieurs médailles Hardouin était allé, dans sa présomption, jusqu'à dire : *Sic legi jubemus;* et que, dans la préface de son traité *De Nummis antiquis*, il déclarait n'avoir lu les antiquaires que pour les corriger, en sorte qu'on pourrait appeler son livre : *Errata Antiquariorum*.

Hardouin avait débuté dans les lettres par une édition de Themistius, en grec et en latin; Paris, Impr. royale, 1684, in-fol. Le P. Petau n'avait donné que vingt discours de Themistius : Hardouin en publia treize nouveaux, avec de savantes notes. L'année suivante (1685), il fit paraître, pour la grande collection des classiques dite *ad usum Delphini*, l'*Histoire Naturelle* de Pline, en 5 vol. in-4°. Huet, toujours juste, disait que « le P. Hardouin avait fait en cinq ans un ouvrage que cinq anciens des plus savants auraient été cinquante ans à faire ». Cette édition de Pline est encore aujourd'hui la plus estimée. L'auteur la fit réimprimer, avec des changements, des additions, et quelques paradoxes de moins, en 1723, 3 vol. in-fol. Elle a été reproduite dans la collection de Deux-Ponts, 1783, 5 vol. in-8°. Ce fut en 1715 que parut à l'Imprimerie royale, en 12 vol. in-fol., la grande Collection des conciles (*Conciliorum Collectio*), que l'assemblée générale du clergé de France avait chargé le P. Hardouin de publier, en lui faisant une pension pour ce travail. Cette collection, dite *Maxima*, et qui embrasse les conciles tenus depuis l'an 34 de l'ère vulgaire jusqu'en 1714, est moins estimée que celle du P. Labbe (1671-1672), 18 vol. in-fol., quoiqu'elle contienne plus de vingt conciles qui n'avaient pas encore été publiés. Mais le P. Hardouin fut accusé d'avoir supprimé des pièces importantes, de les avoir remplacées par des pièces apocryphes, et d'avoir avancé plusieurs propositions contraires aux maximes de l'Église gallicane. Le parlement de Paris, sur un rapport qui fut demandé à six docteurs de Sorbonne, arrêta la vente de l'ouvrage jusqu'à ce que de nombreux cartons eussent été faits et intercalés dans les volumes de la collection, dont les tables surtout sont très-estimées.

Ce qui paraîtra très-singulier, c'est que le P. Hardouin regardait comme chimériques tous les conciles tenus avant le concile de Trente. Le P. Le Brun, de l'Oratoire, connaissant l'opinion du jésuite, lui disait un jour : « D'où vient donc que vous avez donné une édition des conciles? » Hardouin répondit : « Il n'y a que Dieu et moi qui le sachions. »

Ses autres ouvrages sont nombreux : nous citerons sa *Chronologie de l'Ancien Testament* (1677, in-4°); — *Paraphrase de l'Ecclésiaste* (1729, in-12); — son *Commentaire sur le Nouveau Testament;* — son traité *De la Situation du Paradis terrestre;* — son *Apologie d'Homère* (1716, in-12), qui fut réfutée, la même année, par un gros volume de Mme Dacier; — ses *Opera selecta* (1709, in-fol.), etc. Aucun de ces ouvrages n'est exempt de l'esprit de système.

Le P. Hardouin mourut au collége de Louis-le-Grand, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il avait confié tous ses manuscrits à l'abbé d'Olivet, qui en fit imprimer une partie, sous le titre d'*Opera varia*, et déposa le reste à la Bibliothèque du Roi. On trouve dans les *Opera varia* (Amsterdam, 1733, in-fol.) des écrits singuliers, tels que *Pseudo-Virgilius*, *Pseudo-Horatius;* mais le plus curieux est celui qui a pour titre *Athei detecti*. Or, quels étaient ces athées découverts par le P. Hardouin? En bon jésuite, il avait reconnu et proclamé tels Jansenius, Arnauld, Nicole, Pascal, Quesnel, d'autres encore, et à leur tête Descartes, car à ses yeux cartésien et athée étaient *unum et idem*.

En 1766 parut, en un vol. in-8°, un écrit posthume du P. Hardouin, sous ce titre : *Prolegomena ad Censuram Scriptorum Veterum*. Là revit, fortifié, tout le système du jésuite sur la fabrication des classiques anciens par les moines du moyen âge. Hardouin fut donc à la fois dévot et pyrrhonien, adorateur et destructeur de l'antiquité. « Il travaille sans cesse, disait Huet, à ruiner sa réputation, sans pouvoir en venir à bout (1). » [VILLENAVE, dans l'*Enc. des G. du M.*]

(1) Jacob Vernet, professeur de théologie à Genève, lui a composé l'épitaphe suivante :

In expectatione judicii,
Hic jacet
Hominum paradoxotatos,

P. Oudin, *Éloges de quelques auteurs français*. — Chaufepié, *Nouveau Dict. historique et critique*. — Moréri, *Grand dict. histor.* — Dupin, *Biblioth. des Auteurs ecclés.*, tome XIX, p. 100. — Lettre du P. de Belingan, dans la *Biblioth. franç.*, tome XXX, 1re partie, p. 186. — *Journal des Savants*, juin 1726, p. 226; mars 1727, p. 328; janvier-avril 1728, p. 578. — Bayle, *Lettres*, tome II, p. 486. — La Croze, *Dissert. hist. sur divers sujets*, p. 231. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.*

HARDOUIN (Abbé *Henri*), compositeur français, né à Grandpré, en 1724 (1), mort dans la même ville, le 13 août 1808. Il était fils d'un maréchal ferrant, et entra comme enfant de chœur à la cathédrale de Reims. Il y fit ses études, y reçut l'ordination, et devint chanoine et maître de chapelle. Il se fit remarquer par son goût pour la musique religieuse et par de nombreuses compositions en ce genre. Il est auteur du plain-chant de la dernière édition du *Bréviaire du diocèse de Reims*; Reims, 1759. On connaît en outre de lui : une *Messe solennelle*, célébrée le 11 juin 1775, jour du sacre de Louis XVI; — douze *Messes* à quatre parties; Paris, 1764; — *Laudate nomen Domini*, à quatre parties; — *Incipite Domino*, à quatre voix; — *Collaudate canticum*, à quatre voix; — *Jucundum sit*, à quatre voix; — *Cantate Domino*, à quatre parties; — environ trente autres *Messes* à quatre et cinq parties vocales; — plus de quatre-vingts *Motets*; Reims, 1754; — plusieurs *Offices de fêtes patronales*; — une *Méthode pour apprendre le plain-chant*; Reims, souvent réimprimée; — plusieurs *Messes des morts* en quatre parties; — un *Dies iræ*, solo; — un *De Profundis*; — un *O Filii*; — un *Salve Regina* et beaucoup d'autres *hymnes* fort appréciées des connaisseurs. A. L.

L'abbé Boulliot, *Biographie Ardennaise*, t. II, p. 466. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

HARDOUIN DE LA REYNERIE (*Louis-Eugène*), jurisconsulte français, né à Joigny, le 20 décembre 1748, mort à Paris, le 27 février 1789. Il était avocat au parlement de Paris, et s'y distingua par son érudition et son éloquence. On a de lui : *Consultation pour les actionnaires de la Compagnie des Indes* (avec de Bonnières), Paris, 1788, in-4°; réimprimée dans les *Annales du Barreau français* (Paris, 1824). Suivant Barbier, l'abbé Morellet aurait réfuté cette *Consultation*; mais il ne paraît pas que Loménie de Brienne, alors ministre, ait accordé la moindre importance à la critique de l'abbé Morellet.

Barbier, *Critique des Dictionnaires biographiques*. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle* (1820).

Natione Gallus, religione Romanus,
Orbis litterati portentum :
Venerandæ antiquitatis cultor et deprædator;
Docte febricitans,
Somnia et inaudita commenta vigilans edidit.
Scepticum pie egit.
Credulitate puer, audacia juvenis,
Deliriis senex.
Uno verbo dicam :
Hic jacet Harduinus.

(1) L'abbé Boulliot le fait naître à tort vers 1700, et mourir à Reims, vers 1780.

HARDT (*Hermann* VAN DER), orientaliste allemand, issu d'une ancienne famille hollandaise, né à Melle (Westphalie), le 15 novembre 1660, et mort à Helmstædt, le 28 février 1746. Il fit ses études à Osnabruck, Cobourg, Bielefeld et Iéna, acquit de bonne heure une certaine célébrité, à cause de la facilité avec laquelle il soutint des discussions savantes en langue latine. Il fut jusqu'à sa mort professeur de langues orientales. Ses principaux ouvrages sont : *Autographa Lutheri aliorumque celebrium virorum, ab anno MDXVII usque ad annum MDXXXXVI, reformationis ætatem et historiam egregie illustrantia*; Brunswick, 1690-1693, 3 vol. in-8°; — *Ephemerides Philologicæ, quibus difficiliora quædam loca Pentateuchi ad Hebraicorum fontium tenorem explicata, cum notis et epistolis pro uberiore commentatione*; Helmstædt, 1693, 1696 et 1703; — *Brevia atque solida Hebrææ Linguæ Fundamenta*; Helmstædt, 1694 et 1739; Halle, 1698, 1700, 1707, 1725; — *Elementa Chaldaica*; Helmstædt, 1693, 1708, 1732; — *Brevia atque solida Syriacæ Linguæ Fundamenta*; ibid., 1694, 1701, 1718; — *Hoseas illustratus chaldaica Jonathanis versione et philologicis celebrium rabbinorum Raschi, Aben Esræ et Kimchi commentariis*; ibid., 1702, 1775; — *Parænesis ad doctores judæos*; ibid., 1715; — *Arabia Græca*; ibid., 1714; — *Syria Græca*; ibid., 1715; — *Helmstadiensia et Græcia*; ibid., 1726; — *Commentarii Linguæ Hebraicæ ex Græcia apologia*; ibid., 1727; — *Studiosus græcus*; Helmstædt, 1699, 1705; — *Arcanum accentuum Græcorum*; ibid., 1715; — *Exegeseos universalis Elementa*; ibid., 1691 et 1708; — *Magnum œcumenicum Constantiense Concilium de universali Ecclesiæ reformatione, unione et fide, sex tomis comprehensum, ex ingenti antiquissimorum et fide dignissimorum manuscriptorum mole diligentissime erutum ac recensitum*; Francfort et Leipzig, 1700, 1742, 4 vol., in-fol.; — *Varia historica, geographica, philologica, mythologica, exegetica*; ibid., 1716; — *Historia litteraria Reformationis*; Francfort et Leipzig, 1717; — *Evangelicæ Rei Integritas in negotio Jonæ quatuor libris declarata*; ibid., 1719, in-4°; — *Ænigmata prisci orbis : Jonas in luce in historia Manassis et Josiæ; Ænigmata Græcorum et Latinorum ex caligine; Apocalypsis ex tenebris*; Helmstædt, 1723, in-fol. Cet ouvrage fit beaucoup de bruit dès son apparition; — *Tomus primus in Jobum, historiam populi Israelis in Assyriaco exilio, Samaria eversa et regno extincto; tragœdiam sacram admirandi decoris part. II quibus sublimis et perelegans sermonum auctoris Jobi indoles pro gravi, nervoso et arguto priscorum auctorum stilo, generatim declaratur*; Helmstædt, 1728, in-folio, etc. V—U.

Bruns, *Verdienste der Professoren zu Helmstædt* um

die Gelehrsamkeit, p. 98. — Eichhorn, *Geschichte der Litteratur*, vol. V. — Hirsching, *Handbuch*. — Gött, *Das jetztlebende Europa*. — J. Fabricius, *Histor. Biblioth.*; — P. II, p. 342-347, 351-352. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. IX, p. 352-355. — *Nova Acta Eruditorum*, anno 1748, p. 478-480. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*.

HARDT (*Anton-Julius* VON DER), archéologue allemand, neveu du précédent, né à Brunswick, le 13 novembre 1707, mort à Helmstædt, le 27 juin 1785. Il occupa pendant plus d'un demi-siècle une place de professeur à l'université de Helmstædt. On a de lui : *De præcipuis in antiquitate Judaica momentis et ordine disciplinarum ea pertinentium*; Helmstædt, 1744 ; — *Pentecoste Judæorum*; ibid., 1785 ; — *Epistola rabbinica de quibusdam Ebræorum rectoribus magnificis Latio donata*; ibid., 1727 ; — *De Sophismatibus Judæorum in probandis suis constitutionibus*; ibid., 1729 ; — *De Judæorum statuto Scripturæ sensum inflectendi*; ibid., 1728, etc. V—U.

Hirsching, *Handbuch*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — Bruns, *Verdienste der Professoren zu Helmstædt um die Gelehrsamkeit*. — Rathlef, *Gesch. jetzt lebender Gelehrt.*, VIIIe vol.

HARDT (*Richard* VON DER), frère de Hermann Hardt, vivait à Stockholm vers la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, et publia : *Holmia litterata*; Stockholm, 1701 ; 1707 ; — *Epistola ad Peringschioldium*; ibid., 1703 ; — *Epistola ad G. Molanum*; ibid., 1707. V—U.

Adelung, *Supplém.* à Jöcher.

HARDT (*Ignace*), philologue et bibliographe allemand, né en 1749, mort à Munich, le 16 avril 1811. Il était sous-conservateur de la bibliothèque royale de Munich. On a de lui : *Julii Pollucis Historia physica, seu chronicon ab origine mundi usque ad Valentis tempora, nunc primum græce et latine editum cum lectionum varietate et notis*; Munich, 1792, in-8°. Bianconi avait déjà publié cette *chronique* sous le titre de *Anonymi scriptoris Historia sacra*, Bologne, 1779, in-4°; Hardt, la croyant inédite, en donna une édition d'après un meilleur manuscrit que celui de Bianconi ; — *Lectiones variantes Leonis Grammatici ex codd. A. Theodosii Melitini et Georgii Hamartoli ad editionem Leonis Grammatici venetam in corpore Scriptorum byzantinorum*, dans les *Neu litt. Anzeigen*; 1808, n°s 4-26. Hardt a fourni aussi des notes à Harles pour son édition de la *Bibliotheca Græca* de Fabricius. Son travail le plus estimé est le *Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de Munich*, qui a été publié en latin, sous le nom du baron J. Christophe d'Arétin, mais qui est l'œuvre de Hardt. Y.

Baader, *Gelehertes Bayern*. — Meusel, *Das Gelehrte Deutschland*.

HARDUIN (*Alexandre-Xavier*), littérateur français, né à Arras, le 6 octobre 1718, et mort le 5 septembre 1785. Il étudia d'abord le droit, fut reçu avocat au parlement de Paris et élu député des états d'Artois à la cour. Depuis 1745, il remplissait les fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie d'Arras. Il se fit avantageusement connaître par d'agréables poésies et d'intéressants mémoires. Ses vers ont obtenu les suffrages de Gresset, dans un voyage que le chantre de *Vert-Vert* fit à la suite de M. de Chauvelin, et à l'occasion duquel lui-même adressa une pièce de vers *A la Ville d'Arras*. Harduin se livra aussi à l'étude approfondie de la grammaire, et surtout du mécanisme de la parole ; les ouvrages qu'il a publiés sur cette matière ont été cités avec éloge par Dumarsais, Duclos et d'Olivet. On a de lui : — *Remarques diverses sur la prononciation et l'orthographe*, contenant un *Traité des Sons*; Paris, 1757, in-12 ; — *Dissertation sur les voyelles et les consonnes*; Arras, 1760, in-12 ; — *Lettre à l'auteur du* Traité des Sons de la langue française (Bouillette) ; Paris, 1762, in-12 ; — *Mémoires pour servir à l'histoire de la province d'Artois, et principalement de la ville d'Arras, pendant une partie du quinzième siècle*, lus en différentes séances de la Société littéraire d'Arras ; Arras, 1763, in-12. Quelques-uns de ces mémoires avaient été précédemment insérés au *Mercure de France*, en octobre 1744 (p. 2152-2189), etc. L'auteur y a réuni de précieux renseignements. Harduin a laissé encore une *Ode à la Santé*; il s'est aussi occupé de compositions lyriques, parmi lesquelles nous citerons *Zimès*, acte de féerie du ballet des *Épreuves*; — *Le Retour des Amants*, ballet en trois actes ; — *Pan et Glycère*, pastorale lyrique. Jules PERIN.

Éloge d'Harduin, dans les *Mém. de l'Acad. d'Arras*, 27 avril 1786. — Arthur Dinaux, *La Société des Rosatis d'Arras*; Valenciennes, 1850, in-8°. — Ach. d'Héricourt et Caron, *Recherches sur les livres imprimés à Arras*; Arras, 1853, in-8°.

HARDWICKE (*Philippe* YORKE, *premier comte de*), jurisconsulte anglais, né à Douvres, le 1er décembre 1690, mort le 6 mars 1764. Il était fils d'un procureur de Douvres. Bien que ses détracteurs l'aient accusé plus tard d'être de basse extraction, il appartenait à une branche des Yorke de Richemond, dans le comté d'York, et sa famille avait une propriété importante dans le comté de Kent. Il fut élevé par les soins de Samuel Morland de Bethnal Green. Destiné au barreau, il entra chez un avoué (*solicitor*), nommé Salkeld, et l'on a remarqué que dans l'étude de cet homme de loi se trouvèrent réunis avec le jeune Yorke, futur chancelier d'Angleterre, Jocelyn, Parker et Strange, qui parvinrent tous trois à de hautes fonctions judiciaires. Salkeld, charmé de l'activité et de l'intelligence de Philippe Yorke, le recommanda au lord grand-juge Macclesfield, qui le choisit pour précepteur de ses enfants. Cette circonstance eut une influence décisive sur l'avenir du jeune homme. Il débuta en mai 1715, et patroné par un des premiers avoués de Londres, protégé par le grand-

juge du Banc du Roi, il eut bientôt une clientèle très-étendue. L'élévation de Macclesfield à la dignité de chancelier d'Angleterre en 1719 fournit à cet homme d'État une occasion de veiller plus efficacement aux intérêts de son protégé. Il le fit élire membre de la chambre des communes par le bourg de Lewes et paya les frais de l'élection. Dans la même année Yorke épousa Mrs Lygon, jeune veuve, fille de Coks, riche gentilhomme du comté de Worcester, et nièce de lord Somers et de sir Joseph Jekyl, alors maître des rôles. En 1720, après cinq ans de barreau, il fut nommé avocat général (*sollicitor general*). Une faveur aussi éclatante, et que de grands services rendus ne justifiaient pas encore, créait à Yorke une position difficile. Objet de la jalousie de ses confrères, et sévèrement surveillé par eux, il se plaça immédiatement par ses talents au niveau de sa nouvelle position, et défia la malveillance. Peu après sa nomination, il fut créé chevalier. La dextérité qu'il déploya dans plusieurs procès politiques le signala de plus en plus à l'attention du gouvernement, qui le nomma, le 1er janvier 1724, procureur général (*attorney general*). Il avait à peine pris possession de cette charge, lorsque son protecteur, lord Macclesfield, fut mis en jugement pour crime de corruption. C'était au procureur général qu'il appartenait de soutenir l'accusation; mais le ministère n'exigea pas de lui un aussi pénible sacrifice, et Yorke put même défendre son ancien patron dans la chambre des communes. Il montra dans l'exercice de ses fonctions de la modération et de l'indépendance, et plus d'une fois il vota contre le ministère. Il n'en fut pas moins nommé, en 1733, grand-juge ou *lord chief-justice* du Banc du Roi, et créé pair, sous le titre de *baron de Hardwicke*. Il présida pendant trois ans le Banc du Roi avec un talent qui augmenta beaucoup sa réputation, et le public ne s'étonna pas de le voir élevé, en 1737, à la dignité de lord chancelier. Il n'avait pas recherché cette haute magistrature, et il ne l'accepta même que sur les instances de Robert Walpole. Dispensateur suprême de la justice à une époque où les principes de la jurisprudence anglaise étaient loin d'être fixés, il fit preuve d'un grand savoir et d'une rare pénétration jointe à un sentiment très-élevé de l'équité. La sagesse de ses arrêts était si universellement reconnue qu'il ne fut appelé que de trois de ses jugements, et que la chambre des pairs les confirma tous trois. L'éminent mérite de Hardwicke comme magistrat a fait oublier certaines faiblesses de sa vie politique. En 1754, il fut créé *comte de Hardwicke* et *vicomte Royston*. Il se démit du grand sceau le 19 novembre 1756, lorsque le duc de Newcastle cessa de faire partie du ministère, et passa dans la retraite les huit dernières années de sa vie. Lord Hardwicke n'a pas laissé d'ouvrages, et ses arrêts sont les seuls monuments de son génie de jurisconsulte. On les trouve dans les *Reports* de Atkyns et Vesey et dans un volume publié par West d'après les notes de lord Hardwicke lui-même. Quelques-unes de ses décisions judiciaires ont aussi été recueillies par Lee. Mais ces ouvrages ne nous font nullement connaître la forme sous laquelle lord Hardwicke émettait ses doctrines. Il nous reste bien peu de spécimens de son style. On lui attribue un *Discourse on the judicial authority of the master of the rolls*, et un article signé *Philip Homebred* dans le *Spectator* du 28 avril 1712; mais cette dernière supposition est extrêmement douteuse. Z.

Annual Register, année 1764. — *Biographia Britannica*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Lodge, *Portraits*, t. VII. — Welsby, *Lives of eminent English Judges*.

HARDWICKE (*Philippe* Yorke, comte de), homme politique et publiciste anglais, fils aîné du précédent, né le 20 décembre 1720, mort le 16 mai 1790. Il fut élevé à Hackney, sous le docteur Newcome, et au collége Benet à Cambridge. Avant de quitter l'université, il fut nommé en 1737 receveur (*teller*) de l'échiquier. En 1741 il entra au parlement comme représentant du bourg de Ryegate, et en 1764 il succéda à son père dans la chambre des lords. La faiblesse de sa santé et ses goûts littéraires l'empêchèrent de rechercher les dignités politiques. Il accepta pourtant la place de ministre sans portefeuille dans la courte et libérale administration de lord Rockingham, en 1765. Il protégea les lettres, et les cultiva lui-même avec distinction. Pendant son séjour à l'université de Cambridge, il composa avec plusieurs de ses amis un ouvrage du même genre que celui qui fit plus tard la gloire de Barthélemy. Ce livre, intitulé *Athenian Letters, or the epistolary correspondence of an agent of the king of Persia residing at Athens during the Peloponesian war*, contient des lettres supposées écrites par des contemporains de Socrate, de Périclès et de Platon. Les auteurs des *Lettres athéniennes*, dit M. Villemain, « décrivent la société grecque comme ils la conçoivent. La guerre du Péloponnèse, le gouvernement, les mœurs passent sous nos yeux; on voit Périclès et Aspasie. Toute la portion historique et politique de cet ouvrage est supérieure au savant travail de l'abbé Barthélemy; on sent que ce sont de jeunes esprits élevés dans un pays libre. Les intrigues de la place publique, les caractères des orateurs, les ambitions rivales, les révolutions d'une mobile démocratie, tout cela est vivement décrit. Le goût littéraire occupe peu de place dans l'ouvrage; ce que les auteurs ont voulu savoir, c'est le sérieux de la Grèce pour la guerre et la politique. Le langage est moderne, plein d'anachronismes; mais les faits, les détails, les causes sont exposés avec une intelligence et une énergie singulières. » Lord Hardwicke eut pour collaborateurs dans cet ouvrage Charles Yorke, depuis baron Morden, le d^r^ Rook, le d^r^ Green, depuis évêque de

Lincoln, Daniel Wray, Heaton, Heberden, Henry Coventry, Laury, Mrs Catherine Talbot, le dr Birch et le dr Solter. Les *Lettres athéniennes*, imprimées à petit nombre en 1741, réimprimées à cent exemplaires en 1782, restèrent ignorées du public, et Barthélemy ne les connut qu'après la publication de son *Anacharsis*. Le succès de cet ouvrage décida le comte Hardwicke, fils de l'auteur, à faire publier sous ses auspices une édition des *Athenian Letters*; 1798, 2 vol. in-4°; elles ont été traduites en français par Villeterque, Paris, 1801, 3 vol. in-8°, et par Christophe, Paris, 1802, 4 vol. in-12. Quoique très-versé dans les lettres anciennes, lord Hardwicke dès sa jeunesse dirigea particulièrement son attention sur l'histoire moderne. Il fit imprimer à petit nombre, et non pour le public : *The Correspondence of sir Dudley Carlton, ambassador to the states general during the reign of James I*, avec une préface historique; il en donna en 1775 une seconde édition, tirée à cinquante exemplaires seulement. En 1781 il fit aussi imprimer les *Walpoliana, or a few anecdotes of sir Robert Walpole*. La dernière publication de lord Hardwicke est intitulée : *Miscellaneous State Papers from* 1501 *to* 1726, *containing a number of select papers, such as mark most strongly the characters of celebrated princes and their ministers, and illustrate some memorable æra or remarkable series of events*; 2 vol. in-4°. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Collins, *Peerage*.

HARDY (*Alexandre*), poëte dramatique français, naquit à Paris, vers 1560, et mourut vers 1631. On sait fort peu de choses sur sa vie. Il suivit pendant quelque temps des comédiens de province en qualité d'*auteur de la troupe*, c'est-à-dire qu'il la fournissait de pièces, selon les besoins des représentations; plus tard il fut attaché, sous le même titre, au *Théâtre de l'Hôtel d'Argent* ou *du Marais;* il était aux gages des comédiens, et quand il leur fallait une pièce, elle était prête au bout de huit jours. Il paraît que Hardy ne fit pas sa fortune à ce métier, et ce n'est pas faute de s'être donné du mal : car il composa, dit-on, environ six cents pièces, toutes en vers. C'est le plus fécond des auteurs qui aient travaillé en France pour le théâtre : cette fécondité n'est rien cependant auprès de celle de Lope de Vega et de Calderon, qui firent, l'un dix-huit cents pièces, l'autre mille. La nécessité de vivre empêcha toujours Hardy de donner à ses ouvrages le temps qu'ils réclamaient, et il n'avait pas assez de génie pour compenser, comme les dramaturges espagnols que nous venons de citer, le manque de soin par la vigueur de l'improvisation. On l'a dit, le temps ne consacre pas ce qui a été fait sans lui : les pièces de Hardy valent ce qu'elles lui ont coûté, et il est impossible de les parcourir aujourd'hui sans ennui et sans dégoût. Cependant, elles ont eu dans leur nouveauté d'éclatants succès.

Si l'on ne lit plus les œuvres de Hardy, son nom est resté comme une date dans l'histoire du Théâtre-Français. « Il y eut à la fin du seizième siècle, dit M. Nisard, contre la tragédie savante une sorte d'insurrection, dont le chef et le héros fut Alex. Hardy. » Il ne faut pas croire cependant que Hardy fut un homme de théorie et de système, ni qu'il voulut, par exemple, substituer à l'imitation de l'antiquité celle de l'Italie et de l'Espagne modernes. « Hardy, ajoute M. Nisard, était moins un poëte qu'un entrepreneur de représentations théâtrales. » L'art, il n'a pas le temps d'y songer; la postérité, il ne s'en soucie guère; ce qu'il veut, c'est attirer et retenir le public. Or il sait que les déclamations tragiques de Jodelle et de Garnier, si elles faisaient les délices des hommes de collége, n'avaient aucun intérêt pour la foule. Pour lui, il prend son bien partout où il le trouve, dans les pastorales italiennes comme dans les drames espagnols, dans les pièces de l'antiquité comme dans leurs modernes imitations. « Il mêle, dit encore M. Nisard, les chœurs, les nourrices, les messagers du théâtre antique, avec les *Pantalons* italiens et les *Matamores* espagnols. » Il sait tenir un certain milieu entre la froideur des drames de Jodelle et le déréglement des *Mystères*; il accorde à la fois aux sens, à l'imagination et à la raison; il fait bon marché des unités, mais il sait donner à ses pièces de la variété et du mouvement.

Hardy avait beaucoup lu et beaucoup profité de ses lectures : il est peu de ses pièces qui ne soient imitées de quelque autre drame, ou tirées de quelque ouvrage d'histoire ou d'imagination, de Plutarque, par exemple, d'Homère ou de Cervantes. Les pièces qui sont de son invention, comme quelques-unes de ses *Pastorales*, sont en général assez faibles. Quand il est soutenu par un modèle, il est plus heureux : il fait un emploi assez judicieux des matériaux qui lui sont fournis, dispose assez bien ses plans, coupe convenablement les scènes et sait ménager des situations intéressantes; son dialogue n'est pas très-piquant, mais il est naturel; son style n'est pas châtié, et offre trop de ces faux ornements qui commençaient à devenir à la mode, de ces métaphores prises du soleil, de la lune et des étoiles, qui défrayaient alors le langage de la galanterie; mais ce style est en général assez français, et le ton est d'ordinaire approprié aux personnages que l'auteur met en scène. Ce qui choque le plus dans le théâtre de Hardy, mais ce qui est le défaut de toutes les pièces du temps, c'est le peu de scrupule sur les mœurs et les bienséances : les situations les plus scabreuses y sont multipliées, et dans les viols ou les rendez-vous galants, c'est à peine si l'auteur prend soin de cacher les dernières licences; ajoutez que les courtisanes y parlent

leur langage, et que le style des amantes honnêtes ne diffère guère de celui des courtisanes.

Des six cents pièces de Hardy, il nous reste quarante-et-une *pastorales, tragédies* ou *tragicomédies*; c'est un choix publié en 6 volumes in-8°, par Hardy lui-même, sur ses vieux jours (1624-1628). Les critiques se sont demandé quelle différence Hardy avait faite entre les *tragédies* et les *tragi-comédies*; et ils ont avoué qu'ils ne la voyaient pas bien, et que Hardy ne l'avait peut-être pas mieux vue. On peut croire cependant qu'il réservait le nom de *tragédies* aux pièces dont le sujet était emprunté à l'antiquité ou qui se terminaient par une catastrophe funeste, et qu'il donnait de préférence le nom de *tragi-comédies* à celles qui étaient prises dans des traditions modernes, qui avaient un dénoûment heureux, ou dont la conduite offrait de trop grandes irrégularités pour pouvoir être assimilées aux œuvres composées sur le modèle du théâtre antique. Voici les titres de ses quarante-et-une pièces, dont on trouvera l'analyse dans la *Bibliothèque du Théâtre-Français*, tom. I, p. 335 et suiv.; — *Les chastes et loyales Amours de Théagène et de Chariclée*, formant huit pièces empruntées au roman d'Héliodore (1601); — *Didon* (1603); — *Scédase, ou l'hospitalité violée*; — *Panthée* (1604); — *Méléagre* (1604); — *Procris* (1605); — *Alceste*; *Ariadne*; la pastorale d'*Alphée* (1606); — *La Mort d'Achille*; *Coriolan* (1607); — *Cornélie*; *Arsacome* (1609); — *Mariamne*; *Alcée*, pastorale (1610); — *Le Ravissement de Proserpine*; *La Force du sang* (1611); — *La Gigantomachie* (1612); — *Félismène*; *Dorise* (1613); — *Corine*, pastorale (1614); — *Timoclée*; *Elmire* (1615); — *La belle Egyptienne*; *Lucrèce* (1616); — *Alcméon*; *L'Amour victorieux* (1618); — *La Mort de Daïre* (1619); — *La Mort d'Alexandre*; *Aristoclée*; *Frédégonde* (1621); — *Gésippe* (1622); — *Phraarte*; *Le Triomphe d'Amour* (1623). De tous ces drames un seul a paru digne d'arrêter encore les regards de la critique, c'est la tragédie de *Mariamne*. « La pièce, dit Suard, est conduite à peu près de même que l'ont été depuis les tragédies que Tristan et Voltaire ont faites sur le même sujet. Le caractère de Mariamne y est assez bien tracé, quoique Hardy n'ait pas pris soin, comme Voltaire, de l'adoucir par ce sentiment de vertu qui la ramène à des devoirs qu'elle déteste. Mais sa fierté, ses ressentiments, le malheur profond qui l'accable, son horreur pour la vie sont peints avec intérêt. » Et il cite quelques vers qui feront juger du style de Hardy dans ses bons moments, malheureusement trop rares :

Destinée à mourir, nonobstant ma défense,
J'aime autant confesser que de nier l'offense.
. . . .
Je m'attribuerai tout, le poison, l'adultère,
La conspiration du meurtre de ma mère ;
Tant le jour me déplaît, tant le désir me point
De sortir de vos mains et de ne languir point !

Hardy vécut assez pour voir les premiers succès de Corneille, pas assez pour comprendre qu'il lui était né un successeur destiné à l'effacer. On rapporte qu'après avoir vu jouer *Mélite*, il disait : « C'est une assez jolie farce »; mais il ne vit représenter ni *Médée* ni *Le Cid*.

A. CHASSANG.

Fontenelle, *Hist du Th. fr.* — Suard, *Coup d'œil sur l'anc. Th. fr.*, dans ses *Mélanges*, t. IV. — Les frères Parfaict, *Hist. du Th. fr.*, t. IV. — La Vallière, *Bibl. du Th. fr*, t. I. — Sainte-Beuve, *Poésie au seizième siècle.* — D. Nisard, *Histoire de la Litt. fr.*, t. II.

HARDY (*Sébastien*), traducteur français, né à Paris, mort vers le milieu du dix-septième siècle. Il fut d'abord receveur des tailles au Mans, et ensuite conseiller à la chambre des comptes. On a de lui : *Mémoires et Instructions pour le fonds des rentes de l'Hôtel de Ville*; 1616, in-8°; — *Le Guidon des Finances*, et *Requête pour les Financiers*, ouvrages mentionnés dans la *Biblioth. hist.* de Fevret de Fontette; — *Le vrai Régime de vivre*, traduit du latin de Lessius; — *Les Moyens légitimes de parvenir à la faveur, ou le réveille-matin des courtisans*; Paris, 1623, in-8°, traduction française du livre espagnol d'Antonio de Guevara; — *L'Art de bien vivre pour heureusement mourir*; Paris, 1620, in-12, traduit du latin de Bellarmin. Les traductions de Sébastien Hardy n'ont jamais été fort recherchées : c'est son fils Claude qui a tiré son nom de l'obscurité.

B. H.

N. Desportes, *Bibliogr. du Maine.*

HARDY (*Claude*), mathématicien français, né au Mans, dans les dernières années du seizième siècle, mort à Paris, le 5 avril 1678. Sébastien, son père, l'avait destiné au barreau. C'est avec le titre d'avocat au parlement qu'il vient en l'année 1625 demander le droit de cité dans la république des lettres; mais ce n'est pas son plaidoyer qu'il présente en sollicitant cette faveur, c'est une traduction d'Euclide. En 1626, il était conseiller au Châtelet et un des amis du docte Mydorge. Celui-ci le fit connaître à Descartes, qui en apprécia bientôt le mérite et l'eut en grande estime. On connaît la polémique qui s'éleva au sujet du traité de Fermat *De Maximis et Minimis*. Ayant censuré cet ouvrage, Descartes fut à son tour attaqué par Roberval et par Étienne Pascal, et en des termes fort vifs. Il répliqua, et, les récusant pour ses juges, il s'exprima dans ces termes : « Je ne connois à Paris que deux personnes au jugement desquelles je me puisse rapporter en cette matière, à savoir M. Mydorge et M. Hardy (t. VII de ses *Œuvres*, p. 23). » Une autre lettre de Descartes (ibid., p. 61) nous apprend que Mydorge et Hardy firent à leur tour une critique de la règle *De Maximis* exposée par Fermat; mais cet écrit paraît perdu. Il reste de Claude Hardy une édition grecque, avec une traduction latine, des *Data Euclidis* et du *Commentaire de Marin*; Paris, 1625. Colo-

miès assure qu'ayant une prodigieuse facilité pour l'étude des langues, Claude Hardy avait acquis la connaissance de trente-six dialectes orientaux.

B. H.

Baillet, *Vie de Descartes*, t. I, p. 187, et t. II, p. 285. — Colomiès, *Bibliotheca orientalis*, p. 166. — B. Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. II, p. 110.

HARDY (*Pierre*), physicien français, né à Chartres, vers 1720, mort à Saint-Maurice-Saint-Germain, canton de la Loupe (Beauce), le 12 décembre 1768. Professeur au collége Mazarin à Paris, et curé de Saint-Maurice en Galon (1757), il publia, pendant qu'il était au collége Mazarin, un *Essai physique sur l'heure des marées dans la mer Rouge, comparée avec l'heure du passage des Hébreux*; Paris, 1755, in-12; réimprimé à Gœttingue en 1758, in-8°, avec des remarques du savant Michaelis. Dom Calmet répondit à cet Essai. Hardy réfuta dans une réplique plusieurs objections. « Ce qui fait honneur aux deux, dit Jérôme Pétion, est l'honnêteté de la réponse et de la réplique; ils en bannirent la polémique, et en usèrent comme devraient le faire tous les auteurs (1). » Cette réplique a pour titre : *Lettre au P. Calmet sur la terre de Gessen*; 1757, in-12. R—R.

Doyen, *Hist. de Chartres*, t. II, p. 461.

HARDY (*Francis*), écrivain anglais, né vers 1751, mort le 24 juillet 1812. Il représenta pendant dix-huit ans le bourg de Mullingar dans le parlement d'Irlande. Lié avec lord Charlemont, il se chargea de la révision des papiers de ce seigneur, et publia *Memoirs of James Caufield, earl de Charlemont*; Londres, 1810, in-4°; 1812, 2 vol. in-8°. On y trouve une grande modération dans les jugements, des anecdotes intéressantes; mais le style en est inégal et négligé. J. V.

Annual Register.

HARDY (*Antoine-François*), médecin et homme politique français, né à Rouen, en 1756, mort à Paris, le 25 novembre 1823. Il étudia dans sa ville natale, et y fut reçu docteur en médecine. Partisan de la cause populaire et de l'extension des libertés publiques, il fut, en septembre 1792, élu à la Convention nationale par la Seine-Inférieure. Il s'y fit remarquer par sa véhémence. Dans le procès de Louis XVI, il vota en faveur de l'appel au peuple, dans le cas où il y aurait condamnation à mort; et contre cet appel, si l'assemblée ne prononçait contre le roi que les dispositions portées par l'acte constitutionnel. Il vota ensuite pour la détention temporaire suivie du bannissement, et demanda le sursis à l'exécution. Lié avec les girondins, auxquels il prêtait son zèle et ses poumons, à défaut de talent oratoire, il fut dénoncé avec eux par Rousselin et décrété d'accusation le 2 juin. Il prit la fuite; mis hors la loi le 28 juillet, il parvint à se soustraire aux recherches des agents de la Convention, et rentra dans cette assemblée le 18 ventôse an III (8 mars 1795), malgré l'opposition de Merlin de Douay. Il se fit remarquer parmi les plus exaltés thermidoriens. Il professait un ardent amour de la liberté, de la justice et de l'humanité; mais il apportait dans les discussions un emportement qui nuisait au triomphe de ses idées. Il demanda la mise hors la loi de Billaud-Varennes, Collot d'Herbois et Barrère, membres de l'ancien comité de salut public, et reprocha injustement à Robert Lindet d'avoir organisé la *boucherie* de Robespierre. En 1795, à propos de la disette, il proposa de déclarer toute la récolte propriété nationale et de décréter la peine de mort contre tout individu qui refuserait d'échanger des grains contre des assignats. Il demanda aussi qu'on changeât le nom de l'île de Saint-Domingue, se fondant sur ce que saint Dominique « avait créé le funeste tribunal de l'inquisition et qu'on ne devait pas laisser à cette île le nom du plus grand scélérat qui ait jamais existé ». Le 30 août il s'éleva contre l'agiotage, et proposa divers moyens pour arrêter l'avidité des spéculateurs. Nommé le 15 fructidor an III (1er septembre 1795) membre du comité de sûreté générale, il se déclara fortement contre les sections de Paris, fit suspendre leur permanence et autoriser l'arrestation des chefs de l'insurrection du 13 vendémiaire (15 octobre), parmi lesquels il désignait Aubry, Lomont et Miranda. Réélu la même année au Conseil des Cinq Cents, il se montra l'ennemi de la faction dite *de Clichy*, dont il accusa une partie d'être vendue à l'étranger et l'autre de vouloir renverser le Directoire pour rétablir les Bourbons. Hardy fut nommé secrétaire de l'assemblée le 21 novembre 1796. Il attaqua vivement Job Aymé, et s'opposa à l'amnistie des prêtres réfractaires. Le 17 février 1797, donnant son avis dans une discussion sur la presse, il dit que « l'Europe monarchiste coalisée, ne pouvant vaincre la république française par la force des armes, espérait parvenir à la contre-révolution en égarant l'opinion publique et en l'entraînant dans de tels excès qu'on eût honte désormais du mode de gouvernement sous lequel ils avaient été commis ». Il défendit ensuite Bailleul, accusé par Duprat pour avoir révélé l'existence d'une faction conspirant sans cesse contre la liberté et dont les chefs siégeaient dans l'assemblée même. Au 18 fructidor an V il demanda la radiation sur la liste de proscription du nom de plusieurs de ses collègues, et obtint celle de Doulcet-Pontécoulant et de Tarbé (de l'Yonne). Peu après il signala l'état-major de la garde nationale de Rouen comme entretenant des relations « avec l'*homme de Blankenbourg* (Louis XVIII) ». Nommé successivement secrétaire de l'assemblée (21 décembre) et président (1er ventôse an VI, 19 février 1798), il se déclara le 18 floréal (7 mai) en faveur du système scissionnaire établi par le Directoire pour éloigner les ultra-républicains du corps législatif. Il convint que ce système

(1) Note manuscrite de Jérôme Pétion, père du conventionnel.

attentait à la liberté des élections ; « mais, ajoutait-il, dans certaines urgences la liberté doit s'effacer devant le péril général ». Ses fonctions expiraient en mai 1798 : il fut aussitôt réélu par le département de la Seine-Inférieure. Il continua à défendre le Directoire, et demanda la prorogation des lois contre la presse. En décembre il proposa une organisation pour les écoles de médecine. En juillet 1799 il demanda que le conseil célébrât l'anniversaire du 9 thermidor (27 juillet 1794). Par un changement d'opinion inattendu, Hardy applaudit au coup d'État du 18 brumaire (9 novembre 1799), et fut nommé membre du nouveau corps législatif, où il siégea jusqu'en 1802. Il devint ensuite directeur des droits réunis, et perdit sa place après le retour des Bourbons. Il reprit alors la médecine, qu'il exerça jusqu'à sa mort. On peut dire de lui qu'il fut honnête homme, mais sans portée politique. Ses discours ne sont en général que de violentes diatribes contre les vaincus des divers partis; et ses convictions étaient loin d'être inébranlables. H. LESUEUR.

Le Moniteur universel, an. 1798, n° 363 ; an Ier, nos 24, 108 ; an II, n° 277 ; an III, nos 89, 216, 246, 254, 265, 324, 332, 349, 350 ; an IV, 9, 15, 26, 86, 103, 130, 152, 238, 296 ; an. V, nos 44, 80, 87, 122, 148, 158, 168, 180, 206, 247, 253, 334, 354 ; an VI, nos 18, 110, 136, 219, 227, 260, 340 ; an VII, nos 83, 314 — *Biographie moderne* (1806). — *Petite Biographie Conventionnelle*. — *Biographie moderne* (1815). — *Galerie historique des Contemporains* (1819). — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemporains* 1823).

HARDY (*J.*), général français, né à Pont-à-Mousson (Lorraine), en 1763, mort à Saint-Domingue, le 6 juin 1802. Il entra au service en 1784. En 1792, il fut nommé chef du 7e bataillon de Paris, et se distingua dans divers combats qui eurent lieu aux environs de Givet et de Philippeville. Élevé au grade de général de brigade, il servit en 1794 à l'armée des Ardennes et en 1796 à celle de Sambre et Meuse. Sa bravoure et ses talents militaires lui firent confier plusieurs missions importantes, qu'il remplit avec succès. Il se fit surtout remarquer aux combats de Nider-Ulm, Olier, Nider-Ingelheim, de la montagne Saint-Roch, aux prises de Saint-Wendel, de Kaiserslautern, de Bingen. Il fut gravement blessé à l'affaire du Mont-Tonnerre. En février 1798, il fut destitué sur l'accusation d'avoir levé des contributions trop rigoureuses dans les environs de Mayence. Son innocence fut reconnue, et le Directoire lui rendit son commandement dès le mois d'avril suivant. La même année le commandement général de l'expédition d'Irlande lui fut confié; mais le vaisseau *Le Hoche*, qu'il montait, tomba entre les mains des Anglais, et Hardy se vit prisonnier avec tout son état-major. Il ne tarda pas à être rendu à la liberté, retourna en 1799 sur le Rhin comme général de division, et en 1800 il fut blessé au combat d'Ampfelegg. Après avoir rempli quelque temps les fonctions d'inspecteur aux revues, il reçut l'ordre de rejoindre le général Leclerc, alors à Saint-Domingue. En décembre 1801, Hardy chassa Christophe de l'importante position d'Ennery, mais atteint par l'épidémie qui ravageait l'armée française, il mourut dans la force de l'âge. Il dessinait fort bien, et a laissé une excellente carte du Hundsruk. A. DE L.

Moniteur universel, an II (1798), n° 99 ; an VI, nos 150, 354 ; an VII, n° 97. — *Victoires et Conquêtes des Français*, passim. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains*.

HARE (*Francis*), prélat controversiste et philologue anglais, né à Londres, vers 1665, mort en 1740. Il fut élevé à Eton et au King's-College à Cambridge, où il devint le précepteur du marquis de Blandford, fils unique du duc de Marlborough, qui le nomma chapelain général de l'armée. De 1706 à 1712, sa plume fut souvent employée à défendre les mesures politiques de l'administration whig. En récompense de son dévouement à ce parti, il obtint en 1708 la place de doyen de Worcester, celle de doyen de Saint-Paul en 1726, et en 1731 l'évêché de Saint-Asaph, d'où il fut transféré, en 1731, sur le siége épiscopal de Chichester, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Hare était doué d'une vivacité d'imagination qui, en théologie comme en philologie, l'entraîna dans plusieurs écarts. Vers la fin du règne de la reine Anne, il publia un pamphlet intitulé : *The Difficulties and discouragements which attend the study of the Scriptures, in the way of private judgement*. Cet écrit était rédigé dans une forme si peu convenable, et avait au fond une telle tendance au scepticisme, qu'il fut sévèrement censuré par la chambre de convocation. Hare publia encore : *The Book of Psalms, in the hebrew, put into the original poetical metre*. Hare avait eu, comme l'indique le titre de son ouvrage, la prétention de retrouver le mètre perdu des psaumes hébraïques. Son hypothèse a été réfutée par le docteur Lowth, dans sa *Metricæ Hareanæ brevis Confutatio*. Hare fut encore plus malheureux dans son édition de *Térence*, qui ne put soutenir la comparaison avec celle de Bentley, et qui le brouilla avec cet illustre philologue, dont il avait été précédemment l'ami. Bentley lui avait dédié, en 1713, ses *Remarks on the Essay on Free Thinking*, et Hare l'en avait remercié par ses *Clergyman's Thanks to Phileleutherus*. Cet écrit n'a point été inséré dans la collection de ses *Œuvres* en 4 vol. in-8°. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HARE (*Henri*), lord COLERAINE, archéologue anglais, né à Blechingley (comté de Surrey), en 1693, mort en 1749. Il fit ses études à Corpus-Christi-College (Oxford), et acquit des connaissances étendues dans les langues classiques, et particulièrement en grec. Il possédait bien aussi les antiquités civiles et ecclésiastiques de l'Angleterre. Il fit trois fois le voyage d'Italie, la seconde vers 1723, avec Conyers Middleton, et il en rapporta une riche collection de gravures et de dessins, qu'il légua à Corpus-Christi-College.

Sa collection de gravures relatives aux antiquités anglaises passa à la Société des Antiquaires. On a de Henri Hare un poëme lyrique latin intitulé : *Musarum Oblatio ad reginam*, inséré dans les *Academiæ Oxoniensis Comitia philologica*, 1713, et dans les *Musæ Anglicanæ*, vol. III. Z.

Park, *Royal and noble Authors*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HARE (*Julius-Charles*), théologien et érudit anglais, né en 1796, mort le 23 janvier 1855. Fils de Robert Hare, recteur de Hurstmonceaux et vicaire de Ninfield (Sussex), il entra lui-même dans les ordres, après avoir achevé ses études à Trinity-College (Cambridge). En 1832 il fut institué recteur de Hurstmonceaux (cure qui appartenait à sa famille), et devint archidiacre de Lewes en 1840, prébendaire de Chichester en 1851, et un des chapelains de la reine en 1853. Tels sont les principaux faits d'une vie qui fut partagée entre les devoirs ecclésiastiques et la culture des lettres sérieuses. Les controverses théologiques exercèrent souvent sa plume, et il y porta de nobles sentiments de tolérance et de liberté unis à une foi positive. Il débuta comme littérateur, en 1827, par la publication d'un volume de *Pensées*, qu'il avait composé avec son frère Auguste-William Hare, et qui parut sous le titre de *Guesses at Truth, by two brothers*. Il donna plus tard une seconde série de *pensées* sous le même titre. En 1828 il traduisit avec M. Thirlwall (*voy.* ce nom) l'*Histoire Romaine* de Niebuhr. Ses autres principaux ouvrages sont : *The Children of Light : a sermon*; 1828; — *A Vindication of Niebuhr's* History of Rome *from the charges of the* Quarterly Review; 1829; — *Sermons preached before the university of Cambridge*; 1839; — *The Victory of Faith, and other sermons*; 1840; — *The better Prospects of the Church : a charge to the clergy of the archdeaconry of Lewes*; 1840; — *The Unity of the Church : a sermon*; 1845; — *The Mission of the Comforter, and other sermons*; 1846, 2 vol.; — *The Means of Unity : a charge*; 1847; — *A Letter to the dean of Chichester on the agitation excited by the appointement of doctor Hampden to the see of Hereford*; 1848; — *The Duty of the Church in times of trial : a charge*; 1849; — *The true Remedy for the evils of the age : a charge*; 1849; — *Education the necessity of Mankind : a sermon*; 1851; — *The contest with Rome : a charge*; 1852; — *Vindication of Luther against his recent English assailants, H. Hallam, J.-H. Newman, W.-G. Ward, et sir William Hamilton*; 1854. Z.

English Cyclopædia (*Biography*). — *Gentleman's Magazine*. — Gersdorf, *Leipziger Repertorium*, 1856.

HARE (*Robert*), chimiste américain, né en 1781. Il obtint en 1801 la chaire de chimie à l'université de Pennsylvanie, où il professa pendant plus de trente années. Parmi ses nombreux travaux, on cite l'invention de la lampe dite *Drummond*, qui lui valut dès 1802 une médaille d'or; la fusion de la chaux et de la magnésie, la réduction de l'iridium, du rhodium et du platine en quantités de une à vingt-huit onces. Il est, dit-on, le premier savant qui ait obtenu le calcium à l'état métallique pur, le barium, le strontium et l'éther hyponitrique purs. On a de lui un *Précis de Chimie*, des brochures politiques, et de nombreux articles scientifiques dans divers recueils. P. L—Y.

Pierer, *Supplement des Universal Lexikon*, 1856.

HAREL (*Marie-Maximilien*), connu aussi sous le nom du père ÉLIE, prédicateur et controversiste français, né à Rouen, le 24 février 1749, mort le 29 octobre 1823. Il prit l'habit du tiers ordre de Saint-François, se fit recevoir docteur en théologie à la faculté de Paris, et fut nommé gardien du couvent de Nazareth, à Paris. Il se fit bientôt connaître comme prédicateur et comme écrivain. La révolution l'ayant forcé de s'expatrier, il parcourut l'Italie, et s'arrêta quelque temps à Rome, où l'Académie des Arcades l'admit au nombre de ses membres. Il obtint ensuite l'administration d'une paroisse au milieu des Alpes. Rentré en France en 1802, il fut nommé vicaire à Saint-Germain-des-Prés, et prêcha souvent dans cette église et dans plusieurs autres de Paris. On a de lui les ouvrages suivants : *Voltaire : particularités curieuses sur sa vie et sa mort*; Porentruy, 1781, in-8°. Ennemi de la philosophie du dix-huitième siècle, le P. Harel n'a pu juger avec justice et sans erreur celui qui en fut le principal adepte; son ouvrage fut traduit en allemand. Lorsqu'en 1817 on réimprima les œuvres de Voltaire et de J.-J. Rousseau, les vicaires de Paris ayant fait paraître un mandement contre cette nouvelle publication, le P. Harel donna une deuxième édition de son livre sur Voltaire, suivie de réflexions sur ce mandement; — *La vraie Philosophie*; 1783, in-8° : l'auteur y traite de *Dieu*, de l'*Église* et de l'*incrédulité*; — *Les Causes du désordre public, par un vrai citoyen* (anonyme); 1784, in-12; une 4ᵉ édit. en 1789; — *Histoire de l'émigration des religieuses supprimées dans les Pays-Bas et conduites en France par M. l'abbé de Saint-Sulpice*, rédigée d'après les mémoires de cet abbé (anonyme); Bruxelles, 1784, in-12; — *Vie de Benoît-Joseph Labre, mort à Rome en odeur de sainteté*, trad. de l'italien de Marconi (anonyme); Paris, 1784, in-12; — *L'Esprit du Sacerdoce, ou recueil de réflexions sur les devoirs des prêtres*; 1818, 2 vol. in-12. G. DE F.

Rabbe, *Biogr.* — Mahul, *Ann. histor.*, 1823.

HAREL (*Charles*), industriel français, né en 1771, mort à Paris, le 16 février 1852. Membre de la Société d'Encouragement, il est connu par quelques inventions relatives à l'économie domestique, notamment des fourneaux économi-

ques qui portent son nom. Ch. Harel était fouriériste; mais il s'occupait surtout d'applications pratiques. On a de lui : *Vues d'améliorations pour les hôpitaux de Paris*; Paris, 1838, in-4°; — *Projet d'un établissement sociétaire qui conviendra très-bien aux célibataires et aux gens mariés sans enfants*; Paris, 1839, in-8°; — *Ménage sociétaire, ou moyen d'augmenter son bien-être en diminuant sa dépense*; Paris, 1839, in-8° : l'auteur propose de réunir deux cents personnes, choisies surtout parmi les artistes, littérateurs, employés, anciens militaires, petits rentiers, dans un établissement où, pour une faible somme, elles pourraient avoir logement, nourriture, éclairage, chauffage, bibliothèque, journaux, billard, jardin, etc., sorte de pension bourgeoise sur une grande échelle, qui serait administrée par des pensionnaires élus; — *Des falsifications des substances alimentaires et des moyens chimiques de les reconnaître* (avec M. J. Garnier); Paris, 1844, in-18. J. V.

F. Bourquelot, *La Littér. française contemp.*

HAREL (Mme *Aimée*), femme de lettres française, née à Nantes, en 1780, morte à Paris, le 28 juillet 1834. On a d'elle : *Branches de bruyère, chroniques bretonnes*; Paris, 1835, 4 vol. in-12. Mme Aimée Harel a en outre donné des articles dans le *Journal des Demoiselles*; et *Aurélie* dans le IVe volume des *Heures du Soir, livre des femmes.* J. V.

Félix Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.*

HAREL DU TANCREL (*Augustin*), médecin et publiciste belge, né à Liége, mort à Paris, en 1833. Fils d'un officier français, il fit ses études à Strasbourg, où il fut reçu médecin. Par les conseils de l'abbé Bautain, il abjura le protestantisme, et devint précepteur des enfants de Humann (mort ministre des finances sous Louis-Philippe). Son changement de religion ne lui donna pas la foi. Il vint à Paris, et y fonda *La Clinique*, journal de médecine qui ne réussit pas. L'abbé de La Mennais le recueillit alors, et lui confia la rédaction de son journal *L'Avenir*. Harel collabora aussi au *Moniteur des Villes et Campagnes*. On a de lui : *Thérapeutique de la Phthisie pulmonaire*, suivie de *Notes* sur la *Méthode* de Donzi et le traitement de la syphilis en général; Paris, 1830, in-8°; — *Sur le Traitement du Typhus*; Paris, 1847, in-8°. L—z—e.

Félix Bourquelot, *La Littérature française*. — *Biographie universelle* (édit. de Bruxelles, 1843-1847).

HAREL (*F.-A.*), littérateur français, né à Rouen, le 3 novembre 1790, mort à Paris le 16 août 1846. Il fut élevé par Luce de Lancival, son oncle, et entra plus tard au conseil d'État comme auditeur, fut au bout de deux ans nommé sous-préfet de Soissons, et devint préfet après le retour de l'empereur de l'île d'Elbe. A la rentrée des Bourbons, il fut exilé. L'amnistie le ramena en France, et il dirigea avec talent successivement l'Odéon et le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Plus tard, pour fuir, dit-on, ses créanciers, il se mit à la tête d'une troupe de comédiens, quitta la France, et alla, parcourant l'Europe, jusqu'à Constantinople. Enfin, il revint en France, et de directeur se fit auteur dramatique. En 1843 il donna à l'Odéon *Le Succès*, comédie en deux actes, et au Théâtre-Français *Les Petits et les Grands*, comédie en cinq actes et en prose, qui fut assez bien accueillie du public. Mais son plus grand succès fut l'*Éloge de Voltaire*, pour lequel il reçut le prix d'éloquence à l'Académie Française, en 1844. Outre ses comédies, qui ont été imprimées en 1843, et son *Discours sur Voltaire*, publié en 1844, in-18, on a de lui : *La Féodalité comparée à la liberté*; Paris, 1818, in-8°; — *Petit Almanach législatif, ou la vérité en riant sur nos députés* (en collaboration avec Cauchois-Lemaire et de Saint-Ange); Paris, 1820, in-12; — *Dictionnaire théâtral, ou 1258 vérités sur les différents régisseurs, acteurs, actrices et employés des divers théâtres*; — *Confidences sur les procédés de l'illusion*, etc. (avec plusieurs collaborateurs); Paris, 1824, in-12. Un *Supplément* à cet ouvrage a été donné l'année suivante.

Guyot de Fère.

Journal des Beaux-Arts, 1844, 1846. — Rabbe, *Biogr* — *Doc. partic.*

HAREMBURE (D'). *Voy.* Harambure.

HAREN (De), nom d'une ancienne famille hollandaise originaire de Fauquemont (en hollandais *Valhenburg*), près Maëstricht. Les plus connus de ses membres sont :

HAREN (*Adam* de), mort à Arnheim, en 1589. Il fut l'un des signataires de la supplique des nobles de Flandre à la duchesse Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme et de Plaisance, gouvernante des Pays-Bas (avril 1566), et se distingua parmi les chefs des *gueux*; en 1572 il contribua puissamment à la prise de La Brille. Il suivit Guillaume Ier, prince d'Orange, dans toutes ses expéditions, et passa ensuite au service du comte Louis de Nassau, stathouder de Frise. Il avait laissé un journal de sa vie; mais cette autobiographie précieuse fut brûlée en 1732, lors de l'incendie du château de Sainte-Anne, propriété des de Haren.

Le Petit, *La grande Chronique de Hollande.*

HAREN (*Guillaume* de), petit-fils du précédent, né à Leeuwarde, en 1626, mort en 1708. Il visita les principales villes d'Europe, et entra dans la diplomatie. Il eut la plus grande part au traité d'Oliva, passé en 1660 entre les états généraux, Charles XI, roi de Suède, et Fédéric III, roi de Danemark. En 1663 il eut le commandement des forces hollandaises dirigées contre l'évêque d'Osnabruck. En 1665 Guillaume de Haren et Jean de Witt furent chargés de négocier avec l'Angleterre, tout en combattant cette puissance. Les états généraux conférèrent ensuite à de Haren diverses missions, qu'il accomplit avec succès. En 1672 il décida Charles XI à entrer

dans la ligue des puissances du Nord. Il assista également aux conférences d'Aix-la-Chapelle et de Cologne. En 1674 il fut envoyé en ambassade extraordinaire à Londres, et plus tard représenta sa patrie à Nimègue. En 1683 et en 1690 il négocia de nouveau en Suède, prit part au traité de Ryswick, et enfin, en 1702 il était ambassadeur auprès de la reine Anne d'Angleterre. Il se distingua aussi comme administrateur. Il avait laissé de nombreux documents historiques et politiques; mais ils furent brûlés dans l'incendie du château de Sainte-Anne (1732).

Zacharie Huber, *Oraison funèbre de Guillaume de Haren*; Franeker, 1708.

HAREN (*Guillaume* DE), petit-fils du précédent, né à Leeuwarde, en 1713, mort en 1768. Il occupa diverses places importantes dans l'administration de sa patrie. Il cultivait les belles-lettres avec succès, et a laissé en hollandais : *Les Aventures de Friso, roi des Gangarides et des Prasiades*; Amsterdam, 1741, in-8° : cet ouvrage est regardé par de Vries comme le seul bon poëme épique composé en langue hollandaise; il avait primitivement dix-huit chants, mais dans une seconde édition, 1758, in-4°, l'auteur a réduit son œuvre à dix chants; il a été trad. en français par Jansen, Paris, 1785, 2 vol. in-8°; — *Ode sur les Vicissitudes de la Vie humaine*, trad. par le baron d'Holbach dans les *Variétés littéraires* de l'abbé Arnaud et de Suard, t. II, p. 169, et différents autres morceaux de poésie, publiés séparément en hollandais, traduits et réunis par Jansen à la suite des *Aventures de Friso*. Voltaire a adressé une de ses *Épitres* à Guillaume de Haren au sujet d'une pièce de vers intitulée *Léonidas*.

De Vries, *Histoire de la Poésie hollandaise*, t. II, p. 179. — Clement, *Les Cinq Années littéraires*.

HAREN (*Onno-Zwier* DE), frère du précédent, né à Leeuwarde, en 1713, mort en 1779, prit part aux négociations d'Aix-la-Chapelle, et contribua en 1747 au rétablissement du stathoudérat en faveur de Guillaume IV, prince d'Orange. Plus tard, pendant la minorité du stathouder Guillaume V, la jalousie du duc de Brunswick le fit éloigner des fonctions publiques. Des malheurs de tous genres vinrent empoisonner son existence : deux fois des incendiaires détruisirent ses belles propriétés de Sainte-Anne et de Wolvege; sa vie même fut menacée, et la douleur abrégea ses jours. Haren tient un rang distingué parmi les littérateurs hollandais. Malheureusement beaucoup de ses ouvrages ont disparu dans les flammes; parmi ceux qui restaient on cite : le poeme des *Gueux*, qui a acquis une juste célébrité, non-seulement dans les Pays-Bas, mais à l'étranger. La première édition, sous le titre *A la Patrie*, parut en 1769. *Les Gueux* furent réimprimés en 1772 et 1776, avec des corrections de Bilderdyk et Feith; Amsterdam, 1785, 2 vol. in-8°; — *La Liberté*, ode; — *Essai sur l'Homme*, trad. en vers du premier chant de Pope; — une trad. de l'*Ode de Pindare a Ergotèles d'Himère*; — *Le Commerce*, ode; — *Guillaume Ier*, tragédie; — *Agon, sultan de Bantam*, tragédie; — *La Venue du Messie*, ode; — *La Boite de Pandore*, pièce dramatique en vers et en prose, à l'occasion de l'anniversaire de l'union d'Utrecht; — *Considérations sur les Tourbières de la Frise*; — *Les Ombres*, ode; — *Oraison funèbre de Guillaume IV*; — *Vie de Jean Camphuis, quinzième gouverneur général des Indes orientales hollandaises* (de 1684 à 1791); — *L'Agriculture*, ode; — *Du Japon, sous le rapport de la nation hollandaise et du christianisme*, trad. en français sous le titre de *Recherches sur l'état de la religion chrétienne au Japon, relativement à la nation hollandaise*; Paris, 1778, in-12; — *Étrennes au plus jeune de mes fils*; — *L'Inoculation*, ode; — *Mémoire sur les poëmes nationaux ou patriotiques*, dans le Recueil de la Société des Sciences de Flessingue.

L—z—E.

Biographie universelle Belge; Bruxelles, 1843-1847.

HAREN (*Jean* DE), théologien belge, né à Valenciennes, vers 1540, mort vers 1620. Il était fils d'un ministre protestant qui fut supplicié pour sa croyance religieuse. Lui-même se rendit fort jeune à Genève, où il gagna l'amitié de Calvin, à la mort duquel il assista (1564). Durant dix-huit années il exerça les fonctions de ministre prédicant dans différentes villes. Gagné à la foi catholique par les jésuites, il abjura publiquement à Anvers, le 3 mars 1586, et prêcha sa nouvelle religion à Venloo, à Cologne, à Aix-la-Chapelle, à Nancy, etc. En 1599 il s'attacha à la princesse Antoinette de Lorraine, qui venait d'épouser à Clèves le duc Jean-Guillaume de Juliers. Le 7 mars 1610, se trouvant à Wesel, Haren apostasia de nouveau, et retourna au calvinisme. La fin de sa vie est inconnue. On a de lui : *Brief Discours des causes justes et équitables qui ont meues M. Jean Haren, jadis ministre, de quitter la religion prétendue reformée, pour se ranger au giron de l'Église catholique. Récitées publicquement au peuple d'Anvers en la grande salle du collége des Pères de la Société de Jésus, le 19e jour de mars* 1586, *par le dit Haren. Aquel sont adjoustées certaines Demandes chrestiennes, proposées par le dit Jean Haren à un certain ministre protestant* (Ambroise Wille) *touchant les principaux points de la religion catholique*, etc.; Anvers, 1587, in-12; publié d'abord en flamand, Anvers, 1586, in-12; precédé d'une *Dédicace* à Charles de Croy, prince de Chimay; — treize *Catéchèses contre Calvin et les calvinistes*, dédiées à la princesse Antoinette de Lorraine, duchesse de Juliers; Nancy, 1599, in-12; — *Profession catholique de Jean Haren*, dédiée à M. de Maillane, chambellan et conseiller d'État de S. A. de Lorraine, etc.; Nancy, 1599, in-12; — *Épitre et Demande chrestienne de Jean Haren à Ambroise Wille*,

ministre des estrangers walons retirez en la ville d'Aix-la-Chapelle; Nancy, 1599, in-12.

A. L.

Pierre Bor, *Hist.*, lib. XXI, ad fin., t. III, p. 120. — Swert, p. 633. — Valère André et Foppens, *Bibliotheca Belgica*, p. 811. — Dom Calmet, *Bibliothèque de Lorraine*, p. 679. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. IV, p. 186.

HARENBERG (*Jean-Christophe*), théologien protestant, historien et orientaliste allemand, né en 1696, à Langenholtzen (évêché de Hildesheim), mort le 12 novembre 1774, au monastère de Saint-Laurent, près Schœningen. La faiblesse de sa constitution s'opposa à ce qu'il embrassât, comme ses parents, l'état de laboureur. Mais, poussé par le désir de s'instruire, il se rendit à Hildesheim pour y faire ses études, et se procura les moyens de vivre en donnant des leçons. Il passa ensuite à l'université de Helmstædt (1715), où il fut plus tard chargé d'enseigner les langues orientales. Simon-Frédéric Hahn l'employa à chercher des documents pour les tomes I et II de son Histoire ecclésiastique. Harenberg fut nommé recteur de l'école du chapitre de Gandersheim en 1720, inspecteur des écoles du duché de Wolfenbuttel en 1733, professeur d'histoire ecclésiastique et de géographie politique au *Carolinum* de Brunswick en 1745, et enfin prévôt du monastère de Saint-Laurent. Il était membre de l'Académie des Sciences de Berlin (1738). Doué d'une excellente mémoire, il acquit une immense érudition, mais il manquait de critique. On rapporte qu'il était sujet à des hallucinations. Ses commentaires sur plusieurs points de l'Écriture Sainte étaient fort estimés des Hollandais. On a de lui : *Kurze Einleitung in die Ethiopische, sonderlich Habessinische alte und neue Theologie* (Introduction succincte à la théologie ancienne et nouvelle de l'Éthiopie et particulièrement de l'Abyssinie); Helmstædt, 1719, in-4°; — *De Lenitate frigoris hiberni in Germania sensim crescenti*; Gotslar, 1721, in-4°; — *De globi crucigeri imperialis origine et fatis præcipuis*; Hildesheim, 1721, in-4°; — *Jura Israelitarum in Palæstina*; ib., 1724, in-4°; — *Historia ecclesiæ Gandersheimensis cathedralis ac collegiatæ diplomatica*; Hanovre, 1734, in-fol, avec 43 pl. C'est le plus important de tous ses ouvrages. Il a mal lu et mal reproduit plusieurs des documents qui y sont contenus. On l'accusa de les avoir falsifiés à dessein; — *Vindiciæ Harenbergianæ*; Francfort et Leipzig, 1739, in-4° : réponse aux vives critiques dont l'ouvrage précédent avait été l'objet; — *Palæstina*; Augsbourg, 1737; Nuremberg, 1750 : carte de ce pays, basée sur des observations astronomiques, des itinéraires et d'autres documents; — *Otia Gandersheimensia sacra, exponendis sacris litteris et historia ecclesiasticæ dicata*; Utrecht, 1739, in-4° : recueil de quatorze dissertations; — *De theologia primorum christianorum dogmatica*; Brunswick, 1746, in-4°; — *Stirpis Estensis Origines, progenitores ducum Brunsvico-Luneburgicorum vetustissimi*; Brunswick, 1748, in-4°; — *Zwei Religions pœtter, Celsius und Edelmann* (Deux incrédules, Celsius et Edelmann); Leipzig, 1748, in-8°; — *De primis Tartarorum Vestigiis victricibus Silesiæ funestis*; Brunswick, 1750, in-4°; Brême, 1771, in-8°; — *Dissertatio de secta non timentium Deum*; Brunswick, 1756, in-8°; — *Monumenta historica adhuc inedita*; ib., 1758-1762, 3 vol., in-8° : recueil de titres et description de plusieurs grands chapitres d'Allemagne; — *Erklaerung der Offenbarung S. Johannis* (Explication de l'Apocalype de saint Jean); ib., 1759, in-4° : l'auteur examine les passages de l'Apocalypse qui lui semblent s'appliquer à des événements contemporains; — *Pragmatische Geschichte des Ordens der Jesuiten* (Histoire pragmatique de l'Ordre des Jésuites, depuis leur origine jusqu'au temps actuel); Halle et Helmstædt, 1760-1761, 2 vol. in-4° : ouvrage diffus, mais rempli de savantes recherches; — *Chr. Schræderi Tabulæ chronologicæ, emendatæ et auctæ*; Brunswick, 1765, in-8°; — *Epistola de Laurentio martyre et condito in ejus honorem monasterio ad Schœningam*; Leipzig, 1763, in-8°; — *Aufklaerung des Buchs Daniels* (Explication du livre de Daniel); Quedlimbourg, 1770-1772, 2 vol., in-4°; — *Epistola de Tatarorum origine et Djenghiskani factis*; 1771, in-8°; — *Commentatio de Thomæ Aquinatis libro adhuc msc. de Essentiis Essentiarum*; Iéna, 1772, in-4°; — d'autres ouvrages et des dissertations dans la *Bibliothèque historique* de Hase, *Acta Eruditorum, Miscellanea Berolinensia*, *Nova Miscellanea Lipsiensia*, etc., etc.

B.

Rathlef, *Hist. des Auteurs vivants*, t. V, p. 95-144. — Strodtmann, *Hist. de l'Érudit.*, t. V, p. 230-253. — Fr. Ch. G. Hirsching, *Hist. litterarisches Handbuch beruehmter Personen*. — Adelung, *Suppl.* à Jöcher.

HARETS BEN-HILLIZET, poëte arabe, vivait vers 563 ou 579 de J. C. Son histoire se rattache à un événement qu'il est utile de mentionner. Quelques Taghlébites, qui étaient en otage chez les Bécrites, disparurent un jour, et l'on n'entendit plus reparler d'eux. Leurs parents prétendirent qu'ils avaient été massacrés, et réclamèrent aux Bécrites le prix du sang. Ceux-ci se déclarèrent innocents du meurtre qui leur était imputé. Il en résulta une contestation qui fut soumise à la décision de Amr fils de Hind, roi de Hirah. Le célèbre poëte, Amr ben-Koltsoum, auteur d'une Moallacat, porta la parole au nom de la tribu des Beni Taghleb, dont il était membre. Sa hauteur froissa la fierté du roi, qui fut également blessé par le discours de l'orateur des Bécrites. L'un de ces derniers, Harets ben-Hillizet, se leva alors pour prendre la défense de sa tribu. Quoique âgé, dit-on, de plus de cent ans, il mit tant de feu à débiter son discours qu'il s'oublia entièrement : il ne s'aperçut pas que le bout de son arc, sur lequel il était appuyé, lui entrait dans la main. Comme il était affligé de la lèpre, il n'obtint la permis-

sion de parler que derrière sept voiles. Mais le roi, enthousiasmé de son éloquence, fit l'une après l'autre enlever les tentures, et finit par le faire placer l'orateur à ses côtés, et l'admit à sa table. Harets eut la joie de voir triompher la cause qu'il soutenait. Son discours en vers mérita d'être mis au nombre des sept poëmes qui étaient appelés *Moallacat*, parce qu'ils étaient suspendus au temple de La Mecque. C'est une œuvre si achevée que les critiques doutent qu'elle ait été improvisée. L'exorde, qui contient l'éloge d'une femme et du poëte lui-même, pourrait sans doute, d'après notre manière de voir, être considéré comme un hors d'œuvre; mais le raisonnement est très-bien suivi dans le reste du discours. Ce poëme a été édité dans les *Moallacat* par W. Jones; Londres, 1782, in-4°, texte en caractère latin et traduction anglaise; — par Ahmed Schirazi, Calcutta, avec un commentaire et des variantes; — par M. Arnold, Leipzig, 1850, in-4°, avec le commentaire de l'édition de Calcutta. Il a été aussi publié à part: à Gœttingue, 1809, par Boldyrew, qui donna une traduction française et transcrivit en caractères arabes le texte publié par W. Jones; — à Oxford, 1820, in-4°, par M. Wyndham Knatchbull; — à Bonn, 1827, in-4°, par M. Vullers. Ces deux derniers éditeurs ont aussi donné une traduction latine du poëme, accompagnée d'un commentaire en arabe par Zouzeni. On en a une traduction française par M. Caussin de Perceval. E. BEAUVOIS.

Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes avant l'islamisme*, t. II, p. 363 et suiv. — Hammer, *Literaturgeschichte der Araber*, III, 332-335. — Silvestre de Sacy, *Mém. sur les anc. monuments de la litter. parmi les Arabes*; dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. 50; articles dans le *Journ. des Sav.*, 1820, p. 705-713; 1827, p. 337-347.

HARGRAVE (*Francis*), jurisconsulte anglais, né vers 1741, mort le 16 août 1821. Il fut élevé à Charter-House et à l'université d'Oxford. Il entra dans la carrière du barreau, et acquit bientôt la réputation d'un excellent avocat consultant. En 1772 il plaida la cause du nègre James Somersett, et soutint qu'il devait être admis au bénéfice de l'*habeas corpus*. Il établit comme base de son argumentation qu'un esclave, de quelque pays que ce fût, était libre dès qu'il avait mis le pied sur le sol de l'Angleterre. Cette proposition est devenue un axiome du droit anglais. Lord North nomma Hargrave membre du conseil de la trésorerie. Celui-ci perdit sa place pour s'être prononcé contre l'opinion de Pitt dans la question de régence, en 1788. Il fut plus tard nommé avocat du roi à Liverpool. A partir de 1813 il eut des accès d'aliénation mentale, qui le forcèrent de renoncer aux affaires. Ses principaux ouvrages sont: *The Case of Somersett the Negro*; 1772, in-8°; — *Collection of State-Trials*; 1781, 11 vol. in-fol.; — *Collection of Law-Trials*; 1787, 2 vol. in-4°; — *The Jurisdiction of the Lord's House of Parliament, by judge Hale, with a preface*; 1796, in-4°; — *Juridical Arguments and Collections*; 1811, 6 vol. En 1813, sur la demande de Hargrave, le parlement lui acheta, au prix de 8,000 livr. sterl., sa magnifique bibliothèque, qui fut ajoutée à celle de Lincoln's-Inn. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*.

* **HARGREAVES** (*James*), mécanicien anglais, vivait à la fin du dix-huitième siècle. C'était un fileur sans instruction. Il travaillait à Stanhill, dans le comté de Lancastre, lorsque, vers 1760, il imagina une espèce de carde qui produisait le double d'ouvrage des anciennes cardes à main. Il donna à ses cardes le nom de *stock-cards* (cardes à bloc), parce qu'une des cardes restait fixée sur un bloc, tandis que l'autre se trouvait mise en mouvement par des cordes qui passaient sur des poulies. Ce premier pas fait, une découverte plus importante substitua bientôt aux cardes à bloc celles dites *à cylindres*, dont on se sert encore. Jusque alors le meilleur moyen pour filer avait été le rouet à main ou à pédale; on ne filait qu'un seul fil à la fois et c'était beaucoup lorsqu'une fileuse préparait dans un jour une demi-livre de coton du n° 35 ou 40. En 1768 Hargreaves inventa le métier connu sous le nom de *Spinning Jenny* (Jeannette la fileuse). L'idée lui en vint, dit-on, en voyant un rouet renversé par accident s'éloigner de la fileuse sans cesser de filer. De cette observation il conclut qu'il était possible de rendre fixe le point de filage et de changer la direction des broches, en leur donnant un mouvement de translation de va-et-vient par un chariot sans suspendre leur mouvement de rotation sur elles-mêmes. Plusieurs essais furent d'abord infructueux; mais à la fin l'inventeur établit un métier à huit broches, puis, le premier succès obtenu, il perfectionna encore sa Jenny, et obtint enfin un résultat qui dépassait le travail de trente à trente-six fileuses au rouet. Ce fut alors que les ouvriers, s'imaginant que leur existence était menacée, vinrent en masse assiéger l'inventeur dans sa maison, et détruisirent ses machines. L'invention survécut néanmoins, et se répandit dans tout le pays; le peuple se souleva de nouveau, et détruisit toutes les jeannettes et toutes les cardes mécaniques qu'il rencontra. Hargreaves, forcé de s'expatrier, se réfugia à Nottingham, où, sous la protection de l'autorité, il éleva une filature. Bientôt on ne se servit plus des rouets que pour filer la chaîne des tissus, car les jeannettes ne pouvaient faire que les fils pour trame, lorsque tout à coup une invention bien supérieure, celle de la filature *à cylindres* ou *à laminoirs*, dite *continue*, due à Richard Arkwright, en 1769, vint remplacer le système des *jennys*. James Hargreaves ne put supporter ce coup: il mourut bientôt après, dans la pauvreté. W.

Baines, *History of the Cotton Manufacture in Great Britain*. — Dr Ure, *Cotton Manufacture in Great Britain*. — Guet, *Compendious History of the Cotton Manufacture*.

* **HARING** (*David*), peintre hollandais, né

en 1636, mort à La Haye, en 1706. Il avait plus de quarante ans lorsqu'il commença à étudier le dessin à l'Académie de La Haye. Il répara si bien le temps passé qu'en trois années il réussit à peindre le portrait avec un grand succès. Il fonda même une école de dessin, qui fut très-fréquentée et où il forma de bons élèves. Dans la suite il fut nommé plusieurs fois directeur de l'Académie; mais il se jeta dans la débauche en société des comtes de Bentheim, ses disciples. Il négligea alors son art, vit sa main s'alourdir, et mourut dans la misère. Ses portraits sont estimés : il n'y a guère de famille considérable en Hollande qui n'ait l'image d'un de ses aïeux retracée par Haring. A. DE LACAZE.

Jan van Gool, *De nieuwe Schouburg der Nederlandsche Konst Schilders*, etc.; La Haye, 1750-1751, 2 vol. in-8°. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. II, p. 214.

HARINGTON. *Voy.* HARRINGTON.

HARIOT. *Voy.* HARRIOT.

HARIRI (*Cassem Al*), le plus populaire des écrivains arabes après Mahomet, naquit à Bassora, près des bords du Tigre, l'an 1054 ou 1055 de l'ère chrétienne, et mourut en septembre 1122. Il était de race arabe, et ses ancêtres avaient figuré dans les guerres qui eurent lieu en Arabie un peu avant et un peu après Mahomet; mais ils ne tardèrent pas à venir s'établir dans la vallée inférieure du Tigre. Le père de Hariri se nommait Ali. Quant au mot *Hariri*, ce n'est pas un nom, c'est un dérivé de l'arabe *harir*, qui signifie *soie*; *Hariri* est donc l'équivalent de *homme qui travaille sur la soie* ou *qui fait le commerce de la soie*. Il paraît que telle avait été l'industrie du père de Hariri ou de quelqu'un de ses aïeux. Hariri est appelé indifféremment par les écrivains arabes *le Haririen* ou *le fils du Haririen*. Ces sortes de sobriquets tiennent lieu en Orient de nom patronymique.

Hariri était né dans l'aisance, et sa famille possédait plusieurs milliers de palmiers à Meschan, lieu situé au nord de Bassora. Il reçut une éducation libérale, et apprit tout ce qu'on enseignait alors dans les écoles arabes. Bassora ne jouissait plus de la même prospérité que trois siècles auparavant, lorsque Bagdad dominait à la fois sur l'Orient et l'Occident, et que la vallée du Tigre et de l'Euphrate était le centre du commerce du monde. Néanmoins, cette ville avait conservé une partie de son importance, et les lettres y étaient cultivées avec soin. Plusieurs bibliothèques étaient mises à la disposition du public; pour les études proprement dites, elles avaient lieu à la grande mosquée; les élèves se rendaient sous un des portiques, et le professeur enseignait, adossé contre une colonne ou contre un mur.

Nous manquons de renseignements sur la personne de Hariri pendant les trente premières années de sa vie. On peut cependant se faire une idée des vicissitudes auxquelles lui et sa famille furent exposés, par l'état de l'Orient à cette époque. Depuis longtemps le khalifat de Bagdad avait perdu son prestige, et la puissance réelle appartenait à des généraux entreprenants. Vers le temps où Hariri vint au monde, une nombreuse tribu de Turcs, établie aux environs du lac Aral, venait de passer l'Oxus sous la conduite des enfants de Seldjouk, et s'était répandue dans toute la Perse. L'empire fondé par les nomades acquit tout son développement en 1072, sous le règne du sultan Malek-Schah, et s'étendit depuis l'Afghanistan jusqu'au Bosphore, depuis la mer de Perse jusqu'aux déserts de la Tartarie. Le règne de Malek-Schah fut signalé par l'établissement des bénéfices militaires, dont le germe avait de tous temps existé dans les contrées situées au nord de l'Europe et de l'Asie, et ce fut de la Perse que ce système passa plus tard en Syrie et en Égypte, avec Noureddin et Saladin. Par suite des nouvelles institutions, le territoire de Bassora devint une principauté, occupée sous forme de fief par un officier turc. Le sultan et ses vassaux reconnaissaient l'autorité spirituelle du khalife; mais l'autorité de celui-ci se bornait à Bagdad et à quelques villes voisines; et encore là même elle n'était pas toujours respectée.

Rien de plus mélangé que la population qui couvrait alors le sol de l'ancienne Chaldée. La portion qui représentait les anciens habitants du pays n'était pas nombreuse, et en général professait le christianisme. La première place appartenait aux musulmans, et les musulmans se composaient d'anciens habitants du pays, d'Arabes, de Persans, de Kurdes et de Turcs. Les Turcs, qui représentaient la race guerrière et conquérante, n'étaient pas nombreux : la majorité était formée par les Arabes. Bassora était le principal marché des tribus qui de tous temps ont erré à l'ouest et au sud; mais il fallait que la ville se tînt constamment sur ses gardes : au premier moment d'oubli les nomades accouraient en armes, et mettaient tout au pillage. Ce cas se répéta plusieurs fois du vivant de Hariri.

Hariri fut investi de bonne heure de fonctions politiques. Son titre officiel était celui de *saheb-al-khabar*, ou l'homme aux nouvelles, et les fonctions dont il était chargé consistaient vraisemblablement à instruire l'autorité centrale des événements qui survenaient dans le pays. Ses rapports étaient adressés tantôt au sultan, tantôt au khalife, suivant la puissance qui prévalait dans le moment. Pendant ce temps l'Occident presque tout entier avait pris les armes et s'était précipité vers l'Orient pour arracher aux musulmans les saints lieux. Les armées des croisés, après avoir franchi le Bosphore, traversèrent l'Asie Mineure, et se répandirent à la fois en Syrie et en Mésopotamie. On sait que Baudouin, frère de Godefroi de Bouillon, fut appelé par les chrétiens du pays au delà de l'Euphrate, et que ses guerriers, devenus maîtres d'Édesse, firent des expéditions contre les villes voisines. En 1101 la ville de Saroud fut

prise et mise à feu et à sang. Les croisés firent les femmes esclaves et pillèrent les biens des habitants. Il ne se sauva que les personnes qui s'étaient dérobées au danger par la fuite. C'est à cet événement, étranger en apparence qu'il faut rattacher la composition du principal ouvrage de Hariri, de celui qui devait immortaliser son nom, je veux dire les *Macamas* ou Séances. Plus tard un des fils de Hariri faisait le récit suivant : « Un jour que mon père était assis dans la mosquée des Benou-Heram (celle de son quartier), il survint un vieillard vêtu d'habits usés. Son équipage était celui d'un voyageur, et il avait l'extérieur très-misérable; mais il parlait avec beaucoup de facilité, et s'exprimait avec une grande élégance. L'assemblée lui demanda d'où il était : il répondit qu'il était de Saroud; interrogé sur son nom, il dit qu'il s'appelait Abou-Zéid. A cette occasion mon père composa la séance appelée *Heramya*, qui est maintenant la quarante-huitième du recueil, et il la mit sous le nom d'Abou-Zéid. »

Les Macamas ou Séances de Hariri sont des espèces de drames, au nombre de cinquante, où le personnage est constamment mis en scène, mais où on le fait passer par les diverses situations de la vie. Le récit est tantôt en vers, tantôt en prose, et la prose se découpe en membres de phrases qui se terminent par les mêmes lettres et forment des assonnances. L'auteur a profité de ce cadre pour faire apparaître tour à tour les expressions les plus élégantes de la langue arabe, les tournures les plus recherchées, les locutions proverbiales les plus usitées. On peut dire que cet ouvrage est un inventaire de la langue de Mahomet. Les Arabes eux-mêmes le regardent comme le meilleur sujet d'étude pour se bien pénétrer du génie de leur langue. Cet ouvrage leur tient lieu de dictionnaire des synonymes, de traité des tropes. De plus, en bien des endroits il est de la lecture la plus attachante.

Hariri s'est peint dans ses *Macamas* sous le nom de Haret, fils de Hammam. Haret est un homme riche, d'un âge mûr, d'un caractère grave, d'une humeur généreuse, et qui n'a pas d'autre passion que celle de se trouver en compagnie de gens d'esprit et d'hommes instruits. A l'égard d'Abou-Zéid, qui joue le principal rôle dans cette longue suite de tableaux, c'est un homme lettré, qui est rompu à tous les genres de style et dont la verve est intarissable. Sa vie est celle d'un homme aux expédients; mais pour lui la misère n'est pas un obstacle, ni le respect des convenances un frein; sa maxime est qu'avant tout il faut jouir de la vie, et qu'avec de l'esprit et de la ruse on peut se passer du reste. Par ce qui précède on a vu que ce personnage n'était rien moins qu'imaginaire.

A l'époque où Hariri composa sa première Macama (l'an 1101 de notre ère), il y avait à Bagdad un homme, du nom d'Anouschirévan, qui professait un goût très-vif pour la littérature, et qui exerça plus tard les fonctions de vizir. Cette Macama étant venue à sa connaissance, elle lui fit tant de plaisir, qu'il engagea l'auteur à en rédiger d'autres. Hariri se lia d'amitié avec Anouschirévan; il lui écrivait de temps en temps, et quand ses affaires l'appelaient à Bagdad, il ne manquait pas d'aller lui rendre ses devoirs. Les moments de repos que laissaient à Hariri d'une part les fonctions dont il était investi, de l'autre les troubles sans cesse renaissants de la contrée, étaient consacrés à la composition des Macamas. Quand il y en avait une de faite, il se rendait sous le portique de la grande mosquée, et la lisait devant les assistants. C'était comme une première épreuve, et l'auteur profitait de cette communication pour pressentir l'opinion du public et faire les changements jugés convenables. Sa réputation s'étendait chaque jour, et l'on venait des régions les plus éloignées pour l'entendre. Certaines pièces de vers qu'il avait insérées dans ses Macamas étaient devenues populaires, et on les chantait au son des instruments de musique.

Voici cependant un incident qui, s'il est vrai, dut le mortifier beaucoup. Le nombre des Macamas se trouvant porté à quarante, Hariri se rendit à Bagdad, afin de s'assurer de l'effet que l'ouvrage avait produit dans ce centre des lettres et des arts; mais en même temps que certaines personnes reprochaient à l'auteur des solécismes, d'autres l'accusaient de plagiat, prétendant que le véritable auteur était un écrivain soit de l'Afrique, soit de l'Espagne, contrées où la littérature était en grande faveur. Le vizir du khalife, à qui apparemment la personne de Hariri était inconnue, le fit appeler, et lui demanda quelle était sa profession. Hariri ne crut pas devoir se prévaloir de son caractère politique, et dit qu'il était mouschi, c'est-à-dire écrivain rédacteur. Là-dessus le vizir lui ordonna de composer un morceau littéraire sur un sujet qu'il lui indiqua; mais vainement Hariri fit tous ses efforts pour exciter sa verve, il ne put rien imaginer. Il paraît du reste que l'extérieur de Hariri était commun et ses manières peu en harmonie avec les dons merveilleux de son esprit; il reconnaît lui-même dans deux vers qu'on lui attribue que pour apprécier au juste son mérite, il valait mieux entendre parler de lui que le voir. La cinquantième et dernière Macama est consacrée à la ville de Bassora, patrie de l'auteur. Hariri commence par tourner ses regards vers la grande mosquée, où il avait fait ses études et où ses Macamas avaient subi l'effet d'une première publicité. Les professeurs y étaient à leur poste, entourés d'elèves, et des flots de littérateurs de toutes les classes circulaient sous les portiques, s'entretenant de questions de science ou de goût. Hariri met ensuite dans la bouche d'Abou-Zéid un tableau de Bassora, qui ne serait pas démenti par les habitants actuels. Enfin, Abou-Zéid, devenu

vieux et blasé sur tout, fait un retour sur lui-même, et, touché d'un profond repentir, jure de changer de vie et de ne plus s'occuper que de l'éternité. Cette idée est conforme à la situation d'esprit où se trouvait alors Hariri, devenu vieux et infirme, et il est facile de reconnaître dans les discours que prononce Abou-Zéid plus d'un trait personnel au grand écrivain. De plus, en ce qui concerne le tableau de la ville de Bassora, il est impossible de ne pas appliquer à Hariri le sentiment que Virgile a exprimé d'une manière si touchante quand il a dépeint le brave Anthor atteint d'une flèche dirigée contre un autre que lui, et qui ne pourra plus revoir sa chère ville d'Argos.

Quelques années s'écoulèrent entre la rédaction des Macamas et la mort de l'auteur. Mais Hariri ne cessa pas de revoir son travail. Les diverses Macamas avaient été rédigées indépendamment les unes des autres; Hariri les disposa dans l'ordre où elles sont aujourd'hui : celle qui était la première pour la date de la composition devint la quarante-huitième. A cette même occasion, Hariri composa une préface, qui nous fait connaître certaines circonstances dignes d'être remarquées. Il débute ainsi : « Malgré les inconvénients d'une imagination refroidie, d'une intelligence éteinte et de chagrins cuisants, je suis parvenu à réunir cinquante Macamas, qui renferment les mots de la langue sérieux et plaisants, les termes légers et graves, les perles de l'élocution, ainsi que certains passages du Coran et quelques métonymies remarquables. J'y ai enchâssé un choix de proverbes, quelques observations littéraires, des questions grammaticales, des cas lexicologiques, des nouvelles qui n'avaient pas encore été racontées, des discours variés, des exhortations propres à faire pleurer le pécheur et des plaisanteries capables de faire oublier au malheureux ses chagrins. En cherchant à mettre du sel dans le récit, mon but a été d'égayer le sujet et d'accroître le nombre de mes lecteurs. »

Ensuite Hariri va au-devant des reproches qui lui avaient été faits, au sujet du ton général du recueil, des maximes peu édifiantes qui y sont débitées et de la licence de certains tableaux. Pour apprécier la gravité de ces reproches, il faut se placer au point de vue d'un grand nombre de musulmans. Un verset du Coran est ainsi conçu : « Il y a des hommes assez sots pour se plaire à des récits frivoles, à des récits qui éloignent de la voie de Dieu : ceux-là recevront un châtiment humiliant. » En conséquence les personnes qui se piquent de dévotion s'interdisent les contes et les écrits qui portent sur des événements supposés. Ce n'est pas tout : le chant, la musique, la poésie elle-même, quand elle n'est pas employée à célébrer les grandeurs du Très-Haut, sont des plaisirs à éviter. Voici ce que dit Hariri : « J'espère que je n'aurai pas travaillé à ma propre perte, et que je ne me trouverai pas du nombre de ceux qui, tout en ayant cru bien faire dans ce monde, seront damnés dans l'autre. Je sais que si les gens d'esprit sont indulgents pour ce genre d'exercice, je ne suis pas à l'abri de la critique des sots ni de la haine de ceux qui pour faire tort à un livre font courir le bruit qu'il est contraire à la religion. Après tout, comme les actes se jugent d'après l'intention, et que c'est sur l'intention que la religion fonde ses arrêts, quel reproche peut-on faire à un homme qui plaisante pour donner des avertissements et non pour induire en tentation, dont l'objet est de redresser les mœurs et non pas de dire des bêtises? Cet homme n'est-il pas dans le cas du moraliste qui se voue à l'instruction d'autrui et qui mène dans la voie droite? » Les Macamas étaient terminées; la mission de Hariri était finie. Il mourut à l'âge d'environ soixante-huit ans.

L'histoire nous a conservé le souvenir de trois fils de Hariri, qui tous avaient hérité des goûts de leur père. L'un se nommait Obéid-Allah, et il remplit à Bassora les fonctions honorables de cadi des cadis. Le deuxième, qui se nommait Aboul-Cassem Abd-Allah, alla remplir à Bagdad des fonctions administratives. Le troisième, appelé Aboul-Abbas-Mohammed, succéda à son père dans le poste d'agent politique.

Les écrivains arabes ne tarissent pas sur les éloges qu'ils font des Séances de Hariri. Un des plus grands noms de la littérature arabe, le célèbre Zamakschari, qui déjà, lorsque les Macamas parurent, s'était illustré par d'importantes publications, ne put à la première lecture qu'il en fit retenir son admiration. Il les mit sur le même rang que les Moallacas, et il composa ces deux vers qui ont servi d'épigraphe à beaucoup d'exemplaires de l'ouvrage :

« Je jure par Dieu et ses miracles, par le territoire sacré de La Mekke et les devoirs du pèlerinage :

« Hariri mérite que ses Macamas soient écrites en lettres d'or. »

Le fait est que l'influence des Macamas sur la littérature arabe a été immense. Elle s'est fait sentir partout où la langue de Mahomet a pénétré avec l'islamisme, c'est-à-dire depuis la mer du Bengale jusqu'à l'Océan atlantique, depuis les bords du Volga jusqu'aux rives du Niger. Encore aujourd'hui, malgré la décadence générale des études, les Macamas servent dans toutes ces contrées à initier les hommes lettrés à une connaissance raisonnée de la langue arabe et de sa littérature. Ce n'est pas que la manière de Hariri soit à l'abri de tout reproche : ses descriptions manquent tout à fait de vérité locale, et par là il a privé son talent d'une grande ressource. La scène est placée successivement à Damas, à Bagdad et ailleurs, mais les couleurs restent les mêmes; il n'a fait d'exception que pour Bassora, sa patrie. Le style qu'il a adopté pour sa prose et les assonnances qui reviennent à tout moment lui ont

imposé une gêne extrême, et il s'est trouvé dans la nécessité d'appeler à son aide des expressions d'un sens relevé et des formes d'une circulation rare. A ce système, déjà compliqué par lui-même, se joignent quelquefois les jeux de mots et toutes les fantaisies d'un esprit raffiné. Mais ces défauts, qui choquent tant notre goût actuel, ce goût qui animait Horace et Virgile, et qui a été proclamé chez les Français avec tant de bonheur par Boileau et Racine, étaient communs à tous les écrivains arabes du temps de Hariri, et ils sont loin d'avoir disparu en Orient. Hariri, tout en obéissant aux travers qui régnaient de son temps, a plutôt contribué à en atténuer les effets : que l'on compare les passages les moins satisfaisants des Macamas avec les poésies de Motenabbi et d'Aboul-Ala. Une chose remarquable, c'est qu'on ne voit pas de trace de ces aberrations dans les poésies primitives des Arabes, dans les poésies telles que les *Moallakas* et le *Hamasa*, qui ont été composées entre les quatrième et neuvième siècles de notre ère, avant que la littérature et les sciences grecques, combinées avec la littérature persane, eussent fait invasion chez les disciples de Mahomet. Cette altération du goût est surtout due à l'influence des écrivains grecs de la décadence. Il nous reste un échantillon de ce que les Grecs faisaient en ce genre, dans le poëme de *Cassandra*, composé par Lycophron, à Alexandrie, sous le règne de Ptolémée Philadelphe.

Le nombre des ouvrages arabes analogues aux Macamas est considérable. Hariri avait été précédé dans la carrière par Hamadani; une foule d'autres auteurs, avant et après Hariri, ont suivi une voie plus ou moins rapprochée de la sienne. Comment se fait-il que tous les noms se soient effacés devant le sien? Le succès des Macamas doit être attribué à deux causes particulières.

L'écueil de ce genre de livres, ainsi que Hariri l'a fait remarquer dans sa préface, c'est que les choses y sont subordonnées aux mots, et qu'il est très-difficile au lecteur de se faire un fil à l'aide duquel il puisse se reconnaître à travers ce dédale de minuties. Les gens lettrés seuls se trouvant en état d'apprécier les finesses du style, il s'agissait d'y appliquer un fond capable d'attirer le vulgaire. Les aventures que l'auteur prête au héros du livre sont en général intéressantes par elles-mêmes. D'ailleurs, si au milieu de ce mélange de vers et de prose, d'assonnances et de jeux de mots, l'attention commence à se fatiguer, elle est tout à coup ranimée par un fort mouvement de style ; il se fait une mise en scène, et un petit drame commence. Les personnes qui ont voyagé en Orient s'accordent à dire que les lectures des Macamas, qui se font dans des réunions un peu nombreuses, ne manquent jamais leur effet. Quant à l'harmonie du style et à la puissance du rhythme, elles sont telles que les sens eux-mêmes en sont affectés. Sous ce rapport je ne connais en Orient, avec certains passages du Coran, que les morceaux les plus brillants du *Schah-Nameh* de Ferdousi et les odes de Hafez qui puissent entrer en parallèle. En même temps Hariri avait appris à connaître le chemin du cœur, et quand la situation le comporte, ses accents acquièrent une force irrésistible. Ayant beaucoup vu, beaucoup souffert, son bon sens naturel lui avait fait apprécier le fort et le faible de chaque chose. Voilà ce qui l'a autorisé à dire, à la fin de son prologue, que sous des dehors plaisants il avait voulu exprimer une pensée sérieuse, et que tout en ayant l'air de conter des frivolités, il avait cherché à redresser les mœurs. Voilà ce qui a fait durer les Macamas et qui les fera durer tant que durera la langue arabe. Les séances de Hariri ont été successivement imitées en arabe, en syriaque et en hébreu; une dernière imitation arabe a été publiée l'année dernière à Beyrout, sous le titre de *Madjmaa-al-Bahreyn*, ou confluent des deux mers, par un Maronite appelé Nasif-al-Iazidji. On trouvera un compte rendu de cette publication fait par l'auteur de cet article, dans le *Journal Asiatique* du mois de juin 1857. En ce qui concerne les imitations en hébreu et en syriaque, comme ces deux langues sont les mêmes pour le fond que l'arabe, les imitateurs se sont quelquefois bornés à changer les formes des mots dans des formes correspondantes. Le style habituel de Hariri et ses jeux de mots ont rendu la lecture des Macamas très-pénible, même pour les indigènes. Il existe un nombre considérable de commentaires des Macamas, composés non-seulement en Arabie, en Égypte, en Syrie, mais en Perse, dans la Transoxiane, l'Afrique, l'Espagne, et jusqu'à Tombouktou. Quelques-uns de ces commentaires se trouvent à la Bibliothèque impériale. Les deux principaux sont celui qui fut composé, peu d'années après la mort de Hariri, sur les bords de l'Oxus, par Motharrezi, et celui qui a pour auteur Al-Scherischi, ainsi appelé parce qu'il était né à Xérès, en Andalousie.

Les Arabes eux-mêmes ayant besoin d'un commentaire, à plus forte raison était-il nécessaire pour les Européens. C'est à l'aide des commentaires qui se trouvent à la Bibliothèque impériale et de quelques traités analogues, que l'illustre Silvestre de Sacy composa le sien, à Paris, en 1821. Son but était de faire servir son édition à la fois aux Orientaux et aux Européens. Voilà pourquoi il s'abstint de toute remarque en français. Il se borna à extraire ce qu'il avait trouvé de plus plausible dans les écrits nationaux. Quelquefois seulement, les scoliastes arabes ne répondant pas tout à fait à sa pensée, il rédigea lui-même des notes en arabe; mais, ainsi qu'il l'a dit dans son avertissement, ces cas sont fort rares.

L'édition du commentaire de Silvestre de Sacy étant épuisée, l'auteur de cet article, aidé de M. Derenbourg, en a publié une seconde. Dans cette réimpression, on a soumis le travail de Silvestre

de Sacy à une révision complète; de plus, on a rempli une lacune qui avait été signalée: le texte et le commentaire arabe ont été accompagnés d'une série de notes en français, qui expliquent les faits de philologie, de géographie, d'histoire, et surtout les traits de mœurs, qui n'avaient pas besoin d'éclaircissements pour les indigènes, mais qui pour les Européens avaient été reconnus indispensables. Enfin, on a placé en tête une introduction de laquelle cet article est extrait en grande partie. Il est juste d'ajouter que déjà il avait été fait à Beyrout, par Nasif-al-Iazidji, un examen critique du travail de Silvestre de Sacy, et que cette revue a été publiée à Leipzig, en 1848, avec une version latine, et des notes, par M. Mehren, sous le titre de *Epistola critica Nasifi-al-Iazigi, Berytensis*, petit in-8°.

La première édition complète des Macamas fut publiée en trois volumes in-4°, à Calcutta, années 1809, 1812 et 1814. Les deux premiers volumes renferment le texte revu sur huit manuscrits; on trouve dans le tome troisième un vocabulaire arabe-persan des termes employés dans l'ouvrage, extraits du *Sihah* de Djeuheri, du *Camous*, etc. L'édition du texte et du commentaire de Silvestre de Sacy parut en 1821 et 1822, en deux livraisons, formant un volume in-folio. Quant à l'édition du même ouvrage par MM. Reinaud et Derenbourg, elle forme deux volumes in-4°, et elle a paru en 1847 et 1853. Enfin, il a été publié au Caire, dans le cours de l'année 1850, une édition des Macamas, accompagnée d'un commentaire arabe, court et substantiel, un petit in-4°. Cette édition a été dirigée par les soins du schéikh Mohammed Altounesi, réviseur en chef à l'école de médecine du Caire, et auteur d'une relation de voyage dans le Soudan.

En ce qui concerne les traductions des Macamas en langues européennes, la première Macama fut publiée par Golius, en arabe et en latin, en 1656, à la suite d'une nouvelle édition de la grammaire arabe d'Erpenius; Albert Schultens reproduisit en 1731 et 1740 cette même séance, accompagnée des cinq séances suivantes, texte arabe, traduction latine et notes. Enfin, il a paru en 1831 et 1832, à Hirschberg, en Silésie, une traduction latine des cinquante Macamas, par M. Charles-Rodolphe-Samuel Peiper, un petit in-4°. La traduction de M. Peiper a été réimprimée en 1836, à Leipzig, avec quelques améliorations. Les Allemands possèdent une traduction libre des Macamas, par M. Frédéric Rückert; cette traduction, qui a paru en 1826, et qui a été réimprimée plusieurs fois, porte le titre de *Die Verwandlungen des Abu-said von Sarug, oder die Makamen des Hariri, in freien Nachbildungen*. L'allemand se prête merveilleusement aux formes les plus diverses; d'un autre côté, M. Rückert s'est fait dans son pays la réputation d'un écrivain distingué : aussi cette traduction, bien que reproduisant quelquefois l'esprit plutôt que les expressions de l'original, a-t-elle popularisé en Allemagne l'œuvre de Hariri. En 1850, M. Théodore Preston, membre de l'université de Cambridge, a publié en anglais, à Londres, un choix de Macamas, sous le titre de *Macamat, or rhetorical anecdotes of Al Hariri of Basra, translated from the original arabic, with annotations*. Le nombre des séances traduites par M. Preston s'élève à vingt; pour les autres, elles sont simplement analysées. Il n'existe en français que des traductions partielles des Macamas; nous nous bornerons à l'indication des principales. Silvestre de Sacy a inséré dans sa *Chrestomathie Arabe* les séances septième et neuvième, texte, traduction et notes. On est redevable à M. Munk des séances première et troisième; cette traduction, qui a paru dans le *Journal Asiatique* du mois de décembre 1834, a cela de particulier qu'elle reproduit les assonnances de l'original.

Outre les Macamas et les morceaux isolés, tant en vers qu'en prose rimée, Hariri composa deux traités de haute philologie, qui sont parvenus jusqu'à nous, et où il a cherché à joindre le précepte à l'exemple. Le premier est intitulé *Molhat al-Irab*, ou les délices de l'analyse grammaticale; il est très-court, et comme il était destiné à être appris par cœur, il a été rédigé en vers, afin que les élèves se le gravassent plus facilement dans la mémoire. Mais à ce double titre il présente de grandes obscurités; aussi Hariri a pris la peine de l'accompagner d'un commentaire en prose. Le dernier traité porte le titre de *Dorrat al-Gaouas*, ou la perle du plongeur, et a pour sujet les fautes de langage qui échappent même aux personnes bien élevées. Silvestre de Sacy a inséré des fragments de l'un et de l'autre traité dans son *Anthologie grammaticale Arabe*, texte, traduction française et notes. En ce moment, un orientaliste allemand, M. Noeldeke, travaille à une édition complète du deuxième traité, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque impériale. REINAUD.

L'introduction placée en tête du deuxième volume de l'édition des Séances de Hariri par MM. Reinaud et Derenbourg. — Louis Delatre, *Hariri, sa vie et ses écrits*; dans la *Revue orientale*, 1857.

HARISPE (*Jean-Isidore*, comte), maréchal de France, né à Saint-Étienne de Baygorry, le 5 décembre 1768, mort le 26 mai 1855. Entré au service comme volontaire en 1792, il reçut le 8 mars 1793 le brevet de capitaine d'une compagnie de chasseurs basques organisée à Saint-Jean-Pied-de-Port, et à la tête de laquelle il passa les Pyrénées, prit une part glorieuse à l'attaque et à l'enlèvement des Aldudes sur les Espagnols, à l'affaire du Val-Carlos et au combat de Baygorry, où il s'empara d'un convoi. Sa conduite à l'attaque du camp d'Espéguy (15 décembre 1793), où il reçut un coup de feu, lui mérita le commandement d'un bataillon de chasseurs cantabres, avec lequel il franchit les cols de la vallée de Bastan, conquête qui prépara les triomphes de la campagne suivante. Il contribua à la prise de Fontarabie, du port du Pas-

sage, de Saint-Sébastien, de Vittoria et de Bilbao. Le 3 juin 1794, il enleva les redoutes de Berdaritz, et reçut sur le champ de bataille le grade de chef de brigade (colonel). Après avoir fait les campagnes des Grisons, d'Italie et des côtes de l'Océan, il passa, le 18 mai 1802, au commandement de la 16ᵉ demi-brigade d'infanterie légère, et se signala à la bataille d'Iéna, où il eut la jambe traversée d'une balle. Général de brigade le 29 janvier 1807, il combattit aux journées de Gutstadt, de Heidelberg et de Friedland. Appelé, en 1808, sur la frontière des Pyrénées, il fut nommé chef d'état-major du duc de Conegliano, puis commandant de la Légion d'Honneur et baron de l'empire. Entré en Espagne avec le maréchal Moncey, il assista à la bataille de Tudela et au siége de Saragosse; après la prise de cette place, le général Harispe alla se placer sous les ordres du maréchal Suchet. C'est dans les mémorables campagnes de ce corps d'armée (le troisième) qu'il se distingua de 1809 à 1813, par sa brillante conduite militaire en Aragon, en Catalogne, en Navarre et dans la province de Valence. Il prit une part active au combat d'Alcanitz et à la bataille de Maria, où il fut blessé au pied gauche, en ralliant le centre de la ligne de combat, et en le dirigeant sur les masses principales d'infanterie et d'artillerie ennemies, qui furent complétement battues. Nommé général de division le 12 octobre 1810, pour sa conduite au siége de Lerida, il donna de nouvelles preuves de valeur à celui de Taragone. Chargé de surveiller les mouvements du corps d'O'Donnel, qui menaçait de couper la ligne d'opération des Français, le baron Harispe, après avoir essuyé une première charge de la cavalerie ennemie, fond sur elle à la tête du 4ᵉ de hussards, la culbute et la précipite sur l'infanterie. Bientôt rejoint par le 13ᵉ de cuirassiers, il surprend cette infanterie, qui cherche à se former en bataillon carré, la sabre vigoureusement et fait mettre bas les armes à une division. Cette action, une des plus brillantes de l'armée d'Aragon, lui valut, le 30 juin 1811, la croix de grand-officier de la Légion d'Honneur. A la bataille de Sagonte, il contribua puissamment au succès de la journée en enfonçant le centre de l'armée espagnole, qu'il sépara de ses deux ailes. Créé comte de l'empire le 3 janvier 1813, il se signala pendant toute la durée de cette campagne, notamment à l'attaque du cantonnement d'Yecla, où il fit 5,000 prisonniers (11 avril 1813), et à l'enlèvement du col d'Ordal, dans la nuit du 12 au 13 septembre suivant. Pendant la retraite de l'armée d'Espagne, il battit les Anglo-Portugais à Saint-Jean-Pied-de-Port et à Baygorry, soutint la retraite sur Orthez, assista à la bataille de ce nom (27 février 1814), à celles de Tarbes (20 mars) et de Toulouse (10 avril). Atteint dans cette dernière affaire d'un boulet qui lui emporta la moitié du pied, il ne put être transporté, et resta au pouvoir de l'ennemi. Accueilli par le gouvernement de la Restauration, il fut appelé au commandement de la 15ᵉ division militaire. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il ne vit plus que le danger de la patrie, et ne se rappela que ses premiers serments. L'empereur lui confia le commandement de la première division de l'armée des basses Pyrénées, chargée de surveiller, entre Bayonne et Saint-Jean-Pied-de Port, la frontière menacée par les Espagnols. Mis en disponibilité après la seconde abdication de Napoléon, le général se retira dans ses foyers. Il vivait dans son château de Lacarre, lorsque la révolution de juillet 1830 vint l'arracher à sa douce retraite : il alla représenter ses concitoyens à la chambre des députés, et y défendit les intérêts de ses commettants de 1831 à 1834. Il fut nommé grand'-croix de la Légion d'Honneur le 9 mai 1833, et une ordonnance royale du 15 décembre 1835 l'éleva à la dignité de pair de France. Maintenu dans la première section du cadre de l'état-major général en 1840, il reçut le commandement de la 20ᵉ division militaire (Bayonne), qu'il conserva jusqu'à la fin de 1849. Le prince président de la république récompensa les nombreux services du général Harispe en lui conférant, le 11 décembre 1851, le bâton de maréchal. SICARD.

Victoires et Conquêtes des Français. — *Les Fastes de la Légion d'Honneur* (1844), tome III. — *Biographie des Hommes du Jour* (1838), t. Iᵉʳ. — *Biographie des Membres du Sénat* (1852).

HARITS. *Voy.* HAER (Van der).

HARIZI (AL). *Voy.* CHARIZI.

HARKENROTH (*Isebrand-Eilhard*), philologue hollandais, né en 1693, à Hamswerum, mort vers 1771. Il occupa pendant quelque temps une place de professeur à Harling. On a de lui plusieurs travaux de théologie et de philologie, tels que : *De Monte sublimi*, inséré dans *Blasii Ugolini Thesaurus Antiquitatum sacrarum*, t. VII; — *De Bachele;* ibidem; — *Conjectanea de Athenodoro Soudonis F. Cananita, Pauli Literario Formatore, philosopho stoico*, insérés dans les *Miscellaneæ Observationes criticæ novæ*, t. I; — *De Busto Lharledano;* Utrecht, 1721; — plusieurs dissertations, insérées dans les *Miscellaneæ Observationes*, dans *Ugolini Thesaurus*, etc. R. L.

Frsch et Gruber, *Allg. Encyklopædie*. — Sax, *Onomasticon literarium*, t. VI, p. 388. — *Neue Gelehrte Europa*, t. X, p. 396-401.

HARLAY ou **HERLAY**, famille noble originaire de la Franche-Comté, et qui se subdivise en plusieurs branches, notamment celles de Beaumont, de Cély, de Champvallon et de Sancy, a produit un nombre considérable de grands-officiers de la couronne et plusieurs hommes illustres. Vers 1380 un Nicolas de Harlay fut maître d'hôtel du roi Charles V. En 1398 son fils Jean de Harlay devint chevalier du Guet de la ville de Paris. Cette charge fut créée pour reconnaître ses services. Un autre Jean de Harlay, homme d'armes de la grande ordonnance, armé chevalier sous les murs de Vire en l'honneur de son courage, remplit les fonctions de pannetier du roi

Louis XI. Cette famille fournit encore plusieurs maîtres d'hôtel et chambellans à la maison de France et un grand-louvetier, Robert de Harlay, en 1612. Elle entra au parlement de Paris avec le père d'Achille de Harlay (*voy.* ce nom), Christophe de Harlay, qui fut d'abord conseiller en 1531, puis président à mortier en 1553. Elle lui donna deux premiers présidents, plusieurs conseillers et maîtres des requêtes. Elle compte également dans son sein un archevêque de Paris, des ambassadeurs, des chevaliers de Malte, un surintendant des finances et beaucoup d'hommes d'épée, dont la plupart obtinrent des grades importants ou moururent les armes à la main. Son dernier représentant fut Louis Auguste-Achille de Harlay, de la branche de Cély, mort en 1739. Il occupa la charge d'intendant de Paris. Il n'eut de son mariage avec la petite-fille du maréchal de Luxembourg qu'un fils, qui mourut à dix-sept ans, et une fille, qui fut mariée au président de Crèvecœur. Cette famille portait des armoiries d'argent à deux pals de sable. P. DE P.

P. Anselme. *Histoire des Grands-Officiers de la Cour.*, t. VIII. — *Éloges des premiers Présidents du Parlement de Paris* (1645, Paris). — Lachesnaye des Bois, *Dictionnaire de Noblesse.* — *Origine des Familles du Parlement de Paris*, Bib. de l'Ars., manusc.

HARLAY (*Achille* DE, 1er du nom), célèbre magistrat, né à Paris, le 7 mars 1536, mort dans cette ville, le 21 octobre 1616. Il était le fils de Christophe de Harlay et de Catherine du Val du Mesnil. Sa famille avait de tous temps professé pour la monarchie un attachement inébranlable. Philibert de Harlay, baron de Harlay, possesseur d'un des fiefs les plus importants de la Franche-Comté de Bourgogne, prit parti pour le roi de France contre le duc Jean, et vit ses biens confisqués au profit de la maison de Châlons (Orange). Un vieil historien, Jacques de La Vallée, dit en parlant de lui qu'il avait l'âme toute française et le cœur tout semé de fleurs de lys. Ses descendants ne dérogèrent pas, et ce trait de leur caractère resta celui de toute la vie d'Achille. Au milieu des discordes civiles qui agitèrent son temps, le sentiment de la fidélité au roi resta pour lui celui du devoir. Tout l'effort de ses vertus tendit à l'inspirer et à le faire respecter. L'attachement au principe de la monarchie était à ses yeux la seule voie de salut. Royaliste sous les plus mauvais rois, il fut un des premiers, lorsque le trône sembla manquer d'héritier, à rappeler les principes de la succession royale et à tourner les yeux vers Henri IV. Il sut être également catholique malgré les excès du catholicisme, et lorsque Rome, exagérant sa propre force contre les violences de la réforme, se fit un bras de la Société des Jésuites pour asservir la royauté, il lutta sans crainte pour la sauver de cet autre danger. La vie d'Achille de Harlay est d'autant plus remarquable que les mérites qui la distinguent furent partagés par un grand nombre des magistrats de son temps. C'est la période la moins contestée de la gloire de l'ancienne magistrature française; il la personnifie. Tandis que les grands et le peuple bouleversaient le royaume, une foule de magistrats, comme lui austères et impassibles gardiens des institutions transmises, se vouaient à la science et au travail. C'est à eux qu'on doit les 188 ordonnances du règne de Charles IX et les 330 du règne de Henri III. Ils semblaient s'être imposé la tâche de rebâtir l'édifice social derrière les ruines que faisaient les passions populaires. Achille de Harlay prit une part importante à tous les actes du parlement de Paris. Dès vingt-deux ans il y fut, par une dispense d'âge, pourvu d'une charge de conseiller, et y devint en 1572 président, par suite de la retraite de son père. Il avait trente-six ans. Quelques années auparavant, en 1568, il s'était uni à Catherine de Thou, fille du premier président. Son zèle l'ayant placé à la tête de ses collègues, le roi le chargea d'aller tenir les grands jours à Poitiers. C'étaient des espèces d'assises rendues nécessaires par les agitations des guerres civiles. Le Poitou avait été particulièrement éprouvé. Un grand trouble y régnait; les lois n'étaient plus respectées et les plus mauvaise passions y restaient soulevées. Achille de Harlay y rétablit le calme. Il accomplissait une mission semblable en Auvergne lorsqu'il reçut du roi un courrier qui lui apprenait que de Thou, son beau-père, venait de mourir et qu'il était appelé à le remplacer (1582). Dans cette haute position, il resta fidèle au plan de toute sa vie. Il continua ses études, et publia en 1583 sa *Coutume d'Orléans*. Loin d'aliéner son indépendance, il ne cessa de faire des remontrances au roi Henri III sur ses prodigalités et ses désordres. La guerre civile était dans tous les esprits; il ne cessa de prêcher la modération. Cependant les événements se précipitaient. La Ligue, de société secrète qu'elle était, se changeait en parti révolutionnaire, et demandait un second massacre des protestants. Le parlement, sous l'inspiration de son chef, se déclara contre elle. Dans l'égarement général, de Harlay eut une conscience et des yeux pour avertir et conseiller. Le 1er juillet 1585, quand le roi, poussé à bout, par des suggestions perfides, vint en personne au parlement pour faire enregistrer son premier édit de proscription, il entendit ce langage : « Le crime que vous voulez châtier est attaché aux consciences, lesquelles sont exemptes du fer et du feu. Quand le parti huguenot serait réduit à un seul, nul n'oserait conclure contre lui, si son procès ne lui était solennellement fait. » Et trois mois après, quand, spéculant sur la mort du duc d'Alençon pour écarter du trône le Béarnais, Rome, au nom de son droit divin de juridiction sur les États, déclara déchu de ses droits l'héritier légitime de la couronne, la cour de parlement signala cet abus de puissance comme un attentat contre la souveraineté et l'indépendance du pays. Elle rappela au roi, qui lui demandait l'enregistrement de la bulle, que jamais ses devanciers n'avaient été

sage, de Saint-Sébastien, de Vittoria et de Bilbao. Le 3 juin 1794, il enleva les redoutes de Berdaritz, et reçut sur le champ de bataille le grade de chef de brigade (colonel). Après avoir fait les campagnes des Grisons, d'Italie et des côtes de l'Océan, il passa, le 18 mai 1802, au commandement de la 16e demi-brigade d'infanterie légère, et se signala à la bataille d'Iéna, où il eut la jambe traversée d'une balle. Général de brigade le 29 janvier 1807, il combattit aux journées de Gutstadt, de Heidelberg et de Friedland. Appelé, en 1808, sur la frontière des Pyrénées, il fut nommé chef d'état-major du duc de Conegliano, puis commandant de la Légion d'Honneur et baron de l'empire. Entré en Espagne avec le maréchal Moncey, il assista à la bataille de Tudela et au siége de Saragosse; après la prise de cette place, le général Harispe alla se placer sous les ordres du maréchal Suchet. C'est dans les mémorables campagnes de ce corps d'armée (le troisième) qu'il se distingua de 1809 à 1813, par sa brillante conduite militaire en Aragon, en Catalogne, en Navarre et dans la province de Valence. Il prit une part active au combat d'Alcanitz et à la bataille de Maria, où il fut blessé au pied gauche, en ralliant le centre de la ligne de combat, et en le dirigeant sur les masses principales d'infanterie et d'artillerie ennemies, qui furent complétement battues. Nommé général de division le 12 octobre 1810, pour sa conduite au siége de Lerida, il donna de nouvelles preuves de valeur à celui de Taragone. Chargé de surveiller les mouvements du corps d'O'Donnel, qui menaçait de couper la ligne d'opération des Français, le baron Harispe, après avoir essuyé une première charge de la cavalerie ennemie, fond sur elle à la tête du 4e de hussards, la culbute et la précipite sur l'infanterie. Bientôt rejoint par le 13e de cuirassiers, il surprend cette infanterie, qui cherche à se former en bataillon carré, la sabre vigoureusement et fait mettre bas les armes à une division. Cette action, une des plus brillantes de l'armée d'Aragon, lui valut, le 30 juin 1811, la croix de grand-officier de la Légion d'Honneur. A la bataille de Sagonte, il contribua puissamment au succès de la journée en enfonçant le centre de l'armée espagnole, qu'il sépara de ses deux ailes. Créé comte de l'empire le 3 janvier 1813, il se signala pendant toute la durée de cette campagne, notamment à l'attaque du cantonnement d'Yecla, où il fit 5,000 prisonniers (11 avril 1813), et à l'enlèvement du col d'Ordal, dans la nuit du 12 au 13 septembre suivant. Pendant la retraite de l'armée d'Espagne, il battit les Anglo-Portugais à Saint-Jean-Pied-de-Port et à Baygorry, soutint la retraite sur Orthez, assista a la bataille de ce nom (27 février 1814), à celles de Tarbes (20 mars) et de Toulouse (10 avril). Atteint dans cette dernière affaire d'un boulet qui lui emporta la moitié du pied, il ne put être transporté, et resta au pouvoir de l'ennemi. Accueilli par le gouvernement de la Restauration, il fut appelé au commandement de la 15e division militaire. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il ne vit plus que le danger de la patrie, et ne se rappela que ses premiers serments. L'empereur lui confia le commandement de la première division de l'armée des basses Pyrénées, chargée de surveiller, entre Bayonne et Saint-Jean-Pied-de Port, la frontière menacée par les Espagnols. Mis en disponibilité après la seconde abdication de Napoléon, le général se retira dans ses foyers. Il vivait dans son château de Lacarre, lorsque la révolution de juillet 1830 vint l'arracher à sa douce retraite : il alla représenter ses concitoyens à la chambre des députés, et y défendit les intérêts de ses commettants de 1831 à 1834. Il fut nommé grand'-croix de la Légion d'Honneur le 9 mai 1833, et une ordonnance royale du 15 décembre 1835 l'éleva à la dignité de pair de France. Maintenu dans la première section du cadre de l'état-major général en 1840, il reçut le commandement de la 20e division militaire (Bayonne), qu'il conserva jusqu'à la fin de 1849. Le prince président de la république récompensa les nombreux services du général Harispe en lui conférant, le 11 décembre 1851, le bâton de maréchal. SICARD.

Victoires et Conquêtes des Français. — *Les Fastes de la Légion d'Honneur* (1844), tome III. — *Biographie des Hommes du Jour* (1836), t. Ier. — *Biographie des Membres du Sénat* (1852).

HARIUS. *Voy.* HAER (Van der).

HARIZI (AL). *Voy.* CHARIZI.

HARKENROTH (*Isebrand-Eilhard*), philologue hollandais, né en 1693, à Hamswerum, mort vers 1771. Il occupa pendant quelque temps une place de professeur à Harling. On a de lui plusieurs travaux de théologie et de philologie, tels que : *De Monte sublimi*, inséré dans *Blasii Ugolini Thesaurus Antiquitatum sacrarum*, t. VII; — *De Bachele;* ibidem; — *Conjectanea de Athenodoro Soudonis F. Cananita, Pauli Literario Formatore, philosopho stoico*, insérés dans les *Miscellaneæ Observationes criticæ novæ*, t. I; — *De Busto Lharledano;* Utrecht, 1721; — plusieurs dissertations, insérées dans les *Miscellaneæ Observationes*, dans *Ugolini Thesaurus*, etc. R. L.

Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopædie.* — Sax, *Onomasticon literarium*, t. VI, p. 388. — *Neue Gelehrte Europa*, t. X, p. 398-401.

HARLAY ou **HERLAY**, famille noble originaire de la Franche-Comté, et qui se subdivise en plusieurs branches, notamment celles de Beaumont, de Cély, de Champvallon et de Sancy, a produit un nombre considérable de grands-officiers de la couronne et plusieurs hommes illustres. Vers 1380 un Nicolas de Harlay fut maître d'hôtel du roi Charles V. En 1398 son fils Jean de Harlay devint chevalier du Guet de la ville de Paris. Cette charge fut créée pour reconnaître ses services. Un autre Jean de Harlay, homme d'armes de la grande ordonnance, armé chevalier sous les murs de Vire en l'honneur de son courage, remplit les fonctions de pannetier du roi

Louis XI. Cette famille fournit encore plusieurs maîtres d'hôtel et chambellans à la maison de France et un grand-louvetier, Robert de Harlay, en 1612. Elle entra au parlement de Paris avec le père d'Achille de Harlay (*voy.* ce nom), Christophe de Harlay, qui fut d'abord conseiller en 1531, puis président à mortier en 1553. Elle lui donna deux premiers présidents, plusieurs conseillers et maîtres des requêtes. Elle compte également dans son sein un archevêque de Paris, des ambassadeurs, des chevaliers de Malte, un surintendant des finances et beaucoup d'hommes d'épée, dont la plupart obtinrent des grades importants ou moururent les armes à la main. Son dernier représentant fut Louis Auguste-Achille de Harlay, de la branche de Cély, mort en 1739. Il occupa la charge d'intendant de Paris. Il n'eut de son mariage avec la petite-fille du maréchal de Luxembourg qu'un fils, qui mourut à dix-sept ans, et une fille, qui fut mariée au président de Crèvecœur. Cette famille portait des armoiries d'argent à deux pals de sable. P. de P.

P. Anselme, *Histoire des Grands-Officiers de la Cour.*, t. VIII. — *Éloges des premiers Présidents du Parlement de Paris* (1645, Paris). — Lachesnaye des Bois, *Dictionnaire de Noblesse.* — *Origine des Familles du Parlement de Paris*, Bib. de l'Ars., manusc.

HARLAY (*Achille* de, 1er du nom), célèbre magistrat, né à Paris, le 7 mars 1536, mort dans cette ville, le 21 octobre 1616. Il était le fils de Christophe de Harlay et de Catherine du Val du Mesnil. Sa famille avait de tous temps professé pour la monarchie un attachement inébranlable. Philibert de Harlay, baron de Harlay, possesseur d'un des fiefs les plus importants de la Franche-Comté de Bourgogne, prit parti pour le roi de France contre le duc Jean, et vit ses biens confisqués au profit de la maison de Châlons (Orange). Un vieil historien, Jacques de La Vallée, dit en parlant de lui qu'il avait l'âme toute française et le cœur tout semé de fleurs de lys. Ses descendants ne dérogèrent pas, et ce trait de leur caractère resta celui de toute la vie d'Achille. Au milieu des discordes civiles qui agitèrent son temps, le sentiment de la fidélité au roi resta pour lui celui du devoir. Tout l'effort de ses vertus tendit à l'inspirer et à le faire respecter. L'attachement au principe de la monarchie était à ses yeux la seule voie de salut. Royaliste sous les plus mauvais rois, il fut un des premiers, lorsque le trône sembla manquer d'héritier, à rappeler les principes de la succession royale et à tourner les yeux vers Henri IV. Il sut être également catholique malgré les excès du catholicisme, et lorsque Rome, exagérant sa propre force contre les violences de la réforme, se fit un bras de la Société des Jésuites pour asservir la royauté, il lutta sans crainte pour la sauver de cet autre danger. La vie d'Achille de Harlay est d'autant plus remarquable que les mérites qui la distinguent furent partagés par un grand nombre des magistrats de son temps. C'est la période la moins contestée de la gloire de l'ancienne magistrature française; il la personnifie. Tandis que les grands et le peuple bouleversaient le royaume, une foule de magistrats, comme lui austères et impassibles gardiens des institutions transmises, se vouaient à la science et au travail. C'est à eux qu'on doit les 188 ordonnances du règne de Charles IX et les 330 du règne de Henri III. Ils semblaient s'être imposé la tâche de rebâtir l'édifice social derrière les ruines que faisaient les passions populaires. Achille de Harlay prit une part importante à tous les actes du parlement de Paris. Dès vingt-deux ans il y fut, par une dispense d'âge, pourvu d'une charge de conseiller, et y devint en 1572 président, par suite de la retraite de son père. Il avait trente-six ans. Quelques années auparavant, en 1568, il s'était uni à Catherine de Thou, fille du premier président. Son zèle l'ayant placé à la tête de ses collègues, le roi le chargea d'aller tenir les grands jours à Poitiers. C'étaient des espèces d'assises rendues nécessaires par les agitations des guerres civiles. Le Poitou avait été particulièrement éprouvé. Un grand trouble y régnait; les lois n'étaient plus respectées et les plus mauvaise passions y restaient soulevées. Achille de Harlay y rétablit le calme. Il accomplissait une mission semblable en Auvergne lorsqu'il reçut du roi un courrier qui lui apprenait que de Thou, son beau-père, venait de mourir et qu'il était appelé à le remplacer (1582). Dans cette haute position, il resta fidèle au plan de toute sa vie. Il continua ses études, et publia en 1583 sa *Coutume d'Orléans*. Loin d'aliéner son indépendance, il ne cessa de faire des remontrances au roi Henri III sur ses prodigalités et ses désordres. La guerre civile était dans tous les esprits; il ne cessa de prêcher la modération. Cependant les événements se précipitaient. La Ligue, de société secrète qu'elle était, se changeait en parti révolutionnaire, et demandait un second massacre des protestants. Le parlement, sous l'inspiration de son chef, se déclara contre elle. Dans l'égarement général, de Harlay eut une conscience et des yeux pour avertir et conseiller. Le 1er juillet 1585, quand le roi, poussé à bout, par des suggestions perfides, vint en personne au parlement pour faire enregistrer son premier édit de proscription, il entendit ce langage : « Le crime que vous voulez châtier est attaché aux consciences, lesquelles sont exemptes du fer et du feu. Quand le parti huguenot serait réduit à un seul, nul n'oserait conclure contre lui, si son procès ne lui était solennellement fait. » Et trois mois après, quand, spéculant sur la mort du duc d'Alençon pour écarter du trône le Béarnais, Rome, au nom de son droit divin de juridiction sur les États, déclara déchu de ses droits l'héritier légitime de la couronne, la cour de parlement signala cet abus de puissance comme un attentat contre la souveraineté et l'indépendance du pays. Elle rappela au roi, qui lui demandait l'enregistrement de la bulle, que jamais ses devanciers n'avaient été

sujets du pape; puis, par un amer retour sur eux-mêmes, les magistrats se reprochaient leur connivence forcée avec les fauteurs des mesures sanglantes, et suppliaient le roi de reprendre leurs charges, lui disant « qu'ils préféraient se retirer dans leur maison pour y pleurer sur les malheurs publics, plutôt que d'asservir la dignité de leurs robes aux fatales résolutions de ses ennemis, et qu'ils espéraient ainsi décharger leur conscience de la malédiction que Dieu prépare aux mauvais magistrats et conseillers ». La mission du parlement était de protester et d'avertir, non de se soulever quand tout périssait. Il se soumit, et le premier président, qui portait dans son cœur les enseignements qui devaient naître de ces choses, s'apprêta aux grandes épreuves de sa vie publique. Dans la journée des barricades, ses craintes se réalisent. Le peuple se révolte, la cour fuit. De Harlay reste seul dans Paris. Le chef du mouvement, le duc de Guise, vint alors avec les siens le chercher jusque dans sa maison pour lui arracher une adhésion. Ils trouvèrent « M. le premier qui se pourmenoit dans son jardin, lequel s'étonna si peu de leur venue qu'il ne daigna pas seulement tourner la tête ni discontinuer sa promenade commencée, pour voir ceux qui talonnoient ses pas, la quelle achevée qu'elle fut et étant au bout de son allée, il se retourna et en se retournant il vit le duc. Alors haussant la voix, il lui dit tristement: « C'est grand pitié quand le valet chasse le maître. Au reste, mon âme est à Dieu, mon cœur est à mon roy, et mon corps entre les mains des meschants et à la violence; qu'on en fasse ce qu'on voudra. » Le duc de Guise ne se rebuta point, et le pria d'assembler le parlement. « Quand la majesté du prince est violée, reprit Harlay, le magistrat n'a plus d'autorité. » On le menaça. Il envoya querir son fils pour mourir avec lui. Le duc et ses gens n'osèrent. »

Dès lors De Harlay fut désigné aux fureurs du parti. On ne cessa de l'injurier. Il ne se cacha point. Les rues, les églises même étaient livrées à l'insurrection, et la chaire était devenue une tribune où « le fanatisme hurlait sa passion ». Il continua de paraître partout. Un jour, le 1er janvier 1589, la ville était toute frémissante encore du meurtre des Guise; il se présente au banc d'œuvre de Saint-Germain-l'Auxerrois. Le curé Lincester appelait le peuple à la vengeance; il l'aperçoit, et le désigne à la foule. « Levez-vous, levez-vous, monsieur le premier, que ce peuple vous voie, car vous avez trempé dans l'assassinat. » Harlay se lève sans trembler. Son calme désarma la sédition. Mais on ne tarda pas de se repentir, et on résolut de l'enlever pour se rendre maître du parlement. Il en fut averti; on lui fit dire de ne point aller au palais. « Je n'en ferai rien, répondit-il; s'ils me veulent chercher, ils me trouveront bien où que je sois, et ils ne me sauroient prendre en plus digne lieu qu'en mon siége. » Il était même décidé à se faire tuer sur son siége, car le peuple avait mal interprété sa conduite devant Leicester. Le jour convenu, Bussy-Leclerc se présente au parlement pendant l'audience des chambres assemblées, suivi d'une troupe de ligueurs; et content sans doute de commander à son tour, l'ancien procureur somme les magistrats de se rendre à l'hôtel de ville. Une certaine hésitation se manifeste; alors le premier président, jaloux de sauver la dignité de ce grand corps, se lève, pensant qu'il pourrait protester peut-être plus énergiquement à l'hôtel de ville, au milieu des chefs de la rébellion qui s'y trouvaient réunis. Soixante magistrats le suivent. Ils traversent deux à deux les rues de la ville, au milieu des huées du peuple, auquel Harlay pensait en imposer. Arrivé à la Grève, le premier président est entouré, et on lui interdit l'entrée de l'hôtel de ville. On le somme de donner une adhésion au mouvement : il refuse; on le menace de la Bastille : il ne se laisse pas ébranler, et demande à s'y constituer prisonnier. Mais il est malade de la goutte, et à peine en état de marcher; il prie qu'on lui donne une monture, et c'est ainsi qu'il s'y rend suivi de tous ses magistrats. Durant sa captivité il demeura en butte aux mêmes insultes. Il répondait sans crainte. « Mon temps n'est pas encore venu, mais quand il sera arrivé nous parlerons ensemble et de près. » Et lorsqu'on lui annonçait qu'on lui trancherait la tête. « Je n'ai ni tête ni vie que je préfère à l'amour que je dois à Dieu, au service que je dois au roi et au bien que je dois à ma patrie. » Après la mort de Henri III, Harlay sortit de prison moyennant une rançon de dix mille écus. Il courut à Tours, où le parlement s'était à grand'peine réorganisé autour du nouveau roi. Là il ne cessa de combattre pour les véritables principes de la succession au trône, bravant tour à tour les colères de l'Espagne et celles du pape. Il rentra après le roi à Paris, et vit en récompense de sa fidélité sa terre de Beaumont en Gâtinais érigée en comté. Alors commença pour lui une nouvelle carrière. Après avoir assisté à l'assemblée des notables de Rouen en 1596, il s'efforça de faire oublier dans le parlement le souvenir de ceux qui avaient manqué à leur devoir, et continua de servir la royauté, soit en l'avertissant, soit en la défendant contre ses vieux ennemis. « Si c'est vous désobéir, disait-il au roi dans une de ses rémontrances, que de vous bien servir, le parlement fait ordinairement cette faute; et quand il trouve conflit entre la puissance absolue du roi et le bien du service, le parlement juge l'un préférable à l'autre, non par désobéissance, mais par décharge de sa conscience. » Toute sa vie il poursuivit sans relâche les doctrines ultramontaines, et resta en défiance contre les jésuites. Toujours à la tête du parlement par ses lumières et les exemples qu'il donnait, il entretint dans son sein les traditions de foi catholique et d'indépendance religieuse. Malgré l'évêque de Paris et le nonce du pape, il fit condamner le livre du jésuite Mariana, qui, discutant la question de savoir si on

peut tuer un tyran, se décidait pour l'affirmative, et enfin le livre de Bellarmin, *De Potestate summi Pontif. in rebus temporalibus*. « Il n'en était pas moins zélé catholique, astreint à toutes les règles du culte, au point, dit son historien, qu'il ne mangeait tout le carême que des racines, quoiqu'il aimât beaucoup la bonne chère. »

Jamais aucune passion ne vint troubler ce bel équilibre de vertus qui fait de sa vie un si grand sujet d'étude. Aussi toute sa personne respirait la majesté du magistrat : la justice se lisait dans ses yeux. Quand Biron, accusé de complot contre l'État, fut emprisonné à la Bastille, il avoua tout en voyant de Harlay.

A la mort du roi, le premier président soupçonna aussitôt les jésuites, et tint à conduire lui-même l'instruction. Il interrogea la Coman, qui avait connu l'assassin, et eut à ce qu'il paraît de grandes et terribles révélations sur cette complicité, qui s'étendait plus haut encore. Mais il garda le silence, dans la conviction que la raison d'État était une limite imposée quelquefois au devoir du magistrat. S'il ne voulut pas compromettre la reine, il ne ménagea pas les puissants du jour. Lorsque d'Épernon, l'ami des jésuites, vint le voir pour savoir des nouvelles du procès, il lui dit : « Je ne suis pas votre rapporteur, mais votre juge ; » et comme il insistait au nom de l'amitié : « Je n'ai point d'amis, » répliqua-t-il. Le jour de la déclaration de régence, Concini se disposait à prendre la parole pendant l'audience : « Ce n'est pas à vous de parler ici », lui disait-t-il, et il lui enjoignit de se taire. Un arrêt du parlement prorogea l'instruction relative au régicide. Harlay avait consenti à cette transaction, dans la crainte de déshonorer le pouvoir. On n'osait se débarrasser de lui. Les infirmités et son grand âge l'obligèrent à se retirer après trente-quatre années d'exercice, en 1616. Il espérait voir sa charge passer à de Thou; il n'en fut rien : on le força de la vendre à M. de Verdun. Ce fut la première fois qu'on vendit une charge de premier président : Henri IV avait consacré la vénalité des offices.

Quelques détails sur sa vie privée feront mieux connaître ce grand homme et avec lui ces magistrats d'alors, dignes de servir de modèles à ceux de tous les temps. Harlay était à l'endroit de sa dignité de la susceptibilité la plus délicate. L'usage voulait que les grands-officiers de la couronne, lorsqu'ils prêtaient serment, fissent un cadeau au premier président. Harlay entendait que ce fût un hommage, et non un présent. En conséquence le duc d'Épernon, après avoir prêté le serment de duc et pair, lui envoya un buffet d'argent. Harlay le refusa : « Dites à votre maître », répondit-il à son envoyé « que ma réputation m'est plus chère que son argent; que je ne manque pas de vaisselle, et que quand il arriverait que j'en aurais besoin, j'ai un bon maître, qui est seul capable de m'en donner. » D'Épernon, sachant qu'il avait le goût des armes lui en offrit, qu'il accepta. Il s'imposait cette même réserve à l'occasion de tous les services qu'on lui demandait, ayant coutume de dire : « Toutes fois que j'accorde ou je refuse, je fais ce que je dois. » Il ne pouvait tolérer surtout qu'on accompagnât la demande d'un service de l'offre de quelques présents. Un solliciteur lui ayant envoyé du beurre, il le renvoya tout ému de colère, et fit dresser devant témoins un acte qui constatait le refus qu'il en avait fait. Son érudition était très-profonde, et toute puisée dans les vieux auteurs. Aussi sa conversation fourmillait-elle de citations, et ce fut lui qui mit en vogue au Palais cet usage, qui lui survécut. On ne plaidait jamais devant M. le premier sans faire force emprunts aux Grecs et aux Latins et sans parler hébreu ou même arabe. On l'entendit un jour dans une mercuriale adressée aux procureurs leur dire : « Procureurs, Homère vous apprend votre devoir en son *Iliade* »; et il leur récita tout un passage, en leur indiquant le livre et le chapitre.

Harlay, déjà accablé d'infirmités et presque âgé de quatre-vingts ans, perdit la vue. Trois ans après s'être démis de sa charge, il sentit la mort venir; il rassembla sa famille, et rappela au seul fils qu'il laissait ses devoirs de magistrat et de chrétien. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il fut inhumé en l'église paroissiale de sa comté de Beaumont. Son panégyriste l'appelle le Caton chrétien. Son fils fut conseiller au parlement. P. DE PRADINES.

De La Vallée, *Éloge de M. de Harlay*; Paris, 1616. — L'Estoile, *Journal de Henri IV*. — De Thou, *Histoire*. — Dupuy, *Manuscr.*, vol. 601. — Michelet, *Ligue*. — Thierry, *Tiers État*.

HARLAY (*François* DE), archevêque de Rouen, né à Paris, en 1585, mort le 22 mars 1653. Son père était ce Jacques de Harlay Chanvallon dont l'intrigue amoureuse avec la reine Marguerite occupa tant le public. Lorsque, en 1616, François de Harlay devint archevêque de Rouen, depuis sa jeunesse il était abbé de Saint-Victor à Paris. Il montra dans l'exercice de ses fonctions épiscopales une indulgence et une charité qui le firent aimer du peuple; mais il préféra plus souvent les jouissances de l'étude aux soins de son troupeau : il avait fondé une académie, dont les membres s'engageaient à prononcer de continuelles apologies de saint Paul, et l'avait transférée du faubourg Saint-Marcel au château de Gaillon, magnifique demeure, léguée à l'église de Rouen par le cardinal Georges d'Amboise. L'étude des livres saints et les controverses religieuses occupèrent toute l'existence de François de Harlay. Homme de savoir, non de jugement, il fit dire de lui qu'il était une « bibliothèque renversée » (Mme des Loges); « un abîme de science où l'on ne voyoit goutte » (Vigneul-Marville). C'est cependant en le montrant que son père s'écriait, peu de temps après l'avoir présenté à la cour : « Je leur ai donné un homme; que ne s'en servent-ils! » L'archevêque de Rouen était en effet un homme de bien. Lorsque le chancelier Seguier vint en

Normandie (1639) réprimer des désordres momentanés, Harlay l'implora pour son troupeau en des termes éloquents et vraiment sortis du cœur : « Qu'à l'exemple de nostre Maistre, dit-il, il soit permis au pasteur de souffrir pour son troupeau ». Il voulut aussi que la bibliothèque du chapitre de la cathédrale de Rouen fût ouverte au public. Les artistes trouvèrent en lui un protecteur, et il enseigna à son neveu, en faveur duquel il déposa la mitre en 1651, à les respecter et à les estimer comme lui. Un grand nombre d'ouvrages fort diffus, dont une partie fut imprimée à Gaillon, est sorti de sa plume. On ne saurait énumérer tous les mandements, statuts synodaux, dissertations de pure controverse; mais on doit citer : une harangue prononcée aux états généraux de 1614, et qui fut supprimée par sentence du Châtelet, comme attaquant l'Église gallicane; — *Ecclesiasticæ Historiæ liber primus;* 1629; — *Acta ecclesiæ Rothomagensis;* dans la collection des conciles de Normandie; — *Manière de bien entendre la messe de paroisse*, livre qui a eu un grand nombre d'éditions; — *Catéchisme des Controverses*, dissertation également recherchée. Quelques-unes des pièces sorties des presses de Gaillon sont curieuses : elles portent toutes cette indication : *Ex typographia Gallionæa*, et sont dans le format in-4°. On les a réunies dans un volume, que l'on est convenu d'appeler le *Mercure* de Gaillon. Les bibliophiles font cas de cette collection. Certains ouvrages de François de Harlay sont ornés de son portrait; il est décoré d'une barbe si respectable qu'elle frappait l'esprit des lecteurs plus que tout le reste; le pape, interrogé comment il trouvait les livres de l'archevêque de Rouen, ne répondait jamais que : *Bella barba! veramente bellissima barba!* Louis LACOUR.

Hist. des Arch. de Rouen, par Pommeraye, 1667, in-fol. — *Gallia Christiana*. — Floquet, *Diaire du ch. Seguier*, 1842, in-8°. — Vigneul-Marville, *Mélanges*, 4e éd., II, 157. — Tallemant, *Historiettes*, éd. Paulin; Paris, t. IV, p. 78.

HARLAY-CHANVALLON (*François* DE), archevêque de Rouen, puis cinquième archevêque de Paris, né le 14 août 1625, mort à Paris, le 6 août 1695. Au sortir du collége de Navarre, où il avait été élevé, il reçut la crosse abbatiale du riche monastère de Jumiéges dans le diocèse de son oncle. Une conduite prudente, un parler sage à l'assemblée générale du clergé de 1650, où il avait été appelé, valurent au jeune abbé les applaudissements de ses confrères, qui le désignèrent comme seul digne d'être élu archevêque de Rouen à la mort de son oncle. Celui-ci se démit aussitôt de ses fonctions pastorales, et son neveu fut sacré à sa place, dans le chapitre des Chartreux de Paris, le 28 décembre 1651. La conduite de François de Harlay ne répondit pas aux espérances qu'on en avait conçues : on voit dès 1657 le nom du jeune archevêque figurer dans des historiettes de Tallemant des Réaux qui ne sont rien moins qu'édifiantes. Non content de sacrifier les devoirs du sacerdoce à des équipées mondaines, il voulut jouer un rôle important dans la politique, et se consacra à la fortune du cardinal Mazarin. Ce dernier disait qu'il devait à Harlay d'avoir revu la France et d'avoir retrouvé la place de premier ministre. En effet, lors de l'exil de Mazarin, l'archevêque de Rouen se rendit à Tours, auprès du roi, avec trois évêques, et condamna cette proscription, après avoir montré que le ministre ne méritait pas un traitement si indigne. L'égoïsme de Mazarin mit un terme à cette amitié. Choisi pour représenter un des pairs ecclésiastiques au sacre de Louis XIV, en 1654, Harlay assista encore aux deux mariages de ce monarque; car quelques historiens le regardent comme ayant célébré l'union secrète de Mme de Maintenon. Le grand nom qu'il portait, le faste qu'il étalait à toute occasion, les services rendus à l'État, les flatteries prodiguées à la personne royale, le courage qu'il avait montré durant la terrible épidémie de 1668, désignaient Harlay à Louis XIV pour le poste que Péréfixe occupait; aussi dès le lendemain de la mort de celui-ci, le 3 décembre 1670, Harlay fut nommé (3 janvier 1671) archevêque de Paris. Dans la chaire de Notre-Dame, où sa parole avait déjà retenti, notamment en 1666, lors des obsèques de la reine mère, il continua de faire entendre au peuple de beaux discours, avec lesquels sa vie ne s'accordait pas plus qu'autrefois. On ne peut nier qu'il ne s'exprimât bien, et il avait acquis l'assurance nécessaire à l'orateur dans les assemblées du clergé, où il figurait toujours au premier rang. En 1664, lors de la réception du légat Chigi, ce fut lui qui représenta le clergé de France et fit la harangue; en 1670, à l'assemblée de Pontoise, il improvisa sans préparation un discours qu'on a beaucoup loué. Il aimait à parler en public : les conférences publiques de morale qu'il tint pendant trois années à partir de 1682 lui permirent de déployer des talents oratoires que son entourage applaudissait. Le roi lui donnait chaque semaine quelques heures pendant lesquelles on discutait avec le père La Chaise les intérêts de l'église de Paris. Les honneurs dont le monarque récompensa son zèle sont nombreux. Ce fut pour Harlay-Chanvallon que fut érigée en duché-pairie la terre de Saint-Cloud, devenue le domaine des archevêques de Paris (1690); il devint commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, et les bénéfices que le roi lui accorda sont innombrables. Il mourut au château de Conflans, maison de plaisance qu'il avait achetée et qu'il ne parvint pas à rendre comparable à Gaillon. Madame de Sévigné dit que le clergé de Paris se trouva dans un grand embarras pour faire l'éloge du défunt : « Il n'y a que deux petites bagatelles qui rendent cet ouvrage difficile, c'est la vie et la mort ». On reproche avec raison à ce prélat une haine implacable contre les protestants; il suivait trop à la lettre la parole de saint Grégoire : « Il vaut mieux tolérer le scandale du trouble que de souffrir le scandale de l'er-

rieur ». On le vit à Dieppe, dont il était seigneur spirituel et temporel, forcer les huguenots, comme seigneur temporel, à venir écouter dans la cathédrale les sermons du seigneur spirituel. « Enfin, il eut la *joie*, dit son historiographe, de voir révoquer les édits de Nantes et de Nismes. » Ces mots peignent son intolérance; car il n'est que trop vrai qu'il fut un des instigateurs de la funeste ordonnance de 1685, après laquelle son zèle pieux ne connut plus de bornes. On ne sait pas le nombre des enfants qu'il fit arracher à leurs parents de la communion réformée pour les faire élever dans des couvents catholiques. Quant aux parents, « effrayant les uns, achetant les autres, il les persuadait tous par *la force de ses raisons* ». François de Harlay-Chanvallon fut membre de l'Académie Française, et comme orateur n'y fut pas déplacé. Aucune de ses harangues n'a été imprimée. Il pensait que des morceaux d'éloquence n'étaient pas faits pour être lus : « Ce sont, disait-il, des tableaux faits pour être vus d'un lieu élevé, et non pour être considérés de près. » Harlay-Chanvallon a écrit un grand nombre de mandements, quelques livres de controverse, de discipline ecclésiastique; il est l'éditeur du *Synodicon Parisiense*, recueil de tous les synodes tenus par ses prédécesseurs, et on lui attribue : *Réponse au cardinal Mazarin en faveur du cardinal de Retz, prononcée à l'assemblée ordinaire du clergé de* 1655.

Louis Lacour.

Legendre, *Vie de Harlay*; Paris, 1720, in-4°. — Le même, *Eloge de Harlay*; 1695, in-8°. — Martignac, *Éloge des Arch. de Paris*; 1698, in-4°. — Gaillard, *Oraison funèbre de Harlay*; 1695, in-4°. — *Hist. Eccl.*, t. XI. — *Mem. du Clergé*, V, p. 630, 662. — Saint-Simon, *Mém.* — Tallemant, IV, 86. — Vigneul-Marville, *Melanges*, III, 138. — Sévigné, *Lettres*, 1818, X, p. 121, 128. — Bausset, *Hist. de Fenelon*, 2e ed., vol. I, p. 51, 55, etc. — Le même, *Hist. de Bossuet*, II, p. 168. — D'Aguesseau, *Œuvres*, XIII, p. 162.

HARLAY (*Achille* III de), comte de Beaumont, seigneur de Grosbois, etc., premier président du parlement de Paris et petit-neveu du grand de Harlay, né à Paris, le 1er août 1639, d'Achille II, procureur général en la même cour, et de Marie de Bellièvre, mort à Paris, le 23 juillet 1712. Il fut reçu conseiller le 3 août 1657, et remplaça son père en sa charge de procureur général le 4 juin 1667. Lorsque l'ambassadeur français a Rome, le marquis de Lavardin, eut été excommunié à la suite de la protestation éclatante qu'il avait faite contre le retrait de ses franchises, Harlay provoqua un appel comme d'abus contre Innocent XI. Il conclut devant toutes les chambres assemblées à ce qu'il fût formulé cette fois non *du pape mal informé au pape mieux informé*, mais *du pape mal informé à un concile œcuménique* (22 janvier 1688). Il rappelait ainsi les principes établis six ans auparavant par l'assemblée du clergé de France, dans la célèbre déclaration des libertés gallicanes. Le roi, dont il avait en cette occasion énergiquement servi les ressentiments, l'appela aux fonctions de premier président (12 novembre 1689). Il remplaça M. de Novion, accusé d'abus de pouvoir, et eut lui-même pour successeur comme procureur général M. de La Briffe. Le président de Harlay, très-favorable à la légitimation des bâtards, rédigea de concert avec d'Aguesseau un projet qui leur assurait dans le parlement un rang immédiat après les princes du sang et avant les ducs et pairs.

Sa vie est dès lors connue par les mémoires de Saint-Simon. On le voit mêlé au procès du duché d'Épernon et à celui du duché de Piney-Luxembourg, ces deux intarissables sujets des passions du célèbre historien. Il prit parti à ce qu'il paraît, dans le dernier, pour le maréchal de Luxembourg, dont il était l'ami ; car sa récusation, poursuivie et obtenue par les adversaires du maréchal, fut un des principaux incidents de cette interminable affaire.

Toutes ces raisons, la faveur du roi et l'amitié de Mme de Maintenon ont animé contre lui toutes les haines de Saint-Simon. C'est un des personnages qui reviennent à chaque page de ses mémoires. On y lit (chapitre xvii) un portrait qui le représente comme un homme exécrable. Saint-Simon lui reconnaît tous les genres de talents, mais il incrimine ses mœurs, son caractère de magistrat, et jusqu'à ses sentiments de père de famille. « Il eut, dit-il, toute la gravité du grand Achille, qu'il outra jusqu'au cynisme, du reste sans foi ni loi, sans âme et sans Dieu......., tout le mobile de sa conduite fut qu'il *papejait* pour être chancelier ». Les contemporains gardèrent cependant une haute idée de son esprit. On fit de ses bons mots un recueil, resté sans doute inédit, qu'on intitula *Harlæana*. De nos jours on cite encore au palais plusieurs de ses saillies. « Si messieurs qui parlent, disait-il un jour à l'audience, faisaient comme messieurs qui dorment, messieurs qui écoutent pourraient entendre. » Et à l'architecte Mansard, qui demandait une charge de président à mortier pour son fils, il répondit : « Ne mêlez point, monsieur, votre mortier avec le nôtre. »

Harlay se retira au mois d'avril 1707, et eut pour successeur Louis Lepelletier. Il avait épousé la fille du premier président de Lamoignon, le 12 septembre 1667. Son fils, conseiller au parlement, ne laissa qu'une fille, qui fut mariée au dernier fils du maréchal de Luxembourg, le prince de Tingry.

P. de Pradines.

Memoires de Saint-Simon. - Reboulet, *Histoire de Louis XIV*. — *Registres du parlem. de Paris*. — *Bib. des avocats à la C. imp.*, *Collection Penthièvre*.

HARLAY DE SANCY (*Nicolas* et *Achille*). *Voy.* Sancy.

HARLESS (*Gottlieb-Christophe*), humaniste allemand, né à Kulmbach, le 21 juin 1740, et mort à Erlangen, le 2 novembre 1815. Issu d'une famille pauvre, il eut à vaincre de nombreuses difficultés, non-seulement pour faire ses études, mais encore pour se créer la position que lui mé-

ritaient ses talents et ses connaissances. Il donna d'abord des leçons privées à l'université d'Erlangen. En 1765 il fut nommé professeur au gymnase de Cobourg, et en 1770 il fut appelé à Erlangen pour occuper la chaire d'éloquence. A à ces fonctions il joignit bientôt celles de bibliothécaire en premier dans cette ville. On lui doit de bonnes éditions d'un grand nombre de classiques, et une 4ᵉ édition, revue et remaniée, de la *Bibliotheca Græca* de J.-A. Fabricius; Hambourg, 1790-1809, 12 vol. in-4°. Il est surtout connu par des travaux d'érudition sur l'histoire de la littérature ancienne de la Grèce et de Rome, et parmi lesquels on cite : *Introductio in Historiam Linguæ Græcæ;* Altenbourg, 1778, 2 vol. in-8°; 2ᵉ édit., 1792-1795; — *Introductio in notitiam Litteraturæ Romanæ;* Nuremberg, 1781, in-8°; — *Supplementa ad breviorem Notitiam Literaturæ Romanæ;* Leipz., 1799-1817, 3 vol. in-8°; — *Vitæ Philologorum;* Brême, 1764-1772, 4 vol.; — *Chrestomathia Græca poetica;* Cobourg, 1768; — *Chrestomathia Latina poetica;* Altenbourg, 1770; — *Opuscula varii argumenti;* Halle, 1773; — *Anthologia Latina poetica;* Altenbourg, 1774; — *Anthologia Græca poetica;* Nuremberg, 1775; nouvelle édition, Hof, 1792; — *Anthologia Græca prosaica;* Nuremberg, 1781; — *Brevior Notitia Litteraturæ Græcæ;* Leipzig, 1812. MICHEL NICOLAS et R. L.

Harless, C. F., *Biographie de T.-C. Harless.* — *Conv.-Lexik.*

HARLESS (*Chrétien-Frédéric*), médecin et érudit allemand, fils du précédent, né à Erlangen, le 11 juin 1773, mort à Bonn, le 13 mars 1853, il fut depuis 1812 professeur à l'université d'Erlangen, et en 1818 il fut appelé à l'université de Bonn, où il resta jusqu'à sa mort. Parmi ses travaux on remarque : *Die sæmmtlichen Heilquellen und curbæder des südlichen und mittlern Europa, Westasiens und Nordafrikas, in alter und neuster Zeit* (Les eaux minérales et les bains de l'Europe méridionale et centrale, de l'Asie occidentale et de l'Afrique septentrionale dans l'antiquité et dans les temps modernes); Berlin, 1846-1848, 2 vol.; — *Geschichte der Hirn und Nervenlehre im Alterthum* (Histoire de la Céphalalogie et de la Névrologie dans l'antiquité); Erlangen, 1801; — *Untersuchungen über die Natur, Entstehung und Ansteckungskraft des gelben Fiebers* (Recherches sur la nature, l'origine et sur la contagion de la Fièvre jaune); Salzbourg, 1805, 2 vol.; — *Opera minora academica, physiologici, medico-pratici et antiquarii argumenti;* Leipzig, 1815; — *Ueber die Errichtung einer allgemeinen deutschen Nationalpharmacopœa* (De l'institution d'une Pharmacopée nationale-allemande générale); Bamberg, 1816, nouvelle édition; Bonn, 1834; — *Analecta hist.-crit. de Archigene medico et Apollonii medicis eorumque scriptis et fragmentis;* Bamberg et Erlangen, 1816; — *Der Republicanismus in der Naturwissenschaft und in der Medizin* (Le Républicanisme dans les sciences naturelles et médicales); Bonn, 1819; — *Die indische Cholera nach allen ihren Beziehungen* (Le Choléra indien considéré sous tous les rapports); Brunswick, 1831, 3 livraisons; — *Servilii Damocratis quæ supersunt Carmina Medicinalia, græce et latine primum collegit et seorsim edidit, cum prolegomenis;* Bonn, 1834. R. L.

Conv.-Lex. — Engelmann, *Biblioth. Med.-chirurg. et anatom.-physiologica.*

* HARLESS (*Émile*), physiologiste allemand, neveu du précédent, est né à Nuremberg, le 22 octobre 1820. Établi à Munich, il y dirige depuis 1852 le musée physiologique. Parmi ses travaux on remarque : *Monographie über den Einfluss der Gaze auf die Form der Blutkœrperchen* (Monographie sur l'influence des gaz sur la forme des globules du sang); Erlangen, 1846; — *Die Muskelirritabilitæt* (L'Irritabilité des Muscles); Munich, 1851; — *Populære Vorlesungen aus dem Gebiete der Physiologie und Psychologie* (Leçons populaires de Physiologie et de Psychologie); Brunswick, 1851; — *Theorie und Anwendung eines neuen Spirometer, Instrument zur Bestimmung der Respirationslaft* (Théorie et application d'un nouveau Spiromètre, instrument propre à déterminer la quantité d'air respiré); Munich, 1855. R. L.

Conv.-Lex.

* HARLESS (*Théophile-Christophe-Adolphe*), théologien protestant allemand, est né à Nuremberg, le 21 novembre 1806. Successivement professeur à Erlangen et à Leipzig, il fut en 1850 appelé à Dresde pour remplacer Ammon dans ses fonctions de conseiller ecclésiastique intime au ministère des cultes. Il garda cette place jusqu'en 1852, époque où il retourna en Bavière comme président du consistoire protestant de Munich. M. Harless est considéré comme un des meilleurs prédicateurs de l'Allemagne protestante. Parmi ses ouvrages, on remarque : *Commentar über den brief Pauli an die Epheser* (Commentaires de l'épître de saint Paul aux Éphésiens); Erlangen, 1834; — *Theologische Encyklopædie und Methodologie vom Standpunkte der protestantischen Kirche* (Encyclopédie et méthodologie théologiques au point de vue de l'Église protestante); Nuremberg, 1837; — *Die Kritische Bearbeitung des Lebens Jesu von David F. Strauss nach ihrem wissenschaftlichen Werthe beleuchtet* (Critique de la valeur scientifique de la vie de Jésus par D. F. Strauss); 1837; — *De Supernaturalismo Gentilium;* Erlangen, 1838; — *Christliche Ethik* (Éthique chrétienne); Stuttgard, 5ᵉ édit., 1853; — *Christi Reich und Christi Kraft* (L'Empire du Christ et la force du Christ), recueil de sermons; Stuttgard, 1840; — *Lucu-*

brationum *Evangelia canonica, pars I et II*; Erlangen, 1841-1842; — *Die Sonntagsweihe* (La Célébration du Dimanche), recueil de sermons; Leipzig, 1848-1854, 7 vol.; — *Kirche und Amt nach lutherischer Lehre*; Stuttgard, 1853. Depuis 1837 M. Harless dirige la revue protestante intitulée : *Zeitschrift für Protestantismus und Kirche*. R. L.

Conv.-Lex. — Gersdorf, *Repertorium*.

HARLEVILLE (*Collin* D'). *Voy.* COLLIN HARLEVILLE.

HARLEY (*Robert*); comte d'Oxford, homme d'État anglais, né à Londres, en 1661, mort le 21 mai 1724. Il appartenait à une famille considérable du comté d'Hereford. Son grand-père, sir Robert Harley, fut maître de la Monnaie sous le règne de Charles Ier; et son père, sir Édouard, devint gouverneur de Dunkerque après la restauration. Sir Robert et son fils, attachés au parti presbytérien, se rangèrent du côté du parlement pendant la guerre civile; mais ils firent de l'opposition à la république, et sir Édouard prit une part active au rétablissement de la royauté. Robert Harley, fils d'Édouard, entra au parlement après la révolution de 1688. Il y représenta d'abord le bourg de Tregony, puis celui de Radnor. Il resta pendant quelque temps fidèle aux principes whigs de sa famille; puis il inclina peu à peu vers le parti contraire, et finit par être un des plus brillants orateurs tories de la chambre des communes. Les tories, jetés dans l'opposition par l'avénement de Guillaume, y avaient trouvé une certaine popularité, et avec la popularité le moyen de ressaisir le pouvoir. Le roi dut accepter le ministère tory de Rochester. Ce cabinet désigna pour les fonctions d'orateur de la chambre des communes Harley, qui fut élu en février 1701, à la majorité de 249 voix contre 125. Le parlement fut dissous quelques mois après. Les élections affaiblirent les tories sans leur enlever la majorité, et Harley fut reporté au poste d'orateur (décembre 1701). Il occupa la même dignité dans le premier parlement de la reine Anne (octobre 1702), et la conserva jusqu'au mois d'avril 1704, époque où il devint secrétaire d'État. Complétement oublieux de son origine presbytérienne, et au fond indifférent en matière de religion, il s'était déclaré le champion de la haute Église. Il apporta dans la défense de cette cause une réserve tortueuse, une souplesse insinuante, un grand soin à ne pas rompre entièrement avec les whigs, tout en servant les tories. Il sut se ménager auprès de la reine l'influence déjà réelle, quoique tout à fait secrète, d'une jeune femme de chambre, miss Abigail Hill, appui d'autant plus utile, que lady Marlborough, qui passait pour la favorite de la reine, se tournait décidément du côté des whigs. Ceux-ci eurent l'avantage aux élections de 1705, et forts du concours de Marlborough, vainqueur à Blenheim, ils firent entrer dans le cabinet un de leurs meilleurs orateurs, William Cowper. Un an et demi plus tard (mai 1707), le ministère fut encore modifié dans le sens whig. Le comte de Sunderland y entra comme secrétaire d'État, et William Cowper devint lord chancelier. Dans une administration où les tories n'avaient plus aucune autorité, la position de Harley n'était pas tenable. Ne pouvant lutter ouvertement contre le parti triomphant, il eut recours à l'intrigue. Par l'entremise d'Abigaïl Hill (qui venait d'épouser secrètement un officier nommé Masham), il entretint avec la reine une correspondance dans le but de l'engager à renvoyer le ministère. La reine y était décidée, et cherchait avec Harley les moyens de réaliser ce projet, lorsque l'incident du mariage secret révéla à lady Marlborough l'influence d'Abigaïl sur la reine; elle devina bientôt quel usage Mme Masham faisait de cette influence, et les whigs, prévenus, résolurent de se débarrasser de Harley; ils en trouvèrent presque aussitôt l'occasion. On découvrit que le maréchal de Tallard, prisonnier en Angleterre, correspondait avec le gouvernement français par l'intermédiaire de Gregg, commis du secrétaire d'État. Gregg fut condamné à mort pour crime de trahison. Il n'est point prouvé que Harley fut complice de cette infidélité; mais l'opinion publique l'accusa. Marlborough et Godolphin, saisissant ce prétexte, déclarèrent qu'ils donneraient leur démission si Harley ne se retirait pas. La reine résista d'abord, puis céda devant l'attitude du reste du ministère, et Harley résigna son office (février 1708). Sa retraite entraîna celle de son ami et allié politique Saint-John (depuis lord Bolingbroke). Il resta plus de deux ans hors du pouvoir. Les élections de 1708 enlevèrent encore des voix aux tories, et la faveur publique parut décidément du côté de leurs adversaires. Mais l'on put bientôt signaler des symptômes d'un revirement politique. La reine supportait avec une impatience croissante le ministère qui lui était imposé; la nation anglaise commençait à se lasser d'une guerre dont les brillants succès ne faisaient pas oublier les charges; enfin, la haute Église, que le pouvoir ne protégeait plus, devint un moment populaire. Un certain Sacheverell, s'étant permis, en chaire, de violentes déclamations contre la tolérance religieuse et la liberté politique et des attaques fort vives contre les ministres, fut traduit devant la cour des pairs en 1709. Ce procès eut un immense retentissement. La révolution de 1688 et la constitution anglaise étaient en cause. Les ministres défendaient la liberté, et, par une inconséquence déplorable, l'opinion populaire se prononça en faveur de Sacheverell. Sa condamnation fut un triomphe pour lui, une défaite pour le ministère. Harley reprit sa correspondance avec la reine; il eut avec elle une entrevue où il lui conseilla de se débarrasser de son ministère, peu à peu, de manière à éviter un éclat. La reine suivit ce plan; Sunderland fut renvoyé le

premier, puis vinrent Godolphin (août 1710) et Smith. Harley remplaça ce dernier dans le poste de chancelier de l'Échiquier; enfin, la reine n'eut pas la patience d'attendre plus longtemps, et malgré les timides conseils de Harley, qui aurait désiré une transaction entre les deux partis, elle prononça la dissolution de la chambre, et forma un nouveau cabinet, sous la présidence de Rochester. Harley resta chancelier de l'Échiquier et Saint-John fut secrétaire d'État. La tâche de Harley était délicate. Il était, suivant le mot de Swift, placé comme un isthme entre les whigs et les tories violents. Il fallait, en écartant les uns, ne pas se livrer entièrement aux autres. Harley aurait voulu rester dans ce sage milieu : il ne le put, sous peine d'être devancé et évincé par Saint-John. La réaction, favorisée par la nouvelle chambre, l'emporta. Le duc de Marlborough, qu'il avait d'abord ménagé, fut brutalement destitué de tous ses emplois (décembre 1711). Après avoir brisé le premier général de l'Angleterre, il ne restait plus qu'à faire la paix. Déjà, depuis le mois de janvier 1711, une négociation occulte avait été ouverte avec le cabinet de Versailles. Elle s'était poursuivie pendant toute l'année, contrairement aux traités qui interdisaient à l'Angleterre de négocier en dehors et à l'insu de ses alliés. Au mois de mai 1711, Harley fut nommé premier lord de la trésorerie et créé pair avec le titre de *comte d'Oxford et Mortimer*. Un peu plus tard, il reçut l'ordre de la Jarretière. Le plus grand fait de son administration est la paix d'Utrecht, conclue le 5 mai 1713. Cet acte mémorable n'avait en lui-même rien que de digne d'éloge; mais par la manière dont il le prépara ou le laissa préparer par Bolingbroke, Harley lui donna le caractère d'une intrigue déloyale. Il posa les préliminaires et conduisit les négociations sans en prévenir les alliés de l'Angleterre; il promit au prince Eugène le concours actif de l'armée anglaise, et en secret il ordonna au chef de cette armée de rester dans l'inaction. Il souffrit que ses collègues et ses agents livrassent à Villars le secret des projets stratégiques du prince Eugène. De pareils actes dépassent la simple duplicité et peuvent être qualifiés de trahison. On ne peut pas non plus qualifier autrement les promesses formelles que le premier ministre d'un gouvernement fondé par la révolution de 1688 fit au prétendant. En décembre 1713, il disait à l'abbé Gautier, agent secret du ministère français, « qu'il ne consentirait jamais, tant qu'il vivrait, à ce que l'Angleterre fût gouvernée par un Allemand....; que le prochain parlement disposerait tellement les choses qu'il faudrait nécessairement que le chevalier de Saint-Georges revînt après la mort de la reine. » En parlant ainsi, lord Oxford n'était pas sincère. Il savait que la succession protestante avait les plus grandes chances de succès, et il était tout prêt à la servir; mais il ne regardait pas le retour des Stuarts comme impossible, et il prenait ses précautions en conséquence. A force de vouloir se ménager des intelligences dans tous les partis, on risque de se rendre suspect à tous. C'est ce qui arriva à lord Oxford. Les whigs le détestaient comme un traître et un jacobite; les tories ardents le soupçonnèrent d'incliner vers la succession protestante, et reportèrent toute leur faveur sur Saint-John, devenu lord Bolingbroke : dans cette position difficile, lord Oxford eut encore le malheur de perdre l'appui de la favorite. Déjà depuis longtemps en froid avec lady Masham, il se brouilla avec elle en refusant d'accepter sa part dans certains bénéfices dont la favorite s'arrogeait elle-même une partie, et, ce qui était plus grave, en mettant opposition à une gratification annuelle de 1,500 l. sterl. que lady Masham avait obtenue de la reine. Privé de cet appui, Oxford ne pouvait rester ministre. Le 27 juillet 1714 la reine, déjà mourante, lui retira la baguette de lord trésorier. Cinq jours plus tard elle expira, et Oxford, participant au gouvernement, comme membre du conseil privé, vit l'humiliation de Bolingbroke et le facile avénement de la maison de Hanovre. Les whigs reprirent le pouvoir, et les élections de janvier 1715 leur donnèrent une forte majorité. La nouvelle chambre frappa aussitôt l'ancien ministère tory. Une accusation de haute trahison fut portée contre Bolingbroke et Oxford. Le premier s'était réfugié en France. Oxford ne suivit pas cet exemple, et fut envoyé à la Tour. Il supporta cette disgrâce avec beaucoup de calme. Dans sa prison, et sous la menace d'une condamnation capitale, il ne montra ni crainte ni impatience. Au bout de deux ans, voyant les passions un peu apaisées, il demanda à être mis en jugement. Le 24 juin 1717 le procès s'ouvrit devant la chambre des pairs; mais dès le début une question de forme divisa les deux chambres. Les communes firent défaut, et le 1er juillet les lords prononcèrent un acquittement, aux applaudissements du public. Les juges et les spectateurs auraient été moins indulgents s'ils avaient su que du fond de sa prison Oxford avait écrit au prétendant pour lui offrir ses services. Cette correspondance clandestine fut le dernier acte politique de l'ancien premier ministre. Il vécut encore sept ans, après sa sortie de la Tour, jouissant des plaisirs de la société, et donnant une partie de son temps à l'étude, au milieu d'une magnifique bibliothèque, qui contenait plus de cent mille volumes et de sept mille manuscrits. Ses livres furent dispersés après sa mort; mais sa collection de manuscrits resta intacte, et forme aujourd'hui, sous le nom de *Harleian Library*, une des richesses du *British Museum*. Le comte d'Oxford ne fut pas seulement un protecteur éclairé des lettres, il les cultiva lui-même, avec peu de succès il est vrai. On a de lui : *Letter to Swift on correcting and improving the english tongue*; — *Essay on*

public credit; — *Essay on Loans*; — *Vindication of the rights of the commons of England*. Une *Lettre à la reine*, où il défend son administration, a été insérée dans l'*Histoire* de Tindal. Les pièces du procès de lord Oxford se trouvent dans les *State Trials*. L. J.

Lord Mahon, *History of England*. — Torcy, *Memoires*. — G.-W. Cooke, *Memoirs of lord Bolingbroke*. — Ch. de Rémusat, *L'Angleterre au dix-huitième siècle*. — La duchesse de Marlborough, *Account of her own life*. — James Ralph, *The other side of the question*; Londres, 1742, in-8°. — *Edinburgh Review*, octobre 1835. — *Revue nouvelle*, mai 1845. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

* **HARMAN** (*Thomas*), poëte anglais, vivait vers le milieu du seizième siècle; on manque de détails sur sa vie, mais ses écrits n'en donnent pas une idée fort avantageuse : il fréquentait beaucoup de personnages appartenant à ce qu'on appelle aujourd'hui les classes dangereuses de la société, les vagabonds, les mendiants, et se plut à retracer leurs habitudes et leur langage dans deux écrits devenus très-peu communs, quoiqu'ils aient eu plusieurs éditions : *A Caveat for common cursetors, vulgarely called vagabondes*; London, 1563, 1567, 1599, in-4°; — *The Fraternitye of Vagabondes*; 1565, 1575, Ces poésies, où l'argot domine, sont difficiles à comprendre aujourd'hui; leur singularité est cause qu'elles sont fort recherchées de la part des bibliophiles britanniques. G. B.

Beloe, *Anecdotes of Litterature*, t. II, p. 213. — Brydges, *Restituta*, *or titles, extracts and characters of old books*, t. II, p. 515; IV, 201.

HARMAND D'ABANCOURT (*Nicolas-François*, baron), homme politique et administrateur français, né à Triocour (Brie), le 9 janvier 1747, mort à Senlis, le 31 décembre 1821. Membre de la première Assemblée constituante, préfet sous le consulat et l'empire, il appartenait à une famille honorable de la Lorraine, anoblie sous les derniers ducs, et qui depuis a produit plusieurs hommes distingués. Il fit ses études au collége Sainte-Barbe, et embrassa la profession d'avocat, qu'il exerça à Château-Thierry jusqu'en 1789. Député par le tiers état de ce bailliage aux états généraux, il rédigea un cahier qui fut imprimé une première fois, et mérita une réimpression. Au 5 octobre, il se tint auprès de la personne du roi, au balcon de la cour de marbre, revêtu de ses insignes de député, tandis que l'émeute envahissait les cours du château. Il ne parla point à l'Assemblée, mais se fit remarquer dans les comités. Il vota presque constamment avec la majorité.

Pendant la terreur il dut se cacher, et ne reparut que sous le Directoire. Il prit part aux entreprises pour la fourniture des armées. Lors de l'établissement des préfectures, il fut nommé préfet de la Mayenne. Son administration y fut bienfaisante, et lui acquit une juste réputation. Harmand occupa ces fonctions jusqu'en 1813, époque à laquelle il demanda sa retraite. Il avait été nommé membre de la Légion d'Honneur en 1804, et créé baron de l'empire en 1809.

La plupart des biographes l'ont confondu avec J.-B. Harmand, de la Meuse, qui suit, et avec son fils, Harmand d'Abancourt. Le baron d'Abancourt eut un autre fils, qui fut sous-préfet. Un membre de cette famille est actuellement greffier en chef de la cour des comptes. P. de P.

D. Pelletier, *Reg. des annoblis de Lorraine et Barrois*. — *Renseignements particuliers*.

* **HARMAND D'ABANCOURT** (*Anne-Étienne-Louis*), homme politique français, fils du précédent, né le 23 août 1774, à Châlons-sur-Marne, mort à Paris, le 23 mars 1850. Nommé auditeur au conseil d'État, puis sous-préfet de Savenay sous l'empire, il se rallia aux Bourbons en 1814, passa à la sous-préfecture de Mézières, et peu après à la préfecture des Hautes-Alpes. Il était dans cette position lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe. Dans une proclamation, le préfet des Hautes-Alpes traita l'empereur de « aventurier qui venait remettre en question le sort de la France, si heureuse sous le sceptre tutélaire et glorieux des Bourbons ». Mis de côté pendant les Cent Jours, Harmand d'Abancourt fut créé baron, membre de la Légion d'Honneur et préfet du Puy-de-Dôme à la seconde Restauration. En 1817 il fut envoyé en la même qualité dans la Corrèze, et en 1819 dans les Ardennes. Il sut se rendre utile dans ces différents postes, fut créé vicomte en 1820, et nommé préfet de l'Allier en 1824. Il ne garda pas longtemps cette position; élu député par l'arrondissement de Mézières, il fut nommé maître des requêtes et secrétaire général du bureau du commerce et des colonies; le 7 août 1825, il entra comme conseiller maître à la cour des comptes, dont il devint président de chambre le 4 février 1829. En 1828, il avait été secrétaire général de la commission de liquidation de l'indemnité accordée aux émigrés. A la chambre il appuyait de son vote et de sa parole la politique ministérielle; il vota contre l'adresse dite des deux cent vingt-et-un; mais quand la révolution de juillet eut renversé la branche aînée des Bourbons, il se rallia au nouveau gouvernement issu des barricades. Il ne fut pas réélu député en 1831, mais fut créé pair de France par ordonnance du 3 octobre 1837 En 1846 il fut admis à faire valoir ses droits à la retraite, nommé président honoraire de la cour des comptes, et grand-officier de la Légion d'Honneur. Il mourut subitement, dans l'église Saint-Sulpice, en entendant la messe. L. L—t.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome III, 2e partie, p. 286.

HARMAND (*Jean-Baptiste*) (de la Meuse), membre de la Convention, de la même famille que les précédents, né à Souilly (Meuse), le 10 novembre 1751, mort à Paris, le 24 février 1816. Il entra d'abord au séminaire, et le quitta pour étudier le droit; puis il abandonna l'étude du droit à son tour, et s'enrôla dans le régiment de Vivarais-infanterie. Il y parvint au grade de

porte-drapeau. Il passa aux Indes, y fit la guerre, et ne revint qu'en 1787 à Bar-le-Duc, où il se fit avocat. A la révolution il fut élu juge de paix, puis envoyé à la Convention. Son vote dans le procès du roi mérite d'être rapporté : « Je ne puis, dit-il, puiser la peine dans le Code « Pénal, puisque vous en avez écarté les for- « mes. » Il se prononça pour le bannissement, mais se rallia aux exaltés quand il s'agissait de décider sur le sursis. Membre du parti de la plaine, il demeura étranger à la lutte des jacobins et des girondins. Il fut un des réacteurs thermidoriens les plus actifs. A la chute de Robespierre, il fut nommé membre du comité du sûreté générale, et comme tel on le chargea de l'organisation de la police. C'est encore en cette qualité qu'il fut commis avec Dumas et Reverchon pour aller constater l'état des enfants, prisonniers au Temple, et visita le jeune Louis XVII (27 février 1795, ventôse an III). Il prit part alors à toutes les discussions de la Convention, et s'éleva notamment avec force contre la réunion de la Belgique à la France (27 septembre 1795). A la dissolution de la Convention, Harmand fut appelé au Conseil des Anciens. Il avait été quelque temps auparavant nommé commissaire général aux Indes, mais on avait changé sa destination pour l'envoyer en Alsace réparer les maux que les violences des commissaires de la Convention y avaient faits. Sa conduite y fut honorable, et dans le sein du conseil il signala avec courage les excès des terroristes. Au 18 fructidor il était secrétaire du conseil. Il se déclara en faveur du Directoire. Au renouvellement de 1798, il sortit du Conseil des Anciens, et passa en 1799 à celui des Cinq Cents. Favorable au 18 brumaire, il fut nommé préfet du Haut-Rhin. Il ne garda ce poste que peu de temps, et fut nommé consul général à Saint-André, puis à Dantzig. Il n'accepta pas cette dernière place, et tomba dans la misère. On reparla un instant de lui à l'époque de la Restauration. Il a publié un recueil intitulé : *Anecdotes relatives à quelques personnes et à plusieurs événements remarquables de la Révolution*; Paris, 1814. Ce livre parle surtout des enfants de Louis XVI : à raison de la mission qu'avait remplie son auteur, il obtint un certain succès. Plusieurs des faits qu'il y raconte paraissent fort extraordinaires et bien peu vraisemblables. Il assure, entre autres choses, que, sur la proposition de Mme de Lamballe, Robespierre avait été un instant agréé par le roi comme précepteur du dauphin, et que ce fut la reine qui le refusa, en disant qu'elle ne voulait pas d'un tel monstre. Harmand prétend également qu'étant à Reims pendant la nuit qui précéda le sacre du roi, il vit sur les murs du palais archiépiscopal ces mots tracés en lettres de feu : Sacré le 11, massacré le 21. Ce recueil fut réimprimé en 1820. P. DE PRADINES.

Robert, *Vie politique de tous les Députés à la Convention*. — Thibaudeau, *Mém. sur la Convention*, t. I et II. — De Beauchesne, *Histoire de Louis XVII*, t. II. — *Moniteur*, an II, III, IV, V, VI, VII, VIII.

HARMANSEN (*Wolphart*), amiral hollandais, né vers 1550, mort vers 1610. Il fut l'un des premiers navigateurs hollandais qui allèrent trafiquer dans l'océan Indien. Marin expérimenté, il fut choisi en 1601 pour commander une flotte destinée à ouvrir de nouvelles relations dans le sud de l'Asie et en rapporter des cargaisons d'épices et de bois précieux. L'escadre d'Harmansen se composait de : *Gueldres*, vaisseau amiral de 520 tonneaux; *Zélande*, de 400, monté par le vice-amiral Hans Hendriksz Bouwer; *Utrecht*, 240 tonneaux; *Le Gardien*, 120 tonneaux, et un yacht de 50 tonneaux. Harmansen mit à la voile du Texel le 22 avril, en compagnie d'une autre flotte de neuf voiles, sous les ordres de Jacques van Heemskerk, dont il se sépara le 8 mai, à la hauteur du cap Lézard. Quoique la mer fût sillonnée par les forces portugaises et espagnoles, la traversée se fit heureusement jusqu'à l'île déserte de Diego Rodriguez, qu'on eut en vue le 26 septembre. On rencontra *Le Pigeonneau*, yacht d'Heemskerk, qui avait recueilli dans une rade déserte de l'île Maurice un Français, qui y séjournait depuis dix-huit ou vingt mois. Selon son récit, il était le dernier vivant des équipages de trois bâtiments anglais qui, après avoir fait la course avec succès sur la côte de Mélinde, s'étaient vu anéantir par la maladie, les tempêtes, et en dernier lieu par un naufrage sur l'île de Pulo-Bantam, d'où, avec six compagnons, quatre Anglais et deux noirs, il s'était emparé d'une jonque chinoise et avait pu gagner Maurice. Les deux noirs avaient comploté l'assassinat des blancs, mais, découverts, ils s'étaient noyés de désespoir. Quant aux Anglais, ils résolurent de tenter de gagner l'Europe sur leur frêle bâtiment plutôt que de demeurer dans une île déserte, et, sur son refus de les suivre, ils l'avaient abandonné. Quoiqu'il n'eût vécu depuis huit mois que de dattes et de chair crue de tortue, sans feu et nu, il paraissait aussi sain et aussi vigoureux qu'aucun homme de la flotte hollandaise, et il n'y en avait point qui pût mieux courir que lui; mais sa tête s'égarait lorsqu'on le faisait trop parler. Harmansen lui fit donner les secours que nécessitait son infortune ; mais s'étant séparé quelques jours après du *Pigeonneau*, il ignora si ce malheureux avait revu sa patrie.

Du 27 septembre au 20 octobre on séjourna à l'île Maurice, alors déserte. On en releva avec soin les atterrages jusque là mal indiqués sur les cartes. Le 26 décembre on embouqua le détroit de Bantam, et l'on apprit devant Palimban qu'une flotte portugaise de trente voiles, sous l'amiral don Andrea Furtado de Mendoza, bloquait Bantam afin d'empêcher les Hollandais d'y trafiquer et de saisir leurs vaisseaux isolément. Malgré la grande infériorité de ses forces, Harmansen résolut de forcer le passage. Il s'avança sur les Portugais, et, du 27 décembre 1601 au 1er janvier

vier 1602, engagea une suite d'actions meurtrières, qui eurent pour résultat la retraite de ses ennemis, avec quatre galères et deux fustes prises, brûlées ou coulées. Le 3 février Harmansen jeta l'ancre dans le port de Bantam, où il fut parfaitement reçu du souverain et de ses sujets. Il s'y ravitailla, et fit aiguade à Jacatra, où il traita avec le roi. Il releva ensuite les golfes de Jaspara et de Daman, mouilla au cap Tuban. Le 21, trois des bâtiments hollandais touchèrent sur des bancs de coraux et faillirent y périr. Du 16 février au 30 juin Hermansen visita successivement Ternate, Banda, Bokeron et quelques autres îles, où il noua de bonnes relations et chargea richement ses bâtiments. Il reprit la route d'Europe, revit Tuban (6 juillet), Jacatra (du 18 au 29), Bantam (du 1er au 25 août). Le premier il fonda un comptoir dans cette ville, et y obtint le monopole de l'achat du poivre (1). Le 4 novembre, à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, la flottille hollandaise fut assaillie par une trombe violente, qui la dispersa; elle ne se rallia que le 24 à Sainte-Hélène (encore inhabitée). Hermansen y trouva l'amiral Schuermansz, revenant d'Achin. Ils unirent leurs forces pour rentrer plus sûrement en Europe, et arrivèrent heureusement au Texel le 14 avril 1603. Harmansen se crut suffisamment riche après la vente de ses cargaisons, et mourut quelques années après, sans avoir repris la mer. Son voyage eut pour les Hollandais des résultats immenses; aussi le placent-ils au rang de leurs grands citoyens. La relation de son voyage a été publiée dans plusieurs recueils de voyages relatifs aux premiers établissements des Hollandais dans l'Inde. C'est un véritable journal de bord : on y trouve de précieux renseignements sur la navigation à tenir et la situation exacte des parages visités par Harmansen.

Alfred DE LACAZE.

Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement et au progrès de la Compagnie des Indes orientales (Rouen, 1725, 10 vol. in-12), t. III, p. 415-479.

HARMENOPULE (*Constantin*), jurisconsulte grec, né vers 1320, à Constantinople, mort vers 1380. On a cru longtemps qu'il appartenait au onzième ou au moins au douzième siècle, et qu'il était élève de Michel Attaléota, dont on a un manuel de droit, et dont on vient d'imprimer une chronique, dans la collection byzantine (2); mais Nicolas Comnène-Papadopoulo, professeur à Padoue, dans un ouvrage fort rare, imprimé en 1695, à Naples, sous le titre de *Prænotiones mystagogicæ*, et dans son livre intitulé *Testimonium Graciæ sapientis*, et consacré à l'illustration de ses compatriotes, a réfuté cette opinion par des preuves qui ont paru décisives à la critique moderne (1).

Son père était *curopalate*, ou gouverneur du palais impérial, et sa mère, Muzalena, était cousine de l'empereur Jean Cantacuzène. Il étudia sous le moine Philastre Léon, qui fut ensuite archevêque de Mitylène. Son père fit venir à grands frais Aspasius, moine de Calabre, pour lui enseigner les lettres latines. Enfin, il apprit spécialement la jurisprudence de D. Simon Attaléota, petit-fils de Michel, avec lequel on a confondu ce nouveau maître. A vingt-huit ans, Constantin Harmenopule fut promu au grade officiel d'*antecessor*, ou professeur de droit. A trente ans, il fut nommé juge du *Dromos* (conseil suprême), et devint membre du conseil privé de l'empereur Jean Cantacuzène. Harmenopule ne perdit pas ses avantages sous Jean V Paléologue, successeur de Jean Cantacuzène, qui abdiqua volontairement ou forcément. Il succéda même à son père dans les fonctions de curopalate. Il dut cependant subir une disgrâce, puisque nous le retrouvons juge à Thessalonique. Il est vrai que cette ville était une des principales de l'empire, qu'Harmenopule y fut décoré du titre de *gardien des lois* (nomophylax), et de juge suprême; dans le code de lois qu'il indique sous le titre modeste de Πρόχειρον τῶν νόμων (Promptuarium Juris, ou Manuel de Droit), ces titres sont précédés de ceux de *très-auguste maître* (2), ce qui autorise à lui donner au moins le titre de grand-juge. Il est douteux néanmoins qu'il n'eût pas préféré les fonctions qu'il exerçait antérieurement à Constantinople. Il existe un manuscrit de son important ouvrage qui a paru de 1345 à 1354, sous l'impératrice Anne Palæologina et son fils Jean Paléologue. Cet ouvrage eut un succès immense; il lui valut les titres de « très-sage, de très-expert dans les lois, d'oracle de la jurisprudence » (3). Philothée, patriarche de Constantinople, a aussi fait son éloge. Vers sa quarantième année, il s'appliqua avec non moins de succès à l'étude des canons ou du droit ecclésiastique, et en publia les principaux monuments; selon Nicolas Comnène, il fut le prince des canonistes grecs. On sait avec quel excès les Grecs du Bas-Empire se livrèrent aux disputes théologiques.

Harmenopule avait épousé une femme distinguée, du nom de Bryenna; il mourut à Constantinople, en 1380, ou 1383, ce qui donne à penser qu'il fut rappelé de Thessalonique, et qu'il reprit ses fonctions de nomophylax et de membre du *sacré conseil impérial*, selon le témoignage de Philothée (4).

Le code de lois d'Harmenopule, qui est son

(1) Il y laissa pour premier commis (chef du comptoir) Nicolas Gaeff, et pour sous-commis Jean Lodwyksen. Ce furent les deux premiers Hollandais attachés à des postes fixes commerciaux dans les mers du Sud.

(2) *Voy.* l'article *Attaleota*, et la chronique, publiée en 1853 par MM. Brunet de Presle et Imm. Bekker. Bayle a soutenu cette opinion, tom. III, 2e partie des œuvres, p. 599-600. Comp. aussi Cave, *Histoire littér.*, II, 226, ad ann. 1180.

(1) *Voy.* dans la *Bibl.* de Fabricius l'article nouveau (1808) de Harlès, XI, 260.

(2) Πανσεβαστός κῦρος.

(3) Michel Balsamon, *In Anaphor.*, III, in-8°. — Nicolas Cabosilas, *Questions* — Nicolas Rhodius, *Sylloge*, etc.

(4) *Voy.* Lambèce, VIe part., I, 87.

titre principal à la reconnaissance de la postérité, est un développement en six livres d'un abrégé des anciennes lois romaines et grecques, que Justinien n'avait pas commandé à son questeur Trébonien, et que Léon III, l'Isaurien, et Constantin Copronyme, son fils, avaient publié en 740 ; il ne faut pas confondre ce code avec celui de Léon VI, dit le Sage, et de son fils Constantin X, attribué aussi à Basile Ier (1). Le petit code de 740, en quarante titres, vient d'être publié (2), et on peut juger par la comparaison que l'ouvrage d'Harmenopule est bien plus complet et bien mieux divisé.

Cependant, il n'a pas suivi l'ordre naturel : après avoir traité du devoir des juges et des divers ordres de lois, parmi lesquelles il range les rescrits ou novelles et même les ordonnances des simples gouverneurs de province et des grands-juges, ce qui ouvre une large porte à l'arbitraire, il s'occupe des règles de la procédure civile et criminelle. Ce n'est qu'au titre XII qu'il commence à parler de la minorité, de l'état des femmes, des esclaves, des militaires, de la puissance paternelle et de l'émancipation. Il rejette au livre II un titre sur l'adoption, au livre IV les mariages, au livre V les tutelles : dans le livre VI et dernier il traite du droit criminel ; il parle aussi des dignités de l'empire, des règles du droit, et de la définition de ses termes. Le style en est bref, précis, dégagé de l'emphase des lois de Justinien et des autres princes byzantins. On ne doit donc pas s'étonner que ce livre ait acquis une autorité immense et soit encore en vigueur parmi les Grecs : c'est à la sollicitation de Leonidas Sguta, l'un des magistrats du royaume hellénique, qu'en 1851 le savant éditeur des parties encore inédites du corps des Basiliques, M. Heimbach, professeur à Leipzig, a publié une nouvelle édition in-8°, de 1003 pages, avec les gloses ou commentaires, et les variantes des manuscrits. On y a joint les lois agraires, extraites des compilations de Justinien, le texte de la fausse donation de Constantin à la papauté ; une ordonnance du patriarche Philothée sur les excommunications et un glossaire. Cette édition a été précédée de celles 1° de Reitz (Guill.-Otto), publiée à La Haye, en 1790, in-fol., dans le *Trésor* de Meerman ; 2° de Denis Godefroy, publiée avec la traduction de Mercerus, Genève, 1587, in-4° ; 3° de Mercerus, professeur royal à Paris, enrichie de notes de Cujas, Lyon, 1556, in-4° ; 4° de B. Roy, Cologne, 1547, in-8°, et 5° de l'édition princeps de Suallenberg, Paris, 1540.

Dans le livre II d'Harmenopule est transcrit et authentiqué un petit tableau de Julien d'Ascalon, sur les mesures, notamment le stade et le millon, que l'usage de la Palestine avait modifiées. Ce passage très-important, qu'on a voulu appliquer à l'Égypte (1), vient d'être soumis à une critique sévère par M. Henri Martin (2).

Dans son titre relatif aux lois, le grand-juge Harmenopule porte un jugement rigoureux sur le questeur Trébonien, rédacteur des lois de Justinien, qu'il accuse formellement d'avoir vendu à prix d'argent les Novelles, par lesquelles il suspendait le cours des lois générales, et d'avoir rédigé à dessein ces rescrits d'une manière équivoque. Harmenopule reproche avec raison à l'auteur des Pandectes d'avoir multiplié les décisions, au lieu de les avoir rédigées en forme de code ; enfin, il attribue à Justinien la publication des codes Grégorien, Hermogénien et Théodosien. Il ne peut s'agir tout au plus que d'une nouvelle édition qui s'est confondue avec le code publié par Justinien en 534. Quoique ce code ait omis une portion importante du code Théodosien, indépendamment du résumé des lois sur l'ordination des évêques et des prêtres, renfermé dans le Prochiron, et de l'ordonnance patriarcale sur les excommunications, Harmenopule publia 1° un épitomé ou abrégé des canons ou lois ecclésiastiques, écrit en 1355, publié en grec et traduit en latin par Léunclave, dans Freher, *Jus Græco-Romanum*, 1596, in-fol., avec les notes de l'archevêque Philothée ; 2° un traité sur les hérésies traduit par le même, et publié à la suite de la relation de l'ambassade de Manuel Comnène, en arménien, Bâle, 1598, in-8°, et dans le recueil cité de Freher, 1596 ; 3° un petit livre sur la foi orthodoxe, servant d'introduction au précédent ; 4° divers manuscrits, décrits par Lambèce.

On sait que Racine a cité le principal ouvrage d'Harmenopule, dans sa comédie des *Plaideurs*, act. III, scène 5 ; ce qui montre qu'à toutes les époques ce code de lois a joui d'une grande autorité. ISAMBERT.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. X, p. 474. — Montreuil, *Histoire du Droit Byzantin*, t. III, p. 349 et 495. — D.-E. Maurocordato, *Harmenopule et son Manuel de Droit civil ;* dans la *Revue de Législation*, 1846, t. I, p. 193-204. — Hoffmann, *Historia Juris*, t. I, p. 712. — Terrasson, *Histoire de la Jurisprudence*, t. III, p. 362.

HARMENSEN. *Voy.* ARMENIUS.

HARMER (*Thomas*), orientaliste anglais, né à Norwich, en 1715, mort en 1788. Il passa sa vie à la tête d'une petite congrégation de dissidents établie à Wattsfield, ou Wheatfield, dans le Suffolk. Il a fait preuve de savoir philologique et d'une critique judicieuse dans divers ouvrages d'exégèse biblique dont le plus important est intitulé : *Observations on divers passages of Scripture placing them in new light ; compiled from relations incidentally mentioned in books of voyages and travels into the East* ; 1764, in-8°. L'accueil favorable que le public fit à cet ouvrage décida l'auteur à en donner une édition fort augmentée ; 1776, 2 vol. in-8°. Il dit dans sa préface que l'évêque Lowth lui avait

(1) *Voy.* Mon recueil. *Droit Grec-Romain*, § 27, *Hist.*, I, 280.

(2) En 1852, in 8°, par M. Zacharim, à Lingenthal.

(1) M. Jomard, *Mémoire de 1800*.

(2) En 1864.

communiqué quelques manuscrits de Chardin. En 1787, il publia deux autres volumes. Le docteur Adam Clarke a donné une nouvelle édition de tout l'ouvrage ; 1816, 4 vol. in-8°. Z.

Gentleman's Magazine. — Chalmers, *General biographical Dictionary*.

HARMODIUS ET ARISTOGITON (Ἁρμόδιος, Ἀριστογείτων), Athéniens, de la famille des Géphyréens, connus par le meurtre d'Hipparque, frère du tyran Hippias, en 514. (Pour les détails de cet événement, *voy.* HIPPARQUE et HIPPIAS.) Quatre ans après la mort de son frère, Hippias fut chassé d'Athènes, et le parti triomphant honora les meurtriers d'Hipparque comme des libérateurs et des martyrs, bien qu'ils eussent obéi à un sentiment de vengeance toute personnelle, et dont le premier mobile était loin d'être honorable. Appartenir à leur famille parut un titre à la plus haute considération, et l'on exempta d'impôts leurs descendants, privilége que respecta même la loi de Leptine. On plaça dans l'Agora, près du temple d'Arès (Mars), leurs statues en bronze, ouvrage d'Antenor, et ce fut la première fois, suivant Aristote et Pline, que les Athéniens décernèrent un pareil honneur. Lorsque Xerxès eut enlevé ces deux statues, on en fit faire deux autres par Critias. Les statues originales qui avaient été transportées à Suse furent restituées aux Athéniens par Antiochus Soter, d'après Pausanias, par Seleucus, selon Valère Maxime, ou plus probablement par Alexandre le Grand, comme le prétendent Arrien et Pline. Enfin, on lit dans Diodore que lorsque les Athéniens voulurent conférer à Antigone et à Demetrius les plus grands honneurs possibles, ils placèrent leurs statues près de celles d'Harmodius et d'Aristogiton. L'acte des meurtriers d'Hipparque fut celebré dans un grand nombre de chansons de table. Athénée nous a conservé la plus populaire de ces compositions (1) ; il l'attribue à Callistrate, ancien poëte athénien, dont on ne connaît pas d'autre ouvrage. Z.

Hérodote, V, 55, 56 ; VI, 109, 123. — Thucydide, I, 20 ; VI, 56-[illegible]. — Pseudo-Plutarque, *Hipparque*. — Platon, *Symposium*. — Aristote, *Polit.*, V, 10 ; *Rhét.*, I, 9 ; II, 24. — Élien, *Var. hist.*, XI, 8. — Polyen, II, 22. — Justin, II, 9. — Sénèque, *De Ira*, II, 23. — Diogène Laerce, IX, 26. — Eschine, *Contra Timar.* — Démosthène, *Contra Lept.* — Pausanias, I, 8. — Pline, *Hist. Nat.*, XXXIV, 4, 8. — Valère Maxime, II, 10. — Arrien, *Anabasis*, III, 16 ; VII, 19. — Diodore, XX, 46. — Scoliaste d'Aristophane, *Ach.*, 962, 1039 ; *Lysistrata*, 612 ; *Vesp.*, 1225 ; *Equi*, 783. — Athenée, XV. — Suidas, aux mots Ἀγοράσω, Ἐν μύρτου κλαδῷ, Πάροινος, Φορήσω.

HARMODIUS (Ἁρμόδιος), de Lépréon, historien grec, d'une époque incertaine. Il composa un ouvrage Περὶ τῶν ἐν Φιγαλεῦσι νομίμων, dont il nous reste quelques fragments. Z.

Athenée, t. IV, X, XI. — Vossius, *De Hist. Græcis*. — C. Muller, *Historicorum Græcorum Fragmenta*, t. IV, p. 411.

* **HARMONIA** (Ἁρμονία), fille de Gélon et petite-fille de Hiéron II, roi de Syracuse, mise à mort en 214 avant J.-C. Elle épousa un Syracusain, nommé Themistus, qui, après la mort de Hieronymus, en 215, devint un des généraux de la république. Leur pouvoir fut bientôt renversé par une révolution, au milieu de laquelle Themistus périt. Les vainqueurs rendirent un décret qui condamnait à mort tous les membres survivants de la famille de Hiéron. En conséquence de cette résolution barbare, Harmonia fut immédiatement mise à mort, ainsi que Demarata et Héraclea, filles de Hiéron. Z.

Tite-Live, XXIV, 24, 25. — Valère Maxime, III, 2.

HARMONT (*Pierre*), fauconnier français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut durant quarante-cinq années fauconnier de la chambre des rois Charles IX, Henri III et Henri IV. On a de lui : *Le Miroir de la fauconnerie, où se verra l'instruction pour choisir, nourrir, traiter, dresser et faire voler toutes sortes d'oiseaux, les muer et essémer ; connaître les maladies et accidents qui leur arrivent et les remèdes pour les guérir* ; Paris, 1620, in-8°, et 1634, in-4°, avec figures. Ce livre, dédié à Charles d'Albert, duc de Luynes, grand-fauconnier, garde des sceaux et connétable de France, se trouve aussi à la suite de l'ouvrage de Jacques du Fouilloux, intitulé : *La Vénerie*, etc., éditions de Paris, 1573, 1585, in-4°, et Angers, 1844, grand in-8°, fig. L—z—e.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

HARMS (*Claus*), théologien protestant allemand, est né le 25 mai 1778, à Fahrstedt, dans le Holstein, mort le 1er février 1855. Fils d'un meunier, il exerça d'abord l'état de son père, et à l'âge de dix-neuf ans il étudia la théologie, pour laquelle il se sentit un penchant irrésistible. Il remplit depuis 1835 jusqu'en 1849 les fonctions de pasteur en chef et de surintendant ecclésiastique à Kiel. Ses principaux ouvrages sont : *Die Religion der Christen* (La Religion des Chrétiens) ; Kiel, 1814 ; — *Pastoraltheologie* (Théologie pastorale) ; Kiel, 1830-1834, 3 vol. ; 2e édition, 1837 ; — *Die Religionsabhandlungen der lutherischen Kirche* (Les Dissertations religieuses de l'Église luthérienne) ; Kiel, 1839 ; — *Die Augsburgische Confession* (La Confession d'Augsbourg) ; Kiel, 1847 ; — *Vermischte Aufsaetze und Kleine Schriften* (Mélanges) ; Kiel, 1853, et de nombreux *Sermonnaires*. R. L.

Conv.-Lex. — Gersdorf, *Repertorium*.

* **HARNES** (1) (*Michel* DE), connétable de

(1) Voici cet hymne :

« Je porterai comme Harmodius et Aristogiton le fer caché sous la verdure du myrte, alors qu'ils immolèrent le tyran et donnèrent l'isonomie à Athènes.

« Cher Harmodius, la mort ne t'a pas atteint ; c'est dans les îles des bienheureux que tu reposes, près du brave Achille et de Diomède, fils de Tydée.

« Je porterai le fer caché sous la verdure du myrte, alors que, etc.

« D'âge en âge en siècle, cher Harmodius, cher Aristogiton, votre gloire vivra immortelle, puisqu'en immolant le tyran vous avez rendu Athènes isonome. »

(1) La terre de Harnes était située près de Lens, en Ar

Flandre, vivait dans la première moitié du treizième siècle. En 1201 il fit partie de la quatrième croisade, et en 1227 il avait cessé de vivre. On lui attribue une traduction en langue vulgaire de la *Chronique du faux Turpin, ou histoire de Charlemagne*. M. A. Demarquette, auteur du *Précis historique sur la maison de Harnes*, Douai, 1856, in-8°, avec planches, a publié, à la suite de son travail, la version romane dont de Harnes est supposé être l'auteur, et l'a accompagnée d'une bonne traduction moderne. J. P.

Le Carpentier, *Histoire de Cambray et du Cambrésis*. — Le Glay, *Nouveau Programme d'études sur le Nord*; Lille, in-18.

* **HARNISCH** (*Guillaume*), pédagogue allemand, est né le 28 août 1787, à Wilsnach près Potsdam. Il fit ses études à Salzwedel et aux universités de Halle et de Francfort. Depuis 1842 il est ministre protestant de la commune d'Elben en Prusse. Ses principaux ouvrages sont : *Die wichtigsten neuen Land und Seereisen* (Les principaux Voyages de terre et de mer des temps modernes); Leipzig, 1821-1832, 16 vol.; — *Die Weltkunde* (La Connaissance du monde); Breslau, 4e édit., 1827, 3 vol.; — *Vollstaendiger Unterricht in evangelischen Christenthum* (Enseignement complet du Christianisme évangélique); Halle, 1831 et 1849, 2 vol.; — *Betrachtungen über Luther's Kleinen Catechismus* (Observations sur le Petit Catéchisme de Luther); Brunswick, 1836, 1er vol.; — *Die Künftige Stellung der Schule zu Kirche, Staat und Hans* (La position future de l'École par rapport à l'Église, à l'État et à la famille); Erfurt, 1848. R. L.

Conv.-Lex.

* **HARO** (*Diego-Lopez-Juan* DE), poëte espagnol, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il se distingua au siége de Grenade, et comme ambassadeur à Rome. Oviedo l'appelle « le miroir de la galanterie de la jeunesse de son temps ». Il figure dans le *Inferno de Amor* de Sanchez de Badajoz, et ses poésies ont été insérées dans le *Cancioniero general*, édit. de 1573, p. 82-90. Il existe aussi de lui, dans un manuscrit de la bibliothèque de l'Académie de Madrid, un poëme intitulé *Aviso para Cuerdos* (Avis pour les sages). C'est un dialogue dont les interlocuteurs sont des personnages humains et allégoriques, historiques et sacrés, qui débitent chacun quelques vers, et auxquels répond le poëte lui-même. Parmi les personnes ainsi mises en scène, on remarque Adam et Ève, l'ange qui les chassa du Paradis, Troie, Priam, Jérusalem, Jésus-Christ, Jules César, et ainsi de suite jusqu'au roi Bamba et à Mahomet. Ce dialogue est écrit dans la vieille forme de versification espagnole, et n'est poétique ni pour la pensée ni pour l'expression. Z.

tois, et la connétablie de Flandre était héréditaire dans cette famille.

Oviedo, *Quinquagenas*. — Clemencin, *Memor. de la Acad. de Hist.*, t. VI, p. 404. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. I, p. 398.

HARO (Don *Louis* MENDEZ DE), homme d'État espagnol, fils de Diego-Lopez de Haro, et de Francisca de Guzman, né en 1599, mort à Madrid, le 26 novembre 1661. Neveu par sa mère du comte Olivarès, il entra dans la carrière politique sous les auspices de ce ministre, et lui succéda en 1643. Le roi Philippe IV, blessé des manières hautaines d'Olivarès, lui écrivit le 17 janvier 1643 qu'il voulait gouverner par lui-même, et que don Louis de Haro lui suffirait pour expédier ses ordres. Mais ce n'était là qu'un prétexte pour congédier l'impérieux premier ministre, et le roi, incapable d'une volonté suivie, abandonna le pouvoir à don Louis de Haro. Celui-ci, aussi modéré que son oncle était ambitieux, joignait la fermeté à la prudence, et apportait de l'aménité et de la franchise dans la conduite des affaires. Il ne s'effrayait pas des revers, et trouvait des ressources dans les affaires les plus désespérées. Au moment où il arriva au ministère, l'Espagne, en guerre avec la France, voyait ses plus belles provinces envahies par l'ennemi ou soulevées contre sa domination. Malgré son activité, don Louis de Haro ne put ni ramener la victoire sous les drapeaux de l'Espagne, ni rétablir ses finances épuisées. Il ne se découragea pas, et, prévoyant que les discordes civiles allaient paralyser l'action de la France, il refusa d'accéder en 1648 au traité de Munster, conclu entre la France et l'empereur. Sa prévision se réalisa, et dès 1649 les troubles de la Fronde éclatèrent. Parmi les mécontents français, la plupart mirent leur espoir dans l'Espagne et s'attendirent à voir arriver dans leurs mains les trésors du Pérou. Don Louis de Haro entretint soigneusement cet espoir, dont il connaissait toute la vanité, et prodigua les belles promesses; mais l'état d'épuisement de la monarchie espagnole ne lui permit pas de tirer grand parti de la bonne volonté de la noblesse française. Le prince de Condé lui-même, jeté par la guerre civile dans les bras de l'Espagne, ne put communiquer la vie et le mouvement à ce corps usé. Il ne put que retarder de six ans un dénoûment inévitable. Haro reconnut noblement les services du prince de Condé, et malgré l'extrême besoin que l'Espagne avait de la paix, il en retarda la conclusion plutôt que de sacrifier les intérêts du grand général émigré. Des négociations s'étant ouvertes en 1656, il exigea l'entier rétablissement du prince de Condé. Mazarin y consentait, mais il voulait qu'à la condition où ce rétablissement était stipulé on ajoutât les mots *hors les charges et les gouvernements*. Don Louis de Haro refusa d'admettre la restriction, et les négociations furent rompues. Deux ans plus tard un grave échec qu'il éprouva devant Elvas, où un corps de troupes dont il avait pris le commandement fut battu par les Portugais dans l'automne de 1658, le

décida à céder sur ce point. Il renonça donc au rétablissement de Condé, pourvu qu'en retour la France abandonnât le Portugal. Mazarin admit la compensation, et l'on posa aussitôt les bases de la paix si célèbre des Pyrénées. Il fut convenu en outre que les deux ministres Mazarin et don Louis de Haro se rencontreraient sur les frontières des deux États pour régler les conditions de la paix. La petite île des Faisans, au milieu de la Bidassoa, fut choisie pour la tenue des conférences, qui commencèrent le 13 août 1659. Don Louis de Haro, très-fin sous l'apparence de la franchise, ne se laissa pas tromper par les ruses de Mazarin, et sortit aussi heureusement que possible d'une mauvaise position. Il obtint que le gouvernement de la Bourgogne serait rendu à Condé. Enfin, il se montra partisan déclaré du mariage de l'infante avec Louis XIV, et s'il stipula la renonciation de cette princesse au trône d'Espagne, il prévit qu'un jour cette clause serait nulle. Le traité des articles fut signé le 7 novembre 1659, et le 3 juin de l'année suivante don Louis de Haro représenta le roi de France dans la cérémonie du mariage de l'infante à Fontarabie. Cet événement, qui couronnait sa politique, fut le dernier acte notable de son ministère. Philippe IV le récompensa en érigeant le marquisat de Carpio en duché-grandesse. Quelques mois après don Louis de Haro succomba à une fluxion de poitrine. Il fut le plus habile ministre que l'Espagne ait possédé au dix-septième siècle, et s'il n'a pas laissé la réputation d'un homme de génie, il faut l'attribuer surtout aux circonstances, qui l'obligèrent aux mesures de temporisation et de ménagement, et lui interdirent les grandes entreprises. Son administration intérieure fut, comme sa politique étrangère, plus sage que brillante. Il n'opéra pas de grandes réformes, mais il protégea le commerce, l'agriculture et encouragea les lettres. Z.

Ortiz, *Compendio de la Historia de España*, t. VI. — P. de Marca, *Limes hispanicus*. — Saint-Évremond, *Lettre sur le Traité des Pyrénées*. — Mignet, *Négociations relatives a la succession d'Espagne*, t. I. — Stramberg, article *Haro* dans l'*Encyclopädie* de Ersch et Gruber.

HARO (*Juan* DE), peintre espagnol, né en Castille, vivait à Madrid en 1604. Il se rendit célèbre par ses belles compositions historiques, remarquables surtout par la pureté du dessin et la vigueur du coloris. Son chef-d'œuvre est *Saint Thomas de Villeneuve*, exécuté pour le collége des Augustins chaussés, fondé à Madrigal par le cardinal Quiroja. Juan de Haro a décoré complétement une des parties latérales de cet édifice. A. DE L.

Felippe de Guevara, *Los Comentarios de la Pintura*; Madrid, 1788. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

HARO (Don *Gonzalo-Lopez* DE), navigateur espagnol du dix-huitième siècle. Il s'était acquis la réputation d'habile marin, et avait navigué dans toutes les parties du monde, lorsqu'en 1787 le gouvernement espagnol, ayant résolu de compléter l'exploration des côtes nord-ouest de l'Amérique septentrionale, fit préparer à San-Blas un armement composé de la frégate *La Princesa* et du paquebot *San-Carlos*. Ces bâtiments mirent à la voile le 8 mars 1788, sous le commandement de don Esteban Martinez et de don Lopez de Haro, qui remplissait l'office de premier pilote. Le 11 mai les voyageurs arrivèrent par 55° de latitude nord, et le 17 ils essayèrent de relâcher à l'entrée du Prince-Guillaume; mais les vents du nord-ouest et les courants les rejetèrent au large. Le 26, après avoir dépassé l'île Montagu, ils entrèrent dans un golfe bien abrité, qu'ils nommèrent port de *Flores* (par 60° 7' lat. et 37° 32' long.). Ils firent quelques échanges avec les indigènes, qui leur apprirent que déjà les Russes avaient établi une factorerie en ce lieu. Le 15 ils remirent en mer; le 23 ils signalèrent le volcan de Miranda, alors en pleine éruption. Ce fut un spectacle magnifique et terrible, car aux mêmes heures une tempête affreuse agitait la mer. Don Haro perdit de vue sa conserve, et après avoir cherché vainement à la rallier, il se décida à cingler vers l'île de la Trinidad et à reconnaître sur sa route les caps Greenville et Las Puntas. Le 30 juin il découvrit un établissement russe, où il fut fort bien reçu; c'était le reste de l'équipage de Tcherikoff, qu'on supposait avoir péri après le naufrage de ce marin, en 1741. Haro y obtint des renseignements détaillés sur les huit colonies que les Russes possédaient alors sur la côte nord-ouest de l'Amérique. Le 2 juillet il rallia au nord de l'île de La Trinidad *La Princesa*, dont le capitaine avait pris possession de la côte située par 56° 44' de lat. et 44° 8' de long. ouest et de celle contiguë à la pointe de Florida Blanca. Les naturels paraissaient d'un caractère pacifique. Martinez et Haro atterrèrent ensuite à l'île de Schumagin (9 juillet) et à l'île de Kadiac (le 11); ils découvrirent le volcan d'Unimak le 16, et abordèrent à Oonalasahka le 3 août, dont Haro mesura le pic, élevé de 7,050 pieds. Ils reprirent le chemin de la Nouvelle Espagne, où Haro, séparé encore une fois de sa conserve, n'arriva que le 5 décembre, tant il eut à souffrir des mauvais vents et des courants contraires. Aussitôt son arrivée, il exposa au vice-roi don Manuel de Flores l'importance de s'assurer des parages qu'il venait de parcourir. Il fit observer que les Espagnols s'étaient emparés de Nutka avant l'arrivée des Russes et des Anglais; que les ports découverts en 1779 par les navigateurs espagnols don Ignacio Arteaga et don Juan de la Bodega y Quadra étaient à cette époque inconnus aux commandants russes Behring et Esterico; que Nutka lui-même avait été exploré dès 1774 par don Juan Perez, c'est-à-dire avant le voyage de Cook et de Clerke; il concluait au droit de propriété par antériorité que les Espagnols avaient sur les côtes situées au nord de la Californie. Ces raisons furent goûtées du vice-roi, qui décida une nouvelle expédition. Elle se composa des mêmes bâtiments qui avaient accompli la pré-

cédente excursion, et fut placée sous les mêmes officiers. Haro et Martinez partirent de San-Blas le 17 février, et le 5 mai descendirent à Santa-Cruz de Nutka. Ils y trouvèrent soixante-dix *coolies* (colons chinois), qu'une compagnie anglaise y avait envoyés en 1786 pour y exercer les arts mécaniques. Les navigateurs, sans s'arrêter à ce précédent, occupèrent les maisons déjà construites. Ils furent accueillis favorablement par les indigènes, et particulièrement de leur chef, Macuina. Ils bâtirent aussitôt un fortin, qu'ils armèrent de seize canons, et s'occupèrent d'établir des relations avec l'intérieur du pays. Le 2 juillet ils virent entrer dans la rade le paquebot anglais *Argonauta*, capitaine James Colnett, que la Compagnie anglaise envoyait de Macao pour prendre solennellement possession de Nutka au nom du roi d'Angleterre, fortifier ce port et y établir une factorerie. Après une contestation assez vive, Martinez et Haro arrêtèrent Colnett, déclarèrent son équipage prisonnier de guerre et envoyèrent l'*Argonauta* à San-Blas. Haro explora le canal de l'ouest et la baie de l'Espérance sur les rives desquels il planta le pavillon castillan; mais ce commencement de conquête n'eut pas de suite, car Haro et Martinez reçurent l'ordre d'évacuer le pays; ils mirent à la voile le 31 octobre, et arrivèrent à San-Blas le 6 décembre. Haro a publié la relation de ses deux voyages; elle abonde en faits intéressants sur les côtes et les îles occidentales de l'Amérique septentrionale jusqu'au 49e degré. Son autorité a été invoquée dans le traité conclu en avril 1822 entre l'empereur de Russie et le président des États-Unis John Quincy-Adams.

Alfred DE LACAZE.

Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana : Introduction, p. 105-109. — Humboldt. *Essai politique sur la Nouvelle Espagne*, liv. III, ch. VIII.

HAROLD Ier, roi d'Angleterre, surnommé *Pied de Lièvre*, mort en 1040. Il était fils naturel de Canut le Grand, fondateur de la dynastie anglo-danoise. Par les clauses de son mariage avec Emma, veuve du roi saxon Ethelred, Canut s'était engagé à laisser le trône d'Angleterre aux enfants qui naîtraient de cette union. Néanmoins, à la mort de son père, Harold prétendit à sa succession. Hardi Canut, fils de Canut et d'Emma et légitime héritier de la couronne, était alors en Danemark; son absence et son extrême jeunesse servaient les projets de l'usurpateur, pour qui se déclarèrent les thanes danois et anglo-saxons du pays situé au nord de la Tamise ainsi que les habitants de Londres. Les comtés du sud se partagèrent entre Hardi Canut et ses deux frères utérins, fils d'Ethelred, Édouard et Alfred, alors réfugiés en Normandie. Édouard, qui régna dans la suite, vint débarquer à Southampton, plein de confiance dans l'appui de sa mère Emma; mais celle-ci préférait aux enfants d'Ethelred ceux qu'elle avait eus de son vainqueur. Elle défendit donc les droits d'Hardi Canut, et, conseillée par le célèbre comte Godwin (*voy.* ce nom), elle envoya contre son fils aîné une armée qui l'obligea à regagner la terre étrangère. Le sort d'Alfred fut encore plus terrible. Attiré en Angleterre par de fausses promesses, il fut reçu par Godwin et aussitôt livré à Harold, qui le fit périr dans d'horribles supplices. Délivrés ainsi de leurs compétiteurs, les deux fils de Canut se partagèrent le royaume; mais cette transaction ne fut pas de longue durée. Harold s'étant assuré du concours de Godwin, parvint à chasser Emma, qui exerçait la régence pour son fils, et réunit sous son autorité toute l'île de Bretagne. Il ne rencontra qu'un seul adversaire, le primat Egelnoth, qui refusa de le couronner : Harold, dit-on, se couronna de sa propre main, et à dater de ce jour il prit en haine la religion chrétienne et ses ministres. La chasse était son occupation favorite, et sa légèreté à la course lui fit donner le nom de *Pied de Lièvre*. Les historiens ne nous ont transmis aucun autre détail sur ce prince, qui mourut en 1040, après un règne de quatre ans. Son frère Hardi Canut lui succéda, et exerça, dit-on, sur son cadavre d'horribles vengeances.

E. DE BONNECHOSE.

Malmesbury. *Chronique des Rois d'Angleterre.* — *Chronique saxonne.* — *Encomium Emmæ.* — Roger Hoveden, *Rer. Anglic. Script.*

HAROLD II, roi d'Angleterre, mort en 1066, était fils aîné du célèbre comte Godwin (*voy.* ce nom). Très-jeune encore, il partagea avec son père et son frère Swegu le gouvernement du Wessex, du Sussex, du Kent, de l'Essex et de l'Est-Anglie. Malgré son immense pouvoir, l'ambition de cette famille n'était point satisfaite : elle voyait avec ombrage le crédit des Normands qu'Édouard le Confesseur, en souvenir de son exil sur le continent, avait appelés autour de lui et comblés de faveurs. La colère jalouse des Godwin éclata bientôt en rébellion; mais abandonnés de leurs soldats, ils durent comparaître devant le grand conseil national, qui prononça contre eux la peine du bannissement. Le père et trois de ses fils se retirèrent en Flandre; Harold s'enfuit en Irlande. De ces deux points les proscrits armèrent de nombreux vaisseaux, qui, remontant la Tamise jusqu'à Londres, débarquèrent une armée au milieu de la ville. Édouard dut céder devant la force, et les rebelles, plus puissants que jamais, rentrèrent en possession de toutes leurs charges. Godwin survécut peu à ce dernier triomphe, et ses enfants se partagèrent son héritage. Harold avait succédé à son père dans le gouvernement du Wessex : mais élevant déjà ses vues plus haut, il voulait attacher à son nom le prestige d'une guerre utile et heureuse. Les Gallois, par leurs brigandages, étaient devenus la terreur des comtés de l'ouest. On organisa contre eux une expédition, dont Harold eut le commandement. Deux campagnes lui suffirent pour en assurer le succès, malgré les difficultés d'un pays montagneux et l'énergique résistance du roi Griffith. Tandis que

son frère Tosti envahissait par terre le territoire ennemi, Harold l'attaqua à l'improviste du côté de la mer, et rendit aux Gallois ravages pour ravages. Les Gallois, vaincus et subjugués, lui envoyèrent en signe de soumission la tête de Griffith; le vainqueur la présenta au roi Édouard, et les princes gallois jurèrent foi et hommage au monarque saxon, promettant d'acquitter à l'avenir l'ancien tribut.

Harold marcha ensuite contre les Northumbres, soulevés par les barbaries de son propre frère, Tosti, leur comte. Il les apaisa sans combat, en obligeant Tosti à s'exiler, et en leur donnant pour nouveau gouverneur Morkar, fils du fameux comte Leofin. Il acheva de se concilier la famille de ce puissant seigneur, très-populaire dans la Mercie, en faisant donner cette dernière province à Edwin, frère de Morkar. On présume que par sa conduite habile et juste il voulut s'attacher la population du centre et du nord, et qu'il portait déjà ses vues ambitieuses sur le trône, dont il était alors le plus ferme soutien.

Tout semblait favoriser de semblables espérances. Le roi, n'ayant pas d'enfants et ne voyant en Angleterre aucun homme de la race de Cerdic, avait précédemment appelé auprès de lui son neveu Édouard, surnommé le Proscrit, fils exilé de son frère Edmond Côte de Fer, et gendre de l'empereur Henri III. Édouard était revenu en Angleterre avec sa famille, mais peu après avoir touché le sol natal, il mourut, et le fils qu'il laissa, nommé Edgar, était si faible de corps et d'esprit, que l'ambitieux Harold ne vit point en lui un compétiteur dangereux.

Le roi vieillissait, et par la force de l'habitude, ou l'effet de la nécessité, le ressentiment qu'il avait nourri contre la famille de Godwin avait insensiblement fait place pour Harold, son beau-frère (1), à des dispositions bienveillantes, et un ancien auteur nous dit qu'il le traitait comme un fils. Les prétentions du fils de Godwin reçurent un grave échec d'un incident fortuit. Dans une excursion maritime, une violente tempête le jeta sur les terres de Guy de Ponthieu, à l'embouchure de la Somme. Une coutume barbare donnait alors sur les naufragés, au seigneur de la terre où échouait leur navire, tous les droits du vainqueur sur le vaincu. Harold et ses compagnons furent, en conséquence de cet odieux usage, dépouillés et tenus en prison dans la forteresse de Beaurain près de Montreuil jusqu'à ce qu'ils eurent acquitté leur rançon. Le bruit de la captivité d'Harold se répandit rapidement, et parvint jusqu'au duc de Normandie, qui était le fameux Guillaume, fils bâtard de Robert le Magnifique. Guillaume comprit de quelle importance il serait pour lui de tenir Harold en son pouvoir; il voyait le roi Édouard sans enfants et auprès de ce prince, sur les marches du trône, un seul membre de sa famille, dépourvu également de vigueur physique et d'énergie morale : déjà sans doute il nourrissait lui-même l'espérance de succéder au roi saxon, son parent par sa mère Emma, grande-tante de Guillaume : Harold était donc pour lui un dangereux compétiteur. Guillaume saisit l'occasion d'en faire un instrument de sa propre fortune, et obtint de Guy de Ponthieu que le captif lui serait livré. Il reçut Harold avec honneur, et le combla de caresses; puis, saisissant un moment opportun, il lui dit qu'Édouard, au temps de son séjour en Normandie, vivant avec lui en frère, lui avait promis de le faire son héritier si jamais il devenait roi en Angleterre, et il pria Harold de l'aider à réaliser cette promesse. Harold, pris au dépourvu par cet étrange aveu, donna une vague adhésion aux paroles du duc, qui obtint de lui l'engagement verbal de livrer le château de Douvres aux Normands, de lui envoyer sa sœur pour un de ses proches et de prendre en mariage pour lui-même sa fille Agathe.

A quelque temps de là, Guillaume ayant convoqué à Bayeux les barons de Normandie, fit porter dans la salle du conseil une vaste cuve, couverte d'un drap d'or, mais remplie de reliques de saints, et un missel fut ouvert sur la cuve; puis, faisant introduire le chef saxon, il le requit de répéter, en jurant sur ce missel, les promesses qu'il lui avait faites. Harold fut ainsi contraint de les confirmer par un serment auquel les ossements sacrés dont la cuve était remplie donnaient un caractère plus saint et plus obligatoire. Guillaume ensuite le laissa libre, et Harold s'en retourna en Angleterre. Aussitôt après la mort d'Édouard, qui arriva le 5 janvier 1066, Harold réunit le grand conseil à Londres, et soit qu'il ait pris la couronne, soit qu'il l'eût reçue, cette assemblée le proclama roi, et il fut sacré le jour même des funérailles d'Édouard. Aucune opposition sérieuse n'éclata, aucune révolte ne s'appuya du nom d'Edgar, seul parent du feu roi, et qui lui-même accepta d'Harold le comté d'Oxford. Ce ne fut pas dans la famille dépossédée de Cerdic le Saxon, mais dans la sienne même, que le fils de Godwin, devenu roi, trouva un premier et implacable ennemi. Tosti, son frère, ancien comte de Northumberland, que les Northumbres avaient chassé et que Harold, par une sage politique, n'avait pas voulu rétablir, alla se susciter des vengeurs parmi les princes du continent, et réussit à entraîner dans sa querelle le roi de Norvège. Le duc de Normandie, cependant, avait envoyé un messager à Harold pour le rappeler son serment. Le prince saxon répondit « qu'en promettant le trône d'Édouard, il avait promis ce qui ne lui appartenait pas; car, dit-il, ma royauté n'est point à moi, je ne saurais l'abdiquer sans la volonté du pays; de même sans le consentement de la nation je ne puis prendre une femme étrangère. Quant à ma sœur, que le duc réclame pour un de ses proches, elle est morte; veut-il que je lui envoie son corps? »

(1) Édouard avait épousé Edith, fille de Godwin.

Guillaume, par un second message, pria le roi de tenir au moins une de ses promesses en épousant sa fille Agathe. Harold refusa, et il épousa une femme saxonne, sœur des comtes Edwin et Morkar. Guillaume, à cette nouvelle, ne contint plus sa fureur; il jura qu'il viendrait dans l'année réclamer toute sa dette, reprendre ses droits par l'épée et punir le parjure. Aussitôt il sollicite à Rome une décision propice à ses desseins. Le pape reconnut pour vrai et valable le legs qu'Édouard avait fait à Guillaume de sa couronne, et prononça contre son rival une sentence d'excommunication. Le duc fit alors publier au loin son ban de guerre, et promit à chacun une part dans les dépouilles du pays conquis. Vers le milieu du mois d'août 1066, Guillaume possédait plus de 900 navires à grandes voiles, non compris les transports, et réunissait 60,000 combattants à l'embouchure de la Dive, lieu fixé pour l'embarquement.

Le roi Harold se vit alors entre les périls de deux invasions redoutables, l'une au sud par les Normands, l'autre au nord par le roi de Norvège et par son propre frère Tosti. Les Norvégiens abordèrent les premiers, et se dirigèrent sur York, capitale de la Northumbrie. Harold, à cette nouvelle, marcha rapidement vers le nord avec toutes ses forces, et fit porter des paroles de paix à son frère Tosti, offrant de lui rendre tous ses honneurs s'il consentait à poser les armes. « Et que donnera mon frère au roi de Norvège, mon allié? » demanda Tosti; — « Sept pieds de terre, répondit Harold, ou peut-être un peu plus selon sa taille. » Cette fière réponse fut le signal du combat. La rencontre eut lieu à Stamford-bridge. Les Norvégiens, immobiles et la lance en arrêt, soutenaient sans fléchir le premier choc de la cavalerie saxonne; une seconde charge ébranle leurs rangs, et le roi Hadrad étant tombé mort, son armée lâchait déjà pied, lorsque Olaric, son fils, accourut sur le champ de bataille avec des troupes fraîches, restées sur la flotte. Mais une longue marche les avait épuisées; elles soutinrent mal le choc du Saxon victorieux. Tosti et les principaux chefs périrent après une lutte désespérée, et la victoire d'Harold fut complète. Ce prince, après la bataille, fit son entrée dans la ville d'York, où il fut reçu en libérateur et s'arrêta pour guérir une blessure qu'il avait reçue dans la mêlée. Mais déjà un adversaire plus terrible approchait, et Harold, à table avec ses thanes, s'abandonnait à l'ivresse du triomphe, quand il apprit que le duc Guillaume avait débarqué avec son armée et qu'il campait près d'Hastings. Harold, alors oubliant ses fatigues et sa blessure, donna l'ordre du départ, et se remit en marche vers le sud. Il rallia en chemin quelques-unes des milices de l'ouest et du nord, et il courut à la rencontre des Normands avec cette étonnante célérité qui avait jadis contribué à ses victoires sur les Gallois et tout récemment sur les Norvégiens. Il s'arrêta sur une colline à environ neuf milles d'Hastings, près d'un lieu appelé Senlac. Ses deux frères et sa mère redoutaient pour lui les conséquences fâcheuses de la violation d'un serment prêté sur des reliques, et ils s'efforcèrent d'éloigner sa personne du champ de bataille; mais il reçut impatiemment leurs timides conseils. Avant de combattre, les princes rivaux essayèrent des négociations. On assure que Guillaume offrit au roi saxon de s'en remettre au jugement du pape ou de trancher le différend par un combat singulier. Harold refusa; des deux côtés on fit alors les apprêts de la bataille (24 septembre 1066).

Les Saxons passèrent la nuit sans dormir; ils chantaient et buvaient, et au point du jour ils se montrèrent à l'ennemi; tous à pied, sur le coteau de Senlac, leur hache d'armes à la main, les boucliers serrés l'un contre l'autre, ils se tenaient fermes et immobiles comme un mur d'airain. L'étendard royal flottait au centre, et tout auprès étaient le roi Harold, ses frères et les principaux chefs. La bataille fut acharnée, et dura jusqu'au soir; enfin, une flèche atteignit Harold à l'œil, et il expira sur-le-champ. Sa mort donna la victoire à Guillaume. On dit que des religieux du monastère de Watham, fondé par Harold, et guidés par une femme nommée Édith *au cou de cygne*, qu'il avait eue pour maîtresse, le trouvèrent parmi les morts. Guillaume, qui avait dégradé un de ses officiers assez lâche pour mutiler le cadavre de son ennemi, ne voulut pas cependant permettre qu'il fût remis aux mains de sa mère Getha. On l'ensevelit sur le rivage; mais le vainqueur consentit ensuite à ce que les dépouilles d'Harold fussent déposées dans l'église du monastère de Watham. C'est ainsi que périt le dernier roi saxon. Il fut de ceux que la fortune améliore en les élevant, et il déploya sur le trône, où il s'assit peu de jours, des vertus vraiment royales, reconnues même par les historiens qui ont nié son bon droit. Remarquable par la force du corps, par l'énergie de l'âme et par l'éloquence de sa parole, il se montra, dit le chroniqueur Hoveden, religieux, modeste, affable, et défendit sa patrie sur terre et sur mer à la sueur de son front.

Harold fut marié deux fois; sa première femme, dont le nom n'a pas été conservé, lui laissa trois fils, qui après la mort de leur père passèrent en Irlande, et de là en Danemark après avoir tenté sans succès plusieurs débarquements sur les côtes d'Angleterre. Édith, qu'il avait épousée, peu avant l'invasion normande, se retira à Westminster, où elle vécut et mourut dans l'obscurité. On ne connaît pas le sort des enfants nés de cette dernière union. E. DE BONNECHOSE.

Malmesbury, *De Gestis Regum Anglorum*. — *Chronique saxonne*. — Hoveden, *Rer. Angl. Script*. — Eadmerus, *Historia Novorum*. — Orderic Vital, *Histoire ecclésiastique*. — Augustin Thierry, *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*.

HAROUN. *Voy.* AARON.

HAROUN, surnommé *Ar-Raschid* (le Juste),

célèbre khalife de Baghdad, le cinquième de la dynastie des Abbassides, né à Réi, en 148 ou 149 de l'hégire (765 ou 766 de Jésus-Christ), mort à Thous, le 3 djoumada al-akhir de l'an 193 (2 avril 809). Il était le second fils du khalife Mehdi et d'une esclave nommée Khaïzeran. Il fit ses premières armes à l'âge de quatorze ans, prit part à diverses expéditions contre les Grecs, et commanda une armée qui s'avança jusque sur les rives du Bosphore, en 166 (781). Son père, qui reconnaissait en lui d'heureuses dispositions, désirait lui assurer le trône; mais, n'osant frustrer Hadi, son fils aîné, de ses droits à la couronne, il se contenta de désigner pour successeurs Haroun et la descendance de ce dernier. A peine monté sur le trône, Hadi s'efforça de faire considérer comme nulle cette disposition testamentaire, et de faire reconnaître pour héritier présomptif son propre fils, Djafar. Au lieu de tenir compte des représentations de Yahya le Barmécide, secrétaire de Haroun, il tenta d'empoisonner son frère et sa mère. Mais Khaïzeran le prévint, en le faisant étouffer sous des coussins, le 14 rebi second de l'an 170 de l'hégire (1er octobre 786). Haroun fut aussitôt proclamé khalife, et le même jour il lui naquit un fils, qui fut le célèbre Mamoun. Ses sujets virent dans la coïncidence de ces trois événements le présage de l'éclat du règne qui s'ouvrait. Le nouveau souverain donna la charge de grand-vizir à Yahya, fils de Khalid le Barmécide, se vengea de ses ennemis, et fit jeter en prison son neveu Djafar. Mais celui-ci recouvra la liberté, après avoir déclaré qu'il renonçait à toute prétention au trône. Haroun s'occupa immédiatement de mettre en etat de défense la partie de ses États qui avoisinait l'empire d'Orient. Il créa des provinces frontières, auxquelles il donna une organisation particulière, et qu'il appela *Awasim* (les protégeantes). Depuis six ans la Syrie était divisée entre les factions de Kaïsi et des Yemani. Le khalife prit à cœur de faire cesser les troubles qui en résultaient. Les chefs des deux partis furent saisis par Mousa le Barmécide et conduits à Baghdad. Cette mesure mit fin aux dissensions. A l'extrémité opposée de l'empire, Fadhl, fils de Yahya, gouverneur du Khorasan, fit des conquêtes dans le Caboul et la Transoxiane. Il comprima, dans le Daïlem, la révolte de Yahya ben Abdallah, descendant d'Ali. Son frère Djafar, qui jouissait de la plus grande faveur auprès du khalife, cumulait avec les fonctions de vizir celles de gouverneur de la Syrie et de l'Égypte. Les Barmécides étaient en possession des charges les plus importantes, et disposaient en maîtres absolus de toutes celles qu'ils ne s'étaient pas réservées. C'est à eux seuls que s'adressaient les solliciteurs; c'est à eux seuls que le khalife laissait le soin de gouverner l'empire. Leur administration ne fut pas exempte de fautes. Occupés de fêtes, livrés aux plaisirs, ils négligeaient souvent les affaires. Quelques anecdotes rapportées par des historiens dignes de foi donnent à supposer que la concussion avait été l'une des sources de leur immense fortune. On les a beaucoup loués du noble usage qu'ils faisaient de leurs richesses et de la protection qu'ils accordaient aux lettres. Ces éloges sont mérités. Mais il faut avouer que les Barmécides donnaient trop à la faveur, que leur générosité dégénérait souvent en prodigalité; et les bienfaits qu'ils répandaient leur procurèrent un grand nombre d'admirateurs et de panégyristes sincères. Il n'était bruit que de leur grandeur et de leurs vertus. Tout leur souriait, lorsqu'un caprice du despote qu'ils servaient les fit tout d'un coup rentrer dans le néant, d'où ils étaient sortis depuis moins d'un demi-siècle. En 187 (803) Djafar fut décapité; Fadhl et Yahya furent jetés en prison, après avoir subi toutes sortes de mauvais traitements de la part de Haroun même. Dans une pièce de vers sur la chute des Barmécides, ce prince les accuse de trahison. Mais aucun historien n'a cru à la vérité de ce reproche. On a prétendu qu'une intrigue de cour fut la cause de la disgrâce de cette illustre famille. Djafar aurait rendu mère de deux enfants une sœur de Haroun, la princesse Abbasa, dont il avait obtenu la main, sous promesse de n'entretenir aucune relation avec elle. Mais Ibn-Khaldoun rejette cette anecdote, comme controuvée. Le seul crime des Barmécides, c'est d'avoir inspiré à leur maître un sentiment de jalousie ou peut-être de crainte, quoiqu'en réalité leur puissance n'eût rien de dangereux pour celle du khalife.

L'année 187 (803) fut encore signalée par la rupture de la paix entre le khalifat et l'empire d'Orient. Immédiatement après avoir détrôné Irène, l'empereur Nicéphore s'était soustrait au tribut que les Arabes avaient imposé à ses prédécesseurs, et avait demandé la restitution de toutes les sommes qu'ils leur avaient payées. Cette démarche, que ne justifiait nullement l'état de faiblesse où se trouvaient les États de Nicéphore, excita au plus haut degré l'indignation de Haroun. Il se mit lui-même à la tête de ses troupes, et marcha contre la ville d'Héraclée, dont il s'empara après avoir ravagé les contrées qui se trouvaient sur son passage. Nicéphore fut forcé de se reconnaître tributaire. Mais comme il n'exécuta point les conditions du traité, ses provinces d'Asie Mineure furent chaque année envahies par les Arabes. En 190 (806) Haroun s'avança jusqu'à Ancyre, à la tête d'une armée de 300,000 hommes. Il ne se retira qu'après avoir imposé à son ennemi un tribut de 30,000 pièces d'or, et lui avoir fait promettre de ne plus relever les murailles d'Héraclée. Ce traité ayant eu le même sort que les précédents, le khalife fit dévaster les îles de Rhodes, de Chypre et de Crète, en 192 (808), et transporta dans ses États les prisonniers de guerre et un grand nombre d'insulaires qui avaient été réduits en esclavage. Il eut

des relations, mais d'un genre plus amical, avec l'empereur d'Occident, Charlemagne. Il envoya à ce monarque en 801 une ambassade, qui lui présenta des produits de l'industrie des Arabes, et notamment une horloge à sonnerie.

Haroun tomba malade dans une expédition contre le gouverneur de Khorasan, Rafi ben-Léits, qui s'était révolté et qui fut vaincu et mis à mort par les généraux du khalife. S'imaginant que son médecin, Gabriel, fils de Bakhtischou, lui prescrivait un régime trop sévère, il allait le faire périr, lorsqu'il mourut lui même. Haroun eut pour successeur son second fils, Émin, qui n'avait pas les brillantes qualités de Mamoun, son frère aîné, mais qui avait sur lui l'avantage de la naissance. Mamoun avait pour mère une esclave noire, tandis que Émin était fils de Zobéidet, cousine de Haroun et la plus élevée en dignité de ses femmes. Les deux autres fils de Haroun, Mamoun et Moutemen, avaient obtenu, l'un la partie orientale de l'empire (186-802), l'autre les Awasim, ou provinces frontières, à charge de reconnaître la suzeraineté de leur frère. Ce partage, analogue à celui que Charlemagne et Louis le Débonnaire firent entre leurs enfants, eut pour résultat des guerres civiles, qui aboutirent à la déposition d'Émin. Ce ne fut pas la seule faute que Haroun commit en politique. Au lieu de prendre des mesures vigoureuses contre les habitants du Maghreb al-Acsah (Maroc), qui s'étaient soulevés à la voix d'Édris Ier, descendant d'Ali et fondateur de la dynastie des Édrisites, il se contenta de faire empoisonner le prince rebelle.

Haroun était très-pieux; il fit sept ou huit fois le pèlerinage de La Mecque, suivi d'un cortége de théologiens, de jurisconsultes, de poëtes. C'est le dernier des khalifes qui se soit acquitté de ce devoir prescrit par l'islamisme. Lorsqu'il ne pouvait se rendre en personne dans les villes saintes, il y envoyait en sa place trois cents pèlerins. Il avait dans son harem quatre cents femmes, qui toutes excellaient dans quelque art d'agrément; les unes étaient conteuses, les autres chanteuses, danseuses, musiciennes; quelques-unes même faisaient des vers. L'histoire de la littérature arabe a conservé les noms de plusieurs de ces dernières. Haroun cultivait la poésie, et avait le goût des constructions, comme sa femme Zobéidet, qui fonda Tebriz. Il embellit Baghdad, et fit bâtir plusieurs villes, entre autres Harouniyet, près de Merasch. Son règne fut illustré par une foule d'hommes distingués, tels que : Djafar, Fadhl ben-Yahya et Fadhl ben-Rebi, ses vizirs; Abou-Yousouf, chef des juges; l'imam Malek; le traditionniste Abou-Moawiah, les grammairiens Sibiweih et Ibn-Younis, le savant Abd-al-Mobarik, le musicien de la cour Ibrahim de Mossoul, le conteur Asmaï; et les poëtes Ismaïl ben-Mohammed, surnommé Séid al-Homeiri, Merwan ben-Abou Hafsah, Ibn-al-Ahnef, Abou'l-Otahiyet, et surtout Abou-Nowas. Quant au monarque autour duquel se groupent ces noms célèbres, il ne posséda ni grands talents ni grandes vertus, il n'exécuta aucune grande entreprise, il ne fit point de grande conquête, et se laissa surpasser par les Barmécides en magnificence et en libéralité. Cependant, son nom a franchi les limites du monde musulman et a retenti jusqu'en Europe. Haroun doit la gloire dont il jouit aux poëtes qui ont chanté ses louanges ou aux conteurs qui l'ont pris pour sujet de leurs récits. Il est le héros d'un cycle de contes et d'anecdotes, où il ne joue sans doute pas toujours le plus beau rôle, mais qui l'ont rendu célèbre dans tout l'univers.

E. Beauvois.

Ibn al-Atsir, *Kamil al Tewarikh*. — Fakhr-ed-Din (le faux), *Histoire des Dynasties*, dans la *Chrestom. Arabe* de Silvestre de Sacy, t. I. — Novéiri, fragm. à la suite de l'*Histoire des Berbères par Ibn-Khaldoun*, trad. par M. de Slane, II, p. 560. — Aboulfédah, *Ann. Muslem.*, II. — Abou'l Faradj, *Hist. Dynastiarum*. — Elmacin, *Hist. Saracenica*, p. 143 — Eutychius, *Ann.* — Mirkhond, *Raudhet as Sefa*. — Théophanes, *Chron.* — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*. — De Hammer, *Gemældesaal der Lebenbeschreibungen*, II, 192-218; *Literaturgeschichte der Araber*, III, 23. — Noël Desvergers, *L'Arabie*. — Weil, *Geschichte der Khalifen*, t. II.

***HARPAGE** (Ἅρπαγος), général mède, mort dans le sixième siècle avant J.-C. Suivant Hérodote, il sauva la vie de Cyrus, et fut cruellement puni par Astyage de cet acte d'humanité (*voy.* Cyrus). Harpage, devenu général de Cyrus, succéda à Mazares dans la mission de réduire les villes grecques de l'Asie Mineure. Il assiégea d'abord Phocée, ne demandant aux habitants que d'ouvrir une brèche dans leur rempart et de consacrer une de leurs maisons au roi des Perses en signe de soumission. Les Phocéens demandèrent un jour pour délibérer sur ces propositions, et, profitant du délai, ils évacuèrent leur ville, où Harpage mit une garnison. Les Phocéens s'étaient embarqués; mais avant de faire voile définitivement vers l'ouest, ils rentrèrent momentanément dans Phocée, et massacrèrent la garnison ennemie. Harpage mit le siége devant Téos, que ses habitants abandonnèrent également. Les autres villes ioniennes se défendirent aussi avec courage; mais elles finirent par céder, aimant mieux subir le joug des Perses que de suivre l'exemple des Phocéens et des Téiens. La conquête des cités continentales amena immédiatement la soumission des Ioniens insulaires. Harpage, avec son armée, grossie par les Ioniens et les Éoliens vaincus, marcha contre les Cariens, les Cauniens, les Lyciens et les cités doriennes de la côte de Carie. Une seule de ces villes, Pédasos, fit quelque résistance. La colonie de Cnide faisait des préparatifs de défense; mais, sur un ordre de l'oracle de Delphes, elle se soumit. Les Lyciens montrèrent plus de fermeté. Les habitants de Xanthus livrèrent bataille à Harpage. Vaincus par le nombre, ils rentrèrent dans leur ville, rassemblèrent à la hâte toutes leurs richesses, et les renfermant dans la citadelle avec leurs femmes, leurs enfants et leurs

esclaves, ils y mirent le feu. Puis ils se tirent tuer eux-mêmes dans une lutte désespérée contre les Perses. On ne sait plus rien d'Harpage après la conquête de l'Asie Mineure. Z.

Hérodote, I, 80, 162-177. — Fellows, *Lycia*, 1841, p. 276.

HARPALUS (Ἅρπαλος), général macédonien, fils de Machatas, de la famille des princes d'Elmyotis, mort en 324 avant J.-C. Il était neveu de Philippe, qui avait épousé Phila, sœur de Machatas. Malgré ce lien de parenté, les princes d'Elmyotis semblent avoir été toujours mal disposés pour le roi de Macédoine, qui leur avait enlevé leurs domaines héréditaires. Aussi quoique Harpagus résidât à la cour de Pella, et qu'il fût même à l'occasion chargé de missions importantes, il ne jouit jamais d'une pleine faveur. Il se rangea avec les autres mécontents du côté d'Alexandre, et participa aux intrigues qui avaient pour but le mariage de ce prince avec la fille de Pixodarus. Exilé ainsi que tous les fauteurs de ce mariage, il fut rappelé aussitôt après la mort de Philippe, et nommé surintendant du trésor. Il suivit en cette qualité Alexandre en Asie Mineure. Il abusa de sa place, commit des malversations, et craignant d'être puni, il s'enfuit en Grèce avant la bataille d'Issus. Il était à Mégare, lorsqu'il reçut des lettres d'Alexandre qui l'invitait a revenir et lui promettait le pardon complet du passé. Il rejoignit le roi à Tyr en 331, et fut réinstallé dans son office. Alexandre, poursuivant ses conquêtes vers la haute Asie, et jusqu'à l'Indus, laissa Harpalus d'abord à Ecbatane, puis à Babylone, avec le trésor royal et six mille Macédoniens. Harpalus, abandonné a lui même, et loin de l'œil du maître, ne mit plus de bornes à ses folles prodigalités. Il fit venir d'Athènes une courtisane nommée Pythionice, la reçut avec une pompe royale, et après sa mort lui fit élever deux magnifiques tombeaux, l'un à Babylone, l'autre à Athènes. Glycera, qui succéda à Pythionice, fut traitée avec les honneurs réservés aux reines. Cette folle conduite et les exactions qui en étaient naturellement la conséquence révoltèrent les Grecs et les barbares. Des plaintes parvinrent à Alexandre de plusieurs personnes, entre autres, de l'historien Théopompe. Harpalus avait sans doute espéré qu'Alexandre ne reviendrait pas de ses lointaines expéditions; il fut épouvanté en apprenant que ce prince approchait de Suse, et que sur sa route il avait puni de mort plusieurs ministres infidèles. Voyant que la fuite était sa seule ressource, il se saisit d'une somme de cinq mille talents, rassembla six mille mercenaires, s'embarqua sur les côtes de l'Asie Mineure, et fit voile pour l'Attique. Laissant sa flotte et ses troupes au cap Ténare, il se rendit a Athènes, dont il avait précédemment capté la bienveillance par un riche présent de blé, et qui lui avait donné le droit de cité. Ses trésors, prodigués aux orateurs d'Athènes (*voy.* DÉMOSTHÈNE), ne purent pas cependant lui valoir la protection de cette ville. Il alla rejoindre ses mercenaires au cap Ténare, et passa avec eux en Crète. Peu après son arrivée dans l'île, il périt assassiné par Thimbron, un de ses officiers, ou, suivant un autre récit, par un Macédonien nommé Pausanias. Plutarque nous apprend qu'Harpalus, durant sa résidence à Babylone, comme gouverneur, introduisit dans les jardins royaux et sur les promenades publiques la culture d'un grand nombre de plantes grecques. Z.

Pausanias, I, 37; II, 33. — Plutarque, *Apophth.*, p. 681, éd. Reiske, *Alexand.*, 10, 35; *Démost.*, 25; *Phocion*, 21; *Vitæ X Orat.*, p. 363, édit. Reiske. — Arrien, *Anab.*, III, 6, 19. — Diodore, XVII, 108. — Quinte-Curce, X, 2. — Thirlwall, *Greece*, vol. VII, p. 158-161.

* **HARPALUS**, chef d'une ambassade que Persée, roi de Macédoine, envoya à Rome en 172 avant J.-C. pour répondre aux plaintes d'Eumène, roi de Pergame. Harpalus offensa les Romains par sa hauteur et la fierté de son discours. Il porta ainsi au comble l'irritation des Romains contre Persée. Z.

Tite-Live, XLII, 14, 15. — Appien, *Maced.*, 9.

* **HARPALUS**, astronome grec d'une époque incertaine. On croit qu'il inventa une *octaeteris* ou qu'il modifia le mode d'intercalation usité dans le *cycle* de Cléostrate (*voy.* CLÉOSTRATE). Pline lui attribue aussi l'introduction d'une *Heccædecaeteris*, ou cycle de seize ans. On ignore combien de temps on fit usage de ces deux cycles inventés pour remédier aux irrégularités du calendrier grec. Z.

Censorinus, c. 18. — Pline, *Hist. Nat.*, XVI, 34. — Weidler, *Hist. Astron.*— Dodwell, *De veteribus Cyclis Dissertat.*, III, 30-32.

HARPE (LA). *Voy.* LA HARPE.

* **HARPENSTRENG** (*Henric*), écrivain danois, mort en 1244; on ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il était chanoine à Roeskilde; il traduisit le traité de Macer Floridus sur les végétaux et les minéraux, et il joignit à ce travail, divisé en 80 chapitres, un supplément en 57 chapitres, destiné à compléter l'auteur latin. Il traduisit également le poëme de Marbode sur les pierres précieuses, et composa, sous le titre de *Kogebog*, un traité en 25 chapitres sur les aliments, le lait, l'huile, etc.; et enfin un traité de médecine dont une portion seulement a été conservée. Ces divers ouvrages, empreints des préjugés et des erreurs du moyen âge, révèlent toutefois un esprit avide d'instruction et aussi judicieux qu'on pouvait l'être dans la première moitié du treizième siècle. Celui que nous avons indiqué en commençant a été publié avec une introduction, des notes, et un glossaire par Chr. Molbech; Copenhague, 1826, in-8°. G. B.

Bartholin, *De Medecina Danorum domestica*; Copenhague, 1666, in-8°. — Nyerup, *Litteratur i Middelalderen*, p. 330. — Grasse, *Lehrbuch einer allgemeinen Literärgeschichte*, t. II, P. II, p. 57.

* **HARPER** (*Robert-Goodloe*), homme politique américain, né en 1765, à Fredericksburg

(Virginie), et mort le 15 janvier 1825, à Baltimore. A l'âge de seize ans il fit, sous les ordres du général Greene, la dernière campagne de la guerre de l'indépendance, et vint ensuite achever ses études au collége de Princeton, où il prit ses grades universitaires. Après avoir tenté vainement de mettre à exécution un voyage à pied sur l'ancien continent, il étudia le droit, fut reçu avocat au bout d'une année, et s'établit à Baltimore; en même temps il avait abordé la scène politique, et s'était montré un orateur de premier ordre à la chambre des représentants, où il défendit avec beaucoup d'énergie l'administration de Washington et d'Adams. Plus tard il alla siéger au sénat au nom du Maryland. Ses écrits politiques ont été publiés sous le titre de *Select Works;* Baltimore, 1814, in-8°. P. L—Y.

Allen, *American Biography*, 1857. — *Cyclopædia of American Literature*, t. I.

HARPHIUS (1) (*Henri*), mystique flamand, né à Erp, village du Brabant (d'où il tire son nom latinisé), vers le commencement du quinzième siècle, mort à Malines, le 22 février 1478. Il entra dans l'ordre de Saint-François, et s'y distingua par son savoir et sa piété; il excellait surtout dans la théologie mystique. Il arriva aux premiers grades de son ordre, et rétablit la discipline dans plusieurs couvents de cordeliers. Il visita l'Italie, et s'arrêta sur le mont Alverne (2), célèbre dans l'histoire de saint François, et ce fut là que sous l'inspiration immédiate du saint il composa sa *Théologie mystique*. Harphius est honoré par les franciscains comme bienheureux. Cependant, Bossuet ne paraissait pas faire grand cas des œuvres d'Harphius, et le regardait comme un visionnaire « qui s'était livré à la chaleur de son imagination ». On a de lui: *Le Directoire des Contemplatifs*, imprimé d'abord en bas allemand sur la fin du quinzième siècle, puis traduit en latin par le P. Blomeven, sous le titre de *Directorium aureum Contemplativorum;* Cologne, 1513, in-8°, et Anvers, 1513, in-12. Ce livre est divisé en trois parties: 1° *Épithalame;* 2° *La Direction d'or des Contemplatifs;* 3° *Eden, ou le paradis terrestre des contemplatifs;* on y a joint trois autres écrits d'Harphius: *Tractatulus de Effusione Cordis; Modus legendi rosarium Virginis Mariæ; Remedia contra Distractiones*. Le *Directorium aureum* a été réimprimé avec des commentaires ou des corrections; Paris, sans date, gothique, in-12; Cologne, 1527, in-12; 1611, in-16, et 1645, in-fol.; Anvers, 1536, in-12; Cologne, 1555, in-fol.; Rome, 1585, in-4°; Brescia, 1601, in-4°; trad. en français par Mme E. B., Paris, 1552, in-16; par le sieur de La Motte-Romancourt (le P. Jean de Machault), Paris, 1617, in-4°; en allemand, par le P. Anselme Hoffman, Cologne; en italien, par don Benoît Osanna, etc.; — *Sermones*, etc., suivis des *Trois Parties de la Pénitence* et du *Triple Avénement de Jésus-Christ*. Composés d'abord en flamand, ces écrits ont été traduits en latin; Nuremberg, 1481, in-4°, à deux colonnes, petits caractères gothiques; Spire, 1484, in-4°; Haguenau, 1509, in-4° et in-fol.; — *Speculum aureum decem Præceptorum Dei*, etc.; Mayence, Pierre Schæffer de Gernsheym, 1474, in-4°; Nuremberg, 1478, in-4°; 1481, in-fol.; Strasbourg, 1486, in-4°; Bâle, 1496, in-4°; Heidelberg, 1526, in-4°; — *Speculum Perfectionis;* Venise, 1524, in-12; trad. en italien, 1546, in-12; — *Explicatio succincta et perspicua* Novem Rupium (du P. Suso), composée d'abord en bas allemand; trad. en latin par Surius, et insérée dans les *Opera omnia* de Henri Suso; Cologne, 1533, 1555, 1588 et 1615, in-12; Naples, 1658, in-12; — *De Mortificatione pravorum Affectuum*, suivi d'un traité sur le même sujet par le P. Jules Fatio; Cologne, 1604, in-16; — *Cantici Canticorum mystica Explicatio;* Cologne, 1564, in-fol. On attribue en outre à Harphius *Schola divini Amoris, et impedimenta; — Duodecim Mortificationes necessariæ volentibus proficere in vita contemplativa*. Paquot croit que ces deux derniers écrits sont des extraits d'ouvrages cités précédemment. A. L.

Trithème, *De Scriptoribus ecclesiasticis*, col. 817. — Le même, *De Scriptoribus Germaniæ*, col. 189. — Possevin, *Apparatus sacer*, t. I, p. 728. — Bellarmin, *De Scriptoribus ecclesiasticis*, p. 418. — Le Mire, *In Auctario Trithemii*, n° 488, p. 91. — Raisse, *Auctar. ad Molani Natales SS.*, 13 juillet, p. 125. — Swert, p. 890. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*, p. 355. — Wadding, *Scriptores Ordinis Minorum*, p. 164. — Du Verdier, *Bibliothèque française*, t. II, p. 545. — Fleury, *Histoire ecclésiastique*, t. XVI, lib. LXXIX, p. 5. — Quétif et Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 888. — Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*. — Dupin, *Bibl. des Auteurs ecclésiastiques* (XVe siècle). — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas*, t. I, p. 211; t. IX, p. 386-396. — Hartzheim, *Bibliotheca Scriptorum Coloniensium*.

* **HARPOCRAS** (Ἀρπόκρας), médecin grec, vivait au commencement du deuxième siècle après J.-C. Il fut d'abord esclave, puis affranchi, et, par la protection de Pline le jeune, dont il était le médecin, il obtint de Trajan le droit de cité à Rome et à Alexandrie.

Il ne faut pas confondre cet Harpocras avec un autre médecin du même nom, dont les prescriptions sont plusieurs fois citées par Andromachus, et qui vivait environ cent ans plus tôt. Y.

Pline, *Epist.*, X, 5, 6. — Galien, *De Compositione Medicam. sec. gen.*, vol. XIII, p. 729, 838, 841, 978.

HARPOCRATION (*Valerius*), lexicographe grec, d'une époque incertaine. On a de lui un lexique grec des mots des dix orateurs attiques, qui porte le titre de Περὶ τῶν λέξεων τῶν δέκα ῥητόρων ou Λεξικὸν τῶν δέκα ῥητόρων. Ce dictionnaire contient, outre l'explication des termes

(1) Appelé aussi *Henri d'Erp*, *Henricus Herp*, *de Erph*, *Herpius*, *Citharædus* et *de La Harpe*, suivant les langues dans lesquelles ses ouvrages ont été traduits.

(2) Cette montagne est située dans l'Apennin, aux confins de la Toscane, entre l'Arno et le Tibre, près des fameuses abbayes de Valombrosa et des Camaldoli. Dès 1213 saint François y habitait, et ce fut là, selon les hagiographes, qu'il reçut les stigmates, le 14 septembre 1224.

légaux et politiques, de courtes notices des personnes et des choses mentionnées dans les orateurs attiques. Cet ouvrage est d'une très-grande importance, car il contient de très-nombreuses informations sur la législation civile et politique d'Athènes, sur ses antiquités, son histoire, sa littérature, informations qui pour la plupart ne seraient point venues jusqu'à nous si elles n'avaient été recueillies par Harpocration. Suidas, l'*Etymologicum magnum*, et d'autres grammairiens postérieurs lui ont fait beaucoup d'emprunts; mais ce qu'ils nous apprennent de son histoire personnelle se réduit à peu de chose. Suidas, qui lui consacre une ou deux lignes, l'appelle un rhéteur d'Alexandrie, et lui attribue, outre le dictionnaire mentionné plus haut, un Ἀνθηρῶν συναγωγή, qui s'est perdu. Ces brèves indications ne nous fixent point sur l'époque où vivait Harpocration. Quelques critiques l'identifient avec un Harpocration qui, suivant Jules Capitolin, enseigna le grec à L. Verus; ce qui le ferait vivre dans la seconde moitié du deuxième siècle de l'ère chrétienne. Maussac a signalé dans Harpocration plusieurs passages qui attestent que l'auteur de ce lexique connaissait les *Deipnosophistes*, et qu'il était par conséquent postérieur à Athénée. D'autres, enfin, croient reconnaître l'auteur du lexique dans un Harpocration qui vivait en 354, et que Libanius appelle un bon poëte et un professeur meilleur encore. Ce sont là de simples conjectures, également probables et également incertaines. Le texte du dictionnaire d'Harpocration fut d'abord imprimé avec les *Scholies* d'Ulpien sur les *Philippiques* de Démosthène dans l'édition aldine; Venise, 1503, 1527. La première édition critique est celle de J. Maussac, Paris, 1614, in-4°, avec un commentaire et une savante dissertation; cette édition fut réimprimée par N. Blancard, avec des notes de Henri de Valois. J. Gronovius en donna une; Harderwyk, 1696, in-4°. L'édition de Leipzig, 1824, 2 vol. in-8°, contient ce qu'il y a de mieux dans les travaux précédents sur Harpocration. Le texte grec a été aussi publié avec le Dictionnaire de Mœris, par J. Bekker; Berlin, 1833, in-8°. Z.

Maussac, *Dissertatio critica*. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

* **HARPOCRATION** (*Ælius*), rhéteur grec, d'une époque incertaine. Suidas cite de lui divers ouvrages de rhétorique et de philosophie, dont il ne reste aujourd'hui que les titres, savoir : Περὶ τῶν δοκούντων τοῖς ῥήτορσιν ἠγνοεῖσθαι; Ὑποθέσεις λόγων Ὑπερίδου; Περὶ τέχνης ῥητορικῆς; Περὶ ἰδεῶν. Suidas attribue à un autre Harpocration, dont le surnom est Caius, des ouvrages du même genre, également perdus, et dont voici les titres : Περὶ τῶν Ὑπερίδου καὶ Λυσίου λόγων; Περὶ τῶν Ἀντιφῶντος σχημάτων. Il est possible que Suidas ait commis une méprise et qu'il ait fait deux auteurs d'un seul écrivain, dont le nom complet était *C. Ælius* HARPOCRATION. Z.

Suidas, au mot Ἁρπ. — Kiessling, *Quæst. Attic. Specim.*, p. 26.

* **HARPOCRATION** (Ἁρποκρατίων) d'Argos, philosophe platonicien et ami de Jules César, vivait vers 60 avant J.-C. Il écrivit un *commentaire* sur Platon en vingt-quatre livres, et un *Lexicon* de Platon en deux livres. Il ne reste rien de ces deux ouvrages. Cet Harpocration paraît être le même que le philosophe de ce nom mentionné par Athénée et Stobée.

Athénée cite encore un *Harpocration de Mendes*, auteur d'un traité *Sur les Gâteaux* (Περὶ Πλακούντων) et complétement inconnu d'ailleurs. Y.

Suidas, au mot Ἁρπ. — Athénée, XIV, p. 648. — Stobée, *Eclog. Phys.*, I, 2.

HARPSFELD (*John*), controversiste anglais, né vers 1510, mort à Londres, en 1578. Il acheva ses études à Oxford. Après avoir pris ses grades universitaires, il entra dans les ordres, et devint chapelain de l'évêque Bonner. Sous le règne de Marie il se montra un des plus violents persécuteurs du parti anglican. Son zèle fut récompensé par la place de doyen de Norwich. Il la perdit en 1560, sous Élisabeth, et eut même à subir quelques mois d'emprisonnement. On a de lui : *Concio ad Clerum;* Londres, 1553, in-8°; — *Homilies;* Londres, 1554, 1555; — *Disputationes and Epistles;* dans les *Acts and Monuments* de Fox; — *Supputatio temporum a diluvio ad a. D.* 1559; Londres, 1510. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. I. — Dodd, *Church History*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HARPSFELD (*Nicolas*), ecclésiastique anglais, frère du précédent, mort en 1583. Il resta fidèle à la foi catholique au milieu des querelles religieuses qui agitèrent l'Angleterre au seizième siècle, et fut nommé sous le règne de Marie doyen de Canterbury; mais après l'avénement d'Élisabeth sur le trône il fut privé de cet emploi et retenu en prison jusqu'à l'époque de son décès. Il publia sous le pseudonyme d'*Alain Cope* un volume dirigé surtout contre le *Livre des Martyrs* de John Fox. On n'ignore pas que cet ouvrage célèbre donne le récit fort détaillé de la mort de prétendus martyrs qui étaient pleins de vie lorsque l'auteur narrait leur trépas. Le livre d'Harpsfeld a pour titre : *Dialogi sex contra summi pontificatus, Monasticæ vitæ, Sanctorum, sacrarum imaginum oppugnatores et pseudomartyres;* Anvers, C. Plantin, 1566, in-4°. On a imprimé à Douay, 1622, in-fol., un autre ouvrage d'Harpsfeld, *Historia Anglicana ecclesiastica*, qui est écrit avec une grande partialité, et on trouve dans quelques bibliothèques de l'Angleterre des copies d'un traité sur le mariage qu'il avait composé, et sur le prétendu divorce (*pretensed divourse*) entre Henri VIII et la reine Catherine; nul typographe anglais n'osa l'imprimer. B.

(Virginie), et mort le 15 janvier 1825, à Baltimore. A l'âge de seize ans il fit, sous les ordres du général Greene, la dernière campagne de la guerre de l'indépendance, et vint ensuite achever ses études au collége de Princeton, où il prit ses grades universitaires. Après avoir tenté vainement de mettre à exécution un voyage à pied sur l'ancien continent, il étudia le droit, fut reçu avocat au bout d'une année, et s'établit à Baltimore; en même temps il avait abordé la scène politique, et s'était montré un orateur de premier ordre à la chambre des représentants, où il défendit avec beaucoup d'énergie l'administration de Washington et d'Adams. Plus tard il alla siéger au sénat au nom du Maryland. Ses écrits politiques ont été publiés sous le titre de *Select Works;* Baltimore, 1814, in-8°. P. L—Y.

Allen, *American Biography*, 1857. — *Cyclopædia of American Literature*, t. I.

HARPHIUS (1) (*Henri*), mystique flamand, né à Erp, village du Brabant (d'où il tire son nom latinisé), vers le commencement du quinzième siècle, mort à Malines, le 22 février 1478. Il entra dans l'ordre de Saint-François, et s'y distingua par son savoir et sa piété; il excellait surtout dans la théologie mystique. Il arriva aux premiers grades de son ordre, et rétablit la discipline dans plusieurs couvents de cordeliers. Il visita l'Italie, et s'arrêta sur le mont Alverne (2), célèbre dans l'histoire de saint François, et ce fut là que sous l'inspiration immédiate du saint il composa sa *Théologie mystique*. Harphius est honoré par les franciscains comme bienheureux. Cependant, Bossuet ne paraissait pas faire grand cas des œuvres d'Harphius, et le regardait comme un visionnaire « qui s'était livré à la chaleur de son imagination ». On a de lui: *Le Directoire des Contemplatifs*, imprimé d'abord en bas allemand sur la fin du quinzième siècle, puis traduit en latin par le P. Blomeven, sous le titre de *Directorium aureum Contemplativorum;* Cologne, 1513, in-8°, et Anvers, 1513, in-12. Ce livre est divisé en trois parties: 1° *Épithalame;* 2° *La Direction d'or des Contemplatifs;* 3° *Eden, ou le paradis terrestre des contemplatifs;* on y a joint trois autres écrits d'Harphius: *Tractatulus de Effusione Cordis; Modus legendi rosarium Virginis Mariæ; Remedia contra Distractiones*. Le *Directorium aureum* a été réimprimé avec des commentaires ou des corrections; Paris, sans date, gothique, in-12; Cologne, 1527, in-12; 1611, in-16, et 1645, in-fol.; Anvers, 1536, in-12; Cologne, 1555, in-fol.; Rome, 1585, in-4°; Brescia, 1601, in-4°; trad. en français par Mme E. B., Paris, 1552, in-16; par le sieur de La Motte-Romancourt (le P. Jean de Machault), Paris, 1617, in-4°; en allemand, par le P. Anselme Hoffman, Cologne; en italien, par don Benoît Osanna, etc.; — *Sermones*, etc., suivis des *Trois Parties de la Pénitence* et du *Triple Avénement de Jésus-Christ*. Composés d'abord en flamand, ces écrits ont été traduits en latin; Nuremberg, 1481, in-4°, à deux colonnes, petits caractères gothiques; Spire, 1484, in-4°; Haguenau, 1509, in-4° et in-fol.; — *Speculum aureum decem Præceptorum Dei*, etc.; Mayence, Pierre Schæffer de Gernsheym, 1474, in-4°; Nuremberg, 1478, in-4°; 1481, in-fol.; Strasbourg, 1486, in-4°; Bâle, 1496, in-4°; Heidelberg, 1526, in-4°; — *Speculum Perfectionis;* Venise, 1524, in-12; trad. en italien, 1546, in-12; — *Explicatio succincta et perspicua* Novem Rupium (du P. Suso), composée d'abord en bas allemand; trad. en latin par Surius, et insérée dans les *Opera omnia* de Henri Suso; Cologne, 1533, 1555, 1588 et 1615, in-12; Naples, 1658, in-12; — *De Mortificatione pravorum Affectuum*, suivi d'un traité sur le même sujet par le P. Jules Fatio; Cologne, 1604, in-16; — *Cantici Canticorum mystica Explicatio;* Cologne, 1564, in-fol. On attribue en outre à Harphius *Schola divini Amoris, et impedimenta;* — *Duodecim Mortificationes necessariæ volentibus proficere in vita contemplativa*. Paquot croit que ces deux derniers écrits sont des extraits d'ouvrages cités précédemment. A. L.

Trithème, *De Scriptoribus ecclesiasticis*, col. 817. — Le même, *De Scriptoribus Germaniæ*, col. 159. — Possevin, *Apparatus sacer*, t. I, p. 728. — Bellarmin, *De Scriptoribus ecclesiasticis*, p. 415. — Le Mire, *In Auctario Trithemii*, n° 488, p. 91. — Raisse, *Auctar. ad Molani Natales SS.*, 13 juillet, p. 125. — Swert, p. 390. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*, p. 355. — Wadding, *Scriptores Ordinis Minorum*, p. 164. — Du Verdier, *Bibliothèque française*, t. II, p. 545. — Fleury, *Histoire ecclésiastique*, t. XVI, lib. LXXIX, p. 5. — Quétif et Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 558. — Bossuet, *Instruction sur les états d'oraison*. — Dupin, *Bibl. des Auteurs ecclésiastiques* (XVe siècle). — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas*, t. I, p. 211; t. IX, p. 386-396. — Hartzheim, *Bibliotheca Scriptorum Coloniensium*.

* **HARPOCRAS** ('Αρπόκρας), médecin grec, vivait au commencement du deuxième siècle après J.-C. Il fut d'abord esclave, puis affranchi, et, par la protection de Pline le jeune, dont il était le médecin, il obtint de Trajan le droit de cité à Rome et à Alexandrie.

Il ne faut pas confondre cet Harpocras avec un autre médecin du même nom, dont les prescriptions sont plusieurs fois citées par Andromachus, et qui vivait environ cent ans plus tôt. Y.

Pline, *Epist.*, X, 5, 6. — Galien, *De Compositione Medicam. sec. gen.*, vol. XIII, p. 729, 838, 841, 978.

HARPOCRATION (*Valerius*), lexicographe grec, d'une époque incertaine. On a de lui un lexique grec des mots des dix orateurs attiques, qui porte le titre de Περὶ τῶν λέξεων τῶν δέκα ῥητόρων ou Λεξικὸν τῶν δέκα ῥητόρων. Ce dictionnaire contient, outre l'explication des termes

(1) Appelé aussi *Henri d'Erp*, *Henricus Herp*, *de Erph*, *Herpius*, *Citharædus* et *de La Harpe*, suivant les langues dans lesquelles ses ouvrages ont été traduits.

(2) Cette montagne est située dans l'Apennin, aux confins de la Toscane, entre l'Arno et le Tibre, près des fameuses abbayes de Valombrosa et des Camaldoli. Dès 1213 saint François y habitait, et ce fut là, selon les hagiographes, qu'il reçut les stigmates, le 14 septembre 1224.

liques et politiques, de courtes notices des personnes et des choses mentionnées dans les orateurs attiques. Cet ouvrage est d'une très-grande importance, car il contient de très-nombreuses informations sur la législation civile et politique d'Athènes, sur ses antiquités, son histoire, sa littérature, informations qui pour la plupart ne seraient point venues jusqu'à nous si elles n'avaient été recueillies par Harpocration. Suidas, l'*Etymologicum magnum*, et d'autres grammairiens postérieurs lui ont fait beaucoup d'emprunts; mais ce qu'ils nous apprennent de son histoire personnelle se réduit à peu de chose. Suidas, qui lui consacre une ou deux lignes, l'appelle un rhéteur d'Alexandrie, et lui attribue, outre le dictionnaire mentionné plus haut, un Ἀνθηρῶν συναγωγή, qui s'est perdu. Ces brèves indications ne nous fixent point sur l'époque où vivait Harpocration. Quelques critiques l'identifient avec un Harpocration qui, suivant Jules Capitolin, enseigna le grec à L. Verus; ce qui le ferait vivre dans la seconde moitié du deuxième siècle de l'ère chrétienne. Maussac a signalé dans Harpocration plusieurs passages qui attestent que l'auteur de ce lexique connaissait les *Deipnosophistes*, et qu'il était par conséquent postérieur à Athénée. D'autres, enfin, croient reconnaître l'auteur du lexique dans un Harpocration qui vivait en 354, et que Libanius appelle un bon poëte et un professeur meilleur encore. Ce sont là de simples conjectures, également probables et également incertaines. Le texte du dictionnaire d'Harpocration fut d'abord imprimé avec les *Scholies* d'Ulpien sur les *Philippiques* de Démosthène dans l'édition aldine; Venise, 1503, 1527. La première édition critique est celle de J. Maussac, Paris, 1614, in-4°, avec un commentaire et une savante dissertation; cette édition fut réimprimée par N. Blancard, avec des notes de Henri de Valois. J. Gronovius en donna une; Harderwyk, 1696, in-4°. L'édition de Leipzig, 1824, 2 vol. in-8°, contient ce qu'il y a de mieux dans les travaux précédents sur Harpocration. Le texte grec a été aussi publié avec le Dictionnaire de Mœris, par J. Bekker; Berlin, 1833, in-8°. Z.

Maussac, *Dissertatio critica*. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

* **HARPOCRATION** (*Ælius*), rhéteur grec, d'une époque incertaine. Suidas cite de lui divers ouvrages de rhétorique et de philosophie, dont il ne reste aujourd'hui que les titres, savoir : Περὶ τῶν δοκούντων τοῖς ῥήτορσιν ἠγνοεῖσθαι; Ὑποθέσεις λόγων Ὑπερίδου; Περὶ τέχνης ῥητορικῆς; Περὶ ἰδεῶν. Suidas attribue à un autre Harpocration, dont le surnom est Caius, des ouvrages du même genre, également perdus, et dont voici les titres : Περὶ τῶν Ὑπερίδου καὶ Λυσίου λόγων; Περὶ τῶν Ἀντίφωντος σχημάτων. Il est possible que Suidas ait commis une méprise et qu'il ait fait deux auteurs d'un seul écrivain, dont le nom complet était *C. Ælius* HARPOCRATION. Z.

Suidas, au mot Ἁρπ. — Kiessling, *Quæst. Attic. Specim.*, p. 28.

* **HARPOCRATION** (Ἁρποκρατίων) d'Argos, philosophe platonicien et ami de Jules César, vivait vers 60 avant J.-C. Il écrivit un *commentaire* sur Platon en vingt-quatre livres, et un *Lexicon* de Platon en deux livres. Il ne reste rien de ces deux ouvrages. Cet Harpocration paraît être le même que le philosophe de ce nom mentionné par Athénée et Stobée.

Athénée cite encore un *Harpocration de Mendes*, auteur d'un traité *Sur les Gâteaux* (Περὶ Πλακούντων) et complétement inconnu d'ailleurs. Y.

Suidas, au mot Ἁρπ. — Athénée, XIV, p. 648. — Stobée, *Eclog. Phys.*, I, 2.

HARPSFELD (*John*), controversiste anglais, né vers 1510, mort à Londres, en 1578. Il acheva ses études à Oxford. Après avoir pris ses grades universitaires, il entra dans les ordres, et devint chapelain de l'évêque Bonner. Sous le règne de Marie il se montra un des plus violents persécuteurs du parti anglican. Son zèle fut récompensé par la place de doyen de Norwich. Il la perdit en 1560, sous Élisabeth, et eut même à subir quelques mois d'emprisonnement. On a de lui : *Concio ad Clerum;* Londres, 1553, in-8°; — *Homilies;* Londres, 1554, 1555; — *Disputationes and Epistles;* dans les *Acts and Monuments* de Fox; — *Supputatio temporum a diluvio ad a. D.* 1559; Londres, 1510. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. I. — Dodd, *Church History*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HARPSFELD (*Nicolas*), ecclésiastique anglais, frère du précédent, mort en 1583. Il resta fidèle à la foi catholique au milieu des querelles religieuses qui agitèrent l'Angleterre au seizième siècle, et fut nommé sous le règne de Marie doyen de Canterbury; mais après l'avénement d'Élisabeth sur le trône il fut privé de cet emploi et retenu en prison jusqu'à l'époque de son décès. Il publia sous le pseudonyme d'*Alain Cope* un volume dirigé surtout contre le *Livre des Martyrs* de John Fox. On n'ignore pas que cet ouvrage célèbre donne le récit fort détaillé de la mort de prétendus martyrs qui étaient pleins de vie lorsque l'auteur narrait leur trépas. Le livre d'Harpsfeld a pour titre : *Dialogi sex contra summi pontificatus, Monasticæ vitæ, Sanctorum, sacrarum imaginum oppugnatores et pseudomartyres;* Anvers, C. Plantin, 1566, in-4°. On a imprimé à Douay, 1622, in-fol., un autre ouvrage d'Harpsfeld, *Historia Anglicana ecclesiastica*, qui est écrit avec une grande partialité, et on trouve dans quelques bibliothèques de l'Angleterre des copies d'un traité sur le mariage qu'il avait composé, et sur le prétendu divorce (*pretensed divourse*) entre Henri VIII et la reine Catherine; nul typographe anglais n'osa l'imprimer. B.

Pitseus, *Relationes historicæ de Rebus Anglicis*. — Tanner, *Bibliotheca Britannica*, p. 380. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, édition de Bless, t. I, p. 491. — *Bibliotheca Grenviliana*, p. 301 et 317.

*HARRACH (Famille DE), maison ancienne de la monarchie autrichienne, professant la religion catholique. On regarde comme son berceau l'antique château, depuis longtemps détruit, de Ruben ou Rumb, dans le cercle de Budweis (Bohême), et elle figure dans les documents authentiques, sous le nom de *Horach*, à partir de 1272. Elle n'eut pourtant quelque éclat que depuis le seizième siècle : *Charles* DE HARRACH, né en 1570, mort en 1628, fut le favori de l'empereur Ferdinand II, qui lui conféra le titre de comte; *Ernest-Albert* DE HARRACH, son fils aîné, né en 1598, mort en 1667, cardinal et successivement archevêque de Prague et de Trente, se fit connaître dans l'histoire des troubles de la Bohême. Wallenstein, duc de Friedland, épousa une *Élisabeth* DE HARRACH. Les frères d'Ernest-Albert, *Charles-Léonard* et *Othon-Frédéric*, devinrent la tige, le premier de la branche aînée, celle des comtes de *Harrach-Rohrau*, le second de la branche cadette, celle de *Harrach-Bruck*.

Les principaux membres de cette famille sont :

*HARRACH-BRUCK (*Ferdinand-Bonaventure* DE), né en 1637, mort en 1706, fit de vains efforts, comme ambassadeur impérial à la cour d'Espagne, pour assurer la succession de l'Espagne à la ligne autrichienne, et laissa un ouvrage intitulé : *Mémoires et négociations secrètes, contenant ce qui s'est passé de plus secret et de plus remarquable sous le règne de Charles II (roi d'Espagne), depuis 1695 jusqu'au premier traité de partage, publiés par M. de La Torre*; La Haye, 1720, 2 vol. in-12; ibid., 1735, 2 vol. in-12.

*HARRACH (*Aloys-Louis-Thomas-Raymond*, comte DE), fils du précédent, mort à Vienne, en 1742, prit la place de son père dans l'ambassade d'Espagne; mais il réussit encore moins que lui. Il protesta au nom de Léopold Ier contre le testament de Charles II, et quitta Madrid. Il fut nommé en 1728 vice-roi de Naples, et ministre des conférences en 1733.

*HARRACH (*Frédéric-Auguste-Gervais-Protais*), fils du précédent, mort en 1749, avança de dignité en dignité jusqu'à celle de gouverneur général des Pays-Bas. Comme ministre des conférences impériales, il conclut la paix de Breslau, en 1742.

*HARRACH (*Jean-Joseph-Philippe* DE), frère du précédent, mort en 1764, fut nommé en 1723 feld-maréchal général, et plus tard président du conseil aulique de guerre à Vienne.

*HARRACH (*Charles-Borromée*, comte DE), de la branche *de Bruck*, né à Vienne, le 11 mai 1761, mort à Vienne, le 1er octobre 1829. Il étudia d'abord le droit et l'administration, puis la médecine. De bonne heure il fixa l'attention de Joseph II. Après la mort de cet empereur, le comte de Harrach se démit de sa place de conseiller de la régence à Prague, pour voyager et se livrer entièrement à la médecine. Reçu docteur, il exerça pendant vingt-cinq ans gratuitement cet art, et offrit ses secours à tous les indigents. Jouissant d'un revenu qui n'excédait pas 6,000 florins d'argent, il renonça à tous les plaisirs pour être en état d'assister les pauvres malades. Les services qu'il rendit à l'humanité souffrante pendant les années désastreuses de 1805 et de 1809, où Vienne et les environs étaient encombrés de malades et de blessés, appelèrent sur lui la bienveillance de Napoléon.

La maison du comte Charles-Borromée de Harrach était le rendez-vous des hommes les plus éminents de Vienne, des étrangers et des savants de tous les pays.

*HARRACH (*Ferdinand-Joseph*, comte DE), né le 17 mars 1763, mort à Dresde, le 5 décembre 1841. Il épousa Joséphine-Christine-Sophie de Rayski, morte à Dresde, en 1830, dont il eut plusieurs enfants, entre autres Augusta, qui suit, et se remaria en 1833 avec la fille d'un jardinier de Berlin. En 1828 il reçut du roi de Prusse, son gendre, le titre de conseiller privé, et fut nommé grand' croix de l'ordre de l'Aigle rouge.

*HARRACH (*Augusta*, comtesse DE), princesse de Leignitz, fille du précédent, née à Vienne, le 30 août 1800. Sa mère était protestante. La jeune Augusta fut élevée dans un couvent à Presbourg. Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, qui était un habitué des eaux de Toeplitz, fit dans cette ville la connaissance de la jeune et belle comtesse. Elle lui plut, et il l'épousa par mariage morganatique, le 9 novembre 1824, à Charlottenbourg. Le roi, qui lui avait conféré le titre de *princesse de Liegnitz*, lui assura un douaire considérable. Ce mariage fut heureux, mais demeura stérile. En 1826, la princesse de Liegnitz abjura la religion catholique, et se fit recevoir dans l'Église évangélique de Prusse. Par sa conduite pleine de modestie, la princesse de Leignitz sut mériter l'estime et l'affection des membres de la famille royale ainsi que du peuple de Prusse. V.

OEsterreichische National-Encyklopædie. — *Conversations Lexikon*.

HARRIES. *Voy*. HARRIS.

*HARRING (*Harro-Paul*), littérateur allemand, est né le 28 août 1798, à Hensdorf, près Husum (duché de Sleswig). Il s'adonna d'abord à l'étude de la peinture, visita les principaux pays de l'Europe et du Nouveau Monde. Ses principaux ouvrages sont : *Blüthen der Jugendjahre* (Fleurs de Jeunesse), recueil de poésies; Sleswig, 1821; — *Erzæhlungen* (Contes), Munich, 1825-1831, 3 vol.; — *Der Student von Salamanca* (L'Étudiant de Salamanque), poëme dramatique en cinq actes; Lucerne, 1825; — *Der Wildschütz* (Le Braconnier), tragédie en quatre actes; ibid., 1825; — *Rhonghar Jarr*,

Fahrten eines Friesen in Dænemark, Deutschland, Ungarn, Holland, Frankreich und Griechenland (Rhonghar Jarr, voyages d'un Frison en Danemark, Allemagne, etc.); Munich, 1828, 4 vol.; — *Memoiren über Polen unter russischer Oberherrschaft*; Nuremberg, 1831, 2 vol.; traduits en français par Ehrenfried Stæber : *Mémoires sur la Pologne sous la domination russe*; Strasbourg, 1833; — *Szapary und Batthyanyi*, poëme épique; Munich, 1828; — *Der Carbonaro zu Spoleto* (Le Carbonaro de Spolète), roman historique; Leipzig, 1831; — *Faust*, drame; Leipzig, 1831; — *Julius von Dreyfalken*; — *Der Livorneser Mönch* (Le Moine de Livourne), roman historique; Leipzig, 1831; — *Der Renegat auf Morea* (Le Renégat de la Morée), drame; Brunswick, 1832; — *Republikanische Gedichte* (Chansons républicaines); Leipzig, 1848. R. L.

Conv.-Lex. — Keyser, *Index Librorum*.

HARRINGTON ou **HARINGTON** (Sir *John*), poëte anglais, né à Kelston, près de Bath, en 1561, mort en 1612. Son père, qui avait été emprisonné sous le règne de Marie pour avoir correspondu avec Élisabeth, jouit jusqu'à sa mort de la faveur de cette princesse. John Harrington eut Élisabeth pour marraine. Après avoir fait ses études au collége d'Eton et à l'université de Cambridge, il fut présenté à la cour, où il se distingua par la vivacité de son esprit et par quelques productions satiriques. Il traduisit dans le *Roland furieux* d'Arioste un épisode, celui d'Alcine et de Roger, ou celui de Joconde. Cet essai poétique, assez licencieux, tomba sous les yeux de la reine, qui eut l'air de s'en fâcher, et qui, comme punition, imposa au poëte la tâche de traduire tout le poëme. Harrington s'en acquitta à la satisfaction de la reine, et publia sa traduction en 1591. Cette pénitence n'était faite que pour réprimer l'imagination hardie et l'humeur satirique du jeune courtisan. En 1596 il publia deux pamphlets intitulés : *A new Discourse on a stale subject called the Metamorphosis of Ajax* et *an Apologie for Ajax*. Ces ouvrages sont dans la littérature anglaise les premiers spécimens de la satire dans le genre de Rabelais; ils ont quelque chose de la verve originale de l'auteur français et beaucoup trop de sa grossièreté; ils sont si rares, qu'il est douteux que Swift ou Sterne en aient jamais eu connaissance. L'extrême licence morale de ces deux pamphlets trouva tout le monde indulgent; il n'en fut pas de même des attaques satiriques, et il fallut la protection de la reine pour mettre l'imprudent poëte à l'abri des poursuites de la chambre étoilée. En 1599 Harrington accompagna le comte d'Essex en Irlande, et reçut de lui le titre de chevalier. Élisabeth s'offensa de ce titre donné et accepté sans sa permission. Harrington mit le comble à l'irritation de la reine en revenant à Londres avec le comte d'Essex; il en fut quitte cependant pour une courte disgrâce. A l'avénement de Jacques Ier, il fut créé chevalier du Bain, et il devint l'un des correspondants de ce prince; mais ce furent là les seules faveurs qu'il obtint de lui. Son dernier ouvrage est un tableau satirique de l'Église d'Angleterre, rédigé pour le prince de Galles, et intitulé : *A brief View of the State of the Church of England, as it stood in queen Elizabeth's and king James's reign, to the year* 1608. Il a été inséré ainsi que plusieurs autres opuscules du même auteur dans les *Nugæ antiquæ* de Henri Harrington. Un choix de ses poésies avait déjà paru sous le titre de *Most elegant and witty Epigrams*; 1625. Les *Épigrammes* et les *Lettres* de Harrington furent publiées par Thomas Park, 1804, 2 vol. in-8°, avec des notes et une vie de l'auteur. Z.

Warner, *History of Bath*. — Aikin, *General Biography*.

HARRINGTON (*Henri*), médecin et littérateur anglais, descendant du précédent, né en 1729, mort le 15 janvier 1816. Il étudia la médecine à l'université d'Oxford, et fut reçu docteur en 1762. En quittant l'université, il s'établit à Wells, puis à Bath. Son talent médical n'était pas sa seule distinction; il cultiva avec succès la littérature, et montra comme exécutant et comme compositeur une rare habileté. Il fonda à Bath une société musicale, appelée *Harmonic Society*, pour laquelle il composa un très-grand nombre de *glees* et de chansons. Son ouvrage le plus intéressant est un recueil d'opuscules curieux, publié sous le titre de *Nugæ antiquæ, a Collection of original papers written in the reigns of Henri VIII, queens Mary and Elisabeth*; Oxford, 1769, 1775, 2 vol. in-8°. Cette collection fut réimprimée en 1779, 3 vol. Z.

Britton, *History of Bath Abbey*. — Gorton, *General Biographical Dictionary*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

HARRINGTON (*Jacques*), homme politique et utopiste anglais, né en janvier 1611, mort le 11 septembre 1677. Il descendait d'une ancienne famille du comté de Rutland. Il entra au collége de La Trinité (Oxford), et y reçut les leçons du docteur Chillingworth. Au sortir de l'université, il entreprit une série de voyages sur le continent. Il se rendit d'abord en Hollande, séjourna quelque temps à La Haye, et vécut dans la familiarité de la reine de Bohême, fille de Jacques Ier, alors réfugiée en Hollande. Il fut aussi accueilli favorablement par le prince d'Orange, et visita avec lui le Danemark. Ce prince lui confia plus tard l'administration de ses affaires en Angleterre. De la Hollande Harrington se rendit en France, et de là en Italie. De retour en Angleterre, il passa presque tout son temps dans la retraite, cultivant des affections de famille, et occupé de l'étude des sciences politiques. En 1646, les commissaires nommés par le parlement pour transférer Charles Ier de Newcastle dans un endroit plus voisin de Londres demandèrent à Harrington, qui n'avait d'engagement avec aucun parti, s'il voulait tenir compagnie au roi pri-

sonnier. Il y consentit, et rendit ses services agréables à Charles Ier. « Sa Majesté, dit Antoine Wood, aimait la compagnie d'Harrington, et le trouvant homme d'esprit, elle aimait mieux causer avec lui qu'avec les autres personnes de la chambre. Ils avaient souvent des conversations sur le gouvernement; mais quand ils en venaient à parler de république, le roi paraissait ne pas supporter ce sujet. » Lorsqu'on transféra Charles Ier de l'île de Wight à Hurst-Castle, Harrington, qui avait déplu aux commissaires, fut éloigné de son service; et comme il refusa de promettre par serment de ne pas favoriser ou céler les projets de fuite du roi, il fut arrêté, et ne dut la liberté qu'à l'intervention d'Ireton. Il témoigna son attachement pour le roi en l'accompagnant à l'échafaud. « Après la mort de Charles Ier, dit Toland, on remarqua qu'il restait beaucoup dans sa bibliothèque et qu'il vivait plus retiré que d'habitude, conduite que ses amis attribuèrent longtemps à la mélancolie et au mécontentement. » On sut plus tard qu'il travaillait à la grande composition politique qui porte le titre d'*Oceana*. Comme il ne faisait point mystère de ses opinions républicaines, il perdit la sympathie des royalistes, et s'attira les soupçons de Cromwell. Le protecteur fit donc saisir l'ouvrage mis sous presse. Après d'inutiles démarches pour rentrer en possession de son livre, Harrington eut l'idée de s'adresser à lady Claypole, la fille favorite de Cromwell. Il ne la connaissait point personnellement, mais il avait entendu parler de son affabilité et de sa bienveillance. Il se rendit chez elle, et dans la chambre où on l'introduisit il trouva une enfant de trois ans; c'était la fille de Lady Claypole. Il se mit à lui parler d'une manière si divertissante, qu'elle se laissa prendre dans ses bras, lorsqu'à l'arrivée de lady Claypole: « Madame, dit Harrington, vous arrivez bien juste à temps, car j'allais certainement vous voler cette jolie petite lady. » — « Me la voler! répondit la mère, et pourquoi faire, je vous prie? car elle est encore trop jeune pour devenir votre maîtresse. » — « Madame, dit-il, quoique ses charmes lui assurent des conquêtes plus considérables, je confesse cependant que ce n'était point l'amour, mais la vengeance qui me poussait à commettre ce vol. » — « Monsieur, lui demanda lady Claypole, quel mal vous ai-je donc fait, que vous vouliez me voler mon enfant? » — « Aucun, absolument, répliqua-t-il; mais c'était afin de vous engager à obtenir de votre père qu'il me fasse justice, en me rendant mon enfant, qu'il m'a volé. » Et comme elle lui assurait qu'il était impossible que son père, qui avait déjà beaucoup d'enfants, eût pris celui d'autrui, il lui avoua qu'il s'agissait d'un enfant de son cerveau, que le Protecteur, sur de fausses imputations, avait fait saisir. L'esprit d'Harrington plut à lady Claypole, qui obtint facilement de son père la permission de laisser imprimer l'*Oceana* (en 1656). Cromwell fit plus, il accepta la dédicace de l'ouvrage, le lut, et s'en déclara l'admirateur. L'*Oceana* est un roman politique dans le genre de la *République* de Platon et de l'*Utopie* de Thomas Morus. Harrington expose le gouvernement d'une île imaginaire, qu'il appella *Oceana*. Il commence par poser les principes fondamentaux d'une république, et il en tire ensuite les conséquences applicables à toutes les parties d'un gouvernement. Il attache la plus grande importance à une axiome qu'il formule ainsi: « Le pouvoir est en rapport avec la distribution de la propriété; » par là il entend que dans un État la forme du gouvernement dépend de la manière dont la propriété est répartie. Partant de cet axiome, il réclame comme fondement de sa république ce qu'il appelle une loi agraire égale, c'est-à-dire un partage égal de terres. Quant aux magistrats de sa république, il les demande à l'élection par scrutin. Il y a peu d'originalité et de profondeur dans de pareilles conceptions. Montesquieu lui a reproché d'avoir rêvé une république imaginaire, lorsque l'ancienne constitution de son pays lui offrait un très-beau modèle de gouvernement. « Harrington, dit-il (*Esprit des Lois*, XI, 6), a examiné quel était le plus haut point de liberté où la constitution d'un État peut être portée. Mais on peut dire de lui, qu'il n'a cherché cette liberté qu'après l'avoir méconnue, et qu'il a bâti Chalcédoine ayant le rivage de Byzance devant les yeux. »

L'*Oceana* à son apparition excita vivement l'attention. Plusieurs écrivains essayèrent de la réfuter, et Harrington leur répondit. *La sainte République* de Baxter est principalement écrite contre l'*Oceana*; mais elle fut loin de plaire au parti en faveur duquel elle semblait rédigée. En 1683 l'université d'Oxford fit brûler *La sainte République* avec quelques écrits d'Hobbes et de Milton et divers autres ouvrages, parmi lesquels on s'étonne de ne pas rencontrer l'*Oceana*. Harrington donna en 1659 un abrégé de son livre, sous le titre de *Art of Lawgiving*. Pour en populariser les principes, il fonda le *Rota Club*, où il fit une espèce de cours sur les avantages de la république et du scrutin. Le Rota Club fut fermé le 29 février 1660, après quelques mois d'existence. Harrington lui-même fut arrêté le 28 décembre 1661, sous la vague imputation de trahison. Il apprit plus tard, par lord Lauderdale, Georges Carteret et Edward Walker, chargés de l'interroger en particulier, qu'il était soupçonné d'avoir pris part à une conspiration ayant pour but de renverser la monarchie et d'établir la république. Il nia énergiquement d'avoir eu connaissance d'un pareil complot, et demanda à être mis en liberté ou à passer en jugement. Il adressa à cet effet plusieurs pétitions au roi. Le gouvernement, pour se débarrasser de ses réclamations, le fit transporter à Saint-Nicolas, petite île située en face de Plymouth. L'étroite captivité où on le retint altéra

profondément sa santé. Un médecin lui conseilla comme remède une préparation de gaïac dans du café. Harrington employa ce breuvage : bientôt son état s'aggrava, et il eut des accès de démence. Lord Bath, gouverneur de Plymouth, demanda au roi et obtint la mise en liberté du malade. Celui-ci alla se faire traiter à Londres ; mais si sa santé se rétablit, il n'en fut pas de même de sa raison, qui resta sujette à de fréquentes éclipses. A un âge avancé, et dans ce triste état mental, il se maria. Il mourut de paralysie, à l'âge de soixante-sept ans.

Outre l'*Oceana* et l'*Art of Lawgiving*, on a de Harrington divers ouvrages, parmi lesquels on remarque des *Aphorismes* et une traduction en vers de deux *Églogues* de Virgile et des deux premiers livres de *L'Énéide* publiés sous ce titre : *An Essay upon two of Virgil's Eglogues, and two of his Æneis, towards the translation of the whole ;* 1658. Harrington publia encore l'année suivante une traduction des quatre livres suivants de *L'Énéide ;* mais cet essai n'ajouta rien à sa réputation. Les *Œuvres* de Harrington ont été recueillies par Toland, 1700, in-fol.; Birch en donna une édition plus complète en 1737, et il en parut une troisième en 1747. Ses œuvres politiques ont été traduites en français par Henry ; 1789, 3 vol. in-8°. On a aussi des traductions françaises de l'*Oceana*, Paris, 1795, 3 vol. in-8°, et des *Aphorismes*, par Aubin, Paris, 1795, in-12. Z.

Toland, *Life of J. Harrington*, en tête de son édition. — Wood, *Athenæ Oxonienses*. — *Biographia Britannica*. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

HARRINGTON. *Voy*. STANHOPE.

HARRIOT (*Thomas*), mathématicien anglais, né à Oxford, en 1560, mort à Londres, le 2 juillet 1621. Il prit le grade de maître ès arts dans sa ville natale en 1579, et accompagna le chevalier Walther Raleigh dans son expédition de la Caroline du nord, qui reçut alors le nom de Virginie, en l'honneur de la reine Élisabeth. Harriot leva la carte de ce pays, et de retour à Londres, il donna en 1588 la relation de ce voyage sous ce titre : *A brief and true Report of the new found land of Virginia*, qui fut réimprimée dans le troisième voyage de Hakluyt.

Livré depuis lors tout entier à l'étude des mathématiques, et particulièrement à celle de l'analyse algébrique, il ne tarda pas à être connu du duc de Northumberland, qui, ami éclairé des sciences, entretenait déjà à ses frais plusieurs savants, tels que Robert Hues, Walther Warner et Nathanael Torperley. Ce seigneur offrit un logement à Harriot avec une pension. Harriot ne fut pas ingrat envers son bienfaiteur, qu'il suivit dans sa longue captivité à la Tour de Londres avec Robert Hues et Walther Warner : d'où leur vint le nom des *Trois mages du duc de Northumberland*. Ce fut chez le duc, et en quelque sorte avec lui, qu'Harriot finit ses jours, après avoir cruellement souffert d'un ulcère à la lèvre qui lui venait, dit-on, de l'habitude qu'il avait de tenir à la bouche ses instruments de mathématiques, souvent chargés de vert-de-gris. Ses amis lui firent élever un monument dans l'église Saint-Christophe.

On voit par les lettres de Kepler que ce grand astronome était en correspondance avec Harriot, principalement sur la théorie de l'arc-en-ciel. Les manuscrits d'Harriot, découverts dans un château du comté de Sussex, demeure principale du duc de Northumberland, apprirent que Harriot concourut avec Galilée à la découverte des taches du Soleil ; car il paraît qu'il les vit dès le 8 décembre 1610, et la première observation de Galilée doit être tout au plus du mois de novembre précédent. Harriot avait donc ou deviné la construction du télescope batavique, ou s'en était procuré un vers cette époque. Mais ses découvertes les plus importantes sont d'un autre ordre. Il n'avait sans doute jamais eu l'ambition de faire parler de lui ; et ce fut Walther Warner, son ami, qui publia ses recherches analytiques sous se titre : *Artis analyticæ Praxis ad æquationes algebricas resolvendas ;* Londres, 1631. « Cet ouvrage contient, dit Charles Bossut, tout ce qui avait été écrit de plus important sur l'algèbre et plusieurs nouveautés qui appartiennent à l'auteur. D'abord Harriot simplifia les notations de Viète (*voy*. ce nom), en substituant les lettres minuscules à la place des lettres majuscules, et de nouveaux signes pour abréger le discours. Quelques personnes attacheront peut-être un mérite bien mince à ces changements ; mais ceux qui savent que la simplicité d'un algorithme a souvent produit des découvertes remarquables porteront un autre jugement.

« Harriot est le premier qui ait imaginé de mettre d'un même côté tous les termes d'une équation, et qui par là ait vu distinctement ce que Viète n'avait fait qu'indiquer d'une manière confuse, que dans toute équation le coefficient du second terme est la somme des racines prises avec des signes contraires ; que le coefficient du troisième est la somme des produits des racines prises deux à deux ; que le coefficient du quatrième est la somme des produits des mêmes racines prises trois à trois avec des signes contraires ; ainsi de suite jusqu'au dernier terme, qui est le produit de toutes les racines prises avec des signes contraires. On lui doit d'avoir observé que toutes les équations qui passent le premier degré peuvent être regardées comme produites par la multiplication d'équations du premier degré ; de sorte que substituant à la place de l'inconnue l'une des valeurs données par ces équations composantes, la totalité des termes de l'équation proposée devient égale à zéro. Ces théorèmes ont facilité la solution complète de quelques équations particulières et d'autres recherches. » Montucla repousse la prétention de Wallis, qui attribue à Harriot d'autres

découvertes faites auparavant par Viète, Cardan et Bombelli. L. L—T.

Wallis, *De Algebra Tractatus hist. et pract.* — Zach, *Bode's astron. Jahrb. für* 1788, p. 182. — Montucla, *Histoire des Mathématiques*, tome II, p. 108 et suiv. — Bossut, *Essai sur l'hist. générale des Mathématiques.* — Gleig, *Suppl. to Encycl. Britannica.* — Hutton, *Dictionary.* — *Biogr. Britann.* — Chalmers, *The General Biographical Dictionary.* — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.*

HARRIS ou **HARRIES** (*Walter*), médecin anglais, né Glocester, en 1647, mort en 1725. Il était fils d'un cordonnier; mais son intelligence précoce lui fit trouver des protecteurs : il entra en 1666 au collége d'Oxford, et y fut reçu bachelier en médecine le 10 octobre 1670. Ayant embrassé la religion catholique en 1673, il se rendit à Douai, puis à Paris, où il fut reçu docteur en 1676. La même année il retourna à Londres, où il pratiquait son art, lorsqu'en 1678, après le complot dit des *papistes*, l'ordre fut donné aux catholiques de sortir de cette capitale. Cette mesure dérangeait complétement la position de Harris. Il avait alors une belle clientèle : placé entre sa ruine et la foi qu'il venait d'adopter, il apostasia de nouveau, et retourna publiquement au culte de ses ancêtres. Par ces changements, il fixa la fortune : il devint médecin ordinaire du roi Guillaume III dès 1688, fut nommé censeur du collége Royal l'année suivante, et s'acquit surtout une grande réputation dans le traitement des maladies des enfants. On a de lui : *A Farewell to Popery;* Londres, 1679, in-4° : il publia ce pamphlet à l'occasion de son retour forcé au protestantisme; — *Pharmacologia anti-empirica;* Londres, 1683 : cet ouvrage est suivi de *Remarques sur les causes et le traitement de la goutte;* — *De Morbis acutis Infantum, cui accessit liber Observationum de morbis aliquot gravioribus medicas complectens, annexis etiam quibusdam de luis venereæ origine, natura et curatione;* Londres, 1689, 1705, 1720 et 1741, in-8°; Genève, 1696 et 1698, in-8°; Amsterdam, 1715, 1736, in-8°; cette dernière édition est suivie d'un commentaire *De Aphthis nostratibus* par Vincent Ketelaer, trad. en allemand, Leipzig, 1691, in-12; en français par Devaux, Paris, 1720, in-12. Dans cet ouvrage, qui eut un grand succès et que l'auteur rédigea sur l'invitation de Thomas Sydenham, célèbre praticien de Londres, Harris attribue toutes les maladies des enfants à la présence d'un principe acide. Il soutient que la vérole ne vient pas d'Amérique, et préfère la salivation mercurielle à toute autre méthode de traitement; — *Dissertatio de Peste, cui accessit Descriptio Inoculationis variolarum;* Londres, 1721, in-8°. Harris dans cet écrit, comme dans tous ses autres ouvrages, montre beaucoup de crédulité. Il admet le conte populaire suivant lequel on doit faire sortir avec soin le sang contenu dans le cordon ombilical avant d'en faire la ligature après la naissance de l'enfant, parce que ce sang serait le germe de la petite vérole. Cette pratique est très-usitée chez les Chinois : quoique absurde, elle ne peut du moins pas nuire. Il n'en est pas de même de l'inoculation chinoise, qui consiste à introduire dans les narines un bourdonnet de coton chargé de pus. Harris parle aussi de l'inoculation chez les Turcs; elle paraît être connue dans l'Orient depuis plusieurs siècles, et se pratique par l'insertion du pus variolique dans la petite plaie faite à cet effet; — *Dissertationes medicæ et chirurgicæ habitæ in amphitheatro Collegii regalis Medicorum Londinensium;* Londres, 1725, in-8° : Harris censure vivement les chirurgiens de son temps, qu'il accuse d'ignorance et d'avarice. Il s'élève contre l'abus des tentes dans le traitement des plaies et adopte la méthode de Magati.

HARRIS (*Thomas*), chirurgien de Londres de la première partie du dix-huitième siècle, a publié : *A Treatise on the force and energy of crude mercury;* Londres, 1735, in-8°. Il y vante les bons effets du mercure contre les scrofules et l'iléus. L—z—E.

Wood, *Athen. Oxonien.*, t. II. — Chalmers, *The general Biographical Dictionary.* — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine.* — *Biographie Médicale.*

HARRIS (*Jean*), compilateur anglais, né vers 1667, mort le 7 septembre 1719. Après avoir fait ses études au collége Saint-John à Cambridge, il entra dans les ordres, et obtint le rectorat de Barming, qu'il échangea contre celui de Mildred à Londres. Il eut de plus la cure de Stroud près de Rochester, et une prébende de la cathédrale de Rochester. Il fut aussi membre, secrétaire et vice-président de la Société Royale. Malgré ses bénéfices ecclésiastiques, et le produit de nombreuses compilations, Harris était peu rangé, vécut dans la gêne et mourut dans l'indigence. Il fut enterré aux frais d'un ami. On a de lui, outre un certain nombre de *Sermons* : *Treatise on the theory of the earth;* Londres, 1697, in-8°; — *Navigantium atque itinerantium Bibliotheca;* Londres, 1705, 2 vol. in-fol., réimprimé par Campbell, avec des additions; Londres, 1744 et 1764; — *Lexicon Technologicum, or an universal dictionary of the arts and sciences explaining not only the terms of arts, but the arts themselves;* 1708, 2 vol. in-fol. C'est la plus importante des compilations de Harris; elle servit de base au *Dictionnaire* de Chambers, qui fut lui-même le point de départ de la grande *Encyclopédie* de D'Alembert et de Diderot; — *Treatise on Algebra;* 1709, in-8°; — *Astronomical Dialogues;* 1717; — *History of Kent;* Londres, 1719, 2 vol. in-fol. Ouvrage posthume, auquel Harris avait consacré beaucoup de temps, et qui n'en est pas moins fort inexact. Z.

Gentleman's Magazine, LXXXIV. — Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

HARRIS (*James*), philosophe et philologue

anglais, né en 1709, mort en 1780. Il était fils de James Harris, de Salisbury, et de lady Élisabeth Ashley, sœur de lord Shaftesbury, le célèbre auteur des *Characteristics*. Il commença ses études dans un école de Salisbury, et les termina à Wadham-Collége (Oxford) et à Lincoln's-Inn. Il avait vingt-quatre ans lorsque son père mourut. Devenu par cet événement maître de sa fortune, et libre de suivre ses inclinations, il laissa de côté le droit, qu'il étudiait à contre-cœur, et s'adonna particulièrement à la lecture des auteurs grecs et latins. La théorie des beaux-arts, l'analyse grammaticale l'occupèrent ensuite, et les ouvrages qu'il publia sur ces deux sujets lui firent une brillante réputation. En 1761 il fut élu député pour le bourg de Christ-Church. Il conserva jusqu'à sa mort son siége parlementaire. L'année suivante il accepta la place de lord de l'amirauté, et en 1763 il fut promu à celle de lord de la trésorerie. Il sortit de charge en 1765, avec l'administration dont il faisait partie. Il n'eut pas d'autre emploi jusqu'en 1774, époque où il fut nommé secrétaire et contrôleur de la reine. On a de lui : *Three Treatises : the first concerning Art ; the second concerning Music, Painting, and Poetry; the third concerning Happiness ;* 1744, in-8° ; — *Hermes, or a philosophical inquiry concerning universal grammar ;* 1751, in-8°. C'est le plus connu des ouvrages de Harris. Lowth prétend que c'est le plus bel exemple d'analyse qui ait été donné depuis le temps d'Aristote. L'éloge est fort exagéré. Cependant, malgré tous les progrès que l'étude comparée des langues a fait faire à la science grammaticale, l'*Hermes* se lit encore avec profit. L'auteur s'est principalement proposé d'exciter chez ses lecteurs l'esprit de recherche ; et son objet est assez bien rempli. Enfin, malgré des lacunes et même des erreurs, son livre est un modèle d'analyse ingénieuse et de bonne exposition. Thurot a traduit l'*Hermes* en français ; Paris, 1796, in-8° ; — *Philosophical Arrangements ;* 1775, in-8°. C'est la première partie d'un grand travail que Harris avait entrepris sur la *Logique* d'Aristote, et qu'il n'acheva pas ; — *Philological Enquiries* ; 1781, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage posthume est moins consacré à la philologie proprement dite qu'à la critique et même à l'histoire littéraire. Les notions variées qu'il contient ont beaucoup perdu de leur intérêt. La partie relative au moyen âge a été traduite en français par Boulard ; 1786, in-12. Les *Œuvres* de Harris ont été recueillies en 1783, 4 vol. in-8°. Son fils, lord Malmesbury, en publia une magnifique édition, avec une esquisse biographique sur l'auteur ; Londres, 1801, 2 vol. in-4°. Z.

Lord Malmesbury, *Life of J. Harris*, en tête de l'édition de 1801. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HARRIS (*Guillaume*), biographe anglais, né à Salisbury, en 1720, mort en 1770. Né dans une famille de dissidents, il fut élevé pour le ministère évangélique, et devint pasteur d'une congrégation à Wells, puis à Honiton. Frappé de l'imperfection des seuls ouvrages que l'Angleterre possédât alors sur la période la plus importante de son histoire, Harris résolut d'écrire une série de biographies, qui embrasserait les trois grands événements de l'histoire anglaise au dix-septième siècle : la première révolution, la restauration, la seconde révolution. Excepté la vie de Jacques II, qu'il n'eut pas le temps d'achever, il accomplit son projet assez heureusement. Sans avoir un grand mérite littéraire, ses biographies sont d'utiles compilations, où l'on trouve beaucoup de faits intéressants et de documents rares. Les opinions libérales et même républicaines de l'auteur, si elles nuisent quelquefois à son impartialité, ne le portent du moins jamais à déguiser la vérité. On a de lui : *Life of Hugh Peters ;* 1751, in-8° ; — *Life of James I ;* 1753, in-8° ; — *Life of Charles I ;* 1758, in-8° ; — *Life of Cromwell ;* 1761, in-8° ; — *Life of Charles II ;* 1765, 2 vol. in-8°. Les *Biographies* de Harris ont été réunies ; Londres, 1814, 5 vol. in-8°. Z.

Life of W. Harris, en tête de l'édition de 1814. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HARRIS (*Thaddée-Mason*), littérateur américain, né en 1768, à Charlestown, et mort en 1842. Il fut élevé à l'université d'Harvard, qui plus tard le choisit pour bibliothécaire, tint ensuite une école à Worcester, et, après avoir embrassé l'état ecclésiastique en 1793, il fit longtemps partie du clergé de Dorchester. On a de lui : *The Triumphs of Superstition ;* Boston, 1790 : sorte de poëme philosophique ; — *Journal of a Tour into the territory north-west of the Alleghany mountains* (Journal d'un voyage aux Alleghany) ; 1803 ; — *Minor Cyclopædia* (Petite Encyclopédie) ; 1803, 4 vol. ; — *On the Patronage of Genius*, poëme, 1805 ; — *Natural History of the Bible* (Histoire naturelle d'après la Bible), 1820, qui a été contrefaite en Angleterre et en Allemagne ; — et de nombreux sermons et discours sur des points de religion et de morale. P. L—y.

Loring, *Boston Orators*. — *The Biographical Annual*, New-York, 1843. — Allen, *American Biography* ; 2e édit. 1857.

* **HARRIS** (*John*), théologien anglais, né le 8 mars 1802, à Ugborough (Devonshire), et mort le 21 décembre 1856. A quinze ans il se joignit de lui-même à la secte des indépendants, étudia la théologie au collége d'Hoxton, et fut nommé en 1827 pasteur à Epsom. Il n'était connu que comme un excellent prédicateur, lorsque, quelques années plus tard, il acquit une sorte de célébrité littéraire par la publication de *Mammon*, éloquent plaidoyer contre l'amour des richesses, qui se vendit à des milliers d'exemplaires et lui valut un prix de 100 guinées

(2,500 fr.). Deux autres essais, *Britannia* (1834), sur la vie des marins, et *The Great Commission* (1835), sur l'œuvre des missions, furent aussi couronnés au concours. Professeur de théologie au collége de Cheshunt (1838), il fut appelé en 1850 à diriger les colléges réunis de Coward, d'Homerton et de Highbury. On a encore de lui : *The great Teacher* (Le grand Prédicateur), et *Contributions to Theological Science* (Essais de Théologie), 1855, ouvrage inachevé et qui contient trois dissertations sur la terre avant l'homme, sur le premier homme, et les patriarches. P. L—Y.

H.-C. Fish, *Pulpit Eloquence*; 1857. — Darling, *Cyclopædia Bibliographica, a library manual of theological literature*; 1854. — *The English Cyclopædia*; 1857. — G. Gilfillan, *Modern Masterpieces of pulpit oratory*. — *Illustrated Family Paper*; 1857.

HARRIS. *Voy.* MALMESBURY.

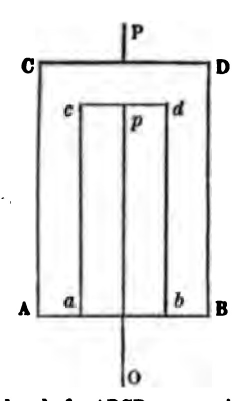
HARRISON (*William*), historien anglais, né à Londres, vers 1520, mort à Windsor, vers 1592. Il fit ses études à Westminster-School et aux deux universités. En quittant Cambridge, il devint chapelain de sir William Brooke, gardien des cinq Ports, et baron de Cobham dans le comté de Kent. On croit que Brooke lui donna en 1558 la cure de Radwinter, qu'il garda jusqu'à sa mort. Vers la fin de sa vie il obtint un canonicat de Windsor. On a de lui : *An historical Description of the Island of Britain*, publiée dans les *Chronicles* d'Holinshed. Il traduisit aussi d'Hector Bœthius une *Description of Scotland*, qui a été placée en tête de l'*History of Scotland* d'Holinshed. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Leland, *Collectanea*, p. 65, 88, 77. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

* **HARRISON** (*Stephen*), architecte anglais, vivait au commencement du dix-septième siècle; il n'est connu que par la part qu'il prit à une pompeuse cérémonie qui eut lieu à Londres lors de l'arrivée de Jacques Ier. Il fut chargé de diriger la construction d'arcs triomphaux; et le nouveau monarque ayant mis près d'un an à venir prendre possession de sa capitale, on eut tout le temps de donner une splendeur extraordinaire à ces fêtes. Elles sont décrites dans un livre dont le titre peut se traduire ainsi : *Les sept Arcs de triomphe élevés en l'honneur du roi Jacques Ier, lors de l'entrée de Sa Majesté dans la cité de Londres, le* 15 *mars* 1603; in-folio, avec 7 planches gravées par Wil. Kip. Un exemplaire acheté en vente publique 31 livres sterling 10 sh. (790 fr.) est entré dans la belle collection formée par sir Th. Grenville et léguée au Musée Britannique. On ne connaît que cinq ou six exemplaires de cet ouvrage, et ils ne sont pas toujours complets. Des inscriptions en vers, composées par Ben Johnson et Dekker, les deux poëtes les plus en renom à cette époque, accompagnent les inventions architecturales d'Harrison. G. B.

Bibliotheca Grenvilliana, 1848, p. 307. — Walpole, *Anecdotes of Painting*.

HARRISON (*John*), célèbre horloger anglais, né en 1693, à Foulby, dans le comté d'York, mort à Londres, le 24 mars 1776. Il passa les trente-trois premières années de sa vie dans le silence et l'obscurité, pratiquant l'état de charpentier-menuisier; mais les connaissances en mathématiques, astronomie, physique, dont il fit de si belles applications pendant le reste de sa longue vie, prouvent qu'il s'était livré dans sa jeunesse à des études profondes et opiniâtres. Son goût de prédilection était pour les machines en général, particulièrement pour l'horlogerie. Il dit dans une brochure qu'il publia en 1733 que dès l'année 1726 il avait exécuté deux horloges à longs pendules, d'une telle justesse, que placées dans des lieux différents elles ne variaient entre elles que d'une seconde par mois. Il dit en outre que l'une de ses pendules, qu'il avait gardée pour son usage, et dont la marche était comparée avec le mouvement d'une étoile fixe, ne varia pendant dix ans qu'il habita la campagne que d'*une* minute! Il y a certainement de l'exagération et même du fabuleux dans ce récit. Ferdinand Berthoud n'est pas éloigné de croire que ces horloges si merveilleuses n'ont jamais existé; car pourquoi n'en connaît-on pas une description détaillée? Or, la brochure où l'on trouve le pompeux éloge de ces chronomètres ne contient rien de précis à cet égard. On entrevoit cependant à travers ces incroyables perfections que l'auteur s'était occupé des moyens de remédier aux irrégularités que les variations de température font éprouver à la marche des horloges, et qu'à force d'observations et d'expériences il était parvenu à la composition d'un *pendule compensateur* dont il avait fait l'application aux pendules dont il vient d'être fait mention. L'invention de cet appareil aurait suffi, disent certains biographes, pour *éterniser* son nom. Pour s'en faire une idée satisfaisante, il est bon de savoir que les métaux s'allongent par un temps chaud, et qu'au contraire ils se contractent à mesure qu'ils se refroidissent; d'où il suit qu'une horloge réglée par un pendule doit retarder quand la température s'élève et qu'elle doit avancer quand elle s'abaisse, attendu que dans le premier cas la verge de son pendule s'allonge et qu'elle se raccourcit quand la température est basse. C'est afin de remédier à ce grave inconvénient que depuis le commencement du dix-huitième siècle tous les horlogers d'une intelligence supérieure ont fait des efforts plus ou moins heureux pour rendre les longueurs des pendules *régulateurs* invariables. Le pendule *compensateur* qu'on attribue à Harrison était, dit-on, composé de petites barres de cuivre et d'acier disposées en *forme de gril*. La description n'est pas plus explicite : elle suffit néanmoins pour donner l'idée d'un appareil semblable à la figure que voici :



Soit un cadre de fer ABCD, suspendu librement en P d'une manière quelconque; un autre cadre *a b c d*, en cuivre, est fixé en *a* et *b* sur le côté AB du premier; une verge de fer *p* O, fixée sur le côté *cd* du petit cadre, traverse librement le côté A B : c'est à l'extrémité O de cette verge qu'est fixée la lentille du pendule. Voici quel est l'effet de ce système. Lorsque la température monte, les côtés AC, BD, s'allongent, et le côté AB descend d'une certaine quantité; mais les côtés *ac*, *bd* s'allongent en même temps, et le côté *cd* monte, traînant avec lui la verge *p* O; si les allongements étaient égaux de part et d'autre, la distance comprise entre le point de suspension P, laquelle mesure la longueur réelle du pendule, resterait invariable. On atteint ce degré de perfection assez facilement, par la propriété qu'ont le fer et le cuivre de ne pas se dilater d'une égale quantité pour un même degré de chaleur : le cuivre y est plus sensible que le fer. Si donc on donne au petit cadre de cuivre des proportions telles que ses côtés soient en rapport constant avec les barres du cadre de fer, la marche de l'horloge sera réglée par un pendule invariable.

Harrison est encore l'inventeur d'un autre régulateur, espèce de thermomètre métallique, composé de deux lames, une de cuivre et l'autre d'acier, fixées l'une sur l'autre au moyen de clous rivés; cette lame mixte devient convexe du côté du cuivre par un temps chaud et concave du côté du fer; le contraire arrive par un temps froid, le cuivre s'allongeant ou se raccourcissant plus que le fer comme on vient de le dire, les circonstances étant les mêmes. Le régulateur appliqué au ressort spiral dont il est fait usage dans les horloges à balancier corrige les inégalités de longueur que les variations de leur température font subir à ce ressort, qui lui-même est un régulateur.

La grande invention de Harrison, celle qui devait le faire connaître avec honneur de toute l'Europe savante, ce fut la composition et l'exécution de son horloge *marine* ou *garde-temps*, dont les navigateurs se servent pour calculer les longitudes en mer, ou la distance qu'ils ont parcourue d'Orient en Occident et d'Occident en Orient depuis qu'ils ont quitté le port d'embarquement. Tout le monde sait que le Soleil fait le tour de la Terre, divisé en 360 degrés, en 24 heures, ce qui fait 15 degrés à l'heure, ou un degré par quatre minutes; 15 minutes de degré par une minute de temps; 15 secondes de degré par une seconde de temps. Harrison commença ses travaux et ses recherches sur les horloges marines en 1726, peu de temps après que l'horloger français Sully eut fait paraître la description d'une machine de même espèce dont il était l'auteur. La première horloge de Harrison fut éprouvée dans un voyage à Lisbonne en 1736; trois ans après il en exécuta une seconde; puis une troisième, en 1741. Une quatrième, enfin, ayant la forme et le volume d'une grosse montre de carrosse, fut terminée en 1761. Le 3 octobre, Harrison écrivit aux commissaires des longitudes pour demander que William, son fils, fît, avec sa montre, un voyage à La Jamaïque. Sa demande lui fut accordée. Il reçut en même temps des instructions des commissaires prescrivant la manière dont la montre devait être portée à La Jamaïque, et comment on devait faire les épreuves. William se rendit à Portsmouth, dans le mois de novembre. Là on compara la marche de la montre avec celle du Soleil, et l'on reconnut qu'elle retardait par 24 heures de *deux secondes* $\frac{44}{100}$ de seconde, sur le *temps moyen*. Le 18 novembre William partit de Portsmouth, et il arriva à Port-Royal de La Jamaïque le 19 janvier 1762, après 62 jours de traversée. Le 26 janvier les observations astronomiques démontrèrent que la montre avait varié, en retard, de 5 secondes $\frac{1}{10}$. En convertissant ce temps en degrés de longitude ou de l'équateur, on voit que la montre avait donné la longitude à *une minute* $\frac{1}{4}$ de différence près de degré, c'est-à-dire avec vingt-quatre fois plus d'exactitude que n'en exigeait l'acte de la reine Anne, qui fixait le minimum d'erreur à 30 minutes (un demi-degré) pour avoir droit à la récompense promise (20,000 livr. sterling, (500,000 francs) après une traversée d'Europe aux Indes occidentales. William étant de retour à Portsmouth, on fit de nouvelles observations : elles constatèrent que la montre retardait, sur le midi *moyen* de cette ville, d'une minute 54 secondes et $^1/_2$, après 147 jours d'expérience. Cet écart total, après deux traversées, aller et retour, n'étant que d'une minute 54 $\frac{1}{2}$ secondes, il en résultait qu'après deux voyages elle aurait encore donné la longitude avec une erreur de 28 minutes 34 $\frac{1}{2}$ de degré, ou moins de 30 degrés exigés pour le prix. Après des épreuves si décisives, Harrison devait s'attendre à recevoir immédiatement le prix voté par le parlement en 1714; mais des envieux et de prétendus savants, qui, par des motifs peu honorables, soutenaient que jamais machine ne serait en état de rivaliser avec les méthodes astronomiques pour déterminer les longitudes, firent qu'on éluda la loi, et le malheu-

reux artiste fut obligé, après quarante ans de travail, de consentir à une nouvelle épreuve. Cette dernière épreuve lui fut heureusement encore plus favorable que la précédente.

Harrison fils s'embarqua à cet effet, avec la montre, le 28 mars 1764, et il arriva à l'île de La Barbade le 13 mai; le 4 juin suivant il repartit pour l'Europe, sur un vaisseau qui arriva à Londres le 18 juillet. La marche de la montre fut comparée de nouveau avec celle du Soleil, et il fut reconnu qu'en tenant compte des corrections nécessitées par les variations de température, dont il avait tenu un registre exact, la montre n'était en retard sur le temps moyen que de 15 secondes, après 156 jours d'épreuves. La longitude était donc déterminée à 9 minutes 45 secondes près, c'est-à-dire huit fois plus exacte que ne l'exigeait la limite d'un demi-degré après une traversée de six semaines.

Quoique Harrison eût rempli et bien au delà les conditions exigées par l'acte de la reine Anne, le prix ne lui fut pas encore délivré : les commissaires de l'amirauté voulurent que l'auteur fît connaître le système de sa machine de manière à pouvoir être reproduit. Lakkum-Kendall, horloger de Londres, fut chargé de l'exécution de cette reproduction. La montre Lakkum fut embarquée sur le vaisseau la *Resolution*, commandée par le célèbre Cook. Cette expérience constata pleinement la perfection de la montre, et ce fut alors seulement que Harrison reçut la totalité de la récompense promise, après beaucoup de débats et d'oppositions. Il en avait reçu la première moitié en 1765, quand il eut donné par écrit la description de sa montre aux commissaires de l'amirauté.

L'année suivante, le Bureau des Longitudes confia la montre à Maskelyne, astronome de l'observatoire royal d'Angleterre, pour qu'il la soumît à de nouvelles observations. Ces expériences commencèrent le 6 mai 1766, et furent continuées jusqu'au 4 mars 1767. Maskelyne fit prendre successivement à la montre diverses positions; il résulta de ses observations « que la montre peut donner la longitude à *un* degré près dans un voyage de six semaines aux îles occidentales; mais que pour un demi-degré le voyage ne doit pas dépasser 15 jours; encore faut-il que la montre se trouve dans un lieu dont la température est de quelques degrés au-dessus du *zéro* du thermomètre; car à la température *zéro* seulement l'instrument ne peut déterminer la longitude à un demi-degré près que pendant une épreuve de quelques jours, et moins si le froid est excessif; que cependant l'invention est *bonne*, et que en la joignant aux distances de la Lune au Soleil et aux étoiles fixes elle sera très-avantageuse à la navigation. »

Dans un écrit publié en 1767, Harrison, répondant aux critiques de son adversaire, dit que, « pendant les expériences il fallait que toutes les parties de la montre fussent exposées à un même degré de température, ce qu'on n'a pas fait dans les expériences sur lesquelles on s'appuie. La montre marche mal pendant les grands froids, d'accord; mais les corrections de température ne s'étendent qu'aux degrés de chaud et de froid qu'on éprouve dans un navire. Quant aux différentes positions qui ont pu influer sur la marche de la montre, on doit savoir qu'elle est destinée à ne servir uniquement qu'à la mer et toujours dans la même position. »

La description de la montre de Harrison fut publiée en 1767, sous le titre de *Principes de la Montre de Harrison*, etc. « Cet ouvrage, dit Ferdinand Berthoud, pourra être de quelque utilité à ceux qui auront la montre même sous les yeux; mais il faut convenir que la description, les plans et les figures sont insuffisants et qu'il n'y a aucun artiste, quelque versé qu'il soit dans les principes de la physique et de la mécanique, qui puisse avec ces secours seuls exécuter des montres pareilles à celle de Harrison. On croirait qu'on n'a pas voulu que cette montre fût imitée..... Aucun plan en perspective, aucun profil, aucun procédé de main-d'œuvre. » Berthoud termine ainsi. « La montre de M. Harrison n'est qu'une montre *ordinaire perfectionnée*, et sa justesse est plutôt due à la perfection de la main-d'œuvre qu'aux principes de sa construction et aux combinaisons de son mécanisme. » Néanmoins Berthoud avoue que sans études spéciales, et par la seule impulsion de son génie, Harrison se trouva capable non-seulement d'exécuter tout ce qui avait été fait jusque alors par les plus habiles ouvriers en horlogerie, mais d'apporter de nouvelles lumières dans cet art, en produisant des horloges beaucoup plus exactes qu'aucune de celles qui avaient été faites avant lui. Il faut lire au sujet de la découverte de Harrison les ouvrages suivants : *Récit de ce qui s'est fait pour découvrir les longitudes en mer relatif à la montre de J. Harrison*; Londres, 1763. — *Principes de la Montre de M. Harrison, avec planches, par ordre des commissaires des Longitudes*; Londres, 1767 (traduit par le P. Pezenas). Le P. Pezenas a ajouté à cette description le résultat des observations de Maskelyne sur la montre de Harrison et les réponses de ce dernier. TESSEYDRE.

Berthoud, *Histoire de la Connaissance des Temps*.

HARRISON *de Chester* (*Thomas*), architecte anglais, né à Wakefield (comté de York), en 1744, mort à Chester, le 29 mars 1829. Très-jeune, il fut envoyé en Italie, que l'on regardait alors comme la seule bonne école pour l'étude de l'architecture. Pendant son séjour à Rome, où il passa plusieurs années, il fit des plans pour l'embellissement de la Piazza del Popolo. Le pape Clément XIV lui décerna une médaille d'or, et l'Académie de Saint-Luc l'admit dans son sein. De retour en Angleterre en 1770, il fournit le plan d'un pont de cinq arches sur le Lune à Lancastre. Ce beau travail attira l'attention, et valut à Harrison de nombreuses commandes.

Nommé architecte de Chester, il bâtit le palais de justice de cette ville, et réunit dans le même monument les tribunaux, la prison et des logements militaires. Ces divers bâtiments sont d'un bon style et très-bien appropriés à leurs objets. Le pont, d'une seule arche, de deux cents pieds anglais d'ouverture, qu'il jeta sur la Dée, près du palais de Chester, est le plus hardi ouvrage de ce genre qui ait jamais été construit. Parmi ses autres travaux on cite : *l'Athenæum* et *la tour de l'église de Saint-Nicolas* à Liverpool ; — *la bourse, la bibliothèque* et *le théâtre* à Manchester ; — *la colonne d'Hill* à Shrewsbury ; — *l'Arc de triomphe* à Holyhead ; — *la tour du Jubilé* à Moel-Fanma, en commémoration de la 50e année du règne de Georges III. Il bâtit aussi pour le comte d'Elgin *le château de Broome-Hall* en Écosse, dans le style dorique qui semble avoir été le genre favori d'Harrison. Z.

English Cyclopædia (*Biography*).

HARRISON (*William-Henri*), président des États-Unis de l'Amérique du Nord, né le 9 février 1775, dans l'État de Virginie, mort à Washington, le 4 avril 1841. Fils de Benjamin Harrison, l'un des signataires de la déclaration d'indépendance de l'Amérique et ensuite gouverneur de la Virgine, il perdit son père en 1791. Son éducation avait été dirigée vers la profession médicale ; mais sans fortune, après la mort de son père, il entra, en 1792, comme enseigne d'artillerie dans l'armée que le général Wayne conduisait contre les Indiens sur les frontières de l'Ohio. Nommé lieutenant, il se distingua à la bataille de Miami, où une grande victoire fut remportée sur les Indiens. Il obtint ensuite le commandement du fort de Washington, poste militaire très-important des frontières de l'ouest. Il était capitaine en 1797, lorsqu'il donna sa démission, et fut nommé secrétaire ou lieutenant-gouverneur du territoire du nord-ouest comprenant toute la contrée au nord-ouest de la rivière Ohio. En 1799 il fut élu membre du congrès de ce territoire ; et en 1801, lorsque l'Indiana fut érigé en gouvernement territorial, Harrison en fut nommé gouverneur. Délégué au congrès, il réussit à faire passer la loi relative à la vente aux enchères et par petites parcelles des terres fédérales, loi à laquelle les comtés de l'ouest sont redevables de leur état florissant. Cette mesure, corroborée par plusieurs autres de même nature, lui valut le surnom de *Père de l'Ouest*. Dans la guerre entreprise en 1811 contre les Indiens, Harrison fut appelé au commandement en chef de toutes les forces américaines, et fit alors preuve de grands talents militaires. Le 5 novembre 1811, il gagna contre les Indiens la bataille décisive de Tipeeance. La guerre contre les Anglais ayant recommencé, il continua avec bonheur la campagne, et enleva les places les plus importantes des territoires contestés. Poursuivant ses avantages dans le Haut-Canada, il y battit le général Proctor le 5 octobre 1813. Il marcha aussitôt vers les frontières du Bas-Canada, pour y rétablir les affaires des Américains ; mais, contrarié dans ses plans par le pouvoir central, il donna sa démission le 5 avril 1814, rentra dans la vie privée, et fut réduit, pour nourrir sa famille, à remplir une place de greffier près l'une des cours de justice de l'Ohio. C'est là que le président Madison vint le chercher pour négocier un traité de paix avec les Indiens. En 1816 il revint à la chambre des représentants comme député de l'Ohio, et en 1824 il fut élu membre du sénat. En 1828 il fut nommé envoyé extraordinaire en Colombie ; mais une lettre qu'il adressa à Bolivar pour lui donner des avis et des conseils sur sa politique déplut à celui-ci, qui demanda le rappel de l'envoyé des États du nord. Ses succès contre les Indiens avaient rendu le nom d'Harrison très-populaire. Le parti whig tenta inutilement en 1836 de le faire nommer président des États-Unis ; il y réussit en 1840, et Harrison succéda en 1841 à Van Buren. Un mois s'était à peine écoulé depuis son installation, lorsqu'il mourait à la suite d'une courte maladie. C'était la première fois qu'un président des États-Unis mourût dans l'exercice de ses fonctions. Aux termes de la constitution, le vice-président, John Tyler, le remplaça au pouvoir, qu'il garda pendant les quatre années pour lesquelles Harrison avait été élu. Un *Essay on the Aborigines of the Ohio valley* d'Harrison a été publié dans les *Transactions of the Historical and philosophical Society of Ohio*, tome Ier, 1839. W.

The English Cyclopædia (*Biography*).

HARSCHER (*Nicolas*), écrivain et professeur suisse, né à Bâle, le 1er mai 1683, mort dans la même ville, le 27 octobre 1742. Reçu docteur en médecine à l'âge de vingt ans, il choisit pour le sujet de sa thèse : *De Tono ventriculi et intestinorum naturali et præternaturali*. Nommé en 1707 à la chaire d'éloquence et d'histoire du collége de Marbourg, il fut appelé quatre ans après à exercer les mêmes fonctions à Bâle. Il prit pour thème de son discours inaugural : *De ingenio et moribus hominum ex stylo æstimandis*. Deux fois il fut élu recteur de l'université. Ses devoirs de professeur ne l'empêchèrent jamais de se livrer à la pratique de la médecine. Il était laborieux, mais sévère et emporté. On a de lui les oraisons funèbres de Th. Gautier et de Jean-Louis Crollius, professeurs en théologie, des programmes, des discours et un traité *De Divinatione Ciceronis, diatribe qua rationes prædicendæ mutationis reip. et belli civilis inter Pompeium et Cæsarem gesti extenduntur et in exemplum divinationis civilis proponuntur* ; Marbourg, 1710. J. V.

Athenæ Rauricæ. — Chauffepié, *Nouv. Dict. histor. et critique*.

* **HARSDOERFER** (*Georges-Philippe*), poëte et écrivain allemand, né à Nuremberg, le 1er novembre 1607, mort dans cette même ville, le 22 septembre 1658. Il voyagea en Hollande, en Angleterre, en France et en Italie. De retour à Nu-

remberg, il s'y fixa. Membre de l'ordre littéraire *Fruchtbringende Gesellschaft*, il fonda lui-même, en commun avec Joh. Klaj, une société de poëtes, à laquelle il donna le nom de *Loeblicher Hirten und Blumenorden an der Pegnitz*, et qui contribua principalement à populariser en Allemagne la poésie pastorale. Cette société s'est conservée jusqu'à nos jours. Les écrits de Harsdoerfer en langue allemande et latine remplissent 50 volumes; mais, à peu d'exceptions près, ils sont tombés aujourd'hui dans l'oubli. On cite cependant comme caractéristique pour son époque son *Poetischer Trichter* (Filtre poétique), Nuremberg, 1650-1653, 3 vol., une espèce d'art poétique, et ses *Gespræchspiele* (Jeux de la Conversation), Nuremberg, 1641, 1642, 1649). Les autres travaux de Harsdoerfer sont: *Grosser Schauplatz lust-und lehrreicher Geschichten* (Grand Recueil d'histoires joyeuses et morales); 1648-1678, six éditions; — *Schauplatz jaemmerlicher Mordgeschichten* (Recueil de tristes histoires criminelles); 1649, 6 vol.; — *Herzbewegliche Sonntagsandachten* (Méditations pieuses du dimanche); 1649-1652; — *Nathan und Jothan, oder geistliche und weltliche Lehrgedichte* (Nathan et Jothan, poésies didactiques sur des sujets spirituels et mondains); 1650; — *Heraclit et Democrit* (1652). La *Bibliothèque de Poëtes allemands du dix-septième siècle*, publiée par Müller, contient dans son neuvième volume un choix des poésies de Harsdoerfer. R. LINDAU.

Gesenius, *Gesch. d. deutsch. Poesie*, 4e édit., vol. III, p. 67, 72, 73, 222, 231, 285-290, 293, 298-304, 333, 385, 397, 403, 408. — Th. Mundt, *Allgem. lit. Gesch.*, vol. II, p. 299. — Doppelmayer, *Histor. Nachricht. von Nüremberg*, p 96-100. — Will, *Nürnberg. Gel.-Lex.* vol. I. — Amarantes, *Histor. Nachricht von des löbl. Hirtenordens under Pegnitz Anfang und Fortgang*; Noremb., 1744. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

* HART (*Salomon-Alexandre*), peintre anglais, né à Plymouth, en avril 1806. Élève de l'Académie royale de Londres, il pratiqua d'abord la miniature; mais une de ses compositions, tirée des rites de la religion juive, ayant eu du succès en 1830, il s'adonna à ce genre semi-historique dont les romans et les légendes font tous les frais. Nous citerons de lui: *Wolsey et Buckingham* (1834); — *Richard et Saladin* (1835); — *Henry Ier apprenant le naufrage de son fils* (1839); — plusieurs scènes juives; — une série d'intérieurs et de sites connus rapportés de son excursion en Italie en 1842; — *Milton visitant Galilée dans sa prison* (1847); — *Les trois Inventeurs de l'imprimerie* (1852); — *Colomb et l'enfant* (1854). Artiste habile, varié et pittoresque, M. Hart a été élu en 1840 membre de l'Académie, et en 1854 il a remplacé M. Leslie comme professeur de peinture. P. L—Y.

The art Journal. — *Men of the Time.*

HARTE (*Walter*), poëte et historien anglais, né vers 1700, mort à Bath, en 1774. Il fut élevé à Marlborough-School, puis à Saint-Mary-Hall (Oxford). Sa vie offre peu d'incidents remarquables. Il entra dans les ordres. Ses poésies, écrites à la manière et sous le patronage de Pope, eurent peu de succès. Ses sermons en obtinrent un peu plus, sans porter bien loin sa réputation. Il était vice-président de Saint-Mary-Hall, lorsqu'il devint précepteur du fils du comte de Chesterfield. Il accompagna son élève sur le continent de 1746 à 1750. S'il ne parvint pas à faire du jeune Chesterfield un homme du monde brillant, il lui inspira d'excellents principes de morale. A son retour en Angleterre, Harte fut nommé chanoine de Windsor. On a de lui les poëmes suivants: *Poems on several Occasions*; 1727; — *Essay on Satire*; 1730, in-8°; — *Essay on Reason*; 1735, in-fol. On prétend que Pope avait mis la main à cet ouvrage; — *Essay on Painting*; — *The Amaranth*; 1767. Comme poëte, Walter Harte aurait eu le sort de tant d'imitateurs de Pope, un moment distingués et aujourd'hui oubliés, s'il n'avait composé son *Histoire de Gustave-Adolphe*, ouvrage qui, malgré de nombreux défauts, un style lourd, pénible et pédantesque, a mérité de vivre, à cause de l'abondance et de l'exactitude des renseignements. L'*History of the Life of Gustavus-Adolphus* parut en 1759, 2 vol. in-4°. Harte en donna une édition corrigée en 1763. Il en existe une traduction allemande par Jean-Gottlieb Böhme, avec une préface, des notes et des corrections. Z.

Chesterfield, *Letters*. — Johnson et Chalmers, *English Poets*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HARTENFELS (*Georges-Christophe* PETRI DE), naturaliste allemand, né le 13 février 1633, à Erfurt (Thuringe), mort le 11 décembre 1718, dans la même ville. Il fit ses études à Iéna, Grœningue, Erfurt et Leipzig; un grand seigneur lui confia ensuite l'éducation de son fils, et l'introduisit à la cour de Saxe, où il rencontra des protecteurs. Reçu docteur à Iéna, il retourna à Erfurt en 1662. Deux ans après, l'électeur de Mayence le choisit pour premier médecin. Il se distingua pendant le siége que soutint cette ville la même année, ainsi que dans une épidémie qui sévit dans l'électorat en 1683. En récompense il fut créé comte palatin et nommé, en 1690, professeur de médecine à l'université d'Erfurt. On a de lui: *De Elementis Disputatio*, thèse; 1640; — *Asylum Languentium, seu carduus sanctus, vulgo benedictus*; Iéna, 1669; Leipzig, 1698, in-8°; — *Pestis tela præcuisa*; Erfurt, 1682, in-12; — *Elephantographia curiosa, seu elephanti descriptio*, etc.; Erfurt, 1715, in-4°; Leipzig, 1723: cette seconde édition comprend en supplément: *Oratio panegyrica de elephantis et Justi Lipsii epistola de eodem argumento*. W.

Sedler, *Universal-Lexikon*. — Manget, *Biblioth. Scriptor. medicor.*, tome III, p. 489-491.

HARTENKEIL (*Jean-Jacques*), médecin allemand, né à Mayence, le 28 janvier 1761, mort à Salzbourg, le 7 juin 1808. Il fit ses études à Mayence et à Wurtzbourg, visita ensuite Paris et Londres, et se fixa en 1787 à Salzbourg, où il

fonda, en 1790, la *Gazette médico-chirurgicale* (Salzbourg, 72 volumes in-8°), qu'il rédigea jusqu'à sa mort. On a de lui : *Tractatus de Vesicæ urinariæ Calculo*; Bamberg et Wurtzbourg, 1785; — *Bernardi Sigfrid Albini Historia Musculorum Hominis, notis illustrata*; ibid., 1784, et 1796, in-fol.; — *Unterricht für die Hebammen* (Leçons à l'usage des Sages-femmes); Salzbourg, 1797; — *Ergænzungsbænde zur medicinisch-chirurg. Zeitung* (Suppléments à la *Gazette médico-chirurgicale*), 1790-1800, 4 vol.

D^r L.

Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopædie*. — *Biogr. Médic.* — Weissenbach, *Hartenkeils Leben*; Salzbourg; 1808.

* HARTENSTEIN (*Gustave*), philosophe allemand, est né le 18 mars 1808, à Plauen (Saxe). Il fit ses études à Grimma et à l'université de Leipzig, et devint dans cette dernière ville professeur de philosophie et conservateur à la bibliothèque de l'université. On a de lui : *De Archytæ Tarentini Fragmentis philosophicis*; Leipzig, 1833; — *Die Probleme und Grundlehren der allgemeinen Metaphysik* (Des Problèmes et Principes de la Métaphysique générale); Leipzig, 1836; — *Ueber die neusten Darstellungen und Beurtheilungen der Herbart'schen Philosophie* (Des dernières Expositions et Critiques de la Philosophie de Herbart); Leipzig, 1838; — *De Materiæ apud Leibnitium Notione et ad monadas relatione*; Leipzig, 1846, in-4°; — *Darstellung der Rechtsphilosophie des Hugo Grotius* (Exposition de la Philosophie du Droit de Grotius); Leipzig, 1850. M. Hartenstein a donné une édition des *Œuvres complètes de Kant*, Leipzig, 1838-1839, 10 vol.; et des *Œuvres complètes de Herbart*, Leipzig, 1850-1852. R. L.

Conversations-Lexikon.

HARTIG (Comte *François-Antoine* DE), littérateur bohême, né le 22 août 1758, mort à Prague, le 1er mai 1797. Il fut d'abord attaché à la cour d'Autriche, comme chambellan, et devint successivement conseiller intime, président de la Société royale des Sciences à Prague et ministre-résident près de la cour électorale de Saxe. Il exerça ces dernières fonctions jusqu'à l'année 1793. Il s'occupa toute sa vie de lettres et de sciences, et se fit connaître par plusieurs ouvrages remarquables, écrits presque tous en français. On a de lui : *Essai sur les avantages que retirent les femmes de la culture des sciences et des lettres*; Prague, 1775; — *Lettres sur la France, l'Angleterre et l'Italie*; Genève, 1785; — *Mélanges en vers et en prose*; Paris, 1788. On doit aussi à Hartig un livre allemand, qui traduit en français par Leroy de Lozembrune fut publié à Vienne (Autriche), en 1789, sous le titre de : *Observations historiques sur les Progrès et la Décadence de l'Agriculture chez les différents peuples.* N. K.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

HARTIG (*Georges-Louis*), agronome allemand, né le 2 septembre 1764, à Gladenbach, près Marbourg, mort à Berlin, le 2 février 1836. Il fit ses études à l'université de Giessen, entra ensuite dans l'administration des eaux et forêts, et fut successivement employé à Darmstadt (1785), à Halle (1786), à Dillembourg (1797), et à Stuttgard. En 1811 il fut nommé grand-maître des forêts de la Prusse. Ses principaux ouvrages sont : *Anweisung zur Holzzucht* (Instructions pour l'Entretien des Bois); 1791; septième édition, Marbourg, 1817; — *Anweisung zur Holzzucht für Foerster* (Instructions pour l'Entretien des Bois, à l'usage des forestiers); Giessen, 1791; 6e édition, 1808; — *Lehrbuch für Jaeger* (Manuel du Chasseur); Stuttgard, 1809; 7e édition, Stuttgard, 1852, 2 vol.; — *Physikalische Versuche über das Verhæltniss der Brennkraft und der Schwere der deutschen Waldbaumhælzer* (Expériences physiques sur les rapports entre la puissance calorifique et le poids des bois des forêts allemandes); Giessen, 3e édition, 1814; — *Anweisung zur Taxation des Forsten* (Instructions pour la Taxation des Forêts); Giessen, 5e édition, 1819; — *Forst und Jagdarchive* (Archives du Forestier et du Chasseur); Stuttgard, 1816-1820, 5 vol.; — *Anleitung zur Cultur von Waldbloessen* (Instructions pour la Culture des Clairières); Berlin, 1827; — *Lehrbuch für Foerster* (Manuel du Forestier); 9e édition, Stuttgard, 1851, 3 vol.; — *Kubiktabellen für geschnittene... Hoelzer* (Tableaux pour le Cubage de bois coupés, etc.); Berlin, 7e édition, 1854; — *Die Forstwissenschaft nach ihrem ganzen Umfange* (L'Économie forestière dans toute son étendue); Berlin, 1831; — *Forstliches und forstnaturwissenschaftliches Conversations-Lexicon* (Dictionnaire de Conversation du Forestier); Berlin, 1834; 2e édition, Stuttgard, 1836; — *Waidmannisches Conversations Lexicon* (Dictionnaire de Conversation du Sylviculteur); Berlin, 1836, 2e édit., 1852; — *Ueber die Behandlung und Cultur des Waldes* (De l'Entretien et de la Culture des Forêts); Berlin, 1837.

Son fils, *Théodore* HARTIG, a publié : *Ueber die Verwandlung der polycotyledonischen Pflanzenzellen in Pilz und Schwammgebilde und der darans hervorgehenden Faeulniss des Holzes* (De la Transformation des cellules des végétaux polycotylédonés en champignons, et de la pourriture du bois qui en résulte); Berlin, 1833; — *Die Adlerflügler Deutschlands* (Les Aigles de l'Allemagne); Berlin, 1837, 1er vol.; — *Lehrbuch der Pflanzenkunde und ihrer Anwendung auf die Forstwissenschaft* (Traité de Botanique et application de cette science à l'économie forestière); Berlin, 1840-1851, 1er vol.; — *Vollstændige Naturgeschichte der Forstculturpflanzen Deutschlands* (Histoire naturelle complète des Plantes cultivées dans les forêts de l'Allemagne); Berlin, 1840; nouvelle édit., augmentée, Berlin, 1852, avec 120 planches; — *Neue Theorie der Befruchtung*

der Pflanzen (Nouvelle Théorie de la Fécondation des Plantes); Brunswick, 1842; — *Beitræge zur Entwickelungsgeschichte der Pflanzen* (Études sur l'histoire de la Formation des Plantes); Berlin, 1843; — *Das Leben der Pflanzenzelle* (La Vie de la Cellule végétale); Berlin, 1845; — *Controversen der Forstwissenschaft* (Sujets de controverse de la science forestière); Brunswick, 1853. R. L.

Conv.-Lex. — Kayser, *Index Librorum.*

* **HARTLEBEN** (*François-Joseph*), jurisconsulte allemand, né en 1740, à Dusseldorf, mort en 1808. Il suivit d'abord la carrière des armes, et devint officier de cavalerie dans un régiment prussien. Après la guerre de Sept Ans il donna sa démission, se mit à étudier la jurisprudence, et fut nommé, en 1778, professeur de droit à l'université de Mayence. Ses principaux ouvrages sont : *Thesaurus Dissertationum juridicarum selectarum in Academia Moguntina habitarum;* Francfort, 1777-1778, 2 parties in-4°; — *Meditationes ad Pandectas, quibus Leyseri Meditationes refelluntur, vindicantur, supplentur;* Francfort, 1778-1781, 2 parties, in-4°; — *Vollständige Anzeigen und Beurtheilungen der neuesten juristischen Litteratur* (Annonces complètes et critiques de la plus récente littérature juridique); Francfort, 1785-1787, 3 vol. in-8°; recueil publié en collaboration avec plusieurs jurisconsultes; continué sous le titre de : *Allgemeine Bibliothek der neuesten juristischen Litteratur* (Bibliothèque générale de la Littérature juridique la plus récente); Mayence, 1787-1792, 4 vol. in-8°. E. G.

Weidlich, *Biographische Nachrichten*, t. I, p. 289; t. V, p. 109. — Meusel, *Gelehrten Deutschland* (t. III, p. 90, et t. IX, p. 518, de la cinquième édition). — Ersch et Gruber, *Encyklopädie.*

HARTLEBEN (*Théodore-Conrad*), jurisconsulte et homme d'État allemand, fils du précédent, né le 24 juin 1770, mort le 15 juin 1827. Une thèse d'histoire, qu'il soutint très-jeune à l'université de Mayence, attira sur lui l'attention du célèbre Jean de Müller, sur les conseils duquel il se mit à étudier la jurisprudence. Ayant obtenu en 1790 le grade de docteur en droit, il alla se mettre au fait de la pratique du droit auprès des tribunaux de l'Empire. En 1793 il fut nommé grand-bailli de Deidisheim, endroit qui relevait du prince évêque de Spire. Deux ans après il fut appelé à une chaire de droit public à l'université de Salzbourg. Lors de l'occupation de cette ville par les Français, Hartleben y devint directeur de la police. En 1803 il se rendit à Wurtzbourg en qualité de professeur de droit public; il coopéra aussi pour une grande part à la réforme complète entreprise dans le gouvernement de la principauté de Wurtzbourg, appartenant alors à la Bavière. Plus tard, il devint professeur de droit pratique à l'université de Fribourg. Ses principaux ouvrages sont : *Über den Verfall der Wissenschaften unter den Griechen und Römern und die Mittel uns vor einem æhnlichen Verfalle zu schützen* (Sur la Décadence des Sciences chez les Grecs et chez les Romains et sur les moyens de nous préserver d'une semblable décadence); Mayence, 1785; — *Methodologie des deutschen Staatsrechts, nebst den altesten sehr seltenen Abhandlungen über die Methode des juristischen Studiums in dem 15ten Jahrhundert* (Méthode du droit public allemand, à laquelle sont joints les plus anciens traités très-rares ayant rapport à la méthode suivie au quinzième siècle dans l'étude du droit); Salzbourg, 1800, in-8°; — *Allgemeine deutsche Justiz-und Polizeifama* (Nouvelle générale sur la justice et la police en Allemagne), recueil périodique; Tubingue, 1802-1808, in-4°, continuée sous le titre de *Allgemeine Polizeiblätter* (Journal général de Police); Tubingue, 1808-1816, in-4°; et ensuite sous le titre de *Justiz-Cameral und Polizeifama* (Nouvelles concernant la justice, l'économie politique et la police); 1816-1827, in-4°: excellente revue, qui a eu une très-grande influence en Allemagne; — *Napoleon's peinliches Strafgesetzbuch übersetzt, mit Einleitung und Bemerkungen* (Code Pénal de Napoléon, traduit avec introduction et remarques); Francfort, 1811, in-4°; — *Geschafts-Lexikon für die deutschen Landstande, Staats-and Gemeinde Beamten* (Dictionnaire d'Administration, à l'usage des députés, des fonctionnaires d'État et de commune allemands); Leipzig, 1824, 2 vol. in-8°. — Hartleben a aussi publié plusieurs ouvrages sur divers points du droit public de l'Empire Germanique. E. G.

Zeitgenossen, n° XXXIX. — *National-Zeitung der Teutschen* (année 1827, n° 53). — Ersch et Gruber, *Encyklopädie.* — *Conversations-Lexikon.*

HARTLEY (*David*), médecin et métaphysicien anglais, né à Armley (comté d'York), le 30 août 1705, mort à Bath, le 28 août 1757. Il était fils d'un ecclésiastique. Il reçut sa première éducation dans une école privée, et fut ensuite envoyé à Jesus-College (Cambridge), dont il devint plus tard membre. Ses scrupules au sujet des trente-neuf articles l'empêchèrent d'entrer dans les ordres, comme il en avait d'abord eu l'intention. Il étudia la médecine, et pratiqua cet art avec succès à Newark (comté de Nottingham), puis à Bury-Saint-Edmond, près de Londres, et enfin à Bath. Il vécut dans l'intimité de beaucoup de personnes instruites, parmi lesquelles on remarque les évêques Law, Butler, Hoadly et Warburton, le docteur Jortin, Young le poëte, et Hooke l'historien. Dans la seconde moitié de sa vie, il fut attaqué de la pierre. La maladie le rendit crédule. Il vante beaucoup le fameux remède de Mistress Steven, et contribua à faire obtenir à cette dame les cinq mille livres que le parlement lui vota pour qu'elle publiât sa recette. Ce prétendu remède, dont Hartley fit un usage très-abondant, ne l'empêcha pas de mourir de la

pierre. On a de ce savant médecin : *A View of the present evidence for and against mistress Steven's medicines for the stone, containing* 155 *cases*', *with some experiments and observations;* Londres, 1739, in-8° ; trad. en français par Bremond, Paris, 1740, in-12 ; — *De Sensus, Motus et Idearum Generatione;* Bath, 1746, in-8° ; — *Observations on Man, his frame, his duty, and his expectations;* Londres, 1749, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, qui a fondé la réputation de Hartley, est consacré à la fois à la physiologie, à la psychologie et à la morale pratique. La première partie, où l'auteur explique par la mécanique du corps les opérations de l'esprit, est de beaucoup la plus intéressante et la plus originale. Hartley cherche à expliquer l'origine et la propagation de la sensation par une théorie des vibrations. Suivant lui la substance médullaire du cerveau, de la moëlle épinière, et des nerfs qui en procèdent, est l'instrument immédiat du mouvement et de la sensation ; et c'est par cet intermédiaire que les idées arrivent à l'esprit. Les objets extérieurs appliqués aux organes des sens occasionnent d'abord dans les nerfs, ensuite dans le cerveau, des vibrations de la substance médullaire. Ces vibrations sont excitées et propagées en partie par l'éther, c'est-à-dire par un fluide subtil et élastique, en partie par l'uniformité, la continuité et le pouvoir actif de la substance médullaire du cerveau, de la moëlle épinière et des nerfs. Cette hypothèse, fort bien soutenue par l'auteur, est parfaitement fondée en ce qui concerne la distinction des nerfs en locomoteurs et sensitifs. Haller essaya de la combattre. Priestley adopta au contraire l'hypothèse de Hartley, et il donna une seconde édition des *Observations on Man*, Londres, 1774, in-8° ; le fils de Hartley en publia une troisième, 1791, in 8°. Cet ouvrage a été traduit en français par l'abbé Jurain, Reims, 1755, 2 vol. in-12, et en allemand, 1772, in-8°. Z.

Vie de Hartley, par son fils. — Reid, *Essays on the Intellectual Powers* — *Monthly Review*, vol. LIII, LIV, LVI. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HARTLEY (*David*), diplomate anglais, fils du précédent, né en 1729, mort à Bath, en 1823. Il fut élu membre du parlement par le bourg de Kingston-upon-Hull, et fit une ferme opposition à la guerre avec les colonies américaines. Désigné plus tard pour être un des plénipotentiaires du traité de Paris, il se trouva en rapport avec Franklin, et quelques-unes des lettres qu'il écrivit au sujet des négociations ont été publiées dans la correspondance de cet homme d'État. Il réclama un des premiers dans le parlement l'abolition de l'esclavage. Hartley avait des connaissances scientifiques, mais il n'a publié qu'une *Vie* de son père placée en tête de l'édition des *Œuvres* de Hartley, de 1791. Z.

Rose, *New General Biographical Dictionary*.

HARTLIB (*Samuel*), agronome anglais, vivait au dix-septième siècle. Fils d'un marchand polonais, qui pour cause de religion avait transporté son commerce à Elbing (Prusse), il suivit la même carrière que son père. Ses affaires le conduisirent en Angleterre vers 1640. Il prit un vif intérêt aux questions théologiques qui agitaient cé pays, et s'occupa de la réunion des diverses églises protestantes. Son activité se porta bientôt sur des projets plus réalisables. Il consacra son temps et sa fortune au progrès des lettres et des sciences, au perfectionnement de l'agriculture et des manufactures. Il fit à ses frais un grand nombre d'expériences sur le meilleur mode de culture rurale, et publia sur cette matière d'utiles traités. Il songeait aussi à un nouveau plan d'éducation, et ce projet donna naissance au livre de Milton sur ce sujet. Hartlib dépensa ainsi toute sa fortune, et il dut recourir à Cromwell, qui lui donna une pension de 300 livres. Cette pension fut supprimée à la restauration, et il est douteux que Hartlib, malgré une touchante pétition présentée à la chambre des communes, en ait obtenu le rétablissement. Il finit ses jours dans l'obscurité, peut-être dans la misère, et l'on ignore la date de sa mort. On a de lui : *A Relation of that which hath been lately attempted, to procure ecclesiastical peace among protestants;* Londres, 1641 ; — *The Discourse of Flanders husbandry;* 1645, in-4° : Hartlib ne fut que l'éditeur de ce petit traité; il le réimprima avec des corrections et des additions, sous le titre de *His Legacy, or an enlargement of the discourse of husbandry used in Brabant and Flanders;* Londres, 1652, in-4° ; — *Considerations concerning England's reformation in church and state;* 1647, in-4° ; — *A Vindication of M. John Durie;* 1650, in-4° ; — *Twisse's doubting conscience resolved;* 1652, in-8° ; — *A true and reedy way to learn the latin tongue;* 1654, in-4° ; — *The reformed common wealth of bees, with the reformed Virginian silkworm;* Londres, 1655, in-4°. Z.

Gentleman's Magazine, LXXII. — *Censura literaria*, vol. III. — Harte, *Essays on Agriculture*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

* **HARTLIEB** (*Jean*), médecin allemand; qui vivait au milieu du quinzième siècle. On ne le connaît guère que comme auteur ou traducteur (c'est un point à débattre) d'un ouvrage extrêmement rare, intitulé : *Die Kunst Cyromantia*, et dans lequel il explique, d'après la direction et la longueur des lignes de la main, les signes qui révèlent le sort heureux ou funeste réservé à chaque individu. Cet écrit, qui nous paraît aujourd'hui bien puéril, fut composé en 1448, à la demande de la duchesse de Bavière, Anne de Brunswick. Il parut à Augsbourg, sans date (vers 1490), et forme un petit volume de 26 feuillets texte et figures, avec in-folio de planchés de bois par Georges Schapff. Ce livre a grandement attiré l'attention des bibliographes et la convoitise des riches amateurs ; lord Spenser paya un exemplaire 100 guinées; un autre fut

adjugé en 1815, à Londres, 125 livres sterling (3,150 fr.). On n'en connaît que huit ou neuf exemplaires; la Bibliothèque impériale de Paris en possède deux, dont l'un incomplet du premier feuillet. Hartlier traduisit aussi une histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand et un ouvrage d'André Capellanus sur l'amour, en attribuant à Ovide ce dernier écrit. G. B.

Heinecken, *Idée générale d'une collection d'estampes*. — Dibdin, *Bibliographical Decameron*, t. I, p. 153. — Falkenstein, *Geschichte der Buchdruckerkunst*, p. 88. — Panzer, *Annalen der altern deutschen Literatur*. — A. Guichard, dans le *Bulletin du Bibliophile*, 1840, p. 187. — Massmann, dans le *Serapeum*, t. II, p. 302.

HARTMANN (*Jean*), chimiste allemand, né le 14 janvier 1568, à Amberg (Bavière), mort à Cassel, le 7 décembre 1631. Il étudia à Altorf, Iéna, Helmstædt et Wittemberg, et fut nommé, en 1592, professeur de rhétorique et de mathématiques à Marbourg. Reçu docteur en médecine à cette université en 1606, il y devint au bout de trois ans professeur de chimie. Jusque alors la chimie n'avait été enseignée dans aucune école publique en Europe. Hartmann, qui aimait cette science avec passion, contribua beaucoup à guérir ses contemporains de leur goût pour les travaux de l'alchimie. Ses cours et les ouvrages qu'il publia lui acquirent une telle réputation que le landgrave de Hesse le fit venir à Cassel et voulut l'attacher à sa personne en qualité de premier médecin. Hartmann n'accepta pas de suite, mais enfin il dut céder. On a de lui: Ἐπιφυλλίδες, *sive miscellæ medicæ cum* προθήκη *chymico-therapeutica doloris colici*; Marbourg, 1606, in-4°; — *Philosophus, sive naturæ consultus medicus, oratio*; Marbourg, 1609, in-8°; — *Disputationes Chymico-Medicæ quatuordecim*; Marbourg, 1611, 1614, in-4°; — *Praxis Chymiatrica*; Leipzig, 1633, in-4°; Francfort, 1634, in-8°; Genève, 1647, 1649, 1659, in-8°; Leyde, 1663, in-12; Francfort, 1671; Nuremberg, 1677, in-4°; Genève, 1682, in-8°, etc.: c'est le plus important des ouvrages de Hartmann; il a été publié par Georges-Evrard Hartmann, fils de l'auteur; — *Diatribe de usu medico microcosmi, id est disquisitio quomodo et qualia e corpore humano vivente, ejusque manente integritate, medicamenta in usum medicum transferri queunt*; Erfurt, 1635, in-fol.; publié par Zachariæ Brentel; — *Tractatus physico-medicus de Opio*; Wittemberg, 1635, 1658, in-8°; publié par J.-G. Pelshoder. Les œuvres médico-chimiques de Hartmann ont été réunies par Conrad Johrenius, sous le titre suivant: *Opera omnia Medico-Chymica*; Francfort, 1664, 1690, in-fol. W.

Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopædie*. — *Biographie medicale*.

HARTMANN (*Philippe-Jacques*), médecin et historien allemand, né le 26 mars 1648, à Stralsund (Poméranie), mort à Kœnigsberg, le 28 mars 1707. Après avoir achevé ses humanités à Kœnigsberg, il s'appliqua à la théologie, puis il se mit à étudier la médecine, et vint se faire recevoir docteur à Valence en Dauphiné, en 1678. Il parcourut ensuite la France, la Hollande et l'Angleterre, et à son retour en Allemagne il devint en 1679 professeur extraordinaire de médecine à Kœnigsberg, en 1689 professeur ordinaire d'histoire, et en 1701 professeur ordinaire de médecine. L'Académie des Curieux de la Nature l'avait reçu dans son sein en 1685, sous le nom d'*Aristote II*. Le nombre de ses ouvrages est très-considérable; nous citerons seulement: *Succincta Succini Prussici Historia*; Francfort, 1677, in-8°; Berlin, 1699, in-4°; — *Dissertatio de generatione spirituum eorumque affectionibus in genere*; Kœnigsberg, 1681, in-4°; — *Dissertatio de sanguine alimento ultimo*; Kœnigsberg, 1682, in-4°; — *Dissertatio de Phoca, sive vitulo marino*; Kœnigsberg, 1683, in-4°; — *Exercitationes IV Anatomicæ de originibus anatomiæ*; Kœnigsberg, 1683, in-4°; — *De iis quæ contra peritiam veterum anatomicam afferuntur in genere*; Kœnigsberg, 1684-1687, in-4°; — *De iis quæ contra peritiam veterum anatomicam afferuntur in specie*; Kœnigsberg, 1689-1693; — *Dissertatio de generatione viviparorum ex ovo*; Kœnigsberg, 1699, in-4°; — *De rebus gestis christianorum sub apostolis commentarius*; Berlin, 1699, in-4°; — *Dissertatio de bile sanguinis ultimi alimenti excremento*; Kœnigsberg, 1700, in-4°. W.

Arnold, *Historie der Kœnigsbergischen Universitæt*. — Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik*. — Portal, *Hist. de la Chirurgie*. — Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopædie*. — *Biographie médicale*.

HARTMANN (*Johann-Adolph*), historien allemand, né à Munster (Westphalie), le 10 mai 1680, mort à Marbourg, le 28 octobre 1744. Il étudia à Trèves et à Munster, entra dans l'ordre des Jésuites, et partit en 1713 comme missionnaire pour Tonquin. Étant tombé malade en route, il retourna en Allemagne, et ayant embrassé les doctrines de l'Église protestante, il se fixa à Cassel, où il remplit depuis 1716 jusqu'en 1722 les fonctions de professeur de philosophie et de poésie. Plus tard il obtint la chaire d'histoire et d'éloquence à l'université de Marbourg, place qu'il occupa jusqu'à sa mort. On a de lui, outre un grand nombre de dissertations et de programmes: *Historia Hassiaca*; Marbourg, 1726-1746, 3 vol.; — *Vitæ Pontificum Romanorum Victoris III, Urbani II, Paschalis II, Gelasii II et Callisti II*; ibid., 1729; — *Collegium historiæ patriæ*; ibid., 1725; — *Transsubstantiatio pontifica ex ipsis philosophiæ rationalis principiis rejecta*; ibid., 1732, in-4°, etc. R. L.

Strieder, *Hess. Gelehrt. Geschichte*, V, VI, VII et XIII. — Schmersahl, *Zuverlaess. Nachrichten*, II, 60. — Adelung, *Supplement* à Jöcher. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — Hirsching, *Handbuch*.

HARTMANN (*Pierre-Emmanuel*), médecin et botaniste allemand, né en 1727, à Halle, mort le 1er décembre 1791. Il fit d'excellentes études dans sa ville natale, y fut reçu docteur,

et y pratiqua pendant dix ans l'art de guérir. Nommé professeur ordinaire à l'université de Helmstædt, en 1762, il alla remplir les mêmes fonctions à l'université de Francfort-sur-l'Oder l'année suivante. La chimie fixa pendant quelque temps son attention; mais la pratique de la médecine occupait tous ses loisirs, et il ne publia pas d'ouvrages importants, quoiqu'on trouve son nom attaché à une foule de dissertations soutenues sous sa présidence. On cite cependant de lui : *Dissertatio de sudore unius lateris, cum præfatione de quibusdam febribus sudatoriis malignis*; Halle, 1751, in-4°; — *Dissertatio de æstimatione medica tormentorum*; Helmstædt, 1762, in-4°; — *Plantarum prope Francofurtum ad Viadrum sponte nascentium Fasc. I*; Francfort-sur-l'Oder, 1767, in-8°. C'est le plus important de ses écrits; — *Dissertatio de salice laurea odorata Linnæi*; Francfort-sur-l'Oder, 1769, in-4°; — *Dissertatio de Johannis Langii, medici Leobergensis, olim celeberrimi, Studiis botanicis*; Francfort-sur-l'Oder, 1774, in-4°; — *Dissertatio de virtute salicis laureæ anthelminthica*; Francfort-sur-l'Oder, 1781, in-4°; — *Iconum botanicarum Gesnero-Camerarianarum minorum nomenclator Linnæanus*; Francfort-sur-l'Oder, 1781, in-4°. Hartmann a revu et augmenté les *Prælectiones in dispensatorium Brandenburgicum* de J.-H. Schulze; Halle, 1753, in-8°. [illegible] W.

Ersch et Gruber, *Allg. Encyklop.* — *Biogr. médic.*

* **HARTMANN** (*André*), manufacturier français, né à Colmar, en 1746, mort à Munster (Haut-Rhin), le 17 septembre 1837. Il quitta bien jeune son père, qui était teinturier, pour faire son tour d'Allemagne, comme compagnon. Revenu dans sa ville natale, il vendit son modeste patrimoine pour réaliser les vastes projets qu'il avait dans la tête. L'ignorance, la routine, l'envie, la jalousie, se coalisèrent en vain autour de la modeste échoppe où il travaillait de ses mains; son infatigable activité, son énergie surmontèrent tous les obstacles, et après un demi-siècle André Hartmann avait changé le petit atelier de toiles peintes que dès 1782 il avait érigé dans la vallée de Munster, en de vastes établissements occupant plus de quatre mille ouvriers. Ces établissements centralisent la filature du coton, le tissage et l'impression des toiles, et comprennent des ateliers de gravure, de dessin et de construction. Au milieu des vives préoccupations que devaient lui causer ses affaires, sans cesse compromises par la succession des événements, Hartmann n'en fut pas moins dévoué à la chose publique. Nommé maire de Munster dès 1792, il garda ce poste jusqu'en 1815. En 1814, il fut décoré de la Légion d'Honneur comme le doyen des industriels. Il avait associé à ses travaux ses trois fils : *André-Frédéric* HARTMANN, né à Colmar, le 19 octobre 1772, député de Colmar à partir de 1830 jusqu'au 14 août 1845, où une ordonnance royale le nomma pair de France; *Jacques* HARTMANN, mort en 1839, après avoir érigé en quinze ans la plus belle filature de coton qu'il y eût alors en France, et en laissant la réputation d'un grand industriel et d'un zélé protecteur des arts; *Henri* HARTMANN, mort à Munster, le 23 novembre 1856. J. V.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.*

HARTMANN (*Jean-Melchior*), orientaliste allemand, né le 20 février 1764, à Nordlingen, où son père était marchand, mort à Marbourg, le 16 février 1827. Il se rendit en 1786 à l'université de Iéna, où il suivit les leçons de Eichhorn. Ce savant orientaliste le choisit pour précepteur de ses enfants, et l'emmena avec lui à Gœttingue (1788). Hartmann étudia à l'université de cette ville la théologie, la philosophie, les mathématiques, l'histoire, l'archéologie, etc. Nommé professeur de philosophie et de langues orientales à l'université de Marbourg en 1793, il s'y fit recevoir docteur en philosophie en 1794. La faculté de théologie lui décerna spontanément le titre de docteur en 1817. Il était membre de la société des antiquaires de Cassel. On a de lui : *Commentatio de Geographia Africæ Edrisiana*; Gœttingue, 1791, in-4°; 2° édit., 1796, gr. in-8°, augmentée de la description de l'Égypte. Cet ouvrage obtint le prix mis au concours par l'université de Gœttingue en 1791. L'auteur y donne des détails nouveaux sur la patrie, l'origine, la religion et l'ouvrage d'Edrisi; — *Inest Edrissii Hispaniæ partic. I*; Marbourg, 1802; II, 1803; III, 1818. Ces fragments traitent des bornes, des montagnes et des fleuves de l'Espagne; — *Hebræische Chrestomathie*; ibid., 1797, in-8°; — *Anfangsgründe der hebræischen Sprache* (Éléments de la Langue Hébraïque); ib., 1798. Ces deux derniers ouvrages ont été refondus et réédités ensemble, en 1819; — *Erdbeschreibung und Geschichte von Africa : Ægypten* (Description géographique et historique de l'Afrique : Égypte); t. I, Hambourg, 1799, in-8° : cet excellent ouvrage forme la 6° partie de *Geogr. univers.* de Büsching; — *Variantes et additions aux Tables de l'Afrique et de l'Égypte* de Aboulféda, dans *Allgemeine Bibliothek der biblischen Litteratur* de Eichhorn, t. IV, V; — *Suecia orientalis*, documents pour l'hist. de l'orientalisme au dix-septième siècle; ibid., t. VII; — *Aperçu de la Bibliographie orientale et biblique*; ib., t. VIII-X; — *Hessische Denkwürdigkeiten* (Particularités remarquables de la Hesse), avec Justi, 1798-1799, 2 vol.; — *Museum für biblische und orientalische Litteratur*, recueil qu'il publia avec Arnoldi, à partir de 1807; — Mémoires, dans *Theologische Nachrichten*; 1807-1813, etc.

E. BEAUVOIS.

Neuer Nekrolog der Deutschen, 1829, p. 182-187. — Schnurrer, *Bibl. Arabica.*

* **HARTMANN** (*Antoine-Théodore*), théologien protestant et orientaliste allemand, né à Dusseldorf, le 25 juin 1774, mort à Rostock, le

21 avril 1838. Après avoir fait ses études classiques aux gymnases d'Osnabruck et de Dortmund, et ses études de théologie à l'université de Gœttingue, il fut successivement co-recteur au gymnase de Sœst (1797), pro-recteur à celui de Herford (1799), et professeur à celui d'Oldenbourg (1804). En 1811 il fut nommé professeur de théologie à Rostock. Quatre ans après il reçut le titre de conseiller de consistoire, et en 1818 on lui confia l'administration du cabinet des médailles. Il est surtout connu par ses travaux sur les antiquités et la littérature des Hébreux et des Arabes. De ses nombreux ouvrages, on peut citer les suivants comme les plus remarquables: *Aufklærungen uber Asien fur Bibelforscher* (Éclaircissements sur l'Asie pour ceux qui étudient la Bible); Oldenbourg, 1806 et 1807, 2 vol. in-8°, fig.; — *Die Hebræerin am Putztische und als Braut* (La Femme hébreue à sa toilette et comme fiancée); Amsterdam, 1809-1810, 3 vol. in-8°, fig.; — *Supplementa ad J. Buxtorfii et W. Geremii Lexic.*; Rostock, 1813, in-4°; — *Thesauri Linguæ Hebraicæ e Michna augendi*; Rostock, 1825-1826, 3 part. in-4°. Dans ce dictionnaire, Hartmann donne les résultats suivants : la *Michna* contient 760 mots dont la racine se trouve dans l'hébreu ancien, mais dont la forme est nouvelle, 273 mots grecs et latins, et 1720 particuliers à la langue de cette compilation; — *Merkwürd. Beilagen zu Tychsen's Verdienst* (Suppléments curieux aux services rendus par Tychsen); Brême, 1818, in-8°; — *Biblisch-asiatischer Wegweiser zu Tychsen oder Wanderungen durch die mannigfalt. Gebiete der biblisch-asiat. Literatur* (L'Indicateur biblique et asiatique des travaux de Tychsen, ou pérégrinations à travers les diverses parties de la littérature biblico-asiatique); Brême, 1823. in-8°; — *Linguistische Einleitung in das Studium der Bücher des A. T.* (Introd. philologique à l'étude des livres de l'A. T.); Brem., 1818, in-8°; — *Historisch-Krit. Forschungen über die Bildung, das Zeitalter und Plan der fünf Bücher Moses, nebst einer beurtheilenden Einleitung und einer genauen Charakteristik der hebr. Sagen* (Recherches hist.-critiq. sur la formation, l'époque et le plan des cinq livres de Moïse, avec une introduction et une caractéristique exacte des traditions hébraïques); Rostock et Gustrow, 1831, in-8°; — *Die enge Verbindung des Alten Test. mit dem Neuen* (De l'étroite liaison de l'Anc. et du Nouv. Test.); Hambourg, 1831, in-8°; — *Blicke in den Geist der Urchristenthums* (Coup-d'œil sur l'esprit du christianisme primitif); Dusseldorf, 1802, in-8°. Michel NICOLAS.

Haag, *La France protestante.*

* HARTMANN (*Charles-Jean*), médecin et naturaliste suédois, né à Gefle, le 14 avril 1790, mort en 1849. Après avoir passé l'examen de docteur en médecine (1826), il s'établit à Sigtuna, et fut nommé en 1828 médecin provincial à Eskiltuna, et en 1833 à Gefle. L'Académie des Sciences de Stockholm, dont il devint membre (1838), lui accorda en 1813 une subvention pour voyager dans le Jütland et dans les parties de la Norvège qui avoisinent cette province. On a de lui : *Handbok i skandinaviens Flora* (Manuel de la Flore scandinave), comprenant la description des plantes de Suède et de Norvège; Stockholm, 1830; 6e édit., 1854, in-8°; — *Huslækaren* (Le Médecin de la maison), traité sur les maladies qui règnent en Suède; ib., 1828, et 1830; — *Svensk och norsk Excursions Flora* (Flore recueillie dans des excursions en Suède et en Norvège), phanérogames et fougères; Stockh., 2e édition, remaniée, 1853, in-12; — *Annotationes de plantis scandinavicis Herbarii Linneani in Museo Societatis Linneanæ Londinensi asservati*; 2e édit., 1853, in-8°; — des mémoires dans le recueil de l'Academie des Sciences de Stockholm, et quelques traductions. B.

Biogr.-Lex., VI, 68. — *Mém. de l'Acad. des Sc. de Stockh.*, 1849.

* HARTMANN (*Maurice*), poëte allemand, né le 15 octobre 1821, à Duschnik, en Bohême. Après avoir étudié à Prague et à Vienne, il visita l'Italie, la France et la Belgique. De retour en Autriche en 1847, il fut arrêté pour ses opinions libérales, énoncées dans plusieurs de ses écrits. La révolution de mars 1848 le fit sortir de prison; il devint le chef du parti allemand en Bohême, et fut nommé membre du parlement de Francfort, où il siégeait à l'extrême gauche. Pendant l'émeute de septembre, il fit preuve de beaucoup de courage pour calmer l'effervescence de la populace. En octobre 1849, il fut envoyé à Vienne avec Blum et Frœbel, pour appuyer la révolution de cette ville; il sut éviter le sort de ses deux collègues. Après un séjour de quelques années en France, il alla en Orient, pour servir de correspondant, durant la guerre de Crimée, à la *Gazette de Cologne*. Il y tomba malade, et revint à Paris. Hartmann est actuellement un des poetes les plus distingués de l'Allemagne. On a de lui : *Kelch und Schwert* (Coupe et Épée), recueil de poésies; Leipzig, 1845; troisième édition, ibid., 1852; — *Neuere Gedichte* (Nouvelles Poésies); Leipzig, 1847; — *Reimchronik des Pfaffen Mauritius* (Chronique rimée du clerc Mauritius); Francfort, 1849, 5 cahiers; satire, souvent piquante et spirituelle, contre les hommes politiques de l'Allemagne; elle eut un grand succès; — *Der Krieg um den Wald* (La Guerre autour du bois); Francfort, 1850, — *Adam und Eva* (Adam et Ève); Leipzig, 1851, idylle; — *Schatten* (Ombres); Darmstadt, 1851; — *Tagebuch aus der Provence und Languedoc* (Journal d'un voyage en Provence et Languedoc); Leipzig, 1853, 2 vol. — Hartmann a encore publié de nombreux articles dans divers recueils littéraires, notamment dans le *Deutsche Museum* de Prutz, où il a

fait paraître, entre autres : *Briefe aus Irland* (Lettres d'Irlande). E. G.

Conversations-Lexikon.

HARTMANN VON DER AUE. *Voy.* AUE.

* **HARTMOT**, abbé de Saint-Gall, mort dans une des dépendances de son abbaye, le 23 janvier 884 ou 885. Il était d'une grande naissance, puisqu'il tenait par les liens de la parenté à Rodolphe, duc de Bourgogne. Ayant dès sa jeunesse fait profession de la vie monastique dans l'abbaye de Saint-Gall, il étudia les lettres à Fulde, où enseignait Raban-Maur. Il fut ensuite coadjuteur de l'abbé Grimoald au monastère de Saint-Gall. Après la mort de celui-ci, il fut pourvu de sa dignité par les suffrages des moines, avec l'agrément du roi Louis, en 872. L'abbé Hartmot paraît dans les titres de Saint-Gall dès l'année 873. Il abdiqua en 883. C'était un homme de grand savoir, comme l'attestent les plus anciens bibliographes. On va même jusqu'à prétendre qu'il comprenait et interprétait les livres saints sur le texte hébreu. Mais cette assertion n'est peut-être pas plus exacte que le catalogue de ses ouvrages dressé par Jean de Tritenheim. Il faut consulter à cet égard les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*. B. H.

Ratpertus, *De Origine et diversis Casibus Monasterii S.-Galli.* — *Gallia Christiana*, t. V, col. 958. — *Hist. littér. de la France*, t. V, p. 611.

HARTSOEKER (*Nicolas*), savant physicien et micrographe hollandais, né à Gouda (Hollande), le 26 mars 1656, mort le 10 décembre 1725. Son père, ministre remontrant, le fit étudier dans l'espoir de lui faire embrasser sa profession ; mais le jeune homme se plaisait surtout à contempler le ciel et les étoiles. Il cherchait dans les almanachs tout ce qu'ils contenaient sur ce sujet, et ayant entendu dire à l'âge de douze ou treize ans que tout cela s'apprenait par les mathématiques, il voulut les étudier; mais son père s'y opposait absolument. Le jeune Hartsoeker amassa en secret le plus d'argent qu'il put, et alla trouver un maître de mathématiques, qui lui promit de le rendre savant et qui tint parole. Il travaillait toutes les nuits, et pour que son père ne découvrît pas la lumière qu'il avait dans sa chambre, il étendait devant sa fenêtre les couvertures de son lit. Son maître avait des bassins de fer dans lesquels il polissait assez bien des verres de six pieds de foyer; Hartsoeker s'occupa aussi de ce travail. Un jour qu'il présentait un fil de verre à la flamme d'une chandelle, il vit que le bout de ce fil s'arrondissait, et comme il savait déjà qu'une boule de verre grossissait tous les objets placés à son foyer, et qu'il avait vu chez Leuwenhoek des microscopes dont il avait remarqué la construction, il prit la petite boule qui s'était formée et détachée du reste du fil, et il en fit un microscope qu'il essaya d'abord sur un cheveu : il fut ravi de trouver son instrument bon, et d'avoir le secret d'en faire à si peu de frais. Hartsoeker, alors âgé de dix-huit ans, s'occupa beaucoup de ses microscopes. Tout ce qui pouvait y être examiné l'était. Il fut un des premiers à observer les animalcules spermatiques : il reconnut en effet dans la semence de divers mâles des espèces d'animalcules ayant la figure de grenouilles naissantes, de grosses têtes et de longues queues, et des mouvements très-vifs. Cette étrange nouveauté étonna tellement Hartsoeker qu'il n'en osa rien dire. Il crut même que ce qu'il voyait devait être l'effet de quelque maladie, et il ne suivit point l'observation. De la fin de 1674 à 1676, son père l'envoya étudier le grec, la philosophie et l'anatomie sous les plus habiles professeurs de Leyde. « Ses maîtres en philosophie étoient, dit Fontenelle, des cartésiens aussi entêtés de Descartes que les scholastiques précédens l'avoient été d'Aristote. On n'avoit fait dans ces écoles que changer d'esclavage. Hartsoeker devint cartésien à outrance, mais il s'en corrigea dans la suite. » En 1677 il alla à Amsterdam, avec l'intention de passer en France pour y achever ses études. Il reprit les observations du microscope, et revit ces animaux qui la première fois lui avaient paru suspects. Il communiqua alors son observation à son maître de mathématiques et à un autre ami. Ils la répétèrent tous trois ensemble. Ils virent de plus ces mêmes animaux sortis d'un chien, et de la même figure à peu près que les animalcules humains; ils virent ceux du coq et du pigeon, ressemblant à des vers ou des anguilles. « L'observation s'affermissoit et s'étendoit, dit Fontenelle, et les trois confidents de ce secret de la nature ne doutoient presque plus que tous les animaux ne naquissent par des métamorphoses invisibles et cachées, comme toutes les espèces de mouches et de papillons viennent de métamorphoses sensibles et connues. » Les trois amis seuls savaient quelle liqueur renfermait les animaux, et quand on les faisait voir à d'autres, on leur disait que c'était de la salive, quoiqu'elle n'en contienne point. Huygens étant venu à La Haye, entendit parler des animaux de la salive, et demanda à les voir. Hartsoeker, charmé d'entrer en relation avec ce savant, alla à La Haye, et lui confia, ainsi qu'à quelques autres personnes, dans quelle liqueur nageaient ces animaux microscopiques.

Huygens emmena Hartsoeker avec lui à Paris en 1678. Huygens fit mettre alors dans le *Journal des Savans* qu'il avait fait avec un microscope de nouvelle invention des observations très-curieuses, et parla de celle des petits animaux, sans nommer Hartsoeker. Cette annonce fit grand bruit parmi ceux qui s'intéressaient à ces sortes de recherches. Hartsoeker ne put résister à la tentation de dire que le nouveau microscope venait de lui et qu'il était le premier auteur des observations. On l'anima contre Huygens, et on l'engagea à revendiquer son bien dans un mémoire qui devait paraître dans le même journal. Hartsoeker ne savait pas encore assez de français pour rédiger ce mémoire; des mains

amies l'aidèrent. Cependant, l'auteur du journal, au lieu de publier cette pièce, l'envoya à Huygens. Celui-ci réprimanda Hartsoeker, et s'offrit à rédiger lui-même pour le *Journal des Savans* un mémoire où il lui rendrait toute justice. Hartsoeker y consentit, et la querelle finit ainsi.

« Il se confirmoit de plus en plus, dit Fontenelle, dans la découverte des petits animaux primitifs, qu'il trouva dans toutes les espèces sur lesquelles il put étendre ses expériences. Il imagina qu'ils devoient être répandus dans l'air où ils voltigeoient, que tous les animaux visibles les prenoient tous confusément, ou par la respiration, ou avec les aliments; que de là ceux qui convenoient à chaque espèce alloient se rendre dans les parties des mâles propres à les renfermer ou à les nourrir, et qu'ils passoient ensuite dans les femelles, où ils trouvoient des œufs dont ils se saisissoient pour s'y développer. Selon cette idée, quel nombre prodigieux d'animaux primitifs de toutes les espèces! Il semble cependant qu'à la fin leur nombre viendroit nécessairement à diminuer, et que les espèces ne seroient pas toujours également fécondes. Peut-être cette difficulté aura-t-elle contribué à faire croire à Leibnitz que les animaux primitifs ne périssoient point, et qu'après s'être dépouillés de l'enveloppe grossière, de cette espèce de masque qui en faisoit par exemple des hommes, ils subsistoient vivants dans leur première forme, et se remettoient à voltiger dans l'air, jusqu'à ce que des accidents favorables les fissent de nouveau redevenir hommes. »

Hartsoeker demeura à Paris jusqu'à la fin de 1679. Il retourna à cette époque en Hollande; puis il revint à Paris, pour faire voir cette ville à sa femme, qui goûta tellement ce séjour qu'ils y firent un nouveau voyage en 1684, et y restèrent douze années. Les verres de télescopes dont Hartsoeker s'était d'abord occupé lui donnèrent accès à l'Observatoire. Cet établissement n'en avait que de Campani, lesquels étaient excellents, mais de faibles dimensions. Hartsoeker fit un de ces verres qu'il porta à Cassini, et celui-ci le trouva mauvais; un second ne valut pas mieux; un troisième fut pourtant jugé passable. Hartsoeker en obtint enfin de bons, de toutes sortes de grandeurs, et même un de 60 pieds de foyer, dont il ne voulut pas se défaire, à cause de sa rareté.

En 1694 Hartsoeker fit paraître à Paris un *Essai de Dioptrique*, où il démontra cette science géométriquement et avec clarté, ainsi que tout ce qui appartient aux foyers des verres sphériques, tout ce qui regarde l'accroissement des objets, le rapport des objectifs et des oculaires, les ouvertures qu'il faut laisser aux lunettes, le champ qu'on peut leur donner, le différent nombre de verres qu'on y peut mettre. Il y joint, pour l'art de tailler les verres et sur les conditions que leur matière doit avoir, une pratique qui lui appartient en partie. Enfin, il donna un système général de la réfraction, et ses expériences le conduisirent à la différente réfrangibilité des rayons, propriété que Newton avait trouvée plusieurs années auparavant et sur laquelle il a fondé son ingénieuse théorie des couleurs. Hartsoeker prétend du moins avoir avancé le premier que la différente réfrangibilité des rayons lumineux vient de la différente vitesse, et que l'angle de la réfraction ne dépend pas de la seule inégalité de résistance des deux milieux. Dans ce livre, Hartsoeker remonte aux principes de la physique générale, et indique deux uniques éléments : l'un est une substance fluide, infinie, toujours en mouvement, dont aucune partie n'est jamais entièrement détachée de son tout; l'autre se compose de petits corps différents en grandeur et en figure, parfaitement durs et inaltérables, qui nagent confusément dans ce grand fluide, s'y rencontrent, s'y assemblent et deviennent les différents corps sensibles. Avec ces deux éléments il forme tout et explique la génération du Soleil, des planètes et même des comètes, qu'il regarde comme des taches du Soleil assez massives pour avoir été chassées impétueusement hors de ce grand globe de feu : elles s'élèvent suivant lui jusqu'à une certaine hauteur, et retombent ensuite dans le Soleil, qui les absorbe de nouveau et les dissout, ou les repousse encore hors de lui s'il ne les dissout pas. Hartsoeker donne encore l'histoire des découvertes faites dans le ciel au moyen du télescope, et il finit par les observations du microscope, dans lesquelles, bien entendu, les petits animaux qui se transforment dans tous les autres ne sont pas oubliés.

Ce livre lui attira l'estime des savants. Le Père Malebranche et le marquis de L'Hôpital cherchèrent à le gagner à la nouvelle géométrie des infiniment petits; mais il la jugeait peu utile à la physique, et dédaignait par la même raison les profondeurs de l'algèbre, « qui, selon lui, ne servoient à quelques savants qu'à leur procurer la gloire d'être inintelligibles pour la plupart du monde ». Deux ans après avoir publié sa *Dioptrique*, il fit paraître ses *Principes de Physique*, où il expose avec plus d'étendue encore le système qu'il avait déjà donné. Le mauvais état de ses affaires le força, en 1696, à quitter la France et à se retirer à Rotterdam. Au renouvellement de l'Académie en 1699, il en fut nommé associé étranger. Pierre le Grand étant venu à Amsterdam, demanda aux magistrats de cette ville quelqu'un qui pût l'instruire et lui ouvrir promptement le chemin des connaissances qu'il cherchait : ils firent venir de Rotterdam Hartsoeker, qui n'épargna rien pour se montrer digne de ce choix. Le tsar prit son maître en grande estime, et son éducation achevée, voulut l'emmener avec lui en Russie; mais ce pays était trop éloigné et de mœurs trop différentes, les événements trop incertains : Hartsoeker ne voulut pas se déplacer. Les magistrats d'Amsterdam, pour le dédommager, lui firent élever une espèce d'observatoire, sur un des bastions de leur ville. Hartsoeker en-

treprit dans cet observatoire un grand miroir ardent composé de pièces rapportées, pareil à celui dont on prétend qu'Archimède se servit. Le landgrave Guillaume de Hesse-Cassel (*voy.* ce nom) vint le visiter. Dans le même temps l'électeur palatin fit auprès de lui des démarches pour l'attacher à sa cour. Le philosophe résista pendant trois ans; mais, en 1704, il céda, et alla à Dusseldorf avec les titres de premier mathématicien de son altesse électorale et de professeur honoraire en philosophie de l'université de Heidelberg.

Hartsoeker apprit de l'électeur la reproduction naturelle des jambes d'écrevisse. Ne pouvant concevoir que cette production de parties perdues ou retranchées s'exécutât par le seul organisme, Hartsoeker imagina qu'il y avait dans les écrevisses une âme *plastique* ou *formatrice*, qui savait leur refaire de nouvelles jambes; qu'il devait y en avoir une pareille dans les autres animaux et dans l'homme même; et parce que la fonction de ces âmes plastiques n'est pas de reproduire des membres perdus, il leur donna celle de former les petits animaux qui perpétuent les espèces. « Ce seroient là, dit Fontenelle, les *natures plastiques* de Cudworth, qui ont eu de célèbres partisans, si ce n'étoit que celles-ci agissent sans connoissance, et que celles de Hartsoeker sont intelligentes. Ce nouveau système lui plut tant qu'il se rétracta hautement de la première pensée qu'il avoit eue sur les petits animaux... Quant aux terribles objections qui se présentent bien vite contre les âmes plastiques, il ne se les dissimule pas; et poussé par lui-même aux dernières extrémités, il avoue de bonne foi qu'il ne sçait pas de réponse. » En 1707 il fit paraître ses *Conjectures physiques*. En 1708 il donna une suite à cet ouvrage Ces deux livres sont composés en forme de discours, comme si l'auteur les prononçait devant l'électeur palatin, à qui il les adresse et les dédie. Il n'y a guère de choses dans la nature qu'il ne parcoure, ni de phénomène dont il ne cherche à rendre raison. Son style est assez élégant, et il se rend cette justice qu'il « a toujours tâché de ne rien avancer qu'après un examen rigoureux et géométrique, autant qu'on peut le faire en matière de physique, où l'on est souvent obligé d'admettre des probabilités pour des démonstrations». D'un autre côté, ces *Conjectures* renferment plusieurs morceaux textuellement copiés dans les ouvrages précédents de l'auteur. Du palatinat, Hartsoeker fit plusieurs voyages en Allemagne, soit pour voir les savants, soit pour étudier l'histoire naturelle, surtout les mines. Le landgrave de Hesse-Cassel lui fit entendre combien il serait heureux de le posséder près de lui; Hartsoeker repoussa ses offres. Leibnitz lui fit les honneurs de la cour de Hanovre. De retour auprès de l'électeur palatin, ce prince, qui avait entendu parler avec admiration du miroir ardent de Tschirnhaus que possédait le landgrave de Hesse, demanda à Hartsoeker s'il ne pourrait lui en faire un pareil. Hartsoeker en fit couler trois à Neubourg, et l'électeur lui donna le plus grand, qui avait plus de trois pieds de diamètre et neuf pieds de foyer.

Ses *Éclaircissements sur les Conjectures physiques*, qui parurent en 1710, sont des réponses à des objections dont la plupart étaient de Leibnitz. Il y censure aussi sévèrement les volumes publiés par l'Académie de Paris, disant qu'il ne critiquait que ce qu'il estimait. Dans une suite à cet ouvrage, donnée en 1712, il développe son système des âmes plastiques. Chez l'homme, par exemple, l'âme raisonnable donne les ordres, et une âme végétative, qui est la plastique, intelligente et plus intelligente même que la raisonnable, exécute dans l'instant; et non-seulement exécute les mouvements volontaires, mais prend soin de toute l'économie animale, de la circulation des liqueurs, de la nutrition, etc. Il admet ces âmes végétatives pour les animaux et même pour les plantes; et à ce nombre prodigieux d'intelligences répandues partout, il en ajoute qui président aux mouvements célestes.

L'électeur palatin mourut en 1716. Hartsoeker ne quitta point la cour palatine tant que l'électrice veuve, princesse de la maison de Médicis, demeura en Allemagne. Mais au bout d'un an elle se retira en Italie. Le landgrave de Hesse lui renouvela ses propositions; mais Hartsoeker se crut trop avancé en âge pour prendre de nouveaux engagements. Il préféra se transporter avec sa famille à Utrecht. Ce fut là qu'il fit imprimer, en 1722, un recueil de pièces détachées de physique, dans le but de montrer l'*invalidité* du système de Newton. Il s'y déclare nettement contre ces grands espaces vides où se mouvraient les planètes, obligées à décrire des courbes par des gravitations ou attractions mutuelles. « Il y trouve, dit Fontenelle, des inconvéniens qu'il ne peut digérer, et quoiqu'il ne soit rien moins que cartésien, il aime mieux ramener les tourbillons de Descartes. » Dans ce même recueil, il attaque trois dissertations pour lesquelles de Mairan avait remporté des prix à l'Académie de Bordeaux. De Mairan répondit dans le *Journal des Savans* de 1722. On trouve encore dans le recueil de Hartsoeker deux dissertations envoyées à l'Académie des Sciences pour des prix proposés, l'un sur le principe, l'autre sur les lois du mouvement; un discours sur la peste, qu'il attribue à des insectes; un traité des passions, etc. Ayant attaqué Bernoulli à propos de son sentiment sur la lumière du baromètre, ce savant fit soutenir à Bâle, sur ce sujet, une thèse où l'on ne ménagea pas Hartsoeker. Celui-ci répondit avec vigueur, et en profita pour frapper à droite et à gauche sur Huygens, Leibnitz et Newton. Après qu'il fut établi à Utrecht, Hartsoeker entreprit un *Cours de Physique*, auquel il a beaucoup travaillé. Il y fit aussi un extrait des lettres de Leuwenhoek, parce qu'il trouvait que

dans ce livre beaucoup d'observations rares et curieuses étaient perdues au milieu de choses inutiles. Son application au travail finit par ruiner sa santé. Peu de temps avant sa mort, sur quelques reproches qui lui étaient revenus de la manière dont il en avait usé à l'égard de l'Académie, il commença une espèce d'apologie, qu'il n'a pas pu achever entièrement. « Il étoit, dit Fontenelle, vif, enjoué, officieux, d'une bonté et d'une facilité dont de faux amis ont abusé assez souvent. Ces qualités, qui s'accordent si peu avec un fond critique, naturellement chagrin et malfaisant, sont peut-être sa meilleure apologie. »

On a de Hartsoeker : *Lettre à l'auteur du Journal des Savans touchant la manière de faire les nouveaux microscopes.* On en voit l'extrait dans le *Journal des Savans*, du 29 août 1678 : Quoique signée de Hartsoeker, cette lettre est de Huygens; — *Réponse au paradoxe de la refraction proposé par M. de Lagny* ; insérée dans le *Journal des Savans* du 21 juillet 1692; — *Essai de Dioptrique*; Paris, 1694, in-4°; — *Principes de Physique*; Paris, 1696, in-4°; — *Des Éléments du corps naturel et des qualitez qu'ils doivent avoir, pour servir de réponse aux objections de M. La Montre contre les Principes de Physique de M. Hartsoeker*; inséré dans le *Journal des Savans* du 16 juillet 1696; — *Réponse à la Réplique de M. La Montre touchant les Éléments du corps naturel*; dans le *Journal des Savans* du 10 septembre 1696; — *Difficultez proposées à M. La Montre sur l'explication qu'il a donnée de la variation de l'aiguille aimantée* ; dans le *Journal des Savans* du 20 août 1696; — *Lettre à M. Regis, docteur en médecine à Amsterdam, sur les digues de Hollande*; insérée dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, octobre 1702; — *Lettre contenant les raisons pourquoi, dans un tuyau recourbé, dont les branches sont inégales en grosseur, l'eau monte plus haut dans la branche étroite que dans la plus large*; insérée dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, janvier 1703; — *Lettre contenant des conjectures sur la circulation du sang*; dans le même recueil, février 1703; — *Raison naturelle du mouvement elliptique des planètes dans leurs orbes*; dans le même recueil, mars 1704; — *Lettre sur le problème de physique pourquoi les boutons des arbres qui résistent à la plus forte gelée pendant l'hiver ne peuvent pas résister à un froid assez médiocre au printemps*; même recueil, janvier et juillet 1705; — *Conjectures physiques*; Amsterdam, 1706, in-4°; — *Suite des Conjectures physiques*; Amsterdam, 1708, in-4°; — *Éclaircissements sur les Conjectures physiques*; Amsterdam, 1710, in-4°; — *Suite des Conjectures physiques et des Éclaircissements sur les Conjectures physiques*; Amsterdam, 1712, in-4°; — *Lettre aux auteurs du* Journal littéraire *sur la Critique qu'ils ont faite de la Suite des Conjectures physiques*; dans le *Journal littéraire*, tome III, p. 431; — *Lettre aux journalistes de La Haye sur le système de M. Newton touchant le mouvement des planètes*; dans le *Journal littéraire*, tome IV, p. 174; — *Lettre sur quelques endroits des ouvrages de MM. Cheyne et Derham sur le système du monde*; dans la *Bibliothèque ancienne et moderne*, tome VIII, p. 303; — *Lettre à M. de Leibnitz sur ses mouvemens conspirans*; dans les *Mémoires de Trévoux*, mars 1712; — *Description de deux niveaux d'une nouvelle invention, dont l'un a le centre de pesanteur au-dessous, et l'autre au-dessus du point d'appui*; Amsterdam, 1711, in-4°; — *Des Passions de l'âme*, dans le 6e supplément des *Nouvelles littéraires*, 1717; — *Remarques sur la dissertation que M. Dortous de Mairan a présentée à l'Académie royale de Bourdeaux sur les variations du baromètre*; dans la *Biblioth. ancienne et moderne*, tome XIV, p. 213; — *Recueil de plusieurs pièces de physique, où l'on fait principalement voir l'invalidité du système de M. Newton, et où se trouve entre autres une dissertation sur la peste et sur les moyens de s'en garantir*; Utrecht, 1722, in-12; — *Réponse à une lettre de M. de Mairan*; dans le *Journal des Savans*, février 1723; — *Lettre sur les serres qui recroissent aux écrevisses quand on les a rompues, sur la petitesse des animaux que quelques-uns supposent avoir été tous créez au commencement du monde, et sur les natures qui forment présentement les corps organisez, et qui y résident*; insérée dans la *Bibliothèque ancienne et moderne*, t. XVIII, p. 194; — *Cours de Physique, accompagné de plusieurs pièces concernant la physique, qui ont déjà paru, et d'un extrait critique des Lettres de M. Leuwenhoek, par feu M. Hartsoeker, suivi d'une Lettre apologétique de l'auteur*; La Haye, 1730, in-4°. L. L—T.

Fontenelle, *Éloge de Hartsoeker*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'hist. des hommes illustres dans la république des lettres*, tome VIII, p. 54-68. — Chauffepié, *Nouveau Dictionn. histor. et critique*. — *Nouvelles littéraires*, tome III, p. 87.

*HARTZENBUSCH (*Jean-Eugène*), poëte espagnol, d'origine allemande, est né le 6 septembre 1806, à Madrid, où son père, natif de Schwadorf, près de Cologne, était venu s'établir comme menuisier. A l'âge de deux ans, il perdit sa mère, qui était Espagnole; son père s'éloigna alors de la capitale, où le jeune Hartzenbusch ne revint qu'en 1815, pour se préparer à l'état ecclésiastique dans le collége des jésuites de Saint-Isidore. Mais son père, voyant combien sa vocation pour l'église était faible, lui permit de se consacrer à la peinture, et lui fit en même temps donner des leçons de français. Il était initié seulement à la connaissance de la poésie classique, lorsqu'un traité de versification espagnole

du père Losada, qui tomba entre ses mains en 1821, lui apprit les secrets de l'art poétique de sa langue maternelle, et il s'essaya dès lors à composer des sonnets, des romances, des silvas et des liras. A la même époque, il assista pour la première fois à une représentation théâtrale; elle fit une telle impression sur son esprit qu'il se mit aussitôt à lire avec ardeur tous les ouvrages dramatiques qu'il pouvait se procurer. La traduction de diverses pièces françaises en prose le détourna du genre lyrique, jusqu'au moment où un ami lui fit comprendre les beautés du vieux théâtre espagnol. Mais sa position changea tout à coup. Son père, qui avait acquis une petite aisance, perdit ce qu'il possédait par suite de la révolution en 1823; persécuté à cause de son libéralisme, il tomba dans une sorte de démence; et le jeune Eugène dut ainsi que son frère reprendre le rabot pour subvenir à leur existence et à celle de leur malheureux père, qui ne mourut qu'en 1830. Ce rude labeur n'empêcha pas Hartzenbusch de trouver le temps nécessaire pour traduire diverses pièces de théâtre de l'italien et du français, et d'arranger pour la scène moderne quelques vieilles comédies espagnoles, dont deux furent représentées avec succès. La guerre civile lui ayant enlevé presque tout travail, il abandonna son métier pour apprendre la tachygraphie, et en 1835 il parvint à se faire attacher comme sténographe à la *Gazette de Madrid*. Le théâtre occupait toujours sa pensée; il essaya une création originale en écrivant un drame sur la légende populaire des *Amants de Teruel*. Le bon accueil fait à cette pièce décida de son avenir. Il se consacra tout entier à la littérature, et un emploi qu'il obtint plus tard à la bibliothèque royale de Madrid lui assura une position. En 1852 il a été nommé président du conseil des théâtres. La plupart des ouvrages de Hatzenbusch se distinguent par une imagination vive, un style énergique et une facture de vers harmonieuse. On reconnait facilement dans ses productions originales l'influence de l'étude particuliere qu'il a faite des anciens poëtes dramatiques espagnols et le désir d'être toujours national, non-seulement par le choix des sujets, mais encore par la manière de les traiter. On cite de lui : *Los Amants de Teruel;* Madrid, 1836 : 2e édition, 1838; — *Dona Mencia*, drame; Madrid, 1838; — *La Redoma encantada*, comedie; Madrid, 1839; — *La Visionaria*, comédie; Madrid, 1840; — *Alfonso el Casto*, drame; Madrid, 1841; — *Primero yo*, drame; Madrid, 1842; — *Honoria*, drame; Madrid, 1842; — *El Bachiller Mendarias*, drame; Madrid, 1842; — *La Coja y el encogido*, comédie; Madrid, 1843; — *La Madre de Pelayo*, comédie; Madrid, 1846. Eugène Hartzenbusch a bien mérité de la littérature espagnole par son édition critique du *Teatro escogido del M. Tirso de Molina*, Madrid, 1839-1842, 12 vol.; par son édition des *Comedias de Calderon*, Madrid, 1849-1851, 4 vol., et de *Ruiz de Alarcon*, Madrid, 1852. Il a réuni en un volume ses poésies diverses et ses dissertations en prose sous ce titre : *Ensayos poeticos y articulos en prosa, literarios y de costumbres*; Madrid, 1843. V.

Ochoa, *Apuntes para una biblioteca de scritores esp. contemporaneos*; Paris, 1840. — *Convers.-Lexikon*.

HARTZHEIM (*Gaspar*), théologien allemand, né à Cologne, en 1678, mort vers 1750. Il appartenait à une famille distinguée, entra chez les jésuites de Trèves en 1698, et enseigna successivement la rhétorique, la philosophie et la théologie, à Trèves, à Paderborn, à Cologne, etc. On a de lui : *Castum novæ legis Presbyterium in congruenti excellentia sua tum conservanda tum reparanda propositum, ex selectis Scripturæ S. et sanctorum Patrum commentationibus decerptum;* Cologne, 1717, in-8°; — *Pietas in Salvatorem mundi, a S. Damaso P. P. ligato, nunc soluto stilo*; Mayence, 1728, in-12; — *Explicatio Fabularum et superstitionum quarum in S. Scripturis fit mentio, vario hinc inde sensu præter litteralem, ut allegorico, morali, anagogico*, etc.; Cologne, 1734, in-8°; Padoue, 1731, in-8°; — *Vita Nicolai de Cusa, S. R. E. cardinalis, episcopi Brixiensis;* Trèves, 1730, in-8°; — *Sortilegium solandis animabus defunctorum;* Cologne, 1735, in-12; trad. en allemand; Cologne, 1743, in-12. A. L.

Hartzheim, *Bibliotheca Coloniensis*. — Augustin et Alois de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jesus*, 1re série.

HARTZHEIM (*Joseph*), historien et biographe allemand, né à Cologne, en 1694, mort dans la même ville, en 1763. Il embrassa la règle de saint Ignace en 1687. Après avoir enseigné les humanités dans divers établissements de sa compagnie, on l'appela dans le Milanais pour occuper une chaire de langues orientales. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur de philosophie et de théologie, puis recteur du collége. C'était un homme aussi laborieux que savant. Il a laissé de nombreux ouvrages, dont les plus recherchés sont : *Summa historiæ omnis, ab exordio rerum ad annum a Christo nato* 1718; — *De Initio Metropoleos Ecclesiasticæ Coloniæ Claudiæ Augustæ Agrippinensium Disquisitiones III;* Cologne, 1731-1732, in-4°. L'auteur prétend que le premier archevêque de Cologne fut saint Materne, contrairement à Ignace Rodérique, qui désigne saint Boniface, et à Gilles Gelenius, qui, dans sa *Pretiosa hierotheca*, s'arrête à saint Agiloffe (vers 748). Rodérique répondit par *Sanctæ Coloniensis Ecclesiæ de suæ Metropoleos origine Traditio vindicata*, etc.; Cologne, 1734, in-4°. Cette défense fut suivie de près d'une réplique du P. Hartzheim; — *Apologia Triumvirorum rei monetariæ Coloniæ Claudiæ Augustæ Agrippinensis;* Cologne, in-8°; — *Inscriptionis Hersellensis Ubio-Romanæ Explanatio*, etc., dédiée au baron Walbot de Bas-

senheim, Cologne, 1745, in-8°; trad. en allemand par Brever, sous le titre de : *Erklärung und Mittheilung der Notizen über die zu Hersel gefundene ubischrömische Inschrift*, Köln, 1820; — *Bibliotheca Coloniensis, in qua vita et libri typo vulgati et manuscripti recensentur omnium Archi-Diœceseos Coloniensis, ducatuum Westphaliæ, Angariæ, Mœrsæ, Cliviæ, Juliaci, Montium, comitatus Arensbergæ, Marchiæ, Vestæ Recklinghusanæ, territorium Ravensteinii, Ravensbergæ, Essendiæ, Werdenæ; civitatum Coloniæ, Aquarum-Crani, Tremoniæ; indigenarum et incolorum scriptorum*, etc. *Accedunt Vitæ Pictorum, Chalcographorum, Typographorum celebrium nostratium*, suivi de quatre *Index* 1° *Cognominum*, 2° *Nationum*, 3° *Dignitatum et Statuum*, 4° *Materiarum, et speciatim Historiographorum, etiam Anecdotorum, Anonymorum*, et *Mss. de his regionibus et harum jure publico tractantium*, etc.; Cologne, 1747, in-fol., avec portraits. Il suffit de lire le titre de l'ouvrage de Hartzheim pour se convaincre de son utilité; pour l'ordre de sa distribution, il peut servir de modèle à tous les recueils de ce genre. Une seconde édition en parut en 1750, augmentée de *Descriptio Archidiœceseos Coloniensis hujus temporis juris et potentiæ fines*, etc.; — *Catalogus historicus criticus codicum Mss Bibliothecæ Ecclesiæ metropolitanæ Coloniensis*; Cologne, 1752, in-4°; — *Historia Rei Nummariæ Coloniensis*, etc.; Cologne, 1754, in-4°, avec 12 planches représentant les monnaies citées; cet ouvrage contient quelques inexactitudes, qui ont été relevées par G.-C. Neller (Trèves, 1761, in-4°); — *Programma de edenda collectione conciliorum Germaniæ*; Cologne, 1758, in-fol.; — *Prodromus Historiæ Universitatis Coloniensis : quo exhibetur synopsis actorum et scriptorum a Facultate theologica pro Ecclesia catholica et republica*; Cologne, 1759, in-4°; — *Concilia Germaniæ*, etc.; Cologne, 1759-1775, 11 vol. in-fol. Les cinq premiers volumes seulement ont été publiés par Hartzheim de 1759 à 1763 : ils s'arrêtent à l'année 1500. Le P. Herman Scholl fit paraître les volumes VI à IX, de 1765 à 1769, sur les notes de Hartzheim, dont il plaça la *Notice biographique* en tête du VI[e] vol.; l'ouvrage fut enfin terminé par Gilles Neissen. M. Heberlé a commencé une suite à cette collection. L—Z—E.

P Scholl, *Notice* sur le P. Hartzheim, en tête du VI[e] vol. des *Concilia Germaniæ*. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland* — Augustin et Alois de Backer, *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus*, 1[re] série.

HARTZOEKER (*Theodore*), peintre hollandais, né à Utrecht, en 1696, mort dans la même ville, en 1740 ou 1741. Son père était un habile physicien; Théodore Hartzoeker le quitta pour voyager, et prit le goût de la peinture en Italie. Il s'arrêta à Venise, et entra dans l'atelier de Balestra. Plus tard il alla à Rome continuer ses études; en 1720 ou 1721, il revint dans sa patrie. Ses ouvrages sont excessivement rares : ils méritent le prix qu'on y attache. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. III, p. 218.

HARVEY (*William*), célèbre physiologiste anglais, né à Folkstone, le 1[er] avril 1578, mort le 3 juin 1657, à Lambeth (1). Il fit ses premières études à Canterbury, et suivit depuis l'âge de seize ans les cours de logique et de philosophie naturelle à Cambridge. Après un séjour de dix ans dans cette université, il se rendit à Padoue, école alors fort célèbre, où il eut pour maîtres en anatomie Fabrice d'Aquapendente et en chirurgie Casserius; il y reçut, à vingt-quatre ans, le grade de docteur en médecine. A trente ans il devint membre du Collége des Médecins, et fut bientôt après attaché à l'hôpital de Barthélemy à Londres. Ce fut pendant ses cours d'anatomie et de chirurgie, commencés le 4 août 1615, et continués les années suivantes, qu'il enseigna et démontra le premier la circulation du sang; le résumé de ses leçons mémorables ne fut publié qu'en 1628. En 1623 il fut nommé médecin suppléant de Jacques I[er], et devint, à la mort de ce roi, médecin titulaire de Charles I[er]. Il fut souvent appelé à exposer devant le roi et les principaux personnages de la cour le phénomène de la circulation du sang.

Pendant la guerre civile il resta fidèle à la cause du roi, qui lui donna la direction du collége de Merton à Oxford, en remplacement de Brent, destitué comme favorable au parti parlementaire. Brent fut bientôt réintégré par son parti, qui alla jusqu'à piller et incendier la maison de Harvey. Dans cet incendie furent malheureusement détruits la plupart des ouvrages manuscrits auxquels le grand physiologiste fait allusion dans ses écrits imprimés (2).

Dégoûté du monde depuis la mort cruelle de son roi, Harvey passa les dernières années de sa vie dans la solitude à Lambeth ou à la maison de campagne de son frère près de Richmond. Il déclina, en 1654, l'honneur de présider le Collége des Médecins; il légua cependant à cette société sa bibliothèque et les revenus d'une ferme dont il avait hérité de son père. Il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, et fut enterré à Hempstead (Essex), où un monument a été élevé à sa mémoire.

Voici les œuvres qui ont immortalisé le nom de Harvey : *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus*; Francf. (G. Fitzer), 1628, in-4°. Cette dissertation, de 72 pages in-4°, est dédiée à l'infortuné Char-

(1) Dates données par *The English Cyclopædia* (*Biography*) de Ch. Knight.

(2) Tels étaient entre autres : *Observationes de usu lienis*; — *Observationes de motu locali*; — *De insectorum generatione*; — *De amore, libidine et coitu animalium*; — *De quantitate sanguinis singulis cordis pulsationibus protrusa*; — *Observationes medicinales*; — *A. Practice of physic conformable to the doctrine of the circulation.*

les Ier, roi d'Angleterre; la dédicace commence ainsi : « De même que le cœur est le principe de la vie, le soleil du microcosme, de même aussi le roi est le soleil de son microcosme à lui, le cœur de l'État, d'où émane toute puissance, toute grâce, etc. » Dans la préface, l'auteur fait ressortir que si la circulation du sang n'a pas été démontrée plus tôt, cela tenait à une opinion erronée admise depuis Galien par presque tous les anatomistes, savoir que le pouls avait le même usage que la respiration (*eumdem usum esse pulsus quem respirationis*), que le mouvement artériel ne diffère du mouvement respiratoire que parce que le premier est sous la dépendance de l'esprit animal et le dernier sous celle de l'esprit vital (1).

Mais d'où viendrait, demande Harvey, l'air des artères chez le fœtus? Et s'il est vrai que les artères, pendant la systole et la dyastole, prennent et rendent de l'air, comme les poumons pendant la respiration, pourquoi ne leur voit-on pas remplir cette fonction quand on vient à les ouvrir. Après la section de la trachée, on voit très-bien l'air y entrer et en sortir alternativement; tandis qu'à l'ouverture d'une artère, il ne sort qu'un jet de sang continu, sans aucun passage d'air (2). A cela les adversaires de la circulation répondaient que le sang contenu dans les artères est un sang particulier, un sang spiritueux (*sanguis spirituosus*); — « Soit, mais c'est toujours du sang; il en a toutes les propriétés », répliqua Harvey. Enfin, après avoir réfuté par des arguments irréfragables les objections qu'on lui adressait de toutes parts, il commence ainsi l'objet même de son travail : « Lorsque je me proposais, par la dissection de beaucoup d'animaux vivants, et non par la lecture des livres, de connaître l'usage et le but du mouvement du cœur, j'entreprenais, je le sais, une chose hérissée de difficultés, et je me disais déjà avec Fracastor que le mouvemeut du cœur n'est connu qu'à Dieu. » Puis, dans les chapitres qui suivent, il établit par des expériences très-délicates, et décisives, que pendant la contraction (*systole*) du cœur le sang est chassé des ventricules (les deux compartiments inférieurs du cœur) dans les artères, que du ventricule droit il passe dans l'artère pulmonaire (*vena arteriosa*) pour se rendre dans les poumons, en même temps qu'il passe du ventricule gauche dans l'aorte pour se rendre de là, à l'aide des ramifications artérielles, dans toutes les autres parties du corps; que pendant l'état de repos ou de relâchement momentané (*diastole*) du cœur, le sang reflue vers les oreillettes (les deux compartiments supérieurs du cœur), en revenant des poumons par la veine pulmonaire (*arteria venosa*) et des autres parties du corps par les veines caves. Tel est en effet le merveilleux mécanisme de la circulation du sang. « De cette grande découverte date, dit un illustre savant (1), la physiologie moderne. Cette découverte marque l'avénement des modernes dans la science. Jusque alors ils avaient suivi les anciens, ils osèrent marcher d'eux-mêmes. Harvey venait de découvrir le plus beau phénomène de l'économie animale. L'antiquité n'avait pu s'élever jusque là. Que devenait donc la parole du maître? L'autorité se déplaçait. Il ne fallait plus jurer par Galien et par Aristote : il fallait jurer par Harvey. »

Les travaux qui ont conduit Harvey à cette grande découverte, par des dissections d'animaux vivants, font admirablement ressortir toute la sagacité de l'expérimentateur. Elles ont pour objet de démontrer que 1° le mouvement du cœur est un mouvement musculaire dans le sens de ses fibres : quand il se contracte, il durcit, pâlit, s'allonge, et, en relevant un peu sa pointe, il vient frapper les parois de la poitrine (chap. II : *Ex vivorum dissectione, qualis sit cordis motus*); 2° en même temps que le cœur se contracte les artères se dilatent, en recevant le sang chassé du ventricule gauche; quand le ventricule cesse de se mouvoir, les artères cessent de battre, et quand on ouvre une artère le sang en sort avec plus de force à chaque contraction du cœur (chap. III : *Arteriarum Motus qualis, ex vivorum dissectione*); 3° les mouvements qui font passer le sang d'abord des deux oreillettes dans les deux ventricules, puis des deux ventricules dans tout le corps, paraissent ne faire qu'un (la *systole*), quand le cœur jouit de toute sa force; mais ces mouvements deviennent distincts à mesure que la vie s'éteint : le ventricule gauche cesse le premier de battre; puis l'oreillette gauche cesse à son tour; ensuite vient le ventricule droit, enfin l'oreillette droite, qui clôt pour ainsi dire le spectale de la vie (chap. IV : *Motus cordis et auricularum qualis, ex vivorum dissectione*; et chap. V : *Cordis Motus, actio et functio*); 4° le sang qui, en revenant des veines (par la veine cave supérieure et inférieure), entre par l'oreillette droite dans la moitié droite du cœur, fait d'abord un détour avant de se rendre à la moitié gauche du cœur : par un mouvement simultané, il passe de l'oreillette droite dans le ventricule droit, et de là, par la *veine artérieuse*, dans le parenchyme des poumons, où il se distribue par des ramifications infinies; puis de là il revient par l'artère

(1) C'est sur cette fausse croyance que reposaient la plupart des doctrines médicales antérieures au dix-septième siècle.

(2) Ce qui contribuait encore à maintenir l'erreur que les artères charrient de l'air, c'est que le tube intermédiaire entre le larynx et les bronches, et qui ne charrie que de l'air, s'appelle la *trachee artère* (c'est-à-dire la *rude* (τράχυς) *artère*). Cependant, Galien savait, par une expérience qu'il indique lui-même, que quand on ouvre une artère entre deux ligatures il en sort du sang. Mais tel était l'aveuglement de l'esprit de système, que cette expérience, loin de mettre l'observateur sur la voie de la découverte de la circulation, l'en éloignait.

(1) M. Flourens, *Histoire de la Découverte de la Circulation du Sang*; 2° édit., 1857.

veineuse (comme du reste du corps par la veine cave) pour entrer enfin dans la moitié gauche du cœur par l'oreille du même côté. Cette disposition, qui constitue pour ainsi dire une circulation dans la circulation, avait échappé jusque alors aux anatomistes, parce qu'ils s'étaient bornés à disséquer des cadavres humains. S'ils avaient disséqué des animaux vivants, ils auraient vu en même temps que cette petite circulation se modifie suivant les genres d'animaux ; c'est ainsi que chez les poissons, qui n'ont pas de poumons à l'intérieur, la division du cœur en deux moitiés n'existe point ; cette même division est incomplète chez le fœtus tant qu'il ne respire pas d'air ; non-seulement le sang passe dans l'intérieur même du cœur d'une moitié à l'autre (par le trou de Botal), mais en dehors de cet organe la veine artérieuse communique directement, par un canal particulier (canal artériel, qui s'oblitère et disparaît plus tard) avec la grande artère (aorte). Cette disposition anatomique, qui n'est que passagère chez le fœtus humain, est permanente dans certaines classes d'animaux (chap. VI : *Quibus viis sanguis e vena cava in arterias, vel e dextro ventriculo cordis in sinistrum deferatur ;* et chap. VII : *Sanguinem de dextro ventriculo cordis per pulmonum parenchyma in arteriam venosam et sinistrum ventriculum vehi*). Enfin, dans le dernier chapitre, l'auteur jette en quelque sorte les bases de la physiologie comparée ; il y montre que chez les êtres dépourvus d'organe central de la circulation, comme chez les zoophytes (éponges), la totalité de leur corps, en tant que siége d'un mouvement alternatif de contraction et de dilatation, peut être considérée comme un cœur (*Plantanimalia cor non habent ; pro corde enim toto corpore utuntur, et quasi totum cor hujusmodi animal est*). « A mesure, ajoute-t-il, que l'on s'élève dans l'échelle animale, la circulation, d'abord imperceptible, à cause de sa lenteur, s'accélère graduellement. Dans les anguilles, les moules, etc., le cœur se montre comme une tache noirâtre, et se réduit à une oreillette sous forme de vésicule. Bientôt, comme dans les serpents et les lézards, à cette vésicule-oreillette vient s'ajouter un ventricule. Mais ce n'est là encore qu'une moitié du cœur des animaux plus parfaits. Dans l'embryon humain, l'autre moitié commence déjà à se dessiner, et le cœur a atteint tout son développement dès que les poumons fonctionnent pleinement. » Cette mémorable dissertation est accompagnée d'une gravure destinée à démontrer que « quand on lie une veine le gonflement se fait *au-dessous* de la ligature ; et quand on lie une artère, il se fait *au-dessus ;* le sang marche donc en sens inverse dans les veines et dans les artères : dans les veines, il va des parties au cœur ; dans les artères, il va du cœur aux parties ». On a lieu de s'étonner que la connaissance de ce fait capital et si facile à produire n'ait pas amené plus tôt la découverte de la circulation du sang. Enfin, Harvey a avoué lui-même, s'il faut en croire R. Boyle (*Traité des Causes finales*), que c'est la disposition des *valvules* des veines qui l'a mis sur la voie de cette découverte : on sait en effet que les valvules ne permettent au sang qu'un seul mouvement : celui qui le porte des parties au cœur.

De tout temps on a étudié le mouvement des astres ; depuis trois mille ans on sait prédire les éclipses, et il n'y a pas encore trois siècles que l'on connaît la circulation du sang : encore une preuve que les hommes ne s'intéressent d'abord qu'à ce qui est très-loin, avant de songer à ce qui est très-près d'eux. Il est vrai qu'on avait depuis longtemps *entrevu* l'existence de ce grand phénomène de la vie ; mais Harvey eut la gloire de l'avoir le premier démontré. Du reste, c'est là l'histoire de toutes les grandes découvertes, pour ne citer que celles du mouvement de la Terre et du Nouveau Monde. « La découverte de la circulation, dit M. Flourens au début de son beau livre (*Histoire de la Découverte de la Circulation du Sang*), n'appartient pas et ne pouvait guère appartenir en effet à un seul homme, ni même à une seule époque. Il a fallu détruire plusieurs erreurs : à chacune de ces erreurs il a fallu substituer une vérité. Or, tout cela s'est fait successivement, lentement, peu à peu. Galien combattait déjà Érasistrate ; il ouvrait la route qui, suivie depuis Vésale, par Servet (1), par Colombo, par Cisalpin, par Fabrice d'Aquapendente, nous a conduits à Harvey. »

Mais comme la vérité est toujours combattue par les hommes dès qu'elle leur apparaît dans toute sa simplicité, l'annonce de la découverte de la circulation du sang fut accueillie par les uns avec incrédulité, par les autres avec raillerie. Harvey raconta lui-même à un de ses amis que cette annonce lui fit perdre la moitié de ses clients ; et on remarqua que le petit nombre des médecins qui y croyaient étaient tous âgés de moins de trente ans. Du reste, Harvey ne s'était fait à cet égard aucune illusion : « Ce que je vais annoncer, disait-il, est si nouveau que je crains d'avoir tous les hommes pour ennemis, tant les préjugés et les doctrines une fois reçus sont enracinés chez tout le monde (2). »

Parisani, Primerose, Plempius, professeur à Louvain, et Riolan se signalaient parmi les adversaires les plus violents d'Harvey. Le premier fut réfuté par le docteur Ent, ami du grand physiologiste ; Riolan, professeur d'anatomie à Paris, fut seul jugé digne d'une réplique par Harvey lui-même, dans : *Exercitationes duæ anatomicæ de circulatione sanguinis, ad Joannem Riolanum filium ;* Rotterdam, 1649,

(1) *Voy.* à la fin du livre de M. Flourens le long passage de Servet relatif à la circulation du sang.

(2) Adeo nova sunt et inaudita... ut vereor ne habeam inimicos omnes homines ; tantum consuetudo aut semel imbibita doctrina altisque defixa radicibus, quasi altera natura, apud omnes valet et antiquitatis veneranda suspicio cogit.

in-12. La faculté de médecine de Paris mit un entêtement ridicule à repousser la circulation du sang, et Guy-Patin très-inopportunément en raille le physiologiste anglais. Harvey fut vengé de la faculté par Boileau (*Arrêt burlesque*) (1) et de Guy Patin par Molière (2). Ce n'est qu'en 1652, après la conversion de Plempius, exemple qui entraîna les autres, que Harvey vit enfin sa doctrine triompher, et qu'il la développa librement dans *Exercitationes anatomicæ tres de Motu Cordis et Sanguinis Circulatione*; Rott., 1659, in-12; Leyde, 1736 (édit. d'Albinus).

Dégoûté des innombrables discussions qu'avait suscitées la découverte de la circulation du sang, Harvey avait résolu de ne plus rien écrire; ce ne fut que sur les plus vives instances de son ami le docteur Ent qu'il se décida à laisser imprimer ses *Exercitationes de Generatione*, Londres, 1651, in-4°; rééditées à Amsterdam, 1651, 1662 et 1674; à Padoue, 1660; à Hanau, 1680, et à Leyde 1737 (édition d'Albinus). Cette œuvre remarquable est une espèce de commentaire sur les travaux d'Aristote et de Fabrice d'Aquapendente relatifs à la génération des animaux. L'auteur y appuie ses jugements et ses critiques sur des expériences très-ingénieusement exécutées. Il commence par l'histoire de l'œuf, et établit ce principe, souvent répété depuis, que « tout être vivant provient d'un œuf ». Voici ses propres termes : *Nos autem asserimus omnia omnino animalia, etiam vivipara, atque hominem adeo ipsum, ex ovo progigni, primosque eorum conceptus e quibus fœtus fiant ova quædam esse, ut et semina plantarum omnium* (3). Il divise ensuite les animaux en ceux qui naissent d'œufs détachés de l'ovaire et entièrement arrivés à leur perfection, tels que les oiseaux, et en ceux qui naissent d'œufs également, mais dont la maturation s'achève en dehors de l'animal, tels que les poissons, les crustacés, les araignées, les scarabées (4). « Aucun œuf, ajoute-t-il, n'est entouré du blanc (*albumen*) dans l'ovaire : les œufs, tant qu'ils adhèrent encore à cet organe, ne se composent que du jaune (*vitellus*). Chaque *vitellus* (de la grosseur d'un millet) est enveloppé d'une membrane (*tunica*), surtout apparente à la face où il adhère. » Harvey compare la disposition des *vitellus* dans l'ovaire à des tubercules de racines d'une plante : l'organe en entonnoir (*infundibulum*) qui les porte serait la tige ou organe axillaire (1). De là il passe à la description des parties externes et internes de l'appareil génital chez la poule et d'autres oiseaux, et donne des observations très-précieuses sur la différence d'aspect des œufs aux différentes époques de leur incubation. Il démontra, entre autres, que les œufs d'une poule peuvent être rendus féconds pour toute une année par un seul rapprochement du mâle. Il reconnut aussi que la coquille de l'œuf est poreuse et qu'elle laisse passer l'air nécessaire à la respiration du petit; il décrivit le premier exactement la *chalaze* à chaque extrémité de l'œuf, et montra qu'elle existe dans tous les œufs, fécondés ou non, contrairement à l'opinion de Fabrice d'Aquapendente, qui regardait cette partie comme le germe du petit. Mais la plus grande découverte de Harvey dans cette branche de la physiologie, c'est avoir le premier signalé l'usage et l'importance de la petite tache ou cicatricule (*cicatricula*) où toutes les parties du futur animal sont contenues, pour nous servir de son expression, *potentiellement* (*potentia insunt*), et d'où chaque organe sort ensuite suivant son rang et son développement. Puis il observe les changements que la cicatricule de l'œuf de poule subit pendant l'incubation. « Cette petite tache s'agrandit dès le commencement de l'incubation; au bout de deux jours, elle a atteint déjà la grandeur de l'ongle du petit doigt, et on la voit se dédoubler en cercles (deux ou trois) concentriques, au milieu desquels s'élève bientôt une petite tache blanche, semblable à celle qu'on remarque au centre de la pupille dans un œil atteint de la cataracte. A la fin du troisième jour, on observe au centre de la cicatricule un point rouge palpitant (*punctum rubrum pulsans*) : c'est le rudiment du cœur. » Ces observations étaient alors absolument neuves, et forment aujourd'hui le fondement de l'embryologie. Harvey constata aussi que le foie se forme autour de la veine ombilicale; mais il ne parait pas

(1) Dans l'*Arrêt burlesque* : « Vu par la cour la requête présentée par les régents, maîtres ès arts, docteurs et professeurs de l'université, contenant que depuis quelques années une inconnue, nommée la Raison, aurait entrepris d'entrer par force dans les écoles de la dite université;... que même, sans l'aveu d'Aristote, elle aurait changé et innové plusieurs choses en et au dedans de la nature, comme de faire voiturer le sang partout le corps, avec plein pouvoir au dit sang d'y vaguer, errer et circuler impunément par les veines et artères, n'ayant autre droit ni titre pour faire les dites vaguations que la seule expérience, dont le témoignage n'a jamais été reçu dans les dites écoles, etc.; — La cour, ayant égard à la dite requête,... fait défenses au sang d'être plus vagabond, errer ni circuler dans le corps, sous peine d'être entièrement livré et abandonné à la faculté de médecine. »

(2) Guy-Patin voulait que tout se passât en médecine selon les règles traditionnelles de la faculté. On sait avec quel esprit Molière a su tourner en ridicule cette idée vraiment burlesque.

(3) *Exercitat. de Generat*, p. 2 (édition Padoue, 1666).

(4) Le scarabée stercoral fait éclore ses œufs dans la pelotte de fumier qu'il pétrit avec ses pattes de derrière (*ova sua fimo pedibus posterioribus obvolvendo circumcludit et reponit*); ibid., p. 11.

(1) Dans ce même chapitre (*Exercitatio V*), Harvey parle, sur le témoignage d'un chirurgien de ses amis, d'hommes à queue (*genus quoddam hominum caudatum*), que ce chirurgien, digne de créance (*vir probus mihique familiaris*) aurait vus dans l'intérieur de l'île de Bornéo : c'est une jeune fille qui avait été faite prisonnière; elle avait une queue recourbée, d'un empan de long, qui lui couvrait le derrière et les parties génitales : *Ægre captam virginem ipse vidit, cum cauda carnosa, crassa, spithamæ longitudine intra clunes reflexa, quæ anum et pudendum operiebat* (Ibid., p. 18).

avoir remarqué que le foie ainsi que toutes les glandes des intestins naissent du développement du sac intestinal. Il décrit cinq vaisseaux ombilicaux, dont trois veines et deux artères : l'une des veines se rendant à l'albumen et les quatre autres vaisseaux au vitellus. Enfin, il a le premier signalé chez les oiseaux la communication des bronches avec les cellules abdominales, communication qui permet à l'air, par l'acte de la respiration, de pénétrer jusque dans les os, et doit singulièrement faciliter le vol (1). Harvey ne bornait pas seulement ces observations embryologiques aux animaux inférieurs, il les étendait aussi aux mammifères : Charles Ier lui fournissait libéralement pour cet objet les biches et les dains de son parc.

Tous les ouvrages d'Harvey, écrits dans un style correct et élégant, ont été réunis en un volume in-4°, et publiés par le Collége des Médecins de Londres, en 1766; on y a joint une notice biographique par Lawrence et un portrait de l'auteur par Cornelius Jansen. Ce volume contient : *Exercitatio de Motu Cordis et Sanguinis; — Exercitationes duæ anatomicæ de Circulatione Sanguinis, ad Jan. Riolanum filium; — Exercitationes de Generatione Animalium; — Anatomia Thomæ Parri* (résultat de la dissection du corps de Th. Parr, mort à cent cinquante-trois ans); — neuf lettres adressées à des contemporains célèbres sur différents sujets d'anatomie. — Enfin, le Musée Britannique conserve de Harvey deux écrits inédits; l'un a pour titre : *De Musculis et Motu Animalium locali*; l'autre : *De Anatome universali*. Ce dernier manuscrit, qui porte la date de 1616, contient déjà les principales propositions relatives à la circulation du sang. F. Hoefer.

Vie de Harvey par Lawrence, en tête de ses œuvres. — *Biogr. Brit.* — Rees, *Cyclopædia.* — Aubrey, *Lettres of eminent Persons*, 1813. — Aikin, *Biogr. man. of Medecin.* — *English Cyclop.* (*Biography*).

HARVEY (*Gédéon*), médecin anglais, né dans le comté de Surrey, vers 1625, mort en 1700. Il étudia les langues dans les Pays-Bas, et fut ensuite admis à Exeter-College (Oxford) en 1655: De là il repassa sur le continent, suivit les cours de médecine à Leyde, et fut attaché à la personne de Charles II, encore dans l'exil. Il ne revint pas en Angleterre avec ce prince, et voyagea en Allemagne, en Italie et en Suisse. De retour dans son pays, il devint médecin ordinaire de Guillaume III, et aussi de la Tour de Londres. Il fut perpétuellement en guerre avec le Collége des Médecins, et lança contre cette société plusieurs pamphlets. Ses principaux ouvrages sont : *Morbus anglicus, or the anatomy of consumptions*; Londres, 1666, in-8°; — *Great Venus unmasked, or a more exact discovery of the franch disease*; Londres, 1666, in-8°; — *Conclave of Physicians, detecting their intreagues, frauds and plots against the patient, with a discourse on the Jesuits burk*; Londres, 1683, in-8°; — *Dissertation of the Jesuits burk*; Londres, 1683, in-4°; — *The Vanities of Philosophy and Physik*; Londres, 1699, in-8°. Dans cet ouvrage, Harvey attaque avec violence l'art qu'il pratiquait lui-même; il voudrait proscrire la médecine et la remplacer par l'hygiène. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — Rees, *Cyclopædia.* — *Biographie médicale.*

HARVEY (*Eliab*), amiral anglais, né à Chigwell, en 1759, mort dans la même ville, le 20 février 1830. Il entra dans la marine militaire, comme midshipman en 1771, à bord du yacht *William and Mary*, et fit ses premières armes sur le vaisseau *Eagle* dans la guerre d'Amérique (1775). En 1794 il commandait la frégate *Santa-Magaritta* à la prise de La Martinique (20 mars) et à celle de La Guadeloupe (20 avril). Lorsque l'Angleterre se prépara à repousser une invasion française (1798), la défense du district d'Essex lui fut confiée. Il reprit ensuite du service dans la flotte de la Manche. En 1803 il obtint le commandement du *Téméraire*, vaisseau de 98. A Trafalgar (21 octobre 1805) il se distingua de la manière la plus brillante, et fut nommé contre-amiral. Jusqu'en 1809 il croisa dans la Manche à bord du *Tonnant*, et sous les ordres de lord Saint-Vincent. Lors de la tentative d'incendie dirigée contre la flotte française mouillée sur la rade des Basques (avril 1809), il réclama la triste gloire de conduire la flottille *infernale*. Gambier lui préféra le capitaine Cochrane (*voy.* ces noms), qui était l'inventeur des *catamarans* (brûlots). Harvey en conçut une telle jalousie qu'il déclara qu'il amènerait son pavillon plutôt que de voir un officier son inférieur en grade et en ancienneté commander en cette occasion. Gambier le fit traduire devant une haute cour martiale. Harvey y convint de ses torts; mais, reconnu coupable d'insubordination, il n'en fut pas moins cassé pour l'exemple. Il reprit rapidement ses grades, devint vice-amiral (1810), puis amiral en 1819. Élu au parlement en 1780 et en 1806, par le bourg de Maldon, il avait cessé de siéger depuis 1812. Alfred de Lacaze.

Rose, *Biographical Dictionary.*

* **HARVEY** (*Georges*), peintre anglais, né en 1806, près Stirling (Écosse). Il apprit les éléments du dessin à Édimbourg, et contribua activement à l'établissement de l'académie écossaise fondée en 1826, et dont il fut élu membre trois ans plus tard. Ses œuvres, rendues avec vigueur et sobriété, sont autant de reflets du pays qui l'a vu naître. Il s'est exercé dans les genres les plus opposés; mais c'est dans la peinture des mœurs familières qu'il a surtout réussi. On cite comme ses meilleurs tableaux : *Le Prêche*

(1) « Avium bronchia, sive asperæ arteriæ, fines in abdomen perforantur, aeremque inspiratum in cavitatem membranorum recondunt. . Ita in pennatis, pulmones potius transitus, et via ad respirationem videntur quam hujus adæquatum organum. » (*Exercitat. de Gen.*, p. 3-).

du Covenant (1830); — *La Sortie de l'École* (1840); — *Le Dimanche soir* (1841); — *La Visite du Pasteur* (1843); — *La Lecture de la Bible à Saint-Paul* (1847); — *Les Bulles de Savon* (1848); — *Les Joueurs de Boules* (1850). Il a aussi abordé le paysage, et s'est attaché à reproduire dans toute leur mélancolie les solitudes des *Highlands*. P. L—y.

British quarterly Review, nov. 1846. — *North British Review*, fév. 1847.

* **HARVILLE** (*Louis-Antoine* Juvénal des Ursins, comte d'), général français, né à Paris, en 1749, mort dans la même ville, en 1815. Il entra très-jeune au service. Après avoir été pendant plusieurs années major dans la gendarmerie, il fut nommé maréchal de camp quelque temps avant la révolution, dont il embrassa la cause avec ardeur. En 1791 il envoya son serment de fidélité à l'Assemblée constituante en 1792, servit comme lieutenant général à l'armée du nord, et se distingua notamment à Jemmapes. Il commandait l'avant-garde de l'armée de Dumouriez lors de la conquête de la Belgique, et après la défection de ce général, il fut mis en état d'arrestation, sur une motion de Lecointre, le 15 avril 1793. Traduit au tribunal révolutionnaire et renvoyé devant le comité de salut public, il recouvra sa liberté à la fin de cette année, et fut employé de nouveau à l'armée de Sambre et Meuse. En 1795 il commanda la cavalerie sur le Mein. Nommé inspecteur général en 1798, il fut chargé du commandement des troupes de réserve au camp de Dijon en 1800. Le 12 mars 1801 il fut appelé au sénat conservateur, présida, en 1803 et 1804, le collége électoral du département de Seine-et-Marne, fut nommé ensuite titulaire de la sénatorerie de Turin, premier écuyer puis chevalier d'honneur de l'impératrice Joséphine, devint comte de l'empire en 1809 et gouverneur des palais impériaux des Tuileries et du Louvre. Louis XVIII le créa pair de France le 14 juin 1814, mais il ne siégea que peu de temps à la chambre haute. Accablé de chagrins domestiques, poursuivi par ses créanciers, qui saisirent ses meubles et ses propriétés, il mourut peu de temps après la seconde restauration. J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Nouv. Biogr. des Contemp.* — Le Bas, *Dict. encycl. de la France.*

HARWOOD (*Édouard*), philologue anglais, né dans le Lancashire, en 1729, mort le 14 janvier 1794. Appartenant à une famille de dissidents, il fut élevé pour le ministère évangélique. Après avoir occupé divers emplois, entre autres celui de maître d'école, il accepta la direction d'une congrégation à Bristol. Au bout de cinq ans il fut forcé de la quitter, par suite d'imputations plus ou moins fondées sur sa moralité et ses opinions religieuses. Il se rendit à Londres, où il gagna sa vie en donnant des leçons particulières et en écrivant pour les libraires. Il mourut dans la misère. Il se vantait d'avoir écrit plus qu'aucun auteur vivant, excepté le docteur Priestley. Ses principaux ouvrages sont : *Introduction to the Study of the Niew Testament*; Londres, 1767, in-8°; — *A New Translation of the New Testament*; Londres, 1768, in-8°; — *View of the various editions of the greek and roman Classics*; Londres, 1775, in-8°. Cet ouvrage, bien dépassé depuis, a été longtemps très-utile; c'est le meilleur titre de Harwood. Il en parut une traduction italienne par Maffeo Pinelli; Venise, 1780, in-8°; 1793, 2 vol. in-12, avec des additions par Mauro Boni et Gamba; — *Biographia Classica, the lives and characters of the greek and roman Classics*; Londres, 1778, 2 vol. in-12 : c'est une édition très-augmentée d'une ancienne compilation. Z.

Gentleman's Magazine, vol. LXII, LXIII, LXIV. — Rees, *Cyclopædia*. — Watt, *Bibliographia Britannica*.

HARWOOD (Sir *Busick*), médecin et anatomiste anglais, né à Newmarket, vers 1745, mort le 10 novembre 1814. Il fit ses études à Cambridge. Après s'être perfectionné dans la pratique de son art, en suivant les hôpitaux de Londres, il obtint une commission de chirurgien pour l'armée des Indes orientales. Là il eut le bonheur de guérir un prince indigène d'une blessure très-dangereuse, et cette cure lui valut de la fortune et de la réputation. De retour en Angleterre, il fut élu membre de la Société Royale et de la Société des Antiquaires. En 1785 il obtint la chaire d'anatomie à Cambridge. Il fut nommé professeur de médecine à Downing-College en 1800, et créé chevalier en 1806. On a de lui : *A Sketch of a Course of lectures on Anatomy and Physiology*; Cambridge, 1786, in-8°; — *A System of Comparative Anatomy and Physiology*; Cambridge, 1796, in-4°. C'est la première livraison d'un traité assez médiocre d'anatomie comparée, qui devait en comprendre trente, et qui n'a pas été continué; elle a été traduite en allemand par Wiedmann, Berlin, 1799, in-4°. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*. — *Biographie médicale*.

HASAN ou **HAÇAN AS-SANADJI**, huitième et dernier souverain de la dynastie des Zéirides, ou Sanhadjides de Kaïrowan, né en 503 de l'hégire (1109 de J.-C.), mort en redjeb 566 (février 1171). A l'âge de douze ans, en rebi second de l'an 515 (juillet 1121), il succéda à son père, Ali ben-Yahya, qui possédait Tripoli et la province de Tunis, mais qui était alors en guerre avec le puissant Roger II, roi de Sicile. Le jeune souverain demanda des secours à Ali Ben-Yousouf ben-Taschefin, émir des Almoravides; il fit fortifier sa capitale Mehdiah (Médéah), et convoqua à la guerre sainte les tribus de l'intérieur du pays. En 517 (1123) une flotte sicilienne s'empara de l'île d'Ahasi et du château situé sur le cap Dimas; elle alla ensuite attaquer la ville de Mehdiah, qui résista vigoureusement et repoussa les assaillants. Effrayés de cet échec, les Siciliens, qui étaient restés dans l'île, se remirent en mer, abandonnant la garnison du cap Dimas, qui fut toute massacrée. Telle fut l'issue de cette expédition

pour laquelle Roger avait réuni 300 embarcations, portant 30,000 hommes et 1,000 chevaux. Ce prince attendit l'occasion de prendre sa revanche; il secourut néanmoins le prince Sanhadjide contre son cousin Yahya ben-Abd-al-Aziz, souverain de Bougie, craignant sans doute que ce dernier ne le prevînt dans sa vengeance et dans la conquête de Mehdiah. Sa flotte commit toutes sortes de vexations sur les sujets de Hasan, qui en 535 (1140) fut forcé de se reconnaître tributaire du roi de Sicile. En 537 (1142) Roger s'empara de Tripoli, dont il avait inutilement tenté de se rendre maître quatre ans auparavant. En 543 (1148) il reçut l'hommage de l'affranchi Yousouf, qui avait usurpé le gouvernement de Gabès et s'était soustrait à l'autorité de Hasan. Sous prétexte de venger la mort de son vassal, qui avait été puni de sa trahison, il fit attaquer Mehdiah par une flotte de cent cinquante galères. Hasan, qui avait licencié une partie de ses troupes durant une longue famine, et qui avait loué le reste à l'émir Mahrez ben-Ziad, chef d'une tribu cantonnée aux environs de Tunis, se vit dans la nécessité d'évacuer sa capitale. Il emmena sa famille, ses esclaves et une partie de ses sujets; mais il ne put emporter qu'une partie de ses richesses. La flotte sicilienne, poussée par un vent favorable, entra dans le port de la ville, qui se soumit sans résistance le 2 safar 543 (22 juin 1148). L'amiral Georges d'Antioche, qui avait longtemps vécu à Mehdiah, accorda une amnistie générale à tous les habitants et leur épargna même les horreurs du pillage; il fit rappeler également ceux qui avaient suivi leur roi, et leur prêta de l'argent et des vivres. Mais la plupart étaient déjà morts de faim et de misère. Hasan se réfugia d'abord auprès de Mahrez, et prit ensuite la résolution d'aller chercher asile en Égypte, auprès de son suzerain le khalife fathimide. Mais, craignant de tomber entre les mains des Siciliens, qui croisaient dans la Méditerranée, il partit pour le Maroc, où régnait l'Almohade Abd al-Moumen, après avoir obtenu un sauf-conduit et une escorte de son cousin Yahya, prince de Bougie. Mais ce dernier, feignant de ne pas vouloir laisser à d'autres l'honneur de le protéger, le fit conduire à Alger, où il le retint en captivité. Mis en liberté lors de la conquête d'Alger par les Almohades, en 547 (1152), Hasan se rendit à Metidjah, auprès du prince vainqueur, qui lui fit un bon accueil. Dans l'espoir d'obtenir l'investiture de la principauté de Bougie, il engagea Abd al-Moumen à en tenter la conquête. Trompé dans son attente, il le détermina à attaquer Tunis, qui fut prise en 554 (1159), et Mehdiah, dont le siége commença la même année. L'amiral Gaeto Pietro vint au secours de cette place; mais quoique sa flotte fût deux fois plus nombreuse que celle des Almohades, il se retira après avoir perdu sept navires. Les assiégés, manquant de vivres, se rendirent, le 10 moharrem 555 (22 janvier 1160). Ils eurent la vie sauve et obtinrent la faculté d'emporter leurs biens. Hasan reçut des terres, des maisons et le gouvernement d'une partie de la ville. A l'avénement d'Abou-Yakoub Yousouf, fils d'Abd al-Moumen, il eut ordre de se rendre dans le Maroc, avec sa famille. Il mourut en voyage, à Abar-Zellou, dans la province de Temsna (Maroc).

E. BEAUVOIS.

Le Schéikh At-Tidjani, *Voy. dans la Regence de Tunis*, trad. par Alph. Rousseau; dans le *Journ. Asiat.*, 1852, t. II, p. 133; 1853, t. I, p. 379-402. — Kairowani, *Hist.*; dans le t. VII des *Mém. de la Comm. pour l'exploration de l'Algérie*. — M. Pélissier, *Mém.* dans le t. VI du même recueil. — Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbères*, trad. par M. de Slane, t. II, 26-29, 58. — Ibn al-Atsir, frag. du *Kamil at-Tewarikh*, à la suite de l'ouvr. précédent, t. II, 579-584, 590-593.

HASAN, fils d'Ali et de Fathime, cinquième khalife, né en l'an 3 de l'hégire (625 de J.-C.), mort en 49 (669). Il était avec son frère Hoséin le favori de leur aïeul Mahomet, qui lui donna le nom de Hasan (beau). Après la mort de son père, en 40 (660), il fut proclamé khalife à Coufah, dans l'Irak et en Égypte. Il n'accepta qu'à regret ce titre, qui lui était contesté par Moawiah. Quoiqu'il se fît scrupule d'employer les armes à la défense de ses droits, il se vit forcé de marcher contre l'usurpateur. La révolte d'une partie de ses troupes, qui pillèrent sa tente et le blessèrent, acheva de le dégoûter de sa position précaire. Il fit à son rival des propositions de paix, qui peu de temps après furent converties en traité. Il lui remit la ville de Coufah, et abdiqua publiquement en sa faveur, après avoir occupé le trône six mois et cinq jours. De son côté, Moawiah lui garantit la paisible possession des sommes contenues dans le trésor de Coufah et s'engagea à lui payer, à titre de pension, les revenus annuels de la Perse. Il promit en outre de s'abstenir de maudire la mémoire d'Ali; mais il n'observa pas cet article du traité. Hasan alla fixer sa résidence à Médine, afin de pouvoir s'acquitter ponctuellement des devoirs de la religion. Il fit vingt-cinq fois à pied le pèlerinage de La Mecque. On prétend qu'il fut empoisonné par l'une de ses femmes, à l'instigation de Moawiah. Il était si libéral et si détaché des biens du monde, qu'il se dépouilla deux fois de toutes ses richesses. On cite de lui un grand nombre de sentences. Les schiites ou partisans d'Ali le considèrent comme le second de leurs douze imams (chefs de la foi). Quoiqu'il eût quinze fils et seize filles, ils lui donnent pour successeur son frère Hoséin, dont la vaillance et l'énergie contrastent avec la pusillanimité de Hasan.

E. BEAUVOIS.

Ibn al-Atsir, *Kamil at-Tewarikh*. — Aboul-Faradj, *Hist. Dynast.* — Elmacin, *Hist. Saracenica*. — Aboul-Fédah, *Ann. Musl.*, t. I. — De Hammer, *Hist. de la Littér. arabe*, t. I, II. — G. Weil, *Gesch. der Khalifen*, t. I.

HASAN ou **HOSÉIN BEN-ALI**, fondateur de la dynastie actuelle des beys de Tunis, décapité vers 1148 (1735). Il était fils d'un renégat corse, qui, après avoir été esclave, était devenu l'un des principaux fonctionnaires de la régence. Élu en 1117 (1705) pour succéder au bey Ibrahim

as-schérif, qui était prisonnier des Algériens, il déclara qu'il n'acceptait le pouvoir que comme lieutenant du bey captif. Ce dernier, ayant été mis en liberté, se hâta d'aller reprendre ses fonctions; mais il fut saisi et tué par ordre de Hasan, en 1118 (1706). Hasan conclut un traité avec la France, en 1133 (1720). L'habileté de son administration assura pendant plusieurs années la tranquillité de son règne. Privé d'enfants, il avait désigné pour héritier du trône son neveu Ali-bey, général en chef de l'armée. Plus tard il lui survint un fils, qu'il fit reconnaître pour son successeur par le divan de Tunis et par la Porte Ottomane. Ali-Bey reçut le titre de pacha de de Tunis, qui faisait de lui le second personnage de l'État. Mais, peu satisfait de ce dédommagement, il se révolta contre son oncle, fut vaincu et forcé de chercher asile à Alger. Le gouvernement de cette régence lui donna des troupes, avec lesquelles il défit celles de son oncle, en 1148 (1735). Hasan se réfugia d'abord dans les montagnes de Kairowan, et tenta ensuite de passer à Alger. Mais il fut pris par son neveu, qui le fit décapiter et s'empara du trône. Son fils, Mohammed-Bey, ressaisit l'autorité en 1756.

E. B.

Marcel, *Hist. de Tunis*, p. 187-188.

HASAN BEN-KENNOUN, le dernier des souverains Edrissides du Maghreb al-Acsah (Maroc), assassiné en djoumada 1er de l'an 375 de l'hégire (septembre 985 de J.-C.). Son frère Abou'l-Aisch Ahmed, étant passé en Espagne pour prendre part à la guerre contre les chrétiens, lui confia la régence, et par sa mort le laissa maître du trône, en 343 (954). Hasan continua à reconnaître la suzeraineté des Ommiades d'Espagne. Les Fathimides d'Egypte, dont son père, Casem ben-Mohammed, surnommé Kennoun, avait été vassal, tentèrent à diverses reprises de le faire rentrer dans l'obéissance. Attaqué par Djauher al-Katib, puis par Bologguin ben-Zeiri, gouverneur de Kairowan, en 362 (972), il eut en outre à se défendre contre les Ommiades, qui convoitaient la possession immédiate du Maroc. Il fut assiégé dans les dernières places qui lui restaient, à Casr-Masmoudah et à Hadjer an-Nasr. S'étant rendu, sous promesse d'avoir la vie sauve, en 363 (973), il fut conduit a Cordoue avec sa famille. Le khalife Hakem lui prodigua les présents, lui assura une forte pension, et admit dans son armée sept cents cavaliers de la suite du prince captif. Hasan s'attira l'inimitié de Hakem en refusant de lui céder un tabouret formé d'un seul morceau d'ambre. Il fut privé de ses richesses et renvoyé en Afrique, parce que son entretien était trop dispendieux. Le khalife fathimide Aziz, auprès duquel il se rendit, en 365 (975), l'accueillit avec faveur et lui promit l'assistance des Zeirides de Kairowan. Le prince Edrisside rentra dans les États de ses ancêtres, et appela le peuple aux armes. Mais il fut fait prisonnier par les troupes des Ommiades, transporté en Espagne, et mis à mort avant d'arriver à Cordoue, en 375 (985). E. Beauvois.

De Dombay, *Gesch. der mauritanischen Kœnige.* — Abou'l Hasan Ali Ibn-abou Zer Fasi, *Annales Regum Mauritaniæ*, trad. en latin par C.-J. Tornberg; Upsal, 1834, in 4°. — Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbères*, trad. par M. de Slane, t. II, p. 149-152.

HASAN Ier BEN-SABBAH, fondateur de l'ordre des Assassins ou plutôt *Haschischin*, et le premier des *Vieux de la Montagne* (schéikh al-Djebel), né à Réi, en Perse, vers 448 de l'hégire (1056 de J.-C.), mort à Alamout, le 6 rebi al-akhir de l'an 518 (1124). Il se prétendait issu d'un roi du Yémen; mais selon toutes apparences ses ancêtres étaient simplement des paysans des environs de Thous. Son père, Ali ben-Mohammed, qui passait pour rafedhite ou hérétique, voulant se purger de ce soupçon, l'envoya étudier auprès du célèbre théologien orthodoxe Mowaffik de Nischabour. Hasan eut pour condisciples Omar Kéiam et Nitzam al-Moulk, qui se firent connaître dans la suite, l'un comme savant, l'autre comme homme d'État. Pour lui, il s'occupa particulièrement de l'étude des philosophes grecs. Il était en outre fort versé dans les mathématiques, et écrivit un traité sur les sphères. On rapporte qu'un jour les trois disciples de Mowaffik se lièrent mutuellement par un pacte, en vertu duquel celui qui deviendrait le plus puissant aiderait les deux autres. Nitzam al-Moulk ayant été nommé grand-vizir d'Alp-Arslan, sultan des Seldjoucides, Hasan lui rappela son serment. Par la protection de son ami d'enfance, il fut nommé chambellan du prince, dont il se fit aimer par son austérité, par sa justice et son intégrité. L'ambition lui fit oublier la reconnaissance qu'il devait à son bienfaiteur. Il eut d'autant moins de scrupule de travailler à supplanter Nitzam, que ce dernier était sunnite, tandis que lui il appartenait à la secte des schiites, ou partisans d'Ali. Une aventure qui devait amener le triomphe de ses trames secrètes fut au contraire ce qui causa sa disgrâce. Le sultan, ayant conçu des doutes sur la fidélité de son grand-vizir, lui demanda un état des comptes. Dans la crainte que ses concussions ne fussent découvertes, Nitzam al-Moulk essaya de gagner du temps, et répondit qu'il fallait deux ans pour ce travail. Hasan se chargea de le faire en quarante jours, et il tint parole. Mais lorsqu'il se mit en devoir de lire le résultat de ses calculs, il se trouva arrêté par une difficulté à laquelle il ne s'attendait pas. Les divers feuillets de son mémoire avaient été, à son insu, transposés par un affidé de son rival et mis dans le plus grand désordre. Confus et troublé, il ne put donner les explications nécessaires. Le sultan, persuadé qu'il avait entrepris par jactance ce qu'il était hors d'état d'exécuter, le disgracia, et voulut même le punir. Hasan se retira dans sa ville natale, et en 474 (1081) se rendit en Syrie, pour se soustraire à la vengeance de Nitzam al-Moulk. Cette province était travaillée par les missionnaires des khalifes fathimides d'É-

gypte, chefs de la secte des ismaéliens, ou partisans des sept imams. S'étant affilié à cette secte, il fut nommé daï (missionnaire), et se rendit en Égypte auprès du khalife Mostanser Billah, qui lui confia l'éducation de son fils Nezzar. Le généralissime Bedr al-Djemali, jaloux du crédit dont il jouissait, le calomnia auprès du monarque et en obtint l'autorisation de le faire transporter en Barbarie. Le vaisseau qui le portait fut assailli par une violente tempête; il paraissait sur le point de sombrer, lorsque Hasan déclara qu'il n'y avait aucun danger. Cette prédiction s'accomplit. Ses gardiens, croyant qu'il possédait le don de prophétie, le débarrassèrent de ses chaînes et le déposèrent sur les côtes de la Syrie. Il se rendit à Alep, à Baghdad, dans le Kouhistan, à Ispahan, à Yezd, à Dameghan, dans le Djordjan et le Daïlem, où il prêcha la doctrine des ismaéliens et fit un grand nombre de prosélytes. Les conquêtes spirituelles ne lui suffirent pas : il voulut aussi posséder un pouvoir temporel. Plusieurs gouverneurs se soumirent à son autorité. Un artifice entièrement semblable à celui qu'employa Didon, pour se rendre maîtresse de Carthage, le mit en possession de la forteresse d'Alamout dans le Kouhistan, en 483 (1090). Melik-Schah, sultan seldjoucide, à qui appartenait cette place, fit attaquer en divers points les ismaéliens de la Perse; Hasan fut assiégé dans Alamout par Arslan-Tasch, qui fut surpris et mis en déroute par un détachement de 300 hommes.

Il se vengea en faisant assassiner Nitzam al-Moulk, et empoisonner Mélik-Schah. Les fils de ce dernier, Barkiarok et Mohammed, occupés à se disputer la succession paternelle, n'arrêtèrent pas les progrès des ismaéliens, quoique le premier eût ordonné le massacre général de ces sectaires, en 494 (1101), et que le second eût fait bloquer durant huit ans le château d'Alamout. Hasan ben-Sabbah était sur le point de s'en emparer lorsqu'il mourut. Sindjar, qui lui succéda, suivit d'abord une politique analogue. Hasan, qui avait des affidés à la cour et même parmi les concubines du sultan, ordonna à l'une d'elles d'enfoncer un poignard dans le parquet de l'appartement où dormait ce prince. Il écrivit ensuite à Sindjar : « Si je n'avais pas eu d'affection pour le sultan, j'aurais aussi bien fait planter ce glaive dans son tendre sein, que dans le sol durci. » Le monarque, intimidé, jugea à propos de conclure la paix avec un ennemi si dangereux. Le traité signé en 497 (1103) portait que les ismaéliens garderaient leurs possessions, mais cesseraient d'élever des forteresses et de faire des conquêtes et des prosélytes. Ils avaient alors des places dans l'Irak, le Kouhistan et la Syrie. Ces trois provinces étaient gouvernées chacune par un *daï'l-kebir* (grand-missionnaire). Ces dignitaires formaient le second degré de la hiérarchie établie par Hasan. Ils avaient sous leurs ordres les *daïs*, ou simples missionnaires, qui, seuls avec leurs supérieurs, étaient initiés à tous les secrets de la religion. Venaient ensuite les compagnons et les sacrifiés, qui s'exposaient à la mort et enduraient avec un courage sans égal les plus affreuses tortures pour la plus grande gloire de l'ordre. Le chef les chargeait d'exécuter les assassinats et les empoisonnements qui le faisaient redouter même des princes d'Europe. Il les entretenait dans un état de fanatisme perpétuel, en leur distribuant du *haschisch*, drogue composée de beurre et d'essence de chanvre, qui a la propriété de donner les songes les plus agréables. C'est de là qu'ils ont tiré le nom de *haschischina*, dont les anciens historiens des croisades ont formé par corruption celui d'*assassin*. Les aspirants et les laïcs formaient les deux dernières classes des subordonnés du *Vieux de la montagne*, qui leur laissait l'exercice de leur religion et ne leur demandait que des impôts et des néophytes. Au-dessus de ces six classes était placé le *Schéikh al-djebel* (Vieux ou plutôt seigneur de la montagne), ainsi appelé eu égard à la position d'Alamont, sa capitale. Il s'appelait aussi *Sidna* (notre seigneur). Hasan ne prit ni le titre de khalife ni celui d'imam, puisqu'il reconnaissait pour chef temporel (khalife) et spirituel (imam) le souverain fathimide. On doit le ranger plutôt parmi les fondateurs de dynasties que parmi les fondateurs de sectes. La doctrine qu'il enseignait n'était en effet qu'un développement de celle des ismaéliens. Ses adhérents faisaient extérieurement profession d'islamisme, et feignaient de révérer le Coran comme l'œuvre de Dieu. Mais ils interprétaient allégoriquement, et au gré de leurs passions, les textes les plus clairs. Ils croyaient que tout était permis aux initiés et que la pratique de la morale devait être laissée aux ignorants. M. de Hammer trouve de nombreux rapports entre l'ordre des Assassins et ceux des Templiers et des Jésuites.

Hasan passa les trente-cinq dernières années de sa vie dans la forteresse d'Alamout. Il n'en sortit que deux fois durant ce temps. Ses ordres n'en étaient pas moins exécutés avec la plus rigoureuse ponctualité par les fanatiques instruments de son ambition. Il vivait très-simplement, ne portait que des vêtements grossiers et affectait la plus grande dévotion. Il écrivit un grand nombre de traités et de commentaires de théologie. Son intérêt et celui de sa corporation, voilà les seuls sentiments auxquels il ait été accessible. Il leur sacrifia jusqu'à l'affection paternelle. Ses deux fils furent mis à mort par ses ordres, l'un parce qu'il avait bu du vin, l'autre parce qu'il avait pris part au meurtre de l'un des grands missionnaires. Hasan laissa le pouvoir spirituel au daï Kia Bouzourg-Oumid et le pouvoir temporel à Abou-Ali, grand-daï de Cazwin. Il annonça la prochaine venue d'un Imam.

HASAN II, surnommé *Ala-Dzikrihi-as-Selam* (Bénédiction à sa mémoire) (1), quatrième Vieux

(1) Ce surnom bizarre rappelle ceux que se donnaient les membres du parlement Barebone.

de la montagne, mort en 561 de l'hégire (1165 de J.-C.). Il était petit-fils de Kia Bouzourg-Oumid, et fils de Mohammed Ier, du vivant duquel il commença à afficher des prétentions à l'imamat (suprématie religieuse). Mais son père, qui continuait à reconnaître la suprématie du khalife fathimide, le traita d'apostat, et le fit jeter en prison. Il proscrivit deux cent cinquante partisans de cette hérésie, et en fit décapiter autant. Hasan II succéda à son père le 3 rebi al-ewwel 557 (20 février 1162). Dès son avénement, il s'abandonna à toutes sortes d'excès. Le 17 ramadhan 559 (8 août 1164), il tint à Alamout une assemblée générale où il avait convoqué tous ses sujets. Il monta en chaire, et lut une lettre qu'il prétendait avoir reçue de l'un des imams cachés. Il annonça que le jour de l'accomplissement des promesses faites par Hasan Ier était venu, et il eut l'imprudence de révéler à la multitude les préceptes dont ses prédécesseurs avaient réservé la connaissance à un petit nombre d'initiés. Ce fut un effroyable débordement de libertinage et d'immoralité. Hasan II se fit proclamer khalife, c'est-à-dire successeur de Mahomet. Afin de pouvoir prendre le titre d'imam, que les ismaéliens n'accordaient qu'aux khalifes fathimides, il se donna pour fils de Nezzar et de la femme de Mohammed Ier. Ce Nezzar était fils du khalife Mostanser et disciple d'Hasan Ier. Ceux qui reconnurent le nouvel imam furent appelés Nezzari; ils lui donnèrent le titre de *kaïm-al-kiamet* (seigneur de la résurrection). Ces innovations furent désapprouvées par un grand nombre d'ismaéliens, et notamment par Hasan Namwer, beau-frère d'Hasan II, qui l'assassina, en 561 (1165). Namwer fut tué à son tour par Mohammed II, fils et successeur de Hasan II.

HASAN III (*Djelal ed-Din*), surnommé *le Nouveau Musulman*, sixième Vieux de la montagne, né en 552 (1157), mort en 618 (1221). Il succéda en 607 (1210) à son père, Mohammed II, dont le règne avait été une anarchie perpétuelle. Avant son avénement, il s'était déjà déclaré contre les innovations qui causaient la décadence rapide de l'ordre. Dès qu'il eut le pouvoir en main, il se hâta de rétablir la religion musulmane, abrogea les institutions de Hasan Ier, et prohiba ce que son père et son aïeul avaient permis. Il appela auprès de lui des prédicateurs et des lecteurs du Coran, reconstruisit les mosquées, fonda des couvents et des écoles. Cette conduite lui fut sans doute suggérée par des considérations politiques; car on douta de la sincérité de sa conversion. Il renoua des relations avec les princes musulmans et même avec les souverains sunnites; il envoya des ambassadeurs à la cour des khalifes de Baghdad, des sultans de Kharizm et d'autres princes persans. Kéikawous, gouverneur de Ghilan, lui donna en mariage une de ses filles. Hasan III assista Motzafer ed-Din, souverain de l'Adherbaïdjan, dans sa guerre contre Nasir ed-Din Mengueli, gouverneur de l'Irak, qui fut tué en 611 (1214). Il prit part également aux expéditions de Djelal ed-Din Mankberni, schah du Kharizm, contre les chrétiens de Géorgie. Lors de l'invasion des Mongols en Perse, il se soumit à Gengiskhan. On prétend que sa vie fut abrégée par le poison. Il laissa le trône à son fils Ala ed-Din Mohammed. E. Beauvois.

Ibn-al-Atsir, *Kamil at-Tewarikh*. — Aboul-Fédah, *Ann. Muslem.*, trad. de Reiske, t. III. — Hamd-allah-Mostawfi, fragm. du *Tarikh-i-Guzideh*, trad. par M. Defrémery, dans le *Journ. Asiat.*, 1848, I, 428-435; 1849, I, p. 26 et suiv. — Beidhawi, *Nitzam. at-Tewarikh*, extraits par Silvestre de Sacy, t. IV des *Notices des Manuscrits*, p. 687-688. — Mirkhond, *Raudhet-as-Sefa*, fragm. trad. par Jourdain, dans les *Notices*, t. IX, p. 143-176. — *The Dabistan, or school of manners*, attribué à Mohsin Fani, trad. par D. Shea et A. Troyer, t. II (Paris, 1843, 3 vol in-8°). — Silvestre de Sacy, *Mémoire sur les Ismaéliens de Perse et de Syrie*; dans les *Nouveaux Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. IV. — De Hammer, *Hist. des Assassins*, trad. par Hellert et La Nourais. — Le même, *Literaturgeschichte der Araber*, VI, p. 56.

HASAN, surnommé *Bouzourk* (le Grand), fondateur de la dynastie des Ilkkanides, mort vers 757 de l'hégire (1356 de J.-C.). Il descendait d'Abaga-Khan et était général d'Aldjaptou. Abousaïd, surnommé Bahadour, fils et successeur de ce prince, s'étant épris de Baghdad-Khatoun, fille de Djouban et femme de Hasan, la lui enleva; mais, en compensation, il le combla de faveurs, et lui donna le gouvernement de l'Asie Mineure. Hasan devint si puissant, qu'il disposa deux fois du trône. Hasan-Koutschouk, petit-fils de Djouban, et Malek-Aschraf lui firent sans doute éprouver plusieurs échecs; mais à la mort de ce dernier il s'empara de Baghdad, en 738 (1338), et commença une nouvelle dynastie. Le pouvoir lui fut disputé par plusieurs émirs. Il eut pour successeur son fils, sultan Aweïs Ier. E. B.

De Hammer, *Geschichte der Ilkhane.*

HASAN. *Voy.* Ouzoun-Hasan.

HASAN-BEN-AL-HASAN. *Voy.* Alhazen.

HASAN-KOUTCHOUK. *Voy.* Djouban.

HASAN-PACHA. *Voyez* Ghazi Hasan-Pacha.

* **HASE** (*Henri*), archéologue allemand, né à Altenbourg, le 18 janvier 1789, mort à Dresde, le 9 novembre 1842. Il fit ses études à Leipzig et à Iéna, occupa pendant huit ans en Courlande une place de précepteur, parcourut la France et l'Italie, et se fixa en 1820 à Dresde, où il fut chargé de l'inspection du Cabinet des Antiques et des Médailles et du Musée de Mengs. On a de lui : *Nachweisungen für Reisende in Italien* (Notices à l'usage des voyageurs en Italie); Leipzig, 1821; — *Verzeichniss der Bildwerke und übrigen Alterthümer in der Antikensammlung zu Dresden* (Catalogue des tableaux et des antiquités du Cabinet des Antiques de Dresde); Dresde, 1826; 4e édit., 1836; — *Uebersichtstafeln zur Geschichte der neuern Kunst* (Tableaux synoptiques pour servir à l'histoire de l'art moderne); ibid., 1827; — *Griechische Alterthumskunde* (Traité des Antiquités grecques); Dresde, 1828, 2 vol.; nouvelle édition,

Quedlimbourg, 1841; — *Palæologus*; Leipzig, 1837. R. L.

Conv.-Lex.

* **HASE** (*Charles-Benoît*), helléniste français, d'origine allemande, né le 11 mai 1780, à Sulza, près de Naumbourg, où son père était premier pasteur. Il fit ses études classiques au gymnase de Weimar, où il eut Bœttiger pour professeur. Pendant son séjour aux universités d'Iéna et de Helmstædt, il se décida, d'après le conseil de son parent, le théologien Henke, à suivre la carrière des études philologiques. En 1801 il arriva à Paris, recommandé à Millin et à Dansse de Villoison. Ce dernier, qui conservait d'agréables souvenirs d'un séjour momentané à Weimar, accueillit le jeune homme avec une bienveillance toute paternelle, et le présenta au comte de Choiseul-Gouffier, qui venait de terminer son ambassade de Constantinople et son voyage en Grèce. L'ancien ambassadeur le chargea de la publication des Œuvres inédites de Jean Lydus, dont le manuscrit unique lui avait été donné en Grèce par le prince Morousi. Ce premier travail décida de l'avenir du jeune helléniste. Nommé, en 1805, à la place d'employé au département des manuscrits grecs de la Bibliothèque impériale, il devint le collaborateur des hommes savants chargés de la publication des *Notices et Extraits;* et en 1816 il fut appelé à l'École royale et spéciale des langues orientales vivantes comme professeur de paléographie grecque et de langue grecque moderne. Élu membre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres en 1824, à la place de Bernardi, il fut nommé en 1828 chevalier de la Légion d'Honneur, en 1830 professeur de langue et de littérature allemandes à l'École Polytechnique, et il succéda en 1832 à Gail, comme l'un des conservateurs-administrateurs de la Bibliothèque royale, au département des manuscrits. En 1837 il entreprit un voyage littéraire en Grèce, et pendant son séjour à Athènes il reçut du roi Othon la croix de l'ordre du Sauveur. En 1839 il fut chargé avec MM. Raoul Rochette, Jomard, Jaubert, Walckenaër et Dureau de Lamalle, de rédiger un rapport sur les recherches géographiques, historiques et archéologiques à entreprendre dans l'Afrique septentrionale. Ce fut pour lui l'occasion d'un voyage en Algérie, où il visita Alger, Bougie, Philippeville, Bone, Blidah et une partie de l'Atlas.

Les études philologiques grecques doivent à M. Hase une très-grande partie du progrès qu'elles ont fait en France depuis quarante ans. Comme éditeur de plusieurs ouvrages importants sauvés par lui de l'oubli et de la poussière des bibliothèques, ce fut dans les *Notices et Extraits* qu'il commença ses savantes publications, à partir de l'année 1810. Le t. VIII de cette collection contient de lui les trois articles suivants : 1° Notice sur Dracon de Stratonicée, auteur d'un traité sur les différentes sortes de vers (Περὶ μέτρων; l'ouvrage complet de Dracon fut publié plus tard par G. Hermann; Leipzig, 1812); 2° Notice sur l'histoire de Léon Diacre, avec le texte grec et la traduction latine du 6e livre; 3° Notice d'un ouvrage de l'empereur Manuel Paléologue intitulé *Entretiens avec un professeur mahométan*. Ces trois notices furent publiées à part, sous le titre de *Recueil de Mémoires sur différents manuscrits grecs de la Bibliothèque impériale de France*, Ire partie; Paris, Impr. imp., 1810, in-4°; — Dans le t. IX des *Notices et Extraits* (Paris, 1813), il fit paraître une notice de trois pièces satiriques imitées de la *Nécyomantie* de Lucien; le *Timarion*, dialogue satirique, s'y trouve imprimé tout entier pour la première fois, accompagné d'une traduction latine et de savantes notes écrites aussi en latin. Le *Dialogue des Morts, ou le séjour de Mazari aux enfers*, dont M. Hase n'avait donné qu'une analyse, fut imprimé plus tard par Boissonade, dans le t. III de ses *Anecdota Græca*. En 1827, enfin, M. Hase inséra dans le t. XI des *Notices et Extraits* une analyse suivie de tous les textes importants de l'histoire inédite de la Moldavie, composée en moldave par Nicolas Costin, et traduite en grec moderne par Alexandre Amiras. Ces notices se distinguent également par une fine appréciation littéraire, par une connaissance bibliographique très-étendue, par un savoir philologique et historique aussi varié que profond.

Aidé par la générosité du grand-chancelier de l'empire de Russie, le comte Nicolas Romanzof, et appuyé par les souscriptions du gouvernement français et du gouvernement prussien, M. Hase a pu faire paraître, en 1819, à l'Imprimerie royale de Paris, comme supplément à la collection byzantine du Louvre, l'histoire, jusque alors inédite, de Léon Diacre, dont il avait donné un livre seulement dans les *Notices et Extraits* cités ci-dessus. Ce magnifique volume in-fol. contient en outre plusieurs auteurs inédits du même siècle; les exemplaires destinés pour la Russie périrent dans un naufrage sur la mer Baltique, circonstance fatale, qui rendit ce volume très-rare dans la librairie : aussi le célèbre historien Niebuhr s'empressa-t-il de réimprimer l'ouvrage, enrichi de beaucoup de notes inédites de M. Hase pour le faire entrer dans la nouvelle collection des auteurs de l'histoire byzantine publiée à Bonn (t. IX [1828] de cette collection). M. Hase n'avait pas oublié le legs philologique que lui avaient fait Dansse de Villoison et le comte de Choiseul-Gouffier; il y revint vers l'année 1820. Dès 1812 M. J.-D. Fuss avait publié de Jean Lydus, d'après le même manuscrit inédit, l'ouvrage *De Magistratibus Reipublicæ Romanæ Libri III*, accompagné d'une traduction latine et de notes critiques, dont M. Hase fit la préface, intitulée *Commentarius de J. L. Philadelpheno Lydo ejusque scriptis*, morceau également remarquable pour son importance litté-

raire et par la pureté de la diction latine. Il faut joindre à cette publication les notes que Reuvens a insérées dans ses *Collectanea litteraria*, Leyde, 1815, et l'*Epistola critica* publiée par M. J.-D. Fuss à Bonn, 1821. Ce fut en 1823 que sortit des presses de l'Imprimerie royale de Paris le Lydus, *De Ostentis*, avec un fragment du livre *De Mensibus*. La restitution du texte grec de Lydus devait être d'autant plus difficile pour M. Hase que le manuscrit rapporté de Grèce avait séjourné pendant de longues années dans un tonneau de vin rouge, placé dans la cave d'un monastère habité par des cénobites, peu soucieux de conserver intacte leur bibliothèque. Dans ce séjour insolite, le précieux manuscrit s'était complétement altéré au commencement et à la fin. Aussi ne connaissons-nous rien qui, dans la philologie actuelle, soit comparable à la restitution totale de ces pages si lacérées et si pleines de lacunes.

M. Hase participa pendant plusieurs années à la rédaction du *Journal des Savants*. En 1832, lors de la mort d'Abel Rémusat, il y fut associé en qualité de collaborateur. La part active qu'il prend, conjointement avec MM. Guillaume et Louis Dindorf, à la nouvelle édition du *Thesaurus Linguæ Græcæ* de Henri Estienne publiée par M. Ambroise-Firmin Didot à Paris l'a empêché jusqu'à présent de faire paraître, comme suite de Léon le Diacre, l'histoire inédite de Michel Psellus et la chronique, également inédite, de Georges Hamartolus. Comme professeur de paléographie grecque et de grec moderne, M. Hase sut, par un enseignement aussi varié que profond, s'entourer d'un auditoire choisi. Il est sorti de son école plus d'un jeune helléniste assis aujourd'hui sur les bancs de l'Institut ou au Palais Bourbon. En même temps il s'efforce, en sa qualité de conservateur des manuscrits grecs de la Bibliothèque impériale, d'aider dans leurs recherches et de diriger par d'utiles conseils les Français ou étrangers studieux que ces inépuisables trésors ne cessent d'attirer. [*Encycl. des Gens du Monde.*]

En 1812, la reine Hortense avait choisi M. Hase pour professeur de ses fils, Napoléon-Louis, alors grand-duc de Berg, et Louis-Napoléon, aujourd'hui empereur des Français. En récompense des services qu'il a rendus à la philologie et à la linguistique, M. Hase fut nommé en 1849 commandeur de la Légion d'Honneur, et en 1852 professeur de grammaire comparée, chaire créée pour lui à la faculté des lettres de Paris.

Sarrut et Saint Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome II, 1re partie, p. 388 — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — *Dict. de la Conversation.*

HASELÉ (*Antoine*), centenaire liégeois, né en 1401, mort en 1526. Il y était curé de Gulich, ou Gouri (duché de Luxembourg), et durant plus de cent ans il exerça son ministère. Pour expliquer son grand âge, il disait qu'il avait toujours su éviter les trois grandes maladies mortelles de l'homme: *mulieres*, *ebrietatem*, *iracundiam*. Sa vie est du reste inconnue : « C'est, dit un contemporain, le plus bel éloge qu'on puisse en faire ». L—z—e.

Biographie liégeoise; Liége, 1839.

HASELBAUER (*François*), philologue bohême, né à Frauenburg, le 7 septembre 1677, mort le 23 septembre 1757. Il entra à l'âge de vingt ans dans la congrégation des Jésuites; il y fut chargé peu de temps après d'enseigner le latin et l'hébreu à Prague. Il renonça en 1723 au professorat, pour s'adonner exclusivement aux travaux philologiques. Ses principaux ouvrages sont : *Fundamenta grammatica duarum præcipuarum Linguarum orientalium, scilicet Hebraicæ et Chaldaicæ, cum appendice de idiotismo Germaniæ Judeorum*; Praque, 1742; — *Lexicon Hebraico-Chaldaicum*; ibid., 1843. N. K.

Pelzel, *Boehm. Gelehrt. Jesuit.* — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie.*

HASENCLEVER (*Peter*), industriel allemand, né à Remscheid, le 24 novembre 1716, mort à Landshut, le 13 juin 1792. Il parcourut, comme chargé des affaires de différentes maisons de commerce, presque tous les pays de l'Europe et du Nouveau Monde. En 1764 il se rendit à New-York, où il ouvrit une maison de commerce pour les fers, et fit construire un grand établissement industriel, tel que des hauts fourneaux, moulins, etc. Il a publié : *The remarkable Case of Peter Hasenclever, formerly one of the proprietors of the potash manufactory*, etc.; Londres, 1773; — *Briefe aus Philadelphia* (Lettres de Philadelphie) dans la correspondance de Schloezer, livraison XXXVe (1780); — *Beschreibung der Stadt Neu-York* (Description de la ville de New-York); dans les notices commerciales de Sinapius, livraison IVe (1781); — *Plan zur Verbesserung und Vergroesserung der Leinewand-fabriken in Schlesien* (Projet pour l'amélioration et l'augmentation de la fabrication des toiles en Silésie); dans les *Comptes rendus historiques et politiques de* 1787. R. L.

Schlichtegroll, *Nekrolog*, 1793, vol. II, p. 116-162. — *Conv.-Lex.* — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.*

HASENCLEVER (*Jean-Pierre*), peintre allemand, est né le 18 mai 1810, à Remscheid. Il a fait ses études à Dusseldorf, sous la direction du célèbre professeur Schadow, et plus tard à Munich. Il excelle surtout dans le genre comique, et est un des peintres les plus populaires de l'Allemagne. Parmi ses nombreuses productions on cite particulièrement les tableaux dont les sujets sont empruntés à l'épopée comique *La Jobsiade : Le Retour de Job de l'université, L'Examen, L'École* et *Job le gardien de nuit*; — Son *Cabinet de Lecture* et ses *Dégustateurs de vin* sont très-recherchés en Allemagne et en Russie. Il est mort le 16 décembre 1853. V—u.

Convers.-Lexikon.

HASENMUELLER (*Daniel*), orientaliste allemand, né en 1651, à Eutin (Holstein), où son père était pasteur, mort le 29 mai 1691. Il étudia à Lubeck et à Kiel, où il eut pour maître d'hébreu Matthias Wasmuth. Il fut reçu maître ès arts à Leipzig, en 1677. Retourné à Kiel, il fut nommé professeur de grec en 1682, et de langues orientales en 1689. On a de lui : *De Linguis Orientalibus* ; Leipzig, 1677, in-8° ; — *Janua Ebraismi aperta* ; Kiel, 1691, in-fol. Cet ouvrage contient une grammaire et un dictionnaire hébreux, le texte de la Bible en cette langue, des observations sur les passages obscurs, enfin des règles d'accentuation. Il a donné des éditions du *Syriasmus* de H. Opitz ; de l'ouvrage de Michel Psellus intitulé : *De Operatione Dæmonum*, d'après l'édition de Gaulmin, etc. E. B.

Gœtzius, *Elogia Philologorum quorumdam Hebræorum* ; Lubeck, 1708, in-8°. — Nicéron, *Mémoires*, t. XLII, p. 396.

HASIUS. *Voy*. HAAS.

HASLEWOOD (*Joseph*), bibliophile anglais, né à Londres, le 3 novembre 1769, mort le 21 septembre 1833. Il commença par être clerc chez un de ses oncles, qui était procureur, lui succéda, et fit une fortune assez considérable pour pouvoir se livrer aux goûts coûteux d'un amateur de vieux livres. Il recherchait surtout les poëtes de l'époque d'Élisabeth. Il fut un des fondateurs du Roxburgh-Club, société de bibliophiles qui, après avoir assisté à la vente de la bibliothèque du duc de Roxburgh, formèrent un club en commémoration de la vente du fameux *Boccace*, acquis par le duc de Marlborough au prix de 2,260 livres (56,500), la plus forte somme qui ait jamais été payée pour un seul volume. Haslewood donna des éditions fidèles et très-soignées de beaucoup d'anciens livres anglais en prose ou en vers, devenus extrêmement rares, et qui auraient pu se perdre. Il publia aussi dans le *Gentleman's Magazine*, sous le pseudonyme d'*En. Hood*, plusieurs articles, parmi lesquels on remarque une *Notice sur les anciens Théâtres de Londres* (*Gent. Mag.*, 1813-1814.) Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HASSAN. *Voy* HASAN.

HASSE (*Jean-Adolphe*), surnommé en italien *Il Sassone*, célèbre compositeur allemand, né le 25 mars 1699, à Bergedorf, près de Hambourg, mort à Venise, le 16 décembre 1783. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il ne reçut d'autres leçons que celles que lui donna son père, qui était organiste et maître d'école dans le petit village de Bergedorf ; mais l'esprit sérieux du jeune Hasse, son goût pour l'étude et son application soutenue, suppléèrent à l'insuffisance de son éducation. La nature l'avait doué d'une belle voix, qu'il maniait avec un art infini, et il joignit à ce talent celui de claveciniste, qu'il posséda bientôt à un degré supérieur. Un voyage qu'il fit à Hambourg, dans le courant de 1717, lui offrit l'occasion de connaître Ulrich Kœnig, qui, ayant été nommé poëte aulique du roi de Pologne, alors résidant à Dresde, prit l'artiste sous sa protection et parvint l'année suivante à le faire engager comme ténor au théâtre de la cour. A son arrivée à Dresde, Hasse trouva le célèbre compositeur dramatique Reinhard Keiser à la tête de la direction de l'Opéra. Les ouvrages de cet homme de génie firent une vive impression sur l'esprit du jeune chanteur, et en hâtant le développement de ses heureuses dispositions lui inspirèrent le désir d'écrire pour la scène lyrique. Quatre ans après il contracta un autre engagement avec le théâtre du duc de Brunswick, et fit représenter, en 1723, son premier opéra, sous le titre d'*Antigone*. Malgré le succès qu'obtint cet essai, Hasse comprit qu'il n'avait pas fait d'assez fortes études de composition, et résolut d'aller les compléter en Italie. Il arriva à Naples en 1724, et s'adressa d'abord à Porpora, qui lui donna des leçons de contrepoint, mais qu'il quitta bientôt pour entrer dans l'école d'Alexandre Scarlatti, l'un des plus grands musiciens de ce temps. Le vieux maître, charmé des égards et de la modestie de son nouvel élève, le prit en affection et le dirigea dans ses travaux. Hasse ne pouvait briller comme chanteur en Italie, où à cette époque l'art du chant était parvenu à son plus haut degré de perfection ; il y était mieux apprécié par son talent sur le clavecin ; il ne tarda pas à se faire remarquer comme compositeur. Une sérénade qu'il écrivit pour un opulent banquier, et que chantèrent le fameux Farinelli et la Tesi, ayant excité d'unanimes applaudissements, lui valut d'être chargé de mettre en musique un opéra intitulé *Il Sesostrate*, qui fut représenté en 1726, sur le théâtre royal de Naples. Cet ouvrage jeta les premiers fondements de la réputation de Hasse parmi les Italiens ; ceux-ci, dans leur enthousiasme, n'appelèrent plus l'artiste que *Il Sassone*, surnom qu'ils lui ont conservé. L'année suivante Hasse se rendit à Venise, où on le nomma maître du conservatoire des Incurables. Ce fut alors qu'entre autres morceaux de musique religieuse, il écrivit son *Miserere*, qui est à juste titre considéré comme un chef-d'œuvre d'expression. Après être retourné à Naples en 1728, pour y faire représenter son *Attalo, re di Bittinia*, il revint à Venise, où, en 1730, il épousa la célèbre cantatrice Faustina Bordoni. A partir de ce moment il n'écrivit plus que pour la Faustina, et c'est à cette virtuose, dont le talent plein de charme exerça une si heureuse influence sur le style du compositeur, qu'il faut demander le secret de la musique de Hasse. L'opéra de *Dalisa* et surtout celui d'*Artaserce*, joués tous deux pendant la même année 1730, sur le théâtre de Saint-Jean-Chrysostome, eurent le plus brillant succès. La renommée de Hasse s'étendit bientôt en Allemagne. Le roi de Pologne, désirant s'attacher ce

musicien, lui fit offrir le titre de maître de chapelle, avec douze mille thalers de traitement. Hasse accepta, partit pour Dresde en 1731, avec sa femme, et donna presque immédiatement dans cette ville son opéra d'*Alessandro nelle Indie*, qui fut admiré de toute la cour.

A dater de l'époque à laquelle Hasse avait quitté l'école de Porpora pour se mettre sous la direction de Scarlatti, il s'était déclaré entre eux une inimitié que plus tard leur rivalité à la scène n'avait fait qu'augmenter. Hasse retrouva à Dresde son antagoniste, qui était en grande faveur à la cour, où il donnait des leçons de chant et de composition à la princesse électorale Marie-Joseph, fille de l'empereur Joseph Ier. La présence de son rival fut une des principales causes qui décidèrent Hasse à accepter à diverses reprises les propositions qui lui furent faites d'aller écrire des ouvrages pour les théâtres de Milan, de Rome, de Naples et de plusieurs autres villes, et jusqu'en 1740 il séjourna alternativement en Allemagne et en Italie. A cette dernière époque, la noblesse de Londres, qui depuis quelques années s'était brouillée avec Hændel et avait établi un opéra en concurrence avec le sien, appela Hasse en Angleterre. Hasse se rendit à cette invitation; mais malgré les succès qu'il obtint à Londres, il quitta bientôt cette ville pour retourner à Dresde, où, ne retrouvant plus Porpora, il se fixa définitivement. De nouvelles productions vinrent encore ajouter à sa réputation. En 1745, après la bataille de Kesseldorf, le grand Frédéric étant entré en vainqueur à Dresde, voulut entendre un opéra de Hasse; on exécuta en sa présence celui d'*Arminio;* à la fin du spectacle, le roi de Prusse témoigna sa satisfaction au compositeur en lui exprimant le désir de le voir assister chaque soir à ses concerts; et en partant de Dresde il lui fit remettre un présent de mille thalers avec une magnifique bague de diamant. En 1755 Hasse perdit totalement la belle voix de ténor qu'il avait conservée jusque alors. Cet accident fut suivi d'une autre perte, qui lui fut plus sensible encore, celle de tous les manuscrits de ses œuvres preparés pour une édition complète qui devait se faire aux frais du roi de Pologne, et qui furent anéantis lors du bombardement de Dresde par les Prussiens, en 1760. Les malheurs qui accablèrent la Saxe pendant la guerre de Sept Ans obligèrent la cour de Pologne à faire des économies; elle supprima sa musique et son opéra, et en 1763 Hasse et sa femme reçurent une pension, et se retirèrent à Vienne. Hasse avait alors soixante-quatre ans; doué d'une rare énergie et d'une activité prodigieuse, il ne se laissa pas abattre, et composa plusieurs opéras pour la cour impériale : c'est de ce temps que date l'intermède de *Piramo e Tisbe*, qui passe pour l'un de ses meilleurs ouvrages. En 1770 il se rendit à Milan, et y écrivit, pour les fêtes du mariage de l'archiduc Ferdinand, *Ruggiero*, qui fut son dernier opéra. On exécuta pour la même circonstance le premier opéra de Mozart, *Mitridate*, et sa cantate d'*Ascanio in Alba*. En entendant ces productions du jeune artiste, qui n'était encore âgé que de treize ans, le vieux maître ne put contenir son émotion : « Vous voyez cet enfant, s'écria-t-il, eh bien, il nous fera tous oublier. » Enfin, Hasse se retira à Venise, pour y passer le reste de ses jours, et n'y écrivit plus que pour l'église. On cite, entre autres compositions de ce genre, un *Te Deum* dont l'exécution eut lieu à l'église de Saint-Jean-et-Saint-Paul en présence du pape Pie VI, et un *Requiem* pour les funérailles du roi de Pologne Auguste III. Hasse mourut à Venise, à l'âge de près de quatre-vingt-cinq ans, et fut inhumé dans l'église des SS.-Ermagora-et-Fortunato.

Hasse était de haute taille et de forte corpulence, bon et serviable envers ses amis, mais excessivement jaloux de ses rivaux. Lorsque ses premiers ouvrages parurent au théâtre, Hændel avait déjà quitté l'Allemagne pour se fixer à Londres et consacrer exclusivement son talent à l'Angleterre. Alexandre Scarlatti, après avoir pendant longtemps occupé le premier rang sur la scène italienne, était devenu vieux. Porpora, dont on admirait les cantates, manquait de vigueur au théâtre. Pergolèse n'avait encore écrit ni sa *Serva Padrona* ni son *Olimpiade*. L'occasion était favorable pour Hasse, qui se distinguait en Italie par une harmonie plus nourrie, qu'il apportait d'Allemagne, et en Allemagne par le charme de ses mélodies et par une pureté de style dont il avait puisé le goût dans l'école italienne. Il avait en outre l'avantage d'avoir Métastase pour poëte et d'être merveilleusement secondé par la Faustina, sous les inspirations de laquelle il travaillait. Ce qui frappe particulièrement dans la musique de Hasse, c'est une expression juste des paroles. Ses chants, pleins de naturel et de suavité, se font remarquer aussi par le simple et facile développement des périodes. Ses airs, toujours parfaitement écrits pour les voix, ont été longtemps recherchés des chanteurs. Il excellait dans l'expression des sentiments tendres, mais en général il manquait d'effet dans les situations énergiques. Sa musique est moins forte, moins riche d'harmonie que celle de Hændel, de Graun et des autres compositeurs allemands qui furent ses contemporains; elle parut encore plus faible lorsque, plus tard, Haydn et Mozart eurent jeté tout l'éclat de la leur dans les admirables productions de leur génie. Telles sont à la fois les causes des succès que Hasse obtint sur la scène lyrique, et aussi celles de l'oubli dans lequel ses ouvrages dramatiques sont tombés aujourd'hui. Sa fécondité était prodigieuse; il a composé plus de cent opéras, tous écrits, à l'exception de celui d'*Antigone*, sur des paroles italiennes; on le vit mettre jusqu'à trois fois la même pièce en musique. Dans ses compositions

religieuses, dont le nombre est également considérable, Hasse n'a point apporté la grandeur et la sévérité qui conviennent au sujet; elles ont trop d'analogie avec le style dramatique. Telle était la quantité d'ouvrages qu'il a écrits dans tous les genres que souvent en les entendant il ne les reconnaissait plus lui-même. Voici la liste de ses principales productions : OPÉRAS : *Antigone;* Brunswick (1723); c'est le seul opéra que Hasse ait écrit sur des paroles allemandes; — *Sesostrate;* Naples (1726); — *Attalo, re di Bittinia;* ibid. (1728); — *Dalisa;* Venise (1730); — *Artaserce;* ibid. (1730); — *Arminio;* Milan (1731); — *Cleofide;* Dresde (1731); — *Cajo Fabricio;* Rome (1731); — *Demetrio;* Venise (1732); — *Alessandro nell' Indie;* Milan (1732); — *Catone in Utica;* Turin (1732); — *Euristeo;* Varsovie (1733); — *Arteria;* Dresde (1734); — *Senocrita;* Dresde (1736); — *Atalanta;* Dresde (1737); — *La Clemenza di Tito;* Dresde (1737); — *Alfonso;* Dresde (1738); — *Irene;* Dresde (1738); — *Demetrio*, musique nouvelle; Dresde (1739), — *Artaserce;* Dresde (1740); ibid.; — *Olimpia in Eruda;* Londres (1740); — *Numa Pompilio;* Dresde (1741); — *Lucio Papirio;* Dresde (1742); — *Didone abbandonata;* Dresde (1742); — *L'Asilio d'amore;* Dresde (1743); — *Antigono;* Dresde (1744); — *Arminio*, musique nouvelle; Dresde (1745); — *La Spartana;* Dresde (1747); — *Semiramide;* Dresde (1747); — *Demofonte;* Dresde (1748); — *Il Natale di Giove;* Dresde (1749); — *Attila Regolo;* Dresde (1750); — *Ciro riconosciuto;* Dresde (1751); — *Ipermnestra;* Dresde (1751); — *Leucippo;* Dresde (1751); — *Solimano;* Dresde (1752); — *Adriano in Siria;* Dresde (1752); — *Arminio*, musique nouvelle; Dresde (1753); — *Artemisia*, musique nouvelle; Dresde (1754); — *L'Olimpiade;* Dresde (1756); — *Nitteti;* Dresde (1759); — *Don Tabaranno e Scintilla*, intermède; Dresde; — *Nitteti*, musique nouvelle; Vienne (1762); — *Il Trionfo di Clelia;* Dresde (1761); — *Egeria*, fête théâtrale (1762); — *Siroe;* Vienne (1763); — *Zenobia;* Vienne (1763); — *Romolo e Ersilia;* Inspruck (1765); — *Piramo e Tisbe*, intermède; Vienne (1766); — *Partenope;* Vienne (1767); — *Ruggiero;* Milan (1770); — Cinq cantates, dont une intitulée *Alcide al Bivio*, composée à Vienne, en 1760; — MUSIQUE D'ÉGLISE : Trois messes solennelles à quatre voix et orchestre; — quatre *Te Deum;* — messe de *Requiem*, composée pour les obsèques du roi de Pologne Auguste III; — un *Miserere* pour deux soprani, deux contralti, deux violons et basse; Venise (1727); — deux *Kyrie* et deux *Gloria* détachés; — un *Credo;* — deux *Salve, Regina*, l'un pour deux soprani, l'autre pour soprano solo, avec accompagnement de deux violons, viole et basse; — *Litaniæ Lauretanæ;* Venise (1727); — *Litanies* pour deux soprani, avec accompagnement; — environ 150 motets, psaumes et antiennes, et un grand nombre d'airs, de duos et de chœurs pour l'Église; — ORATORIOS : on en connaît dix, savoir : *La Virtu al pie della croce;* — *La Deposizione della croce;* — *La Caduta di Gerico;* — *Maddalena;* — *Il Cantico de tre Fanciuli;* — *La Conversione di S. Agostino;* — *Giuseppe riconosciuto;* — *Il Pellegrini al sepolcro di nostro Signore;* — *Sant' Elena al Calvario;* — *La Pénitence de saint Pierre;* — MUSIQUE INSTRUMENTALE : six symphonies à six et à huit parties; deux quatuors pour violon, flûte, hautbois et basse; six concertos, dont trois pour deux flûtes, et les trois autres pour flûte seule avec accompagnement de deux violons, viole, violoncelle et clavecin; six sonates pour deux flûtes ou violon, violoncelle et clavecin; un concerto pour cor; seize sonates pour clavecin et des concertos pour le même instrument.

Dieudonné DENNE-BARON.

Burney, *A general History of Music.* — *Gazette musicale de Leipzig.* — Choron et Fayolle, *Dictionnaire historique des Musiciens.* — *Notice sur Hasse*, par Kandler. — *Vermichte Schriften zur Befœderung der schœnen Wissenschaften;* Berlin. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

HASSE (*Frédéric-Chrétien-Auguste*), historien allemand, né le 4 janvier 1773, à Rehfeld, près de Herzberg, mort le 6 février 1848. Après avoir étudié la jurisprudence et l'histoire à l'université de Wittemberg, il devint précepteur des fils du prince de Schönbourg-Waldenbourg. En 1798 il fut nommé professeur à l'Institut des Cadets de Dresde. En 1805 il accompagna le comte Stroganow dans un voyage en Angleterre et en Espagne; de retour à Dresde l'année suivante, il y resta jusqu'en 1828, époque où il fut appelé à enseigner les sciences auxiliaires de l'histoire à l'université de Leipzig. On a de lui : *Moreau, sein Leben und seine Todtenfeier* (Moreau, sa vie et son service mortuaire); Dresde, 1814, in-8°; ibid., 1821, in-8°; — *Taschen-Encyclopædie* (Encyclopédie de poche); Leipzig, 1816-1820, 4 vol.; — *Die Gestaltung Europas seit dem Ende des Mittelalters bis auf die neueste Zeit* (La Formation des États européens depuis la fin du moyen âge, jusqu'à l'époque la plus récente); Leipzig, 1818; — *Leben Gerh. von Rügelgen* (Vie de Gerh. de Rugelgen); Leipzig, 1824, in-8°; — *Geschichte der Lombardei* (Histoire de la Lombardie); Dresde, 1826-1828, 4 vol.; — Hasse a aussi collaboré au *Biograph* de Niemeyer, aux *Zeitgenossen*, à l'*Encyklopädie* de Ersch et Gruber, et au *Conversations-Lexikon*. Il rédigeait depuis 1830 la *Leipsiger Zeitung*. E. G.

Conv.-Lex.

HASSEL (*Jean-Georges-Henri*), géographe et statisticien allemand, né à Wolfenbuttel, le 30 décembre 1770, mort à Weimar, le 18 janvier 1829. Il étudia le droit à l'université de

Helmstædt, et se fit bientôt connaître par quelques travaux de statistique qui lui valurent une pension de la part du duc de Brunswick. En 1809 il devint directeur du bureau statistique de la Westphalie, et, après la dissolution de ce royaume, il remplit à Paris une mission diplomatique, dont son souverain, le duc de Brunswick, l'avait chargé. De retour en Allemagne, il se fixa à Weimar, où il rédigea pendant plusieurs années la revue scientifique : *Geographische Ephemeriden*, et où il collabora d'une manière active à la grande *Encyklopædie* d'Ersch et Gruber. On lui doit en outre les travaux suivants : *Geographisch-statistische Beschreibung der Fürstenthümer Wolfenbüttel und Blankenburg* (Description géographique-statistique des principautés de Wolfenbuttel et de Blankenbourg), en commun avec Bege ; Brunswick, 1802, 2 vol. ; — *Statistischer Umriss der sæmmtlich. europaeisch. Staaten* (Précis statistique de tous les États de l'Europe) ; ibid., 1805, 2 livraisons ; — *Europa nach seinen politisch-geographischen Umrissen* (Les Contours politico-géographiques de l'Europe) ; Weimar, 1807-1818, 3 livraisons ; — *Statistischer Abriss des oestreichisch. Kaiserthums* (Précis statistique de l'empire autrichien) ; Nuremberg, 1807 ; — *Geographisch-statistischer Abriss des Königreich Hannover* (Précis géographico-statistique du royaume d'Hanovre) ; Weimar, 1809 ; — *Lehrbuch der Statistik der europæischen Staaten* (Traité statistique des États de l'Europe) ; Weimar, 1812 ; — *Statistisches Repertorium des Königreichs Westphalen* (Repertoire statistique du royaume de Westphalie) ; Brunswick, 1813 ; — *Vollstændiges Handbuch der neusten Geographie und Statistik* (Manuel complet de géographie et statistique modernes) ; Berlin, 1816-1820 ; — *Allgemeines geographisch-statistisches Handwoerterbuch* (Dictionnaire universel geographico-statistique) ; Weimar, 1817-1818, 2 vol. ; — *Kunde von Frankreich* (Renseignements sur la France) ; Weimar, 2[e] édit., 1819 ; — *Genealogisch-historisch-statistischer Almanach* (Almanach généalogico-historico-statistique) ; Weimar, 1823-1828, 6 vol. R. L.

Convers.-Lex. ; Keyser, *Index Libror.*

HASSELQUIST (*Frédéric*), voyageur et naturaliste suédois, né le 3 janvier 1722, à Tœrnevalla, près Linkœping, où son père était ministre protestant, mort le 9 février 1752, à Bogda, près Smyrne. A l'âge de treize ans, il perdit un oncle qui l'avait recueilli après la mort de son père, et qui était son dernier soutien, car sa mère était frappée de démence. Le jeune orphelin avait alors commencé ses études ; il se procura des ressources pour les continuer, en donnant des leçons. Il se rendit à l'université d'Upsal en 1741, et obtint en 1746 une bourse royale. Il y publia une thèse intitulée : *De Viribus Plantarum*, et fut reçu licencié en médecine en 1747. Son maître Linné exprimait souvent ses regrets de ce que l'histoire naturelle de la Palestine, qui pouvait offrir de si grands secours pour l'intelligence de la Bible, avait été entièrement négligée. Hasselquist prit la résolution de remplir la lacune qui existait dans cette partie de la science ; après avoir mûrement délibéré sur les moyens d'accomplir ce projet, il en fit part à Linné. Cet illustre savant lui représenta d'abord que la faiblesse de sa santé ne lui permettait pas de tenter un pénible voyage dans des contrées lointaines et inhospitalières. Mais voyant qu'aucune considération ne pouvait ralentir l'ardeur de son élève, il l'assista de tout son pouvoir et le recommanda à l'université et au clergé du diocèse, qui signèrent la souscription ouverte en faveur de cette entreprise. Des particuliers de Stockholm et de Gothenbourg figurent également au nombre des souscripteurs. Hasselquist employa deux ans à se préparer à son voyage. Après avoir lu les meilleurs ouvrages relatifs au Levant, et étudié les langues de ces contrées, il s'embarqua pour Smyrne, où il arriva le 26 novembre 1749. Il passa l'hiver et l'été suivant dans cette ville, d'où il fit des excursions à Magnésie et au Sipyle. Il se rendit ensuite à Alexandrie, puis à Rosette, et parcourut l'Égypte. Quelques-unes de ses découvertes et de ses observations, consignées dans des lettres adressées à des savants de Suède, furent publiées dans les mémoires des Académies des Sciences d'Upsal et de Stockholm. Élu membre de ces deux sociétés, quoique absent, il fut nommé adjoint à la faculté de médecine d'Upsal, qui lui avait décerné le diplôme de docteur. Il quitta le Caire en mars 1751, et partit pour la Palestine, où il observa la pomme de Sodome, l'épine du Christ, et les sauterelles, que mangent encore les descendants des auditeurs de saint Jean-Baptiste. Chargé d'une riche collection d'histoire naturelle, le voyageur s'embarqua à Sidon, visita l'île de Chypre, et retourna à Smyrne. La toux et l'hémorrhagie, dont il avait déjà souffert dans sa patrie, le reprirent de nouveau, et causèrent sa mort, sur la terre étrangère. Il était alors débiteur d'une somme assez considérable. Ses créanciers firent saisir ses collections, et ne consentirent à les laisser déposer dans un musée de Suède, que lorsque la reine Louise Ulrique les eut désintéressés. Le botaniste Jacquin a donné le nom de *Hasselquitia cordata* à une plante ombellifère qui croît en Palestine. On a de Hasselquist : *Resa till Heliga Landet færrattad fran ar* 1745 *till* 1752 (Voyage à la Terre Sainte exécuté de 1749 à 1752), publié par Charles Linné ; Stockholm, 1757, 2 vol. in-8°. Le t. I[er] contient le journal du voyage et les lettres à Linné, le t. II des mémoires, des remarques sur un grand nombre d'objets d'histoire naturelle. Cet ouvrage important fut traduit en allemand par Th.-H. Gadebusch, Rostock, 1762, 2 vol. gr. in-8° ; en français, Paris, 1762,

2 vol. in-8°; en anglais, Londres, 1767, in-8°; — plusieurs mémoires (relatifs à la maladie endémique d'Alep, à la préparation du sel ammoniaque, à l'usage de manger des sauterelles en Arabie, etc.); dans les *Handlingar* (traités) de l'Académie des Sciences de Stockholm, et dans *Acta Societatis Scientiarum Upsaliensis*; — des pièces de vers suédois. La *Flora Palestinæ* de Linné est basée sur l'herbier formé par Hasselquist. E. Beauvois.

Ch. Linné, préf. du *Voy.* — Éloge, dans *Traités de l'Acad. des Sc. de Stockh.*, 1758. — *Mercure suédois*, 1757, p. 515. — Fr.-C.-G. Hirsching, *Hist. litter. Handbuch*; 1797. — *Biogr. Lexicon afver namkunnige svenska Mæn*; Œrebro, 23 vol. in-8°, t. VI, 73-76. — Hammarskœld, *Svenska Vitterheten*, 277, 279.

Hassels (1) (*Jean*), en latin *Joannes de Hasela* ou *Hasalanus*, théologien liégeois, mort à Trente, en 1552. Il professa avec distinction la théologie à Louvain. Charles V l'envoya au concile de Trente, où il se distingua par son érudition et son éloquence. On a de lui : *Quæstiones casuales*; — *De quæstionibus casualibus, quæ in Summa S. Raymundi et Apparatu ejus vel non continentur, vel minus plane explicantur*; dans les *Elench.* de Sander, part. II, p. 219. Swert rapporte son épitaphe :

Tridentum gradiis a Cæsare missus Athenis,
Hic procul a patria conditur Hasselius.

On attribue à Hassels un *Commentaire sur les épîtres de saint Paul*, publié sous le nom de *Sasbouth*. A. L.

Gravius (Henri van der Meulen), *De his qui in fide migrarunt*, etc. — François Sweert, *Epitaphia jocoseria latina, gallica, italica, hispanica, lusitanica, belgica* (Cologne, 1623, in-12). — Comte de Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liégeoise*, t. I, p. 210. — Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. I, p. 619.

Hassenfratz (*Jean-Henri*), chimiste et homme politique français, né à Paris, le 20 décembre 1755, mort dans la même ville, le 26 février 1827. Engagé d'abord comme mousse sur un vaisseau de guerre, il se fit charpentier à son retour à Paris, et obtint la maîtrise à l'âge de vingt-deux ans. Pour se perfectionner dans son art, il voulut apprendre les mathématiques, et suivit un cours de Monge. Il fut employé ensuite chez le chevalier Bauvin, géographe du roi. Reçu élève des mines en 1782, il voyagea pour apprendre l'art pratique des mines. Revenu en France, il fut présenté à Lavoisier, et chargé par ce savant de la direction de son laboratoire. Dès le commencement de la révolution, il en adopta les principes avec ardeur et même avec exagération, et devint membre du club de 1789. Mais bientôt les membres se divisèrent, et Hassenfratz se fit remarquer au club des Jacobins. Il prit une part active à la journée du 10 août. Nommé membre de la commune de Paris, il s'y montra un des plus modérés, et fit naître au 31 mai des lenteurs qui forcèrent d'exécuter le jour les arrestations qu'on avait d'abord résolu de faire la nuit, et fit rayer plusieurs noms de la liste des proscrits. Chargé de présenter la pétition de la commune à la Convention, il vint à la barre de l'assemblée, et demanda, au nom des quarante-huit sections de Paris, l'arrestation des députés girondins : « Le peuple est levé, dit-il alors ; il est debout : que tous les conspirateurs tombent sous le glaive de la loi et mordent la poussière. » Il fut invité aux honneurs de la séance. Après cette victoire il fit cependant prononcer la dissolution de la commune, malgré les menaces de ceux de ses membres qui voulaient conserver une sorte de pouvoir dictatorial. Dès 1792 il avait été chargé de la direction du matériel de la guerre, et l'un des premiers il dénonça la trahison de Dumouriez. Fatigué des détails de cette administration difficile, Hassenfratz donna sa démission, et devint membre d'une commission qui, sous prétexte de réunir les objets d'arts et métiers confisqués par la république, ne fut réellement employée qu'à pourvoir aux besoins des armées. Il eut dans son département la direction des fusils et des canons. Il réorganisa le corps des mines, dans lequel il devint inspecteur divisionnaire, et contribua à l'organisation de l'école de Mars, où il fit un cours d'administration militaire ; puis à celle de l'École Polytechnique. Aux journées de germinal et de prairial, il conduisit à l'attaque de la Convention les bandes du faubourg Saint-Marceau, où il avait son domicile. Un décret de la Convention, du 5 prairial an III, le renvoyait devant le tribunal d'Eure-et-Loir ; mais il se réfugia à Sedan, et un peu plus tard l'amnistie du 4 brumaire annula le procès. Hassenfratz, rendu aux sciences et aux arts, s'y livra dès lors tout entier. Il devint professeur à l'École de Mines à la fondation de cet établissement, en 1795. En 1797 il était déjà instituteur de physique à l'École Polytechnique. Invité, en 1814, à donner sa démission, il fut nommé professeur émérite avec appointements ; mais en 1815 ce titre et cette pension lui furent retirés.

On a de Hassenfratz : *École d'exercice, ou manuel militaire de l'infanterie, cavalerie et artillerie nationales*; Paris, 1790, in-12 ; nouvelle édition, sous le titre de *Catéchisme militaire, ou manuel du garde national*; 1790, in-12 ; — *Géographie élémentaire, à l'usage des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe*; Paris, 1792, in-12 ; 5° édit., 1809, in-12 ; — *Cours révolutionnaire d'administration militaire*; Paris, 1794, in-4° ; — *Tableau de Minéralogie*; Paris, 1796, in-8° ; — *Cours de Physique céleste*; Paris, 1803, 1810, in-8° ; — *Traité de l'Art du Charpentier*, pour faire suite aux arts et métiers publiés par l'Institut ; Paris, 1804, in-4°, avec planches ; — *Sidérotechnie, ou l'art de traiter les minerais de fer, pour en obtenir de la fonte, du fer et de l'acier*; Paris, Didot, 1812, 4 vol. in-4° ; — *Dictionnaire de Physique* de l'*Encyclopédie méthodique*; 1816-1821, 4 vol. in-4° ; — *Traité*

(1) C'est par erreur que le cardinal Palavicini l'a confondu avec Jean *Hessels*, mort en 1563. (*Voy.* ce nom.)

théorique et pratique de l'art de calciner la pierre calcaire, et de fabriquer toutes sortes de matières, ciments, bétons, etc., soit à bras d'homme, soit à l'aide de machines; Paris, 1825, in-4°. Il a en outre publié des mémoires dans les *Annales de Chimie*, le *Journal des Mines*, le *Journal de Physique* et le *Recueil de la Société royale de Londres*. L. L—T.

Jules Fontaines, notice en tête du *Catalogue de la bibliothèque de Hassenfratz* (1827). — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Nouv. Biographie des Contemporains*. — Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France*.

* **HASSENPFLUG** (*Hans-Daniel-Ludwig-Friedrich*), homme politique allemand, est né en 1793, à Hanau (électorat de Hesse). Fils d'un haut fonctionnaire, il fut destiné à la carrière administrative, étudia le droit à l'université de Gœttingue, et obtint, en 1817, la place d'assesseur au sénat de justice du gouvernement de Cassel. Il manifesta dès cette époque des opinions marquées en faveur de la monarchie la plus absolue, et sut gagner la confiance entière de son souverain, qui lui donna en 1832, peu de temps après son avénement à la régence, les portefeuilles des ministères de la justice et de l'intérieur. Jusqu'en 1837 la vie de M. Hassenpflug fut une lutte non interrompue contre les chambres, contre la presse, contre les institutions libérales de son pays et contre les hommes qui se posaient comme les défenseurs de ces mêmes institutions. La chambre essaya à différentes reprises de se soustraire à l'usage arbitraire que M. Hassenpflug fit de son pouvoir. Elle alla jusqu'à porter formellement plainte contre lui; mais la cour suprême de justice, à laquelle elle avait demandé de redresser les torts du ministre, n'osa se prononcer contre le pouvoir, et rejeta les plaintes des représentants du peuple. M. Hassenpflug y répondit en ordonnant la dissolution de la chambre qui avait voulu se soulever contre lui. Cependant, à force de s'opposer, dans chaque circonstance, aux manifestations les plus évidentes de l'opinion publique, M. Hassenpflug tomba dans une telle impopularité qu'il dut renoncer à ses fonctions de ministre et abandonner l'électorat de Hesse. Il se rendit alors (1837) à Hohenzollern-Sigmaringen, et de là dans le grand-duché de Luxembourg, occupa jusqu'en 1840 des places élevées dans l'administration de ces deux pays, et vint à cette époque en Prusse, où l'avénement au trône du roi Frédéric-Guillaume IV donna un grand pouvoir aux amis de M. Hassenpflug. Aussi l'ancien ministre de Cassel fut-il très-bien accueilli à Berlin, et y obtint dès 1841 une place au tribunal supérieur de justice. Il la changea plus tard contre celle de président du tribunal de Greifswald, qu'il occupa jusqu'en 1850. Rappelé alors à Cassel et rétabli dans ses anciennes fonctions de premier ministre de l'électorat, il signala sa rentrée au pouvoir par des actes qui soulevèrent en Allemagne une indignation générale et firent pendant quelque temps du petit pays de Hesse le centre du mouvement politique de l'Allemagne. M. Hassenpflug essaya vainement de justifier sa conduite en disant que l'intérêt du principe monarchique avait rendu les mesures extrêmes nécessaires. Il devint bientôt l'homme le plus impopulaire de l'Allemagne, et se retira, en 1856, dans la vie privée, chargé de la haine de l'immense majorité de tout un grand peuple. Ce sentiment se manifesta d'une manière flagrante à l'occasion de la rixe provoquée contre M. Hassenpflug par le comte Ysenburg.

R. LINDAU.

Wippermann, *Kurhessen seit den Freiheitskriegen*; Cassel, 1850. — Græfe, *Der Verfassungskampf in Kurhessen*; Leipzig, 1851. — Pfaff, *Das Trauerspiel in Kurhessen*; Leipzig, 1851. — *Conv.-Lex.*

HASSENSTEIN, en latin **HASISTENIUS** (*Bogislas*, bann de LOBKOWITZ), poëte bohême, naquit vers le milieu du quinzième siècle, et mourut en 1510. Il fit ses études en Bohême, et s'appliqua surtout à la parfaite connaissance des langues anciennes. Il visita ensuite l'Italie, la Grèce, la Syrie, l'Égypte. De retour dans sa patrie, il se signala dans la guerre contre les Hongrois, et publia plusieurs poésies latines. Sa réputation d'érudit s'éleva jusqu'à la cour, et le roi Ladislas le choisit pour son secrétaire intime. Hassenstein ne tarda pas à être élu évêque d'Olmütz, mais le pape Pie III refusa de le confirmer. Ce refus avait pour motif les critiques violentes qu'Hassenstein avait publiées contre les chefs de l'Église catholique. Après cette déception, le bann Hassenstein se consacra exclusivement aux lettres. Il parvint à former une grande bibliothèque, qui, outre un nombre considérable de livres imprimés, contenait plusieurs manuscrits rares. Cette précieuse collection fut léguée par lui à celui de ses parents qui se distinguerait le plus dans les sciences. Malheureusement elle fut en grande partie détruite par un incendie; ses débris furent mis à profit par Luther, Mélanchthon et autres célébrités du temps. On trouve les poésies du bann Hassenstein réunies dans le livre intitulé : *Farrago Poematum in ordinem digestorum*; Prague, 1570. Depuis, un érudit allemand, Christophe-Auguste Hermann, fit connaître en détail la vie et les travaux de ce poëte, dans l'ouvrage intitulé : *De Vita, summis in rem litterariam Meritis B. H....*; Wittemberg, 1719-1721. N. K.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon*. — Pelzel, *Abbildung böhmischr and mährisch. Gelehrten*.

* **HASSFURT** (*Jean-Vierdung* VON), médecin allemand, établi à Heidelberg, où il mourut, au commencement du seizième siècle; il essaya de concilier l'art de guérir avec l'astrologie, et il écrivit, soit en allemand, soit en un latin barbare, divers ouvrages, tombés justement dans un oubli complet; nous nous contenterons de donner les titres des suivants : *Libri IV de cognoscendis et medendis morbis ex corporum*

cœlestium positione; — Nova Medicinæ Methodus curandi morbos ex mathematica scientia deprompta. G. B.

Kestner, *Medicinisches Gelehrten-Lexikon.* — Panzer, *Deutsche Annalen*, t. I, p. 285, 344.

HASTFEHR (*Frédéric-Guillaume*, baron DE), économiste suédois, né en 1719, à Roslagen, près Stockholm, mort à Copenhague, en 1768. Après avoir servi dans l'armée, il s'occupa de l'amélioration de la race ovine. Appelé en Danemark, il y proposa d'utiles réformes, et fut envoyé en Islande pour les mettre à exécution. Il y introduisit des mérinos d'Espagne, qui malheureusement périrent tous d'une maladie contagieuse. On a de lui : *Utjœrlig och omstandelig unterrættelse om fullgoda fars ans och skœthsel* (Traité détaillé et complet sur l'Éducation et les soins à donner aux Moutons); Stockholm, 1752. Cet ouvrage eut beaucoup de succès ; il fut traduit en danois par Rœring : *Et lands guldgrube : fareavlens forbedring* (La Mine d'or d'un pays, l'amélioration de l'oviculture); Copenhague, 1755, in-4° ; en allemand, par J.-A. Scheibe; ib., 1756 et 1767, in-4° ; et en français : *Sur l'Établissement d'une Bergerie en Islande;* Copenhague, 1761, in-8°. E. B.

Adelung, *Supplément à Jöcher.* — Nyerup et Kraft, *Lit.-Lexic.*

HASTINGS ou **HASTING** (1), célèbre chef de pirates normands, vivait dans le neuvième siècle. Il est surtout connu par les annales confuses et écourtées des chroniqueurs français, et il n'est pas facile de déterminer auquel des Hastings nommés dans les *Sagas* scandinaves se rapportent leurs récits. Glaber et Dudon de Saint-Quentin prétendent qu'il était fils d'un paysan des environs de Troyes en Champagne, et qu'entraîné par ses penchants cupides et cruels, il abandonna sa patrie et sa religion pour s'enrôler parmi les pirates normands. Cette assertion n'a rien d'absolument invraisemblable, et Hastings se montra dans la suite si familier avec les usages de la France, qu'on pourrait le supposer né dans ce pays, si lui-même plus tard, lorsqu'il servit d'interprète aux Français dans leur négociation avec Rollon, n'avait dit qu'il était né en Danemark. Comme les *Sagas* parlent d'un pirate Hastein de Sogn, fils du jarl Atte, l'historien danois Suhm pense qu'une partie des exploits du Hastings des chroniqueurs français peut appartenir à ce chef scandinave. Le même historien suppose, avec vraisemblance, que plusieurs pirates ont porté le nom de Hastings, et que les vieilles chroniques françaises les ont confondus en un seul personnage, qui est comme le type de la barbarie normande. Benoît de Sainte-Maure, paraphrasant les récits de Dudon de Saint-Quentin, nous représente ainsi Hasten :

Li très-horrible, li cruens,
Le plus mals hom qui unc nasquist
E qui al siècle plus mal fist.

Ce farouche pirate n'estimait pas que les peuples dont il dévastait les pays valussent « un seul flocel de laine ». — « On le voit, dit Depping, agité par la soif des ravages, sans être assouvi par toutes les ruines qu'il laissait sur son passage. Courant d'aventure en aventure, d'exploit en exploit, avec la rapidité d'un homme sûr de ses coups, il élude par la ruse les obstacles que son bras ne peut vaincre. Les grandes entreprises flattent son esprit altier ; puis il dédaigne les conquêtes qu'il vient de faire. En vain essaya-t-on, dans la suite, de l'apprivoiser; le clergé, alors si habile à dompter les esprits, perdit sa peine sur Hastings, qui resta toujours un farouche aventurier. » Les pirateries des Normands, commencées sous Charlemagne, devenues plus fréquentes sous Louis le Débonnaire, prirent une effrayante intensité lorsque la bataille de Fontenay en 841 eut affaibli l'empire des Carlovingiens. Alors, selon l'expression de Robert Wace, les païens « trovèrent la terre vuide de gent et bonne à conquerre ». L'année même de la bataille de Fontenay, les Normands remontèrent la Seine jusqu'à Rouen, qu'ils brûlèrent. Quelques années après, vers 845, ils pénétrèrent dans la Loire. Hastings fit sur ce fleuve la première apparition que les historiens aient notée. Il brûla la ville d'Amboise, ravagea tout le pays entre la Loire et le Cher, et mit le siége devant Tours. Les habitants se défendirent bravement, et l'intercession miraculeuse de saint Martin écarta les barbares. De retour dans le Nord, Hastings s'associa avec Bjœrn, surnommé *Côte de Fer,* à cause d'une plaque de fer qui, selon la légende, garantissait la seule partie de son corps qui fût vulnérable. Les deux pirates préparèrent une grande expédition et enrôlèrent la vaillante jeunesse que la pauvreté du sol forçait d'aller chercher fortune au loin. La flotte normande fit voile pour la France. Pendant qu'une division normande remontait la Seine, les autres vaisseaux, commandés, à ce que l'on croit, par Hastings, pénétrèrent dans la Loire. Les pirates s'établirent dans une des îles marécageuses qui obstruaient le cours de la basse Loire. De cet asile, qu'ils fortifièrent, ils se répandirent sur les deux rives du fleuve et les dévastèrent impitoyablement. Après s'être partagé le butin, ils naviguèrent vers le sud, et, repoussés de la côte de Galice, ils remontèrent la Garonne. Tout le sud-ouest de la France subit de tels ravages qu'il est difficile de les attribuer à un seul corps expéditionnaire. Les Normands créèrent probablement sur la Garonne un établissement dans le genre de celui qu'ils possédaient déjà à l'embouchure de la Loire, et en firent le centre de leurs opérations qui s'étendirent d'un côté jusqu'à la Loire, de l'autre jusqu'aux Pyrénées. La fureur de Hastings s'exer-

(1) Dans les divers chroniqueurs latins du moyen âge ce nom est écrit indifféremment : *Æstagnus, Æstinnus, Anstinnus, Æstignus, Hasteinus, Hadidgnus.* Benoît de Sainte-Maure l'appelle *Hastenc.*

çait principalement sur les seigneurs et les prêtres, et il livrait aux flammes tous les édifices religieux qu'il rencontrait. De pareils ravages épuisaient vite le pays envahi. Les pirates ne trouvant plus à piller dans l'Aquitaine, poussèrent plus loin leur aventureuse navigation, longèrent les côtes de la péninsule hispanique, remontèrent successivement le Tage, le Guadalquivir, ravagèrent Lisbonne, Séville, et explorèrent le détroit de Gibraltar, que les *Sagas* appellent *Niœrva-Sund*. Cette expédition semble avoir eu lieu en 852. Les années suivantes n'offrent qu'une suite monotone de dévastations dont les provinces occidentales de la France furent le théâtre. L'épuisement de ces malheureuses contrées éloigna encore une fois les pirates. Hastings proposa à ses hommes une expédition contre Rome, dont le nom était venu jusqu'à eux, bien qu'ils ignorassent dans quelle partie de l'Italie elle était située. Ils mirent à la voile avec cent bateaux, pillèrent en passant les côtes de l'Espagne et de la Mauritanie, entrèrent dans la Méditerranée, et, après avoir rançonné les Maures d'Espagne, se dirigèrent vers l'Italie. Les pirates prirent pour Rome le premier port qu'ils rencontrèrent. Ce n'était pourtant que la ville de Luna, cité étrusque autrefois florissante, alors bien déchue et aujourd'hui bourgade ignorée du golfe de Spezzia. Persuadé qu'il était devant Rome, et désespérant d'enlever de force une aussi grande ville, Hastings eut recours à la ruse. Il feignit une maladie mortelle, et annonça son intention de léguer ses trésors à l'Église, pourvu qu'on lui accordât une sépulture dans un cloître. Le clergé accéda à ce vœu. Les Normands célébrerent les funérailles de leur chef, et suivirent son corps à l'église. Mais au moment où on allait le déposer dans la tombe, le prétendu mort se redressa dans le cercueil, saisit son épée, et frappa l'evêque qui officiait. Aussitôt ses compagnons, tirant leurs armes cachées sous leurs vêtements, massacrèrent les assistants, et mirent la ville au pillage. Hastings, maître de Luna, reconnut son erreur, et n'essaya pas de pousser jusqu'à Rome. Il fit transporter dans ses bateaux le butin, les plus belles femmes et les jeunes gens capables de combattre ou de ramer, et se rembarqua pour la France. Cette extraordinaire aventure, qu'elle soit un fait réel ou une légende, était trop caractéristique pour être omise. Le retour des pirates fut désastreux. Assaillis par une affreuse tempête, ils perdirent une partie de leur flotte, et furent forcés de jeter leur butin à la mer pour alléger leurs bateaux :

Un tels dolors ne tels travailz
Ne suffri gent comme ils souffrirent,
Plusurs de lur nefs y périrent,
Nuls hom ne siet l'aveir esmer
Qu'il jetèrent al funz de mer
Pur lur nefs auques surlegier (1).

Les pirates se dédommagèrent de leurs pertes en pillant le midi de la France; mais Hastings parut dégoûté des lointaines aventures. Il prêta l'oreille aux propositions que l'abbé de Saint-Denis et plusieurs évêques vinrent lui apporter de la part du roi Charles le Chauve; il se laissa conduire devant le roi, et consentit, en 863, à recevoir le baptême, moyennant une forte somme d'argent et à condition de posséder le comté de Chartres. La conversion de Hastings excita une allégresse générale, et après trente ans de ravages la France respira. Treize ans plus tard une nouvelle bande de Normands, sous la conduite de Rollon, se jeta sur la Neustrie. Charles le Simple, roi de France, envoya contre eux une armée commandée par le comte Ragnold. Hastings se joignit aux Français. Il eut avec ses compatriotes une entrevue sur les bords de l'Eure, les exhorta vainement à accepter des fiefs du roi Charles, et au retour de la conférence, il conseilla à Reginold de ne pas les attaquer. Cet avis prudent le rendit suspect de connivence avec les Normands. On dit même que, craignant pour sa vie, il abandonna la France. Ce fait est fort douteux, puisqu'on voit en 893 un Hastings, le même probablement que le vieux pirate, rassembler tous les guerriers de sa nation, et les conduire sur les côtes de Kent. Arrivé en Angleterre, Hastings détermina les Danois d'Est-Anglie et du Northumberland à se soulever et à se joindre à lui. Il fut vaincu par Alfred, et ramena en France les débris de son expédition. A partir de ce moment l'histoire se tait sur Hastings, qui avait atteint un âge avancé et qui dut mourir peu après. Z.

Glaber Radulphe, *Chron.*, l. I. — Dudon de Saint-Quentin, *De Gestis Normannorum*. — Benoît de Sainte-Maure, *Chronique des Ducs de Normandie*, l. I; dans la *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*. — Robert Wace, *Le Roman de la Rose*. — Pontoppidan, *Gesta et Vestigia Danorum extra Daniam*, 212-274. — Depping, *Histoire des Expéditions maritimes des Normands*.

HASTINGS (*Warren*), célèbre administrateur anglais, premier gouverneur général du Bengale, né à Daylesford (comté de Worcester), le 6 décembre 1732, mort dans le même endroit, le 22 août 1818. Il appartenait à une ancienne et illustre famille, qui faisait remonter son origine jusqu'au fameux pirate danois Hastings. Les seigneurs de Daylesford prétendaient être les chefs de cette famille; mais ils prospérèrent moins que d'autres branches de leur maison, et la guerre civile acheva de les ruiner. Un Hastings, zélé cavalier, dépensa la moitié de sa fortune pour le service du roi, et donna l'autre moitié pour obtenir grâce auprès des républicains. Le vieux château de Daylesford sortit de la famille à la génération suivante, et fut vendu à un marchand de Londres. Avant la vente, le dernier Hastings de Daylesford conféra à son second fils un rectorat qui dépendait du manoir. Le second fils du recteur se maria jeune, perdit sa femme après deux ans de mariage, et alla mourir aux Indes occidentales, laissant aux soins du recteur, qui

(1) Benoît de Sainte-Maure, l. I.

avait à peine de quoi vivre, un orphelin destiné à d'étranges vicissitudes. Cet orphelin, Warren Hastings, fut envoyé à l'école du village, avec les petits paysans des environs; mais dès lors il était possédé d'une idée, qui ne devait plus le quitter jusqu'à ce qu'il l'eût réalisée, et qui décida peut-être de sa destinée : il voulait racheter le domaine de Daylesford. Il avait huit ans lorsque le fils aîné du recteur Howard Hastings, qui avait une place à Londres, le prit chez lui. Warren fut mis à l'école de Westminster, où il eut pour condisciples plusieurs hommes depuis célèbres, entre autres Elijah Impey, qu'il retrouva plus tard dans l'Inde. Malgré des habitudes un peu turbulentes, il fut un bon écolier, et l'on songeait à l'envoyer à l'université d'Oxford, lorsque Howard Hastings mourut, léguant son neveu aux soins d'un ami nommé Chiswick. Celui-ci, très-pressé de se débarrasser de son pupille, obtint pour lui une place dans les bureaux de la Compagnie des Indes orientales. Warren Hastings partit pour le Bengale en janvier 1750, et arriva à sa destination au mois d'octobre suivant. Après deux ans passés à Calcutta, il fut envoyé comme agent commercial de la Compagnie à Cossimbazar. Il s'y trouvait lorsque Surajah-Dowlah, nabab de Moorshedabad, enleva Calcutta aux Anglais. Cet événement, qui coûta d'abord la liberté à Hastings, fut pourtant l'origine de sa grandeur. De la prison où il était retenu à Moorshedabad, il tint ses compatriotes au courant des actes du nabab, et prit même part à une conspiration contre lui. Cette conduite attira l'attention de Clive, et lorsque après la bataille de Plassey (1757), Meer Jaffier fut proclamé nabab du Bengale, Hastings résida à la cour du nouveau prince comme agent politique de la Compagnie. En 1761 il quitta Moorshedabad pour aller siéger à Calcutta, comme membre du conseil, et trois ans plus tard il retourna en Angleterre, rapportant une fortune considérable en elle-même, mais modeste en comparaison des fortunes réalisées par d'autres agents de la Compagnie. Hastings était généreux, et il avait placé une partie de son argent dans le Bengale, placement peu solide, de sorte qu'au bout de quatre ans il ne lui resta plus rien de sa fortune. Il fallut songer de nouveau à l'Inde. Sur sa demande, la Compagnie, qui connaissait ses talents, le nomma membre du conseil de Madras. Au printemps de 1768, il s'embarqua à bord du *Duc de Grafton*, et commença un voyage qui fut marqué par un singulier et romanesque incident. Parmi les passagers se trouvait un baron allemand nommé Imhoff, qui, de compagnie avec sa femme, allait à Madras pour tâcher de gagner de l'argent en peignant des portraits. Hastings devint amoureux de cette dame, et se fit écouter d'elle, sans se brouiller avec le mari. Il fut convenu que la baronne demanderait son divorce en Allemagne, que le baron faciliterait de son mieux le succès de cette demande, et qu'en attendant, le mari, la femme et Hastings vivraient ensemble, ce dernier s'engageant à épouser la dame aussitôt après le divorce, ce qui se réalisa en effet quelques années plus tard. En arrivant à Madras Hastings trouva le commerce de la Compagnie dans un état de désorganisation complète. Il effectua aussitôt d'importantes réformes, qui plurent aux directeurs et qui lui valurent le gouvernement du Bengale. Il se rendit à Calcutta en 1772. Le pouvoir suprême dans le Bengale appartenait encore nominalement au nabab de Moorshedabad ; de fait, il était entre les mains des Anglais, qui ne l'exerçaient pas avec assez d'unité. Le gouverneur n'était que le président, avec voix prépondérante, d'un conseil de quatre membres, et l'opposition de trois de ses collègues suffisait pour l'annuler. Hastings n'eut pas immédiatement à lutter contre un pareil obstacle; il n'eut d'abord affaire qu'à des difficultés administratives, dont la plus grave était le besoin d'argent. Suivant les expressions fort justes de M. Macaulay, toutes les instructions de la Compagnie à Hastings pouvaient se résumer ainsi : « Gouvernez doucement et envoyez plus d'argent ; pratiquez une stricte justice, agissez avec modération à l'égard des voisins, et envoyez plus d'argent », ce qui revenait à dire : « Soyez le père et l'oppresseur du peuple; soyez juste et injuste, modéré et rapace. » Les instructions, contradictoires en apparence, étaient fort claires au fond, et Hastings, comprenant très-bien ce que la Compagnie voulait dire, agit en conséquence. Le prince d'Oude, Sujah-Dowlah, avait d'immenses richesses, et voulait ajouter à ses États le territoire des Rohillas, sur lequel il n'avait aucun droit. Comme il manquait de soldats pour soumettre cette vaillante population, il offrit à Hastings de l'argent pour prix d'auxiliaires anglais. Cet indigne marché, qui amena la destruction de la plus noble population de l'Inde, fut conclu. Sujah-Dowlah paya à la Compagnie 400,000 l. sterl. (10,000,000 fr.), et une brigade anglaise l'aida à exterminer les Rohillas, contre lesquels l'Angleterre n'avait pas même un motif de plainte. Cet expédient et quelques autres, un peu moins coupables, remplirent les caisses de la Compagnie; mais elles firent naître des scrupules chez quelques membres du parlement. Lorsque l'administration supérieure de l'Inde fut réorganisée en 1773, on donna au gouverneur du Bengale le titre de gouverneur général, avec une suprématie sur les autres possessions de la Compagnie; mais on le laissa dépendant de ses quatre conseillers, et on créa, indépendamment de son pouvoir, une cour de justice. Parmi trois nouveaux conseillers qui arrivèrent d'Angleterre, se trouvait Francis (*voy.* ce nom), qui se posa aussitôt en adversaire de Hastings et entraîna dans son opposition deux autres conseillers, Clavering et Monson, ce qui priva le gouverneur général de toute autorité. Les indigènes, le croyant perdu, élevèrent de toutes parts contre lui des accusa-

tions, qui, acceptées par Francis, trouvèrent de l'écho jusqu'en Angleterre. Hastings se voyait très-compromis; pour éviter l'affront d'une révocation, il envoya sa démission au colonel Macleane, son agent à Londres, avec ordre de ne la produire que dans un cas d'extrême nécessité. Il était bien décidé à ne pas céder sans combat, et il tenta un suprême effort. Parmi les indigènes, le plus puissant de ses ennemis était le brahme Nuncomar. Hastings s'entendit avec le président de la cour de justice, sir Elijah Impey, son ancien camarade, et Nuncomar fut arrêté sous l'inculpation de faux. Ce crime, que les lois anglaises punissent de la potence, était extrêmement commun dans l'Inde. En faisant, six ans auparavant, le faux billet qu'on lui reprochait, Nuncomar avait imité ce que faisaient tous les jours des milliers de ses compatriotes; d'ailleurs, les lois anglaises ne lui étaient pas applicables : il n'en fut pas moins condamné et exécuté malgré l'opposition désespérée de Francis. Ce coup de vigueur terrifia les Indiens. Ils comprirent qu'il était plus sûr d'être l'ami d'Hastings que de Francis. Le pouvoir du premier fut solidement assis à Calcutta; mais le second l'emporta pour un moment devant la cour des directeurs à Londres. Le colonel Macleane crut devoir remettre la démission de Hastings. Dans l'intervalle qui s'écoula entre l'accomplissement de cet acte et l'époque où Hastings en fut informé, la mort de Monson avait réduit à trois les membres du conseil et fait passer leur majorité du côté du gouverneur général. Celui-ci déclara aussitôt sa démission non avenue, et garda la direction suprême des affaires de l'Inde. Quand ses pouvoirs expirèrent au bout de cinq ans, ils lui furent renouvelés avec empressement. La grande crise où la guerre avec les colonies d'Amérique, et bientôt avec la France, avait jeté l'Angleterre, rendait utile et peut-être indispensable la présence de Hastings à Calcutta.

La puissance de Hyder-Ali, rajah de Mysore, soutenue par les flottes françaises, menaçait la puissance anglaise d'une ruine prochaine. Hastings fit face aux difficultés de la situation avec une énergie peu scrupuleuse sur les moyens. Il désarma pour un moment l'opposition de Francis, en promettant aux amis de ce conseiller une large part d'honneurs et d'émoluments. Avec Impey, qui l'avait si bien servi dans le procès de Nuncomar, il eut un peu plus de peine. Ce chef de la justice, fier de son pouvoir indépendant, l'exerçait avec un arbitraire absurde et odieux, qui pouvait pousser les indigènes à la révolte. Hastings, qui par la prière et la menace avait vainement essayé de le ramener à une conduite plus raisonnable, ne pouvant le vaincre, l'acheta. Impey ajouta à son titre de *chief justice* pour le gouvernement celui de *chief justice* pour la Compagnie, avec des appointements de 8,000 l. s., et la tranquillité du Bengale fut assurée, malgré l'opposition renaissante de Francis et le duel qui eut lieu entre ce conseiller et le gouverneur général. Francis, grièvement blessé, retourna peu après en Angleterre, et Hastings, devenu libre de ses mouvements, dirigea toute son activité contre Hyder-Ali. Malheureusement la Compagnie avait à lutter contre des difficultés financières plus redoutables peut-être que les armées de Hyder-Ali. Mais si Hastings manquait d'argent, il n'était jamais à court d'expédients pour en trouver. Cheyte-Sing, rajah de Bénarès, possédait d'immenses richesses; quoiqu'il n'eût donné aucun sujet de plainte à la Compagnie, Hastings lui fit payer, en outre du tribut annuel, une contribution extraordinaire de 50,000 livres (1778); la même somme fut exigée en 1779, et la demande fut renouvelée en 1780. Le rajah, pour se débarrasser de ces exigences, offrit secrètement un cadeau de 20,000 l. st. au gouverneur. Hastings accepta, puis, craignant sans doute que cette transaction ne se découvrît, il remit les 20,000 livres aux agents de la Compagnie, et exigea la contribution. Quand le malheureux rajah se fût exécuté, il lui demanda un corps de cavalerie auxiliaire, et comme Cheyte-Sing n'obéit pas immédiatement, il lui infligea une amende de 500,000 l. s., et partit pour Bénarès afin de faire exécuter sa sentence. Aussitôt arrivé, avec une escorte peu nombreuse, il fit arrêter Cheyte-Sing. Cet acte audacieux excita une formidable insurrection dans Bénarès. Hastings se renferma dans un palais de la ville, et s'y défendit énergiquement jusqu'à l'arrivée du major Popham, qui dispersa les insurgés. La prise de Bénarès ajouta une nouvelle province au territoire de la Compagnie, mais n'ajouta rien à ses ressources pécuniaires, parce que le trésor de Cheyte-Sing fut distribué aux soldats vainqueurs. Hastings eut alors recours au royaume d'Oude. Le prince Asaph-ul-Dowlah, qui régnait alors à Lucknow, sous la protection d'une brigade anglaise, avait laissé tomber ses finances dans un désordre complet. De lui directement on n'avait rien à espérer, mais sa mère possédait un trésor, que l'on estimait à 3,000,000 l. s. Toutes ses richesses et ses propriétés lui avaient été garanties par le gouvernement du Bengale, mais une parole donnée n'arrêtait pas Hastings; il s'entendit avec le fils pour dépouiller la mère, et comme cette princesse refusait de livrer ses trésors, elle fut séquestrée avec sa belle-mère et ses servantes dans son appartement, et l'on refusa aux prisonnières une nourriture suffisante. Ses deux intendants furent jetés dans un cachot et torturés périodiquement. Ces atroces traitements arrachèrent à la princesse 1,200,000 l. s. Le bruit de ces iniquités arriva jusqu'en Angleterre. L'opinion publique s'émut; plusieurs votes de censure passèrent à la chambre des communes. Impey fut frappé le premier; mais la Compagnie refusa absolument de rappeler Hastings, qui resta à la tête du gouvernement du Bengale jusqu'au printemps de 1785. La fin de son ad-

ministration fut parfaitement tranquille. L'opposition avait cessé dans le conseil et la guerre dans l'Inde. Hastings partit laissant les provinces anglaises de l'Inde dévastées et dépeuplées, un accroissement de revenu plus que contrebalancé par l'accroissement de la dette; mais il laissa aussi l'empire anglais consolidé par la ruine de ses ennemis, et légua à ses successeurs une tâche facile en comparaison de celle qu'il avait accomplie. Ces services éclatants et l'intégrité personnelle de Hastings, qui ne rapportait qu'une fortune médiocre, ne firent pas oublier ce qu'il y avait de blâmable dans les moyens employés. Il ne s'aperçut pas d'abord du danger de sa position. Débarqué à Plymouth au mois de juin 1785, il fut très-bien accueilli par le roi, et solennellement remercié par la Compagnie; Pitt et les autres ministres lui étaient tous favorables. Il attendit donc sans crainte les poursuites que Burke avait annoncées contre lui, et que Francis, entré dans la chambre des communes, soutenait avec une haine invétérée. Au mois d'avril 1786, Burke déposa son accusation sur le bureau de la chambre; Hastings en reçut communication, avec ordre de venir se défendre à la barre des communes. Sa défense, écrite et démesurément longue, fut à peine écoutée, et les débats relatifs aux diverses parties de l'accusation commencèrent. Burke mit d'abord en avant la vente du territoire des Rohillas au nabab d'Oude. Sur ce fait, le plus grave qu'on pût reprocher à Hastings, celui-ci fut absous par cent quatre-vingt-dix voix contre soixante-dix-sept. L'ancien gouverneur général se crut sûr du triomphe. Il s'attendit à recevoir l'ordre du Bain et la dignité de pair, il espéra même un ministère; cet espoir fut la cause de sa perte. Pitt, qui l'avait soutenu jusque là, l'abandonna brusquement. Le 30 juin Fox présenta les griefs relatifs au traitement de Cheyte-Sing. De tous les actes de Hastings, c'était le plus excusable; aussi lorsque Pitt se leva pour parler, on s'attendait à le voir repousser l'accusation; il excusa en effet le gouverneur général, blâma sévèrement la conduite de Francis, et, à la stupéfaction générale, il conclut en disant que, malgré tout, il voterait en faveur de la motion de Fox. Il avait entrevu un rival dans Hastings, et il lui fermait l'accès du pouvoir en le plaçant sous le coup d'un procès criminel. Son vote entraîna celui d'une partie de la majorité ministérielle, et cent quatre-vingt-dix voix contre soixante-dix-neuf se prononcèrent pour la motion de Fox. L'année suivante, l'accusation relative à la spoliation des *begums* ou princesses d'Oude, présentée par Sheridan, fut également admise, et les communes ordonnèrent l'arrestation de Hastings et le renvoyèrent devant la chambre des pairs. La session était trop avancée pour que le jugement eût lieu immédiatement, et Hastings fut mis en liberté sur caution. Enfin, le 13 février 1788, commença ce procès si mémorable par la grandeur de l'accusé et des accusateurs. Parmi ceux-ci figuraient au premier rang Burke, Fox, Sheridan. Les discours qu'ils prononcèrent excitèrent un immense intérêt, et portèrent au comble l'indignation contre Hastings; mais lorsque aux premiers éclats d'éloquence succédèrent de longues et minutieuses discussions, qui durèrent plusieurs années, sans aboutir à aucun résultat, lorsque de graves événements intérieurs ou extérieurs portèrent sur d'autres points l'attention du public, on cessa de se préoccuper de ce grand procès. La division se mit parmi les accusateurs; Pitt n'avait plus aucune raison de redouter un homme qui, même absous, était politiquement perdu. Pour mettre fin à une procédure interminable, les communes abandonnèrent la plupart des articles de l'accusation, et le 17 avril 1795 les pairs, au nombre de vingt-neuf, et à une grande majorité, prononcèrent l'acquittement de Hastings. Celui-ci sortit de la lutte victorieux, mais ruiné. Les frais du procès avaient dévoré sa fortune, qui n'avait jamais dépassé 100,000 l. s. Les amis qu'il avait dans la Compagnie voulaient lui rembourser les frais du procès et lui assurer une pension de 5,000 l. s. par an. Le ministère, qui ne se souciait pas de rendre à l'ancien gouverneur une grande existence, repoussa les propositions des directeurs, qui durent se contenter de faire à Hastings une pension de 4,000 l. st. (dix années devaient lui être payées d'avance) et de lui prêter à long terme, et sans intérêts, 50,000 l. s. Ces sommes, qui formaient plusieurs millions de francs, permettaient à Hastings de vivre dans l'aisance et même dans l'opulence; mais il était prodigue et négligent, et il fut plusieurs fois obligé de demander à la Compagnie une assistance, qui lui fut toujours libéralement accordée.

Il avait déjà depuis plusieurs années accompli son plus vif désir, le rêve et peut-être le but de sa vie : il avait racheté le manoir de Daylesford. Quant à cet autre but, plus élevé, la possession du pouvoir, il n'y pouvait plus songer depuis son procès. Il passa à Daylesford les vingt-quatre dernières années de sa vie, s'occupant d'embellir sa résidence et d'implanter dans ses jardins les végétaux de l'Inde. La littérature remplissait aussi ses loisirs; les livres, qu'il avait toujours aimés, lui étaient plus nécessaires que jamais; il se plaisait même à composer des vers, et un de ses biographes nous apprend qu'il ne se mettait jamais à déjeûner sans tenir à la main une composition poétique dont il régalait les convives. Selon la remarque de M. Macaulay, « Denys, dans l'antiquité, Frédéric, au dix-huitième siècle, avaient uni au génie des plus grandes affaires les petites vanités d'un bas-bleu de province. Ces grands exemples peuvent consoler les admirateurs de Hastings du chagrin de le voir réduit au niveau de Hayley et de Sewards. » Sur la fin de sa vie les circonstances le remirent en scène. En 1813, lors du renou-

vellement de la charte de la Compagnie de l'Inde orientale, la chambre des communes désira prendre l'avis de l'ancien gouverneur, et le manda à sa barre. Les députés le reçurent avec des acclamations, et lorsqu'il se retira, ils se levèrent et se découvrirent. Les lords lui donnèrent les mêmes marques de respect. En 1814, lorsque l'empereur de Russie et le roi de Prusse vinrent en Angleterre, Hastings leur fut présenté, et ces princes l'accueillirent avec des marques de respect et d'admiration. On crut généralement que la dignité de pair lui serait donnée; il n'en fut rien, et un siége au conseil privé fut la seule récompense du grand homme d'État qui avait sauvé la puissance anglaise en Asie. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-six ans, et fut enseveli dans l'église de Daylesford. « Ceux qui considéreront son caractère sans faveur et sans malveillance prononceront, dit M. Macaulay, que les deux grands éléments de toute vertu sociale, le respect pour les droits des autres et la sympathie pour leurs souffrances, lui firent défaut. Ses principes furent quelquefois relâchés, son cœur fut souvent dur. Si on ne peut le représenter comme un administrateur équitable et compatissant, on ne peut voir sans admiration l'ampleur et la fertilité de son intelligence, son rare talent pour le commandement, pour l'administration et pour la controverse, son courage indomptable, son honorable pauvreté, son zèle fervent pour les intérêts de l'État, sa noble égalité d'âme, éprouvée par les deux extrêmes de la fortune et jamais troublée par aucun. »

L. J.

Gleig, *Memoirs of the life of Warren Hastings, first governor general of Bengal*; Londres, 1841, 3 vol. in-8°. — Macaulay, *Warren Hastings*; dans l'*Edinburgh Review* (octobre 1841) et dans ses *Critical and historical Essays*, t. IV. — Mill, *History of British India*. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

* **HASTINGS** (*Francis* RAWDON, marquis DE), homme d'État anglais, né le 7 décembre 1754, mort le 28 novembre 1826, dans la rade de Baies. Il descendait d'une ancienne famille normande, établie depuis longtemps en Irlande. Élevé à Oxford, il servit avec tant de distinction dans la guerre contre les Américains insurgés, qu'à l'âge de vingt-trois ans il était déjà lieutenant-colonel, et que bientôt après il devint adjudant général du commandant en chef des forces anglaises en Amérique. Revenu en Angleterre en 1782, il fut successivement élevé à la dignité de pair du royaume et d'aide de camp du roi. Héritier du comte de Huntingdon, son oncle, en 1792, il en prit le nom; puis en 1793, à la mort de son père, il devint *comte de Moira*, et enfin, en 1816, il prit le titre de marquis de Hastings, du chef de sa mère, héritière de sa maison. Pendant les guerres de la révolution, il fit partie de plusieurs expéditions entreprises par les émigrés français. En 1799 il combattit le projet de réunion de l'Irlande avec l'Angleterre, joua un rôle dans le parti whig, et vota en faveur de l'abolition de la traite, en 1807, et de l'émancipation catholique. En 1812, le prince régent, dont il avait été l'ami, lui confia les fonctions de gouverneur général des Indes orientales, où il vainquit les Pindaries, le prince des Mahrates, Scindiah, et soumit les montagnards du Népaul. Constamment en opposition avec la politique de la Compagnie des Indes, il fut rappelé en Angleterre en 1822, et il eut à soutenir dans la chambre haute de nombreuses attaques dirigées contre les actes de son administration. On lui reprochait surtout d'avoir permis à quelques agents subalternes de faire des affaires de banque avec les princes indiens, au mépris des règlements de la Compagnie. Hastings parvint toutefois à se justifier, et fut nommé gouverneur de Malte en 1824.

W.

Peerage. — *Annual Register*, 1826.

HASTINGS. *Voy.* HUNTINGDON.

* **HASZKARL** (*Juste-Charles*), voyageur et naturaliste allemand, est né à Cassel, le 6 décembre 1811. Il s'adonna de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, plus spécialement de la botanique, fut de 1832 à 1834, inspecteur du jardin des plantes de Dusseldorf et s'embarqua en 1836 pour l'île de Java. Dès son arrivée à Batavia, il fut attaché au jardin botanique de Buitenzorg. M. Hasskarl profita des loisirs que lui laissa cette position pour faire de nombreuses excursions dans l'intérieur de l'île, jusqu'au moment où sa santé, succombant aux influences du climat tropical, le força de retourner en Europe. Il y arriva en 1846, et demeura jusqu'en novembre 1852 à Dusseldorf. Le gouvernement hollandais le chargea alors d'une mission scientifique pour les Indes orientales. On a de lui : *Catalogus Plantarum in horto Bogoriensi cultarum*; Batavia, 1843; — *Over het nut van de planten Javas* (Sur l'Utilité des Plantes de Java); Amsterdam, 1844; — *Plantæ Javanicæ, rariores adjectis nonnullis exoticis in Javæ hortis cultis, descriptæ*; Berlin, 1847; — *Australien und seine Colonien* (L'Australie et ses colonies); Elberfeld, 1849; — *Plantæ Junghuhnianæ*; Leyde, 1851-1852; — *Observationes botanicæ quas in primis in horto botanico Bogoriensi mensibus febr. ad. julium* 1855 *fecit*; Batavia, et Amsterdam 1855; — des traductions allemandes de quelques ouvrages du voyageur Junghuhn; enfin, un grand nombre d'articles insérés dans différentes revues et recueils scientifiques, surtout dans la *Flora*, qui lui doit entre autres une table complète de matières : *Allgemeines Sach und Namenregister zur Flora*; Ratisbonne, 1851.

R L.

Conv.-Lex. — Gersdorf, *Repertorium*.

HATEFY. *Voy.* HATIFI.

HATEM (*Thaïs*). *Voy.* HATIM THAÏ.

* **HATERIANUS**, critique latin d'une époque incertaine, et l'un des plus anciens commentateurs de Virgile. Il reste de lui quelques fragments cités dans les *Virgilii Maronis Interpre-*

tes veteres, publiés par Angelo Maï, d'après un palimpseste de Vérone; Milan, 1818. Y.

Suringar, *Hist. crit. Schol. latin.*, P. II, p. 170.

* **HATERIUS**, un des proscrits sous le triumvirat d'Auguste, d'Antoine et de Lépide, en 43 avant J.-C. Il fut livré par un de ses esclaves, qui reçut la liberté en récompense. Les enfants d'Haterius voulurent racheter les biens paternels, confisqués et mis aux enchères; mais ils rencontrèrent pour surenchérisseur ce même esclave délateur et affranchi. Son insolence excita l'indignation du peuple, et les triumvirs, cédant à la voix publique, le rendirent à l'esclavage et le livrèrent à la famille de son ancien maître. Y.

Appien, *Bellum civile*, IV, 29.

* **HATERIUS** (*Quintus*), sénateur et rhéteur romain, né en 63 avant J.-C., mort en 26 après J.-C. Il fut consul suppléant, on ne sait à quelle époque. Dans la séance du sénat où Tibère affecta de refuser l'empire qu'on lui offrait avec un servile empressement, Haterius s'écria en s'adressant au prince : « Jusques à quand, César, laisseras-tu la république sans chef? » Cette question pressante blessa Tibère, parce qu'elle le forçait de se prononcer. Il éclata aussitôt en reproches contre Haterius. Celui-ci, épouvanté, suivit Tibère après la levée de la séance, et, se jetant à ses pieds, il lui demanda pardon. Tibère, se retirant avec impatience, tomba, et les gardes, attribuant cet accident à Haterius, voulaient le tuer. Il fallut pour le sauver l'intervention de Livie, mère de Tibère. En l'an 16 après J.-C., Haterius proposa une loi somptuaire qui restreignait l'usage de la vaisselle d'or et des vêtements de soie. En 22, il demanda que le décret qui conférait à Drusus la puissance tribunitienne fût gravé en lettres d'or sur les murs de la salle du sénat. « Ce vieillard, dit Tacite, se rendit ridicule par cette très-basse adulation, qui ne pouvait lui rapporter que de l'infamie. » Haterius, qui se souvenait d'avoir irrité Tibère, achetait par la flatterie le repos de ses dernières années. Comme orateur, il acquit plus de réputation dans les écoles qu'au sénat. Son talent consistait surtout dans la sonorité de sa voix et la volubilité de sa parole. Il parlait sur-le-champ, sans jamais hésiter ni s'arrêter jusqu'à la fin de son discours. Auguste disait de lui : « Notre Haterius aurait besoin d'être enrayé. » L'orateur, se tenant lui-même en garde contre sa verve intarissable, avait près de lui un affranchi qui l'arrêtait de temps en temps et l'avertissait de passer à une autre idée. Les discours de ce verbeux improvisateur furent bientôt oubliés; ils ne nous sont connus aujourd'hui que par quelques citations de Sénèque l'Ancien. Y.

Tacite, *Annales*, I, 11-13; II, 33; III, 57; IV, 61. — Eusèbe, *Chron.*, n° 2040. — Suétone, *Tiberius*, 27. — Sénèque l'ancien, *Suasoria*, 2, 3, 6, 7; *Controv.*, 6, 16, 17, 23, 27-29; *Excerpt. ex controv. proem.*, IV. — Sénèque le philosophe, *Epist.*, 40.

* **HATERIUS** (*D. Agrippa*), fils du précédent, vivait dans la première moitié du premier siècle de l'ère chrétienne. Il fut tribun du peuple en l'an 15. En 17 il sollicita la préture auprès du sénat, et malgré la loi qui ordonnait de choisir le candidat qui avait le plus d'enfants, il obtint la préférence, grâce à la protection de Germanicus, dont il était parent, on ne sait à quel degré ni de quelle manière. Consul désigné en 21, il opina pour que l'on punît de mort Lutorius Priscus, qui avait eu l'imprudence de composer une élégie sur la mort de Drusus encore vivant. Le sénat adopta cette cruelle opinion, et Lutorius fut mis à mort. En 32 il excita l'un contre l'autre les consuls sortant de charge, afin qu'ils se perdissent mutuellement et entraînassent plusieurs sénateurs dans leur perte. Cet indigne projet n'eut pas de suite, et Haterius en devint seulement plus odieux. « On s'indignait, dit Tacite, de voir un homme toujours croupissant dans le sommeil ou dans la débauche, et protégé par sa lâcheté contre la tyrannie la plus ombrageuse, tramer dans des cabarets, au milieu des prostituées, la perte des illustres Romains. » Y.

Tacite, *Annales*, I, 77; II, 51; III, 49, 52; VI, 4.

* **HATERIUS** (*Q. Antoninus*), probablement fils du précédent, fut consul en 53 de J.-C. Il dissipa son patrimoine, et vécut, dans ses dernières années, d'une pension de Néron. Y.

Tacite, *Annales*, XII, 58.

* **HATIF** (*Séid-Ahmed*), poëte persan de l'Inde, mort dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Louthf-Ali-Beg, qui le connaissait personnellement, le donne comme poëte excellent, aussi bien en arabe qu'en persan. Il transcrit plus de neuf cents vers d'Hatif, qu'il estimait beaucoup comme critique, et dont il reçut des conseils pour la composition de son *Mémorial des Poëtes*. On trouve le texte de dix odes de Hatif dans *A Century of Persian Ghazals*, par M. Nath. Bland, Londres, 1851, in-8°; de deux odes, avec une traduction française par M. Jouannin, dans *Les Mines de l'Orient*, Vienne, 1811, in-fol., t. II; de trois odes, avec une traduction française par M. Defrémery, dans le *Journal Asiatique*, 1856, I, p. 130-147. Ces pièces se distinguent par l'harmonie des vers, la délicatesse des sentiments, et attestent la pureté du goût de l'auteur.

On connaît un autre HATIF (*Mirza-Abou-Ali*), poëte persan, né à Ispahan, dans les premières années du dix-huitième siècle, et qui vivait encore en 1788. Il était enfant lorsqu'il fut conduit dans l'Inde, où il fut disciple du poëte Schems ed-Din, fakir de Dehli. E. BEAUVOIS.

Louthf Ali-Beg, *Atesch Kedah*. — Nath. Bland, préface de *A Century*, etc. — *Journal Asiat.*, 1856, I, 130.

* **HATIFI** (*Moulana-Abdallah*), poëte persan, neveu de Djami, mort en 927 de l'hégire (1520 de J.-C.). Son oncle, à qui il avait manifesté le désir de s'adonner à la poésie, lui ordonna de paraphraser quelques vers de Firdousi. Satisfait de ce travail, il l'encouragea à persé-

vérer dans son dessein et lui prédit un brillant avenir. Hatifi vivait dans la retraite et l'étude, au village de Khardjerd. Près de sa maison se trouvait le tombeau du poëte Casim al-Anwar. En 917 (1511), le schah Ismael-Sofi, revenant de visiter ce tombeau, passa près du jardin de Hatifi, à qui il alla demander l'hospitalité. Il pria le poëte de lui réciter quelques vers de sa composition. Charmé de cette lecture, il fit promettre à Hatifi de chanter ses récentes conquêtes en Khorasan. Celui-ci écrivit sur ce sujet un *Schah-Nameh* (Livre du Roi), dont il n'avait composé que mille vers au moment de sa mort. Ce poëme fait partie du *Khamseh* (Quintenaire) de Hatifi, qui comprend en outre *Timour-Nameh* (Livre de Tamerlan); — *Khosrou et Schirin*; — *Heft Menthzer* (Les sept Faces), imitation de *Heft Péiker* (Sept Beautés) de Nitzami. Ouseley en a traduit une partie; — *Léila et Medjnoun*; Calcutta, 1788: imité de Djami. L'auteur a renchéri sur son devancier et a prêté à ses héros des sentiments raffinés jusqu'à l'excès. Thomas Zewski a mis en vers polonais les plaintes de Léila, d'après une prétendue traduction du comte Adam de Czartoryski.

On connaît un autre HATIFI, qui vivait peu de temps avant le neveu de Djami, et qui écrivit *Koui we Tschewkan* (La Balle et la Raquette). On trouve à la bibliothèque impériale de Vienne un manuscrit de ce poëme mystique.

E. BEAUVOIS.

Sam-Mirza, *Hist. des Poëtes*, ch. V, extrait dans le t. IV des *Notices des Manuscr.*, p. 286. — Hadji-Khalfah, *Lexic. bibliogr.*, édité par M. Fluegel. — De Hammer, *Gesch. der Schoenen Redekuenste Persiens*, p. 301 et 355-361. — Sir Gore Ouseley, *Biographical Notices of Persian Poets*, 143, 259-331. — Sprenger, *Catal. des Biblioth. du roi d'Aoude*, p. 421.

HATIM THAÏ, fils d'Abdallah, Arabe célèbre par sa générosité, mort en 578 de J.-C., ou selon Abou'l-Fédah en 630. Il se distingua dès son enfance par ses talents poétiques, sa bravoure et sa libéralité. Resté orphelin dans un âge assez tendre, il dissipa en largesses la plus grande partie de son patrimoine. Son aïeul, qui l'avait recueilli, voulant lui ôter l'occasion de se ruiner, l'envoya dans un lieu retiré pour garder les chameaux. Le jeune homme vit un jour passer trois poëtes, parmi lesquels se trouvait Nabegha Dzobiani; il courut à leur rencontre, leur offrit l'hospitalité, et non content de leur fournir des vivres en abondance, il leur donna à chacun cent chameaux. Son aïeul, peu satisfait de ces prodigalités, l'abandonna à sa destinée. Sa seconde femme divorça d'avec lui, parce qu'il donnait souvent à des étrangers ce qui était nécessaire à l'entretien de la famille. Il disait: « D'autres sont esclaves de leurs richesses; moi, grâce à Dieu, je dispose en maître de mon bien. » Comme les autres Bedouins, il allait attaquer les caravanes et les tribus ennemies. Le butin dont il s'emparait dans ces expéditions servait à réparer les brèches qu'il faisait sans cesse à sa fortune. Les Orientaux rapportent de Hatim une foule d'anecdotes plus ou moins vraisemblables. Il avait fait vœu de ne rien refuser de ce qui lui serait demandé. Un ennemi, qu'il serrait un jour de près, s'avisa de lui demander sa lance. Hatim ne put résister à cette prière. Il épargnait toujours ses prisonniers et les relâchait sans rançon. Il se laissa, dit-on, charger de chaînes pour procurer la liberté à un captif. Enfin, il est le héros de plusieurs contes orientaux et notamment de *Hatim Taee, a romance in the persian language*, texte revisé par J. Atkinson, Calcutta, 1818, in-4°; abrégé et traduit en anglais par M. Duncan Forbes, sous le titre de *The Adventures of Hatim Tai*; Londres, 1831, in-4°.

E. BEAUVOIS.

Abou'l Faradj Isfahani, *Kitab al-Aghani*. — Ibn-Badroun, *Comment. sur la Cassidet de Ibn-Abdoun*, édité par Dozy, p. 132. — Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes avant l'islamisme*, t. II, 120, 606-628. — De Hammer, *Literaturgeschichte der Araber*, I, 173-178.

HATO. *Voy.* HATTO.

* **HATRY** (*Jacques-Maurice*), général français, né à Strasbourg, en 1740, mort à Paris, le 30 novembre 1802. Entré fort jeune au service, il était lors de la révolution capitaine au régiment de La Marck; mais bientôt il fut fait colonel, et les succès de ses premières campagnes le firent nommer général de brigade. Élevé en 1794 au grade de général de division, il se distingua aux armées du nord, des Ardennes et de la Moselle, contribua au succès de la bataille de Fleurus, battit l'ennemi à Sombref, s'empara de Namur, de Liége, de Luxembourg, et de Kinsertwerth. Il commandait la 17e division militaire à Paris, sous le directoire; mais au 18 fructidor il fut remplacé par le général Augereau. Inspecteur général à l'armée de Sambre et Meuse en 1796, il fut nommé général en chef de l'armée de Mayence le 8 janvier 1797, et de l'armée de Cassel au commencement de l'année suivante. En juin 1798 il remplaça le général Joubert dans le commandement des troupes stationnées en Hollande. Au mois de décembre 1799, il fut compris parmi les membres du sénat, et mourut trois ans après, d'une attaque d'apoplexie. J. V.

Général Pérignon, *Discours prononcé sur la tombe du général Hatry*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouvelle des Contemporains*.

HATSELL (*John*), jurisconsulte anglais, connu par d'importantes collections parlementaires, né à Cambridge, en 1742, mort en 1820. Il fit ses études au collége de la Reine à Cambridge, et se fit agréger ensuite à Middle-Temple. En 1760 il devint secrétaire-adjoint de Dyson, huissier en chef (*chief clerk*) de la chambre des communes, et plus tard il obtint lui-même cette place lucrative, dont il se démit en 1795. On a de lui: *A Collection of Cases of Privilege of Parliament, from the earliest records to the year* 1628; Londres, 1778, in-4°. Hatsell ne publia que le premier volume de cet important ouvrage; — *Precedents of Proceedings*

in the House of Commons, under separate titles, with observations; Londres, 1794-96, 4 vol. in-8°; — *Rules and standing orders of the House of the Commons;* Londres, 1809, in-4°. Z.

Rose; *New general Biographical Dictionary.*

HATTEM (*Pontien* VAN), chef d'une secte hollandaise, vivait au dix-septième siècle. Il était ministre en Zélande, et s'éprit des doctrines de Spinosa, qu'il mitigea pourtant par le luthéranisme. C'est ainsi qu'il admettait une nécessité fatale, insurmontable. Il niait la différence entre le bien et le mal et la corruption de la nature humaine. Il concluait de là que les hommes ne sont point obligés de se faire violence pour corriger leurs mauvaises inclinations et pour obéir à la loi de Dieu; que la religion ne consiste point à agir, mais à souffrir; que toute la morale de Jésus-Christ se réduit à supporter patiemment tout ce qui arrive sur terre sans perdre la tranquillité de l'âme. Il déclarait que Jésus-Christ n'a point satisfait à la justice divine ni expié les péchés des hommes par ses souffrances; mais que par sa médiation il a seulement voulu faire entendre qu'aucune des actions humaines ne peut offenser la Divinité. « C'est ainsi, disait-il, que le Christ justifie ses serviteurs et les présente purs au tribunal de Dieu. » Hattem ajoutait que Dieu ne punit point les hommes pour leurs péchés, mais par leurs péchés, ce qui paraît signifier que, par une nécessité inévitable, le péché doit faire le malheur de l'homme soit dans ce monde, soit dans l'autre. Hattem trouva de nombreux disciples, qui furent appelés *hattémistes*. Plus tard ils se confondirent avec les verchoristes. Lui-même, attaqué devant un consistoire, fut dégradé. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui un *Traité sur le Catéchisme d'Heidelberg.* A. L.

Sweert, p. 889. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas,* t. IX, p. 96-98. — *Encyclopédie théologique,* t. XI, p. 787.

* **HATTO** ou **OTHON Ier**, dixième archevêque de Mayence, mort en mars 913. Né de parents obscurs, on ignore le temps et le lieu de sa naissance; il se cloîtra dans le monastère de Fulde. « C'était, dit dom Rivet, un esprit fin et rusé, homme de mauvais conseil; et un historien qui n'est pas éloigné de son siècle n'ose prononcer s'il en suivit de meilleurs dans sa conduite. » Le continuateur de Réginon reconnaît en lui de la prudence et du jugement (1). Nul ne parle de ses vertus chrétiennes. Hatto dut se distinguer parmi ses collègues, puisqu'en 888 il succéda à Rudolfe comme abbé de Richenau (2). On prétend même « qu'il eut jusqu'à onze autres abbaies, soit par la faveur du roi Arnold, qui avoit pour lui une affection si singulière, qu'on nommoit Hatto *le cœur du roi;* soit par d'autres voies qui nous sont moins connues ». L'empereur lui fit même tenir sur les fonts baptismaux Louis, l'aîné de ses fils.

(1) Il l'appelle « vir adeo strenuus et prudens ».

(2) Cette abbaye était alors l'une des plus célèbres et des plus riches de l'Allemagne.

Vers la fin de 891, Hatto fut élevé à l'archiépiscopat de Mayence. Dès les premières années de son gouvernement, il obtint du pape Formose la tête et une autre partie du corps de saint Georges, qu'il mit dans une église qu'il avait fait construire en l'honneur de ce saint. Il fit bâtir entièrement la ville de Mayence, et l'établit plus près du Rhin qu'elle n'était auparavant (1). En août 895 il présida le concile de Tribur ou Teuver. L'empereur et vingt-deux évêques y assistèrent. On y vota cinquante-huit canons, tendant principalement à réprimer les violences et l'impunité des crimes. Le vingt-deuxième porte que « ceux qui sont accusés de quelque crime dont il n'y a point de preuve se purgeront par serment; mais que s'il y a du fondement à les soupçonner, ils subiront l'épreuve du fer ardent, en présence de l'évêque ou de celui qu'il aura commis ». Plusieurs prélats francs protestèrent en vain contre cette décision, et s'appuyant sur le traité d'Agobard, *De Judicio Dei*, prouvèrent facilement que ces épreuves étaient aussi contraires à la raison qu'à l'esprit de la religion. Le huitième canon est une preuve de l'asservissement où la cour de Rome avait déjà réduit les églises d'Allemagne. On a peine à croire comment un empereur et des prélats germains aient pu le sanctionner. « Honoremus, porte-t-il, sanctam romanam et apostolicam sedem, ut quæ nobis sacerdotalis mater est dignitatis, debeat esse magistra ecclesiasticæ rationis quare...... licet vix ferendum ab illa sancta sede imponatur jugum, conferamus et pia devotione toleremus. » En 899, Hatto fut présent comme ambassadeur de l'empereur Arnold à la conférence que Suentibolde, roi de Lorraine, eut avec Charles le Simple à Saint-Gower ou Saint-Goar, près de Rhinsfeld, et coopéra à la paix conclue entre ces monarques. Après la mort d'Arnold (8 décembre 899), Hatto, déjà reconnu vicaire de l'empire, fut nommé tuteur de son filleul, âgé de sept ans, qui prit le nom de Louis IV, roi de Germanie. En 906, Adalbert, marquis de Franconie, ayant tué Conrad, proche parent de Louis, ce prince vint l'assiéger dans Bamberg. Dans l'impuissance de forcer cette ville, Louis s'adressa à son ancien tuteur, qui se chargea de sa vengeance. Il alla trouver Adalbert, et lui persuada de venir trouver le monarque, avec promesse de le ramener sain et sauf à Bamberg. Ils partent ensemble; mais après avoir fait quelques pas dans la campagne, l'archevêque dit au comte qu'ils eussent mieux fait de dîner avant de se mettre en route. Charmé de cette réflexion, Adalbert retourne avec le prélat dans la place, et le traite de son mieux; puis ils reprennent leur chemin. Arrivé à la cour, Adalbert est aussitôt arrêté et condamné à perdre

(1) « Mogontiam ipsam a loco suo antiquo motam, propius Rheno statuit. » (Ekkehard, *De Casibus Monast. S. Galli*, cap. I.)

la tête. Il rappelle alors à Hatto le serment qu'il lui a donné de le ramener sain et sauf à Bamberg. L'archevêque répond qu'il s'était dégagé de sa parole en rentrant avec le marquis à Bamberg pour y dîner, ayant promis de le ramener une fois mais non deux. Le jugement s'exécuta, et le comté de Bamberg fut confisqué au profit du roi de Germanie. Louis mourut en octobre 911. Le nouvel empereur, Conrad, conserva l'archevêque de Mayence dans ses conseils. Ce prélat s'étant mis en route le 13 mars 913 pour Rome, mourut quelques jours après de la fièvre, suivant Lambert d'Aschaffenbourg, Réginon, les *Annales* de Fulde, et la *Chronique* de Wurtzbourg; selon Latomus, il fut tué à la bataille d'Heresbourg, où Éberhard, frère du roi Conrad, fut battu par Henri Ier, dit *l'Oiseleur*, duc de Saxe, sur la fin de 912. La première des deux versions semble la vraie. On a de Hatto une assez longue lettre, qu'il écrivit au pape Jean IX pour lui annoncer la mort de l'empereur Arnold et l'élection de son fils Louis. Il profita de cette occasion pour défendre les évêques de Bavière, accusés d'avoir fait alliance avec les Hongrois, qui étaient païens, et dont les Moraves (1) menaçaient de se séparer en nommant un autre métropolitain. Il fait un bel éloge des prélats bavarois, et finit par conjurer le saint père de les consoler et de réprimer l'insolence des Moraves, qui bon gré mal gré seraient forcés de se soumettre à la domination du clergé français. Dom Rivet met au nombre des écrits d'Hatto les *Actes du Concile de Teuver*. Il y a une édition séparée de ces actes; Mayence, 1525, in-4°.

A. D'E—P—C.

Dom Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti*, t. VII, p. 118, n° 2. — Le même, *Annalium Ordinis S. Benedicti Lib. XXXIV*, n°s 33, 49, 57. — Appendix ad Reginonem *De ecclesiasticis Disciplinis*. — Reginon, *Chronicon*, ann. 912. — Notker le Bègue, *Martyrologium*, p. 119. — J. Trithème, *Chronicon Hirsaugiense*, t. I, p. 53. — Ph. Labbe et Gab. Cossart, *Concilia*, t. IX, p. 438-498. — *Catalogue de la Bibliothèque Richelieu*. — Dom Rivet, *Histoire littéraire de la France*, t. VI, p. 144-146. — Kremer, *Origin. Nassov.*, part. I, p. 160. — Leibnitz, *De Rebus Brunswic.*, t. I, p. 213. — Otto de Freisingue, *Chronicon*, lib. VI, cap. XV. — Dom Bouquet, *Scriptores Rerum Francorum*, t. VIII, p. 56. — Witikend, *Annales Saxon.* — Luitprand, *Chronicon*. — Marianus Scott, *Chronicon universale*. — Eccard, *De Rebus Franciæ Orient.*, t. I, p. 803. — Lambert d'Aschaffenbourg, *Chronicon*. — *Annales Fuldenses*. — *Chronic.* de Wurtzbourg.

* **HATTO II**, surnommé *Bonose*, quinzième archevêque de Mayence, mort en 969 ou 970. Il était abbé de Fulde lorsqu'à la mort de l'archevêque Guillaume de Saxe (2 mars 968) l'empereur Othon Ier le fit placer sur le siége archiépiscopal de Mayence. Presque aussitôt il se rendit à Ravenne avec Hildeward, évêque d'Halberstadt, et assista au concile qui s'y tint pour ériger l'église de Magdebourg en métropole, ce qui fut décidé. Hildeward fut institué évêque de cette métropole le 21 décembre 968. Hatto mourut une année après. Les centuriateurs de Magdebourg ont écrit que Hatto fut mangé vif par les rats, en punition de son avarice extrême et parce que dans une grande famine il avait comparé les pauvres à cette vermine. La célèbre légende de la *Tour des Rats* rappelle le nom de l'archevêque Hatto. A. L.

(1) Sous ce nom on désignait alors les Slaves en général.

Dom Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti*. — *Cronicon* de Wurtzbourg. — *Gallia Christiana*, t. V, col. 456. — Pagi, *Acta Conciliorum*, etc.

* **HATZFELDT**, noble famille allemande, qui doit son nom au château de *Hapesveld* ou *Hatswelt*, sur les bords de l'Edder, dans le grand-duché de Hesse. Au milieu du quatorzième siècle, les Hatzfeld firent la guerre au comte Jean de Nassau-Hadamar et aux Luxembourgeois, puis au landgrave de Hesse. En 1388, Jean de Hatzfeldt épousa Jutta de Wildenberg, et réunit par ce mariage une vaste seigneurie à la sienne. Les principaux membres de cette famille sont :

HATZFELDT (*Melchior*), général, mort à Powitzko, le 9 janvier 1658. Il se distingua pendant la guerre de Trente Ans. Commandant un corps saxon, il fut d'abord battu par le Suédois Baner, à Wittstock (1636); mais il prit sa revanche près de Lemgo, où il mit en déroute le comte palatin Charles-Louis (1638). Melchior allait s'emparer de la Westphalie au moment où les succès de Baner le forcèrent de couvrir la Saxe. En 1640 il fut opposé à Guébriant, et prit part à la victoire de Dutlingen. A la bataille de Jankau en Bohême, il fut fait prisonnier par Torstenson. Après la paix de Westphalie, Melchior commandait l'armée impériale qui était envoyée au secours de la Pologne contre Charles-Gustave; il termina sa carrière par la prise de Cracovie.

A défaut d'enfant mâle, son frère *Hermann* fut son héritier. Un de ses descendants, *François-Philippe-Adrien*, né le 2 mars 1707, fut élevé par le roi Frédéric II de Prusse au rang de prince (en 1741). Plus tard (1748), l'empereur François lui conféra la dignité de prince du Saint-Empire. Pendant la guerre de Sept Ans, le prince de Hatzfeldt fut en butte à de cruelles exactions ; sa principauté de Trachenberg en Silésie fut pillée à diverses reprises, et lui-même, en 1758, fut emmené prisonnier par les Russes ; un bombardement détruisit son palais à Breslau. Il mourut le 6 novembre 1779.

HATZFELDT (*François-Louis*, prince DE), diplomate et général prussien, né le 23 novembre 1756, mort le 3 février 1827. Il appartenait à la branche de Wildenberg-Werther, et portait d'abord le titre de comte. Il succéda, en 1802, à son frère aîné *Clément-Auguste*, et hérita aussi, en 1803, de la principauté de Trachenberg (1). En 1806

(1) Cette principauté a environ 29,000 habitants, sur une superficie de six milles carrés géographiques ; le titre de prince s'y rattache. L'autre grand majorat de la famille, appartenant à la seconde branche de cette maison, Wil-

in the House of Commons, under separate titles, with observations; Londres, 1794-96, 4 vol. in-8°; — *Rules and standing orders of the House of the Commons*; Londres, 1809, in-4°. Z.

Rose; *New general Biographical Dictionary*.

HATTEM (*Pontien* VAN), chef d'une secte hollandaise, vivait au dix-septième siècle. Il était ministre en Zélande, et s'éprit des doctrines de Spinosa, qu'il mitigea pourtant par le luthéranisme. C'est ainsi qu'il admettait une nécessité fatale, insurmontable. Il niait la différence entre le bien et le mal et la corruption de la nature humaine. Il concluait de là que les hommes ne sont point obligés de se faire violence pour corriger leurs mauvaises inclinations et pour obéir à la loi de Dieu; que la religion ne consiste point à agir, mais à souffrir; que toute la morale de Jésus-Christ se réduit à supporter patiemment tout ce qui arrive sur terre sans perdre la tranquillité de l'âme. Il déclarait que Jésus-Christ n'a point satisfait à la justice divine ni expié les péchés des hommes par ses souffrances; mais que par sa médiation il a seulement voulu faire entendre qu'aucune des actions humaines ne peut offenser la Divinité. « C'est ainsi, disait-il, que le Christ justifie ses serviteurs et les présente purs au tribunal de Dieu. » Hattem ajoutait que Dieu ne punit point les hommes pour leurs péchés, mais par leurs péchés, ce qui paraît signifier que, par une nécessité inévitable, le péché doit faire le malheur de l'homme soit dans ce monde, soit dans l'autre. Hattem trouva de nombreux disciples, qui furent appelés *hattémistes*. Plus tard ils se confondirent avec les verchoristes. Lui-même, attaqué devant un consistoire, fut dégradé. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui un *Traité sur le Catéchisme d'Heidelberg*. A. L.

Sweert, p. 689. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas*, t. IX, p. 96-98. — *Encyclopédie théologique*, t. XI, p. 757.

* **HATTO** ou **OTHON Ier**, dixième archevêque de Mayence, mort en mars 913. Né de parents obscurs, on ignore le temps et le lieu de sa naissance; il se cloîtra dans le monastère de Fulde. « C'était, dit dom Rivet, un esprit fin et rusé, homme de mauvais conseil; et un historien qui n'est pas éloigné de son siècle n'ose prononcer s'il en suivit de meilleurs dans sa conduite. » Le continuateur de Réginon reconnaît en lui de la prudence et du jugement (1). Nul ne parle de ses vertus chrétiennes. Hatto dut se distinguer parmi ses collègues, puisqu'en 888 il succéda à Rudolfe comme abbé de Richenau (2). On prétend même « qu'il eut jusqu'à onze autres abbaïes, soit par la faveur du roi Arnold, qui avoit pour lui une affection si singulière, qu'on nommoit Hatto *le cœur du roi*; soit par d'autres voies qui nous sont moins connues ». L'empereur lui fit même tenir sur les fonts baptismaux Louis, l'aîné de ses fils.

(1) Il l'appelle « vir adeo strenuus et prudens ».

(2) Cette abbaye était alors l'une des plus célèbres et des plus riches de l'Allemagne.

Vers la fin de 891, Hatto fut élevé à l'archiépiscopat de Mayence. Dès les premières années de son gouvernement, il obtint du pape Formose la tête et une autre partie du corps de saint Georges, qu'il mit dans une église qu'il avait fait construire en l'honneur de ce saint. Il fit bâtir entièrement la ville de Mayence, et l'établit plus près du Rhin qu'elle n'était auparavant (1). En août 895 il présida le concile de Tribur ou Teuver. L'empereur et vingt-deux évêques y assistèrent. On y vota cinquante-huit canons, tendant principalement à réprimer les violences et l'impunité des crimes. Le vingt-deuxième porte que « ceux qui sont accusés de quelque crime dont il n'y a point de preuve se purgeront par serment; mais que s'il y a du fondement à les soupçonner, ils subiront l'épreuve du fer ardent, en présence de l'évêque ou de celui qu'il aura commis ». Plusieurs prélats francs protestèrent en vain contre cette décision, et s'appuyant sur le traité d'Agobard, *De Judicio Dei*, prouvèrent facilement que ces épreuves étaient aussi contraires à la raison qu'à l'esprit de la religion. Le huitième canon est une preuve de l'asservissement où la cour de Rome avait déjà réduit les églises d'Allemagne. On a peine à croire comment un empereur et des prélats germains aient pu le sanctionner. « Honoremus, porte-t-il, sanctam romanam et apostolicam sedem, ut quæ nobis sacerdotalis mater est dignitatis, debeat esse magistra ecclesiasticæ rationis quare...... licet vix ferendum ab illa sancta sede imponatur jugum, conferamus et pia devotione toleremus. » En 899, Hatto fut présent comme ambassadeur de l'empereur Arnold à la conférence que Suentibolde, roi de Lorraine, eut avec Charles le Simple à Saint-Gower ou Saint-Goar, près de Rhinsfeld, et coopéra à la paix conclue entre ces monarques. Après la mort d'Arnold (8 décembre 899), Hatto, déjà reconnu vicaire de l'empire, fut nommé tuteur de son filleul, âgé de sept ans, qui prit le nom de Louis IV, roi de Germanie. En 906, Adalbert, marquis de Franconie, ayant tué Conrad, proche parent de Louis, ce prince vint l'assiéger dans Bamberg. Dans l'impuissance de forcer cette ville, Louis s'adressa à son ancien tuteur, qui se chargea de sa vengeance. Il alla trouver Adalbert, et lui persuada de venir trouver le monarque, avec promesse de le ramener sain et sauf à Bamberg. Ils partent ensemble; mais après avoir fait quelques pas dans la campagne, l'archevêque dit au comte qu'ils eussent mieux fait de dîner avant de se mettre en route. Charmé de cette réflexion, Adalbert retourne avec le prélat dans la place, et le traite de son mieux; puis ils reprennent leur chemin. Arrivé à la cour, Adalbert est aussitôt arrêté et condamné à perdre

(1) « Mogontiam ipsam a loco suo antiquo motam, propriùs Rheno statuit. » (Ekkehard, *De Casibus Monast. S. Galli*, cap. I.)

la tête. Il rappelle alors à Hatto le serment qu'il lui a donné de le ramener sain et sauf à Bamberg. L'archevêque répond qu'il s'était dégagé de sa parole en rentrant avec le marquis à Bamberg pour y dîner, ayant promis de le ramener une fois mais non deux. Le jugement s'exécuta, et le comté de Bamberg fut confisqué au profit du roi de Germanie. Louis mourut en octobre 911. Le nouvel empereur, Conrad, conserva l'archevêque de Mayence dans ses conseils. Ce prélat s'étant mis en route le 13 mars 913 pour Rome, mourut quelques jours après de la fièvre, suivant Lambert d'Aschaffenbourg, Réginon, les *Annales de Fulde*, et la *Chronique* de Wurtzbourg; selon Latomus, il fut tué à la bataille d'Heresbourg, où Éberhard, frère du roi Conrad, fut battu par Henri I[er], dit *l'Oiseleur*, duc de Saxe, sur la fin de 912. La première des deux versions semble la vraie. On a de Hatto une assez longue lettre, qu'il écrivit au pape Jean IX pour lui annoncer la mort de l'empereur Arnold et l'élection de son fils Louis. Il profita de cette occasion pour défendre les évêques de Bavière, accusés d'avoir fait alliance avec les Hongrois, qui étaient païens, et dont les Moraves (1) menaçaient de se séparer en nommant un autre métropolitain. Il fait un bel éloge des prélats bavarois, et finit par conjurer le saint-père de les consoler et de réprimer l'insolence des Moraves, qui bon gré mal gré seraient forcés de se soumettre à la domination du clergé français. Dom Rivet met au nombre des écrits d'Hatto les *Actes du Concile de Teuver*. Il y a une édition séparée de ces actes; Mayence, 1525, in-4°.

A. D'E—P—C.

Dom Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti*, t. VII, p. 118, n° 2. — Le même, *Annalium Ordinis S. Benedicti Lib. XXXIV*, n°s 33, 49, 57. — Appendix ad Reginonem *De ecclesiasticis Disciplinis*. — Réginon, *Chronicon*, ann. 912. — Notker le Bègue, *Martyrologium*, p. 119. — J. Trithème, *Chronicon Hirsaugiense*, t. I, p. 83. — Ph. Labbe et Gab. Cossart, *Concilia*, t. IX, p. 438-498. — *Catalogue de la Bibliothèque Richelieu*. — Dom Rivet, *Histoire littéraire de la France*, t. VI, p. 144-146. — Kremer, *Origin. Nassov.*, part. I, p. 100. — Leibnitz, *De Rebus Brunswic.*, t. I, p. 213. — Otto de Freisingue, *Chronicon*, lib. VI, cap. XV. — Dom Bouquet, *Scriptores Rerum Francorum*, t. VIII, p. 84. — Witikend, *Annales Saxon.* — Luitprand, *Chronicon*. — Marianus Scott, *Chronicon universale*. — Eccard, *De Rebus Franciæ Orient.*, t. I, p. 802. — Lambert d'Aschaffenbourg, *Chronicon*. — *Annales Fuldenses*. — *Chronic.* de Wurtzbourg.

* **HATTO II**, surnommé *Bonose*, quinzième archevêque de Mayence, mort en 969 ou 970. Il était abbé de Fulde lorsqu'à la mort de l'archevêque Guillaume de Saxe (2 mars 968) l'empereur Othon I[er] le fit placer sur le siége archiépiscopal de Mayence. Presque aussitôt il se rendit à Ravenne avec Hildeward, évêque d'Halberstadt, et assista au concile qui s'y tint pour ériger l'église de Magdebourg en métropole, ce qui fut décidé. Hildeward fut institué évêque de cette métropole le 21 décembre 968. Hatto mourut une année après. Les centuriateurs de Magdebourg ont écrit que Hatto fut mangé vif par les rats, en punition de son avarice extrême et parce que dans une grande famine il avait comparé les pauvres à cette vermine. La célèbre légende de la *Tour des Rats* rappelle le nom de l'archevêque Hatto. A. L.

Dom Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti*. — *Cronicon* de Wurtzbourg. — *Gallia Christiana*, t. V, col. 456. — Pagi, *Acta Conciliorum*, etc.

(1) Sous ce nom on désignait alors les Slaves en général.

* **HATZFELDT**, noble famille allemande, qui doit son nom au château de *Hapesveld* ou *Hatswelt*, sur les bords de l'Edder, dans le grand-duché de Hesse. Au milieu du quatorzième siècle, les Hatzfeld firent la guerre au comte Jean de Nassau-Hadamar et aux Luxembourgeois, puis au landgrave de Hesse. En 1388, Jean de Hatzfeldt épousa Jutta de Wildenberg, et réunit par ce mariage une vaste seigneurie à la sienne. Les principaux membres de cette famille sont :

HATZFELDT (*Melchior*), général, mort à Powitzko, le 9 janvier 1658. Il se distingua pendant la guerre de Trente Ans. Commandant un corps saxon, il fut d'abord battu par le Suédois Baner, à Wittstock (1636); mais il prit sa revanche près de Lemgo, où il mit en déroute le comte palatin Charles-Louis (1638). Melchior allait s'emparer de la Westphalie au moment où les succès de Baner le forcèrent de couvrir la Saxe. En 1640 il fut opposé à Guébriant, et prit part à la victoire de Dutlingen. A la bataille de Jankau en Bohême, il fut fait prisonnier par Torstenson. Après la paix de Westphalie, Melchior commandait l'armée impériale qui était envoyée au secours de la Pologne contre Charles-Gustave; il termina sa carrière par la prise de Cracovie.

A défaut d'enfant mâle, son frère *Hermann* fut son héritier. Un de ses descendants, *François-Philippe-Adrien*, né le 2 mars 1707, fut élevé par le roi Frédéric II de Prusse au rang de prince (en 1741). Plus tard (1748), l'empereur François lui conféra la dignité de prince du Saint-Empire. Pendant la guerre de Sept Ans, le prince de Hatzfeldt fut en butte à de cruelles exactions ; sa principauté de Trachenberg en Silésie fut pillée à diverses reprises, et lui-même, en 1758, fut emmené prisonnier par les Russes ; un bombardement détruisit son palais à Breslau. Il mourut le 6 novembre 1779.

HATZFELDT (*François-Louis*, prince DE), diplomate et général prussien, né le 23 novembre 1756, mort le 3 février 1827. Il appartenait à la branche de Wildenberg-Werther, et portait d'abord le titre de comte. Il succéda, en 1802, à son frère aîné *Clément-Auguste*, et hérita aussi, en 1803, de la principauté de Trachenberg (1). En 1806

(1) Cette principauté a environ 29,000 habitants, sur une superficie de six milles carrés géographiques ; le titre de prince s'y rattache. L'autre grand majorat de la famille, appartenant à la seconde branche de cette maison, Wil-

il se trouvait gouverneur de Berlin au moment où cette capitale était évacuée par les troupes prussiennes, après la bataille d'Iéna. Son beau-père, le comte de Schulenbourg, lui avait remis en ce moment fatal la direction des affaires, avec l'ordre de rendre compte au roi chaque matin des événements du jour : cette obligation devait toutefois rester subordonnée aux circonstances éventuelles. Le 24 octobre, à cinq heures du matin, c'est-à-dire sept heures avant l'entrée de l'armée française à Berlin, le prince écrivit au major de Knesenbeck : « Je ne sais rien d'officiel sur l'armée française ; je viens de lire une réquisition adressée au magistrat de Potsdam : d'après ce document, les Français évaluent leurs forces à 80,000 hommes ; d'autres rapports ne portent ce corps qu'à 50,000 hommes. Les chevaux de la cavalerie sont très-fatigués. » Cette lettre tomba entre les mains de Napoléon : le 28 octobre, le prince de Hatzfeldt est arrêté et traité d'espion. Sa femme se rend en hâte au château ; elle obtient une audience de l'empereur. « Je vous établis juge vous-même, madame, lui dit le monarque, irrité, ou affectant de l'être ; si cette lettre est de votre mari, il est justiciable d'un conseil de guerre. » La princesse de Hatzfeldt, hors d'elle-même, se jette aux pieds de l'empereur. Alors Napoléon lui remet la lettre. « Je n'ai plus de preuves en main contre votre mari, lui dit-il ; ramenez-le chez lui ; il est libre. » Les flatteurs de Napoléon ont fait de cette entrevue fort simple une scène mélodramatique, et ont élevé jusqu'aux nues l'incomparable clémence de l'empereur ; mais le pardon qu'il accorda n'était-il pas un acte de justice? Le prince de Hatzfeld n'avait fait qu'exécuter à la lettre les ordres de son gouvernement, et aussi longtemps que les Français n'occupaient point la capitale de la Prusse, le gouverneur de la ville n'avait de devoir qu'envers son maître et ne relevait que du quartier général. Il est fort douteux qu'un conseil de guerre qui n'eût point été servile eût qualifié d'espionnage cet acte d'obéissance. Le prince de Hatzfeld prit son congé en 1807, avec le grade de lieutenant général. Plus tard, il fut employé dans plusieurs missions diplomatiques ; en 1813 il porta à Paris une lettre d'excuse au sujet de la défection du général d'York. Il fut successivement ministre de Prusse dans les Pays-Bas et à Vienne, ville où il mourut.

L. S.

Conversat.-Lex.

* HATZFELDT (*Maximilien*, comte DE), diplomate prussien, fils du précédent, est né à Berlin, le 7 juin 1813. Il entra jeune dans l'administration de son pays, et en 1848 il s'y trouvait comme premier secrétaire de légation à Paris (1). M. le baron d'Arnim, ministre de Prusse à Paris, ayant été à la fin de février 1848 appelé à Berlin, M. de Hatzfeldt le remplaça comme chargé d'affaires, et il se montra à la hauteur des circonstances, alors si difficiles. En 1849 il fut accrédité comme ministre plénipotentiaire près de la république française. Maintenu à son poste auprès de l'empereur Napoléon III, il a déployé tout son talent de diplomate pendant et depuis la guerre d'Orient. C'est surtout à son influence que la Prusse dut, dans le congrès de Paris, l'adoption du paragraphe suivant : « Le congrès, considérant qu'il est d'un intérêt européen que la Prusse, signataire de la convention conclue à Londres le 13 juillet 1841, participe aux nouveaux arrangements à prendre, décide qu'un extrait du protocole de ce jour sera adressé à Berlin, par les soins de M. le comte Walewski, organe du congrès, pour inviter le gouvernement prussien à envoyer des plénipotentiaires à Paris. » M. de Hatzfeldt est conseiller privé du roi de Prusse, grand'croix de l'Aigle-Rouge, etc.

Dr B.

Documents particuliers.

HAUBER (*Eberhard-David*), théologien et historien allemand, né Hohenhasbach, dans le Wurtemberg, le 27 mai 1695, mort le 15 février 1765. Son père, qui était ministre protestant, l'envoya dès l'âge de quatorze ans étudier la théologie à l'université de Tubingue ; en 1722 il fut nommé répétiteur à l'institut théologique de cette ville. Trois ans après il fut appelé aux fonctions de surintendant à Stadthagen. En 1746 il devint pasteur de la communauté allemande de Saint-Pierre à Copenhague. Hauber avait des connaissances très-étendues, et cherchait constamment à propager chez ses semblables le goût de l'instruction. On a de lui : *De Metempsychosi Pythagorea* ; Ulm, 1724, in-8° ; — *Versuch einer umständlischen Historie der Landkarten* (Essai d'une Histoire complète des Cartes de géographie) ; Ulm, 1724, in 8° ; — *Nutzlicher Discours vom heutigen Zustande der Geographie, nebst einem Anhaug zum Versuch einer Historie der Landkarten* (Discours utile sur l'État actuel de la Géographie, avec un appendice à l'Essai d'une Histoire des Cartes) ; Ulm, 1727, in-8° ; — *Primitiæ Schauenburgicæ, quibus variæ circa res Schauenburgicas observationes historicæ atque litterariæ continentur* ; Wolfenbuttel, 1728, in-8° ; — *Vorschläge zu einer Historie der Geographie* (Projets d'une Histoire de la Géographie) ; Wolfenbuttel, 1730, in-8° ; — *Bibliotheca acta et scripta magica, gründliche Nachrichten von solchen Büchern welche die Macht des Teufels betreffen* (Notices approfondies des livres qui traitent de la puissance du diable, etc.) ; Lemgo, 1738-1741, 3 vol. in-8° ; — *Biblische Zeit-Rechnung* (Chronologie de la Bible) ; Copenhague, 1753, in-8°.

E. GRÉGOIRE.

Büsching, *Beiträge zur Lebensgeschichte denkwürdiger Personen*, partie III, p. 161. — Götten, *Gelehrtes Eu-*

denberg-Schœnstein, dans la régence de Coblentz, n'a que 1640 habitants, sur trois quarts de mille carré géogr.

(1) Il s'est marié le 20 juin 1844, avec Mlle Rachel-Élisabeth-Pauline de Castellane, fille du maréchal de ce nom.

ropa, t. I, p. 780, et t. III, p. 794. — Moser, *Jetztlebende Theologen*, p. 303. — Ersch et Gruber, *Encyklopädie*.

* **HAUBERSART** (*Alexandre-Joseph-Séraphin*, comte D'), magistrat et homme politique français, né le 18 octobre 1732, mort à Douai, le 16 août 1823. Allié au comte Merlin de Douai, il fit un chemin rapide dans la magistrature. Après avoir exercé depuis 1800 les fonctions de premier président à la cour d'appel de Douai, il fut élu député au corps législatif en 1805. Nommé président de la commission de législation civile et criminelle, il fut chargé en 1808 de faire le rapport et de développer les dispositions du Code d'Instruction criminelle, dont il proposa l'adoption. Le 14 avril 1813 il fut appelé au sénat, dans lequel il se prononça pour la déchéance de l'empereur. Il fut compris dans la liste des pairs de France le 4 juin 1814. L. L—T.

Lardier, *Hist. biogr. de la Chambre des Pairs*. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.*

* **HAUBERSART** (*Alexandre-Florent-Joseph*, comte D'), homme politique français, fils du précédent et gendre du comte Merlin, né à Douai, le 22 janvier 1771, mort à Paris, le 5 avril 1855. Il succéda à la pairie de son père en 1823, et se montra fidèle aux principes constitutionnels. Il prêta serment en 1830 au gouvernement issu des barricades, et vota avec le parti conservateur. La révolution de Février le rendit à la vie privée. L. L—T.

Journal des Débats des 9-10 avril 1855.

* **HAUBERSART** (*Alexandre - Auguste*, comte D'), homme politique français, fils du précédent, né en 1804. Nommé auditeur du conseil d'État en 1825, il donna sa démission le 26 juillet 1830, et fut nommé maître des requêtes en service ordinaire le 30 août suivant, et chargé des fonctions du ministère public près la juridiction contentieuse du conseil d'État. Casimir Périer le prit pour chef du cabinet de la présidence du conseil des ministres et directeur du personnel de l'intérieur, le 16 mars 1831. Après la mort de ce ministre, il donna sa démission, et reprit ses fonctions au conseil d'État. Le 7 août 1835, il fut élu député par le collége de Cambrai (Nord), après le décès de M. Lallier. Il vota constamment avec le parti conservateur, et ne fut réélu ni en 1837 ni en 1839; mais il fut plus heureux en 1842 et en 1846. Le ministère du 12 mai 1839 l'avait fait conseiller d'État. Après la révolution de Février, M. Haubersart s'est retiré de la vie publique. L. L—T.

Denis Lagarde et Cerclet, *Annuaire parlementaire*, 1836. — *Biogr. statistique des Membres de la Chambre des Députés*, 1846.

HAUBOLD (*Christian-Gottlieb*), célèbre jurisconsulte allemand, né à Dresde, le 4 novembre 1766, mort le 24 mars 1824. En 1781 il commença à suivre à l'université de Leipzig des cours d'histoire, de philosophie, de philologie et de jurisprudence. Il eut pour professeurs plusieurs hommes éminents dans ces diverses branches, notamment Wieland, Ernesti, Biener et Püttmann. En 1786 il ouvrit en qualité de *privat-docent*, à l'université de Leipzig, ses cours d'histoire du droit romain, qu'il ne discontinua plus jusqu'à sa mort. Deux ans après il se fit recevoir docteur en droit, et devint en 1789 professeur extraordinaire d'antiquités du droit. En 1796 il fut appelé à une chaire de droit saxon. Après avoir obtenu successivement divers honneurs académiques, il fut envoyé en 1821 aux états de son pays pour y représenter l'université de Leipzig, et fut nommé la même année chanoine de Mersebourg. Sa réputation comme professeur attirait dans cette ville une telle quantité d'étudiants, que la salle des cours ne pouvait pas toujours les contenir. Mais c'est encore plus par ses ouvrages que Haubold a exercé une influence durable sur la jurisprudence. Il a fondé avec Hugo et Savigny, ses amis, l'*école historique*, ainsi nommée parce qu'étudiant consciencieusement les sources, elle suit pas à pas le développement naturel des principes juridiques. Contrairement à l'école philosophique, qui dominait à la fin du dix-huitième siècle, et qui ramenait les codes de tous les peuples à un seul et même système abstrait, l'école historique désirerait qu'on laissât se manifester librement l'espèce d'instinct qui donne naissance chez chaque nation à une législation appropriée aux besoins particuliers de cette nation. Enfin, Haubold a eu le mérite d'avoir relevé l'étude de l'histoire du droit romain, à laquelle ses connaissances très-étendues sur l'antiquité, dans son ensemble et dans ses détails, le rendaient tout spécialement apte. On a de lui : *Historia Juris Romani tabulis synopticis concinnata*; Leipzig, 1790, in-4°; — *Elementorum Juris Romani privati novissimi Pars generalis*; Leipzig, 1797, in-8°; — *Doctrinæ Pandectarum Monogrammata, ad Hellfeldii jurisprudentiam forensem accommodata*; Leipzig, 1801, 1807 et 1809, in-8°; — *Lineamenta Institutionum historicarum Juris Romani, maxime privati*; Leipzig, 1802, 1803, 1804 et 1805, in-8°; — *Institutiones Juris Romani litterariæ, tomus I, partem biographicam et bibliographicæ capita priora, maxime quæ ad jus ante-justinianeum spectant, continens*; Leipzig, 1809, in-8°; — *Institutionum Juris Romani privati historico-dogmaticarum Lineamenta, observationibus maxime litterariis distincta*; Leipzig, 1814, in-8°; ibid., 1826, in-8°, avec augmentations; — *Manuale Basilicorum, exhibens collationem juris justinianei cum græco post-justinianeo, indicem auctorum recentiorum qui libros juris romani e græcis subsidiis vel emendaverunt vel interpretati sunt, ac titulos Basilicorum cum jure justinianeo ac reliquis monumentis juris græci post-justinianei comparatos*; Leipzig, 1819, in-8°; — *Lehrbuch des sæchsischen Privatrechts* (Manuel du Droit privé Saxon); Leipzig, 1820 et 1829, in-8°; — *Doctrinæ Pandectarum Linea-*

menta cum locis classicis juris, imprimis justinianei, et selecta litteratura, maxime forensi; Leipzig, 1820, in-8°. Haubold a encore publié de nombreuses dissertations sur diverses matières juridiques, qui furent réunies par Wenck sous le titre de *Hauboldi Opuscula academica*; Leipzig, 1826-1829, 3 vol. in-8°; nous citerons les suivantes : *De Consistorio Principum romanorum*; — *Ex Constitutione Antonini quomodo qui in orbe romano essent cives romani effecti sint?* — *De Emendatione Jurisprudentiæ ab Valentiniano III instituta*; — *Exercitationes Vitruvianæ, quibus jura parietum communium illustrantur*; — *De Fabio Mela jurisconsulto*; — *De Jure civili a M. T. Cicerone in artem redacto*; — *De responsorum mediorum in Digestis obviorum interpretatione*; — *De ritu obnegulationis apud Romanos*, etc. — Haubold a aussi édité entre autres : *Rogerii Beneventani De Dissensionibus Dominorum Opusculum*; Leipzig, 1821, in-8°; recueil de questions controversées entre les glossateurs; — *Heineccii Antiquitatum Romanarum Syntagmata*; Francfort, 1822, in-8°. La bibliothèque de Haubold fut achetée par l'empereur de Russie et donnée par lui à l'université d'Abo; le feu la consuma en 1827, sauf cent seize volumes, acquis auparavant par l'université de Dorpat, dans lesquels se trouvent des remarques manuscrites de Haubold.

E. G.

Wenck, *Anrede an seine Zuhörer am Tage nach Hauboldi Tode*; Leipzig, 1824, in-8° — Otto, *Necrolog Haubolds*; Leipzig, 1824, in-8°; se trouve aussi dans la *Leipziger Litteratur Zeitung*, année 1824, n° 87. — Ersch et Gruber, *Encyklopädie*. — *Neuer Necrolog der Deutschen*, t. II, p. 808.

HAUCAL, HAUCALI. Voy. IBN-HAUCAL.

*HAUCH (*Johannes-Carsten* DE), poëte dramatique et romancier danois, né le 12 mai 1791, à Frederikshald, en Norvège. On attribue à l'influence de la philosophie de Schelling la forme vague et nébuleuse de ses premières compositions, qui n'obtinrent aucun succès. Admirateur d'Oehlenschlæger, qui l'accueillit dans son intimité, il prit ardemment son parti dans la longue et vive polémique soutenue contre celui-ci par Baggesen. Découragé par l'insuccès d'un drame, *Rosaura* (1817), il abandonna la poésie pour se vouer à la zoologie. En 1821, reçu docteur en philosophie, il partit pour l'étranger. A Paris il fut pendant un an visiteur assidu du Jardin des Plantes et des théâtres. Il parcourut ensuite le midi de la France, et s'arrêta à Nice pour étudier la faune de la Méditerranée. Là il fut attaqué par une maladie qui nécessita l'amputation d'un pied. L'inactivité forcée le plongea dans une sombre mélancolie, dont il ne guérit qu'en retournant à la poésie. Il ébaucha pendant sa maladie et écrivit à Naples et à Rome le poëme dramatique l'*Hamadryade* et les drames tragiques : *Tibère*, *Bayazeth* et *Grégoire VII*, qu'il traduisit lui-même en allemand. Après quatre ans passés en Italie, il revint en 1827 en Danemark. Nommé professeur à l'Académie de Soroe, il y fit des cours de physique, de chimie et de zoologie, sans toutefois abandonner la poésie. Outre les ouvrages cités, on a de lui : *La Mort de Charles Quint* (1831); — *Le Siége de Maestricht* (1832), et *Svend Grathe* (1841); — *Wilhelm Zabern* (tableau du temps de Christian II); — *L'Alchimiste* (récemment traduit par M. Soldi, dans le journal *Le Pays*); — *Une Famille polonaise* (tableau de la révolution polonaise en 1831); — *Le Château au bord du Rhin* (critique de la philosophie allemande dans ses rapports avec la vie réelle, 1844). Son dernier ouvrage est le roman *Robert Fulton*; 1853, 2 vol. in-8°. En 1845 M. de Hauch fut nommé à l'université de Kiel, où jusqu'à l'insurrection de 1848 il professa les littératures du Nord. A la mort d'Oehlenschlæger, en 1850, il succéda à celui-ci dans la chaire d'esthétique et de belles-lettres à Copenhague.

P.-L. MÖLLER (de Copenhague).

Erslew Forfatterlexikon. — P.-L. Møller, dans *Dansk Pantheon*.

* **HAUDENT** (*Guillaume*), poëte français peu connu, vivait au milieu du seizième siècle. Il n'a été mentionné que par les anciens bibliographes, qui n'ont pas même connu tous ses écrits. Le plus rare d'entre eux est intitulé : *Le véritable Discours de la vie humaine, nouvellement traduit de latin en rime françoyse, avec une ballade contenant en somme les lettres de la qualité dung amour que l'on dict et nomme fol amour de charnalité*; Paris, 1545, petit in-8°; — : *Trois cent soixante-six Apologues d'Ésope mis en rithme françoyse*; Rouen, 1547, in-16. — *Les cent premiers Apophthegmes d'aucuns illustres princes et philosophes*; Paris, 1551. Rien dans toutes ces productions ne s'élève au-dessus du médiocre. Haudent s'exerça aussi à *réduire en rithme françoyse* deux ouvrages d'Érasme : *Les Faits et Gestes mémorables de gens remplis d'une admirable doctrine et condition*; Lyon, 1557.

G. B.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françaises*.

HAUDEBOURT (*Antoinette - Cécile - Hortense* LESCOT, Mme), peintre de genre française, née à Paris, le 14 décembre 1784, morte dans la même ville, le 1er janvier 1845. Élève de Lethière, elle suivit son maître à Rome lorsqu'il y fut nommé directeur de l'École française. Quelques paysages lui valurent une couronne à l'exposition du Capitole en 1807, et à partir de 1810 elle exposa à Paris un grand nombre de tableaux qui eurent quelque succès. Elle revint en France en 1814, et épousa en 1820 M. Haudebourt, architecte, qu'elle avait connu à Rome (1). Peu de temps après son premier mariage, elle fut nom-

(1) Louis-Pierre Haudebourt, né à Paris, le 4 octobre 1788, mort le 20 avril 1849, a orné Paris de plusieurs édifices et publié : *Palais Massimi, à Rome, plans, coupes*,

née peintre de la duchesse de Berry. « Mme Haudebourt-Lescot, a dit M. Jal, était une artiste d'un talent remarquable, un peintre qui dès son entrée dans la lice avait conquis le succès et s'était placé au premier rang des femmes qui ont cultivé glorieusement les arts en France. » Ses premières productions étaient signées du nom de *Viel*, qui était celui du second mari de sa mère. Membre de l'Académie de Saint-Luc à Rome, elle a laissé bon nombre d'élèves.

Mme Haudebourt-Lescot a exposé, en 1810 : *Une Prédication dans l'église Saint-Laurent près de Rome*; — *Un Mendiant*; — en 1812 : *Le Baisement de la statue de saint Pierre*; — *La Confirmation dans l'église de Sainte-Agnès, à Rome* : ces deux derniers tableaux furent achetés pour le musée du Luxembourg; — *Le Jeu de la main chaude*; — *Mendiant à la porte d'un couvent*; — en 1814 : *Épisode de la foire de Grotta Ferrata*; — *Un Vieillard et une jeune Fille se chauffant*; — *Pifferari jouant de leurs instruments devant une madone*; — en 1817 : *Diseuse de bonne aventure*; — *Escamoteur*; — *Vœu à la Madone pendant un orage*; — *Écrivain public*; — en 1819 : *Naufrage de Virginie*; — *Religieuses en prière*; — *Vue de la villa Medici*; — *François Ier et Diane de Poitiers*; — *Le Meunier, son fils et l'âne*; — *Les premiers Pas de l'enfance*; — en 1822 : *Un Théâtre de marionnettes sur la place du Panthéon à Rome*; — *Le Marchand de reliques*; — *La Mère malade*; — *Une jeune Dame et sa Fille portant des secours à une famille indigente*; — *La Servante grondée*; — *Un petit Savoyard pleurant la mort de son chien*; — en 1824 : *Avis au lecteur du roman de* Gil-Blas; — *Le Brocanteur de tableaux*; — *Un Juif lisant la Bible*; — *Jeune fille consultant une fleur*; — *Capucin expliquant le sujet d'un bas-relief*; — *La Danse du Saltarello*; — *La Dot*; — en 1827 : *Une Scène d'inondation*; — *Le petit Voleur de raisins*; — *Les Moustaches*; — *Le Médecin de campagne près du malade*; — *L'Enfant malade*; — en 1834 : les portraits du poète Arnault, du docteur Breschet, d'Odiot; — en 1835 : *Mort de Marie de Clèves*, aquarelle; — en 1836 : *Le Poète et son Libraire*; — *Leonilla de Nettuno*; — portrait du baron de Barante; — en 1838 : *Le Lien d'un ménage*; — en 1839 : portrait de Jouy; — en 1840 : *Le Pape Eugène III recevant les ambassadeurs du roi de Jérusalem*. L. LOUVET.

Gabet, *Dict. des Artistes de l'école française au dix-neuvième siècle*. — Jal, *Discours sur la tombe de Mme Haudebourt-Lescot*; dans le *Journal des Débats*, du 7 janvier 1845. — *L'Illustration*, 8 janvier 1845.

HAUDICQUER DE BLANCOURT (*Jean* ou *François*), généalogiste français, né en Picardie, vers 1650, mort à une époque incertaine. Il prétendait descendre de Robert Haudicquer, écuyer en 1342, dans la compagnie d'ordonnance du maître des arbalétriers de France. Établi de bonne heure à Paris, Haudicquer s'y livra avec zèle à la recherche de matériaux pour composer l'histoire de la noblesse de Picardie. Après avoir perdu une première femme, il épousa, en 1684, la fille aînée de François Duchesne. Ce savant lui laissa bientôt son riche cabinet de manuscrits. Haudicquer s'occupait aussi de chimie, et il croyait posséder quelques secrets de l'alchimie. Accusé d'avoir contrefait et fabriqué d'anciens titres de noblesse, Haudicquer fut condamné aux galères en 1701. Cette peine fut ensuite commuée en une prison perpétuelle. Ses portefeuilles, remplis de titres et de papiers, furent confisqués avec tous ses biens. Un arrêt du 10 juillet 1708 ordonna le dépôt de ses papiers à la Bibliothèque royale (1). On a d'Haudicquer : *Nobiliaire de Picardie, contenant les généralités d'Amiens, de Soissons, des pays reconquis, et partie de l'élection de Beauvais : le tout justifié conformément aux jugements rendus en faveur de la province*; Paris, 1693, 1695, in-4°. « L'ouvrage d'Haudicquer, qui a été proscrit (en partie), sur les plaintes qu'il a occasionnées, dit de Bure, a néanmoins conservé quelque crédit vis-à-vis des curieux, parce que les exemplaires en sont rares. Mais il est bon de savoir que parmi le petit nombre de ceux qui nous en sont restés, il en existe peu qui soient entiers, par rapport aux cartons et aux retranchements que ce livre a soufferts; » — *Recherches historiques de l'ordre du Saint-Esprit*, etc.; Paris, 1695, 2 vol. in-12; le premier est de Duchesne; le second est d'Haudicquer; — *De l'art de la Verrerie, où l'on apprend à faire le verre, le cristal et l'émail; la manière de faire les perles, les pierres précieuses, la porcelaine et les miroirs*, etc.; Paris, 1697, 1718, in-12, avec fig. J. V.

Lelong, *Biblioth. histor. de la France*. — De Bure, *Bibliogr.* — *Journal des Savans*, sept. 1698. — Lenglet-Dufresnoy, *Méthod. histor.*, tome IV, page 443. — Desessarts, *les Siècles littéraires de la France*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ., histor., crit. et bibliogr.*

***HAUENSCHILD** (*Richard-Georges* SPILLER DE), littérateur allemand, connu sous le pseudonyme de *Max Waldau*, né à Breslau, le 24 mars 1822, mort en 1855, au château de Tscheidt près Bauerwitz, en Silésie. Il étudia aux universités de Breslau et de Heidelberg, visita ensuite l'Allemagne, la Suisse, la France, la Belgique et l'Italie, et se retira en 1848 dans ses terres, où il demeura, à quelques rares interruptions près,

elevations, des deux palais Massimi, dessinés et mesurés (avec M. Suys); Paris, 1 vol. in-fol.; — *Le Laurentin, maison de campagne de Pline le jeune, restituée d'après la description de Pline*; Paris, 1838, gr. in-8°.

(1) On cite dans le catalogue de Leblanc un recueil manuscrit des pièces du procès fait à Haudicquer de Blancourt, en 3 vol. in-fol. Il y en a un abrégé dans un exemplaire de son livre, qui est à la Bibliothèque impériale, avec beaucoup de notes critiques de la main de Pierre d'Hozier, qui en a couvert presque toutes les marges.

jusqu'à sa mort. Les écrits les plus connus de Hauenschild sont deux romans : *Nach der Natur* (D'après Nature), Hambourg, 1850 et 1851, 3 vol.; et *Aus der Junkerwelt* (Épisode de la vie des Gentilshommes), Hambourg, 1850, 3 vol. Ces romans, où se trouvent des principes politiques très-avancés, valurent à leur auteur une assez grande réputation.

Parmi les autres travaux littéraires de Hauenschild on remarque : *Ein Elfenmärchen* (Un Conte de fées); Heidelberg, 1847; — *Blætter im Winde* (Feuilles au vent), recueil de poésies lyriques; Leipzig, 1848; — *Für Gottfried Kinkel* (Pour Kinkel); Ratibor, 1850; — *Cordula, Graubündtner Sage* (Cordula, légende du pays des Grisons); Hambourg, 1851, 1852 et 1855. R. L.

Conv.-Lex. — Jul. Schmidt, *Gesch. d. deutsch. Literat. im 19 Jahrh.*, 2e édit., 1855, vol. III, p. 319 324.

HAUFF (*Wilhelm*), poëte et romancier allemand, né à Stuttgard, le 29 novembre 1802, mort dans cette ville, le 18 novembre 1827. Il fit ses études à Stuttgard et à Tubingue, occupa pendant quelque temps la place de gouverneur des fils du baron de Hagel, ministre de la guerre de Wurtemberg, parcourut ensuite l'Allemagne et la France, et se fixa au commencement de l'année 1827 à Stuttgard, où il rédigea durant les derniers mois de sa vie le journal littéraire *Das Morgenblatt*. Sa fin prématurée fut vivement regrettée de tous les amis des lettres allemandes. Ludwig Uhland la célébra par une belle élégie, que l'on retrouve dans l'édition des œuvres complètes de Hauff. Conteur fantastique, Hauff appartenait à l'école de Hoffmann, auquel il était inférieur sous le rapport de la richesse d'imagination, mais qu'il surpassait par la correction du style. Son roman historique *Lichtenstein*, Stuttgard, 1826, 3 vol., est un des meilleurs romans qui aient paru en Allemagne. Quelques-unes de ses nouvelles, notamment *Die Bettlerinn vom Pont des Arts* (La Mendiante du Pont des Arts) et *Das Bild des Kaisers* (Le Portrait de l'empereur) sont des chefs-d'œuvre. Outre ces ouvrages, on a de Hauff : *Maerchen* (Contes); Stuttgard, 1826; 6e édition, 1842; — *Mittheilungen aus den Memoiren des Satans* (Mémoires de Satan); Stuttgard, 1827, 2 vol.; — *Der Mann im Monde* (L'Homme dans la Lune); ibid., 1827, roman satirique, dans lequel Hauff persiflait le genre littéraire représenté alors en Allemagne par Clauren; — *Controverspredigt über Clauren und den Mann im Monde* (Sermon au sujet de Clauren et de l'*Homme dans la Lune*;) Stuttgard, 1826, discours sarcastique, qui fit beaucoup de sensation et qui réduisit au silence l'adversaire de Hauff; — *Phantasien ein Bremer Rathskeller* (Fantaisies dans la cave de la ville de Brême); Stuttgard, 1827; nouvelle édition illustrée, Brême, 1849. Les Œuvres complètes de Hauff ont été publiées par G. Schwab : *Saemmtliche Werke*; Stuttgard, 1830, 36 petits volumes; 2e édit., 1837, 10 vol.; 3e édition, 1840, 5 vol.; 4e édit., 1846, 18 vol.; 5e édit., 1853. Les *Œuvres choisies* de Hauff ont été traduites en français; Paris, 1857. R. Lindau.

Schwab, *Biographie de Hauff*, dans l'édition des *Œuvres complètes*. — Grüneisen, *Oraison funèbre*, dans l'édition des *Œuvres complètes*. — Julian Schmidt, *Geschichte der deutschen Literatur ein XIXten Jahrh.*; Leipzig, 2e édit., 1855, t. III, p. 252. — *Allgem. Literat. Zeitung*, décembre 1827, n° 297, p. 744. — *Blaetter für literar. Unterhaltung*, janvier 1828, n° 304. — *Morgenblatt*, décembre 1827, nos 292, 293.

HAUG (*Jean-Christophe-Frédéric*), poëte allemand, né le 19 mars 1761, à Niederstotzingen (Würtemberg), mort le 30 janvier 1829, à Stuttgard. Il étudia le droit, devint en 1783 secrétaire et en 1794 secrétaire intime du cabinet ducal, et obtint en 1817 la place de conservateur de la bibliothèque de Stuttgard. Haug se fit remarquer par sa verve épigrammatique. Sa facilité en ce genre de poésie se montre surtout dans *Zwei Hundert Hyperbeln auf Herrn Wahl's grosse Nase* (Deux cents Hyperboles sur le grand nez de M. Wahl); Stuttgard, 1804, et Brunswick, 1822; — *Epigramme und vermischte Gedichte* (Épigrammes et Poésies diverses); Berlin, 1805, 2 vol.; — *Hundert Epigramme auf Aerzte* (Cent Épigrammes sur les médecins); Zurich, 1806; — *Epigrammatische Anthologie* (Anthologie épigrammatique), publiée en commun avec C.-F. Weisser; Zurich, 1807-1809, 10 vol.; — *Poetischer Lustwald* (Recueil de Poésies), contenant des poésies d'anciens écrivains, pour la plupart inconnus aujourd'hui; Tubingue, 1819; — *Panorama des Scherzes* (Panorama de la Plaisanterie); Brunswick, 1820; — *Zwei Hundert Fabeln* (Deux cents Fables); Ulm, 1823; — *Bacchus, Anti-Momus, Jocus et Sphynx*; Ulm, 1823; — *Gedichte* (Poésies); Hambourg, 1827, 2 vol. R. L.

Conv.-Lex. — Engelmann, *Bibliothek der schoenen Wissenschaften*.

***HAUGE** (*Hans-Nielsen*), illuminé piétiste, né en Norvège, en 1771, mort en 1823. Il a laissé de nombreux ouvrages en danois, publiés en Norvège ou en Danemark; nous citerons entre autres : *Forsog til en Afhandeling om guds Visdom*; Christiania, 1796, in-8°; — *Anvisning ti nogle mærkelige sprag i Bibelen*; Bergen, 1798; — *Forklaring over Loven og Evangelium*; Christiansand, 1803, in-8°. Ce rêveur eut des partisans zélés, et il conserve encore quelques disciples fervents. Il est resté inconnu en France, mais les savants de l'Allemagne se sont occupés de lui. G. B.

J. Moeller, dans les *Archiven* de Stäudlin et Tzchirner, t. II, p. 344, 393; et Schubert, même recueil, t. V, p. 237. — Grégoire, *Hist. des Sectes relig.*, t. V. — Rudelbach, dans le *Zeitschrift für lutherische Theologie*; 1841, p. 63. — Sarwey, dans les *Studien und Kritiken* d'Umbreit, 1849, 2e cahier.

***HAUGHTON** (*William*), poëte dramatique anglais, vivait à la fin du seizième siècle. On a fort peu de détails sur sa vie. Il était probable-

ment plus jeune que Shakspeare. Dans le *Diary* du directeur de spectacle Henslowe, à la date de novembre 1597, il est appelé « le jeune Haughton ». Henslowe le nomme souvent jusqu'à la fin de l'année 1600, mais jamais après, et ces mentions se rapportent presque toujours à de modiques sommes d'argent avancées par Henslowe à Haughton; ce qui prouve que ce dernier était aussi pauvre et aussi imprévoyant que la plupart de ses confrères les auteurs dramatiques du temps. Il composa seul plusieurs de ses pièces, et pour les autres il eut des collaborateurs, Chettle, Day, et surtout Dekker, avec qui il semble avoir été très-lié. On ne connaît que deux pièces qui lui appartiennent certainement. Il est le seul auteur de la comédie intitulée : *Englishmen for my money, or a Woman will have her will*, et qui, sous ce dernier titre, figure dans l'ouvrage de Henslowe; 1578, in-4°. Elle a été réimprimée en 1616, 1626, 1631, et dans une petite collection intitulée *The old English Drama*, 1830, 4 vol. in-12. Il a composé avec Dekker et Chettle *The pleasant Comedie of patient Grissill*, jouée à Stationers' Hall en mars 1600, imprimée en 1603, et réimprimée par la Shakespeare-Society en 1841. Outre ces deux pièces, voici, d'après la *Biographia Dramatica*, la liste de celles qu'on lui attribue et dont deux seulement, *Thomas Merry* et *Thomas Strowde*, ont été publiées : *The Arcadian Virgin*; 1599; — *John Cox*, tragédie; 1599; — *Poor Man's Paradise*; 1599; — *Spanish Morris*; 1599; — *Thomas Merry*, trag.; 1599; — *The English Fugitives*; 1600; — *Ferrer and Porrex*; 1600; — *Robin Hood's Penn'orths*; 1600; — *Sevenwise Masters*; 1600; — *Strange News out of Poland*; 1606; — *The Conquest of Spain*; 1601; — *The Conquest of the West Indies*; 1601; — *Judas*; 1601; — *Proud Woman of Antwerp*; 1601; — *Sir Clothiers of the West*; 1601; — *Sir Yeomen of the west*; 1601; — *Thomas Dough*; 1601; — *William Cartwright*; 1602; — *Patient Grissill*; comédie, 1603, in-4°. Z.

Biographia Dramatica. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

HAUGHTON (Sir *Graves Chamney*), orientaliste anglais, né en Irlande, en 1789, mort à Saint-Cloud, près Paris, le 28 août 1849. Il entra jeune au service de la Compagnie des Indes orientales, et alla tenir garnison à Rangpour, dans le Bengale. Fatigué de la vie militaire, il demanda à passer dans le service civil, et étudia les langues orientales au collége du fort William à Calcutta. Deux ans lui suffirent pour acquérir la connaissance des dialectes hindous. En 1815, le soin de sa santé le ramena en Angleterre, où il fut nommé en 1817 professeur de sanscrit et de bengali au collége d'Hailebury. Après dix ans d'un enseignement brillant, il dut renoncer à des fonctions trop pénibles pour sa faible santé; mais il ne cessa, par de savantes publications, de contribuer aux progrès de la philologie hindoue. En 1839 il vint se fixer en France, où il passa ses dernières années. Forcé par l'état de sa vue d'abandonner ses études favorites, il appliqua aux difficiles problèmes de la métaphysique les vigoureuses facultés de son esprit. Il était membre de la Société royale de Londres et associé étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. On a de lui : *Select Bengali Stories, with a translation and a vocabulary*; Londres, 1820, in-4°; — *Rudiments of Bengali Grammar*; Londres, 1821, in-4°; — *A Bengali Glossary to five popular works*; Londres, 1821, in-4°; — *Bengali Selections, with a translation and a vocabulary*; Londres, 1822, in-4°; — *Manava Dherma sastra, or the Institutes of Menu*; Londres, 1825, 2 vol. in-4°; — *Parusha parikhya, or the Touchstone of Men*; Londres, in-8°; — *Tota itihas, or the Tales of a Parrot*; Londres, in-8°; — *A Dictionary Bengali and Sanskrit, explained in english and adapted for students of either language, to which is added an index serving as a reversed dictionary*; Londres, 1833, in-4°; — *The Vedanta System, a reply to the colonel Vans Kennedy, with an appendix*; Londres, 1836, in-8°; — *Prodromus or an inquiry into the first principles of reasoning, inclusing an analysis of the human mind*; Londres, 1839, in-8°; — *A Letter to the R. H. Charles W. Wynn, on the dangers to which the constitution of England is exposed from the encroachements of the courts of law*; Londres, 1841, in-8°; — *On the relative dynamic value of the degrees of the compass and on the cause of the needle resting in the magnetic meridian*; dans le *Philosophical Magazine*, Londres, 1846; — *Experiments proving the common nature of magnetism cohesion, adhesion and viscosity*; ibid., Londres, 1847; — *The Chain of Causes*; Londres, 1849, in-fol. Z.

Journ. Asiat. de Londres, 1849. — J. Mohl, *Notice sur sir Gr. Ch. Haughton*; dans le *Journal Asiatique*, août, 1850. — Magnin, *Discours prononcés aux funérailles de Haughton*; dans le *Recueil des Séances de l'Académie*, 1849, t. XIX.

HAUGWITZ (*Chrétien-Henri-Charles*, comte DE), homme d'État allemand, né en 1752, près d'Œls (Silésie), mort à Venise, le 19 février 1832. Il épousa en 1776 la fille du général comte de Tauenzien. Pendant un séjour de plusieurs années en Italie, il eut occasion de se lier intimement avec l'archiduc Léopold, grand-duc de Toscane. De retour dans son domaine, à l'embellissement duquel il prenait un grand plaisir, son amour de l'indépendance le poussa à refuser plusieurs offres brillantes qu'on lui faisait d'entrer dans l'administration prussienne, et il n'accepta que les fonctions de directeur général de la province de Silésie, sur le choix que les états de cette province firent de lui. Le grand-duc Léopold, étant monté sur le trône impérial, demanda au cabinet

prussien qu'on accréditât auprès de lui le comte d'Haugwitz. Celui-ci refusa d'abord, alléguant son inexpérience des transactions diplomatiques; mais il se vit bientôt forcé d'accepter, pour ne pas déplaire aux deux souverains : toutefois, il ne voulut pas toucher le traitement attaché à ses fonctions. Aussitôt que le comte d'Haugwitz arriva à Vienne en 1790, l'influence de la cour impériale sur le cabinet prussien parut s'accroître, et la guerre contre la France ne tarda pas à être résolue et à commencer. Si plusieurs fois le comte d'Haugwitz méconnut les véritables intérêts de sa patrie, comme le prouvent la convention de Reichenbach et le traité de Pillnitz, en revanche ce fut lui qui, devenu ministre des affaires étrangères (il avait remplacé dans ces fonctions, en 1792, le comte Schulembourg), dirigea les négociations préliminaires de la paix de Bâle, et qui plus tard, en dépit de nombreuses complications, réussit à faire de la Prusse le centre de toutes les négociations diplomatiques et à lui procurer même de notables agrandissements de territoire. A cette occasion, le comte d'Haugwitz reçut, comme dédommagement du désintéressement avec lequel il avait jusque alors servi l'État, des domaines situés dans la Prusse méridionale (ancienne Pologne). Sous Frédéric-Guillaume III, il rapprocha de plus en plus la Prusse de la France, et par là procura à son pays des avantages considérables; mais lorsque, en 1803, les Français occupèrent le Hanovre, Haugwitz reconnut que le système politique qu'il avait suivi jusque alors se trouvait compromis, et pour demeurer fidèle à ses principes, il se retira dans ses terres sous le prétexte de l'affaiblissement de sa santé. Hardenberg (*voy.* ce nom) succéda alors à Haugwitz, dont il modifia le système en proclamant la neutralité absolue de la Prusse. En 1805, 60,000 Français, commandés par Bernadotte, pénétrèrent dans le pays d'Anspach. Cette nouvelle violation du territoire de l'Allemagne occasionna un désaccord qui eût immédiatement amené la guerre si les événements d'Ulm, au moment où déjà le roi de Prusse faisait des préparatifs et des armements, n'avaient rendu ce prince plus prudent et ne l'avait disposé à la paix. Mais Napoléon ne voulait traiter qu'avec un homme capable de le comprendre. On rappela en conséquence Haugwitz, qui se rendit à Vienne peu de temps avant la bataille d'Austerlitz. Après cette victoire, Haugwitz signa un traité par lequel la Prusse cédait à la France, en échange du Hanovre, Anspach, Clèves et Neuchâtel. Haugwitz prit alors de nouveau la direction des affaires étrangères, à la place d'Hardenberg. Son système politique fut l'objet des plus vives attaques, et tandis que la prise de possession du Hanovre brouillait la Prusse avec l'Angleterre, dont la France cherchait alors à se rapprocher, les relations de la Prusse avec la France devenaient de plus en plus difficiles. Haugwitz se rendit à Paris, dans l'espoir de réconcilier les deux pays; mais il dut revenir à Berlin sans avoir réussi, et la guerre commença alors sans que la Prusse eût eu le temps de faire les préparatifs nécessaires. Haugwitz assista au désastre d'Iéna, et après avoir accompagné le roi Frédéric-Guillaume III dans la Prusse orientale, il revint se fixer dans ses terres de Silésie et de Pologne, où il vécut désormais dans l'isolement. En 1811 on le nomma curateur de la nouvelle université fondée à Breslau; mais en 1820, par suite d'une grave maladie, il fut obligé d'aller se fixer sous un climat plus chaud, et vécut alternativement à Venise, à Padoue, et surtout dans une villa des environs d'Este. On a publié des *Fragments des Mémoires inédits du comte d'Haugwitz*; Iéna, 1837, où il cherche à justifier ses différents actes diplomatiques. W.

Minutoli, *Der Graf von Haugwitz und Job von Witzleben*, etc.; Berlin, 1844. — *Conversations-Lexikon*.

HAUKSBEE ou **HAWKSBEE** (*François*), physicien anglais, vivait dans la première moitie du dix-huitième siècle. On ne connaît ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. On voit par les registres de la Société royale de Londres qu'il fut reçu membre de cette compagnie dès 1705; vers le même temps, il fut nommé curateur des expériences de la Société. Avant Hauksbee, on peut dire que l'électricité n'existait pas à l'état de science. Le docteur Gilbert de Colchester avait publié, au commencement du dix-septième siècle, un livre sur le magnétisme où il donnait une liste de certaines substances qui lorsqu'elles étaient frottées acquéraient la propriété d'attirer les corps légers; R. Boyle avait observé des phénomènes semblables; mais, à l'exception de ces faits isolés, on ne connaissait rien touchant l'électricité. Les découvertes électriques de Hauksbee n'eurent pas une grande importance en elles-mêmes; mais, comme le fait observer le docteur Thomson, elles constituèrent le commencement de la science, et en attirant l'attention des savants sur cet objet particulier, elles servirent considérablement à donner l'essor aux investigations électriques. Entre 1705 et 1711, il publia, dans les *Transactions philosophiques* de la Société Royale, plusieurs mémoires contenant un compte détaillé de ses expériences. En 1706 il avait reconnu l'électricité du verre par le frottement, ce qui l'avait mis sur la trace de l'invention de la machine électrique. On a de lui : *Physico-Mechanical Experiments on various subjects touching light and electricity producible on the attrition of bodies*; Londres, 1709, in-4°. Cet ouvrage fut bientôt traduit en italien par Thomas Dereham, il fut aussi traduit en français par Bremond; mais celui-ci étant mort avant d'avoir mis la dernière main à sa traduction, elle ne fut publiée qu'en 1754, par Desmarest, qui y ajouta les découvertes plus récentes de Hauksbee et celles, plus importantes, de Gray. Outre les ouvrages déjà mentionnés, Hauksbee a laissé : *Proposals for a course of chemical experiments*; Londres, 1731, in-4°;

— *An Essay for introducing a portable laboratory*; Londres, 1731, in-8°; et de nombreux mémoires sur divers sujets de philosophie et de science dans les *Transactions philosophiques*. Z.

Philosophical Transactions, 1708-1711. — Priestley, *History of Electricity*. — Thomson, *History of the Royal Society*. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

* HAULTIN, famille d'imprimeurs protestants de la seconde moitié du seizième siècle et du commencement du dix-septième. Ils étaient de La Rochelle; du moins la plupart d'entre eux exercèrent leur art dans cette ville. Les plus connus sont *Pierre*, mort en 1580; *Abraham*, mort en 1591; et *Jérôme*, mort le 16 novembre 1600. Un autre membre de cette famille, *Denys* Haultin, s'établit en 1589 à Montauban, où il mourut, au commencement de 1617. Il est probable que c'est le jurisconsulte du Belloi qui l'attira dans cette ville. Tous les livres sortis des presses des Haultin, autant de celui de Montauban que de ceux de La Rochelle, sont remarquables par la beauté des caractères, par la netteté, la régularité et la correction de l'impression; quelques-uns peuvent même passer pour des chefs-d'œuvre de typographie. Parmi les plus belles éditions dues à Jérôme Haultin, on cite la *Grammatica Hebræa* de P. Martinius; 1590. Les Haultin avaient pour marque *la Religion, aux ailes déployées, debout, foulant aux pieds la Mort, s'appuyant sur la croix et élevant d'une main l'Évangile*. Cette marque, mais quelque peu modifiée, se retrouve sur un grand nombre de livres protestants du dix-septième siècle, entre autres sur plusieurs de ceux qui sont sortis des presses des Chouët de Genève. La marque des Haultin se distingue facilement de toutes celles qui lui sont analogues, par la finesse des détails et surtout par les ailes de *la Religion*, qui sont déployées, tandis que sur les autres elles tombent le long du corps. M. Nicolas.

MM. Haag, *La France protest.*

HAULTIN (*Jean-Baptiste*), numismate français, né à Paris, vers 1580, mort en 1640. Il appartenait à une famille de robe, et obtint une charge de conseiller au Châtelet. On lui attribue quelques recueils numismatiques très-rares et que les amateurs se disputent vivement dans les ventes; ce sont : *J.-B. Altini Numismata non antea antiquariis edita*; Paris, 1640, in-fol.; — *Histoire des Empereurs romains, depuis Jules César jusqu'à Posthumus, avec toutes les médailles d'argent qu'ils ont fait battre de leur temps*; Paris, 1641, 1645, in-fol.; — *Figures et Empreintes des Monnaies de France*; Paris, 1619, in-4°. J. V.

De Bure, *Bibliogr. instructive*. — Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France*.

HAUNOLD (*Johan-Sigismund* de), numismate allemand, né en 1634, à Breslau, mort dans cette même ville, le 16 avril 1711. Il exerça des fonctions administratives dans sa ville, et consacra ses heures de loisir à l'étude de la numismatique. Son manuscrit *Theatrum Monetarium*, 8 vol. in-fol., qui se trouve à la bibliothèque de Breslau, contient la description et le dessin des monnaies de presque toutes les nations. On a du même auteur : *Curiosa artis et naturæ*; — *Regnum animale, minerale et vegetabile*, etc. R. L.

Sinapius, *Schles. Curiositæten*, vol. Ier, 451, et vol. II, p. 672. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*.

* HAUPT (*Moritz*), philosophe allemand, né le 27 juillet 1808, à Zittau. Il étudia de 1826 à 1830 la philologie à l'université de Leipzig sous la direction du célèbre G. Hermann. Nommé en 1838 professeur extraordinaire de la faculté de philosophie de cette université, il y fut appelé en 1843 à la chaire de littérature allemande nouvellement créée. Ayant pris une part active aux mouvements politiques des années 1848 et 1849, il fut destitué en 1850. Les principaux ouvrages de M. Haupt ont pour titres : *Altdeutsche Blætter* (Feuilles concernant l'ancien allemand); Leipzig, 1836-1840, 2 vol. in-8°; recueil publié en collaboration avec Hoffmann; — *Quæstiones catullianæ*; Leipzig, 1837; — *Observationes criticæ*; Leipzig, 1841; — *Zeitschrift für deutsches Alterthum* (Revue d'Antiquités allemandes) : excellent recueil, fondé en 1841, qui se publie annuellement à Leipzig, in-8°. M. Haupt a édité : *Ovidii Halieutica*, *Gratii Nemesianique Cynegetica*; Leipzig, 1838, in-8°; — *Erec*, *Lieder und Büchlein*, *Armer Heinrich*; trois poëmes de Hartmann von der Aue (*voy.* ce nom); — *Der gute Gerhard*, de Rudolf von Ems; — *Engelhard* de Conrard de Wurtzbourg; — *Lieder*, de Gottfried de Neiffen; — *Der Winsbeke und die Winsbekin*; Leipzig, 1844, poëme didactique du treizième siècle, dont l'auteur est inconnu; — *Horatius*, Leipzig, 1851. E. G.

Conversations-Lexikon.

* HAUPTMANN (*Auguste*), médecin allemand, né en 1607, à Dresde, mort dans cette même ville, en 1674. Il étudia à Leipzig, obtint en 1653 le grade de docteur, et s'établit à Dresde, où il exerça la médecine jusqu'à sa mort. Hauptmann attribua le premier toutes les maladies à des vers; il a imaginé aussi ce que l'on a appelé depuis la *pathologie animée*. Il considérait la mort même comme un être réel, que l'on peut rencontrer sous la forme d'un petit vers attaché à la langue des moribonds. Parmi ses nombreux écrits nous citerons : *Epistola præliminaris tractatui De viva Mortis Imagine*; Francfort, 1650; — *De Ictero*; Leipzig, 1653; — *De viva Mortis Imagine*; Francfort, 1650. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — *Biographie médicale*.

* HAUPTMANN (*Johann-Gottfried*), philologue allemand, né à Hayn, le 19 octobre 1712, mort à Gera, le 21 octobre 1782. Il fit ses études à l'école de Schulpforta et à l'université de Leipzig, et fut appelé en 1737 à Gera, dont il dirigea le collége depuis 1742 jusqu'à l'époque de sa mort. Parmi ses nombreux écrits (Zeibich en

cite deux cent quatre-vingts), on remarque : *Collectio Proverbiorum et Sententiarum insignium atque usitatiorum;* Francfort, 1743; — *Historia Linguæ Hebrææ;* ibid., 1752; — *Hebraici Sermonis Elementa, cum illius historia;* Iéna, 1760. R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.* — Meusel, *Lex. der von 1780 bis 1800 verstorbenen deutschen Schriftsteller.* — Strodtmann', *Geschichte der jetzt lebenden Gelehrten*, XII, p. 463-488.

* HAUPTMANN (*Moritz*), compositeur allemand, est né à Dresde, le 13 octobre 1792. Il eut pour maître le célèbre violoniste Spohr ; il visita la Russie, et est aujourd'hui professeur de contre-point au conservatoire de musique à Leipzig. Ses productions musicales se distinguent par la pureté de la forme et la richesse des mélodies. On lui doit : *Deux quatuors pour deux violons, viole et basse*, op. 7 ; Vienne ; — *Duos pour deux violons ;* Leipzig ; — plusieurs *Sonates pour piano et violon ;* Leipzig et Vienne ; — plusieurs numéros de *Chants et chansons*, avec accompagnement de piano ; Leipzig et Vienne ; — *Grande Messe* avec accompagnement d'orchestre ; — un *Offertoire ;* — un très-beau *Salve, Regina ;* — plusieurs *Chants* à quatre voix ; — *Mathilde*, opéra ; — *Harmonik et Metrik ;* Leipzig, 1855 : ouvrage où il a exposé son système de la théorie musicale. R. L.

Conversations-Lexikon. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* HAURÉAU (*Barthélemy*), écrivain français, né à Paris, le 8 novembre 1812. Dès 1832 il collabora à divers journaux politiques et littéraires : *La Tribune*, le *Journal du Peuple*, etc., et publia un livre intitulé *La Montagne*, sur les principaux personnages de la révolution. En 1838 il fut chargé de la direction du *Courrier de la Sarthe*, qu'il conserva jusqu'en 1845. Il vint alors à Paris prendre part à la rédaction du *National* jusque après la révolution de Février. En 1848, M. Carnot, ministre de l'instruction publique, nomma M. Hauréau conservateur des manuscrits français à la Bibliothèque nationale, fonctions dont il fut révoqué en 1852, par suite de son refus de serment. Pendant son court passage à cette Bibliothèque, M. Hauréau avait commencé à mettre en meilleur ordre les richesses incomplétement connues du département qui lui était confié ; il a découvert un assez grand nombre de manuscrits ignorés, ou que l'on croyait perdus. En 1848 le département de la Sarthe ayant eu à faire de nouvelles élections en remplacement de MM. Marrast et Jules de Lasteyrie, qui avaient opté pour d'autres départements, M. Hauréau se présenta, et fut élu. Il fit partie, à l'Assemblée constituante, du comité des affaires étrangères. Sa vie parlementaire n'offrit aucun incident remarquable, si ce n'est que dans la discussion de la constitution il vota seul contre le principe de la liberté de l'enseignement. Les travaux qui ont valu à M. Hauréau la réputation méritée d'un érudit de premier ordre sont : *De la Philosophie scolastique au neuvième siècle ;* dans la *Revue du Nord*, 1837 ; — *Critique des hypothèses métaphysiques de Manès, de Pélage et de l'idéalisme transcendental de saint Augustin ;* ibid., 1840 ; — *Histoire littéraire du Maine*, 4 vol. in-8° ; 1843-1847 ; — *Manuel du Clergé, ou examen de l'ouvrage de M. Bouvier :* Dissertatio in sextum Decalogi præceptum ; 1844, in-8° ; — *Résumé de l'histoire de la Pologne ;* 1846, in-16 ; — *La Liberté des Cultes ;* — *Histoire de la Peinture ;* in-32, 1848-1851 (collection Curmer) ; — *Charlemagne et sa cour, François Ier et sa cour ;* 1854-1855, 2 vol. in-18, dans la *Bibliothèque des Chemins de fer ;* — *De la Philosophie scolastique* (couronné par l'Institut), 2 vol. in-8°, 1850. Enfin, reprenant une des œuvres les plus considérables de l'ancienne congrégation des Bénédictins, il a, seul, entrepris de continuer le *Gallia Christiana*, et en a donné les trois premières livraisons du quatorzième volume, comprenant la province ecclésiastique de Tours. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a, deux années de suite (1856-1857), donné à ce travail le grand prix Gobert. Depuis 1848, M. Hauréau a été membre du comité historique au ministère de l'instruction publique. Parmi les recueils auxquels il a travaillé, on remarque le *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, l'*Encyclopédie nouvelle*, la *Collection des Classiques de* M. Nisard, l'*Encyclopédie moderne*, la *Biographie générale*, etc. Frédéric LOCK.

Docum. partic.

HAUSER (*Gaspard*), personnage mystérieux allemand, surnommé l'*Enfant trouvé de Nuremberg*, né on ne sait au juste à quelle époque, mort assassiné à Anspach, le 17 décembre 1833. Le 26 mai 1828, entre quatre et cinq heures du soir, un bourgeois de Nuremberg aperçut, non loin de sa maison, un jeune paysan dont l'attitude le frappa. Il tenait entre ses mains une lettre adressée à un officier d'un régiment de cavalerie alors en garnison à Nuremberg. Le bourgeois essaya d'entamer une conversation avec le jeune homme. « D'où venez-vous ? — De Ratisbonne. » Et il ne put en tirer d'autre réponse. Il le conduisit à l'adresse indiquée. En entrant dans la maison de cet officier, le jeune homme dit à un domestique : « Je veux me faire cavalier, comme mon père. » L'officier ne connut ni l'individu qu'on lui adressait, ni la main qui a tracé la lettre, conçue en ces termes : « De la frontière de Bavière, 1828. Je suis un pauvre journalier, père de dix enfants. Ce garçon a été jeté sur le seuil de ma porte le 7 octobre 1812 ; je n'ai point fait de déclaration aux autorités. Cet enfant n'a jamais quitté ma maison ; il ignore le nom de mon domicile, ainsi que le mien. Je l'ai fait élever en bon chrétien ; il sait lire et écrire,

il est docile, et veut devenir un cavalier comme son père; je l'ai conduit hors de ma maison, de nuit, jusqu'à Neumark. » Dans la lettre se trouvait un billet tracé en caractères latins, et qu'on devait croire écrit de la main de la mère supposée; il y était dit que cet enfant, né le 30 avril 1812, et baptisé sous le nom de Gaspard, était fils d'une pauvre créature et d'un père jadis enrôlé dans le sixième régiment des chevau-légers à Nuremberg. A la salle de police où l'on conduisit provisoirement le pauvre orphelin, on essaya vainement de le faire causer; mais quand on lui remit une plume, il écrivit lisiblement ces mots : *Gaspard Hauser*. Il pleurnichait comme un enfant de mauvaise humeur, et prononçait quelques paroles inintelligibles. On procéda ensuite à son signalement, à un examen plus attentif de sa personne. Il était bien fait, avait les épaules larges, la taille bien prise; on lui trouva une peau très-blanche, des mains et des pieds d'une délicatesse remarquable. Il paraissait n'avoir jamais porté de chaussure, car la plante de ses pieds était molle comme la paume de ses mains. Ses deux bras portaient les traces de la vaccine; son teint était clair, son sourire gracieux, enfantin. On lui présenta quelque nourriture : il refusa tout, excepté du pain sec et de l'eau. On essaya de lui faire avaler un peu de vin et des viandes; mais il vomit tout, eut des coliques, et on le vit couvert de sueur et plein d'anxiété (1).

Remis entre les mains du magistrat, Hauser fut enfermé dans une chambre de la *burg* de Nuremberg; le geôlier reçut l'ordre de le traiter avec le plus grand soin. Hauser dès ce moment passa son temps, assis par terre, à s'amuser avec des jouets d'enfant. Quelques personnes charitables vinrent le voir; et il apprit ainsi à parler passablement. Le bourgmestre Binder cherchant à connaître la vie antérieure de cet être singulier, découvrit que Hauser avait été élevé dans un souterrain, au pain et à l'eau, par un homme qui jamais ne se montrait à lui, mais qui changeait ses vêtements et apportait sa nourriture pendant qu'il dormait. L'enfant ne pouvait pas même s'étendre commodément dans son étroite prison; jamais il ne vit le soleil ou le jour arriver jusqu'à lui. Son unique occupation consistait à jouer avec deux petits chevaux de bois. Quelque temps avant sa délivrance, l'homme qui lui donnait des soins s'était montré plus souvent dans la geôle étroite; il avait donné quelques leçons d'écriture à Hauser, et lui avait enseigné à marcher. Un jour, il le chargea sur ses épaules, et se mit en route avec lui; mais quant à la direction suivie par les deux voyageurs, Hauser était absolument incapable de donner aucun renseignement précis. Il n'avait point vu la figure de son geôlier, quoique celui-ci ne fût point masqué; mais, habitué à une soumission servile, il n'avait osé regarder en face son conducteur. Quel était

(1) Les détails suivants ne sont pas sans intérêt pour la physiologie Ainsi, tout le côté droit de son corps était sujet à de fortes contractions, surtout quand la vue de quelque objet nouveau le frappait. Quand il dormait le bruit ne paraissait avoir sur lui aucune influence, et même la douleur ne pouvait l'éveiller. Il ne pouvait supporter les rayons du soleil, qui irritaient ses yeux. Les dessins et les tableaux lui faisaient l'effet d'être taillés dans la matière. La multiplicité des impressions qu'éprouva son esprit ne tarda pas à exciter à un point extraordinaire son système nerveux ; aussi au bout de quelque temps les muscles de son visage étaient agités de contractions nerveuses, ses mains tremblaient si fort qu'elles ne pouvaient plus rien tenir; son ouïe était devenue si sensible que non-seulement le bruit des tambours le jetait dans des convulsions, mais qu'il éprouvait de fortes douleurs quand on parlait près de lui en élevant la voix. Bientôt il perdit l'appétit, et on dut le porter dans une maison tranquille, où personne ne put le voir. Ce fut là qu'il coucha dans un lit pour la première fois, et qu'il commença à rêver, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant. Une des choses qui lui coûtèrent le plus, ce fut de s'accoutumer à la nourriture ordinaire; il lui fallut des mois pour y parvenir. Les mets chauds lui causaient une soif ardente, qu'il ne pouvait apaiser qu'en buvant dix ou douze litres d'eau dans une journée. Quand il se fut peu à peu habitué à manger de la viande, les convulsions cessèrent, l'excitation cérébrale diminua, ses yeux perdirent leur éclat fébrile, enfin la santé revint peu à peu. Un fait digne de remarque, c'est que le changement de régime le fit grandir de deux pouces en quelques semaines. Gaspard Hauser resta longtemps sans comprendre la différence que nous faisons entre les êtres animés et les objets inanimés. Il s'imaginait que le mouvement qui s'opérait, n'importe dans quel objet, était spontané, de sorte que si le vent emportait une feuille de papier, il s'imaginait qu'elle s'était enfuie; il supposait qu'un arbre manifestait la vie qui était en lui par le mouvement de ses branches et de ses feuilles, et que le bruissement de ces dernières, quand le vent les agitait, était le langage dont l'arbre se servait pour exprimer sa pensée. Hauser voyait aussi bien dans l'obscurité qu'au grand jour : par la nuit la plus noire, il pouvait distinguer le bleu du vert. Le sens de l'ouïe était aussi très-développé chez lui. Toutes les odeurs, à l'exception de celle du pain, du fenouil, de l'anis et du cumin, lui étaient plus ou moins désagréables. A une grande distance, il distinguait les arbres fruitiers des autres arbres par l'odeur seule de leur feuillage. Quand il passait près d'un cimetière, l'odeur qui s'en exhalait, sensible seulement pour lui, lui donnait un accès de fièvre; l'odeur d'une rose le faisait évanouir. Il éprouvait avec une grande facilité les effets magnétiques et métalliques. Un jour on lui donna un jouet aimanté; il le prit, s'en occupa quelques instants, et le rejeta en disant qu'il lui faisait éprouver des sensations pénibles. Le professeur Daumer ayant appris cela fit sur lui quelques expériences avec l'aiguille aimantée : quand elle était dirigée de son côté, il se plaignait d'une forte douleur d'estomac, et disait qu'il éprouvait en outre une sensation comme celle que lui causerait un courant d'air sortant de son corps et se précipitant vers l'aimant. Les métaux agissaient aussi fortement sur G. Hauser, et lui faisaient éprouver par leur contact une sorte d'attraction et un sentiment de froid qui pénétrait plus ou moins profondément dans son bras, selon la grandeur des objets. S'il prenait un chat par la queue, il éprouvait un frissonnement et sentait comme un coup sur la main. Cette incroyable faculté de sentir disparut du reste peu à peu. A la fin de sa vie, Hauser mangeait toutes sortes de viandes, excepté la chair de porc; mais il fallait qu'elles fussent faiblement épicées, et les assaisonnements qu'il préférait étaient encore le fenouil et le cumin. Il continuait à ne boire que de l'eau, qu'il remplaçait néanmoins assez souvent le matin par une tasse de chocolat. Il avait gardé une grande aversion pour toutes les liqueurs fermentées, le vin, la bière, etc., aussi bien que pour le thé et le café. Il était du reste devenu comme tout le monde, excepté qu'il voyait encore dans l'obscurité, quoique moins parfaitement. L. L—T.

donc cet enfant bizarre, à demi sauvage, à demi idiot? Le fils de quelque noble dame, d'un prince ou d'un prêtre? peut-être la victime d'une captation d'héritage? Ou bien n'était-ce qu'un aventurier d'une espèce nouvelle?... A toutes ces questions point de réponse satisfaisante. En attendant, la charité des habitants de Nuremberg s'intéressa vivement au sort de Hauser, et le 18 juillet 1828 on le confia à un professeur de cette ville. Dans les commencements, le pensionnaire montra une extrême envie de s'instruire. Son application était constante, sa mémoire prodigieuse, ses sens d'une finesse remarquable; mais toutes ces facultés allèrent en diminuant à mesure que s'étendait le cercle de ses connaissances. Il montrait beaucoup d'aptitude pour la calligraphie et le dessin; le manége lui fit grand plaisir. Quant à l'instruction religieuse, il n'y comprenait mot, malgré quelques livres de piété qu'on avait trouvés sur lui en le fouillant lors de sa première apparition à Nuremberg. Son aversion pour les prêtres, les médecins, ne se démentit pas un instant : dans les églises, il se sentait mal à son aise. Peut-être le mystérieux crépuscule qui règne dans les temples gothiques lui rappelait-il le demi-jour dans lequel il avait vécu plongé pendant de longues années. A tout prendre, ses progrès n'étaient nullement remarquables. Il devint maladif, et bientôt un nouvel incident vint interrompre le cours de ses études et ranimer la curiosité du public, déjà blasée sur son compte. Le 17 octobre 1829 on trouva Gaspard Hauser étendu dans la cave et portant au front une large blessure faite avec un couteau. Cette blessure n'était point mortelle; mais des paroxysmes nerveux furent la suite de cette tentative de meurtre. Après que Hauser fut revenu à lui, il raconta qu'un homme noir, semblable à un ramoneur, lui avait donné, au moment où lui, Hauser, passait la tête hors d'un cabinet, un coup violent sur le front; que ce coup l'avait étendu par terre; que revenu à lui, il avait voulu se rendre chez la mère de son professeur; mais que, saisi d'une inexprimable frayeur, il s'était caché dans la cave, où il avait de nouveau perdu connaissance.

La police se mit en mouvement, sans rien découvrir de positif sur l'auteur de cet attentat. On transféra Hauser chez le conseiller Biberach, où deux agents de police le surveillèrent constamment. Après quelques mois de séjour dans cette maison, il se blessa lui-même par maladresse en détachant du mur un pistolet qui partit au même instant. Plus tard, le lieutenant prussien de Pirch, qui revenait de Hongrie, s'entretint avec lui, et crut découvrir en lui la connaissance de quelques phrases magyares. Ces circonstances firent renaître dans quelques esprits des soupçons sur la véracité de Hauser. Dans les derniers temps, lord Stanhope s'était intéressé à lui et l'avait fait placer à Anspach, dans les bureaux d'un tribunal. Le 14 décembre 1833 un étranger vint à la rencontre de Hauser, dans les rues d'Anspach, et lui dit : « Je vous apporte des nouvelles de lord Stanhope et des détails sur votre origine. » Hauser lui répond : « Je n'ai pas le temps de vous écouter dans ce moment, mais je vous attendrai ce soir à trois heures dans le jardin du château. » L'étranger se rend à la place convenue, et présente quelques papiers à Hauser; au même moment, il lui plongea un poignard dans le côté gauche. La victime trouva encore des forces pour se traîner à son domicile, et succomba à sa blessure quelques jours après. Le meurtrier de Hauser n'est pas encore connu; l'énigme de cette vie attend encore une solution. Placée dans un roman, une existence semblable à celle de Hauser semblerait presque en dehors des limites de la vraisemblance; dans le domaine des faits positifs, c'est un inexplicable mystère. [*Encycl. des gens du M.*]

Œttinger, *Bibliographie.* — Merker, *Kasp. Hauser, nicht unwahrscheinlich ein Betrüger*; Berlin, 1830, in-8°. — *Vorlæufige Mittheilungen über Kasp. Hauser den Findling.* — *Schutzworte für den Nürnberger Findling Kasp. Hauser gegen die Schrift der Polizeiraths Merker*; Berlin, 1830, in-8°. — Schmidt von Luebeck, *Ueber Kasp. Hauser*; Altona, 1831-1832, 2 parties, in-8°. — Feuerbach, *Einige wichtige Actenstücke, den unglücklichen Findling Kasp. Hauser betreffend*; Berlin, 1831, in-8°. — Le même, *Kasp. Hauser Beispiel eines Vèrbrechens am Selenleben des Menchen*; Anspach, 1832, in-8°. — Daumer, *Mittheilungen über Kasp. Hauser*; Nuremberg, 1832, in-8°. — Prey, *Geheimnissvolle Geschichte des Kasp. Hauser; seine Erziehung, Verfolgung und Ermordung*; Berlin, 1834, in-8°. — Heidenreich, *Kasp. Hauser's Verwundung, Krankheit, Leichenœffnung*; Berlin, 1834, in 8°. — *Gaspard Hauser, ou l'homme mystérieux, notice sur cet infortuné*; Lyon, 1834, in-8°. — Fuhrmann, *Kasp. Hauser; beobachtet und dargestellt in der letzten Zeit seines Lebens von seinem Religionslehrer und Beichtvater*; Anspach, 1834, in-8°. — Singer, *Leben Kasp. Hauser's oder Beschreibung seines Wandels von seinem Beginn bis zu seinem Grabe*; Ratisbonne, 1834, in-8°. — Lord Stanhope, *Materialien zur Geschichte Kasp. Hauser's*; Heidelberg, 1835, in-8°. — Seiler, *Kaspar Hauser, der Thronerbe Badens*; Paris (Berne), 1840-1847, in-8°. — Comte d'Allonville, *Dictionnaire de la Conversation.*

* **HAUSMANN** (*Jean-Frédéric-Louis*), géologue allemand, est né à Hanovre, le 22 février 1782. Il étudia à Gœttingue, et fut depuis 1803 jusqu'en 1806 employé dans les mines à Clausthal et à Brunswick. En 1806 il entreprit un voyage d'exploration scientifique à travers la Norvège et la Suède; et à son retour il fut nommé inspecteur général des mines du royaume de Westphalie. Depuis 1811 il occupe à l'université de Gœttingue les chaires de technologie, de minéralogie et de géologie. On a de lui : *Krystallographische Beitræge* (Études cristallographiques); Brunswick, 1803 et 1822; — *Entwurf zu einer Einleitung in die Oryktognosie* (Essai d'une introduction à l'étude de l'oryctognosie); Helmstædt, 1805; — *Beitræge zur Berg- und Hüttenkunde* (Études sur la science des mines et sur la métallurgie); Brunswick, 1806-1810 et 1822; — *Entwurf eines Systems der unorgani-*

schen Naturkoerper (Essai d'un système des corps inorganiques); Cassel, 1809; — *Reise durch Scandinavien* (Voyage à travers la Scandinavie); Gœttingue, 1811-1818, 5 vol.; — *Grundlinien der Forstwissenschaft* (Éléments de la science forestière); Gœttingue, 1811; — *Grundlinien einer Encyclopædie der Bergwerkswissenschaften* (Éléments d'une encyclopédie de la science des mines); Gœttingue, 1811; — *Grundlinien der Geognosie* (Éléments de Géognosie); ibid., 1812; — *De Relatione inter corporum naturalium inorganicorum indoles chemicas atque externas*; Gœttingue, 1813; — *Handbuch der Mineralogie* (Manuel de Minéralogie); Gœttingue, 1813, 3 vol., partie I; 2ᵉ édit., 1828; partie II, vol. 1 et 2, 2ᵉ édit., 1847; — *Crystallographia metallurgica*; ibid., 1820; — *Untersuchungen über die Formen der leblosen Natur* (Recherches sur les formes de la nature inanimée); ibid., 1821; — *De Apenninorum Constitutione geognostica*; ibid., 1824; — *Versuch einer geologische Begründung des Acker-und Forstwesens* (Essai de Géologie considérée comme base de l'économie rurale et de la science forestière); Berlin, 1825; texte latin, Gœttingue, 1823; — *Umrisse nach der Natur* (Esquisses d'après nature); Gœttingue, 1831; — *De Hispaniæ Constitutione geognostica*; ibid., 1832; — *De Usu experientiarum metallurgicarum*; ibid., 1838; — *Ueber die Bildung des Harzes* (De la formation du Harz); ibid., 1842; — *Geologische Bemerkungen über die Gegenden von Baden bei Rastadt* (Observations géologiques sur les contrées de Bade près de Rastadt); ibid., 1844; — *Beiträge zur metallurgischen Crystallkunde* (Études de cristallographie métallurgique); ibid., 1850 et 1852, 2 parties; — *Uber die durch Molekularbewegungen in starren leblosen Kærpern bewirkten Formenveränderungen* (Des Changements de forme produits dans des minéraux par des mouvements moléculaires); Gœttingue, 1855. R. LINDAU.

Conversat.-Lexik. — Gersdorf, *Repertorium*.

HAUSSCHEIN. *Voy.* ŒCOLAMPADE.

* **HAUSSET** (*N......*, Mᵐᵉ DU), femme de chambre de Mᵐᵉ de Pompadour, à qui l'on attribue des mémoires contenant de curieux détails sur la vie privée de sa maîtresse et de Louis XV et sur le fameux *Parc aux cerfs*. Elle était née vers 1720, et on ignore l'époque de sa mort. Ses mémoires disent que dans sa jeunesse elle avait habité la Normandie et le Poitou, et l'on suppose qu'elle était originaire d'une de ces deux provinces. Sa famille était noble sans doute. En sortant du couvent, où elle avait terminé son éducation, elle vint demeurer avec un oncle qui s'occupa d'elle. Orpheline, elle eut à soutenir un procès qu'elle perdit, et se trouva ainsi complètement ruinée. Elle épousa ensuite un gentilhomme, du Hausset, qui n'avait pour toute fortune qu'une pension viagère. La mort de son mari la laissa sans ressources. Quelques personnes la recommandèrent à Mᵐᵉ de Pompadour, qui la prit pour première femme de chambre. Elle se fit aimer dans le cercle de la favorite, rendit quelques services au marquis de Marigny, frère de sa maîtresse, et le roi finit par la regarder, à ce qu'elle rapporte, comme une statue muette devant laquelle il n'y a pas à se gêner. Il lui adressait rarement la parole; mais il daignait parfois lui exprimer son contentement par des mines gracieuses. Il lui faisait même de temps à autre de petits présents; et une fois qu'elle l'avait soigné dans une indisposition qui le surprit au milieu de la nuit, il la récompensa par un bon de 4,000 livres sur le trésor. Après la mort de Mᵐᵉ de Pompadour, Mᵐᵉ du Hausset se retira en province avec une modeste pension. Un jour, Sénac de Meilhan entrant chez le marquis de Marigny, le trouva en train de brûler des papiers. « Voilà un manuscrit, lui dit-il, écrit par une femme de chambre de ma sœur; ce sont des commérages : au feu! » Sénac lui demanda grâce pour celui-là, et le pria de le lui donner pour s'amuser, disant qu'il aimait beaucoup les anecdotes. Marigny lui en fit présent. Pendant l'émigration, Crawfurd obtint ce journal de Sénac, et le publia plus tard dans ses *Mélanges d'Histoire et de Littérature*; Paris, 1809, in-4°. Le manuscrit était d'une mauvaise écriture et d'une orthographe vicieuse. Mᵐᵉ de Pompadour n'ayant eu que deux femmes de chambre, on pensa que Mᵐᵉ du Hausset seule avait pu écrire ces *Mémoires*; mais comment ce manuscrit était-il arrivé dans les mains de M. de Marigny? On dit qu'une de ses amies, qui passait pour femme d'esprit, l'avait engagée à mettre par écrit ce qu'elle entendait journellement, et lui avait conseillé plus tard de rassembler ses notes pour en former un ouvrage dans le genre des *Souvenirs de Mᵐᵉ de Caylus*. Mᵐᵉ du Hausset, cédant aux instances de cette amie, aurait profité d'un peu de loisir pour composer une espèce de journal qu'elle devait lui adresser afin d'y mettre de l'ordre et du style; mais au lieu d'aller chez cette femme d'esprit, le manuscrit, on ne sait pourquoi, vint chez le marquis de Marigny, avec qui Mᵐᵉ du Hausset était restée en bonnes relations depuis la mort de la marquise de Pompadour. On pense qu'elle le lui avait donné pour le retoucher. Peut être aussi n'osait-elle pas le publier sans son avis. En 1824, MM. Barrière et Berville ont reproduit les *Mémoires* de Mᵐᵉ du Hausset dans leur *Collection des Mémoires relatifs à la révolution française*, en y ajoutant des notes et des éclaircissements historiques. Ils ont été réimprimés dans la *Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le dix-huitième siècle*, par M. Fr. Barrière, tome III, chez MM. F. Didot, gr. in-18. L. LOUVET.

Mᵐᵉ du Hausset, *Mémoires*.

HAUSSEZ (*Charles* LEMERCHER DE LONGPRÉ,

baron D'), administrateur français, né à Neufchâtel (Normandie), le 20 octobre 1778, mort au château de Saint-Saens, près de Neufchâtel, le 10 novembre 1854. Sa famille appartenait à la noblesse de robe. Il reçut une éducation solide, et dès l'âge de dix-huit ans s'associa aux entreprises royalistes de son département. Signalé à la police du Directoire, il se vit contraint de fuir en 1799, et ne reparut qu'en 1804. Compromis dans l'affaire de Georges Cadoudal et de Pichegru, comme ayant favorisé le débarquement des conjurés sur la côte de Béville, il fut arrêté et remis en liberté faute de preuves suffisantes, mais soumis à la surveillance. Lorsque Napoléon fut devenu empereur, d'Haussez manifesta un vif enthousiasme pour la dynastie nouvelle; il en fut récompensé, dès le mois de novembre 1805, par le titre de baron et la nomination aux fonctions de maire de Neufchâtel. Mais déjà il sentait renaître en lui les sympathies de sa première jeunesse, et au mois d'avril suivant il fut un des premiers à arborer le drapeau blanc. En 1815 il présida la députation neufchâteloise qui vint présenter ses hommages à Louis XVIII, et il se mit à la tête de la garde nationale après la bataille de Waterloo. Nommé membre du conseil général de la Seine-Inférieure, et président d'une assemblée électorale, il fut élu député par son département. A cette chambre, qui fut qualifiée d'*introuvable*, il vota constamment avec le parti libéral. Le 6 décembre notamment il parla contre la proposition de Hyde de Neuville tendant à faire juger par une commission composée de membres des deux chambres ceux qui avaient été exceptés de la loi dite d'*amnistie*; il s'opposa à l'ajournement de l'institution du jury, et combattit aussi avec force une proposition ayant pour but de faire rendre au clergé le droit exclusif de constater les actes de l'état civil. Il dut naturellement applaudir à l'ordonnance du 5 septembre 1816, qui prononça la dissolution de la chambre. Il ne fut pourtant pas réélu; au mois de mai 1817, il fut nommé à la préfecture des Landes, d'où il passa en 1819 à la préfecture du Gard, et en 1820 à celle de l'Isère. Ce fut sous son administration qu'éclatèrent les troubles de Grenoble en 1821, à la suite de la révolution du Piémont. Le général Pamphile Lacroix, commandant la division, prononça aussitôt l'état de siége; le préfet protesta avec énergie contre cette mesure, que le gouvernement révoqua; cependant il était difficile de rester à l'abri de tout reproche au milieu des sanglantes répressions qui étouffèrent ces troubles. En 1823, d'Haussez fut appelé à la préfecture de la Gironde et nommé conseiller d'État en 1826. Lors des élections générales de 1827, il fut envoyé à la chambre des députés par le collége électoral de l'arrondissement de Dax (Landes).

Au mois d'août 1829, Charles X lui confia le ministère de la marine, sur le refus de l'amiral de Rigny, qui n'avait pas voulu s'associer à un cabinet présidé par le prince de Polignac. D'Haussez signala son entrée au conseil par la vigueur pleine d'intelligence avec laquelle il organisa les immenses préparatifs de l'expédition d'Alger. L'habileté de ses dispositions excita l'admiration des Anglais eux-mêmes. En moins de trois mois il compléta les préparatifs de cette expédition, qui, exigeant cent bâtiments de guerre et quatre cents transports, avaient été jugés ne pouvoir être achevés en moins de huit à dix mois. L'ambassadeur d'Angleterre, s'étant présenté chez le ministre de la marine, lui dit avec outrecuidance : « J'espère, monsieur le ministre, que le projet dont on parle n'est qu'une plaisanterie, et que vous ne voudriez point hasarder une conquête à main armée devant laquelle lord Exmouth lui-même a reculé; d'ailleurs, l'Angleterre ne le souffrirait pas. — Monsieur l'ambassadeur, répondit froidement le baron d'Haussez, la chose est très-sérieuse, et elle se fera avec ou sans l'approbation de votre gouvernement. » On prétend même que d'Haussez, se rappelant qu'il était ministre de la marine, et non pas des affaires étrangères, se servit dans sa réponse de termes plus énergiques, empruntés plutôt au vocabulaire du marin qu'à celui du diplomate.

Comme membre du conseil des ministres, d'Haussez signa les ordonnances du 25 juillet 1830, dont il approuvait le principe, mais sur lesquelles il crut devoir faire quelques observations. Le 28 il parut, dit-on, dans les rangs des troupes royales. Quand la victoire se fut décidée en faveur du peuple, d'Haussez se rendit à Saint-Cloud, et ne s'éloigna de Charles X que lorsque ses conseils cessèrent d'être utiles à ce prince. Grâce au dévouement d'un de ses anciens amis, il réussit à se réfugier à Dieppe, d'où, après plusieurs heures d'une pénible et périlleuse traversée, il gagna les côtes d'Angleterre. Contumax dans le procès des derniers ministres de Charles X, il fut condamné, par arrêt de la cour des pairs du 11 avril 1831, à la détention perpétuelle. Après un assez long séjour dans le Royaume-Uni il parcourut successivement l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, ayant soin de consigner ses observations dans différents ouvrages. L'amnistie de 1839 lui rouvrit enfin les portes de la France; il n'en profita pas immédiatement, et resta encore à Genève. Il vint enfin fixer sa résidence dans le département de la Seine-Inférieure, partageant son temps entre la culture des lettres, les affections de la famille et les distractions du monde.

On doit au baron d'Haussez : *Réflexions d'un ami du roi, par M. ***, ancien député*; novembre 1816, in-8°; — *Un mot à M. de Chateaubriand*; janvier 1817, in-8°; — *Considérations sur l'agriculture et l'industrie dans les Landes*; Bayonne, 1817, in-8°; — *Études administratives sur les Landes, ou collection de mémoires et d'écrits relatifs à la contrée*

renfermée entre la Garonne et l'Adour; Bordeaux, 1826, in-8°; — *Des routes et des canaux, et des modifications à apporter dans le système de travaux qui leur est appliqué et dans la législation qui les régit*; Bordeaux, 1828, in-8°; — *Souvenirs pour servir à la statistique du département de l'Isère*; Bordeaux, 1828, in-8°; réimprimés en 1838, à la suite de l'*Almanach de la cour royale de Grenoble et annuaire du département de l'Isère*; — *Philosophie de l'exil*, Paris, 1832; suivie des *Nouvelles Études morales et politiques*, 1851; — *La Grande-Bretagne en* 1833; Paris, 1833, 2e édit.; 1834, 2 vol. in-8°; — *Voyage d'un Exilé de Londres à Naples et en Sicile, en passant par la Hollande, la Confédération Germanique, le Tyrol et l'Italie*; Paris, 1835, 2 vol., in-8°; — *Alpes et Danube, ou voyage en Suisse, Styrie, Hongrie et Transylvanie, pour faire suite au Voyage d'un Exilé*; Paris, 1837, 2 vol., in-8°; ces voyages ont eu plusieurs éditions en France; ils ont été contrefaits à l'étranger, traduits en anglais et en allemand et mis à l'*index* à Rome; — *Projet d'une route entre Fleury et Dieppe, par la vallée d'Andelle, de la Varenne et d'Arques*; juillet, 1840; — *De l'amélioration des bois taillis*; Rouen, 1844, in-8°; — *Études morales et politiques*; Paris, 1844, in-8°; — *Nouvelles Études morales et politiques*; 1851; — *Notes sur l'acacia*; 1844; — *Moi*; avec cette épigraphe : *Nosce te ipsum*; Rouen, 1854 : étude intime, qui n'a pas passé dans le commerce de la librairie. L. Louvet.

J.-B. Mathon, *Notice biogr. et bibliogr. sur le baron d'Haussez*; dans l'*Annuaire des cinq. départ. de l'anc. Normandie pour l'année* 1855, et dans l'*Écho de la vallée de Bray* du 18 nov. 1854. — Boullée, *Encyclopédie des Gens du Monde*. — Dufey (de l'Yonne), *Dictionnaire de la Conversation*. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemporains*.

HAUSSMANN (*Jean-Michel*), chimiste et manufacturier français, né à Colmar, le 4 février 1749, mort à Strasbourg, le 16 décembre 1824. Son père, qui le destinait à être pharmacien comme lui, l'envoya étudier à Genève et à Paris. De retour à Colmar, dans le but d'être utile à ses frères, qui élevaient une manufacture de toiles peintes au Logelbach, il fit des essais sur la teinture des tissus. Les succès qu'il obtint l'engagèrent à établir lui-même, en 1777, une petite fabrique d'indiennes à Rouen. Mais il reconnut que dans cette ville le prix trop élevé de la main d'œuvre était un obstacle à l'extension qu'il eût voulu donner à cette entreprise, et il résolut d'aller se réunir à ses frères. Il comptait réussir là comme à Rouen; mais quelle fut sa surprise lorsqu'avec les mêmes mordants, les mêmes procédés, la même teinture, il s'aperçut que son rouge de garance, qui faisait merveille à Rouen, était terne au Logelbach. Cependant, le sort de l'établissement dépendait de là, et Haussmann éprouvait de violentes inquiétudes, lorsque l'idée lui vint d'analyser sa garance. Il reconnut que toute la garance en général renferme un acide qui doit être saturé pour que les parties colorantes se fixent avec éclat sur la toile. Comment saturait-il donc cet acide à Rouen, où il employait la même garance sans rien ajouter à ses teintures? Il analysa à son tour l'eau du Logelbach en la comparant à celle de Rouen, dont il avait fait venir une certaine quantité, et l'analyse lui prouva que cette dernière contenait des parties calcaires qui saturaient naturellement l'acide de la garance et donnaient lieu à l'éclat des principes colorants qui se fixaient sur la toile. Par la contre-épreuve il acquit la conviction que l'eau claire et limpide du Logelbach n'avait pas ces parties calcaires qui à Rouen saturaient cet acide. Il fallait remédier au mal : pour cela il ajouta de la craie dans les chaudières de garance, et cette première découverte assura la prospérité de la manufacture du Logelbach, dont les produits devinrent supérieurs à ceux des autres manufactures de l'Alsace. A cette découverte il en joignit plusieurs autres et des améliorations qui le placèrent, avec ses frères, au premier rang des manufacturiers français. En 1819 ils recevaient, à l'exposition de l'industrie, une médaille d'or pour avoir appliqué les premiers, et avec un plein succès, la gravure lithographique à l'impression sur les étoffes de soie, de laine et de coton, et pour les progrès que l'art de la teinture et celui de l'impression sur toile devaient à leurs travaux. Il serait trop long d'énumérer les découvertes et les perfectionnements dus particulièrement à Michel Haussmann; voici les principaux : 1° il simplifia les mordants, en régla la composition par une théorie méthodique, et réforma les anciennes recettes routinières; 2° il produisit, par ses mordants combinés et par l'art raisonné de la teinture, des nuances nouvelles; pour la teinture de ces nuances, il fut le premier à employer en France le quercitron de Philadelphie, la gaude de Normandie et de Provence; le premier aussi il employa en grand la cochenille pour les teintures; 3° il a été le premier fabricant qui ait fait usage du blanchiment chimique ou au chlore pour les étoffes de coton. Il eut longtemps à ce sujet une correspondance avec Berthollet, à qui il rendait compte de ses observations. Dans un de ses essais, il faillit être suffoqué par le chlore, et sa santé en resta altérée; 4° il perfectionna le système des couleurs directes dites *d'application*, soit par la cochenille, soit par les précipités de bois de Fernambouc, soit enfin par l'emploi d'une foule d'ingrédients et bois de teinture auxquels on n'avait pas songé jusque là, en employant pour base les dissolutions d'étain; 5° il employa le premier en France l'acide oxalique, découvert par le chimiste suédois Scheele, pour donner du blanc en parties plus délicates dans les mouchoirs et indiennes, en l'imprimant directement avec la teinture sur les toiles imprégnées de la

préparation appelée *mordant;* cette découverte produisit une révolution dans la fabrication, qui dès lors se distingua en fabrication *nouvelle* et en fabrication *ancienne;* 6° il introduisit en France le bleu anglais dit *faïencé*, qui se produit par le passage successif de l'étoffe dans diverses cuves chimiques combinées, et dont on ignorait tout à fait la composition en France; 7° il fut le premier à fixer sur toiles de coton et sur toiles de lin le prussiate de fer (bleu de Berlin); ce fut la fixation de ce même prussiate de fer sur la soie qui mérita plus tard à Raimond, professeur de chimie à Lyon, l'honneur de donner son nom (bleu *Raimond*) à une couleur qu'Haussmann avait découverte le premier et qui a valu à Raimond, outre la médaille d'or à l'exposition de 1819, la décoration de la Légion d'Honneur et une gratification de 8,000 francs; ce bleu, en supprimant la dépense de l'indigo, donnait une couleur solide et de la plus grande beauté, avec des teintes nouvelles. Haussmann était parvenu, à la fin de 1812, à trouver la fixation du prussiate de fer sur la laine en produisant toutes les gradations de bleu, depuis le plus foncé jusqu'au plus clair; une grande récompense avait été promise à cette découverte; mais il ne la fit pas connaître: du reste, elle devenait moins importante quand le prix de l'indigo eut cessé d'être aussi élevé que pendant la durée du système continental; 8° par des essais faits depuis longtemps, il parvint à teindre le plus beau rouge écarlate sur la laine, au moyen de la garance; 9° il fut le premier fabricant qui ait imaginé d'employer des couleurs solides de teinture pour enluminer les fonds teints des mouchoirs et indiennes. Enfin, Haussmann introduisit dans la fabrication beaucoup de procédés ingénieux, tels que l'imprégnage des toiles au mordant gommé par le passage à une machine à cylindre qui évitait les inégalités dans les fonds unis. Il a publié des notices sur son art dans les *Annales de Chimie* de Delamétherie depuis 1787 jusqu'en 1806, et quelques autres articles dans le *Journal des Mines*.

GUYOT DE FÈRE.

Discours prononcé à la mémoire de J.-M. Haussmann, par J.-J. Beck; Strasbourg, 1824, in-8°. — Rabbe, *Biographie*. — *Rapports du jury de l'Exposition de l'industrie*, ann. 1819 et 1823.

HAUSSMANN (*Nicolas*), homme politique et administrateur français, frère du précédent, né en 1761, mort à Chaville, le 21 janvier 1846. Il était marchand de toiles à Versailles lorsque éclata la révolution, et prit une part très-active à la propagation des idées nouvelles. Élu administrateur de Seine-et-Oise, il fut, en 1791, député par ce département à l'Assemblée nationale, et fit voter, le 13 août 1792, l'évacuation des maisons royales. Réélu à la Convention nationale, il fut chargé, le 18 décembre, près des armées de l'est et du nord, d'une mission spéciale, dont l'objet était la vérification et la reddition des comptes de tous les agents comptables de la république. Il s'acquitta de ce devoir délicat avec une grande impartialité. Il rendit hommage à toute la conduite de Custine, mais demanda le remplacement du ministre Beurnonville et de Bouchotte. Il se trouvait à Mayence lors du procès de Louis XVI, et signa le 6 janvier 1793, avec Rewbell et Merlin de Thionville, un rapport dans lequel on remarque le passage suivant: « Nous sommes entourés de morts et de blessés. C'est au nom de Louis Capet que les tyrans égorgent nos frères, et nous apprenons que Louis Capet vit encore! » En octobre 1794, Haussmann fut nommé commissaire près de l'armée du nord. Il fit une proclamation aux Bataves pour les engager à changer la forme de leur gouvernement, et il transmit à la Convention le vœu de l'administration centrale de la Belgique pour la réunion de ce pays à la France. Le 19 mai 1795 il demanda que les anciens assignats en circulation fussent réduits au quart de leur valeur et qu'on en créât de nouveaux. Le Directoire envoya de nouveau Haussmann près l'armée de Rhin et Moselle; il annonça successivement la prise de Kaiserslautern, de Spire, de Newstadt, le passage du Rhin, la prise de Kehl, l'affaire de Rastadt, le passage du Lech, la mort du général Lambert, et suivit les opérations de Moreau jusqu'à la fin de 1796. Il entra ensuite dans l'administration des vivres, qu'il quitta en 1808 pour terminer ses jours dans la retraite. Il était maire de Chaville près Paris lorsqu'il mourut, à quatre-vingt-cinq ans.

H. LESUEUR.

Le Moniteur universel, année 1792, n° 89 et 354; an Ier, n°s 12, 160; an II, n° 357; an III, n°s 42 et 282; an IV, n°s 267, 298, 364; an V, n°s 4 et 28. — *Biographie des Hommes vivants* (octobre 1817). — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie des Contemporains* (1826).

* **HAUSSMANN** (*Nicolas-Valentin*), fils du précédent, né à Versailles, le 21 octobre 1787, entra très-jeune, sous les ordres de son père, dans l'administration générale des vivres; puis il fut nommé commissaire des guerres, et fit les dernières campagnes de l'empire. Mis à la demi-solde sous la restauration, il écrivit dans les journaux, et signa, comme un des rédacteurs du *Temps*, la protestation contre les ordonnances du 25 juillet 1830. Attaché d'abord au ministère de l'intérieur, il rentra au service, et fit la campagne d'Anvers, comme sous-intendant militaire. Envoyé ensuite à Constantine, où il résida plusieurs années, il fut chargé d'organiser le service des vivres pour la campagne des Bibans, tâche dont il s'acquitta avec autant d'activité que d'intelligence. Rappelé en France, il a exercé ses fonctions à Metz, Lille, à Strasbourg, et fut mis à la retraite en 1848, sous le gouvernement de la république. Il est auteur de plusieurs écrits sur les subsistances et la statistique. Aujourd'hui M. Haussmann est un des principaux rédacteurs du *Moniteur de l'Armée*.

Documents particuliers.

* **HAUSSMANN** (*Georges-Eugène*), né à Paris, le 27 mars 1809, fils du précédent, est entré fort jeune dans l'administration. Nommé secré-

taire général du département de la Vienne en 1831, il fut successivement sous-préfet à Issingeaux, puis à Nérac, à Saint-Giron, à Blaye, d'où il passa à Bordeaux comme secrétaire général du département de la Gironde. En 1849 il fut nommé préfet du département du Var, qu'il administra pendant dix-huit mois. De là il passa également comme préfet dans les départements de l'Yonne, puis de la Gironde, d'où il a été appelé à la préfecture de la Seine, au mois de juin 1853. C'est en 1854 qu'il a obtenu l'institution de la caisse de la boulangerie, qui a rendu d'importants services à Paris dans les années de disette, par un système de *compensation* du prix du pain qui rapproche les extrêmes différences de son prix quand les années sont fertiles ou infertiles. On connaît l'activité des travaux qui ont donné à la ville de Paris une face nouvelle, sous l'administration de M. Haussmann. Il a été nommé grand-croix de l'ordre de la Légion d'Honneur à l'occasion du baptême du prince impérial, et sénateur le 8 juin 1857.

Le frère de M. Haussmann est mort sous-intendant militaire à Tlemcen, en 1851. Sa sœur est Mme Artaud, femme du savant et modeste inspecteur général, traducteur d'*Aristophane* et de *Sophocle*.

Documents particuliers.

HAUSSMANN ou HUYSMANN. *Voy.* AGRICOLA.

* **HAUSSONVILLE** (*Charles-Louis-Bernard* DE CLÉRON, comte D'), homme politique français, né à Paris, en 1770, mort au château de Gurcy (Seine-et-Marne), en novembre 1846. Fils de Joseph-Louis d'Haussonville, lieutenant général, grand-louvetier de France, qui mourut en 1794, il était chambellan de l'empereur, et fut élevé à la pairie le 17 août 1815. Il votait avec les défenseurs de la monarchie constitutionnelle, et prêta serment à la nouvelle dynastie après la révolution de juillet 1830. L. L—T.

Lardier, Hist. biogr. de la Chambre des Pairs.

* **HAUSSONVILLE** (*Joseph-Othenin-Bernard* DE CLÉRON, comte D'), homme politique et littérateur français, fils du précédent, est né en 1809. Il entra de bonne heure dans la diplomatie, et devint premier secrétaire d'ambassade à Naples. Élu député de Provins en 1842 et réélu en 1846, il faisait partie de la majorité. Le droit de visite, l'enquête électorale, la substitution du vote public au vote secret, la réforme des prisons, le chemin de fer de Lyon, le budget lui fournirent des sujets de discours; il fut un des auteurs d'une proposition concernant les conditions d'admission et d'avancement dans les emplois publics, et présenta le rapport sur un crédit applicable à l'introduction des travailleurs libres dans les colonies. Il soutint aussi de sa parole plusieurs pétitions de protestants réclamant le libre exercice de leur culte. La révolution de février le rendit à la vie privée. M. d'Haussonville a épousé la fille du duc de Broglie. On a de lui : *Histoire de la Politique extérieure du gouvernement français*, 1830-1848; Paris, 1850, 2 vol. in-8° : publiée d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*; — *Histoire de la Réunion de la Lorraine à la France*, avec notes, pièces justificatives et documents historiques entièrement inédits; Paris, tomes I et II, 1854-1856, 2 vol. in-8°. M. d'Haussonville a publié en outre dans la *Revue des Deux Mondes* : *Les Cours de Turin, de Rome et de Naples*; 1er décembre 1841; — *Affaires d'Espagne et de Cracovie*; 1er janv. 1847; — *Le Pouvoir et le Parti Conservateur*; 1er juillet 1847. L. L—T.

Biogr. statistique des Membres de la Chambre des Députés. — Biogr. des Députés. — Saint-Marc Girardin, *Journal des Débats* du 28 avril 1858. — Louandre et Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.*

* **HAUTEFAGE** (*Jean*), théologien français, né à Puymorin, près Toulouse, en 1735, mort à Paris, le 28 février 1816. Il fut d'abord élevé chez les jésuites, mais il ne tarda pas à quitter leur doctrine pour se ranger parmi leurs adversaires, connus sous le nom de jansénistes. Après avoir été reçu prêtre, l'abbé Hautefage fut envoyé, comme vicaire, dans une cure de campagne du diocèse de Toulouse. Ses prônes le rendirent suspect à ses supérieurs, qui lui interdirent l'exercice du ministère ecclésiastique. L'abbé Hautefage obtint, en 1766, le titre de sous-principal du collége d'Auxerre et celui de chanoine de ce diocèse. Mais au bout de quelques années les doctrines jansénistes lui valurent de nouvelles persécutions, et en 1773 il fut condamné au fouet, à la marque et aux galères à perpétuité. Il put se soustraire à cette injuste condamnation, et par arrêt du 25 janvier 1776, rendu après le rétablissement du parlement, il fut déclaré innocent. Pendant son exil, l'abbé Hautefage s'associa à l'abbé Duparc de Bellegarde; ils parcoururent ensemble une partie de l'Europe catholique, et répandirent, autant qu'ils purent, leurs opinions religieuses; ils publièrent à Lausanne, en 1775 et années suivantes, les *Œuvres d'Antoine Arnauld*, en 42 vol. in-4°. Hautefage revint à Paris, et il y fit paraître un abrégé de l'*Institution et Instruction chrétiennes*, 1785, in-12, et la 3e partie des *Nouvelles ecclésiastiques*, depuis 1761 jusqu'en 1790 inclusivement; 1791, in-4°.

Pendant le cours de la révolution et jusqu'à sa mort, l'abbé Hautefage, qui avait été accueilli dans le sein d'une famille pieuse et honorable, celle du père de M. Cottu, conseiller à la cour royale, se livra à l'éducation religieuse de la jeunesse, et a laissé des traces de son instruction et de sa bienveillance parmi ceux de ses nombreux élèves qui lui ont survécu.

A. TAILLANDIER.

Éloge de M. l'abbé Hautefage, ancien chanoine d'Auxerre, par Silvy; Paris, 1816, in-8°. — Barbier, *Dictionnaire des Anonymes.*

* **HAUTEFEUILLE** (*Jean* DE), physicien et mécanicien français, né à Orléans, le 20 mars 1647, mort dans la même ville, le 18 octobre

1724. Fils d'un boulanger qui fournissait du pain au marquis de Sourdis, chez qui demeurait la duchesse de Bouillon, exilée à Orléans, il plut à cette princesse, qui le retint près d'elle et lui fit achever ses études. Il embrassa l'état ecclésiastique, et suivit sa bienfaitrice dans ses voyages en Italie et en Angleterre. Il obtint plusieurs bénéfices par le crédit de la duchesse, qui lui assura une pension par son testament. Hautefeuille avait un goût et un talent particulier pour l'horlogerie. Il trouva, dit-on, le moyen de modérer les vibrations du balancier des montres par le moyen d'un petit ressort d'acier. L'Académie des Sciences, à laquelle il fit part de cette invention le 7 juillet 1674, la trouva très-propre à donner une grande justesse aux montres. Huygens a depuis perfectionné le mécanisme d'Hautefeuille au moyen du ressort spiral. Les nouvelles montres furent appelées *montres à pendule* ou *pendules de poche*. Huygens obtint le privilége de leur fabrication. Hautefeuille réclama dans le *factum* qu'il publia, mais il ne parvint pas à prouver clairement que ses moyens étaient bien ceux qu'employait Huygens. L'abbé de Hautefeuille n'excellait pas moins dans les autres parties de la mécanique. « C'était un homme exempt de toute ambition, dit la *Biographie* Chaudon et Delandine, et plus attentif à cultiver les sciences que la fortune. » On a de lui : *Factum contre M. Huygens, touchant les pendules de poche*; 1675, in-4°; — *Explication de l'effet des trompettes parlantes* (porte-voix); Paris, 1673, 1674, in-4°; — *Pendule perpétuelle, avec un moyen d'élever l'eau par la poudre à canon*; 1678, in-4°; — *Description d'une nouvelle Lunette et d'un Niveau très-sensible*; 1679, in-4°; — *L'art de respirer sous l'eau et le moyen d'entretenir la flamme enfermée dans un petit lieu*, etc.; 1680, 1692, in-4°; — *Réflexions sur quelques machines à élever les eaux*; 1682, in-4°; — *Invention pour se servir des longues lunettes sans tuyaux*; 1683, in-4°; — *Nouveau moyen de trouver la déclinaison de l'aiguille aimantée avec une grande précision*; 1683, in-4°; — *Avis aux Horlogers*; 1692, in-4°; — *Recueil des ouvrages de M. de Hautefeuille*; Paris, 1692, in-4°; — *Sentiment sur le différend du P. Malebranche et de M. Regis, touchant l'apparence de la lune vue à l'horizon*; 1694; — *Moyen de diminuer la longueur des lunettes d'approche*; 1697, in-4°; — *Machine loxodromique qui trace sur le papier, en telle proportion que l'on veut, le chemin que fait un navire, par le moyen de laquelle les pilotes auront facilement la connaissance des longitudes*; 1701, in-4°; — *Balance magnétique, avec des réflexions sur une balance inventée par M. Perrault, où il est parlé d'un moyen de perfectionner le sens de l'ouïe*; 1702, in-4°; — *Lettre à Bourdelot, sur le moyen de perfestionner le sens de l'ouïe*; 1702, in-4°; — *Microscope micrométrique, gnomon horizontal, et instrument pour prendre les hauteurs des astres jusques aux tierces, avec un moyen de prévoir les tremblements de terre*; 1703, in-4°; — *Problèmes de gnomonique à résoudre*; 1704, in-4°; — *Explication de la figure pour remonter les bateaux contre le courant des rivières rapides*; 1704, in-4°; — *Placet au roi, sur les rames*; 1705, in-fol.; — *Placet au roi, sur les longitudes*; 1709, in-fol.; — *Figure des objectifs polyèdres et sphériques à plusieurs centres*; 1711; — *Machine arpentante*; 1712, in-4°; — *Spectacle de la loterie qui sera tirée à coups de fusil*; 1713, in-4°; — *Perfection des instruments de mer*; 1716, in-4°; — *Moyens d'empêcher la perte qui se fait sur les billets de l'État*; 1717; — *Inventions nouvelles*; 1717, in-4°; — *Dissertation sur la cause de l'écho*: couronnée par l'Académie de Bordeaux; Bordeaux, 1718, 1741, in-8°; — *Deux problèmes d'horlogerie proposés à résoudre*; 1718, in-4°; — *Nouveau Système du flux et du reflux de la mer*; 1719, in-4°; — *Lettre sur le secret des longitudes*; 1719; — *Machine parallactique*; 1720; — *Réponse au mémoire de M. de La Hire, inséré dans l'Histoire de l'Académie des Sciences de 1717*; 1720; — *Moyen de faire des expériences sensibles qui prouvent le mouvement de la terre*; 1721; — *Construction de trois montres portatives, d'un balancier en forme de croix, d'un gnomon spéculaire, et d'un instrument pour les peintres*; 1722, in-4°; — *Problème d'acoustique, curieux et intéressant*; Paris, 1788, in-8°. J. V.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — *Nouvelles littéraires*, 1723, 1724. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ., hist., crit. et bibliogr.*—Quérard, *La France littéraire*.

* HAUTEFEUILLE (*Laurent-Basile*), jurisconsulte français, né à Paris, le 25 juillet 1805. Il étudia le droit, et fut nommé en 1830 procureur du roi à Alger, place qu'il cessa d'occuper en novembre 1834. Il rentra dans la magistrature en 1836 comme substitut du procureur du roi à Toulon. L'année suivante, il se démit de ces fonctions, et devint avocat au conseil d'État et à la cour de cassation. Ses principaux ouvrages ont pour titres : *Législation criminelle maritime, ou traité sur les lois pénales et sur l'organisation des divers tribunaux de la marine militaire*; Paris, 1839, in-8°; — *Code de la Pêche maritime*; Paris, 1844, in-8°; — *Des Droits et des Devoirs des nations neutres, en temps de guerre maritime*; Paris, 1848-1849, 4 vol. in-8°; — *Décret disciplinaire et pénal de la marine marchande, commenté et expliqué*; Paris, 1852, in-8°. E. REGNARD.

Journal de la Librairie. — *Docum. partic.*

HAUTEFEUILLE, pseudonyme sous lequel GOUBAUX (*Prosper-Parfait*) a fait représenter

avec Planard, en 1836, à l'Opéra-Comique, *La Mantille*, opéra comique en un acte. ***

Quérard, *La France littéraire*.

HAUTEFORT. *Voy.* SCHOMBERG et SURVILLE.

HAUTEFORT (*Marie* DE), duchesse DE SCHOMBERG, née dans un château du Périgord, en 1616, morte à Paris, en 1691. Elle était fille du marquis Charles de Hautefort et de Renée du Bellay, de la maison de La Flotte-Hauterive. La famille d'Hautefort était nombreuse, et vivait retirée dans ses terres. Marie eut très-jeune le plus vif désir de connaître le monde et la cour; dans sa naïve dévotion, elle demandait à Dieu d'exaucer ce désir, et Dieu l'exauça en effet. Mlle d'Hautefort avait à peine atteint sa quatorzième année lorsqu'elle fut conduite à Paris par Mme de La Flotte, son aïeule maternelle; dans une *Vie* de Mme d'Hautefort, véritable panégyrique publié peu d'années après sa mort, il est dit que Mme de La Flotte avait élevé elle-même sa petite-fille en province, et que leur voyage à Paris en 1629 fut motivé par des affaires d'intérêt. Cependant, d'après les mémoires contemporains de cette époque, Mme de La Flotte aurait occupé la place de gouvernante des filles d'honneur de la reine mère Marie de Médicis.

Marie d'Hautefort avait de grands yeux bleus, pleins de feu, une magnifique chevelure blonde, une taille admirable, le teint blanc et incarnat, de belles dents et le nez bien fait. M. Cousin, dans le livre qu'il a consacré à l'histoire particulière de Mme d'Hautefort, donne sur cette belle figure d'autres détails, empruntés à une notice manuscrite et à un portrait dont il a obtenu communication.

Presque aussitôt après son arrivée à Paris, Mlle d'Hautefort fut mise en évidence par la princesse de Conti (Louise-Marguerite de Guise), qui la mena un jour à la promenade dans son carrosse, où elle fut très-remarquée; elle entra ensuite comme fille d'honneur dans la maison de Marie de Médicis. Ce fut pendant le séjour de Louis XIII à Lyon, en 1630, lors de la campagne contre le duc de Savoie, que Mlle d'Hautefort commença à être en faveur auprès du roi. Néanmoins, Anne d'Autriche s'était déjà aperçue que cette belle personne attirait les regards de son époux. L'histoire s'accorde avec la chronique en attribuant à la jalousie naissante de la reine régnante sa détermination d'accompagner Louis dans ce voyage, dont la reine mère avait voulu être, circonstance qui devait procurer aux deux amants de fréquentes occasions de se trouver ensemble. M. Cousin cite comme ayant été la première attention significative dont Mlle d'Hautefort fut l'objet de la part du roi, à l'ordinaire si indifférent pour les femmes, le fait suivant : pendant un sermon auquel la cour assistait, les filles d'honneur des reines étant assises par terre, suivant la coutume d'alors, Louis envoya le carreau qu'il avait devant lui à Mlle d'Hautefort. Celle-ci parut flattée de cette manière de considération; mais elle eut la modestie de placer le carreau à côté d'elle, sans en faire usage, bien que la reine Anne lui en donnât l'autorisation par un signe. L'innocence de cette galanterie, pour ainsi dire sanctionnée ostensiblement et politiquement par la reine, ne dissipa cependant pas la secrète méfiance de l'épouse. Après le séjour à Lyon, que prolongea pendant près d'une année une grave maladie de Louis XIII, le tendre penchant de ce prince pour Mlle d'Hautefort devint plus visible. L'année suivante le roi nomma Mme de La Flotte dame d'atours de la reine régnante en remplacement de Mme de Fargis, qui était de la cabale de la reine mère, et toute la maison de Marie de Médicis ayant été peu après dissoute, Mlle d'Hautefort fut mise au nombre des filles d'honneur d'Anne d'Autriche. Ces changements, qui permettaient au roi de voir et de converser tous les soirs chez la reine avec Mlle d'Hautefort, donnèrent quelque fondement aux premiers soupçons d'Anne; mais comme la favorite avait de l'esprit et de la vertu, elle usa avec tant de modération de son influence, elle se rendit si agréable à sa maîtresse, enfin elle s'attacha si sincèrement à son parti, que la méfiance de la reine se dissipa entièrement. Il est certain que les favorites de Louis XIII ne furent jamais pour lui que des amies; n'étant point porté à l'amour par son tempérament, il ne marquait de préférence aux femmes qui lui plaisaient que par le plaisir qu'il trouvait à leur confier ses ennuis. Dans ses moments de bonne humeur, il variait ce sujet par celui de la chasse. Mlle d'Hautefort disait en riant que dans leurs tête-à-tête le roi ne l'entretenait que de chiens et d'oiseaux.

La méfiance du cardinal ne se calma pas aussi facilement que celle de la reine; loin de là, la bonne intelligence de la favorite et de l'épouse du monarque, sous le nom duquel il gouvernait seul l'État, lui donna l'appréhension d'un pacte dont son despotisme aurait à souffrir. Pour détacher Louis de sa confidente, il lui insinua que Mlle d'Hautefort, non contente de le contredire et de le railler en face, le ridiculisait avec la reine, et cela n'était pas absolument faux. En même temps il fit vanter au roi par des créatures à lui Mlle de La Fayette, autre fille d'honneur de la reine. Ce manége réussit; le roi, pour piquer Melle de Hautefort, s'occupa de Mlle de La Fayette, qui lui était inférieure sous le rapport de l'éclat, de la beauté et de l'esprit, mais supérieure par les charmes du caractère et du cœur. Peu à peu Louis fit de ses soins pour sa nouvelle amie une habitude; avec l'habitude se développa une tendre inclination, si bien qu'en 1635 Mlle d'Hautefort se trouva supplantée dans l'affection de Louis par Mlle de La Fayette. Ce second attachement du triste et timide monarque fut plus sérieux, plus profond que le premier; ce n'est pas l'opinion du panégyriste anonyme qui a écrit une *Vie* de Mlle d'Hautefort, mais ce

fut celle des courtisans, qui sont experts en *favoritisme ;* c'est aussi la nôtre, parce que l'intimité de Mlle de La Fayette, simple, douce, affectueuse, devait être plus attrayante pour un prince d'une nature inquiète, sombre et concentrée que celle d'une femme brillante, mais froide et tranchante. Quoi qu'il en soit, l'ombrageux cardinal précipita par ses menées la retraite de la rivale qu'il avait suscitée à Mlle d'Hautefort. Celle-ci redevint, en 1637, la confidente et l'amie du roi. Elle eut alors la survivance de la place que sa grand'mère avait auprès de la reine, et depuis ce moment on l'appela *madame* d'Hautefort. Louis, bien qu'il se renfermât toujours avec elle dans son rôle d'ami, se montra fort jaloux, et ne voulut jamais consentir à ce qu'elle se mariât. Mais en général ces sortes de retours, fruits du désœuvrement de l'âme et non d'une inspiration du cœur, manquent de solidité. D'ailleurs, Mme d'Hautefort ne pouvait pas transformer son caractère; elle continua comme par le passé à quereller et à railler son royal ami, à soutenir la reine et à braver le cardinal. Encore une fois, celui-ci eut peur de l'ascendant de Mme d'Hautefort sur le roi, et il résolut de miner le crédit de la nouvelle dame d'atours, avant de renverser définitivement son pouvoir. Le ministre habitua peu à peu Louis à lui faire ses plaintes sur le caractère de Mme d'Hautefort, qu'il dépréciait adroitement, en ayant l'air de vouloir l'excuser, et en se posant comme médiateur entre elle et lui, d'où il advint qu'un jour le roi, ayant eu un grand démêlé avec son amie, lui dit : « Je vais écrire au cardinal la mauvaise satisfaction que j'ai de vous. » Puis il s'en alla. Peu d'instants après il revint la trouver chez la reine, tenant à la main la lettre qu'il venait d'écrire à Richelieu : « Voilà votre sauce que je « fais à M. le cardinal », dit-il à Mme d'Hautefort, qui lui arracha cette lettre et voulut s'enfuir; mais Louis la retint par le bras; alors elle cacha le papier dont il cherchait à se ressaisir, sous son fichu, et, ouvrant les bras, elle dit au roi en manière de défi : « Prenez-la tant que vous voudrez à cette heure ». M. Cousin, qui défend chevaleresquement la belle renommée de Mme d'Hautefort contre toute imputation de nature à en diminuer l'éclat, M. Cousin juge cette action et ce propos, rapportés par Montglat, trop lestes pour une femme dont la conduite fut toujours irréprochable; mais c'est peut-être précisément parce que sa sagesse était à l'abri même du soupçon que la dame d'atours d'Anne d'Autriche pouvait se divertir en présence de sa souveraine à défier un prince scrupuleusement chaste, dont le premier mouvement en cette circonstance fut, dit Montglat, « de retirer ses mains comme du feu ». Nous ajouterons que certains petits incidents racontés par La Porte dans ses *Memoires* nous fortifient dans notre pensée que Mme d'Hautefort ne faisait pas la prude, car elle riait la première et très-franchement de ses légères infractions aux règles du decorum. Au reste, il y a des variantes; cette plaisanterie de la lettre soustraite si adroitement à Louis XIII, plaisanterie à laquelle ce prince prit part, en allant chercher dans la cheminée des pincettes d'argent au moyen desquelles il croyait pouvoir reprendre le papier dérobé; mais il était enfoncé trop avant dans le corsage de Mme d'Hautefort. Saint-Simon ne parle pas de la tentative burlesque du roi; mais il donne plus d'importance que Montglat à cette petite scène, en supposant que la lettre concernait la reine. Enfin, une troisième version substitue au billet écrit à Richelieu une plaisanterie sur Louis XIII lui-même, écrite chez la reine par Mme d'Hautefort, qui en voyant paraître le roi cacha ce papier dans son sein. Louis, curieux d'en connaître le contenu, s'étant approché de Mme d'Hautefort, qui voulait s'échapper, cette dernière fut d'abord arrêtée par la reine, qui par badinage lui retint les mains pour l'empêcher de se défendre; ce jeu finit par la fuite de Mme d'Hautefort.

Le renouvellement de faveur dont Mme d'Hautefort jouit pendant deux années dut lui rendre plus pénible sa disgrâce finale. Nous avons dit que Richelieu la discréditait sourdement et insidieusement dans l'esprit du monarque, dont elle froissait l'amour-propre au lieu de flatter ses faiblesses. Quand le cardinal jugea le moment opportun, il accomplit la ruine de la favorite par l'élévation d'un favori. Depuis quelque temps le grand-écuyer Cinq-Mars avait pris, grâce à la protection de Richelieu, la place que Luynes d'abord et ensuite Saint-Simon avaient occupée dans l'affection du roi. En 1640 Louis fit un voyage à Mézières, sans la reine et par conséquent sans Mme d'Hautefort. L'occasion était belle pour le grand-écuyer; il s'empara de la confiance de son maître, et celui-ci l'assura que son cœur serait désormais à lui sans partage. Il lui tint parole. Dès son retour à Paris il marqua beaucoup de froideur à Mme d'Hautefort. Puis, étant allé au château de Saint-Germain, il envoya à son ancienne amie, sans aucune explication, l'ordre de quitter la cour. Mme d'Hautefort, stupéfaite, écrivit au roi qu'elle ne pourrait croire à un tel ordre si elle ne l'entendait sortir de ses lèvres. Pour toute réponse, elle reçut une lettre de cachet, dont elle se moqua d'abord. Cependant, voyant que toutes ses tentatives pour obtenir une audience du roi étaient infructueuses, elle résolut d'agir sur Louis par surprise. Elle se rendit, *sa coiffe baissée sur son visage*, dans la salle des gardes que le roi traversait pour aller à sa chapelle entendre la messe; et elle attendit son passage. Lorsqu'elle le vit paraître, elle s'approcha de lui, releva sa coiffe, et lui dit qu'elle n'avait pu croire a cet ordre d'exil, après toutes les protestations de tendresse qu'il lui avait faites. Louis, surpris de cette apparition et de cette interpellation, demeura un moment interdit; mais, faisant un ef-

fort pour surmonter son embarras, il répondit que « cela était vrai », et passa vite. Tel fut le dénoûment assez grossièrement brusqué de cet amour platonique, encore plus rare dans les cours qu'en tout autre lieu, et si peu compris sous le règne suivant, que le dauphin fils de Louis XIV, voyant à la cour, au commencement de l'année 1674, la duchesse de Schomberg, demanda tout bas à quelqu'un qui lui contait que son grand-père avait été amoureux d'elle, alors qu'on l'appelait Mlle d'Hautefort : « Combien en a-t-elle eu d'enfants? » Mme de Sévigné, qui rapporte cette petite anecdote dans une de ses lettres à sa fille, ajoute que « l'on instruisit le dauphin des modes de ce temps-là ».

Après cette éclatante disgrâce, Mme d'Hautefort se retira dans une de ses terres près du Mans; elle y resta jusqu'en 1643. Louis XIII étant mort le 14 mai de cette même année et Richelieu le 2 décembre 1642, Anne d'Autriche, devenue régente, rappela de l'exil son ancienne dame d'atours; elle lui fit même la gracieuseté de l'envoyer chercher dans sa litière du corps et de lui écrire de sa main ces mots affectueux : « Venez, chère amie; je meurs d'envie de vous embrasser ».

Mme d'Hautefort se hâta d'arriver, et, « sa lettre à la main », dit Mme de Motteville, elle accourut chez la reine; celle-ci l'accueillit plus froidement qu'on n'aurait dû s'y attendre d'après l'empressement qu'elle avait mis à la faire revenir à la cour et le billet caressant qu'elle lui avait écrit. Sa familiarité d'autrefois avait cessé pour toujours. Plusieurs petits priviléges, entre autres celui de l'entrée au prie-dieu de la reine, auquel Mme d'Hautefort attachait beaucoup de prix, ne lui furent point rendus. Cette diminution de faveur, d'ailleurs explicable par la longue absence de Mme d'Hautefort, qui avait livré Anne à d'autres confidentes, dont quelques-unes étaient secrètement opposées à la favorite, et aussi par la position de régente, qui donnait à la reine « une majesté plus imposante que celle de l'épouse sans credit d'un roi sans autorité, » cette diminution de faveur, disons-nous, a fait dire à La Porte, un des plus zélés serviteurs de la reine, que « Mme d'Hautefort connut bien cette vérité du Psaume : *Ne mettez pas votre confiance dans les grands de la terre* ».

Sans doute, en cette occasion, Mme d'Hautefort se souvint de la prédiction que lui avait faite Louis XIII, dans un de ces paroxysmes de méchante humeur par lesquels il punissait son amie de sa préférence pour Anne : « Vous aimez une ingrate, et vous verrez un jour comme elle payera vos services. » Le plus important de ces services était cependant resté ignoré de Louis. C'était en 1637, lors de la persécution suscitée par Richelieu à Anne d'Autriche, au sujet de la correspondance clandestine qu'il l'accusait d'entretenir avec les cours de Madrid et de Bruxelles, alors en hostilité avec celle de France. Il était vrai qu'Anne avait des relations secrètes avec sa famille. La Porte, qui était *porte-manteau* de la reine, et qui jouissait de toute sa confiance, avait été chargé par elle d'écrire ses lettres en chiffres, de les faire passer en Espagne et en Flandre, de lui remettre celles qu'on lui écrivait et de les lui déchiffrer. A cette époque (1637) La Porte, devenu suspect au cardinal et au roi, fut arrêté inopinément au coin d'une rue, poussé dans une voiture et conduit à la Bastille. Pendant ce temps la reine, dont on avait intercepté des lettres à Philippe IV, était fort rigoureusement traitée à Chantilly, où Louis XIII l'avait emmenée; elle s'y trouvait resserrée dans sa chambre et entourée d'espionnes. Les courtisans, effrayés d'une disgrâce qui, suivant les bruits publics, semés peut-être à dessein par Richelieu, pouvait aller jusqu'au renvoi de la princesse en Espagne, les courtisans n'osaient seulement pas, lorsqu'ils traversaient la cour du château, tourner les yeux du côté de l'appartement d'Anne d'Autriche. Mlle d'Hautefort avait l'âme trop grande pour abandonner, par crainte pour elle-même, sa maîtresse dans l'infortune. Parmi les lettres interceptées, il y en avait une que la reine avait écrite au marquis de Mirabel, ambassadeur d'Espagne à Bruxelles, et que La Porte avait remise à Ogier, secrétaire de l'ambassadeur d'Angleterre, qui était alors à Paris, pour la faire tenir au marquis. Anne ayant avoué au roi cette lettre et La Porte la niant de peur de compromettre sa maîtresse, cette contradiction pouvait avoir de graves conséquences. Mais comment avertir La Porte que sa persistance dans cette dénégation perdrait la reine? Mlle d'Hautefort se chargea de cette mission difficile. Elle alla trouver Mme de Villarceaux, amie du commandeur de Jars, très-dévoué à la reine et alors détenu dans la même prison d'État que La Porte. Cette dame ayant la permission de voir quelquefois Jars, fit déguiser Mlle d'Hautefort en femme de chambre, et l'emmena avec elle à la Bastille. Toutes les deux furent introduites auprès du commandeur, à qui elles expliquèrent le service qu'il fallait trouver moyen de rendre à la reine. Jars écouta d'abord cette communication avec un peu de méfiance, car il regardait Mlle d'Hautefort comme son ennemie particulière. Il se laissa cependant persuader, et réussit, non sans beaucoup de difficultés, à faire parvenir à La Porte l'avis important qui sauva la reine.

C'est ainsi que La Porte lui-même, qui plus tard dut sa sortie de prison aux bons offices de Mlle d'Hautefort, rend compte de cet incident. D'autres auteurs ont rapporte que Mlle d'Hautefort fit toute seule cette hasardeuse démarche. Mme de Motteville n'en parle qu'en passant, comme d'un grand service rendu à la reine par Mme d'Hautefort, qui s'en prévalut peut-être dans la suite pour contredire et critiquer la régente sur toutes choses. Certes la conduite de cette princesse

prêtait, par un côté surtout (celui de sa prédilection pour Mazarin), à la satire, et le public aussi bien que quelques-uns de ses familiers ne la ménageaient pas sur ce chapitre; mais Mme d'Hautefort aurait dû (précisément parce qu'elle savait que la reine se trouvait vis-à-vis d'elle sous le poids d'une obligation) mettre plus de mesure dans son blâme. Sa dévotion, toujours croissante, la rendait de plus en plus sévère, et quoiqu'elle fût serviable, humaine, désintéressée, comme elle était roide, suivant Mme de Motteville, et même un peu rude, suivant Montglat, elle finit par lasser la régente. Un soir d'été, comme il faisait très-chaud, la reine étant restée sans lumière dans son grand cabinet, avec Beringhen et Mlle de Beaumont, se plaignait à eux de Mme d'Hautefort; celle-ci, l'ayant entendue du petit cabinet adjacent, entra brusquement, pleura, s'emporta, et assura la reine que pour lui complaire elle ne se montrerait plus hostile à Mazarin. Cette scène se termina par une réconciliation; mais Mme d'Hautefort ne modifia aucunement ses façons d'agir : la mésintelligence entre elle et Anne en vint au point que la régente n'attendait plus qu'une occasion pour se détacher tout à fait d'elle et lui donner son congé. Un autre soir, en 1644, au coucher de la reine, une de ses femmes lui recommandant, sans beaucoup de succès, un vieux gentilhomme servant de sa maison, Mme d'Hautefort appuya cette recommandation, en ajoutant avec un sourire dédaigneux qu'on ne devait pas oublier ses anciens domestiques. La reine se fâcha, s'écria qu'elle était lasse d'être réprimandée, et, se jetant au lit, lui commanda de fermer ses rideaux et de ne plus lui parler de rien. Cette explosion de colère, qui était peut-être préméditée, fut un coup de foudre pour Mme d'Hautefort; elle implora le pardon de la reine, en protestant de ses bonnes intentions; elle ne reçut aucune réponse, et elle se retira désolée dans sa chambre. Le lendemain, comme elle était encore au lit, malade du bouleversement qu'elle avait éprouvé, elle reçut l'ordre de sortir immédiatement du Palais-Royal, qu'habitait alors la cour. Mais elle était trop souffrante pour obéir à cet ordre; ce ne fut que le surlendemain qu'elle eut la force de se lever pour se rendre au couvent des Filles-Sainte-Marie. Quelque temps après, elle le quitta pour prendre une maison, où elle vécut grandement et noblement, quoique délaissée de la plupart de ses amis de la cour, qui n'osaient même pas la visiter. Cependant, comme elle était toujours fort belle et qu'elle avait une grande réputation de sagesse, il y eut des seigneurs d'un caractère assez indépendant pour désirer l'épouser malgré sa disgrâce. M. de Gèvres, le maréchal de Gassion et le duc de Schomberg furent au nombre des prétendants à sa main. Elle donna la préférence au duc de Schomberg, qui était d'origine allemande, mais d'une autre famille que celle du célèbre maréchal qui, en 1690, périt à la bataille de La Boyne. Mme d'Hautefort avait trente ans lorsqu'elle épousa, en 1646, le duc de Schomberg-Halluin, veuf depuis quelque temps et sans enfants; il n'en eut pas non plus de son mariage avec Mme d'Hautefort, et c'est par erreur que cette dernière a été représentée, dans plusieurs notes historiques, comme étant la mère d'un autre Schomberg. Cette union, qui dura dix années, aurait été sans nuage si, pendant la maladie lente qui, au commencement de l'année 1656, mit au tombeau M. de Schomberg, sa femme n'avait introduit dans leur société habituelle une jeune personne dont les talents et les grâces charmèrent le duc à ce point que sa présence seule apaisait ses douleurs. Un effet aussi prodigieux causa à la duchesse de vifs mouvements de jalousie, qu'elle se reprochait sans pouvoir les réprimer, et qui la firent beaucoup souffrir.

A la mort de son mari, Mme de Schomberg se retira d'abord au couvent de La Madeleine, rue de Charonne, puis dans sa maison de Nanteuil. Son deuil fini, elle revint à Paris; mais elle ne reparut que rarement à la cour, bien que depuis son mariage elle fût rentrée en grâce auprès de la reine. Plus tard, lorsque le mal terrible dont Anne d'Autriche était attaquée depuis plusieurs années eut atteint son dernier période, Mme de Schomberg se montra très-assidue auprès de cette princesse. Encore dans cette circonstance voit-on percer ces deux traits, à ce qu'il semble contradictoires, du caractère de Mme d'Hautefort, l'humanité et la rudesse. Lorsque, dans les derniers jours de la vie de la reine mère, les femmes de service, succombant sous le poids des veilles et de fatigues excessives, n'en restaient pas moins debout dans la chambre de Sa Majesté, comme l'exigeait l'étiquette de ce temps, Mme de Schomberg s'écria : « Mon Dieu, madame, si Votre Majesté voulait ordonner à ses femmes de se mettre par terre : elles sont si lasses qu'elles ne résisteront jamais. » Ceci était humain. « Eh bien, madame, répondit la reine, dites-leur de se mettre par terre; je n'y songeais pas : vous me faites plaisir de me le dire. » Dans le même temps, peut-être le même jour, la reine mourante ayant remarqué que Mme de Schomberg tenait ses regards attachés sur elle avec une expression indéfinissable, lui demanda pourquoi elle la considérait ainsi. « Je réfléchis, madame, répondit la duchesse, au grand changement que je vois en la personne de Votre Majesté, qui avait le plus beau corps et le plus délicat, et le voila en l'état où Dieu veut qu'il soit. » Assurément cela était rude; la reine dut le trouver aussi. M. Cousin, qui cite les paroles que nous venons de transcrire, ajoute qu'Anne d'Autriche ne dit rien, mais qu'elle leva les yeux au ciel.

Mme de Schomberg passa les dernieres années de sa vie dans une maison qu'elle s'était fait bâtir près du couvent de La Madeleine. Elle y

mourut, âgée de soixante-quinze ans, à la suite d'une longue maladie. Camille LEBRUN.

Motteville, *Mémoires*. — Montglat, *Mémoires*. — *Vie de Mme d'Hautefort*, par un auteur anonyme. — Sévigné, *Lettres*. — Saint-Simon, *Mémoires*. — Montpensier, *Mémoires*. — La Porte, *Mémoires*. — M. Victor Cousin, *Madame d'Hautefort*.

HAUTEMER (*Guillaume* DE), comte de GRANCEY, baron de MAUNY, seigneur DE FERVAQUES, maréchal de France, né en 1538, mort en 1613. Il était cinquième comte de son nom, et sa famille, l'une des premières de Normandie, remontait au sire de Fournet et du Mesnil-Tison, qui existait vers 1300, suivant le P. Anselme. Guillaume servit d'abord le parti catholique, quoique, suivant d'Aubigné, « il affectât de vivre sans religion »; et en effet s'il montra toujours une bravoure remarquable, la fixité de ses opinions politiques et religieuses laisse beaucoup à désirer. Il se distingua contre les Espagnols et les protestants aux batailles de Renti (13 août 1554), de Saint-Quentin (10 août 1557), de Gravelines (13 juillet 1558), de Dreux (19 décembre 1562), de Moncontour (3 octobre 1569) et dans de nombreuses rencontres, aussi meurtrières, mais moins célèbres. Le 26 juin 1574, il reçut en place de Grève, à Paris, les héroïques adieux du comte de Montgommery (1). En 1575 il accompagnait les Guise en Champagne contre Thoré. Le 20 février 1576, il fut l'un des quatre confidents (2) de la fuite de Henri de Navarre lorsque ce monarque s'échappa de la cour de France. Son rôle dans cet épisode reste douteux; cependant, il conserva au plus haut degré la confiance du roi de Navarre. Boudé par Charles IX, d'Hautemer était entré au service de Henri (III), duc d'Anjou; il passa ensuite à celui de François, duc d'Alençon, lorsque ce prince rêva la conquête des Pays-Bas. François accorda à Fervaques sa faveur intime, et le fit chef de ses finances, de son conseil et le nomma lieutenant général de ses troupes. Ce fut le comte d'Hautemer qui persuada au prince de s'emparer par trahison d'Anvers et des autres villes de Flandre (1583). Chargé de l'exécution de cette entreprise, aussi coupable que malhabile, il fut une des premières victimes de la défaite. Vaincu, blessé et fait prisonnier par le prince d'Orange, il expia sa faute par plusieurs mois d'une dure captivité. Après la mort du duc d'Alençon, Fervaques rentra en France, et en 1585 s'associa à la Ligue, qu'il abandonna pour se rallier définitivement au roi de Navarre, devenu héritier de la couronne de France. Il combattit vaillamment aux siéges de Paris et d'Amiens, et fut utile à Henri IV en diverses occasions. On conserve encore un billet autographe que lui écrivit *le Béarnais* avant la journée d'Ivry; il est ainsi conçu :

« Fervaques, à cheval. Je veux voir à ce coup-ci de quel poil sont les oisons de Normandie. »

« Alençon ». « Henri ».

Le comte d'Hautemer fut créé maréchal de France et chevalier du Saint-Esprit le 7 janvier 1595. En avril 1610, le roi le nomma du conseil de régence, et lui confia la lieutenance générale de la Normandie, dont le comte de Soissons était gouverneur. Fervaques possédait en propre la ville de Quillebeuf. Il ne contribua pas peu à faire reconnaître par l'armée l'autorité de Marie de Médicis comme régente après l'assassinat de Henri IV (14 mai 1610). Il laissa trois filles de sa première femme (*voy.* GRANCEY). Ce fut Concini, marquis d'Ancre, qui hérita de son bâton de maréchal. A. D'É—P—C.

Mémoires de L'Estoile, p. 128, avril 1610; t. IV, p. 410. — Matthieu, *Règne de Henri III*, liv. VII, p. 426, et *Notes* aux *Mémoires*, t. XLVIII, p. 402. — D'Aubigné, *Mémoires*, liv. III, chap. I, p. 209. — La Popliniere, *Mémoires*, liv. XLI, p. 210. — De Thou, *Historia sui temporis*, lib. LXIII, p. 230; lib. LXXVI, p. 206. — Bentivoglio, *Guerra di Fiandra*, part. II, liv. II, p. 48-46. — Davila, lib. VII, p. 264. — Pontchartrain, *Mémoires*, t. XVI, p. 402; t. XVII, p. 32. — Le maréchal d'Estrées, *Mémoires*, t. XVI, p. 260-273. — Fontenay-Mareuil, *Mémoires*, p. 190-221. — Le cardinal de Richelieu, *Mémoires*, liv. III, p. 144; liv. IV, p. 166-176. — Bassompierre, t. XX, p. 39. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XIX, p. 299-374; t. XX, p. 80-120; t. XXII, p. 176, 196, 216, 261, 275.

HAUTEMER (*N*.... FARIN DE), auteur dramatique et acteur français du dix-huitième siècle, était né à Rouen. Après avoir fait partie d'une troupe de province, il entra à l'Opéra-Comique. On a de lui : *Le Docteur d'Amour*, comédie en un acte, en vers; Paris, 1749, in-8°; — *La Toilette*, comédie en un acte, en vers; Lille, 1749, in-8°; — *Arlequin gouré, ou la gageure*, comédie en un acte et en prose; La Haye, 1750, in-8°; — *Les Filets de Vulcain;* 1750 : non imprimée; — *Le Boulevard*, opéra comique, ballet en un acte et en prose mêlée de vaudevilles (avec Anseaume); Paris, 1753, in-8°; — *Impromptu des Harengères*, opéra comique, divertissement à l'occasion de la naissance de monseigneur le duc de Berry, en un acte et en prose, mêlé de vaudevilles; Paris, Duchesne, 1754, in-8°; — *La Bigarrure*, recueil de pièces fugitives; Lausanne, 1756, in-8°; — *Le Troc*, opéra comique, parodie des *Trocqueurs;* en un acte, tout en ariettes et en vaudevilles; Paris, 1756, in-8°. J. V.

Quérard, *La France littéraire*.

HAUTERAYES (DES). *Voy.* DESHAUTESRAYES.

(1) Ils ont été rapportés par d'Aubigné, qui était lors de cette exécution en croupe sur le cheval de Fervaques d'Hautemer.

(2) Les trois autres étaient Lavardin, Roquelaure, et de La Porte. Suivant d'Aubigné, Fervaques avait l'intention de trahir Henri. D'Aubigné, resté au palais le soir précédant la fuite, remarqua que Fervaques était demeuré en conversation intime avec le roi (Henri III). « Il le guetta à sa sortie jusqu'à deux heures après minuit, sur la terrasse du château (de Saint-Germain). Il lui empoigna le bras en sursaut, en lui disant : — « Qu'avez-vous fait, misérable? » — Cet homme ainsi surpris ne put déguiser; et après avoir conté les bienfaits qu'il recevait, qu'un autre prince ne pourrait remplacer : « Allez, dit-il, sauvez votre maître! » D'Aubigné ne perdit pas un moment, et rejoignit Henri, à qui il rapporta l'entretien qu'il venait d'avoir avec Fervaques. Suivant L'Estoile (t. I, p. 63), au contraire, Fervaques aurait accompagné Henri dans sa fuite de Senlis, qu'il date du 3 février 1576.

HAUTERIVE (*Alexandre-Maurice* BLANC DE LANAUTTE, comte D'), célèbre diplomate français, né à Aspres (Hautes-Alpes), le 14 avril 1754, mort à Paris, le 28 juillet 1830. Il était le treizième enfant d'une famille noble, mais fort pauvre. Il fut d'abord recueilli par un de ses oncles, curé à Grenoble, puis élevé à l'Oratoire, où il resta comme professeur, sans cependant s'engager dans les ordres. Il était à Tours lorsque le duc de Choiseul, gouverneur de la province, vint visiter le collége. Le jeune Hauterive fut chargé de le complimenter, et il s'en acquitta si heureusement qu'il fut invité à Chanteloup. Là il se lia avec l'abbé Barthélemy, l'abbé de Périgord (Talleyrand), Gérard de Rayneval, et le duc le présenta à son parent le comte de Choiseul-Gouffier pour être de l'ambassade de Constantinople. Il l'accompagna d'abord à Paris, où l'on remarqua beaucoup un éloge qu'il composa au sujet de la mort de l'impératrice Marie-Thérèse; puis il le suivit dans le Levant (1784).

La France avait alors le privilége de donner un secrétaire français à l'hospodar de Moldavie. Il était logé à la cour du prince, et recevait de sa table douze plats par jour, sans qu'il cessât toutefois d'appartenir au service du roi. D'Hauterive remplit ces fonctions; mais il occupa les loisirs qu'elles lui laissaient à de profondes études, et ses seules distractions consistèrent à correspondre avec l'abbé Barthélemy. Au bout de quelques années, il fut, sur sa demande, rappelé à Paris. Il y épousa une femme fort riche, veuve de l'intendant de marine du Marchais. Sa nouvelle fortune ne fut pas de longue durée. La révolution était arrivée; il refusa d'émigrer, et resta fidèle à la maison de madame de Choiseul. Mais à son tour le malheur l'atteignit. Il fut ruiné de fond en comble, et dut solliciter un nouvel emploi. Monge, malgré l'opposition de Brissot, le fit nommer consul à New-York (1792). Hauterive ne s'y maintint pas longtemps; on l'accusa d'avoir excité ses nationaux à la révolte; sa comptabilité même fut incriminée : on le révoqua. Il se justifia dans un mémoire, et, en somme, ses comptes, déférés à une commission, furent déclarés irréprochables.

Réduit pour vivre à travailler de ses mains, il se fit agriculteur aux États-Unis. Un des anciens hôtes de Chanteloup, Talleyrand, l'y rejoignit momentanément. Enfin, lui-même quitta l'Amérique en 1798, lorsqu'il eut appris que le neveu de Barthélemy était nommé directeur. Il revint à Paris. On le recommanda à M. de Talleyrand, devenu ministre des relations extérieures. Le successeur momentané du ministre, M. de Reinhard, le mit à la tête de la première division de la correspondance politique (22 août 1799, 30 prair. an VII). Le lendemain du 18 brumaire Bonaparte demanda un employé capable de rédiger un manifeste aux nations étrangères. On lui présenta d'Hauterive : il lui plut, et lui expliqua aussitôt ses vues. En six semaines fut rédigé et parut l'ouvrage intitulé : *De l'état de la France à la fin de l'an VIII*. Ce livre eut un immense retentissement. Le premier consul fit dès lors de d'Hauterive un de ses travailleurs familiers. C'est en qualité de conseil intime et de secrétaire de prédilection qu'il fut mêlé à tous les grands travaux diplomatiques de cette époque. Il en fut le principal artisan (1801). A l'occasion de la paix qui se préparait il réunit tous les documents qui devaient être présentés au parlement anglais, et de sa main sortirent toutes les notes écrites que les négociations nécessitèrent. On cite un ultimatum que le premier consul lui donna à recommencer onze fois. Il remplit en même temps l'intérim du ministère des affaires étrangères.

Son œuvre la plus considérable à cette époque fut le concordat; il en composa le premier projet, et ses opinions d'oratorien lui assignèrent dans les négociations qui suivirent la défense des libertés gallicanes. N'ayant pas à se faire pardonner d'avoir été ecclésiastique, comme l'a avancé l'historien du consulat, il prit plus résolument à cœur son rôle que Talleyrand, et l'on peut dire que ce monument a gardé toute l'empreinte de son esprit (1801).

En 1803, lorsque, à la suite du traité d'Amiens, la politique de l'Angleterre tendit à ranimer la guerre, il reprit la plume, et publia *Observations en réponse au Manifeste du roi d'Angleterre*, Paris, 1803; puis *Résultat de la Politique de l'Angleterre dans ces dernières années*, Paris, 1803. Il avait été également choisi pour rédiger avec le délégué des cantons suisses, M. Reding, l'acte de médiation que la France leur proposait pour mettre fin à leurs dissensions (19 février 1803). En récompense et sans qu'il l'eût demandé, l'empereur le nomma conseiller d'État, 24 messidor an XII (12 août 1805) et membre de la Légion d'Honneur.

Pendant la campagne de 1805 d'Hauterive correspondit chaque jour avec Talleyrand, qui suivait l'armée. Traitant successivement de toutes les affaires de son département, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, il prépara un plan de réorganisation de l'Allemagne. Trois empires devaient s'y élever : la France, l'Autriche et la Prusse. Le Tyrol était réuni à l'Italie; et comme corollaire il conseillait l'alliance de l'Autriche. Talleyrand parut abonder dans ses idées, et lui demanda un travail dans ce sens. En même temps il en demandait un autre dans le sens de l'alliance prussienne. D'Hauterive le sut, et le lui reprocha vivement. Une certaine froideur s'établit dès lors entre eux; Talleyrand à cette occasion dit de lui qu'il n'était qu'un homme de lettres. Toutefois, à l'époque de la quatrième coalition (1806), troublé un instant des événements qui se préparaient, il eut de nouveau recours à ses conseils. D'Hauterive apprécia la situation dans une lettre fort remarquable, et qui mise sous les yeux de l'empereur le fit longtemps méditer. D'Hauterive

était épuisé par le travail des sept années qui venaient de s'écouler. Il demanda à être nommé, en remplacement de Caillard, à la direction des archives. On le lui accorda, mais à condition qu'il resterait aux ordres de l'empereur pour traiter les grandes questions politiques (mai 1807). Il porta dans ces nouvelles fonctions son intelligence avide de travail. Chaque communication qui lui fut demandée devint pour lui l'objet d'une note ou d'un mémoire. Il traita ainsi toutes les questions de droit international, et les archives conservent de lui plus de deux cents écrits sur les sujets les plus difficiles. Il saisit l'occasion de la paix de Tilsitt pour solliciter de l'empereur la mise en liberté de Rayneval, incarcéré sans raison; il l'obtint, en lui racontant les efforts que ce diplomate avait tentés en Espagne en 1783 pour que Gibraltar fût rendu à Charles III. Napoléon n'oublia pas l'engagement qu'il avait pris de l'adjoindre aux grandes affaires diplomatiques, et au mois d'octobre 1808, au moment de l'entrevue d'Erfurt, il lui demanda un travail sur le partage éventuel de la Turquie. En 1809, quand Champagny, successeur de Talleyrand, suivit l'armée en Allemagne, le garde des archives remplit de nouveau l'intérim. M. de Metternich était alors retenu à Paris, parce que le chargé d'affaires de France n'avait pas encore quitté les États autrichiens. D'Hauterive prit sur lui de lui faire donner ses passe-ports, et il s'adressa à Fouché en lui recommandant les plus grands égards. « Rappelez-vous, lui disait-il à ce sujet, ce qu'à l'Oratoire nous enseignions d'Alexandre : il voulait bien qu'il lui fût permis de maltraiter les vaincus, mais il ne souffrait pas que le parti macédonien les maltraitât. »

D'Hauterive eut également à calmer auprès du ministre des États-Unis, Armstrong, l'irritation causée aux Américains par la déclaration du blocus continental, fort excitée encore par les suggestions de Pinkney, leur ministre à Londres. Il mit à profit les relations qui s'établirent entre M. Armstrong et lui, et s'inspira de l'exemple de l'Union dans la rédaction d'un projet de décret destiné à autoriser les compagnies d'assurances sur la grêle, etc., qu'il présenta au conseil d'État. Il rédigea à la même époque le plan de pacification avec l'Autriche. A la paix l'empereur le créa comte.

C'était le moment des affaires de Rome. Napoléon l'appela à Fontainebleau. Il était exaspéré contre le pape, et le chargea d'exposer tous ses griefs dans un mémoire à l'Europe. « Surtout ne faites point l'homme de lettres, » lui dit-il. D'Hauterive le laissa se calmer, et composa une note où il montrait qu'il fallait se garder de publier un tel factum. L'empereur le crut : c'était le conseiller le plus goûté en politique. Fouché lui-même, qui avait reçu la mission de connaître l'opinion du faubourg Saint-Germain à l'occasion du divorce, lui demandait son avis sur les renseignements qu'il recevait.

A l'abdication du roi Louis, il alla chercher en Hollande les archives diplomatiques pour les réunir à celles de Paris. A son retour il fut informé qu'on agitait le projet d'enlever au ministère les consulats et de les attacher à la marine. Il le combattit vivement, et exposa dans un mémoire que le secret était mieux gardé par des fonctionnaires diplomatiques que par les agents d'une administration militaire; que d'ailleurs les consuls dépendaient des ambassadeurs. On se rendit à ces raisons. D'autre part, l'empereur avait manifesté l'intention de supprimer les immunités diplomatiques qui protègent les ambassadeurs contre des poursuites judiciaires, et Merlin, chargé par lui de prouver que cette mesure ne blessait point les convenances nées du droit des gens, en avait trouvé cent raisons. D'Hauterive, dès qu'il l'apprit, rédigea un contre-mémoire en réponse à celui du jurisconsulte. Il fait préparer les presses de l'Imprimerie impériale, et en une nuit, tandis qu'il travaillait encore, on en tira un exemplaire qui le lendemain fut déposé sur le bureau de Napoléon au conseil d'État avec ces mots : *Pour l'empereur seul*. Napoléon le lut, et changea d'opinion en silence. Depuis il ne fut plus question de ce projet. Vers 1812 le ministère fit entreprendre la publication des voyages de Clarke en Russie et en Tartarie. D'Hauterive en annota toute la partie scientifique. Il écrivit aussi un mémoire sur les principes de la neutralité maritime, et suivit le procès d'Ouvrard. Au milieu des occupations multipliées de sa direction et du conseil d'État, il conçut encore l'idée première des iconographies grecque et romaine. Il entrait dans la pensée de l'empereur, pour achever en quelque sorte ses conquêtes, de fixer à Paris les étrangers distingués par leur mérite. D'Hauterive lui proposa d'employer le Romain Ennius Visconti, l'homme le plus versé dans l'histoire de Rome et de la Grèce, à cette grande œuvre des iconographes. Il lui en soumit le plan, le lui fit approuver, et l'entreprise fut confiée aux mains du grand savant; mais d'Hauterive y resta associé, en revit toutes les épreuves, et plus tard, quand Visconti mourut, il en surveilla l'achèvement. Maret était alors ministre. Caulaincourt le remplaça en 1813. Quand ce ministre partit pour l'Allemagne, le directeur des archives remplit de nouveau l'intérim. Il le garda tout le temps que durèrent les conférences de Mannheim et à leur suite le congrès de Châtillon. Il reprit alors ses curieuses correspondances. Ce fut d'un côté avec l'empereur, qui le consultait sur les affaires d'Espagne : il le dissuada de l'intervention; l'engagea à renvoyer Ferdinand VII, et lui offrit de négocier son départ. Ce fut de l'autre avec le ministre : prévoyant l'invasion prochaine, il lui annonça qu'il allait faire placer dans un lieu secret les archives, demander au ministre du trésor tout l'argent dont il pourrait disposer afin d'assurer les services du ministère, et que le jour où Paris serait pris il

s'y déclarerait son correspondant et comme tel attaché à un ambassadeur que protège le droit des gens. Il le suppliait de faire la paix à tout prix. « Ce n'est pas le succès qui honore les hommes, lui écrivait-il, mais l'effort qu'ils font pour l'obtenir. »

A la chute de l'empire, son rôle s'effaça momentanément. Une seule occupation l'absorba, ce furent les archives; il restitua à la Hollande celles qu'on lui avait enlevées, et demanda un congé. Tout à coup, au fond du Dauphiné, il apprend que les Anglais, à la faveur de l'invasion, ont installé dans ses bureaux douze copistes, qui s'emparent de tout. Il accourt, et les chasse; puis il va trouver M. de Jaucourt, alors ministre, et lui expose ce qui se passe. M. de Jaucourt le met en présence de Wellington. Le général lui déclare qu'on cherche des documents relatifs à l'histoire des Stuarts : l'Angleterre poursuivait depuis près d'un siècle la pensée d'ouvrir les archives de la diplomatie française; elle avait fait en ce genre plusieurs tentatives. D'Hauterive résista, négocia, et sut préparer la fin de cette autre invasion. Il consentit enfin à communiquer quelques pièces, mais il stipula qu'il les choisirait lui-même. Les Cent Jours arrivèrent; il refusa de s'associer aux manifestations libérales du conseil d'État, et demeura, sous M. de Caulaincourt, ministre de nouveau, dans son poste de garde des archives.

A la seconde invasion, d'Hauterive était résolu à se retirer. Mais le duc de Richelieu, en entrant au ministère, le pria instamment de rester, et pour l'y décider il le remit au travail. D'Hauterive fut dès lors dans la confidence de l'abaissement qu'on préparait à son pays. Il existe, copiée de sa main, aux Archives une carte que lui fit passer le duc de Richelieu, et sur laquelle Strasbourg, Metz, le Rhin ne faisaient plus partie du royaume. De concert avec lui, il entreprit de reconquérir le territoire de la vieille monarchie. Dans les protocoles on affectait de ne pas donner à la France le rang de grande puissance. Il s'indigna, stimula le zèle de son ministre, et réparation fut faite. Jamais il n'eut à déployer plus d'activité. D'une part il fut chargé de rédiger pour les chambres législatives le discours sur le traité de paix, et en même temps au conseil d'État, où le gouvernement l'avait maintenu, il prépara le travail qui devait servir de base à la réorganisation de ce grand corps d'après le système constitutionnel. Ce fut au milieu de ces travaux si divers, en 1817, qu'il publia ses *Éléments d'Économie politique*. Ils avaient été composés pendant son séjour à Yassy, à une époque où cette science était à peine connue, tant certains esprits ont en quelque sorte l'intuition de toutes les branches des connaissances humaines. Louis XVIII, touché de ses services, avait voulu le voir; mais de tous temps il s'était condamné à une retraite absolue. Il fallut user d'un subterfuge pour l'amener aux Tuileries; et le roi fut si content de lui, qu'il lui dit en le quittant : « Comte, je vous ordonne de revenir souvent. » Lorsque le duc de Richelieu partit pour les conférences d'Aix-la-Chapelle (1818), l'intérim échut de droit à d'Hauterive. En même temps il reprit sa correspondance. Le territoire français fut évacué. Il profita de ses moments de loisir pour satisfaire son insatiable besoin de travail et d'activité.

En 1820 (28 janvier), d'Hauterive fut nommé membre libre de l'Académie des Inscriptions. Sous le ministère de M. de Châteaubriand, il rédigea un rapport sur les pensions des agents au dedans et au dehors, remplit encore un intérim pendant le sacre, écrivit un mémoire en faveur des Grecs, un autre sur le congrès de Vérone, un autre enfin sur l'envoi de M. Champollion en Égypte. Vers cette époque il publia également un ouvrage sur la Moldavie (1824); il composa (1825) *Une Théodicée*, et écrivit successivement : *Conseils à un élève des relations extérieures*; Paris, imprimerie royale; — *Considérations générales sur la théorie de l'impôt*, etc.; — *Méthode pour se former en peu de temps à une prononciation facile et correcte des langues étrangères*; — *Extrait d'un ouvrage inédit sur les langues*; 1827; — *Calculs et observations sur la dépense d'une des grandes administrations de l'État à toutes les époques, depuis Louis XIV jusqu'en* 1825, *suivis d'un appendice sur la progression des dépenses et le tableau des prix des principaux objets de consommation à la fin du dix-septième siècle*; 1828, Paris. Dans le tableau de la Moldavie par Wilkinson, le chap. 2 est un fragment d'un ouvrage inédit du comte d'Hauterive. Barbier lui attribue, mais à tort, un dialogue avec le prince de Brunswick.

En 1829, d'Hauterive envoya sa démission d'académicien libre, espérant être renommé comme membre titulaire : il ne le fut pas. Il mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il a laissé des Mémoires inédits, où se trouvent des portraits piquants, et notamment celui du prince de Talleyrand. Ce manuscrit est destiné à parer aux éventualités à naître des mémoires du noble diplomate. Artaud de Montor a fait paraître une vie du comte d'Hauterive (Paris 1831). P. DE PRADINES.

Mémoires du temps. — Archives du ministère des affaires etrangères. — Documents particuliers.

HAUTEROCHE (*Noël* LE BRETON, sieur DE), comédien et auteur dramatique français, né à Paris, vers 1617, mort dans la même ville, le 14 juillet 1707. Son père était huissier au parlement. Quinault, qui a fait figurer Hauteroche dans la *Comédie sans comédie* (1), a tracé de lui le portrait suivant, en le faisant parler lui-même (acte Ier, scène 5e) :

Je suis né, grâce au ciel, d'assez nobles parents;
J'ai reçu dans la cour mille honneurs différents;

(1) Cette pièce fut représentée vers 1654, et non en 1658, ainsi qu'il est dit à tort dans l'*Histoire du Th. français*, par les frères Parfaict, et encore moins en 1686, comme l'indique le *Catalogue* de La Vallière.

La France à m'admirer souvent s'est occupée ;
Le favori du roi m'a donné cette épée.
J'ai reçu des faveurs des gens du plus haut rang..
. . . .
J'ai l'heur d'être connu du plus grand des monarques
Et j'ai de son estime eu d'éclatantes marques. . .

Ses parents ayant voulu le marier contre son gré, Hauteroche s'enfuit de la maison paternelle, et se réfugia en Espagne. Il s'y vit bientôt à bout de ressources, et se fit comédien par nécessité. Il passa plusieurs années hors de France, et l'on ignore l'époque précise où il reparut à Paris ; cependant, il faisait partie en 1654 de la troupe d'acteurs qui jouait sur le théâtre du Marais. Il le quitta ensuite pour l'hôtel de Bourgogne, fut conservé à la réunion du 25 août 1680, et se retira sur la fin de l'année 1682, avec une pension de mille livres. C'était un assez bon acteur pour les troisièmes rôles tragiques, et il excellait, dit-on, dans les récits. Hauteroche ne se borna pas à jouer les pièces des auteurs ses contemporains ; il en composa lui-même plusieurs, parmi lesquelles il en est qui n'ont jamais quitté le répertoire. En voici la liste : *L'Amant qui ne flatte point*, comédie en cinq actes et en vers ; 1667 ; — *Le Souper mal apprêté*, en un acte, et en vers ; 1670 (petite pièce assez plaisante) ; — *Les Apparences trompeuses, ou les maris infidèles*, comédie en trois actes et en vers ; 1673 ; — *Le Deuil*, comédie un acte et en vers ; 1680 ; — *Crispin médecin*, comédie trois actes et en prose ; 1670 ; — *Crispin musicien*, comédie en cinq actes et en vers ; 1674 ; — *Les Nobles de province*, comédie en cinq actes ; 1678 (jouée sans succès) ; — *La Dame invisible, ou l'esprit follet*, comédie en cinq actes (attribuée à Thomas Corneille) ; 1685 ; — *Le Cocher supposé*, comédie en un acte ; 1685 ; — *Le feint Polonais, ou la veuve impertinente*, comédie en trois actes et en prose (cette pièce, qui est mauvaise, ne fut jamais représentée à Paris) ; 1686 ; — *Les Bourgeoises*, comédie en cinq actes et en vers, avec une préface ; 1691 (c'est une imitation médiocre des *Précieuses ridicules*) ; — *La Barrette*, comédie en cinq actes et en prose, jouée le 16 mai 1680, non imprimée. Le théâtre de Hauteroche a été réimprimé en 1736, 1742 et en 1772, 3 vol. in-12. Cette dernière édition est la meilleure. ED. DE MANNE.

Abregé de l'Histoire du Théâtre français, de Mouhy. — *Cours de Littérature* de la Harpe. — *Galerie historique du Th. français*, par Lemazurier. — Quérard, *La France littéraire*.

HAUTEROCHE (ALLIER DE). *Voy.* ALLIER.

HAUTESERRE (*Antoine* DADIN DE), jurisconsulte français, né dans le diocèse de Cahors, au commencement du dix-septième siècle, mort en 1682. Il devint en 1644 professeur de droit à l'université de Toulouse, dont il fut ensuite le doyen. A une profonde connaissance des lois il joignait celle de l'histoire des premiers temps de la monarchie française. Ses travaux les plus importants ont pour titre : *De Origine et Statu Feudorum pro moribus Galliæ Liber singularis*; Paris, 1619, in-4° : inséré par Schilter dans le t. III de sa collection intitulée *De Feudis*, Strasbourg, 1659, in-4°, et réimprimé à la suite de l'ouvrage suivant ; — *De Ducibus et Comitibus provincialibus Galliæ Libri tres, in quibus eorum origines, incrementa, et cum his regalium usurpatio et casus illustrantur*; Toulouse, 1643, in-4° ; Francfort, 1731, in-8°, édition augmentée de nombreuses notes et d'une savante préface de J.-G. Estor ; — *Rerum Aquitanicarum Libri quinque, in quibus vetus Aquitania illustratur*; Toulouse, 1648, in-4° (dédié au chancelier Seguier) ; — *Rerum Aquitanicarum Libri quinque, qui sequuntur, quibus continentur gesta regum et ducum Aquitaniæ, a Clodoveo ad Eleonoram usque*; Toulouse, 1657, in-4°. Cette histoire, qui finit à l'année 1137, est le résultat de nombreuses et patientes recherches ; — *Dissertationum Juris canonici Libri quatuor, quorum duo priores de adjutoribus episcoporum, duo posteriores sunt de sacris censibus*; Toulouse, 1651, in-4° ; — *Dissertationum Juris canonici Liber quintus et sextus de parochiis, deque officio et potestate parochi*; Toulouse, 1654, in-4° ; — *Innocentius III, pontifex maximus, seu Commentarius perpetuus in singulas decretales hujusce pontificis quæ per libros V decretalium sparsæ sunt*; Paris, 1666, in-fol. ; — *Notæ et Observationes in duodecim libros Epistolarum B. Gregorii, papa I*; Toulouse, 1669, in-4° ; — *In libros Clementinarum Commentarii ; accessere sex prælectiones habitæ pro instaurandis scholis*; Paris, 1680, in-4° ; — *Ecclesiasticæ Juridictionis Vindiciæ, adversus Caroli Fevreti et aliorum Tractatus de Abusu*; Orléans et Paris, 1703, in-4° : entrepris par ordre du clergé, pour réfuter le *Traité de l'Abus* de Fevret, à la suite duquel il se trouve dans la quatrième édition de cet ouvrage ; Lyon, 1736, 2 vol. in-fol. On a publié : *Antonii Dadini Altesseræ Opera omnia*; Naples, 1777, 11 vol. in-4°. E. REGNARD.

Moréri, *Le grand Dict. historique*. — J. Lelong, *Bibliothèque historique de la France*. — Bretonnier, *Préface* en tête du *Recueil des principales Questions de Droit*. — *Catalogue de la Bibliothèque du Roi : Jurisprudence*, tom. Ier. — Ellies Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*. — Jugler, *Beyträge zur juristischen Biographie*, t. V.

HAUTEVILLE (*Jean* DE), un des plus remarquables poëtes du douzième siècle. Son histoire personnelle est si peu connue que son nom même est un objet de doute. Les anciens bibliographes, tels que Pits, Bale, l'appellent *Hanwill*, *Annævislanus* et *Hantvillensis*; l'*Histoire littéraire de France* lui donne le nom de *Hantville*, et le fait naître dans le hameau d'Anville près d'Évreux ; on peut cependant affirmer, sur l'autorité des manuscrits, qu'il s'appelait *Hauville* ou *Hauviteville*. Le poëte apprend dans la dédicace de son *Architrenius* à Gautier de Coutances que ce prélat

venait d'échanger l'évêché de Lincoln contre l'archevêché de Rouen, ce qui place la composition du poëme vers 1184. Divers passages du même ouvrage donnent à penser que l'auteur avait passé une partie de sa vie en Angleterre; mais rien ne permet d'affirmer, avec certains biographes, qu'il fit ses études dans cette île et qu'il fut moine de Saint-Albans. Le seul poëme que l'on connaisse de Jean de Hauteville est intitulé *Architrenius* du nom de son héros. Il est divisé en neuf livres. Architrenius, parvenu à l'âge viril, passe en revue les actions de sa vie, et se lamente sur les misères et les vices de l'espèce humaine. Il raconte comment il a entrepris un long voyage à la recherche de la Nature. Dans cette excursion il rencontre d'abord le séjour de Vénus, et voit la déesse entourée de jeunes vierges, dont elle enflamme les cœurs. La description de l'une des compagnes de Vénus, de la plus belle, remplit la fin du premier livre et le commencement du second. Chaque membre, chaque partie du corps est l'objet d'un chapitre séparé. Le poëte décrit ensuite et presque aussi longuement Cupidon; puis il continue son pèlerinage, et arrive dans le pays de la Gloutonnerie. La gourmandise et l'ivrognerie des *Ventricoles*, qui l'habitent, sont l'objet de plusieurs chapitres, fort curieux, parce qu'ils peignent les mœurs du temps. Architrenius poursuit sa route, et arrive à Paris, où il espère ne trouver que des sujets de joie. Il fait de cette ville le plus pompeux éloge.

Parrhisius, Cyrrhæa viris, Chrysaca metallis,
Græca libris, Inda studiis, Romana poetis,
Attica terra sophis, mundi ros, balsamus orbis.

Mais là encore Architrenius trouve matière à pleurer, et son troisième livre est consacré tout entier aux misères et aux souffrances des écoliers. C'est un tableau fort intéressant, bien que sans doute un peu trop sombre, de la vie des étudiants au moyen âge. Toujours pleurant et gémissant, Architrenius va chercher ailleurs des motifs de consolation, et il arrive sur le mont de l'Ambition ou plutôt de la grandeur, car c'est le séjour des rois : il y rencontre le luxe, l'avidité, la corruption, la basse adulation, et repart plus désolé que jamais. Il se trouve tout à coup en présence d'un monstre dont la tête s'élève jusqu'aux cieux : c'est la Cupidité. Architrenius moralise sur ce vice, attaque particulièrement l'avarice des prélats. Il est interrompu par le bruit d'un combat terrible entre les prodigues et les avares. Tandis qu'il regarde cette lutte, un guerrier sort des rangs, et lui raconte, d'après Geoffroy de Monmouth, l'origine des rois de la Grande-Bretagne. De là, par une brusque transition, il est transporté dans l'île de Thulé. Il y trouve rassemblés les sages de la Grèce et de Rome, qui déclament contre les vices. Architrenius les écoutait, et ne se consolait pas, lorsqu'il vit apparaître la Nature, au milieu d'une plaine fleurie et entourée d'un nombreux cortége. Il se jette à ses pieds, et lui demande un remède à ses maux. La Nature lui conseille de se marier avec une belle dame nommée *Modération*, et lui décrit sa future femme en termes si brillants, que pour la première fois depuis le commencement du poëme Architrenius sent sécher ses larmes et devient infidèle à son nom, qui signifie *archipleureur*. La versification et la latinité de cet ouvrage ne sont pas mauvaises pour le temps. Le poëte rencontre même parfois la pureté et l'élégance; mais il ne sait pas s'arrêter, et il prolonge jusqu'au dégoût ses descriptions et ses discours. Malgré ce défaut, qui est commun à tous les auteurs de cette époque, l'*Architrenius* fut très-populaire au treizième et au quatorzième siècle. Il fut l'objet de savants commentaires. Jodocus Badius Ascensius (Josse Bade d'Asche) en donna une édition, Paris, 1517, petit-in-4°; elle est extrêmement rare. On n'a aucune raison pour attribuer à Jean de Hauteville le traité en vers *De Epistolarum Compositione*, qui dans un manuscrit d'Oxford suit l'*Architrenius*. Les anciens bibliographes ne sont pas plus autorisés à mettre sous son nom le poëme *De Rebus occultis*, ou les *Epigrammata*, *Epistolæ* et *Poemata*, mentionnés par Bale. Z.

Bonamy, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XV, p. 680. — Oudin, *De Scriptoribus ecclesiasticis*. — Du Boulay, *Hist. Univer. Par.*, t. II, p. 750. — Pits, *De Scriptoribus Angliæ illustribus*. — Bale, *Scriptorum illustrium Majoris-Britanniæ Catalogus*. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — *Histoire littéraire de la France*, t. XIV. — Wright, *Biographia Britannica litteraria*, t. II.

HAUTEVILLE (*Nicolas*), théologien et généalogiste français, né en Auvergne, au commencement du dix-septième siècle, mort en Savoie, dans l'année 1660. On a de lui : *Théologie angélique*; 1658, in-8°; — *Les Caractères ou les peintures de la vie et de la mort de saint François de Sales*; Lyon, 1661, in-8° : ouvrage mêlé de vers; — *Explication du traité de saint Thomas Des Attributs de Dieu*, etc., avec *L'Esprit de Raymond Lulle*; 1666, in-12, 2 parties; — *L'Art de bien discourir*; 1666, in-12; — *Histoire royale, ou les plus belles et les plus curieuses questions de la Genèse, en forme de lettres*; Paris, 1667, in-4°; — *Actions de saint François de Sales, ou les plus beaux traits de sa vie*, etc.; 1668, in-8°; — *Origine de la Maison de Sales*; 1669, in-8°; réimprimé la même année, sous le titre : *Histoire de la Vie de saint François de Sales*; in-4°; — *Examen des Esprits, ou entretiens de Philon et de Polyalte, où sont examinées les opinions les plus curieuses des philosophes et des beaux esprits*; Paris, 1766, in-4°, en 1772, in-12. G. de F.

Sabatier, *Trois Siècles littéraires*.

HAUTEVILLE, pseudonyme sous lequel Gaspard de Tende (*voy.* ce nom) a écrit sa *Relation historique de Pologne*.

* **HAUTEVILLE** (Famille d'), célèbre maison normande, qui tirait son nom d'un petit bourg situé près de Coutances, et d'où sortirent

ces glorieux aventuriers qui fondèrent deux des plus fortes principautés du moyen âge, Naples et la Sicile, dont ils s'emparèrent de vive force. *Tancrède* fut le premier. Il eut douze fils, cinq de Morielle, sa première femme : ***Guillaume Bras de Fer, Drogon, Humphred, Geoffroy*** et ***Serlon*** ; sept de Frédesine ou Frasinde, sa seconde femme : ***Robert, Mauger, Alfred, Guillaume, Humbert, Tancrède*** et ***Roger***. Presque tous quittèrent successivement la Normandie; deux seulement y restèrent. Les trois premiers qui abandonnèrent leur pays, Guillaume Bras de Fer, Drogon et Humphred, possédèrent à leur tour le comté de la Pouille. Les autres régnèrent sur la Sicile, le comté d'Averse, la Pouille, Antioche, etc. (*Voy.* les noms cités.) J. V.

Orderic Vital, *Hist. eccles.* — Martin Le Mégissier, *Histoire de Normandie.*

HAUTIN. *Voy.* HAULTIN.

HAUTPOUL, nom d'une ancienne famille française, ainsi appelée d'après un château du Languedoc (de *Altopullo*). Dès 960 on trouve un *Bernard* D'HAUTPOUL qui concourut à un traité de paix conclu entre le roi de France et les seigneurs les plus distingués du pays. En 1095 *Pierre-Raymond* D'HAUTPOUL partit pour la première croisade avec Roger de Mirepoix et Raymond, comte de Toulouse. Il se distingua au siége d'Antioche, mourut vers 1098, dans cette ville, et fut inhumé devant l'église Saint-Pierre. J. V.

Mus. ital. hist. bell. sacr. — Dom Vaissette, *Hist. gén. de Languedoc.* — *Biogr. Toulousaine.*

HAUTPOUL-SALETTE (*Jean-Joseph* D'), général français, né au château de Salette (Languedoc), en 1754, blessé mortellement à Eylau, le 15 février 1807. Élevé jusqu'à l'âge de dix ans auprès de son père, il fut envoyé ensuite au collége d'Albi, et s'y fit remarquer moins par son application à l'étude que par un goût très-vif pour la profession des armes; à quinze ans il entra dans la légion corse, en qualité de simple volontaire. Il y devint cadet gentilhomme, et passa dans le régiment de Languedoc, où de 1777 à 1792 il parcourut tous les grades depuis celui de sous-lieutenant jusqu'à celui de lieutenant-colonel. Il ne pensa pas devoir émigrer à la révolution. Nommé colonel du 6e régiment de chasseurs à cheval au déblocus de Maubeuge, il allait être frappé par la loi qui excluait tous les ci-devant nobles des emplois de l'armée, lorsque tous ses soldats réclamèrent, et par une des rares exceptions que le gouvernement crut pouvoir accorder, il resta à la tête de son régiment. Il assista à la bataille de Fleurus, et au siége de Nimègue il devint général de brigade. Chargé du commandement de la cavalerie de l'avant-garde de l'armée de Sambre et Meuse, il fit en cette qualité les campagnes de 1794 et 1795. A la bataille d'Altenkirchen, le 4 juin 1796, il donna des preuves d'une grande valeur, et fut grièvement blessé. Après la retraite du Mein, le général d'Hautpoul eut quelques difficultés avec le général Lefebvre, commandant l'armée de Sambre et Meuse. Ces dissensions se renouvelèrent avec le général Jourdan après la malheureuse affaire de Stockack (25 mars 1799). La cavalerie de réserve, aux ordres du général d'Hautpoul, y fit une charge brillante mais inutile. On essaya alors de rejeter sur lui quelques-unes des fautes commises dans la campagne; indigné, il se rendit à Paris, et demanda des juges; le gouvernement en nomma, mais revint bien vite sur ce qui avait été fait. D'Hautpoul, remis en activité, fut renvoyé sur les bords du Rhin, à la tête de la cavalerie de réserve, sous les ordres de Hoche. Promu au grade de général de division, il se fit surtout remarquer à l'affaire de Dierdorff, où il culbuta la cavalerie autrichienne. Ensuite, il seconda le général De Caen dans l'attaque de la ligne ennemie postée entre Philippsbourg et le Neckar. Il passa ensuite sous les ordres du général Moreau, et se distingua au combat de Donauwerth, où, passant le Danube à la tête de quelques régiments de cavalerie, il mit en déroute une colonne formidable. Après le traité de Campo-Formio, d'Hautpoul reçut le titre d'inspecteur général de la cavalerie; en novembre 1803 il devint commandant en chef de la cavalerie du camp de Saint-Omer, et en 1804 grand-officier de la Légion d'Honneur. A la fin de 1805 il commanda un corps de cavalerie en Allemagne, et se distingua à la bataille d'Austerlitz, sous les ordres de Murat. Coupant l'aile droite de l'armée ennemie, il culbuta cette aile par une des plus belles charges de cavalerie dont on ait conservé le souvenir. Douze régiments de grosse cavalerie ne formant qu'une seule ligne, et commandés par les généraux d'Hautpoul et Nansouty, se précipitèrent en même temps sur l'ennemi sans perdre leurs rangs et sans que le moindre désordre se mît dans cette masse imposante : aussi rien ne put lui résister. La paix ayant ramené l'empereur à Paris, il créa d'Hautpoul sénateur, le 19 mars 1806, avec une dotation de 20,000 fr., et lui donna le cordon de grand-aigle de la Légion d'Honneur. Dans les premiers jours d'octobre de la même année, les opérations militaires ayant commencé contre la Prusse, d'Hautpoul reçut le commandement d'un corps de cuirassiers et de dragons. La rapidité et l'à-propos de ses manœuvres contribuèrent encore au succès de la bataille d'Iéna, qui eut lieu le 14 du même mois. Il prit encore une part glorieuse à plusieurs affaires; mais la bataille d'Eylau, livrée le 10 février 1807, mit fin à ses exploits. Trois charges impétueuses et successives à la tête de ses terribles cuirassiers avaient trois fois enfoncé et écrasé le centre de l'armée russe, quand un coup de biscaïen lui cassa la cuisse. Il mourut cinq jours après. Son corps fut rapporté à Paris et inhumé au Panthéon. L'empereur avait ordonné, par un décret, qu'avec les canons pris à Eylau on fondît une statue en bronze où il serait représenté le général d'Hautpoul « dans son uniforme de commandant des cuirassiers, et tel qu'il avait paru

sur le champ de bataille pendant toute la journée. » Ce décret n'a pas reçu d'exécution.

L. L—T.

Éloge historique du général d'Hautpoul, rédigé par Bergasse, sur les matériaux fournis par Boilleau, notaire, ami du général; Paris, 1807, in-8°. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouvelle des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*. — Norvins, *Histoire de Napoléon*.

* **HAUTPOUL** (*Paul-Louis-Joseph* D'), prélat français, frère du précédent, né au château de Salette (Languedoc), le 2 août 1764, mort à Toulouse, en décembre 1849. Entré dans les ordres dès sa jeunesse, il était prêtre avant la révolution, et fut obligé de chercher un abri sur la terre étrangère. Il émigra d'abord en Suisse, et, suivant la rive droite du Rhin, il arriva à Coblentz en 1792. La famille Kosenkaski lui confia l'éducation de son héritier, et l'abbé d'Hautpoul y mit tous ses soins. Rentré en France en 1818, il devint aumônier de la duchesse d'Angoulême, puis évêque de Cahors en 1828. Accablé par l'âge et les infirmités, il dut donner sa démission en 1842. Nommé chanoine de Saint-Denis, il se retira auprès de sa famille à Toulouse.

L. L—T.

Gazette du Languedoc, 6 décembre 1849.

* **HAUTPOUL** (*Charles* D'), officier français, né vers 1770, mort vers 1830. Élevé à l'École militaire, il y était encore quand la révolution éclata. Il n'imita point l'exemple de ses deux frères, le marquis Alexandre d'Hautpoul, capitaine de dragons, et Prosper d'Hautpoul, chevalier de Malte, qui émigrèrent. Il resta en France et dans les rangs des soldats de la république. Le décret contre les nobles le força de quitter l'armée. Bientôt même il fut victime de persécutions qui l'obligèrent à se cacher. Retiré à Sens, il y exerça l'état de menuisier. Blessé dans une émeute, il fut reconnu, arrêté et envoyé à Paris. Il parvint à se soustraire aux dangers qui le menaçaient, chercha un refuge sous les drapeaux, fit avec distinction plusieurs campagnes, et suivit Bonaparte dans son expédition d'Égypte. Ses talents et sa bravoure le firent remarquer du général en chef, qui le nomma, quoique très-jeune encore, colonel du génie. De retour en France, le colonel Charles d'Hautpoul tomba en disgrâce, et fut en quelque sorte exilé à Naples, comme directeur du génie. Il remplissait les mêmes fonctions à Grenoble lors des événements de 1814. Le gouvernement royal lui laissa son emploi et le nomma chevalier de Saint-Louis. Napoléon, à son retour, lui conserva sa place, mais sous la Restauration le colonel obtint sa retraite, et alla vivre près de Genève. Il avait épousé, étant fort jeune, la veuve du comte de Beaufort, officier émigré, tué à Quiberon, connue elle-même par quelques productions poétiques (*voy.* l'article suivant). Il eut pour le fils que cette dame avait de son premier mari tous les soins d'un père. Ce jeune homme est devenu colonel du génie (*voy.* BEAUFORT D'HAUTPOUL). Charles d'Hautpoul n'avait pas eu d'enfant de Mme de Beaufort, dont il se sépara.

J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemporains*.

HAUTPOUL (*Anne-Marie* de MONTGEROULT, comtesse de BEAUFORT D'), littératrice française, femme du précédent, née à Paris, le 9 mai 1763, morte dans la même ville, le 20 octobre 1837. Elle était fille de René-Guillaume de Montgeroult, trésorier général de la maison du roi, et d'Anne-Élisabeth Marsollier des Vivetières. Son oncle maternel, Marsollier, prit soin de développer chez elle les goûts littéraires, et dès sa jeunesse elle fut en rapport avec les poëtes et les écrivains de l'époque les plus en réputation. Mariée à dix-sept ans, au comte de Beaufort, elle en eut un fils, qui se distingua dans la carrière des armes. Devenue veuve, elle épousa en secondes noces le comte d'Hautpoul. C'est sous ce dernier nom qu'elle s'est acquis une réputation littéraire. On a d'elle : *Zilia*, roman pastoral; Toulouse, 1789, in-12; 1796, in-8°; 1797, in-18; et à la suite des *Poésies* de l'auteur, Paris, 1820, in-8° : on trouve en tête quelques vers à la reine Marie-Antoinette; — *Sapho à Phaon*, héroïde, couronnée par l'Académie des Jeux Floraux; Toulouse, 1790, in-8°; — *Les Violettes*; Toulouse, an VI (1797), in-8°; — *Achille et Déidamie*; Toulouse, an VII (1799), in-8°; — *La Mort de Lucrèce*, héroïde, imitation libre de *L'Achilléide* de Stace; Toulouse, an VIII (1800), in-8°; — *Athénée des Dames*, ouvrage d'agrément et d'instruction, uniquement réservé aux femmes; Paris, 1808, 6 vol. in-18, avec fig.; — *Séverine*; Paris, 1808, 6 vol. in-12; — *Childéric, roi des Francs*, nouvelle; Paris, 1806 et 1809, 2 vol. in-8°; — *Clémentine, ou l'Évélina française*; Paris, 1809, 4 vol. in-12; — *Arindal, ou le jeune peintre*; Paris, 1810 et 1811, 2 vol. in-12; — *Rhétorique de la Jeunesse, ou traité sur l'éloquence du geste et de la voix*; Paris, 1809 et 1820, in-12; — *Poésies diverses*, dédiées au roi (Louis XVIII); Paris, 1820, in-8°; ce volume contient des poésies fugitives, des fables, des romances, déjà publiées en grande partie dans l'*Almanach des Muses*, publié par Vigée, et dans les *Étrennes* de Malo. On y trouve, entre autres pièces inédites : *La Mort de Sapho*, et *Le Club des Égoïstes*, proverbe. — *Les Habitants de l'Ukraine, ou Alexis et Constantin*; Paris, 1820, in-12; — *Manuel de Littérature à l'usage des deux sexes*; Paris, 1821, in-12; — *Cours de Littérature ancienne et moderne, à l'usage des jeunes demoiselles*; Paris, 1815, 2 vol. in-12; revu et augmenté d'un troisième vol., *Sur la littérature étrangère*; Paris, 1821, in-12; — *Contes et Nouvelles de la Grand'-Mère, ou le séjour au château pendant la neige*; Paris, 1822 et 1823, 2 vol., in-12, ornés de 12 fig.; — *Études convenables aux demoiselles*, à l'usage des écoles et des pensions;

nouv. édit., rev. et augm. d'une *Grammaire*, de la *Nouvelle Division de la France*, et d'une *Suite à l'Histoire de France, depuis la mort de Louis XVI jusqu'à l'avénement de Louis XVIII*; Paris, 1822, 2 vol. in-12; — *Charades mises en actions, mêlées de couplets et de vaudevilles, ou nouveau théâtre de société*; Paris, 1823, in-12; — *Le Page et la Romance*; Paris, 1824, 3 vol. in-12, avec fig. et musique du fils de l'auteur, le marquis de Beaufort d'Hautpoul; — *Encyclopédie de la Jeunesse, ou abrégé de toutes les sciences*; Paris, 1825, in-12; — *Manuel complet de Style épistolaire, ou choix de lettres puisées dans les meilleurs auteurs, précédé d'Instructions sur l'art épistolaire et de Notices biographiques* (avec Biscarat); Paris, 1829-1834, in-18; — *Notice sur Mme la marquise de Nogaret-Gévaudan*; dans la *Biographie des Femmes auteurs contemporaines françaises*; 1836, in-8°. La comtesse Beaufort d'Hautpoul a rédigé, de concert avec mesdames de Genlis et Dufrenoy, le journal *Le Dimanche*. Elle est l'éditeur des *Œuvres dramatiques de Marsollier des Vivetières*, son oncle, et auteur de la *Notice* en tête de cet ouvrage. Elle a laissé en manuscrits : *Classique épistolaire*, 4 vol. in-8°, et *Clotilde, reine et sainte, ou le Baptême de Clovis*, poëme en trois chants. E. DESNUES.

Martyrologe littéraire, p. 35. — Quérard, *La France littéraire*. — L. Prudhomme père, *Biographie des Femmes célèbres*. — Mollevault, *Biographie des Femmes auteurs contemporaines françaises*.

* HAUTPOUL (*Marie-Constant-Fidèle-Henri-Amand*, marquis D'), général français, né en 1780, au château de Lasbordes (Languedoc), mort à Toulouse, en janvier 1854. Son père, ancien lieutenant-colonel de cavalerie, avait fait avec distinction presque toutes les campagnes des maréchaux de Saxe et de Broglie. Le jeune d'Hautpoul, venu de bonne heure à Versailles, se préparait à entrer dans les pages lorsque la révolution éclata. Son père, quoique frappé de cécité, fut placé sur les listes de proscription, et la famille d'Hautpoul n'eut que le temps de se réfugier dans un petit village des environs, sous la protection d'un maire *sans-culotte*, qui avait des obligations au marquis. Privée de ressources, toute la famille dut demander sa subsistance à de pénibles travaux. Le fils du *ci-devant* marquis, devenu simple garçon jardinier, allait vendre à Versailles les fruits et les légumes qu'il récoltait. Tout changea après le 9 thermidor. Le jeune d'Hautpoul, revenu à Versailles, s'empressa de compléter ses études sous la direction de Léautard, et il fut en même temps admis comme élève de cavalerie à l'école d'équitation de Versailles. Étant retourné dans son pays natal en l'an VII, après la mort de sa mère, il s'y prépara pour les examens de l'École Polytechnique, où il fut reçu en l'an VIII. Il en sortit en qualité d'élève de l'école d'artillerie et du génie de Metz. En 1803 il entrait comme lieutenant dans un régiment d'artillerie à cheval. Il rejoignit son corps au camp de Boulogne, et fit les campagnes de 1803 et de 1804. Attaché ensuite à la cavalerie de Murat, il se distingua dans la campagne d'Ulm et d'Austerlitz, en 1805. Il passa alors dans l'artillerie à cheval de la garde impériale, et se signala de nouveau dans les campagnes de Prusse et de Pologne, en 1806 et 1807. Détaché en 1808 en Espagne, à l'état-major de l'artillerie sous les ordres du général Lariboisière, il revint en Allemagne en 1809, et reçut plusieurs blessures à Wagram, où il fut nommé sur le champ de bataille capitaine dans la garde avec rang de chef d'escadron. De retour en Espagne, il prit une part active aux campagnes de 1810 et 1811. L'empereur le choisit alors pour officier d'ordonnance, et le chargea de diverses missions. Créé baron de l'empire à Moscou, il suivit le maréchal Ney de Smolensk à Orsza, pendant la retraite, et se trouva au passage de la Bérézina. Élevé en 1813 au grade de major dans la vieille garde, avec rang de lieutenant-colonel, il assista à la bataille de Lutzen. Gravement blessé devant Dresde, il dut quitter l'armée. Il n'était pas encore rétabli au commencement de la campagne de 1814; en conséquence il resta à Paris, chargé des dépôts de la garde, des recrues et des remontes; mais lorsque l'ennemi parut sous les murs de la capitale, il vint, soutenu sur des béquilles, commander les batteries de la garde réunies à celles du maréchal Mortier dans la plaine de Saint-Denis, où il fut légèrement blessé.

Après l'abdication de Fontainebleau, d'Hautpoul vint offrir ses services à Louis XVIII, et fut immédiatement nommé sous-lieutenant dans les gardes du corps. Le prince de Wagram lui obtint bientôt le grade de colonel. La conquête lui faisait perdre la dotation de baron que l'empereur lui avait donnée, mais la charte lui rendait le titre de marquis, que son père avait porté. Au 20 mars 1815, il accompagna les princes jusqu'à la frontière; après le licenciement de la maison du roi, il revint à Paris. L'empereur le fit demander pour lui donner un commandement : il répondit qu'il ne pouvait plus l'accepter, ayant, d'après son autorisation même, pris d'autres engagements. Ce refus le fit exiler à trente lieues de Paris. En conséquence, il se retira dans une de ses terres qu'il possédait aux environs de Blois, et y vécut dans la retraite jusqu'à la seconde restauration. Il fut alors nommé colonel du régiment d'artillerie à cheval de la garde royale, ce qui lui assura le grade de maréchal de camp en 1819. Chargé d'une inspection générale de l'artillerie dans les Pyrénées, au moment de la campagne d'Espagne de 1823, il passa successivement au commandement de l'artillerie de la garde royale et à celui de l'école d'application de l'état-major. A la révolution de juillet 1830, il résista quelque temps avec les élèves de l'école, et se retira à l'hôtel des Invalides, où il pourvut, avec le gé

néral de Latour-Maubourg, à la défense de cet établissement, qui tomba enfin au pouvoir des insurgés, le 30 juillet. Il s'empressa d'envoyer sa démission au nouveau gouvernement, qui le mit en disponibilité et peu de temps après à la retraite.

En 1833, le général d'Hautpoul fut appelé à Prague pour remplacer le baron de Damas comme gouverneur du duc de Bordeaux. Il céda à de vives instances, et partit : « J'accepte, disait-il à ses amis, dans la pensée de donner au jeune prince une éducation d'homme; de lui parler de ses devoirs, et non de ses droits; de lui faire connaître son époque et l'esprit de la civilisation. — Je pense, ajoutait-il, que je lui rendrai ainsi service à lui-même, s'il doit rester dans l'exil, et qu'en y ajoutant la connaissance de l'esprit et des besoins de la France actuelle, j'aurai peut-être encore rendu un dernier service à mon pays, si une destinée, que nul ne peut connaître, devait y ramener un jour le principe de la légitimité. » Le général d'Hautpoul ne put rester fidèle à son programme, qui fut blâmé par le duc de Blacas et n'obtint pas l'approbation de la famille royale. D'Hautpoul revint donc bientôt en France, et vécut depuis dans la retraite, s'occupant à recueillir le souvenir de ses campagnes et des événements dont il avait été témoin.

L. L—T.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome IV, 2e partie, p. 282. — Lacaine et Laurent, *Biographies et nécrologies des Hommes marquants du dix-neuvième siècle*, tome II, p. 125. — Birague, *Annuaire histor. et biograph. des Souverains, etc.*, 1844, IIe partie, p. 68.

* HAUTPOUL (*Alphonse-Henri*, marquis D'), général français, né à Versailles, le 4 janvier 1789. Admis comme élève à l'École militaire de Fontainebleau, le 22 octobre 1805, il passa sous-lieutenant dans le 59e régiment d'infanterie en 1806, et fit avec distinction les campagnes de 1806 et 1807 en Allemagne, en Prusse et en Pologne; celles de 1808 à 1812 en Espagne et en Portugal. Capitaine le 10 octobre 1811, il fut blessé d'un coup de baïonnette au bras droit et d'un coup de feu à la hanche gauche à la bataille des Arapiles (22 juillet 1812); il resta au pouvoir des Anglais, et ne sortit des prisons de l'ennemi qu'au premier retour des Bourbons. Désigné, le 21 septembre 1814, pour remplir les fonctions d'aide de camp auprès du général Poujet, il parvint bientôt au grade de chef de bataillon, et fut attaché, en cette qualité, à l'état-major du duc d'Angoulême. Colonel le 4 juillet 1815, il fut appelé par le roi, en novembre de la même année, au commandement de la légion de l'Aude et au 4e de ligne le 23 octobre 1820, et fit, en 1823, partie du 2e corps de l'armée d'Espagne. Sa conduite aux affaires d'Alcira et de Ronda, les 16 juin et 18 juillet, lui mérita deux citations honorables dans le bulletin officiel de l'armée. Le 2 octobre suivant, il reçut le commandement du 3e régiment d'infanterie de la garde royale, avec le brevet de maréchal de camp. M. d'Hautpoul s'est aussi fait remarquer comme administrateur. En mars 1830 il obtint la direction de l'administration du ministère de la guerre, emploi qu'il ne conserva que peu de temps, mais qui lui permit de faire en partie les dispositions nécessaires pour la campagne d'Alger. Député de l'Aude, la même année, il justifia la confiance de ses mandataires par ses opinions modérées. En 1834 les électeurs de l'Hérault l'appelèrent, à leur tour, à la chambre législative. Il fut successivement chargé du commandement militaire de plusieurs départements. Le 1er janvier 1838 il eut à combattre une insurrection armée, causée par la cherté des grains, dans le département de la Charente-Inférieure. Le général d'Hautpoul dissipa les factieux, et rétablit l'ordre. Nommé lieutenant général le 26 avril 1841, il fut chargé par le ministre de la guerre d'inspecter les régiments d'infanterie de l'armée d'Afrique. Il fut élu, la même année, membre du conseil général de l'Aude, et peu de temps après placé à la tête d'une division du corps d'opération de la Marne, puis investi, le 29 octobre 1843, du commandement de la 8e division militaire (Marseille), et nommé grand-officier de la Légion d'Honneur en 1844. Une ordonnance royale du 27 juin 1846 lui conféra la dignité de pair de France. Après la révolution de Février, le général d'Hautpoul fut compris dans le décret du gouvernement provisoire du 27 avril 1848, qui mit à la retraite un grand nombre d'officiers généraux. Les électeurs de l'Aude l'élurent l'année suivante à l'Assemblée législative : il y lutta contre les tendances subversives de l'ordre. Replacé dans le cadre d'activité par la loi du 10 août 1849, il fut nommé par le président de la république, le 10 octobre suivant, au commandement en chef de l'armée de Rome et au poste important de ministre plénipotentiaire près du saint-siége. Ministre de la guerre le 31 du même mois, le général d'Hautpoul, pendant son court passage au ministère, développa des vues de sage économie et une connaissance pratique des besoins de l'armée. On lui doit la suppression de l'hôtel des invalides à Avignon, la commission du comité consultatif de l'Algérie, la suppression des hôpitaux militaires d'instruction, la création d'une école d'application de la médecine militaire, des réductions utiles dans l'effectif des troupes de l'administration, etc. Ses luttes avec le général en chef de l'armée de Paris, Changarnier, qui se croyait indépendant du ministre, en forçant le général d'Hautpoul de donner sa démission, l'empêchèrent de terminer ses réformes administratives et de réaliser toutes les économies qu'il se proposait. Cependant, le budget de la guerre pour 1851 fut de 79 millions au-dessous de celui de 1850, sans diminution d'effectif. Il quitta ses fonctions le 22 octobre 1850 pour aller prendre le gouvernement général de l'Algérie. Là aussi son administration

devait laisser des traces. Sa double carrière de ministre et de gouverneur peut se faire apprécier dans une brochure qu'il publia à son retour d'Afrique, et qui peut être consultée avec fruit par ses successeurs. Deux décrets du prince président de la république, des 26 et 28 janvier 1852, nommèrent le général d'Hautpoul sénateur et grand-référendaire du Sénat. SICARD.

Archives de la Guerre. — Notes communiquées. — Biographie des 750 Représentants à l'Assemblée législative (1849). — *Biographie des Membres du Sénat* (1852). — *Les grands Corps politiques de l'État, etc.* (1852).

*HAUTUILLE (*Alban* D'), jurisconsulte français, né à Aix, en 1813, mort dans la même ville, en 1844. Reçu docteur en droit à vingt-et-un ans, il obtint en 1840, par voie de concours, la chaire de professeur de Code Civil à Aix. On a de lui : *Essai sur le Droit d'accroissement*; in-8°, 1834. C'est la meilleure monographie qu'on possède en France sur ce sujet ; — *De la Réforme du Système hypothécaire*; in-8°, 1843 ; — des articles qu'il a insérés sur la *dénonciation de nouvel œuvre*, sur la *dot*, sur la *donation pour cause de noces*, dans la *Revue de Législation*.

F. BERRIAT S. P.

Revue de Législation (Wolowski), tome XXI. — *Discours de M. Étienne*, ibid.

HAÜY (*René-Just*), célèbre minéralogiste français, né le 28 février 1743, à Saint-Just (Picardie), mort à Paris, le 3 juin 1822. Son père était un pauvre tisserand. « Encore tout enfant, il prenait, dit Cuvier, un plaisir singulier aux cérémonies religieuses, et surtout aux chants de l'église. Le prieur d'une abbaye de Prémontrés, qui avait remarqué son assiduité au service divin, chercha un jour à lier conversation avec lui, et s'apercevant de la vivacité de son intelligence, il lui fit donner des leçons par quelques-uns de ses moines. Les progrès de l'enfant ayant promptement répondu aux soins de ses maîtres, ceux-ci s'intéressèrent à lui de plus en plus, et firent entendre à sa mère que si elle pouvait seulement le conduire pour quelque temps à Paris, elle finirait, avec leurs recommandations, par obtenir quelques ressources pour lui faire achever ses études. A peine cette excellente femme en avait-elle de suffisantes pour subsister quelques mois dans la capitale; mais elle aima mieux s'exposer à tout que de manquer à l'avenir qu'on lui laissait entrevoir pour son fils. Longtemps cependant sa tendresse ne reçut que de bien faibles encouragements. Un jeune homme dont le nom devait un jour remplir l'Europe ne trouva pour moyen de vivre qu'une place d'enfant de chœur dans une église du quartier Saint-Antoine. Enfin le crédit de ses protecteurs de Saint-Just lui procura une bourse au collége de Navarre. » Sa bonne conduite et son application lui méritèrent l'intérêt de ses maîtres, et lorsqu'il eut fini ses études classiques, les chefs de cette maison d'instruction lui proposèrent de devenir un de leurs collaborateurs. On l'employa comme maître de quartier; et aussitôt qu'il eut pris ses degrés, la régence de quatrième lui fut confiée. Quelques années après il passa au collége du Cardinal Lemoine, comme régent de seconde. Haüy était entré dans les ordres. Au collége de Navarre il avait reçu quelques leçons de physique de Brisson, et il y avait pris goût. Au collége du Cardinal Lemoine il se lia avec Lhomond, qui aimait beaucoup les plantes et les herborisations; il le suivait dans ses promenades, et pour partager tous ses plaisirs, il se fit enseigner un peu de botanique par un religieux du couvent de Saint-Just pendant une vacance. Dès lors tout fut commun entre Lhomond et lui, et Haüy, qui jusqu'à ce moment ne s'était guère occupé des sciences naturelles, devint un naturaliste infatigable. « Il se prépara, dit Cuvier, un herbier avec des soins et une propreté extraordinaires, et s'habitua ainsi à un premier emploi des méthodes. Le Jardin du Roi était voisin de son collége. Il était naturel qu'il s'y promenât souvent... Voyant un jour la foule entrer à la leçon de minéralogie de Daubenton, il y entra avec elle, et fut charmé d'y trouver un sujet d'étude plus analogue encore que les plantes à ses premiers goûts pour la physique. Ce fut pour avoir appris ces sciences plus tard que Haüy les envisagea autrement qui ne l'avaient fait les nombreux élèves du Jardin des Plantes et les nombreux auditeurs de Daubenton, familiarisés de bonne heure avec les difficultés, qu'ils finissaient à force d'habitude par ne plus apercevoir. Les contrastes, les lacunes dans la série des idées frappèrent vivement un bon esprit qui à l'époque de sa force se jetait tout d'un coup dans une étude inconnue. Il s'étonnait profondément de cette constance dans les formes compliquées des fleurs, des fruits, de toutes les parties des corps organisés, et ne concevait pas que les formes des minéraux, beaucoup plus simples et pour ainsi dire toutes géométriques, ne fussent point soumises à de semblables lois. Comment, se disait Haüy, la même pierre, le même sel se montrent-ils en cubes, en prismes, en aiguilles, sans que leur composition change d'un atome, tandis que la rose a toujours les mêmes pétales, le gland la même courbure, le cèdre la même hauteur et le même développement ? Ce fut lorsqu'il était rempli de ces idées, qu'examinant quelques minéraux chez un de ses amis, De France, maître des comptes, il eut l'heureuse maladresse de laisser tomber un beau groupe de spath calcaire cristallisé en prismes. Un de ces prismes se brisa de manière à montrer sur sa cassure des faces non moins lisses que celles du dehors, et qui présentaient l'apparence d'un cristal nouveau tout différent du prisme pour la forme. Haüy ramasse ce fragment; il en examine les faces, leurs inclinaisons, leurs angles. A sa grande suprise, il découvre qu'elles sont les mêmes que dans le spath en cristaux rhomboïdes, que dans le spath d'Islande. Un monde nouveau semble à l'instant s'ouvrir pour lui. Il rentre dans son cabinet, prend un spath cristallisé en pyramide hexaèdre,

ce que l'on appelait *dent de cochon;* il essaye de le casser, et il en voit encore sortir ce rhomboïde, ce spath d'Islande; les éclats qu'il en fait tomber sont eux-mêmes de petits rhomboïdes; il casse un troisième cristal, celui que l'on nommait *lenticulaire :* c'est encore un rhomboïde qui se montre dans le centre, et des rhomboïdes plus petits qui s'en détachent. *Tout est trouvé!* s'écrie-t-il; les molécules du spath calcaire n'ont qu'une seule et même forme; c'est en se groupant diversement qu'elles composent ces cristaux dont l'extérieur si varié nous fait illusion; et partant de cette idée, il lui fut bien aisé d'imaginer que les couches de ces molécules s'empilant les unes sur les autres, et se rétrécissant à mesure, devaient former de nouvelles pyramides, de nouveaux polyèdres, et envelopper le premier cristal comme d'un autre cristal où le nombre et la figure des faces extérieures pourraient différer beaucoup des faces primitives, suivant que les couches nouvelles auraient diminué de tel ou tel côté, et dans telle ou telle proportion. Si c'était là le véritable principe de la cristallisation, il ne pouvait manquer de régner aussi dans les cristaux des autres substances; chacune d'elles devait avoir des molécules constituantes identiques, un noyau toujours semblable à lui-même, et des lames ou des couches accessoires produisant toutes les variétés. Haüy ne balance pas à mettre en pièces sa petite collection; ses cristaux, ceux qu'il obtient de ses amis, éclatent sous le marteau : partout il retrouve une structure fondée sur les mêmes lois. Dans le grenat, c'est un tétraèdre; dans le spath fluor, c'est un octaèdre; dans la pyrite, c'est un cube; dans le gypse, dans le spath pesant, ce sont des prismes droits à quatre pans, mais dont les bases ont des angles différents, qui forment les molécules constituantes; toujours les cristaux se brisent en lames parallèles aux faces du noyau; les faces extérieures se laissent toujours concevoir comme résultant du décroissement des lames superposées, décroissement plus ou moins rapide et qui se fait tantôt par les angles, tantôt par les bords. Les faces nouvelles ne sont que de petits escaliers ou que de petites séries de pointes produites par le retrait de ces lames, mais qui paraissent planes à l'œil, à cause de leur ténuité. Aucun des cristaux qu'il examine ne lui offre d'exception à sa loi. »

Pour que sa découverte fût complète, une troisième condition devait être remplie. Le noyau, la molécule constituante, ayant chacun une forme fixe et géométriquement déterminable dans ses angles et dans les rapports de ses lignes, chaque loi de décroissement devait aussi produire des faces secondaires déterminables, et même le noyau et les molécules étant une fois donnés, on devait pouvoir calculer d'avance les angles et les lignes de toutes les faces secondaires que les décroissements pourraient produire. Haüy se remit à apprendre la géométrie pour vérifier l'exactitude de ses observations. « Dès ses premiers essais, dit Cuvier, il se vit pleinement récompensé. Le prisme hexaèdre qu'il avait cassé par mégarde lui donna, par une observation ingénieuse et des calculs assez simples, une valeur fort approchée des angles de la molécule du spath; d'autres calculs lui donnèrent ceux des faces qui s'y ajoutent par chaque décroissement, et en appliquant l'instrument aux cristaux, il trouva les angles précisément de la mesure que donnait le calcul. Les faces secondaires des autres cristaux se déduisaient tout aussi facilement de leurs faces primitives; il reconnut même que presque toujours pour produire les faces secondaires il suffit de décroissements dans des proportions assez simples, comme le sont en général les rapports des nombres établis par la nature. » Arrivé à ce point, Haüy parla de ses découvertes à Daubenton, qui en fit part à Laplace. Celui-ci engagea l'auteur à venir les présenter à l'Académie des Sciences. Il ne fut pas aisé de l'y amener. Le 10 janvier 1781, il lut devant ce corps savant un premier mémoire, où il traitait des grenats et des spaths calcaires. Daubenton et Bezout en firent le rapport au mois suivant; mais ils n'avaient pas bien saisi la nature de la découverte. Le 22 août Haüy lut à l'Académie un second mémoire, où il s'attachait aux spaths calcaires seulement; les mêmes commissaires firent un rapport au mois de décembre, et cette fois ils montrèrent qu'ils s'étaient mis au fait des idées de l'auteur et qu'ils en comprenaient toute l'importance. L'Académie manifesta un grand empressement à posséder ce savant modeste, et sans attendre qu'une place fût disponible dans les sections de physique ou de minéralogie, on lui donna dans la classe de botanique la place d'adjoint, que laissait Jussieu en devenant associé. Son élection eut lieu le 12 février 1783. En 1788 Haüy passa comme associé à la classe d'histoire naturelle et de minéralogie.

Plusieurs de ses nouveaux confrères le prièrent de leur donner des explications orales et des démonstrations de sa théorie. Il leur en fit un cours particulier. Lagrange, Lavoisier, Laplace, Fourcroy, Berthollet, Guyton-Morveau vinrent au collége du Cardinal Lemoine suivre les leçons du modeste régent de seconde, « tout confus, dit Cuvier, de se voir devenu le maître d'hommes dont il aurait à peine osé se dire le disciple ». Bientôt cependant on contesta à Haüy sa découverte. On rappela qu'un jeune chimiste suédois du nom de Gahn, qui fut depuis professeur à Abo, avait aussi remarqué, six ou sept ans avant Haüy, en brisant un cristal de spath pyramidal, que son noyau était un rhomboïde semblable au spath d'Islande. Mais ce jeune savant avait fait part de son observation à Bergmann, son maître, et celui-ci, au lieu de la répéter sur des cristaux différents, et de reconnaître ainsi par l'expérience dans quelles limites ce fait pouvait se généraliser, s'était jeté dans des hy-

pothèses, et dès les premiers pas s'était égaré. « De ce rhomboïde du spath, dit Cuvier, il prétendit déduire non-seulement les autres cristaux de spath, mais ceux du grenat, ceux de l'hyacinthe, qui n'ont avec lui aucun rapport de structure. Ainsi, un savant du premier ordre, consommé dans la physique et la géométrie, s'arrêta sur le chemin d'une belle découverte, et elle se trouva réservée à un homme qui commençait à peine à s'occuper de ces sciences. » On n'en accusa pas moins Haüy de s'être emparé des idées de Bergmann, et en outre on déclara sa méthode fausse. Romé Delisle notamment attaqua durement Haüy, et trouva plaisant de le traiter de *cristalloclaste* ou briseur de cristaux. Haüy ne répondit que par de nouvelles recherches. « Bientôt, dit Cuvier, ses observations fournirent des caractères de première importance à la minéralogie. Dans ses nombreux essais sur les spaths, il avait remarqué que la pierre dite *spath perlé*, que l'on regardait alors comme une variété du spath pesant ou de la baryte sulfatée, a le même noyau que le spath calcaire, et une analyse que l'on en fit prouva qu'en effet elle ne contient, comme le spath calcaire, que de la chaux carbonatée. Si les minéraux bien déterminés, quant à leur espèce et à leur composition, se dit-il aussitôt, ont chacun son noyau et sa molécule constituante fixes, il doit en être de même de tous les minéraux distingués par la nature et dont la composition n'est point encore connue. Ce noyau, cette molécule peuvent donc suppléer à la composition pour la distinction des substances, et dès la première application qu'il fit de cette idée il porta la lumière dans une partie de la science, que tous les travaux de ses prédécesseurs n'avaient pu éclaircir. » C'est ainsi qu'il sépara une foule de pierres confondues ensemble sous les noms de *schorls* et de *zéolithes*, et les groupa autour des espèces auxquelles elles appartenaient véritablement.

Sur les conseils de Lhomond, Haüy, dès qu'il eut, en 1784, les vingt ans exigés dans l'université pour obtenir la pension d'émérite, se hâta de la demander, afin de se consacrer entièrement à la science. Il y joignit les produits d'un petit bénéfice, et continua de loger au collège du Cardinal Lemoine. Il ne conserva pas longtemps cette modeste position, qui lui suffisait pourtant. La révolution lui enleva d'abord son bénéfice ; ayant refusé le serment à la constitution civile du clergé, il perdit sa pension. Il ne possédait plus rien. Après le 10 août il fut arrêté comme prêtre réfractaire. Un jour des inconnus pénètrent violemment dans son réduit, et lui demandent s'il n'a point d'armes à feu ? « Je n'en ai d'autre que celle-ci, dit-il en tirant une étincelle de sa machine électrique. » On se saisit de ses papiers, qui ne contenaient que des formules algébriques ; on culbute ses collections, et enfin on le confine avec bien d'autres prêtres dans le séminaire de Saint-Firmin, converti en prison. Là il reprend le cours de ses travaux, se fait apporter ses tiroirs, et tâche de remettre ses cristaux en ordre. Un de ses élèves, Geoffroy Saint-Hilaire, apprenant l'arrestation de Haüy, se voue à sa délivrance ; des membres de l'Académie, des fonctionnaires du Jardin des Plantes font des démarches ; enfin, on obtient un ordre de mise en liberté : Geoffroy Saint-Hilaire court le porter à Saint-Firmin ; comme il était un peu tard, Haüy refuse de sortir ce jour-là ; le lendemain il fallut l'arracher de force ; quelques jours après, c'était le 2 septembre, le massacre des prisons ! Depuis lors on ne l'inquiéta plus. Un jour, on le fit comparaître à la revue de son bataillon ; mais on le réforma sur sa mauvaise mine. Le 22 septembre 1793 la Convention le nomma membre de la commission des poids et mesures, et le 2 août 1794 conservateur du cabinet des mines. Lorsque Lavoisier fut arrêté, lorsque Borda et Delambre furent destitués, Haüy se trouva seul en position d'écrire pour eux ; il le fit sans hésiter, et n'eut pas à s'en repentir, et pourtant, quoique prêtre non assermenté, il remplissait tous les jours ses fonctions ecclésiastiques. En 1795 il fit avec un grand succès un cours de physique à l'École Normale, créée par la Convention, et qui ne dura que quelques mois. Haüy fit partie de l'Institut dès sa création.

« C'est au cabinet du conseil des mines, et sur l'invitation et avec le secours de cette administration éclairée, dit Cuvier, que Haüy a préparé son *Traité de Minéralogie*, le principal de ses ouvrages, et qu'il en a publié le programme et la première édition. Disposant d'une grande collection, où affluaient de tous côtés les différents minéraux, employant les secours de jeunes élèves pleins de connaissances et d'ardeur, que l'École Polytechnique lui avait préparés, il répara promptement le temps qu'il avait consumé à d'autres travaux, et éleva en peu d'années ce monument admirable. » Haüy classait les minéraux d'après la forme de leurs molécules, et mit en première ligne la cristallisation dans toutes ses déterminations d'espèces minéralogiques. Ce n'était pas qu'il pensât que l'analyse chimique des minéraux devait être négligée ; mais il soutenait qu'elle était généralement impuissante pour déterminer leurs espèces, parce qu'elle n'avait pas de moyens sûrs de distinguer les substances accidentelles des essentielles ; parce qu'elle n'était pas en état, pour certaines classes de pierres, d'affirmer qu'elle connaissait leurs éléments et que chaque jour elle en découvrait qui lui étaient demeurés cachés. Werner s'était arrêté à la dureté, à la cassure, au tissu enfin ; mais ce ne sont là, en réalité, comme l'observe Cuvier, que des conséquences de la forme des molécules et de leur arrangement. « Il n'est presque plus de minéral cristallisable, comme disait le savant secrétaire de l'Académie des Sciences, dont Haüy n'ait déterminé le noyau et les molécules avec la mesure de leurs angles et la proportion de leurs côtés, et dont il n'ait rapporté à ces premiers éléments

toutes les formes secondaires, en déterminant pour chacune les divers décroissements qui la produisent, et en fixant par le calcul leurs angles et leurs faces. C'est ainsi qu'il a fait enfin de la minéralogie une science tout aussi précise et tout aussi méthodique que l'astronomie. Mais ce qui lui est tout particulier, c'est que son ouvrage n'est pas moins remarquable par sa rédaction et la méthode qui y règne que par les idées originales sur lesquelles il repose... Haüy s'y montre habile écrivain et bon géomètre autant que savant minéralogiste : on voit qu'il y a retrouvé toutes ses premières études; on y reconnait jusqu'à l'influence de ses premiers amusements de physique; s'il faut apprécier l'électricité des corps, leur magnétisme, leur action sur la lumière, il imagine des moyens ingénieux et simples, de petits instruments portatifs : le physicien y vient sans cesse au secours du minéralogiste et du cristallographe. »

A la mort de Daubenton, ce fut Dolomieu qui lui succéda comme professeur de minéralogie au Muséum d'Histoire naturelle. Dolomieu gémissait dans un étroit cachot de la Sicile. On ne savait de ses nouvelles que par quelques lignes écrites avec un morceau de bois et du noir de fumée, arrachées à prix d'or de l'homme qui le gardait. Ces lignes, dit Cuvier, parlèrent pour lui autant que ses ouvrages; Haüy sollicita lui-même pour que la place fût donnée à son rival malheureux. Dolomieu ne sortit de son souterrain que par un article formel du traité de paix de Florence, et la mort prématurée de ce savant rendit à Hauy la place à laquelle il avait généreusement renoncé. Il y fut nommé le 9 décembre 1802. Dès lors cette partie du Muséum prit une vie nouvelle; les collections furent quadruplées; il y régna un ordre parfait, et de tous les points de l'Europe on venait voir cette galerie modèle et entendre un professeur élégant, clair et surtout complaisant. « Sa bienveillance naturelle, dit Cuvier, se montrait à toute heure envers ceux qui avaient le désir d'apprendre. Il les admettait dans son intérieur, leur ouvrait ses propres collections, et ne leur refusait aucune explication. Les étudiants les plus humbles étaient reçus comme les personnages les plus savants et comme les plus augustes, car il a eu des élèves de tous les rangs. » A la fondation de l'université, le nom de Haüy fut placé sur la liste des professeurs de faculté, avec Brongniart pour adjoint; mais il ne voulut pas porter un titre dont il ne pouvait remplir les devoirs. Seulement il faisait venir chez lui les élèves de l'École Normale, qui devaient alors suivre les leçons des facultés, et dans des conversations agréables il les initiait à tous les secrets de sa science. Aussi tolérant que pieux, il pratiquait sévèrement les devoirs de son état, sans négliger ses études. Les plus belles pierreries de l'Europe passèrent sous ses yeux; il n'y voyait que des cristaux. A la fin, pourtant, les moindres objections le blessèrent, et Cuvier lui reproche de n'avoir pas eu assez d'égards aux observations faites avec le nouveau goniomètre de Wollaston sur les angles du spath calcaire, du spath magnésifère et du fer spathique.

Après le rétablissement du culte, Bonaparte le nomma chanoine honoraire de Notre-Dame, et dès la création de l'ordre chevalier de la Légion d'Honneur. En 1803, le premier consul le chargea d'écrire un *Traité de Physique* à l'usage des colléges, en lui accordant six mois pour ce travail. Haüy hésitait à l'entreprendre; l'abbé Émery l'y engagea fortement. Quatre mois après Haüy présentait son ouvrage à Bonaparte. On sait que pendant son exil à l'île d'Elbe l'empereur occupait ses loisirs en relisant ce traité, et qu'à son retour il complimenta l'auteur et le nomma officier de la Légion d'Honneur, ce qui n'empêcha pas Haüy de voter contre l'acte additionnel aux constitutions de l'empire. « Si ce traité de physique n'ajouta pas beaucoup à la réputation scientifique de Haüy, il ne nuisit point à sa gloire littéraire, dit Cuvier. On y trouve la même clarté, la même pureté que dans sa Minéralogie, et encore plus d'intérêt. L'auteur fut vivement pressé, et à plusieurs reprises, de faire connaître ce qu'il désirait qui fût fait pour lui. Il se borna à demander qu'on le mît à même de rapprocher de lui sa famille pour en être soigné dans sa vieillesse et dans ses infirmités, et son vœu fut rempli sur-le-champ au moyen d'une petite place de finance accordée au mari de sa nièce. » La première restauration supprima cet emploi; aux sollicitations des amis d'Haüy on répondit qu'il n'y avait rien de commun entre les contributions et la cristallographie. A la seconde restauration, Haüy perdit son grade d'officier de la Légion d'Honneur. Peu de temps après les lois de finances lui firent perdre une pension qui ne pouvait plus se cumuler avec un traitement d'activité; et son frère, que l'on avait attiré en Russie pour y répandre les moyens d'instruire les aveugles, en revint sans qu'aucune des promesses qui lui avaient été faites eût été remplie, et avec une santé tellement délabrée qu'il tombait entièrement à la charge de sa famille. Heureusement la simplicité des goûts d'Hauy lui rendait ces coups moins sensibles. Il trouva d'ailleurs quelques compensations dans les témoignages de vénération que lui donnèrent les souverains étrangers pendant leur séjour à Paris. Le roi de Prusse, l'empereur de Russie, l'archiduc Jean s'empressèrent de le visiter; les grands-ducs vinrent entendre ses leçons, et lui offrirent 600,000 fr. de sa collection de minéraux; mais Haüy la réservait à la France, qui plus tard se montra peu digne de ce généreux procédé, en la laissant acquérir pour l'Angleterre, par le duc de Buckingham. En 1848 elle a été rachetée pour la France, en vertu d'un décret de l'Assemblée nationale, et placée, à la

demande des professeurs du Muséum d'Histoire naturelle, dans les galeries de cet établissement.

Malgré l'extrême délicatesse de sa santé et un âge déjà avancé, Haüy pouvait encore espérer de longs jours ; un accident vint hâter sa fin. Une chute faite dans sa chambre lui cassa le col du fémur, et un abcès qui se forma dans l'articulation rendit le mal incurable. En proie à d'affreuses douleurs, il n'interrompit ni ses exercices de piété ni le travail relatif à une nouvelle édition de son *Traité de Minéralogie*. Il ne s'inquiétait guère que de l'avenir des élèves qui l'avaient aidé dans ce travail.

Outre un grand nombre de mémoires et d'articles imprimés dans différents recueils scientifiques, comme le *Journal de Physique*, les *Annales de Physique et de Chimie*, le *Journal des Mines*, les *Annales et Mémoires du Muséum d'Histoire naturelle*, le *Journal des Savants*, les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, le *Magasin encyclopédique*, etc., on a de Haüy : *Essai d'une Théorie sur la Structure des Cristaux, applicable à tous les genres de substances cristallisées*; Paris, 1784, in-8°; — *Exposition raisonnée de la Théorie de l'Électricité et du Magnétisme, d'après les principes d'Æpinus*; Paris, 1787, in-8°; — *Exposition abrégée de la Théorie de la Structure des Cristaux*; 1793, in-8°; — *De la Structure considérée comme caractère distinctif des Minéraux*; 1793, in-8°; — *Instruction sur les Mesures déduites de la grandeur de la Terre et sur les calculs relatifs à leur division décimale*; Paris, 1794, in-8° : souv. réimpr.; — *Extrait d'un Traité élémentaire de Minéralogie, publié par le conseil des mines*; Paris, an V (1797), in-8° : cet ouvrage avait été publié par parties dans le *Journal des Mines*; — *Traité de Minéralogie*; Paris, 1801, 4 vol. in-8° et atlas in-4° ; 2e édition (posthume), revue, corrigée et considérablement augmentée; Paris, 1822-1823, 4 vol. in-8° et atlas in-4° ; les derniers ont été imprimés par les soins de M. Delafosse ; — *Traité élementaire de Physique*; Paris, 1804, 2 vol. in-12; 2e édit., 1806, 2 vol. in-12; 3e édition, Paris, 1821, 2 vol. in-8°; — *Tableau comparatif des résultats de la cristallographie et de l'analyse chimique relativement à la classification des minéraux*; Paris, 1809, in-8°; — *Traité des Caractères physiques des Pierres précieuses, pour servir à leur détermination lorsqu'elles sont taillées*; Paris, 1817, in-8° ; — *Traité de Cristallographie, suivi d'une application des principes de cette science à la détermination des espèces minérales, et d'une nouvelle méthode pour mettre les formes cristallines en projection*; Paris, 1822, 2 vol. in-8° et atlas in-4°; — *La Fête du Marrube noir*, fable en l'honneur de Lhomond ; Paris, 1826, in-8° : extrait des *Mélanges de la Société des Bibliophiles*. Haüy a en outre contribué à la rédaction de l'*Encyclopédie méthodique*, des *Voyages* de Vaillant, du *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, etc.

L. L—T.

G. Cuvier, *Éloge historique de Haüy*, lu à l'Académie des Sciences dans la séance du 2 juin 1823. — Quérard, *La France littéraire* (cet ouvrage donne la liste des principaux mémoires de Haüy). — Arnauld, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

HAÜY (*Valentin*), frère puîné du précédent, fondateur de l'Institution des Jeunes Aveugles, naquit à Saint-Just (Picardie), le 13 novembre 1745, et mourut à Paris, le 18 mars 1822. Très-jeune encore, il vint à Paris pour y faire son éducation, et s'attacha de préférence à l'étude des langues et de la calligraphie. Cet art, qu'il enseigna pendant plusieurs années, lui ouvrit une carrière plus avantageuse : Haüy obtint un emploi dans les bureaux du ministère des affaires étrangères en qualité de traducteur des pièces officielles et de la correspondance chiffrée. Une idée lumineuse, dont la réalisation devait intéresser l'humanité, occupa toutes les pensées de Haüy ; elle lui fut suggérée par l'observation d'un fait généralement connu, mais dont jusque là on n'avait point aperçu les conséquences, savoir : le développement de la faculté du toucher, au moyen de laquelle les aveugles se rendent un compte exact des objets qu'ils explorent par ce sens. Le talent d'une célèbre pianiste, aveugle, Mlle Paradis, venue de Vienne à Paris en 1783 ; la facilité, la promptitude, avec laquelle cette artiste déchiffrait les notes représentées par des épingles distribuées sur des pelotes; la justesse avec laquelle elle expliquait la géographie, à l'aide de cartes en relief, imaginées par le célèbre aveugle Weissembourg, de Mannheim, éveillèrent l'attention de Haüy. Il rassemble bientôt les renseignements biographiques de quelques aveugles-nés connus par les procédés ingénieux dont ils s'étaient servis, les compare aux moyens analogues qu'il voyait journellement employés avec succès, et ces faits lui suffisent pour conclure que ce qu'avait fait l'abbé de L'Épée (*voy.* ce nom) pour les sourds-muets, on pouvait le tenter pour les aveugles, et obtenir pour eux les bases d'un système complet d'éducation.

Déterminé à réaliser son projet, Valentin Haüy se procure des lettres, des chiffres en relief. Un aveugle dont l'intelligence pût seconder ses efforts devenait indispensable pour ses premiers essais : il le rencontra dans un mendiant, le jeune Lesueur, qui se tenait habituellement à la porte de l'église Saint-Germain-des-Prés. Six mois d'étude suffirent à l'élève pour apprendre à lire, à calculer, à connaître quelques détails géographiques et les principes élémentaires de la musique. Ce prompt succès éveilla l'attention de l'Académie des Sciences, devant laquelle Haüy fit lecture d'un mémoire spécial. La commission chargée de l'examen de cette méthode reconnut que s'il n'avait pas conçu l'idée première de ce

genre d'enseignement, il était exécuteur d'un système complet d'instruction. Cédant à l'invitation qui lui fut faite de présenter son élève et d'expliquer sa méthode, le disciple et le maître partagèrent l'admiration de la savante assemblée. Lesueur fut aussi présenté à la Société Philanthropique; Bailly et le duc de La Rochefoucault-Liancourt, qui en faisaient partie, accueillirent la pensée du professeur: on lui confia douze élèves; les fonds nécessaires lui furent alloués, et il reçut (1784) une maison située dans la rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 18.

La cour voulut être témoin de cette merveille: Haüy, avec ses élèves, fut mandé à Versailles (1786). On les retint au château pendant quinze jours. Leurs exercices attirèrent toutes les notabilités de l'époque. L'admiration des courtisans ne fut pas stérile: le roi prit l'établissement sous sa protection, ordonna de faire les fonds nécessaires pour l'éducation de cent-vingt élèves, accorda au professeur le titre de secrétaire-interprète du roi et de l'amirauté de France pour les langues anglaise, allemande et hollandaise, et le nomma membre du bureau académique des écritures. En 1791 le directoire du département de Paris décida la réunion des jeunes aveugles avec les sourds-muets dans le couvent des Célestins, quai de l'Arsenal. Plus tard, un décret de la Convention nationale ordonna que l'établissement serait entretenu aux frais du gouvernement et qu'on y admettrait quatre-vingt-quatre élèves, un par chaque département. Les deux institutions furent ensuite séparées (1794): l'une fut placée au séminaire Saint-Magloire, faubourg Saint-Jacques, l'autre occupa la maison de Sainte-Catherine, rue des Lombards. A ces mutations nuisibles vinrent se joindre d'autres circonstances qui préparèrent la désorganisation presque complète d'une si précieuse institution: la mésintelligence entre les directeurs, l'incapacité de Haüy comme administrateur, compromirent bientôt l'instruction des élèves. Alors, en vertu d'un arrêté des consuls (an IX), les aveugles étudiants furent transférés dans la maison des Quinze-Vingts, où étaient les aveugles mendiants. Cette réunion et les abus qu'elle entraîna durèrent jusqu'en 1815.

Pour reconnaître les services de Haüy, on lui accorda, à titre d'indemnité, une pension de 2,000 fr. sur les fonds de l'établissement. Il créa à cette époque une institution rue Sainte-Avoye, sous le nom de Muséum des Aveugles. Son zèle ne fut récompensé par aucun succès; le découragement, quelques chagrins domestiques, le déterminèrent à quitter la France (1806). Accompagné d'un de ses élèves, Fournier, il partit pour l'étranger. Sur le plan qu'il traça, un établissement fut créé à Berlin; et confié aux soins d'un directeur habile, il n'a cessé de prospérer. Mandé depuis longtemps à Saint-Pétersbourg par l'impératrice mère pour y former une école sur le modèle de celle de France, Haüy se rendit dans cette capitale. Sous sa direction, l'élève Fournier fut chargé de l'enseignement; les résultats ne répondirent point à son attente. Cependant, sa bonne volonté et son zèle furent appréciés par l'empereur Alexandre, qui le décora de l'ordre de Saint-Vladimir. Fatigué par le travail, accablé d'infirmités, Haüy revint en France dans l'année 1817, se retira chez son frère, et mourut à Paris, âgé de soixante-dix-sept ans. A ses obsèques, célébrées à Saint-Médard, on exécuta une messe composée par un de ses anciens élèves.

V. Haüy a expliqué sa méthode dans son *Essai sur l'Education des Aveugles, dédié au roi;* Paris, 1786, in-4°. Dans ce livre curieux, imprimé par des enfants aveugles, sous la direction de Clousier, les lettres sont en relief, de manière que les exemplaires qui n'ont point passé sous le marteau du relieur peuvent être lus par les aveugles, qui parcourent les lignes du bout des doigts. Dans les exemplaires reliés, ces lettres se trouvent presque entièrement aplaties. L'ouvrage fut traduit en anglais par Blacklock, poëte aveugle, à la suite de ses poésies, 1795, in-4°. Haüy a publié en outre: un *Nouveau Syllabaire à l'aide duquel un jeune enfant peut, après les premières leçons, réduites à très-peu de règles fondamentales, courtes et faciles, étudier seul les premiers principes de la lecture sans être obligé d'épeler*, etc.; 1800, in-12; — *Mémoire historique abrégé sur les télégraphes en général et sur les diverses tentatives faites jusqu'à ce jour pour en introduire l'usage en Russie*, etc.; Saint-Pétersbourg, 1810, in-8°. On y trouve aussi des notes intéressantes sur l'instruction des aveugles et des sourds-muets. [L. D. C., dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, avec des addit.]

Essai sur l'Éducation des Aveugles. — Arnault et Jouy, *Biog. des Contemporains.*

HAVÉ (*Adrien-Joseph*), homme de lettres français, né à Romain, près de Reims, en 1739, mort à Reims, le 8 juillet 1817. Il était avocat au parlement de Paris dès 1762, et devint secrétaire général du lieutenant de police de Sartine, emploi qu'il occupa de 1768 à 1771. Au commencement de 1772, il fonda à Reims un journal qui, sous le titre d'*Affiches, Annonces et Avis divers*, contenait cependant quelques articles littéraires; ce journal parut jusqu'en 1805. Havé fut alors appelé aux fonctions de juge suppléant, à Reims, chargé de concourir à la formation de la bibliothèque de cette ville. Il a publié: *Ode au Roi sur l'inauguration de sa statue à Reims;* 1765, in-8°; — *Adieux d'un Danois aux Français* (poëme satirique); 1768, in-8°; — *Ode sur le Sacre de Louis XVI;* 1775; — *L'Homme sans famille, ou lettres d'un voyageur allant de Paris à Spa;* 1780, 2 parties; — *Lettres sur les causes physiques et les effets de l'antipathie* (sous les initiales M. D.) — *Lettre sur l'établissement de la biblio-*

thèque publique de la ville de Reims; 1806, in-8°. G. DE F.

La Littérature contemporaine.

HAVELOCK (Sir *Henry*), général anglais, né à Sunderland, en 1795, mort de la dyssenterie à Alumbagh, le 25 novembre 1857. Entré dans l'armée en 1815, il a pris part à toutes les campagnes dans l'Inde jusqu'en 1854. Il fit alors la campagne de Perse, et revenait dans l'Inde avec le grade de colonel presqu'au moment où éclatait l'insurrection. Il alla aussitôt rejoindre à Allahabad le général Neill, qui alors s'efforçait de secourir Cawnpour; mais il était trop tard pour empêcher le massacre des femmes et des enfants. Devant Cawnpour le colonel Havelock battit quatre fois les insurgés, du 12 au 16 juillet 1857; ensuite il marcha au secours de Lucknow, où une faible garnison tenait encore; le 29 juillet il rencontra de nouveau l'ennemi, et livra deux batailles dans lesquelles il fut victorieux. La ville de Lucknow fut prise et la garnison ravitaillée; mais entouré d'ennemis, il fallut attendre les secours de sir Colin Campbell pour recommencer les opérations. A la suite de ces exploits le colonel Havelock fut nommé major général dans l'armée royale à dater du 30 juillet 1857, chargé du commandement de la sixième division, créé chevalier commandeur de l'ordre du Bain, et baronet. De plus une pension viagère de 1,000 livres sterling lui avait été votée à l'unanimité par le parlement. L. L—T.

Moniteur universel du 10 décembre 1857.

* **HAVEMANN** (*Guillaume*), historien allemand, est né le 27 septembre 1800, à Lunebourg. Il étudia à l'université de Gœttingue, et devint en 1822 professeur à l'Institut pédagogique de Darmstadt. Accusé d'avoir pris part aux sociétés secrètes qui s'étaient formées à cette époque en Allemagne, il fut condamné à une détention de cinq ans, et subit cette peine dans la prison de Hildesheim. Après sa mise en liberté, il se fixa à Hanovre, et y obtint la chaire de littérature allemande et d'histoire à l'École militaire supérieure. Plus tard il passa au collége d'Ilefeld, et de là, en 1838, à l'université de Gœttingue. On a de lui : *Geschichte der Kaempfe Frankreichs in Italien von* 1494 *bis* 1515 (Histoire des guerres françaises en Italie depuis 1494 jusqu'en 1515); Hanovre, 1833-1835, 2 vol.; — *Historie von Elisabeth* (Histoire de sainte Elisabeth); Berlin, 1833; — *Magnus II, Herzog zu Braunschweig und Lüneburg* (Magnus II, duc de Brunswick et Lunebourg); Lunebourg, 1836; — *Geschichte der Lande Braunschweig und Lüneburg* (Histoire de Brunswick et Lunebourg); Lunebourg, 1837-1838, 2 vol.; nouvelle édition, 1854-1855; — *Handbuch der Geschichte der Lande Braunschweig und Lüneburg* (Manuel d'histoire de Brunswick et de Lunebourg); ibid., 1838; — *Elisabeth, Herzoginn von Braunschweig - Lüneburg* (Élisabeth, duchesse de Brunswick-Lunebourg); Gœttingue, 1839; — *Handbuch der neuern Geschichte* (Manuel d'Histoire moderne); Iéna, 1840-1844, 3 vol.; — *Geschichte des Ausgangs des Tempelherrenordens* (Histoire de la fin de l'Ordre des Templiers); Stuttgard et Tubingue, 1846; — *Francisco Ximenez*; Gœttingue, 1847; — *Darstellungen aus der innern Geschichte Spaniens waehrend des* 15ten, 16ten *und* 17ten *Jahrhunderts* (Études sur l'Histoire intérieure de l'Espagne durant les quinzième, seizième et dix-septième siècles); Gœttingue, 1850. Depuis 1841 jusqu'en 1848 M. Havemann a dirigé la rédaction de : *Goettinger gelehrte Anzeigen*. R. L.

Conv.-Lex. — Gersdorf, *Repertorium*.

* **HAVEN** (*Pierre* DE), voyageur danois, né à Odensée, le 9 août 1715, mort en 1757. Il se fit recevoir maître ès arts en 1740, et docteur en théologie en 1749. Il fut nommé en 1743 aumônier de la légation danoise en Russie, et en 1749 professeur de théologie et pasteur à Sorœe. On a de lui : *Rejse i Rusland* (Voyage en Russie); Copenhague, 1743; trad. en allemand, 1744; 2e édit., Sorœe, 1757; — *Ny och forbedrede Underretninger om det russiske Rige* (Nouvelle Relation améliorée de l'Empire de Russie); Copenhague, 1747, 2 vol.; trad. en russe par le chevalier de Price, et en français par Des Roches de Parthenay; — *Gruende der daenischen Sprache* (Éléments de la Langue Danoise); Altona, 1753; — et des ouvrages de théologie.

Son fils *Élias-Christian* DE HAVEN, né à Sorœe, en 1753, mort en 1813, à Bording, où il était pasteur, publia : *Variæ Lectiones ex libro I Cod. Ms. Josephi* De Bello Judaico; Copenhague, 1783; *Udsigt over den gamle Konsthistorie* (Coup d'œil sur l'histoire de l'art chez les anciens); Copenhague, 1790-1791, 2 vol.; — *Thesaurus Numismatum Ottonis comitis de Thott*; ibid., 1789-1790, 2 vol. Le catalogue de la collection juridique du même seigneur a été publié en 1788, par *Charles*, frère d'Élias.

HAVEN (*Frédéric-Christian* DE), petit-fils de Pierre, mort à Moka (Arabie), en 1763, étudia les langues orientales à Gœttingue, et fut adjoint comme philologue à l'expédition scientifique envoyée en Arabie par Frédéric V, sous la direction de Niebuhr, en 1761. On a de lui des lettres et la relation du voyage de Suez à Djebel-al-Mocattebeh, dans *Litterarischer Briefwechsel* (Correspondance littéraire), publiée par Michaélis, t. II. E. B.

Busching, *Nachrichten*, I, 686. — Nyerup et Kraft, *Liter.-Lexic.*

* **HAVEN** (*Alice* BRADLEY, mistress), femme de lettres américaine, née vers 1825, à Hudson (État de New-York). Suivant un usage assez fréquent en Amérique, elle s'adonna dès sa jeunesse aux travaux d'imagination et embrassa la littérature comme une profession plutôt que comme un passe-temps. Mariée avec le publiciste Neal, en 1846, elle lui succéda à sa mort dans la direction de la *Neal's Gazette*, qu'elle con-

serva plusieurs années sans cesser sa collaboration aux principaux recueils. En 1853 elle se remaria avec un pasteur. On a d'elle : *The Gossips of Rivertown* (Les Cancans de Rivertown), 1850, suivis de poésies et d'essais en prose ; — et une collection d'historiettes signées « la cousine Alice », qui ont eu un grand succès.

P. L— Y.

Duyckinck, *American Literature*, 1855, 2 vol. gr. in-8°.

HAVERCAMP (*Sigebert*), philologue hollandais, né à Utrecht, en 1683, mort à Leyde, le 23 avril 1742. Après être resté plusieurs années prédicateur évangélique au bourg de Stad-Aanst-Haringoliet, dans l'île d'Overflacke, entre la Hollande et la Zélande, il fut nommé en 1721 professeur de grec à l'université de Leyde. Il eut ensuite la chaire d'histoire et d'éloquence, s'acquit une grande réputation d'érudit; mais il fut plus éminent par le savoir que par la sagacité critique, et ses verbeux commentaires ne sont guère que d'utiles compilations. Il possédait de grandes connaissances en numismatique. On a de lui : *S. Fl. Tertulliani Apologeticus, ad cod. man. et edit. veteres summa cura recogn.... ut et perpetuo comment. illust.*; Leyde, 1718, in-8°; — *De Numismate Alexandri Magni, quo quatuor summa orbis terrarum imperia continentur, et de nummis contorniatis*; ibid., 1722, in-4°; — Une édition de la *Sicilia numismatica* de Paruta avec un commentaire; ibid., 1723, 3 vol. in-fol.; — *T. Lucretii Cari* De Rerum Natura *Libri VI, cum notis integris D. Lambini, O. Gifanii, T. Fabri, Th. Creechi, et selectis B. Pii aliorumque, curante S. Havercampio..... cum figuris artificiosissimis atque venustissimis*; ibid., 1725, 2 vol. in-4°; — *Josephi Opera omnia, gr. et lat., cum notis et versione Joh. Hudsoni; acced. nunc primum notæ integræ ad græca Josephi et varios ejusdem libros D. Ed. Bernardi, Jac. Gronovii, Franc. Combefissii, Jo. Silvandæ, Henr. Aldrichii, ut et ineditæ in universa Fl. Josephi opera Jo. Coccell, Ezech. Spanhemii, Had. Relandi et selectæ aliorum, ex recens. Sig. Haverc.*; Amsterdam, 2 vol. in-fol.; — *Eutropii Breviarium Historiæ Rom., cum Metaphrasi græca Peanii, et notis Vineti, Glareani, Tanag. et Annæ Fabri, Hearnii, Sylburgii et Cellarii; acced. Sect. Rufi Breviarium, cum notis Cellarii ex Messala, de progenie Augusti; ex Mss (quatuor) Bibl. Lugd. Bat. recensuit Sig. Havercampius*; Leyde, 1729, in-8°; — *Thesaurus Morellianus, sive familiarum romanarum numismata omnia, diligentissime undique conquisita, ad ipsorum nummorum fidem accuratissime delineata et juxta ordinem F. Ursini et C. Patini disposita a celeber. antiq. A. Morellio; accedunt nummi miscellanei urbis romæ, Hispanici et Golziani dubiæ fidei omnes; nunc primum edidit et commentario perpetuo illustravit*; Amsterdam, 1734, 2 vol. grand in-fol.; — *Sylloge Scriptorum qui de linguæ græcæ vera et recta pronuntiatione commentarios reliquerunt*; Leyde, 1736, 1740, 2 vol. in-8°. Ce recueil contient des traités d'Adolphe Anekerch, de Théodore de Bèze, de Joseph Ceratinus, d'Henri Estienne, d'Érasme, de Jean Cheke, d'Etienne de Winchester, de Grégoire Martin et d'Érasme Schmid. L'extrême rareté de ces dissertations en faisait presque tout le mérite, et les additions d'Havercamp n'en ont guère augmenté le prix; — *Les Médailles du duc de Croy*; Amsterdam, 1738, in-4°; — *Introductio in Historiam patriam*; Leyde, 1739, in-8°; — *Introductio in Antiquitates Romanas; et Antiquitatum Romanarum, præcipue Atticarum, Descriptio brevis*; Leyde, 1740, in-8°; — *Museum Wildianum*; Amsterdam, 1741, in-8°; — *Nummophylacium reginæ Christinæ, quod comprehendit numismata ærea imperatorum romanorum latina, græca, atque in coloniis cusa, quondam ac Petro Sanctes Bartolo, summo artificio, summaque fide tab. æn. LXIII incisa; nunc primum prodeunt cum commentario Sig. Haverc.*; La Haye, 1742, in-fol.; — *C. Crispi Sallustii quæ exstant, cum notis integris viror. doctorum*; Amsterdam, 1742, 2 vol. in-4°; — *Censorini liber De die natali, cum perpetuo commentario Henr. Lindenbrogii, necnon notarum spicilegio, ut et C. Lucilii Satyrarum reliquiæ, cum notis Fr. Jan. Douzæ et indic. locupletiss.*; Leyde, 1743, in-8°. Havercamp a traduit aussi de l'italien en latin beaucoup de dissertations archéologiques pour le *Thesaurus Italiæ* de Van der Aa, et pour le *Supplementa nova utriusque Thesauri Romanarum Græcarumque Antiquitatum* de Polenus.

Z.

Moreri, *Grand Dictionnaire historique*. — Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 356. — Dibdin, *Classics*. — Ersch et Gruber, *Encyklopädie*.

HAVERMAN (*Marguerite*), peintre hollandaise, née à Amsterdam, en 1720, morte vers 1795. Son père était un bon peintre, qui lui donna les principes de son art. Elle se perfectionna sous les leçons du célèbre van Huysum, et l'égala dans la reproduction des fleurs et des fruits. Une passion qui n'eut pas de résultat heureux lui fit quitter sa patrie : elle vint à Paris, et se fit une ressource de son talent. Ses tableaux furent recherchés. Ils occupent un rang honorable parmi ceux des peintres de genre.

A. DE L.

Prudhomme aîné, *Biographie des Femmes célèbres*.

HAVERS (*Clopton*), anatomiste anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On n'a point de détails sur sa vie. « Il s'est surtout fait connaître, dit la *Biographie médicale*, par ses recherches sur l'ostéogénie, dont il donna une théorie mécanique fort extraordinaire, et dénuée de tout fondement. » Havers a fait une description des organes sécréteurs de la synovie, et il s'en est attribué la dé-

couverte ; mais ces organes avaient été déjà vus avant lui par plusieurs anatomistes. On a de lui : *Osteologia, or some new observations of the bones, and the parts belonging to them* ; Londres, 1691, in-4°. On doit à Havers une édition avec des notes de l'*Anatomy of Bodies of Man and Woman*, de M. Spacher et J. Remmelin ; Londres, 1702, in fol. Z.

Rose, *General Biographical Dictionary*. — *Biographie médicale*.

HAVESTAD (*Bernard*), missionnaire allemand, né à Cologne, vers 1715, mort à Munster, après 1778. Il entra dans la Compagnie de Jésus, et se livra à la prédication. En 1746 il obtint d'être attaché aux missions du Chili. Il partit de Hortsmar (Westphalie), passa à Cologne, et s'embarqua à Amsterdam pour Lisbonne. Deux mois après il était à Rio-Janeiro. Il se rendit à Buenos-Ayres, et dans le courant de février 1748 se mit en route pour le Chili en traversant les Pampas et les Andes. Dans la passe d'Uspallata, entre Villa-Vicencio et La Guardia, il fut renversé avec sa mule sous la neige durant un violent *temporale* (ouragan), et ne dut la vie qu'au dévouement de deux de ses *péons*. Il se trouvait alors à mille neuf cent quatre-vingt-sept toises au-dessus du niveau de la mer. Il n'atteignit San-Iago, capitale du Chili, qu'après un voyage de cinquante-cinq jours et après avoir éprouvé des fatigues et des dangers nombreux. Il fut ensuite dirigé sur La Conception, où il resta vingt années à explorer le pays dans ses parties les plus inconnues. Il visita les Araucans, les Guaycurus, les Huilliches, les Pchuenches et plusieurs autres peuples idolâtres. Grâce à sa parfaite connaissance du *chilidugu*, dialecte le plus répandu dans le Chili, il put faire quelques conversions et recueillir des renseignements utiles sur les mœurs, la statistique, l'histoire naturelle des indigènes. Le 24 mai 1751, il assista à un tremblement de terre qui ruina de fond en comble La Conception. Le P. Havestad fait un grand éloge du climat et de la salubrité du Chili : la longévité des habitants y est remarquable ; il cite plusieurs centenaires de cent quatre, cent cinq et même cent quinze ans ; un Français, nommé Lhôtelier (mort en 1764) laissa une postérité de cent vingt-trois personnes. Lors de l'abolition de l'ordre des Jésuites dans les États Espagnols, Havestad fut arrêté le 29 juin 1768, conduit à Lima et de là à Panama. Il s'en embarqua sur la rivière de Chagres, et son bâtiment fit naufrage à Barbacoas. Échappé à ce nouveau péril, il arriva en Espagne, pour être transféré en Italie. Après quelque séjour dans la partie septentrionale de cette péninsule, il termina ses jours dans sa famille. Il a publié le fruit de ses observations dans un ouvrage mal fait et d'un style bizarre ; on y trouve néanmoins beaucoup de particularités curieuses, que les géographes modernes ont mises à profit : Voici les titres des diverses parties qui composent cet ouvrage, intitulé : *Chilidugu, sive Res Chilenses, vel descriptio status tum naturalis, tum civilis, cum moralis regni populique Chilensis, inserta suis locis perfecta ad Chilensem linguam manuductione*, etc. ; en 2 tomes in-8°, divisés en sept parties ; 1° *Chilensis Linguæ Grammatica* ; 2° *Indiculus universalis*, d'après le P. Pomey ; 3° *Catechismus in prosa et in versu* ; 4° *Voces Indicæ ordine alphabetico, adjectis numeris ubi singulæ plenius et copiosius explicantur* ; 5° *Voces Latinæ eodem ordine et adjectis numeris* ; 6° *Notæ Musicæ ad canendum*, etc. ; 7° *Mappa Geographica et Diarium, in quo recensentur provinciæ, oppida, sacella, loca et leucæ quæ ultimis mensibus anni 1751 et primo anni 1752 peragravit ad terras Indorum Chilensium excurrens R. Bernardus Havestadt*. Une seconde édition parut à Munster. 1777, 2 vol. in-12, avec 2 cartes.

A. DE LACAZE.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — Meusel, *Verstorbenes Teutschland*, V, 281. — Driverius, *Bibl. Monast.*, 54. — *Gœtting. Gel. Anz.*, 1779, p. 746.

HAVET (*Armand-Ernest-Maurice*), médecin et voyageur français, né à Rouen, en 1795, mort à Madagascar, le 1er juillet 1820. L'étude de la botanique eut pour lui de bonne heure les plus grands attraits. A la suite d'un concours, le 14 mai 1819, il fut nommé naturaliste voyageur du gouvernement, et au mois d'août de la même année il fut reçu docteur en médecine à la faculté de Paris. Au commencement de l'année 1820, il partit pour l'île de Madagascar, sur la gabarre royale *La Panthère*, avec son jeune frère et M. Godefroy jeune, naturaliste, également accompagné de son frère. Ils relâchèrent à l'île de Palme, l'une des Canaries, et y firent plusieurs herborisations. Arrivés à Bourbon, Havet reçut du commandant de l'île l'ordre de se rendre, comme envoyé extraordinaire, auprès de Radama et des principaux souverains de Madagascar. Bientôt il aborda dans la rade de Tamatave, se lia avec Jean René, chef de cette partie de la côte, et quelques jours après se mit en marche pour Émyrne, lieu de la résidence de Radama, à cent vingt lieues de Tamatave. Pendant huit jours il logea avec sa troupe chez les chefs des principaux villages. Il prit des notes sur les plantes et les autres productions naturelles de la contrée, sur leur emploi, ainsi que sur les coutumes, les mœurs des habitants, sur la disposition topographique et physique des lieux ; son frère fit plusieurs dessins d'hommes, d'animaux, de sites, etc. Malheureusement, les plantes n'ayant pu se conserver et n'étant désignées que par leurs noms madécasses, il fut presque impossible d'en tirer parti. De là Havet se rendit à Manambou, à cinquante lieues de Tamatave. La fièvre le prit ainsi que son frère. Cependant il voulut continuer sa route ; mais au premier village il ne put se soutenir. Un orage affreux éclata, et il fut exposé aux injures du temps. On parvint,

cependant, à le transporter à Yvondrou; mais son état empira, et bientôt il rendit le dernier soupir. Son corps fut transporté à Tamatave, et il y fut enterré avec tout l'appareil possible. Jean René, ses chefs, le consul français, le peuple et les femmes en deuil, poussant, suivant la coutume madécasse, des cris douloureux, assistèrent à ses funérailles. Son frère lui fit construire un monument surmonté d'une croix de cinq mètres de hauteur. On a de Havet : *Le Moniteur médical, ou secours à donner avant l'arrivée du médecin*; 1820, in-12; — *Dictionnaire des Ménages, ou recueil de recettes et d'instructions pour l'économie domestique* (avec Lancin); 1820, in-8°; une 2e édit., corrigée et augmentée par Stéphen Robinet et Mme Gacon-Dufour, 1822, in-8°; — Des articles dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*.

GUYOT DE FÈRE.

Marquis, *Notice nécrologique sur A.-E.-M. Havet*; Paris, 1823.

HAVIN (*Léonor*), homme politique et magistrat français, né au Mesnil-Opac (Normandie), mort à Caen, en juillet 1829. Il était avocat lorsque éclata la révolution. Il se montra zélé partisan des idées nouvelles, et fut élu député à la Convention nationale par le département de la Manche (septembre 1792). Lors du jugement de Louis XVI (janvier 1793), il vota pour la mort, le sursis et l'appel au peuple. Après la session, il passa par la voie du sort au Conseil des Anciens, et fut élu secrétaire de cette assemblée (1797). En 1798, époque où cessèrent ses fonctions législatives, il fut nommé par le Directoire substitut du commissaire du pouvoir exécutif près le tribunal de cassation, puis juge à ce tribunal, et passa en 1800 comme juge au tribunal d'appel de Caen. Il remplit ces fonctions jusqu'à la seconde restauration. Atteint par la loi dite *d'amnistie* (janvier 1816), il se retira à Portsmouth; mais il reçut bientôt l'ordre de quitter le territoire anglais. Il se fixa à Malines, et obtint dans la suite l'autorisation de rentrer dans sa patrie. Il est auteur de deux commentaires sur les Codes Pénal et d'Instruction criminelle.

H. LESUEUR.

Moniteur universel, an VI, n° 184 et 287. — *Documents particuliers*.

* **HAVIN** (*Léonor-Joseph*), publiciste français, fils du précédent, né en Normandie. Après juillet 1830, il fut appelé à la justice de paix de Saint-Lô, élu membre du conseil général de la Manche (où il a siégé pendant vingt ans et qu'il a présidé huit fois), et envoyé à la chambre des députés, dont il fut le secrétaire pendant quatre sessions consécutives et où il siégea sans interruption depuis 1831 jusqu'en février 1848. Ce fut, appuyée sur le bras de M. Havin, que le 24 février la duchesse d'Orléans se rendit des Tuileries à la chambre des députés. Nommé commissaire du gouvernement provisoire, il administra le département de la Manche jusqu'à la réunion de l'Assemblée constituante (4 mai 1848), et fut élu membre de cette assemblée par 119,847 suffrages. Il y soutint constamment de sa parole et de son vote toutes les mesures propres à améliorer la condition morale et matérielle des classes laborieuses. Ses collègues lui prouvèrent le cas qu'ils faisaient de ses talents en l'appelant six fois à la vice-présidence. Élu conseiller d'État par l'Assemblée constituante, il protesta contre le coup d'État du 2 décembre 1851. Après la mort de Louis Perrée, les actionnaires du journal *Le Siècle* lui offrirent spontanément et unanimement les fonctions de directeur politique et de rédacteur en chef de ce journal, fonctions dans lesquelles il a su se concilier la sympathie et l'estime de ses collaborateurs.

A. DE L.

Ernest Perraud fils, dans le *Musée biographique*, 13e année, t. V, 2e liv. p. 89-92. — *Doc. part.*

HAUWEIS (*Thomas*), théologien anglais, né à Truro (comté de Cornouailles), en 1734, mort en 1820. Il fut quelque temps apprenti chez un apothicaire. Il suivit ensuite les cours de Christ-College (Cambridge), et s'y fit recevoir bachelier en droit. Un peu plus tard il entra dans les ordres, et devint assistant de Madan, chapelain de l'hôpital Lock. Il accepta de Madan la place de recteur de All-Saints, dans le comté de Northampton. Il était convenu qu'il s'en démettrait à la première demande de son supérieur; mais quand vint le moment de tenir sa promesse, il s'y refusa; ce qui donna lieu à une longue discussion. A la fin, la comtesse d'Huntingdon, dont il était le chapelain, intervint, et il put garder la cure d'All-Saints jusqu'à sa mort. La comtesse d'Huntingdon lui confia, avec la direction de ses nombreuses chapelles, le séminaire qu'elle avait fondé pour l'éducation des étudiants en théologie. Quand la *Missionary Society* de Londres fut formée, il en eut aussi la direction. Ses principaux ouvrages sont : *History of the Church*; Londres, 1800, 3 vol. in-8°; — *Life of the Rev. William Romaine*; 1798, in-8°; — *State of the evangelical Religion throughout the world*; in-8°.

Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HAWES (*Étienne*), poëte anglais, né dans le comté de Suffolk, mort vers le milieu du quinzième siècle; il fut valet de chambre du roi Henri VII, et il cultiva les lettres avec ardeur. Il avait fait des anciens poëtes anglais une étude attentive, et il les imita dans des compositions où l'allégorie domine, suivant l'usage de l'époque, et qui ne sont pas dépourvues d'un certain mérite, bien que la lecture n'en soit pas fort attachante aujourd'hui. Le plus étendu de ces écrits est le *Passe-Tyme of Pleasure*; Londres, Wynkin de Worde, 1515, in-4° : volume de la plus grande rareté, et qui s'est payé jusqu'à 81 livres sterling (2,000 fr. environ) à la vente du duc de Roxburgh, en 1812; depuis, à la vente Sykes, il a été adjugé au prix encore fort élevé de 42 livres (1075 fr.). On connaît un exemplaire, le seul qui existe encore, à ce que l'on croit, d'une

édition antérieure, datée de 1509, et publiée par le même imprimeur; elle n'a jamais paru dans les ventes. Une troisième édition, Londres, 1554, in-4°, est montée jusqu'à 40 livres sterling 19 sh., à la vente Bindley. On voit ainsi quelle importance les bibliophiles anglais attachent à posséder ce *Passe-Temps*, qui leur revient assez cher. Il en a été donné à Londres, en 1831, par les soins du poëte Southey, une réimpression, qui a été froidement accueillie.

Hawes est également l'auteur de plusieurs ouvrages en vers, qui se sont parfois adjugés en Angleterre à des prix excessifs; en voici les titres : *Historie of Graunde Amoure and la belle Pucelle, called the Pastime of Pleasure;* 1554, in-4°; — *The Temple of Glasse;* sans date; — *The Comfort of lovers;* sans date; — *Exemple of vertu, in the whiche ye shall fynde many goodly storys;* 1530, in-4° (c'est une longue et peu amusante conférence entre quatre dames appelées : *Hardiesse*, *Sagesse*, *Fortune* et *Nature*); — *The Conversion of Swearers;* sans date, in-4°. Hors de l'Angleterre, les productions de Hawes sont absolument ignorées. G. B.

Herbert, *Typographical Antiquities*, t. II, p. 311. — Campbell, *Specimens of the British Poets*, vol. I, p. 94; *Bibliotheca Heberiana*, IV, n° 973-978. — Dibdin, *Library Companion*, p. 665 et 681.

HAWES (*Guillaume*), médecin et philanthrope anglais, né à Islington, le 28 novembre 1736, mort dans la même ville, le 5 décembre 1808. Il fut élevé à l'école de Saint-Paul, et embrassa la profession d'apothicaire, qu'il exerça dans le Strand jusqu'en 1780, époque où il se fit recevoir médecin. En 1773, un livre du docteur Cogan lui inspira l'idée de faire des tentatives pour rappeler à la vie les noyés et les asphyxiés. Il proposa, de sa bourse, des primes à ceux qui après avoir retiré un individu de l'eau lui administreraient les secours prescrits. Bientôt les primes devinrent si nombreuses, que ses amis, craignant que sa fortune ne suffît pas à les payer, fondèrent pour y subvenir la Société d'Humanité (*Humane Society*). Hawes en fut naturellement le membre le plus actif. Il ouvrit en 1782 un cours sur la suspension des forces vitales, et il fonda en même temps un prix pour le meilleur mémoire sur cette question : « Y a-t-il des signes certains de la mort chez l'homme autres que la putréfaction? » La vie entière de Hawes fut consacrée à sa philanthropique entreprise. On a de lui : *An account of Dr. Goldsmith's last Illness;* 1774; — *An Examination of the Rev. John Wesley's Primitive Physic;* 1776; — *An Address to the public on premature death and premature interment;* 1777; — *An Address to the Legislature on the importance of the Humane Society;* 1781; — *An Address to the King and Parliament of Great-Britain, with observations on the general Bills of Mortality;* 1781; — *Transactions of the Royal Humane Society from 1774 to 1784;* 1796, in-8°. Z.

Gentleman's Magazine, vol. LXXVIII et LXXXI. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

* **HAWES** (*William-Post*), littérateur américain, né à New-York, en 1803, et mort en 1842. Il prit ses degrés universitaires au collége de la Colombie, étudia le droit, et pratiqua avec succès le barreau dans sa ville natale. *Essayist* fécond et original, sa plume brillante a fourni les articles les plus variés à divers recueils périodiques, et notamment au *New-York Mirror* et à l'*American monthly Magazine;* il s'est aussi mêlé aux luttes politiques. On a réuni peu de temps après sa mort la meilleure partie de ses écrits sous les titres de *Sporting Scenes*, 1842, 1 vol., et *Sundry Sketches*, 1842, 1 vol., mélanges signés du pseudonyme de *J. Cypress*. P. L—Y.

H.-W. Herbert, *Memoir of W. Hawes*, 1842.

HAWKE (Lord *Edward*), amiral anglais, né en 1715, mort le 17 octobre 1781. Il était fils d'un membre du barreau anglais, et entra jeune au service naval, comme midshipman. En 1734 il était déjà capitaine du *Wolf*, et le 11 février 1744, commandant le vaisseau *Berwick*, il se distingua, sous les ordres des amiraux Matthews, Lestock et Rowley, au combat livré devant Toulon aux escadres française et espagnole réunies. Quoique les Anglais y fussent maltraités, Hawke s'empara du *Padre*, bâtiment espagnol de 60 canons. Il n'en fut pas moins cassé par un conseil de guerre pour avoir quitté sans ordre sa position de bataille. Cette condamnation, toute de formalité, n'eut aucune suite, et Hawke, réintégré immédiatement dans son grade, fut nommé en 1747 contre-amiral. Le 9 octobre il sortit de Plymouth, montant le *Devonshire*, et suivi de treize autres vaisseaux. Le 14 il attaqua, près de l'île d'Aix, un convoi français escorté par neuf bâtiments de guerre, sous les ordres du chef d'escadre L'Étendeur; un terrible combat s'engagea : il dura de huit heures du matin à sept heures du soir. L'Étendeur se dévoua; il sauva son convoi, mais perdit six des navires convoyeurs. Hawke fut récompensé de ce succès par l'ordre du Bain, et la ville de Portsmouth l'envoya au parlement. En 1748 il se rendit sur les côtes de la Nouvelle-Écosse, et y protégea efficacement les intérêts de sa patrie. Créé vice-amiral à son retour, il remplaça Byng en 1756 comme chef des forces navales de la Méditerranée, et força les flottes françaises à se renfermer dans Minorque et dans Toulon, mais n'obtint aucun succès sérieux. Ayant enlevé à un corsaire français une prise dans la rade même de Gibraltar, le cabinet espagnol se plaignit de cette violation, et Hawke dut se démettre de ses fonctions. En 1757 il conduisit le corps de débarquement de sir John Mordaunt devant La Rochelle; mais cette expédition n'aboutit pas. Le 11 mars 1758 Hawke remit à la voile de Spithead avec sept vaisseaux et trois

cependant, à le transporter à Yvondrou; mais son état empira, et bientôt il rendit le dernier soupir. Son corps fut transporté à Tamatave, et il y fut enterré avec tout l'appareil possible. Jean René, ses chefs, le consul français, le peuple et les femmes en deuil, poussant, suivant la coutume madécasse, des cris douloureux, assistèrent à ses funérailles. Son frère lui fit construire un monument surmonté d'une croix de cinq mètres de hauteur. On a de Havet : *Le Moniteur médical, ou secours à donner avant l'arrivée du médecin*; 1820, in-12; — *Dictionnaire des Ménages, ou recueil de recettes et d'instructions pour l'économie domestique* (avec Lancin); 1820, in-8°; une 2e édit., corrigée et augmentée par Stéphen Robinet et Mme Gacon-Dufour, 1822, in-8°; — Des articles dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*.

GUYOT DE FÈRE.

Marquis, *Notice nécrologique sur A.-E.-M. Havet*; Paris, 1823.

HAVIN (*Léonor*), homme politique et magistrat français, né au Mesnil-Opac (Normandie), mort à Caen, en juillet 1829. Il était avocat lorsque éclata la révolution. Il se montra zélé partisan des idées nouvelles, et fut élu député à la Convention nationale par le département de la Manche (septembre 1792). Lors du jugement de Louis XVI (janvier 1793), il vota pour la mort, le sursis et l'appel au peuple. Après la session, il passa par la voie du sort au Conseil des Anciens, et fut élu secrétaire de cette assemblée (1797). En 1798, époque où cessèrent ses fonctions législatives, il fut nommé par le Directoire substitut du commissaire du pouvoir exécutif près le tribunal de cassation, puis juge à ce tribunal, et passa en 1800 comme juge au tribunal d'appel de Caen. Il remplit ces fonctions jusqu'à la seconde restauration. Atteint par la loi dite *d'amnistie* (janvier 1816), il se retira à Portsmouth; mais il reçut bientôt l'ordre de quitter le territoire anglais. Il se fixa à Malines, et obtint dans la suite l'autorisation de rentrer dans sa patrie. Il est auteur de deux commentaires sur les Codes Pénal et d'Instruction criminelle.

H. LESUEUR.

Moniteur universel, an VI, n° 184 et 287. — *Documents particuliers*.

* **HAVIN** (*Léonor-Joseph*), publiciste français, fils du précédent, né en Normandie. Après juillet 1830, il fut appelé à la justice de paix de Saint-Lô, élu membre du conseil général de la Manche (où il a siégé pendant vingt ans et qu'il a présidé huit fois), et envoyé à la chambre des députés, dont il fut le secrétaire pendant quatre sessions consécutives et où il siégea sans interruption depuis 1831 jusqu'en février 1848. Ce fut, appuyée sur le bras de M. Havin, que le 24 février la duchesse d'Orléans se rendit des Tuileries à la chambre des députés. Nommé commissaire du gouvernement provisoire, il administra le département de la Manche jusqu'à la réunion de l'Assemblée constituante (4 mai 1848), et fut élu membre de cette assemblée par 119,847 suffrages. Il y soutint constamment de sa parole et de son vote toutes les mesures propres à améliorer la condition morale et matérielle des classes laborieuses. Ses collègues lui prouvèrent le cas qu'ils faisaient de ses talents en l'appelant six fois à la vice-présidence. Élu conseiller d'État par l'Assemblée constituante, il protesta contre le coup d'État du 2 décembre 1851. Après la mort de Louis Perrée, les actionnaires du journal *Le Siècle* lui offrirent spontanément et unanimement les fonctions de directeur politique et de rédacteur en chef de ce journal, fonctions dans lesquelles il a su se concilier la sympathie et l'estime de ses collaborateurs.

A. DE L.

Ernest Perraud fils, dans le *Musée biographique*, 13e année, t. V, 2e liv. p. 89-92. — *Doc. part.*

HAUWEIS (*Thomas*), théologien anglais, né à Truro (comté de Cornouailles), en 1734, mort en 1820. Il fut quelque temps apprenti chez un apothicaire. Il suivit ensuite les cours de Christ-College (Cambridge), et s'y fit recevoir bachelier en droit. Un peu plus tard il entra dans les ordres, et devint assistant de Madan, chapelain de l'hôpital Lock. Il accepta de Madan la place de recteur de All-Saints, dans le comté de Northampton. Il était convenu qu'il s'en démettrait à la première demande de son supérieur; mais quand vint le moment de tenir sa promesse, il s'y refusa; ce qui donna lieu à une longue discussion. A la fin, la comtesse d'Huntingdon, dont il était le chapelain, intervint, et il put garder la cure d'All-Saints jusqu'à sa mort. La comtesse d'Huntingdon lui confia, avec la direction de ses nombreuses chapelles, le séminaire qu'elle avait fondé pour l'éducation des étudiants en théologie. Quand la *Missionary Society* de Londres fut formée, il en eut aussi la direction. Ses principaux ouvrages sont : *History of the Church*; Londres, 1800, 3 vol. in-8°; — *Life of the Rev. William Romaine*; 1798, in-8°; — *State of the evangelical Religion throughout the world*; in-8°.

Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HAWES (*Étienne*), poëte anglais, né dans le comté de Suffolk, mort vers le milieu du quinzième siècle; il fut valet de chambre du roi Henri VII, et il cultiva les lettres avec ardeur. Il avait fait des anciens poëtes anglais une étude attentive, et il les imita dans des compositions où l'allégorie domine, suivant l'usage de l'époque, et qui ne sont pas dépourvues d'un certain mérite, bien que la lecture n'en soit pas fort attachante aujourd'hui. Le plus étendu de ces écrits est le *Passe-Tyme of Pleasure*; Londres, Wynkin de Worde, 1515, in-4° : volume de la plus grande rareté, et qui s'est payé jusqu'à 81 livres sterling (2,000 fr. environ) à la vente du duc de Roxburgh, en 1812; depuis, à la vente Sykes, il a été adjugé au prix encore fort élevé de 42 livres (1075 fr.). On connaît un exemplaire, le seul qui existe encore, à ce que l'on croit, d'une

édition antérieure, datée de 1509, et publiée par le même imprimeur; elle n'a jamais paru dans les ventes. Une troisième édition, Londres, 1554, in-4°, est montée jusqu'à 40 livres sterling 19 sh., à la vente Bindley. On voit ainsi quelle importance les bibliophiles anglais attachent à posséder ce *Passe-Temps*, qui leur revient assez cher. Il en a été donné à Londres, en 1831, par les soins du poëte Southey, une réimpression, qui a été froidement accueillie.

Hawes est également l'auteur de plusieurs ouvrages en vers, qui se sont parfois adjugés en Angleterre à des prix excessifs; en voici les titres : *Historie of Graunde Amoure and la belle Pucelle, called the Pastime of Pleasure;* 1554, in-4°; — *The Temple of Glasse;* sans date; — *The Comfort of lovers;* sans date; — *Exemple of vertu, in the whiche ye shall fynde many goodly storys;* 1530, in-4° (c'est une longue et peu amusante conférence entre quatre dames appelées : *Hardiesse*, *Sagesse*, *Fortune* et *Nature*); — *The Conversion of Swearers;* sans date, in-4°. Hors de l'Angleterre, les productions de Hawes sont absolument ignorées. G. B.

Herbert, *Typographical Antiquities*, t. II, p. 211. — Campbell, *Specimens of the British Poets*, vol. I, p. 94; *Bibliotheca Heberiana*, IV, n° 973-978. — Dibdin, *Library Companion*, p. 665 et 681.

HAWES (*Guillaume*), médecin et philanthrope anglais, né à Islington, le 28 novembre 1736, mort dans la même ville, le 5 décembre 1808. Il fut élevé à l'école de Saint-Paul, et embrassa la profession d'apothicaire, qu'il exerça dans le Strand jusqu'en 1780, époque où il se fit recevoir médecin. En 1773, un livre du docteur Cogan lui inspira l'idée de faire des tentatives pour rappeler à la vie les noyés et les asphyxiés. Il proposa, de sa bourse, des primes à ceux qui après avoir retiré un individu de l'eau lui administreraient les secours prescrits. Bientôt les primes devinrent si nombreuses, que ses amis, craignant que sa fortune ne suffît pas à les payer, fondèrent pour y subvenir la Société d'Humanité (*Humane Society*). Hawes en fut naturellement le membre le plus actif. Il ouvrit en 1782 un cours sur la suspension des forces vitales, et il fonda en même temps un prix pour le meilleur mémoire sur cette question : « Y a-t-il des signes certains de la mort chez l'homme autres que la putréfaction? » La vie entière de Hawes fut consacrée à sa philanthropique entreprise. On a de lui : *An account of Dr. Goldsmith's last Illness;* 1774; — *An Examination of the Rev. John Wesley's Primitive Physic;* 1776; — *An Address to the public on premature death and premature interment;* 1777; — *An Address to the Legislature on the importance of the Humane Society;* 1781; — *An Address to the King and Parliament of Great-Britain, with observations on the general Bills of Mortality;* 1781; — *Transactions of the Royal Humane Society from 1774 to 1784;* 1796, in-8°. Z.

Gentleman's Magazine, vol. LXXVIII et LXXXI. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

* **HAWES** (*William-Post*), littérateur américain, né à New-York, en 1803, et mort en 1842. Il prit ses degrés universitaires au collége de la Colombie, étudia le droit, et pratiqua avec succès le barreau dans sa ville natale. *Essayist* fécond et original, sa plume brillante a fourni les articles les plus variés à divers recueils périodiques, et notamment au *New-York Mirror* et à l'*American monthly Magazine;* il s'est aussi mêlé aux luttes politiques. On a réuni peu de temps après sa mort la meilleure partie de ses écrits sous les titres de *Sporting Scenes*, 1842, 1 vol., et *Sundry Sketches*, 1842, 1 vol., mélanges signés du pseudonyme de *J. Cypress*. P. L—y.

H.-W. Herbert, *Memoir of W. Hawes*, 1842.

HAWKE (Lord *Edward*), amiral anglais, né en 1715, mort le 17 octobre 1781. Il était fils d'un membre du barreau anglais, et entra jeune au service naval, comme midshipman. En 1734 il était déjà capitaine du *Wolf*, et le 11 février 1744, commandant le vaisseau *Berwick*, il se distingua, sous les ordres des amiraux Matthews, Lestock et Rowley, au combat livré devant Toulon aux escadres française et espagnole réunies. Quoique les Anglais y fussent maltraités, Hawke s'empara du *Padre*, bâtiment espagnol de 60 canons. Il n'en fut pas moins cassé par un conseil de guerre pour avoir quitté sans ordre sa position de bataille. Cette condamnation, toute de formalité, n'eut aucune suite, et Hawke, réintégré immédiatement dans son grade, fut nommé en 1747 contre-amiral. Le 9 octobre il sortit de Plymouth, montant le *Devonshire*, et suivi de treize autres vaisseaux. Le 14 il attaqua, près de l'île d'Aix, un convoi français escorté par neuf bâtiments de guerre, sous les ordres du chef d'escadre L'Étendeur; un terrible combat s'engagea : il dura de huit heures du matin à sept heures du soir. L'Étendeur se dévoua; il sauva son convoi, mais perdit six des navires convoyeurs. Hawke fut récompensé de ce succès par l'ordre du Bain, et la ville de Portsmouth l'envoya au parlement. En 1748 il se rendit sur les côtes de la Nouvelle-Écosse, et y protégea efficacement les intérêts de sa patrie. Créé vice-amiral à son retour, il remplaça Byng en 1756 comme chef des forces navales de la Méditerranée, et força les flottes françaises à se renfermer dans Minorque et dans Toulon, mais n'obtint aucun succès sérieux. Ayant enlevé à un corsaire français une prise dans la rade même de Gibraltar, le cabinet espagnol se plaignit de cette violation, et Hawke dut se démettre de ses fonctions. En 1757 il conduisit le corps de débarquement de sir John Mordaunt devant La Rochelle; mais cette expédition n'aboutit pas. Le 11 mars 1758 Hawke remit à la voile de Spithead avec sept vaisseaux et trois

frégates. Il croisa quelque temps en vue de l'île d'Aix sans oser tenter une attaque; il vint ensuite dans les eaux de Brest pour y combattre la flotte du maréchal de Conflans. Une sanglante rencontre eut lieu le 20 novembre 1759 dans la baie de Quiberon. Les Français y perdirent par la tempête ou l'effort des ennemis six de leurs plus beaux bâtiments. Des récompenses nationales furent décernées à Hawke, qui mit par sa victoire l'Angleterre à l'abri d'une descente. En 1760 il remplaça Boscawen dans la croisière entre Brest et Rochefort, et l'année suivante il porta le pavillon britannique sur les côtes de Portugal. En 1765 il devint premier lord de l'amirauté; il était meilleur guerrier que ministre; aussi la mollesse de son administration parut-elle une occasion favorable à la France et à l'Espagne de rompre la honteuse paix de 1763, et Hawke, incapable de soutenir le poids des affaires, dut résigner son portefeuille, le 9 janvier 1771; il fut remplacé par le lord comte Sandwich. En 1776, la faveur royale l'appela à la chambre des lords, mais il ne prit aucune part aux discussions.

Alfred DE LACAZE.

Smollett, *Historia of England*, t. XVI, chap. IX, § 28, p. 225; liv. IV, chap. X, § 50, p. 20. — Lacretelle, *Hist. du dix-huitième Siècle*, t. II, l. VIII, p. 366. — Voltaire, *Siècle de Louis XV*, chap. 23, p. 303. — Collin, *Peerage*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary* (1814). — J. Gorton, *General Biographical Dictionary* (1847). — H.-J. Rose, *New general Biographical Dictionary*. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXVIII, p. 450-451; t. XXIX, p. 205-207. — *Annual Register*, chap. X, p. 51.

HAWKESBURY. *Voy.* LIVERPOOL (Comte DE).

HAWKESWORTH (*Jean*), littérateur anglais, né en 1715 ou 1719, mort en novembre 1773. La première partie de sa vie est peu connue. On croit que dans sa jeunesse il exerça une profession mécanique; on dit aussi qu'il fut clerc chez un procureur. En 1744, il succéda à Johnson dans le *Gentleman's Magazine* en qualité de rédacteur des débats parlementaires; il y publia aussi des poésies, sous le pseudonyme de Greville. En 1752, encouragé par le succès du *Rambler*, il entreprit, avec Johnson, Warton et un ou deux autres littérateurs, une série d'*essais* qui parurent sous le titre de *The Adventurer*. Ce recueil en contient cent quarante, dont soixante-dix de Hawkesworth. Les *Essais* de cet auteur rappellent pour le style, quoique avec moins de pompe, ceux de Johnson; on y trouve des contes orientaux qui attestent une vive imagination, et des histoires de la vie domestique, qui dénotent une assez grande connaissance du cœur humain. Hawkesworth, dont la femme tenait une pension de demoiselles, a eu, de plus, grand soin de ne pas blesser la morale. L'archevêque Herring fut si charmé du ton moral et religieux de ses productions, qu'il lui conféra le diplôme de docteur en droit civil. Hawkesworth prit au sérieux ce titre honorifique, et voulut pratiquer comme avocat, mais le conseil des docteurs s'y opposa. En 1761 il publia une édition de Swift, avec une notice dont Johnson a fait un bel éloge dans ses *Vies des Poëtes*. Il donna ensuite: *Letters of Dr Swift and several of his friends, published from the original, with notes explanatory and historical*; 1766, 3 vol. Une dame qui avait un grand intérêt dans la Compagnie des Indes le fit admettre au nombre des directeurs. Cette position et la réputation littéraire de l'auteur engagèrent le gouvernement à lui confier la rédaction du voyage de Cook, qui venait de terminer sa première exploration des mers du Sud. Hawkesworth accomplit cette tâche avec quelque talent, mais sans goût et sans exactitude. Sa relation parut en 1773, 3 vol. in-4°, avec des planches et des cartes; elle contenait aussi les voyages antérieurs de Byron, de Wallis, et de Carteret. L'auteur reçut pour récompense une somme de 6,000 liv. st.; mais le public n'accueillit pas favorablement son ouvrage: on trouva que dans certaines peintures de mœurs la liberté allait jusqu'à l'immoralité, et beaucoup de passages, sur ou contre les opinions religieuses, étaient au moins fort déplacés. Ces critiques fondées causèrent beaucoup de chagrin à Hawkesworth, et même, dit-on, hâtèrent sa mort. Outre les ouvrages cités plus haut et un roman oriental intitulé *Almoran et Hamet*, on a de Hawkesworth: *Zimri*, oratorio; 1760, in-4°; — *Edgar and Emmeline*, féerie; 1761, in-8°; — *The Fall of Egypt*, oratorio; 1761, in-8°. Il arrangea pour Garrick *Amphytrion*, comédie de Dryden, et *Oroonoko*, tragédie de Southern. Enfin, on a de lui une traduction estimée du *Télémaque*. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — *Biographia Dramatica*.

HAWKINS (*William*), navigateur anglais, vivait de 1490 à 1540. Il avait une grande réputation de courage et d'expérience. Le roi Henri VIII l'estimait fort. L'un des premiers, Hawkins se livra à la traite des nègres sur les côtes d'Afrique. De 1530 à 1532, il fit trois voyages au Brésil, et ouvrit des relations avantageuses avec les naturels. Le récit de ses diverses expéditions a été recueilli par Hackluyt. A. DE L.

Hackluyt, *Collection of Voyages*, t. III.

HAWKINS (Sir *John*), navigateur anglais, fils du précédent, né à Plymouth, en 1520, mort à Porto-Rico, le 12 (22) novembre 1595. Il suivit fort jeune son père dans plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, aux îles Canaries et sur la côte du Sénégal. Il commença par faire la traite (1562-1568) avec les colonies espagnoles d'Amérique, et y gagna des sommes importantes (1). La ruse et la violence étaient les moyens ordinaires qu'il employait pour obtenir sa vivante marchandise. Il visita pour les besoins de son odieux commerce Hispaniola, les Antilles, la Nouvelle-Grenade, le Mexique, la Floride et la Virginie. Le 3 août 1565, à son second voyage transatlantique, il mouilla dans la

(1) Ce fut à cette époque que la reine Élisabeth lui donna pour cimier un nègre à mi-corps et enchaîné.

rivière de Mai, où le capitaine français Laudonnière (voy ce nom) avait essayé de former une colonie, qui restait abandonnée et sans ressources. Hawkins consentit à lui vendre un de ses quatre navires, et des provisions suffisantes pour effectuer son retour en France. Vers la fin de 1567, Hawkins entreprit un troisième voyage : sa flottille se composait de six navires; le célèbre Francis Drake (voy. ce nom) l'accompagnait comme capitaine de la *Judith*. Le voyage fut d'abord heureux; on prit un nombreux chargement de nègres en Guinée, et l'on s'en débarrassa avantageusement à Hispaniola et à La Havane. Le 16 février 1568, Hawkins rencontra une flotte espagnole à l'entrée du port de San-Juan-de-Ulloa; il demanda des vivres, la liberté du commerce, la possession de l'île San-Juan et onze pièces de canon pour sa défense pendant le séjour qu'il ferait dans ces parages. Il offrit de payer ces concessions. Les Espagnols acceptèrent; mais ayant reçu mille hommes de renfort, le 23 septembre, sans aucune déclaration, ils attaquèrent les Anglais, brûlèrent trois de leurs navires, forcèrent les autres à s'éloigner à la hâte, abandonnant un grand nombre de prisonniers, qui eurent à supporter les plus horribles traitements. Hawkins, pressé par la famine, atterrit le 18 octobre à Panuco, où il obtint des secours des habitants, malgré la surveillance des Espagnols. Il put revenir en Angleterre avec ses trois bâtiments, mais complétement ruiné, et après avoir perdu les cinq sixièmes de ses équipages. La reine le nomma trésorier de la marine et membre du conseil de l'amirauté. Il continua à s'occuper d'armements, et se distingua dans plusieurs batailles navales. En 1588 il était contre-amiral et combattit vaillamment à bord de la *Victory* contre la fameuse *armada* espagnole. Il fut anobli et créé vice-amiral. En 1590 il commanda sous sir Martin Frobisher et sir Walter Raleigh (voy. ces noms) dans une escadre de diversion qui menaça les côtes d'Espagne et les Açores. En 1593, Francis Drake entraîna son ami Hawkins à essayer de prendre une revanche sur les Espagnols, en les attaquant dans leurs possessions des Antilles. La reine Élisabeth consentit à fournir six vaisseaux et une partie des frais. L'expédition se composa de vingt-six navires portant deux mille cinq cents hommes. C'était la plus considérable qui eût été armée jusque alors dans ce but, et tout semblait lui assurer un important succès. Le contraire arriva : la lenteur de l'armement permit aux Espagnols de se mettre sur leurs gardes. Hawkins et Drake ne partirent de Plymouth que le 28 août 1595; ils arrivèrent aux Canaries le 27 septembre : une attaque coûteuse fut inutilement tentée contre la principale de ces îles. Les Anglais se dirigèrent alors sur la Dominica, où ils atterrirent le 29 octobre. De là ils mirent le cap sur Puerto-Rico, qu'ils assaillirent par mer et par terre le 12 (22) novembre; ils furent encore repoussés avec une perte considérable. Hawkins, déjà malade depuis l'échec de Canarie, ne put supporter ce nouveau désastre, et mourut le jour même (1).

Selon les historiens anglais, Hawkins était brave, expérimenté, affable et se faisait aimer de tous. La ville de Plymouth le nomma plusieurs fois son député. Il fonda de ses deniers, à Chatam, un hôpital spécialement consacré aux marins vieux ou infirmes. La relation de ses voyages a été insérée dans les recueils d'Hackluyt et de Purchas; elle contient des faits curieux et des observations intéressantes.

Alfred DE LACAZE.

Hackluyt, *Collection of Voyages* (*the voyages truly discovered, made by sir Francis Drake et sir John Hawkins*), t. III, p. 501, 520, 583, 590. — Basanier, *Le deuxième Voyage des Françoisà la Floride*; Paris, 1586. — Purchas, *Pilgrimes*, t. IV. — Les sources déjà indiquées à l'article DRAKE (*Francis*).

HAWKINS (Sir *Richard*), navigateur anglais, fils du précédent, né à Plymouth, vers 1560, mort en 1622. Il prit fort jeune la carrière maritime, et en 1582 il accompagna son oncle G. Hawkins dans un voyage aux Antilles. Il servit ensuite sous les ordres de son père, et combattit en différentes occasions contre les Espagnols. Il résolut de tenter à ses frais une expédition sur les côtes de l'Amérique du Sud, arma à cet effet trois navires, et mit à la voile de Plymouth le 13 juin 1593. Il toucha d'abord au Brésil, puis dans le Rio de la Plata, où il fut abandonné par un de ses capitaines, Charlton; les maladies et la désertion réduisirent tellement ses équipages, qu'il se vit contraint de réunir tout son monde sur un seul navire et de brûler l'autre. Il alla ensuite jeter l'ancre au port San-Julian. Le 2 février 1594, poussé par les vents, il eut connaissance de la partie septentrionale d'un groupe d'îles qu'il nomma *Maiden-Land* (Terre de la Vierge), en l'honneur de la reine Élisabeth. Il en détermina les points principaux : c'était les îles Malouines ou Falkland, découvertes deux années plus tôt par le célèbre John Davis, qui leur avait déjà donné le nom de *Davis southern Islands*. Hawkins se dirigea de là vers le détroit de Magellan, qu'il embouqua le 10 février; il entra dans la mer du Sud le 29 mars, et se ravitailla le 19 avril à l'île Mocha. Il rangea ensuite les côtes du Chili, pilla plusieurs magasins espagnols, et captura cinq navires à Valparaiso. Après huit jours d'ancrage, il partit pour le Pérou, où il saisit quelques bâtiments pêcheurs; mais attaqué le 22 juin, dans la baie de Catamez, par un fort vaisseau espagnol aux ordres de dom Beltram de La Cueva y Castro, beau-frère du vice-roi Mendoza, il fut obligé de se rendre après un combat désespéré. Hawkins fut blessé grièvement, et vit quarante-quatre de ses hommes, sur quatre-vingt-dix-sept, tomber à ses côtés. Conduit à Lima, l'amiral anglais y fut condamné à mort; mais son vainqueur, qui lui avait donné

(1) Voir pour la fin de l'expédition notre article DRAKE (*Francis*).

promesse de la vie, s'en porta garant, l'emmena en Espagne, et lui rendit la liberté. De retour en Angleterre, Hawkins était complétement ruiné. Le gouvernement lui vint en aide, et le nomma membre du conseil privé. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, dans une séance de ce conseil. Il avait publié la relation de son voyage sous ce titre : *The Observations of sir Richard Hawkins, knight, in his voyage into the South Sea*; Londres, 1622. Cette relation a été reproduite, tantôt complète, tantôt abrégée, dans plusieurs recueils de voyages maritimes. Alfred DE LACAZE.

Purchas, *His Pilgrimes*, t. IV, p. 1967. — Harris, *Collection of Voyages*, t. I, p. 738. — *A brief Note written by master John Ellis, one of the captains with sir Richard Hawkins, in his voyage through the strait of Magellan, begun the 9th of april 1593*; dans Purchas, t. IV, lib. VII, chap. VI. — Figueroa, *Vida de don Carlos Hurtado de Mendoza, hechos de 5me marques de Cañete*, lib. IV, p. 219. — Frédéric Lacroix, *Iles Malouines*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 76.

HAWKINS (*William*), voyageur anglais, parent des précédents, né vers 1585, mort en mer en 1613. Dès son jeune âge sa famille le destina à la carrière maritime, et lui donna successivement les connaissances qui devaient l'y faire distinguer. Il avait déjà fait plusieurs voyages de long cours lorsqu'en 1607 la Compagnie anglaise des Indes orientales résolut d'ouvrir des relations avec les peuples hindous, et surtout avec les États du Grand-Mogol. Hawkins et Keeling furent choisis pour cette mission. William Finch (*voy.* ce nom) leur fut adjoint comme agent commercial. Ils mirent à la voile des Dunes le 1er avril 1607. Hawkins et Finch se séparèrent de Keeling dans la rade de Socotora, et continuèrent leur route vers Surate, où ils arrivèrent le 24 août 1608. Ils sollicitèrent aussitôt le droit de trafiquer. Le gouverneur les renvoya au vice-roi Mikrah, résidant à Cambaye; vingt jours après les Anglais reçurent la permission de vendre et d'acheter, mais pour cette fois seulement : il leur fut défendu d'établir des magasins permanents. Hawkins ne tarda pas à découvrir que ces entraves étaient suscitées par les Portugais, dont les missionnaires jésuites représentaient activement les intérêts. Deux de ses embarcations furent même saisies par ses ennemis, et envoyées à Goa. Il envoya un cartel au capitaine des Portugais, qui le refusa, « ne pouvant se battre avec l'agent du roi des Anglais, souverain de misérables pêcheurs et d'un île insifigniante ». On alla jusqu'à attaquer sa maison, et il ne pouvait plus paraître en ville sans péril. Hawkins résolut alors de s'adresser directement à l'empereur Djihangire, et se rendit à Agra, où il arriva le 16 avril 1609. Mandé immédiatement devant le monarque, il en reçut un accueil d'abord cérémonieux, puis bienveillant; Djihangire autorisa les Anglais à commercer dans son empire sur le pied des autres nations européennes, et engagea Hawkins à rester dans ses États jusqu'au moment où il pourrait lui-même envoyer une ambassade en Europe : en attendant il lui assura un revenu de plus de quatre-vingt mille francs, et lui confia le commandement de quatre cents cavaliers. L'empereur voulut enfin fixer auprès de lui Hawkins en le mariant à une Indienne. Le point était délicat; le capitaine en refusant craignait d'offenser Djihangire; il argua de ce que sa religion lui défendait d'épouser une autre femme qu'une chrétienne. L'empereur, qui tenait à son idée, lui trouva une jeune fille arménienne, et la lui fit épouser selon la coutume indienne. Hawkins rencontra le bonheur dans cette union forcée, et ne chercha jamais à la rompre. Il était ainsi en pleine faveur lorsqu'un navire anglais, *Ascension*, vint jeter l'ancre à Surate : il obtint aussitôt pour ses compatriotes la permission de commercer librement. Mais les *omrahs* (officiers de l'empereur), les jésuites et surtout le premier ministre, Abdoul-Hassan, intriguèrent tellement contre l'officier anglais, qu'il dut quitter Agra (2 novembre 1611). Il s'embarqua à Cambaye le 26 janvier 1612 avec sir Henry Middleton, et ils firent la course dans les mers orientales. Leur butin fut immense, et ils revenaient en Europe après s'être ravitaillés, le 21 mai 1613, dans la baie de Saldanha, lorsque Hawkins succomba à une maladie causée par la fatigue et le climat. Il a laissé en manuscrit la relation de ses voyages. Purchas, Thévenot, de Bry et d'autres éditeurs de recueils de voyages l'ont répété dans des proportions plus ou moins larges. Cette relation est surtout curieuse par la description exacte des mœurs et des usages de la cour du Grand-Mogol.

Alfred DE LACAZE.

Purchas, *His Pilgrimes*, t. I. — Théodore de Bry, *Collection des grands Voyages*, XIIe part., chap. VII. — Melchisedech Thévenot, *Relations de divers Voyages curieux*, etc., t. I. — Xavier Raymond, *Inde*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 316-318.

HAWKINS (Sir *John*), musicographe anglais, né à Londres, en 1719. Les biographes ne sont pas d'accord sur la date précise de sa mort. Selon les uns, il aurait cessé de vivre à Spa, en 1789; d'après le *Dictionary of Musicians*, il aurait été frappé de paralysie le 14 mai de cette année, et serait mort le 21 du même mois, dans sa maison à Londres. Fils d'un architecte, Hawkins se livra à l'étude du droit, et devint avocat. Porté par goût vers la littérature et la musique, il publia quelques opuscules en vers et en prose, qui le firent admettre dans une société littéraire, dont Samuel Johnson, avec lequel il s'était intimement lié, était le fondateur. Il fut aussi admis comme membre de la Société des *Madrigaux*, établie par le savant docteur Pepusch. L'ancienne musique devint alors l'objet de ses prédilections, et il conçut l'idée d'écrire l'histoire de cet art. Un opulent mariage, contracté en 1753, lui procura l'indépendance et les moyens nécessaires pour l'exécution de son projet. Il acheta la collection de livres et de manuscrits que Pepusch laissa en mourant; ces précieux documents furent d'une immense ressource à Hawkins, principalement en ce qui

concerne la musique des Grecs. Malheureusement les connaissances techniques lui manquaient pour un pareil travail, et il fut obligé, comme il le dit lui-même, de recourir à des musiciens de profession. William Boyce l'aida dans le choix des morceaux de musique; le docteur Cooke traduisit les anciennes notations; Jean Stafford Smith, artiste de la chapelle royale, et Marmaduke Overend, organiste à Isleworth, dans le comté de Middlesex, prêtèrent leur concours pour d'autres parties. Enfin, en 1776, après seize années d'un travail infatigable et qui exigeait une intelligence supérieure, l'ouvrage parut sous le titre de *History of the Science and Practice of Music*, 5 vol. in-4°, avec planches de musique, figures d'instruments et cinquante-huit portraits de musiciens. Au moment même où l'on imprimait l'histoire de Hawkins, celle de Burney, qui fut publiée de 1776 à 1788, était annoncée par un prospectus. La haute société avait pris Burney sous sa protection. Le livre de Hawkins n'eut point le succès qu'il méritait. Burney connaissait mieux l'art que son rival, mais Hawkins étudiait avec plus de soin les parties importantes; certaines époques, notamment la période comprise entre le quatrième et le quinzième siècle, qui n'est qu'ébauchée par Burney, y sont mieux traitées par Hawkins. Ces deux histoires de la musique n'en sont pas moins de fort utiles ouvrages dans des genres différents, et c'est à tort que dans sa nouveauté l'histoire de Hawkins, qui peut être consultée avec plus de fruit en raison des recherches sérieuses qu'elle atteste, a été reçue avec un certain mépris, dont elle a fini par se relever. Parmi les autres travaux littéraires de Hawkins, on cite des recueils de cantates dont il avait composé les paroles dans sa jeunesse, et qui furent mises en musique par Stanley, des notes placées dans des éditions de Shakespeare, une notice biographique du docteur Johnson et une édition des œuvres de ce savant. En 1761, Hawkins avait été nommé à une justice de paix du comté de Middlesex; il montra dans l'exercice de ces fonctions autant de zèle et d'activité que de désintéressement. On rapporte qu'il ne voulut d'abord accepter aucune rétribution des plaideurs, mais que s'étant bientôt aperçu que sa générosité avait pour résultat d'augmenter le nombre des procès, il se décida à se faire payer ses honoraires, qu'il déposait chaque année entre les mains du ministre de sa paroisse pour être distribués aux pauvres. En 1772, le roi Georges III le nomma chevalier, en témoignage de sa satisfaction pour les services qu'il avait rendus, dans les années 1768 et 1769, en apaisant des révoltes qui avaient eu lieu à Brentford et à Noorfields. Hawkins fut inhumé dans le cloître de Westminster.

Dieudonné DENNE-BARON.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*. — *Dictionary of Musicians* — *Anecdotes, biographical Sketches and Memoirs*; Londres, 1822, t. I.

* HAWKS (*Francis*), théologien américain, né le 10 juin 1798, à Newbern (Caroline du Nord). Avocat à vingt-et-un ans, il fit partie de la législature d'État, et donna ses soins à la publication de deux recueils de jurisprudence particuliers à la Caroline : *Digest of all the Cases* et *Reports of decisions in the Supreme Court*. Entraîné par une vocation décidée vers l'état ecclésiastique, il reçut les ordres en 1827, et administra successivement diverses paroisses de la secte des protestants épiscopaux à Philadelphie, à New-York, au Mississipi et à la Nouvelle-Orléans. Depuis 1849 il est revenu exercer son ministère à New-York, où son talent oratoire est tenu en grande estime. A la suite d'une excursion en Angleterre, où il était allé colliger de nombreux matériaux relatifs aux annales de sa communion, il fonda avec le révérend C.-S. Henry le *New-York Review*, et dirigea ensuite le *Church Record* (1840-1842), feuille d'éducation et de morale. Il a aussi pris part aux travaux des Sociétés Ethnologique, Historique et Géographique de New-York. Ses principaux ouvrages sont : *Contributions to the ecclesiastical history of the United-States*; 1845, 2 vol. in-8°; ces documents pour servir à l'histoire ecclésiastique des États-Unis concernent plus spécialement les États de Virginie et de Maryland; — *Constitutions and Canons of the Episcopal Church*; 1849; — *Auricular Confession*; 1850; — *Egypt and its monuments*; 1852, in-8°; — *Antiquities of Peru*; 1853, vol. in-4°, traduit de Rivero et Tschudi; — plusieurs ouvrages à l'usage de la jeunesse et quelques pièces de vers.

Paul LOUISY.

J. Darling, *Cyclopædia bibliographica, a manual of theological and general literature*; 1854. — *American Literature*; 1855, t. II.

HAWKSBEE. *Voy.* HAUKSBEE.

HAWKWOOD (Sir *John*), surnommé par les Italiens *Aguto* et *John della Guglia* (1) (Jean de l'Aiguille), célèbre *condottiere* anglais, chef de la *compagnie blanche* (2), mort à Florence, en 1393, dans un âge avancé. Durant la seconde moitié du quatorzième siècle, il fut l'arbitre de la puissance et de la liberté des peuples de la moitié de l'Italie. Il était apprenti tailleur à Londres lorsqu'il fut enlevé par la *presse* pour servir sous Édouard III, dans ses guerres contre la France. Il se comporta avec tant d'intelligence et de bravoure qu'il obtint rapidement le grade de capitaine et les honneurs de la chevalerie. Après le traité de Brétigny (1360) il n'eut d'autres ressources que de guerroyer pour son

(1) Il est aussi nommé *Acuto*, *Auguto* et *Falcone in Bosco*.

(2) Cette dénomination lui fut donnée à cause des armures que portaient les soldats de cette compagnie. Ces armures, sans ornements, étaient entretenues dans un tel état de propreté « qu'elles brillaient comme des miroirs ». Les bannières, les écharpes et les panaches de ces hommes d'armes étaient également blancs.

compte, et se réunit aux bandes connues sous le nom de *tard-venus*, qui dévastèrent alors la partie occidentale de l'Europe. Villani accuse Édouard III d'avoir autorisé en secret ces ravages en France, quoiqu'en apparence il se montrât strict observateur de la paix : « A cette époque, ajoute l'historien italien, un tailleur anglais, nommé John della Guglia, qui s'était distingué à la guerre, se forma une compagnie de maraudeurs, la plupart Anglais, qui prirent plaisir à vivre de pillage et à se livrer à toutes sortes d'excès, à saccager et à mettre à contribution, tantôt une ville, tantôt l'autre. Cette troupe dévastatrice devint bientôt si considérable qu'elle fut la terreur de tout le pays. Ceux qui n'avaient point de retraite dans quelque lieu fortifié traitaient avec les maraudeurs, et achetaient à prix d'argent, ou à l'aide des provisions qu'ils leur livraient, la protection du chef, qui amassa des richesses immenses en peu de mois. » A mesure que ses moyens s'accrurent, il recruta de nouveaux bandits, et s'avança dans le pays. Hawkwood comptait sous sa bannière six mille cavaliers lorsqu'il s'avança à dix lieues d'Avignon (décembre 1360). Le pape Urbain V lui offrit cent mille florins s'il voulait passer en Piémont et s'engager au service du marquis de Montferrat. Hawkwood y consentit, pour fuir la peste qui désolait la Provence; mais il apporta ce fléau en Italie. Montferrat l'envoya aussitôt contre les frères Galeas et Bernabos Visconti (mai 1361). Ceux-ci, préoccupés de se garantir de la contagion, n'opposèrent aucune résistance aux aventuriers, et se bornèrent à garder les points fortifiés. Les Anglais s'emparèrent donc facilement d'une partie du Piémont, mais leur aide ne fut guère moins onéreux au marquis de Montferrat qu'à ses ennemis; aussi les céda-t-il aux Pisans, qui leur promirent quarante mille florins pour quatre mois (18 juillet 1363) et les opposèrent aux Florentins. Hawkwood revenait alors d'un voyage en Angleterre, où il avait été porter la meilleure partie de son butin, et où il avait été l'objet du plus brillant accueil de la part du roi Édouard III. Il commandait encore à 2,500 cavaliers et 2,000 fantassins, tous aguerris; il n'eut pas de peine à refouler les Florentins jusque dans leur ville, leur prit Figline (17 septembre), et surprit leur camp (3 octobre); il ravagea ensuite, de février à mai, tout le territoire ennemi. Les Florentins cherchèrent alors à le gagner; mais il resta fidèle aux Pisans, malgré la défection des quatre cinquièmes de son armée. Il appuya l'usurpation de Giovanni dell' Agnello lorsque celui-ci se fit proclamer doge de Pise; mais il fut trompé dans ses espérances, car Agnello s'empressa de passer avec les Florentins le traité de Pescia (17 août 1364), et Hawkwood se trouva sans solde. Il se jeta dans la Romagne, et y vécut de pillage jusqu'à ce que Galeas Visconti le lança dans le Mantouan (mai 1368). Hawkwood y trouva l'empereur Charles IV à la tête de cinquante mille hommes. Il déploya dans cette lutte inégale les talents d'un capitaine de premier ordre, et réussit avec sa petite armée à dissiper les Impériaux. En décembre 1369, il battit et fit prisonnier Jean Malatacca, général des Florentins; l'année suivante il prit Livourne et ruina les environs de Pise. En août 1372, les Visconti eurent l'imprudence de renvoyer Hawkwood, qui passa au service de Grégoire XI et changea aussitôt la fortune des armes. D'après les ordres de l'implacable Robert de Genève, alors légat, il brûla, en juin 1375, les moissons de la Toscane. Lors de la révolte de Bologne contre les papalins (20 mars 1376), Hawkwood, alors absent, perdit un grand nombre de ses soldats; ses deux fils et plusieurs de ses capitaines furent faits prisonniers. Il prit une terrible revanche de cet échec, le 29 juin de la même année, en s'emparant de Faenza et livrant cette ville au fer de ses bandits; quatre mille personnes y furent massacrées. Les Bolonais, épouvantés, relâchèrent leurs captifs, pour obtenir une trêve de seize mois. En février 1377 Robert de Genève l'appela à Cesena, pour en exterminer les habitants; et comme le capitaine anglais hésitait devant cette mission : « Je veux du sang, du sang! tuez-les tous! » s'écria le cardinal. En effet, les Anglais réunis à la compagnie bretonne de Jean de Malestroit n'épargnèrent personne : cinq mille victimes tombèrent dans cette boucherie.

En janvier 1377, John Hawkwood, qui avait fini son engagement avec le pape, prêta son épée aux Florentins, qui avaient appris à le craindre. Dès le mois de mars les troupes papales fuyaient devant le chef anglais. Il battit ensuite les Vénitiens (1378). En juillet 1380, il protégea habilement le territoire de la république contre Charles Durazzo et ses Hongrois. Le 11 mars 1387, à la tête des Padouans, il détruisit l'armée véronaise à Castagnaro, prit les deux généraux ennemis et quatre mille six-cent-vingt hommes d'armes. Toujours stipendié par les ennemis qu'il avait vaincus, il suivit les drapeaux de la reine Marguerite de Duras jusqu'en 1390, où, animé d'une haine particulière contre Giovanni Galeas, il renouvela son traité avec les Florentins, et leur amena six mille cavaliers. Lorsque le comte d'Armagnac et ses Français eurent été mis en déroute devant Alexandrie par Giacomo del Verme, général de Galeas, Hawkwood, qui arrivait avec les Florentins, se trouva fort compromis, et dut battre en retraite devant le vainqueur. Deux fleuves lui fermaient la marche, et del Verme, rompant les digues de l'Adige, enferma le camp florentin dans un lac : sûr de vaincre, il envoya à Hawkwood un renard enfermé dans une cage. L'Anglais en recevant ce message symbolique répondit au trompette du général milanais « que son renard ne paraissait pas triste, et que sans doute il savait par quelle porte il sortirait de sa cage ». En

effet, il sut trouver un gué, et malgré que sa cavalerie eût de l'eau jusqu'à la sangle et ses fantassins jusqu'au baste, il traversa le Mincio et l'Adige, et gagna Baldo dans le Padouan, avec une perte inférieure à celle de ses ennemis. Muratori, qui nomme Hawkwood *il prode e l'accortissimo capitano*, présente cette retraite comme l'une des plus belles connues. Après la paix générale, qui se conclut en 1391, les Florentins conservèrent par exception à Hawkwood le commandement de leurs troupes. Ce guerrier était alors fort âgé; il ne voulut pas mourir sans avoir par une bonne action racheté les crimes que la guerre entraîne. Il fonda à Rome l'hôpital anglais pour les pauvres de sa nation.

A. D'E—P—C.

Matteo Villani, lib. X, et XI, p. 647-788. — Filippo Villani, *Procemia*, p. 730-757. — Bernardino Corio, *Storie Milanesi*, pars III, p. 237-255. — Pietro Azari, *Chronicon*, p. 413. — Neri di Donato, *Cronica Sanese*, p. 177. 252. — Paolo Tronci, *Annali di Pisa*, p. 401. — Scipione Ammirato, lib. XII et XIII, p. 627-818. — *Cronica di Pisa*, p. 1043-1045. — Poggio Bracciolini, lib. II, p. 201-264. — Sozomène, *Pistoriensis Historia*, t. XVI, p. 1078 1090. — *Chronicon Estense*, t. XV, p. 491-514. — *Chronica di Bologna*, t. XVIII, p. 397.

* **HAWORTH** (*Adrien-Hardy*), entomologiste anglais, mort le 24 août 1833, près Chelsea. Il est connu surtout par un grand nombre d'ouvrages sur les diverses branches de l'histoire naturelle, notamment l'entomologie et la botanique. Les deux principaux sont : *Lepidoptera Britannica;* Londres, 1803-1828, in-8°; et *Synopsis Plantarum succulentarum;* ibid., 1812, in-8° : tableau auquel il ajouta en 1819 un supplément, et en 1821 une revue des familles et espèces de cette classe. Il a fourni beaucoup de mémoires intéressants dans les recueils des Sociétés Linnéenne et Horticole. P. L—Y.

Gentleman's Magazine, 1834.

* **HAWTHORNE** (*Nathaniel*), poëte et romancier américain, né en 1809, à Salem (État de Massachusetts). Il fit ses études au collége de Bawdoin (Maine). Suivant l'usage des jeunes écrivains aux États-Unis, il débuta par des essais et des contes dans le *Token*, un de ces recueils annuels qui sont très-populaires en Amérique. En 1837 il publia un volume de ces articles, sous le titre de *Contes deux fois dits* (*Twice told Tales*), ainsi nommés à cause de la première publication sous le pseudonyme français d'un prétendu M. de L'Aubépine. Longfellow en rendit compte avec enthousiasme dans la *North American Review*. Une seconde série parut en 1842. Ce fut vers ce temps qu'il entra dans l'association de Brook-Farm à Roxbury, près Boston, association composée de littérateurs et philosophes qui épris d'admiration pour la vie rurale voulaient en honorer et défendre le principe et l'indépendance par leur exemple et le libre travail de leurs mains. Ce n'était pas une société organisée d'après les idées chimériques de Fourier et d'Owen; elle reposait à la fois sur les traditions et sur des idées nouvelles. Tout en soignant les bœufs et les moutons dans cette singulière association, il observait autour de lui les mille faces sous lesquelles se produit et se révèle la nature humaine. C'est sur cet épisode de sa vie qu'est fondé un de ses derniers ouvrages, le roman de *Blithedale* (*Blithedale Romance*), où il introduisit plusieurs des membres de cette association.

Bientôt il se maria, et vint s'établir dans la petite ville de Concord (Vermont), et occuper *the old manse* (Le vieux presbytère), où jusque là aucun laïque n'avait habité. C'est là que, dans la chambre occupée auparavant par Emerson, il écrivit les charmantes esquisses que ses compatriotes considèrent comme égales aux meilleurs essais de Washington Irving. Publiées d'abord dans divers *Magazines*, elles parurent plus tard en volume, sous le titre de *Mousses d'un vieux Presbytère* (*Mosses from an old Manse*). Il passa trois ans dans cette maison, vivant très-retiré, et concentré dans les pensées et les rêves qui occupaient ou amusaient son imagination. L'esprit de progrès et d'amélioration vint l'y troubler et l'obliger à chercher une autre retraite ou au moins une autre résidence.

M. Bancroft l'historien avait été appelé par le président Polk au poste de ministre de la marine. A la prière de quelques amis, il nomma Hawthorne inspecteur des douanes à Salem. « Ainsi, dit avec enjouement l'auteur dans une introduction, au moment où j'étais forcé de quitter mon asile, la Providence vint me prendre par la main, et, singularité dont on peut sourire sans, je l'espère, lui manquer de respect, me conduisit, comme l'annoncent les journaux au moment où j'écris, du vieux presbytère dans un bâtiment de la douane. » Il occupa ce poste un an, attentif à tout observer autour de lui, comme le prouve *La Lettre Rouge* (*The Scarlet Letter*), qui parut quelque temps après. Ce roman fit une vive impression sur le public : le succès fut décisif. L'auteur ne présentait d'abord qu'une esquisse contenant le germe d'un roman. D'après le conseil d'un ami de Boston, il l'agrandit, le développa, de manière à former un volume. Est-ce une nouvelle, un roman proprement dit? Non, dit très-justement un critique américain; c'est un roman psychologique (*psychological romance*), un récit de remords, une étude de caractère, où le cœur humain est étudié, disséqué avec un profond discernement et une grande puissance d'effets et de poésie. Le drame a pour héroïne une femme coupable, qui verse des larmes comme celles qui coulèrent des yeux de Madeleine sur les pieds du Sauveur. Mais pendant tout le récit elle reste dans une position équivoque à l'égard d'un ministre des autels, complice dont les remords ne nous suffisent pas et dont le long silence n'est pas assez justifié. Si ce roman est le plus profond et le plus pathétique des ouvrages de l'auteur, nous devons dire pourtant que le sujet répugne aux scrupules de notre moralité litté-

raire : le cachet fortement puritain ne va pas à nos mœurs. Quoi qu'il en soit, sa popularité fut immense aux États-Unis et en Angleterre. C'est alors que commença la brillante réputation de l'écrivain. De Salem il alla s'établir à Lennox (Massachusetts). Ce fut là qu'il écrivit *La Maison aux sept Pignons* (*The House of the seven Gables*), publiée en 1851, et qu'on considère comme son chef-d'œuvre. L'histoire qu'il raconte est un fond rebattu. Ce sont les annales de deux familles ennemies; c'est un document perdu, à la possession duquel est attaché le gain d'une immense fortune; c'est une fatalité héréditaire, qui met sans cesse aux prises, pendant quatre ou cinq générations, les représentants des deux races; c'est une maison peuplée de souvenirs tragiques; c'est un vieux portrait encastré dans un vieux lambris, et qu'un testament bizarre y a cloué à jamais. Ce portrait se trouve mêlé à l'action, où il joue le rôle réservé aux fantômes avant l'invention de la peinture à l'huile. C'est lui qui cache le document perdu; c'est lui qui suspend et dénoue la chaîne des péripéties. Mais si le fond du récit est suranné, les développements ont un cachet de grande originalité. L'allégorie y est souvent mêlée aux récits de la vie réelle et à une analyse profonde des caractères. On y retrouve un mélange de philosophie humoristique, d'imagination fantasque, de douce ironie et d'observation vraie, qui rappellent Charles Lamb, Dickens et Thackeray. Comme pour reposer son esprit, il publia peu après deux ouvrages pour les enfants, l'un, le *Livre de Merveilles* (*A Wonder Book for boys and girls*), où il raconte avec grâce et imagination les anciens mythes classiques et les légendes, de manière à captiver fortement l'esprit simple de l'enfance. Il n'est pas d'allégorie enfantine qui vaille son *Image de Neige*. L'autre, *le Fauteuil du Grand-Père* (*Grand Father's Chair*), offre une série de biographies, tirées de la vieille histoire puritaine. Parvenu à l'aisance et à la célébrité, M. Hawthorne acheta une maison à Concord, non pas le vieux presbytère, qui avait passé en d'autres mains, mais un élégant cottage. En 1852, lorsque son ancien ami et condisciple Franklin Pierce se présenta comme candidat à la présidence, M. Hawthorne publia sa biographie. Naturellement l'éloge y domine; mais les faits y sont racontés avec convenance, et la biographie a de justes dimensions, ce qui est un mérite, car aux États-Unis tout héros qui recherche la faveur populaire est souvent loué et glorifié en cinq ou six cents pages. Le nouveau président nomma l'auteur consul à Liverpool, place considérée comme importante et lucrative. Il fallut à M. Hawthorne douze ou quinze ans de travaux pour conquérir sa réputation et la faveur du public. La réputation lui est venue par des ouvrages qui, publiés d'abord dans des revues, produisirent peu d'effet, et qui réunis en volumes séparés saisirent fortement et charmèrent le public. Dans la préface d'une nouvelle édition de ses contes et récits en 1851, M. Hawthorne lui-même dit avec esprit : « L'auteur de ces contes a des titres à une distinction, qu'il ne doit pas craindre de mentionner, attendu qu'aucun de ses confrères ne se souciera de la lui disputer. Il a été pendant bon nombre d'années l'homme de lettres le plus obscur de l'Amérique. Ces contes et histoires furent publiés dans des magasins et recueils annuels, pendant dix à douze ans, période de la jeunesse de l'écrivain, sans produire, à sa connaissance au moins, la plus légère impression sur le public. Un ou deux dans le nombre, *Le petit Ruisseau de la pompe* (*The Rill from the town pump*) a été peut-être reproduit par les journaux plus que d'autres. Pour le reste, il n'a pas de raison de supposer qu'à leur première apparition ils aient eu la bonne ou mauvaise fortune d'être lus par qui que ce soit. »

J. CHANUT.

Cyclopædia of American Literature. — Documents particuliers.

HAXO (*Nicolas*), général français, né à Lunéville, vers 1750, mort au combat de La Roche-sur-Yon (Vendée), le 26 avril 1794. Après avoir servi quelques années en qualité de grenadier dans le régiment de Touraine, il rentra dans ses foyers, et la révolution de 1789 le trouva conseiller au bailliage de Saint-Dié; il devint alors président du tribunal de la même ville. La défense du territoire français appelant tous ses enfants, Haxo s'enrôla dans le 3ᵉ bataillon des Vosges, dont il devint bientôt commandant, et combattant sous les ordres de Custine, il prit part tant à la prise de Mayence (1792) qu'à la défense de cette place, attaquée l'année suivante par les Prussiens. Dirigé sur la Vendée, il sut bientôt, par les talents, le courage et la fermeté qu'il déploya dans une guerre aussi difficile, mériter le grade de général de brigade, qui lui fut accordé le 17 août 1793. Espérant arrêter les progrès d'une insurrection qui chaque jour s'étendait de plus en plus, Haxo, d'accord avec le général Dutruy, résolut d'attaquer l'île de Noirmoutiers, qui non-seulement était le centre des opérations des chefs vendéens, mais qui par sa position leur permettait d'être en communication constante avec l'Angleterre. L'entreprise était d'autant plus hardie que le terrain sur lequel il allait combattre était coupé par un nombre considérable de marais salants qui ne permettaient pas à l'armée républicaine de se déployer. Les dangers à courir ne pouvant balancer à ses yeux les avantages immenses qu'il espérait recueillir, Haxo commença l'attaque de l'île dans la nuit du 4 au 5 janvier 1794, et bientôt, malgré la défense héroïque des Vendéens qui combattaient sous les ordres du général Pinaud, la ville, cernée de toutes parts et incendiée par le feu de la flottille, dut ouvrir ses portes aux vainqueurs, qui s'emparèrent d'un immense matériel, de vingt bouches à feu et de vingt-deux chefs vendéens, au nombre

desquels était le fameux Gigot d'Elbée. Voulant profiter de la consternation que la prise de Noirmoutiers venait de jeter parmi les Vendéens, Haxo, sans calculer le nombre des ennemis qu'il allait avoir à combattre, marcha contre Charette, qui était à La Roche-sur-Yon. Le combat eut lieu, d'autant plus sanglant que si les uns avaient à soutenir l'éclat de leurs armes victorieuses, les autres tenaient à venger la défaite de Noirmoutiers. Malgré ses prodiges de valeur, l'armée républicaine, accablée par le nombre, dut enfin battre précipitamment en retraite. Trop grièvement blessé pour pouvoir songer à trouver son salut dans la fuite, Haxo se brûla la cervelle, pour ne pas tomber vivant entre les mains de ses ennemis, ainsi que le prouve un certificat de l'adjudant général Aubertin, qui se trouve aux archives du ministère de la guerre. A. Sauzay.

Archives de la guerre.

HAXO (*François-Nicolas-Benoît*, baron), général et ingénieur français, neveu du précédent, né à Lunéville, le 24 juin 1774, mort le 25 juin 1838. Sa famille habitait depuis longtemps dans les Vosges Son père, maître des eaux et forêts, le laissa orphelin à l'âge de huit ans. Sa mère l'envoya à Paris, où il fit ses études. Nommé, le 1er septembre 1792, élève sous-lieutenant à l'école d'artillerie de Châlons-sur-Marne, il en sortit, le 1er juin 1793, lieutenant dans une compagnie de mineurs, et lorsqu'en 1794 le corps du génie parvint à enlever les mineurs à l'artillerie, le jeune Haxo consentit à quitter son arme, et en fut dédommagé par le grade de capitaine au corps du génie. Après avoir fait en cette qualité les campagnes de 1794 et de 1795, assisté au siége de la tête de pont de Mannheim et au blocus de Mayence, il fut appelé à Paris, en 1796, pour y suivre pendant quelque temps les cours de l'École Polytechnique et y compléter son éducation théorique. Il était à Genève, chargé de travaux importants, quand le premier consul partit pour la conquête de l'Italie. Entraîné à la suite de l'armée au delà du mont Saint-Bernard, il prit part aux attaques du fort de Bard, et assista aux combats de Monzabano et de Caldiero. Le grade de chef de bataillon fut en 1801 la récompense de ses services. L'Italie devint pour lui un sujet d'études au point de vue de la défense militaire. Il introduisit alors dans la rédaction des plans et des projets le premier l'emploi en grand des courbes horizontales équidistantes, pour représenter la surface du terrain, méthode qui depuis a fait faire de rapides progrès aux moyens d'exécution de l'art. Haxo fut employé aux fortifications de la Rocca d'Anfo, de Venise et de Mantoue. Les fortifications de Peschiera lui fournirent l'occasion de se faire connaître du chef de l'État. L'empereur avait trouvé trop vastes les projets que le génie militaire lui avait soumis pour cette place. Il rédigea lui-même, en 1806, un ordre dans lequel il qualifiait Peschiera de simple place de campagne, et voulait qu'elle ne fût fortifiée que pour permettre à une armée de manœuvrer pendant quelques jours dans sa sphère. Haxo ne se laissa point intimider par l'autorité de Napoléon; il exposa dans un nouveau mémoire l'ensemble des mesures nécessaires pour la défense de l'Italie, et démontra que Peschiera était appelé à y jouer un des rôles les plus importants. Pour toute réponse, l'empereur donna l'ordre de commencer les grands travaux qu'il avait d'abord repoussés, et lorsque, plus tard, l'Italie fut sérieusement menacée, il fit adresser les mémoires du simple commandant du génie Haxo au prince Eugène, en lui recommandant de profiter des idées qui y étaient développées.

L'affaire des fortifications de Peschiera avait sans doute donné à l'empereur une bonne opinion du commandant Haxo. Aussi, en 1807, l'envoya-t-il au sultan Sélim, avec le colonel Foy et quelques autres officiers d'élite, pour aider ce souverain à fortifier Constantinople et le détroit des Dardanelles. Pendant son séjour en Orient, Haxo se convainquit de la nécessité du maintien de l'Empire Ottoman pour arrêter les progrès de la Russie, et plus tard, lorsque la France s'éprit de l'idée d'une résurrection de la nation grecque, il combattit de toutes ses forces cette croisade généreuse. Rappelé à la fin de l'année 1807 en Italie, en qualité de sous-chef d'état-major près du général du génie Chasseloup, Haxo fut appelé en 1808 en Espagne, et là il passa tout à coup de l'étude à l'action la plus vive. « On le vit, dit M. Aubernon, à ce second et mémorable siége de Saragosse, où seize mille soldats français et polonais s'emparèrent, grâce à leur intrépidité et à l'habileté des ingénieurs, d'une forteresse défendue par Palafox et par trente mille hommes; on le vit conduire de brèche en brèche, et de maison en maison, une des principales colonnes d'attaque, avec un sang-froid et une fécondité de ressources qui le firent remarquer de toute l'armée. » Après cette action d'éclat, qui lui valut le grade de colonel, Haxo resta attaché à l'armée d'Aragon que commandait le maréchal Suchet. « Lerida fit voir comment le colonel Haxo savait diriger les attaques d'un siége régulier et difficile, ménager le sang du soldat, enlever aux assiégés leurs moyens de résistance et mettre l'artillerie à portée d'exercer sa formidable puissance. Mequinenza capitulant après six jours de travaux, auxquels le colonel Haxo prit une part marquante, Tortose assiégée et prise d'après les reconnaissances et plans d'attaque qu'il avait laissés avant de partir pour l'armée d'Allemagne, le placèrent au rang des ingénieurs les plus habiles. » Après la prise de Mequinenza Haxo fut promu général de brigade.

A peine arrivé, en 1811, à son poste de commandant du génie de l'armée d'Allemagne, sous les ordres du maréchal Davout, le général Haxo fut chargé par l'empereur, qui se préparait à faire la campagne de Russie, de reconnaître l'état

de toutes les forteresses que la France occupait dans la Poméranie, la Prusse, la Silésie et la Pologne. Il remplit cette mission, fit exécuter des travaux dans la plupart de ces forteresses, et s'occupa plus particulièrement d'augmenter les fortifications de Modlin et de Dantzig. Il fit construire dans cette dernière place des batteries casematées de son invention, qui ont depuis été adoptées dans les forteresses françaises. Il partagea ensuite les fatigues et les périls de la campagne de 1812; à Mohilew, à Smolensk, à la Moskowa, et dans toutes les actions de cette guerre il déploya sa capacité et son courage ordinaires. Ce fut le 5 décembre, au milieu de la retraite, qu'il reçut de l'empereur le brevet de général de division. Il parvint à échapper à ce grand désastre; mais à peine arrivé à Kœnigsberg, il faillit être enlevé par la maladie qui assaillit les débris de l'armée. Le 6 mars 1813, Haxo fut chargé du gouvernement de Magdebourg. Il fut ensuite appelé à Dresde, où l'empereur voulut se l'attacher comme aide de camp, et où il fut nommé commandant en chef du génie de la garde impériale au mois de juin. Pendant les négociations de Prague, l'empereur le chargea de reconnaître les frontières de Bohême entre Dresde et Liebstadt. Au moment où les alliés attaquaient Dresde, Haxo reçut l'ordre de se rendre à Kœnigstein, auprès de Vandamme. Il se trouvait avec ce général à Kulm, où, blessé à la poitrine d'un éclat d'obus, il fut fait prisonnier. La paix de 1814 le ramena des prisons de Hongrie en France, où il fut accueilli avec distinction par le gouvernement des Bourbons; sa place se trouva naturellement marquée au comité du génie et des fortifications. Lors du retour de Napoléon, il commandait le génie dans l'armée que le duc de Berry essaya d'organiser en avant de Paris; mais le prince dut bientôt quitter la France, et le général Haxo, devenu libre, vint se mettre à la disposition de l'empereur. « Comment donc, général, lui dit Napoléon, on m'a remis des ordres signés de vous pour fortifier des positions contre moi et pour faire sauter des ponts à mon approche! Vous vouliez donc m'empêcher d'arriver à Paris? » — « Sire, répondit simplement le général, je ne pouvais être à la fois dans deux armées; » et il fut rappelé au commandement en chef du génie de la garde impériale. Déjà à Dresde le général Haxo n'avait pas craint d'irriter l'empereur en lui conseillant de faire mettre en bon état les places de l'intérieur, et notamment Soissons; à Paris, il lui conseilla d'envelopper la capitale de fortifications suffisantes pour arrêter quelque temps l'ennemi; en peu de jours et avec l'aide d'un petit nombre d'officiers du génie, il traça lui-même ces ouvrages. On le vit ensuite assister à la bataille de Waterloo à côté de l'empereur, et suivre l'armée, après la capitulation de Paris, sur les bords de la Loire. Il revint à Paris avec les généraux Gérard et Kellermann, comme députés de cette armée pour demander au gouvernement provisoire « qu'elle restât réunie tant qu'il y aurait des étrangers sur le territoire français; que nul employé civil ou militaire ne fût destitué, qu'enfin personne ne fût inquiété pour ses opinions ». Le général Haxo retourna auprès de ses compagnons d'armes pour leur faire connaître que leurs vœux étaient rejetés. L'armée licenciée, Haxo offrit ses services au gouvernement royal. Ils ne furent point repoussés. Il siégea au conseil de guerre qui fut appelé à juger le général Lefebvre-Desnouettes (*voy.* ce nom), et qui le condamna à mort par contumace. Peu de temps après, Haxo fut nommé inspecteur général des fortifications. Il s'occupa alors à réédifier les places fortes de la France. Belfort, Grenoble, Besançon, Dunkerque, Saint-Omer, Sedan, le fort L'Écluse, et plus de soixante forteresses furent réparés et améliorés par ses soins et sur ses projets. Aussi le général Rogniat a-t-il pu dire avec raison sur la tombe de son collègue Haxo: « La paix fut pour lui plus laborieuse encore que la guerre. » Près de quatre cents feuilles de dessin approuvées par le comité du génie peuvent donner une idée de l'étendue de ses travaux. « Ses avis et ses projets, dit M. Aubernon, se lient toujours à la haute politique du royaume, aux souvenirs des guerres anciennes et modernes, à la situation respective des États, et reçoivent de la profondeur de ses vues la concision et la simplicité qui les distinguent. Il pense qu'un officier du génie ne doit rien faire pour l'ostentation, ni même pour la gloire; que la nature des services qu'il peut rendre exige que leur mérite reste toujours ignoré du public, et que ses lumières et son savoir n'appartiennent qu'à l'État. Aussi ne nous laisse-t-il aucun corps complet d'ouvrage, et sa science ne peut ressortir que de la collection de ses nombreux mémoires; s'il a établi sous le simple titre d'*Études* un système de fortifications, appuyé par des dessins soigneusement gravés, ce n'est point pour faire connaître au public le fruit de ses méditations et de son expérience; et s'il en communiqua les feuilles à quelques-uns de ses camarades, ce n'est qu'en leur faisant promettre de ne pas les laisser tomber en des mains étrangères. »

La révolution de 1830, en plaçant la France dans une situation nouvelle, rendit la guerre imminente pendant quelques années. Une armée française dut entrer en Belgique pour faire respecter l'indépendance de cette nation amie. Le roi appela le général Haxo au commandement en chef du génie de cette armée. Il conduisit en cette qualité le siége de la citadelle d'Anvers. « Grâce à cet art dans lequel il était devenu si consommé, dit M. Aubernon, il put vaincre les difficultés que lui opposaient la saison avancée, la nature du terrain, la pluie continuelle, la boue, les eaux, les fortifications savamment construites, l'opiniâtre et vaillante résistance des assiégés.

Ce fut un siége vraiment classique, avec les périls à côté de la science, et il ne lui fallut que vingt-quatre jours de tranchée et de travaux progressifs pour forcer l'ennemi à capituler et à remettre les décombres de la place à l'armée française (le 23 novembre 1832). » Aussitôt il vint reprendre sa place au comité des fortifications. Conseiller d'État depuis 1831, il fut appelé à la chambre des pairs le 11 octobre 1832. A plusieurs reprises, il conseilla au gouvernement de faire rectifier les frontières de la France; mais il ne réussit pas à faire prendre ses idées en considération. Croyant toujours utile de fortifier Paris d'une manière solide et permanente, dès 1815 et 1820 le général Haxo avait dessiné les plans et les devis d'une enceinte bastionnée pour la capitale. C'était le système que Vauban avait conseillé à Louis XIV un siècle auparavant; c'était celui que préférait le général Haxo, parce qu'il n'exige pas pour la défense des troupes aguerries, et que les citoyens appelés sur les remparts ne cessent pas d'être en relation avec leurs familles et leurs affaires. La plupart des autres généraux du génie préféraient à l'enceinte bastionnée une ceinture de forts détachés. La question fut vivement agitée plusieurs fois après la révolution de Juillet. Chaque fois Haxo soutint son opinion avec indépendance; mais le gouvernement appuyait l'autre système. L'opposition crut y voir un moyen d'attenter aux libertés du pays, et les fortifications de Paris furent remises à un autre temps. Enfin, en 1840, devant le danger d'une guerre possible, on s'avisa de combiner les deux systèmes, et l'enceinte continue fut exécutée comme pour contrebalancer l'effet des forts détachés : Haxo était mort depuis deux ans.

On a de lui, imprimés *Mémoire sur le figuré du terrain dans les cartes topographiques*; Paris, sans date (anonyme), in-8°; — *Notice historique sur feu M. le comte Dejean, prononcée au cimetière de l'Est, le 14 mai 1824*; Paris, 1824, in-8°; — *Carte indiquant la circonscription des divers États de l'Europe en 1838, avec l'étendue et les époques de leur accroissement successif depuis cent ans, dressée d'après les traités*; Paris, 1 feuille enluminée. Le but de l'auteur était de montrer à la France que pendant qu'elle restait stationnaire toutes les autres puissances s'étaient considérablement accrues. L. L—T.

Aubernon, *Éloge historique et funèbre du général Haxo*, lu à la chambre des pairs dans la séance du 28 mai 1839, dans le *Moniteur* du 28 mai 1839, p. 797. — Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome III, 2e partie, p. 321. — Mengin, *Notice nécrologique sur le lieutenant général baron Haxo*; Paris, 1838, in-8°.

HAY (*William*), littérateur anglais, né le 21 août 1695, à Glynbourn (comté de Sussex), mort en 1755. Après avoir fait ses études à Oxford et suivi les cours du Temple, il voyagea sur le continent. De retour en Angleterre, il fut élu membre du parlement par le bourg de Seaford, qu'il représenta jusqu'à sa mort. Il épousa la cause de sir Robert Walpole, qu'il défendit dans plusieurs pamphlets, et dont il reçut une place de commissaire dans les vivres. Il fut ensuite nommé archiviste du greffe de la Tour. On a de lui : *Essay on civil Government*; 1728; — *Mount Caburn*, poëme descriptif; 1730; — *Remarks on the Laws relative to the Poor, with proposals for their better relief and employment*; 1736; — *Religio Philosophi, or The Principles of Morality and Christianity*; 1753; — *Essay on Deformity*; 1754. Hay, qui était lui-même difforme, plaisante sur ce malheur avec beaucoup de bonne humeur; — *Translation of Hawkins Browne's Poem* : De Immortalitate Animæ; 1754; — *The Epigrams of Martial translated and modernized*; 1755. Les *Œuvres* de Hay ont été recueillies par sa fille; 1794, 2 vol. in-4°.

Son fils, qui était membre du conseil suprême de Calcutta, fut tué à Patna, en 1763, par l'ordre de Cossim Ally-Kawn. Y.

Vie de Hay, en tête de ses *Œuvres*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Rose, *New Biogr. Dictionary*.

HAY (Mme Le). *Voy.* Chéron (*Élisabeth-Sophie*).

HAY DU CHASTELET. *Voy.* Chastelet.

HAYDER-ALI. *Voy.* Hyder-Ali.

HAYDN (*François-Joseph*), célèbre compositeur allemand, né le 31 mars 1732, à Rohrau, petit bourg situé sur les confins de l'Autriche et de la Hongrie, à quinze lieues de Vienne, et mort à Vienne, le 31 mai 1809. Il fut l'aîné des vingt enfants de Matthias Haydn, pauvre charron de Rorhau, qui était en même temps sacristain et organiste de la paroisse de son village. Ses dispositions pour l'art dans lequel il devait s'illustrer se manifestèrent dès sa plus tendre enfance. Les dimanches et jours de fête ses parents se délassaient des travaux de la semaine en faisant de la musique; la mère chantait et le père l'accompagnait sur la harpe. Un jour le petit Joseph, qui alors était à peine âgé de cinq ans, voulut aussi faire sa partie dans ces concerts : armé de deux petits morceaux de bois ramassés dans l'atelier de son père et se figurant tenir entre ses mains un violon et un archet, il vint s'asseoir auprès de ses parents, marquant avec gravité la mesure de la tête et du pied. On ne fit pas d'abord attention à ce jeu d'enfant, qui se renouvelait chaque fois que son père et sa mère faisaient de la musique; mais à quelque temps de là un parent de sa famille, nommé Frank, maître d'école à Haimbourg et bon musicien, étant venu visiter le charron de Rohrau, remarqua avec étonnement le sentiment parfait que l'enfant avait de la mesure et l'exactitude avec laquelle il indiquait le rhythme par les mouvements de la baguette qui lui servait d'archet. Il offrit de se charger de son éducation et de lui enseigner la musique. Sa proposition fut acceptée, et le lendemain il emmenait son jeune cousin à

Haimbourg. Alors commença pour le jeune Haydn un temps de rudes épreuves : Frank se montra envers lui d'une extrême sévérité; mais si la rigueur du maître avait ses désagréments, elle avait aussi ses avantages, car pendant les trois années que Joseph passa à Haimbourg il apprit la lecture, l'écriture, les éléments de la langue latine, les principes de la musique, et à l'âge de huit ans il chantait déjà avec goût et commençait à jouer du violon et de plusieurs autres instruments. C'était lui qui, lorsqu'à certaines solennités on faisait de la musique à orchestre, remplissait l'office de timbalier; « mais, disait-il plus tard en se rappelant cette époque de sa vie, j'étais encore plus battu que je ne battais mon instrument, et chaque jour, à l'école, mes camarades et moi nous recevions plus de corrections que de bons morceaux ». Le hasard voulut que Reüter, maître de chapelle de l'église cathédrale de Saint-Étienne, à Vienne, qui faisait une tournée dans l'intention de recruter des enfants pour le chœur de son église, vint à Haimbourg et entendit Haydn, dont il remarqua la voix pure et sonore. Surpris de la facilité avec laquelle l'écolier de huit ans déchiffra un morceau de musique qu'il lui mit sous les yeux, Reüter demanda à Frank de lui confier l'enfant; Frank y consentit, et après avoir fait ses adieux à sa famille, le petit Joseph suivit à Vienne le maître de chapelle, qui le plaça sous sa direction à la maîtrise de Saint-Étienne.

Passionné pour la musique et ne négligeant aucune occasion de s'instruire, Haydn se faisait remarquer parmi les autres enfants de chœur par son ardeur au travail. A l'âge de treize ans il avait déjà jeté sur le papier quelques idées musicales, et se mit à composer une messe, qu'il montra à Reüter. Le maître ne daigna pas seulement regarder la partition, et tourna le dos à l'auteur, en lui disant qu'avant de penser à composer il fallait apprendre à écrire. Haydn, qui s'attendait à des conseils et à des encouragements, resta stupéfait, mais n'en apprécia pas moins la justesse de l'observation, et résolut de la mettre à profit. Malheureusement les leçons d'harmonie et de contre-point n'étaient pas gratuites, et il n'avait pas d'argent; il eut recours à un autre moyen. Prétextant des réparations urgentes à faire à son habillement, il s'adressa à son père, qui s'empressa de lui envoyer six florins, et avec cette somme il se procura le *Gradus ad Parnassum*, de Fux, et le *Parfait Maître de Chapelle*, de Mattheson. Il se mit alors à étudier ces deux traités, méditant les passages obscurs jusqu'à ce qu'il eût trouvé une solution applicable à ses idées. Un travail aussi persévérant porta bientôt ses fruits, et les doutes même qui restaient dans son esprit contribuèrent puissamment à lui ouvrir les voies nouvelles qu'il allait parcourir dans le domaine de l'art.

Huit années s'étaient écoulées depuis son entrée à la cathédrale de Vienne; l'époque de la mue était arrivée, et la belle voix de soprano que l'on avait si souvent admirée à l'église n'existait plus. Haydn dut songer à quitter la maîtrise. Cette sortie, qui d'ordinaire est convenue longtemps à l'avance avec les parents des enfants de chœur, s'effectua pour Haydn, comme on va le voir, de la façon la plus inattendue et la plus brutale. On portait alors les cheveux ramenés derrière la tête et noués avec un ruban. Haydn avait une paire de ciseaux neufs, qu'il essayait sur tout ce qui se trouvait à sa portée; en passant près d'un de ses camarades, il lui coupa la queue. Reüter, dominé par un sentiment de jalousie qu'avait fait naître le talent du jeune artiste, saisit le prétexte de cette espièglerie pour le chasser immédiatement. On était au mois de novembre; neuf heures du soir venaient de sonner; il faisait un temps affreux; Haydn, sans argent et presque sans vêtements, erra toute la nuit dans les rues de Vienne; le matin, il fut rencontré, transi de froid, par un pauvre perruquier de sa connaissance, nommé Keller, auquel il conta sa mésaventure. Ce brave homme, qui n'avait pour se loger, lui, sa femme et ses enfants, qu'une chambre au cinquième étage et une mansarde au sixième, offrit à Haydn sa mansarde ainsi qu'une place à la table de sa famille. Haydn accepta avec joie, et fut bientôt installé; un mauvais grabas, une chaise, un vieux clavecin qu'il parvint à se procurer et sur lequel il plaça son Fux et son Mattheson, composaient tout son mobilier. Mais peu lui importait; délivré des soins les plus pressants, il pouvait du moins s'adonner entièrement à son goût pour l'étude, et lorsqu'il était assis à son clavecin, il n'enviait pas le sort d'un monarque; les sonates d'Emmanuel Bach, qu'il prit pour modèle dans ses premières compositions, étaient surtout l'objet de ses prédilections; il ne quittait pas son instrument sans avoir joué d'un bout à l'autre plusieurs de ces sonates. De rapides progrès furent le résultat d'un travail aussi soutenu. Peu à peu quelques occupations lui vinrent; il jouait du violon dans une église, chantait dans une autre, touchait de l'orgue à la chapelle du comte Haugwitz, et donnait quelques leçons de chant et de clavecin. Dans la maison qu'il habitait demeurait le poëte italien Métastase, dont la nièce avait été une des premières élèves du jeune musicien; Métastase présenta Haydn à l'ambassadeur de la république de Venise, à Vienne; celui-ci avait une maîtresse qui était folle de musique et qui avait retiré chez elle le célèbre Porpora. Haydn, que son talent fit admettre dans les réunions intimes de ses nouveaux hôtes, sentit toute l'utilité qu'il pouvait tirer des avis de Porpora; mais la mauvaise humeur habituelle du vieux compositeur napolitain rendait la chose difficile. Une occasion favorable se présenta. L'ambassadeur, étant allé aux bains de Mannersdorf avec sa maîtresse et Porpora, emmena Haydn, qui pendant ce voyage redoubla de pré-

venances auprès du maestro; le matin, de bonne heure, il préparait ses habits, accommodait de son mieux sa perruque et se faisait en quelque sorte son valet de chambre. A force de soins et de persévérance, il gagna les bonnes grâces du vieillard, et finit par en obtenir de précieux enseignements, notamment sur l'art du chant et sur les principes d'une harmonie pure et correcte appliquée à l'accompagnement. Les conseils de Porpora furent les seules leçons de composition que Haydn reçut d'un maître. Ce fut aussi vers le même temps que l'on grava ses premières compositions; elles consistaient en de petites pièces et des sonates qu'il écrivait pour ses élèves; il les livrait gratuitement aux marchands de musique, et ne pensait même pas qu'il pût en tirer d'autre avantage que celui de voir son nom sur le frontispice de ses œuvres. La comtesse de Thun ayant entendu plusieurs de ces productions, dans lesquelles on apercevait déjà le cachet d'un talent distingué, voulut en connaître l'auteur; elle le fit venir, le prit pour maître de chant et de clavecin, et se fit sa protectrice; d'autres dames de la cour imitèrent son exemple; l'ambassadeur de Venise lui fit une pension de six sequins par mois, environ soixante-douze francs, et bientôt Haydn se trouva au-dessus du besoin et put tenir le rang qui convenait à un artiste de son mérite. De cette époque datent ses premiers trios et ses premiers quatuors qu'il écrivit pour le baron de Furnberg, chez lequel on faisait beaucoup de musique de ce genre. Haydn avait alors dix-neuf ans. Un soir il lui prit fantaisie d'aller exécuter une sérénade pour trois instruments sous les fenêtres du célèbre arlequin Kurtz ou Curzio, plus connu à Vienne sous le nom de Bernardone, et qui dirigeait le théâtre de la Porte de Carinthie. Kurtz, frappé de la grâce et de l'originalité de cette composition, descendit pour savoir quel en était l'auteur : « C'est moi, dit Haydn, à qui il s'était adressé. — Comment, si jeune? — Ne faut-il pas commencer par quelque chose? — Tu as raison; saurais-tu écrire un opéra? — Je n'en ai jamais fait, mais j'essayerais si j'en avais un. — Eh bien, viens avec moi. » — Kurtz le fit monter chez lui, le présenta à sa femme, jeune et jolie actrice, pour laquelle la sérénade avait sans doute eu lieu, et peu d'instants après Haydn, rayonnant de joie, quittait le directeur, emportant le livret d'un opéra-comique intitulé *Le Diable boiteux;* quelques jours lui suffirent pour en faire la musique, qui lui fut payée cent trente florins, et le succès justifia pleinement l'opinion favorable que Kurtz avait conçue du talent du jeune compositeur.

Les productions de Haydn se succédaient avec rapidité; les principales étaient des sonates de clavecin, des concertos et de petites pièces pour quatre, cinq ou six instruments, appelées *parthien* ou *casationes*, qui étaient fort à la mode en ce temps. Les connaisseurs recherchaient avec empressement ces charmantes compositions, pleines d'idées neuves, dans lesquelles l'artiste, marchant sur les traces de Sammartini, secouait déjà hardiment le joug scolastique qui pesait sur la musique instrumentale de l'époque. Au milieu de ses légitimes succès, Haydn avait atteint sa vingt-sixième année et désirait trouver une position stable, lorsque vers la fin de 1758 il entra au service du comte de Mortzin, en qualité de second maître de chapelle. Ce fut pour l'orchestre de ce seigneur qu'il écrivit, au commencement de l'année 1759, sa première symphonie en *ré*. Un jour le vieux prince Antoine Esterhazy, assistant à un concert chez le comte de Mortzin, entendit cette symphonie, dont il fut tellement enchanté, qu'après avoir demandé quel en était l'auteur et avoir su qu'il appartenait à la maison du comte, il pria instamment ce dernier de lui céder son musicien. Le comte y consentit. Haydn, qui était absent, apprit avec satisfaction cet arrangement; plusieurs mois s'écoulèrent cependant sans qu'on lui parlât de prendre possession de son nouvel emploi. Ce fut alors que d'après le conseil de son ami Friedberg, chef d'orchestre du prince, il écrivit sa cinquième symphonie en *ut*, qui fut exécutée à Tisenstadt, le 19 mars 1760, jour anniversaire de la naissance du prince. Au milieu du premier morceau, le prince interrompit l'orchestre pour demander le nom du compositeur. « Haydn, » répondit aussitôt Friedberg en présentant l'auteur. « Quoi! ce que je viens d'entendre est de ce Maure, dit le prince en fixant ses regards sur l'artiste, dont le teint basané justifiait à peu près l'apostrophe. Mais je me rappelle ton nom, continua-t il en s'adressant directement à lui, tu es déjà de ma maison; comment se fait-il que je ne t'aie jamais vu? » — Haydn, troublé, ne sut que répondre. « Va t'habiller en maître de chapelle, reprit le prince; je ne veux plus te voir dans ce costume; il te va mal, tu es trop petit, trop maigre; il te faut un habit neuf, la perruque à boucles, le rabat, des talons rouges aussi hauts que possible pour que ta taille réponde à ton talent. Tu m'as entendu; va, on te fournira tout ce qui te sera nécessaire. » Et il donna l'ordre de continuer la symphonie. Ce langage hautain, qu'un artiste digne de ce nom ne supporterait pas aujourd'hui, paraîtra moins extraordinaire si l'on se rappelle qu'Antoine Esterhazy était un des plus fiers magnats de Hongrie, et que d'ailleurs à cette époque, surtout en Allemagne, les grands seigneurs considéraient comme des serviteurs les musiciens attachés à leur maison. Haydn dut s'incliner, et le lendemain il parut au lever du prince dans le costume qui lui avait été prescrit. Il n'eut d'abord que le titre de *musicien de chambre* ou *second maître de chapelle;* mais à la mort de Werner, premier maître de chapelle, la direction de la musique du prince lui fut entièrement confiée. Peu de temps après, en 1761, Antoine Esterhazy mourut; Haydn demeura

au service de son fils, Nicolas Esterhazy, non moins passionné que son père pour la musique, et qui de plus jouait parfaitement du *baryton*, instrument hors d'usage aujourd'hui et pour lequel Haydn a composé un nombre considérable de morceaux (1).

Haydn avait promis à son ami et bienfaiteur le perruquier Keller d'épouser sa fille Anna dès qu'il aurait une position assurée; il tint religieusement sa parole. Pendant quelque temps les deux époux, animés d'une affection réciproque, vécurent dans une union parfaite; mais bientôt l'humeur capricieuse d'Anna vint troubler le repos de l'artiste. Poursuivi par d'incessantes tracasseries, qui lui rendaient pénible son intérieur, Haydn alla chercher des consolations près d'une demoiselle Boselli, aimable cantatrice attachée comme lui à la maison du prince Esterhazy. Anna, dont les mœurs étaient d'ailleurs irréprochables, s'alarma de ces relations purement amicales. Il n'y eut dès lors plus moyen d'y tenir. Haydn se sépara de sa femme, à laquelle il fit une pension, et put enfin reprendre le cours paisible de ses travaux (2). Son traitement de maître de chapelle était peu considérable, mais il suffisait à ses besoins, et peu d'artistes ont eu une existence plus tranquille et plus régulière que la sienne. Il se levait à six heures du matin, s'habillait avec une certaine recherche, puis s'asseyait à une petite table placée près de son piano, et composait jusqu'à midi, heure de son dîner. Le reste de la journée était employé au service du prince ou en conversation avec ses amis; quelquefois, mais rarement, il allait à la chasse ou à la pêche. A Eisenstadt, à Esterhazy, et même à Vienne, où il fit plusieurs voyages avec le prince, rien ne dérangeait ses habitudes. Cette assiduité quotidienne au travail, de la part d'un artiste entièrement dévoué à son art, explique la quantité prodigieuse d'ouvrages qui sortirent de sa plume pendant les trente années, si calmes et si heureuses, qu'il passa à la cour des princes Esterhazy.

Depuis longtemps cependant, et sans qu'il s'en doutât, Haydn avait une réputation européenne. Dès 1766 ses premières symphonies avaient été gravées à Paris, où elles furent ensuite exécutées avec un immense succès au Concert des Amateurs. Plus tard, en 1784, les directeurs du concert de la Loge Olympique lui écrivirent pour le prier de composer spécialement à leur usage six nouvelles symphonies. C'était la première demande de ce genre qui lui fût adressée de l'étranger; il l'accueillit avec empressement, et bientôt après il envoya à Paris le manuscrit de ces symphonies dites de la *Loge Olympique*, et qui étaient les plus belles qu'il eût encore faites; elles lui furent payées six cents livres chacune. L'année suivante, il écrivit pour un chanoine de la cathédrale de Cadix les *Sept dernières Paroles de Jésus-Christ*. Cette composition, qu'il considérait lui-même comme l'un de ses meilleurs ouvrages, consistait en sept morceaux de musique instrumentale. Michel Haydn, frère du célèbre artiste et maître de chapelle à Salzbourg, eut ensuite l'idée d'y ajouter un chœur à quatre parties; il envoya son travail à Joseph, qui l'approuva et le fit graver sous cette forme.

On avait conseillé à Haydn d'entreprendre des voyages à l'étranger; plusieurs fois même il avait reçu des offres avantageuses, mais son goût pour la vie paisible les lui avait toujours fait refuser, et probablement il n'aurait jamais quitté son pays sans la mort subite de son amie la demoiselle Boselli. Le vide que cette perte amena dans son existence le décida à accepter la proposition qui lui fut faite d'aller diriger les concerts que le violoniste Salomon venait de fonder à Londres, dans la salle de Hanover-Square. On lui offrait cinquante livres sterling pour chacun de ces concerts, dont le nombre était fixé à vingt, et de plus on lui laissait la propriété des symphonies qu'il composerait. Haydn arriva en 1791 à Londres, où il resta une année, pendant laquelle il écrivit six grandes symphonies, des sonates de piano et beaucoup d'autres ouvrages. Il retourna ensuite en Allemagne; mais un nouvel engagement le ramena à Londres, en 1793. Ce fut alors qu'il produisit ses six dernières symphonies, qui sont conçues dans des proportions encore plus larges que celles des précédentes. Haydn, dont le talent excitait chaque jour davantage l'enthousiasme du public anglais, reçut de l'université d'Oxford le diplôme de docteur en musique; l'empressement avec lequel on recherchait ses moindres productions était tel qu'un éditeur lui paya dix mille francs les accompagnements de piano de deux recueils d'airs écossais. Il avait commencé la partition d'un opéra d'*Orphée*, qui lui avait été demandé par le directeur du théâtre de Hay-Market; onze morceaux étaient même déjà écrits lorsque des difficultés s'élevèrent relativement au privilége de la salle de spectacle. Haydn, pressé de revoir sa patrie, ne voulut pas en attendre la solution, et malgré les instances du roi Georges III, qui voulait le retenir, il quitta l'Angleterre, regrettant toutefois que les événements politiques ne lui permissent pas de visiter la France. Pendant ce voyage, il donna plusieurs concerts, et vers la fin de 1794 il était de retour à Eisenstadt. Haydn avait alors soixante-deux ans; il demanda sa retraite au prince Esterhazy, acheta une petite maison avec un jardin dans un des faubourgs de Vienne, sur la route de Schœnbrun, où il se retira pour y passer le reste de ses jours. Ce fut dans cette paisible demeure qu'il écrivit son

(1) « Le *baryton* ou *violoncelle d'amour*, dit M. Fétis, était monté de six cordes de boyau sur chevalet et de six autres cordes métalliques qui passaient sous la touche. Cet instrument, accordé à l'octave grave de la *viole d'amour*, et dont la sonorité avait un cachet mélancolique, était propre surtout aux arpèges. »

(2) Anna Keller mourut en 1800, âgée de soixante-dix ans. Haydn lui avait toujours payé régulièrement sa pension.

oratorio de *La Création*, dont le baron van Swieten, bibliothécaire de l'empereur, lui fournit le poëme. Il consacra deux années entières à cette partition, qu'il termina au commencement de 1798, et qui fut exécutée pour la première fois pendant le Carême suivant et aux frais de la Société des Amateurs, dans le palais du prince de Schwartzenberg. Bientôt toute l'Europe voulut connaître ce chef-d'œuvre; à Paris, on fit une traduction française des paroles, et le 3 nivôse an IX (24 décembre 1800) trois cents musiciens firent entendre à l'Opéra la nouvelle production du compositeur. On sait que ce fut au moment où le premier consul Bonaparte se rendait au théâtre pour assister à cette solennité musicale qu'eut lieu l'explosion de la *machine infernale*. L'émotion produite par cet événement nuisit à l'effet de l'œuvre de Haydn; mais les artistes qui avaient concouru à l'exécution témoignèrent à l'illustre maître leur admiration en faisant frapper en son honneur une médaille d'or, qu'ils lui envoyèrent à Vienne. Le Conservatoire imita cet exemple, et l'Institut admit Haydn au nombre de ses membres associés.

Depuis quelque temps la santé de Haydn s'était sensiblement altérée; ce n'était même pas sans peine qu'il avait pu achever son oratorio ou grande cantate des *Quatre Saisons*, qu'on exécuta au mois d'avril 1801, dans les salons du prince de Schwartzenberg. Cet ouvrage, dont le sujet, pris dans Thompson, se prêtait à la musique imitative, fut jugé inférieur au précédent; en effet, malgré les beautés de détails qu'il contient, on sent qu'il n'y a plus chez le compositeur la même puissance d'invention que dans les autres productions de son génie. Haydn écrivit encore trois quatuors; le dernier n'est point terminé; il y manque le final, et à la place de ce morceau on lit cette phrase, tracée de la main de l'artiste: *Mes forces m'ont abandonné, je suis vieux et faible*. Quand il se mettait à son piano, il ne tardait pas à éprouver des vertiges; les médecins, craignant l'apoplexie, lui ordonnèrent de cesser tout travail. A partir de ce moment ses facultés physiques et morales s'affaiblirent de plus en plus; constamment préoccupé de la crainte de tomber malade et de manquer d'argent, il acceptait les petits présents qui pouvaient contribuer à diminuer ses dépenses. Dans les dernières années de sa vie, un mouvement machinal, résultat de ses anciennes habitudes régulières de travail, le portait encore chaque jour vers son piano, qu'il était bientôt obligé de quitter. Les visites de ses amis le ranimaient un peu, surtout quand ceux-ci lui parlaient de son temps passé; un doux sourire errait alors sur les lèvres du vieillard, quelquefois une larme s'échappait de ses yeux, mais il ne tardait pas à retomber dans son état de somnolence habituel, roulant entre ses doigts les grains de son rosaire, sa dernière consolation. Les habitants de Vienne, prévoyant sa fin prochaine, voulurent lui donner encore un témoignage de leur vénération. On organisa une splendide exécution de *La Création*, avec la traduction italienne de Carpani; cent soixante musiciens furent convoqués chez le prince de Lobkowitz; toute la noblesse de Vienne assistait à cette solennité; l'illustre compositeur, auquel ses forces ne permettaient plus de marcher, fut apporté dans un fauteuil; des fanfares annoncèrent son entrée dans la salle; la princesse Esterhazy alla au-devant de lui, et l'introduisit au milieu de l'aristocratique assemblée. Bientôt l'orchestre commença, sous la direction de Salieri. Les applaudissements se renouvelèrent à la fin de chaque morceau. Ému par tant de marques de respect et de sympathie, Haydn sentit ses forces s'affaiblir, on l'enleva sur son fauteuil; mais au moment de sortir de la salle, il fit arrêter les porteurs, s'inclina pour remercier l'assemblée, puis étendant ses mains vers l'orchestre, il dit un solennel adieu à son art, en bénissant les dignes interprètes de son génie. Quelques mois plus tard, en 1809, l'invasion du territoire autrichien par l'armée française et le souvenir de l'envahissement de Vienne, quatre ans auparavant, vinrent jeter l'alarme dans le cœur de l'artiste en lui inspirant des craintes pour son souverain. A chaque instant il demandait des nouvelles de la guerre, allait à son piano et chantait d'une voix éteinte l'hymne national : *Dieu, sauvez l'empereur François!* Le 10 mai l'armée française n'était plus qu'à une demi-lieue du petit jardin de Haydn. Quinze cents coups de canon ébranlèrent les airs dans cette journée; quatre obus vinrent tomber près de sa maison; ses domestiques, effrayés, accoururent près de lui : « Rassurez-vous, leur dit-il, il ne sera fait aucun mal là où est Haydn. » Il ne se trompait pas; le premier soin de Napoléon à son entrée à Vienne fut d'envoyer un de ses aides de camp visiter le célèbre musicien. Le 26 sa faiblesse était extrême; il voulut cependant qu'on le transportât à son piano, et là il chanta trois fois avec ferveur: *Dieu, sauvez l'empereur François!* A peine eut-il achevé qu'il fut saisi d'une agitation convulsive, à laquelle succéda un sommeil léthargique, et le 31, vers le matin, s'éteignait, à l'âge de soixante-dix-sept ans et deux mois, l'une des plus grandes gloires de l'art musical moderne. Ses restes mortels furent inhumés sans pompe dans le cimetière de Gumpendorf; mais peu de temps après on célébra en son honneur à Vienne un service solennel, pendant lequel on exécuta le *Requiem* de Mozart; d'autres villes imitèrent cet exemple; à Paris, le Conservatoire de Musique fit entendre la belle cantate de Cherubini, ayant pour titre : *Chant funèbre sur la mort de Haydn*. La fortune de Haydn s'élevait, en y comprenant le prix de sa maison, à environ cent mille francs, qu'il avait économisés depuis l'époque de ses voyages en Angleterre. Il légua par son testament vingt-quatre mille francs à ses deux an-

ciens et fidèles domestiques; le reste de son héritage passa entre les mains d'un neveu, maréchal ferrant à Rohrau. Le prince Esterhazy acheta ses manuscrits; son perroquet fut payé trois mille francs par le prince de Lichtenstein, ce qui étonna singulièrement le maréchal ferrant.

Haydn fut toute sa vie pénétré de la piété la plus sincère; il reportait à Dieu seul la gloire de ses travaux. En tête de ses manuscrits on lit ces mots : *In nomine Domini*, ou ceux-ci *Deo gloria*, et à la fin de tous : *Laus Deo*. Lorsqu'en composant il sentait sa verve se refroidir, il quittait son piano, prenait son rosaire, et le récitait : ce moyen, disait-il, lui avait toujours réussi. Jamais artiste ne fut plus modeste et moins jaloux des succès d'autrui; la sérénité de son âme se reflète à chaque instant dans ses ouvrages. Haydn a abordé tous les genres de musique; mais c'est principalement dans le genre instrumental que ce grand maître s'est acquis ses plus beaux titres à la postérité; il est en quelque sorte le créateur de la *symphonie*, et le développement progressif de son génie est l'histoire même des progrès de l'art. En effet, si l'on considère ce qu'était la musique instrumentale entre les mains de ses devanciers et des contemporains de sa jeunesse, on voit qu'elle se borne encore à de petites pièces qui, sans être dépourvues de mérite, ont toutes le même style, les mêmes formules scolastiques; les essais du Milanais Sammartini font toutefois exception Haydn ayant eu l'occasion d'entendre les symphonies de ce compositeur chez le comte de Mortzin, fut frappé de l'élégance des idées qui y abondent, et les prit d'abord pour modèle; mais, oubliant bientôt son point de départ, il compléta le plan, perfectionna la forme, le cadre s'élargit peu à peu sous le souffle de ses inspirations, et il arriva par degrés à produire ses douze grandes symphonies de Londres et ses cinquante derniers quatuors, véritables chefs-d'œuvre de conception et de facture. Ce n'est ni la passion entraînante de Mozart, ni la fougue, ni l'énergie, ni la fantaisie rêveuse de Beethoven, mais nulle part on ne rencontre ce sentiment pur, vrai, naturel, ce charme doux et tranquille, cette facilité d'énonciation, qui font des œuvres de Haydn des types de beautés réelles que les transformations successives de l'art ne sauraient ternir.

Dans la musique d'église, Haydn n'a pas apporté la grandeur de vue qui convient à son objet. Ses messes peignent les riantes images qu'il a l'habitude d'envisager, et n'offrent sous ce rapport aucune différence avec ses autres compositions; il anoblit la grâce des mélodies par la gravité des accords, par la vigueur de son orchestre, mais il n'élève point toujours l'âme à la hauteur du sujet. Au reproche qu'on lui adressait de n'avoir pas assez approprié son style à la majesté de l'Église, il répondait que l'idée qu'il se faisait de la bonté de Dieu, le portant par-dessus tout à la confiance, ne lui inspirait qu'une piété tendre et de gracieuses et douces pensées. Parmi ses ouvrages de musique religieuse, qui n'en sont pas moins dignes de la réputation dont ils jouissent encore, il n'a écrit que les *Sept dernières Paroles de Jésus-Christ* qui portent l'empreinte d'une profonde tristesse.

Dans ses oratorios, il s'est acquis une juste célébrité; celui de *La Création* est un des plus beaux monuments de l'art en ce genre. Toutefois, dans les chœurs il est inférieur à Hændel, comme grandeur et comme élévation de style. Haydn, en parlant de ce grand musicien, disait lui-même : « C'est notre maître à tous. »

Il a composé cinq opéras allemands et quatorze opéras italiens, qui tous, à l'exception du *Diable boiteux* et d'*Orphee*, ont été écrits pour le théâtre du prince Esterhazy; mais le sentiment dramatique y est faible. Haydn n'entre qu'avec difficulté dans l'esprit de la scène; la gêne qu'il éprouve comprime les élans de son génie, et l'on ne voit plus dans ses productions la chaleur de création qui anime sa musique instrumentale. Quel que soit cependant le genre qu'il traite, on retrouve partout cette abondance et cette clarté d'idées, cette netteté de plan, cette éloquence naïve et charmante qui caractérisent son style et le rendent accessible à tous les auditeurs. Partout, l'art le plus parfait se manifeste dans les développements de sa pensée, si simple en apparence, qui s'élève paisiblement vers un ordre de beautés régulières, pures, variées et brillantes, admirables produits des inspirations du génie combinées avec les ressources de la science.

On ne lui connaît d'autre élève direct qu'Ignace Pleyel, compositeur gracieux et facile; Weigl et Neukomm reçurent aussi de ses conseils, et Mozart, en dédiant à Haydn son premier œuvre de quatuors, prit le titre d'élève de l'illustre maître, déclarant qu'il l'avait choisi pour modèle.

Le nombre des compositions de Haydn est tellement considérable qu'il n'en avait pas même conservé le souvenir dans sa vieillesse; la liste qu'il en a remise à Carpani pour ses mémoires indique les ouvrages suivants : OPÉRAS ALLEMANDS : *Le Diable boiteux*, à Vienne (1752); — *Le Ballet des Sorcières* (1773); — *Geneviève de Brabant* (1777); — *Didon* (1778); — *Le Voleur de Pommes* (1779); — *Le Conseil des Dieux* (1780); — *L'Incendie*; — Musique pour la comédie *Der Zerstrente* (L'Étourdi); — Musique pour le drame *Gœtz de Berlichingen*. — OPÉRAS ITALIENS : *La Cantarina* (1769); — *L'Incontro improviso*; — *La Speziale*; — *La Pescatrice* (1780); — *Il Mondo della Luna*; — *L'Isola disabitata*; — *Armida* (1782); — *L'Infidella fidele*; — *L'Infidelià permiata*; — *La Vera costenza* (1780); — *Acide e Galatea*; — *Orlando paladino*; — *L'Infideltà deluza*; — *Orfeo*, opéra inachevé; — MUSIQUE

d'Église: *Dix-neuf messes* à quatre voix et orchestre; — *Quatre offertoires*, id.; — *Te Deum*, id.; — *Stabat Mater*, id.; — *Domine salvum fac*, et *Vivat in æternum*, à quatre voix et orgue; — Deux *Salve, Regina*, l'un pour soprano solo avec orchestre et orgue, l'autre pour quatre voix et orchestre; — *Salve, Redemptor*; — *Lauda, Sion*, à quatre voix et orchestre; — *Chorus de tempore*, id.; — deux hymnes allemandes, id.; — Cantique pour l'Avent, pour soprano et basse, avec orgue et orchestre; — *Les dix Commandements de Dieu*, en dix canons à plusieurs voix; — Oratorios : *Il Ritorno di Tobia*, commencé en 1763 et terminé en 1775; — *Les sept Paroles de Jésus-Christ sur la croix* (1785); — *La Création du monde* (1800); — *Les quatre Saisons* (1801); — Musique vocale de chambre et de concert : Quinze cantates, entre autres : *Ariane à Naxos*, à voix seule et orchestre; — *Ah! come il cor mi palpita!* pour soprano solo et orchestre; — *Plainte de l'Allemagne sur la mort de Frédéric le Grand*, pour voix de baryton, avec orchestre (1787); — *Berenice, che fai*, avec accompagnement de piano; — *Or vicino a te*, air pour soprano, avec chœur et orchestre; — *Cara, e vero*, idem, avec accompagnement de piano; — *Gott, erhalte Franz den Kaiser* (Dieu, sauvez l'empereur François), pièce avec accompagnement de piano; — Duo intercalé dans l'opéra intitulé *La Caffettiera bizarra*; — Neuf quatuors à quatre voix avec accompagnement de piano; — Quarante-deux canons à trois, quatre et cinq voix; — *Der Sturm* (La Tempête), chœur avec orchestre; — Trois chants à trois voix, avec accompagnement de piano; — Trois chants à quatre voix, id., sur des poésies de Gellert; — Chansons et Romances, id.; — Six recueils de chants à voix seule, id.; — *Songs and Ballads* (Chansons et Ballades anglaises), trois suites (1794); — Choix de chansons écossaises originales, arrangées à trois voix, avec accompagnement de piano (1794); — Musique instrumentale : Cent dix-huit symphonies, dont plusieurs sont connues sous les noms de symphonies *turque* ou *militaire*, de *La Roxelane*, de *L'Adieu*, de *La Chasse*; — Cent soixante-trois morceaux pour l'instrument appelé *baryton*; — Cinquante divertissements à deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit et neuf instruments; — Seize concertos pour divers instruments; — Quatre-vingt-trois quatuors pour deux violons, alto et basse; — Soixante-cinq sonates et fantaisies pour piano; — Une ouverture détachée pour le théâtre de Covent Garden; — Trente-deux danses et menuets pour orchestre, et plusieurs autres compositions de différents genres.

Dieudonné Denne-Baron.

Haydn's Biographie nach mündlichen Erzæhlungen desselben, entworfen und herausgegeben von A. C. Diis; Vienne, 1810. — *Biographische notizen ueber Joseph Haydn, von C. A. Griesenger*; Leipsick, 1810. — *Notice sur Joseph Haydn*, par Framery; Paris, 1810. — *Notice historique sur la vie et les ouvrages de Joseph Haydn*, par Le Breton; Paris, 1810. — *Le Haydine, ovvero lettere sulla vita e le operè del celebre maestro Giuseppe Haydn*, da G. Carpani; Milan, 1812. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — A. de La Fage, *Miscellanées musicales*; Paris, 1844.

Haydn (*Michel*), compositeur allemand, frère du précédent, né à Rohrau, le 16 septembre 1737, et mort le 18 août 1808, à Salzbourg. Il apprit dans la maison paternelle les principes de la musique, de la harpe et du clavecin, puis fut admis au nombre des enfants de chœur de la chapelle impériale de Vienne. Il reçut des leçons de Reüter, et acquit comme organiste et comme compositeur une grande habileté, qu'il dut surtout à l'étude des ouvrages de Fux, de Bach, de Hændel et de Graun. Nommé maître de chapelle de l'évêque de Groswardin, en Hongrie, il occupa ensuite la même position à la cathédrale de Salzbourg, et ouvrit dans cette ville une école de composition, qui a produit plusieurs artistes distingués. Il a écrit une grande quantité de musique, principalement dans le genre sacré. Son frère, Joseph Haydn, le considérait comme le meilleur compositeur de musique religieuse qu'il y eût alors en Allemagne. Son style est en effet plus grave et plus convenable pour l'église que celui des autres compositeurs allemands de son temps. Il se refusa toujours de son vivant à laisser publier ses œuvres, dont il n'a été gravé qu'un très-petit nombre après sa mort. On connaît de lui les productions suivantes : Musique d'église avec paroles latines : vingt messes solennelles; — une messe de *Requiem* à quatre voix et orchestre; — plusieurs *Gloria* et *Credo*; — seize offertoires; — cent-quatorze graduels, la plupart avec orchestre et orgue; — cinq *Te Deum*, pour chœur et orchestre; — trois vêpres complètes et un *Dixit*, id.; — quatre *Tantum ergo*, à quatre voix, petit orchestre et orgue; — deux complies; — cinq répons; — deux leçons de ténèbres, à quatre voix et orgue; — deux *Stella cœli*; — deux *Regina cœli*, avec orchestre; — un *Lauda, Sion*; — un *Alma*; — un *Ave, Regina*, et un *Salve, Regina*; — Musique d'église avec paroles allemandes : quatre messes à quatre voix, orchestre et orgue; — deux graduels allemands; — un *Te Deum*; — une litanie; — quatre vêpres chorales; — un air d'église et plusieurs cantiques avec ou sans accompagnement; — Oratorios : *Der bussende Sünder* (Le Pécheur pénitent); — *Le Repentir de saint Pierre*; — *Der Kampf der Busse und der Bekehrung* (Le Combat du Repentir et de la Conviction); — un autre oratorio pour le *Jubilé*; — Opéras et musique vocale de chambre et de concert : *Andromeda e Perseo*, opéra en trois actes; — *Endymion*, opéra; — *Der Frœhliche Wiederschein* (La joyeuse Clarté), id.; — *Patricius*, id.; — *Tapferkeit* (La Vaillance), id.; — *Der englische Patriot* (Le Patriote anglais), id.; — diverses cantates et différents airs d'opéra détachés; — cinquante chansons allemandes et des canons; — Musique

INSTRUMENTALE : Trente symphonies à grand orchestre; deux autres symphonies, une sérénade et une pastorale pour petit orchestre; des divertissements pour cinq et six instruments, des quintette pour deux violons, deux altos et violoncelle; — un quatuor pour violon, cor anglais, violoncelle et contre-basse; — sept marches; neuf suites de menuets; etc.

Dieudonné DENNE-BARON.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

HAYDON (*Benjamin-Robert*), peintre anglais, né à Plymouth, le 25 janvier 1786, mort à Londres, le 22 juin 1846. Fils d'un libraire et destiné à cette profession, il montra pour les beaux-arts une vocation déclarée, qui triompha de la résistance de son père. Il obtint, au mois de mai 1814, la permission d'aller étudier la peinture à Londres sous Füscli, professeur à l'Académie royale. Ce maître instruit, qui avait plus de savoir que de goût et plus de puissance dans la pensée que dans l'exécution, exerça une influence plus vive qu'heureuse sur le jeune Haydon, qui possédait à peu près les mêmes qualités et les mêmes défauts. Ses débuts furent très-heureux. Son *Repos de la sainte Famille sur la route d'Égypte* et son *Dentatus* obtinrent un grand succès. Enivré de sa réputation naissante, il rompit avec l'Académie royale, dont il croyait avoir à se plaindre, et se créa dès le début un obstacle qui devait l'entraver pendant tout le cours de sa laborieuse carrière. L'orgueil intempérant qui l'avait poussé à cette fausse démarche n'était pas son seul défaut; il y joignait un extrême désordre dans la gestion de ses affaires. Il lutta toute sa vie contre les difficultés pécuniaires : lutte déplorable, qui d'humiliation en humiliation le conduisit au suicide. Mais à ce moment de sa jeunesse les amis et les patrons opulents ne lui manquaient pas. Son *Jugement de Salomon* fut vendu 700 guinées, son *Alexandre revenant de dompter Bucéphale* 500 guinées, son tableau de *Venus et Anchise* 200. En 1815 il augmenta son revenu en ouvrant une école où la peinture devait être mieux enseignée qu'à l'Académie royale. Les leçons de Haydon formèrent des artistes distingués; mais comme il ne mettait pas dans son enseignement la régularité nécessaire, son école périclita. Il travailla activement aux *Annales des Beaux-Arts* de M. Elmes; cette publication, remplie d'attaques contre l'Académie royale, et d'éloges pour Haydon et son école, ne rapporta ni argent ni écoliers au peintre professeur, et lui fit perdre plusieurs de ses amis. Ses créanciers le firent arrêter. Dans la prison où ils le retenaient, il conçut et exécuta, en 1827, un de ses meilleurs tableaux, l'*Election pour rire* (mock Election), qui fut achetée 500 guinées par le roi Georges IV. Cette somme et le produit de quelques autres tableaux lui permirent de satisfaire momentanément ses créanciers. Rendu à la liberté, il assiégea les ministres de demandes et de projets qui avaient pour but d'assurer aux beaux-arts la protection du gouvernement. Les plans qu'il présenta à lord Wellington et à lord Melbourne ne furent point pris en considération. Tout ce qu'il obtint de lord Grey, ce fut d'être chargé de représenter le grand banquet de Guildhall par lequel le parti de la réforme électorale célébra son triomphe. Ce tableau, qui contient les portraits des hommes éminents du parti whig à cette époque (1832), eut peu de succès. Haydon réussit beaucoup mieux avec son *Napoléon à Sainte-Hélène.* Il admirait le conquérant, et se comparait à lui avec un orgueil un peu naïf, tandis qu'il voyait dans Wilkie, son heureux rival, le Wellington de la peinture. La prison pour dettes où il fut enfermé pour la seconde fois, en 1836, était son Sainte-Hélène. Des arrangements avec ses créanciers le rendirent à la liberté. La résolution que prit le gouvernement de faire décorer de peintures les chambres du nouveau palais du parlement ouvrit un vaste champ à ses espérances. Il avait pétitionné, écrit, parlé en faveur de la décoration des édifices publics, et son amour-propre ne lui avait pas permis de douter un moment qu'il ne fût un des peintres choisis pour exécuter cette tâche. Il envoya des cartons au concours; mais les juges ne placèrent pas même son nom au troisième rang des compétiteurs. Ce fut pour lui un coup terrible; son cerveau en fut dérangé. Malgré son profond découragement, il fut forcé par ses embarras d'argent de multiplier des tableaux que le public accueillait avec une froideur toujours croissante. Son *Bannissement d'Aristide*, qu'il exposa en 1846, ne reçut que de rares visiteurs, tandis que tout à côté l'exhibition du nain Tom Pouce attirait la foule. Ce contraste ajoutait aux poignantes angoisses du malheureux artiste. « Je suis, écrivait-il dans son journal, dans la plus affreuse position : couvert de dettes, découragé par le peu de sympathie que témoigne le public pour mes meilleurs tableaux. Je me suis réveillé ce matin à quatre heures.... Alors j'ai prié mon créateur, qui m'a soutenu pendant quarante ans dans cette vallée de larmes, de ne pas m'abandonner à la onzième heure. » D'autres tableaux sur lesquels il comptait, *Uriel et Satan; Curtius se précipitant dans le gouffre; Alfred et le jugement par jury; l'Incendie de Rome par Néron*, ne furent pas plus heureux. Cependant sa gêne devenait chaque jour plus pressante. Troublé par tant de déceptions, il n'avait plus la force de regarder sa position en face. De diverses personnes puissantes auxquelles il s'adressa, aucune ne répondit, excepté sir Robert Peel, qui lui envoya 50 l. st. Ce secours, qui honore la mémoire du ministre, ne sauva pas Haydon. Le 22 juin il sortit de grand matin, à la recherche d'une dernière ressource, qui lui manqua. Il rentra à neuf heures, et s'enferma dans son atelier pour écrire. Il revint voir sa femme, qui partait pour la campagne; il l'embrassa, rentra dans

son atelier, écrivit encore quelques mots, et se tira un coup de pistolet dans la tête; puis, comme il vivait encore, il s'acheva en se coupant la gorge avec un rasoir. L'autopsie constata, dit-on, une maladie du cerveau. La gloire que Haydon n'avait jamais pu saisir pleinement pendant sa vie lui a manqué aussi après sa mort, et tout en rendant justice à son sentiment grandiose de l'art, on s'accorde à reconnaître qu'il entendit mieux la théorie que la pratique de la peinture. Si on veut l'apprécier à toute sa valeur, il faut peut-être moins le chercher dans ses tableaux que dans ses *Leçons* (*Lectures*) *de Peinture*, et surtout dans les extraits de ses *Mémoires*, publiés après sa mort. Z.

Tom Taylor, *Life of Benjamin-Robert Haydon, with his autobiography and journals*; Londres, 1853, 3 vol. — *Edinburgh Review*, octobre 1853. — *British Cyclopædia* (*Biography*).

HAYE (De La). *Voy.* Delahaye et Cormenin.

HAYER (*Jean-Nicolas-Hubert*), théologien français, né à Sarrelouis, le 15 juin 1708, mort à Paris, le 16 juillet 1780. Il était récollet et professa la philosophie et la théologie dans son ordre. Il se montra un des plus ardents athlètes de l'Église contre les incrédules de son temps. On a de lui : *La Spiritualité et l'Immortalité de l'âme;* Paris, 1758, 5 vol. in-12; — *La Règle de foi vengée des calomnies des protestants;* Paris, 1761, 3 vol. in-12; — *L'Apostolicité du ministère de l'Église romaine*; Paris, 1765, in-12; — *Traité de l'Existence de Dieu et de la religion chrétienne;* Paris, 1774, in-12; — *La Charlatanerie des incrédules;* 1780, in-12. G. de F.

Sabatier, *Les trois Siècles littéraires*.

HAYER (Le). *Voy.* Le Hayer.

HAYES (*Louis*, baron de Courmenin des), diplomate français, né vers 1592, décapité à Béziers, en 1632. Son père était gouverneur de Montargis. Il fut élevé comme page à la cour de Louis XIII, qui l'admit dans son conseil et le nomma maître d'hôtel ordinaire. En 1621 il fut envoyé à Jérusalem pour y établir un consulat français et faire rendre aux cordeliers le service des saints lieux qu'avaient accaparé les moines arméniens. Il passa par Vienne, et y complimenta l'empereur Ferdinand II de la part du roi de France. Des Hayes réussit dans sa mission, et revint en France l'année suivante. En 1624, la politique française étant changée, des Hayes fut accrédité auprès de Christian IV, roi de Danemark, et de Gustave-Adolphe, roi de Suède, afin d'amener ces deux monarques à une alliance solide dirigée contre les envahissements de l'Autriche, qui tendait à asservir toute l'Allemagne et à s'établir sur la Baltique. Si d'abord Gustave resta neutre, Christian consentit à se mettre, comme capitaine général, à la tête des princes du cercle de la basse Saxe. Le cardinal de Richelieu félicita vivement des Hayes d'un si grand résultat, et le chargea en 1626 d'aller en Perse traiter avec Schah-Abbas *le Grand*. A son retour (1629), il dut aussitôt se rendre en Moscovie, auprès du grand-duc Michel Romanof, et conclut avec ce prince un traité de commerce avantageux pour les deux puissances. Il repassa par la Suède et le Danemark, où ses soins aplanirent des difficultés relatives au droit de passage du Sund et des autres détroits de la Baltique. Il sollicita une nouvelle ambassade en Suède, que Richelieu lui refusa; des Hayes considéra ce refus comme un acte d'ingratitude, et se jeta dans le parti de la reine mère, dont il chercha à engager les pierreries. Il intrigua aussi pour entraîner l'empereur à intervenir dans les affaires de France. Le cardinal le fit arrêter en Allemagne, obtint son extradition, et, sans égard pour ses services passés, le fit juger sommairement en Languedoc, où la cour guerroyait alors contre les protestants. Condamné à perdre la tête, des Hayes subit son supplice sans résignation ni courage. On a de lui : *Voyages du Levant*, *fait par le commandement du roi en* 1621; Paris, 1624, 1629, 1643, in-4°, 2 cartes. On y trouve des détails intéressants sur la Hongrie, la Turquie d'Europe, l'Asie Mineure, sur la Palestine, Jaffa, Jérusalem, Smyrne, Rhodes, Chypre, etc.; — *Voyages au Danemark;* Paris, 1664, in-12; cette relation contient des notices sur Copenhague et la cour danoise, les îles de Zélande, la Fionie, le Holstein, le Sleswig, Lubeck et les rivages de la Baltique. A. de L—p—c.

Cardinal de Richelieu, *Mémoires* et *Correspondance*, passim. — P.-H. Mallet, *Histoire de Danemark*, t. VII, liv. X, p. 378. — Châteaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXII, p. 550.

HAYES (*Charles*), mathématicien et chronologiste anglais, né en 1678, mort à Londres, le 18 décembre 1760. Il fut pendant plusieurs années directeur de la Compagnie africaine. On n'a pas d'autres détails sur sa vie. Voici les titres de ses ouvrages, qui parurent presque tous sans nom d'auteur : *A Treatise on fluxions;* 1704, in-fol.; — *A new and easy Method to find out the longitude from observing the altitudes of celestial bodies;* 1710, in-4°; — *The Moon, a philosophical dialogue;* 1723, in-8°; — *A vindication of the History of the Septuagint;* 1736, in-8°; — *A critical Examination of the Holy Gospels according to st. Matthew and st. Luke, with regard to the history of the birth and infancy of our lord Jesus-Christ;* 1738, in-8°; — *Dissertation on the Chronology of the Septuagint;* 1741, in-8°; — *Chronographiæ asiaticæ et ægyptiaticæ Specimen; in quo* 1° *origo chronologiæ LXX interpretum investigatur*, 2° *conspectus totius operis exhibetur;* 1759, in-8°. Z.

Gentleman's Magazine, vol. XXXI. — Hutton, *Dictionary*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HAYLEY (*William*), poëte et biographe anglais, né à Chichester, en 1745, mort en 1820. Il fut élevé à l'école de Kingstow-upon-Thames, au collége d'Eton, et à Trinity-College (Cam-

bridge). En quittant l'université, il se retira sur sa terre de Eartham, dans le comté de Sussex, et cultiva les lettres. L'affliction qu'il ressentit de la mort d'un fils naturel le décida à quitter Eartham. Il alla s'établir à Felpham, où il passa le reste de sa vie. En 1792, il fit connaissance avec Cowper, et après avoir vécu dans son intimité, il consacra à sa mémoire un livre intéressant. Poëte lui-même, Hayley ne s'élève pas au-dessus du médiocre. On a de lui : *A poetical Epistle to an eminent painter* (Romney); 1778, in-4°; — *An Epistle to admiral Keppel;* 1779, in-4°; — *An Elegy on the ancient greek model;* 1779, in-4°; — *An Epistle to a friend on the death of John Thornton;* 1780, in-4°; — *An Essay on History, in three epistles to Edward Gibbon;* 1780, in-4°; — *An Ode inscribed to John Howard;* 1781, in-4°; — *The Triumphs of Temper*, poëme en six chants; 1781, in-4°; — *An Essay on Epic Poetry;* 1782, in-4°. Ces divers poëmes ont été recueillis; Londres, 1785, 6 vol. in-8°; — *Happy Prescription*, comédie; 1784, in-4°; — *Lord Russel*, tragédie, 1784, in-4°; — *Marcella*, trag., 1784, in-4°; — *The Mausoleum*, com.; 1784, in-4°; — *The two Connoisseurs*, com.; 1784, in-4°; — *An Essay on old Maids;* — *Life and poetical Works of Milton;* 1794-1799; — *Essay on Sculpture;* 1800; — *Life of Cowper*, avec ses œuvres posthumes; Londres, 1803, 1804, 3 vol. in-4°; — *Life of Romney*, 1809. Z.

Life of Hayley, by himself; 1823. — *Biographia Dramatica.*

HAYM (*Nicolas-François*), musicien et bibliographe italien, d'origine allemande, né à Rome, vers 1679, mort à Londres, le 11 août 1730. Il se rendit à Londres au commencement du dix-huitième siècle, et s'associa avec Clayton et Dieuport pour traduire en anglais et faire représenter les plus célèbres opéras italiens. Il arrangea successivement le *Camillo* de Bononcini et le *Pirro* et le *Demetrio* de Scarlatti. L'arrivée de Hændel en Angleterre ruina l'entreprise de Haym, qui transporta pour quelque temps en Hollande son industrie musicale. De retour à Londres, il s'attacha à Hændel, et écrivit pour lui les livrets de quelques opéras italiens. Il s'occupa aussi de numismatique, et surtout de bibliographie. Enfin, il avait conçu une histoire de la musique sur un fort beau plan, qu'il ne put pas exécuter, faute de souscripteurs. On a de lui : *Sonate da Camera* publiées en Hollande, en 1713. Haym connaissait non-seulement le contrepoint, mais il avait encore du génie pour la composition. Ses *Sonates* sont à peine inférieures à celles de Corelli; si elles n'ont pas la même grâce, elles ont plus de variété. — *Il Tesoro Britannico delle Medaglie antiche*, etc.; Londres, 1719-1720, 2 vol. in-4° : c'est une description des médailles, pierres gravées et statues qui existaient alors dans quelques cabinets de l'Angleterre; cet ouvrage fourmille d'erreurs, et n'a aucun prix pour les antiquaires; — *Notizia de' libri rari nella lingua italiana, divisa in quatro parti principali : cioè istoria, poesia, prose, arti e scienze;* Londres, 1726, in-8°; Venise, 1728; 1736 et 1741, in-4°; Milan, 1771, 1773, 2 vol. in-8°. C'est le meilleur ouvrage de Haym; et avec les additions qu'il a reçues après la mort de l'auteur, c'est un excellent répertoire bibliographique. Haym a composé de plus deux tragédies : *Merope* et *La Demodice*, et publié une édition de la *Gierusalemme liberata* du Tasse en 2 vol. in-4°. Z.

Hawkins, *History of Music.* — Rees, *Cyclopædia.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

HAYNAU (*Jules-Jacques*, baron DE), général allemand, né à Cassel, en 1786, mort à Vienne, le 24 mars 1853. Il est le plus jeune des fils que l'électeur de Hesse Guillaume Ier eut de Mme de Lindenthal. Entré en 1801 dans l'armée autrichienne, avec le grade de sous-lieutenant, il fit les campagnes de 1805, 1809, 1813 et 1814. En 1823 il obtint le grade de lieutenant-colonel, devint colonel en 1830, et général major en 1835. Promu en 1844 feld-maréchal lieutenant, il reçut le commandement de Temeswar en 1847, et c'est là que le trouvèrent les événements de mai 1848. Quand la guerre éclata en Italie, il demanda à y être employé, et s'y distingua. Pendant que l'armée autrichienne marchait sur Custozza, le général Haynau commandait à Vérone. L'idée qu'il eut d'envoyer de son chef, dans la nuit du 24 au 25 juillet, une brigade à Somma Campagna, contribua beaucoup à la victoire que les Autrichiens y remportèrent. Un combat heureux et le bombardement de Peschiera accrurent sa réputation, et après la conclusion de l'armistice l'empereur, qui l'avait déjà nommé commandeur de l'ordre de Léopold, lui donna la croix de Marie-Thérèse. Le général Haynau maintint sévèrement la tranquillité à Bergame et à Brescia; à Ferrare il tira une horrible vengeance de quelques sévices commis sur des soldats autrichiens par des habitants. Pendant ce temps-là, la Sardaigne avait dénoncé l'armistice et recommencé les hostilités (mars 1849). Une révolte formidable éclata à Brescia, et la brigade aux ordres du général Nugent n'était pas assez forte pour la réprimer. Haynau se porta alors rapidement de Padoue sur Brescia, et l'investit. Les insurgés opposèrent une résistance opiniâtre (31 mars et 1er avril 1849). Après un meurtrier combat de rues et une épouvantable canonnade, la ville fut prise d'assaut et cruellement châtiée. « J'ordonnai, dit le général Haynau dans son rapport officiel, de ne point faire de quartier et de massacrer sans pitié tous ceux qui seraient pris les armes à la main. Je commandai en outre de mettre le feu aux maisons des fenêtres desquelles on avait tiré sur mes troupes. »

Le général Haynau était occupé au siége de Venise, quand une lettre autographe de l'empe-

reur l'appela en Hongrie, au mois de mai 1849, pour y prendre le commandement en chef de l'armée autrichienne. Vers la fin de juin, l'armée principale, à laquelle l'empereur François-Joseph s'était rendu lui-même, se mit en mouvement. Haynau eut quelques succès. Il prit Raab d'assaut, marcha en avant vers le sud, occupa Szegedin (2 août), et livra sur les rives de la Theiss des combats (9 août) qui amenèrent la prise de Temeswar. L'armée russe acheva la défaite des Hongrois. Tandis que Haynau recevait de nouveaux honneurs de son gouvernement, la sanglante sévérité qu'il avait déployée flétrissait sa renommée. Les terribles exécutions qui eurent lieu le 6 octobre à Pesth et à Arad, et dans lesquelles périrent les hommes les plus éminents de la nation hongroise, exécutions généralement attribuées aux conseils et à l'influence de Haynau, excitèrent l'indignation générale. La guerre terminée, Haynau se trouva investi en Hongrie d'une véritable dictature militaire. Il se voyait de fait le vice-roi du pays, et prétendait agir à sa guise, sans avoir égard aux ordres ministériels qui lui venaient de Vienne, usant même du droit de grâce. Mais dans ce conflit d'autorité, il devait finir par succomber, et le 6 juillet 1850 un décret impérial lui enleva tout à coup son pouvoir et ses fonctions. Haynau rentra alors dans la vie privée, et choisit la ville de Grætz pour séjour. Au mois de septembre, il fit un voyage en Angleterre. Pendant qu'il visitait la fameuse brasserie de Barclay et Perkins à Londres, des rassemblements tumultueux se formèrent, les ouvriers le maltraitèrent, lui arrachèrent les moustaches et le menacèrent de le jeter dans la cuve où la bière fermentait. Au mois d'août 1852, il visita Bade, Hombourg et la Belgique : des démonstrations non moins significatives eurent lieu contre lui dans un jardin public à Bruxelles. Il vint ensuite à Paris, où la police le protégea contre toute démonstration. Il ne resta pas cependant longtemps en France, et partit le 7 septembre pour l'Allemagne. Frappé d'une attaque d'apoplexie en se rendant aux eaux de Græfenberg, il mourut peu de temps après. L. L—T.

Conversations-Lexikon.

*HAYNAU (Baron DE), frère aîné du précédent, est né en 1779. Il entra de bonne heure dans l'armée de Guillaume Ier, électeur de Hesse, parvint au grade de lieutenant général, et fut mis à la retraite en 1847. Jusqu'à cette époque sa vie n'avait présenté rien de remarquable ; ce furent les événements de 1850 qui le signalèrent à l'attention publique. Tous les officiers supérieurs ayant refusé d'exécuter les ordres du ministre Hassenpflug (*voy.* ce nom), on eut recours à M. de Haynau. Il prit, le 30 septembre 1850, le commandement en chef de l'armée de l'électorat, et procéda avec énergie au maintien de l'état de siége dans lequel avait été mis le pays. Le comité de la chambre lança contre lui une accusation de haute trahison, et tous les officiers, à très-peu d'exceptions près, lui envoyèrent leur démission. Cette protestation éclatante rendit le maintien de Haynau impossible. Il donna sa démission, et rentra dans la vie privée. R. L.

Conv.-Lexik.

HAYNE (*Frédéric-Gottlob*), botaniste allemand, né le 18 mars 1763, à Sachsen-Jütterboch, mort le 28 avril 1832. En 1788 il s'établit pharmacien dans sa ville natale, et en 1800 fut appelé à Berlin par le gouvernement prussien pour y faire des expériences de botanique et de technologie. De 1801 à 1808 il remplit les fonctions de chef des travaux (assistant) à la manufacture de produits chimiques de Schœnebeck. Après être resté quelques années sans emploi, il fut nommé professeur de botanique à l'université de Berlin, et s'y distingua comme savant, comme phytographe et comme dessinateur. On a de lui : *Livre pittoresque du Botaniste à l'usage de la jeunesse* (en allemand, avec Fr. Dreves) ; Leipzig, 1798-1819, 5 vol. L'auteur en a publié un extrait en français : *Choix de Plantes d'Europe;* Leipzig, 1802; — *Termini Botanici iconibus illustrati;* Berlin, 1799-1817, 2 vol. avec pl. ; — *Description et Représentation fidèle des plantes en usage dans l'art médical* (en allemand) ; Berlin, 1802-1831, 11 vol. in-4°, avec 600 pl., presque toutes dessinées par l'auteur. C'est un œuvre monumental au double point de vue de la science et de l'art. La mort empêcha Hayne de publier un douzième volume, qu'il laissa presque achevé; — *De Coloribus Corporum naturalium Commentatio physiographica;* Berlin, 1814. L'auteur pour reproduire le coloris des plantes indique huit couleurs génériques, dont il fait connaître les composés ou nuances ; — *Texte* (suite) *des figures des plantes arborescentes étrangères qui peuvent subsister en Allemagne* (de Gümpel et Willdenow) ; Berlin, 1815-1820, 2 vol. ; — *Texte des figures des plantes arborescentes étrangères qui peuvent subsister en Allemagne* (de Gümpel et Otto) ; Berlin, 1819-1821 ; — *Flore dendrologique;* Berlin, 1822 ; — de nombreux *articles*, *mémoires*, *dissertations*, dans les *Annalen der Chemie* de Crell ; dans les *Annalen der Pflanzen*, d'Esseri ; dans le *Zeitschrift für Pflanzenkunde*, etc. Il a édité les *Giftpflanzen von Deutschland* (Plantes vénéneuses d'Allemagne) de Halle; Berlin, 1806-1803, 2 vol. ; et les *Medicinal-Pflanzen* (Plantes médicinales de la pharmacopée prussienne) de Brandt et Ratzeburg; Berlin, 1829-1830, 2 vol. L—Z—E.

Callisen, Med. Schrift. Lexikon.

*HAYNE (*Paul*), poëte américain, né en 1831, à Charlestown. Après avoir collaboré à la plupart des journaux littéraires du sud, il prit la direction de la *Charlestown Gazette*, puis de l'*Evening News*, feuille politique quotidienne. Ses poésies, *Poems*, 1855, in-8°, se composent

de pièces courtes, gracieuses et d'un bon rhythme; on y remarque la légende qui a pour sujet *La Tentation de Vénus.* P. L—Y.

American Literature, t. II.

HAYNER (*Christian*), médecin allemand, né en 1775, mort le 10 mai 1837. Il fit ses études à Leipzig, et apprit la médecine à Wittemberg, à Erlang, et à Iéna, où il fut reçu docteur. Il vint suivre à Paris les cours de Pinel et d'Esquirol, et s'appliqua particulièrement au traitement des aliénés et des épileptiques. De 1806 à 1829 il fut médecin en chef de l'hospice-prison de Waldheim (Saxe). En 1828 il obtint que les aliénés fussent transportés au château de Colditz, et présida à l'appropriation de cet établissement. Il fut ensuite chargé de fonder l'hospice de Sonnenstein, près Pirna, destiné au traitement des maladies mentales. On a de lui : *Appel aux gouvernements, aux magistrats et aux directeurs des maisons d'aliénés, pour obtenir l'abolition de divers abus qui se commettent dans le traitement des fous;* Leipzig, 1818, in-8°; — *De la Translation des aliénés de la maison de Waldheim dans le château de Colditz;* Dresde, 1829, in-8°; — de nombreux articles dans le *Zeitschrift für Seelenheil-Kunde* de F. Nasse. L—z—E.

Callisen, *Med. Schrift. Lex.*

* **HAYNEUFVE** (*Julien*), théologien français, né à Laval, en 1588, mort à Paris, le 31 janvier 1663. Dès l'âge de vingt ans, Hayneufve embrassa l'Institut des Jésuites, et fut successivement recteur du collége de Quimper, du noviciat de Rouen et du noviciat de Paris. C'était un homme d'une grande austérité, qui est recommandé comme un modèle à l'imitation des laïcs et des profès, dans une préface jointe à la seconde partie des *Réponses aux demandes de la vie spirituelle.* Toutes les nuits, à deux heures, il s'élançait hors du lit, et commençait sa besogne quotidienne : en toute saison il était vêtu d'une robe de toile, et jamais on ne le vit s'approcher du feu. Il avait composé beaucoup de sermons, mais ils n'ont jamais eté recueillis, et paraissent perdus. Voici les titres de ses ouvrages imprimés : *De la Conduite de la vie et des mœurs qui mènent au salut;* Paris, 1639-1640, 3 vol. in-4°; — *Méditations sur la vie de Jésus-Christ pour tous les jours de l'année;* Paris, 1640, 4 vol. in-4°. C'est de cet ouvrage que Boileau parle dans sa dixième épître :

Vous irez à la fin, honteusement exclus,
Trouver au magasin *Pyram* et *Regulus*,
Et couvrir chez Thierry d'une feuille encor neuve
Les *Méditations* de Busée et d'Hayneufve.

Hayneufve a publié lui-même un abrégé de ces méditations. Cet abrégé a eu de nombreuses éditions en peu d'années. Sébastien Mabre Cramoisy donnait la huitième en 1685, en 4 volumes in-12; — *Les Méditations sur la vie de Jesus-Christ* doivent être distinguées d'un autre ouvrage d'Hayneufve, qui a pour titre : *Méditations pour le temps des exercices qui se font dans la retraite de huit jours;* Paris, 1643, in-4°. Il existe aussi un abrégé de ce dernier ouvrage, publié plusieurs fois, et notamment en 1663, in-12; — *La Voie spacieuse;* Paris, 1645, in-4°; — *Veritates practicæ in vita domini Jesu sanctorumque gestis;* Rouen, 1652-1654, 4 vol. in-4° : ouvrage publié à Cologne, en 1665, in-4°, sous cet autre titre : *Ephemerides ecclesiasticæ Concionatorum;* — *Le grand Chemin qui perd le monde;* Paris, 1663, in-12. Nous croyons qu'il existe une première édition de cet ouvrage, sous la date de 1658, mais nous ne l'avons pas rencontrée; — *Recueil des Méditations des Supérieurs;* Rouen, 1656, 4 vol. in-12; — *Exercices spirituels;* Paris, 1656, in-4°; — *Le Monde opposé à Jésus-Christ, et convaincu d'erreur par cette opposition;* Paris, 1667, in-12; — *Réponses aux demandes de la vie spirituelle, par les trois voies qu'on appelle purgative, illuminative et unitive;* Paris, 1663-1665, 2 vol. in-4°. Julien Hayneufve n'est pas un casuiste, mais un mystique, et il ne lui manque aucun des défauts qu'on a coutume de signaler chez les écrivains qui traitent sur ce ton les questions morales. Le prompt débit de ses livres atteste le succès qu'ils ont eu du vivant de l'auteur; mais ce succès n'a pu se maintenir après la réforme du goût, et il y a bien longtemps que personne ne les ouvre plus. B. H.

N. Desportes, *Bibliogr. du Maine.* — B. Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. IV, p. 186.

HAYONS (*Thomas* DES), polygraphe français, né à Sedan, vers 1612, mort vers 1670. Les premières années de sa vie sont fort obscures. Paquot, dans ses *Mémoires littéraires des Pays-Bas*, le fait naître à Liége. Mais des Hayons prend lui-même le titre de Sedanois, dans son premier ouvrage, publié à Genève, en 1636. Ce ne fut que plus tard qu'il alla se fixer à Liége. On a de lui : *Les Larmes de Sion, ou plaintes sur l'affliction de l'Église*, par Th. des Hayons, Sedanois; Genève, 1636, in-16; — *Les Mystères de notre Redemption représentés en quatre tableaux;* Sedan, 1646, in-4°, et Liége, 1661, in-8°. Voici le début de ce poëme :

Vous à qui la beauté des cieux
Paraît au matin la première,
Et vous qui vivez en ces lieux
Où l'on voit mourir la lumière,
Louez ce merveilleux enfant
Qui, dès le berceau triomphant,
Veut que partout sa gloire brille.
Exaltez en cet heureux jour
Le nom de ce vrai dieu d'amour,
Qui, père de sa mère, est né fils de sa fille;

— *Les Visions de Mélinte, ou les triomphes de la valeur et de la piété dressés en l'honneur des très-glorieux saints Conrad, comte de Fribourg et de Furstemberg, cardinal; Menrad, comte de Hohenzolleren et Bussen; Gobert, comte d'Aspremont et Dun; Guillaume, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers* (en vers); Liége, 1667, in-4°; sur un exemplaire conservé

à la bibliothèque de l'Arsenal, on trouve une note assez curieuse, de la main du marquis de Paulmy, sur les personnages dont il est parlé dans ce poëme; — *Les belles Manières de vivre, ou avis moraux pour la conduite de la vie*; Liége, 1664, in-8°; — *La Princesse solitaire, ou la vie de la princesse Landrade, fondatrice de l'abbaye de Munster-Bilsen; plus : l'Amour divin, ou la vie de saint Amour, patron du dit lieu*, etc.; Liége, 1665, in-8°, avec les portraits de la sainte et du saint; — *Relation de la maladie et de la mort de Philippe IV, roi d'Espagne*, trad. de l'espagnol; Liége, 1666, in-8° : renferme des détails curieux; — *Calendrier nouveau tiré des observations de Thomas de Kempis*; Liége, 1667, in-16; — *Le fidèle et vaillant Gouverneur représenté dans l'histoire de la vie et de la mort de Jean (V) d'Allamont, seigneur dudit lieu et de Malandry, baron de Busy*, etc.; Liége, 1666, in-12; 2[e] édit., augmentée, 1668, in-12 : n'est qu'une édition du livre que le P. Waha, jésuite, avait publié vers 1658; — *Les Césars, ou fable satirique contre les anciens empereurs romains*, trad. du grec; Liége 1670, in-8°.

GUYOT DE FÈRE.

Paquot, *Mémoires littér. des Pays-Bas*. — De Villenfagne, *Mélanges pour servir à l'histoire du pays de Liége*. — Boulliot, *Biographie Ardennaise*.

HAYS (*Jean* DE), poëte français, né au Pont-de-l'Arche, conseiller et avocat du roi à Rouen, vivait à la fin du seizième siècle. Ce qu'on sait sur son compte se réduit à peu près à ce qu'il fut l'auteur d'un volume intitulé : *Les premières Pensées*; Rouen, 1598, in-12. On y trouve une tragédie intitulée *Cammate*; c'est le même sujet que traita Thomas Corneille sous le titre de *Camma*. Un assassinat et un double empoisonnement forment le même sujet de l'œuvre, qui appartient, on le voit, au génie le plus sombre. Cette pièce n'offre d'ailleurs rien de remarquable, si ce n'est la circonstance, peut-être unique, d'être divisée en sept actes. — Une autre production du même auteur, *Amarylle, ou bergerie funèbre, en vers, à quatre personnages, sur la mort de M. de Villars, amiral de France*, Rouen, 1595, in-12, renferme quelques vers assez bien tournés :

La vengeance jamais ne fut une victoire.
C'est une grand'vertu de savoir pardonner....
Les dieux nous ont donné les larmes et le deuil
Pour en accompagner nos amis au cercueil.

G. B.

Bibliothèque du Théâtre français, t. I, p. 299. — *Catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Soleinne*, t. I, p. 178.

HAYS (*Jean-Baptiste* DES), peintre français. *Voy.* DESHAYS.

HAYTON. *Voy.* HETHOUM.

HAYWARD (Sir *John*), historien anglais, né dans la seconde moitié du seizième siècle, mort en 1627. Il fit ses études à Cambridge. Il publia : *The first part of the Life and Raigne of King Henrie IV, extending to the end of the first yeare of his Raigne*; 1599, in-4°. Cet ouvrage est dédié au comte d'Essex, et quelques paroles trop flatteuses pour ce jeune seigneur valurent à Hayward un court emprisonnement. On raconte que la reine Élisabeth, très-irritée contre lui, demanda à Bacon s'il n'y avait pas dans ce livre un fait de trahison. « Non, madame, répondit-il; pour trahison, je ne puis dire qu'il y en ait; mais il y a beaucoup de fourberie. — Et comment? demanda la reine. — Parce qu'il a volé à Tacite la plupart de ses pensées et de ses sentences. » Hayward, rendu à la liberté, écrivit contre les jésuites, et obtint sous le règne de Jacques I[er], en 1610, le titre d'historiographe du Chelsea-Collége. Il fut élevé en 1619 à la dignité de chevalier. On a de lui, outre l'histoire citée plus haut : *An Answer to the first part of a certaine conference concerning succession, published not long since under the name of R. Doleman*; 1603, in-4° : ce révérend Doleman était le père Parsons; — *The Lives of the three Normans kings of England : William I, William II, Henry I*; 1613, in-4°; — *Of Supremacie in affaires of Religion*; 1624, in-4°; — *The Life and Raigne of king Edward VI, with the beginning of the Raigne of queen Elisabeth*; 1630, in-4°. On a encore d'Hayward plusieurs ouvrages religieux, entre autres : *The Sanctuarie of a troubled Soul*; Londres, 1616, in-12; — *David's Tears, or an exposition of the penitential Psalms*; 1622, in-8°; — *Christ' Prayer on the crosse for his ennemies*; 1623, in-8°.

Z.

Biographia Britannica. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HAZIN. *Voy.* MOHAMMED ALI HAZIN.

HAZLITT (*William*), littérateur anglais, né à Maidstone, le 10 avril 1778, mort à Londres, le 18 septembre 1830. Il n'avait que cinq ans lorsque son père, ministre unitairien, l'emmena en Amérique. Après deux ans passés à New-York, il retourna en Angleterre, et devint le pasteur d'une congrégation presbytérienne à Wem, dans le Shropshire. Ce fut dans cette petite localité que Hazlitt commença son éducation. On a conservé quelques lettres écrites par lui entre neuf et douze ans; elles indiquent une singulière précocité d'esprit. Il en donna une preuve plus évidente en publiant dans un journal, à l'âge de treize ans, une lettre pour la défense de Priestley. Cette lettre, si Hazlitt en est bien le seul auteur, annonce un savoir et une dextérité à manier le raisonnement peu ordinaires chez un enfant. En 1795, il entra au collége unitairien de Hackney, pour s'y préparer à la profession évangélique; mais cette profession ne lui plaisait pas. Au lieu d'étudier la théologie, il s'occupa de philosophie morale et de politique; enfin, en quittant Hackney, à l'âge de dix-sept ans, il déclara, au grand regret de son père, qu'il ne serait pas ministre unitairien. Comme il montrait beaucoup de goût pour les beaux-arts et qu'il dessinait passablement, on lui permit de prendre la profession de

peintre. Tout en s'y préparant avec ardeur, il continua d'étudier la philosophie à ses moments perdus, et il esquissa son essai sur les *Principes des Actions humaines*. En 1802 il visita Paris, dans l'intention d'étudier les tableaux du Louvre. A son retour, il parcourut plusieurs comtés d'Angleterre et les villes manufacturières. Il peignit un grand nombre de portraits, mais il n'alla pas plus loin dans la carrière artistique. Sa sensibilité nerveuse le disposait tour à tour à l'exaltation et au découragement, et lui interdisait les efforts suivis. Mécontent de lui-même et du public, il abandonna la peinture, dont il n'avait pas su tirer un bon parti. Il se rendit à Londres à la fin de l'automne de 1803, et débuta au hasard dans la carrière littéraire. Ses *Principes des Actions humaines*, qui parurent en 1805, annonçaient les qualités et les défauts qu'il montra dans ses autres ouvrages. Le fond en était subtil et la forme avait quelque chose d'ingénieux, d'agréable et d'original. En 1808 il épousa miss Stoddard, sœur du docteur sir John Stoddard, et alla vivre avec elle dans le Wiltshire, sans interrompre ses publications littéraires. En 1811 il retourna à Londres, et s'établit à Westminster (York-Street), dans une maison que Milton avait habitée, et qui appartenait à Bentham. En 1813 il donna à la Russell-Institution une série de leçons sur l'histoire de la philosophie anglaise; plus tard, à la Surrey-Institution, il fit des cours sur les poëtes anglais en général, les poëtes comiques et les poëtes du siècle d'Élisabeth. Il fut quelque temps rédacteur du *Morning Chronicle*, et écrivit aussi dans la *Revue d'Édimbourg* et l'*Examiner;* mais son caractère capricieux l'empêcha toujours de se créer une position fixe et considérable, comme le désordre et l'incurie de sa conduite l'empêchèrent de faire fortune, malgré les sommes que lui rapportèrent ses nombreux ouvrages. En 1822 il divorça d'avec sa femme, et deux ans après il se remaria. Ce second mariage ne fut pas plus heureux que le premier. Ses dernières années s'écoulèrent dans la solitude, et au milieu de travaux littéraires incessants, exécutés trop rapidement pour avoir une grande valeur. Il mourut du choléra. Les ouvrages de Hazlitt sont nombreux, et appartiennent à des genres très-variés : la philosophie, la critique, l'histoire littéraire, l'histoire proprement dite, la biographie, etc. De toutes ces compositions les plus agréables, celles qui méritent d'être lues encore aujourd'hui, sont des recueils d'essais, tels que : *Autour de la table;* — *Les Propos de table;* — *Le Franc Parleur;* — ou encore ses *Caractères des Pièces de Shakspeare;* — et son *Esprit du Siècle*. Son *Histoire de Napoléon*, que Hazlitt regardait comme son plus grand ouvrage, est peu digne du sujet. On y trouve plus de déclamations que de renseignements. Comme écrivain, Hazlitt a de la vivacité et de l'éclat; il prodigue les expressions pittoresques, les traits incisifs, les rapprochements piquants, les citations à effet; mais il abuse de ces moyens, qui après avoir un moment amusé l'esprit le lassent et le rebutent. Son style manque absolument de calme et de fermeté, et a quelque chose de gonflé et de malsain : Byron le comparait plaisamment à une éruption de petite vérole. Malgré ce défaut général et fatigant, ses *Essais* contiennent des pages excellentes, qui, sans le placer au premier rang des critiques anglais de son temps, expliquent son succès et sa réputation. On a de lui : *An Essay on the Principles of human Action;* Londres, 1805, in-8°; — *The Eloquence of the British Senate; being a selection of the best speeches of the most distinguished parliamentary speakers, from the beginning of the reign of Charles I to the present time;* 1808, 2 vol. in-8°; — *Memoirs of the late Th. Holcroft;* 1809, 3 vol. in-12; — *A new and improved English Grammar, for the use of the schools; in wich the discoveries of M. Horne Tooke and other modern writers on the formation of language are for the first time incorporated;* 1810, in-12; — *The Round Table, a collection of essays on literature, men, and manners;* 1817, 2 vol. in-8°; — *Characters of Shakspeare's Plays;* 1817, in-8°; — *A View of dramatic Criticism;* 1818, in-8°; — *Table talk;* 1824, in-8°; — *The Spirit of the Age;* 1824; — *The plain Speaker;* — *The Life of Napoleon;* 1827, 4 vol. in-8°; — *Political Essays and sketches of public Characters;* — *An Account of British galleries of Art;* — *The Literature of the Elizabethan age;* — *The modern Pygmalion;* — *Notes on a journey through France and Italy;* 1814; — *Conversations of James Northcote;* 1830, in-8°. Après la mort de Hazlitt, son fils publia ses *Literary Remains;* 1836, 2 vol. in-8°.

L. J.

Notice sur Hazlitt; en tête de ses *Literary Remains*. — *Edinburgh Review* (janvier 1837). — *English Cyclopædia* (*Biography*). — Rose, *New general Biographical Dictionary*.

* **HAZON** (*Jacques-Albert*), médecin français, né en 1708, à Paris, où il est mort, en 1779. Il étudia d'abord la théologie, mais il la quitta bientôt pour se livrer à la médecine. Ses principaux ouvrages sont : *An in calculo renum et vesicæ pro natura calculi, ætate et temperamento ægrotantis remedium alkalino-saponaceum anglicum? Concl. affirm.;* Paris, 1742, in-8°. Cette thèse, qui fut soutenue par Macquer, se trouve dans le t. IV des *Disputationes Chirurgicæ selectæ de Haller;* — *An diæta omnibus necessaria, magis tamen Lutetiæ Parisiorum incolis? Concl. affirm.;* Paris, 1765; cette dissertation se trouve aussi dans le t. II du *Journal de Médecine;* — *Discours sur la nécessité de la vocation de Dieu dans l'étude de la médecine;* Paris, 1762, in-8°; — *Éloge historique de l'université de*

Paris; Paris, 1770, in-8°. Le conseil de l'université ayant rendu un arrêt contre cet opuscule, qui lui parut entaché de jansénisme, Hazon fut suspendu de ses fonctions de docteur régent jusqu'au moment où M. de Malesherbes, arrivant au ministère, le fit rentrer dans tous ses droits; il y eut deux éditions de cet écrit : la première est en latin et français, la seconde en français seulement, et parut en 1773; — *Notice des Hommes les plus célèbres de la Faculté de Médecine en l'université de Paris, depuis* 1110 *jusqu'en* 1750 *inclusivement*; Paris, 1778, in-4° : cet ouvrage, plein de recherches, est un extrait du manuscrit de Th. Bernard Bertrand, qui était resté inédit. Hazon a donné en outre, de 1756 à 1764, beaucoup de bonnes observations médicales au *Journal de Médecine*, t. IV, V, IX, XII, XIV, XV, XVII, XX.

Guyot de Fère.

Biographie Médicale.

* **HEAD** (Sir *Francis-Bond*), littérateur anglais, né en 1793, à Hermitage, près de Rochester. D'abord major dans l'armée, il se fit connaître par d'agréables productions littéraires, telles que *Rough Notes of a Journey across the pampas* (Feuillets épars d'une excursion à travers les pampas); 1826, 2 vol.; et *Bubbles from the Srunnen of Nassau* (Murmures des sources de Nassau); 1833 : piquante satire du monde aristocratique et de ses préjugés. En 1835 il remplissait le poste d'aide-commissaire militaire dans le comté de Kent lorsqu'il fut envoyé dans le haut Canada en qualité de gouverneur; son administration, aussi bizarre qu'impolitique, fit éclater des collisions fréquentes entre les partis saxon et français, à la suite desquelles une insurrection formidable mit en feu toute la province. Pour cacher la faiblesse de ses forces, il eut recours à des moyens extrêmes, comme l'enrôlement des féroces tribus indiennes et la mise à prix des têtes des rebelles. Remplacé au mois de mars 1838 par sir Georges Arthur, qui comprima la révolte, il n'en reçut pas moins, malgré ses fautes, le titre de baronet aussitôt qu'il fut de retour en Angleterre; il essaya vainement de justifier sa conduite dans une brochure apologétique (*Narrative*, 1839), qui offre un singulier mélange de polémique sérieuse et de fanfaronnades. Il jouit d'une pension de 100 liv. st. (2,500 fr.) pour services rendus aux lettres. On a encore de lui : *The defenceless State of the Country* (Le Pays sans défense); 1852 : écrit suggéré par l'appréhension d'une descente des Français en Angleterre; — *A Faggot of French Sticks* (Une Poignée de Verges françaises); 1852, in-8° : critique spirituelle, mais passionnée de nos mœurs actuelles; — *A Fortnight in Ireland* (Une Quinzaine en Irlande); 1852, in-8°; — *Descriptive Essays*; 1856, 2 vol. : collection d'articles insérés d'abord dans les colonnes de la *Quarterly Review*.

Paul Louisy.

Convers.-Lexikon. — *Men of the Time*. — Burke, *Peerage*. — *The British Catalogue*.

HEADLEY (*Henri*), poëte et critique anglais, né à Instead (comté de Norfolk), en 1766, mort à Norwich, en novembre 1788. Il montra des dispositions précoces, et, malgré l'extrême délicatesse de sa santé, il apporta beaucoup d'ardeur à l'étude. De l'école de Norwich, où il avait commencé son éducation, il passa à Trinity-College (Oxford), et là, près de Thomas Warton, il contracta l'amour de la vieille poésie anglaise. Lui-même, dans les années qui suivirent sa sortie d'Oxford, composa quelques pièces de vers délicates et touchantes, adressées à une jeune personne qu'il aimait, et dont il ne put obtenir la main. Il se maria de dépit avec une femme qu'il perdit bientôt. Il alla ensuite demander inutilement au climat de Lisbonne le rétablissement de sa santé, et revint mourir à Norwich, dans sa vingt-troisième année. On a de lui : *Select Beauties of ancient English Poetry*; 1787, 2 vol., in-8°. Cette publication contribua beaucoup à développer dans le public le goût de l'ancienne poésie. Les morceaux de ce recueil sont d'ailleurs bien choisis, et précédés de bonnes notices biographiques. Headley travailla à divers recueils périodiques, l'*Olla podrida*, les *Lucubrations of Abel Slug*, le *Gentleman's Magazine*. Il publia aussi un petit volume de *Poésies*.

Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

* **HEADLEY** (*Joel-Tyler*), littérateur américain, né le 3 décembre 1814, à Walton (Massachusetts). Élevé au collége de l'Union, il alla étudier la théologie au séminaire d'Auburn; mais, obligé de renoncer au sacerdoce par l'état maladif de sa santé, il se mit à voyager, et résida plus d'une année en Italie. En 1854 il fut élu député à la législature d'État. Auteur abondant et facile, il a traité des genres fort différents, et a quelquefois rencontré le succès. Ses principaux écrits sont : *Letters from Italy*; 1844; — *The Alps and the Rhine*; 1845; — *Napoleon and his marshals*; 1846, 2 vol.; ouvrage auquel sert de pendant *Washington and his generals*; 1847, 2 vol. : l'auteur, patriote avant d'être impartial, accorde, dans ce parallèle inopportun, la palme militaire à ses compatriotes; — *A Life of Cromwell*; 1848 : travail qui doit beaucoup aux recherches de Th. Carlyle sur le protecteur; — *The old Guard of Napoleon*; 1851; — *Lives of W. Scott and A. Jackson*; 1852; — *History of the second War with England*; 1853, 2 vol., qui comprend les événements militaires de 1812 à 1814; — *Life of Washington*; 1854; — *Mary, queen of Scots*; 1856. On a aussi de lui des esquisses de voyages et un volume de *Mélanges*; 1850.

Paul Louisy.

W. Allen, *American Biographical Dictionary*; 1857. — *Bibliotheca Americana*, 1853.

HEARNE (*Thomas*), archéologue anglais, né en 1678, mort le 21 juin 1735. Il était fils du maître

d'école d'un pauvre village; il montra dès son enfance du goût pour l'étude, et trouva des protecteurs qui le firent entrer à Oxford, en 1695. Attaché d'abord à la bibliothèque de cette université et pourvu de fonctions subalternes, il fut nommé sous-bibliothécaire en 1702. C'était le comble de son ambition; il ne respirait à l'aise qu'auprès de ses livres chéris. Il était dévoué à la famille des Stuarts, et lorsque le roi Georges I[er] exigea de tous les fonctionnaires un serment de fidélité, Hearne, fidèle à une cause perdue, aima mieux perdre un emploi qui lui était cher que se soumettre à un acte qui blessait sa conscience. Cette conduite trouva peu d'imitateurs; de semblables exemples sont rarement contagieux. Hearne vécut dans la retraite, livré à l'étude la plus opiniâtre, exhumant des chroniques, collationnant des manuscrits et mettant au jour de vieux historiens précieux pour l'histoire de l'Angleterre. Il se bornait volontiers au rôle d'éditeur, mais il avait soin d'ajouter aux textes qu'il mettait au jour des dissertations et des notes où, parmi bien des choses inutiles et mal écrites, il se rencontre des renseignements précieux. Il avait peu de critique, peu de jugement; mais les matériaux qu'il rassembla et qu'il livra au public sont d'une haute importance. Les ouvrages historiques édités par Hearne forment une collection in-8° de trente-trois écrivains, et remplissent soixante-quatre volumes. Ils n'ont guère été tirés qu'à 200 exemplaires et quelquefois à moins; cette collection, très-difficile à réunir, débute par la *Life of Alfred the Great, by Spelman*, 1709, et se termine par *Benedictus, abbas Petroburgensis, De Vita et Gestis Henrici II;* 1735. Nous ne donnerons pas les titres des trente-trois ouvrages, nous indiquerons seulement comme d'une très-grande rareté l'*Itinerary* de Leland, 1710-1712; la *Vita Th. Mori*, par G. Roper; l'*Historia Regum Angliæ*, par John Ross; la *Chronicle* de Robert de Gloucester, 1724, 2 vol.; les *Annales Edwardi II*, par Jean de Frokelowe, 1729; les *Acta Apostolorum*, grec et latin, 1715. Très-recherchés des bibliophiles anglais, les volumes édités par Hearne se payent à des prix fort élevés; les exemplaires en grand papier sont d'une valeur exorbitante : certains de ces volumes ont atteint en vente publique près de 40 livres sterling (1,000 francs); il ne paraît pas qu'aucun collecteur soit arrivé à les réunir tous dans ce format supérieur. Un bibliophile zélé, M. Hanrott, possédait cinquante-et-un de ces précieux volumes; ils furent adjugés au prix de 430 livres sterl. à la vente de sa bibliothèque, en 1834. Quelques-uns des historiens mis au jour par Hearne ont été réimprimés en 1745, en 1771, en 1810; mais ces éditions nouvelles n'ont pas aux yeux des amateurs le prix des impressions originales. Peu de temps après la mort du zélé antiquaire, on réunit sous le titre d'*Ectypa varia ad historiam Britannicam illustrandam, studio Th. Hearne*, 1737, in-fol., une cinquantaine de gravures sur des sujets traités dans les publications de Hearne; ce recueil a du prix en Angleterre. On doit à cet infatigable travailleur des éditions de Justin et de Tite-Live, ainsi qu'un recueil des œuvres posthumes de sir Thomas Bodley, fondateur de la célèbre bibliothèque dont la ville d'Oxford est justement fière. Les ouvrages dont il est l'auteur sont de peu d'importance; son *Ductor historicus*, 1704, 2 vol., a cependant obtenu les éloges de Gibbon. Les manuscrits de Hearne, comprenant une correspondance étendue avec les érudits de l'époque et une sorte de journal de ses travaux, sont entrés dans la bibliothèque Bodleyenne; on en a extrait ce qu'ils contenaient d'intéressant au milieu de choses oiseuses, et on en a formé deux volumes, publiés sous le titre de *Reliquiæ Hearnianæ*. G. B.

Huddesford, *Lives of Th. Hearne, J. Leland and A. Wood*; 1772, 2 vol. in-8°. — Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ Latinitatis*, t. I, p. 276. — Chauffepié, *Dictionnaire historique*. — *British Bibliographer*, vol. I et II. — Gibbon, *Miscellaneous Works*, t. III, p. 586. — Dibdin, *Bibliomania*, 1811, p. 461; *Library Companion*, p. 215. — Lowndes, *Bibliographer's Manuel*, t. II. — J.-Ch. Brunet, *Manuel du Libraire*, 4e édition, t. II, p. 522.

HEARNE (*Samuel*), voyageur anglais, né à Londres, en 1745, mort en 1792. Il entra dès l'âge de onze ans comme midshipman dans la marine royale à Portsmouth, et servit avec distinction à bord du vaisseau de lord Hood. Après la paix il passa au service de la Compagnie de Hudson's-Bay en qualité de contre-maître. En 1768 il fut chargé de relever une partie des côtes et d'y perfectionner la pêche de la morue. Il s'acquitta de sa double mission avec tant de zèle et d'intelligence que les directeurs de la Compagnie le choisirent de nouveau pour découvrir une communication au nord entre les deux océans et le gisement de mines d'or et de cuivre signalées depuis longtemps par les Indiens. Ces mines avaient été l'objet des voyages infructueux de James Knight, Georges Barlow et David Vaughan (1719), enfin de John Scroggs (1722). Le sort des trois premiers de ces navigateurs et de l'équipage des deux bâtiments qu'ils montaient était jusque alors demeuré inconnu; Hearne résolut de chercher leurs traces. Il partit le 6 novembre 1769 du fort du Prince de Galles sur la rivière Churchill, et se dirigea hardiment par terre au nord-ouest, accompagné de deux Européens et de quelques Indiens, qui l'abandonnèrent après quinze jours de marche. Ses vivres étant épuisés et le froid commençant à devenir rigoureux, il revint au fort, où il rentra le 11 décembre. Durant ce voyage, Hearne apprit de quelques Esquimaux que Knight et ses compagnons avaient fait naufrage sur l'île de Marbre, en 1719. Ils étaient environ cinquante : en 1721 il en restait encore cinq, qui ne tardèrent pas à succomber de famine et de froid (1).

(1) On trouvera à l'article KNIGHT les détails de cette

Le 23 février suivant, Hearne se mit de nouveau en route, avec six guides indiens. Le trajet fut des plus pénibles : les voyageurs n'avaient pour subsister que ce qu'ils pouvaient saisir en gibier ou poisson. « Nous avions quelquefois trop, dit Hearne, rarement assez, souvent trop peu, et fréquemment rien du tout; et une fois nous avons été près de sept jours sans avoir d'autre nourriture que quelques fruits sauvages, de l'eau, des morceaux de vieux cuir et des os brûlés. » Hearne voyageait toujours à pied, souvent chargé d'un pesant fardeau, presque toujours au milieu d'âpres rochers ou de bois impratiqués. Au commencement de mars il était parvenu au 59° degré; mais il dut monter plus au nord, pour trouver un campement favorable à la continuation de son voyage. Il stationna dans un wigwam de sauvages jusqu'au 24 mars. De nombreux indigènes se joignirent à sa troupe, qui bientôt s'éleva à six cents personnes. La route n'en fut que plus lente et les approvisionnements plus difficiles. On était arrivé péniblement au delà du 63° de latitude et à 10' 41'' à l'ouest du fort du Prince de Galles lorsque Hearne jugea prudent de revenir sur ses pas. Ses sauvages compagnons lui donnaient beaucoup d'inquiétudes; déjà ils lui avaient brisé son quart de cercle, volé son fusil et quelques autres objets d'utilité première; sans défense au milieu d'eux, ils pouvaient pour le moindre caprice lui donner la mort. Il se sépara d'eux, et presque sans vivres et sans moyen de s'en procurer. Il aurait sûrement succombé à la faim, si le 20 novembre il n'eût fait rencontre d'un chef indien, nommé Motonnabi, qui le secourut et le ramena au fort le 25.

Tant de périls et de fatigues sans résultats ne découragèrent pas l'intrépide Hearne. Motonnabi lui ayant offert de le conduire par une autre route, il accepta, et dès le 7 decembre suivant s'avançait plus à l'ouest sur un terrain rude et sterile, entrecoupé de lacs et de nombreux cours d'eau. Le 22 juin on rencontra enfin des Indiens Copper's River. Dès lors Hearne marchait vers un but assuré : il eut encore à franchir une chaîne de montagnes très-escarpées, et le 13 juillet se trouva sur les bords du fleuve (*River* ou *Copper*), sur les bords duquel il reconnut effectivement les indices certains de filons cuivreux. Il en détermina la position, et fit de curieuses observations dans ces régions inconnues. Il descendit la rivière de la Mine de Cuivre environ trente milles, et assura avoir vu la mer à l'embouchure de ce fleuve, par 72° environ; mais plusieurs circonstances importantes font présumer qu'il se trompa. En definitive, fait remarquer justement M. Frederic Lacroix, ce voyage, accompli avec tant de courage, à travers tant de dangers et de souffrances, n'eut qu'un résultat : ce fut de prouver la possibilité de parvenir à la côte septentrionale de l'Amérique. »

Le 30 juin 1771 Hearne était de retour au fort du Prince de Galles, après un voyage de cinq cent soixante-et-onze jours. Sa découverte lui valut les félicitations du monde savant et des récompenses de sa Compagnie, qui en 1775 lui confia la création et le gouvernement du comptoir de Cumberland, dans le pays des Knistineaux, sur le bord méridional du Sturgeon-Lake, par 53° 58' de lat. nord et 104° 25' de long. ouest. En 1782 La Pérouse attaqua cet établissement, le rasa, et s'empara des papiers de Hearne; cependant, il consentit à les lui rendre à la condition de les publier. Hearne, de retour en Angleterre en 1787, s'occupa de mettre en ordre sa relation; mais elle ne parut qu'après la mort de l'auteur, et sous ce titre : *A Journal from the Prince of Wales's Fort, in Hudson's Bay, to the Northern Ocean; undertaken by order of the Hudson' Bay Company, for the discovery of Copper Mines, a North-West passage*, etc., *in the years* 1769, 1770, 1771, 1772, Londres, 1795, in-4°, fig. et cart.; trad. en français par Lallemand, Paris, 1779, in-4°, ou 2 vol. in-8°.

A. DE LACAZE.

H.-J. Rose, *New general Biographical Dictionary*. — John Gorton, *General Biographical Dictionary*. — *European Magazine*, an. 1797. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Frédéric Lacroix, *Régions circompolaires*; dans l'*Univers pittoresque*, p. 204-207.

expédition et du naufrage qui la termina si malheureusement.

HEATH (*Nicholas*), prélat anglais, né à Londres, mort à Cobham, en 1560. Il fut élevé au collége du Christ, à Cambridge, et devint archevêque d'York et chancelier d'Angleterre sous le règne de Marie. Il fut privé de ses offices pour refus de prêter le serment de suprématie. A. L.

H.-J. Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HEATH (*Thomas*), prédicateur anglais, frère du précédent, mort en 1568. Il appartenait à la Société des Jésuites. En 1568 il fut envoyé secrètement en Angleterre par son ordre, afin d'y combattre la réformation ou du moins de jeter la division parmi ses sectateurs. Il se déguisa en ministre protestant, et fut à ce titre autorisé à prêcher dans la cathédrale de Rochester. Un jour qu'il s'élevait en chaire contre la liturgie, il laissa tomber de sa poche une lettre relative au rôle qu'il jouait. Arrêté et convaincu, il fut condamné au pilori et à la prison perpétuelle. Il mourut peu après son jugement. A. L.

H.-J. Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HEATH (*Benjamin*), érudit anglais, vivait dans le dix-huitième siècle. Il était légiste de profession et greffier (*recorder*) d'Exeter. On a de lui : *An Essay towards a demonstrative proof of the divine existence, unity and attributes*; 1740; — *Notæ sive Lectiones ad Tragicorum Græcorum veterum, Æschyli, Sophoclis, Euripidis, quæ supersunt dramata, deperditorumque reliquias*; 1762, in-4°; — *A revisal of Shakspeare's text, wherein the alterations introduced into it by the more*

modern editors and critics are particularly considered; 1765, in-8°.

Thomas Heath, frère du précédent et alderman d'Exeter, publia : *An Essay towards a new version of Job*; 1755. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HEATH (*James*), historien anglais, né à Londres, en 1629, mort dans la même ville, en août 1664. Il fit ses études à l'école de Westminster, et entra à Christ-Church (Oxford), d'où il fut exclu, en 1648, pour cause d'opinions royalistes. Il dépensa rapidement son patrimoine, et fut réduit pour vivre à se faire correcteur d'imprimerie. Il trouva aussi une ressource dans sa plume, et composa divers ouvrages, qui, sans avoir beaucoup de mérite littéraire, sont d'un grand intérêt pour l'histoire de la révolution d'Angleterre. On a de lui : *A brief Chronicle of the late intestine war in the three kingdoms of England, Scotland, and Ireland*; 1661, in-8°, réimprimée avec une continuation de 1637 à 1663; 1663, in-8°; continuée ensuite jusqu'en 1675, par John Philips, neveu de Milton; 1676, in-fol.; — *The glories and magnificent triumphs of the blessed restoration of king Charles II*; 1662, in-8°; — *Flagellum, or the Life and Death, Birth and Burial, of Olivier Cromwell, the late usurper*; 1663, in-8°; — *A new Book of loyal English Martyrs and Confessors who have endured the pains and terrors of death......*; 1663, in-12; — *Brief but exact Survey of the affairs of the United Netherlands*; 1663, in-12. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HEATH (*James*), graveur anglais, né en 1765, mort à Londres, le 15 novembre 1834. Il est justement placé au premier rang des graveurs anglais. Il voyagea plusieurs années sur le continent, visita la France, l'Italie, et se perfectionna à Florence, sous les conseils de Raphael Morghen. On cite surtout de lui : *Mort du major Pearson* et *Mort de l'amiral Nelson*, d'après West; — *Le Soldat mort*, d'après Wright; — *Washington*, portrait d'après Stuart; — *Pitt*, d'après la statue de l'université de Cambridge; — et les illustrations du *Novelist Magazine*, 22 volumes, sur les dessins de son ami l'habile dessinateur Stothard. Parmi les meilleurs élèves d'Heath se sont distingués : son fils Charles Heath; sa fille, mistress Hamilton; Godefroy (de Paris), etc. A. de L.

H.-J. Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HEATH (*Charles*), typographe et antiquaire anglais, né en 1770, mort à Monmouth, le 1er janvier 1831. Il était établi imprimeur à Monmouth, dont il fut deux fois élu maire. Les éditions sorties de ses presses se recommandent par leur belle exécution. L'archéologie occupait tous ses loisirs, et il avait rassemblé de curieux documents sur l'histoire du comté qu'il habitait. On a de lui : *History of Monmouth*; 1804; — *Account of Piercefield and Chepston*; 1793; — *Description of abbay of Tintern and castle of Ragland*; 1806. A. de L.

Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HEATHCOTE (*Ralph*), théologien et littérateur anglais, né en 1721, à Barrow-upon-Soar (comté de Leiscester), mort le 28 mai 1795. Petit-fils, par sa mère, de Simon Ockley, professeur d'arabe à Cambridge, il fit ses études à cette université. Il entra dans les ordres, et obtint, en 1748, la place de vicaire de Barkby, près de Leicester. Son *Histoire de l'Astronomie* et quelques écrits de controverse attirèrent l'attention de Warburton, qui lui offrit une place de prédicateur suppléant à Lincoln's-Inn. Il accepta, et alla s'établir à Londres, en 1753. Il devint plus tard vicaire de Sileby, recteur de Sawtry-All-Saints, prébendier et ensuite vicaire général de Southwell-Church. On a de lui : *Historia Astronomiæ, sive de ortu et progressu astronomiæ*; 1746, in-8°; — *Cursory Animadversions upon the controversy in general*; 1752, in-8°; — *Sketch of lord Bolingbroke's Philosophy*; 1755; — *The Use of Reason asserted in matters of religion*; 1755; — *A Letter to the hon. Horace Walpole, concerning the dispute between Mr. Hume and M. Rousseau*; 1767, in-12; — *The Irenarch, or justice of the peaces manuel*; 1771. Heathcote fut un des collaborateurs du *General Biographical Dictionary*. Z.

Gentleman's Magazine, LXV, LXVI, LXXI. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HEAUVILLE (*Louis* Le Bourgeois, sieur d'), poëte religieux français, né à Heauville, près Cherbourg, mort à Avranches, vers 1680. Il appartenait à l'ordre des Augustins, devint abbé de Chante-Merle, près Troyes, et mourut doyen de la cathédrale d'Avranches. On a de lui : *Cathéchisme* en vers; Paris, 1669; Châlons, 1679, in-12; réimprimé avec de nombreuses augmentations; — une *Traduction des Psaumes*; — la *Vie de Jésus-Christ*, etc., 1684, in-8°; Bruxelles, 1687, in-12. Malgré les nombreuses éditions de cet ouvrage, Baillet avoue que la poésie n'y est pas aussi élevée ni la versification aussi belle qu'on pourrait le désirer; que, forcé d'enchaîner ensemble la rime, la raison et la foi, et n'étant pas soutenu par sa matière, l'auteur tombe quelquefois et ne s'exprime pas toujours d'une manière aussi noble et aussi délicate que devrait le faire un interprète des mystères et des vérités de la religion. A. L.

Baillet, *Jugements des Savants*, t. III, p. 315.

‡ HEBBEL (*Frédéric*), poëte allemand, est né le 18 mars 1813, à Wesselburen, dans le pays des Dithmarses. Il ne commença ses études qu'à vingt-deux ans, à Hambourg, et les acheva à Heidelberg. Il visita ensuite la France et l'Italie, et se fixa en 1845 à Vienne; il y épousa l'actrice Christine Enghaus, et il y demeure encore aujourd'hui. M. Hebbel se fait remarquer par la

hardiesse de ses conceptions et l'énergie de son style. Il s'est surtout livré à la poésie dramatique, dans laquelle il a voulu introduire des réformes que l'esprit du siècle lui semblait rendre nécessaires. On a de lui : *Judith*, tragédie en cinq actes ; Hambourg, 1841 ; — *Gedichte* (Poésies) ; Hambourg, 1842 ; — *Genoveva*, tragédie en cinq actes ; Hambourg, 1843 ; — *Mein Wort über das Drama* (Mon opinion sur le drame) ; ibid., 1843 ; — *Maria Magdalena*, drame bourgeois, précédé d'une introduction théorico-critique ; ibid., 1844 ; — *Der Diamant* (Le Diamant), comédie en cinq actes ; Hambourg, 1847 ; — *Neue Gedichte* (Poésies nouvelles) ; Leipzig, 1848 ; — *Herodes und Marianne*, tragédie en cinq actes ; Vienne, 1850 ; — *Schnock, eine niederländische Geschichte* (Schnock, une histoire des Pays-Bas) ; Leipzig, 1850 ; — *Julia*, tragédie en trois actes, précédée d'une réfutation d'un critique littéraire ; Leipzig, 1851 ; — *Der Rubin* (Le Rubis), comédie fantastique en trois actes ; ibid., 1851 ; — *Das Trauerspiel in Sicilien* (La Tragédie en Sicile), tragi-comédie en un acte ; ibid., 1851 ; — *Agnes Bernauer*, tragédie ; Vienne, 1855 ; — *Erzæhlungen und Novellen* (Contes et Nouvelles) ; Pesth, 1855 ; — *Michel Angelo*, comédie, nouvelle édition ; Vienne, 1855 ; — *Gyges und sein Ring* (Gygès et son anneau), tragédie en cinq actes ; Vienne, 1856.

R. LINDAU.

Conv.-Lex. — *Deutsche Literat. gesch. der neuern Zeit in biogr. Kritik. und Prob.* ; Cassel. — *Revue des Deux Mondes*, 1856, p. 480, article de M. Saint-René Taillandier. — Julian Schmidt, *Gesch d. deutsch. Literat. d. XIX ten Jahrh*, 2e édit. ; Leipzig, Londres et Paris, 1855, vol. 3, p. 170-213. — Th. Mundt, *Gesch. d. Literat. d. Gegenwart* ; Leipzig, 2e édit., 1853, p. 713-716.

HEBED-JESU. *Voy.* EBED-JESU.

HEBEL (*Jean-Pierre*), poëte allemand, né à Bâle, le 11 mai 1760, mort à Schwetzingen, le 22 septembre 1826. Il fit ses études à l'université d'Erlangen, et enseigna les belles-lettres à Lörrach et à Carlsruhe, où il devint, en 1808, recteur du Lycée, et en 1819 prévôt du chapitre ecclésiastique. Ses *Allemannische Gedichte* (Poésies allemanes), Carlsruhe, 1803, 8e édit., 1842, écrits dans le dialecte souabe, ont rendu son nom populaire dans toute l'Allemagne. « Hebel avait, dit Gervinus, le cœur d'un enfant ; étranger à la politique et à la critique littéraire, il ne faisait pas un métier de la poésie, mais chantait comme l'oiseau chante, instinctivement, naturellement. » Plusieurs écrivains ont essayé de traduire ces poésies souabes en allemand moderne (Schaffner, à Kœnigsberg, 1811 ; 2e édit., 1817 ; F. Girardet à Leipzig, 1821 ; J.-V. Adrian, à Stuttgard et Tubingue, 1824 ; Budberg, à Heidelberg, 1826, et Rheineck à Leipzig, 1851). On a encore de Hebel quelques autres écrits, tous très-répandus en Allemagne, et dont voici les titres : *Der rheinlændische Hausfreund, oder Neuer Kalender mit lehrreichen Nachrichten und lustigen Erzæhlungen* (L'Ami de la maison des pays rhénans, ou nouveau calendrier, contenant des nouvelles instructives et des histoires joyeuses) ; Carlsruhe, 1808-1811 ; 3e édition, Stuttgard, 1827 ; — *Das Schatzkästlein des rheinlændischen Hausfreundes* (Le Trésor de l'Ami de la maison des pays rhénans) ; Tubingue, 1811 ; dernière édit., Stuttgard, 1850 ; — *Biblische Geschichten für die protestantische Jugend* (Histoires bibliques pour la jeunesse protestante) ; Stuttgard, 1822 et 1824, 2 vol. ; — *Biblische Geschichten für die cathol. Jugend* (Histoires bibliques pour la jeunesse catholique) ; ibidem, 1825 ; — *Christlicher Catechismus* (Catéchisme chrétien), publié d'après des manuscrits posthumes ; Carlsruhe, 1828 et 1829. Les *Œuvres complètes* de Hebel ont été imprimées à différentes reprises ; Carlsruhe, 1832-1834, ibid., 1837-1838, 8 vol., etc. La dernière édition est celle de Carlsruhe de 1846 à 1847, en 3 vol.

R. LINDAU.

J.-G. Schultheiss, *Lebensbeschrbg von J.-P. Hebel* ; Heidelberg, 1831. — Gervinus, *Geschichte d. deutsch. Dichtung*, 4e édit. ; Leipzig, 1853, vol. V, p. 66 et suiv. — Jul. Schmidt, *Geschichte der deutschen Literatur des XIX Jahrh*, 2e édit., 1855, vol. II, p. 200-211. — *Conv.-Lex.* — Th. Mundt, *Literat. d. Gegenw.* ; Leipzig, 2e édit., 1853, p. 701. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*. — *Morgenblatt für gebild. Stænde* ; Januar, 1828, n° 9. — *Neuer Nekrol. der Deutsch*, 4e année, vol. II, p. 890. — *Allg. Realencyklop.*, vol. V, p. 128. — F. Horn, *Die Poesie und Beredsamkeit der Deut.*, vol. III, p. 486 sqq. — Kuntsch, *Handb. der deutsch. Spr. u. Liter.*, p. 486. sqq.

HEBENSTREIT (*Pantaléon*), musicien allemand, connu comme inventeur de l'instrument dit *pantaléon*, né en 1660, à Eisleben (Prusse), mort vers 1735. Il exerça d'abord la profession de maître de danse à Leipzig ; mais, poursuivi par ses créanciers, il fut forcé de quitter cette ville. Un tympanon qu'il trouva dans le village où il était allé se cacher fit naître en lui l'idée de le perfectionner. Il lui donna des dimensions quatre fois plus grandes, et le garnit de deux rangées de cordes pour chaque note, l'une de cordes de boyau, l'autre de cordes métalliques. Il le jouait avec deux baguettes, et se fit dès 1697 applaudir en public. En 1705 il se rendit à Paris, et se fit entendre devant Louis XIV, qu'il charma par le jeu de son instrument. Voici la description que fait, dans son *Dialogue sur la musique des anciens*, l'abbé Châteauneuf sur le pantaléon, instrument qu'il avait entendu jouer par Hebenstreit chez Ninon de Lenclos : « C'étoit une espèce de tympanum, composé de plus de deux cents cordes tendues par quantité de chevalets sur une planche de bois ordinaire, longue de six pieds, épaisse d'un pouce, et sans aucune concavité. Mais ce qu'on y remarquoit de plus singulier (parce qu'on l'avoit inutilement tenté jusque ici), c'est qu'au lieu de chordes de clavecin (qui se sentent toujours de l'aigreur de leur matière), c'étoient des chordes de luth. On admira longtemps la nouveauté de cet instrument, sans concevoir quel son pouvoient produire deux bâtons très-légers en frappant sur des chordes de cette espèce, qui sembloient avoir besoin

d'être touchées avec les doigts, et qui de plus étoient placées sur un bois épais et solide; mais dès qu'il eut commencé à préluder, on ne fut plus occupé qu'à admirer son exécution, qui bientôt après parut encore plus étonnante que ses lumières et son génie. » En 1706 Hebenstreit fut rappelé en Allemagne. Il occupa depuis 1706 jusqu'en 1708 la place de maître de la chapelle du duc Guillaume-Henri d'Eisenach, et se rendit alors à Dresde comme musicien de la chambre pour jouer du pantaléon, aux appointements de 7,500 francs, somme énorme pour ce temps.

R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — Hirsching, *Handbuch*. — Gerber, *Lexikon der Tonkunst*. — Fétis, *Biographie des Musiciens*.

* **HEBENSTREIT** (*Johann-Paul*), théologien protestant allemand, né le 25 juin 1664, à Neustadt-sur-l'Orla, mort à Erfurt, le 6 mai 1718. Il fit ses études à Géra, Gotha et Iéna, enseigna pendant plusieurs années la philosophie et la théologie, et se retira en 1715 dans la petite ville de Dornbourg, où il occupa pendant trois ans la place d'inspecteur des affaires ecclésiastiques. Il laissa un grand nombre d'écrits, dont voici les principaux: *Theologia naturalis;* Iéna, 1694; — *Philosophia prima ad mentem vet. sapientium concinnata;* ibid., 1697; — *De Legibus ecclesiasticis;* ibid., 1698; — *De Canonibus, ut dicuntur vulgo, Apostolicis;* ibid., 1701; — *Systema Theologiæ;* ibid., 1707-1717, 3 vol.

V—U.

Zeumer, *Lebensbeschreibung der theolog. Professoren zu Iena*, p. 238. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*. — Motschmann, *Erfordia litterata*.

HEBENSTREIT (*Johann-Chrétien*), théologien protestant, né le 27 avril 1686, à Neuenhof, près Neustadt-sur-l'Orla, mort à Leipzig, le 6 décembre 1756. Il fit ses études à Leipzig, entra dans la carrière de l'enseignement, et fut successivement recteur du collége la Tomasschule, professeur d'hébreu et de théologie et prédicateur à l'église de Saint-Thomas. On a de lui: *De Pentecoste Veterum pro loco;* Leipzig, 1715; — *De Officio Præsidis;* ibid., 1721; — *De differendo impœnitentis deliquentis Supplicio;* ibid., 1723; — *De Corporis humani Machina, divinæ sapientiæ et providentiæ teste;* ibid., 1725; — *Disputationes I-IX in prophetam Malachiam;* ibid., 1731-1746; — *De Sabbato ante legem Mosis existente;* ibid., 1748; — *De labhod una ex appellationibus Messiæ;* ibid., 1751; — *De Segiillah appellatione populi Jud. et Eccles. Christi;* ibid., 1753, etc.

V—U.

Adelung, supplément à Jöcher. — Moser, *Jetztlebende Theologen*. — Brucker, *Bildersaal*. — Ernesti, *Progr. funebre;* Leipzig, 1786. — Hirsching, *Handbuch*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — Meusel, *Lexikon der von 1750-1800 verstorbenen Schriftsteller*. — Feller, *Elogium J.-C. Hebenstr.;* Helmstædt, 1768.

HEBENSTREIT (*Jean-Ernest*), anatomiste, naturaliste et voyageur allemand, né le 15 février 1703, à Neustadt-sur-l'Orla (Vogtland), mort à Leipzig, le 5 décembre 1757. Il étudia la médecine à l'université de Leipzig, et obtint en 1730 le grade de docteur. Quelque temps après le roi Frédéric-Auguste II le désigna pour faire partie d'un voyage scientifique en Afrique. En compagnie de vingt autres savants, il explora pendant deux ans les États Barbaresques, et y fit des recherches intéressantes pour l'histoire naturelle et l'archéologie. La mort du roi Auguste le détermina à repasser en Europe avant d'avoir rempli entièrement sa mission. A son retour en Allemagne, il fut nommé professeur à l'université de Leipzig, où il fit des cours pendant une longue série d'années sur la physiologie, l'anatomie, la chirurgie et la pathologie.

Hebenstreit cultivait avec succès les sciences et les belles-lettres. Son beau poëme latin *Sur l'homme* lui valut le surnom du « Lucrèce allemand ». Il possédait une des plus belles bibliothèques de son temps. On a de lui: *Dissertatio qua definitiones plantarum, quum summis auspiciis Poloniarum regis Africam occidentalem versus iter susciperet, exhibet, perennem sui memoriam esse cupiens;* Leipzig, 1731; — *Oratio auspicalis qua devotam maiestati Augusti Magni Africam sistit, et antiquitatum Romanarum per Africam repertarum memoriam recolit;* ibid., 1733; — *Museum Richterianum, continens fossilia, animalia, vegetabilia, marina*, etc.; Leipzig, 1743; — *Anthropologia forensis, sistens medici circa rempublicam causasque dicendas officium, cum rerum anatomicarum ac physicarum quæ illud attinent expositionibus;* Leipzig, 1751; — *De homine sano et ægroto Carmen, sistens physiologiam, hygieinen, therapiam, materiam medicam. Præfatur de antiqua medicina Carmen, subnectuntur similes Poetarum Sententiæ, accedunt singula quædam Carmina;* ibid., 1753; et 1759; — *Pathologia therapiæ, qua veterum de morbis curandis placita potiora recentiorum sententiis æquantur;* Halle, 1779; — *Ordo Morborum caussalis;* Leipzig, 1756; — *Ætiologia chemica, seu expositio causarum sani et ægroti hominis, secundum principia chemica;* Leipzig, 1757; — *Tentamen Physiologicum medicum super Ætii Amideni Synopsis medicorum veterum libris octo, post illos octo, quos Aldus Manutius Venetiis 1534 evulgavit, qui supersunt nundum editis, ex manuscripto Guenzii, sistens libri seu sermonis noni aliquot capita, græce et latine;* Leipzig, 1757; — *Quatre lettres* au roi Auguste, contenant la relation du voyage de Hebenstreit en Afrique, et insérées par Bernoulli dans les tomes IX, X, XI et XII de son Recueil de petits voyages (*Sammlung kleiner Reisebeschreibungen*).

Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — *Biographie médicale*. — Adelung, *Supplément à Jöcher*. — Boerner, *Nachrichten von jetztlebenden Aerzten*, vol.

III, p. 1, 438, 683. — Hirsching, *Handbuch*. — *Nova Acta Erud.*, 1759, p. 179-181.

HEBENSTREIT (*Jean-Chrétien*), médecin et botaniste allemand, né à Naumbourg, le 28 juillet 1720, mort à Leipzig, le 27 septembre 1795. Il fit ses études à Leipzig, et se rendit en 1749 à Saint-Pétersbourg, fut nommé membre de l'Académie des Sciences, et occupa pendant deux ans la chaire d'histoire naturelle et de botanique. En 1751 il accompagna le comte Kyrila Rasumowsky en Ukraine, et séjourna à Gluchow, résidence du prince. Quatre ans plus tard il revint à Saint-Pétersbourg reprendre ses fonctions de professeur; mais en 1759 (et non en 1761, comme le dit la *Biographie Médicale*) l'état de sa santé l'obligea de quitter le climat rigoureux du Nord. Il resta deux ans à Carlsbad, et s'établit en 1761 à Leipzig, où il exerça jusqu'à sa mort l'art de guérir. On lui doit trois mémoires sur la botanique, insérés dans les *Actes* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, et quelques dissertations, dont les principales sont : *De salubri Morborum per crises Exitu*; Leipzig, 1748, in-4°; — *De fertilitate terrarum industria colonorum augenda*; Leipzig, 1756, in-4°. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — Eck, *Leipziger gelehrtes Tagebuch*, 1759, p. 59-64. — *Biographie Médicale*. — Baur, *Letztes Zehntel des XVIIIten Jahrh.*, p. 453.

HEBENSTREIT (*Ernest-Benjamin-Théophile*), médecin allemand, né à Leipzig, le 10 février 1758, mort le 12 décembre 1803. Il étudia la médecine, et professa depuis 1785 l'anatomie et la chirurgie à l'université de sa ville natale. On a de lui : *Curæ Sanitatis apud veteres Exempla*; Leipzig, 1779; — *Curæ Sanitatis publicæ apud veteres Exempla*; ibid., 1783; — *Lehrsætze der medicinischen Polizeiwissenschaft* (Principes de Médecine légale); ibid., 1791; — *Doctrinæ physiologicæ de Turgore vitali brevis Expositio*; ibid., 1795; etc. Il a traduit en outre la *Minéralogie* de Wallerius; Berlin, 1781-1783, 2 vol.; — les *Remarques sur l'influence du climat* de Falconer; Leipzig, 1782; — le *Voyage en Provence* de Papon; ibid., 1783; — le *Manuel de Chirurgie* de B. Bell; ibid., 1784, 5 vol.; — la *Phytonomie* de Darwin; ibid., 1801; etc.
Dr L.

Biographie Médicale.

HEBER (Sir *Richard*), philologue et bibliomane anglais, né à Westminster, en 1773, mort à Pimlico, le 4 octobre 1833. Il fut élevé au collége Brazen-Nose, à Oxford. Là il acquit une profonde connaissance des classiques grecs et latins; là aussi il commença à rassembler une collection de livres qui, dans la suite, devint la plus vaste qu'ait jamais possédée un simple particulier. En 1804, à la mort de son père, Reginald Heber, savant théologien et très-riche propriétaire, il hérita de vastes domaines dans le Yorkshire et le Shropshire. En 1806 il se présenta pour la représentation de l'université d'Oxford à la chambre des communes; mais il échoua d'abord contre la candidature de lord Colchester, et ne fut élu qu'en 1821. Outre une édition de Silius Italicus, 1792, 2 vol. in-12, et une édition de Claudien, qui ne fut pas livrée au public, il surveilla la troisième édition d'Ellis : *Specimens of English Poets*, qu'il corrigea d'après sa riche collection d'anciens poëtes anglais. En 1815, peu après la paix, il visita la France, la Belgique et la Hollande, et profita de son séjour sur le continent pour accroître ses trésors littéraires, et former des liaisons amicales avec plusieurs écrivains éminents. De retour en Angleterre, il bâtit dans son château d'Hodnet une nouvelle bibliothèque, qu'il eut bientôt remplie. Sa résidence de Pimlico était déjà pleine de livres depuis le rez-de-chaussée jusqu'au toit. Il en était de même de sa maison de Westminster. Enfin, il avait une bibliothèque à Oxford, une immense bibliothèque à Paris, une autre à Anvers, une autre à Bruxelles, une autre à Gand, d'autres encore dans diverses villes des Pays-Bas et de l'Allemagne. Les sommes que sir Heber prodigua pour satisfaire sa bibliomanie ne compromirent pas sa fortune; car en mourant il laissa, outre sa prodigieuse collection de livres, 200,000 l. st. (5,000,000 de francs). Son testament fut, après de longues recherches, découvert à Pimlico, sous un tas de bouquins. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HEBER (*Reginald*), prélat anglais, demi-frère du précédent, par son père le théologien Reginald Heber, né à Malpas (Cheshire), le 21 avril 1783, mort à Trichinopoli, dans l'Inde, le 3 avril 1826. Il fit ses études au collége Brazen-Nose, à Oxford, et obtint en 1802 le prix de l'université pour son poëme latin intitulé *Carmen seculare*; l'année suivante, il ne fut pas moins heureux avec son poëme anglais de *La Palestine*, et en 1805 il remporta un troisième prix, par un essai en prose anglaise sur le *Sense of Honour*. Vers le milieu de la même année il entreprit, de compagnie avec son ami John Thornton, un voyage sur le continent. Il visita successivement la Russie, la Crimée, la Hongrie, l'Autriche et la Prusse, et retourna en Angleterre au mois d'octobre 1806. Ce voyage, la vue des vastes régions de la Russie méridionale, lui inspirèrent l'idée de recueillir, de mettre en ordre, et de commenter ce que les anciens nous ont légué sur la Scythie. Mais Heber, entré dans les ordres en 1807, se fit scrupule de consacrer son temps à une œuvre d'érudition profane, et il n'acheva pas son ouvrage, dont l'esquisse ne parut qu'après sa mort. En 1809 il publia un poëme, sous le titre de *Europe, lines on the present war*; la même année il fut nommé à la cure de Hodnet, qui appartenait à sa famille, et épousa Amelia, fille du docteur Shipley, doyen de Saint-Asaph. Tout en s'acquittant avec beaucoup de zèle de ses devoirs évangéliques, il ne négligeait pas les lettres. Il fut

un des principaux rédacteurs du *Quarterly Review* dès les débuts de cette revue, et commença en 1812 un *Dictionary of the Bible*, qu'il n'acheva pas, et dont rien n'a été publié. En 1812 il fit paraître un petit volume de *Poems and Translations for weekly Church service*. La composition d'hymnes d'église était sa distraction favorite, et sans avoir un grand talent poétique, il versifiait élégamment. En 1819 il publia les ouvrages de l'évêque Jérémy Taylor, avec une notice sur la vie de l'auteur. En 1822 son ami William Wynn, président du bureau des Indes, lui offrit le siége épiscopal de Calcutta. Heber, qui pouvait espérer un évêché en Angleterre, hésita à accepter l'éminente mais lointaine dignité qu'on lui proposait. Cependant « son goût pour tout ce qui touchait à l'Inde et à l'Asie », suivant une expression de sa lettre à W. Wynn, l'emporta, et le 16 juin 1823 il s'embarqua pour l'Inde. Le diocèse de Calcutta comprenait alors, outre l'Inde tout entière, Ceylan, Maurice et l'Australie. Jamais un champ aussi vaste ne s'offrit aux travaux d'un prélat. Heber se dévoua avec ardeur à l'accomplissement de son immense tâche. Il serait long et peu intéressant de donner la liste de ses voyages apostoliques et des églises qu'il consacra. Ce prélat était un homme pieux, tolérant, éclairé, et qui dans des conférences avec les docteurs hindous s'efforça de les amener à se rapprocher du christianisme. Quoique bien accueilli par eux, il n'en reconnut pas moins combien cette entreprise est difficile. Il mourut par accident, étouffé dans un bain, pendant une de ses visites épiscopales à Trichinopoli, laissant une mémoire respectable et chère à ses compatriotes et aux indigènes. Ses restes reposent dans l'église de cette ville. Un monument lui fut élevé par Chantrey dans la cathédrale de Calcutta; un autre monument, par Chantrey aussi, lui fut consacré dans l'église de Saint-Georges à Madras. Enfin, en Angleterre, entre autres témoignages de regret et d'estime rendus à sa mémoire, on remarque une tablette de marbre dans l'église de Hodnet, avec une inscription par le poëte Southey. Après la mort d'Heber on publia un voyage de lui, intitulé : *A Narrative of a Journey through the uppar provinces of India, from Calcutta to Bombay*; 3 vol. in-8°; réimprimé dans l'*Home and colonial Library* de Murray. Z.

Amaly Heber, *Life of Reginald Heber*; Londres, 1830, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage contient un choix de sa correspondance, de ses poëmes inédits, de ses papiers privés; le *Journal de son Voyage en Russie*, et une *History of the Cossaks*. — *Last Days of bishop Heber*, par l'archevêque de Madras. — Krohn, *Heber's Leben und Nachrichten über Indien*; Berlin, 1831, 2 vol. in-8°. — *English Cyclopædia* (*Biography*). — *Revue Britannique*, année 1827, t. I; ann. 1828, t. II. — Villemain, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1857.

HEBERDEN (*Guillaume*), médecin anglais, né à Londres, en 1710, mort dans la même ville, le 17 mai 1801. Après avoir achevé ses études à l'université de Cambridge, il s'y fit recevoir docteur en 1739, et y exerça la médecine pendant près de dix ans. En 1748 il vint s'établir à Londres, et fut reçu l'année suivante membre de la Société Royale. Il faisait partie depuis 1746 du Collége royal des Médecins, inspira à cette compagnie l'idée de publier des *Medical Transactions*, et contribua largement aux trois premiers volumes de ce recueil. Ses principaux mémoires traitent de la maladie de poitrine qu'il appela *angina pectoris*, et des maladies de foie. On a encore de Heberden : *Antitheriaca, an essay on mithridation and theriaca*; Londres, 1745, in-8°; — *Commentarii de Morborum Historia et Curatione*; Londres, 1802, in-8° : c'est un recueil, par ordre alphabétique, d'opuscules dont plusieurs avaient déjà paru dans des recueils périodiques. Cet ouvrage parut, traduit en anglais dans la même année; il a été aussi traduit en allemand par Niemann, Leipzig, 1805, in-8°. Heberden avait pendant son séjour à Cambridge travaillé aux *Lettres athéniennes*. Il était membre associé de l'Académie royale de Médecine de Paris. Z.

Notice sur Heberden, en tête de la traduction anglaise de ses *Commentaires*. — Chalmers, *Gen. Biog. Dict.* — *Biographie Medicale*.

HEBERER (*Michael*), voyageur allemand, né à Bretten (duché de Bade), vers 1550, mort dans la même ville, en 1610. Il fit ses études à Wittemberg et à Heidelberg, et se consacra ensuite à l'instruction particulière. Après avoir été durant trois années précepteur d'un jeune Suédois, il entra en 1582 dans une famille française de Bourgogne, visita Paris, Troyes et quelques villes du nord et de l'est de la France, puis, désireux de voyager, il mit à la voile de Marseille pour le Levant. En mai 1585, il était à Malte : l'idée lui vint de faire une campagne contre les mahométans; il s'embarqua sur une escadre de la religion qui fit plusieurs descentes sur les côtes Barbaresques, délivra des chrétiens, prit des bâtiments aux musulmans, et alla croiser entre Chypre et l'Égypte. Elle rencontra dans ces parages une division turque, et lui livra un rude combat; déjà les chrétiens étaient vainqueurs: Heberer et plusieurs chevaliers de Saint-Jean s'étaient emparés d'une galère ennemie, lorsqu'il fallut tout à coup prendre chasse devant une flotte nombreuse, qui apparut inopinément. Les vainqueurs furent contraints de rester à bord de leur prise, qui échappa à la poursuite des Turcs; mais son faible équipage ne lui permit pas de suivre la marche des autres bâtiments chrétiens. Après avoir été ballottés dix jours par la mer et les vents, les chevaliers durent chercher un moyen de sauvetage dans les canots ou sur des pièces de bois. Ils gagnèrent ainsi la terre aux environs d'Alexandrie; mais ils furent bientôt pris, et employés aux travaux publics comme esclaves. Heberer, d'abord conduit au Caire, transporta des matériaux de construction; il fut ensuite jeté dans la chiourme, et du-

rant trois années rama sur les galères égyptiennes. Il vit ainsi Smyrne et les côtes de l'Asie Mineure, les principales îles de l'Archipel, Constantinople, la mer Noire, la Crimée et Trébizonde. En repassant à Constantinople, il intéressa à son sort Savary de Lancosme, ambassadeur de France, qui obtint sa délivrance (novembre 1587). Le 12 avril 1588 Heberer quitta Constantinople, toucha à Malte, débarqua à Naples, et revint par terre dans sa patrie, où il fut employé dans l'administration. En 1592, il assista au mariage de Sigismond III, roi de Pologne, à Varsovie, et à celui de Charles, duc de Sudermanie (Charles IX). Depuis lors il vécut dans sa patrie, loin des affaires. On a de lui : *Ægyptiaca Servitus*, ou *Wahrhafte Reisebeschreibung einer dreijährigen Dienstbarteit, so zu Alexandrien ihren Anfang, und zu Konstantinopol ihre Endschaft genommen* (Récit véritable d'une captivité de trois ans qui a commencé à Alexandrie en Égypte et fini à Constantinople), avec un supplément contenant des voyages dans les quatre royaumes de Bohême, Pologne, Suède et Danemark); Heidelberg, 1610, in-4°. Cette relation est particulièrement remarquable par l'exactitude des faits; l'auteur y rapporte quelques renseignements curieux sur l'empire turc à cette époque.

Alfred de Lacaze.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.*

HÉBERT (Le père *Michel*), poëte latin français, né à Caen, le 8 septembre 1672, mort à Paris, le 24 novembre 1711. Il entra dans la Société des Jésuites le 8 septembre 1689. Il y enseigna six ans les belles-lettres et une année la rhétorique. Il devint ensuite le collaborateur (*socius*) des pères François de La Chaise et Michel Tellier, successivement confesseurs du roi Louis XIV. On a de lui : *Vatis elegiaci Somnium*, dans le recueil intitulé *Musarum festi Plausus ad nuptias Ludovici, Burgundiæ ducis*; Paris, 1697, in-12 et in-4°; — *Ars jocandi*, poëme en vers élégiaques, Paris, 1698, in-12; trad. en vers français par de Bellechaume, sous le titre de : *Art des bons mots*; Paris, 1699, in-12; — *Ecloga cum Philippus Andegavensium dux renunciatus esset rex Hispaniæ*; Paris, in-4°; — *Ad Nutricem ducis Hispaniæ Hendecassyllabi*; Paris, 1704, in-4°; — *Imago Vitæ humanæ, quatuor anni tempestatibus expressa*; Caen, 1704, in-12 : ce sont quatre élégies; — *Aristus ægrotans*, et *Aristus e morbo recreatus*, deux autres élégies.

A. L.

Moréri, *Le grand Dictionnaire Historique.*

HÉBERT (*François-Louis*), l'un des confesseurs de Louis XVI, massacré à Paris, le 2 septembre 1792. Il était supérieur général des Eudistes, et le roi le prit pour confesseur après Poupart, curé de Saint-Eustache, à Paris, lorsque celui-ci eut prêté serment à la constitution civile du clergé. Ce fut à ce vénérable ecclésiastique que quelques jours avant le 10 août 1792 le roi écrivait : « Je n'attends plus rien des hommes, apportez-moi des consolations célestes. » Hébert montra beaucoup de fidélité à la cause royaliste. Après la suppression des ordres monastiques, il s'obstina à porter publiquement son costume. Arrêté pour ce fait et incarcéré aux Carmes de la rue de Vaugirard, il fut massacré avec les autres ecclésiastiques détenus dans ce couvent.

H. Lesueur.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains.*

HÉBERT (*Jacques-René*), surnommé *le Père Duchesne*, démagogue français, né à Alençon, en 1755, guillotiné à Paris, le 4 germinal an II (22 mars 1794). D'une famille obscure, il ne reçut qu'une instruction très-élémentaire, qui se développa plus tard. Il vint fort jeune à Paris pour y chercher des moyens d'existence. Employé comme contrôleur au théâtre des Variétés, il perdit sa place pour crime de malversation. Il entra ensuite chez un médecin, et fut chassé pour la même cause. Il végétait dans la plus abjecte misère, lorsque la révolution lui parut une occasion de sortir de cet état. Quelques pamphlets révolutionnaires, écrits dans le style qui pouvait le mieux plaire à la populace, le firent bientôt remarquer parmi les nombreux libellistes de l'époque. Doué d'un extérieur agréable et d'une certaine facilité d'élocution, il aborda la tribune dans les clubs, et y obtint du succès. Un nommé Lemaire, employé aux postes, publiait alors un journal intitulé *Le Père Duchesne*, journal qui avait une grande vogue, quoique écrit dans un sens constitutionnel. Les clubistes imaginèrent de lui opposer une autre feuille, rédigée sous le même nom, mais dans un esprit bien différent. Hébert se chargea de cette publication : connaissant le goût de la classe à laquelle il s'adressait, il déploya une exagération de principes et un cynisme de langage qui lui valurent de nombreux lecteurs (1), et ruina ainsi l'entreprise de son honnête concurrent. Désormais sans rival, Hébert redoubla d'audace dans sa feuille, et par des appels continuels à l'insurrection et au meurtre, il contribua dans une large part aux sanglantes journées du 10 août et de septembre. Après le 10 août, il siégea au premier rang parmi les membres de la commune insurrectionnelle de Paris, et y remplit après le 2 septembre les fonctions de substitut du procureur syndic (Chaumette). Rien cependant ne prouve sa coopération personnelle à l'assassinat de Mme la princesse de Lamballe. En février 1793 il se prononça contre la taxe du *maximum* et les pillards, et le 10 mars il blâma le soir les démonstrations qu'il avait lui-même provoquées dans sa feuille du matin. Lors-

(1) M. Thiers désigne ainsi *Le Père Duchesne* : « une feuille encore plus ordurière que celle de Marat (*L'Ami du Peuple*), et mise par son langage hideux et dégoûtant à la portée de la plus basse populace ». (*Révolution française*, t. IV, p. 27.)

que, le 20 mai, la majorité modérée de la chambre, un instant énergique, eut formé la commission des Douze, cette commission décréta (le 24) l'arrestation d'Hébert et de ses collaborateurs, Marino et Michel, administrateurs de police. Hébert, prévenu à temps, se rendit à la commune, et montra le mandat dirigé contre lui. « On m'arrache, dit il, à mes fonctions, mais je vais obéir. Mais vous, citoyens, qui restez encore en liberté, vous ne devez pas oublier le serment que nous nous sommes fait, de nous regarder tous comme frappés lorsqu'un de nous le sera; je n'invoque pas ce serment pour moi, car je suis préparé à la mort, mais pour tous mes concitoyens, menacés d'un nouvel esclavage. » Il se constitua aussitôt prisonnier, et fut conduit à l'Abbaye. Il était accusé d'avoir formé le projet d'assassiner les membres de la Convention qui ne partageaient pas ses idées démagogiques et notamment les députés girondins. Son incarcération fut le signal d'une formidable insurrection. L'Assemblée rapporta son décret : Hébert fut remis en liberté, et reparut le 28 à la commune, où il reçut de ses collègues une couronne civique, qu'il déposa *modestement* sur le buste de Jean-Jacques Rousseau.

Après la mise hors la loi des girondins (31 mai), Hébert affecta une sorte de modération : il s'opposa ostensiblement aux mesures violentes extra-légales, et proposa « de déclarer mauvais citoyen quiconque proposerait de répandre le sang ». Quelques jours plus tard il lança un réquisitoire, plein de force, contre les pillards, et intima le respect des propriétés. Cependant, vers la fin d'octobre, le comité de surveillance crut devoir interdire la distribution du *Père Duchesne*, à cause de ses déclamations furibondes. Les jacobins forcèrent le comité à lever son arrêté, et l'odieux pamphlétaire put à son gré continuer ses provocations. En octobre 1793 il dénonça aux jacobins le tribunal révolutionnaire comme étant sur le point d'innocenter Custine, et obtint de la sorte la condamnation de ce général. Hébert fut l'un des commissaires interrogateurs de Marie-Antoinette. Il accusa cette princesse du crime d'inceste avec son enfant, à l'aide de pièces signées du dauphin, qui n'avait pu en comprendre l'importance. La reine, à leur lecture, répondit avec dignité : « J'en appelle à toutes les mères ici présentes; y en a-t-il une d'elles capable d'une pareille infamie! » Le tribunal révolutionnaire refusa de faire usage des dénonciations d'Hébert, et Robespierre lui-même s'écria : « Ce n'était donc pas assez pour ce scélérat d'en avoir fait une Messaline; il fallait qu'il en fît encore une Agrippine! » Ce mot répété à Hébert lui fit comprendre tout ce qu'il avait à craindre s'il perdait sa popularité; aussi chercha-t-il à se rapprocher des chefs de la Montagne en insultant les girondins jusque après leur supplice. Il attaqua ensuite Fabre d'Églantine, Bazire, Chabot, Camille Desmoulins et jusqu'à Danton (décembre 1793). Secondé par Chaumette et Anacharsis Clootz, il fit de la tribune des Cordeliers une chaire de démagogie, d'athéisme, et inventa le culte de *la Raison*, dont la splendide et ridicule fête marqua l'apogée de sa puissance. Ce fut aussi la cause de sa chute : Robespierre et Danton virent clairement qu'Hébert voulait substituer le pouvoir de la commune à celui de la Convention. Oubliant pour quelques jours leur haine mortelle, ils se réunirent contre leurs ennemis communs, *les ultra-révolutionnaires*, et le 23 ventôse an II (13 mars 1794) Saint-Just fit entendre à la tribune conventionnelle ces terribles paroles : « Quoi! notre gouvernement serait humilié au point d'être la proie d'un scélérat qui a fait marchandise de sa plume et de sa conscience et qui varie selon l'esprit et le danger ses couleurs, comme un reptile qui rampe au soleil! Fripon, allez aux ateliers, allez sur les navires, allez labourer la terre! Mauvais citoyen, à qui la tâche imposée par l'étranger est de troubler la paix publique et de corrompre tous les cœurs, allez dans les combats; vil artisan de calamités, allez vous instruire à l'honneur, parmi les défenseurs de la patrie... Mais non! vous n'irez pas; l'échafaud vous attend! » Dans la nuit même Hébert et les principaux de ses partisans, au nombre de vingt, furent arrêtés sans résistance, et le 2 germinal an II (22 mars 1794) commença leur procès devant le tribunal révolutionnaire. Traité par son ancien ami, Fouquier-Tinville, plutôt comme un fripon que comme un conspirateur, Hébert se vit reprocher ses escroqueries et les turpitudes de ses premières années. Dans ce moment suprême, cet homme violent se montra sans courage. Écrasé sous le poids de sa honte, il courbait la tête, et balbutiait des réponses insignifiantes. Il perdit plusieurs fois connaissance devant le tribunal et dans la prison. Le troisième jour des débats un arrêt de mort fut prononcé contre lui et dix-huit de ses co-accusés (1). Il fut condamné « comme auteur d'une conspiration tendant au massacre de la Convention et au rétablissement d'un tyran, sous le nom de grand-juge ». Conduit aussitôt à l'échafaud au milieu d'une multitude dont il avait flatté les passions et les mauvais instincts, il fut accablé de huées. Ses applaudisseurs de la veille lui répétaient les plaisanteries atroces qu'il avait tant de fois prodiguées aux malheureux traînés au supplice : « Va, coquin! va jouer à la main chaude! va mettre la tête à la fenêtre! va éternuer dans le

(1) Ce furent Vincent, secrétaire général du ministère de la guerre; Leclerc, chef de division au même ministère; le poëte Ronsin, devenu général de l'armée révolutionnaire; Mazuel, adjudant général dans la même armée, l'imprimeur Momoro, commissaire du pouvoir exécutif, le banquier hollandais Kock, Ancar et Ducroquet, commissaires aux subsistances, le Prussien Anacharsis Clootz, le Belge Proli, Dubuisson, Desfieux, Saumur, colonel d'infanterie et gouverneur de Pondichéry, et quelques autres membres de l'armée révolutionnaire et des bureaux de la guerre.

panier! Il est b.......... en colère aujourd'hui le *père Duchesne!* »

Ceux qui ont connu particulièrement Hébert assurent que le démagogue et l'homme de société etaient deux êtres qui n'avaient aucune ressemblance. « L'un était fougueux, emporté, atroce; l'autre doux, liant et même patelin. Le journaliste sous le nom du *Père Duchesne* ne prêchait que l'abstinence et les privations; il déclamait sans cesse contre les voleurs, et appelait à grands cris la vengeance nationale sur tous les scélérats, tandis que le magistrat Hébert, logé magnifiquement, donnait des repas somptueux, vivait dans la mollesse avec des hommes intéressés dans les fournitures des armées, et souvent se réunissait le soir avec ceux qu'il avait dénoncés le matin. A la commune c'était le républicain le plus sévère; au club des Cordeliers, le moteur le plus audacieux des mouvements populaires : dans l'intérieur de sa maison, c'était un homme facile, complaisant, qui s'occupait de ses jouissances, et qui, loin de blâmer les plaisirs et les prodigalités, se livrait à tous les plaisirs d'une vie molle et sensuelle. »

Outre *Le Père Duchesne* (1), on a d'Hébert : *Les Vitres cassées par le véritable Père Duchesne, député aux états généraux;* Paris, 1789; 4e édit., 1791, in-8°; suivie de *l'Ami des Soldats* et de *Lettres b.......... patriotiques;* — *Vie privée de l'abbé Maury;* Paris, 1790, in-8°; — *Petit Carême de l'abbé Maury, ou sermons prêchés dans l'assemblée des enragés;* 10 numéros, in-8°; — *Nouvelle Lanterne magique;* 1792, in-8°; — Dix-huit *Lettres b.......... patriotiques du Père Duchesne;* 8 vol. in-8°; — *Lettres b.......... patriotiques de la Mère Duchesne;* in-8°.

Hebert avait épousé, une année avant sa mort, une jeune religieuse du nom de *Jacqueline;* elle fut condamnée à mort quelques jours après lui et conduite à l'échafaud à côté de la veuve de Camille Desmoulins, la belle et infortunée Lucile Duplessis. Par ordre de Robespierre, on réunit dans cette dernière *fournée* les débris des *Hebertistes* et des *Dantonistes,* les ultras et les modérés, afin d'afficher une sorte d'impartialité et de faire supposer que ces deux partis, si opposés, avaient eu des rapports entre eux.

H. Lesueur.

Le Moniteur universel, an. 1792, nos 302-360; an I, nos 167, 181, 235, 364; an II, 271, 39, 54, 66, 84, 101, 106, 167, 179, 192; an III, n° 198. — Mignet, *Histoire de la Révolution française,* t. II. — Thiers, *Histoire de la Révolution française,* t. III, p. 236-286; t. IV, p. 27, 315, 412, 412; t. V, p. 88, 89, 138 et sqq. — Vilatte, *Causes secretes de la Revolution du 9 thermidor.* — Deschiens, *Bibliographie des Journaux de la Révolution.* — Willaume, *Histoire de la Revolution française.* — A. de Lamartine, *Histoire des Girondins,* t. VII, p. 304, 411; t. VIII, p. 74-76.

(1) Après 1848 quelques républicains exaltés (sous la direction du sieur Thuillier) eurent la fâcheuse idée de recréer un journal intitulé *Le Père Duchesne.* Cette feuille fut supprimée le 24 août 1848, par décret du chef du pouvoir exécutif.

* **HÉBERT** (*Michel-Pierre-Alexis*), avocat et homme politique français, né à Granville (Manche), en 1799. Fils d'un avocat, il embrassa lui-même la carrière de son père, et s'attacha au barreau de Rouen. Il y débuta dès l'âge de vingt-et-un ans, et s'y acquit de la réputation et quelque fortune. Nommé procureur du roi près le tribunal de première instance de Rouen en 1833, il fut peu de temps après, le 19 mai 1834, placé à la tête du parquet de la cour royale de Metz. Au mois de juillet 1834, il sollicita les suffrages des électeurs de l'arrondissement de Pont-Audemer, et fut élu député. Il fit ses débuts à la tribune dans les discussions relatives aux tabacs et aux faillites. En 1835 il se signala surtout comme rapporteur de la loi du 9 septembre sur les cours d'assises. L'année suivante, il fut chargé du rapport de la loi sur le vote au scrutin secret pour les décisions du jury, et le 9 octobre 1836 il fut nommé avocat général à la cour de cassation. Dans la discussion de l'adresse, il se prononça contre l'intervention française en Espagne. Il prit part encore à la discussion des projets de loi concernant la vénalité des offices, les tribunaux civils, les faillites et banqueroutes, les justices de paix, etc. En 1839 il vota contre le ministère dans la discussion de l'adresse, et prit place dans les rangs des 213 votants de la coalition. En 1840, la discussion des projets de loi sur les tribunaux de commerce, les ventes à l'encan des marchandises neuves le firent paraître à la tribune. L'année suivante il y discuta les projets de loi relatifs au travail des enfants dans les manufactures, aux ventes judiciaires d'immeubles, au recrutement de l'armée, à la propriété des ouvrages de littérature, de science et d'art. En 1841 il fut nommé procureur général à la cour royale de Paris, à la place de M. Franck-Carré (*voy.* ce nom), promu à la dignité de premier président de la cour royale de Rouen. En la même qualité, M. Hébert eut plusieurs fois à porter la parole devant la cour des pairs, notamment dans les affaires Quénisset, Lecomte et Joseph Henry. Constamment réélu député à Pont-Audemer, M. Hébert devint garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes, le 14 mars 1847, après la mort de Martin (du Nord). Lors de la discussion de l'adresse de 1848, il parla contre le droit que s'attribuait l'opposition de se réunir en banquets sans la permission de l'autorité. Quelques jours après, la révolution de février le forçait à se cacher et à se sauver de Lisieux en Angleterre, pendant qu'il était poursuivi par un arrêt d'évocation de cette même cour de Paris où il était deux ans auparavant procureur général. Cette procédure aboutit, l'année suivante, à un arrêt de non lieu, quand tout fut redevenu calme. M. Hébert ne rentra pas dans la vie publique : il reprit sa place au barreau, et en sortit en 1854, après avoir plaidé

sans succès, quoique avec beaucoup de chaleur, contre M. Véron, qui avait vendu *Le Constitutionnel* avec trop de promptitude, au gré de ses actionnaires. L. LOUVET.

Sarrut et Saint-Edme, *Biogr. des Hommes du Jour*, tome IV, 2e partie, p. 164. — *Biogr. statistique de la Chambre des Députés*. — *Moniteur*, 1840-1848.

* **HÉBERT** (*Auguste-Antoine-Ernest*), peintre français, né à Grenoble, le 3 novembre 1817. Son père le destinait à la carrière du barreau, et le jeune homme prit en effet ses degrés à la faculté de droit de Paris; mais en même temps il s'occupait de peinture. Il avait pris quelques leçons de dessin de M. Rolland, à Grenoble. A Paris, il reçut quelques conseils de Paul Delaroche; enfin, il entra dans l'atelier de David d'Angers. En 1839 il se présenta au grand concours de peinture pour le prix de Rome à l'École des Beaux-Arts. Admis le dixième en loge, c'est-à-dire le dernier, il sortit le premier du concours. C'était un rare triomphe pour un jeune homme de vingt-deux ans que de remporter ainsi le premier grand prix la première fois qu'il concourait; aussi sa ville natale lui vota-t-elle une médaille d'or en souvenir de ce succès. Le sujet était *La coupe de Joseph retrouvée dans le sac de Benjamin*. L'œuvre de M. Hébert, malgré quelques incorrections dans la forme et quelque faiblesse dans l'exécution, se faisait surtout remarquer par l'élévation et l'énergie de la pensée. Ses envois de Rome répondirent aux espérances qu'il avait fait concevoir. Pour sa première année, au lieu d'une froide étude que les règlements exigeaient de lui, il peignit un *Esclave qui a brisé sa chaîne* : appuyé sur un tombeau de la campagne de Rome, cet esclave semble rêver aux moyens de conserver la liberté. Cette étude, que l'auteur donna à sa ville natale, ainsi que son premier tableau d'histoire, se faisait encore remarquer par la vigueur de l'expression. C'est par là en effet que brille M. Hébert; mais si dans ses peintures le contraste des physionomies, fortement accusé, captive l'attention, la composition ne semble pas toujours assez large, et la couleur laisse souvent à désirer.

M. Ernest Hébert avait exposé au salon de 1839 : *Le Tasse en prison visité par Montaigne*; En 1849, il exposa *La Sieste*, un *Pâtre italien*, une *Almée*, et *Le Matin dans les bois*. Au salon de 1850, on vit de lui un portrait de femme et *La Malaria* ; cette dernière toile, qui représente une famille italienne fuyant dans un bateau la contagion du mauvais air, fut remarquée : le jury des récompenses lui décerna une médaille de première classe, et le ministre l'acheta pour le musée du Luxembourg. Au salon de 1852, M. Ernest Hébert exposa trois portraits; au salon de 1853 le portrait de l'empereur Napoléon III et le *Baiser de Judas*, qui est aussi placé au Luxembourg, et qui valut la croix de la Légion d'Honneur à son auteur. A l'exposition universelle de 1855, deux nouveaux tableaux, *Crescenza à la prison de San-Germano* et *Les Filles d'Alvito*, lui firent obtenir une médaille de première classe. Enfin, au salon de 1857, il a exposé *Les Fienarolles de San-Angelo*.

L. LOUVET.

Documents particuliers.

HÉBERT. *Voy.* HERBERS.

HÉBRAIL (*Jacques*), bibliographe français, né à Castelnaudary, en juin 1716, mort à la fin du dix-huitième siècle. Il prenait le titre de clerc du diocèse de Saint-Papoul. Il a publié, avec l'abbé de Laporte, *La France littéraire*, 1769, 2 vol. in-8°. Le premier volume de cet ouvrage contient la liste des Académies de France, avec un précis historique et les noms des académiciens; puis la nomenclature des auteurs vivants, avec la liste de leurs livres; le second volume donne la nomenclature des auteurs morts depuis 1751, avec la liste de leurs œuvres et un catalogue alphabétique des ouvrages de tous les auteurs déjà nommés, morts ou vivants. « Ces deux volumes de la *France littéraire*, dit Beuchot, sont très-estimés pour leur exactitude, de laquelle on fait généralement honneur à Hébrail; car on ne donne pas les mêmes éloges au *Supplément à la France littéraire*, publié par l'abbé de Laporte seul, en 1778. » — Le travail des abbés de Laporte et Hébrail était la suite d'un ouvrage créé par Duport-Dutertre, vers 1751, sous le titre d'*Almanach des Beaux-Arts*, changé en celui de *La France littéraire* en 1755. Le format de cet ouvrage, qui était in-24, devint l'année suivante in-18; une société de gens de lettres y coopérait. De temps à autre on y ajoutait des suppléments. L'abbé de Laporte, qui avait travaillé à chaque édition, s'adjoignit enfin l'abbé Hébrail, et il en résulta l'édition la plus estimée. Le supplément de l'abbé de Laporte forme un troisième volume, et J.-A. Guiot en fit plus tard un quatrième.

J. V.

P. Lelong, *Biblioth. hist. de la France*. — Quérard, *La France littéraire*.

HÉCART (*Gabriel-Antoine-Joseph*), littérateur français, né le 24 mars 1755, à Valenciennes, où il mourut, le 19 novembre 1838. D'abord employé dans les bureaux d'un fonctionnaire public de Valenciennes, il devint, au commencement de la révolution, secrétaire de la mairie de cette ville, et conserva cette place jusqu'en 1830, époque de sa mise à la retraite. Il s'occupa avec succès de botanique, et enseigna cette science à de nombreux élèves. Voici la liste de ses travaux les plus importants : *Recherches historiques, bibliographiques, critiques et littéraires sur le Théâtre de Valenciennes*; Valenciennes, 1816, in-8°; — *Notice sur les traductions françaises du Manuel d'Épictète*; Valenciennes, 1826, in-18, tiré à soixante-deux exemplaires; — *Serventois et sottes Chansons couronnés à Valenciennes, tirés des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*; Valen-

ciennes, 1827 et 1833, in-8°; ces poésies ont été imprimées sur des copies peu exactes fournies par Méon; — *Dictionnaire Rouchi-Français*, 3e édit., Valenciennes, 1833, in-8° : seul glossaire complet de cette langue rustique et demi-flamande qui appartient à la France du nord; il avait été publié pour la première fois en 1812, dans le *Journal central des Académies et Sociétés savantes*. Hécart est aussi l'auteur d'un poëme en quatre chants sur *Les Bosquets d'agrément*, Valenciennes, 1808, in-8°, et d'un autre sur *La Vaccine*, sans nom de lieu ni date, in-16, qui n'obtinrent aucun succès. Ses premiers essais furent des mémoires d'économie politique, des lettres ou des vers insérés dans des recueils périodiques, notamment dans l'*Esprit des Journaux*. Il avait été l'un des collaborateurs de l'ancienne *Feuille d'Annonces de Valenciennes*, et plus tard directeur du *Journal central des Académies et Sociétés savantes*, dont il rédigea les trois dernières livraisons de 1811 et les livraisons de 1812. Enfin, il avait formé une nombreuse collection d'*Anas*, et il a laissé parmi ses manuscrits un *Anagrapheana*, ou bibliographie spéciale des ouvrages de ce genre. Les divers écrits de Hécart ont été pour la plupart publiés sans nom d'auteur, ou sous les initiales G. A. J. H. E. REGNARD.

A. Dinaux, *Notice sur G.-A.-J. Hécart*, dans le tom. III des *Memoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Valenciennes*. — Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine*. — *Biographie Valenciennoise*, *J.-J.-A. Hecart*, sans lieu ni date, in-8°, portr.

HÉCATÉE *de Milet*, un des plus anciens et des plus célèbres historiens (1) et géographes grecs, né vers 550 avant J.-C., mort vers 475 (2). Il était d'une famille fort ancienne, puisqu'il se vantait plus tard, devant les prêtres de Thèbes, de descendre d'un dieu (Apollon sans doute) à la quinzième génération. Il possédait aussi une fortune considérable, puisqu'il fit des voyages dans des pays lointains pour voir de ses yeux ce qu'aucun livre ne pouvait lui apprendre. Nous savons par Hérodote qu'il visita l'Égypte, et ce que d'autres écrivains nous attestent de ses connaissances géographiques prouve qu'il ne borna pas là ses explorations. Les fragments mêmes qui subsistent de son *Tour de la Terre* autorisent à supposer qu'outre les provinces de l'empire perse, il explora les côtes du Pont-Euxin, la Thrace, la Grèce entière, l'Œnotrie, et même la Ligurie, l'Espagne et la Libye. De ces trois derniers pays, il est vrai, il ne dut guère voir que les côtes. Il n'est point possible de donner la date précise de ses voyages; mais on peut affirmer qu'ils furent antérieurs à la révolte de l'Ionie en 500. La guerre qui s'en suivit entre les Grecs et les Perses aussi bien que son âge avancé l'auraient empêché d'entreprendre ses pénibles excursions. Quant à la rédaction de son *Voyage* ou *Tour de la Terre*, elle est certainement postérieure à 524; car dans un des fragments qui nous en restent il est question de Boryza en Thrace comme d'une ville perse, ce qui ne fut vrai qu'à partir de 524.

Le seul événement de la vie d'Hécatée qui soit parfaitement connu, c'est la part qu'il prit à l'insurrection des Ioniens contre les Perses. Aristagore de Milet préparait depuis longtemps ce vaste soulèvement. Avant d'en donner le signal, il réunit en conseil les principaux personnages de son parti. « Tous les autres, dit Hérodote, tombèrent d'accord qu'il fallait se soulever; mais Hécatée l'historien (λογοποιός) d'abord s'opposa à ce qu'on engageât la guerre contre le roi de Perse, en rappelant toutes les nations sur lesquelles il régnait, et toute sa puissance. Puis, voyant qu'il ne les avait pas persuadés, il leur conseilla en second lieu de faire en sorte de s'emparer de l'empire de la mer. Mais il voyait bien, dit-il, que cela ne pouvait se faire, car il savait combien leurs ressources étaient faibles; que s'ils enlevaient les richesses consacrées par Crésus le Lydien dans le temple de Branchides, s'ils faisaient cela, il avait grand espoir qu'ils se rendraient maîtres de la mer, car ils auraient ainsi des richesses pour leur usage, et les ennemis ne pourraient pas les enlever..... Cet avis ne prévalut pas, bien que l'on persistât dans le projet d'insurrection. » La révolte éclata en effet, et Aristagore se rendit à Sparte pour demander des secours. Il portait avec lui et il mit sous les yeux du roi Cléomène une table d'airain sur laquelle était gravée la circonférence entière de la Terre avec toute la mer et tous les fleuves. Selon M. Guignault, « c'était sans doute d'Hécatée qu'il tenait cette carte, perfectionnement de celle que le premier avait dressée Anaximandre ». Plus tard, lorsque Artaphernes et Otanes eurent

(1) On lui donne plutôt, d'après Denys d'Halicarnasse, le titre de *logographe* (λογογράφος). On désigne ainsi les premiers prosateurs, les conteurs ou chroniqueurs qui précédèrent Hérodote et qui marquent la transition entre le cycle épique et l'histoire.

(2) Nous donnons ces deux dates d'après le témoignage, peu précis et assez suspect, de Suidas. Voici la notice que ce biographe a consacrée à Hécatée de Milet : « Hécatée de Milet, fils d'Hégesandre, vécut du temps de Darius, lorsque vivait aussi Denys de Milet, l'historien, dans la 65e olymp. Hérodote d'Halicarnasse, plus récent que lui, profita de ses ouvrages. Hécatée fut l'auditeur de Protagoras. Le premier il écrivit l'histoire en prose. » Le même Suidas dit, à l'article Ἑλλάνικος : « Hellanicus se rencontra aussi avec Hecatée de Milet, qui vivait du temps des guerres persiques et un peu après. » Sur ces indications, Larcher a fondé la chronologie suivante, assez vraisemblable. Puisque Denys de Milet, vivait dans la 65e ol., c'est-à-dire 520 avant J.-C., Hécatée, son contemporain, devait être né vers le milieu du sixième siècle avant J.-C.; et puisque Hécatée mourut peu après les guerres persiques, il dut survivre d'un an ou deux, tout au plus, aux batailles de Platée et de Mycale (476). Les passages cités de Suidas contiennent deux difficultés. Il est impossible qu'Hécatée de Milet, déjà parvenu à l'âge mûr en 500 avant J.-C., ait été l'auditeur de Protagoras et le contemporain d'Hellanicus, qui vivaient l'un et l'autre postérieurement à 450 avant J.-C. La dernière de ces erreurs est certainement une méprise de Suidas; la première n'est peut être qu'une faute du copiste, qui aura mis Πρωταγόρας au lieu de Πυθαγόρας. D'après cette conjecture, Hécatée aurait été le disciple de Pythagore.

envahi l'Ionie et l'Éolide, et pris les villes de Clazomène et de Cyme, Aristagore, qui avait attiré ces maux sur son pays, n'eut pas le courage de les braver; il médita de s'enfuir soit en Sardaigne, soit en Thrace. Hécatée lui conseilla de n'en rien faire, mais de prendre une position fortifiée dans l'île de Léros et d'attendre là l'issue des événements. Ce ferme et judicieux avis ne fut pas suivi, et Aristagoras alla misérablement périr sur la côte de Thrace. Après même que toute l'Ionie fut tombée sous les coups des Perses, Hécatée n'abandonna pas ses compatriotes. Il intercéda pour eux auprès d'Artaphernes, et persuada au satrape de gagner par la douceur la confiance des Ioniens. A partir de ce moment sa vie, qui, d'après Suidas, se prolongea jusque après la guerre médique, n'a plus laissé de trace dans l'histoire. Hécatée consigna les résultats de ses voyages et de ses études dans deux grands ouvrages : l'un géographique, intitulé Περίοδος γῆς ou Περιήγησις, et l'autre historique, portant le titre de Γενεαλογίαι ou Ἱστορίαι. Un passage de Suidas, rapproché de quelques lignes de Strabon, prouve clairement qu'il ne composa que ces deux ouvrages; les autres titres cités sous son nom par des auteurs anciens appartiennent à des subdivisions de sa géographie. Cet ouvrage se divise en deux parties, dont la première contient la description de l'Europe et l'autre la description de l'Asie, de l'Égypte et de la Libye (1). Chacune de ces deux parties se subdivisait en sections. On trouve dans Étienne de Byzance les titres de plusieurs de ces sections, savoir : Τένεδος (dans la première partie); Αἰολικά, Περιήγησις Αἰγύπτου, Περιήγησις Λιβύης (dans la seconde). Il est difficile de déterminer l'ordre dans lequel Hécatée décrivait les différentes parties du monde, et par conséquent l'ordre dans lequel il faut classer les fragments qui nous restent de sa géographie; mais ces fragments nous permettent du moins d'indiquer de quelle manière Hécatée traitait son sujet. Il mentionnait d'abord le nom du peuple, puis les villes que ce peuple habitait, et donnait de temps en temps un récit de leur fondation ou de quelque autre fait remarquable de leur histoire. Il marquait aussi soigneusement que possible la distance d'une ville à l'autre. Il fut le premier écrivain qui apporta quelque critique dans ses récits. Il n'accepta point comme vrais tous les faits qu'il recueillit; il rejeta ceux qui lui parurent fabuleux, et essaya de découvrir la réalité historique qui fait le fondement de beaucoup de traditions mythiques. Cette critique est bien faible, sans doute, et Hécatée rapporte bien des fables sur la foi d'Homère et d'autres anciens poëtes; mais chaque fois qu'il donne les résultats de ses propres observations, il est un guide sûr et véridique. Ératosthène, cité par Strabon, semble nier qu'Hécatée ait dressé des cartes géographiques; mais d'une assertion d'Agathemère, comparée avec un passage d'Hérodote, on peut conclure qu'Hécatée corrigea et perfectionna la carte de la Terre dressée par Anaximandre; et si, contre toute probabilité, la carte présentée par Aristagoras à Cléomène n'était pas l'ouvrage de Hécatée, elle avait dû être dressée sur ses indications. Callimaque regardait le *Voyage en Asie* (Περιήγησις τῆς Ἀσίας), qui forme la seconde partie de l'ouvrage d'Hécatée, comme une œuvre supposée, et l'attribuait à un insulaire (νησιώτης). Il n'est pas impossible qu'il ait existé dans la bibliothèque d'Alexandrie un *Voyage en Asie* faussement attribué à Hécatée; mais il n'en est pas moins vrai que ce géographe avait composé une description de ces pays, et qu'il nous en reste des fragments dont l'authenticité est en général incontestable.

Le second ouvrage d'Hécatée, ses *Histoires* ou *Généalogies*, était un récit en prose, sous forme de généalogies, des fables poétiques et des traditions des Grecs. Il se divisait en quatre parties. La première contenait les traditions relatives à Deucalion et à ses descendants; la seconde l'histoire d'Héraclès (Hercule) et des Héraclides; la troisième, les traditions du Péloponnèse, et la quatrième celles de l'Asie Mineure. Dans cet ouvrage, comme dans sa géographie, Hécatée cherchait à discerner la vérité à travers l'amas des traditions fabuleuses, et s'il y parvenait rarement, il en avait du moins l'intention; les premières lignes de son livre ne laissent pas de doute à ce sujet. Voici comment il débute : « Ceci est le récit d'Hécatée de Milet : j'écris ces choses comme elles me paraissent vraies, car les récits des Grecs sont à mon avis nombreux et ridicules. » Ce premier effort de l'esprit critique n'a pas grande portée; ce qu'il offre de plus significatif, c'est une certaine tendance vers le système d'interprétation mythologique connu plus tard sous le nom d'*Évémérisme*. En essayant ainsi de délivrer la vérité de son enveloppe mythique, Hécatée émancipa l'histoire de la poésie, et prépara l'œuvre achevée par Hérodote. Celui-ci profita certainement des travaux du célèbre logographe de Milet, et en le réfutant souvent il prouva quelle importance il attachait à ses opinions. Il le surpassa sans le faire oublier, et même pour le style, jusque dans les derniers temps de la littérature grecque classique, l'histoire d'Hécatée, écrite dans le plus pur dialecte ionien, fut citée comme un modèle de simplicité, de clarté et de douceur.

Les fragments des *Généalogies* ont été rassemblés par Creuzer dans ses *Historicorum Græcorum antiquissimorum Fragmenta*; Heidelberg, 1806, in-8°, 1-86. On a un recueil complet des fragments du *Périégèse* et des *Généa-*

(1) L'Europe d'Hécatée est la partie septentrionale du monde separée de l'Asie par le mont Caucase. Il faut y joindre les îles de la mer Égée, excepté le petit nombre de celles qui touchent au rivage asiatique. L'Asie comprend toute la région australe. Hécatée distingue pourtant quelquefois entre l'Asie proprement dite et la Libye. Le Nil separe ces deux parties du monde, et le Delta appartient à la première.

logies par R.-H. Klausen, *Hecatæi Milesii Fragmenta*, Berlin, 1831, in-8°, et C. et Th. Müller, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, Paris, 1861, t. I, p. 1-31; t. IV, p. 62, dans la *Bibliothèque grecque-latine* de A.-F. Didot.

L. J.

Hérodote, II, 143; V, 36, 49, 124, 126; VI, 137. — Suidas, aux mots Ἑκαταῖος et Ἑλλάνικος. — Strabon, I, p. 7; XII, p. 550; XIV, 636. — Agathémère, I, 1. — Agatharque, *De Rubr. Mari*, p. 48. — Diodore de Sicile, I, 37; X, 25. — Ælien, *Var. Hist.*, XIII, 20. — Hermogène, *De Genere dicendi*, II, 12. — Pausanias, III, 25. — Arrien, II, 16; V, 6. — Athénée, II, p. 70; IX, p. 410. — Denys d'Hal., *Judicium de Thucydide*, 5. — Longin, *De Elocutione*, 2, 12. — Sevin, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. VI, p. 474. — Ukert, *Untersuchungen über die Geographie des Hecatæus u. Damastes*; Weimar, 1814. — Klausen, *De Vita et Scriptis Hecatæi* — C. Muller, *De Vit. et Scr. Hec.* — Guignault, dans l'*Encycl. des Gens du Monde*. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*. — O. Müller, *Geschichte der griech Liter.*, I, 473. — Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, I, 48. — *Museum criticum Cantabrigiense*, t. I, p. 88-101. — Pauly, *Real Encyklopædie der classischen Alterthumswissenschaft*, t. III, p. 1082.

HÉCATÉE D'ABDÈRE, historien de l'époque d'Alexandre et du premier Ptolémée. Il eut pour maître le sceptique Pyrrhon. On ne sait pas s'il prit part aux guerres d'Alexandre; mais on lit dans les auteurs anciens qu'il accompagna Ptolémée Soter dans une expédition en Syrie, et que sous ce prince il fit un voyage à Thèbes. « C'était, dit Josèphe, un homme d'une grande aptitude à la fois pour la philosophie et les affaires. » Suidas le signale comme un grammairien distingué, et cite de lui un traité *Sur la Poésie d'Homère et d'Hésiode*. Hécatée d'Abdère est plus connu pour ses compositions historiques. Il est resté de lui des fragments : 1° d'un ouvrage *Sur les Hyperboréens*, espèce de roman philosophique dans le genre de l'*Atlantide* de Platon et de l'*Ile Fortunée* d'Iambule, où l'auteur, s'emparant d'anciennes traditions sur la nation, en partie fabuleuse, des Hyperboréens, et y ajoutant quelques récits de son invention, traçait le tableau idéal d'un peuple qui avait trouvé le bonheur dans la piété et la vertu; 2° d'un ouvrage *Sur l'Égypte* (Αἰγυπτιακά), duquel faisait sans doute partie un livre cité comme d'Hécatée d'Abdère, *Sur la Philosophie des Égyptiens* : il est probable que l'auteur non-seulement y présentait l'histoire politique des Égyptiens, mais encore s'étendait sur leur cosmogonie, leur mythologie et leurs monuments; 3° plusieurs témoignages anciens lui attribuent aussi un troisième et non moins important ouvrage, *Sur les Juifs*, ainsi qu'un livre *Sur Abraham*, qui n'était sans doute qu'une partie du précédent; mais Hérennius Philon, qui devait se connaître en falsifications, puisqu'il avait lui-même fabriqué de fausses œuvres de Sanchoniathon, soupçonnait que cet ouvrage *Sur les Juifs* était apocryphe. Les critiques modernes s'accordent aujourd'hui pour dire que ce livre n'est pas l'œuvre d'Hécatée d'Abdère, et qu'il a été composé dans une époque postérieure par quelque juif helléniste. Dans les fragments qui en sont restés, on trouve de prétendus vers de Sophocle, qui sont une espèce d'hymne en l'honneur du Dieu unique et souverain, comme si Sophocle avait connu Jéhovah. Tout l'ouvrage était un perpétuel panégyrique des Juifs, et Josèphe n'a eu garde de le négliger. Tout porte à croire qu'Hécatée d'Abdère n'avait pas fait un livre à part sur les Juifs, mais qu'il avait parlé de ce peuple dans son ouvrage *Sur l'Égypte*; certains morceaux de ce dernier ouvrage ont été conservés, et il y est question des Juifs : Hécatée parlait d'eux avec estime, mais comme pouvait le faire un Grec. C'est cette estime témoignée aux Juifs par un païen qui a donné sans doute à quelque faussaire l'idée de lui attribuer un ouvrage où l'on répétait ce qu'avait dit Hécatée, en l'amplifiant, en le modifiant, en y ajoutant toutes sortes de fables. A. CHASSANG.

Diodore, XI, 3. — Josèphe, *Contre Apion*, I, 22. — Diogène de Laerce, IX, 69. — Suidas, V. Ἑκαταῖος. — Cruice, *De Flavii Josephi Fide et Auctoritate*. — C. Müller, *Histor. Græcor. Fragm.*, II, p 384.

HÉCATÉE D'ÉRÉTRIE, géographe ancien. Selon Creuzer, ce géographe ne serait autre qu'Hécatée d'Abdère, et ce serait par erreur qu'on lui aurait donné pour patrie Érétrie; M. C. Müller pense que c'est un personnage distinct du précédent. Il est cité nominativement par Plutarque, et Callimaque, d'après Athénée, parlait d'un Hécatée *l'Insulaire*, auquel devait être rapportée une *Géographie de l'Asie* faussement attribuée à Hécatée d'Abdère : le fait que Plutarque avait lu dans Hécatée d'Érétrie était relatif à une amazone qui serait venue trouver Alexandre; on conçoit que ce fait ait pu trouver place au milieu d'une description de l'Asie.

A. CHASSANG.

Plutarque, *Alex.*, c. 46. — Athénée, II, p. 70. — C. Müller, *Onesicriti Fragm.*, 5; à la suite d'Arrien, édit. Didot. — Id., *Hist. Gr. Fragm.*, II, p. 384.

HÉCATÉE (Ἑκαταῖος), tyran de Cardia, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Avant d'obtenir la souveraineté de Cardia, sa ville natale, il vivait à la cour de Philippe, roi de Macédoine. Alexandre lui confia, aussitôt après son avénement, la mission d'aller en Asie prévenir les projets séditieux d'Attale. Hécatée s'y rendit avec une troupe considérable; mais, d'accord avec Parménion, il crut prudent de ne pas employer la force ouverte, et fit assassiner secrètement Attale. Il n'est pas mentionné dans le récit des campagnes d'Alexandre, et probablement n'y prit aucune part. On ignore à quelle époque il reçut du conquérant la souveraineté de Cardia; mais ce fut longtemps avant la mort de ce prince, puisqu'on voit dans Plutarque, Eumène, compatriote d'Hécatée, demander son expulsion à Alexandre, et le rétablissement de la liberté de Cardia. Hécatée paraît pour la dernière fois dans l'histoire en 323, à l'occasion de la guerre Lamiaque, où il servit d'intermédiaire entre Antipater et Léonat. On l'a quelquefois, mais sans

doute à tort, confondu avec Hécatée d'Abdère (1).

Diodore, XVIII, 14. — Plutarque, *Eum.* 3.

HÉCATODORE. *Voy.* HYPATODORE.

HÉCATOMNUS (Ἑκατόμνως), roi ou dynaste de Carie, vivait vers 400 avant J.-C., sous le règne d'Artaxerxès II. Le roi de Perse, dont il était le vassal, lui confia le commandement des forces destinées à agir contre Évagoras de Cypre. Les opérations traînèrent en longueur, et lorsque Artaxerxès ordonna de les pousser vigoureusement, Hécatomnus, qui partageait l'esprit de désaffection si général parmi les grands vassaux de l'empire, n'agit point contre Évagoras, et lui fournit même de l'argent pour lever des mercenaires. Tel était à cette époque l'état de désorganisation de la monarchie perse que cet acte de trahison resta impuni et fut peut-être même ignoré d'Artaxerxès. Hécatomnus garda jusqu'à sa souveraineté de Carie. Il régnait encore en 380, et peut-être mourut-il l'année suivante, car la date de 379, que Pline donne inexactement pour la mort de Mausole, paraît être plûtôt celle de son avénement après la mort de son père, Hécatomnus. Celui-ci laissa trois fils, Maussolus (ou Mausole), Idricus et Pixodarus, qui régnèrent successivement, et deux filles, Artemisa et Ada, qui, suivant la coutume asiatique, épousèrent leurs frères Maussolus et Idricus. Hécatomnus, qui était né à Mylasa, fit de cette ville la capitale de son royaume. Z.

Diodore, XIV, 98; XV, 2. — Isocrate, *Paneg.*, p. 74. — Pline, *Hist. Nat.*, XXXVI, 6. — Strabon, XIV, p. 659. — Eckel, *Doctr. Num.*, vol. II, p. 596.

* **HÉCATON** (Ἑκάτων), philosophe stoïcien, né à Rhodes, vivait dans le premier siècle avant l'ère chrétienne. On voit dans Cicéron qu'Hécaton fut le disciple de Panætius; on trouve dans le même auteur et dans Diogène Laerce les titres de plusieurs de ses ouvrages, tous perdus aujourd'hui. Voici ces titres : Περὶ ἀγαθῶν, en neuf livres au moins; — Περὶ ἀρετῶν; — Περὶ παθῶν; — Περὶ τελῶν; — Περὶ παραδόξων. Z.

Cicéron, *De Off.*, III, 15, 23. — Diogène Laerce, VII, 26, 87, 90, 101, 103, 110, 125, 127, 172; VI, 4, 32, 95. — Sénèque, *De Beneficiis*.

HECHTERMANS (*Henri*), théologien belge, né à Munster-Bilsen (Campine liégeoise), en 1606, mort à Maestricht, le 4 mai 1679. Dès l'âge de quinze ans, il entra chez les Dominicains de Maestricht, et y fit profession le 4 août 1622. Il fit sa théologie en Espagne, et, de retour dans les Pays-Bas, il enseigna cette science à Aix-la-Chapelle, à Bruxelles, à Louvain, à Maestricht. Il se livra aussi avec succès à la prédication. Il fut successivement maître en théologie de son ordre, définiteur de sa province, trois fois prieur à Maestricht, une fois à Malines, et premier vicaire du couvent de Tongres (18 septembre 1643), lors de la fondation de cette maison. L'électeur Maximilien-Henri de Bavière, archevêque de Cologne et évêque de Liége, le chargea d'une mission auprès du roi d'Espagne, Philippe IV, qu'il remplit à la satisfaction des deux princes. On a de lui : *Mariale, sive conciones super Evangelia festivitatum sacratissimæ Virginis Mariæ*, etc., traduit de l'espagnol du F. Ignace de Coutiño; — *Sanctorale, sive conciones super Festivitates maximè illustrium sanctorum, quos Ecclesia catholica per anni discursum celebrat*, etc.; — *Quadragesimale, sive conciones super Evangelia utrium præcipuarum feriarum quadragesimæ, videlicet Mercurii, et Veneris, et Domenici et totius hebdomadæ sanctæ, quos*, etc.; ces *Conciones* ont été réunis, Bruxelles, 1653, Cologne, 1661, 3 vol. in-4°. Les PP. Échard et Quétif relèvent dans cet ouvrage cette proposition relative au culte de la Vierge : « Has igitur imagines deiparæ Virginis vult Deus a nobis summa veneratione coli et honorari, veluti divinitatis cujusdam simulacra, id est eo honore quo Deus ipse colitur. Et quamvis hæc exotica et hyperbolica videantur, ut tamen ea vera esse confirmem, suppono id quod alibi ». Ils déclarent cette proposition inadmissible, et reprochent à l'auteur son ignorance dans la théologie dogmatique; — *Compendium Doctrinæ christianæ*, trad. de l'espagnol du F. Juan de San-Thomas; Bruxelles, 1658, in-16; — *Het geestryck leven van de Eerweerdighe Moeder Agnès a Jesu van het Predick-heeren Ordre*, etc. (Vie de la vénérable mère Agnès de Jésus, de l'ordre de Saint-Dominique, etc.), trad. de l'allemand; Louvain, 1675, in-12 A. L.

Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 660 et 687. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas*, t. IX, p. 480-482. — Comte de Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liégeoise*, t. II, p. 284.

HECK (*Jan* VAN), peintre hollandais, né à Quaremonde, près Oudenarde, vers 1625, vivait encore en 1660. Après avoir appris la peinture dans sa patrie, il la quitta fort jeune encore, et se rendit à Rome, où le duc de Bracciano le prit en affection et l'employa longtemps. Plusieurs autres seigneurs ou cardinaux recherchèrent aussi ses productions, et lui fournirent les moyens de faire une belle fortune. L'amour de la patrie finit par l'emporter sur l'intérêt, et il revint se fixer à Anvers, où il termina ses jours, dans un âge avancé. Il excellait dans la peinture des fleurs et des fruits, des vases d'argent, de bronze, de porphyre, de marbre, etc. Tout ce qui était de sa main en ce genre était d'un fini précieux. Il peignait aussi fort bien le paysage et les figures en petit. Ses compositions sont toujours agréables et d'un bon choix : leur prix s'est maintenu fort élevé.

A. DE LACAZE.

Houbraken, *De Schilderkonst der Nederlanders*; La Haye, 1727, 4 vol. pet. in-4°, t. III, p. 215. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. II, p. 125.

HECK (*Nicolas* VAN DER), peintre hollandais, vivait à Alcmaër, dans la première partie du dix-septième siècle. Il était élève de Johan Naegel, et descendait du célèbre Martin Hemskerck. Sa vie

(1) Strabon mentionne un Hécatée de Téos, historien, qui n'est cité par aucun autre auteur ancien, et qui paraît être le même que Hécatée d'Abdère.

est peu connue, et semble s'être écoulée tranquille à Alcmaër, où il fonda, en 1631, une société artistique. Il peignit fort bien l'histoire, et excellait dans le paysage. Sa manière de composer est grande et savante; son coloris est bon; il entendait parfaitement les demi-tons et le clair-obscur. Le nombre de ses productions ne paraît pas considérable. On remarque à Alcmaër trois beaux tableaux de ce maître : ils ornent la chambre des échevins à la maison de ville. Ils représentent : *La Condamnation du bailli de Zuit-Holland, décapité pour avoir volé une vache à un paysan*. L'exécution fut ordonnée par le comte Guillaume III, dit *le Bon*; — *Le roi Cambyse faisant écorcher un juge prévaricateur*; — *Le Jugement de Salomon*. A. DE LACAZE.

Van Mander, Houbraken, Weyermans, Descamps, *Vies des Peintres*.

HECKEL (*Jean-Frédéric*), philologue et théologien allemand, né à Gera, vers 1640, mort en 1715, à Œlsnitz. Après avoir terminé ses études et entrepris des voyages en Allemagne et en Italie, où il se lia avec Magliabecchi et Cinelli, il exerça successivement les fonctions de recteur du collége de Reichenbach et de sous-directeur du collége de Rudolstadt. Il passa les dernières années de sa vie à Plauen et à Oelsnitz. On a de lui : *Memoria Freislebiana*; Gera, 1664; — *Dissertatio historico-philologico-theologica de habitu regio, Christo in passione a Judæis in ignominiam oblato*; Chemnitz, 1675. — *Sciagraphia Theologorum evangelicorum*; Dresde, 1678; — *Theophili Pistorii Ornithogamelion, notis marginalibus illustratum*; Dresde, 1678; — *Jo. Munsteri in artem notandi signa ex bonis auctoribus conquisita, cum ejus notis*; Zeiz, 1681; — *De Constantini duobus Numis*; Francfort et Leipzig, 1693; — *Manipulum primum Epistolarum singularium ab heroibus inclytis et viris illustribus diverso tempore scriptarum*; Plauen, 1695; — un grand nombre de *Dissertations*, etc. R. L.

Ersch et Gruber, *Algem. Encyklopædie*. — Saxius, *Onomasticon literarium*, P. V, p. 603. — Jo. Fabricius, *Histor. Bibl.*, p. III, p. 430. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. IX, p. 868.

* **HECKELER** ou **HECKLER** (*Jean*), né à Drekendorf, dans le Wurtemberg, architecte de la cathédrale de Strasbourg depuis l'année 1622 à 1643.

* **HECKELER** (*Jean-Georges*), fils du précédent, né en 1628, architecte de la cathédrale de Strasbourg depuis l'année 1654 jusqu'en 1669. C'est cet artiste qui, à la suite d'un grand dégât occasionné à la tour de la cathédrale de Strasbourg par la foudre, qui y était tombée au mois de juin 1654, en fit démolir dix-neuf mètres de hauteur en contre-bas de son sommet. Il éleva de nouveau la tour en y ajoutant 62 centimètres de hauteur, et employa à cette restauration trois années entières. Les nouveaux travaux furent exécutés en pierre de Grosweilen, village à 20 kilomètres de Strasbourg. Heckeler a laissé quelques mémoires manuscrits sur les réparations qu'il a faites à la cathédrale dont il fut l'architecte. D. RAMÉE.

M. J. Huber, *Vom Ursprung und Succession der Landgraven in Elsass*, 1657. — *Essais historiques et topographiques sur l'église cathédrale de Strasbourg*, par l'abbé Grandidier; Strasbourg, in-8°, 1782.

HECKER (*Auguste-Frédéric*), médecin allemand, né le 1er juillet 1763, à Kitten, près Halle, en Prusse, mort à Berlin, le 11 octobre 1811. Il fit ses études à l'université de Halle, exerça la médecine à Frankenhausen et à Erfurt, et devint en 1805 professeur du collége médico-chirurgical. Ses principaux ouvrages sont : *Archiv für die allgemeine Heilkunde* (Archives de Médecine); Berlin, 1790-1792; Leipzig, 1793, 3 vol.; — *Therapia generalis chirurgica*; Erfurt, 1791; — *Physiologia pathologica*; Halle, 1791-1799, 2 vol.; — *Anweisung die venerischen Krankheiten genau zu erkennen und zu behandeln* (Instructions pour reconnaître et pour traiter les maladies vénériennes); Erfurt, 1791, 3e édit., 1815; — *Tabellen ueber die Geschichte der Medicin* (Tableaux d'Histoire de la Médecine); Erfurt, 1791; — *Allgemeine Geschichte der Natur und Arzneikunde* (Histoire générale des Sciences naturelles et de la Médecine); Leipzig, 1793; — *Magazin für die pathologische Anatomie und Physiologie* (Magasin d'Anatomie pathologique et de Physiologie); Hambourg, 1796; — *Die Kunst die Krankheiten der Menschen zu heilen* (L'Art de guérir les Maladies des hommes); Erfurt et Gotha, 1804-1808, 4 vol.; 5e édit., publiée par Bernhardi, Gotha, 1818, 5 vol.; — *Abriss der Therapie* (Précis de Thérapie); Berlin, 1807; — *Chirurgica medica*; Berlin, 1808; — *Die Heilkunst auf ihren Wegen zur Gewissheit oder Theorie, System und Heilmethode von Hippokrates an bis auf unsere Zeit* (La Marche de la Médecine vers la certitude, ou théories, systèmes et méthodes depuis Hippocrate jusqu'à nos jours); Erfurt et Gotha, 1808; 4e édit., 1819; — *Manuel du Médecin pratique militaire*, ouvrage français; Breslau, 1808; — *Sammlung kleiner Schriften für die theoretische und prakt. Heilkunde* (Recueil d'Écrits de Médecine, théorique et pratique); Erfurt et Gotha, 1812, 2 vol.; — *Vollstaendiges Handbuch der Kriegsarzneikunde* (Manuel complet de Médecine de guerre); Gotha, 1816-1817, 3 vol.; — *Lexicon med. theoret.-pract. reale*, terminé par A.-H. Erhard; Gotha, 1816-1830, 5 vol.; — *Praktische Arzneimittellehre* (Médecine pratique); Gotha, 4e édit., 1838, 2 vol. R. L.

Conv.-Lex. — Engelmann, *Bibliotheca Medico-Chirurgica*. — Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopædie*.

HECKER (*Justus-Frédéric-Charles*), médecin allemand, fils du précédent, né à Erfurt, le 5 janvier 1795, mort à Berlin, le 11 mai 1850 Il étudia la médecine à Berlin, fut en 1817 reçu docteur, et devint en 1834 professeur de méde

cine. Il s'occupa surtout de l'histoire de la médecine, et écrivit à ce sujet plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons : *Antiquitates hydrocephali*; Berlin, 1817; — *Geschichte der Heilkunde* (Histoire de la Médecine); Berlin, 1822-1829, 2 vol.; — *Die Lehre vom Kreislauf vor Harvey* (La Doctrine de la Circulation avant Harvey); ibid., 1831; — *Die Tanzwuth, eine Volkskrankheit im Mittelalter* (La Dansomanie, une maladie populaire au moyen âge); ibid., 1832; — *Der schwarze Tod im* 14*ten Jahrhundert* (La Mort noire au quatorzième siècle); ibid., 1832; — *Ueber die Volkskrankheiten* (Des Maladies populaires); ibid., 1832; — *De Peste Antoniniana*; ibid., 1835; — *Geschichte der neuern Heilkunde* (Histoire de la Médecine moderne); ibid., 1839. On lui doit en outre : *Ueber Sympathie* (De la Sympathie); ibid., 1846; — *Ueber Visionen* (Des Visions); ibid., 1848, etc., et des articles insérés dans les recueils scientifiques, tels que *Literarische Annalen der gesammten Heilkunde*, *Wissenschaftliche Annalen*, *Neue Wissenschaftliche Annalen*, etc., qu'il rédigea depuis 1825 jusqu'en 1836. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en anglais et publiés par la *Sydenham-Society*. R. L.

Conv.-Lex.

* **HECKER** (*Friedrich-Karl-Franz*), révolutionnaire badois, est né à Eichtersheim, le 28 septembre 1811. Il étudia le droit à l'université de Heidelberg, devint en 1838 avocat à la cour de Mannheim, et fut en 1842 élu député à la chambre des communes de Bade. Il s'y signala parmi les membres de l'opposition la plus avancée. Pendant un voyage qu'il fit en 1845 à Berlin, il reçut ordre de quitter le territoire prussien dans les vingt-quatre heures; cet acte d'expulsion fit alors beaucoup de bruit, et recommanda M. Hecker auprès du parti démocratique de l'Allemagne. A la révolution de 1848, il fut un des chefs de la montagne dans le premier parlement de Francfort; après la clôture de cette assemblée, il se mit en relation avec M. Ledru-Rollin, qui envoya sur les bords du Rhin une légion d'ouvriers (légion allemande) chargés de soutenir la cause de la révolution. Après le combat de Kandern (20 avril 1848), qui anéantit cette légion, M. Hecker s'enfuit en Suisse. Il vécut pendant quelque temps retiré dans le canton de Bâle, et fit de là de vaines tentatives pour rentrer à l'assemblée nationale. Il émigra enfin en Amérique, et y resta jusqu'au moment où le gouvernement provisoire de Bade le rappela en Europe. A son arrivée, il trouva son parti vaincu ou dispersé. M. Hecker retourna en Amérique; il dirige actuellement une ferme près de Belleville (Illinois), sur les frontières de l'état de Missouri. R. L.

Bekk, *Die Bewegung in Baden*; Mannheim, 1850. — Haeusser, *Denkwürdigkeiten zur Geschichte der badischen Revolution*; Heidelberg, 1851. — *Conv.-Lex.*

HECKEWELDER (*Johann*), missionnaire morave, né en Angleterre, en 1743, d'une famille allemande, mort en 1826. Il se consacra dès sa jeunesse à la prédication, passa en Amérique, et y demeura près de quarante années parmi les Indiens de la Pennsylvanie. La connaissance qu'il avait acquise des divers dialectes en usage chez les Peaux-Rouges lui facilita le moyen d'étudier leurs mœurs, leurs coutumes, leur histoire. Pour parvenir à ce résultat, on peut dire qu'il se fit Indien lui-même. Après une carrière remplie d'épisodes fort dramatiques, il vint se fixer à Bethléem (1), l'un des principaux établissements des frères Moraves dans l'Amérique du Nord. Il entra en relation avec la Société Philosophique de Pennsylvanie, et fit paraître, par les soins du comité de cette société : *Histoire, Mœurs et Coutumes des Nations Indiennes qui habitaient autrefois la Pennsylvanie et les États voisins.* Cet ouvrage, publié dans les *Transactions of the American philosophical Society*, etc., Philadelphie, 1819, in-8°, a été trad. en français par le chevalier du Ponceau; Paris, 1827, in-8°. Il contient beaucoup de notions précieuses et plusieurs anecdotes intéressantes; entre autres, la manière dont une fraction des Lenni-Lenapes (2), les Delawares et les Mohingans (Mohicans) furent, par ruse, réduits à la condition « de *squaws* (femmes) par les Mingoués (3) et les Hollandais dans un grand conseil, et consentirent à enterrer pour toujours le *tomahawk* (casse-tête), laissant aux Mingoués le soin de porter des armes et de défendre le territoire commun ». Heckewelder se trouvait en Pennsylvanie en 1781, lorsque toutes les tribus indiennes se déclarèrent pour les Anglais. Les Delawares seuls se réunirent aux Américains. Parmi eux se trouvaient deux ou trois cents néophytes du père Heckewelder. A l'instigation des agents anglais, le grand conseil des six Nations Iroquoises, siégeant à Niagara, résolut d'exterminer les Delawares. Les Iroquois envoyèrent aux Chippeways, aux Uttawas et aux Wyandots (les *Hurons* des Français) un message ainsi conçu : « Nous vous faisons présent des Indiens chrétiens, pour que vous en fassiez de la soupe. » Les Chippeways et les Hurons répondirent qu'ils n'avaient aucune raison pour obtempérer à une invitation aussi barbare. Heckewelder et ses disciples furent ainsi préservés du

(1) C'est une petite ville du comté de Northampton, dans la Pennsylvanie. Elle contient trois immenses établissements habités en commun par les frères Moraves, qui y comptaient en janvier 1828 1800 co-religionnaires, hommes, femmes, enfants. Les Moraves y ont créé des colléges dont la réputation est telle que des étudiants de toutes croyances y accourent des diverses parties de l'Amérique.

(2) Ce mot signifie *peuple indigène*; quelques nations du sud les appellent aussi *Wapanachkis* (peuple du lever du soleil). Leurs trois principales branches étaient les Unamis (*Tortues*), les Unalachtgo (*Dindons*), et les Monseys (*Loups*).

(3) Plus communément nommés *Iroquois* et *Maquas*. Ils formaient une confédération de cinq nations, à laquelle se joignirent les Tuscaroras.

massacre." Aux observations du missionnaire morave sur les Indiens on a joint sa correspondance avec le chevalier du Ponceau (vingt-six lettres) et un vocabulaire des langues indiennes, dans lequel l'auteur prouve que ces langues sont très-compliquées, mais régulières et logiques; qu'un mot y exprime beaucoup d'idées à la fois, au moyen d'inflexions et de terminaisons différentes; que ce modèle de langue, qu'il nomme *polysynthétique* ou *syntactique*, domine depuis le cap Horn jusqu'au Groenland; enfin qu'on ne trouve pas de langue analogue dans l'ancien continent. Alfred DE LACAZE.

Warden, dans la *Revue encyclopédique*, t. XVII (1823), p. 388, n° 164; t. XVIII (1823), p. 380; t. XXIII (1824), p. 506.

* **HECKSCHER** (*Johann-Gustav-Moritz*), homme politique allemand, est né à Hambourg, le 26 décembre 1797. Fils d'un riche banquier, il étudia le droit à Gœttingue et à Heidelberg, visita les principaux pays de l'Europe, et s'établit comme avocat dans sa ville natale. La part qu'il prit depuis 1840 à la presse le fit désigner en 1848 comme un des chefs du mouvement politique qui éclata à cette époque sur tous les points de l'Allemagne. Député au parlement de Francfort, il y vota avec le parti libéral modéré, et combattit avec succès les tendances socialistes de l'extrême gauche. Membre de la députation chargée d'installer le vicaire de l'Empire à Francfort, il sut gagner la confiance de ce prince, qui le choisit pour ministre de la justice et des affaires étrangères. Après la conclusion de la paix de Malmoe, qui anéantit les espérances de l'Allemagne touchant la question de Schleswig et de Holstein, M. Heckscher se défendit avec vigueur contre les attaques du parti extrême. Le 18 septembre 1848, il n'échappa qu'avec peine aux fureurs de la populace, qui mit à mort le prince Lichnowski et le général Auerswald. M. Heckscher partit pour l'Italie, et résida quatre mois à Turin et à Naples, en qualité d'ambassadeur de l'Allemagne. De retour à Francfort, il s'opposa énergiquement au programme que le premier ministre M. de Gagern proposa à la chambre, et appuya le député Welcker pour organiser le parti politique connu sous le nom de *Gross-deutsche*. Il proposa un directoire pour la gestion suprême des affaires de l'Empire Germanique. Cette proposition ayant été rejetée, il rentra dans la vie privée. On a de M. Heckscher : *Gutachten über die Beschlüsse des deutschen Bundes vom 28 Juni* 1832 (Jugement sur les décrets de la diète allemande du 28 juin 1832); Hanau, 1832; — *Wurdigung des Patents des Kœnigs von Hannover vom 1ten November* 1837 (Critique de l'édit donné par le roi de Hanovre le 1er novembre 1837); Hambourg, 1837. R. L.

Droysen, *Die Verhandlungen des Verfassungsausschusses der deutschen Nationalversammlung*; Leipzig, 1849, 2 vol. — Haym, *Die deutsche Nationalversammlung*; Francfort, 1849, vol. 1; Berlin, 1849-1850, vol. 2 et 3. — *Conv.-Lex.*

* **HECQUET** (*Adrien* DU), poëte français, né à Crépy (Picardie) (1), le 29 septembre 1510 ou 1515, mort à Arras, en 1580. Il perdit ses parents de bonne heure, et entra dans la maison des Carmes à Arras. Il étudia ensuite aux universités de Louvain, de Paris et de Cologne. Il devint prieur du couvent d'Arras, où il mourut. On a de lui : *Compendiosa Expugnatorum Hæreseon Laus*; Paris, 1549, in-12; — *Revocatio Hæreticorum a Lutheranismo, et a reliquis Hæreseon generibus, ad Evangelicam et vere catholicam Ecclesiæ fidem*; Anvers, 1550 et 1557, in-12; — *Le Chariot de l'année*, « fondé sur quatre roues, à sçavoir les quatres saisons,... œuvre très-éloquent, divisé en quatre livres, contenant en brief tant la description des propriétez des dites saisons que des histoires et matières de toutes les festes de l'an »; Louvain, 1555, pet. in-12 : c'est un livre de piété en prose et en vers, divisé en quatre parties; — *De Capitibus Hydræ Libri duo*; Anvers, 1557, in-12; — *Peripetasma argumentorum insignium, nimirum de immortalitate, æternaque felicitate. De Evangelii Femina. Funera, potissimum doctorum virorum, illustria. De crapulæ vitio. Joci et Sales. Epigrammata et Carmina miscellanea*; Louvain, 1557, in-12; ib., 1564, pet. in-4°, avec portrait. A la suite de l'ouvrage précédent, viennent les *Epistolæ variæ ad Pium IV, pontificem, et ad alios Ecclesiæ Præsules*; — *L'Arrest des cœurs.....*; Anvers, 1557, in-16; — *L'Orphéide, contenant plusieurs chants royaux, ballades, notables inventions, en matière d'honneur et vertu;... tout cest œuvre comprins en deux livres déclaire en certains endroits plusieurs bons passages de l'Escriture sainte*; Anvers, 1561, pet. in-8°. C'est un recueil des poésies françaises de l'auteur, et non, comme on pourrait le croire, un poëme sur Orphée. Du Hecquet y reprend les vices sans aigreur, y instruit sans austérité, y plaisante sans blesser par des personnalités, et enfin y loue sans trop de flatterie. Ce livre est resté inconnu à Valère André, ainsi qu'à ses continuateurs et même à Foppens; l'abbé Goujet, qui le signale, y prend l'occasion d'atténuer par trop le mérite du poëte artésien; — *Scena Rerum inversa*; Louvain, 1564, in-12, pièce en vers, mêlée de prose; — *La Forme de parfaite pénitence, pour apprendre à soy bien confesser, et mettre la conscience en bon estat*; Anvers, 1569, in-16; et Lyon, 1569, in-16; — *Enarrationes locupletissimæ, seu homiliæ in Evangelia Quadragesimalia*;

(1) A. du Hecquet a pris soin de nous révéler lui-même le lieu de sa naissance, dans son *Orphéide*, en ces termes :

Humble Crépi, tu m'as produitz au monde,
. . . .
O lieu plaisant plus qu'aucun qu'il soit pas,
Fût-il plus grand que toy dix mille pas...
Non loin de toy, de trois surgeons jolis
Naissance prend la rivière de Lys,
Puis de Saint-Paul le ruisseau, qui descend,
T'orne et te sert d'un arrosoir décent.....

Paris, 1570, in-12; — *Les Enseignements des Paroisses, contenant familières concions des Épistres et Évangiles de tous les dimanches de l'année;* Anvers, in-16; Paris, 1572, in-12; Lyon, 1574, in-16; — *L'Ordinaire du vray Chrestien, contenant la manière de prier Dieu et de s'exercer en la méditation;* Paris, 1576, in-16.; — *Orationes funebres;* — des *Orationes rhetoricæ*, etc.

J. PÉRIN.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*, t. I, p. 13. — L'abbé Goujet, *Bibliothèque française*, t. XII, p. 333-338. — *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts*, commencés d'être imprimés l'an 1701, à Trévoux, février 1749, p. 222. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas*; Louvain, 1768, in-fol., t. II, p. 639. — La Croix du Maine et Du Verdier, *Les Bibliothèques françoises*, nouv. édit. par Rigoley de Juvigny; Paris, 1772, in-4°; t. III, p. 22-23. — Bibliothèque de la ville d'Arras, ms. — P. Ignace, *Additions* aux *Mémoires et Recueils du diocèse d'Arras*, t. IV, p. 636, 639, 642 et 665. — *Archives hist. et litt. du Nord de la France*; Valenciennes, 1837, nouvelle série, t. I, p. 314.

HECQUET (*André*), écrivain ecclésiastique, né le 13 novembre 1659, à Abbeville, mort dans la même ville, le 2 juin 1718. Il était en 1688 chanoine de l'église de Saint-Wulfrand à Abbeville, et devint en 1688 doyen du chapitre. On a de lui : *Histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau Testament;* 1707. Il a laissé en manuscrit : *Vie de David, prouvée par les Psaumes.* A. L.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

HECQUET (*Philippe*), médecin français, né à Abbeville, le 11 fév. 1661, mort à Paris, le 11 avril 1737. Après un séjour de quelques années à Paris, il alla à Reims prendre ses degrés en 1684, puis il se fit agréger au collége médical de sa ville natale, où l'attiraient ses relations de famille, et notamment le patronage d'un oncle médecin, dont les conseils l'avaient déterminé à choisir la profession dans laquelle le nom des Hecquet était déjà recommandable. Mais Philippe, ne croyant pas pouvoir satisfaire en province son ardente passion pour l'étude, revint à Paris. C'était le temps des corporations et des priviléges, et un médecin reçu hors de la Faculté ne pouvait pratiquer dans la capitale. Las des contrariétés qu'on lui suscitait à ce propos, Hecquet résolut, quoiqu'âgé déjà de trente ans, de se remettre sur les bancs. Trois ans plus tard, en 1697, il prenait le bonnet de docteur. Il fut dès lors dans les bonnes grâces de la Faculté, qui le chargea d'enseigner la matière médicale, et l'éleva même au décanat en 1712, à son corps défendant : car, scrupuleux à l'excès, Hecquet craignait toujours qu'il ne lui restât pas assez de temps pour suffire à ses obligations envers ses malades. Déjà en effet il occupait un des premiers rangs parmi les praticiens de la capitale. Dès 1688, avant même sa réception à Paris, sa haute renommée de savoir et de piété l'avait fait nommer médecin des religieuses de Port-Royal-des-Champs, où il avait passé cinq années dans les pratiques les plus austères, livré à d'opiniâtres études, et prodiguant ses soins aux malheureux avec une ardeur telle que sa santé en ressentit de graves atteintes. Depuis lors sa réputation, à laquelle ses nombreux écrits ajoutaient un nouveau lustre, n'avait fait que s'étendre. Consulté de toutes parts, appelé chez les grands, on le trouvait toujours prêt, comme naguère, à secourir les pauvres de ses soins et de son argent, à aider ses jeunes confrères de ses conseils et de son crédit. Persuadé qu'en voyant beaucoup de malades on voit peu de maladies, il se faisait un cas de conscience de rien retrancher à l'examen prolongé qu'il croyait devoir consacrer à chacun de ses clients, pauvres ou riches. C'est pour ce motif que, déjà médecin de La Charité, il crut devoir refuser le poste plus important de médecin de l'hôtel-Dieu, où les malades étaient beaucoup plus nombreux. Lorsque les infirmités ne permirent plus à cet homme de bien les rudes labeurs de la pratique, il se retira, en 1727, chez les religieuses carmelites du faubourg Saint-Jacques, dont il était le médecin depuis plus de trente ans, consacrant le reste de ses jours à l'exercice des pratiques religieuses et au soulagement de malades qui venaient le consulter jusque dans sa retraite. Quoique d'une constitution faible et éprouvée par de graves maladies, il y vécut encore dix ans, dans la vie la plus austère, observant rigoureusement le régime maigre et abstème auquel il s'était soumis depuis vingt-cinq ans. Jamais en effet Hecquet ne se départit de cette ardente piété qui, avec la passion de l'étude, inspira toute sa vie. Les veilles prolongées, les pénibles travaux ne coûtaient pas plus au savant que les macérations au chrétien. C'était un des hommes les plus versés de cette époque érudite dans la littérature médicale ancienne et moderne. Malheureusement l'ardeur de ses convictions scientifiques religieuses lui fit apporter quelque fougue intolérante dans sa polémique, et ne put le défendre contre l'esprit d'hypothèses auquel il sacrifia sans réserve. Imbu des doctrines iatromécaniques dans ce qu'elles avaient de plus contestable, il considérait l'oscillation ou la *vibration* de la fibre élémentaire comme le phénomène primordial de l'action organique; et de la *trituration* ou de l'atténuation des fluides par la constriction mécanique des solides, il faisait résulter tous les phénomènes de l'économie animale dans l'état de santé ou de maladie. Or, la pléthore, qui existe selon lui dans la plupart des maladies, produisant dans la fibre une tension contraire à la trituration, il y a d'une part nécessité d'humecter beaucoup et de saigner fréquemment; d'autre part, danger d'employer, en semblable occurrence, les toniques, les purgatifs, et en général tout ce qui peut augmenter cette tension de la fibre. Telle est, dans le moins de mots possible, l'idée la plus générale qu'on puisse se former de la doctrine très-hypothétique et assez obscure de Hecquet. Donnant

à la fois le précepte et l'exemple, il se fit saigner trois fois dans les vingt-quatre heures qui précédèrent sa mort, malgré son âge et l'état d'infirmité dans lequel il languissait depuis longtemps. C'est à lui que Lesage paraît avoir fait allusion dans son personnage de Sangrado de *Gil Blas*. C'est surtout dans cet abandon complet des méthodes expérimentales qu'il faut chercher la cause de l'oubli dans lequel sont tombées les productions d'un homme auquel quelques-uns de ses contemporains ne craignirent pas de décerner le titre, un peu usurpé, d'*Hippocrate français*.

De ses nombreuses productions les unes sont écrites dans un latin irréprochable, mais diffus; les autres dans un français incorrect et prolixe; toutes dans un style agressif, qui souleva, non moins que les idées souvent paradoxales de l'auteur et son goût pour la discussion, de vives polémiques. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Explication physique et mécanique des effets de la saignée et de la boisson dans la cure des maladies*; Chambéry, 1707, in-12; — *Réponse à une critique d'Andry au sujet de ses opinions sur la saignée, de l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, et de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfants;* 2ᵉ édit., Trévoux, 1708, in-12, ouvrage qui dans sa première partie fut réfuté par de La Motte; — *Traité des Dispenses de Carême;* Paris, 1709, in-12 (réimprimé trois fois). L'auteur prétend y prouver que le régime maigre et même le jeûne sont plus favorables que nuisibles à la santé; — *De la Digestion des Aliments et des Maladies de l'Estomac, suivant le système de la trituration ou du broyement sans l'aide du levain ou de la fermentation*, etc.; Paris, 1712, in-12; une 2ᵉ édit., en 2 vol. in-12, 1729. On peut prendre dans cet ouvrage une idée complète de la théorie de l'auteur : il y signale le danger des excitants et la nécessité des saignées dans les maladies aigues de l'estomac; — *Novus Medicinæ Conspectus*, etc.; Paris, 1722, 2 vol. in-12; la première partie est consacrée à la physiologie, la deuxième à la pathologie; — *Le Brigandage de la Médecine dans la manière de traiter la petite vérole et les plus grandes maladies par l'émétique, la saignée au pied, et le kermès;* Utrecht (Rouen), 1732, in-12, en trois parties, qui parurent successivement, et qui furent suivies de *Le Brigandage de la Chirurgie, ou la médecine opprimée, etc.*, 1738 (l'auteur partageait les préjugés surannés de son temps contre la chirurgie); — *Le Brigandage de la Pharmacie;* (posthume) 1740. Le titre seul de ces derniers ouvrages indique assez à quelles violences peu évangeliques il ne craignait pas de descendre dans la polémique; — *La Médecine théologique, ou la médecine créée, telle qu'elle se fait voir ici sortie des mains de Dieu*, etc.; avec la plupart des thèses de l'auteur; Paris, 1733, 2 vol. in-12. Il y démontre que l'étude de la médecine est plutôt de nature à affermir les idées religieuses, par le spectacle merveilleux de l'organisation, qu'à les affaiblir; — *Le Naturalisme des Convulsions dans les maladies de l'épidémie convulsionnaire*, etc.; Soleure, 1733, in-12, opuscule en trois parties, suivi de plusieurs lettres sur le même sujet, qui se rattachent toutes à l'histoire des convulsionnaires et des prétendus miracles qui y ont trait, et où Hecquet se montre, à son grand honneur, l'adversaire impitoyable des folies superstitieuses de son temps, ressuscitées de nos jours sous d'autres noms; — *La Médecine, la Chirurgie et la Pharmacie des Pauvres;* (posthume) Paris, 1740, 3 vol. in-12; ce traité, longtemps populaire, a eu deux éditions. Il contient la vie de l'auteur par de Saint-Marc. Dʳ C. SAUCEROTTE.

Éloy, *Dict. de Médecine*. — *Biographie Médicale*.

* HECQUET (*Robert*), graveur français, né à Abbeville, en 1693, mort dans la même ville, en 1775. Il a gravé *Les Travaux d'Hercule*, d'après le Guide, et *Un Bain de femme*, d'après le Poussin. On lui doit en outre le *Catalogue des Estampes de François de Poilly*, 1752, in-12; le *Catalogue des Estampes d'après Rubens*, etc., 1760, in-12; et une *Notice sur le graveur Lebas*, en tête du catalogue de sa vente. J. V.

Basan, *Dict. des Graveurs, anciens et modernes*.

HECTOR (Ἕκτωρ), héros troyen, fils aîné de Priam et d'Hécube, mari d'Andromaque et père de Scamandrius. Comme tous les autres héros homériques, Hector n'a rien à démêler avec l'histoire, qui commença seulement sept ou huit siècles plus tard. En l'absence de tout renseignement positif, il serait également téméraire d'affirmer ou de nier son existence. Qu'il ait réellement vécu, qu'il ait accompli quelques-uns des actes qui lui sont attribués par la légende, que l'ensemble même de cette légende repose sur des faits véritables, c'est ce qu'on peut indifféremment croire ou rejeter, mais ce qu'il sera toujours impossible d'établir. Nous ne résumerons pas ici le récit bien connu d'Homère, dont Hector est une des plus admirables conceptions. Les légendes postérieures altérèrent très-peu cette grande et touchante figure, et il faut descendre jusqu'au premier siècle du christianisme pour trouver chez un écrivain grec de nouvelles notions sur l'antique héros homérique. Il est beaucoup question d'Hector dans le *De Ilio non capto* de Dion Chrysostome. Ce discours est une fiction oratoire, une sorte de petit roman, un jeu de rhéteur, qu'on ne saurait prendre au sérieux, et qui est infiniment moins *historique*, si l'on peut employer ce mot, à propos de la guerre de Troie, que l'épopée d'Homère. L. J.

Homère, *Ilias*. — Tzetzès, *Ad Lycoph.*, 206. — Hygin, *Fabul.*, 113. — Pausanias, X, 31. — Dion Chrysostome, *De Ilio non capto*.

* HEDBORN (*Samuel-Jean*), poëte suédois, né le 14 octobre 1783, à Héda (Œstergœthland),

Paris, 1570, in-12; — *Les Enseignements des Paroisses, contenant familières concions des Épistres et Évangiles de tous les dimanches de l'année;* Anvers, in-16; Paris, 1572, in-12; Lyon, 1574, in-16; — *L'Ordinaire du vray Chrestien, contenant la manière de prier Dieu et de s'exercer en la méditation;* Paris, 1576, in-16.; — *Orationes funebres;* — des *Orationes rhetoricæ*, etc.

J. PÉRIN.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*, t. I, p. 18. — L'abbé Goujet, *Bibliothèque française*, t. XII, p. 333-338. — *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts*, commencés d'être imprimés l'an 1701, à Trévoux, février 1749, p. 222. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas*; Louvain, 1768, in-fol., t. II, p. 639. — La Croix du Maine et Du Verdier, *Les Bibliothèques françoises*, nouv. édit. par Rigoley de Juvigny; Paris, 1772, in-4°; t. III, p. 22-23. — Bibliothèque de la ville d'Arras, ms. — P. Ignace, *Additions aux Mémoires et Recueils du diocèse d'Arras*, t. IV, p. 636, 639, 642 et 665. — *Archives hist. et litt. du Nord de la France*; Valenciennes, 1837, nouvelle série, t. I, p. 314.

HECQUET (*André*), écrivain ecclésiastique, né le 13 novembre 1659, à Abbeville, mort dans la même ville, le 2 juin 1718. Il était en 1688 chanoine de l'église de Saint-Wulfrand à Abbeville, et devint en 1688 doyen du chapitre. On a de lui : *Histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau Testament;* 1707. Il a laissé en manuscrit : *Vie de David, prouvée par les Psaumes.*

A. L.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

HECQUET (*Philippe*), médecin français, né à Abbeville, le 11 fév. 1661, mort à Paris, le 11 avril 1737. Après un séjour de quelques années à Paris, il alla à Reims prendre ses degrés en 1684, puis il se fit agréger au collége médical de sa ville natale, où l'attiraient ses relations de famille, et notamment le patronage d'un oncle médecin, dont les conseils l'avaient déterminé à choisir la profession dans laquelle le nom des Hecquet était déjà recommandable. Mais Philippe, ne croyant pas pouvoir satisfaire en province son ardente passion pour l'étude, revint à Paris. C'était le temps des corporations et des priviléges, et un médecin reçu hors de la Faculté ne pouvait pratiquer dans la capitale. Las des contrariétés qu'on lui suscitait à ce propos, Hecquet résolut, quoiqu'âgé déjà de trente ans, de se remettre sur les bancs. Trois ans plus tard, en 1697, il prenait le bonnet de docteur. Il fut dès lors dans les bonnes grâces de la Faculté, qui le chargea d'enseigner la matière médicale, et l'éleva même au décanat en 1712, à son corps défendant : car, scrupuleux à l'excès, Hecquet craignait toujours qu'il ne lui restât pas assez de temps pour suffire à ses obligations envers ses malades. Déjà en effet il occupait un des premiers rangs parmi les praticiens de la capitale. Dès 1688, avant même sa réception à Paris, sa haute renommée de savoir et de piété l'avait fait nommer médecin des religieuses de Port-Royal-des-Champs, où il avait passé cinq années dans les pratiques les plus austères, livré à d'opiniâtres études, et prodiguant ses soins aux malheureux avec une ardeur telle que sa santé en ressentit de graves atteintes. Depuis lors sa réputation, à laquelle ses nombreux écrits ajoutaient un nouveau lustre, n'avait fait que s'étendre. Consulté de toutes parts, appelé chez les grands, on le trouvait toujours prêt, comme naguère, à secourir les pauvres de ses soins et de son argent, à aider ses jeunes confrères de ses conseils et de son crédit. Persuadé qu'en voyant beaucoup de malades on voit peu de maladies, il se faisait un cas de conscience de rien retrancher à l'examen prolongé qu'il croyait devoir consacrer à chacun de ses clients, pauvres ou riches. C'est pour ce motif que, déjà médecin de La Charité, il crut devoir refuser le poste plus important de médecin de l'hôtel-Dieu, où les malades étaient beaucoup plus nombreux. Lorsque les infirmités ne permirent plus à cet homme de bien les rudes labeurs de la pratique, il se retira, en 1727, chez les religieuses carmelites du faubourg Saint-Jacques, dont il était le médecin depuis plus de trente ans, consacrant le reste de ses jours à l'exercice des pratiques religieuses et au soulagement de malades qui venaient le consulter jusque dans sa retraite. Quoique d'une constitution faible et éprouvée par de graves maladies, il y vécut encore dix ans, dans la vie la plus austère, observant rigoureusement le régime maigre et abstème auquel il s'était soumis depuis vingt-cinq ans. Jamais en effet Hecquet ne se départit de cette ardente piété qui, avec la passion de l'étude, inspira toute sa vie. Les veilles prolongées, les pénibles travaux ne coûtaient pas plus au savant que les macérations au chrétien. C'était un des hommes les plus versés de cette époque érudite dans la littérature médicale ancienne et moderne. Malheureusement l'ardeur de ses convictions scientifiques religieuses lui fit apporter quelque fougue intolérante dans sa polémique, et ne put le défendre contre l'esprit d'hypothèses auquel il sacrifia sans réserve. Imbu des doctrines iatromécaniques dans ce qu'elles avaient de plus contestable, il considérait l'oscillation ou la *vibration* de la fibre élémentaire comme le phénomène primordial de l'action organique; et de la *trituration* ou de l'atténuation des fluides par la constriction mécanique des solides, il faisait résulter tous les phénomènes de l'économie animale dans l'état de santé ou de maladie. Or, la pléthore, qui existe selon lui dans la plupart des maladies, produisant dans la fibre une tension contraire à la trituration, il y a d'une part nécessité d'humecter beaucoup et de saigner fréquemment; d'autre part, danger d'employer, en semblable occurrence, les toniques, les purgatifs, et en général tout ce qui peut augmenter cette tension de la fibre. Telle est, dans le moins de mots possible, l'idée la plus générale qu'on puisse se former de la doctrine très-hypothétique et assez obscure de Hecquet. Donnant

à la fois le précepte et l'exemple, il se fit saigner trois fois dans les vingt-quatre heures qui précédèrent sa mort, malgré son âge et l'état d'infirmité dans lequel il languissait depuis longtemps. C'est à lui que Lesage paraît avoir fait allusion dans son personnage de Sangrado de *Gil Blas*. C'est surtout dans cet abandon complet des méthodes expérimentales qu'il faut chercher la cause de l'oubli dans lequel sont tombées les productions d'un homme auquel quelques-uns de ses contemporains ne craignirent pas de décerner le titre, un peu usurpé, d'*Hippocrate français*.

De ses nombreuses productions les unes sont écrites dans un latin irréprochable, mais diffus; les autres dans un français incorrect et prolixe; toutes dans un style agressif, qui souleva, non moins que les idées souvent paradoxales de l'auteur et son goût pour la discussion, de vives polémiques. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Explication physique et mécanique des effets de la saignée et de la boisson dans la cure des maladies*; Chambéry, 1707, in-12; — *Réponse à une critique d'Andry au sujet de ses opinions sur la saignée, de l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, et de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfants;* 2e édit., Trévoux, 1708, in-12, ouvrage qui dans sa première partie fut réfuté par de La Motte; — *Traité des Dispenses de Carême;* Paris, 1709, in-12 (réimprimé trois fois). L'auteur prétend y prouver que le régime maigre et même le jeûne sont plus favorables que nuisibles à la santé; — *De la Digestion des Aliments et des Maladies de l'Estomac, suivant le système de la trituration ou du broyement sans l'aide du levain ou de la fermentation*, etc.; Paris, 1712, in-12; une 2e édit., en 2 vol. in-12, 1729. On peut prendre dans cet ouvrage une idée complète de la théorie de l'auteur : il y signale le danger des excitants et la nécessité des saignées dans les maladies aigues de l'estomac; — *Novus Medicinæ Conspectus*, etc.; Paris, 1722, 2 vol. in-12; la première partie est consacrée à la physiologie, la deuxième à la pathologie; — *Le Brigandage de la Médecine dans la manière de traiter la petite verole et les plus grandes maladies par l'emétique, la saignée au pied, et le kermès;* Utrecht (Rouen), 1732, in-12, en trois parties, qui parurent successivement, et qui furent suivies de *Le Brigandage de la Chirurgie, ou la médecine opprimée, etc.*, 1738 (l'auteur partageait les préjugés surannés de son temps contre la chirurgie); — *Le Brigandage de la Pharmacie;* (posthume) 1740. Le titre seul de ces derniers ouvrages indique assez à quelles violences peu évangeliques il ne craignait pas de descendre dans la polémique; — *La Médecine théologique, ou la médecine créée, telle qu'elle se fait voir ici sortie des mains de Dieu*, etc.; avec la plupart des thèses de l'auteur; Paris, 1733, 2 vol. in-12. Il y démontre que l'étude de la médecine est plutôt de nature à affermir les idées religieuses, par le spectacle merveilleux de l'organisation, qu'à les affaiblir; — *Le Naturalisme des Convulsions dans les maladies de l'épidémie convulsionnaire*, etc.; Soleure, 1733, in-12, opuscule en trois parties, suivi de plusieurs lettres sur le même sujet, qui se rattachent toutes à l'histoire des convulsionnaires et des prétendus miracles qui y ont trait, et où Hecquet se montre, à son grand honneur, l'adversaire impitoyable des folies superstitieuses de son temps, ressuscitées de nos jours sous d'autres noms; — *La Médecine, la Chirurgie et la Pharmacie des Pauvres;* (posthume) Paris, 1740, 3 vol. in-12; ce traité, longtemps populaire, a eu deux éditions. Il contient la vie de l'auteur par de Saint-Marc. Dr C. SAUCEROTTE.

Éloy, *Dict. de Médecine.* — *Biographie Médicale.*

* **HECQUET** (*Robert*), graveur français, né à Abbeville, en 1693, mort dans la même ville, en 1775. Il a gravé *Les Travaux d'Hercule,* d'après le Guide, et *Un Bain de femme,* d'après le Poussin. On lui doit en outre le *Catalogue des Estampes de François de Poilly*, 1752, in-12; le *Catalogue des Estampes d'après Rubens*, etc., 1760, in-12; et une *Notice sur le graveur Lebas,* en tête du catalogue de sa vente. J. V.

Basan, *Dict. des Graveurs, anciens et modernes.*

HECTOR (Ἕκτωρ), héros troyen, fils aîné de Priam et d'Hécube, mari d'Andromaque et père de Scamandrius. Comme tous les autres héros homériques, Hector n'a rien à démêler avec l'histoire, qui commença seulement sept ou huit siècles plus tard. En l'absence de tout renseignement positif, il serait également téméraire d'affirmer ou de nier son existence. Qu'il ait réellement vécu, qu'il ait accompli quelques-uns des actes qui lui sont attribués par la légende, que l'ensemble même de cette légende repose sur des faits véritables, c'est ce qu'on peut indifféremment croire ou rejeter, mais ce qu'il sera toujours impossible d'établir. Nous ne résumerons pas ici le récit bien connu d'Homère, dont Hector est une des plus admirables conceptions. Les légendes postérieures altérèrent très-peu cette grande et touchante figure, et il faut descendre jusqu'au premier siècle du christianisme pour trouver chez un écrivain grec de nouvelles notions sur l'antique héros homérique. Il est beaucoup question d'Hector dans le *De Ilio non capto* de Dion Chrysostome. Ce discours est une fiction oratoire, une sorte de petit roman, un jeu de rhéteur, qu'on ne saurait prendre au sérieux, et qui est infiniment moins *historique,* si l'on peut employer ce mot, à propos de la guerre de Troie, que l'épopée d'Homère. L. J.

Homère, *Ilias.* — Tzetzès, *Ad Lycoph.*, 206. — Hygin, *Fabul.*, 115. — Pausanias, X, 31. — Dion Chrysostome, *De Ilio non capto.*

* **HEDBORN** (*Samuel-Jean*), poëte suédois, né le 14 octobre 1783, à Héda (Œstergœthland),

mort en 1853, à Askeryd. Il ne commença ses études qu'assez tard, et devint en 1820 pasteur d'Askeryd. On a de lui : *Psalmer* (Psaumes); Stockholm, 1812-1813, 2 tomes. Quelques-unes des pièces de ce recueil sont chantées dans les églises protestantes; — *Minne och Poesi* (Souvenirs et Poésies); Linkœping, 1835. Dans cet ouvrage, l'auteur a donné des mémoires sur son enfance et sur sa jeunesse, et un recueil de ses écrits poétiques; — *Samlade Skrifter* (Œuvres complètes), éditées par P.-D.-A. Atterbom; Stockholm, 1853, 2 vol. in-8°. Ces poésies, qui sont le produit plutôt de l'inspiration naturelle que de l'étude et de l'art, se distinguent par la fraîcheur des idées et la chaleur du sentiment.

BEAUVOIS.

Biogr. Lex., VI, 80-82. — Lenstrœm, *Svenska Poesiens Historia*, 484-488.

HÉDELIN (*François*). *Voy.* AUBIGNAC.

***HEDENBORG** (*Jean*), voyageur suédois, né en 1787, à Héda, dans l'Œstergœthland. Après avoir étudié la médecine à l'institut Carolin et à l'école de Montpellier, il fut reçu docteur à Upsal. En 1825 il accompagna comme médecin le comte de Lœvenhjelm, ministre de Suède à Constantinople, et visita l'Asie Mineure, la Syrie et l'Égypte en 1830 et 1831, et parcourut l'Égypte, la Nubie, l'Abyssinie et l'Arabie en 1834 et 1835. Dans ces voyages il fit d'amples collections de manuscrits, de monnaies, d'objets d'art et d'histoire naturelle, qu'il donna ou vendit à des établissements scientifiques de Stockholm et d'Upsal. M. Hedenborg fut nommé en 1837 secrétaire du consulat suédois à Alexandrie. Il est membre des Académies des Sciences de Stockholm (1833) et d'Upsal. On a de lui : *Turkiska nationens seder, bruk-och klædedrægter* (Mœurs, usages et costumes de la nation turque); Stockholm, 1839-1842, in-4°, avec 48 grav.; — *Resa i Egypten och det indre Africa* (Voyages en Égypte et dans l'intérieur de l'Afrique) en 1834-1835, sous forme de lettres; Stockholm, 1843, in-8°, avec gravures et cartes; — des mémoires dans *Skandia*; — *Lækare sælskapets handlingar* (Mémoires de la Société Médicale); — *Tidsskrift før lækare och pharmaceuter* (Revue pour les Médecins et les Pharmaciens), etc. BEAUVOIS.

Biographiskt Lexicon, VI, 80-84. — *Conv.-Lex. der Gegenw.* — Callisen, *Medicinisches Schriftsteller Lex. der jetzt lebenden Ærzte*, supplém. — *Sur la collect. zoolog. de Hedenborg*; dans les *Mem. de l'Acad. des Sc. de Stockholm*, 1842.

HEDERICH, lexicographe allemand, né le 12 décembre 1675, à Geithain (Saxe), mort le 18 juillet 1748, à Grossenhain. Recteur du collége de Grossenhain depuis 1705 jusqu'à sa mort, Hederich doit sa réputation à ses travaux lexicographiques. On connaît surtout son *Græcum Lexicon manuale*, dont on se sert encore aujourd'hui dans les écoles allemandes et anglaises. Cet ouvrage parut pour la première fois à Leipzig, en 1722 ; Patrick le réimprima à Londres, en 1739, avec des additions, et ce fut d'après l'édition de ce dernier que J.-A. Ernesti revit l'ouvrage et le publia à Leipzig, en 1754 et en 1767, in-8°, avec beaucoup d'augmentations, qui passèrent ensuite dans les éditions anglaises données par Th. Morell à Londres en 1766, en 1778 et en 1790, in-4°; éditions que l'on préfère à celle de Londres de 1755, in-4°, publiée par Guillaume Young, laquelle ne comprend pas les augmentations d'Ernesti. Quant aux éditions de Londres de 1803 et 1810, données par Rich. Taylor, elles paraissent ne contenir rien de plus que celle de 1790. Il existe du même dictionnaire une édition stéréotype, Londres, 1826, gr. in-8°, et une édition revue, corrigée et augmentée par MM. Craiget Duncan, Londres, 1829, in-8°. Enfin, une des éditions les plus complètes de cet excellent dictionnaire est : *Græcum Lexicon manuale; denuo castigavit, emendavit, auxit Gustavus Pinzger, regnoscente Fr. Passovio*; Leipzig. 1825-1827, 3 vol. gr. in-8°. Elle remplace avantageusement l'Hederich d'Ernesti, réimprimé à Leipzig, en 1788, et ensuite en 1796, avec de nombreuses corrections et des augmentations par J.-C. Hendler, en trois parties. L'imprimerie du séminaire de Padoue a publié en 1774 une édition de l'Hederich en 2 vol. in-4°, d'après l'édition de Morell. Outre ce dictionnaire, on a d'Hederich les ouvrages suivants : *Real-Schul-Lexikon* (Dictionnaire technologique à l'usage des écoles); Leipzig, 3e édition, 1748; — *Progymnasmata architecton.*; Leipzig, nouvelle édition, 1756; — *Lexicon manuale Latino-Germanicum, omnium lexicorum sui generis longe locupletiss. notisque et observationibus illustratum*; Leipzig, 2e édit., 1766, 2 vol.; — *Promptuarium probatæ et exercitatæ Latinitatis*; Leipzig, 1753; nouvelle édition, publiée par Schwabe, Leipzig, 1777; — *Mythologisches Lexikon* (Dictionnaire de Mythologie); Leipzig, dernière édition, 1770; — *Manuale scholasticum*, nouvelle édition; Potsdam, 1772, 4 vol.; — *Anleitung zu den historischen Wissenschaften* (Introduction aux Sciences historiques); Berlin, nouvelle édition, 1787; — *Kenntniss der vornehmsten Scriftsteller* (La Connaissance des principaux Écrivains); Wittemberg, nouvelle édition, 1787; — enfin, quelques écrits de mathématiques, qui ont été d'un assez grand usage dans leur temps, mais que les progrès de la science ont depuis rendu insuffisants aujourd'hui. R. L

Conv.-Lex — Brunet, *Manuel du Libraire*. — Ebert, *Bibliograph. Lexicon*. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*. — Biedermann, *Nova Acta scholastica*, vol. I, sect. XI p. 873, sqq.

***HEDGE** (*Frédéric-Henri*), littérateur américain, né le 12 décembre 1805, à Cambridge (Massachusetts). Fils d'un professeur de philosophie, il passa cinq ans au gymnase de Schulpforte, en Allemagne, embrassa à son retour l'état ecclésiastique, et exerça son ministère à Bangor (1835), puis à Providence (1850). Son

activité littéraire s'est étendue aux sujets les plus variés; outre des discours, des sermons, des lectures, il a publié : *The Prose-Writers of Germania* (Les Prosateurs allemands); 1848, vol. in-8°, accompagné de notices biographiques; — *Lectures on mediæval History* (Cours d'histoire du moyen âge); Boston, 1853; — et un grand nombre d'études critiques insérées dans le *Christian Examiner*, depuis 1833, entre autres celles qui traitent de Swedenborg (1833), de Schiller (1834), de la phrénologie (1834), qui amena une vive controverse; d'Emerson (1845), de la religion naturelle (1852), du catholicisme et de ses œuvres (1854), etc. P. L—Y.

American Literature, 1855. — *The Christian Examiner*.

HEDIN (*Sven-Anders*), médecin et écrivain suédois, né le 19 août 1750, dans la paroisse de Skateiœf (Smaland), à la fonderie de canons de Husaby, où son père était inspecteur, mort le 19 octobre 1821. Il acheva ses études à l'université d'Upsal, eut Linné pour maître, et devint, en 1798, premier médecin du roi. Ses principaux écrits sont : *Quid Linnæo patri debeat medicina?* Upsal, 1784; — *Minne*, etc. (Éloge de Charles Linné fils), en vers; Stockholm, 1784; — *Om de dædande sjukdomar, som under och efter krigstag till sjæss angripa svenska besættningar* (Sur les Maladies mortelles qui, durant et après les campagnes maritimes, atteignent les équipages des navires suédois); ib., 1794; — *Description de l'établissement d'eaux minérales de Medevi*, dont l'auteur fut intendant de 1798 à 1808; Stockholm, 1803, avec carte; — *Minne af Von Linne, fader och son* (Éloge des deux Linné); ib., 1808, avec portr.; — *Kort skildring af lækarevetenskapens færhallande i vart fæderneslana under 3 færflutne Tidehvarf* (Brève Esquisse de l'état de la médecine en Suède, durant les trois siècles passés); ib., 1817; — *Vetenskaps-handlingar fœr lækare och fæltskærer* (Mémoires scientifiques pour les médecins et les chirurgiens militaires); ib., 1793-1806, 7 vol. in-8°; — *Vetenskaps journal fœr lækare och faltskærer*; ib., 1800-1801, 2 vol.; — *Samlingar i blandade æmner fœr lækarevetenskapen och naturforskningen* (Collections sur divers sujets de médecine et d'histoire naturelle); ib., 1810, 1812, 2 vol. BEAUVOIS.

Sacklen, *Lækarehistoria*. — *Vetenskaps Akademiens handlingar*, année 1822. — *Biogr. Lexicon œfver namnkunnige svenska mæn.*, t. VI, 86-87.

HEDIO (1) (*Gaspard*), l'un des premiers réformateurs allemands, né à Ettlingen (margraviat de Bade), en 1494, mort à Strasbourg, le 17 octobre 1552. Il commença ses études en théologie à Fribourg en Brisgau, et les termina à Bâle, où il soutint, en 1519, pour la licence, sous la présidence de Capiton, des thèses imprimées sous ce titre : *Sub Volphango Fab. Capitone suscriptas Conclusiones ex Evangelica Scriptura et veteri utriusque linguæ theologia mutuatas in Basiliensium gymnasio disputabit M. Caspar Hedio*; 1519, in-fol. Ces thèses, au nombre de vingt-quatre, roulent sur les attributs de Dieu et la prédestination. Il ne serait pas difficile, suivant MM. Haag, d'y trouver la preuve qu'il penchait déjà vers la réforme. Dès 1520 il entra en correspondance avec Luther et Zwingle. Il était alors vicaire de l'église de Saint-Théodore; la même année, il fut appelé à Mayence sur la recommandation de Capiton, à qui il succéda comme prédicateur de la cour, et devint vicaire de l'archevêché. Il se servit de son influence pour propager les doctrines évangéliques, mais n'osa les professer. Malgré son extrême prudence, craignant d'être poursuivi en 1523, il se démit de ses fonctions, et se retira à Strasbourg. Le chapitre de cette ville, sur la proposition du comte Sigismond de Hohenlohe, son doyen, lui offrit la chaire de la cathédrale. L'évêque ne voulut pas ratifier ce choix. Après de longs débats, le candidat du chapitre fut maintenu, mais, suivant Speckle, après qu'il eut juré de ne pas prêcher le luthéranisme et seulement la parole de Dieu. Hedio tint parole; mais il s'acquitta avec tant d'ardeur et de succès de sa nouvelle mission, qu'il acquit de nombreux disciples aux évangélistes. Ses prédications étaient fort goûtées du peuple, parce qu'il appuyait ses instructions sur des exemples ou des passages de la Bible plutôt que sur des raisonnements philosophiques. « Homme d'un caractère timide, modéré, ami de son repos, de sa tranquillité et de son bien-être, ennemi des disputes et des contestations, Hedio, disent MM. Haag, n'était nullement propre à jouer un rôle important dans le mouvement religieux qui agitait alors la plus grande partie de l'Europe. » Il se tint donc à l'écart des troubles qui marquèrent à Strasbourg l'établissement de la réforme; il refusa cependant de se soumettre à l'intérim et de se revêtir de l'aube. Il avait accompagné, quelques années auparavant, Bucer, à Cologne; il le remplaça à la tête du consistoire. En 1551, il fut chargé avec Lenglin et Söll de s'entendre avec les théologiens d'Allemagne au sujet de la Confession de foi. Il mourut peu après, d'une maladie épidémique. Il avait épousé, le 30 mai 1524, Marguerite Drentz, fille d'un riche jardinier de Strasbourg; il en eut une fille, qui épousa Lubert Esthius, professeur de médecine à Heidelberg. On a de Hedio : *Sermo de decimis*, prononcé à Mayence; — *Chronicon Germanicum, das ist Beischeibung aller alten christlichen Kirchen bis aufs Jahr 1545*; Strasbourg, 1530, 3 vol. in-fol. M. Rörich fait l'éloge de cet ouvrage, et ajoute que « Hedio a le premier entrepris une véritable histoire contemporaine »; — *Smaragdi abbatis Commentarii in Evangelia et Epistolas*;

(1) Son nom est écrit *Hedion* par quelques biographes français. Il ne se rencontre nulle part en allemand. M. Jung croit qu'il se nommait *Bock* ou *Bökel*.

mort en 1853, à Askeryd. Il ne commença ses études qu'assez tard, et devint en 1820 pasteur d'Askeryd. On a de lui : *Psalmer* (Psaumes); Stockholm, 1812-1813, 2 tomes. Quelques-unes des pièces de ce recueil sont chantées dans les églises protestantes; — *Minne och Poesi* (Souvenirs et Poésies); Linkœping, 1835. Dans cet ouvrage, l'auteur a donné des mémoires sur son enfance et sur sa jeunesse, et un recueil de ses écrits poétiques; — *Samlade Skrifter* (Œuvres complètes), éditées par P.-D.-A. Atterbom; Stockholm, 1853, 2 vol. in-8°. Ces poésies, qui sont le produit plutôt de l'inspiration naturelle que de l'étude et de l'art, se distinguent par la fraîcheur des idées et la chaleur du sentiment.

BEAUVOIS.

Biogr. Lex., VI, 80-82. — Lenstrœm, *Svenska Poesiens Historia*, 484-488.

HÉDELIN (*François*). *Voy.* AUBIGNAC.

*HEDENBORG (*Jean*), voyageur suédois, né en 1787, à Héda, dans l'Œstergœthland. Après avoir étudié la médecine à l'institut Carolin et à l'école de Montpellier, il fut reçu docteur à Upsal. En 1825 il accompagna comme médecin le comte de Lœvenhjelm, ministre de Suède à Constantinople, et visita l'Asie Mineure, la Syrie et l'Égypte en 1830 et 1831, et parcourut l'Égypte, la Nubie, l'Abyssinie et l'Arabie en 1834 et 1835. Dans ces voyages il fit d'amples collections de manuscrits, de monnaies, d'objets d'art et d'histoire naturelle, qu'il donna ou vendit à des établissements scientifiques de Stockholm et d'Upsal. M. Hedenborg fut nommé en 1837 secrétaire du consulat suédois à Alexandrie. Il est membre des Académies des Sciences de Stockholm (1833) et d'Upsal. On a de lui : *Turkiska nationens seder, bruk och klædedrægter* (Mœurs, usages et costumes de la nation turque); Stockholm, 1839-1842, in-4°, avec 48 grav.; — *Resa i Egypten och det indre Africa* (Voyages en Égypte et dans l'intérieur de l'Afrique) en 1834-1835, sous forme de lettres; Stockholm, 1843, in-8°, avec gravures et cartes; — des mémoires dans *Skandia*; — *Lækare sælskapets handlingar* (Mémoires de la Société Médicale); — *Tidsskrift for lækare och pharmaceuter* (Revue pour les Médecins et les Pharmaciens), etc.

BEAUVOIS.

Biographiskt Lexicon, VI, 80-84. — *Conv.-Lex. der Gegenw.* — Callisen, *Medicinisches Schriftsteller Lex. der jetzt lebenden Ærzte*, supplém. — *Sur la collect. zoolog. de Hedenborg*; dans les *Mém. de l'Acad. des Sc. de Stockholm*, 1842.

HEDERICH, lexicographe allemand, né le 12 décembre 1675, à Geithain (Saxe), mort le 18 juillet 1748, à Grossenhain. Recteur du collége de Grossenhain depuis 1705 jusqu'à sa mort, Hederich doit sa réputation à ses travaux lexicographiques. On connaît surtout son *Græcum Lexicon manuale*, dont on se sert encore aujourd'hui dans les écoles allemandes et anglaises. Cet ouvrage parut pour la première fois à Leipzig, en 1722; Patrick le réimprima à Londres, en 1739, avec des additions, et ce fut d'après l'édition de ce dernier que J.-A. Ernesti revit l'ouvrage et le publia à Leipzig, en 1754 et en 1767, in-8°, avec beaucoup d'augmentations, qui passèrent ensuite dans les éditions anglaises données par Th. Morell à Londres en 1766, en 1778 et en 1790, in-4°; éditions que l'on préfère à celle de Londres de 1755, in-4°, publiée par Guillaume Young, laquelle ne comprend pas les augmentations d'Ernesti. Quant aux éditions de Londres de 1803 et 1810, données par Rich. Taylor, elles paraissent ne contenir rien de plus que celle de 1790. Il existe du même dictionnaire une édition stéréotype, Londres, 1826, gr. in-8°, et une édition revue, corrigée et augmentée par MM. Craiget Duncan, Londres, 1829, in-8°. Enfin, une des éditions les plus complètes de cet excellent dictionnaire est : *Græcum Lexicon manuale; denuo castigavit, emendavit, auxit Gustavus Pinzger, regnoscente Fr. Passovio*; Leipzig. 1825-1827, 3 vol. gr. in-8°. Elle remplace avantageusement l'Hederich d'Ernesti, réimprimé à Leipzig, en 1788, et ensuite en 1796, avec de nombreuses corrections et des augmentations par J.-C. Hendler, en trois parties. L'imprimerie du séminaire de Padoue a publié en 1774 une édition de l'Hederich en 2 vol. in-4°, d'après l'édition de Morell. Outre ce dictionnaire, on a d'Hederich les ouvrages suivants : *Real-Schul-Lexikon* (Dictionnaire technologique à l'usage des écoles); Leipzig, 3e édition, 1748; — *Progymnasmata architecton.*; Leipzig, nouvelle édition, 1756; — *Lexicon manuale Latino-Germanicum, omnium lexicorum sui generis longe locupletiss. notisque et observationibus illustratum*; Leipzig, 2e édit., 1766, 2 vol.; — *Promptuarium probatæ et exercitatæ Latinitatis*; Leipzig, 1753; nouvelle édition, publiée par Schwabe, Leipzig, 1777; — *Mythologisches Lexikon* (Dictionnaire de Mythologie); Leipzig, dernière édition, 1770; — *Manuale scholasticum*, nouvelle édition; Potsdam, 1772, 4 vol.; — *Anleitung zu den historischen Wissenschaften* (Introduction aux Sciences historiques); Berlin, nouvelle édition, 1787; — *Kenntniss der vornehmsten Scriftsteller* (La Connaissance des principaux Écrivains); Wittemberg, nouvelle édition, 1787; — enfin, quelques écrits de mathématiques, qui ont été d'un assez grand usage dans leur temps, mais que les progrès de la science ont depuis rendu insuffisants aujourd'hui.

R. L

Conv.-Lex. — Brunet, *Manuel du Libraire*. — Ebert, *Bibliograph. Lexicon*. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*. — Biedermann, *Nova Acta scholastica*, vol. I, sect. XI, p. 873, sqq.

*HEDGE (*Frédéric-Henri*), littérateur américain, né le 12 décembre 1805, à Cambridge (Massachusetts). Fils d'un professeur de philosophie, il passa cinq ans au gymnase de Schulpforte, en Allemagne, embrassa à son retour l'état ecclésiastique, et exerça son ministère à Bangor (1835), puis à Providence (1850). Son

activité littéraire s'est étendue aux sujets les plus variés; outre des discours, des sermons, des lectures, il a publié : *The Prose-Writers of Germania* (Les Prosateurs allemands); 1848, vol. in-8°, accompagné de notices biographiques; — *Lectures on mediæval History* (Cours d'histoire du moyen âge); Boston, 1853; — et un grand nombre d'études critiques insérées dans le *Christian Examiner*, depuis 1833, entre autres celles qui traitent de Swedenborg (1833), de Schiller (1834), de la phrénologie (1834), qui amena une vive controverse; d'Emerson (1845), de la religion naturelle (1852), du catholicisme et de ses œuvres (1854), etc. P. L—Y.

American Literature, 1855. — *The Christian Examiner*.

HEDIN (*Sven-Anders*), médecin et écrivain suédois, né le 19 août 1750, dans la paroisse de Skateiœf (Smaland), à la fonderie de canons de Husaby, où son père était inspecteur, mort le 19 octobre 1821. Il acheva ses études à l'université d'Upsal, eut Linné pour maître, et devint, en 1798, premier médecin du roi. Ses principaux écrits sont : *Quid Linnæo patri debeat medicina?* Upsal, 1784; — *Minne*, etc. (Éloge de Charles Linné fils), en vers; Stockholm, 1784; — *Om de dœdande sjukdomar, som under och efter krigstag till sjœss angripa svenska besættningar* (Sur les Maladies mortelles qui, durant et après les campagnes maritimes, atteignent les équipages des navires suédois); ib., 1794; — *Description de l'établissement d'eaux minérales de Medevi*, dont l'auteur fut intendant de 1798 à 1808; Stockholm, 1803, avec carte; — *Minne af Von Linne, fader och son* (Éloge des deux Linné); ib., 1808, avec portr.; — *Kort skildring af lækarevetenskapens færhallande i vart fæderneslands under 3 færflutne Tidehvarf* (Brève Esquisse de l'état de la médecine en Suède, durant les trois siècles passés); ib., 1817; — *Vetenskaps-handlingar fœr lækare och fæltskærer* (Mémoires scientifiques pour les médecins et les chirurgiens militaires); ib., 1793-1806, 7 vol. in-8°; — *Vetenskaps journal fœr lækare och fältskarer*; ib., 1800-1801, 2 vol.; — *Samlingar i blandade æmner fœr lækarevetenskapen och naturforskningen* (Collections sur divers sujets de médecine et d'histoire naturelle); ib., 1810, 1812, 2 vol. BEAUVOIS.

Sacklen, *Lækarehistoria*. — *Vetenskaps Akademiens handlingar*, année 1822. — *Biogr. Lexicon œfver namnkunnige svenska mæn.*, t. VI, 84-87.

HEDIO (1) (*Gaspard*), l'un des premiers réformateurs allemands, né à Ettlingen (margraviat de Bade), en 1494, mort à Strasbourg, le 17 octobre 1552. Il commença ses études en théologie à Fribourg en Brisgau, et les termina à Bâle, où il soutint, en 1519, pour la licence, sous la présidence de Capiton, des thèses imprimées sous ce titre : *Sub Volphango Fab. Capitone suscriptas Conclusiones ex Evangelica Scriptura et veteri utriusque linguæ theologia mutuatas in Basiliensium gymnasio disputabit M. Caspar Hedio*; 1519, in-fol. Ces thèses, au nombre de vingt-quatre, roulent sur les attributs de Dieu et la prédestination. Il ne serait pas difficile, suivant MM. Haag, d'y trouver la preuve qu'il penchait déjà vers la réforme. Dès 1520 il entra en correspondance avec Luther et Zwingle. Il était alors vicaire de l'église de Saint-Théodore; la même année, il fut appelé à Mayence sur la recommandation de Capiton, à qui il succéda comme prédicateur de la cour, et devint vicaire de l'archevêché. Il se servit de son influence pour propager les doctrines évangéliques, mais n'osa les professer. Malgré son extrême prudence, craignant d'être poursuivi en 1523, il se démit de ses fonctions, et se retira à Strasbourg. Le chapitre de cette ville, sur la proposition du comte Sigismond de Hohenlohe, son doyen, lui offrit la chaire de la cathédrale. L'évêque ne voulut pas ratifier ce choix. Après de longs débats, le candidat du chapitre fut maintenu, mais, suivant Speckle, après qu'il eut juré de ne pas prêcher le luthéranisme et seulement la parole de Dieu. Hedio tint parole; mais il s'acquitta avec tant d'ardeur et de succès de sa nouvelle mission, qu'il acquit de nombreux disciples aux évangélistes. Ses prédications étaient fort goûtées du peuple, parce qu'il appuyait ses instructions sur des exemples ou des passages de la Bible plutôt que sur des raisonnements philosophiques. « Homme d'un caractère timide, modéré, ami de son repos, de sa tranquillité et de son bien-être, ennemi des disputes et des contestations, Hedio, disent MM. Haag, n'était nullement propre à jouer un rôle important dans le mouvement religieux qui agitait alors la plus grande partie de l'Europe. » Il se tint donc à l'écart des troubles qui marquèrent à Strasbourg l'établissement de la réforme; il refusa cependant de se soumettre à l'intérim et de se revêtir de l'aube. Il avait accompagné, quelques années auparavant, Bucer, à Cologne; il le remplaça à la tête du consistoire. En 1551, il fut chargé avec Lenglin et Söll de s'entendre avec les théologiens d'Allemagne au sujet de la Confession de foi. Il mourut peu après, d'une maladie épidémique. Il avait épousé, le 30 mai 1524, Marguerite Drentz, fille d'un riche jardinier de Strasbourg; il en eut une fille, qui épousa Lubert Esthius, professeur de médecine à Heidelberg. On a de Hedio : *Sermo de decimis*, prononcé à Mayence; — *Chronicon Germanicum, das ist Beischeibung aller alten christlichen Kirchen bis aufs Jahr 1545*; Strasbourg, 1530, 3 vol. in-fol. M. Rörich fait l'éloge de cet ouvrage, et ajoute que « Hedio a le premier entrepris une véritable histoire contemporaine »; — *Smaragdi abbatis Commentarii in Evangelia et Epistolas*;

(1) Son nom est écrit *Hedion* par quelques biographes français : il ne se rencontre nulle part en allemand. M. Jung croit qu'il se nommait *Bock* ou *Bökel*.

l'auteur le traduisit en allemand; — *Chronicon abbatis Urspergensis correctum, et Paralipomena addita ab anno* 1230 *ad ann.* 1537, trad. en allemand par l'auteur; — *Synopsis historica ab anno* 1504, *quo pertigit Sabbellicus ad ann.* 1538; in-fol.; — *Sententiæ Ph. Melanchthonis, Mart. Buceri, Gasp. Hedionis et aliorum in Germania theologorum, de pace Ecclesiæ, ad Guill. Bellaium, ann.* 1534; 1607, in-8°; — *Prælectiones in cap. VIII Evangelii S. Johannis et in Epistolam Pauli ad Romanos*, resté en manuscrit (bibliothèque de S.-M. Mayer); — une traduction allemande des *Mémoires* de Philippe de Comines, publiée par Michel Beuther en 1566. Melchior Adam attribue encore à Hedio les traductions suivantes: les *Histoires* d'Eusèbe, d'Hégésippe et de Josèphe; — les *Césars* de Cuspinien; — les *Homélies* de Chrysostome *in Matthæum et Johannem;* — quelques opuscules de saint Augustin; — *De Officiis* Ambrosii; — *Demorigiæ* Œcolampadii *in Epist. Johannis;* — le traité de Ludovicus Vivus, *De Eleemosyna;* — le traité d'Érasme, *De Præparatione ad Mortem;* — le traité d'Herman Bodius, *De Unione Dissidentium;* — les *Commentaires* de Luther sur les *Psaumes*. A. L.

Pantaléon, *Prosop.*, lib. III. — Chytæus (Kochhaff), *Chronicon Saxoniæ, ab anno* 1500 *ad annum* 1593; Leipzig, 1593. — Crucius, *Annales Suev.* — Sleidan, *De Statu Religionis et reipublicæ, Carolo quinto Cæsare, Commentarii;* Strasbourg, 1555, in-fol. — Melchior Adam, *Vitæ Germanorum Philosophorum;* Heidelberg, 1615-1620, 4 vol. in-8°. — MM. Eug. et Ém. Haag, *La France protestante.*

HEDLINGER (*Jean-Charles*), graveur en médailles suisse, né à Schwytz, le 28 mars 1691, mort dans la même ville, le 14 mars 1771. Son père était inspecteur des mines de Bolentz. Le jeune Hedlinger fit ses études dans cette ville, et se livra avec ardeur au dessin. Ses essais pour graver des poinçons firent l'étonnement des gens de l'art, et son père consentit, en 1709, à l'envoyer à Sion chez Crauer, directeur des monnaies du Valais. Hedlinger suivit son maître à Lucerne, et se mit à travailler en orfévrerie. En 1712 il servit comme lieutenant dans les volontaires de Lucerne, pendant les troubles qui éclatèrent en Suisse. Au retour de la tranquillité, Crauer chargea Hedlinger de graver les monnaies de Montbéliard et de Porentruy. Ces ouvrages commencèrent la réputation de Hedlinger; mais, peu satisfait lui-même, il vint à Nancy demander des leçons à Saint-Urbain. Celui-ci le repoussa d'abord; mais ayant vu par hasard quelques travaux d'Hedlinger, il l'alla trouver, et le reçut dans son atelier. Peu de temps après, Saint-Urbain, se préparant à faire un voyage en Italie, offrit à Hedlinger de venir avec lui. Hedlinger préféra aller à Paris, où il arriva en 1717. Il s'y lia avec Roettiers et Delaunai. Charles XII ayant demandé un graveur de médailles au comte de Gœrtz, celui-ci recommanda Hedlinger, qui fut appelé à Stockholm, où il remplaça Karlstein, directeur des monnaies, qui venait de mourir. Les bons procédés du roi de Suède et de ses successeurs attachèrent tellement Hedlinger à ce pays qu'il refusa les offres du tsar Pierre Ier et de plusieurs autres souverains. Curieux cependant de voir l'Italie, il obtint un congé, quitta la Suède en 1726, visita Rome et les principales villes de la péninsule italique, et revint en Suède en 1728. En 1735, le roi Frédéric, cédant aux sollicitations de l'impératrice Anne, consentit à un voyage d'Hedlinger à Saint-Pétersbourg. Il y resta deux ans, et grava le portrait de l'impératrice; puis, s'arrachant aux instances de la cour de Russie, il retourna à Stockholm. De là il vint séjourner quelques années en Suisse, et s'y maria. Il retourna en Suède; mais le climat ne lui convenait pas; il fit un nouveau voyage en Suisse, et de retour encore une fois en Suède, il fit agréer pour le remplacer son élève Fehrmann. Hedlinger avait été nommé chevalier, intendant de la cour, et membre de l'Académie des sciences. Revenu à Schwytz, il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort. Hedlinger peut à bon droit être regardé comme l'un des grands maîtres de son art: ses têtes sont pleines de caractère; il excelle à reproduire les chairs, les costumes, les cheveux. On cite surtout ses médailles des impératrices Anne et Élisabeth de Russie, et sa médaille de la naissance du Dauphin de France en 1729. L'œuvre de Hedlinger, publié d'abord par Haid, Nuremberg, 1781, l'a été d'une manière plus complète, par Chr. de Mechel, Bâle, 1776-1778, 2 parties in-8°: on y trouve les dessins de 167 médailles ou jetons. J. V.

Mechel, *Notice sur Hedlinger*, en tête de son œuvre gravé. — Nagler, *Neues Allg. Künst. Lexikon.* — *Conversations-Lexikon.*

HÉDOUIN DE PONS-LUDON (*Joseph-Antoine*), poëte et littérateur français, né à Reims, le 5 février 1739, mort dans la même ville, le 27 octobre 1817. Il appartenait à une famille ancienne, qui dans le dix-septième siècle s'allia à la famille du ministre Colbert. Il fit ses études à Reims, et servit comme volontaire en 1757. Sous le capitaine Thurot, l'année suivante, il se trouva à la bataille de Crevelt. Aide-major dans le régiment de Bourges en 1763, il fut nommé lieutenant en 1771 dans le régiment de Champagne, et après seize ans de services, il fut enfermé, sans qu'on sache pourquoi, au château de Ham, en vertu d'une lettre de cachet. Il était dans cette prison lorsque son parent, Hédouin le prémontré (*voy.* l'article suivant), publia son *Esprit de Raynal*. Menacé de poursuites et de l'animadversion de ses supérieurs, Hédouin le prémontré s'avisa de venir trouver son parent à Ham, lui fit part de ses inquietudes, et le pria de se charger de son méfait. Hédouin de Pons-Ludon y consentit, et écrivit une déclaration en ce sens au censeur de la police. Jusqu'à la mort de son cousin le prémontré, Hédouin de Pons-Ludon garda soigneusement ce secret; mais alors il

crut devoir lui restituer ce qui lui appartenait. Rendu à la liberté, Hédouin acheta en 1778 la charge de conseiller rapporteur du point d'honneur au tribunal des maréchaux de France. Il perdit cette charge à la révolution. En septembre 1792, il sauva du massacre une malheureuse mère de famille. Arrêté lui-même en 1794, il ne dut la liberté qu'au 9 thermidor, et depuis cette époque il fut plusieurs fois emprisonné par ordre du gouvernement français. On a d'Hédouin : *Essai sur les grands hommes d'une partie de la Champagne, par un homme du pays*; Paris, 1768, in-8°; 2e édition, revue et corrigée, 1770, in-8°; — *Lettre d'un Rémois à un Parisien, sur ce qui doit payer les corvées en France*; 1776, in-8°; — *Mémoire d'un Militaire au roi sur ce qu'il a éprouvé de contradiction dans son état*; 1774, in-8°. Il a fait imprimer en outre une foule de mémoires, de pétitions, etc.; et on formerait un gros volume de ses madrigaux, épigrammes, épitaphes, épithalames, satires et chansons. J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemporains*. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemporains*. — Beuchot, *Journal de la Librairie*, 1818, p. 39. — Quérard, *La France littéraire*.

HÉDOUIN (*Jean-Baptiste*), compilateur français, cousin germain du précédent, né à Reims, en 1749, mort à Rethonviller, en octobre 1802. Il fit ses études dans sa ville natale, s'occupa surtout de mathématiques, et vint à Paris pour se perfectionner dans les sciences exactes; mais il y renonça bientôt, et entra chez les génovéfains; il les quitta pour les prémontrés, où il prononça ses vœux, en 1774. Il suivit à Paris un cours de théologie avec la permission de ses supérieurs, et entreprit de faire un extrait de l'*Histoire philosophique des Deux Indes*. Il parla de ce travail au prieur du collége de Prémontré, qui chercha à l'en détourner. L'ouvrage parut cependant sous le titre d'*Esprit de Raynal*. Le garde des sceaux, voulant faire un exemple, ordonna de rechercher l'auteur de ce livre. Hédouin avait alors un cousin au fort de Ham (*voy.* l'article précédent) : il alla le trouver, et obtint de son obligeance qu'il se fit passer pour l'auteur de l'*Esprit de Raynal*. Hédouin chercha d'ailleurs à reparer sa faute, et rendit de grands services à son ordre. L'abbé général le chargea d'enseigner les belles-lettres dans son abbaye et de rédiger sur un plan donné des principes d'éloquence. Plus tard Hédouin fut nommé prieur-curé de Rethonviller, où il continua de remplir les fonctions de curé, puis celles de maire pendant la révolution. On a de lui : *Esprit et génie de Raynal*; Paris, 1777, in-8°; Londres (Paris), 1782, in-18; Genève, 1782, in-8°; — *Principes de l'Éloquence sacrée, mêlés d'exemples puisés principalement dans l'Écriture Sainte, dans les saints Pères et dans les plus célèbres orateurs chrétiens, a l'usage des cours d'étude établis dans l'ordre de Prémontré*; Soissons, 1787, in-12 : cet ouvrage est dédié à l'archevêque de Narbonne Dillon; le plan, l'épître dédicatoire et l'avertissement appartiennent à L'Ecuy, abbé général des Prémontrés. Hédouin a laissé inédits des *Fragments historiques et critiques sur la Révolution*. J. V.

Barbier, *Dict. des Anonymes*. — *Mémoires secrets*, 16 juin 1777. — Quérard, *La France littéraire*. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Feller, *Dict. histor.*

HÉDOUIN (*Charles-François*), naturaliste français, cousin du précédent, né à Paris, le 25 mars 1761, mort le 15 août 1826, dans le bois de Vincennes, où il herborisait. Greffier à la cour royale de Paris, il occupait ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle et des antiquités. Il laissa un herbier magnifique, et des collections de papillons, d'insectes, de coquilles, etc. Parmi ses manuscrits on citait un *Veni mecum bibliographique du naturaliste*, des *Mémoires sur les fossiles de Grignon, sur un trèfle monstrueux*, etc.; enfin, une *Flore du bois de Boulogne*, non achevée. Son cabinet a été vendu après sa mort, et on a publié une *Notice des principaux articles du cabinet de feu M. Hédouin, greffier à la cour royale de Paris*; Paris, 1826, in-8° : cette notice contient les livres et manuscrits; il en a paru une autre pour les collections de coquilles. J. V.

Louandre et Bourquelot, *La littér. franç. contemp.*

* **HÉDOUIN** (*Pierre*), littérateur et musicien français, né le 28 juillet 1789, à Boulogne-sur-mer (Pas-de-Calais). Destiné à suivre la carrière du barreau, ses parents l'envoyèrent faire son droit à Paris, où son goût dominant pour les lettres et pour les arts le mit en relation avec ce qu'il y avait alors d'hommes distingués, entre autres avec Grétry, dont il reçut des conseils et dans les entretiens duquel il a puisé son admiration, peut-être un peu trop exclusive, pour l'ancienne musique française. Il se fit bientôt connaître par diverses productions littéraires et musicales. De retour à Boulogne, il y exerça la profession d'avocat, et fut élu plus tard bâtonnier de cet ordre. Il habite maintenant Valenciennes, où il vit au milieu d'honorables souvenirs, consacrant son temps à d'utiles et incessants travaux. On a de lui : *Les Délassements de ma vie*, recueils de romances; Paris, 1815; — *Le Bouquet de Lys*, poésie et musique; Paris, 1816, 1 vol.; — *La Prévention*, opéra en un acte, représenté à Boulogne, en 1827; le libretto est de M. Hédouin, qui en a fait la musique en collaboration avec son ami Alexandre Piccini; — *Souvenirs historiques et pittoresques du Pas-de-Calais*; Paris, 1824, in-4°, avec grav.; — *Mosaïque*; Valenciennes, 1856, in-8° : cet ouvrage contient un grand nombre de notices sur des poëtes, des musiciens et des littérateurs; quelques-unes de ces notices avaient déjà été publiées dans divers recueils ou journaux, tels que *L'Artiste*, le *Bulletin des Arts*, les *Annales Archéologiques*, *Le Ménestrel*, les *Archives*

du departement du Nord. M. Hédouin a composé une foule de romances, entre autres : *Velléda*, *La nouvelle Nina*, *L'Helvétien*, *La Philosophie du Sage*, *Marie, ô ma douce Marie*.

Dieudonné Denne-Baron.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — *Documents inédits*.

*HÉDOUIN (*Edmond*), peintre français, né vers 1819, à Boulogne (Pas-de-Calais). Il étudia son art dans les ateliers de MM. C. Nanteuil et P. Delaroche, et s'essaya avec succès dans le genre et le paysage ; il obtint une médaille de deuxième classe en 1848 et une de troisième à l'exposition universelle de 1855. Ses principales productions sont : *Une Halte* (1846), *Café nègre à Constantine* (1848), *Femmes d'Ossau à la fontaine* (1850), et *Moisson dans le Loiret* (1855). P. L—y.

Livrets des Salons. — Th. Gautier, *Les Beaux-Arts en Europe*, 2 vol., 1856.

HÉDOUVILLE (*Gabriel-Théodore-Joseph*, comte d'), général et diplomate français, né à Laon, le 27 juillet 1755, mort en sa maison de La Fontaine, près Arpajon, le 31 mars 1825. « Son père, ancien officier d'infanterie et chevalier de Saint-Louis, dit le comte de Bourmont, était chef de la branche aînée d'une maison qui, vouée à la carrière des armes depuis plusieurs siècles, avait conservé plus d'honneur que de richesse ; elle descendait de Louis de Hédouville, sire de Saudricourt, qui sous les règnes de Charles VIII et de Louis XII avait occupé des emplois éminents à la cour et dans les armées de ces deux souverains. » Après avoir fait ses études à l'école militaire, le comte d'Hédouville fut nommé, en 1773, sous-lieutenant au régiment de Languedoc. A la révolution, il fut employé comme capitaine à l'état-major de l'armée du nord, et bientôt après, ayant été nommé adjudant général, il fut chargé des reconnaissances et des campements ; plus tard il fut promu au grade de général de brigade, puis nommé chef d'état-major de l'armée de la Moselle. Il parvint à organiser cette armée, malgré bien des difficultés, et il acquit ainsi une grande réputation parmi ses camarades républicains, quoique Hédouville fût noble. Au combat de Kayserslautern, il exécuta, à la tête de quatre régiments de cavalerie, une charge brillante et fit des prodiges de valeur ; en quittant ce champ de bataille, il fut pourtant arrêté, malgré tout ce que le général Hoche, commandant en chef, put faire pour conserver près de lui son compagnon d'armes. Le général Hédouville fut conduit à Paris, et il était désigné pour passer en jugement le 13 thermidor devant le tribunal révolutionnaire, comme impliqué dans une conspiration de prison, lorsque la chute de Robespierre le rendit à la liberté. Hédouville ne tarda pas à être employé en qualité de chef d'état-major à l'armée des côtes de Cherbourg. Nommé général de division, il fut bientôt après appelé au commandement en chef de l'armée des côtes de Brest. Il dirigea en cette qualité, dans le mois de mars 1796, les opérations qui amenèrent l'arrestation de Stofflet et de quatre de ses officiers. Plus tard, il opéra encore l'arrestation de Charette, et le fit transporter par bateau d'Angers à Nantes. Tous les corps d'armée dispersés alors dans l'ouest de la France ayant été réunis sous la dénomination d'armée des côtes de l'Océan, le général Hoche en reçut le commandement en chef et obtint le général Hédouville pour commandant en second et chef de l'état-major général. En 1797, le départ du général Hoche pour l'armée de Sambre et Meuse amena la nomination du général Hédouville au commandement en chef des forces républicaines dans les départements de l'ouest. Sa conduite en Bretagne eut des succès, et fit penser au Directoire que Hédouville pourrait réconcilier Saint-Domingue avec la mère patrie. Il fut donc envoyé à Saint-Domingue en qualité de commissaire extraordinaire, accompagné seulement de cent cinquante grenadiers. Il chercha vainement à rapprocher Toussaint-Louverture et Rigaud. « Ces deux chefs, dit Bourmont, parurent d'abord se prêter aux vues du général ; mais bientôt, et tandis que le comte de Hédouville traitait ostensiblement avec le général Maitland, Toussaint traitait secrètement avec le colonel Stuart, prenait à sa solde six régiments nègres formés et instruits par les Anglais, refusait d'obéir à l'ordre du général Hédouville, qui prescrivait de désarmer et de licencier ces régiments, et se préparait à marcher bientôt à leur tête sur la ville du Cap. » Ne pouvant compter sur la fidélité de la garnison nègre de cette ville, et ne pouvant se flatter de la défendre avec sa poignée de grenadiers, Hédouville quitta Saint-Domingue en ramenant tous ceux qui l'y avaient suivi.

Employé à son retour en France comme inspecteur général dans les 1re, 15e et 16e divisions militaires, il n'hésita point à s'exposer lui-même en prenant sur lui de suspendre l'exécution de deux émigrés que le gros temps avait fait échouer à la côte et qu'une commission militaire avait condamnés à mort. Les vives instances de Hédouville obtinrent l'annulation de ce jugement. Au mois d'octobre 1799, les royalistes de l'ouest se soulevèrent, s'emparèrent du Mans, de Nantes et remportèrent d'autres avantages. Hédouville fut envoyé dans les départements de l'ouest comme général en chef. « Il avait peu de troupes sous ses ordres, dit Bourmont, et sentait fort bien qu'il ne pouvait, sans renforts considérables, espérer des succès soutenus ; il avait d'ailleurs toujours montré l'extrême répugnance que lui causait cette guerre et les cruautés qu'elle entraînait ; toutes ses vues se tournèrent vers des négociations, et dès avant le 18 brumaire il était parvenu à obtenir une suspension d'hostilités sur la rive gauche de la Loire, et cette suspension s'étendit à tous les départements de l'ouest aussitôt après cette fameuse journée. Des négociations s'ouvrirent : la bonne foi connue du général Hédouville les facilitait ; et comme les royalistes ne voulaient pas perdre de vue leur

but unique, celui de voir le roi légitime sur le trône, et que plusieurs supposaient que le premier consul pourrait vouloir rendre à la France l'immense bienfait du pouvoir souverain légitime, les chefs royalistes s'accordèrent avec le général Hédouville pour envoyer des députés au premier consul et savoir de lui-même jusqu'à quel point on pourraitse flatter qu'il fût favorable à leurs vœux. Ces députés furent bien reçus par le premier consul... Cependant les dispositions du consul ne tardèrent pas à se manifester par une proclamation menaçante... Le général Brune vint prendre le commandement en chef; il apporta la guerre : les hostilités recommencèrent; mais, par de sages observations, le général Hédouville sut calmer l'irritation du premier consul, tandis que par des négociations adroites il déterminait la rive gauche de la Loire à accepter la paix le 18 janvier 1800, et plaçait ainsi tous les autres royalistes de l'ouest dans la nécessité d'accéder à la pacification ou de combattre seuls, sans l'appui de la rive gauche de la Loire, l'ensemble des forces consulaires. Le général Hédouville fut ainsi le véritable pacificateur des départements de l'ouest. Mais la loyauté qu'il voulut mettre dans l'exécution du traité, mais les observations mêmes qu'il avait faites si utilement pour ramener la paix, et enfin l'honorable résistance qu'il opposa à certains ordres du consul, qui commandaient la proscription de ceux auxquels le général d'Hédouville avait engagé sa foi, déplurent au chef du gouvernement; la confiance et le commandement en chef furent donnés au général Brune, et le général d'Hédouville consentit à conserver le commandement de l'aile gauche, afin d'employer ce qui lui restait d'influence à procurer au pays l'exécution des engagements qu'il venait de prendre envers lui. »

Nommé, vers la fin de 1801, ministre plénipotentiaire de France en Russie, il revint de Saint-Pétersbourg en juillet 1804. Peu après il fut nommé sénateur (février 1805), et ensuite chambellan ordinaire de l'empereur et comte de l'empire : il obtint la sénatorerie de Rome vers 1810. Au mois de juin 1805, il eut commission d'assister à la prise de possession de la principauté de Piombino. Il accompagna ensuite l'impératrice Joséphine dans un voyage à Strasbourg et à Munich, et fut nommé ambassadeur près le prince de Lucques et de Piombino. Le général Hédouville fit la campagne de 1806 contre les Prussiens en qualité de chef de l'état-major de Jérôme Napoléon, roi de Westphalie, dont il devint premier chambellan. C'est lui qui signa, le 5 janvier 1807, la capitulation par laquelle les Prussiens remirent la ville de Breslau à Napoléon et à ses alliés. Le 1er avril 1814, il fut du nombre des sénateurs qui votèrent la déchéance de Napoléon et la création d'un gouvernement provisoire. Élevé à la pairie le 4 juin de la même année, il ne prit aucune part aux affaires publiques durant les Cent Jours. Il conserva ainsi son titre de pair à la seconde restauration, et depuis il ne parut que rarement à la chambre, à cause de ses infirmités. L. L—T.

Comte de Bourmont, *Discours prononcé à la Chambre des Pairs à l'occasion de la mort de M. le comte d'Hédouville*, dans la séance du 10 juin 1825 ; dans *Le Moniteur* du 16 juin 1825, p. 929. — A. Mahul, *Annuaire nécrologique*, année 1825. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — *Galerie histor. des Contemp.*; Bruxelles, 1819. — Lardier, *Hist. biogr. de la Chambre des Pairs*.

* **HÉDOUVILLE** (*Nicolas-Jean-Charles*, comte d'), diplomate français, frère du précédent, né en 1767, mort à Paris, le 19 janvier 1846. Condisciple de Napoléon à l'École de Brienne, il dut à cette confraternité la place de secrétaire de légation à Rome, et en 1805 celle de ministre plénipotentiaire de France près le prince primat de la Confédération du Rhin, position qu'il garda jusqu'à la dissolution de cette confédération. On a de lui : *Jeanne d'Arc, ou la Pucelle d'Orléans*, tragédie en cinq actes; Paris, 1829, in-8°; — *Les Sept Ages de l'Église, ou introduction à la lecture de la Révélation de saint Jean*; Lyon et Paris, 1838, in-8°. J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Louandre et Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.*

HEDWIG (*Jean*), célèbre botaniste allemand, né le 8 décembre 1730, à Cronstadt, en Transylvanie, mort le 7 février 1799, à Leipzig. Il montra de bonne heure une véritable passion pour l'étude des plantes, et était déjà versé dans la botanique lorsqu'il vint, en 1752, à Leipzig suivre les cours de médecine. Pour suppléer au manque de fortune, il s'employait à classer et étiqueter les plantes du jardin botanique de l'université, et fit plusieurs préparations pour le cabinet d'anatomie. Après avoir terminé ses études, il retourna à Cronstadt; mais le magistrat de cette ville lui refusa le droit d'exercer la médecine, parce que, selon les lois du pays, tout médecin pratiquant en Transylvanie devait avoir pris ses grades à l'université de Vienne. Hedwig s'établit alors à Chemnitz en Saxe, où il commença ses travaux sur les graminées et les cryptogames. En 1781 il retourna à Leipzig, et après avoir été quelque temps attaché à l'hôpital de la ville, il devint en 1786 professeur de médecine, et en 1789 professeur de botanique et inspecteur du jardin des plantes. Ce fut d'après ses avis que l'électeur de Saxe fonda le beau jardin de botanique de Pilnitz. A une grande mémoire Hedwig joignait une sagacité extrême. Il se servait du microscope avec une habileté peu commune, et passa à juste titre pour un des meilleurs observateurs de son époque. Il établit l'étude des cryptogames sur de nouvelles bases, dans son ouvrage : *Fundamentum Historiæ naturalis Muscorum frondosorum, concernens eorum flores, fructus, seminalem propagationem, adjecta dispositione methodica, iconibus illustratum*; Leipzig, 1782-1783, 2 tomes in-4°. « On trouve dans ce livre, dit M. Deleuze, tout ce qu'on peut désirer sur l'anatomie des mous-

ses, sur leur fécondation et leur multiplication, enfin une méthode nouvelle de les distribuer en genres, d'après des caractères pris de la forme et de la situation des parties de la fructification. » Hedwig a reconnu que les urnes des mousses sont non des organes mâles, comme le pensait Linné, mais de vraies capsules contenant des graines, et que les petits corps oblongs et sessiles cachés dans les rosaces ou dans les aisselles des feuilles sont des anthères. Au reste, la cryptogamie ne fut pas la seule branche de l'histoire des végétaux qu'il cultiva. Il publia des observations nouvelles et intéressantes sur la production des étamines et des pistils; il traça la limite qui existe entre les bulbes et les racines, et il indiqua comme caractère distinctif des animaux et des végétaux la persistance des organes sexuels chez les premiers et leur caducité après la fécondation chez les derniers. Outre l'ouvrage cité, on a de Hedwig : *Epistola de præcipitantiæ in addiscenda medicina noxis;* Leipzig, 1755, in-4°; — *Theoria generationis et fructificationis Plantarum Cryptogamicarum Linnæi, mere propriis observationibus et experimentis superstructa;* Saint-Pétersbourg, 1784, in-4°; Leipzig, 1798, in-4°. La seconde édition est ornée de 42 planches coloriées et préférable à la première. Cet opuscule avait remporté en 1783 le prix proposé par l'académie de Saint-Pétersbourg; — *Abbildungen neuer und zweifelhafter cryptogamischer Gewæchse, nebst ihrer analytischen Geschichte* (Dessins et Histoire analytique de Plantes Cryptogames nouvelles et douteuses); Leipzig, 1785-1795, 4 tomes in-folio. Ce grand ouvrage, dans lequel on trouve la description analytique de 146 espèces de mousses et de 50 autres cryptogames, toutes examinées au microscope et dessinées avec beaucoup de soin, a été imprimé en latin, sous le titre de : *Stirpes Cryptogamicæ;* Leipzig, 1785-1795, 4 vol. in-folio; — *De Fibræ vegetabilis et animalis Ortu;* Leipzig, 1789, in-8°; — *Zerstreute Abhandlungenund Beobachtungen ueber botanischœkonomische Gegenstænde* (Recueil de Mémoires et d'observations sur des sujets de Botanique et d'économie); ibid., 1793, in-8°, avec 8 planches; — *Belehrung die Pflanzen zu trocknen und zu ordnen, sie nach dem Linné zu untersuchen und ihr System ausfindig zu machen* (Instructions pour sécher et pour ordonner les plantes, les observer d'après Linné et trouver le système auquel elles appartiennent); Gotha, 1797, in-8°; — une traduction allemande des *Œuvres de Charles Bonnet;* Leipzig, 1783-1785, 4 vol.; — plusieurs mémoires insérés dans les recueils *Leipziger Sammlung zur Physik; Magazin* de Leipzig; *Mémoires de la Société Économique* de Leipzig; *Annalen der Botanik* d'Usteri, etc.

Hedwig travaillait, quand la mort le surprit, à une histoire générale des mousses, qui fut achevée et publiée, d'après ses notes et ses dessins, par Frédéric Schwægrichen. Dr L.

Biographie médicale. — H.-A. Noehden, *Specimen inaugurale Botanicum in quo de argumentis contra Hedwigii Theoriam de Generatione Muscorum quædam disseruit;* Gœttingue, 1797, in-4°. — Deleuze, *Notice sur la Vie et les Ouvrages d'Hedwig;* dans les *Annales du Muséum d'Histoire naturelle;* Paris, 1803; tome II, p. 392 et 451. — Meusel, *Lexikon der von 1750-1800, verstorbenen deutschen Schriftsteller.* — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.*

HEDWIG (*Romain-Adolphe*), fils du précédent, né à Chemnitz, en 1772, mort à Leipzig, le 1er juillet 1806. Il fit ses études à Leipzig, sous la direction de son père, et obtint en 1801 une chaire de botanique. On a de lui : *Disquisitio Ampullarum Lieberkuehnii physico-microscopica;* Leipzig, 1797; — *Dissertatio de tremella nostoch;* ibid., 1798; — *Aphorismen ueber die Planzenkunde* (Aphorismes sur la Botanique); Leipzig, 1800; — *Observationes Botanicæ;* Leipzig, 1800, in-8°; — *Genera Plantarum secundum characteres differentiales, ad Mirbellii editionem revisa et aucta;* Leipzig, 1806, in-8°; — un *Mémoire* sur les mousses, inséré dans le recueil intitulé : *Beitræge zur Naturkunde* de Weber et Mahr.

Dr L.

Biographie médicale. — *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*, tome II, p. 406. — Ersch et Gruber, *Algem. Encyklopædie.*

HEDWIGE (Sainte), duchesse de Pologne et de Silésie, née vers 1172, morte en 1243. Elle était fille d'Agnès et de Berthold, duc de Carinthie, marquis de Moravie et comte de Tyrol. Hedwige avait plusieurs sœurs, parmi lesquelles nous citerons Gertrude, reine de Hongrie, et mère de sainte Élisabeth, et la célèbre Agnès de Méranie, troisième femme de Philippe-Auguste. A l'âge de douze ans, Hedwige fut mariée à Henri dit *le Barbu*, duc de Pologne et de Silésie. Six enfants naquirent de ce mariage. Après avoir vécu ensemble dons une grande union, Hedwige et Henri résolurent d'un commun accord de renoncer à la vie conjugale : ils firent l'un et l'autre vœu de continence perpétuelle. Henri reçut les ordres de la prêtrise, et devint évêque; Hedwige se retira dans le monastère de Trebnicie, qui avait été bâti, près de Breslau, par Henri, pour des filles de l'ordre de Cîteaux. Hedwige ne prit pas le voile, bien qu'elle pratiquât dans ce couvent toutes les austérités de la règle la plus sévère, portant toujours sur son corps un cilice, s'abstenant en tous temps de manger aucune sorte de viande, ne voulant jamais se vêtir que des vieux habits des religieuses, et faisant asseoir chaque jour des pauvres à sa table. Elle mourut dans un âge avancé, et fut inhumée, par sa volonté, dans le monastère, où elle avait passé quarante ans de sa vie. En 1267, Hedwige fut canonisée par le pape Clément IV. C. L.

Arnaud d'Andilly, *Vie des Saints illustres.* — *Recueil* de Surius. — Chromer, *Histoire de Pologne.*

HEDWIGE, reine de Pologne, seconde fille de

Louis le Grand, roi de Hongrie et de Pologne, née en 1371, décédée à Cracovie, le 17 juillet 1399. Elle n'avait que treize ans lorsqu'elle fut préférée à sa sœur aînée, Marie de Brandebourg, et couronnée à Cracovie, le 15 octobre 1384. Fiancée par son père, à l'âge de quatre ans, à Guillaume d'Autriche, elle ne consentit qu'avec peine à épouser, en 1386, le célèbre Jagellon, grand-prince de Lithuanie. Celui-ci apportait à la Pologne une vaste étendue de terres et promettait de lui reconquérir celles que les chevaliers Teutoniques lui avaient enlevées. Le sénat se jeta aux genoux de sa jeune reine, et la supplia de se résigner à cette union, inspirée par la crainte en même temps que par l'intérêt. Voyant qu'il fallait s'y résoudre, « Hedwige, rapporte le comte de Montalembert (1), se rendit, couverte d'un voile noir, à la cathédrale de Cracovie, et là, dans une chapelle qu'on y montre encore aujourd'hui, elle s'agenouilla devant un crucifix, et y resta toute seule pendant trois heures en larmes et en prières. Elle se releva, après avoir arraché de son cœur sa volonté, son amour, l'espérance de son bonheur, et les avoir cloués au pied de la croix, comme un sanglant holocauste offert au ciel pour le salut de sa patrie. Seulement, avant de sortir de la chapelle, elle prit son voile noir et en recouvrit l'image du Sauveur crucifié, comme d'un linceul dans lequel elle ensevelissait son amour. Elle alla du même pas trouver le chapitre, et lui fit une fondation pour que ce signe du deuil de son âme fût perpétuellement entretenu et renouvelé au besoin. Cette fondation a survécu à la Pologne elle-même : ce même crucifix existe encore, et il est toujours recouvert d'un voile noir : on l'appelle encore le crucifix d'Hedwige. Toutefois, Hedwige exigea avant tout que Jagellon brûlât ce qu'il avait adoré et adorât désormais ce qu'il avait brûlé : elle fut ainsi pour la Lithuanie ce que sainte Clotilde avait été pour les Gaules et sainte Olga pour la Russie; elle était digne du sang de saint Louis et de saint Étienne, qui coulait dans ses veines. Jagellon était un beau et vaillant guerrier : quand Hedwige le vit, elle oublia Guillaume d'Autriche, et son cœur fut d'accord avec son devoir. Elle eut le 12 juin 1399 une fille appelée Élisabeth-Bonifacie, morte au bout de trois jours. Tous les historiens témoignent d'une commune voix qu'elle vécut et mourut pieusement : elle laissa tous ses bijoux et ses richesses personnelles, moitié aux pauvres, moitié à l'université de Cracovie; car, malgré sa jeunesse, elle était regardée comme très-savante, et se livrait surtout à la lecture de l'Écriture Sainte, dont elle fit faire la première traduction en polonais (1390). L'Église ne l'a pas placée sur ses autels (2), mais la Pologne et la Lithuanie ne prononcent encore son nom qu'avec amour et respect, et la postérité n'a rien à retrancher à l'épitaphe qui énumère ses vertus (1) ». Pce Augustin GALITZIN.

(1) *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie*, Appendice I.

(2) Godescard et plusieurs auteurs lui donnent cependant le titre de sainte. *Voy*. Godesc., au 17 octobre.

Joannis Dlugosji seu Longini Historiæ Polonicæ Libri XII. — *Kronika macieja Stryikowskiego*; Kœnisberg, 1582.

* **HÉDYLÉ** (Ἡδύλη), poëtesse grecque, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Elle composa un poëme en vers ïambiques intitulé Σκύλλη, dont Athénée a conservé un passage. Z.

Athénée, vol. VII, p. 297.

* **HÉDYLE** (Ἥδυλος), poëte grec, fils de la précédente et de Melicertus, né à Samos ou à Athènes, vivait vers le milieu du troisième siècle avant J.-C. Si l'on en croit Athénée, il se tua par amour pour un certain Glaucus. Il composa des épigrammes, qui furent recueillies dans la *Guirlande* de Méléagre, et dont une partie (onze, sur lesquelles deux au moins sont fort suspectes) a passé dans l'*Anthologie grecque*. Ces petites pièces, presque toutes consacrées à l'éloge du vin, contiennent de curieux détails, et l'on sait par une épigramme de Callimaque que Hédyle fut le contemporain et le rival de ce poëte. Z.

Athénée, VIII, p. 344. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. IV, p. 476. — Jacobs, *Anthologia Græca*, t. I, 283, XIII, p. 899.

* **HEECKEREN** (*Georges-Charles*, baron DE), sénateur français, né à Colmar (Bas-Rhin), le 5 février 1812. Son père se nommait d'Anthès, et appartenait à l'une des anciennes familles de l'Alsace. Elève à l'École Militaire de Saint-Cyr, il en sortit en 1830, et obtint de l'empereur de Russie, à la recommandation de son oncle, le prince de Hatzfeld, un brevet de sous-lieutenant dans les chasseurs de l'impératrice; au bout de deux ans il passa capitaine dans les chevaliers-gardes, et fit partie, en cette qualité, de l'armée du Caucase. C'est vers cette époque qu'il fut adopté par le baron de Heeckeren, ambassadeur de Hollande. Forcé de rentrer en France, à la suite d'un duel dans lequel il tua le poëte Pouchkin, chef d'un parti libéral en Russie, il devint bientôt membre du conseil général de son département. La révolution de février 1848 ouvrit une nouvelle carrière à M. de Heckeren; il fut élu à la Constituante, et réélu à l'Assemblée législative. Il vota contre les deux chambres et pour le vote à la commune, pour la proposition Rateau, pour la suppression des clubs, et contre la proposition d'amnistie présentée dans la séance de clôture de l'Assemblée constituante. Il faisait partie du comité électoral de la rue de Poitiers, et a été

(1) Voici un fragment de cette épitaphe, traduit du latin : « Ici dort Hedwige, l'étoile de la Pologne.... Elle sut dompter son cœur par la raison et se vaincre elle-même avec une force surnaturelle. Elle était la colonne de l'Église, la richesse du clergé, la rosée des pauvres, l'honneur de la noblesse, la pieuse tutrice du peuple. Elle aima mieux être douce que puissante; elle n'eut pas une étincelle d'orgueil ni de colère.... Hélas! cette royale étoile s'est couchée! elle a péri, la consolatrice des malheureux; elle a péri notre dame, notre mère, notre espérance et notre confiance... O roi des cieux, reçois dans ton paradis cette reine des Polonais! » (A. G.)

pendant quelque temps l'un des secrétaires des deux assemblées. Élevé à la dignité de sénateur, par décret du 27 mars 1852, il fut, au sujet de la guerre d'Orient, envoyé en mission auprès de l'empereur Nicolas. SICARD.

Biographie des neuf cents Députés à l'Assemblée nationale (1848). — *Biographie des sept cent cinquante Représentants à l'Assemblée législative* (1849).

HEEDE (*Vigor* VAN), peintre flamand, né à Furnes, en 1659, mort le 8 avril 1718. Il était déjà bon peintre lorsqu'il vint visiter la France, l'Allemagne et l'Italie, où il resta quelque temps. De retour à Furnes, il produisit un grand nombre de beaux tableaux, dans le style religieux.

Son frère, *Willem* HEEDE, né en 1660, mort en 1728, l'accompagna dans ses voyages, mais resta après lui en Italie, où il fut employé, surtout à Rome, à Naples et à Venise. Il fut ensuite appelé à Vienne pour orner le palais impérial. Les princes et les plus riches seigneurs de l'Allemagne tenaient à l'occuper, et il ne rentra dans sa patrie que riche et comblé d'honneurs. Il affectait la manière de Lairesse : sa couleur est vraie et chaude, sa composition pleine de goût, son dessin pur. Il se servait avantageusement du clair-obscur. Tant de qualités firent rechercher ses tableaux, qui, fort rares dans sa patrie, occupent des places honorables dans les principaux musées de l'Europe. A. DE LACAZE.

Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. III, p. 68. — Pilkington, *Dictionary of Painters*.

* **HEELU** (*Jan* VAN), poëte flamand, né près de Saint-Trond, vivait à la fin du treizième siècle; il écrivit en vers, en 1292, un récit de la bataille de Woeringen, qui avait eu lieu quatre ans plus tôt; il y joignit une introduction, destinée à rapprocher les événements racontés dans l'Ancien Testament et ceux qui marquèrent la vie du duc de Brabant Jean Ier. Cette composition, qui n'est pas sans importance pour l'histoire de l'époque, a été publiée par M. J.-F. Willems, à Bruxelles, en 1836, in-4°, sous le titre de *Rymkronik van Jan van Heelu*. G. B.

Mone, *Anzeiger zur Kunde deutscher Vorzeit*, cinquième année, p. 428-433. — Hoffmann, *Horæ Belgicæ*, P. I, p. 78.

* **HEEM** (*Johan-David* VAN), peintre hollandais, né à Utrecht, en 1600, mort à Anvers, en 1674. Il fut élève de son père David Heem, qui peignait fort bien les fleurs et les fruits, mais ne tarda pas à le surpasser. Il se maria fort jeune, et travailla beaucoup. Chaque jour vit augmenter son talent, sa réputation et sa fortune. Ses ouvrages furent estimés à de si hauts prix qu'il n'y eut, dit Descamps, bientôt plus que les princes qui pussent y prétendre. L'un de ces princes, on ne sait lequel, lui accorda même des titres de noblesse. La vie de van Heem s'écoula honorée et tranquille. En 1672, la guerre le contraignit à quitter sa ville natale, mais il trouva une autre patrie à Anvers, où il mourut, laissant six enfants, tous richement dotés.

Johan-David van Heem est justement regardé comme l'un des premiers peintres en son genre : ses tableaux, quoique d'un fini précieux, ne sentent pas le travail. Une touche large et légère termine les formes avec un art surprenant : la nature y est embellie, quoique copiée fidèlement; l'intelligence de la disposition et l'union des couleurs, aussi fraîches que vraies, charment la vue. Quand il voulait représenter des vases d'or, d'argent, de marbre ou de cristal, il le faisait à tromper les yeux, et sous son magique pinceau les lumières des corps polis ou transparents jaillissaient, rayonnaient jusqu'à éblouir. Il savait adoucir le choc des ombres dures contre les corps brillants, tantôt par des réfractions ou des réflexions habilement combinées, tantôt par l'interposition de corps mats qui amortissaient ce que le contraste eût pu avoir de heurté. Et dans ce savant arrangement, l'art est si bien déguisé que le hasard semble seul avoir présidé à cet ensemble harmonieux. Ces qualités si rares expliquent la valeur des tableaux de van Heem, qui ne se rencontrent que dans les plus grandes galeries; presque tous représentent des tables chargées de fleurs et de fruits, des desserts, des corbeilles, des guirlandes; quelquefois des instruments d'art s'y mêlent aux produits de la nature. A. DE LACAZE.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*. — Charles Blanc, *Histoire des Peintres*.

HEEMS (*Nicolas*), ou *Nicolas de Bruxelles*, jurisconsulte belge, né vers 1470, à Bruxelles, ou, suivant Valère André, à Godtvelde, près de Dixmude, mort le 22 juin 1532. Il étudia la philosophie et le droit à Louvain, professa d'abord la philosophie, devint en 1503 docteur en droit, et obtint en 1506 la chaire des Institutes à l'université de Louvain. On a de lui, sous le nom de *Nicolas de Bruxelles : Compendium quatuor Librorum Institutionum*, etc.; Louvain, 1513, in-4°; ibid., 1552, in-12. E. REGNARD.

Valère André, *Bibliotheca Belgica*. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas*. — J. Britz, *Code de l'ancien Droit belgique*.

HEEMSKERCK. *Voy*. HEMSKERK.

HEEMSKERK (*Martin* VAN), peintre hollandais. *Voy*. VEEN (VAN).

HEER (*Chrétien-Rusten*), archéologue suisse, né le 19 avril 1715, à Klingnau, mort à Saint-Blaise, le 2 avril 1767. Entré dans l'ordre des bénédictins, au monastère de Saint-Blaise, en 1733, il en devint bibliothécaire. Il a publié : *Monumenta Augustæ Domus Austriacæ* (Sceaux, monogrammes, insignes, armoiries, monnaies, monuments funèbres, portraits, statues et principaux documents de la maison d'Autriche); — *Nummotheca Principum Austriæ*; Fribourg en Brisgau, 1752-1753, 2 vol. in-fol.; — *Pinacotheca Principum Austriæ*, avec 114 planches in-fol., 1768; 2e édition, 1773: ces différents ouvrages sont faits en collaboration avec le bénédictin Marquard Hergott (*voy*. ce nom), qu'il défendit contre l'abbé de Muri, Fridolin Kopp, dans un travail plein d'érudition, inti-

tulé : *Anonymus Murensis denudatus et ad locum suum restitutus, seu acta fundationis principalis monasterii Murensis denuo examinata et auctori suo adscripta ; opus duobus libris comprehensum, ac vindiciis actorum Murensium oppositum ;* Fribourg en Brisgau, 1755, in-4°. J. V.

Adelung, *Supplém.* à Jöcher. — Meusel, *Verstorb. Teutsch.*, tome V, p. 322. — Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopaedie*.

HEERE (*Lucas DE*), peintre, dessinateur et poëte flamand, né en 1534, mort le 29 avril 1584. Il eut pour maîtres son père, Jean de Heere, le plus habile sculpteur de son temps et fort bon architecte, et sa mère, Anna Smyters, qui peignait la gouache avec une finesse remarquable. Lorsque Lucas de Heere eut acquis une certaine habitude du dessin, le célèbre Franc-Flore, ami de son père, le prit pour élève, et l'exerça longtemps dans l'exécution et la composition de sujets pour les peintres sur verre. Lucas finit par dépasser son maître dans cette partie de l'art. Il quitta alors Franc-Flore, et vint en France, où la reine mère l'employa à faire des dessins pour les tapisseries du Louvre. Il resta longtemps à Fontainebleau occupé de la sorte, et profita de ce temps pour copier les chefs-d'œuvre que ce palais renfermait. Il revint alors dans sa patrie, où il épousa Léonore Carpentier, fille du trésorier de la ville de Veren, et s'attacha au portrait. Il y réussit, et gagna dans ce genre beaucoup d'argent. Sa mémoire était si fidèle qu'il retraçait fidèlement les traits d'une personne après l'avoir vue une seule fois. Plusieurs princes et les plus grands seigneurs du nord de l'Europe l'appelèrent près d'eux, et voulurent avoir leur image de sa main. Partout il fut comblé de présents et d'honneurs. Son esprit égalait son talent : étant en Angleterre, un des plus riches lords le chargea de représenter dans une galerie les divers peuples de la terre dans leur costume national. Lucas de Heere s'acquitta de cette tâche à la grande satisfaction de son client ; mais lorsqu'il arriva à peindre les Anglais, il les fit nus avec toutes sortes d'étoffes auprès d'eux et des ciseaux de tailleur. Le lord lui demanda le motif de cette exception bizarre. Lucas répondit « qu'il lui était impossible d'habiller d'une façon historique une nation qui changeait tous les jours de mode ». Cette boutade fit beaucoup rire à la cour. Parmi ses meilleurs tableaux on cite : à Gand, dans l'église Saint-Pierre, deux volets d'un autel, sur lesquels il a représenté *La Pentecôte* : on admire la façon dont il a traité les draperies et les vêtements ; dans l'église Saint-Jean de la même ville se fait remarquer une belle *Résurrection* : sur les volets on voit d'un côté *Jesus-Christ avec les Marie* et de l'autre *Les Disciples d'Emaus*. Il a exécuté dans d'autres villes de Belgique beaucoup de grandes compositions. Heere excellait dans le dessin à la plume, et cette manière, si sèche d'ordinaire, rendait sous ses doigts habiles les effets du burin le plus exercé. Aussi ses productions en ce genre sont-elles fort recherchées. La peinture et le dessin n'étaient pas les seuls talents qui le firent estimer ; il était fort instruit, savant chronologiste et bon poëte. Il a laissé plusieurs ouvrages en vers, entre autres *Le Jardin de la Poésie* et quelques traductions de Clément Marot, *Le Temple de Cupidon*, etc. La *Vie des Peintres flamands*, qu'il avait composée en vers, n'est pas arrivée jusqu'à nous. A. DE LACAZE.

Houbraken, Van der Mander, *Vies des Peintres*. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. Ier, p. 80-81.

HEEREN (*Arnold-Hermann-Louis*), célèbre historien allemand, né le 25 octobre 1760, à Arbergen, près Brême, mort le 7 mars 1842, à Gœttingue. Il fit ses premières études au collége de Brême, et les acheva à l'université de Gœttingue, où il eut pour maîtres C.-G. Heyne et Spittler. Il débuta dans la carrière des lettres par la publication du *De Encomiis* de Ménandre ; puis il visita l'Italie, la France et la Hollande, et apporta de ce voyage des matériaux de son édition des *Eclogæ physicæ et ethicæ* de Stobée ; Gœttingue, 1792-1801, 4 vol. A son retour en Allemagne, il se fixa définitivement à Gœttingue, et y devint en 1787 professeur de philosophie, et en 1801 professeur d'histoire. Le roi d'Hanovre lui conféra les titres de conseiller de la cour et de conseiller intime de justice.

Heeren a laissé un grand nom dans l'histoire des lettres. Il a surtout approfondi les rapports politiques et commerciaux de l'antiquité, et a publié à ce sujet des travaux qui lui ont valu une place distinguée parmi les meilleurs historiens de l'Allemagne. Les écrits les plus importants de Heeren se trouvent réunis dans la collection : *Historische Werke* (Œuvres historiques) ; Gœttingue, 1821-1826, 15 vol., qui contient les ouvrages suivants : vol. I-III : *Kleine historische Schriften* (Mélanges historiques) ; autre édition, Gœttingue, 1803-1808, 3 vol. ; vol. IV et V : *Geschichte der Klassischen Litteratur im Mittelalter* (Histoire de la Littérature classique au moyen âge) ; v. VI : *Biographische und literarische Denkschriften* (Mémoires biographiques et littéraires) ; v. VII : *Handbuch der Geschichte der Staaten des Alterthums mit besonderer Rücksicht auf ihre Verfassungen, ihren Handel und ihre Colonien* (Manuel de l'Histoire ancienne, considérée sous le rapport des constitutions, du commerce et des colonies des divers États de l'antiquité), 5e édition, Gœttingue, 1826 ; traduction française de M. A. L. Thurot, Paris (Didot) ; 2e édition, 1827, in-8° ; vol. VIII et IX : *Handbuch der Geschichte des Europæischen Staatensystems und seiner Colonien* (Manuel historique du système politique des États de l'Europe et de leurs colonies depuis la découverte des deux Indes) ; 5e édition Gœt-

pendant quelque temps l'un des secrétaires des deux assemblées. Élevé à la dignité de sénateur, par décret du 27 mars 1852, il fut, au sujet de la guerre d'Orient, envoyé en mission auprès de l'empereur Nicolas. SICARD.

Biographie des neuf cents Députés à l'Assemblée nationale (1848). — *Biographie des sept cent cinquante Représentants à l'Assemblée législative* (1849).

HEEDE (*Vigor* VAN), peintre flamand, né à Furnes, en 1659, mort le 8 avril 1718. Il était déjà bon peintre lorsqu'il vint visiter la France, l'Allemagne et l'Italie, où il resta quelque temps. De retour à Furnes, il produisit un grand nombre de beaux tableaux, dans le style religieux.

Son frère, *Willem* HEEDE, né en 1660, mort en 1728, l'accompagna dans ses voyages, mais resta après lui en Italie, où il fut employé, surtout à Rome, à Naples et à Venise. Il fut ensuite appelé à Vienne pour orner le palais impérial. Les princes et les plus riches seigneurs de l'Allemagne tenaient à l'occuper, et il ne rentra dans sa patrie que riche et comblé d'honneurs. Il affectait la manière de Lairesse : sa couleur est vraie et chaude, sa composition pleine de goût, son dessin pur. Il se servait avantageusement du clair-obscur. Tant de qualités firent rechercher ses tableaux, qui, fort rares dans sa patrie, occupent des places honorables dans les principaux musées de l'Europe. A. DE LACAZE.

Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. III, p. 68. — Pilkington, *Dictionary of Painters*.

* **HEELU** (*Jan* VAN), poëte flamand, né près de Saint-Trond, vivait à la fin du treizième siècle; il écrivit en vers, en 1292, un récit de la bataille de Woeringen, qui avait eu lieu quatre ans plus tôt; il y joignit une introduction, destinée à rapprocher les événements racontés dans l'Ancien Testament et ceux qui marquèrent la vie du duc de Brabant Jean Ier.. Cette composition, qui n'est pas sans importance pour l'histoire de l'époque, a été publiée par M. J.-F. Willems, à Bruxelles, en 1836, in-4°, sous le titre de *Rymkronik van Jan van Heelu*. G. B.

Mone, *Anzeiger zur Kunde deutscher Vorzeit*, cinquième année, p. 429-433. — Hoffmann, *Horæ Belgicæ*, P. I, p. 78.

* **HEEM** (*Johan-David* VAN), peintre hollandais, né à Utrecht, en 1600, mort à Anvers, en 1674. Il fut élève de son père David Heem, qui peignait fort bien les fleurs et les fruits, mais ne tarda pas à le surpasser. Il se maria fort jeune, et travailla beaucoup. Chaque jour vit augmenter son talent, sa réputation et sa fortune. Ses ouvrages furent estimés à de si hauts prix qu'il n'y eut, dit Descamps, bientôt plus que les princes qui pussent y prétendre. L'un de ces princes, on ne sait lequel, lui accorda même des titres de noblesse. La vie de van Heem s'écoula honorée et tranquille. En 1672, la guerre le contraignit à quitter sa ville natale, mais il trouva une autre patrie à Anvers, où il mourut, laissant six enfants, tous richement dotés.

Johan-David van Heem est justement regardé comme l'un des premiers peintres en son genre : ses tableaux, quoique d'un fini précieux, ne sentent pas le travail. Une touche large et légère termine les formes avec un art surprenant : la nature y est embellie, quoique copiée fidèlement; l'intelligence de la disposition et l'union des couleurs, aussi fraîches que vraies, charment la vue. Quand il voulait représenter des vases d'or, d'argent, de marbre ou de cristal, il le faisait à tromper les yeux, et sous son magique pinceau les lumières des corps polis ou transparents jaillissaient, rayonnaient jusqu'à éblouir. Il savait adoucir le choc des ombres dures contre les corps brillants, tantôt par des réfractions ou des réflexions habilement combinées, tantôt par l'interposition de corps mats qui amortissaient ce que le contraste eût pu avoir de heurté. Et dans ce savant arrangement, l'art est si bien déguisé que le hasard semble seul avoir présidé à cet ensemble harmonieux. Ces qualités si rares expliquent la valeur des tableaux de van Heem, qui ne se rencontrent que dans les plus grandes galeries; presque tous représentent des tables chargées de fleurs et de fruits, des desserts, des corbeilles, des guirlandes; quelquefois des instruments d'art s'y mêlent aux produits de la nature. A. DE LACAZE.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*. — Charles Blanc, *Histoire des Peintres*.

HEEMS (*Nicolas*), ou *Nicolas de Bruxelles*, jurisconsulte belge, né vers 1470, à Bruxelles, ou, suivant Valère André, à Godtvelde, près de Dixmude, mort le 22 juin 1532. Il étudia la philosophie et le droit à Louvain, professa d'abord la philosophie, devint en 1503 docteur en droit, et obtint en 1506 la chaire des Institutes à l'université de Louvain. On a de lui, sous le nom de *Nicolas de Bruxelles : Compendium quatuor Librorum Institutionum*, etc.; Louvain, 1513, in-4°; ibid., 1552, in-12. E. REGNARD.

Valère André, *Bibliotheca Belgica*. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas*. — J. Britz, *Code de l'ancien Droit belgique*.

HEEMSKERCK. *Voy*. HEMSKERK.

HEEMSKERK (*Martin* VAN), peintre hollandais. *Voy*. VEEN (VAN).

HEER (*Chrétien-Rusten*), archéologue suisse, né le 19 avril 1715, à Klingnau, mort à Saint-Blaise, le 2 avril 1767. Entré dans l'ordre des bénédictins, au monastère de Saint-Blaise, en 1733, il en devint bibliothécaire. Il a publié : *Monumenta Augustæ Domus Austriacæ* (Sceaux, monogrammes, insignes, armoiries, monnaies, monuments funèbres, portraits, statues et principaux documents de la maison d'Autriche); — *Nummotheca Principum Austriæ*; Fribourg en Brisgau, 1752-1753, 2 vol. in-fol.; — *Pinacotheca Principum Austriæ*, avec 114 planches in-fol., 1768; 2e édition, 1773: ces différents ouvrages sont faits en collaboration avec le bénédictin Marquard Hergott (*voy*. ce nom), qu'il défendit contre l'abbé de Muri, Fridolin Kopp, dans un travail plein d'érudition, inti-

tulé : *Anonymus Murensis denudatus et ad locum suum restitutus, seu acta fundationis principalis monasterii Murensis denuo examinata et auctori suo adscripta ; opus duobus libris comprehensum, ac vindiciis actorum Murensium oppositum* ; Fribourg en Brisgau, 1755, in-4°. J. V.

Adelung, *Supplém.* à Jöcher. — Meusel, *Verstorb. Teutsch.*, tome V, p. 331. — Ersch et Gruber, *Allg. Encyclopaedie*.

HEERE (*Lucas DE*), peintre, dessinateur et poëte flamand, né en 1534, mort le 29 avril 1584. Il eut pour maîtres son père, Jean de Heere, le plus habile sculpteur de son temps et fort bon architecte, et sa mère, Anna Smyters, qui peignait la gouache avec une finesse remarquable. Lorsque Lucas de Heere eut acquis une certaine habitude du dessin, le célèbre Franc-Flore, ami de son père, le prit pour élève, et l'exerça longtemps dans l'exécution et la composition de sujets pour les peintres sur verre. Lucas finit par dépasser son maître dans cette partie de l'art. Il quitta alors Franc-Flore, et vint en France, où la reine mère l'employa à faire des dessins pour les tapisseries du Louvre. Il resta longtemps à Fontainebleau occupé de la sorte, et profita de ce temps pour copier les chefs-d'œuvre que ce palais renfermait. Il revint alors dans sa patrie, où il épousa Léonore Carpentier, fille du trésorier de la ville de Veren, et s'attacha au portrait. Il y réussit, et gagna dans ce genre beaucoup d'argent. Sa mémoire était si fidèle qu'il retraçait fidèlement les traits d'une personne après l'avoir vue une seule fois. Plusieurs princes et les plus grands seigneurs du nord de l'Europe l'appelèrent près d'eux, et voulurent avoir leur image de sa main. Partout il fut comblé de présents et d'honneurs. Son esprit égalait son talent : étant en Angleterre, un des plus riches lords le chargea de représenter dans une galerie les divers peuples de la terre dans leur costume national. Lucas de Heere s'acquitta de cette tâche à la grande satisfaction de son client ; mais lorsqu'il arriva à peindre les Anglais, il les fit nus avec toutes sortes d'étoffes auprès d'eux et des ciseaux de tailleur. Le lord lui demanda le motif de cette exception bizarre. Lucas répondit « qu'il lui était impossible d'habiller d'une façon historique une nation qui changeait tous les jours de mode ». Cette boutade fit beaucoup rire à la cour. Parmi ses meilleurs tableaux on cite : a Gand, dans l'église Saint-Pierre, deux volets d'un autel, sur lesquels il a représenté *La Pentecôte* : on admire la façon dont il a traité les draperies et les vêtements ; dans l'église Saint-Jean de la même ville se fait remarquer une belle *Resurrection* : sur les volets on voit d'un côté *Jesus-Christ avec les Marie* et de l'autre *Les Disciples d'Emaus*. Il a exécuté dans d'autres villes de Belgique beaucoup de grandes compositions. Heere excellait dans le dessin à la plume, et cette manière, si sèche d'ordinaire, rendait sous ses doigts habiles les effets du burin le plus exercé. Aussi ses productions en ce genre sont-elles fort recherchées. La peinture et le dessin n'étaient pas les seuls talents qui le firent estimer ; il était fort instruit, savant chronologiste et bon poëte. Il a laissé plusieurs ouvrages en vers, entre autres *Le Jardin de la Poésie* et quelques traductions de Clément Marot, *Le Temple de Cupidon*, etc. La *Vie des Peintres flamands*, qu'il avait composée en vers, n'est pas arrivée jusqu'à nous. A. DE LACAZE.

Houbraken, Van der Mander, *Vies des Peintres*. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. Ier, p. 90-91.

HEEREN (*Arnold-Hermann-Louis*), célèbre historien allemand, né le 25 octobre 1760, à Arbergen, près Brême, mort le 7 mars 1842, à Gœttingue. Il fit ses premières études au collége de Brême, et les acheva à l'université de Gœttingue, où il eut pour maîtres C.-G. Heyne et Spittler. Il débuta dans la carrière des lettres par la publication du *De Encomiis* de Ménandre ; puis il visita l'Italie, la France et la Hollande, et apporta de ce voyage des matériaux de son édition des *Eclogæ physicæ et ethicæ* de Stobée ; Gœttingue, 1792-1801, 4 vol. A son retour en Allemagne, il se fixa définitivement à Gœttingue, et y devint en 1787 professeur de philosophie, et en 1801 professeur d'histoire. Le roi d'Hanovre lui conféra les titres de conseiller de la cour et de conseiller intime de justice.

Heeren a laissé un grand nom dans l'histoire des lettres. Il a surtout approfondi les rapports politiques et commerciaux de l'antiquité, et a publié à ce sujet des travaux qui lui ont valu une place distinguée parmi les meilleurs historiens de l'Allemagne. Les écrits les plus importants de Heeren se trouvent réunis dans la collection : *Historische Werke* (Œuvres historiques) ; Gœttingue, 1821-1826, 15 vol., qui contient les ouvrages suivants : vol. I-III : *Kleine historische Schriften* (Mélanges historiques) ; autre édition, Gœttingue, 1803-1808, 3 vol. ; vol. IV et V : *Geschichte der Klassischen Litteratur im Mittelalter* (Histoire de la Littérature classique au moyen âge) ; v. VI : *Biographische und literarische Denkschriften* (Mémoires biographiques et littéraires) ; v. VII : *Handbuch der Geschichte der Staaten des Alterthums mit besonderer Rücksicht auf ihre Verfassungen, ihren Handel und ihre Colonien* (Manuel de l'Histoire ancienne, considérée sous le rapport des constitutions, du commerce et des colonies des divers États de l'antiquité), 5e édition, Gœttingue, 1826 ; traduction française de M. A. L. Thurot, Paris (Didot) ; 2e édition, 1827, in-8° ; vol. VIII et IX : *Handbuch der Geschichte des Europæischen Staatensystems und seiner Colonien* (Manuel historique du système politique des États de l'Europe et de leurs colonies depuis la découverte des deux Indes) ; 5e édition Gœt-

tingue, 1830 : cet ouvrage a été traduit en français par MM. Guizot et V. Saint-Laurent; mais les traducteurs ont retranché plusieurs passages qui concernent la France; Paris, 1821, et 1841, 2 vol. in-8°; vol. X-XV : *Ideen über die Politi den Verkehr und den Handel dervornehmsten Völker der Alten Welt* (De la Politique et du Commerce des principaux Peuples de l'Antiquité), 4e édition; Gœttingue, 1824-1826, 5 vol.; traduit en français, par M. Suckau, Paris (Didot), 1830-1834, 6 vol. in-8°. Parmi les autres travaux de Heeren on remarque : *Ueber die Geschichte und Literatur der schönen Wissenschaften* (De l'Histoire et de la Littérature des Belles-Lettres); Gœttingue, 1788; — *Ueber den Einfluss der Normanen auf die franzoes. Sprache und Literatur* (De l'Influence des Normands sur la Langue et la Littérature françaises); ibid., 1789; — *Ueber die alte Geschichte und Geographie* (De l'Histoire et de la Géographie anciennes); ibid., 1790; — *De Græcorum de India Notitia et cum Indis Commerciis*; ibid., 1794, 2 parties; — *Geschichte des Studiums der Klassischen Literatur seit dem Wiederaufbluehn der Wissenschaften* (Histoire de l'Étude de la Littérature classique depuis la Renaissance); ibid., 1797-1802, 2 vol.; — *Ueber die mittlere Geschichte* (De l'Histoire du Moyen Age); ibid., 1797; — *Ueber die Geschichte der Europæischen Staaten in den letzten drei Jahrhunderten* (De l'Histoire des États de l'Europe durant les trois derniers siècles); ibid., 1799; — *Johannes von Müller, der Historiker* (Jean de Müller, l'historien), étude biographique; Leipzig, 1810; — *Spittler*, étude biographique, faite en commun avec G. Hugo; Berlin, 1812; — *Chr.-Gottl. Heyne*, étude biographique; Gœttingue, 1813; texte latin, 1812; — *Vermischte historische Schriften* (Mélanges historiques et politiques); Gœttingue; nouvelle édition, 1821, 3 vol. : cet ouvrage, dont on a une traduction française, Strasbourg, 1817, contient les recherches de Heeren sur les croisades, excellent travail, qui fut couronné par l'Institut de France; — *Der deutsche Bund in seinen Verhæltnissen zu dem Europæischen Staatensystem* (La Confédération Germanique considérée dans ses rapports avec les autres États de l'Europe); Gœttingue, 1817; — *De Fontibus et Auctoritate Vitarum parallelarum Plutarchi*; Gœttingue, 1820; — *De Ceylane Insula*; ibid., 1832; — *Commercia urbis Palmyræ vicinarumque urbium, ex monumentis et inscriptionibus illustrata*; Gœttingue, 1832. R. Lindau.

Conv.-Lex. — *Zeitgenossen*, II, p. 178. — Hœck (Ch.), *A.-H.-L. Heeren Gedæchtnissrede*; Gœttingue 1843.

Heerkens (*Gérard-Nicolas*), médecin et poëte latin hollandais, né à Groningue, en 1728, mort en 1801. Dans un voyage qu'il fit en Italie, il découvrit la maison de campagne d'Horace, et dut à ce hasard heureux sa réputation. Il ne se distingua pas comme médecin, mais il cultiva la poésie latine avec quelque succès. On a de lui : *De Valetudine Litteratorum*; Leyde, 1749; — *Satyra de Moribus Parisiorum et Frisiæ*; 1750, in-4°; — *De Officio Medici*; Leyde, 1750, in-4°; — *Aves Frisicæ*; Rotterdam, 1787; — *Iter Venetum*; 1760, in-8°; etc. R. L.

Biographie Médicale. — Adelung, *Suppl.* à *Jöcher*.

Heermann (1) (*Jean*), poëte religieux allemand, né à Rauden (Silésie), le 11 octobre 1585, mort à Lissa (Pologne), le 27 février 1647. Il étudia à Wohlau, Frauenstædt, Breslau, Brieg et Strasbourg, et devint en 1612 pasteur de la commune de Kœben (principauté de Glogau, en Silésie), où il mena une existence malheureuse et agitée. Il souffrit beaucoup pendant la guerre de Trente Ans. Quelques années avant sa mort, il se rendit à Lissa, qui était devenu à cette époque l'asile d'un grand nombre de fugitifs. Ce fut là qu'il mourut, après une longue maladie. Les écrits de Heermann respirent une piété sincère. Ils ont un grand intérêt littéraire, car leur auteur appliqua, l'un des premiers, à la poésie religieuse les règles données par Opitz, dont les œuvres firent époque dans la littérature allemande. L'ouvrage le plus célèbre de Heermann, celui dont la réputation s'est conservée jusqu'à nos jours, est intitulé : *Hausz und Hertzens-Music* (Devoti Musica Cordis); Leipzig, 1644; réimprimé à différentes reprises, et en dernier lieu dans un recueil de cantiques de Heermann, publié à Stuttgard en 1856, sous les yeux du savant philologue Wackernagel. Parmi ses autres ouvrages nous citerons : *Exegesis Fidei christianæ*; Wittemberg, 1609; — *Gebetbuch* (Livre de Prières); Leipzig, 1609 et 1645; — *Andæchtige Kirchenseufzer oder Reimen* (Poésies religieuses); ibid., 1616; — *Heptalogus Christi*; Iéna, 1619; Berlin, 1856; — *Leichenpredigten* (Oraisons funèbres); Brunswick, Rostock, Nuremberg, 1620-1655, 5 vol.; — *Epigrammatum Libri IX*; Iéna, 1624; — *Erklærung aller Sonn und Festtagsepisteln* (Explications des Épîtres de tous les dimanches et jours de fête); Brunswick, 1624; Leipzig, 4e édition, 1660, 2 vol. in-fol.; Leipzig, 7e édition, 1653, in-fol.; traduction latine, Lübeck, 1641; 3e édition, 1661; — *Poetische Erquickstunden für angefochtene Kranke und Sterbende* (Réjouissances poétiques pour les personnes éprouvées par des maladies et pour des mourants); Nuremberg, 1656. R. L.

Gervinus, *G. d. deutsch. Dichtung*, 4e édit.; Leipzig, 1853, vol. 3, p. 16, 35, 207, 246, 344. — Heermann (Joh. Dav.), *Ehrengedaechtniss Joh. Heermanns*; Glogau, 1759. — Haeuser, *G. d. evangel. Kirchengesanges*; Quedlimbourg, 1834, § 91. — Witten, *Memor. Theologor. Dec quint.* — *Conv.-Lex.* — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

* **Heers** (*Henri* de), médecin belge, né vers

(1) Les auteurs de l'*Encyclop. allemande* écrivent le nom de ce poëte *Hermann*.

1570, mort vers 1636. Il appartenait à une famille patricienne de Tongres. Devenu docteur en médecine, il fut pendant plus de trente ans médecin des princes Ernest et Ferdinand de Bavière, électeurs de Cologne. Il habitait ordinairement Liége, où il exerça sa profession au moins depuis 1605, et où il fut médecin de l'hôpital de Bavière. Il passait chaque année quelques semaines à Spa, dont il a vanté les eaux. On a de lui : *Spadacrene, hoc est fons Spadanus; ejus singularia, bibendi modus, medicamina bibentibus necessaria*; Liége, 1614, in-12; souvent réimprimé, sous divers titres. L'auteur en donna une traduction française, qui eut plusieurs éditions, et que Chrouet fit de nouveau paraître en l'intitulant : *Spadacrene, ou dissertation physique sur les eaux de Spa, par Henri de Heers*; La Haye, 1739, petit in-8°. Van Helmont ayant critiqué le *Spadacrene* dans ses *Paradoxa de Aquis Spadanis* et dans son *Supplementum de Spadanis Fontibus*, de Heers répondit par l'écrit suivant : *Deplementum Supplementi de Spadanis Fontibus, sive vindiciæ pro sua Spadacrene : in quibus etiam Aroph, certissimum Paracelsi remedium, sincere explicatur*; Liége, 1624, in-12. De Heers a en outre publié : *Observationes medicæ, oppido raræ, in Spa et Leodii animadversæ; cum medicamentis aliquot selectis, et ut volunt secretis*; opuscule réuni au *Spadacrene* dans plusieurs éditions, notamment dans celle de Liége, 1622, in-12, et dans celle de Leyde, 1647, in-12, et imprimé séparément, Liége, 1631, in-12. Chrouet en a fait une traduction française jointe au *Spadacrene*, dans l'édition de La Haye, 1739, petit in-8°. E. R.

Swertius, *Athenæ Belgicæ*. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*. — Merklin, *Lindenius renovatus*. — Paquot. *Mémoires pour servir à l'hist. littér. des dix-sept provinces des Pays-Bas*.

HEERS. *Voy.* RABS DE HEERS.

*HEESWYCK (*Gaspard-François*, chevalier DE), avocat belge, mort en 1783, fut jeté dans les prisons de l'officialité à Liége, sans avoir pu obtenir, malgré un mandat de la chambre impériale, un défenseur ni des juges, pour avoir proposé à l'empereur Joseph II une nouvelle division du diocèse de Liége. Il est auteur du *Tableau de l'Église de Liége*. On lui attribue : *Déduction des droits incontestables de la maison de Looz*; — *Précis des droits des comtes de Looz, pour Guillaume-Joseph, comte de Looz*. J. V.

Comte de Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liégeoise*.

*HEFFTER (*Auguste-Guillaume*), jurisconsulte allemand, né le 30 avril 1796, à Schweidnitz. Après avoir étudié la jurisprudence à l'université de Leipzig, il fut nommé d'abord assesseur auprès de la cour d'appel de Cologne, ensuite juge au tribunal de Dusseldorf. En 1824 il fut appelé à une chaire de droit à l'université de Bonn; six ans après il devint professeur de droit à Halle, et en 1833 il fut chargé d'enseigner la procédure, le droit criminel et le droit public à l'université de Berlin. On a de lui : *Die Athenäische Gerichtsverfassung* (L'Organisation judiciaire athénienne); Cologne, 1822, in-8°; — *Institutionen des römischen und deutschen Civil-Processes* (Institutes de la Procédure civile romaine et germanique); Bonn, 1825, in-8°; une seconde édition, entièrement refondue, en a paru à Bonn, en 1843, sous le titre de *System des römischen und deutschen Civil-Processrechts*; — *Gaji Institutionum Commentarius quartus*; Berlin, 1827, in-4° : ouvrage qui contient des observations importantes sur l'ancienne procédure romaine; — *Beiträge zum deutschen Staats- und Fürstenrechte* (Documents pour servir à la connaissance du droit public et du droit des princes de l'Allemagne); Berlin, 1829, in-8°; — *Lehrbuch des gemeinen deutschen Criminalrechts* (Manuel du Droit criminel commun de l'Allemagne); Halle, 1833, 1846 et 1849, in-8°; — *Das Europäische Völkerrecht der Gegenwart* (Le Droit international public de l'Europe actuelle); Berlin, 1844 et 1848, in-8° : ouvrage traduit en français, par Bergson, Berlin, 1857, in-8°; — plusieurs articles insérés dans le *Archiv für civilistiche Praxis* et dans le *Neues Archiv des criminal Rechts*. Enfin, il a donné une édition des *Institutiones* de Gaius; Bonn, 1830, in-4°. E. G.

Conversations-Lexikon der Gegenwart.

*HEFFTER (*Maurice-Guillaume*), archéologue et historien allemand, frère du précédent, ancien recteur du collége de Torgau et depuis 1839 professeur au collége de Brandebourg. Il s'est fait connaître par quelques travaux historiques, parmi lesquels nous citerons : *Die Gottesdienste auf Rhodos im Alterthume* (Des Cultes religieux de l'île de Rhodes dans l'antiquité); Zerbst, 1827-1833, 3 livraisons; — *Geschichte der Stadt Brandenburg von den frühsten bis auf die neusten Zeiten* (Histoire de la Ville de Brandebourg, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours); Potsdam, 1840; — *Die Mythologie der Griechen und Römer* (La Mythologie des Grecs et des Romains); Brandebourg, 1re et 2e édit., 1845; — *Der Weltkampf der Deutschen und Slaven seit dem Ende des 5ten Jahrhunderts* (La Rivalité des Allemands et des Slaves depuis la fin du cinquième siècle); Hambourg et Gotha, 1847; — *Die Religion der Griechen und Roemer, der alten Ægypter, Indier, Perser und Semniten* (La Religion des Grecs et des Romains, des anciens Égyptiens, des Indiens, etc.); Brandebourg, 2e édit., 1848; — *Geschichte des Klosters Lehnin* (Histoire du Cloître de Lehnin); ibid., 1851; — *Geschichte der latein. Sprache während ihrer Lebensdauer* (Histoire de la Langue Latine durant son existence); ibid., 1852. R. L.

Conv.-Lexik.

HEGEL (*Georges-Guillaume-Frédéric*), célèbre philosophe allemand, né à Stuttgard, le 27 août 1770, mort à Berlin, le 14 novembre 1831. Après avoir terminé ses études de collége, il se rendit à l'université de Tubingue pour y apprendre la philosophie et la théologie. Entré au séminaire protestant, il y fut pendant quelque temps le compagnon de chambre de Schelling, qui, bien que plus jeune que lui de quelques années, le devança dans la carrière et s'illustra longtemps avant Hegel. Tous deux se livrèrent avec ardeur à l'étude des sciences philosophiques, ranimées en Allemagne et élevées à une hauteur inconnue jusque alors par Kant et par Fichte. Hegel passa cinq années à l'université de Tubingue. Après avoir obtenu le grade de docteur en philosophie, il accepta les fonctions de précepteur, d'abord en Suisse, puis à Francfort. Au commencement du dix-neuvième siècle, la mort de son père l'ayant mis en possession d'un modique héritage, il put suivre son ami Schelling à l'université d'Iéna, qui depuis plusieurs années était devenue le principal foyer de la philosophie allemande, et où cet ami venait de succéder à Fichte, qui lui-même avait remplacé Reinhold. Pour obtenir le droit de faire des cours publics, Hegel écrivit une dissertation latine sur les orbites des planètes (*De Orbitis Planetarum*, 1801), et bientôt après il publia, en allemand, son premier ouvrage philosophique : *Ueber die Differenz des Fichte'schen und Schelling'schen Systems* (De la Différence du Système de Fichte et de celui de Schelling); Iéna, 1801 : ouvrage dans lequel il exaltait, aux dépens de Kant et de Fichte, la philosophie de son ami, avec lequel il s'unit pour la publication du *Kritische Journal der Philosophie* (Journal critique de la Philosophie); Tubingue, 1802. Il y fit insérer, entre autres, une dissertation intitulée : *De la Foi et du Savoir*, écrit qui renferme une critique des systèmes de Kant, de Jacobi et de Fichte, présentés par Hegel comme n'étant que les formes diverses d'une philosophie purement *subjective*, c'est-à-dire du sujet pensant ou du *moi*, et qui ne considère les objets que relativement à ce sujet, tandis que Schelling et lui, partant de l'hypothèse de l'identité de la *pensée* avec ce qui *est*, tendaient vers une philosophie *objective*.

Pendant son séjour à Iéna, Hegel eut quelques rapports avec Schiller et Gœthe. Ce dernier entrevit dès lors le génie du philosophe à travers les formes indécises dont il était encore enveloppé. En 1806 le gouvernement de Weimar nomma Hegel professeur suppléant à la place de Schelling; mais il ne put lui offrir qu'un très-faible traitement. A cette époque Hegel commençait à n'être plus satisfait de la philosophie de Schelling, et il songeait déjà à lui opposer un système nouveau, original, sinon pour le fond des idées, du moins sous le rapport de la méthode. Ce fut au bruit du canon d'Iéna qu'il termina sa *Phenomenologie des Geistes* (Phénoménologie de l'Esprit), ouvrage qui devait servir d'introduction à sa nouvelle philosophie, et qu'il appelait son *voyage de découvertes*. Cet ouvrage parut à Bamberg, en 1807, comme première partie d'un nouveau *System der Wissenschaft* (Système de la Science), titre emprunté à Fichte, et qui indique que c'est surtout la méthode qui l'occupait.

Le malheur du temps, joint au sentiment de l'impossibilité de faire apprécier une philosophie qui ne se produisait encore qu'avec effort, engagea Hegel à quitter Iéna et à accepter à Bamberg la rédaction d'un journal politique. Mais il renonça bientôt à cette occupation, qui convenait peu à son génie, pour accepter les fonctions de directeur du gymnase de Nuremberg. De 1807 à 1812 il travailla en silence à fonder son système. La partie spéculative en parut enfin sous le titre *Logik des Seyns, des Wesens und des Begriffs* (Logique de l'être, de l'essence et de l'idée); Nuremberg, 1812-1816, 3 vol. in-8°. L'effet que produisit cet ouvrage original, joint au souvenir de la *Phénoménologie de l'esprit*, fit appeler l'auteur, en 1816, à l'université de Heidelberg, comme professeur de philosophie. Hegel se rendit avec empressement à cet appel. Le succès de son enseignement à Heidelberg et la publication dans cette ville de l'*Encyclopédie des Sciences philosophiques*, 1817, achevèrent de le rendre célèbre dans toute l'Allemagne. Le gouvernement prussien l'invita, en 1818, à venir occuper à Berlin la chaire illustrée par Fichte. Hegel put alors exposer sa philosophie sur un plus vaste théâtre; et depuis son arrivée à Berlin, si l'on excepte quelques voyages de ses vacances, sa vie n'offre plus d'autres événements que le succès toujours croissant de ses leçons et la publication de plusieurs ouvrages importants. Il fit paraître successivement ses *Grundlinien der Philosophie des Rechts* (Éléments de la Philosophie du Droit); Berlin, 1821; deux éditions nouvelles de l'*Encyclopédie*, le premier volume d'une seconde édition de la *Logique*, et divers articles remarquables, insérés dans les *Annales de la Critique scientifique*, fondées sous ses auspices et destinées à appliquer sa philosophie à toutes les parties de la science en jugeant tous les écrits de quelque importance d'après ses principes. Ses voyages le conduisirent en 1822 dans les Pays-Bas, en 1824 à Vienne, et en 1827 à Paris par Weimar. A Paris, M. Cousin lui rendit l'hospitalité qu'il avait reçue de lui à Berlin. A Weimar, Gœthe l'accueillit avec la distinction que le plus grand poëte de la nation devait au plus grand philosophe de l'époque. Les lettres qu'il écrivit à sa femme pendant ces longues excursions sont remplies de simplicité et de tendresse pour sa famille. Du point de vue élevé où il s'était placé, le voyageur philosophe voyait partout l'harmonie dans le monde si varié qui passait sous ses yeux; il y trouvait plus d'analogies que de dissonnances. Il était encore plein de force lorsqu'en 1831 le choléra l'enleva, à l'âge

de soixante-et-un ans. Sa dépouille mortelle repose à côté de celle de Fichte. Hegel, non plus que Fichte, ne fut membre de l'Académie des Sciences de Berlin.

De l'aveu même de ses admirateurs, Hegel manquait, en chaire et dans la conversation, de cette facilité et de cette abondance d'élocution qui peuvent être unies quelquefois à un esprit médiocre, mais qui ajoutent à l'ascendant du génie. Il y a donc lieu de s'étonner de ses succès : il fallait qu'il y eût dans sa philosophie et dans sa manière de la présenter quelque chose de bien puissant pour captiver les esprits à un si haut point. « Quiconque, dit Gans (*voy.* ce nom), dans sa biographie de Hegel, avait une fois pris goût à la profondeur et à la solidité de ses leçons était entraîné de plus en plus et retenu pour jamais, comme dans un cercle magique, par la force de ses raisonnements et par l'originalité de ses inspirations du moment. — Dans son commerce intime, dit le même écrivain, la science ne se montrait point : il n'aimait pas à s'en parer ; elle ne franchissait pas la salle académique ou le cabinet. En le voyant occupé de petits intérêts humains, causant gaîment et sans prétention, dans un cercle d'amis, des choses les plus ordinaires de la vie, on ne se serait guère douté quel rang élevé cet homme, en apparence si simple, occupait dans le monde de la pensée »

Aussitôt après sa mort plusieurs de ses disciples (MM. Marheineke, Schulze, Gans, Henning, Hotho, Michelet, etc.) se réunirent pour ériger à leur maître un monument solide et durable par la publication d'une édition complète de ses œuvres en XVIII volumes. Commencée en 1832, et terminé en 1844, elle se compose des ouvrages qui ont paru du vivant de l'auteur et de ses leçons publiques sur les diverses parties de la philosophie. Le 1er volume renferme quatre dissertations écrites dans les années de son alliance avec M. de Schelling ; le IIe vol. reproduit la *Phénomenologie de l'Esprit ;* les volumes III, IV et V donnent la *Logique ;* les volumes VI et VII reproduisent l'*Encyclopédie des Sciences philosophiques* d'après l'édition de 1830. Le VIIIe volume contient la *Philosophie du Droit*, avec une préface de Gans. Les volumes suivants renferment les leçons sur la *Philosophie de l'Histoire*, sur l'*Esthétique,* sur la *Philosophie de la Religion*, sur l'*Histoire de la Philosophie*, la *Propédeutique philosophique*, des discours et articles de critique, insérés dans divers feuilles périodiques, la correspondance, etc. Le dernier volume contient la *Vie de Hegel* par M. Rosenkranz.

La philosophie de Hegel relève immédiatement de celle de Schelling et, par celle-ci, de la philosophie de Fichte et de Kant. De même que Fichte n'annonça d'abord d'autre prétention que ... donner à la philosophie de Kant une forme systématique plus rigoureuse, de même Hegel admettait la philosophie de Schelling comme vraie quant au fond, mais comme défectueuse quant à la méthode, et se donna la mission de la perfectionner sous ce rapport ; de telle sorte que selon lui la philosophie définitive et absolue doit résulter de la réunion du fond tel qu'il a été reconnu par Schelling et de la forme telle qu'elle a été établie par la dialectique de Hegel. Mais on ne saurait toucher à la forme sans atteindre le fond ; de même que Fichte ne put réduire sans la modifier la théorie de Kant à un principe unique, à l'activité libre et spontanée du *moi*, de même aussi Hegel n'a pu sans l'altérer transformer le contenu de la philosophie de Schelling.

La compréhension du système de Hegel suppose la connaissance des révolutions de la philosophie allemande depuis Kant. La grande question, la question fondamentale qui a surtout été agitée dans ces derniers temps, c'est la question de l'origine et de la réalité de nos idées, du rapport qui peut exister entre la faculté de connaître, ou la raison, et les objets perçus, ou la nature même des choses. Or, la critique à laquelle Kant soumit la raison le conduisit à ce qu'on a appelé l'*idéalisme critique* ou *transcendental.* Selon ce système (*voy.* Kant), bien que nous ne puissions connaître que ce qui nous est donné par l'observation, les choses ne peuvent pas être connues de nous telles qu'elles sont en soi, mais telles qu'elles nous apparaissent selon les formes de l'esprit, selon les lois de la raison, lois qui sont en nous primordialement, *a priori*, et qui deviennent en même temps les lois de la nature, puisqu'elles sont les lois et les conditions de toute expérience. Fichte, animé d'un sentiment très-vif de la personnalité et de la liberté, alla plus loin. N'admettant comme réel que ce que nous connaissons immédiatement, savoir le *moi*, il nia la réalité des choses extérieures, de tout ce qui n'est pas nous, du *non-moi*, et arriva ainsi à l'*idéalisme subjectif*, qui explique toutes les idées par la seule action du sujet pensant et ne rétablit la croyance aux autres existences que par la certitude immédiate de la loi morale, et autant qu'il faut nécessairement les reconnaître dans l'intérêt de cette loi. Schelling, doué d'une imagination vive et instruit d'ailleurs dans les sciences naturelles, n'adhéra pas longtemps à cet idéalisme étroit, incapable d'expliquer la beauté et la grandeur de la nature, la réalité du monde. Il lui opposa la philosophie de l'*identité*, système qui tend à concilier ensemble l'idéalisme et le réalisme, et qui repose sur l'hypothèse de l'unité absolue du tout, de l'absence de toute différence entre le sujet et l'objet, entre le monde réel et le monde idéal. Cette philosophie, appelée tour à tour *idéalisme objectif* et *philosophie de la nature*, selon qu'elle va des idées aux choses ou des choses aux idées, suppose que tout est un ; que d'une part l'absolu, ou Dieu, est l'essence une et éternelle de ce tout ;

qu'il se manifeste éternellement dans l'organisme universel; que d'un autre côté, et à cause de cela même, la raison de l'homme est la conscience de Dieu; que l'intelligence est une sorte de microcosme, ou de miniature de l'univers, que les idées et les lois de l'esprit sont les idées modèles des choses et les lois du monde. Avoir la conscience de ces idées et de ces lois, et expliquer par elles l'existence et la nature des choses, telle est suivant Schelling la vraie méthode philosophique, la philosophie étant la science des idées ou la connaissance des choses par les idées. La philosophie de Hegel a le même fondement, le même point de départ; elle ne diffère de celle de Schelling que par la méthode. Elle repose également sur l'hypothèse de l'identité; mais à la place de l'absolu divin, qui comprend dans une unité indifférente les germes de toutes choses, de la matière et de l'esprit, et d'où émane éternellement l'organisme de l'univers, Hegel a mis l'*idée*, idée pleine, concrète, absolue, dont le *mouvement* dans le temps, ou l'*évolution*, forme le monde. La philosophie de Hegel est l'*idéalisme objectif absolu;* sa méthode consiste à saisir, à comprendre, à suivre ce mouvement progressif, cette évolution de l'idée concrète par la *dialectique*, et c'est pour cela que sa logique est identique avec cette partie de la métaphysique qui sous le nom d'*ontologie* traite de l'être et de ses modifications.

Tout est un, et tout est pensée et raison; tout est immobile et sans changement; rien ne fut et rien ne sera, *tout est*, disaient les métaphysiciens de l'école d'Élée, faisant du Tout, un et divin, une substance immuable, et niant la réalité des phénomènes. Selon Parménide, la pensée et l'être sont identiques, et ce fut avec Parménide, dit Hegel, que ce qu'on appelle *philosopher* commença véritablement. Mais, ajoute-t-il, l'idée philosophique se rencontre pour la première fois sous la forme spéculative chez Héraclite. « Il n'y a pas une seule proposition du philosophe d'Éphèse, dit Hegel, que je n'aie admise dans ma Logique. » Or, Héraclite, au lieu de rechercher, comme les autres Ioniens, un commencement, un premier principe réel, une substance primitive et absolue dont les transformations successives auraient produit l'univers, ne voyant partout que vie et mouvement, regarde le mouvement lui-même comme éternel, et n'en recherche plus que le *substratum*, le principe fondamental, dont l'action constante produit le monde. Au lieu de dire avec les Éléates : *Tout est, et rien ne fut ni ne sera*, Héraclite disait : *Rien n'est, tout devient*. La philosophie d'Héraclite et celle de Spinoza, expliquées par Hegel, sont la meilleure introduction à l'étude de la philosophie de celui-ci. Héraclite, selon Platon, comparait les choses au cours d'un fleuve, dont les ondes se succèdent et se renouvellent sans cesse, de sorte qu'il n'y a de réel que le cours même. L'essentiel c'est le mouvement universel des choses, et non les choses elles-mêmes. « Le vrai, dit Hegel, ce n'est pas *l'être* (*das Seyn*), mais *le devenir* (*das Werden*). » Dans ce système, toutes les différences et toutes les oppositions ne sont que des formes passagères et toujours renaissantes d'un même principe, d'un tout unique. Le mouvement qui produit ces formes diverses, le déploiement progressif de l'idée concrète ou de l'absolu, son *évolution*, c'est ce que Hegel appelle le *procédé* (*Prozess*). L'absolu est à la fois sujet et objet, pensée et matière, substance et mouvement. L'objet est le sujet développé, et, réciproquement, le sujet est le développement de l'objet. L'objet est *l'autre* (*alterum*) du sujet, mais non un autre que lui (*aliud*). Il y a une double évolution de l'idée, un double *procédé;* mais de cette double évolution, pour ainsi dire parallèle, de l'absolu résulte l'unité de l'esprit et de l'univers.

On reproche à la philosophie de Hegel de n'être que le panthéisme de Spinoza sous une autre forme, et il semble en effet qu'il n'y ait pas de milieu entre l'unité absolue et le dualisme. Ou tout est un, et cet un est Dieu, se manifestant sous des formes diverses, qui ne sont qu'autant d'attributs et de modes de la substance unique; ou bien il y a deux principes, primitivement distincts et opposés, et on retombe alors dans le dualisme. Si donc la philosophie de Hegel repose sur l'idéalisme et cherche à tout expliquer par la double évolution de l'idée absolue, n'est-ce pas le spinozisme qu'elle reproduit, le spinozisme qui, en supprimant l'individualité et la liberté de l'homme, détruit toute moralité des actions et l'espérance même de l'immortalité de l'âme? L'école de Hegel se défend de ce reproche en disant que l'identité des deux côtés opposés du développement doit être comprise de telle sorte qu'on ne fasse pas abstraction de la différence, qui est réelle et qui doit être considérée comme sortant éternellement de la substance unique, sans devenir jamais réellement dualisme. « Les adversaires de Spinoza, dit Hegel (dans ses Leçons sur l'Histoire de la Philosophie), font semblant de prendre en main la cause de Dieu; mais c'est leur propre cause à eux qu'ils plaident. Dans le système de Spinoza, Dieu est si bien, qu'il est même seul; il est l'unité, la substance absolue et unique : le monde, la nature n'est rien. Il y a trois systèmes possibles quant à l'existence de Dieu dans ses rapports avec les choses finies et avec nous-mêmes : dire que le fini est la substance, que nous sommes et que Dieu n'est pas, c'est l'athéisme; dire que Dieu seul est, et que le fini n'est qu'une vaine apparence, c'est moins proclamer le panthéisme qu'un monothéisme absolu. D'autres, enfin, cherchant à concilier ensemble le fini et l'infini, disent que Dieu est et que nous aussi nous sommes. Mais la raison ne peut être satisfaite de cette espèce de compromis : elle éprouve le besoin de reconnaître l'unité du fini et de l'infini, d'échapper au

dualisme tout en laissant subsister la différence, comme émanant éternellement de la substance unique. » — « Du reste, continue Hegel, le spinozisme est le commencement essentiel de toute philosophie. Il faut commencer par être spinoziste ; il faut que l'âme se baigne dans la région éthérée de la substance absolue, qui absorbe tout ce qu'on regarde communément comme réel et vrai. La substance absolue est vraie, mais elle n'est pas toute la réalité, toute la vérité ; elle doit être considérée comme active, comme vivante, et par conséquent comme esprit. La substance de Spinoza est une abstraction, ce qui reste indépendamment de toutes les existences contingentes et phénoménales ; et l'on n'y arrive que par la destruction de celles-ci. Elle est le fondement de l'esprit, son unité abstraite, mais non sa base réelle et solide, sa source vivante. Si l'on s'arrête à cette substance, tout développement, toute activité, et par conséquent toute spiritualité, toute vie est impossible. C'est pour cela que l'école d'Élée niait le mouvement. C'est un abîme où toute réalité s'engloutit, s'anéantit, et d'où ne sort rien du tout. » L'idée absolue, telle que l'entendait Hegel, est au contraire, une source vive d'où jaillit incessamment l'existence, la vie universelle. Sa vie, son action elle-même est son essence, la vérité, le tout. « Le défaut commun du système des éléates et de celui de Spinoza, dit Hegel (*Encyclopédie*, § 572), c'est de ne saisir l'absolu que comme *substance*, et de ne pas la déterminer comme *sujet* et comme *esprit*. »

Hegel admettait à la fois la maxime si connue du sensualisme : *Rien n'est dans l'intelligence qui n'ait été auparavant dans les sens*, et la réciproque : *Rien n'est dans les sens qui n'ait été auparavant dans l'intelligence.* Il professait ainsi tout ensemble le sensualisme et le rationalisme, l'idéalisme et le réalisme. Dans la *Philosophie du Droit*, il a formulé sa doctrine de l'identité de cette manière : *Tout ce qui est réel est rationnel, et tout ce qui est rationnel est réel.* Des adversaires inintelligents n'ont voulu voir dans cette formule appliquée à l'histoire et à la politique qu'un principe favorable au système stationnaire et conservateur. Hegel se préoccupait peu de ces intérêts ; sa philosophie, toute fondée sur l'idée du développement, reconnaissait au contraire le progrès vers la liberté comme loi de l'humanité. Il n'entendait énoncer dans cette formule qu'une maxime purement spéculative : en disant que tout ce qui est réel est rationnel, il n'entendait pas par *réalité* tout ce que d'ordinaire on regarde comme réel. « Tous les esprits quelque peu cultivés, dit-il en interprétant ces paroles mal comprises, savent que Dieu est l'être le plus réel, le seul véritablement réel, et qu'en général toute existence est en partie *phénoménale* et en partie seulement *réalité*. Le sentiment le plus vulgaire refuse d'admettre comme des réalités des existences contingentes, qui sont seulement possibles et qui pourraient tout aussi bien n'être pas : ce qui passe, ce qui périt, n'est point réel. Les animaux respectent si peu la réalité de certaines choses qu'ils les mangent. La réalité ne saurait être dévorée ; mais alors les animaux eux-mêmes sont aussi peu réels, puisqu'ils se dévorent entre eux. Les hommes, à leur tour, leurs corps du moins, deviennent la proie de la corruption ; les astres s'éteignent et disparaissent. Ainsi, tout ce qui est phénoménal est sans réalité. Mais où est donc la réalité, puisqu'elle n'est ni dans les êtres contingents pris séparément, ni tout entière dans la substance absolue ? La réalité est *virtuellement*, ou en puissance, dans l'idée, *actuellement* dans son évolution, et la réalité absolue est l'idée développée et devenue sujet et esprit. La philosophie est la reproduction réfléchie du mouvement de l'idée, au moyen de la dialectique, et son dernier terme est de comprendre la vérité absolue, de donner à l'esprit la conscience qu'il est lui-même l'essence absolue. »

La philosophie de Hegel est divisée en trois parties : 1° la science de la *logique*, ou la science de l'idée pure, de l'idée considérée dans l'élément abstrait de la pensée. Elle commence aux faits de la conscience vulgaire, de la conscience naturellement réaliste, et va jusqu'au moment où la notion est reconnue pour être l'essence en soi de l'objet, l'unité virtuelle du sujet et de l'objet. Elle se termine par la définition de *l'idée* comme étant le vrai *en soi* (*an sich*) et *pour soi* (*für sich*), en puissance et actuellement, l'unité absolue de la notion et de l'objet ; de l'*idée* qui peut être saisie comme la *raison*, comme le *sujet-objet*, comme l'unité de l'*idéal* et du *réel*, du *fini* et de l'*infini*, de l'*âme* et du *corps* ; comme la possibilité qui a sa réalité en soi, comme *ce dont la nature ne peut être conçue que comme existant* (*Encyclopédie*, § 213 et 214). On voit que Hegel applique à l'*idée* la définition que Spinoza donnait de la substance : *Cujus essentia existentiam involvit.* « Mais l'idée, ajoute Hegel, est essentiellement *procédé*, c'est-à-dire mouvement, action, vie, évolution. Elle est essentiellement différente de la *substance*, immuable, immobile, identité abstraite et en repos ; elle est à la fois vie, connaissance, volonté. 2° La *philosophie de la nature*, ou la science de l'idée devenue nature, ou de l'idée dans son autre existence, dans son existence extérieure. La nature est divine dans l'idée, mais non en soi, car, telle qu'elle est, elle ne répond pas à l'idée, elle est contingente et obéit à des lois nécessaires. Son caractère propre est d'être *posée*, négative, ou, comme disaient les anciens, un *non-sens*. Elle est à considérer comme un système de degrés, de transformations continues, dont l'une procède nécessairement de l'autre ; mais cette continuité, cette progression est dans l'idée, qui est le fondement de la nature, et non dans la nature même. Les métamorphoses ne sont que dans l'idée ; il n'y a de métamor-

phose réelle que dans l'individu vivant. La nature est tout organique et pleine de vie; l'idée s'y pose ce qu'elle est en soi, afin de s'élever à l'état d'esprit; l'esprit est la vérité et la fin de la nature, et la vraie réalité de l'idée (*Encyclop.*, § 247-251). 3° La *philosophie de l'esprit*, ou la science de l'idée revenue à elle-même, de l'idée devenue sujet. L'esprit, pour nous, suppose la nature; mais il en est la vérité et par là même le *prius* absolu : c'est l'idée devenue *pour soi*, l'absolu. Il se détermine par sa *manifestation*, et en se manifestant il *pose*, il crée la nature comme sienne, comme son être, son monde. *L'absolu est l'esprit* : arriver à cette définition suprême et la comprendre, voilà quelle a été la tendance finale de toute philosophie, la fin de toute l'histoire. L'esprit est considéré d'abord comme *esprit subjectif*, puis comme *esprit objectif*, enfin comme *esprit absolu.* » Sous le premier titre, Hegel traite de l'*âme*, objet de l'*anthropologie*; de la *conscience*, objet de la *phénoménologie de l'esprit*, et de l'*esprit* comme sujet-objet de la *psychologie*. L'âme est la substance de l'esprit, sa virtualité. L'âme générale ne doit pas être érigée en âme du monde, en sujet universel; elle n'existe réellement que comme individualité, comme sujet individuel. Hegel distingue dans l'anthropologie l'âme *naturelle*, l'âme *sensible* et l'âme *réelle*; dans la phénoménologie, il traite de la *conscience*, de la *conscience de soi*, de la *raison*; dans la psychologie, de l'esprit *théorique*, de l'esprit *pratique* et de l'esprit *libre*. Sous le titre de l'*esprit objectif*, Hegel traite du *droit*, de la *moralité*, et des mœurs (de la famille, de la société et de l'État). Enfin, sous la rubrique de l'*esprit absolu*, il traite de l'*art*, de la *religion révélée* et de la *philosophie*.

Ces indications générales sont tout ce que nous pouvons donner ici sur une philosophie que l'on doit considérer comme l'essai le plus hardi qui ait été tenté par la spéculation moderne pour expliquer la grande énigme de l'esprit humain et de l'univers. Nous allons ajouter quelques-unes des vues principales de Hegel sur la philosophie de l'histoire et sur l'histoire de la philosophie; elles sont l'expression ou l'application la plus claire de son système.

L'école de Hegel définit l'histoire : *le développement de l'esprit universel dans le temps*; et cet esprit universel, c'est la raison de Dieu se manifestant dans le gouvernement général du monde. Dire qu'une chose se développe, c'est dire qu'elle devient réellement ce qu'elle est en germe, en puissance; dire que l'esprit se développe, se déploie, c'est donc dire qu'il se réalise, qu'il devient ce qu'il est virtuellement; et comme l'esprit est essentiellement actif, son développement est action : il ne devient ce qu'il est que par l'action. « La philosophie de l'histoire, dit Hegel, est l'histoire considérée avec intelligence; elle prend les faits tels qu'ils sont, et la seule pensée qu'elle y apporte, c'est la pensée fort raisonnable (c'est Hegel qui parle) que la raison gouverne le monde. On transporte dans l'histoire la notion selon laquelle la raison est à la fois la *substance* (ce sur quoi tout repose et par quoi tout subsiste), et la *puissance infinie*, et la *matière infinie* de toute vie naturelle et spirituelle, et la *forme infinie* de tous les phénomènes. On y suppose, ce qui a été prouvé dans la philosophie, que la raison se manifeste dans le monde, qu'elle seule s'y manifeste et y règne en souveraine : l'histoire justifie en effet cette supposition. Elle est la marche rationnelle et nécessaire de l'esprit universel, de cet esprit dont la nature en soi est toujours une et la même, mais qui se développe, se déroule pour ainsi dire, dans l'existence du monde. La sagesse éternelle a pour théâtre tout aussi bien l'esprit que la nature. La philosophie de l'histoire est une véritable théodicée. Le terrain de l'histoire est l'esprit, et l'essence de l'esprit c'est la *liberté*, comme l'essence de la matière c'est la pesanteur. Toutes les propriétés de l'esprit ne subsistent que par la liberté et ne tendent qu'à la liberté. L'histoire est le récit des vicissitudes à travers lesquelles l'esprit apprend à se connaître lui-même, à avoir conscience de sa liberté, qui est son essence. Les Orientaux ignorent encore aujourd'hui que l'homme est libre par cela même qu'il est homme : ils n'attribuent la liberté qu'à un seul, au despote. Les Grecs, Platon et Aristote eux-mêmes, ne regardaient comme libres que quelques-uns et admettaient la légitimité de l'esclavage. Ce sont les nations de race germanique qui les premières durent au christianisme la conscience que l'homme est libre comme homme, que la liberté est la véritable nature de l'esprit; mais pour transporter ce principe, admis en religion, à la société civile, à l'État, il a fallu de longs et pénibles efforts, dont la succession constitue toute l'histoire. L'histoire universelle est le développement de la conscience de la liberté : le monde oriental, le monde grec et romain, le monde chrétien en sont les phases successives. Il y a cette différence entre la marche de la nature et celle du développement humain, que là il n'y a rien de nouveau, tandis qu'ici tout est soumis à la loi de la *perfectibilité* ou du progrès. Mais tandis que dans la nature tout est harmonie et se produit sans effort, dans le domaine de l'esprit (attaché qu'il est à la conscience et à la volonté, qui ne s'intéressent chaque fois qu'à leur existence actuelle et prennent pour définitif ce qui n'est que transitoire), il y a lutte de l'esprit contre lui-même, et son développement est un travail pénible et plein de combats. Trois degrés, trois périodes marquent ce travail : la première est l'état primitif de l'esprit, plongé dans une sorte de sommeil et d'ignorance de lui-même; dans la seconde, il s'arrache à cet état et entre dans la conscience de la liberté, mais cet affranchissement n'est encore que partiel, impar-

fait; c'est dans la troisième période seulement que l'esprit a pleine conscience de lui-même et qu'il s'élève jusqu'à la liberté générale. A ces périodes correspondent le despotisme de l'Orient, l'enfance de l'humanité, où règnent la foi, l'obéissance, la confiance; l'esprit hellénique, avec son aristocratie et sa démocratie, la jeunesse du monde; l'esprit romain, l'âge viril; enfin, le génie germanique, l'âge mûr, l'âge de la réconciliation, du savoir, de la vérité, de la liberté universelle, etc., etc. »

Dans le chapitre sur le *christianisme*, Hegel ne manque pas de s'appuyer sur l'autorité de l'Évangile pour faire valoir son système de l'identité absolue : « Le Christ, dit-il, était homme et Dieu à la fois; il a apporté aux hommes la paix et la concorde. La nature humaine n'est donc pas représentée comme différente de la nature divine. Le péché originel est le mal de la nature humaine, qui passe, et ne doit pas être. L'animal reste ce qu'il est, et n'a pas le désir de changer; tandis que l'homme porte avec lui, au fond de son cœur et de sa conscience, le désir, la volonté innée, de faire cesser ce qui ne doit pas être. L'opération ou l'évolution du sujet est nécessaire pour saisir la vérité, pour comprendre sa réconciliation avec le Christ, pour croire enfin que l'esprit de Dieu demeure en l'homme. Ce principe-là est le pivot du monde, le centre de toute l'histoire. »

Les vues de Hegel sur l'*histoire de la philosophie* sont peut-être plus propres encore à nous faire pénétrer dans l'esprit de son système : en voici la substance. L'histoire en général est le développement de l'esprit universel dans le temps; l'histoire politique est le progrès dans la conscience de la liberté, et l'histoire de la philosophie est le progrès de la pensée sur l'absolu, le progrès de l'esprit dans la conscience qu'il est lui-même l'absolu. Dans le développement historique de la pensée, c'est toujours la même vérité qui s'est produite sous des formes diverses, et la dernière philosophie n'en est que la dernière forme, la forme la plus vraie et la plus complète. « L'histoire de la philosophie, dit Hegel, nous présente la série des nobles penseurs, qui par la raison ont pénétré dans l'essence des choses, de la nature et de l'esprit, dans l'essence de Dieu. La conscience rationnelle actuelle est un héritage, fruit des labeurs des générations précédentes. Ce que nous avons de philosophie, nous le devons à la tradition, à la tradition pleine de sève et de vie, pareille à un puissant fleuve qui s'enfle et grossit à mesure qu'il s'éloigne de sa source. Cet héritage est le fonds de la pensée des générations nouvelles, sa richesse intellectuelle; mais en même temps que cette succession est acceptée, elle est transformée et enrichie par l'esprit. » Chaque progrès, en ajoutant aux connaissances déjà acquises, a sur elles un effet rétroactif qui les modifie et les épure. L'esprit philosophique est un; dans sa marche à travers les siècles, toutes ses directions, en apparence si diverses, tendent sans cesse à la même fin. Il s'avance dans une progression non interrompue, se métamorphosant, mais toujours identique au fond. Les faits qui constituent l'histoire de la philosophie ne se perpétuent pas seulement dans les effets qui en découlent, ils sont productifs d'une autre manière encore : ils ont une valeur présente, actuelle. Ensemble, ils sont le déploiement du contenu de l'esprit, le système complet de la vérité absolue, qui ne se produit que par la pensée. C'est l'évolution successive de l'idée concrète absolue; et dans ce mouvement progressif de l'esprit pensant tout se lie, tout est unité. De là résulte que la philosophie est identique à son histoire, qui n'est autre chose que la pensée se développant dans sa totalité, le système qui se produit dans le temps. « L'histoire de la philosophie, dit Hegel, produit les degrés du développement sous la forme d'une succession accidentelle et de la diversité des principes et des systèmes; mais l'ouvrier de ce travail est le même esprit vivant, que sa nature porte à se donner la conscience de ce qu'il est, et qui à mesure qu'un degré de son développement est devenu l'objet de sa réflexion est déjà parvenu à un degré plus élevé. L'histoire de la philosophie montre dans les divers systèmes une seule et même philosophie à différentes époques de développement. Le dernier système est le plus développé, le plus riche, le plus concret. Ce même développement de la pensée, qui est l'objet de l'histoire, est représenté dans la philosophie elle-même, mais délivré de la contingence historique. » D'après cela, Hegel affirme que la succession des systèmes dans l'histoire est la même que la succession des diverses manières dont l'idée se détermine; que les principes fondamentaux des systèmes qui apparaissent dans l'histoire sont les divers degrés de l'idée logiquement déterminée. L'étude de l'histoire de la philosophie est donc l'étude de la philosophie elle-même; mais il faut y apporter la connaissance de l'*idée*, de même que pour juger la moralité des actions il faut y appliquer la notion du juste. L'esprit pensant se développe nécessairement dans le temps; il ne se développe intégralement ni dans un individu, ni dans un peuple, ni dans une époque, mais dans l'humanité tout entière. Son développement historique se fait avec une nécessité rationnelle. Un individu qui aurait vécu depuis l'origine de la philosophie, et qui aurait eu conscience de tous les progrès successifs de l'esprit, sentirait parfaitement cette nécessité; il n'aurait abjuré aucune de ses précédentes convictions; ses idées se seraient transformées et complétées, mais non changées, et elles offriraient à la fin une harmonie d'éléments variés, sans dissonnance. Les vues de Hegel sur l'histoire de la philosophie ont été résumées par lui-même de la manière suivante : 1° Tout l'ensemble de cette histoire a

suivi une marche rationnelle, nécessaire, progressive, déterminée par la puissance de l'esprit, par la virtualité de l'idée. Tout système qui n'est pas dans la forme absolument identique au contenu de l'idée est transitoire. 2° Chaque philosophie a été nécessaire, et l'est encore; nulle n'a péri. Les principes de *toutes les philosophies*, considérés comme autant de degrés ou de *moments* du développement total, sont affirmativement conservés dans *la philosophie*. La philosophie la plus récente est le résultat de tous les principes antérieurs, et c'est dans ce sens que nulle philosophie n'a été réfutée. Ce qui a été réfuté, ce n'est pas le principe, mais seulement la prétention de ce principe d'être le dernier, la détermination absolue. 3° C'est donc sur les principes surtout que devra se porter l'attention de l'historien de la pensée. Chaque principe a dominé un certain temps et a déterminé la forme sous laquelle on a considéré l'univers, ou ce qu'on appelle un système. 4° Enfin, l'histoire de la philosophie, quoique histoire, n'est pas un passé pour nous. Ses annales sont les productions de la pensée rationnelle, et par cela même elles n'ont rien de périssable. C'est un réveil progressif de l'esprit, une prise de possession successive de l'éternelle vérité.

Si maintenant, après nous être fait une idée sommaire de la philosophie de Hegel, nous lui demandons quelle solution elle donne aux questions qui intéressent le plus vivement l'humanité, ce que deviennent dans ce système l'existence d'un Dieu juste et bon, l'individualité, la personnalité de l'homme, la liberté et la moralité de ses actions, son espérance d'une autre vie, d'une meilleure destinée, la réponse sera difficile. Elle-même se donne pour très-religieuse, et prétend être entièrement d'accord avec le christianisme *bien compris ;* néanmoins, elle s'est fait accuser d'être anti-chrétienne et panthéiste. Du sein même de l'école il s'est élevé des voix qui déclarent aboli le dogme de l'immortalité de l'âme, tandis que d'autres disciples de Hegel le proclament de nouveau comme reposant sur un fondement inébranlable. Hegel lui-même n'a cessé de soutenir que sa philosophie n'était nullement en contradiction avec la religion, et qu'elle n'en différait que dans la forme et le langage. Sans vouloir décider ici jusqu'à quel point et dans quel sens cette prétention est fondée, nous dirons qu'il nous paraît difficile que la théorie de l'idée absolue puisse échapper au reproche de panthéisme; et si ce reproche était fondé, la personnalité de l'homme, avec tout ce qui en dépend, serait en péril. Cette idée absolue, qui est l'unité virtuelle de toutes choses, dont l'évolution constitue la pensée et le monde, et qui dans son dernier développement devient esprit universel, sujet absolu et infini, est mise à la place de la Divinité, laquelle n'existerait ainsi et n'aurait conscience d'elle-même que dans les sujets finis et individuels. Et comme dans ce système il n'y a de substance que l'idée, de réalité que son développement, de réalité absolue que l'esprit, qui en est la fin, les sujets finis et individuels ne seraient eux-mêmes que des formes passagères de l'esprit universel, qui en est la substance. Alors que deviendrait l'immortalité de l'âme, qui suppose en elle une substantialité indépendante, une personnalité vraie, une individualité impérissable? Ou, si l'esprit universel n'était qu'une généralité, la somme logique des esprits finis, sans autre conscience et sans autre existence que celles qu'il trouve dans les individus, alors on n'échapperait au panthéisme que pour tomber dans l'athéisme, et notre personnalité ne serait sauvée qu'aux dépens de celle de Dieu lui-même. Le système de Hegel semble ainsi flotter entre deux abîmes, entre deux extrêmes, également inadmissibles. Dans tous les cas, le libre arbitre et la moralité paraissent gravement compromis. En détruisant au fond toutes les différences, qu'il considère, il est vrai, comme se reproduisant sans cesse dans le mouvement universel, seule actualité, Hegel n'efface-t-il pas aussi la différence du bien et du mal, et l'une des plus sûres garanties d'une vie future ne se trouve-t-elle pas menacée? Si tout est évolution, évolution d'un contenu donné, tout est virtuellement prédéterminé, et la liberté, bien qu'elle soit proclamée l'essence même de l'esprit, devient nécessité pour les sujets finis : tout ce qu'ils croient être leur ouvrage, leur action propre, est alors réellement une partie de l'œuvre universelle, un effet de l'action éternelle de l'esprit général et absolu.

C'est surtout dans son application aux sciences physiques et naturelles qu'on voit toute l'impuissance et le vide de la philosophie de Hegel. Qu'est-ce que la nature? « C'est, répond l'auteur, un problème perpétuel qui nous attire et repousse à la fois : il nous attire, parce que l'esprit y entrevoit son image; il nous repousse, parce qu'il y trouve en même temps quelque chose qui ne lui ressemble pas. » — « La nature, disait Hamann (cité par Hegel), est comme les mots hébreux, qui ne s'écrivent qu'avec des consonnes, et dont l'esprit doit chercher les points-voyelles. » — La philosophie de la nature est la recherche de l'idée de la nature; et cette idée se manifeste au dehors sous la forme de la variété (*Form des Anderssеyns*). Ce qui est divers peut revêtir trois formes : il peut être *général*, *particulier* ou *unique*. Ces trois formes se trouvent réunies dans l'idée de l'unité éternelle; c'est là le λόγος, le Verbe, le Fils de Dieu, comme l'avait déjà conçu Philon le Juif. Schelling avait défini la Nature l'Intelligence pétrifiée, congelée ou cristallisée. « Mais, Dieu, ajoute Hegel, ne reste pas ainsi immobile : les pierres mêmes crient et élèvent leur voix jusqu'à l'esprit. Dieu est la subjectivité infiniment et éternellement active. » La nature, comme manifestation de l'idée absolue, est divisée en trois parties : la mécanique, la physique et l'*organique* ou la *biologie*. « L'es-

pace et le temps, où se définissent la matière et le mouvement, sont selon Hegel de pures abstractions, de simples formes de l'intuition : l'un et l'autre impliquent la continuité; l'espace est le contenant abstrait moins le contenu, c'est l'être (*das Seyn*), qui pendant qu'il est n'est plus. Le passé, le présent et l'avenir sont les dimensions du temps, le *devenir* (*das Werden*) de *l'extériorité* ou de la réalité. (1) » La manière dont Hegel traite ensuite les différentes branches des sciences ne sera jamais adoptée par les savants. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il parle de l'électricité, du magnétisme, de la lumière, de la géologie, de la chimie, de la zoologie et même de la médecine, comme si toutes ces sciences étaient faites ou arrivées à leur perfection et qu'il n'y eût plus qu'à trouver leur formule générale pour clore le cycle du travail humain : illusion funeste, où sont tombés presque tous les philosophes.

La philosophie de Hegel n'a été qu'un effort de plus de l'esprit pour expliquer l'univers par les idées. Ses partisans enthousiastes s'étaient imaginé qu'elle régénérerait le monde. Aujourd'hui elle a perdu ses disciples, et elle n'appartient plus qu'à l'histoire. [M. Wilm, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*, avec addit.]

Goeschel, *Hegel und seine Zeit*; Berlin, 1832. — Rosenkranz, *W. Fr. Hegel's Leben*; ibid., 1844. — L. Prévost, *Hegel, Exposition de sa Doctrine*, 1844. — Wilm, *Histoire de la Philosophie allemande*, t. III (Hegel), 1846. — Ch. de Rémusat, *De la Philosophie allemande*; 1845. — Haym, *Hegel und seine Zeit*; 1857. — Cousin, *Souvenirs d'un Voyage en Allemagne*; 1857.

* **HÉGÉLOCHUS** (Ἡγέλοχος), général athénien, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Il commanda les troupes athéniennes qui protégèrent heureusement le territoire de Mantinée contre les cavaleries thébaine et thessalienne, quand Épaminondas menaça cette ville en 362. Le nom du général athénien, omis par Xénophon, est donné par Diodore. Y.

Xénophon, *Hell.*, VII, 5. — Diodore de Sicile, XV, 84. — Plutarque, *De Glor.*, *Ath.*, 2.

* **HÉGÉLOCHUS**, général grec, tué en 331 avant J.-C. Il était fils d'Hippocrate, et fut un des lieutenants d'Alexandre. Au passage du Granique, en 334, il fut chargé de surveiller avec un corps de cavalerie les mouvements de l'ennemi. L'année suivante, il commanda les troupes embarquées à bord d'Amphotorus, et chassa les garnisons perses des îles de la mer Égée. Il alla ensuite rendre compte du succès de son expédition à Alexandre, qui s'occupait alors de la fondation d'Alexandrie. La même année, en 331, il commanda un corps de cavalerie à la bataille d'Arbèles, et périt dans l'action. Lorsque Philotas fut mis à la torture pour cause de complot contre la vie d'Alexandre, il dénonça Hégélochus, mort depuis un an, comme un des premiers instigateurs de la conspiration. Y.

(1) *Vorlesungen über die Naturphilosophie* (édit. par Michelet, Berlin, 1842, avec cette épigraphe de Schelling, *Philosopher sur la nature, c'est créer la nature*).

Arrien, *Anab.*, I, 13; III, 2, 11. — Quinte Curce, III, 1; IV, 5; VI, 11. — Plutarque, *Alex.*, 49. — Diodore, XVII, 79.

* **HÉGÉLOCHUS**, acteur tragique athénien, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. En déclamant un vers d'Euripide (*Orestes*, 269), il fit une faute de prononciation qui resta célèbre, et qui le fit tourner en ridicule par les poëtes comiques Platon, Strattis, Sannyrion et Aristophane. Y.

Aristophane, *Ran.*, 304, et *Schol.* sur ce passage. — *Schol. in Eurip. Orest.*, 269.

* **HÉGÉMON** (Ἡγήμων), de Thasos, poëte comique athénien, de l'ancienne comédie, vivait vers le milieu du cinquième siècle avant J.-C. Il se fit surtout connaître par ses parodies, genre de poésie dont Aristote lui attribue même l'invention. Il fut surnommé Φακῆ (bouillie de lentilles), à cause de son goût pour cette espèce de légume. Il vécut du temps de la guerre du Péloponnèse, et fut le contemporain de Cratinus, alors très-âgé, et d'Alcibiade. Son nom est resté attaché à une circonstance historique célèbre. On jouait sa parodie de la *Gigantomachie*, lorsque arriva la nouvelle du désastre de l'expédition de Sicile. Les Athéniens, pour ne pas donner de marques de faiblesse, restèrent au théâtre jusqu'à la fin du spectacle. On ne cite de lui qu'une comédie, intitulée Φιλίνη, dont Athénée nous a conservé un fragment. Le même auteur donne sur Hégémon des particularités amusantes. Y.

Aristote, *Poet.*, 2. — Athénée, I, p. 5; III, p. 108; VI, p. 406, 407; XV, 698, 699. — Fabricius, *Bibliot. Græca*, II, 448. — Meineke, *Historia critica Comicorum Græcorum*, p. 214, 218. — Bothe, *Fragmenta Comicorum Græcorum*; dans la *Bibl. Grecque-Latine* de A.-F. Didot.

* **HÉGÉMON**, orateur athénien, mort en 317 avant J.-C. Contemporain de Démosthène, il fut un des orateurs que l'argent de Philippe décida à prendre parti pour la Macédoine. Après une vie qui a laissé peu de traces dans l'histoire, il partagea le sort de Phocion. Hégémon fut un des Athéniens qui atteignirent un haut degré d'éloquence par la pratique seule, sans avoir étudié l'art de la parole. Y.

Démosthène, *Adver. Aristog.* — Eschine, *Epist.*, XII. — Libanius, I. — Harpocrate, au mot Ἡγήμων. — Plutarque, *Phocion*, 33, 35.

* **HÉGÉMON**, poëte grec, d'une époque incertaine. Il célébra les exploits des Thébains sous Épaminondas dans la campagne de Leuctres. (Étienne de Byzance, au mot Ἀλεξάνδρεια.)

Un autre Hégémon, d'ailleurs tout à fait inconnu, a composé une épigramme conservée dans l'*Anthologie*. Y.

C. Müller, *Histor. Græc. Fragm.*, t. IV, p. 412. — Jacobs, *Anthologia Græca*, vol. XIII, p. 849, 900.

HÉGÉMON. *Voy.* Guide.

HEGENDORF (*Christophe*), savant philologue allemand, qui joue un certain rôle dans l'histoire de la réformation de ce pays, né à Leipzig, en 1500, mort à Lunebourg, le 8 août 1540. Il vint vers 1519 à Lunebourg, où il contribua, par sa parole et par ses écrits, à répandre les doctrines religieuses prêchées par Luther, devint en 1525

professeur de littérature grecque et vécut plusieurs années à Francfort-sur-l'Oder. En 1537 il fut rappelé à Lunebourg, où il mourut, surintendant des affaires ecclésiastiques. Parmi ses nombreux ouvrages, dont la plupart sont devenus fort rares, nous citerons : *Dramata in dialecticam Petri Hispani*; Bâle, 1520; 1536; — *Annotationes in Evangel. Marci. Scholia in Epist. ad Hebræos et I Petri. In supplicium Christi, secundum Matth. et Johannem. In Act. Apostol.*, etc., nouvelle édition; La Haye, 1528; — *Epitome Tyrocinii Juris*, etc.; Leipzig; Bâle, 1531; — *Rudimenta Grammatices Donati, cum nonnullis novis præceptiunculis locupletata*; Bâle, 3e édit., 1537; — *Dramata locorum tam rhetoricorum quam dialecticorum e variis auctoribus*; Strasbourg, 1534; — *Argumenta et Œconomia in Demosth. Phil. IV et Olynthiacam II*; La Haye, 1535; — *Commentarii in XII Orationes Ciceronis, cum aliorum annotatis in reliquas Ciceronis orationes. Scholia et argumenta in Famil. Epp. Ciceron., cum interpretat. græc.*; Leyde, 1536; nouvelle édition, augmentée, Francfort, 1570; — *De instituenda Vita et corrigendis moribus juventutis*; Leyde, Paris, Bâle, 1536; — *Aristotelis libelli* De longitudine et brevitate vitæ et De divinatione per somnum *in lat. translati sermon. ac insuper scholiis illustrati*; Bâle, 1536 et 1537; — *Dialectica legalis, s. ars disserendi demonstrativa, ita juri civili accommodata ut et nihilominus sit omni studiorum generi usui futur.*; Bâle, nouvelle édition, 1573; — *Commentarii in sex titulos Pandectarum Juris*; ibid., 1537; — *Conciones aliquot domesticæ*, etc.; Magdebourg, 1538; — *Exegesis in Justiniani Codicis titulos*; Strasbourg, 1539; — *De disserendi demonstrativa arte Libri V*; Bâle, 1545; etc.

R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.* — Rotermund, *Erneuertes Andenken der Maenner die für und gegen die Reformation Lutheri gearbeitet haben*, t. I, p. 464, sq. — Rotermund, *Gelehrtes Hannover*, t. II, p. 269. — Sax, *Onomasticon literarium*, P. III, p. 82, et Anal. 590. — Pantaleon, *Prosopographia*, P. III, p. 181. — *Catal. Bibl. Bunsl.*, t. I, vol. II, p. 1504.

* **HEGERMANN** (*Melle-Louise-Christiane-Frédérike* DE LINDENCRONE, Mme), femme auteur danoise, née le 4 décembre 1778, morte à Copenhague, en juillet 1853. Elle épousa en 1797 le capitaine Hegermann, qui devint plus tard général. On a d'elle : *Eleonora Christina Uhlfeldt*, drame historique; Copenhague, 1817, in-8°; — *Le Troubadour*, drame; ibid., 1820; — *Danske Fortællinger* (Nouvelles danoises); ibid., 1825, recueil estimé; — des poésies lyriques dans divers recueils.

E. B.

Erslew, *Forf.-Lex.*

* **HÉGÉSANDRE**, écrivain grec, né à Delphes, vivait probablement dans le deuxième siècle avant J.-C. Dans ce qu'il nous reste de lui, rien ne peut servir à préciser la date de son existence; mais un passage prouve du moins qu'il fut postérieur à Antigone Gonatas (283-239). D'après quelques autres passages, on a conjecturé qu'il vivait du temps de Persée. Il composa des *Mémoires* (Ὑπομνήματα), en six livres au moins. Cet ouvrage était un recueil de particularités curieuses, dans le genre des *Deipnosophistes* d'Athénée. Voici les titres de quelques chapitres de ces *Mémoires* : Ὑπόμνημα περὶ ἀνδριάντων καὶ ἀγαλμάτων (livre ou chapitre que l'on a pris quelquefois pour un ouvrage séparé); — Περὶ ὀψοφάγων; — Περὶ ἰχθυοφάγων; — Περὶ ἰξίνων; — Περὶ ὑδροποτῶν. Les *fragments* d'Hégésandre, tous conservés par Athénée, ont été recueillis par M. C. Müller.

Y.

C. Müller, *Historicorum Græcorum Fragmenta*, t. IV, p. 412-422. — F. Kœpcke, *De Hypomnemat. Græcis*; Berlin, 1842, in-4°, p. 22, 28.

HÉGÉSANDRE. *Voy.* AGÉSANDRE.

* **HÉGÉSANDRIDAS** ou **AGÉSANDRIDAS** (Ἡγησανδρίδας, Ἀγησανδρίδας), amiral spartiate, né en 432 avant J.-C. A l'âge de vingt-et-un ans, en 411, il reçut le commandement d'une flotte de quarante-deux vaisseaux, destinée à faire insurger l'île d'Eubée contre les Athéniens. Les mouvements de la flotte spartiate coïncidèrent avec certaines mesures du parti oligarchique, ce qui fit accuser, peut-être à tort, ce parti d'être d'intelligence avec l'ennemi. On ne tarda pas à apprendre que les vaisseaux d'Hégésandridas se dirigeaient sur l'île d'Eubée. Les Athéniens mirent aussitôt une flotte à la mer, mais leurs équipages, formés par de nouvelles levées, ne purent pas tenir contre les Spartiates. Ils perdirent dans le combat d'Érétrie vingt-deux vaisseaux, et toute l'île, excepté Orée, se révolta. A cette nouvelle, la consternation fut extrême dans Athènes, plus grande même qu'après le désastre de Sicile; heureusement pour les vaincus, Hégésandridas ne sut pas profiter de sa victoire. Au lieu d'attaquer Le Pirée, il s'affaiblit en envoyant cinquante vaisseaux (en partie eubéens) dans l'Hellespont, au secours de Mindarus, vaincu à la bataille de Cynos-Sema. Cette flotte périt dans une tempête près du mont Athos, et Hégésandridas dut lui-même faire voile pour l'Hellespont, où il remporta un nouvel avantage sur une petite escadre athénienne commandée par Thymocharès, l'amiral vaincu à Érétrie. Hégésandridas paraît pour la dernière fois dans l'histoire comme commandant sur la côte de Thrace en 408 avant J.-C.

Y.

Thucydide, VIII, 91, 94-96. — Diodore de Sicile, XII, 41. — Xénophon, *Hell.*, I, 1, 3.

* **HÉGÉSIANAX**, historien grec d'Alexandrie, vivait dans le deuxième siècle avant J.-C. Suivant Athénée, il était le véritable auteur des *Troica*, publiées sous le nom de *Céphalon* ou *Céphalion Gergitius*. Il reste de cet ouvrage un petit nombre de fragments, qui ont été recueillis par M. Müller dans ses *Historicorum Græcorum Fragmenta*. Athénée prétend que cet Hégésianax, qu'il appelle un « Alexandrin de la Troade » (c'est-à-dire, sans doute, natif de la Troade et élevé à Alexandrie), était contemporain d'An-

tiochus le Grand, et fut reçu avec faveur à sa cour. D'après ce témoignage, on peut identifier l'auteur des *Troica* avec un ambassadeur d'Antiochus sur lequel on trouve, dans Polybe, Tite Live et Appien, les renseignements suivants. En 196 avant J.-C., Antiochus l'envoya aux dix commissaires romains que le sénat avait chargés de régler les affaires de la Grèce, après la défaite de Philippe par Flamininus. En 193, il fut un des ambassadeurs qu'Antiochus fit partir pour Rome. La négociation n'aboutit à rien, parce que le sénat demandant l'évacution de toutes les villes d'Europe occupées par les Syriens, Hégésianax et ses collègues ne purent y consentir (Polybe, XVIII, 30, 33; Tite Live, XXXIII, 38, 39; XXXIV, 57-59; Appien, *Syr.*, 2, 3, 6).

Plutarque parle aussi d'un historien du nom d'Hégésianax ou Hésianax, et cite de lui le troisième livre d'un ouvrage intitulé *Libyca;* le même écrivain mentionne un poëte Agésianax, dont il cite de beaux vers sur la lune. Faut-il ne voir dans l'auteur des *Libyca* et dans le poëte qu'un seul et même personnage, et faut-il les identifier l'un et l'autre avec l'historien des *Troica?* Question difficile, que Vossius pose sans la résoudre. Il est plus affirmatif au sujet d'*Hégésianax* de Troade, mentionné par Étienne de Byzance (au mot Τρωιάς) comme un grammairien, auteur d'un traité *Sur le style de Démocrite*, et d'un autre traité *Sur les Expressions poétiques*, et croit que cet Hégésianax est le même que l'auteur des *Troica*. Enfin, comme dernier renseignement, ajoutons, d'après Démétrius de Scepsis, qu'Hégésianax, d'abord fort pauvre, exerça la profession d'acteur, et que pour conserver sa voix il s'abstint pendant dix-huit ans de manger des figues. Y.

Athénée, I. III, p. 80; IV, p. 155; IX, p. 393. — Plutarque, *Par. min.*, 23; *De Fac. in orb. Lun*, 2, 3. — Vossius, *De Historicis Græcis*, p. 447, éd. Westermann. — C. Müller, *Historicorum Græcorum Fragmenta*, t. IV, p. 68.

***HÉGÉSIAS** (Ἡγησίας), poëte grec, né à Salamine, vivait dans le sixième siècle avant J.-C. D'après quelques anciens, il composa les *Cypriaques*, que les meilleures autorités attribuent à Stasinus. Photius donne à ce poëte le nom d'*Hegesinus*. Y.

Athénée, XV, p. 682. — Photius, *Cod.*, 239. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*.

HÉGÉSIAS, orateur et historien grec, né à Magnésie, vivait vers 300 avant J.-C. Les écrivains anciens, qui parlent souvent de son style, ne donnent aucun détail sur sa vie. Bien qu'il prétendît imiter Lysias et Charisius, il fut, au rapport de Strabon, le fondateur de ce style de decadence qui porte le nom d'*asiatique*. Ses discours manquaient d'énergie, de dignité, et étaient pleins d'affectation et de jeux de mots. Il choisit l'histoire d'Alexandre comme un sujet où il pouvait déployer toutes ses qualités ou plutôt tous ses défauts de style. Il ne s'inquiéta pas de la véracité des récits qu'il recueillait, et admit tout ce qui pouvait se prêter au faux éclat et à l'enflure. Plutarque en cite un exemple curieux. Hégésias prétendait qu'il ne fallait pas s'étonner que Diane eût laissé brûler son temple : c'est qu'elle était occupée à la naissance d'Alexandre. Malgré tous ses défauts, cet écrivain trouva des admirateurs, parmi lesquels on cite Varron, et l'on croit qu'il eut un imitateur dans Pausanias. Les fragments de l'*Histoire d'Alexandre* ont été recueillis par M. C. Müller, à la suite de son édition d'*Arrien;* Paris, 1846, in-8°, dans la *Bibliothèque Grecque* de A.-F. Didot. Y.

Strabon, XIV, p. 648. — Cicéron, *Brutus*, 83; *Orat.*, 67, 69; *ad Att.*, XII, 6. — Théon, *Progymn.*, 2. — Denys d'Halicarnasse, *De Verb. Compos.*, c. IV. — Longin, *De Sublim.*, III, 2. — Plutarque, *Alex.*, 3. — Photius, *Cod.*, 250. — Fabricius, *Bibliot. Græc.* — Vossius, *De Historicis Græcis.* — Ruhnken, *Ad Rutilium. Lupum.*

HÉGÉSIAS ou **HÉGIAS** (1), statuaire grec, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Il eut dans ses ouvrages la roideur, la force et la pureté de lignes qui caractérisent l'école de sculpture antérieure à Phidias. Pline cite de lui une *Minerve*, un *Pyrrhus* (Pline dit par erreur le *roi Pyrrhus :* c'était sans doute Pyrrhus fils d'Achille), *Castor* et *Pollux*. Winckelmann a cru reconnaître ces *Castor* et *Pollux* dans deux statues colossales qui se voient aujourd'hui au Capitole; cette opinion est peu probable : il est fort douteux aussi qu'Hégésias ou Hégias soit le même qu'Agasias d'Éphèse, comme l'ont prétendu certains archéologues. Y.

Pausanias, VIII, 48. — Lucien, *Rhet. Præc.*, 9. — Quintilien, XII, 10. — Pline, XXXIV, 8. — Winckelmann, *Geschichte der Kunst.*, IX, ch. 9. — *Vorläufige Abhandlung*, 100. — Sillig, *Catalogus Artificum.* — Thiersch, *Epochen.* — Müller, *Æginetica.* — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography.*

HÉGÉSIAS. *Voy.* AGÉSIAS.

***HÉGÉSIDÈME** (Ἡγησίδημος), écrivain grec, d'une époque incertaine. Pline cite de lui un passage qui paraît appartenir à un ouvrage historique. Y.

Pline, *Hist. Nat.*, IX, 8. — Vossius, *De Historicis Græcis.* — C. Müller, *Hist. Græc. Fragmenta*, t. IV, p. 422.

***HÉGÉSINUS** (Ἡγησίνους), de Pergame, philosophe grec, vivait vers 185 avant J.-C. Il appartenait à l'école de l'Académie. Il fut le successeur d'Évandre et le prédécesseur immédiat de Carnéade. Y.

Diogène Laerce, IV, 60. — Cicéron, *Acad.*, II, 6.

***HÉGÉSINUS**, poëte grec, d'une date incertaine. Il composa sur l'Attique un poëme, probablement légendaire, intitulé Ἀτθίς. Pausanias, qui en cite quatre vers, prétend que de son temps déjà ce poëme était complétement perdu, et qu'il avait puisé sa citation dans un ouvrage de Callippe sur l'histoire d'Orchomène. Y.

Pausanias, IX, 29.

HÉGÉSIPPE (Ἡγήσιππος), orateur athénien

(1) Hégésias (Ἡγησίας) et Hégias (Ἡγίας) sont deux formes du même nom; et comme les divers passages des anciens ou il est question d'Hégésias et d'Hégias se rapportent très-probablement à un seul et même artiste, nous n'hésitons pas à les identifier l'un avec l'autre.

vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Contemporain de Démosthène et d'Eschine, il suivit le même parti que le premier, et fut l'adversaire du second, qui lui donne, on ne sait pour quel motif, le surnom de Κρωβύλος. Hégésippe parla en faveur de la Phocide, et demanda une déclaration de guerre contre Philippe. Ce prince lui en témoigna son ressentiment par un froid accueil, lorsqu'il vint avec d'autres ambassadeurs athéniens à la cour de Macédoine. La réception de Philippe ne pouvait que confirmer Hégésippe dans son hostilité contre le parti macédonien. Il défendit Timarque, accusé par Eschine, et accusa lui-même Callippe. Les anciens grammairiens lui attribuent deux discours, qui sont venus jusqu'à nous sous le nom de Démosthène; savoir, les discours *Sur l'île d'Halonèse* et *Sur le traité avec Alexandre*. Y.

Démosthène, *De falsa Legat.*; *de Coron.*; *Philip.* III, — Eschine, *Cont. Timarc.*; *Cont. Ctesiph.* — Suidas, Hesychius, Photius, au mot Ἡγήσιππος. — Plutarque, *Demosth.*, 17; *Apophthegm.* — Ruhnken, *Hist. crit. Orat. Græc.* — Vœmel, *Ostenditur Hegesippi esse orationem de Haloneso*; Francfort, 1830.

* **HÉGÉSIPPE**, poëte athénien de la comédie nouvelle, vivait vers 300 avant J.-C. On a les titres et des fragments de deux de ses comédies : Ἀδελφοί et Φιλέταιροι. Suidas l'a confondu à tort avec l'orateur. Y.

Suidas, au mot Ἡγήσ. — Athénée, VII, IX. — Meineke, *Historia Critica Comicorum Græcorum*. — Bothe, *Comic. Græcor. Fragmenta*; dans la *Biblioth. Grecq.* de A.-F. Didot.

* **HÉGÉSIPPE**, historien ou géographe grec, d'une date incertaine. Né à Mecyberna, il écrivit une description de la péninsule de Pallène (Παλληνιακά), où cette ville est située. Denys d'Halicarnasse l'appelle un homme ancien et digne de foi (1). Y.

Denys d'Halicarnasse, *Antiquit. Rom.*, I, 49. — Étienne de Byzance, aux mots Παλλήνη et Μηκύβερνα. — Vossius, *De Historicis Græcis*. — C. Müller, *Hist. Græc. Frag.*, t. IV, 222.

HÉGÉSIPPE, historien ecclésiastique, vivait dans le second siècle de l'ère chrétienne. « Pendant que la persécution s'exerçait avec le plus de violence contre le nom chrétien, dit Eusèbe, la vérité ne manquait pas de généreux défenseurs, qui combattaient le mensonge tant de vive voix que par écrit. Parmi les plus illustres, je nommerai l'historien Hégésippe, dont j'ai souvent emprunté les passages pour les temps apostoliques. Il a renfermé en cinq livres, écrits d'un style sans prétention, l'histoire de la prédication des Apôtres. » Eusèbe, qui parle ainsi d'Hégésippe, cite de lui quelques fragments, entre autres celui-ci, où l'historien apostolique rapporte les causes de sa conversion : « Du temps où je m'appliquais à l'étude de la philosophie platonicienne, j'entendis parler des accusations dont on chargeait les chrétiens. Je fus témoin de la manière dont ils couraient à la mort, bravant ce qu'elle a de plus terrible pour la nature; et j'en conclus qu'il était impossible que de tels hommes vécussent dans le crime et dans l'amour des plaisirs. » Tillemont, qui place Hégésippe au nombre des saints, a rassemblé sur lui quelques autres renseignements, dont voici le résumé. Hégésippe était Juif d'origine, et passa du judaïsme à la foi de Jésus-Christ. Il parcourut les provinces de l'empire pour visiter les hommes qui avaient conversé avec les Apôtres. Il fit aussi un voyage à Rome, où il resta près de vingt ans, jusqu'au pontificat du pape Éleuthère. Il mourut fort âgé, sur la fin du règne de Marc Aurèle ou vers le commencement de celui de Commode. Les martyrologes font mention de lui, et marquent sa fête au 7 du mois d'avril. Les fragments d'Hégésippe ont été insérés dans le *Spicilegium Patrum* de Grabe, t. II, p. 205; dans les *Illust. Eccles. Orient. Scriptores* de Halloix, p. 703-705, dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland, t. II, p. 59. Y.

Eusèbe, *Hist. eccles.*, II, 23; III, 19, 20, 32; IV, 8, 22. — Saint Jérôme, *De Script. ecclesiast.*, c. 22. — Photius, *Bibliotheca*, n° 232, p. 288, édit. Bekker. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. VII, p. 156, édit. Harles. — Tillemont, *Memoires ecclésiastiques*, t. III. — Dupin, *Biblioth. eccles.*, t. III. — Henschenius, *Acta Sanctorum*, 7 avril.

HÉGÉSIPPE, historien, d'une époque incertaine, sous le nom duquel on possède un ouvrage intitulé : *De Bello Judaico et Excidio Urbis Hierosolymitanæ*. C'est une traduction abrégée de Josèphe, et le nom du prétendu auteur *Hegesippus* n'est probablement qu'une erreur de copiste pour *Josippus*. Divers manuscrits l'attribuent à saint Ambroise; cependant les Bénédictins ne l'ont pas admise dans leur édition des *Œuvres* de ce saint. Elle parut pour la première fois à Paris, 1511, in-fol. Elle a été réimprimée à Milan, 1513, in-fol.; à Cologne, 1526, in-fol.; ibid., 1559, 1575, 1580, in-8°, avec les notes de Gualtherus, et dans la *Bibliotheca Patrum* de Lyon, t. V, p. 1123-1214. Cet ouvrage a été traduit en français par Jean Millet de Saint-Amour; Paris, 1551, in-4°. On en connaît encore une traduction italienne et trois traductions allemandes. Y.

Vossius, *De Historicis Græcis*, II, c. 14. — Daubuz, *De Testimonio Josephi de Christo*; dans l'édition de Josèphe d'Havercamp, t. II, p. 192. — Thomas Ittig, *Proleg. ad novam edit. Josephi*; ibid., t. II, p. 83. — Mabillon, *Museum Ital.*, part. I, p. 14. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

* **HÉGÉSIPYLE** (Ἡγησιπύλη), fille d'Olorus, roi de Thrace, et femme de Miltiade, vivait vers 500 avant J.-C. Un de ses fils, nommé Olorus, fut le père de Thucydide. Il est très-probable que cet Olorus était le fruit d'un second mariage contracté par Hégésipyle après la mort de Miltiade. Y.

Hérodote, VI. 39. — Marcellin, *Vita Thuc.*

HÉGÉSISTRATE, devin grec, mort vers 478

(1) On connaît encore deux Hégésippe : l'un de Tarente, auteur d'Ὀψαρτυτικά (écrits sur l'art culinaire) (voy. Athénée, X. XII; Pollux, VI, 10); l'autre est un poëte dont on a huit épigrammes dans l'*Anthologie Grecque*. D'après leur caractère de simplicité, elles semblent remonter à une date assez reculée.

avant J.-C. Il était de la ville d'Élée et de la noble famille des Telliades. Les Spartiates, dont il était l'ennemi acharné, le firent prisonnier, et l'enchaînèrent avec l'intention de le mettre prochainement à mort. Le captif, qui avait un de ses pieds serré dans une pièce de bois, essaya vainement de se délivrer de cette entrave à l'aide d'un couteau qu'il s'était procuré. N'y pouvant réussir, il se coupa la partie du pied qui était prise dans le bois, perça ensuite un mur, et s'enfuit à Tégée. Il guérit de sa blessure, et se fit faire un pied de bois. Sa haine contre les Spartiates et aussi l'amour du gain le conduisirent dans le camp des Perses, où il accomplit les rites sacrés, à la bataille de Platée, en 479. Peu après il se trouvait à Zacynthe, remplissant ses fonctions de devin, lorsque les Spartiates s'emparèrent une seconde fois de lui, et le mirent aussitôt à mort. Y.

Hérodote, IX, 37.

*HÉGÉSISTRATUS (Ἡγησίστρατος), fils de Pisistrate et d'une femme argienne, vivait dans le sixième siècle avant J.-C. Il reçut de son père la souveraineté de Sigée en Troade, et se maintint en possession de cette ville, malgré les attaques des habitants de Mitylène. Hippias, banni d'Athènes en 510, se réfugia auprès de son frère à Sigée. Y.

Hérodote, V, 94. — Thucydide, VI, 59.

*HÉGÉTOR (Ἡγήτωρ), chirurgien alexandrin, vivait vers 100 avant J.-C. Il fut disciple d'Hérophile, et écrivit un ouvrage, Περὶ Αἰτιῶν, dont il ne reste rien. Y.

Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

*HEGETSCHWEILER (*Johann*), botaniste suisse, né en 1789, à Richerschweil, mort à Zurich, en septembre 1839. Il fit ses études à Aarau, à Zurich et à l'université de Tubingue, devint en 1814 médecin en chef d'un hôpital militaire suisse, et pratiqua plus tard la médecine à Richerschweil et à Staefa. Depuis 1830 il prit une part active aux affaires politiques de sa patrie, et devint représentant de la commune de Staefa et conseiller du gouvernement. Lors des troubles de 1838 et 1839, il fit de grands efforts pour rétablir la paix entre les différents partis de la Suisse. Il prit ainsi part à l'émeute de Zurich du 6 septembre 1839, et ce fut à cette occasion qu'il reçut une blessure à la suite de laquelle il mourut peu de jours plus tard. On a de lui : *Commentatio Botanica, sistens descriptionem scitaminum L. nonnullorum necnon glycines heterocarpæ*; Zurich, 1814; — *Sammlung von Schweizerpflanzen* (Collection de Plantes suisses; Bâle, 1824-1835, 80 livraisons; — nouvelle édition de la *Flora Helvetica* de Suter; Zurich, 1825; — *Reisen in den Gebirgsstock zwischen Glarus und Graubündten in den Jahren* 1819, 1820 *und* 1822 (Voyages dans les montagnes entre les cantons de Glaris et de Grisons en 1819, 1820 et 1822); Zurich, 1825; — *Beitræge zu einer kritischen Aufzaehlung der Schweizerpflanzen* (Documents pour servir à l'énumération critique des plantes suisses); Zurich, 1831; — *Die Flora der Schweiz* (La Flore de la Suisse), ouvrage continué après la mort de l'auteur par Heer. R. L.

Conv.-Lex.

HEGEWISCH (*Dietrich-Hermann*), historien allemand estimé, né le 15 décembre 1740, à Quackenbruck, près Osnabruck, mort à Kiel, le 4 avril 1812. Il étudia d'abord le droit, devint secrétaire de la légation danoise à Hambourg, et plus tard professeur d'histoire à l'université de Kiel (1780). Il occupa cette place jusqu'à sa mort, et y exerça par ses leçons et par ses ouvrages une heureuse influence sur le développement des études historiques. Il publia un grand nombre de travaux, parmi lesquels on remarque: *Geschichte Karls des Grossen* (Histoire de Charlemagne); Leipzig, 1772; — *Geschichte der frænkischen Monarchie von dem Tode Karl's de Grossen bis zu dem Abgange der Carolinger* (Histoire de la Monarchie franque depuis la mort de Charlemagne jusqu'à la fin des Carlovingiens); Hambourg, 1779; — *Geschichte der Deutschen von Conrad I bis Heinrich II* (Histoire des Allemands depuis Conrad I jusqu'à Henri II); ibid., 1781; — *Geschichte der Regierung Kaiser's Maximilian I* (Histoire du règne de l'empereur Maximilien Ier); Hambourg, 1782-1783, 2 vol.; 2e édit., 1818; — *Character und Sittengemaelde aus der deutschen Geschichte des Mittelalters* (Études de caractères et de mœurs sur l'histoire allemande du moyen âge); Leipzig, 1786; — *Kleine Schriften* (Mélanges); Flensbourg, 1786; — *Allgemeine Uebersicht der Deutschen Culturgeschichte bis zu Maximilian I* (Aperçu général de l'histoire de la civilisation allemande jusqu'à Maximilien Ier); Hambourg, 1788; nouvelle édition, 1818; — *Historich-philosophisch und literarische Schriften* (Écrits historico-philosoph. et littéraires); Kiel, 1793, 2 vol.; nouvelle suite, Altona, 1809; — *Geschichte Kaiser Friedrich's II* (Histoire de l'empereur Frédéric II); Zullichau, 1792; — le 3e et le 4e volume de l'ouvrage de Christiani, *Geschichte der Herzogthümer Schleswig und Holstein* (Histoire des Duchés de Schleswig et Holstein); Kiel, 1801-1802; — *Historische und literarische Aufsaetze* (Études historiques et littéraires); Kiel, 1801; — *Beitræge zur Geschichte und Literatur* (Documents pour servir à l'étude de l'histoire et de la littérature); ibid., 1801; — *Geschichte der gracchischen Unruhen in der roemischen Republik* (Histoire des Troubles des Gracques dans la république romaine); Hambourg, 1801; — *Geschichte der Englischen Parlementsberedsamkeit* (Histoire de l'Éloquence parlementaire de l'Angleterre); Altona, 1804; — *Historischer Versuch über die roemischen Finanzen* (Essai historique sur les Finances romaines); ibid., 1804; — *Uebersicht der Irlaend. Geschichte*

(Aperçu de l'Histoire d'Irlande); ibid., 1806; — *Geographische und historische Nachrichten die Colonien der Griechen betreffend* (Études historiques et géographiques sur les Colonies des Grecs); Altona, 1808; supplément, 1811; — *Einleitung in die historische Chronologie* (Introduction à la Chronologie historique); Altona, 1811. R. L.

Convers.-Lex. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

*HEGEWISCH (*François-Hermann*), fils du précédent, né à Kiel, le 13 novembre 1783, depuis 1809 professeur de médecine à l'université de sa ville natale. Partisan de la constitution anglaise, il a publié un nombre considérable d'articles et de brochures, parmi lesquels on remarque *Politische Freiheit* (Liberté politique); Leipzig, 1832, et *Eigenthum und Vielkinderei* (De la Propriété et de la Polygénésie), Kiel, 1846, qui parurent sous le pseudonyme de *François Baltisch.* R. L.

Conv.-Lex.

HEGIUS (*Alexandre* DE), philologue allemand du quinzième siècle. Quelques biographes le font naître vers 1445, dans le bourg de Heck, et prétendent qu'il avait adopté, en le latinisant, le nom de son lieu natal. Mais, selon Zedler, qui est ordinairement bien renseigné, il naquit en 1433, dans le village de Geih, en Westphalie, et mourut à Deventer, le 27 décembre 1498. Il se lia dans sa jeunesse avec Rodolphe Agricola, et reçut les premières leçons de littérature classique de Thomas a Kempis, chanoine du couvent de Zwoll et auteur présumé de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Érasme de Rotterdam, qui en plusieurs endroits de ses ouvrages rend justice aux connaissances, à l'application et aux mœurs de Hegius, son ancien maître, dit de lui (*Adag.*, Chil. I, Cent. IV, n° XXXIX) qu'il était l'élève d'Agricola. Des biographes modernes ont cru d'après cela que l'éducation de Hegius avait été dirigée par son illustre ami. Ceci est une erreur; car le passage d'Érasme ne s'applique qu'à la correspondance et aux rapports amicaux qui existèrent entre Hegius et Agricola, et dont le premier profita en effet beaucoup, parce que sa fortune ne lui avait pas permis de se rendre en Italie pour y puiser aux sources de la littérature classique, comme Agricola avait pu le faire. Vers 1480 Hegius vint en Hollande, et c'est à son séjour dans ce pays qu'il doit la réputation dont son nom jouit. Il y ouvrit le collége de Deventer, et y introduisit les bonnes études classiques, plus particulièrement celle de la langue grecque. L'école de Deventer devint célèbre, et un grand nombre d'élèves distingués, en première ligne Érasme de Rotterdam, en sortirent. Ce dernier, dans son *Ciceronianus*, cite Hegius parmi les véritables restaurateurs de la littérature classique; ses ouvrages ne parurent qu'après sa mort. En voici les principaux : *De Utilitate Linguæ Græcæ. De aurea Mediocritate Elegiæ, hymni, aliaque;* Deventer, 1501; — *A. Hegii, gymnasiarchæ jam pridem Daventriensis diligentissimi, artium professoris clarissimi, philosophi, presbyteri, poetæ utriusque linguæ docti, Carmina, et gravia et elegantia, cum ceteris ejus opusculis;* ibid., 1503, in-4°; — *Al. Hegii..... Dialogi de Scientia et eo quod scitur, contra academicos. De tribus Animæ Generibus. De Incarnationis Mysterio Dialogi duo, quibus additum de Paschæ et Celebratione et Inventione. Dialogus physicus. De Sensu et Sensili. De Arte et Inertia. De Rhetorica. De Moribus. Ejusdem Farrago, cui addita invectiva ejus in modos significandi, quos refellit verissime Epistola una et altera ejus, ceteris apud suos latentibus;* Deventer, 1530, in-4°. R. LINDAU.

Hamelmann, *Opp. geneal. histor.*; Lemgov, 1711. — Meiner, *Lebensbeschreibung berühmter Männer*, vol. II, p. 364. — Erhard, *Geschichte der Wiederaufblühung wissenschaftlicher Bildung*, vol. I, p. 416. — Sax, *Onomast. literar.*, index communis, p. 384.

HEGNER (*Ulrich*), littérateur suisse, né en 1759, à Winterthur, mort dans cette même ville, le 3 janvier 1840. Il étudia la médecine et le droit, obtint en 1781 le grade de docteur, et occupa pendant plusieurs années une place dans l'administration du comté de Kybourg. En 1798 il devint conseiller à la cour d'appel de Zurich; en 1801, après la mort de Lavater, dans la maison duquel il avait vécu, il donna sa démission, et se fixa à Winterthur, où il fut conseiller municipal et juge de paix. Vers 1813 il fut rappelé à Zurich pour prendre part au gouvernement du canton; mais au bout d'un an il revint à sa ville natale. On a de lui : *Die Molkenkur* (Le Traitement par le petit-lait), conte humoristique; Zurich, 1812; — *Suschen's Hochzeit* (Le Mariage de Suzanne); Zurich, 1819, 2 vol., formant la suite de l'ouvrage précédent; — *Saly's Revolutionstage* (La Révolution de Saly), *Leben Hans Holbeins des Jüngern* (Vie de Holbein le Jeune); Berlin, 1828. Les *Œuvres choisies* de Hegner ont paru à Berlin, 1828, 5 vol. etc. R. L.

Convers.-Lexic. — Jul. Schmidt, *Gesch. der deutsch. Literat. im XIXten Jahrh*, 2e edit.; Londres, Leipzig et Paris, 1855, vol. II, p. 210. — Engelmann, *Bibliothek d. Schönen Wissenschaften.*

HEIBERG (*Pierre-André*), poëte et écrivain politique danois, né en 1758, à Vordingborg, mort à Paris, le 30 avril 1841. Après avoir terminé ses études, il vécut pendant trois ans à Bergen, et vint en 1788 à Copenhague, où il occupa jusqu'en 1799 une place de traducteur. Ses opinions libérales ayant déplu à son gouvernement, il fut exilé. Il se fixa à Paris, et obtint de Napoléon Ier une place au ministère des affaires étrangères. Le ministre Talleyrand l'employa souvent, et se fit accompagner par lui à Berlin, à Varsovie, à Erfurt et à Vienne. Beaucoup de ses extraits de gazettes étrangères furent insérés dans le *Moniteur*, avec des notes que l'on y avait ajoutées dans le cabinet de l'empereur. Mis à la retraite en 1817, Heiberg employa ses loisirs

à des travaux de journaliste, et fournit surtout à la *Revue encyclopédique* un grand nombre d'articles sur la politique du Nord et sur la littérature danoise. Devenu aveugle, il acheva sa vie dans une profonde retraite. Sa réputation littéraire est surtout basée sur un grand nombre de comédies en langue danoise, qui ont été favorablement accueillies du public. On y trouve des observations fines et des caractères vigoureusement dessinés; mais ce qui y domine surtout, c'est une ironie mordante de l'état politique et social de son pays. Un recueil de ses *Comédies* a été publié par lui; Copenhague, 1792-1794, 3 vol., et plus complet par Rahbek, Copenhague, 1806-1819, 4 vol. Heiberg s'est essayé aussi dans la poésie lyrique, et a fait paraître, entre autres, une traduction de l'ode de Churchhill à l'indépendance, essai qui prouve qu'il aurait pu se distinguer dans ce genre si la politique ne l'avait pas détourné des belles-lettres.

Outre les travaux déjà cités, on a de Heiberg : *De la Peine de Mort*; Christiania, 1830; — *De l'Introduction de la souveraineté en Danemark*; Drammen, 1828; — *Aphorismes politiques*; Christiania, 1826. Ces trois ouvrages sont écrits en danois; — *Précis historique et critique de la Constitution de la Monarchie Danoise*; Paris, 1820; — *Lettres d'un Norvégien de la vieille roche, ou examen des changements qui menacent la constitution du royaume de Norvège*; Paris, 1822; — *Trois Ans à Bergen*; Drammen, 1829, en danois; — *Erindringer af min politiske, selskabelige og literaire Vandel i Frankrige* (Souvenirs de ma vie politique, sociale et littéraire en France); Christiania, 1830. R. L.

Conv.-Lex. — Encyclop. des Gens du Monde.

HEIBERG (*Jean-Louis*), littérateur danois, fils du précédent, né à Copenhague, le 14 décembre 1791. Il débuta dès 1814 par quelques essais dramatiques. S'étant familiarisé en France, où il séjourna depuis 1819 jusqu'en 1822, avec le vaudeville, il introduisit ce genre dans la littérature dramatique du Danemark. De retour en son pays, il occupa pendant quelque temps une chaire de professeur à l'université de Kiel. Plus tard il renonça a l'enseignement, et se fixa à Copenhague, où il devint en 1849 directeur du théâtre royal. Ses principaux travaux sont : *De Poeseos dramaticæ genere Hispanico et præsertim de Petro Calderone de La Barca*; Copenhague, 1817, in-8°; — *Die Formenlehre der dænischen Sprache* (Traité des Formes grammaticales de la Langue Danoise); Æson, 1825; — *Om Waudevillen*, etc. (Du Vaudeville, considéré comme genre de poésie dramatique et du rang qu'il convient de lui assigner sur la scène danoise); Copenhague, 1826; — *Nordische Mythologie aus der Edda und Œhlenschlæger's mythologischen Dichtungen* (La Mythologie du Nord, d'après le poeme *Edda* et d'après les poésies mythologiques d'Ochlenschlæger); Schleswig, 1827; — *Kong Salomon og Joergen Hattemager* (Le Roi Salomon et Georges le chapelier), vaudeville; 1826; — *Recensenten og Dyret* (Le Censeur et l'Animal), idem; 1826; — *De otte og tyvende Jannar* (Le 28 janvier), idem; 1826; — *Aprilsnarrene* (Poissons d'avril), idem; 1827; — *Et Eventyr à Rosenborg Have* (L'Aventure du parc de Rosenborg), id.; 1828; — *Kjöge Hunskors*, idem; 1831; — *De Danske à Paris* (Les Danois à Paris), idem; 1833; — *Elverhöi*, drame lyrique : la musique est de Kahlau; 1828; — *Æferne*, comédie fantastique; 1835; — *Fata Morgana*, idem; 1838; — *Ueber die menschliche Freiheit* (De la Liberté humaine); Kiel, 1824; — *Ueber die Bedeutung der Philosophie der Gegenwart* (De la Portée de la Philosophie du jour); 1833. M. Heiberg publia en outre des *Revues littéraires*, et rédige encore aujourd'hui un recueil de ce genre intitulé : *Intelligenzblade* (1842 et années suivantes). On a réuni les *Œuvres poétiques* de M. Heiberg, Copenhague, 1833-1841, 9 vol., Copenhague, 1845-1847, 8 vol., et ses *Œuvres en prose*, ibid., 1841-1844, 3 vol. Ses *Œuvres dramatiques* ont été traduites en allemand par Kannegiesser; Leipzig, 1844, 2 vol. R. L.

Conv.-Lex. — Encyclopédie des Gens du Monde.

HEIDEGGER (*Jean-Henri*), théologien suisse, né le 1er juillet 1633, à Ursivellen, près de Zurich, mort à Zurich, le 18 janvier 1698. Fils d'un pasteur protestant, il commença ses études dans sa patrie, et alla les achever à Marbourg et à Heidelberg, où il fut reçu docteur en philosophie. Peu de temps après, il obtint une chaire de professeur extraordinaire en langue hébraïque à l'université de Heidelberg, puis une chaire de professeur en philosophie. En 1659 il fut appelé à Steinfurt pour professer la théologie et l'histoire ecclésiastique : il alla occuper cet emploi après s'être fait recevoir docteur en théologie à Heidelberg. En 1660 il revint dans son pays, s'y maria, et l'année suivante il parcourut la Hollande. La guerre ayant dispersé tous les étudiants de Steinfurt, il abandonna cette ville en 1665, pour retourner à Zurich. A peine y fut-il arrivé qu'on lui donna une chaire de professeur en morale, qu'il conserva jusqu'en 1667. Hottinger s'étant noyé, Heidegger fut nommé à sa place professeur en théologie, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort. Ses écrits traitent surtout de controverses. Il fut le principal auteur de la *formula consensus* adoptée en 1675 par le synode de Zurich dans l'espoir de réunir les églises réformées de la Suisse, et qui, loin d'atteindre ce but, occasionna bien des troubles. Heidegger fut le défenseur actif des réfugiés de France et du Piémont qui venaient chercher un asile en Suisse. Ses principaux ouvrages sont : *Quæstionum miscellarum ex jucundissimis physicorum viretis delibata Decas*; Zurich, 1654, in-4°; — *Disputatio theologica de fine mundi*; Steinfurt, 1660, in-4°.

— *De fide decretorum Concilii Tridentini Quæstiones theologicæ*; Steinfurt, 1662, in-8°; — *Stephani Curcellæi Libertas christianorum a lege Cibaria veteri, cum comment. J.-H. Heideggeri*; Amsterdam, 1662, in-8°; 1678, in-4°; — *De Articulis fundamentalibus Judaicæ Religionis Dissertatio prima proœmialis*; Steinfurt, 1664, in-4°; — *Historia Vitæ et Obitus J.-H. Hottingeri*; Zurich, 1667, in-8°; — *De Historia sacra Patriarcharum Exercitationes selectæ*; Amsterdam, 1667-1671, 2 vol. in-4°; Zurich, 1729, 2 vol. in-4°; — *Dissertatio de Peregrinationibus religiosis*, etc.; Zurich, 1670, in-8°; — *De Ratione Studiorum, opuscula aurea virorum de Ecclesia christiana et republica litteraria meritissimorum, Henrici Bullingeri, Desiderii Erasmi, Ludovici Vivis, Jacobi Breitingeri, Francisci Junii*; Zurich, 1670, in-12; — *Anatome Concilii Tridentini*; Zurich, 1672, 2 vol. in-8°; — *Dissertationes selectæ, sacram theologiam dogmaticam, historicam, et moralem illustrantes*; Zurich, 1675-1690, 4 vol. in-4°; — *Enchiridion Biblicum succinctius*; Zurich, 1681, in-8°; Amsterdam, 1688, in-8°; Iéna, 1723, in-8°; — *Historia Papatus, novissimo Historiæ Lutheranismi et Calvinismi fabro opposita; qua Ecclesiæ romanæ, septem periodis distinctæ, origo et progressus ad nostra usque tempora pertexitur. Accedit Francisci Guicciardini Historia Papatus, ex autographo Florentino restituta*; Amsterdam, 1684, in-4° : sous le nom de *Nicander ab Hohenegg, vir S. Jesu*; 2e édit., sous le vrai nom de l'auteur, Amsterdam, 1698, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en français, sous ce titre : *Histoire du Papisme, ou abrégé de l'histoire de l'Église romaine depuis sa naissance jusqu'à Innocent XI, pape*; Amsterdam, 1685, 2 vol. in-12; — *Mysterium Babylonis, seu in Divi Johannis theologi Apocalypseos prophetiam de Babylone magna diatribæ*; Leyde, 1687, 2 vol. in-4°; — *In viam Concordiæ ecclesiasticæ protestantium Manuductio*; Amsterdam, 1687, in-8°; — *Traité du Martyre, de la consolation des martyrs, et de la chute des saints*; Genève, 1687, in-8°, traduit du latin de Heidegger par Ant. Tessier; — *Tumulus Concilii Tridentini, juxta ejusdem Anatomen, seu sceleton antehac exhibitum, noviter erectus*; Zurich, 1690, 2 vol. in-4°; — *Medulla Theologiæ christianæ, corporis theologiæ prævia epitome*; Zurich, 1696, 1702, in-4°; — *Historia Vitæ et Obitus Joannis Ludovici Fabricii*, en tête des œuvres de Fabricius; Zurich, 1698, in-4°; — *Exercitationes Biblicæ, Cappelli, Simonis, Spinosæ, et aliorum, sive aberrationibus, sive fraudibus oppositæ*; Zurich, 1700, in-4°; l'éditeur y a joint la vie d'Heidegger et trois dissertations de cet auteur; — *Labores exegetici in Josuam, Matthæum, Epistolas S. Pauli ad Romanos, Corinthios et Hebræos*; Zurich, 1700, in-4°; — *Corpus Theologiæ christianæ, exhibens doctrinam veritatis, quæ secundum pietatem est, eamque contra adversarios quoscumque, veteres et novos, vel in fundamento fidei, vel circa illud errantes, ita asserens ut simul historiæ ecclesiasticæ Veteris et Novi Testamenti contineat Διατυπώσιν; adeoque sit plenissimum theologiæ didacticæ, elenchticæ, moralis, et historicæ, systema*; Zurich, 1700, in-fol.; — *Medulla Medullæ Theologiæ christianæ in gratiam et usum tyronum, ex Medulla Theologiæ recens edita ita contracta, ut ad illam initiationis et gradus vice fungatur*; Zurich, 1701, in-8°. Heidegger avait écrit sa propre biographie, qui a paru après sa mort par les soins du professeur Hofmeister, sous ce titre : *Historia Vitæ J.-H. Heideggeri, cui non pauca historiam Ecclesiæ temporis ejusdem, nec non litteras concernantia, inseruntur*; Zurich, 1698, in-4°. J. V.

Historia Vitæ J.-H. Heideggeri. — Éloge de Heidegger; dans les *Nova litteraria Helvetica Scheuchzeri*, année 1702, p. 10, et en tête de ses *Exercitationes Biblicæ*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'hist. des hommes illustres dans la rép. des lettres*, tome XVII, p. 148.

HEIDEGGER (*Gothard*), théologien protestant suisse, né en 1666, à Zurich, mort dans cette même ville, en 1711. C'était un homme fort original, qui se plaisait dans les paradoxes. Ses ouvrages eurent une certaine réputation dans leur temps. En voici les principaux : *Acerra philologica*; Zurich, plusieurs éditions; — *Recreationes sacræ*; ibid., 1698; nouvelle édition, 1723; — *Erasmus de Civilitate*; ibid., 1707. V—u.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*. — Adelung, *Supplément* à Jöcher.

HEIDEGGER (*Jean-Conradin*), magistrat suisse, né à Zurich, en 1710, mort dans cette même ville, en 1778. Il fut en 1768 bourgmestre de Zurich, où il fonda une académie des sciences. Il fit renouveler les anciennes capitulations avec la France, qui avaient été abolies depuis la révocation de l'édit de Nantes (1). V—u.

J.-C. Hirzel, *Éloge de M. le bourgmestre Heidegger*; Zurich, 1778. — M. Balthasar, *Éloge de Heidegger*; Bâle, 1778. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*.

* **HEIDEGGER** (*Charles-Guillaume*), baron de Heideck, général allemand, est né en 1788, à Saaralben, dans la Lorraine allemande. Fils d'un ancien officier suisse au service de France, il entra en 1801 à l'école militaire de Munich, et y acquit une connaissance assez étendue des arts du dessin. Nommé en 1805 lieutenant d'artillerie, il fit les campagnes de 1805, de 1806 et de 1809 contre l'Autriche, la Prusse et le Tyrol, et joignit, en 1810, comme volontaire, l'armée française en Espagne. Il ne revint en Bavière

(1) Son buste en bronze se trouve placé à la bibliothèque de Zurich, avec cette inscription : *J.-C. Heidegger Cos., quem vivum ob sapientiam suspexit, luxit post obitum Helvetia omnis.*

qu'en 1813, et fut promu au grade de major. En 1816 il vint à Salzbourg comme membre de la commission chargée de la délimitation des frontières. Au milieu de sa vie agitée, son talent d'artiste s'était développé librement, et il parvint à saisir la nature d'une manière vraie et originale. Son séjour dans la contrée si pittoresque de Salzbourg lui fournit les sujets de ses plus belles études de paysages, et quoiqu'il ne se fût essayé pour la première fois dans la peinture à l'huile qu'en 1816, il ne composa pas moins de soixante-sept tableaux jusqu'en 1825. En 1826 il était parvenu au grade de lieutenant-colonel, lorsqu'il obtint du roi de Bavière l'autorisation de se rendre en Grèce pour prendre part à la guerre de l'indépendance. Jusqu'à l'arrivée du comte Capo d'Istria, il présida à Nauplie la commission chargée de l'administration des secours envoyés d'Europe. Au mois de février 1827, il fit partie de l'expédition de Salamine, qui essaya de débloquer l'acropole d'Athènes. Bientôt après on le nomma chef de l'escadre qui se porta contre Oropus, dans le canal de Négrepont, et détruisit les principaux magasins des Turcs. Capo d'Istria lui confia en 1828 le commandement de Nauplie, auquel il joignit ensuite le gouvernement militaire d'Argos. Lorsque le colonel Fabvier (*voy.* ce nom) s'en retourna en France, M. Heidegger fut chargé de l'organisation des *taktikoi*, ainsi que de la direction de l'école militaire et de la surveillance supérieure de tous les établissements militaires.

Sa santé s'étant altérée, M. Heidegger se vit forcé d'aller passer quelque temps à Égine. Bientôt il reprit l'organisation des troupes régulières; mais des accès de fièvre opiniâtre le décidèrent, à la fin de la même année 1828, à quitter la Grèce. A son retour en Bavière, il fut nommé colonel. Il entreprit ensuite un voyage artistique en Italie, et, après avoir séjourné à Rome, il revint, le 9 juin 1830, à Munich, où il voua entièrement ses loisirs à la peinture. Il composa plusieurs tableaux remarquables, s'essaya dans la peinture à fresque, et exécuta pour la Glyptothèque de Munich l'attelage de quatre chevaux du char du Soleil. Les dessins et les esquisses de M. Heidegger portent le cachet d'un talent supérieur; mais ses tableaux à l'huile peints depuis son retour de Grèce sont souvent au-dessous de ses premières compositions. La Grèce en forme généralement le sujet. Il fit partie, en 1832, de la commission chargée de diriger les travaux de fortification à Ingolstadt. L'élévation du prince Othon (*voy.* ce nom) de Bavière au trône de Grèce ramena Heidegger dans ce pays. Déjà chambellan du roi de Bavière, il fut promu au grade de général grec et appelé dans le sein de la commission qui, pendant la minorité du jeune roi, était chargée de la régence. Dans l'exercice de ces fonctions, il mérita beaucoup du nouveau royaume par ses efforts pour y ramener l'ordre et la tranquillité et pour le doter d'un bon système de défense. Le roi Othon ayant été déclaré majeur en 1835, M. Heidegger revint en Bavière reprendre sa position dans l'armée; en 1844 il reçut du roi Louis le titre de baron, et fut plus tard élevé au grade de lieutenant général. J. V.

Conversations-Lexikon.

* **HEIDELOFF** (*Charles-Alexandre*), architecte allemand, est né à Stuttgard, le 2 février 1788. Fils de Victor-Pierre Heideloff, qui s'est fait connaître comme peintre, comme statuaire et architecte, il fit ses études à l'Académie des Beaux-Arts de sa ville natale, et se rendit, en 1818, à Nuremberg, où il obtint une chaire de professeur et la place d'architecte de la ville. Plus tard le roi de Bavière le nomma aussi conservateur des monuments historiques. M. Heideloff est très-versé dans la connaissance de l'architecture du moyen âge. De grands et beaux travaux ont été exécutés d'après ses dessins et sous sa direction. On lui doit : Le tombeau du dernier prince-évêque de Bamberg, la fontaine d'Albert Dürer à Nuremberg, la restauration du portail de l'église de Notre-Dame et la restauration de l'église de Saint-Jacques de cette même ville, les châteaux de Reinhardsbrunn, de Landsberg, d'Altenstein et de Rosenbourg près Bonn, la chapelle mortuaire de Meiningen, la restauration du château de Lichtenstein et de la chapelle du château de Rheinstein près Ringen, le monument du général Bystrœm à Kissingen, l'église catholique de Leipzig, enfin la restauration de la cathédrale de Bamberg et des églises de Saint-Laurent et de Saint-Sébald à Nuremberg. Il publia aussi plusieurs ouvrages relatifs à l'architecture, dont voici les principaux : *Die Lehre von den Sæulenordnungen* (Traité des Ordres d'Architecture); Nuremberg, 1827; — *Der Kleine Vignola* (Le petit Vignole); ibid., 1832; 3e édition, 1852; — *Die architectonischen Glieder, deren Construction, Zusammenstellung und Verzierung* (Les Membres Architectoniques, leurs constructions, compositions et ornements); Nuremberg, 1831, 2 vol.; — *Der Kleine Grieche* (Le petit Grec); ibid., 1836; — *Der Kleine Byzantiner* (Le petit Byzantin); ibid., 1837; — *Nuremberg's Baudenkmale der Vorzeit* (Les anciens Monuments de Nuremberg); ibid., 1838; — *Die Ornamentik des Mittelalters* (L'Art des Ornements architectoniques au moyen âge); ibid., 1838-1852, 24 livraisons; — *Der christliche Altar, archæologisch und artistisch dargestellt* (Étude archéologique et artistique sur l'autel chrétien); ibid., 1838, avec des commentaires par M. Neumann; — *Architectonische Entwürfe* (Essais architectoniques); ibid., 1850-1851, 2 livraisons; etc. R. L.

Conv.-Lex.

* **HEIDENSTEIN** (*Reinhold*), historien allemand, né en 1555, mort le 25 décembre 1620. Il était secrétaire de Sigismond III, roi de Pologne, et eut une part active à plusieurs négocia-

tions diplomatiques. On a de lui une histoire de son temps, depuis la mort de Sigismond-Auguste (1571), sous ce titre : *Rerum Polonicarum Libri XII*, in-fol.; Francfort, 1672. La partie la plus intéressante de cette histoire, celle qui traite de la guerre moscovite, a paru de son vivant à Cracovie, 1584, et à Bâle, 1588; elle a été traduite en allemand et imprimée deux fois dans cette langue à Gœrlitz, 1590 et 1594; plusieurs auteurs en ont donné des extraits (1), et Starozewski l'a insérée tout entière, d'après le texte original, dans ses *Historiæ Ruthenicæ Scriptores exteri sæculi XVI*; Berlin, 1842, vol. II. A l'instar de Karamzin (*Histoire de Russie*, t. IX), tous ceux qui voudront parler de l'histoire russe de cette époque sont tenus de consulter Heidenstein, dont Starowolski (*Monumenta Sarmatarum*; Cracovie, 1655, p. 340) dit : « Il possédait l'art de disserter sur n'importe quoi avec abondance et mesure, et de telle façon que tout en joignant l'utile à l'agréable, la splendeur et la dignité ne faisaient jamais défaut à la gravité de la matière qu'il traitait. » P. A. G—R.

Ianociana, sive clar. atque illustr. Poloniæ auctorum Mæcenatumque memoriæ miscellæ; Varsovie et Leipzig, 1776, I, 114. — Adelung et Rotermund, supplement de Jöcher. — Starozewski, *Hist. Ruth. scriptores*.

***HEIGERLON** (Le comte *Albert* DE HAIGERLOON ou), vivait pendant la seconde moitié du treizième siècle. Il appartenait à la noble famille de Hohenberg, qui comptait parmi ses apanages le château de Heigerlou, situé non loin de Hohen-Zollern. Sa sœur, Gertrude, épousa Rodolphe de Hapsbourg. Lui-même fut un puissant seigneur, un personnage influent et actif, dont les hauts faits ont été racontés par plusieurs chroniqueurs et peut-être même chantés par un poëte. « Multa bona fecit tempore suo comes Albertus et laudabilia; fuit bellicosus, animosus et probus; et cantatum a quodam magistro qui dicebatur Kumier (Kunrat?), quod idem Albertus esset sustentaculum Romani Imperii et totius Sueviæ », dit Albert de Strasbourg, qui dans un autre endroit compare le comte de Heigerlou à l'un des douze pairs de Charlemagne : « dicebatur esse unus de XII pugilibus ». Et en effet les Rolland et les Olivier ne furent pas pour le chef de la dynastie carlovingienne des champions plus belliqueux ni plus dévoués que le comte Albert ne le fut pour le fondateur de la nouvelle maison impériale. En 1277 il fut blessé à la cour même de son beau-frère par le sire de Haginecke. En 1281 Rodolphe le chargea de diriger le siége de Peterlingen; un peu plus tard, au camp devant Besançon, il lui confia l'etendard impérial. Après la mort de son beau-frère (1291), Albert redoubla d'activité et de zèle pour la maison de Hapsbourg; il soutint vigoureusement son neveu contre le nouvel empereur Adolphe de Nassau, et périt en combattant un des partisans de ce prince, Othon de Bavière (1295). Sa mort nous est racontée fort au long par un chroniqueur presque contemporain, Ottokar de Horneck, et elle fait, si nous ne nous trompons, le sujet de la miniature qui dans le manuscrit Manesse précède les poésies du comte de Heigerlon. Ce petit tableau représente un combat acharné entre plusieurs chevaliers; des dames les considèrent du haut d'une tour, et, prévoyant sans doute l'issue de la lutte, témoignent par leur contenance la plus vive douleur. Les titres littéraires de notre personnage sont peu nombreux : ils se bornent à une trentaine de vers, partagés en deux strophes, et consacrés à l'éloge de l'empereur Rodolphe. Ils ont été publiés d'abord par Bodmer (*Sammlung von Minnesingern*; Zurich, 1758), et plus tard par Hagen. A. P.

(1) Voy. Cromer, *De Origine et Gestis Polonorum*; Cologne, 1589. — *Rerum Moscoviticarum Auctores varii*; Francfort, 1600. — Pistor, *Corpus Historiæ Polon.*

Ottokar de Horneck, apud Pez, *Scriptores Rerum Austriacarum*, tome II. — B.-J. Docen, *Museum für Altd. Lit. und Kunst*; Berlin, 1809. — Hagen, *Minnesinger*; Leipzig, 1838.

HEIL (*Daniel* VAN), peintre flamand, né à Bruxelles, en 1604. Il se fit d'abord une grande réputation dans le paysage, mais il quitta ce genre pour peindre des incendies, qu'il a représentés avec tant d'art et de vérité qu'on disait « qu'il ne manquait à ses tableaux que la chaleur ». Il avait une touche légère, un coloris vif, mais exact. Il savait parfaitement disposer ses plans et varier ses effets. Houbraken cite surtout de lui la *Destruction de Sodome* et l'*Incendie de Troie*. Ce qui prouve la flexibilité de son talent, c'est un beau paysage représentant *Une scène d'hiver*, où la neige et la glace sont rendues avec le même naturel qu'il peignait les flammes, la fumée. Ce tableau existait à Bruxelles, dans la galerie du prince de Lorraine. A. DE L.

Houbraken, *Vie des Peintres*. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. I, p. 298.

HEIL (*Jean-Baptiste* VAN), peintre flamand, frère du précédent, né à Bruxelles, en 1609, mort après 1661. Il peignait fort bien l'histoire et le portrait. Il a exécuté un grand nombre de tableaux d'autel, et beaucoup de galeries de famille possèdent de ses toiles.

Un troisième frère, HEIL (*Leo*), peignait avec goût les fleurs et les insectes. A. DE L.

Corneille de Bie, *Gulden-cabinet van de edele vry Schilder-Konst*, etc.; Anvers, 1661. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. II, p. 2.

HEILBRONNER (*Jean-Christophe*), mathématicien allemand, né à Ulm, vers 1700, mort à Leipzig, en 1747. Il s'adonna d'abord à l'étude de la théologie, mais l'abandonna plus tard pour les sciences mathématiques, qu'il enseigna pendant quelques années à l'université de Leipzig. On a de lui : *Versuch einer mathematischen Historie* (Essai d'une Histoire des Mathématiques); Francfort et Leipzig, 1739; — *Specimen Historiæ Aeris*; Leipzig, 1740; — *Historia Matheseos universæ, a mundo condito ad sæculum p. C. n. XVI, etc. Accedit Recensio ele-*

mentorum, compendiorum et operum mathematicorum atque Hist. Arithmetices ad nostra tempora; Leipzig, 1742; — *Geometrische Aufgaben nebst der Aufloesung* (Problèmes géométriques, avec leur résolution); Leipzig, 1745, in-4°. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*. — Adelung, *Supplément* de Jöcher. — Scheibel, *Mathematische Bücherkenntniss*, vol. I, nouvelle édition, p. 58-63 et 65-68. — Montucla, *Histoire des Mathématiques*, nouvelle édition, tom. I, p. 6.

HEILMANN (*Jean-Gaspard*), peintre français, né à Mulhouse (Alsace), en 1718, mort en 1760. Élève de Doggeler à Schaffhouse, il travailla ensuite pendant quelque temps à Porentruy, à la cour de l'évêque de Bâle, et avec l'argent qu'il y avait gagné il se rendit à Rome. Quelques copies d'après le Dominiquin, qu'il présenta à l'ambassadeur de France, le cardinal de Tencin, lui valurent sa protection; et en 1742 ce ministre amena Heilmann avec lui à Paris. Ses portraits y devinrent tellement à la mode que pour en peindre davantage il dut renoncer à l'histoire. Néanmoins, il composa encore quelques tableaux d'église, ou des sujets traités à la manière de Gérard Dow et quelques paysages. Il imitait parfaitement la nature. Son coloris est vif et transparent; il excellait surtout dans le clair-obscur. Plusieurs de ses toiles ont été gravées par Wille, Watson, Chevillet et Mechel. J. V.

Fuessli, *Geschichte und Abbild. der besten Maler in der Schweitz*. — Nagler, *Neues Allg. Künstler-Lexikon*. — Hirsching, *Historisch-literarisches Handbuch*.

HEILMANN (*Jean-David*), théologien et philologue allemand, né à Osnabrück, le 13 janvier 1727, mort à Gœttingue, le 22 février 1764. Il fit ses études à Halle, devint en 1754 recteur du collége de Hameln, en 1756 recteur du collége d'Osnabruck, et en 1757 professeur de théologie à l'université de Gœttingue. On a de lui : *Specimen Observationum quarundam ad illustrationem Novi Testamenti ex profanis pertinentium*; Halle, 1748; — *Traits de parallèle entre l'esprit d'irréligion d'aujourd'hui et les anciens adversaires de la religion chrétienne*, ouvrage français; ibid., 1750; — *De Auctoritate librorum N. T. apud Manichæos*; ibid., 1750; — *Disputatio consecrationem sanctorum apud pontificos usitatam ad Apotheosin veterum Romanorum efficiam ostendens*; ibid., 1754; — *De Scholis priscorum Christianorum theologicis*; Rinteln, 1754; — *De florente litterarum Statu et Habitu ab initio religionis christianæ*; ibid., 1755; — *De Gustatu in prima maxima ætate, et scholarum spatiis conformando*; Osnabrück, 1756; — *Kritische Gedanken von dem Character und der Schreibart des Thucydides* (Pensées critiques sur le caractère et les écrits de Thucydide); Lemgo, 1758; — Traduction allemande de *Thucydide*, travail très-estimé; ibid., 1760; — *Compendium Theologiæ dogmaticæ*; Gœttingue, 1761; nouv. édit., 1774; — *Opuscula*, publiés par E.-J. Danovius; Iéna, 1777-1778, 2 vol., etc. R. L.

C.-G. Heyne, *Heilmanni Memoria*; Gœttingue, 1764. — Harlesius, *Vitæ Philologor.*, vol. II, p. 45-83. — C.-A. Klotzius, *Laudatio Heilmanni*; in *Actis Litterariis*, vol. I, P. II, p. 223. — Samuel Mursinna, *Biographia selecta*, vol. I, Halle et Magdebourg, 1782, p. 109-120. — T.-S. Putterus, *Specimen Historiæ litterariæ Academiæ Gottingensis*, p. 37-39. — Saxius, *Onomasticon litterarium*, P. VII, p. 128, et Anal. 281.

HEIM (*Jean-Louis*), historien allemand, né à Hermannsfeld, le 29 février 1704, mort à Solz, en 1785. Il fit ses études aux colléges de Schleusingen, de Meiningen et à l'université de Leipzig, et devint en 1740 pasteur de la commune de Solz et de Mehmel. On a de lui : *Beschreibung der zwei uralten Henneberg'schen Bergschlœsser Dissburg und Hutsberg* (Description des deux anciens Châteaux de Dissbourg et Hutsberg, appartenant aux seigneurs de Henneberg); Francfort et Leipzig, 1761; — *Die Schlacht bei Fladenheim* (La Bataille de Fladenheim); Meiningen, 1766; — *Henneberg'sche Chronika* (Chronique de la famille Henneberg); ibid., 1767-1777, 3 vol. R. L.

Meusel, *Lex. d. Verstorb.*, vol. V, p. 294-295. — *Conv.-Lex.* — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

HEIM (*Ernest-Louis*), médecin allemand, fils du précédent, né à Solz, le 22 juillet 1747, mort à Berlin, le 15 septembre 1834. Il fit ses études à Meiningen et à Halle, où il obtint, en 1772, le grade de docteur en médecine. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Hollande, la France et l'Angleterre et pratiqué son art pendant plusieurs années, il se fixa en 1783 à Berlin. Ses écrits de médecine ont été publiés après sa mort par Paetsch : *Vermischte medicinische Schriften*; Leipzig, 1836. On lui doit en outre : *Erfahrungen und Bemerkungen über Schwangerschaften ausserhalb der Gebaermutter* (Expériences et Observations sur des Grossesses extra-utérines); Berlin, 1812. R. L.

Convers.-Lex. — Kessler, *Das Leben Heims*; Leipzig, 1re édit., 1846, 2 vol.

HEIM (*Frédéric-Timothée*), naturaliste allemand, frère du précédent, né à Solz, en 1751, depuis 1782 pasteur de la commune d'Effelder, mort le 5 juillet 1821. Il publia l'ouvrage du baron de Wetzhausen : *Systematische Classificirung und Beschreibung der Kirschensorten* (Classification systématique et Description des différentes espèces de Cerises); Stuttgard, 1819. R. L.

Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

HEIM (*Georges-Christophe*) (1), naturaliste allemand, frère des précédents, né à Solz, en 1743, mort à Gumpelstadt, le 5 mai 1807. Il étudia la théologie à Iéna, et devint pasteur à Gumpelstadt, près Salzungen (Meiningen). On a de lui : *Deutsche Flora* (Flore allemande); Berlin, Géra et Leipzig, 1799-1800, 2 vol. R. L.

(1) Ersch et Gruber lui donnent les prénoms de *Georges-Christian*.

Meusel, *Nachtrag*, VII, VIII, XI, XVI. — Ersch et Grüber, *Encyklopædie*.

HEIM (*Jean-Louis*), géologue allemand, frère des précédents, né à Solz, le 29 juin 1741, mort à Meiningen, en 1819. Il fit ses études à Meiningen et à Iéna, devint en 1774 précepteur du prince Georges de Meiningen, et plus tard conseiller et vice-président du consistoire ecclésiastique de ce duché. On a de lui : *Geologische Beschreibung des Thüringerwald-Gebirges* (Description géologique des montagnes de la forêt de Thuringe); Leipzig et Meiningen, 1796-1812, 6 vol.; — *Geologischer Versuch über die Bildung der Thaeler* (Essai géologique sur la formation des vallées); Weimar, 1797. Sa collection de minéralogie se trouve actuellement au cabinet d'histoire naturelle de l'université de Iéna. R. L.

Meusel, *Nachtrag*, VII, VIII, XI, XVI. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

* **HEIM** (*François-Joseph*), peintre d'histoire français, né à Belfort (Haut-Rhin), le 16 décembre 1787. A l'âge de onze ans il obtint le premier prix de dessin à l'école centrale de Strasbourg. En 1803 il vint à Paris étudier la peinture, sous la direction de Vincent. En 1806 il reçut le deuxième grand prix, et en 1807 le premier grand prix à l'École des Beaux-Arts. Le sujet du concours était *Thésée vainqueur du Minotaure*. Il partit alors pour Rome, et dès son arrivée en Italie il entreprit et envoya en France plusieurs ouvrages importants, qui lui méritèrent les encouragements des membres de la classe des beaux-arts de l'Institut et prirent place dans différents musées départementaux. De retour à Paris, M. Heim fut jugé digne, à l'exposition de 1812, d'une grande médaille d'or de première classe. Depuis, ses succès se multiplièrent. Il travailla à la décoration du Louvre, et le 19 décembre 1829 il fut nommé membre de l'Académie des Beaux-Arts, à la place de Regnault. Deux ans après il succéda à Lethière comme professeur à l'École des Beaux-Arts. Décoré de la Légion d'Honneur en 1825, M. Heim a été nommé officier du même ordre en 1855, après avoir obtenu la grande médaille d'honneur à l'exposition universelle. Les principaux tableaux de M. Heim sont : *L'Arrivée de Jacob en Mésopotamie* (1812); — *Saint Jean* (1814); — *La Résurrection de Lazare*; — *Tite Vespasien faisant distribuer des secours au peuple*; — *Titus pardonnant à des conjurés*; — *Martyre de saint Cyr et de sainte Juliette, sa mère* (1819) : ce tableau, qui décore une chapelle de l'église Saint-Gervais, fut récompensé d'une médaille de première classe; — *Le Rétablissement des sépultures royales à Saint-Denis*; — plusieurs portraits en pied; — *Le Martyre de saint Hippolyte* (1822) : ce tableau orne l'église Notre-Dame de Paris; — *La Délivrance du roi d'Espagne*; — *Sainte Adélaïde* et *saint Arnould, évêque de Metz*; — *La Prise du temple de Jérusalem par les Romains* (1824) : ce tableau est placé au musée du Luxembourg; — *Saint Hyacinthe, invoquant la Vierge, ressuscite un jeune homme qui s'était noyé* : ce tableau se voit à Notre-Dame; — *Le roi distribuant des récompenses aux artistes à l'exposition de* 1824; — *Saint Germain, évêque d'Auxerre, distribue des aumônes* (1827); — *Louis-Philippe recevant au Palais-Royal les députés de* 1830, *qui lui présentent l'acte qui lui défère la couronne* (1834) : pour le musée de Versailles; — *Le Champ de mai du 1er juin* 1815 : pour le musée de Versailles; — *Une Lecture faite par Andrieux dans le foyer de la Comédie-Française* (1847) : au salon ce tableau attirait la foule, soit que l'intérêt naquît de la finesse et du mérite de l'œuvre en elle-même, soit que la réunion des principaux acteurs du Théâtre-Français et de tous les auteurs dramatiques les plus célèbres de l'époque excitât la curiosité par leur grande ressemblance; — *Défaite des Cimbres et des Teutons par Marius* (1853); — *Victoire de Judas Machabée*; — *Bataille de Rocroy*; — Seize portraits (1855) : *Daru, Cuvier, Silvestre de Sacy, Pierre Guérin, Frayssinous, Geoffroy Saint-Hilaire, Alex. de Laborde, Berton, Arnault, Serres, Droz, Michaud, Perceval-Grandmaison, Andrieux* et *Mme Hersent*. En outre M. Heim a peint au Louvre un plafond du musée Charles X, où il a représenté *Le Vésuve personnifié recevant de Jupiter le feu qui doit consumer Herculanum et Pompéi*. Les six pendentifs qui ornent les voussures de la même salle, et où sont reproduites des scènes de désolation, sont également de sa main, ainsi que huit médaillons à fond d'or, où sont figurés de petits génies chargés d'objets précieux, qu'ils semblent vouloir préserver de l'incendie. M. Heim a peint aussi dans la galerie française un plafond où des personnages symboliques figurent *La Renaissance des arts en France*. Divers sujets historiques ornent les voussures et complètent l'allégorie du plafond. Il a fait un tableau sur place à l'église Notre-Dame de Lorette et il a décoré la chapelle des âmes du purgatoire à l'église Saint-Sulpice. On doit compter parmi ses travaux les plus importants les peintures exécutées en 1844 dans la salle des conférences de la Chambre des Députés; elles se composent de quatre sujets principaux représentant : *Charlemagne faisant lire au peuple ses Capitulaires*; — *Louis VI, dit le Gros, affranchissant les communes*; — *Saint Louis faisant publier ses ordonnances avant son départ pour la Terre Sainte*; — *Louis XII organisant définitivement la Chambre des Comptes*; — de quatre figures allégoriques : *La Prudence, La Justice, La Force, La Vigilance*; — de douze médaillons avec les portraits de l'*abbé Suger*, de *Jeannin, Matthieu Molé, de Thou, Sully, Richelieu, Montesquieu, d'Aguesseau, L'Hôpital, Montaigne Colbert* et

Turgot; — enfin de huit autres figures allégoriques, placées aux angles : *L'Agriculture*, *La Marine*, *Les Beaux-Arts*, *L'Industrie*, *Le Commerce*, *Les Sciences*, *La Paix* et *La Guerre*.
L. LOUVET.

Dict. de la Conversation. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — *Livrets des Salons*, 1812, 1814, 1819, 1822, 1824, 1827, 1834, 1847, 1853, 1855. — Th. Gautier, *Les Beaux-Arts en Europe*, et *Moniteur* du 30 août 1855.

* HEIMBACH (*Gustave-Ernest*), jurisconsulte allemand, né le 13 novembre 1810, à Leipzig, mort le 24 janvier 1851. Il étudia le droit à l'université de Leipzig, visita la France et l'Italie, pour y faire des recherches sur les manuscrits concernant le droit byzantin. De retour à Leipzig en 1834, il devint en 1839 professeur de droit à l'université. On a de lui : *Observationes Juris Græco-Romani. Anonymi librum de Actionibus, adhuc ineditum, edidit prolegomenisque instruxit*; Leipzig, 1830, in-8° ; — *Observationum Juris Romani Liber, in quo de certi conditione disputatio est et ad legis quæ de Gallia Cisalpina dicitur caput XXI Commentarius*; Leipzig, 1834, in-8°; — *Uber Ulpians Fragmente* (Sur les Fragments d'Ulpien); Leipzig, 1834, in-8°; — Ἀνέκδοτα; Leipzig, 1837-1840, 2 vol. in-4°; le premier volume contient : *Athanasii scholastici Emiseni De Novellis Justiniani Justinique Commentarius ; Anonymi scriptoris* Περὶ διαφόρων ἀναγνωσμάτων ; *Fragmenta Commentariorum a Theodoro Hermopolitano, Philoxeno, Symbatio anonymoque scriptore de Novellis Justiniani conscriptorum*; le second volume renferme : *Justiniani Codicis Summa Perusina; Anonymi scriptoris Collectio XXV capitum ; Jo. Scholastici patriarchæ Constantinopolitani Collectio LXXXVII capitum, et* Σύντομος διαίρεσις τῶν νεαρῶν τοῦ Ἰουστινιανοῦ ; *Anonymi scriptoris De Peculiis Tractatus*. Enfin, Heimbach a beaucoup coopéré à l'édition des Basiliques donnée par son frère. E. G.

Conv.-Lex.

* HEIMBACH (*Charles-Guillaume-Ernest*), jurisconsulte allemand, frère aîné du précédent, né le 29 septembre 1803, à Mersebourg. Il est depuis 1828 professeur de droit à Iéna, et depuis 1832 conseiller à la cour d'appel de cette ville. On a de lui : *De Ælio Gallo jurisconsulto ejusque Fragmentis*; Leipzig, 1823, in-8°; — *De Basilicorum Origine, fontibus, scholiis atque nova editione adornanda*; Leipzig, 1825, in-8° ; — *De sacrorum privatorum mortui continuandorum Necessitate*; Leipzig, 1827, in-8° ; — *Basilicorum cum Jure Justinianeo collatorum Specimen*; Iéna, 1828, in-8° ; — *Basilicorum Libri LX; ope codicum manuscriptorum a G.-E. Heimbachio aliisque collatorum, integriores cum scholiis edidit, translationem latinam et adnotationes criticas adjecit C.-G.-E. Heimbach*; Leipzig, 1833-1850, 6 vol. in-4° ; c'est la meilleure et la plus complète édition de ce recueil important pour la connaissance du droit romain.
E. G.

Conv.-Lex.

HEIMBURG (*Gregor*), jurisconsulte et homme politique allemand, né à Wurtzbourg, au commencement du quinzième siècle, mort à Dresde, en août 1472. Secrétaire d'Æneas Sylvius, depuis pape sous le nom de Pie II, il assista au concile de Bâle, y parla contre les prétentions de la cour de Rome, et s'établit en 1431 comme jurisconsulte à Nuremberg. Il fut envoyé par le duc Sigismond à la diète de Mantoue, fut excommunié, et trouva des protecteurs dans Georges Podiebrad, roi de Bohême, et dans le duc de Saxe, qui lui permit de se fixer à Dresde. Ses écrits, dans lesquels il montre beaucoup d'érudition, se trouvent pour la plupart réunis dans *Scripta nervosa justitiæque plena, ex manuscriptis nunc primum eruta*; Francfort, 1608. R. L.

Ullmann, *Die Reformatoren vor der Reformation*; Hambourg, 1841-1842, 2 vol. — Hagen, *Zur politischen Geschichte Deutschlands*; Stuttgard, 1842. — Fabricius, *Bibl. Lat. med. Æt.*, tome III, p. 286-288. — J. A. Ballenstadius, *Vita Heimburgii*; Helmstædt, 1737. — Will, *Nürnb. Gel.-Lexikon*, vol. II, p. 62.

HEIN. *Voy.* HEYN.

* HEINE (*Salomon*), philanthrope allemand, né à Hanovre, en 1766, mort à Hambourg, le 23 décembre 1844. Il appartenait à la religion israélite. Quoique dénué de fortune lorsqu'il vint s'établir à Hambourg, il laissa à sa mort une fortune qu'on évaluait à 41 millions de francs. Il contribua pour une grande part à maintenir le crédit de Hambourg après l'incendie de cette ville, en 1842. D'abord il obtint que les payements de la banque continentale continueraient pendant toute la durée du sinistre, et mit à la disposition du gouvernement un demi-million comptant qui lui permit de faire face à toutes les éventualités. Il empêcha aussi les courtiers de faire monter l'escompte à plus de 4 pour 100. Malgré ses services signalés, il n'eut jamais droit de cité dans Hambourg, et la corporation du commerce ne voulut même pas le recevoir dans son sein, tant les préjugés religieux sont encore puissants en Allemagne. Dans son testament, Salomon Heine laissa de grands legs aux établissements de bienfaisance de Hambourg, fondés exclusivement en faveur des indigents des différentes confessions chrétiennes, aux hôpitaux, bureaux de charité et écoles gratuites de la communauté juive de cette ville, à la société chargée de faire apprendre un métier aux enfants israélites indigents des deux sexes. En outre, il laissa une somme destinée à augmenter le fonds de l'institution établie de son vivant par lui sous le nom de *Fondation de Salomon Heine*, et qui a pour objet de prêter sans intérêt de l'argent aux artisans et ouvriers de tous cultes tombés, sans leur faute, dans des embarras pécuniaires. Il laissait aussi de quoi rebâtir deux églises de Hambourg détruites lors de l'incendie de 1842. Ses domestiques et ses commis n'avaient pas été oubliés, et il avait af-

franchi tous ses petits débiteurs de leurs obligations. Tous ces legs distribués, il donnait plus de 3 millions à chacun de ses trois gendres, et son fils, M. Charles-Henri, qui a pris la gestion de sa maison, avait plus de 15 millions pour sa part.

L. L—T.

Journal des Débats, 5 et 8 janvier 1844. — *Moniteur*, 9 janvier 1844.

HEINE (*Henri*), poëte allemand, neveu du précédent, né de parents israélites, à Dusseldorf, le 1er janvier 1800, mort à Paris, le 17 février 1856. Après avoir fait ses premières études au collége dit des Jésuites de sa ville natale, il fut envoyé par son père à Hambourg, afin d'y apprendre le commerce ; mais, bientôt dégoûté de cette carrière, il quitta Hambourg pour aller étudier le droit à l'université nouvellement créée de Bonn. Il y eut pour maître et ami le célèbre Auguste-Guillaume Schlegel, qui par son enseignement et ses conseils ne contribua pas peu à développer dans son jeune élève le goût de la poésie. Après un séjour de six mois à Bonn, il vint à Berlin, qui lui offrit de plus grandes ressources littéraires. Il y connut Hegel, dont la philosophie combinée à celle de Spinoza fit naître en lui à la fois une indifférence universelle et une audace révolutionnaire, deux tendances opposées que réflètent ses principales œuvres. A Berlin, il vécut dans la société de Chamisso, de Varnhagen von Ense, de son épouse, Rahel Levin, de madame Herz, de Grabbe, etc., qui à cette époque formaient le centre de la vie littéraire de la capitale de la Prusse. En 1822 Heine publia son premier recueil de poésies, qui passa pour ainsi dire inaperçu. Le poëte, qui s'en était promis une grande gloire à défaut de bénéfices, en fut si mécontent qu'il quitta Berlin pour se rendre à Gœttingue. Ici il tâcha de se consoler de la déception de son début en se livrant avec assiduité à l'étude du droit, qu'il n'avait que trop négligée à Berlin ; aussi fut-il bientôt promu docteur en droit par la faculté de Gœttingue; ce fut vers cette époque qu'il abjura le judaïsme, pour embrasser le protestantisme, et se fit baptiser luthérien, à Heiligenstadt, le 28 juin 1825. Cependant, toute sa vie il ne cessa de railler toute croyance religieuse : il n'était ni chrétien ni israélite; il n'admettait ni un Dieu personnel ni un Dieu panthéistique. A son retour à Berlin, il fit paraître deux tragédies, *Almansor* et *Radcliff*, mais qui n'eurent pas plus de succès que ses premières poésies. Ce sont en effet de très-médiocres compositions, dépourvues de tout intérêt dramatique. Heine s'était jeté dans la fausse route que suivait l'école romantique des deux frères Schlegel, de Tiek, Brentano, Arnim, etc. Voyant le nord de l'Allemagne si peu sensible à ses productions, il alla se fixer à Munich, ville catholique, où il s'attendait à être mieux apprécié. Mais là aussi il se vit frustré de ses plus belles espérances. Irrité au plus haut degré du mauvais accueil fait à ses œuvres, il résolut alors d'entreprendre un voyage en Italie. Il y recueillit les matériaux pour ses *Tableaux de voyages* (*Reisebilder*), publiés par lui à Hambourg, de 1825 à 1831, en quatre volumes. Ce livre eut un succès éclatant. Dans un style à la fois simple et piquant, l'auteur y raconte ses impressions de voyage, en les mêlant d'observations très-fines et spirituelles, mais non sans se laisser aller parfois à cette crudité de sentiments ironiques qui dépare presque tous ses ouvrages.

Se voyant enfin favorablement accueilli du public, Heine fit une nouvelle édition de ses poésies, dont il eut soin de retrancher tous les morceaux dont la trop grande licence avait choqué ses lecteurs, et il les rajeunit sous le titre : *Le Livre des Chants* (*Das Buch der Lieder*). Ce titre lui porta bonheur : ses *Lieder* furent avidement lus, et répandus par les jeunes gens des universités ; c'est en effet le livre le plus remarquable sorti de la plume de Heine. Un très-grand nombre de ces chants sont d'une beauté exquise, et exhalent un parfum poétique qui ne se retrouve que dans les poésies de la jeunesse de Gœthe. Ses *Lieder* vivront quand toutes les autres productions de Heine seront oubliées depuis longtemps.

Jusqu'en 1830 Heine avait plus ou moins fidèlement réfléchi dans ses écrits le cours d'idées d'un « bon et loyal sujet allemand » ; mais la révolution de Juillet étant venue tout à coup réveiller les esprits, le jeune poëte se lança dans l'opposition, et fit paraître à Hambourg un pamphlet intitulé : *Kahldorf sur la noblesse, en lettres adressées au comte M. de Moltke*, Hambourg, 1831 (Kahldorf über den Adel, in Briefen an den Grafen M. von Moltke), et il vint s'établir à Paris. Quoique l'auteur ne dise rien de bien nouveau dans ce pamphlet, on voit cependant qu'il s'était franchement rangé du côté des mécontents. Deux ans après il publia ses volumes *Beitrage zur Geschichte der neueren schönen Literatur in Deutschand*, Hambourg, 1833, dont il donna une édition française, sous le titre de *L'Allemagne*, Paris, 1835, 2 vol. in-12. L'auteur y déploie toute sa verve et son ironie naturelle contre la « vieille Germanie » ; on y remarque surtout les pages consacrées à Luther et au récit des phases que la philosophie allemande avait subies depuis Kant. Mais les jugements qu'il porte sur les écrivains contemporains ont en général plus d'éclat et de hardiesse que de solidité. On y voit trop clairement qu'il s'agit pour lui plutôt de mettre en relief sa propre individualité que de rendre justice aux autres. Des hommes qui d'ailleurs s'étaient acquis la réputation la moins contestée y sont flagellés de la manière la plus impitoyable. C'est ainsi que son ancien maître et ami Auguste Guillaume Schlegel, qu'il avait naguère encensé comme un des héros littéraires de l'Allemagne, y est déchiré à belles dents.

En 1831 Heine commença à écrire pour la *Gazette d'Augsbourg* une série d'articles sur l'état de la France ; il les réunit plus tard en un volume, et les publia en allemand, sous le titre : *Französi-*

sche Zustände, Hambourg, 1833, et en français, sous le titre de *Lutèce*, Paris (1), ... Il y a dans cet ouvrage des pages très-éloquentes; mais les portraits qu'il fait des hommes politiques montrent combien il était ingrat envers ceux qui lui avaient accordé une généreuse hospitalité. Sous le rapport du style, c'est peut-être l'ouvrage le plus fini de Heine. Son *Salon* (Hambourg, 1834) présente un lieu de rendez-vous intéressant, quoique le causeur principal soit un bavard prolixe, qui conte sur beaucoup de sujets plus qu'il ne sait; mais, en homme d'esprit, il se tire toujours d'affaire, au grand divertissement du lecteur. De tous ses écrits celui qui lui nuisit le plus dans l'opinion des libéraux de l'Allemagne, ce fut sa brochure *Sur L. Borne* (Heinrich Heine über L. Borne), Hambourg, 1838. Dans une critique acerbe et indigne, il s'attaque à la mémoire d'un homme d'un mérite reconnu et dont la tombe venait à peine de se fermer. Son *Atta-troll* est un morceau satirique de premier ordre : sous le type de l'ours, vrai type d'ours allemand, l'auteur se moque impitoyablement des travers de ses compatriotes.

Dans un voyage qu'il fit en 1843 en Allemagne, Heine composa ses *Contes d'hiver* (Winter-Mährchen), dans lesquels il raconte des aventures imaginaires et des épisodes burlesques. Un grand nombre de professeurs, d'écrivains et d'artistes allemands y sont fort malmenés. Le poëte se promène à la fin du livre avec la déesse patronne de Hambourg à travers la ville. Pour ne pas trop fatiguer son compagnon, la patronne l'invite à monter chez elle. On s'assied au coin du feu, et au milieu de libations de punch, elle lui fait une déclaration d'amour, ce dont notre poëte est charmé. Après s'être félicités de leur heureuse rencontre, les deux amants se mettent à parler politique. Heine, en curieux mortel, interroge la déesse sur l'avenir de l'Allemagne. Au lieu de répondre, elle prend son amant par le bras, et le conduit dans un petit cabinet, et là, sans cérémonie, elle lui fait passer la tête par le trou d'une chaise percée, au fond de laquelle elle lui montre ce qu'il désire tant connaître. C'est par des lazzis de ce genre que Heine croyait se rapprocher d'Aristophane. En 1844 parut de lui un volume intitulé *Nouvelles Poésies* (Neuere Gedichte), qui renferme des morceaux dignes de figurer dans son *Livre des Chansons*. Sa dernière grande publication fut son *Romancero*, collection de romances et de poésies diverses où, à côté des accents éminemment lyriques de sa muse, il se trouve les lamentations d'un malade désespéré. Heine à l'époque de la composition de ces vers était déjà très-souffrant; il sentait les premières atteintes de la maladie nerveuse qui depuis 1848 le tint presque constamment au lit jusqu'à sa mort. S'il n'a pas été toujours philosophe pendant qu'il jouissait d'une santé florissante; il le fut du moins durant cette longue agonie; car il conserva au milieu de ses douleurs une grande égalité d'humeur, et ne cessa de se moquer de lui-même et des autres. Sa garde étant obligée de le porter sur ses bras, il cria un jour à un ami entrant à ce moment; et qui s'informait de l'état de sa santé : « Je ne vais pas trop mal, mon cher; car, comme tu vois, je suis toujours choyé des femmes (1). »

Écrivain et poëte de premier ordre, Heine avait été surnommé par quelques-uns *le Voltaire de l'Allemagne* : il eut beaucoup d'admirateurs, mais peu ou point d'amis.

Germain Mæurer.

Julien Schmidt, *Histoire littéraire de l'Allemagne*. — Gottschalk, *Histoire littéraire de l'Allemagne*. — J. Duesberg, *Mouvement littéraire de l'Allemagne*; dans la *Revue de Paris* du 1er avril 1855. — A. Ruge, *Annales de Halle*, 1839. — *Feuilles pour la conversation littéraire*, par H. Margraff. — Hillebrand, *Histoire de l'Allemagne*. — *H. Heine, sa vie*, etc.; dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1852.

HEINE. *Voy.* Heyne.

HEINECCIUS (*Jean-Michel*) ou *Heinecke*, théologien protestant allemand, né à Eisenberg, le 14 décembre 1674, mort à Halle, le 11 septembre 1722. Il fit ses études à Iéna, Francfort et Giessen, visita la France et les Pays-Bas, et exerça plus tard le ministère ecclésiastique à Goslar (1699) et à Halle (1709). On a de lui : *Antiquitates Goslarienses;* Francfort, 1707; — *Syntagma de veterum Sigillis;* Francfort, 1709; — *De Originibus Domus Brandenburg.;* Quedlimbourg, 1707, in-fol.; — *Eigentliche und wahrhafte Abbildung der alten und neuen griechischen Kirche* (Tableau de l'Église grecque, ancienne et moderne); Leipzig, 1711; — *Prüfung der neuen Propheten* (Examen des nouveaux Prophètes); Halle, 1715, in-4°; — *Historia Historiæ, seu de fatis studii historico-chronici apud varias gentes; schediasma historicum, ubi semel subsidia nonnulla chronicon civitatis conscribendi indicantur;* Helmstædt, 1705, in-4°; — *De Jurisconsultis christianis priorum sæculorum, eorumque in Ecclesiam meritis;* Halle, 1713; — *Colloquia religiosa publice et privatim inter bina hæc sæcula habita;* Halle et Magdebourg, 1719, in-4°; etc. V—u.

Sax, *Onomasticon literarium*, P. VI, p. 45. — *Catal.*

(1) Heine n'écrivait que l'allemand : les éditions françaises de ses œuvres sont dues à MM. Lœwe-Weimars, Gérard de Nerval, Saint-René Taillandier, etc.

(1) Bien longtemps avant cette cruelle maladie, qui, commencée par une paralysie de la paupière de l'œil gauche, avait fini par déterminer une paralysie avec contracture et atrophie des jambes, j'avais souvent entendu H. Heine se plaindre du triste sort des hommes de lettres, « réduits à tourmenter perpétuellement leur imagination pour en tirer de quoi amuser le public ». Quelques mois avant sa mort, il reçut la visite de Béranger : ce fut sur mes vives instances que l'illustre chansonnier s'y était décidé. « Les gens de lettres, me disait-il chemin faisant, ont tant de vanité. » — « Mais il s'agit, lui répondis-je, de consoler celui qui souffre. » — Malheureusement ce que Béranger craignait ne se réalisa que trop : le lendemain, des journalistes, amis de Heine, parlèrent de cette visite comme d'un hommage rendu par le grand poëte français au premier poëte d'Allemagne. (*Note du Directeur.*)

Bibl. Bunav., t. I, vol. II, p. 1306. — H.-A. Franke, *Oratio funebr. J.-M. Heineccii*; dans *Nova Litteraria*, an. 1722, p. 130 seq. — J.-W. Schmidt, *Progr. in quo J.-M. H. Vita ab ipso scripta sistitur*; Helmstædt, 1709.

HEINECCIUS (*Jean-Gottlieb*), célèbre jurisconsulte allemand, frère du précédent, né le 11 septembre 1681, à Eisenberg, mort le 31 août 1741. Sur le conseil de son frère, diacre à Goslar, il étudia d'abord la théologie; mais ses goûts l'attiraient vers la jurisprudence. En 1708 il accepta à Halle la place de précepteur des enfants du général Golowkin. En 1713 il devint professeur près de la faculté de philosophie. En 1720 il obtint une chaire de droit. Trois ans après, il fut appelé à l'université de Franeker, qu'il quitta bientôt pour se fixer à Francfort-sur-l'Oder. Enfin, en 1733 il se rendit, sur l'injonction du roi de Prusse, à Halle, en qualité de professeur de droit. Ses cours attiraient un nombre considérable d'auditeurs. Ses ouvrages sont écrits avec pureté et élégance, tandis que ceux des jurisconsultes de son temps manquent de ces qualités. Heineccius a remis en honneur les traditions de la grande école de jurisprudence du seizième siècle. Pour être étudié et compris, le droit romain doit, selon lui, être constamment rapproché de l'histoire et des antiquités. Heineccius fut aussi l'inventeur d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la jurisprudence, laquelle fut appelée *axiomatique*, c'est-à-dire procédant par principes et déductions. « La collection des œuvres d'Heineccius, dit Camus, dans sa *Bibliothèque choisie des Livres de Droit*, est la plus nécessaire après celle des œuvres de Cujas. Son commentaire sur les lois *Julia* et *Poppæa* suffirait pour le mettre au rang des plus grands jurisconsultes. Aujourd'hui en Allemagne, l'autorité d'Heineccius décroît un peu, parce que quelques jurisconsultes qui sont venus après lui ont fait mieux, en profitant de ses recherches. » On a d'Heineccius : *Dissertatio de habitu et insignibus sacerdotalibus*; Leipzig, 1702, in-4°; — *De origine atque indole jurisdictionis patrimonialis*; Halle, 1716, 1729 et 1739, in-4°; — *Syntagma Antiquitatum Romanorum jurisprudentiam illustrantium, secundum ordinem Institutionum digestorum*; Halle, 1718, in-8°; Strasbourg, 1724, 1730, 1733, 1741, 1755, in-8°; Utrecht, 1745, 2 vol. in-8°; Bâle, 1742 et 1752; Genève, 1768; Francfort, 1761, 2 vol., in-8°; Leipzig, 1722, in-8°, avec des notes de Haubold; Francfort, 1841, avec des remarques de Mühlenbruch; — *Fundamenta Styli cultioris*; Halle, 1719, in-8°; Nuremberg, 1726, 1729, 1730, in-8°; Leipzig, 1743, in-8°, avec des notes de Gessner, etc. : premier essai d'un exposé méthodique et philosophique des règles du style latin; — *De Collegiis et Corporibus Opificium*; Halle, 1723 et 1756, in-4°; — *Elementa Juris civilis secundum ordinem Institutionum*; Amsterdam, 1725, 1728, 1731, 1738, in-8°; Leipzig, 1740, in-8°; Berlin, 1762, in-8°; avec des adjonctions de Uhle, Leipzig, 1766, in-8°, etc. Cet ouvrage, dont les nombreuses éditions attestent le succès, fut remanié à la fin du dix-huitième siècle successivement par Hopfner, Woltär, Waldeck et Biener, et servit, ainsi modifié, encore longtemps de manuel pour les cours d'Institutes; — *Commentarius ad legem Juliam et Papiam Poppæam, quo multa juris auctorumque veterum loca explicantur, vindicantur, emendantur atque illustrantur*; Amsterdam, 1725 et 1731, in-4°; Leipzig, 1778, in-4°; — *De Jurisconsultis semidoctis, causisque cur tam pauci hodie ad veram jurisprudentiæ laudem perveniant*; Francfort-sur-l'Oder, 1727, in-4°; — *De Juventio Celso, jurisconsulto*; Francfort-sur-l'Oder, 1727; — *Elementa Juris civilis secundum ordinem Pandectarum*; Amsterdam, 1728 et 1731, in-8°; Strasbourg, 1734, in-8°; Francfort, 1756, in-8°; Magdebourg, 1764, in-8°; Francfort, 1796, in-8°; etc.; — *Elementa Philosophiæ rationalis et moralis*; Amsterdam, 1729, in-8°; — *Elementa Juris Naturæ et Gentium*; Halle, 1730, in-8°; cinquième édition, Halle, 1768, in-8°; — *De Aquilio Gallo, jurisconsulto*; Francfort-sur-l'Oder, 1731, in-4°; — *De variis Saturninis Jurisconsultis*; Francfort-sur-l'Oder, 1731, in-4°; — *Historia Juris civilis Romani et Germanici*; Halle, 1733, in-8°; Leyde, 1740 et 1748, in-8°; Strasbourg, 1751 et 1765, in-8°, avec des notes de Ritter, augmenté d'une *Histoire du Droit français* par Silberaldt; — *De Salvio Juliano, jurisconsultorum sua ætate coryphæo*; Halle, 1733, in-4°; — *Elementa Juris Germanici, tum veteris, tum hodierni* : le tome I[er] parut à Halle en 1735, et ensuite avec des adjonctions au même endroit en 1737, en même temps que le tome II; la troisième édition de cet ouvrage fut donnée à Halle, 1746, 2 vol. in-8°; — *Opuscula minora varii argumenti*; Amsterdam, 1738 et 1740, in-8°; Duisbourg, 1754 : recueil de dissertations et de préfaces mises en tête de divers ouvrages édités par Heineccius; — *Elementa Juris Cambialis*; Amsterdam, 1743, in-8°; Francfort, 1748, in-4°; huitième édition, Nuremberg, 1779, in-8°; traduit en allemand et en hollandais; — *Prælectiones academicæ in Puffendorfii De officio hominis et civis libros*; Leipzig, 1743, in-8°; publié par Uhle; — *Opuscula posthuma, in quibus historia edictorum edictique perpetui, vita Ludovici Germanici imperatoris aliaque continentur*; Halle, 1743, in-4°; — *Consilia et Responsa Juris*; Breslau, 1744, in-fol., publié par le fils d'Heineccius; — *Prælectiones academicæ in H. Grotii libros De Jure Belli et Pacis*; Berlin, 1744 et 1747, in-8°; — *Observationes theorico-practicæ ad Pandectas*; Berlin, 1760, in-8°; — *Observationes theorico-practicæ ad Institutiones*; Francfort, 1763, in-8°; — *Antiquitates Germanicæ jurisprudentiam patriam illustrantes*; Copen-

hague, 1772-1773, 2 vol. in-8°; — *De Usu et Præstantia veterum Numismatum in Jurisprudentia;* Nuremberg, 1774, in-8°; — *Recitationes in Elementa Juris civilis secundum ordinem Institutionum;* Breslau, 1765 et 1789, in-8°; Paris, 1810, 2 vol. in-8°, avec des notes de Dupin. Les œuvres d'Heineccius furent réunies par Uhle et publiées à Genève, 1744-1748, 8 vol. in-4°; deux volumes de supplément furent ajoutés en 1769; la même année parut à Genève une nouvelle édition, entièrement complète, des œuvres d'Heineccius, en 9 vol. in-4°. Heineccius s'est aussi fait remarquer comme éditeur; en cette qualité, il a publié entre autres: *Perizonii Dissertationes*, *Bynkerschœkii Observationes*, *Vinnii Commentaria ad Institutiones*. Dans les dernières années de sa vie, il avait entrepris une nouvelle édition de l'ouvrage de Brisson *De Verborum Significatione;* il ne put l'achever : elle fut terminée par Bœhmer. On doit encore à Heineccius un recueil très-important d'ouvrages et de dissertations juridiques, publié à Leyde, 1738-1741, 3 vol. in-fol., sous le titre de *Jurisprudentia Romana et Attica;* le premier volume contient les *Opuscula* de Fr. Baudoin, avec une biographie de ce jurisconsulte écrite par Heineccius; le second renferme les *Interpretationes* et les *Differentiæ Juris* de B. Chesius, ainsi que les *Variæ Lectiones* de Pancirole; le troisième, enfin, contient les *Leges Atticæ* de Samuel Petit. E. G.

J.-Chr.-G. Heineccius, *Commentarius de Vita, fatis et scriptis J.-G. Heineccii* (en tête des *Recitationes in Elementa Juris civilis* d'Heineccius, publiées à Breslau en 1765 et dans le premier volume des *Opera*). — Chauffepié, *Nouveau Dict. historique*. — Vriemœt, *Athenæ Frisicæ*, p. 799. — Vriemœt, *Professores Academiæ Franequeranæ*, p. 87. — Gœtten, *Gelehrtes Europa*, partie III, p. 533. — *Nouvelle Bibl. germanique*, t. II, p. 51. — *Acta diurna Lipsiensia* (année 1742, n° 18). — *Acta Societatis Latinæ Ienensis*, t. II, p. 285. — Hirsching, *Histor. litter. Handbuch*. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

HEINECCIUS (*Jean-Chrétien-Théophile*), jurisconsulte allemand, fils du précédent, né à Halle, en 1718, mort à Sagan (Silésie), en 1791. Il fut longtemps professeur à l'académie noble de Liegnitz; mais il se démit de sa charge quelques années avant de mourir. Il a été l'éditeur de plusieurs écrits de son père et de quelques ouvrages d'autres jurisconsultes. J. V.

Conversations-Lexikon.

HEINECKEN (*Charles-Henri* DE), frère du suivant, littérateur allemand et amateur éclairé des arts, né à Lübeck, en 1706, mort à Alt-Doebern (basse Lusace), le 23 janvier 1791 (1). Il étudia le droit à Leipzig, devint secrétaire du comte de Brühl, ministre de la cour de Saxe, et fut chargé de travaux et de missions importants. Tous ses moments de loisir étaient consacrés à la culture des beaux-arts. Il posséda une des plus belles collections de gravures de l'Allemagne. On a de lui : *Traité du Sublime par D. Longin, en grec et en allemand, avec sa vie*, etc.; Dresde, 1737, in-8°; — *Pflichten des Menschen, oder die ganze Moral im Zusammenhange* (Les Devoirs de l'Homme, ou résumé de toute la morale); ibid., 1738, in-8°; — *Recueil d'Estampes d'après les plus célèbres tableaux de la galerie royale de Dresde*, ouvrage français; Dresde, 1755-1757, 2 vol.; — *Nachrichten von Künstlern und Kunstsachen* (Notices sur quelques Artistes et sur quelques objets d'art); Leipzig, 1768-1771, 2 vol.; — *Schreiben an J.-P. Krause über die Beurtheilungen der Nachrichten von Künstlern und Kunstsachen* (Lettre à J.-P. Krause, ayant pour objet les différentes critiques des Notices sur quelques Artistes, etc.); Leipzig, 1771, gr. in-8°; — *Idée générale d'une Collection complète d'Estampes, avec une dissertation sur l'origine de la gravure et sur les premiers livres d'images*, ouvrage français; Leipzig et Vienne, 1770; — *Dictionnaire des Artistes dont nous avons des estampes, avec une notice détaillée de leurs ouvrages gravés;* Leipzig, 1778-1790, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage, écrit en français, est très-estimé; il s'arrête à l'article *Diz;* — *Neue Nachrichten von Künstlern* (Nouvelles Notices sur quelques Artistes); Leipzig, 1786; — un grand nombre d'articles insérés dans le recueil *Leipziger Bibliothek der schœnen Wissenschaften*, etc. V—u.

Meusel, *Lexikon der von 1750-1800 verstorbenen deutschen Schriftsteller*, vol. V, p. 301. — Füssli, *Künstlerlexikon*, vol. II, p. 528. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*. — Schlichtegroll, *Nekrolog auf das Jahr 1791*, vol. I, p. 294-306; vol. II, p. 381-388. — Sax. *Onomasticon litterarium*, P. VIII, p. 24. — Hambergero-Meuseliana, *Germania erudita*, P. I, p. 427; *Supplément*, p. 196, 4° éd.; P. II, p. 76 et 130.

HEINECKEN (*Chrétien-Henri*), enfant prodige, connu sous le nom d'*enfant de Lübeck*, né le 6 février 1721, mort le 27 juin 1725. Fils du peintre Paul Heinecken, à l'âge d'un an il savait par cœur les principaux événements racontés dans le Pentateuque; à deux ans il connaissait toute l'histoire sainte; à trois ans il apprit l'histoire universelle et la géographie, le latin et le français. On accourut de toutes parts pour le voir, et le roi de Danemark le fit venir en 1724 à Copenhague, pour s'assurer de tout ce qu'il avait entendu dire sur cet enfant. De retour à Lübeck, le jeune Heinecken tomba malade. Il prédit lui-même sa fin prochaine, et en parla avec calme en exhortant ses parents à ne pas se lamenter. Il était d'une constitution très-délicate, et ne vécut jusqu'à l'âge de quatre ans que du lait de sa nourrice. Sa vie a été écrite par plusieurs biographes, notamment par son précepteur, C. de Schöneich. V—u.

Christian von Schöneich, *Leben, Thaten, Reisen und Tod des Knaben von Lübeck;* Lübeck, 1726; 2° édit., Gœtt., 1779. — *Neues historisches Handlexicon*, vol. IV. — Hirsching, *Handbuch*. — *Teutsche Bibliothek*, vol. XVII.

HEINICKE (*Samuel*), philanthrope allemand, né le 10 avril 1729, à Nautzschütz, près de Weis-

(1) Non le 5 décembre 1790, comme le disent quelques biographes.

senfels (Prusse), mort à Leipzig, le 30 avril 1790. Il se livra d'abord à l'agriculture, entra au service militaire à l'âge de vingt-quatre ans, et devint garde du corps de l'électeur de Saxe. Son séjour à Dresde lui permit d'acquérir quelques connaissances; et lorsqu'il quitta l'état militaire, en 1757, il suivit les cours de l'université de Iéna. Le comte de Schimmelmann, à Hambourg, lui confia plus tard l'éducation de ses enfants, et Heinicke resta dix ans chez le comte. Ensuite il accepta la place de chantre à Eppendorf. Il rencontra dans ce village un sourd-muet, et entreprit de l'instruire suivant un système qu'il avait imaginé. Il réussit. Dès lors des élèves lui furent envoyés de différents endroits, et enfin l'électeur de Saxe lui confia la direction d'un établissement qu'il créa à Leipzig, en 1778, pour l'instruction des malheureux sourds-muets. La méthode de Heinicke surpassait, dit-on, sous certains rapports, celle de l'abbé de l'Épée. Cependant on accusait Heinicke de traiter ses élèves avec trop de dureté. Sa brusquerie se retrouve jusque dans ses écrits, qui contiennent parfois des idées neuves, mais que de grossières invectives déparent souvent. Après sa mort, sa veuve continua de diriger son école. Les principaux ouvrages de Heinicke sont : *Biblische Geschichte des alten Testaments zum Unterrichte taubstummer Personen* (Histoire sainte de l'Ancien Testament, à l'usage des sourds-muets); Hambourg, 1776, in-8° ; il n'a donné que la première partie ; — *Beobachtungen über Stumme und über die menschliche Sprache in Briefen* (Observations sur les Muets et sur le langage humain, en forme de lettres); Hambourg, 1778, in-8°; — *Ueber die Denkart der Taubstummen und die Misshandlungen, denen sie durch unsinnige Kuren und Lehrarten ausgesetzt sind* (Sur la Pensée chez les Sourds-Muets, et les mauvais traitements auxquels ils sont exposes par des soins et des méthodes d'enseignement déraisonnables); Leipzig, 1780, in-8°; — *Ueber alte und neue Lehrarten* (Sur l'ancienne et la nouvelle Méthode d'Enseignement); Leipzig, 1783; — *Wichtige Entdeckungen und Beitræge zur Seelenlehre und zur menschlichen Sprache* (Découvertes importantes en Psychologie et dans le langage humain); Leipzig, 1784, in-8°; — *Metaphysik für Schulmeister und Plusmacher* (Métaphysique pour les maîtres d'école et les faiseurs de plus); Halle, 1785; — *Ueber graue Vorurtheile und ihre Schædlichkeit* (Sur les vieux Préjugés et les préjudices qu'ils causent); Copenhague et Leipzig, 1787 ; — *Scheingœtterei der Naturalisten, Deisten und Atheisten* (De la fausse Religion des partisans de la philosophie naturelle, des déistes et des athéistes); Kœthen, 1788; — *Neues A B C, Sylben und Lesebuch, neibst einer Anweisung, das Lesen in kurzer Zeit auf die leichteste Art und ohne Buchstabiren zu lernen* (Nouvel A B C syllabaire et livre de lecture, avec l'indication d'un moyen d'apprendre facilement à lire sans épeler) : ce livre fut plusieurs fois imprimé aux frais de l'auteur, et la dernière fois à Leipzig, en 1790. Schlichtegroll attribue en outre à Heinicke un *Dictionnaire de la Critique de la Raison pure et des ouvrages philosophiques de Kant*, imprimé en allemand, à Presbourg, en 1789, in-8°; Meusel dit seulement qu'il est auteur de la préface. Heinicke a donné des articles au *Teutschen Merkur* et au *Teutsches Museum* de 1785, dans lesquels il cherche à prouver, contrairement au sentiment de l'abbé de l'Épée, qu'on doit apprendre aux sourds-muets non-seulement à écrire, mais encore à parler. J. V.

Nicolaï, *Reisen*. — Petschke, *Historische Nachricht von dem Unterrichte der Taubstummen und Blinden*; Leipzig, 1793. — Schlichtegroll, *Nekrolog*, 1790, p. 313-318. — Meusel, *Verstorb.*, etc. — *Conversations-Lexikon*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*.

HEINITZ (*Frédéric-Auguste-Antoine*, baron DE), économiste allemand, né à Dresde, le 14 mai 1725, mort à Berlin, le 15 mai 1802. Il fit ses études à Schulpforte et à l'Académie de Freiberg, et devint directeur des mines du royaume de Prusse et ministre d'État. On a de lui : *Essai d'Économie politique*; Bâle, 1785; — *Mémoire sur les produits du règne minéral de la monarchie prussienne et sur les moyens de cultiver cette branche de l'économie politique*; Berlin, 1786, in-4°. R. L.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*.

* **HEINLEIN** (*Henri*), peintre allemand, né en 1803, à Nassau-Weilburg. Il a fait ses études à l'académie de peinture de Munich, où il a fixé sa demeure. Depuis 1845 il est membre honoraire de l'académie de cette ville. C'est un paysagiste distingué : ses productions se font remarquer par leur genre grandiose et sauvage, empreint d'une fantaisie puissante. Il aime surtout les grandes masses, les forêts sombres, les glaciers. On peut lui reprocher d'éclairer souvent ses sujets de lumières fantastiques et peu naturelles. A. DE L.

Conv.-Lex.

HEINROTH (*Jean-Chrétien-Frédéric-Auguste*), physiologiste et médecin allemand, né à Leipzig, le 17 janvier 1773, mort dans cette même ville, le 16 février 1843. Il fit ses études à l'université de Vienne, et devint en 1812 professeur à l'université de Leipzig. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque : *Grundzüge der Naturlehre des menschlichen Organismus* (Éléments de la Science naturelle de l'Organisme humain); Leipzig, 1807; — *Beitræge zur Krankheitslehre* (Études de Nosologie); Gotha, 1810; — *Lehrbuch des Seelenstœrungen und ihrer Behandlung* (Des Altérations des facultés intellectuelles et de leur traitement); Leipzig, 1818, 2 vol.; — *Lehrbuch der Anthropologie* (Traité d'Anthropologie); ibid., 1822; 2e édit., 1831; — *Lehrbuch der Seelengesundheitskunde* (Traité de Médecine psychologique); ibid., 1824-1825, 2 vol.; — *System der psychisch-gerichtlichen*

Medicin (Système de Médecine psycho-criminelle); ibid., 1825; — *Die Psychologie als Selbsterkenntnisslehre* (La Psychologie considérée comme moyen d'acquérir la connaissance de soi-même); Leipzig, 1827; — *Von den Grundfehlern der Erziehung und ihren Folgen* (Des principaux Défauts de l'Éducation et de leurs conséquences); ibid., 1828; — *Pisteodicee, oder Resultate freier Forschungen über Geschichte, Philosophie und Glauben* (Pistéodicée, ou résultats de recherches indépendantes sur l'histoire, la philosophie et la religion); ibid., 1829; — *Geschichte und Kritik des Mysticismus aller bekannten Völker und Zeiten* (Histoire et Critique du Mysticisme de tous les peuples et de tous les temps); ibid., 1830; — *Grundzüge der Criminalpsychologie, oder die Theorie des Boesen in ihrer Anwendung auf die Criminalrechtspflege* (Principes de la Psychologie du Crime, ou la théorie du mal appliquée à la juridiction criminelle); Berlin, 1833; — *Ueber die Lüge* (Du Mensonge); Leipzig, 1834; — *Ueber Erziehung*, etc. (De l'Éducation); Leipzig, 1836-1837, 2 vol. R. L.

Conversat.-Lex. — Engelmann, *Bibliotheca Chirurgico-Medica.*

HEINS. *Voy.* HEIN et HEYNS.

* HEINSBERG (*Jean* DE), prélat belge, mort à Diest, en 1459. D'abord chanoine de Liége et archidiacre de Hesbaye, il fut élu évêque de Liége à l'âge de vingt-trois ans. « Son règne fait époque dans les fastes de l'histoire nationale, dit le comte de Becdelièvre, par le rétablissement du tribunal des vingt-deux, anéanti depuis la bataille d'Othée, et la cessation du fameux tribunal de paix, auquel Philippe, duc de Bourgogne, porta le dernier coup, en s'y soustrayant afin de détruire le pouvoir et l'influence que ce tribunal procurait aux évêques de Liége sur tous les vassaux et les seigneurs du diocèse. Ici commence la lutte ouverte entre les ducs de Brabant et les Liégeois, qui perdirent leur puissance tout en restant libres. Le règne de Heinsberg, partisan de la maison de Bourgogne, ne fut qu'une série de troubles, de dissensions et de guerres, que la France attisait en secret dans sa haine contre les ducs de Bourgogne, et dont les Liégeois furent les dupes et les victimes. » En 1421, Heinsberg, avec toute la noblesse du pays, prit la croix, dans l'église de Saint-Lambert, et marcha contre les hussites en Bohême, sur les instances du pape, qui avait ordonné une croisade contre eux. Son adhésion à la paix honteuse que le duc de Bourgogne imposa aux Liégeois en 1431 fut le prétexte de la conjuration des Anthins, dont tous les partisans furent proscrits ou suppliciés. En 1444, Heinsberg résolut de partir pour la Palestine, afin d'accomplir un vœu qu'il disait avoir fait pour obtenir la cessation des maux qui affligeaient le pays. Arrivé à Venise, il écrivit au bey de Tunis pour obtenir un laissez-passer; mais le titre de duc de Bouillon, qu'il avait pris dans sa lettre, lui attira un refus qui le força à revenir dans son diocèse. Pressé par le duc de Bourgogne, et dégoûté du monde, il abdiqua l'évêché de Liége en faveur de Louis de Bourbon, neveu de ce duc, et mourut peu de temps après. « Jean de Heinsberg, dit M. de Becdelièvre, était versé dans les sciences et la littérature. Plus ami des plaisirs et de la volupté que de ses devoirs, il passa la plus grande partie de son épiscopat à la cour de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, alors regardée comme la plus magnifique et la plus galante de l'Europe. On le soupçonna même d'entretenir un commerce criminel avec Isabelle de Portugal, troisième femme de ce duc, et d'être le père de Charles le Téméraire, fils de cette princesse. » Heinsberg assista au congrès d'Arras, où il prit les intérêts de la maison de Bourgogne contre Charles VII, roi de France. Au couronnement de l'empereur Frédéric III, à Aix-la-Chapelle, il déploya une grande magnificence, et se fit remarquer par son bon goût, son luxe et ses belles manières. On a de lui : *Statuta Diœcesis Leodiensis*; — *Reformatio Cleri Leodiensis.* J. V.

Comte de Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liégeoise*, tome Ier, p. 145.

HEINSE (*Jean-Jacques-Guillaume*), littérateur allemand, né le 16 février 1749, à Langewiesen (principauté de Schwarzbourg-Sondershausen), mort à Mayence, le 22 juillet 1803. Il passa une partie de sa jeunesse à Erfurt, Iéna, Halberstadt et Dusseldorf, où il vécut dans l'intimité de Wieland, de Gleim, de Jean-Georges Jacobi et d'autres célébrités littéraires de l'époque, et partit en 1780 pour l'Italie. De retour en Allemagne, il trouva une position stable à Aschaffenbourg, auprès de Frédéric-Charles-Joseph, électeur de Mayence, qui l'attacha en 1787 à sa personne en qualité de secrétaire particulier. Après la mort de ce prince, Heinse devint conservateur de la Bibliothèque électorale. Ses écrits, dans lesquels il a voulu faire l'apothéose des jouissances sensuelles, respirent une volupté passionnée, poussée quelquefois jusqu'au cynisme. Le style en est chaleureux, énergique et d'un coloris brillant. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées par Laube; Leipzig, 1838. Elles comprennent les ouvrages suivants : *Sinngedichte* (Épigrammes); Halberstadt, 1771; — *Begebenheiten des Encolp* (Aventures d'Encolpe), traduites du *Satiricon* de Pétrone; Rome et Schwabach, 1773, 2 vol.; — *Laidion, oder die eleusinischen Geheimnisse* (Laïdion, ou les mystères d'Éleusis); Leipzig, 1774; — une traduction de la *Jérusalem délivrée*; Mannheim, 1781, 4 vol.; Zürich, 1782, 2 vol.; — une traduction du *Orlando* d'Arioste; Hanovre, 1782, 4 vol.; — *Ardinghello und die glückseligen Inseln* (Ardinghello et les Iles fortunées), histoire italienne du seizième siècle, dans laquelle l'auteur a exposé ses idées sur la peinture; Leipzig, 1787, 2 vol.; cet ouvrage a été traduit en français par Weiden et

Faye jeune; Paris, 1800; — *Hildegard von Hohenthal*, roman contenant les idées de Heinse sur la musique; Berlin, 1795-1796, 2 vol.; nouvelle édit., 1804, 3 vol.; — *Anastasia und das Schachspiel* (Anastasie et le Jeu d'Échecs), lettres sur l'Italie; Francfort, 1803, 2 vol. Korten a publié la *Correspondance de Heinse avec Gleim et Johannes von Müller*; Zurich, 1806-1808, dans laquelle on remarque surtout la description que Heinse donne des meilleurs tableaux de la galerie de Dusseldorf. R. L.

Gervinus, *Gesch. d. deutsch. Poesie*, 4e édit., vol. IV, 226, 233, 490; vol. V, p. 4-15. — Jul. Schmidt, *Gesch. d. deutsch. Literat. du XIX Jahrh.*, 2e édit., vol. I, p. 221-224. — Th. Mundt, *Gesch. d. Liter. der Gegenwart*, 2e édit., 1853, p. 76. — Th. Mundt, *Allgem. Literat. Gesch*, vol. II, p. 518; vol. III, p. 126. — *Conv.-Lex.* — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*. — Meusel, *Gel. Teutschland*. 5e édit., vol. III, p. 173, sqq.; XI, p. 324. — *Neuer deutsch. Mercur*, 1803, n° 7. — Eichhorn, *Gesch. d. Literat.*, vol. IV, sect. II, p. 1099, sqq. — Jörden, *Lex. deutsch. Dichter und Prosaist.*, vol. II, p. 344, sqq.; vol. VI, p. 286, sqq. — F. Horn, *Poesie und Beredsamkeit der Deutschen*, vol. III, p. 328, sqq.

HEINSIUS (*Daniel*), célèbre philologue néerlandais, né à Gand; selon les uns en 1580, selon les autres en mai 1581, mort le 25 février 1655. Son père, d'une ancienne famille de Gand, forcé de quitter la Belgique à cause de ses croyances calvinistes, emmena avec lui le jeune Heinsius d'abord en Angleterre et ensuite en Hollande, et prit à cœur de surveiller lui-même l'éducation de son fils. Ce dernier montra d'abord une antipathie invincible pour la grammaire et surtout pour la langue grecque. Mais à l'âge de neuf ans il composa, sans connaître les règles de la prosodie latine, un poëme latin, qui le fit regarder comme un prodige. Son goût pour la poésie devint si prononcé, que ses maîtres purent en tirer parti, afin de vaincre son aversion pour le travail. On a conservé une élégie latine faite par lui à l'âge de dix ans sur la mort d'une jeune fille, compagne de ses jeux, ainsi que plusieurs épigrammes écrites par lui à la même époque. En 1595 son père l'envoya à l'université de Franeker pour qu'il y étudiât la jurisprudence. Mais au lieu de suivre les cours de droit, le jeune Heinsius s'éprit tout à coup de la langue et de la littérature grecques, et s'y appliqua avec une ardeur que les représentations de son père ne purent modérer. S'étant rendu en 1597 à l'université de Leyde, il y fit la connaissance de Joseph Scaliger, ce qui le décida irrévocablement pour l'étude des belles-lettres. Il avait une telle vénération pour Scaliger, que ce dernier l'ayant un jour traité en plaisantant de négligent, parce que Heinsius n'avait pas terminé à l'heure fixée une traduction du latin en grec dorique, il en fut tellement affecté qu'il s'abstint de toute nourriture pendant plusieurs jours. En 1599 il commença à Leyde des leçons publiques sur les langues et les littératures grecque et romaine. Après avoir publié à l'âge de vingt ans ses *Crepundia Siliana*, dans lesquels manque encore la pleine maturité du jugement, mais qui attestaient une immense lecture, il devint en 1606 professeur d'histoire et de politique à Leyde, et plus tard bibliothécaire et secrétaire de l'université. En 1611 il épousa la sœur de Jean Rutgers (*voy.* ce nom). Sept ans après il fut nommé par Gustave-Adolphe historiographe de Suède. Lors des démêlés théologiques qui troublèrent les Provinces-Unies à cette époque, il se déclara pour le parti vainqueur, et devint secrétaire du synode de Dordrecht. Très-lié autrefois avec Hugo Grotius, il n'osa plus alors avouer son rapport d'amitié avec ce grand homme, et s'attira par sa conduite envers lui des reproches mérités. Plus tard il s'appliqua avec zèle à l'étude des langues orientales. La mémoire l'abandonna dans les dernières années de sa vie. Heinsius, surnommé par Casaubon *Le petit Scaliger*, procédait souvent comme ce dernier dans les éditions qu'il donnait des auteurs de l'antiquité, c'est-à-dire qu'il en remaniait le texte assez cavalièrement, sans tenir grand compte des manuscrits. Ses travaux philologiques n'ont pas tous une valeur égale; il y en a d'excellents et il y en a de détestables. Comme poëte latin, Heinsius se fit remarquer par son talent exercé d'imiter tantôt tel écrivain de l'antiquité, tantôt tel autre. Sa tragédie latine d'*Herodes infanticida*, qui fit tant de bruit lorsqu'elle fut publiée, a bien plus de défauts que Balzac n'en avait signalés dans sa dissertation sur cette pièce. La disposition du sujet est entièrement manquée, et le P. Rapin n'est pas très-loin de la vérité lorsqu'il dit que Heinsius est froid, ennuyeux et forcé dans la tragédie d'*Hérode*. On a de lui : *Crepundia Siliana, notæ in Silium Italicum*; Leyde, 1600, in-16; Cambridge, 1646, in-16; — *Auriacus, sive libertas samia. Accedunt Jambi partim morales, partim ad amicos, partim amicorum causa Scripti*; Leyde, 1602, in-4°, L'*Auriacus* est une tragédie sur la mort de Guillaume le Taciturne, écrite dans le goût de celles de Sénèque; — *Hesiodus, cum scholiis*; Leyde, 1603, in-4° : édition estimée; — *Theocritus, cum scholiis*; Leyde, 1603, in-4° : édition médiocre; — *Paraphrasis Andronici Rhodii in Aristotelis Ethica, græce et latine*; Leyde, 1607 et 1617, in-4°; — *Maximi Tyrii Dissertationes, græce et latine*; Leyde, 1607 et 1614, in-8°; — *Dissertatio de Nonni Dionysiacis*; Leyde, 1610, in-8°; — *Senecæ Tragœdiæ, cum notis*; Leyde, 1611, in-8°; — *Aristotelis Poetica, græce et latine, cum notis*; Leyde, 1611, in-8°; ibid., 1643, in-12. Heinsius se vantait d'avoir achevé ce travail en quelques jours; les modifications qu'il fit subir au texte d'Aristote sont tout à fait arbitraires (*voy. Aristotelis Opera*, éd. Buhle, t. V, préf., p. 34); — *Theophrasti Ereni Opera omnia, græce et latine, cum notis*; Leyde, 1611-1613, 2 vol. in-fol. : mauvaise édition au jugement de Schneider; — *Horatius, cum notis, cum tractatu de satira horatiana*; Leyde, 1612, in-8° : les corrections

proposées par Heinsius pour le texte d'Horace ne sont pas heureuses ; — *Poemata* ; Leyde, 1613, 1616, in-12; Amsterdam, 1649, in-12, etc.; ce volume contient : *Elegiarum Libri III ; Manes Jos. Scaligeri, J. Lipsii, J. Dousæ; Hipponax, qualis esse debeat vere litteratus ; Silvarum Liber I; Peplus*, recueil de quarante-neuf épigrammes grecques, dans lesquelles Heinsius a caractérisé les principaux philosophes de l'antiquité; — *Orationes*; Leyde, 1615, 1620, 1627, etc., in-12 et in-8°; ce recueil contient entre autres : *Oratio in funere J. Scaligeri, Laudatio J. Dousæ; De Utilitate quæ ex tragœdiarum lectione percipitur ; — Notæ et Emendationes in Clementem Alexandrinum* ; Leyde, 1616, in-fol.; — *Dissertatio, an viro literato ducenda uxor, et qualis? et alia amœniora opuscula* ; Leyde, 1618, in-12 ; — *Paraphrasis perpetua in Politica Aristotelis*; Leyde, 1621, in-4° ; — *De Contemptu Mortis Libri VI, versu et prosa* ; Leyde, 1621, in-8° ; — *Aristarchus sacer, seu exercitationes ad Nonni Paraphrasin in Johannem*; Leyde, 1627, in-8°; — *Rerum ad Sylvam-Ducis atque alibi in Belgis aut a Belgis anno 1629 gestarum*; Leyde, 1631, in-fol.; — *Exercitationes sacræ ad Novum Testamentum*; Leyde, 1639, in-fol.; — Heinsius a encore donné des éditions de Térence, de Tite Live et d'Ovide; il a aussi publié quelques petits écrits satiriques et comiques : *Laus Pediculi, ad conscriptos mendicorum Patres*, inséré dans les *Dissertationes ludicræ*; Leyde, 1638, in-12; — *Laus Asini, in qua præter ejus animalis laudes ac naturæ propria, cum politica non pauca, tum nonnulla alia diversæ eruditionis adsperguntur*; Leyde, 1623, in-4°, sous l'anonyme. Heinsius enfin a écrit plusieurs poëmes en hollandais, qui furent publiés par P. Scriverius et souvent réimprimés (*voyez* de Vries, *Histoire de la Poésie hollandaise*, t. I, p. 139). Plusieurs lettres de lui se trouvent dans les *Epistolæ celeberrimorum Virorum*, publiées en 1715, à Amsterdam. E. G.

Foppens, *Bibl. Belgica*. — Baillet, *Jugements des Savants*, t. VI, p. 238 et 421 ; t. III, p. 57 ; t. IV, p. 259, t. V, p. 81. — Thysius, *Oratio in D. Heinsii obitum* (dans les *Memoriæ Philosophorum*, de Witten). — Sax, *Onomasticon lit.*, t. IV, p. 126. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*. — T. Creuzer, *Zur Geschichte der classischen Philologie*, p. 104.

HEINSIUS (*Nicolas*), célèbre philologue et homme d'État hollandais, fils du précédent, né le 29 juillet 1620, à Leyde, mort à La Haye, le 7 octobre 1681. Élevé avec soin par son père, il entretenait dès sa dix-septième année un commerce épistolaire avec Jac.-Fr. Gronovius, Hugo Grotius et autres érudits. Ce qui l'intéressait déjà le plus, c'étaient les poëtes latins. Voulant faire une nouvelle édition d'*Ovide*, il se rendit en Angleterre pour examiner plusieurs manuscrits de cet auteur; mais le mauvais vouloir des bibliothécaires anglais le fit bientôt retourner en Hollande. De là il se rendit d'abord en Brabant, et ensuite en 1645 à Paris, toujours pour prendre connaissance des meilleurs manuscrits d'Ovide et aussi de Claudien. En France il fut reçu avec les plus grandes prévenances par les hommes les plus distingués, notamment par le duc de Montausier, auquel il dédia un recueil de poésies latines. Vers le milieu de l'année 1646, il partit pour l'Italie. Après avoir collationné à Pise et à Florence une quantité de manuscrits d'auteurs latins, il se rendit à Rome, où il fut accueilli par L. Holstenius, ancien ami de son père. Ensuite il visita Naples; mais en 1647 les excès sanglants de la révolution conduite par Masaniello le forcèrent à quitter cette ville. Il parcourut encore une grande partie de l'Italie, et il y publia, sous le titre d'*Italica*, un nouveau volume de poésies latines, dans lesquelles il exprimait son enthousiasme pour ce beau pays. Cela lui nuisit dans l'esprit de beaucoup de ses compatriotes, qui ne pouvaient comprendre comment on pouvait préférer les sites de l'Italie à ceux de la Hollande. De retour à Leyde, en 1648, Heinsius en repartit l'année suivante, pour se rendre à Stockholm, où l'appelait une invitation de la reine Christine. Il y entretint de bons rapports avec les savants de la cour de Suède, Saumaise excepté, dont il s'attira la haine par son mérite, qui venait d'être mis en plein jour par une excellente édition de *Claudien*. En 1651 Christine l'envoya en Italie avec Langermann, pour y acheter des livres et manuscrits rares. Heinsius y fit d'heureuses acquisitions, au sujet desquelles Christine lui écrivit de longues lettres très-flatteuses; mais il ne put obtenir d'elle le remboursement de ses avances, qui se montaient à treize mille florins. Forcé par cet embarras d'argent de retourner à Leyde, il se rendit à la fin de l'année 1653 à Upsala, d'où il écrivit à la reine Christine une longue lettre, dans laquelle il lui exposait son état de gêne, résultat du refus qu'elle faisait d'acquitter le coût des achats dont elle l'avait chargé. Après beaucoup de démarches, il reçut d'elle en 1654 une assignation sur le trésor; mais il ne put jamais en obtenir le payement (1). Après l'abdication de Christine, il fut nommé, en 1654, résident des états généraux auprès du nouveau roi de Suède. L'année suivante, il retourna à Leyde pour y recueillir la fortune de son père, qui venait de mourir. Sa santé délabrée lui fit refuser le poste d'ambassadeur auprès du roi de Danemark; mais il accepta en 1656 l'emploi lucratif de secrétaire de la ville d'Amsterdam. Il y fut rejoint en 1657 par une jeune fille avec laquelle il avait entretenu en Suède une liaison passagère, mais qui prétendait avoir de lui deux fils, et qui l'actionna

(1) Malgré ce procédé, il ne rompit pas avec Christine; mais lorsqu'elle apprit plus tard qu'il désapprouvait l'assassinat de Monaldeschi, elle lui fit savoir « qu'elle était lasse de protéger ses sottises et qu'elle ne voulait plus entendre parler de lui ».

en justice pour le forcer à l'épouser. Ayant perdu son procès en première instance, Heinsius se démit de ses fonctions, et alla se fixer, en 1658, à La Haye pour y reprendre ses anciennes études sur les poëtes latins, qu'il n'abandonna pas lorsqu'il fut retourné peu de temps après en Suède comme ambassadeur des états généraux. Vers cette époque, il fut compris dans la liste des savants auxquels Louis XIV accorda des pensions; mais il n'en accepta pas, à cause de ses fonctions. En 1664 il eut à déployer beaucoup d'activité pour empêcher la Suède de conclure une alliance avec l'Angleterre, alors en guerre avec la Hollande. En 1667 il obtint un congé après beaucoup d'instances; il en profita pour se rendre à La Haye, afin de faire terminer différents procès que lui suscitaient plusieurs de ses parents. Peu de temps après il fut envoyé en Russie pour rétablir la bonne entente entre cette puissance et la Suède. Il y resta jusqu'en 1670; de retour à La Haye en 1671, il n'y trouva pas le repos que l'état de sa santé lui faisait désirer, et il fut forcé de faire plusieurs voyages en Allemagne, à cause de la guerre de son pays avec la France. En 1674 il se retira enfin des affaires publiques, et alla d'abord habiter La Haye, qu'il quitta bientôt pour fuir plusieurs de ses parents, contre lesquels il était forcé de plaider. Il établit alors sa demeure dans la petite ville de Viane, à deux lieues d'Utrecht. Ses dernières années se passèrent dans l'étude des auteurs latins et dans l'intimité de quelques amis intimes, parmi lesquels il faut citer surtout Grævius. Heinsius mourut sans postérité. Ses travaux sur les poëtes latins sont de main de maître, au jugement de Ruhnken et de Fr. Jacobs; mais il n'a pas montré autant de sagacité lorsqu'il s'est occupé de prosateurs. Ses poésies latines méritent la réputation dont elles jouissaient auprès de ses contemporains. On a de lui : *Elegiarum Liber;* Paris, 1646, in-4° : livre devenu très-rare; — *Italica, seu alter elegiarum liber;* Padoue, 1648; — *Claudianus, cum notis;* Leyde, 1650, in-12, et 1665, in-8°; — *Ovidius, cum notis;* Amsterdam, 1652, 1661, 1668, 3 vol. in-12; — *Virgilius;* Amsterdam, 1664, in-12; ibid., 1676, in-8°; Leyde, 1684, in-12; Utrecht, 1704, in-12; les notes de Heinsius sur Virgile furent publiées par P. Burmann le jeune dans l'édition de ce poëte qui parut à Amsterdam en 1746, en 4 vol. in-4°; — *Poemata, cum J. Rutgersii carminibus postumis;* Amsterdam, 1666, in-8°; — *Prudentius, cum notis;* Amsterdam, 1667, in-12; — *Vellejus Paterculus, cum libello castigationum;* Amsterdam, 1778, in-12; Leyde, 1719, in-8°; — *Valerius Flaccus;* Amsterdam, 1680, in-12; Leyde, 1702, in-12, et 1724, in-4°, avec des notes recueilliees par Burmann dans les manuscrits de Heinsius; — *Adversariorum Libri IV, numquam antea editi; subjiciuntur notæ ad Catullum et Propertium;* Harling, 1742, in-4°, publié par les soins de P. Burmann : trésor d'érudition au jugement de Fr. Creuzer; — on a encore publié des remarques de Heinsius sur Pedo Albinovanus, dans l'édition de cet auteur publiée à Amsterdam en 1715; sur Phèdre, dans l'édition donnée à Amsterdam, en 1698; sur Sénèque le tragique, dans l'édition qui a paru à Delft, en 1728; sur Pétrone, dans l'édition publiée à Utrecht, en 1709; sur Silius Italicus, dans l'édition donnée à Utrecht, en 1717; sur Quinte Curce, dans l'édition publiée en 1724, à Leyde, par Snakenburg; sur Tacite, enfin, dans les *Miscellaneæ Observationes in auctores veteres;* Amsterdam, 1732-1738, t. IX, pars II, p. 282; pars III, p. 382; — les nombreuses lettres de Heinsius se trouvent dans les tomes IV et V de la *Sylloge Epistolarum*, publiée par Burmann; elles sont d'un grand intérêt pour l'histoire littéraire du dix-septième siècle. E. G.

Burmann, *N. Heinsii Vita* (en tête des *Adversaria* de Heinsius, publiés en 1742). — *Journal des Savants*, année 1682, p. 112. — Baillet, *Jugements des Savants*, t. II, p. 283, et t. IV, p. 312. — Foppens, *Bibl. Belgica*. — Sax, *Onomasticon*, t. IV, p. 808. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*. — Fr. Creuzer, *Zur Geschichte der classischen Philologie*.

HEINSIUS (*Antoine*), grand-pensionnaire de Hollande, né vers 1641, mort à La Haye, le 3 (13) août 1720. Créature et confident intime du prince Guillaume III d'Orange, il fut durant quarante ans le premier mobile de la politique hollandaise. Élu grand-pensionnaire, il fut, par des réélections quinquennales, maintenu jusqu'à sa mort dans ce poste supérieur. Il partageait vivement les sentiments d'animosité que l'ambition et l'arrogance de Louis XIV avaient inspirés à ses concitoyens et au chef de la république. Ce prince l'envoya à Paris après la paix de Nimègue (1678), pour y revendiquer ses droits sur la principauté d'Orange et la liberté des calvinistes dans ce territoire. Le grand-pensionnaire parla si vivement à Louvois que ce ministre le menaça de la Bastille. « Une telle menace faite à un sujet, dit Voltaire, eût été odieuse, tenue à un négociateur étranger, c'était un insolent outrage au droit des gens. On peut juger s'il dut laisser de profondes racines dans le cœur du magistrat d'un peuple libre. » Lorsque Guillaume fut monté sur le trône d'Angleterre (1689), Heinsius dirigea dans le plus grand accord avec ce monarque les affaires de la Hollande; et par son influence le roi disposait des états généraux encore plus que du parlement anglais. Heinsius fut un des auteurs de la *grande alliance* avec l'empereur, le roi d'Angleterre, le roi de Prusse, le duc de Savoie Victor-Amédée, le roi de Danemark et l'électeur de Hanovre contre Louis XIV et Philippe V, au sujet de la succession d'Espagne. Après de brillants succès, six campagnes fatales vinrent affliger les armes françaises; les trois seules défaites de Blenheim, de Ramillies, de Turin coûtèrent chacune une armée.

Vainement Louis XIV avait prodigué les trésors et le sang de ses sujets pour défendre l'intégrité de la monarchie espagnole; les Pays-Bas étaient perdus, l'Italie envahie et les provinces aragonaises reconnaissaient Charles III, le prétendant autrichien au trône d'Espagne. Dans cette triste circonstance (1706) Louis XIV mit tout en œuvre pour ouvrir des négociations. Il s'adressa à la Hollande; mais Heinsius, qui croyait le salut de sa patrie attaché à l'humiliation de la France, repoussa tout arrangement séparé. Il s'était lié d'amitié avec les deux grands généraux de l'époque, le duc Marlborough et le prince Eugène; on les nommait *le triumvirat*, parce qu'ils dirigeaient à eux trois les intérêts de la grande alliance. Tout puissants et indispensables durant la guerre, ils n'eussent plus été que des ambitieux incommodes après la paix : aussi s'obstinaient-ils à continuer les hostilités. « Le prince, dit Voltaire, y trouvait sa grandeur et sa vengeance; le duc, sa gloire et une fortune immense, qu'il aimait également; le troisième, gouverné par les deux autres, se regardait comme un spartiate qui abaissait un roi de Perse. » Heinsius répondit (19 novembre 1706) « que les Hollandais étaient inséparablement attachés à leurs alliés, et qu'ils exigeaient comme condition préliminaire que l'Espagne et les États dépendant de cette monarchie, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Monde, appartiendraient à la maison d'Autriche ». Louis XIV ne pouvait abandonner Philippe V. La guerre continua donc : la défaite d'Oudenarde (11 juillet 1708), la prise de Lille (22 octobre), celle de Gand (30 décembre), les fautes de Vendôme, de Berwick, du duc de Bourgogne, la misère générale et la famine forcèrent le roi de France à demander de nouveau la paix en 1709; Heinsius renouvela sa réponse : cession des Espagnes, des Indes, du Milanais et des Pays-Bas avec un traité de commerce favorable. Quelque dures que fussent ces conditions, Louis XIV, subissant la nécessité, consentit à envoyer de Torcy à La Haye et à traiter sur les bases indiquées par Heinsius; mais alors les exigences des alliés n'eurent plus de bornes, et le grand-pensionnaire remit le 28 mai à de Torcy un projet en quarante articles dans lequel, outre les conditions préliminaires déjà posées, la France devait céder Terre-Neuve, raser Dunkerque et en combler le port, céder dix forteresses de sa frontière du nord aux Hollandais, rendre l'Alsace, Strasbourg, Brisach, Luxembourg, avec les fortifications et l'artillerie qu'elle avait ajoutées à ces places (1); et par ces immenses sacrifices la France obtenait seulement un armistice de deux mois pour traiter de la paix définitive : si elle ne pouvait la conclure, ce délai expiré, la guerre recommençait, mais alors que la France aurait déjà livré ses meilleurs moyens de défense. Malgré son ardent désir de la paix, Louis XIV ne crut pas devoir signer des conventions si humiliantes et si ruineuses; il rappela ses plénipotentiaires (2 juin), et fit appel au patriotisme des Français. Heinsius et ses deux amis avaient prévu ce résultat; mais ils croyaient la France plus épuisée qu'elle ne l'était en réalité. A l'appel de son vieux monarque, les dons volontaires abondèrent, des soldats accoururent, et bientôt Villars se trouva à la tête de soixante mille hommes; mais ces troupes étaient dans un état déplorable, sans habits, et recevant à peine chaque jour les vivres du lendemain. Eugène et Marlborough parlaient déjà de marcher sur Paris avec leurs cent mille soldats victorieux et aguerris, lorsque Villars vint leur présenter la bataille à Malplaquet : il y fut blessé et battu (11 septembre 1709). Si Heinsius avait su faire fléchir sa haine et sa morgue, il aurait pu obtenir des avantages immenses pour sa patrie et ses alliés, car Louis offrit d'accepter les conditions qu'il avait rejetées le 2 juin, sauf les articles qui l'engageaient à forcer Philippe V à livrer ses États. Des conférences s'ouvrirent au château de Gertruydenbourg, près de Breda; elles durèrent quatre mois, durant lesquels aucune vexation ne fut épargnée aux ambassadeurs français : Louis XIV les exhortait à s'armer de patience. Enfin, Heinsius déclara encore que « la volonté des alliés était que le roi se chargeât ou de persuader au duc d'Anjou (Philippe V), ou de le contraindre, lui seul et par ses seules forces, de renoncer à toute sa monarchie. L'argent ni la jonction des troupes françaises ne leur convenaient point; l'exécution du traité était la seule sûreté qu'ils exigeassent, et qu'il fût en outre satisfait à tous les articles préliminaires dans l'espace de deux mois. Ce terme expiré, la trêve serait rompue, la guerre recommencerait, quand même de la part du roi les autres conditions préliminaires auraient été pleinement accomplies. » Ce fut alors que Louis XIV répondit que « puisqu'il devait avoir la guerre, il aimait mieux l'avoir avec ses ennemis que contre son petit-fils ». Les conférences furent rompues le 25 juillet 1710. Les alliés prirent Douai (25 juin), Béthune (29 août), Saint-Venant, Aire (8 novembre 1710), Bouchain (12 septembre 1711). La France était sérieusement menacée, lorsque la reine d'Angleterre, Anne, chassa les wighs de son ministère, disgracia Marlborough, rappela les tories, et fit offrir secrètement la paix à Louis XIV. Elle déclara en même temps à Heinsius qu'elle ne voulait plus supporter que le tiers des charges de la guerre; le grand-

(1) Les articles du traité remis à de Torcy par Heinsius ont été imprimés in extenso dans les *Mémoires* de Lamberty, t. V, p. 288; dans l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin-Thoyras, continuation, t. XII, l. XXVI, p. 339; dans les *Mémoires* de Torcy, t. LXVII, p. 304, avec les remarques de celui-ci, article par article. M. Capefigue les a reproduits dans son ouvrage intitulé : *Louis XIV, son gouvernement et ses relations diplomatiques avec l'Europe*, t. VI, p. 78; mais il les donne à tort comme inédits jusqu'à lui.

pensionnaire protesta contre ce qu'il appelait une odieuse trahison; néanmoins, un congrès eut lieu à Utrecht, le 12 janvier 1712. Les Anglais cessèrent les hostilités; mais Eugène, les Hanovriens et les Hollandais refusèrent aucun armistice, et prirent Le Quesnoy (3 juillet). Le roi écrivit alors à Villars de livrer bataille à tout risque. Ce maréchal et son collègue Montesquiou d'Artagnan attaquèrent Eugène dans Denain (24 juillet), écrasèrent les Hollandais, firent vingt mille prisonniers aux alliés, et reprirent en quelques jours Marchiennes, Douai, Le Quesnoy et Bouchain. Une suspension d'armes fut conclue à Fontainebleau, avec l'Angleterre séparément (19 août); une autre fut signée avec le Portugal (7 novembre). Malgré ces défections et le changement de fortune, Heinsius ne se relâchait pas de ses prétentions, et faisait tous ses efforts pour empêcher une paix générale; cependant, elle fut signée, à Utrecht, le 11 avril 1713; il est vrai que le grand-pensionnaire n'y apposa sa signature que le dernier. Par ce traité, la France remit en dépôt à la Hollande les Pays-Bas espagnols pour être possédés ensuite par la maison d'Autriche, avec le droit pour les Hollandais de tenir garnison dans certaines villes; enfin, on accordait d'importants avantages au commerce de la république. La gloire et les résultats utiles de cette longue guerre furent largement compensés par les dettes énormes que la république contracta pour la soutenir et les pertes qu'elle avait éprouvées dans son commerce. Aussi lorsqu'après la paix on eut à compter avec le déficit, les yeux s'ouvrirent. Heinsius, attaqué de toutes parts, vit peu à peu tomber son crédit. Les dégoûts qu'il éprouva encore plus peut-être que son grand âge le conduisirent au tombeau.

A. D'E—P—C.

Durand, *Histoire d'Angleterre*, t. XI, liv. XXV, p. 559. — La Hède, *Mémoires*, t. LIV, p. 314; t. LX, p. 110-126; t. LXII, p. 175-184. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XXVI, p. 310; t. XXVII, p. 8, 9, 75, 78, 93, 157. — Le marquis de Torcy, *Mémoires*, t. LXVII, p. 109-123, 364; part. III, t. LXVIII, p. 18. — Lamberty, *Mémoires*, t. IV, p. 301; t. VI, 86, 113; t. VII, p. 8. — Villars, *Mémoires*, p. 257-328. — Madame de Maintenon, *Lettres*, t. II; p. 80. Saint-Simon, *Mémoires*, t. VIII, p. 376. — Limiers, *Histoire du Règne de Louis XIV*, t. XVII, p. 336. — Rapin-Thoyras, *Histoire d'Angleterre*, t. XII, t. XXVI, p. 505. — Smollet, *History of England*, chap. VI, § 41; t. XV, p. 28. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*; chap. XXI-XXIII.

HEINSIUS (*Othon-Frédéric-Théodore*), philologue allemand, né à Berlin, en 1770, mort dans cette même ville, le 19 mai 1849. Il fit ses études au collége et à l'université de sa ville natale, entra dans la carrière de l'enseignement public, et devint directeur du collége dit *Graue-Kloster* (Couvent gris). Ses ouvrages, très-estimés en Allemagne, sont: *Deutsche Sprachlehre* (Grammaire allemande); Berlin, 1798, 3 vol.; 5e édit., 1835; — *Kleine deutsche Sprachlehre* (Petite Grammaire allemande); Berlin, 1804; 13e édit., 1834; — *Einleitung in die Grammatik* (Introduction à la Grammaire); Berlin, 2e édit., 1806; — *Der Bardenhain* (Le Bois des Bardes); ibid., 1808, 4 vol.; 4e édit., 1823-1825; — *Geschichte der deutschen Literatur* (Histoire de la Littérature allemande); ibid., 1810; 6e édit., 1843; — *Die Musen, Sammelung von Meisterschriften deutscher Dichter und Prosaisten* (Les Muses, recueil des chefs-d'œuvre de poëtes et prosateurs allemands); Leipzig, 1816, 2 vol.; — *Volksthümliches Wörterbuch der deutschen Sprache* (Dictionnaire populaire de la Langue Allemande); Hanovre, 1818-1832, 4 vol.; — *Wegweiser für Volksschullehrer* (Guide du Professeur des écoles populaires); Berlin, 1801; — *Ueber die Erziehungskunst* (De l'Art d'élever les Enfants); Berlin, 1807; — *Die Bildung zur deutschen Beredsamkeit* (De l'Enseignement de l'Éloquence allemande); Berlin, 1831; — *Concordat zwischen Schule und Leben* (De l'Accord qui doit exister entre l'Enseignement et la Vie); Berlin, 1842; — *Zeitgemæse Pædagogik und Schule* (De l'Éducation et de l'Enseignement d'après les exigences de notre époque); Berlin, 1844.

R. L.

Conver.-Lex. — Keyser, *Index libror.*

HEINZ (*Joseph*), peintre suisse, né à Berne, vers 1550, mort vers 1609, à Prague. On manque de renseignements sur sa jeunesse. Nous le trouvons à Prague, au milieu de la pléiade d'artistes distingués que l'empereur Rodolphe II avait attirés à sa cour. Ce fut à ses frais que Heinz fit le voyage de Rome; et lorsqu'il en revint, au bout de quatre ans, il dépassa de beaucoup l'attente de son protecteur. On a de lui : *Léda avec le cygne;* — *Diane changeant Actéon en cerf;* — *L'Enlèvement de Proserpine.* L'empereur, ravi de ce dernier tableau, soupçonna le peintre de n'avoir fait qu'une copie d'un grand maître. Heinz, pour lui prouver le contraire, refit une autre composition du même sujet, et il eut le bonheur de surpasser la première. Il était grand coloriste, et s'attachait surtout à la manière de Corrége.

W. R.

Fuessli, *Geschichte der besten Künstler in der Schweiz.* — Nagler, *Künstl.-Lexicon.*

HEINZ (*Joseph*), peintre suisse, fils du précédent, mort en 1660, acquit une grande réputation à Venise. Il était protégé par Urbain VIII. La plupart de ses tableaux ornent les églises et les palais de Venise. Il a peint en outre des sujets fantastiques très-estimées. W. R.

Nagler, *Künst.-Lexic.* — Fuessli, *Gesch. der best. Künstler.*

HEINZE (*Jean-Michel*), philologue allemand, né à Langensalza, en 1717, mort à Weimar, le 6 octobre 1790. Il fit ses études à l'école de Schulpforta et aux universités de Wittemberg et de Leipzig, devint en 1753 recteur de l'école de Lunebourg, et en 1760 directeur du collége de Weimar. Outre un grand nombre de dissertations réunies dans *Syntagma Opusculorum scholasticorum*, Gœttingue, 1789, et dans *Kleine deutsche Schreiften vermischten Inhalts* (Mélanges), ibid., 1789, on a de lui : *Spe-*

cimen observationum Livianarum; Luneboùrg, 1771-1772, 2 cahiers; — *De Jac. Vanierii in versibus abruptis Æneidos Virgilianæ Conatibus;* ibid., 1773; — *Vindiciæ apologeticæ Socratis Xenophonteæ;* 1776; — *De Floro non historico sed rhetore;* ibid., 1787; — *Zur deutschen Sprache und Poesie. Anmerkungen über des Professor Gottsched Sprachlehre* (Études sur la Langue et la Poésie allemandes; Observations sur la Grammaire allemande du professeur Gottsched); Leipzig, 1759; — *Chrestomathia Poetica;* Leipzig, 3e édit., 1787; — *De Mythologiæ in Poesi theodisca Usu probabili;* Weimar, 1775. On lui doit en outre des traductions allemandes de plusieurs ouvrages grecs et latins. R. L.

Ersch et Gruber; *Allgemeine Encyklopædie.* — Abbt, *Briefe die neuste Literatur betreffend,* 13e livraison, p. 123.

HEINZE (*Valentin-Auguste*), historien allemand, né à Lunebourg, le 18 février 1758, mort à Kiel, le 7 novembre 1801. Il fit ses études à l'université de Kiel, entra dans la carrière de l'enseignement, et devint professeur de philosophie et conservateur de la bibliothèque de Kiel. On a de lui : *Geschichte der Menschheit* (Histoire de l'Humanité); Leipzig, 1780-1785, 5 vol.; — *Geschichte des dænischen Kœnigs Waldemar III* (Histoire du roi Waldemar III de Danemark); Leipzig, 1781; — *Vermischte Aufsætze historischen Inhalts* (Mélanges historiques); Copenhague, 1783-1788, 4 vol.; — *Sammlungen zur Geschichte und Staatswirthschaft* (Matériaux pour servir à l'histoire et à l'économie politique); Gœttingue, 1789-1791, 2 vol., etc. R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.* — Meusel, *Gelehrtes Teutschland,* vol. II; Supplément, t. VIII.

* **HEINZELIN** *de Constance*, poëte allemand, vivait à la fin du treizième et au commencement du quatorzième siècle. Il était attaché à la maison du comte de Heigerlon en qualité de chef des cuisines (*Küchenmeister*), et, excité sans doute par l'exemple de son maître (*voy.* HEIGERLON), il se livra à la poésie. Il nous a laissé trois pièces : la première intitulée *Der Minne lehre*, renferme une histoire amoureuse entremêlée d'allégories et de conseils aux amants; la seconde, qui a pour titre *Von dem ritter und dem pfaffen*, est un dialogue assez spirituel entre un chevalier et un clerc, et où chacun des interlocuteurs réclame le premier rang pour sa profession. La troisième, *Von den zwein sanct Johansen*, est encore une sorte de *tenson* ou de *jeu-parti;* mais cette fois ce sont les mérites de deux saints, Jean Baptiste et Jean l'Évangeliste, qui font le sujet de la discussion. On a attribué encore quelques autres pièces à Heinzelin, entre autres un petit poëme sur la bataille livrée par Albert Ier à Adolphe de Nassau près de Hasenbuhel, en 1298; mais l'opinion exprimée à cet égard par quelques érudits (Rauch, *Scriptores Rer. Austr.*, II, 300; ibid., III, 314; Bœhmer, *Fontes*, II, n°. 22) n'a point été partagée par le savant éditeur qui a publié récemment les poésies de Heinzelin. A. P.

Fr. Pfeiffer, *Heinzelein von Konstanz;* Leipzig, 1852. — Karl Gœdeke, *Das Mittelalter*, 6e livraison; Hanovre, 1854. — Docen, *Museum für altdeutsche Lit. und Kunst;* Berlin, 1809.

* **HEIRIC** (Saint), moine français, né vers l'année 834, à Hery, près Auxerre, mort vers l'année 881. Quoiqu'il ait été très-anciennement inscrit au calendrier des saints intercesseurs, on a peu de renseignements sur sa vie. Nous supposons donc que ce titre fut accordé plutôt à l'éclat de son savoir qu'à l'éclat de ses actions. A l'âge de sept ans il était confié par ses parents aux religieux bénédictins de Saint-Germain d'Auxerre, et il recevait d'eux le premier enseignement. Il se rendit ensuite à l'abbaye de Fulde, où il eut pour maître Haimon, disciple d'Alcuin. Plus tard il quitta Fulde, pour aller à Ferrières se mettre sous la discipline de l'abbé Lupus. Nous le retrouvons ensuite dans sa ville d'Auxerre, occupant lui-même une chaire fameuse, et transmettant à de nombreux élèves ce qu'il avait appris dans ses voyages, ce qu'il avait acquis par ses lectures. Au nombre de ses auditeurs on compte le prince Lothaire, fils de Charles le Chauve, Hucbald, qui dirigea dans la suite l'école de Saint-Amand, et Remi, le célèbre Remi d'Auxerre, qui professa la dialectique avec un si grand succès dans les écoles de Paris. Voilà tout ce que Mabillon et les Bollandistes ont recueilli sur la vie de saint Heiric. Il nous est heureusement permis de mieux faire connaître ses ouvrages. Celui que les auteurs de l'*Histoire littéraire* désignent le premier est un recueil d'extraits, *Excerpta e S. Patribus*, dédié à Hildebolde, évêque d'Auxerre, qui mourut en 856. Mabillon a publié les premières lignes de ce Recueil, *Anal.*, t. I; et c'est tout ce que la presse en a livré aux érudits. Nous pouvons du moins en signaler deux exemplaires manuscrits : l'un dans le n° 8,818 de l'ancien fonds du roi, à la Bibliothèque impériale, l'autre dans le n° 17 de Corbie. Ce dernier volume est celui qui a été vu et copié par Mabillon; — *De Vita Sancti Germani*, *Autissiodorensis episcopi*, *Libri VI.* C'est un long poëme, en six chants, composé par saint Heiric, à la prière du jeune prince Lothaire. Il a été publié plusieurs fois, par Pierre de La Pesselière, en 1543, in-8°, et par les successeurs de Bollandus, dans leur vaste compilation, à la date du 31 juillet. Les vers de ce poëme sont médiocres : tout le monde en convient. Cependant, l'attention des auteurs de l'*Histoire littéraire* s'est arrêtée sur une des notes marginales de ce poëme, où ils ont trouvé une des plus célèbres thèses de Descartes convenablement énoncée, suffisamment développée; et en conséquence ils ont compté saint Heiric parmi les philosophes. Nous dirons qu'en effet saint Heiric fut un des meilleurs philosophes de son temps; mais la preuve

qu'en ont donnée les bénédictins n'est pas bonne; en effet, la note marginale qui leur a paru si digne de remarque est littéralement empruntée au traité de Jean Scot Érigène *De Divisione Naturæ*, lib. I, ch. 50; — *De Miraculis S. Germani*, ouvrage publié par le P. Labbe, *Biblioth. nova*, t. I, p. 531-569, et par les continuateurs de Bollandus, au 31 juillet; — *Sermo de S. Germano*, dans le recueil des Bollandistes, à la même date; — *Homiliæ*. Bernard Pez nous atteste qu'il existait un grand nombre d'homélies de saint Heiric dans un volume manuscrit de saint Emmeran. L'homiliaire publié dans les œuvres d'Alcuin en offre au moins treize avec le nom de notre moine d'Auxerre.

Aucun des écrits dont nous venons de parler n'est assez important pour expliquer, pour justifier la grande renommée de saint Heiric. C'est un poëte médiocre, un panégyriste et un sermonnaire sans originalité. Mais n'est-ce pas encore un érudit, un philosophe? Nous savons déjà qu'il lisait Jean Scot Érigène, et certainement d'une semblable lecture il dut recueillir quelque chose. Empressons-nous d'ajouter que de récentes investigations dans les plus anciens manuscrits de la Bibliothèque impériale ont eu pour résultat la découverte de plusieurs ouvrages d'Heiric, qui sont bien plus intéressants que ses ouvrages imprimés. Un traité *De Computo*, qui se trouve parmi les manuscrits du roi, dans le volume 7,518, lui est attribué par les auteurs des anciens catalogues. Mais il paraît que l'auteur de ce livre est Helpéric de Grandfel. C'est avec plus de vraisemblance qu'on inscrit parmi les œuvres d'Heiric un opuscule *De Positione et Cursu septem Planetarum*, dans le n° 434 du fonds de Saint-Germain. Les bénédictins doutent encore de cette attribution. Elle n'est pas, il est vrai, très-sûre; cependant, elle s'appuie sur une tradition que l'âge du manuscrit ne contredit pas. Mais ce qu'Heiric nous a laissé de plus important, ce sont des gloses sur l'*Isagoge* de Porphyre, l'*Interprétation* d'Aristote, la *Dialectique* attribuée à saint Augustin, et le traité des *Dix Catégories*, inséré dans toutes les éditions du même père. Toutes ces gloses, qui semblent autographes, appartiennent au n° 1108 du fonds de Saint-Germain. Un autre numéro du même fonds, le n° 1334, nous présente encore une copie des gloses sur les *Dix Catégories*; mais cette copie, contemporaine de l'auteur, est malheureusement incomplète.

Veut-on savoir quel était l'enseignement d'Heiric à l'école de Saint-Germain? On ne l'apprendra pas ailleurs. Ces gloses sont de courtes remarques, pour la plupart interprétatives et grammaticales, sur les divers textes d'Aristote, de Porphyre et de saint Augustin. Il y en a de savantes; il y en a qui sont au contraire d'une ignorance naïve. Une des plus bizarres est l'étymologie du nom propre *Carolus* telle qu'Heiric nous la propose, « eo quod sermonem « Dei habuit *carum* (fol. 24, *recto*) ». Celle du mot *calumnia* n'est pas moins curieuse : « *Ca-* « *lumnia* a *calamo* dicta est, quia veluti ca- « lamus exterius est candidus interiusque va- « cuus, ita et fraus, sive calumnia, hominem « vacuum reddit et inanem (fol. 26, *verso*). » Suivant les auteurs de l'*Histoire littéraire*, Heiric « donna quelque application à l'étude de « la langue grecque ». Cela est suffisamment prouvé par le grand nombre des étymologies grecques qu'on rencontre dans ses gloses. Mais il est certain que cette application lui profita peu, puisqu'il n'alla pas même dans la connaissance du grec jusqu'à savoir conjuguer convenablement le premier verbe de cette langue : « *Eimi*, dit-il, græce verbum est substantivum, « ut *sum*; cujus participium, neutri generis, « præsentis temporis, est *on*, quod est latine « *ens*; sed in usu non est. Plurale ejus est *ousa*, « cui addita *iota* format hoc nomen quod est « *ousia*, id est essentia (fol. 24, *verso*) ». Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces gloses d'Heiric, c'est l'habileté qu'il montre dans l'interprétation des subtilités péripatéticiennes. M. Cousin l'a rangé parmi les nominalistes, et c'est un des plus anciens que l'on connaisse, le plus ancien peut-être après Raban-Maur. Quelques extraits de la glose sur l'*Introduction* de Porphyre ont été insérés par M. Cousin dans son Appendice aux ouvrages inédits d'Abélard. Un des comités établis auprès de M. le ministre de l'instruction publique a promis ensuite de publier intégralement la glose sur les *Dix Catégories*; mais ce projet paraît avoir été depuis abandonné. B. HAURÉAU.

Histoire littéraire de la France, t. V, p. 535. — *Acta SS. e Bolland.* recens., 24 junii. — Mabillon, *Analecta*, t. I. — Labbæus, *Biblioth. nova*, t. I, p. 534. — V. Cousin, Appendice des *Œuvres inédites d'Abélard*, in-4°, et *Fragments* (Philosophie scolastique), in-8°. — B. Hauréau, *De la Philosophie scolastique*, t. I, p. 131-144. — *Bulletin du Comité historique des Monuments écrits de l'Histoire de France*, t. III, p. 100.

HEISS (*Jean* DE), seigneur de Rogenheim (Alsace), historien allemand, né en Allemagne, dans la première moitié du dix-septième siècle, mort à Paris, en 1688. Après avoir été pendant plusieurs années résident de l'électeur palatin auprès de la cour de France, il fut nommé par Louvois intendant de l'armée française en Allemagne. Plus tard il fut envoyé auprès du cardinal de Furstemberg, pour le rendre favorable à la France. On a de Heiss : *Histoire de l'Empire, contenant son origine, ses progrès, ses révolutions, la forme de son gouvernement, sa politique*, etc.; Paris, 1684, 2 vol. in-4°; La Haye, 1685, 3 vol. in-12; Paris, 1711, avec des adjonctions de Bourgeois de Chastenet; La Haye, 1715, Paris, 1731, 3 vol. in-4°; continuée par Vogel jusqu'en 1724, Amsterdam, 1733, 2 vol. in-4°, ou 8 vol. in-12. Le style de cet ouvrage ne trahit pas l'origine de l'auteur, qui a su donner à ses contemporains le premier résumé lucide de l'histoire si embrouillée

de l'Empire; la Bibliothèque impériale de Paris possède un manuscrit in-folio contenant un *Mémoire* de Heiss *De tout ce qui s'est passé dans le pays de Cologne en* 1688. E. G.

Adelung, *Suppl. à Jöcher*.

HEISTER (*Laurent*), célèbre chirurgien allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, le 16 septembre 1683, mort à Helmstædt, le 18 avril 1758. Il étudia la médecine aux universités de Giessen, d'Amsterdam et de Leyde, entra au service du gouvernement hollandais et assista en qualité de chirurgien à la campagne de Brabant de 1706. En 1708 il devint professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université d'Amsterdam; mais dès l'année suivante il fut rappelé à l'armée pour y exercer les fonctions de médecin en chef. Au bout de peu de temps, il quitta ce poste, qui ne convenait pas à ses goûts, et se rendit en 1710 à l'université d'Altorf, où il occupa pendant neuf ans la chaire d'anatomie. Dans cet intervalle il publia quelques travaux de chirurgie, qui lui valurent une réputation européenne. Plusieurs souverains, tels que l'empereur de Russie et le roi de Danemark, voulurent l'attacher à leur personne en qualité de médecin particulier; mais Heister déclina toutes ces propositions pour accepter, en 1719, la place de professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université de Helmstædt. Il resta dans cette ville jusqu'à sa mort, et y professa, outre l'anatomie et la chirurgie, la botanique (depuis 1730) et la médecine pratique (depuis 1740).

Heister était un des meilleurs chirurgiens du dix-huitième siècle. Ses travaux lui acquirent une célébrité universelle et lui valurent le titre de *père de la chirurgie moderne de l'Allemagne*. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons en première ligne son traité de *Chirurgie* (en allemand), Nuremberg, 1719, 6e édit., 1779, qui a beaucoup contribué aux progrès que cette science a faits depuis et qui a été traduit en latin: Amsterdam, 1739, 2 vol.; 3e édition, 1750; Venise, 1740; Naples, 1759; en espagnol : Madrid, 1747-1750, 4 vol.; en anglais : Londres, 1748; en français : Paris, 1771, 2 vol. in-4°; autre édition, 4 vol. in-8°; et en italien (1765), in-4°. On lui doit en outre : *Tractatus de Cataracta, glaucomate et amaurosi, in quo multæ novæ opiniones et inventa contra vulgatas medicorum, chirurgicorum, necnon mathematicorum sententias continentur*; Altdorf, 3e édition, 1721; — *Compendium Anatomicum, veterum recentiorumque observationes brevissime complectens*; ibid., 1717, 2e édit.; ibid., 1719; autres éditions à Amsterdam, 1723, 1748; à Freyberg, 1726; à Altdorf, 1727, 1732, 1737; à Venise, 1730; à Breslau, 1733, et à Vienne, 1761; texte allemand : Nuremberg, 1721, 6e édition; Vienne, 1770; texte anglais : Londres, 1721; 2e édit., 1752; texte français : Paris, 1724; nouvelles éditions, ibid., 1729, 1735 et 1753; — *De Fœtu ex utero matris mortuo mature exscindendo, etc.*; Altdorf, 1720; — *De optima Cancrum mammarum exstirpandi Ratione*; ibid., 1720; — *De Inventis anatomicis hujus sæculi*; ibid., 1720; — *De Morbis Adolescentium et Puerorum*; ibid., 1720; — *De Adparatu Alto, sive methodo calculum vesicæ sub osse pubis extrahendi*; Helmstædt, 1728; traduction française, Paris, 1751; — *De Chirurgicorum Erroribus in curandis morbis venereis*; Helmstædt, 1731; — *De Chirurgia cum Medicina conjungenda*; ibid., 1731; — *Compendium Institutionum sive fundamentorum Medicinæ*; ibid., 1736; 6e édition, Leyde, 1764; — *De Ossium Vulneribus rite curandis*; Helmstædt, 1743; — *De Mutationibus Corporis humani naturalibus, ab ortu usque ad obitum*; ibid., 1743; — *De Rheumatismo*; ibid., 1744; — *De Genuum Structura eorumque morbis*; Helmstædt, 1744; — *Compendium Medicinæ practicæ, cui præmissa est dissertatio de medicinæ mechanicæ præstantia*; Amsterdam, 1745; nouvelle édition, Venise, 1748; traduction allemande, Leipzig, 1763; nouvelle édition, Nuremberg, 1767; traduction espagnole, Madrid, 1752, 2 vol. in-8°; — *Kleine Chirurgie oder Wundarznei* (Traité abrégé de Chirurgie); Nuremberg, 1747; 3e édition, 1767; traduction en latin, Amsterdam, 1743, et Genève, 1748; — *Systema Plantarum generale ex fructificatione*; Helmstædt, 1748; — *Medicinische, chirurgische und anatomische Wahrnehmungen* (Observations de Médecine, de Chirurgie et d'Anatomie); Rostock, 1753; 2e vol., publié par W.-F. Cappel, ibid., 1770; — *Anatomisch-chirurgisches Lexikon* (Dictionnaire d'Anatomie chirurgicale); Berlin, 1753. Heister collabora aussi à plusieurs recueils et revues scientifiques, et publia quelques anciens ouvrages de médecine de Bohne, de J.-H. Burckhard, de Turner, etc. Dr. L.

C. P. Leporini, *Ausführl. Bericht vom Leben Schriften des durch ganz Europa berühmten Dr. L. Heister*; Quedlimbourg, 1738. — Götten, *Jetzlebend. gel. Europa*, vol. I, p. 676-718; vol. III, p. 791. — Börner, *Nachrichten von jetztlebenden Aerzten*, vol. I, p. 209-248 et p. 919; vol. II, p. 487-765; vol. III, p. 392-691. — Will, *Nürnbergs Gel. Lexikon*, vol. II, p. 66-78; vol. VI, p. 45-46. — Meelbaum, *Leichenpredigt und Lebenslauf*; Helmstædt, 1759, in-fol. — *Ehrengedæchtniss und Leben des seel. Heister*; Helmstædt, 1759, in-fol. — *Commentar. Lips. de Re Medica*, vol. VII. — Baderi, *Biograph. Medic. Altdorf*, p. 177. — *Nova Acta Acad. Natur. Curios.*, p. II. — Adelung, Supplément à Jöcher. — Hirsching, *Handbuch*. — *Allgem. literar. Anzeiger*, 1801, p. 462-464. — *Conv.-Lex.* — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

HEISTER (*Élias-Frédéric*), fils du précédent, né à Altdorf, le 28 avril 1715, et mort à Leyde, le 11 novembre 1740. Il étudia la médecine, et devint professeur à l'université de Helmstædt. Une mort prématurée interrompit sa carrière, dans laquelle il avait débuté de bonne heure par plusieurs travaux littéraires. Il mourut, dit-on, pour avoir avalé la pointe d'un couteau qui s'était cassé dans sa bou-

che. On a de lui plusieurs *Dissertations*, relatives à des sujets de botanique et de médecine ; — une traduction allemande de la *Description du Péritoine*, de Douglas ; Helmstædt, 1733 ; — et *Apologia pro medicis atheismi crimine commaculatis* ; Amsterdam, 1736. Dr L.

J. Mosheim, *Vita Heisteri* ; dans les *Acta Naturæ Curiosorum*, vol. VI. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*.

* **HEIUS** (*Caius*), un des principaux citoyens de Messine (Sicile), vivait dans le premier siècle avant J.-C. Il appartenait à une ancienne famille noble, cliente héréditaire des Claudius. Avant l'administration de Verrès, il possédait quelques-uns des plus rares et des plus parfaits spécimens de l'art grec, entre autres le fameux *Eros*, en marbre, de Praxitèle, un non moins célèbre *Hercule*, en bronze, de Myron, des *Canéphores* par Polyclète, et une tapisserie attalique. Tous ces trésors, qui se transmettaient héréditairement dans la famille des Heius, excitèrent la convoitise de Verrès. Celui-ci força le propriétaire à lui en vendre quelques-uns à un prix nominal, en emprunta d'autres, qu'il ne rendit jamais, ou bien les enleva sans même donner un prétexte, jusqu'à ce qu'il eut dépouillé la maison d'Heius de tous les objets d'art qu'elle contenait. Cependant, un peu plus tard, ce citoyen, cédant à la persuasion ou à la crainte, présida la députation qui alla témoigner en faveur de Verrès mis en jugement pour sa conduite en Sicile. Tout en s'acquittant de sa mission, il n'en révéla pas moins à Cicéron des détails accablants pour l'accusé. Y.

Cicéron, *In Verrem*, II, 8 ; IV, 2, 7, 67 ; V, 18.

HÉLAGI. *Voy*. HALAGI.

HÉLALI *Asterabadi*, poëte persan, décapité en 936 de l'hégire (1529 de J.-Ch.). Issu d'une famille turque du Djagataï, il fut conduit, dans son enfance, à Asterabad en Perse, et alla ensuite s'établir à Hérat. Les schiites le considéraient comme sunnite, et cependant le prince des Uzbegs, Abid-Khan, le fit mettre à mort comme schiite. L'exécuteur, qui avait été désigné par le condamné lui-même, et qui n'était pas habitué à manier le glaive du bourreau, ne trancha d'abord qu'une partie du cou. Dans ce pitoyable état, le poëte avait, dit-on, conservé assez de présence d'esprit pour improviser un distique relatif à sa situation actuelle. On a de Hélali : *Le Schah et le Derwisch*, poëme où l'amitié d'un prince et d'un mendiant est dépeinte avec la plus grande délicatesse. M. Ed. Hall a publié en 1848 une traduction de cet ouvrage en vers hindoustanis, sous le titre de *Tchar-i Gulschen* (Les quatre Parterres de roses) ; — *Léila et Medjnoun*, poëme ; — *Sifat al-Aaschikin* (Qualités des Amoureux), traité de morale, entremêlé d'historiettes.

E. BEAUVOIS.

Khondemir, *Habib as siyer*. — Sam Mirza, *Tedzkiret*, ch. V, extrait dans *Notices des Manuscrits*, t. V. — Babour, *Mémoires*, p. 196-197. — Lotfif Ali-Beg, *Ateschkedah*. — De Hammer, *Histoire des Belles-Lettres en Perse*, p. 368-372. — *Catalogue des Manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg*, p. 389.

HELD (*Willibald*), littérateur allemand, né à Erolzheim, le 6 septembre 1726, mort à Roth (Souabe), le 30 octobre 1789. Il étudia la théologie, entra dans l'ordre des Prémontrés, et devint abbé du couvent de Roth et, en cette qualité, prélat immédiat de l'Empire. Ses principaux ouvrages sont : *Nemesis Norbertina, seu methodus corrigendi canonicos regulares præmonstratenses* ; Augsbourg, 1757, in-8° ; — *Jurisprudentia universalis, ex juribus canonico, civili, romano et germanico, tam publico quam privato, feudali et criminali, collecta et in quinque libros contracta* ; Boos, 1768-1773, 5 vol. ; — *Kritische Anmerkung ueber die sogenannte Reformation in Teuschland zu Ende des 18ten Jahrhunderts* (Observations critiques sur la prétendue réformation en Allemagne vers la fin du dix-huitième siècle) ; Francfort, 1782, in-8° ; — *Reichsprælatisches Staatsrecht* (Droits et Prérogatives des prélatures immédiates du Saint-Empire), s. l., 1782-1785 ; c'est le meilleur ouvrage de Held. Il obtint l'approbation générale. On lui doit en outre la publication de l'*Historia imperialis et exempti Collegii Rothensis in Suevia, ex monumentis domesticis et externis potissimam partem ineditis, eruta per B. Stadelhofer* ; Augsbourg, 1787, in-4°. R. L.

Baader, *Lex. verstorbener baierischer Schriftsteller* : Augsbourg, 1825, 1er vol. — Hirsching, *Handbuch*. — Meusel, *Lexikon der von 1750-1800 verstorbenen deutschen Schriftsteller*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*.

HÈLE (D'). *Voy*. HALES.

HÉLÈNE (Ἑλένη), personnage mythique, qui joue un grand rôle dans les poëmes homériques et dans les légendes relatives au siége de Troie. Elle était fille de Zeus (Jupiter) et de Léda et sœur des Dioscures (Polydeuces [Pollux] et Castor). Quelques traditions la font naître de Zeus et de Némésis. Elle eut dès l'enfance une telle réputation de beauté que Thésée, de concert avec Pirithoüs, l'enleva et l'emmena en Attique. En l'absence de Thésée, retenu dans l'Hadès, les Dioscures envahirent l'Attique, s'emparèrent d'Athènes, délivrèrent Hélène, et firent prisonnière Æthra, mère de Thésée, qu'ils donnèrent pour esclave à leur sœur. Après le retour d'Hélène à Sparte, des princes de toutes les parties de la Grèce prétendirent à sa main. De l'avis d'Ulysse, un des prétendants, Tyndare, mari de Léda, donna Hélène en mariage à Ménélas, qui eut d'elle Hermione et, selon quelques mythographes, Nicostrate. Elle fut ensuite séduite et enlevée par Pâris, qui la conduisit à Troie. Pour la suite de sa légende, *voy*. PARIS et MÉNÉLAS. Y.

Apollodore, III, 10. — Hygin, *Fab.*, 77, 78, 81. — Scoliaste de Callimaque, sur l'*Hymn. in Dian.*, 232. — Pausanias, I, 17 ; II, 22.

HÉLÈNE (Ἑλένη), peintresse grecque, fille

de Timon d'Égypte, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Elle peignit la bataille d'Issus, peu de temps après qu'elle eut été livrée en 333. Sous le règne de Vespasien, cette peinture fut placée dans le temple de la Paix à Rome. Quelques archéologues ont supposé que la célèbre mosaïque trouvée à Pompéi est une copie de ce tableau, tandis que d'autres pensent qu'elle représente le combat du Granique ou la bataille d'Arbèle. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que cette mosaïque représente en effet une des batailles d'Alexandre, et que, selon toute probabilité, le personnage sur un char est Darius. Y.

Müller, *Archæol. d. Kunst*, 163, n° 1, 6.

HÉLÈNE (Sainte), mère de l'empereur romain Constantin le Grand. Elle naquit en 247, et mourut en 327. Les conjectures des historiens à l'égard de l'origine, du lieu de naissance et du mariage d'Hélène sont si vagues, si diverses, qu'on n'en saurait tirer d'autre certitude que celle de l'ignorance des contemporains mêmes sur ces trois points intéressants de cette femme vénérée. Des annalistes anglais, au nombre desquels se trouve Bède, ont prétendu qu'Hélène était fille d'un roi breton nommé Coël, qui à l'époque où l'empereur Aurélien envoya dans la Grande-Bretagne Constance *Chlore* (le Pâle) résidait à Colchester. Suivant eux, ce fut dans cette ville ou dans celle d'York (*Eboracum*), séjour des gouverneurs romains, que la princesse épousa Constance et devint mère de Constantin. D'un autre côté, les historiens grecs et les Pères de l'Église, notamment saint Ambroise, disent qu'Hélène était née à Drepanium, bourgade située près de la ville de Nicomédie; que son père tenait une hôtellerie, dans laquelle s'arrêta Constance en revenant de son ambassade chez les Perses, ou peut-être en y allant; et que lorsqu'il quitta Hélène pour continuer son voyage, il la laissa enceinte. Cependant, ce ne serait pas à Drepanium, mais à Nessus, en Dacie, qu'elle aurait mis au monde Constantin, vers 274. Enfin, d'autres auteurs donnent la Dalmatie pour patrie à Hélène et croient que Constantin vit le jour pendant les voyages de sa mère avec Constance. Ils hésitent néanmoins entre Édesse, Tarse et Trèves, pour désigner la ville natale de Constantin.

Plusieurs historiens ont supposé, un peu légèrement, qu'Hélène n'avait été que la concubine de Constance. Celui-ci l'abandonna, il est vrai, en 291, pour épouser Théodora, belle-fille de l'empereur Maximien; mais cette alliance était la condition de l'élévation de Constance à la dignité de césar. Ce qui prouve, à notre avis, qu'il considérait Hélène, malgré leur séparation, comme son épouse légitime, c'est la disposition testamentaire par laquelle il réduisit à la condition de particuliers les enfants qu'il avait eus de Théodora, et institua le fils que lui avait donné Hélène son seul héritier. Lorsque Constance se vit près de mourir, ce fut également Constantin qu'il présenta aux troupes sous son commandement, comme devant lui succéder dans la dignité de césar. En 306, Constantin, proclamé auguste, fit venir sa mère dans le palais impérial, à Trèves, où il la combla de marques d'affection et de respect. Elle eut le titre d'augusta, et l'on mit son nom sur des monnaies. On ne sait pas à quelle époque Hélène avait embrassé le christianisme. Peut-être était-elle née dans cette religion, qui avait été répandue dans les provinces Illyriennes par les disciples de Jésus-Christ et que les premiers néophytes romains avaient propagée dans la Grande-Bretagne. Ce n'est pas à la seule influence d'Hélène que l'on attribue la conversion de Constantin; dont le dégoût du paganisme paraît antérieur à la réunion de la mère et du fils; mais les vertus aussi bien que les conseils d'Hélène concoururent sans doute à fortifier l'empereur dans ses nouvelles convictions religieuses. Hélène avait des mœurs douces et simples, et une charité qui s'étendait sur toutes les infortunes. La piété filiale de Constantin induisit ce prince à donner le nom de sa mère à plusieurs villes de l'empire, entre autres à Illiberia, cité de la Narbonnaise, dont la prospérité éteinte fut relevée par l'empereur; cette Illiberia, alors nommée *Helena*, est appelée Elne par les géographes modernes. Il en fut de même de Drepanium, qu'on appela *Helenopolis* (ville d'Hélène), ainsi que d'une province détachée du royaume de Pont, à laquelle on donna le nom d'*Helenopontus*.

Une grande douleur morale devait éprouver la vieillesse de la mère de Constantin; nous voulons parler de la fin tragique du jeune César Crispus, fils de l'empereur et de sa première femme, Minervine. On a vu, à l'article FAUSTA, par quelles odieuses et fausses accusations cette impératrice entraîna Constantin à condamner à mort son propre fils pendant un séjour qu'il fit à Rome avec sa famille en 326. Le cœur maternel d'Hélène fut navré de la perte de Crispus, et elle ne cessa de poursuivre Fausta de son indignation que lorsque l'empereur fut éclairé sur le crime de son épouse. En cette même année, Hélène, bien qu'elle fût alors parvenue à l'âge de soixante-dix-neuf ans, entreprit le pèlerinage de Jérusalem; elle espérait trouver dans cet acte de dévotion un soulagement à ses peines. Le long de sa route, elle usa du pouvoir que lui avait délégué son fils non moins que des sommes d'argent par lesquelles il subvenait à ses libéralités, pour délivrer des captifs, faire rendre justice aux opprimés, vêtir et nourrir des pauvres, récompenser les services de vieux légionnaires et embellir les temples chrétiens, où on la voyait se prosterner au milieu des autres femmes, sans qu'aucune marque extérieure de supériorité la distinguât d'elles. Ainsi, Hélène arriva au Calvaire suivie des bénédictions de tous les malheureux qu'elle avait rencontrés sur son passage. Sous le règne d'Adrien, un temple païen

avait été élevé en ce saint lieu; Hélène le fit abattre. D'après les indications données par un Hébreu, on creusa la terre, et l'on découvrit le sépulcre de Jésus-Christ, la sainte croix, et l'inscription telle que les évangélistes l'ont rapportée. Par les ordres de l'empereur, et sous les yeux d'Hélène, on commença de bâtir cette magnifique église du Saint-Sépulcre dont Eusèbe a donné une si belle description. La princesse fit encore construire deux autres églises, l'une à Bethléem, l'autre sur le mont des Oliviers; mais elle ne vit pas l'achèvement ni la dédicace d'aucun de ces temples : le Saint-Sépulcre, dont un prêtre de Byzance, nommé Eustathe, a été dit-on, l'architecte, ne fut terminé que huit ans après, en 334. La mère de Constantin quitta la Palestine l'année suivante, 327. Elle alla joindre l'empereur, qui voyageait alors en Illyrie, et mourut dans ses bras, au mois d'août, à l'âge de quatre-vingts ans. Sa dépouille mortelle fut portée à Rome, et on lui éleva un mausolée dans cette ville. Les historiens grecs prétendent que le corps d'Hélène fut transporté deux ans après à Constantinople. Camille LEBRUN.

Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*. — Eusèbe, *Vie de Constantin*. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*. — Bède, *Histoire ecclésiastique des Anglais*. — Morin, *De la Délivrance de l'Église en la vie de Constantin*. — Baillet, *Vie des Saints*.

* **HÉLÈNE**, fille de Constantin le Grand et de Fausta, et femme de Julien, morte en 360. Son frère Constance la maria à son cousin Julien, lorsque celui-ci fut nommé césar, vers la fin de 355. Elle ne survécut que cinq ans à ce mariage, et le seul enfant qu'elle eut mourut aussitôt après sa naissance. Le sort de cet enfant et la stérilité postérieure de la mère ont été attribués par Ammien Marcellin aux coupables artifices de l'impératrice Eusébie, belle-sœur d'Hélène. Y.

Ammien Marcellin, XV, 8; XVI, 10, XXI, 1.

HÉLÈNE, reine de Pologne, grande-duchesse de Lithuanie, née à Moskou, en 1460, morte à Vilna, en 1513. Elle était fille d'Yvan III Vassilévitsch, dit *le Cruel*. Ce tzar de Moskovie, après avoir envahi plusieurs pays voisins et après avoir arraché quelques districts à la Lithuanie, dans le but de se rapprocher de l'Europe, conçut le projet de marier sa fille Hélène à Alexandre, roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie. En conséquence, en 1495, Hélène fut envoyée à Vilna, où elle épousa Alexandre; mais Yvan III exigea qu'elle restât fidèle à la religion schismatique, qu'elle eût un temple dans son palais, et qu'elle lui servît d'espion auprès de son mari, rôle odieux, auquel elle sut se soustraire avec habileté. En effet, Yvan III convoitait toujours les possessions lithuaniennes, et, s'appuyant sur des motifs frivoles, recommença à faire la guerre à Alexandre. Ce dernier mit vainement en usage tous les moyens propres à apaiser Yvan III; mais celui-ci, qui voulait la discorde à tout prix, envahit Starodub et Czerniéchow. La guerre dura deux ans, et elle se termina par un armistice. Toutefois les intrigues, les exigences du tzar ne s'arrêtèrent pas là. Hélène mourut sept ans après son mari, le roi Alexandre Jagellon, et elle fut inhumée dans l'église schismatique du Saint-Esprit à Vilna. Léonard CHODZKO.

Histoire du Regne d'Alexandre Ier le Jagellon, par Albertrandy; Varsovie, 1822. — *Histoire de Lithuanie*, par Théodore Narbutt; Vilna, 1836. — *Recueil de documents relatifs à la Russie*, par Charles Sienkiewicz, 1884. — *Histoire populaire de la Pologne*, par L. Chodzko, 1855.

HÉLÈNE, duchesse d'Orléans. *Voy.* ORLÉANS.

* **HÉLÉNUS** (Ἕλενος), fils de Pyrrhus, roi d'Épire, et de Lanassa, fille d'Agathocle, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Fort jeune encore, il accompagna son père dans l'expédition d'Italie en 280. Pyrrhus, dit-on, après ses premiers succès en Sicile, songeait à établir son fils roi de cette île; mais, bientôt forcé par ses revers d'abandonner la Sicile et l'Italie, il laissa Hélénus à Tarente avec une garnison épirote. Il ne tarda pas à les rappeler l'un et l'autre, et employa toutes ses forces en Macédoine et en Grèce. Hélénus prit part en 272 à l'attaque nocturne contre Argos qui coûta la vie à Pyrrhus. Lui-même tomba entre les mains d'Antigone Gonatas, qui le traita avec les plus grands égards et lui permit de ramener en Épire les restes de son père. Y.

Justin, XVIII, 1; XXIII, 3; XXV, 3, 5. — Plutarque, *Pyrrh.*, 33, 34.

* **HELENUS**, affranchi et favori d'Auguste, vivait vers 40 avant J.-C. Il fut pris en Sardaigne par Ménas, lieutenant de Sextus Pompée. Ménas, dans l'espoir de se concilier la bienveillance d'Auguste, le mit en liberté sans rançon. Suivant Appien, il exerça un commandement militaire, et il venait de conquérir la Sardaigne lorsqu'il fut fait prisonnier. Dion Cassius dit au contraire que le commandant de l'île à cette époque était M. Lurius. Y.

Dion Cassius, XLVIII, 30. — Appien, *Bel. civ.*, V, 66.

* **HELENUS**, chirurgien vétérinaire, vivait dans le quatrième ou le cinquième siècle après J.-C. Il nous reste de lui quelques fragments, insérés dans la collection des écrivains sur la chirurgie vétérinaire, publiée d'abord en latin par Jean Ruellius; Paris, 1530, in-fol., et ensuite en grec par Simon Grynæus; Bâle, 1537, in-4°. Y.

Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

HELGAUD ou **HELGALD**, en latin (*Helgacitus* et *Helgacidus*), historien français de la première partie du onzième siècle. Il nous apprend lui-même qu'il avait été moine de Fleuri-sur-Loire sous l'abbé Gauzlin, archevêque de Bourges, mort en 1029, mais sans préciser sa naissance, et il serait aussi difficile de fixer l'époque de sa mort; il est certain qu'il a vécu au delà de 1033, époque de la mort d'Odolric, évêque d'Orléans, dont il parle comme d'un ancien et illustre ami. Il y a même beaucoup d'apparence qu'il n'écrivit qu'après 1042, c'est-à-dire après que le roi Henri, fils de Robert, se fut signalé contre Étienne, comte de Champagne, Galeran,

comte de Meulan, et les barons de Normandie qui refusaient de reconnaître Guillaume le Bâtard pour leur souverain. Ce qui doit le faire croire, c'est qu'à la fin de son principal ouvrage, Helgaud parlant de ceux qui entreprendraient d'écrire les exploits du roi Robert, dit qu'ils y trouveraient matière à faire paraître le père et ses fils comme de grands capitaines couronnés de gloire. Quelques écrivains modernes supposent qu'Helgaud vivait vers 1050; mais on peut légitimement croire avec dom Bernard de Montfaucon et dom Rivet qu'il est mort vers 1048. Sa mort est marquée au 29 août dans le *Nécrologe de Saint-Bénigne de Dijon* et au jour précédent dans celui de Saint-Germain-des-Prés de Paris. Il est à présumer qu'Helgaud avait étudié sous Albon ou sous Constantin, directeurs des écoles de Fleuri. Gauzlin l'avait pris en affection : il le chargea de la construction et du service d'une chapelle sous l'invocation de saint Denis et de ses compagnons Éleuthère et Rustique. Helgaud ne la bâtit d'abord qu'en bois. Le roi Robert étant allé la visiter, y fit des présents et l'enrichit de quelques reliques; mais un incendie détruisit le modeste édifice. Helgaud le fit reconstruire en pierre; et afin d'apprendre aux fidèles que c'était son œuvre, il mit de chaque côté de l'autel deux inscriptions versifiées, dans lesquelles il se nommait et réclamait les prières de ceux qui les liraient. Le roi Robert devait avoir une grande part dans cette réédification, car depuis quelques années Helgaud jouissait de ses bonnes grâces. Il avait un libre accès auprès de ce prince, qu'il nommait « amicus de amico », « delectus de delecto ». Robert aimait Helgaud comme son fils : « affectu diligebat paterno ». Les preuves que donne Helgaud ne laissent aucun doute sur cette affection réciproque, qui fait au surplus honneur au roi et au prêtre, car tous les témoignages s'accordent à montrer Helgaud comme homme de mérite et de piété. On ne peut en faire le même éloge au point de vue littéraire, car, suivant dom Rivet, son style est si dur, si affecté qu'on n'y reconnaîtrait jamais un disciple d'Abbon. L'unique ouvrage qui nous reste d'Helgaud est un abrégé de la vie du roi Robert; l'auteur avertit lui-même qu'il n'a pas eu dessein de parler des guerres où Robert se signala, ni des affaires politiques, et qu'il laisse aux historiographes le soin d'en transmettre la mémoire à la postérité. Il s'est donc borné à donner une longue déclamation, qui roule uniquement sur la piété du roi, sa dévotion envers les saints, sur ses jeûnes, ses mortifications, ses prières, sa charité envers les pauvres, sur l'affection qu'il portait aux moines, sur les biens dont il les combla, les grandes fondations qu'il fit dans l'ordre de Saint-Benoît et particulièrement dans l'abbaye de Fleuri, enfin sur quelques miracles qui lui sont attribués. Helgaud est donc moins un historien qu'un panégyriste, et son ouvrage n'est qu'un éloge, une oraison funèbre dans le goût de ce temps, où l'auteur a placé beaucoup de minuties et est entré dans les plus petits détails. Ces détails, qui regardent souvent l'intérieur de la maison des anciens rois de France, nous offrent aujourd'hui une peinture très-naïve et très-curieuse des mœurs du temps. Cet écrit est précédé d'une courte notice de la fondation de Fleuri, et du testament de Léobode, son fondateur, pièces qui n'ont aucun rapport à la vie du roi Robert. D'après ces deux écrits, Sainte-Palaye suppose qu'Helgaud s'était proposé de faire l'histoire des abbayes de Saint-Agnan d'Orléans et de Fleuri, et que la vie de Robert n'est qu'un supplément ou un chapitre de l'ouvrage complet, dont le reste aura été perdu. Duchesne et dom Rivet partagent cette opinion. L'*Epitome Vitæ Roberti regis* d'Helgaud, telle qu'elle est venue jusqu'à nous, a été d'abord imprimée avec la *Vie de saint Louis* par Guillaume de Nangis, et les *Annales Rerum Gallicarum* de Robert Gaguin, Francfort, 1577, in-fol. Il fut réimprimé par Pithou dans le t. I de ses *Historiæ Francorum*, en 1596, et par les Duchesne dans leurs *Historiæ Francorum Scriptores*, Paris, 1636-1639, 5 vol. in-fol. Vossius attribue à Helgaud la vie de saint Abbon, abbé de Fleuri, mais il demeure certain qu'elle est d'Aimoin, disciple d'Abbon. L—z—e.

Ant. Possevin, *Apparatus sacer*, t. Ier, p. 720. — G.-H. Voss, *De Historicis Latinis*, lib. II, cap. XL, p. 116, § 2. — Sainte-Palaye, *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, t. X, p. 556-560. — Oudin, *Commentarius de Scriptoribus ecclesiasticis*, t. II, p. 644. — Lelong, *Bibliothèque historique de France*, p. 340, § 2. — Dom Bernard de Montfaucon, *Bibliotheca Bibliothecarum*; Paris, 1739, 2 vol. in-fol. — Dom Bouillard, *Histoire de l'Abbaie roiale de Saint-Germain-des-Prez*; Paris, 1724, in-fol. — *Histoire littéraire de la France*, t. VII, p. 405-409.

HÉLI, grand-prêtre des Juifs, né vers 1257 avant J.-C., mort vers 1159. Il descendait d'Ithamar, second fils d'Aaron, et succéda à Samson dans la souveraine judicature. Il habitait Silo, ville de la tribu d'Éphraïm, où le Seigneur avait un temple. Ses fils, Ophni et Phinée, remplissaient aussi les fonctions de prêtres. « En ce temps-là, dit la Bible, il n'y avait point de roi dans Israel; mais chacun faisait ce qu'il jugeait à propos. » Héli reçut dans le temple le jeune Samuel, consacré par sa mère au Seigneur. Or, Ophni et Phinée détournaient la chair des sacrifices à leur profit, et dormaient avec les femmes qui venaient veiller à l'entrée du tabernacle. Héli, qui était très-avancé en âge, leur en fit des reproches; mais ils ne l'écoutèrent point. Un homme de Dieu vint trouver Héli, et lui dit, au nom du Seigneur : « Pourquoi avez-vous foulé aux pieds mes victimes et les dons que j'ai commandé qu'on m'offrit dans le temple, et pourquoi avez-vous plus honoré vos enfants que moi pour manger avec eux les prémices de tous les sacrifices de mon peuple? » Il lui prédit ensuite que ses yeux s'obscurciraient et qu'il n'y aurait plus de vieillard dans sa maison. Héli fut en effet frappé de cécité. Le Seigneur révéla à Samuel qu'il punirait Héli, qui n'avait pas puni ses enfants sachant leur con-

duite indigne. Samuel ayant raconté sa vision à Héli, celui-ci répondit : « Il est le Seigneur, qu'il fasse ce qui est agréable à ses yeux. » A cette époque les Philistins vinrent à Aphec, et battirent les Israélites. Ceux-ci coururent à Silo chercher l'arche d'alliance, et les deux fils d'Héli l'accompagnèrent. En voyant l'arche dans le camp, les Israélites jetèrent un grand cri de joie, qui fit peur aux Philistins ; mais ceux-ci, reprenant courage, livrèrent néanmoins la bataille, et Israel fut défait. Trente mille Israélites demeurèrent couchés sur la place ; l'arche de Dieu fut prise, et les deux fils d'Héli, Ophni et Phinée, furent tués. En apprenant cette nouvelle, Héli, qui avait quatre-vingt-dix-huit ans, se laissa tomber de son siége, se cassa la tête, et mourut. Il était juge d'Israel depuis quarante ans. La femme de Phinée, qui était alors grosse et sur le point d'accoucher, ayant appris que l'arche était prise, que son beau-père et son mari étaient morts, se trouva tout à coup saisie par la douleur ; elle se baissa, et accoucha d'un fils qu'elle appela Ichabod. Elle mourut en disant qu'Israel avait perdu sa gloire. Samuel (*voy.* ce nom) succéda à Héli comme souverain pontife. J. V.

Livre des Rois, liv. I, ch. I-IV. — Munk, *Palestine*, dans l'*Univers pittoresque*.

***HÉLIAS** (*Hélie*) *d'Uisel* (1), troubadour limousin, vivait au commencement du treizième siècle. Pauvre comme Job, il n'en faisait pas moins bon accueil à ceux qui venaient le voir dans son *castel* de Châlus (Casluz, paubre en paubreira de blat et de vin). Il leur disait ses chansons, ses sirventes et ses couplets, au lieu de les entretenir de grandes affaires. Gui, Pierre et Ebles, voulant visiter les cours des princes, le consultèrent à cet égard et l'exhortèrent à les suivre. Hélias y consentit, et ils se distribuèrent chacun leurs rôles. Hélias devait composer des tensons et Pierre les chanter. Ils parcoururent ainsi la Provence. Gui étant devenu amoureux de Nugidas de Mondus, cousine germaine de la reine d'Aragon, reçut d'elle cet aveu : « Vous pouvez m'avoir pour maîtresse ou pour femme, le choix vous appartient. » Gui, transporté de joie, alla consulter Hélias sur ce sujet : « Doit-on souhaiter d'être l'amant plutôt que le mari d'une femme qu'on aime de bonne foi ? » — « J'ai le cœur d'un loyal amant et non d'un trompeur, répond Hélias ; ainsi je tiens à plus grand honneur d'avoir pour toujours dame belle et sage que de ne la posséder qu'un an. » Gui fait valoir contre le mariage des raisons semblables à celles d'Héloïse dans son discours à Abailard. « Un amant répond-il, est loué de son amour, et on se moque de celui d'un mari pour sa femme. » Hélias ne se rend pas à ces raisons, et le jeu-parti finit ainsi : « J'aime mieux être mari joyeux qu'amant dans l'inquiétude. »

La pauvreté d'Hélias lui fut reprochée par son compatriote Faidit. Celui-ci aurait dû se souvenir que dans les premières années de sa carrière de troubadour il n'eut pas la fortune en partage. Hélias lui répondit :

S'ieu sui pauvres, vos avetz pro argen,
A Guilelma (1). La pro e la valen.
Jeusor pareil non a de lai la mar
A l'et de soudaderare de joglar.

On ignore en quelle année mourut Hélias d'Uisel.

Martial AUDOIN.

Nostradamus, *Hist. de Provence.* — Raynouard, *Choix des Poésies des Troub.*, t. V, p. 148. — Millot, *Hist. des Troub.*

HÉLICON (Ἑλικών), philosophe grec, né à Cyzique, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Ami et disciple de Platon, il passa quelque temps à la cour de Denys le jeune, et reçut de lui un talent d'argent pour avoir prédit une éclipse de soleil. Suivant Suidas, il écrivit un ouvrage intitulé : Ἀποτελέσματα, et un traité Περὶ Διοσημειῶν. Y.

Suidas au mot Ἑλικών. — Plutarque, *Dion.*

HÉLICONIUS (Ἑλικώνιος), historien grec, vivait dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne. Il composa une *Chronique* en dix livres depuis Adam jusqu'à Théodose. Il ne reste rien de cet ouvrage, qui s'étendait jusqu'en 395 après J.-C. Z.

Suidas, au mot Ἑλικών. — Fabricius, *Bibliotheca Græca.*

HÉLIE. *Voy.* ÉLIE.

***HÉLIE** (*Faustin*), jurisconsulte français, né à Nantes, le 31 mai 1799. Il étudia le droit à Rennes, et après avoir pendant quelque temps fait partie du barreau de Nantes, il entra, comme simple employé, au ministère de la justice, où il devint successivement sous-chef, puis chef du bureau des affaires criminelles, et en 1848, après la révolution de Février, directeur des affaires criminelles et des grâces. A la même époque, lorsque le gouvernement provisoire créa au Collége de France de nouvelles chaires, qui furent peu après supprimées, M. Hélie, que ses travaux avaient mis au rang de nos criminalistes les plus distingués, fut appelé à celle de droit criminel. En 1849 il fut nommé conseiller à la cour de cassation, et en 1855 il entra à l'Académie des Sciences morales et politiques, en remplacement de Vivien. On a de M. Hélie : *Du Jury appliqué aux délits de la presse*, mémoire couronné par l'académie du département de la Marne ; Paris, 1834, in-8° ; — (en société avec M. Adolphe Chauveau) *Théorie du Code Pénal* ; Paris, 1834-1842, 8 vol. in-8° ; 3e édit., Paris, 1853, 6 vol. in-8° ; — *Traité de l'Instruction criminelle, ou théorie du Code d'Instruction criminelle* ; Paris, 1845-1858, 8 vol. in-8°. — Il a publié comme éditeur : *Traité des Procès-Verbaux en matière de délits et contraventions*, par Mangin ; Paris 1839, in-8° ; — *De*

(1) L'historien provençal, en parlant de Gui, troubadour et cousin d'Hélias, le fait seigneur d'Uisel, « bon château en Limousin » Il n'y a eu ni château ni lieu de ce nom en Limousin. *Uisel* ne doit être autre chose qu'Ussel (Corrèze, bas Limousin).

(1) Femme de Faidit.

l'Instruction écrite, et du Règlement de la Compétence en matière criminelle, par Mangin; Paris, 1847, 2 vol. in-8°; — *Traité du Droit pénal*, par Rossi, 2e édit., revue et augmentée d'une introduction; Paris, 1855, 2 vol. in-8°; — *Des Délits et des Peines*, par Beccaria, nouv. édit., accompagnée de commentaires; Paris, 1856, gr. in-18, qui fait partie de la *Bibliothèque des Sciences morales et politiques*. M. Hélie a fondé en 1829, avec M. Adolphe Chauveau, et il a rédigé avec lui, jusqu'en 1838, le recueil mensuel intitulé : *Journal du Droit criminel*. Il a travaillé, pour la partie criminelle, aux *Codes annotés* de Sirey, refondus par Gilbert, et il a donné des articles à la *Revue de Législation et de Jurisprudence*, à la *Revue critique de Législation et de Jurisprudence*; etc. E. REGNARD.

Documents partic. — *La Presse*, 6 mars 1857.

HÉLINAND, historien et poëte français, né à Ponleroi, dans le Beauvaisis, mort, suivant dom Brial, après l'année 1229. Après avoir brillé à la cour de Philippe-Auguste, où l'auteur du roman d'*Alexandre* nous le représente récitant après le repas du roi, devant toute la cour assemblée, des vers héroïques sur l'entreprise et le châtiment des Titans rebelles, il quitta le monde, et se fit moine cistercien à l'abbaye de Froidmont. On a de lui des *Vers sur la Mort*, petit poëme français publié par Loisel, en 1594, mais d'après un manuscrit défectueux. On y trouve des apostrophes très-vives à l'adresse de la cour de Rome. La *Chronique* d'Hélinand, insérée par Tissier dans la *Bibliotheca Cisterciensis*, est incomplète. Dom Brial suppose, d'après le catalogue de la bibliothèque Cottonienne, qu'on possède en Angleterre un manuscrit de cette *Chronique* bien plus étendu que l'imprimé. Mais c'est une vérification qui ne parait pas avoir encore été faite. Nous savons pourquoi l'abbé de Longuerue a montré tant d'estime pour cette compilation. Nous souscrivons plus volontiers à l'avis de dom Brial, qui la considère comme dépourvue de toute utilité. Les *Sermons* d'Hélinand, au nombre de vingt-huit, ont été publiés aussi dans la *Bibliotheca Cisterciensis*. On y trouve encore trois opuscules intitulés *Flores Helinandi*, qui paraissent avoir été très-estimés au treizième siècle. On lui attribue enfin une *Vie de S. Géréon*, publiée par les Bollandistes, au 10 octobre, et quelques autres opuscules, restés manuscrits. H. HAURÉAU.

Histoire littéraire de la France, tome XVIII, p. 87.

HÉLINAND, moine français, de l'ordre de Cîteaux, né et mort, comme il semble, dans le douzième siècle. Balæus et d'autres bibliographes l'ont confondu avec Hélinand religieux de Froidmont. Mais, suivant Ch. de Visch, il y eut dans le même temps deux écrivains du même nom, entre lesquels il faut partager les écrits que Balæus attribue à un seul. Celui-ci, religieux non de Froidmont, mais de Persigne, au Maine, serait auteur d'un *Commentaire sur l'Apocalypse* et de quelques gloses sur l'*Exode*, ouvrages inédits, dont on signale un certain nombre de manuscrits. B. H.

Car. de Visch, *Biblioth. Ord. Cisterc.* — C. Oudin, *Comment. de Script. eccles.* — B. Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, t. II, p. 379.

* **HÉLIOCLÈS** (Ἡλιοκλῆς), roi de Bactriane, vivait dans le deuxième siècle avant J.-C. Il régna sur les provinces indo-bactrianes au sud du Paropamisus, et n'est connu que par ses médailles. La plupart sont bilingues, et portent d'un côté des inscriptions grecques, de l'autre des caractères arians; on en a conclu qu'Hélioclès régna dans l'intervalle compris entre la mort d'Eucratidès et la destruction du royaume grec de Bactriane, en 127 avant J.-C. Les mêmes médailles semblent prouver qu'il fut quelque temps associé à Eucratidès. On croit qu'il est le même que le fils de ce prince, qui, d'après Justin, régna conjointement avec son père, et finit par le faire périr pour rester seul maître du trône. Y.

Justin, XLI, 6. — Lassen, *Gesch. der Bactr. Könige.* — Wilson, *Ariana.*

* **HÉLIODORE** (Ἡλιόδωρος), trésorier de Séleucus Philopator, roi de Syrie, vivait dans le deuxième siècle avant J.-C. Il assassina son maître, et essaya de s'emparer de la couronne; mais il fut chassé par Eumène et Attale de Pergame, qui établirent Antiochus Épiphane dans le royaume de Syrie, en 175 avant J.-C. L'histoire bien connue d'Héliodore, envoyé par Séleucus pour piller le temple de Jérusalem, et miraculeusement puni, est suspecte, à cause du silence de Josèphe et de certaines autres circonstances. Y.

Appien, *Syr.*, 45. — Tite Live, XLI, 24. — *Macab.*, III, 2.

* **HÉLIODORE**, préfet de Constantinople en 432 de l'ère chrétienne. C'est probablement le même qu'un Heliodore mentionné avec éloge par Théodoric, roi des Ostrogoths en Italie, dans une lettre insérée dans la *Correspondance* de Cassiodore; mais il est difficile de l'identifier avec Héliodore, comte des largesses sacrées en 468. Y.

Cassiodore, *Variar.*, I, 4. — Godefroy, *Cod. Theod.*, 6, *tit.* 24.

* **HÉLIODORE**, poëte tragique athénien, d'une époque incertaine. Il composa un poëme intitulé Ἀπολυτικά, dont Galien a cité quelques vers sur les poisons (Galien, *De Antidot.*, II, 7). Il ne faut pas le confondre avec un Héliodore auteur d'un poëme de *Protesilaüs*, cité par Étienne de Byzance, au mot Φυλάκη, ni avec un poëte du même nom auteur des Ἰταλικὰ Θεάματα, dont Stobée cite six vers (*Florileg.*, t. 100, c. 6). Y.

Welcker, *Die Griech. Tragœd.*, p. 1323.

HÉLIODORE, grammairien grec, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Il composa un *Manuel de Versification* (Ἐγχειρίδιον), souvent cité par Héphæstion, Rufus et autres métrographes, et un *Traité de Musique*. Il fut le maître du grammairien Minutius Pacatus. On peut l'i-

dentifier avec un Héliodore qui écrivit sur Homère des commentaires, souvent cités par Eustathe, Appollonius, Hésychius, et peut-être même avec ce rhéteur Héliodore qu'Horace appelle le plus savant des Grecs. Y.

Suidas, au mot Εἰρηναῖος. — Ritsch, *Die Alexandr. Bib.*, p. 137-147.

* **HÉLIODORE**, rhéteur grec, fut secrétaire de l'empereur Adrien, et devint préfet de Syrie; il était originaire de cette province, et il fut, à ce qu'on croit, le père d'Avidius Cassius, qui s'insurgea contre l'autorité de Marc Aurèle. Il avait pour rival Denys de Milet, qui lui dit un jour: « L'empereur peut te donner de l'or et te conférer des honneurs, mais il ne saurait faire de toi un orateur. » On croit que cet Héliodore doit être distingué d'un personnage ayant le même nom, et que Spartien représente comme un philosophe qui jouit d'abord d'une grande faveur auprès d'Adrien, mais que plus tard cet empereur maltraita rudement par écrit : *famosissimis litteris* (*Hadriani*) *est lacessitus*. G. B.

Spartien, *Vita Adriani*. — Dio Cassius, *Hist. Rom.*, LXIX, 3.

* **HÉLIODORE**, philosophe stoïcien, vivait vers 50 après J.-C. Il se fit délateur sous le règne de Néron. Parmi ses victimes on compte son disciple Licinius Silanius. Y.

Juvénal, *Sat.*, I, 33.

* **HÉLIODORE**, artiste athénien, surnommé le *Periégète* (Περιηγητής), vivait dans le deuxième siècle avant J.-C. Il composa une description des objets d'art de l'Acropole d'Athènes. Cet ouvrage, cité sous les divers titres de : Περὶ ἀκροπόλεως; Περὶ τῶν Ἀθήνησι τριπόδων; Ἀναθήματα (*De Atheniensium Anathematis*), est une des autorités de Pline pour sa notice des artistes grecs. Si cet Héliodore est le même que celui dont parle Athénée (II, p. 45), il vivait du temps d'Antiochus Épiphane. Les fragments qui nous restent de lui ont été recueillis par C. Müller, dans les *Historicorum Græcorum Fragmenta*, t. IV, p. 424. Y.

Vossius, *De Historicis Græcis*. — Preller, *Polemonis Fragmenta*, p. 172.

HÉLIODORE DE LARISSE, mathématicien grec, d'une époque incertaine. On a de lui un petit traité d'optique intitulé : Κεφάλαια τῶν ὀπτικῶν, qui paraît être un fragment ou un abrégé d'un ouvrage plus étendu, dont le titre, conservé par quelques manuscrits, était Δαμιανοῦ φιλοσόφου τοῦ Ἡλιοδώρου Λαρισσαίου Περὶ ὀπτικῶν ὑποθέσεων βιβλία β' : titre qui fait douter si le véritable nom de l'auteur était Damianus ou Heliodore. Ce traité, principalement emprunté à l'*Optique* d'Euclide, fut publié pour la première fois avec ce dernier ouvrage et avec une traduction italienne par Ignatius Dante; Florence, 1573, in-4°. Il a été réédité par Lindenbrog, Hambourg, 1610, in-4°; par Erasmus Bartholinus, 1657, in-4° (réimprime en 1680); par Gale, dans ses *Opuscula mythologica;* Cambridge, 1670, in-8° (omis dans la reimpression d'Amsterdam, 1688), et enfin avec une traduction latine et une dissertation sur l'auteur par A. Matani, Pistoja, 1758, in-8°. Y.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. VI, p. 788 (t. VIII, p. 128, édit. de Harles). — Schoell, *Histoire de la Littérature grecque*, V, 280.

HÉLIODORE, statuaire grec, d'une époque incertaine. Pline le mentionne parmi les artistes qui ont fait des « athlètes, des soldats, des chasseurs, des sacrificateurs ». Il était l'auteur d'un célèbre groupe en marbre qui représentait *Pan et Olympus luttant*, et qui du temps de Pline était placé dans le portique d'Octavie. Y.

Pline, *Hist. Nat.*, XXXIV, 8; XXXVI, 5.

* **HÉLIODORE**, chirurgien grec, vivait à Rome dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il était contemporain de Juvénal, qui parle de lui dans sa VIe satire. C'est probablement le même que l'Héliodore auteur d'un ouvrage sur la chirurgie, cité par Asclépiade, Pharmacion, Paul d'Égine, et dont quelques fragments ont été conservés par Oribase et Nicétas. On les trouve dans la *Collection des Chirurgiens grecs* de Cocchi; Florence, 1754, in-fol. Y.

Haller, *Biblioth. Chirurg.*, vol. I, p. 71. — Kühn, *Additam. ad Elench. Med. vet. a J.-A. Fabricio exhib.*

HÉLIODORE, évêque et célèbre romancier grec, né à Émèse en Syrie, vivait vers la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne, sous le règne de Théodose et de ses fils. Il était issu d'une famille de prêtres du soleil. Dans sa jeunesse, et peut-être avant de se convertir au christianisme, il composa un roman intitulé : les *Éthiopiques*. On ignore l'époque et les circonstances de sa conversion; mais l'on sait qu'il devint évêque de Tricca en Thessalie. Suivant l'historien ecclésiastique Socrate, il établit la règle que tout prêtre qui après son ordination ne se séparerait pas de sa femme serait déposé. Un autre annaliste ecclésiastique, Nicéphore, rapporte qu'un synode provincial accusant les *Éthiopiques* d'être nuisibles aux jeunes gens, mit l'auteur dans l'alternative de consentir à la suppression de son livre ou de perdre son siége épiscopal. Héliodore, si on en croit l'historien, aima mieux sacrifier son évêché que son roman. Valois, Pétau, Huet et d'autres critiques ont réfuté ce récit invraisemblable. Héliodore n'était pas maître, quand il l'eût voulu, de supprimer son roman, et rien d'ailleurs dans cet ouvrage ne provoquait une mesure aussi sévère. Les *Éthiopiques* sont irréprochables au point de vue de la morale. Littérairement cette agréable composition est restée le chef-d'œuvre du genre chez les Grecs. Bien qu'elle soit très-connue, nous en donnerons une courte analyse. Persine, femme d'Hydaspe, roi d'Éthiopie, eut une fille dont le corps était blanc, par suite de l'impression produite sur la mère par la vue d'une statue grecque. Persine, craignant que cette couleur extraordinaire chez un peuple noir ne fît soupçonner sa vertu par son mari, remit sa fille, avec des objets propres à la faire reconnaître,

plus tard, au philosophe Sisimithras, qui se rendait en Égypte, comme ambassadeur. Le philosophe éthiopien confia à son tour l'enfant à un prêtre grec, nommé Chariclès, qui l'emmena d'Égypte à Delphes, l'éleva comme sa propre fille, sous le nom de Chariclée, et la consacra au culte d'Apollon. Un jeune Thessalien, de la famille des Éacides, Théagène, vit Chariclée, en devint amoureux, et l'enleva avec l'aide de Calasiris, prêtre égyptien, que Persine avait envoyé à la recherche de sa fille. Après une série d'aventures périlleuses qui séparent les héros du récit, on les retrouve à Méroé, au moment où Chariclée, tombée entre les mains des Éthiopiens, va être immolée aux dieux. Mais un peu avant le sacrifice, elle est reconnue par ses parents. Le mariage de Théagène et de Chariclée termine le roman.

Les conteurs grecs ne connurent jamais cette profondeur dans la peinture des caractères, cette précision dans l'observation des mœurs, qui caractérisent les bons romanciers modernes; mais, malgré l'absence de ces beautés supérieures, les *Éthiopiques* ont beaucoup de prix. Les événements s'y succèdent avec rapidité et sans invraisemblance, et l'on y trouve d'admirables descriptions. Le style en est élégant et même simple, si on le compare à celui des autres romanciers grecs. Ce n'est pas en ce point seulement qu'Héliodore l'emporte sur tous ses successeurs; il les surpasse en invention, en délicatesse, en éloquence; enfin, dans toutes les parties du roman il fut pour eux un modèle, qu'ils imitèrent sans jamais l'égaler. Lui-même ne semble pas avoir eu de maître, et il paraît le créateur d'un genre qu'il porta à toute la perfection que le roman atteignit chez les Grecs. Avant lui les narrations fabuleuses n'offraient pour ainsi dire aucun rapport avec la vie réelle, et l'auteur des *Éthiopiques* eut le mérite de substituer un récit raisonnable et intéressant à ces fastidieux amas d'aventures incroyables qui égayaient la verve satirique de Lucien. L. J.

Le texte grec des *Éthiopiques* parut pour la première fois à Bâle, en 1534; il reparut en 1596, à Heidelberg, chez Jérôme Commelin, qui le revit sur dix manuscrits et qui y ajouta la traduction latine du Polonais Stanislas Warschewiczk. Cette édition fut reproduite à Lyon en 1611 et à Francfort en 1631; dans cette dernière, l'ouvrage a été pour la première fois partagé en chapitres. L'édition de Bourdelot, Paris, 1619, in-8°, est peu estimable; le texte fourmille de fautes; les notes de l'éditeur sont prolixes, mais peu instructives, et il a réimprimé la traduction de Warschewiczk, qui est loin d'être bonne. Schmidt reproduisit en 1772 le texte grec de Rondelet, en supprimant la version latine; mais il eut le tort de laisser se multiplier de nouvelles erreurs typographiques; le caractère grec employé dans ce volume est beau, mais le papier est très-mauvais, circonstance des plus communes dans les éditions allemandes du dix-huitième siècle. Un helléniste plus habile que ses devanciers, Mitscherlich, comprit Héliodore dans la collection des romanciers grecs qu'il mit au jour, en 1798; ses deux volumes in-8° donnent un texte corrigé en maints endroits et accompagné de notes succinctes. Il restait cependant beaucoup à faire encore au sujet des *Æthiopica;* c'est ce qu'entreprit le savant Coray. L'édition qu'il mit au jour, à Paris, en 1804, 2 vol. in-8°, est accompagnée d'un commentaire judicieux et exact, écrit en grec, et qui avec les tables remplit tout le second volume; on a toutefois reproché à l'éditeur de n'avoir pas collationné un très-bon manuscrit provenant de Venise, et qui se trouvait alors à Paris (1). Le texte d'Héliodore, revu avec un soin scrupuleux et avec une version latine soigneusement revue, fait partie des *Erotici Græci* publiés par MM. Firmin Didot, 1856, gr. in-8° (pag. 225-412). On a profité pour cette révision des matériaux réunis par un philologue hollandais, Temminck, lequel avait durant longues années préparé une édition des *Éthiopiques;* la mort l'empêcha d'exécuter ce projet.

La traduction latine du Warschewickz est restée la seule qui eût été entreprise jusqu'à présent, mais elle a reçu, comme nous venons de le dire, de notables améliorations. En 1547 le célèbre traducteur de Plutarque et de Longus, Amyot, donna une version française des *Éthiopiques;* elle était in-folio, format qu'on n'adopterait pas aujourd'hui pour un pareil ouvrage, et dont l'incommodité se révéla promptement, car dès 1549 cette traduction reparut in-8°. Elle avait été faite sur un mauvais manuscrit; Amyot s'en procura un meilleur, retoucha son travail, l'améliora et le publia de rechef en 1559. Cette traduction nouvelle eut une douzaine d'éditions pendant le seizième et le dix-septième siècle. En 1626, un très-médiocre écrivain, d'Audiguier, gâta le style d'Amyot, sous prétexte de le rajeunir; son édition est toutefois recherchée, mais par le seul motif qu'elle renferme des estampes dues à Crispin de Pas et à d'autres graveurs célèbres. En 1727 parut une traduction nouvelle qui a été attribuée à l'abbé de Fontenu, et qui a reparu en 1743; elle a été reproduite en 1797 dans la *Bibliothèque des Romans grecs*, dont elle forme les tomes IV et V; elle est peu estimée; celle de Quenneville, 1802, 3 vol., l'est encore moins. La traduction d'Amyot, revue et corrigée par M. Trognon et accompagnée de notes extraites de divers auteurs, a été imprimée à Paris en 1822, in-8°; elle a été également comprise dans la jolie *Collection des Romans grecs* publiée chez Merlin à Paris, et elle y remplit 4 vol. in-16. Un abrégé des *Éthiopiques*,

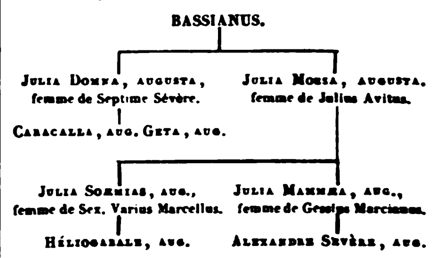
(1) Voir sur cette édition un article de Boissonade dans le *Journal de l'Empire*, 18 mai 1806, et un autre de Thurot dans la *Décade*, an X

publié à Paris, en 1613, par P. Vallet, brodeur du roi, attira l'attention des amateurs, par le seul motif des figures, au nombre de cent vingt, qui l'accompagnent. La traduction italienne de Leonardo Ghini, imprimée à Venise, en 1556, est estimée ; elle a été reproduite fréquemment, et notamment à Pise, en 1803 ; Jérôme Bosso prit la peine assez superflue de mettre en vers les cinq premiers livres, et le Napolitain Battista Basile, plus connu par ses contes de fées, donna en 1637 un poëme en vingt chants, et *in ottave rime*, intitulé *Teagene*. Plusieurs traductions espagnoles, anglaises, allemandes n'offrent rien de remarquable. Il en a été imprimé à Venise en 1804 et en 1818 une en grec moderne. G. B.

Il existe un poëme en 269 vers ïambiques, sur l'art de faire de l'or, qu'un manuscrit de la Bibliothèque de Paris attribue à Héliodore, évêque de Tricca. On le trouve dans plusieurs autres bibliothèques de l'Europe, et il a été imprimé dans la *Bibliotheca Græca* de Fabricius, t. VIII, p. 119. Il est intitulé : Ἡλιοδώρου φιλοσόφου πρὸς Θεοδόσιον τὸν μέγαν Βασιλέα, περὶ τῆς τῶν φιλοσόφων Μυστικῆς τέχνης δι' Ἰάμβων. Quoique certains critiques, Kühn, Hoffmann, aient regardé ce poëme comme authentique, c'est bien certainement une falsification byzantine. Le nom de Théodose a été mis en tête pour donner à l'ouvrage un semblant d'autorité. Quant au nom d'Héliodore, Jacobs pense que le faussaire l'a choisi à cause de sa signification étymologique. L. J.

Socrate, *Hist. Eccl.*, V, 22. — Nicéphore, *Hist. Eccles.*, XII, 34. — Photius, *Cod.*, 73. — Huet, *De l'Origine des Romans.* — Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Fabricius, *Bibliot. Gr.*, t. VI, p. 768 ; t. VIII, p. 111, édit. de Harles. — Manso, *Vermischte Schriften* ; Leipzig, 1801, in-8°, t. II. — Jacobs, *Epistola ad A. Coray de Heliodoro* ; Iéna, 1804, et dans l'*Encyklopædie* d'Ersch et Gruber. — Chardon de La Rochette, *Mélanges de Philologie*, t. II, p. 4. — Schoell, *Histoire de la Littérature Grecque*, t. VI, p. 228. — S. Boyd, *Heliodorus, born a christian and not a pagan*, dans le *Classical Journal*, n° XVI, p. 357. — Dunlop, *History of Fiction.* — Wolff, *Geschichte des Romans*, p. 46. — Villemain, *Notice sur les Romans grecs.*

HÉLIOGABALE ou **ÉLAGABALE**, empereur romain, né vers l'an de Rome 957 (de J.-C. 204), mort le 11 mars 975 (de J.-C. 222). L'infamie peut avoir son apogée, et parvenir à ce point qu'on ne saurait plus dépasser, malgré la corruption des temps et des mœurs. Le règne d'Héliogabale, au milieu de tant de règnes déplorables qui ont souillé l'histoire de l'empire romain, a marqué cette époque, et nous montre jusqu'à quel degré d'avilissement pouvait descendre ce peuple qui avait vendu sa liberté pour les jeux du cirque et les largesses du prince. Après la mort de Macrin (218), Rome vit arriver de Syrie son nouveau maître, jeune prêtre du Soleil, les joues colorées avec du vermillon, le tour des yeux teint avec du henné comme ceux d'une femme arabe, portant une robe de pourpre lamée d'or, des colliers de perles, des sandales ornées de camées, jouant tour à tour le rôle de femme ou de mari, se livrant à tous les écarts de l'impudicité la plus éhontée, et choisissant ses ministres d'après les qualités qui les rendaient plus propres à la débauche (1). Voilà celui qui osa prendre le surnom vénéré d'Antonin, et qui le couvrit d'une telle honte que personne n'osa le porter après lui. Mais expliquons d'abord la filiation de ce monstre idiot, dont l'élévation fut due aux intrigues de ces princesses syriennes qui eurent toutes le nom de *Julie*, et qui grâce à leur adresse ou à leur beauté donnèrent quatre empereurs aux Romains. Leur famille, celle des Bassiens, a pour auteur le bisaïeul d'Héliogabale, homme de condition plébéienne, d'après Dion (2), et qui vivait à Émèse, près des bords de l'Oronte. Ce Bassianus, dont nous ne trouvons le nom cité que dans un texte d'Aurelius Victor (3), eut deux filles, Julia Domna et Julia Mœsa, belles toutes deux, ainsi que le prouvent leurs bustes et leurs médailles. La beauté de Julia Domna lui valut l'honneur d'être choisie pour femme par Septime Sévère ; et parvenue à l'empire avec lui, elle eut pour fils Caracalla et Geta. Julia Mœsa, sa sœur, avait épousé Julius Avitus, personnage consulaire (4), dont elle eut deux filles, Julia Soæmias et Julia Mammée. La première épousa Sextus Varius Marcellus, dont une inscription parvenue jusqu'à nous nous donne tous les titres (5) : c'est le père d'Héliogabale. La seconde fut unie à Gessius Marcianus et devint mère d'Alexandre Sévère. Le tableau suivant fera embrasser d'un coup d'œil toute cette filiation des Bassiens, dont huit personnages ont porté le titre d'Auguste :



(1) Ad honores reliquos promovit commendatos sibi pudibilium enormitate membrorum (Lampride, *Heliogab. Vit.*, c. XII).

(2) Dion ne le nomme pas, mais il dit en parlant de sa fille, Julia Domna, qu'elle était d'origine plébéienne : ἐκ δημοτικοῦ γένους (l. LXXVIII, § 24).

(3) *Epitome*, c. XXIII.

(4) Dion, l. LXXVIII, § 30.

(5) SEX. VARIO MARCELLO || PROC. AQVAR. C. PROC. PROV. BRIT. CC. PROC. RATIONIS || PRIVAT. CCC. VICE PRAEF. PR. ET. VRBI FVNCTO || C. V. PRAEF. AERARI. MILITARIS. LEG. LEG. III. AVG || PRAESIDI. PROVINC. NVMIDIAE || IVLIA. SOAEMIAS. BASSIANA. C. F. CVM. FILIIS || MARITO. ET. PATRI AMANTISSIMO. Cette inscription, consacrée par Julia Soæmias et ses fils à leur époux et père, prouve que Héliogabale a eu au moins un frère, mort sans doute avant l'avénement du jeune prince à l'empire. Le monument a été trouvé à Velletri. (*Voy.* Cardinali, *Inscr. Velit.*, p. 176, et Orelli, n° 946.) Il est maintenant dans le musée lapidaire du Vatican.

Julia Domna, devenue la femme d'un empereur, avait appelé près d'elle sa sœur et ses nièces, dont son mariage avait fait la fortune. Elles apportèrent à la cour de Septime Sévère, ce rude guerrier qui devait son trône à son épée, les molles habitudes, les croyances, les superstitions de l'Orient. La mère d'Héliogabale, Julia Soæmias, est représentée sur ses médailles sous la forme d'Uranie, la Vénus céleste. Quant aux mœurs, elle n'avait rien à apprendre ou à montrer dans le pays qui avait vu les orgies des Messaline, des Faustine, des Julie fille d'Auguste. Elle vécut en courtisane, dit Lampride, *meretricis more vixit*, et Caracalla, son cousin, passait à Rome pour le véritable père d'Héliogabale. Ce fut du moins l'un des titres qu'on fit valoir en son nom pour le porter à l'empire, et telle était alors la démoralisation des classes qui disposaient du pouvoir, qu'on choisit de préférence pour lui donner la pourpre celui qui se vantait d'être le bâtard d'un tyran sanguinaire et d'une femme impudique.

A la mort de Caracalla, Julia Mœsa se retira avec ses filles à Émèse, où les richesses qu'elle devait à ses intrigues lui donnèrent une grande influence. Elle avait fait de son petit-fils, alors nommé Varius Avitus Bassianus, un prêtre de ce dieu Soleil adoré dans la ville sous la forme d'une pierre noire conique (sans doute quelque aerolithe), auquel on avait élevé un temple magnifique et qu'on appelait Élagabale, nom qu'on donna plus tard au pontife du dieu quand il eut été élevé à l'empire. Cependant, Macrin dont l'ambition avait été, comme il arrive souvent, bien plus grande que la capacité, se trouvait comme accablé du poids de la couronne, et par son oisiveté, ses débauches, son injuste sévérité, s'aliénait l'affection des soldats. Julia Mœsa profita avec habileté des premiers symptômes de mécontentement. Son petit-fils avait pour lui la beauté des formes et du visage : lorsque, coiffé de la tiare et vêtu de pourpre, il paraissait aux yeux du peuple dans les cérémonies de son culte, il attirait tous les regards, et les exilés qui s'étaient rassemblés en grand nombre autour de la famille si étroitement alliée à celle de Septime Sévère prêtèrent bientôt l'oreille aux instigations de Mœsa. Les soldats de la légion alors en garnison dans ces contrées allaient souvent à la ville, nous dit Hérodien; et lorsque leur dévotion les conduisait dans le temple, ils y contemplaient le jeune Varius Bassien avec une admiration toujours nouvelle. Le bruit se répandit bientôt dans le camp qu'il était fils de Caracalla, et qu'il avait ainsi plus de droits à l'empire qu'un étranger. Ceux qu'une telle origine ne pouvait séduire furent gagnés à prix d'argent, et à un jour donné le jeune prêtre du Soleil fut accueilli au camp des soldats avec toute sa famille, et proclamé par eux empereur, sous le nom de Marc Aurèle Antonin, fils d'Antonin Caracalla, petit-fils de Septime Sévère (1) : il était alors dans sa quinzième année.

Cette étrange nouvelle fut promptement portée à Antioche, où Macrin se trouvait alors, et d'où il aurait pu marcher contre ce rival imberbe, avec toutes ses forces pour l'écraser d'un seul coup. Mais il se contenta d'envoyer une partie des troupes dont il disposait, sous le commandement d'un de ses officiers généraux nommé Julianus. A peine ce général fut-il en vue du camp vers lequel il s'avançait pour l'assiéger, que le nouvel empereur parut sur les remparts dans tout l'éclat de sa beauté et de sa jeunesse, entouré des troupes qui l'avaient accueilli d'abord et qui l'acclamaient du nom d'Antonin, de ce nom si cher aux Romains, malgré le souvenir des mauvais empereurs qui l'avaient déshonoré. Séduits par cet enthousiasme, par la vue du jeune prince, et surtout, ajoute un historien, par les sacs d'argent qu'on leur montrait de loin, les soldats de Macrin se déclarèrent pour Héliogabale, coupèrent la tête à leur général, et se joignant à leurs camarades, formèrent dès lors une puissante armée. Ce fut alors, mais trop tard, que Macrin se mit en marche. Il se porta avec toutes les troupes qui lui restaient sur les frontières de la Phénicie et de la Syrie, où il rencontra l'ennemi. Abandonné pendant la bataille par les légionnaires, il n'eut bientôt plus autour de lui que les prétoriens, qui combattaient encore avec le plus grand courage quand le bruit se répandit parmi eux que l'empereur venait de prendre la fuite. Ils se rendirent alors, sur la promesse qu'on leur fit d'une amnistie complète. Macrin, atteint par ceux qui s'étaient mis à sa poursuite, fut mis à mort ainsi que son fils Diadumène, et Varius Avitus Bassianus se trouva seul maître de l'empire (2).

Son premier soin fut d'envoyer à Rome des messagers pour y porter la nouvelle de sa victoire, et dès qu'on eut lu ses lettres dans le sénat, dit Lampride, on fit des vœux pour le nouvel empereur et des imprécations contre celui qui venait de succomber : c'était l'usage! Quelques mois s'écoulèrent à faire reconnaître le

(1) IMP. CAES. DIVI SEVERI NEPOS DIVI ANTONINI FIL. M. AVREL. ANTONINVS PIVS FELIX. AVG. P. M. TR. POT. COS. P. P. PRO COS. Telle est la filiation, tels sont les titres que Héliogabale s'attribuait sur les monuments portant des inscriptions en son honneur.

(2) On était alors au 8 de juin de l'an de Rome 971 (*voy.* Dion, l. LXXVIII, § 39). Les messagers envoyés a Rome par le vainqueur pour y porter la nouvelle de sa victoire firent tant de diligence que dès la veille des ides de juillet les frères arvales s'assemblaient au Capitole et faisaient des vœux au ciel pour le bonheur et la santé du nouveau père de la patrie : *Pr. id. Jul. in Capitolio ante cellam Junonis reginæ fratres Arvales convenerunt ad vota annua suscipienda pro salute et incolumitate imperat. Cæs. M. Aurelii Antonini Pii fel. aug. p. m tr. pot. consulis. patris patriæ procos. et Juliæ Mæsæ Aug. Aviæ Augusti nostri totiusque domus divinæ eorum*, etc. Ce fragment a été trouvé à la fin du siècle dernier dans les fondements qu'on creusait pour la nouvelle sacristie de Saint-Pierre à Rome (*voy.* Marini, *Fr. Arv.*, vol. 1er, p. CLXIII).

chef de l'État par les diverses provinces de l'Orient; puis Julia Mœsa, ayant hâte d'aller habiter de nouveau le palais des césars, dont elle avait amèrement regretté le séjour, la famille des Bassiens partit malgré la saison avancée. Toutefois il fallut s'arrêter à Nicomédie et y attendre un temps plus favorable à la navigation. Les historiens nous font une triste peinture des occupations du prince dès le début de son règne et de la manière dont il se préparait aux devoirs de son rang. Passant le temps à danser au son des flûtes et des cymbales, entouré de flatteurs, d'esclaves, d'eunuques, de complaisants, il choisissait parmi les étoffes les plus précieuses les costumes les plus efféminés, faisait représenter le jugement de Pâris sur le mont Ida et y remplissait le rôle de Vénus, se faisait peindre sous ces vêtements indignes qu'il affectionnait, et envoyait son portrait au sénat pour y être placé au-dessus de l'autel de la Victoire, afin que chaque sénateur en entrant brûlât de l'encens devant son image. S'il y avait encore de vrais Romains à Rome, ce dut être pour eux un triste spectacle que d'assister, vers le printemps de l'année suivante, à la pompe de cette entrée où l'on vit paraître sous la pourpre impériale un prince, étrange poupée dont on ne pouvait reconnaître le sexe, tenant entre ses bras une pierre noire, dont il fit un dieu plus puissant, selon lui, et qui devait être désormais plus révéré que le Jupiter du Capitole. Puis, comme si ce n'était pas assez de placer la divinité qu'il servait au-dessus de toutes les autres dans le Panthéon des Romains, il voulut éteindre le feu de Vesta, et pénétra dans le sanctuaire des vestales entouré de ses compagnons de débauche; une autre fois il essaya de dérober le Palladium, voulant faire de Pallas une épouse pour son dieu, et il aurait exécuté ce projet, s'il n'eût bientôt pensé que la Lune était pour le Soleil une femme préférable à toute autre. En conséquence, la déesse Uranie, emblème de la reine des nuits chez les Phéniciens, fut unie en grande pompe au dieu Élagabale, et le peuple romain paya les frais de ces noces extravagantes. On fit contribuer tous les sujets de l'empire au trousseau de la mariée, et on exigea d'eux les mêmes présents qu'ils auraient offerts pour le mariage d'une impératrice.

Julia Mœsa aurait voulu s'opposer à tant de folies; mais si son petit-fils consentait à lui laisser le soin des affaires, c'était à la condition qu'elle lui laisserait celui de ses plaisirs. Il l'avait d'abord fait admettre dans le sénat, où elle prit place auprès des consuls, et pour la première fois les délibérations de ce corps dégénéré furent signées par une femme. Puis l'empereur décréta la formation d'un second sénat, composé de femmes, qui s'assemblait sur le Quirinal, et qu'il plaça sous la présidence de son aïeule. Les matrones qui avaient l'honneur d'en faire partie y prenaient séance à des jours marqués. On y délibérait sur les parures que les femmes devaient porter, sur leurs droits de préséance selon la position des maris; sur les formalités de l'étiquette, etc. Des sénatus-consultes émanés de ce nouveau pouvoir décidaient quelles étaient les dames romaines dont le *carpentum* serait traîné par des mules, et celles qui seraient obligées de se contenter d'un attelage de bœufs; qui auraient droit à faire placer sur leur litière des ornements d'argent ou d'ivoire; celles qui pourraient prétendre à porter sur leur chaussure de l'or ou des pierreries.

Tandis que ces arrêts, et bien d'autres, d'une égale importance, étaient rendus par le sénat des matrones, l'empereur faisait vendre au plus offrant les honneurs, les dignités, le pouvoir. On devenait sénateur à prix d'argent. Il y avait un tarif pour les emplois de légats, de tribuns, de procurateurs; il y en avait pour les intendances et les charges du palais. Si quelqu'un obtenait sa nomination, sans l'avoir payée de ses deniers, il le devait à de honteuses complaisances ou à la bassesse de ses penchants. Les cochers Protogène et Gordius furent les favoris et les compagnons du prince : le dernier devint même commandant des gardes de nuit. Il fit de ses affranchis des gouverneurs de province, des consuls, des légats. Un danseur obtint la place de préfet du prétoire. Le barbier Claudius fut préfet de l'Annone. C'était le règne de cette dégradante égalité de l'Orient qui rabaisse les plus hautes fonctions au niveau des rangs les plus infimes, avec la différence cependant que chez les despotes de l'Asie on a vu quelquefois le mérite faire du simple soldat un général ou du mamelouk un vizir, tandis qu'alors c'était la honte et le vice qui conduisaient aux honneurs et à la fortune. Ces vices et cette honte composent l'histoire des longues saturnales qu'on appelle le règne d'Héliogabale. Son historien, Lampride, a reculé, à ce qu'il prétend, devant le récit de tant de turpitudes, et ce qu'il raconte ne saurait être répété aujourd'hui dans aucune langue. Un tel dévergondage d'esprit, une telle perversion des sens tenaient évidemment de la folie. On doit croire, dans l'intérêt de l'humanité, que de pareils monstres sont des fous.

Quand nous voyons Héliogabale se donner plusieurs maris, vouloir être appelé par eux *madame* ou *augusta*, se laisser battre par un de ces époux, cocher du cirque, de manière à porter sur son visage les traces des coups qu'il avait reçus, puis lui être infidèle en faveur d'un athlète qui avait été cuisinier (1), ne devons-nous pas croire à un égarement complet de sa raison? Et quand il se faisait peindre en pâtissier, en parfumeur, en cabaretier, en marchand d'esclaves (2)! et quand il se faisait traîner sur

(1) *Voy.* les étranges récits faits à ce sujet par Lampride, *Vie d'Héliogabale*, c. X, et par Dion, l. LXXIX.

(2) Lampride, *ibid*, c. XXIX.

un char par quatre chiens, ou quatre cerfs, ou quatre belles jeunes filles (1)! quand il descendait à la porte de son palais sous le costume d'une femme publique, qu'il sollicitait les passants, leur offrait ses caresses et réclamait son salaire (2)! quand il réunissait dans ce même palais toutes les courtisanes de Rome, puis que vêtu comme elles, et leur adressant un discours sur les devoirs de leur état, il donnait à ces compagnes de débauche le nom que les chefs de l'armée donnaient aux soldats compagnons de leur gloire, et les appelait *commilitones* (3)! était-il fou? Oui, sans doute; et nous ne lui reconnaissons d'autres moments lucides que ceux où il avait conscience de la bassesse de cette aristocratie romaine qui obéissait à ses caprices. Lorsque, par exemple, il témoignait, ainsi que Lampride nous l'apprend, un profond mépris pour le sénat, qu'il appelait un troupeau d'esclaves en toge (4), alors ce n'était plus de la folie; car que pouvaient penser autre chose les hommes les plus sages, en voyant tous ces sénateurs, rangés sur une espèce d'amphithéâtre, admirer leur prince tandis qu'il dansait devant eux en faisant résonner des crotales, et que les généraux de l'armée ou les premiers officiers de l'empire, revêtus de robes traînantes à la mode de Phénicie, formaient le corps de ballet! A son immoralité, à ses goûts dépravés, Héliogabale unissait encore des instincts sanguinaires. Déjà avant de quitter l'Orient, et pendant l'hiver qu'il passa à Nicomédie, il avait fait périr Fabius Agrippinus, qui commandait la Syrie: Réanus, gouverneur de l'Arabie Pétrée; Decius Triccianus, légat de Pannonie (5). Il ne serait pas juste toutefois de faire peser sur lui seul la responsabilité de ces exécutions. Elles étaient politiques, et Héliogabale n'a jamais gouverné: Julia Mæsa gouvernait avec lui et pour lui. Mais Dion nous dit positivement qu'il envoyait ses amis les plus dévoués à la mort s'ils osaient lui donner quelque sage conseil; et nous lisons dans Lampride qu'il immolait souvent des victimes humaines à son dieu. Il faisait même choisir dans toute l'Italie pour ces horribles sacrifices les plus beaux enfants appartenant à des familles patriciennes et ayant encore leur père et leur mère, afin que la douleur de leur perte fût ressentie dans toute son amertume, *ut major esset utrique parenti dolor* (6).

Comment un pareil monstre a-t-il régné pendant près de quatre ans sur le monde romain, c'est-à-dire sur toute la partie civilisée du monde alors connu? Nous ne pouvons l'expliquer que par les folles prodigalités, les merveilles, les pompes extravagantes qui ont fait de son règne comme une espèce de rêve des *Mille et une Nuits*, moins la gracieuse imagination des conteurs arabes et la présence des bons génies, qui n'intervenaient jamais aux fêtes d'Héliogabale. Du reste, son luxe effréné dissipait les finances de l'État et plaisait à la tourbe du peuple, qui en profitait. Plusieurs médailles qui appartiennent à une même année et portent au revers l'image de l'empereur présidant à des distributions, avec la légende: *seconde, troisième, quatrième libéralité d'Auguste* (1), prouvent la fréquence de ces largesses: au lieu de quelques mesures de blé ou de quelques pièces d'argent, comme sous les règnes précédents, on donnait des bœufs engraissés avec soin, des chameaux, des chevaux tout harnachés, des vases d'argent, des étoffes précieuses, des esclaves ou cent pièces d'or. Le vin coulait à flots: on en remplit un jour, s'il faut en croire Lampride, ce canal ordinairement plein d'eau qui dans les cirques séparait l'arène des gradins où s'asseyaient les spectateurs (2). Les convives admis à la table impériale recevaient pour présents ou des quadriges, ou des eunuques, ou des litières et des chars ornés d'or et d'argent. Or, ces convives, c'était tantôt les flatteurs, les ministres du prince, tantôt huit borgnes, ou huit chauves, ou huit sourds, ou huit bossus, ou huit personnages si obèses qu'ils ne pouvaient se placer sur les lits préparés pour eux; car Héliogabale n'aimait à s'entourer que de ce qui était contrefait de corps, de cœur ou d'esprit (3).

Pour ces étranges repas, des lits d'argent massif étaient recouverts de coussins faits avec le duvet qui se trouve sous les ailes de la perdrix. Des rubis, des grenats, des émeraudes étaient mêlés aux fleurs et aux fruits. Des crêtes de coq, des langues de paon ou de phénicoptère, des cervelles de faisan saupoudrées de perles broyées étaient servies dans de la vaisselle d'or incrustée de pierres précieuses, tandis que du plafond tombaient des violettes et des roses en si grande abondance que les convives s'en trouvaient quelquefois comme étouffés; puis, à un signal donné, des lions, des tigres, des ours s'élançaient des coins de la salle. Ils étaient apprivoisés, sans doute; mais les convives, qui l'ignoraient étaient saisis de crainte, et leur terreur

(1) Lampride, *Vie d'Heliogabale*, c. XXVII.

(2) *Voy.* Xiphilin.

(3) Lampride, c. XXV.

(4) C. XIX.

(5) *Voy.* Dion. ed. Reim, l. 78 et 79, p. 894, 895, 897, 898.

(6) *Voy.* Lampride, *Vie d'Héliogab.*, c. VIII.

(1) D'un côte la tête de l'empereur couronnée de lauriers, avec l'exergue IMP. ANTONINVS. PIVS AVG.; de l'autre l'empereur debout sur une estrade: pour legende LIBERALITAS. AVG II Autre médaille avec la même face; au revers figure debout; légende: LIBERALITAS AVG. III. Autre semblable, avec le chiffre IIII. Eckhel rapporte ces medailles à la même année (de Rome 971; de J.-C. 218). *Voy.* D. N. V. vol. VII, 248, 249.

(2) On donnait à ces canaux le nom d'*Euripe*. Lampride dit qu'après les avoir remplis de vin on y fit voguer des galeres exécutant le simulacre de batailles navales. (*Voy.* c. XXII.)

(3) Il voulut un jour qu'on dressât la liste exacte de tous ceux qui étaient affligés de hernies, et les fit venir à ses bains afin d'avoir le plaisir de se baigner avec eux. (Lampride, c. XXIV.)

chef de l'État par les diverses provinces de l'Orient ; puis Julia Mœsa, ayant hâte d'aller habiter de nouveau le palais des césars, dont elle avait amèrement regretté le séjour, la famille des Bassiens partit malgré la saison avancée. Toutefois il fallut s'arrêter à Nicomédie et y attendre un temps plus favorable à la navigation. Les historiens nous font une triste peinture des occupations du prince dès le début de son règne et de la manière dont il se préparait aux devoirs de son rang. Passant le temps à danser au son des flûtes et des cymbales, entouré de flatteurs, d'esclaves, d'eunuques, de complaisants, il choisissait parmi les étoffes les plus précieuses les costumes les plus efféminés, faisait représenter le jugement de Pâris sur le mont Ida et y remplissait le rôle de Vénus, se faisait peindre sous ces vêtements indignes qu'il affectionnait, et envoyait son portrait au sénat pour y être placé au-dessus de l'autel de la Victoire, afin que chaque sénateur en entrant brûlât de l'encens devant son image. S'il y avait encore de vrais Romains à Rome, ce dut être pour eux un triste spectacle que d'assister, vers le printemps de l'année suivante, à la pompe de cette entrée où l'on vit paraître sous la pourpre impériale un prince, étrange poupée dont on ne pouvait reconnaître le sexe, tenant entre ses bras une pierre noire, dont il fit un dieu plus puissant, selon lui, et qui devait être désormais plus révéré que le Jupiter du Capitole. Puis, comme si ce n'était pas assez de placer la divinité qu'il servait au-dessus de toutes les autres dans le Panthéon des Romains, il voulut éteindre le feu de Vesta, et pénétra dans le sanctuaire des vestales entouré de ses compagnons de débauche ; une autre fois il essaya de dérober le Palladium, voulant faire de Pallas une épouse pour son dieu, et il aurait exécuté ce projet, s'il n'eût bientôt pensé que la Lune était pour le Soleil une femme préférable à toute autre. En conséquence, la déesse Uranie, emblème de la reine des nuits chez les Phéniciens, fut unie en grande pompe au dieu Élagabale, et le peuple romain paya les frais de ces noces extravagantes. On fit contribuer tous les sujets de l'empire au trousseau de la mariée, et on exigea d'eux les mêmes présents qu'ils auraient offerts pour le mariage d'une impératrice.

Julia Mœsa aurait voulu s'opposer à tant de folies ; mais si son petit-fils consentait à lui laisser le soin des affaires, c'était à la condition qu'elle lui laisserait celui de ses plaisirs. Il l'avait d'abord fait admettre dans le sénat, où elle prit place auprès des consuls, et pour la première fois les délibérations de ce corps dégénéré furent signées par une femme. Puis l'empereur décréta la formation d'un second sénat, composé de femmes, qui s'assemblait sur le Quirinal, et qu'il plaça sous la présidence de son aïeule. Les matrones qui avaient l'honneur d'en faire partie y prenaient séance à des jours marqués. On y délibérait sur les parures que les femmes devaient porter, sur leurs droits de préséance selon la position des maris ; sur les formalités de l'étiquette, etc. Des sénatus-consultes émanés de ce nouveau pouvoir décidaient quelles étaient les dames romaines dont le *carpentum* serait traîné par des mules, et celles qui seraient obligées de se contenter d'un attelage de bœufs ; qui auraient droit à faire placer sur leur litière des ornements d'argent ou d'ivoire ; celles qui pourraient prétendre à porter sur leur chaussure de l'or ou des pierreries.

Tandis que ces arrêts, et bien d'autres, d'une égale importance, étaient rendus par le sénat des matrones, l'empereur faisait vendre au plus offrant les honneurs, les dignités, le pouvoir. On devenait sénateur à prix d'argent. Il y avait un tarif pour les emplois de légats, de tribuns, de procurateurs ; il y en avait pour les intendances et les charges du palais. Si quelqu'un obtenait sa nomination, sans l'avoir payée de ses deniers, il le devait à de honteuses complaisances ou à la bassesse de ses penchants. Les cochers Protogène et Gordius furent les favoris et les compagnons du prince : le dernier devint même commandant des gardes de nuit. Il fit de ses affranchis des gouverneurs de province, des consuls, des légats. Un danseur obtint la place de préfet du prétoire. Le barbier Claudius fut préfet de l'Annone. C'était le règne de cette dégradante égalité de l'Orient qui rabaisse les plus hautes fonctions au niveau des rangs les plus infimes, avec la différence cependant que chez les despotes de l'Asie on a vu quelquefois le mérite faire du simple soldat un général ou du mamelouk un vizir, tandis qu'alors c'était la honte et le vice qui conduisaient aux honneurs et à la fortune. Ces vices et cette honte composent l'histoire des longues saturnales qu'on appelle le règne d'Héliogabale. Son historien, Lampride, a reculé, à ce qu'il prétend, devant le récit de tant de turpitudes, et ce qu'il raconte ne saurait être répété aujourd'hui dans aucune langue. Un tel dévergondage d'esprit, une telle perversion des sens tenaient évidemment de la folie. On doit croire, dans l'intérêt de l'humanité, que de pareils monstres sont des fous.

Quand nous voyons Héliogabale se donner plusieurs maris, vouloir être appelé par eux *madame* ou *augusta*, se laisser battre par un de ces époux, cocher du cirque, de manière à porter sur son visage les traces des coups qu'il avait reçus, puis lui être infidèle en faveur d'un athlète qui avait été cuisinier (1), ne devons-nous pas croire à un égarement complet de sa raison ? Et quand il se faisait peindre en pâtissier, en parfumeur, en cabaretier, en marchand d'esclaves (2) ! et quand il se faisait traîner sur

(1) Voy. les étranges récits faits à ce sujet par Lampride, *Vie d'Héliogabale*, c. X, et par Dion, l. LXXIX.
(2) Lampride, *ibid*, c. XXIX.

un char par quatre chiens, ou quatre cerfs, ou quatre belles jeunes filles (1)! quand il descendait à la porte de son palais sous le costume d'une femme publique, qu'il sollicitait les passants, leur offrait ses caresses et réclamait son salaire (2)! quand il réunissait dans ce même palais toutes les courtisanes de Rome, puis que vêtu comme elles, et leur adressant un discours sur les devoirs de leur état, il donnait à ces compagnes de débauche le nom que les chefs de l'armée donnaient aux soldats compagnons de leur gloire, et les appelait *commilitones* (3)! était-il fou? Oui, sans doute; et nous ne lui reconnaissons d'autres moments lucides que ceux où il avait conscience de la bassesse de cette aristocratie romaine qui obéissait à ses caprices. Lorsque, par exemple, il témoignait, ainsi que Lampride nous l'apprend, un profond mépris pour le sénat, qu'il appelait un troupeau d'esclaves en toge (4), alors ce n'était plus de la folie; car que pouvaient penser autre chose les hommes les plus sages, en voyant tous ces sénateurs, rangés sur une espèce d'amphithéâtre, admirer leur prince tandis qu'il dansait devant eux en faisant résonner des crotales, et que les généraux de l'armée ou les premiers officiers de l'empire, revêtus de robes traînantes à la mode de Phénicie, formaient le corps de ballet! A son immoralité, à ses goûts dépravés, Héliogabale unissait encore des instincts sanguinaires. Déjà avant de quitter l'Orient, et pendant l'hiver qu'il passa à Nicomédie, il avait fait périr Fabius Agrippinus, qui commandait la Syrie; Réanus, gouverneur de l'Arabie Pétrée; Decius Triccianus, légat de Pannonie (5). Il ne serait pas juste toutefois de faire peser sur lui seul la responsabilité de ces exécutions. Elles étaient politiques, et Héliogabale n'a jamais gouverné : Julia Mœsa gouvernait avec lui et pour lui. Mais Dion nous dit positivement qu'il envoyait ses amis les plus dévoués à la mort s'ils osaient lui donner quelque sage conseil; et nous lisons dans Lampride qu'il immolait souvent des victimes humaines à son dieu. Il faisait même choisir dans toute l'Italie pour ces horribles sacrifices les plus beaux enfants appartenant à des familles patriciennes et ayant encore leur père et leur mère, afin que la douleur de leur perte fût ressentie dans toute son amertume, *ut major esset utrique parenti dolor* (6).

Comment un pareil monstre a-t-il régné pendant près de quatre ans sur le monde romain, c'est-à-dire sur toute la partie civilisée du monde alors connu? Nous ne pouvons l'expliquer que par les folles prodigalités, les merveilles, les pompes extravagantes qui ont fait de son règne comme

(1) Lampride, *Vie d'Heliogabale*, c. XXVII.
(2) *Voy.* Xiphilin.
(3) Lampride, c. XXV.
(4) C. XIX.
(5) *Voy.* Dion, ed. Reim, l. 78 et 79, p. 894, 895, 907, 908.
(6) *Voy.* Lampride, *Vie d'Héliogab.*, c. VIII.

une espèce de rêve des *Mille et une Nuits*, moins la gracieuse imagination des conteurs arabes et la présence des bons génies, qui n'intervenaient jamais aux fêtes d'Héliogabale. Du reste, son luxe effréné dissipait les finances de l'État et plaisait à la tourbe du peuple, qui en profitait. Plusieurs médailles qui appartiennent à une même année et portent au revers l'image de l'empereur présidant à des distributions, avec la légende : *seconde, troisième, quatrième libéralité d'Auguste* (1), prouvent la fréquence de ces largesses : au lieu de quelques mesures de blé ou de quelques pièces d'argent, comme sous les règnes précédents, on donnait des bœufs engraissés avec soin, des chameaux, des chevaux tout harnachés, des vases d'argent, des étoffes précieuses, des esclaves ou cent pièces d'or. Le vin coulait à flots : on en remplit un jour, s'il faut en croire Lampride, ce canal ordinairement plein d'eau qui dans les cirques séparait l'arène des gradins où s'asseyaient les spectateurs (2). Les convives admis à la table impériale recevaient pour présents ou des quadriges, ou des eunuques, ou des litières et des chars ornés d'or et d'argent. Or, ces convives, c'était tantôt les flatteurs, les ministres du prince, tantôt huit borgnes, ou huit chauves, ou huit sourds, ou huit bossus, ou huit personnages si obèses qu'ils ne pouvaient se placer sur les lits préparés pour eux; car Héliogabale n'aimait à s'entourer que de ce qui était contrefait de corps, de cœur ou d'esprit (3).

Pour ces étranges repas, des lits d'argent massif étaient recouverts de coussins faits avec le duvet qui se trouve sous les ailes de la perdrix. Des rubis, des grenats, des émeraudes étaient mêlés aux fleurs et aux fruits. Des crêtes de coq, des langues de paon ou de phénicoptère, des cervelles de faisan saupoudrées de perles broyées étaient servies dans de la vaisselle d'or incrustée de pierres précieuses, tandis que du plafond tombaient des violettes et des roses en si grande abondance que les convives s'en trouvaient quelquefois comme étouffés; puis, à un signal donné, des lions, des tigres, des ours s'élançaient des coins de la salle. Ils étaient apprivoisés, sans doute; mais les convives, qui l'ignoraient étaient saisis de crainte, et leur terreur

(1) D'un côté la tête de l'empereur couronnée de lauriers, avec l'exergue IMP. ANTONINVS. PIVS AVG.; de l'autre l'empereur debout sur une estrade : pour légende LIBERALITAS. AVG II. Autre médaille avec la même face; au revers figure debout; légende : LIBERALITAS AVG. III. Autre semblable, avec le chiffre IIII. Eckhel rapporte ces médailles à la même année (de Rome 971; de J.-C. 218). *Voy.* D. N. V. vol. VII, 248, 249.

(2) On donnait à ces canaux le nom d'*Euripe*. Lampride dit qu'après les avoir remplis de vin on y fit voguer des galères exécutant le simulacre de batailles navales. (*Voy.* c. XXII.)

(3) Il voulut un jour qu'on dressât la liste exacte de tous ceux qui étaient affligés de hernies, et les fit venir à ses bains afin d'avoir le plaisir de se baigner avec eux. (Lampride, c. XXIV.)

faisait la joie du cruel enfant qui les avait pour hôtes. D'autres fois, on ne servait aux invités que des mets imités en marbre, en cire, en terre cuite, ou peints sur la nappe, tandis qu'on distribuait les mets véritables à la populace assemblée sous les fenêtres du palais. C'est alors que, charmée des espiègleries de ce bouffon impérial, elle acclamait son prince et se félicitait de l'avoir pour maître (1).

Point d'autre événement sous ce règne que les caprices d'Héliogabale et ses jeux insensés. Il semble, d'après quelques paroles de Lampride, qu'il ait voulu faire la guerre aux Marcomans, contre lesquels, soixante ans auparavant, Marc Aurèle avait combattu avec avantage; mais cette velléité belliqueuse n'eut pas de suite. Aussi est-il le seul de tous les Antonins qui n'ait porté sur ses inscriptions aucun de ces titres pompeux, PARTHICUS, DACICUS, GERMANICUS, BRITANNICUS, etc., que ses prédécesseurs devaient à leurs victoires ou tout au moins à celles de leurs lieutenants. Il paraît avoir remplacé ces glorieux surnoms par le titre de prêtre du Soleil (2). Il avait construit à ce dieu un temple somptueux sur le Palatin, puis un autre dans les faubourgs de Rome, et lui consacra probablement bien d'autres sanctuaires. Du moins lisons-nous dans la vie de Caracalla par Spartien qu'Héliogabale dédia à Jupiter Syrien ou au Soleil un temple qui avait été élevé à Faustine, au pied du mont Taurus, par Antonin le Pieux. Il avait aussi résolu d'élever une immense colonne, au haut de laquelle on devait monter par un escalier intérieur, et d'où la fameuse pierre noire, le dieu Élagabale, placée au sommet, aurait dominé Rome entière; mais on ne put jamais trouver dans les carrières de Syène ni dans toute la haute Égypte de roche de granite assez grande pour l'exécution des volontés de l'empereur. Quant aux édifices publics qui n'intéressaient ni ses plaisirs ni sa foi superstitieuse, on en compte fort peu qui aient été élevés par lui. Il fit réparer le Colysée, fortement endommagé par un incendie, ajouta des portiques aux thermes de Caracalla, et construisit auprès de son palais d'autres thermes, dont le peuple faisait usage. Mais, comme s'il eût dû attacher à chacune de ses œuvres le caractère d'impudicité qui dominait en lui, il supprima la défense que Marc Aurèle avait faite d'admettre à la fois les deux sexes dans les bains publics (1), défense dont la suppression causa tant de désordres qu'elle dut être renouvelée par son successeur, aussitôt qu'il fut monté sur le trône.

Dès la première année de son avénement, Héliogabale avait épousé une jeune fille appartenant à l'une des plus anciennes familles de l'aristocratie romaine, la famille des Cornelius. Elle s'appelait Julia Cornelia Paula. Ce mariage fut célébré par des fêtes somptueuses, par des jeux du cirque où l'on tua jusqu'à cinquante tigres, par des distributions où chaque homme du peuple recevait cent cinquante drachmes, chaque soldat deux cent cinquante. Dès l'année suivante, cependant, la jeune impératrice fut répudiée, dépouillée des honneurs de son rang, privée du titre d'*augusta*. Héliogabale s'était épris d'une vestale nommée Julia Aquilina Severa, et, par un sacrilége jusque alors sans exemple, il voulut l'épouser, prétendant que de l'union d'un pontife et d'une vestale il ne pouvait naître qu'une progéniture sainte et pour ainsi dire divine. A la vestale, bientôt répudiée à son tour, succéda Annia Faustina, femme d'une grande beauté et d'une haute naissance, mariée, ainsi que nous l'apprend Dion, à un sénateur nommé Bassus, qui périt sous prétexte de conspiration, mais en réalité pour que l'empereur pût épouser sa veuve (2). Un nouveau caprice la renvoya, et la vestale fut rappelée, au scandale de Rome entière. Le mépris d'Héliogabale pour la religion des Romains lui a fait plus de tort auprès du peuple que ses folies et son immoralité. « On a

(1) Quæ populus tam libenter accepit ut eum imperare gratularetur. (Lampride, c. XXI.)

(2) Une inscription trouvée à Walwick Chesters, dans le Northumberland, et publiée par Hodgson en fac-simile dans l'*Archæologia Æliana*, t. Ier, p. 124 et pl. VI, a été ainsi restituée par M. le comte Borghesi :

IMP. CAESAR M. AVREL Antoninus pius fel.
AVG. summus sacerdos dei Solis Elagabali
Pont. max. TRIB P. IIII cos. III PP DIVI Antonin. mag. f.
DIVI. SEVER. NEP. et M. Aurel Alexander nob.
CAESAR IMPERI heres. . . . .
ALAE II ASTVRum VETVSTATE collapsum restitu
ERVNT PER MARIVM VALERI anum leg. Aug. pr. pr.
INSTANTE SEPTIMIO NILO PRAEF. . . . . .
DEDICATVM III KAL NOVEM GRATO ET SELEuco cos

La date consulaire qui indique l'année 974, dit le savant épigraphiste, nous fait connaître qu'il s'agit ici d'Héliogabale, et d'autre part la dernière ligne nous rend certains de la longueur qu'avait l'inscription dans son entier. Les noms d'Héliogabale suffisent parfaitement à remplir la première ligne; mais comment combler la grande lacune d'une ligne et demie qui commence après AVG, puisque nous savons qu'Héliogabale n'avait aucun de ces surnoms que donne la victoire et qu'il n'y aurait à ajouter que les deux mots PONTIFEX MAXIMVS? Heureusement que la numismatique vient à notre secours en nous apprenant que cette même année 974 (de J.-C. 221) l'empereur prenait sur ses médailles le titre de SVMMVS ou INVICTVS SACERDOS DEI SOLIS ELAGABALI, ce qui correspond parfaitement à l'espace resté vide. Il paraît naturel que ce sacerdoce étranger, dont l'énonciation semblait honteuse aux Romains, ait été effacé après le meurtre de l'empereur, alors qu'on effaçait son nom. Cette remarque est d'autant plus importante qu'elle peut empêcher de confondre, comme on l'a fait trop souvent, les inscriptions de Caracalla, qui prenait les titres de PARTHICUS et de BRITANNICUS, avec celles d'Héliogabale.

(1) Il fit pis encore, s'il faut en croire Lampride : « Lavacrum publicum in ædibus aulicis fecit, simul et palam populo exhibuit, ut ex eo conditiones bene vasatorum hominum colligeret. » (C. VIII.)

(2) Nous ne connaissons le nom d'Annia Faustina que par ses médailles. Dion dit simplement qu'elle descendait de Marc Antonin, et Hérodien qu'elle tirait son origine de Commode : *quæ referre genus suum ad Commodum dicebatur* (Dion, l. LXXIX, § 5, et Hérodien, *Vie d'Héliogabale*). La *gens Annia* était en effet la famille de Marc Aurèle.

exagéré, dit M. Ampère dans une éloquente appréciation de l'invasion des croyances orientales dans la religion romaine, la tolérance des Romains en fait de religion. Ce qui a pu faire illusion, c'est que, comme les Grecs, ils étaient conduits par leur orgueil même à ne voir dans les croyances des différents peuples qu'un reflet de la leur. S'ils reconnaissaient une divinité indigène sous un nom barbare, ils consentaient à lui donner droit de cité; mais un dieu entièrement différent de leurs dieux, une religion fondée sur une idée contraire ou même distincte, cela ils ne pouvaient l'admettre. » C'est par cette raison que le sabéisme, imposé par Héliogabale aux Romains et dont ce prêtre du Soleil voulait faire la religion de l'État, fut repoussé de toutes parts. On l'aurait accepté sous une forme qui lui permît de trouver sa place dans le panthéon romain; on prit en haine cette foi nouvelle, qui, loin de respecter les anciennes croyances, foulait au pied les prescriptions les plus anciennes et les plus sacrées.

Julia Mœsa comprenait tout ce qu'il y avait d'impolitique et de dangereux dans la conduite de son petit-fils. Elle prévit l'orage, et espéra le détourner en faisant appeler à la dignité de césar, c'est-à-dire d'héritier présomptif de l'empire, un autre membre de sa famille. Elle sut donc persuader à Héliogabale qu'il ne pouvait mieux faire, dans l'intérêt de sa religion et de ses plaisirs, que d'adopter son cousin germain Alexandre, le fils de Julia Mammée : l'empereur pourrait alors s'occuper sans distraction du culte de ce dieu dont les fêtes étaient des orgies. C'était ce que désirait Héliogabale : il accepta le plan d'adoption qu'on lui proposait, et vint au sénat accompagné de son cousin, alors âgé de treize ans, de son aïeule Mœsa et de sa mère, Soæmias. Là, en séance solennelle, il reconnut Alexandre pour son fils, le déclara césar, et le désigna comme un des consuls de l'année suivante. Le sénat s'empressa de confirmer par un arrêt la volonté du prince.

Les premiers temps de cette adoption semblèrent pour l'empire l'aurore d'une époque plus heureuse. Le jeune César, élevé par une mère qui fut peut-être chrétienne, ou qui du moins avait connu quelques-uns des préceptes de la morale qu'enseignaient les chrétiens, annonçait les dispositions les plus favorables : le peuple et l'armée s'attachèrent à lui comme à celui qui devait un jour dédommager Rome de tant d'excès et de folies. S'il paraissait en public, il était accueilli par des acclamations, par des vœux; on faisait dans les camps des sacrifices en son honneur; aussi la jalousie d'Héliogabale fut-elle bientôt éveillée par ces manifestations spontanées en faveur de son fils adoptif. Il voulut d'abord le corrompre et lui faire aimer les ignobles plaisirs, lui inspirer la rage de volupté qui le déshonorait aux yeux du peuple; mais Julia Mammée et Julia Mœsa faisaient bonne garde : toutes les tentatives de séduction échouèrent. Alors, ne pouvant le corrompre, l'empereur voulut le faire assassiner. Il envoya l'ordre au sénat de casser l'arrêt d'adoption, fit jeter de la boue sur les inscriptions des statues d'Alexandre, et soudoya quelques sicaires qui, chargés du meurtre, se dirigèrent vers le palais du Palatin, tandis que, retiré dans une villa qui s'appelait, du nom de son père, *horti Variani* (les Jardins de Varius), sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui l'église de Sainte-Croix-de-Jérusalem, il se préparait pour une course de chars dans le cirque de cette résidence impériale. Mais ce ne fut pas la nouvelle du forfait accompli qu'il reçut, ainsi qu'il s'y attendait : ce fut la terrible visite des gardes prétoriennes, qui, ayant eu connaissance du danger que courait le jeune césar, étaient allées le chercher au palais et le ramenaient dans leur camp, tout voisin des jardins de l'empereur. Au bruit de cette colère des soldats, Héliogabale alla se cacher sous les rideaux de son alcôve, tandis que quelques-uns de ses principaux officiers s'efforçaient de réprimer la révolte. Ils y parvinrent à force de promesses. Héliogabale devait renvoyer ses indignes favoris, changer son genre de vie, veiller avec soin sur les jours de son fils adoptif : on lui laissait, à ces conditions, la vie et la couronne; mais elles furent bientôt violées : les favoris furent rappelés, les orgies ne cessèrent pas, la vie du jeune Alexandre se trouva plus que jamais menacée. Aux kalendes de janvier (de J.-C. 222), lorsque vint le moment de prendre possession du consulat, Héliogabale refusa de paraître en public avec son cousin. Il fallut, pour vaincre cette résistance d'enfant méchant et dépité, toute l'autorité de son aïeule Mœsa, et encore ne voulut-il aller qu'au sénat. Les cérémonies du Capitole furent accomplies par le préfet de la ville, comme c'était l'usage en l'absence des consuls. Quelques jours après, les sénateurs furent chassés de Rome, et l'ordre de départ dut être exécuté avec tant de hâte, dit Lampride, qu'on ne trouvait plus dans la ville ni chevaux, ni mulets, ni voitures. Tout était employé par ce déménagement du sénat. Héliogabale voulait éloigner ainsi ceux qui auraient pu protéger la vie de son cousin; mais il donnait là une dernière preuve de sa folie. Ce n'était pas le sénat dont la résistance était à craindre quand il s'agissait des volontés de l'empereur : les prétoriens se chargèrent de le lui prouver. Ils perdirent patience en voyant les promesses qu'on leur avait faites si mal exécutées : et dans une seconde invasion de la demeure impériale, Héliogabale fut découvert et tué dans les latrines où il était allé se cacher : *in latrina ad quam confugerat occisus* (1).

C'était une fin digne de lui; et cependant il avait fait préparer, pour le cas où il serait obligé

(1) Lampride, *Heliogab.*, c. XVII.

de se donner la mort, des lacets tissus d'or et de soie, des poignards à lame d'or, au manche enrichi de pierres précieuses, des boîtes de perles où se trouvaient renfermés les poisons les plus subtils et les plus rares, une haute tour dont les dalles de porphyre étaient incrustées de pierreries. Tout cela pour mourir dans une ignoble cachette, d'une mort encore moins ignoble que sa vie! Son corps fut traîné par les rues; puis, comme on ne pouvait le faire passer par un égout vers lequel on l'avait conduit, on alla le jeter dans le Tibre. Sa mère, Julia Soæmias, périt avec lui; mais Julia Mœsa et Julia Mammée se hâtèrent de faire proclamer l'avénement d'Alexandre Sévère (11 mars de l'an de J.-C. 222). Noël des Vergers.

Dion Cassius, liv. LXXVII, 30-41; LXXIX. — Hérodien, *Vie d'Héliogabale*. — Lampride, *Héliogabale*. — Jul. Capitolin, *Macrin*. — Eutrope, VIII. — Aurelius Victor, *De Cæsar.*, XXIII; epit., XXIII. — Eckhel, D. N. V., t. VII, p. 244-257. — Lenain de Tillemont, *Hist. des Emp.*, t. III, p. 144-160.

* **HÉLION** (Ἡλίων), magistrat romain, vivait dans la première partie du cinquième siècle après J.-C. Il fut deux fois maître des offices sous Théodose II, de 414 à 417 et de 424 à 427. En 422, Théodose, qui l'avait en grande estime, le chargea de négocier la paix avec le roi de Perse Varanes. Le même prince lui confia en 424 le soin de revêtir du manteau de césar le jeune Valentinien III, réfugié à Thessalonique. Ce fut aussi Hélion qui, après la défaite et la mort de l'usurpateur Jean, remit en 425 à Valentinien, alors à Rome, les insignes d'auguste. Y.

Photius, *Bibl.*, cod. 80. — Socrate, *Hist. eccles.*, VII, 20, 24. — Théophane, *Chronog.*, vol. I, p. 134, éd. de Bonn. — Godefroy, *Prosop. Cod. Theod.*

HÉLIOT (*Benoît* D'), historien français, né à Toulouse, en 1695, mort le 16 janvier 1779. Il fut curé de Colomiers, et laissa en mourant sa bibliothèque, composée d'environ 4,000 volumes, à la ville de Toulouse, à la condition qu'elle serait publique. On a de lui : *Discours sur la grandeur de Jésus*; Toulouse, in-8°; — *Réfutation du système du président Henault sur l'origine de la régale*; Toulouse; — *Réflexions sur les Tectosages*, écrit conservé dans les archives de l'Académie des Sciences de Toulouse. L'auteur essaie d'y montrer que les Tectosages, 600 ans avant J.-C., lorsque Rome n'était encore pour ainsi dire qu'au berceau, formaient un riche et puissant empire, dont Toulouse était la capitale. Dans le t. Ier des travaux de l'Académie de Toulouse, on trouve aussi d'Héliot une *Réfutation du préjugé littéraire qui impute à l'université de Toulouse d'avoir donné à Forcadel la préférence sur Cujas* dans la nomination à une chaire de droit civil; on y trouve des recherches curieuses sur Cujas. Guyot de Fère.

Biographie Toulousaine.

HÉLISENNE DE CRENNE. *Voy.* Crenne.

* **HÉLIUS** (Ἥλιος), affranchi de l'empereur Claude et intendant des domaines impériaux en Asie, mort en 69 après J.-C. Il fut un des agents qu'Agrippine employa pour se débarrasser de M. Junius Silanus, proconsul dans cette province en 55. Pendant l'excursion de Néron en Grèce (67-68), Hélius remplit les fonctions de préfet de Rome et d'Italie. Il fut digne du prince dont il tenait la place. Son autorité pesa également sur le sénat, les chevaliers et le peuple. Sous un prétexte frivole, il fit périr les deux Camerinus, le père et le fils, et força l'ordre équestre de lui élever une statue. S'apercevant que la haine générale, excitée par le despotisme de l'empereur et de ses agents, dégénérait en révolte, il écrivit plusieurs dépêches à Néron, et finit par aller le trouver lui-même pour l'arracher aux spectacles et aux jeux de la Grèce. Après la mort de Néron, Hélius fut ramené à Rome par l'ordre de Galba, et mis à mort avec Locuste, Patrobius et d'autres créatures du tyran. Y.

Tacite, *Ann.*, XIII, 1. — Suétone, *Nér.*, 23. — Plutarque, *Galba*, 17. — Dion Cassius, LXIII, 12, 18, 19; LXIV, 3.

* **HÉLIXUS** (Ἕλιξος), général grec, né à Mégare, vivait vers 410 avant J.-C. Commandant d'une partie de la flotte qui fit voile pour l'Hellespont, sous les ordres de Cléarque, et qui fut dispersée par une tempête, il continua sa route jusqu'à Byzance, et obtint que cette ville adhérât à la ligue du Péloponnèse contre les Athéniens (411). On croit qu'il resta à Byzance à la tête du contingent mégarien, et il s'y trouvait encore lorsque les Athéniens vinrent en faire le siége, en 408. Les Byzantins, fort rudement traités par les confédérés, entrèrent en communication avec les assiégeants, et leur ouvrirent les portes de la ville. Hélixus et ses collègues furent faits prisonniers. Y.

Xénophon, *Hell.*, I, 3. — Diodore, XIII, 66, 67.

HELL (*Maximilien*), astronome hongrois, né le 13 mai 1720, à Schemnitz (Hongrie), mort à Vienne, le 14 avril 1792. Fort jeune encore il montra du goût pour l'astronomie et la physique. Reçu dans la Compagnie de Jésus à dix-huit ans, il suppléa dans ses observations le père Joseph-François, astronome de l'observatoire des jésuites à Vienne, pendant les années 1745 et 1746, s'occupant en outre du musée de physique expérimentale qui venait d'être créé dans cette ville. Il passa ensuite comme instituteur à l'école de Leutschau en Hongrie; mais au bout d'un an il revint à Vienne étudier la théologie, en même temps qu'il donnait des leçons de mathématiques à de jeunes gentilshommes. En 1751 Hell reçut les ordres sacrés; trois ans après il prit le grade de docteur, et fut nommé professeur de mathématiques au collége de Clausenbourg, en Transylvanie. En 1756 le père Hell fut appelé à Vienne, où il occupa pendant trente-six ans la place d'astronome et de conservateur de l'observatoire qu'on y avait disposé pour lui. De 1757 à 1786, il publia des *Ephémérides* estimées.

Pressé par l'envoyé de Danemark à Vienne, comte de Bachoff, d'aller observer en Laponie le passage de Vénus sur le disque du Soleil, il partit le 28 avril 1768, et ne revint à Vienne que le 12 août 1770. « Il faudrait, dit de Lalande, avoir hiverné à 70° 23' de latitude pour savoir combien de souffrances entraîne un semblable voyage. On jugera de la multitude d'observations qui furent le fruit de cette expédition lorsqu'on verra dans le *Journal des Savants* de 1771, p. 499, que le père Hell annonçait, sur ce voyage, trois volumes in-folio, dont le premier devait paraître à la fin de 1772, et le dernier en 1774; mais ils n'ont point paru. Dans ces régions boréales, si peu fréquentées et si peu connues, tout est intéressant, et le père Hell avait tout étudié : la géographie, l'histoire, le langage, les arts, la religion, la physique, l'aimant, l'histoire naturelle, les marées, les vents, les météores, la chaleur et le froid, le baromètre, la hauteur des montagnes et la pente des fleuves, tout avait exercé l'attention de cet habile observateur, et il annonçait des découvertes, ou du moins des choses toutes neuves sur chacun de ces objets. Il avait vu des rapports entre la langue des Lapons et celles de la Hongrie et de la Chine; il assurait avoir trouvé une loi dans les variations du baromètre, etc. Mais Triesnecker, habile astronome de Vienne, n'a pu parvenir à voir même les manuscrits; les héritiers lui ont refusé cette satisfaction.... Quoi qu'il en soit, l'observation du père Hell fut le résultat principal de ce voyage; elle réussit complètement : elle fut annoncée par le canon comme un événement important; et elle s'est trouvée en effet une des cinq observations complètes, faites à de grandes distances, et où l'éloignement de Vénus, changeant le plus la durée du passage, nous a fait connaître la véritable distance du Soleil et de toutes les planètes à la Terre; époque remarquable dans l'histoire de l'astronomie, à laquelle se trouvera lié à juste titre le nom du père Hell, dont le voyage fut aussi fructueux, aussi curieux et aussi pénible que ceux de la mer du Sud, de la Californie et de la baie d'Hudson, entrepris à l'occasion de ce célèbre passage de Vénus sur le Soleil. » L'invention que fit le père Hell d'un toit mobile à l'usage d'un des principaux instruments d'astronomie lui valut un témoignage d'estime du roi de Pologne Stanislas, qui, lui en ayant demandé le modèle, en fit exécuter un semblable à l'Observatoire qu'il avait fait élever dans son palais. Le père Hell eut des relations avec Mesmer (*voy.* ce nom) : frappé des résultats que celui-ci annonçait avoir obtenus avec les pièces d'acier aimanté qu'il lui avait communiquées, Hell crut pouvoir attribuer à l'aimant même la propriété de guérir les maladies nerveuses; l'auteur du *magnétisme animal* combattit cette opinion, attribuant ce résultat thérapeutique à un fluide distinct de l'aimant. Les principaux ouvrages du père Hell sont : *Elementa Algebræ Joannis Crivellii magis illustrata, et novis demonstrationibus et problematibus aucta*; Vienne, 1745, in-8°; — *Adjumentum Memoriæ manuale chronologico-genealogico-historicum*; Vienne, 1750, in-16; 6e édit., 1789, in-16; — *Elementa Arithmeticæ numericæ et litteralis*, 3e édition; Vienne, 1763, in-8°; — *Ephemerides Astronomicæ ad meridianum Vindobonensem*; Vienne, 1757-1786, in-8° : depuis 1769 le père Pilgram, adjoint du père Hell, s'occupait de la rédaction de ces *Éphémérides*, qu'il continua jusqu'en 1793. Jungnitz a imprimé séparément les mémoires fournis à ce recueil par le père Hell; Breslau et Hirschberg, 1791-1794, 4 vol. in-8°; — *De la célébration de la Pâque*; Vienne, 1761, in-8°; — *Tabulæ Solares N.-L. de la Caille, cum supplemento reliquarum tabularum*; ibid., 1763, in-8°; — *Tabulæ Lunares Tob. Mayer, cum supplemento reliquarum tabularum lunarium D. Cassini, de Lalande, et suis*; ibid., 1761, in-8°; — *De Satellite Veneris*; ibid., 1765, in-8°; — *Observationes Astronomicæ, ab anno* 1717 *ad annum* 1752 *factæ et ab Augustino Hallerstein Peckini, Sinarum tribunalis mathematici præside et mandarino, collectæ; ad fidem authographi manuscripti edidit*; ibid., 1768, in-4°; — *Observatio transitus Veneris ante discum Solis die* 3 *junii anno* 1769, *Wardœhusii in Finnmarchia facta*; Copenhague et Vienne, 1770, in-8° : on trouve dans cette dissertation, extraite des *Éphémérides* de Vienne pour 1772, les observations de plusieurs savants sur cet événement astronomique, entre autres celles faites par Messier, La Caille, Short, Zanotti, Poleni, Ximenès, le cardinal de Luynes et autres; — *De Parallaxi Solis, ex observationibus transitus Veneris anni* 1769; Vienne, 1773, in-8° : le père Hell cherche à prouver dans cet opuscule que la parallaxe moyenne du Soleil est de 8" 70 : Lalande la croyait un peu moindre; — *Methodus Astronomica, sine usu quadrantis vel sectoris aut alterius cujusvis instrumenti in gradus circuli divisi, item sine notitia refractionis, ope solius tubi instructi micrometro filari singula secunda indicante, et inapto ad hunc usum fulcro mobili applicati, elevationem poli cujusvis loci in continente siti accuratissimam definire*; ibid., 1774, in-8°; — *De la véritable grandeur que le diamètre de la pleine Lune ou du Soleil semble avoir à la vue simple*; ibid., in-8°; — *Appendix ad Ephemerides anni* 1777 : *Auroræ borealis Theoria nova*; ibid., 1776, in-8°; — *Monumenta ære perenniora inter astra ponenda, primum Seren. regi Angliæ Georgio III, altera viro cel. F. W. Herschel*; ibid., 1789, in-8°; traduit en allemand par Jungnitz, la même année; — *Diplomata, bullæ, privilegia, libertates, immunitates, constitutiones, et statuta celeberrimæ Universitatis Vindobonensis*, etc.; ibid., 1791,

in-4°. Le père Hell publia aussi à Vienne en 1775 plusieurs almanachs, l'*Almanach Viennois* pour la noblesse, devenu depuis l'*Almanach de Gotha*; un almanach de physique, un almanach chronologique, etc.

Un frère du Père Hell, ingénieux mécanicien à Schemnitz, inventa pour les mines de Hongrie une espèce de siphon propre à épuiser l'eau : cette machine élevait le liquide à 96 pieds. Elle est décrite dans les voyages de Jars et dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* de 1760. J. V.

Schlichtegroll. *Nekrolog*. 1792, vol. I, p. 282-303. — *Journal des Savants*, juillet 1771, p. 499. — De Lalande. *Hist. abrégée de l'Astronomie depuis* 1781; à la suite de la *Bibliogr. Astron.* — Meusel, *Gelehrtes Teutschl.* — P. Alexis Horanyi, *Memoria Hungarorum et Provincialium scriptis editis notorum*. — Kœlesy et Melzer, *Ungarnischer Plutarch*. — Littrow, *Beiträge zur Biographie Maximilians Hell*, dans les *Vaterlændischen Blættern für den OEstr. Kaiserstaaet* 1819. — Paintner, *Historia Scriptorum Societatis Jesu olim provinciæ Austriacæ, Hungaricæ, etc., ab anno* 1784 *usque ad nostra tempora*.

HELL (*François*), homme politique français, né à Kirchheim (Alsace), en 1731, guillotiné à Paris, le 3 floréal an II (22 avril 1794). Il était procureur syndic des états d'Alsace, grand-bailli de Landser, et chevalier de l'Empire Romain, lorsque se manifestèrent les premières protestations populaires d'où surgit la révolution. Il se déclara hautement partisan du principe démocratique, et par ses écrits et ses discours chercha à lui acquérir des partisans. En 1789, il fut élu député du tiers état aux états généraux pour les bailliages de Haguenau et de Weissembourg. Il devint ensuite administrateur du Haut-Rhin. En 1793 il fut arrêté comme suspect et conduit à Paris; traduit devant le tribunal criminel révolutionnaire, il y fut condamné à mort et exécuté le même jour (1). On a de lui : *Observations d'un Alsacien sur l'affaire présente des juifs d'Alsace*, 1779; Neufchâtel, 1790, in-8°; — *Vœu d'un Agriculteur rhéno-français*; 1791, in-8°; — *Instruction populaire pour initier le peuple d'Alsace aux principes révolutionnaires* (en allemand); 1792. H. Lesueur.

Le Moniteur universel, an II, n° 221. — *Biographie moderne* (1806). — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains* (1823). — Quérard, *La France littéraire*.

(1) Avec lui furent condamnés à la peine capitale : Duval d'Eprémenil, ex-député (quarante-huit ans), I.-G. Thouret (quarante-huit ans), ex-député, J.-R. Guy-Lechapelier (trente-neuf ans), ex-député, C.-G Lamoignon de Malesherbes (soixante-douze ans), ex-ministre d'État et premier président, Mme M. T. de Châteaubriand, née Lepelletier de Rosambo (vingt-trois ans); Mme veuve A.-T. Lepelletier de Rosambo, née Lamoignon de Malesherbes (trente-huit ans), le marquis J.-B.-A. de Chateaubriant, capitaine de cavalerie (trente-quatre ans), Mme C.-R. Chodkiewicz, princesse Alexandra Lubomirski (vingt-trois ans); D. A. de Rochechouart, duchesse du Châtelet (soixante-deux ans), Mme de Choiseul, duchesse de Grammont (soixante-quatre ans), Mme V. Boucher de Rochechouart, vicomtesse de Pontville (quarante-neuf ans), A.-P. Parmentier (vingt-neuf ans), receveur de rentes; « tous convaincus d'être auteurs ou complices des complots qui ont existé depuis 89 contre la liberté, la sûreté et la souveraineté du peuple français, par suite desquels le tyran, ses agents, complices et tous les ennemis du peuple, ont tenté par l'abus d'autorité, par la corruption, par la guerre extérieure et intérieure, par les trahisons, les violences, les assassinats, les secours fournis en hommes et en argent aux ennemis du dehors et du dedans, par des correspondances criminelles entretenues avec eux, et par tous les moyens possibles, de dissoudre la représentation nationale. » La princesse Lubomirski s'étant déclarée enceinte fut seule épargnée.

HELL (*Théodore*). *Voy.* Winkler.

HELL (*Homaire* de). *Voy.* Hommaire.

HELLADIUS, grammairien grec, né à Alexandrie, vivait dans le cinquième siècle, sous le règne de Théodose II. Son principal ouvrage, dont Photius a donné une courte analyse, était un *Lexique alphabétique* (Λεξικὸν κατὰ στοιχεῖον), consacré surtout aux auteurs en prose. Photius donne au même lexique le titre de Τῶν λέξεων συλλογή. Suidas, qui l'appelle Λέξεως παντοίας χρῆσις κατὰ στοιχεῖον, cite en outre d'Helladius les ouvrages suivants : Ἔκφρασις φιλοτιμίας; — Διόνυσος ἢ Μοῦσα; — Ἔκφρασις τῶν λουτρῶν Κωνσταντιανῶν; — Ἔπαινος Θεοδοσίου τοῦ βασιλέως. D'après les titres on croit que plusieurs de ces ouvrages étaient en vers. Il est donc possible que ce grammairien soit l'auteur d'un distique qui se trouve dans l'*Anthologie grecque* sous le nom d'Helladius. Y.

Photius, *Cod.*, 145, 158. — Suidas, au mot Ἑλλάδιος. — Brunck, *Anal.*, vol. II, p. 438. — Jacobs, *Anthol. Græc.*, vol. III, p. 145; XIII, 901.

HELLADIUS (Ἑλλάδιος), surnommé *Besantinoüs*, *Besantinus* ou *Bisantinus*, grammairien égyptien, vivait au commencement du quatrième siècle, sous les empereurs Licinius et Maximinianus. Il composa quatre livres de *Mélanges*, sous le titre de Πραγματεία χρηστομαθειῶν. Photius a donné une analyse de cet ouvrage, qui est souvent cité dans l'*Etymologicum magnum*. Les extraits des *Mélanges* d'Helladius cités par Photius ont été publiés avec une traduction latine de Schottus, et des notes par Meursius, comme un appendice à l'ouvrage posthume de Meursius : *De Regno laconico et Atheniensium Piræo*; Utrecht, 1686, in-4°; réimprimé dans le *Thesaurus Antiquit. Græc.* de Gronovius, t. X. Y.

Photius, *Cod.* 279.

HELLADIUS, évêque de Césarée en Cappadoce, succéda à son maître saint Basile le Grand sur le siége épiscopal de cette ville, en 378. Il assista aux deux conciles de Constantinople en 381 et 394. Sa *Vie de saint Basile* est citée par Damascène, mais l'authenticité de cet ouvrage est douteuse. Y.

Sozomène, *Hist. eccles.*, VIII, 6. — Tillemont, *Mémoires eccles.*, vol. IX, p. 589. — Cave, *Hist. litt.* — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. IX, p. 293.

HELLADIUS, évêque de Tarse, vivait vers 430. Il se fit remarquer par son attachement à Nestorius, et fut par ce motif privé de son évêché. On le lui rendit plus tard, mais à la condition qu'il se joindrait à ceux qui prononcèrent anathème contre Nestorius. Il reste de lui six lettres. Y.

Cave, *Histor. liter.*

HELLADIUS, prélat espagnol, né vers 550,

mort en 629. Il devint comte du palais et des choses publiques (*aulæ regis et rerum publicarum comes*) sous le roi goth Récared, et assista en cette qualité au synode de Tolède en 590. Il prit l'habit monastique en 597, dans le cloître d'Agalia, et fut créé abbé de ce monastère en 606. La sainteté de sa vie le fit choisir en 614 pour succéder à Aurasius dans l'archevêché de Tolède. Il composa divers ouvrages qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Y.

Chronicon Maximi, et *Chronicon Eutrandi*, dans Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana vetus*, t. II, p. 418. — S. Ildefonse, *De Scriptor. eccles.*, 7. — And. Schottus, *Bibliotheca Hispana*.

HELLADIUS (*Alexandre*), grammairien et controversiste grec, né en Thessalie, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il voyagea en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, et dans ces divers pays il enseigna le grec. On a de lui : Σταχυολογία τεχνολογικὴ τῆς Ἑλλάδος φωνῆς, *sive spicilegium grammatices græcæ per quæstiones et responsiones*, précédé d'un *Dialogus de pronunciatione linguæ græcæ in Europa*; Nuremberg, 1712, in-8°; — *Status præsens Ecclesiæ Græcæ; in quo etiam causæ exponuntur cur Græci moderni Novi Testamenti editiones in græca barbara lingua factas acceptare recusent : præterea additus est in fine status nonnullarum controversiarum*; Altorf, 1714, in-12. Cet ouvrage, dédié au czar Pierre le Grand, contient des controverses ecclésiastiques sans intérêt; mais il renferme aussi des détails curieux sur l'état de l'instruction en Grèce depuis la conquête turque, sur les livres sortis des imprimeries helléniques, et sur les poëtes grecs modernes; enfin on y trouve de bonnes observations sur le grec vulgaire, et sur la traduction des livres saints dans cet idiome. Y.

Journal des Savants, année 1716, p. 130, etc. — Gesner, *Observationes de Eruditione Græcorum qui hodie vivunt*; dans ses *Opuscula minora*, t. V, p. 30-71. — Sax, *Onomasticon literarium*, t. VI, p. 198.

HELLANICUS (Ἑλλάνικος), célèbre historien grec, né à Mitylène, dans l'île de Lesbos, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Si l'on en croit Suidas, il était, suivant les uns, fils d'Andromène ou Aristomène, suivant les autres, de Scamon; mais ce dernier nom pourrait bien être une méprise de Suidas. D'après le même biographe Hellanicus et Hérodote vécurent ensemble à la cour d'Amyntas (553-504 avant J.-C.), et le premier vivait encore sous le règne de Perdiccas, qui monta sur le trône en 461. Lucien, de son côté, nous apprend qu'Hellanicus mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Si on adopte les dates de Suidas, on placera la mort de l'historien en 460 au plus tôt, et sa naissance en 545; mais Suidas se réfute lui-même en faisant d'Hellanicus un contemporain d'Hérodote, de Sophocle et d'Euripide, et il n'y a pas lieu de s'arrêter à ses assertions contradictoires. On doit reconnaître plus d'autorité à un passage de Pamphila, conservé par Aulu-Gelle. Il y est dit qu'Hellanicus, contemporain d'Hérodote, avait soixante-cinq ans au commencement de la guerre du Péloponnèse (431), ce qui le fait naître en 496 et mourir en 411. Cette chronologie, si vraisemblable d'ailleurs, doit-elle être rejetée sur les témoignages du scoliaste d'Aristophane (*ad Ran.*, 706), qui suppose Hellanicus vivant après la bataille des Arginuses, en 406, et d'un biographe anonyme d'Euripide (1), qui place sa naissance en 481, le jour de la bataille de Salamine, par la raison que son nom signifie *Victoire de la Grèce?* M. C. Müller l'a pensé, et il a assigné à la naissance et à la mort d'Hellanicus les dates de 482 à 397. On manque absolument de détails sur la vie de cet historien, qui selon Suidas mourut à Perpéréné, sur la côte de l'Asie Mineure, en face de Lesbos.

Hellanicus fut un écrivain très-fécond, si l'on en juge par les nombreux ouvrages que les anciens citent sous son nom; mais beaucoup de ces titres se rapportent, non à des ouvrages différents, mais à des chapitres ou sections du même ouvrage, et parmi les productions qu'on lui attribue, il y en a plusieurs de supposées ou du moins de suspectes, telles que les suivantes : Αἰγυπτίακα; — Εἰς Ἄμμωνος ἀνάβασις : Athénée, qui cite cet itinéraire, en révoque en doute l'authenticité; — Βαρβαρικὰ νόμιμα: Selon les critiques anciens, c'était une compilation faite d'après les histoires d'Hérodote et de Damastès; — Ἐθνῶν ὀνομασίαι; c'était probablement une compilation du même genre.

Les ouvrages authentiques d'Hellanicus se divisent en trois catégories : GÉNÉALOGIES : Δευκαλιωνεία, en deux livres, contenant les traditions thessaliennes relatives à l'origine des hommes, à Deucalion et à ses descendants jusqu'au temps des Argonautes; — Φορωνίς, en deux livres, contenant les traditions pélasgiques et argiennes depuis Phoronée et Ogygès jusqu'à Hercule, peut-être même jusqu'au retour des Héraclides; — Ἀτλαντιάς, en deux livres, consacrés à Atlas et à ses descendants; — Τρωικά, en deux livres aussi, et commençant au temps de Dardanus. CHOROGRAPHIES : Ἀτθίς, histoire de l'Attique en quatre livres au moins. Le premier contenait le récit de la période mythique, le second les antiquités des dèmes attiques; le troisième et le quatrième traitaient des colonies attiques en Ionie, depuis leur établissement jusqu'aux guerres médiques; — Αἰολικά, histoire des Éoliens dans l'Asie Mineure et les îles de la mer Égée; — Περσικά, en deux livres, comprenant l'histoire de la Perse, de la Médie et de l'Assyrie, depuis le temps de Ninus jusqu'à celui d'Hellanicus; — CHRONOLOGIES : Ἱέρειαι τῆς Ἥρας, en trois livres contenant une liste chronologique des prêtresses de Héra à Argos. Cet ouvrage, fondé sur les archives du temple de Héra, com-

(1) Dans les *Vitarum Scriptores Græci minores* de Westermann; Brunswick, 1845.

prenait un grand nombre de traditions, dont l'enchaînement régulier formait le plus ancien essai de chronologie qui ait été tenté en Grèce. Thucydide, Timée et d'autres historiens profitèrent de ce travail; — Καρνεονῖκαι, liste chronologique des vainqueurs dans les luttes musicales et poétiques des Carnéennes. Une partie de cet ouvrage, ou peut-être même la première rédaction de l'ouvrage entier, paraît avoir été écrite en vers. Suidas parle en effet des œuvres poétiques d'Hellanicus, mais l'on n'en connaît aucune.

De tous les ouvrages que nous venons d'énumérer, et des autres que l'on attribue à Hellanicus, il ne reste que des fragments, assez nombreux, qui suffisent pour donner une idée de son talent. Il occupe la première place parmi les chroniqueurs désignés sous le nom de logographes, et forme la transition entre eux et les historiens proprement dits, tels qu'Hérodote et Thucydide. A ces derniers seulement fut réservée la gloire de dégager l'histoire de ces généalogies fabuleuses, de ces légendes mythiques, de ces traditions locales, qui faisaient le fond des œuvres des logographes. Hellanicus ne fit que rassembler avec zèle, et compiler sans critique, des matériaux qui servirent à ses illustres successeurs. Les fragments d'Hellanicus ont été recueillis par Sturz; Leipzig, 1796, 1826, in-8°, dans le *Museum criticum*, vol. II, p. 90-107; Cambridge, 1826, et par C. et Th. Muller: *Fragmenta Historicorum Græcorum;* t. I, p. 45-96; Paris, 1841, in-8°. L. J.

Suidas, au mot Ἑλλανικός. — Lucien, *Macrob.*, 2. — Aulu-Gelle, XV, 23. — Preller, *Dissertatio de Hellanico Lesbio historico;* Dorpat, 1840, in-4°. — C. Müller, *De Hellanico*, en tete du 1er vol. des *Frag. Hist. Græc.*, p. XXIII. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography.*

HELLANICUS, grammairien grec, disciple d'Agathocle, vivait dans le deuxième siècle avant J.-C. Il écrivit sur les poëmes homériques. Il appartenait à cette classe de critiques que l'on appelait *chorizontes* (séparateurs), parce qu'ils attribuaient l'*Iliade* et l'*Odyssée* à deux auteurs différents. Il ne reste rien de ses écrits, qui sont mentionnés par Eustathe, *ad Homer.*, p. 1035, 1173; par le scoliaste de Venise, *ad Il.*, V, 269; par le scol. de Sophocle, *in Philoct.*, 201; par le scol. d'Euripide, *in Troad.*, 823, *in Orest.*, 1347. Y.

Grauert, dans le *Rhein. Museum*, vol. I, p. 204. — Welcker, *Der epische Cyclus*, p. 281

HELLE (*Isaac* DEL), peintre espagnol, vivait à Tolède en 1568. On le suppose élève de Michel-Ange, dont il imita avec succès la manière énergique. Helle a peint en 1562 plusieurs tableaux dans le cloître du chapitre de Tolède. Il a aussi decoré la tour de la cathédrale de la même ville. On voit de lui dans la sacristie de cette basilique un magnifique *Saint Nicaise*, qu'André Pons attribue à tort à Alonzo Berruguete. Ce tableau fut payé à del Helle 24,162 maravédis (362 f. 43 c. de notre monnaie actuelle). A. DE L.

Cean-Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres Professores de las Bellas Artes en España;* Madrid, 1800, 6 vol. in-8°. — Guevara, *Los Comentarios de la Pintura.* — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols.*

* **HELLEFEUER**, poëte allemand, vivait pendant la seconde moitié du treizième siècle. C'était sans doute à lui que faisait allusion le moine Bertold, quand il tonnait en chaire contre « ces jongleurs, musiciens, ou ménestrels (*Spiellente, Geiger und Pauker*) qui portent des noms diaboliques » : *Hellefeuer* signifie *feu d'enfer*. A en juger par les pieux sentiments que notre minnesinger témoigne au début d'une de ses chansons, il ne méritait pas la sanglante invective du terrible prédicateur, et ce n'était point sa faute s'il continuait à porter le nom de ses ancêtres; c'était le seul héritage qu'ils lui eussent laissé. En maint endroit le pauvre poete se plaint de sa misère : pour lui point de foyer, point de patrimoine, point de famille. Ces lamentations un peu monotones sont mêlées çà et là d'allusions aux événements contemporains et aux troubles de l'interrègne, qui jettent du moins quelque intérêt historique sur les strophes assez pâles de Hellefeuer. Un seul manuscrit, celui d'Iéna, nous les a conservées, et elles ont été publiées par Müller à la suite du *Tristan* de Godefroy. A. PEY.

Hagen, *Minnesinger*, tome IV, p. 710. — Docen, *Museum für altdeutsche Lit. und Kunst*, vol. I, p. 176.

* **HELLER** (*Joseph*), écrivain allemand, né à Bamberg, le 22 septembre 1798, mort dans cette ville, le 4 juin 1849. Il visita une grande partie de l'Allemagne, de l'Italie et de la Suisse, et se fit connaître par ses travaux sur les beaux-arts, dont les principaux sont : *Lucas Cranach's Leben und Werke* (La Vie et les Œuvres de L. Cranach); Bamberg, 1821; — *Geschichte der Holzschneidekunst, von der aeltesten bis auf die neuste Zeit* (Histoire de l'art de graver sur bois, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours), avec deux suppléments, contenant l'un l'origine des cartes à jouer et l'autre un catalogue des ouvrages xylographiques; Bamberg, 1822, in-8°, avec beaucoup de gravures sur bois; — *Handbuch für Kupferstichsammler, oder Lexicon der vorzüglichsten Kupferstecher* (Manuel de l'Amateur d'estampes, ou dictionnaire des principaux graveurs en taille douce, graveurs sur bois et lithographes), avec l'indication de leurs meilleurs ouvrages, la dimension et le prix; Leipzig, 1823, 1836, 3 vol.; 2e édit., 1847-1849; — *Beitrag zur Kunstgeschichte* (Mémoires pour servir à l'histoire de l'art); Bamberg, nouvelle édition, 1825-1828, 2 vol.; — *Reformationsgeschichte der Bisthums Bamberg* (Histoire de la Réformation de l'Évêché de Bamberg); ibid., 1825; — *Geschichte der Kirchenbaukunst im Mittelalter* (Histoire de l'Architecture sacrée au moyen âge); Bamberg, 1826; — *Das Leben und die Werke Albrecht Durers* (La Vie et les Œuvres d'Albr. Durer); Leipzig, 1827-1831, vol. 2 en trois par-

ties; les vol. 1 et 3 manquent; — *Ueber die Bauart der altdeutschen Ritterburgen* (De l'Architecture des anciens châteaux de chevaliers allemands); Bamberg, 1829; — *Allgemeines und vollstaendiges Monogrammenlexicon* (Dictionnaire universel et complet de Monogrammes); ibid., 1831; — *Leben Georg Erlinger's* (Vie de G. Erlinger); ibid., 1837; — *Geschichte der Bischoefe zu Bamberg* (Histoire des Évêques de Bamberg); ibid., 1839. R. L.

Conv.-Lex. — Brunet, *Manuel du Libraire.*

* HELLER (*Stephen*), musicien hongrois, est né à Pesth, le 15 mai 1813. Dès l'âge de neuf ans il se fit entendre, sur le piano, au théâtre de Pesth. Son père l'envoya alors à Vienne continuer ses études, sous la direction de M. Antoine Halm. De 1829 à 1832 il parcourut en virtuose une grande partie de la Hongrie, de la Pologne et de l'Allemagne, et vint successivement habiter Augsbourg et Paris. Il demeure actuellement dans cette dernière ville. Ses compositions pour piano sont estimées en Allemagne à l'égal de celles de Mendelssohn, Schumann et Chopin. On a de lui : *Études*, op. 16, 39, 45, 46, 47; — *Promenades d'un Solitaire*, 4 cahiers, op. 78 et 80; — *Nuits blanches*, 4 cahiers, op. 82; — *Dans les Bois*, op. 86, 3 livraisons; — *Scènes italiennes*, op. 87; — *IIIe Sonate*, op., 88; — 2 *Tarentelles*, la deuxième en *la bemol*, morceau célèbre, op. 85; — *Saltarello*, op. 77; — *Six feuillets d'album*, op. 83; — *Caprice*, op. 76; — *Quatre Préludes*, op. 79; — *Vingt-quatre préludes*, op. 81, etc. La plupart de ces compositions ont paru à Paris, chez Maho. R. LINDAU.

Brendel, *Geschichte der Musik*; Leipzig.

* HELLER (*Robert*), littérateur allemand, né le 24 novembre 1813, à Grossdrebnitz près Stolpen (Saxe). Il étudia le droit à Leipzig, et l'abandonna bientôt pour se livrer exclusivement à des travaux littéraires. Il fonda la revue *Rosen* et l'annuaire littéraire *Perlen*, qu'il publia depuis 1842 jusqu'en 1848, collabora à un grand nombre de recueils, de revues et de journaux, et devint en 1849 rédacteur de la *Deutsche Zeitung* (Gazette allemande), où il soutint les principes du parti constitutionnel. Lorsque ce journal eut cessé de paraître, Heller se rendit à Berlin et plus tard à Hambourg, où il écrit depuis 1851 le feuilleton du journal *Hamburger Nachrichten*. Heller est l'auteur d'un grand nombre de romans, de contes, de nouvelles et d'études historiques, littéraires et politiques. Ses principaux ouvrages sont : *Alhambra, spanische Novellen* (Alhambra, nouvelles espagnoles); Altenbourg, 1833; — *Novellen* (Recueil de nouvelles); Dresde et Leipzig, 1837-1840, 3 vol.; — *Der Schleichhändler* (Le Contrebandier); Altenbourg, 1838, 2 vol.; — *Eine Sommerreise* (Un Voyage d'Été); Leipzig, 1840; — *Novellen aus dem Süden* (Nouvelles du Midi); Altenbourg, 1841-1842, 3 vol.; — *Eine neue Welt* (Un nouveau Monde); ibid., 1842, 2 vol.; — *Der Prinz von Oranien* (Le Prince d'Orange); roman historique; Leipzig, 1843, 3 vol.; — *Das schwarze Bret* (La Table noire), roman; Altenbourg, 1844, 2 vol.; — *Die Kaiserlichen in Sachsen* (Les Impériaux en Saxe), beau roman historique; Leipzig, 1845, 2 vol.; — *Das Erdbeben von Caraccas* (Le Tremblement de terre de Caraccas), roman; Altenbourg, 2e édition, 1846, 2 vol.; — *Sieben Winterabende* (Sept Soirées d'hiver), recueil de nouvelles; Leipzig, 1846, 2 vol.; — *Florian Geyer*, roman historique; Leipzig, 1848, 3 vol.; — *Brustbilder aus der Paulskirche* (Portraits de l'église de Saint-Paul), études biographiques et politiques sur les principaux membres de l'Assemblée nationale de Francfort; Leipzig, 1re et 2e édit., 1849. Cet ouvrage parut d'abord sous le voile de l'anonyme. R. L.

Conv.-Lex., avec additions bibliographiques. — Th. Mundt, *Literat. der Gegenwart*, 2e édit., Leipzig, 1853, p. 730.

HELLICHIUS. *Voy.* GUSTAFSCHOELD.

HELLOT (*Jean*), chimiste français, né à Paris, le 20 novembre 1685, mort à Paris, le 15 février 1766. Il avait d'abord été destiné à l'état ecclésiastique; mais des notes sur la chimie, qu'il trouva dans les papiers du docteur Hellot, son aïeul, décidèrent de sa vocation pour cette science. Il se livra donc avec zèle à l'étude de la chimie, et entra en relations avec le savant Geoffroy, qui en 1729 devint son parent. En 1735 Hellot fut reçu à l'Académie des Sciences en qualité d'adjoint chimiste. Il fit ensuite un voyage en Angleterre, où il se lia avec plusieurs membres de la Société royale de Londres, qui l'admit aussi dans son sein. Hellot a retouché et enrichi de ses remarques la traduction faite par ordre du gouvernement du traité *De la Fonte des mines et des fonderies*, écrit en allemand par Schlutter; Paris, 1750-1753, 2 vol. in-4°. On a en outre de Hellot : *L'Art de la Teinture des Laines et étoffes de laine au grand et au petit teint, avec une instruction sur les débouillis*; Paris, 1750, in-12; Maestricht, 1772, in-12; Paris, 1786, in-12. Il a travaillé de 1718 à 1732 à la *Gazette de France*, et a fourni au recueil de l'Académie des Sciences les mémoires suivants : *Recherches sur la composition de l'éther*; 1734; — *Analyse chimique du Zinc*; 1734; — *Conjectures sur la couleur rouge des vapeurs de l'esprit de nitre et de l'eau-forte*; 1736; — *Sur une nouvelle Encre sympathique, à l'occasion de laquelle on donne quelques essais d'analyse des mines de bismuth, d'azur et d'arsenic, dont cette encre est la teinture*; 1737; — *Le Phosphore de Kunckel et analyse de l'urine*; 1737; — *Sur le sel de Glauber, trouvé dans le vitriol sans addition de matière étrangère*; 1738; — *Théorie chimique de la Teinture des Étoffes*; 1740-1741; — *Examen du Sel de Pécais* (avec Lemery et Geoffroy); 1740; — *Sur l'étalon de*

l'aune au bureau des marchands merciers de la ville de Paris (avec Camus); 1746; — *Sur l'exploitation des mines* (avec le même); 1756; — *Examen chimique de l'eau de la rivière d'Yvette* (avec Macquer); 1762; — *Mémoire sur les essais de matière d'or et d'argent* (avec Tillet et Macquer); 1763; — *Sur les vapeurs inflammables qui se trouvent dans les mines de charbon de terre de Briançon* (avec Duhamel et Montigny); 1763. J. V.

G. de Fouchy, *Éloge de J. Hellot*, dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences de Paris*, 1766, hist., p. 167. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliog.* — Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France*. — Quérard, *La France littéraire*.

*HELLVIG (*Amalie* DE, née baronne D'IMHOF), femme de lettres allemande, née à Weimar, le 16 août 1776, morte à Berlin, le 17 décembre 1831. Ses premiers essais poétiques la signalèrent à l'attention de Schiller, qui l'attacha à la rédaction de *Musenalmanach* (Almanach des Muses) et des *Horen*. Elle s'était déjà fait connaître par un poëme épique : *Die Schwestern von Lesbos* (Les Sœurs de Lesbos); Heidelberg, 1801. Elle devint bientôt dame d'honneur de la duchesse de Weimar, et épousa Charles-Godefroi de Hellvig, officier supérieur au service de la Suède. En 1810, lorsque la Poméranie fut séparée de la Suède, elle revint avec son mari en Allemagne, et vécut successivement à Heidelberg, Dresde et Berlin. On a d'elle : *Die Schwestern von Korcyra* (Les Sœurs de Korcyra), idylle dramatique en deux parties; Amsterdam et Leipzig, 1812; — *Die Tageszeiten* (Les Divisions du Jour), quatre idylles; Leipzig, 1812; — *Taschenbuch der Sagen und Legenden* (Recueil de Contes et Légendes), publié en commun avec Fouqué; Berlin, 1812-1813; — *Die Sagen am Wolfsbrunnen* (Les Légendes de la fontaine des Loups); Heidelberg, 1821; — *Helene von Tournon* (Hélène de Tournon); Berlin, 1824; — la traduction de la *Frithjofs-Saga* de Tegner; Stuttgard, 1826; nouvelle édition, 1832; — *Sammlung von Gedichten* (Recueil de Poésies); Berlin, 1826. R. LINDAU.

Conv.-Lexik.

*HELM (*Charles*), jurisconsulte et économiste allemand, né à Vienne, le 3 mars 1808. Après avoir obtenu le grade de docteur en droit à l'université de Vienne, M. Helm y remplit, de 1834 à 1836, les fonctions de professeur suppléant. Il passa ensuite dans l'administration financière de la Styrie, et plus tard, en 1848, il fut attaché au ministère du commerce. Il se voua à la science de l'économie charitable, et parcourut les principaux États de l'Europe pour y visiter les établissements de bienfaisance. On trouve dans divers journaux de Vienne, notamment dans le *Friedens Zeitung* (Journal de la Paix), de nombreux articles, où il raconte ses voyages et discute la plupart des grandes questions philanthropiques. Les crèches excitèrent d'une manière particulière l'émulation de M. Helm. Il a publié sur ce sujet deux opuscules intéressants : l'un est intitulé : *Einige Worte über Krippen* (Quelques Mots sur les Crèches); Vienne, 1851, in-8°; l'autre a pour titre : *Die Krippe in Breitenfeld* (La Crèche de Breitenfeld); Leipzig, 1851-1855, in-8°. Ce second travail renferme l'histoire de la première crèche établie en Allemagne, le 4 novembre 1849, grâce aux sacrifices personnels et aux soins du docteur Helm. Il est également l'un des fondateurs de la *Réunion d'Épargnes* (Spar-Verein), créée à Vienne, en avril 1851, d'après les principes de Lietge de Berlin. Parmi les nombreuses associations auxquelles M. Helm prend une part active, nous citerons l'*Œuvre du Prêt gratuit*, dont il est l'un des directeurs. Charles DARU.

Documents particuliers.

HELMAN (*Isidore-Stanislas*), graveur français, né à Lille, en 1743, mort vers 1806. Il vint jeune à Paris, et reçut les leçons de Le Bas; il se fit d'abord connaître par des vignettes gravées d'après Cochin et d'autres, et produisit ensuite d'excellentes planches. Son œuvre comprend notamment : *Joseph et Putiphar*, d'après Lagrenée; 1780; — *La Mort de Cléopâtre*, d'après le même; — *Susanne et les Vieillards*, d'après le même; — *Le Joueur de Cornemuse*, d'après Téniers, dans le *Musée français* de Laurent et Robillard; 1803; — *La mort de Louis XVI, roi de France;* — *La mort de Marie-Antoinette, reine de France;* — *Faits mémorables des empereurs de la Chine;* 24 planches; — *Abrégé historique des principaux traits de la Vie de Confucius;* — *Victoires de l'empereur de la Chine;* 1785, 16 planches : copie réduite des planches exécutées à Paris par Cochin et d'autres d'après les dessins envoyés de Chine; — *Les Pêcheurs fortunés*, d'après Vernet; — *Les Chaumières en Saxe*, d'après J.-G. Wagner; — *Le Temple de la Sibylle* et *La grande Cascade de Tivoli*, d'après H. Robert; — *Immersion d'une caisse conique dans la rade de Cherbourg*, d'après Ch. de La Fosse; 1785; — *Départ d'une caisse conique en présence de Louis XVI*, pendant; 1786; — *Le jardinier galant*, d'après P.-A. Baudouin; — *La Leçon inutile*, d'après Le Prince; 1781; — *La Précaution inutile*, d'après le même; 1779; — *Le Médecin clairvoyant*, d'après le même; — *Le Marchand de Lunettes*, d'après le même; — *Le Nécromancien*, d'après le même; 1785; — *Le Charlatan allemand*, d'après Duplessis-Bertaux; — *Le Charlatan français*, d'après le même; — *Le Roman dangereux*, d'après Lawrence; — *L'accord parfait*, d'après G.-M. Moreau. L. L—T.

Huber, *Manuel des Curieux et de l'Amateur*. — Basan, *Suppl. au Dict. des Graveurs anciens et mod.* — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.* — Nagler, *Neues Allg. Künstl.-Lexicon*.

*HELMBREEKER (*Théodore*), peintre hollandais, né à Harlem, en 1624, mort à Rome, en

1694. Il était fils d'un organiste, et d'abord étudia la musique; mais, cédant à la vocation qui l'entraînait vers la peinture, il obtint de son père d'entrer dans l'atelier de Grebber, dont il suivit les leçons jusqu'à la mort de ce maître. Il se crut assez fort alors pour composer de lui-même. Ses tableaux furent enlevés à de bons prix. Il jugea convenable cependant de faire le voyage d'Italie, pour se familiariser avec la haute école de la peinture. Venise fut la première ville où il s'arrêta. Il y fut accueilli par la famille Loredani, qui lui commanda de nombreux ouvrages et le patrona dans presque toute la péninsule italique. Ses protecteurs l'adressèrent à Rome, où les jésuites l'accueillirent avec faveur et l'occupèrent durant deux années; il ne les quitta que pour visiter Naples, puis Florence, où il s'arrêta quelque temps. La mort de sa mère le rappela en Hollande, mais on tenta vainement de l'y retenir : il reprit sa course vers l'Italie, en passant par la France, par le Piémont, et revint se fixer pour toujours à Rome, où il mourut septuagénaire. La manière de Helmbreeker tient beaucoup de celle du Bamboche (Pierre de Laar); cependant, ses tons sont plus doux, plus fondus. Il a su faire un bel accord du clair-obscur et de la couleur vive dans tout ce qu'il a peint. Les ombres ne sont pas négligées, et pourtant ne blessent pas l'œil par des lignes tranchées. Ses fonds, ses paysages sont variés; l'air y circule, les plans se détachent sans efforts de perspective, la nature y est vraie; les personnages, bien dessinés, semblent se mouvoir, sans nuire à l'effet général; c'est un mélange de la poésie italienne et du réalisme hollandais. Mais Helmbreeker n'a pas réussi aussi bien dans le genre historique. En lui pardonnant l'anachronisme des vêtements (faute commune en son temps), on ne peut s'empêcher de blâmer la confusion qui règne dans ses grandes compositions. Aussi ses tableaux de chevalet sont-ils les plus estimés. Parmi ses nombreuses productions on remarquait à Rome, dans le couvent des Jésuites : *La Tentation du Christ;* — dans la sacristie della Pace : *La Mater dolorosa ;* — à Saint-Julien-des-Flamands : *Saint Julien en habit de cavalier et pleurant ses fautes ;* — à Naples, dans le réfectoire des Jésuites : *Le Christ au Jardin des Oliviers ; Le Christ portant sa croix* et *Le Crucifiement ;* — à Florence, au musée : *Les quatre Saisons ; La Nativité, L'Adoration des Rois ;* plusieurs tableaux de fantaisie : des *Musiciens ;* des *Bohémiens ;* des *Buveurs ;* une *École,* etc.; — à Dusseldorf, dans la galerie Palatine : une *Conversation de dames et de paysans aux environs de Frascati; Danse d'un Paysan et d'une Paysanne ; Jésus-Christ dans un nuage, tenant d'une main la croix et de l'autre le calice ;* — à Paris, au Louvre : *Un Marché,* avec beaucoup de personnages; un *Théâtre de Charlatans* entouré de spectateurs ; — à Amsterdam, galerie Klock : un *Couvent* à l'italienne, où un *franciscain distribue des vivres à la populace, aux mendiants et aux pèlerins ;* — à Gand, galerie van den Berg : un *Marché italien,* animé par de nombreux groupes.

A. DE LACAZE.

Jakob Campo Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders,* t. II, p 193. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais,* t. II, p. 111.

HELME (*Élisabeth,* mistress), romancière anglaise, morte à Londres, en 1816. Elle a laissé bon nombre d'ouvrages qui ont eu du succès, et dont les principaux sont : *The Farmer of Inglewood forest ;* Londres, 1796, 4 vol.; — *Louisa, or the cottage on the moor;* 7e édit., 1801, 2 vol.; — *Instructive Rambler in London and the adjacent villages, designed to amuse and improve the unterstanding of youth;* Londres, 1798, 1800, 2 vol.; — *Maternal Instruction;* Londres, 1802, 2 vol.; — *Magdalen;* Londres, 1815. Mistress Helme a traduit en anglais quelques ouvrages de l'allemand, et on a traduit d'elle en français : *Louise, ou la chaumière dans les marais;* Paris, 1787, 2 vol. in-8° ; — *Clara et Emmeline, ou la bénédiction maternelle;* Paris, 1788, 2 vol. in-12; — *Promenades instructives d'un père et de ses enfants,* par P.-L. Lebas ; Paris, 1799, 3 vol.; — *Albert, ou le désert de Strathnavern;* Paris, 1800; 3 vol. in-12 ; — *Jacques Mamers, le petit Jean et leur chien Blouff,* traduit par Hennequin; Riom et Paris, 1801, in-12 ; — *Le Pèlerin de la Croix ;* Paris, 1807, 3 vol. in-12 ; Paris, 1808, 5 vol. in-12 ; 1809, 4 vol. in-18 ; — *Saint-Clair des Isles, ou les exilés à l'île de Barra,* traduit par Mme de Montolieu; Paris, 1808, 4 vol. in-12 ; — *Caverne de Sainte-Marguerite;* Paris, 1813, 4 vol. in-12 ; — *Le Fermier de la forêt d'Inglewood, ou les effets de l'ambition ;* Paris, 1818, 4 vol. in-12; — *Histoire d'Angleterre, depuis l'invasion des Romains dans la Bretagne jusqu'en* 1814, *ouvrage destiné à l'éducation de la jeunesse,* traduit par Mlle Céline Mauchain; Caen, 1823, 2 vol. in-8°. J. V.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklop.* — Quérard, *La France littéraire.*

HELMERS (*Jean-Frédéric*), poëte hollandais, né à Amsterdam, en 1767, mort le 26 février 1813. Destiné au commerce, il acquit une profonde connaissance des langues modernes; la lecture des poëtes français, allemands et anglais décida de sa vocation pour la littérature et la poésie. Vers 1787 il fit paraître une ode intitulée *La Nuit.* Le succès de son ode *Le Poëte,* qui parut à la même époque, l'encouragea à persévérer dans la culture des lettres. Son poëme de *Socrate,* imprimé en 1790, lui assura un rang distingué parmi les poëtes de sa nation; mais sa tragédie de *Dinomaque, ou la délivrance d'Athènes,* jouée en 1798, à Amsterdam, réussit médiocrement. Plus tard il se consacra spécialement aux genres lyrique et épique. Il donna lui-même une édition de la collection de ses *Poëmes,* ou poésies fugitives, Amsterdam, 1809-1810, 2 vol. in 8°. Bientôt après il fit paraître un grand poëme,

intitulé *La Nation hollandaise* (1), dans lequel il célèbre les exploits de ses concitoyens et de sa patrie; Amsterdam, 1812-1813; nouvelle édition, 1821 ; et plusieurs fois réimprimée depuis. Il laissa inédits différents ouvrages, qui parurent sous le titre de *Nalezing van Gedichten* (Poésies posthumes); Harlem, 1814-1815, 2 vol. On y trouve un poëme intitulé : *Jésus de Nazareth*. Helmers avait fondé et rédigé un journal dramatique, sous le titre de *Théâtre national d'Amsterdam*, qui ne fut pas continué. Son principal ouvrage a été traduit en français par Aug. Clavereau, sous ce titre : *La Nation hollandaise*, poëme en six chants; Bruxelles, 1825, in-8°. J. V.

Conv.-Lexik. — Ersch et Gruber, *Allg. Encyklop.* — Quérard, *La France littéraire.*

* **HELMERSEN** (*Georges* DE), naturaliste et voyageur russe, est né le 29 septembre 1803, au château de Dunkerschof, près Dorpat. Chargé par son gouvernement de plusieurs missions scientifiques, il a exploré une grande partie de la Russie, la Scandinavie et le Danemark. Depuis 1837 il est professeur de géognosie à l'école des mines et depuis 1843 membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. On trouve des comptes-rendus de ses voyages dans les *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, dans le *Journal des Mines* russe et dans le recueil scientifique : *Beitræge zur Kenntniss des russischen Reichs und der angraenzenden Lænder Asiens* (Documents pour servir à la connaissance de l'empire russe et des pays limitrophes de l'Asie), qui se publie sous les auspices de l'Académie des Sciences et que M. de Helmersen rédige en commun avec son savant confrère le naturaliste Baer. Outre ces travaux, on a de M. de Helmersen des *Observations géognostiques sur la constitution des montagnes du sud de l'Ural* (Geognostische Untersuchungen des Suduralgebirges); Berlin, 1831, fruit d'un voyage fait en 1828 en commun avec Ernest Hoffman, et l'ouvrage : *Der Telezkische See und die Teleuten, im œstlichen Altai* (Le lac Teletskoi et les Téleutes, dans l'Altaï oriental); Saint-Pétersbourg, 1838. R. L.

Conv.-Lexik.

HELMFELDT (*Simon* GRUNDEL, anobli en 1646, sous le nom de DE), général suédois, né en 1617, à Stockholm, où son père était bourgmestre, tué à la bataille de Landscrona, le 14 juillet 1677. Après avoir été page d'ambassade en Angleterre et en Hollande, il suivit en Allemagne le feld-maréchal Torstenson, et se distingua à la bataille de Breitenfeld (28 octobre 1642), où il mérita le commandement d'une compagnie de la garde royale. Il fut nommé lieutenant-colonel à la suite de la bataille de Jankowitz (Bohême), en 1645. Malgré l'affaiblissement de sa santé, causé par une blessure, il reçut le commandement de la place de Stade et du Bremois. En 1655 et 1656 il fit la campagne de Pologne, avec le grade de général d'infanterie. En 1656, chargé avec Magnus Gabriel de La Gardie de la défense de Riga, il sut, avec la garnison de cette ville, composée de 5,000 hommes seulement, résister pendant deux mois à une armée de 90,000 Russes, conduite par le tzar Alexis, qui se vit contraint de lever le siége après avoir perdu 14,000 hommes. La vigilance de Helmfeldt mit la ville de Riga à l'abri de toute surprise. Quoique ses troupes eussent été décimées par la peste, il repoussa avec le plus grand succès un nouvel agresseur, le général lithuanien Gousiewski, qui perdit 3,000 hommes et la plus grande partie de ses bagages. Helmfeldt fut successivement nommé gouverneur général de l'Ingermanland (1659), maître d'artillerie du royaume (1665), feld-maréchal et gouverneur de Narwa et de l'Ingermanland (1672), conseiller du royaume (1673) et baron en 1674. Placé à la tête d'un corps d'armée destiné à agir contre les Danois, dans la guerre de Scanie, il y fut tué, en 1677. Ce général n'était pas moins estimable pour ses vertus privées que pour ses talents militaires. Ayant survécu à ses six fils, il légua à l'université d'Upsal 17,000 rixdalers (34,000 francs) en faveur des étudiants qui se distingueraient. Il était l'un des hommes de guerre les plus instruits son temps. On le comptait parmi les adversaires de la haute noblesse. BEAUVOIS.

Svebilius, *Likpredika*; Stockholm, 1678. — Er. Aurivilius, *Orat. funebris*; Upsal, 1678. — Chr. J. Brehmer, *Éloge*, en latin; Upsal, 1726. — Fryxell, *Handlingar*, I, 180. — *Biogr. lexic.*, VI, 98-105.

HELMFELDT (*Gustave* DE), baron de Nyenhusen, né le 10 novembre 1651, mort le 27 mars 1674, à Thorn (Prusse royale). Il se fit remarquer par son intelligence précoce. Vers l'âge de dix ans, il étonna les docteurs du synode de Narwa par l'étendue de ses connaissances en mathématiques, en théologie et en philologie. Il savait alors douze langues, et notamment le grec et l'hébreu. Après avoir soutenu, à l'université de Leyde, une thèse de droit intitulée : *De Occupatione*, il fut nommé, en 1670, assesseur au tribunal suprême de Wismar (Poméranie). Il devint plus tard conseiller du roi. E. B.

G. H. Gœtze, *Princeps græce doctus.* — *Nova litteraria. Germ.*, 1704, p. 98. — Gezelius, *Dict. Biog.*

* **HELMOLD**, historien allemand, regardé comme le père de l'histoire du nord de l'Europe; il naquit dans le Holstein, vers l'an 1108, et mourut vers 1177, après avoir rempli les fonc-

(1) Dans le deuxième chant, le poëte gémissait de la décadence de sa nation, courbée alors sous un joug étranger; mais il augurait que cette humiliation ne serait que passagère : l'ombre de Vondel lui apparaissait, et lui présentait un *astre réparateur*. La censure impériale exigea dans cet endroit une note annonçant que cet astre réparateur avait lui, et que c'était Napoléon. « Le lieutenant-colonel inspecteur de la librairie en Hollande, E. Von Rœmer, a eu la bonhomie, dit M. Quérard, de désigner au bas de la page que c'est par ordre de la direction générale de la librairie de Paris que cette note a été placée depuis la mort de l'auteur, survenue pendant l'impression. »

tions ecclésiastiques d'un des petits villages près de Lubeck. Il écrivit un *Chronicon Slavicum*, qui raconte les événements survenus depuis Charlemagne jusqu'à l'an 1170, la conversion des Slaves au christianisme, les guerres qu'ils soutinrent contre les princes allemands, notamment contre Henri le Lion. Cet ouvrage fut continué par Arnold de Lubeck, qui passe pour avoir été trésorier de la cathédrale de cette ville. Il a été imprimé à plusieurs reprises, Francfort, 1556, in-4°, 1573, 1581; Lubeck, 1659, 1702, in-4°; il est compris dans le recueil de Leibnitz : *Scriptores Brunsvicenses*, t. II, p. 537; l'importance historique de cette chronique explique pourquoi elle a été si souvent réimprimée. G. B.

Vossius, *De Histor. Latin.*, p. 407. — Cave, *Script. ecclesiast. Historiæ*, t. II, p. 237. — Fabricius, *Biblioth. med. Lat.*, t. III, p. 593. — Oudin, *Commentarius de Scriptoribus Ecclesiæ*, t. II, p. 1492. — J. Moller, *Diatriba hist. crit. de Helmoldo*; Lubeck, 1782, in-4° — Grasse, *Lehrbuch einer allgemeinen Literärgeschichte*, t. II, P. II, p. 1161.

HELMONT (*Jean-Baptiste* VAN), chimiste belge, né à Bruxelles, en 1577, mort le 30 décembre 1644, près de Vilvorde. Sa famille était noble et ancienne. Il possédait les titres de seigneur de Royenborch, Mérode, Oorschot, Pellines, etc. Sa mère appartenait à la famille de Stassart. Van Helmont avait trois ans lorsqu'il perdit son père. Il fit son cours d'humanités à Louvain; mais après l'avoir achevé, il ne prit pas, selon l'usage, le grade de maître ès arts, s'étant promis de ne jamais solliciter les dignités académiques, qui lui paraissaient des futilités propres seulement à flatter l'orgueil et la vanité. Les jésuites, qui faisaient alors des cours de philosophie à Louvain, surent l'attirer à leurs leçons, et l'un d'eux, Martin del Rio, voulut l'initier aux mystères de la cabale, qu'il enseignait. Van Helmont se dégoûta bien vite de cette étude. La doctrine des stoïciens, dont il voulut ensuite connaître les principes, ne le satisfit pas davantage. Enfin, les écrits des maîtres de la vie spirituelle le jetèrent dans le mysticisme, et, cherchant dans l'humilité les moyens de participer à la grâce divine, il donna ses biens à sa sœur, et renonça aux privilèges que sa naissance lui assurait. Il ne tarda pas à recueillir amplement les fruits de cette entière abnégation de soi-même : il aurait, à ce qu'on raconte, joui de la contemplation des théophanies; un génie lui serait apparu dans toutes les occasions importantes; il aurait fini même par apercevoir son âme sous la figure d'un cristal resplendissant. Cependant, l'abandon de sa fortune ne lui paraissant pas un sacrifice assez méritoire, il résolut d'apprendre la médecine pour se dévouer au service des pauvres et se rapprocher davantage du Christ. Il commença cette étude en lisant les écrits des anciens, suivant la méthode adoptée alors par toutes les écoles. Les principes d'Hippocrate et de Galien furent bientôt gravés dans sa tête. Son érudition profonde lui valut une chaire de chirurgie, sans qu'il eût pris aucun grade, et, de son propre aveu, il enseigna ce qu'il ne comprenait pas lui-même.

Loin d'ailleurs de partager l'enthousiasme général pour les pères de la science médicale, van Helmont resta frappé de l'invraisemblance des théories des anciens sur la nature et le traitement des maladies. Il se proposait donc de réformer la médecine, quand un événement imprévu le poussa dans d'autres voies. Ayant contracté la gale, il consulta les médecins galénistes, qui, attribuant cette affection à la combustion de la bile et à l'état salin du phlegme, lui conseillèrent l'usage des purgatifs. Affaibli par ce traitement, qui ne le guérit pas, van Helmont se dégoûta de la médecine, qu'il taxa de science incertaine et conjecturale. Il y renonça donc, et témoigna du regret de lui avoir sacrifié sa noblesse, car il croyait avoir dérogé en se livrant à l'art de guérir. Ayant donné sa bibliothèque à des étudiants, il s'en repentit, et déclara plus tard qu'il aurait mieux fait de la brûler. « Pendant dix ans, dit Cuvier, il voyagea, comme Paracelse, pour apprendre des secrets et pour savoir si parmi les connaissances merveilleuses que quelques hommes prétendaient posséder, il y en avait réellement qui fussent utiles. Un charlatan lui ayant administré du soufre et du mercure, qui le guérirent de sa gale, van Helmont, toujours exalté, prit goût aussitôt pour la science chimique, et surtout pour les remèdes secrets. » Il avait employé ces dix années à visiter l'Italie et la France. La guérison de sa gale le ramena à la médecine. Une voix qu'il crut entendre au milieu d'une extase réveilla en lui le désir qu'il avait eu autrefois de renverser le système des humoristes. Il prit des leçons de chimie expérimentale, devint un des plus fervents adeptes de l'école chimiatrique, et se mit à chercher le remède universel. Opérant sur des fossiles et sur des corps animaux et végétaux, il obtint quelques préparations qui lui parurent propres à composer une panacée. Il prit alors le titre de *medicus per ignem*, par allusion à la source d'où provenaient ses remèdes. Retiré dans une petite terre qu'il possédait près de Vilvorde, il s'y maria avec Marguerite van Ranst, qui se montra la plus dévouée des épouses, et enfermé jusqu'à la fin de sa vie dans son laboratoire, il ne cessa de s'occuper d'opérations chimiques et de pratiques médicales. « Tous les malades qui se présentaient, dit Cuvier, recevaient ses soins gratuitement, et il prétend en avoir guéri plusieurs milliers. Les expériences auxquelles il consacra toute sa fortune exposèrent souvent sa vie : il ne savait pas prévenir les explosions de gaz. Son dévouement à la science, quoique égaré par des idées superstitieuses, lui attira l'estime de ses contemporains. L'électeur de Cologne, par exemple, en fit grand cas; Rodolphe II, qui était alors un grand protecteur des sciences, l'appela auprès de lui, mais van Helmont préféra sa retraite à la cour de cet empereur. Malgré sa prétention de posséder des remèdes infaillibles, il per-

dit presque toute sa famille à Vilvorde. Sa fille mourut de la gale, son fils d'une lèpre; sa femme rendit aussi le dernier soupir entre ses mains; enfin lui-même ne put se guérir d'un empoisonnement, qui l'affaiblit pendant toute sa vie et auquel il succomba (1). » — « Il croyait de si bonne foi aux prétendus miracles opérés par la chimie, ajoute Jourdan, que la mort de sa femme et de quatre de ses enfants n'avait pu l'en désabuser. » La fin de sa vie fut donc cruellement éprouvée par des chagrins domestiques; en outre, quelques-unes de ses opinions devinrent l'objet des poursuites ecclésiastiques. « Il fit des cures si surprenantes, dit Moréri, qu'on le soumit à l'inquisition, sur le soupçon qu'on eut que ce qu'il faisait était au-dessus des forces de la nature. » Enfin, il fut plus d'une fois en butte aux récriminations et aux attaques des philosophes péripatéticiens et des médecins galénistes dont il attaquait les doctrines; « ce qui ne l'empêcha pas, dit encore Moréri, de former un grand nombre de disciples ». — « Van Helmont, dit Cabanis, était nourri de la lecture des adeptes. Doué d'une imagination ardente, il l'avait encore exaltée dans leur commerce assidu. Le feu de leurs fourneaux avait achevé d'enflammer sa tête. Cependant, au milieu de cette fumée alchimique et superstitieuse, où trop souvent ses idées sont comme perdues, jaillissent par intervalles des traits d'une vive lumière. C'est sur la route de l'erreur qu'il a fait d'heureuses découvertes, et c'est dans le langage des charlatans qu'il annonce de brillantes vérités. »

Chimiste, métaphysicien, physiologiste et médecin, van Helmont a fait faire des progrès à ces diverses sciences. « Il tient à la fois de l'illuminé et du savant consciencieux, dit M. Cap; mais l'honnêteté de l'âme forme avant tout son principal caractère. Tantôt penseur vigoureux, au raisonnement sévère, au langage prophétique, tantôt humble et modeste, crédule et superstitieux, il se montre partout d'une candeur et d'une sincérité irréprochables. C'est un des savants qui honorent le plus l'histoire de la science; c'est un des hommes qui ont mêlé le plus de vues profondes et hardies aux erreurs et aux caprices d'une imagination enthousiaste, l'un de ceux qui, à travers les bizarreries et les conceptions d'un cerveau fantastique, ont laissé dans la science le plus d'idées neuves et de vérités positives. »

« Van Helmont, dit le docteur Hoefer, est de beaucoup supérieur à Paracelse, qu'il avait pris en quelque sorte pour modèle. Versé dans la connaissance de l'antiquité, instruit dans les sciences et dans les lettres, il a plus d'autorité que Paracelse lorsqu'il oppose hardiment la raison et l'expérience aux doctrines des anciens. Fidèle à l'école des paracelsistes, il fait une guerre impitoyable aux médecins galénistes, qui dédaignent la chimie... Il eut l'immortelle gloire de révéler scientifiquement l'existence de corps invisibles, impalpables, quoique matériels, jusqu'alors vaguement entrevus, des *gaz*, en un mot; c'est même ce nom qu'il a donné à ces corps (1). Van Helmont doit être considéré comme le précurseur de la chimie pneumatique; car en appelant le premier l'attention des observateurs sur l'étude des corps aériformes, il prépara la voie aux découvertes du dix-huitième siècle... On remarque dans ses écrits, comme dans ceux de Paracelse, ce ton un peu tranchant qui dépasse quelquefois les bornes de la modestie, une tendance à la philosophie cabalistique et surnaturelle, exprimée dans un langage qui est loin d'être toujours clair; mais ces défauts sont rachetés par des découvertes et des observations de la plus haute importance. Le premier il proclama la nécessité de l'emploi de la *balance*, instrument qui devait opérer une révolution complète dans la science. »

Le premier gaz dont s'occupe van Helmont est l'acide carbonique. Ayant remarqué que soixante-dix livres de charbon de chêne brûlé ne donnent qu'une livre de cendre, il pense que les soixante-et-une autres livres ont servi à former de l'*esprit sylvestre*. « Cet esprit, inconnu jusque ici, dit-il, qui ne peut être contenu dans des vaisseaux ni être réduit en un corps visible, je l'appelle d'un nouveau nom, *gas*. Il y a des corps qui renferment cet esprit, et qui s'y résolvent presque entièrement; il y est alors comme fixé ou solidifié : on le fait sortir de cet état par le ferment, comme cela s'observe dans la fermentation du vin, du pain, de l'hydromel. » Van Helmont annonce ensuite que le gaz produit par la combustion du charbon est le même que celui qui se développe pendant la fermentation. Il ajoute que ce gaz étant comprimé avec beaucoup de force dans les tonneaux, rend les vins pétillants et mousseux. Il démontre que ce gaz n'est pas la même chose que l'esprit-de-vin. Van Helmont cite encore quatre autres sources de l'esprit sylvestre : la dissolution des pierres d'écrevisses dans le vinaigre distillé; les cavernes, mines ou celliers; les eaux minérales; la putréfaction. Il sait que ce gaz éteint la lumière, et il connaît son action délétère : « Rien n'agit plus promptement sur nous que le gaz, dit-il, comme le démontrent la grotte du Chien et les asphyxies par les charbons. Très-souvent il tue instantanément ceux qui travaillent dans les mines. On peut être asphyxié sur-le-champ dans les celliers où une liqueur fermentée laisse échapper

(1) Les biographes ne sont pas d'accord sur la cause de la mort de van Helmont. Selon Fournier et Jourdan, il mourut, comme Descartes, victime de sa doctrine ou de ses erreurs, ayant refusé de se faire saigner dans une violente pleurésie ou peripneumonie. Suivant M. Cap, il serait mort affaibli par l'âge et le chagrin.

(1) Le nom de *gaz* ou *gas* (orthographe de van Helmont) est dérivé, par corruption, de *Gahst* (*geist*), qui signifie *esprit*. Suivant d'autres il dérive de *chaos*, de *Blas* (souffle), ou de *Gaescht* (écume).

son gaz... Les eaux de Spa dégagent du gaz sylvestre ; il y a des bulles qui s'attachent aux parois du vaisseau qui en contient... Tout vent qui se produit en nous par la digestion des aliments ou par les excréments est du gaz sylvestre. » Van Helmont distinguait déjà plusieurs espèces de gaz, et les divisait en quelque sorte en inflammables et en non inflammables. « Les gaz de l'estomac éteignent la flamme d'une bougie, dit-il ; mais le gaz stercoral, qui se forme dans les gros intestins, et qui sort par l'anus, s'allume en traversant la flamme d'une bougie, et brûle avec une teinte irisée. Le gaz qui se produit dans les intestins grêles n'est jamais inflammable, souvent inodore et acide. Ainsi les gaz diffèrent entre eux selon la matière, la forme, le lieu, le ferment, les propriétés. Ils sont aussi variables que les corps d'où ils proviennent. Les cadavres nagent sur l'eau, à cause des gaz qui se produisent. « Il est donc incontestable, ajoute M. Hoefer, que van Helmont admettait plusieurs espèces de gaz, sans cependant en démontrer scientifiquement les caractères distinctifs. *Gaz sylvestre* était une dénomination générale, et qui équivaut à *gaz incoercible* (*sylvestris*, sauvage). C'est van Helmont lui-même qui nous explique cette étymologie, en même temps qu'il donne la véritable définition d'un gaz permanent. Van Helmont savait-il recueillir les gaz et les étudier isolément ? Nous devons répondre négativement ; car il déclare lui-même que le gaz ne peut être emprisonné dans aucun vaisseau, et qu'il brise tous les obstacles pour arriver à se mélanger avec l'air ambiant. Van Helmont s'étonne avec raison que l'école galéniste ait été sans distinguer la différence qu'il y a entre le *gaz venteux*, c'est-à-dire l'air agité par une cause quelconque (vent) et les gaz du charbon, de la fermentation, de l'estomac, des intestins, etc. Ces gaz, il les appelait, indépendamment de la dénomination générale de gaz sylvestre, *gas pingue*, *gas siccum*, *gas fuliginosum sive endimicum*, qui étaient produits par la distillation des huiles grasses, des baies, et d'autres matières organiques. La flamme elle-même est, selon lui, un gaz incandescent, ou une vapeur allumée, observation parfaitement juste, mais qui ne pouvait être alors démontrée scientifiquement. »

Van Helmont connaissait encore le *gaz du sel* (acide chlorhydrique), qu'il préparait en mettant dans une cornue un mélange d'acide (eau-forte) et de sel marin ou de sel ammoniac. « Il se produit, dit-il, même à froid, un gaz dont le dégagement fait rompre le vaisseau. » Il attribuait aux gaz les explosions, et disait que ces corps expliquaient le mieux l'action de la poudre à canon. Cherchant la composition des gaz, il soutient que, matériellement considéré, le *gaz du charbon* (*gas carbonis*) n'est autre chose que de l'eau, et il s'appuie sur l'expérience qu'en distillant du bois de chêne il avait obtenu à la place du gaz un produit incolore et liquide comme l'eau. Par suite, il s'attache à démontrer que les plantes ne se nourrissent que d'eau. « Je mis, dit-il, dans un vase d'argile deux cents livres de terre séchée au four, et j'y plantai une tige de saule pesant cinq livres. Au bout de cinq ans le saule, ayant pris de l'accroissement, pesait cent soixante-neuf livres et environ trois onces. Le vase n'avait jamais été arrosé qu'avec de l'eau de pluie ou de l'eau distillée, et toutes les fois qu'il était nécessaire. Le vase était large et enfoui dans la terre ; et afin de le mettre à l'abri de la poussière, je le recouvris de lames de fer étamées, percées d'un grand nombre de trous. Je n'ai point pesé les feuilles tombées pendant les quatre automnes précédents. Enfin, je fis de nouveau dessécher la terre du vase, et je lui trouvai le même poids que primitivement, moins deux onces environ. Donc l'eau seule a suffi pour donner naissance à cent soixante-quatre livres de bois, d'écorce et de racine. » Cette expérience, qui dépose, comme le remarque M. Hoefer, d'une sagacité profonde et d'un esprit d'observation assez rare, était erronée en ce que son auteur ne tenait pas compte de l'action de l'air, alors inconnue, ni des sels contenus dans la terre ; mais elle entraînait la conviction de tous les savants, et poussait l'étude de la nature dans la voie expérimentale.

« Il règne, dit M. Hoefer, dans les écrits de van Helmont beaucoup d'incertitude au sujet des éléments de la nature. C'est là en effet un des problèmes les plus difficiles à résoudre. Tantôt il semble admettre, avec les alchimistes, trois éléments, le sel, le soufre, et le mercure, mais avec des restrictions dont le sens n'est pas toujours bien saisissable. Tantôt il partage l'avis de certains philosophes de l'antiquité, qui établissaient trois éléments, l'*air*, l'*eau*, la *terre* ; car le feu ne se combinant pas matériellement avec d'autres corps, n'est pas, selon l'auteur, un élément... Il compare l'eau au sang qui circule dans les veines et vivifie le corps terrestre. Il explique la formation des montagnes par les soulèvements que l'eau produit dans le sein de la terre. » En opposition avec les théories de ses prédécesseurs, il démontre que l'eau ne peut être transformée en air, ni l'air en eau : « Sans doute, l'eau, dit-il, peut être réduite en vapeur ; mais ce n'est là que de la vapeur, c'est-à-dire de l'eau dont les atomes sont raréfiés, et qui se condensent aussitôt par l'action du froid pour reprendre leur état primitif. La vapeur d'eau qui existe dans l'air, d'une manière invisible, et qui se résout dans certaines conditions en pluie, est celle qui se rapproche le plus de la nature des gaz. L'air est un élément sec, qui ne peut être liquéfié ni par le froid, ni par la compression ; l'air n'est donc point une métamorphose de l'eau, qui est l'élément humide. La terre, le limon, tout corps tangible est matériellement un produit de l'eau, et se réduit en eau, soit naturellement, soit artifi-

ciellement. En creusant dans la terre, on rencontre des couches superposées d'un aspect varié; ces couches sont les fruits de la terre et proviennent d'une semence... Au-dessous de ces couches se trouvent les montagnes de silice, d'où découlent les premières richesses des mines. Au-dessous de ces roches on rencontre le sable blanc et de l'*eau chaude*. Lorsqu'on enlève une partie de ce sable et de cette eau, on voit aussitôt se combler le vide. Ce sable non mélangé est une espèce de crible à travers lequel les eaux filtrent, afin de conserver entre elles une communication réciproque depuis la surface de la terre jusqu'au centre. Et cette masse d'eau accumulée dans les entrailles de la terre est peut-être mille fois plus considérable que les eaux de toutes les mers et fleuves réunis qui se trouvent à la surface du sol. » C'est là, comme on voit, un grand pas dans la théorie des puits artésiens. Van Helmont croyait à un déluge universel, et chercha à le démontrer. Les coquilles et les plantes fossiles sont pour lui autant de preuves d'un monde antédiluvien, englouti par les eaux. Il raconte avec complaisance qu'il conserve dans son musée la mâchoire d'un éléphant (mammouth) de plusieurs pieds de long, trouvée à Hingson, sur l'Escaut, à douze pieds au-dessous du sol. Heer lui ayant reproché d'avoir poursuivi la chimère du mouvement perpétuel, van Helmont répond qu'il s'est servi d'un instrument de sa propre invention non pas pour chercher le mouvement perpétuel, mais pour constater que l'eau renfermée dans une tige creuse de verre terminée par une boule monte ou descend suivant la température du milieu ambiant. Voilà une idée du thermomètre. En s'occupant de la mesure de la chaleur, van Helmont établit comme points fixes ceux de la glace fondante et de l'eau en ébullition. Au delà il prit pour termes de comparaison la sublimation du soufre, la fusion des pyrites; arrivé à la chaleur rouge, il distingua le rouge sombre du rouge vif et du rouge blanc.

Versant dans la liqueur de cailloux une quantité d'eau-forte suffisante pour saturer l'alcali, il en précipita la silice. « C'est la première fois, dit M. Hoefer, dont nous continuons d'analyser le travail, qu'on rencontre l'expression de saturation employée pour désigner la combinaison d'un acide avec une base. » Les alchimistes regardaient la dissolution d'un métal comme la destruction de ce corps; van Helmont soutint que l'argent amené par l'eau-forte à prendre la forme de l'eau, n'en est aucunement altéré dans son essence, de même que le sel commun dissous dans l'eau n'en reste pas moins ce qu'il est, et se retrouve intégralement dans le dissolvant. Van Helmont savait que l'amalgame de plomb chauffé avec le soufre s'enflamme spontanément. Il précipita le premier le carbonate d'ammoniaque de sa solution aqueuse par l'esprit-de-vin. En analysant la soie, il en retira un sel volatil concret et une huile volatile. Il reconnut que le fer jeté dans l'eau de cémentation ne se changeait pas en cuivre, mais séparait seulement ce métal de l'eau qui le tenait en dissolution. On lui doit l'huile de soufre *per campanum*, d'abord appelée esprit de soufre, un laudanum analogue à celui de Paracelse, l'esprit de corne de cerf, un sel volatil huileux, l'esprit de sang humain, la liqueur des cailloux, solution de silice dans un excès d'alcali, etc. Avec l'*esprit d'urine* (ammoniaque) et l'alcool absolu, van Helmont préparait un produit qui porte, d'après lui, le nom de *offa Helmontii*. Il avait remarqué que certaines substances communiquent aux urines une odeur particulière et que les molécules odorantes peuvent être transmises de la nourrice au nourrisson par l'intermédiaire du lait. Il introduisit d'utiles réformes dans la pharmacie, fit comprendre l'inconvénient de ces bols, sirops, électuaires, etc., qui sous une grande masse de matières ne renferment quelquefois que des traces du médicament réellement actif. Il accorda une grande confiance aux préparations antimoniales et mercurielles, et au vitriol de cuivre employé comme vomitif. Enfin il eut le mérite de faire voir qu'il n'est pas indifférent d'employer la décoction, l'infusion ou la macération pour extraire des plantes les parties actives; que l'infusion est beaucoup plus chargée des principes volatils et odorants que la décoction, etc.

Van Helmont reconnut l'un des premiers l'existence d'un acide particulier dans l'estomac (suc gastrique). « Cet acide, dit-il, est aussi nécessaire à la digestion que la chaleur constante du corps; dans le duodénum, l'acide de l'estomac rencontre la bile, qui agit comme un alcali; il se combine avec elle, à peu près comme le vinaigre avec le minium, et perdent l'un et l'autre, par cette combinaison, leurs propriétés anciennes. » L'acide de l'estomac, lorsqu'il s'accumule en trop grande abondance, peut selon van Helmont produire un grand nombre de maladies. Le rhumatisme articulaire, la goutte, les palpitations de cœur, la gangrène, la gale, etc., ont pour cause un principe acide.

Le système physiologique de van Helmont repose sur un spiritualisme dont il emprunta la première idée à l'archée de Basile Valentin et de Paracelse. « Ce mot (ἀρχή, principe, commencement) représentait, dit M. Cap, un principe immatériel, général, qui préside à toutes les fonctions des corps organisés. Outre l'archée principale, qui règle tout l'ensemble de l'organisme, il admettait plusieurs archées secondaires, chargées, dans chaque organe, de remplir des fonctions particulières, tout en restant placées sous l'influence de l'archée principale. Cette hiérarchie d'archées subalternes porte le nom de *blas*. La santé résulte de leur bonne harmonie, et les maladies du trouble qui peut régner entre elles... A côté des archées van Helmont plaçait les *ferments*. Il appelait ainsi tout corps capable d'en convertir un autre dans sa

propre substance, et dont l'action donne lieu au mouvement de la fermentation. C'est le ferment qui communique l'impulsion à l'archée, car celle-ci sommeille dans les corps comme la plante sommeille dans la graine. Il existe un ferment universel, être neutre, créé dès l'origine du monde, indestructible, situé en dehors des êtres organisés, qui agit sur l'archée placée à leur intérieur et lui transmet le mouvement. Au-dessous du ferment principal se trouvent des ferments secondaires, aussi nombreux que les archées speciales et que les espèces des corps organisés; par conséquent chaque espèce se trouve formee d'eau, elément materiel, unique, modifié dans ses formes par les archées, et qui, animé par les ferments, devient capable de produire des germes. » A l'archée principale des végetaux van Helmont donnait le nom de *lefas*. L'archée qui presidait a la métallisation s'appelait *bur*. Une autre, nommée *blas*, réglait le système et le mouvement des corps celestes. L'archée des animaux s'appelait *aura vitalis*. Van Helmont plaçait le siége de cette archée à l'orifice cardiaque; sous le nom de *portier de l'estomac* (*janitor stomachi*), elle preside à la nutrition, et de là envoie ses ordres aux archées subalternes, établies dans leurs diverses juridictions. Celles-ci sont obligees de lui obeir en tout, même dans ses caprices; mais elles y mêlent toujours du leur, soit en bien, soit en mal, et c'est de toutes ces operations combinees que se composent les phenomènes reguliers ou anormaux de l'état sain ou de l'etat maladif. « On ne pouvait, dit Jourdan, indiquer plus clairement le rôle que l'estomac joue dans tous les actes de la vie; mais on ne pouvait en même temps envelopper une idee exacte de suppositions plus arbitraires et de subtilités plus grandes. Nous en trouvons surtout la preuve dans la pathologie de van Helmont, qui attribuait la tièvre a la frayeur, à l'ebranlement, aux mouvements desordonnes de l'archee, et qui en plaçait le siege dans le duodenum. » Van Helmont se livra a des recherches suivies sur le sang, sur la digestion, sur les phenomènes de la respiration et de l'inhalation cutanee. Il reproche a la saignee ainsi qu'aux évacuants d'affaiblir toute l'economie, de troubler l'archée dans ses efforts reparateurs et d'empêcher ainsi les crises favorables de se manifester. Il donne à l'*esprit vital* (*spiritus vitalis*) la nature d'un gaz, engendre, a ce qu'il suppose, dans l'oreillette et le ventricule gauche du cœur; cet esprit vital est la cause de la respiration en attirant l'air exterieur, de la pulsation des arteres, de la contraction musculaire et de la force nerveuse. Les gaz exercent sur lui une influence puissante, instantanee, parce qu'il tient lui-même de la nature des gaz.

Ce n'etait pourtant pas sans hesitation que van Helmont avait fait connaitre ses idees. Après avoir déployé beaucoup de verve dans ses attaques contre les systèmes antérieurs et ce qu'il appelle l'*idiotisme des écoles*, il montre de la timidité dans l'exposition de ses théories. « Il enveloppe, dit M. Cap, ses pensées, dans une forme allégorique qui annonce de l'incertitude; il donne à son ouvrage le plus important le titre d'*Ortus Medicinæ*, commencement, naissance de la médecine; *peut-être*, ajoute-t-il, *ne suis-je qu'une cloche destinée à convier les fidèles, tout en restant moi-même en dehors du sanctuaire.* »

A l'époque où vivait van Helmont les philosophes s'occupaient à chercher dans quel organe l'âme avait établi son siége. Van Helmont plaçait l'âme à l'estomac; il prétendait qu'elle ne pouvait résider dans le cerveau, parce que ce viscère, selon lui, ne contenait pas de sang. « L'âme habite l'estomac, dit-il, car dès qu'on reçoit une mauvaise nouvelle, on perd l'appétit. Est-on affamé, on ne rêve que festins, parce que l'estomac médite sur le besoin qu'il éprouve. » Van Helmont partage en quelque sorte l'âme en deux puissances, qui se reunissent pour former ce qu'il appelle le *duumvirat*; l'une siége à l'orifice superieur ou cardiaque de l'estomac; l'autre à l'orifice inférieur de ce viscère ou pylore, que l'auteur confond avec la rate. La première gouverne despotiquement la tête, préside au sommeil, à la veille, cause la folie, le délire, etc.; la seconde régit le ventre, la vessie, l'utérus, préside à la génération, etc. Ce duumvirat, qu'il distingue de l'archée, recèle l'âme immortelle. L'archée, au contraire, est devenue mortelle depuis qu'Ève pécha. Ce principe intelligent commande à la matière; il la modifie, s'en enveloppe, preside au goût, à l'odorat, à la digestion et a la nutrition. Pour van Helmont toute la nature était animée, et il reconnaissait dans tous les effets matériels l'action d'esprits qui, après avoir formé la matière d'après des images qu'ils portent en eux, enfantent aussi la vie qui pénètre les choses et qui reste en elles jusqu'au moment de la corruption, c'est-à-dire de la fermentation, qui fait eclore une vie nouvelle et qu'il nomme la mère de la transmutation. Ces esprits, qui ne sont qu'un composé de l'air vital et de l'image séminale, résident dans l'espèce humaine comme dans tout le reste de l'univers, et tout en présidant à nos fonctions animales, nous mettent en rapport avec le monde intellectuel. « En effet, dit M. Matter, l'âme, dont l'unique affaire essentielle dans ce monde est de contempler son type, la Divinité, n'a d'après cela qu'à se dérober au monde extérieur pour réussir à s'y attacher de tout son être, et pour trouver dans cette union ces illuminations, ces extases, ces ravissements qui sont sa vie et sa vue naturelle. »

Comme on peut le voir, van Helmont étend son système à toute la nature. Selon lui la nature, créée par le verbe de Dieu, comprend : 1° les corps, ou la matière; 2° les accidents, c'est-à-dire les propriétés, les puissances, les qualités; 3° le principe du mouvement. Il partage ensuite

les choses sublunaires en éléments et en productions séminales : métaux, végétaux, animaux, auxquels il faut joindre les ferments, les âmes, les formes et les corps célestes. L'air est pourvu de pores et d'interstices. « Il admet, dit M. Cap, une substance, la *magnale*, autre fluide intermédiaire entre l'air et les corps célestes, entre la matière et l'esprit, qui communique aux choses terrestres l'influence des astres, qui dilate ou condense l'air atmosphérique et par conséquent en occupe les pores. Il explique l'extinction des corps qui brûlent dans un volume d'air limité ainsi que l'altération de l'air dans les mines, en disant que la fumée, les émanations métalliques ou l'esprit sylvestre remplissent ses pores et gênent l'action de la magnale. » Ainsi à côté de beaux résultats scientifiques, van Helmont place toujours quelques rêveries théosophiques. « S'il eût pu se soustraire à l'empire de certaines préoccupations arrêtées, dit M. Cap, s'il se fût renfermé dans les limites de la raison et de l'expérience, on ne peut dire jusqu'où serait allé ce puissant génie, car il est certain qu'il passa on ne peut plus près des grandes vérités que les derniers temps ont révélées à la science... Van Helmont eut le tort de soumettre à des influences occultes les phénomènes naturels qu'il ne pouvait expliquer, comme de fonder sur une prétendue science révélée les opinions dont il ne pouvait donner la démonstration expérimentale. Imbu de ses pensées mystiques, il ne rechercha trop souvent la vérité que dans un but préconçu. S'il combattit Aristote, c'est que celui-ci admettait des propriétés inhérentes à la matière, et que van Helmont regardait la matière comme créée par le Verbe de Dieu. Il alla plus loin, et pour faire concorder les faits avec ses convictions, il imagina des explications si bizarres, il émit parfois des erreurs si palpables, qu'elles ne peuvent procéder que d'un esprit frappé d'une illusion systématique. Mais du moins cette illusion fut sincère, et dans ses aberrations il se garda toujours d'altérer les faits eux-mêmes pour en tirer des conséquences favorables à ses théories. Esprit plus original que judicieux, plus fertile en hypothèses qu'en déductions et en applications pratiques, il lui manqua d'ailleurs les appareils, les données générales que la science n'acquit qu'après lui, comme ses vues physiologiques se ressentirent des lacunes de ses connaissances en anatomie. »

Ses principaux ouvrages sont : *De magnetica vulnerum naturali et legitima Curatione;* Paris, 1621, in-4°; Cologne, 1624, in-8°; — *De Aquis Leodiensibus medicatis Supplementum;* Cologne, 1624, in-4°; — *Febrium Doctrina inaudita;* Anvers, 1642, in-16; traduit en français par A. Bauda, Paris, 1653, in-8°; — *Opuscula Medica inaudita;* Cologne, 1644, in-8°; — *Ortus Medicinæ, id est initia Physicæ inaudita, progressus medicinæ novus in morborum ultionem ad vitam longam;* Amsterdam, 1648, in-4°; Venise, 1651, in-fol.; Amsterdam, 1652, in-4°; Lyon, 1655, in-fol.; Leyde, 1667, in-fol.; Francfort, 1682, in-4°; Copenhague, 1707, in-4°; Francfort, 1707, in-4°; traduit en hollandais, Rotterdam, 1660, in-4°; en anglais, Londres, 1662, in-4°; en français par Leconte, Lyon, 1671, in-4°; en allemand, Sulzbach, 1683, in-fol. Cet ouvrage a été publié par le fils de l'auteur. Dans sa jeunesse, van Helmont avait composé des commentaires sur plusieurs livres d'Hippocrate. Le manuscrit s'étant trouvé parmi les papiers saisis par l'official de la cour ecclésiastique de Malines, lors des poursuites intentées contre l'auteur en 1634, il ne fut pas connu de son fils, et ne figure point dans la collection de ses œuvres. Le docteur Brœckx est parvenu à retrouver ce manuscrit, et en a publié des fragments. L. L—T.

Valère André, *Biblioth. Belgica.* — Lorenzo Crasso, *Elog. d'Huom. letter.*, part. II. — Loos, *Biogr. des J.-B. van Helmont;* Heidelb., 1807. — Poultier d'Elmotte, *Essai philosophique et critique sur la Vie et les Ouvrages de J.-B. van Helmont;* Brux., 1817. — Caillau, *Mém. sur van Helmont et ses écrits;* Bordeaux, 1819. — Cabanis, *Rapport du Physique au Moral.* — Gmelin, *Geschichte der Chemie.* — G. Cuvier, *Histoire des Sciences naturelles*, tome II, p. 262. — Hoefer, *Histoire de la Chimie*, tome II, p. 140. — Chevreul, *Journal des Savants*, février et mars 1851. — Cap, *Van Helmont*, notice extraite du *Journal de Pharmacie et de Chimie*, avril et mai 1852. — Dr Marinus, *Bulletin de l'Académie de Médecine de Bruxelles*, tome X. — Dr Michea, *Gazette médicale*, 1846. — Bordes Pagès, *Revue indépendante*, juillet 1847. — Dr Guislain, *La Nature considérée comme force instinctive des organes;* Gand, 1844. — Melsens, *Leçon sur van Helmont*, professée à l'école de médecine vétérinaire et d'agriculture de Bruxelles en 1848. — Matter, *Dict. de la Convers.* — Fraenkel, *Dissertatio, Vita et Opiniones Helmontii;* Leipzig, 1837.

HELMONT (*François-Mercure*, baron VAN), alchimiste belge, fils du précédent, né sans doute à Vilvorde, en 1618, mort en 1699, à Cölln-sur-la-Sprée, l'un des faubourgs de Berlin (1). Il apprit dans sa jeunesse les procédés de différents arts et même de différents métiers. Il savait peindre, graver, tourner, tisser, et fabriquer des souliers. Il étudia la médecine, mais d'une manière superficielle, et s'appliqua de préférence à la chimie. S'étant joint à une bande de Bohémiens, dans le but de connaître leur langue et leurs usages, il parcourut avec eux plusieurs pays de l'Europe. Arrêté en Italie, il fut jeté dans les cachots de l'inquisition, en 1662. Ayant recouvré sa liberté, il revint en Allemagne, et se retira, en 1663, auprès de l'électeur Charles-Louis, à Sulzbach, où il travailla avec le fameux Knorr de Rosenroth à la rédaction de la *Kabbala denudata*. Il y publia aussi son livre sur l'alphabet de la langue primitive. L'hébreu est suivant lui une langue si naturelle à l'homme que chaque caractère de cet alphabet n'est en quelque sorte que la figure de la position des organes

(1) Les biographes sont loin d'être d'accord sur le lieu et la date de la mort de François-Mercure van Helmont. Moréri le fait mourir à Cologne; Wachter dit qu'il mourut à Emmerich, en décembre 1698; Foppens croit qu'il mourut en Suisse.

vocaux nécessaires pour le prononcer. Représentant par des images les mouvements des organes nécessaires à la prononciation de chaque consonne, van Helmont avait la prétention de faire articuler son alphabet à première vue par les sourds-muets de naissance. Il prenait le titre de *chercheur*. L'électrice de Hanovre disait qu'il ne s'entendait pas lui-même; mais Leibnitz avait de l'estime pour lui. Van Helmont croyait à la métempsycose, à la panacée universelle et à la pierre philosophale. Comme ses dépenses semblaient hors de proportion avec ses revenus, on crut en effet qu'il possédait le secret de faire de l'or. S'étant remis en quête de la science, il passa en Angleterre, où il rédigea pour la comtesse de Cannoway les *Deux cents Questions sur les Révolutions de l'âme;* il revint ensuite en Hollande, où il se fixa, à Amsterdam; mais peu de temps avant de mourir il se rendit à Berlin, par le Hanovre, à la sollicitation de l'électrice de Brandebourg, depuis reine de Prusse. Sa mort passa inaperçue, et cependant Leibnitz lui composa une magnifique épitaphe. Il avait publié les ouvrages de son père, sans y donner pourtant tous les soins nécessaires. On a en outre de lui : *Alphabeti vere naturalis hebraici brevissima Delineatio, quæ simul methodum suppeditat juxta quam qui surdi nati sunt sic informari possunt, ut non alios saltem loquentes intelligant, sed et ipsi ad sermonis usum perveniant;* Sulzbach, 1667, in-12, avec 36 planches; — *Opuscula philosophica, quibus continentur principia philosophiæ antiquissimæ et recentissimæ, item philosophia, vulgaris refutata; quibus subjecta sunt CC Problemata de Revolutione Animarum humanarum;* Amsterdam, 1690, in-12; — *Quædam præmeditatæ et consideratæ Cogitationes super quatuor priora capita libri primi Moisis, Genesis nominati;* Amsterdam, 1697, in-8°. On lui attribue encore *Seder olam, sive ordo sæculorum, historica enarratio doctrinæ;* 1693, in-12; mais Moréri dit que van Helmont ne s'est jamais attribué cet ouvrage. On lui doit aussi quelques opuscules : *De Attributis divinis;* — *De Inferno;* — un autre, qui traite d'un *Remède souverain contre la Peste*, etc. L. L—T.

Adelung, *Histoire de la Folie humaine*, tome IV, p. 294-323. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Matter, *Dictionnaire de la Conversation*.

HELMONT (*Lucas* GASSEL VAN), peintre flamand, de la fin du seizième siècle. Sa vie est peu connue. On sait seulement qu'il était très-lié avec le savant Dominique Lampsonius. Van Helmont a peu travaillé; mais ses paysages, fort rares, sont très-recherchés parmi les meilleures productions des grands maîtres flamands. A. DE L.

Lampsonius, *Elogia in effigies Pictorum celebrium Germaniæ inferioris*; Anvers, 1572, in-4°. —Van Mander, *Vie des Peintres*. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. I, p. 20.

HELMONT (*Segres-Jaques* VAN), peintre hollandais, né à Anvers, le 17 avril 1683, mort à Bruxelles, le 21 août 1726. Il fut élève de son père, Jean-Matthieu van Helmont, bon peintre de genre, mort trop jeune pour l'art. Segres était encore fort jeune lorsqu'il perdit cet excellent guide; mais il en savait assez pour suivre seul la carrière qu'il avait choisie, et bientôt ses ouvrages lui attirèrent une réputation méritée. Il vint se fixer à Bruxelles, où il épousa Catherine van den Drieffch, dont il eut deux filles et un garçon, qui se fit prêtre. Van Helmont composait ses tableaux avec noblesse et intelligence. Sa manière est distinguée, sa couleur vraie, son dessin correct; il est resté au premier rang dans l'école flamande. Parmi ses nombreux tableaux on cite, à Bruxelles, dans l'église Sainte-Gudule : *La Profanation du Saint-Sacrement;* — dans l'église Sainte-Marguerite : *Le Martyre de sainte Barbe;* — dans l'église Saint-Nicolas : *La Cananéenne aux pieds de Jésus;* — dans l'église des Carmes : *Le Sacrifice d'Élie*, grande et belle composition; et la *Promulgation de la bulle sabatine;* — à l'hôtel de ville : *Le Peuple d'Israel qui porte ses bijoux et son or au grand-prêtre pour faire le veau d'or;* — dans la salle du corps des Charpentiers : cinq sujets de la *Vie de saint Joseph;* — dans la salle Saint-Michel : *Le Triomphe de David;* — dans la salle des Épiciers : trois sujets de la *Vie de Jacob;* — dans la salle des Mariniers : trois sujets tirés du Nouveau Testament; — dans la salle des Merciers : *Joseph reconnu par ses frères;* un autre épisode de l'histoire du même patriarche; et six grandes toiles tirées de l'*Histoire de Moïse;* — dans l'église de Wambéké, entre Bruxelles et Alost : *Le Baptême de Clovis;* — à l'abbaye de Grimbergue : *L'Enfant prodigue reçu par son père* et *L'Immaculée Conception;* — à Anvers, dans l'église de Willebroëck, *La Cène;* — à Ath, dans l'église principale : *Sainte Anne;* — à Gand, dans le cloître des Carmes : *Jésus-Christ expirant sur la croix;* — à Ruremonde, au palais épiscopal : *Les quatre Évangélistes;* — à Dilleghem, dans la bibliothèque : plusieurs portraits; — au château de Cattehuys, près de Vilvorde, un appartement décoré de kermesses et autres sujets champêtres; — dans diverses galeries belges, le portrait du peintre exécuté par lui-même; le portrait de sa femme; *La Rencontre de Jacob et de Rachel;* — *La Réconciliation d'Ésaü et de Jacob;* — *La Mission de saint Jean-Baptiste;* — *La Multiplication des Pains;* — *Le Sacrifice d'Abraham;* — *La sainte Vierge;* — *Saint Jean évangéliste;* — *Trois bustes de Déesses* peints en pierre, couronnées de fleurs par des génies; les fleurs sont de Morel.

Alfred DE LACAZE.

Jakob Campo Weyerman, *De Schilderkonst der Nerlanders*. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, t. III, p. 188-190. — Pilkington, *Dictionary of Painters*, t. IV, p. 83-60.

HÉLOÏSE, célèbre femme française, née, dit-on, à Paris, en 1101, morte au Paraclet, le

16 mai 1164. Tout ce qu'on sait exactement de la naissance d'Héloïse, c'est qu'elle était nièce de Fulbert, chanoine de Notre-Dame. Son oncle la fit élever au monastère d'Argenteuil, et lui enseigna le latin, avec quelques mots de grec et d'hébreu. Un savoir aussi étendu était alors une chose rare : aussi la renommée avait-elle déjà porté fort loin le nom d'Héloïse, quand le jeune Pierre Abélard, qui venait de se produire avec le plus grand éclat dans les écoles de Paris, la vit pour la première fois. Ce que nous connaissons d'Abélard, et par lui-même, nous le montre à cette époque de sa vie intempérant dans ses paroles et dans ses actes, jaloux de paraître, et peu scrupuleux. Introduit dans la maison de Fulbert, il sollicita l'honneur d'initier Héloïse à ces redoutables problèmes de la logique péripatéticienne, dont il n'avait peut-être pas le premier apprécié toute l'importance, et auxquels, du reste, par son talent, par la vivacité de sa polémique, il avait le premier concilié l'attention du public lettré. Bientôt, à la faveur des facilités offertes par Fulbert, Abélard put voir Héloïse à toute heure du jour, et presque de la nuit. Il commença toutefois à lui parler moins fréquemment d'Aristote et de ses épineuses catégories, mais plus souvent, trop souvent, de quelques autres mystères, chantés par Ovide, dont le propre est d'émouvoir les sens et de troubler l'esprit. On connaît la suite de ces intimes et périlleux entretiens. Quelque temps après, Héloïse tressaillit en sentant qu'elle était mère, et aussitôt son amant la conduisit en Bretagne, où elle mit au monde un fils, qu'ils appelèrent Pierre Astrolabe. Pour réparer cette faute, Abélard vint au-devant de Fulbert, proposant un mariage, mais un mariage secret. C'est une proposition qui nous semble aujourd'hui fort bizarre, Abélard et Fulbert étant l'un et l'autre chanoines de la même église. Cependant Fulbert s'empressa de l'accepter aussitôt qu'Abélard l'eut faite. C'est Héloïse qui seule l'a combattue, mais, ce qui est bien plus étrange, en protestant contre le mariage, non contre le secret. Toute la grande ville savait leurs amours; et neanmoins cette aventure, si graves qu'en eussent été les conséquences, ne pouvait, disait-elle, nuire à la fortune d'Abélard dans l'Église, tandis qu'un mariage, qui ne pouvait être toujours secret, lui eût vraisemblablement causé quelque dommage. N'était-ce pas, d'ailleurs, assez pour la gloire d'Héloïse que d'être la maîtresse d'Abélard? Devait-elle encore, pour devenir sa légitime compagne, compromettre le chanoine et perdre le philosophe? Voila bien un raisonnement du douzième siècle. Pour le comprendre, il faut savoir quelle était alors la liberté des mœurs, même chez les clercs. Cependant, les scrupules d'Héloïse furent vaincus par la persistance d'Abélard : le mariage eut lieu devant Fulbert et quelques autres témoins. Ensuite l'époux conduisit sa femme au monastère d'Argenteuil, où, sans prendre le voile, elle revêtit du moins la robe noire. Les portes du cloître furent-elles du moins, à la suite de toutes ces aventures, fermées au chanoine marié? Elles ne le furent pas. Les deux amants nous l'attestent eux-mêmes, et nous font à cet égard d'indiscrets aveux. C'est après cette retraite d'Héloïse que son oncle, le bras armé par la vengeance, pénétra la nuit, avec quelques parents, dans le logis d'Abélard, et lui infligea, comme on le sait, la plus dégradante mutilation. Abélard alla cacher sa honte dans l'abbaye de Saint-Denys; Héloïse, disant au monde le même adieu, se fit admettre parmi les novices d'Argenteuil, et devint ensuite prieure de cette illustre maison. Quelques années après, Suger, abbé de Saint-Denys, réclama le monastère d'Argenteuil comme une possession distraite de son domaine, et gagna sa cause devant Honorius II ainsi que devant le roi Louis VI. Les religieuses furent chassées de leur asile. Héloïse et plusieurs de ses compagnes se retirèrent au Paraclet, en Champagne. En ce lieu solitaire existait un oratoire fondé par Abélard, qui l'avait habité quelque temps, après avoir offensé l'abbé de Saint-Denys et fui l'éclat de son ressentiment. Il gouvernait alors l'abbaye de Saint-Gildas de Ruis, à l'extrême limite de l'Armorique. Quelle que fût la distance des lieux, à la nouvelle de la disgrâce d'Héloïse, il accourut à sa rencontre, et lui fit, dans un acte public, approuvé par Atton, évêque de Troyes, cession du Paraclet. Cela se passait en 1129. Le modeste oratoire du Paraclet se changea bientôt en abbaye; on a la preuve de ce prompt changement dans une bulle pontificale de l'année 1136, où Innocent II donne à Héloïse le titre d'abbesse. Quelle règle y fut observée? Celle que les compagnes d'Héloïse avaient déjà pratiquée dans le cloître d'Argenteuil, la règle de Saint-Benoît. Mais comme on sait qu'Abélard n'aimait pas les chemins frayés, on ne s'étonnera pas de le voir imposer quelques prescriptions nouvelles et particulières à une maison dont il était le fondateur. Il avait ce droit, et il en a usé. Cette rencontre d'Abélard et d'Héloïse dans le désert du Paraclet fut leur dernière entrevue. A dater de cette époque il n'y eut plus entre eux qu'un commerce de lettres. Mais que de passion dans les lettres d'Héloïse! Quand l'Église la croit tout à Dieu, elle écrit à son amant sans trembler, avec l'énergie d'un amour que rien n'a pu soumettre : « Maintenant surtout, *nunc maxime*, si mon âme n'est pas avec toi, elle n'est nulle part au monde. » Telle était la constance de cette femme héroïque. Il y a plus de raison et moins de tendresse dans les lettres d'Abélard, et on lui en a fait un reproche. Ce reproche est mérité si l'on n'accorde pas à d'autres passions quelques droits, même sur l'amour; mais n'est-ce pas un privilége acquis à certains hommes que de n'être pas jugés sur la mesure commune? Oui, l'amour occupa moins de place dans la vie de cet infatigable apôtre du bon sens, de cet intraitable ad-

versaire de la routine, de cet ardent confesseur de la vérité (soumis pour elle à tant de cruelles épreuves), que dans la vie calme, retirée, de l'abbesse du Paraclet. Assurément quelque chose manque aux poëtes dans la vie d'Abélard; mais les philosophes estiment qu'elle fut bien remplie, et d'autant mieux peut-être. Un esprit moins libre eût été moins propre à l'action. Abélard mourut au prieuré de Saint-Marcel près Châlons, le 21 avril 1142. Son corps fut secrètement conduit au Paraclet, près d'Héloïse, par les soins de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny. Touchant hommage rendu par la plus austère piété à un sentiment dont elle n'osait s'avouer complice! Héloïse vécut encore près de vingt-deux ans, fort occupée des affaires de sa maison, vénérée par le monde, par l'Église, et, pour ainsi dire, accablée par les papes eux-mêmes des marques réitérées de leur estime. Lucius II en 1146, Eugène III en 1148, Anastase IV en 1154, Adrien IV en 1157, Alexandre III en 1163, lui accordèrent tour à tour des lettres confirmatives de son établissement. On voit peu d'anciens monastères qui soient aussi riches de semblables titres. Comme nous l'avons dit, la mort d'Héloïse était rapportée par le martyrologe du Paraclet à la date du 16 mai 1164.

Les œuvres d'Héloïse sont ses *Lettres* et ses *Problèmes*. Réunies à celles d'Abélard, elles ont été publiées pour la première fois par François d'Amboise, avec le concours d'André Duchesne, en l'année 1616, in-4°. Depuis cette époque, elles ont été plusieurs fois confiées à de nouvelles presses, et M. Victor Cousin en a donné récemment, à grands frais, une édition plus correcte que toutes les autres; Paris, A. Durand, 1849, in-4°. Quand nous parlons des *Lettres* d'Héloïse et d'Abélard, il est clair qu'il ne s'agit pas des imitations, plus ou moins libres, qui en ont été faites. Cependant le recueil donné comme authentique par d'Amboise a été déclaré suspect par Gaspard Orelli, et quelques nouveaux doutes sur la même question sont venus dernièrement à l'esprit de M. Ludovic Lalanne, qui les a soumis au public dans le num. 2 de la *Correspondance littéraire*. Le principal argument de M. Lalanne contre l'authenticité de cette correspondance, c'est qu'on n'en possède pas un manuscrit antérieur au quatorzième siècle. Il faudrait donc supposer qu'elles ont été fabriquées à cette date même. Jamais, il est vrai, la race des faussaires n'a été si nombreuse qu'au moyen âge; mais nous connaissons les œuvres auxquelles s'employait leur coupable industrie; ils fabriquaient exclusivement, à la solde des évêques et des abbés, des diplômes, des chartes, c'est-à-dire des titres de propriété, et ce sont les grossières erreurs, les choquants anachronismes de ces fausses pièces qui les distinguent des vraies. Aucun certainement de ces misérables n'eût été capable de composer et de rédiger avec une aussi grande perfection un recueil de cette importance. La rareté des manuscrits n'est pas d'ailleurs, en cette affaire, une raison de douter. Il est clair en effet que les épîtres échangées entre Héloïse et Abélard ne pouvaient être officiellement transcrites par des clercs, dans les cloîtres, pour circuler ensuite dans toutes les mains, comme des lettres de saint Augustin, de saint Jérôme, ou de saint Bernard. Il est déjà fort extraordinaire qu'elles aient été conservées; et c'est l'unique monument de ce genre que le moyen âge ait laissé parvenir jusqu'à nous. B. HAURÉAU.

P. Abælardi et Heloissæ Opera, e cod. Fr. Amboesii. — *P. Abælardi et Heloissæ Epistolæ*, editæ a Ric. Rawlinson. — Ét. Pasquier, *Recherches de la France*, liv. VI, ch. 17. — *Vie de P. Abeilard et celle d'Héloïse*, par D. Gervaise. — *The History of the Lives of Abeillard and Heloisa*, by Jos. Berington. — *Hist. littér. de la France*, par les Bénédictins de Saint-Maur, t. XII. — *Abailard et Héloïse*, par F.-C. Turlot. — *Essai sur la Vie et les Écrits d'Abailard et d'Héloïse*, par Mme Guizot. — *Abélard et Héloïse*, par M. Villenave, en tête de la traduction des *Lettres*, par le bibliophile Jacob. — *Abælard und Heloisa*, von Fessler. — *Abælard und Heloise*, von Moriz Carrière. — *Gallia Christiana*, t. XII, col. 560 et seq. Enfin, le plus littéraire et le plus exact de tous les ouvrages qui traitent d'Héloïse est celui de M. Ch. de Rémusat, *Abélard*, 1845, 2 vol. in-8°.

* **HELOT**, fils d'un officier suisse, établi à Paris, vivait au milieu du dix-septième siècle. Il se plut à composer un ouvrage des plus licencieux, intitulé: *l'École des Filles ou la philosophie des dames*; Paris, 1655, réimprimé sous la rubrique de Fribourg, 1668, in-12; Paris, 1672, in-12; de Villefranche, 1686. Il en avait paru une traduction hollandaise; Amsterdam, 1658. L'édition primitive était ornée d'un frontispice dû à l'habile burin du graveur Fr. Chauveau; elle est devenue introuvable. L'autorité poursuivit avec rigueur ce livre ordurier; Helot prit la fuite: il fut pendu en effigie et les exemplaires de son œuvre brûlés au pied de la potence. On ignore ce qu'il devint à l'étranger. G. B.

Peignot, *Dictionnaire des Livres condamnés*, t. I, p. 178. — Patin, *Lettres*, 1718, t. II, p. 123. — *Carpenteriana*, p. 80. — J.-Ch. Brunet, *Manuel du Libraire*, t. II, p. 168.

* **HELPIDIUS** ou **ELPIDIUS**, administrateur romain, vivait dans la première partie du quatrième siècle après J.-C. Il remplit les fonctions de vice-préfet d'Italie de 320 à 324. En 359 il fut nommé préfet du prétoire d'Orient. Dans l'intervalle il avait visité avec sa famille saint Antoine, le célèbre ermite de la Thébaïde. Comme préfet de l'Orient, il montra peu de talent, mais de l'affabilité et de l'aversion à verser le sang. Sous le règne de Julien, il apostasia pour ne pas être disgracié, et obtint la place de comte du trésor privé (*comes rerum privatarum*). En cette qualité il accompagna Julien, comte de l'Orient, oncle de l'empereur, et Félix, comte des largesses sacrées, lorsque ces deux magistrats saisirent les vases sacrés de la grande église de Constantinople. Helpidius apporta beaucoup de ménagement dans cette fâcheuse mission. Il n'échappa point cependant à la colère divine, si

l'on en croit Nicéphore Calliste. Cet historien prétend qu'Helpidius ayant aspiré à la tyrannie, fut dépouillé de ses biens, et jeté dans une prison où il mourut. Baronius, dans son *Martyrologe*, 16 novembre, cite, sur l'autorité du *Menologium* des Grecs, un saint Elpidius, d'un rang sénatorial, qui souffrit le martyre sous Julien. D'après la tendance bien connue des Grecs de transformer en martyrs tous ceux qui à tort ou à raison furent frappés par Julien, on suppose que saint Elpidius est le même personnage qu'Helpidius, préfet du prétoire.

On connaît encore un HELPIDIUS, Espagnol et cousin de Théodose le Grand, et un HELPIDIUS, ami et correspondant de Symmaque. Y.

Ammien Marcellin, XXI, 6. — Saint Jérôme, *Vita Hilarionis*. — Libanius, *Epist.*, 33, 460, 652, 1462. — Théodoret, *Hist. Eccles.*, III, 12, 13. — Nicéphore Calliste, *Hist. eccl.*, X, 29. — Godefroy, *Prosop. Cod. Theodos.* — Baronius, *Annal.*, ad ann. 362. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, vol. IV, V, VI. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

* **HELPIDIUS, ELPIDIUS** ou **HELFRIDIUS**, poëte chrétien, vivait vers la fin du cinquième siècle après J.-C. Il fut médecin de Théodoric, roi des Ostrogoths. On a sous son nom les ouvrages suivants : *Historiarum Testamenti Veteris et Novi tristicha XXIV;* c'est un recueil de vingt-quatre épigrammes, dont les sujets sont empruntés à la *Bible*. Chaque épigramme se compose de trois hexamètres et d'un titre annonçant le sujet, comme par exemple : *Eva a diabolo seducta; Joseph a fratribus venditur; Lazarus a morte revocatus; Christus in monte docet*, etc.; — *De Christi Jesu Beneficiis*, chant d'actions de grâces, en cinquante hexamètres, biens supérieurs aux *Tristicha* du même auteur. Ces deux ouvrages ont été insérés dans les *Poetarum veterum eccles. Opera christiana* de G. Fabricius; Bâle, 1564, in-fol.; dans la *Bibliotheca magna Patrum*; Paris, 1644, in-fol., t. VIII, et dans la *Bibliotheca maxima Patrum*; Lyon, 1677, in-fol., vol. IX. Y.

Cassiodore, *Var.* IV, 24. — Ennodius, *Epist.*, IX, 21; XI, 12.

HELSHAM (*Richard*), médecin irlandais, né vers 1680, mort en 1738. Il était professeur de médecine et de philosophie naturelle à Dublin. Il est surtout connu par son intimité avec Swift. On a de lui : *Popular Lectures on natural Philosophy*, publiées après sa mort par le docteur Robinson; 1739, in-8°. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HELST (*Bartholomeus* VAN DER), peintre hollandais, né à Harlem, en 1613, mort à Amsterdam, vers 1678. Après avoir reçu les principes de la peinture dans sa ville natale, il se rendit à Amsterdam, où il se fixa. Il abandonna le paysage, qu'il faisait agréablement, pour le portrait. Ce fut pour lui, comme pour beaucoup d'autres peintres, une question d'argent; mais il apporta dans le nouveau genre qu'il prit ressemblance, bon coloris et grand soin des accessoires. Ses têtes sont toujours bien dessinées, ses draperies larges, sa couleur harmonieuse. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite : à Amsterdam, dans la maison de ville, *Les Chefs de la milice bourgeoise de son époque*, de grandeur naturelle; — dans les buttes du Mail : *Les quatre Chefs des confréries;* — le *Portrait de Mlle Constance Reins;* etc. A. DE L.

Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. II, p. 22. — Jakob Campo Weyerman, *Des Schilderkonst der Nederlanders*, t. II, p. 121.

HELTAI (*Gaspard*), imprimeur et historien hongrois du seizième siècle, né en Transylvanie. Il était ministre protestant, et vint s'établir à Clausenbourg, où il ouvrit une imprimerie. De nombreux ouvrages sont sortis de ses presses; lui-même a publié, sous son nom, une traduction de la *Bible* en hongrois; Clausenbourg, 1551-1561, 5 vol. in-4°; — *De Rebus præclare gestis Matthiæ I, Hung. regis*, en latin et hongrois, Clausenbourg, 1665, in-fol.; réimprimé sous le titre de *Historia inclyti Mathiæ Hunyadis, regis Hungariæ;* — *Decretum tripartitum juris consuetudinarii regni Hungariæ;* Clausenbourg, 1574, in-4°; — *Chronicon Hungariæ;* Clausenbourg, 1575, in-4°. A. L.

David Czvittinger, *Specimen Hungariæ literatæ*.

HELVÉTIUS ou plutôt **SCHWELTZER** (*Jean-Frédéric*), médecin allemand, né en 1625, mort à Gravenhaag, le 29 août 1709. Il se rendit en 1649 dans la Hollande, et y obtint la place de médecin des états généraux et du prince d'Orange. Après avoir écrit contre la poudre de sympathie, il se lança lui-même dans toutes les rêveries de l'alchimie. On a de lui : *De Alchymia Opuscula complura veterum philosophorum;* Francfort, 1650; — *Mors Morborum;* Heidelberg, 1660; — *Berillus medicus;* ibid., 1661; — *Microscopium Physiognomiæ medicum, id est tractatus de physiognomia, cujus ope non solum animi motus, simul ac corporis defectus interni, sed et congrua iis remedia noscuntur per externorum lineamentorum, formarum, colorum, odorum, saporum, domiciliorum, ac signaturarum intuitum, qui harmonicam hominis constitutionem et medicandi notitiam ex simplicibus indicat;* La Haye, 1664; Amsterdam, 1676; traduction allemande; Heidelberg, 1660; — *Vitulus aureus, quem mundus adorat et orat, in quo tractatur de rarissimo naturæ miraculo transmutandi metalla*, etc.; Amsterdam, 1667, 1702, 1705; traduction allemande, Nuremberg, 1668, 1675; Francfort, 1705, 1726; réimprimé dans le *Museum hermeticum* et dans la *Bibliothèque chimique* de Manget; — *Diribitorium medicum;* Francfort, 1670. D^r L.

Biographie médicale. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*.

HELVÉTIUS (*Jean-Adrien*), médecin hollandais, fils du précédent, né en Hollande, vers 1661, mort à Paris, le 20 février 1727. Il fit ses études à Leyde, et lorsqu'il les eut achevées,

il vint à Paris pour essayer de vendre des poudres de la composition de son père. Helvétius n'ayant pas réussi revint auprès de son père, qui l'envoya de nouveau en France avec d'autres poudres, plus éprouvées et plus efficaces, et qui cependant ne furent pas mieux accueillies que les premières par le public. Un droguiste lui céda alors quelques livres d'une racine du Brésil qu'il regardait comme très-précieuse, et qu'Afforty, médecin en renom, avait dédaignée. Helvétius multiplia les essais de ce médicament, qui n'était autre que l'ipécacuanha, et reconnut à cette substance une vertu spécifique contre la dyssenterie. Il publia aussitôt sa découverte par de nombreuses affiches; le bruit de ses succès se répandit; la duchesse de Chaulnes, qu'il avait rendue à la santé, lui procura la connaissance de Colbert. Le dauphin, fils de Louis XIV, ayant été attaqué de la dyssenterie, Daquin, premier médecin du roi, chargea Helvétius d'administrer son arcane au jeune prince. La réputation du remède allait toujours croissant. Le Père Lachaise, confesseur de Louis XIV, engagea Helvétius à communiquer son secret au Père Beize, qui allait en mission, en lui promettant de ne pas le divulguer. Helvétius y consentit. Bientôt après le Père Lachaise parla au roi des succès de la poudre d'Helvétius; Louis XIV ordonna à ce médecin de rendre son secret public, et lui accorda une gratification de 1,000 louis d'or. Il ne fut plus question alors que du médecin hollandais : sa clientèle s'accrut; il fut successivement nommé écuyer, conseiller du roi, médecin inspecteur général des hôpitaux de la Flandre française, et enfin médecin du duc d'Orléans, régent du royaume. Cependant on lui contesta sa découverte : on rappelait que la racine d'ipécacuanha avait paru dès 1672 en France, où Legros, à la suite de trois voyages en Amérique, en avait rapporté une assez grande quantité. Il en donna à Craquenel, apothicaire, qui en ayant administré deux gros pour une dose, la fit tomber par là en discrédit. Un nommé Garnier, dont Helvétius s'était servi pour se procurer tout ce qui se trouvait d'ipécacuanha en France, prétendit que c'était à lui qu'on devait le nouveau remède. Helvétius obtint jugement contre lui au Châtelet et au parlement de Paris. Selon le Père Griffet, Adrien Helvétius aurait été employé dans les négociations qui précédèrent la paix d'Utrecht par M. de Chamillart, « et s'en serait tiré avec la sagesse et la prudence d'un homme qui aurait été toute sa vie occupé au maniement des affaires ».

On doit à Adrien Helvétius : *Remèdes contre les cours de ventre;* Paris, 1688, in-12; — *Lettre à M. Régis sur la nature et la guérison du cancer;* Paris, 1691, in-4°; 1706, in-12. Helvétius blâme dans le traitement du cancer l'application des topiques, qu'il ne considère, et avec raison, que comme des palliatifs; l'extirpation est à ses yeux le seul moyen de salut. Pour fixer la tumeur il avait imaginé des tenettes, dont on a fait usage pendant que que temps, et qui portaient son nom, qu'il leur avait donné lui-même; les chirurgiens ont depuis proscrit ces instruments de leur arsenal; — *Méthode pour guérir toutes sortes de fièvres sans rien prendre par la bouche;* Paris, 1694, 1746, in-12 ; trad. en latin, Amsterdam et Leipzig, 1694, in-8° : l'auteur indique le quinquina en lavement; — *Traité des Pertes de Sang, avec leur remède spécifique, accompagné d'une lettre sur la nature et la guérison du cancer;* Paris, 1697, 1706, in-12. Son spécifique est formé d'un mélange de deux parties d'alun et d'une de sang-dragon, remède connu en pharmacie sous le nom d'alun teint de Mynsicht, ou pilules d'Helvétius; — *Dissertation sur les bons effets de l'Alun;* Paris, 1704, in-12; — *Mémoires instructifs de différents remèdes pour les armées du roi et les maladies de sa campagne;* Paris, 1705, in-12; — *Traité des Maladies les plus fréquentes, et des remèdes spécifiques pour les guérir;* Paris, 1703, 1707, in-12; Liége, 1711; Trévoux, 1720; Paris, 1724, 1727 et 1729, in-12; — *Recueil des Méthodes approuvées des écoles de médecine pour la guérison des plus dangereuses maladies qui attaquent le corps humain;* Trévoux, 1710, in-12; — *Remèdes contre la Peste;* Paris, 1721, in-12. J. V.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique.* — *Biographie médicale.* — Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France.* — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire univ. hist., crit. et bibliogr.* — P. Griffet, *Hist. des Négociations qui précédèrent le traité d'Utrecht.* — Quérard, *La France littéraire.*

HELVÉTIUS (*Jean-Claude-Adrien*), médecin français, fils du précédent, né à Paris, le 18 juillet 1685, mort dans la même ville, le 17 juillet 1755. Élevé d'abord chez son père, il continua ses études au collége des Quatre-Nations, suivit les cours de la faculté de médecine, et fut reçu docteur en 1708. Il se livra aussitôt à la pratique, et avec tant de succès qu'il fut bientôt appelé en consultation dans la dernière maladie de Louis XIV. En 1713, son père lui acheta une charge de médecin du roi par quartier. Louis XV, encore enfant, étant tombé malade en 1719, Helvétius fut également consulté : il conseilla la saignée du pied; il fut d'abord seul de son avis; mais il appuya son opinion de si bonnes raisons, que tous les consultants cédèrent, et cette opération produisit les meilleurs effets. Après ce succès, le régent admit Helvétius dans le service de santé du jeune monarque, et lorsque la cour résidait à Versailles, il engagea ce médecin à venir s'établir dans cette ville, avec une pension de 10,000 livres. Plus tard Helvétius devint conseiller d'État, inspecteur général des hôpitaux militaires de Flandre, et premier médecin de la reine Marie Leczinska. Il fut aussi élu membre de l'Académie des Sciences de Paris. Helvétius répandait

avec un égal plaisir ses lumières et ses revenus. Il recevait chez lui un grand nombre de pauvres, et allait voir assidûment ceux que leurs infirmités retenaient chez eux. Il légua à la faculté de médecine de Paris « les livres de sa bibliothèque que cette compagnie n'avait pas dans la sienne » (Moréri). On a d'Helvétius : *Idée générale de l'Économie animale, et observations sur la petite vérole;* Paris, 1722, 1725, in-12; Lyon, 1727, in-12; — *Lettres à M....... au sujet de la lettre critique de M. Besse contre l'Idée générale de l'Économie animale;* Paris, 1725, in-8°; — *Éclaircissements concernant la manière dont l'air agit sur le sang dans les poumons;* Paris, 1728, in-4°; — *Méthode pour traiter les principales maladies;* 1737, in-12; — *Instruction sur la manière dont on doit traiter les bœufs et vaches attaqués des maladies épidémiques qui règnent dans plusieurs parties de la France, surtout en Franche-Comté;* Grenoble, 1744, in-8°; — *Formules de médecine pour les hôpitaux militaires;* 1747, in-4°; — *Principia physico-medica in tyronum medicinæ gratiam conscripta;* Paris, 1752, 2 vol. in-8°; Francfort, 1755, 2 vol. in-4°. Helvétius a encore donné, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, plusieurs observations sur le poumon, sur l'estomac, la digestion, la membrane interne des intestins, etc., dont les erreurs ont été réfutées par différents anatomistes. J. V.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique.* — Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France.* — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.* — *Biographie médicale.* — Quérard, *La France littéraire.* — Louandre et Bourquelot, *La Litter. franç. contemp.*

HELVÉTIUS (*Claude-Adrien*), littérateur et philosophe français, fils du précédent, né à Paris, en janvier 1715, mort le 26 décembre 1771. « Ses parents, qui l'aimaient beaucoup, dit Desessarts, s'occupèrent à la fois de son éducation et du soin de rendre son enfance heureuse. Il eut de bonne heure le goût de la lecture : il aimait surtout les contes de fées, et leur associa bientôt La Fontaine et Boileau. On venait de le mettre au collége quand l'*Iliade* et Quinte-Curce, qui tombèrent entre ses mains, changèrent son caractère. Auparavant il était fort timide, alors il devint entreprenant; ne respirant que guerre, il demandait à entrer au service. Ses progrès furent médiocres jusqu'en rhétorique. Le Père Porée croyant s'apercevoir qu'il était très-sensible aux éloges, se servit de ce moyen pour exciter son émulation. Les succès du disciple passèrent les espérances du maître. Helvétius, comblé d'éloges, voulut les mériter. » Selon Grimm et Chastellux, de fréquents rhumes de cerveau donnèrent longtemps à Helvétius une apparence de stupidité; Saint-Lambert attribue la lenteur de ses progrès au despotisme de ses régents. Il était encore au collége Louis-le-Grand lorsque la lecture du livre *De l'Entendement humain* le rendit un disciple de Locke. Le père d'Helvétius, dont la fortune était médiocre, le destinait à la finance. En sortant du collége, il l'envoya chez un oncle maternel, directeur des fermes à Caen. Là Helvétius s'occupa plus des lettres que de la finance, et encore plus des femmes. Pendant son séjour à Caen, « Helvétius, lit-on dans des notes manuscrites de M. de Quens, élève du Père André, retrouvées à Caen, vers 1845, fit de petites pièces de vers qui couroient les belles compagnies, montra au Père André une tragédie de sa façon, *Le comte de Fiesque :* il y avoit du bon, et elle donnoit des espérances. L'auteur avoit envie d'être de l'Académie de Caen. Le Père André promit d'en parler, et en prévint M. de Luynes. Le prélat connoissoit Helvétius, qui lui faisoit sa cour de temps en temps. On fit d'abord des difficultés dans l'Académie sur ce qu'il étoit trop jeune, qu'il cherchoit à s'avancer dans les finances et qu'il ne tarderoit pas à s'en retourner à Paris. Messieurs, dit le Père André, nous ne devons point balancer d'admettre le sujet proposé : nous avons assez de Phébus, mais il nous manque du Plutus. M. l'Évêque reprit aussitôt qu'il n'y avoit pas moyen de résister à cette raison-là, et Helvétius fut reçu. Notre jeune académicien fit un discours où il parloit en maître du Parnasse. Quelque temps après, le Père André récita son discours *sur le beau dans les pièces d'esprit*, où il fronde ces petits-maîtres à peine sortis du collége qui prenoient déjà le ton des Boileau. Helvétius prit ce trait pour lui. »

En peu de temps, et pour ainsi dire sans y songer, Helvétius avait appris à Caen tout ce qu'un financier avait besoin de savoir. Il avait vingt-trois ans lorsque la reine Marie Leczinska, qui aimait ses parents, obtint pour lui une place de fermier général : c'était lui procurer un revenu annuel de cent mille écus. En entrant dans le monde, Helvétius avait cherché à se lier avec les hommes célèbres dans les lettres. Marivaux était du nombre : il lui fit une pension de 2,000 liv., quoiqu'il eût souvent à souffrir de son humeur. Un jour, Marivaux s'emporta plus vivement qu'à l'ordinaire : « Comme je lui aurais répondu, dit Helvétius, lorsque le poëte fut parti, si je ne lui avais pas l'obligation d'accepter mes bienfaits! » Helvétius fit également une pension de 1,000 écus à Saurin fils; et lorsque celui-ci voulut se marier, Helvétius lui remit le capital de la rente qu'il lui faisait. L'abbé Sabatier se compte au nombre des pensionnaires d'Helvétius; beaucoup d'autres ne se sont pas nommés. Helvétius allait souvent chez Fontenelle, et s'y présentait comme un disciple venant modestement soumettre ses doutes à son maître. Il cultiva encore l'amitié de Montesquieu et de Voltaire. La compagnie des fermes envoyait dans les provinces les plus jeunes de ses membres pour surveiller le service. Helvétius dut visiter successivement la Champagne, les deux Bourgognes et le Bordelais. « Loin d'approuver toujours la conduite des employés, dit Desessarts, et de recevoir l'argent des confisca-

tions, il dédommageait souvent les malheureux ruinés par les exigences des commis. Dans plusieurs circonstances, il eut le courage d'être le défenseur du peuple auprès de sa compagnie et du ministre. » Dumarsais et d'autres gens de lettres l'accompagnaient dans ses tournées, pendant lesquelles il visita, dans leurs terres, Voltaire, Buffon, Montesquieu. Grimm raconte des détails de la vie privée d'Helvétius, qu'il tenait de lui-même. A l'en croire, le financier épicurien, étranger aux jouissances du cœur, s'abandonnait à l'entraînement des sens, et pour satisfaire l'inconstance de ses goûts dans toutes les classes de la société, profitait à la fois des dons de la nature et de la fortune. Sa figure, parfaitement régulière, où se peignaient la douceur et la bienveillance, lui valut beaucoup de bonnes fortunes. Un soir, dit-on, au foyer de la Comédie-Française, un homme dont la richesse était l'unique moyen de séduction, offrit six cents louis à M[lle] Gaussin, en parlant assez haut pour être entendu de tout le monde. « Monsieur, je vous en donnerai douze cents si vous pouvez prendre ce visage-là, » répondit l'actrice en montrant Helvetius. On raconte encore qu'avide de tous les genres de succès, Helvétius obtint les applaudissements du public en dansant une fois sur la scène de l'Opéra sous le nom et le masque de Javillier. Il excellait a l'escrime, et aspirait surtout à la gloire des lettres et des sciences. Voyant un jour le géomètre Maupertuis entouré, malgré sa mine grotesque et ses vêtements bizarres, d'un cercle brillant de dames au jardin des Tuileries, et sachant qu'il était alors de bon ton parmi les jeunes femmes d'admettre des géomètres à leurs petits soupers, l'idée lui vint de s'occuper de mathématiques; mais il y renonça bientôt. Ensuite il voulut se montrer l'émule de Voltaire par des épîtres philosophiques et par un poëme sur *Le Bonheur*. Enfin le succès de *L'Esprit des Lois* lui donna l'idée d'écrire un jugement sur ce livre, et pour se livrer entièrement à l'étude, il résolut de vivre désormais dans la retraite.

Malgré ce qu'il dépensait en plaisirs et en bonnes œuvres, il lui restait des sommes considérables : il acheta des terres. Mais il sentait le besoin de partager sa fortune et sa solitude avec une femme digne de faire son bonheur. Il était de la société de M[me] de Graffigny, chez qui il rencontrait M[lle] de Ligneville. Sa beauté et les agréments de son esprit firent une vive impression sur le cœur d'Helvétius. Ayant reconnu qu'elle avait du courage, de la bonté et de la simplicité, il jugea qu'elle partagerait volontiers sa retraite; il lui en fit la proposition, qui fut acceptée. Avant de se marier, Helvétius quitta sa place de fermier général, qu'il avait remplie pendant treize ans. Il témoigna pour s'en démettre autant d'empressement que d'autres en auraient mis pour l'obtenir, ce qui lui fit dire par Machault, contrôleur général des finances : « Vous n'êtes donc pas insatiable, comme vos confrères? (1) »

Helvétius acheta la charge de maître d'hôtel de la reine, charge qu'il résilia peu après. Il se maria au mois de juillet 1751, et partit aussitôt pour sa terre de Voré, dans le Perche, où depuis il séjourna régulièrement huit mois de l'année, passant les quatre autres à Paris. Quatre ans après son mariage, il perdit son père : il refusa de recueillir sa succession, et ce ne fut pas sans peine qu'il détermina sa mère à la conserver. A Voré, il ne s'occupait pas seulement de la composition de ses ouvrages et du bonheur de sa femme, il se plaisait à exercer sa bienfaisance sur tous ceux qui l'entouraient. Un gentilhomme, nommé de Vasconcelle, avait un petit bien chargé de redevances, pour lesquelles on le poursuivait depuis longtemps au nom du seigneur de Voré. Ce gentilhomme vient trouver Helvétius, et lui expose sa misère. « Je sais, dit le financier, que vous êtes un galant homme, et que vous n'êtes pas riche; vous me payerez à l'avenir comme vous le pourrez. Voici une décharge du passé. » Vasconcelle se jette aux genoux d'Helvétius; celui-ci le relève, lui parle avec intérêt de sa famille, et lui fait accepter une pension de 1,000 livres pour élever ses enfants. Si les fermiers d'Helvétius éprouvaient des pertes, non-seulement il leur faisait des remises, mais il leur donnait même de l'argent. Dès qu'un paysan de ses domaines tombait malade, il le faisait soigner par son chirurgien, et lui fournissait de la viande, du vin et tout ce qui était nécessaire à son état. De plus, Helvétius allait visiter lui-même les malades et leur donnait des consolations. Quand il apprenait que deux de ses vassaux étaient en procès, il se portait médiateur, et souvent il employait un moyen infaillible pour terminer la contestation, en payant le prix de l'objet en litige. Il propagea le goût de l'agriculture dans toutes ses terres, et encourageait l'industrie à Voré, où, après bien des essais infructueux, il parvint à établir une fabrique de bas au métier, qui ne lui survécut pas. Il passait les matinées à méditer et à écrire; le reste du jour il cherchait la dissipation. Il aimait la chasse, et ses gardes,

(1) Andrieux, dans la petite pièce d'*Helvétius, ou la vengeance d'un sage*, rappelle ce fait dans ces vers charmants, qui méritent d'être cités :

J'achète à bon marché la paix, l'indépendance.
J'aurai plus de bonheur avec moins d'abondance:
On gouverne son bien quand ce bien est borné;
Mais quand il est trop grand on en est gouverné.
Il me semble aujourd'hui rompre toutes mes chaînes:
Je vais, m'affranchissant des sottises humaines,
Vivre auprès de ma femme, élever mes enfants,
Dans ma douce retraite atteindre mes vieux ans;
Et profitant enfin de ma propre morale,
De la vie à la mort mettre un peu d'intervalle.

En 1792 le 20 septembre le conseil général de la commune de Paris substitua le nom d'*Helvetius* a celui de *Sainte-Anne*, que portait cette rue, qui reprit son ancien nom par un arrêté préfectoral du 27 avril 1814.

A. F—D.

pour lui faire la cour, étaient très-sévères envers les braconniers. Un jour un braconnier fut arrêté, désarmé, conduit en prison et condamné à l'amende. Helvétius, instruit de ce fait, va trouver le braconnier, lui fait promettre le secret, lui paye son fusil, l'amende et les frais. De son côté, Mme Helvétius se rend chez le braconnier, lui recommande d'être discret, et lui rembourse fusil, amende et frais: de sorte que le délinquant se trouva doublement indemnisé. Un jour le carrosse d'Helvétius fut arrêté dans une rue de Paris par une charrette chargée de bois qu'on pouvait facilement détourner. Impatient, Helvétius baisse la glace de sa voiture, et traite le charretier de coquin. « Vous avez raison, répond celui-ci: je suis un coquin, et vous un honnête homme, car je suis à pied et vous en carrosse. — Mon ami, lui dit le philosophe, je vous demande pardon; vous venez de me donner une excellente leçon, que je dois payer. » Il lui remit un écu de six francs, et le fit aider par ses gens à ranger sa charrette. Sa bienfaisance ne s'exerçait pas moins dans la capitale. Chaque jour, quelques malheureux venaient profiter de sa générosité, et souvent, en leur présence, il disait à son valet de chambre : « Chevalier, je vous défends de parler de ce que vous voyez, même après ma mort. » Il lui arrivait quelquefois d'étendre ses libéralités sur des gens qui ne les méritaient pas; et comme on lui en faisait un reproche : « Que voulez-vous, disait-il, si j'étais roi, je les corrigerais; mais je ne suis que riche, et ils sont pauvres, je dois les secourir. »

Au mois d'août 1758, Helvétius fit paraître, sans y mettre son nom, le livre *De l'Esprit*, avec cette épigraphe :

.... Unde animi constet natura videndum,
Qua fiant ratione et qua vi quæque gerantur
In terris.... (Lucrèce, *De Rer. Natura*, lib. I.)

Ne voulant pas publier son livre furtivement, Helvétius demanda un privilége au chancelier, qui chargea de la censure Tercier, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, commis aux affaires étrangères et auteur des mémoires politiques employés à l'instruction du dauphin. Tercier était loin de partager les opinions du philosophe. Toutefois, il ne vit dans son œuvre qu'un jeu d'esprit; et pensant qu'en raison de son format le livre ne serait lu que par une certaine classe d'hommes assez éclairés pour le juger sans danger, il donna une approbation pure et simple. Croyant sans doute s'être mis à l'abri des attaques au moyen de quelques précautions de style, Helvétius présenta son livre aux membres de la famille royale et aux principaux courtisans. Cet hommage fut agréé avec un intérêt que remplaça bientôt l'indignation. On vit le dauphin, fils de Louis XV, sortir de son appartement un exemplaire *De l'Esprit* à la main et disant à haute voix : « Je vais chez la reine lui montrer les belles choses que fait imprimer son maître d'hôtel. » Dès le 10 août un arrêt du conseil révoqua le privilége accordé le 12 mai sur l'approbation du censeur Tercier. « La métaphysique de l'auteur eût pu peut-être trouver grâce auprès du pouvoir, dit Leroy de Chantigny, sa morale pouvait encore ne pas blesser la pudeur d'un grand nombre de courtisans; mais ses maximes politiques portèrent coup. Erronées et dangereuses, sous plusieurs rapports, d'un autre côté, elles démasquaient d'énormes abus; elles défendaient les droits des peuples, les intérêts de la liberté; elles appelaient enfin des réformes sociales pour lesquelles des esprits n'étaient pas encore mûrs. Il fallait réprimer tant de franchise et d'audace. Oubliant leur aversion réciproque, les disciples de Loyola et de Jansenius se réunirent pour dénoncer ce livre comme une œuvre satanique. » Effrayé de l'orage qu'il avait soulevé, vaincu par les larmes de sa mère, cédant, dit-on, à l'idée d'assurer le repos de son censeur, Helvétius rédigea, sous la forme d'une *Lettre au révérend père* ***, *jésuite*, une rétractation, ou plutôt une apologie, qui fut trouvée insuffisante. Il y ajouta une déclaration plus courte, finissant ainsi : « Je n'ai voulu attaquer aucune des vérités du christianisme, que je professe sincèrement dans toute la rigueur de ses dogmes et de sa morale, et auquel je fais gloire de soumettre toutes mes pensées, toutes mes opinions et toutes les facultés de mon être, certain que tout ce qui n'est pas conforme à son esprit ne peut l'être à la vérité. Voilà mes véritables sentiments; j'ai vécu, je vivrai et je mourrai avec eux. » Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, exilé dans le Périgord, lança contre le livre *De l'Esprit* un mandement daté du château de Laroque, le 22 novembre; d'autres prélats fulminèrent à leur tour. Le 22 janvier 1759 Helvétius remit à l'avocat général Joly de Fleury une troisième rétractation, plus positive que les deux précédentes. A la sollicitation de l'abbé de Chauvelin, l'impression n'en fut pas ordonnée. Le lendemain ce magistrat prononça son réquisitoire contre l'ouvrage d'Helvétius, qu'il regardait comme l'abrégé des principes du *Dictionnaire encyclopédique*. Il ménageait du reste la personne de l'auteur, et disait : « Si, moins livré à des impressions étrangères, il n'eût consulté que les sentiments intimes de son propre cœur, il n'aurait jamais donné le jour à cette production funeste. » Le pape Clément XIII frappa ce livre par une lettre apostolique qui parut le 31 janvier, et le 9 avril la Sorbonne le censura en disant : « Nous avons choisi le livre *De l'Esprit* comme réunissant toutes les sortes de poisons qui se trouvent répandus dans différents livres modernes. » Un arrêt du parlement, rendu le 6 février 1759, avait condamné ce livre à être brûlé, avec neuf ou dix autres ouvrages publiés par divers auteurs dans les dernières années. Cet arrêt fut exécuté le 10 du même mois. Après un tel éclat, Helvétius ne pouvait plus songer à rester attaché au

service de la reine : il dut vendre sa charge. Tercier, son censeur, déclara que son approbation était l'effet de l'inadvertance, et qu'il renonçait désormais à l'exercice de la censure. Il perdit même sa place au ministère des affaires étrangères; mais le roi le nomma directeur de sa correspondance secrète.

Le parlement avait proscrit le livre *De l'Esprit*, comme bornant les facultés de l'homme à la sensibilité physique, et comme encourageant au vice en donnant des motifs trop peu nobles à la vertu. Voltaire le trouvait un peu confus, manquant de méthode, et gâté par des contes indignes d'un livre de philosophie. « Le titre est louche, disait-il ailleurs; il y a là beaucoup de choses communes ou superficielles, et le neuf y est faux ou problématique. » — « Cette critique n'a pas été adoptée par tous les philosophes, disent Chaudon et Delandine. L'ouvrage d'Helvétius leur paraît écrit avec beaucoup de netteté, avec de la pureté et souvent de l'élégance, conçu et rédigé avec une méthode supérieure. » Cependant ils sont forcés d'avouer « qu'il manque de rapidité dans la marche et d'éloquence dans le style, qu'il pèche souvent par des figures recherchées, par une fausse chaleur et de froids ornements. Il y a peu de livres où l'art de développer un vaste système d'idées abstraites ait été porté plus loin; mais ce système est dangereux èn métaphysique et pernicieux en morale. En voulant prouver que l'esprit de l'homme se rapproche de celui des animaux, et que les hommes, dans les devoirs les plus sacrés et dans les sentiments les plus tendres, ne sont dirigés que par leur intérêt, il avilit la vertu, ébranle les fondements sur lesquels reposent les mœurs, l'amour paternel et l'amitié. Son affectation à rappeler des coutumes scandaleuses, des usages vicieux, dont il prétend expliquer les principes, peut encore être très-dangereuse, puisqu'elle tend à prouver que les idées de vice et de vertu dépendent du climat. » Saint-Surin résume ainsi les quatre discours qui composent le livre *De l'Esprit* : « 1° Toutes nos facultés se réduisent à la sensibilité physique; se ressouvenir, comparer et juger ne sont proprement que sentir; nous ne différons des animaux que par une certaine organisation extérieure. 2° Notre intérêt, fondé sur l'amour du plaisir et sur la crainte de la douleur, est l'unique mobile de nos jugements, de nos actions, de nos affections; nous n'avons pas la liberté de choisir entre le bien et le mal; il n'existe point de probité absolue; les notions du juste et de l'injuste changent selon les coutumes. 3° L'inégalité des esprits ne dépend pas d'une organisation plus ou moins parfaite; elle a sa cause dans le désir inégal de s'instruire, et ce désir provient des passions, dont tous les hommes communément bien organisés sont susceptibles au même degré : nous pouvons donc tous aimer la gloire avec le même enthousiasme, et nous devons tout à l'éducation. 4° L'auteur fixe les idées que l'on attache aux différents noms donnés à l'esprit, tels que le *génie*, l'*imagination*, le *talent*, le *goût*, le *bon sens*, le *bel esprit*, etc.; les définitions de ce genre sont ce qu'il offre de plus satisfaisant : il les discute avec finesse et choisit adroitement ses exemples. » En niant l'influence de l'organisation physique sur les facultés intellectuelles, Helvétius ne pouvait encourir le reproche de matérialisme. On trouve dans son livre des propositions bien hardies pour le temps, comme celle-ci : « Mettez dans le fils d'un tonnelier de l'esprit, du courage, de la prudence, de l'activité, chez des républicains, où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs, vous en ferez un Thémistocle, un Marius; à Paris, vous n'en ferez qu'un Cartouche. » Ailleurs il blâme les Anglais d'avoir, « après le crime affreux commis dans la personne de Charles Ier, mis au rang des martyrs un prince qu'il était de leur intérêt, disent quelques-uns d'entre eux, de faire regarder comme une victime immolée au bien général et dont le supplice, nécessaire au monde, devait à jamais épouvanter quiconque entreprendrait de soumettre les peuples à une autorité arbitraire et tyrannique ».

Si Helvétius a rencontré des détracteurs sévères, il eut aussi des défenseurs courageux. Son livre, traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, fut partout lu avec avidité. Hume et Robertson en parlèrent comme d'un ouvrage supérieur; la Suède, la Russie, l'Allemagne et l'Italie retentirent d'éloges non moins honorables; deux cardinaux unirent, selon Saint-Lambert, mais en secret, leur suffrage à celui du public; l'un d'eux aurait même écrit à l'auteur qu'on ne concevait pas à Rome la sottise et la méchanceté des prêtres français : il est permis de douter de cette assertion. Mme du Deffand disait qu'Helvétius s'était attiré des ennemis pour avoir *révélé le secret de tout le monde*. Selon le père Bettinelli, Mme de Graffigny disait de son côté : « Croiriez-vous bien qu'une grande partie *De l'Esprit*, et presque toutes les notes, ne sont que des balayures de mon appartement : il a recueilli ce qu'il y a de bon de mes conversations et il a emprunté de mes gens une douzaine de bons mots. » — « Quelle folie, disait Voltaire, en parlant d'Helvétius, de vouloir faire le philosophe à la cour, et l'homme de cour avec les philosophes! » — Buffon, à l'apparition *De l'Esprit*, dit avec ironie : « Helvétius aurait dû faire un livre de moins et un bail de plus dans les fermes du roi. » Jean-Jacques Rousseau attaqua d'abord l'ouvrage d'Helvétius; mais il s'arrêta en apprenant les poursuites dirigées contre ce livre. Il existe un exemplaire *De l'Esprit* que Rousseau vendit en Angleterre à Dutens, avec sa bibliothèque, et sur les marges duquel on trouve des notes de sa main. A côté de cette maxime d'Helvétius : « Tout devient légitime et même vertueux pour le salut public, » Rousseau a écrit : « Le salut public n'est rien si tous les particuliers ne sont en sû-

reté. » Plus tard, Rousseau eut l'occasion de s'expliquer sur les sujets traités par Helvétius; il le fit sans nommer l'auteur ni le livre. C'est à Helvétius qu'il fait allusion lorsqu'il dit dans son *Émile* : « Tu veux en vain t'avilir : ton génie dépose contre tes principes; ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi. » Grimm disait encore qu'en écoutant raisonner Helvétius, « on pouvait être souvent tenté de le prendre pour un homme ivre qui parle au hasard ». Marmontel raconte qu'Helvétius arrivait dans le cercle de Mme Geoffrin la tête encore fumante de son travail de la matinée, qu'il jetait sur le tapis les difficultés dont il était en peine; mais que dans les moments où il n'était pas préoccupé de son ambition littéraire, il se laissait aller au courant des entretiens, et qu'alors il se montrait naïvement sincère. « Rien ne ressemble moins, dit Marmontel, au caractère ingénu d'Helvétius que la singularité préméditée et factice de ses écrits. Grimm prétend que « toutes les belles pages du livre *De l'Esprit* ne sont et ne peuvent être que de Diderot; » mais selon Saint-Surin « rien ne ressemble moins à la diction négligée, obscure, inégale, quelquefois éloquente et rapide de Diderot que la diction fleurie, nette, uniforme et même un peu languissante de l'auteur *De l'Esprit* ».

En 1764 Helvétius visita l'Angleterre, où le roi l'accueillit avec distinction. L'année suivante, sur les instances de Frédéric le Grand, il alla en Prusse. Ce prince le logea dans son palais, et voulut l'avoir toujours à sa table. Frédéric écrivait à D'Alembert qu'il aimait la personne d'Helvetius, estimait son admirable caractère, mais que son livre, si plein d'esprit, ne pouvait le persuader ni le convaincre. Plusieurs autres princes d'Allemagne, notamment le duc de Saxe-Gotha, lui firent une reception flatteuse. A son retour, Helvetius reprit son genre de vie ordinaire. Il s'occupa de mettre la dernière main à son poëme du *Bonheur* et à développer dans un livre qui n'a paru qu'après sa mort les principes philosophiques qu'il avait adoptés. Une bonne constitution et une santé rarement altérée semblaient lui promettre une longue vie. Au commencement de 1771, on remarqua quelques changements dans son humeur et dans ses goûts. L'exercice le fatiguait. Son âme paraissait avoir perdu son activité. Chaque jour ses forces diminuaient. Une attaque de goutte, qui se portait à la tête et à la poitrine, lui ôta la connaissance et bientôt la vie. Il laissait une veuve et deux filles, qui se marièrent, l'aînée au comte de Meun, la plus jeune au comte d'Andlau.

« Peu d'hommes, dit Desessarts, ont été traités par la nature aussi bien qu'Helvétius. Il en avait reçu la beauté, la santé et le génie. . Il avait l'âme courageuse, et naturellement révoltée contre l'injustice et l'oppression. Personne n'a dû être plus convaincu que lui que pour reussir il ne faut que vouloir fortement... Il n'avait pas dans l'amitié de préférence exclusive; il y portait plus de procédés que de tendresse. Ses amis, dans leurs peines, le trouvaient sensible, parce qu'il était bon : dans le cours ordinaire de la vie, ils lui étaient peu nécessaires. Sa conversation était souvent celle d'un homme rempli de ses idées, et il les portait quelquefois dans le monde. Il aimait assez la dispute; il avançait des paradoxes pour les voir combattre. Il aimait à faire penser ceux qu'il en croyait capables; il disait qu'il allait avec eux *à la chasse aux idées*. Il avait les plus grands égards pour l'amour-propre des autres, et il se parait si peu de sa supériorité que plusieurs hommes d'esprit qui le voyaient beaucoup ont été longtemps sans le deviner. Il craignait le commerce des grands; il avait d'abord avec eux l'air de l'embarras et de l'ennui. Il a aimé la gloire avec passion, et c'est la seule passion qu'il ait éprouvée. »

On a d'Helvétius : *De l'Esprit*; Paris, 1758, in-4°; Amsterdam, 1758, 2 vol. in-8°; 1759, 3 vol. in-12; 1776, 2 vol. in-12; Londres, 1782, 2 vol. in-12; Paris, 1822, 2 vol. in-18; nouv. édit., augmentée d'un Essai préliminaire, par P. Christian, Paris, 1843, in-12; nouv. édit., Paris, 1847, in-8°. Helvétius avait fait tirer pour ses amis quelques exemplaires de la première édition sans cartons; les changements sont presque sans importance; — *Le Bonheur*, poëme en six chants, avec des fragments de quelques épîtres; Londres, 1772, in-8° : cet ouvrage posthume et non achevé offre quelques beaux vers; mais le fond de l'ouvrage est une déclamation quelquefois brillante, plus souvent dure et forcée. La poésie d'Helvétius est encore plus emphatique que sa prose, et bien moins claire, bien moins coulante. La fiction est à peu près nulle. L'auteur place le bonheur dans un siècle de lumières où l'on verra se lier l'intérêt de chacun à l'intérêt de tous. Longtemps après on a réimprimé ce poëme, avec des additions et de nombreuses corrections, qui l'ont rendu moins imparfait, sans le rendre plus attachant. En tête de ce poëme, on a placé un *Essai sur la Vie et les Ouvrages d'Helvétius*, qu'on disait avoir trouvé dans les papiers de Duclos : Saint-Lambert s'en est plus tard avoué l'auteur, et l'a inséré dans ses *Œuvres philosophiques*, comme un hommage rendu à l'amitié et au mérite; — *De l'Homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*; 1772, 2 vol. in-8° : cet autre ouvrage posthume est une sorte de commentaire du livre *De l'Esprit*. La maxime que les hommes naissent avec les mêmes talents, et qu'ils doivent tout leur esprit à leur éducation, y est présentée sous toutes les faces possibles. L'auteur y garde moins de mesure. « Partout, dit Leroy de Chantigny, eclate l'orgueil froissé de l'auteur; il essaye de justifier ses opinions premières, les étend à l'éducation de l'homme et à la police des gouvernements. Cet

ouvrage fit moins de bruit que le premier, quoique plus hardi et plus hostile. En effet Helvétius ne craignit pas de soutenir que l'esprit religieux est destructif de tout esprit législatif; qu'une religion universelle ne devait être autre chose que la meilleure législation possible; que toute religion est nécessairement régicide et intolérante, parce qu'elle veut toujours régner sur les rois et sur les peuples; que jamais l'homme n'agit d'après ses croyances religieuses, mais conformément à son avantage personnel. » Parlant de la France dans la préface, il dit que nulle crise salutaire ne lui rendra la liberté; que c'est par la consomption qu'elle périra, et que la conquête est le seul remède à ses maux. Une seconde édition de ce livre, publiée à Londres (La Haye), 1773, en 2 vol. in-8°, fut dédiée à l'impératrice Catherine II par l'éditeur, un prince Galitzyne. D'autres éditions ont paru depuis à Paris, 1786, 3 vol. in-8°; Londres (Paris), 1786, 2 vol. in-8°; — *Le vrai Sens du Système de la Nature, ouvrage posthume de M. Helvétius;* Londres, 1774, in-8° : cet écrit passe pour un ouvrage pseudonyme; — *Les Progrès de la Raison dans la recherche du vrai;* Londres, 1775, in-8°. Cet ouvrage ne paraît pas non plus appartenir à Helvétius, puisque l'abbé Lefebvre de La Roche, légataire des papiers du philosophe, ne l'a pas compris dans son édition des œuvres complètes d'Helvétius.

On a plusieurs fois réimprimé les *Œuvres complètes* d'Helvétius : Liége, 1774, 4 vol. in-8°; Londres, 1777, 2 vol. in-4°; 1776, 5 vol. in-12; 1781, 2 vol. in-4°; 1794, 5 vol. in-8°; les meilleures éditions sont celles qui parurent chez Servières, Paris, 1795, 5 vol. in-8°, et chez P. Didot, Paris, 1795, 14 vol. in-18 : l'abbé Lefebvre de La Roche a présidé à cette dernière; il y a ajouté cent soixante *Pensées et réflexions extraites des manuscrits de l'auteur*, qui sans doute faisaient partie des matériaux des ouvrages qu'il a publiés et où la plupart se retrouvent en substance; elle contient en outre deux lettres qu'Helvétius avait adressées à l'abbé Lefebvre de La Roche, l'une *Sur la Constitution de l'Angleterre*, l'autre *Sur l'Instruction du Peuple*. Le même éditeur assure que la première édition du livre *De l'Homme* a été faite en Hollande, sur une copie envoyée en 1767 à un savant de Nuremberg, qui devait traduire ce livre et le faire paraître d'abord en allemand, pour éviter les persécutions de l'ancien despotisme. Depuis l'envoi de cette copie en Allemagne, Helvétius avait corrigé son livre, et c'est avec ses corrections qu'il a paru dans l'édition de P. Didot. La correspondance d'Helvétius renferme des lettres de Voltaire qui contiennent des conseils excellents sur l'art de faire des vers. François de Neufchâteau a publié une *Épître sur l'Orgueil et la Paresse de l'Esprit*, dont Helvétius a soumis à Voltaire jusqu'à trois versions successives : cette épître a été abandonnée, mais les vers en ont passé en grande partie dans le poëme du *Bonheur*. Le *Magasin encyclopédique* a publié en 1814 une *Épître à Mme du Chastelet sur l'amour de l'étude, par un élève de Voltaire, avec des notes du maître*, dont l'original est à la Bibliothèque impériale. Ces vers sont vraisemblablement d'Helvétius : c'est d'eux sans doute que Voltaire parle dans une lettre datée de Cirey, le 4 décembre 1738, et où il dit : « Plutus ne doit être que le valet de chambre d'Apollon; le tarif est bientôt connu; mais une épître en vers est un terrible ouvrage : je défie vos quarante fermiers généraux de la faire. Mme du Chastelet vous remercie; allons! qu'un ouvrage qui lui est adressé soit digne de vous et d'elle. » — Une autre édition des *Œuvres complètes* d'Helvétius parut en 1818, à Paris, en 3 vol. in-8°. Dans son livre *De l'Esprit*, Helvétius avait mis Voltaire en parallèle avec Crébillon et Fontenelle; cela avait peu flatté probablement le patriarche de Ferney : aussi un mois après la mort d'Helvétius, Voltaire écrivait à Marmontel : « Je n'avais pas beaucoup à me louer de lui. » Helvétius avait écrit sur les marges d'un exemplaire de l'*Esprit des Lois* des notes que P. Didot a jointes à son édition du livre de Montesquieu en 1795 (1). L. LOUVET.

Marquis de Chastellux, *Éloge de M. Helvétius*, sans date, sans nom d'auteur, d'imprimeur ni de lieu. — Saint-Lambert, *Essai sur la Vie et les Ouvrages d'Helvétius*. — Lemontey, *Notice sur Cl.-Adr. Helvétius;* Paris, 1823, in-8°. — Voltaire, *Correspondance* et article QUISQUIS des *Questions sur l'Encyclopédie*. — Grimm, *Correspondance*. — Marmontel, *Mémoires*. — Palissot, *Mémoires sur la Littérature*. — L'abbé Morellet, *Mémoires*, tome Ier, p. 139. — *Magasin encyclopédique* de Millin, tome Ier, p. 319. — Buhle, *Geschichte der Philosophie*. — Cousin, *Œuvres*, tome II, p. 412, et *Journal des Savants*, 1818, p. 530. — Damiron, *Mémoire sur Helvétius*, dans le tome IX des *Mémoires de l'Académie des Sciences morales et politiques*, réimprimé dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de la Philosophie au dix-huitième siècle*. — La Harpe, *Cours de Littérature*. — Suard, *Mélanges de Littérature*. — Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France*. — Leroy de Chantigny, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*. — Article sur un manuscrit de notes de M. de Quens, trouvé à Caen, dans le *Bulletin de l'Instruction publique et des Sociétés savantes de l'Académie de Caen*.

HELVÉTIUS (*Anne-Catherine*, comtesse DE LIGNIVILLE D'AUTRICOURT, Mme), femme du précédent, née en 1719, au château de Ligniville (Lorraine), morte à Auteuil, le 12 août 1800. Elle appartenait à l'ancienne famille de Ligniville, alliée à la maison de Lorraine. Elle avait eu vingt-et-un frères ou sœurs, et se trouvait sans fortune. Nièce de Mme de Graffigny, elle fut remarquée chez sa tante par Helvétius, qui l'épousa et qu'elle aima passionnément. Elle

(1) Helvétius avait des traits harmonieux, une physionomie douce, élégante et pleine de charmes. Tels sont les traits sous lesquels nous le montre un portrait de cet homme célèbre peint, en 1755, par Carle Vanloo. Il existe à Paris, chez M. Duclos, amateur de peinture, une répétition de ce portrait signée *J. Garnerey*. La même effigie a été gravée en couleurs, avec beaucoup de succès, par P.-M. Alix, de 1800 à 1820. (V. DE V.)

habita longtemps les terres de son mari, et plus ordinairement celle de Voré, où son occupation habituelle était de visiter les pauvres et les malades, accompagnée d'un chirurgien et d'une sœur de charité. Lorsque Helvétius fut persécuté pour son livre *De l'Esprit*, un homme en crédit écrivit à Mme Helvétius pour l'engager à obtenir du philosophe une rétractation. Elle repoussa cette proposition, résolue à s'expatrier s'il le fallait, plutôt qu'à faire fléchir la conscience de son mari. Après la mort d'Helvétius, elle vint se fixer à Auteuil, où tout son temps fut consacré à l'amitié et aux œuvres de bienfaisance. Sa maison devint le rendez-vous des hommes les plus célèbres de son temps, parmi lesquels on cite Condillac, d'Holbach, Franklin, Turgot, Jefferson, Champfort, l'abbé Morellet, Cabanis, Destutt de Tracy, Firmin Didot, Gallois, etc. On dit que Turgot et Franklin voulurent l'épouser. Elle donnait sans mesure, et ses soins journaliers s'étendaient sur une foule d'animaux, chiens, chats, poules, serins, etc. Par son testament elle laissa la jouissance de sa maison à Lefebvre de La Roche et à Cabanis. « Quoiqu'elle ne sût rien, dit un biographe, et ne réfléchît à rien de ce qu'elle disait, elle plaisait toujours et instruisait quelquefois. » Elle se moquait surtout des prétentions nobiliaires. Un maréchal, son parent, lui reprochait un jour de ne pas connaître sa famille et de ne pas avoir pris le deuil d'un parent illustre. « Je ne sais si j'étais de sa famille, répondit-elle, mais savait-il, lui, s'il était de la mienne ? » Bonaparte, à son retour d'Égypte, vint lui faire une visite dans sa modeste demeure, se promena avec elle dans son petit jardin; et comme il s'étonnait de son peu d'étendue : « Vous ne savez pas, général, lui dit la veuve du philosophe, combien on peut trouver de bonheur dans trois arpents de terre (1). »

L. L—T.

Dr Roussel, *Notice sur Mme Helvétius*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.* — Arnauld, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemporains*. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.*

HELVÉTIUS (*Jean*), poëte et humaniste hollandais du dix-huitième siècle, appartenait à ce qu'on croit à la même famille que les précédents. Fils d'un négociant d'Amsterdam qui était fort versé dans les langues de l'antiquité, il les apprit de son père, et à l'âge de treize ans il possédait déjà Démosthène à fond. Il acheva ses études à Utrecht. Son père en mourant lui laissa une fortune considérable; mais, tout entier à l'étude, Helvétius en abandonna la gestion à un homme d'affaires, qui abusa de sa confiance et le ruina. Sa bibliothèque fut le seul débris qu'il sauva de ses biens. Menacé encore de la perdre quelque temps après, il n'en dut la conservation qu'à la générosité d'un de ses amis, échevin de la ville d'Amsterdam. Par la protection du bourgmestre Hasselaer, il obtint une place peu avantageuse, qui cependant lui suffit pour se mettre à l'abri des risques qu'il venait de courir. Il perfectionna par des voyages l'éducation qu'il avait reçue. Il a décrit en beaux vers latins son voyage en Angleterre, sous le titre d'*Iter Britannicum*. Se trouvant à Cambridge devant la statue de Newton, il aperçut une toile d'araignée tendue sur la tête de l'illustre philosophe : aussitôt il quitta sa compagnie, et courut chercher un balai pour débarrasser cette tête de génie de l'injurieuse présence de l'insecte; les Anglais présents, touchés de cette marque de vénération, furent sur le point de tomber aux genoux de l'étranger. Sa mémoire était prodigieuse. Quoique d'une petite taille et d'une constitution peu robuste, il avait une voix de tonnerre, qui, jointe à une action pleine de feu, donnait au récit qu'il faisait de ses vers une expression rare et énergique. On n'a de lui qu'un recueil peu volumineux de poésies latines, imprimées par les soins de son ami, Laurent van Santen, sous le titre de *Jani Helvetii Poemata*, Leyde, 1782, in-8°, et deux feuilles détachées intitulées *Anecdota Helvetiana*. Ses poésies sont partagées en deux classes : *Elegiaca* et *Lyrica*. « Il n'a dans l'élégie ni l'enjouement d'Ovide ni la mollesse de Tibulle, dit le Dictionnaire de Chaudon et Delandine, mais beaucoup de l'élévation de Properce. Son goût le portait vers le grand, le sublime. Aussi dans l'ode il est peut-être au-dessus de tous ses contemporains. La hardiesse de ses expressions et de ses images le rend parfois un peu obscur. L'amitié, le patriotisme, la liberté sont ses divinités favorites. Une élégie à P. Burmann le second contient des prédictions frappantes sur le sort de la république hollandaise et une, plus singulière encore, sur la révolution américaine. Sa pièce sur la mort de son intime ami Hinloopen l'affecta au point de lui causer une maladie très-sérieuse. »

J. V.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit.*

* **HELVIA**, femme de M. Annæus Sénèque, le rhéteur, et mère de trois fils, dont le plus célèbre

(1) En relisant ces lignes, qu'il me soit permis de rappeler la bonté de madame Helvétius pour tout ce qui l'entourait et particulièrement pour moi, lorsque mon père (Firmin Didot) habitait chez elle le pavillon de sa maison d'Auteuil au-dessus de la grande volière, qu'ombrageait un vieil acacia aux fleurs roses, arbre encore rare alors. A l'heure de son déjeûner elle me faisait souvent venir près de son canapé pour lui réciter des fables de La Fontaine, tandis qu'entourée de ses chats elle égrenait de grandes grappes de maïs, dont elle distribuait à ses oiseaux les grains d'un jaune d'or ou de couleur de pourpre. Elle aimait les fleurs, dont sa grande chambre était toujours ornée; et dans son jardin les hortensias, les rhododendrons, et les autres plantes nouvelles que lui fournissaient ses amis étaient cultivées avec soin par son jardinier, nommé L'Amour. Pour m'encourager au jardinage, elle avait bien voulu me donner ainsi qu'à mon jeune frère un petit jardin au bout du sien. Ces temps sont bien éloignés! Et cependant je me rappelle encore l'anxiété avec laquelle madame Helvétius, ses amis et la famille de M. Cabanis attendaient de Saint-Cloud les nouvelles du coup d'État du 18 brumaire (1799), auquel Cabanis l'ami intime de mon père, était initié. A. F.-D.

fut L. Annæus Sénèque, le philosophe, vivait dans le premier siècle après J.-C. Ses deux autres fils se nommaient M. Annæus Novatus et L. Annæus Mela. Helvia était probablement native d'Espagne. Elle suivit son mari à Rome vers l'an 4 après J.-C., lorsque son second fils, le futur philosophe, était encore enfant. C'est dans les ouvrages de ce dernier que se trouve tout ce que l'on sait sur Helvia. Exilé en Corse, sous le règne de Claude, 47-49 après J.-C., il adressa à sa mère une *Consolation*, qui, à travers beaucoup de déclamations, contient quelques détails intéressants. On y lit que la mère d'Helvia mourut en lui donnant le jour; qu'Helvia elle-même perdit à un mois d'intervalle son mari et un oncle plein de bienveillance, et que le deuil de cette double perte fut augmenté par l'exil de son fils. Y.

Sénèque, *Consolatio ad Helviam*.

HELVICUS ou **HELWIG** (*Christophe*), philologue allemand, né le 26 décembre 1581, à Sprindlingen, près de Francfort, mort à Giessen, le 10 septembre 1617. Il fit de brillantes études, à Marbourg, et savait dès l'âge de quatorze ans le latin, le grec et l'hébreu au point de parler ces trois langues avec facilité. En 1605 le landgrave de Hesse lui confia la chaire de grec et d'hébreu à l'université de Giessen, qu'il venait de fonder. On a d'Helvicus : *Theatrum Chronologicum et Historicum, sive systema chronologiæ imperiorum, regnorum, regum, etc., in tabulis concinnatum*; Marbourg, 1609, in-folio : cet ouvrage a été très-estimé. Jean Steuber en publia une nouvelle édition, en 1618, et J.-B. Schuppius une troisième, en 1639. Lefèvre y a relevé quelques erreurs, et Lenglet reproche à l'auteur de donner trop d'autorité aux prétendus historiens publiés par Annius de Viterbe; — *Poetica*; Giessen, nouv. édit., 1617, in-8°; — *De ratione conficiendi facile et artificiose græca carmina*; ibid., 1610; — *Chronologia universalis, ab origine mundi, per quatuor summ. imper., ad ann. usque* 1612; ibid., 1618; nouvelle édition, augmentée, 1620; — *De Carminibus atque dialectis Græcorum*; ibid., 1620; Nuremberg, 1623; — *Synopsis Historiæ universalis*; nouvelle édition, Greifswald, 1837, etc. R. L.

Boissard, *Icones Virorum illustrium*. — Spicelius, *Templ. Honor.* — Bayle, *Dictionnaire histor., crit.* — Lizelius, *Histor. Poetar. German.*, p. 222. — Zedler, *Universal Lex.* — Freher, *Theatrum Eruditorum*. — Witte, *Memor. Theolog.*

* **HELVIDIUS** (Maison DES), *Helvidia gens*. Le nom d'Helvidius ne paraît dans l'histoire romaine que dans la première moitié du premier siècle avant J.-C. Sous Néron et les empereurs de la famille flavienne, les Helvidius se distinguèrent par leur ardent et inutile patriotisme. On croit qu'ils étaient originaires de la Sabine. Les surnoms de cette maison sont PRISCUS et RUFUS (*voy.* ces noms). Le seul auquel on ne connaisse pas de surnom est le suivant.

* **HELVIDIUS**, fils du second Helvidius Priscus, vivait dans la seconde moitié du premier siècle après J.-C. Bien qu'il porte le titre de consulaire, son nom ne figure pas dans les *Fastes*. Averti par le sort de son père et des amis de son père, il cacha dans la retraite ses talents et ses principes. Mais il composa un intermède (*exodium*), intitulé *Paris et Œnone*, et les délateurs découvrirent dans cette pièce des allusions aux nombreux divorces de Domitien. Helvidius fut accusé, condamné par un sénat servile, et exécuté dans sa prison. Après le meurtre de Domitien, Pline le jeune, ami intime d'Helvidius, poursuivit le plus puissant de ses accusateurs, le sénateur Certus, qu'une mort, peut-être volontaire, déroba à une juste condamnation. Helvidius épousa Anteia, fille de P. Anteius, mis à mort sous Néron, en 57; il en eut un fils, qui lui survécut, et deux filles, qui moururent jeunes. Y.

Pline, *Epist.*, IV, 21; IX, 13. — Suétone, *Domit.*, 10. — Tacite, *Agric.*, 45.

HELVIDIUS, hérésiarque latin, vivait vers la fin du quatrième siècle. Il fut le disciple d'Auxence, évêque de Milan, et le précurseur de Jovinien. Homme rustique, si l'on en croit saint Jérôme, et n'ayant reçu que l'éducation la plus élémentaire, il voulut se faire un nom en répandant des doctrines nouvelles. Il écrivit un livre où il prétendit que Marie, vierge lorsqu'elle enfanta le Seigneur, avait eu ensuite plusieurs enfants de saint Joseph; il soutenait aussi que l'état de mariage est aussi méritoire et aussi parfait que la virginité. Saint Jérôme a réfuté ces opinions, dans un traité où l'on trouve quelques fragments d'Helvidius. Y.

Saint Jérôme, *Adv. Helvidium*. — Saint Épiphane, *Hæres.*, 70, 78. — Saint Augustin, *Hæres.*, 84, 84.

* **HELVIUS** (Maison DES), *Helvia gens*, maison plébéienne, mentionnée pour la première fois dans les *Fastes*, en 195 avant J.-C., à l'occasion de l'ovation de M. Helvius Blasio; elle fut tirée de l'obscurité par l'élévation de P. Helvius Pertinax à l'empire, en 193 après J.-C. Les membres de cette maison qui figurent dans l'histoire sont :

* **HELVIUS** (*Caius*), édile du peuple, avec M. Porcius Caton l'ancien, en 199 avant J.-C., et l'un de ses collègues dans la préture en 198. En qualité de préteur, il accompagna le consul Sextus Ælius Pætus dans la Gaule Cisalpine, et reçut de lui le commandement de l'une des armées consulaires. Il servit plus tard en Galatie comme légat de Cn. Manlius Vulso, consul en 189. Y.

Tite Live, XXXVIII, 20-22. — Polybe, XXII, 17.

* **HELVIUS** (*M. Blasio*), édile du peuple en 198 avant J.-C. et préteur en 197. Il eut pour province l'Espagne ultérieure, qu'il trouva tout en désordre. Au terme de son administration, il ne put pas quitter l'Espagne, à cause d'une maladie qui l'y retint pendant une année de plus. Il partit avec une escorte de 6,000 soldats que

lui donna le préteur Appius Claudius, rencontra près de la ville d'Illiturgis un corps de 20,000 Celtibériens, qui lui fermaient le passage, et les défit complétement. Cette victoire lui valut l'ovation, mais non le triomphe, parce qu'il avait combattu sous les auspices et dans la province d'un autre. L'année suivante, en 194, il fut un des trois commissaires qui établirent une colonie romaine à Siponte. Sur les autres membres de la *gens Helvia*, *voy.* CINNA, MANCIA, PERTINAX.
Y.

Tite Live, XXXII, 27, 28; XXXIII, 21; XXXIV, 10, 45.

HELWIG (*Jean*), médecin allemand, né à Nuremberg, le 29 juillet 1609, mort à Ratisbonne, le 4 juin 1674. Il étudia la médecine à Altdorf, Bâle, Montpellier et Padoue, exerça pendant plusieurs années les fonctions de médecin de l'hôpital de Nuremberg, et se fixa en 1649 à Ratisbonne. On a de lui : *Alphabetum iatricum, seu brevis totius medicinæ hippocraticæ, in paucas tabellas reductæ, Delineatio*; Nuremberg, 1631, in-folio; — *Observationes physico-medicæ*; Augsbourg, 1680. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.* — Zedler, *Univ. Lexikon.*

HELWIG ou HELLWIG (*Jean-Othon* DE), physicien et alchimiste allemand, né en 1654, à Kœlleda, en Saxe, mort à Bareuth, en 1693. Il étudia la médecine à l'université de Bâle, se rendit ensuite à Amsterdam, et s'embarqua de là pour les Indes orientales, où il passa plusieurs années. Revenu en Europe, il visita l'Italie, le Portugal, la France, les Pays-Bas, l'Angleterre et le Danemark, et obtint enfin une chaire à l'université de Heidelberg. Quelque temps après, le duc de Saxe-Gotha l'admit au nombre de ses conseillers, ainsi que Chrétien V, roi de Danemark. Charles II, roi d'Angleterre, le créa baronet. Ses ouvrages roulent sur l'alchimie. Voici les principaux : *Introitus in veram et inauditam physicam*; Batavia, 1678; Hambourg, 1680; Heidelberg, 1680; traduction allemande, Lubben, 1719; traduction française par Massiet de La Garde, Londres, 1682; — *Antwort auf drei Fragen : I, Was eigentlich der Lapis Philosophorum sey? II, Worinnen seine Materie besteht, und wie sie muesse bereitet werden? III, Was man von den Alchymisten an den Hoefen grosser Herren halten soll* (Réponse à trois questions : I. Qu'est-ce que le *lapis philosophorum*? II. De quoi est-il composé, et comment peut-on le préparer? III. Qu'est-ce qu'il faut penser des alchimistes qui se trouvent aux différentes cours?); Heidelberg, 1681; — *Sendschreiben eines Adepti artis hermeticæ an die sogenannten Duumviros hermeticos fœderatos* (Épître d'un adepte de l'art hermétique); Weissenfels, 1684; — *Centrum naturæ concentratum*; Dantzig, 1682; — *Judicium de viribus hermeticis*; Amsterdam, 1683; — *Observationes de rebus variis indicis*, dans les *Ephemer. Natur. Curios.*, an. IX et X; — *Curiosa Physica*; Sondershausen, 1700 et 1701; Francfort et Leipzig, 1714; — *Arcana majora*; Leipzig, 1712, in-4°; etc. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.* — *Biographie médicale.* — Motschmann, *Erfordia litterata.* — Jöcher, *Allgem. Gel.-Lex.*

HELWIG (*Christophe* DE), frère du précédent (1), médecin allemand, né à Kœlleda, le 15 juillet 1663, et mort à Erfurt, le 27 mai 1721. Il fit ses études à Iéna, accompagna son frère dans quelques-uns de ses voyages, habita ensuite Erfurt, Weissensee, Franckenhausen, Tannstædt, et se fixa enfin en 1712 à Erfurt, où il exerça jusqu'à sa mort l'art de guérir. Le nombre de ses ouvrages est fort considérable. En voici les principaux : *De Chlorosi*; Leipzig, 1702; — *Beschreibung unterschiedlicher physikalischer, medicinischer, chymischer und œkonomischer Dinge* (Description de quelques objets de physique, de médecine, de chimie et d'économie); Leipzig, 1704; — *Frauenzimmer-apotheke* (Pharmacie des Femmes); ibid., nouvelle édit., 1720; — *Chirurgica in nuce*; Mulhouse, 1709; — *Praxis Medica*; Leipzig, 1710; — *Thesaurus Pharmaceuticus*; ibid., 1710; — *Lexicon Pharmaceuticum*; ibid., 1710; — *Lexicon Anatomico-Chirurgicum*; ibid., 1711; — *Exotica curiosa*; Francfort et Leipzig, 1711; — *Casus et Observationes medicinales, anatomicæ, chymicæ, chirurgicæ, physicæ*; ibid., 1711; — *Lexicon Medico-Chymicum*; ibid., 1711; — *Grundsaetze der ganzen Medicin* (Principes de Médecine générale); Leipzig, 1715; — *Nosce te ipsum, vel anatomicum vivum*; Francfort et Leipzig, 1715; — *Medicus clinicus*; ibid., 1715; — *Compendium medicinæ renunciatoriæ*; ibid., 1715; etc. Dr L.

Motschmann, *Erfordia litterata.* — Jöcher, *Lexikon.* — *Biographie médicale.*

HELWIG ou HELWING (*Georges-André*), naturaliste allemand, né le 14 décembre 1666, à Angerbourg, en Prusse, mort dans cette même ville, le 3 janvier 1748. Fils d'un pasteur protestant, il étudia la théologie, et remplaça son père depuis 1705 comme pasteur de la ville d'Angerbourg. Ses principaux ouvrages sont : *Flora quasimodogenita, sive enumeratio plantarum indigenarum in Prussia*; Dantzig, 1712; — *Supplementum Floræ Prussicæ*; ibid., 1726; — *Lithographia Angerburgica*; Kœnigsberg, 1717; t. II; Leipzig, 1720; — *De Lapidibus et Fossilibus*; Kœnigsberg, 1717; — *Flora Campana, seu pulsatilla cum suis speciebus et varietatibus, interspersis observationibus et XII iconibus*; Leipzig, 1719, etc. R. L.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.* — Adelung, *Supplément à Jöcher.*

* HÉLYE (*Thomas*), dit *le Bienheureux*, thaumaturge célèbre de la basse Normandie. Prêtre prédicateur, mort en odeur de sainteté,

(1) Et non *fils*, comme l'indique la *Biographie médicale.*

le 19 octobre 1257, né et inhumé à Biville, arrondissement de Cherbourg. Confesseur du roi saint Louis, il reçut de ce monarque et l'on conserve encore à l'église de Biville un calice en vermeil portant cette devise : « Sui donné par amour » ; et une chasuble soie et or aux armes de France, de Provence, de Castille et de Léon. La mort de Thomas Hélye fut l'occasion de miracles signalés, qui se sont continués depuis, et son tombeau vénéré est visité chaque année par de très-nombreux pèlerins.

LECARPENTIER DE RESTAT.

Odon Reigaud, *Visite à Biville*, le 3 des ides de septembre 1866. — Le P. Lemière, *Vie du B. T. H.*; 1832. — Trigan, *Hist. ecclésiast. de la basse Normandie.* — Couppey, *Recherches historiques sur T. Hélye de Biville*; 1842. — M. de Caumont, *Bulletin monumental*, 1846.

HÉLYOT (*Pierre*), dit *le père Hippolyte*, religieux du tiers ordre de Saint-François, né à Paris, en 1660, mort dans la même ville, le 5 janvier 1716. Il consacrait à l'étude les loisirs que lui laissait la vie monastique. Après avoir été envoyé deux fois à Rome par ses supérieurs, il eut occasion de parcourir diverses contrées de la France, et recueillit partout des matériaux pour l'ouvrage anonyme qu'il publia sous ce titre : *Histoire des Ordres monastiques, religieux et militaires, et des congrégations séculières de l'un et de l'autre sexe qui ont été établies jusqu'à présent*, etc.; Paris, 1714-1721, 8 vol. in-4°. Hélyot étant mort pendant l'impression du cinquième volume, l'ouvrage fut achevé par le père Maximilien Bullot : la dernière édition, annotée par V. Philipon de La Madeleine, est de Guingamp et Paris, 1838, 8 vol. gr. in-8°. Cette histoire, la plus étendue et la plus complète que nous ayons sur ce sujet, a été traduite en allemand. On doit en outre à Hélyot : *Le Chrétien mourant*; Paris, 1695 et 1705, in-12, et quelques autres écrits ascétiques peu remarquables. E. REGNARD.

Moreri, *Grand Dictionnaire historique.* — J. Lelong, *Bibliothèque hist. de la France.* — Querard, *La France littéraire.* — Louandre et Bourquelot, *La Littérature franc. contemporaine.* — Camus, *Bibliot. choisie des Livres de Droit.* — Barbier, *Dict. des Ouvrages anonymes.*

* **HEMANS** (*Felicia-Dorothea* BROWNE, mistress), femme poete anglaise, née le 25 septembre 1794, à Liverpool, morte le 12 mai 1835, à Dublin. Son père, nommé Browne, négociant à Liverpool, était natif d'Irlande : sa mère, née en Angleterre, descendait d'une famille vénitienne. Vers 1800 M. Browne, par suite de pertes commerciales, quitta Liverpool, et se retira avec sa famille dans une vieille habitation spacieuse et solitaire appelée Grwych, non loin d'Abergele, dans le comté de Denbigh. Dans cette antique demeure, au milieu des sites pittoresques du North Wales, Felicia Browne commença d'écrire des vers dès l'âge de neuf ans. Son père était mort ; sa mère, femme de goût et de savoir, fut la confidente de ses premiers essais poetiques, que miss Browne recueillit dans un petit volume publié en 1808. Son second volume, intitulé *Domestic Affections*, parut en 1812. Dans la même année elle devint la femme du capitaine Hemans, du quatrième régiment. Ce mariage ne fut pas heureux. Le capitaine Hemans, qui avait beaucoup souffert dans la retraite de la Corona et dans la désastreuse expédition de Walcheren, crut nécessaire à sa santé d'aller s'établir en Italie peu d'années après leur union. Ce fut du moins le motif qu'il donna pour abandonner sa femme. Cette séparation, qui ne devait jamais cesser, eut lieu un peu avant la naissance du cinquième fils de mistress Hemans. Celle-ci, avec ses cinq enfants, vint s'établir auprès de sa mère, encore vivante, à Bronwylfa, près de Saint-Asaph, dans le North-Wales. Elle reprit avec plus d'ardeur que jamais ses travaux littéraires, étudia le latin, l'italien, l'espagnol, le portugais et l'allemand, traduisit diverses poésies d'Horace, de Herrera, de Camoens, et fournit des séries d'articles sur la littérature étrangère à l'*Edinburgh Magazine*. A partir de cette époque ses ouvrages se succédèrent rapidement. La *Restoration of the Works of Art to Italy*, publiée en 1815, fut suivie des *Tales and historic Scenes*, en 1819. Vers le même temps parurent *The Sceptic*, poëme didactique en vers héroïques, et *Modern Greece*, en stances de différents mètres. Son poëme de *Dartmoor* obtint en 1821 le prix de la Société royale de Littérature. Vers l'âge de vingt-cinq ans, mistress Hemans se lia avec le révérend Reginald Heber, depuis évêque de Calcutta, qui passait une partie de l'année à Bodryddan, près de Saint-Asaph. A la suggestion de ce prélat, elle écrivit son premier ouvrage dramatique, *The Vespers of Palermo*, qui fut représenté sans succès à Londres en 1823, mais qui fut mieux reçu à Édimbourg. *The Siege of Valencia*, *The Last Constantine* et d'autres poëmes parurent en 1823. En 1825, mistress Hemans alla s'établir à Rhyllon, près de Saint-Asaph avec sa mère, ses enfants et une sœur qui, après un séjour à Vienne, était revenue avec une riche provision de livres allemands. De cette époque surtout date le culte de Felicia Hemans pour la littérature allemande. Ses *Lays of many lands*, dont beaucoup parurent dans le *New Monthly Magazine*, alors édité par Thomas Campbell, lui furent inspirés par les *Stimmen der Völker in Liedern* de Herder ; ils formèrent avec *The Forest Sanctuary* un volume publié en 1827. Ce volume fut suivi en 1828 des *Records of Woman*, un de ses meilleurs ouvrages, et qui porte l'empreinte de la profonde affliction causée à l'auteur par la mort de sa mère. Dans l'automne de 1828, le désir de faire donner une bonne éducation à ses entants l'attira pour quelques années dans le village de Wavertree, près de Liverpool. Mais elle s'en absenta fréquemment pour aller visiter Walter Scott à Abbotsford, et Wordsworth à Rydal

Mount. Elle publia en 1830 *The Songs of the Affections*. Dans le printemps de 1831, mistress Hemans quitta l'Angleterre pour l'Irlande, et se fixa à Dublin. Depuis son départ d'Angleterre sa santé déclina rapidement, en même temps que les charges d'une nombreuse famille lui imposaient un redoublement d'activité. Les derniers mois de 1833 furent consacrés à la préparation de trois recueils de poésies, qui parurent dans le printemps et l'été de 1834, sous les titres de *Hymns for Childhood; — National Lyrics and Songs for Music; — Scenes and Hymns of Life.*

En août 1834 mistress Hemans fut atteinte de la fièvre scarlatine. Cette maladie, qui se compliqua d'une hydropisie, acheva de ruiner sa constitution. En vain l'archevêque de Dublin, Whately, mit sa résidence d'été à la disposition de la mourante. Le changement d'air et les soins les plus affectueux ne lui apportèrent que de faibles soulagements. On la ramena à Dublin, afin qu'elle fût plus à portée des médecins. Le 26 avril 1835 elle dicta sa dernière poésie, le *Sabbath Sonnet*, et seize jours plus tard elle expira, après un long et calme assoupissement. Elle fut enterrée dans l'église de Sainte-Anne à Dublin. Peu après sa mort on publia un volume de ses *Poetical Remains*.

L'amour de mistress Hemans pour l'art auquel elle voua sa vie était profond et sérieux. Elle regardait la poésie comme un moyen d'élever et de purifier l'esprit, et jamais dans ses nombreux ouvrages elle ne perdit de vue cette noble mission du poëte. Jamais non plus le besoin de produire beaucoup ne lui fit sacrifier la sincérité du sentiment et de la pensée à des formes factices et convenues. Sa plus féconde source d'inspiration fut la contemplation des scènes de la nature dans l'infinie variété de leurs aspects et dans leurs rapports intimes avec le cœur de l'homme. Elle trouva aussi dans l'histoire, les voyages, les beaux-arts, des inspirations parfois belles, quoiqu'en général moins heureuses. Le génie dramatique lui manque : elle ne peut pas entrer dans les pensées et les sentiments d'autrui ; elle ne peut qu'exprimer les siens propres. De là le caractère essentiellement lyrique de ses ouvrages, de là leur uniformité ; de là aussi leur profonde et pénétrante beauté. Dans ses dernières années ses impressions religieuses devinrent plus vives, et teignirent plus fortement sa poésie, qui subit vers le même temps la grave et douce influence de Wordsworth. C'est dans ses recueils de 1828 à 1835 qu'il faut chercher ses pièces les plus exquises et les plus élevées ; elle y mérite l'éloge que lui accorde un critique contemporain (1), d'être « un poëte d'une grande distinction, d'une moralité profonde, d'une sensibilité naturelle, toujours revêtue d'imagination et voilée de modestie ». L. J.

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. III, p. 307.

Chorley, *Memoirs of Mrs Hemans*. — *English Cyclopædia* (*Biog.*). — *Edinburgh Review*, oct. 1829.

* **HÉMARD**, poëte français, vivait au milieu du dix-septième siècle ; nous n'avons aucun renseignement sur son compte. Il a publié à Paris, en 1653, in-12, un recueil d'épigrammes presque toutes assez médiocres et souvent grossières, et il l'intitula les *Restes de la Guerre d'Estampes* ; on n'y trouve que peu d'allusions aux événements politiques. G. B.

Violet-Leduc, *Bibliothèque poétique*, t. I, p. 476.

HÉMÉRÉ (*Claude*), historien français, né à Saint-Quentin, vers 1580, mort en 1650. Reçu de la Société de Sorbonne en 1611 et docteur en 1614, il fut nommé bibliothécaire de Sorbonne en 1638 ; il garda cette place pendant six ans, et fut ensuite chargé de la rédaction du catalogue des manuscrits du cardinal de Richelieu. On a de lui : *Carthusianus, sive Iter ad sapientiam* ; Saint-Quentin, 1627, in-8° ; — *Cerastes in semita* ; Paris, 1632, in-8° ; — *De scholis publicis, earumque magisteriis ; dissertatio pro regali ecclesia Sancti-Quintini* ; Paris, 1633, in-8° ; — *Tabella chronologica decanorum, custodum, canonicorumque regalis ecclesiæ Sancti-Quintini qui vel natalium splendore nobilissimi, vel clarissimis titulis dignitatum amplissimarum, vel pietate atque doctrina floruerunt* ; Paris, 1633, in-8° : c'est une suite à l'ouvrage précédent ; — *De Academia Parisiensi, qualis primo fuit in insula, et episcoporum scholis liber* ; Paris, 1637, in-4° : cet ouvrage est dédié au cardinal de Richelieu, proviseur de Sorbonne ; — *Augusta Viromanduorum vindicata et illustrata, duobus libris, quibus antiquitates urbis et ecclesiæ Sancti-Quintini, Viromanduorumque comitum series explicantur : adjectum est registrum veterum chartarum* ; Paris, 1643. J. V.

P. Lelong, *Bibl. histor. de la France*. — Moréri, *Grand Dict. histor.*

HEMERT (*Paul* VAN), philosophe hollandais, né à Amsterdam, en 1756, mort à La Haye, le 10 février 1825. Après avoir fait ses études dans les universités de Leyde et d'Utrecht, et obtenu le grade de docteur en théologie, il devint prédicateur à Baarn, puis à Wyk-by-Duurstede. La libéralité de ses idées le fit accuser d'opinions hétérodoxes, et il aima mieux donner sa démission que se soumettre au jugement du consistoire. Il publia à ce sujet, en 1784, trois *Lettres* au professeur Bonnet d'Utrecht, dans lesquelles il soutenait que même en matière de religion il faut admettre l'autorité de la raison. Il alla ensuite s'établir à Amsterdam. La Société de Teyler, à Haarlem, avait proposé pour sujet de prix la thèse suivante : « Tout homme doué de jugement n'est pas seulement autorisé, mais obligé de juger par lui-même en matière de religion. » Van Hemert remporta le prix ; il en obtint deux autres pour des mémoires envoyés aux concours de la même société. En 1787 il

publia, sous le pseudonyme de *Paul de Samosate*, une brochure intitulée : *Sur les opinions des premiers Chrétiens et Pères de l'Église relativement à la personne du Christ*. En 1790 il remplaça Wyttenbach dans la chaire de philosophie et belles-lettres au collége des remontrants à Amsterdam ; mais il se démit bientôt de cette place, et depuis il n'en accepta pas d'autre, excepté celle de membre de l'Institut des Pays-Bas. En 1795 il commença à publier ses *Éléments de la Philosophie de Kant*, 4 vol. in-8°. La philosophie de Kant avait trouvé en Hollande un grand nombre d'adversaires ; non content d'en exposer les principes, van Hemert la défendit, dans un recueil qui parut sous le titre de *Magasin critique*, 1799 et années suivantes, 6 vol. in-8°. Parmi les adversaires de Kant on comptait Wyttenbach, qui, dans sa *Bibliotheca Critica* (1809), s'exprima sévèrement sur le philosophe allemand. Van Hemert répondit à cette attaque par une *Epistola ad Danielem Wyttenbachium*. Wyttenbach riposta sans ménagement dans sa *Philomathia*, et van Hemert répliqua par une *Trias Epistolarum*. La polémique ne finit pas là. En 1813, Mahne, disciple de Wyttenbach, publia une brochure intitulée : *Epistolæ sodalium socraticorum Philomathiæ*. Van Hemert opposa à cette dernière attaque une satire en forme de dialogue et sous le titre de *Strenna van Hemert ad Danielem Wyttenbachium, missa ipsis Kalendis januariis* 1814. On a encore de ce philosophe : *Lectuur by het ontbyt en de the-tafel* (Mélanges de littérature, de philosophie et d'histoire) ; 1807, 11 vol. Y.

Galerie historique des Contemporains (Bruxelles, 1819). — Rabbe et Boisjolin, *Biog. univ. et port. des Contemp.*

HÉMEY *d'Auberive* (*Nicolas-Philibert*), écrivain français, né à Châlons-sur-Marne, en 1739, mort à Paris, le 10 octobre 1816. Ses études achevées, il devint grand-vicaire de l'évêque de Lescar, et plus tard de M. de Marbeuf, évêque d'Autun. Il suivit celui-ci à Lyon. A la révolution Hémey se réfugia d'abord dans son abbaye d'Ébreuil ; bientôt il dut prendre la fuite. Son mobilier fut détruit, ses livres et ses papiers furent brûlés. Il se cacha en Bresse, se réfugia en Suisse, en Savoie, et revint à Paris, où s'étant lié avec l'abbé Émery, il l'aida dans ses publications. Napoléon offrit un évêché à Hémey ; celui-ci refusa. On a de lui : *Anecdotes sur les décapités* ; Paris, 1796, in-8°, anonyme. Il a été l'éditeur de la *Doctrine de l'Écriture sur les Miracles*, traduite de l'anglais de Hay, par Nagot ; Paris, 1808, 3 vol. in-12. Il a aussi publié les deux premiers volumes des *Œuvres de Bossuet*. J. V.

Quérard, *La France littéraire*.

HEMINA CASSIUS. *Voy.* CASSIUS.

HEMLING, HEMMELINGK, HEMMELING, HEMMELINCK et, suivant le docteur Waagen, MEMLING (*Hans*), telles sont les différentes formes du nom d'un excellent peintre de la première école flamande, que quelques biographes font naître à Bruges, d'autres à Damme près cette ville (on a aussi écrit qu'il était né à Constance). La même incertitude règne sur la date de sa naissance : les années 1425, 1430, 1450 sont indiquées. Il n'y a qu'un fait certain, c'est qu'il fut élève de Roger de Bruges, et qu'il brillait de tout son talent en 1480. Il s'engagea comme soldat dans l'armée bourguignonne, et assista, dit-on, aux batailles de Morat, de Granson et de Nancy. La fatigue et les excès le réduisirent à entrer à l'hôpital de Saint-Jean-de-Bruges. Dans sa convalescence, il peignit plusieurs tableaux, qui sont regardés comme ses chefs-d'œuvre, et lui firent obtenir son congé. Dans le cadre qui représente *La Nativité*, il s'est peint lui-même passant la tête à travers une fenêtre. Ce tableau est signé *Hemling* et daté de 1479. On ne connaît rien de certain du reste de la vie de ce peintre. On a comparé souvent Hemling à van Eyck ; l'avantage est tout pour le premier, qui est plus correct, plus noble et aussi original. La vérité, l'harmonie, la délicatesse, la grâce de la composition distinguèrent Hemling, dont presque toutes les grandes collections revendiquent un ou plusieurs morceaux. Il suivait l'ancien usage de peindre à l'eau d'œuf, quoique déjà la peinture à l'huile fût connue de son temps. On lui a attribué beaucoup d'œuvres qui, quoique faites dans sa manière, n'ont aucun caractère de notoriété. Voici la liste de ceux qui paraissent être réellement de lui : à Munich, dans la Pinacothèque : grand triptyque de l'*Adoration des Mages* ; petite *Adoration des Mages* ; autre *Adoration des Mages* ; très-vaste composition comprenant : *Les Sept Joies et les Sept Douleurs de la Vierge* ; *La Manne dans le désert* ; *Abraham devant Melchisédech* ; *La Prise de Jésus au jardin des Oliviers* ; *Une tête du Christ* ; — dans la collection du roi de Bavière : *Descente du Saint-Esprit* ; — chez le professeur Hauber : *La Naissance du Christ* ; — dans la collection Boisserie : *Saint Jean-Baptiste* ; — triptyque dont le milieu représente l'*Adoration des Mages* ; — dans la collection du prince de Leuchtenberg : *Saint Jean-Baptiste montrant le Sauveur à un homme qui se met à genoux* ; — à Anvers, au musée : *Portrait de religieux*, demi-nature ; *Annonciation* ; un *Évêque en prière* ; *Marie au milieu du temple* ; — à Gand, dans le cabinet du comte de Thiennes : *La Vierge, l'Enfant-Jésus et sainte Anne* ; — à Vienne, au musée : *Saint Jean-Baptiste*, volet d'autel ; *Le Sacrifice d'Abraham* (grisaille) ; *La Vierge et l'Enfant-Jésus sous un dais* ; *Jésus portant sa croix* ; — dans l'académie des beaux-arts : *Dieu le père et Jésus couronnant la Vierge* ; *La Résurrection du Christ* ; — à Berlin, au musée : partie de retable représentant *L'Annonciation* ; *Jésus sur la croix* ; — à Aix-la-Chapelle, galerie Bettendorf : *Un Ange éveillant le prophète*

Élie pour qu'il prenne de la nourriture ; — à Strasbourg : *Un Buveur ;* — en Angleterre, collection Aders de Londres : *Un portrait d'Hemling ; Marie reine du ciel avec l'enfant rédempteur sur ses genoux ; Prophètes ;* bas-reliefs représentant *Les Sept Joies de Marie ; Fond d'architecture ; Fuite en Égypte ; Buste d'homme joignant les mains et levant les yeux au ciel ;* — à Cheswick, dans le château du duc de Devonshire : *La Vierge et l'Enfant-Jésus,* avec volets ; — à Alton Towers, dans le château de lord Shrewsbury : *Marie avec son divin fils dans une chambre ;* — à Milan, dans la bibliothèque ambroisienne : *La Vierge assise avec l'Enfant-Jésus et ayant derrière eux au fond de nombreux édifices ;* — à Florence, dans la galerie de gl' Uffizi : *Marie sur un trône tenant Jésus enfant dans ses bras :* il y a un fond de paysage et des anges jouant d'instruments de musique ; *Saint Benoît ;* — dans la galerie des Offices : *Portrait d'homme qui prie devant un livre d'heures ;* — à Madrid, au musée : *Adoration des Mages ; Un Prêtre célébrant la messe ;* — à Paris, au Louvre : *Jean-Baptiste ; Sainte Marie-Madeleine ; Saint Christophe portant l'Enfant-Jésus ;* — à Douai, un triptyque qui se trouve au musée ; deux fragments détachés de la légende de saint Bertin ; une petite miniature représentant l'*Annonciation* en Allemagne (1) ; une autre miniature, représentant *Sainte Barbe* (2). On a encore de Hemling d'admirables miniatures, telles que le *Missel* de la bibliothèque Saint-Marc ; deux superbes bréviaires du cabinet des ivoires de Munich ; un livre de prières de la bibliothèque de la cour de cette ville ; un autre livre de prières, qui appartint à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, manuscrit orné de grisailles magnifiques et qu'on trouve aujourd'hui dans la bibliothèque royale de La Haye. Toutes les miniatures, les dessins et les arabesques de ces manuscrits ne sont pas, il est vrai, dus à Hemling ; d'autres artistes, notamment van Eyck, y ont travaillé également. On reconnaît les parties qui sont dues Hemling, en ce que le dessin y est plus fin, plus délicat, les draperies plus légères et moins tourmentées (3). Z. Pierart et A. de L.

Isaac Bullart, *Académie des Sciences et des Arts ;* Amsterdam, 1682. — Karl van Mander, *Vie des Peintres anciens, italiens et flamands ;* id., 1604. — Sander, *Flandria illustrata.* — Descamps, *Vie des Peintres flamands et hollandais.* — Michiels, *Histoire de la Peinture flamande.* — Hédouin, *Études sur la Vie et les Tableaux d'Hemling ;* in-4° ; reproduit par les *Annales archéologiques,* annee 18[illegible]. — Johanna Schœpenhauser, *Vie de Jean van Eick.* — Keverberg, *Ursule, princesse britannique, d'après la légende et les peintures d'Hemling.* — Charles Hen, *Les Belges illustres,* article Hemling. — L'abbé Carton, *Les trois frères van Eick,* brochure publiée à Bruges. — *Catalogue du musée de l'hôpital de Bruges.* — L. de Bast, *Dissertation particulière.* — Waagen, *Notice sur les Tableaux de l'hôpital Saint-Jean de Bruges.* — Passavant, *Voyage artistique en Angleterre et en Belgique.* — Nieuwenhuys, *Description de la Galerie du roi des Pays-Bas.* — Louis Viardot, *Musées de l'Europe.* — Hippolyte Fortoul, *De l'Art en Allemagne.* — *Archives communales de Bruges.*

HEMMINGFORD (*Walter* d'), historien anglais, appelé aussi *Walter d'Hemingburgh,* mort en 1347. Il était chanoine de l'abbaye de Gisebuth ou Gisberough, dans le comté de York, et vivait sous le règne d'Édouard III. Il écrivit une histoire d'Angleterre de 1066 à 1308. Cet ouvrage, recommandable par l'exactitude et l'impartialité de l'auteur, a été imprimé d'abord dans les *Historiæ Anglicanæ Scriptores quinque,* de Gale, Oxford, 1687, in-folio, et réimprimé par Hearne, Oxford, 1731, 2 vol. in-8°. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

HEMMERLEIN. *Voy.* Kempis et Malleolus.

HEMPRICH (*Frédéric-Guillaume*), voyageur et naturaliste allemand, né le 24 janvier 1796, à Glatz, mort le 30 juin 1825, à Massana. Fils d'un chirurgien, il servit dès l'âge de dix-sept ans comme médecin dans l'armée prussienne, et termina plus tard ses études à Breslau et à Berlin. Dans cette dernière ville, il se lia intimement avec Ehrenberg, qu'il accompagna dans ses voyages d'exploration scientifique à travers l'Égypte, la Nubie et l'Arabie. Rétabli à peine des suites d'une piqûre de vipère, il tomba de nouveau malade à Djedda ; et mourut à Massana, à l'âge de vingt-neuf ans, d'une fièvre typhoïde. Ehrenberg le fit enterrer dans la petite île de Toalut. Outre des comptes-rendus de voyage, que l'on retrouve dans les ouvrages publiés par M. Ehrenberg, on a de Hemprich une *Histoire naturelle* (Grundriss der Naturgeschichte) ; Berlin, 1820, dont une seconde édition a été publiée par H.-G.-L. Reichenbach (1829). R. L.

Conv.-Lex., avec additions.

HEMRICOURT (*Jacques* de), généalogiste et historien belge, né à Liége, en 1333, mort le 18 décembre 1403. Il descendait par les femmes de l'ancienne famille de Dammartin, et son véritable nom de famille était *Tomboir.* Il fut, de 1360 à 1376, secrétaire des échevins de Liége, en 1372 mayeur en féauté pour Raes de Waroux, et la même année secrétaire du tribunal des Douze. Il devint en 1381 membre du conseil privé de l'évêque de Liége, et fut en 1389 élu bourgmestre. Après la mort de sa seconde femme, il fut admis dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Hemricourt est surtout connu comme auteur d'un ouvrage qui, comme l'a dit le baron de Reiffenberg, présente un tableau animé de l'ancien état de la société au pays de Liége. Resté longtemps manuscrit, il a été publié sous ce titre : *Miroir des Nobles de Hasbaye, composé en forme de chronique par Jacques de Hemricourt, chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, où il traite des généalogies de l'ancienne noblesse de Liége et des environs, depuis l'an* 1102

(1) *Voyez* au sujet de cette miniature le *Messager des Sciences et Arts de la Belgique,* année 1834.

(2) *Voyez* id., année 1[illegible].

(3) Rien de plus parfait en ce genre que les miniatures d'un superbe manuscrit d'*heures* qui appartenait, de père en fils à MM. Debure.

jusques en l'an 1398; *avec l'histoire des guerres civiles dudit pays, qui ont duré l'espace de quarante-cinq ans, et traité de paix qui fut conclu ensuite des dites guerres; mis du vieux en nouveau langage, enrichy d'un grand nombre de figures en taille douce, et dédié à monseigneur le comte de Marchin, par le sieur de Salbray;* Bruxelles, 1673, et, avec un nouveau frontispice, 1715, in-fol. : la traduction de Salbray, d'ailleurs fort infidèle, est presque aussi obscure que l'original. Jalheau, chanoine à Liége, a donné de ce livre une édition (Liége, 1791, in-fol., fig.), dont le comte d'Oultremont de Wégimont avait avancé les frais, mais dont un petit nombre d'exemplaires se trouvent dans le commerce, l'éditeur ayant été forcé de s'expatrier. Enfin, M. A. Vasse en a commencé une nouvelle édition, restée inachevée, et dont les premières livraisons ont seules paru (Bruxelles, 1852, in-fol.). On a aussi de Hemricourt le *Patron de la temporalité des évêques de Liége*. Le baron de Villenfagne a inséré dans ses *Essais critiques sur différents points de l'histoire de Liége* une analyse de cette œuvre, le traité le plus remarquable que nous ayons sur l'ancien droit public de Liége, et M. Polain, après l'avoir collationné sur vingt-sept manuscrits offrant un grand nombre de variantes et d'interpolations, l'a publié presque en entier à la fin du second volume de son *Histoire de l'ancien Pays de Liége*. Loyens, dans son *Recueil héraldique des Bourgmestres de la noble cité de Liége*, attribue à Hemricourt « d'autres curieux recueils », dont il ne donne pas les titres. La bibliothèque royale de Bruxelles possède le manuscrit d'une édition du *Miroir des Nobles de Hasbaye*, préparée par Christophe Butkens, et la copie du *Patron de la Temporalité*, transcrite par le moine chroniqueur Jean de Stavelot. E. Regnard.

Miroir des Nobles de Hasbaye, prelimin. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — De Villenfagne, *Esprit des Journaux*, année 1786. — Le même, *Melanges de Littérature et d'Histoire*. — Dewez, *Histoire du Pays de Liége*, t. II. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, t. III, n° 30, 692. — De Reiffenberg, *Archives philologiques*, t. II. — Le même, *Chronique rimée de Philippe Mouskes*, introduction. — *Revue Belge*, t. I. — De Gerlache, *Histoire de Liége, depuis César jusqu'à Maximilien de Bavière*, p. 99. — F. Hénaux, *Biographie des Historiens liégeois : Hemricourt*, dans le *Messager des Sciences historiques de Belgique*, année 1841.

HEMSEN (*Jean-Tychsen*), théologien allemand, né le 15 octobre 1792, à Boldixum, dans l'île de Fœhr (Schleswig), mort à Gœttingue, le 14 mai 1830. Il était fils d'un capitaine de navire. Après avoir étudié à Copenhague et à Gœttingue, il fut, en 1821, reçu docteur en philosophie à cette dernière université, où il devint plus tard professeur extraordinaire en théologie (1823). On a de lui : *Anaxagoras Klazomenensis, seu de vita ejus et philosophia*; Gœttingue, 1821, in-8°; — *Die Authenticitaet der Schriften des Evangelisten Johannes* (Examen de l'authenticité des écrits de l'évangéliste Jean); Schleswig, 1823, réfutation des *Probabilien* (Probabilités) de Bretschneider; — *De Christologia Joannis Baptistæ*; Gœttingue, 1824; — *Der Apostel Paulus, sein Leben, Wirken, und seine Schriften* (L'apôtre Paul, sa vie, ses actions et ses écrits), ouvrage posthume, publié par Luetke et Gœschen; ibid., 1830, in-8°; et quelques autres écrits. Il a fourni des articles aux *Gelehrte anzeigen* (Annonces savantes) de Gœttingue, et à la *Neue kritische Bibliothek* de Seebold. Il a édité *Geschichte und Literatur der Kirchengeschichte*, de Staeudlin; Hanovre, 1827, et *Berengarii Turonensis Liber De sacra Cœna, adversus Lanfrancum*; Leipzig, 1830. E. B.

Luebker et Schrœder, *Lex.* — *Neuer Nekrolog der Deutschen*, 1830, t. I, 422-424.

HEMSKERCK. *Voy.* Véen (Van).

HEMSKERK ou **HEEMSKERK** (*Jacques* de), navigateur hollandais, tué devant Gibraltar, le 25 avril 1607. Il avait la réputation d'un habile marin lorsqu'en 1595 les états généraux de Hollande et le prince Maurice d'Orange jugèrent convenable de faire une nouvelle expédition pour découvrir un passage à la Chine par le nord-est. Willem Barentz van der Schelling (*voy.* ce nom) venait d'échouer dans une pareille tentative; néanmoins, il affirmait la possibilité de réussir par le Weigats (détroit de Nassau). Il s'offrit de conduire comme pilote la flottille dont Hemskerk serait le commandant, et tous deux mirent à la voile du Texel le 2 juin 1595, avec sept bâtiments de diverses grandeurs. Gérard de Veer les accompagna comme officier et historiographe; Pierre Plancius était leur géographe. Dès le 14 ils côtoyaient la Norvège, et s'avançaient toujours vers le nord-est; le 14 août, par 70° 47', ils découvrirent deux îles, auxquelles ils donnèrent les noms de *Prince Maurice* et de *Comte Frédéric*. Ils étaient déjà environnés de glaçons énormes, et, ne pouvant embouquer le détroit de Nassau, mouillèrent dans une baie qu'ils nommèrent de *Trane*, où ils firent une ample récolte d'huile de baleine. Ils descendirent à terre, et se mirent en rapport avec les indigènes (Samoïèdes), dont ils furent bien reçus. Ce n'est qu'après avoir doublé un cap situé à cinq journées de marche vers le nord, qu'ils entrèrent dans une vaste étendue d'eau s'ouvrant vers le sud-est. Les glaces gênaient alors tout mouvement nautique. Dans leurs longues explorations, les Hollandais perdirent plusieurs des leurs, dévorés par les ours blancs. Ils reconnurent l'*île des États* et le *cap des Idoles* (déjà signalés par Barentz), et tentèrent plusieurs fois de franchir le Weigats. Complétement découragé le 25 septembre par la formation de banquises congelées sous un vent d'est des plus violents, Hemskerk donna le signal du retour; le 30 septembre la flotte se rallia sur l'île de Wardhuis, et y demeura mouillée jusqu'au 10 octobre. Le 18 novembre elle rentra dans la Meuse, après

quatre mois seize jours d'une navigation aussi pénible que stérile.

Le peu de succès de cette tentative et des précédentes décida les états généraux à ne plus en entreprendre d'autres aux frais publics; ils se bornèrent à promettre une prime de vingt-cinq mille florins au navigateur qui trouverait le passage tant cherché. Le conseil de la ville d'Amsterdam équipa alors deux vaisseaux. Jacques de Hemskerk fut nommé maître-capitaine de l'un, Jean Cornelisz Ryp de l'autre; Barentz servait encore de pilote. Gérard de Veer leur fut adjoint comme officier et historiographe. Ils mirent à la voile le 18 mai 1596. Dès le 2 juin ils se trouvaient par les 71° et n'avaient plus de nuit. Ils voyaient trois soleils (double parhélie) et trois arcs-en-ciel sur l'horizon, et le 5, par les 74°, ils furent environnés de glaces flottantes. Le 11 ils prirent terre sur une île où ils eurent à livrer un combat de deux heures contre une bande d'ours blancs. Cette île, située par 74° 30", reçut le nom de *Beeren-Eilandt* (île aux ours). Le 19, par 81° 11', ils eurent connaissance du Spitzberg, qu'ils estimèrent être une continuation de la terre de Groenland. C'était le pays le plus septentrional qui ait été découvert jusque alors; néanmoins, ils y trouvèrent de la verdure, des herbes et plusieurs animaux. Ils le relevèrent du 80° au 76°. La boussole marquait une déviation de 16°. Ils redescendirent ensuite au sud jusqu'à Beeren-Eilandt. Le 1er juillet Ryp déclara son intention de mettre le cap au nord et de chercher un passage dans les terres nouvellement découvertes; Barentz, au contraire, voulut porter vers le sud-est. Hemkerk se rangea à cet avis, et les deux bâtiments se séparèrent. Le 17 juillet Hemskerk et son pilote entraient dans la baie de Loms (Nouvelle-Zemble, 74° 40'), et le 7 août ils se trouvaient sous le cap de Troost. Le 25 ils avaient dépassé la Nouvelle-Zemble, et espéraient embouquer le Waigatz, mais les glaces leur en fermèrent l'entrée. Ils voulurent alors revenir en Hollande; mais il était trop tard. Leur navire, enfermé de toutes parts par une barrière solide, ne tarda pas à se disjoindre sous des chocs constamment réitérés et d'une puissance inouïe. Le 15 septembre, il fallut se décider à hiverner par 76° et à construire une hutte avec les épaves trouvées sur la côte ou les bois arrachés au bâtiment. Ce lieu porte le nom de Stroobaï. Sans cesse assiégés par les ours, dont quelques-uns avaient treize pieds de long; enterrés sous la neige, qui ne leur permettait de faire du feu qu'à la condition d'être asphyxiés; presque sans vivres, sans armes et sans vêtements, ce que les malheureux navigateurs eurent à souffrir est innarrable. Durant plus de deux mois ils furent contraints de conserver dans leur hutte les cadavres de leurs camarades que la misère et la maladie avaient frappés mortellement. Cependant Hemskerk, Gérard de Veer et Barentz donnèrent de tels exemples de courage et de résignation que le 14 juin 1597 les survivants des naufragés mettaient en mer sur deux embarcations qu'ils s'étaient construites. Menacés constamment d'être broyés par les glaçons et arrêtés souvent par eux, leur voyage semblait une longue agonie. Chaque jour un nouveau décès éclaircissait les rangs des équipages. L'héroïque Barentz succomba lui-même, le 20 juin, entre le cap des Glaces et celui de Troost. Ils contournèrent la Nouvelle-Zemble, en portant au nord puis à l'ouest. Le 23 juillet, près du cap de Cant (73° 10'), ils descendirent à terre, et ramassèrent « beaucoup de petites pierres de bon or ». Le 28 ils virent pour la première fois depuis treize mois d'autres êtres humains; c'étaient « des Russiens », qui dans deux *loges* (barques) étaient à l'ancre devant l'abbaye de Saint-Laurent, sous le cap du Bastion; ils en obtinrent quelques vivres; mais l'ignorance de la langue russe empêcha les Hollandais d'apprendre la route qu'ils devaient suivre. Ils mirent néanmoins le cap au sud-sud-ouest, et après s'être égarés plusieurs fois, le 18 août ils entrèrent dans la mer Blanche, qu'ils traversèrent, et atterrirent à Kola, où ils eurent la joie de retrouver, le 2 septembre, Jean Cornelisz Ryp avec son bâtiment intact. Quant aux naufragés, ils n'étaient plus que douze, et venaient de faire trois cent quatre-vingt-une lieues sur deux barques non couvertes. Pour consacrer le souvenir d'un si long et si périlleux voyage, ils demandèrent la permission au grand-duc de Moscovie de déposer deux embarcations dans la maison des marchands de Kola. Le 29 octobre Hemskerk entrait enfin dans la Meuse. Ses concitoyens le reçurent avec distinction, et lui confièrent de nouveau la direction de plusieurs expéditions destinées pour les Indes. En avril 1601, il partit du Texel avec Jacques Grenier et Wolphart Harmanz (*voy.* ce nom), ayant sous leurs ordres treize vaisseaux, qui se dispersèrent dans les différents ports de la mer du Sud. Parti de Bantam avec deux vaisseaux pour aller charger à Johor, Hemskerk rencontra une caraque portugaise qui venait de Macao avec une riche cargaison et plus de sept cents hommes d'équipage; il l'attaqua, et la prit après un léger combat. Il renvoya presque tous ses prisonniers sans rançon, obtint d'eux et de leurs amis les lettres les plus honorables, qu'il produisit dans tous les ports des Indes, et détruisit l'idée, généralement répandue dans ces parages, que les Hollandais n'étaient que des pirates sans humanité et sans honneur. En 1607 Hemskerk était amiral en chef des Provinces-Unies; avec vingt-six vaisseaux, il attaqua le 25 avril, devant Gibraltar, la flotte espagnole, qui comptait cinquante voiles et était protégée par les feux de terre. Au milieu du combat, Hemskerk eut la cuisse emportée par un boulet; et malgré cette grave blessure il ne cessa de commander qu'en expirant, et sa victoire fut complète. Ses concitoyens lui firent des obsèques magnifiques; le bronze, le marbre et le burin

perpétuèrent sa mémoire. La relation de ses voyages vers le pôle arctique a été rédigée et publiée par Gérard de Veer (1), Amsterdam, 1598, in-fol.; trad. en français, Paris, 1599, et Amsterdam, 1600 et 1609, in-12, sous le titre de *Vraie Description de trois Voyages de mer par les navires de Hollande et Zélande, le long de la Norvège, de la Moscovie, et de la Tartarie, pour aller aux roïaumes du Cathaï et de la Chine, en* 1596. Alfred DE LACAZE.

Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie (hollandaise) *des Indes orientales*, etc., t. I, p. 69-209. — Mentelle, *Histoire générale des Voyages*. — Du Bois, *Vies des Gouverneurs hollandois aux Indes orientales*, p. 6 et 10. — Huet, *Vue du Commerce des Hollandois*, chap. XIII. — Sallengre, *Essai d'une Histoire des Provinces-Unies*, p. 63-67. — Van Meteren, *Histoire des Pays-Bas*, in-fol., 495. — Grotius, *Annales*, t. XI.

HEMSTERHUYS (*Tibère*), philologue hollandais, l'un des plus grands critiques du dix-huitième siècle, né à Groningue, le 1[er] février 1685, mort à Leyde, le 7 avril 1766. Son père, François Hemsterhuys, médecin distingué et ami éclairé des lettres, cultiva avec soin les heureuses dispositions qu'il annonça de bonne heure. Dès l'âge de quatorze ans, le jeune Hemsterhuys était entré à l'université de Groningue. Jean Bernoulli, dont il suivait les leçons, et qui n'eut pas de peine à deviner tout ce que son élève serait un jour, s'attacha particulièrement à lui. Sous cet habile maître, Hemsterhuys fit des progrès si rapides dans les mathématiques et la philosophie qu'il se plaça bientôt au premier rang de ses élèves. Après avoir passé quelque temps à l'université de Groningue, il se rendit à Leyde, où l'attirait la réputation de Perizonius, qui y enseignait les belles-lettres et surtout l'histoire ancienne avec un succès inconnu jusque là. A Leyde Hemsterhuys eut bientôt fixé l'attention des curateurs de l'Académie, qui le chargèrent du soin de mettre en ordre les manuscrits de la bibliothèque. Après ce choix, très-flatteur pour un si jeune homme, personne ne douta plus que Hemsterhuys ne succédât à J. Gronovius dans la chaire de littérature grecque qu'il occupait; mais Gronovius mort, des intrigues vinrent mettre obstacle aux bonnes dispositions des curateurs de l'Académie, et la chaire fut donnée à Havercamp. En 1704, à peine âgé de dix-neuf ans, Hemsterhuys fut appelé à Amsterdam pour y professer les mathématiques et la philosophie; mais il ne se laissa pas détourner par ces nouvelles occupations de la culture des lettres anciennes. Il trouva à Amsterdam J. Broekuys, Bergler, Küster, avec lesquels il se lia d'une étroite amitié. Ce fut peu après son arrivée dans cette ville que, sur l'invitation de Grævius, il se chargea de terminer l'édition du lexique de Pollux, que Lederlin avait commencée; cette édition parut en 1706, et mérita au jeune éditeur les suffrages des savants. Mais des lettres qu'il reçut de Bentley, et dans lesquelles ce grand critique corrigeait plusieurs passages des poëtes comiques cités par Pollux, passages que n'avait pas heureusement corrigés Hemsterhuys, vinrent bientôt troubler la satisfaction que lui avait causée ce premier succès. Un profond découragement s'empara de lui; il fut au moment de renoncer à ses études favorites, et pendant deux mois entiers il n'osa pas ouvrir un auteur grec. Il finit cependant par reprendre courage, et comprit qu'il n'était pas raisonnable de se vouloir comparer, lui novice, à un critique aussi exercé, aussi consommé que Bentley. Il résolut donc de refaire son éducation philologique. Bentley fut le modèle qu'il se proposa. Il se mit à relire tous les écrivains grecs, en commençant par le plus ancien pour arriver, en suivant l'ordre des temps, jusqu'au plus moderne. Il lisait toujours la plume à la main, notant tout ce qui pouvait servir à éclaircir la langue, l'histoire, la philosophie, les mœurs, les usages de l'antiquité. Cet exercice lui fit amasser les trésors d'érudition qu'il répandit plus tard avec tant d'abondance dans ses différentes productions, et lui donna de la langue grecque cette connaissance intime et profonde par où il surpassa tous ceux qui l'avaient précédé. Il ne se borna pas, comme le faisaient presque tous les savants de son temps, à lire les poëtes, les orateurs, les historiens, les grammairiens; mais, imitant l'exemple des savants qui avaient illustré l'époque de la renaissance, il fit entrer dans le cercle de ses lectures les philosophes, les mathématiciens et les astronomes. Il joignit à toutes ces études celle des monuments de l'art antique, qu'il regardait comme nécessaire non-seulement pour arriver à une intelligence plus parfaite des anciens auteurs, mais encore pour se former au sentiment du beau. Toutefois, il considéra constamment la connaissance approfondie de la langue comme le fondement nécessaire de toutes les autres connaissances. Il introduisit dans l'étude de la langue grecque une méthode fondée sur l'analogie, et qui consistait à ramener chaque mot à ses éléments primitifs, et à partir de là pour en observer les modifications, les transformations successives. Cette méthode, qui fut développée encore par son élève Valckenaër, et par Lennep, n'a pas été accueillie par le reste de l'Europe savante avec la faveur qu'elle avait obtenue en Hollande, où même aujourd'hui elle a beaucoup perdu de son crédit. Mais le grand, le durable service que rendit Hemsterhuys aux écoles de son pays, ce fut d'y

(1) « Vers la fin de décembre, rapporte de Veer, le cuir des souliers gela dans les pieds aussi dur que si c'eût été de la corne, si bien qu'il n'y eut plus moyen de s'en servir. Les distributions furent arrêtées, car le vin sec de Xerez (Xères), qui est fort chaud, gela aussi. Le feu ne sembloit plus avoir sa chaleur ordinaire, ou du moins elle ne pouvoit passer aux objets qui en étoient proches; car il falloit brûler ses bas avant que la chaleur se fit un peu sentir aux piés, et l'on n'auroit pas senti la brûlure si l'odorat n'en eût point été frappé. Il y avoit contre le plancher et la muraille de la hute de la glace épaisse de deux doigts, et il y en avoit même dans les lits où les gens étoient couchés. »

remettre en honneur l'étude du grec, trop négligée avant lui. Juste Lipse, qui avait professé les belles-lettres à Leyde peu après la fondation de l'université, n'avait pas craint de dire que la connaissance du grec pouvait faire honneur à un savant, mais qu'elle ne lui était pas nécessaire; et peut-être cette doctrine aurait-elle prévalu, si Joseph Scaliger, qui lui succéda, n'était venu fonder en Hollande, par son exemple autant que par ses leçons, l'étroite alliance des lettres grecques et latines. Les Grotius, les Heinsius, les Gronovius, les Grævius (*voy.* tous ces noms) marchèrent dans la même voie; mais après ces habiles critiques, l'étude du grec fut sinon entièrement abandonnée, du moins fort négligée, et pour retenir les muses grecques, près de s'enfuir, comme dit Ruhnkenius, élève et panégyriste d'Hemstershuys, il ne fallait rien moins qu'un autre Scaliger. La Hollande le trouva dans Hemsterhuys; et ce fut sans doute grâce à l'heureuse révolution qu'il opéra dans les études, que ce pays sut ressaisir le sceptre de la critique classique, qu'il conserva pendant tout le dernier siècle.

En 1717, Hemsterhuys avait été appelé d'Amsterdam à Francker comme professeur de grec et d'histoire nationale; en 1740, il passa avec la même qualité à l'université de Leyde, où il mourut. Il était parvenu à sa quatre-vingt-deuxième année, conservant jusqu'au dernier moment toute la vigueur de son esprit. Sa mémoire seule s'était affaiblie vers la fin de sa vie.

On a d'Hemsterhuys : les trois derniers livres de l'*Onomasticon* de Julius Pollux, pour compléter l'édition dont les sept premiers livres avaient été soignés par Lederlin; Amsterdam, 1706, in-fol.; — *Luciani Colloquia et Timon;* Amsterdam, 1708, in-12, 1732; Bâle, 1771, in-12; — *Aristophanis Plutus;* Harling, 1744, in-8°; Leipzig, 1811, in-8°; — *Luciani Opera;* Amsterdam, 1743, 4 vol. in-4°. Hemsterhuys n'a soigné à peu près que le tiers de cette édition (jusqu'à la 521e page du premier volume); l'extrême lenteur qu'il mettait dans son travail força les éditeurs, les Wetstein, à s'adresser à Reitzius et à Gesner, qui terminèrent l'édition d'une manière peu digne du commencement; — *Notæ et emendationes ad Xenophontem Ephesium*, dans les *Miscellanea critica* d'Amsterdam, III-VI vol.; — *Observationes ad Chrysostomi Homilias,* à la fin du commentaire de Raphel sur le *Nouveau Testament;* — *Orationes;* Leyde, 1784 : recueil de six harangues prononcées dans des solennités académiques, et publiées par Valckenaër, un des plus illustres disciples d'Hemsterhuys. Ce cadre admettant plus de suite et de développement de style que de notes critiques ou un commentaire, fait mieux apprécier l'élégante latinité du célèbre philologue. Voici les titres de ces discours, avec la date de l'année où ils furent prononcés : *Orat. inauguralis de græcæ linguæ præstantia*; Franeker, 1720; — *Orat. de mathematum et philosophiæ studio cum literis humanioribus conjungendo;* 1705; — *Orat. funebris in memoriam Campegii, Vitringæ filii;* ibid., 1730; — *De Paullo Apostolo*; ibid., 1730; — *De literarum humaniorum studiis ad mores emendandos virtutisque cultum conferend.*; Leyde, 1740; — *Panegyrica ad celsum principem Arausii et Nassaviæ;* ibid., 1747; — *In obitum G. Arnaldi;* — la traduction latine des *Oiseaux* d'Aristophane dans l'édition de Kuster; de savantes notes dans le *Thomas Magister* de Bernard, dans l'*Hesychius* d'Alberti, dans le *Callimaque* d'Ernesti, dans le *Properce* de Burmann. Les papiers et les recueils d'Hemsterhuys passèrent entre les mains de son fils François, qui se proposait de les léguer à la bibliothèque publique de Leyde, et qui autorisa même Ruhnken à faire part de cette intention au public. Mais, soit que ces papiers aient été détruits ou qu'ils aient été dispersés, il ne fut pas possible de les retrouver après la mort de François Hemsterhuys, et la bibliothèque de Leyde fut privée de ce trésor philologique.

[Ev. DE SAHUNE, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec des additions par Y.]

Ruhnken, *Elogium Tiberii Hemsterhusii*; Leyde, 1768, in-8°. — Rinck, *Tiber. Hemsterhuys und David Ruhnken*; Kœnigsberg, 1801, in-8°. — Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 100 et 638. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

HEMSTERHUYS (*François*), archéologue et philosophe hollandais, fils du précédent, né à Groningue, en 1720, mort au mois de juin 1790. Il était premier commis de la secrétairerie d'État du conseil des provinces unies des Pays-Bas, place qu'il conserva jusqu'à sa mort. Ces fonctions, tout en assurant son bien-être, lui laissaient de nombreux loisirs, et lui permirent de cultiver les beaux-arts, les lettres et la philosophie. Il ne cherchait point la réputation. Ses ouvrages, imprimés d'abord à un très-petit nombre d'exemplaires, ne furent réunis qu'après sa mort. Si nous cherchons à le classer comme philosophe, c'est à l'école sentimentale qu'il appartient par ses doctrines, par sa direction morale, et par les sujets qu'il a traités. Il a toutes les qualités comme les défauts de cette école. Avec un certain vague dans l'expression, qui ne reproduit pas les idées avec toute la netteté désirable, il a une originalité sinon très-frappante, du moins attrayante par de nobles instincts, et surtout par un sens moral très-délicat. Il y joint d'ailleurs une grande liberté d'esprit et une absence de préjugés rare en tous temps. Il est plus psychologue que métaphysicien, et plus moraliste que psychologue : lui-même il se rattachait volontiers à l'école socratique, admirant par-dessus tout le bons sens du fils de Sophronisque, et y mêlant parfois quelque chose du souffle poétique qui animait Platon. La théorie du beau dans les arts et les questions de philosophie pratique sont celles qu'il traite avec prédilection. Pour la publication de ses idées, il a

choisi la langue française, et à part quelques légères incorrections, il n'écrit pas sans un certain charme; mais ce qu'un lecteur français regrette dans ses ouvrages, c'est surtout l'absence de précision. En 1769 parut son premier ouvrage, une *Lettre sur la Sculpture*. L'auteur avait alors quarante-neuf ans. Selon lui, l'objet le plus beau est celui qui nous donne le plus grand nombre d'idées à la fois : l'âme veut avoir une multitude d'idées dans le plus court espace de temps possible : de là les ornements dans les arts du dessin, de là les accords en musique. Le beau dans les arts est toujours un tout dont les parties sont si artistement combinées, que l'âme peut en faire sans peine la liaison : c'est ainsi que l'auteur explique la loi de l'unité comme condition du beau. L'homme dont le goût est exercé opère rapidement cette liaison des parties, que l'esprit moins cultivé fait lentement et avec peine.

En 1770, Hemsterhuys publia la *Lettre sur les Désirs*, qui fait suite à la précédente. D'après lui, tout tend naturellement à l'unité; c'est une force étrangère qui a décomposé l'unité totale en individus, et cette force est Dieu. Le but de l'âme lorsqu'elle désire est l'union la plus intime et la plus parfaite de son essence avec celle de l'objet désiré. Le dégoût naît de l'impossibilité de l'union parfaite. La *Lettre sur l'Homme et ses rapports*, 1772, développe une idée favorite de l'auteur : ce qui constitue le degré de perfection dans les intelligences, « c'est la quantité plus ou moins grande d'idées coexistantes que ces intelligences pourront offrir et soumettre à leur faculté intuitive ». Les idées sont en raison de nos rapports avec le monde. A la face visible de l'univers, à sa face tangible, sonore, à sa face morale, répondent dans l'homme des organes et des facultés par lesquels il est mis en contact avec ces divers aspects de l'univers. L'organe tourné vers la face morale est ce qu'on appelle cœur, sentiment, conscience : peut-être y a-t-il des animaux pourvus d'un organe que nous n'avons pas, et qui est tourné vers un aspect de l'univers inconnu pour nous. Le plus grand bonheur auquel l'homme puisse aspirer réside dans l'accroissement de la perfection ou de la sensibilité de l'organe moral, ce qui le fera mieux jouir de lui-même et le rapprochera de Dieu. La plus grande sagesse à laquelle il puisse prétendre consiste à mettre toutes ses actions et toutes ses pensées en accord avec son organe moral, sans s'inquiéter des institutions humaines ou de l'opinion des autres »; — *Eloge de M. Fagel*, secrétaire du gouvernement hollandais : il n'y a d'important à citer que cette pensée : « Les grandes âmes sont des germes « qui poussent dans l'éternité. » — *Sophyle, ou de la philosophie*; 1778 : dialogue entre un matérialiste et un spiritualiste, qui contient une triple démonstration de la différence de l'âme et du corps. Le système des facultés de l'âme tel qu'Hemsterhuys le concevait se trouve dans deux dialogues intitulés, l'un *Aristée, ou de la Divinité*, 1779; l'autre, *Simon, ou des facultés de l'âme*, 1787. L'auteur reconnaît quatre facultés distinctes : 1° l'*imagination*, réceptacle de toutes nos perceptions, réservoir de toutes les idées qui nous viennent du dehors ou que l'intellect compose; 2° l'intellect, faculté supérieure à l'imagination, qui compare les idées, en dispose, les met en ordre et les gouverne; 3° la *velléité*, ou la faculté de vouloir et d'agir; elle tient à l'essence de l'âme elle-même; elle constitue son activité, et la manifeste par des actes particuliers; 4° enfin, le *principe moral*, tantôt sensible et passif, tantôt actif : comme passive, cette faculté est affectée de tous les sentiments, tels que l'amour, la haine, la pitié, la colère, etc.; comme active, elle travaille sur ces sentiments, de même que l'intellect travaille sur les idées; elle juge si les actes volontaires sont conformes à la justice; et en tant que conscience, elle résiste à l'injuste. Les hommes, doués de l'imagination, de l'intellect et de la velléité, manquaient de lien naturel avant d'avoir la faculté morale; ils vivaient isolés ou en état de guerre : jusqu'à ce que l'amour devint le lien qui les unit, en les habituant à sentir dans les autres, à jouir et à souffrir de leurs plaisirs ou de leurs souffrances. Le degré d'énergie et d'intensité auquel s'élève chacune de ces facultés, leur équilibre, ou la prépondérance que l'une prend sur les autres, décident de la valeur des hommes, et font la diversité de leurs caractères. Il serait aisé de faire ressortir ce qu'il y a de peu rigoureux dans cette classification, et surtout dans ce rôle tour à tour actif et passif donné au principe moral; mais, nous l'avons déjà indiqué, ce vague et ce défaut de précision sont un des traits qui caractérisent l'école sentimentale. C'est aussi un des reproches les plus fondés que l'on puisse articuler contre les doctrines d'un des principaux représentants de cette école, Jacobi, dont les ouvrages offrent plus d'une analogie avec ceux de Hemsterhuys : ces deux philosophes éprouvaient d'ailleurs l'un pour l'autre une vive sympathie. Dans un autre opuscule, publié en 1787, *Alexis, ou de l'âge d'or*, il dit : « L'homme « est comme le poisson tiré de l'eau, qui s'agite, « se démène; il ne jouira complétement de son « existence que lorsqu'il sera plongé dans les « eaux d'où il est sorti, et où seulement il aura « toute la plénitude de ses facultés. » Sans pénétrer jamais à une grande profondeur, Hemsterhuys a un sentiment assez vif du monde moral. En lisant ses divers ouvrages, on sent comme l'émanation d'une belle âme : ils ont été recueillis sous le titre de *Œuvres philosophiques;* Paris, 1792, 2 vol. in-8°; ibid., 1809, id.; Louvain, 1827, 2 vol. in-18. Dans ces deux éditions on a ajouté aux ouvrages déjà cités quelques opuscules inédits, savoir : *Simon, ou des facultés de l'âme; — Lettre de Dioclès à Diotime sur l'Athéisme; — Lettre de M. Ja-*

cobi à Hemstershuys; — *Lettre de Herder sur l'amour et l'égoïsme*. ARTAUD.

Van de Weyer, *Notice sur Hemsterhuys et coup d'œil sur sa philosophie*, en tête de l'édit. de 1827. — Crane, *Byzanderhedeh, de familie Hemsterhuys betreffende*; Leyde, 1827, in-8°. — Meyboom, *Comment. de Franc. Hemsterhusii meritis*; Groningue, 1840, in-8°.

HENAO (Le P. *Gabriel*), érudit espagnol, né en 1611, mort en 1704. Il fit ses études à Valladolid et à Medina, entra dans la Compagnie de Jésus à Salamanque dès l'âge de quinze ans. Il passa la plus grande partie de sa longue vie dans cette dernière ville, où il enseigna jusqu'à quatre-vingt-dix ans la philosophie et la théologie. Il séjourna quelques années à Pampelune, où il écrivit l'histoire de la Biscaye. Henao était regardé comme l'un des hommes les plus savants de l'Espagne. Néanmoins il fut plutôt un compilateur passable qu'un bon écrivain. On a de lui : *Empyreologia, sive philosophia christiana de empyreo cœlo*, en deux parties; Lyon, 1652, in-fol. « C'est, dit Moréri, un traité du ciel empyré, dans lequel l'auteur prétend résoudre toutes les questions qu'un philosophe chrétien peut faire sur cette matière »; — *De sacrosancto Eucharistiæ Sacramento*; Lyon, 1655, in-fol.; — *De Scientia media historice propugnata*; Lyon, 1655, et Salamanque, 1665, in-fol.; — *De Missæ Sacrificio divino atque tremendo Tractatio scolastica, moralis, expositiva et canonica*; Salamanque, 1658; — *Practica moralis et canonica*; Salamanque, 1659 et 1661, in-fol.; — *Theologia Scientiæ mediæ secta*; Lyon; — *Illustraciones de Vizcaya*; Saragosse, 1637; — divers écrits sur la théologie morale, la Bible, etc. A. L.

Bibliotheca Societatis Jesu. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca* (nova) *Scriptorum Hispaniæ*, t. I, p. 506. — *Mémoires de Trévoux*, août 1704. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

* **HÉNAULT** (*François*), libraire français du dix-septième siècle, grand-père du président Hénault, publia en 1664 une traduction des *Lettres choisies* de Cicéron, dédiée au prince d'Elbeuf. « Elle a été probablement adoptée par plusieurs pensions, dit Barbier, car il s'en est fait plusieurs éditions; la seconde parut en 1670, et j'en connais une de 1691. Elle a été remplacée en 1695 par la traduction d'un anonyme que le libraire de Paris Simon Bernard dédia au fils aîné du ministre Louvois. François Hénault n'est pas le premier qui ait formé ce bon choix parmi tant de lettres si estimées. Il était connu avant lui sous la dénomination d'*Épîtres selectes*, et c'est sous ce titre qu'en l'année 1664 le libraire Simon Benard obtint un privilége pour imprimer une autre traduction française de ces épîtres, avec le texte latin en regard. » — Le fils de François Hénault devint fermier général. J. V.

Barbier, *Examen critique et compl. des Dict. histor.*

HÉNAULT (*Charles-Jean-François*), historien français, petit-fils du précédent, né à Paris, le 8 février 1685, mort dans la même ville, le 24 novembre 1770. Son père, fermier général, était un « homme riche, dit M. Sainte-Beuve, qui aimait les lettres, et même assez particulièrement pour prendre le parti de Corneille contre Racine, et pour se mêler à cette petite guerre que soutinrent Thomas Corneille et Fontenelle ». Le jeune Hénault était d'une constitution délicate. Il fit ses études au collége des jésuites et sa philosophie au collége des Quatre-Nations. « Il se distingua dès l'abord, ajoute M. Sainte-Beuve, par une grande facilité et du talent d'écrire. Il eut pour condisciples et pour amis de collége quantité de fils de famille qui devinrent des personnages, et avec qui il resta lié. » Il avait quinze ans lorsque Massillon débuta avec éclat dans la prédication : plein d'enthousiasme, Hénault ambitionne de pareils succès; il se fait recevoir à l'Oratoire, y prend l'habit, et y reste deux ans. Il en sortit avec autant de facilité qu'il y était entré. Plusieurs de ses supérieurs le regrettèrent, et l'un d'eux même le pleura. Massillon, qui l'avait mieux jugé, dit en riant : « Mon père, est-ce que vous avez jamais cru qu'il nous resterait? » Mais (nous citons encore M. Sainte-Beuve) « il demeura toujours quelque chose au président Hénault de ces années passées à l'Oratoire; il lui arriva plus d'une fois d'en regretter l'innocence et la paix; il a même célébré en vers ces agréables ombrages où se menaient de doux et sérieux entretiens; ces retraites riantes, disait-il, *où le désir est calme et la chaîne légère*. Il en conserva mieux qu'une impression sensible, il en sauva quelques principes, qu'il retrouva en avançant dans la vie, et qui le rattachent au dix-septième siècle. En attendant, il entra dans le monde, et se mit à vivre de la vie la plus répandue et la plus diversement amusée. »

Il fréquenta d'abord le monde de la finance, où il rencontrait des gens de qualité. Il voyait aussi les coryphées de la littérature, et les réunissait dans des soupers, qui devinrent fameux. Reçu conseiller au parlement de Paris avec dispense d'âge, en 1706, il concourut l'année suivante à l'Académie Française, et remporta le prix pour un discours sur ce sujet : *Qu'il ne peut y avoir de véritable bonheur pour l'homme que dans la pratique des vertus chrétiennes*. En 1708 il concourut à l'Académie des Jeux floraux, pour un discours dont le sujet était : *L'incertitude de l'avenir est un bien qui n'est pas assez connu*. Hénault eut le premier prix, Lamotte le second. En 1709 Hénault n'eut à l'Académie Française qu'un accessit sur cet autre sujet : *Rien ne rend l'homme plus véritablement grand que la crainte de Dieu*. Les auteurs de l'approbation pour l'impression de ce discours, qui sont le théologal de Paris et le curé de Saint-Eustache, ne peuvent contenir leur admiration pour ce morceau, « que la piété et l'éloquence, disent-ils, semblent avoir formé de concert ». En 1710 Hénault devint président en la première chambre aux enquêtes. En 1713 il donnait à la Comédie-

Française, sous le nom de Fuzelier, une tragédie de *Cornélie*, qui n'eut que cinq représentations. « Le sujet, dit M. Sainte-Beuve, est une passion pour une vestale, et l'auteur, qui appelle cette pièce un accident de l'amour, avait dû y peindre quelque ardeur réelle qu'il éprouvait alors, et à travers peut-être une grille de couvent. Mais ce qui procurait au président plus de réputation que cette *Cornélie*, aussitôt oubliée, c'étaient des couplets dans le genre de ceux qui commencent ainsi, et qui ont en effet moins de fadeur qu'ils n'en promettent :

Il faut, quand on s'aime une fois,
S'aimer toute la vie;

une vraie romance. Ces couplets, ou d'autres du même ton, chantés et applaudis aux soupers du président, faisaient bientôt les délices des toilettes et des boudoirs. Il prenait pied partout dans la meilleure société, même en cour. Cependant, il trouvait du temps pour des applications plus graves; son esprit, juste, cherchait à simplifier tout ce qu'il étudiait, et se dirigeait avec utilité sur l'histoire. »

L'hôtel Sully accueillit favorablement Hénault. « L'esprit, la naissance, le bon goût, les talents se donnaient alors rendez-vous à l'hôtel de Sully, dit M. Fr. Barrière. Jamais, à ce qu'il paraîtrait, société ne fut ni mieux choisie ni plus variée; les caractères y étaient différents sans être opposés; le savoir s'y montrait sans pédantisme, et la liberté qu'autorisaient les mœurs y paraissait tempérée par les bienséances. » Dans ses *Mémoires*, Hénault dit : « M. de Sully se ressentait d'avoir vécu avec des gens d'esprit, comme un flacon retient longtemps l'odeur d'un parfum qu'on a versé. » Hénault rencontrait à l'hôtel de Sully : Caumartin, l'abbé de Bussy, le président de Maisons, Chaulieu, Fontenelle, le comte d'Argenson, le président de Lamoignon, Ramsay, Voltaire, beaucoup de seigneurs qu'on appelait alors des *petits maîtres*, la duchesse de Villars, Mme de Flamarens, Mme de Gontaut, pour qui Hénault fit la chanson qui commence par ce vers :

Quoi! vous partez, sans que rien vous arrête.

Hénault fut aussi très-répandu dans la société de la duchesse du Maine. Il fut un des courtisans les plus assidus, un des hôtes les plus recherchés de la petite cour de Sceaux. Plus tard il fréquenta la maison de la marquise de Lambert, où, dit-il, « je dogmatisais le matin et chantais le soir ». Il était reçu encore chez la maréchale de Luxembourg, chez le duc de Nivernais, etc., etc.

« A ne consulter que ses productions légères, dit Palissot, le président Hénault n'était pas précisément un homme de lettres : c'était plutôt un homme de bonne compagnie, un amateur éclairé, qui se plaisait avec les gens de lettres, aimait à leur être utile, qui les secondait quelquefois, et que sa fortune avait mis à portée d'obtenir d'eux et des gens du monde une grande considération; il la méritait par son esprit, par ses mœurs douces, par l'aménité de son caractère. »

En 1718, il accompagna l'ambassadeur français Morville en Hollande, où son habileté fut distinguée par les Hollandais, et particulièrement par le grand-pensionnaire Heinsius.

Le 22 février 1723, un lit de justice devait être tenu pour la déclaration de la majorité du roi. Louis XV devait y parler, le régent aussi, le chancelier ou le garde des sceaux également, et enfin le premier président du parlement devait répondre. Le cardinal Dubois cherchait quelqu'un pour faire convenablement et avec tact tous ces discours officiels, moins celui du premier président. Il en parla à d'Argenson cadet, alors lieutenant de police. Celui-ci indiqua son ami le président Hénault. Dubois se prit à rire, ne connaissant le président que par ses chansons et ses galanteries. D'Argenson le rassura, et lui dit qu'il pouvait se fier à Hénault. De son côté, le premier président de Mesmes parla de son discours prochain à Hénault et des divers canevas qu'il en avait fait faire par plusieurs conseillers; il lui demanda de mettre tout cela en ordre et de lui rédiger un discours : ce que Hénault fit volontiers. Le jour de la séance arriva : « M. d'Argenson et moi, dit le président Hénault, nous nous étions mis à côté l'un de l'autre, fort curieux de savoir si le cardinal aurait fait usage de mon travail, si le garde des sceaux aurait consenti à adopter un discours qu'il n'avait pas composé; enfin, si M. le premier président en aurait fait autant. Jamais, que l'on me pardonne ce petit mouvement de vanité, jamais je n'ai eu un plaisir plus vif que de m'entendre réciter mot pour mot : ce qui augmente le mérite de l'ensemble de ces discours, c'est la variété des tons qu'il a fallu prendre. » En effet « Hénault sur son siége, dit M. Sainte-Beuve, pouvait sourire et jouir à bon droit du succès de sa pièce : elle avait mieux réussi cette fois que *Cornélie*, et les acteurs étaient de première qualité ». Hénault fut reçu la même année, 1723, à l'Académie Française, à la place du cardinal Dubois. Il fit un discours tout à la louange de son prédécesseur, comme le veut l'usage académique; mais dans l'intervalle de son élection à sa réception le régent mourut lui-même, le 2 décembre. Hénault dut refaire sa harangue « parce que, dit-il, ce qu'il convenait de dire sous le régent n'était plus de saison sous M. le duc, qui lui succéda ». Mais Morville, son ami intime, devenu ministre des affaires étrangères à la place du cardinal Dubois, ayant été choisi par l'Académie pour répondre au récipiendaire, n'eut pas le temps de rédiger son discours, et pria Hénault de le lui composer, ce qu'il fit hardiment, « se donnant le plaisir, dit M. Sainte-Beuve, de se célébrer lui-même par la bouche de son ami ». — Plus tard Hénault fut nommé de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres.

La reine Marie Leczinska, qu'il comparait ma-

gnifiquement *à la grande reine Blanche*, l'avait pris en affection, et lui donna la charge de surintendant de sa maison, après la mort de Bernard de Coubert, qui avait acheté cet office trois cent mille francs. Hénault fut assez délicat pour partager par moitié les appointements de cette place avec la veuve de son prédécesseur. Quoique homme de plaisir et auteur de chansons plus qu'épicuriennes, il plaisait beaucoup à cette reine dévote et austère, qui le recevait dans ce qu'il appelle ses *cabinets*, où elle vivait comme une simple particulière, et s'amusait, tout en travaillant à quelque ouvrage de femme, à analyser devant lui les fruits de ses lectures. Une fois elle lui demanda un cantique sur des paroles du psalmiste : il fit un petit chant d'amour, dont Dieu était censé l'objet, mais qui sentait bien davantage l'amour de la créature. « Si la bonne reine prenait ceci pour des inspirations du roi-prophète, dit M. Barrière, il fallait qu'elle n'eût jamais entendu d'opéra comique. » Un jour, Marie Leczinska étant entrée chez une duchesse au moment où celle-ci écrivait une lettre au président, la reine ajouta au bas du billet : « Devinez quelle est la main qui vous souhaite ce petit bonjour ! » Hénault mit à la suite de sa réponse :

Ces mots tracés par une main divine
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras :
C'est trop oser si mon cœur le devine,
C'est être ingrat que ne deviner pas.

Son *Nouvel Abrégé chronologique de l'Histoire de France* parut en 1744. Hénault en fit paraître huit éditions de son vivant. « J'ai composé ce recueil pour mon usage particulier, dit l'auteur en tête de son livre ; quand il a été achevé, on l'a trouvé utile. » Jusqu'à la fin de sa vie il s'occupa à perfectionner, à améliorer ce livre. « Cet ouvrage, dit Desessarts, suppose des connaissances très-profondes dans notre histoire. Plus on en a fait soi-même une étude réfléchie, plus on est étonné qu'un livre où toutes les matières ne paraissent pour ainsi dire qu'effleurées, présente une notion si exacte, si précise de tout ce que les annales françaises renferment de plus intéressant. Ce qui surprend encore davantage, c'est que dans un volume si concis les principaux faits soient présentés de manière à faire distinguer aisément à tout lecteur ce qu'il doit admettre comme vrai, rejeter comme faux et discuter comme douteux. Aucun livre n'était susceptible d'une plus grande quantité d'erreurs excusables ; cependant la critique la plus sévère n'en a trouvé qu'un petit nombre. C'est par son attention à ne pas s'écarter de la vérité que l'ouvrage du président Hénault est devenu le modèle de tous ceux qui ont donné après lui de nouveaux abrégés chronologiques ; mais aucun livre de ce genre n'a paru digne encore d'être comparé au sien. Aucun n'a rempli avec la même étendue le but qu'il s'était proposé. A ce mérite l'ouvrage du président Hénault en joint un autre, celui d'être utile, non-seulement à quiconque est versé dans l'étude de notre histoire, mais encore à ceux qui veulent s'en instruire. C'est pour les savants une table bien faite, qui leur épargne des recherches et qui leur rappelle à l'instant ce qui pouvait leur être échappé ; c'est pour les autres une très-utile instruction élémentaire ; et si cet abrégé ne présente pas toujours de grandes vues, il n'en est aucun du moins où les faits aient été mieux discutés, placés dans un ordre plus convenable, et où l'on trouve plus de réflexions judicieuses, toujours exprimées avec précision. » On lui reproche cependant une partialité condamnable, qui tait ou excuse toutes les fautes du pouvoir ; d'autre part, il renferme des portraits bien tracés, des observations judicieuses, de fines appréciations. « L'*Abrégé chronologique* du président Hénault, disait encore dernièrement M. Ed. Thierry, a ce précieux avantage de ne jamais présenter les hommes ou les événements isolés. A chaque règne, tout le groupe de la dynastie, des princes étrangers, des ministres, des hommes de guerre, des magistrats, des savants, des illustres, toute la génération et les diverses générations se reforment. Sous chaque année, présents ou lointains, les faits se disposent jour par jour et s'expliquent par leurs rapports mutuels. Le cadre est excellent. La science historique a beaucoup acquis depuis ; mais tout ce qu'elle a découvert, tout ce qu'elle exhume, tout ce qu'elle exhumera encore, peut entrer dans ce cadre admirable. On a refait les autres livres d'histoire, on ne refera pas l'*Abrégé chronologique* du président Hénault ; on le continuera toujours et on le complétera. »

Dans une note de ses *Mémoires de Littérature*, Palissot dit que l'abbé Boudot avait fourni au président Hénault le plan de son *Abrege chronologique* et avait eu part à cet ouvrage. Mais déjà Guillaume Marcel avait publié en 1686 un livre sur l'origine et les progrès de la monarchie française, où l'on trouve le même ordre chronologique. Hénault déclare à plusieurs reprises que son abrégé est en quelque sorte un résumé des conférences tenues chez lui ou chez d'Ormesson par les hommes les plus instruits dans notre histoire, comme Foncemagne, Secousse, d'Aguesseau, dom Bouquet. Hénault se servit de Boudot pour l'aider dans ses recherches historiques ; mais l'esprit parlementaire qui règne dans l'abrégé annonce bien un autre auteur que cet abbé. « Le choix, la disposition et la rédaction des matériaux, les pensées et le style, enfin tout ce qui constitue le mérite de l'auteur dans l'*Abrégé chronologique* est incontestablement du président Hénault, dit le baron Walckenaër ; et ses contemporains n'ont jamais songé à le lui contester. » Après la mort de Hénault, Voltaire répéta pourtant que l'*Abrége chronologique* appartenait à Boudot. « Le président Hénault, qui prêtait volontiers aux au-

tres, dit M. Sainte-Beuve, n'a jamais été homme à s'approprier le travail d'autrui. »

A la fin de la préface de la deuxième édition de son *Abrégé chronologique*, Hénault met ce vers, qu'on ne retrouve plus dans les éditions suivantes :

> Indocti discant, et ament meminisse periti,

comme traduit de l'*Essai sur la Critique* de Pope; « mais, dit M. Babinet, l'idée n'est pas tout à fait la même dans l'original anglais; » Hénault peut donc passer à bon droit comme l'auteur de ce vers, qui a servi d'épigraphe au *Cours de Littérature* de La Harpe, qu'on a cité depuis, et sur l'origine duquel on a disserté.

Voltaire contribua beaucoup à la réputation du président Hénault. L'Europe doit, à ce qu'il paraît, à celui-ci la conservation de *La Henriade*. Voltaire lisait, dit-on, dans la compagnie du président quelques chants de *La Ligue* (premier titre de ce poëme); on l'impatienta par quelques objections. Déjà le manuscrit était au feu; le président l'en retira avec peine : il lui en coûta une belle paire de manchettes. Hénault alla voir Voltaire à Cirey, et vanta beaucoup ce séjour. Voltaire lui prodigua les louanges; il lui adressa plusieurs fois des vers, qui resteront parmi les plus agréables qu'il ait faits; il l'inscrivit de son vivant ainsi que Fontenelle parmi les hommes les plus remarquables du siècle de Louis XIV. « Hénault a été dans l'histoire, disait Voltaire, ce que Fontenelle a été dans la philosophie : il l'a rendue familière. » Il ne l'appelle pas seulement un *homme charmant;* il lui dit : « Vous êtes aimé comme Louis XV; » il le déclare son *maître*, « le seul qui ait appris aux Français leur histoire, et qui y a trouvé encore le secret de plaire ». La maison de Hénault était le rendez-vous de ce que Paris offrait de plus spirituel, de plus aimable et de plus distingué; on y venait attiré par les plaisirs de la conversation et de la bonne chère. Voltaire lui dit dans une épître :

> Henault, fameux par vos soupés,
> Et par votre chronologie,
> Par des vers au bon coin frappés,
> Pleins de douceur et d'harmonie.

Henault fut choqué de ce qu'on pouvait faire entrer ses soupers pour quelque chose dans sa réputation. Voltaire changea ces vers; mais il fit encore ce portrait du président :

> Les femmes l'ont pris fort souvent
> Pour un ignorant agréable,
> Les gens en *us* pour un savant,
> Et le dieu joufflu de la table
> Pour un connaisseur très-gourmand.

La lecture du théâtre de Shakespeare, qu'on traduisait alors, donna au président Hénault l'idée d'un *Nouveau Théâtre français*, et de pièces historiques où l'on retracerait les principaux faits de notre histoire nationale. « Tout rappelle à notre esprit, disait-il dans la préface de son *François II*, les objets où il se plaît davantage; et comme je m'occupe assez volontiers de l'histoire, je n'ai vu que cela dans Shakespeare... En voyant la tragédie de *Henri VI*, j'eus la curiosité de rapprendre dans cette pièce tout l'historique de la vie de ce prince, mêlée de révolutions si contraires l'une à l'autre, et si subites qu'on les confond presque toujours, malgré qu'on en ait... Et tout à coup, oubliant que je lisais une tragédie, et Shakespeare lui-même aidant à mon erreur, par l'extrême différence qu'il y a de sa pièce à une tragédie, je me suis cru avec un historien, et je me suis dit : « Pourquoi notre histoire n'est-elle pas écrite ainsi ? » Mais la puissance d'exécution manquait au président Hénault : il ne sut pas remplir son programme. « Vous avez dû recevoir le *François II* du président, écrivait Mme du Deffand à Horace Walpole. La préface m'en avait plu : j'ai voulu lire la pièce; le livre m'est tombé des mains. La curiosité m'a prise de lire votre Shakespeare : je lus hier *Othello;* je viens de lire *Henri VI ;* je ne puis vous exprimer quel effet m'ont fait ces pièces. » Voltaire écrivait au sujet de *François II :* « Je voudrais que quand le président se portera bien, et qu'il n'aura rien à faire, il remaniât un peu cet ouvrage, qu'il pressât le dialogue, qu'il y jetât plus de terreur et de pitié, etc. » — « Bons conseils à suivre lorsque le démon intérieur s'en mêle, ajoute M. Sainte-Beuve. Moyennant toutes ces conditions et *un peu de cette hardiesse anglaise qui nous manque*, Voltaire promettait au *François II* de valoir mieux que toutes les pièces de Shakespeare : c'était là une pure gaieté. Le président Hénault n'était pas de force à remplir de tels cadres; il se plaisait pourtant à les concevoir, à les proposer aux autres, et on doit lui en savoir gré. » Déjà Mme du Deffand avait dit de Hénault : « Ses sentiments sont fins et délicats, mais son esprit vient trop souvent à leur secours pour les expliquer et les démêler; et comme rarement le cœur a besoin d'interprète, on serait tenté quelquefois de croire qu'il ne fait que penser ce qu'il s'imagine sentir. Il se plaît à démêler, dans toutes sortes de genres, les beautés et les finesses qui échappent au commun du monde; la chaleur avec laquelle il les fait valoir fait quelquefois penser qu'il les préfère à ce qui est universellement trouvé beau; mais ce ne sont point des préférences qu'il accorde, ce sont des découvertes qu'il fait, qui flattent la délicatesse de son goût et qui exercent la finesse de son esprit. » Hénault avait épousé, en 1714, la fille de M. Lebas de Montargis, garde du trésor royal. Il perdit sa femme en 1728, sans en avoir eu d'enfant. Il ne se remaria point, et traita comme siens les enfants de sa sœur, la comtesse de Jonsac, qui tenait sa maison. Ces enfants contractèrent ensuite de belles alliances, et contribuèrent ainsi à embellir les dernières années de la vie du président. Dans ses *Mémoires*, le président Hénault donne de tendres regrets à sa femme : « Où, dit-il, aurais-je jamais retrouvé une femme telle

que celle que je venais de perdre? douce, simple, m'aimant uniquement, crédule sur ma conduite, qui était un peu irrégulière, mais dont la crédulité était aidée par le soin extrême que je prenais à l'entretenir et par l'amitié tendre et véritable que je lui portais. » Mme du Deffand, dont il fut d'abord l'amant, et dont il resta l'ami, est très-bien traitée dans les *Mémoires* du président Hénault; mais la personne que le président a le plus aimée est évidemment Mme de Castelmoron, « qui, dit-il, a été pendant quarante ans l'objet principal de sa vie ». Et après avoir raconté la mort de cette amie, il ajoute: « Tout est fini pour moi; il ne me reste plus qu'à mourir. » Grimm raconte que dans les derniers instants de la vie du président, et lorsqu'il n'avait plus bien sa tête, Mme du Deffand, qui était dans sa chambre avec quelques amis, lui demanda, pour le tirer de son assoupissement, s'il se souvenait de Mme de Castelmoron: « Ce nom, dit Grimm, réveilla le président, qui répondit qu'il se la rappelait fort bien. Elle lui demanda ensuite s'il l'avait plus aimée que Mme du Deffand? « Quelle différence! » s'écria le pauvre moribond. Et puis il se mit à faire le panégyrique de Mme de Castelmoron, et toujours en comparant ses excellentes qualités aux vices de Mme du Deffand. Ce radotage dura une demi-heure en présence de tout le monde, sans qu'il fût possible à Mme du Deffand de faire taire son panégyriste ou de le faire changer de conversation. Ce fut le chant du cygne... » — « La mort d'Hénault, dit M. Fr. Barrière, fit éclater tout ce que Mme du Deffand portait de sécheresse dans l'amitié; elle ne pouvait lui pardonner d'être sourd, à lui qui lui avait pardonné si longtemps d'être aveugle, à lui qui avait écrit avec grâce: *On eût dit que la vue était pour elle un sens de trop!* L'oraison funèbre du président est bientôt faite. Mme du Deffand écrit à Walpole: « La douleur de Mme de Jonsac est extrême. La mienne est plus modérée: je crois n'avoir perdu qu'une connaissance. »

Hénault vivait encore lorsque le marquis d'Argenson traça de lui ce portrait: « Le président Hénault ne tiendra peut-être point au temple de mémoire une place aussi distinguée que Fontenelle et Montesquieu. Il est moins vieux que Fontenelle et moins gênant, parce qu'il exige moins de soins et de complaisances. Au contraire, il est très-complaisant lui-même, et de la manière la plus simple, et l'on peut dire la plus noble; les actes de cette vertu ont l'air de ne lui rien coûter. Aussi y a-t-il des gens assez injustes pour croire qu'il prodigue sans sentiment et sans distinction les politesses à tout le monde; mais ceux qui le connaissent bien et le suivent de près savent qu'il sait les nuancer, et qu'un jugement sain et un grand usage du monde président à la distribution qu'il en fait. Son caractère, surtout quand il était jeune, paraissait fait pour réussir auprès des dames; car il avait de l'esprit, des grâces, de la délicatesse et de la finesse. Il cultivait avec succès la musique, la poésie et la littérature légère. Sa musique n'était point savante, mais agréable; sa poésie n'était point sublime: il a pourtant essayé de faire une tragédie; elle est faible, mais sans être ni ridicule ni ennuyeuse. Du reste, ses vers sont dans le genre de ceux de Fontenelle: ils sont doux et spirituels; sa prose est coulante et facile; son éloquence n'est point mâle ni dans le grand genre, quoiqu'il ait remporté des prix à l'Académie Française. Il n'est jamais ni fort ni élevé, ni fade ni plat. Il a été quelque temps Père de l'Oratoire; il a pris dans cette société le goût de l'étude, et y a acquis quelque érudition, mais sans aucune pédanterie. On m'a assuré qu'au palais il était bon juge sans avoir une parfaite connaissance des lois, parce qu'il a l'esprit droit et le jugement bon. Il n'a jamais eu la morgue de la magistrature ni le mauvais ton des robins. Il ne se pique ni de naissance ni de titres illustres; mais il est assez riche pour n'avoir besoin de personne, et dans cette heureuse situation, n'affichant aucunes prétentions, il se place sagement au-dessous de l'insolence et au-dessus de la bassesse. Il y a d'assez grandes dames qui lui ont pardonné le défaut de noblesse, de beauté et même de vigueur. Il s'est toujours conduit dans ces occasions avec modestie, ne prétendant qu'à ce qu'il pouvait prétendre; on n'a jamais exigé de lui que ce qu'il pouvait aisément faire. A l'âge de cinquante ans, il a déclaré qu'il se bornait à être studieux et dévot; il a fait une confession générale, et c'est à cette occasion qu'il lâcha ce trait plaisant: *On n'est jamais si riche que quand on déménage*. Au reste sa dévotion est aussi exempte de fanatisme, de persécution, d'aigreur et d'intrigue, que ses études de pédanterie. »

Le président avait fait une maladie grave, et Mme de Castelmoron en profita pour déterminer sa conversion. « De quelle nature fut dans le principe cette religion du président Hénault? Il ne faudrait peut-être pas trop l'approfondir, dit M. Sainte-Beuve. Les malins et satiriques dirent dans ce temps-là, en faisant allusion à son goût pour la faveur: Vous verrez qu'il a pris le bon Dieu pour un homme en place. » Quoi qu'il en soit, il soutint assez bien sa dévotion, qui se fortifia surtout dans ses dernières années. Étant âgé de quatre-vingts ans, il écrivit à Voltaire une lettre où, à propos d'un livre que celui-ci venait d'écrire sous le nom d'un *abbé Bazin*, il lui disait: « Adieu, mon cher confrère; Dieu vous fasse la grâce de couronner tous les dons dont il vous a comblé par une véritable gloire qui n'aura point de fin... » Moins d'un mois après la mort du président, Voltaire écrivait à Mme du Deffand: « Je m'en étais douté, il y a trente ans, que son âme n'était que molle, et point du tout sensible; qu'il concentrait tout dans sa petite vanité; qu'il avait l'esprit faible

et le cœur dur; qu'il était content pourvu que la reine trouvât son style meilleur que celui de Moncrif, et que deux femmes se le disputassent; mais je ne le disais à personne. Je ne disais pas même que ses *Étrennes mignonnes* ont été commencées par Dumolard et faites par l'abbé Boudot. Je reprends toutes les louanges que je lui ai données :

Je chante la palinodie;
Sage du Deffand, je renie
Votre président et le mien.
A tout le monde il voulait plaire,
Mais ce charlatan n'aimait rien;
De plus, il lisait son *bréviaire*. »

Dans sa vieillesse, vers 1763, Hénault se mit à écrire des *Mémoires*, qui ont été publiés dans ces derniers temps seulement. « Ils ont l'inconvénient même de sa vie; ils sont épars et décousus, » dit M. Sainte-Beuve; il y suit peu l'ordre chronologique, et à propos de chaque personne qu'il rencontre, il se laisse aller volontiers à en tout dire, ce qui le force à revenir à chaque instant sur ses pas. Il parle de lui, au début, en termes modestes et qui sont faits pour être agréés : « Je n'ai point joué de rôle, dit-il, mais j'ai souvent été *témoin*. J'ai eu de bonne heure assez d'amis et beaucoup de *connaissances;* et le hasard a fait que ces amis et ces connaissances ont occupé dans la suite les plus grandes places : en sorte que, pour le dire en passant, je me suis toujours trouvé, par ce même hasard, dans l'intimité avec les hommes les plus considérables de mon temps, ce qui a pu faire dire et ce qui a fait dire en effet que je recherchais la faveur. On aurait pu se contenter de remarquer, si on avait voulu, que j'avais fait d'assez bons choix dans ma jeunesse. Ce que j'atteste, c'est que je n'ai jamais fait de mal à personne; que le peu de crédit que j'avais n'a jamais, par ma volonté, tourné à mon profit; que je ne l'ai employé qu'au profit de mes parents, de mes amis et de mes connaissances; et que je n'ai pas laissé de rendre de grands services, dont on s'est souvenu.... si l'on a voulu. J'ai beaucoup désiré de plaire, et l'on m'en a encore fait le reproche : c'était tout au plus un ridicule par le peu de succès, mais le principe n'en est peut-être pas criminel.... »

Les ouvrages du président Hénault sont : *Discours qui a remporté le prix d'éloquence de l'Academie Française en* 1707; Paris, 1707, in-4°; — *Discours qui a remporté le prix à l'Academie des Jeux floraux en* 1708; — *Marius à Cyrthe*, tragédie en cinq actes et en vers; Paris, 1716, in-12 : cette pièce a été jouée en 1715 et publiée sous le nom de Caux de Montlebert, qui avait fait d'assez grands changements à l'œuvre primitive de Henault pour que celui-ci lui en laissât la paternité; on a trouvé la pièce originale de Hénault dans ses papiers, et elle a été publiée depuis, mais il ne l'avait pas fait insérer dans le recueil de ses pièces de théâtre; — *Discours prononcé par le président Hénault pour sa réception à l'Académie Française;* 1723; — *Réponse du président Hénault au Discours de réception du président Bouhier comme membre de l'Académie Française;* 1727; — *Le Temple des Chimères*, divertissement en un acte et en vers libres, sans nom de lieu (Paris); 1758, in-4°; 1770, in-8° : ce divertissement, dont on attribue la musique au duc de Nivernais, « fut représenté à l'hôtel de Belle-Isle, où l'on faisoit toujours de grands projets, dit un biographe du président. Aussi l'abbé de Voisenon disoit que pour offrir le *Palais des Chimères*, Hénault ne pouvoit mieux choisir le lieu de la scène ». Cette pièce valut au président Hénault une épître en vers de Voltaire, qui se termine par ce joli passage :

Vous célébrez les chimères!
Elles sont de tous les temps;
Elles nous sont nécessaires;
Nous sommes de vieux enfants.
Nos erreurs sont nos lisières,
Et les vanités légères
Nous bercent en cheveux blancs;

— *Nouvel Abrégé chronologique de l'Histoire de France;* Paris, 1744, 1746, in-4°; La Haye, 1749, 2 vol.; l'édition de 1752 porte sur le titre : 4ᵉ édition, mais ce n'est qu'une réimpression de la précédente, réduite en un seul volume : des suppléments parurent en 1756; 5ᵉ édition, 1756, 2 vol. in-8° : cette édition est dédiée à la reine; Hénault, en signant l'épître dédicatoire, se fait connaître pour la première fois comme auteur de l'ouvrage; 6ᵉ édition, 1761, 2 vol. in-8°; 7ᵉ édition, 1765, 2 vol. in-8°; 8ᵉ édit., Paris, 1768, 2 vol. in-4° : c'est la dernière édition donnée par l'auteur et la plus complète; nouv. édit., 1775, 3 vol. in-8°; Fantin-Desodoards a donné 2 vol. de continuation; il y a eu plusieurs éditions avec cette continuation, 1788-1789, 5 vol. in-8°; 1805, 5 vol. in-8°; 1820, in-4°; nouv. édit., corrigée, augmentée de notes supplémentaires et d'une notice biographique par le baron Walckenaër, et suivie d'une nouvelle continuation depuis Louis XIV jusqu'à l'année 1821 par Auguis, Paris, 1821, 1822, 6 vol. in-8°; nouv. édition, continuée jusqu'aux événements de 1830 par Michaud, de l'Académie Française, Paris, 1836, 1838, 1839; 5ᵉ édition, 1855, avec gravures sur acier, un vol. gr. in-8°; — *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal;* Paris, 1759, 1765, 2 vol. in-8°, avec Lacombe et Macquer. Le baron Walckenaër dit qu'il ignore sur quelle autorité les bibliographes s'appuient pour attribuer une part au président Hénault dans la composition de cet ouvrage. La réponse, dit Barbier, se trouve dans le livre lui-même, dont l'avertissement porte en effet : « La même main qui a rempli avec tant de succès le plan de l'*Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, a tracé le dessin de cet *Abrégé de l'Histoire d'Espagne et de Portugal*. Mais M. le président Hénault ne pouvait don-

ner assez de temps à un nouvel ouvrage de cette nature; il s'est contenté d'y mettre quelques traits, et il en a confié l'exécution à des gens de lettres qui s'étaient exercés sous ses yeux dans ce genre d'écrire »; — *Nouveau Théâtre français : François II, roi de France*, tragédie en cinq actes et en prose; Paris, 1747, in-8°; 2e édition, enrichie de notes nouvelles, sans lieu d'impression; (Paris) 1768, in-8°; autre édition, avec *Le Réveil d'Épiménide*, Amsterdam, 1757, in-8°; — *Cornélie vestale*, tragédie en cinq actes, Strawberry-Hill, de l'imprimerie d'Horace Walpole, 1768; sans nom de ville (Paris), 1769, in-8°; — *Le Jaloux de lui-même*, comédie en trois actes, en prose, sans nom de lieu; 1769, in-8°; — *Le Réveil d'Épiménide*, comédie en un acte et en prose, sans nom de lieu; (Paris) 1769, in-8°; — *La Petite Maison*, comédie en trois actes, en prose, sans nom de lieu; (Paris) 1769, in-8°; — *Pièces de théâtre en vers et en prose;* 1770, in-8° : ce recueil contient : *Cornélie vestale; François II; La Petite Maison; Le Jaloux de lui-même; Le Réveil d'Épiménide* et *Le Temple des Chimères;* — *Histoire critique de l'établissement des Français dans les Gaules, ouvrage inédit, imprimé sur le manuscrit original écrit de la main d'Hénault*, par les soins d'Ant. Serieys; Paris, 1801, 2 vol. in-8°. Walckenaër nous apprend que ce manuscrit était seulement annoté de la main d'Hénault, mais non écrit par lui : c'est une analyse des recherches de l'abbé Dubos comparées à celles d'autres historiens; et on peut croire que le président l'avait faite seulement pour son usage, mais non pour l'impression. Serieys a aussi publié des *Nouveaux Mémoires du maréchal de Bassompierre, recueillis par le président Hénault et imprimés sur le manuscrit de cet académicien;* Paris, 1802, in-8°. « Cet éditeur s'est trop souvent joué de la crédulité du public, dit M. Quérard, pour ne pas croire que ces mémoires au moins ne soient apocryphes »; — *Œuvres inédites du président Hénault*, avec une notice par Serieys; Paris, 1806, in-8°. Toutes les pièces de ce recueil étaient loin d'être inédites. On y trouve les poésies du président : elles sont spirituelles, douces et faibles, mais ne manquent pas de grâce. On a encore du président Hénault une *Lettre sur la régale* adressée à l'abbé Velly et insérée dans le *Mercure de France;* des *Lettres à Marmontel, au sujet d'un extrait de l'Abrégé de l'Histoire de De Thou*, insérées dans le *Mercure de France* du mois d'avril 1753; — un *Mémoire sur les abrégés chronologiques*, imprimé dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres;* 1761; — *La Toilette de Vénus*, cantate, gravée; — une églogue insérée dans le *Choix des Mercures*. Desessarts et Serieys lui attribuent en outre une *Vie du Connétable de Luynes;* — une *Réponse à M. de Sainte-Albine, au sujet de la régence de Catherine de Médicis;* — une *Lettre sur les Croisades*, insérée dans le *Journal de Verdun;* — un *Mémoire au sujet d'un procès du maréchal duc de Richelieu contre les propriétaires des maisons sur le Palais-Royal;* — et enfin une *Dissertation sur cette question : Pourquoi la langue française est-elle chaste, et que la langue latine ne l'est point?* imprimée dans les *Mémoires de l'Académie de Nancy*.

Les *Mémoires* du président Hénault restèrent plus de quatre-vingts ans enfouis dans des papiers de famille; ils ont enfin paru sous ce titre : *Mémoires du président Hénault, de l'Académie Française, écrits par lui-même, recueillis et mis en ordre par son arrière-neveu M. le baron de Vigan;* Paris, 1854, in-8° : quoiqu'ils n'aient pas tout l'intérêt qu'on pouvait en attendre, ces mémoires, d'une authenticité non douteuse, sont curieux; mais l'impression laisse beaucoup à désirer : les fautes y fourmillent, et les noms propres y sont défigurés de la manière la plus étrange.

L. Louvet.

Président Hénault, *Mémoires écrits par lui-même*. — Le Beau, *Éloge de Ch.-J.-Fr. Hénault*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscr*, tome XXXVIII, *Hist.*, p. 235. — Serieys, *Notice* en tête des *Œuvres inédites du président Hénault*. — Baron Walckenaër, *Notice* en tête de son édition de l'*Abrégé chron. de l'Hist. de France*. — Palissot, *Mémoires de Littérature*. — Voltaire, *Correspondance*. — Grimm, *Correspondance*. — Mme du Deffand, *Correspondance*. — Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.* — Sainte-Beuve, *Le Président Hénault*, dans le *Moniteur* du 18 décembre 1854, et dans les *Causeries du lundi*, t. XII. — Fr. Barrière, article sur les *Mémoires du Président Hénault*, dans le *Journal des Débats* du 22 avril et du 4 mai 1855.

HÉNAULT (*J.*). *Voy.* Hesnault.

* **HÉNAUX** (*Étienne*), poëte et littérateur belge, né à Liége, en 1818, mort dans la même ville, le 16 octobre 1843. Il prit une part active à la rédaction de la *Revue Belge*, du journal *L'Espoir*, et de plusieurs autres publications périodiques. En 1837 il remporta un prix de poésie pour un poëme intitulé *Franchimont*, sujet mis au concours par l'association pour l'encouragement de la littérature en Belgique. On a aussi de lui : *Pauline, histoire de tous les jours*, poëme; Liége, 1841, in-8°; — *La Statue de Grétry*, poëme pour l'inauguration de la statue de ce musicien; Liége, 1842, in-8°; — *Le Mal du Pays*, volume de poésies; 1842; — *Galerie des Poëtes Liégeois;* Liége, 1843, in-8°; — *Les Chants de la Patrie;* — *Chronique Liégeoise;* — *Scènes de la Vie Wallonne*.

Son frère, M. *Ferdinand* Hénaux, né à Liége, a publié : *Description historique et topographique de Liége, ou guide du voyageur dans cette ville;* Liége, 1837 et 1847, in-18; — *Études historiques et littéraires du Pays Wallon;* Liége, 1843, in-8°; — *Tableau de la Constitution liégeoise;* Liége, 1844, in-8°; — *Les quatre Fils Aymon;* Liége, 1844, in-8°; — *La Croix de Verviers*,

à propos du tonlieu de Liége; Liége, 1845, in-8°; — *Notice sur M. Matthieu Lænsberg*; Liége, 1845, in-8°; — *Essai sur l'Histoire Monétaire du Pays de Liége*; Liége, 1846, in-8°; selon l'auteur, Gérard de Grœsbeck serait le premier qui aurait hasardé, en 1578, sur ses monnaies le titre de prince de Liége; — *Recherches historiques sur l'Étendard national des Liégeois*; Liége, 1846, in-8°; — *Considérations sur l'Histoire Monétaire du Pays de Liége*; Bruxelles, 1846, in-8°; — *Recherches historiques sur le Perron de Liége*; Liége, 1846, in-8°; — *Le Berceau de Charlemagne, recherches historiques*; Liége, 1848, in-8° : l'auteur pense que Charlemagne est né à Liége. J. V.

H. Colson, *Notice sur E. Hénaux*; dans la *Revue Belge*. — Baron de Reiffenberg, *Notice* dans le *Bulletin bibliographique de la Belgique*, 1re année. — *Biog. gén. des Belges morts ou vivants*. — *Biogr. univ., augmentée des célébrités belges*.

HENCKEL. *Voy*. Henkel.

HENDEL. *Voy*. Endel-Manoach.

* **HENDERSON** (*Robert*) ou Henrysone, poëte écossais, était maître d'école à Dumferling sous le règne d'Henri VIII. On a de lui quelques pièces de vers, insérées dans le recueil des *Ancient Scottish Poems*, p. 98-138, et une petite composition intitulée : *The bludes serk*, que Pinkerton a fait figurer dans ses *Scottish Poems*, t. III, p. 189. On a publié à Édimbourg, en 1832, des *Moral Fables* dont il était l'auteur, et qui étaient demeurées inédites. E. G.

Ellis, *Specimens of early English Poetry*, t. I, p. 361.

HENDERSON (*John*), excentrique anglais, né à Ballagarance, en Irlande, en 1757, mort à Oxford, le 2 novembre 1788. Ses parents, qui le destinaient au ministère évangélique, l'envoyèrent à Oxford; mais son humeur capricieuse et bizarre l'empêcha d'entrer dans les ordres ou de prendre toute autre profession régulière. Il resta à l'université, très-recherché pour son esprit et ses connaissances, et connu surtout par ses excentricités. Il s'occupait beaucoup d'alchimie et d'autres sciences occultes. Il mourut victime de son intempérance. Z.

Gentleman's Magazine, avril 1789. — Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HENDERSON (*Jean*), poëte et acteur anglais, né à Londres, en 1746, d'une famille d'origine écossaise, mort le 3 décembre 1783. Placé d'abord dans un atelier de peintre, il fit de si rapides progrès dans le dessin qu'il remporta le prix fondé par la Société des Arts. Mais comme son maître était d'une violence extrême, Henderson le quitta pour entrer chez un orfèvre, où la lecture assidue de Shakespeare décida de sa vocation pour le théâtre. Il y eut de grandes difficultés à surmonter; ainsi, sa voix grêle le fit d'abord refuser par Garrick et par Colman. Ce ne fut qu'en 1772 qu'il débuta avec un succès réel à Bath, dans le rôle d'Hamlet, et sous le nom de *Courtney*. Mais, sa réputation croissant toujours, il vint jouer à Londres, en 1777, le rôle de Shylock, où les applaudissements de la foule le firent engager par le même Colman qui naguère l'avait repoussé. Henderson excellait aussi dans le rôle de Falstaff. Depuis il eut un grand succès à Drury-Lane et sur plusieurs scènes de province. On a de lui quelques *Essais poétiques*. Th. Mire.

Biographia dramatica.

HENDERSON (*Thomas*), astronome écossais, né à Dundee, le 28 décembre 1798, mort à Édimbourg, le 23 novembre 1844. Son père était dans le commerce, et mourut jeune. Après une éducation aussi bonne qu'on pouvait la recevoir dans sa ville natale, il entra, à l'âge de quinze ans, comme clerc chez un attorney ou procureur de Dundee, chez lequel il resta six années, consacrant tous ses moments de loisir à l'étude de l'astronomie. En 1819, il vint à Édimbourg, où il obtint d'abord un emploi dans le cabinet d'un procureur du sceau royal. Son intelligence fut remarquée par M. Gibson-Craig, qui devint son protecteur et le fit entrer en qualité de clerc chez le célèbre avocat John Clerk, plus tard un des juges de la cour suprême en Écosse sous le titre de lord Eldin. Lorsque Eldin se retira, Henderson fut quelque temps secrétaire particulier du comte de Lauderdale, place qu'il quitta pour l'emploi, plus lucratif, de secrétaire du lord avocat Jeffrey, près duquel il resta jusqu'en 1831. Ses connaissances astronomiques le mirent en relation avec les professeurs Leslie et Wallace. Ce dernier avait alors la direction du petit observatoire de Carlton-Hill, qui appartenait à l'Institut astronomique d'Édimbourg. Wallace permit à Henderson de venir à l'observatoire se servir des instruments que possédait cet établissement, et lui fournit ainsi le moyen de compléter par la pratique ses connaissances astronomiques. Quoique d'une faible santé et souffrant des yeux, Henderson ne profita pas moins de cette permission. En 1824, Henderson communiqua au docteur Young une méthode pour calculer l'occultation d'une étoile fixe par la lune; elle fut publiée par le docteur sous le titre de perfectionnement de sa propre méthode dans le *Nautical Almanac* pour 1827, 1828 et 1829, et fut accompagnée dans la dernière de ces années d'une seconde méthode, également proposée par Henderson. Ces méthodes parurent aussi dans le *London quarterly Journal of Science*. En 1827 Henderson communiqua à la Société royale de Londres un rapport sur la différence de longitude des méridiens des observatoires de Londres et de Paris, rapport qui fut publié dans les *Philosophical Transactions* de la même année. Dans la copie des observations fournies par l'observatoire à sir John Herschel avec un aperçu des opérations faites en 1825 pour déterminer la différence de longitude entre Greenwich et Paris au moyen de signaux de feu, le second nombre contenait une erreur, qui occasionna quelques irrégularités dans les résultats; mais la différence étant légère, elle fut regardée comme

une erreur d'observation. Henderson voulut rectifier cette erreur, et refit le calcul entier; son résultat différait peu de celui qui avait été d'abord obtenu; mais la correction lui donnait une plus grande certitude.

La réputation d'Henderson comme astronome était donc parfaitement établie lorsque Fallows vint à mourir, en 1831. L'amirauté lui proposa de succéder à cet astronome dans la direction de l'observatoire du Cap de Bonne-Espérance. Peu de mois après sa nomination, il partit pour cette colonie. Pendant son séjour au Cap ses travaux comprirent la fixation précise de la latitude et de la longitude de ce poste; la recherche de la situation des étoiles vers le pôle Sud pour déterminer la position polaire de ses instruments; la recherche de la quantité de réfraction près de l'horizon; l'observation de la Lune et des étoiles pour déterminer la parallaxe horizontale de la Lune; l'observation de Mars pour trouver la parallaxe de cette planète et celle du Soleil; l'observation des éclipses des satellites de Jupiter, des occultations des étoiles fixes par la Lune, du mouvement de Mercure, la situation des comètes d'Encke et de Biela, et enfin cinq ou six mille observations de déclinaisons. Dans cette position isolée, loin de ses amis, atteint d'une hypertrophie du cœur, Henderson sentit ses forces faiblir, et souhaita retourner en Écosse. Il donna donc sa démission, et revint à Édimbourg en 1833, où il mit en ordre et rédigea la riche moisson d'observations qu'il rapportait du Cap. Le premier résultat de ce travail fut la détermination de la parallaxe du Soleil par la comparaison des observations de déclinaison faites à Greenwich, Cambridge et Altona avec les observations correspondantes faites au Cap. Il donna ensuite un important mémoire contenant des recherches sur les anomalies du cercle mural à l'observatoire du Cap. A la demande de M. Bailie, il entreprit la rédaction des observations faites à l'île de l'Ascension par le capitaine Laster sur la comète de 1830. En 1834 un arrangement fut conclu entre le gouvernement et l'Institut astronomique d'Édimbourg, par suite duquel l'observatoire de Carlton-Hill, cédé à l'université d'Édimbourg, devenait un établissement public, que le gouvernement se chargeait de pourvoir des instruments nécessaires. L'astronome devait être rémunéré par l'État. On résolut aussi de rétablir la chaire d'astronomie pratique, restée vacante depuis 1828 à l'université, et de la joindre à la direction de l'observatoire. Sur la recommandation de la Société astronomique de Londres, que lord Melbourne consulta, Henderson fut choisi pour occuper ces deux emplois et nommé astronome royal pour l'Écosse. Ses travaux à l'observatoire d'Édimbourg comprennent cinq volumes, publiés de 1834 à 1839; à sa mort il laissa un sixième volume prêt à paraître.

Henderson avait épousé en 1836 la fille d'un opticien; il perdit sa femme en 1842, peu de temps après la naissance de leur unique enfant; et ce malheur acheva de ruiner sa santé. Dans l'été qui suivit cet événement, la visite du professeur Bessel, qu'il regardait comme son maître, fit diversion à sa peine; il entreprit avec lui et le mathématicien allemand Jacobi une courte excursion dans les Highlands. A l'automne de 1844, une première attaque frappa Henderson chez un de ses amis; il se remit pourtant; mais une seconde attaque l'enleva subitement peu de temps après. Familiarisé avec diverses branches de la science, il suppléa plusieurs fois les professeurs de mathématiques et de philosophie naturelle à l'université d'Édimbourg. Fortement attaché aux méthodes des astronomes allemands, Henderson avait pris MM. Bessel et Struve pour modèles. Attentif à tout ce qui paraissait à l'étranger, il s'était formé une bibliothèque étendue et excellente. Son nom restera comme celui d'un exact et scrupuleux observateur, d'un calculateur ingénieux, et d'un astronome distingué. W.

Annual Report of the Astronomical Society pour 1845. — *Athenæum*, 1844; article traduit dans le *Moniteur* du 26 mai 1844, page 1446. — *The English Cyclopædia* (*Biography*).

* HENDERSON (*Ebenezer*), voyageur et missionnaire anglais, né en 1784, à Dumferline, en Écosse. S'étant rendu en Danemark, il fut nommé pasteur de la congrégation anglaise d'Elseneur (1804), puis de celle de Gothembourg en Suède (1807). Il fut chargé en 1814, par la Société biblique de la Grande-Bretagne, d'aller répandre en Islande une édition de la Bible traduite dans la langue des habitants. Cette mission le retint deux ans dans cette île. En 1819 il parcourut la Russie méridionale, pour y fonder des succursales de la Société Biblique. M. Henderson est actuellement professeur de théologie et de langues orientales au séminaire de Highbury, près Londres, et pasteur de la communauté des indépendants. On a de lui : *A Dissertation on Hans Michelsen's* (or the first Danish) *Translation of the New Testament;* Copenhague, 1813, in-4°; — *Iceland, or the journal of a residence in that island;* Édimbourg, 1818, 2 vol. in-8°, relation très-estimée; — *Biblical Researches and Travels in Russia;* Londres, 1826, in-8°; — *The Vaudois, comprising observations made during a tour to the Valley of Piedmont in 1844*, avec des remarques sur l'origine et l'état actuel de ce peuple; Londres, 1845, in-8°, avec carte; — quelques écrits en islandais, et une édition de la Bible en cette langue. E. B.

Conversat.-Lex. der neuesten Zeit. — Erslew, *Forf.-Lex.*

HENEL VON HENNEFELD (*Nicolas*), historien et jurisconsulte allemand, né le 11 janvier 1582, à Neustadt, en Silésie, mort le 23 juillet 1656. Il étudia à Breslau et à Iéna, voyagea ensuite en Allemagne, en Suisse, en Italie et en France, et prit ses degrés à Bâle. A son retour il fut nommé vice-chancelier de la principauté de Munsterberg et de la seigneurie de Franken-

stein. Il s'en éloigna lors de la guerre de Trente Ans, et vint à Breslau, où il fut élevé au syndicat; il y passa le reste de sa vie. On a de lui : *Silesiographia et Breslographia;* Francfort, 1614-1639, in-4°; Breslau, 1704, in-4°; — *Commentarius de veteribus Jurisconsultis, e quorum legibus justitiæ romanæ templum exædificatum est;* Leipzig, 1648-1654, in-8°; — *De Jure dotalitii et communione bonorum inter conjuges;* Francfort, 1660, in-4°; — *Discursus quomodo futurus jurisconsultus variarum linguarum, scientiarum et artium doctrina recte sit instituendus;* Berlin, 1661, in-12; — *Otium Vratislaviense;* Iéna, 1658. Il a laissé entre autres nombreux manuscrits, dont plusieurs ont été publiés dans divers recueils : *Silesia togata;* — *Series Episcoporum Vratislaviensium,* publié par Sommersberg dans ses *Script. Rer. Siles.*, t. III, p. 1; — *Genealogiæ Silesiæ Ducum;* — *Chronicon Ducatus Monterbergensis* (Sommersberg, *Script.*, t. I, p. 114); — *Tractatus eucharisticus;* — *Sermones Soterici;* — *Christus patiens;* — *Psalmorum Paraphrases poeticæ;* — *Volumen Carminum et Farrago Epistolarum;* — *Silesiographia renovata;* Breslau et Leipzig, 1704-1706, 2 vol. in-4°; — *Annales Silesiæ* (Sommersberg, t. II, p. 197). William REYMOND.

Balbinus, *Miscell.*, *dec.* 1, *lib. III.* — Zedler, *Univers. Lexic.* — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

HENGIST, prince saxon, fondateur du royaume de Kent, dans la Grande-Bretagne, mort vers 488. Hengist et Horsa son frère appartenaient à une peuplade germanique qui occupait avec les Angles et les Jutes la Chersonèse cimbrique. Les Saxons, ainsi appelait-on cette peuplade, s'étaient fait la plus redoutable réputation de pirates. Sidoine Apollinaire parle avec effroi de ces intrépides marins, « qui manifestent une joie extrême en face des tempêtes, terribles pour le reste du genre humain. La tempête est leur refuge lorsqu'ils sont pressés par un ennemi. C'est leur voile et leur manteau quand ils méditent une attaque ». Les Bretons, abandonnés par les Romains et tourmentés par les incursions des Pictes et des Scots, eurent recours à ces pirates. Vortigern, souverain des Silures, les appela dans la Grande-Bretagne en leur promettant de riches récompenses. Une horde de Saxons, commandée par Hengist et Horsa, accourut en 449 sur trois *chiules*, ou longs vaisseaux de guerre, et fut bientôt suivie de nouvelles troupes de pirates. Ces dangereux auxiliaires s'établirent dans l'île de Thanet. Pendant six ans ils servirent fidèlement Vortigern. Ils défirent les Pictes et les Scots à Stafford, et les refoulèrent vers le nord. Mais leurs prétentions grandirent avec leurs services, et une rupture éclata en 455. Une bataille eut lieu à Aylesford. Horsa y fut tué, mais la victoire resta aux Saxons. Une seconde défaite des Bretons livra tout le Kent aux envahisseurs, qui, dépassant les limites de ce comté, portèrent la dévastation dans l'île. Gildas prétend, il est vrai, que les Bretons tirèrent une vengeance complète de leurs ennemis; mais les chroniqueurs saxons ne disent rien de cet événement, qui reste fort douteux. La lutte continua longtemps encore entre les deux peuples, et ne se termina qu'en 473, par une victoire décisive du chef saxon, qui resta paisible possesseur du comté de Kent. Il laissa ce petit État à son fils, Oisc. C'est de ce dernier que les descendants d'Hengist prirent le nom d'*Oiscingas*. Tels sont les faits à peu près certains que l'on peut recueillir sur Hengist dans les chroniqueurs saxons; les écrivains bretons racontent les mêmes événements d'une manière toute différente. Selon eux, Hengist avait une fille, d'une beauté accomplie, nommée Rowena. Il invita Vortigern à un splendide banquet, dans lequel le prince breton fut servi par la jeune Saxonne. Vortigern, épris des charmes de Rowena, l'épousa, et donna le royaume de Kent à Hengist. Les Bretons, indignés, déposèrent Vortigern et le remplacèrent par son fils Vortimer, qui, avec l'aide des Romains restés dans l'île, livra trois batailles aux Saxons et les expulsa du Kent. Pendant cinq ans Hengist reprit son métier de pirate. Au bout de ce temps Vortimer mourut; Vortigern remonta sur le trône, et le chef saxon obtint de lui d'être réintégré dans ses possessions du Kent. Pour régler les différends des deux peuples, Hengist demanda la convocation d'une assemblée. Trois cents députés des diverses nations de la Bretagne vinrent à son appel. Le premier jour du mois de mai, les Bretons et les Saxons se réunirent près du monument druidique de Stone-Henge. Les Bretons, sans défiance, n'avaient point apporté d'armes; les Saxons étaient aussi désarmés, en apparence. Tout à coup Hengist s'écrie : « *Nemeth jure seax* (tirez vos épées) ». Aussitôt les Saxons, tirant des poignards cachés sous leurs vêtements, se précipitèrent sur les Bretons, qu'ils massacrèrent jusqu'au dernier, à l'exception de Vortigern. Comme rançon de ce prince, les indigènes cédèrent à Hengist le territoire qui forma depuis les comtés de Kent, d'Essex, de Sussex et de Middlesex. Tout ce récit est évidemment une légende arrangée pour expliquer la conquête saxonne et pour ménager l'orgueil national des Bretons. Z.

Chronicon Saxonicum. — Bède, I-IV. — Sidoine Apollinaire, VIII, 6. — Turner, *History of Anglo-Saxons.* — Lingard, *History of England.*

* **HENGSTENBERG** (*Ernest-Guillaume*), théologien protestant allemand, né le 20 octobre 1802, à Fröndenberg. Il est depuis 1829 professeur de théologie à l'université de Berlin et depuis 1827 rédacteur du journal *Evangelische Kirchenzeitung* (Gazette de l'Église évangélique), qui exerce une grande influence sur le clergé protestant de ce pays. Parmi ses ouvrages on remarque : *Christologie des Alten Testaments und Commentar über die Messianischen Weissagungen* (Christologie de l'Ancien Testament et com-

mentaires des prophéties du Messie); Berlin, 1829-1835, 3 vol.; 2e édition, 1854; — *Die Bücher Moses und Ægypten* (Le Pentateuque et l'Égypte); ibid., 1841; — *Beitræge zur Einleitung in das Alte Testament* (Études pour servir à l'introduction à l'Ancien Testament); Berlin, 1831-1839, 3 vol.; — *Commentar über die Psalmen* (Commentaires des Psaumes); ibid., 1842-1845, 4 vol.; 2e édition, 1850; — *Erlaeuterungen über die wichtigsten und schwierigsten Abschnitte des Pentateuch* (Commentaires des passages les plus importants et les plus difficiles du Pentateuque); ibid., 1842; — *Commentar über die Offenbarung Johannis* (Commentaires de l'Apocalypse de saint Jean); Berlin, 1850-1851, 2 vol.; — *Ueber den Tag des Herrn* (Le Jour du Seigneur); ibid., 1852; — *Das Hohe Lied Salomonis ausgelegt* (Commentaires du Cantique des Cantiques de Salomon); ibid., 1853; — *Ueber das Buch Hiob* (Du Livre de Job); Berlin, 1856. R. L.

Conv. Lexikon.

* **HÉNIOCHUS** (Ἡνίοχος), poëte athénien de la comédie moyenne, vivait vers 400 avant J.-C. Il nous reste de lui un petit nombre de fragments, et les titres de huit de ses pièces, savoir : Ἐπίκληρος, Θωρύχιον, Φιλέταιρος, Αἲς ἐξαπατώμενος, Γοργόνες, Πολυεύκτος (1), Πολυπράγμων, Τροχίλος. On ignore si c'est à une de ces comédies ou à une autre pièce, dont le titre est aujourd'hui perdu, qu'appartient le remarquable fragment d'Héniochus cité par Stobée (*Florileg.*, 43,27). Tout ce qui reste de ce poëte a été recueilli par Meineke, *Comicorum Græcorum Fragmenta*, vol. I, p. 421; vol. III, p. 560; et par Bothe, *Com. Gr. Frag.*, dans la *Bibliot. Grecque* de A.-F. Didot. Y.

Suidas, au mot Ἡνίοχος. — Meineke, *Historia crit. Com. Græc.*

HENISCH (*Georges*), philologue et mathématicien hongrois, né à Bartfelden (Hongrie), le 24 avril 1549, mort à Augsbourg, le 31 mai 1618. Reçu docteur en médecine à Bâle en 1576, il vint la même année à Augsbourg, où il se fixa comme professeur de logique et de mathématiques. Il y fut plusieurs fois doyen du collége de médecine, devint président du gymnase, et bibliothécaire après la mort de Jérôme Wolf. On a de lui : *Enchiridion Medicinæ, medicamentorum, tam simplicium quam compositorum, in certos titulos distinctam sylvam continens*; Bâle, 1573, in-8°; — *Catalogus græcorum Codicum*; Augsbourg, 1590, in-4° : c'est le premier catalogue imprimé d'une bibliothèque publique; — *Johannis Tzetzis Scholia in Opera Hesiodi, cum interpretatione*; Bâle, 1574, in-8°; — *Hesiodus græco-latinus cum commentario*; Bâle, 1580, in-8°; — *Institutiones Dialecticæ*; Augsbourg, 1590, in-8°; — *Præceptiones Rhetoricæ*; Augsbourg, 1593, in-8°; — *Ætiologica, semeiotica et therapeutica morborum acutorum et diurnorum Aretæi Cappadocis græc. et lat. conjunctim edita, cum commentario*; Augsbourg, 1603, in-fol.; — *De Numeratione multiplici, vetere et recenti*; Augsbourg, 1605, in-8°; — *Arithmetica perfecta et demonstrata*; Augsbourg, 1605, in-4°; — *De Asse et partibus ejus, opusculum*; Augsbourg, 1606, in-8°; — *Commentarius in Sphæram Procli Diadochi*; Augsbourg, 1609, in-4°; — *Computus ecclesiasticus, cum calendario et prognostico tempestarum ex ortu et occasu stellarum*; Augsbourg, 1609, in-4°; — *Thesaurus Linguæ et sapientiæ Germanicæ, in quo vocabula omnia germanica, cum suis synonymis, derivatis, phrasibus, compositis, epithetis, proverbiis, antithetis continentur, et latine ex optimis quibusque auctoribus redduntur; adjectæ sunt quoque dictionibus plerisque anglicæ, bohemicæ, gallicæ, græcæ, hebraicæ, hispanicæ, italicæ, polonicæ, pars prima*; Augsbourg, 1616, in-fol. Cet ouvrage important ne va que jusqu'à la lettre H. J. V.

Beytræge, *Critische Historia der Teutschen Sprache*, tom. IV. — *Gelehrte Zeitungen*, 1728, p. 365. — *Biographie médicale.* — Zedler, *Universal Lexicon.* — Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexikon.*

HENKART (*Pierre-Joseph*), littérateur et poëte belge, né à Liége, le 13 février 1761, mort le 9 septembre 1815. Son père, qui était procureur de la cour épiscopale de Liége, lui fit faire son éducation chez les oratoriens de Visé, et l'envoya ensuite à l'université de Louvain, pour étudier le droit; mais la littérature et la poésie faisaient surtout ses délices. Revenu à Liége, il fut attaché à la chancellerie du conseil privé du prince-évêque, qui le nomma ensuite chanoine de l'église collégiale de Saint-Martin, position qui n'exigeait pas l'entrée dans les ordres. Lorsque les symptômes d'une révolution prochaine commencèrent à se faire sentir à Liége, Henkart, ami d'une sage liberté, fonda avec ses anciens camarades de collége Bassenge et Reynier le *Journal général de l'Europe*, qui exerça une certaine influence dans le pays. L'assemblée du tiers état de Liége ayant décrété, le 24 avril 1790, l'établissement d'un conseil de régence de neuf personnes, pour remplacer le conseil privé, Henkart fut élu membre et secrétaire de cette régence. Il fut ensuite envoyé à Paris, avec Bassenge et Reynier, pour réclamer au gouvernement de la France une créance considérable provenant de fournitures faites par la ville de Liége à l'armée française pendant les années de 1757 à 1763. L'Assemblée nationale reçut les trois députés belges le 18 septembre 1790; Reynier prononça un discours rédigé en grande partie par Henkart et dans lequel les envoyés du pays de Liége faisaient éclater leur admiration pour la révolution française et demandaient que la France adoptât les Liégeois comme ses enfants et vînt seconder leurs efforts

(1) Le Polyeucte qui a donné son nom à cette pièce était un orateur du temps de Demosthène. Suidas, au mot Πολυεύκτος, a commis une curieuse méprise en disant qu'Héniochus était une pièce faite par le poëte comique Polyeucte.

pour maintenir leur liberté menacée. Leur démarche resta sans résultat, malgré les promesses contenues dans la réponse du président de l'Assemblée. De retour à Liége, Henkart alla rejoindre Bassenge à Francfort, afin de le seconder dans sa mission auprès de M. de Metternich, mais leurs efforts demeurèrent infructueux. Les Autrichiens étant entrés à Liége le 11 janvier 1791, Henkart dut prendre la fuite. Après deux mois passés à Givet, il revint dans son pays; mais la commission impériale de Wetzlaer lança bientôt contre lui un décret de proscription, ce qui l'obligea de nouveau à se réfugier en France. Il ne rentra dans ses foyers qu'à la suite des armées françaises, en 1792. Il vivait tranquillement à Sclessin, près de Liége, lorsque les désastres de l'armée française sur la Roër le forcèrent encore à repasser en France. Les victoires des Français lui permirent enfin de revenir à Liége. En l'an II (1794) il fut appelé à l'administration générale de son pays et successivement chargé de diverses fonctions. En l'an III il fut nommé archiviste, et c'est à lui que les archives de Liége doivent leur mise en ordre. La même année il devint président de l'administration centrale provisoire. Lors de la première organisation des tribunaux dans le pays de Liége, en l'an IV (1796), il fut nommé juge au tribunal civil du departement, et l'année suivante membre du jury des arts. En l'an IX il passa de la vice-présidence du tribunal civil aux fonctions de juge au tribunal criminel de Liége. Il fut porté par ses concitoyens en l'an VII, en l'an XII et en 1808 parmi les candidats au Corps législatif. Lors de la réorganisation des tribunaux, en 1810, Henkart, qui n'avait voté ni pour le consulat à vie ni pour l'empire, fut éliminé de la liste des magistrats. En 1814 il fut nommé par le gouvernement prussien procureur du roi à Liége, et il remplissait encore cette charge lorsqu'il mourut. Il a laissé quelques poésies et des notices biographiques. Ses poésies ont été réunies avec celles de Reynier et de Bassenge sous ce titre : *Loisirs de trois amis ;* Liége, sans date (1822), 2 vol. in-8°; on cite surtout son idylle sur *La Forêt de Quincampoix* et son poëme *La Liberte nationale*. J. V.

Notice biographique, dans les *Loisirs de trois Amis*. — Comte de Becdelievre-Hamal, *Biographie Liegeoise*. — *Biogr. gen. des Belges*.

HENKE (*Henri-Philippe-Conradin*), théologien protestant allemand, né le 3 juillet 1752, à Hehlen, mort à Brunswick, le 2 mai 1809. Il devint, à l'âge de vingt-cinq ans, professeur de théologie à l'université de Helmstædt. En 1780 il fut chargé de la direction du séminaire de cette ville, et dirigea depuis 1803 le lycée de Charles (*Carolinum*) à Brunswick. Son ouvrage : *Allgemeine Geschichte der christlichen Kirche* (Histoire générale de l'Église chrétienne), Brunswick, 1788-1804, 6 vol., 4e édit., 1820, terminé par Vater, 1818-1820, vol. 7 et 8, est considéré comme son chef-d'œuvre. On lui doit, en outre : *Auswahl biblischer Erzæhlungen* (Choix de Contes bibliques); Leipzig, 1788; 6e édit., 1817; — *Lineamenta institutionum fidei christianæ historico-criticarum;* Helmstædt, 1783; 2e édit., 1795; traduction allemande, 1803; — *Magazin für die Religions-philosophie, Exegese und Kirchengeschichte* (Magasin de Philosophie religieuse, d'Exégèse et d'Histoire ecclésiastique); Helmstædt, 1793-1804, 12 vol.; — *Archiv für die neuste Kirchengeschichte* (Archives d'Histoire ecclésiastique moderne); Weimar, 1794-1799, 6 vol.; — *Eusebia*, revue théologique; Helmstædt, 1796-1800, 3 vol.; — *Religionsannalen* (Annales de la Religion); Brunswick, 1800-1805, 12 livraisons; — *Predigten* (Sermons); ibid., 1801-1802, 2 vol. : recueil dans lequel on remarque particulièrement le *Discours prononcé à la fête de l'anniversaire du couronnement de Napoléon le Grand*, qui a été traduit en français par Villers; ibid., 1807; — *Kirchengeschichte des 18ten Jahrhunderts* (Histoire ecclésiastique du dix-huitième siècle); Brunswick, 1802; — *Opuscula academica theologici potissimum argumenti;* Leipzig, 1802; — *Museum für Religionswissenschaft* (Musée de Science religieuse); Magdebourg, 1803-1809, 3 vol.; — *Historische Untersuchungen in die Christliche Glaubenslehre* (Recherches historiques sur la Religion chrétienne); Helmstædt, 1802; — *Beitræge zur neusten Geschichte der Religion, des Kirchenwæsens und des öffentlichen Unterrichts* (Documents pour servir à l'histoire moderne de la religion, du culte et de l'instruction publique); Berlin, 1806, 2 vol.; — *Handbuch der allgemeinen Geschichte der christlichen Kirche* (Manuel de l'Histoire générale de l'Église chrétienne), publié par Vater; Brunswick, 1853, 3 vol. R. L.

Conv.-Lex. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.* — Wolff et Bollmann Henke, *Denkwürdigk. aus seinem Leben;* Helmstædt, 1816. — F.-A. Ludewig, *Abriss einer Lebensgeschichte Henkes.* — *Göttinger gelehrt. Anzeiger*, 1816, I, p. 449.

HENKE (*Adolphe-Chrétien-Henri*), médecin allemand, né à Brunswick, le 12 avril 1775, mort à Erlangen, le 8 août 1843. Il exerça son art à Brunswick et à Wolfenbüttel jusqu'à ce qu'en 1805 il fut nommé professeur à l'université d'Erlangen. L'ouvrage le plus connu de Henke est : *Lehrbuch der gerichtlichen Medicin* (Traité de Médecine légale); Berlin, 1812; 12e édition, publiée par M. Bergmann, 1851. On a du même auteur : *Handbuch der allgemeinen und speciellen Pathologie* (Manuel de Pathologie générale et spéciale); Berlin, 1806-1808, 3 vol.; — *Darstellung und Kritik der Lehre von den Krisen* (Exposition et Critique de la doctrine des Crises); Nuremberg, 1806; — *Disquisitiones pathologicæ de vi vitali sanguinis et humorum idiopathia;* Berlin, 1806; traduction allemande, ibid., 1806; —

Handbuch zur Erkennung und Heilung der Kinderkrankheiten (De la Manière de reconnaître et de guérir les maladies d'enfants); Francfort, 1809, 2 vol.; 4ᵉ édit., 1837; — *Taschenbuch für Mütter, oder über die physische Erziehung der Kinder in den ersten Lebensjahren* (Le Guide des Mères de famille, ou traité de l'éducation physique des enfants durant leurs premières années); Francfort, 1811, 2 vol.; 2ᵉ édition, 1832; — *Revision der Lehre von der Lungenprobe* (Nouvel Examen de la doctrine de l'Épreuve des poumons); Berlin, 1811; — *Ueber die Entwickelung und Entwickelungskrankheiten des menschlichen Organismus* (Du Développement et des Maladies qui accompagnent le développement de l'organisme humain); Nuremberg, 1814; — *Darstellung der Feldzüge der Verbündeten gegen Napoleon in den Jahren* 1813 *bis* 1815 (Exposé de la Guerre des alliés contre Napoléon durant les années de 1813 à 1815); 1814-1816, 4 vol.; — *Abhandlungen aus dem Gebiete der gerichtlichen Medicin* (Études et dissertations sur la Médecine légale); Leipzig, 2ᵉ édit., 1822-1834, 5 vol.; — *Zeitschrift für Staatsarzneikunde* (Revue de Médecine légale); Berlin, 1821-1833, 13 vol. R. L.

Conv-Lex.

*HENKE (*Hermann-Guillaume-Édouard*), jurisconsulte allemand, né à Brunswick, le 28 septembre 1783. Il étudia la jurisprudence à Helmstædt et à Gœttingue, devint en 1814 professeur de droit à Berne, et en 1833 à Halle. On a de lui : *Criminalistische Versuche* (Essais sur le droit criminel); Berlin, 1807, in-8°; — *Grundriss einer Geschichte des deutschen peinlichen Rechts und der peinlichen Rechtwissenschaft* (Plan d'une Histoire du Droit criminel germanique et de la science du droit criminel); Sulsbach, 1808-1809, 2 vol. in-8°; — *Ueber den gegenwärtigen Zustand der Criminalrechtswissenschaft* (Sur l'État actuel de la Science du Droit criminel); Landshut, 1810; — *Uber den Streit der Strafrechtstheorien* (Sur la Discussion à propos des Théories du Droit criminel); Ratisbonne, 1811, in-8°; — *Beitrage zur Criminalgesetzgebung* (Documents pour servir à la connaissance de la Législation criminelle); Ratisbonne, 1813, in-8°; — *Uber das Wesen der Rechtswissenschaft* (Sur les Bases de la Science du Droit); Aarau, 1814, in-8°; — *Darstellung des gerichtlichen Verfahrens in Strafsachen* (Exposé de la Procédure pour les affaires criminelles); Zurich, 1817, in-8°; — *Lehrbuch der Strafrechtswissenschaft* (Éléments de Droit criminel); Zürich, 1818, 2 vol. in-8°; — *Handbuch des Criminalrechts* (Manuel de Droit criminel); Berlin, 1823-1838, 4 vol. in-8° : cet ouvrage capital intéresse le législateur autant que le juriste; — *Offentliches Recht der schweizerischen Eidgenossenschaft* (Droit public de la Confédération suisse); Aarau, 1824, in-8°. E. G.

Conversations-Lexikon der Gegenwart.

HENKEL (*Jean-Frédéric*), naturaliste allemand, né à Freyberg, le 11 août 1679, mort le 16 janvier 1744. Il étudia la médecine, et exerça cet art pendant quelque temps. Plus tard il s'adonna exclusivement à des recherches de chimie et de minéralogie, et découvrit des procédés qui furent d'une application utile à l'industrie. Ce sont ses travaux qui ont assuré pendant longtemps une supériorité non contestée à la porcelaine des manufactures de Saxe. L'électeur de Saxe Auguste II le nomma conseiller des mines. On a de Henkel : *Flora Saturnizans, oder Verwandschaft des Pflanzen-und Mineralreichs nach der Natural-Historie und Chymie aus vielen Anmerkungen und Proben, nebst einem Anhange von Kali geniculatum Germanorum, oder gegliederten Salzkraut, insonderheit von einer hieraus neuerfundenen, dem allerschœnsten Ultramarin gleichenden Farbe* (*Flora saturnizans*, ou l'affinité du règne végétal et du règne minéral, avec un appendice sur le *Kali geniculatum Germanorum* et sur une couleur que l'on peut en tirer et qui ressemble au plus bel *outremer*); Leipzig, 1722, in-8°; 2ᵉ édition, 1755, in-8°; — *Pyritologia, oder Kiesshistorie, als des vornehmsten Minerals, nach dessen Namen, Arten, Lagerstætten, Ursprung*, etc. (*Pyritologia*, ou Histoire naturelle de la pyrite); Leipzig, 1725, in-8°; 1754, in-8°; traduction anglaise, Londres, 1757, in-8°; traduction française par le baron Holbach, avec l'ouvrage *Flora saturnizans* et les opuscules minéralogiques, Paris, 1757, 2 vol. in-4°; — *Bethesda portuosa, das hülfreiche Wasser zum langen Leben; insonderheit in dem Lauchstædter Brunnen und in dem Bade zu Freyberg, mit neuen Entdeckungen nach der Historie, Chemie und Medicin angewiesen* (*Bethesda portuosa*, ou les eaux salutaires à la conservation de la santé, surtout les eaux minérales de Lauchstædt et de Freiberg, avec de nouvelles découvertes historiques, chimiques et médicales); Freyberg, 1726, in-8°; ibid., 1746, in-8°; — *De mediorum Chymicorum Appropriatione, in argenti cum acido salis communis combinatione*; Dresde, 1737; — *Kleine mineralogische und chemische Schriften* (Opuscules de Minéralogie et de Chimie); Dresde et Leipzig, 1744, in-8°; ibid., 1757, in-8°; Vienne, 1769, in-8° : recueil publié par Charles-Frédéric Zimmermann; — *Henkelius in mineralogia redivivus, das ist Henkelischer aufrichtiger und gründlicher Unterricht von der Mineralogie, nebst angehængten Unterrichte von der Chymia metallurgica* (Enseignements de la Minéralogie et de la Chimie métallurgique, etc.); Dresde, 1747 et 1759, in-8°, publié par Jean-Emmanuel Stephani; traduit en francais; Paris,

1756. Wallerius cite cet ouvrage pour sa nouvelle division des minéraux, et le nomme le précurseur d'un meilleur ordre systématique du règne minéral. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*. — Hirsching, *Handbuch*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon*.

HENKEL (*Joach.-Frédéric*), chirurgien allemand, né le 4 mars 1712, à Preussisch Holland, mort à Berlin, le 1er juillet 1779. Il fit ses études à Kœnigsberg et Berlin, et les acheva à Paris. De retour à Berlin, il fut nommé chirurgien en chef d'un régiment de la garde; mais après la seconde campagne de la Silésie, il quitta le service militaire pour s'adonner à l'enseignement. On a de lui : *De Cataracta crystallina vera;* Francfort-sur-l'Oder, 1744, in-4°; — *Erste Sammlung medicinischer und chirurgischer Anmerkungen* (Premier Recueil d'Observations de Médecine et de Chirurgie); Berlin, 1744; 1747; 1748; 1749, in-4°; 8e édit., 1763, in-4°; — *Anmerkungen von widernatürlichen Geburten, zur Verbesserung der Hebeammenkunst* (Observations sur des Accouchements extraordinaires faites dans l'intérêt de l'art obstétrical); Berlin, 1751, in-4°; — *Anweisung zum verbesserten chirurgischen Verbande* (Instruction pour perfectionner l'art des bandages); Berlin et Stralsund, 1767, in-8°; — *Abhandlung von Beinbrüchen und Verrenkungen* (Dissertations sur les Fractures et les Entorses); Berlin, 1759, in-8°; — *Abhandlung von der Geburtshülfe* (De l'Art des Accouchements); Berlin, 1761; 1770, et 1774, in-8°; — *Abhandlung von der Wirkung der æusserlichen Arzneien an und in dem menschlichen Kœrper* (Des Effets produits par les Remèdes externes sur et dans le corps de l'homme); Berlin, 1765, in-8°; appendix, 1765, in-8°; — *Neue medicinische und chirurgische Anmerkungen* (Nouvelles Observations de Médecine et de Chirurgie); Berlin et Stralsund, 1769 et 1772, 2 livraisons, in-8°; — *Abhandlungen der chirurgischen Operationen* (Dissertations sur des opérations chirurgicales); Berlin, 1770-1775, 8 livraisons; — *Abhandlung von den Fussgeburten worinnen eine Hebeamme grosse Geschicklichkeit besitzen muss* (Des Accouchements dans lesquels l'enfant se présente par les pieds et qui exigent beaucoup d'adresse de la part de l'accoucheur); Berlin, 1776, in-8°. Dr L.

Biographie médicale.

* **HENKEL** (Jacob von Donnersmarck), diplomate allemand, vivait au commencement du dix-septième siècle. A cette époque la Pologne et la Suède se disputaient la Russie, et déjà les Polonais étaient maîtres de Moscou, lorsque Pojarski demanda des secours à l'empereur Matthias, qui se contenta de lui envoyer un ambassadeur, Jacob Henkel. Ce dernier a laissé de son séjour à Moscou une fort intéressante narration, qui se trouve dans les archives de Vienne sous ce titre : *Relation des Kais. Hofdieners Jakob Henkel von Donnersmarck 9 august 1614.* Pr. A. G.

Adelung, *Übersicht der Reisenden in Russland bis 1700*, II, 228.

* **HENLE** (*Frédéric-Gustave-Jacques*), physiologiste et anatomiste allemand, né le 9 juillet 1809, à Fürth, en Franconie. Prosecteur de l'école de médecine de Berlin, il a été successivement professeur d'anatomie à Zurich, à Heidelberg et à Gœttingue, où il est actuellement. On a de lui : *Symbolæ ad anatomiam villorum intestinalium, imprimis eorum epithelii et vasorum lacteorum;* Berlin, 1837; — *Ueber Schleim und Eiterbildung* (De la Formation du Mucus et du Pus); Berlin, 1838; — *Vergleichende Anatomie des Kehlkopfes* (Anatomie comparée du larynx); Leipzig, 1839; — *Pathologische Untersuchungen* (Recherches de Pathologie); Berlin, 1840; — *Handbuch der allgemeinen Anatomie* (Manuel d'Anatomie générale); Berlin, 1841; — *Zoologische Beschreibung der Haifische und Rochen* (Description zoologique des requins et des raies), faite en commun avec Johannes Müller; Berlin, 1841; — *Handbuch der rationellen Pathologie* (Manuel de la Pathologie rationnelle); Brunswick, 1846-1852, 2 vol.; 2e édit., 1855; — *Handbuch der systematischen Anatomie des Menschen* (Manuel de l'Anatomie systématique de l'Homme); Brunswick, 1855-1856, 3 vol. R. L.

Conv.-Lex. — Engelmann, *Bibliotheca Medico-Chirurgica.*

* **HENLEI** (*Gautier* de) vivait en Angleterre au quinzième siècle, et a écrit en français un traité sur l'*Économie rurale*. Ce livre, encore inédit, est conservé dans la bibliothèque publique d'Oxford. Peut-être a-t-il de grands rapports avec un manuscrit du même genre conservé à la Bibliothèque impériale de Paris, sous le titre d'*Enseignements agricoles*. L. L.

J. Orchard Halliwell, *The manuscript Rarities of the University of Cambrige*. — P. Paris, *Manuscrits de la Bibliothèque du Roi.*

HENLEY (*Antoine*), homme politique anglais, né dans le Hampshire, vers 1660, mort en 1711. Il fit ses études à Oxford, et se distingua par son amour des lettres anciennes. A Londres, sa grande fortune lui ouvrit l'entrée des plus hautes sociétés, et son esprit lui permit de briller dans les cercles littéraires. Il fut le patron généreux des écrivains de son temps, et paya toujours largement leurs flatteuses dédicaces. Il devint membre du parlement en 1698. Whig déclaré, il s'exposa au ressentiment des tories en proposant dans la chambre des communes de demander à la reine qu'une dignité ecclésiastique fût accordée à Hoadly, connu par son attachement à la révolution. Il défendit le parti whig dans quelques pamphlets anonymes, et publia, dans le *Tatler* et le *Medley*, des essais pleins d'esprit, de facilité et de verve. Il

était passionné pour la musique, et il avait dans sa résidence de Southwick un théâtre particulier, où Betterton, Booth, miss Barry, et d'autres acteurs célèbres donnèrent des représentations. Le second fils de Henley devint lord Northington et chancelier d'Angleterre. Z.

Chalmers, *Gen. Biographical Diction.*

HENLEY (*John*), publiciste et prédicateur anglais, plus connu sous le nom de l'*orateur Henley*, né en 1692, à Melton-Mowbray, où son père était vicaire, mort en 1756. Il achevait ses études à St-John's-College (Cambridge) et n'était pas encore gradué lorsqu'il inséra dans le *Spectateur* (n° 396) une lettre assez plaisante. Les conservateurs de l'école Melton lui confièrent la direction de cet établissement, alors en décadence, et qu'il fit refleurir. Il publia ensuite un poëme d'*Esther*; et après être entré dans les ordres, il alla chercher à Londres de la réputation et un bénéfice. S'il n'obtint pas le bénéfice, il fit du moins beaucoup de bruit par ses prédications excentriques, où abondaient les traits d'esprit, les jeux de mots, les bouffonneries satiriques contre les grands, les puissants, les savants. Il publia en même temps un journal hebdomadaire le *Hyp Doctor*, tissu de sottises quelquefois amusantes, pour lequel il recevait de Robert Walpole une subvention de 100 l. s. par an. Ses prédications, où l'on était admis en payant un schelling par personne, attiraient une affluence considérable et rapportaient de grosses sommes à l'orateur, qui jouissait d'une célébrité retentissante. Pope lui assigna une place distinguée dans son poëme satirique de *La Dunciade*, et Hogarth l'introduisit dans deux de ses compositions humoristiques. Voici un exemple de l'esprit ou plutôt du charlatanisme de Henley : il annonça un jour qu'il enseignerait aux cordonniers un nouveau et court moyen de faire des souliers, et lorsqu'il vit sa salle pleine, il déclara que ce moyen consistait à couper les tiges des bottes. Z.

D'Israeli, *Calamities of Litter.* — Nichols, *Hist. of Leicestershire*, art. *Melton-Mowbray.* — Chalmers, *Gener. Biog. Diction.*

HENNEBERT (*Jean-Baptiste-François*), historien et littérateur français, né à Hesdin (Pas-de-Calais), le 21 août 1726, mort le 13 avril 1795. Il embrassa jeune la carrière ecclésiastique, devint chanoine de Notre-Dame à Saint-Omer. Il fut emprisonné quelque temps pendant la révolution. Ses principaux ouvrages sont : *Du Plaisir, ou du moyen de se rendre heureux*; Lille, 1764, in-12; — *Cours d'Histoire naturelle, ou tableau de la nature, considérée dans l'homme, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, les insectes, etc.; ouvrage propre à inspirer aux gens du monde le désir de connaître les merveilles de la nature*; Paris, 1770, 7 vol. in-12; — *Manuel des Confrères de Saint-Adrien*, institués dans l'église collégiale d'Aire; 1779, in-16; — *Poésies fugitives sur plusieurs personnes illustres*; 1781, in-8°; — *Histoire générale de la Province d'Artois*; Lille, 1786, 1788, Saint-Omer, 1789, 3 vol. in-8°, avec pl. Cet ouvrage fut approuvé par les états provinciaux et dédié au comte d'Artois, depuis Charles X. J. Perin.

H. Piers, *Biographie de la ville de Saint-Omer.*

HENNEPIN (*Louis*), missionnaire récollet et voyageur, né en Flandre, vers 1640, mort en Hollande, à une époque qu'on ne peut préciser, était prédicateur à Hall, en Hainaut, quand une quête qu'il fut appelé à faire, par ordre de ses supérieurs, dans les villes et les campagnes de l'Artois, le mit en rapport, à Calais et à Dunkerque, avec des marins dont les récits fortifièrent en lui le goût des voyages, éveillé quelques années auparavant par une excursion en Italie. En attendant qu'il pût contenter son désir de visiter les pays d'outre-mer, il accepta la mission de Hollande, puis ensuite un emploi d'aumônier dans un régiment, avec lequel il assista à la bataille de Senef. Ses vœux se réalisèrent enfin en 1675, époque où il s'embarqua pour le Canada. Trois ans plus tard, le provincial d'Artois l'ayant autorisé à accompagner Lasalle dans les découvertes que cet intrépide voyageur allait entreprendre, il partit avec lui, le 18 novembre 1678. Après avoir passé l'hiver près de Niagara, le P. Hennepin retourna au fort Cataracouy, où il avait fondé un couvent de son ordre, et en ramena deux religieux, qui, comme lui, suivirent Lasalle lorsque, en 1679, il se rendit, par les grands lacs du Canada, à Michillimakinac, où il parvint le 26 août. Au mois de février de l'année suivante, Lasalle le détacha avec un nommé Dacan pour remonter le Mississipi au-dessus de la rivière des Illinois, et s'il était possible jusqu'à sa source. Partis du fort Crève-Cœur, le 28 février, les deux voyageurs remontèrent le Mississipi jusque vers le 46° de latitude nord, où ils furent arrêtés par une chute d'eau qui occupe le fleuve dans toute sa largeur, et à laquelle le P. Hennepin donna le nom de *Sault de Saint-Antoine de Padoue*. Tombé alors, on ne sait trop comment, entre les mains des Sioux, il resta huit mois le prisonnier de ces sauvages, qui paraissent l'avoir assez bien traité, en reconnaissance des services que ses connaissances médicales lui auraient permis de leur rendre. Délivré par des Français venus du Canada, le P. Hennepin passa l'hiver à Michillimakinac, et le 5 avril 1682 il était revenu à Québec. Pourvu, à son retour en Europe, de l'emploi de gardien au couvent de Renty, en Artois, il ne voulut pas aller de nouveau en Amérique, et finit par se retirer en Hollande, où il s'était fait des protecteurs, et où il continua, grâce à eux, d'exercer librement sa religion. On lui doit : *Description de la Louisiane, nouvellement découverte au sud-ouest de la Nouvelle-France, par ordre du roi, avec la carte du pays, les mœurs et la manière de vivre des sauvages*; Paris, 1683 et 1688, in-12; ibid., 1688, in-4°;

trad. en italien, Bologne, 1686, in-12; et en allemand, Nuremberg, 1689, in-12; — *Nouvelle Découverte d'un très-grand pays situé dans l'Amérique, entre le Nouveau Mexique et la mer Glaciale, avec cartes et figures, l'histoire naturelle et morale, et les avantages que l'on en peut tirer par l'établissement des colonies*; Utrecht, 1697, in-12 (fig.); Amsterdam, 1698, 1704, 1711, 1720, avec les *Voyages du sieur Laborde aux îles Caraïbes*; en 1737, dans la traduction de l'*Histoire des Incas* de Garcilasso de la Vega, 2 vol. in-4°; et la même année, dans le t. IX du *Recueil des Voyages au Nord*, sans l'épître dédicatoire; — *Nouveau Voyage dans un pays plus grand que l'Europe, entre la mer Glaciale et le Nouveau Mexique, depuis 1679 jusqu'en 1682, avec les réflexions sur les entreprises du sieur Lasalle*; Utrecht, 1698, in-12 (fig.); trad. en allemand, Brême, 1697, in-12, et 1734, dans le t. V du *Recueil des Voyages au Nord*, sans la dédicace. De ces trois ouvrages, différents les uns des autres, mais se faisant suite, le premier est dédié à Louis XIV, et les deux autres à Guillaume III. L'auteur les flatte également l'un et l'autre, et son adulation va jusqu'à conseiller au second de faire prêcher la foi dans les colonies; ce qui ne pouvait s'entendre que de la religion protestante professée par Guillaume, et annoncerait alors que les convictions religieuses du P. Hennepin, assez élastiques de leur nature, n'auraient pas peu contribué à lui procurer la tolérance dont il jouissait en Hollande. Dans la *Description de la Louisiane*, plus particulièrement consacrée au récit des excursions de l'auteur, la narration est obscure et incomplète. Dans la *Nouvelle Découverte*, qui devait être suivie d'un second volume sur les moyens à employer pour l'établissement de la foi à la Louisiane, il joint au compte rendu de ses voyages des détails circonstanciés sur la découverte du Mississipi, dont il n'avait pas voulu, dit-il, enlever la gloire à Lasalle, tant qu'il vivait. Dans le *Nouveau Voyage*, où il raconte en détail l'entreprise de Lasalle, il semble n'avoir eu d'autre but, en ce qui le concerne personnellement, que de se disculper des reproches qui lui avaient été adressés d'avoir convié un monarque protestant à la propagation de l'Évangile, d'avoir mis bien peu de temps à descendre et à remonter le Mississipi, enfin d'avoir lui-même entravé la publication de l'original de ce dernier ouvrage. Ces trois relations n'offrent d'intérêt que sous le rapport de la description des mœurs des sauvages; quant à la partie géographique, elle a donné lieu à de nombreux redressements par les voyageurs qui ont suivi le P. Hennepin, notamment par d'Iberville. Naturellement crédule, il était d'autant plus exposé à être trompé qu'il ignorait, ou tout au moins parlait très-imparfaitement la langue des naturels. Quoi qu'il en soit, le P. Charlevoix semble le juger trop rigoureusement, sous l'influence peut-être du souvenir des accusations dirigées par le P. Hennepin, soit contre la cupidité des jésuites, soit contre le peu de succès de leurs missions comparés à ceux qu'obtenaient les récollets, habitués à partager les privations des sauvages, et ne possédant rien en propre comme la Société de Jésus. P. LEVOT.

Histoire générale de la Nouvelle France, par le P. Charlevoix. — Dinaux, *Archives hist. du nord*.

HENNEQUIN, famille française, originaire de l'Artois. L'origine en remonte à Baudouin Hennequin, qui vivait en 1196. Dans les chroniques artésiennes on retrouve un *Walter de* HENNEQUIN en 1364, un *Gille de* HENNEQUIN en 1374, et quelques autres seigneurs du même nom. Cette maison (1) vint s'établir en Champagne lorsque Philippe-Auguste revendiqua la comté d'Artois comme dot de sa première femme, Isabelle de Hainaut, dite *de Flandre*. En 1317 *Pierre* HENNEQUIN donna une verrerie à la ville de Troyes; en 1359 *Oudinant* HENNEQUIN, seigneur de Machy, est récompensé, par lettres patentes de Charles de France, duc de Normandie et régent du royaume pendant la prison du roi Jean, « pour ses grands services et sa valeur au camp de Breteuil ». Cette maison, devenue fort puissante, se fit surtout remarquer du temps de la Ligue par son zèle catholique et sa haine à la royauté. Les Parisiens la nommaient la *grande maignée* (la grande famille) et Henri III l'avait surnommée la *race ingrate*. Suivant L'Estoile, cette famille comptait alors parmi ses membres : *Nicolas* HENNEQUIN, sieur DU PERRAY, président au grand conseil; *Oudard* HENNEQUIN DE BOINVILLE, maître des requêtes; *Antoine* HENNEQUIN, sieur D'ASSY, président aux requêtes; *Oudard* HENNEQUIN, seigneur DE CHANTERAINE, maître des comptes; *René* HENNEQUIN, sieur DES SERMOISES, maître des requêtes; *Aimard* HENNEQUIN, évêque de Rennes, *Nicolas* HENNEQUIN, sieur DU FAY; *Jérôme* HENNEQUIN, évêque de Soissons; *Jean* HENNEQUIN, sieur DE MANOEUVRE, trésorier de France en Picardie; *Oudard* HENNEQUIN, doyen de Troyes, etc. Le président Antoine Hennequin d'Assy et le maître des requêtes René Hennequin des Sermoises se détachèrent de la Ligue avant la réduction de Paris. Le président Nicolas Hennequin du Perray fut compris sur la liste des bannis de Paris par Henri IV, le 30 mars 1594. Les personnages de

(1) Les diverses branches de cette maison sont les seigneurs d'Espagne et de Croissi; ceux du Perrai et de Bermainville; d'Ozon et de La Merge; de Sonyndre, de Curl, de Boinville, de Fresne, marquis d'Ecquevilly; d'Assy; de Chanteraine; de Sermoises; du Fay; de Lentages; de Charmont. A ces titres il faut ajouter ceux de Machy, Savières, Blines, Mathau-Brenonnelle, Saint-Utin-des-Grèves, Clichy la-Garenne, Montault, Saint-Liénard, Les Granges, Raoul-Fournier, Chauvigny, Dammartin, Vinci, Cour-la-Verdey, La Barre, Genicourt, Ville-Pinte, etc. Leur écu était vairé d'or et d'azur, au chef de gueules, chargé d'un lion léopardé d'argent. On trouvera dans Moréri des détails généalogiques étendus sur les Hennequin et leurs alliés.

cette famille qui offrent un intérêt historique sont :

HENNEQUIN (*Pierre*), seigneur *de Boinville*, etc., magistrat français, mort à Paris, le 22 juillet 1577 suivant L'Estoile, le 11 août suivant Blanchard et Moréri. Il suivit le barreau, et fut reçu le 26 novembre 1556 conseiller au parlement. « Il étoit, dit L'Estoile, créature des Guisards et un des principaux piliers de la Ligue; il avoit amassé de grands biens et presté à Charles IX 60,000 livres en 1568, et fut en cette même année fait sixième président. » Cette charge fut créée en février 1568, par édit royal en faveur d'Hennequin « pour le connoître personnage de probité et littérateur ». Le parlement refusa la vérification de cet édit, qui ne fut enregistré que par la *jussion* expresse du roi (1). La place de Pierre Hennequin fut donnée à Guy du Faur Pibrac, qui éprouva dans le parlement la même opposition que son prédécesseur. A. D'E—P—C.

L'Estoile, *Mémoires pour l'histoire de France*, t. I, p. 81. — Blanchard, *Histoire des Présidents du Parlement*. — Moréri, *Le grand Dictionnaire historique*.

HENNEQUIN (*Aimar*), mort en 1596. Il était fils de Dreux Hennequin, seigneur d'Assy, président aux comptes, et de Renée Nicolaï. Il entra dans les ordres, devint abbé d'Épernay, puis évêque de Rennes. Il se montra l'un des plus chauds partisans de la Ligue, et joua un rôle très-actif dans l'insurrection des Parisiens et à la journée des Barricades (12 mai 1588). Après l'assassinat du duc et du cardinal de Guise à Blois (23 décembre 1588), Aimar Hennequin officia solennellement à leur intention, dans la cathédrale de Paris, le 30 janvier 1589. Le 1er février, le duc de Mayenne le nomma membre du conseil général de l'Union, dont il lui délégua souvent la présidence. Avec l'évêque de Dol, il souleva les bourgeois de Rennes, et fit chasser tous les royalistes et les protestants de la ville. A la suite de ce mouvement, quoique frère de la reine, le duc de Mercœur, gouverneur de la Bretagne, embrassa la Ligue : ce fut d'une grande importance pour ce parti. Le 27 décembre 1592, Aimar Hennequin harangua le cardinal Pellevé, envoyé du pape et du roi d'Espagne, et lui dit que la religion n'avait plus d'autres défenseurs en France « que les prédicateurs et le petit peuple ». Paris ayant reconnu Henri IV (22 mars 1594), l'évêque de Rennes se retira dans son diocèse, où il mourut, environ un an après. On a de ce prélat : *Les Confessions de saint Augustin*, traduites en français; Paris, 1587; Lyon, 1618, in-8°; — *Brevis Descriptio et Interpretatio Cæremoniarum in sacrificio Missæ*; 1579, in-12; — une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*; Paris, 1582, in-16. Ces ouvrages sont devenus rares. A. D'E—P—C.

Dom Taillandier, *Histoire de Bretagne*, liv. XIX, p. 361-370. — V. P.-Cayet, *Correspondance*, liv. Ier, p. 363. — De Thou, *Historia*, lib. XCIV, p. 408. — L'Estoile, *Mémoires pour servir à l'histoire de France*, t. I, p. 270; t. II, p. 69 et 97. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XX, p. 498 et 500. — Moréri, *Le Grand Dict. historique*. — Jean Le Carpentier, *Histoire du Cambrésis*. — Blanchard, *Histoire des Présidents du Parlement et des maîtres des requêtes*. — *Gallia Christiana*.

HENNEQUIN (*Hiérosme*), prélat français, frère du précédent, était conseiller au parlement de Paris. Il entra dans les ordres, et devint évêque de Soissons. Il embrassa chaudement le parti de la Ligue. On a de lui : *Les Regrets sur les misères advenues par les guerres civiles de France*; Paris, 1569, in-4° (rare). Né en 1547, il mourut le 10 mars 1619.

L'Estoile, *Mémoires pour l'histoire de France*, t. II, p. 97.

HENNEQUIN (*René*), sieur DES SERMOISES, frère des précédents, était maître des requêtes, et épousa une sœur de Michel de Marillac. Il était moins ligueur que ses parents, et passait pour ce qu'on appelait alors un *politique*. Le 27 décembre 1592, le cardinal de Pellevé ayant déclaré que pour sauver la France et la religion catholique il fallait prendre un roi tout fait (celui d'Espagne), Hennequin lui répondit qu'il ne voyait nul obstacle à accepter le roi de Navarre s'il se convertissait. Le cardinal l'interrompit avec colère, et lui dit : « Ce sont toutes mocqueries : je ne sçais si vous êtes veuf ou marié, mais si vous l'avés été, ou si vous l'êtes, et que vous eussiés une femme qui se fust publiquement prostituée, la voudriés-vous reprendre, quand elle voudroit revenir : or l'hérésie, monsieur mon amy, est une p....., avec laquelle il ne faut aucun commerce. » La boutade du cardinal ne convainquit pas Hennequin, qui continua à servir secrètement les intérêts du Béarnais, qu'il alla même rejoindre ostensiblement avant la prise de Paris. A. D'E—P—C.

L'Estoile, *Mémoires pour l'histoire de France*, t. II, p. 97, 98.

HENNEQUIN (*Jacques*), théologien et bibliophile français, né à Troyes, le 7 novembre 1575, mort dans la même ville, en 1660. Il était fils de Jacques Hennequin de Lentages et de Marie Angenost. Il commença ses études à Troyes, et les termina à Paris. Il choisit l'état ecclésiastique, prit ses degrés en Sorbonne, et fut choisi en 1607 par cette société pour professer la théologie. Il acquit la réputation d'un des plus habiles scolastiques de son temps. Contemporain et émule de Launoy, Duval, Isambert, il leur fut supérieur par l'étendue de ses connaissances en littérature ecclésiastique et profane. Le célèbre François Pithou disait de lui : « Hennequinus nobis Sorbona tota. » En 1656 Hennequin vint se fixer à Troyes. Il avait rassemblé de dix à douze mille volumes choisis; il les légua à sa ville natale, avec une rente de quatre cents livres pour l'entretien

(1) « Sur quoy, continue L'Estoile, fut fait par les Huguenots le pasquil suivant : « Puero regnante, fœmina imperante, Marcello suadente, archipirata Senonensi suffragante, republica collabante, civili dissensione exardescente, cardinali Borbonio ad omnia annuente, Lansacco in sacco ponente, auri sacra fame cogente, sole eclipsim patiente, *Asinus quintus* sextus præses est creatus. »

et l'augmentation de cette bibliothèque, que les Cordeliers furent chargés de desservir sous l'inspection de l'évêque. Hennequin créa aussi quatre lits permanents à l'hôtel-Dieu de Troyes. Il n'a laissé que des manuscrits. A. D'E—P—C.

Grosley, *Mémoires inédits*. — Moréri, *Le Grand Dictionnaire universel*.

HENNEQUIN (*Claude*), théologien, né en 1654, mort à Paris, en 1738. Il fut d'abord vicaire général d'Albi, puis chanoine de Notre-Dame de Paris. On a de lui : *Biblia sacra Vulgatæ editionis Sixti V et Clementis VIII, pont. max., auctoritate recognita, una cum selectis annotationibus ex optimis quibusque interpretibus excerptis, tabulis chronologicis, historicis et geographicis illustrata indiceque epistolarum et evangeliorum aucta*; Paris, 1731, 2 vol. in-fol.; — *Mémoires sur les Libertés de l'Église gallicane*; 1714, in-12; — *Lettres* à M. le cardinal de Rohan au sujet de la bulle *Unigenitus*. A. L.

Journal des Savans, ann. 1731, p. 500. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

HENNEQUIN (*Jean*), économiste français du seizième siècle. Il était de la Champagne. Lorsqu'il publia son *Guidon général des Finances*, il était secrétaire de la chambre du roi, et employé à la chambre des comptes, d'après le *Dictionnaire des Finances* imprimé à Paris en 1727. « Si l'on ne prenait pas garde, dit M. Heuschling, que la dédicace de son livre est datée du 18 mars 1584, on serait tenté de croire que c'est à lui que s'applique la désignation suivante qu'on lit dans Moréri : « Jean Hennequin, « sieur de Cury et Génicourt, baron de Villepinte, « conseiller du roi et maître ordinaire de sa chambre des comptes, plus tard grand-audiencier et « intendant des finances, mort le 12 janvier 1579. » Les biographies champenoises que nous avons consultées, et notamment la plus récente, par Letillois de Mézières (1836), ne font pas mention de notre Jean Hennequin. C'est à Rouen, pensons-nous, dans les archives de l'ancienne chambre des comptes de Normandie, que l'on doit trouver des renseignements biographiques sur l'auteur du *Guidon général des Finances*. En effet, ce livre est dédié à M. de Saint-Yon, conseiller du roi, et maître ordinaire en la chambre des comptes du pays de Normandie, établie à Rouen. Jean Hennequin, dans cette dédicace (qu'on trouve dans l'édition de 1601, mais qui n'est pas reproduite dans celle de 1610), rappelle les voyages qu'il a faits naguère *es Itales et Pays-Bas* avec M. de Saint-Yon. On peut conjecturer qu'il l'avait suivi à la chambre des comptes de Normandie, où il semble avoir lui-même exercé des fonctions actives; car, dans l'avertissement au lecteur, Jean Hennequin nous apprend qu'il ne voulait d'abord composer son livre que pour son propre usage et celui de ses amis; qu'il a mis par écrit ce qu'il a vu pratiquer en la chambre des comptes depuis huit ou dix ans, et enfin qu'il n'a pu faire son livre qu'en travaillant pendant dix-huit mois à des heures dérobées. Enfin, ce qui nous autorise à rattacher Jean Hennequin à un corps constitué, c'est l'énumération qu'il fait des ressources dont il a pu disposer : il confesse qu'il a recueilli certains chapitres *de plusieurs personnages savants qui les auroient faits longtemps jà*, et *les autres*, ajoute-t-il, *je les aurois dressés et couchés selon mon petit jugement, comme m'en seront témoins une vingtaine de jeunes hommes qui auroient vu la méthode dont j'y ay procédé*. Jean Hennequin traite du maniement de toutes les finances de France; il montre aussi une connaissance particulière des usages financiers de la Normandie. Il était déjà avancé en âge en 1584, lorsqu'il dédia son livre à M. de Saint-Yon : *De bon cœur*, disait-il, *eusse attendu qu'avec le temps il pût sortir de moi quelque chose de plus digne de vous, si la crainte que j'ay eu de mourir ingrat et de n'avoir temps pour satisfaire à ma délibération*... Il paraît qu'en effet Jean Hennequin mourut avant d'avoir réalisé le dessein qu'il avait (*Guidon général*, avertissement au lecteur) de publier un petit livre par dialogue, contenant tous les abus faits aux finances du roi.

Le but de l'auteur, dans son *Guidon*, ainsi qu'il l'annonce dans la préface, a été de faire un traité général, un ouvrage d'ensemble, embrassant toutes les parties des finances de la monarchie et leur administration. Il traite de l'origine du domaine des rois de France, des droits qui y ont été joints, et de la différence qui existe entre eux; des formes à observer par les receveurs et trésoriers pour la vérification des comptes de recettes et de dépenses; des devoirs et obligations des intendants des finances, des chambres des comptes, des trésoriers et des contrôleurs généraux; le tout est accompagné des ordonnances royales, des arrêts des chambres des comptes et des instructions administratives qui s'y rapportent. Le titre complet du livre de Jean Hennequin porte : *Le Guidon général des Finances, contenant l'instruction du maniement de toutes les finances de France, par Jean Hennequin, secrétaire de la chambre du roi*; Paris, 1585, 1586, in-8°; 3e édition, par *Jean Hennequin, Champenois, avec les annotations de M. Vincent Gelée, conseiller du roy et correcteur ordinaire en sa chambre des comptes, livre nécessaire non-seulement aux comptables et autres ayans charge et pouuoir aux finances du roy, mais aussi aux gens tant ecclésiastiques, nobles, que autres, pour cognoistre les torts et exactions que pourroient faire leurs receueurs, divisé en cinq parties, le tout nouuellement reueu, corrigé et augmenté*; Paris, 1594, in-8° : ces annotations avaient d'abord été imprimées séparément, à Paris, 1585, in-8°; 1601, 1605, 1610, in-12; 1631, 1644; les deux dernières éditions de 1631 et 1644 ont été augmentées par Sébastien Hardy. J. V.

P. Lelong, *Biblioth. hist. de la France*. — Heuschling, *Notice sur les anciens économistes financiers de la France : Jean Hennequin et son Guidon général des Finances*, lue à l'Acad. des Sc. mor. et pol. de l'Institut de France, le 24 septembre 1853, imprimée dans les *Comptes rendus* de cette Académie et dans le *Moniteur belge* du 5 déc. 1853.

HENNEQUIN (*Jean-Nicolas*), révolutionnaire français, né à Paris, guillotiné, dans la même ville, le 8 prairial an III (27 mai 1795). Il exerçait la profession de sculpteur, et se fit souvent remarquer dans les mouvements populaires par son exaltation. Il fut l'un des principaux meneurs de l'émeute du 1er prairial, et se montra à la tête des groupes qui envahirent la Convention nationale. Arrêté après le désarmement du faubourg Saint-Antoine, qu'il habitait, il fut traduit devant une commission militaire et condamné à mort, « comme atteint et convaincu d'avoir, dans la journée du 1er prairial, porté sur son chapeau les marques caractéristiques de rébellion : *Du pain et la Constitution de* 1793, écrites de sa propre main, et violemment soupçonné d'avoir porté au bout d'une pique la tête du représentant Féraud; enfin d'avoir dit et soutenu que l'assassin n'était point un scélérat. » Hennequin subit la peine capitale sur la place de la Révolution, le jour même de sa condamnation, avec un journalier nommé Ignace-Nicolas Dupuy, accusé des mêmes délits.

H. Lesueur.

Le Moniteur universel du 21 prairial an III (9 juin 1795). — *Biographie moderne* (1806).

HENNEQUIN (*Pierre-Auguste*), peintre français, né à Lyon, en 1763, mort à Tournay, en mai 1833. Le goût qu'il montra dès son enfance pour le dessin décida ses parents à l'envoyer à Paris, où il fut reçu dans l'atelier de David. Ayant obtenu le grand prix de peinture, il partit pour Rome, et se trouvait dans cette capitale au moment de la révolution. Mêlé aux émeutes de cette ville, il dut quitter l'Italie, et parvint avec peine à rentrer en France. De retour à Paris, il fit un tableau de la *Fédération du 14 juillet*, puis il partit pour sa ville natale, dont la municipalité le chargea d'exécuter un tableau pour la décoration de la grande salle de l'hôtel de ville. En six mois l'ébauche de cette composition était terminée; mais l'exaltation des opinions politiques de Hennequin lui fit courir de grands dangers après le 9 thermidor. Mis en prison, il aurait infailliblement partagé le sort de ses compagnons, qui furent tous massacrés, s'il n'était parvenu à s'échapper. Il se réfugia à Paris, où il fut de nouveau incarcéré comme impliqué dans l'affaire de Babeuf; il allait être traduit devant la commission du Temple lorsque l'intervention de François de Neufchâteau, sollicitée par des amis de l'artiste, le sauva. Cette épreuve l'éloigna un peu de la politique active, mais ses opinions n'en furent pas modifiées. En 1796 il réclama auprès des administrateurs de Lyon pour terminer le tableau destiné à l'hôtel de ville de cette commune; Vitet appuya la demande, en disant que ce tableau était propre à inspirer de l'amour pour la république et de la haine pour la royauté. La municipalité trouva des prétextes pour ne pas terminer ce qu'elle appelait un ouvrage de luxe, et offrit à l'artiste une simple indemnité. Le représentant du peuple Reverchon, commissaire du gouvernement dans le département du Rhône, intervint en faveur du peintre, et arrêta que Hennequin terminerait son tableau à Paris : c'était *le Triomphe du peuple français, ou le* 10 *août*, allégorie relative à cette journée. Dans le courant de l'an IX, le gouvernement mit au concours la représentation en peinture du *Combat de Nazareth*. Hennequin fut un des quatre peintres qui concoururent; Gros obtint le prix. Le tableau capital de Hennequin est son *Oreste poursuivi par les Furies après le meurtre de sa mère*, toile qui se trouve au musée du Louvre. On y remarque un sentiment dramatique très-puissant, du mouvement dans les figures, de la vigueur, une certaine perfection de dessin, mais de l'exagération et une couleur fausse. Hennequin fit aussi un plafond pour le Musée. A la rentrée des Bourbons en 1815, il alla se fixer à Liége, où, entre autres ouvrages, il peignit une toile de grande dimension représentant le *Dévouement de trois cents citoyens de Franchimont, qui périrent tous en défendant leur ville et leurs foyers*. Hennequin reçut du gouvernement des Pays-Bas et du prince d'Orange les encouragements nécessaires pour terminer cette grande composition, tirée de l'histoire des Pays-Bas. Hennequin en a lui-même gravé l'esquisse. En 1824 il alla habiter Tournay, où il devint directeur de l'académie de dessin. En 1825 il envoya à l'exposition de Lille *Socrate au milieu de ses principaux disciples*; *Catherine de Lalain*; et un *Paysage historique*. La révolution de Juillet ne lui fit pas quitter sa patrie d'adoption; comme son maître, il mourut dans l'exil. « On peut reprocher à cet artiste, dit la *Biographie* Rabbe, comme on l'a reproché souvent à Jules Romain lui-même, d'avoir négligé pour la pureté du dessin et l'ensemble de la composition les autres parties de l'art, et de pécher surtout par le ton force de son coloris, comme par la fausse dégradation de ses lumières. » L. L—T.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Gabet, *Dict. des Artistes de l'école franç. au dix-neuvième siècle.* — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.*

***HENNEQUIN** (*Louis*), auteur dramatique français, né à Monceaux, vers 1770, mort on ne sait à quelle époque. Il avait épousé une actrice, et s'était retiré à l'étranger, vers 1800, à cause de l'état de ses affaires. On lui doit : *La Partie quarrée*, opéra-folie en un acte, en vers libres, musique de Gaveaux, joué au théâtre Feydeau; Paris, 1793, in-8°; — *Le Bon Fils*, opéra comique en un acte, musique de Lebrun, joué au théâtre Louvois; Paris, 1796, in-8°; — *Emilie et Melcour*, comédie en un acte et en prose, mé-

lée d'ariettes; Paris, 1795, in-8°; — *Un moment d'humeur*, comédie en un acte, en vers libres, mêlée d'ariettes; Paris, 1798, in-8°; — *Élise et Melval, ou les parvenus*, comédie en trois actes, jouée au théâtre des Victoires nationales, en 1799; — *Le Menteur maladroit*, comédie; — *Le Mari d'Emprunt*, opéra bouffon (avec Dabaytua); Paris, 1802, etc. J. V.

Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire.*

HENNEQUIN (*Antoine-Louis-Marie*), célèbre jurisconsulte français, frère du précédent, né à Monceaux (près Paris), le 22 avril 1786, mort le 10 février 1840. Il appartient à cette élite d'avocats célèbres qui, à partir de 1814, furent mêlés pendant vingt-cinq ans à toutes les grandes luttes judiciaires de l'époque, et qui ont laissé dans le barreau ainsi que dans la société un souvenir durable de leurs talents. Malgré la difficulté des temps, il parvint à faire de bonnes études classiques, et à dix-huit ans, entraîné par son penchant pour le droit, il suivit en même temps les cours de l'Académie de Législation, située alors sur le quai Voltaire, et les conférences de droit dirigées par un professeur estimé, M. Regnier. C'est là que commencèrent ses relations avec des condisciples devenus plus tard des jurisconsultes éminents, MM. Dupin aîné, Emmery, Demante, Mauguin, etc. Les événements vinrent interrompre ses études de droit et de littérature. A la suite d'une thèse brillante, il avait à peine reçu le diplôme de licencié, qu'il fut appelé par la conscription, et, étant tombé au sort, il fut incorporé au 8e régiment d'artillerie à pied, alors en garnison à Wésel sur les bords du Rhin (1806). Grâce à son éducation, il fut bientôt choisi comme secrétaire par le général qui commandait la place. Ici se présente une anecdote intéressante. Dans le cours de 1807, des paysans d'Osnabruck furent traduits devant un conseil de guerre français. Ils avaient opposé une vive résistance à des gendarmes qui s'étaient introduits dans leurs domiciles, sans mandat, la nuit, et pour y lever des contributions. La circonstance était grave: plusieurs gendarmes avaient été tués. Bien que ceux-ci eussent tort dans le principe, l'intérêt général des troupes pouvait faire pencher le conseil vers une peine sévère. Les débats allaient finir. Un jeune artilleur se présente pour prendre la défense des paysans. Il parle avec tact et talent; ému lui-même, il parvient à toucher et à attendrir les juges; les accusés sont acquittés. Ce jeune artilleur, c'était Hennequin. — La paix de Tilsitt ayant été conclue, son bataillon fut licencié; et bien que promu sous-lieutenant, Hennequin profita de l'autorisation de rentrer dans sa famille. De retour à Paris, il reprit avec une ardeur nouvelle ses livres et ses travaux interrompus par ce court épisode de service militaire; il mena de front l'étude du droit et celle des lettres. Il travailla quelque temps chez un avoué pour apprendre la procédure et s'initier à la pratique des affaires. Ces travaux divers accomplis, il parut au palais en 1808. Dans toutes les carrières, il faut pour le succès à la fois du talent et de la persévérance : les épreuves sont quelquefois pénibles pour les jeunes avocats. Hennequin les subit avec courage, et apportait à ses causes le soin le plus consciencieux. Il attendait une occasion favorable de se produire et de prendre sa place. En 1813, une plaidoirie au tribunal de première instance lui valut à l'audience les paroles les plus flatteuses du président. Peu après, il obtint un succès éclatant, qui commença sa réputation. Une jeune fille, enfant naturel, réclamait par son organe des droits de succession. Le Code Civil n'avait point passé par l'épreuve d'une longue pratique; la jurisprudence à cet égard n'était pas fixée. De plus, Hennequin avait pour adversaire l'un des premiers avocats du barreau de Paris, et contre lui une consultation signée par Delamalle, jurisconsulte de haute réputation. L'affaire fut plaidée en audience solennelle. Le jeune avocat y discuta avec autant de logique que de talent une de ces questions de droit civil au sort desquelles sont liés le sort des familles et l'état des citoyens. Il gagna son procès, et contribua à fixer un point de jurisprudence incertain jusque là, c'est-à-dire qu'il fit adopter le principe que l'enfant naturel non reconnu, mais qui prouvait sa filiation avec sa mère, pouvait non-seulement réclamer des aliments, mais encore exercer des droits successifs; ce qui jusque alors avait été contesté. Ce succès le porta de suite aux premiers rangs et lui amena beaucoup de causes plus ou moins importantes. Nous ne mentionnerons que celles qui sont en quelque sorte les points saillants de sa vie judiciaire, et qui se rattachent à des événements historiques ou à de grands principes de droit. — La restauration s'était accomplie. Hennequin l'accueillit avec sympathie, comme un gage de repos, de légalité et de prospérité intérieure pour la France. La physionomie du barreau de Paris prit alors un caractère nouveau. Des avocats distingués étaient entrés dans la magistrature. Ils furent remplacés par une élite de jeunes avocats, doués de talents divers, mais très-brillants, et que les événements, la faveur des partis, l'appui du pouvoir, et surtout une éloquence incontestable élevèrent promptement à une grande réputation. Il suffit de citer ici les noms de MM. Mauguin, Berryer, Dupin, près desquels se soutient avec honneur celui d'Hennequin. Comme ses émules, il eut son cachet particulier de supériorité; c'était une grande rectitude de sens et une logique parfaite, qu'animaient une élocution facile, ingénieuse, élégante, ou des mouvements pleins de sensibilité et d'onction. Les premiers temps de la restauration fournirent au talent des avocats de brillantes occasions de se signaler. Les lois nouvelles relatives aux émigrés avaient modifié la législation de la ré-

volution, et de là un choc d'intérêts matériels qui produisit plusieurs questions neuves et difficiles que les tribunaux eurent à résoudre. Deux questions de cette nature étaient soulevées dans la cause de M. de Mirepoix et celle de l'abbé Duclaux, qui furent confiées à Hennequin. Il prouva par ses deux plaidoiries que son talent avait grandi en force de discussion comme en élégance de forme. — Avec 1817 commence une époque importante de sa vie, celle où il fut lancé dans les procès politiques. Mécontente de l'ordonnance libérale du 5 septembre 1816, la presse royaliste faisait une vive guerre contre le ministère. Un publiciste spirituel, Fiévée, marchait à l'avant-garde, et, dans une lettre de sa *Correspondance politique et administrative*, il avait dit à la Restauration plusieurs de ces vérités qui *ne sont pas bonnes à dire*, et avait même glissé, dans un passage à idées générales sur l'aveuglement des rois qui se croient toujours sûrs de l'amour des peuples, une insinuation hardie qui semblait viser plus haut. Justement ou sans raison, le pouvoir y vit une allusion offensante à la personne de Louis XVIII. La brochure fut déférée aux tribunaux. L'attention publique était vivement excitée par ce procès, où était en cause la liberté de la presse. Fiévée choisit comme défenseur Hennequin. L'avocat du roi, Marchangy, avait montré un esprit absolu et fait ses efforts pour restreindre le plus possible la liberté des écrivains. Hennequin exposa de saines doctrines sur la liberté de la presse, et énonça des vérités hardies pour le temps et même pour tous les temps. Il avait compris et il défendait les institutions nouvelles. « La liberté de la presse, dit-il entre autres choses, est une faculté pour tous ; son usage est un devoir pour quelques-uns. » Il eut une argumentation habile et de beaux mouvements oratoires. Sa défense fut reçue avec une vive sympathie; mais son client n'en fut pas moins condamné par les juges, bien qu'absous par l'opinion. Trois ans après, une cause différente eut encore plus de retentissement, car elle fut portée devant la chambre des pairs, constituée en cour judiciaire. Au mois d'août 1820, *Le Moniteur* avait annoncé la découverte d'un complot contre la sûreté de l'État. Les détails de l'accusation avaient produit une vive agitation dans les esprits. Parmi les accusés était un ancien officier de l'empire, M. Bérard, alors chef de bataillon de la légion des Côtes-du-Nord. Sa position était extrêmement défavorable. D'un côté, il était en butte à l'animadversion du ministère public, qui l'accusait d'être un des auteurs et non révélateurs de la conspiration ; de l'autre, à l'inimitié de ses co-accusés, qui lui reprochaient d'être un espion et un traître. Il confia sa vie et son honneur à Hennequin. Un mûr examen des pièces convainquit le défenseur que son client était victime et de l'erreur du pouvoir et des préventions les plus mal fondées. Il puisa dans cet examen le courage et l'habileté qu'exigeait une cause aussi délicate. Quand vint le débat, sa parole fut, comme il convenait, grave et solennelle. Il détruisit une à une toutes les préventions qui s'étaient formées contre son client. Sa réplique eut encore plus de force et d'élévation que sa plaidoirie. Il y développa une belle théorie de la preuve judiciaire ; il trouva pour finir des paroles pleines d'âme; le commandant Bérard fut acquitté. Dans cette affaire, Hennequin sauva à son client tout à la fois la vie et l'honneur. Ce n'était pas un triomphe ordinaire que cet acquittement, car on sait que ce résultat était assez rare devant la chambre des pairs. — Une cause d'un autre genre lui offrit l'occasion de montrer combien il savait donner d'intérêt à un sujet en apparence peu fécond. Peu de temps avant sa mort, le célèbre compositeur Grétry avait témoigné le vœu que son cœur fût remis à la ville de Liége, comme preuve du sincère attachement qu'il avait conservé pour sa ville natale. Son héritier et neveu par alliance écrivit aux magistrats de Liége qu'il était tout disposé à accomplir les volontés de son oncle. Les événements politiques ne permirent pas de s'occuper sans délai de cette affaire. Provisoirement, le cœur fut déposé dans un petit monument à l'Ermitage de Montmorency. Au bout de quelques années, les magistrats de Liége réclamèrent le don qui leur avait été fait. Mais alors les dispositions du neveu étaient changées : il attachait le plus grand prix à conserver le cœur de l'artiste célèbre, dont le nom répandait une sorte de prestige sur sa maison de campagne. De là procès de la part de la ville de Liége, qui confia sa cause à Hennequin. Il semble que la question de droit et le sujet même offraient peu de ressources au talent. Mais le défenseur sut en découvrir. Il débuta par une biographie pleine d'intérêt du célèbre compositeur ; il fut ingénieux, enjoué, dans l'exposé des faits ; il établit par une série de preuves habilement enchaînées le bon droit de la ville de Liége. La cour rendit un jugement en sa faveur.

L'activité de Hennequin suffisait à tout. Malgré les soins qu'exigeait une nombreuse clientèle, il donna pendant trois ou quatre ans des leçons de droit civil à une société qui s'était formée en 1821, sous le nom de *Société des Bonnes Études*, et qui comprenait un grand nombre de jeunes gens. Plusieurs cours y avaient été ouverts sur la littérature, l'histoire et les sciences, et confiés à des professeurs distingués. Hennequin apporta à ces leçons, absolument gratuites, tout son zèle et tout son dévouement. Bien des heures étaient consacrées à les préparer. Aussi quand venait le jour où il prenait la parole, il fixait l'attention par l'étendue de ses recherches ; il charmait l'auditoire par ses éloquentes inspirations. C'est un témoignage que rendent les hommes de ce temps, que personne ne sortait de la salle sans avoir recueilli des idées nouvelles ou des idées fécondes pour d'autres

études. En 1825, il reçut la croix de la Légion d'Honneur : depuis dix ans, il était une des célébrités du barreau. La révolution de 1830 vint renverser une dynastie et changer le gouvernement. Accueillie avec enthousiasme par le parti libéral, elle frappait trop rudement le parti légitimiste pour ne pas lui inspirer à la fois aversion et défiance. A l'exception de quelques procès politiques, Hennequin était resté étranger à la lutte des partis sous la Restauration. Mais, voué depuis longtemps à la cause de la légitimité, il lui resta fidèle au jour de l'adversité. Dès lors, au barreau comme plus tard à la chambre des députés, il prit une part plus active aux luttes de l'époque, mais en homme consciencieux et éclairé.

Les anciens ministres, prisonniers au donjon de Vincennes, allaient être traduits en cour des pairs. Deux d'entre eux, MM. de Polignac et de Peyronnet, le choisirent presqu'en même temps pour défenseur. D'anciennes relations d'amitié, des motifs de désintéressement et de délicatesse le décidèrent à embrasser la défense de M. de Peyronnet. Les circonstances rendaient cette tâche délicate. Les passions étaient exaltées au plus haut point; l'émeute grondait dans les rues et aux portes du Luxembourg. C'était moins un jugement, qu'une condamnation, et la plus grave, que l'opinion, irritée, attendait et demandait hautement. M. de Peyronnet se défendit avec son talent ordinaire, et chercha à justifier ses actes et sa conduite ministérielle. Il semblait qu'après ce discours la défense dût être privée de ses moyens les plus efficaces. Sans rien répéter, Hennequin sut pourtant trouver une défense pleine de force et de convenance. Il fut remarquable par son habileté dans la discussion et son adresse pour défendre sans accuser. Une fois pourtant, dans l'entraînement de ses sympathies et de la parole, il lui échappa une expression qui suscita une sorte de murmure au sein de la cour. L'avocat en sentit la portée et continua son plaidoyer; mais vers la fin il revint à cette parole, échappée à l'improvisation, et dont il voulait effacer l'effet. Il le fit avec autant de tact que de sentiment. L'assemblée entière fut émue en l'entendant dire : « Je sens que je n'ai pas couru le danger d'une réfutation possible lorsque j'ai dit que les temps les plus calmes en apparence peuvent recéler des tempêtes... ; mais je sens aussi qu'entraîné par mon zèle, j'ai pu quelquefois oublier qu'une défense ne doit pas être une apologie : j'ai parlé de couronnes.... des couronnes !.... Ah ! c'est aux tombes qui sont entr'ouvertes qu'il faut les offrir, et non pas à l'homme si malheureux, si profondément malheureux de les avoir vues s'ouvrir! » On connaît l'arrêt à la fois sage et généreux qui fut rendu par la cour des pairs. — L'année suivante, Hennequin fut appelé à plaider le procès de MM. de Rohan contre le duc d'Aumale, institué héritier du prince de Condé. Si l'on se reporte à ce temps, on jugera combien les passions étaient en jeu dans cette cause. Tout devait donner un grand retentissement à ses paroles, l'importance de l'héritage, la mort tragique et mystérieuse du duc de Bourbon, les accusations qui s'élevaient contre la baronne de Feuchères, la protection royale qui semblait devoir lui être assurée, les animosités politiques excitées au plus haut degré! Que d'écueils, que de dangers! Il ne peut faire un pas sans rencontrer des faits scandaleux et des noms qu'il faut respecter. Il avait besoin, et pour sa cause et pour sa réputation, d'un rare mélange de prudence et de courage. Il sut montrer dans l'exposition des faits, dans la discussion des preuves, une éloquence aussi forte qu'habile. Ses plaidoyers, car il y en eut plusieurs, méritent d'être cités comme des modèles de talent et de convenance.

Avec l'année 1832, cette année de guerre civile, d'émeutes et de choléra, commence une série de procès politiques où il parut au premier rang. C'est d'abord l'affaire, célèbre dans le temps, appelée le *complot de la rue des Prouvaires*, complot tramé par les têtes ardentes du parti légitimiste. Son plaidoyer porte l'empreinte des études morales et philosophiques qui l'avaient occupé toute sa vie. Il y développa une théorie du complot, fort remarquée, et qui depuis est devenue un traité de la matière. Parvenue secrètement jusqu'en Vendée, la duchesse de Berry avait essayé d'y ranimer les souvenirs de la première insurrection. La guerre avait éclaté. Des prisonniers avaient été faits, et ils furent traduits en cour d'assises. Hennequin arrive à Blois en décembre 1832; il y présente la défense de MM. de Kersabiec et Guilloré, accusés de complot et d'attentat contre la sûreté intérieure de l'État. En février 1833 il est à Montbrison pour défendre M. de Mesnard, un des prisonniers du *Carlo Alberto*. Bientôt il est à Chartres pour la défense de M. de Chièvres; à Nantes, pour celles des demoiselles Duiguigny, chez lesquelles avait été arrêtée la duchesse de Berry, et en juillet une affaire portée devant la cour d'assises d'Orléans, celle de MM. Laroche et Mornet du Temple, termine pour lui cette série de procès relatifs aux troubles de l'ouest. Une remarque à faire, c'est que partout il rencontra des antipathies politiques, et que partout il obtint des acquittements : succès dû à l'éloquence tempérée, mais persuasive, dont il sut user pour des hommes que leurs illusions ou leur fidélité avaient entraînés dans des tentatives de guerre civile. Cette même année, Hennequin fit le voyage de Blaye, où il avait été appelé comme conseil de la princesse captive. Depuis les premiers jours de son arrestation, elle demandait Chateaubriand et Hennequin, et ce dernier, qui dès longtemps avait offert ses services et lutté contre les refus des ministres, avait enfin obtenu la permission sollicitée. En 1834, il fut nommé député par le département du Nord. Cette élection était

d'autant plus honorable qu'elle était spontanée. Il n'avait rien promis, rien demandé; il n'avait pas même fait le voyage de Lille. En arrivant à la chambre, il y trouva d'anciens amis, et sut se faire des amis nouveaux. Ses premiers pas dans cette carrière n'eurent pas pourtant le retentissement qu'on attendait : l'esprit de parti s'était mépris sur son compte. Il avait plaidé des causes politiques irritantes, mais il les avait plaidées avec modération et d'un point de vue supérieur aux passions qui s'agitaient autour de lui. L'opposition systématique lui répugnait. Il jugeait avec impartialité chaque projet de loi, comme il jugeait, avant de s'en charger, les procès que les plaideurs lui apportaient. L'opinion qu'il exprimait avait sa source dans sa conscience. Elle peut se résumer par trois mots : morale, catholicisme, légitimité, sans aucun mélange de passion ou de rancunes. Son talent brilla surtout dans la discussion des questions purement législatives. « M. Hennequin, a dit Timon (de Cormenin), est quelquefois véritablement orateur, orateur de cette éloquence qui parle à la conscience, orateur plein de substance, de science et de force, surtout lors qu'il s'exerce sur des matières législatives. » Nous ne pouvons donner qu'un aperçu rapide de ses discours. Le 14 août 1835, dans la discussion du projet de loi sur le jury, il s'oppose à l'admission de la majorité simple pour la condamnation et à l'introduction du scrutin secret dans la chambre des délibérations. Le 25 mars 1836, il démontre l'impossibilité d'organiser et de pratiquer le principe du scrutin secret adopté par la chambre en 1835. Le 3 mars 1837 il prend la parole dans la discussion du fameux projet de loi sur la disjonction. Il combat avec énergie cette rancune ministérielle soulevée par le verdict du jury de Strasbourg (procès du colonel Vaudrey et autres). Ce discours, l'un des plus beaux qu'il ait prononcés, excita à plusieurs reprises de vives approbations dans tous les côtés de la chambre. En avril 1838, il soutint avec chaleur une pétition à l'effet d'obtenir la restitution du Panthéon au culte catholique. Le 13 avril 1839 fut en quelque sorte la fin de sa carrière parlementaire. Il s'agissait de la validité de l'élection de M. Émile de Girardin à Bourganeuf. L'orateur entraîna la chambre vers cette solution que *la possession d'état politique ne constitue pas la preuve de la nationalité*. Ajoutons enfin qu'il ne cessa de réclamer en faveur des paysans de la Vendée condamnés après les troubles de 1832 et 1833 comme auteurs de délits ou de crimes du droit commun, bien qu'en réalité ils n'eussent participé qu'à des attentats politiques, et qui étaient détenus dans les bagnes de Toulon et de Brest. A force de démarches, il obtint que par les ordonnances du 30 août et du 30 septembre 1838, la peine des travaux forcés fût commuée au profit de quarante Vendéens, qui furent transférés de Brest dans les prisons de Fontevrault et de Rennes. L'année suivante, l'excès de travail auquel il se livra pour achever un traité de législation, qui depuis longtemps était son œuvre de prédilection, mina ses forces et porta un coup mortel à sa santé. Il succomba quelques mois après (10 février 1840).

Hennequin a laissé, comme avocat et comme homme, une des plus pures réputations de notre époque. Chez lui, la probité et le désintéressement étaient au niveau du talent. Ce qui l'occupait avant tout dans ses plaidoiries, c'était l'idée morale que chaque cause particulière lui donnait l'occasion d'exposer et d'enseigner. Les écrits qu'il a laissés ont été inspirés, non par un désir de renommée, mais par celui de produire au grand jour ses principes conservateurs. Ainsi une proposition ayant été faite à la chambre en 1831 pour rétablir le divorce, il saisit cette occasion de se mêler à la discussion, et craignant que sa parole ne fût promptement oubliée, il écrivit sa brochure *Du Divorce*, qui est la plus énergique défense du mariage indissoluble. Le principal de ses ouvrages est un *Traité de Législation*, qui est un résumé des études, des méditations et de la lente acquisition du droit qui l'occupèrent pendant une pratique de trente ans. On y trouve une des défenses les plus fortes de *la propriété*, celle de nos institutions que les systèmes modernes ont le plus ébranlée, celle qui d'après ses opinions avait le plus besoin d'être défendue. Le titre complet de cet ouvrage est : *Traité de Législation et de Jurisprudence, suivant l'ordre du Code Civil*, 2 vol. in-8°; Paris. Le premier, *De la Propriété*, parut en 1838, et le second, *De l'Usufruit, de l'Usage et de l'Habitation*, en 1841, après sa mort. Outre ce traité et la brochure *Du Divorce*, in-8°, de 94 pages, on a d'Hennequin : plusieurs choix de ses plaidoyers, publiés à diverses époques; les uns en 1824, par A. Taillandier, 1 vol. in-8°; les autres en 1826 et 1827, dans les *Annales de l'Éloquence judiciaire en France*, par Aylies et Clair; et d'autres, dans *L'Observateur des Tribunaux français et étrangers*, par Eug. Roch, tom. V, VII, IX, X.

J. Chanut.

O. Pinard, *Le Barreau*. — *Documents particuliers*.

HENNEQUIN (*Victor-Antoine*), avocat et écrivain politique, fils aîné du précédent, né à Paris, le 3 juin 1816, mort en décembre 1854. Après avoir fait de bonnes études au collége Saint-Louis et suivi les cours de l'École de Droit, il fut reçu avocat au barreau de Paris en 1838. Il y débuta avec succès; mais, enthousiaste et romanesque, il se dégoûta bientôt des petites affaires civiles réservées aux stagiaires et des défenses d'office devant la cour d'assises. Tourmenté du besoin de produire une œuvre considérable, il conçut le plan d'une histoire universelle du droit, et y travailla avec ardeur. Il en avait déjà publié le commencement en deux volumes, lorsque des

relations avec M. Considérant, chef de l'école phalanstérienne, vinrent donner une autre direction à son activité singulière. Il lut les œuvres de Fourier, et cette lecture excita tellement son imagination ardente, qu'il devint bientôt un disciple passionné de ces doctrines. Il entra au journal *La Démocratie pacifique*, et y fut quelque temps un des rédacteurs les plus féconds.

Ce ne fut pas assez pour lui de servir par sa plume la propagation de la doctrine socialiste, qui à ses yeux recélait le salut de l'humanité, il se fit le missionnaire du *fouriérisme*. Après avoir donné des cours à Paris dans les bureaux de *La Démocratie pacifique*, il parcourut un grand nombre de villes des départements. A Nantes, Aix, Marseille, Besançon, sa parole facile et incisive attira un grand concours d'auditeurs. On lui donna des banquets, on lui fit des ovations, on exécuta son buste et son portrait. Si nous mentionnons ces faits, c'est comme témoignages de l'esprit des temps, où les imaginations prenaient feu si promptement pour les théories socialistes, pour des idées nouvelles et la plupart chimériques. Les leçons qu'il donna à Besançon ont été imprimées à part, et ont obtenu plusieurs éditions. En 1845 il reparut au barreau, dans une grave affaire, qui apparut comme un symptôme de la révolution prochaine. Il plaida pour plusieurs des ouvriers charpentiers accusés de coalition. En 1846 il fut appelé par les phalanstériens de Belgique, et donna des cours dans les principales villes. A Louvain, plusieurs professeurs de l'université catholique soutinrent contre lui une discussion publique. Après la révolution de 1848, il fut porté comme candidat à l'Assemblée nationale par les électeurs républicains du département des Bouches-du-Rhône : il ne lui manqua qu'un petit nombre de voix pour être nommé. En 1850, des réélections ayant eu lieu dans le département de Saône-et-Loire, il devint membre de l'Assemblée législative, et siégea sur les bancs de la *montagne*. Il prit plusieurs fois la parole. Son nom et le contraste de ses opinions avec celles de son père attiraient tout d'abord l'attention, lorsqu'il paraissait quelquefois à la tribune. Arrêté à la mairie du dixième arrondissement après l'acte de décembre 1851, il fut détenu à Mazas pendant deux semaines. *La Démocratie pacifique* avait cessé de paraître. Son imagination, de plus en plus exaltée et son ardeur pour les nouveautés le jetèrent à corps perdu dans la folie temporaire des *tables tournantes*. Il devint l'une des tristes victimes de cette folie : il se crut investi par l'*âme de la terre* de la mission de sauver le monde. *Sauvons le genre humain !* tel fut le titre d'un livre qu'il publia en 1853, et qui fut bientôt suivi d'une autre œuvre de déraison flagrante : *Religion*. Il mourut l'année suivante. On a de lui : *Voyage philosophique en Angleterre et en Écosse*; 1836 : in-8°; l'auteur avait à peine vingt ans lorsqu'il le publia. — *Introduction à l'étude de la législation française*, 1re partie : *Les Juifs*, 2 vol. in-8°. On y remarque de l'érudition et un style correct; — *Féodalité ou Association*, type d'organisation du travail pour les grands établissements; 1846, in-8°; — *Organisation du travail*, d'après la théorie de Charles Fourier, exposition faite à Besançon en mai 1847, in-12. J. C.

Documents particuliers.

HENNEQUIN (*Joseph-François-Gabriel*), écrivain français, cousin germain du célèbre avocat Hennequin, né à Gerbeviller (Meurthe), le 9 septembre 1775, mort à Paris, le 26 février 1842. Fils d'un avocat distingué du parlement de Nancy qui vint se fixer à Paris en 1778, il entra, lors de la première réquisition, en 1793, dans le corps de la marine, et devint successivement aide-commissaire et commissaire en chef d'escadre. Il assista à plusieurs combats, et parcourut les deux hémisphères. Appelé dans les bureaux du ministère de la marine en 1809, il y arriva au poste de chef de bureau, et prit sa retraite en 1838. On a de lui : *L'esprit de l'Encyclopédie, ou recueil des articles les plus intéressants de l'Encyclopédie en ce qui concerne l'histoire, la morale, la littérature et la philosophie*; Paris, 1822-1823, 15 vol. in-8°; — *Essai historique sur la vie et les campagnes du bailli de Suffren*; Paris, 1824, in-8°; — *Le ministre de Wakefield*, traduction nouvelle, précédée d'un essai sur la vie et les écrits d'Olivier Goldsmith; Paris, 1825, in-8°; — *Trésor des Dames, ou choix de pensées, maximes, et réflexions extraites des ouvrages des femmes qui se sont fait un nom dans le monde ou dans la littérature*; Paris, 1826, in-32; 1828, in-18; — *Dictionnaire de Maximes, ou choix de maximes, sentences, réflexions et définitions extraites des moralistes et des écrivains, tant anciens que modernes*; Paris, 1827, in-8°; — *Biographie Maritime, ou notices historiques sur la vie et les campagnes des marins célèbres, français et étrangers*; Paris, 1835-1837, 3 vol. g. in-8°, avec portraits : cet ouvrage avait commencé à paraître sous le titre de *Galerie maritime*, in-4°; mais il s'était arrêté à la troisième livraison; — *Notice historique sur Louis XVI*; Paris, 1841, in-8°. Il a été l'un des collaborateurs de la *Galerie des Contemporains*, de la *Galerie française*, du *Guide pour le choix d'un état*, de l'*Encyclopédie des Gens du Monde* et du *Plutarque français*. L. L—T.

Notice nécrologique sur la vie, les services et les travaux de Hennequin; dans les *Annales maritimes et coloniales* du mois de mars 1842; tirée à part in-8°. — J.-B. Peigne, *Notice biographique sur M. J.-F.-G. Hennequin*. — Pascallet, dans l'*Encycl. des Gens du Monde*. — Querard, *La France littéraire*. — Bourquelot, *La Littérature française contemporaine*.

* **HENNEQUIN** (*Amédée*), frère de *Victor-Antoine*, est né à Paris, le 3 août 1817, avocat et

homme de lettres, collaborateur de l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, du *Correspondant*, a publié plusieurs écrits, entre autres : *Étude sur Montesquieu*; 1840 ; — *Œuvres philosophiques du Cardinal de Retz. Notice sur un manuscrit inédit de la Bibliothèque d'Épinal* ; 1842 ; — *Des Caisses d'épargne* ; 1845 ; — *La Suisse en 1847* ; — *De l'Organisation de la Statistique du Travail et du placement des ouvriers* ; 1848; — *Histoire de Louis-Napoléon Bonaparte* ; 1848 ; — *Études sur l'anarchie contemporaine, le communisme et la Jeune Allemagne en Suisse*; 1850 ; — *Société d'épargne pour l'achat en gros des denrées* ; 1855 ; — *La Conquête de l'Algérie*; 1857. En 1856, l'Académie de Besançon a couronné le mémoire de M. Hennequin sur cette importante question : *Causes qui attirent les populations dans les villes*. J. C.

Documents particuliers.

* HENNEQUIN (*Pierre*), pédagogue français, d'une branche différente de la famille précédente, naquit à Metz, le 30 janvier 1772. Parti pour la Russie vers 1800, il s'y livra à l'enseignement avec succès, et établit à Moscou une école française. On a de lui : *Nouveau Cours de Rhétorique à l'usage de la jeunesse des deux sexes* ; Moscou, 1818, in-8° ; — *Cours de Litterature ancienne et moderne, contenant un traité complet de poétique, extrait des meilleurs critiques et commentateurs ; enrichi de sept cents notices sur les poëtes les plus célèbres de tous les temps et de toutes les nations, ouvrage orné de citations et de traductions de différents poëtes en français, en latin, en grec, en russe, en anglais, en allemand, en italien, en espagnol, et en portugais* ; Moscou et Paris, 1821-1822, 4 vol. in-8° ; la partie biographique contient 950 notices ; — *Poétique élémentaire extraite du Cours de Littérature précédent* ; in-8° ; — *Le Ravin, épisode de la guerre d'Italie* ; 1833, in-8° ; — *Matinées d'un Dandy*, imitées de l'anglais; Paris, 1833, 2 vol. in-8° ; — *Pierre, ou aventures et voyages d'un jeune marin* ; Paris, 1835, in-12 ; — *Petit Voyage maritime autour du monde* ; Paris, 1835, 1836, in-12 ; — *Les six Robinsons. Courage et persévérance dans le malheur* ; Paris, 1835, in-12 ; — *Les petits Astronomes et les petits Physiciens* ; Paris, 1836, in-12 ; — *Scènes morales de la vie privée* ; Paris, 1836, 2 vol. in-12. M. Hennequin a en outre traduit de l'anglais : *Aventures d'un lieutenant de marine*, publié par Wilson. Il a aussi travaillé à la *Revue britannique*. J. V.

Bégin, *Biographie de la Moselle*, tom. II, p. 311. — Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine*.

FIN DU VINGT-TROISIÈME VOLUME.

NOUVELLE

BIOGRAPHIE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME VINGT-QUATRIÈME.

—

Hennert. — Holophira.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

NOU LE

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Vingt-Quatrième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LXI.

NOUVELLE
BIOGRAPHIE
GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

H

HENNERT (*Charles-Guillaume*), géomètre allemand, né à Berlin, le 3 janvier 1739, mort dans cette ville, le 21 avril 1800. Il servit d'abord comme officier d'artillerie dans l'armée prussienne, et fut chargé en 1785 de diriger les travaux entrepris pour lever les plans des forêts appartenant au fisc. En 1791 il devint chef d'une division au ministère de l'intérieur, et obtint le titre de conseiller aux forêts. On a de lui : *Beiträge zur Forstwissenschaft aus der praktischen Geometrie* (Notices de Géométrie pratique pour servir à la science forestière); Leipzig, 1783; — *Anweisung zur Taxation der Forsten* (Instructions pour l'évaluation des forêts); Berlin, 1791-1795, 2 vol.; etc. R. L.

Meusel, *Lexikon der von 1750-1800 verstorbenen deutschen Schriftsteller*, vol. V, p. 364-365. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*.

HENNET (Le chevalier *Albin-Joseph-Ulpien*), polygraphe français, né à Maubeuge, le 25 décembre 1758, mort à Paris, le 10 mai 1828. En 1777 il entra comme surnuméraire au ministère des finances, dirigé alors par Necker. Durant la période républicaine, il fit de l'opposition royaliste, mais d'une façon si prudente que le comité de salut public n'eut pas à s'occuper de lui. Son zèle contre la tyrannie conventionnelle se signala par plusieurs brochures, « qui, dit l'auteur, restèrent sans effet et inédites, par la force des circonstances ». Le 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), il fut l'un des commissaires de la section de la Butte des Moulins pour faire insurger les troupes du camp des Sablons; mais ni lui-même ni la proclamation qu'il avait rédigée ne purent pénétrer dans le camp. Lorsque la crise révolutionnaire fut passée, Hennet rentra dans l'administration, et fut chargé en 1801 de l'organisation des finances dans les départements piémontais nouvellement adjoints à la France. « Hennet, dit M. Lefèbre-Cauchy, dans la *Biographie universelle* de Michaud, quoiqu'il eût salué l'aurore du gouvernement impérial, avait conservé de l'attachement pour les Bourbons; il vit avec enthousiasme leur retour, et rappela en 1814 les marques de dévouement qu'il avait données aux jours de la terreur. » Il publia alors quelques ouvrages à propos de crédit et de finances; « mais, écrivent les auteurs de la *Galerie historique des Contemporains* et ceux de la *Biographie nouvelle des Contemporains*, l'esprit de parti le plus violent se fait reconnaître à toutes les pages; à propos de finances, il ramène à tout instant le lecteur aux principes du pouvoir absolu, dont il est enthousiaste. On ne saurait lui refuser quelques vues justes; mais elles sont toujours noyées dans un fatras d'idées politiques, dignes tout au plus de fixer l'attention d'un lecteur du douzième siècle. » Son zèle monarchique lui valut la place de commissaire royal du cadastre et la croix d'Honneur. Hennet était membre correspondant de la Société d'Émulation de Cambrai et de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Douai. On a de lui : *Du Divorce*; Paris, 1789, 1792, in-8° (anonyme); — *Nouvelle Grammaire Italienne pour les dames*; Paris, 1790, in-4°; — *Pétition à l'Assemblée nationale, par Montaigne, Charron, Montesquieu et Voltaire*, suivie d'une *Consultation en Pologne et en Suisse*; Paris, 1791, in-8°; — *Complainte de Louis XVI*, chantée à Paris, dans la première quinzaine de janvier 1793 et défendue par la police; nouv. édit., Paris, 1814, in-8°; — *La Poétique anglaise*; Paris, 1806; — *Recueil méthodique des Lois, décrets, règlements, instructions et décisions sur le Cadastre de France*; Paris, 1811, in-4°, avec atlas in-fol.; — *Mémoire sur le rétablissement des finances*; Paris, 1814, in-4°; — *Observations sur l'acte constitutionnel* (du Sénat); Paris, 1814, in-8°; — *Réponse à un pamphlet manuscrit* (le Rapport attribué

NOUVELLE
BIOGRAPHIE
GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

H

HENNERT (*Charles-Guillaume*), géomètre allemand, né à Berlin, le 3 janvier 1739, mort dans cette ville, le 21 avril 1800. Il servit d'abord comme officier d'artillerie dans l'armée prussienne, et fut chargé en 1785 de diriger les travaux entrepris pour lever les plans des forêts appartenant au fisc. En 1791 il devint chef d'une division au ministère de l'intérieur, et obtint le titre de conseiller aux forêts. On a de lui : *Beitræge zur Forstwissenschaft aus der praktischen Geometrie* (Notices de Géométrie pratique pour servir à la science forestière); Leipzig, 1783; — *Anweisung zur Taxation der Forsten* (Instructions pour l'évaluation des forêts); Berlin, 1791-1795, 2 vol.; etc. R. L.

Meusel, *Lexikon der von 1750-1800 verstorbenen deutschen Schriftsteller*, vol. V, p. 364-365. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*.

HENNET (Le chevalier *Albin-Joseph-Ulpien*), polygraphe français, né à Maubeuge, le 25 décembre 1758, mort à Paris, le 10 mai 1828. En 1777 il entra comme surnuméraire au ministère des finances, dirigé alors par Necker. Durant la période républicaine, il fit de l'opposition royaliste, mais d'une façon si prudente que le comité de salut public n'eut pas à s'occuper de lui. Son zèle contre la tyrannie conventionnelle se signala en plusieurs brochures, « qui, dit l'auteur, restèrent sans effet et inédites, par la force des circonstances ». Le 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), il fut l'un des commissaires de la section de la Butte des Moulins pour faire insurger les troupes du camp des Sablons; mais ni lui-même ni la proclamation qu'il avait rédigée ne purent pénétrer dans le camp. Lorsque la crise révolutionnaire fut passée, Hennet rentra dans l'administration, et fut chargé en 1801 de l'organisation des finances dans les départements piémontais nouvellement adjoints à la France. « Hennet, dit M. Lefèbre-Cauchy, dans la *Biographie universelle* de Michaud, quoiqu'il eût salué l'aurore du gouvernement impérial, avait conservé de l'attachement pour les Bourbons; il vit avec enthousiasme leur retour, et rappela en 1814 les marques de dévouement qu'il avait données aux jours de la terreur. » Il publia alors quelques ouvrages à propos de crédit et de finances; « mais, écrivent les auteurs de la *Galerie historique des Contemporains* et ceux de la *Biographie nouvelle des Contemporains*, l'esprit de parti le plus violent se fait reconnaître à toutes les pages; à propos de finances, il ramène à tout instant le lecteur aux principes du pouvoir absolu, dont il est enthousiaste. On ne saurait lui refuser quelques vues justes; mais elles sont toujours noyées dans un fatras d'idées politiques, dignes tout au plus de fixer l'attention d'un lecteur du douzième siècle. » Son zèle monarchique lui valut la place de commissaire royal du cadastre et la croix d'Honneur. Hennet était membre correspondant de la Société d'Émulation de Cambrai et de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Douai. On a de lui : *Du Divorce;* Paris, 1789, 1792, in-8° (anonyme); — *Nouvelle Grammaire Italienne pour les dames;* Paris, 1790, in-4°; — *Pétition à l'Assemblée nationale, par Montaigne, Charron, Montesquieu et Voltaire*, suivie d'une *Consultation en Pologne et en Suisse;* Paris, 1791, in-8°; — *Complainte de Louis XVI*, chantée à Paris, dans la première quinzaine de janvier 1793 et défendue par la police; nouv. édit., Paris, 1814, in-8°; — *La Poétique anglaise;* Paris, 1806; — *Recueil méthodique des Lois, décrets, règlements, instructions et décisions sur le Cadastre de France;* Paris, 1811, in-4°, avec atlas in-fol.; — *Mémoire sur le rétablissement des finances;* Paris, 1814, in-4°; — *Observations sur l'acte constitutionnel* (du Sénat); Paris, 1814, in-8°; — *Réponse à un pamphlet manuscrit* (le Rapport attribué

au duc d'Otrante); Paris, 1815, in-8°; — *Éclaircissements sur le Cadastre;* Paris, 1816, in-8°; — *Essai d'un Plan de Finances;* Paris, 1816, in-4°; — *Théorie du Crédit public;* Paris, 1816, in-4°; — *Du Cadastre* : Réponse à un écrit intitulé : *La Vérité sur le Cadastre et proposition d'un moyen de le remplacer* (d'Aubert du Petit-Thouars); Paris, 1817, in-8° : Aubert du Petit-Thouars répliqua par *Réponse aux observations de M. le chevalier Hennet, commissaire royal du cadastre,* sur un ouvrage intitulé : *La Vérité sur le Cadastre français;* Tours, 1817, in-8°; — *Rapport sur le Cadastre;* Paris, 1817, in-4°; — *Le Globe céleste,* cours d'astronomie contemplative; Paris, 1820, in-8°; — *Fables pour l'enfance;* Paris, 1824, in-16. Le chevalier Hennet a laissé manuscrits, mais achevés : *Nouvel Usage des Globes;* — *Traité de la Sphère;* — *Anne de Bretagne,* tragédie; — *Jane Shore,* tragédie; — *Lorelina, or the first inoculation,* nouvelle en anglais; — *Histoire de l'Académie Française, de 1629 à 1816,* 6 vol. in-8°. « C'est, dit Quérard, la vie de l'Académie entière, sa naissance, ses règlements, son institution royale, ses usages, candidatures, cabales, scrutins, élections, séances privées, séances publiques, concours, examens, jugements des ouvrages, distributions de prix, traits honorables du corps entier, fautes échappées à la fragilité humaine, suppression en 1792, rétablissement imparfait en 1803, réorganisation complète en 1816, etc. » Enfin, on a de lui quelques opuscules en prose ou poésies fugitives, dont plusieurs ont paru dans l'*Almanach des Muses* à diverses époques. H. Lesueur.

Biographie moderne (1806). — *Martyrologe littéraire;* Paris, 1816, in-4°. — Quérard, *La France littéraire.* — *Galerie historique des Contemporains* (1819). — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains* (1823).

HENNIER (*Pierre*), théologien français, né à Laval, mort en 1510. Il fut chanoine de l'église du Mans et curé de Saint-Pierre-la-Cour. On lui doit la première édition du *Missale Cenomanense,* Rouen 1489, in-fol. Il fit paraître une nouvelle édition du même Missel, sur plusieurs points amendé; Paris, 1494. On lui doit encore : *Manuale ad usum ecclesiæ Cenomanensis;* Rouen, 1501. Il revit aussi le Rituel et le Bréviaire du même diocèse. B. H.

N. Desportes, *Bibliogr. du Maine.* — B. Hauréau, *Hist. littér. du Maine,* t. IV, p. 48.

HENNIGES (*Henri* de), homme politique allemand, né le 5 septembre 1645, à Weissembourg, mort à Francfort, le 26 août 1711. Il étudia le droit et l'économie politique à Iéna et à Altdorf, entra dans la carrière diplomatique, et devint en 1679 secrétaire de la légation prussienne à Ratisbonne, en 1708 conseiller intime et en 1709 représentant de la cour de Prusse à Ratisbonne. Il défendit avec zèle les intérêts de son souverain contre l'Autriche et les prétentions de la cour de Rome. A la diète de Francfort de 1711 il attaqua le nonce du pape, Albani, qui avait voulu s'arroger la préséance sur les princes électeurs ecclésiastiques de l'Allemagne, avec une violence qui fit sensation dans le monde politique tout entier. Il mourut quelques jours plus tard, d'une attaque d'apoplexie. C'était un homme d'une intelligence remarquable. Ses œuvres littéraires eurent beaucoup de réputation. Voici les principales : *Observationes politicæ et morales in Hug. Grotii* De Jure Belli et Pacis *libros III;* Sulzbach, 1673; — *De summa Imperatoris Romani Potestate circa sacra;* Nuremberg, 1676; — *De summa Imperatoris Romani Potestate circa profana;* ibid., 1677; — *De Supremalu, adversus Cæsarinum Furstenerium;* Ratisbonne, 1687; — *De Jure legationis Statuum Imperii;* ibid., 1701; — *Meditationes ad instrumentum pacis Cæsareo-Suecicum specimina X;* Halle, 1706-1712. R. L.

J. S. Strehelius, *De Vita et Elogio viri quondam illust. H. ab Henniges;* Ansberg, 1767-1768. — Hirsching, *Handbuch,* III, 1, 107.

HENNIKER (Sir *Frederick*), voyageur anglais, né à Londres, le 1er novembre 1793, mort le 6 août 1825. Il fit ses études à Eton et à Cambridge. Épris du goût des voyages, il visita la France, la Suisse, l'Italie, Malte, et débarqua le 16 décembre à Alexandrie. Il parcourut l'Égypte en divers sens, vit Rosette, Damiette, Semenhout, Le Caire, Esneh, l'oasis de Bœris, remonta le Nil jusqu'à la seconde cataracte, et revint au Caire, d'où il repartit, en février 1820, pour Suez, Tor et le mont Sinaï. Il s'achemina vers la Syrie, et d'Ascalon gagna Jaffa, puis Jérusalem. Il voulut parcourir en détail les lieux saints; mais aux environs de Jéricho il fut assailli par des Arabes et laissé pour mort sur la place, d'un coup de sabre à la tête, et dépouillé de ses bagages. Des femmes turques le recueillirent, et ce ne fut qu'après une longue convalescence, passée à Jéricho, à Jérusalem, à Jaffa, qu'il put reprendre ses excursions. Il s'arrêta à Nazareth, à Saint-Jean-d'Acre, traversa la Syrie, et contempla les imposantes ruines de Balbek. Il revint s'embarquer à Beirouth, toucha à Chypre, à Rhodes, à Smyrne, à Athènes, à Hydra et à Constantinople. Il reprit alors la route de sa patrie par les provinces roumaines et l'Autriche. Il revit l'Angleterre à la fin de 1822. Il y fut nommé chef d'un bataillon des milices de l'Essexshire; mais il mourut bientôt des suites de sa blessure et de ses fatigues. On a de lui : *Notes during a visit to mount Sinaï;* Londres, 1823, in-8°, fig.; une seconde édition augmentée a été publiée en 1824. Elle contient des détails intéressants sur l'Égypte, la Palestine, la Syrie et la Nubie. Alfred de Lacaze.

Annual Register.

HENNIN (*Henri-Chrétien* de), philologue hollandais, né vers 1655, mort à Duisbourg, en 1703. Il étudia la médecine, et obtint en 1679 le grade de docteur. Plus tard il cultiva plus spécialement les lettres latines et grecques, et devint

professeur d'histoire et de littérature classique à l'université de Duisbourg. Son ouvrage : Ἑλληνισμὸς ὀρθοιδός, *s. Diss. paradoxa linguam græcam non esse pronunciundam secundum accentus*, Utrecht, 1684, in-8°, fit de son temps beaucoup de sensation. Il fut réfuté par le philologue Wetstein. On doit en outre à Hennin : une bonne édition des *Satires de Juvénal ;* Utrecht, 1685, in-4° ; — une traduction latine de l'*Histoire des grands Chemins de l'Empire Romain* de Bergier, insérée dans le *Thesaur. Antiquitat. Roman.*, t. X ; — une édition des *Epistolæ itinerariæ* de Jacques Tall ; Amsterdam, 1700, in-4°, etc. On lui attribue aussi l'ouvrage : *Historia augusta Imperator. Romanor. a Cæsare ad Joseph. imperat., ex J.-P. Lotichii et J.-J. Hattmanni Tetrastichis ;* Amsterdam, 1710, in-fol. R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.* — Jöcher, *Gelehrten-Lexicon.*

HENNIN (*Pierre-Michel*), diplomate français, né à Magny en Vexin, le 30 août 1728, mort à Paris, le 5 juillet 1807. Occupant fort jeune un emploi au ministère des affaires étrangères, il accompagna le comte de Broglie dans son ambassade de Pologne, et obtint la confiance de l'ambassadeur et même celle du roi Louis XV. En 1761, il fut désigné pour assister au congrès qui devait s'assembler à Augsbourg, et fut nommé en 1764 ministre résident en Pologne. Deux ans après il se trouvait à Genève, où son esprit conciliant servit à l'apaisement des troubles. De cette ville il alla voir Voltaire à Ferney, et entretint une correspondance avec lui. Appelé aux fonctions de premier commis des affaires étrangères et de secrétaire de la chambre et du cabinet du roi, il occupa cette position jusqu'à l'arrivée de Dumouriez au ministère, le 17 mars 1792. Deux ans après, il devint membre de la commission administrative ; mais une note trouvée dans les papiers de La Villeheurnois (1797), portant qu'en cas de rétablissement de la monarchie Hennin serait proposé pour la place de ministre des affaires étrangères, devait suffire pour l'exclure de tout emploi. Il vécut depuis dans la retraite. C'était un homme très-instruit en histoire, en géographie et dans les antiquités. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'avait choisi pour membre libre en 1785 ; mais plus tard il ne fut point appelé à faire partie de l'Institut. On a de lui : *Journal d'un Voyage de Constantinople en Pologne, par le père Joseph Boscowitch en* 1762, traduit de l'italien en français (anonyme) ; Paris, 1772, in-12 ; — *Correspondance diplomatique ;* Paris, 1796, in-8° ; — *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin*, publiée avec un avertissement et une notice sur Hennin par M. Hennin fils ; Paris, 1825, in-8°. M. Hennin fils dit que son père a lu à l'Académie des Inscriptions, *Sur les Caractères runiques et sur les voyages de l'empereur Adrien*, diverses dissertations qui ont été imprimées dans les *Mémoires* de cette compagnie. Il a laissé en manuscrit une *Bibliographie des Voyages* en XI volumes in-4° ; une *Grammaire* et un *Dictionnaire Polyglottes*, et un poëme intitulé *L'Illusion*, dont il avait composé soixante chants et qu'il voulait étendre jusqu'à cent.

Son frère, mort à Paris, le 5 juillet 1801, était en 1790 procureur du roi au bailliage de Versailles, et n'occupa que peu de temps des fonctions analogues dans le nouveau tribunal de cette ville.

Le fils de Pierre-Michel Hennin, *M. Michel* HENNIN, chambellan du roi de Bavière, a publié en français : *Des Théâtres et de leur Organisation légale ;* Paris, 1819, in-8° ; — *Histoire numismatique de la Révolution française, ou description raisonnée des médailles, monnaies et autres monuments numismatiques, relatifs aux affaires de la France, depuis l'ouverture des états généraux jusqu'à l'établissement du gouvernement consulaire ;* Paris, 1826, in-4° ; — *Manuel de Numismatique ancienne, contenant les éléments de cette science et les nomenclatures, avec l'indication des degrés de rareté des monnaies et médailles antiques, et les tableaux de leurs valeurs actuelles ;* Paris, 1830, 2 vol. in-8°. J. V.

Notice sur Hennin, par son fils, en tête de la *Correspondance inédite de Voltaire avec P.-M. Hennin.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Quérard, *la France littéraire.*

HENNINGES ou **HENNIGES** (*Jérôme*), généalogiste allemand, né à Lunebourg, vers 1550, mort dans cette même ville, le 28 février 1597. Il fit ses études à Wittemberg, sous la direction de Mélanchthon, revint dans sa ville natale, et y obtint la place de pasteur de la paroisse de Saint-Jean, fonctions qu'il exerça jusqu'à sa mort. On a de lui : *Theatrum genealogicum, ostentans omnes omnium ætatum familias : monarcharum, regum, ducum, marchionum, principum, comitum atque illustrium heroum et heroinarum ; item philosophorum, oratorum, historicorum, quotquot a condito mundo usque ad hæc nostra tempora vixerunt ;* Magdebourg, 1598, tom. I-III, et t. IV, pars. I-IV, V parties en 5 gr. vol. in-fol. : Debure et Dav. Clément ont donné de cet ouvrage une description très-détaillée ; — *Genealogia aliquot familiarum nobilium in Saxonia, quæ vel a comitibus vel a baronibus ortæ, quosdam pontificiam, quosdam episcopalem dignitatem adeptos produxerunt ;* Hambourg, 1590, in-fol. R. L.

Fab. Magirus, *Eponymolog.* — Sax, *Onomasticon literarium*, P. IV, p. 37. — Wachler, *Geschichte der histor. Forschungen*, I, 286.

HENNINGS (*Jean-Christophe*), savant danois, né en 1708, à Plön, mort à Kiel, vers 1764. Il fit ses études à Lübeck, Iéna et Strasbourg, parcourut la France et la Hollande, et devint en 1738 professeur de physique et de métaphysique

à l'université de Kiel. Plus tard il y devint conservateur de la bibliothèque. Un an avant sa mort, il se démit de ses fonctions pour s'adonner à la recherche de la pierre philosophale. Le lendemain du jour où il avait touché sa pension, on le trouva assassiné dans son lit. Un soldat qui lui avait servi d'aide dans ses travaux de chimie fut soupçonné d'être son meurtrier. On a de Hennings : *Specimen Planetographiæ physicæ, inquirens præcipue an planetæ sint habitabiles*; Kiel, 1738, in-4°; — *De Artium mechanicarum Constitutione et Dignitate*; ibid., 1751, in-4°; — *In usitata eademque optima honestioris juventutis erudiendæ Methodus, tum in reliquis studiis scholasticis, tum præcipue in lingua latina*; ibid., 1752, in-4°; — *De Logicæ scientiæ ad exemplar arithmetices instituendæ Ratione*; ibid., 1752; — *Bibliotheca seu Notitia librorum rariorum, Latina et linguis cognatis, Italica, Hispanica, Gallica, etc.; item Græca, nec non Hebræa, Arabica, Persica, Æthiopica, Armenica, etc., scriptorum, in primis in usum eorum qui peregrinas adeunt bibliothecas, ordine alphabetico instructa, in qua aliorum labores partim emendantur, partim non contemnendo numero augentur*; Kiel, 1766, in-8°. Cet ouvrage intéressant n'a été conduit que jusqu'à l'article *Contardi*, etc. R. L.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*. — Meusel, *Lexikon der von 1750-1800 verstorbenen Schriftsteller*.

HENNINGS (*Auguste-Adolphe-Frédéric* DE), publiciste holsteinois, né en 1746, à Pinneberg, mort à Rantzau, le 11 mai 1826. Il fut envoyé, en 1773, comme secrétaire de légation à Berlin, où il resta pendant trois ans, et où il vécut dans l'intimité de Mendelssohn, de Sulzer, de Formey, de Bernoulli et de quelques autres savants distingués. Rappelé à Copenhague, il fut nommé conseiller d'État et chargé de plusieurs missions diplomatiques, dont il s'acquitta avec succès. Plus tard, désirant se retirer dans le Holstein, il obtint la charge de bailli de Ploen et d'Arensbœck, puis celle d'intendant de Herzhorn et d'administrateur du comté de Rantzau. On a de lui : *Essai historique sur les arts et sur leurs progrès en Danemark*; 1778, en français; — *Olavides, von einigen Anmerkungen über Duldung und Vorurtheile begleitet* (Olavides, avec quelques observations sur la tolérance et les préjugés); Copenhague, 1779 : cet ouvrage donna lieu à une polémique dont les pièces furent recueillies dans un livre intitulé : *Sammlung aller Streitigkeiten, die das Buch Olavides in Dänemark veranlasst hat*; Copenhague, 1780; — *Philosophische Versuche* (Essais philosophiques); ibid., 1780, 2 vol.; — *Ueber die Kameralverwaltung in Frankreich* (De l'Administration financière en France); ibid., 1781; — *Philosophisch-statistische Geschichte des Ursprungs und des Wachsthums der englischen Freiheit* (Histoire philosophique et statistique de l'origine et des progrès de la Liberté en Angleterre); ibid., 1783; — *Schriften œkonomischen und kameralistischen Inhalts* (Écrits d'Économie politique); Copenhague, 1787, 2 vol.; — *Historisch-moralische Schilderung des Einflusses der Hofhaltungen auf das Verderben der Sitten* (Essai historico-moral sur l'influence des cours sur la corruption des mœurs); Copenhague, 1792; — *Vorurtheilsfreie Gedanken ueber Adelsgeist und Aristokratie* (Pensées libérales sur l'Aristocratie); ibid., 1792; — *Beitræge zur Statistik der dænischen Staaten* (Matériaux pour servir à la Statistique des États Danois); 1784-1790. R. L.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, 5e édit., vol. III, p. 215. — *Neuer Nekrolog der Deutschen*, 4e année, t. I, p. 332.

HENNUYER (LE). *Voy.* LE HENNUYER.

HENOCH. *Voy.* ENOCH.

HÉNOUL (*Jean-Baptiste*), historien belge, né à Liége, en 1755, mort dans la même ville, le 10 octobre 1821. Il fit ses études dans sa ville natale, et s'y fit recevoir avocat en 1778. Il fournit au *Journal de la Province de Liége* des articles curieux sur l'origine des coutumes singulières du pays. On a de lui : *Annales du pays de Liége, depuis les derniers Éburons jusqu'au règne du prince-évêque Georges-Louis de Bergh*; Liége, sans date, in-8°. « Ces annales, dit le comte de Becdelièvre, sont d'un meilleur style que la plupart des ouvrages historiques qui avaient paru précédemment; on ne peut que reprocher à l'auteur une affectation de bel esprit et de se montrer le flatteur des puissants du jour. » J. V.

Comte de Becdelièvre-Hamal, *Biographie Liégeoise*. — *Biogr. univ.*, augmentée de *Célébrités belges*; Brux., 1843.

HENRI, nom commun à un grand nombre de personnages, divisés en 1° souverains (empereurs et rois), par ordre alphabétique de pays; 2° Henri non souverains.

A. HENRI *empereurs d'Allemagne*.

HENRI Ier, dit *l'Oiseleur*, roi de Germanie (1), successeur de Conrad Ier, né en 876, élu en 920, mort à Mansleben, en Saxe, le 2 juillet 936. Avec Louis IV la race de Charlemagne s'était éteinte (912) en Allemagne. Malgré les réclamations du roi de France Charles le Simple, Conrad avait reçu la couronne et désigné en mourant Henri duc de Saxe pour son successeur, au préjudice d'Eberhard, son frère. Les députés des principales villes de la Germanie s'assemblent à Frizlar, et Henri *electus est a principibus et nobilioribus viris coram populo*, dit Witikind (lib. I) : les grands (évêques et seigneurs) le choisirent, les députés consentirent, le peuple présent l'ac-

(1) C'est le seul titre qu'il ait porté. Dans un diplôme de 932, il se qualifie d'*advocatus Romanorum*, défenseur, protecteur des Romains; dans un autre de *rex Francia orientalis*. Après la bataille de Merseburg, ses troupes lui conférèrent le titre d'*imperator*; mais il ne le prit nulle part.

clama; le couronnement eut lieu sans onction ni inauguration. Eberhard envoya à Henri son neveu, de la part de Conrad, la lance sacrée, le manteau royal, le diadème et l'épée des anciens rois; ces ornements impériaux, dont l'histoire d'Allemagne fait, dit Pfeffel, mention pour la première fois, ont été, dit-on, toujours conservés depuis à Nuremberg. Henri reconnut aussitôt le noble désintéressement d'Eberhard en lui donnant le duché de Franconie et le palatinat du Rhin, qui n'étaient pas encore héréditaires. Deux mécontents, Burchard, duc de Souabe, et Arnoul, duc de Bavière, se soulevèrent; ils furent battus et forcés de prêter à Henri le serment de fidélité. Une expédition plus importante se présenta : la suzeraineté de la Lorraine était restée incertaine entre la couronne de Germanie et celle de France. En 912 Raynier, duc de Lorraine, fit hommage au roi de France Charles le Simple; mais ce faible monarque était peu capable de défendre la nouvelle province qu'il venait d'acquérir. A l'avénement de Henri, il perdit le crédit qu'il avait jusqu'alors conservé en Lorraine. Giselbert, fils de Raynier, négocia avec le roi de Germanie. Charles s'efforça de maintenir son autorité par les armes. Après plusieurs batailles sans résultat, les deux rois eurent une entrevue (923) près de Bonn, dans une île du Rhin; la Lorraine resta à Giselbert, et Henri, pour se l'attacher, lui donna sa fille Gerberge. Il conclut ensuite une trêve de neuf ans avec les Hongrois, qui, toujours repoussés à prix d'argent, attaquaient périodiquement la Germanie. Les Slaves de la Misnie, de la Lusace et du Brandebourg furent successivement défaits; des *margraves* (comtes de frontières) établis dans les villes fortes eurent à défendre les frontières. Wenceslas, duc de Bohême, fut assiégé dans Prague, et ne se sauva qu'en se soumettant à un tribut. Germond, roi de Danemark, persécutait les chrétiens; il fut bientôt réduit à demander la paix, à rétablir le christianisme et abandonner au vainqueur le Schleswig, qui, érigé en margraviat, reculait jusqu'au delà de l'Eyder les limites de l'Allemagne (930). Au dedans, Henri s'occupa de l'armée; aguerrie déjà, il ne s'agissait que de l'augmenter; il leva la neuvième partie des Saxons; les autres restèrent dans leurs foyers, à la condition de cultiver les terres et de fournir à la subsistance de cette nouvelle milice. Dans les grandes villes, il établit des magasins où devait être déposé le tiers des grains moissonnés. Les bandits qui désolaient l'Allemagne furent enrôlés et dirigés vers les forteresses nouvellement conquises. La cavalerie fut dressée à des exercices réguliers; on organisa des espèces de tournois, auxquels le roi lui-même prenait part. Ces précautions étaient sages, car en 933 expirait la trêve conclue avec les Hongrois; cette fois plus de traité : au lieu de tribut ordinaire, Henri leur envoya un chien galeux, queue et oreilles coupées. Dans cette guerre acharnée, Henri leur tua 36,000 hommes à Merseboug, les chassa de l'Autriche, et y rétablit le margraviat créé par Charlemagne. Sentant sa fin approcher, et voulant consolider l'œuvre à laquelle il avait consacré sa vie, il assembla à Erfurt les princes allemands, et les engagea à lui choisir pour successeur Othon, son fils aîné. Il mourut enfin, au milieu des préparatifs d'une excursion en Italie. — C'est du règne de ce prince que date la civilisation de l'Allemagne, qui jusque alors était aussi barbare que les pays voisins. Reprenant avec adresse les idées de Conrad Ier, Henri s'efforça de réunir ces vastes contrées en un tout homogène, et de soumettre la puissance ducale à l'autorité royale; dans ce but il confiait aux ducs les hautes fonctions de la cour (camérier, échanson, etc.), œuvre sagement continuée par Othon; il plaça à côté des ducs des officiers relevant de la couronne, qui, sous le titre de comtes palatins, devaient veiller sur les domaines royaux répandus dans les duchés. Ils partageaient dans certains cas le pouvoir judiciaire du duc. Henri, bon et humain, législateur et guerrier, adoré de ses peuples et de ses troupes, avait deux défauts : il aimait trop les plaisirs, et se laissait souvent emporter à de terribles accès de colère. Il eut deux femmes : sur les menaces du pape, il dut répudier Hatburge, la première, qu'il avait enlevée d'un monastère; Mechthilde ou Mathilde, la seconde, était issue du sang de Witikind, chef des Saxons sous Charlemagne; elle lui donna trois fils : *Othon*, qui succéda à son père; *Henri*, duc de Bavière, aïeul d'Henri II; *Brunon*, archevêque de Cologne et duc de Lorraine; et six filles : *Gerberge*, donnée d'abord à Giselbert de Lorraine, puis en secondes noces à Louis IV de France; *Hedwige*, qui, mariée à Hugues de France, fut la mère d'Hugues Capet; *Mathilde*, qui dirigea l'abbaye de Quedlimbourg; *Hélène*, qui fut enlevée par le comte d'Altembourg; le nom des deux autres est inconnu; l'une épousa un duc de Bavière, et l'autre un comte d'Erbestein en Souabe. — Henri avait été surnommé *l'Oiseleur* à cause de sa passion pour la chasse; il est la tige de la dynastie saxonne qui s'éteignit avec Henri II (1024), et il eut pour successeur Othon Ier. A. FRANKLIN.

Witikind, *Rerum ab Henrico et Ottone I° imperatoribus gestarum Libri III*; Bâle, 1532, in-fol. — N.-H. Gundlich, *De Henrico Aucupe Liber singularis*; Halle, 1711, in-4°. — J. Vogel, *Poetische Beschreibung der Ungarischen Schlacht Henrici Aucupis bei Merseburg*; Iéna, 1626, in-4°. — Pfeffel, *Abrégé de l'Hist. et du Droit public d'Allemagne*; Paris, 1776, 2 v. in 4°. — *Vita Henrici Aucupis, per anonymum*, dans Canisius, *Antiquæ Lectiones*; Ingolstadt, 1601, 6 v. in-4°; t. VI, p. 381. — Adelbold, *Vita Henrici Aucupis*; dans Leibnitz, *Scriptores Rerum Brunswicensium*; Hanovre, 1707, 3 v. in-fol.; t. Ier, p. 430. — Burckhardt, *Dissertatio de Henrico I°*; Leipzig, 1831, in-4°. — A. Lemey, *Annales diplomatici de Henrici I°*; 1792, in-4°.

HENRI II, dit *le Boiteux*, ou *le Saint*, empereur d'Allemagne, successeur d'Othon III, né le 6 mai 972, élu à Mayence, le 6 juin 1002, mort à Grône en Saxe, le 13 juillet 1024. Il était arrière-petit-fils d'Henri Ier, cousin d'Othon III et fils de Henri le Querelleur, duc de Bavière. La mort prématurée d'Othon III, qui ne laissait pas

d'enfant, menaça de détruire l'édifice si péniblement élevé par Henri I[er] et son successeur Othon I[er] : l'Italie voulait briser ses chaînes en se donnant un roi ; le sceptre de l'Allemagne était disputé par des seigneurs ambitieux. A force d'adresse, Henri parvint à se faire élire ; il fut sacré et couronné empereur d'Allemagne par l'archevêque Villegis. Mais ses compétiteurs relevèrent la tête : Hermann, duc de Souabe, fut déclaré ennemi de l'Empire ; la Souabe et l'Alsace furent saccagées ; puis Henri parcourut la Thuringe, la Lorraine, la Saxe, exigeant partout le serment de fidélité. Pour mieux imposer à ses anciens rivaux, il renouvela à Aix-la-Chapelle la cérémonie de son sacre, épousa Cunégonde, fille de Sigefroi, premier comte de Luxembourg, et la fit couronner à Paderborn. La Bohême avait été conquise par Boleslas, roi de Pologne ; Henri le chassa en 1006, et mit à sa place Jasomir de Bavière, frère du roi Boleslas III. Cédant aux sollicitations de l'empereur, Étienne, duc de Bohême, embrassa le christianisme ; Henri lui donna sa fille Gisèle en mariage, et érigea la Hongrie en royaume (1007). En Italie les Lombards, soulevés, avaient élu roi Ardouin, marquis d'Ivrée ; Arnoul, archevêque de Milan, irrité de ce que sans sa participation on eût osé faire un roi, déclara l'élection illégale, et appela l'empereur ; celui-ci, retenu par les affaires d'Allemagne, envoya en Italie sous la conduite d'Othon duc de Carinthie une forte armée, qu'Ardouin tailla en pièces au milieu des Alpes. Henri se décida à aller en personne soutenir les droits de sa couronne : il passa les monts, prit Vérone, chassa Ardouin, et vint se faire couronner roi de Lombardie à Pavie, où il déjoua un complot tramé contre lui. De retour en Allemagne, il soutint les Bohémiens contre Boleslas de Pologne, et donna à Godefroi, comte des Ardennes, la Lorraine, que la mort du duc Othon laissait vacante et dont le duc de Bavière cherchait à s'emparer. Sur ces entrefaites, Henri voulut embrasser la vie monastique ; on l'en dissuada avec peine. Il retourna alors en Italie, où Ardouin venait de rentrer ; battu près de Vérone, l'usurpateur prit une seconde fois la fuite. Henri reçut l'hommage des seigneurs italiens, puis il passa à Ravenne pour affermir Arnoul, son frère, sur le siége archiépiscopal de cette ville, qui lui était disputé par Adalbert. Il se rendit enfin à Rome, où il fut sacré et couronné empereur, avec Cunégonde, par Benoît VIII, le 24 février 1014 ; le pape, recevant Henri sur les degrés de l'église Saint-Pierre, lui dit : « Voulez-vous être le défenseur de l'Église romaine et garder à moi et à mes successeurs la fidélité en toutes choses ? » Le dévot monarque jura, sacrifiant la dignité de sa couronne, les prérogatives acquises par ses ancêtres, et créant entre l'Empire et Rome la source de terribles dissensions. Henri revint en Allemagne, marquant son passage par de riches présents distribués à beaucoup d'abbayes ; arrivé à Saint-Vannes de Verdun ses idées monastiques le reprirent. On ne put cette fois s'opposer à sa volonté ; mais le supérieur lui ordonna aussitôt, en vertu de l'obéissance qu'il lui devait comme moine, de continuer à gouverner l'Empire. De nouveaux troubles l'appelaient en Bohême, et il allait enfin se faire chanoine à Strasbourg, quand le pape lui demanda des secours contre les Sarrasins, qui s'avançaient jusqu'en Toscane. En 1022, Henri présida le concile de Seeligenstadt ; en 1023 il eut sur le Chiers, près de Luxembourg, avec Robert de France, une entrevue qui devait cimenter la paix entre l'Église et l'État. Henri fut canonisé en 1152, par Eugène II ; on a vu comment il mérita cet honneur. Aucun prince n'avait fait aux églises de plus grandes largesses ; il jeta les fondements de la cathédrale de Strasbourg, rétablit l'évêché de Mersebourg, érigea celui de Bamberg, établit partout des monastères et des abbayes ; enfin, le serment qu'il avait prêté au saint-siége devint la base de l'obéissance que les papes voulurent dès lors exiger des empereurs. A la canonisation, le souverain-pontife ajouta la déclaration qu'Henri avait toute sa vie gardé la chasteté, et en 1201 canonisa même Cunégonde, femme de cet empereur : la bulle garda le silence sur la plainte qu'Henri avait portée à la diète de Francfort sur la stérilité de l'impératrice et sur ce que Cunégonde, accusée publiquement d'adultère, avait dû se justifier par l'épreuve du feu : suivant Crammer, elle marcha pieds nus sur douze socs ardents, sans ressentir aucun mal. Avec Henri II s'éteignit la dynastie saxonne, dont Henri I[er] avait été la tige. Il eut pour successeur Conrad II. Alfred FRANKLIN.

J. C. Neu *Themata de Henrico II Germanorum imperatore* ; Tubingue 1707, in-4°. — B.-G. Struvius, *Syntagma Historiæ Germanicæ* ; Iéna, 1716, in-4°, p. 353. — R. Glaber, *Chronique*, insérée dans les *Historiæ Francorum Scriptores* de Duchesne ; Paris, 1641, 5 v. in-fol. t. IV. — A Crammer, *Admiranda Vita S. Henrici et S. Cunegondis* ; Augsbourg, 1770, in-8°. — H. Luden *Geschichte des deutschen volks* ; Gotha, 1826, 12 v. in-8°. — H. Meibomius, *Rerum Germanicarum Libri tres* ; Helmest., 1688, 3 vol. in-fol.

HENRI III, dit *le Noir*, à cause de la couleur de sa barbe, empereur d'Allemagne, fils et successeur de Conrad II, né en 1017, élu en 1039, couronné à Rome, en 1046, mort à Botfeld, sur les confins de la Saxe et de la Thuringe, le 5 octobre 1056. Henri III n'eut pas de compétiteur : évêques et seigneurs l'élurent à l'unanimité ; Conrad II l'avait déjà fait élire et sacrer roi des Romains ; il fut sacré une seconde fois par l'archevêque de Cologne, prélat diocésain d'Aix-la-Chapelle. Ce règne a deux périodes : allemande et romaine. En Allemagne, Brzetislas, duc de Bohême, aspirait à l'indépendance ; il dut bientôt implorer la paix. Des troubles s'élevèrent en Bourgogne ; mais Henri les apaisa en épousant la princesse Agnès, alliée aux premiers seigneurs bourguignons. La Hongrie était en feu : le roi Pierre, successeur d'Étienne, est chassé par Ovon, son beau-frère ; celui-ci fuit devant les troupes allemandes, et revient après leur départ ; battu une

seconde fois, il traite avec Henri. Il fut bientôt assassiné par ses soldats, et l'empereur remit Pierre sur le trône; les Hongrois l'emprisonnent, et donnent le sceptre à André, son neveu. Celui-ci rompt hardiment avec l'Allemagne; il repousse les troupes d'Henri, qui lui donne sa fille, et abandonne ses prétentions sur la Hongrie. Ce royaume, malgré les menaces du pape, obtint enfin son indépendance. En 1043, la rivalité de deux frères, Gozelon et Godefroi, ensanglanta la Lorraine: Henri la leur partage; Gozelon meurt; Baudouin prend sa place, et la lutte recommence. Béatrix, sœur d'Henri et héritière de riches possessions en Toscane, épousa Godefroi, contre la volonté de son frère, et envenima encore une querelle qui ne se termina qu'en 1056, pendant la minorité d'Henri IV. En Italie, quatre papes se disputaient la tiare : Grégoire VI, Sylvestre III, Benoît IX et Jean XX (*voyez* ces noms). Henri passa les Alpes (1045) pour pacifier Rome; il assembla un concile à Sutri, condamna Grégoire VI, et fit élire Clément II. Le nouveau pape donna le lendemain (Noël 1046) la couronne impériale à Henri et à Agnès. Cenni nous a transmis tous les détails de cette cérémonie: l'empereur dut baiser les pieds du pontife et lui jurer obéissance et fidélité, vrai serment de vassal envers son suzerain. En revanche, Henri fit jurer aux Romains de ne jamais élire de pape sans son consentement; il dut pourtant, à son départ de Rome, emmener avec lui Clément II, que les Romains voulaient renverser. Après la mort de Clément II, il fit successivement élire au pontificat Damase II, Léon IX et Victor II; mais il est le dernier empereur qui ait su faire ainsi respecter sa puissance aux Romains. — Les Normands avaient arrondi leurs États, en dépouillant les Grecs, les Allemands et les papes; Henri, à son passage, leur donna prudemment l'investiture de la Pouille, du comté d'Averse et d'une partie du Bénéventin. Léon IX, moins sage, marcha contre eux; battu et fait prisonnier (1er juin 1053), il appela vainement Henri à son secours. — Henri, peu avant sa mort, eut à Mayence, en 1054, une entrevue avec le roi de France Henri Ier, qui lui reprochait d'avoir soutenu contre lui Thibaut, comte de Chartres; l'empereur lui proposa de vider ce différend dans un duel : le roi refusa. — Henri eut deux femmes : Marguerite, fille de Canut, roi d'Angleterre: elle mourut de la peste; et Agnès, fille de Guillaume, duc de Guyenne. Agnès lui donna quatre enfants : *Henri*, successeur de son père; *Conrad*, qui ne vécut que quatre mois; *Mathilde*, qui épousa Rodolphe, duc de Souabe, et *Ithe*, femme de Léopold IV, marquis d'Autriche.

Alfred FRANKLIN.

G. Cenni, *Monumenta dominationis pontificiæ, etc.*; Rome, 1760, 2 v. in-4°. — Neu, *Themata quædam selectiora de Henrico III*; Tubingue, 1718, in 4°. — Contant d'Orville, *Anecdotes germaniques*; Paris, 1769, in-12, p. 136. — Fleury, *Histoire ecclésiastique*, Paris, 1737, 37 v. in-4°; t. XII, p. 36. — B.-G. Struvius, *Syntagma Hist. German.*; Iéna, 1730, in-4°, p. 380. — Barre, *Hist. générale d'Allemagne*; Paris, 1748, 10 v. in-4°; t. IV, p. 1. — J.-C. Dithmar, *Scriptores Rerum Germanicarum*; 1727, in-fol. — Mat. Bel, *Scriptores Rerum Hungaricarum*; Vienne, 1746, 3 v. in fol.; t. II.

HENRI IV, dit *le Grand*, empereur d'Allemagne, fils et successeur d'Henri III, né en 1050, élu en 1056, mort à Liége, le 7 août 1106. Henri III laissait pour successeur un enfant de six ans; Agnès sa mère fut déclarée régente; mais, comme il arrive souvent en pareil cas, ce fut un autre, Henri évêque d'Augsbourg, qui gouverna. Tous les seigneurs se soulèvent contre la régente et son ministre; les complots succèdent aux soupçons déshonorants; Annon, archevêque de Cologne, enlève le jeune empereur (1061), se ligue avec Adalbert, évêque de Brême, et tous deux se chargent d'élever le prince et de gouverner l'État, pendant qu'Agnès va mourir à Rome, dans un couvent. A treize ans, Henri fut déclaré majeur; il enleva la Carinthie à Berchthold de Zæhringue, la Bavière à Othon de Nordhein, et commença une guerre terrible contre les Saxons. Plongé dans les plus honteuses débauches, il veut répudier Berthe, sa femme; une menace d'excommunication l'apaise. C'est désormais avec les papes qu'il va lutter. Grégoire VII venait d'être élu; Henri lui demande appui contre les Saxons, toujours révoltés; les Saxons prennent également le pape pour arbitre, et accusent l'empereur d'impudicité, de sacrilége et de simonie. L'ambitieux pontife saisit ardemment cette occasion d'asservir l'Empire; les empereurs jouissaient depuis longtemps déjà du droit d'investiture, fondé sur les immenses richesses qu'ils avaient données aux abbayes; Grégoire rend un décret qui défend, sous peine d'excommunication, de recevoir un évêché ni aucun bénéfice de la main d'un laïque, et menace des foudres papales tout laïque, fût-il empereur, qui oserait investir un ecclésiastique. Henri enfreint à dessein ce décret; des légats lui ordonnent de comparaître au tribunal du pape pour se justifier. Henri rentrait triomphant dans Goslar quand il reçut cet ordre insensé; il chasse les légats, assemble un concile à Worms (1076), y fait déposer Grégoire, et lui envoie, signé des évêques, l'acte de déposition. Le pape, furieux, réunit à son tour un concile, excommunie l'empereur, délie ses sujets du serment de fidélité, et leur ordonne de fuir non-seulement l'empereur excommunié, mais encore tous ceux qui ne l'auraient pas fui. L'Empire fut d'autant plus indigné de cette condamnation, dit Othon de Freisingen, historien très-favorable aux papes, que jamais auparavant on n'avait vu pareille sentence prononcée contre un empereur romain. En même temps partirent des émissaires chargés d'exciter les Saxons, à peine soumis, et les seigneurs, toujours prêts à la révolte. Ils réussirent sans peine: à l'assemblée de Tribur les rebelles voulurent élire un autre souverain; la rivalité des partis empêcha seule l'exécution de cette mesure. Ils convinrent de tenir une autre assemblée, à Augs-

bourg, d'y inviter Grégoire, et de s'en rapporter à son jugement; mais ils exigèrent de l'empereur que jusqu'à l'arrivée du pape il se retirât à Spire, pour y vivre en excommunié, exclu de l'Église, et privé de l'autorité impériale. Henri, effrayé, préférait aller implorer son pardon : il passe en Italie; à son approche, les Lombards, excommuniés comme lui, le prennent pour chef, et veulent marcher sur Rome pour venger leur affront commun; mais le timide empereur repoussa cette proposition, et alla à Canossa, près de Reggio, solliciter en pénitent une audience du pontife. Elle lui fut refusée; ce n'est qu'après avoir subi les traitements les plus humiliants, après être resté pendant trois jours sous les fenêtres du pape, dans la cour du château de Mathilde, pieds nus, couvert d'un cilice, exposé en plein hiver à la rigueur du froid, et ne vivant que de pain, qu'il fut admis à baiser les pieds de Grégoire VII. Il reçut enfin l'absolution, à la condition de comparaître devant la diète qui se tiendrait en Allemagne, d'y répondre aux accusations formulées contre lui, de renoncer à la couronne si le pape le jugeait coupable, de ne remplir en attendant aucune des fonctions de la royauté, et d'être toujours soumis et obéissant au saint-siége. Les Lombards, habiles politiques, ne voulaient pas souffrir que la couronne impériale fût ainsi avilie; ils déclarèrent Henri indigne du trône s'il tenait son serment, et le menacèrent de le remplacer par son fils. Henri, rappelé à lui-même par cette fermeté, se mit à la tête des Lombards; Grégoire souleva alors les seigneurs allemands, qui, à la diète de Forchheim, déposèrent Henri et élurent Rodolphe, duc de Souabe (1077), qui renonça aux investitures, et promit une obéissance aveugle au saint-siége. Henri regagne l'Allemagne; les deux empereurs la ravagent. Rodolphe est d'abord vainqueur à Flandenheim; le pape renouvelle ses anathèmes contre Henri, et appelle sur ses armes la malédiction du ciel. Henri assembla à Brixen les évêques de son parti; Grégoire y fut accusé de simonie, d'hérésie, de sorcellerie, de sacrilége, d'incendie, de parjure, de meurtre, et déposé; on élit à sa place Guibert, archevêque de Ravenne, son ennemi, qui prit le nom de Clément III. Les deux empereurs se rencontrent de nouveau sur les bords de l'Elster (1080) : Henri, aidé du vaillant Godefroy de Bouillon, parvient, malgré les prières du pape, à tailler en pièces l'armée de Rodolphe, qui est tué dans l'action. Aussitôt l'empereur marcha sur Rome (1081); pendant qu'il assiégeait le château Saint-Ange, où le pape s'était renfermé, les Romains reconnurent Clément III, qui couronna l'empereur et sa femme. Mais Henri dut laisser les Romains continuer le siége, et repasser les Alpes : l'Allemagne, soulevée par les émissaires de Grégoire, était en feu; Hardouin de Luxembourg avait été élu empereur; Welf, duc de Bavière et Ecbert, margrave de Thuringe, aspiraient au trône. Henri les bat et les soumet; puis il retourne en Italie (1085); aussitôt les Romains rendent la tiare à Clément III, qu'ils avaient chassé, et Henri ravage les domaines de la comtesse Mathilde, puissante protectrice des papes. Celle-ci, d'accord avec Urbain II, successeur de Grégoire, soulève le fils d'Henri, Conrad, contre son père. Mathilde lui fournit des sommes immenses; Urbain accable d'excommunications l'empereur, qui, d'abord battu, convoque à Aix-la-Chapelle une diète où son fils rebelle est mis au ban de l'Empire et remplacé comme roi des Romains par Henri, second fils de l'empereur. Pascal II, qui venait de succéder à Urbain, suivit la même voie que son prédécesseur; il confirma toutes les sentences rendues antérieurement contre Henri, et fit révolter le fils de ce prince. Le rebelle se présente aux Saxons, toujours prêts à la guerre, assemble un concile à Nordhausen, et dépose son père. L'empereur a recours aux armes; battu, il demande une entrevue qui lui est accordée dans Mayence; son fils vient au-devant de lui, et implore son pardon les larmes aux yeux; il l'attire ainsi hors de la ville, le fait arrêter et enfermer au château de Bingenheim. Là le vieil empereur est contraint de renoncer à l'empire (1106), dépouillé des ornements, dont se revêt à l'instant l'usurpateur. Henri, réduit à la dernière misère, implora vainement une prébende de laïque dans le chapitre de Spire; repoussé partout, errant de ville en ville, obligé de vendre jusqu'à ses chaussures pour avoir du pain, il finit par trouver un asile dans la ville de Liége, où, dit-on, il mourut, dans la misère, après avoir envoyé à son fils son anneau et son épée en signe de pardon. Mais ce fils dénaturé, fidèle exécuteur des ordres de Pascal, accourut à Liége, et fit déterrer son père, qui, porté à Spire, resta cinq ans dans une cave, privé de sépulture.— Henri a laissé, surtout par ses infortunes, un grand nom dans l'histoire. Guerrier consommé, il commanda toujours ses armées en personne, et se trouva à plus de soixante combats; législateur intelligent, les circonstances au milieu desquelles il vécut ne lui permirent pas de réaliser tous ses projets d'amélioration. Il rendit de sages ordonnances en faveur de la classe, alors si nombreuse, des indigents : chaque fermier, suivant l'importance de sa métairie, devait nourrir un certain nombre de pauvres; le palais même de l'empereur servit plus d'une fois d'hôpital. On doit cependant lui reprocher les débauches qui souillèrent sa jeunesse, de grandes fautes politiques au début de son règne et les traitements humiliants auxquels il se soumit dans sa première lutte avec Grégoire VII. C'est sous le règne d'Henri IV que commencèrent les croisades. Alfred Franklin.

Vita et Epistolæ Henrici IV, per anonymum; dans Reuber, *Scriptores Rerum Germanicarum*, Hanovre, 1619, in-fol., p. 181 et 196. — *Bellum Henrici imper. contra Saxones, ab anonymo*; dans le même recueil, p. 83. — J. Mascov, *Commentarii de Rebus Imperii Romano-Germanici sub Henrico IV et Henrico V*; Leipzig., 1748, in-4°. — Gerhard (de Reichersberg). *De Henrico IV et V imp. et Gregorio VII*; Ingolst., 1611, in-4°. — Fleury, *Hist.*

ecclesiast.; Paris, 1786, 37 v. in-4°; t. XIII, p. 22. — *Historia de Vita Henrici IV imp. et Hildebrandi, circa ea tempora conscripta*; Franfort, 1581, in-fol. — J. Aventinus, *Henrici IV Vita, Epistolæ*, etc.; Vienne 1518 in-4°. — J. Stumpf, *Historie Kayser Heinrichs IV*; Zürich, 1556, in-fol. — De Potter, *Esprit de l'Église*; Paris, 1821, 8 v. in-8°; t. III, p. 58. — Othon de Freisingen, *Chronicon sive rerum ab orbe condito ad sua usque tempora* (an. 1146) *gestarum*; dans Urstitius, *Scriptores Rerum Germanic.*, Francfort, 1585, in-fol., p. 1. (Voyez les indications biographiques à la suite de Grégoire VII.)

HENRI V, empereur d'Allemagne, fils et successeur d'Henri IV, né en 1081, élu à Mayence, en 1106, mort à Utrecht, le 22 mai 1125. En 1098, Henri, sur les instances du pape Pascal II, s'était révolté contre son père; en 1106, il l'avait battu, dépouillé, chassé (*voyez* l'article précédent), et s'était fait élire empereur à sa place. Le saint-siége se crut maître de l'Allemagne quand il vit sa créature sur le trône; mais Henri adopta aussitôt les idées et la conduite qu'il avait si cruellement reprochées à son père : à peine couronné, il annule le décret pontifical relatif aux investitures. Pascal renouvela ses anathèmes; l'empereur, alors en guerre contre la Hongrie et la Pologne, dut dissimuler; mais en 1110 il passa les Alpes à la tête de 80,000 hommes, ruina Novare, reçut à Milan la couronne de Lombardie, et marcha sur Rome. Les Normands, appelés au secours du saint-siége, n'arrivant point, le pape parlemente : il propose que la puissance temporelle renonce au droit d'investir les ecclésiastiques, et qu'en revanche la puissance spirituelle renonce à la possession de tous les fiefs séculiers. L'empereur accepta; mais les évêques, que ce traité dépouillait de leurs richesses, protestèrent; Pascal leur rappela vainement la pauvreté de la primitive Église. Henri, ennuyé de ces disputes, déclara qu'il voulait être couronné sans conditions, et sur le refus de Pascal, le fit arrêter à l'issue de la messe. De là un soulèvement général à Rome : on s'égorge dans les rues ; les Allemands sont vainqueurs, et le pape consent à tout : il abandonne ses prétentions d'investiture, admet Henri à la communion, le couronne à Saint-Pierre, le 13 avril 1112, et jure solennellement qu'il ne l'excommuniera jamais. L'empereur quitta l'Italie pour aller faire enterrer son père; dès qu'il fut parti, tout le clergé de Rome s'insurgea contre le pape, et l'accusa d'avoir trahi les intérêts de l'Église. Pascal assemble un concile, et annule le traité; des légats parcourent l'Allemagne, la Grèce, la Hongrie, la Lorraine, la France, la Palestine même, excommuniant partout l'empereur et appelant les seigneurs à la revolte. La Saxe et la Souabe se soulèvent; l'évêque de Wurtzbourg et l'archevêque de Mayence appuient les rebelles, qui ne se soumettent qu'après deux ans de guerre. Henri laissa alors la direction de l'Empire à ses neveux, et passa en Italie (1116). La comtesse Mathilde venait de mourir, léguant au saint-siége ses États, presque tous fiefs de l'Empire; Henri reprit ces possessions, puis il entra à Rome, remplaça Pascal, qui s'était sauvé dans la Pouille, par Grégoire VIII (Bourdin), et se fit couronner une seconde fois. Pascal excommunie l'anti-pape, et meurt bientôt; les cardinaux élisent Gélase II, sans consulter l'empereur. Celui-ci chasse Gélase, et rend la tiare à Bourdin, qui est excommunié de nouveau. Après la mort de Gélase, on élit Calixte II, qui, craignant le sort de son prédécesseur, se décide à négocier la paix. Les prétentions d'Henri le font cependant excommunier encore une fois. On s'entend enfin à la diète de Worms, le 23 octobre 1122 : l'empereur renonce à l'investiture par la crosse et l'anneau, symboles de l'autorité spirituelle, et s'engage à laisser les églises faire librement les élections; en revanche, elles doivent avoir lieu en sa présence; il prononce en cas de partage, et se réserve d'investir l'élu par le sceptre, symbole de la puissance séculière : premier entr'acte de cette longue querelle des investitures, qu'un ambassadeur français terminera en souffletant Boniface VIII de son gantelet de fer. La même année, Henri, à la diète de Wurtzbourg, avait signé la paix avec les princes allemands en leur rendant les biens dont il les avait dépouillés. En 1125, allié au roi d'Angleterre, son beau-père, il entra en Champagne, pour punir le roi de France d'avoir accordé autrefois un asile à Pascal; mais des révoltes le rappelèrent bientôt en Allemagne, et il mourut à Utrecht, de la maladie contagieuse qui désolait alors l'Europe. Henri V avait épousé, en 1111, Mathilde, fille de Henri Ier, roi d'Angleterre. Le règne de cet empereur est marqué par des réformes importantes. Ce prince affranchit, entre autres, les artisans esclaves, *homines proprii*, qui habitaient les villes, et leur donna le rang de citoyens ou d'hommes libres, *liberi*. Il abolit aussi le droit de mainmorte, qui permettait aux seigneurs de dilapider les successions. Henri V fut le dernier empereur de la maison de Franconie, qui avait commencé avec Conrad II, en 1024. Alfred Franklin.

Barre, t. IV, p. 396. — J.-B Struvius, p. 469. — Fleury, t. XIV, p. 87. — Contant d'Orville, p. 180. — J. Mascov. — Gerhard de Reichersberg. — Chr. Urstitius, *Germaniæ illustr. historicorum Tomi duo, ab Henrico IV ad annum 1400*; Francfort, 1670, in-fol. — J. Pistorius, *Rerum Germanicarum Scriptores aliquot insignes*; Ratisbonne, 1726, 3 v. in-fol. — E. Gervais, *Geschichte Deutschlands unter der Regierung Kaiser Heinrich's V und Lothar's II*; Leipzig, 1842, 2 v. in-8°.

HENRI VI, dit *le Sévère*, empereur d'Allemagne, fils et successeur de Frédéric Barberousse, né en 1165, élu en 1190, mort à Messine, le 28 septembre 1197. Henri avait épousé Constance, fille posthume de Roger, roi de Naples et de Sicile. Guillaume II, fils de Roger, mourut sans enfant; la couronne de Sicile revenait donc à Henri, comme époux de Constance. Mais les Siciliens, redoutant la domination d'un prince allemand, mirent sur le trône Tancrède, fils naturel de Roger. Henri leva une armée, et passa à Rome, où il se fit couronner empereur par Célestin III, le 15 avril 1191, cérémonie qu'il acheta en livrant aux Romains la ville de Tuscu-

lum, connue pour son attachement aux empereurs d'Allemagne. Il poursuivait sa route en vainqueur, lorsque Naples l'arrêta; après un siége de trois mois, il dut retourner en Allemagne, laissant l'impératrice et les débris de son armée au pouvoir de Tancrède. Une honteuse trahison le mit en état de reprendre la campagne : Richard Cœur de Lion, revenant de la Palestine avait fait naufrage sur les côtes de la Dalmatie, et continuait sa route, déguisé en pèlerin; mais reconnu à Vienne, il fut livré à Léopold, duc d'Autriche, qui le chargea de fers et le vendit à Henri VI. Celui-ci le retint prisonnier pendant plus d'un an, bravant les plaintes des princes chrétiens et les excommunications du pape, et marchandant sans cesse pour obtenir de son captif une plus forte rançon. Les seigneurs, indignés, l'obligèrent à le mettre en liberté contre une somme de 150,000 marcs d'argent, qui servit à payer les frais d'une nouvelle expédition en Italie. Tancrède était mort; Henri rétablit la paix dans les villes lombardes, entre à Naples, prend Salerne et s'empare de la Sicile sans rencontrer de résistance. Il marque son triomphe par les plus révoltantes atrocités : le comte Jourdan est attaché sur une chaise de fer rougie au feu; Tancrède est déterré, et le bourreau lui tranche la tête; Guillaume, fils de Tancrède, a les yeux crevés; ses sœurs et sa mère vont mourir en Alsace, et tous les partisans de cette malheureuse famille périssent dans les supplices. Afin d'incorporer la Sicile à l'Empire germanique, Henri voulut rendre la couronne héréditaire dans sa race, mais rien ne put vaincre la résistance de l'archevêque de Mayence, du duc de Saxe et surtout du pape, qui eût ainsi perdu son droit traditionnel de confirmer l'élection des empereurs. De nouvelles cruautés perdirent cet empereur : Constance, sa femme, dont il avait exterminé tous les parents, conspira contre lui, et le fit empoisonner. Henri VI a été mis au nombre des plus mauvais princes; il avait l'esprit vif, pénétrant, et quelque instruction; mais ces avantages furent effacés par une avarice sordide, un caractère faux et sanguinaire et une insatiable passion de vengeance. Il eut pour successeur en Sicile et à Naples son fils, Frédéric II. A. F.

B. G. Struvius, p. 577. — Barre, t. V, p. 425. — Fleury, t. XV, p. 6. — Conlant d'Orville, p. 290. — G.-D. Hoffmann, *Judicia Eruditorum et opuscula historicorum longe gravissimorum comitis Keuserlingii, J. D. Ritteri, C.-L. Scheidi, J.-F. Joachimi, de Henrico VI, Germaniæ imperatore*; Heilbr., 1757, in-4°. — W. Jæger, *Geschichte Kaiser Heinrich's VI*; Altorf, 1790, in-8°.

HENRI VII, empereur d'Allemagne, successeur d'Albert Ier, et fils de Henri, comte de Luxembourg, né en 1263, elu le 29 novembre 1308, mort à Sienne, le 4 août 1313. Après la mort d'Albert, il y eut un interrègne de sept mois; six electeurs seulement eurent part à la nomination d'Henri; il est le premier empereur qui fut elu par les grands-officiers de la couronne : les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, le comte palatin de Bavière, le duc de Saxe et le duc de Brandebourg; le comte palatin, delegué à cet effet, proclama Henri comte de Luxembourg *roi des Romains, futur empereur, protecteur de l'Église romaine et universelle, et défenseur des veuves et des orphelins*. La Bohême était alors déchirée par la guerre civile : un parti défendait Henri de Carinthie; un autre tenait pour le duc d'Autriche; un troisième, qui ne voulait ni de l'un ni de l'autre, fit offrir à Henri la couronne pour Jean son fils; mais Henri épousa Élizabeth, fille du dernier Wenceslas, et la maison de Luxembourg acquit ainsi la Bohême. Depuis Frédéric II les empereurs avaient perdu de vue l'Italie; la lutte entre l'Empire et l'Église avait cessé; celle des guelfes et des gibelins durait encore. Henri laissa le soin de l'Empire à son fils, le roi de Bohême, et franchit les Alpes; tout se soumit devant lui; Milan lui ouvrit ses portes, et il y reçut la couronne de Lombardie. Mais il frappa les Milanais de dures contributions, et nomma pour gouverneur de la ville Matthieu Visconti, un gibelin. Aussitôt les guelfes se soulèvent, et Milan est inondé de sang. Henri tourna les deux partis contre lui en cherchant à les réconcilier. Dans Rome, les guelfes empêchèrent qu'il fût couronné à Saint Pierre; il fut obligé de se rendre à l'église de Latran, où six cardinaux légats, représentant le pape, alors à Avignon, accomplirent la cérémonie du sacre (29 juin 1312). Décidé à se venger des guelfes et du roi Robert de Naples, leur chef, Henri s'allia avec Frédéric, roi de Sicile, et fit venir des renforts de l'Allemagne. Mais le pape s'interposa, et lui défendit, sous peine d'excommunication, d'attaquer le roi de Naples. Henri, pour toute réponse, met Robert au ban de l'Empire, le déclare rebelle, contumace et criminel de lèse-majesté; il allait enfin assiéger Naples, quand il mourut. Quelques auteurs disent qu'il fut empoisonné, en recevant la communion, par un moine dominicain nommé Politien de Montepulciano; d'autres repoussent cette allégation en prouvant que, trente ans après, Jean, roi de Bohême, déclara par lettres patentes que l'ordre de Saint-Dominique était innocent de ce crime. Clément V condamna la mémoire d'Henri, et soutint que ce prince lui avait prêté serment de fidelité. — Henri VII n'eut qu'un fils, *Jean*, roi de Bohême, et trois filles : *Béatrix*, qui épousa Charobert de Hongrie; *Marie*, qui devint la femme de Charles IV, roi de France; et *Agnès*, mariée à Rodolphe, comte palatin. C'est sous le règne d'Henri VII que les chevaliers teutoniques, maîtres de Dantzig et d'une partie du littoral de la mer Baltique, achetèrent la Poméraine à un margrave de Brandebourg. Alfred FRANKLIN.

Albert. Mussati, *Historia augusta Henrici VII*; Venise, 1636, in-fol. — *Nicolai episcopi Botrontinensis Relatio de itinere italico Henrici imp.*; dans Muratori, *Rerum Italicorum Scriptores*; Milan, 1723, 28 v. in-fol., t. IX, p. 883. — F.-H. Barthold, *Der Rœmerzug König Heinrich's von Lutzelburg*; Kœnigsberg, 1830, 2 vol. in-8°. — Conrad Vecerius, *De Rebus gestis imp. Henrici VII libellus*; dans Reuber, *Scriptores Rerum Germanicarum*, Hanovre, 1619, in-fol., p. 658. — M. Diffenbach, *Dissertatio de vero mortis genere quo Henricus VII obiit*; Francfort, 1685, in-4°.

B. Henri *rois d'Angleterre.*

HENRI Ier, roi d'Angleterre, né en 1068, mort en 1135, troisième fils de Guillaume le Conquérant. Son père, à son lit de mort, partageant ses États et ses biens entre ses enfants, n'avait légué à ce prince que cinq mille livres d'argent. « Que ferai-je de ce don, lui dit son fils, si je n'ai pas un lieu où habiter? Mon fils, dit le roi, contente-toi de ton sort, et confie-toi dans le Seigneur; souffre en paix que tes frères aînés te précèdent : Robert aura la Normandie et Guillaume l'Angleterre; quant à toi, tu auras, lorsque le temps sera venu, tout le bien que j'ai acquis, et tu surpasseras tes frères en richesses et en puissance. » Cette prédiction du vieux roi mourant fut bientôt en partie accomplie. Quand le duc Robert, prodigue de richesses, eut épuisé son trésor, il offrit à Henri de lui vendre une portion de son territoire, et lui céda pour 3,000 livres tout le Cotentin. Henri, néanmoins, n'en demeura pas longtemps possesseur. Robert et son frère Guillaume, roi d'Angleterre, se réunirent pour l'en chasser; ils prirent ses châteaux, et l'assiégèrent dans la forteresse du mont Saint-Michel, où il dut capituler. Mais ce premier revers ne le découragea pas; profitant des querelles fréquentes entre ses deux aînés, il accrut son influence, et se trouva en mesure, dès que la mort de Guillaume le Roux fut connue (1100), de courir à Winchester, où il s'empara violemment du trésor royal et de la couronne. Il agit ainsi au mépris du droit d'aînesse du duc Robert et du traité conclu entre ce prince et le feu roi, qui assurait leur succession au survivant. Mais Robert était en Palestine, et Henri, mûri par la disgrâce, était sans contredit le plus habile entre les fils du Conquérant. Il ne négligea rien pour s'assurer la fidélité de ses sujets par les promesses et les bienfaits; en octroyant une charte, il se rendit favorables les barons et les prélats, et le rappel de l'archevêque Anselme, banni par Guillaume, lui concilia le peuple, qu'il acheva de gagner en épousant la jeune Mathilde, descendante des rois saxons. Par cette conduite sage et ferme, il se trouva assez fort pour résister à son frère, qui vint, les armes à la main, réclamer son héritage. Un traité fut conclu par lequel Robert renonça au trône d'Angleterre moyennant une pension annuelle de 3,000 marcs. Henri observa mal les clauses du traité conclu avec le duc de Normandie, qui, justement irrité, se ligua avec des barons anglais mécontents ou bannis; mais il fut prévenu par le débarquement de son frère en Normandie. Les armes décidèrent du sort de ce pays et la journée de Tinchebray mit aux mains d'Henri la personne de Robert et tout l'héritage paternel (1106). Le prince, vaincu, fut conduit prisonnier en Angleterre, où son frère, suivant Matthieu Paris, lui fit brûler les yeux. Mais Robert avait laissé sur le continent un jeune fils nommé Guillaume Cliton, qui, s'échappant des mains de son oncle, trouva parmi les rois et les princes des soutiens et des vengeurs. Les comtes de Flandre et d'Anjou et surtout le roi de France Louis VI embrassèrent sa défense avec ardeur; mais ils furent battus à Brenneville. La cause du jeune prince dépossédé fut ensuite plaidée dans un concile tenu à Reims, sous la présidence du pape Calixte II. Louis VI y présenta le fils du duc Robert, son vassal, et s'éleva contre l'injustice et l'ambition du roi Henri. Celui-ci, non moins heureux dans les négociations que sur les champs de bataille, l'emporta de nouveau; la paix fut conclue, et le fils de Henri fut reconnu duc de Normandie.

Après ce succès, le roi d'Angleterre résolut de repasser dans ses États d'outre-Manche; tout lui avait souri jusque alors, mais la fortune lui gardait le plus affreux retour. Le navire nommé *La Blanche Nef*, sur lequel étaient embarqués son fils Guillaume, deux de ses enfants naturels, dix-huit princes et plus de deux cents barons et chevaliers, sombra en mer pendant la nuit, et un seul matelot s'échappa pour raconter ce terrible sinistre. Henri n'avait plus d'héritier mâle; mais, résolu à ne pas laisser le sceptre d'Angleterre sortir de sa descendance, il fit ce qui ne s'était vu qu'une fois en Angleterre depuis le temps des anciens Bretons : sa fille Mathilde, veuve de l'empereur Henri V, fut couronnée (1126) et désignée comme son héritière; elle épousa en même temps le comte d'Anjou, Geoffroy, surnommé Plantagenet, tige de cette maison qui régna si longtemps sur l'Angleterre.

Guillaume Cliton, créé comte de Flandre par Louis VI, était cependant pour la fille de Henri Ier un compétiteur redoutable. Sa mort au siége d'Alost (1128) délivra Henri de cette inquiétude, et six ans plus tard son frère Robert expira dans sa prison, après une captivité de vingt-huit années. Son cruel vainqueur lui survécut peu, et mourut en Normandie, d'un excès de table, en 1135. Ce roi, qui sut par politique faire parfois violence à ses penchants vicieux, ne fit rien pour les vaincre; et s'il eut plusieurs des qualités d'un grand prince, il n'eut aucune des vertus de l'homme privé. Trois vices capitaux le dominèrent, dit l'annaliste Horreden, la cupidité, l'avarice et la cruauté. Il sut néanmoins choisir et conserver d'habiles ministres, et son mérite incontestable est d'avoir rétabli l'ordre dans ses États; il contint les puissants par la terreur, et reçut ainsi le nom de *Justicier*, quoiqu'il eût donné lui-même l'exemple de toutes les injustices. Son règne a laissé plusieurs traces dans les institutions politiques et religieuses du pays. Le plus célèbre surtout et le plus durable de ces monuments est la charte accordée par Henri aux habitants de Londres pour la sécurité des marchands et le développement du commerce. En effet, moyennant une certaine taxe, le roi accordait à cette ville le droit d'élire ses officiers et ses magistrats, de tenir des *plaids* à l'intérieur

de la cité; il l'exempta du *danegelt* (1) et il affranchit les marchandises dans ses ports. Ce roi avait aussi à son avénement rétabli les lois d'Édouard le Confesseur et supprimé les statuts sanguinaires de son prédécesseur pour les forêts; mais il avait promis à l'heure critique, et à peine affermi, il fit détruire tous les exemplaires de sa charte, et ne tint nul compte de ses autres engagements. Le vœu d'Henri Ier ne fut pas exaucé, et la couronne après sa mort passa sur la tête de son neveu, Étienne de Blois.

Henri avait eu de sa première femme, Mathilde, descendante des rois saxons, un fils, qui périt dans le naufrage de *La Blanche Nef*, et une fille, la célèbre impératrice Mathilde. Il épousa en secondes noces la fille du duc de Louvain, nommée Alice ou Adelais; mais cette union fut stérile. E. DE BONNECHOSE.

Chronique Saxonne. — Malmesbury, *De Gestis Regum Anglorum.* — Eadmerus, *Historia sui seculi, ab anno 1066 usque annum 1122.* — Matthieu Paris, *Historia major Angliæ.* — Haywarde (John), *Lives of three Norman Kings of England.*

HENRI II, roi d'Angleterre, né en 1133, mort en 1189. Ce premier fils de Geoffroy Plantagenet (1), comte d'Anjou, et de Mathilde, fille de Henri Ier, roi d'Angleterre (*voy.* ce nom), et veuve en premières noces de l'empereur Henri V, réunit en sa personne, par son aïeule Mathilde, descendante d'Edmond Côte de Fer, le sang des dynasties saxonne et normande. Il fut le premier des rois Plantagenets. Les droits de sa mère, héritière de la couronne, ayant été méconnus par les barons anglais en faveur d'Étienne de Blois (*voy.* ce nom), troisième fils d'Adèle, fille du Conquérant, il s'éleva entre les deux compétiteurs une guerre acharnée; Étienne la fit cesser en reconnaissant Henri pour son fils adoptif et son successeur. Cet important événement eut lieu dans le concile de Winchester, en 1153. Étienne mourut l'année suivante, et Henri lui succéda sans opposition. Depuis Charlemagne aucun souverain n'avait en Europe réuni tant d'États sous son sceptre : il tenait de son père la Touraine et l'Anjou; il héritait de la Normandie et du Maine par sa mère, et en épousant, en 1152, Éléonore d'Aquitaine, que le roi Louis VII avait imprudemment répudiée, il était devenu le maître du Poitou, de la Saintonge, de l'Auvergne, du Périgord, du Limousin, de l'Angoumois et de la Guyenne. Vassal du roi de France pour ses États du continent, il était ou du moins il paraissait beaucoup plus puissant que le suzerain auquel il rendait hommage. Il ressemblait, dit-on, à son aïeul le Conquérant par les traits de l'âme comme par ceux du visage : ferme, prudent et magnifique, son activité tenait du prodige, et son habileté égalait son ambition; mais, aveugle dans sa colère et dominé par la volupté, il ne sut pas, comme son aïeul, maîtriser ses passions par son intérêt, et elles furent l'écueil où il se brisa. A peine se fut-il assis sur le trône, qu'il se rendit redoutable à ses ennemis et à tous ses voisins : les grands du royaume furent contenus et leurs principales forteresses rasées; les féroces mercenaires brabançons, dont Étienne s'était fait un appui, furent bannis, sous peine de mort. Henri conduisit deux expéditions victorieuses dans le pays de Galles, dont les princes lui rendirent hommage, et réduisit le roi d'Écosse Malcolm à le reconnaître pour son suzerain; puis il tourna ses forces vers le continent. A la mort de son père, Henri avait juré qu'en montant sur le trône d'Angleterre il céderait l'Anjou à son frère Geoffroy; lorsqu'il fut roi il oublia son serment, et garda l'Anjou. Son frère, invoquant son droit, voulut lui disputer cette province. Henri fit alors passer sur le continent une armée anglaise, rétablit son autorité dans les domaines paternels, et contraignit Geoffroy à échanger contre une pension son titre de comte. Un an plus tard Henri, par ses intrigues et ses menaces, obligea Conan, comte héréditaire de Bretagne, à fiancer sa fille à son dernier fils, en exigeant de lui la promesse qu'il reconnaîtrait son gendre pour son héritier. Mais, en 1159, Henri échoua devant Toulouse : revendiquant cette ville comme l'un des fiefs de sa femme, il était venu l'assiéger, et allait s'en emparer quand le roi de France, que le comte Raymond de Saint-Gilles avait appelé à son secours, se jeta dans la place. Henri, dans cette occasion, opposa sa prudence à son ambition, et sans tenter l'assaut il leva le siége. Il rencontra bientôt en la personne de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, un autre adversaire, digne de lui, et sa lutte avec le prélat fut le plus grand événement de son règne. Henri nourrissait depuis longtemps le projet de restreindre et même de détruire la juridiction ecclésiastique. Dans l'espoir d'y parvenir plus aisément, il avait nommé à l'archevêché de Cantorbéry Thomas Becket, son favori et son chancelier; mais Becket en recevant la mitre embrassa avec ardeur les intérêts de son Église, et le roi ne tarda pas à reconnaître un ennemi dans celui dont il espérait le concours, et qu'il avait élevé pour s'en faire un docile instrument. Il persista néanmoins dans son dessein; et à la suite du refus que fit l'archevêque d'abandonner à la juridiction séculière un prêtre accusé de viol et de meurtre, il convoqua une assemblée du clergé à Westminster, où il demanda qu'il fût décidé qu'à l'avenir tout clerc reconnu coupable et condamné à la dégradation par jugement de la cour ecclésiastique fût ensuite abandonné à la juridiction laïque pour être puni corporellement, sans privilége de clergie. Mais les membres de l'assemblée, s'inspirant de la résistance de l'archevêque, refusèrent d'accéder à la demande du roi. Henri leur demanda ensuite si, en toute

(1) Sorte d'impôt spécial prélevé primitivement par les rois saxons pour mettre le royaume à l'abri des invasions danoises. Cette taxe fut maintenue pendant longtemps, quoique détournée de sa première destination.

(1) Ce surnom eut pour origine une branche de genet que cette famille portait dans son écusson.

chose, ils promettaient d'observer les royales constitutions de ses ancêtres. Le primat répondit pour tous : Oui, nous les observerons, *sauf les obligations de notre ordre, l'honneur de Dieu et de l'Église.* Le roi, irrité, congédia l'assemblée.

Un schisme partageait alors le monde chrétien. Deux papes étaient en présence, Victor IV et Alexandre III. Le roi d'Angleterre reconnut le dernier; mais il mit un prix à ce service, exigeant d'Alexandre III qu'il abandonnerait la cause du primat. Circonvenu par ses amis, délaissé par le pape, Becket sentit son courage fléchir; il se rendit près du roi, et promit d'observer les *constitutions sans aucune réserve.* Henri voulut que cette déclaration fût faite publiquement, et à cet effet il convoqua, en 1164, les barons et les évêques dans la résidence de Clarendon; là on lut, par son ordre, une longue série d'articles qui étaient censés reproduire les anciennes coutumes du royaume. Considérées dans leur but, les célèbres constitutions dites de Clarendon subordonnaient l'autorité spirituelle à l'autorité temporelle; elles mettaient dans la main du roi les choses et les personnes de l'Église, et anéantissaient toute la juridiction des tribunaux ecclésiastiques. A la lecture de ces articles l'archevêque, indigné, s'écria que jamais il n'apposerait son sceau à de semblables constitutions. Vaincu encore une fois par les supplications des assistants, il promit enfin de les observer; mais il ne les signa pas. Henri II fit aussitôt publier les seize articles des constitutions, et les rendit obligatoires non-seulement en Angleterre, mais dans ses possessions continentales. Becket s'était bientôt repenti d'un moment de faiblesse; il protesta de toutes ses forces, et en appela au pape. Le roi, pour le réduire, convoque un concile à Northampton, destiné à examiner la conduite de Becket comme chancelier. Vainement ce dernier allégua-t-il qu'au moment de sa nomination au siége de Cantorbéry il avait été dégagé de toute recherche pour les actes de sa gestion : il fut d'abord condamné à payer l'énorme amende de 44,000 marcs, et le tribunal, intimidé, rendit ensuite une sentence d'emprisonnement. La vie du prélat n'était plus en sûreté dans le royaume; il résolut de se dérober à ses ennemis par la fuite, et quittant secrètement l'Angleterre, il se rendit à Sens, où le pape Alexandre III avait convoqué un concile. Là, il exposa sa conduite, et, en signe d'humilité, il déposa les marques de sa dignité entre les mains du souverain pontife, qui l'en revêtit de nouveau et le consacra une seconde fois archevêque de Cantorbéry et primat de la Grande-Bretagne. Alexandre assigna pour retraite à Becket le monastère de Pontigny, dans lequel il vécut deux ans comme un simple moine. La colère d'Henri ne fut pas apaisée par l'exil de son adversaire. Un édit royal condamna au bannissement toute sa famille, et confisqua les biens de tous ses adhérents. Le prélat répondit à cette rigueur par une sentence d'excommunication contre les défenseurs des constitutions de Clarendon. Sur ces entrefaites une révolte des Bretons contre leur duc Conan appela Henri II sur le continent. L'insurrection s'était étendue jusqu'au Maine et au Poitou, possessions du roi d'Angleterre, et Louis VII favorisait les rebelles. Une paix fut conclue à Montmirail, par laquelle Louis consentit à l'abdication de Conan en faveur d'Henri, qui, de son côté, se reconnut vassal du roi de France pour cette nouvelle province. Une autre paix fut tentée à Montmirail : le roi de France y convia son hôte illustre, l'archevêque de Cantorbéry; mais il ne put opérer la réconciliation des deux ennemis, et les violences du roi contre Becket redoublèrent. N'ayant pu obtenir du pape la dégradation du prélat, il lui infligea du moins une disgrâce cruelle, en faisant sacrer son fils aîné (1) par l'archevêque d'York : le sacre des rois d'Angleterre était le plus grand privilége du siége de Cantorbéry. Son triomphe cependant fut de courte durée : le pape, irrité, menaça Henri de la censure et de l'interdiction s'il ne rendait justice à son primat; Henri II, menacé en outre par ses sujets du continent et par le roi de France, et alarmé des orages prêts à éclater dans sa propre famille, crut devoir fléchir, et consentit à une nouvelle entrevue avec l'archevêque. Elle eut lieu à Fretval, où le prélat fut reçu en grâce.

Le retour de Becket en Angleterre (1170) fut une longue ovation; il entra dans son église, dont il était exilé depuis sept années, entouré d'une foule immense qui se pressait sur ses pas. Son premier acte fut d'exiger que l'archevêque d'York et les évêques assistants, coupables d'avoir usurpé ses droits lors du sacre du jeune Henri, se soumissent au jugement de l'Église. A cette nouvelle, la colère du roi se ralluma. Malédiction, s'écria-t-il, malédiction sur tous les lâches que je nourris, et qui m'ont laissé exposé si longtemps aux insolences de ce prêtre, sans tenter un effort pour m'en délivrer! Quatre chevaliers, Reginald Fitzurre, Guillaume de Tracy, Hugues de Morville et Richard Briton, ayant entendu cette parole fatale, se levèrent, sortirent, et après s'être concertés se rendirent à Cantorbéry. Là, trouvant l'archevêque inébranlable devant leurs menaces, ils l'égorgèrent au milieu du sanctuaire; et après cet horrible attentat les meurtriers se firent place à travers la foule qui entourait l'église en criant : Pour le roi! pour le roi!

Les résultats de ce grand meurtre furent terribles pour Henri II, malgré ses efforts pour en décliner la responsabilité. Le roi de France avait de son chef déclaré l'archevêque de Cantorbéry saint et martyr, et s'était autorisé de ce crime pour reprendre les armes; de son côté, Alexandre III excommunia les meurtriers, avec

(1) Il était souvent d'usage à cette époque de sacrer les fils des rois du vivant de leur père.

tous leurs complices et leurs protecteurs, prononça l'interdit sur toutes les possessions continentales du roi, et, lui défendant l'entrée des lieux saints, il lui annonça qu'il lui enverrait des légats chargés de ses instructions. Henri, effrayé, résolut de temporiser, et pour se dispenser d'attendre les envoyés du saint-siége, il mit à exécution le projet longtemps ajourné d'une descente en Irlande, que le pape Adrien IV l'avait jadis autorisé à conquérir. Cette île était peuplée par les descendants de l'ancienne race celtique convertis au christianisme par saint Patrice, vers le cinquième siècle. La population avait été divisée autrefois en un grand nombre de classes ou tribus, qui à l'époque de la conquête s'étaient fondues en cinq royaumes, connus sous le nom de Munster, Meath, Ulster, Leinster et Connaught. Tous les princes de l'Irlande reconnaissaient, de temps immémorial, la suprématie d'un seul chef, désigné comme eux par l'élection; et sous le règne de Henri II cette autorité souveraine appartenait en Irlande au souverain roi du Connaught. Favorisés par la guerre civile, qui désolait ce pays, des aventuriers gallois et normands y avaient déjà fait d'importantes conquêtes quand le roi d'Angleterre, auquel le souverain de Leinster avait fait hommage de son royaume, s'embarqua pour l'Irlande, le 17 octobre 1171, avec cinq cents chevaliers et un corps nombreux d'archers. Il prit terre à Waterford, où les chefs normands et le roi de Leinster lui rendirent hommage comme à leur suzerain. Le sud fut rapidement conquis, et toutes les villes reçurent des garnisons anglaises. Le roi se rendit ensuite dans la capitale, à Dublin, et là, au nom du droit qu'il disait tenir de l'Église, il somma tous les chefs du pays de venir lui prêter serment. Ceux du sud obéirent; le chef suprême O'Connon, roi du Connaught, et les princes de l'Ulster refusèrent d'accomplir cet acte humiliant; et ils maintinrent leur indépendance avec tant d'énergie que du vivant de Henri II les possessions anglo-normandes ne s'étendirent pas au delà des districts maritimes de Down, Dublin, Wexford, Waterford et Corck. Le roi s'était proposé, en 1172, de donner par sa présence en Irlande une plus grande activité aux opérations militaires, lorsque des intérêts plus graves le rappelèrent sur le continent. Le meurtre de Becket n'avait cessé d'occuper tous les esprits en Europe; l'Eglise en Angleterre ne célébrait plus les mystères, et les fidèles, longtemps avant que Rome n'eût canonisé le prélat, voyaient en lui un martyr et un saint. Henri n'ignorait pas que les peuples le désignaient comme l'assassin de celui à qui s'adressaient leurs prières, et il avait hâte de se rapprocher de l'Église. La cérémonie de sa réconciliation solennelle eut lieu en Normandie, dans la cathédrale d'Avranches, en présence des cardinaux légats, du jeune roi son fils et du peuple assemblé. Il jura sur le livre des Évangiles qu'il n'avait ni ordonné ni voulu la mort de l'archevêque, mais il avoua qu'il en avait été la cause involontaire, et pour son châtiment il promit d'entretenir à ses frais pendant douze mois deux cents chevaliers pour la défense de la Terre Sainte; de servir de sa personne pendant trois ans, si le pape le requérait, contre les infidèles en Palestine ou en Espagne; de restituer et de faire rendre à l'église de Cantorbéry et aux partisans de l'archevêque les terres et autres biens qui leur avaient été enlevés, et d'abolir les statuts de Clarendon. A ces conditions, les légats se dirent satisfaits, et réconcilièrent le roi avec l'Église.

Les conséquences immédiates de cette réconciliation furent la paix avec le roi de France et la confirmation par le pape Alexandre III de la bulle qui octroyait l'Irlande en toute souveraineté à Henri (1173). La fortune semblait revenir à ce prince; mais les cruelles épreuves que lui infligèrent ses enfants remplirent d'amertume le reste de sa vie. A la paix de Montmirail, Henri avait cédé à son fils aîné le gouvernement du Maine et de l'Anjou, et celui de l'Aquitaine et du Poitou à Richard, son second fils; Geoffroy, le troisième, reçut le comté de Bretagne. Le roi avait en outre, lors de sa querelle avec Becket, fait sacrer Henri comme son successeur. Mais celui-ci, las de n'être roi que de nom, exigea de son père la cession en toute souveraineté de l'Angleterre ou de la Normandie, et n'ayant pu l'obtenir, il se révolta. Ses frères et Louis VII, son beau-père, embrassèrent sa cause : ils furent secondés par la reine Éléonore d'Aquitaine, qui, délaissée par Henri, aspirait à se venger en encourageant ses fils dans leur révolte contre son époux. Le malheureux monarque, trahi par ses amis, par ses fils et par leur mère, fut réduit à mettre son espérance dans les étrangers; il envoya au loin, dit Roger Hoveden, solliciter les rois qui avaient des fils, et enfin abjurant toutes ses prétentions à l'indépendance vis-à-vis le saint-siége, il supplia le pape de lancer ses foudres contre ses ennemis, en épargnant toutefois ses fils coupables. Alexandre III s'entremit en vain. Une ligue redoutable se forma entre ces fils rebelles, les rois de France et d'Écosse, le comte de Flandre et un grand nombre de barons anglais (1173). Informé en Normandie du péril de sa couronne, le roi vit dans ses malheurs un effet de la vengeance divine, qui poursuivait encore sur lui le meurtre de l'archevêque. Il prit alors une de ces résolutions extrêmes, que les usages du siècle expliquent, et qui avait pour but de désarmer le ciel et de lui rendre le cœur de son peuple. Il fit voile pour l'Angleterre, et débarquant à Southampton, où il jeûna au pain et à l'eau, il prit le chemin de Cantorbéry. A l'approche de cette cité, il descendit de cheval, et, dépouillant toute fierté royale, il marcha nu-pieds avec le visage d'un pèlerin pénitent. Il entra dans l'église au son des cloches, et se diri-

gea vers le tombeau du saint martyr, où il se prosterna la face contre terre à la vue des prêtres et du peuple assemblé. Puis, demandant une absolution nouvelle aux évêques présents, il soumit sa chair nue à la discipline des verges dont les prélats déchargèrent chacun quelques coups sur les épaules du roi. Les verges passèrent ensuite aux mains des religieux et des clercs, qui en frappèrent le roi à leur tour. Henri vécut ensuite trois jours dans les jeûnes, les oraisons et les veilles. Alors seulement il crut avoir apaisé la colère céleste. D'étonnants succès, attribués par les contemporains à l'intervention du martyr, suivirent de près ce grand acte d'expiation. Le roi d'Écosse, Guillaume, fut fait prisonnier et ne recouvra sa liberté qu'en se reconnaissant vassal de l'Angleterre. Les barons rebelles furent vaincus, et achetèrent leur pardon en livrant leurs châteaux : trois semaines suffirent au roi pour pacifier tout le royaume, et le mirent en état de tourner toutes ses forces vers le continent. Ses fils coupables et leurs alliés durent bientôt aussi demander la paix, qui fut signée sur les frontières de l'Anjou (1174). L'époque où Henri vécut réconcilié avec ses fils est la plus brillante de son règne; mais elle fut de courte durée. Les exactions et les violences de Richard en Aquitaine soulevèrent le peuple de ce pays, qui appela à son aide les propres frères de l'oppresseur, Henri et Geoffroy. Le vieux roi essaya en vain d'apaiser cette guerre fratricide; mais enfin, voyant ses ordres méprisés, il joignit ses forces à celles de son fils Richard, et vint lui-même, en l'année 1183, mettre le siége devant Limoges, qui s'était donnée à Geoffroy et à son frère.

Les deux armées allaient en venir aux mains, quand le jeune Henri tomba gravement malade; et le repentir le saisissant aux approches de la mort, il demanda à voir son père, et implora sa grâce. Le malheureux roi, tant de fois trahi, n'osa s'aventurer près du prince mourant; mais en même temps, toujours indulgent pour ce fils trop aimé, qui avait abreuvé sa vie de douleurs, il ôta sa bague, et la lui fit porter par l'archevêque de Bordeaux comme un témoignage de tendresse et de pardon. Cette mort plongea le roi dans le désespoir. Geoffroy en eut pitié, et revint près de lui, abandonnant à toute sa colère les Aquitains ses alliés. Sa vengeance contre Limoges fut terrible; il n'y laissa pas pierre sur pierre. Cependant on raconte qu'il pardonna généreusement au chef de la rébellion, le célèbre Bertrand de Born, en souvenir de l'amitié que son fils Henri lui avait vouée.

Louis VII était mort, et avait pour successeur Philippe II, son fils, l'un des plus grands princes qui aient régné sur la France. Philippe se montra, dès le début de son règne, fidèle à la politique de son père en s'efforçant de détacher de Henri II ses enfants et d'affaiblir leur force en les divisant. Geoffroy venait de périr dans un tournoi (1186); mais Richard fut entre ses mains un docile instrument; il lui inspira la pensée de réclamer de son père la jeune Adélaïde, sa fiancée, fille de Louis VII. Cette princesse avait été remise au roi Henri, qui, la gardant comme otage, persistait à différer son mariage avec Richard. Celui-ci passa de la plainte à la menace, puis à la révolte, et, en présence des deux rois, réunis à La Ferté-Bernard, se déclara vassal de Philippe pour toutes les possessions qu'il avait reçues de son père sur le continent. Ce fut pour les barons du Poitou, de l'Aquitaine et de la Bretagne, le signal de recommencer contre le vieux roi une lutte qui avait été suspendue plutôt que terminée, et dans laquelle Richard fut soutenu par le roi Philippe, frère d'Adélaïde. Les armées réunies surprirent les garnisons anglaises, et investirent Le Mans, d'où le roi Henri s'échappa avec peine. Poursuivi par ses ennemis, il se réfugia dans la ville de Tours, qui fut aussitôt assiégée. Désespérant alors de la fortune, abandonné de ses défenseurs, l'infortuné monarque se mit à la merci de Philippe, se reconnut son vassal, et promit de lui rendre sa sœur. Les envoyés français qui vinrent à ses quartiers présenter à sa signature cet humiliant traité le trouvèrent malade et alité. Son premier soin fut de demander les noms de ses sujets mentionnés dans cet acte et qui l'avaient trahi pour le roi de France : l'un des premiers qu'il entendit nommer fut Jean, son quatrième fils, sur lequel il avait reporté toute son affection. Cette cruelle révélation aggrava sa maladie. Richard, averti du danger de son père, vint recevoir le baiser de paix en garantie du traité. Henri le donna d'un air indifférent; mais comme son fils s'éloignait, on entendit le vieux roi souhaiter de vivre pour punir l'ingrat et se venger. Son vœu ne fut pas exaucé. Il se fit porter à Chinon, où le mal empira. Sentant les approches de la mort, il maudit le jour où il était né. « Malheur à moi! dit-il, honte à un roi vaincu, et maudits de Dieu soient les enfants que je laisse! » — Les prêtres et les évêques qui l'assistaient l'exhortèrent en vain à révoquer ces paroles : il mourut sans vouloir rétracter la malédiction qu'il avait lancée contre ses enfants.

On raconte que ses serviteurs pillèrent la maison où il venait d'expirer, laissant là le corps de leur maître après l'avoir dépouillé. Le lendemain cependant, dit Matthieu Paris, on le porta au lieu de sa sépulture, revêtu de ses habits royaux. Son fils Richard accourut, agité par les remords, et dès qu'il parut le sang coula des narines du cadavre. A cette vue le fils criminel eut horreur de lui-même, et, saisi d'une extrême douleur, suivit la pompe funèbre jusqu'à Fontevrault, où il ensevelit avec honneur le corps de son père.

C'est dans l'administration de la justice que Henri II fit les plus importants changements et obtint les plus durables succès. Il fut en cela puissamment secondé par le célèbre justicier Ranulf de Glanvil; et les résultats de ses efforts

profitèrent à la fois à la couronne et aux libertés publiques, en restreignant les juridictions territoriales. Henri II étendit beaucoup les attributions de la cour du roi, et rendit permanente, à l'assemblée de Northampton, en 1176, l'utile institution des juges ambulants, qui contribua plus que toute autre à maintenir en Angleterre l'unité de la loi *commune* et à empêcher le fractionnement de la législation, comme en France, en une infinité de coutumes locales. Partout où ces magistrats tenaient audience ils formaient un jury composé de douze chevaliers ou hommes libres, qui devaient dénoncer à la barre toute personne du canton soupçonnée de meurtre ou d'autre crime. Sur leur dénonciation unanime, le coupable était amené devant les juges; et s'il se disait innocent, il était soumis à l'épreuve de l'eau : convaincu par le résultat, il était immédiatement condamné. Telle fut la juridiction criminelle avec décision de jurés que Henri établit en Angleterre. — La réputation d'équité de ce prince se répandit dans toute l'Europe, et deux rois étrangers, Alfonse de Castille et don Sanche de Navarre, le prirent même pour arbitre de leurs différends. Une de ses autres institutions les plus importantes est celle de *l'escuage*, qui convertit le service militaire de la noblesse en un impôt territorial destiné à solder une armée mercenaire et permanente.

Henri avait eu de la reine Éléonore d'Aquitaine cinq fils, dont deux, *Richard* et *Jean*, lui succédèrent, et trois filles, mariées à des princes du continent. Ses nombreuses maîtresses, parmi lesquelles il faut citer la célèbre et malheureuse Rosamonde (*voy.* ce nom), lui donnèrent plusieurs enfants. E. DE B.

Roger Hoveden; *Scriptor. Rerum Anglicarum.* — Matthieu Paris, *Historia major Angliæ.* — Saint Thomas Becket, *Epistolæ.* — Augustin Thierry, *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands.*

HENRI III, roi d'Angleterre, né à Winchester, en 1207, mort en 1272. Fils aîné de Jean sans Terre et d'Isabelle d'Angoulême, il n'avait que dix ans quand il perdit son père. L'Angleterre était alors en proie à la guerre civile. Les barons, exaspérés par la tyrannie du feu roi (*voy.* JEAN), avaient offert la couronne à Louis, fils aîné de Philippe-Auguste, roi de France. Ce prince, se rendant à leur appel, avait débarqué à Sandwich, à la tête d'une armée; et secondé par la population, il s'était rendu promptement maître de Londres, où il se fit couronner (1216). Mais alors l'orgueil national se révolta, le souvenir du despotisme fit place à la honte d'obéir à un étranger, et ceux même qui avaient appelé Louis se tournèrent contre lui. Tel était l'état des choses au moment où le roi Jean mourut. Son fils, conduit à Glocester par les seigneurs ralliés à sa cause, y fut proclamé, en 1216, et l'on confia la garde de sa personne au maréchal comte de Pembroke, qui eut le titre de gardien ou curateur du royaume. Le premier soin de celui-ci fut de faire ratifier par son pupille la grande charte octroyée sous le règne précédent; puis, ralliant tous les Anglais autour de la bannière royale, il poussa activement la guerre. Les comtés du midi étaient encore au pouvoir des Français; la bataille de Lincoln les leur enleva, et força Louis à se renfermer dans Londres. La flotte, sa dernière espérance, ayant été détruite par le justicier Hubert de Burgh, il négocia pour sa sûreté personnelle, et signa le traité de Lambeth, par lequel son retour en France était garanti. De ce moment le jeune Henri fut roi sans opposition, sous la tutelle de Pembroke et du légat du pape. Le maréchal mourut l'année suivante, et son autorité fut partagée entre Hubert de Burgh et Pierre des Roches, évêque de Winchester. Ces deux ministres étaient rivaux, et le premier ayant provoqué la disgrâce de son collègue, resta seul maître du pouvoir jusqu'en 1233. Il fut à cette époque, malgré sa bonne administration, accusé de trahison par les barons, qui le redoutaient; et le roi, l'abandonnant lâchement à la vengeance de ses ennemis, rendit sa confiance à son ancien rival, rappelé de l'exil. Des Roches, originaire du Poitou, attira en Angleterre une multitude de ses compatriotes, qu'il combla de biens et d'honneurs. Les barons anglais se soulevèrent contre ces étrangers; ils demandèrent impérieusement et obtinrent du roi le renvoi du ministre et de ses créatures. Mais l'invasion, qu'ils avaient suspendue, recommença bientôt, et Henri fut toujours entouré et dominé par les étrangers. Ayant épousé Éléonore, fille du comte de Provence et qui descendait par sa mère de la maison de Savoie, une foule de Provençaux et de Savoyards vinrent chercher fortune en Angleterre à la suite de leur jeune reine, et les faveurs que le roi leur prodigua eurent une funeste influence sur tout son règne.

Dès 1225 les Anglais avaient tenté de reprendre La Rochelle, que Louis VIII, roi de France, leur avait enlevée; plusieurs trêves avec ce prince et Louis IX, son successeur, furent signées et rompues sans résultat : une sérieuse expédition fut enfin entreprise par Henri, en 1242, à la sollicitation du comte de la Marche. Les deux armées se rencontrèrent au pont de Taillebourg, sur la Charente. La victoire des Français fut complète; et le lendemain, sous la ville de Saintes, une seconde bataille, également perdue par Henri, décida sa retraite. Une transaction suivit ce revers, par laquelle Henri abandonna toutes ses prétentions sur la Normandie, le Maine, l'Anjou et le Poitou; il recouvra en échange de cet abandon le Limousin, le Quercy et le Périgord, et fit hommage à Louis IX comme duc de Guyenne et pair de France. Henri intervint ensuite à main armée dans les querelles qui agitèrent l'Écosse après la mort d'Alexandre III; mais il s'abstint de tout ce qui aurait paru attenter à l'indépendance de ce royaume. De plus grands efforts furent nécessaires pour contenir les Gallois. Ce peuple indomptable et féroce faisait aux Anglais une guerre sans cesse renais-

sante de brigandages et d'escarmouches. Henri porta souvent sans succès ses armes au cœur du pays. La famine seule put réduire l'armée des indigènes. Ils se soumirent enfin, et leurs chefs, Llewellyn et David, se reconnurent vassaux du roi d'Angleterre. De toutes les guerres de Henri, la plus sérieuse fut celle qu'il soutint contre ses barons. Déjà ses imprudentes faveurs envers les étrangers lui avaient aliéné l'affection de ses sujets; une guerre toute personnelle, qu'il entreprit pour donner la couronne de Sicile à son second fils, Édouard, acheva de les irriter. Les mécontents se donnèrent pour chef le fameux Simon de Montfort, comte de Leicester, fils cadet du terrible Montfort, vainqueur des Albigeois. Ce seigneur unissait de grands talents à une ambition sans bornes. Étranger lui-même, il avait su capter la faveur des grands, du clergé et du peuple en s'élevant plus que tout autre contre la rapacité des étrangers. Époux d'Éléonore, sœur du roi, il avait grandi en puissance et s'était mis en état de braver le monarque. Les projets de Henri sur la Sicile avaient avorté, et ses demandes de subsides devenaient de plus en plus pressantes. Il s'était déjà formé en Angleterre de nombreuses associations dans le but de résister aux exigences royales; une disette qui survint accrut encore les maux du peuple, et mit le comble au mécontentement. Henri, dans cette extrémité, convoqua un grand conseil à Westminster, où ses barons arrivèrent en armes. Au moment où le roi parut, ils tirèrent leur épée. « Suis-je donc votre prisonnier? » demanda Henri. — « Non, sire, répliqua Roger Bigod, l'un des barons, mais votre partialité en faveur des étrangers et votre prodigalité ont ruiné le royaume; c'est pourquoi nous demandons que l'on confie le gouvernement à un comité de barons et de prélats, afin de corriger les abus et d'établir des lois salutaires. » Trop faible pour résister, Henri consentit à la création d'une commission composée de vingt-quatre membres ecclésiastiques et laïques, dont une moitié serait nommée par lui et l'autre élue par les barons, dans un prochain parlement. Celui-ci s'assembla à Oxford, le 11 juin 1258, et il est connu dans l'histoire sous le nom de *parlement insensé;* s'il reçut ce nom, ce fut moins à cause des réformes qu'il établit que pour la violence des mesures employées pour les faire observer. Maîtres de la situation, les barons abusèrent de leur triomphe. Leicester, leur chef, se rendit odieux par son orgueil; il détacha ainsi de la ligue plusieurs confédérés, et le roi tenta de profiter de leur désunion pour relever son autorité. Après de nombreuses alternatives de succès et de revers, les deux partis prirent pour arbitre de leurs différends Louis IX, le plus vertueux des rois, et firent serment de se soumettre à ses décisions (1264). Cet excellent prince ordonna la restitution à la couronne de tous les châteaux, domaines et droits dont elle jouissait avant le parlement d'Oxford, à la condition que le roi accorderait une amnistie universelle et qu'il maintiendrait les libertés et priviléges octroyés par les chartes. Les barons, convaincus que ces priviléges n'avaient aucune valeur sans les garanties qui en assuraient l'observation, protestèrent contre la sentence de saint Louis; et malgré leur serment et l'excommunication prononcée contre les violateurs de la foi jurée, ils en appelèrent de l'arrêt du monarque français à leur épée. Les deux partis parurent en armes sous les murs de Londres : le bas peuple en ouvrit les portes à Leicester, et embrassa sa cause avec fureur. Le roi, de son côté, avait convoqué à Oxford les tenanciers de la couronne; il y fut rejoint par les barons demeurés fidèles et par les lords des frontières d'Écosse, Jean Comyn, Jean Baliol et Robert Bruce. A leur tête était Richard, son frère, élu roi des Romains, et le jeune prince Édouard, son fils, déjà célèbre par sa valeur et destiné à relever la fortune de son père. Leicester s'appuyait sur la ligue de la noblesse, du clergé et surtout du peuple des villes, dont il était l'idole. Ayant grossi son armée de 15,000 bourgeois de Londres, il marcha contre Henri, et rencontra l'armée royale aux environs de la ville de Lewes. La bataille s'engagea le lendemain. Le prince Édouard fondit avec ses chevaliers sur le corps des bourgeois de la cité, et les mit en déroute; mais tandis qu'il se laissait emporter par la poursuite à une grande distance du champ de bataille, Leicester fut victorieux à son tour; le roi et son frère Richard tombèrent en son pouvoir (1264). Leicester, maître de la personne de son souverain, ne croyait pas cependant son triomphe assuré tant que l'héritier du trône demeurerait libre. Il obtint par un traité, qu'on nomma le compromis de Lewes, que le prince Édouard viendrait se remettre entre ses mains comme otage pour la conduite de son père. Quand Leicester n'eut plus rien à craindre de la famille royale, il se livra sans frein à son ambition; mettant des garnisons dans les châteaux, levant des impôts en se servant du nom de son captif pour dicter les mesures les plus despotiques; et s'il faut en croire quelques chroniqueurs, sa cupidité fut sans bornes comme sa tyrannie. Son triomphe dura peu; Leicester tomba aussi rapidement qu'il s'était élevé. Le jeune Édouard, ayant trompé la surveillance de ses gardiens, parvint à s'échapper des murs d'Hereford, où il était retenu. Ralliant aussitôt ses partisans et relevant la bannière royale, il battit en plusieurs rencontres ses ennemis, et marcha sur Evesham, où il surprit Leicester et son armée, dans les rangs de laquelle était le roi captif. Le combat s'engagea aussitôt, et l'on dit que, renversé au premier choc, Henri se nomma, et que son fils, reconnaissant sa voix, courut le relever et l'enleva du champ de bataille. Leicester, vaincu, périt en combattant (1265); sa chute entraîna la ruine de son parti, et le roi recouvra toute son autorité. Henri régna encore quelques

années sans gloire, et un nouveau parlement, qu'il convoqua à Winchester, ne se signala que par ses rigueurs contre les vaincus. Le vaillant prince Édouard acheva d'abattre les ennemis de la couronne. Il vainquit le comte de Glocester, qui à la mort de Leicester avait essayé de prendre sa place en ralliant les communes; et toute l'Angleterre fut enfin pacifiée.

Henri III mourut après un long règne, de cinquante-six ans. Il était du nombre des princes qui semblent faits pour jouir du bonheur domestique dans un temps paisible, et les fautes qu'il commit avaient leur source moins dans ses intentions, qui étaient pures, que dans les vices de son éducation et dans la faiblesse de son caractère. De son mariage avec Éléonore de Provence, Henri avait eu de nombreux enfants; il laissa la couronne à son fils aîné, le prince Édouard, qui régna sous le nom d'Édouard Ier. E. DE B.

Matthieu Paris, *Historia major Angliæ*. — Lingard, *Histoire d'Angleterre*. — W. Prynne, *Vie des rois Jean, Henri III et Édouard Ier*.

HENRI IV, roi d'Angleterre, né en 1367, mort le 20 mars 1413, avait pour père Jean de Gand, duc de Lancastre, quatrième fils d'Édouard III. Henri, surnommé *Bolingbroke*, du lieu de sa naissance, se mêla, dès l'âge de vingt ans, aux conspirations qui troublèrent le règne de son cousin Richard II. Henri portait alors le titre de comte de Derby, que le roi convertit plus tard en celui de duc d'Hereford pour acheter ses services. Le courage brillant déployé par ce prince dans des guerres en Lithuanie, sa proximité du trône et surtout ses talents et ses intrigues fixèrent sur lui les regards de toute l'Angleterre, et sa popularité s'accrut avec les rigueurs dont il fut l'objet. Hereford, dans ses anciens complots, avait eu pour complice le duc de Nottingham, maintenant comme lui rentré en grâce et créé duc de Norfolk. Ils eurent ensemble un entretien secret, à la suite duquel Bolingbroke dénonça Norfolk au roi comme ayant tenu des propos séditieux et médité de le renverser du trône. Norfolk, ainsi accusé, provoqua son accusateur en combat singulier. Les deux champions entrèrent dans la lice à Coventry, et marchaient l'un contre l'autre, quand le roi jeta entre eux son sceptre, et leur ordonna de quitter le royaume, Hereford pour dix ans, et Norfolk pour la vie. Le premier ayant bientôt après, par la mort de son père, le fameux Jean de Gand, hérité du duché de Lancastre, Richard, qui convoitait ses biens, prétendit que la sentence de bannissement prononcée contre Henri le rendait inhabile à succéder, et confisqua son patrimoine au profit de la couronne. Cet acte odieux mit le comble à l'irritation du peuple, depuis longtemps fatigué de la tyrannie de Richard, et l'exilé devint son idole : des complots furent tramés dans plusieurs provinces, et la rébellion devint imminente. Le roi (*voy.* RICHARD) s'aveugla sur son péril, et lorsque sa présence paraissait le plus nécessaire en Angleterre, il quitta le royaume pour aller châtier quelques insurgés en Irlande, laissant la régence au duc d'York, son oncle.

Le nouveau duc de Lancastre, Hereford, vivait alors retiré à Paris; ayant appris la confiscation de ses biens et le départ du roi pour l'Irlande, il forma le projet de ressaisir ouvertement son héritage, et fut encouragé dans cette entreprise par les membres les plus influents du clergé, et surtout par le primat Arundel. Hereford débarqua donc en Angleterre avec un petit nombre de serviteurs (1399) : il venait, disait-il, pour recouvrer son héritage; mais l'accueil qu'il reçut éleva rapidement ses espérances jusqu'au trône : les puissants comtes de Northumberland et de Westmoreland se déclarèrent pour lui : le duc d'York, régent, n'osa ou ne voulut pas le combattre, et lui laissa ouvert le chemin de Londres. Maître de la capitale, Henri s'entendit avec le régent infidèle, et la perte de Richard fut résolue entre eux. Le malheureux roi apprit presqu'en même temps le débarquement de son mortel ennemi et ses rapides succès. Il repassa la mer, et se voyant abandonné de son armée, il courut s'enfermer dans le château de Conway, réputé imprenable. Ses ennemis, pour s'emparer de sa personne, durent avoir recours à la trahison, et le conduisirent prisonnier au château de Flint. Henri, après avoir convoqué les lords et les communes, retourna à Londres, traînant avec lui son royal captif. Aucun effort n'avait été épargné pour arracher à celui-ci sa renonciation a la couronne; il céda enfin à la violence, et signa son abdication : le lendemain, en présence des états de la nation assemblés à Westminster, lecture fut donnée de la résignation du monarque. Lancastre demandait davantage; il voulait qu'une révolution si complète fût au moins sanctionnée par l'apparence du droit. Il avait fait dresser contre Richard un acte d'accusation qui fut produit par son ordre devant les deux chambres, et Richard, déclaré coupable sur tous les points, fut solennellement déposé (1399). Le trône, en admettant qu'il eût été légalement vacant, eût appartenu par la loi de l'hérédité aux descendants de Lionnel, troisième fils d'Édouard III. Henri de Lancastre le revendiqua cependant pour lui-même : il se leva, et après s'être signé, il dit : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, moi, Henri de Lancastre, je réclame le royaume d'Angleterre et la couronne avec toutes ses appartenances et dépendances, comme descendant en ligne directe par le sang du bon seigneur le roi Henri III et comme y ayant aussi droit parce que Dieu, dans sa grâce, m'a envoyé pour le recouvrer, le dit royaume étant sur le point de tomber en ruine faute d'être bien gouverné et par suite de la violation des bonnes lois. » Il fit voir ensuite, et sans doute en confirmation de son droit, le sceau royal et l'anneau que Richard lui avait livrés; et il fut alors proclamé son successeur par les deux chambres. C'est ainsi que Bolingbroke

précipita du trône le légitime possesseur et y monta lui-même : usurpation fatale et source des guerres sanglantes, qui désolèrent l'Angleterre durant le quinzième siècle, sous le nom de *guerres des deux roses*. Tous les maux qu'entraine avec elle l'usurpation se montrèrent dès le début du nouveau règne; pendant neuf années Henri IV eut à lutter sans trêve contre les complots, les rébellions ouvertes et les attaques de l'étranger; mais son génie grandissait par les obstacles. Non-seulement il soumit tous ses ennemis et garda sa couronne; mais il la transmit intacte à sa postérité. De toutes parts les partisans de Richard s'agitaient pour la délivrance de ce prince, qu'on tenait étroitement enfermé à Pontefract. Les chefs du complot étaient ses deux frères utérins, les comtes de Kent et de Hundington, et son cousin germain le comte de Rutland, fils aîné de ce même duc d'York qui, régent sous Richard, s'était joint à ses ennemis. Les conjurés invitèrent Henri IV à une fête militaire à Oxford; c'était là qu'ils devaient le frapper. Le duc d'York pénétra le complot, et Rutland, son fils, se croyant découvert, courut à Windsor acheter son pardon par un aveu. Ses complices, trahis, précipitèrent le mouvement insurrectionnel en proclamant Richard II. Poursuivis par Henri et assaillis par la population de la ville de Cirencester, où ils s'étaient retirés, ils se dispersèrent; mais pour ôter tout prétexte dans l'avenir à de semblables tentatives, la mort du roi Richard fut résolue. On ignore comment il périt; ses funérailles eurent lieu à Westminster; son vainqueur y assista, et suivit le corps jusqu'à sa dernière demeure (1400). Délivré de cette inquiétude, Henri put donner tous ses soins à la guerre contre les Gallois. Ceux-ci s'étaient soulevés à l'appel d'Owen Glendover, descendant de leurs anciens princes, proclamé roi par les bardes du pays. Henri IV tenta en vain d'étouffer l'insurrection, et conduisit en personne plusieurs armées contre les rebelles. Glendover, victorieux dans toutes les rencontres, proposa une alliance au roi de France Charles VI, et un corps d'armée français, passant la mer, vint seconder ses efforts. Cette lutte continua plusieurs années, et ne fut terminée que par l'habileté du jeune Henri, fils aîné du roi, qui parvint à refouler Owen Glendover dans des montagnes inaccessibles, où il continua longtemps encore une guerre d'escarmouches. Pendant que le pays de Galles était le théâtre d'une lutte acharnée, les Écossais avaient déclaré la guerre à l'Angleterre. Après une année de succès et de revers, ils perdirent à Hamilton une bataille décisive (1402). Le vainqueur de cette journée, Hotspur, fils de Percy, comte de Northumberland, devint bientôt plus redoutable à Henri que les ennemis qu'il avait vaincus. Northumberland, son père, gardien des marches du nord et de l'ouest, Worcester, son oncle, et lui-même étaient, par leur nom, par leurs alliances et par leurs grandes charges, plus puissants que le roi dans les provinces qu'ils gouvernaient; ils nourrissaient une ambition plus haute encore que leur fortune, et supportaient impatiemment d'obéir à celui qu'ils avaient couronné. Le premier symptôme de rupture éclata au sujet des prisonniers faits par eux à Hamilton et que le roi réclama comme siens. Les Percy dès lors résolurent sa perte; une ligue redoutable se forma entre les Écossais, les Gallois et les insurgés d'Angleterre. Le vénérable Scrope, archevêque d'York, approuva l'entreprise, dont le but était, disait-on, de rendre la couronne au légitime héritier, le comte de March, descendant de Lionnel, troisième fils d'Édouard III. Jamais Henri IV ne s'était vu dans un si pressant péril; il marcha en personne avec le prince de Galles, son fils, au-devant de l'ennemi. Les deux armées se rencontrèrent près de Shrewsbury (1403). Hotspur et le célèbre Écossais Douglas commandaient les confédérés. Hotspur et Douglas avaient projeté de terminer cette guerre d'un seul coup en frappant Henri lui-même; leur dessein fut deviné, et plusieurs guerriers anglais prirent des armes toutes semblables à celles du roi. Douglas, lancé au plus fort de la mêlée, avait déjà abattu trois de ces chevaliers, lorsque le roi véritable se présenta à lui. Il allait porter à Henri le coup fatal quand le prince de Galles accourut, dégagea son père, et fit Douglas prisonnier. Une flèche atteignit en même temps Hotspur et lui traversa la tête; il tomba mort. Privée de ces deux vaillants chefs, l'armée alliée prit la fuite, et se dispersa. La révolte cependant n'était pas éteinte. Le comte de Northumberland, qui n'avait pas pris une part ouverte à la rébellion de son fils, se ligua deux ans plus tard avec le comte de Nottingham et avec l'archevêque d'York. Ceux-ci prirent les armes sans attendre l'arrivée de leur allié. L'archevêque publia contre le roi un violent manifeste, où il était dit qu'ils s'avançaient pour venger la mort du roi Richard et rendre la couronne au légitime héritier, le comte de March; le comte de Westmoreland, lieutenant d'Henri, atteignit les rebelles à Shipton, près d'York. Il s'empara par trahison des deux chefs, et les livra au roi qui, après un jugement dérisoire, les fit tous deux décapiter (1405). Scrope est le premier archevêque qui en Angleterre ait porté la tête sur un échafaud. Le pape Grégoire XII, en apprenant cette mort, s'indigna de la violation des priviléges du clergé, et excommunia tous ceux qui s'en étaient rendus coupables. Henri, pour se justifier, envoya au souverain pontife l'armure que le prélat portait à Shipton, et lui fit demander, comme autrefois les frères de Joseph à leur père : « Voyez si c'est ici la robe de votre fils. » Grégoire répondit : « Je ne sais si c'est la robe de mon fils, mais je sais qu'une bête féroce l'a dévoré. » Au bruit de la mort de ses complices, Northumberland avait fui en Écosse, se dérobant à la colère du vainqueur. Deux ans plus tard il tenta un dernier effort, re-

parut en armes dans le comté d'York, et fut tué en combattant. Henri IV obtint vers la même époque un avantage inespéré sur le roi d'Écosse, Robert III. Ce prince, redoutant l'ambition de son frère le duc d'Albany, qu'il soupçonnait déjà d'avoir assassiné son fils aîné, et voulant soustraire le second à ses embûches, embarqua cet enfant pour la France; mais le bâtiment qui le portait fut pris par les Anglais, et le jeune prince conduit à Londres y fut retenu par Henri. Robert III mourut bientôt, consumé de chagrin; son frère gouverna le royaume, et Henri IV le tint constamment dans sa dépendance en le menaçant de soutenir les droits du légitime héritier, qu'il tenait en son pouvoir. Vers la fin de son règne Henri envoya quelques troupes au duc de Bourgogne contre le duc d'Orléans; jusque alors il avait recherché l'alliance de la France, qui, déchirée par la guerre civile, ne la lui pouvait refuser. — Ce roi si heureux dans ses entreprises expiait les actes coupables qui l'avaient élevé au trône par des inquiétudes mortelles, auxquelles on attribua l'invasion d'une lèpre hideuse. Il était aussi sujet à de fréquentes attaques d'épilepsie, et son corps, prématurément brisé, portait dans la vigueur de l'âge l'empreinte anticipée de la vieillesse. Ses dernières années furent encore empoisonnées par la vie licencieuse de son fils aîné et par les craintes que lui inspirait son ambition. Une anecdote que nous a conservée Monstrelet nous révèle quelques traits de l'esprit ombrageux de ce prince et de ses perpétuelles angoisses. Un jour, après une attaque d'épilepsie, et quand selon l'apparence chacun le croyait mort, son fils emporta dans une chambre voisine la couronne, qui était toujours placée sur un coussin à côté du lit royal. Le roi, revenant à lui, et ne voyant plus cette couronne, objet trop cher de ses préoccupations constantes, demanda ce qu'elle était devenue; et apprenant que le prince l'avait emportée, il le fit appeler, et lui adressa des paroles sévères. Adouci bientôt par ses réponses empreintes de respect et de tendresse filiale, il lui dit en soupirant : « Hélas, mon fils, quel droit penses-tu avoir à la couronne, quand tu sais que ton père n'en avait point? » — « Sire, répondit le jeune prince, vous l'avez conquise avec l'épée, et par l'épée je la conserverai. » Après une pause, le roi répliqua : « Bien, mon fils, fais ce que tu jugeras le meilleur; j'en laisse l'événement à Dieu, et j'espère qu'il fera miséricorde à mon âme. » Henri IV mourut à l'âge de quarante-six ans et dans la quatorzième année de son règne. L'histoire ne peut lui refuser les talents du rang suprême, et son règne, quoique rempli d'agitation et de violences, ne fut pas inutile aux progrès de la liberté. Roi par le seul fait d'une révolution victorieuse, vivant au milieu des rébellions dont lui-même avait donné l'exemple; ayant d'ailleurs tout à redouter d'une noblesse ambitieuse et turbulente, il reconnut la nécessité d'adopter les principes populaires, de s'appuyer sur les communes, dont l'influence grandit rapidement à cette époque, et d'élever l'autorité parlementaire, d'où dérivait la sienne. Parmi les institutions de ce règne qui se sont perpétuées jusqu'à nous, il faut compter l'ordre du Bain, que Henri IV établit la veille de son sacre en faveur de trente-six chevaliers qui, selon l'usage, avaient pris le bain avec lui. On vit grandir sous ce prince la secte hérétique des lollards; son père, Jean de Gand, avait été leur protecteur, mais Henri n'osa affronter la colère du clergé, et, après s'être d'abord montré favorable aux sectaires, il approuva l'acte cruel *de Heretico comburendo*, par lequel tout individu déclaré, par un évêque, hérétique obstiné ou relaps était livré au magistrat du lieu pour être brûlé.

Henri fut marié deux fois. Il eut de sa première femme, Marie de Bohun, plusieurs enfants, entre autres Henri, qui lui succéda, et le célèbre duc de Bedfort, qui exerça la régence après la mort de son frère aîné. La seconde femme du roi, Jeanne, fille de Charles II de Navarre, ne lui donna pas de postérité. E. DE B.

Thomas Walsingham, *Historia brevis Angliæ*. — Lingard, *Histoire d'Angleterre*. — Heywarde, *Life and Reign of Henri IV*.

HENRI V, roi d'Angleterre, né en 1388, mort en 1422. Fils aîné du roi Henri IV, il naquit dans la ville de Monmouth, dont il porta le nom, selon l'usage du temps. Encore enfant, il partagea la disgrâce de son père; l'un des premiers actes du parlement en 1399 fut de consacrer l'usurpation de Bolingbroke en reconnaissant son fils Henri de Monmouth comme prince de Galles. Doué de grands talents militaires, il assura le gain de la bataille de Shrewsbury, dans laquelle il sauva la vie de son père. C'est à lui aussi qu'appartint l'honneur de terminer la guerre du pays de Galles, que le fameux chef Glendover soutenait depuis plusieurs années. Mais ses débauches obscurcirent sa gloire; et c'est surtout par les orgies et les passions déréglées de sa jeunesse qu'il se fit connaître avant son avénement. A peine fut-il roi (1413), qu'une heureuse révolution s'accomplit dans son cœur : il éloigna de la cour ses anciens compagnons de plaisir, et s'entoura des plus sages conseillers de son père, honorant entre tous le grand-justicier Gascoigne, contre lequel, n'étant que prince de Galles, il avait tiré l'épée dans une cour de justice, et qui avait osé le faire arrêter et conduire en prison. Au nombre des autres actes qui lui concilièrent l'affection de ses sujets au début de son règne, il faut compter le rétablissement de la maison de Percy dans ses biens et ses dignités, la liberté rendue au jeune comte de March, héritier des titres de la maison d'York et les honneurs funèbres, expiatoires peut-être, qu'il rendit en grande pompe à Westminster aux restes du roi Richard II, détrôné par son père, et dont lui-

même mena le deuil. Les premières difficultés qu'il rencontra furent suscitées par la secte des lollards, dont les prédications avaient déjà troublé les deux règnes précédents. Lord Cobham, leur chef, condamné à mort comme hérétique, s'échappa de sa prison, et leva l'étendard de la révolte. On prétend qu'il voulait, après avoir aboli la royauté, fonder une république sous sa présidence. Mais quoi qu'il en soit, les espérances des insurgés furent promptement anéanties; Henri les dispersa, et ce qui échappa sur le champ de bataille périt dans les supplices. La guerre avec la France fut le grand événement et le principal intérêt du règne de Henri V. Ce royaume était alors accablé de tous les maux que peuvent infliger à un grand pays une cour dissolue et un monarque insensé. L'assassinat du duc d'Orléans, frère du roi, ordonné en 1407 par son cousin Jean sans Peur, duc de Bourgogne, avait divisé la France en deux factions rivales, les Bourguignons d'une part, et de l'autre les Armagnacs, vengeurs du duc d'Orléans. Tour à tour vainqueurs et vaincus, les deux partis déployaient leur fureur dans des combats acharnés et d'épouvantables massacres. Le roi Charles VI n'était que le jouet du vainqueur, et sa femme, l'ambitieuse Isabeau de Bavière, soutenant l'un après l'autre chaque parti, affermissait sa puissance sur la ruine commune. Ces troubles offraient à l'ambition de Henri des chances favorables : il fit donc revivre sur la couronne de France les prétentions de son bisaïeul Édouard III, et la revendiqua, comme héritier de Philippe le Bel par les femmes. Pour conjurer l'orage, la cour de France voulut négocier; mais Henri repoussa tout accommodement, et déclara devant le conseil sa résolution de recouvrer son héritage par les armes. Ses prétentions n'avaient aucun fondement légitime; mais Henri avait adopté la politique de son père, et il reconnaissait le besoin d'occuper son peuple au dehors, pour maintenir le calme au dedans. Ses appréhensions à cet égard étaient fondées : déjà, au début de son règne, il avait eu, comme nous l'avons dit, à réprimer l'insurrection des lollards, et il s'était vu bientôt après menacé d'un autre danger : il avait découvert une conspiration redoutable tramée contre lui par son cousin Richard, comte de Cambridge, frère du duc d'York, et qui avait pour principaux complices sir Thomas Grey et lord Scrope de Masham. Le plan des conjurés était de conduire le comte de March sur les frontières du pays de Galles et de l'y proclamer. Se voyant découvert, ils avouèrent leur crime, et le payèrent tous de leur tête.

Henri à cette époque était déjà à Southampton (1415). Pressé d'envahir la France par le duc de Bourgogne, avec lequel il s'était allié, il rassemblait sa flotte et son armée. Il mit à la voile le 12 du mois d'août 1415, et entra dans la Seine avec quinze cents bâtiments portant 24,000 fantassins ou archers et 6,000 hommes d'armes. La France n'avait pas un vaisseau à opposer aux envahisseurs; ils débarquèrent sans obstacle, et investirent Harfleur, ville d'une grande importance militaire, commandant l'entrée de la Seine et l'une des clefs du royaume. Cette ville, où s'était jetée la noblesse de Normandie, fut vaillamment défendue, et ne succomba qu'après un mois d'une lutte héroïque; les habitants furent mis à rançon et expulsés, et le roi résolut de faire de la place conquise un autre Calais. Son armée cependant avait souffert, durant le siége, des pertes énormes; la dyssenterie et les fièvres l'avaient réduite de moitié; à peine lui restait-il 15,000 soldats. Ce nombre était insuffisant pour conquérir le royaume, et d'autre part les troupes françaises commençaient à se réunir en Picardie. Henri V répugnait à se rembarquer après la prise d'une seule ville; et mettant son espoir dans les lenteurs d'un ennemi divisé, il crut avoir le temps de gagner par terre Calais, où il comptait s'arrêter et recevoir des renforts.

Les Anglais venaient de passer la Somme quand ils rencontrèrent l'armée française, forte d'environ 50,000 hommes. Malgré l'énorme disproportion du nombre, de savantes manœuvres et l'indiscipline de l'ennemi assurèrent à Henri une victoire inespérée (25 octobre 1415) : 10,000 Français périrent, et parmi eux les ducs de Brabant, de Nevers, d'Alençon, le connétable d'Albret et Montaigu, archevêque de Sens. Les ducs d'Orléans et de Bourbon furent faits prisonniers; le roi vainqueur, qui dans toute cette journée se montra véritablement brave, demanda après la bataille le nom d'un château qu'il voyait près de là : Azincourt, répondit-on. « Eh bien, dit-il, cette bataille aura nom d'Azincourt maintenant et à jamais. »

La faiblesse de son armée empêcha Henri V de profiter de sa victoire; il dut regagner Calais, d'où il s'embarqua pour l'Angleterre. Son voyage jusqu'à Londres ne fut qu'une marche triomphale; de toutes parts le peuple se pressait pour saluer le vainqueur, et le parlement lui-même, partageant l'enthousiasme général, accorda au roi, pour toute sa vie, les subsides sur les laines et les cuirs. L'année suivante l'empereur d'Allemagne Sigismond vint visiter l'Angleterre, où il fit d'inutiles efforts pour rétablir la paix avec la France. Ce malheureux pays était toujours en proie à une effroyable anarchie. Après la bataille d'Azincourt, la guerre civile s'était reveillée plus terrible que jamais. Henri, profitant de ces discordes intestines, repassa de nouveau la mer, et poursuivit sa conquête, négociant avec les deux partis rivaux et leur vendant tour à tour son appui.

C'était en Normandie qu'il avait débarqué, avec le projet de faire valoir sur cette belle et riche province les anciens droits de ses ancêtres; mais deux siècles s'étaient écoulés depuis qu'elle avait été détachée de la couronne d'Angleterre; les Normands étaient devenus Français, et ne virent dans les Anglais que des étrangers et des spolia-

parut en armes dans le comté d'York, et fut tué en combattant. Henri IV obtint vers la même époque un avantage inespéré sur le roi d'Écosse, Robert III. Ce prince, redoutant l'ambition de son frère le duc d'Albany, qu'il soupçonnait déjà d'avoir assassiné son fils aîné, et voulant soustraire le second à ses embûches, embarqua cet enfant pour la France; mais le bâtiment qui le portait fut pris par les Anglais, et le jeune prince conduit à Londres y fut retenu par Henri. Robert III mourut bientôt, consumé de chagrin; son frère gouverna le royaume, et Henri IV le tint constamment dans sa dépendance en le menaçant de soutenir les droits du légitime héritier, qu'il tenait en son pouvoir. Vers la fin de son règne Henri envoya quelques troupes au duc de Bourgogne contre le duc d'Orléans; jusque alors il avait recherché l'alliance de la France, qui, déchirée par la guerre civile, ne la lui pouvait refuser. — Ce roi si heureux dans ses entreprises expiait les actes coupables qui l'avaient élevé au trône par des inquiétudes mortelles, auxquelles on attribua l'invasion d'une lèpre hideuse. Il était aussi sujet à de fréquentes attaques d'épilepsie, et son corps, prématurément brisé, portait dans la vigueur de l'âge l'empreinte anticipée de la vieillesse. Ses dernières années furent encore empoisonnées par la vie licencieuse de son fils aîné et par les craintes que lui inspirait son ambition. Une anecdote que nous a conservée Monstrelet nous révèle quelques traits de l'esprit ombrageux de ce prince et de ses perpétuelles angoisses. Un jour, après une attaque d'épilepsie, et quand selon l'apparence chacun le croyait mort, son fils emporta dans une chambre voisine la couronne, qui était toujours placée sur un coussin à côté du lit royal. Le roi, revenant à lui, et ne voyant plus cette couronne, objet trop cher de ses préoccupations constantes, demanda ce qu'elle était devenue; et apprenant que le prince l'avait emportée, il le fit appeler, et lui adressa des paroles sévères. Adouci bientôt par ses réponses empreintes de respect et de tendresse filiale, il lui dit en soupirant : « Hélas, mon fils, quel droit penses-tu avoir à la couronne, quand tu sais que ton père n'en avait point? » — « Sire, répondit le jeune prince, vous l'avez conquise avec l'épée, et par l'épée je la conserverai. » Après une pause, le roi répliqua : « Bien, mon fils, fais ce que tu jugeras le meilleur; j'en laisse l'événement à Dieu, et j'espère qu'il fera miséricorde à mon âme. » Henri IV mourut à l'âge de quarante-six ans et dans la quatorzième année de son règne. L'histoire ne peut lui refuser les talents du rang suprême, et son règne, quoique rempli d'agitation et de violences, ne fut pas inutile aux progrès de la liberté. Roi par le seul fait d'une révolution victorieuse, vivant au milieu des rébellions dont lui-même avait donné l'exemple; ayant d'ailleurs tout à redouter d'une noblesse ambitieuse et turbulente, il reconnut la nécessité d'adopter les principes populaires, de s'appuyer sur les communes, dont l'influence grandit rapidement à cette époque, et d'élever l'autorité parlementaire, d'où dérivait la sienne. Parmi les institutions de ce règne qui se sont perpétuées jusqu'à nous, il faut compter l'ordre du Bain, que Henri IV établit la veille de son sacre en faveur de trente-six chevaliers qui, selon l'usage, avaient pris le bain avec lui. On vit grandir sous ce prince la secte hérétique des lollards; son père, Jean de Gand, avait été leur protecteur, mais Henri n'osa affronter la colère du clergé, et, après s'être d'abord montré favorable aux sectaires, il approuva l'acte cruel *de Heretico comburendo*, par lequel tout individu déclaré, par un évêque, hérétique obstiné ou relaps était livré au magistrat du lieu pour être brûlé.

Henri fut marié deux fois. Il eut de sa première femme, Marie de Bohun, plusieurs enfants, entre autres Henri, qui lui succéda, et le célèbre duc de Bedfort, qui exerça la régence après la mort de son frère aîné. La seconde femme du roi, Jeanne, fille de Charles II de Navarre, ne lui donna pas de postérité. E. DE B.

Thomas Walsingham, *Historia brevis Angliæ*. — Lingard, *Histoire d'Angleterre*. — Heywarde, *Life and Reign of Henri IV*.

HENRI V, roi d'Angleterre, né en 1388, mort en 1422. Fils aîné du roi Henri IV, il naquit dans la ville de Monmouth, dont il porta le nom, selon l'usage du temps. Encore enfant, il partagea la disgrâce de son père; l'un des premiers actes du parlement en 1399 fut de consacrer l'usurpation de Bolingbroke en reconnaissant son fils Henri de Monmouth comme prince de Galles. Doué de grands talents militaires, il assura le gain de la bataille de Shrewsbury, dans laquelle il sauva la vie de son père. C'est à lui aussi qu'appartint l'honneur de terminer la guerre du pays de Galles, que le fameux chef Glendover soutenait depuis plusieurs années. Mais ses débauches obscurcirent sa gloire; et c'est surtout par les orgies et les passions déréglées de sa jeunesse qu'il se fit connaître avant son avénement. A peine fut-il roi (1413), qu'une heureuse révolution s'accomplit dans son cœur : il éloigna de la cour ses anciens compagnons de plaisir, et s'entoura des plus sages conseillers de son père, honorant entre tous le grand-justicier Gascoigne, contre lequel, n'étant que prince de Galles, il avait tiré l'épée dans une cour de justice, et qui avait osé le faire arrêter et conduire en prison. Au nombre des autres actes qui lui concilièrent l'affection de ses sujets au début de son règne, il faut compter le rétablissement de la maison de Percy dans ses biens et ses dignités, la liberté rendue au jeune comte de March, héritier des titres de la maison d'York et les honneurs funèbres, expiatoires peut-être, qu'il rendit en grande pompe à Westminster aux restes du roi Richard II, détrôné par son père, et dont lui-

même mena le deuil. Les premières difficultés qu'il rencontra furent suscitées par la secte des lollards, dont les prédications avaient déjà troublé les deux règnes précédents. Lord Cobham, leur chef, condamné à mort comme hérétique, s'échappa de sa prison, et leva l'étendard de la révolte. On prétend qu'il voulait, après avoir aboli la royauté, fonder une république sous sa présidence. Mais quoi qu'il en soit, les espérances des insurgés furent promptement anéanties; Henri les dispersa, et ce qui échappa sur le champ de bataille périt dans les supplices. La guerre avec la France fut le grand événement et le principal intérêt du règne de Henri V. Ce royaume était alors accablé de tous les maux que peuvent infliger à un grand pays une cour dissolue et un monarque insensé. L'assassinat du duc d'Orléans, frère du roi, ordonné en 1407 par son cousin Jean sans Peur, duc de Bourgogne, avait divisé la France en deux factions rivales, les Bourguignons d'une part, et de l'autre les Armagnacs, vengeurs du duc d'Orléans. Tour à tour vainqueurs et vaincus, les deux partis déployaient leur fureur dans des combats acharnés et d'épouvantables massacres. Le roi Charles VI n'était que le jouet du vainqueur, et sa femme, l'ambitieuse Isabeau de Bavière, soutenant l'un après l'autre chaque parti, affermissait sa puissance sur la ruine commune. Ces troubles offraient à l'ambition de Henri des chances favorables : il fit donc revivre sur la couronne de France les prétentions de son bisaïeul Édouard III, et la revendiqua, comme héritier de Philippe le Bel par les femmes. Pour conjurer l'orage, la cour de France voulut négocier; mais Henri repoussa tout accommodement, et déclara devant le conseil sa résolution de recouvrer son héritage par les armes. Ses prétentions n'avaient aucun fondement légitime; mais Henri avait adopté la politique de son père, et il reconnaissait le besoin d'occuper son peuple au dehors, pour maintenir le calme au dedans. Ses appréhensions à cet égard étaient fondées : déjà, au début de son règne, il avait eu, comme nous l'avons dit, à réprimer l'insurrection des lollards, et il s'était vu bientôt après menacé d'un autre danger : il avait découvert une conspiration redoutable tramée contre lui par son cousin Richard, comte de Cambridge, frère du duc d'York, et qui avait pour principaux complices sir Thomas Grey et lord Scrope de Masham. Le plan des conjurés était de conduire le comte de March sur les frontières du pays de Galles et de l'y proclamer. Se voyant découvert, ils avouèrent leur crime, et le payèrent tous de leur tête.

Henri à cette époque était déjà à Southampton (1415). Pressé d'envahir la France par le duc de Bourgogne, avec lequel il s'était allié, il rassemblait sa flotte et son armée. Il mit à la voile le 12 du mois d'août 1415, et entra dans la Seine avec quinze cents bâtiments portant 24,000 fantassins ou archers et 6,000 hommes d'armes. La France n'avait pas un vaisseau à opposer aux envahisseurs; ils débarquèrent sans obstacle, et investirent Harfleur, ville d'une grande importance militaire, commandant l'entrée de la Seine et l'une des clefs du royaume. Cette ville, où s'était jetée la noblesse de Normandie, fut vaillamment défendue, et ne succomba qu'après un mois d'une lutte héroïque; les habitants furent mis à rançon et expulsés, et le roi résolut de faire de la place conquise un autre Calais. Son armée cependant avait souffert, durant le siége, des pertes énormes; la dyssenterie et les fièvres l'avaient réduite de moitié; à peine lui restait-il 15,000 soldats. Ce nombre était insuffisant pour conquérir le royaume, et d'autre part les troupes françaises commençaient à se réunir en Picardie. Henri V répugnait à se rembarquer après la prise d'une seule ville; et mettant son espoir dans les lenteurs d'un ennemi divisé, il crut avoir le temps de gagner par terre Calais, où il comptait s'arrêter et recevoir des renforts.

Les Anglais venaient de passer la Somme quand ils rencontrèrent l'armée française, forte d'environ 50,000 hommes. Malgré l'énorme disproportion du nombre, de savantes manœuvres et l'indiscipline de l'ennemi assurèrent à Henri une victoire inespérée (25 octobre 1415) : 10,000 Français périrent, et parmi eux les ducs de Brabant, de Nevers, d'Alençon, le connétable d'Albret et Montaigu, archevêque de Sens. Les ducs d'Orléans et de Bourbon furent faits prisonniers; le roi vainqueur, qui dans toute cette journée se montra véritablement brave, demanda après la bataille le nom d'un château qu'il voyait près de là : Azincourt, répondit-on. « Eh bien, dit-il, cette bataille aura nom d'Azincourt maintenant et à jamais. »

La faiblesse de son armée empêcha Henri V de profiter de sa victoire; il dut regagner Calais, d'où il s'embarqua pour l'Angleterre. Son voyage jusqu'à Londres ne fut qu'une marche triomphale; de toutes parts le peuple se pressait pour saluer le vainqueur, et le parlement lui-même, partageant l'enthousiasme général, accorda au roi, pour toute sa vie, les subsides sur les laines et les cuirs. L'année suivante l'empereur d'Allemagne Sigismond vint visiter l'Angleterre, où il fit d'inutiles efforts pour rétablir la paix avec la France. Ce malheureux pays était toujours en proie à une effroyable anarchie. Après la bataille d'Azincourt, la guerre civile s'était reveillée plus terrible que jamais. Henri, profitant de ces discordes intestines, repassa de nouveau la mer, et poursuivit sa conquête, négociant avec les deux partis rivaux et leur vendant tour à tour son appui.

C'était en Normandie qu'il avait débarqué, avec le projet de faire valoir sur cette belle et riche province les anciens droits de ses ancêtres; mais deux siècles s'étaient écoulés depuis qu'elle avait été détachée de la couronne d'Angleterre; les Normands étaient devenus Français, et ne virent dans les Anglais que des étrangers et des spolia-

teurs; ils leur résistèrent avec une héroïque bravoure, bien qu'aucune armée ne vînt à leur aide. En peu de mois la basse Normandie fut réduite, et Henri V vint en personne mettre le siége devant Rouen. Cette grande ville, où s'étaient jetés 4,000 hommes d'armes sous les ordres de Guy Le Bouteiller, fut défendue en outre par 15,000 de ses citoyens, entre lesquels Alain Blanchard, qui paya de sa tête son généreux patriotisme, acquit un renom immortel. Vaincu enfin par la famine plus que par les armes des assiégeants, la ville capitula, et le chemin de Paris fut ouvert aux Anglais. Ceux-ci, affaiblis, quoique vainqueurs, par un séjour prolongé sur une terre étrangère et hostile, aspiraient à conclure un traité qui leur livrât la France, et Henri continuait à négocier tour à tour avec les deux factions et surtout avec le duc de Bourgogne et la reine Isabeau; il demandait la cession en toute souveraineté de la Normandie et des provinces cédées à l'Angleterre par le traité de Bretigny. Mais tandis qu'il se flattait d'abuser les deux partis, il était lui-même joué par eux. Un rapprochement secret avait eu lieu entre le duc de Bourgogne et le dauphin, chef du parti d'Armagnac. Si cette réconciliation eût été sincère, l'armée anglaise pouvait être anéantie; mais l'assassinat du duc de Bourgogne, commis sous les yeux du dauphin, ralluma la guerre civile et maintint la funeste alliance des Bourguignons et des Anglais.

Le fils de Jean sans Peur, Philippe le Bon, offrit pour venger son père la couronne de France à Henri V, qui reçut de la reine Isabeau sa fille Catherine (1) en mariage. La cérémonie nuptiale fut célébrée à Troyes; et dans cette même ville Henri et Charles VI signèrent le traité de 1420, par lequel la couronne, conservée nominalement par Charles VI durant sa vie, était dévolue après lui à perpétuité à Henri V et à ses descendants. L'administration du royaume devait être, pendant la démence du roi, confiée à Henri V, qui promettait de maintenir la juridiction du parlement, ainsi que les droits des pairs, des nobles, des cités, villes et communautés de France, et de gouverner chaque État selon ses lois et ses usages. Ce traité fut accepté par les Parisiens, réduits aux plus terribles extrémités par un blocus rigoureux, et il reçut l'approbation des états, que le roi convoqua et présida dans la capitale. Mais Henri V prit à tâche de froisser les Français dans leur amour propre national, et ses cruautés rendirent au dauphin le cœur du peuple. Déclaré par le parlement déchu de ses droits au trône, le jeune prince erra longtemps, fuyant devant les armes anglaises. La victoire de Baugé (1421) ranima ses espérances; une armée de paysans français, soutenue par 6,000 Écossais sous les ordres du fameux John Stuart, comte de Buchan, avait défait près de Baugé, en Anjou, le duc de Clarence, frère de Henri V, qui périt dans le combat avec 1,200 Anglais. A cette nouvelle Henri accourt de nouveau sur le théâtre de la guerre; il traînait à sa suite le jeune roi d'Écosse, avec l'espoir que sa présence désarmerait les Écossais au service du dauphin; et bientôt la paix de Meaux lui soumit toutes les provinces septentrionales de la France jusqu'à la Loire, à l'exception de l'Anjou et du Maine. Exalté par ses nouveaux succès, Henri V entra triomphalement dans Paris avec la jeune reine Catherine, sa femme, et présenta au peuple son fils nouveau-né.

Henri ne jouit pas longtemps de sa haute fortune; un mal secret minait depuis plusieurs années sa santé et résistait aux efforts des médecins. Sentant sa fin approcher, il se fit transporter au château de Vincennes, et là on perdit tout espoir de guérison. Il s'émut alors en pensant aux dangers qui environnaient le berceau de son fils, et appelant près de son lit de mort son frère, le duc de Bedfort, et quelques autres seigneurs, il remit à leur loyauté sa femme et son enfant : il les exhorta à demeurer entre eux dans la paix et dans l'union pendant la minorité du jeune prince son fils, leur recommandant de ne point relâcher le duc d'Orléans et les autres chefs faits prisonniers à Azincourt, avant que le nouveau roi fût devenu majeur et surtout de ne jamais faire la paix avec Charles, le dauphin déshérité, sans stipuler au moins la cession de la Normandie et de l'Aquitaine en toute souveraineté. Enfin, il nomma le comte de Warwick tuteur de son fils, et son propre frère, le duc de Glocester, lord protecteur du royaume. Il rappela combien il importait de cultiver l'alliance du duc de Bourgogne en exprimant le vœu que la régence de France lui fût offerte, et il demanda qu'à son refus on la décernât à son frère, le duc de Bedfort. Henri V, ayant alors appris des médecins qu'il n'avait plus que deux heures à vivre, entendit cet arrêt sans trembler, se confessa, et consacra ses derniers instants à des pratiques de piété. Il expira dans toute la force de l'âge, le 31 août 1422. Son corps fut transféré à Westminster, où ses funérailles furent célébrées avec une grande magnificence. Jamais roi ne se rendit plus populaire par ses conquêtes; le peuple garda un culte pour la mémoire de ce prince et visita le tombeau du roi Henri comme s'il eût été un *saint en Paradis*, selon l'expression d'un vieil historien. — Ce prince ne fut pas seulement un grand capitaine, il posséda encore tous les talents d'un profond politique: nul ne sut mieux que lui exciter la division parmi ses ennemis et tirer parti des événements; mais il négligea ou dédaigna de gagner l'affection du peuple sur lequel ses victoires l'avaient appelé à régner, et ce fut la cause du peu de durée de son œuvre. L'éclat que ses conquêtes jetèrent sur son règne, en flattant la vanité des Anglais, maintint constam-

(1) Après la mort de Henri V, Catherine épousa Owen Tudor, seigneur gallois, tige de la maison de Tudor, qui régna plus tard sur le trône d'Angleterre.

ment la bonne harmonie entre le roi et le parlement. Henri avait besoin de beaucoup d'argent pour l'entretien de ses armées; les communes lui en accordèrent autant qu'il en demanda, et lui donnèrent pour sa vie les droits de tonnage et de pondage et les taxes sur les laines et les cuirs. Le roi en retour se montra bienveillant pour elles, et leur fit cette grande concession, qu'aucun statut à l'avenir ne serait valable s'il n'était revêtu de leur consentement. Il leur permit aussi d'intervenir dans la politique extérieure en soumettant à leur examen et à leur approbation un traité conclu avec l'empereur Sigismond et le célèbre traité de Troyes.

Henri ne fut marié qu'une fois; il avait épousé, en 1420, Catherine, fille d'Isabeau et de Charles VI; il n'en eut qu'un fils, qui régna sous le nom de Henri VI. E. DE B.

Stone, *Annales*. — Elmham, *Vita et Gesta Henrici V, Anglorum regis*. — Tytler, *Memoirs on the life and character of Henri V*.

HENRI VI, roi d'Angleterre, né à Windsor, en 1421, mort en 1471. Il était fils de Henri V, roi d'Angleterre, et de Catherine de France, et n'était âgé que de neuf mois quand il perdit son père. Charles VI survécut peu de jours à son gendre, et tandis que les Anglais, en vertu du traité de Troyes, proclamaient roi de France Henri VI au berceau, le dauphin, fils de Charles VI, était reconnu roi sous le nom de Charles VII dans les provinces non conquises. L'éducation du jeune prince fut confiée à Henri de Beaufort, évêque de Winchester, son grand-oncle, et la régence au frère du feu roi, le célèbre duc de Bedfort, grand capitaine et grand politique. De nouveaux succès signalèrent les débuts de ce règne; les victoires de Crevant (1423) et de Verneuil (1424) ouvrirent aux vainqueurs le chemin d'Orléans, dernière place importante qui fût encore entre les mains de Charles VII. L'héroïque Jeanne Darc (*voy.* ce nom) sauva la ville et la monarchie, et dès lors la puissance anglaise déclina rapidement sur le continent. Le dauphin ayant été sacré à Reims le 17 juillet 1429; le conseil de régence résolut d'opposer à cette solennité le couronnement du prince Henri, et cette cérémonie eut lieu à Paris, le 17 décembre 1431; mais le prestige de la victoire n'existait plus, et la défection des alliés commençait; la mort du duc de Bedfort (1435) et la capitulation de Paris (1436) achevèrent la ruine de l'œuvre de Henri V.

Pour soutenir la lutte après tant de revers, il aurait fallu redoubler d'énergie; le contraire arriva : le jeune roi avait vingt ans, mais sa faiblesse d'esprit, dégénérée plus tard en imbécillité, le rendait le jouet de ses favoris et de ses proches, qui se disputaient la prépondérance sans souci des intérêts du pays. Son mariage avec Marguerite d'Anjou (*voy.* ce nom), fille de René, comte de Provence et duc d'Anjou, vint ajouter aux malheurs de l'Angleterre (1445). Cette alliance peu populaire, la détresse financière, les exactions de la cour jointes aux défaites des armées, entretenaient au sein de la nation un profond mécontentement. La reine accusait l'ambitieux duc de Glocester, oncle du roi, d'être l'instigateur de ces murmures et lui faisait un crime de sa popularité. Le duc fut arrêté au milieu du parlement au nom du roi, son neveu, comme coupable de trahison, et deux jours après on le trouva mort dans sa prison (1447). Marguerite alors gouverna seule le royaume, avec son favori William de La Pole, duc de Suffolk. Pendant ce temps les Anglais perdaient en France leurs dernières provinces; la bataille de Formigny (1450) leur enleva la Normandie, et il ne resta plus à l'Angleterre en 1451 que la ville de Calais. Ces honteux revers mirent le comble à l'indignation publique; le meurtre du malheureux Suffolk ne calma pas la fureur populaire; tous les chefs du gouvernement furent menacés et plusieurs massacrés; enfin, le peuple du comté de Kent se souleva, et marcha sur Londres, conduit par l'Irlandais Jean Cade. L'armée royale envoyée à sa rencontre fut taillée en pièces, et les rebelles firent dans la capitale une entrée triomphale. On parvint cependant à étouffer l'insurrection, dont le chef périt les armes à la main (1450).

Le roi n'avait pas d'enfants, et l'héritier de la couronne était alors le duc d'York, descendant du quatrième fils d'Édouard III, et réunissant en sa personne, après l'extinction des Mortimer, tous les droits héréditaires de la maison de Clarence. Depuis longtemps les vœux de la nation se tournaient vers lui, et malgré les efforts de la reine, le parlement le proclama *protecteur* du royaume quand, en 1453, le roi eut perdu tout à coup la raison, la mémoire et l'usage de ses membres; Henri VI demeura dix mois comme insensible et en léthargie; enfin, il recouvra momentanément la santé, et la reine reprit sur lui son funeste ascendant. Mais le duc d'York menacé fit appel à ses partisans, et toute la nation se divisa entre les deux maisons d'York et de Lancastre. Les partisans de la première arborèrent comme signe de ralliement *la rose blanche*, ceux de la maison de Lancastre *la rose rouge*, et ces emblèmes, tirés des armoiries des deux familles rivales, donnèrent leur nom à l'une des guerres les plus sanglantes dont l'histoire fasse mention.

Marguerite, l'âme du parti de Lancastre, venait enfin d'accoucher d'un fils héritier présomptif de la couronne, elle rallia à sa cause les comtés du nord. Ceux de l'est et surtout la ville de Londres étaient favorables au duc d'York, dont le célèbre Warwick, surnommé *le faiseur de rois*, avait aussi embrassé la querelle. Le but des deux partis, comme cela s'était vu en France pendant le règne de Charles VI, était de conquérir le pouvoir et de le conserver avec une apparence de légalité en s'assurant la possession de la personne du roi.

La première rencontre eut lieu à Saint-Albans, et fut fatale aux Lancastriens (1455), qui furent de nouveau vaincus à Northampton (1460). Le duc

d'York touchait au but de son ambition; il avait déjà reçu du parlement les honneurs royaux, quand il fut défait et tué par l'armée lancastrienne; mais sa mort ne termina pas la guerre. Son fils Édouard (*voy.* ÉDOUARD IV), vainqueur à Towton (1461), fut proclamé roi par le parlement, et la sanglante bataille de Hexham (1464) sanctionna cette usurpation.

Henri VI, qui pendant ces dix années avait été tour à tour le captif des deux partis et le gage de la victoire, errait alors de retraite en retraite; il fut trahi par son hôte, sir James Harrington, dans le comté de Lancastre, où il s'était refugié, et fut livré au comte de Warwick. Le malheureux roi entra ignominieusement dans sa capitale, les jambes liées sous les flancs d'un cheval, et fut ensuite enfermé à la Tour. Il sortit de sa prison six ans plus tard, lorsque la trahison de Warwick eut momentanément renversé Édouard du trône; mais la bataille de Barnet (1471), où périt *le faiseur de rois*, et celle de Tewkesbury (1471) livrèrent de nouveau Henri aux mains d'Édourd IV. Celui-ci signala sa victoire par de terribles vengeances; l'infortuné roi fut l'une de ses premières victimes: le lendemain du retour triomphal d'Édouard à Londres (1471), on apprit la mort d'Henri VI. Son corps, suivant l'usage, fut exposé publiquement à Saint-Paul. Ce prince fut révéré comme un martyr par les partisans de la maison de Lancastre, et l'on prétend que plusieurs miracles s'accomplirent sur son tombeau. L'un de ses successeurs, Henri VIII, demanda au pape Jules II la canonisation du roi martyr, et l'on ouvrit une enquête dans ce but; mais cette démarche n'eut pas de suite. Henri n'avait eu qu'un fils nommé *Édouard:* le malheureux jeune homme, fait prisonnier après la bataille de Tewkesbury, fut conduit devant le vainqueur. « Qui vous a rendu assez hardi, lui demanda le roi, pour entrer dans mon royaume bannières déployées? — J'y suis venu, répondit le prince, pour recouvrer l'héritage de mon père. » Le roi à ces mots le frappa au visage de son gantelet de fer, et ses officiers massacrèrent le captif sous ses yeux. La mort du prince Édouard et celle de son père suspendirent pour quelque temps la guerre des *deux roses*, et Édouard IV jouit en paix de sa couronne.

Thomas Walsingham, *Acta regis Henrici Sexti.* — *Liber de Vita et Miraculis Henrici Sexti.* — Lingard, *Histoire d'Angleterre.*

HENRI VII, roi d'Angleterre, né en 1458, mort le 22 avril 1509, descendait par les femmes du troisième fils d'Édouard III, Jean de Gand, duc de Lancastre (1), dont l'arrière-petite fille, Marguerite de Sommerset, épousa le père d'Henri VII, Edmond Tudor. Celui-ci était issu du mariage secret de Owen Tudor, seigneur gallois, avec Catherine de France, veuve de Henri V, roi d'Angleterre. Le jeune Henri, d'abord connu sous le nom de *Richemond*, se trouva dès son enfance mêlé aux guerres sanglantes des *deux roses*, et partagea les malheurs de la maison de Lancastre, à laquelle il appartenait. Après la bataille de Tewkesbury (1471), si fatale à son parti, il quitta le pays de Galles, où il s'était réfugié, et, conduit par son oncle Gaspard Tudor, comte de Pembroke, il gagna la Bretagne. Son séjour en ce pays fut souvent troublé par les intrigues du roi d'Angleterre Édouard IV, qui, voyant toujours en ce jeune homme un dangereux prétendant à la couronne, ne négligeait rien pour s'en défaire. Toutefois, il mourut sans avoir obtenu que le duc de Bretagne lui livrât son hôte. A la mort d'Édouard, son frère, le duc de Glocester, meurtrier de ses deux neveux, s'empara de la couronne, et il régnait depuis un an sous le nom de Richard III, quand son confident et son complice, le duc de Buckingham, résolut de le renverser du trône et d'y élever le jeune exilé. Dans ce but, il se ligua avec plusieurs seigneurs des comtés méridionaux. L'Angleterre, épuisée par les guerres civiles, souhaitait ardemment la fusion des deux branches royales; on exigea donc de Henri de Lancastre le serment d'épouser sa cousine Élisabeth, fille du feu roi Édouard IV, de la maison d'York, et le jour fut fixé pour une insurrection générale. Henri mit à la voile à Saint-Malo avec quarante bâtiments; mais les vents contraires le retinrent longtemps, et lorsqu'il atteignit la côte de Devon, déjà l'entreprise avait avorté. Buckingham avait en effet déployé son étendard à Brecon, tandis que sur beaucoup d'autres points la noblesse se déclarait pour Henri et le proclamait roi. Henri n'osa débarquer, et avant que ses partisans fussent parvenus à se réunir, Buckingham, abandonné de ses soldats, fut arrêté et exécuté. Ses principaux complices, Morton, évêque d'Ély, l'évêque d'Exeter et le marquis de Dorset, échappèrent aux recherches : ils rejoignirent Henri de Richmond sur le continent, où cinq cents exilés vinrent avec eux lui rendre hommage comme à leur souverain, et la conjuration que Richard avait cru étouffer se montra de nouveau menaçante. Pour la déjouer, le roi eut recours à la corruption; il obtint de Landais, ministre du duc de Bretagne, la promesse de lui livrer son ennemi. Mais ce dernier, averti du danger, s'enfuit en France, et demanda asile au roi Charles VIII, successeur de Louis XI. Il trouva en ce prince non-seulement un hôte généreux, mais encore un allié, qui seconda ses projets sur le trône d'Angleterre.

Le 1[er] août 1485 Henri mit à la voile à Harfleur; six jours après, il débarqua sur la côte du pays de Galles, berceau de sa famille, où son nom était resté populaire. Il n'avait avec lui que 2,000 hommes, la plupart Français; mais cette

(1) Henri n'était pas l'héritier le plus proche de cette maison. Il n'était issu que du troisième mariage de Jean de Gand. Plusieurs princes et princesses, descendant de sa première femme, Blanche de Lancastre, et de la seconde, Constance de Castille, vivaient alors dans la péninsule espagnole; mais leur éloignement et le défaut de moyens pour soutenir leurs droits leur enlevaient toute espérance de les faire valoir. (Mac-Intosh., *Hist. d'Angleterre.*)

petite armée, rapidement grossie dans sa marche, s'éleva bientôt à 6,000 hommes. Richard, au premier bruit de l'approche de son rival, marcha résolument à sa rencontre, et quinze jours après le débarquement de Richemond, les deux armées se trouvaient en présence, dans le comté de Leicester, près de Bosworth (1485), où Richard, vaincu, perdit la couronne et la vie. Cette journée faisant passer le sceptre de la maison de Plantagenet dans celle du Gallois Owen Tudor, mit fin à la guerre des *deux roses*, dans laquelle avaient péri quatre-vingts princes du sang royal d'Angleterre. Le vainqueur marcha sur la capitale, mais il n'y entra point en conquérant. On remarqua qu'il évitait soigneusement toute démonstration militaire, ne paraissant vouloir tenir la couronne que de ses droits et des vœux du peuple. Il fut sacré à Westminster, par l'archevêque de Cantorbéry, le 30 octobre 1485.

Lui-même, cependant, reconnaissait la faiblesse de ses droits; il voyait la faction ennemie des York toujours redoutable et populaire. Dans l'espoir d'établir une paix durable, il se décida, malgré sa haine implacable pour cette maison, à épouser la jeune princesse Élisabeth, fille d'Édouard IV, et fit révoquer l'acte par lequel un parlement avait déclaré sa naissance illégitime, sous le règne précédent. Mais Henri était trop habile pour laisser percer ses doutes et ses craintes, et dans l'acte de succession à la couronne aucune mention ne fut faite d'Élisabeth, ni aucune allusion au droit que Henri VII pouvait tenir de la victoire : il fut dit simplement que l'héritage de la couronne était, demeurait et appartenait à la personne royale du souverain seigneur actuel, le roi Henri VII, et aux héritiers légitimes de son sang à perpétuité. Par une dernière précaution, le jeune Édouard Plantagenet, comte de Warwick, fils de l'infortuné Clarence, exécuté par l'ordre d'Édouard IV, fut enfermé à la Tour de Londres. Toute la politique et la prudence du nouveau prince ne le mirent point à l'abri des complots que la sœur d'Édouard IV, Marguerite, duchesse douarière de Bourgogne, ne cessa de lui susciter. La première entreprise sérieuse qui menaça le trône de Henri est celle de l'imposteur Lambert Simnel. Ce jeune homme, fils d'un obscur marchand d'Oxford, fut reconnu par les ennemis de Henri comme étant ce même Édouard Plantagenet qu'il retenait prisonnier.

A la nouvelle de cette tentative inconcevable, le roi fit promener à cheval, dans les rues de Londres, le véritable comte de Warwick, et chacun fut invité à s'assurer de son identité. Les conjurés, déconcertés par cette mesure, tournèrent les yeux vers l'Irlande, où la colonie du *Pale* conservait pour la maison d'York un profond attachement. Son gouverneur, le comte de Kildare, accueillit ouvertement le prétendant, qui fut proclamé et sacré sous le nom d'Édouard VI, roi d'Angleterre et de France et lord d'Irlande. Un parlement fut convoqué en son nom, et une armée d'environ 8,000 hommes débarqua dans le comté de Lancastre et se dirigea vers Londres. Les troupes royales, sous les ordres du comte d'Oxford, rencontrèrent les rebelles à Stocke, et les taillèrent en pièces. L'aventurier Simnel fut pris, et avoua son imposture; le vainqueur se montra clément : il donna au prétendu Édouard VI un emploi de marmiton dans ses cuisines, et le nomma ensuite son fauconnier.

Les affaires de Bretagne occupèrent à cette époque l'attention de Henri. Cette belle province, depuis longtemps convoitée par les rois de France, était alors menacée d'une annexion à ce royaume. Les prétentions de la France étaient appuyées d'une armée contre laquelle la jeune duchesse Anne, héritière du duché, était impuissante à lutter. Dans cette extrémité, elle invoqua le secours du roi d'Angleterre. Cet appui, qu'Henri lui vendit chèrement, vint trop tard, et la duchesse, assiégée dans Rennes, fut obligée de donner sa main au roi Charles VIII, quoiqu'elle fût déjà mariée par procuration à Maximilien, roi des Romains. Ce dernier ressentit profondément cette injure, et pour s'en venger s'allia à Henri VII et à Ferdinand V d'Aragon.

La nécessité de cette guerre fut le prétexte dont le cupide Henri se servit auprès de ses sujets pour en tirer de l'argent; ce qu'il fit d'une part en exigeant des dons gratuits ou *benevolences*, et d'autre part en annonçant au parlement la résolution de passer en France avec une armée à l'effet de revendiquer son droit sur ce royaume et de le conquérir. Il obtint ainsi des subsides considérables, et vit accourir sous ses drapeaux une nombreuse noblesse pour laquelle une guerre en France était toujours populaire, et qui s'imposait volontairement dans ce but d'énormes sacrifices. Henri VII franchit le détroit en octobre 1492, avec une armée de 25,000 hommes d'infanterie et de 16,000 chevaux, et investit aussitôt Boulogne; mais cette guerre n'était réellement pour les deux grands alliés de Maximilien, les rois d'Aragon et d'Angleterre, qu'une occasion d'accroître l'un ses États, l'autre son trésor. Déjà Ferdinand négociait la paix, au moyen de la cession du Roussillon et de la Cerdagne, et Henri VII promettait sous main d'abandonner l'entreprise s'il obtenait de Charles VIII un dédommagement pécuniaire. Charles s'estima heureux d'obtenir à ce prix la paisible possession de la Bretagne, et il signa avec Henri VII (3 novembre 1492), à Étaples, un traité par lequel il s'obligeait à lui payer 745,000 écus. Le roi d'Angleterre fit entrer dans ses coffres avec l'or de la France la plus grande partie des sommes qu'il avait obtenues pour la conquérir, et il gagna de la sorte, selon l'expression de son historien Bacon, sur ses sujets par la guerre et sur ses ennemis par la paix.

Henri fut sans doute aussi porté à conclure une

d'York touchait au but de son ambition ; il avait déjà reçu du parlement les honneurs royaux, quand il fut défait et tué par l'armée lancastrienne ; mais sa mort ne termina pas la guerre. Son fils Édouard (*voy.* ÉDOUARD IV), vainqueur à Towton (1461), fut proclamé roi par le parlement, et la sanglante bataille de Hexham (1464) sanctionna cette usurpation.

Henri VI, qui pendant ces dix années avait été tour à tour le captif des deux partis et le gage de la victoire, errait alors de retraite en retraite ; il fut trahi par son hôte, sir James Harrington, dans le comté de Lancastre, où il s'était refugié, et fut livré au comte de Warwick. Le malheureux roi entra ignominieusement dans sa capitale, les jambes liées sous les flancs d'un cheval, et fut ensuite enfermé à la Tour. Il sortit de sa prison six ans plus tard, lorsque la trahison de Warwick eut momentanément renversé Édouard du trône; mais la bataille de Barnet (1471), où périt *le faiseur de rois*, et celle de Tewkesbury (1471) livrèrent de nouveau Henri aux mains d'Édourd IV. Celui-ci signala sa victoire par de terribles vengeances ; l'infortuné roi fut l'une de ses premières victimes : le lendemain du retour triomphal d'Édouard à Londres (1471), on apprit la mort d'Henri VI. Son corps, suivant l'usage, fut exposé publiquement à Saint-Paul. Ce prince fut révéré comme un martyr par les partisans de la maison de Lancastre, et l'on prétend que plusieurs miracles s'accomplirent sur son tombeau. L'un de ses successeurs, Henri VIII, demanda au pape Jules II la canonisation du roi martyr, et l'on ouvrit une enquête dans ce but ; mais cette démarche n'eut pas de suite. Henri n'avait eu qu'un fils nommé *Édouard* : le malheureux jeune homme, fait prisonnier après la bataille de Tewkesbury, fut conduit devant le vainqueur. « Qui vous a rendu assez hardi, lui demanda le roi, pour entrer dans mon royaume bannières déployées ? — J'y suis venu, répondit le prince, pour recouvrer l'héritage de mon père. » Le roi à ces mots le frappa au visage de son gantelet de fer, et ses officiers massacrèrent le captif sous ses yeux. La mort du prince Édouard et celle de son père suspendirent pour quelque temps la guerre des *deux roses*, et Édouard IV jouit en paix de sa couronne.

Thomas Walsingham, *Acta regis Henrici Sexti*.— *Liber de Vita et Miraculis Henrici Sexti*. — Lingard, *Histoire d'Angleterre*.

HENRI VII, roi d'Angleterre, né en 1458, mort le 22 avril 1509, descendait par les femmes du troisième fils d'Édouard III, Jean de Gand, duc de Lancastre (1), dont l'arrière-petite fille, Marguerite de Sommerset, épousa le père d'Henri VII, Edmond Tudor. Celui-ci était issu du mariage secret de Owen Tudor, seigneur gallois, avec Catherine de France, veuve de Henri V, roi d'Angleterre. Le jeune Henri, d'abord connu sous le nom de *Richemond*, se trouva dès son enfance mêlé aux guerres sanglantes des *deux roses*, et partagea les malheurs de la maison de Lancastre, à laquelle il appartenait. Après la bataille de Tewkesbury (1471), si fatale à son parti, il quitta le pays de Galles, où il s'était réfugié, et, conduit par son oncle Gaspard Tudor, comte de Pembroke, il gagna la Bretagne. Son séjour en ce pays fut souvent troublé par les intrigues du roi d'Angleterre Édouard IV, qui, voyant toujours en ce jeune homme un dangereux prétendant à la couronne, ne négligeait rien pour s'en défaire. Toutefois, il mourut sans avoir obtenu que le duc de Bretagne lui livrât son hôte. A la mort d'Édouard, son frère, le duc de Glocester, meurtrier de ses deux neveux, s'empara de la couronne, et il régnait depuis un an sous le nom de Richard III, quand son confident et son complice, le duc de Buckingham, résolut de le renverser du trône et d'y élever le jeune exilé. Dans ce but, il se ligua avec plusieurs seigneurs des comtés méridionaux. L'Angleterre, épuisée par les guerres civiles, souhaitait ardemment la fusion des deux branches royales ; on exigea donc de Henri de Lancastre le serment d'épouser sa cousine Élisabeth, fille du feu roi Édouard IV, de la maison d'York, et le jour fut fixé pour une insurrection générale. Henri mit à la voile à Saint-Malo avec quarante bâtiments ; mais les vents contraires le retinrent longtemps, et lorsqu'il atteignit la côte de Devon, déjà l'entreprise avait avorté. Buckingham avait en effet déployé son étendard à Brecon, tandis que sur beaucoup d'autres points la noblesse se déclarait pour Henri et le proclamait roi. Henri n'osa débarquer, et avant que ses partisans fussent parvenus à se réunir, Buckingham, abandonné de ses soldats, fut arrêté et exécuté. Ses principaux complices, Morton, évêque d'Ély, l'évêque d'Exeter et le marquis de Dorset, échappèrent aux recherches : ils rejoignirent Henri de Richmond sur le continent, où cinq cents exilés vinrent avec eux lui rendre hommage comme à leur souverain, et la conjuration que Richard avait cru étouffer se montra de nouveau menaçante. Pour la déjouer, le roi eut recours à la corruption ; il obtint de Landais, ministre du duc de Bretagne, la promesse de lui livrer son ennemi. Mais ce dernier, averti du danger, s'enfuit en France, et demanda asile au roi Charles VIII, successeur de Louis XI. Il trouva en ce prince non-seulement un hôte généreux, mais encore un allié, qui seconda ses projets sur le trône d'Angleterre.

Le 1er août 1485 Henri mit à la voile à Harfleur ; six jours après, il débarqua sur la côte du pays de Galles, berceau de sa famille, où son nom était resté populaire. Il n'avait avec lui que 2,000 hommes, la plupart Français ; mais cette

(1) Henri n'était pas l'héritier le plus proche de cette maison. Il n'était issu que du troisième mariage de Jean de Gand. Plusieurs princes et princesses, descendant de sa première femme, Blanche de Lancastre, et de la seconde, Constance de Castille, vivaient alors dans la péninsule espagnole ; mais leur éloignement et le défaut de moyens pour soutenir leurs droits leur enlevaient toute espérance de les faire valoir. (Mac-Intosh., *Hist. d'Angleterre*.)

petite armée, rapidement grossie dans sa marche, s'éleva bientôt à 6,000 hommes. Richard, au premier bruit de l'approche de son rival, marcha résolument à sa rencontre, et quinze jours après le débarquement de Richemond, les deux armées se trouvaient en présence, dans le comté de Leicester, près de Bosworth (1485), où Richard, vaincu, perdit la couronne et la vie. Cette journée faisant passer le sceptre de la maison de Plantagenet dans celle du Gallois Owen Tudor, mit fin à la guerre des *deux roses*, dans laquelle avaient péri quatre-vingts princes du sang royal d'Angleterre. Le vainqueur marcha sur la capitale, mais il n'y entra point en conquérant. On remarqua qu'il évitait soigneusement toute démonstration militaire, ne paraissant vouloir tenir la couronne que de ses droits et des vœux du peuple. Il fut sacré à Westminster, par l'archevêque de Cantorbéry, le 30 octobre 1485.

Lui-même, cependant, reconnaissait la faiblesse de ses droits ; il voyait la faction ennemie des York toujours redoutable et populaire. Dans l'espoir d'établir une paix durable, il se décida, malgré sa haine implacable pour cette maison, à épouser la jeune princesse Élisabeth, fille d'Édouard IV, et fit révoquer l'acte par lequel un parlement avait déclaré sa naissance illégitime, sous le règne précédent. Mais Henri était trop habile pour laisser percer ses doutes et ses craintes, et dans l'acte de succession à la couronne aucune mention ne fut faite d'Élisabeth, ni aucune allusion au droit que Henri VII pouvait tenir de la victoire : il fut dit simplement que l'héritage de la couronne était, demeurait et appartenait à la personne royale du souverain seigneur actuel, le roi Henri VII, et aux héritiers légitimes de son sang à perpétuité. Par une dernière précaution, le jeune Édouard Plantagenet, comte de Warwick, fils de l'infortuné Clarence, exécuté par l'ordre d'Édouard IV, fut enfermé à la Tour de Londres. Toute la politique et la prudence du nouveau prince ne le mirent point à l'abri des complots que la sœur d'Édouard IV, Marguerite, duchesse douairière de Bourgogne, ne cessa de lui susciter. La première entreprise sérieuse qui menaça le trône de Henri est celle de l'imposteur Lambert Simnel. Ce jeune homme, fils d'un obscur marchand d'Oxford, fut reconnu par les ennemis de Henri comme étant ce même Édouard Plantagenet qu'il retenait prisonnier.

A la nouvelle de cette tentative inconcevable, le roi fit promener à cheval, dans les rues de Londres, le véritable comte de Warwick, et chacun fut invité à s'assurer de son identité. Les conjurés, déconcertés par cette mesure, tournèrent les yeux vers l'Irlande, où la colonie du *Pale* conservait pour la maison d'York un profond attachement. Son gouverneur, le comte de Kildare, accueillit ouvertement le prétendant, qui fut proclamé et sacré sous le nom d'Édouard VI, roi d'Angleterre et de France et lord d'Irlande. Un parlement fut convoqué en son nom, et une armée d'environ 8,000 hommes débarqua dans le comté de Lancastre et se dirigea vers Londres. Les troupes royales, sous les ordres du comte d'Oxford, rencontrèrent les rebelles à Stocke, et les taillèrent en pièces. L'aventurier Simnel fut pris, et avoua son imposture ; le vainqueur se montra clément : il donna au prétendu Édouard VI un emploi de marmiton dans ses cuisines, et le nomma ensuite son fauconnier.

Les affaires de Bretagne occupèrent à cette époque l'attention de Henri. Cette belle province, depuis longtemps convoitée par les rois de France, était alors menacée d'une annexion à ce royaume. Les prétentions de la France étaient appuyées d'une armée contre laquelle la jeune duchesse Anne, héritière du duché, était impuissante à lutter. Dans cette extrémité, elle invoqua le secours du roi d'Angleterre. Cet appui, qu'Henri lui vendit chèrement, vint trop tard, et la duchesse, assiégée dans Rennes, fut obligée de donner sa main au roi Charles VIII, quoiqu'elle fût déjà mariée par procuration à Maximilien, roi des Romains. Ce dernier ressentit profondément cette injure, et pour s'en venger s'allia à Henri VII et à Ferdinand V d'Aragon.

La nécessité de cette guerre fut le prétexte dont le cupide Henri se servit auprès de ses sujets pour en tirer de l'argent ; ce qu'il fit d'une part en exigeant des dons gratuits ou *benevolences*, et d'autre part en annonçant au parlement la résolution de passer en France avec une armée à l'effet de revendiquer son droit sur ce royaume et de le conquérir. Il obtint ainsi des subsides considérables, et vit accourir sous ses drapeaux une nombreuse noblesse pour laquelle une guerre en France était toujours populaire, et qui s'imposait volontairement dans ce but d'énormes sacrifices. Henri VII franchit le détroit en octobre 1492, avec une armée de 25,000 hommes d'infanterie et de 16,000 chevaux, et investit aussitôt Boulogne ; mais cette guerre n'était réellement pour les deux grands alliés de Maximilien, les rois d'Aragon et d'Angleterre, qu'une occasion d'accroître l'un ses États, l'autre son trésor. Déjà Ferdinand négociait la paix, au moyen de la cession du Roussillon et de la Cerdagne, et Henri VII promettait sous main d'abandonner l'entreprise s'il obtenait de Charles VIII un dédommagement pécuniaire. Charles s'estima heureux d'obtenir à ce prix la paisible possession de la Bretagne, et il signa avec Henri VII (3 novembre 1492), à Étaples, un traité par lequel il s'obligeait à lui payer 745,000 écus. Le roi d'Angleterre fit entrer dans ses coffres avec l'or de la France la plus grande partie des sommes qu'il avait obtenues pour la conquérir, et il gagna de la sorte, selon l'expression de son historien Bacon, sur ses sujets par la guerre et sur ses ennemis par la paix.

Henri fut sans doute aussi porté à conclure une

paix si précipitée avec la France, par les nouvelles difficultés que lui suscita la duchesse douairière de Bourgogne, en créant un nouveau prétendant au trône dans la personne d'un jeune aventurier, nommé Perkins Warbeck, fils d'un juif converti de Tournai, qu'elle vit et encouragea secrètement. Il se donnait pour Richard Plantagenet, duc d'York, qu'on disait échappé dans la Tour aux assassins de son frère Édouard V.

Perkins, avec l'aide de Charles VIII et du roi d'Écosse, fut longtemps pour Henri un sujet d'inquiétude; mais enfin, abandonné de ses alliés, l'imposteur tomba entre les mains du roi, qui le fit enfermer à la Tour, d'où bientôt il le tira pour l'envoyer à l'échafaud. Il y fut suivi (1499) par le dernier des Plantagenets, le comte de Warwick, sacrifié par Henri aux instances du roi d'Aragon, qui refusait d'accorder sa fille Catherine au prince de Galles tant que ce compétiteur serait vivant. Cette union, cimentée par le sang, fut prématurément rompue par la mort du jeune prince. Catherine, pour complaire aux deux rois, fut fiancée l'année suivante au frère du défunt, alors âgé de douze ans seulement, et qui fut depuis Henri VIII. A la même époque Henri resserrait son alliance avec le roi d'Écosse Jacques IV (1503), en lui faisant épouser sa fille Marguerite Tudor, mariage qui rendit la paix durable sur une frontière toujours menacée, et prépara la fusion des deux royaumes. Henri à cette occasion montra une sagacité remarquable. Un de ses conseillers lui exprimant la crainte de voir un jour la couronne d'Angleterre passer ainsi sur la tête du roi d'Écosse : « Dans ce cas, répondit-il, ce serait l'Écosse qui serait ajoutée à l'Angleterre, et non l'Angleterre à l'Écosse. Le plus grand royaume entraînerait le plus petit. »

La ruse et la violence présidaient alors aux relations des princes entre eux. La conduite d'Henri VII avec l'archiduc Philippe, souverain de la Bourgogne et des Pays-Bas, en est un frappant exemple. Ce prince se rendant en Castille, dans les États de sa femme, fut contraint par la tempête de relâcher sur la côte d'Angleterre, où il descendit et fut arrêté. Le roi Henri VII, son parent, le reçut avec de grands honneurs; mais il abusa du hasard qui le lui livrait, pour exiger de lui le renouvellement du traité de commerce entre l'Angleterre et la Flandre, traité tout favorable aux Anglais. Il arracha encore de l'archiduc par la menace une autre promesse plus humiliante; ce fut de livrer entre ses mains un infortuné, neveu d'Édouard IV, Jean de la Pole, comte de Suffolk, réfugié en Flandre. Après une longue résistance, l'archiduc lui livra son hôte, à la condition que le roi respecterait sa vie. Henri tint son serment pendant le peu d'années qu'il vécut; mais fidèle jusqu'au dernier moment à sa haine contre la maison d'York, il recommanda à son fils à son lit de mort d'exécuter ce meurtre odieux.

Une autre passion, l'avarice, dominait l'âme de ce prince. Les trésors qu'il avait amassés, et qu'il tenait sous clef dans des endroits secrets à Richemond, s'élevaient, dit-on, à près de 1,800,000 livres sterling, somme presque fabuleuse, qui équivaudrait à 16,000,000 de liv. sterl. actuelles. Le roi établit pour grossir ainsi son épargne le plus odieux système d'exactions. Il fut secondé par le cardinal Morton, son conseiller, et plus tard par Empson et Dudley, serviles instruments de ses passions. Ils faisaient l'un et l'autre servir les lois et le simulacre de la justice à l'oppression et aux rapines. Confiscations, amendes, fausses accusations, ventes de pardon et d'amnistie, tous les moyens leur étaient bons. Enfin, enhardis par le succès, ils dédaignèrent, selon l'expression de Bacon, de montrer même le profil de la justice.

Henri VII, veuf de la reine Élisabeth, songeait à contracter un second mariage, avec la reine douairière de Naples, veuve du roi Ferdinand, quand il sentit les premières atteintes de la mort. Tournant alors les yeux sur son avenir éteint, il tenta de fléchir la justice divine et d'acheter sa réconciliation avec le ciel par le sacrifice de ses coupables richesses, avec lesquelles il fit des aumônes et fonda des établissements religieux. Il ordonna dans son testament que des restitutions fussent faites à ceux qu'il avait injustement dépouillés. Il mourut de consomption, dans sa résidence favorite de Richemond, après un règne de vingt-trois ans et dans la cinquante-deuxième année de son âge (1509), laissant la couronne à son fils Henri, qui régna sous le nom d'Henri VIII. Ce prince n'eut dans le caractère ni générosité ni grandeur; jamais il ne se laissa entraîner loin du but qu'il poursuivait par une affection tendre ou par l'attrait du plaisir. Un écrivain célèbre a dit de lui : « Aucun personnage de l'histoire, avec autant d'intelligence et de courage, n'éveilla si peu de sympathie; il portait un discernement subtil dans un esprit étroit. Son amour pour la paix serait digne des plus grandes louanges s'il fût parti d'une source plus pure; mais cet amour dans Henri n'était que la préférence donnée à l'astuce sur la force, et caractérisait toute sa politique. S'il n'eut aucune de ces qualités qui attirent l'amour ou l'admiration, il fit du moins voir quelques-unes de celles par lesquelles les princes s'affermissent contre les dangers : la persévérance, la vigilance et l'adresse, tempérées par la circonspection. » Il maintint, malgré de nombreuses révoltes, l'ordre et la paix dans l'État, et laissa en Europe un nom respecté. On peut en un mot appliquer à Henri le trait par lequel l'historien de Louis XI termine le portrait de ce prince : « A tout prendre, ce fut un roi. »

Plusieurs lois importantes datent de ce règne : il fut permis à la noblesse d'aliéner ses biens en cassant les anciennes substitutions; mais on lui retira le privilège d'entretenir une clientèle armée. Une institution fameuse, celle dite de la *chambre étoilée*, reçut, sur la demande du roi,

la sanction ou parlement. Le premier objet de cette cour paraît avoir été de prononcer la suppression des associations illégales, dangereuses pour la tranquillité publique; mais plus tard, arbitre des sentences des jurés qu'elle cassait à volonté, elle s'affranchit du joug des lois, et devint, sous le nom de *chambre ardente*, l'instrument principal de la tyrannie des Tudors.

La reine Élisabeth d'York donna à Henri VII huit enfants, dont plusieurs moururent en bas âge. L'une des filles, comme nous l'avons dit plus haut, épousa Jacques IV, roi d'Écosse, une autre fut mariée au roi de France Louis XII.

François Bacon, *Historia Regni Henrici VII*. — Marsollier, *Histoire d'Henri VII, roi d'Angleterre*. — Robert Fabien, *Chronique*.

HENRI VIII, roi d'Angleterre, né le 28 juin 1491, mort le 28 janvier 1547, second fils du roi Henri VII, avait été dans son enfance destiné à l'Église, mais la mort de son frère aîné le rendit héritier de la couronne. Il était dans sa dix-huitième année quand il succéda à son père, et six semaines environ après cet événement il accomplit son mariage avec la veuve de son frère Arthur, Catherine d'Aragon, à laquelle il avait été fiancé. Il réunissait en sa personne, par son père, Henri Tudor, descendant de Lancastre, et par sa mère Élisabeth d'York, les droits des deux branches royales d'Angleterre, et il eut ce remarquable avantage sur les rois ses prédécesseurs, qu'il fut le premier depuis un siècle dont les titres à la couronne n'eussent pas été contestés. Il donna des espérances aux gens de bien dans la première année de son règne, et rien ne fit pressentir alors les horreurs qui en marquèrent la suite : on en peut juger par ce portrait remarquable qu'a tracé du prince un ministre de Venise à Londres lorsque Henri avait à peine vingt-neuf ans. « Ce monarque, dit-il, est parfaitement bien fait, et fort au-dessus, à cet égard, de tout autre prince chrétien... Il est excellent musicien et compositeur, cavalier et lutteur admirable, et il connaît assez bien les langues latine, française et espagnole. Les jours où il va à la chasse il entend trois messes, les autres jours il en entend jusqu'à cinq... Il est extraordinairement passionné pour l'exercice de la chasse, et ne s'y livre jamais sans fatiguer huit ou dix chevaux. Affable et débonnaire, il n'offense personne. Il dit souvent : « Je voudrais que chacun pût se contenter de sa condition, comme nous nous contentons de nos îles. » Il possède de grandes richesses, et désire beaucoup maintenir la paix. » Toutefois, les observateurs attentifs découvraient déjà dans son caractère les germes d'un orgueil opiniâtre et d'un égoïsme effréné.

Les guerres d'Italie occupaient l'Europe à l'avénement de Henri VIII. Louis XII régnait en France; il s'était laissé éblouir, comme son prédécesseur Charles VIII, par l'espoir de conquérir l'Italie, et il était entré contre Venise, avec l'empereur Maximilien et le roi d'Espagne, dans la ligue de Cambrai, formée par le pape Jules II. Mais cette alliance, née de l'ambition de ces princes, se rompit quand il fut question du partage des possessions vénitiennes. Une nouvelle ligue se forma alors contre les Français, entre le pape, les Vénitiens, les Suisses et Ferdinand V le Catholique, roi d'Aragon; Henri, que les projets ambitieux de Louis XII inquiétaient, se joignit aux confédérés (1512), mais l'armée qu'il destinait à envahir la Gascogne, ancienne dépendance de la couronne d'Angleterre, fut occupée par son allié Ferdinand à la conquête de la Navarre, et revint dans ses foyers sans avoir franchi la frontière française. Henri VIII fut plus heureux contre la France l'année suivante; il était entré en 1513 avec l'empereur Maximilien, le roi d'Aragon et le pape Léon X, successeur de Jules II, dans une nouvelle alliance, appelée la *ligue de Malines*, et il gagna en Artois la bataille de Guinegate, connue dans l'histoire sous le nom de *journée des Éperons*, à cause de la déroute complète de la gendarmerie française. Louis XII n'avait alors pour alliés en Europe que les Vénitiens et les Écossais. « Ceux-ci firent une irruption en Angleterre, tandis qu'une grande partie des forces anglaises étaient engagées sur le continent; mais cette tentative fut désastreuse pour l'Écosse. Le comte de Surrey, général en chef de l'armée de Henri VIII, sur la frontière du nord, livra bataille aux Écossais à Floddenfield, le 7 septembre 1513, et il en fit un affreux carnage. Le roi d'Écosse, Jacques IV, y perdit la vie; avec lui périrent le prince son fils, le primat du royaume, Alexandre Stuart, vingt-quatre lords et quatre cents chevaliers. — Louis XII signa bientôt après une trêve avec les puissances liguées contre lui, et épousa Marie Tudor, fille de Henri VII et sœur de Henri VIII. Ce mariage hâta la signature de la paix entre les deux princes, et le monarque français expira peu de mois après l'avoir conclue. Le règne de Henri VIII est beaucoup moins remarquable par les actes accomplis au dehors que par les événements intérieurs, politiques et religieux. Dès son avénement il envoya à l'échafaud deux ministres de son père, Dudley et Empson, instruments de ses exactions les plus odieuses. D'autres conseillers du roi furent plus heureux, et restèrent quelque temps à la tête des affaires; mais bientôt Wolsey (*voyez* ce nom) les écarta tous. Ce célèbre ministre, grâce à son habileté, acquit promptement un grand crédit sur l'esprit du roi. L'évêché de Lincoln, puis l'archevêché d'York, le cardinalat et les sceaux de la chancellerie furent les divers degrés de sa fortune; enfin, en 1519, il fut nommé légat du pape, avec un pouvoir sans limites. La lutte était alors ouverte entre Charles V et François Ier, au sujet du Milanais. Les souverains rivaux recherchèrent l'un et l'autre l'appui de Henri VIII, qui eut avec François Ier à Guines, près de Calais,

paix si précipitée avec la France, par les nouvelles difficultés que lui suscita la duchesse douairière de Bourgogne, en créant un nouveau prétendant au trône dans la personne d'un jeune aventurier, nommé Perkins Warbeck, fils d'un juif converti de Tournai, qu'elle vit et encouragea secrètement. Il se donnait pour Richard Plantagenet, duc d'York, qu'on disait échappé dans la Tour aux assassins de son frère Édouard V.

Perkins, avec l'aide de Charles VIII et du roi d'Écosse, fut longtemps pour Henri un sujet d'inquiétude; mais enfin, abandonné de ses alliés, l'imposteur tomba entre les mains du roi, qui le fit enfermer à la Tour, d'où bientôt il le tira pour l'envoyer à l'échafaud. Il y fut suivi (1499) par le dernier des Plantagenets, le comte de Warwick, sacrifié par Henri aux instances du roi d'Aragon, qui refusait d'accorder sa fille Catherine au prince de Galles tant que ce compétiteur serait vivant. Cette union, cimentée par le sang, fut prématurément rompue par la mort du jeune prince. Catherine, pour complaire aux deux rois, fut fiancée l'année suivante au frère du défunt, alors âgé de douze ans seulement, et qui fut depuis Henri VIII. A la même époque Henri resserrait son alliance avec le roi d'Écosse Jacques IV (1503), en lui faisant épouser sa fille Marguerite Tudor, mariage qui rendit la paix durable sur une frontière toujours menacée, et prépara la fusion des deux royaumes. Henri à cette occasion montra une sagacité remarquable. Un de ses conseillers lui exprimant la crainte de voir un jour la couronne d'Angleterre passer ainsi sur la tête du roi d'Écosse : « Dans ce cas, répondit-il, ce serait l'Écosse qui serait ajoutée à l'Angleterre, et non l'Angleterre à l'Écosse. Le plus grand royaume entraînerait le plus petit. »

La ruse et la violence présidaient alors aux relations des princes entre eux. La conduite d'Henri VII avec l'archiduc Philippe, souverain de la Bourgogne et des Pays-Bas, en est un frappant exemple. Ce prince se rendant en Castille, dans les États de sa femme, fut contraint par la tempête de relâcher sur la côte d'Angleterre, où il descendit et fut arrêté. Le roi Henri VII, son parent, le reçut avec de grands honneurs; mais il abusa du hasard qui le lui livrait, pour exiger de lui le renouvellement du traité de commerce entre l'Angleterre et la Flandre, traité tout favorable aux Anglais. Il arracha encore de l'archiduc par la menace une autre promesse plus humiliante; ce fut de livrer entre ses mains un infortuné, neveu d'Édouard IV, Jean de la Pole, comte de Suffolk, réfugié en Flandre. Après une longue résistance, l'archiduc lui livra son hôte, à la condition que le roi respecterait sa vie. Henri tint son serment pendant le peu d'années qu'il vécut; mais fidèle jusqu'au dernier moment à sa haine contre la maison d'York, il recommanda à son fils à son lit de mort d'exécuter ce meurtre odieux.

Une autre passion, l'avarice, dominait l'âme de ce prince. Les trésors qu'il avait amassés, et qu'il tenait sous clef dans des endroits secrets à Richemond, s'élevaient, dit-on, à près de 1,800,000 livres sterling, somme presque fabuleuse, qui équivaudrait à 16,000,000 de liv. sterl. actuelles. Le roi établit pour grossir ainsi son épargne le plus odieux système d'exactions. Il fut secondé par le cardinal Morton, son conseiller, et plus tard par Empson et Dudley, serviles instruments de ses passions. Ils faisaient l'un et l'autre servir les lois et le simulacre de la justice à l'oppression et aux rapines. Confiscations, amendes, fausses accusations, ventes de pardon et d'amnistie, tous les moyens leur étaient bons. Enfin, enhardis par le succès, ils dédaignèrent, selon l'expression de Bacon, de montrer même le profil de la justice.

Henri VII, veuf de la reine Élisabeth, songeait à contracter un second mariage, avec la reine douairière de Naples, veuve du roi Ferdinand, quand il sentit les premières atteintes de la mort. Tournant alors les yeux sur son avenir éteint, il tenta de fléchir la justice divine et d'acheter sa réconciliation avec le ciel par le sacrifice de ses coupables richesses, avec lesquelles il fit des aumônes et fonda des établissements religieux. Il ordonna dans son testament que des restitutions fussent faites à ceux qu'il avait injustement dépouillés. Il mourut de consomption, dans sa résidence favorite de Richemond, après un règne de vingt-trois ans et dans la cinquante-deuxième année de son âge (1509), laissant la couronne à son fils Henri, qui régna sous le nom d'Henri VIII. Ce prince n'eut dans le caractère ni générosité ni grandeur; jamais il ne se laissa entraîner loin du but qu'il poursuivait par une affection tendre ou par l'attrait du plaisir. Un écrivain célèbre a dit de lui : « Aucun personnage de l'histoire, avec autant d'intelligence et de courage, n'éveilla si peu de sympathie; il portait un discernement subtil dans un esprit étroit. Son amour pour la paix serait digne des plus grandes louanges s'il fût parti d'une source plus pure; mais cet amour dans Henri n'était que la préférence donnée à l'astuce sur la force, et caractérisait toute sa politique. S'il n'eut aucune de ces qualités qui attirent l'amour ou l'admiration, il fit du moins voir quelques-unes de celles par lesquelles les princes s'affermissent contre les dangers : la persévérance, la vigilance et l'adresse, tempérées par la circonspection. » Il maintint, malgré de nombreuses révoltes, l'ordre et la paix dans l'État, et laissa en Europe un nom respecté. On peut en un mot appliquer à Henri le trait par lequel l'historien de Louis XI termine le portrait de ce prince : « A tout prendre, ce fut un roi. »

Plusieurs lois importantes datent de ce règne : il fut permis à la noblesse d'aliéner ses biens en cassant les anciennes substitutions; mais on lui retira le privilége d'entretenir une clientèle armée. Une institution fameuse, celle dite de la *chambre étoilée*, reçut, sur la demande du roi,

la sanction du parlement. Le premier objet de cette cour paraît avoir été de prononcer la suppression des associations illégales, dangereuses pour la tranquillité publique; mais plus tard, arbitre des sentences des jurés qu'elle cassait à volonté, elle s'affranchit du joug des lois, et devint, sous le nom de *chambre ardente*, l'instrument principal de la tyrannie des Tudors.

La reine Élisabeth d'York donna à Henri VII huit enfants, dont plusieurs moururent en bas âge. L'une des filles, comme nous l'avons dit plus haut, épousa Jacques IV, roi d'Écosse, une autre fut mariée au roi de France Louis XII.

François Bacon, *Historia Regni Henrici VII*. — Marsollier, *Histoire d'Henri VII, roi d'Angleterre*. — Robert Fabien, *Chronique*.

HENRI VIII, roi d'Angleterre, né le 28 juin 1491, mort le 28 janvier 1547, second fils du roi Henri VII, avait été dans son enfance destiné à l'Église, mais la mort de son frère aîné le rendit héritier de la couronne. Il était dans sa dix-huitième année quand il succéda à son père, et six semaines environ après cet événement il accomplit son mariage avec la veuve de son frère Arthur, Catherine d'Aragon, à laquelle il avait été fiancé. Il réunissait en sa personne, par son père, Henri Tudor, descendant de Lancastre, et par sa mère Élisabeth d'York, les droits des deux branches royales d'Angleterre, et il eut ce remarquable avantage sur les rois ses prédécesseurs, qu'il fut le premier depuis un siècle dont les titres à la couronne n'eussent pas été contestés. Il donna des espérances aux gens de bien dans la première année de son règne, et rien ne fit pressentir alors les horreurs qui en marquèrent la suite : on en peut juger par ce portrait remarquable qu'a tracé du prince un ministre de Venise à Londres lorsque Henri avait à peine vingt-neuf ans. « Ce monarque, dit-il, est parfaitement bien fait, et fort au-dessus, à cet égard, de tout autre prince chrétien... Il est excellent musicien et compositeur, cavalier et lutteur admirable, et il connaît assez bien les langues latine, française et espagnole. Les jours où il va à la chasse il entend trois messes, les autres jours il en entend jusqu'à cinq... Il est extraordinairement passionné pour l'exercice de la chasse, et ne s'y livre jamais sans fatiguer huit ou dix chevaux. Affable et débonnaire, il n'offense personne. Il dit souvent : « Je voudrais que chacun pût se contenter de sa condition, comme nous nous contentons de nos îles. » Il possède de grandes richesses, et désire beaucoup maintenir la paix. » Toutefois, les observateurs attentifs découvraient déjà dans son caractère les germes d'un orgueil opiniâtre et d'un égoïsme effréné.

Les guerres d'Italie occupaient l'Europe à l'avénement de Henri VIII. Louis XII régnait en France; il s'était laissé éblouir, comme son prédécesseur Charles VIII, par l'espoir de conquérir l'Italie, et il était entré contre Venise, avec l'empereur Maximilien et le roi d'Espagne, dans la ligue de Cambrai, formée par le pape Jules II. Mais cette alliance, née de l'ambition de ces princes, se rompit quand il fut question du partage des possessions vénitiennes. Une nouvelle ligue se forma alors contre les Français, entre le pape, les Vénitiens, les Suisses et Ferdinand V le Catholique, roi d'Aragon; Henri, que les projets ambitieux de Louis XII inquiétaient, se joignit aux confédérés (1512), mais l'armée qu'il destinait à envahir la Gascogne, ancienne dépendance de la couronne d'Angleterre, fut occupée par son allié Ferdinand à la conquête de la Navarre, et revint dans ses foyers sans avoir franchi la frontière française. Henri VIII fut plus heureux contre la France l'année suivante; il était entré en 1513 avec l'empereur Maximilien, le roi d'Aragon et le pape Léon X, successeur de Jules II, dans une nouvelle alliance, appelée la *ligue de Malines*, et il gagna en Artois la bataille de Guinegate, connue dans l'histoire sous le nom de *journée des Éperons*, à cause de la déroute complète de la gendarmerie française. Louis XII n'avait alors pour alliés en Europe que les Vénitiens et les Écossais. « Ceux-ci firent une irruption en Angleterre, tandis qu'une grande partie des forces anglaises étaient engagées sur le continent; mais cette tentative fut désastreuse pour l'Écosse. Le comte de Surrey, général en chef de l'armée de Henri VIII, sur la frontière du nord, livra bataille aux Écossais à Floddenfield, le 7 septembre 1513, et il en fit un affreux carnage. Le roi d'Écosse, Jacques IV, y perdit la vie; avec lui périrent le prince son fils, le primat du royaume, Alexandre Stuart, vingt-quatre lords et quatre cents chevaliers. — Louis XII signa bientôt après une trêve avec les puissances liguées contre lui, et épousa Marie Tudor, fille de Henri VII et sœur de Henri VIII. Ce mariage hâta la signature de la paix entre les deux princes, et le monarque français expira peu de mois après l'avoir conclue. Le règne de Henri VIII est beaucoup moins remarquable par les actes accomplis au dehors que par les événements intérieurs, politiques et religieux. Dès son avénement il envoya à l'échafaud deux ministres de son père, Dudley et Empson, instruments de ses exactions les plus odieuses. D'autres conseillers du roi furent plus heureux, et restèrent quelque temps à la tête des affaires; mais bientôt Wolsey (*voyez* ce nom) les écarta tous. Ce célèbre ministre, grâce à son habileté, acquit promptement un grand crédit sur l'esprit du roi. L'évêché de Lincoln, puis l'archevêché d'York, le cardinalat et les sceaux de la chancellerie furent les divers degrés de sa fortune; enfin, en 1519, il fut nommé légat du pape, avec un pouvoir sans limites. La lutte était alors ouverte entre Charles V et François Ier, au sujet du Milanais. Les souverains rivaux recherchèrent l'un et l'autre l'appui de Henri VIII, qui eut avec François Ier à Guines, près de Calais,

une entrevue célèbre par la magnificence qu'on y déploya et qui fit donner au lieu des conférences le nom de *Champ du Drap d'Or* (1520). Après trois semaines de réjouissances et de fêtes splendides, les deux rois signèrent un traité d'alliance, qui devint illusoire, Charles V ayant visité lui-même auparavant Henri VIII et séduit le cardinal Wolsey par ses largesses. Tant d'empressement de la part des deux plus puissants monarques de l'Europe pour gagner Henri à leur cause lui fit adopter cette devise superbe : *Qui je défends est maître.*

Un soulèvement promptement réprimé des ouvriers anglais contre des artisans étrangers et le supplice du duc de Buckingham, connétable d'Angleterre et descendant d'Édouard III, marquèrent à l'intérieur les premières années du ministère de Wolsey. La puissance de ce ministre grandit encore, et demeura longtemps entière et sans contrôle. Les anciennes institutions étaient en oubli ou sans force, et durant sept années, de 1515 à 1523, aucun parlement ne fut convoqué. Le roi et son ministre avaient recours aux dons gratuits et aux emprunts, expédients insuffisants ou dangereux. Enfin, en 1523 un parlement fut réuni, et le gouvernement ayant demandé un subside énorme, une vive opposition se manifesta dans les communes. Mais Henri ne s'arrêtait point aux obstacles : il fit venir en sa présence lord Montaguë, l'un des principaux opposants, et appuyant sa main sur la tête du lord, tandis que celui-ci se tenait le genou en terre devant le roi : « Ayez soin, lui dit-il, que mon bill passe; autrement, demain votre tête tombera. » Le bill passa le jour suivant. Le subside accordé était payable en quatre années seulement; Henri l'exigea et le fit acquitter dans le cours de la même année. Le roi arracha en même temps de l'assemblée du clergé la moitié du revenu annuel de l'Église. Deux ans plus tard, il tenta de lever une nouvelle taxe, équivalente à la sixième partie des biens de tous ses sujets, sans l'assentiment d'un parlement. Mais le soulèvement causé par cette taxe ayant pris des proportions formidables, le roi écouta la prudence, et retira sa demande.

Un immense événement agitait alors toute l'Europe; la réforme prêchée en Allemagne par Martin Luther ébranlait le vieux monde catholique et partageait les princes et les peuples. Dès le quatorzième siècle les premières semences d'une grande réforme religieuse avaient été jetées en Angleterre par Wycliffe, qui fut véritablement précurseur de Luther. Une multitude de disciples de ce fameux hérésiarque peuplaient le royaume; mais ils appartenaient en général aux classes inférieures de la nation, et lorsque Henri VIII monta sur le trône, le catholicisme, quoique ébranlé par la licence des mœurs du clergé autant que par la renaissance des lettres profanes et par la propagation des livres saints en langue vulgaire, avait conservé en apparence toute sa force et sa splendeur première. Aucun prince même n'était à cette époque plus attaché que le roi d'Angleterre à la cour romaine. Destiné à l'Église du vivant de son frère aîné, il avait été initié de bonne heure aux connaissances théologiques; il fit sa principale étude des ouvrages de saint Thomas d'Aquin, où il apprit l'art des subtilités scolastiques, si dangereux sous une plume royale, et il montrait un grand zèle pour les pratiques extérieures du culte; il se rangea donc dès l'origine parmi les plus ardents adversaires de Luther, en réfuta les doctrines dans un traité dont il fit hommage au pape, qui lui déféra en retour le titre de *défenseur de la foi*, titre que ses successeurs ont conservé, malgré leur séparation de l'Église romaine. Mais Henri, dans l'observation de la religion et de la morale, était observateur de la lettre et nullement des principes, et il était à prévoir que lorsque ceux-ci seraient en opposition avec ses passions, il les méconnaîtrait. Cette circonstance se présenta pour la première fois vers 1527, quand le roi eut conçu une violente passion pour Anne Boleyn, fille d'honneur de la reine Catherine, et que, n'ayant pu la séduire, il eut résolu de l'épouser. Après vingt ans de mariage, il feignit de concevoir des doutes sur la validité de la dispense que le pape lui avait accordée pour épouser Catherine d'Aragon, veuve de son frère, et il sollicita l'annulation près du saint-siége. Le pape était alors assiégé par les troupes impériales dans le château Saint-Ange. Henri résolut de le secourir et de le rendre ainsi favorable à ses vœux. Dans ce but, il soudoya une armée française, qui, s'avançant en Italie, rendit au pape la liberté. Aussitôt Henri, comme prix de ce service, demanda son divorce. Mais Clément VII, partagé entre la reconnaissance et la crainte d'irriter de nouveau la colère de Charles V, neveu de Catherine d'Aragon, évita de se prononcer, ou du moins fit longtemps attendre sa décision. Enfin, Wolsey et le cardinal Campeggio reçurent du pape les pouvoirs nécessaires pour évoquer à leur cour la cause du divorce et pour la juger. La reine montra une noble fermeté : la rupture de son mariage, pour cause d'illégalité eût nécessairement entaché la naissance de sa fille Marie, et l'amour maternel se joignait dans Catherine au sentiment de son innocence et de la justice de ses droits. Elle résista jusqu'à la fin à toutes les tentatives qui furent faites pour arracher son aveu. Les deux cardinaux avaient reçu du pape des instructions secrètes; Campeggio traîna l'affaire en longueur, et Wolsey fit en vain tous ses efforts pour amener la reine à une séparation volontaire et à prendre le voile dans un couvent. Enfin, Clément VII résolut de s'opposer ouvertement à la dégradation de la reine d'Angleterre: il évoqua la cause à son propre tribunal, et somma le roi de comparaître devant lui à Rome sous quarante jours. Henri VIII, furieux de ces nouveaux délais, vit une insulte dans la citation du pontife, et le premier éclat de sa colère tomba

sur Wolsey, auquel il reprochait d'avoir conspiré contre ses vœux avec la cour de Rome et entretenu avec le saint-siége une correspondance, dont Anne Boleyn, dit-on, pénétra le secret. Wolsey connaissait son maître: il se vit perdu, et tenta de le fléchir en lui faisant l'abandon de ses immenses richesses; le roi ne l'accabla pas tout d'un coup, et parut en cette circonstance céder tour à tour à la puissance de l'habitude qui le ramenait vers le cardinal et à la colère qui l'en éloignait. Acquitté par la chambre sur un bill contenant quarante-quatre chefs d'accusation, l'ancien favori se retira dans son diocèse d'York. Mais Henri ne souffrit jamais qu'une vengeance lui échappât. Wolsey ne tarda pas à être arrêté au nom du roi pour cause de haute trahison. Ce dernier choc était trop violent; le cardinal, déjà malade, expira dans le trajet d'York à Londres, en 1530. La chute de Wolsey rapprocha de Henri VIII des hommes plus souples et plus serviles encore, les ducs de Suffolk et de Norfolk, anciens conseillers de son père, et Thomas Cromwell, qui de l'atelier d'un foulon s'éleva aux plus hautes charges dans l'Église et dans l'État. Le roi, par un étrange caprice, leur adjoignit dans la fonction de chancelier sir Thomas More, l'homme le plus illustre de son royaume. On vit en même temps grandir le nouvel archevêque de Cantorbéry, Thomas Cranmer, savant théologien de Cambridge, chargé par le roi de lever les difficultés de son divorce. Par ses conseils on consulta les principales universités d'Europe. Celles d'Angleterre et d'Italie furent favorables aux vœux du roi; mais l'Allemagne leur fut contraire, et Luther s'éleva avec force contre ce projet, déclarant que Henri VIII serait moins coupable en prenant deux femmes à la fois qu'en répudiant la sienne. L'impatience de Henri renversa tous les obstacles; dès 1532 il avait établi Anne Boleyn à sa cour, sous le titre de marquise de Pembroke, et une grossesse s'étant déclarée, un mariage secret avait été conclu. Cranmer d'accord avec le roi, le supplia de lui permettre d'évoquer la cause du divorce à son tribunal, et cita ensuite Catherine d'Aragon à comparaître devant lui à Dunstable. La reine dédaigna cette sommation, et ne comparut pas. Cranmer alors déclara nul et non valide le mariage entre elle et Henri, comme contraire à la prohibition divine; puis, communiquant cette décision au roi, il l'exhorta gravement à se remettre à la loi de Dieu et à éviter les censures qui le menaçaient s'il persistait dans un commerce incestueux avec la veuve de son frère (1533). Huit jours plus tard, à Lambeth, Cranmer confirma le mariage du roi avec Anne Boleyn, et enfin, le 1er juin suivant, elle fut couronnée reine. Ce divorce, conclu sans l'autorisation du saint-siége, cette sentence rendue par l'archevêque dans une cause que le pape avait évoquée à son propre tribunal, constataient le premier pas de Henri VIII vers une séparation complète. Cet acte fut suivi de plusieurs autres, qui en frappant le clergé eurent pour effet de le rendre docile ou de l'asservir. Irrité du rôle du clergé dans l'affaire du divorce, le roi menaça de sa vengeance les chefs de cette opposition, qui s'estimèrent heureux d'acheter leur pardon au prix de l'or et par le titre de *protecteur du clergé et de chef suprême de l'Église d'Angleterre*, qu'ils décernèrent au roi, titre qui depuis passa rapidement dans les actes publics du parlement. Mais ce n'était pas assez pour Henri: les richesses de cet ordre lui semblaient une mine inépuisable, et son ministre Cromwell l'excitait à y puiser. Séduit par l'exemple des princes allemands, qui s'en étaient récemment emparés, Henri VIII prit alors une suite de mesures qui tendaient toutes à séparer l'Église d'Angleterre du saint-siége.

Par divers statuts des années 1533 et 1534, l'Église d'Angleterre fut soustraite à l'obédience du pape. Les appels à Rome furent prohibés par les peines du statut de *Præmunire* (1); l'élection et la consécration de tous les prélats furent considérées comme affaires du régime intérieur. Toute contribution pécuniaire imposée par l'évêque de Rome, et particulièrement celle appelée denier de Saint-Pierre, fut abolie. Dans la session suivante un acte privé et plus explicite déclara le roi chef suprême sur la terre de l'Église d'Angleterre, et lui accorda plein pouvoir de corriger et condamner toutes erreurs, hérésies et abus qui pourraient être réformés et redressés par une juridiction ecclésiastique. Les premiers fruits et le dixième du revenu de tous les bénéfices ecclésiastiques furent en outre accordés au souverain. Deux illustres victimes marquèrent de leur sang cette révolution religieuse, le cardinal Fisher et Thomas More. Ce dernier, célèbre par sa vertu, sa science et son éloquence, était désigné pour l'échafaud; hostile au mariage d'Anne Boleyn, il s'était démis avant le mariage de sa charge de chancelier, en refusant d'assister à la cérémonie nuptiale; et quand le roi se fut déclaré chef de l'Église, More osa discuter la suprématie spirituelle du monarque et se prononcer contre la légalité du divorce. Le roi, furieux, ordonna la mise en jugement du chancelier. Ce grand citoyen fut condamné, et Henri, qui lui avait longtemps témoigné une si vive tendresse, l'envoya au supplice (1535) (*voy.* MORE).

La mort d'Anne Boleyn suivit de près celle du chancelier. Henri avait distingué dans la suite de la nouvelle reine une jeune fille nommée Jeanne Seymour, d'une beauté accomplie; il s'éprit soudain pour elle d'un violent amour. Anne cependant, après lui avoir donné une fille, qui régna depuis sous le nom d'Élisabeth, était devenue enceinte une seconde fois. Sa grossesse avorta, et le roi, trompé dans son espérance d'obtenir un

(1) On appelle ainsi divers actes du parlement anglais restrictifs de l'autorité du pape dans le royaume. Ces actes remontent à l'année 1343, et rappellent en quelques points les statuts de l'Église gallicane.

héritier, n'en fut que plus ardent à hâter la perte de celle qu'il avait élevée au trône. Il ne cherchait qu'un prétexte pour s'en délivrer. La reine aux joûtes de Greenwich ayant laissé tomber un mouchoir, qui lui fut, dit-on, rendu avec une démonstration passionnée par un gentilhomme appelé Henri Norris, le roi, en fureur, sortit soudain des lices : il ordonna qu'elle fût enfermée dans son appartement, et fit jeter dans les cachots de la Tour Norris et trois autres jeunes seigneurs, qu'il accusait d'avoir eu part comme lui aux faveurs de leur souveraine. On fit d'inutiles efforts pour sauver la reine, le tyran fut inflexible; ses quatre prétendus complices périrent sur l'échafaud, et le frère d'Anne, Georges de Boleyn, accusé du même crime, partagea leur sort. Le tour de la reine vint enfin; condamnée à mort, elle fut conduite à Lambeth pour y entendre annuler son mariage par le même Cranmer qui l'avait consacré, et le lendemain elle marcha au supplice, protestant de son innocence jusqu'au dernier moment (1536). Peu de temps après, le roi épousa Jeanne Seymour.

Henri VIII, après avoir détruit par ses statuts l'autorité du saint-siége, eut l'inconcevable audace de se donner pour le défenseur de l'orthodoxie catholique; il ordonna en conséquence que toute personne convaincue d'hérésie fût remise au pouvoir séculier pour être brûlée publiquement; puis en même temps il poursuivait son projet de confiscation des biens ecclésiastiques. Il n'y procéda néanmoins que par degrés et avec l'appui d'un parlement qui n'avait d'autres volontés que les siennes : trois cent-soixante-seize monastères légitimes propriétaires d'une grande partie des biens territoriaux du royaume furent peu à peu frappés de confiscation, et malgré la résistance du clergé, secondée par de nombreuses insurrections populaires, la spoliation fut consommée en cinq années. Le quart de ces biens confisqués passa à la couronne; le reste fut partagé entre les principaux lords du parlement, qui reçurent ainsi le prix de leur servile concours.

Tout fléchissait devant Henri VIII, et ses ministres rivalisaient de flatteries et de bassesses. C'étaient d'abord Cromwell, qu'il avait nommé son vice-gérant; le duc de Norfolk, toujours prêt à trouver, même au sein de sa famille, un coupable dans un accusé; enfin, le chancelier Audley, ingénieux à inventer pour son maître de nouvelles formules d'adulation, après chaque nouveau crime dont il s'était souillé. Ces indignes ministres obtinrent du parlement la sanction d'un bill confirmatif du dernier divorce et de l'illégitimité des enfants issus des deux premiers mariages du roi : quiconque refuserait son adhésion sous serment à chaque article de ce bill devait être déclaré traître; au cas où le roi n'aurait pas de postérité légitime, le bill lui reconnaissait le droit de disposer à son gré de la couronne et de créer d'autres principautés dans le royaume. Au milieu de ces spoliations et de ces crimes, Henri persistait à maintenir la doctrine de l'Église romaine. C'était surtout le dogme de la transsubstantiation qu'il avait à cœur de défendre, et nul ne le contestait sans péril. Parmi les nombreuses victimes que son vicaire général Cromwell et l'archevêque Cranmer livrèrent au bras séculier par ses ordres, dans le cours de l'année 1538, aucune n'excita autant d'intérêt que le malheureux Lambert, prêtre et maître d'école à Londres, qui accusé d'avoir nié la présence réelle, et cité pour ce fait devant la cour archiépiscopale, en appela au roi lui-même. Henri VIII accueillit avec joie cette demande, comme une occasion de déployer sa science théologique. La question fut publiquement débattue, dans le plus grand appareil, entre le roi assis sur son trône et l'infortuné maître d'école, qui, ayant refusé de se laisser convaincre par les arguments de la bouche royale, mourut sur le bûcher. Mais ce zèle dérisoire d'Henri était aux yeux de la cour romaine un nouvel outrage. Le pape Paul III résolut enfin de faire tomber sur la tête du roi le châtiment jusque-là suspendu, et ordonna de publier une bulle rendue contre lui après l'exécution du cardinal Fisher et de Thomas More, et longtemps tenue secrète. Cette bulle donnait au roi quatre-vingt-dix jours pour se repentir et comparaître à Rome, en personne ou par procureur. Dans le cas où il ferait défaut, elle excommuniait Henri et ses adhérents, le privait de la couronne, déclarait bâtards les enfants qu'il avait ou aurait d'Anne de Boleyn, ordonnait à ses sujets de se révolter, et rompait enfin tous les traités de politique ou de commerce entre l'Angleterre et les autres États de l'Europe.

Paul III chargea en même temps son légat, le cardinal Pole, d'une mission secrète près de l'empereur Charles V et de François Ier à l'effet d'obtenir leur concours pour mettre la bulle à exécution par la force des armes, en offrant à eux et au roi d'Écosse le partage du royaume d'Henri VIII. Mais ces négociations échouèrent, et le roi fit retomber sa colère sur la famille du cardinal, à laquelle il était allié par le sang. Cette famille descendait de l'illustre maison d'York, et Henri en la détruisant satisfit à la fois sa vengeance et la haine ombrageuse que lui inspiraient ses proches. Sans se préoccuper davantage de la bulle du pape, il convoqua, en 1539, un nouveau parlement, et déclara qu'il voulait à tout prix étouffer les diversités d'opinions religieuses parmi ses sujets. Il fit rendre à cet effet le bill suivant, des six articles, qui décréta l'uniformité de la foi dans tout le royaume; ces articles maintenaient 1° le dogme de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie; 2° la communion sous une seule espèce; 3° l'interdiction du mariage des prêtres; 4° l'obligation d'observer les vœux de chasteté; 5° les messes particulières; 6° la confession auriculaire. Des peines terribles étaient portées contre les violateurs de ces articles. Ce bill frappait surtout les protestants; mais le roi

ne se montrait pas moins sévère pour les ennemis de sa suprématie religieuse. Il affectait en les livrant les uns et les autres aux bourreaux de maintenir entre eux la balance égale, ce qui fit dire que sous son règne les partisans du pape étaient pendus et ses adversaires brûlés. Aussi jaloux de son autorité temporelle que de son pouvoir spirituel, il arracha du parlement une autre loi, qui attribuait aux proclamations et aux édits du roi la même force qu'aux statuts du parlement et leur reconnaissait force de lois perpétuelles (1539).

Les plaisirs absorbaient tout le temps que le roi ne consacrait pas à la politique ou aux discussions théologiques. Jeanne Seymour, sa troisième femme, était morte, lui laissant un fils; qui fut Édouard VI. Séduit par un portrait trop flatté que le peintre Holbein avait fait de la jeune Anne de Clèves, Henri voulut la posséder, et la demanda en mariage sans l'avoir jamais vue; désabusé trop tard, il l'épousa (1540), mais il n'éprouva pour sa nouvelle compagne qu'une aversion toujours croissante, et avisa aux moyens de briser promptement cette fâcheuse union. D'après ses instructions, les lords et les communes poussèrent la bassesse jusqu'à supplier humblement le roi de faire examiner par l'assemblée du clergé les motifs qui à leurs yeux entachaient la validité de son mariage avec Anne de Clèves, et le roi consentit à permettre cette hypocrite enquête, affirmant qu'il n'avait en vue que la gloire de Dieu, la prospérité du royaume et le triomphe de la foi. De futiles prétextes furent accueillis comme des raisons graves et concluantes par l'assemblée du clergé, qui à l'unanimité déclara nul le mariage de Henri VIII avec Anne de Clèves, et le divorce fut aussitôt prononcé par les deux chambres du parlement. Les quelques mois que dura cette union furent marqués par la chute de Cromwell. Après l'avoir comblé d'honneurs et gorgé de biens, le roi lui retira sa faveur à l'occasion de la part qu'il avait prise a son mariage avec la princesse de Clèves. Il conçut en même temps des doutes sur l'orthodoxie de son ancien favori. Accusé de concussion, d'abus de pouvoir et de penchant à l'hérésie, Cromwell fut jugé et condamné à mort par *bill d'attainder* (1), sans être entendu. Vainement il eut recours pour fléchir le tyran aux plus basses supplications, la sentence fut exécutée.

Le roi divorcé épousa lady Catherine Howard, nièce du duc de Norfolk, chef du parti catholique (1540). Celui-ci remplit alors quelque temps la charge de premier ministre; mais la disgrâce de sa nièce ébranla son crédit. On répandit sur la conduite de la nouvelle reine des propos injurieux qui parvinrent jusqu'au roi. Ils furent vérifiés, et le monarque outragé vengea son honneur dans le sang de sa femme et de ses complices (1542). Ce n'était point assez pour l'amour-propre du roi, et afin de mettre désormais son honneur à l'abri de pareils affronts, il obtint des deux chambres un statut digne des plus affreux tyrans, par lequel toute femme réputée vierge qui n'ayant pas gardé une chasteté inviolable, n'en faisait pas l'aveu avant d'épouser le roi, était déclarée pour ce seul fait coupable de trahison et punissable de mort. La main sanglante de Henri VIII devint ainsi un objet d'effroi pour toutes les jeunes filles, qui, loin d'aspirer à partager sa couronne, fuyaient son contact comme mortel, et il épousa une veuve, lady Catherine Parr, mariée en premières noces à lord Latimer.

Une guerre de quelques années avec l'Écosse et avec la France attira au dehors l'attention du roi, sans apporter aucun relâche à la sombre tyrannie qu'il exerçait à l'intérieur. Les forces considérables qu'il mit sur pied exigeaient pour leur entretien des sommes immenses, et il obtint, pour se les procurer, le concours du parlement à des mesures violentes et arbitraires. Après avoir arraché au clergé comme aux laïques, également frappés de terreur, des subsides énormes, il altéra le titre des monnaies, fit prononcer par le parlement de 1544 l'abolition des dettes contractées par des emprunts, obligeant même ceux qu'il avait remboursés à rapporter au trésor les sommes reçues; et malgré ce statut inconcevable, et peut-être sans exemple dans l'histoire d'un peuple, il ordonna un nouvel emprunt, réputé volontaire, mais auquel le refus de souscrire était puni d'un enrôlement forcé dans les conditions les plus dures. Une portion des sommes ainsi recueillies fut employée par le roi à soutenir les armées qu'il entretenait sur le continent et sur la frontière d'Écosse. N'ayant pu persuader à son neveu, Jacques V, roi de cette contrée, de suivre son exemple en rompant avec Rome, il voulut l'y contraindre par les armes (1542). Après des succès divers, dix mille Écossais pénétrèrent en Angleterre; mais surpris à Solway-Moor par un corps de cinq cents Anglais, ils se crurent attaqués par l'armée ennemie tout entière, et prirent honteusement la fuite, laissant un grand nombre de prisonniers entre les mains des vainqueurs. Jacques V survécut peu à cette défaite; il mourut laissant à sa fille au berceau un royaume divisé entre deux partis. L'un était le parti français et catholique, à la tête duquel était la reine douairière, Marie de Guise; l'autre parti inclinait vers la réforme religieuse et vers l'Angleterre, et il était dirigé par Hamilton, comte d'Arran, régent du royaume. Celui-ci se montra d'abord tout favorable au désir qu'avait Henri VIII d'unir l'Écosse et l'Angleterre par le mariage de son fils Édouard avec la fille et l'héritière de Jacques V; un projet d'alliance entre eux fut arrêté, et Henri ayant réclamé la garde et la tutelle de la jeune reine, le régent promit de l'envoyer en Angleterre lorsqu'elle aurait atteint l'âge de dix ans. Mais le régent était faible et irrésolu, et,

(1) On appelle *bill d'attainder* le bill en vertu duquel les deux chambres du parlement jugent et condamnent sans intervention du jury.

cédant aux répugnances du parti national; il retira sa parole. Furieux en se voyant ainsi déçu, Henri VIII recourut de nouveau à la violence: son armée mit la frontière d'Écosse à feu et à sang, et pénétra jusqu'à Édimbourg, tandis que le port de Leith était incendié par sa flotte. Ces ravages réunirent la nation entière contre les Anglais; une forte armée, commandée par le comte d'Angus, marcha à la rencontre des envahisseurs, et leur livra une sanglante bataille près de Jexburgh, à Anscram-Moor. Les Anglais furent battus et firent des pertes considérables. L'Écosse, après cette victoire, resserra son union avec la France, et rendit à l'Angleterre ravages pour ravages.

La guerre continuait en même temps sur le continent, où Henri VIII avait fait, en 1542, une alliance avec Charles V contre François Ier. Il franchit le détroit avec une puissante armée, et investit Boulogne, de concert avec le duc d'Albuquerque, général des Impériaux. La ville fut prise après une héroïque défense. Mais bientôt l'empereur signa une paix séparée avec la France à Crespy (1544). Quelques mois plus tard, et après une descente des Français dans l'île de Wight et sur la côte méridionale de l'Angleterre, sans résultats sérieux, Henri traita à son tour par ses commissaires à Guines, avec François Ier. L'Écosse fut comprise dans cette paix et Boulogne fut rendue à la France moyennant une indemnité de deux millions de couronnes (1547).

Les soins de la guerre n'avaient détourné le roi ni des travaux théologiques ni des persécutions religieuses. Un orgueil sans bornes était au fond de toutes ses résolutions, et le principal mobile de ses actes, soit qu'il dictât des instructions pour la foi, soit qu'il prononçât des sentences de mort. Il prescrivit l'adoption dans tous ses États d'un livre intitulé : *La doctrine nécessaire et science de tout homme chrétien.* Cet ouvrage, généralement nommé *le livre du roi*, confirmait la doctrine de l'Église romaine, sauf l'obéissance au pape, et fut donné comme règle suprême de la foi orthodoxe en Angleterre. La lecture de la Bible fut en outre interdite à tout autre qu'aux chefs de famille, nobles ou négociants et aux femmes de haute naissance. Le parlement, tremblant, sanctionnait sans discussion toutes ces mesures du caprice et du despotisme. Il avait accepté la dégradation des princesses Marie et Élisabeth, que le roi avait eues de Catherine d'Aragon et d'Anne Boleyn; il souscrivit avec un égal empressement (1544) à leur réhabilitation, et après les avoir déclarées bâtardes et inhabiles à succéder à la couronne, il reconnut d'un accord unanime, sur la proposition du roi, la légitimité de leur naissance, et passa un acte qui les appelait au trône à défaut de leur frère Édouard et de sa postérité. Dans le cas où elles viendraient à mourir, la libre disposition de la couronne était de nouveau reconnue appartenir au roi.

Henri VIII approchait alors du terme de sa tyrannie et de ses jours; était en proie à de vives douleurs, causées à la cuisse par un ulcère, qui le rendait un objet de dégoût pour ses plus intimes serviteurs, et il périssait lentement sous le poids d'une effrayante obésité. Son mal s'accrut rapidement après la dernière guerre avec la France. Déjà une oppression insupportable ne lui permettait plus de demeurer couché, et il ne pouvait se mouvoir qu'à l'aide de machines inventées à cet effet : sa main appesantie ne signait plus, et l'on apposait devant lui sur ses ordres le sceau royal : les forces l'abandonnaient, mais non encore l'orgueil et la cruauté. Sa sixième femme, Catherine Parr, en fit l'épreuve : elle n'échappa qu'à grande peine à la mort. Elle était soupçonnée d'entretenir des rapports avec les luthériens, et faillit se perdre elle-même en osant soutenir une discussion théologique avec son terrible époux, qui s'en plaignit à Gardiner et au chancelier, chefs du parti catholique. Ceux-ci virent leur intérêt à entretenir la colère du roi; ils lui firent voir sa réputation et son salut intéressés à sacrifier la reine, et l'ordre fut donné de la conduire à la Tour. A cette nouvelle, l'infortunée tomba dans une crise violente, et perdit plusieurs fois connaissance; lorsqu'elle eut repris ses sens, elle trouva dans ce péril extrême une présence d'esprit admirable et qui la sauva. Le roi s'étant fait porter dans son appartement, peu d'instants avant l'exécution de l'ordre qu'il avait donné : « Catherine, ma chère, lui dit-il, vous êtes un grand docteur! — Non, sire, répondit-elle avec calme, et feignant de ne point comprendre le danger qui la menaçait, je ne suis qu'une pauvre femme ignorante, et je ne voulais que vous distraire de vos souffrances en vous donnant l'occasion d'un de ces arguments théologiques où vous excellez toujours. — S'il en est ainsi, répondit le roi apaisé, nous sommes amis encore. » Sa fureur tomba sur ses conseillers, et l'ordre fatal fut révoqué.

Henri VIII se montra lui-même jusqu'à la fin, et nul ne put se croire en sûreté tant qu'il vécut. Préoccupé dans ses derniers jours de la succession de son fils, âgé de neuf ans et neveu des Seymour, il redouta pour sa minorité le trop grand ascendant de leurs rivaux, les Howard, parents de sa cinquième femme, et il résolut de les abaisser : il les retrancha du nombre de ses exécuteurs testamentaires, écarta de son conseil l'évêque Gardiner, leur puissant auxiliaire, et fit arrêter comme traître le vieux duc de Norfolk, leur chef, son allié par le sang et complice de tous ses attentats. Son tour était venu enfin; le brillant comte de Surrey, fils de Norfolk, fut entraîné dans la ruine du père et arrêté avec lui. L'accusation était absurde. En vain le vieux duc pour sauver sa vie eut recours aux plus vils expédients; il accusa son fils, il s'accusa lui-même, et se reconnut coupable et digne de mort. Henri fut, comme toujours, im-

Tous deux lui portaient ombrage;
levaient tomber : Surrey, membre des
», bon poëte et vaillant capitaine, cher
...e titre à son ... s. fut déclaré coupable
r et exécuté. Nor-
... pour un royaume, fut
... d'autres, meilleurs que lui,
... d'*attainder*, émané des pairs et
...né par les communes; mais l'exécution
sentence, fixée au lendemain 24 janvier,
spendue par la mort du roi, qui expira
nuit (1547).

...i VIII était né avec des talents et de l'esprit
: on a vu, par le portrait que faisait de lui
...ssadeur vénitien en 1520, que rien n'an-
au commencement du règne d'Henri les
...s terribles qui en troublèrent le milieu
Un orgueil indomptable, qui s'accrut
...sence de la résistance, fut le principe de
...s vices. Sous cette influence fatale, son
se changea en cruauté, sa persévérance
...xible opiniâtreté, et il employa son acti-
sa science à persécuter sans relâche ses
Néanmoins, ses heureux débuts, servis
circonstances favorables, lui firent pren-
...ut d'abord une imposante attitude en
..., et il continua, lorsque ses crimes eurent
u la terreur de son nom, à maintenir
...bre entre les nations. Des auteurs non
...ques, d'une réputation méritée, ont con-
ce prince comme le fondateur du pro-
...isme en Angleterre, et se sont montrés
...connaissance fort indulgents pour sa mé-
ils ont en cela partagé le préjugé po-
, et leur erreur est grande. Loin d'avoir
...ans son royaume les doctrines de la réfor-
, il s'en montra l'ennemi acharné, et se
...ra jusqu'à la fin, et surtout par le terrible
des *six articles*, comme le défenseur de
catholique. Le seul changement notable
...étendit introduire dans la doctrine fut la
...ution de son pouvoir spirituel à celui de
e de Rome. Il fut ainsi la cause acciden-
... la révolution religieuse accomplie sous
...nes suivants, et n'en fut pas l'auteur.

...is le despotisme ne s'est produit sous
...mes plus détestables, et rien ne prouve
...ge l'abaissement où les guerres civiles
...le précédent avaient réduit le royaume.
...e règne fatal, l'Angleterre fit cependant
...s progrès favorables à l'unité de la mo-
... L'Irlande, qui n'avait encore que le titre
...eurie et où l'autorité du roi était circons-
...ns les étroites limites du *Pale*, fut érigée
...ume dépendant de la couronne d'Angle-
...uoique avec un parlement séparé. Un
...e étendu dans le pays de Galles était
...é jusque alors à peu près indépendant du
... royal, et cet état de choses maintenait
...rieur du royaume une agitation dange-
Henri VIII prononça en 1536 l'incorpora-
la totalité des Galles. L'administration de
la justice occupa aussi ce prince, qui crut sans doute trouver dans la répression plus sévère de tous les délits un nouveau moyen d'intimidation; enfin, quelques établissements littéraires furent également créés sous son règne, entre autres le célèbre collége de la Trinity à Cambridge.

Henri VIII mourut âgé de cinquante-six ans; il en avait régné trente-huit. Il transmit la couronne au fils qu'il avait eu de Jeanne Seymour, et qui lui succéda sous le nom d'Édouard VI. Il laissa en outre deux filles, Marie, née de son mariage avec Catherine d'Aragon, et Élisabeth, fille d'Anne Boleyn. Ces deux princesses régnèrent après la mort de leur frère. E. DE BONNECHOSE.

Herbert of Cherbury, *Life and Reign of king Henri VIII*. — Robert Fabian, *Chronique*. — Francis Godwin, *Rerum Anglicarum Henrico VIII, Edwardo VI et Maria regnantibus, Annales*. — Thomson, *Memoirs of the Court of Henri VIII*. — Edmund Campion, *Narratio de Divortio Henrici VIII ab uxore Catharina*.

C. HENRI *empereur de Constantinople*.

HENRI, empereur français de Constantinople, second fils de Baudouin VIII, comte de Flandre et de Hainaut, né vers 1174, mort le 11 juin 1216. Il accompagna son frère Baudouin IX à la croisade, et fut un des principaux chefs de la grande expédition des barons latins contre l'empire grec. Après la prise de Constantinople, en 1204, il eut pour sa part de conquête plusieurs provinces d'Asie, qu'il dut enlever à Théodore Lascaris et à d'autres princes grecs. Il défit Lascaris près d'Adramytte en Mysie, en 1205, et la possession de la Bithynie fut le fruit de sa victoire. La campagne de son frère l'empereur Baudoin contre les Bulgares le rappela de l'autre côté du Bosphore. Il quitta l'Asie à la tête de vingt mille Arméniens mercenaires, et marcha sur Andrinople. Avant d'avoir atteint cette ville, il apprit que son frère, complétement vaincu par le roi des Bulgares Joannice ou Calo-Jean (15 avril 1205), avait disparu dans la défaite. Il recueillit à Rodosto les débris de l'armée latine, et reçut avec le titre de régent la difficile mission de sauver et de gouverner l'empire franco-byzantin. Les circonstances semblaient désespérées. Les Bulgares étendaient leurs ravages jusqu'aux portes de Constantinople, tandis que les Grecs, s'insurgeant de tous côtés, massacraient les Arméniens auxiliaires des Latins. Pour comble de malheur, le héros de la croisade, le vieux Dandolo, mourut, au mois de juin 1205. Dans cette extrémité, Henri fit courageusement face au péril. Il profita d'une diversion du marquis de Montferrat contre les Bulgares pour reprendre les villes grecques insurgées. Deux places seulement, Andrinople et Didymotique, lui opposèrent une vigoureuse résistance. Il s'épuisa inutilement au siége de ces deux villes, et rentra dans Constantinople au commencement de 1206. Peu de mois après les Grecs, cruellement maltraités par les Bulgares, revinrent aux Latins, et leur soumission força Joannice à une retraite précipitée. Henri, qui depuis un an multipliait les

recherches pour connaître le sort de son frère, apprit qu'il était mort dans les fers des Bulgares. Comme l'empereur ne laissait pas d'enfant mâle, le titre impérial passa au régent, qui fut couronné dans l'église de Sainte-Sophie, par le patriarche Morosini, le 20 août 1206. Henri s'efforça d'abord de mettre un peu d'ordre dans l'organisation de l'empire et de régler la position réciproque des Français, des Vénitiens et des Grecs. Ses ordonnances sont une remarquable tentative de conciliation entre l'anarchie féodale et le despotisme administratif du Bas-Empire. Il poussa ensuite avec vigueur la guerre contre les Bulgares; mais pendant que de ce côté il combattait avec succès, l'Asie lui échappa presque entièrement, et Lascaris menaça même Constantinople. Henri, au prix de grandes concessions, obtint de cet adversaire une trêve de deux ans (1207), et courut défendre Andrinople, assiégée par Joannice. Il reçut devant cette ville l'hommage du marquis de Montferrat, dont il avait épousé la fille Agnès, l'année précédente, et qui tenait le royaume de Thessalonique comme un fief de l'empire. Le marquis, pour mettre fin aux incursions des Bulgares, résolut de les inquiéter sur leur propre territoire, et pénétra dans les défilés du Rhodope (Balkans). Il y fut tué. Sa perte aurait eu les plus graves conséquences pour les Latins, si elle n'avait été suivie presque immédiatement de la mort de Joannice, qui périt devant Thessalonique (1207). Cette ville et ses dépendances appartenaient, d'après le testament du marquis de Montferrat, à son fils Démétrius, encore enfant. Le comte Blandras, nommé tuteur du jeune prince, s'empara de son royaume, et Henri eut à soutenir une guerre de deux ans contre cet usurpateur, qui finit par être expulsé. Cette lutte du suzerain contre un de ses vassaux se reproduisit sur plusieurs points de l'empire, qui, malgré les efforts du prince, était livré à l'anarchie. Les barons français prenaient violemment possession des fiefs qu'ils s'étaient attribués, et il serait trop long d'énumérer la suite de petites expéditions qui assit pour quelque temps la féodalité sur la péninsule hellénique. Les dissensions religieuses s'ajoutèrent encore à ces éléments de trouble. Les Grecs étaient à la fois des vaincus à asservir et des schismatiques à convertir (1). Le cardinal Pélage, évêque d'Albe et légat du pape envoyé à Constantinople pour hâter leur conversion, les révolta au lieu de les ramener à l'Église romaine. Ses procédés tyranniques allaient exciter une insurrection lorsque Henri intervint : il fit rouvrir les églises fermées par l'ordre du légat et mettre en liberté les prêtres et les moines que ce prélat avait jetés dans les cachots. Ces sages mesures calmèrent un peu l'irritation des Grecs. Dans ses rapports avec les princes qui combattaient l'établissement de l'empire français, Henri ne montra pas moins de prudence. Il conclut en 1209 la paix avec Phrorilas, roi des Bulgares, et, l'impératrice Agnès étant morte vers le même temps, il épousa la fille de Joannice, union qui semblait devoir faire cesser la lutte des Français et des Bulgares. En 1214 Théodore Lascaris envahit la Bithynie, et s'en empara. Henri passa aussitôt le Bosphore avec l'élite de ses troupes, et mit le siége devant Pémanène. La longue résistance de cette place irrita tellement l'empereur qu'après la reddition il ordonna de mettre à mort les trois principaux officiers de la garnison : Dermocaitus, Andronic Paléologue, beau-frère de Théodore Lascaris, et un frère de Th. Lascaris, dont le nom n'est pas mentionné, mais qui était certainement Constantin Lascaris, le plus vaillant défenseur de Constantinople en 1204. Malgré la prise de Pémanène, l'issue de la campagne ne fut pas heureuse pour Henri, car il obtint la paix seulement à la condition de céder à son rival tous les territoires à l'est d'une ligne tracée de Sardes à Nicée, et de le laisser en possession d'une partie de la Bithynie. La paix rétablie en Asie fut peu après troublée en Europe par une invasion des Épirotes, qui s'emparèrent de Durazzo et d'Albanopolis, deux fiefs de l'empire. Henri, pour reprendre ces places, marcha à la tête d'une armée, et il était déjà arrivé à Thessalonique lorsqu'il fut arrêté par la mort, dans la quarante-deuxième année de son âge et la dixième de son règne. Sa fin prématurée et subite fut généralement attribuée au poison. Les uns accusèrent sa femme de ce crime, d'autres l'imputèrent aux Grecs. Cependant Henri s'était montré pour eux juste et bienveillant. Il les avait, autant que possible, préservés de l'oppression des barons vainqueurs et des violences du légat; enfin, il n'avait pas craint de leur confier des magistratures et des emplois militaires. Mais sa douceur et son équité ne purent épargner aux vaincus l'humiliation et les malheurs de la conquête; et s'il ne périt point par leurs embûches, il mourut sans les avoir attachés à la domination française. Son noble caractère et ses talents ne purent fonder solidement l'empire latin, qui sous ses faibles successeurs déclina rapidement. Il ne laissa pas d'enfants de ses deux femmes, et la couronne de Constantinople fut donnée à son beau-frère Pierre de Courtenay. L. J.

(1) En 1215, le quatrième concile de Latran, assemblé par le pape Innocent III, proclama l'union des deux Églises. Gervasius fut élu patriarche de Constantinople et reconnu à la fois par Henri et par le pape, qui déclara Constantinople le premier siége de la chrétienté après Rome.

Nicéphore Grégoras, l. I, 2. — Nicétas, 410, édit. de Paris. — Georges Acropolite, 6. — Geoffroy de Ville-Hardouin, *De la Conqueste de Constantinople*. — Henri de Valenciennes, *Continuation de Ville-Hardouin*, dans la *Collection des Mémoires sur l'histoire de France* de Michaud et Poujoulat, t. I, p. 129. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XVII (édit. de Saint-Martin). — Gibbon, *History of Decline and Fall of Roman Empire*, t. XI.

D. HENRI rois d'Espagne.

...RI Ier, roi de Castille, né en 1204, suc... son père, Alfonse IX, le 6 octobre 1214, ...rut le 9 juin 1217. La reine Éléonore ...terre, tutrice de cet enfant de onze ans, ...norte vingt-cinq jours après son époux, ... passa à Bérengère, sœur du jeune roi. ...es, révoltés, la forcèrent à déléguer ses ...s au comte Alvar, qui l'exila de la cour ...nglanta la Castille. La mort du jeune roi ...ndre la guerre civile; il jouait avec ..., quand une tuile détachée d'un toit ... tête et le tua. A. F—N.

..., Rerum Hispaniæ lib. IX, cap. 4. — Zapata. ... dona Berenguela, hija de don Alonzo el Noble. ...ez de Castro, Cronica de los Reyes de Castilla, ... el Deseado, D. Alonzo el Octavo, y D. Hen... Primero; Madrid, 1665, in-fol.

...I II, roi de Castille, plus connu sous ...le Henri de Transtamare, fils naturel ...nse XI et d'Éléonore de Guzman, né en 1333, proclamé roi à Calahorra, le 16 mars ...onta sur le trône après la mort de son 23 mars 1368, et mourut à Burgos, le 29 ...9. Pierre le Cruel, fils et successeur ...nse XI, s'était aliéné tous les esprits par ...té; se voyant détesté de son frère Henri, ...ha d'abord à calmer sa haine, l'appela à ... et le nomma comte de Transtamare. ...tte faveur dura peu : Pierre ayant fait ...r sous ses yeux dona Éléonore, mère ... infants, Henri, craignant le même sort, ... en Portugal. A l'entrevue de Ciudad-..., les deux frères se réconcilient. Les ...s cruautés de Pierre rompent cette paix ...e; Henri jette le masque, s'unit au ...Albuquerque, récemment disgracié, et, ...sur l'estime publique, cherche à s'élever ... Les négociations précèdent les hostilités, 1356, Pierre IV, roi d'Aragon, gagné par ...esses d'Henri, embrasse sa cause et dé... guerre à la Castille. D'abord vainqueurs, ...onais, battus à Terrassone, à Jumilla, ..., soumirent leur différend à l'arbitrage ..., et la paix se conclut en 1361; rom... ...née suivante, elle devint définitive en ...enri se sauva en France, et mit dans ...éts Charles V, qui avait à venger Blanche ...bon, abandonnée par Pierre le Cruel le ...in de son mariage et plus tard empoi... Henri prit à sa solde plusieurs des compagnies; la France lui donna le Du Guesclin pour général. Il pénètre ...lle; à Calahorra son armée le proclame ...rgos et Tolède ratifient une usurpation ...ble leurs vœux. Pierre, effrayé, s'adresse ...eterre, qui lui envoie le prince de Galles ...e Noir). Les deux armées se rencontrent ...ette (3 avril 1367); la bataille, engagée ...avis de Du Guesclin, est perdue, et Henri ... France. Ayant obtenu de nouveaux ..., il retourna en Castille; Calahorra, Bur-gos, Cordoue se déclarèrent pour lui, mais il échoua devant Tolède. Le roi de Grenade donna des troupes à Pierre, qui, battu sous les murs de Montiel, se jeta dans la place. Cerné par des forces supérieures, il se vit perdu, et fit offrir à Du Guesclin 200,000 écus d'or en échange de sa liberté; indigné d'une telle proposition, Du Guesclin la comuniqua à Henri, qui lui promit une récompense double s'il voulait attirer Pierre dans sa tente, sous prétexte de le sauver. Du Guesclin céda au désir de terminer une guerre ruineuse pour l'Espagne. Dès que les deux frères s'aperçoivent, ils s'élancent l'un contre l'autre; Pierre, blessé d'un coup de poignard au visage, saisit son adversaire, et tous deux roulent sanglants à terre. Henri, moins vigoureux, allait périr, quand un de ses partisans vint à son aide, et se saisit de Pierre Ier, qui fut poignardé par son frère. Ce récit, où Du Guesclin joue un rôle indigne de son noble caractère, a pour garants Mariana, lib. XVII, Désormeaux, t. II, p. 116, Mayerne-Turquet, lib. XV, Ayala, tom. Ier, p. 554, Ferreras, t. V, p. 407, Philantes, p. 36, R. Saint-Hilaire, t. IV, p. 503, t. V, p. 108; mais, suivant Vanel, t. II, p. 116, Charenton, notes sur Mariana, t. III, p. 697, Macquer et Lacombe, t. Ier, p. 520, Guyard de Berville, t. II, p. 144, du Chatelet, p. 176, Cuvelier, t. II, Pufendorff, t. Ier, Villaret, t. X, p. 140, et Henri Martin, t. IV, Pierre, cherchant à fuir, fut arrêté par un gentilhomme français, nommé Le Bègue de Villaines, qui le conduisit dans sa tente, où Henri le rencontra par hasard. La Castille, tout ensanglantée des crimes de Pierre Ier, absout le meurtrier en raison de la victime; le royaume entier se déclare pour lui. Mais Ferdinand, roi de Portugal, arrière petit-fils de Sanche IV, prétendait au trône, se fondant sur la bâtardise d'Henri; Pierre IV d'Aragon réclama le royaume de Murcie, et Charles II, roi de Navarre, plusieurs places fortes. Henri battit ou apaisa ses trois compétiteurs. Toujours reconnaissant envers la France, il envoya à Charles V une flotte, qui devant La Rochelle mit en fuite les Anglais, et il se rendit en personne à Bayonne, au secours du duc d'Anjou. Il mourut idolâtré de ses sujets, après un règne de onze ans. Les uns disent qu'il fut empoisonné par des brodequins que lui envoya le roi de Grenade, les autres qu'une violente attaque de goutte l'emporta. Guerrier, législateur, homme d'État, Henri marqua dignement son passage sur le trône. Un de ses édits enleva aux juifs l'administration des finances de l'État; en mourant il recommanda à son fils de garder l'alliance de la France et de rappeler auprès de lui les partisans de Pierre Ier qui étaient restés fidèles à leur maître. — Henri II est la tige des rois de Castille qui ont régné en Espagne jusqu'à Jeanne (1504), dont le mariage avec Philippe le Beau, père de Charles Quint, fit passer le sceptre dans la maison d'Autriche.

Alfred FRANKLIN.

P. Lopez de Ayala; *Cronicas de los Reyes de Castilla don Pedro, don Henrique II, don Juan I, don Henrique III;* Madrid, 1779, 4 vol. in-4°; t. Ier, p. 532. — Mariana, *Historiæ de Rebus Hispaniæ*, lib. XII, cap. 2 et 6. — P. Philantes, *De Gestis memorabilibus Regum Hispaniæ Epitome;* Naples, 1611, in-18, p. 36. — L. de Mayerne-Turquet, *Histoire générale d'Espagne;* Paris, 1635, 2 vol. in-fol.; t. Ier, p. 705. — J. de Ferreras, *Histoire générale d'Espagne, traduction d'Hermilly;* Madrid, 1700, 16 vol. in-4°; t. V, p. 409. — Desormeaux, *Abrégé de l'Histoire d'Espagne;* Paris, 1758, 5 vol. in-8°; t. II, p. 334. — Macquer et Lacombe, *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne;* Paris, 1765, 2 vol. in 8°; t. Ier, p. 496. — Pufendorff, *Histoire universelle;* Amsterdam, 1722, 10 vol. in-12; t. Ier, p. 103. — Guyard de Berville, *Histoire de Du Guesclin;* Paris, 1772, 2 vol. in-12; t. Ier, p. 291; t. II, p. 1. — Hay du Châtelet, *Histoire de Du Guesclin;* Paris, 1666, in-fol. — Cuvelier, *Chronique rimée de Du Guesclin;* Paris, Didot, 1839, 2 vol. in-4°. — Velly, Villaret et Garnier, *Histoire de France;* Paris, 1765-86, 30 vol. in-12; t. IX, X, XI. — Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne;* Paris, 1844-56, 5 vol. in-8°; t. III et IV. — H. Martin, *Histoire de France;* Paris, 1857, t. IV et V.

HENRI III, roi de Castille, surnommé *l'Infirme* (el Infermo), né à Burgos, le 4 octobre 1379, monta sur le trône à la mort de son père, Jean Ier, le 10 octobre 1390, et mourut le 25 septembre 1406. La minorité d'Henri III fut très-orageuse; l'archevêque de Tolède, son premier ministre, le duc de Benavente et le comte de Gijon, ses deux grands-oncles, et sa tante l'infante dona Léonore, reine de Navarre, agitaient le royaume par leurs intrigues et s'enrichissaient honteusement aux dépens du trésor public, pendant que le roi manquait du nécessaire, au point de vendre ses vêtements pour souper. Mûri par l'adversité, Henri, à quatorze ans, se déclare majeur (10 août 1393), dissout le conseil de régence et convoque les cortès. L'archevêque de Tolède, le duc de Benavente et le comte de Gijon soulevèrent leurs vassaux et ravagèrent la Castille; Henri les battit, et leur pardonna. Vaincus après une nouvelle révolte, le duc de Benavente fut enfermé dans la tour de Ségovie, et le comte de Gijon (premier prince du sang) accepta l'arbitrage de Charles VI, roi de France, qui le condamna à perdre ses États; Henri lui laissa cependant de vastes domaines. Benoît XIII et Boniface IX se disputaient alors le pontificat; Henri ayant cru pouvoir régler provisoirement lui-même les affaires ecclésiastiques dans son royaume, Boniface le déclara schismatique et déchu du trône; mais l'affection des Castillans annula l'anathème, et le légat du pape dut aussitôt quitter l'Espagne. Joam, roi de Portugal, attaqua Badajoz à l'improviste; Henri battit les Portugais sur terre et sur mer, et conclut une trêve de dix ans (1399). Il marcha alors contre les corsaires africains, qui infestaient les côtes de l'Andalousie; Tétouan fut pris et ruiné. La paix qui suivit lui permit de s'occuper des réformes intérieures; il défendit l'usure aux juifs, força les femmes de mauvaise vie et les concubines des ecclésiastiques à porter sur leur tête une marque caractéristique de leur abaissement. A l'occasion de la peste terrible qui, en 1401, décima l'Espagne, il autorisa les veuves à se remarier l'année même de la mort de leur mari; il rebâtit le palais royal de Madrid, assainit la capitale par le percement de larges rues et l'établissement de nombreuses fontaines. Dans son zèle pour la religion, il préparait une expédition destinée à chasser les mahométans de l'Espagne, quand il mourut, d'épuisement suivant les uns, empoisonné suivant les autres, laissant pour successeur un enfant de quatre ans (*Jean II*), placé sous la tutelle de sa mère et de son grand-oncle Ferdinand de Castille, depuis Ferdinand le Juste, roi d'Aragon.

Alfred FRANKLIN.

Gil Gonzales Davila, *Historia de la Vida y Hechos del rey don Henrique Tercero de Castilla, inclito en religion y justicia;* Madrid, 1638, in-fol. — P. Lopez de Ayala, *Cronica de los Reyes de Castilla don Pedro, don Henrique II, don Juan I, don Henrique III;* Madrid, 1779, 4 vol. in-4°. — L. Amirola, *Chronique de Castille;* Madrid, 1782, in-4°. — Vanel, *Abrégé de l'Histoire d'Espagne;* Bruxelles, 1704, 2 vol. in-12. — Ph. d'Orléans, *Histoire des Révolutions d'Espagne;* Paris, 1702, 4 vol. in-12. — De Bellegarde, *Histoire d'Espagne;* Paris, 1723, 9 vol. in-12. — Ch. Romey, *Histoire d'Espagne;* Paris, 1839-47, 12 vol. in-8°.

HENRI IV, roi de Castille, surnommé *l'Impuissant* (el Impotente), né à Valladolid, le 5 janvier 1425, succéda à son père, Jean II, le 20 juillet 1454, et mourut le 11 décembre 1474. La jeunesse de Henri se passa en luttes incessantes contre son père. Monté sur le trône, il y apporta une indolence insurmontable, des mœurs révoltantes, une incapacité complète, une prodigalité insensée. La Castille conçut d'abord quelques espérances quand elle le vit, obéissant aux derniers conseils de Jean II, renouveler la vieille alliance avec la France, se concilier l'Aragon, et poursuivre jusqu'à Grenade les mahométans qui dévastaient l'Andalousie; mais dès son mariage avec Jeanne de Portugal ces premières espérances disparurent. Semblable à Louis XI, moins le génie, Henri de Castille cherche ses favoris dans les hommes de la plus basse naissance; il nomme son valet de chambre grand-maître d'Alcantara, s'entoure de maîtresses, et fait entrer dans le lit de la reine le jeune Beltran de la Cueva, son favori. Les grands refusent de reconnaître comme leur reine future le fruit de ce honteux adultère, et l'opinion flétrit la jeune princesse du nom de *Beltraneja* (fille de Beltran). Henri, pour répondre aux accusations d'impuissance, nomme une commission qui, après examen, atteste son aptitude à procréer. Ce certificat de virilité n'apaise pas les conjurés, qui recourent aux armes, soulèvent Valladolid, déposent solennellement Henri IV en effigie (5 juin 1465), et proclament son frère Alphonse. Au lieu de battre les rebelles, Henri traita avec eux; l'inexécution du traité ralluma la guerre civile: les deux armées se rencontrèrent près d'Olmedo, le 20 août 1467, et la victoire resta indécise. Alphonse étant mort sur ces entrefaites, les conjurés veulent proclamer à sa place Isabelle, sœur du roi; celle-ci s'y refuse. Henri, las de discordes, achète enfin la paix, en reconnaissant Isabelle pour son héritière, et en exilant de

la cour la reine et sa fille. Le mariage d'Isabelle devient l'occasion de longs démêlés; elle finit par épouser, contre le vœu de son frère, Ferdinand, infant d'Aragon. Henri, revenant sur ses engagements, tentait encore, mais sans succès, de faire accepter Beltraneja pour son héritière; il se réconcilia cependant avec sa sœur, et mourut à la suite d'une fête splendide, destinée à célébrer ce rapprochement. Sauf la cruauté, Henri avait tous les vices; très-religieux d'ailleurs, il mêlait à ses honteuses débauches les fondations d'églises et de couvents; il nomma abbesse du monastère de Sainte-Marie de las Dueñas sa maîtresse Catherine de Sandoval, pour la punir de s'être abandonnée à un jeune homme. Avec l'autorisation du pape, il entreprit contre les Maures une sainte croisade, pour laquelle il partit entouré de favoris et de maîtresses. Cette guerre dura dix ans (1455-1465), et n'eut d'autre résultat que d'épuiser le trésor; Henri, pour le remplir, inonda le royaume de fausse monnaie; les denrées montèrent jusqu'à cinq fois leur valeur. Sa sœur Isabelle lui succéda.

Alfred FRANKLIN.

D. Enriquez de Castillo, *Cronica del rey D. Henrique el Quarto;* Madrid, 1787, in-4°.— Lambertino, *Theatrum regium, sive regum Hispaniæ series et narratio;* Bruxelles, 1628, in-4°. — Zurita, *Histoire d'Aragon;* Madrid, 7 vol. in-fol. — Adam, *Histoire de l'Espagne jusqu'à la mort de Charles III*, trad. C. Briand; Paris, 1808, 4 vol in-8°. — F. Taraphe, *De Origine ac Rebus gestis Regum Hispaniæ Liber;* Anvers, 1553, in-12. — J. Alvarez de Colmenar, *Annales d'Espagne et de Portugal;* Paris, 1741, 10 vol. in-4°. — Paquis, *Histoire d'Espagne et de Portugal;* Paris, 1836, 2 vol. in-fol. — De La Force, *Histoire secrète des Amours de Henri IV roi de Castille, surnommé l'Impuissant;* La Haye, 1726, in-12.

E. HENRI *rois de France.*

HENRI Ier, roi de France, né vers 1011, mort le 4 août 1060. Il était le troisième fils de Robert II. L'aîné, Hugues, étant mort en 1025, et le second, Eudes, se trouvant imbécile et incapable de régner, Robert résolut de s'associer Henri, déjà duc de Bourgogne. La couronne fut mise sur la tête du jeune prince dans l'église de Reims, en présence de plusieurs évêques et abbés ainsi que des comtes de Champagne et de Poitiers, le jour de la Pentecôte 14 mai 1027. Cependant, la reine Constance avait insisté pour que l'on couronnât de préférence son fils cadet, Robert. Elle prétendait, non sans raison, comme la suite le prouva, que Henri était en même temps dissimulé, paresseux et mou, et qu'il ressemblerait à son père par sa négligence dans le gouvernement du royaume. La préférence de Robert pour un de ses fils, au détriment des autres, semblait devoir amener et amena en effet une guerre civile; mais elle n'éclata point, comme on pouvait s'y attendre, entre Henri et son frère Robert. Tous deux, au contraire, s'unirent contre leur père. « Après un peu de temps, dit Glaber, les deux frères ayant confirmé leur amitié par une alliance, principalement à cause de l'insolence de leur mère, commencèrent à envahir les châteaux et les villages de leur père et à piller ceux de ses biens qu'ils pouvaient atteindre. Henri lui enleva le château de Dreux; Robert, ceux de Beaune et d'Avallon en Bourgogne. C'était une guerre plus que civile.... Mais après un siége et quelques ravages dans l'une et l'autre province, ils firent la paix et demeurèrent en repos pour un temps. » Le roi Robert ne survécut que quelques années à ces tristes événements. A peine ce prince fut-il mort (20 juillet 1031) que Henri eut à lutter contre une ligue redoutable formée par sa mère Constance. Attaqué par Eudes II, comte de Champagne, il implora le secours du duc de Normandie, Robert le Diable. La mère et le fils conclurent la paix au bout de quelques mois, sans que le comte Eudes fût compris dans le traité. Avec l'aide des Normands et de Baudouin de Flandre, Henri guerroya encore quelque temps contre lui. La pacification qui intervint en 1033 ou 1034 termina à peu près la carrière d'activité du roi de France, incapable de protéger ses sujets ou lui-même. Dès lors on n'est plus guère informé de l'existence de Henri que par les chartes qu'il accorda de temps en temps aux monastères. Les événements importants qui signalèrent son règne ne s'accomplirent pas dans le duché de France, mais dans le royaume d'Arles, dans les comtés de Champagne et d'Anjou, et dans le duché de Normandie. Le beau rôle appartenait aux grands vassaux, et surtout au clergé. Depuis 1030 jusqu'en 1033, la France éprouva une famine dont un chroniqueur contemporain fait le plus affreux tableau. « Dans la plupart des lieux, dit Glaber, le muid de blé s'éleva jusqu'à soixante sols d'or; on vit même quelquefois le setier se vendre jusqu'à quinze sols. On vit les hommes, après avoir dévoré les bêtes et les oiseaux, se jeter sur les nourritures les plus rebutantes et les plus funestes. Les uns, pour éviter la mort, avaient recours aux racines des forêts et aux herbes des fleuves; mais en vain.... D'autres, et l'on a horreur de le dire, se laissèrent réduire, par une faim féroce, à dévorer des chairs humaines..... Sur les chemins, les plus forts saisissaient les plus faibles, les divisaient par morceaux, les mettaient sur le feu et les mangeaient..... Les ornements et les trésors des églises furent alors distribués pour le soulagement des pauvres. Les évêques des cités des Gaules convoquèrent un concile pour porter remède à tant de maux. Là ils convinrent que puisque les aliments manquaient tellement qu'ils ne pouvaient donner des secours à tous, du moins il serait prudent de fournir une nourriture quotidienne à ceux qui paraîtraient les plus robustes, afin qu'en sauvant ceux-là la terre ne demeurât pas sans cultivateurs. » Henri, qui laissait au clergé le soin de nourrir ses sujets, lui laissait aussi la mission de les défendre. La paix publique était incessamment troublée par les guerres privées, non-seulement des grands feudataires, mais même des

moindres barons et seigneurs châtelains. Ces guerres et les horribles dévastations qui en étaient la suite nécessitèrent l'intervention des évêques. Ceux-ci, d'abord en Aquitaine, puis dans la province d'Arles et la Lyonnaise, ensuite dans le reste de la Bourgogne, et enfin dans toute la France, rassemblèrent en 1035 des conciles, et proclamèrent ce qu'on appela la *paix de Dieu*. Tout seigneur, baron, chevalier dut s'engager, sous peine d'excommunication, à conserver une paix inviolable. « Que ceux qui ne voudront pas s'engager à la paix et à la justice soient maudits, disait la formule d'excommunication; qu'ils soient maudits, eux et ceux qui les aident à faire le mal; que leurs armes soient maudites ainsi que leurs chevaux; qu'ils soient relégués avec Caïn le fratricide, avec le traître Judas, avec Dathan et Abiron, qui entrèrent tout vivants dans l'enfer! » Ces terribles menaces furent impuissantes contre les passions violentes de la féodalité. Les évêques substituèrent alors la *trêve de Dieu* à la *paix de Dieu*, et, désespérant d'empêcher le recours à la force, ils en réglèrent du moins l'emploi par une législation minutieuse, admirablement prévoyante, qui, tout en attestant la barbarie du onzième siècle, est un monument de l'esprit bienfaisant et civilisateur du clergé français. « On décréta, dit Glaber, que du mercredi soir au lundi matin aucun chrétien ne ravirait quoi que ce fût à son prochain par violence, ne tirerait vengeance de ses ennemis, ou même n'exigerait de gage de qui lui aurait donné caution. Les infracteurs de ce pacte furent condamnés à composer pour leur vie, ou à se voir bannis de leur pays et de la communion des chrétiens. Ces jours de paix avaient été choisis en mémoire de la passion du Sauveur, qui commença de souffrir le mercredi. Les jours de grandes fêtes et l'Avent et le Carême tout entiers furent compris dans la pacification : pendant ces deux saintes périodes, il fut même défendu de se livrer à tous travaux guerriers, tels que construction et réparation de châteaux forts, exercices d'armes... On mit les églises et cimetières non fortifiés sous la sauvegarde perpétuelle de la *trêve de Dieu*, ainsi que la personne des clercs et des moines, pourvu qu'ils ne portassent point d'armes. Il fut interdit à l'avenir de tuer, de mutiler, d'emmener captifs les pauvres gens de la campagne, lorsqu'on guerroyait contre leurs seigneurs, et de détruire méchamment les ustensiles de labour et les récoltes. » La *trêve de Dieu* sans appartenir à Henri Ier, est le plus grand événement de son règne.

Tandis que le *roitelet* Henri (ainsi l'appelle la chronique d'Anjou) négligeait ses devoirs de prince, les grands vassaux lui disputaient jusqu'à l'autorité qu'il tenait de ses aïeux comme comte de Paris et d'Orléans. Ce furent surtout les comtes de Blois et de Champagne qui inquiétèrent le faible monarque, en poussant à la révolte Eudes l'imbécile. Il fallut que le comte d'Anjou Geoffroi-Martel aidât le roi son suzerain à vaincre ces deux seigneurs. Ensuite Henri, excité par Geoffroi Martel, guerroya contre Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, jusqu'à ce que, dégoûté de ses revers, il plia devant le génie de son ennemi, et conclut avec lui, en 1059, une paix qui ne fut plus rompue pendant le peu de temps que vécut encore le roi de France.

L'histoire privée de Henri est restée aussi obscure que son histoire politique est nulle. Fiancé à Mathilde, fille de l'empereur Conrad le Salique, laquelle mourut en 1034, sans avoir vu la France ni son époux, puis marié pendant huit ou neuf ans au moins avec une autre Mathilde, nièce de l'empereur Henri III, il était devenu veuf en 1044, sans avoir eu d'enfant mâle. Il résolut alors d'envoyer chercher une femme aux extrémités de l'Europe, en Russie. Il épousa, vers 1051, dans une cour plénière des seigneurs du royaume, Anne, fille de Iaroslaf, grand-duc de Russie (1). De cette étrangère il eut trois fils : Philippe, son successeur, né en 1053, Robert, mort en bas âge, et Hugues, devenu comte de Vermandois. Quand Philippe eut sept ans, son père se l'associa solennellement. Henri mourut peu après cette cérémonie. « Ce prince, dit Sismondi, avait été le témoin passif de tous les grands événements de son règne; il avait vu l'influence de l'Empire s'affermir dans l'intérieur des Gaules, en Lorraine et en Flandre; le duché de Normandie assurer son indépendance, et prendre une attitude menaçante; les hérésies pulluler, puis être réprimées par des supplices; l'Église enfin s'organiser en dehors de l'État et s'armer contre l'autorité temporelle. Quoiqu'il n'eût pas été constamment inactif, il n'avait rien aidé et rien empêché. » J.

Glaber Rodolphe, *Chronicon*, III, 9; IV, 1-8. — Guillaume de Jumièges, VI, 7; VIII. — Hugo Floriacensis, *Chronicon Virdunense*. — *Chronicon Andegavense*. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. IV, p. 197, etc. — Henri Martin, *Histoire de France*, t. III. — Semichon, *Histoire de la Paix et de la Trêve de Dieu*; Paris, 1857, in-8°.

HENRI II, roi de France, né à Saint-Germain-en-Laye, le 31 mars 1519 (2), mort le 10 juillet 1559. Il était fils de François Ier et de Claude de France. Son avènement à la couronne, le 31 mars 1547, eut pour résultat immédiat un brusque changement dans la direction et le personnel des ministères. Dans les dernières années du règne de François Ier, tout s'était fait par les ordres et sous l'influence d'une favorite, la duchesse d'Étampes. Celle-ci et ses ministres furent congédiés et firent place à Diane de Poitiers (qui fut créée duchesse de Valentinois en 1548) et à ses créatures. « Henri, dit

(1) *Consult.* sur ce mariage, Al. Labanoff de Rostoff : *Recueil de pièces historiques sur la reine Anne ou Agnès, épouse de Henri Ier roi de France, et fille de Jaroslaf I, grand-duc de Russie*; Paris, 1825, in-8°.

(2) Si la plupart des historiens font naître Henri II en 1518, c'est parce qu'alors l'année commençant à Pâques, l'année 1519 ne commença qu'au mois d'avril, et que le 31 mars fut attribué à 1518.

Théodore de Bèze, n'avoit ni la vivacité d'esprit ni la faconde de son père, mais bien un naturel de soi-même fort débonnaire, et tant plus aisé à tromper, de sorte qu'il ne voyoit ni jugeoit que par les yeux, oreilles et avis de ceux qui le possédoient.» — « Il paraissait né pour être gouverné, non pour gouverner, dit Beaucaire; il ne faisait presque rien d'après lui-même, et ne se conduisait que d'après les avis de ses familiers les plus intimes. Quant à sa figure, sans égaler celle de son père, sa taille était cependant élevée, son corps carré, robuste et propre à tous les exercices, quoiqu'il fût disposé à l'embonpoint, contre lequel il se prémunissait par la régularité de sa diète et par un exercice journalier; et cependant il égalait à la course les hommes les plus lestes; son teint était obscur, ses cheveux et sa barbe étaient noirs.» Henri ne demandait qu'à être soulagé des soucis de la royauté, et il remit le pouvoir au connétable de Montmorency.

Les premiers jours du règne d'Henri II furent signalés par le duel de Guy Chabot de Jarnac et de La Chataigneraye. Cette querelle entre deux gentilshommes, dont l'un, Jarnac, tenait de très-près à la favorite déchue, M[me] d'Étampes, dont l'autre avait été le favori du dauphin maintenant roi, eut un immense retentissement. La lice fut ouverte le 10 juillet 1547, à Saint-Germain-en-Laye, en présence du roi, de la cour, et d'une foule accourue de toutes les parties de la France. La Chataigneraye fut mortellement blessé, et le vainqueur lui succéda dans la faveur du roi. Des affaires plus importantes réclamèrent bientôt toute l'attention de Henri II et de ses conseillers. Les mesures sévères de François I[er] n'avaient pas arrêté les progrès du protestantisme; le nouveau roi opposa à la réforme un redoublement de persécution. Sa maîtresse, la duchesse de Valentinois « étoit surtout bonne catholique, dit Brantome, et elle haissoit fort ceux de la religion ». Les ministres qui dominaient dans le conseil, le connétable de Montmorency, Saint-André, les Guise ne les haïssaient pas moins, et le premier président, Pierre Liset, se prêtait docilement aux plus violentes persécutions. Une insurrection qui eclata en 1548 dans la province de Guienne, a cause des exactions de la gabelle, fut réprimée par le connétable avec une dureté impitoyable. En 1549, la guerre fut déclarée à l'Angleterre, qui refusait de livrer Boulogne, dont elle avait consenti la remise dans un traité signé sous François I[er]; et après quelques actes d'hostilite Boulogne fut rendue a la France. Mais en 1551 une guerre plus sérieuse s'engagea en Italie. Henri II protégeait le duc de Parme contre le pape Jules III (1). Le pape invoqua le secours de Charles Quint, et Henri II fit avancer simultanément dans le Piémont et le Parmesan ses armées, conduites par deux habiles généraux, Charles de Brissac et le maréchal de Termes. Malgré leurs brillants succès, comme la guerre n'avait pas encore été déclarée au pape et à l'empereur, ils s'arrêtèrent, et consentirent à une suspension d'armes. Mais la ligue des princes protestants, menacés par Charles Quint dans leurs croyances religieuses, donna aussitôt à cette guerre un nouvel intérêt, un champ plus étendu. Henri, si intolérant à l'égard des réformés français, se déclara le protecteur de la ligue, marcha au-devant des princes, prit (1552) Toul, Metz et Verdun, chefs-lieux des évêchés de ce nom, et fit une tentative contre Strasbourg. Les princes de l'Empire et Charles Quint, effrayés des progrès du roi de France, réglèrent leurs différends par le traité de Passaw (2 août 1552). Le roi de France fut invité à faire connaître ses griefs contre l'empereur, pour être compris ensuite dans la pacification générale. Henri II n'accepta pas cette proposition; et quoique abandonné tout à fait par ses alliés, il se crut assez puissant pour lutter seul contre toutes les forces de Charles Quint. A la tête de son armée, Charles mit le siége devant Metz, place mal fortifiée alors, mais qui était défendue par François de Guise (*voy.* ce nom) avec l'élite de la noblesse française. Grâce à la bravoure, à l'habileté du duc, l'empereur fut forcé de lever le siége, et, de dépit, alla piller la Picardie et détruire de fond en comble la ville de Térouanne. En représailles de ces cruautés, les Français mirent à feu et à sang le Brabant, le Hainaut et le Cambrésis. Une rencontre eut lieu sous les murs de Renti, où les Impériaux furent de nouveau battus. En Italie, l'armée française était moins heureuse. Malgré les efforts de Montluc et son habile défense de Sienne, elle avait perdu la Toscane, et ses communications étaient interceptées; toutefois, les deux partis étaient tellement épuisés, qu'après l'abdication de Charles Quint, en 1555, et à défaut d'une paix dont les prétentions du pape entravaient la conclusion, une trêve de cinq ans fut signée à Vaucxelles, le 5 février 1556. Mais dès l'année 1557 la guerre recommença. Le duc de Parme abandonna la France, qui gagna l'appui du pape Paul IV, ennemi mortel des Espagnols. Le roi d'Espagne eut pour alliés les Farnèse, le duc de Toscane et la reine d'Angleterre, Marie, qu'il avait épousée. Le duc de Guise arriva en Piémont à la tête d'une armée de 13,000 hommes, au mois de janvier 1557, traversa rapidement la Lombardie, le duché de Ferrare, les États de

(1) Quelques mois avant de marcher au secours des réformés d'Allemagne Henri publia à Châteaubriant, le 27 juin 1551, un édit en quarante-six articles pour renouveler les persécutions. Après avoir rappelé, dans le préambule, tout ce qu'il avait fait ainsi que son père pour supprimer l'hérésie, il ajoutait : « Et n'y voyons aucun amendement, ni espérance d'y pouvoir remédier, sinon par un extrême soin et diligence, et avec toutes les rigoureuses procédures dont on doit user pour repousser vivement l'injure et obstination d'une telle malheureuse secte et en purger et nettoyer notre royaume. » Le 12 février 1552, dans un lit de justice, il recommanda expressément au parlement « qu'ils soient soigneux de ce qui appartient à la foi, et d'empêcher et ôter les erreurs par punition exemplaire des dévoyés ».

l'Église, et envahit le royaume de Naples. Mais il fut tenu en échec par le duc d'Albe, et après quelques mois d'hostilités sans résultat, il se découragea, et rentra en France. Brissac resta seul chargé de défendre le Piémont avec ses vieilles bandes, peu nombreuses et mal payées. La guerre imprudemment rallumée prit une tournure désastreuse pour les agresseurs. En Picardie, le connétable de Montmorency s'était avancé pour faire lever le siége de Saint-Quentin, que pressait vivement le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, et que défendait Coligny. Sous les murs de cette ville, le 10 août 1557, une bataille fut livrée, dont l'issue fut complétement malheureuse pour les Français. Le comte d'Enghien et plusieurs gentilshommes des premières familles de France et quatre mille soldats furent tués. Le connétable resta prisonnier avec le maréchal Saint-André, les ducs de Montpensier et de Longueville, et la plus grande partie de l'armée. Les ennemis n'avaient pas perdu cent hommes, et Charles Quint, à la nouvelle de cette victoire, demanda si les Espagnols n'étaient pas à Paris. François de Guise était revenu d'Italie, et on lui remit le commandement des armées, avec le titre de lieutenant général du royaume. Le duc de Guise marcha en Picardie, assiégea Calais, et s'en empara en huit jours, prit Guines et la forteresse de Ham; et en moins d'un mois, au milieu de l'hiver le plus rigoureux, il expulsa entièrement l'armée anglaise; tandis qu'ailleurs, en Piémont, en Lorraine, le maréchal de Brissac, le duc de Nevers et le maréchal de Termes se maintenaient avec avantage. Mais peu après avoir pris Dunkerque, le maréchal de Termes perdit la bataille de Gravelines (13 juillet 1558). Cet événement détermina Henri II et Philippe II à la paix, qui après de longues négociations fut signée à Câteau-Cambrésis, le 3 avril 1559. Calais, Toul, Metz et Verdun, restèrent aux Français, mais ils durent évacuer le Piémont, la Savoie, la Toscane, la Corse, le Montferrat, le Luxembourg, les Pays-Bas et la Picardie. Un déchaînement universel eut lieu contre cette triste paix, au prix de laquelle Montmorency et Saint-André achetèrent leur liberté. « La paix se fit, dit Montluc, au grand malheur du roy principalement et de tout son royaume; car ceste paix fut cause de la reddition de tous les pays et conquestes qu'avoient faict les roys François et Henry, qui n'estoient pas si petites que l'on ne les estimast autant que la tierce partie du royaume de France. J'ai leu dans un livre escrit en espagnol que le roy avoit rendu cent quatre-vingt-dix-huict forteresses où le roy tenoit garnison; je laisse à penser à chacun combien il y en avoit d'autres sous l'obeyssance de celles-là..... Je ne veux pas blasmer ceux qui la firent; car chacun peut bien penser qu'ils la firent à bon fin, et que s'ils eussent sçeu que ceste paix eust porté tant de malheurs, ils ne l'eussent jamais faicte, car ils étoient si bons serviteurs du roy, et l'aymoient tant, avec bonne et juste raison, qu'ils se fussent plustost laissé mourir dans la prison que de l'avoir faicte. Je dis cecy parce que monsieur le connestable en fut le premier motif, et monsieur le mareschal de Sainct-André : eux-mesmes ont veu la mort du roy, et eux-mesmes ont eu leur part des malheurs qui sont advenus en ce misérable royaume, et y sont morts l'espée en la main; peut-estre seroient-ils aujourd'huy pleins de vie. Et par là on peut bien juger qu'ils ne firent pas la paix pensant qu'elle portast tant de malheurs comme elle a porté. » Deux mariages durent cimenter cette paix, l'un entre Philippe II et Élisabeth, fille du roi, l'autre entre Marguerite, sa sœur, et le duc de Savoie. Quelques jours avant la célébration de ces deux mariages, Henri II, poussé par les Guise, résolut de détruire l'opposition qui dans le parlement avait empêché l'établissement de l'inquisition en France. Le mercredi 14 juin 1559 il se rendit inopinément au parlement accompagné des princes de la maison de Bourbon, des cardinaux de Lorraine et de Guise, du connétable de Montmorency et du duc de Guise, et déclara qu'ayant conclu la paix, il comptait que rien ne le détournerait de la répression de l'hérésie. Il invita ensuite les conseillers à délibérer devant lui. Du Faur et Du Bourg, qui osèrent faire entendre des paroles de tolérance, furent immédiatement envoyés à la Bastille. Peu d heures après il ordonna qu'on arrêtât encore six autres conseillers. Le 19 juin le roi nomma les commissaires qui devaient faire le procès aux détenus. Mais il ne vit pas les supplices qu'il avait prescrits : au milieu des fêtes qu'occasionna la célébration de ces deux mariages, Henri II fut blessé à mort, dans un tournoi donné rue Saint-Antoine. Le roi avait déjà rompu une lance avec le comte de Montgomery, « grand et roidde jeune homme, dit Vieilleville, lieutenant du sieur de Lorges, son père, l'un des capitaines des gardes ». Malgré les conseils de ses courtisans, il voulut recommencer la lutte. « Lorges (Montgomery), dit Vieilleville, se voulut excuser aussi, disant qu'il avoit faict sa course, et que les aultres assaillants ne permettroient pas qu'il fist sur eulx ceste anticipation. Mais Sa Majesté l'en dispensa, luy commandant d'entrer en lice. A quoy, par très-grand malheur, il obéist, et print une lance..... Ayants tous deux fort valeureusement couru et rompu d'une grande dextérité et addresse leurs lances, ce mal habile Lorges ne jecta pas, selon l'ordinaire coustume, le tronsson qui demeure en la main la lance rompue, mais le porta toujours baissé; et en courant rencontra la tête du roy, duquel il donna droict dedans la visière, que le coup haulsa, et luy creva ung œil, qui contraignit Sa Majesté d'embrasser le col de son cheval, lequel ayant la bride laschée, paracheva sa carrière, au bout de laquelle le grand et premier escuyer se trouvèrent pour l'arrester, selon la coustume; et lui ostèrent son habillement de teste, après l'avoir descendu de cheval, pour le

mener en sa chambre; leur disant avec parolle fort foible qu'il estoit mort..... Cinq ou six chirurgiens des plus experts de France firent toute diligence et devoir de profondir la playe, et sondre l'endroict du cerveau où les esquilles du tronsson de la lance pouvoient avoir donné. Mais il ne leur fust possible... (1). Le quatriesme jour le roy reprint ses esprits, car la fièvre continue l'avoit laissé, laquelle depuis l'heure de sa blesseure ne l'avoit abandonné, et fist appeller la royne; et luy commanda de faire dépescher les noces de sa sœur le plus tost qu'il luy seroit possible..... Arrivée en sa chambre, elle commencea en toute diligence de donner ordres pour les susdictes nopces, qui furent faictes cinq jours après le commandement, et ressembloient mieulx ung convoy de mortuaire et funérailles, que à aultre chose; car au lieu de haulthois, violons et aultres réjouissances, ce n'estoient que pleurs, sanglots, tristesses et regrets : car le roy avoit desja perdu la parolle, le jugement et tout usaige de raison, ne cognoissant plus personne. Si bien que le lendemain des nopces, qui estoit le dixième de juillet 1559, Dieu en fit sa volonté; et luy, rendit l'esprit. » Henri II était âgé de quarante ans, et il en avait régné douze. R. et J.

Thomas Cormier, *Rerum gestarum Henrici II Libri quinque*; Paris, 1584, in-4°. — Théodore de Bèze, *Histor. Eccles.*, l. II. — Beaucaire, *Rerum Gallic. Histor.*, l. XXV. — Montluc, *Mémoires.* — Vieilleville, *Mémoires.* — François de Rabutin, *Commentaires*; Paris, 1574, in-8°. — Bertrand de Salignac, *Le Siége de Metz par l'empereur Charles V*; Paris, 1553, in-4°. — La Borde François de Signac, *Le Trespas*, etc.; Paris, 1560, in-4°. — Guillaume Paradin, *Histoire de notre temps*; Lyon, 1554, in-12. — Voisin de La Popelinière, *Histoire de France depuis 1550 jusqu'en 1577*; Paris, 1582, 4 vol. in-8°. — Jean de Serres, *Recueil de choses mémorables advenues en France depuis 1547 jusqu'en 1589*; Nismes, 1594, in-8°. — Varillas, *Histoire de Henri le Second.* — Lambert, *Histoire et Règne de Henri II, roi de France.* — Mézeray, *Histoire de France.* — Michelet, *Histoire de France*, t. VIII (*Réforme*). — Henri Martin, *Histoire de France*, t. VIII.

HENRI III, duc d'Anjou, le troisième fils de Henri II et de Catherine de Médicis, roi de Pologne et de France, né à Fontainebleau, le 19 septembre 1551, mort le 2 août 1589. Le duc d'Anjou était le favori de sa mère, dont l'influence avait réussi plus complétement sur lui que sur ses frères. Élevé, comme eux, à une triste école, dans toute la licence des pratiques italiennes en fait de mœurs et de gouvernement, il résista peu, par sa nature, à cette contagion. Il s'annonçait pourtant avec des qualités brillantes : il avait le propos piquant, une vive conception, que sa mère sut tourner à l'intrigue, et un goût fort décidé pour la guerre. Il était plein de grâce et d'adresse; Catherine aimait à l'opposer au jeune roi Charles IX, pour contenir ou ramener par la crainte un caractère impétueux qui lui échappait souvent. Après la mort du connétable de Montmorency, Catherine, pour éviter que Guise ou quelque autre chef influent ne s'emparât de l'armée, mit à sa tête le duc d'Anjou. Il n'avait que seize ans. Sa première campagne fut marquée par deux victoires complètes. Les batailles jusque alors étaient restées à peu près indécises entre les catholiques et les protestants; mais Jarnac et Montcontour (1569) assurèrent aux premiers un avantage éclatant. Il en faut assurément renvoyer le principal honneur aux maréchaux de Cossé et de Tavannes, qui dirigèrent le duc d'Anjou en capitaines consommés; mais le prince s'y comporta du moins avec une bravoure qui lui valut une grande popularité. Il eut son cheval tué sous lui à Montcontour; il fallut le retenir pour l'empêcher de s'élancer à la poursuite de l'armée vaincue, et ce fut peut-être une faute, qui laissa aux ennemis le temps de rapprocher leurs débris et de réparer leurs pertes. La gloire du duc d'Anjou dut porter ombrage au roi, son frère, et lui-même, la paix faite avec les protestants (1570), vit avec jalousie l'influence et la faveur passer du côté de ceux qu'il avait vaincus. Il continua de recevoir ses inspirations de sa mère, assista la veille de la Saint-Barthélemy au conseil où fut décidé le massacre des chefs protestants. Catherine dirigea la conduite de Henri pendant l'événement. S'il faut en croire ses confidences à son médecin Miron, ils auraient passé dans l'hésitation cette nuit terrible. Henri ne s'y vante pas du moins d'avoir mis la main à l'œuvre comme son frère : on l'en accuse cependant. Le premier coup de mousquet les fit presque défaillir, et ils envoyèrent l'ordre au duc de Guise de tout suspendre. Mais Coligny était déjà mort, et la grande entreprise à laquelle, dit-il, « nous n'avions jusque alors guère bien pensé, » commençait sur tous les points. « Ainsi retournâmes, ajoute-t-il, à notre première délibération, et peu après nous laissâmes suivre le fil et le cours de l'entreprise et de l'exécution. »

Catherine négocia, l'année suivante, pour faire élire son fils au trône de Pologne; elle y travailla avec ardeur, et réussit (1573). Quand la nouvelle en vint à la cour de France, le prince assiégeait La Rochelle, où le protestantisme s'était concentré. Il eut hâte d'en finir, donna brusquement plusieurs attaques inutiles, y perdit 24,000 hommes, et faillit être tué d'un coup de mousquet qui traversa sa fraise. Pressé de partir, il aima mieux traiter avec désavantage que de laisser à un autre le commandement.

Le nouveau roi de Pologne fut vite désenchanté de cette couronne qu'il avait été si impatient de saisir. L'humeur indépendante et rude de la noblesse polonaise trouvait à redire à toutes les habitudes de Henri. La vue du vainqueur de Montcontour y avait causé un peu de surprise sans doute : sa paresse, ses langueurs, ses caresses de femme à ses favoris, scandalisèrent une

(1) Le chroniqueur ajoute ici que les chirurgiens, pour mieux s'éclairer, « anatomisèrent quatre testes de criminels que l'on avoit décapitez en la Conciergerie du palais; contre lesquelles testes on coignoit le tronsson par grande force au pareil costé qu'il estoit entré dans celle du roi; mais en vain ».

cour qui n'était pour lui qu'un camp de barbares. Il eût mieux aimé, disait-il, vivre prisonnier en France que maître en Pologne ; aussi la mort de son frère Charles IX (30 mai 1574) survint à point pour le rendre à ce pays et à cette cour qu'il lui fallait. A peine en eut-il reçu la nouvelle, qu'il s'évada au milieu de la nuit pour s'épargner les retards et les formalités d'un arrangement ; et sans prendre nul souci de l'état où son départ laissait la Pologne, qui se trouvait à la veille d'une guerre avec les Turcs, il gagna à bride abattue les terres de l'empereur, serré de fort près par un gros de cavaliers envoyés à sa poursuite. Il gagna Vienne et Venise, où il s'arrêta trois mois dans les plaisirs, malgré les instances de sa mère.

Le premier acte du gouvernement de Henri III fut de faire de nouveau la guerre aux protestants et de retourner à la politique, un instant vacillante, qui avait frappé le coup de la Saint-Barthélemy. Le parti ne s'était pas complétement relevé depuis : ses grandes notabilités avaient disparu ; le roi de Navarre, dont le nom eût pu rallier les restes du parti, ne s'échappa de la cour que le 20 février 1576. Mais un événement subit changea la situation des protestants. Il y avait dans le catholicisme un parti modéré, plus porté à considérer le côté politique des affaires qu'à faire triompher exclusivement l'intérêt religieux. Ce parti, qu'on désigne du nom de *politique*, et qui obéissait à l'influence de quelques hautes ambitions mécontentes, se détacha de la cour, et porta son alliance aux protestants.

Le duc d'Alençon, Monsieur, frère du roi, se mit à la tête de ce parti. Le 17 septembre 1575 il publia un manifeste où il disait que voyant son aide invoquée par des Français de tous états, il croyait devoir s'armer pour la défense des lois. Il déclarait que « pour remettre la France en sa première splendeur, dignité et liberté, il demandoit une assemblée générale et libre des trois états de ce royaume ; et, enfin, que pour ôter tous empêchements et réunir les cœurs des naturels françois, il prenoit sous sa protection et sauvegarde tous, tant d'une que d'autre religion, les exhortant, au nom de Dieu, à se comporter les uns envers les autres comme frères, voisins et concitoyens, jusqu'à ce que par les états généraux et assemblée d'un saint et libre concile il soit pourvu sur le fait de la religion ». Le roi chargea sa mère de dissoudre la redoutable coalition des politiques et des protestants. Tout ce que Catherine de Médicis put obtenir, ce fut une trêve de deux mois (22 novembre) à des conditions humiliantes pour la royauté. Enfin, le 6 mai 1576 fut signée une paix qui stipulait pour le duc d'Alençon un énorme accroissement d'apanage, et pour les protestants le libre exercice de leur religion, excepte à Paris. Les plus illustres victimes protestantes etaient réhabilitées, la Saint-Barthelemy condamnée. Les états généraux devaient être convoqués le 15 novembre suivant. Ce traité excita dans le parti catholique une indignation générale contre le roi.

Henri III en mettant le pied dans le royaume, et au sortir des fêtes vénitiennes, s'était persuadé qu'il n'y avait qu'à déployer avec exagération des dehors religieux, qu'à donner dans le raffinement de dévotion des confréries, pour compenser le scandale de ses orgies et balancer la popularité des Guise : il ne s'y épargna pas. Mais ce double excès ne lui rapporta que haine et mépris de tous côtés : les processions de Saint-Germain-l'Auxerrois, où il se montrait couvert d'un sac, le chapelet et le cilice à la main, ne lui firent pas pardonner par la foule les mascarades et les profanes mystères du Louvre. Il perdait ses peines « à aller à pied, dit le *Journal* de L'Étoile, par les églises de Paris, tenant en sa main de grosses patenôtres, les disant et marmottant par les rues ; on disoit que ce faisoit-il par le conseil de sa mère, afin de faire croire au peuple qu'il étoit fort dévot et catholique ». On cria à l'hypocrisie. Attaqués par les politiques, trahis par le roi, les catholiques ardents prirent en main la défense de leur cause, et formèrent la Ligue. Cette union, si redoutable à la réforme et à la royauté, naquit à Péronne, ville qui d'après le dernier traité devait être livrée au prince de Condé avec tout le gouvernement de Picardie. Jacques d'Humières, gouverneur de Péronne et tout dévoué aux Guise, résolut de former une association capable de repousser le prince de Condé, même malgré les ordres du roi. Un manifeste fut promptement rédigé. Par cet acte les prélats, seigneurs, gentilshommes et bons habitants de la Picardie, tous confrères et associés, déclaraient qu'ils ne s'étaient unis que pour maintenir les lois et la religion antique de la monarchie ; que pour cette cause « ils croient leurs biens ne pouvoir être mieux employés ni leur sang plus justement ni plus saintement répandu ». Dans ce but les ligueurs promettent « d'honorer, suivre et servir le chef principal de la confédération en tout et partout et contre tous ceux qui s'attaqueront directement ou indirectement à sa personne, pour lui faire très-humble service et verser tout leur sang pour sa grandeur et conservation d'icelle... Chacun pour son regard attirera le plus qu'il lui sera possible d'autres gentilshommes, soldats et bons marchands qui auront envie de se conserver ». La ligue ainsi formée reçut une habile et puissante organisation, et s'étendit promptement sur toute la France.

Dans cette situation, Henri III comptait sur les états généraux, qui s'assemblèrent à Blois, le 16 décembre 1576, espérant y faire réussir une politique plus traitable et y retremper l'autorité royale qu'il avait compromise. Mais les états, nommés sous l'influence de la Ligue, ne se laissèrent séduire ni par ses manières ni par son langage ; il se trouva en face de toutes les défiances de la nation catholique : la plupart de ses demandes y furent repoussées ; il se vit re-

duit, pour retenir l'apparence du pouvoir qui échappait de ses mains, à se déclarer lui-même chef de la Ligue. Le 26 décembre l'assemblée arrêta « que le roi seroit supplié réunir tous ses sujets à la religion catholique romaine, par les meilleures et plus saintes voies que faire se pourroit, et que tout autre exercice de religion prétendue réformée fût ôté, tant en public qu'en particulier ». Sur les questions financières les états généraux se montrèrent tout aussi peu accommodants. Ils défendirent même au roi de vendre une partie du domaine de la couronne. « Voilà une trop énorme cruauté, s'écria Henri en apprenant cette résolution : ils ne me veulent secourir du leur ni permettre que je m'aide du mien. » Les états se séparèrent le 2 mars 1577, après avoir imposé au roi l'obligation de faire la guerre aux réformés, mais sans lui en avoir donné les moyens. Les hostilités recommencèrent, et les catholiques eurent généralement l'avantage. Le roi, qui les craignait autant que les protestants, accorda brusquement à ces derniers une paix beaucoup plus favorable que leur position ne leur permettait d'espérer. Le traité de Bergerac, conclu le 17 septembre 1577, assura aux protestants la liberté de conscience dans tout le royaume et une liberté des cultes limitée. Plusieurs stipulations secrètes du traité faisaient aux réformés des concessions encore plus larges. Ce n'était point là le vœu des états généraux, dont les cahiers portaient : *une foy et une loy dans le royaume*.

Ainsi Henri III se trouvait pressé entre deux factions puissantes et passionnées; la royauté, placée en dehors, tentait une conciliation qui devenait plus impossible que jamais; il pensa les affaiblir et attirer à lui les plus ambitieux en créant l'ordre du Saint-Esprit (1578) : il n'avait guère de son côté que des armes de ce genre, les dons, les faveurs dont il disposait. Mais ceux dont il triomphait par ces moyens n'étaient pas toujours les plus redoutables, et toutes ces conquêtes n'étaient pas des plus sûres. Sa politique se trouva plus d'une fois en défaut. — Henri avait épousé, en 1575, Louise de Vaudemont, la cousine des Guise, qu'il rapprocha du trône sans les gagner davantage au roi. Henri de Guise (*voy.* ce mot), l'âme de la Ligue, devenait chaque jour plus populaire et plus puissant. La cour en était à craindre la ruine complète des protestants, qui balançaient les forces de l'autre parti ; aussi la prise d'armes qui suivit celle de 1577, et qui s'appela *la guerre des amoureux*, en 1580, fut terminée promptement par la paix de Fleix, le 26 novembre 1580. Henri III négocia de nouveau pour faire épouser à Élisabeth d'Angleterre son frère le duc d'Anjou (d'Alençon), et se débarrasser des intrigues du duc, qui compliquaient encore ses embarras. Il n'osa accepter ouvertement les Pays-Bas, qui s'offraient à lui, de peur de fournir à l'Espagne un prétexte de l'attaquer; mais il donna les mains à la tentative qu'y fit son frère, dont l'entreprise avorta. Entraîné par la Ligue, il accéda au traité de Nemours, qu'elle lui imposa : c'était la guerre encore ; il fallut prendre de nouveau les armes (1585).

Le duc d'Anjou venait de mourir (1584) : Henri III n'ayant pas d'enfants, le roi de Navarre devenait l'héritier de la couronne, et la Ligue s'agita plus fort que jamais. Henri mit sur pied quatre corps d'armée (1586), espérant lasser l'humeur guerroyante de la Ligue et l'écraser du poids de la guerre. Les taxes se multiplièrent indéfiniment. Joyeuse, l'un des *mignons* du roi, attaqua le roi de Navarre à Coutras, et y perdit la bataille et la vie (1587). La Ligue s'en prenait au roi de tous ses revers; on cria de toutes parts qu'il trahissait la cause : ce fut contre lui un redoublement de prédications furibondes et de pamphlets sanglants. La Ligue appela à grands cris le duc de Guise, qui s'était éloigné : il revint à Paris en bravant les défenses du roi. Henri s'alarma, et fit entrer des troupes; mais le peuple courut aux armes, tendit les chaînes à travers les rues, et construisit des barricades, qui donnèrent leur nom à cette journée. Henri n'eut que le temps de monter à cheval et de s'enfuir (13 mai 1588). Il gagna Chartres, tandis que sa mère endormait le duc de Guise dans une conférence qu'elle traînait en longueur. Cette fuite dérangeait les projets du duc, qui espérait se saisir à la fois de la personne du roi et de toutes les forces du gouvernement. Sa sœur, la duchesse de Montpensier, montrait les ciseaux d'or qui devaient faire à Valois sa troisième couronne, celle de moine. Mais en se tirant de leurs mains, Henri redevenait plus redoutable ; aussi le duc de Guise, bien que fortifiant la Ligue et propageant de tous côtés le mouvement de Paris, crut devoir compter avec lui pour le moment : il protesta de sa soumission, et lui envoya proposer un accord. Henri ajourna ses projets de vengeance (il avait fait serment, en se retournant vers Paris, de n'y rentrer que par la brèche) ; il consentit à tout, et signa l'*édit d'union*. Il comptait sur les états généraux que la Ligue exigeait sans délai : il les réunit à Blois (16 octobre). Mais la faction, comme lui, attendait tout de cette assemblée, et avec plus de raison : le royaume n'envoya que des ligueurs. Le roi, contrecarré dans toutes ses demandes, admonesté, rudoyé par les trois ordres comme à l'envi, imputait tout au duc de Guise. Il avait quitté sa vie frivole; il était devenu sérieux et sombre. Sa haine pour le duc s'irritait encore par l'impuissance où il était d'en faire haute et bonne justice. Il n'y avait qu'une manière de le frapper, et la résolution seule lui avait manqué en plus d'une occasion. Il lui parut enfin que sa haine poussée à bout servirait bien sa politique, et il fit massacrer le duc (*voy.* Guise) par ses gardes, à la porte de son cabinet. Mais l'événement trompa ses espérances, s'il avait cru tuer la Ligue avec son chef : Paris lui répondit par un acte de déchéance, et la France catholique

le rejeta. Les protestants alors s'offrirent à lui : il hésita longtemps avant d'accepter leur secours : les ligueurs déjà l'appelaient hérétique; c'était donner un prétexte à leur révolte. Enfin, il vit le roi de Navarre, s'entendit avec lui, appela des Suisses, et les deux rois marchèrent sur Paris. Ils avaient 40,000 hommes ; l'attaque était formidable et prompte. La Ligue allait inévitablement succomber, quand elle eut recours à l'expédient tragique que Henri lui-même lui avait enseigné. Le dominicain Jacques Clément l'alla poignarder à son quartier de Saint-Cloud, en lui remettant une lettre. Ce fut comme le contre-coup du meurtre de Blois (1).

La maison de Valois s'éteignit avec Henri III. N'espérant pas d'héritier, il eut peu de souci de ce que deviendraient après lui la royauté et l'État. Il avait grand goût, dit sa sœur Marguerite, à la lecture de Machiavel. On peut le croire, et sa mère était en état d'y joindre un commentaire à son usage. Mais si sa vie eut un plan tracé, si ses mœurs furent le résultat de sa politique, si sa honteuse mollesse ne fut qu'un voile jeté sur des desseins sérieux, il prit une voie assurément peu sûre, la plus propre à le perdre dans l'opinion, qui était déjà alors une puissance à déshonorer la fin d'une dynastie et à ruiner la royauté. R. et J.

Jean Choisnin, *Discours au vray de tout ce qui s'est faict et passé pour l'entière négociation de l'élection au roy de Pologne*; Paris, 1574, in-12. — Lucangeli, *Successi del viaggio d'Enrico III, della sua partita di Cracovia fino all' arrivo in Torino*; Venise, 1574, in-4°. — Brisson, *Histoire et vray discours des guerres civiles es pays de Poictou, Aulnis, autrement dit Rochelois, Xainctonge et Angoumois depuis l'année mil cinq cens soixante et quatorze jusques à l'edict de pacification de l'année mil cinq cens soixante et seize*; Paris, 1578, in-8°. — Cheverny, *Mémoires*. — D'Aubigné, *Histoire universelle*, *Mémoires*. — Villers, *Mémoires* et *Discours sur la Saint-Barthélemy*, à la fin de ses *Mém.* — *Discours veritable de l'estrange et subite mort de Henry de Valois, advenue par permission divine*; Lyon, 1589, in-8°. — *Harangue prononcée par N. S. Père en plein consistoire et assemblée des cardinaux, le 11 de septembre 1589, contenant le jugement de sa saincteté touchant la mort de feu Henry de Valois et l'acte du F. Jacques Clément*; Paris, 1589, in-8°. — Pierre de L'Étoile, *Journal des choses mémorables advenues durant tout le règne de Henri III, roi de France et de Pologne*. — G. Sossius *De Vita Henrici III Libri IX*; Paris, 1628, in-8°. — *Recueil de diverses pièces servant à l'histoire de Henri III*; Cologne, 1660, in-12. — Adrien de Valois, *De Vita Henrici Valesii*; Paris, 1677, in-8°. — Varillas, *Histoire de Henri III*. — Christ. Freytag, *Historia gallica Valesiana*; Francfort, 1705, in-4°. — Sauvigny, *Histoire de Henri III*. — Mézeray, *Histoire de France*. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. IX et X. — Henri Martin, *Histoire de France*, t. IX et X. — Michelet, *Histoire de France*, t. IX (*Guerres de religion*).

(1) Un des récits les plus circonstanciés de cet attentat se trouve dans les *Mémoires* de Cheverny. « *Le roi*, dit-il, estant logé audict Sainct-Cloud, au logis du sieur de Gondy, un malheureux petit jacobin, nommé Jacques Clément,.... trouva moyen de se faire introduire par le procureur général audit parlement, nommé de La Guesle, comme ayant quelque important secret à dire au roy, lequel l'amena le matin du premier jour d'aoust, sur les huictes heures, et en la chambre du roy, qui estoit encore à ses affaires sur une chaise percée, et en laquelle il n'y avoit personne que le sieur de Bellegarde, premier gentilhomme de la chambre, et ledit procureur général conduisant ce détestable jacobin, qui faisant contenance, baillant ladite lettre au roy, de luy vouloir encore dire quelque chose en secret, et s'approchant de luy, tira dextrement un petit cousteau qu'il avoit caché dans sa manche par-dessus son scapulaire, et donna un coup au roy dedans le petit ventre ; et comme il luy fut facile, le roy estant tout détaché sur ladite chaise percée, laissant ledit cousteau dans le ventre de Sa Majesté, laquelle s'écriant : « Ha traistre ! que fais-tu ? » et, retirant elle-même ce cousteau en donna courageusement un coup au front de ce monstre infernal vestu en jacobin..... Au commencement de cette malheureuse blessure du roy, les chirurgiens et médecins estimèrent que ce coup n'estoit pas mortel ; mais sur le soir ils reconnurent apertement le contraire, et n'y pouvant apporter de remède, Sa Majesté, le jugeant, se résolut à la mort..... »

HENRI IV, de Bourbon, roi de France et de Navarre, fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, né à Pau, le 14 décembre 1553, entre une et deux heures du matin (1) et assassiné à Paris, le 14 mai 1610. Il se trouvait par le fait de sa naissance héritier du royaume de Navarre par sa mère, fille de Henri d'Albret, et premier prince du sang de la maison de France par son père, descendant de Robert, comte de Clermont, sixième fils de saint Louis, devenu baron de Bourbon, par son mariage avec Béatrix, héritière de Jean de Bourgogne, et de sa femme Agnès de Bourbon.

Henri d'Albret voulut, dit-on, que sa fille accouchât en chantant, « afin qu'elle ne lui fit pas un enfant pleureur et rechigné ». Prenant dans ses bras l'enfant qui venait de naître, il lui frotta les lèvres avec de l'ail, les humecta d'un peu de vin de Jurançon, et s'écria avec orgueil : « Ma brebis a enfanté un lion ! » répondant à une plaisanterie des Espagnols, qui, faisant allusion aux armes de Béarn (d'or à deux vaches de gueules accolées et clarinées d'azur), avaient dit à l'époque de la naissance de sa fille : « Miracle ! la vache a fait une brebis. »

Henri fut élevé dans le château de Coarasse, dans toute la rudesse et la liberté des enfants des montagnes. On l'accoutuma dès son enfance aux exercices violents, aux longues courses, aux vêtements grossiers, à une nourriture frugale, et tandis que cette excellente éducation physique développait les forces de son corps, sa mère prenait soin d'en cultiver le cœur et l'esprit. Elle s'adjoignit pour remplir cette tâche difficile d'abord Suzanne de Bourbon, baronne de Miossens, femme de Jean d'Albret, puis M. de la Gaucherie et Florent Chrétien, fils de Guillaume Chrétien, médecin de Henri II, et enfin M. de la Cose, gentilhomme érudit, auquel l'art de la guerre n'était pas moins familier que la connaissance des lettres et de l'histoire. Sous de tels auspices on ne tarda pas à voir se développer chez le prince de Béarn les sympathiques qualités qui rendirent plus tard le roi de France si populaire. Un magistrat qui eut occasion de l'apprécier dès sa première jeunesse a tracé de lui

(1) La date de la naissance d'Henri IV, fixée jusque ici au 13 décembre, a été rectifiée par M. Bascle de Lagrèze, dans son *Histoire du Château de Pau*, d'après le journal des naissances et morts des princes de Béarn.

ce portrait charmant : « A l'âge de treize ans il a toutes les qualités qu'on peut avoir dans un âge plus avancé ; il est agréable, il est civil, il est obligeant... Il vit avec tout le monde d'un air si aisé qu'on fait toujours la presse où il est ; il agit si noblement en toute chose qu'on voit bien qu'il est un grand prince; il entre dans les conversations comme un homme raisonnable ; il parle toujours à propos, et quand il arrive qu'on parle de la cour, on remarque qu'il est fort instruit et qu'il ne dit rien que ce qu'il faut dire à la place où il est. » — Le jeune prince fut mené à Paris dans l'année 1561 ; mais sa mère reprit le chemin de son petit royaume à la mort de son mari, tué au siége de Rouen, en 1562, à l'âge de quarante-quatre ans. C'est à cette époque qu'il faut rapporter un complot tramé par les Espagnols, qui avaient enlevé déloyalement, en 1512, à la maison d'Albret la haute Navarre : il s'agissait d'arracher violemment Henri à sa mère et de le retenir prisonnier en Espagne. Ce complot, ourdi avec la coopération d'un certain capitaine Dominique, né sujet de la reine de Navarre, échoua grâce à un avis donné à Jeanne par la reine d'Espagne, Élisabeth de France, son intime amie. Cette criminelle tentative décida la reine, calviniste austère, à lancer sans retard son fils dans cette vie de périls et d'action à laquelle l'appelaient sa naissance et les intérêts de la religion qu'elle lui avait fait embrasser. Elle vendit ses pierreries, engagea ses domaines, et, escortée de deux cents gentilshommes, conduisit dès 1569 son fils à La Rochelle, au milieu de l'armée protestante. La troisième guerre religieuse commençait ; Henri prit part à la bataille de Jarnac, et y signala, selon quelques écrits, avec une précoce intelligence de la guerre (il avait alors quinze ans), les fautes du prince de Condé, son oncle, qui fut tué ou plutôt assassiné dans cette journée par Montesquiou. La mort du prince de Condé laissait le parti protestant sans chef reconnu ; Jeanne d'Albret accourut à Tonnay-Charente, où s'étaient réunis après la défaite de Jarnac la gendarmerie et la plupart des gentilshommes réformés ; elle harangua elle-même les troupes, leur présenta son fils et son neveu Henri de Condé. Le prince de Navarre prêta en présence de tous le serment de ne pas abandonner la cause, reçut à son tour le serment des soldats, et fut proclamé chef du parti, dont Coligny, en raison de l'âge du prince, prit le commandement effectif. Jeanne fit frapper à cette occasion une médaille d'or portant son effigie et celle de son fils, avec cette légende : *Pax certa, victoria integra, mors honesta*. C'est à peu de chose près la noble maxime que M. de la Gaucherie avait voulu graver dans le cœur de son élève, et qui semble avoir été la règle de toute sa vie : *Ou vaincre avec justice, ou mourir avec gloire*. Cependant, la défaite de Moncontour vint porter au parti huguenot un second coup, plus terrible que celui de Jarnac. Henri, qui assistait encore à cette journée, dut au milieu même de la bataille, sur l'ordre formel de Coligny, se retirer à Parthenay avec son cousin Henri de Condé.

Le parti, épuisé par ses défaites, gagna le midi, et s'y releva par une petite guerre active; le jeune prince fit avec succès cette guerre de détail, de petits siéges et de coups de main. Sa bravoure, sa pénétration prompte promirent un chef capable de ramener la fortune. L'armée royale avait si mal profité de sa victoire que Coligny regagna en quelques mois presque toutes les places perdues ; il marchait sur Paris lorsqu'une maladie grave l'obligea à remettre à Henri le commandement suprême. Le prince déploya dans ce commandement temporaire une prudence, un sang-froid dignes du vieux capitaine dont il tenait la place; la santé de l'amiral en s'améliorant le dégagea de cette grave responsabilité, et il put s'abandonner sans réserve à ses instincts de fougueuse vaillance. La journée d'Arnay-le-Duc, qu'il appelait ses *premiers exploits d'armes*, lui fournit bientôt l'occasion de faire montre de cette bravoure, qui chez lui dégénérait parfois en témérité. « Il était question de combattre ou de me retirer, dit-il lui-même à l'historien Pierre Matthieu; en m'éloignant, je n'avais de retraite qu'à plus de quarante lieues de là, et je demeurais à la discrétion des paysans ; en combattant, je courais risque d'être pris ou tué, parce que je n'avais point de canons et que l'armée ennemie en avait. Mais j'ai recommandé à Dieu le succès de cette journée, et Dieu l'a rendue favorable. »

La paix de Saint-Germain finit la campagne en 1570. Le parti catholique n'avait su tirer aucun fruit des victoires de Jarnac et de Moncontour, et le parti protestant obtint, malgré ses défaites, des conditions assez avantageuses. Henri se retira dans le Béarn ; la réconciliation apparente des partis amena bientôt un projet de mariage entre lui et Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. Ce mariage donna lieu à de longues négociations. Le pape s'élevait hautement contre cette union d'une princesse catholique avec un hérétique, et refusait les lettres de dispenses nécessaires à cause de la parenté; il envoya même à la cour de France le cardinal Alexandrin, son neveu, pour engager le roi à renoncer à ce projet. De son côté, Coligny, pendant l'hiver de 1571 à 1572, employa tous ses soins à en hâter l'accomplissement. Persuadé de la sincérité du roi, et pensant qu'il voulait mettre fin aux discordes intestines pour tourner toutes ses forces contre l'Espagne et vers les Pays-Bas, il pressait Jeanne d'Albret de se rendre à la cour. Décidée par les exhortations de l'amiral, la reine de Navarre vint à Blois le 4 mars 1572; elle y fut accueillie avec toutes sortes de démonstrations d'amitié ; toutefois, peu édifiée par les mœurs plus que légères de cette cour, elle hésitait à appeler son fils auprès d'elle. D'ailleurs, des difficultés sans nombre se présentaient au sujet du cérémonial ;

la reine Catherine exigeait que l'on se conformât au rite catholique et que la cérémonie eût lieu à Paris; Jeanne, au contraire, ne voulait pas qu'il fût question de messe, et préférait une ville où les huguenots fussent moins mal vus que dans la capitale. Ces difficultés furent enfin surmontées. Jeanne consentit à ce que le mariage eût lieu à Paris; l'on accepta de part et d'autre un moyen terme pour la cérémonie, et le traité de mariage fut signé le 11 avril. La dot de Marguerite était de trois cent mille écus d'or promis par le roi, plus deux cent cinquante mille livres données par la reine mère et les princes ses frères. Sur ces entrefaites Pie V mourut; Grégoire XIII, qui lui succéda, semblait devoir se montrer plus accommodant sur l'article des dispenses, et l'on s'attendait à la prochaine célébration du mariage, lorsque Jeanne d'Albret vint à mourir subitement. Tombée malade le 4 juin, le 9 elle rendait le dernier soupir. Des bruits d'empoisonnement, qui coururent alors, se sont perpétués jusqu'à nos jours, sans qu'aucune preuve sérieuse soit venue les appuyer.

Henri, devenu roi de Navarre, fit son entrée à Paris dans les premiers jours d'août, à la tête de huit cents gentilshommes. Charles IX, décidé à se passer du consentement du pape, qu'il ne pouvait obtenir, fit célébrer au Louvre, le 17 août, la cérémonie des fiançailles, et le lendemain 18 eut lieu le mariage, célébré par le cardinal de Bourbon, d'une manière fort singulière. Un échafaud fut dressé au parvis Notre-Dame, sur lequel les deux époux furent mariés « avec un certain formulaire que les uns et les autres n'improuvoient point », après quoi Marguerite entra dans le chœur pour entendre la messe pendant que son mari attendait dans la cour de l'évêché et que ses gentilshommes se promenaient dans le cloître. Les fêtes du mariage furent splendides, et durèrent du lundi 18 au jeudi 21 parmi les *esbats* et *folastreries*. On remarqua une sorte de joûte où le roi et ses frères, costumés en chevaliers errants, défendaient la porte du paradis, que voulaient forcer d'autres chevaliers, parmi lesquels se trouvait le roi de Navarre, que des diables repoussaient dans l'enfer.

Les protestants, après plusieurs traités de paix, aussitôt défaits que conclus, se livrèrent en aveugles aux illusions de toutes sortes que cette alliance leur permettait : Coligny se croyait maître de l'esprit de Charles IX. Appelés à Paris par les fêtes nuptiales du roi de Navarre, ils pensaient y prendre aux affaires une grande part d'influence. L'attentat de Maurevert contre l'amiral éveilla vainement en eux des soupçons, que les protestations du roi étouffèrent immédiatement; la Saint-Barthélemy (24 août) les surprit la fête à peine terminée. Henri, enfermé dans le Louvre, entendit les cris des siens qu'on égorgeait; on délibérait dans la chambre du roi son beau-frère si on le livrerait comme eux tous aux bourreaux. Tout à coup il reçoit l'ordre de se rendre dans le cabinet du roi; il y trouve le prince de Condé. Charles, les traits bouleversés, leur déclare d'une voix brève et impérieuse que tout ce qui se passait avait lieu par son ordre; qu'il ne voulait qu'une religion dans son royaume, et qu'ils eussent à renoncer à leur croyance, sous peine de la vie; il termina en leur donnant trois jours de réflexion pour opter entre la messe ou la mort. Les deux princes résistèrent pendant plusieurs semaines aux menaces et aux prières; le 28 août ils refusèrent de suivre le roi à la procession qui se fit en l'honneur du jubilé. Le prince de Condé, qui se montra en cette occasion plus ferme que son cousin, bien qu'il eût moins de droits à la clémence royale, affronta longtemps sans fléchir la colère de Charles IX, qui, dans un paroxysme de fureur, voulait le tuer de sa propre main, et l'ayant fait venir, lui proposa de trois choses l'une : *Messe*, *mort* ou *Bastille*. Le prince de Condé et Henri cédèrent enfin; mais ce ne fut que le 30 octobre que les nouveaux *convertis* écrivirent au pape pour abjurer leur erreur et le supplier de les recevoir au giron de l'Église. Grégoire XIII leur répondit dans les termes les plus bienveillants, et s'empressa de ratifier le mariage, quelque peu irrégulier, de Henri et de Marguerite.

On exigea du roi de Navarre un sacrifice qui dut lui être infiniment plus douloureux que son abjuration : il dut, le 29 octobre, assister au supplice de Cavaignes et de Briquemaut, ses coreligionnaires et ses amis. Henri, devenu captif et surveillé de fort près, réussit, grâce à son esprit délié, à son humeur sociable et enjouée, à vivre en grande intimité avec tous ces princes, prenant volontiers sa part dans leurs jeux et dans leurs intrigues. C'est avec peine que nous le voyons mêlé aux honteuses débauches du duc d'Anjou avant son départ pour son royaume de Pologne et que nous le trouvons au nombre des seigneurs qui aidèrent les rois de France et de Pologne à piller la maison de Duprat de Nantouillet, qui avait refusé d'épouser la Châteauneuf, maîtresse du duc d'Anjou. Il se lia plus étroitement surtout avec les Guise, au point, dit d'Aubigné, « qu'ils couchoient, buvoient et mangeoient ensemble; faisant de même leurs mascarades, ballets et carrousels ».

Catherine de Médicis tira son parti ordinaire des défauts du prince : elle attaqua par ses côtés faibles et corruptibles ce naturel généreux; elle entoura le mari de sa fille de tous ces piéges charmants qu'elle dressait à ses propres fils, et le roi de Navarre n'y résistait guère. C'est à cette triste école qu'il faut rapporter ces incurables goûts de galanterie, cette sensualité effrénée qui le posséda toujours et qui troubla tristement cette haute existence. Henri suivit à contre-cœur le duc d'Anjou au siége de La Rochelle (1573). Honteux du rôle qu'il jouait à la cour de France, il méditait une évasion. De concert avec le duc d'Alençon, il résolut de s'enfuir à l'occasion d'une

chasse dans la forêt de Saint-Germain. Trois gentilshommes dévoués, Guitri, La Môle et Coconnas devaient favoriser sa fuite. Le duc d'Alençon alla dénoncer lui-même le complot à Charles IX. Henri et ses complices sont arrêtés. La Môle et Coconnas exécutés, et le parlement est chargé d'instruire le procès du roi de Navarre. Henri déclina la compétence du parlement, refusa de répondre aux questions du chancelier de Birague, chargé de l'interroger, en se prévalant de sa qualité de roi de Navarre. La mort de Charles IX, qui survint bientôt après (30 mai 1574), l'affection qu'il témoigna à Henri à ses derniers moments, l'avénement d'Henri III, qui revint en toute hâte de Pologne en France et fut accueilli à la frontière par sa mère, son frère et le roi de Navarre, firent abandonner le procès commencé; mais Henri fut dès lors surveillé plus étroitement qu'auparavant.

Cependant les protestants reprirent les armes en 1576. Henri, que n'avait pas découragé le malheureux résultat de sa première tentative, résolut d'essayer une nouvelle évasion, pour se mettre à la tête de son ancien parti, dont il pouvait craindre qu'un autre ne saisît le commandement. Cédant aux sollicitations de d'Aubigné, qui était resté attaché à sa personne, révolté d'ailleurs par l'odieuse proposition qu'osa lui faire Henri III d'assassiner dans le Louvre même le duc d'Alençon, il saisit le prétexte d'une chasse à Senlis, et parvint à s'échapper à travers les bois (2 février 1576). Il courut à cheval pendant toute la nuit, se jeta dans Alençon, où il réunit quelques gentilshommes, et passa la Loire à Saumur avec cette escorte. Dès qu'il eut mis le pied sur cette terre, où l'autorité du roi s'effaçait devant celle des partisans huguenots, Henri se sentit sauvé, et s'écria, selon L'Estoile : « Loué soit Dieu qui m'a délivré! On a fait mourir la reine ma mère à Paris; on a tué M. l'amiral et tous mes meilleurs serviteurs; on n'avait pas envie de me mieux faire si Dieu ne m'eût gardé; je n'y retourne plus qu'on ne m'y traîne! » Il révoqua aussitôt son abjuration forcée, reprit le commandement des troupes protestantes, et ouvrit les hostilités dans le Maine et dans l'Anjou. De brillants avantages qu'il remporta de tous côtés amenèrent dès cette même année 1576 une paix fort avantageuse pour les protestants. Le traité de paix portait entre autres clauses la convocation des états généraux du royaume dans un délai de six mois. La cour comptait sur l'intervention des états généraux pour annuler les concessions faites aux protestants. En septembre eurent lieu les elections; le roi de Navarre et les principaux chefs du parti convinrent d'envoyer des députés chargés uniquement de surveiller l'exécution du traité et les intérêts de *la cause* et de protester au besoin contre les actes de l'assemblée.

Les états s'ouvrirent à Blois, en décembre 1576; leur premier acte fut de « prier le roi de réduire tous ses sujets à la religion romaine ». Aussitôt que cette prière eut été formulée, les députés du roi de Navarre et des réformés, qui, conformément à leurs instructions, s'étaient abstenus de prendre une part active aux délibérations, abandonnèrent Blois précipitamment, et les hostilités recommencèrent. Bazas et La Réole tombèrent immédiatement au pouvoir des protestants. A cette nouvelle Henri III s'empressa d'envoyer des députés au roi de Navarre et au prince de Condé. Biron, député vers le roi de Navarre, le trouva occupé au siége de Marmande. Henri le reçut avec les marques de la plus vive émotion, et le « chargea de répondre *à messieurs les gens tenant les états de Blois*, qu'il les engageait à revenir sur la requête présentée au roi, que pour lui il priait Dieu de l'éclairer, confiant en sa grâce pour le confirmer dans sa religion, si elle était la bonne, et dans le cas contraire pour lui indiquer la voie qu'il devait suivre et lui donner force majeure pour chasser l'erreur de ce royaume ». Il n'en continua pas moins activement les hostilités. Le duc de Montpensier, envoyé à son tour vers lui par le roi, n'en obtint pas d'assurances plus positives. Aussi lorsqu'il revint, le 28 février 1577, rendre compte aux états de sa mission, conclut-il pour une tolérance devenue nécessaire. Les états, la cour elle-même parurent se rallier à cette opinion, et le 3 mai Biron retourna près du roi de Navarre pour entamer de sérieuses négociations. Malgré des avantages assez importants, tels que la prise de La Charité et d'Issoire par l'armée royale pendant la durée des négociations, la paix fut signée à Bergerac, le 17 septembre 1577. Le traité stipulait d'assez grands priviléges pour les réformés, entre autres le libre exercice de leur culte pour les seigneurs calvinistes dans leurs domaines, leur admission dans les parlements dans la proportion d'un tiers du nombre des conseillers, etc.

Le roi de Navarre alla tenir sa petite cour à Nérac, *selon les traditions du Louvre;* il avait d'abord résidé à Agen, ville que la licence de ses fêtes lui fit perdre. Cette campagne de 1577 eût écrasé le parti protestant; mais Catherine, qui ne voulait la guerre que pour avoir des affaires et non pour en sortir, eut soin de l'arrêter à temps. Aussitôt après la conclusion de la paix, elle alla visiter son gendre à Nérac avec sa fille Marguerite. Les deux reines nouèrent mille intrigues autour de lui : Catherine détachait jusque sous ses yeux les chefs influents de son parti. A Auch, au milieu d'un bal que lui donnait Catherine, le Béarnais apprit la perte de La Réole, dont les intrigues de la vieille reine avaient gagné le gouverneur; il quitta la fête sans bruit, réunit ses gentilshommes, et alla s'emparer de Fleurance pendant la nuit.

Cependant, malgré les clauses du traité de paix et les démonstrations affectueuses de Catherine, le roi de Navarre ne pouvait entrer en possession de son gouvernement de Guyenne, pas plus

que des villes du Quercy et de l'Agenais, attribuées en dot à sa femme. A ces causes de mécontentement vint s'ajouter un incident de comédie qui ralluma bientôt le feu mal éteint des guerres civiles.

Le roi de Navarre après son raccommodement avec sa femme n'exigeait d'elle qu'un peu de décence extérieure, et Marguerite en échange lui rendait en diverses circonstances des services importants. Henri III voulut rompre cette entente entre le mari et la femme; dans ce but il adressa au roi de Navarre une lettre dans laquelle il lui dénonçait les relations qui existaient entre Marguerite et le vicomte de Turenne. Henri, qui depuis longtemps n'était plus jaloux, montra la lettre du roi aux deux accusés, feignit de croire à leurs protestations, et rejeta sur le roi toute la responsabilité de cette calomnie. Marguerite, irritée contre son frère, que ses vices rendaient odieux à toutes les beautés de la cour, ne rêva plus que vengeance, excita son mari à reprendre les armes; toutes les dames, entraînées par elle, engagèrent leurs amants à se joindre au roi de Navarre, et la guerre qui s'en suivit bientôt prit le nom de *guerre des amoureux*.

Les préparatifs se firent en secret. Henri remit à chacun des principaux chefs la moitié d'un écu d'or en les prévenant de se tenir prêts à entrer en campagne quand ils recevraient l'autre moitié. Au printemps le signal fut donné, et les hostilités commencèrent (15 avril 1580). Mais le soulèvement ne fut pas aussi général que l'espérait le roi de Navarre; La Rochelle et tout le pays du bas Languedoc s'abstinrent d'y prendre part. Henri, voulant frapper un coup décisif qui entraînât les irrésolus, mit le siége avec quatre mille hommes devant Cahors, defendue par Vézins, sénéchal de Quercy. Dans la nuit du 4 mai il fit sauter deux portes de la ville, et se précipita dans la place avec une poignée d'hommes; le combat fut terrible: il dura quatre jours, et Henri se fit remarquer entre tous par son audace et sa valeur héroïque. Assailli de toutes parts, sous une grêle de pierres et de tuiles, il combattait adossé à une boutique, les pieds dans le sang et couvert de contusions; les siens le suppliaient de faire retraite, la garnison venait de recevoir des renforts : « Non, dit-il; une retraite hors de cette ville sera celle de mon âme hors de mon corps. » Enfin, il resta maître de la ville; Vézins, grièvement blessé, se retira avec une partie de la garnison.

Henri III envoya contre le roi de Navarre Biron à la tête de forces imposantes; le maréchal enleva sans peine Mont-de-Marsan et plusieurs places importantes; il vint braver Henri jusque dans Nérac, et l'eût réduit aux dernières extrémités si un accident grave qui lui survint, une chute de cheval par suite de laquelle il se cassa la cuisse, n'eût forcément ralenti les hostilités. Heureusement pour le roi de Navarre, Henri III, que la Ligue et les Guise inquiétaient encore plus que le parti calviniste, ne voulut pas profiter rigoureusement du succès de ses armes; il prêta l'oreille aux propositions de paix, et envoya en Guyenne le duc d'Anjou et la reine mère pour en régler les conditions. Les conférences s'ouvrirent à Fleix, où bientôt fut signé un traité (26 novembre 1580), qui renouvelait à peu près les traités de Bergerac et de Nérac. Trois années de calme succédèrent à toutes ces agitations. En 1583 le roi d'Espagne, Philippe II, irrité de l'entrée des troupes françaises en Flandre, fit proposer au roi de Navarre des subsides pour recommencer la guerre. Henri repoussa loyalement ces offres, et de plus les dénonça à Henri III par l'intermédiaire de Maximilien de Béthune. Le roi reçut honorablement l'envoyé de son beau-frère; mais il fit peu d'attention au rapport sur les menées du roi d'Espagne. Un scandale public qu'il provoqua à cette époque, au sujet de la reine Marguerite, fournit de nouveau à Philippe II l'occasion de tenter le Béarnais. A la suite d'une querelle avec sa sœur, Henri III s'emporta au point de lui reprocher hautement et publiquement sa conduite scandaleuse, lui nomma successivement tous ses amants, l'accusa d'avoir eu un enfant de Harlay de Champvallon, et enfin lui intima l'ordre de quitter Paris et d'aller rejoindre son mari. Elle fut même arrêtée à quelques lieues de Paris, son bagage visité, ses femmes démasquées et obligées de déposer sur le fait des déportements que le roi lui imputait. Après cet esclandre, Henri refusa de recevoir une femme que l'on venait de déshonorer ainsi aux yeux de tous, demandant justice contre elle si elle était coupable ou réparation si elle était calomniée. Henri III ne voulait pas se prononcer. Philippe II profita de cette occasion et de l'irritation qu'il supposait au roi de Navarre pour lui renouveler ses offres, se faisant fort de faire casser le mariage par le pape et offrant à Henri sa propre fille. Le Béarnais envoya de nouveau prévenir Henri III des menées de Philippe II. Cette fois ce fut Mornay qui fut chargé de l'ambassade (1584); il déclarait en même temps qu'il était prêt à reprendre sa femme, pourvu que le roi désavouât simplement les accusations formulées contre elle. Mornay fut reçu par le roi avec mille marques d'amitié; il lui remit cent mille écus pour le roi de Navarre, et le chargea de l'assurer de sa reconnaissance et de sa paternelle affection. Henri III, pressé par la Ligue et les Guise, en présence de la santé délabrée du duc d'Alençon, dont la mort était prévue, voyait dans le roi de Navarre le plus proche héritier et le plus ferme soutien de la monarchie. Cette prévision ne tarda pas à se réaliser. Le 10 juin 1584 le duc d'Anjou mourut, et le roi de Navarre se trouva l'héritier présomptif de la couronne de France. Le duc d'Épernon fut aussitôt député vers lui

par le roi pour l'engager à abjurer volontairement et à revenir à la cour. Henri, tout en protestant de son dévouement au roi, refusa formellement l'abjuration. En présence de l'attitude décidément hostile de la Ligue, il ne jugea pas prudent de rompre les liens qui l'unissaient au parti calviniste, dans lequel il trouvait un appui sympathique et éprouvé. La Ligue en effet, qui depuis quelque temps s'agitait sourdement, après s'être constituée en dehors de l'action du roi, fait tout à coup explosion. Le roi de Navarre semble la victime naturellement désignée à ses fureurs. Henri oppose d'abord aux sourdes menées, aux lâches calomnies du parti des Guise le silence du dédain; il se tient sur la défensive, et observe la marche de l'ennemi. Cependant, invité par un ordre exprès du roi à répondre aux accusations dont on l'accable, il publie la fameuse déclaration de Bergerac (9 juin 1585), dans laquelle il réfute victorieusement les sophismes des ligueurs. En même temps il offre au duc de Guise, pour épargner le sang français, de vider la querelle en champ clos, dix contre dix ou cent contre cent. Guise, qui avait pour lui la supériorité du nombre, n'eut garde de répondre à cette bravade chevaleresque; il se contenta de demander au roi, au nom de la Sainte Ligue, de déclarer la religion catholique obligatoire dans tout le royaume et de retirer aux huguenots leurs places de sûreté. Le faible Henri III, malgré sa haine pour les chefs de la Ligue et ses bonnes dispositions pour le roi de Navarre, dut céder à la toute-puissante influence des Guise, et le 7 juillet fut ratifié à Nemours ce traité qui, en annulant toutes les concessions faites jusque alors aux protestants, livrait la France en proie à tous les maux résultant des discordes civiles et de l'invasion étrangère.

A la nouvelle du traité de Nemours, Henri fut atterré. Il se crut un moment perdu sans ressources. Sixte V lançait contre lui une bulle d'excommunication; Mayenne s'avançait à la tête d'une armée de 40,000 hommes. La Ligue, bien décidée à ne jamais reconnaître un roi hérétique, venait de reconnaître pour héritier de la couronne le cardinal de Bourbon, son oncle. A tous ces ennemis déchaînés contre lui, Henri ne pouvait opposer qu'une petite armée de 4,000 hommes tout au plus, assez mal équipée, sans ressources pécuniaires. Heureusement les nobles dévouements ne firent pas défaut à celui qui personnifiait la monarchie et l'indépendance nationale. Rosny vendit ses bois, et en apporta le prix à son maître, ou plutôt à son ami, et Diane d'Andouins, comtesse de Guiche et de Grammont, connue sous le nom de *la belle Corisande*, bien que bonne catholique, engagea ses domaines pour soutenir la cause de son amant (1).

Le premier moment d'abattement passé (1), Henri, rappelant son courage et son sang-froid ordinaires, se prépara hardiment à tenir tête à l'orage. Il opposa à la *Sainte Ligue* une ligue de seigneurs protestants et de catholiques mécontents, et sut entraîner dans son parti, outre les princes de Condé, de Soissons et de Conty, ses cousins germains, le maréchal de Montmorency, gouverneur du Languedoc, le duc de Montpensier, gouverneur du Poitou, Lesdiguières, maître du Dauphiné, La Trémouille, Turenne, Châtillon, fils de l'amiral Coligny, et autres puissants seigneurs. En même temps Henri fit demander des secours aux princes protestants d'Allemagne et d'Angleterre. Ainsi fortifié, il attendit sans trop d'appréhension le choc des forces de Mayenne; il crut même devoir aller remercier en personne la comtesse de Guiche des sacrifices qu'elle faisait pour lui, et faillit se faire prendre dans le château de la comtesse, d'où il s'échappa à la vue de l'armée ennemie. Investi dans Nérac par toutes les forces du duc de Mayenne, Henri enfonce les lignes ennemies, et réunit à Sainte-Foy une petite armée de 3,000 hommes. Avec cette poignée de soldats, il reprend en courant les villes qu'il avait perdues, et se dirige sur La Rochelle. Ces succès inattendus donnèrent à réfléchir au roi, qui ne s'était uni qu'à contre-cœur avec les Guise contre le roi de Navarre. De son côté, la reine mère, qui caressait l'espoir d'élever au trône, en dépit de la loi salique, les enfants de sa fille, mariée au duc de Lorraine, voulut tenter une nouvelle démarche auprès de Henri. Une trêve fut conclue, des sûretés prises de part et d'autre, et l'entrevue eut lieu à Saint-Brix, près de Cognac (décembre 1586). Cette fois tout fut inutile; les armes séduisantes de *l'escadron volant* échouèrent contre la fermeté du Béarnais, et Catherine essaya vainement de désunir la ligue protestante. Comme elle se plaignait que ses efforts pour la paix n'aboutissaient à aucun résultat : « Madame, lui répondit le roi de Navarre, ce n'est pas moi qui vous empêche de coucher dans votre lit, c'est vous qui m'empêchez de coucher dans le mien; la peine que vous prenez vous plaît et vous nourrit; le repos est le plus grand ennemi de votre vie. » Il avait, avec sa finesse et sa sagacité habituelles, admirablement pénétré et défini le caractère de la reine mère.

Cette conférence lui fournit l'occasion de donner une nouvelle preuve de sa loyauté chevaleresque : pendant toute la durée des pourparlers une trêve avait été arrêtée, et l'on était convenu que si quelqu'un des deux partis venait à la

(1) Les lettres de Henri IV à la comtesse de Grammont conservées à la bibliothèque de l'Arsenal datent de cette époque, et sont pleines de curieux renseignements sur les vicissitudes de cette campagne. Elles ont été publiées dans le *Mercure* de 1765, dans l'*Esprit d'Henri IV*, in-8°, 1770, et en dernier lieu dans la grande collection des lettres missives d'Henri IV publiée par M. Berger de Xivrey.

(1) Pierre Matthieu assure, d'après l'aveu même du roi, que « l'appréhension des maux qu'il prévoyait sur son parti fut telle, qu'elle lui blanchit la moitié de la moustache ».

rompre, le chef de l'autre parti aurait à en répondre. Quelques officiers du roi de Navarre avaient imaginé de feindre de se laisser corrompre et de livrer à ceux de l'armée royale quelque place peu importante, ce qui eût donné à Henri sujet de s'assurer de la personne de la reine mère. Instruit de cette trame, il s'y opposa formellement, disant que ce qui lui importait avant tout, « c'était l'honneur même et non les apparences de l'honneur ». La conférence de Saint-Brix n'ayant amené aucun résultat, les opérations recommencèrent au printemps de 1587. L'armée envoyée par les princes d'Allemagne au secours du roi de Navarre entra en France par la Lorraine et la Champagne; elle était composée de 5,000 lansquenets, 16,000 Suisses et 6,000 reitres, en tout 27,000 hommes, qui s'avancèrent jusqu'à la Loire. Henri, qui était à La Rochelle, se porta au-devant de ces renforts; mais il fut arrêté près de Coutras par l'armée royale, sous les ordres du duc de Joyeuse.

Cette armée, plus nombreuse que celle du roi de Navarre, offrait d'ailleurs avec elle un contraste frappant; les jeunes seigneurs qui suivaient la bannière du roi avaient transporté dans les camps le luxe et la mollesse de la cour; leurs armes brillantes, la richesse et l'éclat de leurs costumes faisaient ressortir la rudesse et la simplicité militaire de l'armée protestante, composée de quelques milliers de soldats aguerris, mais pauvrement équipés. L'or et la soie brillaient dans le camp royal; le fer et le buffle étaient seuls de mise dans le camp des réformés; aussi, malgré la supériorité de l'ennemi, qui avait environ 1,000 fantassins et 600 chevaux de plus que lui, le roi de Navarre n'hésita-t-il pas à accepter le combat. Au moment d'engager l'action, il dit, s'adressant aux princes, ses cousins : « Vous êtes de la maison de Bourbon; mais, vive Dieu, je vous montrerai que je suis votre aîné! » Dans la mêlée il fit, comme toujours, son métier de soldat; quelques-uns voulant le couvrir, il s'écria : « A quartier, je vous prie; ne m'offusquez pas, je veux paraître! » L'armée royale, malgré la vaillance que déployèrent chefs et soldats, ne put soutenir le choc de ces vieilles bandes, débris de Jarnac et de Moncontour. Henri se faisait remarquer entre tous au plus fort de la mêlée; il reçut des coups de feu dans ses armes et fit des prisonniers de sa main. L'armée royale fut taillée en pièces, perdit 5,000 hommes, son canon, son bagage. La plupart des officiers, Joyeuse lui-même, perdirent la vie. La victoire décidée, Henri, toujours magnanime, s'efforça d'arrêter le carnage : « Plus de sang! s'écriait-il, recevez-les tous à merci! » Et trouvant dans le logis de Duplessis-Mornay, où il s'était rendu après le combat, le corps du duc de Joyeuse, quelques-uns plaisantant sur la mort de ce seigneur, qui avait demandé et obtenu du pape la confiscation à son profit des domaines du Béarnais : « Silence, messieurs, leur dit-il; ce moment est celui des larmes, même pour les vainqueurs. » Le soir il soupa dans une chambre tapissée de cinquante-six enseignes et vingt-deux guidons ou cornettes de cavalerie. Une victoire si complète, uniquement due à sa bravoure et à ses bonnes dispositions, mit le sceau à sa réputation comme général; mais le résultat n'en fut pas chaudement poursuivi. Henri, qui ne voulait pas pousser à bout le roi de France, fortement ébranlé par la Ligue, sembla oublier le but même du combat. L'armée allemande, entièrement abandonnée à elle-même, décimée par la famine, battue à deux reprises par le duc de Guise, à Auneau en Beauce et au pont de Gien, se rendit à discrétion. L'armée des huguenots se débanda. Henri avait hâte de revoir le midi, où l'attirait le plaisir, et d'utiliser sa gloire récente pour des conquêtes d'une autre sorte. Les gentilshommes, sans paye le plus souvent, harassés de fatigues et de besoins, regagnaient leurs châteaux; à peine en obtenait-on une campagne; toute opération sérieuse était interrompue.

Le prince de Condé vint à mourir subitement, empoisonné, dit-on, par sa femme, Charlotte de La Trémouille. Cette perte fut vivement sentie du roi de Navarre, dont il partageait depuis si longtemps la fortune.

Cependant les Guise, enhardis par la faiblesse du roi, levèrent tout à fait le masque. Henri III dut quitter Paris (1588), et, cédant à son ressentiment, fit assassiner à Blois le duc et le cardinal. Ce crime acheva de soulever contre lui le royaume; le pape fulmina contre lui l'excommunication; presque toutes les villes et les provinces reconnurent l'autorité du duc de Mayenne, *lieutenant général de l'État et couronne de France*. En cette extrémité, Henri songea enfin à se rapprocher du roi de Navarre : il lui donna Saumur comme place de sûreté; les souvenirs de la Saint-Barthélemy s'effacèrent, et l'entrevue des deux princes eut lieu au Plessis-les-Tours (avril 1589). Le roi de Navarre voulut se jeter aux pieds de Henri III, qui le releva, et ils s'embrassèrent avec effusion à diverses reprises. Ils eurent ensemble de longues conférences, à la suite desquelles il fut décidé qu'ils réuniraient leurs forces pour marcher sur Paris. La mort du duc d'Alençon ouvrait au roi de Navarre la perspective du trône de France. En se faisant le vengeur de la majesté royale, en prenant en main le droit de la couronne, en s'installant ainsi au cœur du royaume, il allait se trouver plus à même de recueillir ce grand héritage, qui ne tarda pas à lui échoir. Le bruit du siége de Paris attira dans l'armée royale un grand nombre d'aventuriers, alléchés par l'espoir du pillage; d'ailleurs, les forces des deux princes réunies présentaient un ensemble assez imposant; ils s'emparèrent sans résistance sérieuse de toutes les villes entre Tours et Orléans, et, continuant leur marche vers Paris, occupèrent bientôt tous les postes des environs :

Poissy, Étampes, Meulan capitulèrent, et furent occupés par eux, et l'on commença les opérations du siége. Henri établit à Meudon son centre d'opérations; le roi choisit Saint-Cloud pour sa résidence. Il venait à peine d'y dresser ses tentes, quand le couteau de Jacques Clément trancha brusquement le cours d'une vie qui, pour sa gloire, eût dû se terminer sur le champ de bataille de Moncontour (2 août 1589).

A la nouvelle de cet événement, le roi de Navarre se rendit en toute hâte à Saint-Cloud; Henri III respirait encore : le Béarnais s'agenouilla près de lui, et reçut son dernier soupir. Le roi expirant désigna Henri de Bourbon comme son successeur, et exhorta les siens à le reconnaître en le conjurant d'embrasser la religion catholique. Mais le pape l'avait excommunié; la Ligue se fortifiait de jour en jour et couvrait le royaume; les divisions éclatèrent autour du Béarnais; les chefs de l'armée royale refusaient pour la plupart de se soumettre à un prince hérétique. « On les voyoit, dit d'Aubigné, comme gens forcenés, enfonçant leurs chapeaux, les jetant par terre, fermant les poings, complotant, se touchant la main, formant des vœux, des promesses dont on oyoit pour conclusion : plutôt mourir de mille morts! » Ils déclarèrent enfin au roi de Navarre qu'ils ne le reconnaîtraient roi de France qu'après sa conversion. Quelques-uns, cependant, s'unirent aux huguenots, qui lui prêtèrent serment immédiatement, entre autres le maréchal d'Aumont, d'Humières et Givry, qui se jeta à ses pieds en s'écriant : « Vous êtes le roi des braves, et il n'y a que les poltrons qui vous quitteront! » Mais ces exceptions furent peu nombreuses. L'autorité royale, après de si lentes et si laborieuses conquêtes, était exposée à tout perdre en un instant : ce qu'elle avait gagné sous les Valois ne semblait pas devoir leur survivre. Ce grand travail de l'unité de la France se trouvait exposé à périr dans la crise; comme la chute des Carlovingiens, celle des Valois pouvait livrer la France morcelée à une nouvelle féodalité; c'est là ce que rêvaient sans doute ces gentilshommes, protestants ou catholiques, chacun tirant à soi villes ou provinces avec l'espoir de s'y faire indépendant sous un roi qui courait la fortune au milieu d'eux. Henri lui-même résolut de se retirer au delà de la Loire, de s'en tenir au midi, abandonnant à la Ligue la France du nord. Des quarante mille hommes qui assiégeaient Paris, deux mille à peine étaient à lui. En outre dans Paris l'exaltation était au comble, et l'on pouvait craindre qu'un nouveau fanatique ne briguât le martyre de *saint Jacques Clément;* il apprit d'ailleurs que le duc de Nemours et le duc de Lorraine se disposaient à marcher contre lui. Craignant de se trouver pris entre ces troupes et celles du duc de Mayenne, il jugea prudent d'abandonner le siége de Paris, saisit le prétexte des funérailles du roi, qu'il fit transporter et inhumer à l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, et se porta au-devant des renforts qu'il attendait d'Angleterre. Il sépara son armée en trois corps; l'un, sous les ordres du duc de Longueville, se rendit en Picardie, le second, commandé par le maréchal d'Aumont, envahit la Champagne, et lui-même, à la tête du troisième composé de 3,000 hommes de pied, deux régiments suisses, et 1,200 chevaux, s'avança en Normandie. Le duc de Montpensier, gouverneur de Normandie, Rolet, gouverneur du Pont-de-l'Arche, Emar de Chatel, gouverneur de Dieppe, se joignirent à lui, et il crut pouvoir, avec son corps d'armée, augmenté d'environ 200 gentilshommes et 1,500 fantassins, tenter le siége de Rouen.

Le duc de Mayenne, avec toute son armée, qui comptait environ 32,000 hommes, se porta immédiatement au secours de cette ville, se faisant fort d'investir le Béarnais et de ne lui laisser pour toute ressource, disait-il, que de se rendre ou de sauter dans la mer. Le roi, inquiet, se retire à Dieppe, et rappelle à lui ses troupes de Champagne et de Picardie. Mayenne le poursuit, occupant toutes les villes et châteaux qu'il rencontre sur son passage. Henri, sûrement retranché dans le château d'Arques, l'attendit de pied ferme. Vaillamment secondé par le maréchal de Biron, il repoussa avantageusement les efforts de son ennemi, qui après onze jours de tentatives inutiles fut contraint de lever le siége et de battre en retraite, le 6 octobre 1589, laissant 1,000 à 1,200 hommes sur le champ de bataille. L'arrivée de 12 ou 1,300 Écossais, qui débarquèrent à Dieppe le 29 septembre, et de 4,000 Anglais, qui les suivirent le 2 octobre, hâta le mouvement rétrograde de Mayenne. Avec ses nouveaux auxiliaires, qui portaient son armée à plus de 20,000 hommes, Henri osa reprendre l'offensive et marcha sur Paris; il espérait, grâce à quelques intelligences, qu'un coup de main suffirait pour l'en rendre maître. Les Parisiens, trompés par la duchesse de Montpensier, ignoraient absolument le résultat de la campagne en Normandie; on leur avait assuré si positivement que le Béarnais ne pouvait manquer d'être pris, que des curieux, ne doutant pas qu'on l'amenât prisonnier à Paris, louèrent des fenêtres à la rue Saint-Denis pour le voir passer. Aussi grande fut la surprise des habitants des faubourgs Saint-Germain, Saint-Michel, Saint-Jacques et Saint-Marceau, quand ils le virent arriver le 1er novembre, non pas en prisonnier suivant le char de triomphe du vainqueur, mais à la tête de ses troupes, qui occupèrent ces faubourgs militairement. Mais là s'arrêta le succès de l'entreprise; il ne put, faute de canons, pénétrer dans la ville, et dut se contenter d'observer l'attitude des bourgeois du haut du clocher de Saint-Germain-des-Prés. Il lui fallut se retirer à l'approche de Mayenne, qui à la nouvelle de ce coup de main accourait de Picardie, où il s'était arrêté après la levée du siége de Dieppe. Dans sa retraite il emporta encore Étampes, Vendôme, Le Mans, Alençon, etc.

(1590). Mais le cours de ses opérations était sans cesse arrêté par le manque d'argent, ce qui le réduisait à un système de guerre qui n'avançait pas beaucoup ses affaires; comme ses gentilshommes faisaient campagne à peu près à leurs dépens, ils ne restaient à l'armée que quelques mois, prenant congé sitôt que leurs ressources étaient épuisées, pour aller chercher de quoi fournir à une nouvelle campagne.

Henri, en s'éloignant de Paris, s'était porté de nouveau sur la Normandie. Domfront, Falaise, Lisieux, Bayeux, tombèrent en son pouvoir. Honfleur l'arrêta un peu plus longtemps; puis il vint mettre le siége devant Dreux. Mayenne sortit de Paris avec l'armée de la Ligue, renforcée des escadrons flamands du comte d'Egmont et qui comptait alors, selon Davila, 4,500 chevaux et 20,000 fantassins, tandis que le roi ne pouvait lui opposer que 3,000 cavaliers et 8,000 hommes de pied. A la tête de ces forces imposantes, le duc reprit d'abord quelques places autour de Paris, et passa la Seine à Mantes pour marcher au secours de Dreux. A cette nouvelle le roi leva le siége, et se porta à la rencontre de l'ennemi; les deux armées se rencontrèrent au bord de l'Eure auprès du bourg d'Ivry (14 mars 1590). Cette bataille est l'œuvre principale de la vie militaire de Henri IV, celle où il apporta le plus de prévoyance et de sang-froid, gardant le coup d'œil du commandement au milieu de ses prouesses de chevalier. Il fit marcher ses troupes en ordre de combat, et écrivit de sa main les instructions à ses principaux officiers. Arrivée dans la plaine d'Ivry, resserrée entre l'Ithon et l'Eure, son armée se trouva la première en bataille; la cavalerie formait sept corps, coupés par des divisions d'infanterie. Le roi prit le commandement de l'aile droite, confia la gauche au maréchal d'Aumont, et plaça derrière le centre une forte réserve aux ordres du maréchal de Biron. Mayenne imita ces dispositions, mais ne forma pas de réserve, ce qui fut la cause de sa défaite. Avant d'engager le combat, Henri implora la protection du ciel, dans une noble et fervente prière, qu'il terminait ainsi : « Mais Seigneur, s'il t'a plu en disposer autrement, ou que tu voies que je dusse être au nombre de ces rois que tu donnes en ta colère, ôte-moi la vie avec la couronne.... Fais que ma mort délivre la France des calamités de la guerre et que mon sang soit le dernier qui soit répandu en cette querelle. » Puis, s'adressant à Schomberg, un de ses colonels, contre lequel il s'était emporté la veille, parce que, cédant aux criailleries des recrues qu'il commandait, il lui avait demandé, à l'approche de la bataille, la solde arriérée, il lui adressa devant toute l'armée de touchantes paroles de réparation en l'embrassant fraternellement. « Ah sire, s'écria Schomberg, me rendant l'honneur que vous m'aviez ôté, vous m'ôtez la vie, car j'en serais indigne si je ne la mettais aujourd'hui pour votre service. » Ce brave gentilhomme succomba en effet au plus fort de la mêlée. Le roi, après avoir attaché son casque, sur lequel brillait pour cimier un panache de plumes blanches, adressa à son corps ces simples paroles, l'une des plus sublimes allocutions dont l'histoire nous ait gardé la mémoire : « Mes compagnons, si vous courez aujourd'hui ma fortune, je cours aussi la vôtre; je veux vaincre ou mourir avec vous. Gardez bien vos rangs, je vous prie,.... et si vous perdez vos enseignes, cornettes et guidons, ne perdez point de vue mon panache blanc, vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire. »

On en vint aux mains; Henri profita des replis du terrain pour se mettre à couvert du canon de l'ennemi. Son artillerie, au contraire, commandée par le comte de Guiche, porta en plein sur les ligueurs. D'Egmont avec sa cavalerie se précipita pour l'enlever; il toucha de son cheval la batterie royale, mais il fut repoussé par Biron. Bientôt l'aile droite du roi, engagée contre Mayenne et ses meilleures troupes, eut à soutenir un furieux choc. Enveloppé par un escadron qu'il avait traversé, le roi faillit y périr; Biron, à la tête de sa réserve, prompt à tout voir, accourut à temps pour le sauver. Mais un moment de désordre compromit tout : le cornette royal, qui portait un panache blanc comme son maître, fut blessé près de lui, et on le prit pour le roi. Henri accourut au milieu des rangs, la visière levée, et les troupes, exaltées en le revoyant paraître, firent une dernière charge, qui écrasa les ligueurs. Les Suisses et les lansquenets demandèrent quartier; Henri, humain et généreux d'habitude, fut sans pitié pour les mercenaires; il se rappelait sans doute les trahisons sans nombre dont ils s'étaient rendus coupables à son égard : « Sauvez-les Français, disait-il; main basse sur l'étranger (1)! »

La Ligue, selon Davila, laissa 6,000 hommes dans la plaine d'Ivry. Il demeura plus de 1,000 chevaux sur la place. Le comte d'Egmont et tous les lansquenets restèrent sur le champ de bataille; leur bagage, leur artillerie, toutes leurs enseignes, y compris la cornette blanche du duc, tombèrent au pouvoir du vainqueur. Le duc de Mayenne, qui s'était vaillamment conduit de sa personne, voyant la journée perdue, se jeta de l'autre côté du pont d'Ivry, qu'il fit couper aussitôt, et se sauva en toute hâte à Paris avec les débris de son armée.

Cette victoire livrait Paris au roi. « La Ligue, dit L'Estoile, démontée de tous points, lui en eût ouvert les portes. » Mais l'indiscipline de sa petite armée, qui fondait après chaque victoire, ne le laissait plus maître du lendemain; il jugea plus prudent de s'assurer des places voisines, d'intercepter routes et rivières pour mettre le

(1) Ce qui ne l'empêcha pas de recevoir à composition les bataillons suisses, qu'il renvoya dans leur pays en leur rendant même leurs enseignes.

blocus devant Paris. Il occupa Lagny, Provins, Montereau, Melun, se rendit maître de la Seine et de la Marne, et attendit que la famine forçât la ville à se rendre. Le duc de Nemours était alors gouverneur de Paris, Mayenne s'étant rendu près du duc de Parme, gouverneur des Pays-Bas pour le roi d'Espagne, afin de lui demander quelques secours pour la Sainte Ligue. Nemours prépara activement les moyens de défense, pour lesquels les bourgeois le secondèrent avec zèle; il fit sortir de la ville les bouches inutiles, garnit les murailles de canons, fit tendre les chaînes qui barraient la rivière, arma et enrégimenta jusqu'aux moines. Henri, établi à Montmartre, pouvait suivre de l'œil, pour ainsi dire, toutes les opérations de la défense. Quelques-uns de ses officiers, et les soldats surtout, voulaient que l'on tentât l'assaut, soit pour venger les massacres de la Saint-Barthélemy, soit pour faire un pillage fructueux. Henri s'y opposa; il permit seulement l'attaque des faubourgs, qui furent emportés en une heure. La ville se trouva ainsi plus rigoureusement bloquée, et la famine ne tarda pas à y faire d'affreux ravages. Pendant quatre mois l'exaltation religieuse soutint cette population réduite à brouter l'herbe des fossés, à dévorer les animaux immondes et à faire du pain avec les os des morts. On dit même que des lansquenets eurent la barbarie de mettre à mort de jeunes enfants enlevés à leurs mères. On voyait des spectres affamés s'élancer du haut des murailles. Henri ne tint pas contre le spectacle de tant de maux. Déjà il avait accueilli paternellement les malheureux que le duc de Nemours avait expulsés de Paris comme inutiles à la défense. Les officiers voulaient qu'on les obligeât à rentrer dans la ville; Nemours, de son côté, ne voulait pas les recevoir, et ces infortunés, au nombre de 4,000, allaient mourir au pied des murs, à la vue des deux partis. « Je ne m'étonne pas, dit Henri, si les Espagnols et les chefs de la Ligue ont si peu de compassion pour ces pauvres gens-là, ils n'en sont que les tyrans; mais pour moi, qui suis leur père et leur roi, je ne puis voir leurs calamités sans en être touché jusqu'au fond de l'âme. Je ne puis empêcher que ceux que la fureur de la Ligue possède ne périssent avec elle; mais quant à ceux qui implorent ma clémence et ne peuvent mais du crime des autres, je leur veux tendre les bras. »

La compassion gagna les troupes, qui faisaient passer des vivres par-dessus les murailles; les officiers qui avaient quelques amis dans la ville, encouragés par la bonté du roi, leur faisaient parvenir des aliments. Les marchands en retour envoyaient à l'armée du roi, qui en avait grand besoin, de l'argent, des vêtements, etc. Henri savait tout cela, et, au lieu de s'y opposer, répondait à ceux qui lui faisaient observer qu'il prolongeait ainsi indéfiniment la défense : « Il ne faut point que Paris soit un cimetière; je ne veux point régner sur des morts.. » Ce généreux oubli des lois de la guerre et de l'intérêt du siége devait plus tard porter ses fruits en lui ramenant les cœurs. Cependant, il alimenta la résistance, et donna au duc de Parme et à Mayenne le temps d'arriver, malgré les interminables délais du premier, qui, craignant les intrigues de ses ennemis, ne s'éloignait qu'avec répugnance de son gouvernement des Pays-Bas. Depuis plusieurs semaines Mayenne l'attendait à Meaux, où l'auxiliaire arriva enfin le 22 août (1590), avec 12,000 fantassins et 3,000 chevaux, de l'artillerie, des munitions en abondance et 1,500 chariots de vivres pour approvisionner Paris. Le roi, qui connaissait la position du duc de Parme, était persuadé qu'il ne quitterait pas sa province; aussi cette nouvelle le plongea-t-elle, lui et son conseil, dans une assez grande perplexité. Sur ce qu'on lui reprochait alors sa trop grande magnanimité envers les assiégés : « Je suis, répondit-il, comme la vraie mère du jugement de Salomon; j'aimerais mieux n'avoir point Paris que de l'avoir déchiré en lambeaux. » Il résolut, sur l'avis de Biron, de lever le siége et de se porter vers Chelles au-devant des Espagnols. Le duc de Parme refusa la bataille, se retrancha de telle sorte que l'armée royale ne put même engager avec lui une escarmouche, s'empara de Lagny-sur-Marne, et ouvrit ainsi un facile passage aux approvisionnements qu'il dirigea sans retard sur Paris. Les rôles changèrent: l'abondance était dans la ville, la disette au camp royal. Henri tenta vainement un coup de main du côté de la porte Saint-Jacques; l'assaut fut repoussé, et il se vit contraint de lever définitivement le siége. En se retirant par Senlis et Creil, il emporta Clermont en Beauvaisis, mit ses garnisons dans des villes à l'entour de Paris, et attendit de nouveaux secours et subsides, qu'il sollicitait activement. Le duc de Parme cependant, ayant accompli sa mission, se disposait à regagner les Pays-Bas, assez peu satisfait des chefs de la Ligue; il prit Corbeil après tout un mois de siége, et s'éloigna malgré les instances du parti catholique. Il n'était pas sorti de France que Corbeil était déjà repris par Givry pour le roi; la Ligue néanmoins, grâce à cet habile général, triomphait, mais les divisions se multiplièrent dans son sein, et le duc de Mayenne perdit beaucoup de son importance aux yeux de son parti. Le roi d'Espagne espérait beaucoup de cet état de choses, et tout en soutenant la cause des ligueurs il fomentait contre Mayenne et son neveu mille trames secrètes. Le roi pénétrait facilement les desseins de Philippe II; il tenta d'ouvrir les yeux du duc de Mayenne et de le détacher des Espagnols, plus encore dans l'intérêt de la monarchie française que dans son propre intérêt; ses efforts n'aboutirent alors à aucun résultat. Sa position redevenait critique; tout le fruit de la guerre lui échappait; l'issue de son entreprise paraissait

plus douteuse qu'au premier jour; les divisions se multipliaient autour de lui; le découragement l'atteignit lui-même. « Il se trouva réduit, dit Sully, en de grandes fâcheries et perplexités, cause du grand éclat des heureux succès de ses ennemis. »

Jusque là il n'avait pas fallu moins que ses ressources d'esprit, la gaîté de son humeur, l'impulsion de sa bravoure et sa confiance dans sa fortune, pour arrêter à chaque pas la dissolution de son parti. Il fallut ajourner de nouveau les grandes opérations et les coups décisifs, recommencer la guerre de siéges et de petits combats à grand renfort de prouesses et d'aventures. Les ligueurs, sous la conduite du chevalier d'Aumale, échouèrent dans une entreprise contre Saint-Denis; d'Aumale y perdit la vie. Le roi, de son côté, tenta vainement de surprendre Paris à la *journée des farines* (19 janvier 1591). Après cette tentative, il se porta vers Chartres, dont il parvint à s'emparer et dont il donna le gouvernement à Cheverny. Bien que cette année 1591 ne fût pas marquée par de grands succès militaires de la part du roi, elle n'en fut pas moins utile à sa cause, grâce aux dissensions qui éclatèrent parmi les ligueurs à cause des intrigues de Philippe II et de la rivalité de Mayenne et de son neveu le duc de Guise, qui était parvenu à s'échapper de Tours. Les *Seize*, ces turbulents précurseurs de *la commune de Paris*, que Mayenne réduisit « au nombre des apôtres », selon l'expression de la *Satyre Ménippée*, supportaient impatiemment le despotisme hautain du *lieutenant général de l'État et couronne de France*, et soulevaient à chaque instant le peuple, aigri par les souffrances et les privations de toutes sortes qu'il endurait depuis si longtemps. D'un autre côté, le vicomte de Turenne, envoyé par le roi en Allemagne, lui amena les troupes qu'il était parvenu à lever pour son service; il reçut aussi des secours d'Angleterre et des princes protestants, si bien qu'au printemps de 1592 Henri se trouva en état de mettre le siége devant Rouen. Son armée comptait environ 35,000 hommes, plus 5,000 Anglais, envoyés par Élisabeth, sous le commandement du comte d'Essex. Malgré cette force imposante, la ville opposa d'abord une vigoureuse résistance. Villars, qui en était gouverneur, dirigea la défense avec habileté et bonheur; mais bientôt les vivres venant à manquer, la reddition semblait prochaine, quand le duc de Parme, joignant ses forces à celles de Mayenne, accourut au secours de la place. Le roi laisse à Biron la direction du siége, et se porte au-devant de l'ennemi, vers Aumale. Là, avec une poignée d'hommes, quelques centaines de cavaliers tout au plus, il ne craignit pas d'engager l'action avec l'avant-garde ennemie. Il faillit payer cher cet audacieux coup de tête; il reçut un coup de pistolet dans les reins, et ne sortit de la mêlée qu'à grande peine, ayant voulu repasser le pont d'Aumale, le dernier de sa troupe. Cette faute, qu'il appelait lui-même *l'erreur d'Aumale*, lui valut un mot sévère du duc de Parme : « Je croyais, dit le grand tacticien, trouver un général, et je n'ai vu qu'un capitaine de chevau-légers. »

Henri prit alors position à Pont-de-l'Arche; le duc de Parme, renouvelant la tactique qui lui avait si bien réussi à Lagny, s'empare de Caudebec pour dégager la Seine et permettre aux approvisionnements d'arriver à Rouen. Il reçut dans cette affaire une grave blessure au bras, et Mayenne étant aussi tombé malade, l'armée ennemie se trouva privée à la fois de ses deux chefs. Le roi, qui avait reçu de nouveaux renforts, sut profiter de cette circonstance, et se mit à les harceler de telle sorte qu'ils durent battre en retraite. Mais une heureuse sortie des assiégés ouvrit à Mayenne les portes de Rouen. Le roi s'empare alors de plusieurs villes, et reprend Caudebec. Le duc, s'étant remis de sa blessure, marche pour reprendre cette place. Henri, par une habile manœuvre, lui coupe toute communication avec Rouen, bat une partie de son armée près d'Yvetot, et l'enferme près de Caudebec entre le gros de son armée et la Seine. Le duc de Parme, dans cette position critique, se montra à la hauteur de sa grande réputation. Bien que grièvement blessé, il parvint à faire passer la Seine à toute son armée, cavalerie, infanterie, artillerie, sur un pont de bateaux presque à la vue du roi, opération des plus difficiles en cet endroit, où la Seine présente une si grande largeur. Puis il ramena son armée à Paris, par une marche forcée de quatre jours. Henri déclara cette fuite plus glorieuse que le gain de deux batailles, et ne put refuser le tribut de son admiration à ce grand capitaine, qui pour la seconde fois était parvenu, en ménageant les troupes qu'il commandait et presque sans engager le combat, à lui faire lever le siége d'une place de la plus haute importance. Le duc de Parme regagna les Pays-Bas; le roi le poursuivit en Champagne, et n'ayant pu l'atteindre, mit le siége devant Épernay, dont il s'empara. A ce siége périt le maréchal de Biron, qui eut la tête emportée d'un boulet.

Cependant de graves événements se passaient à Paris; les états généraux réunis dans cette ville pour l'élection d'un roi (26 janvier 1593) étaient circonvenus de mille manières par les ambitions que mettait en jeu cette belle couronne de France, déclarée en déchéance. Le roi d'Espagne avait enfin démasqué ses projets, pensant que l'instant était venu de recueillir le fruit des immenses sacrifices que la Ligue lui avait coûtés; il proposait d'élever au trône sa fille Isabelle en lui faisant épouser un prince français. Le duc de Mayenne et son neveu le duc de Guise, qui, chacun de leur côté, visaient au même but, s'opposaient de toutes leurs forces à ces prétentions. Le roi, de son côté, que ces prétendus *états généraux*, si bien flagellés par la *Ménippée*, ne laissaient pas d'inquiéter, demanda à entrer en conférence avec eux. On refusa tout pourparler avec lui comme hérétique;

mais on consentit, dans l'intérêt de la religion et du bien public, à conférer avec les seigneurs catholiques unis à son parti. La conférence eut lieu à Surènes. Le roi d'Espagne, qui voyait là le commencement de la ruine de ses espérances, voulut appuyer ses prétentions par une démonstration armée ; mais il venait de perdre le duc de Parme, et le comte de Mansfeld parvint à peine à s'emparer de Noyon. Les catholiques modérés aspiraient de plus en plus vers l'ordre et la réconciliation ; mais la conversion de Henri IV en était la condition inévitable. Il l'avait compris depuis longtemps, et n'attendait que l'heure de consommer l'acte avec sûreté comme avec honneur. On peut assurément, sans lui contester tout sentiment religieux comme on l'a fait, admettre que son esprit ouvert, sympathique, incliné aux sentiments populaires, convenait mal à l'austérité protestante ; d'ailleurs, l'exemple de ses parents qu'il avait vus changer de culte, ses rapports continuels avec des gens de toutes sectes, avaient dû le rendre accommodant quant aux formes religieuses ; il se décida donc à faire, comme il le disait assez lestement, « le saut périlleux ». Il fit une trêve avec Mayenne, se rendit à Saint-Denis, entendit quelques conférences au préalable, et abjura. L'absolution lui fut donnée dans l'église abbatiale de Saint-Denis par Renaud de Beaune, archevêque de Bourges, au mois de juillet 1593. Il fut sacré à Chartres, le 17 février suivant. C'était là un coup mortel porté à la Ligue : il enlevait tout prétexte à la rébellion ; restaient les ambitions, et il fallut bon gré mal gré capituler avec chacune. Meaux, Aix, Lyon, Orléans, Bourges furent rendues ou vendues au roi. Henri eut à subir dans plus d'un cas de dures conditions, non moins onéreuses à ses coffres vides que préjudiciables à sa couronne. Le comte de Brissac, à qui Mayenne avait confié Paris, songea à traiter pendant qu'il en était temps encore. Il endormit la garnison espagnole et ce qui restait de ligueurs intraitables ; puis, de concert avec le prévôt des marchands et les échevins, il livra une des portes pendant la nuit. L'occupation de la ville se fit sans bruit et presque sans résistance ; Henri IV entra de nuit par la porte Neuve, que six ans auparavant Henri III avait franchie en fugitif. Le temps était noir et pluvieux, et ce ne fut qu'au jour que les habitants surent l'événement (22 mars 1594).

Un poste espagnol qui opposa quelque résistance fut enlevé ; les habitants, qui depuis la conversion du roi n'avaient plus aucun motif pour le repousser, donnèrent un libre cours à leurs transports à la vue de Henri, dont le triomphe terminait enfin cette longue suite de maux qu'ils avaient si courageusement supportés. Ce ne fut pas en vainqueur, mais en monarque chéri et longtemps attendu, qu'il parcourut les rues de la capitale pour se rendre à Notre-Dame, où fut chanté un *Te Deum* d'actions de grâces. Les soldats fraternisaient avec la foule qui se pressait autour de lui : « Laissez-les s'approcher, disait-il ; ils sont affamés de voir un roi. » La réussite tenait du miracle et la tentative était périlleuse ; la Ligue avait sur pied de quoi opposer une résistance terrible, à faire tourner la partie contre ce joueur si hardi. Les Espagnols firent leurs conditions : on les laissa sortir ; le roi les alla voir défiler de la porte Saint-Denis, et leur dit en leur rendant le salut : « Adieu, messieurs ; recommandez-moi bien à votre maître ; allez-vous-en à la bonne heure, mais n'y revenez plus ! » Le soir il fit sa partie de cartes au Louvre avec la duchesse de Montpensier, cette sœur des Guise, l'héroïne de tous les grands coups de la Ligue, qui avait peut-être cherché pour le Béarnais un autre Jacques Clément. L'exemple de la capitale entraîna la plupart des villes et des provinces, dont les gouverneurs s'empressèrent de suivre l'exemple lucratif du comte de Cossé-Brissac. Villars, qui avait si bien su défendre Rouen, rendit cette ville, ce qui lui valut, outre le gouvernement du bailliage de Rouen et du pays de Caux, le titre d'amiral, 1,200,000 livres comptant et 60,000 livres de pension. En même temps et à des conditions analogues, Abbeville, Troyes, Sens, Agen, Marmande, Poitiers, etc., se rendirent sous l'obéissance du roi. Mayenne et les Espagnols essayèrent une diversion en Picardie ; cette tentative n'aboutit qu'à faire tomber au pouvoir de Henri IV Laon, Cambrai, Amiens, Beauvais et Péronne. Le duc de Guise lui-même entra en accommodement avec le roi, et lui remit la province de Champagne, en échange de laquelle il reçut le gouvernement de la Provence. Le 26 novembre le duc de Lorraine signa une paix négociée par Bassompierre. Mayenne restait donc seul de la maison de Lorraine en lutte avec le roi ; il ne pouvait se résoudre à abdiquer absolument les brillantes espérances qu'il avait un instant caressées. Chassé de Picardie, il se retira dans son gouvernement de Bourgogne, où il ne se maintint que par la terreur. Apprenant que le maire de Dijon travaillait à rendre la ville au roi, il lui fit trancher la tête ainsi qu'à un autre citoyen. C'était agir en souverain qui punit un crime de lèse-majesté, et en effet « il avoit résolu, dit Sully, de se réduire dans cette province, d'en obtenir la cession du roi d'Espagne et de la faire ériger en royaume ». C'était l'Espagne qui, sous le nom de ce chef, continuait la guerre. Le roi, irrité de cette persistance, n'hésita pas à déclarer ouvertement la guerre à Philippe II, à ce prince perfide qui, non content de susciter les guerres civiles et d'alimenter sans cesse le foyer de la rébellion, ne rougissait pas de s'abaisser jusqu'à favoriser des attentats contre sa personne. Déjà, en 1593, Pierre Barrière, convaincu d'avoir voulu assassiner le roi, avait été rompu vif, lorsque tout à coup une nouvelle tentative vint jeter la consternation dans tous les cœurs, que la paternelle bonté de Henri commençait déjà à gagner. Jean Châtel, jeune homme de dix-huit ans, fils d'un bourgeois de

Paris et élève des jésuites, parvint à se glisser près du roi au moment où il recevait l'hommage de quelques nouveaux ralliés; il voulut lui porter un coup de couteau dans le ventre. Mais heureusement le roi s'étant baissé à ce moment pour relever un gentilhomme qui s'agenouillait devant lui, le coup l'atteignit seulement à la lèvre supérieure et lui brisa une dent. Le meurtrier fut condamné au supplice des parricides; les jésuites compromis dans cette affaire furent exilés par arrêt du parlement (1595). Malgré ses rigueurs, le duc de Mayenne ne pouvait empêcher la Bourgogne de lui échapper. Beaune, Autun, Auxerre, Mâcon, Dijon se soumirent au roi. Il était temps que les Espagnols vinssent au secours de leur allié. Le connétable de Castille descendit du Piémont pour se joindre au duc; il s'avança à travers la Franche-Comté, et passa la Saône à Gray. Le roi de France se jeta à sa rencontre avec 1,500 hommes, et recommença à Fontaine-Française (5 juin 1595) l'*erreur d'Aumale;* il donnait volontiers dans ces glorieuses rechutes. Il entraîna cent cavaliers sur d'épais escadrons, qu'il enfonça, et se mit en si grand danger qu'il dit plus tard qu'en mainte occasion il avait combattu pour la victoire, mais qu'en celle-ci il avait combattu pour la vie. L'Espagnol, étourdi du choc, se retira, et laissa la Bourgogne au roi; le duc de Mayenne, aux abois, se décida à entamer des négociations. Mais tandis que Henri acquérait une province, une autre s'échappait de ses mains: le gouverneur des Pays-Bas, passant la frontière, avait fondu à l'improviste sur la Picardie. La Fère, Ham, Doulens et d'autres places fortes furent emportées après des combats meurtriers pour la noblesse française : d'Humières périt à Ham, Villars à Doulens. Un gentilhomme ligueur, passé aux Espagnols, Rosne, fut peut-être celui qui contribua le plus alors aux désastres de l'armée royale. Grâce à ses rares talents, dont il eût pu faire un plus noble usage, les Espagnols s'emparèrent de Cambrai. La Ligue pouvait encore se réveiller; la Bretagne et le Languedoc restaient à soumettre et le saint-siége n'avait pas encore pardonné. C'était une rigueur impolitique, et qui, trop prolongée, pouvait enlever la France, comme l'Angleterre, à la communion romaine. L'Italie avait besoin que la France balançât la puissance espagnole. Clément VIII le comprit enfin, et, cédant aux instances de du Perron et de d'Ossat, depuis cardinaux, il reconnut Henri IV, en lui accordant l'absolution, comme légitime roi de France et fils aîné de l'Église (16 septembre 1595). Mayenne, au plus mal avec les Espagnols et ne sachant plus vers quel appui se tourner, ne représentant plus aucun principe depuis la réconciliation absolue du roi avec le saint-siége, fut trop heureux de vendre assez cher encore ce qui s'échappait de ses mains. Il vint à Monceaux faire sa soumission, et le roi l'accueillit avec tant de cordialité et de bonhomie qu'il se l'attacha sincèrement. Mayenne conservait son gouvernement de Bourgogne. Cette soumission entraîna celle de quelques ligueurs obstinés qui jusque là s'étaient tenus à l'écart, parmi lesquels nous trouvons le duc de Nemours et ce frère Ange de Joyeuse tour à tour soldat et capucin

Qui prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.

Il rendit Toulouse, et obtint le bâton de maréchal. Les bourgeois de Marseille, à l'instigation de Libertat, l'un d'eux, se soulevèrent, chassèrent deux chefs ligueurs qui les opprimaient, et reconnurent spontanément l'autorité du roi.

Mais la guerre déclarée à l'Espagne donnait de vives inquiétudes; ses succès continuaient en Picardie; l'archiduc Albert, toujours soutenu par de Rosne, s'empara de Calais (24 avril 1596), qu'il traita selon toute la rigueur des lois martiales. Guines et Ardres tombèrent aussi en son pouvoir, pendant que le roi passait quatre mois devant La Fère, dont il s'empara enfin à grand'peine. Le royaume était épuisé; c'était partout un désordre inouï; le peuple, écrasé, ne payait plus d'impôts; tous les revenus publics étaient grevés de pensions. La rapacité des ligueurs avait absorbé 37 millions; on en devait le double aux étrangers; le roi lui-même manquait souvent du nécessaire, et la guerre était arrêtée faute d'argent. Henri écrivait à Sully pendant le siége de La Fère : « Je n'ai pas quasi un cheval sur lequel je puisse combattre, ni un harnois complet que je puisse endosser : mes chemises sont toutes déchirées, mes pourpoints troués au coude; ma marmite est souvent renversée, et depuis deux jours je dîne et soupe chez les uns et les autres. »

Henri dans sa détresse recourut au remède ordinaire des cas désespérés : il réunit à Rouen une assemblée d'états, composée seulement des notables de la noblesse, du clergé et de la magistrature (1596). Cette assemblée se tint dans l'abbaye de Saint-Ouen. Le roi y parla en termes pleins de franchise et d'effusion de son grand désir de rendre la paix à l'État, et invita l'assemblée à délibérer en toute liberté. « Je ne vous ai point ici appelés, dit-il en terminant, comme faisaient mes prédécesseurs, pour vous obliger d'approuver aveuglément mes volontés; je vous ai fait assembler pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suivre, en un mot pour me mettre en tutelle entre vos mains. » Ces nobles paroles touchèrent profondément les auditeurs; des fonds furent accordés pour continuer la guerre et des mesures d'ordre et d'administration furent arrêtées sous l'inspiration de Sully, qui prit la haute main sur les affaires de l'intérieur. Cependant Philippe II, miné par une grave maladie et perdant tout espoir de réaliser ses projets ambitieux depuis que le trône de France était bien et légitimement occupé, inclinait vers la paix; il s'en était ouvert au pape, et les négociations allaient être entamées, quand un incident imprévu vint retarder cette heureuse conclusion.

Doullens était toujours occupé par les Espagnols. Hernando Tello, gouverneur de cette place, surprit par une ruse grossière la ville d'Amiens, où il exerça d'inconcevables rigueurs (1597). Le roi reçut cette nouvelle au milieu de la nuit, assemble son conseil en toute hâte, et déclare l'intention où il est de reprendre immédiatement cette ville, coûte que coûte. Cette circonstance lui donna occasion de reconnaître la fidélité de ses nouveaux alliés, les anciens ligueurs, qui, jaloux de faire oublier leurs anciens torts, se montrèrent plus ardents que les autres pour le service du roi et le bien de l'État. « Je vois bien, dit Henri au duc de Mayenne, que vous n'avez jamais été ennemi de ma personne, mais seulement de la religion huguenote. » Des subsides furent accordés et le siége entrepris avec vigueur. L'opération était difficile; l'archiduc vint au secours de la place avec des forces imposantes; mais la bonne attitude de l'armée du roi et peut-être des ordres secrets de Philippe II, qui penchait de plus en plus vers la paix, l'obligèrent à se retirer. Hernando Tello fut tué d'un coup d'arquebuse, et la ville capitula. C'est à ce siége d'Amiens, au moment où l'arrivée inopinée de l'archiduc jetait parmi les siens un trouble qui pouvait compromettre le succès de la campagne, qu'Henri adressa au ciel à haute voix cette belle prière : « Seigneur, si c'est aujourd'hui que tu me veux punir, j'offre ma tête à ta justice; mais prends pitié de ce pauvre royaume, et ne frappe pas le troupeau pour la faute du berger! » Après la prise d'Amiens, le roi alla braver l'archiduc sous les murs d'Arras; puis il revint triomphalement à Paris. L'année suivante (1598), il se dirigea sur la Bretagne, où le duc de Mercœur, dernier débris de la Ligue, continuait à méconnaître son autorité et à *régner* indépendant dans son gouvernement. Le duc n'était pas de force à résister seul au roi de France; aussi, voyant l'armée royale s'avancer contre lui, s'empressa-t-il d'offrir ses conditions; mais Henri, jusque là si indulgent, ne voulut rien entendre, et le duc s'estima heureux, pour éviter une ruine complète, d'unir sa fille, âgée de six ans, à César de Vendôme, fils naturel du roi et de Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort, âgé de quatre ans. A cette condition, il obtint sa rentrée en grâce et un édit fort avantageux. Le roi parcourut alors la province de Bretagne, rétablit la police, supprima les abus, résultat des troubles passés, et fit sentir là comme en tous pays soumis à son autorité l'effet de sa paternelle vigilance. Les guerres civiles étaient éteintes; il était temps de mettre fin à la guerre étrangère; le roi d'Espagne désirait la paix par lassitude; le roi de France l'appelait de tous ses vœux par amour de son peuple. Les plénipotentiaires assemblés à Vervins la signèrent le 2 mai 1598.

Les conditions en étaient avantageuses pour la France, qui recouvra Calais, Ardres, Doullens, La Capelle et Le Câtelet, en Picardie, et Blavet (aujourd'hui Port-Louis), en Bretagne, et ne rendit que le Charolais. Pour les autres conditions, les deux parties se reportèrent au traité de Câteau-Cambrésis. Quelques jours avant ce mémorable traité, Henri signa un acte plus mémorable encore. Le 15 avril, à Nantes, il donna l'édit célèbre qui termina au profit de la tolérance les luttes sanglantes du seizième siècle. Par cette ordonnance les réformés obtiennent une pleine liberté de conscience : ils ne peuvent être ni recherchés pour leurs croyances et pratiques non publiques, ni astreints à faire aucun acte contraire à leur religion. Le libre exercice du culte est maintenu ou rétabli dans toutes les villes où il existait en 1596 et 1597 et dans une ville ou bourg par bailliage ou sénéchaussée; il est accordé à tous seigneurs haut-justiciers, au nombre de trois mille cinq cents, lesquels peuvent admettre à l'exercice dans leurs châteaux, outre leur famille et leurs vassaux, tous autres dissidents qui voudraient s'y rendre. Il était pourvu aux appointements des ministres du culte réformé. Les protestants jouissaient des mêmes droits civils que les catholiques. Il était interdit à leurs parents de les déshériter pour cause de religion; leurs enfants devaient être admis dans les universités, colléges, écoles, et leurs malades dans les hôpitaux, sans distinction avec les catholiques. Les précautions les plus minutieuses étaient prises pour que les réformés obtinssent une justice impartiale dans les parlements du royaume. Leurs causes durent être jugées par une chambre spéciale, appelée chambre de l'édit, choisie de leur aveu; et dans les parlements de Bordeaux, de Toulouse, de Grenoble, la chambre de l'édit fut composée de membres pris à nombre égal parmi les réformés et les catholiques. Les protestants conservèrent, outre les villes du Dauphiné, deux cents places que les traités ou la guerre avaient mises entre leurs mains, et dont quelques-unes, comme La Rochelle, Montpellier, Montauban, résistèrent plus tard aux forces de la monarchie entière. Cette partie de l'édit, qui consacrait en France l'existence de deux camps toujours armés l'un contre l'autre, était fâcheuse mais nécessaire. Les protestants plutôt que de se dessaisir de leurs places de sûreté auraient recommencé la guerre, et ils furent loin d'être satisfaits de l'édit de Nantes. Cependant, cette ordonnance, qu'ils regardaient comme insuffisante, parut aux catholiques une déplorable concession. Le clergé et l'université de Paris se plaignirent violemment; et pour vaincre la résistance du parlement, Henri dut mander au Louvre les députés de toutes les chambres et leur parler un langage des plus énergiques (1). L'édit fut enre-

(1) Voici quelques passages de ce discours, qui est un admirable mélange de bon sens et de vivacité familière. « Ce que j'en ai fait est pour le bien de la paix; je l'ai faite au dehors, je la veux faire au dedans de mon royaume... La nécessité m'a fait faire cet édit... Ceux qui empêchent que mon édit ne passe veulent la guerre... On dit que je veux favoriser ceux de la religion, et l'on veut

gistré le 25 février 1599; mais la résistance continua en province, et le parlement de Rouen ne reçut l'édit dans son ensemble qu'en août 1609.

Après avoir établi la paix dans son royaume, Henri IV s'occupa de relever les ruines que les guerres religieuses laissaient après elles. Dans cette tâche difficile, il fut admirablement secondé par Sully; mais il serait injuste d'accroître la gloire du ministre aux dépens de celle du roi. La nullité politique où tomba Sully aussitôt après la mort de Henri IV prouve combien ses qualités avaient besoin de l'impulsion et de l'appui de son maître. Sully ne fut pas d'ailleurs le seul grand coopérateur de Henri, qui trouva même parmi les anciens ligueurs d'utiles auxiliaires. Habile à se servir des autres et leur communiquant son ardeur, il se mit résolument à l'œuvre. Pour bien apprécier ce qu'il fit, il faut se rendre compte de l'état où se trouvait la France. « Entre le peuple et le gouvernement, dit M. Henri Martin, s'interposait une armée d'ennemis du gouvernement et du peuple. Les campagnes étaient écrasées et l'agriculture étouffée, bien moins par l'impôt que par les monstrueux abus de la perception et de la répartition. Si le peuple ployait sous la taille, la gabelle et les péages de toutes sortes, le gouvernement fléchissait sous le poids de sa dette immense; la dette publique, qui était de quarante-trois millions et demi en 1560, de cent-un en 1576, était devenue comme une mer dont personne ne connaissait ni le fond ni les rives; Sully l'évalue à près de trois cents millions (environ huit cent vingt-cinq millions de notre monnaie, le marc étant depuis 1602 à 20 l. 5 s. 4 d.; ces huit cent vingt-cinq millions représentent près de deux milliards et demi en valeur relative), sans compter les rentes assignées sur l'hôtel de ville de Paris, au principal de quarante-et-un millions! et le revenu réel n'atteignait pas vingt-cinq millions, dont il fallait déduire seize millions de charges, si l'on voulait faire honneur aux engagements de l'État. Presque tout le domaine et une grande partie des autres revenus étaient aliénés, et la plupart des aliénataires, français et étrangers, se payaient par leurs mains. Quant aux rentes de l'hôtel de ville, la plupart avaient des arrérages de douze et de quinze années. » Les remèdes furent proportionnés à l'étendue du mal. L'agriculture attira d'abord l'attention du roi et de Sully, qui, en dissidence sur d'autres points d'économie sociale, s'entendaient parfaitement sur celui-ci. Leur premier soin fut de veiller à la sécurité du laboureur. Déjà la déclaration du 16 mars 1595 avait mis sa personne et les instruments de son travail hors de l'atteinte de ses créanciers. La déclaration du 24 mars 1597 et l'ordonnance du 4 août 1598, sur le port d'armes, le garantirent à l'avenir contre les sévices et les extorsions des gens de guerre. La sollicitude du roi à cet égard ne se ralentit jamais. Apprenant en 1610 que des compagnies avaient pillé en Champagne quelques maisons de paysans, il dit aux capitaines, qui étaient encore à Paris : « Partez en diligence, donnez-y ordre, vous m'en répondrez! Quoi! si l'on ruine mon peuple, qui me nourrira, qui soutiendra les charges de l'État, qui payera vos pensions, messieurs? Vive Dieu! s'en prendre à mon peuple, c'est s'en prendre à moi. » Le gouvernement donna aux cultivateurs des facilités d'argent, en leur remettant vingt millions de tailles arriérées en 1598, en réduisant considérablement leur quote part et leur charge par l'édit de 1600 qui remit à la taille la bourgeoisie et les nouveaux nobles; en diminuant les tailles à partir de 1600, réduction qui fut portée jusqu'à six millions par an. La législation favorisa l'élève des troupeaux en déclarant insaisissables le bétail et les bêtes de trait, et protégea les champs de blé et les vignes contre les abus du droit de chasse (1). En même temps Olivier de Serres (*voy.* ce nom), sur la demande expresse du roi, publia son *Théâtre de l'Agriculture*, qui donnait aux agriculteurs la direction la plus intelligente. Les anciennes voies de communication qui avaient disparu pendant les guerres civiles furent rétablies et complétées par de nouvelles routes. Des lettres patentes du 26 février 1601 établirent la liberté du commerce des grains et du vin, et malgré des préjugés invétérés et l'opposition du parlement de Toulouse, le roi, conseillé par Sully, la maintint énergiquement. Cette sage mesure, si déplorablement révoquée sous Louis XIV, augmenta la valeur des terres et permit aux agriculteurs de supporter des impôts très-lourds. L'État trouva aussi des ressources dans une exploitation plus active et mieux entendue des mines. Si pour les mines d'or et d'argent les produits ne couvrirent pas

entrer en quelque méfiance de moi... Vos longueurs et vos difficultés donnent sujet de remuements étranges dans les villes. L'on a fait des processions contre l'édit à Tours... L'on en a fait aussi au Mans pour inspirer aux juges de rejeter l'édit... Je sais qu'on a fait des brigues au parlement, que l'on a suscité des prédicateurs séditieux... Les prédicateurs donnent des paroles en doctrine plus pour instruire que pour détruire la sédition. Ces fautes, qui me regardent, ne sont pas relevées... C'est le chemin qu'on a pris autrefois pour faire les barricades et venir par degrés au parricide du feu roi. Je couperai les racines de toutes ces factions; je ferai accourcir tous ceux qui les fomenteront. J'ai sauté sur des murailles de ville; je sauterai bien sur des barricades... » (*Voy.* Matthieu, *Histoire de France.*)

(1) Les édits sur la chasse (juin 1601, juillet 1607) n'ont pas été justement appréciés. Il est vrai que la chasse est réservée au roi, aux princes, à la noblesse, et que l'usage en est interdit aux roturiers, mais il n'est pas vrai que l'infraction de la part de ceux-ci soit punie, comme on l'a dit quelquefois, de la peine de mort. La première peine portée par ces deux édits, l'amende et la confiscation des armes, se retrouve dans la législation actuelle. Quant aux deux autres peines, le fouet avec le bannissement à quinze lieues et les galères pour six ans, elles ne peuvent être prononcées ni contre les nobles, ni contre les bourgeois, ni contre les paysans, mais *seulement sur des personnes viles et abjectes, et non autres*; c'est-à-dire, suivant l'interprétation judicieuse de M. Poirson, contre les vagabonds et les malfaiteurs, braconniers par intervalles, voleurs par habitude.

les frais du travail, il en fut autrement pour les mines de plomb, de cuivre, d'étain, de fer. Les premiers travaux métallurgiques importants remontent en France au règne de Henri IV. L'industrie française, qui avait pris un essor rapide sous Louis XII, François Ier et Henri II, était tombée à la fin des guerres civiles au point de pouvoir fournir à peine le quart des objets réclamés par la consommation; les trois autres quarts étaient tirés des pays voisins. Pour remédier à cet état de choses, l'assemblée des notables de Rouen adopta en 1597 des règlements prohibitifs, qui n'atteignirent pas leur but. Comme le dit Palma-Cayet, « la difficulté était qu'avant de défendre l'entrée des marchandises manufacturées d'or, d'argent et de soie, il fallait avoir de quoi en faire dans le royaume ». Si Henri IV ne résolut pas le problème, il y travailla du moins avec autant d'intelligence que de ténacité. Avec le concours d'Olivier de Serres, qui publia *La Cueillette de la soie par la nourriture des vers qui la font*, il établit en grand l'industrie de la soie en France. Il soutint à ce sujet une véritable lutte contre Sully, très-opposé aux industries de luxe, et qui aurait voulu réprimer la passion pour les étoffes de soie. Il finit par ramener son ministre à ses idées. Dans la même période (1603-1605), il fit marcher de pair avec la propagation du mûrier et de la soie les fabriques où cette précieuse matière était manufacturée. D'autres industries n'attirèrent pas moins son attention. Les fabriques de verre, de glaces, de tapisseries, de tapis du levant, de toiles fines de Hollande, de dentelles, de cuir doré et drapé, reçurent ses encouragements et sa puissante impulsion. Une législation aussi libérale que le permettait le temps affranchit l'industrie et le commerce. Les lettres patentes du 16 avril 1601 établirent la première chambre de commerce qui ait existé en France. Rien n'échappait à la vigilance infatigable de ce prince, qui au milieu de tant de travaux s'occupait de repeupler de poissons les fleuves, rivières et étangs et de propager les haras. Tous les détails de l'admirable administration de Henri IV ne peuvent rentrer dans notre cadre; nous en avons dit assez pour prouver qu'il ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer au bien-être de son royaume. Nous indiquerons encore quelques points qui se rattachent aussi à l'œuvre administrative de ce prince. Il fit tout pour que la France accrût ses colonies en Amérique et regagnât l'avance que l'Espagne et la Hollande avaient sur elle. Il pourvut à la sûreté de ses États par une meilleure organisation de l'armée, dont il augmenta l'effectif et le matériel. De grands travaux de fortification furent exécutés sur les frontières du nord et de l'est. Enfin, le roi et Sully tentèrent de grands efforts pour rendre une marine à la France.

Le règne de Henri IV ne fut pas assez long pour permettre aux arts et aux lettres de prendre ce développement qui constitue les grandes époques littéraires; cependant, le roi n'eut point à cet égard l'indifférence qu'on lui a reprochée. Si la poésie ne trouva pas auprès de lui les mêmes faveurs qu'à la cour des Valois, les sciences furent encouragées surtout dans leurs applications à l'agriculture et à l'industrie. L'architecture, moins élégante que sous Henri II et Charles IX, produisit encore un grand nombre de monuments remarquables. Le Pont-Neuf fut bâti, l'hôtel de ville achevé. Le Louvre, les Tuileries, Fontainebleau furent complétés par de nouvelles constructions. Des sculpteurs habiles, Boileau et Charles Morel, Francheville, les frères L'Heureux, Jacquet, Biart; des peintres de talent, Pierre et Daniel Dumoustier, Dubois, Dubreuil, Bunel, Fréminet, embellirent les résidences royales. La prédilection de Henri IV était certainement pour les arts et les sciences dont l'utilité est la plus immédiate; mais s'il ne protégea pas les lettres autant que d'autres princes, il leur laissa du moins une grande liberté. Un jour qu'on le pressait de punir l'auteur d'un pamphlet, il s'y refusa « se faisant conscience, disait-il, de fascher un honneste homme pour avoir dit la vérité ». L'Étoile, qui rapporte ce fait, ajoute : « La liberté d'imprimer est très-grande..... C'est la mode en France : il faut qu'en chaque année il y ait quelque plume qui fasse quelque thèse nouvelle, afin d'amuser toutes les plumes pour y respondre; et le peuple s'en repaist, sans qu'il y en ait davantage de bruit. Sa Majesté se soucioit peu de ces écrits : il soignoit du tout au bien et à l'embellissement de sa ville de Paris. »

A côté de ces détails, qui forment comme le tableau synoptique du règne de Henri IV, il reste à placer la suite chronologique des événements depuis 1598 jusqu'en 1610. Le traité de Vervins n'avait pas réglé les différends entre le duc de Savoie et la France. Le duc vint à Paris en 1599, intrigua auprès de quelques personnes de la cour, et gagna par de magnifiques promesses le premier lieutenant de Henri IV, l'ambitieux Biron. Puis, comptant sur la protection de l'Espagne, il se refusa à tout accommodement raisonnable. Il fallut en venir à une guerre, que Biron, traître au fond du cœur, mais sévèrement surveillé, et Lesdiguières conduisirent avec succès sous les regards de Henri lui-même. Le duc de Savoie signa, le 17 janvier 1601, un traité par lequel il cédait à la France la Bresse, le Bugey, le pays de Gex, la citadelle de Bourg et payait au roi 300,000 francs. Cette paix compléta l'œuvre du traité de Vervins, et fut un nouveau motif de sécurité pour la naissante dynastie de la maison de Bourbon. Mais il manquait au fondateur de cette dynastie un héritier direct légitime. Il était séparé depuis quatorze ans de sa femme, Marguerite de Valois, dont il n'avait pas eu d'enfant; sa longue passion pour Gabrielle d'Estrées (*voy.* ce nom) avait été tranchée, le 10 avril 1599, par la mort subite et peut-être violente de la favorite. Mlle d'Entragues, qui lui succéda dans le

cœur du roi, obtint de lui, outre une somme de 300,000 fr. et le marquisat de Verneuil, une promesse de mariage. Tandis que le roi s'engageait dans cette liaison, qui devait lui causer les plus graves embarras, il faisait prononcer par la cour de Rome la dissolution de son mariage (décembre 1599) et demandait la main de Marie de Médicis, nièce du grand-duc de Toscane. Le mariage eut lieu en décembre 1600, et le 27 septembre 1601 naquit le dauphin depuis Louis XIII. Cette naissance, qui assurait l'avenir de la dynastie des Bourbons, ne découragea ni les conspirateurs ni les assassins. Biron, continuant ses intrigues avec l'Espagne et la Savoie, entra dans un complot formé par le duc de Bouillon et le comte d'Auvergne, pour ruiner l'autorité du roi et faire passer la couronne de la tête du dauphin sur celle du fils d'Henriette d'Entragues. Un commencement de sédition eut lieu dans les pays d'outre-Loire. Biron, dont les trames étaient depuis longtemps soupçonnées, fut arrêté, jugé par le parlement, condamné à mort, et exécuté le 31 juillet 1602. On a reproché à Henri IV d'avoir été impitoyable pour son vieux compagnon d'armes; mais les torts de Biron étaient si graves qu'ils rendaient la clémence difficile. Son supplice fut un terrible et salutaire avertissement donné aux grands seigneurs. « Depuis le règne de Henri II, dit M. Poirson, il y avait eu impunité pour les grands à se révolter, à allumer la guerre civile, à traiter avec l'étranger. En dernier lieu, les chefs de la Ligue avaient tous tarifé leur obéissance à une certaine quantité d'argent, à certaines charges, et avaient reçu le prix qu'ils avaient voulu y mettre. Le supplice de Biron produisit les mêmes résultats que le supplice de Saint-Pol et des d'Armagnac au temps de Louis XI. Il apprit à la noblesse qu'il y allait de la tête à conjurer contre le pays et contre le prince : en frappant les grands de terreur, il rétablit l'ordre public et donna à la royauté une force qu'elle n'avait plus depuis un demi-siècle. » Les conspirations continuèrent, mais plus timidement. Le comte d'Entragues, père d'Henriette, son frère utérin, le comte d'Auvergne, et la marquise elle-même, formèrent le projet de se retirer sur les terres du roi d'Espagne et de faire assassiner le roi. Deux fois ils essayèrent de le tuer. Mais ils furent découverts, jugés et condamnés : le comte d'Auvergne et le comte d'Entragues à la peine capitale, la marquise à une réclusion perpétuelle (1er février 1605). Le roi fit grâce à d'Entragues et à sa fille, et retint le comte d'Auvergne à la Bastille. Un an après, le duc de Bouillon, dont les intrigues ne cessaient de pousser les protestants à la révolte, fut forcé de se soumettre. Le roi l'épargna, par égard pour les protestants, et depuis cette époque jusqu'à sa mort les complots cessèrent. Des attentats contre la vie du roi s'étaient produits simultanément avec les complots. Après Jean Châtel, vinrent Jean Guédon en 1596, un tapissier de Paris en 1597, le chartreux Pierre Ouin en 1598, deux jacobins Ridicoux et Argier, et le capucin Langlois en 1599, Nicolas Mignon en 1601, Julien Guédon en 1602, et d'autres personnages encore plus obscurs. Henri IV attribuait avec raison ces tentatives au fanatisme religieux, et il crut y mettre fin en rappelant les jésuites, au mois de septembre 1603. Tout en faisant cette large concession aux intérêts catholiques, Henri gardait la noble indépendance de sa politique. Si dans les différends du pape et des Vénitiens il ménageait un accommodement favorable au premier (1607), s'il négociait un traité avec Charles-Emmanuel, duc de Savoie, il recherchait aussi l'alliance des puissances protestantes, les Suisses, la Hollande, l'Angleterre, la Suède, le Danemark et surtout les princes d'Allemagne. Il redoutait pour la sécurité de l'Europe la prépondérance de la maison d'Autriche, et tous ses projets tendaient à l'abaissement de cette maison. Ils allaient plus haut, s'il faut en croire Sully, dépositaire de sa pensée à l'égard du *grand dessein*, et qui seul en devait faire confidence à l'avenir (1). Ce n'était pas moins qu'une refonte complète du système politique de l'Europe, la tentative d'un équilibre nouveau. Les dangers que la maison d'Autriche avait fait courir à deux reprises à l'existence de tous les chrétiens n'étaient point oubliés; on l'avait vue arriver bien près de la monarchie européenne. Henri IV opposait un partage mieux pondéré de l'Europe, unie en gouvernement fédéral, sous le nom de *république chrétienne*, aux progrès de la Turquie conquérante non moins qu'aux envahissements possibles de la maison d'Autriche. Son système divisait l'Europe en quinze grands États ou *dominations*, dont cinq monarchies héréditaires, six électives et quatre républiques. Un conseil suprême, *sénat de la république chrétienne*, composé de quatre mandataires par État, devait connaître de tous les griefs, de toutes les atteintes portées au droit des gens, prononcer entre les parties et prévenir toute rupture. Cette vaste et neuve conception, dont on trouvera les détails dans les *Économies* de Sully, faut-il la reléguer au rang des utopies, en compagnie de la *paix perpétuelle?* Peut-on hasarder de dire ce qu'elle avait de réalisable en ce temps, et ce qui serait advenu de l'Europe si profondément modifiée? C'est là un problème que l'événement seul était apte à résoudre. Nous pensons avec les historiens les plus autorisés que Henri ne voulut jamais un remaniement général de l'Europe; et que, hormis ce qui concerne l'abaissement de la maison d'Autriche, tout se borna chez lui à des désirs, à des projets. « Il est évident, dit M. Henri Martin, que ce qui avait été pour Henri IV spéculation lointaine, matière de causerie avec son confident, s'est transformé dans

(1) *Économies royales*, éd. Petitot, t. IX, p. 18.

de celui-ci d -
les. Les his
... ! p ... un ...
... ; ue ... dans la forme
te !, ... le là pour tout
les distin ns qu'il convient
, ... si avait dans
... ation singu-
... au ... ce qu'il y a de pu-
hyp ... tout ceci est encore
n ... : on aime à savoir
la pensée de ... eux grands hommes,
elle se d ... carrière loin des
s du ... »

Évé ... prévu vint bientôt provoquer
... projets de Henri IV. Jean
... duc de Clèves, de Juliers et de Berg,
sans postérité, le 25 mars 1609. L'élec-
Brandebourg et le comte palatin de Neu-
revendiquèrent son héritage, que récla-
e son côté l'électeur de Saxe, soutenu
npereur Rodolphe. Les princes de Bran-
g et de Neubourg, comptant sur l'appui
rance, se mirent en possession de Berg
lèves, tandis que l'archiduc Léopold s'em-
le Juliers au nom de Rodolphe. La guerre
nminente. Un incident peu digne de se
à de si grands intérêts poussait aussi
sur de nouveaux champs de bataille. Le
lgré ses cinquante-cinq ans, était devenu
quelque temps éperdument amoureux
lus jeune fille du connétable de Montmo-
Il la fit épouser à son cousin le prince
dé, et montra bientôt pour elle une pas-
e la jeune princesse parut un moment
ger. Condé, jaloux, emmena sa femme en
e, puis en Belgique, et le roi, outré de
lui ordonna de revenir en France, sous
l'être déclaré criminel de lèse-majesté, et
les archiducs de Flandre de ne pas re-
son neveu. Les archiducs laissèrent partir
qui se retira en Italie, et s'excusèrent
voyer la princesse en France. Henri IV
alors des forces considérables vers les
es de la Belgique, et les événements se
tèrent vers un dénoûment inévitable.
anvier 1610, dix princes allemands, dont
cipaux étaient l'électeur palatin, l'électeur
ndebourg, le duc de Wurtemberg, firent
laration solennelle contre la maison d'Au-
le 3 février ils formèrent l'*union* de
et en confièrent la direction à l'électeur
. Le 11 février ils signèrent avec Henri
té d'alliance offensive, aux termes duquel
ce dut fournir un contingent de 10,000
s. Les hostilités devaient commencer au
'avril pour les princes allemands, au mois
pour la France (1). Henri IV se propo-
sait de mettre en campagne des forces très-supérieures au contingent convenu. Tandis que le prince Maurice, à la tête de 14,000 Hollandais, envahirait la rive droite de la Meuse, le roi de France, avec 37,000 hommes réunis à Châlons, devait marcher sur Juliers. Henri décida qu'il quitterait Paris le 19 mai. Avant son départ il prit toutes ses mesures pour le gouvernement de la France en son absence. La reine fut nommée régente, avec un conseil de quinze personnes qui devait avoir l'autorité effective. Le 13 mai elle fut sacrée à Saint-Denis, avec une grande pompe, et dut faire son entrée solennelle à Paris le 16 du même mois. Henri IV était agité de funestes pressentiments : « Vous ne me connaissez pas encore, vous autres, disait-il au duc de Guise et à Bassompierre; mais je mourrai un de ces jours, et quand vous m'aurez perdu, vous connaîtrez ce que je valais, et la différence qu'il y avait de moi aux autres hommes. » Cette inquiétude ne le trompait pas. Le bruit vague que le roi allait faire la guerre aux catholiques et au pape avait ranimé le fanatisme des vieux ligueurs. Un certain Ravaillac (*voy.* ce nom), espèce de visionnaire, d'une humeur bizarre, d'une âme atroce, qui nourrissait depuis plusieurs années le projet, souvent repris et quitté, de tuer le roi, détruisit d'un coup de poignard tous les desseins que Henri IV formait pour la grandeur de la France.

Les moindres détails de cette catastrophe intéressent profondément. Voici comme L'Étoile la rapporte dans son *Journal :*

« Le vendredi 14 du mois de mai 1610, jour triste et fatal pour la France, le roy, sur les dix heures du matin, fut entendre la messe aux Feuillants; au retour, il se retira dans son cabinet, où le duc de Vendôme, son fils naturel, qu'il aimoit fort, vint lui dire qu'un nommé La Brosse, qui faisoit profession d'astrologie, lui avoit dit que la constellation sous laquelle S. M. étoit née le menaçoit d'un grand danger ce jour-là : ainsi, qu'il l'avertit de se bien garder. A quoi le roy répondit en riant à M. de Vendôme : « La Brosse est un vieil matois, qui « a envie d'avoir de votre argent, et vous un « jeune fol de le croire. Nos jours sont comptés « devant Dieu. » Et sur ce, le duc de Vendôme fut avertir la reine, qui pria le roy de ne pas sortir du Louvre le reste du jour. A quoi il fit la même réponse. Après le diné, le roy s'est mis sur son lit pour dormir; mais ne pouvant recevoir de sommeil, il s'est levé triste, inquiet et rêveur, et a promené dans sa chambre quelque temps, et s'est jeté derechef sur le lit. Mais, ne pouvant dormir encore, il s'est levé, et a demandé à l'exempt des gardes quelle heure il étoit! L'exempt lui a répondu qu'il étoit quatre heures, et a dit : « Sire, je voiâ Votre Majesté

r suite des traités, la France devait obtenir la
, la Savoie, avec deux places fortes à l'entrée de
l'Artois, le pays de Cambray et de Tournay, la
provinces de Namur, le duché de Luxembourg, et le Roussillon.

« triste et toute pensive ; il vaudroit mieux prendre « un peu l'air : cela la réjouiroit. » — « C'est « bien dit. Eh bien, faites apprêter mon car- « rosse : j'irai à l'Arsenal voir le duc de Sully, « qui est indisposé, et qui se baigne aujourd'hui. » Le carrosse étant prêt, il est sorti du Louvre, accompagné du duc de Montbazon, du duc d'Épernon, du maréchal de Lavardin, Roquelaure, La Force, Mirebeau, et Liancourt, premier écuyer. En même temps, il chargea le sieur de Vitry, capitaine de ses gardes, d'aller au palais faire diligenter les apprêts qui s'y faisoient pour l'entrée de la reine, et fit demeurer ses gardes au Louvre. De façon que le roy ne fut suivi que d'un petit nombre de gentilshommes à cheval et quelques valets de pied. Le carrosse étoit malheureusement ouvert de chaque portière, parce qu'il faisoit beau temps et que le roy vouloit voir en passant les préparatifs qu'on faisoit dans la ville. Son carrosse entrant de la rue Saint-Honoré dans celle de la Ferronnerie, trouva d'un côté un chariot chargé de vin et de l'autre côté un autre chargé de foin, lesquels faisoient embarras : il fut contraint de s'arrêter, à cause que la rue est fort étroite, par les boutiques qui sont bâties contre la muraille du cimetière des Saints-Innocents. Dans cet embarras, une grande partie des valets de pied passa dans le cimetière, pour courir plus à l'aise et devancer le carrosse du roy au bout de ladite rue. Des deux seuls valets de pied qui avoient suivi le carrosse, l'un s'avança pour détourner cet embarras, et l'autre s'abaissa pour renouer sa jarretière, lorsqu'un scélérat, sorti des enfers, appelé François Ravaillac, natif d'Angoulême, qui avoit eu le temps, pendant cet embarras, de remarquer le côté où étoit le roy, monte sur la roue dudit carosse, et, d'un couteau tranchant des deux côtés, lui porte un coup entre la seconde et la troisième côte, un peu au-dessus du cœur, qui a fait que le roy s'est écrié : « Je suis blessé ! » Mais le scélérat, sans s'effrayer, a redoublé, et l'a frappé d'un second coup dans le cœur, dont le roy est mort sans avoir pu jeter qu'un grand soupir. Ce second a été suivi d'un troisième, tant le parricide étoit animé contre son roy, mais qui n'a porté que dans la manche du duc de Montbazon. Chose surprenante ! nul des seigneurs qui étoient dans le carrosse n'a vu frapper le roy ; et si ce monstre de l'enfer eût jeté son couteau, on n'eût sçu à qui s'en prendre. Mais il s'est tenu là comme pour se faire voir et pour se glorifier du plus grand des assassinats ! » (1)

« Henri IV était mort et ses projets avec lui ! dit M. Henri Martin ; la main d'un misérable insensé avait fait rétrograder pour des siècles les destins de la France et de l'Europe. »

Henri laissa de sa seconde femme trois fils : Louis XIII, un prince qui mourut en 1611, et Gaston duc d'Orléans, et trois filles : Élisabeth, femme de Philippe IV, roi d'Espagne ; Christine, mariée à Victor-Amédée, duc de Savoie ; Henriette, femme de Charles Ier, roi d'Angleterre. Il eut de Gabrielle d'Estrées César duc de Vendôme, Alexandre de Vendôme, grand-prieur de France, et Catherine-Henriette, mariée au marquis d'Elbeuf ; d'Henriette d'Entragues, Henri duc de Verneuil et Gabrielle ; de Jacqueline de Beuil, Antoine de Bourbon, comte de Moret ; de Charlotte des Essarts, Jeanne, abbesse de Fontevrault, et Henriette, abbesse de Chelles.

La mort de Henri IV consterna la France et l'Europe ; la douleur dans Paris alla jusqu'au délire ; plusieurs en moururent ou en perdirent la raison. On commença à le connaître alors, comme il l'avait prédit. Il faut en rabattre sûrement des reproches faits par les protestants à Henri de s'être montré ingrat, égoïste et gascon. Il y eut sans doute des promesses oubliées, des ruptures individuelles où le prince ne fut pas sans torts, d'inévitables refroidissements ; mais la masse du parti, l'édit de Nantes en fait foi, eut affaire à un vieil ami, libéral et reconnaissant, aux dépens même de sa popularité. Une contradiction assez tranchante s'attache en ce temps-ci à la plupart des idées que la tradition historique a consacrées, et l'on est allé quelquefois jusqu'à l'injustice à l'égard de Henri IV. Laissons du moins à ce prince, à côté de ses *défauts, les magnifiques vertus* que le sévère d'Aubigné leur oppose. Ses glorieuses batailles le placent au premier rang des chevaliers ; son amour du peuple, ses travaux utiles, ses grandes vues politiques le maintiennent au premier rang des rois. « Henri IV, dit éloquemment M. Henri Martin, est resté le plus grand, mais surtout le plus français des rois de France : on ne revit

(1) Malherbe, dans sa lettre du 19 mai 1610, donne sur l'assassinat de Henri IV des détails qui complètent ceux de L'Étoile. « Ce fut là (rue de la Ferronnerie) qu'un abominable assassin, qui s'étoit rangé contre la prochaine boutique, qui est celle du *Cœur couronné percé d'une flèche*, se jeta sur le roi et lui donna, coup sur coup, deux coups de couteau dans le côté gauche : l'un prenant entre l'aisselle et le tétin, va en montant sans faire autre chose que glisser ; l'autre prend contre la cinquième et sixième côte, et, en descendant en bas, coupe une grosse artère, de celles qu'ils appellent veineuses. Le roi, par malheur, et comme pour tenter davantage ce monstre, avoit la main gauche sur l'épaule de M. de Montbazon, et de l'autre sur M. d'Épernon, auquel il parloit. Il jeta quelque petit cri et fit quelques mouvements. M. de Montbazon lui ayant demandé : « Qu'est-ce, sire ? » il lui répondit : « Ce n'est rien, » par deux fois ; mais la dernière il dit si bas qu'on ne le put entendre. Voilà les seules paroles qu'il dit depuis qu'il fut blessé. Tout aussitôt le carrosse tourna vers le Louvre. Comme il fut au pied de la montée où il étoit monté en carrosse, qui est celle de la chambre de la reine, on lui donna du vin. Pensez que quelqu'un étoit déjà couru devant porter cette nouvelle. Le sieur de Cérisy, lieutenant de la compagnie de M. de Praslin, lui ayant soulevé la tête, il fit quelques mouvements des yeux, puis les referma aussitôt sans plus les rouvrir. Il fut porté en haut par M. de Montbazon ; le comte de Curson en Quercy, et mis sur le lit de son cabinet, et sur les deux heures porté sur le lit de sa chambre, où il fut tout le lendemain et le dimanche ; un chacun alloit lui donner de l'eau bénite. Je ne vous dis rien des pleurs de la reine, cela se doit imaginer. Pour le peuple de Paris, je crois qu'il ne pleura jamais tant qu'à cette occasion. »

plus sur le trône une âme aussi nationale, une intelligence aussi libre. Personne n'a jamais mieux senti que lui le vrai rôle de notre patrie. Ce n'est pas sans raison que la popularité du Béarnais s'est accrue parmi nous à mesure que l'esprit moderne a grandi; ce n'est pas sans raison que le dix-huitième siècle a voulu faire de lui le héros épique de notre histoire. Les classes laborieuses n'ont jamais oublié le roi qui leur fut le plus sympathique par les manières et par le cœur, le roi qui s'occupa le plus sérieusement des intérêts du sol et du travail; les penseurs ne cesseront jamais d'honorer en lui le précurseur d'une Europe nouvelle, l'esprit juste et profond dont les plans diplomatiques sont encore aujourd'hui à tant d'égards la politique des hommes les plus éclairés, le champion, enfin, et le martyr de la plus sainte des libertés, de la liberté de conscience! »

Si depuis longtemps on rend justice aux grandes qualités de Henri IV et à ses qualités aimables, l'agrément de son esprit et la vivacité de son style ne sont parfaitement connus que depuis la publication de sa correspondance (1). On avait déjà plusieurs centaines de ses lettres dispersées dans les *Recueils* et *Mémoires* du temps; mais la première publication complète des *Lettres missives* de Henri IV (2) est due à l'initiative de M. Villemain, qui en chargea M. Berger de Xivrey. Cette correspondance, qui formera neuf volumes in-4°, et qui en compte déjà six, « montre, dit M. de La Gueronnière, tout ce qu'il y a de finesse, de pénétration, de sens naturel, de sève féconde, de décision réfléchie, disons le mot, de génie, sous la bonhomie et la loyauté de cette figure si populaire. On y voit distinctement les supériorités de sa nature, les influences de son éducation, les fruits de son expérience, enfin cette science de la vie et des hommes, si difficile à apprendre, surtout dans les cours. Non-seulement le grand roi, mais le grand homme s'y montre avec l'originalité qui lui était particulière, dans l'orateur qui harangue les états, dans l'écrivain qui communique ses pensées à Sully, qui trace à ses ministres et à ses ambassadeurs les règles de sa politique, et jusque dans l'amant aussi tendre qu'inconstant de la charmante Gabrielle. » Amédée RENÉE.

Joseph Texère, *Exegesis genealogica..... regis Henrici IV*; Leyde, 1592, in-4°. — Reboul, *Les Fortunes et Vertus de Henry, roy de France et de Navarre, comparées à celles d'Alexandre le Grand*; Paris, 1604, in-12. — Matthieu, *Histoire de France et des choses mémorables advenues aux provinces étrangères durant sept années de paix du règne d'Henri IV*; Paris, 1605, 2 vol. in-4°. — Palma-Cayet, *Chronologie novenaire*; Paris, 1608, 3 vol. in-8°. — Pierre de L'Étoile, *Journal du Règne de Henri IV*. — Sully, *Économies royales*. — Jeannin, *Mémoires et négociations*. — *Mémoires de Charles de Valois, duc d'Angoulême, pour servir à l'histoire des règnes de Henri III et de Henri IV*; Paris, 1662, in-12. — D'Aubigné, *Histoire universelle* et *Mémoires*. — Tallemant des Réaux, *Historiettes ou mémoires pour servir à l'histoire du seizième siècle*, etc. — J. Peleus, *Histoire de la Vie et Faits de Henri le Grand*. — B. Legrain, *Décade contenant la vie et gestes de Henri le Grand, roi de France et de Navarre*. — A. Campiglia, *Delle Turbulenze della Francia in vita del Re Henrico il Grande*; Venise, 1617, in-4°. — G. Sossius, *De Vita Henrici Magni Libri IV*. — Hardouin de Péréfixe, *Histoire du roi Henri le Grand*. — De Bury, *Histoire de la Vie de Henri IV*. — Musset-Pathay, *Vie militaire et privée d'Henri IV*. — Capefigue, *Histoire de la Réforme, de la Ligue et du Règne d'Henri IV*. — Poirson, *Histoire du Règne d'Henri IV*; Paris, 1857, 3 vol. in-8°. — Michelet, *Histoire de France*, t. IX et X. — MM. Haag, article Henri IV dans *La France protestante*. — Jung, *Henri IV écrivain*; Paris, 1855, in-8°. — Berger de Xivrey, *Recueil des Lettres missives de Henri IV*, dans la *Collection des Documents inédits sur l'histoire de France*. — Henri Martin, *Histoire de France*, t. X. — G.-P.-R. James, *The Life of Henry the Fourth*; Londres, 1847, 3 vol. — Ranke, *Histoire de France au seizième siècle* (trad. de M. Porchat), t. II. — Andrieux, dans la *Galerie française*, t. II. — A. de La Gueronnière, dans la *Revue contemporaine*, 15 juillet 1856, et Monty, *ibid.*, 15 janvier 1858.

F. HENRI *roi de Jérusalem*.

HENRI *le Jeune*, comte de Champagne et roi de Jérusalem, mort en 1197. Il succéda en 1181 à Henri Ier, son père, dans les comtés de Champagne et de Brie. Il s'allia en 1183 avec Philippe, comte de Flandre, contre Philippe-Auguste, roi de France; mais il fit bientôt la paix avec ce prince. Comme son père et son aïeul, il fit de grandes donations aux églises, surtout à celles de Troyes, après l'incendie qui consuma presque toute la ville, en 1188, et qui ruina l'église de Saint-Étienne et la cathédrale. En 1190 il s'embarqua pour la Terre Sainte, après avoir institué son frère Thibaut son héritier universel au cas où il ne reviendrait pas. Il débarqua à Tyr, où il fut reçu avec beaucoup d'honneur par le marquis Conrad de Montferrat; de là il se rendit au camp des croisés devant Saint-Jean-d'Acre, et reçut le commandement de l'armée, en attendant l'arrivée des rois de France et d'Angleterre. Il ne prit point une part éclatante aux évé-

(1) Henri IV avait reçu une bonne éducation, au collége de Navarre à Paris; il savait le latin, et même un peu le grec, mais il est douteux qu'il pût lire Plutarque dans le texte. La traduction d'Amyot lui en tenait lieu. « Vive Dieu! écrivait-il à la reine, à la date du 3 septembre 1601, vous ne m'auriés rien sceu mander qui me fust plus agréable que la nouvelle du plaisir de lectures qui vous a prins. Plutarque me sourit toujours d'une fresche nouveauté; l'aimer c'est m'aimer, car il a esté l'instituteur de mon bas aage. Ma bonne mère, à qui je doibs tout, et qui avoit une affection si grande de veiller à mes bons déportements, et ne vouloit pas, ce disoit-elle, voir en son fils un illustre ignorant, me mit ce livre entre les mains, encore que je ne feusse à peine plus un enfant de mamelle. Il m'a esté comme ma conscience, et m'a dicté à l'oreille beaucoup de bonnes honnestetez et maximes excellentes pour ma conduite et pour le gouvernement des affaires. » *Recueil des Lettres missives*, t. V, p. 462.

(2) On n'y trouve pas le fameux billet à Crillon, tel que le donne Voltaire, dans ses notes sur le chant VIII de *La Henriade* : « Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu a Arques, et tu n'y étois pas. Adieu, brave Crillon, je vous aime à tort et à travers. » Ce billet a été probablement fabriqué par Voltaire, qui se rappelait vaguement une lettre, bien postérieure, que Henri écrivit à Crillon le 20 septembre 1597, et qui commence ainsi : « Brave Grillon, pendés-vous de n'avoir esté icy près de moy lundy dernier, à la plus belle occasion qui se soit jamais veue et qui peut-être se verra jamais. Croyés que je vous ai bien désiré, etc... »

nements qui suivirent; mais il épousa Isabelle, héritière d'Amaury, roi de Jérusalem, et veuve du marquis de Montferrat. Ce mariage lui valut, en 1192, la royauté imaginaire de Jérusalem (*voy.* Guy de Lusignan). Cette ville était au pouvoir de Saladin, et Henri ne parvint pas à la reconquérir. Son règne nominal fut marqué par la mort de Saladin, en 1193, et par une quatrième croisade, qui n'eut aucun résultat. Henri mourut pendant cette croisade, en tombant d'une fenêtre de son palais de Saint-Jean d'Acre. Sa veuve, Isabelle, épousa, en quatrièmes noces, Amaury II, roi de Chypre, et lui apporta le vain titre de roi de Jérusalem (1). Z.

Bernard le Trésorier, *Chronique*. — Michaud, *Histoire des Croisades*, t. II et III. — *Art de vérifier les dates*, t. XI, p. 371 (édit. de Paris, 1818). — Étienne Gallois, *Hist. des Comtes de Champagne*.

G. Henri *de Bavière et de Saxe*.

Henri *le Noir*, duc de Bavière et de Saxe, mort en 1126. Il était fils de Guelphe IV (*voy.* ce nom). A la mort de son père, en 1101, il hérita de la moitié des biens patrimoniaux de sa famille; l'autre moitié ainsi que le duché de Bavière revint à son frère Guelphe V. Ce dernier étant venu à mourir, en 1120, sans laisser d'enfants, Henri réunit de nouveau dans sa main toutes les possessions de sa maison. Il avait épousé Wulfhilde, fille de Magnus, duc de Saxe, laquelle lui avait apporté en mariage, entre autres, la principauté de Lunebourg. En 1121, il contribua beaucoup à la conclusion du concordat de Worms. Quatre ans après il n'appuya que mollement son gendre Frédéric, duc de Souabe, lorsque celui-ci chercha à se faire élire empereur, et il fut facilement décidé à reconnaître Lothaire. En 1126 il remit toutes ses possessions à son fils Henri le Superbe, se retira dans un monastère, et mourut bientôt après. Il aimait le luxe et les apparences de la puissance, mais prenait peu soin de faire respecter son autorité lorsque ses vassaux essayaient de la braver. E. G.

Anonymus Weingartensis; dans les *Monumenta Guelphica* de Hess. — Eccard, *Origines Guelphicæ*, t. II.

Henri *le Superbe*, fils du précédent, né en 1102, mort le 20 octobre 1139. Il passa les premières vingt années de sa vie en Italie. Dès qu'il eut succédé à son père, il réunit à Ratisbonne les seigneurs de la Bavière, et les fit jurer de cesser leurs guerres privées, qui pendant le faible règne du duc Henri le Noir avaient désolé le pays, puis il rasa les châteaux de ceux qui malgré la paix publique continuaient leur métier de brigandage. Son beau-frère Frédéric de Souabe était alors en guerre ouverte avec l'empereur Lothaire; Henri s'apprêtait à le soutenir. Mais l'empereur lui ayant offert en mariage Gertrude, sa fille unique, il se rangea du parti de Lothaire. Le mariage se fit en 1127, à Gunzilech; Henri y déploya un tel luxe, qu'il en reçut à cette occasion le surnom de *Superbe*. Gertrude était la plus riche héritière de l'Empire; elle apporta à son mari le duché de Brunswick ainsi que beaucoup d'autres terres; Henri reçut aussi de son beau-père l'investiture du duché de Saxe. Il attaqua bientôt après les deux Hohenstaufen, Frédéric et Conrad; il dévasta leurs possessions, mais il ne put les vaincre complétement. Il eut ensuite à combattre plusieurs de ses vassaux de Bavière qui, mécontents de la rigueur avec laquelle il empêchait leurs déprédations, s'étaient soulevés contre lui, en 1130. Grâce à l'intervention d'Otto de Wittelsbach, ils se soumirent au duc, qui les avait poursuivis avec une armée considérable jusque sous les murs de Wolfrathshausen. Pendant l'expédition de l'empereur en Italie, qui eut lieu en 1132, Henri fut nommé régent de l'Empire; il ne prit aucune mesure importante contre les Hohenstaufen, se bornant à observer leurs démarches. Mais l'année suivante, après le retour de Lothaire, il agit contre eux avec plus d'énergie, et s'empara d'Ulm, qui leur appartenait. La prise de cette ville amena la soumission des deux frères. En 1136, Henri accompagna, avec quinze cents chevaliers, l'empereur en Italie, pour y porter secours au pape Innocent II, fortement pressé par l'antipape Anaclet et Roger de Sicile. Il pénétra en Toscane, où il rétablit l'autorité de l'empereur, et passa ensuite dans la Pouille. Il prit successivement Capoue, Bénévent, Troja et Bari, et vint assiéger Salerne. Cette ville ayant été épargnée contre son avis, il retourna en Allemagne, après avoir reçu l'investiture de la Toscane et des autres parties de la succession de Mathilde, à titre de fief relevant du saint-siége. L'empereur étant mort peu de temps après, remit entre les mains de son gendre les joyaux et les insignes de l'Empire. Une diète fut convoquée au mois de mars 1138 pour procéder à l'élection d'un empereur. Henri espérait à plus d'un titre obtenir la couronne; mais sa puissance considérable, son courage indomptable, la sévérité avec laquelle il maintenait l'ordre dans ses possessions, devaient faire craindre aux princes qu'ils auraient dans Henri un maître capable de se faire respecter. Henri pouvait donc compter sur une vive opposition. Cependant, rien n'était encore décidé, lorsque les Hohenstaufen rassemblèrent à la hâte

(1) Henri avait été fiancé, en 1186, à Hermansète, fille de Henri, comte de Namur; mais ce mariage ne se réalisa point. Après l'assassinat de Conrad, marquis de Tyr, en 1192, il épousa sa veuve, fille d'Amaury, roi de Jérusalem, *mariage tel quel*, dit Raoul de Diceto, car lorsqu'il épousa cette princesse, son premier mari, Humphroy de Toron, à qui Conrad l'avait enlevée, vivait encore. Isabelle lui donna trois filles, Marie, Philippine et Alix, qui épousa Hugues de Lusignan, roi de Chypre. On lit dans le *Liber Principum* que la ville de Meaux doit à Henri Ier sa commune, qui lui fut accordée en 1179. La Roque, dans son *Traité de la Noblesse*, rapporte un acte d'affranchissement par le comte Henri II de deux jeunes serfs champenois, qui prouve dans ce dernier des tendances non moins libérales que dans son père et la faculté qu'avaient les hauts seigneurs de cette époque d'affranchir leurs sujets. Ét. Gal.

à ' de toute l'Allemagne, une
évrier 1138 ; Conrad de Ho-
r iui nommé roi des Romains par les
es qui y assistèrent. Henri, in-
fraude, refusa de reconnaître
, lorsque la plupart de ses
ue oaxo se furent soumis à ce dernier,
les joyaux de l'Empire aux envoyés de
fit faire de grandes promesses.
ès, Conrad III et Henri se ren-
ieux avec une suite considérable à
rg, lieu désigné pour une entrevue; mais
virent pas, et négocièrent entre eux par
. Conrad exigea que Henri renonçât au
e Saxe, prétendant, sans raison, qu'un
e l'Empire n'avait pas le droit de pos-
duchés. Henri refusa d'accéder à
de, si contraire aux promesses qu'on
iaues. Conrad, craignant que sa duplicité
vât contre lui ses propres partisans, se
rtivement à Wurtzbourg, et réunit en-
rs la fin de 1138, une diète à Gosslar, où
tre Henri au ban de l'Empire. Le duché
fut donné à Albert de Salzwedel, qui
à prendre possession de ce pays. Mais
ns restèrent presque tous fidèles à Henri,
rouvait alors en Bavière : il vint se
leur tête, reprit le nord-est de la Saxe,
bert s'était déjà emparé, et conquit en-
ites les possessions d'Albert, qui fut ré-
se réfugier auprès de Conrad. Celui-ci
endu en Bavière, et avait donné l'inves-
ce duché à Léopold, fils du margrave
he. Les seigneurs bavarois, qui avaient
i supporté avec impatience l'autorité de
e rallièrent presque tous à Léopold. En
nrad marcha sur la Saxe avec une armée
able, et vint camper à Hersfeld ; Henri
aussi avec de nombreuses troupes jus-
eutzbourg. Mais au moment de la ba-
archevêque de Trêves fit conclure une
l'on convint de se rendre à la diète de
bourg pour négocier un accord. Henri s'y
u, mourut subitement; beaucoup d'his-
ccusent Conrad III de l'avoir empoisonné.
était fait remarquer par ses talents mili-
par sa sollicitude pour la prospérité de
ts. Il veilla constamment à la sûreté du
e, fit construire sur le Danube des ponts
onne et à Passau, et fonda beaucoup
et de monastères. E. G.

'isingensis, *Chronicon*. — Albericus, *De Vita* 'uperbi. — *Cronographus Saxo* (dans le t. I *s. Histor.* de Leibnitz). — *Anonymus Wein-* — *Chronicon Urspergense*. — Helmoldus, *n Slavorum*. — *Annalista Saxo*. — Eccard, *Guelphicæ*, t. II. — Pfeffinger, *Ad Vitriarium*, aumer, *Geschichte der Hohenstauffen*, t. II.

:I *le Lion*, fils du précédent, né à ourg, en 1129, mort le 6 août 1195. son père vint à mourir, en 1139, après couru la confiscation de toutes ses pos-, Richenza et Gertrude, la grand'mère et la mère du jeune Henri, résistèrent victorieusement, avec l'aide des principaux seigneurs saxons, aux entreprises d'Albert l'Ours, qui essayait de s'emparer de la Saxe, que l'empereur Conrad lui avait accordée. En Bavière, Guelphe, oncle de Henri, empêcha de même Léopold d'Autriche de prendre possession de ce duché, dont Conrad l'avait investi. En 1142 ce dernier amena une transaction. Gertrude épousa Henri Jasomirgott, margrave d'Autriche, frère de Léopold, mort peu de temps auparavant. Henri abandonna ses droits sur la Bavière à son beau-père, et reçut en compensation le duché de Saxe, sauf la marche de Brandebourg, qui en fut détachée et donnée à Albert l'Ours, comme relevant immédiatement de l'Empire. Mais dès 1144 Henri commença à s'intituler duc de Bavière, en protestant ainsi contre sa renonciation, qu'il regardait comme nulle, et en 1147 il demanda publiquement à Conrad la restitution de la Bavière. L'empereur, qui allait se rendre en Terre Sainte, ne voulut pas irriter Henri par un refus direct, et renvoya sa décision à une époque postérieure, en laissant entendre qu'il accueillerait favorablement la réclamation de Henri. La même année Henri prit part à la croisade entreprise par les prélats et les princes du nord de l'Allemagne contre les Slaves païens, qui dévastaient sans relâche les terres des Danois et des Saxons. La dissension des chefs, le manque d'unité dans le commandement empêcha la réussite de cette croisade, résultat auquel Henri contribua aussi pour une bonne part.

En 1148 il épousa Clementia, fille de Conrad, duc de Zæhringen. L'année suivante Hardwich, archevêque de Brême, établit trois évêchés dans le pays des Slaves, et les pourvut d'évêques sans consulter Henri, souverain de ce pays. Mais Henri, qui avait dès lors le projet de fonder dans le Nord une principauté indépendante de l'Empire, pour mieux résister aux Hohenstaufen, tenait à ce que son autorité y fût pleine et entière, et exigea des évêques qu'ils se fissent investir par lui. En 1150 Henri fit une invasion en Bavière, pour s'emparer de ce duché. Conrad se rendit à Gosslar, dans l'intention de se saisir de la Saxe et du Brunswick. Mais Henri, qui se trouvait alors cerné en Souabe par ses ennemis, traversa leurs rangs, sous un déguisement, avec trois de ses compagnons d'armes, et arriva au milieu de ses fidèles Saxons, que Conrad n'osa plus attaquer dès qu'il eut appris le retour de Henri. Le successeur de Conrad, Frédéric Barbe-Rousse, chercha à se concilier l'amitié de Henri, son cousin germain, afin d'obtenir l'appui du duc pour la conquête de l'Italie, qu'il avait projetée. En 1154 un jugement de l'empereur et des princes restitua solennellement la Bavière à Henri, qui obtint en même temps la régale sur les évêchés fondés ou à fonder dans les pays slaves. Henri, reconnaissant, accompagna l'empereur en Italie, et

se distingua au siége de Tortone et lors de l'attaque imprévue que les habitants de Rome firent contre l'armée impériale. De retour en Allemagne, Frédéric força enfin son oncle Henri Jasomirgott à remettre la Bavière à Henri le Lion, qui consentit à ce que la marche d'Autriche, restée jusque alors sous la suzeraineté de la Bavière, relevât immédiatement de l'Empire et fût érigée en duché. Pendant les années suivantes Henri s'empara de la plupart des possessions de Hartwich, archevêque de Brême, que Frédéric avait déclaré déchu de tous ses fiefs pour ne s'être pas rendu en Italie. Il soutint aussi avec une armée puissante la cause de Sueno, un des compétiteurs au trône de Danemark. En 1157 la ville de Lubeck, fondée par Adolphe, comte de Holstein, fut incendiée entièrement. Cinq ans auparavant, Henri avait vainement demandé la cession de cette cité florissante à Adolphe. Pour s'en venger, Henri avait interdit le trafic de la Saxe avec Lubeck. Après l'incendie de cette ville, les habitants prièrent Henri de leur assigner sur ses terres un endroit où ils pussent aller se construire une nouvelle demeure. Henri fit alors bâtir dans le voisinage la ville de Löwenstadt (ville du Lion); mais elle ne parvint pas à une grande prospérité commerciale. Enfin, il pressa de nouveau Adolphe de lui abandonner Lubeck; le comte, craignant d'irriter l'homme le plus puissant de l'Allemagne après l'empereur, y consentit enfin. La ville fut rapidement reconstruite, et reçut de Henri des priviléges importants, qui la rendirent bientôt plus florissante que jamais. Dans la même année 1157 Henri jeta les fondements de Munich, où il établit un marché et une monnaie. Il se rendit vers le milieu de l'année 1159 avec une armée considérable en Italie, où l'empereur l'attendait, prit part au siége de Crême et assista à la diète de Pavie, qui se prononça en faveur de l'antipape Victor. Son origine italienne, sa bravoure et la noblesse de son caractère lui valurent l'estime des ennemis de l'empereur, auprès duquel il avait beaucoup d'autorité. Son rôle aurait donc été de s'interposer comme médiateur; mais il préféra laisser les choses s'embrouiller de plus en plus, afin de voir s'affaiblir la puissance de Frédéric. En 1160 il retourna en Saxe, et se mit peu de temps après en campagne contre les Abodrites, peuple slave, qui, ne tenant aucun compte de ses injonctions, avait de nouveau dévasté le Danemark. Niclot, leur prince, fut tué, son pays entièrement conquis et partagé en fiefs donnés à des Saxons. En 1162 Henri fit prononcer son divorce avec Clementia, pour cause de proche parenté : le véritable motif était qu'il n'en avait pas eu de fils. En 1163 Henri eut à étouffer une révolte des enfants du prince Niclot, dont l'un, Pribislav, se souleva de nouveau l'année suivante. Le duc s'allia alors à Waldemar, roi de Danemark, pour terminer l'entière soumission des Slaves; mais, au milieu des plus grands succès, il se retira en Saxe, parce que si la conquête avait été achevée, il aurait dû la partager avec Waldemar. Pendant ces années il veilla aussi avec sollicitude à ce que ses duchés fussent maintenus autant que possible dans un état de paix et de tranquillité. Mais en gouvernant ainsi avec force et autorité il s'attira la haine d'un grand nombre de seigneurs, qui ne cherchaient que le désordre. D'un autre côté, l'arbitraire qu'il déploya souvent pour se procurer de l'argent ne lui conciliait pas l'affection des villes. En 1165 Henri assista à la diète de Wurtzbourg, et s'y déclara pour l'antipape Pascal, quoiqu'il fût au fond plutôt favorable à Alexandre III. L'année suivante il rendit à Pribislav, à titre de fief, le royaume des Abodrites, dont il l'avait dépouillé, et lui donna en mariage sa fille naturelle Mathilde, de laquelle descend la maison de Mecklembourg. Les Slaves, touchés de ce procédé généreux, revinrent de leur ancienne antipathie contre les chrétiens, dont ils se rapprochèrent, et peu d'années après l'agriculture et le commerce avaient remplacé chez eux la piraterie. En 1167 Henri fut attaqué par plusieurs princes saxons, excités contre lui par les suggestions de l'archevêque de Cologne, le conseiller intime de l'empereur. Il y eut balance de revers et de succès pour les deux partis; et en 1168 Frédéric, pour décider Henri à le seconder de nouveau dans ses projets sur l'Italie, rétablit, par un jugement prononcé par lui à la diète de Wurtzbourg, les choses dans l'état où elles étaient auparavant. Dans la même année Henri épousa Mathilde, fille de Henri II, roi d'Angleterre. Vers cette époque le vieux Guelphe, son oncle, qui dépensait tous ses revenus en fêtes et en orgies, offrit à Henri de le nommer son héritier, moyennant une forte somme d'argent. Henri accepta, mais ne paya pas à l'époque fixée. Guelphe, irrité, fit alors la même proposition à l'empereur, qui heureux d'accroître ainsi sa puissance au détriment de celle de Henri, donna plus d'argent que Guelphe n'en demandait. En 1172 Henri entreprit un pèlerinage à Jérusalem, et fit de grandes donations aux églises et aux ordres de chevalerie religieux. De retour à Brunswick en 1173, il s'occupa avec ardeur d'embellir cette ville, qu'il affectionnait, et d'y faire construire des églises, dont l'une, la cathédrale de Saint-Blaise, existe encore aujourd'hui. En 1174 il n'accompagna pas l'empereur en Italie, comme l'a prouvé Böttiger dans sa biographie de Henri (p. 308), contre l'opinion admise jusque alors, d'après laquelle le duc aurait quitté Frédéric pendant le siége d'Alexandrie. L'année suivante l'empereur, effrayé des dangers qu'il courait en Italie, sollicita vivement, mais en vain, Henri de venir le rejoindre. Frédéric, battu à Legnano, voyant s'écrouler en quelques heures le rêve de toute sa vie, dut attribuer son infortune au mauvais vouloir du duc. Henri, qui depuis longtemps avait pu s'apercevoir que

l'amitié que l'empereur lui avait témoignée dans les premiers temps s'était changée en froideur, aurait dû s'opposer, comme il le pouvait, aux entreprises égoïstes de Frédéric, qui avaient amené le schisme dans l'Église, des troubles en Allemagne et la désolation de l'Italie. Au lieu de cela, il resta paisiblement spectateur des événements. Son indécision allait être cruellement punie. Sûrs de l'assentiment de l'empereur, Philippe, archevêque de Cologne, et Ulric, évêque d'Halberstadt, font invasion dans les possessions de Henri. Celui-ci se rend auprès de Frédéric pour demander justice; mais l'empereur, au lieu de lui faire droit, lui donne l'ordre de se trouver au commencement de l'année 1179 à la diète de Worms, pour répondre aux accusations portées contre lui par les princes de l'Empire. L'injustice de cette sommation était flagrante : le seul crime de Henri était sa puissance formidable et l'énergie avec laquelle il maintenait l'ordre et la paix dans ses États. Le duc ne se présenta ni à Worms ni aux diètes suivantes, où il fut successivement cité. Pendant l'année 1179 il repoussa les attaques de l'évêque de Halberstadt, qu'il fit prisonnier; mais il ne put empêcher les terribles bandes du cruel archevêque de Cologne de mettre au pillage les plus belles contrées de la Saxe. Au mois de janvier 1180 une nouvelle diète fut convoquée à Wurtzbourg. Henri, ayant fait encore défaut, y fut déclaré déchu de ses deux duchés ainsi que de tous les fiefs qu'il tenait de l'Empire. Les motifs énoncés dans le jugement sont vagues : Henri est accusé d'avoir opprimé l'Église et la noblesse et d'avoir méprisé l'autorité impériale. Le seul grief plausible contre lui était son obstination à ne pas se rendre à l'assignation qui lui avait été donnée. Le duché de Saxe fut accordé à Bernhard, comte de Saxe, fils d'Albert l'Ours; une partie considérable en avait été attribuée déjà aux archevêques de Cologne et de Magdebourg. Henri vint attaquer, vers le milieu de l'année 1180, les troupes réunies du nouveau duc Bernhard et du landgrave de Thuringe, les battit complétement, et fit prisonnier le landgrave. En même temps ses tributaires, les Slaves, dévastaient la Lusace, appartenant à Thierry, un des ennemis les plus acharnés du duc, et Adolphe, comte de Holstein, défit entièrement les Westphaliens, qui s'étaient soulevés en masse contre Henri. Celui-ci ayant exigé d'Adolphe la remise des prisonniers, le comte s'y refusa, et alla joindre les ennemis de Henri, qui s'empara alors de tout le Holstein. Pendant ces événements la diète assemblée en juin 1180 à Ratisbonne conféra le duché de Bavière au comte palatin Otto de Wittelsbach. L'empereur se rendit ensuite lui-même en Saxe, où il reçut la soumission de la majeure partie des vassaux de Henri. En 1181 il revient avec une armée considérable, et assiége Lubeck; rejoint par le roi de Danemark, il se rend maître de la ville, qui, reconnaissante pour tout ce qu'elle devait au duc, ne voulut cependant capituler que lorsque le duc lui en eut accordé l'autorisation. Frédéric se dirigea ensuite sur Lunebourg, où étaient l'épouse et les enfants de son ennemi. Henri, qui n'avait pas voulu engager d'action en rase campagne, et qui avait compté sur ses forteresses, s'était retranché à Stade, où il attendait Frédéric. Mais voyant l'empereur marcher sur Lunebourg, il ne voulut pas sacrifier le sort de ses enfants par une résistance désormais infructueuse, et il demanda à négocier. A la diète d'Erfurt, tenue en novembre 1181, on ne lui laissa que ses biens héréditaires de Brunswick et Lunebourg, dont le jugement prononcé contre lui ne l'avait pas dépouillé; en outre, il dut s'engager à rester éloigné de son pays pendant trois ans. Vers le printemps de l'année 1182, Henri alla trouver son beau-père en Normandie. Après s'être rendu en 1183 à Saint-Jacques de Compostelle, il passa l'année suivante en Angleterre, où naquit alors son fils Guillaume, dont les descendants devaient monter cinq siècles plus tard sur le trône de ce pays. Dès qu'il ne fut plus présent en Saxe, pour tenir en bride les chevaliers brigands et pour donner de la sécurité au commerce, une épouvantable anarchie vint désoler ce duché. La dissension se mit au milieu des ennemis de Henri; l'un d'eux, l'archevêque de Cologne, se brouilla avec l'empereur, et vint en Angleterre se réconcilier avec le duc. Celui-ci, de retour à Brunswick en 1185, ne voulut pas cependant prendre part aux menées de l'archevêque et d'autres princes contre l'empereur, et resta complétement neutre, lorsqu'il aurait pu décider la ruine de Frédéric. Mais l'empereur ne lui en sut aucun gré, et lorsqu'il s'apprêta, en 1188, à aller conquérir Jérusalem, il exila de nouveau Henri pour trois ans, craignant qu'en son absence le duc ne bouleversât l'Empire. Henri partit pour l'Angleterre vers le commencement de 1189. Quelques mois après il apprit la mort de son épouse, dont l'affection l'avait soutenu dans son malheur, et la nouvelle que ses ennemis mettaient à feu et à sang les possessions qui lui restaient. Il retourne immédiatement en Saxe, occupe tout le Holstein, et s'empare de Harderwick, de Lubeck et de Lauembourg. Henri, roi des Romains, fils de Frédéric, s'opposa en vain aux succès du duc; il vint faire le siége de Brunswick, qu'il dut bientôt abandonner, et ne put se venger de son échec qu'en pillant sans merci le pays plat. L'année suivante, devant se rendre en Italie pour y recueillir la succession de Guillaume de Sicile, il fit à Fulde un accord avec Henri. La teneur du traité ne nous a pas été conservée; ce qui ressort des indications des historiens, c'est que le duc conserva ses nouvelles conquêtes, et qu'il y reçut la promesse d'être rétabli dans son duché de Saxe après le retour du roi. Mais il dut donner en otage son fils Lothaire, qui mourut bientôt, peut-être à

la suite d'un empoisonnement, et envoyer en Italie, pour y accompagner le roi, Henri, son fils aîné.

Ce dernier, s'étant brouillé avec le roi, qui était devenu empereur après la mort de Frédéric, s'enfuit bientôt d'Italie, et vint rejoindre son père. L'empereur, furieux, jura la perte entière de la maison des Guelphes; mais les circonstances l'empêchèrent de rien entreprendre contre eux. En 1192 Henri perdit le Holstein et les villes de Stade et de Lubeck, possessions dont s'empara le comte Adolphe de Holstein, qui revenait alors de la croisade.

L'année suivante Henri défit complétement le duc Bernhard de Saxe. En 1194 il consentit à ce que deux de ses fils fussent donnés en otage à l'empereur par Richard Cœur de Lion, son beau-frère. La même année son fils aîné Henri épousa, contre le gré de l'empereur et du comte palatin du Rhin, la fille unique de ce comte, qui, lorsqu'il vit le mariage accompli, assura à son gendre la succession du Palatinat, et amena ensuite une réconciliation entre l'empereur et le vieux duc. Henri retourna ensuite à Brunswick, où, faible et malade, mais encore vigoureux d'esprit, il mit à profit pour son pays la paix dont il jouissait enfin lui-même. Soucieux, comme toujours, de faire régner l'ordre et la justice, d'orner et de doter les églises, de faire prospérer l'industrie des villes, il eut encore la joie de voir les heureux résultats de sa sage administration. Son délassement était d'écouter souvent jusque dans la nuit la lecture des nombreuses histoires et chroniques, qu'il faisait recueillir et transcrire. Il mourut à Brunswick, dans les bras de son fils aîné, et fut enterré à Saint-Blaise, à côté de Mathilde, sa femme. Trois ans plus tard son fils Othon montait sur le trône des césars. Henri s'élève par son caractère et par son esprit bien au-dessus de la plupart de ses contemporains. On reconnaît en lui un homme d'État à vues larges et généreuses. Il eut plusieurs défauts, tels que l'orgueil et l'opiniâtreté; mais ce n'est pas là ce qui amena sa chute : elle fut la suite de la tendance irrésistible des seigneurs laïques et ecclésiastiques à s'affranchir de toute autorité. Avec Henri succomba l'ancienne constitution de l'Allemagne; une ère de révolutions et de malheurs s'ouvrit pour ce pays lorsque les deux plus importants duchés nationaux furent démembrés et morcelés.

E. Grégoire.

Helmoldus, *Chronicon Slavorum et Venedorum*. — Otto Frisingensis, *Chronicon*. — Arnoldus Lubecensis, *Helmoldi Supplementum*. — Albertus Stadensis, *Chronicon*. — Conr. de Lichtenau, *Chronicon Urspergense*. — *Chronicon Stederburgense*. — Saxo Grammaticus, *Historiæ Danicæ*. — *Annales Bosovienses*. — Otto de S.-Blasio, *Chronicon*. — *Chronographus Saxo*. — Eccard, *Origines Guelphicæ*, t. III. — Palje, *Recherches sur Henri le Lion*. — Ch. G. Böttiger, *Heinrich der Löwe*; Hanovre, 1819, in-8°. — Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen*. — Luden, *Histoire d'Allemagne*.

II. Henri *princes non souverains, par ordre chronologique.*

Henri Ier, dit *le Grand* (nommé *Eudes* par Frodoard), premier duc souverain de Bourgogne, né vers 950, mort à Pouilly-sur-Saône, le 15 octobre 1002 (1). Il était le second fils de Hugues II, *le Grand*, dit aussi *le Blanc* et *l'Abbé*, comte de Paris, duc de France et de Bourgogne, et de Hedwige de Germanie. Il succéda dans le duché de Bourgogne à son frère aîné Otton, mort le 3 février 963 ou 965, et devait à cette époque être âgé de quinze à seize ans. Hugues Capet, troisième fils de Hugues II, ayant été placé, en 987, sur le trône de France, Henri obtint facilement de son jeune frère la propriété du duché de Bourgogne, qu'il ne possédait du roi Lothaire qu'à titre de bénéficier; il devint ainsi le premier duc *propriétaire* de cette province. Les historiens contemporains ajoutent que Hugues Capet lui donna même le titre de *grand-duc*. C'est probablement cette qualification qui fit ajouter à son nom celui de *grand*, car on ne voit dans sa vie aucune action éclatante qui lui ait mérité un surnom aussi brillant. Peut-être, cependant, le dut-il à ses vertus, les chroniques le représentant comme un prince occupé à corriger les abus, à maintenir le bon ordre, à soulager ses sujets. Frodoard fait l'éloge des mœurs d'Henri; et la *Chronique de Saint-Benigne*, confirmant ce témoignage, ajoute « qu'il excellait en douceur, qu'il honorait l'Église et ses ministres ». On ne connaît de lui que le soin qu'il prit de réformer quelques couvents. Il fut l'un des six premiers pairs laïques, sans cependant avoir de prérogatives particulières. Ses vassaux étaient les plus indépendants de France; en sorte qu'il possédait des titres très-pompeux, mais peu solides. Henri avait épousé en 965 Gerberge ou Gersende, veuve d'Adalbert, roi de Lombardie, dont il n'eut point d'enfants. Mais il eut un fils naturel, nommé *Eudes*, qui fut vicomte de Beaune, et un fils adoptif, *Othon* ou *Otte-Guillaume*, fils de Gerberge, qui lui succéda.

A. D'E—p—c.

Hugo Floriacensis, *Chron.*, p. 282. — Frodoard, *Chron.*, ann. 956, 960, 965, p. 210-213. — *Fragm. Hist. Francicæ*, p. 308. — Odoran, *Chron.*, p. 257. — Plancher, *Histoire de Bourgogne*, liv. V, p. 253. — Pagi, *Critica ad ann.* 956, § 4, p. 863. — Mezeray, *Histoire de France*. — Velly, *Histoire de France*. — Comte de Boulainvilliers, *Mémoires historiques*, t. I, p. 171. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. III, p. 469-473; t. IV, p. 28, 69, 119. — Sainte-Marthe, *Gallia christiana*. — Le P. Anselme, *Hist. chron. de la Maison de France*. — De Barante, *Histoire des Ducs de Bourgogne*, t. I, p. 88. — *Chron. Sancti Benigni Divionensis*, p. 264.

Henri Ier, *le Libéral* ou *le Large*, comte de Champagne et de Brie après Thibault IV, son père (mort le 8 janvier 1152), naquit vers 1127, et mourut le 17 mars 1181. Henri fit hommage au roi Louis VII non-seulement de ses comtés, mais encore de ceux de Blois, de Chartres, et de la vicomté de Sancerre, appartenant à ses frères

(1) Cette date, acceptée par dom Mabillon, est aussi donnée par Odoran, historien du temps; mais d'autres chroniqueurs font mourir Henri Ier en [illegible], en [illegible] et même en [illegible].

puînés, mais relevant de lui par droit de *frérage*. A la différence de son père et de son aïeul, il vécut en grande intimité avec le roi son suzerain, et se montra adroit courtisan. L'empereur Frédéric Ier chercha vainement à profiter de l'ascendant que ce comte avait pris sur Louis le Jeune pour lui tendre un piége, dont le but était de faire décider la question pendante entre le pape Alexandre III et l'antipape Victor, soutenus l'un par le roi de France, l'autre par Frédéric. Henri, qui s'était déjà croisé du vivant de son père, partit de nouveau pour la Terre Sainte, en compagnie de Guillaume son frère, de Pierre de Courtenay, frère du roi, et d'autres seigneurs. A son retour, par l'Asie Mineure et l'Illyrie, en 1180, il perdit la liberté dans une embuscade, et ne la recouvra que par l'intervention de l'empereur grec. Sept jours après son retour à Troyes, il mourut d'épuisement et de fatigue (1181). Il dut son surnom à ses grandes largesses envers les artistes, les savants, les pauvres et les églises, et non à sa large stature, comme quelques historiens l'ont prétendu. Troyes jouit encore aujourd'hui de ses bienfaits; c'est lui qui, pour faciliter le travail des manufactures de cette ville, fit diviser la Seine en plusieurs canaux, qui les alimentent des eaux nécessaires. Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* attribuent l'honneur de cette entreprise à son père Thibault; mais c'est à Henri qu'il faut le rapporter, suivant tous les historiens de la Champagne. Artaud, son principal intendant, qui fit bâtir Nogent-l'Artaud avec les grandes richesses qu'il avait amassées dans l'administration des finances du comte, l'ayant engagé à repousser la prière d'un pauvre gentilhomme qui s'était adressé à lui pour avoir de quoi marier une de ses filles, en lui remontrant que ses libéralités avaient tellement épuisé ses coffres qu'il n'avait plus rien à donner : « Vilain, lui dit le « prince, vous mentez. Si ai-je encore à donner : « je vous donne; et vaudra le don, puisque vous « m'appartenez. » — « Si, le prenez, dit-il au gen- « tilhomme, et lui faites payer rançon, tant qu'il « y ait de quoi finer au mariage de vostre fille. » Le gentilhomme se saisit d'Artaud, et ne lui rendit la liberté que moyennant la somme de cinq cents livres. Henri mourut peu de temps après Louis le Jeune (1), et laissa de son mariage avec Marie, fille aînée de ce roi et d'Éléonore de Guienne, deux fils et deux filles, *Henri*, *Thibault V*, *Scolastique* et *Marie*. Celle-ci épousa en 1204 Baudouin, comte de Flandre, qui devint empereur de Constantinople. Étienne GALLOIS.

Coffinet, *Mémoires de la Société de Sphragistique*; Paris, numéro du 15 octobre 1851 ; in-8°. — Arnaud, *Voyage historique dans le départ. de l'Aube*; 1837, in-4°. — Vallet de Viriville, *Archives de l'Aube*; 1831, in-8°, et *Revue Archéologique*, 1857, pages 284 et suiv. — Étienne Gallois, *Histoire des Comtes de Champagne*.

HENRI II, *le Jeune*. *Voy.* HENRI (Jérusalem).

HENRI RASPON, landgrave de Thuringe, succéda, en 1227, à son frère Louis IV dans le landgraviat de Thuringe, et mourut le 17 février 1247. Plus tard il recueillit l'héritage de son neveu Hermann II, et devint par là possesseur de la seigneurie de Hesse et du palatinat de Saxe. Il montra de la prudence et de l'énergie dans sa conduite envers ses vassaux révoltés, les comtes de Gleichen, dont il finit par détruire le château de Visselbach, et attira sur lui l'attention du pape Innocent IV, qui, en 1245, ayant déposé l'empereur Frédéric II, lui offrit la couronne impériale. Henri Raspon, séduit par les promesses magnifiques du pape, consentit, après un long refus, à se laisser élire roi des Romains, dans une diète tenue à Hochheim près Wurtzbourg; il forma ensuite le siége de la ville de Francfort. Le roi Conrad, fils de Frédéric, accourut, avec le peu de troupes qu'il put ramasser à la hâte, pour soutenir la ville; mais, trahi par la noblesse de son duché patrimonial de Souabe, il perdit la bataille, et se retira en Bavière. Henri Raspon s'empara alors de Francfort, et reçut la soumission des villes rebelles de l'Italie. Voulant poursuivre ses avantages, il entra en Souabe, et assiégea les villes de Reutlingen et d'Ulm. La rigueur de la saison l'obligea à lever le siége. Il se replia alors sur Aix-la-Chapelle, pour s'y faire couronner; mais Conrad IV le suivit, et le repoussa jusqu'au cœur de la Thuringe. Henri y mourut, peu de temps après (17 février 1247), des suites d'une blessure. Il fut le dernier rejeton mâle de sa race, dont l'extinction donna lieu à de graves discussions. La succession fut disputée par les fils des deux sœurs de Raspon et par la fille de son frère aîné, et causa une guerre ruineuse, qui ne fut terminée qu'en 1263. Le landgraviat de Thuringe et le palatinat de Saxe rentrèrent, comme fiefs de l'Empire vacants par défaut de mâles, dans les mains de l'empereur. Les biens allodiaux passèrent à Henri, fils de Sophie, duchesse de Brabant, fille du landgrave Louis IV et femme de Henri II, duc de Brabant, comme au plus proche héritier de Henri Raspon. R. L.

Sagittarius (Caspar), *Gründlicher Bericht von landgrafs Heinrichs Raspe in Thuringen ræmischer Kænigswahl*; Iéna, 1693, in-4°. — Horn (Caspar-Heinrich), *Programma de titulo procuratoris Germaniæ Henrici Rasponis*; Wittemberg, 1711, in-4°. — Grabener, *Programma de Henrico Raspone*; Misnie, 1742, in-4°. — J.-F. Gruner, *Programma de Henrici Rasponis, landgravii Thuringiæ et comitis palatini Saxoniæ, in regem Romanorum electione, rebus in imperio gestis et vita*

(1) Henri le Libéral fonda la collégiale de Saint-Étienne à Troyes, *Sainte-Chapelle* des comtes de Champagne. Il enrichit cet établissement d'un trésor considérable, et qui s'accrut des œuvres d'art les plus précieuses. Henri avait rapporté d'Orient une partie de ces richesses et le goût du luxe byzantin. Il fut inhumé sous une tombe magnifique dans l'église qu'il avait fondée. Cette sépulture, d'une somptuosité inouïe, était dans la chrétienté d'Occident une innovation, imitée de la pompe usitée par les souverains de Constantinople. La tombe de Henri Ier, qui subsista jusqu'en 1792, était non point de pierre, mais de bronze, enrichie d'argent, d'or, d'émail et de pierreries. Louis le Jeune, roi de France, étant mort peu de mois avant le comte de Champagne, les tombeaux de ces deux princes furent élevés dans le même goût. Cet exemple introduisit un nouveau genre dans l'architecture ou la décoration des monuments funéraires. (V. DE V.)

écrite (1756, in-4°). — Matthieu Paris, *Chronique*, années 1244, 1246, 1247, 1248.

HENRI (Don), infant de Castille, né vers 1225, mort en 1304. Il était le troisième fils de Ferdinand III, dit *le Saint*, roi de Castille et de Léon, et de Beatrix-Ethisa, fille de Philippe de Souabe, empereur d'Allemagne. Cette princesse était adonnée à l'astrologie, et elle inspira à ses enfants du goût pour cette science trompeuse. Lorsque Ferdinand III mourut (30 mai 1252), son fils aîné, Alfonse X, dit *el Sabio*, lui succéda sans opposition; mais Beatrix, ayant lu dans les astres qu'Alfonse serait détrôné par un de ses proches parents, don Henri se crut désigné par cette prophétie. Il profita des préoccupations du roi, qui alors revendiquait l'empire d'Allemagne, s'unit au roi de Niebla, Mahomet-ben-Afon, et leva l'étendard de la révolte. Complétement défait à Nebrissa par don Nuñez de Lara, en 1257, il chercha un asile près de Jaime Ier, dit *le Conquérant*, roi d'Aragon; mais ce monarque refusa de le recevoir à sa cour. Henri se retira alors à Valence, et de là passa en Afrique, où il se mit au service du roi de Tunis, Omar ben-Muley-Mostança; son frère, l'infant don Felipe, et un certain nombre de jeunes nobles espagnols qui avaient pris parti contre Alfonse suivirent son exemple. Henri resta plusieurs années en Afrique, dans une position peu honorable. Ses malheurs ne le rendirent pas plus sage, et il fomenta continuellement des troubles dans sa patrie. Pendant son séjour chez les Sarrasins, on l'accusa d'avoir adopté les mœurs et la religion de ce peuple. Il se lassa néanmoins de ce genre de vie, et débarqua en Italie dans le temps de la conquête du royaume de Naples par Charles d'Anjou. Le père de Henri était neveu de la mère de Charles; le prince castillan fit valoir cette parenté, pour obtenir de son cousin un accueil favorable; il y joignit une recommandation plus puissante : il lui prêta soixante mille doubles, prix de ses services chez les Sarrasins. Charles accueillit parfaitement Henri (1268); il le recommanda au pape Clément IV, auquel il demanda d'investir l'infant du royaume de Sardaigne, afin d'en dépouiller les gibelins de Pise. Cependant, Charles se montra bientôt jaloux de la popularité que Henri acquérait à Rome, et demanda pour lui-même la Sardaigne; il refusa ensuite de rendre à son cousin l'argent qu'il lui avait emprunté. Henri, furieux, fit serment de se venger, dût-il lui en coûter la vie. Sur ces entrefaites, le conseil suprême du peuple romain déféra au prince castillan le rang de sénateur. Il avait déjà sous ses ordres environ trois cents chevaliers espagnols ou sarrasins, qui l'avaient suivi de Tunis; il en appela cinq cents autres, et assura son pouvoir dans Rome par un mélange d'arbitraire et de justice; il se déclara alors le partisan de Conradin, qu'il pressa de venir occuper Rome, et fit arrêter Sevelli, Stephani, Malabranca, les Orsini et les principaux chefs guelfes. En même temps l'infant don Felipe débarqua de Tunis en Sicile avec huit cents chevaliers espagnols, allemands ou toscans, qui, réfugiés en Afrique après les défaites de la maison de Souabe, étaient impatients de se venger. Les Angevins furent bientôt chassés de la Sicile. Henri souleva aussi les Sarrasins des villes de la Pouille, et malgré l'excommunication du pape, accueillit dans Rome Conradin avec la pompe impériale. Il le suivit ensuite contre Charles au combat de Tagliacozzo (12 août 1268); et quand déjà les Allemands et les Italiens, quoique supérieurs en nombre, fuyaient devant les Français, Henri de Castille et ses Espagnols rétablirent le combat, et ne ployèrent qu'à la nuit (1). L'infant se réfugia au Mont-Cassin; mais l'abbé de ce monastère le livra au vainqueur pour quelque somme. Après la terrible exécution de Conradin et de ses principaux partisans, sur la place du marché de Naples, le 26 octobre 1268, Henri fut épargné, mais son sort ne fut guère plus heureux. Charles le fit enfermer dans une cage de fer, qu'il traîna plusieurs années à sa suite, le donnant en spectacle à la risée et aux insultes de la populace des villes. Enfin, le pape Honorius IV le releva de l'excommunication, et obtint sa mise en liberté. L'infant rentra dans sa patrie en 1294. Son neveu, le roi de Castille, don Sanche, dit *el Bravo*, vint le recevoir à Burgos, et lui fit assigner des revenus honorables. Il y avait trente-deux ans que don Henri n'avait revu sa patrie; néanmoins, il ne tarda pas à se faire des partisans, et lorsque Sanche mourut, quelques mois après (25 avril 1295), il se fit nommer régent. Cependant, la tutelle de son petit-neveu Ferdinand IV, âgé de dix ans, demeura à la reine dona Maria de Molina, femme d'un mérite supérieur. Henri eut à défendre le royaume de son pupille contre l'infant don Juan, son oncle, contre Diniz, roi de Portugal, contre les révoltés don Juan et don Gonçales de Lara, contre le roi de Grenade, Mahomet-Alhamir-Aboasie, enfin contre Jayme II, roi d'Aragon. Il gagna les uns, trompa les autres, et réussit à se maintenir au pouvoir jusqu'à la majorité de Ferdinand IV (1302). Il intrigua ensuite contre ce monarque et sa mère; mais ce fut sans succès. Déjà âgé, il avait épousé, en 1300, la sœur de don Juan de Lara. Il mourut sans héritiers, et le roi se saisit de toutes ses places. On eut si peu soin de son corps qu'il n'eût pas même été inhumé si la reine n'eût dit « qu'il fallait se souvenir de sa naissance et oublier ses fautes ». — En effet, ajoutent Mariana et Ferreras, « l'infant don Henri était haut et fier, inconstant et inquiet, avare et perfide au plus haut point; lâche dans l'adversité, insolent dans la prospérité, et avec un grand nombre de vices. il avait aussi peu de bonnes qualités qu'aucun prince ou, pour mieux dire, qu'aucun homme de

(1) Conradin comptait sur cinq mille chevaliers; Charles n'en avait pas plus de trois mille (Rayanld, XXII, p. 44).

son temps; mais il avait une souplesse et une adresse qui le mettaient en état de faire beaucoup de mal, et il en aurait fait davantage s'il avait eu plus de talents. » Ce portrait, quoique tracé par des historiens espagnols estimés, semble un peu chargé. Cependant, il faut reconnaître qu'Henri préféra trop souvent ses intérêts à ceux de sa patrie. A. D'E—P—C.

Mariana, *Historia de las Hespañas*, lib. XIII, cap. 11; lib. XIV, § 134. — *Hispan. illust.*, t. II, p. 599. — Zurita, *Annal. Aragon.* — *Chronica del rey don Alonso el Sabio.* — Sismondi, *Histoire des Republiques italiennes*, t. III, p 374. — Giovanni Villani, *Storia*, lib. VII, cap. X, p. 296; lib. XII, c. XXVII, p. 280. — Sabas Malaspina, *Historia Sicula*, lib. III, cap. XVIII, p. 888; lib IV, cap. IX et X, p. 845. — Raynald, *Annales eccles.*, § 4-20, p. 159-161. — Ptolom. Lucensis, *Historia eccles.*, lib. XII, cap. XXXVI, p. 1160. — Muratori, *Rer. Ital.*, t. VII (*Giornale* di Matteo Spinelli di Giovanazzo). — Ricobald de Ferrare, *Hist. Imper.*, t. IX, p. 186. — Francisco Pipino, *Chron.*, lib. III, cap. VII, t. IX, p. 682. — Guillaume de Nangis, *Gesta sancti Ludovici*; dans Duchesne, *Hist. Francorum Scriptor.*, t. V, p. 378, 382. — Ferreras, *Chronica del rey D. Sancho el Bravo*, t. IV, p. 396, 455. — Vitali, *Storia de' Senatori di Roma*, t. I.

HENRI (*Frédéric-Louis*), prince de Prusse, troisième fils du roi Frédéric-Guillaume Ier, second frère de Frédéric le Grand, né à Berlin, le 18 janvier 1726, mort à son château de Rheinsberg, le 3 août 1802. Tendrement aimé de son père, il fut élevé, jusqu'au jour où il le perdit, en 1740, suivant le goût de ce roi bizarre. « Au moment où Frédéric monta sur le trône, à l'âge de vingt-huit ans, dit M. Sainte-Beuve, un de ses frères en avait dix-huit, l'autre quatorze, l'autre dix. Il devint pour eux un père par les soins, et il en eut aussi quelques-unes des sévérités dans les détails du service militaire, sur lequel il ne plaisantait pas. Les jeunes princes s'unirent; ils s'accoutumèrent à rester liés et un peu ligués entre eux, à le révérer, à le craindre, et le prince Henri, le plus distingué des trois par l'esprit et par les talents, ne put s'empêcher de l'envier. » Dès sa plus tendre jeunesse, le prince Henri s'était occupé de l'art militaire. Il fit sa première campagne en 1742, comme colonel, et assista à la bataille de Czaslau (17 mai 1742). La paix, qui fut conclue bientôt après, le rendit à ses études. La guerre se ralluma en 1744, et le prince Henri servit à côté de son frère comme aide de camp. Chargé de la défense de Tabor, il repoussa les attaques de Nadasty. Il se distingua surtout à la bataille de Hohen-Friedberg, le 3 juin 1745. Pour récompenser sa belle conduite dans cette affaire, Frédéric le nomma général major. La paix de Dresde lui permit de reprendre encore une fois ses études théoriques. Frédéric exigea que son frère vînt habiter Potsdam; le prince Henri acheva de former son goût et son esprit dans la société de savants et de littérateurs que le roi réunissait dans ce séjour; mais les deux frères étaient toujours en froid (1). La dureté inflexible de Frédéric, ses rudes remontrances, ses poignantes mortifications, son extrême sévérité dans le service militaire (1), lui aliénaient le cœur de son frère Henri, et devaient un jour tuer de chagrin son frère Guillaume. Henri ne jouit enfin de quelque indépendance qu'après son union avec une princesse de Hesse-Cassel, en juin 1752. Le roi lui fit alors bâtir un palais à Berlin, et lui donna en propriété le domaine et le château de Rheinsberg, où lui-même avait passé une partie de sa jeunesse. Le prince Henri avait peu de penchant cependant pour le mariage; mais il ne voulut pas laisser échapper l'occasion de se soustraire au joug du roi. Plus libre, il consacre tous ses instants à l'étude de l'art militaire. Il fait la guerre par correspondance avec son frère le prince royal. Chacun d'eux se place à la tête d'une armée imaginaire; l'un dresse son plan d'attaque sur le papier, l'envoie à l'autre; celui-ci répond par un plan de défense, et la guerre continue ainsi comme une partie d'échecs à distance: les batailles se livrent, les victoires se remportent, les études se fortifient, et si le prince Guillaume n'apprend point à ne pas reculer, le prince Henri devient du moins un profond stratégiste.

Le désir de l'Autriche de reprendre la Silésie et l'alliance de Frédéric avec l'Angleterre amenèrent en 1756 la guerre connue sous le nom de *guerre de Sept Ans*. La première année, le prince Henri commanda une brigade sous les ordres de Frédéric. A la bataille de Prague (6 mai 1757), il détermina la victoire par une charge à la tête de l'aile droite qu'il commandait. « A Rossbach (5 novembre), dit le général de Vaudoncourt, ce furent les six bataillons du prince Henri qui, pre-

(1) « Le peu d'amitié que vous me témoignez dans toutes les occasions, écrit Frédéric au prince Henri, en 1746, ne m'excite pas à faire de nouveaux efforts de tendresse en faveur d'un frère qui a si peu de retour pour moi... Il faut, si vous m'aimez, que votre amitié soit métaphysique, car je n'ai jamais vu aimer les gens de la sorte, sans les regarder, sans leur parler, sans leur donner le moindre signe d'affection. Heureux sont les gens que vous aimez, je veux le croire! Si vous me mettes de ce nombre, je puis vous assurer que je vis dans une ignorance profonde des sentiments que vous avez pour moi; je ne connais que votre éloignement, votre tiédeur et la plus parfaite indifférence qui fut jamais... Vous savez avec quel soin j'ai recherché votre amitié; que je n'ai épargné ni caresses, ni ce qui se peut appeler des avances, pour gagner votre cœur. Vous savez que j'ai fait pour votre établissement tout ce que mes facultés me permettaient de faire. Mais malgré cette cordialité et tout ce que mes procédés ont eu de plus affectueux, je n'ai pu gagner votre amitié. Vous avez eu de la confiance en moi lorsque l'histoire de vos amours vous obligeait à recourir à moi comme le seul capable de vous satisfaire; mais dans aucune autre occasion vous ne m'avez témoigné la moindre confiance. Au contraire, je n'ai vu dans votre conduite qu'une froideur extrême; vous n'avez pas vécu avec moi comme avec un frère, mais comme avec un inconnu. J'ai enfin perdu la patience, et j'ai moulé ma conduite sur la vôtre. Comment pouvez-vous prétendre que mon amitié s'échauffe, lorsque la vôtre est froide à glacer? »

(1) « Monsieur, écrit Frédéric au prince Henri, en juillet 1749, j'ai trouvé à propos de mettre de la règle dans votre régiment, à cause qu'il se perdait. Je ne vous suis pas comptable de mes actions. Si j'ai fait des changements, c'est qu'ils étaient à propos. Vous auriez besoin d'en faire beaucoup dans votre conduite; mais je compte m'expliquer une autre fois sur cette matière. »

nant la colonne française en flanc, fournirent au général Seidlitz un appui qui fit réussir sa charge. Un peu de jalousie a porté Frédéric II à taire cette circonstance dans ses *Mémoires.* » Le prince Henri fut blessé à cette affaire; après la victoire il eut pour les prisonniers et les blessés français de grandes attentions et des égards délicats, qui le rendirent populaire en France. « Le prince Henri, dit M. Sainte-Beuve, regrettait que la Prusse eût renoncé à l'alliance avec la France; il pensait que la politique de sa nation et son salut en cette crise étaient de revenir au plus tôt à cette paix avec nous. Il se trompait sans doute en la croyant possible, et Frédéric, jugeant alors le cabinet de Versailles, a mieux vu. » Après la bataille de Rossbach, le prince Henri commanda à Leipzig le peu de troupes que Frédéric y laissa en partant pour la Silésie. Le 5 décembre Frédéric annonce à son frère la victoire de Lissa. Quinze jours après il lui confirme ce succès, et finit sa lettre en lui disant qu'il espère maintenant, par son exemple, l'enrôler dans la bande des généraux audacieux et entreprenants. « Là en effet, dit M. Sainte-Beuve, était le point de discussion et de désaccord entre les deux frères. Le prince Henri, livré à lui-même, eût été un général tout méthodique et circonspect de l'école du maréchal Daun; il calculait, méditait des manœuvres habiles, des marches ingénieuses, des plans fort savants, conformes à la disposition du terrain; mais il agissait peu, voyait à l'avance des difficultés à tout et n'entreprenait pas. Frédéric, au contraire, était d'avis qu'à la guerre il y a un moment où quand on a assez fait pour ôter au hasard tout ce qu'on peut par la prudence, il faut risquer le coup, et que *quiconque n'entreprend rien après avoir bien réfléchi à sa besogne ne sera jamais qu'un pauvre sire.* Il y a un moment de maturité où l'on ne peut plus éviter de combattre, *et où il est d'une nécessité absolue que les choses en viennent à quelque affaire décisive : sinon on sèche sur pied et on se consume soi-même.* » Cependant le prince Henri se montra fort supérieur dans cette campagne, où à la tête d'un corps de 25,000 hommes il parvint à couvrir toute la partie méridionale des États prussiens. Il n'essuya pas un seul échec, remporta plusieurs avantages. Pendant plusieurs mois il soutint les efforts de trois armées, et garantit de toute invasion un pays ouvert d'où les armées prussiennes tiraient leurs ressources. Après la défaite de Hochkirchen, il amena un corps de 7,000 hommes au roi, et commanda son arrière-garde dans la retraite; il revint ensuite en Saxe délivrer Dresde, que le maréchal Daun menaçait. La campagne de 1759 fut encore plus glorieuse pour le prince Henri. Dans une expédition rapide, il détruisit les magasins que l'ennemi avait en Bohême, puis il poursuivit jusqu'en Franconie l'armée impériale, commandée par le duc de Deux-Ponts, et revint en Lusace pour contenir les Autrichiens. Aussi Frédéric lui écrit, en mai 1759 : « L'Europe apprendra à vous connaître non-seulement comme un prince aimable, mais encore comme un homme qui sait conduire la guerre et qui doit se faire respecter. » — « La fin de la campagne de 1759 fut un des crève-cœur du prince Henri, dit M. Sainte-Beuve, et devint l'un de ses griefs les plus amers, l'une de ses causes les plus durables de rancune contre son frère. Le prince avait réussi en Saxe, par des combinaisons habiles et lentes, à préparer immanquablement, à ce qu'il croyait, la retraite prochaine du maréchal Daun. Frédéric, après la perte de la bataille de Kunersdorf contre les Russes, arriva à l'armée du prince, et dérangea des plans qu'il jugeait insuffisants en définitive et auxquels il estimait qu'il fallait apporter plus de nerf. » Le 10 novembre il lui écrit : « Ne trouvez-vous pas que j'arrive chez vous comme Pompée? Lucullus avait presque réduit Mithridate lorsque l'autre arriva, et lui ravit l'honneur de cette expédition; mais je suis plus juste que cet orgueilleux Romain, et bien loin de rogner de votre réputation, je voudrais pouvoir accroître votre gloire et y contribuer moi-même. » Quelque temps après Frédéric envoie à son frère des nouvelles rassurantes, qu'il dit tenir de bonnes sources. Le prince Henri écrit de sa main, au bas de la lettre du roi, la note suivante, où il exhale ses secrètes amertumes : « Je ne me fie nullement à ses nouvelles; elles sont toujours contradictoires et incertaines comme son caractère. Il nous a jetés dans cette cruelle guerre; la valeur des généraux et des soldats peut seule nous en tirer. C'est depuis le jour où il a joint mon armée qu'il y a mis le désordre et le malheur. Toutes nos peines dans cette campagne, et la fortune qui m'a secondé, *tout est perdu par Frédéric.* »

Dans la campagne de 1760, le prince Henri eut le commandement d'un corps de 35,000 hommes, opposé aux Russes et chargé d'observer le cours de l'Oder depuis Glogau jusqu'à la mer. En face d'une armée bien plus forte que la sienne, il contint les Russes, empêcha leur jonction avec les Autrichiens, délivra Breslau, que ceux-ci assiégeaient, et amena des renforts au roi. Cependant, toujours mécontent de son frère, il quitta l'armée à la fin du mois d'août, et se retira à Glogau, alléguant l'état de ses nerfs et de sa santé. L'année suivante Frédéric lui rendit le commandement d'une armée. « En 1761, dit le général de Vaudoncourt, le prince Henri fut chargé de défendre la Saxe et d'observer l'armée autrichienne de Daun, qui s'était placée devant Dresde. Les grandes opérations de cette campagne eurent lieu en Silésie, de sorte qu'il n'y eut en Saxe qu'une guerre défensive de manœuvres, où l'indécision de Daun facilita singulièrement le rôle du prince Henri. » En 1762, il fut encore chargé du commandement de l'armée de Saxe et de la défense de ce pays contre l'armée autrichienne. Le commencement de cette cam-

pagne fut signalé par la défaite de l'armée ennemie, qui fut obligée d'évacuer la partie de la Saxe où elle avait pénétré. Le gain de la bataille de Freyberg (29 octobre 1762), qui fut la dernière opération importante de cette guerre, couronna la gloire militaire du prince Henri. Les Impériaux, commandés par le prince de Stolberg, attaqués à l'improviste dans leur camp, perdirent 8,000 hommes et 30 pièces de canon. Au mois de mars, le prince Henri avait encore offert sa démission à son frère, sur la nouvelle que le roi lui dépêchait le major d'Anhalt avec des ordres pour parer à certaines résistances de généraux peu dociles. Cette fois Frédéric se moqua de son frère, et lui répondit : « Épargnez, monseigneur, votre colère et votre indignation à votre serviteur. Vous qui prêchez l'indulgence, ayez-en quelqu'une pour les personnes qui n'ont aucune intention de vous offenser ou de vous manquer de respect, et daignez recevoir avec plus de bénignité les humbles représentations que les conjonctures me forcent quelquefois de vous faire. » Dans son *Histoire de la Guerre de Sept ans*, Frédéric loue beaucoup le prince Henri, à propos de la victoire de Freyberg. « Il serait superflu, dit-il, de faire ici le panégyrique de son altesse royale : le plus bel éloge qu'on puisse faire d'elle est de rapporter ses actions. Les connaisseurs y remarqueront aisément ce mélange heureux de prudence et de hardiesse, si rare et si désiré, qui unit et rassemble le plus de perfection que la nature puisse accorder pour former un grand homme de guerre. » Un jour, la paix faite, Frédéric ayant réuni ses généraux à un repas, « discourait, dit M. Sainte-Beuve, sur les événements si multipliés et si mélangés de cette guerre; il distribua librement à chacun la part de l'éloge et du blâme, sans s'épargner lui-même, et termina en ces mots : *Saluons, messieurs, le seul général qui pendant cette guerre n'a pas fait une seule faute*. Et se tournant vers le prince Henri : *A votre santé, mon frère!* »

Quatre mois après la bataille de Freyberg, le 15 février 1763, la paix était signée à Hubertsbourg. Le prince Henri se retira immédiatement à son château de Rheinsberg, pour y jouir du repos, loin du tumulte des affaires, et se livrer sans distraction à ses occupations favorites. « Son genre de vie était simple et régulier, dit le général de Vaudoncourt. Sa table était le modèle de la sobriété; chacune de ses occupations avait ses heures fixes. Il aimait et cultivait de préférence la langue et la littérature françaises. On a même de lui quelques pièces de vers dans notre langue et un essai lyrique sur la tragédie d'*Alzire*, dont il voulait faire un opéra. L'amour n'a trouvé place dans aucune de ses poésies, mais l'amitié y est peinte avec enthousiasme. Contre l'habitude des généraux, et surtout de ceux qui ont acquis une réputation militaire, la guerre n'était jamais le sujet de ses entretiens; il n'était pas même permis de paraître chez lui en uniforme. » — « Le prince embellissait ses jardins, ajoute M. Sainte-Beuve, y créait des accidents heureux, y fondait des monuments commémoratifs avec des inscriptions longuement méditées pour les guerriers qui lui étaient chers; il dessinait, peignait quelquefois; s'amusait à faire des vers, à écrire des pièces de théâtre qu'on jouait devant lui, ou inspirait les motifs de leurs opéras les plus applaudis aux compositeurs de sa petite cour. Du sein de ce séjour enchanté, il se piquait de tout voir avec une tranquillité philosophique. »

Depuis la paix d'Hubertsbourg Frédéric montra toujours en public de grands égards pour son frère. Il entretenait avec lui une correspondance suivie, traitant généralement des questions de morale, de philosophie, de politique, lui demandant, aux occasions importantes, des avis, qu'il ne suivait pas souvent. Chaque année il célébrait avec pompe l'anniversaire du prince Henri; c'était la plus grande solennité de sa cour. Ce jour-là il faisait au prince un cadeau magnifique. Néanmoins les deux frères se voyaient rarement. Henri n'était pas resté longtemps uni à son épouse; des torts vrais ou supposés amenèrent bien vite une séparation irrévocable. A la mort du roi de Pologne Auguste III, les Polonais pensèrent au prince Henri pour le mettre sur le trône. Ils en firent deux fois la demande à Frédéric; mais celui-ci reçut cette proposition avec indifférence, et la repoussa. En 1770, après un voyage en Suède auprès de la reine, sa sœur, le prince Henri alla en Russie, où il était désiré et demandé par l'impératrice Catherine. Il importait à Frédéric de savoir jusqu'à quel point il pouvait compter sur elle en face de l'Autriche. La liaison entre l'impératrice Catherine et Frédéric n'était pas aussi intime qu'on le suppose, et le roi de Prusse eut grand besoin de son frère pour arriver à une alliance utile avec la Russie. « Dans une lettre du prince Henri, du 8 janvier 1771, une sorte de post-scriptum, écrit en revenant d'une soirée chez l'impératrice, nous montre, dit M. Sainte-Beuve, comment fut jeté, d'un air de plaisanterie, le premier propos du partage de la Pologne. Ce propos eut les suites qu'on sait, et amena la convention de février 1772 entre les trois puissances. » Frédéric en rapporta toujours à son frère l'initiative. « L'honneur des événements que nous prévoyons, lui écrit-il, vous sera dû, mon cher frère, car c'est vous qui avez placé le premier la pierre angulaire de cet édifice; et sans vous je n'aurais pas cru pouvoir former de tels projets, ne sachant pas bien, avant votre voyage de Pétersbourg, dans quelles dispositions cette cour se trouvait en ma faveur. » A son retour, Frédéric dit avec effusion au prince Henri : « Ah, mon frère! vous aviez raison; un Dieu vous inspirait. » Le prince Henri fit un second voyage à Saint-Pétersbourg, en 1776, pendant lequel il

contribua au mariage du grand-duc de Russie avec une princesse de Wurtemberg, petite-nièce du roi de Prusse et la sienne. « Il avait complétement réussi auprès de Catherine, dit M. Sainte-Beuve. Il ne se contentait pas d'appliquer envers la grande souveraine, femme pourtant par bien des côtés, le précepte de conduite que lui donnait crûment son frère : *Les Indiens disent qu'il faut adorer le diable pour l'empêcher de nuire.* Il y mettait plus de façon et d'art. Cet amour-propre chatouilleux qu'il avait pour lui l'avertissait de ce qu'il fallait ménager et toucher à point chez les autres; il était poli, il était adroit et insinuant; il était coquet d'esprit; il savait plaire. L'union étroite qui s'établit entre la Russie et la Prusse, et que Frédéric jugeait si essentielle aux intérêts de sa politique, date des voyages du prince Henri, et l'honneur de l'avoir cimentée lui en revient. »

La guerre de 1778, qui s'ouvrit à l'occasion de la succession de la Bavière, remit les deux frères en désaccord. Frédéric ne pouvait souffrir aucun agrandissement de l'Autriche. Henri ne croyait pas d'abord que l'Autriche ferait la guerre; puis quand elle devint inévitable, il trouva que son frère s'était engagé dans un labyrinthe d'où il aurait peine à sortir. « Je vois, lui écrivait-il, que dans peu tout ce qu'un État a de précieux sera abandonné à la fortune, les biens, la vie, la réputation, la gloire, la sûreté de la société. » Le prince Henri accepta pourtant le commandement d'un corps d'armée en Saxe, où il fut opposé au général Laudon. Il s'y conduit avec habileté, s'unit aux Saxons, fait une diversion en Bohême par une marche savante et difficile. Frédéric y applaudit d'abord; mais, dans les *Mémoires* qu'il a laissés sur cette guerre, le roi qualifie sévèrement la conduite de son frère. « Le prince Henri, dit M. Sainte-Beuve, avait une santé nerveuse et avait pris de ces habitudes oisives qui font que l'on est usé pour la guerre. Il insistait sur les moindres affaires, sur les moindres pertes; il se complaisait aux difficultés. A ce moment Frédéric s'étant plaint de n'être pas bien secondé, le prince, piqué, envoie à son frère sa démission. Frédéric fit remarquer à son frère que la guerre tirait peut-être à sa fin, et qu'il n'y aurait probablement aucun événement nouveau à cause de l'hiver jusqu'à ce que cette question de paix fût tranchée. Il le pria de différer sa résolution de quelques mois. » La guerre terminée, les deux frères rentrèrent dans leur retraite et reprirent leur correspondance philosophique. Quoique le prince Henri soit bien aussi de son siècle, et qu'il ne croie guère à l'invisible, il a plus de circonspection, plus de respect que Frédéric pour la religion; il aime davantage les hommes; il croit plus à l'humanité. — La cour de Berlin ayant conçu de vives inquiétudes sur les projets ambitieux de Joseph II, le prince Henri fut envoyé à la cour de Versailles en 1784, pour déjouer les plans de l'Autriche. Grimm raconte les adulations et les ovations dont Henri fut l'objet. La gloire du prince et le souvenir des égards qu'il avait eus autrefois pour les militaires français tombés en son pouvoir lui valurent l'accueil le plus flatteur. A une séance de l'Académie Française à laquelle il assistait, Marmontel, qui remettait le prix de vertu à la libératrice de Latude (*voy.* ce nom), dit, en se tournant vers la tribune où se trouvait placé le prince Henri, qui avait pris le nom de *comte d'Œls* (1). « C'est en présence de la vertu couronnée de gloire que l'Académie a la satisfaction de remettre ce prix à la femme obscure, etc. » Houdon fit son buste; le chevalier de Boufflers lui envoya des impromptus, et le duc de Nivernais lui adressa des chansons. Louis XVI avait lui-même désiré ce voyage du prince Henri, et il l'accueillit bien. Le prince, de son côté, avait quelque penchant pour ce roi débonnaire. « Je le crois, écrivait-il à Frédéric, rempli du désir et du zèle à faire le bien; mais n'ayant pas de génie et de connaissances, il ne sait comment s'y prendre. » Louis XVI fit les plus belles promesses au prince Henri; mais l'influence de la reine parvint à les annuler. Peu de temps après son retour en Prusse, Henri vit mourir son frère (1786). Il espérait avoir enfin quelque influence dans les affaires du gouvernement sous son neveu Frédéric-Guillaume II; mais le nouveau roi le repoussa, et combla de faveur le comte de Hertzberg, ennemi particulier du prince. En même temps Frédéric-Guillaume soumit au conseil d'État une question de succession qui pouvait ôter à son oncle une partie de ses revenus; cette question fut jugée en faveur du prince Henri : le roi le priva alors par une ordonnance des droits que Frédéric II lui avait assurés sur le margraviat de Schwedt, et enfin il rappela à la cour le comte de Kalckreuth, que Frédéric II avait précisément éloigné à cause de ses torts envers le prince Henri. Celui-ci n'eut dès lors qu'à se retirer à Rheinsberg; et craignant encore de nouvelles mortifications, il songea même à quitter la Prusse. L'accueil qu'il avait reçu en France lui donna l'idée de revenir à Paris, à la fin de 1788. Deux ans auparavant Mirabeau écrivait de lui : « Encore une fois ce prince est, il sera et mourra français. » Henri assista à l'ouverture des états généraux et vit les premiers symptômes de la révolution; ce n'était pas là qu'il pouvait espérer trouver le repos qu'il cherchait. Il retourna dans son pays. Partisan des constitutions et des libertés qu'elles assurent aux peuples, il ne craignit point d'exprimer hautement ses sympathies pour la révolution française. On lui en fit un crime en Prusse. Cependant les armées de la république, après quelques succès, menaçaient la monarchie prussienne. Dans son embarras, le roi Frédéric-Guillaume II eut recours à son oncle,

(1) C'est sous ce nom qu'il vint alors, avec la princesse de Lamballe, visiter l'imprimerie d'Ambroise Didot, mon grand-père. A. F.-D.

et le chargea de diriger les négociations qui aboutirent à la paix de Bâle (1795). Deux ans après, le roi de Prusse vint à mourir : le prince Henri ne pouvait guère le regretter. Le nouveau roi, Frédéric-Guillaume III, lui témoigna une grande déférence ; mais le prince était trop sage pour désirer à son âge le rôle qu'il aurait tant voulu avoir sous le règne précédent. Il vécut encore cinq années, entouré de la considération publique. Il voulut être enterré dans un caveau situé sous une pyramide qu'il avait fait élever dans son jardin de Rheinsberg pour honorer la mémoire de ses compagnons d'armes morts pour leur pays. On lui attribue : *Description du monument qui vient d'être érigé à Rheinsberg, précédé d'un discours, avec les inscriptions*; Berlin, 1791, in-fol.; — *Réflexions d'un Anglais sur le fameux protocole de Berlin, en date du 11 décembre 1779*, in-8°. « Cet opuscule, dit Barbier, a pour objet de faire sentir l'injustice de la conduite du roi, frère de l'auteur, dans la trop fameuse affaire du meunier Arnold, circonstance où Frédéric le Grand ne chercha qu'à faire du bruit. Ces *Réflexions* sont très-rares, parce qu'on n'en tira qu'un fort petit nombre, que le prince Henri ne donnait qu'à ses amis les plus intimes. » L. Louvet.

Schilderung des Privatlebens des Prinzen Heinrich von Preussen in Rheinsberg; Leipzig, 1786, in-8°. — *Anecdoten und Charakterzüge aus dem Leben des Prinzen Heinrich von Preussen*; Gottingue, 1802-1804, 4 parties in-8°. — Guyton, *Vie privée d'un homme célèbre, ou détails des loisirs du prince Henri de Prusse dans sa retraite de Rheinsberg*; Veropolis (Paris), 1784, in-8° : ouvrage faussement attribué à Mirabeau. — Bouillé du Chariol, *Vie politique, privée et militaire du prince Henri de Prusse*. — Dieudonné Thibault, *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*. — Sainte-Beuve, articles sur les *Œuvres de Frédéric le Grand : correspondance avec son frère Henri*, dans *Le Moniteur* des 14 et 18 août 1856. — Général G. de Vaudoncourt, dans le *Dictionn. de la Conversation*. — Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*. — Grimm, *Correspondance*. — Frédéric II, *Œuvres*.

* **HENRI XX**, prince régnant de Reuss-Greiz, représentant de la branche aînée de la maison princière de Reuss, est né le 29 juin 1794. Fils du prince Henri XVIII, il servit d'abord dans l'armée autrichienne, et succéda en 1836 à son frère Henri XIX dans la principauté de Reuss-Greiz. Le mouvement politique de 1848 l'obligea à introduire dans la constitution de son pays des réformes radicales, qui subirent bientôt, dès l'année 1851, une transformation complète. Il épousa en 1839 la princesse Caroline de Hesse-Hombourg. De ce mariage naquirent trois enfants : la princesse *Christine-Hermine*, née en 1840, le prince héréditaire *Henri XXI*, né en 1846, et le prince *Henri XXII*, né en 1848. R. L.

Conv.-Lex. — *Almanach de Gotha.*

* **HENRI LXII**, prince régnant de Reuss-Schleiz, représentant de la branche cadette de la maison princière de Reuss, est né le 31 mai 1785. Il fit ses études aux universités d'Erlangen et de Wurtzbourg, et succéda le 17 avril 1818 à son père dans la principauté. D'un caractère doux et bienveillant, il fit en 1848 de larges concessions à son peuple; mais en 1851 un décret de la diète de Francfort l'obligea de renverser la constitution qu'il avait donnée. Ce prince n'est pas marié, mais son frère Henri LXVII, né le 20 octobre 1789, lieutenant général dans l'armée prussienne, a de la princesse Sophie-Adelheid de Reuss-Ebersdorf deux enfants : la princesse *Anne*, femme du prince Adolf de Bentheim-Tecklenbourg-Rheda, et le prince *Henri XIV*, né le 28 mai 1832, héritier présomptif de la principauté de Reuss-Schleiz. R. L.

Conversations-Lexikon. — *Almanach de Gotha.*

HENRI. *Voy.* Brabant (Ducs de).

HENRI DE BRUNSWICK. *Voy.* Brunswick.

HENRI, roi de Haïti. *Voy.* Christophe.

HENRI. *Voy.* Condé.

HENRI, cacique de *Saint-Dominique*. *Voy.* Henrique.

HENRI, roi de Sardaigne. *Voy.* Enzio.

HENRI. *Voy.* Guise.

HENRI. *Voy.* Harcourt.

HENRI DE TRANSTAMARE. *Voy.* Henri II de Castille.

HENRI *le Navigateur*, prince de Portugal. *Voy.* Henrique.

HENRI. *Voy.* Nemours.

I. Henri *littérateurs, artistes*, etc.

HENRI DE VELDECKE, *voy.* Veldecke.

HENRI, hérésiarque du douzième siècle, fondateur de la secte dite des *henriciens*, mort en 1149. Il était, à ce qu'on croit, originaire d'Italie, où il avait embrassé la profession religieuse et vivait en anachorète. Vers 1113, soit qu'il eût l'esprit égaré par sa vie méditative, soit par conviction ou tout autre motif, il quitta son ermitage, et parcourut le nord de l'Italie en prêchant et professant des doctrines contraires à la foi catholique. « Pour se faire des partisans, écrit Goffridus, il prit la route de l'insinuation et de la singularité. Il était encore jeune; il avait les cheveux courts et la barbe rase; il était grand et mal habillé; il marchait fort vite et pieds nus, même dans la plus grande rigueur de l'hiver; son visage et ses yeux étaient agités comme une mer orageuse; il avait l'air ouvert, la voix forte et capable d'épouvanter; il vivait d'une manière fort différente des autres religieux; il se retirait ordinairement dans les cabanes des paysans, demeurait le jour sous des portiques, couchait et mangeait dans des lieux élevés et à découvert. » Mabillon ajoute à ce portrait : « Henri ne manquait ni d'esprit ni d'éloquence, et imposait aux simples par un extérieur extrêmement négligé, une piété apparente, une modestie affectée et des discours étudiés; il acquit bientôt la réputation d'un grand saint : les dames surtout publiaient ses vertus et disaient qu'il avait l'esprit de prophétie pour connaître l'intérieur des consciences et les péchés les plus secrets. »

Persécuté en Italie, Henri passa les Alpes et

alla dogmatiser à Lausanne : sa réputation se répandit en France. On le supplia de venir au Mans : il y envoya d'abord deux de ses disciples, qui y furent reçus comme deux anges. Henri s'y rendit à son tour : son triomphe fut complet. Ses sermons produisirent un tel effet « que le peuple traita les prêtres, les chanoines et les clercs comme des excommuniés : on refusait de rien vendre à leurs domestiques; on voulait abattre leurs maisons, piller leurs biens, les lapider ou les pendre; quelques-uns furent traînés dans la boue et fustigés cruellement ». Hildebert, évêque du Mans, intervint alors; il défendit à Henri de prêcher, sous peine d'excommunication, et lui ordonna de sortir de son diocèse. Henri parcourut le Poitou et le Languedoc, et s'arrêta à Poitiers et à Bordeaux, où il fit de nombreux disciples. Mais, chassé successivement de chacune de ces villes, il se réfugia en Dauphiné, où il se lia avec Pierre de Bruys, qu'il regardait dès lors comme son maître. La doctrine qu'ils prêchaient ensemble consistait « à rejeter le baptême des enfants comme inutile; ils ne voulaient en outre ni autels ni églises, ni culte apparent, refusaient d'honorer la croix, niaient le mystère de l'Eucharistie, soutenaient qu'il n'y avait point de sacrifice dans la messe, que les prêtres et les évêques ne pouvaient consacrer réellement le corps et le sang de Jésus-Christ; enfin, que les prières pour les morts étaient sans objet, leur jugement étant définitif dès leur mort. » Ces propositions trouvèrent de si nombreux partisans que le pape Eugène III dut s'en émouvoir. Le cardinal Albéric, évêque d'Ostie, fut nommé légat du saint-siége avec mission de combattre l'hérésie; Geoffroy, évêque de Chartres, et quelques autres prélats, parmi lesquels le célèbre saint Bernard de Cluny, accompagnèrent le légat. En même temps (1147) Eugène III sollicita l'intervention des princes souverains, principalement du roi de France, du duc de Savoie, du dauphin de Vienne, etc. Pierre de Bruys fut arrêté à Saint-Gilles et brûlé vif; Henri put s'échapper : il se retira à Toulouse, et continuait à répandre ses dogmes dans la Gascogne et les pays circonvoisins : saint Bernard ne craignit pas de l'attaquer au milieu de ses partisans. « Il n'est pas surprenant, disait-il au peuple, que ce rusé serpent vous ait trompé, car il affecte un extérieur de piété; mais apprenez qui il est : c'est un apostat, qui après avoir quitté l'habit religieux a repris les mœurs du siècle; il est retourné comme un chien à son vomissement. » Cependant, le saint échoua dans plusieurs de ses prédications, et dut sortir de Verfeuil (Viridefolium) (1) devant le bruit que « la noblesse et le menu peuple faisaient malignement pour ne pas l'ouïr. Aussi, malgré ses soins, l'hérésie des henriciens demeura cachée dans le pays, comme le feu sous les cendres, et elle s'y renouvela quelques années après si fortement qu'elle attira sur lui une extrême désolation ». — Quant à Henri, il fut cité plusieurs fois devant le légat; mais, averti par le sort de Pierre de Bruys, il fit toujours défaut, et fuyait de ville en ville devant les missionnaires. Il fut enfin pris et conduit enchaîné devant l'évêque de Toulouse; il persista dans ses erreurs. Traduit au concile de Reims, tenu en 1148, il y fut convaincu d'hérésie. Cependant, le pape Eugène III lui fit grâce, et se contenta de condamner l'hérésiarque à une prison, où il mourut peu après. Ses sectateurs, qui conservèrent quelque temps le nom d'*henriciens*, se confondirent bientôt d'un côté avec les Vaudois, de l'autre avec les Albigeois. Basnage place Henri parmi les patriarches des réformateurs : c'est selon lui un des précurseurs de la doctrine protestante sur la nécessité de ne prendre que l'Écriture pour règle de la foi, sans s'inquiéter de la tradition. A. L.

Mabillon, *Præf. in S. Bernard*, § 6. — Le même, *Analect.*, t. III, p. 312. — Saint Bernard, *Epist.*, 241-242. — Petr. Vener., *in Petro Brus. Bibliotheca Clun.*, p. 1118, 1123. — Goffridus Clarevallensis (Geoffroi de Clairvaux), *Vita sancti Bernardi*, l. VI et VII. — Guillaume de Puy-Laurens, *Chron.*, c. I. — La Faille, *Abrégé chronologique*, chap. VI, p. 97. — Albéric, *Chron.*, ann. 1149. — Basnage, *Histoire des Églises réformées*, t. I, période. IV, chap. VI, p. 145. — Dom Vaissette, *Histoire générale de Languedoc*, l. XVII, t. II, p. 443-447. — L'abbé Migne, *Dictionnaire des Hérésies*, dans l'*Encyclopédie théologique*, t. XI, col. 700.

* HENRI *le Scribe*, poëte allemand, fut de 1204 à 1228 chancelier de l'évêque de Magdebourg. Des documents du temps le désignent sous le nom de *Henricus scriptor*; on ne sait pas au juste s'il faut le distinguer de deux autres écrivains de la même époque, lesquels portaient aussi le nom d'Henri. Divers critiques allemands ont discuté cette question, qui n'offre que peu d'intérêt. Henri *le Scribe* se range parmi les *minnesænger*; il reste de lui quelques pièces de vers fort courtes, qui ont été comprises dens le recueil de von der Hagen, *Minnesinger*, Leipzig, 1838, t. II, p. 148. G. B.

HENRI DE LIVONIE, le plus ancien historien connu de la Livonie, qui vécut dans la première moitié du treizième siècle. On a peu de détails sur sa vie. On présume qu'il appartenait à une congrégation religieuse, et on sait qu'il accompagna en 1214 l'évêque Philippe de Ratzbourg en Italie. Ses *Annales Livonici* de 1184 à 1225 et 1226, dont l'original se trouve à la bibliothèque de Stockholm, ont été publiés par Gruber sous le titre de *Origines Livoniæ sacræ et civilis*, Francfort, 1740, et traduits en allemand par Arndt. R. L—D—U.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*. — Tritheim, *De Scriptoribus ecclesiast.*, p. 784.

* HENRI, architecte allemand du quinzième siècle, né à Zittmoning, dans la Bavière supérieure. Il est nommé dans une inscription sur pierre

(1) Saint Bernard désignait ce lieu sous le nom de *siége de Satan*. Avant de quitter Verfeuil le saint secoua la poussière de ses souliers et donna sa malédiction au château.

à l'entrée de l'ancienne tour du guet de la ville. Elle est ainsi conçue : Anno Dni MCCCCLXVI est ista turris per nobilem virum Pangracium Paumann a primo fundata et per discretos viros et magistros Heinricum et Stephanum, muratores et cives hujus loci, de novo constructa. D. R.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **HENRI**, tailleur de pierre, appareilleur, avait le titre de *polier* en allemand, assermenté dès 1478 à la corporation des tailleurs de pierre de Cologne. Il est nommé dans leurs procès-verbaux de l'année 1509, et ce fut lui qui dirigea les travaux exécutés à la cathédrale de Cologne au commencement du seizième siècle. La nef était arrivée à la hauteur des chapiteaux des bas-côtés ou collatéraux. On exécuta la voûte du porche latéral du nord, et l'on éleva la partie de la tour septentrionale qui y était contiguë, à la hauteur nécessaire. Henri succéda au dernier architecte connu du dôme de Cologne, Jean de Frankenberg; car il n'est nommé dans les documents que maître, et n'a de qualification officielle que celle de *polier*, *poliner*. Le monument resta trois siècles sans architecte. D. R.

Sulpiz Boisserée, *Geschichte und Beschreibung des Doms von Köln*; Munich, 1842, in-folio.

HENRI DE RIMINI, en latin *Henricus Ariminensis*, théologien italien, qui prit son nom du lieu de sa naissance, vivait dans la première partie du quatorzième siècle. Il fit profession chez les Dominicains, passa en Portugal (1313), et s'y distingua comme prédicateur. On a de lui : *Tractatus de quatuor virtutibus moralibus*; Spire, 1472; — *De Politia Venetorum*; — *Quodlibeta varia theologica*; — *De septem Capitibus Draconis*; et quelques autres ouvrages, restés manuscrits. A. L.

Tomasino, *Bibliothecæ Venet. et Patav.*, p. 78. — Sander, *Elenc. Codd. ms. Belg.*, p. 213. — *Catalogue de la bibliothèque Médicis* à Florence, pl. XX, n° 33, cod. chart. — Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, t. I, p. 523.

HENRI DU THABOR, en latin, *Henricus Thaborita*, chroniqueur frison, vivait vers 1510. Il était profès du célèbre monastère des chanoines réguliers du Thabor situé près de Sneek en Frise, et qui produisit tant d'écrivains recommandables surtout par leurs travaux historiques. Henri a laissé un ouvrage volumineux, écrit en latin assez passable, dans lequel il a renfermé l'histoire ecclésiastique et civile depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à l'année 1508. Suffridus Petri dit que dans son livre Henri a observé exactement l'ordre chronologique; qu'il a recueilli fort utilement et avec beaucoup de soin ce qu'il avait trouvé de meilleur dans les historiens précédents; qu'il rapporte beaucoup de particularités sur l'histoire de Frise qu'on aurait eu peine à trouver ailleurs, et que lui, Petri, s'est beaucoup aidé de cette chronique pour ses *De Scriptoribus Frisiæ* et ses *De Frisiorum Antiquitate et Origine*. Antoine Matthæus convient aussi que l'ouvrage du chanoine du Thabor lui a été fort utile dans ses *Analecta veteris ævi*. L—z—e.

Suffridus Petri, décade IX, n° 5, p. 116-117. — Van Heussen, *Historia Episcop. Leovard.*, p. 83. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. IV, p. 301.

HENRI DE SAINT-IGNACE, théologien flamand, né à Ath, mort à La Cavée, près Liége, vers 1720. Il entra chez les carmes de sa ville natale, et professa longtemps la théologie dans les maisons de son ordre. Il fit un séjour à Rome, de 1701 à 1709, et entra dans l'intimité de Clément XI. De retour dans sa patrie, il écrivit de nombreux ouvrages dans lesquels l'esprit janséniste domine généralement. Il se montre très-méthodique, exact et sévère dans sa morale. Il s'exprime toujours avec une grande liberté contre les casuistes. On cite surtout de lui : *Theologia vetus, fundamentalis, ad mentem resoluti doctoris J. de Bachone; carmeliticæ doctrinæ principis adjuncto et lumine angelici solis D. Thomæ Aquin..... de Deo uno et trino*; Liége, 1677, in-fol. : devenu très-rare; — *Theologia Sanctorum veterum ac novissimorum circa universam morum doctrinam, adversus novissimorum casuistarum impugnationes strenue propugnata*; in-8°. Ce volume porte au bas de son titre *Tomus decimus*, quoiqu'il soit le seul et fort rare; — *Molinismus profligatus*; Liége, 1715, 2 vol. in-8° : l'auteur y soutient que la grâce est efficace par elle-même; — *Artes jesuiticæ in sustinendis pertinaciter novitatibus, laxitatibusque sociorum*; Strasbourg, 3e édit., 1710, 4e édit., 1717, in-12; — *Tuba magna mirum clangens sonum*, ad SS. D. N. papam Clementem XI, imperatorem, reges, principes, magistratus omnes, orbemque, universum, *de necessitate reformandi Societatem Jesu, per Liberium candidum* : c'est un recueil de pièces sur cette matière, avec un long avertissement de l'éditeur; on y a remarqué une certaine absence de l'esprit de charité. La meilleure édition est celle de Strasbourg (Utrecht), 1717, 2 vol. in-12, à laquelle est jointe *Tuba altera* ad papam Clementem XI, *de necessitate reformandi Societatem Jesu*, qui parut séparément, à Strasbourg, 1714, in-8°. A. L.

Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques*, part. I. — Goujet, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques*, t. I, p. 290. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

HENRI D'ALKMAER. *Voy.* Alkmaer.
HENRI (*Le Bon*). *Voy.* Buch.
HENRI D'ERP. *Voy.* Harphius (*Henri*).
HENRI DE MISNIE. *Voy.* Frauenlob.
HENRI DE GAND. *Voy.* Goethals.
HENRI DE HUNTINGDON. *Voy.* Henry.
HENRI. *Voy.* Kalkar.
HENRI. *Voy.* Settimello.
HENRI. *Voy.* Suson.
HENRI. *Voy.* Suze.
HENRI. *Voy.* Henry.

HENRICI (*Chrétien-Frédéric*), poète alle-

mand, connu sous le pseudonyme de *Picander*, né le 14 janvier 1700, à Stolpe en Saxe, mort à Leipzig, le 10 mai 1764. Il étudia le droit, gagna par quelques poésies adressées à propos aux rois Auguste II et Auguste III les bonnes grâces de ces souverains, et obtint des emplois lucratifs dans l'administration des postes et dans celle des douanes. On trouve dans ses deux recueils de poésies, *Ernstscherzhafte und satirische Gedichte*, Leipzig, 4ᵉ édition, 1748-1751, 5 vol., et *Sammlung vermischter Gedichte*, Francfort et Leipzig, 1768, une gaieté franche et bruyante, qui ne manque pas d'un certain esprit, mais qui dégénère trop souvent en bouffonnerie obscène. Ses trois comédies, *Der akademische Schlendrian* (L'Étudiant flaneur), Berlin, 1726, *Der Erzsaeufer* (L'Ivrogne incorrigible), Francfort, 1726, et *Weiberprobe* (L'Épreuve des Femmes), Hambourg, 1726, ne sont curieuses que comme œuvres littéraires caractérisant le goût de l'époque. Elles sont remplies de plaisanteries grossières communes et de jeux de mots vides d'esprit. Il est assez curieux de voir que l'auteur de ces livres peu moraux publia aussi un recueil de cantiques : *Sammlung erbaulicher Gedanken*, Leipzig, 1724, et des *Oratorios*, que la musique de Bach a rendus célèbres.

L. LINDAU.

Gervinus, *Gesch. d. deutsch. Poesie*, 4ᵉ édit., vol. III, p. 446, 455, 462, 471. — Eichhorn, *Gesch. d. Literatur*, vol. IV, sect. II, p. 913, 918, sqq. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*. — *Conv.-Lex.* — Gottschaldt, *Biograph. Lexik. geistl. Liederdichter*, p. 126, sqq. — Zedler, *Universallexik.* — Adelung, Supplém. à Jöcher.

HENRICO ou **ENRICO** (*Scipione*) (1), littérateur sicilien, né à Messine, en 1592, mort le 18 septembre 1670. Il entra dans les ordres, et se fit une brillante réputation dans la littérature. Il parcourut l'Italie, s'arrêta à Rome et à Venise, et y noua des relations avec les hommes les plus distingués de l'époque. Venise l'inscrivit sur son livre de noblesse. Les académies des Oziosi de Naples, des Umoristi de Rome, des Incogniti et des Delfici de Venise, des Accesi de Palerme lui ouvrirent leur porte. De retour à Messine, Henrico fut élu solennellement poëte lauréat. Il professa la philosophie avec un grand succès : la liste de ses ouvrages est donnée au complet par Mongitore. On y remarque deux idylles, *Endimione* et *Arianna*, qui commencèrent la réputation de leur auteur ; — *La Babilonia distrutta* ; Venise, 1624 ; Rome, 1626 ; Messine, 1653 ; Bassano, 1681 ; — *La Guerra di Troja*, en vingt chants ; Messine, 1640 ; — *Achille innamorato* ; Roma, 1661 ; — un recueil de *Poesie liriche* ; Venise, 1646 ; — *L'Armonia di Amore*, pastorale ; — *La Pietà Austriaca*, idylle ; — *Le Rivolte di Parnasso* ; Messine, 1625 et 1627 ; Venise, 1626 et 1641 ; — *Le Lili di Pindo* ; Messine, 1634 ; — *Le Passaggio di Moise* ; Venise, 1643 ; — *De tribus Scriptoribus Historiæ Concilii Tridentini* ; Amsterdam et Anvers, 1656, in-8° ; — *Deidamia*, drame lyrique ; Venise, 1644, et Florence, 1650. L—z—e.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*. — Giuseppe-Emmanuele Ortolani, dans la *Biografia degli Uomini illustri della Sicilia*, t. III.

(1) C'est à tort que la *Biographie* Michaud et le *Dictionnaire historique* (édit. de 1822) le nomment *Errico*.

HENRIET (*Israel*), graveur français, né à Nancy, en 1608, mort à Paris, en 1661. Il reçut ses premières leçons de dessin de son père, Claude Henriet, peintre habile, à qui l'on doit les vitraux de la cathédrale de Châlons. Il étudia ensuite la peinture sous Antoine Tempesta, en Italie ; mais étant venu à Paris, il ne s'occupa plus que de gravure. Ami intime de Callot, dont il vendait les ouvrages, il parvint si bien à imiter ses dessins et même ses gravures, qu'on distinguait avec peine la copie de l'original. On cite surtout parmi ses estampes l'histoire de l'*Enfant prodigue*, qu'on a souvent attribuée à Callot. Choisi pour maître de dessin du roi Louis XIV, il apprit son art à un grand nombre de seigneurs de la cour. J. V.

Basan, *Dict. des Graveurs, anc. et mod.* — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.*

HENRIETTE - MARIE *de France*, reine d'Angleterre, née le 25 novembre 1609, morte le 10 septembre 1669. Elle était la troisième fille d'Henri IV et de Marie de Médicis. Henriette-Marie avait quatorze ans lorsque le prince de Galles, Charles, fils du roi d'Angleterre Jacques Iᵉʳ, traversa la France, sous le nom supposé de *Jean Smith*. Le jeune prince, accompagné de Georges de Villiers, duc de Buckingham, qu'il appelait *Thomas Smith*, se rendait incognito à Madrid, pour voir l'infante d'Espagne, dona Maria, qu'il devait épouser. Ces *chevaliers errants*, comme disait le roi Jacques en parlant des deux voyageurs déguisés, ne restèrent à Paris que vingt-quatre heures. A l'occasion de leur passage, il y eut un bal à la cour. Henriette-Marie, quoique brune et petite, avait un beau teint et une jolie taille ; ses yeux étaient grands et les autres traits de son visage fort agréables. Cependant, elle n'attira pas alors l'attention de Charles, qui était exclusivement occupé de sa romanesque visite à la princesse espagnole. Dans la suite, le traité d'alliance entre les rois d'Angleterre et d'Espagne ayant été rompu, le prince de Galles se souvint de la jeune sœur de Louis XIII. Lord Kensington fut envoyé à la cour de France pour sonder les dispositions de la famille royale au sujet du mariage de la princesse Henriette avec l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre. Richelieu et la reine mère accueillirent avec beaucoup de satisfaction ces ouvertures ; mais sachant que Jacques et son fils attachaient une grande importance à l'accomplissement de ce projet, ils se montrèrent fort exigeants sur les articles du contrat qui concernaient le catholicisme, s'appuyant sur les concessions précédemment faites à l'Espagne dans des circonstances semblables,

concessions dont le parlement anglais s'était pourtant inquiété. Jacques acquiesça à toutes les stipulations exigées par le gouvernement français, et le mariage fut conclu. Sur ces entrefaites, le roi d'Angleterre tomba malade, et mourut inopinément, le 27 mars 1625. Trois jours après, Charles Ier réclama l'immédiate exécution du traité d'alliance conclu par son père avec la famille royale de France, et le 1er du mois de mai suivant le duc de Chevreuse, de la maison de Guise et conséquemment parent du roi d'Angleterre, épousa par procuration la princesse Henriette. La cérémonie nuptiale eut lieu sur une plate-forme élevée devant le portail de la cathédrale de Paris, comme cela avait été fait pour le mariage d'Henri IV et de Marguerite de Valois. Buckingham, chargé par son maître de conduire la jeune reine en Angleterre, vint la chercher, amenant pour l'escorter la fleur de la noblesse de la Grande-Bretagne. Après une semaine de fêtes et de réjouissances, Henriette quitta la cour de son frère. Marie de Médicis et Anne d'Autriche l'accompagnèrent jusqu'à Amiens, et la reine mère en se séparant de sa fille, écrivit à Charles Ier : « J'estime ma fille heureuse, puisqu'elle sera le lien et le ciment pour l'union de ces deux couronnes, et je l'estime doublement heureuse, non-seulement pour ce qu'elle épouse un grand roi, mais une personne comme la vôtre. Je vous la recommande comme la créature du monde qui m'est aussi chère et prie Dieu de tout mon cœur qu'il vous bénisse tous deux. »

Henriette n'était pas moins contente que sa mère d'un mariage qui, selon toute apparence, assurait son bonheur autant qu'il satisfaisait son orgueil. Bien des amertumes devaient troubler ce bonheur, bien des humiliations blesser cet orgueil. Le roi reçut son épouse à Douvres, et leur contrat de mariage fut publiquement renouvelé dans la grande salle du palais de Canterbury; on s'abstint de toute répétition de la cérémonie religieuse, dans la crainte de mécontenter les catholiques ou les protestants, selon que le mariage eût été célébré par un ministre protestant ou par un prêtre catholique. Les ravages que faisait en ce moment à Londres une maladie pestilentielle, la plus destructive qu'il y eût encore eu de mémoire d'homme, empêcha l'entrée solennelle du couple royal dans la métropole. A la tristesse générale qu'occasionnait ce fléau se joignirent tout d'abord pour Henriette des ennuis personnels. La princesse avait l'humeur gaie, l'esprit vif; elle était accoutumée à l'agrément d'une cour dont la taciturnité de Louis XIII n'avait pas pu bannir la courtoisie ni même la galanterie. Charles ne parut pas très-sensible aux attraits de sa femme; les affaires de l'État ne lui laissaient pas le loisir de s'occuper de l'amuser ni de lui plaire. De petites querelles sans importance, non sans aigreur, mirent la discorde entre les nouveaux époux. Le roi se plaignait de l'étourderie et de la pétulance de la reine, la reine du caractère morose du roi. Leurs brouilleries étaient excitées, d'un côté, par Buckingham, qui, comme tous les favoris du roi, redoutait l'ascendant d'une aimable reine sur son mari, de l'autre par les domestiques français qu'Henriette avait amenés, et que la malveillance visible des Anglais poussait à se montrer, par représailles, insolents envers ceux-ci. Le zèle d'ailleurs, un peu indiscret, des chapelains de la reine contribua encore à indisposer les communes, inquiètes des récentes concessions faites aux catholiques. D'ailleurs, l'épuisement du trésor, loin de permettre une augmentation de dépenses, exigeait des réformes. Charles congédia brusquement toutes les personnes françaises de la maison d'Henriette; c'était une infraction à un des articles du contrat de mariage. La reine ressentit ce coup d'autorité comme un affront, la cour de France s'en offensa; Buckingham triomphait. Follement épris d'Anne d'Autriche, il espérait que cette mésintelligence entre les deux maisons de France et d'Angleterre lui procurerait l'occasion de retourner à Paris en qualité de conciliateur; mais le maréchal de Bassompierre, nommé par Louis XIII ambassadeur extraordinaire auprès de Charles Ier, sut apaiser ces dissensions domestiques et rétablir l'harmonie dans le ménage royal.

Depuis lors Henriette exerça une grande influence sur son mari; aussi fut-elle souvent accusée par les ennemis de la couronne de suggérer au roi la plupart des actes imprudents qui lui aliénèrent l'affection de ses sujets. A mesure que le parti de l'opposition gagnait du terrain, la reine devenait de plus en plus impopulaire. Les patriotes la représentaient comme étant l'âme d'une faction dont le but était l'établissement du despotisme et du papisme. En 1642, après le procès et la décapitation de Strafford, Henriette, effrayée, annonça son intention d'accompagner sur le continent la reine mère de France. Cette princesse exilée était venue à Londres de Bruxelles, où elle avait d'abord cherché un refuge; mais les insultes de la populace anglaise la forcèrent de quitter son nouvel asile. Les communes et les lords s'unirent pour conjurer Henriette de rester en Angleterre; la reine n'osa pas résister à leurs sollicitations. Toutefois, au commencement de l'année suivante, la rébellion ayant pris un aspect plus menaçant, Charles envoya son épouse en Hollande, sous le prétexte de conduire leur fille Marie au prince d'Orange, Guillaume, auquel la jeune princesse était fiancée. Henriette, quoique bien accueillie à La Haye, dut supporter les manières irrévérencieuses des bourgmestres. Ces républicains entraient là où elle était, sans sa permission, le chapeau sur la tête, la regardaient, puis s'en allaient comme ils étaient venus, sans la saluer; ou bien, ils s'asseyaient sur une chaise, près d'elle, et entraient en conver-

sation, aussi librement qu'ils l'eussent fait avec leurs égaux. Cette grossièreté fut à peine alors remarquée de la reine; l'objet réel de son voyage était de procurer au roi de l'argent, des munitions et des troupes, pour terrasser l'insurrection, devenue générale. Ayant mis ses pierreries en gage, Henriette parvint à lever une armée de quarante mille mercenaires étrangers et à équiper une flotte de neuf vaisseaux : elle s'embarqua, jalouse d'amener elle-même ces renforts au roi; mais une violente tempête repoussa la flotte sur les côtes de la Hollande. La reine repartit, cependant, après quinze jours d'une inaction forcée. Cette fois elle réussit à débarquer sur la côte du Yorkshire, dans le port de Burlington. L'amiral Batten, que les *parlementaires*, ainsi appelait-on les membres de l'opposition, avaient chargé d'empêcher la princesse d'aborder les rivages de l'Angleterre, se conduisit d'une manière odieuse en cette circonstance. Furieux de voir sa vigilance mise en défaut, il jeta l'ancre dans la rade, pendant la nuit, et tira cent coups de canon sur les maisons du quai, dans l'une desquelles s'était logée la reine. Pour échapper à un péril aussi imminent, Henriette dut quitter son lit et aller s'abriter derrière une colline proche de la ville. Le comte de Newcastle, un fidèle royaliste, accourut à Burlington, d'où il escorta la reine jusqu'à York. Elle passa quatre mois dans cette ville, attendant l'issue de ses efforts et de ceux des amis de la royauté, et s'occupant toujours activement de fournir à Charles les munitions et les vivres dont manquait son armée. Un membre de l'opposition, nommé Pym, accusa la reine de haute trahison contre le parlement et le royaume. Cette accusation, soutenue par les communes, ne l'ayant pas été par les lords, fut abandonnée au bout d'un certain temps.

Dans le courant de la même année 1643, la reine put rejoindre son mari à Oxford; elle lui amena des renforts considérables de soldats et des approvisionnements. Le courage et l'affabilité d'Henriette lui avaient gagné les sympathies de l'armée royaliste, et ils rattachèrent à la cause de Charles beaucoup d'adhérents. Des tentatives d'accommodement, faites alors par les lords, qui crurent l'instant favorable pour réconcilier le roi et la nation, furent déjouées par les républicains; bientôt la monarchie éprouva de nouveaux échecs. L'année suivante, la reine faillit tomber au pouvoir du comte d'Essex, qui commandait l'armée des insurgés. Cette princesse venait d'accoucher d'une fille (Henriette-Anne), et elle était dans un dénûment complet de toutes les choses nécessaires à une femme dans sa situation. Anne d'Autriche lui envoya sa sage-femme et une somme d'argent, dont Henriette fit passer la plus grande partie au roi. Essex s'approchait toujours; la reine lui envoya demander un passe-port pour pouvoir aller avec sécurité aux eaux de Bath ou de Bristol, qui étaient nécessaires au rétablissement de sa santé. Essex lui refusa le passeport, ajoutant avec une insultante ironie qu'il l'escorterait lui-même si elle voulait aller à Londres, où elle était sous le coup d'une accusation de haute trahison. Enfin, la constance et le courage de la reine furent vaincus par de si nombreuses et de si rudes épreuves; elle se réfugia à Falmouth, d'où une escadre hollandaise la conduisit à Brest, malgré les poursuites de la flotte anglaise.

La reine d'Angleterre alla d'abord prendre les eaux de Bourbon. Partout, sur son passage, le peuple témoignait à la fille d'Henri IV sa sympathie pour ses malheurs. Après un séjour de quelques mois à Bourbon, Henriette se rendit à Paris. La cour de France lui fit une pension de dix mille écus par mois; elle fut logée au Louvre, et reçut le château de Saint-Germain pour résidence d'été. Il est à remarquer que la valeur de l'argent, beaucoup plus forte à cette époque qu'aujourd'hui, doublait au moins la pension allouée à la reine fugitive. L'état de gêne où plus tard elle se trouva réduite fut le résultat de ses libéralités, pourtant insuffisantes, en faveur des exilés qui partagèrent les infortunes des Stuarts. Le prince de Galles lui-même n'eut longtemps d'autres ressources pécuniaires que celles qui lui furent fournies par sa mère. Quant au dénûment dont on donne souvent pour preuve la nécessité où se trouva l'épouse de Charles Ier de faire garder le lit à sa fille Henriette-Anne faute de bois de chauffage, pendant un hiver rigoureux, ce fut une circonstance tout accidentelle : c'était au mois de janvier de l'année 1649; les troubles suscités par les frondeurs forcèrent la famille royale de France à quitter Paris et à se réfugier à Saint-Germain-en-Laye, où elle manqua même des nécessités de la vie. Déjà depuis plusieurs mois, et par suite des dissensions entre le parlement et la cour, la reine d'Angleterre ne touchait plus sa pension. La régente Anne d'Autriche s'était vue obligée d'engager à des usuriers les pierreries de la couronne. Cependant, le parlement ayant eu connaissance de la situation dans laquelle se trouvait Henriette, qui était demeurée au Louvre, s'en émut, et lui accorda des secours. Au commencement de cette même année 1649, le 30 janvier, Charles Ier mourut sur l'échafaud. En chargeant sa fille Elisabeth, qui était restée en Angleterre, de transmettre ses derniers adieux à la reine, il recommanda à cette jeune princesse de dire à sa mère que durant tout le cours de leur union il ne lui avait jamais été infidèle, même par la pensée.

La reine d'Angleterre ne quitta pas la France, depuis l'année où elle était venue y chercher un asile, jusqu'en 1660. Le 8 mai de cette année, Charles II ayant été proclamé roi à Londres, où il fit son entrée le 29 du même mois, la reine mère alla le voir, avec sa fille Henriette-

Anne, au mois de septembre suivant : il y avait à cette visite deux autres motifs. La veuve de Charles Ier voulait recouvrer les terres qui constituaient son douaire, et dont la plus grande partie avait été partagée entre les promoteurs de la mort de son mari. Henriette avait aussi l'intention d'empêcher la reconnaissance du mariage clandestin de son second fils Jacques, duc d'York, avec Anne Hyde, fille du chancelier de ce nom. Mais peu après son arrivée un enfant naquit de cette union, et Mazarin, qui désirait être en bons termes avec le chancelier, s'étant entremis auprès de la reine mère, celle-ci, qui de son côté comptait sur l'appui du ministre français pour l'établissement de sa fille, consentit à accueillir Anne Hyde comme l'épouse de son fils. Ce fut effectivement pendant ce séjour d'Henriette-Marie en Angleterre que se négocia le mariage de sa plus jeune fille, Henriette-Anne, avec Philippe, duc d'Orléans, frère unique de Louis XIV. La reine reconduisit donc sa fille à Paris, et vint loger au Palais-Royal. Elle acheta ensuite à Colombes une maison, où elle mena une vie fort retirée et fort simple, car elle était *sans nulle façon*, dit Mme de Motteville. Par ce côté, et par celui du courage martial dont elle avait donné des preuves en affrontant les dangers des guerres civiles, Henriette ressemblait à Henri IV, son père. Elle racontait volontiers ses vicissitudes passées, qui donnaient d'ailleurs du relief à son caractère ferme et à son esprit, qui était très-brillant. A l'égard des agréments physiques, elle n'avait aucune prétention, peut-être parce qu'il ne lui était plus possible d'en avoir. Sa taille aussi bien que les traits de son visage s'étaient gâtés de très-bonne heure; et ce qui semble indiquer que cette princesse n'avait pas perdu tout instinct de coquetterie, c'est son assertion que « les femmes ne peuvent plus être belles passé vingt-deux ans ». L'auteur des *Mémoires* sur Anne d'Autriche remarque à ce propos que la beauté d'Henriette de France *n'avait duré que l'espace d'un matin*.

Henriette-Marie mourut presque subitement, dans sa maison de Colombes, le 10 septembre 1669. Son corps fut inhumé à Saint-Denis, et son cœur remis aux religieuses de Sainte-Marie de Chaillot : cette reine avait une grande prédilection pour leur monastère, où elle faisait de fréquentes retraites. Henriette de France avait eu de son mariage avec Charles Ier trois fils et trois filles : *Charles* et *Jacques*, qui régnèrent l'un après l'autre, *Henri*, duc de Glocester; *Henriette-Marie*, princesse d'Orange; *Élisabeth* et *Henriette-Anne*. Camille Lebrun.

Clarendon, *Papers*. — Howell, *Letters*. — Lingard, *History of England*. — Hume, *History of England*. — Bassompierre, *Memoires*. — Motteville, *Mémoires*. — Retz, *Memoires*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Bossuet, *Oraisons funèbres*.

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE (Madame), duchesse d'Orléans, fille de la précédente et de Charles Ier, roi d'Angleterre, née à Exeter, le 16 juin 1644, morte à Saint-Cloud, le 29 juin 1670. Sa mère venait de lui donner le jour lorsqu'elle se vit obligée de fuir devant l'armée des parlementaires, sous le commandement d'Essex, et ce fut dans les bras de sa nourrice que Henriette-Anne débarqua en France. Sa mère l'éleva dans la retraite, plutôt *comme une personne privée que comme une princesse*, ce « qui fut cause, ajoute Mme de La Fayette, dans son *Histoire de la Vie de Madame*, qu'elle prit toutes les lumières, toute la civilité, toute l'humanité des conditions ordinaires ». Dans son enfance, Henriette n'était point jolie; en grandissant, les agréments physiques qui plus tard la rendirent si séduisante (*fascinating*), suivant l'expression de l'historien Lingard, se développèrent presque imperceptiblement, car personne ne les remarquait. La simplicité de son existence et surtout de sa toilette contribua certainement à détourner d'elle les regards des courtisans. Leur négligence à son égard s'explique d'ailleurs par le dédain du jeune roi Louis XIV; c'était par obéissance à la volonté de la reine mère, et avec un déplaisir marqué, que ce prince, encore enfant, dansait avec sa cousine Henriette. Anne d'Autriche, avant qu'elle eût porté ses vues sur son autre nièce, l'infante Marie-Thérèse, forma cependant le projet de faire épouser Henriette au roi; mais Louis, à qui elle déplaisait, répondit qu'il la trouvait trop jeune pour devenir sa femme. La vérité est que son orgueil eût souffert de voir une princesse pauvre, exilée, s'asseoir à ses côtés, sur le trône de France.

La fille de Charles Ier vécut ainsi presque obscurément au milieu de la plus brillante cour de l'Europe, jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Vers la fin de l'année 1660, le rétablissement de la monarchie en Angleterre ramena dans ce royaume la mère et la jeune sœur de Charles II. Ce changement de situation rendait Henriette un parti très-convenable pour un fils de France; Louis XIV avait épousé, l'année précédente, sa cousine Marie-Thérèse, mais son frère, Philippe, ordinairement appelé *Monsieur*, n'était pas encore marié. Des raisons politiques, qui faisaient désirer de renouveler avec le nouveau roi d'Angleterre le traité d'alliance conclu par Mazarin avec Cromwell, déterminèrent les ouvertures que la cour de France fit faire à Charles II par l'entremise de la reine mère. Ces ouvertures furent accueillies avec joie; elles effacèrent aux yeux du monarque anglais la dureté des procédés de la maison de France à son égard pendant la durée du protectorat, et le mariage d'Henriette d'Angleterre avec Monsieur fut conclu. Les historiens anglais disent que cette union présentait à la jeune princesse un brillant avenir, dont son amour-propre dut être flatté; toutefois, il est probable que sa satisfaction fut mélangée de quelque rancune envers le souverain qui ne l'avait pas jugée digne d'occuper à

sa cour la première place. La puissance de fascination qu'Henriette exerça dans la suite presqu'universellement se manifesta pour la première fois pendant le séjour qu'elle fit à la cour du roi, son frère. Le duc de Buckingham, fils de celui qui avait aimé Anne d'Autriche, s'enflamma subitement pour elle, et se détacha de sa sœur, Henriette Marie, princesse d'Orange, dont on le croyait amoureux. Ayant accompagné la reine douairière d'Angleterre et sa fille à leur retour en France, Buckingham eut de tels accès de désespoir pendant une maladie que fit la jeune princesse sur le vaisseau, que sa mère, appréhendant quelque éclat, enjoignit au duc, dès son débarquement au Havre, de les devancer à Paris. A leur arrivée, Anne d'Autriche, avec l'intention apparente de faire honneur à la future épouse de son fils, la garda toujours à ses côtés, jusqu'a son mariage; ainsi, la princesse d'Angleterre ne se trouva jamais en évidence, et la cour ne s'occupa guère plus d'elle que par le passé. Buckingham, rendu clairvoyant par sa passion, une passion malheureuse, car Henriette y resta insensible, prévit qu'elle enchaînerait bien des cœurs. Monsieur se montra d'abord fort empressé auprès de la jeune princesse, sans toutefois lui témoigner le plus léger sentiment d'amour.

Le mariage de Philippe et d'Henriette se fit le 31 mars 1661, dans la chapelle du Palais-Royal, où demeurait la reine douairière d'Angleterre, sans aucune pompe, parce qu'on était dans le carême. Les deux reines mères, le roi et la reine régnante et mademoiselle de Montpensier assistèrent seuls à la cérémonie. Madame reçut les visites pendant les deux jours suivants, aux Tuileries, où Monsieur demeurait déjà avant son mariage. Puis, le roi et les reines étant partis pour Fontainebleau, la duchesse d'Orléans, restée à Paris, réunit autour d'elle une cour. Bien qu'Henriette fût embellie depuis quelques années, elle n'était pourtant pas précisément jolie ni bien faite, mais elle avait un teint « de rose et de jasmin » et une élégance de manières, une vivacité d'esprit, une aménité de caractère qui répandaient un si grand charme sur toute sa personne, que les femmes aussi bien que les hommes l'adoraient et l'admiraient. Le duc et la duchesse d'Orléans rejoignirent ensuite la famille royale à Fontainebleau. Ce fut pendant leur séjour dans cette résidence que le comte de Guiche, l'homme le plus beau, le plus aimable et le plus présomptueux de la cour, s'éprit de la jeune princesse. Quant à Monsieur, prince efféminé, tout occupé de se parer et de s'admirer, il n'eut jamais que de l'amitié pour son épouse; encore ce sentiment s'éteignit vite dans son cœur. « Je n'ai aimé ma femme que pendant quinze jours, » disait-il à Mademoiselle. Cette indifférence, qui contrastait avec la sympathie générale dont Henriette se voyait l'objet, l'ennui qu'elle avait autrefois ressenti auprès de sa mère, le peu de disposition où elle voyait Anne d'Autriche de lui laisser l'occasion de briller, et plus que tout cela les anciens dédains de Louis XIV, surexcitèrent chez elle le désir de s'amuser et la volonté de plaire. Dès ce moment elle devint *toute la joie*, *tout l'agrément*, *tout le plaisir de la cour*.

La gaieté de Madame, le goût qu'elle témoignait pour les amusements qu'aimait aussi Louis XIV, le soin qu'elle eut de s'entourer des personnes dont la société plaisait le plus au jeune roi, attirèrent facilement celui-ci dans le cercle particulier de sa belle-sœur. Ce prince galant ne tarda pas à ressentir pour elle une tendresse un peu plus vive que ne l'est ordinairement l'amitié fraternelle. Henriette ne chercha pas à affaiblir cette inclination. « Elle se souvenait, dit Mme de Motteville, que Louis XIV l'avait autrefois méprisée, quand elle aurait pu prétendre à l'épouser, et le plaisir que donne la vengeance lui faisait voir avec joie de contraires sentiments qui paraissaient s'établir pour elle dans l'âme du roi. »

Il régna bientôt entre Louis et Henriette une intimité dont la reine régnante, Marie-Thérèse, prit ombrage. Elle s'en plaignit à la reine mère, à qui Monsieur, de son côté, témoigna un vif mécontentement de la légèreté de sa femme. Anne d'Autriche aimait à exercer sur sa famille l'influence qu'elle n'avait plus dans le gouvernement; elle prêta donc une oreille complaisante aux confidences et aux plaintes de ses enfants, et elle essaya d'imposer sa médiation dans les deux ménages. Ses remontrances ne réussirent qu'à rendre la désunion plus évidente. « Tout cela, dit Mme de La Fayette, faisait un cercle de redites et de démêlés qui ne donnait pas un moment de repos aux uns ni aux autres. » Pour faire cesser cette petite guerre d'intérieur, ainsi que les bruits auxquels elle semblait donner quelque fondement, Henriette et Louis imaginèrent une feinte; ils convinrent entre eux que le roi paraîtrait porter son attention sur quelqu'une des filles d'honneur de Madame; ce jeu devint une espèce de trébuchet, où le roi fut pris en même temps que Mlle de La Vallière, car celle-ci s'empara presque aussitôt du cœur de Louis XIV. Henriette, qui aurait pu prévoir ce dénoûment, en fut étonnée et piquée. Il fallait un nouvel aliment à sa coquetterie; le comte de Guiche fut plus heureux que Buckingham: il avait soupiré pour la princesse dès qu'il l'avait vue; mais les assiduités de Louis auprès d'elle avaient éloigné ce jeune seigneur. Mlle de Montalais, une autre des filles d'honneur de Madame, s'entremit officieusement dans ces folles amours. Elle gagna la confiance du comte, en l'assurant qu'elle rendrait la princesse indulgente pour sa passion; et en effet elle parvint à occuper l'imagination de Madame par un commerce de lettres et de galanteries entre elle et le comte. Monsieur eut plus d'une fois des soupçons de cette intrigue, sans jamais pouvoir en saisir les preuves, grâce

aux ruses de la Montalais, qui usait de toutes les ressources de son esprit subtil pour tirer d'embarras les deux amants. En agissant ainsi, cette fille espérait se rendre nécessaire à sa maîtresse, et partant obtenir beaucoup de sa reconnaissance. Doit-on croire que cette intrigue se renferma d'une part dans les bornes d'une adoration respectueuse, de l'autre dans celles d'un tendre penchant? A son lit de mort, la princesse, disent ses apologistes, assura Monsieur « qu'elle ne lui avait jamais manqué ».

Il y eut certainement dans la conduite privée de Madame bien des légèretés, qui prêtèrent facilement à la calomnie. Madame avait quelques ennemis : c'étaient les favoris de Monsieur. Craignant que l'influence d'une charmante épouse leur fît perdre leur ascendant sur ce faible prince, ils avivaient dans son âme cette jalousie conjugale que l'amour-propre blessé suffit à faire naître. Le mécontentement de Monsieur et peut-être celui du roi, à qui il déplut qu'Henriette se fût si aisément consolée de l'inconstance de son attachement, valurent au comte de Guiche une disgrâce, qui toutefois ne dura pas longtemps. De ces intrigues et de ces menées il résulta que l'indifférence première de Monsieur pour sa femme se changea en aversion. Il la traitait fort mal, et tenait en sa présence des discours désobligeants et durs. Ainsi, il dit un jour tout haut, dans le carrosse du roi, à propos d'astrologie : « On m'a prédit que j'aurais plusieurs femmes; en l'état où est Madame, j'ai raison d'ajouter foi à cette prédiction. » Il était vrai qu'Henriette avait une santé fort délicate : pendant ses grossesses elle était presque toujours souffrante; un de ses maux habituels, c'était un rhume très-fatigant; il semblait quand elle toussait qu'elle allait étouffer. Aussi gardait-elle souvent le lit la journée entière, ce qui ne l'empêchait pas de recevoir, couchée, mais très-parée, depuis le matin jusqu'à neuf heures du soir. Cependant, on ne se préoccupait pas beaucoup de sa mauvaise complexion; l'humeur enjouée de la princesse et son insatiabilité de plaisirs l'illusionnaient elle-même aussi bien que tout le monde sur l'état de sa santé.

La mésintelligence qui existait depuis longtemps entre Monsieur et Madame fut encore augmentée par une marque singulière de confiance que Louis XIV donna à sa belle-sœur. Voulant détacher Charles II de la triple ligue dans laquelle il était entré, le roi de France pensa qu'il ne pourrait pas trouver pour cette mission secrète un envoyé plus capable de le remplacer que l'insinuante Henriette. La princesse se chargea de la négociation, ayant d'ailleurs, suivant Lingard, un dessein qui lui était personnel. Elle espérait obtenir de son frère Charles la permission de se retirer dans son royaume et d'y vivre séparée de Monsieur, dont les mauvais procédés lui rendaient la vie insupportable. Mais aucun passage des mémoires particuliers de ce temps ne corrobore cette assertion de l'historien anglais. Quoi qu'il en soit, Monsieur ne fut pas initié au secret de ce voyage de sa femme. Louis, à qui l'Espagne venait de céder plusieurs villes de la Flandre, prétexta le désir de visiter cette nouvelle partie de son territoire et de voir les ouvrages de fortifications qu'il avait fait entreprendre. La reine et toute la cour accompagnèrent le roi dans cette tournée. On alla d'abord à Câteau-Cambrésis, puis à Bapaume, à Arras, à Tournay et à Courtray. Dans cette dernière ville, Madame reçut un message du roi d'Angleterre qui la priait de passer à Douvres, où il irait la voir. Henriette parut fort aise de cette invitation de son frère; Monsieur en marqua du mécontentement, jusqu'à s'emporter contre Madame et à lui défendre de partir; mais le roi exprima une volonté opposée. Henriette s'embarqua à Dunkerque, et alla à Douvres, où elle trouva son frère, avec qui elle passa dix jours, au milieu des fêtes. Suivant Hume elle revint triompher à la cour, ayant obtenu tout ce qu'elle souhaitait du roi d'Angleterre, contrairement à ses premiers engagements avec les États dont Louis voulait le détacher et aux intérêts bien entendus de son royaume. Suivant Lingard, Charles se montra inflexible à l'endroit de modifications avantageuses pour la France, que Louis voulait faire au traité déjà dressé par les commissaires anglais. Il en fut de même de la demande que lui fit Henriette de venir demeurer en Angleterre. Cet historien attribue l'abattement d'esprit de la princesse, à son retour en France, à l'insuccès de son voyage. La même dissidence existe sur ce dernier point entre mademoiselle de Montpensier et Mme de La Fayette; la première dit que Madame revint belle, contente, pleine de santé; la seconde, qu'elle était souffrante et triste. La cour était retournée à Saint-Germain; le roi reçut Henriette avec beaucoup de marques de considération; mais Monsieur lui gardait rancune de son voyage, dont il savait le secret, révélé par la faiblesse d'un grand guerrier : Turenne en avait instruit Mme de Coëtquen, par qui le chevalier de Lorraine et ensuite Monsieur l'avaient, à leur tour, appris. Monsieur fit un accueil si disgracieux à sa femme qu'elle en pleura de chagrin. Néanmoins les deux époux retournèrent ensemble à leur maison de Saint-Cloud. Madame commençait à recouvrer un peu de gaieté, lorsque, dans la matinée du 29 juin, comme elle achevait de boire un verre d'eau de chicorée, elle se sentit saisie de violentes douleurs d'entrailles; sa première exclamation fut qu'elle était empoisonnée, et cette exclamation a induit longtemps en erreur l'opinion publique. Tout le monde dans le château fut effrayé, hormis Monsieur, qui ne parut aucunement troublé. On courut avertir le roi et la reine, qui étaient alors à Versailles. Vallot, un des médecins de Louis XIV, fut dépêché immédiatement au-

près de la princesse. Lorsque leurs majestés arrivèrent à Saint-Cloud, avec Mademoiselle, on leur dit que Madame se mourait; cependant, personne ne paraissait inquiet ni affligé. Le roi et la reine trouvèrent la princesse couchée sur un petit lit fait à la hâte; elle était pâle, échevelée, et les mouvements convulsifs qu'elle éprouvait lui bouleversaient tellement les traits, que son visage était méconnaissable. Elle jetait des cris affreux, disant qu'elle sentait un feu dans son estomac et qu'un peu d'émétique la soulagerait. Personne ne s'occupait d'adoucir ses souffrances; les médecins s'entreregardaient, et se taisaient. « Mais, dit le roi en se tournant vers eux, on n'a jamais laissé une femme mourir ainsi sans secours! » Vallot répondit que le mal de la princesse n'était pas dangereux. « C'est, expliqua-t-il, une sorte de colique qui dure quelquefois neuf à dix heures, vingt-quatre au plus. » Et l'on continuait d'aller et venir dans cette chambre, de causer et même de rire, bien qu'une indifférence aussi inhumaine dût blesser et affliger la malheureuse princesse.

Mademoiselle de Montpensier s'approcha de Monsieur, dont la tranquillité l'étonnait extrêmement. Elle lui fit observer que Madame étant en danger de mort, il fallait songer à lui parler de Dieu. « Vous avez raison, répondit Monsieur sans s'émouvoir. Mais le confesseur de Madame est un capucin obscur et peu capable... Quel autre pourrait-on trouver dont le nom figurerait bien dans la *Gazette*, comme ayant assisté Madame à ses derniers moments?... »

Le roi et la reine, ne pouvant pas supporter plus longtemps le spectacle de la douloureuse agonie de leur belle-sœur, ne tardèrent pas à quitter Saint-Cloud pour retourner à Versailles. Madame rendit le dernier soupir le lendemain à trois heures du matin. Ce même jour, 30 juin, Louis XIV écrivit à Charles II la lettre suivante :

« Monsieur mon frère,

« La tendre amitié que j'avais pour ma sœur vous était assez connue pour n'avoir pas de peine à comprendre l'état où m'a réduit sa mort. Dans cet accablement de douleur, je puis dire que la part que je prends à la vôtre, pour la perte d'une personne qui vous était si chère aussi bien qu'à moi, est encore un surcroît à l'excès de mon affliction. Le seul soulagement dont je suis capable est la confiance qui me reste que cet accident ne changera rien à nos affections et que vous me conserverez les vôtres aussi entières que je vous conserverai les miennes. Je me remets du surplus au sieur Colbert, mon ambassadeur. »

Cette fin prématurée, rapide, mais non pas aussi soudaine que Bossuet la dépeignit par ces paroles saisissantes : « *Madame se meurt, Madame est morte!* », fut le sujet de toutes les conversations pendant la journée que dura la maladie et celle qui suivit la mort de la princesse. On s'entretint de la croyance où avait paru être Madame qu'elle était empoisonnée, de la mésintelligence qui existait entre elle et Monsieur et surtout du choix que ferait probablement bientôt le prince d'une seconde épouse. Mademoiselle de Montpensier, qui avait fort blâmé l'indifférence de Monsieur pour les souffrances d'Henriette, se préoccupait de ce choix prochain, autant et plus que les autres femmes de la cour. Les médecins du roi, de Monsieur, de la feue princesse, celui de l'ambassadeur d'Angleterre et des chirurgiens de Paris, qui coopérèrent ou assistèrent à l'ouverture du corps de Henriette, déclarèrent, en présence de lord Montague, ambassadeur d'Angleterre, que Madame était morte d'une bile échauffée et d'une colique qu'ils appelèrent *choléra-morbus*. On n'attacha pas en ce temps-là et même depuis lors on n'a jamais attaché beaucoup d'importance à ce nom d'une maladie, fort peu connue autrefois, qui enleva Madame. Il est certain que cette princesse mourut persuadée qu'on l'avait empoisonnée. Lord Montague, étant aussi accouru à Saint-Cloud, au bruit de la maladie subite de Madame, osa lui demander en anglais si elle croyait avoir été empoisonnée. « Mais, explique-t-il dans sa lettre sur ce sujet à son maître, Charles II, le prêtre qui était à son chevet et qui l'exhortait ayant compris le mot *poisoned*, lui dit : — « Madame, vous ne devez accuser personne, mais offrir votre mort à Dieu comme un sacrifice. » — De sorte que j'eus beau réitérer à plusieurs reprises ma question, elle ne voulut jamais y répondre autrement que par un mouvement d'épaules. »

Les soupçons d'un empoisonnement, quoique fondés uniquement sur la croyance d'une femme en proie à d'atroces douleurs et sur le désaccord qui régnait entre elle et son mari, s'accréditèrent dans le public contemporain et même dans la postérité, par l'opinion, trop légèrement émise, de plusieurs écrivains, entre autres de la princesse Palatine, seconde femme de Monsieur, de Saint-Simon et de d'Argenson. Ces soupçons s'arrêtèrent particulièrement sur le chevalier de Lorraine et le marquis d'Effiat. On prétendait que le chevalier avait envoyé d'Italie, où il était alors en exil, le poison dont d'Effiat frotta, pensait-on, les bords du gobelet de vermeil dans lequel on présenta à Madame son eau de chicorée; néanmoins, la princesse Palatine, qui adopta cette version, se réconcilia ensuite avec le chevalier de Lorraine, rappelé à la cour par Louis XIV deux ans après cet événement. Cette réhabilitation implicite du chevalier n'empêcha pas que quelques années plus tard Mme de Grancey, maîtresse de Monsieur, Mme de Clérembaut, gouvernante des enfants de Madame, et le chevalier de Beuvron ne fussent encore compromis par les fausses révélations de la Brinvilliers au sujet de la mort d'Henriette d'Angleterre.

Cependant, Mme de La Fayette, qui elle aussi

avait été témoin des progrès du mal ainsi que de la mort de la princesse, raconte diverses particularités ignorées du roi, de Mademoiselle et des autres personnes qui survinrent seulement lorsque la crise était à son apogée. Suivant Mme de La Fayette, Madame avait souffert toute la matinée d'un point de côté; s'étant couchée sur des carreaux, elle avait dormi quelque temps, mais vraisemblablement d'un sommeil très-pénible, car à son réveil elle était tout abattue et avait mauvais visage. Ensuite, la princesse aurait pris, pour atténuer les effets de l'empoisonnement qu'elle supposait, diverses drogues, qui lui firent plus de mal que de bien. De ces allégations, de ces contradictions, il ressort non seulement le fait que la mort d'Henriette d'Angleterre fut naturelle, mais aussi un enseignement pour la justice des sociétés, qui subit trop souvent l'influence de l'imagination des hommes ou des passions du moment. — Henriette d'Angleterre eut deux filles, *Marie-Louise*, qui fut la première femme de Charles II, roi d'Espagne, et *Anne-Marie*, qui épousa Victor-Amédée, duc de Savoie et depuis roi de Sardaigne.

Camille LEBRUN.

Mme de La Fayette, *Histoire de la Vie de Madame*. — Motteville, *Memoires*. — Sévigné, *Lettres*. — Montpensier, *Memoires*. — Bossuet, *Oraisons funèbres*. — Hume, *History of England*. — Mary Green, *Lives of the Princesses of England*. — Lingard, *History of England*: — Montague, *Lettre à Charles II*. — *Mémoires de la princesse Palatine*. — La Palatine, *Fragments de lettres originales*. — D'Argenson, *Essais*. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. — Saint-Simon, *Mem*. — La Bibliothèque impériale, le dépôt des archives (secrètes) du ministère des affaires étrangères de Paris, et le *state-paper office* de Londres (*French correspondance; Louis XIV*), contiennent de nombreuses lettres et autres documents relatifs à la biographie de la princesse Henriette-Anne.

HENRION (*Denis*), mathématicien français du dix-septième siècle, mort vers 1640. Il était ingénieur du prince d'Orange et des états généraux des Provinces-Unies. Il commença vers 1607 à enseigner les mathématiques à Paris, où beaucoup de jeunes nobles suivirent ses cours. Un des plus anciens traducteurs d'Euclide, il est le premier Français qui ait publié une table de logarithmes. Ses principaux ouvrages sont : *Memoires mathématiques recueillis et dressés en faveur de la noblesse françoise*; Paris, 1612, in-4°; rémpr. avec des augm., 1623, in-8°; l'auteur donna un second volume en 1627, in-8°; — *Les quinze livres des Élémens d'Euclide, traduits de latin en françois*; Paris, 1615, in-8°; 2e édit., revue et corrigée; Paris, 1621, in-8°; — *Les Élémens et les Donnés d'Euclide traduits en françois avec des commentaires*; Paris, 1632, in-4°; — *Élémens géométriques d'Euclide, traduits et commentés par D. Henrion*; Rouen, 1649, 1676, 2 vol. in-8°; Paris, 1683, 1685, 2 vol. in-8° : c'est la réunion des deux ouvrages précédents; — *Réponse apologétique pour les traducteurs et interprètes des Élémens d'Euclide, à un nommé P. Le Mardelé, avec un Sommaire de l'Algèbre*; Paris, 1623, in-8°; ce Le Mardelé était un correcteur d'imprimerie, qui avait vivement attaqué la traduction d'Euclide d'Henrion ainsi que d'autres traductions du même ouvrage; — *Les Élémens sphériques de Théodose Tripolitain, traduits en françois*; Paris, 1615, in-8° : cette traduction est rare; — *Traité des Triangles sphériques*; Paris, 1617, in-8°, réimpr. dans le tome II des *Mémoires mathématiques*; — *Traité des Globes et de leur usage, par Robert Hues, traduit du latin, avec des notes*; Paris, 1618, in-8°; — *La Géométrie pratique de J. Errard, revue et augmentée*; Paris, 1619, in-8°, anonyme; — *Canon manuel des Sinus, Tangentes et Coupantes*; Paris, 1619, in-16; réimpr. en 1623; — *Cosmographie, ou traité général des choses tant célestes qu'élémentaires*; Paris, 1620, 1626, in-8°; — *Collection ou Recueil de divers Traités de Mathématiques*; Paris, 1621, in-4° : on trouve dans cette collection un traité pour toiser et calculer toutes sortes de superficies, donné séparément par l'auteur l'année précédente; — *Traité des Logarithmes*; Paris, 1626, in-8°; réimpr. dans le tome II des *Mémoires mathématiques*; — *Tables des Directions et Projections de Jean de Mont-Royal* (Regiomontanus) *corrigées et augmentées, et leur usage; traduites du latin en françois avec des annotations et des figures*; Paris, 1626, in-4° : elles contiennent les logarithmes des nombres naturels depuis 1 jusqu'à 20,000, calculés jusqu'à 10 décimales, et ceux des sinus et tangentes de minute en minute jusqu'à 7 décimales; — *Notes sur les Récréations mathématiques et la fin de divers problèmes, servant à l'intelligence des choses difficiles et obscures*; Paris, 1627, in-8°; réimprimées plusieurs fois, à dater de 1630, à la suite de l'*Examen des mêmes Récréations mathématiques*, par Claude Mydorge, et à dater de 1659 dans l'intérieur du livre; — *L'usage du Mécomètre, qui est un instrument géométrique pour mesurer les longueurs et distances visibles*, etc.; Paris, 1630, 1677, in-8°; — *L'usage du Compas de proportion*; Paris, 1631, in-8°; nouv. édition, revue et augmentée par Deshayes; Paris, 1681, in-8° : cet ouvrage a eu une vingtaine d'éditions.

L. L—T.

De Lalande, *Bibliographie astronomique*. — Montucla, *Histoire des Mathematiques*. — *Catalogues* de Boissier, du duc d'Estrees et de Falconet. — Barbier, *Examen critique et complet. des Dict. historiques*.

HENRION (*Nicolas*), numismate français, né à Troyes (Champagne), le 6 décembre 1663, mort le 24 juin 1720. Fils d'un marchand, il fit ses études par les soins de son oncle, le père Gauthereau, supérieur général de la congrégation de la Doctrine chrétienne, et entra dans cet ordre à l'âge de dix-neuf ans. Son noviciat achevé, Henrion alla professer à Vitry, puis à Noyers et ensuite à Avalon. Il enseignait la philosophie et l'hébreu dans la maison que

les doctrinaires avaient dans cette dernière ville, quand il apprit la mort de son oncle. Peu de temps après, il sortit de la congrégation, et se maria. Étant sans fortune, il essaya plusieurs professions, s'arrêta enfin à celle d'avocat, et se fit recevoir docteur en droit. Sa passion pour les médailles lui valut une place d'élève à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1701. Henrion avait étudié les langues orientales, mais imparfaitement, et néanmoins il fut nommé, en 1705, à une chaire de lecteur royal en langue syriaque au Collège de France. En 1710 il obtint une place d'agrégé à la faculté de droit par la voie du concours, et dans le même temps il fut déclaré associé vétéran de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il lut à ce corps savant de longues dissertations sur différents points de critique ou d'histoire, surtout par rapport aux médailles, mais comme ces dissertations étaient tellement travaillées, et qu'il ne pouvait se résoudre à retoucher ce qui était une fois sorti de ses mains, on voit peu de choses de lui dans les Mémoires de l'Académie. On y trouve cependant, tome III, page 188, l'Ébauche d'un [illegible]

[illegible]

humaines dont nous venons de parler; et ces deux tableaux, qui ont un merveilleux rapport entre eux, sont probablement tout ce qu'on verra jamais des trois ou quatre volumes in-folio dont il nous flattait. » Henrion eut avec Genebrier une discussion très-vive au sujet de l'empereur à qui l'on pouvait donner pour épouse la *Magnia Urbica* dont il avait trouvé une médaille. J. V.

Éloge de N. Henrion; dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome V, p. 379. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. histor., crit. et bibliogr.* — Bernard, *Nouvelles de la République des Lettres*, janvier et août 1705.

HENRION (*Charles*), littérateur français, mort à Charenton, en 1808. On a de lui : *L'absinthe*, comédie-parade en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles; Paris, sans date, in-8°; — *La Champêtreide, ou les beautés de la paix et de la nature*, poème; Paris, 1795, in-8°. — *Révélations d'amour*; 1796, in-8°; — *Les Incroyables et les Merveilleuses*, ouvrage [illegible]; Paris, 1797, in-12; — *Mémoires* [illegible] d'Henrion, [illegible] Paris, 1798, in-[illegible] — [illegible] Paris, [illegible] in-12; — *Le M*[illegible], comédie en un acte en prose; Paris, 1800, in-8°. — *Les* [illegible], comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles avec Rapineau [illegible]

[illegible]

devilles; Paris, 1804, in-8°; — *Ninon de l'Enclos*, comédie historique en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles (avec Ragueneau); Paris, 1804, in-8°; — *Le Soldat tout seul*, monologue historique, en un acte, en prose mêlée de vaudevilles; Paris, 1804, in-8°; — *Cassandre malade*, comédie-parade en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles; Paris, 1804, in-8°; — *Le Cuisinier supposé*, comédie-folie en un acte et en prose; Paris, 1805, in-8°; — *Il faut un mariage*, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles (avec Brazier et Ragueneau); Paris, 1805, in-8°; — *Mademoiselle Musard*, comédie-parade en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles; Paris, 1805, in-8°; — *Monsieur Jaunas*, comédie-parade en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles (avec Dumersan); Paris, 1805, in-8°; — *Le Tour de France*, voyage en un acte en prose mêlée de vaudevilles (avec Brazier); Paris, 1805, in-8°; — *Les Trois Sœurs*, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles; Paris, 1805, in-8°; — *Les Veillées de Momus, ou recueil d'aventures, contes, traits et gestes peu connus et intéressants*; Paris, 1805, 2 vol. in-12; — *La Vestale et l'Amour*, vaudeville anacreontique en un acte et en prose; Paris, 1805, in-8°; — *Adrien van den Velde*, comédie anecdotique en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles; Paris, 1806, in-8°; — *Les Amours de Manon la ravaudeuse et de Michel Zéphir* (avec Ragueneau); Paris, 1806, in-8°; — *Est-elle fille, femme ou veuve?* comédie en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles; Paris, 1806, in-8°; — *La Laitière*, comédie anecdotique en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles; Paris, 1806, in-8°; — *Le Mariage à coups de pierres*, vaudeville en un acte (avec Dumersan); Paris, 1806, in-8°. Il a en outre fait d'autres pièces avec Aubertin, Corsange, Dumaniant, Martin d'Ingrande et Servières. L. L—T.

Quérard, *La France littéraire*.

HENRION *de Pansey* (*Pierre-Paul*), premier président de la cour de cassation et célèbre jurisconsulte français, naquit à Tréveray, près de Ligny en Lorraine, le 28 mars 1742, et mourut à Paris, le 23 avril 1829. Son père occupait une charge de magistrature dans sa province. Après avoir terminé ses études au collége de Ligny, le jeune Henrion fit son droit à Pont-à-Mousson, et vint ensuite à Paris, où il arriva au mois de novembre 1762. Reçu avocat le 10 mars 1763, il fut inscrit sur le tableau en 1767, ayant accompli le stage de quatre années qui était alors exigé par les règlements de l'ordre dans lequel il entrait. Il prit le nom de *Pansey*, d'une terre qui appartenait à sa famille, pour être distingué de son frère puîné, Henrion *de Saint-Amand*, qui fut avocat au conseil avant la révolution, et qui mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, deux jours avant celui dont nous esquissons la vie. Henrion s'adonna de préférence à l'étude du droit féodal, qui alors pouvait devenir une source de fortune et de célébrité pour un jurisconsulte laborieux et patient. Dumoulin devint en quelque sorte le guide du jeune feudiste; il en prononça l'éloge dans la conférence des avocats, et il publia, en 1773, une analyse très-substantielle du *Traité des Fiefs* (1 vol. in-4°) de cet illustre jurisconsulte. Ce savant ouvrage plaça Henrion à la tête des avocats qui avaient voué leur vie à cette spécialité difficile, et il fut consulté dans les plus grandes affaires où des questions de droit féodal étaient agitées. De plus, la publication du *Traité des Fiefs* servit à montrer la noble indépendance de Henrion. En effet, le parlement était alors exilé et remplacé par une commission connue sous le nom ironique de *parlement Maupeou*. Henrion, qui avait, comme presque tout le barreau, embrassé la cause des magistrats disgraciés par la cour, refusa, malgré de pressantes suggestions, de dédier son ouvrage au chancelier, et il voulut, au contraire, le publier sous les auspices de Molé de Champlâtreux, qui avait été de 1757 à 1763 premier président du parlement exilé. Dans son épître dédicatoire, il lui disait : « Vous possédez, monsieur, les deux avantages que l'on estime le plus aujourd'hui, la naissance et la fortune. Cependant le sage ne vous comptera pour quelque chose que lorsque vous aurez une grandeur qui vous sera personnelle : celle de vos aïeux n'est point à vous.... » La censure ne permit pas l'impression de cette dédicace, et elle n'existe imprimée que dans bien peu d'exemplaires du *Traité des Fiefs*. Après le rappel du parlement, en 1774, Henrion prononça l'éloge de Matthieu Molé dans la conférence des avocats. Il avait occupé les loisirs que lui laissa cet exil par la composition de l'éloge de l'abbé Pluche, qui fut publié dans la *Galerie française*.

Parmi les causes qui firent le plus d'honneur à Henrion de Pansey dans sa carrière d'avocat consultant (car il est douteux qu'il ait jamais plaidé), il faut citer celle d'un pauvre nègre nommé Roc, réclamant sa liberté contre son maître, qui l'avait amené en France; et le procès que le célèbre dramaturge Mercier soutint contre la Comédie-Française, qui refusait de jouer une de ses pièces et d'entendre la lecture d'une autre. Le mémoire publié par Henrion dans cette cause obtint un grand succès dans le monde littéraire, et lui valut les éloges de La Harpe dans son *Cours de Littérature*. Ces deux morceaux ont été réimprimés avec les éloges de Dumoulin et de Matthieu Molé dans le tome VI (2ᵉ partie) des *Annales du Barreau*. En 1789, Henrion, qui avait déjà fourni au *Répertoire de Jurisprudence* les principaux articles de droit féodal, publia les deux premiers volumes d'un grand ouvrage sur le même sujet, et qu'il intitula *Dissertations féodales*. Les événements qui survinrent peu après lui ayant fait penser, ainsi qu'à son libraire, que le livre perdait toute son importance par l'abolition de la féodalité, les

deux volumes furent mis au pilon, et le reste de l'ouvrage a été perdu. Le peu d'exemplaires qui existent de ces dissertations font regretter que la publication n'en ait pas été continuée, car la partie historique a conservé un grand intérêt. Après que les anciennes institutions judiciaires eurent été détruites par la révolution, Henrion se retira à Joinville. Il s'y croyait oublié, lorsqu'il fut nommé en l'an IV (1796), probablement sur la désignation de ses anciens confrères Merlin et Treilhard, administrateur du département de la Haute-Marne. Il se fit remarquer dans cette place par une impartialité et une modération trop rares en ces temps difficiles. Au mois de germinal an VIII (1800), le sénat l'élut membre de la cour de cassation, et il en devint l'un des présidents en février 1809. Placé dans le premier corps judiciaire de la France, Henrion ne tarda pas à montrer toute la science qu'il possédait. Ce fut alors qu'il composa son traité: *De la Compétence des Juges de Paix* (1 vol. in-4°), qui obtint un si grand succès et qui offre l'alliance, trop peu commune, d'un style plein d'élégance et de dignité mêlé à la profonde doctrine du jurisconsulte. Cet ouvrage a eu un grand nombre d'éditions; il a été traduit en allemand et en italien. Le traité de Henrion sur l'*Autorité judiciaire* accrut encore sa réputation et répandit de vives lumières sur l'histoire du droit français et de nos anciennes institutions juridiques. Napoléon, si juste appréciateur du mérite des hommes qui pouvaient jeter de l'éclat sur son gouvernement, nomma Henrion conseiller d'État et baron de l'empire. Il n'avait pourtant acheté ces faveurs par aucun acte de complaisance. L'indépendance de son caractère, tempérée par une extrême bienveillance, ne s'était jamais démentie. Nous en rapporterons deux exemples remarquables. M. Henrion faisait partie d'une commission qui traitait, sous les yeux de l'empereur, une question législative. Il y combattit l'opinion du puissant souverain, et eut le trop rare mérite de le ramener à son avis, ainsi que tous les membres de la commission. Après la séance l'empereur, qui ne le connaissait pas auparavant, s'écria: « Pourquoi ce *vieux bonhomme* n'est-il pas de mon conseil? Je veux qu'il en soit. » Ce fut ainsi que M. Henrion fut nommé conseiller d'État. Une autre fois l'empereur, voulant faire adopter par la cour de cassation une jurisprudence favorable à l'extension du fisc, envoya au président Henrion le procureur général Merlin, chargé de lui faire connaître sa volonté à cet égard. « Dites à sa majesté, répondit le vertueux magistrat, qu'il vaut mieux que le fisc perde quelques millions que de voir la considération dont jouit la cour de cassation diminuée par une injustice.... » En 1814 le gouvernement provisoire nomma commissaire au département de la justice Henrion de Pansey, qui, pendant son trop court ministère, s'empressa de faire adopter quelques mesures réparatrices.

Ce fut peu après la restauration que Henrion de Pansey publia deux courtes dissertations sur *le Jury* et sur *la Pairie en France*. Il termina ce dernier opuscule par des exhortations aux corps politiques transformés en cours de justice qui peuvent paraître une critique de la condamnation à mort du maréchal Ney. Il mit aussi au jour des ouvrages plus importants sur le *Pouvoir municipal*, les *Biens communaux* et sur les *Assemblées nationales*. Lorsque la place de premier président de la cour de cassation devint vacante, en 1828, par le décès de M. de Sèze, l'opinion publique y appela Henrion de Pansey, et le roi Charles X, sur la proposition de M. le comte Portalis, alors garde des sceaux, s'empressa de ratifier un vœu si légitime. Malgré son grand âge et une cécité presque absolue, M. Henrion ne cessa de remplir ses fonctions que lorsqu'une longue maladie vint l'atteindre et le conduire au tombeau, dans sa quatre-vingt-huitième année.

Henrion de Pansey ne fut pas seulement un grand magistrat, un savant jurisconsulte, un écrivain distingué, il peut être aussi compté parmi les hommes les plus spirituels de son temps. Pour quiconque ne l'a pas connu particulièrement il serait impossible de se faire une juste idée de la grâce et de la fraîcheur de son esprit, de l'aménité de son caractère, de sa conversation vive et enjouée. Ses saillies pleines de sel, sa touchante bonté, son air patriarcal qui inspirait le respect, rendaient sa société on ne peut plus attrayante. Chaque soir, dans son salon, des hommes d'État, des magistrats, des gens de lettres, des avocats entouraient le bon vieillard, et venaient recueillir avec empressement et bonheur l'instruction et le charme qu'on trouvait toujours dans son entretien. Parmi eux nous nous contenterons de mentionner M. Royer-Collard, alors dans tout l'éclat de sa haute et pure renommée, et M. de Lamartine, bien jeune encore, mais commençant à devenir célèbre. Des hommes tels que le président Henrion de Pansey sont trop rares, et leur souvenir laisse des traces ineffaçables dans l'esprit de ceux qui ont eu l'avantage de vivre dans leur intimité.

Les *Œuvres judiciaires du président Henrion de Pansey* ont été publiées en 1843, en un volume grand in-8° à deux colonnes. Ce volume ne contient pas les ouvrages du savant magistrat sur le *Droit féodal*, ni son livre sur les *Assemblées nationales*. A. TAILLANDIER.

Louis Rozet, *Notice historique sur la Vie et les Ouvrages de M. le baron Henrion de Pansey*; Paris, 1829, in-8°. — L.-D. Bernard, *Notice historique sur M. le baron Henrion de Pansey*; Paris, 1829, in-8°. — Taillandier, *Notice necrologique sur M. Henrion de Pansey*; Paris, 1829, in-8°. — Fargues, *Eloge historique de M. Henrion de Pansey*, prononcé en 1837 devant la conference des avocats de Paris; 1837, in-8°. — Parent-Réal, *Notice sur M. Henrion de Pansey*; dans la *Revue Encyclopedique*, avril 1829. — *Eloge de M. le baron Henrion de Pansey*, prononce à l'Académie de Stanislas, le 1er février [illegible], par M. Taillart, ancien procureur general; Nancy, [illegible], in-8°.

* **HENRION** (*Matthieu-Richard-Auguste*), écrivain religieux français, né à Metz, le 19 juin 1805. « Son père, qui avait été pendant dix années d'émigration attaché à la personne de Louis XVIII, en qualité de secrétaire de son cabinet et de contrôleur général de sa maison, occupait à cette époque, dit M. Bégin, un emploi administratif dans le département de la Moselle. Quand les événements de 1814 et de 1815 rétablirent les Bourbons sur le trône, Louis XVIII se souvint des services du père, et plaça le fils au collége royal de Metz. » Au sortir du collége, le jeune Henrion vint à Paris, et se fit recevoir avocat. Un opuscule apologétique de la Société des Bonnes Études le plaça dès son début parmi les écrivains royalistes, en même temps que sa traduction de la *Rédemption du genre humain* le rangea parmi les écrivains religieux. On a de lui : *Réponse à la dénonciation de M. Duchâteau;* Paris, 1826, in-8° ; — *Histoire littéraire de la France, contenant les six périodes antérieures à Louis XI, avec un coup d'œil sur la septième, et précédée d'une introduction;* Paris, 1827, in-8°; 2e édit., sous ce titre : *Histoire littéraire de la France au moyen âge;* Paris, 1837, in-8°; — *Rédemption du genre humain, annoncée par les traditions et les croyances religieuses, figurée par les sacrifices de tous les peuples, ouvrage qui sert d'appendice aux Soirées de Saint-Pétersbourg*, traduit de l'allemand de H.-J. Schmit; Paris, 1827, in-8°; — *Traité des Rentes foncières, suivant l'ordre de Pothier, et d'après les principes de la législation nouvelle* (avec M. Fœlix); Paris, 1828, in-8°; — *Code Ecclésiastique français, d'après les Lois ecclésiastiques d'Héricourt, avec les modifications commandées par la législation nouvelle, et accompagné de notes;* Paris, 1828, in-8°; 2e édit., revue, corrigée et augmentée, Paris, 1829, 2 vol. in-8°; — *Histoire des Ordres religieux, depuis leur origine jusqu'à l'établissement des ordres mendiants;* Paris, 1831, in-12; 1835, 2 vol. in-12; — *Tableau des Congrégations religieuses formées en France depuis le dix-septième siècle, ou histoire des congrégations établies depuis saint Vincent de Paul jusqu'à nos jours;* Paris, 1831, in-12; — *Histoire de la Papauté;* Paris, 1832, 3 vol. in-12; — *Le Capitaine Robert, ou le père de famille ramené à la religion par les exemples domestiques;* Paris, 1833, in-18; — *Pierre le marin, ou exposition et démonstration des vérités de la foi, suivi d'un précis de la doctrine chrétienne et des motifs de notre croyance;* Paris, 1834 et 1837, in-8° ; — *Émile, ou folie, crime et malheur de l'incrédule;* Paris, 1833, in-32; 1834 et 1837, in-18; — *Annuaire Biographique, ou supplément annuel et continuation de toutes les biographies ou dictionnaires historiques, contenant la vie de tous les hommes célèbres par leurs écrits, leurs actes politiques, leurs vertus ou leurs crimes, morts dans le cours de chaque année* (1830-1834); Paris, 1834, 2 vol. in-8°; — *Manuel de Droit Ecclésiastique; code du clergé;* Paris, 1835, in-18; — *Histoire générale de l'Église pendant les dix-huitième et dix-neuvième siècles; continuation de toutes les éditions de Bérault-Bercastel, et supplément à toutes les histoires de l'Église publiées jusqu'à ce jour;* Paris, 1836, 4 vol. in-8°; — *Histoire générale de l'Église depuis la prédication des Apôtres jusqu'au pontificat de Grégoire XVI, ouvrage rédigé à l'usage des séminaires et du clergé, publication dont les neuf premiers volumes contiennent le texte rectifié de Bérault-Bercastel, et les quatre derniers la continuation depuis l'an* 1719 *jusqu'à l'an 1844, par M. le baron Henrion;* Paris, 1844, 3 vol. in-8°; — *Histoire de France, depuis l'établissement des Franks dans la Gaule jusqu'à nos jours;* Paris, 1837-1841, 4 vol. in-8°; dans la *Bibliothèque ecclésiastique : collection complète des ouvrages nécessaires à un prêtre;* — *Vie et Travaux apostoliques de monseigneur de Quélen, archevêque de Paris;* Paris, 1840, in-8°; — *Notice sur la vie de M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis;* Paris, 1842 et 1844, in-8° ; — *Histoire générale des Missions catholiques depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours;* Paris, 1844-1847, 2 vol. in-8°. M. Henrion a concouru à la rédaction du *Journal de l'Instruction publique* de 1827 à 1828; en 1829 et 1830 il a fourni au *Drapeau blanc* les articles signés des initiales A. H.; il a travaillé ensuite au journal *Le Pour et le Contre*. Après 1840 il a été rédacteur en chef de *L'Ami de la Religion*. Éditeur ou co-éditeur de la *Bibliothèque des Familles chrétiennes*, M. Henrion a donné une *Notice historique sur madame de La Vallière*, imprimée en tête des *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, de cette dernière; Paris, 1828; — des *Considérations sur l'Éducation des Femmes*, et deux *Notices historiques sur Fénelon et l'abbé Gérard*, en tête de l'*Éducation des Filles;* 1828; — une *Notice sur la marquise de Lambert*, en tête des *Avis d'une Mère à son Fils et à sa Fille*, de cette dernière; Paris, 1829; — une *Notice sur le Père Berthier*, en tête d'une nouvelle édition de sa traduction des *Psaumes;* Paris, 1829; — une *Notice sur le Père Nepveu*, en tête de son *Esprit du Christianisme, ou la conformité du chrétien avec Jésus-Christ;* Paris, 1829, in-8°. Enfin, M. Henrion a revu, complété et continué jusqu'en 1837 le *Dictionnaire Historique, ou biographie universelle*, de Feller.

J. V.

Bégin, *Biogr. de la Moselle*, tome II, p. 314 et suiv. — Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.*

HENRIOT (*François*), commandant révolutionnaire de la garde de Paris, né à Nanterre, en 1761, guillotiné à Paris, le 10 thermidor an II

(juillet 1794). Ses parents étaient de pauvres cultivateurs. Ce fut comme enfant de chœur qu'il reçut sa première éducation et parvint à s'exprimer avec facilité et à écrire assez bien. La misère l'obligea, fort jeune encore, de quitter la maison paternelle; il se mit d'abord au service d'un procureur, qui le chassa pour défaut de probité. Il obtint cependant bientôt après un emploi de commis dans l'octroi de Paris. Dans la nuit du 12 au 13 juillet 1789, lorsque le peuple incendia les barrières de la capitale, Henriot, au lieu de résister à la multitude, abandonna son poste. Cette conduite le fit expulser de son administration. Dénué de toutes ressources, il entra alors dans la police, et exerça son nouveau métier dans les rues et les carrefours, sous le costume de charlatan; mais bientôt il fût frappé d'un jugement correctionnel, qui le condamna pour vol à passer quelques mois dans les cabanons de Bicêtre. A l'expiration de sa peine, il se mêla à la foule des séditieux, et reçut, comme tant d'autres, des subventions des partis. Dans la sanglante journée du 10 août, il se fit remarquer, sinon dans le combat, du moins dans les assassinats qui le suivirent. Au 2 septembre 1792, trop fidèle interprète des sentiments de Danton, il dirigea les massacreurs des Carmes et de Saint-Firmin, et fut un des moteurs de ces terribles journées. Par de tels services, il mérita la bienveillance de la faction dite de la commune, alors toute puissante. De chef de bataillon qu'il était dans la section des Sans-Culottes (quartier du Jardin des Plantes), elle l'éleva au commandement de cette section. Henriot répondit entièrement aux espérances que cette autorité sanguinaire avait conçues en l'élevant à ce poste. Ce fut lui qui parut constamment à la tête des sections les plus turbulentes pour exiger la proscription des girondins. Dans la nuit du 30 au 31 mai, la commune lui confia provisoirement le commandement général de la force armée, c'est-à-dire qu'il fut chef de l'insurrection. Il eut la plus grande part aux événements de la journée suivante. Accompagné des forcenés qui composaient son état-major, dès quatre heures du matin il prit possession du terre-plein du Pont-Neuf, et fit tirer le canon d'alarme, qui réunit bientôt sur la place de Grève de nombreuses colonnes armées, descendant des faubourgs du Temple, Saint-Antoine et Saint-Marceau. Il se mit à leur tête, et vint demander la suppression de la commission des Douze et la mise hors la loi de vingt-deux députés girondins. Cette première journée ne produisit pas les résultats espérés par les factieux. Le 2 juin, Henriot recommença sa démarche; cette fois il était suivi de quatre-vingt mille hommes et de cent soixante-trois bouches à feu. Il fit cerner les Tuileries, lieu des séances de la Convention, et fit déclarer à l'assemblée « que le peuple insurgé ne déposerait les armes qu'après l'arrestation des députés désignés dans ses pétitions ». « Nous ne sommes pas libres, s'écrièrent la majorité des députés; nous ne délibérerons pas! » Barière proposa d'aller tenir séance au milieu du peuple. Danton fit adopter de se présenter en corps aux factieux pour les engager à rentrer dans l'ordre et à respecter le temple de la loi. Aussitôt l'assemblée entière, son président, Hérault de Sechelles (*voy.* ce nom), en tête, descendit dans la cour des Tuileries. Les sentinelles la laissèrent d'abord sortir; mais quand elle arriva en face des canonniers de Henriot, le passage lui fut fermé. Hérault essaya vainement de calmer la multitude par quelques sages exhortations. — « Le peuple, s'écrie Henriot, ne s'est point levé pour entendre des phrases, c'est l'arrestation des traîtres qu'il lui faut! » Hérault insiste cependant, et lit le décret par lequel la Convention tentait de constater sa liberté. Henriot l'interrompt, et lui répète: « Non, personne ne sortira : je te déclare au nom du peuple, qui n'a point à recevoir de lois lorsqu'il est en insurrection : ou livre les traîtres, ou retourne à ton poste. » — « Saisissez ce rebelle! » s'écrie Hérault. — « Canonniers, à vos pièces! réplique Henriot d'une voix tonnante; citoyens aux armes! » — Il est obéi à l'instant, et la Convention est refoulée dans l'intérieur du palais. Marat s'élance alors des rangs des représentants, court embrasser Henriot, et le proclame le *sauveur de la patrie*. « Je saurai mériter ce nom et justifier tes espérances », répond celui-ci; puis, se tournant vers les insurgés: « Camarades, point de faiblesse : ne quittez pas votre poste qu'on ne vous ait livré les scélérats de girondins, les ennemis du peuple. » Puis il choisit une centaine d'émeutiers les plus exaltés, et entre dans la salle des séances précédé de Marat, qui réclame le silence : quelques députés protestent. « Pas de tribune, dit Henriot; je vous ordonne, au nom du peuple, de vous asseoir, de délibérer et d'obéir. » Quelques heures après la majorité, terrifiée, prononçait le décret d'arrestation des girondins frappés de proscription. La commune présente Henriot comme son candidat au commandement supérieur de la garde nationale de Paris : il obtint 9,084 voix contre le candidat des républicains modérés, Raffet (de la Butte des Moulins), qui ne réunit que 6,095 suffrages. Lorsque la discorde éclata entre la Convention et la commune, Henriot abandonna les hébertistes et rejeta les offres de Ronsin; cependant, il eut besoin de toute l'influence de Robespierre pour ne pas partager le sort de ses anciens amis. Jusqu'au 9 thermidor, il se borna à prêter main forte à toutes les mesures sanglantes décrétées par la Convention et confirmées par le tribunal révolutionnaire. Vers cette époque, il pressa souvent Robespierre de tenter un coup de main contre ses adversaires : il promettait d'être encore plus énergique que le 2 juin. Dumas et Coffinhal partageaient son avis et étaient prêts à condamner les députés enlevés par Henriot. Robes-

pierre, qui croyait tout faire par la parole, aima mieux longtemps rester dans la légalité et attendre l'attaque. Cependant, le 8 thermidor, lorsque Henriot lui dit « qu'il connaissait encore le chemin de la Convention », Robespierre l'autorisa à agir : « Séparez, lui dit-il, les méchants des hommes faibles ; délivrez la Convention des scélérats qui l'oppriment : rendez-lui le service qu'elle attend de vous comme au 31 mai et au 2 juin. Marchez, sauvez encore la liberté ! Si malgré tous vos efforts il faut succomber, eh bien, vous me verrez boire la ciguë avec calme. » Le même jour les comités demandèrent la destitution d'Henriot. Sur la proposition de Tallien, son arrestation fut prononcée en même temps que celle de Robespierre, de Saint-Just, de Le Bas et Couthon. Durant ce temps il parcourait les rues suivi de ses aides de camp, et ameutait les sections des faubourgs aux cris de : « Vive Robespierre ! aux armes ! les scélérats triomphent ! » Par un hasard fatal, il rencontra les charrettes qui conduisaient à l'échafaud quarante-cinq victimes. Le peuple avait dispersé l'escorte, et déjà faisait rebrousser le triste cortége, lorsque Henriot chargea les libérateurs et fit consommer cette dernière exécution. Ivre de sang et de vin, il se met à la tête de la gendarmerie, court au Luxembourg, au Palais-Égalité, enfin au Palais-National, dans l'intention de délivrer Robespierre, qui était au comité de sûreté générale. Il renversait et sabrait tout sur son passage. Arrivé dans les cours du Palais-National, il mit pied à terre, et voulut pénétrer dans le palais. Les grenadiers lui en refusent l'entrée et croisent la baïonnette. Dans ce moment un huissier s'avance, et dit : « Gendarmes, arrêtez ce rebelle ! un décret de la Convention vous l'ordonne ! » Aussitôt cinq cavaliers se jettent sur lui, le désarment, et le garrottent avec son propre ceinturon ; ses aides de camp éprouvent le même sort, et on les jette pêle-mêle dans la salle du comité de sûreté publique. A la nouvelle de ces arrestations, le conseil de la commune ne se contint plus, et déclara « qu'il s'insurgeait contre les oppresseurs du peuple, qui voulaient faire périr ses défenseurs ». Les barrières sont fermées, le tocsin sonne de toutes parts ; Cofinhal, vice-président des Jacobins et le seul homme d'action dans ce tumulte, prend quelques compagnies de sectionnaires, et le sabre à la main envahit les salles du comité, en chasse les membres, et délivre Henriot et son état-major. Henriot, secouant son ivresse, courut sur la place du Carrousel, y retrouva ses chevaux, s'élança sur l'un d'eux, et avec une grande présence d'esprit déclara aux gardes nationaux et aux canonniers qui l'entouraient « que le comité venait de le trouver innocent et de lui restituer le commandement ». Des acclamations le saluèrent. Le moment était décisif ; Henriot tenait entre ses mains les destinées de la Convention. Seul dans le parti de Robespierre, il possédait une certaine influence sur la populace armée : un instant il sembla se mettre à la hauteur du rôle que les circonstances l'appelaient à jouer, et ordonna de préparer le siége de la Convention, et fit pointer les pièces contre la salle des séances. Billaud Varennes fut le premier qui monta à la tribune pour dénoncer le danger que courait l'assemblée. Collot d'Herbois se place au fauteuil de la présidence, et s'écrie : « Représentants, voici le moment de mourir à notre poste. » Les députés s'associent aussitôt dans un silence majestueux. Quelques membres arrivent du dehors, et annoncent les mesures prises par Henriot. « Hors la loi le brigand ! » est le cri général, changé à l'instant en décret, que des députés vont répéter au dehors ; Henriot ordonne le feu ; ses artilleurs hésitent. Amar s'écrie : « Citoyens canonniers, déshonorerez-vous votre patrie après en avoir tant de fois bien mérité ; voyez ce brigand, il est ivre ! il est hors la loi ; quel autre qu'un ivrogne pourrait commander le feu contre la représentation nationale et la patrie ! » Les canonniers refusent alors d'obéir. Abandonné des siens, Henriot n'a que le temps de tourner bride, et de s'enfuir à la commune. Dès ce moment la Convention reprit l'avantage, et dirigea plusieurs colonnes sur l'hôtel de ville. Henriot descendit sur la place pour haranguer les sectionnaires ; mais il trouva le désordre partout et les canons abandonnés. Il s'écria en jurant : « Comment ! ces scélérats de canonniers qui m'ont sauvé, il y a quelques heures, m'abandonnent maintenant ! » Et il remonta annoncer cette nouvelle à la commune. A ce récit Cofinhal s'indigna contre Henriot : « Scélérat ! c'est ta crapule et ta lâcheté qui nous ont perdus ! » et le saisissant dans ses bras, il le porte vers la fenêtre : « Va, misérable ivrogne ! lui dit-il, en le lançant dans le vide du second étage, tu n'es pas digne de l'échafaud ! » Henriot tomba sur un tas d'immondices ; sa chute ne fut pas mortelle. A moitié brisé, il se traîna dans le fond d'un égout, où les cris que lui arracha la douleur le firent découvrir, quelques heures après : il fut jeté sur un brancard et conduit à la Conciergerie. Le lendemain Fouquier-Tinville en constata l'identité, et l'envoya à l'échafaud. H. Lesueur.

Moniteur universel, an Ier, nos 180, 200, 250 ; an II, nos 271, 181, 312 et 336. — *Galerie historique des Contemporains* (Bruxelles, 1808). — F. Fayot, *Dictionnaire de la Conversation*. — Thiers, *Histoire de la Révolution française*, t. V, liv. XVII et XVIII, p. 238-263. — A. de Lamartine, *Histoire des Girondins*, t. VIII, liv. LX et LXI, p. 277, 374.

HENRIQUE (Le comte Don), fondateur de la monarchie portugaise, né vers 1057, mort le 1er mai 1114 (et non le 1er novembre 1112). On suppose qu'il naquit à Dijon. Son père était duc de Bourgogne, et se nommait Henri, comme lui. Il était le quatrième fils de ce prince souverain, qui avait épousé Sibylle, fille du comte Renaud. Don Henrique se trouvait être, par cette alliance, petit-fils de Robert, premier du nom, duc de Bourgogne, et arrière-petit-fils de Robert, roi de

France. Hugues Capet était ainsi son trisaïeul (1). Ces premières notions sur la naissance du fondateur de la monarchie portugaise n'ont pas été acceptées sans controverse, et pendant longtemps l'origine française de don Henrique ou Anrrique, comme l'écrivent les vieilles chartes, a été mise en doute. Aujourd'hui elle ne soulève aucune contestation. Toutefois, l'historien le plus accrédité du Portugal le fait naître beaucoup plus tard, sans pouvoir préciser nettement l'époque de sa naissance. Don Henrique, fort jeune encore, vint dans la Péninsule, avec son cousin, le hardi chevalier que les chroniqueurs nomment don Raymond : les deux princes français n'étaient entrés dans la Péninsule que pour offrir le secours de leur épée au roi de Léon et Castille Alfonse VI, que l'on a surnommé parfois le bouclier de l'Espagne, et qui augmentait alors le territoire de ses États en livrant chaque jour de nouveaux combats aux Arabes. Sous les yeux de ce roi guerrier, les deux princes donnèrent de telles preuves de vaillance, qu'Alfonse résolut d'en faire les soutiens de son trône. A chacun il donna l'une de ses filles en mariage. Raymond épousa la fille cadette du roi; Urraca, l'aînée, celle dont la légitimité était plus que contestée, devint la femme de don Henrique. L'Infante Theresa ou Tareja (car les historiens primitifs de la Péninsule lui donnent ces deux noms) était fille, selon les uns, d'une première épouse du roi de Léon, dona Ximena Nuñez de Guzman, qui avait vu casser son mariage par Grégoire VII; selon d'autres, elle avait eu pour mère la noble Ximena Muñoz, à laquelle, dit M. Schœffer, le roi était uni, « par un tendre amour, mais non point par l'église ». Quoi qu'il en soit, l'infante, dont la beauté paraît avoir été peu commune, fut pourvue par son père d'une dot qui égala celle qu'on eût pu accorder à une fille légitime; elle eut en mariage tout le territoire qui constitue aujourd'hui trois des plus belles provinces du Portugal : le Minho, la Beira et los Tras-os-Montes. Il est inexact de dire qu'une partie de la Galice fut accordée au nouveau souverain. Sur un autre point, don Henrique pouvait s'agrandir; Alfonse VI s'en remit au courage éprouvé de son gendre pour accroître ses États vers le sud. Cette vaste concession, donnée à titre de souveraineté, eut lieu très-probablement en 1093. Une grande discussion historique s'est élevée touchant les droits que se réserva Alfonse en accordant une sorte de royaume indépendant à son gendre. Ainsi que cela devait être, les écrivains espagnols et les écrivains portugais se montrent très-divisés sur ce point (1). L'historien allemand Schœffer tranche ainsi la difficulté. « Le beau-père et le gendre prenaient plutôt pour règle dans leurs relations leur parenté et leur affection qu'une ligne de subordination exactement tracée; la reconnaissance de l'homme d'honneur, tel que le comte s'était toujours montré, garantissait au roi l'obéissance du vassal, et l'affection pour une fille chérie et son époux ne laissait germer aucun sentiment de jalousie dans le cœur du monarque... Le règne d'Alfonse et celui de Henri sont désignés par la même expression : *regnante*, tandis que dans les actes antérieurs le règne du roi et l'administration du gouverneur sont désignés par des expressions différentes. Enfin, les Portugais appelaient ordinairement Henri non-seulement *prince*, mais *notre prince*. » — On peut ajouter néanmoins à ces passages explicites que si durant la vie du monarque espagnol la déférence que don Henrique conserva pour lui dut constituer en fait un vasselage qui n'est point attesté par les chartes, il n'en fut pas ainsi au bout de quelques années.

Après la mort d'Alfonse VI, arrivée le 11 juin 1109, la position politique du comte prit un tout autre aspect : des dissensions violentes s'élevèrent entre les deux filles du souverain espagnol, et les musulmans surent mettre à profit ces jours de trouble pour conquérir diverses cités; ce fut alors que don Henrique sut montrer toute son énergie; la prise de Cintra affermit surtout sa position, et il put dès lors garder une attitude réellement indépendante vis-à-vis de la Castille : il s'intitula même à partir de ce moment, dans les actes émanés de son gouvernement : *Don Henrique par la grâce de Dieu comte et seigneur de tout le Portugal.*

Sans rapporter ici le voyage, fort problématique, que le comte aurait fait à Jérusalem, et que l'historien Brandão fixe à l'année 1103, nous dirons que nulle existence ne fut plus remplie que la sienne : les chroniqueurs ne lui attribuent pas moins de dix-sept victoires remportées sur les Maures. Il eut également la gloire d'accorder des chartes de franchise *fordes* à plusieurs *cités* et plusieurs *villas*. De ce nombre sont Coïmbre, Tentugal, Soure, Certa, San-João de Pesqueira, et enfin Guimarães. Diverses églises virent alors accroître leurs revenus : en ce temps, et vis-à-vis des musulmans, cette protection accordée à l'Église militante était encore un moyen d'agrandir l'État fondé si récemment, et dont son fils Affonso Henriquez devait faire quelques années plus tard un glorieux royaume. Bien que les anciens historiens accordent au

(1) *Voy.* un opuscule de Pierre Pithou intitulé : *De l'origine des Roys de Portugal yssus en ligne masculine de la maison de France*; Paris, Pierre Chevalier, 1610. Cet opuscule n'avait primitivement que dix-huit pages. Denys Godefroy l'accrut infiniment. Brandão rapporte une prétendue épitaphe d'Alphonse Henriquez, dans laquelle son père, don Henrique, porte le titre de comte d'Astorga, descendant, en ligne directe, des rois d'Aragon et des rois de Castille par sa mere; mais il est impossible de s'arrêter a ce document.

(1) Voy. Mariana, *Hist. de Hisp.*, t. I, liv. XIII, cap. XX. Garibay, t. II, liv. XIII, cap. XI; Ortiz, *Anales de Sevilla*, liv. II, p. 208; puis Barbosa, *Catalogo das Rainhas*, p. 38, J. da Cunha Brochado, *Memorias da Acad. da Historia*, 1723, etc., etc.

fondateur de la monarchie portugaise une longue carrière, ce prince ne paraît pas avoir prolongé sa vie au delà de cinquante ou soixante ans. Ce fut à Astorga qu'il mourut, et il est enterré dans la cathédrale de Braga. Ferdinand DENIS.

Fr. Antonio Brandão, *Terceira parte da Monarchia Lusitana que contem a historia de Portugal desde o conde don Henrique*; 1632, in-fol. — Ant. Caetano do Amaral, *Memoria V primeira epocha da historia Portugueza desde o conde don Henrique* (Mém. de l'Acad. des Sciences, 1820). — Ribeiro, *Sobre a epocha do morte do Senhor conde don Henrique*. — A. Herculano, *Historia de Portugal*, t. II. — H. Schæffer, *Hist. de Portugal*, t. I. — Ferdinand Denis, *Le Portugal*.

HENRIQUE (Dom), prince portugais, protecteur célèbre des sciences, né à Porto, le 13 mars 1394 (1), mort le 13 novembre 1460. C'était le troisième fils de Jean Ier et de Dona Juana de Lancastre, cette femme forte, qui savait donner une éducation si virile à ses enfants. Don Henrique, en naissant, fut réservé à la grande-maîtrise de l'ordre du Christ. Lorsqu'on lit avec attention le beau livre qui a acquis tant de réputation sous le titre de : *Leal Conselheiro*, et que l'on étudie dans cet ouvrage d'un monarque réellement savant pour son siècle quelle était la forte instruction réservée en ce temps aux fils du roi, on est moins surpris du développement intellectuel que prirent les princes de cette maison. Tandis que dom Duarte et dom Pedro devenaient des humanistes remarquables et même des écrivains éminents dans une langue qui se formait à peine, les sciences mathématiques semblaient préoccuper exclusivement le jeune dom Henrique. Il n'était pas le premier prince de la Péninsule qui eût étudié l'astronomie et les mathématiques avec ardeur, et sans compter Alfonse le Savant, plus d'un siècle auparavant, dom Henrique, marquis de Villena, était un mathématicien aussi habile qu'on pouvait l'être au quatorzième siècle. Il est même certain que les souverains de l'Aragon avaient protégé une série de cosmographes bien peu connus aujourd'hui, mais dont les noms cités par Navarrete prouvent que les sciences nautiques étaient en honneur sous leur règne. Le studieux Infant, qui devait prendre plus tard le titre de protecteur des études, trouva donc au début de sa carrière, et souvent dans sa propre famille, d'utiles exemples, qu'il mit laborieusement à profit. Certains biographes veulent reculer jusqu'en 1412 ses premières tentatives d'expéditions nautiques fondées sur les inductions de la science : il est impossible, selon nous, d'admettre un fait pareil; ces essais ne purent avoir eu lieu qu'en 1417, après la conquête de Ceuta.

Don Henrique fut à ce qu'il paraît le premier instigateur de cette mémorable expédition, dans laquelle il remplit le rôle le plus brillant. Comme tous les jeunes princes de la chrétienté, lui et ses frères n'aspiraient qu'à recevoir l'ordre de chevalerie à la suite de quelque action mémorable, et Jean Ier, leur père, songeait à le leur conférer après un tournoi, où ils auraient fait preuve de courage et d'adresse, lorsque l'infant décida le vieux monarque à porter ses armes contre les Maures d'Afrique. L'expédition fut résolue et conduite assez secrètement par le roi lui-même pour que l'habileté du grand capitaine servît le bouillant courage de tant de jeunes soldats (1). Don Henrique fut chargé du commandement des troupes de débarquement ; il fit des prodiges de valeur, et l'on dut supposer un moment qu'il avait succombé à l'attaque d'une des tours de Ceuta. Lorsque la cité africaine était tombée définitivement au pouvoir des Portugais, Don Henrique avait refusé modestement d'être armé chevalier devant les murs de la place ; il le fut trois ou quatre jours plus tard, en compagnie de ses frères, dans la mosquée de Ceuta, qui venait d'être consacrée et transformée en église chrétienne. La cathédrale nouvelle de Ceuta donna alors le magnifique spectacle d'un roi qui, ayant conquis son trône sur des princes dont il était dédaigné, ne savait se venger qu'en assurant leur propre couronne, grâce au coup mortel porté alors à la puissance des musulmans.

Il paraît certain que ce fut à Ceuta même que l'infant recueillit les notions géographiques très-vagues et très-indécises qui lui servirent de base pour diriger les expéditions dont il avait formé le dessein. Pedro de Mariz est explicite sur ce point, et nous reproduirons ce passage de ses dialogues historiques. « Ce fut des Maures, dit-il, qu'il vint à avoir connaissance des déserts de l'Afrique, désignés par eux sous le nom de *Sahara* et des peuples que l'on appelle les *Azenègues*, lesquels sont voisins du territoire des noirs Yolofs, où commence la région nommée par les Maures *Guinaula* et par nous *Guinée* », etc. A ces indications géographiques se joignait le nom d'une ville commerçante nommée *Genna*, célèbre alors par son commerce de poudre d'or, située à peu de distance du littoral et faisant partie du territoire de Fez ou de Maroc (2). Muni de ces documents imparfaits, qu'il pouvait d'ailleurs combiner avec les renseignements nautiques que lui envoyaient l'État de Gênes et les habiles cartographes de Mayorque, l'infant revint en Europe, et résolut de poursuivre, avec une persévérance que rien ne devait démentir, cette série d'explorations partielles au moyen desquelles il espérait atteindre les régions signalées par les Maures de Ceuta. Ces grandes données scientifiques, recueillies dans une cité

(1) Nous suivons ici l'autorité de Azurara. Baptista de Castro adopte pour date de la naissance le 4 mars. Quelques auteurs font naître ce prince célèbre à Villa-Viçosa; c'est une erreur. La date de sa mort est aussi parfois erronée.

(1) Cette mémorable expédition se composait de 33 vaisseaux de haut bord, 80 galères et 120 caravelles, galions et embarcations de genres divers.

(2) *Dialogos de varia historia emque se referem as vidas dos senhores Reys de Portugal*, 2e édit.; Lisb., 1733, pet. in-fol.

arabe, dont l'asservissement était dû en partie à sa bravoure et à sa prudence, furent en réalité sa part de la conquête, part immense, il le faut bien dire, puisqu'elle lui donna une renommée qui toujours disputée s'est toujours accrue.

En débarquant sur le sol de la patrie, l'infant reçut de son père, à titre d'apanage, une récompense immédiate, et qui devait servir puissamment à l'accomplissement de ses travaux futurs : il fut créé duc de Viseu et seigneur de Covilham. Dans le petit royaume des Algarves, à trois milles environ du cap Saint-Vincent, sur un petit promontoire complétement désert, battu sans cesse par les vents du nord, et connu sous le nom de cap de Sagres, il construisit, en 1419, l'espèce de château d'où il pouvait planer sans cesse sur l'étendue des mers. Il donna à l'ensemble de ces constructions le nom de *Tersanabal* (1) ; mais les habitants de l'Algarve, charmés du choix qu'avait fait le prince, s'accoutumèrent bientôt à appeler l'agglomération d'habitations qui entouraient le château, *Villa-do-Infante*. Défendue du côté de la mer par les vagues, qui s'engouffrent avec bruit dans des cavités profondes et dont le tournoiement incessant ne permet guère un débarquement, Villa-do-Infante fut entourée de fortifications propres à la mettre en sûreté contre un coup de main. L'infant, dans cette résidence écartée, déployait le genre de magnificence qui convenait à son caractère. Son état de maison était réellement princier, et lui permettait d'accueillir d'une manière somptueuse les étrangers que sa réputation attirait. Ce fut dans *Villa-do-Infante* même que s'éleva l'un des premiers observatoires construits en Europe, si ce ne fut le premier (2). L'école nautique de Sagres eut bientôt en Europe la renommée qu'elle devait avoir. Il est faux de dire néanmoins, comme observe Fernandez de Navarrete, que ce fut dans cette école même qu'on inventa les cartes hydrographiques planes. C'est un fait aujourd'hui bien acquis à la science que maître Jayme, l'habile constructeur de cartes marines, fut appelé de l'île de Mayorque par le prince afin de diriger les travaux hydrographiques de son académie. Tous les instruments qui peuvent concourir aux progrès de la science étaient déjà connus vers ce temps, et le Mayorquain Pedro Juan Lobet, qui mourut en la même année que l'infant, et qui était un fervent admirateur des œuvres mathématiques de Raymond Lulle, parle dans son *Arbol questional*, de la carte, du compas, de l'aiguille aimantée, comme étant indispensables pour entreprendre une navigation de long cours.

Seize ans avant que l'infant pût songer à organiser une école hydrographique, Mecia de Viladestes avait construit une véritable carte hydrographique sur parchemin, qui n'avait pas moins de cinq palmes de long sur quatre de large, et sur laquelle était retracé tout ce que l'on avait découvert en ce temps des côtes de l'Europe et de l'Afrique. Cette carte précieuse était conservée naguère encore dans les archives royales de Val de Christo près de Segorve. Le nom de Gabriel de Valseca et le souvenir de sa carte, datée de 1438 et si fort appréciée par Amerigo Vespucci, ont fait évanouir une antériorité de tentatives qui n'est plus soutenable, si on l'admet à un point de vue exclusif. Les essais isolés, faits alors par différents États de l'Europe pour franchir les bornes du Monde antique sont maintenant connus; mais ils ne diminuent en rien la gloire de l'infant D. Henrique, qui d'ailleurs pouvait parfaitement les ignorer.

« Il en a été des découvertes géographiques comme de celles dans les sciences physiques, a dit M. de Humboldt. Les tentatives couronnées de succès, mais longtemps isolées sont restées inaperçues ou condamnées à l'oubli. Ce n'est que lorsque des découvertes se succèdent et se lient entre elles que l'on place le premier chaînon de la série, au point où elle commence à ne plus être interrompue. »

A partir de l'époque où l'établissement scientifique du Tersanabal fonctionne régulièrement, les tentatives de l'infant pour accroître le champ des découvertes maritimes de son pays ne sont plus interrompues, et c'est ce qui doit faire à jamais sa gloire. Non-seulement il interroge les Arabes sur leur mode de navigation, il appelle à Sagres les habiles cartographes de l'île de Mayorque, et il n'y a pas parmi les jeunes officiers de sa maison un seul de ses *moços da camara* qui n'ait l'expérience de la mer et qui ne mette son zèle intrépide à la disposition d'un prince qui est grand-maître de l'ordre du Christ et qui n'a qu'un but unique, en multipliant ses explorations, celui de continuer l'œuvre des croisades et de subjuguer les pays infidèles pour les convertir.

Jamais D. Henrique, surnommé par quelques historiens *le Navigateur*, ne monta sur une embarcation en quête de terres nouvelles ; mais

(1) D. Francisco de Mello voit dans cette dénomination un souvenir des vastes constructions consacrées par les Vénitiens à l'entretien de leur marine. Ils désignaient en effet sous le nom de *Darsena* le lieu où ils retiraient leurs galères. Les Espagnols de la langue castillane avaient transformé ce mot en celui d'*atarcenanaval*.

(2) On a élevé de 1839 à 1840, dans Sagres même, un petit monument à la mémoire de D. Henrique ; il consiste en deux pierres de taille, qui doivent être scellées dans la muraille de l'une des salles de l'habitation de l'infant ; sur la première on a gravé les armes de D. Henrique, qui sont les armes royales ayant pour timbre la tête de dragon ailé, avec la devise de ce prince : « Talant de bien faire ». Ce mot *talant* a pris une acception bien différente de celle que lui donnait alors l'humilité chrétienne d'un prince engagé pour ainsi dire dans les ordres sacrés, puisqu'il était grand maître de l'ordre du Christ. *Talant* ou *talan* signifiait au quinzième siècle *désir*, et non *habileté*, *savoir*. Sur le côté droit de la pierre monumentale on a gravé la sphère armillaire, et à la gauche une embarcation portant sa voile. La seconde pierre monumentale offre une inscription latine, avec sa traduction portugaise, que l'on peut lire dans J.-B. da Sylva Lopez : *Corografia do Reino do Algarve* 21.

il fut un *promoteur* de grandes découvertes, et non pas un *explorateur*. A partir de 1418, Bartholomeu Perestrello, João Gonçalvez, surnommé Zarco, Tristão Vaz, Gil Eanez Gonçalo, Velho Cabral, Diniz Fernandez, Antão Gonçalvez, Lançarote, Cadamosto, Antonio da Nola, Soeiro, Mendes et tant d'autres forment la phalange intrépide qui sert ses vastes desseins. Nous nous contenterons de rappeler ici que de son temps, et grâce à ses efforts persévérants, toute la côte occidentale de l'Afrique depuis le 26° 23' jusqu'à Sierra-Leone, pour ainsi dire, ce qui nous porte jusqu'aux 8° nord, fut explorée, et que les îles fertiles de l'Afrique se trouvèrent colonisées. Porto-Santo et Madère furent surtout l'objet d'une sollicitude prévoyante. Dès 1420 la seconde de ces îles fut divisée en deux parties, que l'infant concéda à Zarco et Vaz, deux de ses serviteurs. D. Henrique ne se contentait pas de faire explorer les régions inconnues, il les rendait propres au développement de la civilisation, en y introduisant les végétaux précieux, les animaux utiles, qui pouvaient fournir un élément de richesse et de bien-être. Nous savons, à n'en pouvoir douter, que dès l'origine on transporta d'excellents chevaux à Madère, et qu'une expédition spéciale fut envoyée en Sicile pour en tirer la canne à sucre, dont la culture se répandit avec tant de rapidité dans les deux capitaineries de Madère, que dès l'origine la maîtrise de l'ordre du Christ percevait uniquement pour ses droits la valeur de soixante mille arrobas de sucre. Si l'on s'en rapporte à la tradition, le malvoisie de Madère, si renommé dès le quinzième siècle, provint des ceps que le prince avait fait venir de l'île de Chypre, tandis que des plants tirés de la Bourgogne furent l'origine de ces autres vignobles dont la réputation a toujours été en croissant.

Frappé des changements qui se manifestèrent dans le monde à la suite des expéditions géographiques que multipliait l'infant, le vulgaire a peut-être accordé trop d'importance à ces entreprises maritimes, et il n'a sans doute pas suffisamment apprécié les bienfaits, plus réels, qui assignent un rang à ce prince parmi les hommes si rares qui ont contribué aux progrès de l'humanité. Ce que l'on a plus oublié encore, c'est la coopération active, intelligente, persévérante surtout, que mit D. Pedro, le duc de Coïmbre, son frère, à le servir dans ses projets. En effet, ce prince n'eut pas plus tôt quitté le Portugal, vers 1428, pour parcourir l'Europe et une portion de l'Orient, que toutes ses pensées se portèrent sur la possibilité d'accroître les connaissances géographiques du Portugal et ses ressources intérieures. Ce fut lui qui rapporta dans la Péninsule ces voyages de Marco Polo, inconnus jusque alors et que devait publier, un siècle plus tard, le Morave Valentin Fernandez. Ce fut lui qui fit, dit-on, les premières tentatives, suivies de succès, pour que les savants du Nord prissent part aux généreux efforts de son frère; et une fois chargé de l'administration du royaume, il seconda tellement D. Henrique dans les efforts renouvelés par ce prince pour conduire à bien ses découvertes, qu'on peut le considérer sans exagération comme son puissant coopérateur. Il ne faut pas oublier que durant la minorité d'Alfonse V la propriété de la Guinée fut concédée à D. Henrique, et que cet acte si important émana de l'infant D. Pedro.

Pour ne pas intervertir l'ordre des événements, il est indispensable de nous reporter cependant au règne de D. Duarte. En 1437, ce prince ayant confié le commandement d'une flotte considérable à D. Henrique, dans le but d'aller conquérir Tanger et son territoire, les empereurs de Fez et de Maroc, unis aux souverains de Velez et de Tafilete, firent échouer l'entreprise, et le courage que le grand-maître de l'ordre du Christ déploya en cette circonstance ne put empêcher la dure captivité où tomba son jeune frère, l'héroïque D. Fernando (*voy.* ce nom).

Après la mort du roi D. Duarte, l'infant se reposa trois ans, et en 1441 Antonio Gonçalvez et Nuño Tristan renouvelèrent d'heureuses tentatives. Ce fut vers cette époque que les armements cessèrent d'être uniquement à la charge du prince; et des sociétés commerciales commençant à s'organiser, l'infant vit augmenter prodigieusement les ressources dont il pouvait disposer, surtout grâce à la perception du *quint*, que lui payaient les entreprises particulières. La ville de Lagos, dont les expéditions formaient parfois de véritables flottilles, composées de plus de douze navires, le seconda alors plus qu'aucune ville du royaume. Ce fut toutefois, disons-le avec regret, au détriment de l'humanité : le commerce des esclaves, qui prit un funeste développement en l'année 1444, fut une source de richesses, dont l'emploi ne saurait faire encore oublier la déplorable origine. Soeiro da Costa, Rodrigo Eannes, Gonçalo de Cintra et Alvaro de Freitas furent les hardis navigateurs qui servirent alors les desseins de D. Henrique. C'est cette époque qu'il faut assigner également à la découverte des Açores : en 1449, l'infant fut investi du droit d'en entreprendre la colonisation.

Depuis 1431 D. Henrique avait abandonné à l'université son propre palais de Lisbonne, pour qu'elle y pût multiplier ses cours. En 1448 il lui concéda une rente de douze marcs d'argent pour payer de nouveaux professeurs, et cet acte de libéralité fut confirmé en 1460, c'est-à-dire en l'année même de sa mort. D. Henrique fut en réalité *le protecteur et le défenseur perpétuel des études en Portugal*, comme il en prenait le titre.

Ce fut à Sagres qu'il mourut, à l'âge de soixante-six ans huit mois et neuf jours. Son corps fut déposé d'abord dans l'église princi-

pale de Lagos; l'année suivante l'infant D. Fernando, auquel il avait légué ses biens, le fit transporter à Batalha, où sa sépulture avait été préparée. Le tombeau, sur lequel le prince est couché, revêtu de son armure, le montre orné de la couronne royale (1), entrelacée de feuilles de chêne avec une rose au milieu. Sur les côtés, on remarque trois écus; l'un porte les armes de l'infant (ce sont celles du royaume), les deux autres offrent les insignes de l'ordre du Christ et de la Jarretière.

Azurara nous a tracé en peu de mots le portrait de D. Henrique; nous le donnons ici dans toute sa naïveté : « Ce noble prince eut la stature du corps de bonne grandeur; ce fut un homme de grosse charnure, ayant les membres larges et forts; sa chevelure était quelque peu relevée. La couleur de son teint avait été naturellement blanche; mais avec le temps et par la continuation du travail un changement s'était fait en lui sous ce rapport. De prime abord son aspect imprimait la crainte à ceux qui d'habitude ne le fréquentaient point; mais lorsqu'il lui arrivait de se fâcher, ce qui toutefois advenait rarement, son visage prenait un aspect très-redoutable.... Il avait le geste reposé, la parole tranquille. »

Un de ses modernes biographes affirme qu'on doit à D. Henrique un écrit dans lequel il raconte les découvertes accomplies sous son influence; il ajoute que ce travail fut traduit en italien et imprimé à Venise. Toutes nos recherches ont été infructueuses pour nous procurer cet opuscule; il n'en est pas de même à l'égard d'une longue épître, fort curieuse, qui porte ce titre : *Carta escripta de Coimbra em 22 de setembro de 1428, a seu pai, em que refere as festas que alli ouve por occasião dos desposorios de seu irmão D. Duarte*. Une belle copie de cette lettre existe à la Bibliothèque impériale, et elle a été imprimée dans les *Memorias* de D. João Ier. Écrite au temps de la jeunesse du célèbre infant, elle peint à merveille et dans des termes excellents le degré de splendeur d'une cour qu'on ne pouvait comparer à cette époque qu'à celle des ducs de Bourgogne; nous dirons plus : il est impossible d'entreprendre un travail sur la vie privée des Espagnols et des Portugais au quinzième siècle sans consulter ce document. On conserve, dit-on, en manuscrit deux autres écrits de D. Henrique : *Conselho sobre a guerra de Africa*; — *Conselho offerecido a seu pai quando partiu para Tanger*. Il serait digne de l'Académie des Sciences de Lisbonne de réunir en un seul corps ces divers écrits. Ferdinand Denis.

Francisco José Freire, *Vida do Infante D. Henrique por Candido Lusitano*; Lisbonne, 1758, in fol. — *Vie de l'infant D. Henri de Portugal, auteur des premières decouvertes qui ont ouvert aux Européens la route des Indes*, ouv. trad. du portugais, par l'abbé de Cournand; Paris, 1781, 2 vol. in-12. — Gomez Eanez de Azurara, *Conquista de Guiné*; gr. in-8°. — João de Barros, *Asia decada primeira*. — *Elogios e retratos*, etc. — *Retratos e biographias das personagens illustres de Portugal*; 1842, in fol. — D'Avezac, *Note sur la veritable situation du mouillage marque au sud du cap de Bugeder*; Paris, 1846. — Le même, *Note sur la première expédition de Bethencourt*.

HENRIQUE (Dom), roi de Portugal, né le 31 janvier 1512, mort le 30 janvier 1580. Ce fils de D. Manoel vint au monde à Lisbonne, par un temps si rigoureux que les campagnes environnantes étaient couvertes de neige. Ce phénomène, qui se renouvelle assez rarement dans la capitale du Portugal, aurait eu une sorte d'influence, dit-on, sur la destinée du prince; on y vit un présage de pureté suprême, et l'infant nouveau-né fut destiné à l'église. Ses études classiques furent complètes; pour qu'il les terminât d'une manière brillante, l'on fit venir même du Brabant Clénard, le premier helléniste du siècle, qui lui enseigna le grec. D. Henrique résidait alors à Evora, et les lettres de Clénard rappellent ses succès dans les études, auxquelles il se livrait avec une persévérance très-louable. Sacré évêque d'Evora encore fort jeune, le frère de Jean III paraît avoir mené la vie la plus studieuse et la plus simple, quoiqu'il fût sur les marches du trône. En 1539, il fut nommé grand-inquisiteur; mais s'il ne paraît pas qu'il se sentit appelé à déployer dans ce terrible tribunal toutes les sévérités que réclamaient alors ses nouvelles institutions, il est certain qu'il multiplia les redoutables succursales du saint-office. Ce fut par ses diligences que s'éleva cette inquisition de Goa, dont le Dr Dellon nous a fait cent ans plus tard un si effroyable tableau.

En 1545, Paul III revêtit l'infant de la dignité de cardinal, et il paraît qu'un peu plus tard D. Henrique eut quelques chances pour lui succéder. Le sacré collége pensa, dit-on, à lui; c'était un autre trône qui lui était réservé. Nous avons eu occasion d'examiner attentivement plusieurs lettres du cardinal-roi qui existent dans nos collections, et nous pouvons affirmer que si elles sont empreintes d'un amour profond du pays, elles prouvent en même temps une grande indifférence pour le pouvoir (1). Par la mort du roi D. Sebastien, arrivée le 5 août 1578, le cardinal Henrique se vit appelé au trône; il trouva heureusement dans Christovam de Moura, l'ancien secrétaire d'État de la reine Catherine, un habile coopérateur, sans lequel peut-être il eût ployé sous le faix. Disons à sa louange

(1) Le seul portrait authentique qui nous reste de l'infant est une miniature peinte sur parchemin par un artiste appartenant à l'école de Jean van Eyck : le célèbre peintre des ducs de Bourgogne ayant passé en Portugal au début du siècle y avait fait école. On doit à M. Jules Droz un excellent buste en bronze de l'infant, fait d'après cette peinture originale.

(1) L'une de ces lettres, qui dénote la plus ardente sollicitude pour une armée que l'imprudence du jeune monarque mène à sa perte, contient une étrange prophétie adressée à Christovam de Moura, en date du 4 août 1578; elle annonce avec douleur un événement que le vieux cardinal prévoit, et qui, en faisant passer la couronne sur sa tête, va plonger le pays dans le deuil.

charitable qu'une fois monté sur le trône sa première pensée fut pour les victimes de l'imprudence de Sébastien; il expédia en Afrique des ecclésiastiques et quelques hommes courageux pour racheter les nombreux captifs qui gémissaient dans la Masmoras; puis il songea au sort futur du royaume, et ce fut alors que le sens droit qu'il avait déployé parfois dans les affaires lui fit tout à coup défaut. Revêtu depuis l'enfance des ordres sacrés, brisé par l'âge, cacochyme, atteint en un mot d'une phthisie qui était parvenue à son dernier degré, il eut un moment l'idée de demander au pape la faculté de se marier; la cour de Rome évita à l'Europe ce spectacle, qui eût été un scandale inutile.

Si les nouvelles découvertes historiques qui ont été faites en Portugal ne nous trompent pas, le roi cardinal avait cependant un héritier, que les autres États devaient reconnaître. D. Antonio, prieur de Crato, n'était pas, comme on l'a supposé longtemps, le fils illégitime de l'infant D. Luiz, frère de Jean III; l'alliance qu'il avait contractée avec Dona Violante Gomez, surnommée la Pelicana, avait été bénie par l'église, et par conséquent rien ne s'opposait à ce qu'il montât sur le trône : il n'en fut pas ainsi. D. Henrique l'accueillit d'abord avec une sorte de bienveillance; mais par ses propres lettres on voit quel regret il éprouva un peu plus tard de lui avoir accordé publiquement le titre de neveu. Une pièce authentique, conservée (1) également à la Bibliothèque impériale, et qui fut affichée à la porte de tous les édifices religieux de Lisbonne, déclara peu de temps après que D. Antonio n'avait aucun droit à réclamer la couronne et ne devait pas même prolonger son séjour dans la capitale dont le nouveau décret l'exilait.

D. Henrique, il faut le dire pour son honneur, ne cessa pas un moment d'être vivement préoccupé de la douloureuse situation dans laquelle allait se trouver l'État, et c'est bien à tort que la Biographie universelle (Michaud) le représente comme « étant indifférent sur les troubles qui menaçaient le royaume ». En consultant ses lettres adressées à Christovam de Moura, on peut avoir au contraire la preuve que son âme était assaillie des terreurs les plus douloureuses sur les événements qui devaient suivre sa mort. De quelque côté qu'il tournât les regards, en effet, les prétentions de princes rivaux lui faisaient entrevoir pour le pays des déchirements interminables. Philippe II, Catherine de Médicis, la grande Élisabeth d'Angleterre, Emmanuel Philibert, duc de Savoie, Catherine, duchesse de Bragance, Alexandre, prince héréditaire de Parme, faisaient dès ce moment valoir leurs droits, et, quelles que pussent être leurs chances de réussite, lui donnaient de justes craintes sur l'indépendance future du Portugal. Un acte qui eût reconnu la validité du mariage de l'infant D. Luiz eût fait cesser toutes ces alternatives; on doit donc supposer ou que le roi cardinal fut toujours trompé sur la légitimité de l'union de son frère, ou que, vivement préoccupé de la légèreté de caractère de D. Antonio, il ne voulut pas lui confier le sort de l'État. Arrivé au dernier degré de l'épuisement physique, puisque le lait d'une femme pouvait seul soutenir ses forces défaillantes, le vieux roi convoqua les cortès le 11 avril 1579; mais s'il y cita tous les princes qui avaient quelques prétentions au trône, il ne sut prendre aucune mesure pour éviter les troubles qui devaient suivre leurs réclamations. Les cortès se contentèrent de faire une protestation énergique contre toute tentative tendant à troubler la paix publique, mais rien en somme ne fut résolu.

Ces incertitudes ne durèrent pas longtemps. Les discussions orageuses qui s'élevèrent durant la tenue des cortès entre D. Antonio et le duc de Bragance irritèrent le vieux roi, et lui firent prendre une résolution opposée à toutes les sympathies nationales. Après avoir exilé de nouveau le fils de D. Luiz, qui n'en continua pas moins ses agitations, le cardinal transporta les cortès à Almeirim. Cet acte déplorable eut lieu le 11 janvier 1580. Le vieux roi, on le sent, obéissait déjà aux instigations de Philippe II, et l'une de ses premières propositions aux cortès fut le projet d'une capitulation entre le monarque espagnol et le royaume, comme le seul expédient capable de sauver la nation portugaise. La résistance fut égale chez le peuple et chez la noblesse, et il y eut alors des traits d'héroïsme qui prouvèrent avec quelle énergie l'esprit national des Portugais s'était maintenu pour la conservation de l'indépendance. D. Henrique, affaibli par la maladie et persistant dans un déplorable système, se contenta de nommer par son testament les cinq gouverneurs entre les mains desquels le pouvoir devait être déposé momentanément après sa mort. On n'attendit pas sa fin, dit-on, pour connaître ces dispositions, qui intéressaient au même degré les trois états du royaume. D. Henrique était encore vivant, mais plongé dans une sorte de léthargie, lorsque la caisse qui renfermait ses dernières volontés fut ouverte solennellement. On apprit alors seulement les noms de ceux qui devaient être dépositaires du pouvoir. Lorsque l'évanouissement prolongé qui avait motivé cet acte illégal eut cessé, et après que le cardinal roi fut revenu à la vie, il était trop tard pour qu'il changeât aucune de ses dispositions; il se contenta d'accomplir un acte religieux, et il expira, à l'âge de soixante-huit ans, après dix-sept mois de règne. Une éclipse totale de lune eut lieu dans la nuit où il mourut. Sans être un homme remarquable, le roi D. Henrique avait une instruction peu

(1) Les dernières nouvelles qui nous sont parvenues de Lisbonne, et que nous devons à un littérateur distingué, M. Levi Jordão, nous annoncent la publication prochaine de ces documents.

commune ; c'était même un humaniste consommé, et les lettres autographes que l'on possède, en assez grand nombre à la Bibliothèque impériale, prouvent la bonté de son cœur et la netteté de son esprit. Elles sont malheureusement aussi un monument déplorable de son opiniâtreté à suivre une voie qui devait conduire le Portugal à sa ruine et amener ce que l'on appelle encore aujourd'hui les *soixante ans de captivité.*

On a du cardinal roi : *Carta a el rey D. Sebastião sobre a Jornada de Africa;* elle est relative à la première expédition et a été insérée dans le t. IV des *Memorias de D. Sebastião*, publiées par Barbosa Machado.

Ferdinand DENIS.

Chronica do cardeal D. Henrique, publicada pela Socieda de propagadora dos conhecimentos uteis; Lisbonne, 1840, in-8°. — Llano, *Répertoire de l'Histoire de l'Espagne et du Portugal.* — *Auto do juramento que os tres estados destes reynos fizeram em presença del rey nosso senhor ao primeyro de junho* 1579 ; 8 feuillets non numérotés. — Ferdinand Denis, *Portugal ;* 1846, in-8°. — César de Figanières, *Bibliographia historica.*

HENRIQUE (Frère), premier missionnaire portugais des Indes, né au quinzième siècle, mort au seizième. Ce religieux appartenait à l'ordre des Franciscains ; il avait le titre de gardien, et il s'embarqua avec sept frères de son ordre à bord de la flotte de Pedralvarez Cabral. Ce fut lui qui devant le *Monte-Pascoal* dit solennellement la première messe (1) qui eût été célébrée au Brésil ; il planta aussi cette croix, qui fit donner à la contrée le nom de *Vera-Cruz*, que l'on modifia plus tard. Il célébra une seconde messe à cette occasion, environné de cent cinquante Tupiniquins, qui se conformaient avec respect aux rits des chrétiens, sans pouvoir les comprendre. Frey Henrique distribua ensuite à ces Indiens de petites croix en étain, qui lui avaient été remises par l'un des capitaines de la flotte, et il les leur attacha lui-même au cou ; un sermon pathétique suivit cette cérémonie, et toucha les assistants à un tel point que les conversions furent nombreuses. P. Vaz de Caminha insiste sur le talent que le gardien des franciscains déploya dans les deux sermons qu'il fit entendre sur ces rivages nouvellement explorés ; il est certain que nulle grande découverte depuis l'arrivée de Colomb ne présenta au même degré ce caractère pacifique. Les choses ne se passèrent pas ainsi dans l'Inde ; Pedralvarez Cabral débarqua Frey Henrique à Calicut, en même temps qu'il fondait la factorerie à la tête de laquelle il plaça l'infortuné Ayres Correa. Si, par suite des machinations ourdies par les Maures, l'administrateur réussissait peu dans la capitale du Malabar, le religieux, ignorant l'ourdou et l'hindoustani, y perdait complétement ses peines. Le jour où les Maures envahirent la factorerie portugaise et massacrèrent Ayres Correa, avec une quarantaine d'Européens, frey Henrique déploya beaucoup de sang-froid. Les musulmans avaient élevé sur le bord de la mer des monceaux de sable rapprochés les uns des autres ; Henrique franchit cet obstacle, et parvint à se sauver avec une vingtaine de Portugais. F. D.

Pedro Vas de Caminha, dans *Revista trimensal*, J. de Barros Asia.

(1) Cette première messe fut dite sur un ilot dont parle Caminha, et que l'on appelle aujourd'hui *Coroa vermelha*. On y avait dressé un autel artistement orné, qu'abritait une tente. Il est question au Brésil d'élever un monument commemoratif sur cette plage.

HENRIQUE ou **HENRI**, cacique haïtien, né et mort au seizième siècle. Originaire de la province montagneuse de Barruco, il avait pour père le chef qui commandait à cette région. Il fut du petit nombre des fils de caciques qui profitèrent de la sollicitude tardive d'Isabelle pour les enfants des malheureux Indiens ; on le recueillit au couvent des dominicains de Santo-Domingo ; il y fut instruit dans la religion chrétienne et baptisé. Doué d'une vive intelligence, il ne se borna pas à adopter la morale de l'Évangile et à la suivre, il s'initia aux sciences cultivées par les conquérants, et apprit même le latin ; un digne religieux avait été son maître. Jusque alors Henrique avait partagé le sort commun aux Indiens, et il ne s'élevait pas au-dessus de ses contemporains. Une cruelle injustice en fit bientôt le libérateur de sa nation. Les Indiens manquant aux travaux accablants que le vainqueur renouvelait pour eux, on conçut un horrible dessein qu'eût exécuté certainement Isabelle si elle eût vécu ; on alla jusque dans le monastère des dominicains réduire en esclavage les naturels, qui comptaient à bon droit sur les immunités accordées à leur race malheureuse. Henrique tomba entre les mains d'un Espagnol nommé Valençuela ; et ce ne fut pas seulement l'esclavage dont il eut à supporter le poids, il lui fallut subir l'iniquité la plus cruelle et l'outrage le plus odieux. Sa femme, une de ces douces Indiennes qui rappelaient les compagnes gracieuses d'Anacaona, se vit bientôt en butte aux brutales obsessions de son maître. Henrique n'hésita pas ; il s'enfuit avec elle dans les montagnes, et réunit bientôt autour de lui un groupe d'Indiens résolus. Sans cesser d'être chrétien, il reprit son titre de cacique indépendant, et s'illustra par sa résistance. On peut dire que ce fut le dernier des Igneris dignes de mémoire. Sa race est complétement éteinte. F. D.

Le P. Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue.* — Oviedo y Valdes, *Histoire générale des Indes.* — Washington Irving, *Vie et Voyages de Christophe Colomb.* — Émile Nau, *Histoire des Caciques d'Haïti;* Port-au-Prince, 1855, in-4°.

* **HENRIQUEL-DUPONT** (1) (*Louis-Pierre*),

(1) L'enfance de M. Henriquel père fut confiée aux soins d'une de ses parentes, nommée Mme Dupont. Cette espèce d'adoption maternelle amena naturellement l'habitude de le designer enfant sous le nom de *petit Dupont*, puis devenu homme sous celui de *Dupont*. Connu à son tour sous ce dernier nom, il signa de ce seul nom (1819) la planche du *Départ de Saint-Preux*. Desirant tout à la fois quitter un nom qui n'était pas le sien pour reprendre celui de son père, et craignant cependant de depayser ceux qui ne le connaissaient que

graveur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 13 juin 1797. Élève de P. Guérin et du graveur Bervic, il obtint une mention honorable au concours de gravure de 1818. Sous ces deux excellents maîtres il acquit une correction élégante, un style élevé, une pureté de dessin qu'il appliqua depuis à ses productions. On a de lui : *Portrait de Henriquel père* (1818); — *Départ de Saint-Preux*, d'après Desenne (1819); — *Le Berger et la Mer*; — *Tircis et Amaranthe*, d'après Desenne, pour les *Fables* de La Fontaine; — *Entrée de Henri IV*, d'après Gérard, pour l'édition in-4° de *La Henriade*, publiée par F. Didot (salon de 1822); — *Portrait en pied d'une dame et de sa fille*, d'après Van Dyck (collection Laurent) (salon de 1822 et exposition universelle de 1855; — *La Pucelle*, d'après Desenne, vignette pour les œuvres de Voltaire de Didot;— *Un Diacre*, d'après A. Deveria pour l'*Histoire de Paris*, de Dulaure; — *Dibutade, ou l'origine du dessin*, d'après Girodet (salon de 1822 et exposition univ. de 1855), gravure au burin; — *Frontispice des Œuvres de Rousseau*, d'après Desenne, eau-forte; — *Portrait de Montaigne*, pour l'édition publiée par Lefèvre (salon de 1827); — *Un Naufrage*, d'après M. P. Delaroche, essai d'aquatinta (1826); — *Portrait de Husséin, Pacha*, d'après M. Champmartin (salon de 1831); — *Portrait de Desenne*, eau-forte; — *Portrait de M. Lenormand*, graveur et architecte, aquatinta (1827); — *Portrait de M. Latil, archevêque de Reims*, d'après M. Ingres (salon de 1831); — *Portrait de M. Lebrun, duc de Plaisance*, d'après P. Franque, aquatinta; — *Portrait de Joseph Coiny*, graveur (1829); — *Saint Jérôme*, eau-forte d'après le Corrége (1830),; — *Portrait du marquis de Pastoret*, eau-forte; — *Gustave Wasa*, d'après Hersent (salon de 1831 et exposition universelle de 1855) : outre son mérite artistique, cette planche, qui est une des plus belles productions chalcographiques des temps modernes, a encore celui de sauver de l'oubli le tableau original, qui a disparu lors du sac du Palais-Royal en 1848; — *Portrait en pied de Mme de Mirbel*, d'après M. Champmartin, aquatinta (1831); — *Portrait de Mme Pasta*, dessiné d'après nature, gravure à l'aquatinta (salon de 1833); — *Cromwell*, d'après M. P. Delaroche, aquatinta (salon de 1833); — *Portrait du marquis de Pastoret*, d'après M. P. Delaroche (salon de 1840 et exposit. univ. de 1855); — *Portrait de M. Desfontaines, professeur au Jardin des Plantes*, d'après Mme de Mirbel (salon de 1836); — *L'École turque*, d'après M. Decamps, à l'eau-forte et à la pointe (salon de 1836); — *Portrait du comte Philippe de Ségur* (1836); — *Portrait en pied du duc d'Orléans*, d'après Eug. Lami, eau-forte et pointe (salon de 1838); — *Portrait en pied du roi Louis-Philippe*, d'après le baron Gérard (salon de 1838); — *Portrait de Carle Vernet*, d'après M. P. Delaroche, eau-forte et pointe (salon de 1840 et exposit. univers. de 1855); — *Portrait d'André Chénier*, d'après Suvé, eau-forte et pointe (salon de 1840); — *Portrait d'Aimé Chenavard* (1839), eau-forte et pointe; — *Lord Strafford* (1840), d'après M. P. Delaroche (salon de 1840 et exposition universelle de 1855); — *Portrait de la princesse Marie d'Orléans*, d'après A. Scheffer, gravure à la pointe; — *Le Christ consolateur*, d'après M. Ary Scheffer (salon de 1842 et exposition universelle de 1855); — *La Chasse au sanglier*, d'après M. Jadin, eau-forte et pointe; — *Portrait de Pierre le Grand*, d'après M. P. Delaroche (salon de 1845); — *Portrait de M. Bertin*, d'après M. Ingres (salon de 1845 et exposition universelle de 1855); — *Portrait de Henri IV*; — *Portrait de M. Tardieu*, graveur, d'après M. Ingres (exposition universelle de 1855); — *Molière*, d'après M. Ingres, eau-forte et pointe; — *Portrait du pape Grégoire XVI* (1845), d'après M. P. Delaroche, gravure à l'eau-forte; — *Mirabeau* (1847), d'après M. P. Delaroche (exposition universelle de 1855), eau-forte et pointe; — *Portrait de M. A. Brongniart* (1850), eau-forte (exposition universelle de 1855); — *Portrait de Mme la duchesse d'Orléans*, d'après M. Meurcy, pointe; — *Portrait de Mlle Rachel*, d'après Lehmann, gravure au burin; — *L'Hémicycle du Palais des Beaux-Arts*, d'après la peinture murale de M. P. Delaroche, gravure au burin (salon de 1853, exposition universelle de 1855); — *Portrait de M. S. Rattier* (1853), d'après M. P. Delaroche, gravure à l'eau-forte et à la pointe (tiré à vingt-sept exemplaires); — *La Vierge et l'Enfant-Jésus*, d'après le dessin de Raphael, faisant partie de la collection du Musée du Louvre, gravure au burin (exposition universelle de 1855); — *Ensevelissement de N. S. Jésus-Christ* (1855), d'après le tableau de M. P. Delaroche (exposition universelle de 1855). A ces nombreuses productions il faut ajouter un grand nombre de portraits au crayon, qui, formant une galerie contemporaine des plus intéressantes, se font tous remarquer par une pureté de trait qui rappelle les meilleurs dessins des Nanteuil, des Saint-Aubin et des Moreau. A. SAUZAY.

Docum. partic.

HENRIQUES, nom commun à un grand nombre de personnages portugais, qui ont joué un certain rôle dans les lettres ou dans l'histoire de leur pays. Les plus remarquables sont :

HENRIQUES (*Luiz*), poëte portugais, né au quinzième siècle, mort dans la première moitié du seizième siècle. Il était gentilhomme attaché

sous le nom de *Dupont*, M. Henriquel fils fit pour ainsi dire une transaction avec lui-même, en mettant une H devant *Dupont*. De là ces signatures *H. D.* ou *H. Dupont*. *Henriquel-Dupont*, se trouve pour la première fois (1830) sur la planche de *Gustave Wasa*.

à la maison de ce duc de Bragance D. Jaime qui immola si cruellement sa femme dans un mouvement de jalousie, en 1512. Peu de temps après cette sanglante tragédie, le duc fut chargé d'une expédition en Afrique, ayant pour but la conquête d'Azamor, et il emmena avec lui Henriques, qu'il avait depuis longtemps remarqué, en raison de sa loyauté et de ses talents. La flotte mit à la voile le 15 août 1513, et peu de temps après les Portugais se virent maîtres de la cité africaine, conquête dont on peut lire le récit, du reste, dans l'histoire si remarquable du règne d'Emmanuel par Osorio et traduite par Francisco Manoel. Luiz Henriques avait assisté à toutes les péripéties de ce drame militaire. Il résolut d'en faire le récit en vers, dans l'intention très-probablement de jeter quelque intérêt sur le prince infortuné qu'il servait. Il est difficile de conserver le nom de poëme à cette chronique rimée, qui raconte néanmoins les faits avec une sorte de clarté élégante; mais il est certain que le mètre *d'arte maior*, dans lequel il était écrit, constituait alors une sorte de nouveauté dans l'histoire de la littérature portugaise. Cet essai de poëme épique est intitulé : *A Conquista de Azamor*; il fait partie du fameux *Cancioneiro* de Resende dernièrement réimprimé par la Société des Bibliophiles de Stuttgard. F. D.

Osorius, *De Rebus Immanuelis*, etc. — *Cancioneiro de Garcia de Resende*; Coimbra, 1516, pet. in-fol. — Da Costa e Sylva, *Ensaio biografico critico*, etc.

HENRIQUES (Dom *Francisco*), voyageur portugais, qui a écrit une *Relaçâo da China*. On la trouve dans la *Bibliotheca Oriental* d'Antonio de Leon Pinelo.

Summario da Bibliotheca Lusitana, t. II, p. 78. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Scriptorum Hispaniæ*, t. III, p. 431.

HENRIQUES (*Francisco*), missionnaire portugais, mort en 1556. Il appartenait à la Compagnie de Jésus, et fut envoyé en mission à Salfete. On a de lui : *Carta a S. Ignacio escrita de Taná*, publiée en ital.; Venise, 1559, in-8°.

Summario da Bibliotheca Lusitana, t. II, p. 78.

HENRIQUES (*Francisco*), écrivain religieux portugais, né à Lisbonne, mort en 1590. Il entra jeune dans l'ordre des Jésuites, et professa la théologie dans plusieurs colléges de sa compagnie. On a de lui : *Constituiçoês das religiozas de Santa-Martha de Lisboa*; — *Carta aos assistentes em Roma sobre o martyrio do P. Pedro Dias e seus companheiros*, etc.

Summario da Bibliotheca Lusitana, t. II, p. 78.

HENRIQUES (*Jorge-Henrique*), philosophe et médecin de la fin du seizième siècle. Il fut premier professeur de philosophie à Salamanque et de médecine à Coïmbre. On a de lui : *De Regimine Cibi ac Potus*; Salamanque, 1594, in-4°; — *Tractado del perfeito Medico*; Salamanque, 1595, in-4°; — *Compendium Dialecticæ*; — *Dous livros de Censuras*; — *Espelho da Vida humana*; — *Livro de amor*; — *Apologia medica*; — *Poemata varia*; — *De Rerum natural. Primordiis*. L—z—E.

Cardoso, *Agiologio Lusitano*, etc. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca (nova) Scriptorum Hispaniæ*, t. III, p. 530. — *Summario da Bibliotheca Lusitana*, t. III, p. 198.

HENRIQUES (*Henrique*), missionnaire portugais, né à Villa-Viçoza, vers 1520, mort à Punicale, en 1600. Il fut l'un des premiers associés de la société fondée par saint Ignace, et obtint de saint Xavier d'aller prêcher la foi catholique dans les établissements portugais de l'Asie. Durant cinquante-trois années, il fit de la propagande dans les missions dites de *La Pêcherie*. Il était très-versé dans les différents dialectes sémitiques, et mérita le nom d'*Apostolus Commorinensium*. On a de lui : *Vocabulario e Arte de Grammat. da Ling. Malabar*; — *Methodo de Confessar*; — *Doutrina Christaâ*; — *Vida de Christo, N. Senhora, e santos*; — *Contra as fabulas dos gentios*; — (vingt-quatre) *Cartas sobre à Missâo*. A. DE L.

Ribadaneira et Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*. — *Summario da Bibliotheca Lusitana*, t. II, p. 197. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Scriptorum Hispaniæ*, t. III, p. 563.

HENRIQUES (*Henrique*), théologien portugais, né à Porto, mort à Tibur (Tivoli), le 26 janvier 1608. Il entra fort jeune dans l'institut des Jésuites, et professa la philosophie et la théologie dans les colléges de son ordre à Cordoue et à Salamanque. Il passa ensuite chez les Dominicains, et se fit remarquer par ses écrits contre les molinistes. Il demanda à rentrer parmi les Jésuites, et son mérite lui fit pardonner sa versatilité. On a de lui : *Summa Theologiæ moralis*, 2 parties; Salamanque, 1591-1593, in-fol.; Venise, 1596 et 1600, 3 vol.; Mayence, 1615, in-fol.; — *De Clavibus Ecclesiæ*: cet ouvrage fut condamné par la cour de Rome, dont l'auteur contestait les droits politiques et temporels; — *De Justitia Censurarum in causa Reipublicæ Venetæ*, manuscrit conservé à la bibliothèque vaticane, sous le n° 5547; — un grand nombre d'opuscules théologiques. A. L.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca (nova) Scriptorum Hispaniæ*, t. III, p. 564. — *Summario da Bibliotheca Lusitana*, t. II, p. 197. — Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, p. 1471. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

HENRIQUES DE ABREU (*Pedro*), hagiographe portugais du dix-septième siècle, né à Evora de Alcobaça. Il devint curé de San-Pedro-de-Farinha-Podre (diocèse de Coïmbre). On a de lui : *Vida e Martyrio de S. Quiteria e de suas irmâas*; Coïmbre, 1651, in-4°; — *Historia das Grandezas da igreja e cidade de Coïmbra*. A. L.

Jorge Cardoso, *Agiologio Lusitano dos Santos e Varoes illustres*, etc. — *Summario da Bibliotheca Lusitana*, t. III, p. 270-271.

HENRIQUES (Frai *Francisco*), polygraphe portugais, né à Lisbonne, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fit profession dans l'ordre de la Merci de la Vierge immaculée, et devint *lente* (premier professeur) de l'u-

niversité de Valhadolid. On a de lui : *Successos militares*; Valence, 1637, in-4°; — *Oraciones panegyricas de los santos Patriarcas de las Religiones*; Madrid, 1634, 2 vol. in-4°; — *Discursos morales, a los Evangelios de la Quaresma*; Madrid, 1634-1639, 2 vol. in-4°; — *Discursos morales a los Evangelios del Adviento*; Madrid, 1644; — *In Cantica Canticorum*; 2 vol.; — *De Metu Judæorum*; — *Orationes panegyricas de los Santos de todo el año*; — *Sermones de Nuestra Señora.*

I Jorge Cardoso, *Agiologio Lusitano dos Santos e Varoes illustres em virtude do reino de Portugal*, etc.; Lisbonne, 1651-1657, 3 vol. in-fol. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana* (nova), t. III, p. 431. — *Summario da Bibliotheca Lusitana*, t. II, p. 78.

HENRIQUES DE NORONHA (*Henrique*), historien portugais du dix-septième siècle, né à Madère. Il était membre de l'Académie royale d'Histoire de Portugal. On a de lui : *Familias da ilha da Madeira*; — *Familia de Henriques*; — *Familia dos Freires*; — *Memorias para a hist. da see do Funchal.* L—z—E.

Summario da Bibliotheca Lusitana.

HENRIQUEZ (*Leonardo*), peintre espagnol, né à Cordoue, vivait en 1580. Il n'est connu que par quelques productions de mérite exécutées dans la cathédrale de Malaga. A. DE L.

Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols.*

HENRIQUEZ DE GUSMAN (Dona *Feliciana*), poëtesse espagnole, né à Séville, en 1600. Elle s'est distinguée par de nombreuses poésies, pleines de verve et d'élégance : la plus connue est une tragi-comédie intitulée : *Los Jardines y Campos Sabeos*, en deux parties; Coïmbre, 1624, in-4°, et Lisbonne, 1627. E—D—S.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca* (nova) *Scriptorum Hispaniæ.*

HENRIQUEZ (*Pedro*), jurisconsulte espagnol de la première partie du dix-septième siècle, né à Grenade. Il était chevalier de l'ordre de Saint-Lazare de Jérusalem, et devint juge auditeur de la Calabre ultérieure. Il a composé et publié, avec l'aide de son fils *Jeronimo* Henriquez, *Consilia sive Responsa*, et sept autres opuscules sur le droit, réunis en un vol.; Venise, 1605 et 1606, in-fol. L—z—E.

Valère André, *Catalogo clarorum Scriptorum Hispaniæ.* — Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, t. IV, p. 200.

HENRIQUEZ (*Crisostomo*), historien espagnol, né à Madrid, en 1594, mort à Louvain, le 23 décembre 1632. Il entra dès l'âge de treize ans dans l'ordre des Cisterciens, fit de grands progrès dans les sciences, et professa dans divers colléges de sa communauté la philosophie, la théologie et l'histoire. En 1622 il fut envoyé dans les Pays-Bas, où l'archiduc Albert l'accueillit avec distinction. Henriquez parvint à un rang élevé dans son ordre, à l'éclat duquel il contribua autant par son mérite personnel que par la discipline qu'il sut y ramener. Il avait publié plus de quarante ouvrages lorsqu'il mourut, dans la force de l'âge. On a de lui : *Historia Collegii Meirensis in Gallecia*; — *Thesaurus Evangelicus, seu de viris sanctitate egregiis congregationis Hispaniæ*; — *Relatio illustrium virorum quos ordo Cisterciensis habuit in Hibernia nostro ævo*; Madrid, 1619, in-4°; — *Vita Candidii Furlongii, monachi Niscalensis*; in-4°; — *Constantia catholica, seu de persecutionibus Hibernorum*, en deux livres; Bruxelles, 1622, in-8°; — *Vita Joannis Rusbrokii, prioris Viridisvallis, ordinis canonicorum regularium Sancti-Augustini*; Bruxelles, 1622, in-8°; — *Fasciculi Sanctorum ordinis Cisterciensis*; *sive Ium vol. De Patriarchis et Propagatoribus ordinis, de sanctis Præsulibus, ac de origine ordinum militarium*, etc.; Bruxelles, 1623, in-fol.; — *De sanctis Pontificibus, Archiepiscopis, Episcopis, Abbatibus sanctitate præcipuis, de Martyribus ordinis, et de Claravallensis et aliorum monasteriorum Monumentis*; Bruxelles, 1623, in-fol.; — *Coronæ sacræ Ordinis Cisterciencis, sive de reginis et infantibus qui habitum hujus ordinis sumpserunt*; Bruxelles, 1624, in-4°; — *Effigies Reginarum et Infantum jam memoratarum, cum annatation. Hispan. Gallic. et Theuton.*; id., 1624, grand in-fol.; — *Kalendarium Ordinis Cisterciensis*; id., 1620; — *Miracula notri temporis*; 2 vol. in-4°; — *Paradisus Ordinis Cisterciensis*; — *Sol Cisterciensis in Belgio, sive de viris sanctitate illustribus sacræ Villarensium eremi*; Bruxelles, 1622, in-fol.; — *Arbor Martyrum Ordinis Cisterciensis*; 1622, grand in-fol.; — *Bernardus immaculatus*; Bruxelles, 1624, in-8°; — *Vita B. Idæ de Lovanio*; 1623, in-fol.; — *Summarium præcipuarum Constitutionum Militiæ Cisterciencis de Calatrava*; *et forma qua ejusdem milites horas canonicas legere debent*; Bruxelles, 1626; — *Apologeticus Tractatus, sive de Benedicto V, carmelita, et Benedicto XII, cisterciensi, pontificibus summis, judicium*; Bruxelles, 1623, in-4°; — *Lilia Cistercii, libri sex in quibus vitæ sanctarum virginum ordinis Cisterciensis*, suivi d'un Catalogue des saints et saintes du même ordre; Anvers, 1630, ou Douai, 1633, 2 vol.; — *Rosæ Cistercii*, en six livres, in-fol.; resté manuscrit; — *De Cisterciensibus Viris sanctitate claris*; — *Joseph. Cisterciensis, sive de ordinis hujus apud Hispanos prima reformatione*; manuscrit; — *Phœnix reviviscens, sive de antiquis Angliæ et modernis Hispaniæ scriptoribus Ordinis Cisterciensis*; Bruxelles, 1626, in-4°; — *Apologia pro sancto Guilielmo, Aquitanorum duce*; Bruxelles, 1626, in-4°; — *Albion-Iberæ, sive summa historico-politica et genealogica motivorum amicitiæ et affinitatis intèr Britannos et Hispanos* : rédigé à l'occasion du traité de mariage convenu entre Charles, prince de Galles, et Maria, infante des Espagnes; — *Relatio ejusdem ad serenissimos principes*

Austriacæ domus de servitiis quæ in Anglia fecit; Bruxelles, 1624, in-12; — *Silva Sanctorum; Arboretum Beatorum; Theatrum Heroum; Paradisus Honoris, sive catalogus gloriæ Hispanicæ coronæ et Austriacæ domus*; suivi d'une généalogie de la maison d'Autriche; — *Enchiridium heroicum*; c'est le panégyrique de sept princes de la maison d'Autriche existant alors : l'empereur Ferdinand II, Philippe IV, roi d'Espagne, Ferdinand-Ernest, roi de Hongrie, Charles et Ferdinand, infants d'Espagne, Léopold et Léopold-Guillaume, archiducs d'Autriche; — *Speculum crystallinum et christianum*, contenant la victoire de huit autres princes autrichiens; — *Paradisus Hispaniæ, sive selectiorum et antiquiorum circiter CL. Hispaniæ sanctorum elogia*; — *Menologium Cisterciense, annotationibus illustratum*; Anvers, 1630, in-fol.; — *Constitutiones, Regula et Privilegia Ordinis Cisterciensis et congregationum monasticarum et militarium quæ hoc institutum observant series*; Anvers, 1630, in-fol.; réimprimées dans la *Bibliotheca Cirterciensis* de Charles Visch; — *Apologia en defensa de la Epistola que escrivio S. Bernardo a los canonigos de Leon*; in-4°, manuscrit; — *Vida de los PP. del desierto de Dunas*; Anvers, 1629; — *Vida de candido Furlongio Irlandes Monge Cisterciense hijo del monasterio de Nogales*; Anvers, 1629 in-4°; — *Triunfo del amor de Dios* : c'est un recueil de vers des meilleurs auteurs religieux espagnols, auquel Henriquez a ajouté une préface, des annotations et des arguments; — *Vida, Virtudes y Milagros de la venerable madre Ana de San Bartholome, compañera de la santa Madre Teresa de Jesus, propagadora insigne de la religion de las Carmelitas descalzas, y priora del monasterio de Amberes*; et de nombreux ouvrages religieux ou historiques restés manuscrits dans les bibliothèques des Cisterciens d'Espagne et de Belgique. A. L.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca (nova) Scriptorum Hispaniæ*, t. III, p. 253-255. — Charles de Vich, *Bibliotheca Cisterciensis*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

HENRIQUEZ DE VILLACORTA (*Francisco*), médecin espagnol du dix-septième siècle, né à Alcala-de-Xenarès. Il fut reçu médecin dans sa ville natale, y professa la théologie, et devint premier professeur de son académie. Il fut successivement archiâtre de Philippe IV et de Charles II. On a de lui deux volumes : *Laureæ doctoralis medicæ complutensis : quo continentur summe necessaria pro Laurea doctorali Academiæ complutensis consequenda*; Lyon, 1670, in-fol. Le premier volume contient : *De Elementis et Temparamentis; De Humoribus; De Coctione et Putridine; De Semine; De Morbo et Symptomate; De Tumoribus; De Ulceribus; De Spiritibus; De Partibus Corporis humani*; le second volume contient : *De Febribus; De Urinis; De Pulsibus; De Sanguinis Missione; De Expurgatione; De Tumoribus; De Ulceribus*, et d'autres articles. L—z—E.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca (nova) Scriptorum Hispaniæ*, t. III. p. 431-432.

HENRIQUEZ (*Henri*), cardinal italien, né en 1701, dans la terre d'Otrante, mort le 25 avril 1756. Son savoir le fit rapidement arriver aux premières dignités ecclésiastiques. Il fut successivement légat dans la république de Saint-Marin, ambassadeur auprès de Philippe V, roi d'Espagne, nommé cardinal par Benoît XIV et chargé du gouvernement de la Romagne. Il était grand ami des lettres et des littérateurs. On a de lui : *Orazione composta per lo ristoramento dell' Academia degli Spioni, eretta in Lecce*; — *Clementi XII, P. O. M., Elegia*; dans la *Raccolta della Academia Quirina*; — *Imitazione di Christo*; Rome, 1734. A. L.

Le P. Pio Giupponi, *Alfonso degli Enriquez riconosciuto*; Venise, 1756.

***HENRIQUEZ** (*Jean*), économiste et jurisconsulte d'origine espagnole, né (selon toute probabilité, en Lorraine) le 5 juin 1728, mort vers 1800. Après son coup d'essai dans une matière dont il fit sa spécialité, il donna en 1761, Senlis et Paris, in-12, sous le titre de *Code des Seigneurs haut-justiciers*, un livre imprimé sous le voile de l'anonyme et qui eut beaucoup de succès. En 1775 il publia des *Principes généraux de Jurisprudence sur les Droits de Chasse et de Pêche*; Paris, in-12; en 1781, des *Observations élémentaires sur l'Aménagement des Bois*; Paris, in-12. Ces divers ouvrages attirèrent sur leur auteur l'attention du gouvernement; il fut nommé procureur du roi en la prévôté de Dun (Clermontois) et procureur fiscal de la maîtrise des eaux et forêts, fonctions qu'il a remplies jusqu'à l'époque de la révolution. En 1782 parut son *Code pénal des Eaux et Forêts*; Verdun, 2 vol. in-12; — en 1784, un *Dictionnaire raisonné sur le Droit de Chasse*; Verdun et Paris, 2 vol. in-12 (anonyme); la même année, un *Manuel des Eaux et Forêts*; Paris, in-12 (anonyme); — en 1786, un *Traité des Grueries seigneuriales*; Paris, 1786, in-12. L'académie de Châlons-sur-Marne ayant alors mis au concours la question de l'aménagement des forêts, qui préoccupait beaucoup les économistes, Henriquez fit paraître : *Moyens de prévenir la disette des bois et d'en procurer l'abondance*; mémoire couronné par l'Académie de Châlons-sur-Marne; suivi d'un *Essai sur le Repeuplement des Rivières* et d'une *Lettre d'un Citoyen à un Conseiller d'État* sur le projet de faire exploiter par une compagnie tous les bois dans l'étendue de la France; Paris, 1787, in-12. Nommé membre correspondant de l'Académie royale de Metz, Henriquez donna, selon l'usage réglementaire, des détails biographiques sur lui-même. « Je suis actuellement occupé, disait-il, de deux ouvrages qui tendent à développer les écrits que j'ai eu l'honneur de vous

envoyer, car la matière est inépuisable, prise sous le point de vue du dépérissement des forêts dans tout le royaume. Vous trouverez, messieurs, en tête ou à la fin de mon *Mémoire* couronné la liste de tous mes ouvrages, auxquels on pourrait ajouter encore près d'un volume et demi que j'ai fourni au *Répertoire de Jurisprudence*, dont j'ai été le collaborateur pour plusieurs articles sur les eaux et forêts. » L'Académie de Metz ayant mis au concours, pour l'année 1788, un semblable sujet, Henriquez envoya un travail très-remarquable, publié en 1789, sous le titre de : *Mémoire sur les moyens de multiplier les plantations des bois, sans trop nuire à la production des subsistances* (et non pas *substances* comme l'a dit M. Quérard, *France litt.*, IV, p. 76; Paris, in-12).

E. Bégin.

Archives de l'ancienne Académie royale de Metz. — *Almanach des Trois-Évêchés*, article Dux.

HENRIQUEZ (*L.-M.*), littérateur français, né vers 1765, mort vers 1815. Il avait été professeur au collége de Blois. On lui doit : *Le Diable à confesse*, poëme; Paris, 1791, in-8°; — *Le Pape traité comme il le mérite;* Paris, 1791, in-8°; — *Le Chaudronnier de Saint-Flour*, comédie (avec Armand Gouffé); 1799; — *Voyages et Aventures de Fondeabus, fils d'Herschellonius, dans la cinquième partie du monde;* Paris, 1799, in-8°; 1801, in-12; — *Les Grâces à confesse*, poëme en quatre chants; Paris, 1804, in-12.

J. V.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire.*

* **HENRY DE HUNTINGDON**, historien anglais, vivait dans la première partie du douzième siècle. Il était fils d'un prêtre marié, nommé Nicolas. Dès son enfance il fut admis dans la maison de Robert Bloet, qui occupa le siége épiscopal de Lincoln de 1092 à 1122. Là il fut, à ce qu'il dit lui-même, élevé avec les enfants des princes et des grands. Il entra ensuite dans les ordres, et dut son avancement ecclésiastique à la protection de Robert. Peu de temps avant la mort de ce prélat, il obtint de lui la place d'archidiacre d'Huntingdon, dans le comté d'Hertford. On ne connaît pas la date exacte de sa mort, qui dut arriver un peu après 1154. Dans sa jeunesse, Henry cultiva la poésie latine, et composa, sur le modèle de Martial, des épigrammes, qui ne manquent ni de facilité ni d'élégance, et dont la diction est beaucoup plus pure que la latinité ordinaire du moyen âge. Plus tard il s'adonna à de plus graves travaux, écrivit deux traités de morale, et compila une histoire d'Angleterre, qui s'étend jusqu'à l'année 1154. Enfin, devenu vieux, il coordonna ses divers écrits, et en forma un recueil divisé en douze livres. Les sept premiers contiennent l'histoire d'Angleterre jusqu'à la mort de Henri Ier. Le huitième est consacré à l'histoire d'Étienne. Le neuvième commence par un traité *De Summitatibus Rerum*, qui en forme le prologue; puis viennent 1° une lettre au roi Henri, contenant des tables chronologiques des rois et empereurs des Juifs, des Assyriens, des Perses, des Macédoniens et des Romains; 2° une lettre à Warin le Breton, sur les séries des rois de Bretagne que Henry avait omises dans son histoire, et qu'il donne d'après un manuscrit de Geoffroy de Monmouh; 3° une lettre *De Contemptu Mundi*. Le dixième livre, intitulé : *De Sanctis Angliæ et de miraculis eorum*, est compilé d'après Bède et quelques autres hagiographes. Les deux derniers livres comprennent les épigrammes et les autres poésies latines de Henry de Huntingdon. L'histoire de Henry se divise en deux parties, d'inégale valeur : dans l'une l'auteur ne fait guère que traduire, et souvent avec peu d'exactitude, la *Chronique Saxonne;* dans l'autre, il raconte ce qu'il a entendu rapporter à des témoins oculaires, à des personnes bien informées, ou ce qu'il a vu lui-même. Cette dernière partie a seule du prix, à cause des renseignements originaux qu'elle renferme. Les huit livres de l'*Histoire* de Henry furent publiés par Savile, dans les *Rerum Anglicarum Scriptores post Bedam præcipui;* Londres, 1596, in-fol.; Francfort, 1601, in-fol., p. 295-399; ils ont été insérés dans la *Collection of Historians edited by order of the record commission*, vol. I, p. 689-763. Son *Epistola ad Walterum de Mundi Contemptu, sive de episcopis et viris illustribus sui temporis*, a été publiée dans l'*Anglia sacra* de Wharton; Londres, 1691, sec. part., in-fol., p. 694-702, et dans le *Spicilegium* de d'Achery, t. III, p. 503-507 de l'édit. de 1723.

Z.

Warton, *History of English Poetry.* — Wright, *Biographia Britannica lit.*, t. II.

HENRY (*Jean*), écrivain religieux du quinzième siècle, mort en 1473, selon La Croix du Maine, et plus vraisemblablement en 1483. Il était président en la chambre des enquêtes, chantre et chanoine de l'église Notre-Dame de Paris. On lui attribue : *Le Livre de Méditation sur la réparation de nature humaine, ensemble le livre de consolation, sur la joyeuse méditation de la nativité de Jésus;* Paris, sans date, in-16; — *Le Livre du Jardin de Contemplation auquel l'âme dévote contemple le mystère de la passion de Jésus-Christ représenté en l'arbre de la croix, plantée au milieu d'iceluy jardin;* Paris, sans date, in-8°; — *Le pèlerinage de Notre-Dame et de Joseph de Nazareth en Bethléem; la Nativité de notre Seigneur; la visitation des Pastoureaux et des Roys : le tout extrait du psaume* Eructavit, *exposé par chapitres;* Paris (1506), in-8°, goth.; — *Le Livre de Réformation, utile et nécessaire pour toutes religieuses désirant mener une vie vertueuse;* Paris, sans date, in-8°; — *Le Livre d'Instruction pour novices et professes;* Paris, sans date, in-8° : écrit, comme le précédent, pour les religieuses claristes.

J. V.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Biblioth. françoises.*

HENRY *le Ménestrel* ou *l'Aveugle*, poëte écossais, vivait vers la fin du quinzième siècle. Il composa un poëme en onze livres sur les aventures de Wallace. Sa vie, telle qu'elle est rapportée par les chroniqueurs écossais, offre des rapports frappants avec la légende d'Homère. Son poëme a été imprimé pour la première fois à Édimbourg, en 1570; la meilleure édition est celle de Morisons de Perth, 1790, 3 vol. in-12. Z.

Mackenzie; *Scots Writers*, vol. I. — Ellis, *Specimens*, I, 384. — Irvine, *Lives of the Scottish Poets.*

HENRY (*François*), éditeur français, né à Lyon, le 31 août 1615, mort à Paris, le 7 octobre 1686. Sa famille était noble et ancienne. Son père était coseigneur de Jarinost et de Precellins, lieutenant général des chasses ès provinces de Lyonnais, Forez et Beaujolais, conseiller ordinaire et secrétaire de la reine Marguerite. François Henry, élevé au collége des jésuites de sa ville natale, fut reçu docteur en droit à Orléans, et plaida pendant plusieurs années avec distinction au parlement de Paris. Sa santé l'ayant obligé à se renfermer dans son cabinet, il s'adonna plus particulièrement à la physique et aux mathématiques, à l'astronomie, à l'algèbre et à l'histoire naturelle. Lié avec Arnould Boot, il entreprit avec ce savant hollandais une histoire naturelle, qu'il abandonna après la mort de son ami et collaborateur. C'est en partie à Henry que l'on doit l'édition des œuvres de Gassendi qui parut à Lyon en 1658; il revit tous les ouvrages du philosophe, tant imprimés que manuscrits, les arrangea selon l'ordre des matières ou de leur composition, recueillit toutes les lettres de Gassendi qu'il put trouver, et les plaça autant que possible selon les dates. Vers le même temps il rendit le même service aux ouvrages de Paracelse, et ce fut par ses soins que l'on en donna une nouvelle édition à Genève, qui fut achevée en 1658 : il devait la plupart des augmentations que l'on y trouve à Samuel Cotereau-Duclos, chimiste, médecin ordinaire du roi, membre de l'Académie des Sciences. Il revit aussi les opuscules astronomiques de J.-B. Morin, mais sans les publier. Henry commença pour les libraires de Lyon une édition des Annales de Baronius, qui ne fut point terminée. Il fournit de nombreux mémoires à Varillas pour la composition de ses ouvrages; mais ce dernier en profita rarement. Henry était aussi lié avec le jésuite Théophile Raynaud, les pères Labbe et Vavasseur, Sainte-Beuve, docteur en Sorbonne, l'abbé de Santeul, frère du poëte, de Launoy, Ménage, etc., qui le consultaient sur leurs ouvrages. Il avait réuni de nombreuses collections qui ont été dispersées après sa mort. J. V.

Moréri, *Grand Dict. historique.* — Sorbière, *Vie de Gassendi.*

HENRY (*Matthieu*), théologien non conformiste anglais, né à Iscoyd (comté de Flint), le 18 octobre 1662, mort le 22 juin 1714. Son père, Philippe Henry, qui était très-estimé pour ses talents et sa piété, fut un des deux mille membres du clergé qui cessèrent de faire partie de l'Église anglicane en 1662, à cause de leur refus de se conformer à l'*Acte d'uniformité*. Matthieu Henry fut élevé dans les principes sévères de la secte non conformiste, et après être entré dans les ordres, en 1687 il devint ministre d'une congrégation, de dissidents à Chester. En 1712 il quitta cette ville pour aller diriger une autre congrégation, à Hackney. Il mourut deux ans plus tard dans un voyage de Hackney à Londres. L'ouvrage le plus connu de Matthieu Henry est son *Exposition of the Old and New Testament*, qui parut d'abord en cinq volumes in-fol., et a depuis été souvent réimprimée. C'est, au point de vue de l'édification du lecteur, un des meilleurs commentaires qui aient été écrits sur la *Bible;* mais l'auteur y a déployé plus de piété que de critique et de savoir. On a encore de Matthieu Henry divers ouvrages de controverse et de piété, qui, plusieurs fois réimprimés séparément, ont été recueillis à Londres, 1830, in-8°. Il avait composé une *Vie de son père*, laquelle, publiée d'abord en 1699, a été insérée dans l'*Ecclesiastical Biography* de Wordsworth. Z.

Tong, *Life of Matthew Henry;* 1716, in-8°. — Williams, *Memoirs of the Life, Character and Writings of the rev. M. Henry*, en tête de l'édition de l'*Exposition;* Londres, 1828, 3 vol. in-8°.

HENRY (*David*), imprimeur et compilateur écossais, né à Aberdeen, en 1710, mort en 1792. Il se rendit à Londres à l'âge de quatorze ans, et fut employé chez l'éditeur Cave, dont il épousa la sœur, en 1736, et dont il devint l'associé en 1754. Il continua le *Gentleman's Magazine*, fondé par son beau-frère, et y inséra beaucoup d'articles. On a encore de lui : *The complete english Farmer, or a practical system of husbandry;* Londres, 1772; — *An historical Account of all the Voyages round the world performed by english navigators;* Londres, 1774, 4 vol. in-4°; — *Twenty discourses abridged from Tillotson;* 1779. Z.

Chalmers, *General biographical Dictionary.*

HENRY (*Robert*), historien écossais, né à Saint-Ninrans (comté de Stirling), en 1718, mort à Édimbourg, en 1790. Il acheva ses études à l'université d'Édimbourg, entra dans les ordres, et fut élu, en 1748, ministre d'une congrégation de presbytériens à Carlisle. Il quitta cette ville en 1760, pour aller remplir des fonctions semblables à Berwick-upon-Tweed. Ce fut probablement à cette époque qu'il conçut le projet de son *Histoire de la Grande-Bretagne, écrite sur un nouveau plan;* mais pour l'exécuter il lui fallait les ressources d'une grande bibliothèque. Il ne poussa activement son œuvre qu'après être venu se fixer, en 1768, à Édimbourg, où il fut nommé ministre de l'église des New Grey Friars, puis, de 1776 jusqu'à sa mort, ministre de Old Church. En 1774 il fut élu *modérateur* de l'assemblée générale de l'Église d'É-

cosse, et en 1781 il obtint, sur la recommandation de lord Mansfield, une pension de 100 l. s. par an. Il publia le premier volume de son *History of Great-Britain, written in a new plan*, en 1771, in-4°, le second en 1774, le troisième en 1777, le quatrième en 1781, et en 1785 le cinquième, qui conduit le récit jusqu'à l'avénement d'Henri VII. Il eut avant sa mort le temps d'achever la plus grande partie d'un autre volume, qui s'étend jusqu'à l'avénement d'Édouard VI, et qui fut publié en 1793, sous la surveillance de Malcolm-Laing. Celui-ci compléta les chapitres qui manquaient, et y ajouta un appendice. Depuis cette époque l'*Histoire* de Henry a été plusieurs fois réimprimée, en 12 vol. in-8°. Dès l'apparition des premiers volumes, elle fut violemment attaquée par Gilbert Stuart, érudit d'un mauvais caractère et d'un savoir positif, qui releva un grand nombre d'erreurs de détails. Des amis de Henry répondirent, mais ils ne purent convaincre Stuart que de trop de brutalité dans la forme. Au fond ses critiques étaient justes. L'ouvrage de Henry n'en a pas moins beaucoup de mérite. C'était la première fois qu'en Angleterre on comprenait dans un seul livre les divers éléments qui forment l'histoire complète d'une nation. Pour chaque période, l'auteur rapporte les faits à sept grandes sections : 1° Histoire civile et militaire; 2° Histoire de la Religion; 3° De la Constitution et des Lois; 4° Du Savoir et des Savants; 5° Des Arts; 6° Du Commerce, de la Marine, des Monnaies; 7° Des Mœurs et des Coutumes. Ce plan a le tort de disséminer des notions qui gagneraient à être rapprochées et groupées dans un seul tableau, mais il permit à l'écrivain de recueillir une multitude de faits que généralement les historiens dédaignent ou ignorent. Enfin, avec tous ses défauts le livre de Henry fut un grand service rendu aux études historiques, et quoique sur tous les points il ait été bien surpassé depuis, il fait honneur à son auteur. Il a été continué jusqu'au règne de Jacques I[er] par James Pettit Andrews; 1796, 1 vol. in-fol. ou 2 vol. in-8°. Boulard et Cantwell en ont donné une traduction française; Paris, 1789-96, 6 vol. in-4°. Z.

Vie de Henry, dans le sixième volume de son *History*. — Chalmers, *Gen. Biog. Diction.* — *English Cyclopædia* (*Biogr.*).

HENRY (*Patrick*), orateur et homme politique des États-Unis, né en 1736, dans le comté d'Hanovre (Virginie), mort le 6 juin 1799. Jefferson l'a proclamé le plus grand orateur du Nouveau Monde et celui qui donna l'impulsion la plus puissante à la révolution, par l'énergie entraînante de son éloquence. Malheureusement ses discours n'ont pas été recueillis; mais quelques fragments justifient l'admiration générale de ses contemporains. Rien n'annonça dès sa jeunesse le talent extraordinaire qu'il devait montrer et le rôle qu'il devait jouer dans les affaires de son pays. Sa famille avait peu d'aisance, et ses moyens d'instruction furent assez bornés. De plus, le jeune Henry avait peu de goût pour les études régulières. Sa passion était de courir les bois et de s'y livrer à la chasse et à la pêche. Hors de là il vivait dans une indolence habituelle. Après un court apprentissage, il ouvrit avec un de ses frères un petit magasin de marchand. Les affaires tournèrent mal. Le magasin fut fermé. Bien que chargé de dettes, il épousa la fille d'un petit fermier voisin : cela lui donna l'idée d'essayer l'agriculture. Il acquit donc une petite ferme. Son indolence habituelle et son aversion pour tout travail régulier, qui avaient déjà nui à sa première entreprise, furent aussi funestes à celle-ci. Après une expérience de deux ans, il vendit sa ferme à perte, et se tourna de nouveau vers le commerce. Mais ses habitudes étant restées les mêmes, il ne réussit pas davantage, et au bout de deux ans il tomba pour la seconde fois en faillite. Il avait vingt-quatre ans. Ses biographes appellent indolence les goûts qui le dominaient alors : c'était plutôt le résultat d'une activité intérieure qui n'avait pas trouvé un emploi convenable. Malgré ses échecs, il ne se laissa pas accabler par le découragement. Il résolut d'étudier le droit et de se faire avocat. A cette époque surtout, cette étude n'était ni bien longue ni bien approfondie. Après quelques mois, il se présenta devant quatre examinateurs chargés de lui délivrer un certificat. Ces juges étaient des hommes distingués dans la profession de légiste. Deux consentirent à signer, bien qu'avec beaucoup de répugnance : un troisième refusa. Enfin, par suite de vives sollicitations et surtout de promesses d'études sérieuses, il céda. Patrick Henry fut reçu avocat. Ignorant comme il l'était du droit et des formes judiciaires, il n'est pas étonnant qu'il ait attiré peu de clients. Pendant quatre ans il végéta dans l'obscurité et la gêne. Il demeurait avec son beau-père, qui tenait une petite auberge près de la cour. Quand celui-ci était absent, Henry le remplaçait pour le service de la table et de la maison. De là cette tradition qui le représente comme *bar keeper* (employé) dans une auberge, occupation qui au surplus n'est pas considérée en Amérique avec les préjugés qui existent en Europe. Enfin, se présenta une occasion qui révéla ses talents et le fit sortir de son obscurité.

Le clergé avait intenté un procès à la paroisse pour recevoir en tabac le montant de ses revenus, qui dans le principe étaient de 160 quintaux. Mais la récolte ayant été précédemment très-peu abondante, le prix était monté de trois à quatre shellings le quintal à cinquante. Les habitants de la paroisse se refusaient à payer d'après l'ancien taux. Il s'agissait de l'indemnité à fixer par individu. Le principe de la compensation étant accordé, il ne restait que la quantité à régler. La question légale ayant été jugée en faveur du clergé, vers la fin de 1763, la mesure était regardée comme un acte de simple forme. L'avocat

de la paroisse, jugeant que le point important étant décidé, ses services devenaient inutiles, s'était retiré. Ce fut alors qu'on eut recours à Henry. L'affaire avait si peu de chances de succès, qu'on ne voyait pas de danger à s'adresser à un jeune avocat sans aucune réputation. La position de celui-ci était délicate et singulière : il avait à plaider pour la première fois devant le tribunal, dont son père était président, sur une affaire déjà jugée en principe, et où son oncle, comme pasteur, était parmi ses adversaires. L'affaire avait attiré une foule considérable; les ministres surtout étaient nombreux. Henry ayant aperçu son oncle, vint à lui, et lui exprima son regret de le trouver dans la salle. « Pourquoi cela ? » dit l'oncle. — Parce que, dit Henry, je crains à ma première plaidoirie d'être intimidé par votre présence. De plus, ajouta-t-il, je serai obligé de dire certaines choses dures sur le clergé, et qu'il vous serait désagréable d'entendre. » Après quelques observations, l'oncle consentit avec bonhomie à s'absenter. La cause fut appelée. L'avocat du clergé se borna à exposer quelques arguments et la décision favorable déjà prononcée, et conclut en disant qu'une loi antérieure déterminait le chiffre de compensation. C'était le tour de Henry de parler. La curiosité était excitée au plus haut point. Il se leva d'un air embarrassé, et bégaya beaucoup dans son exorde. Bien des gens baissaient la tête, prévoyant un échec humiliant; les ministres échangeaient des regards de triomphe; son père semblait plein de confusion et de crainte. Mais ces sentiments divers furent de courte durée. A mesure qu'il parle et s'échauffe, une métamorphose s'opère en lui. Son maintien prend de la dignité, sa physionomie de l'expression, ses gestes de la grâce et de l'énergie. Ses yeux étincellent, et les accents de sa voix, donnant une nouvelle force à une éloquence brillante, passionnent et entraînent tous les auditeurs. On dit que les ministres furent tellement saisis à l'une de ses apostrophes fougueuses, qu'ils sortirent précipitamment de la salle. Son père, étonné et ravi, éprouva une si vive émotion, que les larmes coulaient sur son visage. Le jury, fasciné et entraîné, oublie les lois et les actes antérieurs, et revenant presque aussitôt, n'accorda qu'un *penny* pour toute indemnité. Une motion fut faite pour un appel; le tribunal déclara à l'unanimite le jugement définitif. L'enthousiasme du peuple était si vif, qu'au sortir de l'audience on s'empara de l'orateur et qu'on le porta en triomphe.

Ce plaidoyer donna aussitôt une brillante réputation à Patrick Henry, et il laissa dans les esprits une profonde impression. Longtemps ce fut l'usage de dire, quand on voulait faire l'éloge d'un orateur : « Il égale presque Patrick, lorsqu'il plaida contre les ministres. » Tous les témoignages s'accordent à dire que dans cette occasion son éloquence fut merveilleuse. Mais nous sommes porté à penser que les sentiments populaires étaient alors fortement prononcés contre la demande du clergé, et que cette disposition aida puissamment à l'effet du plaidoyer. Dès ce moment les affaires de Henry commencèrent à prospérer. Pour les étendre encore, il s'établit dans le comté de Louisa. Tout en se livrant à la passion de la chasse et aux courses dans les bois, il n'oubliait pas ses clients, et souvent on le vit revenir au tribunal, en veste et avec les guêtres de chasseur, plaider l'une des causes qui étaient appelée, et, si elle offrait quelque intérêt, étonner la cour et le jury par cette éloquence singulière dont la nature l'avait doué. Le moment approchait où elle allait briller sur un plus grand théâtre.

Après la guerre de Sept Ans, le ministère anglais, dans l'intention d'augmenter le revenu pour faire face à l'intérêt de la dette accrue par cette guerre, proposa et fit adopter au parlement, en 1765, une loi qui l'autorisait à imposer un droit de timbre sur les colonies. La nouvelle de cette mesure y répandit l'agitation et le mécontentement. Les colonies sont-elles représentées au parlement ? disait-on. Non. L'impôt est donc illégal. Les premiers symptômes de résistance se manifestèrent à Boston, et ces sentiments se propagèrent dans tout le pays avec tant de rapidité et de force, que les dispositions de l'esprit public en furent tout à fait changées. Une assemblée fut convoquée en Virginie pour l'examen et l'adoption de la loi du timbre. Henry y fut nommé par le comté de Louisa. Les principaux membres, qui appartenaient à l'aristocratie des planteurs, comptaient jouer le premier rôle et décider des mesures. Mais il en fut autrement. Une grande partie de la session s'était écoulée au milieu de discussions d'affaires peu importantes. Les chefs de la majorité ne voulaient pas entrer dans des mesures hardies; le parti de la couronne était encore puissant. Henry résolut de frapper un coup décisif; il présenta ses célèbres résolutions contre le projet de loi du timbre. Il ne les avait communiquées d'avance et en secret qu'à deux de ses amis. Elles déclaraient 1° que le droit du peuple de s'imposer lui-même des taxes est le caractère principal de la liberté britannique, sans lequel l'ancienne constitution ne saurait subsister; 2° que la colonie a toujours joui de ce droit, reconnu par la Grande-Bretagne; 3° qu'en conséquence, l'assemblée générale de la colonie a seule le droit de s'imposer des taxes, et que tout effort pour faire passer ce pouvoir en d'autres mains tend à la destruction de la liberté anglaise et américaine. Cette déclaration hardie frappa l'assemblée d'étonnement. Elle souleva une vive opposition de la part des principaux membres qui sentaient le pouvoir près de leur échapper. Voici comment Jefferson, alors jeune homme, et qui était présent au débat, rend compte de cette séance : « M. Henry proposa ces résolutions l'une après l'autre; elles furent appuyées par M. Johnson. Elles trouvèrent une forte opposition dans les anciens membres de l'assemblée, dont l'in-

fluence jusque alors n'avait jamais éprouvé de contradiction. Ils soutenaient que les mêmes sentiments avaient déjà été exprimés dans la précédente session, d'une manière plus conciliante, et qu'on attendait la réponse. Mais les torrents de magnifique éloquence versés par Henry, et appuyés des raisonnements solides de Johnson, entraînèrent l'assemblée. Cependant le dernier article, le plus fort de tous, ne passa qu'à la majorité d'une seule voix. Les débats qu'il suscita furent d'une extrême animation. Je n'étais encore qu'étudiant, et pendant toute la discussion je me tins entre la salle et l'antichambre. Je me rappelle distinctement que quand le résultat du scrutin eut été proclamé, j'entendis Peyton Randolphe, attorney général, dire au moment où il passait auprès de moi : « J'aurais donné cinq cents guinées pour avoir une voix de plus » ; car la chambre aurait été partagée également, et le président, dont le vote n'était pas douteux, aurait déclaré l'article rejeté ». Les procès-verbaux qui contenaient ces célèbres résolutions disparurent, on ne sait comment, peu après la session de 1765. Mais nous en avons le témoignage authentique et dans le récit de Jefferson, témoin oculaire, et dans une note de Henry lui-même, trouvée après sa mort, et qui présente une copie de ces résolutions écrite de sa main. Après avoir retracé brièvement leur adoption, à la suite des débats les plus violents, il ajoute : « Par là, le grand principe de résistance aux taxes britanniques fut généralement admis dans les colonies. Il s'en suivit une guerre, qui a fini par séparer les deux pays et donner l'indépendance au nôtre. Cela fera-t-il le bonheur ou le malheur de notre patrie? Voilà ce qui dépendra de l'usage que notre nation fera des bienfaits que la Providence nous a accordés. Si elle est sage, elle sera grande et heureuse; si elle ne l'est point, elle fera elle-même son malheur. Il n'y a que la probité qui puisse élever une nation. Lecteur, qui que tu sois, médite cela, et dans ta sphère exerce la vertu et encourage-la dans les autres. »

On a recueilli un passage hardi de son discours, et qui caractérise sa manière. Après une vive attaque contre les usurpations du ministère britannique, il insista sur les dangers auxquels le roi lui-même s'exposerait en persistant dans sa politique : — « César, dit-il, a trouvé un Brutus, Charles Ier un Cromwell, et Georges III... (ici l'orateur s'arrête, comme incertain de la fin de sa phrase; les cris de trahison s'élèvent de plusieurs parties de la salle; sans se déconcerter, et les yeux fixés sur le président, il ajoute) : Et Georges III peut s'instruire par leur exemple! (et après quelques instans, comme réponse aux cris qui s'étaient élevés). Si c'est là commettre le crime de lèse-majesté, tirez-en tout le parti que vous pourrez. »

Lord Byron fait la remarque dans ses souvenirs privés qu'en s'éveillant un matin il se trouva célèbre; on peut appliquer cette remarque à Patrick Henry. Malgré l'éclat de la cause du clergé, il était venu siéger à l'assemblée, avocat obscur à un certain degré, et donnant tout au plus de grandes espérances pour l'avenir. En retournant chez lui, quelques semaines après, il était reconnu, d'après l'assentiment général, comme le premier orateur et le premier homme d'État de la Virginie. L'année suivante le ministère Grenville fût obligé de se retirer; et sous l'administration conciliante du marquis de Rockingham la loi du timbre fut rapportée. Cette mesure produisit une vive satisfaction en Amérique. Mais la joie ne fut pas de longue durée. Une loi fut rendue pour imposer des droits sur divers articles, entre autres sur *le thé*. C'était rentrer dans l'exécution du principe que contestaient les colonies, le droit de les taxer sans leur consentement. L'opposition se ranima avec énergie. Patrick Henry, qui fit toujours partie de l'assemblée depuis sa première élection, combattit avec plus ou moins de succès. Les événements s'acheminaient vers une crise décisive. Un congrès général fut convoqué en 1774. Henry fut un des sept députés envoyés par la Virginie. De ce nombre étaient aussi Henry Lee et Washington. L'anecdote suivante montre quelles étaient les vues de Henry, et avec quelle sagacité il avait prévu dès le début l'importance de la lutte qui allait s'engager. Il se trouvait avec quelques amis chez le colonel Overton, et celui-ci, plein d'anxiété, lui demandait s'il pensait que la Grande-Bretagne poussât les colonies à la dernière extrémité, et dans ce cas, quelle serait l'issue de la guerre. « Oui, dit Henry en parcourant du regard les personnes présentes, elle nous poussera à la dernière extrémité; il n'y aura point d'accommodement; les hostilités commenceront bientôt, et il s'en suivra une guerre acharnée et sanglante. » — « Pensez-vous, demanda le colonel, que, privés comme nous le sommes, d'armes, de munitions, de navires de guerre, et d'argent pour nous en procurer, nous puissions résister avec succès aux forces considérables qu'elle enverra contre nous? » — « Pour être franc, répliqua Henry, je doute que seuls nous puissions lutter contre un adversaire aussi puissant; mais (en se levant avec une grande vivacité) croyez-vous que la France, l'Espagne et la Hollande, ennemies naturelles de la Grande-Bretagne, nous laisseront tranquillement écraser? Pensez-vous que Louis XVI restera indifférent dans une telle crise? Non, monsieur! Quand il verra, par l'énergie de notre résistance et notre déclaration d'indépendance, que nous y allons sérieusement, alors, mais pas avant, il nous enverra des secours, des flottes, des armées pour combattre avec nous; alors il conclura avec nous un traité d'alliance offensive et défensive contre notre mère dénaturée. L'Espagne et la Hollande entreront dans cette ligue; notre indépendance sera fondée, et nous obtiendrons une place parmi les nations de la terre. »

Le congrès se réunit à Philadelphie en sep-

tembre 1774. Les débats s'ouvrirent par un discours de Henry, et un autre de Henry Lee. D'après les témoignages des contemporains, ces discours étaient d'une éloquence très-énergique. Des comités furent nommés à l'effet de rédiger un projet d'adresse au roi d'Angleterre, au peuple anglais et à celui de l'Amérique anglaise. Henry et Lee s'étaient produits avec tant d'éclat qu'ils furent chargés de ces adresses. Mais il paraît que leur talent littéraire ne se trouva pas au niveau de leur talent de parole. Les projets présentés par eux parurent si peu satisfaisants, qu'on fut obligé de choisir d'autres rédacteurs.

L'année suivante, mars 1775, la Convention de Virginie se réunit de nouveau à Richmond. Les dispositions de beaucoup de membres étaient pacifiques et conciliantes. De là des demi-mesures, qui semblaient à Henry pleines de danger. Il pensait que le moment d'agir avec énergie était arrivé. Il proposa d'organiser les milices et de mettre la colonie en état de défense. Plusieurs orateurs s'opposèrent fortement à cette mesure, comme imprudente pour le moment et dangereuse pour l'avenir. Ils se flattaient de l'espoir d'arriver à un arrangement avec la mère patrie. Henry leur répondit, et soutint sa proposition dans un discours dont une portion considérable fut recueillie par un membre qui était renommé pour sa mémoire, et qui plus tard communiqua son manuscrit au biographe de Henry.

Après un exorde insinuant sur le patriotisme et les talents des orateurs qui avaient parlé contre des mesures décisives, sur la disposition naturelle des hommes à s'abandonner aux illusions de l'espérance et à fermer les yeux sur les dangers présents et à venir, il dit :

« Pour moi, je n'ai qu'un flambeau pour éclairer mes pas, et ce flambeau, c'est celui de l'expérience; je ne puis juger de l'avenir que par le passé. Et jugeant d'après le passé, qu'y a-t-il dans la conduite des ministres de la Grande-Bretagne depuis dix ans pour justifier les espérances auxquelles s'abandonnent quelques membres de cette assemblée? Est-ce le sourire gracieux avec lequel notre dernière pétition a été accueillie? Ne vous y fiez pas, messieurs; il ne peut cacher qu'un piége. Ne vous laissez pas endormir et trahir par un baiser. Demandez-vous comment cet accueil gracieux s'accorde avec les préparatifs belliqueux qui couvrent nos mers et hérissent nos côtes. Est-ce qu'il faut des flottes et des armées pour une œuvre d'affection et de réconciliation? Nous sommes-nous montrés si peu disposés à cette œuvre, que la force soit nécessaire afin de regagner notre amour? Ne nous faisons pas illusion : ce sont des instruments de guerre et d'asservissement, dernière raison dont se servent les rois! Je vous demanderai, messieurs, ce que signifie cet appareil belliqueux, si son but n'est pas de nous obliger à la soumission? Peut-on lui donner un autre motif plausible? La Grande-Bretagne a-t-elle dans cette partie du monde quelque ennemi qui exige cette accumulation de flottes et de troupes? Non, elle n'en a point : c'est contre nous seuls que cela est destiné. On n'a envoyé ces flottes que pour river ces chaînes qu'a préparées depuis si longtemps le ministère britannique. Et qu'avons-nous à leur opposer? Faut-il essayer encore des représentations? Nous en avons fait depuis dix ans. Avons-nous quelque chose de nouveau à dire? Non, rien. Nous avons présenté les choses sous toutes les faces possibles, et toujours en vain. Faudra-t-il recourir aux prières, aux humbles supplications? Quelles expressions pourrons-nous trouver qui n'aient pas été épuisées? Je vous en conjure, messieurs, ne nous faisons pas illusion plus longtemps. Nous avons fait tout ce qui était possible pour conjurer l'orage qui nous menace. Nous avons épuisé les pétitions, les représentations, les prières; nous nous sommes prosternés devant le trône; nous avons imploré son assistance pour arrêter les mains tyranniques du ministère et du parlement. Eh bien! qu'en est-il résulté? Nos pétitions, elles ont été reçues avec dédain; nos représentations, elles n'ont produit que de nouvelles violences et injures; nos prières, elles ont été rejetées; et l'insulte, l'insulte outrageante, nous a repoussés loin du trône! C'est donc en vain, après ce traitement, que nous pourrions entretenir l'espérance de la paix et de la réconciliation. Il n'y a plus à espérer. Si nous désirons être libres; si nous voulons conserver intacts les droits inappréciables que nous avons si longtemps défendus; si nous n'entendons pas abandonner lâchement la noble cause dans laquelle nous sommes engagés depuis tant d'années, et que nous avons juré de ne jamais abandonner, jusqu'à ce que le but glorieux de nos efforts soit atteint, il faut combattre! je le répète, messieurs, il faut combattre! Notre seule ressource, c'est de recourir aux armes et au Dieu des armées! — On nous dit que nous sommes faibles, que nous sommes hors d'état de nous mesurer avec un ennemi aussi redoutable. Mais quand serons-nous plus forts? Sera-ce la semaine prochaine ou l'année à venir? Sera-ce quand nous serons entièrement désarmés, quand on aura posé une sentinelle britannique devant chaque maison? Est-ce par l'irrésolution et l'inertie que nous gagnerons des forces? Aurons-nous plus de moyens de résister en restant dans un lâche repos, en nous livrant au fantôme trompeur de l'espérance, et en donnant ainsi à nos ennemis le temps de nous enchaîner? Messieurs, nous ne serons pas faibles si nous savons faire un bon usage des moyens que le Dieu de la nature a mis entre nos mains. Trois millions d'hommes armés pour la sainte cause de la liberté, et dans un pays tel que le nôtre, sont invincibles, malgré toutes les forces que notre ennemi pourrait diriger contre nous. D'ailleurs, nous ne combattrons pas seuls dans cette lutte. Il y a un Dieu juste qui veille sur la destinée des peuples; il

nous suscitera des amis qui combattront pour nous. La victoire n'appartient pas au fort seul : elle appartient aussi à l'homme prudent, vigilant et brave. D'ailleurs, nous n'avons pas de choix. Quand nous serions assez lâches pour désirer nous soustraire à la lutte, il serait trop tard. Nous ne pouvons l'éviter que par la soumission et l'esclavage. Nos fers sont forgés; nous pouvons les entendre retentir dans les plaines de Boston. La guerre est inévitable; eh bien, laissons-la venir, et acceptons-la avec courage. Ce serait peine inutile de cacher le fait. Quelques membres ont beau crier : la paix! la paix! mais il n'y a plus de paix; en réalité, la guerre a commencé! Le premier vent soufflant du nord nous apportera le bruit du cliquetis des armes. Déjà nos frères sont en campagne; pourquoi rester ici dans l'inaction? Que désirent ces messieurs? que veulent-ils? La vie est-elle si chère et la paix si douce qu'on doive l'acheter au prix des chaînes et de l'esclavage? Que Dieu nous en préserve! J'ignore quelle résolution d'autres peuvent prendre; quant à moi (avec la plus grande énergie) qu'on me donne ou la liberté ou la mort! »

Cet éloquent discours entraîna la Convention. La motion d'organiser et d'armer la milice fut adoptée sur-le-champ, et un comité, dont étaient membres Patrick Henry et Washington, fut nommé pour proposer un plan à ce sujet. Le rapport fut fait, le plan adopté, et bientôt la Convention se sépara. Retourné dans ses foyers, Patrick Henry trouva une autre occasion de se montrer. Lord Dunmore avait fait enlever pendant la nuit à Williamsburg vingt tonneaux de poudre appartenant à la colonie. Instruit de ce fait, Henry soulève les habitants de son comté et des comtés voisins, et à la tête de 5,000 hommes il marche sur Williamsburg pour forcer le gouverneur à restituer les munitions. Celui-ci, intimidé par la fermentation publique, promit une indemnité et fut obligé de la payer. Mais peu après il adressa au peuple une proclamation où il dénonçait un *certain Patrick Henry* comme coupable de trahison et invitait chacun à se mettre en garde contre ce rebelle. Pourtant aucune poursuite ne fut dirigée contre lui, et Henry, nommé membre au congrès siégeant à Philadelphie, se rendit à son poste. On ne sait rien du rôle qu'il y joua, et bientôt survinrent en Virginie des événements qui réclamèrent ses services d'une autre manière. Il ne retourna plus au congrès.

Cependant, les milices s'étaient rassemblées. Henry fut nommé l'un des deux colonels de la force armée; il n'avait aucune expérience de l'art militaire, mais l'enthousiasme était pour lui. Il n'occupa ce poste que quelques mois, et donna sa démission au printemps de 1776, par suite de quelques différends avec son collègue Woodford. La milice témoigna les plus vifs regrets de sa retraite, et lui en donna des témoignages publics. Il est douteux que Henry eût pu rendre de grands services à la Virginie comme officier. Sa partie brillante était l'éloquence, et sa véritable place les assemblées publiques. Les relations entre la métropole et les colonies étant rompues, la Virginie nomma une Convention, qui bientôt établit une nouvelle constitution. Le pouvoir exécutif y était confié à un magistrat suprême, avec le titre de gouverneur, nommé chaque année, mais rééligible trois ans de suite. A la majorité de soixante voix sur cent, Henry fut nommé premier gouverneur du nouvel État, et il alla occuper le palais où lord Dunmore l'avait signalé peu auparavant comme démagogue. Son élection fut reçue avec grande faveur par le public et surtout par les troupes. Les deux régiments qu'il avait récemment commandés vinrent lui apporter leurs félicitations. Ainsi dans le court espace de treize ans qui s'étaient écoulés depuis son plaidoyer contre le clergé en 1763, Patrick Henry s'était élevé de la position d'obscur avocat, en passant par les assemblées, le congrès et le commandement des troupes, jusqu'à la suprême magistrature de son État, et cela sans intrigues, sans appui de famille, par le seul effet de l'éloquence et du caractère. Il avait été assailli maintes fois par les traits envenimés de l'envie; mais sa réputation en triompha. Trois fois de suite il fut réélu à la dignité de gouverneur de l'État. L'administration des affaires demande avant tout du jugement et du travail, et ses talents, qui étaient surtout oratoires, eurent peu d'occasion de s'y développer. Ce fut dans ce temps qu'une lettre anonyme l'invita à entrer dans une ligue formée par quelques généraux et membres du congrès pour enlever à Washington le commandement en chef de l'armée. L'intrigue avait été habilement ourdie, et avait en secret choisi un autre général. Sans hésiter, Henry envoya la lettre à Washington, en lui exprimant la haute estime qu'il avait pour ses talents, ses services et son caractère. Le général en chef l'en remercia affectueusement; mais l'année suivante le général qu'on voulait lui opposer ayant éprouvé des échecs dans le sud, les meneurs sentirent qu'il y aurait pour eux danger et humiliation à braver l'opinion publique, et l'intrigue échoua.

Sorti de l'administration, Henry fut appelé de nouveau à l'assemblée, et reprit activement l'exercice de sa profession. Il fut chargé de beaucoup d'affaires importantes; sa fortune privée, jusque là médiocre, commença à s'améliorer. La paix ayant été conclue avec l'Angleterre en 1783, les affaires intérieures occupèrent surtout l'attention des législatures. Dans celle de Virginie, Henry proposa de permettre aux réfugiés, que leur attachement à la mère patrie avait forcés à l'exil, de rentrer dans leurs foyers. Les passions qui avaient présidé à la lutte étaient encore très-échauffées; cette mesure éprouva donc une violente opposition. Le président de l'assemblée, s'adressant à Henry en personne, exprima sa surprise qu'un homme tel que lui,

qui s'était montré un champion aussi ardent de l'indépendance, vint maintenant défendre la cause de mauvais citoyens et de traîtres. La réponse de Henry fut un nouveau triomphe. Dans un discours plein de tact, de logique et de vues élevées, il montra que, l'indépendance assurée, les anciens ressentiments devaient être sacrifiés sur l'autel de la patrie; que le pays avait besoin avant tout d'habitants pour en développer les ressources et les richesses; qu'on devait les attirer de toutes les parties de l'Europe par des lois sages et libérales; que les États-Unis devaient être non-seulement l'asile de la liberté, mais l'asile de tous les opprimés, de tous ceux qui étaient disposés à chercher dans le travail l'amélioration de leur sort et une honorable fortune; que les réfugiés étant en général des hommes entreprenants pouvaient être plus utiles que nuisibles à l'État, et que, placés dans des circonstances nouvelles, ils reviendraient promptement de leurs anciennes illusions. Toutes ces raisons, très-justes en elles-mêmes, et développées avec une éloquence vive et pleine d'éclat, firent triompher la mesure de rappel. Henry avait montré une haute intelligence des vrais intérêts du pays à cette époque, et aussi un esprit prévoyant et libéral relativement à l'avenir. Peu après, il défendit dans le même esprit une proposition dont l'objet était d'abolir les restrictions de commerce avec l'Angleterre. On craignait que la libre admission des navires anglais n'exclût le commerce des autres nations et ne privât le pays des avantages de la concurrence. Henry réfuta cette opinion avec une grande force, et conclut en réclamant la liberté du commerce, doctrine moins familière alors au public qu'elle ne l'est aujourd'hui. « Et pourquoi enchaîner le commerce? dit-il. Un homme chargé « de chaînes est courbé sous leur poids; il est sans « ressort et sans énergie; mais que ses membres « soient dégagés de fers, il se tiendra debout et « ferme. Point de chaînes pour le commerce; « qu'il soit libre comme l'air! Son essor s'étendra « sur le monde entier, et sur les ailes des vents « il reviendra de tous les points de l'horizon ap- « porter en ce pays les bienfaits de l'abondance. »

En décembre 1786, Henry fut nommé par la législature un des délégués à la Convention qui devait réviser les articles de l'Union entre les États. Mais déjà le soin de ses affaires privées lui avait fait refuser sa réélection comme gouverneur, et il ne put accepter cette nouvelle mission. Lorsque la Convention nationale, qui se réunit en 1787 à Philadelphie, eut terminé ses travaux, une Convention d'État fut convoquée en Virginie pour examiner la constitution proposée. Henry y fut appelé. Elle siégea à Richmond en 1788. Les débats y furent graves et passionnés : deux partis étaient en présence; l'un approuvait et défendait avec force les principes et les articles qui fortifiaient le pouvoir exécutif; l'autre voyait dans le pouvoir du président un grave danger pour l'indépendance des États et la liberté du peuple. Henry fut un de ceux qui attaquèrent avec le plus d'énergie des priviléges qu'il regardait comme excessifs et tendant à la monarchie. L'expérience n'a pas justifié les craintes qui suscitèrent son opposition. Ces discussions approfondies, auxquelles prirent part les hommes les plus distingués des deux partis, se prolongèrent un mois. La constitution fut adoptée sans amendements, et bien que les modifications proposées par Henry n'eussent point prévalu, sa popularité n'en souffrit point. Peu d'années après, il fut encore élu gouverneur par la législature, mais il n'accepta point cette dignité. Il avait résolu de ne plus prendre de part active aux affaires publiques. Il se borna à exprimer de temps en temps dans des occasions publiques son opinion sur certaines lois et mesures du congrès ou de l'administration. Il ne sortit de sa retraite qu'en 1799, malgré les infirmités de son âge. L'année précédente, la législature avait adopté des résolutions de nature à produire des troubles graves par la collision de deux partis. Inquiet sur l'explosion probable d'une guerre civile, et pressé par une lettre de Washington, Henry se présenta aux élections pour l'assemblée d'État, et fut élu par une grande majorité; ce fut son dernier triomphe politique. Il ne vécut pas assez pour occuper son siége, et mourut le 6 juin. Ses opinions s'étaient modifiées. A cette époque il avait de puissantes raisons pour donner son appui au système de gouvernement qu'il avait attaqué avec tant d'énergie quelques années auparavant.

Henry était de haute taille et d'un air imposant. Son front était élevé et large. Sa figure, sérieuse, réfléchie et fortement marquée par les traces de profonde méditation, était très-mobile, et passait facilement d'une expression grave à un sourire. Le trait le plus remarquable en lui, c'était les yeux, d'un bleu foncé et d'un grand éclat, réfléchissant tour à tour les sentiments les plus opposés, et d'où semblaient jaillir des flammes, dans les moments où il s'abandonnait aux transports de son éloquence. Sa voix était pleine, pénétrante et d'un timbre agréable. Il avait donc toutes les qualités physiques de l'orateur, auxiliaires si puissants du talent. Mais ce qui le distinguait surtout, c'était la chaleur d'âme, l'énergie, l'entraînement qui animaient ses discours, quand il avait à parler sur des sujets de grand intérêt et dans de graves circonstances. Par là il fut supérieur à tous les orateurs de son époque, dont la plupart étaient très-distingués. On a dit que ses discours étaient des improvisations où l'éloquence lui arrivait comme par inspiration, et que ses connaissances en histoire et en politique étaient fort limitées. C'est une double erreur. Sans doute il avait reçu du ciel ce feu sacré qui est le propre de l'orateur; mais il avait cultivé avec soin ses talents naturels par la lecture, la réflexion et un exercice constant au barreau, dans les *meetings* populaires, au sein des assem-

blées législatives. Dès l'âge de trente ans, il avait lu surtout les ouvrages historiques, et il trouvait un attrait particulier dans l'histoire romaine. Par l'habitude d'observation des hommes et des choses, il acquit une sagacité si prompte et si juste, qu'une entrevue ou deux lui suffisaient pour apprécier le caractère ou la valeur morale de ceux avec lesquels il s'était entretenu.

Aucun portrait ressemblant n'existe de cet orateur célèbre; aucun monument, statue ou tombeau ne lui a été élevé par la Virginie. On pourrait dire la même chose pour les hommes supérieurs, Washington excepté, qui ont illustré l'époque de la révolution d'Amérique. Aucun d'eux n'a été honoré par ces témoignages publics qui rappellent la gloire et les vertus de grands citoyens, comme exemple et leçon pour la génération vivante. Un Virginien, M. Wirt, a donné en 1817 une biographie très-developpée, sous le titre de *Esquisses de la vie et du caractère de Patrick Henry*, 2 vol. in-8°. On y trouve des faits curieux, mais trop de rhétorique et d'emphase. Ce travail a servi de base à une biographie de 200 pages, élégante et judicieuse, rédigée par M. Alex. Everett pour la *Biographie Américaine* de Sparks. C'est principalement ce résumé que nous avons consulté. J. Chanut.

Alex. Everett, *Life of Patrick Henry*.

HENRY DE RICHEPREY (*Jean-François*), ingénieur français, né en 1751, à Nancy, mort à Cayenne, en 1787. Fils d'un avocat, il était destiné à l'état militaire; mais on lui proposa d'aller coopérer au cadastre de la Corse, et il devint ingénieur, et fut plus tard directeur des opérations cadastrales de la haute Guienne. A son retour d'un voyage en Italie, il adressa au ministre des finances des mémoires dans lesquels il comparait les avantages naturels de la Corse avec ceux du Milanais, du royaume de Naples et de la Toscane. Auteur d'une méthode cadastrale qui devint un modèle, et qui fut approuvée par l'Académie des Sciences, il y fit entrer d'excellents éléments de statistique. En 1785 il se rendit à Cayenne, pour concourir à un essai d'affranchissement des nègres sur une propriété de La Fayette. Le climat l'emporta en peu de temps. On a de Henry de Richeprey: *Description des terres de la haute Guienne*; Villefranche, 1785; — *Description des mines de charbon de la haute Guienne*; — *Description géométrique du Vésuve*. — Une *Description des charbonnières embrasées du Rouergue*, qui lui avait été demandée par l'École des Mines, a été publiée par extrait dans le *Journal des Voyages* de mai 1819. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* de 1784 un rapport sur la méthode de cadastre de Henry de Richeprey. J. V.

Delpon, *Essai biographique sur Henry de Richeprey*, couronné par la Société royale d'Agriculture de Paris, en 1824; Cahors, 1833.

HENRY (*Gabriel*), écrivain ecclésiastique français, frère du précédent, né à Nancy, en 1753, mort en 1835. Il fit en partie ses études dans le Palatinat. Reçu docteur en théologie, il fut d'abord vicaire à l'église Saint-Benoît à Paris, puis curé à Laneuveville, près de Nancy. Quoique partisan de la révolution, il ne voulut pas prêter serment à la constitution civile du clergé, et s'expatria. Après plusieurs années de voyage, il s'arrêta à Iéna, où les catholiques le prirent pour curé. Il était dans cette ville à l'époque de la bataille qui en prit le nom (en 1806). Reconnu pour Français, il fut amené au quartier général, et bien traité par Napoléon, ce qui donna lieu à des bruits fâcheux. Deux ans après, à la suite des conférences d'Erfurt, il fut nommé chanoine de cette ville et chevalier de la Légion d'Honneur. En 1813 les Prussiens, convaincus qu'il avait rendu des services à l'armée française, le firent enlever et conduire en Silésie. Rendu à la liberté, il dut néanmoins quitter la Prusse, et obtint à Aschaffenbourg une place de professeur de langue française au lycée. Le roi de Bavière lui accorda une pension en 1831. On a de G. Henry: *Correspondance de deux Ecclésiastiques catholiques sur la question : Est-il temps d'abroger la loi du célibat des prêtres?* Paris, 1807, in-12; — *Histoire de la Langue Française*; Paris, 1812, 2 vol. in-8°; — *Petite Bibliothèque française et allemande, à l'usage des deux sexes*; Stuttgard et Tubingue, 1820, 12 vol. in-12. — Il a donné des articles de grammaire au Journal de Gutsmuths et traduit le *Guide d'Heidelberg*, le *Guide du Rhin* et l'*Histoire naturelle du cheval*, par M. d'Alton. J. V.

Feller, *Biogr. universelle, ou dict. histor.*, édition revue par M. Weiss, suppl. — Quérard, *La France littéraire*.

HENRY (*N.....*), pédagogue français, du dix-neuvième siècle, mort à Nancy. Il était engagé dans les ordres sacrés et proviseur du lycée de Nancy. On lui doit : *Leçons sur les principaux points de Grammaire Française*; Nancy, 1807, in-8°; — *Discours de Cicéron, traduits et analysés*; Nancy, 1808, in-8°. J. V.

Feller, *Biogr. univ., ou dict. histor.*, édition revue par M. Weiss. — Quérard, *La France littéraire*.

HENRY (*Pierre-François*), publiciste français, né à Nancy, le 28 mai 1759, mort à Paris, le 12 août 1833. Après avoir fait de bonnes études dans sa ville natale, et s'être fait recevoir avocat, il joua avec succès sur quelques théâtres de société, crut avoir une vocation pour l'art dramatique, et ne craignit pas de débuter devant le public lyonnais. L'humiliante leçon qu'il reçut alors le ramena à Nancy et vers un ordre d'idées plus sérieux. La révolution éclata bientôt: il s'en montra dévoué partisan, et fut élevé à plusieurs fonctions municipales. En 1790, il vint rendre compte à l'Assemblée nationale de l'insurrection de Nancy, et prouva que les habitants y étaient restés étrangers. Il possédait les qualités d'un bon écrivain· néanmoins on lui a ap-

pliqué une épigramme terminée par ces deux vers :

Il traduit avec élégance,
Mais ne sera jamais traduit.

On a de lui : *Œuvres politiques* de James Harrington, avec *sa vie* par Tolland, trad. de l'anglais; Paris, 1789, 3 vol. in-8°; — *Voyage autour du monde sur le vaisseau l'*Endeavour, trad. de l'anglais de Parkinson; Paris, 1795-1797, 2 vol. in-8°, fig.; — *Le Château mystérieux;* 1798; — *Voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guyanne*, trad. du capitaine J.-G. Stedman et de William Thomson, suivi du *Tableau de la colonie française de Cayenne;* Paris, an VII (1799), 3 vol. in-8°, avec un atlas de 44 pl. in-4°; — *La Route de l'Inde;* 1799; — *Voyage aux Sources du Nil en Nubie et en Abyssinie pendant les années* 1767-1773, trad. abrégée de l'anglais (*Travels to discover the sources of the Nile, the years* 1767-1773; Édimbourg, 5 vol. in-4°, de James Bruce); Paris, 1806, 9 vol. in-18, avec 22 pl. et une carte : cet ouvrage fait partie de la *Bibliothèque portative des Voyages;* — *Anna, ou l'héritière galloise*, trad. de l'anglais (*Anna, or memoirs of a Welch heiress*), de mistress Agnès-Maria (1) Bennett); Paris, 1800, 4 vol. in-8°; — *Voyage en Norvège, en Danemark et en Russie*, trad. de l'anglais de Swinton et William Thompson, suivi d'une lettre de Richer-Serizy sur la Russie; Paris, 1797 et 1801, 2 vol. in-8°; — *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre*, depuis l'invasion de Jules César jusqu'au combat naval d'Aboukir, en forme de lettres d'un père à son fils, trad. de l'anglais de Olivier Goldsmith; Paris, 1801, 2 vol. in-12, avec 18 portraits; — *Voyage de découvertes à l'océan Pacifique du nord et autour du monde, exécuté en* 1790-1795; trad. de l'anglais de Georges Vancouver; Paris, an X (1802), 6 vol. in-8°, avec atlas de 26 cartes; — *Histoire du Directoire exécutif de la république française, depuis son installation de l'an* IV (1795), *jusqu'au* 18 *brumaire an* VIII (9 novembre 1799); Paris, 1801, 2 vol. in-8°; — *Voyage à l'île de Ceylan fait dans les années* 1797 *et* 1800, *contenant l'histoire, la géographie, et la description des mœurs des habitants, ainsi que celle des productions naturelles du pays;* suivi de la *Relation* d'une ambassade envoyée en 1800, avec pl. et carte, trad. de l'anglais de Robert Percival; Paris, 1804, 1808, 2 vol. in-8°; — *Mémoires politiques et littéraires sur les principaux événements arrivés depuis le traité de Campo-Formio jusqu'au traité d'Amiens*, contenant les relations des campagnes de l'an VIII et de l'an IX, en Allemagne, en Italie, en Suisse, en Hollande, en Syrie, en Égypte, et dans l'Inde, l'histoire de la confédération du nord, et le précis des négociations qui ont eu lieu entre les diverses puissances belligérantes, trad. de l'anglais de T.-E. Ritchie; Paris, 1804, 2 vol. in-8°; — *Voyage au Cap de Bonne-Espérance*, fait dans les années 1796 et 1801, contenant l'histoire de cette colonie, depuis sa fondation jusqu'en 1795, où les troupes britanniques s'en emparèrent; les différents systèmes d'administration qu'y ont adoptés les Hollandais et les Anglais; la géographie et la description de toutes les productions naturelles du pays; le tableau des mœurs et coutumes des habitants de toutes les classes et de toutes les couleurs; et enfin le détail des avantages que cet établissement peut procurer, sous le rapport de la politique et sous celui du commerce, trad. de l'anglais de R. Percival; Paris, 1805-1806, in-8°; — *Vie de Georges Washington, général en chef des armées américaines durant la guerre de l'Indépendance, et président des États-Unis d'Amérique*, composée sur ses mémoires, qu'il a légués à son parent le très-honorable Bushord-Washington, précédée d'un *Précis de l'Histoire des Colonies fondées par les Anglais sur le continent de l'Amérique septentrionale*, trad. de l'anglais de John Marshall, président de la cour suprême de justice des États-Unis; Paris, 1807, 5 vol. in-8°, et atlas de 16 pl.; — *Vie et Pontificat de Léon X*, trad. de l'anglais de William Rosceo; Paris, 1808 et 1813, 4 vol. in-8°; — *Voyages au Pérou, faits dans les années* 1791 *à* 1794 *par les PP. Manuel Sobrevleda et Narcisso y Barcelo*, précédés d'un tableau de l'état actuel de ce pays, sous les rapports de la géographie, de la topographie, de la minéralogie, du commerce, de la littérature et des arts, des mœurs et coutumes de ses habitants de toutes classes, trad. de l'anglais de John Skienner; Paris, 1809, 2 vol. in-8°, avec atlas de 12 pl. et carte; — *Histoire de la Maison d'Autriche*, depuis Rodolphe de Hapsbourg jusqu'à la mort de Léopold II (1218-1792), trad. de l'anglais (*History of the House of Austria;* Londres, 1792 et 1817, 3 vol. in-4°), de William Coxe; Paris, 1810, 5 vol. in-8°; — *Voyage dans l'Indoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge, en Abyssinie et en Égypte durant les années* 1803-1806, trad. de l'anglais du comte Georges Valentia; Paris, 1813; — *Voyage en Abyssinie*, exécuté dans les années 1809 et 1810, trad. de l'anglais de Henri Salt; Paris, 1816, 2 vol. in-8°, avec atlas de 33 planches, 4 vol. in-8°, avec atlas de 36 pl. et 2 cartes; — *Bibliothèque portative des Voyages*, années 1817 et suivantes. — Plusieurs autres ouvrages d'Henry ont paru sans nom d'auteur. Il a composé la *Description de l'Italie, de la Hollande, de l'Arabie, de la Perse, de l'Inde et de l'Amérique septentrionale*, pour la *Géographie universelle* publiée par Mentelle et Malte-Brun; Paris, 16 vol. in-8°. L—z—e.

Martyrologe littéraire; Paris, 1816, in-8°. — Quérard, *La France littéraire.*

(1) Et non *Elisa Bennet*, comme la nomme M. Quérard.

HENRY (*Jean*), pasteur allemand, d'origine française, né à Berlin, le 27 octobre 1761, mort le 3 octobre 1831. Entré de bonne heure dans la carrière ecclésiastique, il fut attaché dès 1783 comme prédicateur à l'église française de Brandebourg. En 1795 il passa avec la même qualité à l'église française de Berlin; il fut nommé la même année directeur du musée des antiquités, médailles et beaux-arts. L'année suivante, il devint bibliothécaire du roi, place qu'il occupa jusqu'en 1816. En 1819 il fut nommé président du synode provincial français. Il est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Considérations sur les rapports entre l'Église et l'État, et sur la meilleure forme du gouvernement ecclésiastique, suivies d'un sermon pour l'ouverture du synode provincial, prononcé à Berlin, dans le temple de Fredericstadt, le* 17 *août* 1819; Paris, 1820, in-8°; — *Die Ueberschwemmung in Ost-und West-Preussen in Frühling* 1829, *eine Predigt;* Berlin, 1829, in-8°; — *Geist und Leben der Kirche am* 25 *Juni* 1530, 1630, 1730, *und* 1830; Berlin, 1830, in-8°. J. V.

MM. Haag, *La France protestante*. — Quérard, *La France littéraire*.

HENRY (*Paul-Émile*), écrivain religieux allemand, d'origine française, fils du précédent, né à Potsdam, le 22 mars 1792, mort à Berlin, le 24 novembre 1853. Il fit ses classes au collége français de Berlin, et s'attacha surtout à l'étude de l'hébreu. Reçu ministre à Neufchâtel en 1813, il vint l'année suivante à Paris, où son père, en qualité de conservateur du cabinet de curiosités du roi de Prusse, avait été appelé pour reconnaître et reprendre les objets enlevés à la Prusse par Napoléon. A son retour à Berlin, Henry fut nommé catéchiste de la Maison des Orphelins, et en 1826 il devint pasteur de l'église de Fredericstadt et directeur du séminaire français. On lui doit une *Vie de Calvin* (en allemand); Berlin, 1844; — une traduction en allemand de la *Confession de foi des églises reformées de France*, avec une préface; Berlin, 1845. Il avait préparé, comme supplément à la *Vie de Calvin*, un recueil de lettres du réformateur; la mort ne lui permit pas de mettre la dernière main a ce travail. J. V.

MM. Haag, *La France protestante*.

HENRY (*Noël-Étienne*), pharmacien chimiste français, né à Beauvais (Oise), le 26 novembre 1769, mort du choléra, à Paris, le 30 juillet 1832. Fils d'un commerçant peu aisé et chargé de famille, il commença son éducation au collége de sa ville natale, et vint la terminer comme boursier au collége de Navarre à Paris. Ses études achevées, il choisit la carrière médicale, et s'occupa surtout de chimie et de pharmacie. En 1793, il entra comme élève à l'hôtel-Dieu, tout en suivant les cours du Jardin des Plantes et de l'École de Pharmacie. En 1797 il fut nommé sous-chef de la pharmacie centrale des hôpitaux, et succéda à Demachy, fondateur de cet établissement. En 1804 il fut nommé professeur à l'École de Pharmacie; et en 1814 et 1815 il fut chargé de l'organisation et de l'approvisionnement des hôpitaux temporaires établis à Paris et dans les environs. La pharmacie centrale lui dut en grande partie son succès. Chargé par le conseil général des hospices de la surveillance du service pharmaceutique dans les hôpitaux et les bureaux de bienfaisance, il devint membre de l'Académie de Médecine et secrétaire de la commission des remèdes secrets. Des tracasseries l'amenèrent vers la fin de sa vie à donner sa démission. On a de lui : *Manuel d'Analyse chimique des Eaux minérales, médicinales, et destinées à l'économie domestique;* Paris, 1825, in-8° (avec son fils); — *Pharmacopée raisonnée, ou traité de pharmacie pratique et théorique* (avec G. Guibourt); Paris, 1828, 2 vol. in-8°. Henry a coopéré à la rédaction du *Codex medicamentarius*, ainsi qu'à la traduction de cet ouvrage, qui a été imprimée en 1819. Il était un des rédacteurs des *Annales de Physique et de Chimie*, du *Journal de Pharmacie et des sciences accessoires*, et du *Mémorial encyclopédique*. Il a publié dans les *Mémoires de la Société d'Agriculture : Rapport sur l'ouvrage de M. Parent-Duchâtelet relatif à l'influence du rouissage du chanvre sur la santé des habitants ; — Sur la propriété fébrifuge qu'on attribue à l'écorce du marronnier et aux marrons d'Inde ; — Sur la manière de suspendre la fermentation du moût de raisin ; — Procédés avantageux pour retirer le pastel de l'*isatis tinctoria; — *Moyen de purifier le miel à l'aide de la craie et du charbon animal ; — Analyse de plusieurs terres arables ; — Indication de moyens très-simples pour reconnaître la proportion de fécule de pommes de terre que les boulangers mélangent avec la farine de froment ; — De l'analyse des différentes espèces de blé comparées au blé d'Odessa, aujourd'hui répandu en Europe*. On lui doit aussi : *Procédés pour extraire la strychnine de la noix vomique ; — Mémoire sur les parties colorantes du safran ; — Découverte d'un principe cristallin dans l'extrait de gentiane ; — Essais sur les éthers sulfurique, acétique, hydrochlorique et sulfureux ; — Essai sur l'action exercée par la kininę et la cinchonine sur la matière colorante du vin rouge*, etc. J. V.

Blondeau, *Notice nécrologique sur Noël-Étienne Henry*. — *Fastes de la Pharmacie française en* 1830. — Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La Littér. française contemporaine*.

* **HENRY** (*Étienne-Ossian*), chimiste français, fils du précédent, né à Paris, le 27 novembre 1798. Il apprit la chimie, sous la direction de son père, à la pharmacie centrale et à l'École de Pharmacie de Paris. Agrégé à l'École de Pharmacie de Paris, et membre de l'Académie de Médecine, il remplit pendant douze ans les

fonctions de sous-chef à la pharmacie centrale des hôpitaux et hospices civils, et passa ensuite à la direction du laboratoire de l'Académie de Médecine, comme chef de ses travaux chimiques. On lui doit un procédé pour obtenir en grand le sulfate de quinine, procédé qui lui a valu un des prix Montyon; un moyen pour obtenir en poudre impalpable le mercure doux ou calomel à la vapeur, à la manière anglaise; un grand nombre d'analyses d'eaux minérales importantes, telles que celles d'Enghien, de Vichy, de Challes (Savoie), de Cransac, d'Évaux, de Forges, etc.; la découverte de la présence de l'iode dans diverses conferves et dans plusieurs eaux alcalines ou sulfureuses, comme celles de Vichy, d'Évaux, de Baréges, de Barzun, de Cauterets, etc.; la découverte de la lithine dans les eaux de Vichy, d'Évaux, de Saint-Nectaire, etc.; un procédé particulier d'analyse organique, et principalement un mode pour doser l'azote en volumes; un procédé de chlorométrie; des travaux sur l'urée extraite de l'urine humaine; des recherches sur les écorces du quinquina pour y reconnaître l'état dans lequel y existent les alcaloïdes quinine et cinchonine; la découverte dans la moutarde blanche d'un principe cristallisé sulfuré, nommé *sinapine*. Il a publié en commun avec Boutron-Charlard, Garot, Blondeau, Payen, Chevallier, Soubeyran et Plisson, des recherches sur l'embryon du ricin; sur les alcaloïdes vénéneux de la ciguë et du tabac (conicine et nicotine); sur le principe vénéneux de la racine de manioc; sur le lait de vache comparé à ceux d'ânesse, de femme et de chèvre; sur les principes sucrés de la patate douce; sur les matières organiques azotées, neutres, etc. Il a fait paraître avec son père un *Manuel d'Analyse chimique des Eaux minérales*, et rédigé tous les articles chimiques, pharmaceutiques et d'histoire naturelle du *Dictionnaire de Médecine* traduit de Nysten. On a en outre, de lui : *Examen critique d'une nouvelle analyse de l'eau d'Enghien, faite par M. Longchamp, en réponse à ce chimiste;* Paris, 1826, in-8°; — *Pharmacopée française, ou code des médicaments, nouvelle traduction du* Codex medicamentarius, sive pharmacopæa gallica, *avec des notes et additions, et suivie d'une table synoptique des eaux minérales de France* (avec M. F.-S. Ratier); Paris, 1827, in-8°; — *Note au sujet des falsifications du sulfate de quinine;* Paris, 1829, in-8°; — *Mémoire sur l'analyse organique et procédés pour l'effectuer* (avec M. A. Plisson); Paris, 1830, in-8°; — *De l'action du tannin sur les bases salifiables organiques, et applications qui en dérivent;* Paris, 1835, in-8°; — *Quelques généralités sur les eaux minérales de Pougues* (Nièvre) (avec M. Boullay); — *Recherches sur les lactates* (avec M. Cap); — *Mémoire sur le lait* (avec M. Chevallier); — *Analyse chimique des eaux minérales ferro-manganésiennes de Cransac* (Aveyron) (avec M. Poumarède); Paris, 1841, in-8°; — *Examen chimique et médicinal du Monesia* (avec MM. Bernard-Derosne et J.-F. Payen); Paris, 1841, in-8°; — *Analyse chimique de l'eau minérale naturelle des sources d'Évaux* (Creuse); Paris, 1844, in-8°; — *Analyse de l'eau naturelle ferrugineuse de Forges-les-Eaux* (*Seine-Inférieure*). *Eau minérale ferro-crénatée;* Paris, 1845, in-8°; — *Comme on vous place à Paris, ou des bureaux de placement : avis aux maîtres, employés et domestiques sur le danger de s'adresser à la plupart des placeurs, et des manœuvres qu'ils emploient pour escroquer les personnes sans place;* Paris, 1846, in-18; — *Analyse chimique des Eaux qui alimentent les fontaines publiques de Paris* (avec M. Boutron-Charlard); Paris, 1848, in-8°. MM. O. Henry et A. Chevallier ont revu et corrigé l'*Instruction pour l'usage du galactomètre centésimal et du lactomètre*, etc., par M. H. Dinocourt; 1846. M. O. Henry est un des rédacteurs du *Journal de Physique et de Pharmacie*. Il a donné : *Exposé d'un rapport sur l'efficacité des eaux de Vichy contre la pierre* (avec M. Ch. Petit); — *Analyse chimique de l'eau alcaline iodurée de Challes en Savoie;* — *Mémoire sur l'état de combinaison du soufre dans les eaux minérales des Pyrénées.* J. V.

Sachaille, *Les Médecins de Paris*. — V. Lacaine et Ch. Laurent, *Biographies et Nécrologies des hommes marquants du dix-neuvième siècle*, tome III, p. 300. — Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La Littér. franç. contemporaine*.

HENRY (*William*), médecin et chimiste anglais, né à Manchester, le 12 décembre 1775, mort le 2 septembre 1836. Son père, Thomas Henry, médecin et pharmacien de Manchester, cultiva avec zèle la chimie, traduisit les *Mémoires* de Lavoisier sur l'air atmosphérique, et fut l'un des fondateurs de la Société Philosophique de Manchester. William Henry étudia successivement à Manchester, à York, à Édimbourg où il fut reçu docteur en médecine en 1807. Il pratiqua ensuite l'art médical dans sa ville natale, et abandonna cette profession pour diriger l'établissement chimique créé par son père. Le docteur Henry publia dans les recueils de la Société Royale et de la Société Philosophique de Manchester, et dans divers journaux scientifiques, des mémoires intéressants, parmi lesquels on remarque des *Recherches sur le gaz acide muriatique* (*Philosophical Transactions*, 1800); des *Expériences sur la quantité de gaz absorbée par l'eau à différentes températures* (1803); la *Description d'un appareil adapté à la combustion d'une plus grande quantité de gaz que ceux qui pouvaient être brûlés dans les tubes eudiométriques* (1808). Ses communications à la Société Royale lui valurent le titre de membre de cette compagnie en 1808, et en 1809 le prix de sir Godfroy Copley. William Henry était égale-

ment remarquable par l'étendue de ses connaissances, sa rare pénétration et l'admirable habileté pour les expériences. On a de lui des *Elements of experimental Chemistry*, qui sont populaires en Angleterre. Z.

English Cyclopædia (Biography).

HENRY (Dom *Marie-Joseph*), historien français, né à Entrevaux (Basses-Alpes), le 15 juin 1778, mort le 3 octobre 1850. Il fut archiviste de la ville de Toulon, conservateur de la bibliothèque de Perpignan, correspondant des comités historiques du ministère de l'instruction publique, de la Société des Antiquaires de France et de divers autres corps savants. Il est auteur des ouvrages suivants : *Mémoire sur la Marine des Anciens*; Paris, 1817, in-8° ; — *Recherches sur la Géographie ancienne et les Antiquités du département des Basses-Alpes*; 1818, avec cinq cartes ; — *Recherches sur la voie de Rome en Espagne, à travers le Roussillon, et examen critique de l'itinéraire d'Antonin, depuis Narbonne jusqu'aux trophées de Pompée*; 1820, in-8° ; — *Relations historiques des malheurs de la Catalogne et Mémoires de ce qui s'est passé à Barcelone en 1821 pendant que la fièvre jaune y a exercé ses ravages*; 1822, in-8°, avec 2 pl. ; — *Lettre à M. Champollion-Figeac le jeune sur l'incertitude de l'âge des monuments de l'Égypte et sur l'histoire physique, politique et religieuse de l'Égypte avant l'invasion de Cambyse*; 2 vol. in-8° ; — *Histoire du Roussillon, comprenant l'histoire du royaume de Majorque*; 1835-1836, 2 vol. gr. in-8° ; — diverses notices, qui ont paru dans le *Mémorial de l'Industrie*, sous le titre de *Lettres roussillonnaises*. Il a pris part à la rédaction de la *Revue encyclopédique* (1821) ; — *Annuaire de la ville de Toulon*, année 1840 ; — le *Guide du Roussillon, ou itinéraire du voyageur dans le département des Pyrénées-Orientales*, etc.; 1842, in-12, avec trois lith. et une carte ; — *L'Égypte pharaonique, ou histoire des institutions des Égyptiens sous leurs rois*; 1846, 2 vol. in-8°, avec pl. ; — *Essai d'explication d'un Tableau statistique du seizième siècle*; in-8°. GUYOT DE FÈRE.

Documents particuliers.

* **HENRY** (*Caleb-Sprague*), philosophe américain, né en 1804, à Rutland (Massachusetts). Après avoir fait ses études au collége de Dartmouth et appris la théologie au séminaire d'Andover, il embrassa l'état ecclésiastique, et passa en 1835 de la secte protestante des congrégationnalistes à celle des épiscopaux. Nommé professeur de philosophie au collége de Bristol, il occupa de 1837 à 1852 la même chaire à l'université de New-York, et prit alors sa retraite pour se livrer exclusivement à des travaux littéraires. En 1837 il fonda la *New-York Review*, avec F. Hawks, et collabora ensuite aux principaux recueils de l'Amérique du Nord. On a de lui : *The Elements of Psychology*; Hartford, 1834, et 1839, in-8° ; traduit de M. Cousin, avec introduction, notes et appendice ; — *Compendium of christian Antiquities*; Philadelphie, 1837 ; — *Moral and philosophical Essays*; New-York, 1839 ; — *Epitome of the History of Philosophy*; ibid., 1845, 2 vol., traduit en grande partie du français. P. L—Y.

The Biographical Annual for 1842. — Cyclopædia Bibliographica, 1854, gr. in-8°.

HENRY. *Voy.* HENRI.

HENRYS (*Claude*), jurisconsulte français, né à Montbrison, en 1615, mort en 1662. Il étudia le droit, et exerça avec distinction pendant quelques années la profession d'avocat au présidial de Lyon. Après avoir été lieutenant en la châtellenie de Montbrison et châtelain et juge royal en la châtellenie de Châteauneuf, il devint avocat du roi au présidial de Montbrison, et fut nommé dans la suite, par l'édit même qui supprimait ce tribunal, avocat du roi au bailliage de la même ville, bien que cette place ne fût pas vacante, de sorte qu'il y eut deux avocats du roi à ce bailliage. Le chancelier Séguier ayant conçu le projet, réalisé depuis en partie par Lamoignon, de fixer par des ordonnances les questions diversement jugées par les parlements, Henrys, dont les lumières égalaient l'intégrité, fut l'un des jurisconsultes appelés à préparer l'exécution de cette importante mesure. Les *Œuvres de Claude Henrys, contenant son Recueil d'Arrêts, ses Plaidoyers et Harangues*, etc., ont été publiées à Paris, 1651, 2 vol. in-fol. La quatrième édition, avec les observations de Bretonnier, est de Paris, 1708, 2 vol. in-fol. Terrasson en a donné une cinquième édition, Paris, 1738, 4 vol. in-fol., et une sixième, Paris, 1772, 4 vol. in-fol. ; elles contiennent toutes deux les observations de Bretonnier. Taisand attribue à Henrys un « savant traité » intitulé : *L'Homme-Dieu, ou parallèle des actions divines et humaines de Jésus-Christ*; mais il n'en indique ni le lieu de publication, ni la date, ni le format. Suivant la *Biographie et Bibliographie Foréziennes*, ce traité, dont les bibliothèques publiques de Paris n'ont pas d'exemplaire, aurait été publié en 1645, à Lyon. En 1786 on plaça dans la chapelle de l'église Notre-Dame de Montbrison, où Henrys avait été inhumé, une inscription dont il ne reste rien aujourd'hui. E. REGNARD.

Taisand, *Vies des plus célèbres Jurisconsultes*. — Moréri, *Le grand Dictionnaire historique*. — Bretonnier, *Préface* en tête du *Recueil des principales Questions de Droit*. — *Journal des Savans*, année 1708, p. 673. — Henrys, *Œuvres*, édit. de 1772, t. I, p. 300 et 694 ; t. II, p. 282. — Camus, *Bibliothèque choisie de Livres de Droit*. — *Biographie et Bibliographie Foréziennes*; Montbrison, 1835, in-8°.

* **HENS** (*Abraham* VAN), peintre hollandais, né à Utrecht, vers 1645, mort à Leerdam, après 1705. Il fut élève de Chrestien Striep, et adopta pour genre l'histoire naturelle. Il mérite de grands éloges pour la patience et la vérité avec lesquelles il a représenté beaucoup d'insectes ou de plantes. Il avait déjà acquis de la réputation, lorsqu'il

perdit sa femme. De désespoir il s'engagea dans la marine. Là, où il cherchait la mort, il trouva la gloire, et de grade en grade il devint capitaine. Un second mariage le rendit à la tranquillité. Il reprit ses pinceaux, réalisa une belle fortune, et mourut bourgmestre. A. DE L.

Houbraken, *Vie des Peintres flamands*. — Jakob Campo Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. III, p. 139. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. II, p. 348.

HENSCHENIUS (*Godefroy*), hagiographe hollandais, né à Venrai (province de Limbourg), le 21 janvier 1601, mort à Anvers, en 1681. Il entra le 22 octobre 1619 dans la Compagnie de Jésus, à Mechlin, et prononça les quatre vœux le 12 mai 1636, à Anvers. Il aida J. Bollandus et le P. Papebrock dans la rédaction des sept premiers volumes des *Acta Sanctorum* (janvier-avril), et écrivit quelques autres ouvrages de critique historique. A. L.

Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*, p. 162. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — *Biblothèque générale des Belges*.

HENSEL (*Guillaume*), peintre allemand, né à Trebbin (Prusse), le 6 juillet 1794, mort le 14 mai 1847. Volontaire en 1814 et 1815, il profita de son séjour à Paris pour y étudier les chefs-d'œuvre des grands maîtres; et de retour en Allemagne, il dut travailler pour entretenir sa famille, et y fit alors un grand nombre de portraits. En 1823 il put se rendre en Italie, avec une pension du roi de Prusse, et il y resta jusqu'en 1828. Il en rapporta une copie de la *Transfiguration* de Raphael, de la grandeur de l'original. Il devint à Berlin peintre du roi, et se maria avec une petite-fille de Moïse Mendelssohn. Un de ses meilleurs portraits est celui du compositeur Félix Mendelssohn Bartholdy, son beau-frère. Il peignit à cette époque un *Christ devant Pilate* (dans l'église de la garnison, à Berlin); *Mirjam*, histoire biblique. En 1848 il se mit à la tête du corps des artistes pendant la révolution de Berlin, et abandonna pendant quelque temps l'art pour la politique. On a de lui huit cents portraits de contemporains célèbres; des poésies, sous le titre de *Bundesblüten* (Berlin, 1816), et une comédie *Ritter Hans*, imprimée dans l'*Almanach für Privatbühnen* (Almanach de la scène privée) de Mullner. W. R.

Nagler, *Allg. Künstler-Lexik.* — *Conversat.-Lexik.*

HENSLER (*Philippe - Gabriel*), médecin danois, né le 11 décembre 1733, à Oldensworth, près Eiderstædt (Schleswig), mort à Kiel, le 31 décembre 1805. Il fit ses études à l'université de Gœttingue, et devint en 1789 professeur de médecine à Kiel, après avoir exercé pendant quatorze ans les fonctions de médecin particulier du roi de Danemark. On a de lui : *Briefe ueber das Blætterbelzen*, *dem Parlemente von Paris gewidmet* (Lettres sur l'Inoculation, dédiées au parlement de Paris); Altona, 1766-1767, 2 vol. in-8°; — *Beitrag zur Geschichte der Lebens* etc. (Documents pour servir à l'histoire de la vie); Altona et Lubeck, 1767; et 1777; — *Geschichte der Lustseuche die zu Ende des 15ten Jahrhunderts in Europa ausbrach* (Histoire de l'Origine de la Maladie vénérienne en Europe vers la fin du quinzième siècle); Altona, 1783; — *Ueber die Krankenanstalten* (Sur des établissements pour les malades); Hambourg, 1785; — *Ueber den westindischen Ursprung der Lustseuche* (De l'Origine ouest-indienne de la Maladie vénérienne); ibid., 1789, et 1794; — *Vom abendlaendischen Aussatze im Mittelalter* (De la Lèpre qui dans le moyen âge régnait dans l'occident); Hambourg, 1790. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — *Biographie médicale*.

HENTZ (*Charles*), homme politique français, né à Sierk (Lorraine), vers 1750, mort à Philadelphie, vers 1824. Il se déclara révolutionnaire, fut nommé, en 1790, juge de paix de sa ville natale, et mérita les félicitations de l'Assemblée législative pour le zèle qu'il déployait contre les royalistes émigrants (28 février 1792). Il fut envoyé par la Moselle comme député à la Convention nationale; il parla violemment contre Louis XVI, dans la séance du 9 novembre 1792, et vota la mort de ce prince sans appel ni sursis. Envoyé en mission avec Peyssard et Duquesnoy à l'armée du nord, il coopéra à la défense de Dunkerque (août et septembre 1793), dénonça le général Houchard et son état-major, passa à l'armée des Ardennes avec son collègue Bô, fit arrêter les administrateurs du département, expulsa de Givet tout ce qui lui semblait réactionnaire, c'est-à-dire les nobles, les riches et *les chapeaux noirs et autres scribes* (hommes de loi). « La richesse, disait-il, nuit à la santé et conduit rarement à la vertu. » A la fin de 1793, il donna l'ordre d'incendier la ville de Ruschel (Palatinat), « comme étant une fabrique de faux assignats, un poste inutile aux armées françaises, et afin d'ailleurs d'*échauffer* le patriotisme de ses habitants ». A son retour à Paris, il fit voter, en janvier 1794, l'examen des sociétés affiliées aux jacobins, postérieurement à leur épuration. Peu après il fut envoyé aux armées de l'ouest avec des pouvoirs illimités; il y préconisa avec Francastel le funeste système de la guerre d'extermination, qui fit d'innombrables victimes de chaque côté et retarda la pacification. Il se montra à Niort le défenseur ardent des généraux Hurbet et Grignon, dont les arrêtés sanglants avaient indigné l'opinion publique. Cependant la Convention ne tint aucun compte des plaintes portées contre Hentz, et le dirigea de nouveau vers le nord. Il y continua d'appliquer ses mesures sanguinaires, et dénonça Phélipeaux pour avoir demandé qu'on arrêtât enfin le sang qui inondait inutilement la France. Après le 9 thermidor an II (27 juillet 1794) Hentz se vit lui-même attaqué de toutes parts. Merlin de Thionville lui reprocha sa conduite à Ruschel, et le qualifia de « proconsul incendiaire ». Bentabolte, Tallien, Lofficial l'accusèrent

d'avoir fait massacrer en Vendée, au mépris d'une amnistie, 2,700 hommes qui avaient mis bas les armes, et d'avoir par ses violences prolongé la guerre civile. Les villes de Sedan et d'Angers révélèrent ses cruautés. Décrété d'arrestation le 16 germinal an III (5 avril 1795), Hentz fut rendu à la liberté par l'amnistie du 4 brumaire an IV (1795). Il devint ensuite directeur de l'enregistrement et des domaines, mais ne conserva pas cette place. Il vivait obscurément à Beauvais, lorsque la loi contre les régicides vint l'atteindre, en 1815. Il s'embarqua pour les États-Unis, et y termina ses jours, dans l'indigence. H. LESUEUR.

Le Moniteur universel, an. 1792, n° 61; an 1er, n° 253; an II, nos 273, 145, 316; an III, n° 12; an IV, n° 44; an V, n° 171. — *Biographie moderne* (1806). — *Petite Biographie Conventionnelle* (1815). — *Biographie des Hommes vivants* (octobre 1817). — *Galerie historique des Contemporains* (1819). — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains* (1822).

*HENTZ (*Caroline-Lee* WHITING, mistress), femme poëte américaine, née vers 1804, à Lancaster (Massachusetts). Mariée en 1825 avec un professeur français, elle le suivit dans le Kentucky et l'Alabama, et le seconda dans la direction d'un pensionnat de jeunes filles, fondé en 1834 dans ce dernier État, et transférée en 1848 à Colombus (Géorgie). Son premier ouvrage, la tragédie de *Lara, ou la fiancée mauresque*, remporta en 1825 le prix de 500 dollars offert par une société artistique de Philadelphie, et n'obtint pas moins de succès au théâtre. On a encore d'elle : *Human and divine Philosophy*, 1843, poëme didactique; — *Aunt Patty's Scrap Bag* (Le Sac aux Chiffons de la tante Patty); 1846 : collection de nouvelles, dont les *magazines* ont eu la primeur; — plusieurs romans de mœurs, tels que : *The Mob-Cap* (La Cornette); 1848; — *Linda*; 1850; — *Rena*; 1851; — *Eoline, or magnolia vale* (Éoline, ou la vallée aux magnolias); 1852; — *Helen and Arthur*; 1853; — *The Planter's Bride*; 1854, 2 vol.; — *Lamorah, or the western wilds* (Lamorah, ou les solitudes de l'ouest), tragédie dont le sujet est emprunté aux mœurs des tribus indiennes du *Far-West*. Paul LOUISY.

Griswold, *Female Poets of America*. — *The American Catalogue*.

HENZI (*Samuel*), poëte et révolutionnaire suisse, né à Berne, en 1701, décapité le 16 juillet 1769. Fils d'un pasteur de campagne, d'origine patricienne, il fut d'abord placé dans l'administration des sels, et entra ensuite au service du duc de Modène. Il en revint au bout de quelques années, avec le grade de capitaine. Ce fut alors qu'il se mit à la tête de quelques citoyens mécontents des empiétements de la noblesse, et qu'il signa avec vingt-six autres Bernois une adresse au gouvernement tendant à réformer le système électoral et à réclamer l'ancienne constitution octroyée par Berthold de Zæhringen, qui assurait au peuple une représentation démocratique. Malgré la justice de cette demande et la manière digne et modérée dont elle était présentée, les signataires furent bannis, les uns pour deux ans, d'autres pour six mois, Henzi pour cinq ans. Il se réfugia à Neufchâtel, où il reprit ses occupations littéraires. Gracié avant l'expiration de sa peine, il rentra à Berne, et se mit sur les rangs pour obtenir la place de bibliothécaire à la bibliothèque publique. Mais un jeune homme de dix-huit ans, appartenant à une famille puissante, l'emporta sur lui. Aigri par tant d'injustices, Henzi se joignit à un groupe de mécontents qui voulaient renverser le gouvernement, établir une dictature et substituer au système oligarchique l'ancien ordre de choses conforme à la loi constitutionnelle. Henzi, ainsi que les conjurés qui comme lui se distinguaient par la supériorité des lumières et du savoir, était d'avis qu'on joignît la modération à l'énergie. Mais ces hommes furent bientôt débordés par ceux dont les mœurs déréglées et la fougueuse ambition s'arrangeaient mieux des mesures de violence. « Il faut, disaient-ils, reconquérir le fleuron de la liberté l'épée et non la plume à la main! » L'exécution du plan des conjurés était fixée au 13 juillet 1749. Leur nombre s'élevait déjà à soixante, lorsque Henzi songea à s'éloigner d'eux, prévoyant que leur perversité, leur imprudence et leur manque d'accord finiraient par les trahir. Au moment où il se disposait à fuir, il fut saisi et jeté en prison avec deux de ses complices. Les autres s'échappèrent, et le bruit des violences qu'ils complotaient ne tarda pas à s'exagérer. Henzi parut le plus coupable de tous, et fut condamné à mort. Il monta sur l'échafaud avec courage, après avoir vu tomber les têtes de ses deux amis, Fueter et Wernier. Tous les autres conjurés furent bannis de la Suisse, ainsi que l'épouse de Henzi, qui au moment de quitter Berne s'écria en s'adressant au peuple assemblé : « Si je savais que mes enfants ne dussent pas un jour venger le sang de leur père, les flots de l'Aar les engloutiraient à l'instant! » Lessing a fait de Henzi le héros d'une tragédie inachevée. Henzi a laissé un volume intitulé : *Messagerie du Pinde*, contenant des couplets, des épigrammes, des odes, des chansons et une satire sous le nom de *Misodem*. William REYMOND.

H. Zschokke, traduit par Monnard, *Histoire de la Nation Suisse*. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*. — Hœgel, *Hist. du Burlesque*.

HENZI (*Rodolphe*), fils du précédent, né à Berne, en 1731, mort à La Haye, en 1803. Il obtint un poste auprès du stadhouder, dernier prince d'Orange, devint gouverneur des pages et vengea noblement la mémoire de son père en se faisant le protecteur des Suisses habitant la Hollande. Il a publié, de concert avec son compatriote Wagner, un ouvrage de luxe, sous le titre de : *Vues remarquables des montagnes de la Suisse, dessinées et coloriées d'après nature, avec leur description*; Amsterdam, 1785, in-fol. Les planches sont dessinées par

Wolf et quelques autres peintres, et gravées à Paris par Janinet et Descourtis. W. R.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.*

HENZIUS, roi de Sardaigne. *Voy.* ENZO.

HENTZNER (*Paul*), jurisconsulte et voyageur allemand, né à Crossen, le 29 janvier 1558, mort le 1er janvier 1623. Après avoir étudié la jurisprudence, il accepta en 1596 un emploi de précepteur auprès d'un jeune noble de la Silésie, avec lequel il entreprit l'année suivante un voyage, qui dura trois ans : il parcourut la Suisse, la France, l'Angleterre et l'Italie. De retour dans son pays en 1600, il devint par la suite conseiller du duc de Munsterberg et d'Œls. On a de lui : *Itinerarium Germaniæ, Galliæ, Angliæ, Italiæ, cum indice locorum, rerum atque verborum;* Nuremberg, 1612, in-4°; Breslau, 1617, in-4°; Nuremberg, 1629, in-8°, avec quelques additions; Leipzig, 1661, in-8°: cette relation de voyage, dont l'analyse se trouve dans le t. II de la *Litteratur der ältesten Reisebeschreibungen* de Beckmann, est très-intéressante. En Angleterre on en a plusieurs fois réimprimé la partie qui concerne ce pays, laquelle offre des détails piquants sur les mœurs et les usages anglais du temps d'Élisabeth. E. G.

Catalogus Bibl. Barberinæ. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

* **HEOU-HAN**, c'est-à-dire « les *Han* postérieurs ». Nom d'une dynastie d'empereurs de la Chine, qui commença en 947 de notre ère et qui finit en 951. Pour les règnes de *Heou-han Kao-tsou* et de *Heou-han In-ti*, *voyez* KAO-TSOU et IN-TI.

* **HEOU-TSI**, célèbre agriculteur et prince chinois, vivait vers 2300 avant notre ère. Son nom propre était *Ki* et son surnom *Ki* ou *Tsi*. La célèbre dynastie impériale des Tcheou, en faisant remonter jusqu'à lui son origine, le désigna par *Heou-tsi*, c'est-à-dire « Tsi des temps antérieurs », expression par laquelle on le désigne habituellement. Comme la vie de ce personnage touche de très-près à une période fabuleuse, il importe de la connaître pour suivre les premiers développements de la civilisation chinoise. Les plus anciens documents relatifs à Heou-tsi ont été coordonnés plusieurs siècles après leur rédaction originale, par le célèbre philosophe du royaume de Lou, Confucius. En voici le résumé : Heou-tsi était fils de la première des quatre femmes de l'empereur Ti-ko, nommée Kiang-youen. Cette princesse ayant été répudiée par son époux, auquel elle n'avait pu donner d'héritier, implora le Chang-ti, ou Souverain suprême, pour qu'il fertilisât son sein ; dans un sacrifice qu'elle lui offrit, elle mit le pied sur un vestige du Chang-ti, et aussitôt elle ressentit un tressaillement extraordinaire dans tout son corps : elle avait conçu (1). Les mêmes documents rapportent que Kiang-youen enfanta Heou-tsi comme la brebis donne le jour à l'agneau, c'est-à-dire sans rupture, sans efforts, sans danger, sans douleur; mais comme il y avait dix mois que son époux reposait dans la tombe, elle rougit, et, malgré son innocence, elle résolut de s'arracher à la honte, en déposant son fruit dans les champs où venaient paître les bœufs et les moutons. Le jeune enfant, livré à lui-même comme Moïse au milieu des eaux, survécut à l'abandon dont il avait été l'objet, grâce à la protection que le Chang-ti ne cessa d'étendre sur lui. C'est en souvenir de cet abandon qu'il reçut le nom de *Ki*, c'est-à-dire « enfant délaissé ». Le récit des premières phases de l'existence de Heou-tsi est retracé avec une couleur et une naïveté essentiellement primitives dans le *Chi-King*, l'un des plus anciens livres de la Chine. Bientôt Heou-tsi encore enfant commença à s'appliquer à l'agriculture. Son talent pour cet art et son intelligente initiative attirèrent l'attention des habitants du pays de *Taï*, qui s'occupèrent, sous sa direction, de la culture des campagnes. Heou-tsi institua ensuite les sacrifices, et régla quels étaient les grains qui devaient y être employés et ceux qui devaient servir à l'ensemencement des terres. Il enseigna l'art de semer et de moissonner les céréales, et généralement les différentes productions végétales du sol de la Chine. Sous l'empereur Yao, il reçut la fille de ce prince en mariage, et fut nommé à la charge de ministre de l'agriculture, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à travailler à la terre. Les préceptes qu'Heou-tsi laissa sur l'agriculture sont placés par les Chinois sur le même rang que les travaux effectués pour l'écoulement des eaux diluviennes, par le grand Yu, son contemporain. A la mort de Heou-tsi, on lui éleva des autels; et ce personnage n'a pas cessé depuis lors d'être vénéré des Chinois comme l'un des premiers et des plus grands instituteurs de leur nation.

L. LÉON DE ROSNY.

Chi-king, section *Ta-ya*, § *Seng-ming*. — *Chou-king* — *Toung kien-kang-mou* (Miroir universel de l'Histoire de la Chine), sect. *thsien-pien;* in-4°. — *Sse-chou Tchin-pen* (Les quatre livres de Philosophie morale et politique), *Meng-tse* : 1re partie, pag. 77. — *Sse-ki* (Mémoires historiques), par le grand historiographe *Sse ma-tsien*, édit. japonaise; in-4°. — *Tchou-chou-ki-nien* (Annales du livre de bambou); in-8°.

HEPBURN (*Jacques-Bonaventure*), orientaliste écossais, né en 1573, à Hamstocks (comté d'Haddington), mort vers 1621. Fils d'un ministre protestant, disciple de Jean Knox, il fut élevé dans cette religion ; mais il la quitta pour embrasser le catholicisme. Il se rendit en France, puis en Italie. Il voyagea ensuite en Turquie, en Perse, en Syrie, et dans plusieurs autres pays de l'Orient. A son retour, il entra dans l'ordre des Minimes, et séjourna dans des couvents de son ordre, à Avignon et à Rome.

(1) Le commentaire de Tching-tchi, sur le *Li-Ki*, ou « Mémorial des rites », cité par le P. Malla, remarque que cette fiction de piété n'infirme point l'autorité des *Kings* (livres canoniques de la Chine antique), qui l'ont reproduite au milieu de documents véritablement historiques.

Il savait, dit-on, soixante-douze langues. Sur sa réputation, le pape Paul V le nomma bibliothécaire des manuscrits orientaux du Vatican. En 1620 il se rendit à Venise, pour y traduire divers ouvrages hébraïques, syriaques et chaldaïques, et l'on croit qu'il y mourut, l'année suivante. On a de lui un *Dictionnaire Hébraïque et Chaldaïque*, *avec une Grammaire Arabe*, Rome, 1591, in-4°, et des traductions d'auteurs orientaux restées inédites. Z.

Mackenzie, *Scots Writers*, vol. III. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HÉPHESTION (Ἡφαιστίων), fils d'Amyntor de Pella en Macédoine, célèbre comme le compagnon et l'ami d'Alexandre le Grand, né vers 357 avant J.-C., mort en 324. D'après Quinte Curce, il était du même âge qu'Alexandre, et fut élevé avec lui. Cette dernière assertion paraît inexacte, puisque Héphestion ne figure pas parmi ceux qui partagèrent avec Alexandre les leçons d'Aristote. Il ne prit point part non plus aux dissentiments qui s'élevèrent entre Philippe et son fils. Il est mentionné pour la première fois dans la visite que le roi de Macédoine fit à Troie. Héphestion y rendit, dit-on, au tombeau de Patrocle les mêmes honneurs qu'Alexandre rendait à celui d'Achille, et depuis ce moment ils semblent avoir pris l'un et l'autre pour modèle les deux amis homériques. Leur affection fut, de part et d'autre, sincère, franche, intime. La visite que le roi et Héphestion firent à la famille captive de Darius après la bataille d'Issus, le reproche délicat qu'Alexandre adressa à son ami, un jour qu'il le surprit lisant par-dessus son épaule une lettre d'Olympias, sont des traits bien connus de cette amitié. Cependant l'attachement d'Alexandre pour Héphestion ne l'aveuglait point sur son mérite. Il le jugeait d'abord incapable d'un grand commandement; et jamais il ne sacrifia à des considérations de favoritisme les intérêts de l'armée et des autres généraux. Un jour, trouvant son ami engagé dans une querelle avec Cratère, il s'écria qu'il faudrait qu'Héphestion fût fou s'il ne savait pas que sans Alexandre il ne serait rien. Souvent aussi il disait, pour distinguer ses deux lieutenants, qu'Héphestion était l'ami d'Alexandre et Cratère l'ami du roi.

Pendant les premières années de l'expédition d'Alexandre en Asie, Héphestion ne fut employé dans aucune opération militaire importante. Suivant Quinte-Curce, il commanda la flotte qui convoya l'armée macédonienne le long de la côte de Phénicie, en 332; mais cette flotte n'avait point d'ennemis à combattre. L'année suivante, il servit avec distinction à la bataille d'Arbèles, et fut blessé au bras. Diodore lui donne à cette occasion le titre de chef des gardes du corps. Après la mort de Philotas, en 330, il partagea avec Clitus le commandement du corps de cavalerie d'élite appelé *hétaires* (ἑταῖροι), et il est probable qu'à la mort de Clitus il resta seul en possession d'un poste regardé comme la plus haute dignité de l'armée. Depuis cette époque il eut de grands commandements séparés dans les campagnes de Bactriane, de Sogdiane, et surtout dans l'expédition de l'Inde. Alexandre le chargea de fonder de nouvelles villes, d'établir des colonies, de construire la flotte qui devait descendre la rivière Acésines et ensuite l'Indus. Dans la marche sur l'Indus en 327, tandis qu'Alexandre soumettait les tribus guerrières établies au nord, Héphestion, avec Perdiccas et le roi indien Taxile, s'avança directement vers le fleuve, en suivant la vallée de Cophen. Après la défaite de Porus, il soumit un autre roi, qui portait le même nom. Il conduisit ensuite une des divisions de l'armée le long de la rive gauche de l'Indus, tandis que Cratère avec une autre division longeait la rive droite. Pendant que les Macédoniens descendirent le fleuve, et dans leur marche à travers la Gédrosie, le commandement du principal corps d'armée fut toujours, en l'absence du roi, confié à Héphestion, seul ou avec Cratère.

Alexandre le récompensa de sa belle conduite en lui donnant une couronne d'or, et en le mariant à Drypetis, fille de Darius et sœur de Statira, qu'il épousa lui-même. Héphestion avait atteint le plus haut point de crédit et de pouvoir auquel pouvait aspirer un sujet; mais il n'en jouit pas longtemps. A Ecbatane, où il avait accompagné Alexandre, vers la fin de l'année 325, il fut atteint d'une fièvre qui l'enleva, après sept jours de maladie. Alexandre, inconsolable, se livra à d'excessives démonstrations de douleur. Il ordonna un deuil général dans tout l'empire. Le corps d'Héphestion fut transporté à Babylone et pour célébrer ses funérailles on lui éleva un bûcher (1) monumental, dont la construction ne coûta pas moins, dit-on, de dix mille talents (cinquante-six millions de francs). Un an plus tard Alexandre mourut lui-même. Héphestion fut peut-être heureux d'échapper, par une fin prématurée, aux dissensions qui suivirent la mort du conquérant et qui réservaient sans doute à son favori d'éclatantes disgrâces. L. J.

Arrien, *Anabasis*, I, 12; II, 12; III, 15, 27; IV, 16, 22; V, 21, 29; VI, 2, 4, 5, 13, 17, 18, 20–22, 28; VII, 4, 13, 14; VIII, 1, 2, 10; IX, 1, 10; *Indica*, 19. — Quinte-Curce, III, 12; IV, 5, 16. — Diodore, XVII, 37, 64, 91, 93, 96, 107, 110, 114, 115; XVIII, 3. — Plutarque, *Alexand.*, 28, 47, 72; *Eum.*, 2; *Apophth.*, p. 180; *De Fort. Alexand.*, I, 11. — Justin, XII, 2. — Élien, XII, 6.

HÉPHESTION, grammairien grec, vivait vers 150 après J.-C. Il fut le précepteur d'Élius Verus. On l'identifie généralement avec l'Héphestion que Suidas appelle un grammairien

(1) Sur le bûcher d'Héphestion *consultez* un *Mémoire* de M. Quatremère de Quincy, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres* (nouvelle série), t. IV, 1818. M. Quatremère de Quincy donne une restitution du monument. Sainte-Croix en avait aussi publié, d'après Caylus, une toute différente et beaucoup moins satisfaisante, dans son *Examen critique des Historiens d'Alexandre le Grand*, p. 469. La restitution de Caylus se trouve dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. XXXI.

alexandrin. Ce dernier écrivit des manuels versifiés sur des sujets grammaticaux. Suidas en cite plusieurs, un, entre autres, intitulé Μέτρων πεδισμοί, que l'on regarde comme le même ouvrage que l'Ἐγχειρίδιον περὶ μέτρων, venu jusqu'à nous sous le nom d'Héphestiòn. Ce manuel est un traité assez complet de métrique grecque, formant la base de presque tout ce que nous savons sur ce sujet. Il est doublement précieux par les détails techniques qu'il contient et par de nombreuses citations de poëtes anciens. L'*Enchiridion* parut pour la première fois à Florence, 1526, in-8°, avec la grammaire grecque de Théodore Gaza. Cette édition fut suivie de celle d'Hadrien Turnèbe; Paris, 1553, in-4°, avec quelques *scholies grecques*, et de celle de J. Corn. de Pauw, Utrecht, 1726, in-4°. La meilleure édition est celle de Thomas Gaisford; Oxford, 1810, in-8°; Leipzig, 1832, in-8°. Il existe une traduction anglaise de ce *Manuel*, avec des *prolégomènes* et des *notes* par Th. Foster Barham; Cambridge, 1843, in-8°.

Il ne faut pas confondre l'auteur du *Manuel* avec un Héphestion qui, suivant Athénée, avait l'habitude de publier sous son nom les ouvrages des autres. Y.

Capitolin, *Verus imperator*, 2. — Athénée, XV, p. 673. Hermann, *Préface* de la seconde édition de ses *Elementa Doctrinæ Metricæ*.

* **HÉPHESTION**, sculpteur grec, fils de Myron, vivait à une époque incertaine. Il ne nous est connu que par une inscription. Si son père était le grand sculpteur Myron, Héphestion vivait vers 450; mais ce point est fort douteux. Z.

Spon, *Misc. Erud. Ant.*, p. 126. — Bracci, vol. II; p. 268.

* **HÉRACLAS** ou **HÉRACLE** (Saint), patriarche d'Alexandrie, mort en 246 après J.-C. Il était frère de saint Plutarque, illustre par son martyre. Les deux frères avaient été élevés dans le paganisme. Ils vinrent trouver Origène, qui enseignait alors à Alexandrie, et apprirent de sa bouche les vérités du christianisme. Après avoir échappé à la persécution qui atteignit son frère, Héraclas embrassa la vie ascétique. Il continua cependant d'étudier la philosophie grecque sous Ammonius Saccas. Origène partagea avec lui le travail des catéchèses, et lui confia la direction des nouveaux convertis et des premiers catéchumènes. Lorsqu'il fut forcé de quitter l'Égypte à la suite de sa querelle avec Démètre, évêque d'Alexandrie, Héraclas resta seul chargé de l'école théologique d'Alexandrie jusqu'au moment où il succéda à Démètre sur le siége épiscopal de cette ville. On n'a point de détails sur son épiscopat. On sait seulement qu'il augmenta le nombre des évêques. Il mourut dans la seizième année de son patriarchat. Sa fête est marquée dans le martyrologe romain au 14 juillet. Z.

Eusèbe, *Hist. eccles.*, l. VI. — Tillemont, *Mem. eccles.*, t. III. — Baillet, *Vies des Saints*, 14 juillet.

HÉRACLE ou **HERACLIUS**, prélat français, né vers 1100, mort le 29 novembre 1163. Il était fils du comte Maurice de Montboisier et frère de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny. Il entra dans les ordres, et devint archidiacre, puis archevêque de Lyon, en 1153. Le pape Adrien IV le choisit pour son légat en France, en 1154. Trois ans plus tard Héracle prêta serment de fidélité à l'empereur Frédéric Barbe-Rousse, qui lui accorda en récompense l'investiture de la ville de Lyon avec les droits régaliens, le titre d'exarque de la cour du royaume de Bourgogne et le droit de battre monnaie. Guigues III, comte du Forez, prétendant que ces concessions empiétaient sur ses droits, s'empara de Lyon, et força Héracle de chercher un refuge dans la chartreuse de Portes en Bugey. L'archevêque de Lyon rentra bientôt dans sa ville métropolitaine; mais la guerre n'en continua pas moins entre le prélat et le comte du Forez. Cette guerre et l'hérésie des Vaudois, qui éclata vers 1160, troublèrent les dernières années de l'épiscopat d'Héracle. Il fut enseveli à côté de Pierre le Vénérable, dans l'abbaye de Cluny. Y.

La Mure, *Histoire ecclésiastique de Lyon*.

* **HÉRACLÉE**, fille de Hiéron II, roi de Syracuse, morte en 215 avant J.-C. Elle épousa le Syracusain Zoippus. Quoique son mari, homme doux et sans ambition, n'eût pris aucune part aux intrigues d'Andranodore et de Thémiste, après la mort d'Hiéronyme, la malheureuse Héraclée n'en fut pas moins comprise dans la sentence de proscription rendue à l'instigation de Sopater contre toute la famille de Hiéron. Elle fut massacrée avec ses deux filles. Cette odieuse exécution était à peine accomplie lorsque les meurtriers apprirent que le peuple avait, mais trop tard, révoqué la sentence de mort. Y.

Tite-Live, XXIV, 26.

* **HÉRACLÉODORE** (Ἡρακλεόδωρος), philosophe grec, disciple de Platon, vivait vers 370 avant J.-C. Après avoir cultivé la philosophie, il négligea ses premières études et s'abandonna à l'oisiveté. Démosthène, qui, dit-on, avait été son condisciple, lui écrivit à ce sujet une lettre de reproches. On trouve un fragment de cette lettre dans un commentaire d'Olympiodore sur le Gorgias, conservé à la bibliothèque impériale de Vienne, dans la collection manuscrite de *Prænnotamenta miscellanea in Platonem*. Y.

Lambecius, *Commentarius de Bibliotheca Cæsarea*, l. VII, n° 77. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. III, p. 176.

* **HÉRACLÉON** (Ἡρακλέων), grammairien grec, né en Égypte, d'une époque incertaine; il est mentionné par Suidas, au mot Ἡρακλέων, et cité par Étienne de Byzance, par Eustathe et dans les *Scholia Marciana in Homerum*. Y.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. I, p. 366, 513; vol. VI, p. 368.

* **HÉRACLÉON**, gnostique du deuxième siècle. On sait peu de chose au sujet de sa vie et de sa doctrine; il adopta les idées de Valentin, non sans les modifier toutefois, et il s'attacha surtout à

l'explication des écrits canoniques. On possède des fragments de son commentaire sur l'Évangile de saint Jean; un autre fragment sur l'Évangile de saint Luc permet de supposer qu'il avait également composé un écrit sur cet évangéliste. Ses interprétations tendent à un sens allégorique: c'était l'esprit de l'époque; sa doctrine a une tendance pratique remarquable; mais quoiqu'il paraisse avoir été un esprit judicieux et subtil, il s'éloigne entièrement, ainsi que tous les gnostiques, du point de vue véritablement chrétien. Les fragments qui restent d'Héracléon et qui se trouvent surtout dispersés dans les écrits d'Origène ont été recueillis par Grabe, *Spicilegium Patrum et Hæreticorum*, t. II, p. 83. G. B.

Ritter, *Histoire de la Philosophie chrétienne*, tome I, p. 251. — Muller, *Histoire du Gnosticisme*. — Neander, *Entwicklung der vornehmsten gnostichen Systeme*, p. 143-156.

* **HÉRACLÉON FLAVIUS**, général romain, tué vers 229 après J.-C. Il commandait l'armée de Mésopotamie sous le règne d'Alexandre Sévère, et fut massacré par ses propres soldats. Y.

Dion Cassius, LXXX, 4.

HÉRACLÉONAS (Ἡρακλεωνᾶς), empereur byzantin, second fils d'Héraclius, régna avec son frère Constantin III, après la mort de leur père, en mars 641. Constantin mourut au mois de juin de la même année, laissant deux fils, qui furent écartés du trône par l'ambition de Martine, mère d'Héracléonas, et belle-mère de Constantin. Martine régna jusqu'au mois de septembre, sous le nom de son fils; elle fut renversée avec lui par la révolte de Valentinus, commandant de l'armée d'Asie. Habile à tirer parti du mécontentement populaire, ce général força Héracléonas de partager le trône avec Constant II, fils de Constantin, et se fit conférer à lui-même les plus hautes dignités; puis il livra Martine et son fils à la colère du sénat, qui les condamna comme coupables d'avoir empoisonné Constantin. On coupa la langue à Martine, le nez à Héracléonas, et tous deux, confinés dans un couvent, finirent leurs jours dans la plus profonde obscurité. Héracléonas eut pour successeur Constant II. Y.

Nicéphore, p. 21. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, l. LIX, 1-10.

HÉRACLÉOTES. *Voyez* DENYS D'HÉRACLÉE.

HÉRACLÈS ou **HERCULE** (Ἡρακλῆς), fils d'Alexandre le Grand et de Barsine, fille du Perse Artabaze et veuve du Rhodien Memnon, né vers 327 avant J.-C., mort en 309. Bien que sa naissance fût illégitime, ses droits au trône furent mis en avant dès les premiers troubles qui suivirent la mort d'Alexandre, en 323. La proposition de le reconnaître pour souverain, faite par Néarque ou par Méléagre, fut généralement désapprouvée. Le jeune prince, conduit à Pergame, y resta treize ans, sous la garde de sa mère, et en apparence oublié de tous les prétendants à l'empire. Mais en 310 Polysperchon, voyant qu'après l'assassinat de Roxane et de son fils, Héraclès était le seul représentant de la maison royale de Macédoine, essaya de tirer parti des droits de ce jeune homme à la souveraineté, et de s'en faire une arme contre Cassandre. Il parvint en effet, en invoquant le nom toujours populaire d'Alexandre, à réunir 20,000 fantassins, 1,000 cavaliers, et envahit la Macédoine. Cassandre, alarmé des dispositions de ses soldats qui inclinaient du côté du fils d'Alexandre, ne voulut pas risquer une bataille, et entra en négociation secrète avec Polysperchon, qui consentit à tuer le malheureux jeune homme. Héraclès, invité à un banquet, fut étranglé immédiatement après le repas. Il avait alors dix-huit ans, et non pas quatorze, comme Justin le dit par erreur. Y.

Quinte-Curce, X, 6. — Diodore de Sicile, XX, 20, 28. — Justin, XI, 10; XIII, 2; XV, 2. — Plutarque, *De fals. Pud.*, 4. — Pausanias, IX, 7. — Lycophron, *Alex.*, V, 800-804, et Tzetzès, *Ad loc.* — Droysen, *Hellenismus*, vol. I, p. 22.

* **HÉRACLIANUS** (Ἡρακλειανός), médecin grec d'Alexandrie, vivait dans le second siècle après J.-C. Il n'est connu que par une mention de Galien, qui avait étudié sous lui l'anatomie, vers 156. Y.

Galien, *Comment. in Hippocr. de Nat. Hom.*, II, 6.

* **HÉRACLIANUS**, évêque de Chalcédoine, écrivain ecclésiastique, d'une époque incertaine. Il composa un traité en vingt livres contre les Manichéens (Κατὰ Μανιχαίων, ἐν βιβλίοις κʹ). Photius, à qui l'on doit tout ce que l'on sait sur cet auteur et sur son livre, dit qu'il était écrit d'un style clair, concis et élevé. Ce traité, rédigé à la demande d'un certain Achilius, à qui il était dédié, avait pour but de combattre l'*Évangile* des Manichéens, le Γιγάντειος βίβλος et les Θησαυροί, ouvrages importants dans cette secte. Y.

Photius, *Bibliot.*, codd. 85, 231. — Cave, *Hist. liter.* — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. X, p. 705.

* **HÉRACLIDE**, chef grec de Myalisa, en Carie, vivait vers 500 avant J.-C. Il commanda les Grecs de Carie, dans leur heureuse résistance aux Perses, après la révolte d'Aristagoras, en 498. Les troupes perses tombèrent dans une embuscade qui leur avait été tendue, furent taillées en pièces, et perdirent leurs généraux, Daurises, Amorges et Sisimaces. Y.

Hérodote, V, 121.

* **HÉRACLIDE**, général syracusain, vivait vers 420 avant J.-C. Il fut un des trois généraux chargés de commander l'armée syracusaine, qui venait d'être défaite par les Athéniens, en 415. Comme cet échec était attribué au grand nombre des chefs et à l'indiscipline des troupes, Héraclide et ses deux collègues, Hermocrate et Sicanus, reçurent des pleins pouvoirs. Ils ne purent pas empêcher les Athéniens de pousser très-avant les travaux du siége, et furent déposés à leur tour. Parmi les trois généraux qui les remplacèrent se trouvait aussi un Héraclide. Y.

Thucydide, VI, 73, 103. — Diodore, XIII, 4.

* **HÉRACLIDE**, amiral syracusain, fils d'Aristogène, vivait vers 410 avant J.-C. Il fut un

des chefs de l'escadre syracusaine chargée de coopérer aux opérations des Lacédémoniens et de leurs alliés. Il rejoignit Tissapherne à Éphèse, juste à temps pour prendre part à la défaite des Athéniens sous Thrasylle, en 409. Y.

Xénophon, *Hell.*, I, 2.

* HÉRACLIDE, général syracusain, mort vers 354 avant J.-C. Il commanda en chef les mercenaires de Denys le jeune. Mécontent du service de ce prince, ou peut-être suspect de conspirer contre lui, il s'enfuit peu après avec Dion et Mégaclès, et alla rejoindre dans le Péloponnèse les nombreux exilés qui se préparaient à renverser la puissance de Denys. Il ne partit pas immédiatement avec Dion, et resta en Grèce pour rassembler de nombreux renforts en hommes et en vaisseaux. Il alla ensuite rejoindre ses compatriotes avec vingt trirèmes et quinze cents soldats pesamment armés, fut reçu avec enthousiasme par les Syracusains, et nommé aussitôt commandant en chef de toutes leurs forces navales. Denys, alors réfugié dans l'île fortifiée d'Ortygie, n'avait plus de ressources que dans la flotte de Philistus, mais elle fut complétement détruite par Héraclide. A cette nouvelle, Denys s'enfuit en laissant le commandement de la citadelle à Apollocrates. Ce succès décisif porta au comble la popularité d'Héraclide, et lui fit concevoir l'idée de supplanter Dion. Il parvint en effet à le faire exclure du commandement général, qui fut confié à vingt-cinq généraux, parmi lesquels il occupa lui-même la première place. Dion, indigné, se retira à Léontini avec ses mercenaires; mais comme tout allait mal en son absence, on le rappela bientôt, sur la demande d'Heraclide lui-même. La réconciliation peu sincère des deux généraux ne fut pas de longue durée. Héraclide ouvrit même des négociations secrètes avec Denys. Dion, averti de cette défection, ne put pas la punir immédiatement. Il attendit que le départ d'Apollocrate l'eût laissé seul maître de Syracuse; alors, sous prétexte qu'Heraclide ourdissait de nouvelles intrigues, il le fit égorger. Ce meurtre excita parmi les Syracusains une telle indignation que Dion dut permettre qu'on lui fit de splendides funérailles, et fut forcé de s'excuser de son crime dans un long discours. Y.

Plutarque, *Dion*, 12. 32. 33. 35 53. — Diodore de Sicile, XVI, 6, 16-20. — Cornelius Nepos, *Dion*, 5. 6.

* HÉRACLIDE, général syracusain, qui partagea, avec Sosistrate, la direction des affaires à Syracuse un peu avant l'élévation d'Agathocle, en 317 avant J.-C. D'après Diodore, Sosistrate et Héraclide étaient arrivés au pouvoir par toutes sortes de crimes, mais on n'a plus la partie de son histoire où il racontait leurs méfaits. Les deux généraux commandèrent l'expédition envoyée par les Syracusains contre Crotone et Rhegium en Italie. Un peu plus tard Sosistrate obtint l'autorité suprême, et l'on ignore quelle part prit Héraclide aux événements qui amenèrent son élévation momentanée. Y.

Diodore de Sicile, XIX, 3, avec la note de Wesseling.

* HÉRACLIDE, fils d'Agathocle, tué en 307 avant J.-C. Il accompagna son père dans la mémorable expédition d'Afrique. Agathocle semble avoir eu pour lui un attachement particulier. Jugeant ses affaires désespérées en Afrique, et déterminé à pourvoir à sa propre sûreté par la fuite, il résolut d'emmener Héraclide, tandis qu'il abandonnait son fils aîné, Archagathe, avec le reste de l'armée. Archagathe, prévenu du projet, en fit part aux soldats, qui arrêtèrent Agathocle et Héraclide. Ils se laissèrent pourtant persuader de mettre le tyran en liberté. Celui-ci en profita pour passer aussitôt en Sicile. Les soldats, exaspérés de cette désertion, massacrèrent Héraclide et Archagathe. Y.

Diodore de Sicile, XX, 68, 69. — Justin, XXII, 8, 8.

* HÉRACLIDE, tyran de Léontini en Sicile à l'époque de l'expédition de Pyrrhus, en 278 avant J.-C. Il fut un des premiers à se soumettre au monarque épirote. Y.

Diodore de Sicile, XXII, 8.

* HÉRACLIDE, fils d'Argæus, un des officiers d'Alexandre, vivait en 325 avant J.-C. Peu de temps avant sa mort, Alexandre, qui voulait faire exécuter sur la mer Caspienne un voyage d'exploration semblable à celui que Néarque venait d'accomplir dans le golfe Arabique, chargea Héraclide de construire une flotte sur les côtes de cette mer. (Arrien, *Anab.*, VII, 6.)

Il ne faut pas confondre cet Héraclide avec un officier macédonien du même nom, fils d'Antiochus, mentionné dans la première campagne d'Alexandre contre les Triballes et à la bataille d'Arbèle. Y.

Arrien, *Anab.*, I, 2; III, 11.

* HÉRACLIDE, officier grec à qui Démétrius Poliorcète confia le commandement de la garnison qu'il laissa dans Athènes, en 290 avant J.-C. Les Athéniens, désirant recouvrer leur indépendance, tentèrent de se faire livrer par Hiéroclès, chef de Cariens mercenaires, la forteresse qu'occupaient les soldats d'Héraclide. Cet officier, averti par Hiéroclès du projet des Athéniens, les laissa pénétrer dans la forteresse au nombre de 420, puis il les fit envelopper et tailler en pièces. Y.

Polyen, V, 17.

* HÉRACLIDE, un des principaux conseillers de Philippe V, roi de Macédoine, né à Tarente, vivait en 210 avant J.-C. Il exerça d'abord la profession d'architecte. Chargé en cette qualité de réparer les murailles de Tarente, alors au pouvoir d'Annibal, il fut accusé de vouloir livrer la ville aux Romains. Cette accusation le força de s'enfuir dans le camp des Romains, où il ne tarda pas à être soupçonné d'entretenir des rapport secrets avec Annibal et les Tarentins. Suspect, et peut-être convaincu de trahison par les deux partis, il jugea prudent de quitter l'Italie,

et se rendit à la cour de Macédoine. A force d'intrigues et de mauvaises actions, il gagna la faveur de Philippe. Son principal titre à la reconnaissance de ce prince fut l'incendie de l'arsenal des Rhodiens et d'une grande partie de leur flotte. Pour accomplir cet acte audacieux, il se prétendit disgracié, proscrit même par Philippe, et obtint ainsi d'être admis dans l'île de Rhodes. Un homme arrivé au pouvoir par de pareils moyens ne pouvait qu'en abuser. Il se servit de son influence sur le roi pour faire tuer ou exiler tous ceux qui lui portaient ombrage, et amassa contre lui tant d'impopularité que Philippe, effrayé, n'osant pas le défendre contre la clameur publique, le laissa mettre en prison en 199. On ignore ce qu'Héraclide devint ensuite; mais comme il ne reparaît plus dans l'histoire, on suppose qu'il fut mis à mort peu après. Y.

Polybe, XIII, 4, 5. — Diodore, XVIII. — Polyen, V, 17. — Tite-Live, XXXI, 16, 33; XXXII, 5.

* **HÉRACLIDE DE BYZANCE**, négociateur grec, vivait vers 200 avant J.-C. Antiochus l'envoya en mission auprès des deux Scipions aussitôt après qu'ils eurent franchi l'Hellespont en 190. Il offrit au nom du roi la cession de Lampsaque, de Smyrne, et de quelques autres cités d'Ionie et d'Éolie, ainsi que le payement de la moitié des frais de la guerre. Les Romains rejetèrent dédaigneusement ces propositions, et Héraclide, après avoir inutilement tenté de gagner Scipion l'Africain, revint annoncer à Antiochus l'insuccès de sa négociation. Y.

Polybe, XXI, 10-12. — Tite-Live, XXXVII, 34-36. — Diodore, XXIX. — Appien, *Syr.*, 29.

HÉRACLIDE, homme d'État gréco-syrien, vivait en 170 avant J.-C. Il fut un des trois ambassadeurs qu'Antiochus Épiphane envoya à Rome en 169 pour soutenir ses prétentions sur la Cœlé-Syrie, et pour justifier la guerre qui en avait été la suite. Il fit aussi partie de la seconde ambassade qui porta au sénat les réclamations de ce prince, arrêté dans ses conquêtes par Popilius et contraint de lever le siége d'Alexandrie. Antiochus Épiphane lui confia la surintendance des finances de tout le royaume. Après l'avénement de Démétrius Soter, en 162, Héraclide fut exilé. Pour se venger, il appuya et peut-être inventa l'imposture d'Alexandre Balas, qui se fit passer pour le fils d'Antiochus Épiphane et revendiqua le trône de Syrie. Il se rendit à Rome avec le prétendant et Laodice, fille d'Antiochus, et, en prodiguant l'argent, il obtint du sénat quelques vagues promesses de secours. Se prévalant aussitôt de cet assentiment ambigu, il leva des mercenaires, et envahit la Syrie. On ne le voit pas figurer dans la lutte qui s'engagea, et qui eut pour résultat l'accession d'Alexandre au trône de Syrie. Y.

Polybe, XXVII, 17; XXVIII, 1, 18; XXXIII, 14, 16. — Appien, *Syr.*, 45, 47.

HÉRACLIDE DE MARONÉE, aventurier grec, vivait vers 400 avant J.-C. Il s'attacha au service du chef thrace Seuthès, et il résidait auprès de lui lorsque Xénophon et les restes des dix mille arrivèrent en Thrace après leur mémorable retraite. Héraclide eut la garde du butin fait en commun par les Grecs et les Thraces, et fut chargé d'en tirer le meilleur parti possible. Il le vendit, et s'appropria une large part du produit de la vente. Cet acte frauduleux et les insinuations calomnieuses par lesquelles Héraclide répondit aux justes réclamations de Xénophon furent la principale cause des différends qui s'élevèrent entre Seuthès et les mercenaires grecs. Y.

Xénophon, *Anab.*, VII, 4-6.

HÉRACLIDE, d'Ænus, en Thrace, se joignit à son frère Python, pour assassiner Cotys, roi de Thrace, en 358. Quoique ce meurtre eût été inspiré par des motifs privés, les Athéniens, dont il servait la politique, donnèrent à Héraclide et à Python le droit de cité et leur décernèrent une couronne d'or à chacun. Suivant Platon, ils avaient été l'un et l'autre disciples de Platon. Z.

Démosthène, *Cont. Aristocr.* — Aristote, *Pol.*, V, 10. — Plutarque, *Adv. Coloten.*, 32.

HÉRACLIDE (Ἡρακλείδης), de Cumes, historien grec, d'une époque incertaine. Il composa une histoire de Perse (Περσικά) qui, selon Diogène Laerce, était divisée en cinq livres. Une portion de cet ouvrage portait le titre spécial de Παρασκευαστικά, et, autant qu'on peut en juger par quelques citations d'Athénée, contenait une exposition de la manière de vivre des rois de Perse. Y.

Athénée, II, p. 48; IV, p. 145; XII, p. 517. — Diogène Laerce, V, 94. — C. Müller, *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 95.

HÉRACLIDE, historien grec, vivait vers 170 avant J.-C. D'après Suidas, il était natif d'Oxyrhinchis en Égypte, fils de Sérapion, et fut surnommé *Lembus* (Λέμβος). Diogène Laerce dit au contraire qu'il était de Callatis ou d'Alexandrie. Pour concilier ces assertions contradictoires, on peut supposer qu'Héraclide, né à Callatis, fut élevé à Alexandrie, et passa le reste de sa vie à Oxyrhinchis, où il composa ses ouvrages. Il vivait sous le règne de Ptolémée Philométor (181-147). Il écrivit un grand ouvrage intitulé Ἱστορίαι, qui contenait au moins trente-sept livres; — un autre sous le titre de Διαδοχή, en six livres; — un abrégé des biographies de Satyrus; — et un ouvrage appelé Λεμβευτικὸς λόγος. Quant aux ouvrages philosophiques que lui attribue Suidas, on n'en connaît rien. Eutocius, dans son commentaire sur Archimède, parle d'une vie de ce géomètre par Héraclide.

On ne sait que les noms d'HÉRACLIDE d'Odessus en Thrace, mentionné par Étienne de Byzance, et d'HÉRACLIDE de Magnésie, auteur d'une histoire de Mithridate (Μιθριδατικά). Y.

C. Müller, *Fragmenta Hist. Græcorum*, t. III, 167.

HÉRACLIDE, rhéteur grec de Lycie, vivait dans le second siècle après J.-C. Disciple d'Hérode Atticus, il enseigna la rhétorique à Smyrne avec un succès éclatant, qui attira dans cette ville

un grand nombre d'étudiants. Lui-même s'enrichit au métier de professeur, et se fit bâtir dans le voisinage de Smyrne une belle maison de campagne, où il mourut, à l'âge de quatre-vingts ans. Il dut son succès moins à son mérite qu'à son intrigante activité. Il avait composé un Ἐγκώμιον πόνου (Éloge du travail), qu'il adressa à un grammairien rival, nommé Ptolémée. Celui-ci, après avoir effacé la première lettre du titre, retourna l'ouvrage à l'auteur en lui écrivant : « Vous pouvez lire votre éloge » Ἐγκώμιον ὄνου, (Éloge de l'âne). Héraclide donna une édition purifiée des discours de Nicétès, « oubliant, dit Philostrate, qu'il mettait l'armure d'un pigmée sur un colosse ».

Ce rhéteur n'a rien de commun avec un grammairien d'Alexandrie, souvent mentionné dans les *Scholies vénitiennes* sur Homère, mais dont on ne connaît aucun ouvrage, à moins qu'on ne lui attribue le traité Περὶ καθολικῆς προσῳδίας, qu'Ammonius cite sous le nom d'un Héraclide. Y.

Philostrate, *Vitæ Sophistarum*, I, 19; II, 26. — Ammonius, *De Differ. Verborum*.

HÉRACLIDE, de Sinope, poëte grec, d'une époque incertaine. On a de lui trois épigrammes dans l'*Anthologie grecque*. Il semble avoir joui d'une certaine célébrité, puisque Diogène l'appelle Ἐπιγραμμάτων ποιητὴς λιγυρός. Y.

Anthologia Græca, VII, 281, 389, 465. — Diogène Laerce, V, 9.

HÉRACLIDE. *Voy*. HÉRACLITE.

HÉRACLIDE (Ἡρακλείδης) du Pont, historien et philosophe grec, fils d'Eutyphron ou Euphron, né à Héraclée, dans le Pont, vivait au commencement du quatrième siècle avant J.-C. Suivant Suidas, il descendait de Damis, un des chefs de la colonie thébaine qui fonda Héraclée. Il se rendit à Athènes, où il suivit les leçons de Platon; Suidas prétend même que ce philosophe, partant pour la Sicile, lui laissa la direction de son école. Les doctrines d'une seule secte ne suffisaient pas à la curiosité d'Héraclide, qui s'adonna aussi à l'étude du système de Pythagore, et fut ensuite l'auditeur de Speusippe et enfin d'Aristote. Possesseur d'une grande fortune, il vivait dans le luxe, et étalait un faste tel que les Athéniens transformèrent en Πομπικός (le Fastueux) son premier surnom de Ποντικός (le Pontique). La seconde partie de sa vie, qui se passa à Héraclée, ne nous est connue que par des récits suspects. Il tua, dit-on, un homme qui avait usurpé la tyrannie à Héraclée. Pendant une famine ses compatriotes envoyèrent consulter l'oracle, qui, gagné par les présents d'Héraclide, répondit que le fléau cesserait si les Héracléens décernaient une couronne d'or à ce philosophe et s'ils s'engageaient à l'adorer comme un demi-dieu après sa mort. Héraclide fut en effet couronné en plein théâtre; mais au milieu de son triomphe il périt frappé d'apoplexie; en même temps la Pythie, qui s'était laissé corrompre, mourait, mordue par un serpent. Dans la prévision de sa fin prochaine, Héraclide avait recommandé à ses amis de cacher son corps, et de mettre à sa place un serpent, afin que l'on crût qu'il avait été enlevé au ciel. La ruse fut découverte, et au lieu d'honneurs divins, Héraclide ne recueillit que le ridicule. Il est curieux de voir des légendes aussi puériles se former autour du nom d'un grave historien, d'un philosophe de l'école de Platon. Héraclide écrivit sur la philosophie, les mathématiques, la musique, l'histoire, la politique, la grammaire et la poésie. D'après Diogène Laerce, Héraclide fit des tragédies, et les publia sous le nom de Thespis. Bentley s'est autorisé de ce passage pour soutenir que les fragments attribués à Thespis appartiennent à Héraclide. Diogène Laerce cite d'Héraclide du Pont un grand nombre d'ouvrages qui sont tous perdus. Le seul des ouvrages d'Héraclide qui soit venu jusqu'à nous ne se trouve pas sur la liste de Diogène, et paraît être un extrait du traité Περί νόμων καὶ τῶν συγγενῶν τούτοις mentionné par ce biographe. Cet ouvrage a été publié pour la première fois par Camillus Peruscus, avec les *Variæ Historiæ* d'Élien, sous le titre de : Ἐκ τῶν Ἡρακλείδου περὶ πολιτειῶν ὑπόμνημα; Rome, 1545, in-4°. Cragius en donna une nouvelle édition dans sa *Respublica Lacedæmoniorum*, Genève, 1593, in-4°, et Gronovius l'inséra dans son *Thesaurus antiquitatum*, t. VI. Les meilleures éditions sont celles de Köler, avec une introduction, des notes et une traduction allemande; Halle, 1804, in-8°; de Coray, avec son *Élien;* Paris, 1805, in-8°; et de Ch. Müller, avec une traduction latine dans les *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 197. Les Ἀλληγορίαι Ὁμηρικαί, que nous avons aussi sous le nom d'Héraclide, ne sont certainement pas de lui; elles ont été publiées par Gesner avec une traduction latine, Bâle, 1544, et par Schulthess avec une traduction allemande, Zurich, 1779.

Un autre HÉRACLIDE du Pont, grammairien, né aussi à Héraclée, vivait à Rome sous le règne de l'empereur Claude; on ne connaît de lui que quelques titres d'ouvrages cités par Diogène Laerce et Suidas. L. J.

Suidas au mot, Ἡρακλείδης. — Diogène Laerce, V, 86. — Vossius, *De Historicis Græcis*. — Roulez, *Commentatio de Vita et Scriptis Heraclidæ Pontici*; Louvain, 1828, in-4°. — E. Deswert, *Dissertatio de Heraclide Pontico*; Louvain, 1830, in-8°. — Schneidewin, *Heraclidis Politiarum quæ exstant*; Gœttingue, 1847.

* **HÉRACLIDE**, peintre grec, originaire de la Macédoine; il s'adonna d'abord à peindre des navires, mais plus tard il donna un plus ample essor à son talent, et il se rendit à Athènes, où il acquit de la réputation. G. B.

Pline, *Histoire Naturelle*, XXXV, 11.

* **HÉRACLIDE**, sculpteur grec, fils d'Agasias, né à Éphèse, vivait à une époque incertaine. Son nom est inscrit avec celui d'Harmatius sur la statue restaurée d'Arès, dans le musée de Paris. On suppose que le père d'Héraclide est le célèbre sculpteur éphésien Agasias. Y.

Müller, *Archæol. d. Kunst.* — Clarac, *Description des Antiques du Musée royal*, n° 411, p. 172.

HÉRACLIDE, médecin grec, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Dans la liste généalogique des descendants d'Esculape, il est le seizième. Il était fils du premier Hippocrate. Il épousa Phænarète, ou selon d'autres Praxithea, et il eut d'elle deux fils : *Sosander*, et *Hippocrate*, le plus grand des médecins de l'antiquité. Y.

Suidas, au mot Ἱπποκράτης. — Étienne de Byzance, au mot Κῶς. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. XII, p. 680.

* **HÉRACLIDE** *de Tarente*, médecin grec, vivait dans le troisième ou le second siècle avant J.-C. Élève de Mantias, il appartenait à la secte des empiriques, et écrivit sur la matière médicale quelques ouvrages, souvent cités par Galien, mais tous perdus aujourd'hui, à part un petit nombre de fragments. Galien parle avec le plus grand éloge de l'exactitude de ses assertions, toujours fondées sur l'expérience. Héraclide de Tarente, un des premiers, écrivit un commentaire sur les œuvres d'Hippocrate. Y.

G. Kühn, *Opuscula academica Medica et Philologica*; Leipzig, 1827-1828, 2 vol. in-8°.

* **HÉRACLIDE** *d'Érythrée*, médecin grec, né à Érythrée en Ionie, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Galien l'appelle le plus distingué des disciples de Chryserme, et cite de lui un ouvrage en sept livres au moins, intitulé : Περὶ τῆς Ηροφίλου Αἱρέσεως (*De Herophili Secta*). Héraclide écrivit aussi un commentaire sur le sixième livre d'Hippocrate, *De Morbis vulgaribus*. Il ne reste rien de ces deux ouvrages. Y.

Strabon, XIV, 1. — Galien, *De Differ. Puls.*; *Comment. in Hippocr.*

HÉRACLIDE (Ἡρακλείδης), poëte athénien de la comédie moyenne, vivait vers 350 avant J.-C. On ne connait de lui que cinq vers, tirés de sa comédie intitulée : Ἀλεκτρυών. Athénée mentionne un Ξενίζων, comédie d'un certain Héraclite, qui paraît être le même qu'Héraclide. Y.

Bothe, *Comicorum Græcorum Fragmenta*, p. 602. — Meineke, *Historia critica Com. Græc.*, p. 422.

* **HÉRACLIEN** (Ἡρακλειανός), usurpateur romain, mis à mort en 413 après J.-C. En 408, il fut un des officiers qui, par l'ordre d'Honorius, égorgèrent Stilicon, et reçut en récompense le poste de comte d'Afrique. Suivant Zosime il succéda à Bathanarius, beau-frère de Stilicon, et mis à mort par Honorius, tandis que, suivant Tillemont, qui s'appuie sur un passage du *Chronicon* de Prosper Tiro, il remplaça Jean, comte d'Afrique, massacré par le peuple. D'un autre côté, Orose prétend qu'Héraclien ne fut envoyé en Afrique qu'en 409 après qu'Attale eut pris la pourpre. Quoi qu'il en soit, cet usurpateur voulant s'emparer de la province dont Héraclien avait le gouvernement, y envoya un de ses courtisans nommé Constantin, mais sans lui donner des forces suffisantes. Constantin fut vaincu et tué en débarquant. Héraclien, pour affamer l'Italie, interdit l'exportation du blé d'Afrique. Il n'avait à sa disposition qu'un petit nombre de troupes; mais il s'était assuré de la fidélité des provinciaux en obtenant d'Honorius un édit de tolérance à l'égard des donatistes. Cette sage mesure fut malheureusement rapportée aussitôt que la déchéance d'Attale eut fait cesser le danger. La conduite dévouée d'Héraclien dans cette crise lui valut l'honneur du consulat. On pense qu'il fut consul désigné pour l'année 413, mais qu'il n'entra jamais en fonctions. En effet, vers le milieu de l'année 412, enorgueilli de ses services passés, et excité par un intrigant, nommé Sabinus, dont il avait fait son gendre, il se révolta contre Honorius, et prit la pourpre. Sa première mesure fut de retenir les convois de blé destinés à Rome. En 413 il tenta une grande expédition contre l'Italie, et se mit en mer avec une flotte de trois mille sept cents voiles suivant Orose, ou de sept cents vaisseaux d'après la chronique de Marcellin, ce qui est plus vraisemblable. Cette expédition échoua complétement; mais les détails de la lutte sont peu nombreux et contradictoirement rapportés. Selon Orose et Marcellin, l'usurpateur marchait sur Rome lorsque, alarmé par l'approche du comte Marinus, il abandonna son armée, et s'enfuit à Carthage, où il fut immédiatement mis à mort. Suivant la *Chronique* d'Idace, au contraire, il y eut une grande bataille près d'Otricoli (*Utriculum*), entre Rome et Ravenne, dans laquelle il périt cinquante mille hommes. Le rebelle, vaincu, revint à Carthage avec le seul vaisseau qui lui restât. Des soldats envoyés par Honorius le découvrirent, caché dans le temple de la Mémoire, et lui tranchèrent la tête. On concilierait peut-être les deux récits en supposant que la bataille eut lieu lorsqu'il avait déjà abandonné son armée. Sabinus se sauva à Constantinople. Honorius, qui en obtint l'extradition, se contenta de le condamner à l'exil. Après la mort d'Héraclien, on effaça le nom de cet usurpateur de tous les actes publics et particuliers. C'est pour cette raison qu'il ne figure pas sur les *Fastes consulaires* à côté de Lucius ou Lucianus, consul en 413. Y.

Zosime, V, 37; VI, 7-11. — Sozomène, *Hist. Eccles.*, IX, 8. — Philostorge, *Hist. Eccles.*, XII, 6. — Orose, VII, 29, 42. — Idace, *Chronicon* et *Fasti*. — Marcellin, *Chronicon*. — Prosper d'Aquitaine, *Chron.* — Prosper Tiro, *Chron.* — Olympiodore, dans Photius, *Cod.*, 80. — *Code Théod.*, IX, 40; XV, 14; XVI, 5. — Godefroy, *Prosop. Cod. Theodos.* — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. V. — Gibbon, *History of Decline and Fall of Roman Empire*, c. 30, 31. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, l. XXVIII et XXIX.

HÉRACLITE, philosophe grec de l'école ionienne, vivait, suivant Diogène de Laerte (1), vers la soixante-neuvième olympiade, et mourut à l'âge de soixante ans. On peut donc placer approximativement l'époque de sa naissance vers la soixantième olympiade, c'est-à-dire vers 540 avant l'ère chrétienne, et par conséquent celle

(1) *Vies des Philosophes illustres*, l. IX.

de sa mort vers 480. Il naquit et mourut à Éphèse, ville d'Asie Mineure, colonie ionienne, située sur la côte de Lydie sur le Caïstre, non loin de Sardes, capitale et séjour des rois lydiens. Le père d'Héraclite était le premier citoyen ou chef politique d'Éphèse. Héraclite, qui pouvait après la mort de son père, hériter de ses fonctions, s'en démit en faveur de son frère, soit qu'il craignît, ainsi qu'Antisthène le rapporte, que les préoccupations politiques ne vinssent contrarier ses goûts pour la philosophie, soit que cette mélancolie qui lui était naturelle, et qui devait acquérir chez lui un si funeste développement, lui inspirât dès lors une profonde répugnance pour le commerce des hommes, inséparable de la pratique des affaires publiques. Peut-être ces deux causes se réunirent-elles pour produire chez Héraclite cette détermination de rester étranger aux affaires de l'État. Aussi, lorsque plus tard ses concitoyens le prièrent de leur donner des lois, il s'y refusa formellement, alléguant pour motif que la corruption des Éphésiens était si grande et tellement invétérée qu'il n'y voyait plus de remède. Il est permis de croire que l'aspect de la dégradation morale où était tombée sa patrie, comme au reste toutes les grandes villes de la Grèce asiatique, contribua puissamment à nourrir et à exaspérer cette mélancolie qui faisait le fond de son tempérament. L'exil prononcé contre son ami Hermodore avait encore aigri son caractère. On sait combien était ombrageuse la démocratie grecque : un talent transcendant encourait presque toujours la suspicion de tendance à la tyrannie, et, comme inévitable conséquence, le bannissement (1). C'est à cette cause, s'il faut en croire les témoignages qui nous sont restés, qu'il faut attribuer l'exil d'Hermodore. Ces diverses circonstances développèrent tellement la misanthropie d'Héraclite, qu'il interrompit, dit-on, toute espèce de rapports avec ses concitoyens. Il passait son temps à jouer avec des enfants devant le temple de Diane, et disait à ceux qui venaient là pour le regarder : « Qu'y a-t-il en ceci qui vous étonne, ô hommes pervers ? Ne vaut-il pas mieux faire ce que je fais que de m'occuper avec vous des affaires de l'État ? » — Il finit par quitter Éphèse pour se retirer dans les montagnes, où il se nourrissait d'herbes et de racines. Ce genre de vie ayant déterminé chez lui une hydropisie, il lui fallut rentrer à Éphèse, et là il allait interrogeant les médecins, et leur demandait sous une forme énigmatique de quelle manière ils s'y prendraient pour convertir la pluie en sécheresse. Comme ses questions restaient incomprises, il tenta lui-même sa guérison, et s'enferma dans une étable à bœufs, espérant chasser l'hydropisie par la chaleur du fumier. Mais ce fut en vain, et il succomba à sa maladie (2).

Les doctrines philosophiques d'Héraclite étaient contenues dans un livre qu'il avait déposé dans le temple de Diane, et qui, cent soixante-sept ans environ après lui, fut publié par Cratès, l'académicien. Ce livre était écrit non plus en vers, comme ceux des philosophes ses prédécesseurs, mais en prose ionienne. L'absence de tout caractère métrique et l'usage du dialecte ionien y sont suffisamment attestés par les fragments qui nous restent d'Héraclite (1). Ce livre avait été écrit par Héraclite en un style très-obscur, afin qu'il ne fût point profané par le vulgaire et qu'il ne fût compris que de ceux qui seraient en état de profiter de ses leçons. De là l'épithète de σκοτεινός, *obscur*, qui est restée attachée au nom d'Héraclite; de là aussi l'épigramme de Timon le Sillographe : Ἡράκλειτος αἰνικτός, *Héraclite le faiseur d'énigmes*. Diogène de Laerte raconte à ce sujet qu'Euripide ayant envoyé ce livre à Socrate, celui-ci, avec cette bonhomie un peu caustique qu'il portait dans toutes ses relations sociales, répondit que ce qu'il en avait compris lui avait paru très-bon, et qu'il aimait à croire qu'il en était de même de ce qu'il n'avait pu comprendre. On est assez peu d'accord sur le titre qu'Héraclite avait donné à son livre. Selon les uns, il était intitulé : Μοῦσαι, *les Muses*. Selon d'autres, il avait pour titre : Περὶ φύσεως (*De la Nature*). Diodote le Grammairien le désigne sous ce titre : Ἀκριβὲς οἰάκισμα πρὸς στάθμην βίου (*Règle sûre pour la conduite de la vie*); d'autres sous ce titre encore : Γνῶσις ἠθῶν (*La Science des Mœurs*). Cette multiplicité de titres attribués au livre d'Héraclite nous porte à croire que ce livre embrassait toutes ces matières en même temps; qu'ainsi c'était tout à la fois un traité de physique et de morale, et qu'en raison de l'importance attachée par les disciples, et plus tard par les commentateurs ou les historiens, à l'un ou à l'autre de ces divers aspects de la science, il recevait tantôt l'un tantôt l'autre de ces titres. Diogène de Laerte, dont le témoignage a un très-grand poids en tout ce qui concerne l'histoire des philosophes de cette époque reculée, dit que ce livre roulait en général sur la nature, περὶ φύσεως; et c'est à cette occasion qu'il ajoute qu'il se divisait en trois parties : physique, politique, théologie. C'est donc avec Héraclite, et à dater de lui, que la philosophie ionienne cesse d'être exclusivement la science de la nature, pour devenir en même temps une science morale.

Maintenant, quel système physique, quelle doctrine morale et intellectuelle ce livre renfer-

(1) *Civium suorum potentiam extimescebant.* (Corn. Nepos, *in Miltiad.*, c. VIII.)

(2) Diog. Laerte, lib. IX.

(1) Ces fragments ont été recueillis par H. Estienne, dans son recueil intitulé : *Poesis philosophica*. On y trouve, en outre, cinq lettres attribuées à Héraclite, et adressées trois à Hermodore et deux à Amphidamas. Une autre lettre, également attribuée à Héraclite, se trouve dans la biographie de ce philosophe par Diogène de Laerte. Elle est adressée à Darius, fils d'Hystaspes, qui avait voulu attirer le philosophe à la cour de Persépolis. Diogène donne en même temps la lettre de Darius à Héraclite.

mait-il? Antérieurement à Héraclite, plus d'une explication avait été tentée de la formation du monde matériel, et les systèmes cosmogoniques pouvaient être rangés en deux classes, suivant qu'ils se fondaient sur l'adoption d'un nombre indéterminé de principes, ou sur l'adoption d'une unité élémentaire. Héraclite, à l'exemple de Thalès, de Phérécyde et d'Anaximène, ses prédécesseurs dans l'école ionienne, adopta l'unité. Mais pour Héraclite ce principe unique n'est plus l'eau, ni la terre, ni l'air, mais le feu, parce que le feu lui paraît le plus puissant et le plus subtil des éléments. Nous avons à cet égard les témoignages concordants de Diogène de Laerte (1), de Sextus de Mitylène (2) et d'Aristote (3). « Le principe des corps simples, dit ce dernier, est le feu, selon Hippasus de Métaponte et Héraclite d'Éphèse. » Ἵππασος δὲ πῦρ ὁ Μεταποντῖνος καὶ Ἡράκλειτος ὁ Ἐφέσιος ἀρχὴν τιθέασι τῶν ἁπλῶν σωμάτων. Nous avons également le témoignage de Cicéron, en son traité *De la Nature des Dieux* (4) : « Vous et les vôtres, ô Balbus (c'est l'académicien Catta qui s'adresse à Balbus le stoïcien), vous avez coutume de tout rapporter à la puissance du feu, suivant en ceci, à ce que je crois, la doctrine d'Héraclite. » (*Sed omnia vestri, Balbe, solent ad igneam vim referre, Heraclitum, ut opinor, sequentes.*) Le feu étant ainsi posé par Héraclite comme élément primordial et générateur, tout en vient et tout y retourne : ἐκ πυρὸς τὰ πάντα συνεστάναι καὶ εἰς τοῦτο ἀναλύεσθαι (5). « Le monde, dit Héraclite dans des textes qui nous ont été conservés par Clément d'Alexandrie (6), n'est l'ouvrage ni des dieux ni des hommes; il a toujours été, et il sera toujours. C'est un feu éternel, s'allumant et s'éteignant suivant des lois régulières. » Des transformations du feu naissent l'eau, la terre et l'air. Tout donc dans l'univers n'est suivant Héraclite qu'un développement et une transformation de l'élément primordial. Tout vient de cet élément, et tout y retourne, en vertu de ce qu'Héraclite appelle le *flux perpétuel*, ῥοή (7). De ce flux résultent la vie et la mort, ou plutôt il n'y a, à proprement parler, ni vie ni mort; ce sont là une seule et même chose, de même que la veille et le sommeil, la jeunesse et la vieillesse. Le feu, dans le système cosmogonique d'Héraclite, n'est pas seulement agent vivificateur, il est encore agent destructeur. Le monde est produit par le feu, pour périr ensuite par lui, et cela à certaines périodes alternatives, durant l'éternité du temps; et ces révolutions s'opèrent suivant des lois réglées par le destin, καθ' εἱμαρμένην (1).

Tel est le système cosmogonique d'Héraclite. A l'exemple de Thalès et des autres Ioniens, il s'occupa encore d'astronomie et de météorologie. Au rapport de Diogène de Laerte, il regardait le soleil et les autres astres comme des flammes qui résultent d'évaporations concentrées dans certaines cavités de la voûte céleste, qui leur servent de récipients. Les flammes qui forment le Soleil sont, plus que toutes les autres, vives et pures; celles des autres astres plus éloignés de la Terre ont moins de pureté et de chaleur. La grandeur réelle du Soleil est telle qu'elle nous paraît : erreur qui devait, peu de temps après, être combattue par Anaxagore. Les éclipses de Soleil et de Lune viennent de ce que les bassins renfermant les flammes qui forment ces astres tournent leur partie concave vers le côté qui nous est opposé. Les phases mensuelles de la Lune viennent de ce que le bassin qui la forme exécute un mouvement graduel de rotation sur lui-même. Les jours, les nuits, les mois, les saisons, les années, les vents et autres phénomènes de ce genre ont leur cause dans les différences des évaporations. L'évaporation pure, venant à s'enflammer dans le cercle du Soleil, produit le jour; l'évaporation contraire lui succède, et amène la nuit. La chaleur excitée par la lumière des évaporations pures produit l'été; au contraire, l'évaporation obscure amène le froid et l'hiver. Héraclite explique d'une manière analogue, et tout aussi imparfaite, plusieurs autres phénomènes astronomiques et météorologiques. La vraie science, qui se compose d'expériences et de calcul, n'était pas née encore, et l'hypothèse en tenait lieu.

Indépendamment des fragments relatifs à la philosophie naturelle qui nous restent du philosophe d'Éphèse, et à l'aide desquels nous venons de reconstituer son système physique, il en existe d'autres, qui se rapportent à la philosophie morale et intellectuelle. Dans cette seconde catégorie, il convient de mentionner d'abord un certain nombre d'apophthegmes, relatifs soit à la politique, soit à la morale sociale ou individuelle, et qui nous ont été conservés par Diogène de Laerte (2), par Clément d'Alexandrie (3), par Plutarque (4), par Stobée (5). En ce qui concerne la philosophie intellectuelle, nous rencontrons dans Sextus de Mitylène (6) un long passage où il est fait mention d'Héraclite comme ayant traité de la valeur et de la portée de nos moyens de connaître. Après avoir dit qu'Héraclite nous regarde comme pourvus d'un

(1) Diog. Laert., lib. IX.
(2) *Advers. Mathem.*, l. VIII.
(3) *Métaph.*, l. I, c. 3.
(4) L. I, c. 26.
(5) Diog. Laert., *ubi supra.*
(6) *Strom.*, l. V. — En reproduisant ces textes, Clément d'Alexandrie fait observer qu'Héraclite avait beaucoup emprunté à Orphée.
(7) Diog. Laert., *ubi supra.*

(1) Diog. Laert.
(2) Ibid.
(3) *Strom.*
(4) *De Placitis Philosophorum.*
(5) Ex titulo Περὶ σωφροσύνης.
(6) Adv. *Mathem.*, l. VII.

double instrument pour atteindre au vrai, à savoir les sens et la raison, il ajoute que le philosophe d'Éphèse répudie le témoignage des sens comme trompeur, κακοὶ μάρτυρες, et qu'il admet la raison comme le seul juge et l'unique *criterium* de la vérité, non pas cependant telle ou telle raison individuelle, mais la raison universelle et divine, τὸν κοινὸν καὶ θεῖον λόγον. Les conceptions de la raison individuelle n'apportent avec elles rien de certain, et il ne faut, dit Héraclite, se fier qu'à la raison générale. Toutes les fois que nous nous mettons en communion avec elle, nous sommes dans le vrai, et dans le faux toutes les fois que nous nous abandonnons à notre opinion individuelle : Διὸ δεῖ ἕπεσθαι τῷ ξυνῷ. Διὸ καθ' ὅτι αὐτοῦ τῆς μνήμης κινωνήσωμεν, ἀληθεύομεν. ἃ δὲ ἂν ἰδιάσωμεν, ψευδόμεθα. Cette doctrine d'Héraclite, relative au *criterium* de la vérité, devait être en plusieurs de ses points principaux renouvelée en France, au dix-neuvième siècle, par l'école théocratique (1), en opposition aux doctrines de l'école cartésienne, qui avait adopté le *criterium* de l'évidence, c'est-à-dire la décision de la raison individuelle. En Grèce même, dans la période philosophique postérieure à Socrate, cette doctrine trouva des partisans dans le stoïcisme et, en dehors du stoïcisme, dans Œnésidème de Gnosse. Sur plusieurs autres points encore de sa doctrine, Héraclite fit école en Grèce. Platon, Œnésidème, les stoïciens firent des emprunts à ses systèmes, et son livre fut une source à laquelle puisèrent plusieurs sectes philosophiques postérieures à Socrate. Au rapport de Diogène de Laerte (2), ce livre fut commenté et expliqué par Antisthène, par Cléanthe, par Héraclide de Pont, par Sphærus le stoïcien, par Diodote le grammairien, par Diomène, par Denys, et par Pausanias surnommé l'Héraclitiste. C. MALLET.

Diogène de Laerte, *Vies des Philosophes illustres*, l. IX. — Henri Estienne, *Poesis philosophica*. — Fr. Schleiermacher, *Héraclite d'Éphèse, surnommé l'obscur, d'après les débris de son ouvrage et les témoignages des anciens* (all.), dans le 3e cahier du t. 1er du *Museum der Alterthumswissenschaften*; Berlin, 1808, in-8°. — Henri Ritter, *Histoire de la Philosophie ancienne*, trad. de l'allemand par M. Tissot; Paris, 1835, l. III, c. VI. — C. Mallet, *Histoire de la Philosophie ionienne*; Paris, 1852, p. 116-166. — Lassalle, *Die Philosophie de Herakleitos*; Berlin, 1858, 2 vol. in-8°.

HÉRACLITE ou **HÉRACLIDE**, administrateur grec, né à Cyme, en Éolie, vivait au commencement du troisième siècle avant J.-C. Arsinoé, femme de Lysimaque, ayant reçu de son mari la ville d'Héraclée, en confia le commandement à Héraclite. Celui-ci, par son administration arbitraire et tyrannique, s'aliéna l'esprit des habitants. Après la mort de Lysimaque, en 281, ils se soulevèrent, et recouvrèrent leur liberté. Héraclite tomba au pouvoir des insurgés, et l'on ignore ce qu'il devint. Y.

(1) *Voy.* le t. II de l'*Essai sur l'indifférence* de de La Mennais.
(2) Lib. IX.

Memnon, dans les *Frag. Hist. Græc.* de C. Müller, t. III, 531.

HÉRACLITE, mythographe, d'une époque incertaine. On a de lui un ouvrage, Περὶ ἀπίστων, qui fut publié, d'après un manuscrit du Vatican, avec une traduction latine, par Leo Allatius; Rome, 1641. L'éditeur soupçonna que le mot Héraclite était une méprise pour Héraclide, et pensa que ce traité pouvait être l'ouvrage d'Héraclide, auteur des *Allégories homériques*. Le Περὶ ἀπίστων a été publié par Gale, 1671; par Teucher, Lemgo, 1796; et par Westermann, dans ses *Mythographi*, Brunswick, 1843.

On connaît plusieurs autres prosateurs grecs du nom d'Héraclite : HÉRACLITE *de Sicyone*, auteur d'un ouvrage sur les pierres, dont Plutarque cite le second livre; HÉRACLITE *de Lesbos*, auteur d'une histoire de Macédoine, d'ailleurs inconnu; un philosophe péripatéticien mentionné par Plutarque comme l'auteur d'un ouvrage intitulé *Zoroastre*; un philosophe platonicien né à Tyr, et protégé par Antiochus. Il fut pendant plusieurs années l'élève de Clitomaque et de Philon (Cicéron, *Acad.*, II, 4). Y.

C. Müller, *Fragmenta Histor. Græcorum*, t. IV, 433.

HÉRACLITE, poëte élégiaque, né à Halicarnasse, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Il était le contemporain et l'ami de Callimaque, qui a composé sur lui une belle inscription funéraire, conservée par Diogène de Laerte; celui-ci mentionne encore un HÉRACLITE, poëte lyrique et auteur d'un panégyrique des douze dieux. Pour HÉRACLITE poëte comique, *voy.* HÉRACLIDE. Y.

Diogène Laerce, IX, 17.

* **HÉRACLIUS**, fils de Hiéron, noble sicilien de Syracuse, vivait en 80 avant J.-C. Avant la preture de C. Verrès, 73-71, il était un des plus riches habitants de la Sicile; mais les exactions du préteur le réduisirent à la misère. Plusieurs personnes qui portaient le même nom que lui, et qui appartenaient probablement à la même famille, eurent aussi à souffrir de la tyrannie de Verrès. Il priva de ses biens un HÉRACLIUS *de Syracuse*, et fit mettre à mort HÉRACLIUS *de Segeste*. Un HÉRACLIUS *d'Amestrate* et un autre de Centaripini figurèrent parmi les témoins à charge contre Verrès. Y.

Ciceron, *in Verrem*, II, 14, 27.

HÉRACLIUS, philosophe cynique, vivait dans le quatrième siècle après J.-C. Il était l'ennemi de l'empereur Julien, qui écrivit contre lui un discours. Suidas donne à ce philosophe le nom d'HÉRACLITE. Y.

Julien, *Orat.*, VII. — Suidas, au mot Ἰουλιανός. — Fabricius, *Biblioth. Græca*, vol. II, p. 625; III, p. 519, VI, p. 727.

* **HÉRACLIUS**, empereur d'Orient, né vers 575, mort le 11 mars 641. Il descendait d'Héraclius d'Édesse, qui, sous le règne de Léon le Grand, avait repris la Tripolitaine sur les Vandales. Son père, Héraclius l'ancien, illustre par d'éclatants succès contre les Perses, était exarque

ou gouverneur général de l'Afrique. On ne sait rien des premières années du jeune Héraclius; mais il se montra sans doute digne de ses ancêtres, puisqu'en 610 son père le jugea capable de mettre fin à l'insupportable tyrannie de Phocas. Cet empereur, aussi odieux que méprisé, s'était aliéné sa propre famille. Son gendre Crispus (1) conçut, en 608, le projet de le détrôner, et sollicita Héraclius l'ancien et Grégoras, frère et lieutenant de l'exarque, de donner le signal de la révolte. Ces deux officiers, sans se déclarer immédiatement, cessèrent de verser dans le trésor impérial les revenus de leur gouvernement, et n'envoyèrent plus les blés d'Afrique à Constantinople. Cette dernière mesure, qui occasionna une disette dans la capitale, mit le comble au mécontentement public. Lorsque les esprits furent préparés à une révolte générale, Héraclius l'ancien se rendit enfin aux instances de Crispus et des premiers personnages de l'État; mais il déclina pour lui-même l'offre de la couronne impériale, et confia à son fils le commandement de l'expédition contre Phocas. Dans l'automne de 610, Héraclius le jeune fit voile pour Constantinople avec une flotte nombreuse, tandis que son cousin Nicétas, fils de Grégoras, à la tête d'une armée, se dirigea vers la même ville, à travers l'Égypte, la Syrie et l'Asie Mineure. La couronne, dit-on, devait appartenir au premier arrivé; mais dans ce cas les chances avaient été bien inégalement réparties entre eux. Douze ou quinze jours suffisaient à Héraclius pour atteindre Constantinople, tandis que Nicétas ne pouvait pas y arriver avant trois mois. Le 3 octobre la flotte africaine se présenta devant Constantinople, et le lendemain, favorisée par la défection de Crispus, qui prit les armes contre Phocas, elle força l'entrée du port. Phocas, abandonné de tous, fut conduit devant Héraclius, qui lui reprocha d'avoir si mal gouverné l'empire. « Gouverne mieux », répondit Phocas. Héraclius ne se montra pas généreux dans sa victoire. Après avoir foulé aux pieds le vieux tyran, il ordonna de le mutiler horriblement, et lui fit ensuite trancher la tête à la vue d'une foule innombrable qui bordait le rivage. Le clergé, le sénat et le peuple invitèrent Héraclius à monter sur le trône. Il céda à leurs vœux, et fut couronné avec sa femme Eudoxie. Nicétas reconnut sans hésiter le nouveau souverain, et reçut plus tard pour prix de son abnégation la main d'une fille de l'empereur. Crispus fut récompensé de ses récents services par le commandement de l'armée de Cappadoce. Mais Héraclius, persuadé que celui qui avait trahi son beau-père, ne pouvait être fidèle à son prince, chercha et trouva, en 622, une occasion de le dégrader et de l'enfermer dans un cloître. Les premières années du règne d'Héraclius ne répondirent pas aux espérances qu'avait fait naître son avénement. Son administration, douce et équitable, ne fut ni habile ni vigoureuse, et malgré sa réputation militaire, il laissa le roi de perse Chosroès ravager et conquérir les plus belles provinces de l'empire, la Syrie en 611, la Palestine en 614, l'Égypte et l'Asie Mineure en 616. Les dévastations des Perses causèrent une affreuse disette en 618. Le trésor public ne suffisant pas aux achats de blé, il fallut supprimer les distributions de pain aux habitants de Constantinople. Désolé de cette nécessité, qui pouvait lui ravir l'affection de ses sujets, Héraclius voulut quitter sa capitale, et se retirer en Afrique. La nouvelle de son prochain départ produisit une consternation qui dégénéra en émeute. L'empereur, conduit presque de force à l'église de Sainte-Sophie, fut obligé de jurer qu'il n'abandonnerait pas Constantinople. Ces violents témoignages de l'amour de ses sujets, rendant de l'énergie à l'empereur, le tirèrent de la vie molle et apathique qu'il menait depuis huit ans. Il conçut le projet d'une grande expédition contre Chosroès; mais dans l'état d'épuisement où se trouvait l'empire, sans armée et sans finances, il fallut plusieurs années pour la préparer. Dans l'intervalle il prit une mesure fâcheuse en elle-même, quoique indispensable à la sûreté de l'empire. Les Avares, cantonnés sur la rive gauche du Danube, avaient plusieurs fois franchi ce fleuve, et s'étaient avancés jusqu'à Constantinople. Héraclius acheta la paix de ces barbares au prix de deux cent mille pièces d'or. Se défiant de leur bonne foi, il permit, en 620, à des peuplades slaves, les Croates et les Serviens, de s'établir dans la partie de l'empire comprise entre l'Adriatique, le Danube et le mont Hémus. Il espérait que les Slaves seraient une barrière contre les Avares, et il abandonnait une partie de ses États afin de mieux défendre le reste. Les dangers de cette combinaison se montrèrent plus tard, mais ses avantages furent immédiats. Les Croates et les Serviens fournirent de nombreux et vaillants soldats à l'armée impériale, et Héraclius, tranquille du côté de l'occident, ne songea plus qu'à réprimer l'audace des Perses. Pour suppléer au manque d'argent, il fit fondre les métaux précieux qui servaient à la décoration des églises. Enfin, deux jours après la fête de Pâques de l'année 622, échangeant la pourpre impériale contre le simple habit de pénitent et de soldat, il donna le signal du départ. Il confia ses enfants à l'amour du peuple, remit le gouvernement aux plus capables, et autorisa le patriarche et le sénat à sauver Constantinople par une capitulation, si en son absence la capitale était attaquée par des forces supérieures. L'armée romaine couvrait de ses tentes les hauteurs de Chalcédoine. Aller au-devant des Perses, et leur livrer bataille dans les plaines de l'Asie Mineure, où leur innombrable cavalerie pouvait sans peine envelopper et détruire les Romains, eût été une entreprise insensée; d'un

(1) Théophane et Zonaras l'appellent toujours *Priscus*.

autre côté, rester sur la défensive à Chalcédoine, et laisser l'ennemi consommer la ruine des plus riches villes de l'empire, c'était prudent mais honteux. Placé entre ces deux partis extrêmes, Héraclius puisa dans la nécessité une des plus grandes inspirations militaires dont parle l'histoire. La mer appartenait encore aux Romains; il en profita pour transporter ses troupes au pied des montagnes de l'Arménie, entre la Syrie et la Cilicie, dans une région protégée à toutes ses limites par des obstacles naturels, hérissée de collines, et coupée de nombreux torrents. Sur ce nouveau champ de bataille les Romains n'avaient plus à craindre la cavalerie persane; une seule victoire pouvait les conduire aux sources de l'Euphrate et du Tigre, et deux campagnes heureuses les mèneraient au cœur même de l'empire de Chosroès. Héraclius fit camper ses soldats à Issus, lieu célèbre par la victoire d'Alexandre, et les exerça pendant l'été et l'automne; puis, lorsque l'ennemi le croyait occupé à prendre ses quartiers d'hiver, il marcha sur la Perse à travers l'Arménie, et battit Schaharbarz, lieutenant de Chosroès. Le soin de surveiller les mouvements hostiles des Avares le rappelant en Europe, il mit ses troupes en quartiers d'hiver sur les bords du fleuve Halys, et revint à Constantinople. Il quitta cette ville le 25 mars 623, rejoignit son armée, et le 20 avril il était déjà sur le territoire persan. Il se dirigea sur l'Atropatène (*Aderbaidjan* des modernes), et mit le siége devant *Tauris* (aujourd'hui Ganzac), ville qui contenait le trésor de Chosroès. Cette place, que le roi de Perse tenta vainement de défendre, fut prise et livrée aux flammes. Héraclius, exaspéré des procédés barbares de Chosroès, traitait cruellement à son tour le pays ennemi, et détruisait surtout sans pitié les temples du Feu. Thébarmès (*Ourmiah*), qui passait pour la patrie de Zoroastre et qui était le centre de son culte, eut le même sort que Tauris. Héraclius s'avança jusque sur les frontières de la Médie. Comme la saison était trop avancée pour qu'il les franchît, il revint vers la mer, afin de rester en communication avec Constantinople, et prit ses quartiers d'hiver en Albanie, à l'extrémité orientale de l'Arménie, vers le confluent de l'Araxe et du Cyrus. Au printemps de 624, après avoir recruté son armée parmi les montagnards de l'Albanie, il commença une troisième campagne. Il se heurta contre des forces supérieures, et malgré quatre victoires il ne put pénétrer en Perse. Son armée, épuisée par cette campagne sanglante et indécise, avait besoin de repos; il la ramena au delà de l'Euphrate en Cilicie, et campa près d'Adana sur les bords du Sarus. Schaharbarz, qui osa venir l'y attaquer dans l'hiver de 625, essuya une nouvelle et complète défaite. Mais si les troupes persanes étaient facilement mises en déroute, elles se renouvelaient aussi facilement, et Chosroès put mettre sur pied au commencement de 626 une armée aussi nombreuse que jamais. Il en fit trois corps : l'un fut dirigé contre Héraclius, l'autre contre Théodore, frère de l'empereur, le troisième enfin, sous les ordres de Schaharbarz, dut marcher sur Constantinople, et se joindre aux Avares pour faire le siége de cette ville. L'immense danger de cette diversion ne détourna pas Héraclius de son premier plan. Il comprit que l'essentiel était de conserver l'Arménie et les contrées maritimes voisines, et ce fut là qu'il se porta de sa personne, tandis que Théodore défendit victorieusement la rive droite de l'Euphrate. Au delà du Phase dans une vallée du Caucase, l'empereur fit la rencontre d'une horde de Khozars (Circassiens) qui, sous les ordres de leur khakhan Ziébil, avaient fait une irruption en Perse et s'en retournaient chargés de butin. Héraclius eut près de Tiflis une entrevue avec Ziebil, le gagna par ses présents, lui promit sa fille Eudoxie en mariage (promesse dont la mort du khakhan le dispensa), et obtint un corps de quarante mille auxiliaires. Tandis que Héraclius trouvait à l'extrémité de la mer Noire des alliés inespérés, sa capitale était dans le plus grand danger. Le 29 juillet les Avares mirent le siége devant Constantinople et les Perses campèrent en face de cette ville, de l'autre côté du Bosphore. Heureusement les Romains, maîtres de la mer, empêchèrent la jonction des deux armées ennemies. Après plusieurs assauts inutiles, les Avares se retirèrent le 12 août, et Schaharbarz épuisa inutilement son armée au siége de Chalcédoine. Héraclius, apprenant que sa capitale était sauvée, rentra dans l'Atropatène, et y hiverna. L'année suivante, quoique privé de ses Khozars, qui retournèrent dans leur pays, il pénétra en Assyrie à travers les montagnes du Khourdistan, et se dirigea vers Ninive (différente de l'ancienne Ninive) en longeant la rive droite du Zab. Le général perse Rhazatès le suivit à marches forcées, mais sans oser en venir aux mains, jusqu'à ce qu'il reçut de Chosroès l'ordre péremptoire de risquer dans une bataille décisive le sort de l'empire persan. Cette bataille eut lieu le samedi 12 décembre 627, entre Ninive et le confluent du Zab et du Tigre. La lutte fut vive mais courte; les Perses, découragés par la mort de Rhazatès, s'enfuirent. Héraclius s'empara de Ninive, et marcha sur Ctésiphon. Chosroès, qui s'était établi avec les debris de ses troupes dans la magnifique résidence de Dastagerd, s'enfuit précipitamment avec son harem, et abandonna au vainqueur les immenses richesses de tous genres, or, argent, aromates, épices, soies, entassées (1) dans ce palais. Il ne s'arrêta pas même à Ctesiphon, et alla se réfugier cent lieues plus loin, dans l'ancienne capitale des Séleucides. Cependant, Héraclius ne s'empara

(1) Parmi les objets précieux gardés à Dastagerd, Théophane énumère du sucre et du gingembre, ζάχαρ καὶ γιγγίβερ.

pas de Ctésiphon, et au bout de deux mois il n'en avait pas encore commencé le siége lorsque Gurdanaspe, qui la défendait contre lui, l'informa d'une révolution qui terminait la guerre. Schaharbarz avait déjà donné le signal de la révolte. Siroès, fils de Chosroès, l'imita et entraîna Gurdanaspe dans son parti. Tous deux, après avoir fait part de leur projet à Héraclius, se saisirent de Chosroès et le laissèrent périr de faim dans sa prison. Entre le nouveau prince et Héraclius, la paix fut facilement conclue. On convint que les deux États rentreraient dans leurs anciennes limites, que les prisonniers seraient rendus de part et d'autre, et que les Perses restitueraient aux Romains la sainte croix, que Schaharbarz avait emportée de Jérusalem. Le 15 mai 628, jour de la Pentecôte, on lut dans l'église de Sainte-Sophie la dépêche de l'empereur qui annonçait la conclusion de la paix (1), et au mois de septembre Héraclius, après avoir traversé une partie de l'Arménie, de la Syrie, et l'Asie Mineure tout entière, rétablissant partout l'ordre et la sûreté, fit une entrée triomphale dans Constantinople au milieu des acclamations d'un peuple qui ne l'avait pas vu depuis plus de cinq ans. Cet enthousiasme était mérité, et si la fin du règne d'Héraclius eût été digne de son admirable expédition de Perse, il serait resté un des plus grands empereurs romains. Mais il n'en fut point ainsi; Héraclius passa sans transition du plus héroïque effort à la plus misérable apathie. Les disputes théologiques, qui avaient eu toujours beaucoup d'attrait pour son esprit, peu éclairé, absorbèrent ce qu'il lui restait d'activité. Au printemps de 629, il se rendit à Jérusalem, et replaça la sainte croix dans l'église de la Résurrection. A cette occasion, il chassa tous les juifs de Jérusalem. Il passa le reste de l'année et les cinq années suivantes à Émèse, à Hiérapolis, à Antioche, et dans d'autres villes de la Syrie.

Un nouveau danger, plus redoutable que l'invasion des Perses, menaçait l'empire. Les Sarrasins, dans le premier élan de leur prosélytisme guerrier, s'étaient précipités sur la Syrie. Héraclius n'osant pas aller à leur rencontre, envoya contre eux son frère Théodore, qui fut vaincu à Gabata (634), ses lieutenants Trithurius et Vahan, qui furent mis en déroute à la bataille d'Adjandin (juillet 634). Peu de jours après Damas tomba au pouvoir des vainqueurs. Épouvanté de ces désastres, incapable de les réparer, Héraclius n'eut qu'une pensée, soustraire la sainte croix à l'invasion musulmane. Il alla reprendre à Jérusalem cette précieuse relique, et la rapporta à Constantinople. Arrivé en face de sa capitale, il ne se sentit pas le courage de traverser le Bosphore, et séjourna longtemps sur la côte d'Asie. Pour ménager sa faiblesse, il fallut jeter sur le détroit un pont de bateaux, que l'on recouvrit de terre, et dont les côtés, garnis de branches d'arbre et de feuillages épais, dérobaient la vue de la mer. Ce fut en passant sur ce sol artificiel que l'empereur rentra dans Constantinople. Les progrès des Arabes, qui s'emparèrent de la Syrie et remportèrent sur les Romains la victoire décisive de Yarmouc, le 23 juillet 636, la prise même de Jérusalem, au mois de mai 637, celle d'Antioche, en 638, ne tirèrent pas Héraclius de sa honteuse inertie. Tandis qu'Omar plantait l'étendard du prophète sur le berceau du christianisme, l'empereur des Romains se perdait dans d'interminables disputes sur les deux natures de Jésus-Christ. Les hérésies d'Apollinaire, de Nestorius et d'Eutychès le préoccupaient beaucoup plus que les victoires de Khaled et d'Omar, et le monothélisme lui faisait oublier l'islamisme. En 639, il promulgua sa fameuse *ecthèse*, ou exposition de foi, et la fit publier dans l'empire, avec injonction d'y obéir. Cet édit, qui prétendait régler la foi de tous les Romains, n'avait pas même le mérite de l'orthodoxie; le pape Jean IV le proscrivit, et Héraclius fut réduit à le désavouer. L'immixtion de l'empereur dans les affaires ecclésiastiques n'eut d'autre effet que d'augmenter l'anarchie de l'Église grecque. Pour que rien ne manquât à l'humiliation d'Héraclius, dans l'année même où il subit cet échec théologique, il apprit la perte d'une des plus belles provinces de l'empire. Amrou, lieutenant d'Omar, entra en Égypte en 639, et, dispersant les faibles corps de troupes envoyés contre lui, vint mettre le siége devant Alexandrie. Cette ville, vaillamment défendue, résistait encore lorsque Héraclius mourut, après avoir régné trente ans et quatre mois. Il ordonna par testament que l'autorité suprême serait partagée entre *Héraclius Constantin*, né d'Eudoxie, sa première femme, et *Héracléonas*, fils de Martine, sa seconde femme. Il laissa deux autres fils, *David* et *Marin*, qu'il avait nommés césars, et deux filles, *Augustine* et *Martine*, qu'il avait décorées du nom d'augustes. On ne sait si *Eudoxie*, qu'il avait promise à Ziébil et mariée à Nicétas, lui survécut. Il fut enterré dans l'église des Saints-Apôtres (1). Le règne d'Héraclius, signalé par la reconstitution éphémère et par le démembrement irréparable de l'empire d'Orient, par la ruine de la monarchie persane et par l'avénement des khalifes, est une des plus mémorables époques de l'histoire byzantine. Héraclius lui-même est une des figures les plus remarquables que nous présentent les annales du Bas-Empire. S'il mérite rarement l'admiration, il excite toujours la curiosité. Son caractère est un problème

(1) Cette curieuse dépêche, qui existe encore dans la *Chronique pascale*, est adressée au sénat. Héraclius y donne, avec un compte rendu de ses opérations, le récit de la mort tragique de Chosroès, du parricide et de l'avénement de Siroès. A la dépêche est annexée la lettre par laquelle le nouveau roi de Perse demande la paix.

(1) A Barlette, dans la Pouille, on voyait encore à la fin du quinzième siècle une statue colossale d'Héraclius.

difficile, mais intéressant. Aucun autre personnage historique n'offre à un pareil degré ce mélange incompréhensible de courage et de pusillanimité, d'énergie intelligente et d'imbécile apathie. Léo JOUBERT.

Théophane, p. 250, etc., édit., de Paris. — Nicéphore, p. 4, etc. — Cedrène, p. 407. — *Chronique alexandrine.* — Zonaras, vol. II, p. 82, etc. — Manassès, p. 78, etc. — Glycas, p. 270, etc., édit. de Paris. — Georges Pisidès, *Carmen complectens expeditionem Heraclii contra Chosroen.* — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. X et XI, édit. de Saint-Martin. — Gibbon, *History of the Decline and Fall of Roman Empire.* — Amedée Thierry, *Histoire d'Attila et de ses Successeurs*, t. II.

HÉRACLIUS II. *Voy.* CONSTANTIN III.

HÉRACLIUS Iᵉʳ (en géorgien *Irakli*), roi de Géorgie, né vers 1648, mort en 1710, à Ispahan. Il était petit-fils de Théimouraz Iᵉʳ, roi de Cakhet, ou Géorgie orientale, qui fut expulsé de ses États en 1648, par Rostom, roi de Karthli, ou Géorgie moyenne. Son père ayant été tué, il fut emmené par son aïeul en Iméreth, où régnait son grand-oncle Alexandre II, et fut ensuite conduit en Russie. Au bout de quelques années, il alla se fixer dans la province la plus septentrionale du Cakhet, et après la mort de son aïeul, en 1663, il envahit ce royaume pour en disputer la possession à Artchil, fils du roi de Karthli, Schah-Nawaz Iᵉʳ (Wakhtang IV). Ses armes furent d'abord victorieuses; mais plus tard, repoussé par son rival, il passa avec sa mère en Russie (1665). La femme d'Artchil, Kethewan, sœur d'Héraclius, le fit revenir en Cakhet (1671). Il reçut un apanage. Mais, peu satisfait des honneurs qui lui furent rendus, il passa à la cour de Soliman, schah de Perse et suzerain de la Géorgie. Ce prince, à qui il plut par ses manières et sa physionomie distinguées, lui accorda une pension, et promit de le rétablir sur le trône de son aïeul dès qu'il connaîtrait les usages de la Perse. En effet, longtemps après, en 1688, il le nomma roi de Cakhet et de Karthli, après la déposition de Georges XII, fils de Wakhtang IV. Héraclius s'était converti à l'islamisme et avait pris le nom de *Nazar Ali-Khan*. La couronne de Géorgie lui fut disputée par les trois fils de Wakhtang IV, Georges XII, Artchil et Lewan. Ce dernier obtint le Karthli à la sollicitation de sa sœur, que Schah-Hoséin, fils de Soliman, avait épousée. Héraclius ne conserva que le Cakhet. Ses trois fils, *Imam Couli-Khan, Constantin* (Mohammed Couli-Khan), et *Théimouraz II*, père d'Héraclius II, lui succédèrent l'un après l'autre. E. BEAUVOIS.

Chronique géorgienne, trad. par M. Brosset, 2ᵉ édit., dans les *Mém. de l'Acad. des Sc. de Saint-Pétersbourg* (sc. polit., hist.), série VI, t. V, p. 300-314. — Wakhoucht, *Dates*, dans le même recueil, p. 202-210. — Peyssonnel, *Essai sur les Troubles de Perse et de Géorgie*; Paris, 1754, in-12, part. II.

HÉRACLIUS II, roi de Géorgie, petit-fils du précédent, né en 1718, mort à Tiflis, le 11 janvier 1798. Dans sa jeunesse, il embrassa l'islamisme, servit dans les armées du schah de Perse, son suzerain, et remporta quelques avantages sur les Turcs, qui s'étaient emparés de l'Iméreth, de la Mingrélie et du Gouriel. Nadir-Schah le nomma roi de Cakhet, et replaça son père Théimouraz II sur le trône de Karthli, en 1744. Ces deux princes essayèrent de recouvrer leur indépendance, au milieu des guerres civiles qui suivirent la mort de Nadir-Schah (1747). Ils prirent à leur solde un corps d'Afghans, et soumirent quelques petits chefs du Schirwan et de l'Arménie septentrionale. Ils attaquèrent ensuite le chef des Afghans, Asad-Khan, qui s'était allié aux Lesghis et avait entrepris de faire des conquêtes pour son propre compte. Héraclius le battit devant Érivan, et s'empara de Tauris. Par un traité conclu en 1753, il se fit céder cette dernière ville et les contrées situées au nord de l'Araxe. Mais ses États furent plusieurs fois ravagés par les Lesghis, et il dut se reconnaître vassal de Kérim-Khan, pacificateur de la Perse. La mort de son père, arrivée en 1763, le laissa maître du Karthli, mais non pas sans contestation. Il eut pour compétiteur le prince bagratide Alexandre, que favorisait l'impératrice Catherine II. Les secours qu'il donna aux Russes, dans leur guerre contre les Turcs (1768-1774) lui valurent la reconnaissance de Catherine, qui cessa de favoriser son rival et qui fit insérer dans le traité de Kaïnardji (1774) une clause par laquelle le sultan renonçait à toute prétention sur la Géorgie. Cependant Alexandre s'était rendu auprès de Kerim-Khan, qui lui promit d'abord de l'assister, mais qui le fit ensuite enfermer. Après la mort du schah (1779), il passa à Constantinople, fut mis à la tête d'un corps de troupes destinées à envahir la Géorgie, et disparut subitement, lorsqu'il marchait sur la ville de Kars. Continuellement harcelé par les Lesghis, les Turcs et les Persans, Héraclius se mit sous la protection de la Russie, par le traité de Georgiewisk (24 février 1783). Mais il ne fit qu'empirer sa condition. Agha Mohammed-Khan, ayant vaincu les prétendants à la succession de Kerim-Khan et formé le projet de faire rentrer dans l'obéissance les provinces révoltées, envahit la Géorgie en 1795, défit le roi, qui se trouvait abandonné à ses propres forces, et s'empara de Tiflis, qu'il livra au pillage. Mais comme les habitants de cette ville et des villages environnants s'étaient enfuis dans les montagnes, et que l'armée persane manquait de vivres, le schah fut obligé d'ordonner la retraite. Catherine se disposait tardivement à envoyer des secours à son allié, lorsqu'elle mourut, en 1796. Son successeur, Paul, ne prit aucune mesure pour garantir les Géorgiens contre une nouvelle invasion persane, dont ils étaient menacés et dont ils ne furent délivrés que par la mort d'Agha-Mohammed, assassiné par quelqu'un de ses serviteurs, à Chouch dans le Carabagh, en 1797. Héraclius ne lui survécut qu'un an. Ce prince s'efforça de civiliser ses sujets : il appela dans ses États des savants étrangers, et notamment Guldenstædt

et Reineggs, fit établir une imprimerie à Tiflis, encouragea l'agriculture et l'exploitation des mines, éleva des villes et des forteresses. Il eut pour successeur son fils Georges XIII, dernier roi de Géorgie. E. BEAUVOIS.

Wakhoucht, *Dates*. — Peyssonnel, *Essai*, part. II. — Jean Ounskherdjan, *Mémoires*, trad. de l'arménien, dans *Mémoires sur l'Asie*, de Klaproth; Paris, 1824, p. 228-240. — Le prince Théimouraz, *Précis des Guerres qu'eut à soutenir David, petit-fils d'Héraclius II*, trad. par M. Brosset, dans *Mém. inédits relat. à la Géorgie*; Paris, 1833, part. II. — Rottiers, *Itinér. de Tiflis à Constantinople*; Bruxelles, 1829, p. 64.

* **HÉRACON** (Ἡράκων), un des lieutenants d'Alexandre, mis à mort en 325. Il prit, avec Cléandre et Sitalcès, le commandement de l'armée de Médie, lorsque Parménion, qui en était le chef, eut été tué par l'ordre d'Alexandre, en 330. Comme la plupart des gouverneurs, il profita de l'éloignement d'Alexandre pour commettre de nombreux excès. Entre autres abus de pouvoir, il pilla un temple de Suse, célèbre par sa richesse. Au retour du conquérant, il fut puni de mort. Y.

Arrien, *Annales*, VI, 27. — Quinte-Curce, X, 1.

* **HÉRAGORAS** (Ἡραγόρας), historien grec d'une époque incertaine. Il composa un ouvrage intitulé Μεγαρικά, dont il ne reste rien, mais qui est mentionné par Eudocie et par le scoliaste d'Apollonius de Rhodes. Le scoliaste donne à l'historien le nom d'*Isagoras*. Y.

Eudocia, p. 440. — Apollonius de Rhodes, I, 211.

* **HÉRARD**, prélat français, né dans les premières années du neuvième siècle, mort le 1er juillet 871. Élevé, l'an 855, sur le siége archiépiscopal de Tours, Hérard figure dans un assez grand nombre de titres. En 859 il consacra l'église de Cormery. On le voit au mois de juin de cette même année assistant au concile de Savonières et donné pour juge à Wenilon ou Ganelon, évêque de Sens, qui s'est fait un nom populaire par l'éclat de ses trahisons. Dans le même temps, Hérard poursuivait devant les conciles, devant le pape, les évêques de Bretagne qui s'étaient soustraits à son obéissance, et il obtenait contre eux autant de sentences qu'il en réclamait. En 860 il siégea dans le concile de Tousi; en 862, dans le concile de Pistes. L'autorité de ses conseils était fort grande. Désigné tout à la fois par le pape et par Robert, évêque du Mans, comme le principal arbitre de ce long débat qu'on ne pouvait conclure sans décider que les évêques du Mans étaient des faussaires, ou les moines de Saint-Calais d'effrontés calomniateurs, il n'hésita pas, malgré ses relations avec Robert, à se déclarer en faveur des moines. En 863 il se rend au concile de Verberie sur Oise; en 866 il plaide dans le concile de Soissons la cause de son église, outragée par les prétentions du siége de Dol; en 867 il paraît au concile de Troyes; en 868, au concile de Kiersy; en 869, à un autre concile de Verberie. Comme on le voit assez, aucun des prélats de son temps ne fut mêlé à plus d'affaires et ne connut moins le repos.

Hérard était pour son temps un érudit remarquable. Ami de Loup de Ferrière, il avait avec lui un commerce de lettres. La cent-dix-huitième *Lettre* de cet illustre abbé est à l'adresse d'Hérard. On a d'autres preuves encore de son savoir et de son mérite. La plus importante est un vaste recueil de *Statuts* synodaux, par lesquels, au mois de mai 858, il reconstitua toute l'administration de son église. C'est un des monuments les plus curieux pour l'histoire du neuvième siècle. Le texte en est offert par Jean Maan; on le trouve aussi parmi les *Instrumenta* du *Gallia christiana*, t. XIV. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* en ont donné une analyse très-étendue. On possède encore un Monitoire d'Hérard au concile de Soissons, sur la bénédiction de la femme de Charles le Chauve, et une Vie de saint Chrodegang, évêque de Séez, publiée par les Bollandistes, au 3 septembre. B. H.

Hist. littér. de la France, t. V, p. 386. — Maan, *Sacr. Metrop. Turon.* — *Gallia christ.*, t. XIV, col. 46.

* **HÉRARD**, moine français de l'ordre de Cîteaux, né et mort dans le douzième siècle. Étienne Harding, troisième abbé de Cîteaux, le mit à la tête de la colonie qu'il envoya dans le Maine, vers l'année 1130, fonder un monastère de son ordre sur les terres de Guillaume III, comte de Bellême. Accompagné de neuf moines, de deux novices et de vingt-et-un frères convers, Hérard vint s'établir avec ses compagnons dans la forêt de Parseigne, et l'église bâtie de leurs mains fut consacrée en 1145, par Guillaume, évêque du Mans. On trouve le nom de l'abbé Hérard, en 1154, dans une charte de Jean, abbé de Saint-Martin de Séez, et, en 1163, dans une bulle d'Alexandre III qui contient une approbation itérative de la fondation de Perseigne. Il gouverna, dit-on, son monastère pendant trente-cinq ans. B. H.

Gallia christiana, t. XIV, col. 519.

* **HÉRAS** (Ἥρας), médecin grec, né en Cappadoce, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Il écrivit sur la matière médicale plusieurs ouvrages, souvent cités par Galien, mais dont il ne reste qu'un petit nombre de fragments. D'autres écrivains anciens mentionnent aussi ses prescriptions médicales, et c'est peut-être de lui qu'il est question dans une épigramme de Martial (*Epig.*, VI, 78, 3). Y.

G. Kühn, *Additam. ad Elench. Medic. veter. a J.-A. Fabricio in Bibliotheca Græca exhibitum*. — Sprengel, *Geschichte der Medicin*, t. II, 666.

HÉRAUDEL (*Jean*), humaniste français, né à La Mothe, en 1585, mort à un âge très-avancé. D'abord avocat à la cour souveraine des grands jours de Saint-Mihiel, il vint plus tard se fixer à Nancy. En 1611 le duc de Lorraine Henri II l'anoblit. En 1660 il fit imprimer à Nancy, in-4°, une *Élégie de ce que la Lorraine a souffert depuis quelques années, par la peste, famine*

et guerres, sur l'élégie latine de l'auteur et par soi-même, témoin oculaire d'une partie, ayant sçû le reste de ceux qui habitoient la ville et villages, et de ce qui s'en disoit communément. L'auteur n'y avait pas mis son nom; mais un président à la cour souveraine de Nancy, nommé Georges, écrivit de sa main à la marge d'un exemplaire que cet ouvrage était de Mᵉ Héraudel, avocat. Cet opuscule, supprimé par les Français, est devenu rare. C'était une traduction en prose rhythmée d'une élégie-satire en latin que l'auteur avait publiée la même année sous ce titre: *Deplorandi Lotharingiæ status, ab aliquot annis, Elegia*; in-4°. La version française fait connaître, sur les marges, les lieux où se sont passés les événements dont parle l'auteur. La même année 1660, Héraudel publia encore un petit poëme, intitulé: *De serenissimi atque invictissimi principis Lotharingiæ et Barri ducis Caroli IV optatissimo reditu Panegyris*; Nancy, in-4°. J. V.

Dom Calmet, *Biblioth. lorraine.*

* HÉRAUGHIÈRE ou HÉROGHIER (De), guerrier français, au service des États de Hollande, né à Cambrai, vers 1550, mort à La Haye, en 1610. Il acquit une grande renommée durant les troubles des Pays-Bas, par sa bravoure et son génie, fertile en expédients guerriers. Il se signala d'abord en se rendant maître de Breda, le 28 février 1590, au moyen d'un stratagème audacieux. S'étant caché dans un bateau de tourbe avec soixante hommes déterminés, il parvint, après mille obstacles, incidents dramatiques et trois jours de traversée, à se rendre maître de la citadelle. Une autre fois il conçut et réalisa le projet de s'emparer du château de Huy (pays de Liége), qui se dresse à l'extrémité d'un rocher très-élevé dominant la ville. Le 8 février 1595, il se cacha avec trente soldats déterminés dans une maison bâtie au pied de cette citadelle, dans laquelle ces hardis aventuriers s'introduisirent de nuit au moyen d'échelles de corde. Ainsi, sans coup férir, ils assurèrent aux états la possession d'une place réputée inexpugnable. Un troisième coup de main, non moins audacieux, fit tomber en son pouvoir la ville de Lierre, le 14 octobre 1595. Mais les cinq cents hommes qu'il avait amenés avec lui, s'étant mis à piller, au mépris des ordres de leurs chefs, les Espagnols, qui tenaient garnison dans la place et s'étaient retirés dans la citadelle, eurent ainsi le temps de se reconnaître. Des secours leur arrivèrent d'Anvers, avec lesquels ils attaquèrent les pillards et les mirent en déroute complète. La plupart périrent en voulant franchir les fossés de la ville. Héraughière, quoi qu'on en ait écrit, ne fut pas de ce nombre, car on sait aujourd'hui qu'il mourut à La Haye, en 1610, pensionnaire des états, après avoir été gouverneur de Breda jusqu'en 1599. Son portrait se voit encore au musée d'Amsterdam, où se conservait aussi autrefois une coupe de vermeil représentant le bateau historique de Breda, et qui était un cadeau fait au héros cambrésien par le gouvernement néerlandais. On a frappé aussi en mémoire du stratagème qui a immortalisé son nom une fort belle médaille, dont un exemplaire en bronze fut remis à chacun de ses soixante compagnons d'armes, et qu'ils furent autorisés à porter comme un signe d'honneur: première décoration, du moins nous le pensons, qui ait orné la poitrine d'un plébéien.

Jean Paul FABER.

De Metteren, *Histoire des Pays-Bas*, in-fol., 1618. — *Histoire métallique de la République de Hollande*; 1688, in-8°. — Grotius, *Annales et Historiæ de Rebus Belgicis*; 1658, in-8°. — Coloma, *Historia de las Estados-Baixos*; 1599, in-4°. — C.-A. Lefebvre, *Le capitaine Heraughière*; Cambrai, in-8°, 1860.

HÉRAULD (*Didier*), en latin *Heraldus*, philologue et jurisconsulte français, né vers 1579, et mort à Paris, en juin 1649. Vers 1598 il fut nommé professeur de langue grecque à l'Académie protestante de Sedan. Comme il penchait vers l'arminianisme, il s'attira l'inimitié de Dan. Tilenus, qui était encore alors un fervent calviniste; et pour se délivrer des ennuis que lui causait le zèle amer de ce théologien, il fut obligé, en 1611, de se démettre de ses fonctions. Il se rendit alors à Paris, se fit recevoir avocat au parlement, et se créa en peu de temps une nombreuse clientèle. Les affaires ne lui firent cependant pas négliger la culture des lettres. Les dernières années de sa vie furent troublées par des discussions avec Saumaise, qui avait été jusque alors un de ses intimes amis. Blessé par quelques passages des *Observationes in Jus Atticum et Romanum* (1645) de cet érudit, Hérauld crut devoir réfuter ce livre *in extenso*. On a de lui: *Adversariorum Libri II, quibus adjectus est Animadversionum in Jamblichum de Vita Pythagoræ Liber I*; Paris, 1599, in-8°; — *Animadversiones ad libros XII Epigrammatum Martialis*; Paris, 1600, in-4°, réimpr. dans l'édit. de Martial; Paris, 1617, in-fol.; — *Animadversiones in Arnobii VII libros Contra Gentes*; Paris, 1605, in-8°. J.-J. Scaliger faisait grand cas de ces notes d'Hérauld (1), qui ont été reproduites dans l'édit. d'Arnobe de Leyde; 1651, in-4°; — *Minutii Felicis Octavius*; Paris, 1605, in-8°, avec des notes reproduites dans les éditions de Leyde, 1652, in-4°, et de Cambridge, 1712, in-8°; — *Tertulliani Apolog., commentarius illustrat. et adjectis duobus digressionum libris*; Paris, 1613, in-4°; — *David Leidhresseri Super doctrinæ capitibus inter Academiam Parisiensem et Societatis Jesu patres controversis Dissertatio politica*; Strasbourg ou Cologne (1612), in-4°: c'est une défense de l'indépendance des souverains, contre les prétentions de la cour de Rome; — *De Rerum judicatarum Autoritate Libri II*; Paris, 1640, in-8°; réimprim. avec le précédent dans

(1) *Scaligerana posterior*, p. 100.

le *Thesaurus Juris* d'Otto; — *Quæstionum quotidianarum Tractatus, item Observationes ad Jus Atticum et Romanum, in quibus et Salmasii miscellæ defensiones ejusque specimen defenduntur;* Paris, 1650, in-fol., publié après sa mort par son fils Isaac, filleul d'Isaac Casaubon. Il laissa en manuscrit des notes sur l'ouvrage de Brisson : *De Verborum quæ ad jus pertinent Significatione;* il avait aussi préparé une édition annotée de Polyen, qu'il n'eut pas le temps de publier. Le *British Mercure* possède quelques-unes de ses lettres. M. N.

Bayle, *Dict. historique.* — MM. Haag, *La France prot.*

HÉRAULD (*Louis*), fils du précédent, écrivain protestant. Il étudia la théologie à Sedan, et devint ministre à Alençon, où il soutint, en 1631, avec un capucin une controverse qui donna naissance de part et d'autre à plusieurs écrits théologiques. Quelques années après il fut nommé pasteur de l'église wallonne de Londres. Ses opinions royalistes le forcèrent, à la mort de Charles Ier, de revenir en France. C'est alors, d'après Bayle, qu'il aurait été ministre à Alençon, ce qui est peu probable. A la restauration, il retourna en Angleterre, reprit ses fonctions à l'église wallonne de Londres, et peu de temps après il fut pourvu d'un canonicat à Cantorbéry. On a de lui : *Le Pacifique royal en deuil, compris en douze sermons;* Saumur, J. Lesnier, 1649, in-8°; — *Le Pacifique royal en joie, compris en vingt sermons;* Amsterd., 1665, in-8°. M. NICOLAS.

Bayle, *Dict. hist.* — MM. Haag, *La France protest.*

HÉRAULT (*René*), administrateur français, né à Rouen, en 1691, mort à Paris, le 2 août 1740. D'abord avocat du roi au Châtelet de Paris, puis procureur général du grand conseil et maître des requêtes, il devint intendant de Tours, et enfin lieutenant général de police de Paris, en 1725. Ennemi des jansénistes, qu'il avait déjà eu occasion de poursuivre à Tours, il sévit contre eux avec une rigueur excessive à Paris. Les *Nouvelles ecclésiastiques* s'imprimaient clandestinement, et semblaient se multiplier à raison même des recherches qu'il fit pour en arrêter l'impression : il en trouvait dans ses appartements, dans sa voiture, sans qu'il pût mettre la main sur leurs auteurs. Il signala aussi son administration par des mesures contre les prétendus miracles qui s'opéraient au tombeau du diacre Pâris. Le caractère fougueux qu'il déploya comme lieutenant général de police de Paris excita contre lui le blâme et l'aversion. On disait, en rappelant la définition laconique donnée sous Louis XIV des fonctions de lieutenant de police par le président de Harlay, *Propreté, clarté, sûreté*, que ces fonctions ne devaient point troubler le cours de la justice ordinaire et l'action des lois, parce que chaque homme public doit se renfermer dans les limites de son ministère. « Mais Hérault les franchit toutes, dit la *Biographie* Chaudon et Delandine, et devint le grand-inquisiteur de France; il inonda Paris et les provinces par des nuées d'espions qui, dans leurs irruptions multipliées de jour et de nuit, escaladoient les murs, forçoient les portes, fouilloient jusque dans les poches, arrachoient sans forme légale les citoyens de leur asile et portoient la terreur dans toutes les familles. » — En 1789 il devint intendant de Paris et conseiller d'État. Marié en secondes noces à Mlle Moreau de Séchelles, fille du contrôleur général des finances, il en eut un fils, colonel du régiment de Rouergue, tué à la bataille de Minden, et qui fut le père de Hérault de Séchelles. J. V.

Barbier, *Journal.*

HÉRAULT DE SÉCHELLES (*Marie-Jean*), homme politique français, petit-fils d'Hérault (René), né à Paris en 1760, guillotiné dans la même ville, le 5 avril 1794. Naissance, fortune, esprit, éloquence facile, éducation remarquable, il possédait tous les moyens de succès. A l'âge de vingt ans il débuta au Châtelet comme avocat du roi, et ses premières plaidoiries furent plus que des essais. La reine Marie-Antoinette désira voir le jeune orateur, et la duchesse de Polignac, sa parente, le présenta à la cour. Sa personne et son esprit y plurent beaucoup. La place d'avocat général au Châtelet venant à vaquer, la reine le fit nommer à cet office. Partisan d'une réforme gouvernementale dont il avait chaleureusement défendu les principes dans le parlement contre Dambray, il se rangea, le 14 juillet 1789, sous l'étendard des patriotes, et montra un rare courage à la prise de la Bastille. Après la réorganisation du pouvoir judiciaire par la Constituante, il fut désigné pour exercer les fonctions de commissaire du roi près la cour de cassation; mais il ne s'y fit pas remarquer. Ce ne fut pour lui qu'un échelon pour arriver à la députation. Les gages qu'il n'avait pas cessé de donner à la liberté le recommandèrent aux électeurs de Paris, qui le choisirent, en septembre 1791, pour les représenter à l'Assemblée législative. Il y siégea à l'extrême gauche. Le 14 janvier 1792, montant à la tribune pour la première fois, il proposa en réponse à la déclaration de Pilnitz, un projet d'adresse au peuple français, où il repoussait énergiquement tout ce qui ressemblait à une capitulation devant les menaces de l'étranger. « Français, levez-vous, s'écriait-il en terminant, et vous verrez s'évanouir ces rêves d'une vanité puérilement factieuse! Dissipez d'un mot ces fantômes; déclarez traîtres à la patrie quiconque oserait parler d'une capitulation que la France ne peut pas signer! La capitulation avec des rebelles, c'est le châtiment; avec des ennemis, c'est la guerre! » Ce projet fut renvoyé au comité diplomatique. Le 25 janvier suivant, il fit décréter une réponse vigoureuse aux notes menaçantes de l'Autriche; et ce fut lui qui, comme rapporteur d'une commission extraordinaire nommée pour aviser aux mesures qu'exigeaient les circonstances, demanda que la patrie fût proclamée en

danger. Il combattit souvent les ministres, signala les prêtres et les émigrés hostiles, demanda la guerre à chaque nouvel outrage des souverains étrangers, fit attribuer aux municipalités la police de sûreté, etc. Le 17 août il demanda des mesures judiciaires contre les royalistes inconstitutionnels, qui par leurs provocations, aussi coupables qu'imprudentes, avaient amené la sanglante journée du 10 août, et détermina l'établissement d'un tribunal extraordinaire pour les juger. Désigné par les jacobins les plus ardents pour la place de maire, il refusa ce périlleux honneur.

Les électeurs de Seine-et-Oise envoyèrent Hérault à la Convention : il fut élu président le 2 novembre 1792. Au terme de ces fonctions il fut envoyé en Alsace, puis à Chambéry, pour y procéder à l'organisation du département du Mont-Blanc. Il signa une lettre d'adhésion à la condamnation de Louis XVI avec ses collègues, Grégoire, Jagot et Simond, en consentant néanmoins à la radiation des mots *à mort*, que l'évêque de Blois avait exigée (*voy.* Grégoire). De retour à Paris, il se prononça contre les girondins, et fit casser la commission des Douze. Le 31 mai, Hérault, dont on se servait dans toutes les occasions difficiles, fut mis à la tête de la Convention, lorsque celle-ci, menacée par Henriot et ses sectionnaires, sortit en masse pour sommer ce général, au nom de la nation, de respecter ses représentants. On verra à l'article Henriot le peu de succès qu'eut la démarche de Hérault de Séchelles. Le lendemain il se joignit courageusement à Danton et à Lacroix pour demander la mise en accusation du commandant révolutionnaire. Hérault présidait encore l'assemblée dans la fameuse séance du 2 juin, et proclama la proscription des girondins. Le 10 juin il présenta un rapport sur le projet de constitution au nom du comité de salut public. Ce travail fut principalement son ouvrage. Quelques matinées et trois nuits lui suffirent pour y mettre la dernière main; mais il ne regarda pas cette constitution comme applicable (1). Après avoir entouré le pouvoir exécutif de toutes les précautions gênantes que l'esprit soupçonneux des ultra-républicains de l'époque pouvait enfanter, les législateurs de 1793 songèrent à se soumettre eux-mêmes sous le contrôle d'un grand jury national. C'était tomber par excès de démocratisme dans le système aristocratique des deux chambres. L'exécution de ce projet fut renvoyée à la paix.

Rappelé au fauteuil à la fin de juillet, ce fut Hérault de Séchelles qui présida la fête nationale célébrée le 10 août 1793, et consacrée à l'inauguration de la république française. Il prit plusieurs fois la parole dans cette journée. Arrivé aux pieds d'un bûcher dressé sur la place de la Révolution, et formé de ce qui avait servi à la représentation et au faste de la royauté, il s'adressa d'une voix forte à la foule qui l'entourait : « Qu'ils périssent, s'écria-t-il, ces signes honteux d'une servitude que les despotes affectaient de reproduire sous toutes les formes à nos regards! que la flamme les dévore! qu'il n'y ait plus d'immortel que le sentiment de la vertu qui les a effacés! Hommes libres, peuples d'égaux, de frères, ne composez plus les images de votre grandeur que des attributs de vos travaux, de vos talents, de vos vertus! Que la pique et le bonnet de la liberté, que la charrue et la gerbe de blé, que les emblèmes de tous les arts, par qui la société est enrichie, embellie, forment désormais toutes les décorations de la république! Terre sainte, couvre-toi de ces biens réels, qui se partagent entre tous les hommes, et deviens stérile pour tout ce qui ne peut servir qu'aux jouissances exclusives de l'orgueil ». Hérault saisit alors une torche enflammée, l'appliqua contre le bûcher, et à l'instant trône, couronne, sceptre, fleurs de lis, manteau royal, écussons, armoiries, disparurent dans les flammes, aux acclamations de plus de cinq cent mille âmes. La fête se termina au Champ de Mars par la proclamation de la constitution nouvelle adoptée par les assemblées primaires.

Le principal rôle de cette journée avait été pour Hérault de Séchelles, véritable pontife de la fête. Cette distinction lui coûta cher, en ce qu'elle fit naître chez Robespierre une sombre jalousie, qui conduisit plus tard à l'échafaud le rédacteur de la constitution de 1793. Devenu membre du comité de salut public, Hérault fut chargé de retracer à la Convention la marche des armées et les événements intérieurs, et de faire les demandes d'hommes et d'argent, etc. Ce fut lui qui proposa le désarmement des suspects, et fit donner au comité de salut public la faculté de les faire arrêter. Il prit part à toutes les mesures rigoureuses ou terribles que les circonstances parurent exiger; il imita même parfois dans son langage le style d'hommes au cynisme et à la férocité desquels son éducation et sa position sociale semblaient devoir l'empêcher de descendre. Il écrivit un jour à Carrier : « Lorsqu'un représentant du peuple frappe, il doit frapper de grands coups et laisser toute la responsabilité aux exécuteurs. Il ne doit jamais se compromettre par des mandats écrits. » Lavater, qui l'avait beaucoup connu avant la révolution, lui écrivit son étonnement de ce « qu'un homme placé si haut par sa naissance, son éducation, ses talents, l'aménité de son caractère et la douceur de ses mœurs, consentait à devenir le complice de quelques scélérats grossiers, ignorants et stupides! » La lettre du philosophe suisse parvint à Hérault pendant une séance du comité de salut public; il la lut en souriant, et la passa à un de ses collègues, en disant : « Ces gens-là ne comprennent pas notre situation. »

(1) Hérault regardait cette constitution comme si peu sérieuse qu'il écrivit à un conservateur de la Bibliothèque nationale : « Citoyen, j'ai une constitution à rédiger d'ici trois jours. Veuillez bien m'envoyer un exemplaire des *Lois de Minos*. »

Au mois de septembre 1793, il quitta le comité pour remplir une seconde mission en Alsace et en Savoie. Il y organisa rapidement, sans demi-mesure, *une défense*, qui heureusement ne devint pas nécessaire. Il entendait par ces mots la création des tribunaux révolutionnaires, prompts à frapper les ennemis de la république à l'intérieur comme à l'extérieur. Il écrivait à cette époque : « J'ai semé des guillotines sur ma route, et je trouve que cela produit de bons effets. » Cependant, malgré sa condescendance pour les terroristes et les gages nombreux qu'il avait donnés au parti démocratique, il fut dénoncé le 16 décembre 1793 par Bourdon de l'Oise comme ex-noble et entretenant une correspondance criminelle avec Dubuisson et Proly, recevant des nobles chez lui et enfin trahissant tour à tour les royalistes et les républicains. Couthon et Bentabolle repoussèrent avec chaleur cette accusation : Hérault acheva à son retour de se justifier. « Si, disait-il, avoir été jeté par le hasard de la naissance dans une caste que Lepelletier et moi n'avons jamais cessé de combattre et de mépriser; est un crime qu'il me reste à expier; si je dois encore à la liberté de nouveaux sacrifices, je prie la Convention d'accepter ma démission de membre du comité de salut public ». Sa démission fut refusée à l'unanimité, mais sa perte était jurée : ses liaisons avec le parti dantoniste, dont les habitudes relâchées convenaient mieux à ses goûts que l'austérité de Robespierre, le compromirent bientôt de nouveau. Toujours exact aux séances du comité, il s'y montrait triste, découragé; son énergie n'était plus à l'unisson de celle de ses collègues; il semblait vouloir s'arrêter ou reculer, et faisait des objections qui étonnaient. Robespierre fit remarquer ce changement : aussitôt Hérault se trouva isolé. Depuis quelque temps il allait tous les jours au bout des Tuileries voir passer les charretées de condamnés. Quelqu'un lui ayant dit : « Comment, Hérault! tu viens ici, toi qui les juges? — J'y viens, répondit-il, voir l'agonie de notre république; j'y viens apprendre à mourir. » Les choses traînèrent encore quelques semaines, lorsque l'arrestation d'une émigrée chez Simond, député du Mont-Blanc, vint faire accuser Hérault d'avoir connu la présence de cette femme et d'avoir ainsi violé la loi du 4 mars 1794, qui interdisait toutes communications avec les prévenus de conspiration, sous peine d'être traité comme leur complice. Il fut abandonné par le comité de salut public au comité de sûreté générale, qui se hâta de le faire arrêter (9 mars 1794), « d'abord, dit Thiers, parce qu'il ne l'aimait pas, ensuite pour prouver qu'il frapperait sans ménagement les modérés surpris en faute et qu'il ne serait pas plus indulgent pour eux que pour les [autr]es coupables ». Hérault se résigna; il ne [fit n]i observation ni résistance, et se laissa enfermer dans la prison du Luxembourg. Dès qu'il fut sous les verroux, son courage, un instant ébranlé, reparut, et avec lui sa gaieté et son enjouement. Il reprit ses travaux littéraires, et prépara une édition de sa *Théorie de l'Ambition*. Le prétexte de la détention d'Hérault de Séchelles ne parut pas suffisant à Robespierre pour le faire traduire au tribunal révolutionnaire; il le signala à ses séides comme devant être compris dans la prétendue conspiration des dantonistes. En effet, le 31 mars 1794, Saint-Just, dans le rapport qu'il fit à la Convention au nom du comité de salut public, l'accusa d'avoir caché des émigrés et d'avoir trempé dans la conspiration ourdie par Danton, Lacroix, Fabre d'Églantine, Camille Desmoulins, etc., « pour absorber la révolution française dans un changement de dynastie. Hérault, dit-il, fut le complice de Fabre et de l'étranger. Il s'était placé à la tête des affaires diplomatiques; il mit tout en usage pour éventer les projets du gouvernement : par lui les délibérations les plus secrètes du comité des affaires étrangères étaient communiquées aux gouvernements ennemis. Il fit faire plusieurs voyages à Dubuisson en Suisse pour y conspirer sous le cachet même de la république. Nous nous rappelons qu'Hérault fut, avec dégoût, le témoin muet des travaux de ceux qui tracèrent le plan de la constitution, dont il se fit adroitement le rapporteur éhonté. » Saint-Just calomniait sciemment Hérault de Séchelles en en faisant un traître vendu à l'étranger. « Jamais, dit Thiers, il n'avait été ni plus horriblement éloquent ni plus faux, car quelle que fût sa haine, elle ne pouvait lui persuader tout ce qu'il avançait. » Le 13 germinal an II (2 avril 1794) Hérault et ses prétendus complices (1) furent traduits devant le tribunal révolutionnaire. Le président Hermann et l'accusateur Fouquier-Tinville, au lieu de tirer les jurés au sort, comme le voulait la loi, firent un choix, et prirent ce qu'ils appelaient *les solides*. Hérault, Danton, Desmoulins et leurs amis protestèrent de ce qu'on avait confondu leur cause avec celle de plusieurs faussaires : Hermann passa outre aux interrogatoires. Hérault répondit en homme qui méprisait la vie autant que l'accusation dont il était l'objet et qui d'avance en appelait au jugement de l'avenir. Après quatre jours de soi-disant débats, la condamnation capitale fut prononcée contre tous les accusés : ils refusèrent d'en entendre la lecture, et s'écrièrent qu'on pouvait les conduire à la mort. En attendant

(1) C'étaient les quatre autres chefs du parti modéré : Danton, Camille Desmoulins, Philippeau, Lacroix; les quatre représentants accusés de faux : Chabot, Bazire, Delaunay et Fabre d'Églantine; les deux beaux-frères de Chabot, Junius et Emmanuel Frey; le fournisseur d'Espagnac; le général Westermann; l'Espagnol Gusman et le Danois Diederichs. En faisant cet amalgame, le but du comité était de confondre les modérés avec les corrompus et les étrangers, pour montrer que la modération provenait à la fois du défaut de vertu républicaine et de la séduction de l'or de l'étranger. Cette tactique fut appliquée plusieurs fois.

l'heure du supplice, Hérault tira de sa poche un volume de Jean-Jacques Rousseau, en lut quelques pages, et se félicita de sortir d'un monde dont il avait combattu les superstitions et les préjugés pour y faire prévaloir la nature et la raison : « O maître, s'écria-t-il, tu as souffert pour la vérité, et je vais mourir pour elle. Tu as le génie, j'ai le martyre; tu es un plus grand homme, mais lequel est le plus philosophe de nous deux (1)? » Durant le trajet il fut gai comme à l'ordinaire; et tandis que Camille Desmoulins s'exhalait en imprécations, il lui disait : « Montrons, mon ami, que nous savons mourir. » Hérault fut désigné pour mourir le premier. Il approcha son visage de celui de Danton pour l'embrasser : l'exécuteur les sépara violemment. « Allons, plus d'embrassements; c'est fini. » Danton adressa au bourreau, avec un sourire, ces paroles : « Tu peux donc être plus terrible que la mort même! Va, tu n'empêcheras pas que dans un moment nos têtes s'embrassent dans le fond du panier! » Hérault remercia Danton par un triste et dernier sourire, salua le peuple et la statue de la Liberté, et livra sa tête à l'exécuteur. Il avait trente-quatre ans.

Lié avec Buffon, Chamfort, Mirabeau, Rulhières et les derniers représentants de la grande période philosophique, Hérault de Séchelles avait consacré à la littérature le temps que ses fonctions judiciaires ou politiques n'avaient pas absorbé. On connaît de lui : *Éloge de Suger, abbé de Saint-Denis, ministre d'État sous le règne de Louis VI, dit le Gros, régent du royaume pendant la croisade de Louis VII, dit le Jeune*, avec cette épigraphe: *Justissimus unus*; Paris, 1779, in-8°; — *Visite à Buffon*; 1785, in-8°; réimprimé sous le titre de *Voyage à Montbard*; 1802, in-8°; — *Éloge d'Athanase Auger*, prononcé dans la loge maçonnique *des Neuf Sœurs*, le 25 avril 1790, et réimprimé à la suite du *Voyage à Montbard*; — *Codicile politique et pratique d'un jeune habitant d'Épone*; in-12 : anonyme, dont il n'existe peut-être plus, selon M. Quérard, qu'un seul exemplaire. Cet ouvrage fut remanié complètement par Hérault de Séchelles durant son emprisonnement au Luxembourg; il fut réédité par les soins de J.-B. Salgues, avec des *Notes*; Paris, an X (1802), in-8°. Suivant plusieurs critiques, ce livre a jeté quelques doutes sur la pureté des principes et des sentiments de son auteur; — dans le 1er vol. du *Magasin encyclopédique* de l'abbé Millin on trouve encore de Hérault de Séchelles : *Réflexions sur la déclamation et sur Thomas*; — *Notes sur la Conversation*; — *Pensées et Anecdotes*; etc. H. Lesueur.

Moniteur universel, ann., 1791, n° 280-365; ann. 1792, ans I et II passim. — Rabbe et Vieilh de Boisjolin, *Biograp. portat. des Contemporains*. — A. de Lamartine, *Histoire des Girondins*, t. VII, l. LIV, p. 411; t. VIII, liv. LV, p. 16, 19, 58, 63, 67, 68. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Frédéric Fayot, dans le *Dictionnaire de la Conversation*. — A. Thiers, *Histoire de la Révolution française*, t. IV, liv. XIV, p. 73, 74; t. V, liv. XX, p. 127, 128, 154, 155, 158, 190, 192.

(1) C'était la même pensée, rendue en quelques vers, qu'Hérault de Séchelles avait fait graver au-dessus de la porte de la petite maison habitée par Jean-Jacques Rousseau et par madame de Warens, dans le vallon des Charmettes, auprès de Chambery, et qu'on y lit encore (A. de Lamartine, *Hist. des Girondins*, t. VIII, p. 68.) :

HERBART (*Jean-Frédéric*), philosophe allemand, né à Oldembourg, le 4 mai 1776, mort à Gœttingue, le 14 août 1841. Il termina ses études à Iéna, sous la direction de Fichte. Appelé à Berne comme précepteur, et admis dans l'intimité de Pestalozzi, il débuta par quelques écrits pédagogiques. Sa *Pédagogique générale* révélait un esprit à la fois sage et original : dans l'introduction, il apprécie les systèmes d'éducation si opposés de Rousseau et de Locke. Nommé successivement professeur à Gœttingue en 1805 et à Kœnigsberg en 1809, enfin, rappelé à Gœttingue en 1833, Herbart ne publia qu'à de longs intervalles les diverses parties de son système, et ne réussit que lentement à former une école, dont le siége fut principalement à Gœttingue et à Leipzig. Une discussion assez vive eut lieu en Allemagne sur la place qu'il convenait d'assigner à ce penseur dans le grand mouvement philosophique qui date de Kant. Tandis que les organes de l'école de Hegel ne virent dans la philosophie de Herbart qu'un épisode sans intérêt ou les débris d'un système vieilli, d'autres la proclamèrent originale et digne de toute l'attention des penseurs; d'autres, enfin, y reconnurent une opposition légitime et nécessaire à la philosophie dominante (*voy.* Hegel et Schelling). D'accord avec un des disciples de Herbart (Drobisch, *Beitræge zur Orientierung ueber Herbarts System*, Leipzig 1839), nous le considérons comme le continuateur, dans un autre sens que Fichte, des idées de Kant. Son système forme contraste avec toutes les doctrines philosophiques qui ont dominé en Allemagne depuis l'avénement de Fichte. L'ancien dogmatisme avait été vaincu par la critique, et le réalisme vulgaire était devenu la proie facile de la philosophie sceptique et idéaliste. Mais le scepticisme n'est qu'un moyen pour arriver à la vérité, et l'idéalisme, en s'exagérant lui-même, doit ramener l'esprit à un réalisme éclairé. Ce retour au réalisme par l'idéalisme est le fond de la philosophie de Herbart : il se sépare d'abord de la philosophie alors dominante par la méthode qui lui est propre. Ainsi, d'après Schelling et Hegel, la vérité philosophique se manifeste diversement selon la diversité des points de vue et des principes, et elle ne se produit tout entière que graduellement, tendant sans cesse à un contenu plus complet et à une forme plus parfaite. Au contraire, d'après Herbart, la vérité est toujours la même au fond et dans la forme. Pour toute question, il n'y a, selon lui, qu'une seule solution absolument juste; le savoir philosophique est susceptible d'un accroissement indéfini, mais ce qui est une fois établi est valable pour tous les temps et pour toutes les in-

telligences. Par une conséquence naturelle de cette manière de voir, Herbart, au lieu de rattacher sa philosophie à celle de ses prédécesseurs, s'applique avant tout à bien saisir et à formuler nettement les questions fondamentales et à en poursuivre avec indépendance une solution rigoureuse. Renonçant à la prétention de déduire toute la science d'un principe unique, Herbart veut que chacune de ses parties soit traitée à part, et il admet une pluralité de principes coordonnés entre eux. Rien n'empêchera ensuite de réunir les résultats obtenus en un système fondé sur l'unité naturelle de la raison. La base de la philosophie, ajoute Herbart, c'est l'*expérience*, et son objet est d'aider, de développer et de rectifier cette expérience par la *pensée nécessaire*, d'en examiner et déterminer la valeur par la réflexion : la philosophie est l'*élaboration des idées* (*die Bearbeitung der Begriffe*). Le premier devoir de la réflexion est de rendre les idées claires et distinctes : ce travail est l'objet de la *logique*. Or, il y a des notions de l'expérience qui, à mesure qu'elles sont élaborées, se montrent de plus en plus pleines de contradictions. De là pour la réflexion le devoir de les rectifier, de les modifier en les complétant par des éléments nouveaux que fournit la pensée : tel est l'objet de la *métaphysique*, qui, en tant qu'elle porte sur les notions les plus générales, s'appelle *ontologie*, et qui dans ses applications spéciales devient *psychologie*, *philosophie de la nature*, et *théologie*. L'ensemble des sciences métaphysiques forme la *philosophie théorique*. La science des notions qui renferment en elles-mêmes la raison de leur approbation ou improbation, c'est l'*esthétique*, qui dans ce système comprend la *morale et l'esthétique proprement dite*, et constitue la *philosophie pratique*. Dans son application aux faits, l'esthétique donne lieu à une série de *théories d'art*, qui enseignent ce qu'il faut faire pour produire ce qui plaît. Parmi ces théories, il en est une dont les préceptes ont le caractère de la nécessité et s'imposent comme autant de devoirs : c'est la *morale*. La métaphysique et l'esthétique ne peuvent s'occuper que de notions résultant logiquement des données de l'expérience : tout le reste est factice. Les notions ou les jugements qui peuvent servir de point de départ au travail philosophique, ce sont les *principes*. Ceux-ci doivent avoir le double caractère d'être primitifs et de renfermer d'autres propositions : la manière d'en déduire ces propositions, c'est la *méthode*. La méthode générale est donnée dans la logique. Les principes et les méthodes spéciales se déterminent et s'éclairent mutuellement, et forment ensemble les conditions premières du savoir philosophique.

Selon Herbart, la psychologie ne peut servir ni de base ni même de préliminaire à la philosophie. La psychologie expérimentale a besoin d'être modifiée par la métaphysique. Il rejette la pluralité des facultés de l'âme et les compare aux êtres fabuleux de la mythologie, qui se dissipent comme des fantômes au grand jour de la vérité. Le doute concernant l'autorité du sens commun ou de l'expérience est le commencement de toute philosophie. Pour s'engager sans péril dans ce mouvement de la pensée né du doute, il faut se placer sur le terrain solide des idées morales.

La réflexion sceptique est de deux degrés. Celle du degré inférieur doute que les choses soient réellement telles qu'elles nous apparaissent; celle du degré supérieur met en question l'existence même des choses : ce doute menace de frapper de nullité toute notre expérience de la nature et de nous-mêmes : il peut aller jusqu'à s'attaquer aux opérations de la pensée et mettre en question la légitimité de l'induction, sur laquelle repose tout le système de l'expérience. Tous ces doutes font comprendre la nécessité de la philosophie. Pour les vaincre, la métaphysique devra montrer que *les formes de nos perceptions sont véritablement données avec elles*. Pour être apte à formuler un système, il faut ou ignorer le doute ou l'avoir vaincu. On professe *l'empirisme* dans le premier cas, *le rationalisme* dans le second. Le premier s'en rapporte aveuglément à l'expérience, et, supposant à l'âme et à la nature autant de forces qu'il y a de classes de phénomènes, il se persuade faussement que ces forces sont données avec les phénomènes. Ainsi l'empiriste est rationaliste sans le savoir. Le véritable rationaliste ne dédaigne pas l'expérience; mais il la rectifie et l'apprécie à sa juste valeur. Les doutes soulevés par la réflexion contre la certitude de l'expérience font connaître les vrais problèmes de la métaphysique : ceux qui portent sur la réalité de la connaissance sensible sont confirmés par la spéculation, qui établit sans peine que la vraie nature des choses ne tombe pas sous les sens. Ceux, au contraire, qui concernent les formes de l'expérience s'évanouissent à l'examen. Mais il est également impossible d'accepter ou de rejeter les notions de ces formes telles qu'elles sont données : il faut donc les modifier par la pensée, et c'est là le problème général de la métaphysique.

La métaphysique générale, selon Herbart, insiste d'abord sur l'ignorance où nous laissent les sens quant à la nature réelle des corps, sur l'impossibilité logique de les concevoir à la fois comme des unités réelles dans le temps et dans l'espace, comme des réalités qui, par leur infinie divisibilité, se perdent dans l'infiniment petit. Elle insiste ensuite sur l'absurdité de l'idée de *changement*, et sur les contradictions de l'idée du *moi*, à la fois *un* et *multiple*. Pour démontrer l'absurdité de l'idée de changement, Herbart établit ce qu'il appelle le *trilemme du mouvement*. « Le changement, dit-il, ne peut s'expliquer que de trois manières. Il a lieu ou par une cause externe, ou par une cause interne, ou bien

il est sans cause, c'est-à-dire absolu. Or les trois systèmes, celui d'une causalité indéfinie, celui de la liberté, et celui du mouvement absolu, présentent des difficultés également inextricables : donc il n'y a pas de changement réel. L'absurdité de la divisibilité infinie de la matière et de idée de changement conduit à l'idée des *êtres simples*, qu'il ne faut pas concevoir comme des *atomes*, qui sont encore de la matière, mais comme des *monades* d'une qualité simple, différentes les unes des autres et indépendantes des conditions de temps et d'espace. Ces êtres simples sont doués primitivement de forces qui leur sont propres et agissent les uns sur les autres selon leur nature diverse. Ceux de même nature se repoussent; ceux de nature contraire s'attirent, et tendent à s'unir sans se confondre. Troublés dans leur existence par la pression de leurs contraires, les êtres simples, en y résistant, font des efforts pour se maintenir dans leur état : de là cette théorie des *perturbations* et des *efforts de conservation* des êtres simples qui constitue l'ontologie de Herbart, et qui s'applique également à la philosophie de la nature et à la psychologie. Du jeu de leur pression et de leur résistance résultent tous les mouvements et toutes les apparences qui constituent le monde phénoménal. C'est ainsi que du jeu des perceptions simples dans la conscience résultent tous les mouvements de l'âme, tous les phénomènes internes. La psychologie et la philosophie de la nature ont chacune une partie *synthétique* et une partie *analytique*. Dans la première sont posés les principes, et dans la seconde l'expérience est expliquée, d'après ces principes, de telle sorte que les faits servent de contre-épreuve à la spéculation. Toutes nos idées sont unies dans une même conscience : il faut donc les rapporter à un être unique, qui est l'âme, être simple parce qu'il est réel, immortel parce qu'il est simple. C'est une monade douée de la qualité simple de percevoir, ou de la faculté représentative (la *vis repræsentativa* de Leibnitz). Les idées, en se pénétrant les unes les autres, s'entrechoquent ou s'équilibrent quand elles sont opposées entre elles, et se réunissent en une seule et même force quand elles sont analogues. De là ce qu'on appelle la *faculté d'appétition*, la volonté, qui n'est pas une faculté particulière, mais une conséquence de la pondération des idées. Il y a cette analogie entre Herbart et Condillac que l'un veut tout expliquer par les sensations, et l'autre tout par les idées. Les idées étant considérées comme des forces opposées qui se balancent, il y aura une *statique* et une *mécanique* de l'esprit, et le calcul sera nécessaire pour expliquer les phénomènes de la conscience.

Comme critique, nous ajouterons que si ce système est d'un côté très-favorable au dogme de l'immortalité de l'âme, d'un autre, il l'est fort peu à la liberté morale.

La philosophie de la nature, selon Herbart, repose sur la théorie des *perturbations* et des *conservations de soi*. De l'action réciproque, des éléments simples naissent les premières molécules. Lorsque deux êtres simples de même nature en ont pénétré un troisième, d'une autre espèce, ils forment une ligne droite dont l'être différent occupera le milieu; car les êtres pareils évitent de se pénétrer et se repoussent dans des directions opposées. La combinaison de trois éléments différents produit un triangle, et quatre pour se lier ont besoin d'un espace matériel. Il y aura donc des corps agrégés par lignes, d'autres par couches superposées, d'autres par petites masses. Rien de plus curieux que l'explication que Herbart donne de la chaleur, de la lumière, des couleurs, de l'aimant, de l'électricité; mais il est impossible de la présenter ici, même en abrégé. Herbart traite à part des phénomènes de la vie. Selon sa *biologie*, la vie des corps organiques aurait pour principe, outre la nature particulière des êtres simples qui les composent, l'équilibration interne produite en eux par des mouvements opposés. « Mais, ajoute-t-il, à mesure qu'on cherche à le suivre, le mystère de la vie devient plus insaisissable. La végétation en soi n'a rien de merveilleux; mais la rose et le chêne sont pleins de merveilles. On peut concevoir la formation des infusoires et des polypes, comme celle de la moisissure et des lichens; mais avec les insectes se manifeste le monde comme création; l'insecte s'explique encore mieux que le quadrupède, qui est déjà d'un mécanisme plus compliqué. Quant à l'homme, la physiologie, impuissante à expliquer la vie morale, est obligée de s'humilier devant la religion, qui seule peut rendre compte de ces faits merveilleux. »

Herbart rattache la religion à toutes les parties de la philosophie; elle intervient partout où la science nous fait défaut. La religion est surtout sentiment, humilité, respect, et il importe peu à ce sentiment que nous ayons de Dieu une notion plus ou moins exacte : il suffit à notre reconnaissance de voir en lui l'auteur de notre nature raisonnable, et à notre respect de le concevoir comme un être immense, sublime, infini.

La politique de Herbart est sage et libérale : elle tient une sorte de milieu entre l'aristocratie et la démocratie. Si l'on applique à l'État l'idée du droit, l'État doit être démocratique, car de cette idée se déduit directement le dogme de la souveraineté du peuple. Si ensuite on lui applique les idées de bienveillance et de perfection, selon lesquelles le but de la société est le plus grand bien-être et la plus grande culture intellectuelle possibles, la direction suprême devra appartenir aux plus habiles et aux meilleurs. « La science du gouvernement, dit notre philosophe, consiste, en repoussant avec fermeté les exigences violentes du jour, à satisfaire de plus en plus aux vœux naturels et légitimes, nés des vrais besoins de la nature humaine et à of-

frir à ces vœux un moyen régulier et permanent de se manifester. » [J. Wilm, dans l'*Encycl. des Gens du Monde.*]

Les principaux ouvrages de Herbart sont : *De Platonici Systematis Fundamento*; Gœttingue, 1805; — *Allgemeine Pædagogik* (Pédagogique générale); Gœttingue, 1806; — *Ueber philosophisches Studium* (De l'Étude de la Philosophie); ibid., 1807; — *Hauptpunkte der Metaphysik* (Points principaux de la Métaphysique); ibid., 1808; — *Allgemeine praktische Philosophie* (Philosophie pratique générale); ibid., 1808; — *Psychologische Bemerkungen zur Tonlehre* (Observations psychologiques touchant la musique); ibid., 1811; — *Psychologische Untersuchungen ueber die Staerke einer Vorstellung als Function ihrer Dauer* (Recherches psychologiques sur la force d'une idée comme fonction de sa durée); ibid., 1812; — *Theoriæ de Attractione elementorum Principia metaphysica*; ibid., 1816; — *Lehrbuch zur Einleitung in die Philosophie* (Introduction à la Philosophie); Kœnigsberg, 1813; 4e édit., 1837; — *Ueber meinen Streit mit der Modephilosophie unserer Zeit* (De mon Opposition à la Philosophie du jour); 1814; — *Lehrbuch zur Psychologie* (Traité de Psychologie); Kœnigsberg, 1816; 3e édit., 1834; — *Psychologie, als Wissenschaft neu gegründet auf Erfahrung, Metaphysik und Mathematik* (La Psychologie une science nouvellement basée sur l'expérience, la métaphysique et les mathématiques); Kœnigsberg, 1824-1825, 2 vol.; — *Gespræche ueber das Boese* (Conversations sur le Mal); 1817; — *De Attentionis Mensura causisque primariis*; 1842; — *Allgemeine Metaphysik nebst den Anfængen der philosophischen Naturlehre* (Métaphysique générale et Principes de la Physique philosophique); Kœnigsberg, 1828-1829, 2 vol.; — *Ueber die Mœglichkeit und Nothwendigkeit Mathematik auf Philosophie anzuwenden* (De la possibilité et de la nécessité d'appliquer les mathématiques à la philosophie); 1822; — *Encyclopædie der Philosophie aus praktischen Gesichtspunkten* (Encyclopédie de la Philosophie aux points de vue pratiques); Halle, 1831 et 1841; — *Umriss pædagogischer Vorlesungen* (Précis de Leçons de Pédagogie); Gœttingue, 1835 et 1841; — *Briefe zur Lehre von der Freiheit des menschlichen Willens* (Lettres sur le libre arbitre); Gœttingue, 1836; — *Analytische Beleuchtung des Naturrechts und der Moral* (Examen analytique du Droit naturel et de la Morale); Gœttingue, 1836; — *Psychologische Untersuchungen* (Recherches psychologiques); Gœttingue, 1839-1840, 2 livraisons.

M. Hartenstein publia les œuvres posthumes de Herbart : *Kleinere philosophische Schriften und Abhandlungen nebst wissenschaftlichem Nachlasse* (Mélanges philosophiques et Œuvres posthumes); Leipzig, 1842-1843, 3 vol.; et les Œuvres complètes de ce philosophe (*Sæmmtliche Werke*); Leipzig, 1850-1852, 12 vol. R. L.

Hartenstein, *Biographie de Herbart* (en allemand); en tête des *Mélanges philosophiques*. — *Erlæuterungen zu Herbarts Philosophie*; Gœttingue, 1834. — *Die Hauptpunkte der Herbartschen Metaphysik Kritisch beleuchtet*; Brunswick, 1840. — Schilling, *Lehrbuch der Psychologie*; Leipzig, 1851. — Waitz, *Lehrbuch der Psychologie als Naturwissenschaft*; Brunswick, 1849. — Thilo, *Die Wissenschaftlichkeit der modernen speculativen Theologie in ihren Principien beleuchtet*; Leipzig, 1851.

* **HERBEL** (*Charles*), peintre et graveur français, né à Nancy, mort dans la même ville, en 1703, et inhumé aux Carmes, à côté d'un autre artiste célèbre, Claude de Ruet. Herbel, ayant suivi le duc de Lorraine Charles V, peignait sur les lieux mêmes témoins des exploits de l'armée autrichienne. La campagne terminée, il alla à Vienne, où l'empereur Léopold le retint longtemps. Après la paix de Riswick, Herbel quitta l'Allemagne, et revint en Lorraine avec le duc Léopold. Le 10 novembre 1698, jour de l'entrée solennelle de ce prince dans ses États, Herbel exposa pour la première fois dix-huit grands tableaux représentant autant de batailles gagnées par Charles V, tableaux qui, avec d'autres du même artiste, ont servi depuis de modèles aux ouvriers gobelins que le duc Léopold avait appelés à Lunéville. Quelques-unes de ces tapisseries furent brûlées en 1719, lors de l'incendie du château ducal; on emporta les autres en Toscane quand la Lorraine fut cédée à la France. Herbel a fait quantité de peintures qui décoraient les principales galeries d'amateurs et beaucoup d'églises du pays; on cite surtout de lui un *Crucifiement*, qui se trouvait à Nancy dans la communauté de la Congrégation des Hommes. Le même peintre a gravé plusieurs portraits, parmi lesquels on remarque *Éléonore, reine de Pologne*, duchesse de Lorraine, ovale in-fol. Émile Bégin.

Lionnois, *Hist. des Villes vieille et neuve de Nancy*, t. II, p. 302-303; III, p. 64.

* **HERBELIN** (*Matthieu*), religieux prémontré français, né vers 1520, mort à Braine, en 1576, a écrit l'histoire inédite des comtes de Dreux et de Braine, dont il existe plusieurs manuscrits (Bibl. imp., Bibl. Sainte-Geneviève, etc.), et un cartulaire, également inédit, de l'abbaye de Saint-Yved de Braine (Archives de l'empire, 1583). G. S.

Prioux, *Bulletin de la Société Archéologique de Soissons*, 1857.

* **HERBELIN DE CHAMPIGNY**, prédicateur français, né à Blois, dans le dix-septième siècle. Il était de l'ordre des Barnabites et plus connu sous le nom de *dom Cosme*. Il a fait imprimer des sermons et plusieurs livres de dévotion, qui se trouvaient à la fin du dix-septième siècle chez les dames carmélites de Blois. Félibien des Avaux remarque, dans une lettre de son oncle du 2 juin 1708, que « *dom Cosme* de Champigny a fait imprimer deux volumes de ser-

mons à ses dépens, et fut fort embarrassé pour s'en défaire. » R. R—R.

Abbé Brillon, *Additions mss.* à D. Liron, p. 67, 175.

* HERBELIN (*Jeanne-Mathilde* HABERT, Mme), peintre française, née à Brunoy (Seine-et-Oise), vers 1815. Élève de M. Belloc, elle a cultivé la miniature avec un grand succès, et obtenu en 1843 une médaille de troisième classe, une médaille de deuxième classe en 1844, et une médaille de première classe en 1847, en 1848 et en 1855. En 1853, le jury des récompenses l'avait déclarée désormais affranchie du jury, « ne pouvant être décorée ». Un critique a nommé Mme Herbelin *la reine de la miniature*. On cite surtout ses portraits de *Émile Souvestre*, de *Mme Herbelin* elle-même (1840), de *M. Guizot* (1850); de *Mme Robert Fleury* (1852); de *Isabey père* (1853), de *M. Alexandre Dumas fils* (1857); etc.; des études : une *Petite fille tenant une rose;* — une *Petite fille tenant un éventail* (1855); — une *Jeune femme tenant un écran* (1857), etc. L. L—T.

Livrets des Salons de 1840 à 1857. — Delaunay, *Catalogue complet du Salon de* 1857, annoté.

HERBELOT (*Barthélemy* D'), nom que l'on écrit aussi *Dherbelot*, orientaliste français, né à Paris, le 4 décembre 1625, mort le 8 décembre 1695. Issu d'une bonne famille, il suivit les cours de l'université. Après avoir etudié l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, l'arabe, le persan et le turc, il se rendit en Italie, pour se mettre en relation avec les Orientaux, qui se trouvaient en grand nombre dans les ports de Gênes, de Livourne, de Venise. A Rome, il se lia avec Lucas Holstenius, Leo Allatius, et se fit estimer des cardinaux Barberini et Grimaldi, et de Christine de Suède. Au bout d'un an et demi, il revint en France, et obtint de Fouquet une pension de 1,500 livres. La disgrâce de son protecteur, arrivée en 1661, ne le mit point dans la gêne : il fut nommé secrétaire et interprète des langues orientales. Étant retourné en Italie, il se vit recherché des princes, des grands et des savants. Le grand-duc Ferdinand II de Toscane l'appela dans sa capitale, en 1666, le combla d'honneurs et lui fit don d'une collection de manuscrits orientaux : il désirait le fixer a sa cour. Mais d'Herbelot dut retourner à Paris, sur l'ordre de Colbert, qui lui accorda une pension de 1500 livres. Louis XIV l'entretint plusieurs fois, et le nomma professeur de syriaque au Collége de France, après la mort de Jacques d'Auvergne, en 1692. D'Herbelot est auteur de la *Bibliothèque orientale, ou dictionnaire universel contenant tout ce qui fait connaître les peuples de l'Orient*, publié après sa mort par Ant. Galland; Paris, 1697, in-fol., et réimprimé à Maestricht, 1776, in-fol.; avec un supplément, publié en 1781, contenant 1° l'histoire de la Grande-Tartarie et quelques observations par Visdelou, 2° un recueil de paroles remarquables et de sentences des Orientaux, traduite par Galland; une nouvelle édition de cette *Bibliothèque* parut à La Haye, 1777-1779, 3 vol. in-4°; également avec un supplément, 1783, qui renferme des Mémoires de Visdelou, de Galland, de H. Alb. Schultens et de Reiske. Desessarts en a donné un abrégé à l'usage des gens du monde; Paris, 1782, 6 vol. in-8°; il en existe une traduction allemande par Schultz, Halle, 1785-1790, 4 vol. gr. in-8°. A diverses époques on a entrepris d'en donner une édition refondue. Mais ces projets n'ont pas eu de suite. La *Bibliothèque orientale*, écrite d'abord en arabe, fut mise en français pour être livrée à l'impression. Elle contient une immense quantité de notions relatives à l'histoire ecclésiastique, aux institutions civiles et littéraires, à la biographie, à la mythologie, à la géographie, à la bibliographie, et aux usages, non pas de tous les peuples orientaux, mais seulement des Arabes, des Persans et des Turcs. L'auteur s'est contenté de traduire, d'arranger et de classer par ordre alphabétique les divers passages qu'il a extraits du dictionnaire bibliographique d'Hadji-Khalfah, et de plus de cent cinquante manuscrits musulmans. Il s'est fort peu soucié de mettre d'accord ces documents variés et de les comparer avec les écrits des autres nations de l'Europe et de l'Asie; en un mot, il s'est borné à nous faire connaître les opinions des musulmans sur eux-mêmes ou sur leurs voisins, sans se mettre en peine de vérifier l'exactitude de leurs assertions. Ce plan peut être critiqué; mais comme l'ouvrage de D'Herbelot est indispensable pour l'étude des auteurs orientaux, et qu'il est unique dans son genre, il jouit encore de l'estime des hommes les plus compétents. D'Herbelot composa encore le catalogue d'une partie des manuscrits de la bibliothèque Palatine, à Florence. Cet écrit, traduit de l'italien en latin, et augmenté par Renaudot, se trouve dans *Amœnitates litterariæ* de Schellhorn. D'Herbelot avait encore écrit une *Anthologie orientale;* et un *Dictionnaire Arabe-Persan-Turc*, expliqué en latin. Ces deux derniers ouvrages sont inédits. E. BEAUVOIS.

Cousin, *Éloge de D'Herbelot*, dans le *Journal des Savants*, 3 janv. 1696, et en tête de la *Bibl. orient.* — Perrault, *Hommes ill.*, t. II, p. 135-138. — Goujet, *Mém. sur le Collége de France*, III, 185-188.

HERBEN (*Matthieu*), grammairien belge, recteur de l'école de Saint-Servais à Maëstricht, vivait à la fin du quinzième siècle; il écrivit un traité *De Constructione Substantivorum*, qui a été imprimé in-4°, sans lieu ni date. G. B.

Fabricius, *Biblioth. Latina medii ævi*, t. V, p. 186. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*, t. II, p. 868.

HERBERAY (*Nicolas* DE), seigneur DES ESSARTS, traducteur français, mort vers 1552. Il sortait d'une famille noble de Picardie. Lui-même prenait les qualités de commissaire ordinaire de l'artillerie du roi, et lieutenant en icelle (ès pays et gouvernement de Picardie) de M. de Brissac, grand-maître et capitaine général d'icelle artillerie. Il avait pris pour devise ces deux mots espagnols : *Acuerdo Olvido*. Selon

La Croix du Maine, c'était le gentilhomme le plus estimé de son temps pour parler bien françois et pour l'art oratoire. Mais Du Verdier dit qu'on trouvait de l'affectation dans son style, semé de mots nouveaux et étrangers et d'expressions rudes et désagréables. Herberay est connu principalement par la traduction des huit premiers livres d'*Amadis de Gaule*, qu'il avait entreprise par ordre de François Ier; Paris, 1540-1548, in-fol.; c'est la première édition de ce livre. Herberay nous apprend que ce prince étant venu à mourir lorsqu'il finissait le huitième volume, et étant lui-même tombé malade, il avait dédaigné de continuer cet ouvrage, qui a été terminé par Gilles Boileau, Claude Colet, Gohorry, Guillaume Aubert, Tyron, Chappuys, Nicolas de Montreux, Louis Cloquemin, Jean Boyron, etc. On doit encore à Herberay : *L'Amant maltraité de sa mye, lequel traite de l'honnête et pudique amour de Arnalte et Lucenda*, traduit de l'espagnol; Paris, 1539, in-8°; Paris, 1546, in-16; Lyon, 1550, in-16; — *Epître à Anne, Marguerite et Jeanne de Seymour;* Paris, 1551, in-8°; — *Le premier livre de la Chronique du très-vaillant et redouté dom Flores de Grèce, surnommé le chevalier de Cignes, second fils d'Esplandian, empereur de Constantinople, histoire non encore ouie, mais belle entre les plus recommandées;* Paris, 1555, 1573, in-fol.; Lyon, 1572, 2 vol. in-16 : il promettait un second livre, que la mort ne lui permit pas d'achever; — *Les sept livres de Flavius Josephus De la guerre et captivité des Juifs, traduits en françois;* Paris, 1557, in-fol.; — *L'Horloge des Princes avec le très-renommé livre de Marc-Aurèle recueilli par Dom Antoine de Guevare, évêque de Cadix, traduit du castillan en françois;* Paris, 1555, in-fol.; — *Traité si l'on peut appeller ou laisser à celui qui n'est point;* Lyon, sans date. J. V.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Biblioth. françoises.* — — Niceron, *Mém. pour servir à l'hist. des hommes ill. dans la rép. des lettres*, tome XXXIX, p. 303. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.*

* HERBERNE, archevêque de Tours, né au neuvième siècle, mort vers l'année 916. Il avait été d'abord gardien, *custos*, de l'oratoire des Sept-Dormants, qui dépendait de Marmoutiers. On le trouve ensuite abbé de ce monastère, lorsqu'il fut envahi par les Normands. C'est un événement que tous les historiens racontent à l'année 853. Mais cette date n'est peut-être pas exacte. Il est en effet assez difficile de supposer qu'Herberne, mort vers 916, ait été dès 853 abbé de Marmoutiers. Quoi qu'il en soit, à l'arrivée des Normands, Herberne et ses moines s'exilèrent, et firent à travers les Gaules un long pèlerinage, cherchant, et, comme il paraît, ne trouvant en aucun lieu un asile sûr et commode. Quand, après ce pénible voyage, Herberne reparut dans la ville de Tours, il y fut accueilli comme un saint homme, presque comme un martyr survivant à son supplice. Adalard, archevêque de Tours, mourut en 890. Herberne fut alors désigné pour lui succéder. Ce que le *Chronicon Turonense* rapporte au sujet de son élection est très-contestable. On a toutefois des actes qui marquent expressément cette élection à l'année 890. En 891 le nouvel archevêque assiste au concile de Meung, et y confirme les privilèges accordés aux moines de Saint-Pierre-le-Vif. Après la désolation de Marmoutiers, des chanoines réguliers s'étaient établis dans le cloître désert de cette abbaye. Herberne prétendit les en chasser; mais il ne réussit pas dans cette entreprise. Ce fut une des affaires principales de son épiscopat. Quelques critiques lui attribuent le *Tractatus de Reversione S. Martini*, qui a été publié dans la *Bibliothèque de Cluny*. Dans le plus grand nombre des manuscrits, cet assemblage de fables discordantes porte le nom d'Odon, et on l'a plus souvent inscrit parmi les œuvres d'Odon de Cluny. Mais il ne paraît pas moins indigne d'Odon de Cluny que d'Herberne. B. H.

Gallia christiana, t. XIV, col. 46, 44, 196. — *Chronicon Turonense*, recens editum a D. Andr. Salmon. — *Hist. litt. de la France*, t. VI.

HERBERS, trouvère. *Voy.* HERBERT.

HERBERSTEIN (*Sigismond*, baron d'), diplomate et historien allemand, né à Wippach, en Styrie, le 23 août 1486, mort à Vienne, le 28 mars 1566. Il commença ses études à Gurk près Klagenfurt, et les acheva à Vienne. Il embrassa la carrière des armes en 1506, se signala contre les Turcs, et commandait en 1509 toute la cavalerie styrienne. Il demanda à l'empereur Maximilien en 1516 de le servir dans les négociations, et s'y distingua singulièrement par les deux ambassades qui lui furent confiées en Russie. La première de ces ambassades, accomplie en 1517, avait pour but d'établir la paix entre le tzar Basile et le roi de Pologne, et fit résider assez inutilement Herberstein sept mois à Moscou. La seconde, qui eut lieu neuf ans plus tard, avait le même motif politique, les Polonais ayant renouvelé leurs hostilités contre les Russes; elle obligea Herberstein à séjourner encore neuf mois à Moscou, et cette fois il en rapporta une trêve de cinq ans. Envoyé à Constantinople en 1541, nous le voyons l'année suivante accompagner la princesse Élisabeth d'Autriche à Varsovie et mener également au roi Sigismond, en 1553, sa seconde femme, Catherine, veuve de François, duc de Mantoue, puis terminer ses jours à la cour, comblé d'honneurs mérités. L'archiduc Ferdinand avait spécialement chargé Herberstein, lors de sa seconde mission en Russie, d'en observer les mœurs et la religion et de lui en rendre compte (1). Pour se

(1) Cupimus scire ad amussim ubi conveniant vel discrepent in articulis fidei, ac ceremoniis. Erit nobis hæc inquisitio et labor omnis vester perjucundus, neque vobis difficilis; quem ut omni studio prosequi velitis, nostra est bene grata voluntas. — Voy. *Picturæ variæ*

conformer à cet ordre, Herberstein publia ses *Rerum Moscoviticarum Commentarii*, qui furent longtemps le seul ouvrage que l'Europe possédât sur la Russie de cette époque, et qui sont demeurés le travail étranger le plus instructif et le plus justement estimé sur cette matière. L'édition originale des *Commentaires* d'Herberstein, excessivement rare, est de Vienne, 1549, in-fol. (1). Elle a été reproduite intégralement onze fois (2) et par fragments dans : *Poloniæ Historiæ Corpus Pistorii;* Bâle, 1582, t. III.; — *A. Guagnini Res Polonicæ;* Francfort, 1584; — *Moscoviai Respublica;* Leyde, 1630; — *Historiæ Polonicæ Scriptorum Collectio magna, ed.* Mitzler de *Kolof*; Varsovie, 1761, t. I; — *Raccolta* di Ramusio; Venise, 1834, t. II. Les *Commentaires* d'Herberstein ont été édités en allemand neuf fois (3), en bohême, (Prague, 1786); en italien, Venise, 1550. Il est surprenant qu'ils ne l'aient pas encore été en russe : une traduction française est en préparation. Pce A. Galitzin.

Frédéric Adelung, *Siegmund Freiher von Herberstein mit besonderer Rücksicht auf seinen Reisen in Russland;* Saint-Petersbourg, 1818, in 8°.

* **Herberstein** (*Ferdinand-Ernest-Charles*, comte d'), mathématicien allemand, né à Vienne (Autriche), vers le milieu du dix-septième siècle, mort à Prague, le 6 mars 1720. Il appartenait à la noble famille de Herberstein, et devint grand-maréchal de Styrie, grand-échanson et grand-écuyer de Carinthie. Amateur de mathématiques, il a publié différents ouvrages, notamment : *Norma et regula statica intersectione Circulorum desumta;* Prague, 1686, in-4°; — *Mathemata adversus umbratiles Petri Poireti impetus propugnata;* Prague, 1709, in-8°; — *Diatome Circulorum, seu specimen geometricum;* Prague, 1710, in-8°; — *Erotema politico-philol. an studium Geometriæ rempublicam administranti obstaculo sit an adminiculo?* Prague, 1712, in-8°; — *Cyclodiatomia qua pro rei tormentariæ incremento motum ac tempus projectorum mensurat et demonstrat;* Prague, 1716, in-8°; — *De Machinis pro rei tormentariæ increment., etc., tractandis*, sous le nom d'Amari de Lapide; — *Artis technicæ Via plana et facilis*, sous le même nom; Stettin, 1736. J. V.

Adelung, *Supplément à Jöcher*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.*

Herberstein (*Jean-Charles*, comte d'), prélat allemand, né en 1722, mort à Laybach, le 7 octobre 1787. Évêque de Laybach en 1772, il fut un des plus ardents promoteurs des innovations en matières ecclésiastiques qui eurent lieu sous le règne de l'empereur Joseph II. En 1781 l'empereur le félicita de son zèle dans un acte public. L'année suivante, Herberstein exposa dans une lettre pastorale les droits des princes, ceux des évêques et du pape : il y exaltait les réformes de Joseph II et attaquait les ordres religieux. Cette lettre étonna beaucoup de catholiques, et mécontenta les évêques et surtout le pape. Aussi Pie VI accueillit-il froidement l'évêque de Laybach lorsqu'il vint à Vienne. Joseph II, voulant néanmoins récompenser Herberstein, imagina de faire ériger Laybach en archevêché. Pie VI refusa d'accéder à cette demande tant que vécut Herberstein, et dans un bref de 1786 il énuméra les griefs qu'il pouvait avoir contre ce prélat. Herberstein répondit par un mémoire apologétique. L'empereur le soutint, et recommença ses instances auprès du pape. La mort d'Herberstein mit fin à ces discussions. Ce prélat laissa ses biens aux pauvres et à l'école normale de sa ville épiscopale. Il avait contribué à répandre dans son pays les écrits des appelants français. J. V.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.*

Herbert, prélat normand, évêque de Norwich, surnommé *Losinga*, né à Hiesmes (*pagus Oximiensis*), en Normandie, vers le milieu du onzième siècle, mort le 22 juillet 1119. Il fut moine, puis prieur de l'abbaye de Fécamp. Guillaume le Roux l'appela en Angleterre en 1087, et le fit abbé de Ramsey. La faveur royale et autres moyens enrichirent Herbert, qui, en 1091, acheta du roi, au prix de mille livres, l'évêché de Thetford pour lui-même et l'abbaye de Winchester pour son frère Robert. Cette scandaleuse transaction fut généralement blâmée, et Herbert alla chercher à Rome l'absolution de son acte simoniaque. De retour en Angleterre, il transféra le siége épiscopal de Thetford à Norwich. Il fonda à Thetford un couvent de moines de Cluny, et bâtit une cathédrale, un monastère, et deux églises à Norwich, et trois autres églises à Elmham, à Lynn, à Yarmouth. Les dernières années d'Herbert, consacrées au rétablissement de la discipline ecclésiastique, effacèrent la tache de son entrée dans l'épiscopat. Guillaume de Malmesbury parle d'Herbert comme d'un homme de grand savoir, et Henri de Huntingdon fait mention de ses écrits. Suivant Bale, il composa un livre de sermons, au nombre de dix-huit; deux traités *De Prolixitate Temporum* et *De Fine Mundi*, des règles monastiques, une collection de lettres et un traité *Ad Anselmum, Contra Sacerdotes*. Ces ouvrages, s'ils ont jamais existé, sont aujourd'hui perdus. Mais, d'après l'*Histoire littéraire de France*, l'abbaye de Cambron possédait encore en 1756 deux écrits d'Herbert intitulés : *De septem Sacramentis;* — *De Situ Terræ Hierosolymitanæ.* Un recueil de

quæ generosum ac magnificum Dominum Sigismundum liberium Baronem in Hesberstain Neyperg et Cuttenhag, etc., *varias legationes obeuntem exprimunt;* Vienne, 1560.

(1) Et non pas de Bâle, 1556, comme le dit Eyriès.

(2) Bâle, 1551, 1556, 1567, 1571, 1573, 1574; Anvers, 1557, in-8°, et 1557, in-fol.; Francfort, 1560 et 1600. — Saint-Pétersbourg et Berlin, 1842, *Recueil de Starczewski*, I.

(3) Vienne, 1557; Bâle, 1563 et 1567, Prague, 1567; Francfort, 1576, 1579, 1589; Vienne, 1610; Saint-Pétersbourg, 1795.

lettres de Herbert a été publié par Robert Anstruther, sous le titre de *Epistolæ Herberti de Losinga, primi episcopi Norwicencis.... nunc primum e codd. mss. editæ*; Bruxelles, 1846, in-8°. Z.

Guillaume de Malmesbury, *De Gest. Reg.*, l. IV, p. 128; *De Gestis Pontif.*, l. II, p. 238. — Barth. Cotton, *Anglia sacra*, vol. I, p. 407. — Roger de Hoveden, *Annales*, p. 464. — *Histoire littéraire de la France*, t. X. — Wright, *Biographia Britannica liter.*, t. II.

* **HERBERT**, prélat français, né à Vouvray, dans le Maine, mort à Rennes, le 11 décembre 1198. Il fut d'abord prieur de Clermont, au Maine, puis abbé de Fontaines-les-Blanches, diocèse de Tours. S'étant alors brouillé avec Thibault, comte de Blois, il quitta la Touraine, et retourna dans le Maine, où nous le retrouvons abbé de Clermont en 1179. Enfin, en 1184, il devient évêque de Rennes, après la mort de Philippe, et paraît dès cette année dans les actes de cette église. En 1190 il accompagnait à Domfront Richard, roi d'Angleterre. C'était un évêque lettré, et assez jaloux de ses priviléges. Les comtes de Blois n'éprouvèrent pas seuls l'énergie de son caractère : étant à Rennes, il eut un différend avec André, seigneur de Vitré, l'excommunia, et ne lui pardonna qu'après avoir obtenu son entière soumission. En 1198 le pape, dont il avait la confiance, l'envoyait à Bourgueil, sur les frontières de la Touraine, rétablir le bon ordre dans ce monastère troublé par la révolte des moines contre leur abbé. B. H.

Gallia christ., t. XIV, aux abbés de Fontaines, de Clermont et aux évêques de Rennes.

HERBERT, HERBERS ou **HÉBERT**, trouvère français, vivait dans la première moitié du treizième siècle. Sa vie est tout à fait inconnue, et c'est d'après son ouvrage qu'on le fait vivre en 1220. Cet ouvrage, composé pendant la jeunesse et pour l'instruction de Louis fils de Philippe-Auguste, est intitulé *Dolopathos*. C'est un roman ou plutôt un recueil de nouvelles en treize mille vers. La fiction qui sert de cadre au *Dolopathos* remonte jusqu'à la littérature indienne. Écrite d'abord en sanscrit par Sendebad, traduite successivement en persan, en arabe, en hébreu, en syriaque, en grec, en latin, elle pénétra en Occident, et il est bien peu de langues modernes qui n'en offrent une ou plusieurs imitations. La France en possède plusieurs en latin et en français, en prose et en vers : elles portent le titre de *Roman des Sept Sages*, et il ne faut pas les confondre avec le *Dolopathos*, qui, tout en prenant aussi pour point de départ le roman de Sendebad, s'éloigne considérablement des diverses versions orientales et de la version grecque (*voy.* SYNTIPAS). Tout en conservant la donnée primitive, Herbert y a introduit des noms et des fables qui appartiennent au monde romain et au moyen âge. La scène du roman se passe à la cour de Dolopathos, roi de Sicile, du temps d'Auguste. Le monarque sicilien envoie son fils Lucémien à Rome s'instruire auprès de Virgile, clerc célèbre par un savoir surhumain, qui avait réduit les sept arts libéraux dans un livre si petit qu'il tiendrait dans la paume de la main. Sous un maître aussi habile, Lucémien fait des progrès rapides, et parvient à lire dans les étoiles. Il apprend ainsi que sa mère est morte et que son père s'est remarié. Peu après Dolopathos le rappelle auprès de lui. Virgile en le quittant consulte les astres, et à la suite de cet examen, qui annonce de grands malheurs à Lucémien, il fait jurer à celui-ci de ne pas dire une seule parole avant de l'avoir revu. Dolopathos, qui croit son fils muet, est au désespoir; mais sa nouvelle femme se charge de le guérir. Elle s'enferme avec lui, et pour rendre la parole au jeune homme, elle emploie des moyens qui compromettraient singulièrement l'honneur du vieux monarque si Lucémien ne repoussait avec une chaste horreur les séductions de sa belle-mère. La reine, irritée, l'accuse d'avoir voulu lui faire violence, et Lucémien, toujours muet, ne la dément pas. Condamné à mort, il va être exécuté, lorsqu'on voit accourir, monté sur une mule, un vieillard à barbe blanche, portant un rameau d'olivier. C'est l'un des sept sages de Rome. Il obtient pour le condamné un répit en racontant une histoire qui prémunit Dolopathos contre les ruses des femmes. Malheureusement, pendant la nuit la reine détruit l'effet des paroles du sage, et le lendemain Lucémien est ramené au lieu du supplice. La scène de la veille se renouvelle, et ainsi de suite, pendant sept jours, jusqu'à ce que l'arrivée de Virgile, suivie de la justification de Lucémien et de la punition de la reine, termine un roman dont l'extrême invraisemblance ne choquait pas les lecteurs du moyen âge. Parmi les histoires racontées par les sept sages on remarque un conte imité de *La Matrone d'Éphèse*, et dans lequel une duchesse de Lorraine joue le principal rôle, et une poétique légende qui, se développant plus tard, devint le grand roman du chevalier au Cygne. Ces deux récits attestent que le *Dolopathos*, dans sa rédaction actuelle, provient de la France orientale. En effet Herbert nous apprend qu'il n'a fait que traduire en français une histoire écrite en latin par Dams (dom) Jehans. Ce dom Jehans ou Jean, un moine de Haute-Seille dans le diocèse de Toul, paraît avoir composé son ouvrage entre 1184 et 1212. Il ne reste de cette version latine que l'épître dédicatoire à Bertrand, évêque de Metz, conservée dans l'*Amplissima Collect.* de dom Martenne (t. I, p. 949) et reproduite par les derniers éditeurs du *Dolopathos*. On ignore donc quelle part exacte revient à Herbert, et s'il n'a été, comme il le dit lui-même, qu'un simple traducteur. Son français est très-bon pour le temps; ses récits ne manquent ni d'intérêt ni de finesse, et se liraient encore avec plaisir, s'ils n'étaient d'une prolixité extrême. Le *Dolopathos*, qui jusque ici n'était connu que par des analyses et des extraits, a été publié d'après deux excellents manuscrits de la Biblio-

thèque impériale par MM. Charles Brunet et A. de Montaiglon; Paris, 1856, in-16. L. J.

La Croix du Maine, *Bibliothèque française*, t. I, p. 360. — *Histoire littéraire de la France*, t. XIX, p. 809. — Loiseleur-Deslongschamps, *Essai sur les Fables indiennes et sur leur introduction en Europe*. — Montaiglon, *Préface* de son édit. du *Dolopathos*.

HERBERT (*William*), comte de Pembroke, poëte anglais, né à Wilton, dans le Wiltshire, le 8 avril 1580, mort à Londres, le 10 avril 1630. Il entra à l'université d'Oxford en 1592, et y passa deux ans. En 1601 il succéda à la fortune et aux titres de son père; en 1604 il fut créé chevalier de la Jarretière, et six ans après il devint gouverneur de Portsmouth. En 1626 l'université d'Oxford le choisit pour son chancelier, et vers le même temps il fut nommé grand-maître de la maison du roi. Il mourut subitement, dans sa résidence de Londres. Clarendon a fait de lui un éloge magnifique; il ne lui reproche qu'un amour excessif des plaisirs. Herbert était un des plus aimables courtisans de son époque; il en était aussi un des plus instruits. Protecteur zélé des littérateurs, il cultiva lui-même la poésie avec succès. Tout ce qui reste de ses productions poétiques a été publié sous ce titre : *Poems written by William, earl of Pembroke, etc., many of which are answered by way of repartee by sir Benjamin Rudyard, with other poems written by them occasionally and apart*; 1660, in-8°. Herbert fit présent à la Bibliothèque bodléienne de deux cent quarante-deux manuscrits grecs, qu'il avait achetés en Italie. L'université d'Oxford a reconnu cette munificence en donnant à un de ses colléges le nom de Pembroke, et en plaçant dans la Bibliothèque bodleienne le portrait et la statue de lord Herbert. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. I. — Park, *Noble Authors*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HERBERT (Sir *Thomas*), voyageur et historien anglais, parent du précédent, né à York, vers 1610, mort dans la même ville, le 13 mars 1682. Il fit ses études à Oxford, Christ-College, et à Cambridge, Trinity-College. Par la protection du comte William Herbert de Pembroke, sir Thomas fut chargé, en 1626, d'une mission d'exploration en Asie et en Afrique. Il avait visité l'Afrique septentrionale, la Perse et les Indes orientales lorsque, au bout de quatre années, il revint en Angleterre; mais la mort de son protecteur le laissa sans appui, et il fut privé des récompenses promises à ses fatigues. Il se détermina à passer sur le continent, et parcourut une partie de l'Europe. En 1634 il revit sa patrie, et y publia la relation de son précédent voyage. Lorsque la guerre vint à éclater, sir Herbert se rangea du côté du parlement et fut nommé commissaire à l'armée de Fairfax. Il fut ensuite délégué pour traiter, avec les commissaires du roi, de la capitulation d'Oxford, et en 1646 il fut adjoint aux députés que le parlement envoya à New-Castle, auprès de Charles Ier, pour traiter de la paix. Le monarque prit en affection Harrington et sir Thomas Herbert, et, privé de tous ses serviteurs, les retint auprès de sa personne durant le temps de sa captivité. Herbert ne quitta Charles Ier qu'au moment du supplice. Sous la protection de Cromwell, sir Herbert se tint à l'écart, et ne fut pas inquiété. Lors de la restauration des Stuarts, Herbert fut créé baronet. Il vécut encore une vingtaine d'années, s'occupant exclusivement de littérature. On a de lui : *A Relation of some years's Travel into Africa and the Great Asia, especially the territories of the Persian monarchy, and some part of the Oriental Indies and the isles adjacent*; 1634, in-fol.; 4e édit., augmentée, 1677; — *Threnodia Carolina, an account of the two last years of the life of king Charles I*, 1678 et 1813. Il a collaboré au 3e vol. du *Monasticon Anglicanum* de Dugdale. L—z—e.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — *Biographia Britannica*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — Gorton, *A General Biographical Dictionary*.

HERBERT DE CHERBURY (Lord *Édouard*), DE MONTGOMERY CASTLE, dans le pays de Galles, guerrier et diplomate, historien et philosophe, descendait d'une ancienne et très-noble famille d'Angleterre, dont l'illustration remonte à Henri Ier, ou au plus tard à Édouard IV. Il naquit à Eyton, dans le comté de Shrewsbury, en 1581 ou 1582, sous le règne d'Élisabeth, et mourut à Londres, le 20 août 1648. Il se maria à seize ans, le 28 février 1598, avec sa cousine Mary, fille de sir W. Herbert de Saint-Gillian, héritier du comte de Pembroke, alors âgée de vingt-un ans, à laquelle il avait été imposé d'épouser un gentilhomme du nom d'Herbert, sous peine de perdre de grands biens en Angleterre et en Irlande. Après son mariage, il retourna, avec sa femme et sa mère, à l'université d'Oxford, où il achevait ses études scolaires. A dix-huit ans il rentra dans le monde, vécut un peu à Londres; mais il résida surtout à son château de Montgomery, où sa femme le rendit successivement père de neuf enfants, dont il ne conserva que trois. Il compléta son éducation sans maître, par l'étude des langues vivantes, des sciences, de la philosophie, et même de la médecine. La musique devint un de ses goûts favoris. Il réussit aussi beaucoup dans les exercices du corps. En 1600 il alla pour la première fois à la cour. Élisabeth, en voyant ce jeune homme à genoux sur son passage, s'informa de son nom; elle le regarda attentivement: il était beau; elle lui donna deux fois sa main à baiser, et exprima le regret qu'il eût été marié si jeune. Toutefois, il n'obtint de cette princesse aucune faveur, et ce n'est qu'après sa mort que Jacques Ier le nomma chevalier du Bain; le serment de l'ordre l'obligeait de ne jamais séjourner en un lieu où se commettait une injustice, sinon pour la redresser, surtout si de no-

bles dames imploraient son assistance. Nul ne porta aussi loin que lui l'observance de cet engagement, puisé dans l'ancienne chevalerie. Le costume se composait de certains cordons à gland de soie, blanc et or, attachés en nœud sur la manche. Les chevaliers devaient les porter jusqu'à ce qu'ils eussent fait quelque prouesse ou qu'une noble dame eût pris le nœud, en se portant son garant. Herbert portait ce costume depuis peu lorsqu'une des premières dames de la cour, « la plus belle au suffrage général », lui enleva ce nœud. C'est lui-même qui le rapporte dans ses mémoires, mais en taisant discrètement le nom de la dame. Devenu sheriff de son comté de Montgomery, il donna pendant quelques années son temps à ce devoir public, et se livra à l'étude, ne paraissant que rarement à la cour. Un jour il déclara à sa femme qu'il voulait voyager sur le continent, et lui proposa d'assurer à leurs enfants, sur leurs patrimoines respectifs, un revenu convenable, dans le cas où l'un ou l'autre, devenu libre, par la mort de son conjoint, passerait à un autre lien. Elle s'y refusa; il la quitta, la laissant, dit-il, le moins mécontente qu'il put, ayant toujours bien vécu avec elle. Il débarqua à Calais, en 1608 ou 1609, se rendit à Paris, où il se lia avec le duc de Ventadour, gendre de Henri Ier, duc de Montmorency. La duchesse l'introduisit au château de son père, à Mello, résidence du vieux connétable, qui le goûta et l'aima comme son fils. Il habita tout un été ce beau séjour, et fit aussi une description détaillée de Chantilly, autre résidence que Henry IV enviait au duc de Montmorency. Un jour, pendant la promenade dans le parc de Mello, un gentilhomme prit à la fille de la duchesse, âgée de douze ans, un nœud de ruban, qu'elle pria Herbert de reprendre. Le chevalier anglais invita, chapeau à la main, le gentilhomme à le mettre à même de remplir ce devoir. « Puisque je le lui ai refusé, repondit-il, pensez-vous que je vous le donne? » — « Alors, répliqua Herbert, je vous le ferai restituer de force. » Le Français, ne voulant pas se battre, se mit à courir, et reporta le nœud à la jeune fille. Herbert, le saisissant par le bras, dit à celle-ci, que c'était lui qui le lui rendait : « Pardon, répondit l'enfant, c'est ce gentilhomme. » — « Je ne vous contredirai pas, répondit Herbert; mais s'il ose prétendre que je ne l'ai pas forcé à le rendre, je me battrai avec lui. » Le connétable, informé de l'incident, congédia de sa maison le Français qui avait manqué à sa petite-fille et décliné le cartel. Herbert eut encore trois fois dans ce voyage l'occasion de rappeler des mal-appris au respect des dames. Il prétend dans ses mémoires qu'il ne faisait qu'exécuter son serment de chevalier du Bain, et qu'il était le moins querelleur des hommes. C'est dans ce voyage qu'il fit connaissance avec Isaac Casaubon, cet *incomparable* érudit, et profita de ses entretiens. Il fut bien accueilli de Henri IV, qui s'entretint longtemps avec lui. En 1609, la succession de Clèves ayant donné lieu à la guerre contre l'Espagne, Herbert servit comme volontaire dans le contingent anglais, et fréquenta les officiers français. Le sire de Montluc, Balagny, fort goûté des dames pour avoir tué huit ou neuf gentilshommes en combat singulier, y servait comme colonel; il proposa à Herbert de faire avec lui un assaut de bravoure, et sauta dans les lignes du siége de Juliers. Herbert l'y suivit; trois ou quatre cents coups de feu partirent à leur adresse. « Pardieu, dit Balagny, il fait ici bien chaud! » — « Vous vous retirerez le premier, répondit l'Anglais, ou je reste. » Balagny prit le parti de reculer, mais assez lentement. Cette bravade ne fut pas du goût du prince d'Orange, commandant de l'armée. Un autre jour il se prit de querelle avec lord Howard de Walden, et ne put obtenir la faveur de se mesurer avec lui. Le premier écuyer de la reine d'Angleterre, Th. Somerset, lui ayant dit quelques paroles un peu vives, au sujet de cette affaire, Herbert mit aussitôt pied à terre, et tira son épée; quoique les cavaliers que commandait cet officier en eussent fait autant, il joignit Somerset, et l'on fut obligé de le prendre à bras le corps : il voulait recommencer, quoiqu'il eût son habit percé de plusieurs estocades; mais on l'en empêcha. Ces affaires donnèrent de l'éclat à son nom; il fut très-fêté à son retour.

Herbert fit encore la campagne de 1614, pour la succession de Clèves, y eut plusieurs affaires d'honneur, et se mit à parcourir l'Europe. A Rome, il eut la curiosité de voir le pape en consistoire; mais au moment où le pontife allait lui donner la bénédiction ordinaire, il s'esquiva; le supérieur du collége des Anglais vint l'avertir que sa conduite était déférée à l'inquisition, et lui conseilla de partir au plus vite, ce qu'il fit. A Turin, le duc de Savoie lui conféra la mission d'amener dans ses États quatre mille religionnaires, qui étaient en France. En s'arrêtant à Bourgoin, pour y voir la fille d'un hôtelier dont les charmes avaient été célébrés jusqu'en Angleterre, il en fit une description séduisante. A Lyon, il fut dénoncé au gouverneur comme recrutant pour le duc de Savoie, ce qui était interdit; à la sortie de l'église, il fut interrogé par un homme en habit noir, auquel il répondit avec hauteur. Celui-ci, qui était le gouverneur en personne, le fit arrêter; puis on en vint aux explications. Herbert déclara qu'il n'avait pas recruté un seul homme, et peu après, sur les témoignages rendus sur sa personne et après s'être excusé sur son irrévérence envers le gouverneur, qu'il ne savait pas être son interrogateur, il fut mis en liberté et invité chez la gouvernante. Son mari s'avança, le chapeau à la main, pour lui demander s'il le connaissait. « Comment vouliez-vous qu'il vous connût, interrompit la dame; vous n'étiez pas en costume officiel, et cet étranger ne vous a jamais vu. » Herbert se tint pour offensé de cette insistance, et envoya un cartel au gouverneur; le

duc de Montmorency, fils du connétable, s'interposa, mais on eut bien de la peine à calmer le susceptible gentilhomme. Il rejoignit le prince d'Orange en 1615, et revint passer l'hiver dans sa patrie. Chemin faisant, il eut encore deux querelles, qui faillirent devenir sérieuses. Il tomba malade à Londres; sa maladie dura un an et demi; il n'en était pas encore bien guéri, quand il voulut venger les armes à la main un de ses amis, qu'on insultait; le conseil privé le fit mander, et lui recommanda plus de circonspection. A cette époque il connut le duc de Buckingham, devenu le favori de Jacques I[er]. Il s'occupait de lever deux régiments pour le service de la république de Venise, quand ce favori le porta sur une liste de candidats pour l'ambassade de France; le roi le choisit pour ce poste important. Quand il fut mandé au conseil privé, pour prêter serment, il croyait qu'il s'agissait encore d'une réprimande. Le prince se borna, en lui apprenant sa nomination, à lui dire qu'il ne pouvait plus désormais avoir d'affaire d'honneur. On ne lui donna que 6 à 700 liv. sterl. d'appointements; mais Herbert se munit de bonnes lettres de change pour tenir la dignité de son rang. Il a raconté sa première audience de Louis XIII, qu'il représente comme bègue, très-ignorant, et par suite défiant et dissimulé, mais brave et infatigable, en même temps qu'il était incapable de faire tort sciemment à ses sujets. On regrette qu'il n'ait pas écrit le récit de son ambassade, et qu'il se soit borné dans ses mémoires à des anecdotes, car il entendait la politique et les intérêts de l'Europe.

Herbert n'a point écrit sur les guerres de religion dont il fut le spectateur, et n'a point parlé de la guerre de Trente Ans, commencée en 1618. Il raconte qu'un jour, dans une promenade aux Tuileries, il donnait le bras à la reine Anne d'Autriche : Louis XIII tirait les petits oiseaux sous les arbres, sans voir les promeneurs; quelques grains de plomb atteignirent Herbert; la reine fit alors prier le roi de chasser un peu plus loin. Le duc de Bellegarde, qui passait pour un des adorateurs de la reine, se glissant derrière elle, se mit à jeter doucement des bonbons dans sa coiffure. Anne d'Autriche crut encore à quelque accident. « Je m'étonne, dit Herbert au duc, qu'un seigneur si renommé pour sa galanterie ne sache occuper les dames qu'en leur faisant peur. » — Une réaction se préparait contre la politique de Henri IV, pour amener l'extinction de l'hérésie et la ruine des huguenots. Herbert accuse positivement le duc de Luynes d'avoir excité son maître à une guerre de religion. Il s'y portait avec ardeur pour se faire donner le titre de connétable, resté vacant depuis la mort du vieux Montmorency. Luynes avait commencé par aider le roi dans sa chasse aux moineaux et aux papillons; il devint son favori et l'un de ses ministres. Herbert avait été chargé par son gouvernement d'empêcher la guerre de religion d'éclater, et il était soutenu dans le conseil par deux des anciens ministres de Henri IV; mais l'antagonisme de Luynes et la propension naturelle de Louis XIII pour la répression firent échouer ses efforts, d'autant plus que le prince de Condé, infidèle aux souvenirs de sa maison, se prononça avec violence pour la guerre. Herbert vit bien d'ailleurs d'où le coup partait : le duc de Guise, en sortant du conseil, était triomphant. « Quand ceux de la religion seront abattus, lui dit l'ambassadeur, viendra le tour des grands et des gouverneurs de province. » Herbert exaltait le mérite d'une société chrétienne comme celle des réformés, qui ne reconnaissait dans le gouvernement qu'une seule autorité, celle du roi, et ne s'appuyait pas sur le pape. Par ordre de Jacques, il se rendit auprès de Louis XIII, à Saint-Jean-d'Angely, afin de ménager une pacification. Il fut renvoyé au connétable, qui repoussa la représentation avec hauteur, en demandant de quel droit le roi d'Angleterre se mêlait des affaires de France. Herbert, blessé, répondit qu'il n'avait point de compte à demander à son maître, à qui il ne devait que l'obéissance. Il ajouta pourtant qu'il pourrait en donner les raisons, et allégua l'union des deux couronnes et leur intérêt commun pour résister à l'autorité du pape. — « Nous ne prendrons point vos avis, » répliqua le jeune connétable. — « Puisque vous le prenez ainsi, répliqua Herbert, nous saurons ce que nous avons à faire. » — « Nous ne vous craignons pas, » ajouta de Luynes. Herbert se borna à répéter ces dernières paroles, ce qui mit son interlocuteur en une telle colère, qu'il s'emporta jusqu'à dire : « Par Dieu, si vous n'étiez pas monsieur l'ambassadeur, je vous traiterais d'une autre sorte. » L'épreuve était trop forte pour un homme du tempérament de sir Herbert. Il mit la main sur la garde de son épée, et lui rappela que s'il était ambassadeur, il était aussi gentilhomme : « Voici qui vous répondra, » et il se leva. Luynes fit mine de vouloir le reconduire; Herbert lui dit qu'après un pareil entretien, ce cérémonial n'était pas de saison, et il sortit. Il se retira à Cognac, où le maréchal de Saint-Géran le prévint qu'il n'était pas en sûreté. « Partout où j'aurai cette épée à mon côté, répliqua-t-il, je ne crains rien. » A son retour à Paris, il fut fêté par les autres ministres et les seigneurs, qui détestaient l'insolence du favori. Il fut rappelé par le roi Jacques; mais il se justifia devant le conseil. Un des Arnauld, alors protestant, du parti de la cour, caché derrière une tapisserie, avait entendu toute la scène, et son récit fut connu à Londres. Après sa justification, Herbert demanda la permission d'envoyer un trompette à de Luynes pour lui offrir le combat en champ clos. Ce procédé diplomatique ne fut pas agréé, et d'ailleurs le connétable mourut bientôt après (15 décembre 1621). Herbert retourna prendre son poste à Paris; il y fut bien reçu. Il demanda un jour à la reine Anne jusqu'où elle l'aurait soutenu contre le connétable. — « Par force ou par raison, j'aurais été obligée de me déclarer pour

lui. » — « Il n'y a donc point de force pour les reines, » répondit-il en espagnol. La pauvre reine sourit tristement.

Le père Suffren, confesseur du roi, avait prêché devant la cour sur le pardon des injures; mais il en avait excepté les ennemis de Dieu, c'est-à-dire les hérétiques, qu'on devait extirper de partout. L'ambassadeur se rendit aussitôt chez la reine mère pour s'en plaindre. Marie de Médicis l'entendit sans mécontentement, mais sans lui promettre aucune satisfaction. Le confesseur fut informé de la démarche, et il chargea un de ses amis de déclarer à l'ambassadeur qu'en tout lieu du monde il saurait s'opposer à sa fortune. « Une telle menace, dit M. de Rémusat, justifierait ce que Montesquieu a écrit des jésuites. » L'ambassadeur répondit qu'il n'y avait qu'un moine ou qu'une femme qui osât lui envoyer un pareil message. Puis, se tournant vers Marie de Médicis, il ajouta : « Le confesseur est plus malicieux qu'une femme. » « A moi, femme ! me parler ainsi, » s'écria la reine mère.« Je parle à la reine, dit Herbert, et non à la femme. » Il convient du reste que s'il eût été ambitieux, il aurait fort bien pu rencontrer le P. Suffren sur son chemin, mais qu'il préférait son livre et ses méditations philosophiques. Herbert a interrompu ses mémoires à l'époque où parut son livre *De Veritate*, en 1624, et il cessa d'être ambassadeur avant la conclusion du mariage du prince de Galles (Charles Ier) avec la fille de Henri IV (1625). Comme on objectait à cette princesse la différence de religion, elle répondit qu'une femme ne devait avoir d'autre volonté que celle de son mari. On sait cependant que cette princesse ne cessa pas d'appartenir à la communion catholique et la professa ouvertement, ce qui excita souvent les murmures et les plaintes des protestants zélés. A son retour, Herbert fut créé baron et pair d'Irlande sous le titre de *Castle-Island* (dans le comté de Kerry) (1624). En 1631, Charles Ier le créa pair d'Angleterre, sous le titre de *Cherbury*. La pairie existe encore dans sa famille sous le nom des Pembroke, Carnaven et Powis. Il avait commencé une relation de l'expédition malheureuse de Buckingham sur les côtes de Saintonge, en 1627. Il l'interrompit à la mort du duc, en 1628; mais il la reprit dans son château de Montgomery, et la dédia à Charles Ier, le 10 août 1630. Cette relation avait pour objet de défendre la mémoire d'un ministre qui avait été son ami. Elle était en latin, et ne fut publiée qu'assez longtemps après sa mort, en 1656, par le D. Baldwin. Le style paraît avoir été revu par Thomas Mastor.

Quand la guerre civile éclata entre Charles Ier et la nation anglaise, à cause de l'arbitraire du gouvernement, Herbert resta d'abord fidèle à la cour; il la défendit même à la chambre des pairs, et la suivit à York; mais il paraît certain qu'il se sépara la même année de l'armée royale, et Horace Walpole assure même qu'il combattit dans les rangs des parlementaires. Les cavaliers s'en vengèrent sur ses propriétés; son château de Montgomery fut démoli, et le parlement dut l'indemniser plus tard de cette perte. Il est probable que sa santé, dès longtemps altérée, ne lui permit pas de prendre une part très-active aux luttes des dernières années. On voit par une lettre à son frère, sir Henry, que dès 1643 il ne pouvait plus supporter aucun travail et songeait aux eaux de Spa; il n'avait encore que soixante-et-un ans. Deux ans après, en publiant la quatrième édition et troisième en latin de son ouvrage, il se plaignait de la fatigue de l'âge et du malheur des temps (1645). En septembre 1647 il vint à Paris, et rendit visite à Gassendi. Il ne vécut pas assez pour voir les dernières péripéties de la révolution qui conduisit Charles Ier à l'échafaud, puisqu'il mourut le 20 août 1648 (à l'âge de soixante-six ans). De ses deux fils, l'aîné, *Richard*, héritier du titre, fut fidèle aux Stuarts; son fils *Édouard* se déclara pour Charles II dès 1659. A son lit de mort, lord Herbert fit appeler le primat d'Irlande; mais il ne lui dissimula pas que si le sacrement n'était pas une chose bonne, il ne pouvait faire aucun mal, ce qui semblerait prouver qu'il agissait dans cet appel par déférence pour sa famille, comme il arrive si souvent. Le prélat refusa de l'administrer; le malade, sans insister, se retourna, et dit : « Dans une heure, je quitterai ce monde. »

Herbert a laissé une prière écrite pour son usage, et assez longue; si elle n'a pas un grand mérite de style, elle prouve du moins sa sincérité et sa confiance en Dieu. Il se félicite d'avoir vécu heureux, exempt de crainte et d'angoisse; Dieu l'avait comblé de biens avant-coureurs d'une récompense plus parfaite, qui, en lui inspirant l'amour de la beauté éternelle et infinie, lui avait donné les moyens de le connaître, le désir de lui ressembler, la certitude de s'unir un jour à lui. Il faisait régulièrement deux fois par jour la prière dans sa maison, et le dimanche son chapelain lui lisait un sermon de Smyth. C'est dans l'année 1624 qu'il cessa ses fonctions d'ambassadeur pour rentrer dans la vie privée, et qu'après avoir longtemps médité son sujet il publia à Paris, en latin, la première édition de son fameux traité *De Veritate*, où il essaye de prouver que la vérité est distincte de la révélation. Nul n'avait vu de plus près les malheurs des guerres de religion, et le fanatisme des deux grands partis qui divisaient alors l'Europe chrétienne. Son esprit chevaleresque, sa sympathie pour la réforme, les institutions religieuses de son pays, le faisaient sans doute pencher pour la cause du protestantisme; mais il pensait aussi que si on pouvait ramener les esprits réfléchis à un petit nombre de principes religieux consacrés par la raison, on désarmerait le fanatisme et que les guerres de religion deviendraient, comme aujourd'hui, impossibles, ce qui serait un bien infini pour l'humanité. Herbert ne se dissimula pas combien une telle publication paraîtrait hardie, dans le siècle où

il vivait et qu'il serait attaqué par tous les partis. Mais son courage était au-dessus de la crainte; ce qui l'eût blessé profondément, c'est qu'on le crût irréligieux, quand il mettait toutes ses espérances en Dieu. On prétend qu'il fit un acte d'hypocrisie quand, se prosternant devant la Divinité, il lui demanda humblement de manifester par quelque signe son approbation pour la publication de son livre. Il raconte en effet, dans ses mémoires, qu'il fit cette prière, et qu'il crut avoir reçu ce signe approbatif. Mais pourquoi donc ceux qui admettent tant de miracles, et de révélations plus ou moins divines, attaquent-ils la bonne foi d'Herbert? La vivacité de sa conviction n'a-t-elle donc pas pu à elle seule lui faire illusion? Quoi qu'il en soit, il persista dans ses principes, puisqu'il fit de son vivant réimprimer trois fois son livre, en latin en 1635 et 1645, en français en 1639, tant en Angleterre qu'en France, et qu'on n'oublie pas que dès 1638, en son pays, l'exaltation des sectes religieuses dictait le covenant et arborait le drapeau d'une guerre civile des plus sanglantes, aussi religieuse que politique.

On essayerait en vain de ranger Herbert parmi les athées et les matérialistes. Il voulait que Dieu eût un culte. Christian Kortholt, dans son livre *De tribus Impostoribus*, 1680, 1700, qui est l'opposé du fameux et problématique ouvrage de ce nom qui parut au quatorzième siècle, comme un legs mystérieux du precédent, a signalé lord Herbert comme le chef des naturalistes du siècle. Leland, dans sa revue des écrivains déistes de l'Angleterre aux dix-septième et dix-huitième siècles, assigne le premier rang à lord Herbert parmi ces philosophes, et rend justice à sa sincérité, tout en l'attaquant, ainsi que l'avait fait dès 1671 Richard Baxter, théologien de l'Église dissidente mais chrétienne. Herbert, fervent défenseur de la Providence divine et de la liberté humaine, n'a rien de commun avec le spinozisme : c'est l'opposé de Hobbes, cet ennemi puissant de tout principe absolu de religion et de morale. Le déisme d'Herbert a beaucoup plus d'affinité avec l'unitarianisme chrétien (*voy.* CHANNING). Les écrivains impartiaux et éclairés, qui, comme M. de Remusat, abandonnent à la censure la théologie de lord Herbert, affirment que sa métaphysique appartient par plus d'un côté à la saine philosophie, et qu'elle ne sacrifie ni la solidité à l'élévation, ni l'élévation à la solidité; elle s'appuie sur une révélation primitive, qui tantôt par la sensibilité, tantôt par la déduction, donne des connaissances expérimentales ou dérivées, certaines quand elles sont universelles. Herbert est du parti philosophique de Descartes, très-nombreux a cette époque; il a de belles et heureuses pensées. Gassendi a répondu en 1634 à l'envoi du livre *De Veritate*, que l'Angleterre est heureuse, après la mort de Bacon, d'avoir produit un tel héros (*heroem istum*). Ses objections d'ailleurs sont comme une anticipation de la réfutation de Locke. Herbert est un peu postérieur à Bacon, dont le dernier ouvrage a paru en 1623, et auquel il a survécu vingt ans : il n'est pas son disciple, et ne se donne pas comme son admirateur, quoiqu'à son exemple il ait écrit contre le moyen âge et qu'il ait pensé que le temps était venu de changer les voies de la science et de repousser la scolastique. Philosopher librement, telle est sa maxime; l'autorité est selon lui le seul asile de l'ignorance. Au traité fondamental *De Veritate* Herbert a ajouté un opuscule sur les causes de l'erreur, un second sur la religion du laïc, et un autre, plus considérable, publié après sa mort, sur la religion des gentils. Là il relève les erreurs des papes, et montre comment ils ont confondu les principes essentiels de toute religion avec les fictions populaires (Amsterdam, 1653, in-4°). Il a laissé aussi des vers latins et des vers anglais (Londres, 1665, in-8°); ils sont médiocres, mais jamais, dans ses vers, il n'a négligé la foi en Dieu, le culte par la vertu, l'expiation par le repentir.

Herbert a composé une *Histoire de Henri VIII*, qui a paru pour la première fois un an après sa mort, 1649, petit in-fol.; il a été réimprimé au moins cinq fois; la dernière en 1770, à Strawberry-Hill, par Walpole. Suivant Hallam il est écrit d'un style mâle et judicieux. Locke le place au-dessus de l'histoire de Henri VIII par Bacon, et lord Oxford en parle comme d'un morceau d'histoire très-important (*master piece*). Herbert le composa par ordre du roi Jacques, mais il proteste qu'il l'a écrit d'une plume libre. On le trouve un peu partial pour ce tyran sanguinaire : il ne dissimule pas cependant les crimes : le prétexte religieux ne peut tromper sa conscience. Quoiqu'en bon Anglais il préfère la réforme de ce prince au papisme, il est loin d'approuver ses confiscations et ses persécutions. Il se demande quelle conduite il faut tenir dans les controverses religieuses : il se prononce contre le dogmatisme, et ne s'attache qu'à un petit nombre de principes, à la religion en Dieu : il était bien en avant de son siècle. Le nom d'Herbert de Cherbury a conservé en Angleterre sa renommée, quoique ses ouvrages soient peu lus. Il n'y a guère aujourd'hui de conformes aux goûts de notre siècle que ses mémoires, trouvés un siècle après sa mort dans sa famille, et rendus à lord Powis, héritier de son titre. Ils ont été publiés pour la première fois par Horace Walpole, dans son imprimerie de Strawberry-Hill, avec une épître dédicatoire à ce seigneur, en 1764, in-4°, avec figures. Ils ont été réimprimés à Londres, 1770, in-4°; Édimbourg, 18[illegible]8, et Londres, 1826, in-8°. ISAMBERT.

Ch. de Rémusat, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1854, 2e série, t. VII, p. [illegible] 732. Dans certaines biographies anglaises, on a publié de lui un charmant portrait, copié sans doute sur l'original de [illegible], dont il fut [illegible] tant de copies. Il est vivement attaqué dans celle de Lodges, 18[illegible], IV, 201 [illegible].

HERBERT (*Georges*), poëte anglais, frère du précédent, né le 3 avril 1593, mort en 1632. Il

fit ses études à l'école de Westminster, puis à Trinity-College (Cambridge). En 1615 il devint membre agrégé de ce collège. Pendant son séjour à Cambridge, il fit connaissance avec Bacon; mais les plaisirs de la cour l'attirèrent, et le tinrent longtemps éloigné de l'étude. La mort de Jacques Ier ruina ses espérances d'avancement politique. Il revint alors à la théologie, qu'il avait cultivée dans sa jeunesse, et entra dans les ordres. Il devint prébendaire de Leighton-Bromswold, et recteur de Bemerton. On a de lui : *The Temple; sacred poems and private ejaculations*; Cambridge, 1633, in-12; — *Herbert's Remains*; Londres, 1652, in-12. Les ouvrages religieux en prose et en vers de Herbert obtinrent un immense succès, qu'ils devaient moins à leur mérite littéraire qu'à leur pieuse moralité. Herbert a aussi donné une traduction du traité *De la Vie sobre* de Cornaro, et composé quelques poëmes latins. Z.

Walton, *Life of Herbert*. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

* **HERBERT** (*Claude-Jacques*), économiste français, né à Paris, en 1700, mort dans la même ville, en 1758. Il était fermier des carrosses à Bordeaux. On a de lui : *Essai sur la police générale des grains*; Londres, 1754, in-8°; Berlin, 1755, in-12 : cet ouvrage est cité avec éloge par Ad. Smith. « La première édition, imprimée à l'insu de l'auteur, dit Barbier, ne contient que la moitié de l'ouvrage; » — *Discours sur les vignes*; Dijon et Paris, 1756, in-12; — *Observations sur la liberté du commerce des grains*; Paris, 1759, in-12 : la *France littéraire de* 1769 attribue par erreur ces observations à Chamousset. J. V.

Dict. d'Écon. politique. — Quérard, *La France littéraire*.

HERBERT (*William*), antiquaire anglais, né en 1718, à Hitchin (comté de Hertford), mort en 1795. Il fut mis en apprentissage chez un bonnetier de Londres, et exerça pendant quelque temps cette profession pour son compte. Vers l'âge de trente ans, il accepta une place de commis dans la comptabilité de la Compagnie des Indes orientales. Les voyages auxquels l'obligea cette position lui permirent d'acquérir une connaissance précise des fleuves, des ports et des côtes de l'Hindoustan. De retour à Londres, il fournit à la Compagnie un certain nombre de plans, qui lui furent payés 300 l. s. et qui plus tard furent publiés par Bowles. Il s'établit comme graveur de cartes géographiques et marchand d'estampes, et fit paraître un *New Directory for the East Indies*, in-4°, et en 1769 une nouvelle édition de l'*History of Gloucestershire* de Atkyns. Il quitta ensuite les affaires, se retira à Cheshunt, dans le comté de Hertford, et donna tous ses soins à une édition très-augmentée des *Typographical Antiquities* d'Ames, laquelle parut en 1785-1786-1790, 3 vol. in-4°. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

* **HERBERT** (*Joseph* DE), naturaliste allemand, né le 2 septembre 1725, à Klagenfurt (Carinthie), mort à Vienne, vers 1790. Il étudia d'abord la théologie, et entra dans la Compagnie de Jésus, qu'il quitta en 1740 pour s'adonner exclusivement aux sciences naturelles. En 1758 il devint professeur de physique à Vienne, et publia : *Theoria Phænomenorum electricorum*; Vienne, 1772; — *De Aquæ aliorumque nonnullorum fluidorum Elasticitate*; ibid., 1773; — *De Igne, triplicem illius statum complectens, ut fluidum elasticum et calorem efficit, ut lux est, ut a corporibus gignitur et absorbetur*; Vienne, 1773. R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*.

* **HERBERT** (*John-Rogers*), peintre anglais, né le 23 janvier 1810, à Maldon (comté d'Essex). Fils d'un contrôleur des douanes, il étudia quelque temps à l'Académie royale de Londres, et fut obligé, pour se créer des ressources, de peindre le portrait, genre dans lequel il acquit rapidement une grande réputation. Ses premières compositions, *Haydée* (1834), *Captifs rançonnés par des condottieri* (1836), *Desdémone intercédant pour Cassio* (1837), indiquent un talent sobre, contenu, et une préoccupation excessive des détails de costume et d'architecture. La conversion de cet artiste au catholicisme, due à l'influence de l'architecte Pugin, son intime ami, le fit entrer dans une phase nouvelle, marquée par une série de tableaux religieux : l'*Introduction du christianisme en Bretagne* (1842); — *Jésus et la Samaritaine* (1843); — *Sir Thomas More et sa fille* (1844), qui est à la galerie nationale; — *Saint Grégoire enseignant le chant aux enfants de Rome* (1845); — *Jésus enfant apercevant une croix* (1847). Un sentiment remarquable, joint à une exécution consciencieuse, telle est la qualité dominante de ces divers sujets. Élu académicien en 1846, M. Herbert a été chargé de décorer à la fresque quelques-unes des salles du nouveau Parlement, entre autres le vestiaire de la Chambre des Pairs où il a exécuté plusieurs scènes de l'Ancien Testament. P. L—Y.

Ruskin, *Modern Painters*, 1856. — *The Art Journal*. — *Illustrated London News*, 1857.

* **HERBERT** (*Sidney*), homme politique anglais, né à Richmond, en 1810. Frère consanguin et héritier présomptif du comte de Pembroke, il fit ses études à l'université d'Oxford, et entra en 1832 au parlement, où il a toujours été réélu; d'abord tory et protectionniste, il a adhéré en 1846 aux réformes économiques de sir R. Peel, et s'est rangé dans le parti modéré, dont il est aujourd'hui l'un des chefs. Après avoir rempli les fonctions de secrétaire à l'amirauté (1841-1845). il passa en la même qualité au département de la guerre (1845-1846), et y fut rappelé sous le ministère Aberdeen (1852). En 1855, lors de l'enquête sur la conduite de la

guerre en Crimée, il s'est retiré. Ardent philanthrope, il a travaillé de tous ses efforts à propager l'instruction parmi les classes pauvres ainsi qu'à leur procurer les moyens d'émigrer aux colonies; comme amateur éclairé des beaux-arts, il a fait construire dans son domaine de Salisbury, en 1843, une magnifique église lombarde, qui est un des chefs-d'œuvre de l'architecture moderne. P. L—Y.

Burke, *Peerage and Baronetage*, 1857. — *Parliamentary Companion.*

* **HERBERT** (*Henry-William*), littérateur américain, né à Londres, le 7 avril 1807. Appartenant à la famille des comtes de Carnarvon, il fut élevé sous les yeux de son père, qui était doyen de Manchester, et prit ses grades à l'université de Cambridge; à la fin de 1830, il passa aux États-Unis, et vint s'établir à New-York, où pendant plusieurs années il enseigna la langue grecque. En 1833 il fonda avec M. Patterson l'*American monthly Magazine*, dont jusqu'en 1836 il rédigea la majeure partie; il collabora ensuite au *Literary World* et au *Spirit of the Times*. Sans parler de plusieurs volumes traitant des diverses branches du *sport*, telles que la chasse, la pêche, etc., il a écrit des romans qui jouissent d'une certaine réputation : *The Brothers*; New-York, 1834 : épisode du temps de la Fronde; — *Ollivier Cromwell*; ibid., 1837; — *Marmaduke Wyvil*; ibid., 1843; — *The roman Traitor*; ibid., 1848, dont Catilina est le héros. On a aussi de lui des études historiques arrangées selon le goût de l'école pittoresque : *The Cavaliers of England*; — *The Knights of England*; — *France and Scotland*; — *The Chevaliers of France from the crusaders to the mareschals of Louis XIV*; — *The Captains of the old World*; — *The Captains of the Roman Republic*, etc. P. L—Y.

Men of the Time, 1855. — Griswold, *The Prose-Writers of America*, 1846. — Roorbach, *Bibliotheca Americana.*

HERBIGNY (*Henri* LAMBERT, seigneur D'), marquis DE THIBOUVILLE, administrateur français, né le 3 novembre 1623, mort à Rouen, le 23 novembre 1700. Conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes en 1660, intendant à Moulins en 1666, à Grenoble en 1679, à Montauban en 1691, à Lyon en 1694, il passa à l'intendance de Rouen la même année, et devint conseiller d'État. J. V.

La Chesnaye des Bois, *Dict. de la Noblesse*, tome VIII.

HERBIGNY (*Henri-François* LAMBERT D'), marquis DE THIBOUVILLE, administrateur français, fils du précédent, mort à Rouen, le 29 juillet 1704. Conseiller au grand conseil en 1682, maître des requêtes en 1687, il succéda à son père comme intendant de Montauban en 1694, et de Lyon la même année. En 1702 il devint intendant de Rouen. On lui doit un *Memoire sur le gouvernement de Lyon*, qui renferme des documents précieux pour l'histoire de cette ville à la fin du dix-septième siècle. « Si chacun des intendants qui se sont succédé à Lyon eût fait un semblable travail, dit M. Péricaud, il serait facile de remplir les lacunes qu'offre l'histoire civile et industrielle de cette importante cité. » Ce mémoire n'a pas été imprimé, mais on en possède de nombreuses copies. L'*Annuaire de Lyon pour* 1838 en contient quelques passages et M. Beaulieu en a donné des extraits dans son *Histoire du Commerce de Lyon*. J. V.

La Chesnaye des Bois, *Dict. de la Noblesse*, tom. VIII, p. 390. — *Catalogue des Manuscrits de la Biblioth. de Lyon*. — *Almanach de Lyon*, 1745. — *Revue du Lyonnais*, tome VIII; p. 401. — Breghot du Lut et Péricaud aîné, *Catalog. des Lyonnais célèbres.*

HERBIGNY (*Pierre-François-Xavier* BOURGUIGNON D'), écrivain politique français, né à Laon, le 4 décembre 1772, mort à Loos (Nord), le 13 mars 1846. Il n'eut d'autre guide que son père pour ses études, et devint, grâce à la protection de Condorcet, secrétaire du conseil de l'instruction publique. A la mort du roi, il donna sa démission, et se retira dans le département du Nord, où il se livra exclusivement aux lettres. Il était dans cette retraite lorsque MM. de Choiseul, de Vibraye et de Montmorency, embarqués sur un vaisseau neutre qui se rendait aux Indes, furent jetés sur la côte de Calais, arrêtés comme émigrés et conduits devant une commission militaire. D'Herbigny s'empressa d'aller à leur secours, et contribua à les sauver. Tous trois devinrent ses amis, et plus tard le duc de Choiseul lui confia, par son testament, l'examen des documents précieux provenant de son oncle, ministre de Louis XV et des mémoires secrets sur les derniers règnes et sur la révolution française. Malheureusement, diverses circonstances l'empêchèrent de remplir cette tâche. Sous l'empire, d'Herbigny ne quitta guère sa solitude d'Haubourdin. Au retour des Bourbons, il fut nommé recteur de l'académie de Grenoble, puis de celle de Rouen, mais donna bientôt sa démission pour se consacrer aux lettres. Il fit recevoir au Théâtre-Français une tragédie d'*Hécube et Polyxène*, en cinq actes et en vers, qui fut représentée le 15 janvier 1819, mais sans succès. Elle fut imprimée la même année. Sous le ministère de Richelieu, en 1820, il fut nommé censeur et secrétaire général de la préfecture du Nord. Après la révolution de 1830, il refusa tout emploi, et dans plusieurs écrits il se montra hostile au nouveau pouvoir. Toutefois, essentiellement monarchique, il regardait la « royauté comme l'institution politique la plus nerveuse ». Ses divers écrits sont : *Revue politique de l'Europe en* 1825 (anonyme); Paris, 1825, in-8°; le grand succès de cet opuscule en nécessita plusieurs réimpressions; — *Revue politique de l'Europe en* 1826; in-8°; — *Nouvelles Lettres provinciales*; Paris, 1825. in-8° : pamphlet virulent, qui n'a de commun que le titre avec le livre de Pascal, et qui fit condamner l'auteur à trois mois de prison; — *Des Destinées futures de l'Europe*; 1825, in-8° : imprimé à Bruxelles, ou

d'Herbigny s'était réfugié après sa condamnation; — *Paris port de mer;* Paris, 1826, in-8°; — *Paris port de mer et la gare de Saint-Ouen, documents authentiques pour servir à l'intelligence de cette spéculation;* Paris, 1828, in-8°; — *Lettre au prince Léopold de Saxe-Cobourg;* Lille, 1831, in-8°; — *Fables nouvelles;* Dunkerque et Paris, 1829, in-12; — *De l'État moral et politique de l'Europe en* 1832; Paris, 1832, in-8°; — *Études politiques et historiques;* Paris, 1836, in-8°; — *Du Déclin de la France en décembre* 1842, etc.; Paris, décembre, 1842, in-8°. Il a été pendant plusieurs années un des rédacteurs du *Messager* de Gand.

GUYOT DE FÈRE.

Archives histor. du nord, 2e série, t. V.

HERBIGNY (FAVART D'). *Voy.* FAVART D'HERBIGNY.

HERBIN (*Auguste-François-Julien*), orientaliste français, né à Paris, le 13 mars 1783, mort le 30 décembre 1806. Élève distingué de l'École des Langues orientales, il commença divers ouvrages, auxquels il ne put mettre la dernière main. On a de lui : *Développements des Principes de la Langue Arabe moderne, suivis d'un recueil de phrases, de traductions interlinéaires, de proverbes arabes et d'un essai de calligraphie orientale;* Paris, 1803, in-4°, avec 11 planches; — *Notice sur Hafiz de Chirdz;* Paris, 1806, in-8°. Parmi les manuscrits qu'il a laissés, il faut citer : *Dictionnaire Arabe-Français et Français-Arabe;* — *Essai sur les Synonymes et les Homonymes arabes;* — *Traité sur la Musique ancienne des Arabes;* — *Histoire des Poëtes persans;* — *Sur la manière de simplifier les caractères chinois.* E. B.

Journal de Paris, 1807. — Rabbe, *Biogr. des Contemp.*

HERBINIUS (*Jean*), théologien protestant et naturaliste allemand, né en 1633, à Pietschen, en Silésie, mort à Graudenz, le 14 février 1676. Il fit ses études à Wittemberg, voyagea dans le nord de l'Europe, et s'arrêta quelque temps à Stockholm, dont il dirigea l'école allemande. Il fut ensuite recteur du collége de Wolau, et prédicateur à Wilna et à Graudenz. On a de lui : *Examen controversiæ famosæ de Solis vel Telluris motu theologico-philosophicum;* Utrecht, 1655, in-12; — *Dissertationes de admirandis mundi cataractis supra et subterraneis earumque principia, elementorum circulatione, ubi eadem occasione æstus maris refluі vera ac gemina causa asseritur; nec non terrestri ac promigenio paradiso locus situsque verus in Palestina restituitur; in tabula chorographica ostenditur et contra Utopios, Indianos, Mesopotamios aliosque asseritur;* Copenhague, 1670; et Amsterdam, 1678; ouvrage fort curieux, et qui a le plus contribué à étendre la réputation de Herbinius; — *Religiosæ Kijovienses Cryptæ, sive Kijovia subterranea : in quibus Labyrinthus sub terra et in eo emortua, a sexcentis annis, divorumque atque heroum Græco-Ruthenorum, et necdum corrupta corpora, ex nomine atque ad oculum e* Πατεριχῶ *Slavonico detegit;* Iéna, 1675, in-8°; — *De Statu ecclesiarum Augustanæ Confessionis addictarum in Polonia;* Copenhague, 1670, in-4°. V—U.

Jöcher, *Gelehrten Lexikon.* — Scheffer, *Suecia litterata.* — J. Moller, *Hypomnemata.* — Nicéron, *Mémoires,* vol. XXV, p. 303-306. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.*

HERBOUVILLE (*Charles-Joseph-Fortuné*, marquis D'), général et administrateur français, né à Paris, en 1756, mort dans la même ville, le 1er avril 1829. Il appartenait à une famille noble, et avait perdu son père ainsi que deux de ses oncles dans les guerres d'Allemagne. Destiné lui-même à l'état militaire, il entra avec le grade de sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie, passa capitaine dans Royal-Navarre, officier supérieur aux gendarmes de la garde, et fut promu colonel, puis maréchal de camp. A l'approche de la révolution, il quitta le service, et vint se fixer en Normandie, où il possédait des biens considérables. Nommé membre de l'assemblée provinciale de Rouen en 1787, il fut élu procureur syndic par le clergé et la noblesse. Il se montra partisan modéré des idées nouvelles, et accepta le commandement de la garde nationale rouennaise. En 1790 il devint président de l'administration départementale de la Seine-Inférieure. Arrêté après le 10 août, il resta en prison tout le temps de la terreur et vécut ensuite dans la retraite, ne s'occupant que d'agriculture. Bonaparte le nomma préfet des Deux-Nèthes en 1800 et préfet du Rhône en 1806. Herbouville donna sa démission en 1810; l'enthousiasme qu'il manifesta à l'époque du retour du roi lui valut la dignité de pair de France, sous le titre de marquis, et le grade de lieutenant général. Après la seconde restauration, il alla présider le collége électoral du Rhône, et, revenu à Paris, il fut nommé directeur général des postes, fonctions qu'il ne conserva que jusqu'au mois de novembre 1816. A la chambre des pairs, où il était fort assidu, il votait avec le côté droit, et fit une vive opposition au ministère Decazes. Il concourut aussi à la rédaction du *Conservateur* avec Châteaubriand, de Bonald, etc. De son mariage avec Mlle d'Argenteuil, il eut deux filles, mariées l'une au duc de Crillon, l'autre au comte de Choiseul. On a de lui : *L'Émigré en 1794, ou une scène de la terreur,* drame en cinq actes et en prose; Paris, 1820, in-8°; — *Discours à l'occasion de la mort de M. de Fontanes, prononcé à la Société des Bonnes Lettres, dans la séance du 20 mars* 1821; Paris, 1821, in-8° : extrait des *Annales de la Littérature et des Arts.* On lui doit en outre des *Rapports sur des objets d'administration* et des *Mémoires sur l'Agriculture et la Statistique du département des Deux-Nèthes.* L. L—T.

Arnault, Joy, Jouy et Norvins, *Nouv. Biographie des*

Contemp. — Lardier, *Histoire biographique de la Chambre des Pairs.* — Quérard, *La France littéraire.*

HERBST (*Jean-Frédéric-Guillaume*), naturaliste allemand, né le 1er novembre 1743, à Petershagen (principauté de Minden), mort à Berlin, le 5 novembre 1807. Il entra dans la carrière ecclésiastique, devint aumônier de l'armée prussienne, puis prédicateur d'une des familles de Berlin et en 1804 archidiacre; Herbst doit sa réputation surtout à ses travaux d'histoire naturelle, parmi lesquels nous citerons: *Versuch einer natürlichen Geschichte der Krabben und Krebse* (Essai d'une Histoire naturelle des Crabes et Écrevisses); Berlin, 1782-1804, 3 vol. in-folio, avec 46 planches; — *Kurze Einleitung zur Kenntniss der Insekten* (Introduction à l'Étude des Insectes); Berlin et Stralsund, 1784-1787, 3 vol. in-8°, 144 planches; — *Kurze Einleitung zur Kenntniss der Gewürme* (Introduction succincte à l'Étude des Vers); Berlin, 1787-1789, 2 vol. in-8°, avec 81 planches; — *Natursystem der Kæfer* (Système naturel des Scarabées); Berlin, 1783-1795, 6 vol. in-8°, avec 109 planches. Le premier volume est de J.-G. Jablonsky; — *Natursystem der Schmetterlinge* (Système naturel des Papillons); Berlin, 1783-1795, 7 vol. in-8°, avec 180 planches; — *Naturgeschichte der ungeflue-gelten Insekten* (Histoire naturelle des Insectes aptères); ibid., 1797-1800, 4 cahiers in-4°.

Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.* — Meusel, *Gel. Teutschland.* — Mehring, *Neues gelehrtes Berlin.* — Baur, *Neues histor. biogr. liter. Handwoerterbuch*, vol. IV, p. 597.

HERBURN DE FULSTYN (*Jean*), historien polonais du seizième siècle, était castellan de Sanok, sénateur et conseiller du royaume de Pologne. Il vint en France comme ambassadeur de son pays en 1574. On a de lui: *Statuta Regni Polonici, in ordinem alphabeticum digesta*; 1567, in-fol.; — *Chronicon sive historiæ Polonicæ compendiosa Descriptio*; Bâle, 1571, in-4°; Dantzig, 1609, 1647, in-4°. « C'est, dit Barbier, un bon abregé de l'ouvrage de Martin Cromer, *De Origine et Rebus gestis Polonorum*. Fr. Baudoin le traduisit en français, sans y mettre son nom, sous le titre d'*Histoire des Rois et Princes de Pologne*; Paris, 1573, in-4°. Blaise de Vigénère en fit aussi une traduction de son côté, et continua l'histoire jusqu'à Henri de Valois; son ouvrage est intitulé: *Les Chroniques et les Annales de Pologne jusqu'à Henri de Valois*; Paris, 1573, in-4°. » J. V.

Jöcher, *Allgem. Gel.-Lexikon.* — Barbier, *Examen critique des Dict. historiques.*

HERCULE. *Voy.* ESTE.

* **HERCULIUS** (Ἡρκούλιος), préfet du prétoire d'Illyrie en 408-412 après J.-C. C'est probablement à cet Herculius qu'est adressée une des lettres de saint Chrysostome, écrite pendant l'exil de ce saint (406-407). On voit par cette lettre qu'Herculius professait la plus vive affection pour saint Chrysostome. Y.

Saint Chrysostome, *Opera*, vol. III, p. 689, édit. de Paris, 1834. — *Code Théodose*, II, 17; IV, 22; XII, 1.

HERCULIUS MAXIMIANUS. *Voy.* MAXIMIEN.

HERDEGEN (*Jean*), littérateur allemand, né à Nuremberg, le 21 juillet 1692, mort dans cette ville, le 15 février 1750. Il étudia la théologie à Altdorf et à Iéna, et devint en 1739 professeur de philosophie à Nuremberg et en 1742 professeur d'hébreu au collége de cette même ville. Depuis 1720 il fit partie de la société littéraire connue en Allemagne sous le nom de *Pegnesischer Blumenorden* (Ordre des Fleurs). Il y prit le nom d'*Amaranthe*, sous lequel plusieurs de ses écrits ont paru. Son principal ouvrage a pour titre: *Historische Nachricht von des loeblichen Hirten und Blumenordens an der Pegnitz Anfang und Fortgang bis auf das durch goettliche Guete erreichte hunderiste Jahr* (Notice historique sur l'ordre des Bergers et des Fleurs, établi sur la Pegnitz, depuis son origine jusqu'à la centième année de son existence); Nuremberg, 1744; ouvrage curieux au point de vue de l'histoire littéraire de l'Allemagne. R. L.

Hirschen, *Minist. eccles. Norimb. Jubil.*, p. 40. — Will, *Nürnberg. Gelehrt. Lexikon.*, t. II et t. IV. — Adelung, *Supplément de Jöcher.* — Joerden, *Lex. teutscher Dichter und Prosaisten.*

HERDER (***), peintre hollandais, né et mort à Groningue, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Après avoir appris la peinture dans sa patrie, il se rendit en Italie, et en 1475 se lia à Rome avec Carle van Mander, qui en fait un grand éloge. L'artiste biographe ne désigne pourtant pas les productions de son ami, qui aujourd'hui sont perdues ou attribuées à d'autres peintres. A. DE L.

Carle van Mander, *Vie des Peintres anciens, italiens et flamands* (1604). — Descamps, *La Vie des Peintres flamands et hollandais*, t. I, p. 128.

HERDER (*Jean-Gottfried*), un des plus célèbres penseurs de l'Allemagne, naquit le 24 août 1744, à Mohrungen, petite ville de la Prusse orientale, et mourut à Weimar, le 18 décembre 1803. Son père était un pauvre maître d'école. Esprit inquiet dans un corps malingre, il ne connut pas les joies et la vivacité de l'enfance. Rien n'annonçait chez lui cette ardeur novatrice qui devait régénérer un jour la littérature germanique et lui imprimer une si féconde impulsion. On eût dit qu'une sorte de contrainte morale empêchait cette jeune âme de s'épanouir. Sa pieuse mère elle-même, qui eut sur lui une si grande influence, n'avait fait que développer dans son être une sensibilité maladive. Il eut pour guide, au sortir de l'enfance, un pasteur nommé Trescho, qui essaya vainement de vaincre ses habitudes de timidité et de tristesse. « Jamais, dit son maître, je ne le vis se mêler aux jeux de ses camarades; jamais un cri de joie ne sortit de sa bouche, un sourire n'effleura ses lèvres. » Trescho était connu de son temps par quelques écrits théologiques; le jeune Gottfried lui servit de secrétaire. Ce fut pour le jeune rêveur une occasion d'études qu'il ne laissa pas échapper; il dévorait les livres avec

une rapidité effrayante. Une gravité presque misanthropique semblait le caractère de celui qui allait bientôt trouver des inspirations de génie dans le plus pur sentiment social. Laissez grandir cet enfant taciturne, ce sera lui qui pénétrera mieux que personne dans l'esprit des premiers âges du monde, et qui, embrassant tous les siècles, interrogeant tous les peuples, suivant d'Orient en Occident le spectacle sans cesse renouvelé de la vie intellectuelle, pratiquera le premier, dans l'histoire de la pensée et de l'art, le grand dogme de la fraternité humaine.

Herder avait dix-huit ans, et déjà, sans autres ressources que la bibliothèque et les leçons d'un pauvre pasteur de campagne, il avait amassé, à force de zèle, tout un trésor de connaissances philosophiques et littéraires. Ses parents voulaient qu'il prît un état. Un chirurgien russe qui passait par Mohrungen offrit de se charger du jeune Gottfried et de lui faire étudier la chirurgie sous sa direction ; il allait d'abord à Kœnigsberg, où il comptait suivre les cours et visiter les hôpitaux, et de là il devait se rendre à Saint-Pétersbourg. La proposition fut agréée : Herder obéit au vœu de ses parents; mais à peine arrivé à Kœnigsberg, la première opération chirurgicale à laquelle il assista lui causa une impression si douloureuse qu'il dut renoncer à une carrière si peu faite pour lui. Décidé à suivre sa vocation, il se fit inscrire aux cours de théologie; et informant son père et sa mère de la résolution qu'il avait prise, il leur promit de pourvoir seul à tous ses besoins. Ce fut une vie héroïque, en vérité, que celle de Herder à Kœnigsberg. Ayant à peine de quoi subsister, réduit souvent à un morceau de pain par jour, il goûtait avec enthousiasme les joies de l'étude et de la pensée. La théologie, on le pense bien, ne l'occupait pas tout entier ; la philosophie, la littérature, les sciences mêmes se partageaient cette intelligence avide. Il suivit les leçons d'Emmanuel Kant, et avant de devenir un de ses adversaires les plus résolus, séduit par l'originalité du philosophe, il lui exprima sa juvénile admiration en des vers enthousiastes. C'est aussi à Kœnigsberg qu'il se lia avec Hamann, génie singulier, obscur, mais d'une valeur incontestable et qui cachait maintes pensées profondes sous les mystérieuses bizarreries de son langage. Kant et Hamann exercèrent une influence décisive sur Herder; Kant fortifia chez lui l'indépendance du jugement, et le disciple prouva qu'il avait bien profité des leçons du maître, lorsque, réfutant plus tard sa *Critique de la Raison pure*, il protestait avec tant de vigueur contre le nihilisme du philosophe, c'est-à-dire contre ce scepticisme qu'il accusait d'appauvrir l'homme et d'anéantir la nature. Hamann l'introduisit en Orient, et lui fit soupçonner la beauté des civilisations primitives. Kant lui donna la hardiesse, Hamann le goût des mystères; Herder y ajouta la sérénité, la noblesse, l'enthousiasme, le sentiment le plus pur de la dignité intellectuelle de l'homme, de l'homme pris individuellement et de cet homme collectif dont l'histoire nous raconte les destinées séculaires.

L'heure est venue où Herder va se révéler. Pendant la dernière année de son séjour à Kœnigsberg, il avait occupé une chaire au collége de cette ville; en 1764 il est nommé professeur et prédicateur à Riga. Toujours grave, silencieux, il recueille les pensées qui agitaient son esprit dans cette période d'isolement, et il en fait deux ouvrages. Le premier portait ce titre : *Fragmente über die neuere deutsche Literatur* (Frag. sur la Littérat. allemande moderne); 1767; le second, revêtu d'un nom bizarre, qui rappelle les étiquettes singulières de Hamann, était intitulé *Critische Wälder* (forêts critiques); 1769. C'étaient des œuvres pleines de hardiesse. N'y cherchez pas cette sérénité de pensée, cette grâce de style un peu molle qui seront un jour le caractère distinctif de Herder; le jeune écrivain débute avec une vigueur toute virile. Ce qui frappait surtout, au milieu des idées neuves et fécondes de ces deux livres, c'était la décision de la critique, et parfois l'amertume du langage. D'où venaient, demandait-on, ces hardis manifestes? Ni Winckelmann, ni Jacobi, ni Lessing lui-même, les grands adversaires des vieilles écoles, n'avaient débuté de cette manière. Avant de se livrer aux polémiques éclatantes qui établirent son autorité, Lessing avait traversé une période d'hésitation; l'auteur des *Fragments* et des *Forêts critiques* s'annonçait avec le ton impérieux d'un esprit mécontent de son siècle et qui aspire à une lumière plus pure. Un enthousiasme secret animait ces pages sévères. Assez dédaigneux du présent, il donnait de fécondes indications pour l'avenir. Confrontant Homère et Klopstock, Pindare et les poëtes lyriques du dix-huitième siècle, Théocrite et Gessner, Anacréon et Gleim, il aimait surtout à opposer aux littératures artificielles la grandeur des inspirations primitives, et il faisait sortir de cette comparaison toute une esthétique lumineuse. La plupart des principes qui allaient diriger les travaux de sa vie étaient déjà exposés dans ces pages juvéniles; les *Fragments* étaient comme le programme d'une histoire des littératures comparées. Il passait de l'Orient à la Grèce et de la Grèce à Rome, montrant l'originalité de chaque littérature, montrant surtout les rapports des grandes œuvres poétiques avec le pays et le temps qui les avaient vues naître. Les chapitres sur la littérature orientale et la littérature grecque furent une révélation. Personne encore n'avait apprécié avec une critique si pénétrante et une imagination si vive le caractère à la fois national et profondément humain des poésies primitives. Était-ce bien le jeune professeur de Kœnigsberg et de Riga qui avait écrit de tels livres? Qui aurait reconnu là cet esprit taciturne et timide? Herder venait de soulever maints problèmes, d'ébranler maintes réputations, et il n'avait pas

craint de discuter résolument avec un maître comme Lessing.

On ne jette pas de tels manifestes, on ne touche pas ainsi aux écrivains et aux choses de l'esprit, sans s'attirer bien des colères. Troublé dans ses méditations par de violentes attaques, craignant d'être engagé malgré lui dans des polémiques stériles, Herder résolut de voyager. L'idée de voir la France lui souriait depuis longtemps; grâce à de généreux amis, il put réaliser son rêve. Ce voyage de France, quoique les biographes allemands en parlent peu, est une époque intéressante dans la vie de Herder. Certes l'auteur des *Fragments* et des *Forêts critiques* était déjà en possession de toutes les idées qui font sa gloire; il avait lutté comme Lessing, et d'une manière plus radicale que lui, contre la domination du goût français; il avait ramené la littérature germanique à ses modèles naturels, à Shakespeare, aux poëtes du Nord, à ces bardes écossais qu'il aimait passionnément. Pendant son séjour en Livonie, cette poésie septentrionale l'exaltait; sur le navire qui le transportait de Riga à Nantes, en vue des côtes d'Écosse et d'Angleterre, c'étaient les poëtes de ce pays qu'il relisait avec ardeur, et s'il visitait la France, ce n'était pas pour demander des leçons aux beaux esprits de la cour. Nous pouvons le dire cependant, Herder doit beaucoup à la France du dix-huitième siècle. Ce n'est pas en vain qu'il avait causé avec D'Alembert et Diderot. Son âme, jusque là comprimée, s'ouvre tout à coup au sentiment de la sympathie humaine. Le génie social de la France lui révèle sous un jour nouveau la mission qu'il peut remplir dans le monde. C'était le moment où la passion de l'humanité, la prédication de la tolérance, le prosélytisme philosophique et social donnaient à la littérature française le gouvernement de la société européenne. Herder emprunta à la France, non ses idées, mais sa méthode. Il ne renonça pas assurément aux idées supérieures qui fermentaient dans son âme; il conçut seulement un ardent désir d'imiter le caractère efficace de la littérature française et de servir l'humanité par l'action autant que par ses écrits. Le journal auquel il a confié ses projets est un des plus précieux témoignages de la noblesse et de l'ardeur de sa pensée.

Herder quitta la France pour remplir auprès d'un jeune prince de Holstein les fonctions de précepteur ou de compagnon de voyage. Il revint en Allemagne par la Hollande, arriva à Hambourg, où il fit connaissance avec Lessing, et se mit de nouveau en route avec le jeune prince qu'il accompagnait. Ils se dirigèrent vers les bords du Rhin, visitèrent Darmstadt, Heidelberg, Carlsruhe, et entrèrent en Alsace. Herder était depuis quelques mois à Strasbourg quand un jeune homme inconnu vint frapper à sa porte, impatient de saluer avec respect l'auteur des *Fragments* et des *Forêts critiques*; c'était le futur auteur de *Faust*. On sait quelle fut l'influence de Herder sur le développement du génie de Gœthe. Ces conférences littéraires de Strasbourg forment un brillant épisode dans l'histoire de la poésie allemande. Herder, on peut le dire, a éveillé chez Gœthe le sentiment de la grande poésie. Le maître avait beau se montrer dédaigneux et acerbe, le disciple ne se décourageait pas; il subissait volontiers les railleries de son mentor, pourvu qu'il pût entendre cette voix inspirée expliquer l'épopée d'Homère et les chants des prophètes hébreux. « C'était, dit Gœthe, un généreux bourru. Je ne me souviens pas d'avoir reçu de lui le moindre conseil ni le moindre encouragement; n'importe! tout ce qui émanait de lui me causait une impression, non pas agréable assurément, mais profonde. » Gœthe va jusqu'à dire que l'écriture même de Herder exerçait sur lui une magique influence (*eine magische Gewalt*). « Jamais, ajoute-t-il, je n'ai déchiré une seule de ses lettres, ni même une seule adresse écrite de sa main »; — naïf éblouissement de cette âme, novice encore, en face du guide qui l'introduisait dans les régions de la poésie!

Revenu en Allemagne, Herder fut appelé auprès du prince souverain de Schaumbourg-Lippe, comme pasteur et prédicateur de Buckebourg (1771). Il passa cinq années dans cette paisible résidence, et y poursuivit avec ardeur ses travaux littéraires. C'est pendant cette période qu'il se maria; les joies de la famille qu'il goûta auprès d'une compagne d'élite adoucirent peu à peu cette rudesse de caractère, entretenue chez lui par la solitude, et qui lui a été en maintes rencontres si amèrement reprochée.

J'ai dit tout à l'heure que Kant et Hamann, par des qualités différentes, avaient singulièrement influé sur la direction de son esprit; n'oublions pas de signaler tout ce qu'il doit à Lessing. On peut affirmer que Lessing a provoqué les meilleurs travaux de Herder; c'est à Lessing qu'il songe, c'est Lessing qu'il veut égaler, rectifier, compléter, lorsqu'il écrit la plupart de ses dissertations littéraires et esthétiques. M. Gervinus le premier, si je ne me trompe, a très-bien indiqué cette lutte de Lessing et de Herder, ou plutôt cette singulière émulation qui poussait Herder à refaire les œuvres de Lessing. Il n'y a pas eu de lutte, puisque Lessing, sans regarder à droite ni à gauche, marchait tout droit devant lui et déroulait librement sa pensée; mais cette attention sympathique et inquiète avec laquelle Herder suivait le développement des idées de Lessing fournit à l'histoire littéraire des comparaisons de l'intérêt le plus vif. Lessing et Herder se complètent l'un l'autre, à peu près comme Gœthe et Schiller. Certes, l'auteur des *Fragments* ne possède pas cette précision de pensée, cette netteté magistrale de style qui donnent tant d'autorité à l'auteur de *L'Éducation du genre humain*; je crois cependant qu'il le dépasse par l'étendue et la noblesse de l'intelligence. Per-

sonne n'a eu plus que Herder le sentiment de la dignité de l'homme. Son grand ouvrage, intitulé *Ælteste Urkunde des menschlichen Geschlechts* (Origines du genre humain), qu'il publia pendant son séjour à Buckebourg (1774), est le premier produit de cette inspiration pour laquelle il n'a pas de rival. Ce livre, si important au point de vue de l'histoire générale, offre aussi un vif intérêt pour l'histoire particulière du dix-huitième siècle. Au moment où Herder le publia, les discussions théologiques étaient plus vives que jamais. Les rationalistes vulgaires étaient aux prises avec l'armée des piétistes, et Lessing, aussi opposé à la platitude des uns qu'au fanatisme des autres, faisait feu de toutes parts dans des dissertations et des pamphlets qui mettaient les esprits en émoi. Herder, en interprétant les premiers chapitres de la *Genèse*, suivait une direction analogue à celle de Lessing; il défendait contre les rationalistes la naïve sublimité des traditions religieuses, et il ne sacrifiait aux fanatiques aucun des droits de la pensée. Ce n'était pas, du reste, une œuvre de polémique; Lessing, avec son style mordant et son érudition précise, était armé pour la lutte; Herder, inspiré du sentiment poétique, emportait les âmes sur les ailes de la fantaisie et les arrachait aux discussions des écoles. Le monde primitif est le domaine de Herder; c'est là qu'il aime à surprendre les magnifiques instincts de la nature humaine et à chercher le secret de ses destinées à venir.

Herder n'occupait pas à Buckebourg un rang digne de lui; sa place était marquée dans l'un des centres où se développait de jour en jour le mouvement de la littérature allemande. Le rival de Lessing, le maître de Gœthe, celui qui agrandissait la critique, qui inspirait les poëtes, qui renouvelait la théologie, devait vivre à Berlin ou à Gœttingue, à Iéna ou à Weimar. L'université de Gœttingue, sur la proposition du célèbre philologue Gottlob Heyne, eut un instant la pensée de lui offrir une chaire de théologie; mais l'indépendance de sa critique effraya certains orthodoxes: on prétendit lui dicter des conditions; cet acte de défiance révoltant sa fierté, il refusa d'y souscrire, et le vœu de Heyne ne se réalisa pas. Gœthe n'avait pas oublié ce qu'il devait à Herder; il le vengea de l'université de Gœttingue en le faisant appeler à Weimar, comme prédicateur de la cour et directeur du consistoire. Herder avait trente-et-un ans. C'est à Weimar qu'il a passé la partie la plus importante de sa vie. Une fois installé à ce poste, il y resta jusqu'à sa mort, et pendant ces vingt-huit années (1775-1803), au milieu des plus grands esprits de l'Allemagne, à côté de Gœthe et de Schiller, il éleva les monuments littéraires auxquels son nom est demeuré attaché. L'histoire, la poésie, la théologie se partageaient ses méditations, et ce qu'il y cherchait avant toute chose, c'étaient, sous des formes diverses, les titres de noblesse du genre humain. Avec quelle sympathie pénétrante il interrogeait les poésies primitives de tous les pays! Son recueil de chants populaires intitulé: *Stimmen der Voelker* (Voix des Peuples), 1778, eut un succès immense. Les travaux de l'Allemagne sur la poésie populaire, les études des romantiques sur le moyen âge, les recherches de tant d'érudits sur les *Eddas*, les *Niebelungen*, le *Romancero*, ces belles traductions qui ont donné au pays de Gœthe de vivantes copies des poëtes indiens, arabes, grecs, italiens, anglais, espagnols, toute cette littérature si curieuse et si riche remonte à la publication des *Stimmen der Voelker*. « Herder, dit M. Gervinus, a frappé le rocher, et tous les courants poétiques de l'humanité, jaillissant à son appel, ont sillonné la terre allemande. »

Quatre ans après les *Voix des Peuples*, Herder publiait un de ses plus beaux ouvrages, l'*Esprit de la Poésie hébraïque* (Geist der hebr. Poesie). Aucune des poésies primitives ne pouvait mieux convenir à son âme que les chants des prophètes hébreux. La sublimité des idées religieuses, le reflet du ciel de l'Orient, le sentiment des splendeurs de la nature, le récit des premiers âges du monde associé à tous les enchantements d'une terre privilégiée, tout cela exaltait l'imagination de Herder. Qu'était-ce que l'*Iliade* auprès de cette épopée merveilleuse, âme de tout un peuple conversant avec Dieu? Aussi simple, aussi naïve que les chants d'Homère, l'épopée hébraïque dépasse l'épopée grecque, comme le Sinaï dépasse l'Olympe. Herder trouvait chez les prophètes les deux choses qui parlaient le plus vivement à son génie, la vivante beauté de la poésie primitive et la sublimité des inspirations religieuses; comment cette étude sur la littérature hébraïque n'eût-elle pas été composée par lui avec amour? « Depuis mon enfance, écrivait-il à Hamann, je porte ce livre dans mon cœur. » La mise en scène est charmante. Rien de pédantesque, rien qui rappelle les épineuses recherches du philologue et de l'érudit. Deux amis se réunissent au point du jour sur la cime d'une montagne. La demi-clarté du crépuscule les fait songer à l'heure où le monde sortit du chaos. Le soleil paraît, une douce chaleur les pénètre, la vie s'éveille dans l'univers, et un hymne d'actions de grâces monte de leur cœur à leurs lèvres. Au milieu de ces émotions, ils s'entretiennent de la poésie hébraïque, et tout d'abord ils comprennent qu'elle fut aussi l'hymne de l'humanité naissante. « Ainsi, dit M. Edgar Quinet, l'écrivain tire la critique littéraire de la poussière des livres et des académies pour l'étendre sur les herbes odorantes des vallées, sur le rideau des forêts, sur l'azur des lacs, sur les eaux, sur la terre, dans le ciel. Il appelle tout l'univers pour commenter quelques paroles échappées au cœur des hommes, et nous qui pensions lire la dissertation d'un rhéteur, nous ne rencontrons le plus souvent qu'un chant de Milton,

qu'un dialogue de nos premiers pères sous les berceaux d'Éden. »

Les *Lettres sur Persépolis*, qui appartiennent à la même période, sont aussi un précieux témoignage des études de Herder sur la civilisation orientale. Quelques annees après la publication de ce livre, un écrivain français, qui ne l'avait pas lu et qui ne l'aurait pas compris, s'asseyait sur les ruines des antiques cités de l'Orient; il évoquait à sa manière les races d'hommes qui avaient vécu dans ces murs, et ce spectacle ne lui inspirait que des déclamations emphatiquement vulgaires, aussi outrageantes pour l'humanité que pour le sentiment religieux. Quel abîme entre les *Ruines* de Volney et ces *Lettres sur Persépolis!* Si les *Voix des Peuples* ont suscité les nombreuses études que l'Allemagne a consacrées à toutes les littératures du Midi et du Nord, les *Lettres sur Persépolis* sont comme une introduction aux grands travaux archéologiques de nos jours. La renaissance orientale, qui sera un des événements intellectuels les plus importants du dix-neuvième siècle, a eu son precurseur dans Herder. Citons encore un des hommes qui l'ont le mieux apprécié : « Depuis ce temps, dit M. Edgar Quinet, histoire, mythologie, beaux-arts, pas un livre remarquable sur ces sujets ne l'a suivi et dépassé où l'on ne sente plus ou moins immédiatement son influence créatrice. Pour parler sa langue, il ressemble à ce lotus sacré des *Védas* qui, balancé çà et là sur les eaux primitives, porte au loin dans son frêle calice tout un univers naissant. »

Toutes ces études de Herder ne semblent être que la préparation de son grand ouvrage, *Ideen Philosophie der Geschichte der Menscheit* (Idées sur la Phil. de l'Hist. de l'Humanité); 1784. De même que Klopstock est tout entier dans *La Messiade*, de même que *Faust* est le résumé de la vie intellectuelle de Gœthe et que toutes les inspirations de Lessing aboutissent à *Nathan le Sage*, les *Idées sur la Philosophie de l'Histoire* sont le couronnement des travaux de Herder. L'habile historien littéraire qui fait cette remarque, M. Hillebrand, ajoute avec raison que malgré les fautes de détail, malgré l'absence de principes rigoureusement scientifiques, malgré le caractère inspiré et presque divinatoire de certains développements, ce livre n'en demeure pas moins un des monuments les plus glorieux du génie contemplatif de l'Allemagne. M. Schlosser, dans son *Histoire du dix-huitième Siècle*, adresse à Herder des objections très-graves au nom de la science historique; l'ethnographie, la philologie, les sciences naturelles pourraient y signaler aussi des lacunes ou des erreurs; ce qu'il est impossible de contester, c'est la beauté de l'inspiration générale et la majestueuse ordonnance du tableau. Les rapports de l'homme avec la terre qu'il habite, les rapports de cette terre avec le monde tout entier n'avaient jamais été exposés d'une manière plus poétique et plus grande. Les admirables travaux géographiques de M. Charles Ritter n'ont-ils pas été suscités par les premiers livres de cette *Philosophie de l'Histoire?* L'auteur même du *Cosmos*, M. Alexandre de Humboldt, ne leur doit-il pas quelque chose? « Un homme distingué par l'âme, écrit Herder, sentira toujours beaucoup moins de plaisir de ce qu'il dit que de ce qu'il inspire. » La joie de Herder a dû être vive, car il a exercé par cet ouvrage une bienfaisante action sur son époque. Ce ne fut pas seulement la philosophie et l'histoire qui en profitèrent, l'humanité elle-même en parut plus grande et plus digne de respect. Gœthe, qui lut en Italie les *Idées sur la Philosophie de l'Histoire*, y retrouvait sa patrie dans ce qu'elle avait de meilleur; ces nobles études de la pensée allemande lui apparaissaient avec leur beauté idéale au milieu des chefs-d'œuvre de l'art antique, et il appelait ce livre « un Évangile ». On a accusé Herder de panthéisme; on lui a reproché d'avoir détruit ou affaibli le sentiment de la liberté; ceux qui ont porté cet arrêt ne se rappelaient pas sans doute tant de belles pages où il parle de l'immortalité de l'âme et des conditions de la vie future : bien loin d'être borné à cette existence terrestre et de se confondre ensuite avec la substance infinie, l'homme, selon Herder, ne fait qu'ébaucher ici-bas son existence immortelle; la vie humaine est une fleur qui ne s'épanouira que dans les cieux. Non, cette philosophie de l'histoire ne détruit pas la liberté au profit des lois supérieures qui régissent les sociétés humaines; elle est plutôt un admirable enseignement de morale individuelle. « Jamais, dit l'éloquent traducteur de Herder, il ne m'est arrivé de le quitter sans avoir une idée plus élevée de la mission de l'homme sur la terre, jamais sans croire plus profondément au règne de la justice et de la raison, jamais sans me sentir plus dévoué à la liberté, à mon pays, et en tout plus capable d'une bonne action. »

Faut-il signaler ici tous les écrits de Herder? J'ai indiqué les plus considérables, mais depuis la publication des *Fragments* jusqu'à l'heure de sa mort (1767-1803), pendant ces trente-six années de recueillement et d'études, combien de pages brillantes où ce noble génie a répandu son âme! histoire, philosophie, théologie, morale, archéologie, beaux-arts, tout ce qui intéresse la vie spirituelle de l'homme a provoqué ses méditations. Tantôt ce sont des ouvrages de longue haleine, tantôt, et le plus souvent, des essais, des fragments, des notes rapides où il jette les idées qui se pressent dans son esprit. Il y a parfois un désordre poétique et charmant dans ces dissertations, ce qui n'empêche pas un ordre supérieur et caché. Mme de Staël a parfaitement décrit ces libres allures du style de Herder : « On a dit que ses écrits ressemblaient à une conversation animée; il est vrai qu'il n'a pas dans ses ouvrages la forme méthodique qu'on est

convenu de donner aux livres. C'est sous les portiques et dans les jardins de l'Académie que Platon expliquait à ses disciples le système du monde intellectuel. On retrouve dans Herder cette noble négligence du talent, toujours impatient de marcher à des idées nouvelles. C'est une invention moderne que ce qu'on appelle un livre bien fait... La plupart des ouvrages philosophiques des anciens sont des traités ou des dialogues qu'on se représente comme des entretiens écrits. Montaigne aussi s'abandonnait de même au cours naturel de ses pensées. Il faut, il est vrai, pour un tel *laisser-aller* la supériorité la plus décidée : l'ordre supplée à la richesse, et si la médiocrité marchait au hasard, elle ne ferait d'ordinaire que nous ramener au même point, avec la fatigue de plus ; mais un homme de génie intéresse davantage quand il se montre tel qu'il est et que ses livres semblent plutôt improvisés que composés. »

Parmi les œuvres secondaires de ce rare écrivain, œuvres moins complètes sans doute que les *Origines de l'Humanité*, les *Lettres sur Persépolis*, l'*Esprit de la Poésie hébraïque* et les *Idées sur la Philosophie de l'Histoire*, mais sans lesquelles on n'aurait pas la mesure de ses richesses, mentionnons les *Lettres sur le Progrès de l'Humanité*, les *Préludes pour l'Histoire de l'Humanité*, l'*Origine du Langage*, la *Métacritique* et *Calligone*, réfutations amères de Kant et de ses disciples, *Adrastée*, vivant tableau de la culture littéraire et sociale au dix-septième et au dix-huitième siècle, le *Dialogue sur Dieu et l'Ame*, les *Lettres sur l'Étude de la Théologie*, et surtout les *Écrits chrétiens*, vaste collection de mémoires, de commentaires, de sermons, où la pieuse ardeur de son âme, bien loin d'affaiblir la liberté de son esprit, lui communiqua une confiance extraordinaire. La hardiesse unie à la sérénité, voilà ce qui distingue la théologie de Herder. Les plus audacieux résultats de l'exégèse moderne sont déjà pressentis, indiqués par l'auteur du *Commentaire sur saint Jean*. Deux ans avant de mourir, Herder, complétant un des principaux travaux de sa vie, essayait pour l'Espagne du moyen âge ce qu'il avait fait pour les poésies populaires en général ; il traduisait le *Romancero du Cid*, et cette belle traduction, à laquelle on a trop reproché certaines inexactitudes de détail et de couleur, est demeurée un monument classique en Allemagne.

Cette vie d'étude avait gravement altéré la santé de Herder ; il venait d'être nommé président du consistoire à Weimar, et l'électeur de Bavière lui avait donné des lettres de noblesse, quand l'épuisement de ses forces l'obligea d'interrompre ses travaux. Bientôt sa vue s'affaiblit, et il fut menacé de la perdre ; une chute de voiture qu'il fit au mois de mai 1803 aggrava encore sa situation ; il lui en resta un ébranlement nerveux et de sérieuses perturbations intérieures. Les eaux d'Eger, qu'il prit pendant l'été de 1803, furent impuissantes à le guérir, et quelques mois après son retour, le 18 décembre, il mourut, à Weimar, au milieu des larmes de sa famille et de la douleur publique. Cette mort en effet était un deuil national ; Herder, à peine âgé de cinquante-neuf ans, était bien loin d'avoir épuisé le trésor de sa pensée.

« Herder avait, dit-on, une conversation admirable, et l'on sent dans ses écrits que cela devait être ainsi. On y sent bien aussi ce que tous ses amis attestent, c'est qu'il n'était point d'homme meilleur. » Mme de Stael, qui porte ce jugement sur Herder, ajoute les belles paroles qui suivent : « Quand le talent littéraire peut inspirer à ceux qui ne nous connaissent pas encore du penchant à nous aimer, c'est le présent du ciel dont on recueille les plus doux fruits sur la terre. » Cette réflexion s'applique parfaitement à Herder ; chez l'auteur des *Idées sur la Philosophie de l'Histoire*, l'écrivain fait aimer l'homme, et M. Edgar Quinet s'associe à la pensée de Mme de Stael lorsque, dans les pages éloquentes qui précèdent sa traduction des *Idées*, il laisse tout à coup échapper ce vœu de son âme : « Que de fois ne me suis-je pas écrié en déposant ce livre, le cœur tout ému de joie : Voilà l'homme que je voudrais pour mon ami ! » Malheureusement, les confidences, les révélations des hommes qui ont connu Herder dans l'intimité nuisent un peu à cette physionomie idéale, telle que nous nous la représentons d'après ses ouvrages. Il paraît certain que Herder avait un caractère peu sociable ; il était hautain, impérieux, et ses critiques acerbes ont failli décourager plus d'un poëte. Gœthe, qui lui garda une si vive reconnaissance pour les leçons de littérature qu'il avait reçues de lui à Strasbourg, eut maintes fois à se plaindre de la rudesse et de la bizarrerie de son humeur ; Schiller ne put jamais sympathiser avec lui ; Wieland, Niebuhr, Stolberg, d'autres encore l'ont jugé dans les termes les plus sévères. Contemporain des grands poëtes et des grands philosophes de l'Allemagne, il paraissait n'avoir qu'une médiocre estime pour leurs œuvres. Était-ce jalousie ? Je ne puis le croire. On a trop insisté dans ces derniers temps sur l'insociabilité de Herder. Les esprits qui placent très-haut leur idéal sont toujours mécontents de leur siècle ; Herder se faisait une idée si sublime de la mission du genre humain que nulle époque de l'histoire, et à plus forte raison nulle œuvre contemporaine, ne pouvait le satisfaire. Les choses les plus belles ne lui semblaient que des ébauches, et de même qu'il comparait l'humanité à une fleur dont la corolle ne s'ouvrira qu'au ciel ; au-dessus des œuvres les plus glorieuses, il apercevait toujours un idéal devant lequel la réalité pâlissait. Qu'importent les sévérités de Herder ? Elles nous font mieux connaître la nature de son esprit, sans diminuer l'estime due à son caractère. Ses *Lettres*, récemment publiées, mon-

trent tout ce que le fils du maître d'école de Mohrungen avait gardé de douceur et de bonté ingénue au milieu des impatiences d'une humeur irritable. Herder a pu être rigoureux, injuste même pour quelques-uns de ses rivaux; il n'en a que mieux travaillé à relever l'idéal de l'homme. M. Gervinus a dit qu'il avait été un *ferment* pour son siècle; Herder n'appartient pas seulement à son siècle, il appartient à l'avenir, et le genre humain a sans doute encore bien des phases à parcourir avant d'atteindre l'idéal de justice, de beauté, de noblesse morale, d'*humanité* enfin, que ce grand esprit lui propose dans tous ses ouvrages. — Les œuvres complètes de Herder ont été publiées après sa mort par ses deux illustres amis, Gottlob Heyne et Jean de Muller, 45 vol. in-8°; Tubingue, 1805-1820. — Il y en a eu depuis plusieurs réimpressions partielles. — MM. Henri Duntzer et Ferdinand Gottfried de Herder ont publié récemment un recueil de lettres fort curieuses adressées par Herder à Gœthe, Schiller, Jean-Paul, Klopstock, Lavater, Jacobi, etc.; 3 vol., Francfort, 1857.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

Erinnerungen aus dem Leben J. Gott. v. Herder, von *Caroline v. Herder*; Tubingue, 1820. — *J.-G. von Herder's Lebensbilder*, von Dr. Emil Gottfried von Herder; Erlangen, 1846. — Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, 5 vol.; Leipzig, 1853. — Schlosser, *Geschichte des achtzehnten Jahrhunderts*, 7 vol.; Heidelberg, 1843-1848. — Hillebrand, *Die deutsche national Literatur*, 3 vol.; Hambourg, 1845. — Mme de Staël, *De l'Allemagne*. — Edgar Quinet, *Étude sur Herder*, en tête de la traduction des *Idees sur la Philosophie de l'Histoire de l'Humanité*; 3 vol., Paris, 1834. — Henri Schmidt; *Étude sur Herder considéré comme critique littéraire*; Strasbourg, 1855.

HERDER (*Guillaume-Godefroi* DE), médecin, fils aîné du précédent, né à Buckebourg, le 28 août 1774, mort à Weimar, le 9 mai 1806. Il étudia la médecine, qu'il exerça à Weimar, et publia une bonne édition des œuvres complètes de son père. Il écrivit lui-même deux ouvrages de médecine : *De nativo prolapsu vesicæ urinariæ inverso, in puella observato*; Iéna, 1797; — *Zur Erweiterung der Geburtshilfe* (Études sur l'Art des Accouchements); Leipzig, 1803, in-8°. R. L.

Allgemeine Literatur-Zeitung. Intellig. Blatt, 1806, n° 111. — Baur, *Neues hist. biogr. literarisches Handwoerterbuch*, vol. VI, p. 108. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*.

* **HERDER** (*Émile-Godefroi* DE), frère du précédent, mort le 27 février 1855, à Erlangen, fut conseiller dans l'administration des forêts de la Bavière, et a publié une biographie de son père : *Herder's Lebensbild*; Erlangen, 1846-1847, 6 vol. R. L.

Conv.-Lex. — *Unsere Zeit*, livraison n° 6, p. 416.

* **HERDER** (*Sigmund - Auguste - Wolfgang* DE), frère des précédents, administrateur et minéralogiste allemand, né le 18 août 1776, à Buckebourg, mort le 29 janvier 1838, à Dresde. Il fit ses études à Weimar et à Freiberg, et devint directeur en chef des mines de la Saxe. On a de lui : *Fünf und zwanzig Tafeln Abbildungen der vorzüglichsten Apparate zur Erwærmung der Geblæseluft auf den Hüttenwerken* (Vingt-cinq planches de dessins des meilleurs appareils pour chauffer l'air des soufflets dans les mines), ouvrage publié après sa mort par Brendl, Reich, Winckler et Merbach; Freiberg, 1840. R. L.

Conv.-Lex.

* **HERDONIUS** (*Appien*), chef sabin, tué en 460 avant J.-C. Il conçut l'audacieuse pensée de s'emparer de Rome en profitant des troubles qui agitèrent cette ville au sujet de la loi Terentilla. A la tête d'une troupe de 4,000 hommes au moins, formée de bannis et d'esclaves, il franchit le Tibre, pénétra dans la ville par la porte Carmentale, que, pour un motif religieux, on laissait toujours ouverte, et qui ce jour-là, soit hasard, soit secrète connivence, n'était pas gardée, et monta au Capitole sans rencontrer de résistance, bien qu'il suivît une des rues les plus peuplées. Les Romains n'apprirent l'occupation de leur forteresse que par les cris de guerre et les trompettes des assaillants. Cet étrange événement serait inexplicable si on ne supposait qu'il fut précédé d'un complot et qu'une partie de la population romaine s'entendit avec le chef sabin. Peut-être eut-il des complices dans une fraction des patriciens, et particulièrement dans la maison Fabia, dont l'un des membres, Fabius Cæson, venait d'être exilé pour cause de violences pendant les comices? Mais les promesses qui avaient jeté Herdonius dans sa téméraire entreprise ne furent pas tenues, et l'appui sur lequel il comptait lui manqua. En vain il déclara qu'il venait affranchir les esclaves qui se joindraient à lui, abolir les dettes et protéger le peuple contre l'oppression : les esclaves et les hommes libres méprisèrent également ses offres, et il ne put pas même obtenir le rappel des exilés. Ses succès ne dépassèrent pas l'enceinte du Capitole, et au bout de quatre jours, il fut forcé dans cet asile, et massacré avec la plupart de ses compagnons. Tite Live et Denys d'Halicarnasse ont beaucoup atténué la portée de cet événement, dont Niebuhr, au contraire, a peut-être exagéré l'importance. Mais bien que le but en soit douteux et les circonstances peu connues, c'est un des plus curieux épisodes de l'histoire romaine dans le premier siècle de la république. Y.

Tite Live, III, 15-19. — Denys d'Halicarnasse, X, 14-17. — Niebuhr, *Histoire Romaine*, trad. de Golbéry, t. II. — Arnold, *History of Rome*, vol. I, c. XI.

* **HERDONIUS TURNUS**, d'Aricia dans le Latium, mis à mort vers 515 avant J.-C. Il s'éleva contre l'arrogance de Tarquin le Superbe, et exhorta ses compatriotes à ne pas se fier aux promesses de ce prince. Tarquin l'accusa d'avoir comploté sa mort, suborna des témoins, et gagna des esclaves qui cachèrent des armes dans la maison où logeait Herdonius. Celui-ci fut condamné par la grande assemblée des Latins et noyé dans la fontaine Férentine. Tel est le récit de Tite Live; Denys d'Halicarnasse rapporte le

même fait d'une manière un peu différente, et prétend qu'Herdonius était natif de Corioles. Y.

Tite Live, I, 50, 51. — Denys, IV, 45-48.

***HÉRÉ** (*Emmanuel*), architecte français, né à Sancy (Moselle), le 14 octobre 1705, mort à Lunéville, le 3 février 1763. Il conçut le plan, dessina les édifices et dirigea les travaux qui ont fait de Nancy la plus jolie capitale du dix-huitième siècle. Stanislas l'ennoblit, par lettres patentes du 15 septembre 1751, et Louis XV le décora du cordon de Saint-Michel. Les bienfaits de Stanislas l'eussent rendu riche, sans de malheureuses spéculations qui assombrirent son existence. On a de lui : *Recueil des Plans, élévations et coupes, tant géométrales qu'en perspective, des châteaux, jardins et dépendances que le roy de Pologne occupe en Lorraine, y compris les bâtiments qu'il a fait élever...*; Paris, 1753. Cet ouvrage, qui forme 3 volumes, contient 74 planches, avec frontispices et titres, gravés par François, dessinés par Bovet, Choffard, etc. Quand Héré mourut, il venait de terminer et de présenter au roi Stanislas le *Recueil des Fondations et Établissements faits par le roi de Pologne*, nouv. éd., augm. et corr.; Lunéville, 1762, in-fol. : divisé en deux parties avec planches, vignettes, etc. Au frontispice de la seconde partie, un cul-de-lampe, exécuté par Girardet et Collin, représente Héré debout devant Stanislas, qui accepte son livre. Émile BÉGIN.

Recueil des Plans, élévations et coupes, etc. (ouvr. cité), la préface. — *Recueil des Fondations et Établissements* (ouvr. cité), 2e partie, p. 72, 85, 96, 97, 115. — Dom Pelletier, *Nobiliaire de Lorraine*, p. 378. — Lionnois, *Hist. des Villes vieille et neuve de Nancy*, t. II, p. 28, 203. — Durival l'aîné, *Description de la Lorraine et du Barrois*, t. I, p. 214, 216; t. II, p. 322. — Émile Bégin, *Biographie de la Moselle*, II, p. 327-329.

***HÉRÉAS**, historien grec, né à Mégare, vivait à une époque incertaine. Plutarque le cite en plusieurs endroits. Y.

Plutarque, *Theseus*, c. XX; *Solon*, c. X, 32. — C. Müller, *Fragmenta Histor. Græcorum*, t. IV, p. 426.

HÉREAU (*Edme-Joachim*), littérateur français, né à Paris, le 3 mars 1791, mort par suicide, le 8 juillet 1836. En 1809 il suivit en Russie un prince russe en qualité de secrétaire, et enseigna plus tard la littérature française à Saint-Pétersbourg. Soupçonné d'être l'auteur d'une pièce de vers qui parut en 1812 contre l'empereur Alexandre, Héreau fut exilé en Sibérie, aux environs de Tobolsk. Possédant la langue russe, il devint l'interprète des malheureux soldats français que la déplorable campagne de Russie accumula dans la Sibérie. Rendu à la liberté après la paix, il résida quelque temps à Berlin comme secrétaire d'un ambassadeur russe. Revenu à Paris à la fin de 1819, il fut attaché en 1820 à la *Revue encyclopédique*, dont il fut d'abord caissier, puis secrétaire général. Il y donna de nombreux articles, notamment sur la littérature française et sur la littérature russe, quelques nécrologies, etc. En 1826 il devint secrétaire général du *Bulletin universel des Sciences et de l'Industrie*, fondé par le baron de Férussac, et auquel il resta attaché jusqu'à la chute de cette entreprise, à la fin de 1831. L'année suivante il fut appelé à diriger la rédaction du *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture*. Il remplit cette tâche avec beaucoup de soin; mais les questions grammaticales et lexicographiques, qu'il aimait à traiter avec étendue, prenant beaucoup de place, il préféra se retirer plutôt que de changer le cadre de ce livre et de céder aux exigences commerciales des éditeurs, disant « que l'intelligence ne devait pas se mettre à la remorque de la matière ». Il quitta cette rédaction en décembre 1835, à la fin de la lettre E. Il s'occupa alors d'organiser une société en commandite pour la traduction des meilleurs ouvrages publiés en diverses langues européennes. Il en fit paraître le prospectus; mais il ne trouva pas un nombre suffisant d'actionnaires. Il conçut encore d'autres projets, qui échouèrent; et, s'abandonnant alors au chagrin, ne trouvant aucun appui chez d'anciens collaborateurs devenus puissants, craignant de ne plus pouvoir suffire aux besoins d'une nombreuse famille, il résolut d'en finir avec la vie. On le trouva attaché par sa cravate à l'espagnolette de la fenêtre de sa chambre. Héreau était un travailleur consciencieux et infatigable, spirituel et caustique; mais sans connaissances profondes. On a de lui : *Analyse des fables russes imitées de Kriloff en vers français et italiens*; Paris, 1825, in-8°; — *Revue sommaire de quelques ouvrages poétiques*; Paris, 1826, in-8°; — *Examen de l'Anthologie russe de M. Dupré de Saint-Maur, précédé d'un coup d'œil général sur la littérature russe*; Paris, 1827, in-8°. Ces différents opuscules sont extraits de la *Revue encyclopédique* et tirés à petit nombre. Il a aussi fourni beaucoup d'articles au *Bulletin universel* et au *Dictionnaire de la Conversation*. Il avait été un des fondateurs et des principaux rédacteurs de *La Causeuse*, en 1822. Il a fait des articles de théâtre à la *Chronique de Paris* en 1834. Le tableau de la littérature russe et polonaise qui fait partie de l'*Atlas des Littératures* de M. Jarry de Mancy est de Héreau. Enfin, il a donné des pièces de vers à différents recueils, comme l'*Almanach des Muses*, l'*Almanach des Dames*, *La Psyché*, etc. On cite surtout ses fables *Le Sultan et le Vase d'Argile*, *Le Singe et l'Ours*, et *Le Postillon et la Diligence*, fable politique, qui parut dans le *Mercure du dix-neuvième siècle*, en 1827. L. LOUVET.

Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.* — *Table de la Revue encyclopédique*. — *Renseignements particuliers*.

HEREDIA (*Pierre-Michel* DE), médecin espagnol, né à Valladolid, en décembre 1590, mort vers la fin de l'année 1661. Il fut premier médecin de Philippe IV. Il laissa plusieurs ou-

trent tout ce que le fils du maître d'école de Mohrungen avait gardé de douceur et de bonté ingénue au milieu des impatiences d'une humeur irritable. Herder a pu être rigoureux, injuste même pour quelques-uns de ses rivaux; il n'en a que mieux travaillé à relever l'idéal de l'homme. M. Gervinus a dit qu'il avait été un *ferment* pour son siècle; Herder n'appartient pas seulement à son siècle, il appartient à l'avenir, et le genre humain a sans doute encore bien des phases à parcourir avant d'atteindre l'idéal de justice, de beauté, de noblesse morale, d'*humanité* enfin, que ce grand esprit lui propose dans tous ses ouvrages. — Les œuvres complètes de Herder ont été publiées après sa mort par ses deux illustres amis, Gottlob Heyne et Jean de Muller, 45 vol. in-8°; Tubingue, 1805-1820. — Il y en a eu depuis plusieurs réimpressions partielles. — MM. Henri Duntzer et Ferdinand Gottfried de Herder ont publié récemment un recueil de lettres fort curieuses adressées par Herder à Gœthe, Schiller, Jean-Paul, Klopstock, Lavater, Jacobi, etc.; 3 vol., Francfort, 1857.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

Erinnerungen aus dem Leben J. Gottf. v. Herder, von *Caroline v. Herder*; Tubingue, 1820. — *J.-G. von Herder's Lebensbilder*, von Dr. Emil Gottfried von Herder; Erlangen, 1846. — Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, 5 vol.; Leipzig, 1853. — Schlosser, *Geschichte des achtzehnten Jahrhunderts*, 7 vol.; Heidelberg, 1843-1848. — Hillebrand, *Die deutsche national Literatur*, 3 vol.; Hambourg, 1845. — Mme de Staël, *De l'Allemagne*. — Edgar Quinet, *Étude sur Herder*, en tête de la traduction des *Idées sur la Philosophie de l'Histoire de l'Humanité*; 3 vol., Paris, 1834. — Henri Schmidt; *Étude sur Herder considéré comme critique littéraire*; Strasbourg, 1855.

HERDER (*Guillaume-Godefroi* DE), médecin, fils aîné du précédent, né à Buckebourg, le 28 août 1774, mort à Weimar, le 9 mai 1806. Il étudia la médecine, qu'il exerça à Weimar, et publia une bonne édition des œuvres complètes de son père. Il écrivit lui-même deux ouvrages de médecine : *De nativo prolapsu vesicæ urinariæ inverso, in puella observato*; Iéna, 1797; — *Zur Erweiterung der Geburtshilfe* (Études sur l'Art des Accouchements); Leipzig, 1803, in-8°. R. L.

Allgemeine Literatur-Zeitung. Intellig. Blatt, 1806, n° III. - Baur, *Neues hist. biogr. literarisches Handwoerterbuch*, vol. VI, p. 108. — Ersch et Gruber. *Allgem. Encyklopædie*.

* **HERDER** (*Émile-Godefroi* DE), frère du précédent, mort le 27 février 1855, à Erlangen, fut conseiller dans l'administration des forêts de la Bavière, et a publié une biographie de son père : *Herder's Lebensbild*; Erlangen, 1846-1847, 6 vol. R. L.

Conv.-Lex. — *Unsere Zeit*, livraison n° 6, p. 416.

* **HERDER** (*Sigmund-Auguste-Wolfgang* DE), frère des précédents, administrateur et minéralogiste allemand, né le 18 août 1776, à Buckebourg, mort le 29 janvier 1838, à Dresde. Il fit ses études à Weimar et à Freiberg, et devint directeur en chef des mines de la Saxe. On a de lui : *Fünf und zwanzig Tafeln Abbildungen der vorzüglichsten Apparate zur Erwærmung der Geblæseluft auf den Hüttenwerken* (Vingt-cinq planches de dessins des meilleurs appareils pour chauffer l'air des soufflets dans les mines), ouvrage publié après sa mort par Brendl, Reich, Winckler et Merbach; Freiberg, 1840. R. L.

Conv.-Lex.

* **HERDONIUS** (*Appien*), chef sabin, tué en 460 avant J.-C. Il conçut l'audacieuse pensée de s'emparer de Rome en profitant des troubles qui agitèrent cette ville au sujet de la loi Terentilla. A la tête d'une troupe de 4,000 hommes au moins, formée de bannis et d'esclaves, il franchit le Tibre, pénétra dans la ville par la porte Carmentale, que, pour un motif religieux, on laissait toujours ouverte, et qui ce jour-là, soit hasard, soit secrète connivence, n'était pas gardée, et monta au Capitole sans rencontrer de résistance, bien qu'il suivît une des rues les plus peuplées. Les Romains n'apprirent l'occupation de leur forteresse que par les cris de guerre et les trompettes des assaillants. Cet étrange événement serait inexplicable si on ne supposait qu'il fut précédé d'un complot et qu'une partie de la population romaine s'entendit avec le chef sabin. Peut-être eut-il des complices dans une fraction des patriciens, et particulièrement dans la maison Fabia, dont l'un des membres, Fabius Cæson, venait d'être exilé pour cause de violences pendant les comices? Mais les promesses qui avaient jeté Herdonius dans sa téméraire entreprise ne furent pas tenues, et l'appui sur lequel il comptait lui manqua. En vain il déclara qu'il venait affranchir les esclaves qui se joindraient à lui, abolir les dettes et protéger le peuple contre l'oppression : les esclaves et les hommes libres méprisèrent également ses offres, et il ne put pas même obtenir le rappel des exilés. Ses succès ne dépassèrent pas l'enceinte du Capitole, et au bout de quatre jours, il fut forcé dans cet asile, et massacré avec la plupart de ses compagnons. Tite Live et Denys d'Halicarnasse ont beaucoup atténué la portée de cet événement, dont Niebuhr, au contraire, a peut-être exagéré l'importance. Mais bien que le but en soit douteux et les circonstances peu connues, c'est un des plus curieux épisodes de l'histoire romaine dans le premier siècle de la république. Y.

Tite Live, III, 15-19. — Denys d'Halicarnasse, X, 14-17. — Niebuhr, *Histoire Romaine*, trad. de Golbéry, t. II. — Arnold, *History of Rome*, vol. I, c. XI.

* **HERDONIUS TURNUS**, d'Aricia dans le Latium, mis à mort vers 515 avant J.-C. Il s'éleva contre l'arrogance de Tarquin le Superbe, et exhorta ses compatriotes à ne pas se fier aux promesses de ce prince. Tarquin l'accusa d'avoir comploté sa mort, suborna des témoins, et gagna des esclaves qui cachèrent des armes dans la maison où logeait Herdonius. Celui-ci fut condamné par la grande assemblée des Latins et noyé dans la fontaine Férentine. Tel est le récit de Tite Live; Denys d'Halicarnasse rapporte le

même fait d'une manière un peu différente, et prétend qu'Herdonius était natif de Corioles.
Y.

Tite Live, I, 50, 51. — Denys, IV, 45-48.

* **HÉRÉ** (*Emmanuel*), architecte français, né à Sancy (Moselle), le 14 octobre 1705, mort à Lunéville, le 3 février 1763. Il conçut le plan, dessina les édifices et dirigea les travaux qui ont fait de Nancy la plus jolie capitale du dix-huitième siècle. Stanislas l'ennoblit, par lettres patentes du 15 septembre 1751, et Louis XV le décora du cordon de Saint-Michel. Les bienfaits de Stanislas l'eussent rendu riche, sans de malheureuses spéculations qui assombrirent son existence. On a de lui : *Recueil des Plans, élévations et coupes, tant géométrales qu'en perspective, des châteaux, jardins et dépendances que le roy de Pologne occupe en Lorraine, y compris les bâtiments qu'il a fait élever...*; Paris, 1753. Cet ouvrage, qui forme 3 volumes, contient 74 planches, avec frontispices et titres, gravés par François, dessinés par Bovet, Choffard, etc. Quand Héré mourut, il venait de terminer et de présenter au roi Stanislas le *Recueil des Fondations et Établissements faits par le roi de Pologne*, nouv. éd., augm. et corr.; Lunéville, 1762, in-fol. : divisé en deux parties avec planches, vignettes, etc. Au frontispice de la seconde partie, un cul-de-lampe, exécuté par Girardet et Collin, représente Héré debout devant Stanislas, qui accepte son livre.
Émile Bégin.

Recueil des Plans, élévations et coupes, etc. (ouvr. cité), la préface. — *Recueil des Fondations et Établissements* (ouvr. cité), 2e partie, p. 72, 85, 96, 97, 118. — Dom Pelletier, *Nobiliaire de Lorraine*, p. 378. — Lionnois, *Hist. des Villes vieille et neuve de Nancy*, t. II, p. 28, 203. — Durival l'aîné, *Description de la Lorraine et du Barrois*, t. I, p. 214, 216; t. II, p. 322. — Émile Bégin, *Biographie de la Moselle*, II, p. 327-329.

* **HÉRÉAS**, historien grec, né à Mégare, vivait à une époque incertaine. Plutarque le cite en plusieurs endroits.
Y.

Plutarque, *Theseus*, c. XX; *Solon*, c. X, 32. — C. Müller, *Fragmenta Histor. Græcorum*, t. IV, p. 426.

HÉREAU (*Edme-Joachim*), littérateur français, né à Paris, le 3 mars 1791, mort par suicide, le 8 juillet 1836. En 1809 il suivit en Russie un prince russe en qualité de secrétaire, et enseigna plus tard la littérature française à Saint-Pétersbourg. Soupçonné d'être l'auteur d'une pièce de vers qui parut en 1812 contre l'empereur Alexandre, Héreau fut exilé en Sibérie, aux environs de Tobolsk. Possédant la langue russe, il devint l'interprète des malheureux soldats français que la déplorable campagne de Russie accumula dans la Sibérie. Rendu à la liberté après la paix, il résida quelque temps à Berlin comme secrétaire d'un ambassadeur russe. Revenu à Paris à la fin de 1819, il fut attaché en 1820 à la *Revue encyclopédique*, dont il fut d'abord caissier, puis secrétaire général. Il y donna de nombreux articles, notamment sur la littérature française et sur la littérature russe, quelques nécrologies, etc. En 1826 il devint secrétaire général du *Bulletin universel des Sciences et de l'Industrie*, fondé par le baron de Férussac, et auquel il resta attaché jusqu'à la chute de cette entreprise, à la fin de 1831. L'année suivante il fut appelé à diriger la rédaction du *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture*. Il remplit cette tâche avec beaucoup de soin; mais les questions grammaticales et lexicographiques, qu'il aimait à traiter avec étendue, prenant beaucoup de place, il préféra se retirer plutôt que de changer le cadre de ce livre et de céder aux exigences commerciales des éditeurs, disant « que l'intelligence ne devait pas se mettre à la remorque de la matière ». Il quitta cette rédaction en décembre 1835, à la fin de la lettre E. Il s'occupa alors d'organiser une société en commandite pour la traduction des meilleurs ouvrages publiés en diverses langues européennes. Il en fit paraître le prospectus; mais il ne trouva pas un nombre suffisant d'actionnaires. Il conçut encore d'autres projets, qui échouèrent; et, s'abandonnant alors au chagrin, ne trouvant aucun appui chez d'anciens collaborateurs devenus puissants, craignant de ne plus pouvoir suffire aux besoins d'une nombreuse famille, il résolut d'en finir avec la vie. On le trouva attaché par sa cravate à l'espagnolette de la fenêtre de sa chambre. Héreau était un travailleur consciencieux et infatigable, spirituel et caustique; mais sans connaissances profondes. On a de lui : *Analyse des fables russes imitées de Kriloff en vers français et italiens*; Paris, 1825, in-8°; — *Revue sommaire de quelques ouvrages poétiques*; Paris, 1826, in-8°; — *Examen de l'Anthologie russe de M. Dupré de Saint-Maur, précédé d'un coup d'œil général sur la littérature russe*; Paris, 1827, in-8°. Ces différents opuscules sont extraits de la *Revue encyclopédique* et tirés à petit nombre. Il a aussi fourni beaucoup d'articles au *Bulletin universel* et au *Dictionnaire de la Conversation*. Il avait été un des fondateurs et des principaux rédacteurs de *La Causeuse*, en 1822. Il a fait des articles de théâtre à la *Chronique de Paris* en 1834. Le tableau de la littérature russe et polonaise qui fait partie de l'*Atlas des Littératures* de M. Jarry de Mancy est de Héreau. Enfin, il a donné des pièces de vers à différents recueils, comme l'*Almanach des Muses*, l'*Almanach des Dames*, *La Psyché*, etc. On cite surtout ses fables *Le Sultan et le Vase d'Argile*, *Le Singe et l'Ours*, et *Le Postillon et la Diligence*, fable politique, qui parut dans le *Mercure du dix-neuvième siècle*, en 1827.
L. Louvet.

Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.* — *Table de la Revue encyclopédique*. — *Renseignements particuliers*.

HEREDIA (*Pierre-Michel* de), médecin espagnol, né à Valladolid, en décembre 1590, mort vers la fin de l'année 1661. Il fut premier médecin de Philippe IV. Il laissa plusieurs ou-

trent tout ce que le fils du maître d'école de Mohrungen avait gardé de douceur et de bonté ingénue au milieu des impatiences d'une humeur irritable. Herder a pu être rigoureux, injuste même pour quelques-uns de ses rivaux; il n'en a que mieux travaillé à relever l'idéal de l'homme. M. Gervinus a dit qu'il avait été un *ferment* pour son siècle; Herder n'appartient pas seulement à son siècle, il appartient à l'avenir, et le genre humain a sans doute encore bien des phases à parcourir avant d'atteindre l'idéal de justice, de beauté, de noblesse morale, d'*humanité* enfin, que ce grand esprit lui propose dans tous ses ouvrages. — Les œuvres complètes de Herder ont été publiées après sa mort par ses deux illustres amis, Gottlob Heyne et Jean de Muller, 45 vol. in-8°; Tubingue, 1805-1820. — Il y en a eu depuis plusieurs réimpressions partielles. — MM. Henri Duntzer et Ferdinand Gottfried de Herder ont publié récemment un recueil de lettres fort curieuses adressées par Herder à Gœthe, Schiller, Jean-Paul, Klopstock, Lavater, Jacobi, etc.; 3 vol., Francfort, 1857.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

Erinnerungen aus dem Leben J. Gottf. v. Herder, von *Caroline v. Herder*; Tubingue, 1820. — *J.-G. von Herder's Lebensbilder*, von Dr. Emil Gottfried von Herder; Erlangen, 1846. — Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*, 5 vol.; Leipzig, 1853. — Schlosser, *Geschichte des achtzehnten Jahrhunderts*, 7 vol.; Heidelberg, 1843-1848. — Hillebrand, *Die deutsche national Literatur*, 3 vol.; Hambourg, 1845. — Mme de Staël, *De l'Allemagne*. — Edgar Quinet, *Étude sur Herder*, en tête de la traduction des *Idees sur la Philosophie de l'Histoire de l'Humanite*; 3 vol., Paris, 1834. — Henri Schmidt; *Etude sur Herder considere comme critique littéraire*: Strasbourg, 1855.

HERDER (*Guillaume-Godefroi* DE), médecin, fils aîné du précédent, né à Buckebourg, le 28 août 1774, mort à Weimar, le 9 mai 1806. Il étudia la médecine, qu'il exerça à Weimar, et publia une bonne édition des œuvres complètes de son père. Il écrivit lui-même deux ouvrages de médecine : *De nativo prolapsu vesicæ urinariæ inverso, in puella observato*; Iéna, 1797; — *Zur Erweiterung der Geburtshilfe* (Études sur l'Art des Accouchements); Leipzig, 1803, in-8°. R. L.

Allgemeine Literatur-Zeitung. Intellig. Blatt, 1806, n° 111. — Baur, *Neues hist. biogr. literarisches Handwoerterbuch*, vol. VI, p. 108. — Ersch et Gruber. *Allgem. Encyklopædie*.

* **HERDER** (*Émile-Godefroi* DE), frère du précédent, mort le 27 février 1855, à Erlangen, fut conseiller dans l'administration des forêts de la Bavière, et a publié une biographie de son père : *Herder's Lebensbild*; Erlangen, 1846-1847, 6 vol. R. L.

Conv.-Lex. — *Unsere Zeit*, livraison n° 6, p. 446.

***HERDER** (*Sigmund-Auguste-Wolfgang* DE), frère des précédents, administrateur et minéralogiste allemand, né le 18 août 1776, à Buckebourg, mort le 29 janvier 1838, à Dresde. Il fit ses études à Weimar et à Freiberg, et devint directeur en chef des mines de la Saxe. On a de lui : *Fünf und zwanzig Tafeln Abbildungen der vorzüglichsten Apparate zur Erwærmung der Geblæseluft auf den Hüttenwerken* (Vingt-cinq planches de dessins des meilleurs appareils pour chauffer l'air des soufflets dans les mines), ouvrage publié après sa mort par Brendl, Reich, Winckler et Merbach; Freiberg, 1840. R. L.

Conv.-Lex.

* **HERDONIUS** (*Appien*), chef sabin, tué en 460 avant J.-C. Il conçut l'audacieuse pensée de s'emparer de Rome en profitant des troubles qui agitèrent cette ville au sujet de la loi Terentilla. A la tête d'une troupe de 4,000 hommes au moins, formée de bannis et d'esclaves, il franchit le Tibre, pénétra dans la ville par la porte Carmentale, que, pour un motif religieux, on laissait toujours ouverte, et qui ce jour-là, soit hasard, soit secrète connivence, n'était pas gardée, et monta au Capitole sans rencontrer de résistance, bien qu'il suivît une des rues les plus peuplées. Les Romains n'apprirent l'occupation de leur forteresse que par les cris de guerre et les trompettes des assaillants. Cet étrange événement serait inexplicable si on ne supposait qu'il fut précédé d'un complot et qu'une partie de la population romaine s'entendit avec le chef sabin. Peut-être eut-il des complices dans une fraction des patriciens, et particulièrement dans la maison Fabia, dont l'un des membres, Fabius Cæson, venait d'être exilé pour cause de violences pendant les comices? Mais les promesses qui avaient jeté Herdonius dans sa téméraire entreprise ne furent pas tenues, et l'appui sur lequel il comptait lui manqua. En vain il déclara qu'il venait affranchir les esclaves qui se joindraient à lui, abolir les dettes et protéger le peuple contre l'oppression : les esclaves et les hommes libres méprisèrent également ses offres, et il ne put pas même obtenir le rappel des exilés. Ses succes ne dépassèrent pas l'enceinte du Capitole, et au bout de quatre jours, il fut forcé dans cet asile, et massacré avec la plupart de ses compagnons. Tite Live et Denys d'Halicarnasse ont beaucoup atténué la portée de cet événement, dont Niebuhr, au contraire, a peut-être exagéré l'importance. Mais bien que le but en soit douteux et les circonstances peu connues, c'est un des plus curieux épisodes de l'histoire romaine dans le premier siècle de la république. Y.

Tite Live, III, 15-19. — Denys d'Halicarnasse, X, 14-17. — Niebuhr, *Histoire Romaine*, trad. de Golbéry, t. II. — Arnold, *History of Rome*, vol. I, c. XI.

* **HERDONIUS TURNUS**, d'Aricia dans le Latium, mis à mort vers 515 avant J.-C. Il s'éleva contre l'arrogance de Tarquin le Superbe, et exhorta ses compatriotes à ne pas se fier aux promesses de ce prince. Tarquin l'accusa d'avoir comploté sa mort, suborna des témoins, et gagna des esclaves qui cachèrent des armes dans la maison où logeait Herdonius. Celui-ci fut condamné par la grande assemblée des Latins et noyé dans la fontaine Férentine. Tel est le récit de Tite Live; Denys d'Halicarnasse rapporte le

même fait d'une manière un peu différente, et prétend qu'Herdonius était natif de Corioles.
Y.

Tite Live, I, 50, 51. — Denys, IV, 45-48.

* **HÉRÉ** (*Emmanuel*), architecte français, né à Sancy (Moselle), le 14 octobre 1705, mort à Lunéville, le 3 février 1763. Il conçut le plan, dessina les édifices et dirigea les travaux qui ont fait de Nancy la plus jolie capitale du dix-huitième siècle. Stanislas l'ennoblit, par lettres patentes du 15 septembre 1751, et Louis XV le décora du cordon de Saint-Michel. Les bienfaits de Stanislas l'eussent rendu riche, sans de malheureuses spéculations qui assombrirent son existence. On a de lui : *Recueil des Plans, élévations et coupes, tant géométrales qu'en perspective, des châteaux, jardins et dépendances que le roy de Pologne occupe en Lorraine, y compris les bâtiments qu'il a fait élever...*; Paris, 1753. Cet ouvrage, qui forme 3 volumes, contient 74 planches, avec frontispices et titres, gravés par François, dessinés par Bovet, Choffard, etc. Quand Héré mourut, il venait de terminer et de présenter au roi Stanislas le *Recueil des Fondations et Établissements faits par le roi de Pologne*, nouv. éd., augm. et corr.; Lunéville, 1762, in-fol. : divisé en deux parties avec planches, vignettes, etc. Au frontispice de la seconde partie, un cul-de-lampe, exécuté par Girardet et Collin, représente Héré debout devant Stanislas, qui accepte son livre.
Émile Bégin.

Recueil des Plans, élévations et coupes, etc. (ouvr. cité), la préface. — *Recueil des Fondations et Établissements* (ouvr. cité), 2e partie, p. 72, 85, 96, 97, 118. — Dom Pelletier, *Nobiliaire de Lorraine*, p. 378. — Lionnois, *Hist. des Villes vieille et neuve de Nancy*, t. II, p. 28, 203. — Durival l'aîné, *Description de la Lorraine et du Barrois*, t. I, p. 214, 216; t. II, p. 322. — Émile Bégin, *Biographie de la Moselle*, II, p. 327-329.

* **HÉRÉAS**, historien grec, né à Mégare, vivait à une époque incertaine. Plutarque le cite en plusieurs endroits.
Y.

Plutarque, *Theseus*, c. XX : *Solon*, c. X, 32. — C. Müller, *Fragmenta Histor. Græcorum*, t. IV, p. 426.

HÉREAU (*Edme-Joachim*), littérateur français, né à Paris, le 3 mars 1791, mort par suicide, le 8 juillet 1836. En 1809 il suivit en Russie un prince russe en qualité de secrétaire, et enseigna plus tard la littérature française à Saint-Pétersbourg. Soupçonné d'être l'auteur d'une pièce de vers qui parut en 1812 contre l'empereur Alexandre, Héreau fut exilé en Sibérie, aux environs de Tobolsk. Possédant la langue russe, il devint l'interprète des malheureux soldats français que la déplorable campagne de Russie accumula dans la Sibérie. Rendu à la liberté après la paix, il résida quelque temps à Berlin comme secrétaire d'un ambassadeur russe. Revenu à Paris à la fin de 1819, il fut attaché en 1820 à la *Revue encyclopédique*, dont il fut d'abord caissier, puis secrétaire général. Il y donna de nombreux articles, notamment sur la littérature française et sur la littérature russe, quelques nécrologies, etc. En 1826 il devint secrétaire général du *Bulletin universel des Sciences et de l'Industrie*, fondé par le baron de Férussac, et auquel il resta attaché jusqu'à la chute de cette entreprise, à la fin de 1831. L'année suivante il fut appelé à diriger la rédaction du *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture*. Il remplit cette tâche avec beaucoup de soin; mais les questions grammaticales et lexicographiques, qu'il aimait à traiter avec étendue, prenant beaucoup de place, il préféra se retirer plutôt que de changer le cadre de ce livre et de céder aux exigences commerciales des éditeurs, disant « que l'intelligence ne devait pas se mettre à la remorque de la matière ». Il quitta cette rédaction en décembre 1835, à la fin de la lettre E. Il s'occupa alors d'organiser une société en commandite pour la traduction des meilleurs ouvrages publiés en diverses langues européennes. Il en fit paraître le prospectus; mais il ne trouva pas un nombre suffisant d'actionnaires. Il conçut encore d'autres projets, qui échouèrent; et, s'abandonnant alors au chagrin, ne trouvant aucun appui chez d'anciens collaborateurs devenus puissants, craignant de ne plus pouvoir suffire aux besoins d'une nombreuse famille, il résolut d'en finir avec la vie. On le trouva attaché par sa cravate à l'espagnolette de la fenêtre de sa chambre. Héreau était un travailleur consciencieux et infatigable, spirituel et caustique; mais sans connaissances profondes. On a de lui : *Analyse des fables russes imitées de Kriloff en vers français et italiens*; Paris, 1825, in-8°; — *Revue sommaire de quelques ouvrages poétiques*; Paris, 1826, in-8°; — *Examen de l'Anthologie russe de M. Dupré de Saint-Maur, précédé d'un coup d'œil général sur la littérature russe*; Paris, 1827, in-8°. Ces différents opuscules sont extraits de la *Revue encyclopédique* et tirés à petit nombre. Il a aussi fourni beaucoup d'articles au *Bulletin universel* et au *Dictionnaire de la Conversation*. Il avait été un des fondateurs et des principaux rédacteurs de *La Causeuse*, en 1822. Il a fait des articles de théâtre à la *Chronique de Paris* en 1834. Le tableau de la littérature russe et polonaise qui fait partie de l'*Atlas des Littératures* de M. Jarry de Mancy est de Héreau. Enfin, il a donné des pièces de vers à différents recueils, comme l'*Almanach des Muses*, l'*Almanach des Dames*, *La Psyché*, etc. On cite surtout ses fables *Le Sultan et le Vase d'Argile*, *Le Singe et l'Ours*, et *Le Postillon et la Diligence*, fable politique, qui parut dans le *Mercure du dix-neuvième siècle*, en 1827.
L. Louvet.

Quérard, *La France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.* — *Table de la Revue encyclopédique*. — *Renseignements particuliers*.

HEREDIA (*Pierre-Michel* de), médecin espagnol, né à Valladolid, en décembre 1590, mort vers la fin de l'année 1661. Il fut premier médecin de Philippe IV. Il laissa plusieurs ou-

vrages inédits, qui furent publiés par son élève Pierre Barca d'Astorga; Léon, 4 vol. in-fol. Voici le titre de ce recueil : *Operum medicorum quatuor Volumina : primum, in duas partes divisum, universalem continet doctrinam de febribus; secundum historias epidemicos Hippocratis elucidat; tertium de acutis tractat morbis; quartum et ultimum particularium aliquot affectuum tractationes perlustrat, ac de morbis mulierum et utero gerentium disserit.* A ces ouvrages se trouvent annexés trois livres : *De Somno et Vigilia, nec non de Natura Delirii Tractatus.* Z.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, t. II, p. 318. — *Biographie medicale.*

* **HEREDIA** (*José-Maria*), célèbre poëte cubain, naquit le 31 décembre 1803, à Santiago de Cuba, et mourut à Toluca (Mexique), le 7 mai 1839. Il montra de bonne heure les plus heureuses dispositions : à peine âgé de dix ans, il composa un petit recueil de vers intitulé *Ensayos poeticos*. Son père, magistrat distingué, surveilla lui-même l'éducation de son fils, et l'emmena en 1812 à Caracas. Plus tard le jeune Heredia se rendit au Mexique, puis à La Havane, vers 1817. C'est dans cette ville qu'il prit le grade de bachelier en droit. Deux années après, ses succès lui méritèrent le diplôme d'avocat à la *Real Audiencia de Puerto Principe*. En 1823 il fut condamné au bannissement pour avoir trempé dans un complot ayant pour but l'indépendance de son pays; il réussit à gagner New-York, et y passa trois années au milieu des plus grandes privations. C'est en 1825 que le poëte publia le volume de poésies qui le révéla à l'Amérique et l'Europe littéraires. Le droit avait occupé une partie de sa jeunesse; aussi le général Victoria, président de la république mexicaine, l'appela-t-il auprès de lui en 1826 pour lui confier les hautes fonctions de *ministro de la Audiencia*. Cinq années après Heredia fit paraître ses *Leciones sobre la Historia universal*, et occupa dès lors une belle place parmi les historiens américains. Cet ouvrage brille surtout par la clarté du style, la précision et la profondeur des idées. Une nouvelle édition de ses poésies parut en 1832, à Toluca; elle se fait remarquer par de notables améliorations et de nouvelles compositions. En 1836 il obtint du gouvernement espagnol l'autorisation de retourner à Cuba; mais à peine avait-il passé quatre mois au sein de sa patrie qu'il fut rappelé par les ministres de la république mexicaine, qui réclamaient le concours de ses talents et de ses connaissances en affaires d'État. Trois années après il mourut, profondément regretté par le monde littéraire de l'Amérique, qui perdait en lui un glorieux représentant.

Ses œuvres les plus remarquables ont pour titre : *Meditacion en el Teocali de Choluca, a mi Caballo; Al Sol; A la Noche; Placeres de la Melancolia; La Poesia; A los Griegos en 1821; El Himno del Desterrado*. Son ode *Al Oceano* peut rivaliser avec celle de Quintana. Mais la page de poésie qui défie encore aujourd'hui toute comparaison est son immortel chant : *Al Niagara*. Nous devons mentionner aussi une tragédie intitulée *Tiberio*. Parmi ses compositions inédites, nous signalerons plusieurs autres tragédies traduites de Voltaire, d'Alfieri, de Chénier, etc. On a publié en 1840 à Barcelone une édition des œuvres de Heredia; mais la plus complète est celle qui vient de paraître à New-York. La poésie de Heredia, que Lista ne craignait pas d'appeler un grand poëte, porte le cachet de la douce rêverie, et il y a dans ses vers un sentiment de mélancolie plein de charme. Mais le plus beau titre d'Heredia au souvenir de la postérité, c'est d'avoir opéré dans la littérature américaine cette révolution que Lamartine a faite en France, et qui tend à secouer le joug des vieux préjugés pour revêtir la poésie d'un cachet plus naturel et plus sublime : chercher l'inspiration dans l'éloquence de la nature et des sentiments du cœur humain, tel a été l'œuvre de ces deux grands poëtes, qui ont voulu être eux-mêmes, personnifier le progrès et la liberté à l'exécution d'une routine aveugle. Nous sommes heureux de le dire, Heredia a ouvert le premier cette nouvelle voie dans le Nouveau Monde, et sert encore aujourd'hui de type à la littérature de sa patrie.

Dr. J.-F. Lastres (de Cuba).

Conv.-Lex. — Fornaris y Leon, *Cuba poetica*, t. I, p. 31. — *Biographie anonyme* qui est en tête des œuvres de Heredia; New-York, édition Vingut. — *Modern Poets and Poetry of Spain*; 1852. — Antonio Canovas del Castillo, *Revista de Ambos Mundos*. — *Documents de famille.*

HÉRÉMON, un des chefs de la colonie milésienne qui occupe une si grande place dans l'histoire légendaire de l'Irlande, vivait, suivant l'opinion commune, vers le douzième siècle avant J.-C. Il était fils de Golamh, surnommé *Mile Spainneach* (le héros espagnol), dont le nom latinisé devint *Milesius*, et frère d'Amergin et d'Héber Fion. Chassés de l'Espagne, leur terre natale, par une famine, Hérémon, Heber Fion, Amergin et cinq autres fils de Golamh firent voile vers l'Irlande, où régnaient alors trois frères de la race des Danaens. Les émigrants furent mal accueillis en Irlande, et faillirent même périr dans une grande tempête, attribuée à l'art magique des Danaens. Les fils de Milo Spainneach engagèrent alors la lutte contre les princes irlandais, et les défirent à la bataille décisive de Tailtan, où les trois frères Danaens tombèrent sous les coups d'Hérémon, d'Héber Fion et d'Amergin. Ce duel final rappelle la légende romaine des Horaces et des Curiaces. Les trois frères vainqueurs, seuls survivants des fils de Milo ou Milesius, se partagèrent le pouvoir suprême. Tandis qu'Amergin se contentait de la dignité d'archidruide et de chef des lettrés, Hérémon s'assura de la souveraineté de l'Irlande, en laissant à Héber Fion la partie méridionale

de l'île, avec le titre de son héritier présomptif. Héber, mécontent de son lot, prit les armes contre son frère, et fut tué peu après. Ses partisans, qui croyaient Amergin dans leurs rangs, continuèrent la lutte, et furent défaits à la bataille de Bile-Tene, où, selon O'Flaherty, Amergin périt de la main d'Hérémon. Celui-ci, dernier survivant des fils de Milesius, resta seul maître de l'Irlande, régna encore treize ans, et fonda la dynastie milésienne qui gouvernait encore l'Irlande lorsque les Normands envahirent cette île dans le douzième siècle de l'ère chrétienne. Le caractère légendaire de ces récits n'a pas besoin d'être démontré; et il serait tout à fait inutile de chercher la chronologie précise d'événements qui n'ont peut-être jamais existé que dans les chants populaires et dans l'imagination des bardes irlandais; nous citerons cependant les dates contradictoires que O'Halloran et O'Flaherty assignent aux principaux faits racontés plus haut: Expédition des Milésiens : *an du monde* 2735 ou 1266 avant J.-C. (O'Halloran); *an du m.* 2934 ou 1016 *avant J.-C.* (O'Flaherty); — Mort d'Héber Fion: *an d. m.* 2737 ou 1264 *av. J.-C.* (O'Hal.); — Mort d'Amergin : *an d. m.* 2739 ou 1262 *av. J.-C.* (O'Hal.); *an du m.* 2937 ou 1013 *av. J.-C.* (O'Flah.). Ces dates, même celles de O'Flaherty, sont beaucoup trop reculées, et l'on est fondé à croire que la conquête de l'Irlande par les Scots ou Milésiens est d'une époque bien plus récente. Z.

O'Flaherty, *Ogygia*. — O'Halloran, *General History of Ireland*. — Harris, *History and Antiquities of Ireland*. — Thomas Moore, *History of Ireland*. — O'Reilly, dans les *Transactions of the Iberno-Celtic Society for* 1820.

* **HERENC** (*Bauldet*), grammairien français, du quinzième siècle, a composé en 1432, sous le titre de *Seconde Rhétorique*, un traité de poétique française encore inédit; ce manuscrit est conservé à la Bibliothèque du Vatican. G. S.

Vatican, *Fonds de la reine Christine de Suède*, n° 1468. — *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, mai 850, p. 267 (1).

* **HERENNIUS** (Maisons des) (HERENNIA GENS). Les Herennius, originaires du Samnium, puis établis en Campanie, devinrent une des maisons plébéiennes de Rome; quelques-uns s'enrichirent dans le commerce, d'autres arrivèrent aux grandes charges de l'État, et sous l'empire une *Herennia Etruscilla* fut la femme de l'empereur Decius, en 249. *Voy.* ETRUSCILLA et ETRUSCUS. Y.

Gœttling, *Statsverfassung der Röm.*, p. 8. — Eckhel, *Doct. Num.*, vol. I, p. 903; vol. V, p. 226. — Smith, *Diction. of Greek and Roman Biography*.

Les membres historiques de la GENS HERENNIA sont :

* **HERENNIUS** (*Caius*), un des trois commissaires chargés d'assigner des terres à la colonie latine de Plaisance en 218. Une insurrection des Gaulois Boiens força Herennius et ses collègues de se réfugier dans Mutine. Selon Polybe, les trois commissaires tombèrent entre les mains des insurgés. Y.

Tite Live, XXI, 25. — Polybe, III, 40.

* **HERENNIUS BASSUS**, un des principaux citoyens de Nola en Campanie, vivait en 216 avant J.-C. Bien que la partie la plus puissante de la population de Nola fût samnite, cependant les habitants restèrent fidèles à l'alliance romaine. Herennius porta la parole au nom de ses concitoyens lorsqu'ils rejetèrent, en 215, les propositions d'Annibal apportées par Hannon. Y.

Tite Live, XXIII, 43.

* **HERENNIUS CERRINUS**, vivait en 190 avant J.-C. Sa mère, Paculla Minia, femme campanienne établie à Rome, était une grande-prêtresse; Herennius lui-même fut un des principaux hiérophantes des Bacchanales, en 186. Le fils de Paculla prit probablement le nom d'Herennius par suite d'un mariage avec une femme de cette maison. En effet chez les Samnites le mari joignait à son nom l'appellation patronymique de sa femme. Y.

Tite Live, XXXIX, 13, 19.

* **HERENNIUS** (*Marcus Octavius*), vivait vers 150 avant J.-C. Il commença par être joueur de flûte, puis il se livra au commerce, et acquit de grandes richesses. Un jour son vaisseau fut attaqué par des pirates; mais il combattit si vaillamment qu'il sauva sa liberté et sa cargaison. Averti en songe qu'il devait ce succès à Hercule, il éleva une chapelle à ce dieu, près de la porte Trigemina, au pied du mont Aventin. Y.

Macrobe, *Sat.*, III, 6. — Servius, *ad Aen.*, VIII, 363.

* **HERENNIUS** (*Caius*), patron de la famille des Marius, vivait vers 120 avant J.-C. Il possédait sans doute une terre patrimoniale près d'Arpinum. Lorsque Caius Marius l'ancien fut, en 115, accusé de corruption aux comices prétoriens, Herennius, appelé en témoignage, refusa de déposer contre lui, par la raison qu'un patron ne devait pas faire tort à son client. Y.

Plutarque, *Marius*, 5.

* **HERENNIUS** (*Marcus*), consul en 93 avant J.-C. Quoique plébéien et médiocre orateur, il l'emporta aux élections consulaires sur le noble et éloquent L. Marcius Philippus. Pline mentionne le consulat de Herennius comme remarquable par la quantité de *silphium* (*ferula tingitana*) qui fut importée de la Cyrénaïque à Rome. Cette substance se vendait un denier d'argent la livre, et les Herennius, grands commerçants, profitèrent sans doute de la magistrature d'un membre de leur maison pour débiter une grande quantité de ce produit exotique.

Cicéron, *Brutus*, 45; *Pro Murena*, 17. — Pline, *Hist. Nat.*, 19, 3.

HERENNIUS (*Caius*), tribun du peuple en 80 avant J.-C. Il s'opposa à la rogation du dictateur L. Sylla pour le rappel de Cn. Pompée d'Afrique. Après la mort de L. Sylla, on croit qu'il alla rejoindre Sertorius en Espagne (76-72 avant J.-C.), et qu'il est le même que le lieutenant de

(1) Le nom de Bauldet Herenc a été, à tort, lu *Baoldet Herout* et interprété *Raol de Thercut* ou *Raollet Herout*.

ce nom qui fut vaincu et tué par Pompée, près de Valentia; mais il est plus difficile de l'identifier avec le sénateur Caius Herennius, convaincu de péculat avant 69. Y.

Salluste, *Hist. Frag.* II, III. — Plutarque, *Pompeius*, 13-18.

* **HERENNIUS** (*Q.*), banquier de Leptis en Afrique, mis à mort par l'ordre de Verrès, alors préteur en Sicile (73-71 avant J.-C.), bien que son innocence fût attestée par plus de cent citoyens romains résidant à Syracuse. Y.

Cicéron. *In Verrem*, I, 5; V, 59.

* **HERENNIUS** (*Marcus*), décurion de Pompée, vers 63 avant J.-C. Peu de temps avant la conspiration de Catilina, il fut tué d'un coup de foudre parti d'un ciel serein. Les augures regardèrent sa mort comme un prodige qui annonçait de grands dangers à Rome. Y.

Pline. *Hist. Nat.*, II, 51.

* **HERENNIUS** (*Caius*), tribun du peuple en 59 avant J.-C. Il aida de toutes ses forces P. Clodius à passer dans une maison plébéienne. Cet ami de Clodius ne peut être le même que le Caius Herennius, inconnu d'ailleurs, auquel Cicéron a dédié son traité de rhétorique intitulé : *Rhetoricum, ad Herennium, libri IV.* Y.

Cicéron, *Ad Attic.*, I, 18, 19; *Rhet. ad Her.*, I, 1; IV, 1, 56.

* **HERENNIUS** (*M. Picens*), consul suppléant (*suffectus*) dans les deux derniers mois de l'année 34 avant J.-C. Aucun événement ne signala sa courte magistrature. Son surnom de *Picens* est douteux. Y.

Fasti consul.

Pour les autres membres de la maison *Herennia*, *voy.* GALLUS, MACER, MODESTINUS, POLLION, PONTIUS, SÉNECION, SEVERUS, SICULUS.

HERESBACH (*Conrad*), savant écrivain allemand, surnommé par quelques-uns *le Columelle* de l'Allemagne, né le 2 août 1496, à Heresbach (duché de Clèves), mort à Lorinsaulen, le 14 octobre 1576. Il étudia la philologie et la jurisprudence à Cologne et à Fribourg, visita ensuite la France et l'Italie, et devint en 1523 gouverneur du prince Guillaume, fils du duc de Clèves, qui l'attacha plus tard à sa personne en qualité de conseiller intime. Heresbach remplit cet emploi pendant plus de quarante ans avec distinction, et fut chargé de plusieurs missions diplomatiques, dont il s'acquitta avec une grande habileté. Quelques années avant sa mort, il demanda la permission de quitter la cour et de se retirer dans la vie privée. Heresbach fut intimement lié avec la plupart des érudits de son époque. Il laissa lui-même une grande réputation comme philosophe, jurisconsulte, homme d'État et connaisseur de la littérature classique. On a de lui : *De Laudibus græcarum literarum;* Strasbourg, 2e édit., 1551; — *Historia Anabaptistica, s. epistola ad Erasmum de factione anabaptistica Monasteriensi anni* 1534 *ad* 1536, *cum hypomnematis ac notis theologicis, historicis et politicis Th. Strackii;* Amsterdam, nouvelle édition, 1650; — *Herodoti Halicarnassei Libri novem, Musarum nominibus inscripti, interprete Laurentio Valla; cum additione prætermissorum in Herodoto, adjectorum a Conrado Heresbachio. Ejusdem Herodoti De genere vitaque Homeri libellus ab eodem Heresbachio e græco in latinum conversus;* Cologne, 1526, 1537, 1563, in-fol.; Leyde, 1542, 1551; — *Thucydidis, Atheniensis historiographi, De Bello Peloponnensium Atheniensiumque libri octo; Laurentio Valla interprete, a Conrado Heresbachio ad græcum exemplar diligentissimi recogniti;* Cologne, 1527, 1543, 1550, in-fol.; — *Strabonis Geographicorum libri XVII, olim interprete Guarino Veronense et Gregorio Trifernate; tandem Conrado Heresbachio recognitore;* Bâle, 1523 et 1539, in-fol.; — *De educandis erudiendisque principum liberis, reipublicæ gubernandæ destinatis, deque republica christiana administranda libri duo;* Francfort, 1570 et 1592, in-4°; — *Rei Rusticæ libri quatuor, universam agriculturæ disciplinam continentes, item de venatione, aucupio et piscatione compendium;* Cologne, 1570, 1573; Spire, 1595. Cet ouvrage, qui valut une grande réputation à Heresbach, est le fruit des loisirs que cet auteur goûtait tous les ans à la campagne; — *Psalmorum Davidis simplex et dilucida Explicatio. Vulgata translatio cum græca LXX interpretum versione ad Hebraicam veritatem collata castigataque, scholiis brevibus quidem, sed perquam eruditis, illustratus: Adjectæ sunt preces hebdomadariæ suis singulis Psalmis stipatæ;* Bâle, 1578; — *Christianæ jurisprudentiæ epitome;* Neustadt, 1586; — *Theodori Gazæ Grammaticæ græcæ libri IV cum interpretatione latina ab Erasmo, Conrado Heresbachio, Jacobo Tusano et Cornelio Croco;* Bâle, 1523, 1529, 1540, in-4°. R. L.

M. Adam, *Vitæ Jurisconsultorum Germanorum*, p. 220. — Weddingen, *Westphaelisches Magazin*, livraison VI, p. 199. — Teissier, *Éloges*, t. I, p. 483. — Niceron, *Mémoires*, vol. XXXVII, p. 78. — Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopædie.*

HÉRET (*Mathurin*), traducteur français, né au Breil, près Connerré, en 1518, mort au Mans, en 1585. Le choix d'une profession l'avait fait médecin; il fut par goût helléniste. Voici les titres de ses traductions : *La vraye et brefve Histoire de la Guerre de Troye, anciennement escrite en grec par Darès;* Paris, 1553, in-16; — *Les Problèmes d'Alexandre Aphrodisée, avec annotations des lieux plus notables;* Paris, 1555, in-8°; — *Le Banquet de Platon;* Paris, 1556, in-8°. La Croix du Maine lui attribue, en outre, un *Discours sur les Mathématiques*, et un *Traité contre l'arrest donne au parlement de Dôle touchant un homme transmué en loup-garou;* mais ces derniers opuscules d'Héret, qui n'étaient pas imprimés en 1584, l'ont été depuis la mort de

La Croix du Maine; ils ne sont pas néanmoins parvenus jusqu'à nous. B. H.

La Croix du Maine, Du Verdier, *Bibliothèques françaises*. — N. Desportes, *Bibliogr. du Maine*. — B. Hauréau, *Hist. litt. du Maine*, t. II, p. 240.

* **HERFER** (*D. Abraham*), voyageur hollandais du dix-septième siècle, alla en Russie en 1677, et a publié la même année en hollandais une relation de son voyage, qui, intéressante seulement au point de vue de l'art de la navigation, a été traduite en allemand l'année suivante, à Nuremberg, in-4°. P^ce A. G—N.

Meiners, *Vergleichung des alteren und neueren Russlands*, p. 20.

HERHAN (*Louis-Étienne*), mécanicien et typographe français, né à Paris, le 3 août 1768, mort le 21 mai 1854, à l'hospice des Ménages de la même ville. D'un génie inventif, il concourut avec Hoffman, Firmin Didot et Henri Didot, à la confection des assignats, où des procédés nouveaux furent mis en œuvre pour éviter la contrefaçon. Le procédé de stéréotypage qu'il inventa différait complétement de celui de Firmin Didot : il consistait à obtenir des matrices en cuivre assez régulièrement frappées et *justifiées* pour que, étant placées dans les casses d'imprimerie, elles pussent être composées comme des lettres et former des pages, lesquelles, tombant au moyen d'un *mouton* sur du plomb en fusion, donnaient une page *en relief* sur laquelle on imprimait. Mais ce procédé dispendieux fut abandonné, après avoir toutefois produit une collection qui rivalisa quelque temps avec la collection stéréotype de Firmin Didot.

Sa femme, *Élisabeth*, qu'il perdit jeune, était sœur de Gingembre, chef de la gravure de la Monnaie. Elle gravait fort bien en taille-douce, et mourut jeune. A. F.-D.

Documents particuliers.

HERHOLDT (*Jean-Daniel*), médecin danois, né le 10 juillet 1764, à Apenrade (Schleswig), où son père était médecin de bailliage, mort à Copenhague, le 18 février 1836. Après avoir servi, comme chirurgien, dans la marine militaire, il devint professeur de médecine à l'université de Copenhague (1805), et fut médecin en chef à l'hôpital Frédéric, de 1819 à 1825. Il était membre des académies des sciences de Copenhague (1798) et de Stockholm. L'institut de France lui décerna, en 1805, une récompense de 3,000 francs pour un mémoire qu'il avait écrit avec Rafn sur l'engourdissement de certains animaux. Il se fit connaître aussi bien comme écrivain que comme praticien et professeur. On a de lui : *Forsœg til en historisk Udsigt over Rednings Anstalterne for Druknede* (Esquisse historique sur les établissements de secours pour les noyés); Copenhague, 1796, in-8° : écrit qui occasionna la fondation du premier établissement de ce genre à Copenhague, en 1798; — *Commentatio de Vita, inprimis fœtus humani, ejusque morte sub partu*; ib., 1802; — *Betragtninger over Brystsyge og Lungesvindsot* (Considérations sur les Maladies de Poitrine et les Phthisies); ib., 1805, in-8°; — *De officinelle Lægemidler af Planteriget, som voxe vildt, ellr kunne dyrkes i de danske Stater* (Plantes médicinales qui croissent ou sont cultivées dans les États du roi de Danemark), en collaboration avec C.-F. Schumacher; ibid., 1808, gr. in-4°, avec un Atlas de 141 pl. par St. Heger; ib., 1825, gr. in-8°; — *Observatio de affectibus morbosis virginis Hafniensis*; ib., 1822, et *Udtog af Prof. Herholdt's Dagbæger over Rachel Hertz's Sygdome*; 1807-1826 (Extrait du journal du prof. Herholdt, sur la maladie de Rachel Hertz), qui avait des aiguilles plantées dans différentes parties du corps; Copenhague, 1826, in-8°; trad. en allemand., ibid.; — *Samlinger til den danske Medicinal-Historie* (Collections pour l'histoire de la médecine en Danemark), publiées par Herholdt et F.-V. Mansa, t. I, 1833-1835; — des mémoires étendus dans *Physisk-medico-chirurgiske Bibliothek*, 1794-1805; dans *Videnskabernes Selskabs Skrifter* (Écrits de l'Académie des Sciences), 1801-1832; dans *Skandinaviske Literatur-Selskabs Skrifter*. La plupart de ces écrits ont été traduits en allemand; quelques-uns l'ont été en français, dans la *Bibliothèque germanique*, an. 1799.

Beauvois.

A.-V. Schœnberg, *Mindetale over J.-D. Herholdt*; Copenhague, 1839. — *Neuer Nekrolog der Deutschen*, 1836, I, 165-169. — Callisen, *Medicin. Schriftst. Lex.*, t. VIII et XXVIII. — Lübker et Schrœder, *Lex.* — *Dansk Pantheon*. — *Dansk Konv.-Lex.*

HÉRI (*Thierry*). Voy. Héry.

* **HÉRIBERT Ier**, comte de Champagne, (II de Vermandois), mort en 943. La chronique d'Aimoin donne à Héribert II, comte de Vermandois, le titre de comte de Troyes. Celle d'Albéric de Trois-Fontaines le qualifie comte de Champagne en même temps que comte de Vermandois. Plusieurs historiens ouvrent avec lui la série des comtes de Champagne : les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, qui sont de ce nombre, citent à l'appui de leur opinion une charte de Leutgarde, fille d'Héribert II, commençant par ces mots : *Pro anima patris mei Heriberti, Tricassini comitis*; ils ajoutent que selon toute apparence Héribert ne devint comte de Troyes que sur la fin de sa vie, puisqu'il n'est jamais qualifié ainsi dans le récit que font les historiens de ses querelles avec le roi Charles le Simple. En effet Frodoard, Richer, Raoul Glaber et les autres chroniqueurs les plus dignes de foi ne mentionnent aucune tentative d'Héribert contre la capitale de la Champagne, et, malgré les témoignages qui viennent d'être rapportés, on ne peut douter qu'il ait été réellement comte de Troyes, car on le voit diriger toujours son activité sur une autre partie de la Champagne, sur la Champagne rémoise, qui subit longtemps sa domination, et à qui il imposa pour archevêque l'un de ses fils, âgé

de cinq ans. Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* pensent qu'il s'empara du comté de Troyes entre les années 938 et 942. S'il s'en rendit maître effectivement, il ne sut pas le garder, ou ce comté fut repris aussitôt après sa mort; car il est constant que Robert, l'un de ses fils, celui qu'on peut regarder avec plus de raison comme le premier des comtes héréditaires de Champagne, s'en empara peu de temps après sur l'évêque Anségise. C'est cet Héribert ou Herbert de Vermandois, qui ayant fait prisonnier Charles le Simple en 922, le tint renfermé jusqu'à sa mort dans le Château de Péronne (929).

Etienne Gallois.

Art de vérifier les dates.

* **HÉRIBERT II**, comte de Champagne, fils du précédent, mort en 993. Il fut par Lothaire confirmé dans sa possession du comté de Champagne, qui devint héréditaire dans sa famille, et auquel était attaché le titre de comte palatin, que portèrent ses descendants. Il fut enseveli dans l'église de l'abbaye de Lagny, qu'il avait fait reconstruire, après qu'elle eut été ruinée par les Normands. Son épitaphe le fait connaître comme ayant été secourable aux malheureux et jaloux de diminuer les crimes dans son comté. On sait aussi qu'il était habile à s'emparer par la ruse des places à sa convenance. Un document de l'abbaye de Moutier-en-Der, en date de 969, le qualifie *gloriosus comes Francorum*. Odgive, veuve de Charles le Simple, malgré son âge, et oubliant que la captivité de son mari avait été l'œuvre d'Héribert I[er] (II de Vermandois), donna sa main au fils du persécuteur de son époux. Elle sortit furtivement de l'abbaye de Sainte-Marie de Laon, dont elle était abbesse, alla trouver Héribert II, comte de Champagne, et l'épousa. Sismondi s'est trompé en avançant que cette princesse devint la femme du comte de Vermandois lui-même. Le comte de Vermandois était alors Albert, frère d'Héribert II, comte de Champagne. Il avait épousé une belle-fille de Louis d'Outre-mer. Héribert II laissa trois enfants, *Eudes*, qui mourut avant lui, *Étienne* I[er], son successeur, et *Agnès* ou *Alix*, qui épousa Charles, duc de Lorraine, dernier prince de la race de Charlemagne, et qui mourut, avec son mari, dans la prison où Hugues Capet les avait fait enfermer, à Orléans. Suivant Baugier, auteur des *Mémoires historiques de Champagne*, il eut une seconde fille, nommée *Emma*, mariée à Guillaume Tête d'Étoupe, comte de Poitiers. Il y a lieu de croire qu'Héribert eut ces enfants d'une autre femme que de la veuve de Charles le Simple, qu'il épousa en [illegible], c'est-à-dire trente-[illegible] ans après qu'elle eut donné sa main à C[illegible]; mais les chroniqueurs ne nous l'ont [illegible] fait connaître.

Etienne Gallois.

[illegible] historique et [illegible], 18 février [illegible].

HÉRICART DE THURY ([illegible] Étienne-François-[illegible] vicomte), agronome et [illegible] français, né à Paris, le 3 juin 1776, mort à Rome, le 15 janvier 1854. Il descendait d'une famille appartenant à la noblesse de robe. Son père était conseiller à la chambre des comptes avant la révolution; il fit donner une bonne éducation à son fils, et le jeune Héricart s'adonna surtout à la géométrie, à la physique, à la chimie et à l'histoire naturelle. En 1795 il se présenta à l'examen pour l'école des mines, et fut admis. Il en sortit en 1802 comme ingénieur ordinaire. Nommé ingénieur en chef en 1810, et chargé de l'inspection générale des carrières de Paris, il dirigea jusqu'en 1830 les immenses travaux qui ont consolidé les catacombes. Il y établit une collection géologique représentant la coupe verticale de ces carrières depuis le sol supérieur jusqu'au terrain de craie, et contenant des échantillons de tous les bancs de pierre du bassin de Paris. Il continua de rassembler dans cette vaste nécropole les ossements provenant des sépultures de la capitale, et fit une collection d'anatomie pathologique où se trouvent réunis les os curieux, soit par leur dimension, soit par des accidents particuliers. Par un système de soutènement bien entendu, il a répété en grande partie dans ce vaste souterrain les rues de la ville, et construit des galeries qui maintiennent le sol. Ses services lui méritèrent le titre d'inspecteur général des mines, et plus tard il entra dans le conseil des mines. En 1824, il avait remplacé le duc de Brancas comme membre libre de l'Académie des Sciences. Ami de la campagne, il passait à sa terre de Thury toutes ses heures de loisir; il avait pris goût à l'agronomie, et déjà en 1814 il se faisait recevoir membre de la Société d'Agriculture, dont il ne tarda pas à devenir président. Il avait été un des fondateurs de la Société d'Horticulture; il appartint encore à la Société d'Encouragement pour l'Industrie, à la Société de sériciculture, à la Société des Antiquaires, etc. Membre de la commission des monuments de Paris, puis directeur des bâtiments civils, il fut chargé de l'arrangement du vieux palais des Thermes et de la restauration de l'hôtel de Cluny, devenu un musée. Il fit aussi partie de presque tous les jurys des expositions de l'industrie, et chaque fois il rédigeait au moins le rapport de quelques sections; en 1851 il faisait encore partie du jury international de l'exposition de Londres. En 1850 il siégea pour le département de la Seine au conseil central d'agriculture. En 1852 il conduisit en Italie un de ses fils malade; il retourna dans ce pays en 1853, visita le Vésuve, et revint mourir à Rome, où il fut enterré dans l'église Saint-Louis des Français. Héricart de Thury avait été député pour les départements de l'Oise et de la Seine sous Charles X et sous Louis-Philippe. Il siégea au côté droit, et se fit remarquer dans les discussions relatives aux travaux publics. Il s'était surtout occupé des questions d'irrigation, et fut un des grands promoteurs des puits artésiens.

On a de Hericart de Thury : *Minéralogie syn-*

optique, ou tableaux des substances minérales spécifiées, caractérisées et décrites au moyen de signes conventionnels (avec L.-C. Houry); Paris, 1805, in-8°; — *Instruction sur la marne, avec la nature des vallées du département des Hautes-Alpes qui renferment cette substance;* Paris, 1805, in-8°; — *Archéologie de Mons Seleucus, ville romaine dans le pays des Voconces, aujourd'hui Labatie Mont-Saléon, préfecture des Hautes-Alpes;* Gap, 1806, in-8° : cet ouvrage, commencé par Héricart de Thury, a été achevé par Hory, à qui le préfet Ladoucette communiqua les matériaux nécessaires; — *Description des Catacombes de Paris, précédée d'un précis historique sur les catacombes de tous les peuples de l'ancien et du nouveau continent;* Paris, 1815, in-8°; — *Rapport à la Société royale et centrale d'Agriculture, au nom de la commission des engrais, sur un nouvel engrais proposé sous le nom de poudrette alcalino-végétative par Mme Vibert Duboule;* Paris, 1820, in-8°; — *Rapport du Jury d'admission des produits de l'industrie du département de la Seine à l'exposition du Louvre, comprenant une notice statistique sur ces produits;* Paris, 1820, in-8°; — *Rapport fait à la Société royale d'Agriculture sur le mémoire sur l'histoire des canaux d'arrosage et la pratique des irrigations dans le départ. des Hautes-Alpes;* 1821; — *Considérations géologiques et physiques sur les causes du jaillissement des eaux des puits forés ou fontaines artificielles, et recherches sur l'origine ou l'invention de la sonde, l'état de l'art du fontainier sondeur, et le degré de probabilité des succès des puits forés;* Paris, 1823; 2e édit., 1829, in-8°; — *Classement méthodique des marnes d'amendement connues et usitées en France et envoyées à la Société centrale d'Agriculture par ses correspondants;* — *Rapport fait à la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale sur le procédé proposé par M. C.-P. Brard pour reconnaître immédiatement les pierres qui ne peuvent résister à la gelée, et que l'on désigne ordinairement par les noms de pierres gelives ou pierres gelisses;* Paris, 1824, in-4°; — *Rapport sur les produits de l'industrie* (avec Migneron); Paris, 1824, in-8°; — *Rapport du Jury d'admission des produits de l'industrie du département de la Seine à l'exposition du Louvre en* 1823; Paris, 1825, in-8°; — *Sur le projet de Code Forestier : compte rendu à la Société royale et centrale d'Agriculture de l'ouvrage de M. de Bonald intitulé :* Des Forêts de la France considérées dans leurs rapports avec la marine militaire, *à l'occasion du projet de Code Forestier;* Paris, 1826, in-8°; — *Rapport fait à la Société royale et centrale d'Agriculture sur le projet de défrichement et de plantation en arbres résineux des landes et bruyères des départements de la Bretagne par MM. Baudrillart, Broc, Michaux, etc.;* Paris, 1826, in-8°; — *Programme d'un concours pour le percement de puits forés suivant la méthode artésienne, à l'effet d'obtenir des eaux jaillissantes applicables aux besoins de l'agriculture, suivi de Considérations géologiques et physiques sur le gisement des eaux, et de Recherches sur les puits forés en France;* Paris, 1828, in-8°; — *Notice historique sur la plantation de la montagne de Saint-Martin le Pauvre, entre Thury et Boulard, département de l'Oise;* Paris, 1829, in-8°; — *Rapport sur le Pendule à compensation naturelle de M. H. Robert, horloger mécanicien;* Paris, 1829, in-8°; — *Rapport sur le concours ouvert pour le percement des puits forés, à l'effet d'obtenir des eaux jaillissantes applicables aux besoins de l'agriculture*, fait à la Société royale et centrale d'Agriculture, dans la séance publique du 18 avril 1830; Paris, 1830, in-8°; — *Notice sur les recherches entreprises à Luzarches et sur le degré de possibilité d'y trouver une mine de houille;* Paris, 1830, in-8°; — *Du dessèchement des terres cultivables sujettes à être inondées;* Paris, 1831, in-8° : extrait des *Mém. de la Société roy. et cent. d'Agriculture;* — *Rapport fait à l'Académie des Sciences sur un mémoire relatif à la géologie des environs de Fréjus, par M. Ch. Texier* (avec M. Brongniart); Paris, 1833, in-8°; — *État des recherches faites dans les environs de Paris pour la découverte des mines de houille;* Paris, 1837, in-8°; — *Notice sur les mines d'asphalte, bitume et lignites de Lobsann (Bas-Rhin);* Paris, 1838, in-8°; — *Histoire d'un vieux chêne et de ses quatorze enfants;* 1839; — *Rapport sur le projet de colonisation de l'Algerie, ou des fermes du petit Atlas de M. l'abbé Landmann, curé de Constantine;* Paris, 1842, in-8°; — *Notice biographique sur A.-R. Polonceau, inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées;* Paris, 1848, in-8°.

Le vicomte Héricart de Thury a fourni au *Journal des Mines : Observations sur la rivière du Loiret;* tome IX, 1799; — *Essai potamographique sur la Meuse, ou observations sur sa source, sa disparition sous terre, sa nouvelle sortie et son cours;* tome XII, 1802; — *Mémoire sur les machines à vapeur de rotation, pour l'extraction des substances minérales et l'épuisement des eaux, présentement en usage dans les houillères de Littry (Calvados);* tome XIII, 1802; — *Mémoire sur l'Anthracite;* tome XIV, 1803; — *Sur un nouveau gisement du titane;* tome XV, 1803; — *De l'effet qui résulte dans la qualité de la houille de la présence ou de l'absence des matières animales;* tome XVI,

1804; — *Potamographie du département des Hautes-Alpes;* tome XVII, 1804; — *Notice sur la mine de plomb de Sault* (*Mont-Blanc*); tome XIX, 1806; — *Oryctographie ou description minéralogique de la montagne et de la mine d'argent des Chalances* (Isère); tome XX, 1806; — *Mines d'or du département de l'Isère;* tome XX, 1806; — *Essai du minerai de plomb de Montjean, près de Vizille, fait à la fonderie d'Allemont en Oisans;* tome XXI, 1807; — *Notice sur les avantages que présente dans la fonte des minérais de plomb le nouveau procédé de MM. Blumenstein;* tome XXI, 1807; — *Exploitations immémoriales des montagnes d'Huez en Oisans;* tome XXII, 1807; — *Sur la cristallisation de la glace;* tome XXXIII, 1813; — *Considérations générales sur les vestiges fossiles de végétaux du sol des environs de Paris, et plus particulièrement sur leur gisement dans le gypse et le calcaire marin;* tome XXXV, 1814: ce mémoire a été reproduit parmi ceux du *Muséum d'Histoire naturelle*, tome Ier, 1815. On trouve encore d'Héricart de Thury dans les *Annales des Mines : Rapport sur l'état actuel des carrières de marbre en France* (1re série, tome VIII, p. 3); — *Lettre à l'Académie des Sciences de Paris sur les puits forés, et plus particulièrement sur la nature de la constitution physique du sol de la ville de Lyon* (2e série, tome VI, p. 321); — *Considérations géologiques et physiques sur le gisement des eaux souterraines relativement aux fontaines jaillissantes des puits forés artésiens* (tome III, p. 139); — *Observations sur la cause du jaillissement des eaux des puits forés* (tome III, p. 289); — *Des puits forés jaillissants;* 1835. Dans le *Bulletin de la Société d'Encouragement : Description de la sonde de l'inspection des carrières* (tome IX, p. 75); — *Rapport sur les marbres des Pyrénées* (tome XXVIII, p. 134); — *Sur le percement des puits forés en Chine* (tome XXXIV, p. 166); — *Sur la continuation des travaux du percement du puits artésien de Grenelle, et sur le degré probable du jaillissement des eaux* (tome XXXIX, p. 390). Dans le *Journal de Physique : Hauteurs barométriques, ou élévation au-dessus de la mer des points les plus remarquables du département de l'Isère* (tome LXV, p. 169). Dans les *Annales de la Société d'Horticulture de Paris : État de l'horticulture à Marseille* (tome X, p. 240); — *Notice statistique sur l'état de l'horticulture à Boulogne-sur-Mer* (tome XIII, p. 44); — *Note sur la plantation de mûriers faite en* 1601 *dans le jardin des Tuileries par Olivier de Serres* (tome XVIII, p. 329); — *Notice sur l'horticulture maraîchère de Paris et de ses environs* (tome XXVI, p. 69). Il a en outre travaillé au *Cours complet d'Agriculture, ou nouveau dictionnaire d'agriculture théorique et pratique, d'économie rurale et de médecine vétérinaire;* à la *Maison rustique du dix-neuvième siècle;* à la *Revue agricole*, etc. L. L—T.

Léonce de Lavergne, *Éloge de M. Héricart de Thury*, lu à la Société d'Agriculture en 1855. — Quérard, *la France littéraire*. — Louandre et Bourquelot, *La littér. franç. contemp.*

HÉRICOURT (*Louis-Julien* DE), littérateur français, né à Soissons, mort dans la même ville, en 1705. Il appartenait à une ancienne famille de Picardie. Après avoir fait ses études à Paris, il fut pourvu d'une charge au présidial de Soissons. A partir de 1666 il voyagea dans le midi, chargé de diverses affaires relatives au domaine du roi. Plus tard il devint procureur du roi à Montauban, où il était encore en 1704. « Membre de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, il avait occasionné, dit Moréri, l'établissement de l'Académie de Soissons, par les assemblées qu'il tenait chez lui à Soissons dès 1650, et auxquelles tous ceux qui aimoient les lettres se trouvoient avec plaisir. » Héricourt a écrit l'histoire de cette Académie sous ce titre: *De Academia Suessionensi, cum epistolis ad familiares;* Montauban, 1688, in-8°. J. V.

Moréri, *Grand Dict. historique.* — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.*

HÉRICOURT DU VATIER (*Louis* DE), jurisconsulte français, né à Soissons, le 20 août 1687, d'une ancienne famille noble, originaire d'Artois, mort à Thiais, près Paris, le 18 novembre 1752. D'abord sous-ingénieur dans l'armée de Flandre commandée par le maréchal de Villars, son défaut de fortune le fit renoncer au service militaire. Il entra successivement alors dans l'ordre de Saint-Benoît et dans celui de l'Oratoire, qu'il quitta pour étudier le droit. Il fut reçu en 1712 avocat au parlement de Paris, où il ne se distingua pas moins par son talent, sa probité et son désintéressement, que par la connaissance approfondie qu'il avait acquise du droit canonique. Il était l'avocat du duc d'Orléans, regent, et a publié : *Ancienne et nouvelle Discipline de l'Église touchant les bénéfices et les bénéficiers, extraite de la Discipline du P. Thomassin, avec des observations sur les libertés de l'Église gallicane;* Paris, 1717, in-4°; — *Les Lois ecclésiastiques de France dans leur ordre naturel, et une Analyse des livres du droit canonique, conférées avec les usages de l'Église gallicane;* Paris, 1719, in-fol.: ouvrage estimé, plusieurs fois réimprimé, avec des corrections imposées par la censure et qui affligèrent vivement l'auteur. L'édition la plus recherchée est celle de Paris, 1771, in-fol., donnée par Pinault, avec des notes de Piales et de Mey, et une table des matières étendue et commode; — *Traité de la Vente des Immeubles par décret, avec un recueil d'édits, déclarations et règlements des cours souveraines sur ce sujet;* Paris, 1727, 2 vol. in-4°; ibid., 1738, 1752, 1771, 2 vol. in-4°; — *La Coutume de Vermandois*, ...

avec les commentaires de divers auteurs, des observations et une préface; Paris, 1728, in-fol.; — *Œuvres posthumes;* Paris, 1759, 4 vol. in-4°, contenant des consultations et des mémoires sur des questions de droit civil et de droit canonique: l'auteur y développe ou modifie plusieurs opinions qu'il avait émises dans ses *Lois ecclésiastiques*. De Héricourt a augmenté le *Droit public* de Domat d'un troisième et d'un quatrième livre qui font partie de l'édition des œuvres de ce jurisconsulte; Paris, 1735, 2 vol. in-fol. Il a en outre concouru, de 1714 à 1736, à la rédaction du *Journal des Savants*.

E. Regnard.

Préface en tête du 1er vol. des *Œuvres posthumes de Louis de Héricourt*. — Moréri, *Le grand Dictionnaire historique*. — J. Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. de Fevret de Fontette. — Camus, *Bibliothèque choisie de Livres de Droit*. — Barbier, *Dictionnaire des Ouvrages anonymes*.

HÉRICOURT (*N.....* d'), écrivain militaire français du dix-huitième siècle, était chevalier de Saint-Louis, capitaine et premier aide-major du régiment du roi. On a de lui: *Éléments de l'art militaire;* Paris, 1737, 1 vol.; 1749, 2 vol.; 1752, 6 vol. in-12.

J. V.

Barbier, *Examen critique des Dict. historiques*.

* **HÉRICOURT** (*Achmet*, comte d'), écrivain français, né à Hébécourt (Somme), le 19 août 1819. On a de lui: *Histoire de l'Abbaye d'Étrun;* Saint-Pol, 1840, in-8°; — *Étude biographique sur Charles XIV, roi de Suède (Bernadotte)*; Saint-Pol, 1844, in-8°; — *Notice sur quelques Villages de la province d'Artois;* Saint-Nazaire, in-8°; — *Les Siéges d'Arras, histoire des expéditions militaires dont cette ville et son territoire ont été le théâtre;* Arras, 1845, in-8°; — *Notice sur un manuscrit de la Bibliothèque communale d'Arras;* Saint-Pol, 1848, in-8°; — *Carenci et ses seigneurs;* Saint-Pol, 1849, in-8°; — *Les Rues d'Arras, dictionnaire historique, comprenant les notices sur leur étymologie, leur direction, et sur les établissements religieux, administratifs, militaires qui y étaient situés, précédé d'un résumé de l'histoire d'Arras* (avec M. Alex. Godin); Arras, 1856, 2 vol. in-8°.

J. V.

Louandre et Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.*

* **HÉRIEN** (*Thomas*), trouvère français, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. Il était lié avec d'autres poëtes alors en renom, et il échangea avec eux des chansons; il soumit des vers de sa façon aux juges des amours ou *puys* de poésie qui étaient un des usages du temps. Les vers de ce trouvère offrent quelque élégance, mais ils ne présentent que des broderies sur des lieux communs d'amour. Ils existent dans divers manuscrits à la Bibliothèque impériale (ancien fonds, n° 7222; supplément français, n° 84, etc.), et n'ont pas encore trouvé d'éditeurs.

G. B.

Histoire littéraire de la France, t. XXIII, 804.

HERIGER, historien hagiographe et théologien belge, né dans le Brabant, vers 940, mort le 31 octobre 1009. Entré en 955 dans le célèbre monastère de Lobbes, il y fit d'excellentes études, et fut bientôt chargé de la direction de l'école du couvent. Il eut pour disciples, entre autres, Burcard, qui devint plus tard évêque de Worms, et Adelbolde, nommé dans la suite à l'évêché d'Utrecht. Notger, évêque de Liége, ayant remarqué les capacités précoces d'Heriger, l'attira auprès de lui; Heriger devint homme de confiance de Notger lorsque celui-ci fut chargé, pendant la minorité d'Otton II, de l'administration de la Lorraine et de l'Italie, et fit preuve d'une grande habileté dans le maniement des affaires politiques. En 990 il fut élu abbé du monastère de Lobbes; se trouvant à Rome lors de l'élection, il ne fut consacré que le 21 décembre de la même année. Il prit soin de faire embellir l'église de son couvent. Son occupation favorite était l'étude; la littérature profane et sacrée lui était familière, et la renommée de son savoir s'était étendue dans toute la chrétienté: *Inter sapientes habebatur celeberrimus*, dit de lui Saint-Géraud. On a de Heriger: *Historia et Gesta Episcoporum Leodicensium;* Liége, 1612, in-4°, publié par les soins du chanoine Chapeaville; cette histoire s'étend jusqu'aux temps de saint Remacle, vingt-septième évêque de Liége; les matériaux furent fournis à Heriger en grande partie par l'évêque Notger, circonstance qui explique comment cet ouvrage fut quelquefois attribué à ce dernier. Dom Martène en avait trouvé un manuscrit beaucoup plus complet que celui qui a été publié par Chapeaville; mais il n'a pas cru devoir le faire imprimer, parce que Heriger rapporte beaucoup de traditions incertaines; — *De Vita S. Ursmari*, poëme héroïque, qui ne mérite pas l'éloge qu'en faisait Sigebert de Gembloux; il fut publié en 1628 parmi les *Monumenta monasterii Laubiensis*, recueillis par dom Walvre; des extraits s'en trouvent dans le tome IV des *Acta Sanctorum Ordinis sancti Benedicti* de Mabillon; — *Epistola ad Hugonem de quibusdam quæstionibus*, insérée dans le t. I des *Anecdota* de dom Martène; — *De Dissonantia Ecclesiæ de adventu Domini*, resté en manuscrit; ce petit traité, dont Bernon, abbé de Reichenau, a donné une analyse, roulait sur les différentes opinions relatives à la durée de l'Avent; — *Vita S. Berlendis virginis*, insérée dans les Bollandistes, au 3 février, et dans le tome VII des *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti* de Mabillon; — *Vita S. Landoaldi*, insérée dans les *Vitæ Sanctorum* de Surius, au 19 mars; un texte plus complet en est publié dans le recueil des Bollandistes, dans le tome III du mois de mars; — *Vita S. Laudelini*, en vers, inséré dans le tome IV des *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti* de Mabillon; — *Ratio Abaci*, explication des tables de Gerbert, qui n'a pas été publiée; un manuscrit s'en trouve à la bibliothèque de l'université de Leyde; — *De Corpore et Sanguine*

Domini, ouvrage perdu; il était dirigé contre Pascaré Ratbert. — Trithème attribue encore à Heriger un traité sur les *Offices divins;* il est certain qu'Heriger a composé l'hymne *Ave per quam* et deux antiennes à l'honneur de l'apôtre saint Thomas. E. G.

Sigebert de Gembloux, *De Scriptoribus ecclesiasticis*, ch. 137. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — *Histoire littéraire de la France*, t. VII. — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques* (dixième siècle).

* **HÉRILLUS** (Ἥριλλος), philosophe grec, né à Carthage, vivait vers 250 avant J.-C. Il fut le disciple de Zénon de Cittium; mais, loin de s'asservir aux doctrines de son maître, il professa sur certains points des opinions directement opposées. Il posa en principe que le souverain bien était la connaissance (ἐπιστήμη). Cette notion a été souvent attaquée par Cicéron, qui en parle avec un extrême dédain, et comme d'une idée généralement rejetée et méprisée. D'après Diogène Laerce, Hérillus écrivit quelques livres courts, mais pleins de force. Il ne nous en reste que les titres savoir: Περὶ ἀσκήσεως, Περὶ παθῶν, Περὶ ὑπολήψεως, Νομοθέτης, Μαιευτικός, Ἀντιφέρων διδάσκαλος, Διασκευάζων, Εὐθύνων, Ἑρμῆς, Μήδεια, Διάλογοι, Θέσεις ἠθικαί. Cléanthe, héritier direct des doctrines de Zénon, écrivit contre Hérillus. Y.

Diogène Laerce, VI, 165, 166, 174. — Cicéron, *Acad.*, II, 42; *De Fin.*, II, 11, 13; IV, 14, 15; V, 8, 25; *De Offic.*, I, 2; *De Orat.*, III, 17. — Brucker, *Hist. Philos.*, vol. I, p. 971. — Ritter, *Gesch. d. Philos.*, vol. III, p. 508. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, III, 5-6. — Krug, *Herilli De summo Bono Sententia explosa non explodenda;* dans le *Symb. ad Hist. Phil.*; Leipzig, 1822, in-4°.

HERIOT (*Jean*), publiciste anglais, né à Haddington (East-Lothian), le 22 avril 1760, mort le 30 juin 1833. Après avoir achevé ses études à l'université d'Édimbourg, il obtint, en 1778, par la protection de lord Sandwich, une commission d'enseigne dans la marine royale, fit les campagnes de 1779 et 1780, et devint lieutenant. Mis à demi-paye à la suite du traité de Versailles, il chercha des ressources dans les lettres, et publia des romans et des pamphlets. Il écrivit aussi dans les journaux, et rédigea d'abord *L'Oracle* pour *The World*. En 1792, un récit du siége de Gibraltar lui valut la protection de Georges III, et dans la même année, à la suggestion de Burke et avec les encouragements du pouvoir, il fonda un journal quotidien intitulé *The Sun*, qui fut suivi, en 1793, du *True Briton* (le *Sun* paraissait le soir, et le *True Briton* le matin). Ces deux journaux étaient dirigés contre les principes de la révolution française. Heriot fut nommé successivement commissaire de la loterie en 1806, député maître payeur des îles du Vent et des îles sous le Vent en 1809, et enfin contrôleur de l'hôpital de Chelsea en 1810. On a de lui *The heart-broken*, roman; Londres, 1787, 2 vol. in-8°; — *The Half Pay Officer*, roman; Londres; 1788, 3 vol. in-8°; — *A Narrative of the Siege of Gibraltar*; Londres, 1792, in-8°; — *An Account of the Batle of the Nile*; Londres, 1798, in-8°. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HÉRIS (*Guillaume*), connu sous le nom de père HERMAN DE SAINTE-BARBE, écrivain religieux belge, né en 1657, à Liége, mort dans la même ville, vers 1707. Il avait fait profession dans l'ordre des Carmes. On a de lui: *Carmelus triumphans, seu sacræ panegyres sanctorum carmelitarum ordine alphabetico compositæ;* Louvain, 1688, in-8°. Ce livre est rempli des panégyriques des saints carmelites, loués *cum extraordinaria methodo*. Cette méthode extraordinaire consiste en ce que tous les mots de chaque éloge commencent par la lettre initiale du nom du saint que l'auteur y célèbre. Héris a encore laissé un *Recueil de dizains en l'honneur de saint Joseph, patron de la ville de Liége;* 1691, in-4°. Le bibliothécaire de son ordre lui attribue en outre: *Méditations sur l'Oraison dominicale, tirées des œuvres de sainte Thérèse;* Liége, 1705, in-8° (anonyme). J. V.

Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. bibliogr.* — Peignot, *Amusements philologiques*.

HÉRISSANT (*François-David*), médecin français, né à Rouen, le 29 septembre 1714, mort le 21 août 1773. Selon le désir de ses parents, il étudia d'abord le droit; mais son goût l'entraîna vers la médecine. A l'insu de son père, il suivit des cours de botanique de Jussieu, d'anatomie de Winslow, et de chimie de Boulduc et de Lémery. « Il allait, même à la dérobée, dit Éloy, faire des pansements à l'hôtel-Dieu et observer la pratique des opérations. Winslow arracha enfin au père d'Hérissant son consentement pour lui laisser étudier la médecine. » Reçu docteur en 1742, il fut choisi, l'année suivante, par Réaumur, pour occuper auprès de lui le poste d'élève au laboratoire de l'Académie des Sciences. Il fit partie de ce corps savant en 1758 comme adjoint anatomiste. Trois ans après il fut nommé associé, et en 1769 pensionnaire anatomiste. « L'un de ses plus intéressants mémoires, dit la *Biographie médicale*, est celui qui roule sur la respiration et dans lequel il établit que le poumon jouit d'un mouvement qui lui est propre, indépendamment de celui des parois du thorax. Quelques observations qu'il avait recueillies sur la structure des cartilages sterno-costaux le conduisirent à des explications hypothétiques qui furent peu goûtées; mais ses recherches sur les mouvements du bec des oiseaux, sur les organes de la voix dans les quadrupèdes et les oiseaux, et sur la formation tant de l'émail que des gencives furent très-favorablement accueillies; on y trouve beaucoup de faits dont les modernes ont constaté l'exactitude. Hérissant a fait connaître la véritable texture organique des os, et son opinion sur la manière dont se forme l'émail dentaire était celle qu'on adopte encore aujourd'hui, à très-peu de chose près seulement. » On a de lui: *Ergo ab impulsu*

sanguinis in arteriam pulmonalem respiratio spontanea; Paris, 1741, in-4°; — *Ergo secundinæ fœtui pulmonum præstent officia;* Paris, 1743, in-4°; — *An vero in empyemate necessaria, licet raro prosperata, paracentesis;* Paris, 1762, in-4°. On trouve de lui dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris : Sur la structure des cartilages des côtes de l'homme et du cheval, pour servir à l'explication mécanique des mouvements du thorax;* 1748; — *Observations anatomiques sur les mouvements du bec des oiseaux;* 1748; — *Recherches sur les usages du grand nombre de dents du canis carcharios;* 1749; — *Observations anatomiques sur les organes de la digestion de l'oiseau appelé coucou;* 1755; — *Recherches sur les organes de la voix des quadrupèdes et de celle des oiseaux;* 1753; — *Nouvelles Recherches sur la conformation de l'émail des dents et sur celles des gencives;* 1754; — *Éclaircissements sur l'ossification;* 1758; — *Éclaircissements sur les maladies des os;* 1758; — *Éclaircissements sur l'organisation jusque ici inconnue d'une quantité considérable de productions animales, principalement des coquilles des animaux;* 1766. J. V.

Éloi, *Diction. hist. de la Médecine anc. et moderne.* — *Biographie médicale.* — Quérard, *La France littéraire.*

HÉRISSANT (*Louis-Théodore*), littérateur français, né à Paris, le 7 juin 1743, mort dans la même ville, le 21 mai 1811. Il était le second fils de Jean-Thomas Hérissant, imprimeur du cabinet du roi. Il fit ses études au collége de Beauvais, et se voua à la profession d'avocat. Il fut reçu en 1765. Pendant plusieurs années il partagea son temps entre les travaux du barreau et la litterature. L'histoire de France fut aussi l'objet special de ses études. Arrêté dans sa carrière par les changements que Maupeou fit dans le parlement, il profita de sa liberté pour aller en Allemagne étudier le droit germanique. Au mois de mai 1771, il partit pour Strasbourg, apprit l'allemand et se rendit à Leipzig, puis à Berlin. Le duc d'Aiguillon, ministre des affaires étrangères, le fit nommer en 1772 secretaire à la légation de la diete de Ratisbonne. Sept ans après Hérissant fut nommé conseiller de légation. Dans les premiers mois de 1792, il quitta Ratisbonne, et revint à Paris, ou la révolution dérangea sa modeste fortune. Fidele à la littérature, il donna des articles au *Magasin encyclopédique* de Millin et des notes à Barbier pour son *Dictionnaire des Anonymes*. On a de lui : *Epître sur le Goût*, avec cette epigraphe : *Decipimur specie* (Horat.); par M. L.-T. H., étudiant en philosophie, in-8°; reimpr. en 1783, avec des corrections et des augmentations, sous le titre d'*Essai sur le Goût;* — *Eloge de P. Restaut*, à la tête de la 10e édition de sa *Grammaire;* Paris, 1765, in-12; — *Nouvelles Recherches sur la France, ou recueil de mémoires historiques sur quelques provinces, villes et bourgs du royaume*, etc.; Paris, 1766, 2 vol. in-12 : la préface, les notes et les mémoires sur Charenton et sur Mantes sont de Hérissant; — *Éloge historique d'Houdart de La Motte*, en tête de l'*Esprit de ses Poésies;* Paris, 1767, in-12; réimprimé avec des augmentations en 1783; — *Avis aux Princes catholiques, ou mémoires de canonistes célèbres, sur les moyens de se pourvoir contre les refus injustes de la cour de Rome, soit pour les bulles des prélatures, soit pour les dispenses des empêchements dirimants, ouvrage composé en partie par ordre du conseil de régence en 1718;* Paris, 1768, 2 vol. in-12; — *Epître à M. Dorat*, en vers, sans date ni lieu (1769); — *Précis de la vie de Malebranche*, à la tête du *Traité de l'Infini créé*, faussement attribué à ce philosophe; Amsterdam, 1769, in-12; — *Lettre sur l'imitation de P. Corneille*, dans l'*Année littéraire;* 1770; — *Éloges du duc d'Orléans, régent; du comte de Caylus; et de G.-F. Joly de Fleury;* dans la *Galerie française;* Paris, 1770, in-fol.; — *Bibliothèque de Société, contenant des mélanges intéressants de littérature et de morale;* Paris, 1771, 4 vol. in-12 : les deux premiers volumes et la moitié du troisième sont de Chamfort; — *Le Fablier français, ou élite des meilleures fables depuis La Fontaine*, suivie d'une notice alphabétique des auteurs, au nombre de quatre-vingt-treize, sans compter les anonymes; Paris, 1771, in-12 : il y a dans ce volume six fables de Hérissant; — *Mon petit Portefeuille;* Londres (Bruxelles), 1774, 2 vol. in-12; — *Vie de Gessner et Observations sur la littérature allemande*, en tête des *Œuvres choisies de Gessner*, traduites de l'allemand, en vers français; Paris, 1774, in-12; — *Éloge historique de Philippe, duc d'Orléans, régent du royaume;* Amsterdam et Paris, 1778, in-8°. C'est une édition très-augmentée de l'éloge qui avait paru en 1770 dans la *Galerie française;* — *Mémoire sur les droits et les prérogatives du pontifex maximus de l'ancienne Rome;* Bouillon, 1778, in-12 : ce travail concourut à l'Académie des Belles-Lettres en 1763; Ameilhon obtint le prix; — *Principes de Style, ou observations sur l'art d'écrire, recueillies des meilleurs auteurs;* Paris, 1779, in-12; — *Mémoire pour Mme la comtesse de Reichenberg, douairière de M. le landgrave Constantin de Hesse-Rothenbourg, nommée princesse de Hesse par le codicile de ce prince;* Ratisbonne, 1779, in-8°; — *Observations historiques sur la littérature allemande*, par un Français; Ratisbonne, 1781, in-12; — *Éloge historique d'Antoine-Raphael Mengs*, rédigé sur des notes envoyées par Nicolas Guibal, son élève, en tête des *Œuvres de Mengs*, traduites en français par Doray de Longrois; Ratisbonne, 1782, in-8°; — *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. Barbeau de La Bruyère, mort en* 1781,

dans le *Mercure de France* du 26 janvier 1782; — *Fables et Discours en vers, suivis de différents morceaux en prose et en vers*; Paris, 1783, in-12; — *L'Alchymiste, ou les deux seigneurs*, comédie en deux actes et en vers, en société avec M. A. (Anson); Paris, 1783, in-8°; — *Discours en vers sur la société*; Paris, 1785, in-12; — *Mémoire abrégé sur les principaux historiens de la Bavière, depuis environ trois siècles*, extrait du *Magasin Encyclopédique*, 4e année, tome III, p. 28. Hérissant avait laissé en manuscrit un *Essai historique sur la vie et les ouvrages de Tribonien, rédacteur du Droit romain*, composé en 1762; — un *Précis de la vie de Nicolas Malebranche*, avec des notes utiles pour l'histoire littéraire, un catalogue chronologique et circonstancié des différents ouvrages de ce philosophe célèbre, etc.; — *Le petit Jardin* de Walafride Strabus, adressé à Grimalde, abbé du monastère de Saint-Gall, poëme latin, avec une traduction en prose et des notes; — *La Culture des Jardins*, poëme traduit en vers du livre X de Columelle; — *Des différentes Greffes*, poëme de Palladius, traduit en vers avec un discours préliminaire contenant quelques détails sur la personne de l'auteur; — *Les Louanges du Jardin*, par Vomanus, poëme traduit du latin, imprimé dans le *Magasin encyclopédique* de septembre 1812. « Le nom de M. L.-Th. Hérissant est mentionné honorablement dans la préface de la nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France*, dit Barbier, pour les services qu'il a rendus à cette importante collection. Il y a refondu le chapitre qui concerne les droits et les bénéfices de l'Église de France, et a présenté dans un ordre plus méthodique le catalogue des ouvrages relatifs aux libertés de l'Église gallicane. » J. V.

Barbier, *Notice sur la Vie et les Ouvrages de L. Th. Hérissant*; dans le *Magasin encyclopédique*, num. de nov. 1812. — Quérard, *La France littéraire*.

HÉRISSANT (*Louis-Antoine-Prosper*), littérateur et botaniste français, frère du précédent, né à Paris, le 27 juillet 1745, mort dans la même ville, le 10 août 1769. Il avait embrassé la profession médicale, gagna la petite-vérole dans le service des hôpitaux, et en mourut. On lui doit: *Éloge de Du Cange*, qui a obtenu un accessit au concours ouvert par l'Académie d'Amiens en 1763; Amiens, 1764, in-12, sous un nom supposé; — *Typographia, carmen*; Paris, 1764, in-4°; — *Éloge de Gonthier d'Andernach*, couronné par la faculté de médecine de Paris; Paris, 1765, in-8°; — *An a terrea substantiæ intra poros cartilaginum appulsa ossium durities?* Paris, 1768, in-4°; — *An corpora quæ lente extenuata sunt, lente reficienda? quæ vero breve, celeriter?* Paris, 1768, in-4°; — *Bibliothèque physique de la France, ou liste de tous les ouvrages, tant imprimés que manuscrits, qui traitent de l'histoire naturelle de ce royaume, avec des notes historiques et critiques*, ouvrage achevé et publié par Coquereau; Paris, 1771, in-8° : c'est la réimpression, avec des augmentations, de la partie relative à l'histoire naturelle qu'il avait fournie à la seconde édition de la *Bibliothèque historique de la France*. Hérissant avait composé un *Jardin des Curieux, ou catalogue raisonné des plantes les plus belles et les plus rares, soit indigènes, soit étrangères, avec les noms français et latins, leur culture et les vertus particulières à chaque espèce, le tout précédé de quelques notions sur la culture en général*; cet ouvrage ne fut pas achevé, et le manuscrit s'en est perdu à la mort du docteur Coquereau, qui devait le publier. J. V.

Éloi, *Dict. hist. de la Médecine anc. et mod.* — Barbier, *Examen critique des Dict. historiques*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. histor., crit. et bibliogr.* — *Biographie médicale*. — Quérard, *La France littéraire*.

HÉRISSANT DES CARRIÈRES (*Jean-Thomas*), littérateur français, né à Paris, en 1742, mort à Londres, en 1820. Il fut d'abord libraire éditeur à Paris, puis se rendit à Londres, vers 1770. Il s'y fit professeur, et jusqu'à sa mort enseigna la langue française. On a de lui: *Catalogue des livres de la bibliothèque de Mme de Pompadour*; Paris, 1765, in-12; — *Histoire d'Angleterre, en forme de lettres*, trad. de l'angl. de Goldsmith, 1777; — *The Catechism of the Church of England in french, so as to facilitate the true pronociation of the french to the beginners, etc.*; Londres, 1790, in-12; — *Précis de l'Histoire de France jusqu'au temps présent* (en français et en anglais); Londres, 1792, 2 vol. in-8°. L'auteur a publié depuis un *Abrégé* de ce précis, continué jusqu'en 1815; — *Grammatical institutes of the French Language, designed for the use of schools*; Londres, 1793, in-12; — *Exercises of the rules and construction of French Speech*, etc.; Londres, 1795; — *A Grammar of the French*, etc.; Londres, 1796, in-8°; — *Petit Parnasse français, ou recueil de morceaux dans tous les différents genres de poésies françaises, à l'usage de la jeunesse*; Londres, 1796, in-8°. Hérissant a donné une édition revue et corrigée du *Dictionnaire* de Boyer (angl. et français), et une réimpression de *l'Architecture de Bullet*, 1768. E. DESNUES.

Quérard, *La France littéraire*. — Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1821.

HÉRISSON (*Charles-Claude-François*), biographe et bibliographe français, né à Chartres, le 26 octobre 1762, mort le 27 juillet 1840. Il étudia le droit à Paris, et vint s'inscrire au tableau des avocats au bailliage de sa ville natale. Lors de la révolution, ses opinions lui valurent quelques persécutions. Il fut arrêté comme royaliste et détenu durant six mois. Lorsque les temps devinrent plus calmes, il reprit sa profession, consultant plutôt qu'il ne plaidait. La lecture d'un catalogue qu'il avait trouvé dans la bibliothèque de son père décida de l'étude de toute

sa vie. Lorsqu'en 1793 on brûlait, selon les prescriptions des décrets de la Convention nationale, tous les titres et parchemins *entachés* d'expressions féodales, Hérisson faisait la chasse aux papiers et aux livres qu'il retrouvait chez le brocanteur et chez l'épicier. Recherchant les ouvrages rares et curieux, il parvint à composer des collections importantes. Les nombreuses notes qu'il écrivait soit au crayon, soit à la plume, sur le verso de la reliure, témoignent de ses connaissances approfondies en bibliographie. Doué d'une patience de bénédictin, il était parvenu à copier plusieurs manuscrits d'une grande étendue. Son style se ressentait de la passion pour les livres : il était sec et aride. Il ne fallait pas demander à Hérisson autre chose que des biographies ; mais elles étaient complètes pour toute la partie bibliographique. En 1820 il fut nommé juge au tribunal civil de Chartres. En 1838 ses facultés intellectuelles commencèrent à s'affaiblir ; en 1840, il fut forcé de donner sa démission, et mourut peu après, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Hérisson était l'un des conservateurs de la bibliothèque communale, membre des Sociétés des Antiquaires de France et de Normandie, de l'Athénée de Niort, de la Société de l'Histoire de France et correspondant du ministère de l'instruction publique. Haenel (*Cat. libr. man.*) l'appelle *doctissimus vir*. Hérisson laissa une riche bibliothèque, qui fut vendue à Paris. On a de lui : *Éloge de Jacques Bénigne Bossuet, évêque de Meaux*, auquel l'Athénée de Niort a décerné une médaille le 27 juin 1811 ; Paris, 1811, broch. in-8° ; — *Notice historique sur saint Piat, apôtre de Tournay et martyr*, conservé depuis près de mille ans en l'église cathédrale Notre-Dame de Chartres, exhumé en 1793 et inhumé en 1816, suivie d'un Extrait du catalogue des reliques de cette église, des procès-verbaux qui ont été rédigés au mois d'août 1816 et autres pièces justificatives ; Chartres, in-8° ; — *Notice sur l'*Aganon vetus, cartulaire du onzième siècle ; Chartres, 1836, in-8° ; — *Dissertations et Notices sur l'histoire et les historiens, tant imprimés que manuscrits, de Chartres et du pays chartrain*, auxquelles sont jointes quelques pièces inédites ; Chartres, 1836, in-8° ; — de nombreux articles insérés dans des recueils divers et des réimpressions de pièces rares. Il a laissé comme manuscrits, entre autres : *Éloge de Pascal* ; — *Éloge de J.-P. Claris de Florian* ; — *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Chartres* ; in-fol. ; — *Bibliothèque chartraine*, 2 vol. in-4°. DOUBLET DE BOISTHIBAULT.

Le Bibliothécaire, 1844, in-8°. — *Notice en tête du Catalogue des livres de M. Hérisson* ; Paris, 1841.

* HERKA (*Stanislas-Casimir*), naturaliste et médecin polonais, né à Kurzelow, vers 1590, mort vers 1665. Après avoir obtenu ses grades à l'université de Cracovie, il devint professeur de médecine, et plus tard de théologie. Il contribua beaucoup au développement des sciences naturelles en Pologne, et publia *De Herbis et Cibis*, et, en polonais, un autre ouvrage, intitulé : *Le Banquet offert au genre humain par le Créateur, et composé de toutes les choses nécessaires à la vie, analysées par la médecine et par la botanique dans l'intérêt de la santé* ; Cracovie, 1660, in-4°. L. CHODZKO.

Bentkowski, *Hist. de la Litt. polon.*, 1814. — Starczynski, *Le Siècle de Sigismond III* ; 1828. — *Histoire de la Médecine et des Médecins polonais*, par L. Gasiorowski ; Posen, 1854.

* HERLEVA ou ARLETTE, mère de Guillaume Ier, roi d'Angleterre, vivait au onzième siècle. Suivant Lingard, Herleva était fille d'un officier de la maison du duc de Normandie, Robert II, dit *le Diable*. Ce prince s'éprit d'elle, et se laissa tellement captiver par ses charmes, qu'il ne voulut jamais se marier. Le fils qui naquit de leurs amours succéda à son père : l'illégitimité de la naissance n'était pas à cette époque un motif d'exclusion à l'héritage même d'une couronne. Mais cette circonstance que Robert, malgré sa passion pour Herleva, ne l'éleva pas au rang de son épouse, donne de l'autorité à l'opinion d'autres historiens qui croient que la mère de Guillaume surnommé d'abord *le Bâtard*, puis *le Conquérant*, était d'une trop basse extraction pour devenir duchesse de Normandie. Augustin Thierry, écrivain non moins grave, non moins consciencieux que Lingard, rapporte que Robert, étant un jour à la chasse, rencontra dans la campagne Arlette, qui revenait de laver du linge à une fontaine. Sa beauté frappa le duc ; il envoya aussitôt faire au père de cette jolie fille des propositions d'argent, qui furent débattues et acceptées par le cupide paysan. Saint-Foix, qui était un chercheur d'anecdotes, prétend que Robert ayant vu d'une fenêtre Herleva dansant dans la rue, fut charmé de sa grâce et la fit amener sur-le-champ. Cette brusque façon d'agir coïnciderait avec le nom d'*Harlotte*, sous lequel l'auteur précité désigne la maîtresse de Robert, sans toutefois avoir l'air de connaître la signification de ce mot dérivé du danois, et qui est en anglais le synonyme de *fille de joie*. Saint-Foix ajoute que le père de la jeune danseuse était un pelletier de Falaise, ce qui s'accorderait mieux avec une autre tradition anglaise, d'après laquelle le duc de Normandie, ayant remarqué en traversant la ville de Falaise, une belle jeune fille nommée Arlette, qui se tenait devant la porte de sa maison pour regarder les passants, tomba amoureux d'elle.

Les dates de la naissance et de la mort d'Herleva ne sont indiquées par aucun historien. Ce qu'on sait précisément, c'est qu'elle donna le jour à *Guillaume* en l'année 1027, et que peu d'années après la mort de Robert, qui eut lieu en 1035, elle épousa un seigneur nommé Herluin. Elle eut de lui trois enfants, qui jouirent d'une grande faveur auprès de leur frère utérin, Guillaume. *Robert*, l'aîné, fut créé comte de Mortagne ; *Eudes* était fort jeune lorsqu'il devint

évêque de Bayeux; leur sœur fut mariée au comte d'Albemarle. Camille LEBRUN.

Lingard, *History of England*. — Augustin Thierry, *Conquête de l'Angleterre par les Normands*. — Lyttelton, *Story of England*. — Saint-Foix, *Recherches sur Paris*.

HERLICIUS (*David*), littérateur, médecin et astrologue allemand, né à Zeitz, le 28 décembre 1558, mort à Stargard, le 15 août 1636. Il fit ses études à Wittemberg, Leipzig et Rostock, devint en 1581 recteur du collége de Gustrow et remplit l'année suivante les fonctions de médecin inspecteur à Prenzlau, et en 1583 à Auclam. Pendant tout ce temps il fit marcher de front l'exercice de la médecine et celui de l'art des horoscopes. En 1584 il publia, pour la première fois, des éphémérides consacrées principalement à prédire les changements de temps. Ces prédictions furent accueillies avec tant d'avidité qu'il en parut des traductions dans presque toutes les langues de l'Europe. En 1585 il obtint la chaire des sciences mathématiques à l'université de Greifswald. Depuis 1598 jusqu'en 1606, il exerça l'art de guérir à Stargard, et depuis cette époque jusqu'en 1614 il résida dans la ville de Lübeck. En 1614 il retourna à Stargard, où il termina sa carrière. L'année qui précéda sa mort, il eut le malheur de perdre dans un incendie tous ses manuscrits. Herlicius fut un des grands apôtres de l'astrologie, et eut pour amis Pierre Cruger, Adrien Metius, Antoine Helvic, Burmeister. Du reste, quoique imbu des principes de la spagyrique, il paraît avoir eu des idées assez sages en médecine. Il estimait particulièrement Fernel, Mercurialis, Montan et Marsile Ficin. Sa devise était: *Medice vivere est modice bibere*. Parmi ses ouvrages on remarque: *De Curationibus gravidarum puerperarum et infantium*; Auclam, 1584, in-8°; 1602, in-4°; et Stettin, 1618, in-8°; — *Discursus historico-physicus de iride lunari*; 1609; — *Operis mirabilium tomus primus*; Nuremberg, 1614; — *Carmina*; Stettin, 1606; — *Exercitationes philosophicæ de Lacrymis, risu, saliva, sudore et sternutatione*; Greifswald, 1584; — *De pluviis prodigiosis*; ibid., 1597, etc., etc. Dr L.

H. Witten, *Memor. Medic. sui ævi*; Francfort, 1676, p. 73. — Adelung, *Geschichte der menschlichen Thorheiten*. — Zeiller, *Topogr. March. Brandenb.*, p. 101.

*HERLOSZSOHN (*Georges-Charles*), romancier allemand, né à Prague, le 7 septembre 1802, mort à Leipzig, le 10 décembre 1849. Après avoir terminé ses études dans sa ville natale, il se fixa à Leipzig, où il fonda en 1830 une revue critique et littéraire, *Der Komet*, qu'il rédigea jusqu'en 1848. Dans cet intervalle il publia un grand nombre de romans, de contes et de nouvelles qui lui valurent la réputation d'un écrivain habile et amusant. Quelques-uns de ces ouvrages ont paru sous les pseudonymes de *Heinrich Clauren* et d'*Eduard Forstemann*. En voici les principaux: *Der Ungar* (Le Hongrois); Leipzig, 1832, 3 vol.; — *Memoiren eines preussischen Officiers* (Mémoires d'un Officier prussien); ibid., 1833, 2 vol.; — *Der Venetianer* (Le Vénitien), roman historique; ibid., 2e édit., 1837, 3 vol.; — *Der letzte Taborit* (Le dernier Taborite), roman historique; ibid., 1834, 2 vol.; — *Anatomische Leiden* (Souffrances anatomiques); Nordhausen, 1836; — *Zeit und Lebensbilder*, recueil de nouvelles et d'esquisses; Hanovre, 1839-1843, 6 vol.; — *Fahrten und Abentheuer des M. Gandelins Euzian* (Voyages et Aventures de M. G. Euzian), roman comique; 1842-1843, 2 vol.; — *Die Hussiten, oder Böhmen von 1414 bis 1424* (Les Hussites, ou la Bohême de 1414 à 1424), roman historique; Leipzig, 2e édition, 1843, 4 vol.; — *Mein Wanderbuch* (Mon Journal de Voyage); Leipzig, 1842, 2 vol.; — *Wallensteinserste Liebe* (Le premier Amour de Wallenstein); Hanovre, 1844, 3 vol.; — *Camera obscura*, recueil de nouvelles; Altenbourg, 1845, 2 vol.; — *Phantasiegemälde* (Tableaux de fantaisie); Leipzig, 1846-1847: 2 vol.; 2e édit., 1853; — *Die Tochter des Piccolomini* (La Fille de Piccolomini), roman historique; Altenbourg, 1846, 3 vol.; — *Das Riesengebirge* (La Montagne des Géants); Leipzig, 1847, faisant partie de la collection *L'Allemagne pittoresque et romantique*; — *Cometenstrahlen* (Rayons de Comète), recueil de contes et nouvelles; Leipzig, 1847, 2 vol.; — *Die Mörder Wallensteins* (Les Assassins de Wallenstein), roman historique; Leipzig, 1847, 3 vol.; — *Waldblumen* (Fleurs de bois): recueil de contes et nouvelles; Altenbourg, 1847.

On a du même auteur des recueils de poésies: *Scherben*; Leipzig, 1838; — *Buch der Lieder*; ibid., 1848; 3e édition, 1856; — et *Reliquien und Lieder*; Leipzig, 1851: dans lesquels on remarque quelques très-jolis morceaux. R. L.

Conv.-Lex., avec additions bibliographiques.

*HERLUIN, vulgairement nommé *Hellouin*, moine bénédictin, né sur le territoire de Brionne, en Normandie, en l'année 994, mort au monastère du Bec, le 26 août 1078. Il appartenait par sa naissance, suivant Mabillon, à la première noblesse de la Neustrie: Ansgot, son père, était Danois, de la race conquérante; sa mère, Héloïse, était unie aux comtes de Flandre par les liens de parenté. Élevé sous le toit de Gislebert, comte de Brionne, Herluin se montra d'abord un vaillant soldat, à qui le duc Robert lui-même accorda plus d'une marque d'estime. Plus tard, se trouvant mal payé de ses services par Gislebert, Herluin commença à prendre en dégoût le métier des armes, et un jour, au milieu d'une affreuse mêlée où il n'avait plus guère aucun espoir de salut, il fit le vœu de déposer le glaive, de quitter le siècle, et de revêtir l'habit des moines, s'il échappait à un aussi grand péril. C'est pour remplir ce vœu que, peu de temps après il jeta les fondements d'un monastère

dans un de ses domaines, autrefois nommé Burneville, et plus tard Bonneville. Il avait alors quarante ans, et n'ignorait pas moins les lettres sacrées que les lettres profanes : cependant, comme sa piété était ardente, sa générosité exemplaire, Herbert, évêque de Lisieux, le reçut moine, et peu de temps après, en 1034, le bénit abbé de Bonneville. Cependant Bonneville était un lieu d'un abord difficile, et manquant d'eau. Herluin et ses frères résolurent de le quitter, et, en l'année 1039, il allèrent s'établir à quelques milles plus loin, au confluent du Bec et de la Risle. La nouvelle église, qui prit le nom d'un de ces ruisseaux, fut consacrée le 24 février 1041, et autour d'elle s'éleva bientôt une des plus célèbres écoles abbatiales du moyen âge, où enseignèrent tour à tour, du temps même d'Herluin, Lanfranc et saint Anselme, archevêques futurs de Cantorbery. De l'académie du Bec, car on n'hésite pas à lui donner ce titre, sortirent le pape Alexandre II, Théobald, archevêque de Cantorbery, Guillaume, archevêque de Rouen, Guitmond, archevêque d'Aversa, le célèbre contradicteur de Bérenger, Arnost, Gundulf, Ernulf, évêques de Rochester, Turold de Bayeux, Ives de Chartres, Foulques de Beauvais, Gilbert Crispin, abbé de Westminster, etc., etc. On conserve quelques manuscrits écrits au Bec du temps de l'abbé Herluin. B. H.

Vita Herluini, a Gisleberto Crispino ; dans les *Acta SS. Ord. S. Benedicti*, sæc. VI, part. 2, p. 340. — Mabillon, *Annales*, t. IV, p. 390. — *Gallia Christiana*, t. XI, col. 216 et seq. — Ch. de Remusat, *S. Anselme*, p. 27 et suiv.

HERLUISON (*Pierre-Grégoire*, abbé), écrivain religieux français, né à Troyes, le 4 novembre 1759, mort à Saint Martin-les-Vignes, près de cette ville, le 19 janvier 1811. Il fut professeur à l'école militaire de Brienne, bibliothécaire de l'école centrale de l'Aube, puis de la ville de Troyes. Il opéra le classement de cette bibliothèque, composée alors de près de 70,000 volumes et formée en partie de celles de Pithou et du président Bouhier. On a de Herluison : *La Théologie réconciliée avec le patriotisme, ou lettres théologiques sur la puissance royale et sur l'origine de cette puissance;* Troyes, 1790, in-12; Paris, 1791, 2 vol. in-12 : l'auteur cherche à prouver, d'après les Pères de l'Église, que les peuples ont le droit de choisir leur gouvernement; — *Le Fanatisme du Libertinage confondu, ou lettres sur le célibat des ministres de l'Église;* Paris, 1792, in-8°; — *Discours sur le proverbe : Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes;* Paris, 1810, in-8°; — *De la Religion revélée, ou de la nécessité des caractères et de l'authenticité de la révélation*, ouvrage posthume publié par Th.-Pasc. Boulage; Paris, 1813, in-8°. L'abbé Herluison lut à la société littéraire de Troyes quelques dissertations sur *le charlatanisme*, *la routine*, etc., qui ont été imprimées dans le journal du département ou dans les *Mémoires* de cette société, dont il était président, ainsi qu'un *Éloge de Grosley*, un *Éloge du Savant P. Pithou*, et un *Discours sur la bonne et la mauvaise humeur*. Thévenot, dans son *Anthologia poetica*, publiée à Paris en 1811, 2 vol. in-8°, a donné quelques pièces en vers latins de Herluison, qui a laissé, en outre, en manuscrit plusieurs ouvrages, notamment un *Cours développé de rhétorique*. J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Nouv. Biogr. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire.* — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine.*

* **HERMAGORAS** (Ἑρμαγόρας), de Temnos, rhéteur grec, vivait vers 60 avant J.-C. Il appartenait à l'école oratoire de Rhodes, et il excella à la fois comme orateur (ou plutôt déclamateur) et comme professeur de rhétorique. C'est à ce dernier titre surtout qu'il est connu. Il fixa particulièrement son attention sur la partie de l'éloquence appelée l'invention, et divisa les parties du discours autrement qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui. Cicéron se prononce plusieurs fois contre cette division, qui a été défendue par Quintilien. Celui-ci ajoute que Hermagoras, trop préoccupé de la distribution systématique du discours, négligea le but pratique de l'éloquence. Ce rhéteur composa plusieurs ouvrages aujourd'hui perdus, parmi lesquels Suidas mentionne : Ῥητορικαί, Περὶ ἐξεργασίας, Περὶ φράσεως, Περὶ σχημάτων, Περὶ πρέποντος. Y.

Suidas, au mot Ἑρμαγόρας. — Quintilien, III, 3, 11 ; V, 3 ; VIII, 3. — Orelli, *Onomasticon Tullianum*, au mot Hermagoras. — Westermann, *Geschichte der Beredtsamkeit*, 81, 83. — G. Piderit, *De Hermagora rhetore Commentatio ;* Hersfeld, 1839, in-4°.

HERMAGORAS CARION, rhéteur grec, vivait vers 30 avant J.-C. Il enseigna la rhétorique à Rome avec Cecilius sous Auguste. Il était disciple de Théodore de Gadare. On ignore si ce fut lui ou son homonyme de Temnos qui discuta à Rhodes avec Pompée *Sur la recherche universelle* (Περὶ τῆς καθ' ὅλου ζητήσεως). Suidas a confondu ces deux Hermagoras. Y.

Quintilien, III, 1. — Plutarque, *Pompeius*, 42.

HERMAGORAS d'*Amphipolis*, philosophe stoïcien, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Il fut l'esclave, puis l'affranchi de Zénon. Suidas le mentionne sans détails biographiques, et cite les titres de quelques-uns de ses ouvrages, qui sont complétement perdus aujourd'hui. Y.

Suidas, au mot Ἑρμαγόρας.

* **HERMAN** (*Guillaume*), le premier trouvère connu en langue romane du nord de la France, naquit à Valenciennes, sur la fin du onzième siècle, et mourut dans le courant du douzième. De puissants protecteurs favorisèrent ses premiers pas dans la carrière des lettres. De ce nombre étaient : l'impératrice Mathilde, fille du duc de Normandie, Henri Ier, roi d'Angleterre, et d'Alix de Brabant; puis Guillaume, prieur de Kenilworth; enfin, Alexandre, évêque de Lincoln.

évêque de Bayeux ; leur sœur fut mariée au comte d'Albemarle. Camille LEBRUN.

Lingard, *History of England*. — Augustin Thierry, *Conquête de l'Angleterre par les Normands*. — Lyttelton, *Story of England*. — Saint-Foix, *Recherches sur Paris*.

HERLICIUS (*David*), littérateur, médecin et astrologue allemand, né à Zeitz, le 28 décembre 1558, mort à Stargard, le 15 août 1636. Il fit ses études à Wittemberg, Leipzig et Rostock, devint en 1581 recteur du collége de Gustrow et remplit l'année suivante les fonctions de médecin inspecteur à Prenzlau, et en 1583 à Auclam. Pendant tout ce temps il fit marcher de front l'exercice de la médecine et celui de l'art des horoscopes. En 1584 il publia, pour la première fois, des éphémérides consacrées principalement à prédire les changements de temps. Ces prédictions furent accueillies avec tant d'avidité qu'il en parut des traductions dans presque toutes les langues de l'Europe. En 1585 il obtint la chaire des sciences mathématiques à l'université de Greifswald. Depuis 1598 jusqu'en 1606, il exerça l'art de guérir à Stargard, et depuis cette époque jusqu'en 1614 il résida dans la ville de Lübeck. En 1614 il retourna à Stargard, où il termina sa carrière. L'année qui précéda sa mort, il eut le malheur de perdre dans un incendie tous ses manuscrits. Herlicius fut un des grands apôtres de l'astrologie, et eut pour amis Pierre Cruger, Adrien Metius, Antoine Helvic, Burmeister. Du reste, quoique imbu des principes de la spagyrique, il paraît avoir eu des idées assez sages en médecine. Il estimait particulièrement Fernel, Mercurialis, Montan et Marsile Ficin. Sa devise était : *Medice vivere est modice bibere*. Parmi ses ouvrages on remarque : *De Curationibus gravidarum puerperarum et infantium* ; Auclam, 1584, in-8° ; 1602, in-4° ; et Stettin, 1618, in-8° ; — *Discursus historico-physicus de iride lunari* ; 1609 ; — *Operis mirabilium tomus primus* ; Nuremberg, 1614 ; — *Carmina* ; Stettin, 1606 ; — *Exercitationes philosophicæ de Lacrymis, risu, saliva, sudore et sternutatione* ; Greifswald, 1584 ; — *De pluviis prodigiosis* ; ibid., 1597, etc., etc. D^r L.

H. Witten, *Memor. Medic. sui ævi* ; Francfort, 1676, p. 73. — Adelung, *Geschichte der menschlichen Thorheiten*. — Zeiller, *Topogr. March. Brandenb.*, p. 101.

* **HERLOSZSOHN** (*Georges-Charles*), romancier allemand, né à Prague, le 7 septembre 1802, mort à Leipzig, le 10 décembre 1849. Après avoir terminé ses études dans sa ville natale, il se fixa à Leipzig, où il fonda en 1830 une revue critique et littéraire, *Der Komet*, qu'il rédigea jusqu'en 1848. Dans cet intervalle il publia un grand nombre de romans, de contes et de nouvelles qui lui valurent la réputation d'un écrivain habile et amusant. Quelques-uns de ces ouvrages ont paru sous les pseudonymes de *Heinrich Clauren* et d'*Eduard Forstemann*. En voici les principaux : *Der Ungar* (Le Hongrois) ; Leipzig, 1832, 3 vol. ; — *Memoiren eines preussischen Officiers* (Mémoires d'un Officier prussien) ; ibid., 1833, 2 vol. ; — *Der Venetianer* (Le Vénitien), roman historique ; ibid., 2e édit., 1837, 3 vol. ; — *Der letzte Taborit* (Le dernier Taborite), roman historique ; ibid., 1834, 2 vol. ; — *Anatomische Leiden* (Souffrances anatomiques) ; Nordhausen, 1836 ; — *Zeit und Lebensbilder*, recueil de nouvelles et d'esquisses ; Hanovre, 1839-1843, 6 vol. ; — *Fahrten und Abentheuer des M. Gandelins Euzian* (Voyages et Aventures de M. G. Euzian), roman comique ; 1842-1843, 2 vol. ; — *Die Hussiten, oder Böhmen von 1414 bis 1424* (Les Hussites, ou la Bohême de 1414 à 1424), roman historique ; Leipzig, 2e édition, 1843, 4 vol. ; — *Mein Wanderbuch* (Mon Journal de Voyage) ; Leipzig, 1842, 2 vol. ; — *Wallensteinserste Liebe* (Le premier Amour de Wallenstein) ; Hanovre, 1844, 3 vol. ; — *Camera obscura*, recueil de nouvelles ; Altenbourg, 1845, 2 vol. ; — *Phantasiegemälde* (Tableaux de fantaisie) ; Leipzig, 1846-1847 : 2 vol. ; 2e édit., 1853 ; — *Die Tochter des Piccolomini* (La Fille de Piccolomini), roman historique ; Altenbourg, 1846, 3 vol. ; — *Das Riesengebirge* (La Montagne des Géants) ; Leipzig, 1847, faisant partie de la collection *L'Allemagne pittoresque et romantique* ; — *Cometenstrahlen* (Rayons de Comète), recueil de contes et nouvelles ; Leipzig, 1847, 2 vol. ; — *Die Mörder Wallensteins* (Les Assassins de Wallenstein), roman historique ; Leipzig, 1847, 3 vol. ; — *Waldblumen* (Fleurs de bois) : recueil de contes et nouvelles ; Altenbourg, 1847.

On a du même auteur des recueils de poésies : *Scherben* ; Leipzig, 1838 ; — *Buch der Lieder* ; ibid., 1848 ; 3e édition, 1850 ; — et *Reliquien und Lieder* ; Leipzig, 1851 : dans lesquels on remarque quelques très-jolis morceaux.

R. L.

Conv.-Lex., avec additions bibliographiques.

* **HERLUIN**, vulgairement nommé *Hellouin*, moine bénédictin, né sur le territoire de Brionne, en Normandie, en l'année 994, mort au monastère du Bec, le 26 août 1078. Il appartenait par sa naissance, suivant Mabillon, à la première noblesse de la Neustrie : Ansgot, son père, était Danois, de la race conquérante ; sa mère, Héloïse, était unie aux comtes de Flandre par les liens de parenté. Élevé sous le toit de Gislebert, comte de Brionne, Herluin se montra d'abord un vaillant soldat, à qui le duc Robert lui-même accorda plus d'une marque d'estime. Plus tard, se trouvant mal payé de ses services par Gislebert, Herluin commença à prendre en dégoût le métier des armes, et un jour, au milieu d'une affreuse mêlée où il n'avait plus guère aucun espoir de salut, il fit le vœu de déposer le glaive, de quitter le siècle, et de revêtir l'habit des moines, s'il échappait à un aussi grand péril. C'est pour remplir ce vœu que, peu de temps après il jeta les fondements d'un monastère

dans un de ses domaines, autrefois nommé Burneville, et plus tard Bonneville. Il avait alors quarante ans, et n'ignorait pas moins les lettres sacrées que les lettres profanes : cependant, comme sa piété était ardente, sa générosité exemplaire, Herbert, évêque de Lisieux, le reçut moine, et peu de temps après, en 1034, le bénit abbé de Bonneville. Cependant Bonneville était un lieu d'un abord difficile, et manquant d'eau. Herluin et ses frères résolurent de le quitter, et, en l'année 1039, il allèrent s'établir à quelques milles plus loin, au confluent du Bec et de la Risle. La nouvelle église, qui prit le nom d'un de ces ruisseaux, fut consacrée le 24 février 1041, et autour d'elle s'éleva bientôt une des plus célèbres écoles abbatiales du moyen âge, où enseignèrent tour à tour, du temps même d'Herluin, Lanfranc et saint Anselme, archevêques futurs de Cantorbery. De l'académie du Bec, car on n'hésite pas à lui donner ce titre, sortirent le pape Alexandre II, Théobald, archevêque de Cantorbery, Guillaume, archevêque de Rouen, Guitmond, archevêque d'Aversa, le célèbre contradicteur de Bérenger, Arnost, Gundulf, Ernulf, évêques de Rochester, Turold de Bayeux, Ives de Chartres, Foulques de Beauvais, Gilbert Crispin, abbé de Westminster, etc., etc. On conserve quelques manuscrits écrits au Bec du temps de l'abbé Herluin. B. H.

Vita Herluini, a Gisleberto Crispino ; dans les *Acta SS. Ord. S. Benedicti*, sæc. VI, part. 2, p. 340. — Mabillon, *Annales*, t. IV, p. 390. — *Gallia Christiana*, t. XI, col. 216 et seq. — Ch. de Remusat, *S. Anselme*, p. 27 et suiv.

HERLUISON (*Pierre-Grégoire*, abbé), écrivain religieux français, né à Troyes, le 4 novembre 1759, mort à Saint Martin-les-Vignes, près de cette ville, le 19 janvier 1811. Il fut professeur à l'école militaire de Brienne, bibliothécaire de l'école centrale de l'Aube, puis de la ville de Troyes. Il opéra le classement de cette bibliothèque, composée alors de près de 70,000 volumes et formée en partie de celles de Pithou et du président Bouhier. On a de Herluison : *La Théologie réconciliée avec le patriotisme, ou lettres théologiques sur la puissance royale et sur l'origine de cette puissance;* Troyes, 1790, in-12; Paris, 1791, 2 vol. in-12 : l'auteur cherche à prouver, d'après les Pères de l'Église, que les peuples ont le droit de choisir leur gouvernement; — *Le Fanatisme du Libertinage confondu, ou lettres sur le célibat des ministres de l'Église;* Paris, 1792, in-8°; — *Discours sur le proverbe : Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes;* Paris, 1810, in-8°; — *De la Religion révélée, ou de la nécessité des caractères et de l'authenticité de la révélation*, ouvrage posthume publié par Th.-Pasc. Boulage; Paris, 1813, in 8°. L'abbé Herluison lut à la société littéraire de Troyes quelques dissertations sur *le charlatanisme*, *la routine*, etc., qui ont été imprimées dans le journal du département ou dans les *Mémoires* de cette société, dont il était président, ainsi qu'un *Éloge de Grosley*, un *Éloge du Savant P. Pithou*, et un *Discours sur la bonne et la mauvaise humeur.* Thévenot, dans son *Anthologia poetica*, publiée à Paris en 1811, 2 vol. in-8°, a donné quelques pièces en vers latins de Herluison, qui a laissé, en outre, en manuscrit plusieurs ouvrages, notamment un *Cours développé de rhétorique.* J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Nouv. Biogr. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire.* — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine.*

* **HERMAGORAS** (Ἑρμαγόρας), de Temnos, rhéteur grec, vivait vers 50 avant J.-C. Il appartenait à l'école oratoire de Rhodes, et il excella à la fois comme orateur (ou plutôt déclamateur) et comme professeur de rhétorique. C'est à ce dernier titre surtout qu'il est connu. Il fixa particulièrement son attention sur la partie de l'éloquence appelée l'invention, et divisa les parties du discours autrement qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui. Cicéron se prononce plusieurs fois contre cette division, qui a été défendue par Quintilien. Celui-ci ajoute que Hermagoras, trop préoccupé de la distribution systématique du discours, négligea le but pratique de l'éloquence. Ce rhéteur composa plusieurs ouvrages aujourd'hui perdus, parmi lesquels Suidas mentionne : Ῥητορικαί, Περὶ ἐξεργασίας, Περὶ φράσεως, Περὶ σχημάτων, Περὶ πρέποντος. Y.

Suidas, au mot Ἑρμαγόρας. — Quintilien, III, 3, 11 ; V, 3 ; VIII, 3. — Orelli, *Onomasticon Tullianum*, au mot Hermagoras. — Westermann, *Geschichte der Beredtsamkeit*, 81, 83. — G. Piderit, *De Hermagora rhetore Commentatio*; Hersfeld, 1839, in-4°.

HERMAGORAS CARION, rhéteur grec, vivait vers 30 avant J.-C. Il enseigna la rhétorique à Rome avec Cecilius sous Auguste. Il était disciple de Théodore de Gadare. On ignore si ce fut lui ou son homonyme de Temnos qui discuta à Rhodes avec Pompée *Sur la recherche universelle* (Περὶ τῆς καθ' ὅλου ζητήσεως). Suidas a confondu ces deux Hermagoras. Y.

Quintilien, III, 1. — Plutarque, *Pompeius*, 42.

HERMAGORAS d'*Amphipolis*, philosophe stoïcien, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Il fut l'esclave, puis l'affranchi de Zénon. Suidas le mentionne sans détails biographiques, et cite les titres de quelques-uns de ses ouvrages, qui sont complétement perdus aujourd'hui. Y.

Suidas, au mot Ἑρμαγόρας.

* **HERMAN** (*Guillaume*), le premier trouvère connu en langue romane du nord de la France, naquit à Valenciennes, sur la fin du onzième siècle, et mourut dans le courant du douzième. De puissants protecteurs favorisèrent ses premiers pas dans la carrière des lettres. De ce nombre étaient : l'impératrice Mathilde, fille du duc de Normandie, Henri Ier, roi d'Angleterre, et d'Alix de Brabant; puis Guillaume, prieur de Kenilworth; enfin, Alexandre, évêque de Lincoln.

Les relations du trouvère avec ce prélat et son séjour présumé dans son évêché ont fait croire qu'il était de race anglo-normande. C'est du moins là l'opinion de l'abbé de La Rue, dans ses *Essais historiques sur les bardes, jongleurs*. Cette opinion est renversée par un aveu même d'Herman, qui, comme Froissart, se fait gloire dans ses écrits d'être de la noble et franque ville de Valenciennes : *Nis suis Valenciennes, Herman m'apièle ton*. Un philologue érudit, M. Arthur Dinaux, dit « qu'on peut considérer Herman comme un homme considérable en raison des œuvres qu'il a laissées; ses compositions, nombreuses et importantes, sont aussi remarquables par la pensée que par la forme. Ses contemporains et même ses successeurs, qui ont eu l'avantage de l'avoir pour modèle, ne sont que des rimeurs, tandis que lui est véritablement poëte; cependant, tout en s'abandonnant à une certaine naïveté d'expression inhérente à son siècle, il ne fit pas un seul vers que le théologien le plus orthodoxe ne pût approuver hautement, règle qui ne fut pas toujours observée par les autres trouvères, généralement un peu trop délurés. Aussi les copies des œuvres d'Herman ont-elles été assez répandues, et tandis que les chansons, contes et fabliaux de ses impertinents confrères étaient expulsés des librairies des couvents, les vers du prêtre valenciennois y trouvaient un asile assuré et un accueil sympathique qui a beaucoup aidé à leur conservation. » Plusieurs des poëmes d'Herman existent en manuscrit dans la Bibliothèque impériale de Paris, dans celles de Chartres et de Lille. Seulement on dit que ces poëmes ne sont pas tous tels qu'ils sortirent de sa plume, et qu'ils ont été çà et là altérés ou rafraîchis par les copistes. Cependant ils sont généralement remarquables par leur naturel et leur naïveté, et c'est, avec leur ancienneté, la qualité qui les distingue le plus. En voici la nomenclature : *Genesis*, dans les manuscrits de la bibliothèque Harléienne, nº 122 : dans cette composition, qui sert en quelque sorte d'introduction à la suivante, l'auteur donne en quelques mots le peu de renseignements qu'on ait sur sa personne; — *Le Livre de la Bible*, histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, en vers français, ms. de la Bibliothèque impériale, nº 7,986; réuni au *Genesis*, *Le Livre de la Bible*, il porte dans certains manuscrits le nom de *Livre de Sapience*; — *De l'Assumption Nostre-Dame*, poëme libellé dans certains manuscrits sous le nom de *Mort de la Vierge et sa Sepulture dans la vallée de Josaphat par les douze apôtres*; Bibliothèque imp., nºs 2,560 et 7,534 ; biblioth. harleienne, nº 222; bib. de Lille, nº 11; — *Vie de Tobie*, ms. nº 2,560, Bibl. imp.; — *Les Joies de Notre-Dame*, nº 2,560, id.; — *Les trois Mots de l'évêque de Lincoln*, nº 2,560, id.; — *De saint Alexis*, ms. nº 7,986, in-4° à deux colonnes, id.; — *Del Licorne et del Serpent*, ms. 7,986, in-4°, id.; — *Histoire de la Magdeleine à Marseille, ses prédications et ses miracles*, ms. nº 2,560, id.; — *Le Dit de Vérité et Justice; histoire des sibylles*; — *Les Miracles de Nostre-Dame, d'un prêtre, d'usurier et d'une vieille*; — *La Vie de sainte Agnès*; — *La Passion de Jésus-Christ et histoire du précieux sang*; — *La Vie de saint Sébastien*; — *La Vie de saint Jehan*. Z. PIERART.

Archives du nord de la France et du midi de la Belgique, t. III, 3e liv., 3e série. — Paulin Paris, *Analyse des manuscrits français de la Bib. impériale*. — *La Vie du très-valeureux comte d'Artois et de sa femme, fille du comte de Boulogne*; Paris, 1837, in-4°. — Arthur Dinaux, *Trouvères et Jongleurs du nord de la France*. — De La Rue, *Essais hist. sur les Bardes et Trouvères anglo-normands*, t. II, p. [illegible].

HERMAN (*François-Antoine*), diplomate français, né le 30 mars 1758, à Schelestadt, mort à Paris, le 29 septembre 1837. Il appartenait à une ancienne famille de l'Alsace. Son père, procureur général au conseil souverain d'Alsace, plus tard membre de l'assemblée des notables et de l'Assemblée nationale, le destina à la magistrature. Mais, admis dans l'intimité du maréchal de Castries, ministre de la marine, dont dépendaient alors les consulats, il fut nommé consul général à Londres. Sa correspondance parut d'un tel intérêt qu'elle dut être communiquée à Louis XVI, qui demanda qu'à l'avenir elle fût lue au conseil. Deux mémoires que Herman adressa sur les affaires des Indes et sur la traite des noirs furent surtout remarqués. A l'approche de la famine qui précéda la révolution, le roi chargea directement Herman d'acheter de grandes quantités de grains, mission qu'il remplit avec zèle. Après la chute de la monarchie, il fut remplacé dans ses fonctions, et ses amis lui conseillèrent de ne pas rentrer en France. Dans l'exil Louis XVIII l'employa à diverses négociations. En 1801 Herman revint dans sa patrie. Napoléon le fit d'abord surveiller; mais, rassuré sur ses intentions, il lui demanda son concours, et l'envoya comme premier secrétaire d'ambassade à Madrid, où bientôt, chargé d'affaires, il négocia un traité qui enchaîna pour ainsi dire l'Espagne à la France. Un différend s'étant élevé entre la France et le Portugal, Herman réussit à l'aplanir, et il partit ensuite pour Lisbonne comme consul général. Pendant la domination française en Portugal, Herman se trouva investi à la fois des attributions de ministre des finances et de ministre de l'intérieur. Il eut en cette qualité à lever d'énormes contributions sur ce pays pour subvenir aux besoins de l'armée. De retour en France après l'évacuation du Portugal, Herman fut envoyé en Prusse pour recevoir du cabinet de Berlin des denrées coloniales confisquées sur le commerce anglais dans la Baltique jusqu'à concurrence d'une somme de 20 millions à valoir sur la contribution de guerre imposée à la Prusse. Napoléon le nomma ensuite consul général à Kœnigsberg. Il voulait l'emmener avec lui en Russie; mais Herman, qui avait peu de confiance dans cette expédition, déclina cet honneur. La

Restauration s'empressa d'appeler Herman au conseil d'État. Lorsqu'en 1821 le duc de Montmorency reçut le portefeuille des affaires étrangères, il fit nommer Herman sous-secrétaire d'État pour ce département. Le duc de Montmorency ayant quitté le ministère à son retour du congrès de Vérone, Herman le suivit dans la retraite, ne gardant que le titre de conseiller d'État en service extraordinaire. Il a publié sous l'anonyme : *Résultat de la Politique de l'Angleterre dans ces dernières années;* Paris, 1803 : c'est la traduction d'un discours de M. Trueman à la chambre des communes; — *Observations sur les discours prononcés dans la chambre des communes le* 14 *avril* 1823, *par M. Canning, et sur les dernières négociations qui ont eu lieu entre la France et l'Angleterre relativement à l'Espagne;* Paris, 1823; — *De l'état actuel de l'Espagne et de ses colonies considéré sous le rapport des intérêts politiques et commerciaux de la France et des autres puissances de l'Europe;* Paris, 1824. J. V.

Nécrologie dans *Le Moniteur*, num. du 4 octobre 1837, p. 2179.

* **HERMAN** (*Antoine-Édouard*), homme d'État français et sénateur, fils du précédent, né à Londres (Angleterre), le 23 avril 1785. Il fut successivement sous-préfet de Brest, préfet du département des Landes (Mont-de-Marsan) (19 juin 1822), de l'Aisne (Laon) (8 janvier 1823), de l'Indre (Châteauroux) (3 juin 1823), des Ardennes (Mézières) (le 11 août de la même année), enfin du Gard (12 novembre 1828). Il cessa ces fonctions en 1830, et devint plusieurs années après chef de section, puis chef de division au ministère de l'intérieur, chargé de l'administration générale et départementale. Il fut nommé secrétaire général du ministère de l'intérieur le 4 juillet 1848, et fut élu membre du conseil d'État en juillet 1849. Membre de la commission consultative nommée par décret du 13 décembre 1851, il entra au conseil d'État (section de l'intérieur) en janvier suivant. L'empereur l'a appelé à siéger au sénat le 8 septembre 1856. SICARD.

Biographie des Préfets; 1826. — *Biographie générale des Membres du Sénat, du Conseil d'État et du Corps législatif*; 1852.

HERMAN DE SAINTE-BARBE. *Voy.* HÉRIS.

* **HERMANARIC** ou **ERMÉRIC**, roi des Goths, fils de Gébérich, né vers 266 après J.-C., mort vers 376. Il appartenait à la noble race des Amales. Il régna avec gloire, et Jornandès le compare à Alexandre le Grand. Suivant cet historien, il soumit les peuples les plus belliqueux du Septentrion, les Scythes, les Thuides de l'Aünx, les Vasinabronkes, les Mérens, les Mordemsimnis, les Caris, les Rokes, les Tadzans, les Athuals, les Navegos, les Bubegentes, les Coldes. Il est impossible d'indiquer avec exactitude les pays modernes qui étaient occupés par ces nations. On pense que la domination d'Hermanaric s'étendit sur presque toute la Russie méridionale, la Lithuanie, la Courlande et les pays compris entre le Pont-Euxin et la mer Baltique, depuis l'embouchure du Borysthène, jusqu'au golfe de Finlande. Après avoir réuni sous son autorité les peuplades gothiques indépendantes, il tourna ses armes contre les Hérules, que leur agilité et leur habileté dans le maniement des armes avaient rendus fameux, et contre les Vendes ou Vénèdes, qui étaient plus redoutables par leur nombre que par leur courage. Il subjugua ensuite les Æstriens ou Esthiens, qui habitaient sur les rivages de l'Océan germanique. Il paraît qu'Hermanaric, content d'avoir forcé ces différents peuples à reconnaître sa suzeraineté, leur laissa leurs rois particuliers et leur forme de gouvernement, en sorte qu'on ne peut le regarder que comme le chef d'une confédération puissante. Selon Jornandès, toutes les peuplades germaniques et scythiques reconnaissaient son autorité. Il y a sans doute de l'exagération dans cette assertion de l'historien des Goths, mais il est incontestable qu'Hermanaric éleva sa nation à un degré de puissance qu'elle n'atteignit plus depuis.

Depuis bien des années Hermanaric gouvernait avec gloire les tribus gothiques, et, si l'on en croit Jornandès, il avait atteint l'âge de cent-dix ans lorsque les Huns envahirent le territoire des Goths. Au moment de marcher contre ces redoutables ennemis, le vieux roi tomba sous les coups de deux de ses vassaux. « Voici à quelle occasion, dit Jornandès : Le mari d'une femme nommée Sanielh, de la nation des Roxolans, l'ayant perfidement abandonné, le roi, transporté de fureur, commanda qu'on attachât cette femme à des chevaux sauvages, dont on excita encore la fougue, et qui la mirent en lambeaux. Ses frères, Ammius et Sarus, pour venger sa mort, frappèrent de leur glaive Hermanaric au côté, et depuis cette blessure celui-ci ne fit plus que traîner dans un corps débile une vie languissante. » Accablé de souffrances et désespérant de résister aux Huns, il se tua. Withimir, son successeur, fut vaincu et tué dans une bataille contre ces barbares, et Hunnimund, fils d'Hermanaric, se soumit à leur puissance. Z.

Jornandès, 23, 24. — Ammien Marcellin, l. XXXI, c. 3.

HERMANFRED, roi de Thuringe, assassiné en 530. Fils aîné de Bazin, il partagea avec ses deux frères, Badéric et Berthaire, l'héritage paternel. Sa femme, nièce du grand Théodoric, habituée à voir passer la couronne sur la tête des aînés, lui reprocha de se contenter d'un trône divisé. Un jour il trouva la table couverte à moitié seulement. Comme il en demandait la raison à sa femme : « Tu te plains, lui dit-elle, de n'avoir que la moitié d'une table, et tu ne te plains pas de n'avoir que la moitié d'un royaume! » Stimulé par ce reproche, Hermanfred poignarda Berthaire, et de concert avec le roi franc Thierri,

il fit massacrer Badéric. Resté seul roi des Thuringiens, il refusa de payer à Thierri le prix convenu. Le roi franc s'associa avec son frère Clotaire, et tous deux envahirent, en 528, le territoire des Thuringiens, qui furent vaincus dans deux batailles. Hermanfred s'était dérobé par la fuite à la poursuite des vainqueurs. Thierri l'invita à une conférence, et feignit de se réconcilier avec lui. Il le conduisit à Tolbiac, et comme ils se promenaient ensemble sur les remparts de cette ville, quelqu'un saisissant Hermanfred par derrière, le précipita en bas des murs. Thierri protesta qu'il était étranger à la mort du roi de Thuringe; mais il ne s'empressa pas moins de recueillir les fruits du crime, en faisant égorger tous les enfants d'Hermanfred qui tombèrent entre ses mains. Les autres se réfugièrent en Italie, auprès de leur oncle Théodat. La Thuringe fut réunie à la monarchie des Francs. **Z.**

Grégoire de Tours l. III, ch. 4 8.

HERMANN *Contractus* (1), historien allemand, né le 18 juillet 1013, mort le 24 septembre 1054. Il était de la famille des comtes de Veringen. Dès l'âge de sept ans il fut envoyé à l'école du monastère de Saint-Gall. Il y étudia avec une ardeur constante, malgré sa santé délabrée, toutes les diverses branches de la science de son temps. Ses connaissances en astronomie avaient fait croire à Trithème qu'Hermann les avait puisées directement dans les ouvrages des Arabes; mais, rien n'établissant qu'il connût la langue de ces derniers, il est à présumer qu'il n'a pu se servir que des traductions latines des traités d'astronomie arabes. Il s'occupait aussi de travaux mécaniques, et construisait des horloges et des instruments de musique. A l'âge de trente ans, il prit l'habit religieux dans le célèbre couvent de Reichenau, situé dans une île du lac de Constance. Tant que sa faible constitution le lui permit, il se dévoua à l'instruction des jeunes novices. On a de lui une *Chronique*, commençant avec notre ère et allant jusqu'en l'an 1054; la première édition en fut donnée par Sichard, sous le titre inexact de *Chronicon de sex Mundi Ætatibus*; Bâle, 1525, in-fol.; le texte en est tantôt interpolé, tantôt très-incomplet; il fut reproduit dans la *Collectio Scriptorum* de Pistorius. La deuxième édition, publiée par Urstisius, dans le tome Ier de ses *Scriptores Rerum Germanicarum*, ne contient qu'un extrait de l'ouvrage d'Hermann, rédigé par Bernoldus. La troisième édition, donnée par Canisius, dans le tome III de ses *Lectiones antiquæ*, fut publiée d'après un manuscrit très-défectueux du quinzième siècle. Les éditions qui se trouvent dans le tome XI de la *Bibliotheca Patrum Coloniensium* et dans le tome XVIII de la *Bibliotheca Patrum Lugdunensium* ne sont pas meilleures que les précédentes. Enfin, Ussermann fit paraître le véritable texte du *Chronicon* de Hermann, d'après un manuscrit du onzième siècle, Saint-Blaise, 1790-1792, 2 vol. in-4°. Depuis lors une nouvelle édition, encore meilleure, a paru dans le tome VII des *Monumenta Germaniæ* de Pertz. Cette chronique, écrite d'un style assez pur, est rédigée avec beaucoup de soin, d'après des sources très-complètes. Elle est de la plus haute importance pour l'histoire de la fin du dixième siècle et pour celle de la première moitié du onzième; Bernoldus l'a continuée jusqu'à l'an 1100. — On a encore de Hermann : *De Mensura Astrolabii*, et *De Utilitatibus Astrolabii*, publié dans le tome III du *Thesaurus Anecdotorum* de Pez; — *De Monochordo*; dans le tome VI des *Scriptores ecclesiastici de Musica* de Gerbert; — *De octo Vitiis principalibus*; un manuscrit s'en trouve à la bibliothèque de Munich. — Hermann avait aussi écrit des poëmes historiques sur les exploits des empereurs Conrad II et Henri III. Selon Trithème, les hymnes *Salve, Regina*, et *Alma Redemptoris Mater* auraient été composées par Hermann. **E. G.**

Bertholdus, *Vita Hermanni*; dans le t. III des *Antiquitates Italiæ* de Muratori et dans le t. I du *Prodromus Germaniæ sacræ* de Ussermann. — Schönhut, *Chronik des Klosters Reichenau*. — Gundling, *Gundlingiana*, t. I. — Pertz, *Archiv für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. III. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

* **HERMANN Ier**, comte palatin de Saxe et landgrave de Thuringe, mort le 26 avril 1215, à Gotha. Neveu de l'empereur Frédéric Ier, il succéda en 1190 dans le landgraviat de Thuringe à Louis III, son frère, et eut comme lui des démêlés avec Henri le Lion (*voir* ce nom) et l'archevêque Conrad de Mayence. En 1198, la double élection des deux rois des Romains, Philippe de Souabe et Othon de Brunswick, ayant causé un schisme dans l'Empire, Hermann prêta serment de fidélité à Philippe. Plus tard il se tourna du côté d'Othon, et se lia avec Przemislas-Ottocare, roi de Bohême, pour s'opposer à Philippe, qui avait fait une irruption en Thuringe, et qui le força enfin à lui faire un nouveau serment de fidélité. Pendant plusieurs années il flotta entre les deux compétiteurs. Enfin, l'an 1210, Othon ayant été excommunié par le pape Innocent III, il vota dans une assemblée tenue dans la ville de Bamberg pour la déposition d'Othon en faveur de Frédéric de Sicile. Cette décision attira de grands malheurs sur le landgraviat de Thuringe. Hermann Ier figure dans l'histoire comme protecteur des belles-lettres. Les meilleurs minnesingers de l'Allemagne, Henri de Veldecke, Wolfram d'Eschenbach, Walther von der Vogelweide ont vécu à sa cour et ont chanté ses louanges. Ce fut sous son règne qu'eut lieu (1207) la lutte des poëtes allemands connue sous le nom de *la guerre de la Wartbourg*. **V—r.**

Ecard, *Hist. gen. Princ. Sax.* — Hagen, *Lit. Grundriss zur Geschichte der deutschen Poesie*.

HERMANN *Dalmate* ou *Secundus*, orientaliste du douzième siècle, tirait probablement

(1) Ce surnom fait allusion à l'état paralytique de Hermann, qui dès sa première jeunesse ne pouvait se mouvoir sans aide.

·emier surnom du pays où il était né. Il Robert de Retines dans ses voyages en ·, en Grèce et en Asie. Ils s'arrêtèrent nps en Espagne, où ils étudièrent l'astro·t les sciences exactes. Sur l'invitation de le Vénérable, ils traduisirent le Coran à l'un Arabe ou Juif converti, nommé maître . Cette traduction parut à Bâle, 1543. L'édicatoire porte le nom seul de Robert de s; mais la collaboration d'Hermann ne pas douteuse. On lui attribue en outre raison : *De Statu Sarracenorum*, petit qui accompagne ordinairement la traduc· *Coran*; — une version du *Planisphère* ·lémée, terminée à Toulouse, en 1143, t le manuscrit se trouve à la Bibliothèque ale de Paris. L—z—E.

·nnaire historique; 1822. — *Catalogue de la ·èque impériale*.

·MANN dit *l'Allemand*, traducteur, vivait 0 à Tolède. On lui doit une version latine *·thique*, de la *Poétique* et de la *Rhétori*· Aristote faite d'après l'arabe et imprimée ·rd à Venise, en 1481-1483. Le manus· cette version se trouve à la Bibliothèque ·ale de Paris. R. L.

·ain, *Recherches sur les anciennes versions la· ·Aristote*. — Ersch et Gruber, *Allg. Encykl.*

·ERMANN *Damen* ou mieux *der Damen*, ·inger du treizième siècle, ainsi appelé sans du lieu de sa naissance, *Dahme*, petite ·tuée sur la rivière du même nom, un des ·ts de la Sprée. Un mot de Frauenlob, qui · contemporain, caractérise parfaitement ·oete : « Hermann der Damen, s'écrie le de Mayence, *ce vase de louanges* (*das ·s·s*) ! » Et en effet Hermann semble avoir ·a vie à louer : il loua beaucoup de princes seigneurs (entre autres les princes de ·bourg et le duc de Schleswig, Waldemar, · 1312) ; il loua une foule de minnesingers, ·r, Walther, Nithart, Marner, Otterdin· ·olfram, Klingsor, qui avaient cessé de ·Meisner et Konrad qui de son temps chan· ·ncore. Il loua surtout Dieu et la Vierge : un ·nombre de ses chansons sont des hymnes ·Les dames seules n'eurent qu'une part ·re à ses louanges, et peu de minnesingers ·ent moins l'amour (*Minne*). Il ne nous ·lus rien dit de sa vie, si ce n'est qu'il erra ·ps, et que dans sa jeunesse il fit comme ·ller : personnage inconnu, peut-être al·· ? « qui aurait joué Metz, Trèves et ·e contre un verre de bière ». La versi· ·d'Hermann der Damen est savante, son ·e varié et harmonieux ; son dialecte est ·e la haute Saxe. Ses poésies nous ont été ·ées dans le manuscrit d'Iéna. A. P.

·ocen, *Museum für altdeutsche Lit. und Kunst*, · 131. — Hagen, *Minnesinger*, tome IV.

·ERMANN (*Philippe*), peintre verrier du ·ième siècle, mort à Metz, en mars 1392, · dans la cathédrale de Metz, qu'il avait embellie, était demeuré complétement inconnu, lorsque nous avons découvert son épitaphe, qui donne l'époque où il vivait (1) : Hermann appartenait à cette célèbre école allemande remarquable par la simplicité de ses lignes et par l'heureuse application de ses teintes plates. Il composa la grande porte (*li grant ost*) de la cathédrale de Metz, plus belle par son ensemble que par ses détails, et plusieurs panneaux de la nef principale du même édifice qui portent à la base de chaque panneau les initiales de ses noms : P. H. Ces panneaux ont trois mètres d'élévation ; les personnages, plus grands que nature, sont d'un style noble et d'une exécution aussi ferme que gracieuse et naïve. Émile Bégin.

Émile Bégin, *Hist. de la Cathédrale de Metz*, t. I, p. 157, 161, 165, 178.

HERMANN (*Paul*), botaniste allemand, né à Halle, le 30 juin 1646, mort à Leyde, le 29 janvier 1695. Il étudia la médecine à Leipzig, prit le grade de docteur à Padoue et partit ensuite pour Batavia en qualité de médecin de la Compagnie hollandaise. Après un séjour de huit années aux Indes orientales, il revint en Europe, et obtint en 1679 une chaire de professeur à l'université de Leyde, qu'il occupa jusqu'à sa mort. On doit à Hermann la description de beaucoup de végétaux des Indes, inconnus avant lui, ainsi qu'une meilleure classification, d'après la méthode de Morison. En récompense des services qu'il a rendus à la botanique, Linné a donné le nom d'*hermannia* à un genre de plantes de la famille des buttnériacées. On a de Hermann : *Horti academici Lugduno-Batavi Catalogus, exhibens plantarum nomina, quibus ab anno* 1681 *ad* 1686 *hortus fuit instructus, ut et plurimarum descriptiones et icones*; Leyde, 1687, in-8°; réimprimé sous le titre *Index plantarum quæ in horto Leidensi aluntur*; Leyde, 1720; — *Paradisus Batavus, continens plus centum plantas ære incisas et descriptionibus illustratas. Accessit catalogus plantarum quas pro tomis nondum editis delineandas curaverat*; Leyde, 1698, in-4°, et 1705, in-4°, publié par Guillaume Sherard; — *Lapis lydius Materiæ Medicæ*; Leyde, 1705; publié par Chrétien-Louis Welsch; — *Cynosura Materiæ Medicæ, seu brevis et succincta methodus notitiam simplicium medicamentorum comparandi nova, ab interna partium constitutione desumpta*; Strasbourg, 1710, publié par J.-S. Henninger; — *Floræ Lugduno-Batavæ Flores*; Leyde, 1690, ouvrage dans lequel L. Zumbach a développé la méthode de Hermann. Dr L.

(1) Ci : devant : gist : maistre : Hermann :
Il : valairen : de : Munster : en Walstefoul : qui
fist : li grant : ost : de : sciences
qui : morut : lou : ior : de : feste :
Nostre : Dame : en : Mierz :
L : MCCCLXXX et XII : ans :
priais : por : li.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — *Acta Erudit.*, 1699, p. 39. — *Biographie médicale*.

HERMANN (*Jacques*), mathématicien allemand, né à Bâle, le 16 juillet 1678, mort dans cette même ville, le 11 juillet 1733. Il étudia les mathématiques sous la direction des Bernoulli, et débuta dans la carrière scientifique par l'ouvrage : *Responsio ad V. C. Bernh. Nieuwentyt Considerationes secundas circa calculi differentialis principia*; Bâle, 1700; dans lequel il soutint Leibnitz contre Nieuwentyt. Cet écrit lui valut la protection de Leibnitz, et lui fit avoir en 1707 la chaire de mathématiques à Padoue. Hermann l'occupa jusqu'en 1713, se rendit alors à Francfort, et vint de là à l'Académie de Saint-Pétersbourg, où il enseigna jusqu'en 1731 les mathématiques supérieures. Il passa les deux dernières années de sa vie dans sa ville natale. Les Académies de Bologne, celles de Berlin, de Saint-Pétersbourg et de Paris le comptèrent parmi leurs membres. On a de lui : *Phoronomia, sive de viribus et motibus corporum solidorum et fluidorum libri duo*; Bâle et Amsterdam, 1715, in-4°; — *Abrégé des Mathématiques*; Saint-Pétersbourg, 1728-1730, ouvrage fait en commun avec De Lisle; — *Méthode de trouver l'orbite des planètes en supposant que leurs forces centrales sont en raison réciproque des carrés de leurs distances*, etc.; dans le *Giornale de' Litterati*, t. II, p. 447, et t. V, p. 312; — *Méthode facile de déterminer la loi des forces centrales*; ibid., t. XIII, p. 321; — plusieurs *Mémoires* dans les *Acta Erudit. Lips.*; dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg*, etc., etc. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — Chauffepié, *Dictionnaire*. — *Éloge de Hermann*; dans le *Mercure suisse*, octobre 1733. — *Acta Eruditorum Lips.*, 1735, avril, p. 383. — *Athenæ Rauracæ*.

HERMANN (*Jean*), médecin et naturaliste français, né à Barr, le 31 décembre 1738, mort le 8 octobre 1800, d'un père qui y exerçait les fonctions de pasteur de l'Église réformée. Il étudia la médecine à Strasbourg, et fut reçu docteur après avoir publié, le 13 mai 1762, une dissertation sur l'histoire naturelle du *cardamomum* et, le 23 juin 1763, une thèse sur le genre *rosa*. Il se voua d'abord à la carrière de l'enseignement, et fut nommé le 19 novembre 1765 professeur extraordinaire de médecine. Dix ans plus tard, le 12 septembre 1778, il obtint la chaire de philosophie, et le 24 janvier 1784 il succéda à Spielmann dans la chaire d'histoire naturelle médicale. La loi du 14 frimaire an III, qui créait en France trois écoles de médecine, dont une à Strasbourg, l'institua près de cette faculté professeur de botanique et de matière médicale, et le 19 ventôse an IV il fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale du Bas-Rhin. Le premier enseignement public de l'histoire naturelle donné à Strasbourg date de Hermann. Afin de mettre sous les yeux de ses auditeurs le plus grand nombre possible de pièces conservées, il créa peu à peu, pour son usage particulier, un musée et une bibliothèque, qui bientôt s'éleva à plus de dix-huit mille volumes, ouvrages relatifs à l'histoire naturelle et aux sciences qui s'y rattachent. Toute sa fortune fut employée à agrandir ces collections, et elles devinrent immenses. Le Jardin botanique, dont il était le directeur, prit une face nouvelle, et le nombre des plantes qu'il y cultiva s'éleva considérablement. Il raconte lui-même avec complaisance comment ayant été visité par le fameux terroriste Schneider, auquel il montrait ce qu'il possédait de plus rare dans le jardin, il fut brusquement interrompu par ce terrible visiteur dans l'énumération qu'il en faisait, par ces mots : — « Citoyen, ton jardin n'est plein que d'aristocrates ! » Il entendait parler de quelques orangers et de quelques palmiers d'assez belle venue, qui faisaient l'orgueil du botaniste : « Ce n'est pas là ce qu'il faut que tu cultives; c'est du chanvre pour habiller nos soldats et des pommes de terre pour les nourrir. » — Il existe encore au jardin plusieurs de ces aristocrates qui pourraient, s'ils parlaient, répéter ce propos, qui porte avec lui sa date.

Hermann était l'un des savants les plus laborieux de son époque, et ce qu'il a laissé de notes marginales sur ses livres pourrait paraître incroyable si l'on n'était encore à même de les montrer aux plus incrédules. Ces notes et ces dissertations inédites formeraient au moins vingt-cinq ou trente volumes in-8°. Les collections d'histoire naturelle d'Hermann, fort considérables à sa mort, sont devenues la propriété de la ville de Strasbourg et l'origine première de son musée d'histoire naturelle, musée d'une richesse telle qu'il peut rivaliser dans quelques-unes de ses parties avec celui de Paris. Sa bibliothèque existe encore dans son intégrité, comme annexe de la bibliothèque de l'Académie. Les ouvrages d'Hermann ont pour titre : *Wie vielerley Arten von Insekten giebt es, die den Urkunden und Büchern in Archiven und Bibliotheken schädlich sind*, etc. (Combien y a-t-il d'espèces d'insectes nuisibles aux chartes, aux livres, aux archives et aux bibliothèques? question proposée par l'Académie de Gœttingue); dans le *Magazin d'Hanovre*, 1774, 92, 93, 94, et Kruniz, *Œkonom. Encyclopædie*, t. VII, p. 328; — *Tabula Affinitatum Animalium, olim academico specimine edita, nunc uberiore commentario illustrata, cum annotationibus ad historiam naturalem animalium augendam facientibus*; Strasbourg, 1783, in-4°; — *Anweisung wie Naturalien zu sammeln, zuzubereiten, zu verpacken, und weit zu verschicken sind* (Sur la Manière de préparer et d'entasser des objets de l'histoire naturelle); Leipzig, 1788, in-8°; — *Etwas über die Corallen*. (Un mot sur les coraux); Strasbourg et Leipzig, dans *Neues Magazin für Frauenzimmer*, en avril 1788, in-8°; — *Coup d'œil sur le tableau de la nature*; Strasbourg, 1777, in-8° (ano-

nyme); réimprimé avec des addit. en 1796. Hermann a inséré en outre de nombreux articles dans plusieurs recueils périodiques : ils sont relatifs à la conchyliologie, aux pétrifications, au *Lemur Catta* de la classe des quadrumanes; au *Sternoptyx diaphana*, espèce curieuse de saumon; à l'helminthologie, aux madrépores, au bison, à la cigogne, aux tortues. Indépendamment de notes nombreuses relatives à l'histoire naturelle médicale et à la botanique, il a aussi fourni des notes aux livres XII et XXXIV de Polybe, ainsi qu'à l'édition des animaux d'Aristote de Le Camus. A. FÉE.

Th. Lauth, *Vie de Jean Hermann*; Strasbourg, 1801, in-8°.

HERMANN (*Jean-Frédéric*), naturaliste français, fils du précédent, né en 1768, mort en 1793, enlevé par la contagion d'un hôpital militaire où il servait en qualité de médecin. Instruit par son père, il avait publié en 1792 une bonne thèse sur l'ostéologie comparée. Un ouvrage de lui sur les insectes aptères, couronné en 1790 par la Société d'Histoire naturelle de Paris, parut en 1804, par les soins de Fréd.-L. Hammer, sous le titre de *Mémoire aptérologique*, in-fol., avec planches. Il a laissé en manuscrit une *Histoire des Araignées d'Alsace*, sur laquelle Walckenaër publia une notice dans le *Magasin encyclopédique*. J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Querard, *La France litteraire*.

HERMANN (*Jean-Frédéric*), écrivain français, frère de Jean Hermann, né à Barr, le 3 juillet 1743, mort à Strasbourg, le 20 février 1820. Ses etudes achevées à Strasbourg, où il fut reçu docteur en droit, il se chargea de l'éducation de deux seigneurs russes, le prince d'Askow et le comte Worontzof, et parcourut avec eux l'Allemagne, la Pologne, la France et l'Angleterre. De retour à Strasbourg, il devint échevin de cette ville en 1779, puis secretaire du conseil des Quinze. Nommé secrétaire greffier, et plus tard procureur de la commune en 1792, il fut proscrit en 1793. Arrêté, il resta en prison jusqu'au 9 thermidor. Élu député au Conseil des Cinq Cents en 1795 et en 1799, il s'y fit remarquer par une grande modération : il y parla en faveur des émigrés du Bas-Rhin, qui n'étaient, selon lui, que des ouvriers et de malheureux cultivateurs que la tyrannie et la terreur avaient forcés de s'expatrier. Dénoncé comme parent d'emigrés, il se vit menacé d'être exclu du conseil. Après le 18 brumaire, il fut nommé maire de Strasbourg et membre du conseil général de son département. Napoléon le décora en 1807; mais plus tard Hermann fut destitué pour avoir pris la défense de ses administrés contre les exigences du fisc. Appelé à l'enseignement du droit à la faculté de Strasbourg en 1806, il devint plus tard doyen de cette faculté. Il était en outre membre du directoire de la confession d'Augsbourg. On a de lui : *Projets de dispositions législatives pour la fixation et l'établissement des traitements des ministres des cultes chrétiens en France, et pour le maintien du prix des grains à un taux raisonnable*; Strasbourg, 1817, in-8°; — *Notices historiques, statistiques et littéraires sur la ville de Strasbourg*; Strasbourg, 1818-1819, 2 vol. in-8°, avec un plan. Il a fourni à la traduction française de la *Géographie* de Busching le chapitre qui concerne l'Alsace. J. V.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biog. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire*.

HERMANN (*Armand-Martial-Joseph*), révolutionnaire français, né à Saint-Pol (Artois), en 1759, guillotiné le 6 mai 1795. Son père était greffier des états de Blois, et lui fit donner une éducation distinguée. Hermann se fit recevoir avocat, débuta avec succès dans la carrière judiciaire, et devint substitut de l'avocat général du conseil général de l'Artois. Il se fit remarquer alors par des formes conciliantes et une certaine éloquence; il devint bientôt juge, et puis président du tribunal criminel du Pas-de-Calais. Robespierre, son compatriote, qui avait su l'apprécier, le fit alors venir à Paris, et le plaça dans la commission des administrations civiles, police et tribunaux. Hermann devint même ministre de l'intérieur, et tint quelque temps, par intérim, le portefeuille des affaires étrangères. Homme de bien jusque là, on ne sait par quelle raison il accepta la présidence du tribunal révolutionnaire. Dès lors sa vie n'est plus marquée que par une suite de meurtres juridiques, et il eut part à toutes les condamnations politiques prononcées par *son* jury exceptionnel. Marie-Antoinette, les hébertistes, les dantonistes, les royalistes, les ultra-révolutionnaires, les modérés furent successivement les victimes de son impassible cruauté : ce n'était pas un juge, c'était un *condamneur*. Après la chute de Robespierre, il fut arrêté, et bien qu'il se fût démis avant le 9 thermidor de son terrible ministère, le 6 mai 1795 il eut à répondre comme complice des terroristes. Il se défendit avec beaucoup de sang-froid et d'éloquence; il rejeta toute responsabilité du rôle qu'il avait dû jouer sur les législateurs eux-mêmes. Selon lui il n'avait été que l'instrument d'une volonté supérieure, ou plutôt de la volonté générale. Il eût peut-être échappé à une condamnation capitale si parmi les juges il ne s'était trouvé plusieurs amis de Danton, de Camille Desmoulins, de Hérault de Séchelles. Il fut envoyé à l'échafaud à la majorité d'une seule voix. Il avait trente-six ans. H. LESUEUR.

Le Moniteur universel, an II (1794) n°s 180, 314; an III, 221. — *Galerie historique des Contemporains* (1819). — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Thiers, *Histoire de la Révolution*, t. V, passim. — A. de Lamartine, *Histoire des Girondins*, t. IV-VIII.

HERMANN ou **HERRMANN** (*Christian-Gotthilf-Martin*), littérateur allemand, né à Erfurt, le 8 février 1765, mort à Weissensée, le 26 août 1823. Il étudia la théologie à l'univer-

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.* — *Acta Erudit.*, 1696, p. 80. — *Biographie médicale.*

HERMANN (*Jacques*), mathématicien allemand, né à Bâle, le 16 juillet 1678, mort dans cette même ville, le 11 juillet 1733. Il étudia les mathématiques sous la direction des Bernoulli, et débuta dans la carrière scientifique par l'ouvrage : *Responsio ad V. C. Bernh. Nieuwentyt Considerationes secundas circa calculi differentialis principia*; Bâle, 1700; dans lequel il soutint Leibnitz contre Nieuwentyt. Cet écrit lui valut la protection de Leibnitz, et lui fit avoir en 1707 la chaire de mathématiques à Padoue. Hermann l'occupa jusqu'en 1713, se rendit alors à Francfort, et vint de là à l'Académie de Saint-Pétersbourg, où il enseigna jusqu'en 1731 les mathématiques supérieures. Il passa les deux dernières années de sa vie dans sa ville natale. Les Académies de Bologne, celles de Berlin, de Saint-Pétersbourg et de Paris le comptèrent parmi leurs membres. On a de lui : *Phoronomia, sive de viribus et motibus corporum solidorum et fluidorum libri duo*; Bâle et Amsterdam, 1715, in-4°; — *Abrégé des Mathématiques*; Saint-Pétersbourg, 1728-1730, ouvrage fait en commun avec De Lisle; — *Méthode de trouver l'orbite des planètes en supposant que leurs forces centrales sont en raison réciproque des carrés de leurs distances*, etc.; dans le *Giornale de' Litterati*, t. II, p. 447, et t. V, p. 312; — *Méthode facile de déterminer la loi des forces centrales*; ibid., t. XIII, p. 321; — plusieurs *Mémoires* dans les *Acta Erudit. Lips.*; dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg*, etc., etc. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.* — Chauffepié, *Dictionnaire.* — *Éloge de Hermann*; dans le *Mercure suisse*, octobre 1733. — *Acta Eruditorum Lips.*, 1735, août, p. 383. — *Athenæ Rauraca.*

HERMANN (*Jean*), médecin et naturaliste français, né à Barr, le 31 décembre 1738, mort le 8 octobre 1800, d'un père qui y exerçait les fonctions de pasteur de l'Église réformée. Il étudia la médecine à Strasbourg, et fut reçu docteur après avoir publié, le 13 mai 1762, une dissertation sur l'histoire naturelle du *cardamomum* et, le 23 juin 1763, une thèse sur le genre *rosa*. Il se voua d'abord à la carrière de l'enseignement, et fut nommé le 19 novembre 1769 professeur extraordinaire de médecine. Dix ans plus tard, le 12 septembre 1778, il obtint la chaire de philosophie, et le 24 janvier 1784 il succéda à Spielmann dans la chaire d'histoire naturelle médicale. La loi du 14 frimaire an III, qui créait en France trois écoles de médecine, dont une à Strasbourg, l'institua près de cette faculté professeur de botanique et de matière médicale, et le 19 ventôse an IV il fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale du Bas-Rhin. Le premier enseignement public de l'histoire naturelle donné à Strasbourg date de Hermann. Afin de mettre sous les yeux de ses auditeurs le plus grand nombre possible de pièces conservées, il créa peu à peu, pour son usage particulier, un musée et une bibliothèque, qui bientôt s'éleva à plus de dix-huit mille volumes, ouvrages relatifs à l'histoire naturelle et aux sciences qui s'y rattachent. Toute sa fortune fut employée à agrandir ces collections, et elles devinrent immenses. Le Jardin botanique, dont il était le directeur, prit une face nouvelle, et le nombre des plantes qu'il y cultiva s'éleva considérablement. Il raconte lui-même avec complaisance comment ayant été visité par le fameux terroriste Schneider, auquel il montrait ce qu'il possédait de plus rare dans le jardin, il fut brusquement interrompu par ce terrible visiteur dans l'énumération qu'il en faisait, par ces mots : — « Citoyen, ton jardin n'est plein que d'aristocrates ! » Il entendait parler de quelques orangers et de quelques palmiers d'assez belle venue, qui faisaient l'orgueil du botaniste : « Ce n'est pas là ce qu'il faut que tu cultives; c'est du chanvre pour habiller nos soldats et des pommes de terre pour les nourrir. » — Il existe encore au jardin plusieurs de ces aristocrates qui pourraient, s'ils parlaient, répéter ce propos, qui porte avec lui sa date.

Hermann était l'un des savants les plus laborieux de son époque, et ce qu'il a laissé de notes marginales sur ses livres pourrait paraître incroyable si l'on n'était encore à même de les montrer aux plus incrédules. Ces notes et ces dissertations inédites formeraient au moins vingt-cinq ou trente volumes in-8°. Les collections d'histoire naturelle d'Hermann, fort considérables à sa mort, sont devenues la propriété de la ville de Strasbourg et l'origine première de son musée d'histoire naturelle, musée d'une richesse telle qu'il peut rivaliser dans quelques-unes de ses parties avec celui de Paris. Sa bibliothèque existe encore dans son intégrité, comme annexe de la bibliothèque de l'Académie. Les ouvrages d'Hermann ont pour titre : *Wie vielerley Arten von Insekten giebt es, die den Urkunden und Büchern in Archiven und Bibliotheken schädlich sind*, etc. (Combien y a-t-il d'espèces d'insectes nuisibles aux chartes, aux livres, aux archives et aux bibliothèques? question proposée par l'Académie de Gœttingue); dans le *Magazin d'Hanovre*, 1774, 92, 93, 94, et Kruniz, *Œkonom. Encyclopædie*, t. VII, p. 328; — *Tabula Affinitatum Animalium, olim academico specimine edita, nunc uberiore commentario illustrata, cum annotationibus ad historiam naturalem animalium augendam facientibus*; Strasbourg, 1783, in-4°; — *Anweisung wie Naturalien zu sammeln, zuzubereiten, zu verpacken, und weit zu verschicken sind* (Sur la Manière de préparer et d'entasser des objets de l'histoire naturelle); Leipzig, 1788, in-8°; — *Etwas über die Corallen.* (Un mot sur les coraux); Strasbourg et Leipzig, dans *Neues Magazin für Frauenzimmer*, en avril 1788, in-8° : — *Coup d'œil sur le tableau de la nature*; Strasbourg, 1777, in-8° (ano-

nyme); réimprimé avec des addit. en 1796. Hermann a inséré en outre de nombreux articles dans plusieurs recueils périodiques : ils sont relatifs à la conchyliologie, aux pétrifications, au *Lemur Catta* de la classe des quadrumanes; au *Sternoptyx diaphana*, espèce curieuse de saumon; à l'helminthologie, aux madrépores, au bison, à la cigogne, aux tortues. Indépendamment de notes nombreuses relatives à l'histoire naturelle médicale et à la botanique, il a aussi fourni des notes aux livres XII et XXXIV de Polybe, ainsi qu'à l'édition des animaux d'Aristote de Le Camus. A. Fée.

Th. Lauth, *Vie de Jean Hermann*; Strasbourg, 1801, in-8°.

HERMANN (*Jean-Frédéric*), naturaliste français, fils du précédent, né en 1768, mort en 1793, enlevé par la contagion d'un hôpital militaire où il servait en qualité de médecin. Instruit par son père, il avait publié en 1792 une bonne thèse sur l'ostéologie comparée. Un ouvrage de lui sur les insectes aptères, couronné en 1790 par la Société d'Histoire naturelle de Paris, parut en 1804, par les soins de Fréd.-L. Hammer, sous le titre de *Memoire aptérologique*, in-fol., avec planches. Il a laissé en manuscrit une *Histoire des Araignées d'Alsace*, sur laquelle Walckenaër publia une notice dans le *Magasin encyclopédique*. J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Querard, *La France littéraire*.

HERMANN (*Jean-Fréderic*), écrivain français, frère de Jean Hermann, né à Barr, le 3 juillet 1743, mort à Strasbourg, le 20 février 1820. Ses etudes achevées à Strasbourg, où il fut reçu docteur en droit, il se chargea de l'éducation de deux seigneurs russes, le prince d'Askow et le comte Worontzof, et parcourut avec eux l'Allemagne, la Pologne, la France et l'Angleterre. De retour à Strasbourg, il devint échevin de cette ville en 1779, puis secretaire du conseil des Quinze. Nommé secrétaire greffier, et plus tard procureur de la commune en 1792, il fut proscrit en 1793. Arrêté, il resta en prison jusqu'au 9 thermidor. Élu député au Conseil des Cinq Cents en 1795 et en 1799, il s'y fit remarquer par une grande modération : il y parla en faveur des émigrés du Bas-Rhin, qui n'etaient, selon lui, que des ouvriers et de malheureux cultivateurs que la tyrannie et la terreur avaient forcés de s'expatrier. Dénoncé comme parent d'emigrés, il se vit menacé d'être exclu du conseil. Après le 18 brumaire, il fut nommé maire de Strasbourg et membre du conseil général de son département. Napoléon le décora en 1807; mais plus tard Hermann fut destitué pour avoir pris la défense de ses administrés contre les exigences du fisc. Appelé à l'enseignement du droit a la faculté de Strasbourg en 1806, il devint plus tard doyen de cette faculté. Il était en outre membre du directoire de la confession d'Augsbourg. On a de lui : *Projets de dispositions legislatives pour la fixation et l'etablissement des traitements des ministres des cultes chrétiens en France, et pour le maintien du prix des grains à un taux raisonnable*; Strasbourg, 1817, in-8°; — *Notices historiques, statistiques et littéraires sur la ville de Strasbourg*; Strasbourg, 1818-1819, 2 vol. in-8°, avec un plan. Il a fourni à la traduction française de la *Géographie* de Busching le chapitre qui concerne l'Alsace. J. V.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biog. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire*.

HERMANN (*Armand-Martial-Joseph*), révolutionnaire français, né à Saint-Pol (Artois), en 1759, guillotiné le 6 mai 1795. Son père était greffier des états de Blois, et lui fit donner une éducation distinguée. Hermann se fit recevoir avocat, débuta avec succès dans la carrière judiciaire, et devint substitut de l'avocat général du conseil général de l'Artois. Il se fit remarquer alors par des formes conciliantes et une certaine éloquence; il devint bientôt juge, et puis président du tribunal criminel du Pas-de-Calais. Robespierre, son compatriote, qui avait su l'apprécier, le fit alors venir à Paris, et le plaça dans la commission des administrations civiles, police et tribunaux. Hermann devint même ministre de l'intérieur, et tint quelque temps, par intérim, le portefeuille des affaires étrangères. Homme de bien jusque là, on ne sait par quelle raison il accepta la présidence du tribunal révolutionnaire. Dès lors sa vie n'est plus marquée que par une suite de meurtres juridiques, et il eut part à toutes les condamnations politiques prononcées par son jury exceptionnel. Marie-Antoinette, les hébertistes, les dantonistes, les royalistes, les ultra-révolutionnaires, les modérés furent successivement les victimes de son impassible cruauté : ce n'était pas un juge, c'était un *condamneur*. Après la chute de Robespierre, il fut arrêté, et bien qu'il se fût démis avant le 9 thermidor de son terrible ministère, le 6 mai 1795 il eut à répondre comme complice des terroristes. Il se défendit avec beaucoup de sang-froid et d'éloquence; il rejeta toute responsabilité du rôle qu'il avait dû jouer sur les législateurs eux-mêmes. Selon lui il n'avait été que l'instrument d'une volonté supérieure, ou plutôt de la volonté générale. Il eût peut-être échappé à une condamnation capitale si parmi les juges il ne s'était trouvé plusieurs amis de Danton, de Camille Desmoulins, de Hérault de Séchelles. Il fut envoyé à l'échafaud à la majorité d'une seule voix. Il avait trente-six ans. H. Lesueur.

Le Moniteur universel, an II (1794) n°s 180, 314; an III, 231. — *Galerie historique des Contemporains* (1819). — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Thiers, *Histoire de la Revolution*, t. V, passim. — A. de Lamartine, *Histoire des Girondins*, t. IV-VIII.

HERMANN ou **HERRMANN** (*Christian-Gotthilf-Martin*), littérateur allemand, né à Erfurt, le 8 février 1765, mort à Weissensée, le 26 août 1823. Il étudia la théologie à l'univer-

sité de Gœttingue, et enseigna depuis 1790 la philosophie à l'université de sa ville natale. Depuis 1803 jusqu'en 1816 il demeura à Heiligenstadt, où il occupa la place de surintendant général des affaires ecclésiastiques. De retour à Erfurt, il fut nommé doyen du ministère du culte et chargé de la direction du diocèse d'Erfurt. On a de lui : *Kant und Hemsterhuis in Rücksicht ihrer Definitionen der Schönheit, nebst einigen Einwürfen gegen Letzteren* (Comparaison des définitions que Kant et Hemsterhuis ont données du beau); Erfurt, 1792, in-8°; — *Anecdoti ad Historiam Erfurtensem pertinentes*; ibid., 1820. Depuis 1793 jusqu'en 1800, Hermann rédigea les *Annales scientifiques* d'Erfurt. R. L.

Neuer Nekrolog der Deutschen, Ire ann., livre II, p. 628-631.

HERMANN (*Jean-Godefroi-Jacques* DE), célèbre philologue allemand, né à Leipzig, le 28 novembre 1772, mort dans cette ville, le 31 décembre 1848. Il fit ses études sous la direction des philologues Ilgen et Reiz, fréquenta pendant plusieurs années les universites de Leipzig et de Iéna, et fut nommé, en 1798, professeur de philosophie et plus tard professeur d'éloquence et de poésie ancienne à l'université de Leipzig. Il fonda dans cette ville la Société Grecque, et dirigea depuis 1834 le Seminaire philologique. Décoré, en 1815, de l'ordre du Mérite civil, il obtint plus tard des lettres de noblesse. En 1835 il fut admis à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France, en qualité d'associé étranger. Hermann était le chef de cette école de philologues qui considèrent l'etude de la langue même comme l'objet principal de leurs travaux, tandis que l'ecole opposee, marchant plus directement sur les traces de Wolf, et dirigée aujourd'hui par Bœkh, ne voit dans l'étude des langues classiques qu'un moyen d'arriver à la connaissance de la philosophie, de l'histoire publique et privée, de toute la vie enfin de l'antiquité. Hermann n'a pas donné une exposition détaillée de son système. On trouve cependant ses principales opinions indiquées dans la preface des *Acta Societatis Græcæ, ed. A. Westermann et Funkhænel*, Leipzig, 1836, et dans le livre *Ueber Bœkhs Behandlung der griechischen Inschriften* (De la Manière dont Bœkh traite les inscriptions grecques), Leipzig, 1826, qu'il publia à l'occasion de sa polemique avec Bœkh et Ottfried Muller. Le grand merite de Hermann restera toujours d'avoir debrouille le chaos de la metrique des anciens et d'avoir introduit dans l'etude de la grammaire grecque des réformes importantes, qui ont exercé une influence salutaire sur les etudes grammaticales en general. « La tendance de Hermann, dit M. de Sinner, est beaucoup moins esthetique que grammaticale et critique. Fondateur des etudes grammaticales en Allemagne, il s'est mis à la tête d'une nombreuse école, à laquelle on a souvent reproché de négliger les connaissances archéologiques et historiques nécessaires pour l'intelligence complète des textes grecs. Comme appréciateur de l'art dans les compositions antiques, quelques-uns de ses adversaires ne lui ont pas trouvé cette finesse de goût et de tact nécessaire pour bien apprécier et analyser les chefs-d'œuvre des anciens. Vif et emporté dans les critiques qu'il faisait des travaux de ses contemporains, Hermann s'est suscité des querelles où l'on apportait de part et d'autre toute l'âpreté de la polémique. » On a de Hermann : *De Metris Græcorum et Romanorum Poetarum*; Leipzig, 1796; — *Handbuch der Metrik* (Manuel de Métrique); ibid., 1798; — *Metrorum quorumdam Mensura rhythmica*; ibid., 1815; — *Elementa Doctrinæ Metricæ*; ibid., 1816, et Glascow, 1817; — *Epitome Doctrinæ Metricæ*; Leipzig, 1818 et 1844; — *De Metris Pindari*, faisant partie de l'édition de *Pindare* de Heyne; Leipzig; 2e édit., 1817, 3 vol.; — *De Fundamento Juris puniendi*; Leipzig, 1793; — *De Poeseos Generibus*; ibid., 1794; — *Observationes criticæ in quosd. loc. Æschyli et Euripidis*; ibid., 1798; — une édition des *Nubes* d'Aristophane; Leipzig, 1799, et 1830; — une édition du *Trinummus* de Plaute; ibid., 1800; — *De emendanda Ratione Græcæ Grammaticæ; accedunt Herodiani aliorumque libelli nunc primum editi*; ibid., 1801; — une édition du *De Arte Poetica* d'Aristote; ibid., 1802; — *De Differentia Prosæ et Poeticæ Orationis*; ibid., 1803; — *Curæ Euripideæ, sive animadvers. criticæ in tragœd. hujus poetæ*; ibid., 1804; — une édition des *Orphica*; ibid., 1805; — une édition des œuvres suivantes d'Euripide : *Hercules furens et Bochæ, Hecuba, Supplices, Medea, Alcestes*; Leipzig; — une édition des *Hymni et Epigrammata* d'Homère; ibid., 1806; — *Observationes quædam de Græcæ Linguæ Dialectis*; ibid., 1807; — *De Mythologia Græcorum antiquissima*; ibid., 1807; une edition du *Lexicon* de Photius; ibid., 1808; — *De Dialecto Pindari Observationes*; ibid., 1809; — *De Cantico in Romanorum fabulis scenicis*; ibid., 1811; — *De Æschyli Glaucis*; ibid., 1812; — une édition de *Draconis Stratonicensis Liber de Metris*; ibid., 1812; — *De Legibus quibusdam subtilioribus sermonis Homerici*; ibid., 1813; — *De Versibus spuriis apud Æschylum*; ibid., 1814; — *De Choro Eumenidum Æschyli*; ibid., 1816; — *De Historiæ Græcæ Primordiis*; ibid., 1818; — *Briefe über Homer und Hesiodus* (Lettres sur Homere et Hesiode); Heidelberg, 1818 : en commun avec le philologue Creuzer; — *De Musis fluvialibus Epicharmi et Eumeli*; Leipzig, 1819; — *Ueber das Wesen und die Behandlung der Mythologie* (De la Mythologie et de la manière de l'etudier); ibid., 1819; — *De Compositione Tetralogiarum Tragicarum*;

ibid., 1819; — *De Æschyli Danaidibus;* ibid., 1820; — *Euripidis Fragmenta duo Pynenthontis e Codice Claremontano;* ibid., 1821; — *De Æschyli Niobe;* ibid., 1823; — *De Epitritis Doriis;* ibid., 1823; — une édition des *Tragœdiæ* de Sophocle; ibid., 1823; — *Spinozæ de Jure Naturæ Sententia denuo examinata*, quatre dissertations; Leipzig, 1824-1825; — *De Æschyli Heliadibus;* ibid., 1826; — *Opuscula:* cette collection réunit nombre de morceaux sur la métrique, les poëtes tragiques grecs, et qui pour la plupart avaient paru ou séparément ou dans des recueils académiques. Quelques-uns de ces travaux ont été cités plus haut; Leipzig, 1827-1830, 7 vol.; — *Libri IV de particula ἄν;* ibid., 1831; — une édition de *Plauti Bacchides;* ibid., 1845; — une édition de *Bion et Moschus*, publiée après la mort de Hermann; ibid., 1849; — une édition des *Tragédies et Fragments* d'Eschyle, publiée par le philologue M. Haupt, d'après des documents posthumes laissés par Hermann; Leipzig, 1852, 2 vol. R. Lindau.

Conv.-Lex. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*, article *Philologie*. — Jahn, *Gottfried Hermann, eine Gedächtnissrede;* Leipzig, 1849. — Freese, *De Hermanni Metrica Ratione;* Halle, 1829.

HERMANN (*Charles-Frédéric*), philologue allemand, né le 4 août 1804, à Francfort-sur-l'Oder, mort à Gœttingue, le 31 décembre 1855. Il étudia la philosophie aux universités de Heidelberg et de Leipzig, sous la direction de Creuzer, Godefroi Hermann et Spohn, obtint dès l'âge de vingt ans le grade de docteur en philosophie, et entreprit ensuite un voyage d'exploration archéologique en Italie. De retour en Allemagne, il entra dans la carrière de l'enseignement; et après avoir débuté comme agrégé à l'université de Heidelberg, il fut appelé, en 1832, à Marbourg, où il occupa pendant dix ans une chaire de philologie et où il exerça en outre les fonctions de conservateur de la bibliothèque universitaire et de directeur du séminaire philologique. Depuis 1842, il demeura à Gœttingue en qualité de professeur d'éloquence classique. Il dirigea l'organisation de l'école normale de cette ville, et y fonda un institut archéologico-numismatique. L'érudition et la sagacité dont il fit preuve dans ses ouvrages lui valurent une grande réputation, et son talent comme professeur attira autour de lui un auditoire nombreux et dévoué. Il mourut à l'âge de cinquante-et-un ans, profondément regretté, comme un des savants les plus distingués de l'Allemagne contemporaine.

Les travaux de Hermann ont embrassé un champ très-vaste. Il s'est occupé avec un égal succès de la vie publique et privée des Grecs, de la philosophie, mythologie et littérature des anciens, et a écrit sur ces diverses matières des ouvrages très-estimés, parmi lesquels nous citerons les suivants: *Specimen commentarii critici ad Plutarchi de Superstitione libellum;* Heidelberg, 1824; — édition critique du *De conscribenda Historia* de Lucien; Francfort, 1828; — *Quæstiones de Jure et Auctoritate Magistratuum apud Athenienses;* Heidelberg, 1829; — *Ueber das Verhæltniss der neuern speculativen Philosophie zur Klassischen Alterthumsforschung* (Des Rapports de la Philosophie spéculative moderne avec l'Archéologie classique); ibid., 1829; — *Progymnasmata ad Aristophanis Equites;* Marbourg, 1835; — *Quæstiones Œdipodeæ;* ibid., 1837; — *Vindiciæ Platonicæ;* ibid., 1839; — *Geschichte und System der Platonischen Philosophie* (Histoire et Système de la Philosophie de Platon); Heidelberg, 1839, 1[er] vol.; — *Antiquitates Laconicæ;* Marbourg, 1841; — *Lehrbuch der griechischen Antiquitæten* (Traité des Antiquités grecques); Heidelberg, 1841-1852, 3 vol.; 4[e] édition, 1855; — *Lectiones Persianæ;* Marbourg, 1842; — *Vortræge über Archæologie oder Geschichte der Kunst des Klassischen Alterthums* (Leçons d'Archéologie ou d'histoire de l'art de l'antiquité classique); Gœttingue, 1844; — *Vindiciæ Latinitatis Epistolarum Ciceronis ad Brutum et Bruti ad Ciceronem;* ibid., 1844; — *Vindiciarum Brutinarum Epimetrum;* ibid., 1845; — *Symbolæ ad Doctrinam Juris Attici*, etc.; ibid., 1847; — *Ueber die Studien der griechischen Künstler* (Des Études des Artistes grecs); ibid., 1847; — *Ueber Gesetz und gesetzgebende Gewalt im griechischen Alterthum* (De la Loi et de l'Autorité législative de l'antiquité grecque); ibid., 1849; — *Gesammelte Abhandlungen* (Recueil de Dissertations); ibid., 1849; — *De Partibus Animæ immortalibus secundum Platonem;* ibid., 1850; — *De Philone Harissæo;* ibid., 1851; — *Perseus und Andromeda;* ibid., 1851; — *De Socratis Accusatoribus;* ibid., 1854; — *De Syntelia in Jure Græcorum publico;* ibid., 1854; — *Vindiciæ Juvenalianæ;* ibid., 1854; — *Zwölf akademische Reden* (Douze Discours académiques); ibid., 1854, 2 vol.; — *Ueber Grundsætze und Anwendung des Strafrechts im griech. Alterthum* (Des Principes et de l'Application du Droit pénal dans l'antiquité grecque); ibid., 1855; — *Ueber den Kunstsinn der Roemer und deren Stellung in der Geschichte der alten Kunst* (Du Sentiment artistique des Romains et de la place qu'ils occupent dans l'histoire des arts anciens); ibid., 1855.

R. L.

Conv.-Lex., avec additions. — Gersdorf, *Repertor.*

HERMANN (*Jacques-Dominique-Harmand*, baron de), musicien et littérateur français, né à Metz, le 4 novembre 1764, mort à Paris, le 2 janvier 1852. Il fut élevé au collége des Bénédictins de Metz, où son père était organiste, et vint de bonne heure à Paris, où il développa son talent pour la musique. Sur la recommandation du comte d'Osun, il fut admis à donner des leçons d'accompagnement à Marie-Antoinette et même à Louis XVI. Pendant la révolu-

tion, il se rendit à Londres, et s'y lia d'amitié avec Moschelès, Mme Catalani. Parmi ses compositions musicales, on cite *La Coquette*, qui eut beaucoup de succès vers 1800, et fut gravée de nouveau en 1848. Sous la restauration, il fut créé baron, et s'occupa depuis lors plus de poésie que de musique. On a de lui entre autres : *Sur le Rétablissement de la statue de Henri IV*, sonnet; — *Sur le Sacre de Charles X;* ibid.; — *Bouquet à Louise;* — *L'Illusion*, épître à *Élise;* 1827; — *Ode à la Mélodie;* 1828; — *La Pallantiade*, dédiée à Louis XIV; 2 vol. in-8°; Paris, 1835 (Firmin Didot). Hermann laissa une fille, qui fut mariée au comte de Richebourg, pair de France de 1824 à 1848, mort en janvier 1857.

Documents particuliers.

* HERMANN (*Frédéric - Benedict - Guillaume*), économiste allemand, né le 5 décembre 1795, à Dinkelsbühl en Bavière. Il fit ses études à Erlangen et à Wurtzbourg, et devint en 1817 directeur d'un institut pédagogique à Nuremberg. Plus tard il enseigna les mathématiques au collége d'Erlangen (1821) et à l'École Polytechnique de Nuremberg, et en 1827 il entreprit un voyage, durant lequel il rassembla les matériaux de ses *Recherches d'Économie politique* (Staatswirthschaftliche Untersuchungen); Munich, 1832. Cet ouvrage valut à son auteur la place de professeur d'économie politique à l'université de Munich. Après les événements de 1848, M. Hermann s'est occupé de politique, et a représenté dans la même année la ville de Munich à l'assemblée nationale de Francfort. Outre son ouvrage principal, on a de lui beaucoup de notices sur la statistique et l'économie politique. R. L.

Conv.-Lex. — Dictionnaire d'Économie politique.

* HERMANN (*Charles-Henri*), peintre d'histoire allemand, né à Dresde, en 1802, élève de Cornelius. Il travailla avec ce maître à la Glyptothèque de Munich et à d'autres monuments. En 1844, il fut appelé à Berlin pour peindre des fresques du nouveau musée, d'après les cartons de Schinkel. Depuis 1837 il publie une série de compositions sur l'histoire de l'Allemagne, que les meilleurs graveurs Thäter, Merz, Gengenbach, Langer, ont entrepris de reproduire.

W. R.

Conversat.-Lexik. — Nagler, Künstl.-Lexic.

HERMANN, chef des Chérusques. *Voy.* ARMINIUS.

HERMANN. *Voy.* HERRMANN.

HERMANT (*Godefroi*), théologien français, né à Beauvais, le 6 février 1617, mort à Paris, le 11 juillet 1690. Il commença ses études chez les jésuites à Paris, et les termina au collége de Navarre. Il fit ensuite sa théologie en Sorbonne, alla professer à Beauvais, et revint à Paris faire l'éducation d'un neveu de l'évêque de Beauvais. En 1643 il obtint un canonicat à Beauvais; quatre ans après il était recteur de l'université de Paris, et en 1650 il fut reçu docteur en Sorbonne. M. de Buzanval, nommé évêque de Beauvais, le prit en amitié et l'associa à ses travaux; mais peu de temps après Hermant fut enveloppé dans la persécution qu'excita contre son évêque une partie du chapitre : il se trouva exclu du chœur et privé de son bénéfice. Il fut rétabli quelques années après. Sa façon de penser, sa piété, ses talents le lièrent intimement avec Sainte-Beuve, Tillemont et les autres solitaires de Port-Royal. Son jansénisme l'avait également fait exclure de la Sorbonne. Ses principaux ouvrages sont : *Apologie pour l'Université de Paris contre le discours d'un Jésuite*; Paris, 1643, 1644, in-8°; — *Observations importantes sur la requête présentée au Conseil du roi par les Jésuites tendante à l'usurpation des priviléges de l'Université de Paris;* Paris, 1643, in-8°; — *Vérités académiques, ou réfutation des préjugés populaires dont se servent les Jésuites contre l'Université de Paris;* Paris, 1643, in-8°; — *Seconde Apologie pour l'Université de Paris, imprimée par le mandement du recteur, contre le livre fait par les Jésuites pour réponse à la première Apologie;* Paris, 1643, 1644, in-8°; — *Troisième Apologie, ou réponse de l'Université de Paris à l'Apologie pour les Jésuites mise au jour sous le nom du P. Caussin;* Paris, 1643, in-8°; — *Apologie pour M. Arnauld, docteur de Sorbonne, contre un libelle intitulé : Remarques judicieuses sur le livre De la fréquente Communion;* Paris, 1644, 1648, in-4°; — *Réflexions du sieur du Bois sur divers endroits du livre De la Pénitence, du P. Petau, jésuite;* 1644; — *Réponse à la remontrance à la reine, du P. Yves, capucin;* 1644; — *Défense des prélats approbateurs du livre De la fréquente Communion, de M. Arnauld;* 1646; — *Défense des disciples de saint Augustin contre un sermon du père Bernage, jésuite;* 1650, in-4°; — *Discours chrétien sur l'établissement du bureau des pauvres à Beauvais;* Paris, 1653; Beauvais, 1654; Rouen, 1676; — *Factum pour les Curés de Paris contre l'Apologie des Casuistes*, janvier 1658 (avec Pascal et Périer); — *Factum pour les Curés de Rouen contre l'Apologie des Casuistes;* Cologne, in-4° et in-8°; — *Requête de trois cents Curés du diocèse de Beauvais présentée à leur évêque contre l'Apologie des Casuistes, avec la lettre pastorale et les mandements de ce prélat sur la signature du Formulaire*, qui sont aussi de Hermant; in-4° et in-8°; — *Défense de la piété et de la foi de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, contre les impiétés et les blasphèmes de Jean Labadie;* Paris, 1651, in-8°; — *Fraus Calvinistarum retecta, sive catechismus de gratia ab hereticis Samuelis Maresii corruptelis vindicatus, theologicis aliquot epistolis Hieronymi ab Angelo forti doct. theologi ad J. de Sainte-Beuve;* Paris, 1652,

in-4°; — *Vie de saint Jean Chrysostome* (sous le nom de Méhart); Paris, 1664, 1666, 1669, in-4°; — *La Conduite canonique de l'Église pour la réception des filles dans les monastères* (avec Antoine Arnauld); Paris, 1668, in-12; — *Traité de la Providence, composé par saint Jean Chrysostome pendant son exil pour ceux qui avaient été scandalisés des afflictions de l'Église*, traduit en français par A. D. P. V.; Paris, 1658, in-12; — *Vie de saint Athanase;* Paris, 1671, 2 vol. in-4° et in-8°; souvent réimprimée; — *Les Ascétiques* de saint Basile, traduits en français, avec des remarques; Paris, 1673, in-8°; Rouen, 1727, in-8°; — *Vie de saint Basile;* Paris, 1674, in-4°; — *Vie de saint Grégoire de Nazianze;* Paris, 1674, in-4°; — *Vie de saint Ambroise;* Paris, 1678, in-4°; — *Entretiens spirituels sur saint Matthieu;* Paris, 1690, 3 vol. in-12; — *Clavis Disciplinæ ecclesiasticæ, seu index universalis totius juris ecclesiastici;* Lille, 1693, in-fol. Il a en outre composé l'*Éloge de la mère Angélique de Saint-Jean Arnauld*, inséré dans le *Nécrologe de Port-Royal;* et il a laissé en manuscrit une *Histoire ecclésiastique et civile de la ville et du diocèse de Beauvais;* — des *Entretiens spirituels sur saint Marc;* — un *Traité de la vraie Éloquence, et quelques maximes pour celle de la chaire;* — un *Recueil de Lettres au président de Lamoignon sur divers sujets d'érudition ecclésiastique;* — une *Histoire ecclésiastique du dix-septième siècle*, où l'auteur s'étend beaucoup sur le Port-Royal et les amis de cette maison. J. V.

Baillet, *Vie de M. Hermant.* — Mézanguy, *Abrégé de la Vie de M. Hermant* de Baillet, à la fin de l'*Idée de la Vie et de l'Esprit de M. de Buzanval.* — Dupin, *Biblioth. des Auteurs ecclesiast. du XVIIe siècle.* — Bayle, *Diction. critique.* — Moréri, *Grand Dictionnaire historique.* — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.*

HERMANT (*Jean*), théologien et biographe français, né à Caen, en 1650, mort curé de Maltot près de Caen, en 1725. M. de Pibrac, grand-vicaire de l'évêque de Bayeux, frappé des succès qu'Hermant obtenait dans la chaire, l'engagea à mettre au jour ses *Homélies;* Rouen, 1705, 2 vol. in-12. L'année suivante Hermant donna des *Sermons* et *Panégyriques des Saints*, également en 2 vol. in-12. On lui doit encore une traduction du *Bon Pasteur d'Obstraët;* 2 vol. in-12. — Ce qui l'a surtout fait connaître, ce sont ses compilations historiques, dont les éditions prouvent ce mot de Pline le Jeune : *Historia, quoquo modo scripta, delectat.* Voici d'abord celles qu'il fit imprimer : *Histoire des Conciles;* Rouen, 1695, 1 vol. in-12; nouvelle édition, 1704, 4 vol. in-12; — *Histoire de l'Établissement des Ordres religieux et des Congrégations régulières et séculières de l'Église, avec l'éloge et la vie en abrégé de leurs saints patriarches et de ceux qui y ont mis la réforme;* Rouen, 1697, in-12; — *Histoire des Religions ou ordres militaires de l'Église et des Ordres de Chevalerie;* Rouen, 1698, in-12; — *Histoire des Hérésies*, dont la 3e édition, Rouen, 1717, est en 4 vol. in-12. C'est à Caen qu'il fit imprimer : *Histoire du Diocèse de Bayeux : 1re partie, contenant l'Histoire des Évêques avec celle des saints, des doyens, et des hommes illustres de l'église cathédrale ou du diocèse;* 1705, 1 vol. in 4° : c'était le tiers de son ouvrage. La 2e partie contient l'*Histoire des Abbayes et des Prieurés, avec celle des abbés, abbesses, prieurs, et des personnes illustres des abbayes et prieurés, avec le catalogue des paroisses du diocèse.* La 3e partie a pour titre : *Histoire des Villes et des bourgs de ce diocèse, avec les fondations des ordres et maisons religieuses qui y sont établis, les forêts et les fleuves qu'il contient.* Le manuscrit autographe appartient à la bibliothèque publique de Caen, qui possède encore les manuscrits suivants du même auteur : *Histoire des Conciles généraux et particuliers qui ont été assemblés dans chaque ville, où l'on voit en quel temps et sous quels papes ils ont été tenus, le nombre des évêques qui les ont composés, les matières qui y ont été traitées et le nombre des canons qu'on y a faits.* Cette histoire est en forme de dictionnaire, et forme 2 vol. in-8°, ensemble de plus de 1,500 pages; — *Recueil d'Éloges historiques de plusieurs savants et de quelques autres hommes illustres, morts depuis le commencement de ce siècle, avec le catalogue de leurs ouvrages, pour servir à l'histoire littéraire;* 6 vol. in-8°. L'auteur comprend l'année 1700 dans le dix-huitième siècle, et commence par l'abbé de La Trappe, le P. Le Valois et l'abbé Baudrand. Chacun de ces volumes comprend une trentaine d'éloges; — *Dictionnaire des Auteurs ecclésiastiques contenant les vies en abrégé des plus célèbres, un jugement sur leur style, le catalogue de leurs ouvrages et le dénombrement des différentes éditions que l'on en a fait* (sic); 5 vol. in-4°, à deux colonnes, avec 4 vol. de *Supplément.* Julien Travers.

Moreri, *Le Grand Dictionn. historique.* — *Mémoires manus.* de M. Béziers, chapelain de l'église de Bayeux.

* **HERMAPIAS** (Ἑρμαπίας ou Ἑρμαππίας), grammairien grec, d'une époque incertaine. Les *Scolies vénitiennes* sur Homère le mentionnent plusieurs fois parmi les commentateurs des poésies homériques, mais sans nous rien apprendre sur lui et ses ouvrages, sinon qu'il s'était occupé surtout de questions grammaticales. Y.

Schol. Veneta ad Iliad., IV, 228; XI, 326; XIII, 137. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. I, p 514, édit. de Harles.

* **HERMARCHUS** (Ἑρμάρχος), philosophe grec, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Fils d'un pauvre homme de Mitylène, nommé Agémarchus, il fut d'abord élevé pour la profession de rhéteur. Il devint ensuite le fidèle disciple

d'Épicure, qui lui légua en mourant son jardin et le désigna pour diriger son école. Hermarchus mourut dans la maison de Lysias, à un âge avancé, et en laissant la réputation d'un grand philosophe. Il composa plusieurs ouvrages, que Diogène Laërce qualifie de très-beaux, et dont il cite les titres; savoir : Ἐπιστολικὰ περὶ Ἐμπεδοκλέους, en 22 livres; — Περὶ τῶν μαθημάτων; — Πρὸς Πλάτωνα; — Πρὸς Ἀριστοτέλην. Ces ouvrages sont complétement perdus; mais, d'après leurs titres et une expression de Cicéron, nous pouvons inférer qu'ils avaient un caractère polémique, et étaient dirigés contre la philosophie de Platon et d'Aristote. Le nom de ce philosophe, d'abord écrit par erreur *Hermachus*, a été rétabli dans sa véritable forme par Villoison, dans ses *Anecdota Græca*, II, p. 159, 290. Y.

Diogène Laerce, X, 17, 24. — Cicéron, *De Finibus*, II, 30.

HERMAS (Ἑρμᾶς), un des plus anciens pères apostoliques, vivait dans le premier siècle après J.-C., si, comme on le suppose généralement, c'est de lui qu'il est question dans l'*Épître* de saint Paul *aux Romains*, XVI, 14 : « Saluez Hermas de ma part, » dit l'Apôtre (1). Dès le commencement du second siècle de l'ère chrétienne, un ouvrage grec intitulé *Le Pasteur* (ὁ Ποίμην) *d'Hermas* jouissait d'une haute réputation parmi les adeptes de la foi nouvelle. Il ne reste de l'original grec qu'un petit nombre de fragments, qui ont été recueillis par Fabricius; mais il en existe une traduction latine faite à une époque très-ancienne; elle fut imprimée pour la première fois à Paris, 1513, in fol., puis à Strasbourg, 1522, in-4°; à Bâle, 1555 et 1569, in-fol., dans les *Orthodoxographi*; elle a été insérée dans les diverses *Bibliothèques des Pères*. Cotelier en donna une nouvelle édition dans ses *Patres ævi apostolici*; Paris, 1672, in-fol. Cette édition fut reproduite à Oxford, 1685, in-12; et avec des additions de Le Clerc, Amsterdam, 1698, 1724. C'est sur l'édition de Cotelier, qu'a été faite la traduction française de cet ouvrage, imprimée dans le t. IV de la *Bible* de Desprez; Paris, 1715, in-fol., et séparément, ibid., 1715, in-12. M. Dressel vient de publier, Leipzig, 1857, une nouvelle traduction latine du *Pasteur* d'Hermas, trouvée par lui dans un manuscrit de Rome, et qui diffère notablement de la traduction connue. L'édition de M. Dressel contient de plus un texte grec du Ποίμην, revu par M. Tischendorff. Ce texte a été retrouvé au fond d'un couvent du mont Athos, par M. Simonidès; c'est du moins ce que prétend cet érudit, justement suspect. M. Tischendorff ne regarde pas le texte grec apporté du mont Athos comme le texte original du *Pasteur*; il y voit simplement une traduction grecque faite au moyen âge sur l'ancienne traduction latine. Le texte latin est donc jusqu'à présent le seul qui mérite confiance et sur lequel on puisse juger ce vénérable monument des premiers âges du christianisme.

Le Pasteur est écrit en forme de dialogue, et divisé en trois parties : les *Visions*, les *Préceptes*, les *Similitudes*. En voici une analyse. Hermas, encore enfant, avait été élevé avec une jeune esclave. Devenu homme et marié, il la revit, et conçut pour elle un amour pur, mais qu'interdisait l'Église. Bientôt la jeune fille fut enlevée de ce monde. Un jour qu'Hermas, plein de l'image de sa bien-aimée, se promenait dans la campagne, il finit par s'asseoir et s'endormir. « Pendant mon sommeil, dit-il, l'esprit m'enleva et me transporta dans un lieu escarpé, où j'avais peine à gravir au milieu des rochers et des eaux. Parvenu sur un plateau, je me mis à genoux pour prier, et pendant ma prière le ciel s'ouvrit, et je vis la jeune fille que j'avais souhaitée, me saluant du haut du ciel et me disant : Bonjour, Hermas. — Et moi, la regardant, je lui répondis : Que fais-tu là? — J'ai été appelée ici, dit-elle, pour dénoncer tes péchés devant le Seigneur. — Et quoi! m'écriai-je ? Vas-tu m'accuser? — Non, mais écoute moi, etc... » L'entretien continue, grave, touchant, avec un admirable mélange de sévérité et de tendresse : « Prie le Seigneur, dit la jeune fille en disparaissant, il guérira ton âme, et effacera les péchés de toute ta maison, comme il a effacé ceux de tous les saints. » Il est impossible de n'être pas frappé du rapport qui existe entre cette *Vision* et le célèbre passage de la *Divine Comédie* où Béatrice apparaît à Dante (*Purgatoire*, ch. XXX). Dante connaissait-il *Le Pasteur* d'Hermas? Ou, ce qui est plus probable, retrouvait-il sous la double inspiration de son génie et de son cœur la même image à la fois réelle et allégorique? Cette première *Vision* n'est que le prélude de plusieurs autres, qui viennent tour à tour effrayer ou consoler Hermas.

Les *Préceptes* débutent aussi par une apparition. Un ange se montre à Hermas sous la figure d'un pasteur (de là le titre de l'ouvrage), vêtu d'un manteau blanc, une pannetière et une houlette à la main. Ce pasteur est l'ange de la pénitence. Il dicte à Hermas douze préceptes, qui contiennent les règles de la morale chrétienne.

(1) La question de l'identité de l'auteur du *Pasteur* avec l'Hermas mentionné par saint Paul est encore en litige, et ne sera sans doute jamais résolue avec certitude : une autre opinion, basée sur d'anciennes autorités (*Carm. contra Marcionem*, dans Muratori : *Antiquitat. Ital. med. Ævi*, III, 853), fait d'Hermas auteur du *Pasteur* un frère de Pie Ier, évêque de Rome, qui entra en charge vers le milieu du second siècle après J. C. Mais d'abord les autorités sur lesquelles se fonde cette opinion sont bien douteuses, et d'un autre côté si *Le Pasteur* avait été composé au second siècle, il contiendrait des détails sur les nombreuses hérésies qui agitaient alors l'Église. L'absence de toute polémique à ce sujet nous autorise, si elle ne nous oblige, à placer la composition de ce livre dans le premier siècle de l'ère chrétienne, et dès lors on peut sans invraisemblance l'attribuer au contemporain et disciple de saint Paul.

Les *Similitudes* sont une série de paraboles et d'allégories qui présentent les plus hautes vérités sous cette forme figurée si chère aux Orientaux. La vigne avec ses fruits abondants et ses rameaux flexibles est le symbole de la fécondité de l'Église. Le saule est l'emblème de la loi de Dieu. Cette dernière image est pour Hermas le point de départ d'une allégorie pleine de grâce, d'imagination, et digne d'un grand poëte.

Ce livre, dont le fond était la plus pure morale chrétienne mêlée à des idées platoniciennes, et dont la forme avait tout l'attrait du merveilleux et de la poésie, devint promptement populaire. Mais s'il charma la foule des croyants, il n'eut pas toujours l'approbation des docteurs. Saint Irénée, il est vrai (*Adver. Hær.*, IV, 3), Clément d'Alexandrie (*Strom.*, I, 29), Origène (*Explan. Epist. ad Rom.*, 16), le tiennent en haute estime; beaucoup d'autres écrivains ecclésiastiques, suivant Eusèbe (*Hist. Eccles.*, III, 3) en révoquaient en doute l'authenticité. Saint Jérôme, après l'avoir loué dans sa *Chronique*, le taxe de sottise (*stultitia*) dans son *Commentaire sur Habacuc*, I, 1. Tertullien n'est pas moins sévère (*De Pudicit.*, 10). Enfin, le savant et pieux Duguet (*Conférences ecclés.*, t. I, p. 7) a cru découvrir dans *Le Pasteur* les germes des hérésies qui agitèrent le deuxième siècle de l'Église. Mais si la valeur dogmatique du *Pasteur* est douteuse, sa beauté morale et son charme poétique sont incontestables, et lui assurent toujours une des premières places parmi les vieux monuments du prosélytisme chrétien. L. J.

Cave, *Hist. literaria*. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. VII, p. 18. — Tillemont, *Mémoires ecclés.*, t. II, 9 mai. — Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclés.*, t. I, p. 588, etc. — Mosheim, *Comment. de Rebus christianis ante Constant.*, p. 106. — Neander, *Kirchengeschichte*, vol. I, p. 1107. — H. Rigault, dans le *Journal des Débats*, 13 et 15 octobre 1857.

HERMBSTÆDT (*Sigismund-Frédéric*), chimiste allemand, né en 1760, à Erfurt, mort le 22 octobre 1833, à Berlin. Il fit ses études au collége de l'université de sa ville natale, et devint en 1791 professeur de chimie et de pharmacologie au collége médico-chirurgical de Berlin et en 1819 professeur de chimie et de technologie a la nouvelle université de cette ville. Il occupa aussi la chaire de chimie à l'École militaire, à l'École des Mines et à l'Académie médico-chirurgicale, et exerça en outre les fonctions de conseiller de la commission supérieure des affaires médicales et de membre de la commission industrielle et de l'administration des salines. Vers 1820 le roi de Prusse lui donna les titres de conseiller intime et de conseiller supérieur de médecine.

Les nombreux écrits de Hermbstædt, dont nous citons les principaux, ont été extrêmement utiles dans leur temps et ont contribué beaucoup à répandre en Allemagne les connaissances chimiques : *Bibliothek der neusten physikalisch-chemisch-metallurgisch und pharmaceutischen Literatur* (Bibliothèque de la Littérature la plus récente de Physique, de Chimie, de métallurgie et de Pharmacologie); Berlin, 1787-1795, 4 vol.; — *Systematischer Grundriss der allgemeinen Experimentalchemie* (Précis systématique de la Chimie expérimentale); Berlin, 1791-1793, 4 vol.; 3e édition, 1823; — *Grundriss der theoretischen und experimentellen Pharmacie* (Précis de Pharmacologie théorique expérimentale); Berlin, 1792-1793, 3 vol.; 2e édition, 1806-1810; — *Grundriss der Færbekunst* (Précis de l'Art de teindre); Berlin, 1802; 3e édit., 1825; — *Magazin für Færber, Zeuchdrucker, etc.* (Magasin du Teinturier, de l'Imprimeur sur étoffes, etc.); Berlin, 1802-1810, 8 vol.; 3e édit., 1824; — *Theoretisch-praktisches Handbuch der allgemeinen Fabrikenkunde* (Manuel théorique et pratique du Fabricant); Berlin, 1807; — *Grundsætze der experimentellen agronomischen Chemie* (Principes de Chimie agronomique expérimentale); Berlin, 1808; 3e édition, 1833; — *Chemische Grundsætze der Kunst Bier zu brauen* (Principes chimiques de l'art de brasser la bière); Berlin, 1813; 3e édition, 1826; — *Grundlinien der theoretischen und experimentellen Chemie* (Précis de Chimie théorique et expérimentale); Berlin et Bâle, 1814; — *Museum des Wissenswürdigsten und Neusten auf dem Gebiete der Naturwissenschaft, der Künste, der Fabriken, etc.* (Musée des Connaissances les plus utiles et les plus récentes relatives aux sciences naturelles, aux arts, aux fabriques, aux métiers, etc.); Berlin, 1814-1818, 15 vol.; — *Archiv der Agriculturchemie* (Archives de Chimie agronomique); Berlin, 1816-1819, 7 vol.; — *Grundsætze der Technologie* (Principes de Technologie); Berlin, 1816-1825, 3 vol.; et un manuel en 1831; — *Chemische Grundsætze der Kunst-Branntwein zu brennen* (Principes chimiques de l'art de faire de l'eau-de-vie); Berlin, 1817, 2 vol.; 3e édition, 1841; — *Elemente der theoretischen und praktischen Chemie für Militairpersonen* (Éléments de Chimie pratique et théorique à l'usage des personnes appartenant à l'état militaire); Berlin, 1822, 3 vol. R. L.

Conv.-Lex. — Kayser, *Index Librorum.*

HERMIAS. *Voy.* HERMIAS.

HERMELIN (*Olof*), écrivain suédois, né en 1658, à Philippstad, où son père était bourgmestre, mort vers le commencement du dix-huitième siècle. Après avoir voyagé à l'étranger, il devint professeur d'éloquence (1689) et de droit (1691) à l'université de Dorpat, en Esthonie, province qui appartenait alors au roi de Suède. Nommé historiographe royal en 1699, il suivit Charles XII dans toutes ses campagnes, et fut chargé de rédiger les manifestes du roi et de porter la parole dans les occasions solen-

nelles. Hermelin fut anobli en 1701, et appelé aux fonctions de secrétaire d'État en 1705. Il signa, avec le comte Piper, la paix d'Altranstadt, en 1706. Il tomba au pouvoir des Russes, à la bataille de Pultawa, en 1709. On prétend qu'il fut mis à mort par ordre du czar, qu'il avait offensé dans ses mémoires diplomatiques; mais un officier allemand assura l'avoir vu en 1712, dans un monastère d'Astrakhan, retenu dans une étroite captivité. Hermelin inspira à Charles XII une grande prédilection pour la langue suédoise. On a de lui une traduction, en excellente prose suédoise, du livre de morale de Sylvain Du Four : *Sedebok;* Stockholm, 1683; — *Hecatompolis Suionum*, poëme latin sur les villes de Suède, dont il n'a été publié que des fragments ; — des dissertations et des discours latins, qui lui assurent un rang parmi les meilleurs écrivains latins de sa patrie. Il continua la *Suecia antiqua et hodierna* de Dahlberg, et tint durant ses campagnes un journal, dont Nordberg a tiré parti pour l'histoire de Charles XII. BEAUVOIS.

Nordberg, *Carl XII Hist.* préf., p. 28. — *Nova litteraria maris Baltici*, an. 1698-1699. — Nemeitz, *Vernunft. Gedancken*, IV, 168 et suiv. — Ennes, *Carl XII s. Krigare*, I, 677. — *Biogr. Lex.*, VI, 111-114.

HERMELIN (*Samuel-Gustave*, baron), minéralogiste suédois et promoteur des sciences géographiques, de l'industrie et de l'agriculture dans sa patrie, né à Stockholm, le 4 avril 1744, mort le 4 mars 1820. Il était petit-fils du précédent et fils de Charles Hermelin, qui fut sénateur de 1765 à 1769. Nommé conseiller au collége des mines en 1781, il occupa ce poste jusqu'en 1815. Il était chevalier de l'Étoile polaire (1810) et membre de l'Académie des Sciences de Stockholm et de plusieurs autres sociétés savantes d'Europe et des États-Unis. Après avoir fait plusieurs excursions minéralogiques en Suède et en Norvège, il obtint un congé de trois ans (1782-1784) et une subvention de l'État pour voyager à l'étranger. Il visita l'Allemagne, la France, les Pays-Bas et les États-Unis d'Amérique. Le roi le chargea d'examiner si l'indépendance de ce dernier pays était avantageuse au commerce suédois, et lui donna pouvoir de conclure un traité avec le gouvernement fédéral. Hermelin utilisa les connaissances qu'il avait acquises dans ses voyages. Il améliora divers procédés industriels et établit à Fahlun des appareils pour la fabrication du vitriol, du soufre et de l'ocre. Sa fortune personnelle le mit en état de former une entreprise gigantesque : le défrichement et la colonisation des vastes provinces boréales de la Suède. Il fonda ou releva, dans la Bothnie septentrionale, la scierie de Hederfors, les usines de Mederstein, Selet, Svarta, et Tœrefors, mit en culture cent trente métairies et fit exploiter la plus riche mine de fer de Suède, celle de Gellivara en Laponie. En 1806 ces domaines et ces établissements nouveaux payaient 3,000 rixdalers d'impôts (6,360 francs). Non content de développer les ressources de sa patrie, le baron Hermelin voulut encore la faire connaître, et consacra de grandes sommes à cet objet : il fit explorer diverses contrées peu connues de la Laponie et de la Finlande, et déterminer, par des observations astronomiques ou des opérations trigonométriques, la position d'un grand nombre de lieux dans tout le royaume. Ayant recueilli une masse considérable de documents, il les coordonna et exécuta ou fit exécuter par Hællstrœm, Forsell et Wahlenberg trente cartes détaillées des provinces de Suède et de Finlande, qui furent gravées par Akrell, Herel, Lundgren. Elles ont été réunies sous le titre de *Geographiska Chartor œfver Sverige;* Stockholm, 1797-1807, avec cinq feuilles de vues et de paysages. Cet atlas, que l'on peut comparer à celui de Cassini, est encore, pour certaines provinces de Suède, le meilleur que l'on possède, puisque le corps topographique de l'état-major général n'a encore publié que huit feuilles de la *Karta œfver Sverige*, 1841-1850. Hermelin fit aussi les frais de plusieurs autres publications, parmi lesquelles il suffit de citer la *Carte pétrographique de la partie méridionale de la péninsule scandinave*, en 6 feuilles, et celles des *Mines de Stora Kopparberg*, en 6 feuilles. Mais cette munificence, excessive pour un particulier, fut tarie dans ses sources par le concours fortuit de diverses calamités : inondations, naufrages, incendies, famines, dévastations des Russes, qui causèrent la ruine du baron Hermelin. Vers la fin de sa vie, il se vit dans la nécessité de céder ses biens à ses créanciers ; mais l'estime et la reconnaissance publiques furent la récompense de son dévouement à l'intérêt national. En 1800, l'ordre de la noblesse avait fait frapper en son honneur une médaille, où il est représenté en buste, et qui porte une inscription dont voici le sens : « Pour avoir étendu la connaissance du pays, encouragé l'industrie, et peuplé des cantons inhabités, de la part de ses concitoyens et amis. » Lorsqu'il prit sa retraite, en 1815, ses appointements lui furent conservés, et la diète y ajouta, en 1818, une pension de 1,000 rixdalers (2,130 francs). On a de lui : *Om Kopparslagens Smæltande efter rostning* (Sur la fonte du minerai de cuivre après le grillage); Stockholm, 1766; — *Om næringarnes fœrhallande i rikets særskilta Landsorter* (Sur l'état de l'industrie, dans diverses contrées du royaume); ibid., 1773; — *Tabeller œfver folkmængd och næringar i Vesterbottnens hæfdingdæme* (Tableaux de la population et de l'industrie dans la province de Vestrobothnie); ibid., 1803; — *Fœrsœk till en mineral historia œfver Lappmarken och Vesterbotten* (Essai d'histoire naturelle de la Laponie et de la Vestrobothnie); ibid., 1804 ; — et de plusieurs mémoires dans *K. Vetenskaps Akademiens Handlingar* (Traités de l'Académie des Sciences de Stockholm). BEAUVOIS.

Tal œfver afliane Riksdagsmæn, 1823. — Rosenhane.

Anteckningar. — *Svenska Litteratur-Tidning*, 1820. — *K. Vetenskaps Akad. Handlingar*, 1821, p. 409-417. — *Biogr.-Lex. œfver namnkunnige svenska Män.*, V. 114-119.

HERMELINDE. *Voy.* Ermelinde.

HERMENERIC, *Voy.* Erméric.

HERMENFROI. *Voy.* Hermanfried.

HERMENGARDE. *Voy.* Ermengarde.

HERMENRIC. *Voy.* Erméric.

HERMÈS, rhéteur grec, vivait vers 70 avant J.-C. Il est mentionné dans la *Rhétorique à Herennius*, dont l'auteur l'appelle « doctor noster, » et cite une de ses opinions. On ne sait rien sur Hermès; son nom même est douteux, puisque certains manuscrits offrent la variante *Hermestès* au lieu d'Hermès. Quelques critiques voudraient même changer ces noms en celui d'*Hermagoras*; mais l'opinion citée dans la *Rhétorique à Herennius* ne s'accorde pas avec les doctrines connues d'Hermagoras. Y.

Pseudo-Cicéron, *Rhetorica, ad Herennium*, I, 11. — Smith, *Diction. of G. and R. Biography*.

* **HERMÈS TRISMÉGISTE**, auteur supposé de plusieurs ouvrages grecs venus jusqu'à nous. L'Hermès hellénique fut dès le temps de Platon identifié avec le Thoth égyptien, personnage fabuleux, qu'on regardait comme l'inventeur de toutes les sciences. On lui attribuait l'invention du langage, de l'alphabet et de l'écriture; il passait pour avoir tracé sur des colonnes des inscriptions en langue sacrée, traduites plus tard et consignées dans des livres qui furent déposés dans le sanctuaire des temples. M. Jomard (*Descript. de l'Égypte*, t. I; *Antiq.*, ch. V, p. 24), en décrivant un bas-relief du temple d'Edfou, l'*Apollinopolis Magna* des anciens, parle d'une représentation d'Hermès traçant des hiéroglyphes; sa main a achevé la 42e colonne. On lui attribuait aussi l'invention de la géométrie, de l'arithmétique, de l'astronomie, de la médecine, l'institution de la religion et des pompes sacrées, de la gymnastique, de la danse et de la musique, enfin de l'architecture, de la sculpture et de la peinture. On le regardait comme le législateur de l'Égypte et son bienfaiteur par l'introduction de la culture de l'olivier. On lui faisait honneur de découvertes fort postérieures à l'époque supposée de son apparition sur la terre; on lui attribuait tous les perfectionnements successifs de l'astronomie, entre autres l'établissement de l'année solaire de 365 jours, substituée à l'ancienne année lunaire. Dans le système astronomique de l'Égypte, le nom de *Thoth* désignait le premier mois de l'année.

En Égypte, tous les ouvrages relatifs à la religion et aux sciences portaient le nom de Thoth ou d'Hermès. Ces livres mystérieux, dépositaires du savoir, conservés dans le sanctuaire des temples égyptiens, restaient éternellement fermés à la multitude; on les lui montrait en grande pompe dans les cérémonies religieuses, mais ils ne s'ouvraient jamais pour elle. D'après un passage de Clément d'Alexandrie (*Strom.*, l. VI), deux des livres d'Hermès renfermaient les hymnes des dieux et les règles pour la conduite des rois; quatre autres étaient relatifs à l'astrologie : l'un traitait de l'ordonnance des étoiles fixes, un second des conjonctions et des illuminations du Soleil et de la Lune, les deux autres du lever des astres; enfin dix livres sacerdotaux proprement dits traitaient des lois, des dieux et de toute la discipline du sacerdoce. Les termes mêmes de Clément d'Alexandrie supposent qu'il y avait un bien plus grand nombre de livres *hermétiques*, et en effet on en trouve bien d'autres cités dans les auteurs; il en est qui en comptent jusqu'à 20,000. Quant aux 36,525 dont parle Jamblique (*De Myst. Ægypt.*), nombre analogue à celui des années de la grande période sacrée de l'Égypte, M. Gœrres suppose que ce devaient être des vers ou des distiques. Tout ce qui précède nous autorise suffisamment à conclure que l'Hermès Trismégiste était une personnification du sacerdoce égyptien. L'ordre des prêtres, dans lequel s'effaçait toute individualité, se plaisait à confondre les travaux de tous sous un nom unique, symbole de la puissance sacerdotale. C'est en ce sens qu'Hermès était le confident des dieux, leur messager, l'interprète de leurs décrets, le conducteur des âmes, etc. Selon Champollion jeune, dans son *Panthéon Égyptien*, Hermès Trismégiste est représenté avec une tête d'épervier comme Horus. L'ibis lui était consacré, ainsi qu'à la Lune. On en donne des raisons différentes : d'après les uns, c'est parce qu'Hermès a mesuré la crue du Nil, et que l'ibis à l'époque de l'inondation dévore les serpents et les insectes qui infestent les bords du fleuve; selon d'autres, l'ibis était consacré à Hermès, dieu de la raison, parce qu'on trouvait une ressemblance entre sa conformation et celle du cœur, organe dans lequel les Égyptiens plaçaient le siége de la raison.

Quant au surnom de *Trismégiste*, ou trois fois très-grand, il paraît lui avoir été donné en raison des découvertes nombreuses qui lui étaient attribuées. Cependant, dans l'édition des livres d'Hermès Trismégiste donnée par François de Foix, comte de Candalle, assisté du jeune Scaliger, ce nom est interprété comme désignant à la fois la triple qualité de philosophe, de prêtre et de roi. Sous un autre point de vue, dans le sens mystique, Thoth ou l'Hermès égyptien était le symbole de l'intelligence divine; c'était la pensée incarnée, le Verbe vivant : c'est le type primitif du *Logos* de Platon et du *Verbe* chrétien. Cette première ébauche d'une conception qui joua ensuite un si grand rôle dans l'histoire des doctrines religieuses fut développée surtout par les Alexandrins. Sans doute quand les hommes se mirent pour la première fois à réfléchir sur l'origine du langage, ils furent saisis d'admiration; la parole, identifiée avec la pensée, ne fut plus seulement la manifestation de l'intelligence humaine, elle devint une manifestation de l'in-

telligence divine, qui créa le monde par la parole : le Verbe fut l'agent de la création, l'incarnation même de la Divinité. Pour revenir aux livres d'Hermès, il arriva une époque où le besoin se fit sentir parmi les Grecs de connaître les productions originales de la littérature égyptienne : ce besoin coïncide avec les emprunts que les néoplatoniciens d'Alexandrie firent aux doctrines de l'Orient. C'est sous les Ptolémées que l'on commença à traduire en grec un certain nombre de productions des nations étrangères, ce qui se continua pendant les premiers siècles du christianisme. La même curiosité qui avait fait traduire en grec les livres sacrés des Hébreux dut se porter aussi vers les livres mystérieux de l'Égypte. On peut donc regarder comme suffisamment établi ce fait, qu'un certain nombre des livres qui portaient le nom d'Hermès Trismégiste passèrent alors dans la langue grecque. Quant à l'authenticité des fragments qui nous restent de ces traductions, c'est un point plus douteux. Cette époque est la même où furent fabriqués tant de prétendus écrits d'Orphée, de Zoroastre, de Pythagore, etc. Plus le nom d'Hermès Trismégiste était en vénération, plus la tentation dut être grande de le soumettre aux mêmes travestissements. Et il est vrai de dire que les fragments qui nous restent sous son nom offrent beaucoup de ressemblance et d'analogie avec les écrits de ce temps, soit des gnostiques, soit des néoplatoniciens d'Alexandrie; on y retrouve les mêmes dogmes, les mêmes symboles, les mêmes aberrations mystiques. Toutefois, en admettant les altérations de plus d'un genre que durent subir les livres hermétiques, il y a lieu de croire que tout n'y est pas complétement supposé. S'il fallait citer des autorités compétentes en cette matière, sans parler de saint Augustin (*Cité de Dieu*, l. VIII, c. 26), qui ne balance pas à en reconnaître l'authenticité, nous avons entendu Champollion jeune émettre l'opinion formelle que les livres d'Hermès Trismégiste renfermaient réellement la vieille doctrine égyptienne, dont on peut retrouver quelques traces sur les hiéroglyphes qui couvrent les monuments de l'Égypte. De plus, si l'on examine ces fragments eux-mêmes, on y découvre une théologie assez en accord avec les doctrines exposées par Platon dans son *Timée*, doctrines qui tranchent tout à fait avec celles des autres écoles de la Grèce, et que l'on supposait pour cela avoir été puisées par lui dans les temples de l'Égypte, lorsqu'il alla consulter ses prêtres. Quant à la forme, ces fragments sont écrits dans un grec barbare, assujetti continuellement à une marche étrangère, où on sent l'effort du traducteur qui suit les mots plutôt que le sens. ARTAUD.

Plusieurs des ouvrages attribués à Hermès Trismégiste n'existent qu'en manuscrit, et sont ensevelis dans diverses bibliothèques; nous indiquerons seulement ceux qui ont été imprimés, savoir : Λόγος τέλειος, le plus ancien peut-être des ouvrages que nous avons sous le nom d'Hermès. L'original grec cité par Lactance (*Div. Instit.*, VII, 18) est perdu, et nous n'en possédons qu'une traduction latine, attribuée à Apulée de Madaure, et qui porte le titre de *Asclepius, ou Hermetis Trismegisti Asclepius, sive de natura deorum dialogus.* Cet ouvrage semble avoir été composé peu de temps avant Lactance, en Égypte sans doute, et probablement à Alexandrie. C'est un dialogue entre Hermès et Asclépius, son disciple, sur Dieu, l'univers, la nature, etc.; l'esprit en est tout néo-platonicien, et quoique le livre soit dirigé contre le christianisme, on y reconnaît bien des emprunts faits aux doctrines chrétiennes. L'*Asclepius* a été imprimé dans quelques éditions d'Apulée, et avec celles du *Poemander* par Ficin et Patricius. Ces dernières éditions aussi bien que celle d'Adrien Turnèbe contiennent : Ὅροι Ἀσκληπίου πρὸς Ἄμμωνα βασιλέα, livre qui est probablement une traduction de l'auteur de l'ouvrage précédent, et qui traite aussi de Dieu, de la matière, de l'homme; — Ἑρμοῦ τοῦ Τρισμεγίστου Ποιμάνδρης, ouvrage étendu, et de beaucoup la plus importante production de cette espèce que nous possédions. Le titre Ποιμάνδρης ou *Poemander,* dérivé de ποιμήν (berger ou pasteur), semble être une imitation du Ποιμήν ou *Pasteur* d'Hermas (*voy.* HERMAS), qui a été lui-même regardé quelquefois comme l'auteur du *Poemander.* Cet ouvrage a été divisé en quatorze livres par Marsile Ficin, et en vingt par Patricius. Il est écrit en forme de dialogue, et ne saurait guère avoir été composé avant le quatrième siècle de l'ère chrétienne. Il traite de la nature, de la création du monde, de la divinité, de son essence et de ses attributs. Tous ces sujets sont discutés dans l'esprit du néoplatonisme mêlé à des notions chrétiennes, juives, orientales et portent l'empreinte de ce vaste syncrétisme particulier à la la seconde école d'Alexandrie. Le *Poemander* fut publié d'abord dans la traduction latine de Ficin, sous le titre de *Mercurii Trismegisti Liber de Potestate et Sapientia Dei*, Trévise; 1471, in-fol.; plus tard réimprimé à Venise, 1481, 1483, 1493, 1497, etc. L'original grec, avec la traduction de Ficin, publié pour la première fois par Adrien Turnèbe, Paris, 1554, in-4°, fut réimprimé par Fr. Foyx de Candalle, Bordeaux, 1554; et dans la *Nova de universis Philosophia libris quatuor comprehensa* de Patricius, Ferrare, 1593, in-fol.; 1611, in-fol.: Cologne, 1630, in-fol., avec un commentaire par Annibal Rosellus. Il a été traduit en français par G. du Préau, sous ce titre : *Deux livres de Mercure Trismégiste, l'un De la Puissance et Sapience de Dieu, l'autre De la Volonté de Dieu*, Paris, 1557, in-8°, par Foyx de Candalle; — *le Pymander traduit et commenté;* Bordeaux, 1574 in-8°; 1579, in-fol.; et par G. Joly et Habert, Paris, 1626, in-8°; — Ἰατρομαθηματικὰ ἢ περὶ κατακλίσεως νοσούντων

προγνωστικὰ ἐκ τῆς μαθηματικῆς ἐπιστήμης πρὸς Ἄμμωνα Αἰγύπτιον : ce traité, beaucoup moins important que le précédent, indique les moyens de connaître par les mathématiques, c'est-à-dire par l'astrologie, l'issue d'une maladie; car selon l'auteur la nature d'une maladie aussi bien que son traitement et son issue dépendent de la constellation sous laquelle elle a commencé. Comme cet ouvrage n'a pas été connu de Firmicus, qui écrivait vers le milieu du quatrième siècle, il est probable qu'il a été rédigé postérieurement à cette époque. Les Ἰατρομαθηματικά ont paru d'abord traduits en latin dans le *De ratione et usu dierum criticorum* de Th. Berder, Paris, 1555, in-4°, et dans le *De diebus criticis libri duo*, Padoue, 1639, in-4°. L'original grec fut publié par J. Cramer, *Astrologia*, Nuremberg, 1532, in-4°, et par D. Hoeschel, Augsbourg, 1597, in-fol.; — *De Revolutionibus nativitatum* : c'est encore un traité astrologique, composé plus tard que le précédent; l'ouvrage original, soit qu'il ait été écrit en grec ou peut-être en arabe, ne nous est connu que par une traduction latine, publiée par Hiéronyme Wolf avec l'*Isagoge* de Porphyre et quelques autres ouvrages; Bâle, 1559, in-fol.; — *Aphorismi, sive centum sententiæ astrologicæ*, appelé aussi *Centiloquium*, c'est-à-dire *Cent Sentences astrologiques*, supposées écrites originairement en arabe, mais que nous ne possédons que dans une traduction latine imprimée à Venise, 1492, 1493, 1501, 1519, in-fol.; à Bâle, 1533, in fol.; 1551, in-8°; Ulm, 1651, 1672, in-12; — *Liber physico-medicus Kiranidum Kirani, id est regis Persarum, vere aureus gemmeus* : encore un ouvrage astrologique, que nous connaissons seulement dans une traduction latine publiée par Andr. Rivinus; bien que l'original grec existe encore en manuscrit à Madrid, sous le titre de Κυρανίδες, cet ouvrage, cité par Olympiodore, a dû être composé dès le quatrième siècle de notre ère. Il est divisé en quatre parties, et forme une sorte de matière médicale, rangée par ordre alphabétique, car il traite des vertus magiques et médicinales d'un grand nombre de pierres, de plantes et d'animaux. On suppose qu'il a été compilé d'après des sources persanes, arabes ou égyptiennes.

Quelques-uns des ouvrages qui portent le nom d'Hermès Trismégiste appartiennent évidemment au moyen âge; ce sont : *Tractatus vere aureus de Lapidis philosophici Decreto*, c'est-à-dire sur la pierre philosophale. Cet ouvrage est divisé en sept chapitres, que l'on regardait comme les sept sceaux d'Hermès Trismégiste; il a été publié en latin par D. Gnosius, Leipzig, 1610, 1613, in-8°; et traduit en français par G. Joly et F. Habert, Paris, 1626, in-8°; — *Tabula smaragdina*, essai sur l'art de faire de l'or, publié en latin; Nuremberg, 1541, 1545, in-4°; Strasbourg, 1566, in-8°; — Περὶ βοτανῶν χυλώσεως : fragment d'un ouvrage plus ancien que les précédents, et qui traite des mêmes sujets que le Κυρανίδες, publié à la fin de l'édition de Roether, du *De Mensibus* de L. Lydus, avec des notes de Baehr; — Περὶ σεισμῶν (Sur les Tremblements de terre) : ce fragment de soixante-six vers hexamètres attribués à Hermès Trismégiste, et quelquefois à Orphée, fut d'abord publié par Fr. Morel, avec une traduction par F.-A. Baïf, Paris, 1586, in-4°, et ensuite par J.-S. Schoder; on le trouve aussi dans les *Miscellanea* de Maittaire, Londres, 1722, in-4°, et dans les *Analecta* de Brunck, III, p. 127. Y.

J.-H. Ursinus, *Exercitatio de Mercurio Trismegisto ejusque scriptis*; Nuremberg, 1661, in-8°. — Rœser, *De Hermete Trismegisto litterarum inventore*; Wittemberg, 1686, in-4°. — Colberg, *De libris antiquitatem mentientibus, sibyllarum, Hermetis, Zoroastris*; Greifswald; 1696, in-4°. — G. W. Wedel, *De Tabula Hermetis smaragdina*; Iéna, 1704, in-4°. — Baumgarten Crusius, *De Librorum Hermeticorum Origine atque indole*; Iéna, 1827, in-4° — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol., p. 46, 94. — F. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. I, p. 244. — Pauly, *Real-Encyklopædie*.

HERMES (*Isaac*), peintre et sculpteur espagnol, vivait en 1587. Il étudia les arts à Valladolid, et y acquit une grande habileté. Il décora le maître autel de la cathédrale de Taragone, et exécuta les sculptures que l'on voit encore dans la chapelle du Saint-Sacrement de la même basilique. A. DE L.

Felipe de Guevara, *Los Comentarios de la Pintura*. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

HERMES (*Jean-Auguste*), théologien allemand, né à Magdebourg, le 24 août 1736, mort à Quedlimbourg, le 6 janvier 1822. Fils d'un ministre protestant, il fit ses études au collége de Klosterbergen et à l'université de Halle, et devint en 1760, après avoir été vicaire à Ebenshorn et à Parchim, pasteur de Grosshendorf en Mecklembourg. De là il vint à la commune de Wahren, où ses sermons et des articles publiés par lui dans une revue théologique, attirèrent sur lui des persécutions de la part du consistoire de Mecklembourg (1). Aussi quitta-t-il ce pays et accepta la place de pasteur du village de Jerichow, près Magdebourg. En 1777 Hermes vint à Ditfurth, et de là à Quedlimbourg, où il exerça pendant longtemps les fonctions de prédicateur en chef, de conseiller du consistoire, de premier conseiller ecclésiastique. On a de lui : *Der Religion* (Manuel de la Religion), Berlin, 1779; 4° édition, 1791, 2 vol.; traduit en français par Élisabeth, reine de Prusse, femme de Frédéric II, Berlin, 1784; et dont on possède aussi une traduction hollandaise, Hameln, 1788-1789, et une traduction en langue suédoise (1790); — *Predigten über die evangel. texte* (Sermons sur les textes de l'Évangile); Berlin, 1782 et 1788; — *Communionbuch* (Livre de Communion); ibid., 1783; et 1798; — *Allgemeine theologische Bibliothek* (Bibliothèque théologique uni-

(1) Il exposa le sujet de sa querelle dans *Nachricht an das Publicum von dem Verfahren des Mecklenburger Consistoriums gegen mich meiner Lehrmeinung halber*; Berlin, 1777.

verselle), publiée en commun avec H.-M.-A. Cramer; Quedlimbourg, 1784-1787; — *Ueber Verbesserung des äffenlichen Gottesdienstes* (Des Réformes à introduire dans le Culte public), en commun avec Fischer et Salzmann; Leipzig, 1785-1788, 2 vol.; — *Lehrbuch der Religion Jesu* (Traité de la Religion de Jésus); Quedlimbourg, 1799; 3e édition, 1822. R. L.

J.-H. Fritsch, *J.-A. Hermes*; Quedlimbourg et Leipzig, 1827. — Mensel, *Gel. Teutschl.*, 5e edit., vol. III, p. 254-257; vol. IX, p. 573; vol. XI, p. 847; vol. XIV, p. 115; vol. XVIII, p. 141. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*. — *Conv.-Lex.*

HERMES (*Jean-Timothée*), romancier allemand, né le 31 mai 1738, à Petznick, près Stargard, en Poméranie, mort à Breslau, le 24 juillet 1821. Il fit ses études à l'université de Kœnigsberg, vécut ensuite successivement à Dantzick, Berlin, Brandebourg, Lüben et Pless, et se fixa enfin en 1772 à Breslau, où il devint premier professeur de la faculté théologique et intendant supérieur des affaires ecclésiastiques. Il est le créateur des romans dits psychologiques. Son ouvrage le plus connu est intitulé: *Saphiens Reise von Memel nach Sachsen* (Voyage de Sophie de Memel jusqu'en Saxe); Leipzig, 1770-1778, 6 vol. Parmi ses autres écrits, qui, comme le précédent, ont pour principal objet l'étude du cœur de la femme, on remarque: *Fanny Wilkes*, Leipzig, 1766, 2 vol., roman didactique qui a été traduit en français pour la *Bibliothèque universelle des Romans* (1799), et en hollandais (1789); — *Für Töchter edler Herkunft* (Une Histoire dédiée aux jeunes filles de grande famille); Leipzig, 1787-1790, 3 vol.; — — *Für Eltern und Ehelustige* (Une Histoire dédiée aux parents et aux personnes qui désirent se marier); Leipzig, 1789-1790, 5 vol.; — *Zween litterarische Maertyrer und deren Frauen* (Deux Martyrs littéraires et leurs femmes); Leipzig, 1789, 2 vol. R. L.

Gervinus, *Gesch. d. deutch. Dichtg*, vol. V, p. 170-178 (4e édit.). — Eichhorn, *Gesch. d. Literat.*, vol. IV, sect. 2, p. 108 et sqq. — Bouterweck, *Gesch. d. Poesie u. Bereds.*, vol. XI, p. 472. — Wachler, *Hadbuch d. Gesch. der Literat.*, vol III, p. 390. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*. — *Conv.-Lex.* — Jörden, *Lex. deutsch. Dichter und Prosaisten*, vol. II, p. 398; vol VI, p. 332. — Rossmann, *Liter. Wörterbuch*, p. 270. — Ebert, *Bibliograph.-Lexik.*

HERMES (*Georges*), théologien catholique allemand, fondateur d'une école philosophico-dogmatique, né à Dreyerwalde près Munster, le 22 avril 1775, mort à Bonn, le 26 mai 1831. Il s'adonna d'une manière sérieuse à l'étude de la philosophie, devint en 1798 professeur au collége de Munster, en 1807 professeur de dogmatique à l'université de cette même ville, et en 1820 professeur de théologie à l'université de Bonn, place qu'il occupa jusqu'à sa mort. En approfondissant la philosophie de Kant et de Fichte, Hermes était parvenu à la conviction que des principes irréconciliables séparent les systèmes de ces philosophes de la religion chrétienne. A ce sujet, il publia l'ouvrage: *Einleitung in die christ-catholische Theologie* (Introduction à la Théologie catholique); Münster, 1819 et 1831; dans lequel il se proposait de réfuter les arguments de ses adversaires qui prétendaient que la vérité absolue des dogmes dus à la révélation ne pouvait être démontrée d'une manière positive. L'ouvrage de Hermes touchait profondément à des questions trop graves pour pouvoir passer inaperçu. Plusieurs voix s'élevèrent contre lui, l'accusant d'avoir émis des opinions contraires à la religion chrétienne. Mais Hermes, protégé par le comte Spiegel, archevêque de Cologne, et chaleureusement défendu par ses nombreux élèves, parvint facilement à repousser les attaques de ses antagonistes. Ce ne fut qu'après sa mort que son école, surnommée *hermésianisme*, eut à souffrir des vives persécutions qui frappèrent surtout les trois professeurs Braun, Elvenich et Achterfeld.

Outre l'ouvrage cité, on a de Hermes: *Untersuchungen ueber die innere Wahrheit des Christenthums* (Recherches sur la Vérité intérieure du Christianisme); Münster, 1805; — *Studirplan der Theologie* (Plan d'Études de Théologie); ibid., 1819; — *Christ-katholische Dogmatik* (Dogmatique chrétienne catholique), publiée après la mort de l'auteur par Achterfeld; Münster, 1834-1835, 3 vol. R. L.

Braun et Elvenich, *Meletemata theologica*; Bonn, 1837. — Braun et Elvenich, *Acta Romana*; Hanovre, 1838. — Bernhardi, *Laokoon oder Hermes und Perrone*; Cologne, 1840; traduction latine faite par le professeur Braun, Bonn, 1842. — Elvenich, *Der Hermesianismus und Johannes Perrone*; Breslau, 1844. — Stupp, *Die lezten Hermesianer*; Wiesbade et Cologne, 1844-1845, 2 cahiers.

* **HERMES** (*Charles-Henri*), historien et publiciste allemand, né le 12 février 1800, à Kalisch, étudia la théologie et la philosophie à l'université de Breslau, et vécut depuis 1823 successivement à Dresde, Deventer, Paris, Munich, Berlin, etc. Outre un grand nombre d'articles publiés dans divers journaux allemands, on a de lui: — *Die Gründe und Folgen des Versfalls und Untergangs von Polen* (Les Causes et les Conséquences de la Décadence et de la Chute de la Pologne); Munich, 1831; — *Reisebeschreibungen für die Jugend* (Descriptions de voyage pour la jeunesse), faisant suite à l'ouvrage de Campe; Brunswick, 1836, 2 vol.; — *Geschichte der letzten 25 Jahre* (Histoire des derniers vingt-cinq ans), formant le supplément de la grande histoire universelle de Rotteck; Brunswick, 1842, 2 vol.; 6e édit., 1853, 3 vol.; — *Die Entdeckung von Amerika durch die Islaender im 10ten und 11ten Jahrhundert.* (La Découverte de l'Amérique par les Islandais aux dixième et onzième siècles); Brunswick, 1844; — *Blicke aus der Zeit in die Zeit* (Considérations sur la différence des temps); Brunswick, 1845-1846. R. L.

Conv.-Lex.

HERMÉSIANAX (Ἑρμησιάναξ), de Colophon, poëte élégiaque grec, ami et disciple de Philétas,

vivait du temps de Philippe et d'Alexandre le Grand, et paraît être mort avant la destruction de Colophon par Lysimaque, en 302. Son principal ouvrage était un poëme élégiaque en trois livres, adressé à sa maîtresse, Léontium, dont le nom formait le titre du poëme. Athénée a cité une grande partie du troisième livre. Le poëme d'Hermésianax est aussi mentionné par Pausanias, par Parthénius et par Antonin Liberalis. Pausanias nous apprend en outre qu'Hermésianax avait écrit une *élégie* sur le centaure Eurytion. On ignore si le poëte de ce nom mentionné par un scoliaste de Nicandre comme l'auteur d'un poëme intitulé Περσικά est le même que l'auteur de l'élégie de Léontium. Le fragment d'Hermésianax a été édité séparément par Ruhnken, *Append. ad Epist. crit.*, II, p. 283; *Opusc.*, p. 614; par Weston, Londres, 1784, in-8°; par C. D. Ilgen, *Opusc. var. Philol.*, Erford, 1797, in-8°; par Kigler et Axt, Cologne, 1826, in-16; par Hermann, *Opusc. Acad.*, vol. IV, p. 239; par Bach, *Philet. et Phanoc. Reliq.*, Halle, 1829, in-8°; par J. Bailey, avec une épître critique de G. Burgess, Londres, 1839, in-8°; et par Schneidervin, *Delect. Poes. Eleg.*, p. 147.

On connaît encore deux HERMÉSIANAX, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent : l'un, historien, né à Cypre, composa des Φρυγιακά, citées par Plutarque (*De Fluv.*, 2, 24, 12); l'autre, né à Colophon, et fils d'Agonée, remporta une victoire à Olympie, et ses concitoyens lui élevèrent une statue (Pausanias, VI, 17). Y.

Pausanias, I, 9; VII, 17; VIII, 12. — Parthenius, *Erot.*, 5, 22. — Antoine Liberalis, *Metam.*, 39; — *Scol.* de Nicandre; *Theriaca*, 3. — Bergk, *De Hermesianactis Elegia*; Marbourg, 1845.

HERMIAS (Ἑρμίας ou Ἑρμείας), tyran ou dynaste d'Atarnée et d'Assos en Mysie, connu surtout comme l'ami et le patron d'Aristote, vivait en 350 avant J.-C. Il était eunuque, et commença par être esclave. On ignore s'il avait été déjà affranchi lorsqu'il gagna la confiance d'Eubulus, qui s'était élevé de la position de banquier à celle de souverain d'Atarnée et d'Assos. Libre dès lors ou un peu plus tard seulement, mais toujours attaché au service d'Eubulus, il se rendit à Athènes, et profita de son séjour dans cette ville pour suivre les leçons de Platon et d'Aristote. De retour en Mysie, et après la mort d'Eubulus, il lui succéda sans opposition. Aussitôt monté sur le trône, vers 347, il appela à sa petite cour Xenocrate et Aristote. Le long séjour que ce dernier philosophe fit à Atarnée, l'amitié très-intime qu'il contracta avec Hermias, donnèrent lieu chez les anciens à des bruits injurieux, et qui paraissent tout à fait dénués de fondement (*voy.* ARISTOTE). On ne sait absolument rien des événements, sans doute fort insignifiants, qui eurent lieu sous le règne d'Hermias; on ne connaît que la catastrophe qui le termina. Le général grec Mentor, chargé par le roi de Perse de faire rentrer dans l'obéissance les petits dynastes de l'Asie Mineure, attira Hermias dans une entrevue, sous la promesse d'un sauf-conduit; puis, contrairement à sa parole, il le retint prisonnier. Hermias, après avoir livré aux Perses toutes ses places dans l'espoir de sauver sa vie, fut envoyé captif à la cour d'Artaxerxès, qui le fit mettre à mort. Aristote épousa Pythias, sœur ou, selon d'autres, fille adoptive de son ami. Il lui éleva une statue à Delphes, et célébra sa mémoire dans une ode admirable, qui est venue jusqu'à nous. Y.

Athénée, XV, p. 696. — Strabon, XIII, p. 610. — Diodore, XVI, 52. — Diogène Laerce, V, 3, 6, 7. — Pseudo-Ammonius, *Vita Aristotelis*. — Stahr, *Aristotelia*, vol. I, p. 75. — Blakesby, *Life of Aristotle*, p. 35-44.

HERMIAS *de Carie*, favori et premier ministre de Seleucus Ceraunus, mourut vers 220 avant J.-C. Il reçut la direction suprême des affaires de Syrie, lorsque Seleucus Ceraunus partit pour l'expédition du Taurus, pendant laquelle il mourut. Cet événement laissa Hermias maître absolu du gouvernement sous le jeune Antiochus III, qui n'avait alors que quinze ans. La révolte de Molon et d'Alexandre ne tarda pas à ébranler son autorité. Il essaya bien de retenir Antiochus loin des champs de bataille; mais sa propre incapacité militaire et les défaites des généraux qu'il envoya contre les insurgés le forcèrent enfin d'abandonner au roi la direction de la guerre. Antiochus, suivant les conseils de Zeuxis, et malgré l'opposition d'Hermias, livra bataille à Molon, le défit, et reconquit les provinces révoltées. Hermias souilla cette victoire par des cruautés que le roi réprouva sans pouvoir les empêcher. La naissance d'un fils d'Antiochus et de Laodicée lui inspira le projet de se défaire de ce prince, afin de régner lui-même sous le nom de l'enfant qui venait de naître. Antiochus, averti de ce dessein, et n'osant pas condamner le tout-puissant ministre par une sentence judiciaire, le fit assassiner. La femme et les enfants d'Hermias furent lapidés par les habitants d'Apamée. Y.

Polybe, V, 41-56.

HERMIAS, poëte iambique grec, né à Curia, dans l'île de Cypre, vivait vers 330 avant J.-C. Il ne reste de lui qu'un petit nombre de fragments, qui ont été recueillis par Schneidewin, dans son *Delectus Poeseos*, p. 242.

Athénée, XIII, p. 563.

HERMIAS *de Méthymne*, dans l'île de Lesbos, historien grec, vivait probablement dans le quatrième siècle avant J.-C. Il composa une histoire de Sicile, dont le troisième livre est cité par Athénée. Nous savons par Diodore de Sicile que cet ouvrage s'étendait jusqu'en 376 avant J.-C., et qu'il se divisait en dix ou en douze livres. Étienne de Byzance, au mot Χαλκίς, parle d'une *Periegesis* d'Hermias, et Athénée cite le second livre d'un traité Περὶ τοῦ Γρυνείου Ἀπόλλωνος (Sur Apollon Grynéus), par un Hermias. On ignore si ces deux ouvrages sont du même auteur que l'*Histoire de la Sicile*. Y.

Athénée, IV, p. 149; X, p. 438. — Diodore de Sicile, XV;

37. — Hayne, *Comment. de Fontibus Diodori*, p. CXVII. — C. Müller, *Fragmenta Historicorum Græcor*, t. II, p. 8.

HERMIAS, écrivain chrétien, vivait dans la seconde partie du deuxième siècle après J.-C. On ne sait rien de sa vie, mais l'on possède sous son nom un ouvrage grec intitulé : Διασυρμὸς τῶν ἔξω φιλοσόφων (Dérision des Philosophes païens), dans lequel il livre au ridicule les philosophes grecs. Ce livre, en forme de dialogue, est adressé aux amis et aux parents de l'auteur, dans le but de les prémunir contre les erreurs de la philosophie païenne. Hermias passe en revue les diverses opinions des philosophes sur la nature, le monde, Dieu, son essence, ses rapports avec le monde, l'âme humaine, et en montrant leurs dissidences, leurs contradictions sur tous ces points, il prouve l'insuffisance et l'inutilité de leurs théories. Ce petit ouvrage, écrit à la manière et quelquefois avec l'esprit de Lucien, a de l'intérêt pour l'histoire de l'ancienne philosophie. Il fut publié avec une traduction latine par Seiler; Zurich, 1553, in-8°; 1560, in-fol. Il a été inséré dans plusieurs collections d'écrivains ecclésiastiques, entre autres dans la *Tabula compendiosa* de Morel, Bâle, 1580, in-8°; dans plusieurs éditions de Justin Martyr; dans l'édition de Tatien par W. Worth, Oxford, 1700, in-8°; dans l'*Auctarium Bibl. Patr.*, Paris, 1624, in-fol.; dans la *Bibliot. Patr.* de Gallandi. J. C. Dommerich en a donné une édition séparée, avec des notes par H. Wolf, Gale et Worth; Halle, 1764, in-8°. La *Dérision des Philosophes* a été traduite en français par l'abbé Guillon, dans sa *Bibliothèque des Pères*. M. Stievenart a donné récemment une traduction plus fidèle de ce petit ouvrage (*Mémoires de l'Académie de Stanislas*). Voici comment il le caractérise : « Dans un cadre ingénieux, dit-il, et sous une forme vive et piquante, l'auteur, doué d'un vaste savoir, passe en revue tous les rêveurs célèbres du paganisme. Une épithète, un trait, lui suffisent pour caractériser, avec une justesse enjouée, l'homme et le système. Chacun vient exposer rapidement son opinion sur la Divinité, sur l'âme humaine, sur les principes des choses. C'est un petit drame, un peu bouffon vers la fin, qui rappelle, moins le cynisme, la causticité de Lucien..... Mais la plaisanterie du sophiste de Samosate n'aboutit qu'au scepticisme universel, tandis que celle d'Hermias conduit à la foi..... Faiblesse de notre raison abandonnée à elle-même, besoin qu'elle a de la lumière d'en haut, grandeur du bienfait de la révélation, telles sont les conclusions implicites et graves de ce pieux pamphlet. »

Il ne faut pas confondre l'auteur de la *Dérision des Philosophes* avec l'écrivain ecclésiastique Hermias Sozomène (*voy.* SOZOMÈNE), ni avec l'Hermias qui est mentionné par saint Augustin comme le fondateur de la secte hérétique des hermiens ou seleuciens, et qui vivait au quatrième siècle de l'ère chrétienne. Y.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, VII, 114. — Cave, *Hist. liter.*, vol. I, p. 80. — Guillon, *Bibliothèque choisie des Pères de l'Église*, t. I, p. 361.

HERMIAS *d'Alexandrie*, philosophe grec, père d'Ammonius et disciple de Syrianos. Il vivait dans la seconde moitié du cinquième siècle; il resta attaché au paganisme, et appartenait à l'école des néo-platoniciens. Laborieux mais dénué d'une grande portée de vues, Hermias s'attacha à commenter et à expliquer divers écrits de Platon; son commentaire sur le *Phèdre* a été publié d'après un manuscrit de Munich dans l'édition que Ast a donnée à Leipzig en 1810 de ce dialogue; d'autres travaux d'Hermias restent encore inédits.

Parmi les Grecs qui portaient aussi le nom d'Hermias, nous pouvons signaler un géomètre mentionné par Plutarque (*Sympos.*, IX, 1); un oculiste indiqué par Galien; un auteur qui avait écrit sur la Tactique d'Homère (Élien, *Tactique*, l. I); un littérateur natif d'Hermopolis en Égypte, qui fit en vers iambiques l'éloge de sa patrie (Photius, *Biblioth.*, cod. 279); un rhéteur alexandrin, dont Suidas a conservé le nom. G. B.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. III; t. VII, 114. — Sainte-Croix, *Magasin encyclop.*, 9e année, t. III, p. 22.

HERMIDA (*Benito* Y PORRAS-BERMUDEZ-MALDONADO), homme politique espagnol, né à Santiago de Compostella, le 1er avril 1736, mort à Madrid, le 1er février 1814. Il étudia avec succès les mathématiques, la physique, les langues française, italienne, anglaise et latine, et fut reçu licencié au collège de Fonseca (Santiago) en 1756. Il fut nommé aussitôt inspecteur de la librairie en Galice et en 1768 juge criminel de la chancellerie de Grenade. Il épousa alors dona Marin y Freiré de Andrada, et en 1775 fut appelé à Agnas et chargé d'examiner la comptabilité et d'organiser les impôts dans l'évêché d'Almeria. Il accomplit cette mission avec autant de zèle que de charité, et tout en augmentant les revenus du trésor il trouva moyen de fonder six hôpitaux, six maisons d'enfants trouvés et beaucoup d'autres établissements d'utilité publique. Hermida devint successivement en 1786 président de l'audience de Séville, en 1792 conseiller de Castille et procureur royal de la chambre. Il se montra zélé défenseur des intérêts du clergé, et s'attira la haine des ministres Godoï, Urquijo, Gardoqui. Envoyé en mission sur les frontières de France, il ne reparut à la chambre de Castille qu'en 1799. En 1802 il retomba en disgrâce, et se retira à Saragosse, consacrant ses loisirs à la littérature. Lors des événements de 1808 il contribua, en mai et juin, à encourager l'opiniâtre défense des Saragossiens, et avec son gendre, le marquis Santa-Colonna, insurgea la contrée environnante. La junte centrale insurrectionnelle l'appela alors dans son sein. Il la joignit à Valence, et, malgré son grand âge, la suivit dans sa longue fuite devant les armées françaises. Il ne cessa de représenter auprès du conseil de ré-

gence l'élément monarchique et religieux, et protesta contre toutes les mesures adoptées par les cortès. Le 14 août 1813 il put enfin reprendre le chemin de Madrid, évacué par les Français. Il ne lui fut pourtant pas donné de revoir l'installation régulière de la monarchie, car il mourut au bout de quelques mois. On a de lui une traduction du *Paradis perdu*, en vers libres, publiée après sa mort; Madrid, 1814, in-12; — *Pensamientos militares de un paisano;* Séville, 1809, in-12; — *Exposé abrégé des Cortès, gouvernement ou constitution du royaume de Navarre*, etc.; Cadix, 1811, in-8°; — *Dialogue d'un paysan et d'un habitant de l'île de Léon;* Cadix, 1811; — *Observations tendant à désabuser et à instruire les députés des Cortès extraordinaires;* 1812.

H. LESUEUR.

De Pradt, *Mémoires historiques sur la révolution d'Espagne*. — Escolquiz, *Mémoires*. — Don Manuel Cavallero, *Défense de Saragosse*.

HERMIGUEZ (*Gonçalo*), guerrier et poëte portugais, né et mort dans le douzième siècle. Il était fils d'Hermigo Gonçalvez, mort à la bataille d'Ourique, et il avait la renommée d'être un des plus braves chevaliers de l'armée commandée par Affonso Henriquez. Durant les escarmouches continuelles contre les Maures, il acquit une telle renommée de bravoure, qu'on l'avait surnommé *Traga Mouros* (Tueur des Maures). Hermiguez ou *Herminguez*, car on lui donne également ce nom, était beaucoup moins rude par ses manières et par son intelligence qu'on ne l'était alors à la cour du premier roi de portugal. Il est infiniment probable qu'il avait puisé à l'école du *gay saber*, si influente sur toute la péninsule, cette habileté de versification qui a transmis le nom d'Hermiguez comme celui d'un *trovador* exercé : son rang est marqué dans toutes les histoires littéraires, bien que l'on ne connaisse guère qu'un seul fragment poétique qui doive lui être attribué et que la critique puisse accepter. Sous ce rapport, il est plus heureux encore que la plupart des troubadours primitifs dont il est fait mention dans le *Livro de Linhagems* du comte de Barcellos, et dont les noms seuls nous sont parvenus.

Comme chevalier aventureux, Hermiguez jouit d'une renommée qui grandit la célébrité un peu incertaine du poëte. Son nom se rattache même à l'une de ces légendes guerrières que les peuples n'oublient jamais, parce qu'elles rappellent l'héroïsme touchant de l'amour. Au temps d'Hermiguez, Almada, forte position, qui s'élève sur la rive sud du Tage, était au pouvoir des Maures. C'était un château parfaitement défendu, et dont les chrétiens ne pouvaient guère s'emparer de vive force; le chevalier poëte résolut de profiter de la sécurité que ce château donnait aux musulmans habitants des rives voisines, pour exécuter une de ces razzias comme on en entreprenait si fréquemment alors, dans ces campagnes de la péninsule, où deux races donnaient le spectacle étrange de luttes perpétuelles, renouvelées sans inimitié. On était au mois de juin, et les Maures célébraient avec abandon les fêtes du solstice d'été, de même que les chrétiens se réjouissaient durant cette Saint-Jean bruyante si fréquemment rappelée dans le *Romancero*. Hermiguez mit à profit ce moment de trompeuse sécurité, et, tombant à l'improviste sur une joyeuse caravane, qui se rendait d'Alcaçar do Sal à Almada, il fit non-seulement un riche butin, mais ravit à un guerrier musulman un trésor plus précieux que tout le reste : cette belle Fatima qu'il enleva sur son puissant cheval, et qui plus tard se fit chrétienne. Fatima convertie devint Oriana, et fut dès lors l'objet d'une admiration passionnée pour celui qui l'avait conquise et pour nombre de chevaliers qui la lui enviaient. La mort mit fin bientôt au bonheur du brave Hermiguez, et, de douleur, il prit l'habit de moine dans un monastère de l'ordre de Saint-Bernard.

En transcrivant les vers, passablement barbares, que l'on attribue à Hermiguez, et que Brito nous a conservés avec tant d'autres, Faria y Souza avoue, trop naïvement peut-être, que pour la plupart ils lui semblent inintelligibles. L'orthographe vicieuse, on pourrait dire ridicule, adoptée par cet historien est pour beaucoup dans l'obscurité des fameux couplets d'Hermiguez (1) : il est certain que si l'on parvient à donner un sens à quelques vers, il y en a un plus grand nombre que la critique moderne ne pourra élucider. Un historien auquel on accorde un certain crédit voit même dans cette vieille romance historique des fragments de trois chants bien différents. Ce qu'il y a de plus positif, c'est que ces vers si rudes attestent l'emploi de l'endécasyllabe dès l'époque la plus reculée. Il ne faut pas, on le voit, attribuer une trop grande importance à un fragment presque informe, et qui peut faire naître de pareils doutes.

L'habile critique allemand qui a réuni la plupart des fragments en vieux portugais n'a pas essayé d'expliquer les poésies d'Hermiguez tout en les reproduisant; M. da Costa e Sylva imite la circonspection de M.[r] Bellermann : il garde comme lui un prudent silence, et il termine son article par ces mots, assez étranges sans doute dans la bouche d'un homme qui après tout n'a rien expliqué : « Je fais un appel pour que les philologues se vouent à l'étude de l'idiome dans lequel ces vers ont été composés, afin qu'on le comprenne clairement; ce qui n'est pas si difficile que cela peut le paraître à la première vue. »

Ferdinand DENIS.

O Panorama, jornal litterario, t. VII. — J. M. da Costa e Sylva, *Ensaio biographico-critico sobre os melhores*

(1) Faria y Souza écrit en effet :

Tinhe-rabos, nom tinhe-rabos

ce qu'il faut écrire ainsi :

Tinhera-bos, nom tinhera-bos.

Poetas Portuguezes, t. I. — Ad. Balbi, *Essai de Statistique sur la Monarchie Portugaise*, 2 vol. in-8°.

HERMILLY (*N*..... VAQUETTE D'), traducteur français, né à Paris, en 1710, mort dans la même ville, le 29 janvier 1778. Ses études terminées, il entra au séminaire pour obéir à ses parents; mais ses goûts le portèrent à embrasser la carrière militaire. Il servit longtemps en Espagne, et profita de son séjour dans ce pays pour étudier la langue et la littérature espagnoles. De retour en France, il chercha d'abord des ressources dans sa plume; enfin, il fut nommé inspecteur de l'École militaire et censeur royal. Il a traduit de l'espagnol : *Histoire générale d'Espagne* de Ferreras; 1742 et suiv., 10 vol. in-4°; — *Théâtre critique*, mauvaise imitation du *Spectateur* anglais, par un bénédictin espagnol (le Père Feyjoo); Paris, 1745, 12 vol. in-12; — *Jugement impartial sur des lettres de la cour de Rome, en forme de bref, tendantes à déroger à certains édits du duc de Parme et à lui disputer, sous ce prétexte, la souveraineté temporelle*, traduit de Campomanès; Paris, 1770, 2 vol. in-12; — *Nouvelles*, de Quevedo. On doit en outre à d'Hermilly : *Dissertation sur les tragédies espagnoles, suivie d'une analyse de* Virginie, *tragédie de don August. de Mutiano y Luyando*; Paris, 1754, 2 vol. in-12 : on y trouve de courtes notices sur les principaux auteurs espagnols; — *Histoire de Majorque et de Minorque*; Maëstricht, 1777, in-4°; pour servir de suite à l'*Histoire d'Espagne* de Ferreras; — *Bibliographie parisienne, ou catalogue des différents ouvrages imprimés pendant les années* 1769, 1770, 1771, 1772, 1773; Paris, 1770-1774, 5 vol. in-8° : en collaboration avec Hurtault; — *La Lusiade*, poëme héroïque, traduit du portugais de Louis Camoens, retouché quant au style par La Harpe; Paris, 1776, 2 vol. in-8°. D'Hermilly a aussi travaillé à l'*Iconologie historique et généalogique des souverains de l'Europe*. Il a donné une édition des *Œuvres choisies* de Quevedo en espagnol. Il a laissé en manuscrit un poëme en quatre chants *De la Création de l'Homme*, traduit de l'espagnol; — un *Abrégé de l'Histoire de Pologne*, et le commencement d'une *Histoire de Philippe V, roi d'Espagne*. J. V.

Année littéraire, 1784, tome VII, p. 143. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.* — Quérard, *La France littéraire*.

HERMINIER (L'). *Voy.* L'HERMINIER.

* **HERMINIUS** (*Aquilinus*), héros romain (1), vivait vers 510 avant J.-C. Il commandait avec Horatius les troupes de Tarquin le Superbe, lorsque ce prince fut chassé de son camp. Il fut un des trois défenseurs du pont Sublicius contre l'armée de Porsenna, et prit une grande part à la bataille suivante contre les Étrusques. Les trois héros qui, selon l'antique légende, défendirent le pont Sublicius sont probablement les représentants symboliques des trois tribus romaines : les *Luceres*, les *Ramnes* et les *Titienses*, et il est vraisemblable qu'Herminius représente cette dernière tribu. Il fut consul en 506, et périt à la bataille du lac de Régille, en 498, dans un combat singulier contre Mamilius. Sa vie appartient beaucoup plus à la poésie populaire qu'à l'histoire. Y.

Tite-Live, II, 10, 11, 20. — Denys d'Halicarnasse, IV, 78; V, 22, 23, 26, 36; VI, 12. — Plutarque, *Poplicola*, 16.

* **HERMINUS** (Ἑρμῖνος), philosophe grec, contemporain de Démonax, vivait dans le deuxième siècle après J.-C. Bien que Porphyre le qualifie de stoïcien, il était plutôt péripatéticien. Il composa des commentaires sur plusieurs ouvrages d'Aristote, et, suivant Simplicius, il fut le maître d'Alexandre d'Aphrodisie. Ses écrits, dont il ne reste rien, sont souvent cités par Boëce, qui mentionne de lui un traité Περὶ Ἑρμηνείας, et aussi des *Analytica* et des *Topica*. Y.

Lucien, *Demonac.*, 56.— Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. III, p. 495.

* **HERMIPPUS** (Ἕρμιππος), poëte athénien de l'ancienne comédie, fils de Lysis et frère du poëte comique Myrtile, vivait vers 450 avant J.-C. Plus jeune que Cratinus et Téléclide, plus âgé qu'Eupolis et Aristophane, Hermippus exerça principalement sa verve satirique sur Périclès. Non content de le poursuivre des sarcasmes les plus amers, il l'atteignit dans ses affections privées en intentant une action à Aspasie, qu'il accusa d'impiété. Des démagogues secondaires, tels qu'Hyperbolus, n'échappèrent point à sa mordante raillerie, et il n'épargna ni les fourberies des sycophantes ni la vie molle des jeunes Athéniens. D'après Suidas il écrivit quarante comédies; il nous reste, avec des fragments assez nombreux, les titres de neuf de ses pièces, savoir : Ἀθηνᾶς γοναί, Ἀρτοπώλιδες, Δημόται, Εὐρώπη, Θεοί, Κέρκωπες, Μοῖραι, Στρατιῶται, Φορμοφόροι. Les fragments d'Hermippus ont été réunis par Meineke, *Frag. Com. Græc.*, vol. I, p. 90-99; vol. II, p. 380-417; et par Bothe, *Frag. Com. Græc.*; Paris, 1855, in-8°, dans la *Biblioth. Græc.* de A.-F. Didot.

Athénée dit qu'Hermippe écrivit des parodies, ce qui sans doute ne signifie pas qu'il composa sous ce titre des ouvrages séparés, mais que, comme beaucoup d'autres poëtes comiques, il inséra des parodies dans ses pièces. Il n'en est pas de même de ses iambes, trimètres, tétramètres, qui sont aussi mentionnés par plusieurs écrivains anciens : c'étaient des poëmes d'un

(1) Il appartenait, comme son nom l'indique, à la *gens Herminia*, une des plus anciennes familles patriciennes, et qui ne figure que dans la partie antéhistorique ou légendaire des annales romaines. On ne connaît dans la *gens Herminia* que le seul surnom d'*Aquilinus*. On ignore si cette maison était osque, sabine ou étrusque d'origine. Cette dernière origine est la plus probable, bien que la syllabe *Her*, racine d'Herminius, se rencontre souvent dans les noms sabins (Her ennius, Her-ius, Hernicus, Her-silia). On peut rapprocher le mot Herminius du nom d'Arminius chez les Chérusques. *Voy.* Valère Maxime, *De Prænom.*, 18; Müller, *Etrusk.*, vol. I, p. 403.

genre satirique, en trimètres iambiques et en tétramètres trochaïques. L. J.

Suidas, au mot Ἕρμιππος. — Plutarque, *Périclès*, 32. — Meineke, *Historia critica Com. Græc.*, 90-98. — Bergk, *Comment. de Reliq. Com. Att. ant.*, c. 3.

* **HERMIPPUS** *de Smyrne*, philosophe et biographe grec, vivait vers 220 avant J.-C. Du surnom de *Callimachien* (ὁ Καλλιμάχειος), que lui donnent les anciens, on a induit qu'il fut le disciple de Callimaque, mort vers 240; et comme il écrivit la vie de Chrysippe, il survécut certainement à ce dernier, mort en 207. Cette chronologie approximative est tout ce que l'on sait de la vie d'Hermippus. Il était de la secte péripatéticienne; mais on ne connaît de lui aucun écrit philosophique. Ses ouvrages, très-souvent cités par les anciens, sous un grand nombre de titres, se rapportent tous à un seul sujet général, et semblent être autant de parties d'une grande composition biographique, dont le titre, qui n'est pas bien connu, paraît avoir été Βίοι. Les parties dont nous possédons des fragments ou les titres sont : Περὶ τῶν ἐν Παιδείᾳ λαμψάντων; — Περὶ τῶν ἑπτὰ Σοφῶν; — Περὶ τῶν Νομοθετῶν; — Βίοι τῶν φιλοσόφων, dont une grande portion était occupée par la *Vie* de Pythagore, et qui contenait aussi des *Vies* d'Empédocle, d'Héraclite, de Démocrite, de Zénon, de Socrate, de Platon, d'Aristote, d'Antisthène, de Diogène, de Stilpon, d'Épicure, de Théophraste, d'Héraclide, de Démétrius de Phalère, de Chrysippe et autres; — Βίοι τῶν Ῥητόρων : ouvrage auquel on peut rapporter les titres Περὶ Γοργίου; — Περὶ Ἰσοκράτους; — Περὶ τῶν Ἰσοκράτους Μαθητῶν, et qui semble avoir contenu aussi des vies d'historiens et même de poëtes, si on fait rentrer dans cette série le Περὶ Ἱππώνακτος. Il n'est pas impossible de rattacher au même grand ouvrage le traité intitulé Περὶ τῶν διαπρεψάντων ἐν Παιδείᾳ δούλων; cependant, d'après le sujet, on peut l'attribuer à un Hermippus de Béryte. Quant au traité Περὶ Μάγων, il est sans doute l'œuvre d'un Hermippus qu'Athénée appelle *l'astrologique*, et dont l'identité avec Hermippus de Smyrne n'est pas prouvée. Les citations d'Hermippus, éparses dans les écrivains anciens, ont été recueillies par Lozynski, *Hermippi Smyrnæi peripatetici Fragmenta*, Bonn, 1832, in-8°, et par C. Muller, *Fragm. Hist. Græc.*, t. III, p. 32-54, dans la *Bibl. Grec.* de A.-F. Didot. Y.

Vossius, *De Hist. Græc.*, p. 138-140, édit. de Westermann. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. III, p. 498. — Preller, dans le *Jarbücher für Philologie* de Jahn, vol. XVII, p. 159. — Clinton, *Fast. Hellen.*, vol. III, p. 518.

* **HERMIPPUS** *de Bérite*, grammairien grec, vivait dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne, sous Trajan et Adrien. Il était esclave de naissance, et l'on ignore à quelle époque de sa vie il fut affranchi. Élève de Philon de Biblos, il fut recommandé par lui à Herennius Severus; il se fit par son éloquence et son savoir une position considérable. Il écrivit plusieurs ouvrages, entre autres *Sur les Songes* (Ὀνειροκριτικά), en cinq livres, et Περὶ Ἑβδομάδος. Il est aussi cité par Clément d'Alexandrie (*Strom.*, VI) et par Étienne de Byzance, au mot Ῥάβεννα. Enfin, Stobée mentionne sous le nom d'un certain Hermippus une Συναγωγὴ τῶν καλῶς ἀναφωνηθέντων ἐξ Ὁμήρου, qui appartient plus vraisemblablement au grammairien de Béryte qu'au biographe de Smyrne. (*voy.* HERMIPPUS de Smyrne.) Y.

Suidas, aux mots Ἕρμιππος, Νικαγόρας. — Vossius, *De Historicis Græcis*, p. 262, édit. Westermann. — C. Müller, *Frag. Hist. Græc.*, t. III, p. 35.

* **HERMIPPUS**. On possède sous ce nom un *Dialogue sur l'Astrologie* en deux livres, et d'une époque incertaine. Hermippus n'est pas le nom de l'auteur, mais du principal interlocuteur. L'auteur inconnu était chrétien. Il n'admet pas que les astres aient été créés pour annoncer aux hommes les événements futurs, mais il maintient que les corps célestes sont habités par des êtres raisonnables. Cet ouvrage, publié d'abord par Fabricius, dans sa *Bibliothèque Grecque*, a été réédité par O.-D. Bloch : *Hermippus, incerti auctoris christiani Dialogus, seu de Astrologia libri II græce ex apographo codice Vaticano;* Copenhague, 1830, in-8°. Y.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. XII, p. 281 (IV, p. 180, édit. Harles.)

* **HERMÉNEGILDE**, prince des Visigoths, fils de Léovigilde et frère de Recared, mis à mort le 13 avril 586. Du vivant de son père, il eut pour apanage Séville. Il avait épousé Ingunde, fille de Brunehaut et de Sigebert. Cette princesse, qui était catholique, eut de violentes altercations avec la reine Gowsuinde, restée arienne. Herménegilde prit le parti d'Ingunde, et se convertit lui-même au catholicisme. Devenu ainsi le chef naturel de tous les Visigoths qui professaient cette religion et l'allié du roi des Suèves Mir, qui était aussi catholique, il prépara la ruine de son père. Averti de ses projets, Léovigilde surprit les Suèves, les battit, et assiégea dans Séville Herménegilde, qui se réfugia à Cordoue et fut forcé d'implorer sa grâce. Léovigilde se contenta de lui enlever son apanage et de lui assigner Valence pour séjour. Herménegilde recommença ses menées, leva pour la seconde fois l'étendard de la révolte, fut vaincu et tomba entre les mains de son père, qui le fit enfermer à Tarragone. Léovigilde consentit encore à pardonner; mais il y mit pour condition que son fils reviendrait à l'arianisme. Herménegilde s'y refusa, et eut la tête tranchée. Les Espagnols le vénèrent comme un saint et l'Église romaine l'a placé au nombre des martyrs. Après sa mort sa femme et son fils Athanagilde s'embarquèrent pour Constantinople. Ingunde mourut dans la traversée, et Athanagilde fut élevé par les soins de l'empereur Maurice. Y.

Mariana, *Hist. Hisp.*, l. V. — Bollandus, *Vitæ Sanctorum* 13 avril. — Baillet, *Vies des saints*, t. I, 13 avril.

* **HERMITE** (*Charles*), mathématicien français, né à Dieuze (Meurthe), le 24 décembre

1822. Il fit ses premières études à Nancy, entra à l'École Polytechnique en 1842, et y montra une grande aptitude pour les sciences exactes. En 1856 il fut élu membre de l'Académie des Sciences, en remplacement de Binet. Voici l'analyse succincte de ses travaux : *Sur la Division des fonctions abéliennes ou ultra-elliptiques;* Compt. rendus de l'Acad., ann. 1843, et dans le *Recueil des Savants étrangers.* Ce travail fut favorablement jugé par M. Jacobi et par M. Liouville. Ce dernier en rend ainsi compte : « Abel a le premier donné la théorie générale de la division des fonctions elliptiques. Les formules assez compliquées qu'il a trouvées d'abord ont été peu de temps après simplifiées par M. Jacobi. Les nouvelles formules de M. Hermite ont beaucoup d'analogie avec celles que M. Jacobi pose sans démonstration. » Le théorème d'Abel, convenablement interprété, fournit une solution facile du probleme de la *multiplication* des arguments par un même nombre entier dans les transcendantes ultra-elliptiques, et prouve que le problème de la *division* dépend de la considération d'un *système d'équations algébriques simultanées.* Or, c'est la résolution générale de ces équations qui fait l'objet du mémoire de M. Hermite. L'auteur réussit à l'effectuer par des radicaux, en admettant *la division des fonctions complètes.* La méthode dont il se sert repose en majeure partie sur la propriété que les fonctions de M. Jacobi ont de se reproduire périodiquement quand les variables qu'elles contiennent augmentent ensemble de certaines quantités. Dans le cas le plus simple, les fonctions dont il s'agit sont à quatre périodes; on voit par là combien elles diffèrent et des fonctions elliptiques et de toutes les fonctions à une seule variable, fonctions qui ne peuvent jamais posséder plus de deux périodes distinctes. La considération des périodes conduit immédiatement à l'expression, sous forme transcendante, des racines propres à opérer la division des arguments; et M. Hermite en déduit, par une marche elegante, la valeur algébrique de ces mêmes racines. Il entre ensuite dans des détails interessants sur les irrationnelles relatives à la *division des fonctions complètes.* En résumé, ce que l'on savait faire pour les équations à *une seule inconnue* de la théorie des fonctions elliptiques, M. Hermite est parvenu à l'effectuer aussi pour les équations à *plusieurs inconnues,* à l'aide desquelles on divise les fonctions abéliennes produites par l'intégration de radicaux carrés quelconques. D'autres mémoires ont pour titre : *Sur la Theorie des transcendantes à differentielles algébriques;* Compt.-rendus pour 1844. Le but de l'auteur était d'introduire dans l'analyse des transcendantes à différentielles algébriques quelconques des fonctions inverses de plusieurs variables, à l'exemple de ce qui a été fait par M. Jacobi pour les fonctions abéliennes; — *Sur la Theorie des fonctions elliptiques;* ibid., année 1849. Cette théorie repose sur quelques propositions que M. Cauchy avait déduites de la considération des intégrales prises entre des limites imaginaires. Le véritable sens analytique de ces expressions a été donné pour la première fois par ce grand géomètre. Les découvertes à ce sujet ont été l'origine du calcul des résidus, qui renferme les principes les plus étendus qu'on possède pour l'étude des fonctions d'une variable. Les recherches de M. Hermite montrent une nouvelle application de ces principes, et il n'est pas sans intérêt de rapprocher les méthodes dues aux véritables créateurs de la théorie des fonctions elliptiques, de celle dont il a trouvé l'origine dans les travaux de M. Cauchy; — *De l'Introduction des variables continues dans la théorie des nombres;* ibid., année 1850; — *Mémoire relatif aux fonctions à double période;* rapport de M. Cauchy en 1851. L'objet de ce mémoire était la détermination générale de celles des fonctions à double période qui ne cessent jamais d'être continues tant qu'elles restent finies. L'Académie le jugea digne d'être inséré dans le recueil des *Memoires des Savants étrangers;* — *Mémoire sur les fonctions algébriques;* Comptes-rendus, 1851; — second mémoire *Sur l'introduction des variables continues dans la théorie des nombres;* ibid., 1852. L'auteur s'y proposait de montrer que les principes sur lesquels il a fondé l'introduction des variables continues dans la théorie des nombres conduit à une méthode nouvelle pour l'étude des équations algébriques à coefficients entiers. L'une des conséquences de ces principes avait été la théorie générale de la réduction des formes binaires de degré quelconque; en les étendant à des formes plus générales, il a été amené au théoreme suivant, qui est la base d'une classification des irrationnelles algébriques : « Les équations en nombre illimité, à coefficients entiers, pour lesquelles le produit des carrés des différences des racines à une même valeur ne contiennent qu'un nombre essentiellement fini d'irrationnalités distinctes »; — *Mémoire sur l'extension du théorème de Sturm à un système d'équations simultanées;* ibid., 1852; le théorème de Sturm avait pour objet de déterminer le nombre des racines réelles d'une équation à une inconnue qui sont comprises entre deux limites données. M. Hermite se proposa une question analogue pour deux équations simultanées; — *Remarques sur le theorème de Sturm;* ibid., 1853; — *Sur la decomposition d'un nombre en quatre carres;* ibid., 1854; — *Sur la théorie de la transformation des fonctions abeliennes* (suite et fin); ibid., 1855. Divers articles (Sur *la Théorie des formes quadratiques ternaires;* — *Sur l'introduction des variables continues dans la théorie des nombres,* etc.). JACOB.

Documents partic. — Comptes-rendus de l'Acad.

HERMITE (L'). *Voy.* L'HERMITE.

HERMOCLÈS (Ἑρμοκλῆς) *de Rhodes*, statuaire grec, vivait sous le règne d'Antiochus II Soter, vers 280 avant J.-C. Il fit une statue de bronze de Combabus pour le temple de Hera à Hiérapolis en Syrie. Il appartenait, comme Charès, à l'école des sculpteurs de Rhodes imitateurs de Lysippe. Y.

Lucien, *De Dea Syria*, 26.

* **HERMOCRATE** (Ἑρμοκράτης), homme d'État syracusain, fils d'Hermon, vivait vers 420 avant J.-C. Sa famille, une des plus anciennes de Syracuse, prétendait remonter au dieu Hermès. Il fut un des députés envoyés par les Syracusains au congrès général que les cités grecques de Sicile tinrent à Géla en 422. Thucydide, qui lui met dans la bouche un long discours, lui attribue une grande influence sur les résolutions de cette assemblée, qui termina par une paix générale les troubles de la Sicile. En 415, quand les premiers bruits de l'invasion athénienne arrivèrent à Syracuse, Hermocrate lutta contre l'incrédulité et l'apathie de ses concitoyens, et les poussa à faire immédiatement des preparatifs de résistance. Il n'avait alors aucun commandement; mais l'hiver suivant, après la première défaite des Syracusains, il leur représenta que ce désastre était dû au grand nombre et à l'autorité insuffisante des généraux, et les décida à concentrer le commandement en chef, avec de pleins pouvoirs, entre Héraclide Sicanus et lui. Peu après, il fut envoyé à Camarina pour contrebalancer l'influence des Athéniens, et attirer les Camariniens dans l'alliance de Syracuse; mais il ne réussit qu'à les maintenir dans la neutralité. Bien qu'il eût donné, suivant Thucydide, des preuves d'habileté et de courage avant son élévation au commandement, ses actes comme général furent malheureux. Il laissa enlever les hauteurs des Épipoles par les Athéniens, et essaya vainement de forcer leurs lignes de siége. Les Syracusains, irrités de ce mauvais succès, déposèrent leurs trois généraux. Hermocrate, redevenu simple citoyen, n'en mit pas moins d'activité à servir son pays. A la tête d'une troupe d'élite, il repoussa la grande attaque nocturne de Démosthène sur les Épipoles. Après la destruction de la flotte athénienne, il prévit que les assiégeants effectueraient leur retraite par terre, et ne pouvant décider les Syracusains à prendre les devants pour leur fermer le passage, il retint, par un ingénieux stratagème, les Athéniens dans leur camp, et ce retard causa leur perte. Il usa ensuite de toute son influence pour sauver la vie de Nicias et de Démosthène; s'il n'y parvint pas, il leur fournit du moins les moyens d'échapper par une mort volontaire a l'ignominie d'un supplice public.

Une fois l'expédition athénienne anéantie, Hermocrate aurait voulu que les Syracusains prissent une part vigoureuse aux opérations militaires des Lacédémoniens; mais il ne put obtenir qu'une escadre de vingt trirèmes, avec laquelle il rejoignit l'amiral spartiate Astyochus vers la fin de l'été de 412. A la bataille de Cynossema il commanda l'aile droite des alliés, et, malgré la défaite des Lacédémoniens, il ne perdit qu'un seul vaisseau. En 409, une de ces révolutions si fréquentes dans l'orageuse démocratie de Syracuse porta au pouvoir les ennemis d'Hermocrate. Celui-ci, destitué et condamné au bannissement, ne céda pas aux vœux de ses soldats qui voulaient lui maintenir le commandement; il remit son escadre à ses successeurs désignés, et se rendit à Sparte, dont il se concilia la protection. Il alla ensuite en Asie, et obtint de Pharnabaze de l'argent pour équiper des vaisseaux et lever des troupes. Avec cinq vaisseaux et mille soldats, il débarqua à Messine et avec l'aide des réfugiés d'Himère et la conspiration de son propre parti, il essaya de provoquer une nouvelle révolution dans Syracuse. Il échoua et se retira dans Sélinonte, qui avait été récemment ruinée par les Carthaginois. Il la rebâtit, y appela les exilés des villes siciliennes, et en fit un centre d'opérations contre les Carthaginois et leurs alliés. Les succès qu'il remporta augmentèrent rapidement sa réputation, et il mit le comble à sa popularité en renvoyant aux Syracusains les ossements de leurs morts restés sans sépulture sur le champ de bataille d'Himère. Cet acte amena la chute du parti hostile à Hermocrate, sans avoir pour résultat le rappel de ce dernier: Hermocrate voulut profiter de ce mouvement pour tenter un effort décisif. Ses amis le firent entrer dans Syracuse avec une petite troupe. Mais à la vue de ses soldats, les Syracusains prirent les armes, et massacrèrent Hermocrate avec la plus grande partie des siens, avant que son armée, restée hors des murs, pût venir à son secours. Le caractère d'Hermocrate est un des plus élevés et des plus purs de l'histoire syracusaine. A des talents d'homme d'État et de guerrier, éminents quoiqu'ils n'aient pas toujours été couronnés de succès, il joignait beaucoup de modération et de sagesse unies au plus ferme patriotisme. Y.

Plutarque, *Nicias*, 1, 26, 28; *Dion.*, 3. — Timée, *Fragm.*, dans les *Fragm. Hist. Græc.* de C. Müller, t. I. — Thucydide, VI, 31-35, 72, 73, 75, 80, 96, 103; VII, 21, 73; VIII, 26, 85, 104-106. — Diodore, XIII, 11, 18, 19, 39, 63, 75, 96. — Xénophon, *Hellen.*, I, 1. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

* **HERMOCRATE**, Rhodien, vivait vers 400 avant J.-C. Suivant Plutarque, il fut envoyé en Grèce par Artaxerxès Memnon, pendant l'expédition d'Agésilas en Asie. Il avait pour mission d'offrir de larges subsides aux différents États de la Grèce et de les pousser à une ligue contre les Spartiates. Cet Hermocrate est probablement le même que le Timocrate qui, selon Xénophon, fut chargé d'une mission analogue, non par Artaxerxès, mais par le Satrape Tithrauste. Y.

Plutarque, *Artaxerxès*, 20. — Xénophon, *Hell.*, III, 5.

* **HERMOCRATE** rhéteur grec, né à Phocée,

vivait à la fin du deuxième siècle après J.-C. Il était petit-fils du sophiste Attale, et étudia sous Claudius Rufinus à Smyrne. Il mourut jeune (à vingt-cinq ans ou à vingt-huit). Philostrate (*Vitæ Sophist.*, II, 23) l'appelle un des rhéteurs les plus distingués de son temps; mais on ne connaît de lui aucun ouvrage.

On cite encore deux Hermocrate, dont on ne sait rien, sinon que l'un fut le disciple de Socrate (Xénophon, *Memor.*, I, 2), et l'autre, grammairien d'Iasus, le maître de Callimaque. Quant au médecin Hermocrate dont il est question dans une épigramme de Martial (VI, 53), c'est peut-être un nom fictif. Y.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. VI, p. 131.

* **HERMOCRÉON** (Ἑρμοκρέων), architecte et sculpteur grec, d'une époque incertaine, mais antérieure à l'ère chrétienne. Il construisit un gigantesque et magnifique autel à Parium sur la Propontide. Y.

Strabon, XII, p. 487; XIII, p. 588.

* **HERMODORE** (Ἑρμόδωρος), d'Éphèse, philosophe grec, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Ses compatriotes le bannirent, et s'attirèrent ainsi de sévères reproches de la part d'Héraclite. Hermodore, suivant Pomponius, se rendit à Rome, fit connaître aux décemvirs les législations grecques, et les aida à rédiger les lois des Douze Tables, en 451. Pline ajoute que les Romains lui témoignèrent leur reconnaissance en lui élevant une statue dans le comice. Des critiques modernes ont révoqué en doute le concours prêté par Hermodore aux décemvirs, ou du moins ont réduit à presque rien son influence sur les lois romaines. Mais c'est pousser le scepticisme trop loin : on n'a aucun motif pour rejeter le témoignage formel de Pomponius; la statue élevée à Hermodore prouve que les Romains attachaient beaucoup de prix aux services de ce philosophe; enfin, il n'y a rien d'invraisemblable à ce qu'un Grec instruit assistât dans la rédaction d'un code de lois un peuple qui n'avait pas encore de législation écrite. Y.

Diogène Laerce, IX, 2. — Cicéron, *Tuscul.*, V, 36. — Pomponius, *De Orig. Jur. Dig.*, I, tit. 2, s. 4. — Pline, *Hist. Nat.*, XXXIV, 11. — Niebuhr, *Histoire Romaine* (trad. de Golbery). — Gratama, *De Hermodoro Ephesio vero XII Tabularum auctore*; Groningue, 1818, in-4°.

* **HERMODORE**, philosophe grec, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Disciple de Platon, il porta en Sicile les ouvrages de son maître, et les vendit; ce qui donna lieu au proverbe Λόγοισιν Ἑρμόδωρος ἐμπορεύεται. Hermodore cultiva lui-même la philosophie, et l'on connaît les titres de deux de ses ouvrages aujourd'hui perdus, savoir : Περὶ Πλάτωνος et Περὶ μαθημάτων. Y.

Suidas, au mot Λόγοισι. — Cicéron, *Ad Att.*, XII, 20. — Diogène Laerce, *Poem.*, 8; II, 106; III, 6. — Jonsius, *De Scriptor. Histor. Philos.*, I, 10, 2.

* **HERMODORE**, poëte grec, d'une époque incertaine. Ses compositions ont été comprises dans la *Couronne* ou anthologie formée par Méléagre, et qui nous a conservé de précieux débris de la littérature antique. Une épigramme sur la Vénus de Gnide porte le nom d'Hermodore et se trouve dans l'*Anthologie* (édition de Brunck, I, 162; de Jacobs, I, 193). Stobée cite un fragment sous le nom d'Hermodote, et des critiques ont pensé qu'on pouvait lire Hermodore, mais on ne saurait rien préciser à cet égard. G. B.

Jacobs, *Comment. in Anthologiam*, t. XIII, p. 898.

HERMODORE *de Salamine*, architecte grec, vivait dans le second siècle avant J.-C. Il exerça son art à Rome. Il fut l'architecte du temple de Mars dans le cirque flaminien, et si l'on accepte une correction de Turnèbe, qui lit *Hermodori* pour *Hermodi* dans un passage de Vitruve, il bâtit aussi le temple de Jupiter Stator dans le portique de Metellus le Macédonique. On sait d'autre part que le grand orateur Antonius, dans l'année de son consulat, défendit un Hermodore de Salamine, architecte naval. Or le triomphe de Metellus est de l'année 148 et le consulat d'Antonius est de 99; il est donc difficile que le client de ce dernier soit le même que l'architecte du temple de Jupiter Stator. La conjecture de Turnèbe est d'ailleurs suspecte, et un éditeur moderne a lu, dans les manuscrits de Vitruve, *Hujusmodi* au lieu d'*Hermodi*. Y.

Vitruve, III, 28, édit. de Schneider. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

HERMOGÈNE (Ἑρμογένης), philosophe grec, fils d'Hipponicus et frère du riche Callias, vivait vers 450 avant J.-C. Il est un des interlocuteurs du *Cratyle* de Platon, et il y soutient que tous les mots ont été formés par une convention des hommes entre eux. Diogène Laerce le place sans aucune vraisemblance au nombre des maîtres de Platon. Il est évident, d'après le *Cratyle* même, qu'Hermogène n'avait ni talent ni savoir, et qu'il connaissait à peine les éléments de la philosophie. Malgré la richesse proverbiale de sa famille, il était extrêmement pauvre, soit, comme on l'a supposé, qu'il ne fût qu'un fils naturel (νόθος) d'Hipponicus, soit, comme le prétend Platon, qu'il eût été injustement privé de son bien par son frère Callias. Y.

Platon, *Cratylus*. — Diogène Laerce, III, 6. — Xénophon, *Memor.*, II, 10; *Conviv.*, I, 3; *Apol.*, 2. — Groen van Prinsterer, *Prosopogr. Plat.*, p. 228. — C. F. Hermann, *Gesch. u. System der Plat. Philos.*, I, p. 47, 684.

HERMOGÈNE, architecte grec d'Alabanda en Carie, vivait à une époque incertaine, mais antérieure au christianisme. Il inventa le *pseudodipterus*, c'est-à-dire une forme de temple qui avait en apparence deux rangs de colonnes, et un seul en réalité. Il apporta ainsi, dans la construction de ces édifices, une grande économie d'argent et de travail. Son principal objet, comme architecte, fut de propager l'ordre ionique dans les temples, de préférence à l'ordre dorique. Il publia sur l'architecture deux ouvrages aujourd'hui perdus : une description du temple *pseudodiptère* de Diane, qu'il avait bâti à Magnésie, et une description du temple *Monoptère* de Bacchus à Téos.

On connaît encore un sculpteur du même nom, né dans l'île de Cythère, et auteur, suivant Pausanias (II, 2), d'une statue d'Aphrodite, placée à Corinthe. Y.

Vitruve, III, 2; IV, 3; VII, *præf.*, 12.

* **HERMOGÈNE**, médecin grec, vivait probablement dans le deuxième siècle après J.-C. Galien le mentionne comme un des admirateurs d'Érasistrate. C'est sans doute le même qu'une inscription trouvée à Smyrne désigne comme le fils de Charidème et l'auteur de plusieurs ouvrages médicaux et historiques. Il faut le distinguer d'un médecin de l'empereur Adrien (Dion Cassius, LXIX, 22) et d'un autre médecin mentionné dans une épigramme de Lucilius (*Anthol. Græca*, XI, 257). Y.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. XIII, p. 180, édit. vet. — Mead, *Dissert. de numis quibusdam a Smyrneis in medicorum honorem percussis*; Londres, 1724, in-4°. — C. Müller, *Fragmenta Histor. Græc.*, 8; III, 523.

* **HERMOGÈNE** *de Tarse*, historien grec, vivait dans le premier siècle après J.-C. L'empereur Domitien le fit tuer, à cause de certaines expressions de son histoire, et fit mettre en croix les copistes de l'ouvrage (Suétone, *Domit.*, 10).

Un autre Hermogène avait composé une histoire de Phrygie, dans laquelle il était aussi question des Juifs. (*Schol. ad Apollon. Rhod.*, II, 722; Josèphe, *Cont. Apien.*, I, 23.) Y.

C. Müller, *Historicorum Græcorum Fragm.*, t. III, 523.

* **HERMOGÈNE** (*M. Tigellius*), personnage dont il est souvent question dans les satires d'Horace, vivait vers 50 avant J.-C. Le poète semble avoir été d'abord l'ami d'Hermogène, et dans sa neuvième satire il l'appelle *optimus cantor* et *modulator*; mais dès la satire suivante il passe à des sentiments tout opposés, et traite Hermogène d'homme sans talent, qui avait la ridicule manie de juger des ouvrages d'esprit. On a conjecturé que sous le nom fictif de Pantolabus Horace se moque d'Hermogène. Les deux noms ont en effet la même mesure, et peuvent être substitués l'un à l'autre. Y.

Horace, *Sat.* I, *s.* 3, 129; 9, 25; 10, 80, 90; II, 1, 21, 22. — Weichert, *Poet. Latin. Reliquiæ*, p. 287. — Kirchner, *Quæstion. Horatianæ*, p. 42.

HERMOGÈNE, un des plus célèbres rhéteurs grecs, fils de Calippe, vivait sous le règne de l'empereur Marc Aurèle (161-180 après J.-C.). Il reçut le surnom de Ξυστήρ (le Polisseur), à cause sans doute du style élégant, poli, qu'il recommandait comme le principal mérite d'une œuvre écrite. Tous les témoignages le représentent comme un homme d'un talent extraordinaire. A quinze ans il avait déjà acquis une si grande réputation d'orateur que l'empereur Marc Aurèle désira l'entendre, l'admira et le récompensa richement. Peu après il fut nommé professeur public de rhétorique, et à dix-sept ans il commença sa carrière d'écrivain, qui malheureusement ne fut pas longue. Dès l'âge de vingt-cinq ans il tomba dans un état de débilité mentale qui l'enleva pour le reste de sa vie à tout travail intellectuel. Lui qui avait été un homme dans l'enfance fut un enfant dans l'âge mûr, et il mourut vieux. Par ce que Hermogène fit jeune on ne peut douter que s'il avait conservé la plénitude de ses facultés mentales, il aurait surpassé tous les autres rhéteurs grecs. Les cinq ouvrages qui nous restent de lui forment un système complet de rhétorique, et servirent longtemps à l'enseignement de cet art. Les rhéteurs et les grammairiens les prirent pour sujets de commentaires, dont quelques-uns sont venus jusqu'à nous. On en fit aussi des abrégés à l'usage des écoles, et celui d'Aphthonius finit même par supplanter généralement l'œuvre originale. Les ouvrages d'Hermogène sont : Τέχνη ῥητορικὴ περὶ τῶν στάσεων, composé par l'auteur à l'âge de dix-huit ans, et selon les principes d'Hermagoras, sur les points et questions qu'un orateur doit prendre en considération dans les causes civiles et des règles qu'il doit observer; il a été inséré dans les *Rhetores* d'Alde, vol. I, p. 1-179, et imprimé séparément par Wechel, à Paris, 1530-1538, in-4°; par J. Caselius, Rostock, 1538, in-8°; par Sturm, Strasbourg, 1570, avec une traduction latine et des scolies; par G. Laurentius, Genève, 1614, in-8°; et par Coraïes, Venise, 1799, in-4°. Les commentaires écrits sur cet ouvrage par Syrianus, Sosipater et Marcellinus ont été insérés dans les *Rhetores Græci* de Walz, vol. IV, VI, VII; — Περὶ εὑρέσεως (Sur l'invention), en quatre livres, traite de la composition et des diverses parties du discours; tous les préceptes de l'auteur sont appuyés d'exemples empruntés aux orateurs attiques. On trouve cet ouvrage dans les éditions de G. Laurentius, de Wechel et de Sturm citées plus haut; la meilleure édition est celle de Walz : *Rhetores Græci*, vol. III. Des scolies par un commentateur anonyme sont imprimées dans les *Rhetores* d'Alde, vol. II, p. 352; — Περὶ ἰδεῶν (Sur les figures oratoires). Ces figures, selon Hermogène, sont au nombre de sept, qu'il désigne par les noms de σαφήνεια, μέγεθος, κάλλος, γοργότης, ἦθος, ἀλήθεια, δεινότης. Hermogène les examine à huit points de vue, et a soin de placer, comme dans les traités précédents, l'exemple à côté du précepte. Le traité *Des Figures oratoires*, publié dans les éditions d'Alde et de Laurentius, a été imprimé séparément, Paris, 1531, in-4°, et avec une traduction latine et des notes par Sturm, Strasbourg, 1571, in-8°. La meilleure édition a été donnée par Walz (*Rhetor. Græci*), qui a aussi publié les commentaires grecs de Syrianus et de Jean Siceliota (vol. VI et VII); — Περὶ μεθόδου δεινότητος : c'est une sorte d'appendice de l'ouvrage précédent; on la trouve dans les mêmes éditions, et Walz l'a donnée avec des commentaires grecs de Grégoire de Corinthe (*Rhet. Gr.*, vol. III et VII). On prétend que ce traité, laissé inachevé par l'auteur, fut complété par deux autres rhéteurs, Minucianus et Apsine (*cons.* Matth. Camariote, *Compend. Rhet.*,

p. 12, éd. Hœschel; Augsbourg, 1594, in-4°); — Προγυμνάσματα, modèles d'exercices oratoires. Aphthonius en a donné un abrégé qui a fait tomber l'original dans l'oubli. Le savant grammairien latin Priscien en fit une traduction latine, avec quelques additions, sous le titre de *Præexercitamenta Rhetorica ex Hermogene* (Putsch, *Gram. Lat.*, p. 1329; Fr. Pithou, *Rhet. Lat.*, p. 322). Cette traduction latine de Priscien fut longtemps le seul texte connu des *Progymnasmata*, jusqu'à ce que l'original grec fut trouvé dans un manuscrit de Turin, et publié par Heeren dans la *Biblioth. für alte Lit. und Kunst*, part. VIII et IX, Gœttingue, 1791, et par Ward dans le *Classical Journal*, V-VIII. G. Veesenmeyer en publia une édition séparée; Nuremberg, 1812, in-8°. On le trouve aussi dans le Priscien de Krehl, vol. II, p. 419, et avec beaucoup d'améliorations dans les *Rhet. Græci* de Walz (I, p. 9.) On cite encore trois ouvrages d'Hermogène aujourd'hui perdus, savoir : Εἰς Δημοσθένην ὑπομνήματα; — Σύγγραμα περὶ προοιμίου; — Περὶ Κοίλης Συρίας.

Tous les ouvrages d'Hermogène portent l'empreinte de la jeunesse de l'auteur. Malgré l'étendue de son instruction, ses opinions et ses jugements ne sont pas encore bien assis. Son style est diffus, mais clair et sans affectation. Ses critiques des autres rhéteurs sont modérées, et il montre partout le goût et la connaissance des grands modèles anciens. Y.

Philostrate, *Vitæ Sophistarum*, II, 7. — Suidas, Hesychius, au mot Ἑρμογένης. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. VI, p. 69. — Westermann, *Gesch. der Griech. Beredtsamkeit*, 98, 135. — Pauly, *Encyklopædie der Alterthumswissenschaft*. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

HERMOGÈNE, peintre et hérésiarque latin, né dans la province d'Afrique, vivait vers 200 après J.-C. Il était contemporain de Tertullien, qui écrivit un ouvrage contre lui. Ce livre contient tout ce que nous savons sur Hermogène et son hérésie. Hermogène, né dans le paganisme, se convertit à la religion chrétienne; mais il continua après sa conversion d'étudier les philosophes païens, et essaya de concilier les données fondamentales du christianisme avec les investigations philosophiques. Il ne paraît point cependant qu'il ait avancé aucune opinion nouvelle sur la personne du Christ. Tertullien lui reproche entre autres choses de s'être marié plusieurs fois, et l'accuse d'être un voluptueux. Il lui reproche aussi d'être un fort mauvais peintre. Hermogène avait probablement soutenu ses opinions dans un ouvrage, mais on n'en connaît pas même le titre. Théodoret et Eusèbe disent que Théophile d'Alexandrie et Origène écrivirent contre un Hermogène; on ignore si c'est le même que le peintre attaqué par Tertullien. Y.

Tertullien, *Adversus Hermogenem*; *De Monogam*, 16. — St Augustin, *De Hæres.*, XII. — Théodoret, *Fab. Hæret.*, I, 19. — Eusèbe, *Hist. Eccles.*, IV, 24.

* **HERMOGÈNE** *du Pont*, préfet du prétoire d'Orient en 359 après J.-C. Libanius le mentionne comme le meilleur des magistrats de son temps. Ammien Marcellin raconte que Constance désirant établir un tribunal inquisitorial à l'occasion de quelques troubles en Égypte, n'en confia pas la présidence à Hermogène parce que celui-ci était d'un caractère trop doux. Il ne faut pas confondre cet Hermogène avec plusieurs autres personnages politiques qui ont porté le même nom et vécu vers la même époque, savoir : un officier chargé de déposer Paulus, évêque de Constantinople en 342, et massacré dans le tumulte qui suivit cet acte; un ex-préfet d'Égypte correspondant de l'empereur Julien; un proconsul d'Achaïe auquel Himérius adressa un de ses discours. Y.

Ammien Marcellin, XIX, 12; XXI, 6. — Libanius, *De Vita sua*, *Opera*, vol. II, p. 39, 40, éd. Morel. — Photius, *Cod.*, 165. — Julien, *Epist.*, 23; *Opera*, p. 389, édit. Spanheim. — Tillemont, *Hist. des Empereurs*, vol. IV.

* **HERMOGÈNE**, patriarche de Russie, mort le 12 février 1612. Il fut élevé à la dignité de patriarche en 1606. Il sacra Basile Chouiski le 1er juin 1606, après lui avoir fait prêter serment qu'il ne condamnerait personne sans jugement; il prit part ensuite à la délivrance de sa patrie en défendant à son clergé de jurer fidélité au prince Vladislas; mais ses ouailles, révoltées, ne lui surent aucun gré de ses efforts pour adoucir les calamités du temps, et le jetèrent cruellement dans une étroite prison dans le couvent de Tchoudore, où il mourut de faim. La Bibliothèque patriarcale de Moscou possède en manuscrit deux ouvrages d'Hermogène; l'un est l'*Histoire du premier Archevêque de Kasam*, où il avait siégé lui-même avant d'être appelé à Moscou; l'autre est une *Nomenclature des miracles opérés devant l'image de la sainte Vierge de Kasan*, une des images qui sont de nos jours les plus vénérées en Russie.

Pr. A. Galitzin.

Slovar Pisatéliah Doukhovnago, *Tchina greko-rossiskoi Tzerkvi*. — *Document relatif au patriarcat moscovite*; Paris, 1857, p. 98.

HERMOGÉNIEN ou **HERMOGENIANUS**, jurisconsulte romain, vivait au quatrième siècle. Il n'est mentionné que par Sedulius, auteur du cinquième siècle. Il a recueilli une collection de constitutions impériales, connue sous le titre de *Codex Hermogenianus*; elle a servi avec le recueil de Gregorianus (*voy.* ce nom) et avec le Code Théodosien à fournir les matériaux du Code Justinien. Le *Codex Hermogenianus* ne semble pas avoir été divisé en livres, mais seulement en titres. Trente-huit constitutions, qui s'y trouvaient rapportées, nous ont été conservées; la plus ancienne remonte à l'an 290, les plus récentes sont datées des années 364 et 365. Ces dernières, qui émanent des empereurs Valens et Valentinien, se trouvent dans la *Consultatio veteris jurisconsulti*; c'est à tort que Cujas les croyait extraites du Code Théodosien. Le *Codex Hermogenianus* serait donc postérieur au recueil de Gregorianus, et paraît avoir

été beaucoup moins complet; ce qui nous en reste se trouve réuni dans les différents recueils des textes juridiques antérieurs à Justinien, tels que la *Jurisprudentia antejustinianea* de Schultius. La meilleure édition en a été donnée par Hænel, dans son *Corpus Juris antejustinianei*; seulement il a exclu sans raison plausible les constitutions attribuées au *Codex Gregorianus* par la *Consultatio*. C'est à ce même Hermogénien que l'on attribue l'*Epitome Juris*, dont plusieurs fragments se trouvent dans les Pandectes, et dont Finestres y Montsalvo a donné un commentaire étendu; Cervera, 1757, in-4°. G. E.

Jacques Godefroy, *Codex Theodosianus* (*Prolegomena*). — Puchta, *Institutionen*. — Zimmern, *Römische Rechtsgeschichte*, t. I, § 104. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*.

HERMOLAÜS (Ἑρμόλαος), conspirateur macédonien, mis à mort en 327 avant J.-C. Il était un des jeunes Macédoniens attachés au service personnel d'Alexandre le Grand. Pendant le séjour de ce prince en Bactriane, dans le printemps de 327, il essuya un traitement qui le poussa à une tentative contre la vie du roi. Dans une partie de chasse, il offensa gravement Alexandre en frappant une bête sauvage, sans attendre que le roi eût porté le premier coup. Irrité de cette grave infraction à la discipline, le roi fit battre de verges Hermolaüs et le priva de son cheval. Le jeune page, qui touchait déjà à l'âge viril, ne put supporter une pareille indignité. Son ressentiment fut encore enflammé par les exhortations du philosophe Callisthène, dont il avait été l'élève, et par la sympathie de Sostrate, son plus intime ami parmi les pages. Les deux jeunes gens formèrent le projet de profiter du privilége de leur charge, qui les appelait à veiller tour à tour sur la chambre du roi, et de l'assassiner pendant son sommeil. Ils communiquèrent leur dessein à quatre de leurs camarades, et le secret fut inviolablement gardé, bien que les conjurés fussent forcés d'attendre trente-deux jours une occasion favorable d'exécuter le complot. A la fin pourtant un concours de circonstances amena cette occasion. Antipater, un des conjurés, était de garde dans la chambre du roi, mais le hasard voulut qu'Alexandre passât toute la nuit à un banquet. Le lendemain le complot fut revélé par un autre page, mis imprudemment dans le secret. Hermolaüs et ses complices, immédiatement arrêtés, furent conduits devant l'assemblée des Macédoniens, qui les lapidèrent. Il paraît qu'ils avaient d'abord été mis à la torture, et, selon quelques récits, leurs aveux impliquèrent Callisthène dans la conjuration; d'après un autre récit, au contraire, ils declarèrent qu'ils avaient seuls conçu la pensée du complot. Plusieurs auteurs mettent dans la bouche d'Hermolaüs un long discours aux Macédoniens contre la tyrannie et l'injustice d'Alexandre. Y.

Arrien, *Annales*, IV, 13, 14. — Quinte-Curce, VIII. — Plutarque, *Alex.*, 55.

* **HERMOLAÜS**, grammairien grec de Constantinople, vivait dans le sixième siècle après J.-C. Il composa un abrégé des Ἐθνικά d'Étienne de Byzance, et dédia son *Epitome* à l'empereur Justinien (on ignore auquel des deux empereurs qui portèrent ce nom). On n'a pas de raison de douter que l'abrégé d'Hermolaüs soit le même que celui qui est venu jusqu'à nous, sans nom d'auteur, et sous le titre de Ἐκ τῶν ἐθνικῶν Στεφάνου κατὰ ἐπιτομήν. Cet *Epitome* semble lui-même avoir été abrégé et mutilé; on a cru y trouver certaines particularités sur la vie d'Hermolaüs; mais il est probable que les passages en question se rapportent à Étienne de Byzance (*voy.* ce nom). Y.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. IV, p. 622. — Westermann, *Præfat. ad Stephanum Byzant.*

HERMOLAÜS, statuaire. *Voy.* POLYDECTE.

HERMOLAÜS BARBARO. *Voy.* BARBARO.

* **HERMOLYCUS** (Ἑρμόλυκος), athlète athénien, fils d'Euthymus, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Il se distingua dans les luttes du pancrace, et gagna le prix de la valeur (ἀριστεῖα) à la bataille de Mycale, en 479. Il fut tué dans la guerre qui eut lieu entre les Athéniens et les Carystiens vers 468. Pausanias dit que sa statue était placée dans l'Acropole d'Athènes. Y.

Hérodote, IX, 105. — Thucydide, I, 98. — Pausanias, I, 23.

* **HERMON** (Ἕρμων), général athénien, vivait vers 420 avant J.-C. D'après Thucydide, il commandait le détachement des περίπολοι, ou garde-frontières stationnés à Munychie, et il prit une part décisive à l'insurrection que Théramène et Aristocrate suscitèrent contre les Quatre Cents, en 411. L'année suivante il commanda à Pylos, et reçut à ce titre une somme mentionnée dans une inscription. Ces deux faits sont tout ce que l'on connaît de la vie d'Hermon; car l'assertion de Plutarque qui le présente comme l'assassin de Phrynichus est certainement une erreur. Y.

Thucydide, VIII, 92. — Plutarque, *Alcib.*, 25. — Lysias, *Cont. Agorat.*, p. 492. — Lycurgue, *Ad Leocr.*, p. 217. — Bœckh, *Inscr. Græc.*, I, p. 221.

* **HERMON** ou **HERMONAX**, grammairien grec, d'une époque incertaine. Il s'occupa du dialecte parlé dans l'île de Crète, et écrivit un dictionnaire (Κρητικαὶ γλῶσσαι), dans lequel il expliquait les mots propres à ce dialecte, et les mots usuels que les Crétois employaient dans un sens particulier. Ce lexique est souvent cité par Athénée, qui appelle l'auteur tantôt *Hermon* et *Hermonax*, sans qu'il soit possible de décider lequel de ces noms est le véritable. Y.

Athénée, II, p. 53; III, 76; XI, 802. — Fischer, *Animadv. in Welleri Grammat. Græc.*, I, p. 49.

HERMON, statuaire grec de Trézène, vivait à une époque incertaine, mais très-ancienne. Il fit une statue d'Apollon, et des images en bois des Dioscures dans le temple d'Apollon de Trézène.

On cite encore un artiste nommé Hermon, in-

venteur d'une espèce de masques appelés Ἑρμώνεια, et un architecte fils de Pyrrhus (*voy.* ce nom). Y.

Pausanias, II, 31. — *Etymol. Mag.*, au mot Ἑρμώνεια.

* **HERMON**, médecin oculiste, mentionné par Celse (VI, 6); on pense que c'est le même personnage que celui dont parle Galien (*De Compend. Med. sec. gen.*, V, 2), en lui donnant le surnom de Ἱερογραμματεύς. Y.

Kuehn, *Index Medicorum ocular. inter. Græcos Romanosque*, P. VI; Leipzig, 1829.

HERMONDAVILLE (*Henri* DE), appelé aussi *Mondeville*, *Mandeville* et *Amondeville*, en latin *Henricus a Mondavilla*, *de Amandavilla*, *Amandi villa*, chirurgien français du quatorzième siècle. Il fut disciple de Jean Pitard, premier chirurgien de saint Louis, de Théodoric et de Lanfranc. Il enseigna plusieurs années la chirurgie à Montpellier, où il fit d'excellents élèves, entre autres le célèbre Guy de Chauliac; il vint ensuite à Paris, où Philippe le Bel l'admit au nombre de ses archiâtres, vers 1285. Hermondaville professa longtemps à Paris. Il a composé en 1306 cinq traités sous le titre de *Chirurgia et Antidotarium;* c'est proprement le recueil de ses leçons. Pour composer cet ouvrage, il avait, dit-il dans sa préface, « repassé avec soin les meilleurs ouvrages qui ont paru de nos plus fameux chirurgiens et de ceux des autres pays ». Hermondaville ne publia d'abord que les deux premiers de ses traités. C'est lui-même qui nous l'apprend; et il ajoute qu'il les dicta publiquement à Paris dans les écoles en 1312, et qu'alors il fut obligé d'interrompre ses leçons, parce que son devoir l'appela à la suite du roi dans ses armées. Dans le manuscrit des ouvrages d'Hermondaville, conservé à la bibliothèque de la Sorbonne, et dont l'écriture est du quinzième siècle, Hermondaville est représenté en robe rouge, en fourrure et en bonnet, assis devant un pupitre chargé de livres, et devant lui, sur plusieurs bancs, sont rangés de nombreux écoliers, qui tiennent des livres ou des cahiers et paraissent écouter. Hermondaville est cité fréquemment par les autorités de son temps, qui le placent parmi les plus habiles chirurgiens de leur siècle. L—z—E.

Recherches sur l'Origine et les Progrès de la Chirurgie, p. 81. — Moréri, *Le Grand Dictionnaire historique*. — Éloy, *Diction. de la Médecine ancienne et moderne* (1778). — *Biographie médicale*.

* **HERMOTIME** (Ἑρμότιμος), de Pédase en Carie, vivait vers 500 avant J.-C. Encore enfant, il tomba entre les mains de Panonius de Chio, qui le fit eunuque et le vendit aux Sardes. De là Hermotime fut envoyé à Suse et offert en présent au roi de Perse. Il s'éleva plus tard dans la faveur de Xerxès. Lorsque ce prince s'arrêta à Sardes pour préparer l'invasion de la Grèce, Hermotime se rendit à Atarnée en Mysie, où était Panonius, et tira de lui une cruelle vengeance qui atteignit même ses enfants. Après la bataille de Salamine, Hermotime ramena en Europe les fils de Xerxès. Y.

Hérodote, VIII, 104-106.

* **HERMOTIME** *de Clazomène*, philosophe grec, vivait vers 500 avant J.-C. Lucien l'appelle un pythagoricien. Suivant Aristote, il avança le premier l'idée, généralement attribuée à Anaxagore, que l'*esprit* (νοῦς, mens) était la cause de toutes choses. Sextus Empiricus le place, avec Hésiode, Parménide et Empédocle, parmi ces philosophes qui admirent la théorie dualistique d'un principe matériel et d'un principe intellectuel concourant ensemble à la formation de l'univers. Des renseignements d'un tout autre genre font d'Hermotime un personnage mythique, comme Épiménide et Aristée, doué de facultés surnaturelles qui permettaient à son âme de quitter son corps et de se transporter instantanément à d'immenses distances. Pendant une de ces excursions ses ennemis se saisirent de son corps, dont l'âme était absente, et le brûlèrent.

Lucien, qui raconte cette merveilleuse histoire, a introduit dans un de ses dialogues un autre Hermotime, philosophe stoïcien, fils de Ménécrate, et qui paraît être un personnage fictif. Y.

Pline, *Hist. Nat.*, VII, 53. — Lucien, *Encom. Musc.*, 7; Ἑρμότιμος, ἢ περὶ αἱρέσεων. — Aristote, *Metaph.*, I, 3. — Sextus Empiricus, *Adv. Math.*, IX, *ad Phys.*, I, 7. — Diogène Laerce, VIII, 5. — Apollonius Dyscole, *Historiæ commentitiæ*, c. 3. — F.-A. Carus, *Ueber die Sagen im Hermotimus von Clazomenæ*, dans le *Beiträge zur Geschichte der Philosophie* de Fuelleborn; 1798, P. IX, p. 58. — Denzinger, *De Hermotimo Clazom. Commentatio*; Liége, 1825, in-8°.

* **HERMOTIME** *de Colophon*, géomètre grec, vivait vers 325 avant J.-C. Il précéda immédiatement Euclide, et découvrit plusieurs propositions géométriques. Proclus, qui le mentionne comme un savant géomètre, ne donne pas d'autres détails sur lui. Z.

Proclus, *Comment. ad Euclid.*, lib. I, p. 19, éd. de Bâle.

HERNANDEZ (*Francisco*), naturaliste espagnol du seizième siècle, né à Tolède. Il était médecin du roi Philippe II, qui l'envoya dans l'Amérique espagnole pour lui faire étudier les choses naturelles. Il rassembla un grand nombre de documents et de matériaux curieux concernant les animaux et les plantes; mais la mort l'empêcha d'en donner la description. Longtemps après ses manuscrits furent traduits du latin par Francesco Ximènes et publiés sous ce titre : *De la Naturaleça y Virtudes de las Arboles, Plantas y Animales de la Nueva Espanna, en especial de la provincia de Mexico, de que se aprovecha la medicina*; Mexico, 1615, in-4°. Cet ouvrage fit le premier connaître aux Européens une grande partie de la nature si variée du Nouveau Monde. Il laissait cependant de nombreuses lacunes, comblées depuis, et les planches gravées sur bois en sont très-imparfaites, quoique Hernandez ait dépensé soixante mille ducats à leur exécution. Plusieurs abrégés de l'ouvrage d'Hernandez ont été publiés, entre autres *El Epitome*

de la Historia natural del dotor Hernandez, par Nardo Antonio Recco; Madrid (sans date). Francesco Cesi, président de l'Académie des Lyncées à Rome, ayant acheté les originaux espagnols de F. Ximenès s'occupa de les faire rétablir en latin; ils parurent par les soins d'Alfonso Ferino, avec commentaires et augmentations : *Nova Plantarum, Animalium et Mineralium Mexicanorum Historia, a Francisco Hernandez, in India primum collecta, dein a Nardo Antonio Reccho in volumen digesta : a Joan. Terentio et Fabio Columna, Lynceis, notis et additionibus illustrata; cui accessere aliquot ex principis Cæsii frontispiciis theatri naturalis phylosophicæ tabulæ; una cum pluribus iconibus*; Rome, 1648-1651, 2 vol. in-fol. Hernandez est aussi auteur de plusieurs autres ouvrages restés manuscrits, tels qu'une traduction des treizième, quatorzième, quinzième et seizième livres de l'*Histoire naturelle* de Pline; une *Histoire de l'Église de Mexico*, etc. On a dédié à Hernandez, sous le nom d'*hernandiacées*, une famille de plantes phanérogames exotiques voisine des *lauracées* (1).

A. de Lacaze.

Ambroise Morales, *Antiquitates Hispaniæ*, f° 71. — Antonio de Léon, *Bibliotheca Indica*. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca nova Scriptorum Hispaniæ*, t. I, p. 438. — A.-J.-L. J. dans la *Biographie médicale*.

Hernandez (*Francesco-Mateo* Baxarano), naturaliste espagnol, né à Parenxia (Estramadure), vivait dans la première partie du dix-septième siècle. Il était docteur en médecine. On a de lui : *La Noticia intuitiva de todas las Artes y Ciencias*; Placencia 1625; — *De Facultatibus naturalibus*; — *Disputationes Medicæ et Philosophicæ*; Grenade, 1619, in-4°.

A. L.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca nova Scriptorum Hispaniæ*, t. I, p. 448. — *Biographie médicale*.

Hernandez (*Philippe*), écrivain français, d'origine espagnole, né à Paris, en 1724, mort dans la même ville, en 1782. Il fut interprète du roi, et travailla de 1751 à 1761 au *Journal étranger*. On lui doit : *Voyage aux Indes orientales*, traduit de l'anglais de J.-H. Grose; Londres, 1758, in-12; — *Description de la généralité de Paris, contenant l'état ecclésiastique et civil et le pouillé des diocèses de Paris, Sens, Meaux, Beauvais, Senlis; les noms des seigneurs, des terres et autres détails*; Paris, 1759, in-8°; — *Les Aventures de Rodéric Random*, traduit de l'anglais; Londres, 1761, 3 vol. in-12 : le traducteur attribue à tort à Fielding cet ouvrage, qui appartient à Tobie Smollett. J. V.

P. Lelong, *Biblioth. hist. de la France*. — Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.* — Quérard, *La France littéraire*.

(1) « Ce sont des arbres à fleurs polygames, à fruits secs ou charnus, qui se rencontrent dans les îles de l'Asie tropicale et dans les forêts de la Guyane. Les Américains préparent une emulsion purgative avec les graines de l'*hernandia sonora*. » (*Dictionnaire de Botanique pratique*; Paris, Firmin Didot, 1880.)

Hernandez (*Thomas*), peintre espagnol, né et mort à Valence, dans le seizième siècle. Il n'est connu que par les belles fresques qu'il a exécutées dans la chapelle de la Conception du collége du Corpus-Christi, appelé aussi del Patriarca à Valence. A. de L.

Felipe de Guevara, *Los Comentarios de la Pintura*. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

Hernandez (*Alexis*), peintre espagnol, vivait en 1525. Il se fit surtout remarquer par le goût avec lequel il employait la dorure dans les ornements et les reliefs. Il exécuta de nombreux tableaux à Séville et à Cordoue. Dans cette dernière ville, il décora le maître autel du monastère de San-Geronimo. Ses peintures représentent plusieurs traits de la vie du Christ, entre autres une cène d'une bonne composition. De 1508 à 1525, Hernandez travailla à Séville, dont il décora la cathédrale et plusieurs autres églises. A. de L.

Le P. Siguenza, *La Historia de la Orden de San-Geronimo*; Madrid, 1605. — Paul de Cespedes, *Comparacion de la antiqua y moderna Pintura y Escultura*. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

Hernandez *de Vélasco* (*Grégoire*), traducteur espagnol, né à Tolède, vivait dans le seizième siècle. Il traduisit avec élégance, mais peu fidèlement, le *Partus Virginis* de Sannazar et l'*Énéide* de Virgile. Lope de Véga a fait l'éloge de Hernandez dans son *Laurier d'Apollon*. Voici les titres de ses traductions : *El Parto de la Virgen, en octava rima*; Tolède, 1554, in-8°; Madrid, 1569, in-8°; — *La Eneyda de Virgilio*; *La I y IV Egloga*; Valladolid, 1586, in-8°. Z.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*.

***Hernio** (*Jacques*), dominicain, né à Rennes, mort le 4 septembre 1706, enseigna la théologie avec succès dans sa province, où son mérite le fit choisir pour vicaire de la congrégation britannique et commissaire-général de son ordre, vers 1680. On a de lui : *Traité de l'Usure, avec une dissertation sur les intérêts des deniers pupillaires, selon l'usage de Bretagne*; Rennes, Nicolas Audran, 1696, in-16. René de Kerhuel, jurisconsulte bas-breton, l'ayant réfuté avec quelque succès dans son *Traité des Deniers pupillaires* (Rennes, Nicolas Audran, 1699, in-12), Hernio lui répliqua par sa *Réponse à un livre qui a pour titre: Traité des Deniers pupillaires*; Rennes, 1699, in-12. P. Levot.

Biographie Bretonne.

***Hernquist** (*Pierre*), naturaliste et vétérinaire suédois, né le 8 mai 1726, à Skrelundaby, paroisse de Skara, mort le 18 décembre 1808. Après s'être fait recevoir docteur en philosophie à Greifswald, il se rendit à Upsal, où il se lia intimement avec Linné. Ce grand naturaliste l'engagea à aller étudier à l'école vétérinaire de Lyon et à revenir en fonder une semblable en Suède. Hernquist se rendit en France en 1763; il fut chargé de classer d'après le système de

Linné le jardin du Petit-Trianon. Rentré dans sa patrie en 1769, il fut nommé, en 1772, maître de mathématiques à Skara, où il établit une école vétérinaire. On a de lui : *Underrættelse rœrande boscaps-medicin* (Instructions sur les remèdes appropriés au bétail); Stockholm, 1773; 3e édit., 1788; — *Beskrifning om Farkoppor* (Description de la Clavelée); ib., 1774; — *Anatomia Hippiatrica;* ib., etc. E. B.

L. Tiden, *Æreminne.* — *Biogr.-Lex.*, VI, 119-122.

HÉROARD (*Jean*), anatomiste français, né à Montpellier, mort au siége de La Rochelle, en 1627. Reçu docteur à la faculté de médecine de sa ville natale, il obtint la place de médecin ordinaire du roi Charles IX. Ce prince lui commanda un travail anatomique sur le corps du cheval, quelque temps avant de mourir. Héroard assista à l'autopsie du corps de Henri III. Lorsque Marie de Médecis devint enceinte, il obtint la place de médecin du dauphin à naître, et à la mort de Henri IV il se trouva premier médecin du roi. Guillemeau, qui avait désiré cette place, blâma continuellement le régime que Héroard prescrivait au roi ; mais il ne parvint pas à ébranler la confiance que Louis XIII et le cardinal de Richelieu avaient dans Héroard. On a de lui : *Hippostologie, c'est-à-dire discours des os du cheval;* Paris, 1599, in-4° : l'auteur s'était occupé de l'anatomie complète du cheval; mais il annonce lui-même que l'hippostologie est « le seul reste du naufrage que les autres pièces ont faict durant ces derniers troubles ». Héroard avait en outre composé un traité sur l'éducation d'un prince, lequel fut traduit en latin par Jean Degorris, conseiller et médecin du roi, et publié sous ce titre : *De Institutione Principis Liber singularis;* Paris, 1617, in-8°. J. V.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Biblioth. franç.*

* **HÉRODE** (Ἡρώδης), poëte grec, vivait dans le sixième siècle avant J.-C. Il fut, à ce que l'on croit, le contemporain et le rival d'Hipponax, bien qu'il y ait du doute sur la vraie leçon du vers d'Hipponax où il est question de lui. Il composa des vers choliambiques, dont quelques-uns se sont conservés, et des mimes en vers iambiques entièrement perdus. Les rares fragments d'Hérode ont été recueillis par R. Fiorillo, dans son édition d'Hérode Atticus; par Welcker, *Hipponactis Fragmenta*, p. 87-89; par Knoeke, *Auctorum qui choliambis usi sunt Græc. Reliq., fasc. I;* Herford, 1842, in-8°, p. 62; par Meineke et Lachmann, *Choliambica Poesis Græcorum*, p. 148-152; Berlin, 1845, in-8°; par Bergk, *Lyricorum Græc. Frag.* Y.

Bode, *Gesch. der Hellen. Dichtkunst*, t. II, p. 386, 343.

HÉRODE, nom patronymique d'une famille iduméenne qui enleva à celle des Machabées le gouvernement de la Palestine, et dont plusieurs membres ont acquis de la célébrité dans les temps qui ont précédé ou suivi immédiatement la naissance de Jésus-Christ.

HÉRODE *le Grand*, le plus illustre des membres de cette famille, second fils d'Antipater, qui sut s'emparer d'une autorité absolue sous le faible Hyrcan II, né en 63 avant J.-C., mort l'an 4 avant l'ère chrétienne (1). Ses talents précoces et son audacieux courage lui firent obtenir de son père, à l'âge de quinze ans, le gouvernement de la Galilée; et il ne tarda pas à se montrer digne de ce choix, par la destruction d'une bande formidable de brigands qui désolait tous les environs. Ce service ne put lui faire pardonner par les Juifs son origine étrangère. Jaloux de sa gloire, ils osèrent l'accuser d'avoir soustrait au jugement du sanhédrin les brigands qu'il avait vaincus; mais leurs plaintes ne purent lui nuire : il obtint, au contraire, la Célé-Syrie et le pays de Samarie à la suite d'une entrevue qu'il eut à Damas avec Sextus César, en 46 av. J.-C. Trois ans plus tard la faveur de Cassius lui valut la Syrie et le commandement supérieur de l'armée et de la flotte. Quelque temps après, un parti de mécontents ayant appelé Antigone, neveu d'Hyrcan, et l'ayant mis à sa tête, Hérode marcha contre ce compétiteur, le défit, et entra triomphant dans Jérusalem, où il fut reçu avec enthousiasme. Cependant, Cassius ayant succombé et Marc Antoine étant arrivé en Syrie en 41, le sanhédrin crut le moment favorable pour renouveler ses accusations; mais l'or et les caresses d'Hérode rendirent le triumvir sourd à toutes les plaintes. Une seconde tentative du parti patriote échoua également contre la déclaration formelle du faible Hyrcan lui-même, que les princes iduméens étaient seuls capables de gouverner les Juifs. Antoine accorda donc à Hérode et à son frère aîné Phasael la dignité de *tétrarque*, et donna au premier la Judée proprement dite.

Hérode Ier ne jouit pas longtemps du repos que sa valeur et son habileté lui avaient procuré. Les exactions des gouverneurs romains en Syrie avaient excité un mécontentement général; les Parthes en profitèrent pour envahir cette partie de l'Asie avec une grande armée, commandée par Pacorus et Labienus. Les Parthes étaient déjà maîtres de la Syrie et de presque toute l'Asie Mineure lorsque Antigone leur demanda de le rétablir sur le trône de Judée. Aussitôt Barzaphane, lieutenant de Pacorus, marcha contre Jérusalem, dont il s'empara. Phasael tomba entre les mains des Parthes, et Hérode se réfugia avec sa famille et ses trésors dans la forteresse de Masada, sur les bords de la mer Morte. Il comptait sur les secours du roi arabe Malchus. Déçu dans son espoir, il licencia ses troupes, et, avec une faible suite, il gagna Péluse, puis Alexandrie, où il s'embarqua pour Rome. Il fut très-bien accueilli par Octave et Antoine, qui venaient de se

(1) C'est-à-dire l'année même de la naissance de Jésus-Christ. Il est bien reconnu que cette naissance doit être placée quatre ans avant la date généralement admise comme point de départ de l'ère chrétienne.

réconcilier, par ce dernier surtout, qui, préparant une expédition contre les Parthes, le regardait comme un allié utile. Un décret du sénat l'établit seul roi de Judée, sans tenir compte des héritiers survivants de la ligne asmonéenne. Hérode obtint cette faveur inattendue vers la fin de 40, et repartit aussitôt pour la Syrie. Il débarqua à Ptolémaïs; un secours de deux légions, que lui accorda Antoine, lui permit de réduire les Galiléens révoltés, de battre Pappus, lieutenant d'Antigone, et de reparaître devant les murs de Jérusalem, dont la reddition, en 37, mit fin au pouvoir des Asmonéens. Lorsque la guerre éclata entre Octave et Antoine, le roi de Judée resta fidèle à son protecteur; mais, après la bataille d'Actium, il alla trouver le vainqueur, à Rhodes, et lui avoua franchement ses rapports avec son ennemi. Cette noble conduite lui valut l'amitié d'Octave, qui ajouta à ses États la Trachonite, l'Auranite, la Batanée, Gadare, Samarie, aussi bien que Gaza, Joppé et d'autres villes maritimes.

Libre alors de suivre son goût pour la magnificence, il s'appliqua à donner à son règne tout l'éclat possible. Il récompensa ses amis et ses partisans avec une libéralité vraiment royale. Il fonda les villes d'Hérodion, de Sébaste, de Césarée, de Gabala, etc.; il enceignit d'autres de murs; il les orna de temples, de statues, de portiques, de théâtres. Si ces embellissements portaient un cacher étranger trop fortement marqué pour plaire aux Juifs, l'édification d'un temple magnifique à Jérusalem était bien propre à exciter leur enthousiasme, et l'admirable conduite d'Hérode dans un moment où la Judée était en proie à toutes les horreurs de la famine et de la peste aurait dû les porter à lui savoir au moins quelque gré de ses efforts pour gagner leur affection.

Cependant, les historiens de cette nation peignent ce roi sous les couleurs les plus sombres, et l'Évangile lui impute le massacre des Innocents. On ne peut nier qu'il n'ait commis des actes de tyrannie, qu'il ne se soit souillé même de plusieurs crimes; doué de grands talents, plein d'une ambition dévorante, il a marché toujours droit à son but, sans se laisser arrêter par des scrupules de conscience. Mais la nature lui eût-elle donné un cœur plus tendre, les rudes expériences de sa jeunesse, les trahisons et la noire ingratitude dont il vit payer ses bienfaits, auraient seules suffi pour l'endurcir et pour remplir son âme de soupçons. Ce qui prouve d'ailleurs qu'Hérode n'était pas un monstre, comme on l'a trop répété, c'est l'amitié qui le liait à Agrippa, à Octave et à tant d'autres Romains illustres; car on ne peut admettre que l'intérêt seul ou la politique en aient formé les nœuds. On ne doit pas oublier enfin que le roi iduméen ne nous est guère connu que par les récits des historiens juifs.

En montant sur le trône, il avait répudié Doris, sa première femme, qui lui avait donné un fils nommé Antipater, pour épouser Mariamne, petite-fille de Hyrcan II, dont la beauté ravissante était ternie par un caractère ambitieux, capricieux et jaloux. Il en eut trois fils, Alexandre, Aristobule et Hérode : ce dernier mourut jeune encore, à Rome. Mariamne avait un frère, Aristobule, à qui la dignité de grand-prêtre revenait de droit; mais Hérode, se souciant peu de voir un Asmonéen revêtu d'une charge aussi importante, la donna à un homme d'une naissance obscure. Irritée de cette mesure commandée par la politique, Alexandra, mère de Mariamne et d'Aristobule, envoya à Marc Antoine les portraits de ses deux enfants, en le priant de leur accorder sa protection. Hérode crut prudent de céder. Cependant, les intrigues de la mère et la popularité du fils ayant bientôt excité ses craintes, il fit périr secrètement son beau-frère. Alexandra voulut intéresser Cléopatre à sa vengeance; mais les caresses de la reine d'Égypte, à qui la possession de la Judée convenait beaucoup, furent impuissantes contre l'habileté d'Hérode, dont l'amour pour sa femme était toujours aussi passionné, en dépit de sa froideur envers lui. Malheureusement Cypris, mère d'Hérode, et Salomé, sa sœur, réussirent à allumer sa jalousie en lui parlant des portraits envoyés à Antoine. Dévoré par les soupçons, Hérode donna ordre, lorsqu'il partit pour Rhodes, de mettre à mort Mariamne s'il perdait la vie; il ne voulait pas qu'elle passât dans les bras d'un autre époux. Son confident trahit son secret. Convaincu que des relations coupables avec sa femme lui avaient seules donné cette audace, il les fit mourir tous deux; mais il en eut de si violents remords qu'il en devint frénétique. Alexandre et Aristobule, tous deux à la fleur de l'âge, tous deux pleins de force et d'orgueil, osèrent blâmer hautement la conduite de leur père, qui crut sage alors de rappeler Doris et Antipater, afin d'avoir un rival à leur opposer. Circonvenu par Antipater, il donna même, après de longues hésitations, l'ordre de faire périr les fils de Mariamne, et, du consentement d'Auguste, il déclara Antipater héritier du trône de Judée. Ce n'était pas assez pour satisfaire l'ambition démesurée de ce jeune monstre, qui ourdit une conspiration contre son père; mais elle fut découverte. Antipater fut jeté dans les fers et mis à mort, à la suite d'une vaine tentative de fuite. Hérode ne lui survécut que de cinq jours. Il mourut dans la soixantième année de son règne. Josèphe est notre seule autorité pour l'histoire d'Hérode, autorité suspecte, bien que les récits de l'écrivain juif ne soient pas en contradiction avec les passages relatifs à Hérode qui se trouvent dans des auteurs grecs et latins et particulièrement dans Strabon. On doit regretter vivement la perte de l'histoire contemporaine de Nicolas de Damas, ami et apologiste d'Hérode, et par conséquent suspect aussi de

partialité, mais dans un autre sens que Josèphe (1). Eug. HAAG et Y.

Josèphe, *Antiquit. Jud.*, XIV, 9, 11-16; XV, 1-11; XVI, 1-11; XVII, 1-8; *Bellum Judaicum*, I, 1-33. — Dion Cassius, XLVIII, 26; XLX, 22. — Appien, V, 75. — Strabon, XVI, p. 765. — Saumaise, *Epistola super Herode infanticida*; Anvers; 1648, in-8°. — Schilpal, *Diss. de Herode Magno*; Wittemberg, 1711, in-4°. — Ernesti, *Disputatio historico critica de Lucæ et Josephi in morte Herodis Agrippæ consensu*; Leipzig, 1748, in-4°. — Schlosser, *Geschichte der Familie des Herodes; merkwürdiger Abschnitt aus der alten Geschichte*; Leipzig, 1818, in-8°. — Milman, *History of the Jews*; vol. II, l. XI. — Winer, *Biblisches Real-Worterbuch*; vol. I, p. 568.

HÉRODE ANTIPAS. *Voy.* ANTIPATER.

HÉRODE AGRIPPA Ier. *Voy.* AGRIPPA.

HÉRODE AGRIPPA II, roi juif, fils d'Agrippa Ier, né en 30 après J.-C., mort en 100. Il fut élevé à la cour de l'empereur Claude. Il n'avait que dix-sept ans à la mort de son père. Claude le retint à Rome, à cause de sa jeunesse, et envoya Cuspius Fadus gouverner comme procurateur du royaume de Judée, qui redevint une province romaine. A la mort d'Hérode, roi de Chalcis, en 48, Agrippa reçut cette petite principauté, avec la surintendance du Temple et le droit de nommer le grand-prêtre. Plus tard il obtint en échange de Chalcis, avec le titre de roi, les tétrarchies précédemment occupées par Philippe et Lysanias. En 55 Néron ajouta à cet apanage les cités de Tibérias et de Tarichée en Galilée, la ville de Julias en Pérée avec quatorze villages des environs. Agrippa dépensa de grandes sommes pour l'embellissement de Jérusalem et de Béryte. Sa partialité pour cette dernière ville le rendit impopulaire parmi ses propres sujets, et la manière capricieuse dont il nomma et déposa les grands-prêtres excita l'indignation des Juifs et donna lieu à de graves troubles. Lorsque l'insurrection contre les Romains fut sur le point d'éclater, Agrippa essaya vainement de détourner les Juifs de ce parti extrême, et faillit périr victime de sa fidélité à l'empire. Pendant la guerre il combattit à côté des Romains, et fut blessé au siége de Gabata. Après la prise de Jérusalem, il se rendit à Rome avec sa sœur Bérénice, reçut la dignité de préteur, et ne mourut que sous le règne de Trajan. Il fut le dernier prince de la famille d'Hérode. Il vécut dans des termes d'intimité avec l'historien Josèphe, qui nous a conservé deux de ses lettres. Y.

Josèphe, *Ant. Jud.*, XVII, 5; XIX, 9; XX, 1, 2, 7, 9; *Bel. Jud.*, II; 11, 12, 16; 17; IV, 1; *Vita*, 54. — Photius *Cod.*, 33. — Munk, *Palestine*, dans l'*Univers Pittor.*

HÉRODE, roi de Chalcis, fils d'Aristobule et frère d'Agrippa Ier, mort en 48 après J.-C. Sur la recommandation de son frère, il obtint de l'empereur Claude le royaumé de Chalcis, en 41, avec la dignité prétorienne. Il succéda à son frère, en 44, dans la surintendance générale du temple et du trésor sacré de Jérusalem, et dans le droit de nommer les grands-prêtres. En vertu de ce privilége, il déposa Cantheras, le remplaça par Joseph, fils de Camus, et plus tard déposa Joseph, et conféra la suprême souveraineté sacerdotale à Ananias, fils de Nébédée. Tels sont les événements connus de son règne, qui dura moins de huit ans. Son petit royaume passa à son neveu Hérode Agrippa II. Il fut marié deux fois : d'abord à Mariamne, fille d'Olympias, et petite-fille d'Hérode le Grand, et eut d'elle un fils nommé Aristobule; secondement à Bérénice, fille de son frère Agrippa, et dont il eut deux fils, Bérénicien et Hyrcanus. Y.

Josèphe, *Antiq. Jud.*, XVIII, 5; XX, 1; *Bell. Jud.*, II, 11. — Dion Cassius, LX, 8.

HÉRODE, surnommé *Philippe*, fils d'Hérode le Grand et de Mariamne, fille du grand-prêtre Simon, vivait dans le premier siècle après J.-C. Il fut le premier mari d'Hérodiade, qui plus tard divorça d'avec lui, contrairement à la loi juive, pour épouser son dernier frère, Hérode Antipas. Josèphe ne mentionne pas son surnom de Philippe; mais il est clair que c'est lui, et non le tétrarque d'Iturée, que désignent les évangélistes, lorsqu'ils parlent de Philippe, frère d'Hérode. Y.

Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 5. — Matthieu, XIV, 3. — Marc, VI, 17. — Luc, III, 19. — Rosenmüller, *Schol. in Nov. Test.*, vol. I, p. 304.

HÉRODE ATTICUS (*Tiberius Claudius*), un des plus célèbres rhéteurs grecs, né en 104, à Marathon en Attique, mort en 180. Il appartenait à une ancienne famille qui faisait remonter son origine jusqu'aux fabuleux Éacides. Atticus, père du rhéteur, avait trouvé dans une de ses terres un trésor qui le rendit un des plus riches citoyens de son temps, et Hérode Atticus augmenta encore cette fortune par son mariage avec la riche Annia Regilla. Le vieil Atticus laissa par testament une pension annuelle d'une mine à chaque citoyen d'Athènes; mais son fils entra en arrangement avec les Athéniens, qui se contentèrent de recevoir une fois pour toutes cinq mines chacun. Comme Atticus, en acquittant ce legs, retint ce qui était dû à son père par beaucoup de personnes, il mécontenta les Athéniens qui, malgré les bienfaits dont il les combla dans la suite, lui gardèrent une rancune qui ne finit qu'avec sa vie. Immensément riche et passionné pour l'étude, Hérode Atticus eut les meilleurs maîtres du temps : Taurus Tyrius pour la philosophie; Scopelianus, Favorinus, Secundus, Polémon, Théagène de Cnide, et Munatius de Tralles pour les diverses parties de l'art oratoire.

(1) Hérode n'eut pas moins de dix femmes, savoir : 1° Doris, mère d'Antipater; 2° Mariamne, mère d'Aristobule et d'Alexandre et de deux filles; 3° et 4°, deux de ses nièces, dont on ignore les noms, et dont il n'eut pas d'enfants; 5° une autre Mariamne, fille de Simon, grand-prêtre, et mère d'Hérode Philippe; 6° une Samaritaine, nommee Malthace, dont il laissa trois enfants, savoir : Archelaüs, Hérode, Antipas, et une fille, nommee Olympias; 7° Cléopâtre de Jérusalem, mère d'un fils nommé Hérode, d'ailleurs inconnu, et de Philippe, tétrarque d'Iturée; 8° Pallas, dont il eut un fils nommé Phasael; 9° Phèdre, mère de Roxana, et 10° Elpis, mère de Salomé.

Après avoir achevé ses études, il ouvrit une école à Athènes, puis à Rome, où il eut pour élève Marc Aurèle, qui lui resta toujours attaché. De bonne heure il entra dans les fonctions publiques, et l'on croit que dès l'âge de vingt-et-un ans (125) il obtint l'administration des villes libres de l'Asie. Mais les dignités étaient bien moins l'objet de son ambition que la gloire de rhéteur; telles étaient ses prétentions et sa susceptibilité à cet égard, qu'un jour, appelé à porter la parole devant Adrien, alors en Pannonie, et s'étant mal acquitté de cette tâche, il voulut de désespoir se jeter dans le Danube. Cet échec fut pour lui un puissant aiguillon; et à force de travail il devint le plus grand rhéteur de son siècle. Il acquit par l'habitude une telle facilité que ses discours improvisés surpassaient en dignité, en abondance, en élégance, ceux de tous ses contemporains. Ses succès comme professeur sont attestés par le grand nombre et la distinction de ses élèves. L'empereur Antonin le Pieux ne crut pas trop récompenser un homme d'un mérite aussi brillant en l'élevant au consulat avec C. Bellicius Torquatus. L'ambition d'Hérode Atticus était amplement satisfaite. Il retourna dans sa ville natale, pour y passer le reste de sa vie, au sein d'une retraite opulente, embellie par la culture des lettres. Il n'y trouva point le repos: ses richesses et son crédit excitèrent l'envie; sa vie privée, aussi bien que sa vie publique, fut en butte à la calomnie. Ses deux ennemis les plus acharnés, Théodote et Démostrate, ameutèrent le peuple contre lui, et firent parvenir leurs accusations jusqu'à l'empereur. Hérode Atticus courut auprès de Marc Aurèle, qui résidait à Sirmium, et se justifia, mais non sans peine. L'empereur, d'abord prévenu contre lui, revint à de meilleurs sentiments, et l'assura, dans une lettre, de son estime inaltérable. La conduite des Athéniens à l'égard d'Hérode Atticus était un acte d'insigne ingratitude; car jamais aucun homme ne fit un plus généreux et plus intelligent usage de sa fortune; jamais Athénien, dans une condition privée, ne contribua autant au bien-être de ses concitoyens et à l'embellissement de sa ville natale. Parmi les monuments dont il enrichit Athènes, on cite un stade en marbre blanc du Pentélique, dont les ruines existent encore, et le magnifique théâtre de Regilla avec un toit en bois de cèdre. Il ne borna pas ses libéralités à l'Attique: il bâtit un théâtre à Corinthe, un aqueduc à Olympie, un stade à Delphes, un hôpital aux Thermopyles. Il releva plusieurs villes ruinées dans le Péloponnèse, en Beotie; dans l'île d'Eubée, en Épire; procura de l'eau à la ville de Canouse en Italie, et bâtit Triopium sur la voie Appienne. Il conçut aussi le projet de couper par un canal l'isthme de Corinthe; mais comme Néron avait eu la même idée sans pouvoir la mettre à exécution, Hérode Atticus y renonça, de peur d'exciter la jalousie s'il accomplissait, lui simple particulier, ce qu'avait tenté vainement un empereur. Une si grande fortune si noblement employée et, plus encore, ses talents de rhéteur répandirent le nom d'Atticus dans tout le monde romain. Ses compatriotes finirent par comprendre leur ingratitude. Lorsque, après sa mort, ses esclaves voulurent, suivant sa volonté, brûler son corps à Marathon, les Athéniens exigèrent que les funérailles eussent lieu dans Athènes même. Le rhéteur Adrien prononça son oraison funèbre. Les témoignages anciens sont unanimes pour louer l'éloquence d'Hérode Atticus; mais la perte de tous ses ouvrages ne nous permet pas de contrôler ce jugement, trop favorable sans doute. L'époque de la grande éloquence athénienne était passée pour toujours, et en essayant de la faire revivre Atticus ne choisit pas même les meilleurs modèles, puisqu'il se proposa surtout d'imiter Critias. Il avait beaucoup écrit, mais les seuls de ses ouvrages spécifiés par les anciens sont: Λόγοι αὐτοσχέδιοι (Discours improvisés); — Διαλέξεις, traités ou dialogues, parmi lesquels l'*Etymologicum magnum* mentionne un traité Περὶ γάμου συμβιώσεως; — Ἐφημερίδες; — Ἐπιστολαί. Tous ces ouvrages sont perdus. Il existe sous son nom un discours Περὶ πολιτείας, dans lequel les Thébains sont appelés à se joindre aux Péloponnésiens contre Archélaüs, roi de Macédoine. L'authenticité de cette déclamation est douteuse; elle manque, dans tous les cas, des qualités que les anciens accordent à Hérode Atticus. La *Défense de Palamède*, généralement attribuée à Gorgias, a été revendiquée pour Hérode Atticus dans la dissertation de H.-E. Foss intitulée *De Gorgia Leontino*, Halle, 1829; mais les arguments de Foss sont peu satisfaisants. La déclamation Περὶ πολιτείας est imprimée dans les diverses collections des orateurs grecs; Fiorillo l'a donnée dans ses *Herodis Attici quæ supersunt adnotationibus illustrata*; Leipzig, 1801, in-8° (1).

Y.

Philostrate, *Vitæ Sophistarum*, II, 1. — Aulu-Gelle, I, 2; IX, 2; XIX, 12. — Suidas, au mot Ἡρώδης. — Burigny, *Sur la Vie d'Hérode At.*; dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XXX. — Westermann, *Gesch. der Griech. Beredtsamk*, 90.

(1) Au commencement du dix-septième siècle (1607), deux petites colonnes avec des inscriptions, et deux autres de marbre pentélique, avec des inscriptions grecques, furent découvertes près de l'ancien Triopium, résidence de campagne d'Atticus, à trois milles environ de Rome. Les deux premières inscriptions ont peu de valeur; mais les deux dernières sont d'un grand intérêt. Elles sont écrites l'une et l'autre en vers hexamètres, l'une en trente-neuf vers, l'autre en cinquante-neuf. Quelques archéologues ont attribué ces inscriptions à Atticus lui-même; mais l'une d'elles porte en tête le mot Μαρκέλλου, et comme elles paraissent être toutes deux du même auteur, on les a attribuées à Marcellus de Sida, poëte et médecin, qui vivait sous le règne de Marc Aurèle. Ces inscriptions, connues sous le nom d'inscriptions triopiennes, ont été plusieurs fois publiées et commentées, entre autres par Visconti: *Inscrizioni grecche Triopee, con versioni ed osservazioni*; Rome, 1794, in-fol., par Fiorillo; *Herodis At. quæ supersunt*, par Brunck, *Analecta*, II, 302.

* **HÉRODICUS** (Ἡρόδικος), médecin grec, né à Selybria ou Selymbria, en Thrace, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Il fut un des maîtres d'Hippocrate. On le cite avec Iccus de Tarente comme un des premiers qui appliquèrent la gymnastique à la préservation de la santé et au traitement des maladies. Il joignait à la profession de médecin celle de maître de gymnastique (παιδοτρίβης), et ce fut d'après sa propre expérience qu'il employa comme moyens curatifs les exercices corporels. On a supposé, sur un passage de Platon, qu'il prescrivait à ses malades d'aller à pied d'Athènes à Mégare, et de revenir immédiatement de cette ville à leur point de départ. L'aller et le retour forment un parcours de soixante-dix milles environ. C'est une promenade bien longue pour des malades, et les paroles de Platon n'offrent pas absolument le sens qu'on leur prête. Ce sens serait cependant confirmé par un passage d'Hippocrate dans le sixième livre du traité *De Morbis vulgaribus* (VI, 3), si on lisait dans ce passage Hérodicus (Ἡρόδικος), et non Prodicus (Πρόδικος), comme le propose M. Littre dans sa traduction des *Œuvres* d'Hippocrate, vol. I, p. 51. Y.

Suidas, au mot Ἱπποκράτης. — Soranus, *Vita Hippocratis*. — Platon, *Protagoras*, 20, p. 316; *De Republica*, III, p. 406; *Phædr.*, init., et *schol.* — Lucien, *Quom. hist. sit. conscr.*, 35. — Plutarque, *De sera Num. Vind.*, c. 9. — Aristote, *De Rhet.*, I, 5. — Cælius Aurelianus, *De Morb. chron.*, V, I. — Fabricius, *Bibliot. Græca*, vol. XII, p. 681. — Cramer, *Anecdota Græca*, vol. III.

* **HÉRODICUS** de Babylone, grammairien grec, vivait dans le deuxième siècle avant J.-C. Athénée cite d'Herodicus de Babylone une épigramme contre les grammairiens de l'école d'Aristarque. Le sujet de cette épigramme permet d'en identifier l'auteur avec le grammairien Hérodicus qu'Athénée appelle le *Cratétien* (ὁ Κρατήτειος), et que le *scoliaste* d'Homère (*Il.*, XIII, 29; XX, 53) cite comme étant d'une opinion contraire à Aristarque. Il est impossible de préciser la date de son existence; mais, selon toute probabilité, il fut un des successeurs immédiats de Cratès de Mallus et un des principaux défenseurs de son école contre les disciples d'Aristarque. On connaît, par des mentions d'Athénée, trois de ses ouvrages, aujourd'hui perdus; savoir : Κωμῳδούμενα, à l'imitation des Τραγῳδούμενα d'Asclepiade de Tragilus; — Σύμμικτα ὑπομνήματα; — Πρὸς τὸν φιλοσωκράτην Z.

Athenée, V, p. 192, 222; VIII, p. 340; XIII, p. 586, 591. — Brunck, *Analecta*, vol. II, p. 65. — Jacobs, *Anthol. Gr.*, t. II, p. 6?; vol. XIII, p. 903. — Vossius, *De Historicis Græcis*, p. 182, 183, edit. de Westermann. — Jonsius, *De script. Hist. Philosophiæ*, II, 18. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. I, p. 515. — Meinecke, *Historia critica Comicorum Græcorum*, p. 13.

HÉRODIEN (*Herodianus Ælius*, Αἴλιος Ἡρωδιανός), un des plus célèbres grammairiens de l'antiquité, vivait dans le deuxième siècle après J.-C. Il était fils d'Apollonius Dyscole, et naquit à Alexandrie. De là il se rendit à Rome. Il gagna la faveur de l'empereur Marc Aurèle, à qui il dédia un traité *Sur la prosodie*. On n'a pas sur lui d'autres renseignements biographiques. Les grammairiens venus après lui le tiennent en très-grande estime, et Priscien l'appelle « maximus auctor artis grammaticæ ». Hérodien écrivit beaucoup. Il est difficile de donner une liste exacte de ses nombreux ouvrages, dont il ne reste que des fragments, et dans bien des cas il est impossible de déterminer si les titres donnés par les écrivains qui le citent se rapportent à des traités distincts ou à des parties d'un même ouvrage. Cependant les titres suivants appartiennent probablement à des ouvrages distincts : Περὶ Ὀρθογραφίας, en trois livres traitant de ποσότης, ποιότης et σύνταξις; — Περὶ συντάξεως στοιχείων; — Περὶ παθῶν, sur les altérations subies par les syllabes et les lettres; — Συμπόσιον, écrit composé pendant un séjour de l'auteur à Puteoli; — Περὶ γάμου καὶ συμβιώσεως, Προσώπων, dont on connaît quelque chose par un traité du grammairien Orus; — Ὀνοματικά. Tous ces ouvrages ont péri; — Ἐπιμερισμοί. Ce traité, consacré à l'explication des mots difficiles, obscurs, douteux, et des formes particulières qui se trouvent dans Homère, était d'un grand prix; il n'en reste qu'un abrégé, publié d'après un manuscrit de Paris par Boissonade, Londres, 1819, un extrait consacré dans les *Anecdota Græca Oxoniensia* de Cramer, t. I, et d'importants passages dispersés dans les scoliastes d'Homère. Les Σχηματισμοὶ Ὁμηρικοί donnés par Sturz, dans son édition de l'*Etymologicum Gudianum* appartiennent probablement au même ouvrage; — Ἡ καθ' ὅλου καθολική ou Μεγάλη Προσῳδία, en vingt livres; cet ouvrage, qui était aussi tenu en grande estime par les successeurs d'Hérodien, comprenait, à ce qu'il semble, non-seulement la prosodie, mais diverses notions relatives à l'étymologie. Un extrait qu'en avait fait le grammairien Aristodème a péri aussi bien que l'ouvrage original, dont il reste un abrégé manuscrit dans la bibliothèque bodléienne. Le traité Περὶ τόνων, publié sous le nom d'Arcadius, mais compilé par un grammairien plus récent, Théodore de Byzance, paraît être aussi un extrait de la Προσῳδία d'Hérodien. Au même ouvrage se rattache les traités aujourd'hui perdus cités sous les titres de Ὁμηρικὴ προσῳδία, Ἀττικὴ προσῳδία, et Ἀνώμαλος προσῳδία; — Περὶ μονήρους λέξεως, publié dans les *Grammatici Græci* de Dindorf. C'est le seul traité complet que nous possédions d'Hérodien; — Περὶ διχρόνων, traité dont quelques parties ont été insérées dans les *Anecdota Oxoniensia* de Cramer, t. III, p. 282. Il reste encore d'Hérodien un assez grand nombre de fragments d'une certaine étendue, savoir : Περὶ τῶν ἀριθμῶν, dans l'*Introd. Gram.* de Gaza, Venise, 1495, et dans le *Thesaurus* de Henri Estienne; — Παρεκβολαὶ μεγάλου ῥήματος; Παραγωγαὶ δυσκλίτων ῥημάτων; Περὶ ἐγκλινομένων καὶ ἐγκλιτικῶν καὶ συνεγκλιτικῶν μορίων : ces trois opuscules ont été insérés dans le *Thesaurus Corn. et Horti Adon.*, Venise, 1497, et le

dernier a été reproduit dans les *Anecdota* de Bekker, III, p. 1142; — Ζητούμενα κατὰ κλίσιν παντὸς τῶν τοῦ λόγου μερῶν, dans les *Anecdota Oxon.* de Cramer, III, p. 240; — Περὶ παραγωγῶν γενικῶν ἀπὸ διαλεκτῶν; Περὶ κλίσεως ὀνομάτων; *ibid.*, III, p. 228; — Περὶ βαρβαρισμοῦ καὶ σολοικισμοῦ, à la suite de l'Ammonius de Valckenaër, et du *Thesaurus* de H. Estienne; le fragment sur le solécisme se trouve aussi dans les *Anedocta* de Boissonade, t. III, p. 241; — un extrait qui porte simplement le titre de Ἐκ τῶν Ἡρωδιανοῦ, dans les *Anecdota Græca* de Bachmann, II, p. 402; — Φιλέταιρος, à la suite du Mœris de Pierson, et publié aussi à Leipzig, 1831; — Περὶ σχημάτων, dans les *Anecdota* de Villoison, t. II, p. 87; — Περὶ τῆς λέξεως τῶν στίχων, dans les *Anedocta* de Villoison, t. II, et à la suite de Draco Stratonicensis; Leipzig, 1814; — Κανόνες περὶ συλλαβῶν ἐκτάσεως καὶ συστολῆς διαλαμβάνοντες, dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale de Paris; — Περὶ αὐθυποτακτῶν καὶ ἀνθυτακτῶν, dans les *Anecdota* de Bekker, t. III, p. 1086; — Περὶ ἀκυρολογίας, dans les *Anedocta* de Boissonade, t. III, 262, et dans les *Anecdota* de Cramer, t. III, 263. Y.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. VI, p. 278, etc. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*. — Bast, dans le *Repertoire de Litterat. ancienne* de Schell, p. 67 et 414.

HÉRODIEN (Ἡρωδιανός), historien grec, natif d'Alexandrie, vivait au troisième siècle de notre ère. Il remplit des fonctions publiques, et, selon toutes les apparences, séjourna longtemps à Rome et dans les différentes provinces de l'empire. Retiré des affaires et parvenu à un âge avancé, il composa en grec une histoire (1) des empereurs romains, en huit livres, depuis la mort de Marc Aurèle, arrivée le 17 mars 180, jusqu'à l'an 238, où le jeune Gordien fut proclamé auguste par la garde prétorienne. Ainsi son ouvrage comprend tout l'espace de temps pendant lequel régnèrent Commode, Pertinax, Didius Julianus, Septime Sévère, Caracalla, Macrin, Élagabale, Alexandre Sévère, Maximin, les deux Gordien, Balbin et Maxime. De tous les auteurs latins et grecs qui ont retracé avec quelque détail les événements de cette période de près de soixante ans, Hérodien, les écrivains de l'Histoire Auguste et Dion Cassius sont les seuls qui nous restent; encore les extraits de ce dernier, faits par Xiphilin et souvent incomplets, ne conduisent-ils que jusqu'au consulat de Dion lui-même, sous Alexandre Sévère, l'an 229. L'ouvrage d'Hérodien, contemporain et quelquefois témoin oculaire, est donc pour nous d'une grande importance, malgré les défauts de l'auteur, qui sont ceux des rhéteurs grecs de son siècle : peu d'étendue dans les idées, peu d'énergie dans les sentiments, une tendance constante à sacrifier tout aux formes du style. Souvent, au lieu de faits précis, son ouvrage n'offre que des idées générales sur les révolutions des empires, sur les vertus et les vices, idées que l'auteur, à la manière des anciens, place et développe dans des discours qui n'ont jamais été prononcés, et même quelquefois dans des lettres qui n'ont point été écrites. En plus d'un endroit, Hérodien semble manquer d'ordre et d'exactitude, surtout quant aux dates; il néglige entièrement les détails géographiques, d'où il résulte que ses récits des expéditions militaires des Romains près des limites de l'empire ou en dehors sont incomplets et obscurs. Sa véracité comme historien a été jugée fort différemment. Tandis que beaucoup de critiques modernes vantent sa candeur et son impartialité, quelques autres, se rangeant de l'avis de Jules Capitolin, dans l'Histoire d'Auguste, l'accusent de malveillance envers l'empereur Alexandre Sévère; mais tous sont d'accord sur la pureté classique de son langage, qui est clair, d'une élégante simplicité, et où l'on reconnaît souvent une imitation heureuse de Thucydide. Aussi Photius, qui dans sa Bibliothèque est pour la plupart des auteurs un juge fort sévère, loue-t-il sans réserve la diction d'Hérodien, les formes attachantes de son style, et il lui accorde sous ce rapport un rang très-honorable parmi les historiens. [Hase, dans l'*Encyc. d. G. du M.*]

Bibliographie. Le texte grec fut publié pour la première fois d'une façon assez défectueuse, à Venise, en 1502, chez Alde, à la suite de Xénophon, in-folio. Il reparut en 1524, in-8°; mais cette édition est encore plus incorrecte que la première; elle fut exactement reproduite en 1525, à Louvain. L'édition de Bâle de 1530 vaut mieux. On publia derechef, en 1535, dans la même ville, le texte grec, en y joignant, pour la première fois, la traduction latine de Politien; cette édition fut réimprimée à diverses reprises. En 1544 et en 1568, Robert Estienne joignit Hérodien aux *Scriptores Historiæ Romanæ* qu'il mit au jour. Il faut arriver à l'année 1581 pour trouver le premier travail critique sur Hérodien : il est dû à l'infatigable Henri Estienne, qui revit avec soin le texte grec et la traduction latine; son édition a été l'objet de justes éloges de la part des juges les plus compétents. Nous passons sous silence d'assez nombreuses éditions faites au dix-septième siècle, et que ne recommande aucun mérite particulier; celle d'Oxford, 1678 (réimprimée en 1699, en 1704, en 1708), ne donne qu'un texte médiocre et des notes assez faibles. En 1789, parut à Leipzig le premier volume de l'édition de Th. W. Irmisch; le cinquième et dernier ne vit le jour qu'en 1805; le texte est revu sur plusieurs manuscrits; il est accompagné *notis variorum*; le tout comprend plus de 4,000 pages. De bonnes choses sont noyées dans ce commentaire, dont la prolixité est fatigante. Quelque étendue qu'elle soit, cette publication

(1) Cette histoire porte le titre de Ἡρωδιανοῦ τῆς μετὰ Μάρκου βασιλείας ἱστοριῶν βιβλία ὀκτώ.

n'est pas complète; les tables manquent. L'édition d'A.-J. Wolf (Halle, 1792) donne un texte corrigé avec soin; celle de Lange (Halle, 1824, in-8°) a été critiquée par les savants de l'Allemagne; celle de M. Emmanuel Bekker, celui des hellénistes contemporains auxquels on doit le plus d'impressions de textes grecs, ne donne point de notes; un manuscrit de Venise a été collationné afin de servir à l'établissement du texte. La traduction latine d'Hérodien par Politien parut pour la première fois à Rome en 1493; elle eut deux autres éditions, publiées à Bologne dans le cours de la même année; elle fut réimprimée en 1498 et en 1499, et quinze fois au moins dans le cours du seizième siècle. En 1541 la traduction française de J. Collin vit le jour; elle reparut en 1546; elle est oubliée, de même que celles de Jacques de Vintimille, 1554, et de Bois-Guilbert, 1675. Celle de l'abbé Montgault, publiée en 1700, corrigée et améliorée en 1702, a été plusieurs fois réimprimée, et a joui de quelque estime. Mentionnons aussi celle de M. L. Garnier, 1840, in-12, sans préface et sans notes, et celle de M. Halévy, 1860, in-8°. Joint à Polybe et à Zosime, Hérodien figure dans le *Panthéon littéraire*, 1836, in-8°. Les Italiens ont la traduction de Carani et de Mansi; les Anglais, celles de Smyth et de Hurt; la première s'annonce sur le frontispice comme faite non sur le texte grec, mais d'après la version latine : depuis le seizième siècle on est habitué à moins de bonne foi de la part des traducteurs. Il existe aussi diverses versions allemandes; on estime celle de Conradi, Francfort, 1784, et surtout celle de C.-N. Osiander, 1830, 2 vol. in-12. G. B.

Photius, *Cod.* 99. — J. Capitolin *Maxim. duo*, 18. — Vossius, *De Historicis Græc.*, p. 254, édit. de Vesterm. — Wolf, *Narratio de Herodiano et libro ejus*, en tête de son édit. d'Hérodien.

HÉRODORE (Ηρόδωρος), mythographe et géographe grec, né à Héraclée, dans le Pont (d'où il fut surnommé *le Pontique* (ὁ Ποντικός), et *l'Héracléote* (ὁ Ἡρακλεώτης), vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Son fils, Bryson le sophiste, fut le contemporain d'Aristippe et d'Antisthène, disciples de Socrate, et Hérodore dut vivre lui-même du temps de ce dernier philosophe. D'après le caractère de ses ouvrages, on suppose qu'il écrivit postérieurement à Phérécyde et Hellanicus. Les seuls que l'on puisse lui attribuer avec certitude sont : Ὁ καθ' Ἡρακλέα Λόγος : cet ouvrage, consacré à l'histoire mythique d'Hercule et à l'exposition de son culte, renfermait en même temps un grand nombre de notions historiques et géographiques; il comprenait au moins dix-sept livres, et s'étendait probablement jusqu'à vingt; Ὁ κατὰ τοὺς Ἀργοναύτας Λόγος, ouvrage du même genre que le précédent, consacré à l'expédition des Argonautes. On cite encore d'Herodore un Οἰδιποῦς, une Πελοπεία et des Ὀλυμπία; mais il est impossible de savoir si ce sont des traités séparés ou des parties de l'histoire d'Hercule (1). Hérodore puisa ses abondants récits moins encore dans les logographes précédents que dans les poëtes épiques. Comme Hellanicus, il s'occupa beaucoup de géographie, ainsi qu'on le voit par divers passages de son *Héraclée* et de ses *Argonautiques*. Il n'attacha pas moins d'importance à l'ordre des temps, et il réfuta, au nom de la chronologie, ceux qui associaient Thésée à Hercule dans une expédition contre les Amazones. Lui-même se permet d'ailleurs toutes sortes de fables, et ne saurait être compté parmi les historiens. Il écrivit dans le dialecte ionien. D'assez nombreux passages de ses ouvrages se trouvent cités par les scoliastes de Pindare et d'Apollonius de Rhodes, par Aristote, Athénée, Apollodore, Plutarque; ils ont été recueillis par M. C. Müller dans ses *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. II, p. 27 (dans la *Bibl. Græc.* de A.-F. Didot) (2). Y.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. I, p. 812, 885. — Vossius, *De Historicis Græcis*, p. 451, édit. Westermann.

HÉRODOTE (Ἡρόδοτος), célèbre historien grec, surnommé *le Père de l'histoire*, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Il naquit à Halicarnasse, ville originairement dorienne, de Carie, au temps de la guerre des Grecs contre les Perses, dont il devait, mieux qu'aucun autre écrivain, immortaliser le souvenir. Il put connaître quelques-uns des acteurs de cette grande lutte, comme on le voit par le récit plein d'intérêt que lui fit Thersandre d'Orchomène, et qu'il rapporte au neuvième livre de ses Histoires. Sa naissance est fixée d'une manière précise, sur l'autorité de Pamphila, contemporaine de Néron, à la première année de la soixante-quatorzième olympiade, qui répond à l'an 484 avant J.-C. On cite les noms de son père et de sa mère, Lyxès ou Lyxas, et Dryo ou Rhoio, son frère Théodore, et parmi ses parents le célèbre poëte épique Panyasis, qui, plus âgé que lui, eut peut-être quelque influence sur son éducation. Rien du reste n'est parvenu jusqu'à nous ni sur sa famille, appartenant aux plus notables d'Halicarnasse, ni sur les études qui occupèrent ses premières années, ni sur les circonstances qui favorisèrent le développement de son génie. Nourri des poésies d'Homère, comme tous les Grecs bien élevés, il est à croire que la lecture des ouvrages des logographes ioniens, et particulièrement de ceux d'Hécatée de Milet (*voy.* ce nom), qu'il cite plus d'une fois, contribua à lui révéler sa vocation historique. Mais les enseignements les plus féconds lui

(1) Il ne faut pas confondre Hérodore d'Héraclée avec un écrivain du même nom qui, suivant Olympiodore (Photius, *Cod.* 80), composa une histoire d'Orphée et de Musée. On ne sait si ce dernier Hérodore est le même qu'un grammairien qu'Eustathe cite souvent avec Apion.

(2) On connaît encore deux personnages anciens du nom d'Herodore, savoir : un musicien natif de Mégare, remarquable par sa grande taille et sa voracité (Athénée, X, p. 414); un intime ami de Démétrius, fils de Philippe, roi de Macédoine. Il partagea la ruine de ce jeune prince, qui tomba victime des artifices de son frère Persée; il fut jeté dans un cachot, mis à la question, et mourut des suites de la torture, en 181 avant J.-C. (Tite Live, XL, 55).

vinrent de l'expérience des voyages, qu'à l'exemple de son prédécesseur, il entreprit dès sa jeunesse pour s'enquérir des hommes et des choses, du présent et du passé; ils lui vinrent de l'impression des grands événements accomplis de son temps, presque sous ses yeux, et qui donnèrent à l'esprit grec un essor nouveau dans toutes les directions. Déjà, sans doute, il avait visité une partie de l'Asie, s'il est vrai qu'il commença à écrire à Samos, quand la tyrannie de Lygdamis, oppresseur de sa patrie et de sa famille, l'eut forcé, selon Suidas, à y chercher un asile. Il se naturalisa en quelque sorte dans cette ville ionienne, pour laquelle il témoigne une prédilection marquée, et il en fit peut-être le centre des excursions et des recherches qui furent le prélude de ses premiers essais. Suivant le même biographe, il revint au bout d'un certain temps à Halicarnasse, et y prit une part active à l'expulsion de Lygdamis; mais, tombé pour cette cause ou pour une autre dans la disgrâce de ses concitoyens, il émigra de nouveau, et probablement ne revit jamais sa ville natale. Après une deuxième ou une troisième période de voyages, on le trouve dans la Grèce propre, qu'il semble même ne plus avoir quittée que passagèrement, si ce n'est pour la Grande-Grèce, embrassant ainsi, dans ses domiciles successifs, les trois parties de la Hellade, comme dans ses explorations lointaines les trois régions du monde alors connu. Il fit, selon toute apparence, un séjour assez prolongé à Athènes, et ce fut là, tout nous l'atteste, son second établissement hors de sa patrie, son second centre d'activité et de recherches, la seconde phase de ses travaux historiques, et, si nous l'osons dire, la transformation définitive de son génie. Devenu Ionien à Samos, au moins par le langage, à Athènes il devint Athénien par l'esprit, sans cesser d'appartenir par l'âme et les sentiments à la Grèce entière, dont il fut l'organe le plus impartial, comme le miroir le plus fidèle et le plus complet pour son époque. Tel est, selon nous, le sens général, et peut-être le seul vrai, de ces traditions ou de ces anecdotes, accréditées principalement dans la basse antiquité, sur les lectures publiques qu'Hérodote aurait faites de ses Histoires à Olympie, à Athènes, à Corinthe, peut-être aussi à Thèbes. De ces récits, le plus expressif et le plus invraisemblable à la fois, au moins dans ses circonstances, est celui que nous devons à Lucien, et qui nous représente l'historien venu d'Halicarnasse son ouvrage à la main, cherchant le meilleur moyen de le produire, et saisissant l'occasion des jeux olympiques pour le *chanter* comme un rhapsode devant la Grèce assemblée, et conquérir ainsi d'un seul coup la renommée universelle à lui et à ses *neuf Muses*, décorées de ce titre sur place. D'autres, pour rendre la scène encore plus dramatique, y font figurer le jeune Thucydide, dont les larmes généreuses auraient révélé à Hérodote son futur émule. Mais cette circonstance nouvelle, en donnant une date au récit, n'en fait que mieux ressortir l'invraisemblance. Si Thucydide avait alors quinze ans, Hérodote en aurait eu moins de trente, et l'on ne saurait admettre qu'à cet âge il eût composé un livre dont les matériaux ne pouvaient être encore à beaucoup près recueillis. D'ailleurs, ce livre porte en soi les preuves d'une rédaction infiniment plus récente et postérieure même à l'époque assignée par Eusèbe à une autre lecture que l'auteur en aurait faite devant les Athéniens, 445 ans avant notre ère, et pour laquelle il aurait reçu une récompense de dix talents. Si cette lecture, la plus probable du reste et la mieux autorisée, eut lieu, elle ne put, non plus que les autres, porter sur les Histoires dans leur ensemble et telles que nous les avons, mais seulement sur une ébauche ou sur une des portions déjà exécutées de ce grand monument littéraire. Hérodote, sans parler de l'Asie Mineure, qui lui est familière, et d'une portion de la haute Asie, qu'il reconnut au moins jusqu'à Babylone vers le sud, au nord jusqu'à la Colchide, devait avoir visité dès lors tout le théâtre de la guerre médique en Grèce, en Macédoine, en Thrace, dans les îles; il avait étudié sur le terrain les marches de Xerxès, celles même de Darius, dont il avait pu, grâce au commerce et aux souvenirs des Grecs du Pont-Euxin, suivre la trace jusque dans les déserts de la Scythie. On conjecture encore, avec une certaine apparence de vérité, que son voyage dans cette mystérieuse Égypte, sur laquelle il répandit tant de lumières, et dans les parties voisines de la Libye et de l'Arabie tombe dans l'intervalle des dix années écoulées de 454 à 444, et qu'il revint à Athènes en parcourant les côtes de la Palestine, de la Phénicie et de la Syrie. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il se trouvait dans cette ville lorsque les Athéniens résolurent de fonder la colonie de Thurium près des ruines de l'infortunée Sybaris, la première année de la quatre-vingt-quatrième olympiade (444 avant J.-C.). Hérodote, qui avait alors quarante ans, s'associa, ainsi que Lysias, depuis le célèbre orateur, à cette expédition, déterminé sans doute par le désir de connaître les villes grecques de l'Italie, encore si florissantes, et d'obtenir sur cette contrée et sur les pays et les peuples de l'Occident des lumières qui lui manquaient. Thurium devint pour lui une seconde patrie, si bien qu'il est assez souvent appelé *le Thurien*. Tout porte à croire qu'il passa dans la paix de cette jeune cité, loin des orages politiques qui fondirent bientôt sur la Grèce, le reste de ses jours, se permettant seulement de courtes excursions dans les villes voisines, peut-être en Sicile, et très-probablement à Athènes, qu'il dut revoir au moins une fois après la défection des Thuriens, en 412, qui ramena également Lysias. Ce fut à Thurium, et depuis son établissement dans la Grande-Grèce, qu'il rédigea réellement, lentement, ses Histoires, comme Pline le savait, et comme le prouve la mention assez fréquente qu'il y fait d'événements

postérieurs à cette époque, et dont quelques-uns portent jusqu'à l'année 408 avant J.-C. D'autres indices montrent que l'historien écrivait en Italie; d'autres, qu'il fut témoin, mais témoin éloigné, des malheurs et des désastres de la guerre du Péloponnèse. Il paraît donc avoir employé la seconde moitié de sa vie, prolongée vraisemblablement jusque vers la fin de cette guerre, et pendant trente à quarante ans, à élaborer les matériaux qu'il avait amassés dans la première, qu'il ne cessa pas d'augmenter depuis; à revoir, à lier, à refondre dans un grand ensemble les récits plus ou moins détachés, plus ou moins imparfaits, par lesquels il avait dès longtemps préludé à son œuvre définitive : encore toutes les parties n'en furent-elles pas également terminées, et la mort paraît-elle l'avoir surpris avant qu'il y eût mis la dernière main, qu'il eût pu tenir toutes les promesses que l'on y trouve. C'était au surplus une tradition d'accord avec ces idées, que l'ouvrage d'Hérodote, composé ainsi successivement durant une longue suite d'années, et sans cesse remanié, était demeuré incomplet; qu'il l'avait légué comme son plus précieux trésor à un jeune Thessalien, son ami, en le chargeant de le publier. Au rapport de Suidas, il mourut à Thurium, et fut enseveli sur la place publique de cette ville, dont il s'était fait citoyen. Étienne de Byzance ou son abréviateur et le scoliaste d'Aristophane nous ont conservé une inscription en deux distiques, qui aurait été gravée sur son tombeau, et qui en rappelant le nom de son père et celui de sa seconde patrie, avec la simple mention de son origine dorienne, semble constater le fait capital de sa métamorphose ionienne et attique. D'autres voulaient qu'il fût mort à Pella en Macédoine, sans doute dans une visite à la cour polie d'Archélaüs, ce qui paraît provenir d'une confusion; d'autres, le rapprochant ici encore de Thucydide, parlent d'un tombeau que lui auraient élevé les Athéniens parmi les monuments de Cimon, et qui, s'il exista, ne put être qu'un cénotaphe, témoignage de leur reconnaissance aussi bien que de leur admiration.

Voilà tout ce que l'antiquité nous apprend sur la vie et la mort d'Hérodote, tout ce que nous fournissent de plus positif et de plus vraisemblable à cet égard les inductions tirées de ce livre qui fut la pensée, l'occupation directe ou indirecte de son existence entière, qui fait aujourd'hui encore la gloire de son nom. Disciple des vieux conteurs d'Ionie, mais disciple supérieur à ses maîtres, et par son génie propre et par l'époque où il vint, par ce développement nouveau de l'esprit grec qui résulta des guerres médiques, et qu'il représente un des premiers, de bonne heure il s'aperçut de ce qui manquait à ses devanciers, pour le fond comme pour la forme, pour la critique comme pour le récit des faits, pour les idées comme pour l'ordonnance et le style de la composition. Sa vocation, vraiment historique, grandit et se détermina dans le cours de ces longs voyages qu'il entreprit pour en satisfaire le premier besoin, surtout dans ces temps-là, celui de voir et de s'enquérir par soi-même, de puiser aux sources de toutes sortes, observations et recherches immédiates, communications des lettrés, entretiens avec les témoins ou les acteurs des événements, les dépositaires des traditions et des dires quelconques. Son jugement si pénétrant, si sûr, si élevé, se fortifia, s'étendit, non-seulement par les comparaisons multipliées que lui fournirent ses excursions lointaines, par le spectacle de tant de scènes et de mœurs diverses, par l'échange de tant d'idées, mais plus encore peut-être par le séjour prolongé qu'il fit dans la Grèce d'Europe, principalement à Athènes, qui devenait à cette époque le foyer commun des arts et des lumières. Là celui qui sous d'autres influences, ou quelques années plus tôt, n'aurait été, selon toute apparence, qu'un successeur éminent d'Hécatée de Milet, un rival heureux d'Hellanicus de Lesbos (*voy.* ces noms) et le premier des logographes, devint un historien. Là dut lui apparaître, dans son unité et dans sa grandeur à la fois, l'œuvre d'art à laquelle il n'avait fait encore que préluder, et qu'il lui fut donné d'exécuter à loisir pendant sa longue retraite de Thurium. Les anciens historiens grecs, remarque justement Denys d'Halicarnasse, s'étaient bornés à raconter les événements de leur pays ou des pays étrangers, peuple par peuple et ville par ville, sans aucune liaison : Hérodote fit faire un grand pas à l'histoire, en formant un tout d'une multitude de faits divers qui s'étaient passés tant en Europe qu'en Asie. Et le lien de ce tout, pouvons-nous ajouter, il le chercha, non pas comme les plus avancés des logographes, non pas comme Hécatée, digne à d'autres égards d'être nommé son précurseur, dans le fil traditionnel des généalogies; il le chercha dans une idée, dans l'idée, aussi profonde que vraie, aussi dramatique que populaire, de la vieille querelle de l'Orient et de l'Occident. Par là, tandis que son oncle Panyasis, se trompant d'époque, avait tenté vainement de ressusciter l'épopée héroïque et fabuleuse, morte avec les cycliques, il créa, lui, homme de son temps, avec un plein succès, une épopée nouvelle, réelle et vivante; il éleva le récit en prose à la hauteur de la poésie. Il fut aux logographes, ses prédécesseurs, quelques-uns même encore ses contemporains, ce qu'Homère avait été aux antiques aèdes, ce qu'il fut à Hésiode.

Les anciens et les modernes ont été frappés sous divers points de vue de cette analogie entre l'œuvre d'Homère et celle d'Hérodote : elle est dans le fond de l'idée, elle est dans la forme générale de la composition, elle est dans le caractère même du sujet, et jusque dans la combinaison, aussi neuve que savante, du langage. Il y a, du reste, entre l'un et l'autre toute la distance de l'imagination, qui se plaît dans un monde idéal, à la réflexion, qui s'empare de la réalité;

tout l'intervalle qui sépare la jeunesse enthousiaste et pleine de foi de la maturité naïve encore, mais déjà riche d'observation et d'expérience. Homère chanta, Hérodote écrivit; tous deux animés d'une même inspiration, d'une même pensée à la fois nationale et poétique, tous deux s'adressant à la Grèce entière pour la glorifier dans son passé, pour lui plaire et pour l'instruire; mais tous deux placés en quelque sorte aux extrémités opposées de cette grande carrière de civilisation spontanée et d'art créateur, que la Grèce parcourut depuis la guerre de Troie jusqu'au siècle de Périclès. Aussi Hérodote, tout en donnant au récit en prose la forme la plus large et la plus belle, cette forme qui l'a fait qualifier d'homérique par les anciens eux-mêmes, consomme-t-il, au fond, le divorce de l'histoire avec la poésie, tranche-t-il le nœud qui jusque là avait plus ou moins tenu les logographes dans la dépendance des poëtes cycliques. S'il s'enfonce encore dans l'antiquité demi-fabuleuse; s'il aime à recueillir, à rappeler les traditions, les oracles, les légendes sacerdotales ou populaires; s'il mêle à ses récits la description des lieux, la recherche des origines; s'il ne se refuse aucune digression; si en cela il fait encore œuvre de logographe, œuvre de chroniqueur, du moins il est un élément qui chez lui domine tous les autres, l'enquête raisonnée sur le passé, ou l'*histoire*, au sens primitif du mot. Cherchant toujours et partout la vérité, distinguant soigneusement ce qu'il a vu, ce qu'il sait par lui-même et ce qu'il doit à des informations étrangères, n'affirmant que ce qu'il croit, et laissant le reste au jugement de ses lecteurs, il fait aussi œuvre de critique, et il demeure historien alors même que le terrain de l'histoire semble lui manquer. Ce terrain d'ailleurs est beaucoup plus solide pour lui que pour la plupart de ses devanciers, de ceux du moins qui, comme Hécatée, avaient prétendu traiter l'histoire générale. Au lieu de prendre son point de départ dans un passé reculé, dans la tradition, pour descendre de là au présent, c'est au voisinage du présent qu'Hérodote s'établit pour y rattacher de proche en proche, et en remontant, comme nous dirions, du connu à l'inconnu, tout ce qui dans les temps anciens, dans les vieux souvenirs, lui paraît important et digne d'intérêt. Et cela encore, il le doit à son siècle autant peut-être qu'à son propre génie; à ce siècle qui fut celui de Socrate, et qui en toutes choses commençait à substituer l'expérience à la foi et l'observation à l'hypothèse. Pénétré de cet esprit nouveau, de cet esprit pratique et positif, qui déjà perce en lui, qui dominera bientôt chez Thucydide, Hérodote envisagea le passé dans sa relation avec le présent, les peuples étrangers, les barbares, dans leur contact avec les Grecs, la terre elle-même dans ses rapports avec les hommes. Il est loin, toutefois, d'être, comme Thucydide, un historien déjà purement politique, uniquement préoccupé des choses de son temps, des intérêts de son pays, et appliquant toute sa science des affaires, toute la profondeur de son jugement, toute la vigueur de son éloquence, un peu sophistique, à la narration développée et raisonnée d'un seul et même grand fait. Si la méthode d'Hérodote est moins sévère, moins rigoureusement historique, on peut dire aussi que sa sphère est plus large et sa portée plus haute. Venu entre les guerres médiques, où la Grèce avait vaincu l'Asie, et la guerre du Péloponnèse, où elle commença à se déchirer de ses propres mains, il n'eut pas à hésiter sur le choix de son sujet; mais tout grand, tout varié qu'était en soi ce sujet, il l'étendit, il l'agrandit encore, en l'élevant jusqu'à cette conception qui, nous le répétons, donne à ses Histoires leur unité véritable, d'une lutte immémoriale et fatale de l'Orient et de l'Occident, des Grecs et des barbares. Par là il fit entrer dans son cadre tout ce qu'il savait des uns et des autres, tout ce qu'il avait appris, dans ses voyages et dans ses explorations de tous genres, sur les peuples et sur les pays qui, de près ou de loin, participèrent à cette lutte, et sur ceux même qui n'y furent pas mêlés. Ne s'arrêtant point aux causes prochaines des événements, mais doué d'une rare intelligence des causes éloignées, et pressentant cet enchaînement supérieur des choses humaines qui, comme dit Bossuet, de toutes les histoires forme une seule histoire, il trouva dans l'étendue de son esprit autant que dans sa vaste érudition, autant que dans son inspiration d'artiste et d'écrivain de génie, les moyens de réaliser cette sorte d'épopée historique qui, si elle n'est pas l'histoire universelle, en est au moins un magnifique prélude.

Il nous serait facile, si c'était ici le lieu, de justifier cette manière de considérer l'œuvre d'Hérodote, dans son double rapport avec ce qui la précède et ce qui la suit, et dans la pensée même qui a présidé à son exécution, par une analyse détaillée des neuf livres dans lesquels elle se divise, et auxquels le sentiment si sûr des Grecs, s'emparant de cette division, plus ou moins récente, a imposé les noms des neuf Muses. On y verrait que si la guerre des Hellènes avec les Perses, dominateurs de l'Orient, vainqueurs des Lydiens, des Babyloniens, des Mèdes, de l'Égypte, de la Thrace et de la Macédoine, mais s'en allant échouer dans les sables brûlants de la Libye et dans les déserts glacés des Scythes, avant de se briser contre la Grèce, pauvre et libre; on y verrait que si ce grand débat est bien, quoi qu'on en ait dit, le sujet principal et comme le pivot de toute la composition, autour de ce pivot tourne, en quelque façon, le monde, tel que l'auteur le connaissait, tel qu'il voulait le raconter et le décrire à ses compatriotes. De là cette large place donnée par lui à la géographie et à l'ethnographie à côté de l'histoire proprement dite; de là ces digressions mal à propos qualifiées d'épisodes, qu'il se reproche quelquefois, et qui en effet ne semblent

avoir pour but que d'étaler des connaissances nouvelles ou de charmer par des détails curieux. Les quatre premiers livres ne sont, à bien des égards, qu'une vaste introduction aux cinq derniers, qui contiennent le récit de la guerre d'Ionie et des expéditions dirigées successivement contre les Grecs par Darius et Xerxès. C'est dans ceux-là que le logographe paraît souvent vouloir prendre le pas sur l'historien, tellement que l'on est fondé à en supposer la rédaction antérieure à celle des autres. Mais le lien qui les unit à ceux-ci, dans une élaboration définitive, n'en est pas moins presque toujours manifeste; et si quelque chose nous frappe dans l'ouvrage d'Hérodote, entre toutes ses éminentes qualités, c'est précisément ce besoin d'unité, en même temps que de variété, qui lui fait rattacher au récit historique des descriptions de pays ou de mœurs, et même des dissertations scientifiques et philosophiques, que l'on serait tenté partout ailleurs de regarder comme des hors-d'œuvre. Voilà pourquoi, loin de suivre l'exemple de son prédécesseur Hécatée de Milet, qui avait séparé la géographie de l'histoire et les avait traitées chacune à part, il les réunit de nouveau l'une à l'autre, rétrogradant ainsi peut-être au point de vue de la méthode et de la rigueur logique, mais au point de vue de l'art rendant à l'histoire l'universalité du récit épique, et donnant du reste à la géographie de précieuses compensations : car non-seulement il agrandit en Europe, en Asie, en Libye surtout, le champ des connaissances positives, mais en renversant les barrières qu'avaient élevées autour de la science naissante les préjugés populaires ou systématiques, en substituant aux vaines théories des Ioniens l'esprit d'observation et d'expérience, il ouvrit une voie plus sûre aux découvertes nouvelles (1).

Sans nous étendre davantage sur le plan et l'esprit des *Histoires*, essayons d'en caractériser brièvement l'exécution et de faire ressortir les mérites de ce style qui, non moins que l'ordonnance de la composition, a valu à Hérodote le surnom d'homérique. Si nous avons pu dire que sous ce dernier rapport, en organisant la logographie, en l'animant d'un souffle d'art, il a formé entre l'épopée et l'histoire une alliance merveilleuse, nous pouvons ajouter que sa manière, quoiqu'elle tienne encore à quelques égards de celle des logographes, fait la transition du récit épique au récit historique et de la poésie à la prose. On y sent presque partout non pas l'imitation, mais l'inspiration d'Homère. Même clarté, même simplicité, même abondance, un peu diffuse quelquefois, mais toujours pleine de naturel et d'harmonie : même grâce naïve, même vivacité pittoresque dans les descriptions comme dans les narrations. Quoique le but de l'histoire soit encore, et par-dessus tout, chez Hérodote de raconter et de peindre, quoiqu'il juge rarement et se livre peu aux réflexions générales, pourtant la vie intérieure des hommes qu'il met en scène, leurs motifs, les causes des événements, se révèlent par le mouvement même et par la vérité du récit. Il y sème, dans ce dessein, des discours, plus souvent encore des dialogues; mais ses discours ne ressemblent point aux harangues étudiées de Thucydide : comme ses dialogues, ils sont la simple exposition des faits, avec leurs principes et leurs conséquences; ils en contiennent la moralité et quelquefois la philosophie. C'est ce qu'il faut dire aussi des sentences, qui se rencontrent çà et là, tantôt purement morales et pratiques, tantôt empreintes de cette teinte religieuse, mais mélancolique, où les idées de la fatalité et de la Providence se font en quelque sorte équilibre, et qui est depuis Homère jusqu'à Sophocle un des traits les plus saillants des premiers génies de la Grèce. Le mélange de tous ces éléments donne à la narration d'Hérodote un caractère à la fois épique et dramatique. Tout vit dans ses tableaux, tout y est en action, tout y reproduit la nature avec fidélité et avec énergie. Pour tout dire en un mot, c'est le fait même identifié avec la pensée de l'écrivain par la puissance de l'imagination et par le double sentiment de l'idéal et du réel, principe de la vraie beauté dans les arts.

La diction d'Hérodote est tout à fait en rapport avec les qualités générales de son exposition. Elle n'a plus la sécheresse et l'indigence, le défaut d'harmonie et d'éclat, reprochés à celle de la plupart des logographes, serviles imitateurs des cycliques; elle en garde la naïveté et la couleur antique. Elle s'est renouvelée, du reste, à la source homérique, ou plutôt Héro-

(1) La mappemonde d'Hérodote ne dépassait guère le rectangle compris entre 30° et 45° latitude nord, et 10° et 50° longitude est de Paris, ce qui représente à peine la 130e partie de la surface totale du globe. Hérodote ne se prononce pas bien clairement sur la forme de la Terre, bien qu'il raille ceux qui croient, avec Homère, à l'existence du fleuve *Okeanos*, coulant circulairement autour de la terre (II, 23; IV, 8 et 36). Il la divise en deux parties, séparées par la Méditerranée, le Pont-Euxin et la mer Caspienne : la partie septentrionale ou l'Europe, et la partie méridionale ou l'Asie : la Libye, ou l'Afrique, n'est selon lui qu'une dependance, une presqu'île de l'Asie (IV, 41-42, 36). L'ouest et le nord de l'Europe lui sont très-peu connus, comme il l'avoue lui-même (III, 115) : il rapporte seulement que les Phoceens ont decouvert la mer Adriatique, la Tyrrhénie, l'Ibérie et Tartessus (I, 163). Il nomme Gadira, situé en dehors des colonnes d'Hercule; il ignore la situation des îles Cassiterides, et l'Éridan, d'où l'on tirait le succin, lui paraît une fiction poétique (III, 115). Parmi les peuples du nord de l'Europe, il nomme les Scythes, les Gètes, les Métachlènes (habits noirs), les Agrippéens (têtes chauves), les Issédoniens, qui n'ont qu'un œil (IV, 23). De l'Asie, il cite l'Araxe, l'Indus, le Tigre, l'Euphrate, mais il ne connaît pas le Gange. De la Libye il mentionne Méroé, la capitale des Éthiopiens, le pays des Automoles, les Adyrmachides, qui font cuire leurs aliments dans les sables brûlants, les Nasamons, qui vivent de sauterelles (II, 31; IV, 168, 172, etc.), les Ammoniens, les Garamantes (IV, 183), les Atlantes, l'oasis Augila, les Maches près du lac Tritonis, les Lotophages, etc. Ce n'est qu'en passant qu'il mentionne Carthage et le commerce de cette ville avec les régions situées au dehors des colonnes d'Hercule (F. H).

dote, tout en s'inspirant d'Homère, ici comme ailleurs, a été, comme lui, le créateur de sa propre langue. Par une combinaison savante du dialecte épique ou de l'ancien ionien avec le dialecte attique, tel que les poëtes athéniens et surtout les auteurs dramatiques avaient commencé à le fixer, il donna au récit historique un organe plus riche, plus souple et plus ferme. C'est là ce que veut dire le rhéteur Hermogène quand il oppose le dialecte mixte d'Hérodote à l'ionisme pur d'Hécatée. D'ailleurs, il ne faut pas beaucoup plus demander à l'un qu'à l'autre soit la structure logique du discours, soit la symétrie des périodes; la prose n'en est point encore là. Née depuis un siècle seulement, sous l'influence de la poésie, écrite dans le langage de l'épopée, elle en a conservé l'allure; elle suit encore la phrase et le rhythme poétiques. Toutefois, Denys d'Halicarnasse vante l'art d'Hérodote dans l'enchaînement comme dans le choix des mots, et trouve dans son style la force unie à la grâce; une foule d'autres anciens en célèbrent à l'envi la douceur, la mélodie, la majestueuse simplicité. Quand Winckelmann l'a comparé à l'ancien style de la sculpture grecque, qui manque de rondeur, peut-être n'a-t-il pas assez tenu compte de tous ces caractères, en se préoccupant trop d'un seul. Nous sommes plutôt tenté de voir dans ce développement calme, grave, harmonieux de la prose d'Hérodote, aussi bien que de son récit, le pendant des bas-reliefs contemporains du Parthénon.

Les anciens, qui ont exalté de concert la forme de l'ouvrage d'Hérodote, ne sont pas, à beaucoup près, aussi unanimes sur le fond; l'auteur a été à cet égard l'objet d'autant de critiques que d'éloges, tour à tour taxé de partialité et d'ignorance, d'imposture et de crédulité. La gloire de ce grand observateur, de ce grand peintre de la nature et des hommes, qui fut, au contraire, un des plus nobles caractères, des esprits les plus éclairés, les plus fermes de son temps, est d'avoir soulevé contre lui, même de son vivant, les traits de la médiocrité et de l'envie, de s'être vu à toutes les époques en butte à des attaques passionnées ou superficielles. Sa gloire non moins réelle est d'avoir été toujours mieux compris, mieux apprécié, à mesure que s'est étendue la sphère de l'expérience en géographie, en physique, en histoire naturelle, à mesure que la critique des faits ou des idées a fait un pas en avant dans la science de l'histoire. Tout au plus pourrait-on lui reprocher aujourd'hui une foi trop implicite dans la tradition, surtout quand elle lui vient de l'Égypte, une sorte de parti pris de rapporter à cette contrée, dont les merveilles l'avaient séduit, l'origine de presque toutes les institutions civiles et religieuses de la Grèce. Encore ces reproches sont-ils purement relatifs, tellement que les idées systématiques d'Hérodote sous ce rapport ont longtemps compté parmi ses découvertes. Les apologistes, du reste, ne lui ont pas plus manqué que les détracteurs, depuis la renaissance des lettres, à commencer, quant aux premiers, par Joseph Scaliger et par notre Henri Estienne, à finir par les auteurs de la grande Description française de l'Égypte, et par la plupart des voyageurs modernes en Orient. [M. Guigniault, dans l'*Encycl. des G. du M.*]

L'édition originale du texte grec d'Hérodote fut publiée à Venise, en 1502, in-folio, par Alde Manuce. C'est un des plus beaux volumes que l'on doive à cet imprimeur célèbre; l'impression et le papier sont d'une beauté remarquable. En 1570 Henri Estienne mit au jour une édition belle et correcte du texte grec; il avait déjà, en 1566, publié la traduction latine de L. Valla, qui est fort élégamment écrite, mais qui est loin d'être exacte; et comme on ne saurait pas supposer le défaut de savoir chez cet érudit, il y a lieu de croire qu'il a travaillé d'après un manuscrit très-défectueux. En 1592 Henri Estienne exécuta à Genève une réimpression d'Hérodote, moins belle que l'édition de 1570, mais enrichie d'additions utiles; une autre édition, donnée par Paul Estienne, 1618, est d'une exécution médiocre, mais les additions présentent de nouveaux développements et le texte a reçu d'heureuses corrections. L'édition de Gale (Londres, 1679, in-folio) est peu commune et assez bonne; celle de Gronovius (Leyde, 1715, in-folio) est belle sous le rapport typographique; malheureusement le savant éditeur se laissa séduire par un enthousiasme peu réfléchi pour la bonté d'un très-ancien manuscrit conservé à Florence: il voulut corriger le texte d'après cette unique autorité, et le gâta par l'introduction de variantes vicieuses. L'édition de Wesseling (Amsterdam, 1673, in-folio) jouit d'une estime méritée; elle contient d'excellentes notes de Walcknaër, mais on doit reprocher à Wesseling de n'avoir pas corrigé la version de Valla et d'y avoir laissé les fautes qui la défigurent. L'édition de Reiz (Leipzig, 1778) offre un texte qui a été reproduit à plusieurs reprises et souvent amélioré; dans quelques passages les corrections, quoique vraisemblables, ne sont pas nécessaires. L'édition de Schæfer, entreprise à Leipzig en 1800, et dont le dernier livre n'a paru qu'en 1828, pourrait être l'objet d'un semblable reproche, quoiqu'elle témoigne d'une connaissance approfondie de la langue grecque. Borheck fit paraître à Lemgo, en 1781, un *Hérodote* qui fut réimprimé dans la même ville, 1808-1810, 3 vol. in-8°; le texte est corrigé avec une hardiesse qui n'a pas obtenu l'approbation des érudits. L'édition d'Édimbourg, 1806, 7 vol. in-8°, est jolie et fort correcte; celle d'Oxford, 1808, 2 vol. in-8°, reproduit avec soin le texte de Reiz; dans celle de 1809, même ville, 3 vol. in-8°, le texte a subi des corrections arbitraires. Nous arrivons enfin à l'édition de J. Schweighæuser, publiée à Strasbourg en 1816, 6 tomes en 12 vol. in-8°, et la meilleure de toutes celles

qui avaient paru jusque alors. L'habile et laborieux helléniste auquel on la doit a revu avec soin le texte grec sur six manuscrits; il a reproduit en entier les notes de Walckenaër et de Wesseling et en partie celles de Gronovius; il a corrigé la traduction de Valla; ses notes sont presque toutes grammaticales : il en est fort peu de géographiques ou d'historiques (M. Letronne a consacré à cette édition trois articles remarquables dans le *Journal des Savants*, novembre 1816, janvier et février 1817). Le travail de Schweighæuser a servi de base aux éditions d'Édimbourg, 1817, 2 vol. in-8°; de Glascow, 1818, 6 vol. in-8°; de Londres, 1824, 6 vol. in-8°. L'édition de Gail (Paris, 1821, 2 vol. in-8°), avec notes et les variantes de cinq manuscrits de la Bibliothèque impériale, est peu estimée. En 1824, un helléniste connu par d'importants travaux, l'éditeur de Suidas et des *Poetæ minores Græci*, T. Gaisford, publia à Oxford, en 4 vol. in-8°, un texte d'Hérodote revu avec soin; les variantes sont au bas des pages et les deux derniers volumes renferment les notes. Cette édition fut reproduite à Leipzig, 1824-26, 4 vol. in-8°. Une autre édition de Leipzig, 1824-26, 2 vol. in-12, se recommande par des notes succinctes sur la critique du texte. L'édition de Bæhr, Leipzig, 1830-35, 4 vol. in-8°, avec le texte de Gaisford et les notes et les commentaires savants de Bæhr et de Creuzer, a été réimprimée avec des additions considérables en 1856; cette dernière est la meilleure édition. Nous passons sous silence les éditions d'écoles et les éditions séparées de quelques livres, mais nous devons mentionner encore l'édition de Bekker, Berlin, 1833; celle de Palm, Leipzig, 1839, 3 vol.; celle de Wheler, Boston, 1842, 2 vol., avec des notes en anglais.

Profitant des travaux de ses prédécesseurs, M. Guillaume Dindorf a établi d'après les manuscrits un texte très-exact, et il a régularisé la confusion et l'instabilité perpétuelle que l'on remarquait dans les formes du dialecte dans lequel Hérodote écrivait. L'édition du texte avec traduction latine qu'il a publiée pour la *Bibliothèque Grecque* de M. Didot en 1844 est précédée d'un traité, aussi savant que complet, intitulé : *Dialectus ionica Herodoti cum dialecto attica veteri comparata.*

Traductions. Nous avons déjà parlé de la version latine de Valla; avant d'être jointe au texte grec, elle avait paru séparément à Venise, en 1474, in-fol., à Rome en 1475, in-fol., à Venise encore en 1494, à Paris en 1510, à Cologne en 1526 et en 1562; on en compte une quinzaine de réimpressions dans le cours du seizième siècle, celle de Francfort, 1620, in-8°, est la dernière qui ait vu le jour. En 1556 Pierre Saliat, secrétaire du cardinal de Châtillon, publia à Paris, in-fol., une traduction française d'Hérodote; elle fut réimprimée en 1575, 2 vol. in-16, et elle est complétement oubliée aujourd'hui; il en est de même de la traduction de Du Ryer, Paris, 1645, in-fol., qui obtint à diverses reprises (1660, 1665, 1713) l'honneur de reparaître sous un format plus portatif. En 1786, Larcher fit oublier tous ses devanciers; il mit au jour, en 7 vol. in-8°, la traduction d'Hérodote, avec des remarques historiques et critiques; elle reparut en 1802 (9 vol. in-8°), soigneusement revue et corrigée; quelques notes relatives à des points de chronologie, et qui avaient paru peu orthodoxes, sont retranchées. De bons juges reprochent à cette version de manquer d'élégance et parfois de fidélité. Le commentaire est prolixe, mais il renferme beaucoup de faits importants et de discussions neuves, quoiqu'il se trouve maintenant bien dépassé par les travaux de l'érudition contemporaine. Voir sur le travail de Larcher une notice de Chardon de La Rochette (*Mélanges de Critique*, t. III, p. 83-117). La traduction de M. Miot (Paris, F. Didot, 1822, 3 vol. in-8°, avec commentaire et cartes) a obtenu un succès mérité; deux écrivains renommés, Volney dans la *Revue encyclopédique*, Letronne dans le *Journal des Savants*, s'empressèrent d'en rendre un compte favorable. Elle est au niveau de la science et des progrès résultant d'une connaissance plus exacte de l'antiquité.

Les Italiens possèdent la traduction du comte Boiardo, imprimée à Venise, en 1533; on lui reproche beaucoup d'omissions et de nombreuses infidélités, ce qui n'empêche pas qu'elle n'ait été réimprimée en 1538, 1553, 1565; Becelli et Mustoxidi ont donné de leur côté à Venise, en 1733, in-4°, et à Milan, en 1822, 2 vol. in-8°, des traductions d'Hérodote. Dès 1584 il avait paru en anglais une traduction anglaise des deux premiers livres; la traduction de Littlebury, 1709, et de Lemprière, 1792, plusieurs fois réimprimées, ne sont pas en grande estime; celle de Laurent, 1827, n'a pas eu de succès; celle de W. Belve, 1791, laisse fort à désirer, et toutefois c'est la plus répandue. Boner donna à Augsbourg, en 1535, in-fol., une traduction d'Hérodote, faite sur le latin de Valla, et non d'après le texte grec. Il en est de même de la version de Schwartzkopf; Francfort, 1593, in-fol. Celles de Goldhagen, 1756, de Degen, 1783, de Jacobi, 1799, de Lange, 1811, de Schrell, 1828, laissent beaucoup à désirer. On cite des traductions flamandes et danoises. il y en a une en grec moderne, Athènes, 1836, 3 vol. in-8°.

Les récits d'Hérodote ont été, indépendamment des travaux des commentateurs, l'objet des recherches de nombreux érudits. On a composé des dictionnaires spéciaux des locutions d'Hérodote : le *Lexicon Herodoteum* de Schweighæuser, 1824, 2 vol. in-8°, jouit d'une juste estime, et il a été réimprimé à Londres, en 18[illegible] et en 185[illegible]. L'*Apparatus ad Herodotum intelligendum*, dû aux efforts de Borheck, Lemgo, 1795-1798, 5 vol. in-8°, renferme des matériaux utiles. La *Chronologie* d'Hérodote a été l'objet d'un travail étendu de Volney; sa

Géographie a fourni à J.-B. Gail la matière de 2 vol. in-8° (Paris, 1823), avec un atlas d'abord de 54 cartes, puis de 107. Mais cette production est oubliée, et ne vaut pas la *Géographie d'Hérodote* (en allemand), par Bobrik, Kœnigsberg, 1838, in-8°. L'ouvrage de Rennel : *The geographical System of Herodotus*; Londres, 1790, in-4°, 1832, 2 vol. in-8°, a conservé une juste réputation. On peut citer encore, en fait de travaux du même genre : Talboys Wheeler : *The Geography of Herodotus, developed, explained and illustrated from modern researches*; 1854, in-8°. Signalons aussi l'écrit de C. de La Nauze : *Idée générale de la Géographie d'Herodote*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXVI, et celui de Niebuhr : *Ueber die Geographie des Herodotus*, inséré dans le recueil des *opuscules* de cet éminent philologue, Bonn, 1828, in-8°, et traduit en anglais, Oxford, 1831, in-8°. Plusieurs érudits, tels que Palmer dans ses *Exercitationes in optimos Auctores Græcos*, et Reiske, dans les *Animadversiones in Græcos Auctores*, se sont occupés de divers passages d'Hérodote. L'ouvrage d'Henri Estienne : *Introduction au traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes, ou traité préparatif à l'apologie pour Herodote*, publié en 1566 et plusieurs fois réimprimé, est, on le sait, une satire amère contre le clergé catholique et non une explication d'Hérodote (1). G. B.

Bouhier, *Recherches et dissertations sur Hérodote*; Dijon, 1746, in-4°. — Wesseling, *Dissertatio Herodotea*; Dijon, 1758, in-8°. — Creuzer, *Herodot und Thucydides*; Leipzig, 1798, in-8°; *Commentationes Herodoteæ*; Leipzig, 1819. — Sainte-Croix, *Examen critique des Historiens d'Alexandre*. — Dahlmann, *Herodot, aus seinem Buche sein Leben*; Altona, 1823, in-8° : un des meilleurs ouvrages qui aient été écrits sur Hérodote. — Heyse, *De Herodoti Vita et Itineribus*; Berlin, 1826, in-8°. — Jaeger, *Disputationes Herodoteæ*; Gœttingue, 1828, in-8°. — Stadelmann, *Programmata III de Herodoto ejusque dialecto*; Dessau, 1830-32. — A. de Jongh, *Disquisitio de Herodoti Philosophia*; Utrecht, 1833, in-8°. — Blum, *Herodot und Ktesias, die frühesten Geschichtsforscher des Orients*; Heidelberg, 1836, in-12. — Ley, *De tempore quo Herodotus mortem obiit*; Cologne, 1836, in-8°. — J. Kenwick, *The Egypt of Herodotus, with notes and preliminary dissertations*; Londres, 1841, in-8°. — Daunou, *Cours d'Études historiques*, t. VIII et IX. — K. O. Müller, *Geschichte der griechischen Literatur*, t. I, p. 480. — Hand, article *Herodot* dans l'*Encyklopædie* d'Ersch et Gruber. — Bæhr, *Commentatio de Vita et Scriptis Herodoti*, dans le t. IV de son édition, p. 376, etc., et une excellente notice sur les ouvrages modernes relatifs à Hérodote, dans le *Neue Jarhbücher für Philologie und Pædagogik*, vol. XLI, p. 371.

(1) Outre le grand historien, et trois médecins mentionnes plus bas, on trouve cités dans l'antiquité huit personnages au moins du nom d'Hérodote, savoir : un HÉRODOTE statuaire d'Olynthe, contemporain de Praxitèle et auteur de statues de Phryné et d'autres courtisanes (Tatien, *Adver. Græcos*, 53); — HÉRODOTE *de Chios*, fils de Basilidès, un des ambassadeurs ioniens qui après la bataille de Salamine vinrent à Égine demander aux Grecs de délivrer leur patrie (Hérodote, VIII, 132); — HÉRODOTE fils d'Apsodorus de Thèbes, vainqueur aux jeux Isthmiques et à d'autres jeux, célébré par Pindare (Pindare, *Isthm.*, I et la note de Dissen); — HÉRODOTE auteur d'un ouvrage intitulé : Περὶ Ἐπικούρου ἐφηβείας (Diogène Laerce, X, 4); — HÉRODOTE *d'Olophyxus* en Thrace, auteur d'un ouvrage Περὶ Νυμφῶν καὶ ἱερῶν (Étienne de Byzance, au mot Ὀλόφυξος; Suidas, au mot Ὀλόφυξος; Eustathe, *ad Hom. Iliad.*, V, 683); — HÉRODOTE auteur de mimes, qui vécut à la cour d'Antiochus II et fut très-estimé de ce prince (Athénée, I, p. 19); — HÉRODOTE frère de Ménandre *le Protecteur* vivait du temps de l'empereur Maurice, et écrivit une histoire qui commençait à la mort d'Agathias (Suidas, au mot Μένανδρος; Codinus, *De Orig. Constant.*, p. 26; Malalas, *Chron.*, I, p. 209). « Faut-il ajouter à cette liste, dit M. Guignault, le compilateur de la *Vie d'Homère*, écrite en dialecte ionique, et souvent jointe aux éditions d'Homère et de l'historien Hérodote, sous le nom de ce dernier? Ou bien ce biographe n'est-il qu'un pseudonyme, qui aurait cherché à faire passer son œuvre, curieuse d'ailleurs, à l'abri de ce grand nom? C'est la seule question sur laquelle on puisse être divisé aujourd'hui, quoique des anciens l'aient avancé et que des modernes n'aient pas craint d'admettre que ce pastiche, qui, dans le fond et dans la forme, fait disparate avec les *Histoires*, est l'ouvrage du même auteur. » Étienne de Byzance, au mot Νέον τεῖχος. — Suidas, au mot Ὅμηρος; Eustathe *Ad Hom. Il.*, p. 876. Z.

HÉRODOTE, médecin grec, vivait probablement vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Il appartenait à la secte des *Pneumatiques*, et pratiqua à Rome avec le plus grand succès. Il écrivit des ouvrages médicaux souvent cités par Galien et Oribase, mais dont il ne reste que des fragments, dont les principaux se trouvent dans la collection de Matthæi intitulée : *XXI veterum et clarorum Medicorum Græcorum varia Opuscula*; Moscou, 1808, in-4°. Il ne faut pas confondre ce médecin avec un Hérodote, fils d'Aricus, né à Tarse ou à Philadelphie, élève de Ménodote et maître de Sextus Empiricus, et qui vivait dans la première moitié du second siècle après J.-C. (Suidas, au mot Σέξτος; Diogène Laerce, IX, 116), ni avec un médecin qui selon Galien (*De bon. et prav. Aliment. succ.*, c. 4, vol. VI, p. 775; *De Meth. Med.*, VII, 6, vol. X, p. 474) conseilla, avec Euryphon, l'usage du lait de femme dans les maladies de consomption. Cet Hérodote, s'il était contemporain d'Euryphon, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C.

Il existe sous le nom d'Hérodote un court *Glossaire* de mots ioniques, communément imprimé avec le *Glossaire* d'Érotien, et qui paraît se rapporter aux œuvres d'Hippocrate. Franz, cependant, pense que ce petit ouvrage n'est pas destiné à expliquer la diction d'Hippocrate, mais celle d'Hérodote, et que cette destination l'a fait attribuer par erreur à un médecin ou à un grammairien du nom d'Hérodote. Quelques critiques attribuent à un médecin de ce nom deux traités compris dans les *Œuvres* de Galien sous les titres de *Introductio* ou *Medicus* et de *Definitiones Medicæ*. Mais si on doute avec raison que ces ouvrages sont de Galien, il est encore plus douteux qu'ils aient été écrits par un Hérodote. Y.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. XIII, p. 186. — Sprengel, *Geschichte der Arzneikunde*, II, 124. — Hecker *Geschichte der Heilkunde*, I, 461; II, 67. — Franz, *Preface* de son édition des *Glossaires d'Érotien*, de Galien et d'Hérodote; Leipzig, 1780, in-8°.

HÉROET (*Antoine*), surnommé *la Maison-*

Neuve, poete français, mort en 1568 ; il embrassa l'état ecclésiastique, et devint évêque de Digne. Il ne faut pas se scandaliser si son nom se rencontre en tête d'un recueil intitulé : *Opuscules d'amour par Héroet, La Borderie et autres divins poëtes ;* Lyon, J. de Tournes, 1547, in-8°. Ce volume, fort recherché des bibliophiles et dont le prix s'est élevé jusqu'à 100 fr. en vente publique, ne renferme de la part de l'écrivain qui nous occupe que des vers consacrés à l'amour spirituel. Semblable observation s'applique à un autre ouvrage d'Héroet, *La parfaite Amie, avec plusieurs autres compositions du même auteur;* Lyon, Est. Dolet, 1542, et Lyon, P. de Tours, même année; ces deux éditions sont fort rares l'une et l'autre. L'amour, dans ce petit poëme, est dégagé de toute pensée sensuelle; *La parfaite Amie* a perdu l'objet de ses affections ; elle attend que la mort les réunisse et les fasse jouir ensemble de la béatitude céleste. L'auteur, qui avait étudié Platon, essaye de mettre en vers les théories du *Phèdre* et du *Symposium*, en les combinant avec le spiritualisme chrétien. Mais sa poésie, terne et diffuse, se prête mal à exprimer des idées aussi subtiles, et sa *Parfaite Amie* est fort ennuyeuse, bien qu'elle contienne des vers agréables, tels que ceux-ci, par exemple, qui ouvrent le poëme :

J'ay veu Amour pourtraict en divers lieux :
L'un le peinct vieil, cruel et furieux ;
L'aultre plus doulx, enfant, aveugle, nud :
Chascun le tient pour tel qu'il l'a cogneu,
Par ses bienfaictz, ou pour sa forfaicture.
Pour mieulx au vray diffinir sa nature,
Fauldroit tous cueurs veoir clercs et émondez,
Et les avoir premiérement fondez,
Devant qu'en faire un jugement créable :
Car il n'est point d'affection semblable,
Veu que chacun se forge en son cerveau
Ung Dieu d'amours pour luy propre et nouveau;
Et qu'il y a (si le dire est permis)
D'aymer autant de sortes que d'amys.

Héroet ne s'en tint pas à sa *Parfaite Amie;* le sujet lui plaisait, et il y revint en traduisant librement en vers de dix syllabes *L'Androgyne* de Platon, et une *autre invention* extraite du même, *De n'aymer point sans estre aymé*. Regius (Louis Le Roy) fit réimprimer ces deux pièces dans son commentaire français sur le *Symposium* de Platon ; Paris, 1559, in-4°. Héroet adressa sa traduction de *L'Androgyne* à François I[er], avec une épître en vers, où il loue ce prince de protéger les lettres. G. B. et Z.

Goujet, *Bibliothèque française*, t. XI, p. 141. — Viollet le Duc, *Bibliothèque poétique*, t. I.

HÉROLD (*Jean-Basile*), écrivain allemand, connu sous les noms de *Hochstattensis*, d'*Acropolitanus*, de *Basilius Joannes*, né en 1511, à Hochstædt, en Souabe, mort à Bâle, vers 1570 (1). On ne sait rien sur sa jeunesse. Après avoir fait un voyage en Italie, il apparut en 1539 à Bâle, où il se fit connaître par des ouvrages dans lesquels il défendit le protestantisme contre les attaques du parti catholique. Vers 1541 il obtint une cure dans le voisinage de Bâle, mais en 1546 déjà il revint dans cette dernière ville pour se consacrer entièrement aux travaux littéraires. Hérold a laissé un nombre fort considérable d'ouvrages, dont on trouve la liste dans la *Bibliotheca* de Gessner. En voici les principaux : *Philopseudes, sive pro Desiderio Erasmo Roterodamo contra Dialogum famosum anonymi cujusdam Declamatio;* Bâle, 1541 ; et dans les *Opera Erasmi*, Leyde, t. VIII; — *Eugyppii Abbatis Thesaurus, ex sancti Augustini operibus editus;* Bâle, 1542, 2 t. in-f° ; — *Paradoxa Lippi Brandolini Aurelii, Augustiniani Heremitæ;* Bâle, 1543 ; — *Heydenwelt und ihrer Goetter anfænglicher Ursprung* (Le Paganisme et l'Origine des dieux des païens) ; Bâle, 1554, in-f°; 2[e] édit., sous le titre : *Theatrum Divum Dearumve;* Bâle, 1628, in-folio ; — *Orthodoxographi Theologiæ sacrosanctæ ac sincerioris fidei Doctores numero LXXVI Ecclesiæ Columnæ luminaque clarissima ;* Bâle, 1555, in-fol.; — *Hæreseologia, sive syntagma veterum theologorum, tam græcorum quam latinorum, numero XVIII, qui grassatas in Ecclesia hæreses confutarunt;* Bâle, 1556, in-f°; — *Exegesis, sive successionis Palatinæ Franciceæ veræ illius Germanæ et nobilissimæ stirpis a J. Herold Hochstattensi delineatæ brevis ac succincta declaratio;* Bâle, 1556 ; — *Originum ac Germanicarum Antiquitatum Libri, leges videlicet Salicæ Ripuariæ, Alemannorum, Bojoariorum, Saxonum, Westphalorum, Angliorum, Werinorum, Thuringorum, Frisionum, Burgundionum, Longobardorum, Francorum, Theutonum;* Bâle, 1557, in-f° : ouvrage rare et estimé; — *De Romanorum in Rhætia litorali Stationibus ac ex iis vicorum municipiorum et villarum, qui hodie supersunt, originibus;* Bâle, 1555; — *Francisci Petrarchæ Opera, quæ exstant, omnia. Adjecimus ejusdem authoris quæ hetrusco sermone scripsit carmina sive rhythmos;* Bâle, 1554, in-fol. Cette édition est précieuse, à cause du soin avec lequel les poésies latines de Pétrarque y ont été réunies. Les poëmes en langue italienne contiennent des incorrections nombreuses; — des éditions de *Marianus Scotus* et de *Martinus Polonus ;* — des traductions de quelques œuvres d'*Aristote*, de *Xénophon*, de *Plutarque*, de *Diodore*, d'*Érasme*, de *Cornelius Agrippa*, de *Macchiavel*, etc.

Il ne faut pas confondre notre Hérold avec le dominicain *Jean Herold*, qui vécut au quinzième siècle, et dont les savants travaux théologiques ont été publiés à Mayence, 1612, 3 vol. in-4°. R. L.

Sax, *Onomasticon literarium*, P. III, p. 240, et *Analecta*, p. 630. — Pantaléon, *Prosopographia*, P. III, p. 338.

(1) La date précise de sa mort est inconnue. Rien ne prouve qu'il vécût encore en 1581, comme le dit la *Biographie Michaud*. Le dernier ouvrage de Hérold est de 1558. A dater de cette époque on ne trouve aucune trace de la vie de l'auteur. Les *Opera Petrarchæ* publiés en 1581 ne sont que la seconde édition de l'ouvrage paru en 1554.

— Martin Hanskins, *De Scriptor. Rerum Roman.*, L. II, P. I, c. XXVII, p. 148-148. — Bayle, *Dictionnaire historique et critique*. — D. Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. IX, p. 441-443.

HEROLD (*Louis-Joseph-Ferdinand*), musicien compositeur français, né à Paris, le 28 janvier 1791, et mort le 19 janvier 1833, aux Ternes, près Paris. Son père, professeur distingué de piano, originaire de Seltz en Alsace, et qui, après avoir étudié la musique en Allemagne, sous la direction d'Emmanuel Bach, était venu se fixer à Paris, lui enseigna dès l'enfance les premiers éléments de son art. Il ne s'opposa pas, comme l'ont dit plusieurs biographes, à ce que son fils fût musicien; seulement, il désirait avant tout lui faire donner une bonne éducation littéraire; aussi l'enfant fut-il mis de bonne heure dans une des meilleures pensions de Paris, où il ne tarda pas à se faire remarquer par ses succès. Il continuait en même temps l'étude de la musique, pour laquelle il se sentait déjà une vocation et qu'il apprenait en se jouant, comme on apprend la langue maternelle. La mort prématurée de son père, en lui faisant une nécessité de ce qui n'avait été jusque alors qu'un agrément, rendit ses progrès plus rapides encore, et au mois d'octobre 1806 le jeune Herold, déjà bon musicien, entra au Conservatoire, dans la classe de piano de Louis Adam, père du spirituel compositeur dont les arts ont eu récemment à déplorer la perte. Les leçons de l'habile maître profitèrent bientôt à l'élève, qui en 1810 remporta le premier prix de piano en jouant une sonate de sa composition, fait unique dans les annales du Conservatoire, car ce prix fut un double triomphe accordé à l'exécutant et au compositeur. Herold étudiait alors l'harmonie sous la direction de Catel; il passa ensuite dans la classe de Méhul, qui lui communiqua son goût pour les formes amples et dramatiques; ses progrès furent ceux d'un homme né pour être artiste : dix-huit mois lui suffirent pour être en état de se présenter au concours de l'Institut et d'y disputer le premier grand prix de composition musicale, qui lui fut décerné au mois d'août 1812. Sa cantate de concours avait pour sujet *Mademoiselle de La Vallière*.

Herold partit pour Rome, où l'appelait son titre de pensionnaire du gouvernement; il y resta une année, et se rendit ensuite à Naples. A peine arrivé dans cette ville, il y donna des leçons de piano aux princesses filles de Murat, et s'essaya bientôt après sur la scène lyrique en écrivant pour le théâtre *del Fondo* un opéra en deux actes, intitulé : *La Gioventù di Enrico Quinto*, qui obtint un succès non contesté. La vie douce et heureuse qu'il menait à Naples ne fut pas de longue durée; les événements de 1814 le forcèrent de s'éloigner de ce ciel enchanteur, et ce ne fut pas sans courir une foule de dangers qu'il parvint, en passant par l'Allemagne, à rentrer à Paris, vers la fin de 1815. Inutile de dire, sans doute, que l'unique but de ses pensées était le théâtre; mais alors il n'était pas plus facile qu'il ne l'est à présent à un jeune compositeur d'obtenir un poëme pour le mettre en musique, et de le faire représenter. La rare bienveillance d'un homme illustre, de Boieldieu, lui aplanit les obstacles. Boieldieu, qui avait découvert dans Herold le germe du talent, lui tendit une main fraternelle et l'admit à écrire un acte dans un opéra de circonstance auquel il travaillait, et qui fut joué en 1816, sous le titre de *Charles de France*, à l'occasion du mariage du duc de Berry. Cet ouvrage fit connaître avantageusement Herold, auquel Théaulon confia le livret des *Rosières*, opéra-comique en trois actes, qui fut représenté au mois de janvier 1817. La partition des *Rosières*, malgré les inexpériences qui s'y apercevaient, accrut l'estime qu'on avait déjà pour le jeune artiste. Quelque temps après, il donna *La Clochette*, autre opéra comique, en trois actes, qui indiquait de sensibles progrès dans l'art d'écrire pour la scène. Le gracieux petit air, *Me voilà! me voilà!* qui devint bientôt populaire, un duo au deuxième acte et de charmantes phrases répandues dans l'ensemble de l'ouvrage, attestaient d'heureuses inspirations mélodiques; l'air passionné d'*Azolin* dénotait une âme chaleureuse; le final du premier acte et plusieurs autres morceaux faisaient pressentir un compositeur d'un ordre supérieur; on trouvait en outre dans la partition des effets d'instrumentation entièrement neufs. Le succès de *La Clochette* acheva de mettre le nom d'Herold en évidence. Cependant, près de dix-huit mois s'écoulèrent avant qu'on offrît à l'artiste une nouvelle occasion de fortifier sa réputation naissante. Il employa ce temps à composer des morceaux de piano remplis de distinction. Enfin, au mois de septembre 1818, il reparut au théâtre par *Le premier Venu*, comédie de Vial, qui avait eu un grand succès à l'Odéon et que l'auteur avait arrangée en opéra comique. Cette pièce spirituelle, mais froide, était peu favorable à la musique, ce qui n'empêcha pas Herold d'écrire un excellent morceau sous le rapport de l'invention, de l'entente de la scène et du mérite de la facture, dans le trio des trois hommes qui feignent de dormir. L'ancien opéra comique des *Troqueurs*, de Vadé, dont il refit la musique, et qui fut représenté au commencement de 1819, ne fut pas plus heureux, quoiqu'il y eût de charmantes choses dans la partition. Cet ouvrage fut bientôt suivi de *L'Amour platonique*, qui fut mis à l'étude et retiré après la répétition générale. L'année suivante Hérold donna *L'Auteur mort et vivant*, qui n'eut point de succès. Une sorte de fatalité semblait poursuivre le compositeur, dont les débuts avaient annoncé une brillante carrière. Les échecs successifs qu'Herold avait éprouvés achevèrent de jeter le découragement dans son âme, et ce ne fut qu'après trois années de silence qu'il tenta de nouveau les chances du théâtre en écrivant *Le Mu-*

letier. Le genre tant soit peu leste de la pièce, dont le livret était de M. Paul de Kock, effaroucha d'abord les puritains du parterre; mais la musique colorée, dramatique, remplie de traits heureux et d'effets nouveaux, finit par vaincre toutes les oppositions, et plus de cent représentations dédommagèrent la direction des embarras dont il lui fallut triompher pour faire admirer et applaudir ce petit chef-d'œuvre. Hérold donna ensuite à l'Opéra *Lasthénie*, composition gracieuse, qui n'avait d'autre défaut que d'avoir pour base un sujet grec à l'époque où ce genre ne jouissait d'aucune faveur; il écrivit aussi pour le même théâtre, en collaboration avec M. Auber, *Vendôme en Espagne*, opéra composé à l'occasion des succès de l'armée française pendant la campagne d'Espagne, en 1823. L'année suivante, l'administration de l'Opéra-Comique le chargea d'écrire la musique d'une autre pièce de circonstance intitulée *Le Roi René*.

Mais tous les ouvrages qu'Herold avait faits jusque là n'étaient encore que les essais plus ou moins heureux d'un talent qui cherche à se frayer une voie et qui n'a pas la conscience de ses propres forces. Diverses circonstances, tout en concourant au développement des facultés du compositeur, étaient venues jeter le doute dans son esprit. Nommé pianiste-accompagnateur de l'Opéra-Italien de Paris, en 1816, il avait échangé ces fonctions quelques années plus tard pour celles de chef des chœurs au même théâtre. Cette position, qui exigeait l'emploi de la plus grande partie de son temps, avait eu du moins pour lui l'avantage de l'initier aux chefs-d'œuvre de cette scène et de lui faire faire des études approfondies de l'art du chant. En 1821, l'administration du théâtre l'avait chargé d'aller choisir des chanteurs en Italie, et le résultat de ce voyage avait été l'engagement de Galli et de Mme Pasta; il avait aussi désigné Rubini et Mme Pisaroni, qui vinrent ensuite à Paris. Témoin des éclatants succès de Rossini, dont il accompagnait les œuvres, Herold se persuada qu'il n'existait plus d'autre moyen d'obtenir les applaudissements du public que d'imiter les formes de la musique à la mode. De là vinrent les changements que l'on remarque dans sa manière à cette époque. Beaucoup d'autres compositeurs firent comme lui, mais ils n'avaient pas son talent; d'ailleurs Herold ne dissimulait pas ses emprunts, et s'il imitait, il le faisait en homme supérieur, qui comprend ce qu'il y a de transmissible dans les arts et ce qui peut devenir la propriété de tous. *Marie*, opéra en trois actes, représenté en 1826 à l'Opéra-Comique, signala le retour d'Herold vers le genre qui convenait à la nature de son génie; cette production remarquable de grâce et de sentiment obtint un succès complet. Le moment était venu où l'artiste aurait pu prendre le rang dont il était digne, si son entrée à l'Opéra comme premier chef du chant lui avait laissé le temps de profiter de la justice tardive qui lui était rendue. Cette place, dont il aurait pu se passer, et qu'il conserva jusqu'à sa mort, lui était devenue nécessaire par l'habitude, et il aurait été l'homme du monde le plus malheureux s'il ne s'était cru obligé de consacrer les trois quarts de sa vie au théâtre. Les devoirs multipliés de ses nouvelles fonctions l'empêchèrent de profiter des circonstances favorables qui se présentaient, et ses loisirs ne furent employés qu'à composer la musique de quelques ballets, parmi lesquels on distingue ceux de *La Somnambule*, de *La Fille mal gardée*, et de *La Belle au bois dormant*; il écrivit aussi vers le même temps l'ouverture et les chœurs d'un drame représenté à l'Odéon sous le titre du *Dernier Jour de Missolonghi*. Enfin, en 1829, Herold reparut sur la scène de l'Opéra-Comique par *L'Illusion*; il venait d'être nommé chevalier de la Légion d'Honneur. Sans être à la hauteur de *Marie*, la partition de *L'Illusion*, dans laquelle le musicien avait transporté l'ouverture qu'il avait écrite précédemment pour *L'Amour platonique*, ne laissa pas que d'obtenir un fort honorable succès. Cet ouvrage fut suivi d'*Émeline*, qui ne réussit pas; mais Hérold prit bientôt une éclatante revanche par *Zampa*, qui fut représenté au mois de mai 1831. *Zampa*, dont le sujet, éminemment dramatique, convenait plutôt au grand Opéra qu'à l'Opéra-Comique, eut un succès non moins brillant en Allemagne qu'en France. Herold donna ensuite un petit opéra en un acte, *La Médecine sans Médecin*; il travaillait alors à sa partition du *Pré aux Clercs*, qui devait être pour lui le chant du cygne, car déjà il subissait les atteintes de la terrible maladie à laquelle son père avait lui-même succombé. De fréquents crachements de sang lui avaient donné le sinistre avertissement de suspendre ses travaux, mais rien ne put le détourner de suivre les répétitions de son ouvrage. Ses forces étaient épuisées lors de la première représentation du *Pré aux Clercs*, qui eut lieu le 15 décembre 1832, et pendant que le public enthousiasmé le rappelait à grands cris, on le ramenait chez lui presque mourant. Le mal empira avec une rapidité effrayante, et peu de jours après il expirait, entre les bras de sa vieille mère, de sa jeune femme et de ses trois enfants (1); il était âgé de quarante-deux ans. Herold n'avait jamais voulu permettre qu'on fît son portrait; quelques instants après qu'il eut cessé de vivre, le peintre Girod reproduisit avec un rare bonheur cette physionomie pleine d'expression, de finesse et d'énergie, à laquelle la mort

(1) Hérold s'était marié en 1827; il a laissé deux filles et un fils, qui est aujourd'hui avocat à la cour de cassation. Nous devons à l'obligeance du fils du célèbre compositeur la communication de renseignements qui nous ont mis à même de rectifier diverses inexactitudes de dates et de faits qui se trouvent dans les biographies publiées jusqu'à ce jour sur son père.

n'avait presque rien ôté de son caractère. Herold fut inhumé au cimetière du Père-Lachaise, où il repose non loin de la tombe de son maître Méhul. Il laissait inachevée la partition d'un opéra intitulé *Ludovic;* cet ouvrage fut terminé par M. Halévy, et représenté en 1834.

Le Muletier, *Marie*, *Zampa* et *Le Pré aux Clercs* sont les quatre principales productions qui classent Herold dans l'histoire de l'art. La musique spirituelle et pleine de verve du *Muletier* n'est encore que le prélude d'une imagination prenant son essor, incertaine de la route qu'elle doit prendre, et qui va s'épanouir dans les douces et suaves mélodies de *Marie*. On trouve dans *Zampa* plus de maturité et de variété, plus de passion, plus de profondeur et de science. Dans *Le Pré aux Clercs*, composition du genre de *Marie*, mais plus dramatique, et qui fut son plus beau succès, Herold semble avoir résumé toutes les qualités de son talent, comme s'il eût eu le pressentiment de sa fin prochaine. Partout son instrumentation est d'une rare élégance, claire et sonore, sans bruit dans l'accompagnement du chant, vigoureuse dans les grandes péripéties. Point de ces remplissages, de ces lieux communs qui attestent la stérilité; chez lui toutes les ressources de l'art concourent à faire ressortir l'idée première; mais ce qui distingue surtout les ouvrages d'Herold, c'est la manière dont il traduit le sens des paroles et traite les voix. Par l'esprit, la grâce et l'élégance, il donne la main à Grétry, à Boieldieu, à Auber; parfois il atteint la verve de Rossini; le plus souvent il se rapproche de Mozart et de Weber par l'émotion du drame, par le sentiment mélancolique et par cette tristesse résignée, pénétrante et toute germanique qui règnent dans les productions de son génie. Cet artiste, que la mort enleva trop tôt pour qu'il pût être nommé de l'Institut, où sa place était marquée à l'avance, est une des plus belles gloires musicales de l'école française moderne.

Voici la liste complète des ouvrages qu'il a écrits pour le théâtre : *La Gioventù di Enrico Quinto*, opera bouffe en deux actes, à Naples (1816); — à Paris, *Charles de France*, en deux actes, à l'Opéra-Comique (1816), en collaboration avec Boieldieu; la musique du second acte est d'Herold; — *Les Rosières*, trois actes, à l'Opéra-Comique (1817); — *La Clochette*, trois actes, id. (1817); — *Le premier Venu*, trois actes, id. (1818); — *Les Troqueurs*, un acte, id. (1819); — *L'Amour platonique*, un acte, id. (1819). Après la répétition générale, Herold retira cet ouvrage, qui ne fut pas représenté; — *L'Auteur mort et vivant*, un acte, id. (1820); — *Le Muletier*, un acte, id. (1823); — *Lasthénie*, un acte, au grand Opéra (1823); — *Vendôme en Espagne*, un acte, au même théâtre (1823), en société avec Auber; — *Le Roi René*, deux actes, à l'Opéra-Comique (1824); *Le Lapin blanc*, un acte, id. (1825); — *Marie*, trois actes, à l'Opéra-Comique (1826); — *Astolphe et Joconde*, ballet en deux actes, à l'Opéra (1827); — *La Somnambule*, ballet en trois actes, id. (1827); — *Le dernier Jour de Missolonghi*, drame avec ouverture et chœurs, au théâtre de l'Odéon (1828); — *Lydie*, ballet en un acte, à l'Opéra (1828); — *La Fille mal gardée*, ballet en deux actes, id. (1828); — *La Belle au bois dormant*, ballet en quatre actes, id. (1829); — *L'Illusion*, un acte, à l'Opéra-Comique (1829); — *Émeline*, trois actes, id. (1829); — *L'Auberge d'Auray*, un acte, id. (1830), en collaboration avec M. Carafa; — *Zampa*, trois actes, id. (1831); — *La Marquise de Brinvilliers*, trois actes, id. (1831), composé en société avec Auber, Batton, Berton, Blangini, Carafa, Cherubini et Paër; les morceaux désignés sous les numéros 1 et 10 sont d'Herold; — *La Médecine sans Médecin*, un acte, au même théâtre (1832); — *Le Pré aux Clercs*, trois actes, id. (1832); — *Ludovic*, opéra comique en deux actes qu'Herold n'eut pas le temps d'achever, terminé par Halévy et représenté le 16 mai 1833; l'ouverture et les quatre premiers morceaux sont d'Herold. — Pendant son séjour comme pensionnaire à Rome, il composa un motet, deux symphonies, trois quatuors et une scène avec chœurs qu'il envoya à l'Institut. Herold a écrit en outre un nombre considérable de morceaux de musique pour le piano, tels que des sonates, des concertos, des variations sur des airs populaires français ou italiens, des caprices, des rondos, des fantaisies, la plupart sur des motifs tirés de ses propres opéras ou sur des thèmes de Rossini.

Dieudonné Denne-Baron.

Ch. Chaulieu, *Notice sur Herold;* dans la *Revue musicale*, année 1833. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Scudo, *Critique et Littérature musicales*. — *Documents inédits*.

HEROLD (*Jean-Maurice-David*), naturaliste allemand, né à Iéna, le 3 janvier 1790, fit ses études dans sa ville natale et à l'université de Helmstædt, et devint en 1809 prosecteur à l'école de médecine de Halle. En 1811 il se rendit à Marbourg pour y terminer ses études, et après avoir obtenu le grade de docteur, il devint en 1816 professeur de médecine et en 1824 professeur de zoologie et directeur du musée zoologique. On a de lui : *Observata quædam ad capitis humani partium structuram et conditionem abnormem;* Marbourg, 1812; — *Entwickelungsgeschichte der Schmetterlinge* (Histoire de la Formation des Papillons); Cassel et Marbourg, 1815, in-4°, avec 33 planches; — *Physiologische Untersuchungen über das Rückengefæss der Insecten* (Recherches physiologiques sur la pièce dorsale des insectes); Marbourg, 1823; — *Exercitationes de Animalium Vertebris carentium in ovo formatione;* Marbourg, 1824, in-folio, avec 4 planch. coloriées; — *Von der Erzeugung der Spinne im Ei* (De la Formation de l'Araignée dans l'œuf); ibid.,

1825; — *Disquisitiones de Animalium Vertebris carentium in ovo formatione;* Francfort, 1835-1838, 2 livraisons. R. L.

Conv.-Lex. — Gersdorf, *Repertorium.*

HÉRON, rhéteur grec, d'une époque incertaine. Il était né à Athènes et fils de Cotys. Suivant Suidas, il écrivit des commentaires sur Dinarque, Hérodote, Thucydide, Xénophon; — un ouvrage intitulé : Αἱ ἐν Ἀθήναις δίκαι κεκριμένων ὀνομάτων, en trois livres; — un *Epitome* de l'histoire des Héraclides; — un ouvrage sur les anciens orateurs, intitulé : Περὶ τῶν ἀρχαίων ῥητόρων καὶ τῶν λόγων οἷς ἐνίκησαν πρὸς ἀλλήλους ἀγωνιζόμενοι. Tous ces ouvrages sont perdus.

Un grammairien du même nom, né à Éphèse, est cité par Athénée (II, p. 52; III, p. 76), et par le scoliaste d'Apollonius de Rhodes (I, 169; III, 2). Y.

Suidas, au mot Ἥρων. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. IV, p. 239. — Vossius, *De Historicis Græcis.*

HÉRON (Ἥρων), d'Alexandrie, mathématicien grec, élève de Ctésibius, vivait sous les règnes de Ptolémée Philadelphe et de Ptolémée Évergète, 284-221 avant J.-C. On ne sait rien de sa vie; mais on connaît ses inventions mécaniques par ce qui nous reste de ses ouvrages, et par quelques passages d'auteurs anciens. Il est surtout célèbre par un ingénieux appareil pneumatique appelé *fontaine de Héron*, dans lequel un jet d'eau est déterminé et maintenu par l'air comprimé. C'est une fontaine de compression dans laquelle l'eau est employée elle-même comme moyen de compression. Cet instrument n'est qu'un objet de curiosité, car avec l'appareil du physicien d'Alexandrie il est impossible d'exercer sur l'eau une compression aussi puissante que celle que l'on peut obtenir en condensant l'air à l'aide d'une pompe foulante. Un titre plus sérieux de Héron au souvenir de la postérité, c'est son invention de l'*éolipyle*. Si imparfait et à certains égards si futile que soit cet appareil, il n'en tiendra pas moins toujours une place dans l'histoire de la machine à vapeur. Voici le passage dans lequel Héron décrit son invention : « Faire tourner une petite sphère sur son axe au moyen d'une marmite chauffée : Soit une marmite contenant de l'eau et soumise à l'action de la chaleur; on la ferme au moyen d'un couvercle que traverse un tube recourbé dont l'extrémité pénètre dans une petite sphère creuse suivant un diamètre. A l'autre extrémité du diamètre est placé le pivot qui est fixé sur le couvercle au moyen d'une tige pleine. De la sphère sortent deux tubes placés suivant un diamètre à angle droit sur le premier, et recourbés à angle droit en sens inverse l'un de l'autre. Lorsque la marmite sera échauffée, la vapeur passera par le tube dans la sphère, et sortant par les tubes infléchis à angle droit, fera tourner la sphère de la même manière que les automates qui dansent en rond. » — « Voilà, sans contredit, ajoute Arago, une machine dans laquelle la vapeur d'eau engendre du mouvement et peut produire des effets mécaniques de quelque importance; voilà une véritable machine à vapeur. Hâtons-nous d'ajouter qu'elle n'a aucun point de contact réel, ni par sa forme, ni par le mode d'action de la force motrice, avec les machines de cette espèce actuellement en usage. Si jamais la réaction d'un courant de vapeur devient utile dans la pratique, il faudra incontestablement en faire remonter l'idée jusqu'à Héron; aujourd'hui l'éolipyle rotatif pourrait seulement être cité dans une histoire de la vapeur, comme la gravure en bois dans l'histoire de l'imprimerie. » Voici les titres des ouvrages ou plutôt des fragments qui nous restent de Héron : Χειροβαλλίστρας κατασκευὴ καὶ συμμετρία (*De Constructione et Mensura manubalistæ*), publié pour la première fois en grec par Baldi, à la fin des Βελοποιητικά, cités plus bas, et inséré en grec et en latin dans la collection de Thevenot, Boivin et Lahire : *Veterum Mathematicorum Athenæi, Apollodori, Philonis, Heronis et aliorum, Opera;* Paris, 1693, in-fol.; — *Barulcus, sive de oneribus trahendis libri tres*, traité dont J. Golius rapporta d'Orient une traduction arabe, et qui est resté inédit; — Βελοποιϊκα, Βελοποιητικά ou Βελοποιητικά (*Sur la Construction des Traits*), publié en grec et en latin par Bernardino Baldi, avec des notes et une vie de Héron, Augsbourg, 1616, in-4°, et dans les *Veterum Mathem. Opera;* — Πνευματικά ou *Spiritalia*, publié en latin avec des notes par Commandine, Urbin, 1575, in-4°; réimprimé à Amsterdam, 1680, in-4°; à Paris, 1683, in-4°; et aussi (en grec et en latin) dans les *Veter. Math. Op.* Bernardo Aleotti en donna une traduction italienne, Bologne, 1547, in-4°; Ferrare, 1589, in-4°; il en existe encore dans la même langue deux traductions, l'une par Alessandro Giorgi, Urbin, 1592, in-4°, l'autre par J.-B. Porta, Naples, 1605, in-4°; enfin cet ouvrage a été traduit en allemand par Agathus Cario, avec un appendice par Salomon de Caus (1), Bamberg, 1687, in-4°; Francfort, 1688, in-4°. C'est le plus célèbre des ouvrages de Héron, celui où il décrit les deux inventions dont nous avons parlé plus haut. Ce traité appartient moins à la science sérieuse qu'à la physique amusante; il renferme la description d'une série d'appareils destinés à manifester certains effets curieux de l'air et de l'eau; les matières y sont exposées sans ordre et sans aucun développement théorique. Cependant Montucla l'appelle « un monument très-estimable du génie de Héron ». « On y remarque particulièrement, ajoute-t-il, que quoique de son temps l'élasticité de l'air fût inconnue, elle est presque toujours heureusement appliquée à produire son effet; ce sont d'ingénieuses récréations mathématiques »; — Περὶ αὐτοματοποιητικῶν (*De Automatorum Fabrica*

(1) C'est probablement dans l'ouvrage de Héron que Salomon de Caus puisa l'idée d'employer la vapeur comme force mouvante.

Libri duo; traduit en italien par B. Baldi, Venise, 1589, 1601, 1661, in-4°, et publié [grec et latin] dans les *Veter. Math. Op.*). Un fragment sur la dioptrique (grec) existe en manuscrit et deux fragments latins *sur les machines militaires* sont donnés par Baldi à la fin de l'ouvrage *sur les traits*. Proclus, Pappus et Eutocius citent encore sous le nom de Héron les ouvrages suivants, aujourd'hui perdus : Τά περὶ ὑδροσκοπειῶν; — Μηχανικαὶ εἰσαγωγαί; — Περὶ μετρικῶν; — Περὶ τροχιωδιῶν. Y.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. IV, p. 236. — Murhard, *Catalogue*. — Heilbronner, *Hist. Math. univ.* — Montucla, *Histoire des Mathématiques*, t. I, p. 267. — Arago, *Éloge de Watt*, dans le t. I de ses *Œuvres*. — Lalanne, article *Vapeur*, dans l'*Encyclopédie moderne*. — Figuier, *Histoire des principales Découvertes scientifiques modernes*, t. I, p. 62.

HÉRON, surnommé *le jeune*, pour le distinguer du précédent, géomètre grec, vivait probablement sous Héraclius, 610-641 après J.-C. Dans son ouvrage sur la géodésie (ce mot est pris dans le sens de géométrie pratique), il prétend que les étoiles avaient changé leurs longitudes de sept degrés depuis le temps de Ptolémée; c'est sur cette indication astronomique que l'on a fixé d'une manière bien incertaine la date de sa vie. Il était chrétien. On lui attribue les ouvrages suivants : *De Machinis bellicis*, publié en latin par Barocius; Venise, 1572, in-4°; cet ouvrage existe en manuscrit dans la bibliothèque de Bologne; *Geodæsia*, publié en latin par Barocius avec le précédent : « Cet ouvrage, dit Montucla, n'est d'aucune importance; cependant, on y trouve la méthode ingénieuse de mesurer la surface d'un triangle rectiligne par la connaissance seule des trois côtés, sans rechercher la perpendiculaire; mais Héron la donne sans démonstration, et il est probable qu'elle est l'ouvrage de quelque mathématicien antérieur et plus profond »; — *De Obsidione repellenda*, Ὅπως χρὴ τὸν τῆς πολιορκουμένης πόλεως στρατηγόν πρὸς τὴν πολιορκίαν ἀντιτάσσεσθαι, publié en grec dans la collection des *Veter. Mathem. Opera*; — Παρεκβολαὶ ἐκ τῶν στρατηγικῶν παρατάξεων, inédit; — Ἐκ τῶν τοῦ Ἥρωνος περὶ τῶν τῆς γεωμετρίας καὶ στερεομετρίας ὀνομάτων, publié en grec et en latin avec le premier livre d'Euclide par Dasypodius; Strasbourg, 1571, in-8°; — *Excerpta de Mensuris* (grec et latin) dans les *Analecta Græca* publiés par les Bénédictins; Paris, 1688, in-4°, t. I; — Εἰσαγωγὴ τῶν γεωμετρουμένων, inédit.

Il ne faut pas confondre Héron *le jeune* avec un géomètre du même nom, maître de Proclus; mais on peut, sans invraisemblance, l'identifier avec un écrivain byzantin qui vivait avant Constantin Porphyrogénète, et qui composa sur l'agriculture un ouvrage en vingt livres, aujourd'hui perdu, mais dont les *Geoponica* peuvent tenir lieu. Y.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. VI, p. 257. — Heilbronner, *Historia Mathes. univ.* — Montucla, *Histoire des Mathématiques*, t. I, p. 313.

HÉRON (*Louis-Julien-Simon*), agent révolutionnaire français, né à Saint-Malo, le 7 avril 1762, mort en 1796. Il était fils d'un fourrier des écuries de Marie-Josèphe de Saxe, dauphine de France; lui-même fut fourrier du comte d'Artois. Il servit avec distinction comme officier de marine de 1778 à 1784. Le ministre de Calonne ayant refusé de lui allouer une indemnité à laquelle il prétendait avoir droit, il en conserva un vif ressentiment contre le gouvernement royal, et se montra dans toutes les journées sanglantes qui précédèrent la mort de Louis XVI, et joua le principal rôle dans presque toutes les arrestations de l'époque, notamment dans celles du banquier Van den Hyver, de Catherine Théos, dom Gerle (1) et de leurs sectaires, de l'ex-ministre des affaires étrangères Lebrun-Topino, etc. Son zèle ne connut bientôt plus de bornes, et il devint le grand pourvoyeur du tribunal criminel. En septembre 1792 il devint l'agent supérieur du comité de sûreté générale, et publia un libelle intitulé : *Complot d'une banqueroute générale de la France, et par contre-coup de la Hollande et de l'Angleterre, ou les horreurs de l'ancien et du nouveau régime mises au jour par le citoyen Héron, ouvrage rédigé par Marat, l'ami du peuple, député à la Convention nationale*, avec cette épigraphe : *Auri sacra fames*. Il avait surtout pour appui dans le comité Vadier, qui le défendit lorsque les communes de Paris et de Versailles le dénoncèrent à la Convention (décembre 1793). Bourdon de l'Oise l'accusa (20 mars 1794) d'être spécialement chargé de l'incarcération des vrais patriotes, auxquels dans ce cas on donnait une autre dénomination. La Convention, indignée, ordonna l'arrestation de Héron; mais Couthon, Moïse Bayle et Robespierre montèrent tour à tour à la tribune, déclarant que Héron avait été calomnié; qu'on lui devait l'anéantissement des conspirateurs les plus dangereux, tels que banquiers, agioteurs et autres restes de l'ancien régime; qu'il avait soustrait Marat à la fureur de ses assassins; qu'enfin il avait reçu cinq blessures dans la journée du 10 août en combattant à la tête des bataillons marseillais et après avoir fait mordre la poussière à plusieurs satellites du tyran. Le décret fut rapporté; mais après le 9 thermidor an II (27 juillet 1794), sur une nouvelle proposition de Bourdon de l'Oise, Héron fut arrêté. Lors de l'insurrection du 1er prairial an IV (mai 1795), Bourdon, qui n'avait pas cessé d'être son ennemi, demanda qu'enfin « on en débarassât le sol de la liberté ». Cette fois Héron et plusieurs autres furent envoyés devant le tribunal criminel d'Eure-et-Loir. L'amnistie du 26 octobre 1795 mit fin à la procédure. Héron ne survécut que quelques mois à sa mise en liberté. H. Lesueur et R.

(1) Voir notre article dom Gerle, et le *Rapport au comité de sûreté générale* fait par Héron et Martin; signé *Héron*, *Senart* et *Martin*, écriture de *Pille* (inédit).

Le Moniteur général, an II, nos 89, 95, 181, 316 : an III, nos 250, 10, 44. — Thiers, *Histoire de la Revolution française*, passim. — Senard, *Les Revelations puisees dans les cartons des comités de salut public et de sûreté générale*; dans la *Collection des Memoires relatifs à la Révolution*; Paris, 1824, in-8°. — *Biographie moderne* 1806). — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biographie nouvelle des Contemporains* (1823)

HÉRON (*Robert*), littérateur écossais, né vers 1765, mort en 1807. Il reçut une éducation ecclésiastique, et devint prédicateur suppléant de la haute eglise d'Édimbourg. Pendant qu'il remplissait ces fonctions, il traduisit le *Voyage* de Niebuhr en Arabie. N'obtenant pas dans l'église l'avancement qu'il espérait, il s'adonna entièrement à la littérature, composant, traduisant et compilant pour les libraires. Il se rendit à Londres en 1799, et malgré un travail acharné, il vécut dans la gêne et tomba dans la misère. Il fut mis en prison pour dettes, et n'en sortit que pour aller mourir à l'hôpital. Les productions de Héron sont fort nombreuses; la plus importante est une *History of Scotland*; Perth, 1794-1799, 6 vol. Z.

Gentleman's Magazine. — D'Israeli, *Calamities of Authors*. — Watt, *Bibliotheca Britannica*.

HÉRON DE VILLEFOSSE (*Antoine-Marie*, baron), ingénieur français, né à Paris, le 21 juin 1774, mort en Normandie, le 6 juin 1852. Son père était receveur des consignations au parlement de Paris (1). Entré au collége de Navarre en 1780, Heron en sortit le 15 juillet 1789. Il se retira ensuite pendant quelque temps chez sa tante, la marquise de Malherbe, au château de Vaux en Normandie, où la levée de troupes contre la Vendée le fit incorporer dans les armées. Il se trouva à l'affaire de Pontorson, et revint à Paris après le licenciement de son bataillon. Il perdit plusieurs de ses oncles maternels sur l'échafaud, et avec eux une fortune considérable. L'ingénieur Cochin sauva le jeune Héron lui-même et le fit entrer, le 2 pluviôse an II (janvier 1794), à l'École des Ponts et Chaussées. L'année suivante il passa à l'École centrale des Travaux publics qu'on venait de fonder, et qui devint plus tard l'École Polytechnique; il en sortit le second en l'an VI, et entra à l'École des Mines, où il resta jusqu'en l'an X. Le 5 nivôse de cette même année (25 décembre 1801) il fut nommé inspecteur ordinaire des mines, et part en cette qualité pour le département de la Moselle: il fut peu de temps après chargé de l'inspection des mines de la Meurthe et du Bas-Rhin. Après la conquête du Hanovre, le premier consul envoya Héron de Villefosse à Clausthal en qualité de commissaire du gouvernement en pays étranger, pour surveiller l'exploitation des mines du Hartz. Héron y resta jusqu'en 1805. Il visita en 1806 les mines et usines de la haute Saxe et de la Bohême, et après avoir séjourné pendant quelques mois à l'école des mines de Freyberg, il revint à Paris, où il fut nommé ingénieur en chef le 6 juin 1806. Il reçut ensuite l'importante mission d'aller à Varsovie faire des études sur les mines du pays conquis, et fut nommé, par un décret du 20 janvier 1807, inspecteur général des mines et usines situées dans les pays compris entre la Vistule et le Rhin. Après avoir visité tous ces établissements, il revint se fixer à Clausthal, où il résida jusqu'en 1809. A cette époque le royaume de Westphalie venait d'être fondé. Héron y organisa l'administration des mines. Le roi Jérôme Napoleon voulut le garder comme directeur général des mines du nouveau royaume; mais Heron préféra rester au service de la France. Il organisa ensuite les mines du grand-duché de Berg; puis, en 1810, à son retour de Dusseldorf, il visita les nombreuses mines de la Belgique et du nord de la France. Revenu à Paris, il fut promu inspecteur divisionnaire des mines.

Au milieu de ses voyages continuels et de ses missions, Héron trouva le temps de composer son grand ouvrage *De la Richesse minerale*, dont le premier volume parut en 1810 et les derniers en 1819. Cet ouvrage, fruit d'une longue expérience et de profondes études pratiques, est reste, malgré les immenses progrès que la science a faits, un livre utile aux ingénieurs et aux industriels qui s'occupent de métallurgie. Dans la quatrième partie du premier volume, intitulée *Administration politique des Mines et usines*, l'auteur jeta les bases de la loi du 21 avril 1810, qui constitue encore de nos jours le fondement de la legislation en cette matière. Il a divisé son livre en deux grandes parties: l'une est relative à la direction économique des mines, l'autre à la direction technique. En 1813 Héron de Villefosse alla inspecter

(1) Sa famille était une des plus anciennes de la bourgeoisie parisienne. Elle remontait jusqu'au treizième siècle, et l'on trouve déjà Jean et Étienne Héron dans le livre de la taille de Paris de 1292. En 1403 Mace Heron, secrétaire du duc Louis d'Orléans, fils de Charles V, signa le testament de son maître. En 1435 un autre Mace Heron était tresorier général des guerres aux pays de Languedoc et de Guienne. Juvenal des Ursins, qui fut chancelier de France en 1445, avait épousé sa fille, Geneviève Heron, en 1423. Macé Heron s'était montre *si mouit brave et vaillant homme* qu'il reçut du roi en 1443 une pension de 600 livres *pour lui ayder a vivre honorablement sur sa vieillesse*. Plus tard on voit un Jacques Heron, marchand épicier apothicaire, ouvrir rue des Lombards, à l'enseigne du Mortier d'Or, un des magasins les plus considérables de la ville. Un de ses petits-fils fut elu jugeconsul des marchands de Paris en 1632, et laissa à sa mort la somme de 280,000 livres. En 1608 on trouve Claude Héron, avocat au parlement de Paris; en 1637, François Heron, prelat, docteur en Sorbonne; en 1664, Jacques Heron, conseiller du duc d'Orleans, en 1668, Claude Heron, conseiller à la cour des aides; en 1694, Claude-Vincent Heron, conseiller au parlement de Paris. Jacques-Philippe Heron, seigneur de La Thuillerie, écuyer, mort en 1730, fut tresorier provincial de l'extraordinaire des guerres à Pignerol, conseiller du roi, secretaire contrôleur general de la cavalerie légère de France en deçà des monts. Jean-Baptiste Claude Héron de La Thuillerie, né en 1738, mort en 1779, épousa la fille de Heron de Courgy, et succeda à celui-ci dans la charge de receveur des consignations. Il laissa trois fils, Marc-Jean Heron de La Thuillerie, membre de l'université, mort en 1820; don Charles Heron, officier au service d'Espagne, ancien gouverneur de Madrid sous Ferdinand VII, ensuite maréchal de camp; et enfin Héron de Villefosse. Le nom de Villefosse venait d'une [illegible], qui possédait une terre ainsi appelée en Beauce

les mines et usines de la Carniole et de la Carinthie, et après un séjour de plusieurs mois dans celles d'Idria, il visita, en revenant à Paris, celles du pays de Salzbourg. Nommé maître des requêtes honoraire au conseil d'État en 1814, il fut attaché en 1815 au comité du contentieux comme maître des requêtes en service ordinaire. Dans cette même année il rendit de grands services à la ville de Paris comme auxiliaire du comte de Chabrol-Volvic, préfet de la Seine, dans ses relations avec les généraux des armées alliées au sujet des fournitures imposées à la capitale pendant l'occupation de cette cité par les étrangers. Le 18 février 1816, le conseil général lui vota une tabatière d'or ornée des armes de la ville en brillants, en déclarant que le succès obtenu « devait être attribué à l'estime particulière des souverains pour le fonctionnaire public dont l'administration, aussi sage qu'éclairée, n'a laissé dans les différentes parties de l'Allemagne où il a servi que d'honorables souvenirs ». Héron de Villefosse présida le jury dans l'affaire de La Valette, et ce dernier dans ses *Mémoires* déduit les raisons qui le lui firent accueillir avec plaisir comme juré. La même année 1816 Héron de Villefosse fit partie de la commission chargée de réorganiser l'École Polytechnique, et en fut nommé rapporteur. Le 10 juin, il devint membre libre de l'Académie des Sciences. En 1820 Louis XVIII le nomma secrétaire de son cabinet, place qu'il perdit à la mort du roi. Héron fut alors créé baron et conseiller d'État. Membre du jury central pour les expositions des produits de l'industrie de 1806, 1819, 1823 et 1827, il rédigea le rapport en ce qui concerne la métallurgie, pour les trois dernières de ces expositions. La revolution de Juillet lui fit quitter le conseil d'État. En 1832 il fut nommé inspecteur général de première classe et vice-président au conseil des mines de France. Sa santé le força à prendre sa retraite en 1834. Il passa les dernières années de sa vie en Normandie, où il est mort Heron de Villefosse avait épousé, en 1811, sa parente, Mlle Chaumont de La Millière. Il a laisse trois fils de ce mariage.

On a de lui : *Essais sur l'Histoire de la Révolution française, par une société d'auteurs latins; Romæ prope Cæsaris hortos, et à Paris, pres du jardin des Tuileries*, an VIII (1800), in-8° ; 2e edit., 1800 ; ce livre original, où il faisait l'historique de la révolution de 1789 à l'aide de passages pris dans Tacite, Cicéron, Tite Live, Salluste, Quintilien, etc., a pour épigraphe cette phrase de Tacite : *Reperies qui ob similitudinem morum aliena malefacta sibi objectari putent*; — *Nivellement des montagnes du Hartz, au moyen du baromètre*; — *De la Richesse minérale. Considérations sur les Mines, usines et salines des différents Etats, présentés comparativement, 1° sous le rapport des produits et de l'administration, dans une première division, intitulée : Division économique; 2° sous le rapport de l'état actuel de l'art des mines et usines, dans une seconde, intitulée: Division technique*; Paris, 1810-1819, 3 vol. in-4°; — *Atlas de la Richesse minérale, recueil de faits géognostiques et de faits industriels, constatant l'état actuel de l'art des mines et usines par des exemples authentiques tirés de célèbres établissements et rendus sensibles à l'œil au moyen de la représentation géométrique des objets*; 165 planches in-fol.; — *Chant polytechnique, chanson de table adressée, en* 1798, *aux élèves de l'École Polytechnique dont l'admission datait de la fondation de l'établissement*; Paris, 1821, in-8°; — *Rapport fait au jury central de l'exposition des produits de l'industrie française de l'année* 1823, *sur les objets relatifs à la métallurgie, et augmenté de quelques annotations*; Paris, 1824, in-8°; — *Des Combustibles minéraux, d'après un ouvrage allemand de M. Karsten*; 1826; — *Mémoire sur l'état actuel des usines à fer de France, considérées au commencement de l'année* 1826, *avec un supplément relatif à la fin de cette année, présentant un aperçu des mines de houille de la France et des usines à fer de la Grande-Bretagne*; Paris, 1826, in-8° : extrait des *Annales des Mines*; — *Recherches statistiques sur l'état actuel des usines à fer de la France*; 1827; — *Des métaux en France; rapport fait au jury central de l'exposition des produits de l'industrie française de l'année* 1827, *sur les objets relatifs à la métallurgie*; Paris, 1828, in-8°, avec 2 tableaux; — *La Vie heureuse et le Repos du Sage*, traduit de Sénèque, pour la *Bibliothèque Latine-Française* de Panckoucke; Paris, 1831, in-8°. Outre ces ouvrages, Héron de Villefosse a fait insérer dans le *Journal des Mines* les articles suivants : *Extrait d'un mémoire sur les mines de houille des départements réunis* (tome XI, 1801); — *Statistique des Mines et usines du département de la Moselle* (tome XIV, 1803); — *Extrait d'un mémoire sur la manière de fabriquer les essieux d'artillerie à l'usine de Halberg, près Sarrebrück* (tome XV, 1803); — *Considérations sur les fossiles et particulièrement sur ceux que présente le pays d'Hanovre, ou extrait raisonné d'un ouvrage de M. Blumenbach, ayant pour titre : Specimen Archæologiæ Telluris, terrarumque imprimis Hannoveranarum* (tome XVI, 1804); — *Extraits de deux rapports sur la partie financière des mines du Hartz* (t. XVI, 1804); — *Traité sur la préparation des minerais de plomb contenant les divers procédés employés au Hartz pour cet objet* (tome XVII, 1804); — *Note sur un produit des forges de M. Jomelles, à Marche-les-Dames* (tome XXIX, 1811); — *Note sur la*

ressemblance d'une substance qu'on obtient abondamment des usines à plomb et à cuivre du Bas-Rhin, avec un produit métallurgique qui se forme dans quelques hauts fourneaux du département de Sambre-et-Meuse (tome XXIX, 1811); — *Extrait d'un mémoire inédit sur l'état des mines du pays de Liége, et des rapports de MM. les ingénieurs au corps des mines sur la catastrophe de Beaujonc* (tome XXXI, 1812); — *Sur la construction des bords de chaudière dont on fait usage dans les salines du royaume de Westphalie* (tome XXXII, 1812).

L. L—T.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*, suppl. — L. Valter, dans *Le Biographe universel*; 1844, 5e livr., p. 125; 6e livr., p. 238; 8e livr., p. 172 — *Notice biogr. sur M. le baron Héron de Villefosse*, extraite de la *Revue des Contemp.*, 7e livr., p. 153. — Quérard, *La France littéraire.* — Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.*

HÉROPHILE (Ἡρόφιλος), un des plus célèbres médecins grecs, vivait vers 300 avant J.-C. Il naquit à Chalcédoine en Bithynie, et vint s'établir à Alexandrie, sous Ptolémée Soter. Disciple de Praxagoras de Cos, il se fit une grande réputation comme médecin, et fut l'un des fondateurs de l'école de médecine d'Alexandrie. Aujourd'hui il est surtout connu par ses travaux d'anatomiste et de physiologiste. On lui attribue même l'honneur d'avoir fondé l'anatomie. Il porta du moins cette science au plus haut point de perfection qu'il était possible d'atteindre alors. Non content d'étudier, comme ses prédécesseurs, l'anatomie dans les animaux, il disséqua un grand nombre de cadavres humains, et l'on prétend même que dans son zèle scientifique il porta le scalpel sur des criminels vivants. Ce dernier fait, attesté par Celse et par Tertullien, est probable, quoique le chiffre de six cents criminels disséqués vivants donné par Tertullien soit certainement exagéré. Hérophile composa plusieurs ouvrages médicaux et anatomiques, dont il ne reste que les titres et des fragments qui ont été recueillis par C.-F.-H. Marx dans une dissertation intitulée : *De Herophili celeberrimi medici Vita, Scriptis, atque in medicina meritis*; Gœttingue, 1840, in-4°. Marx attribue à Hérophile un ouvrage Περὶ αἰτιῶν (*De Causis*), qui paraît appartenir plutôt à un de ses disciples, nommé Hégetor. Hérophile, comme nous l'avons dit, doit sa principale célébrité à ses recherches et à ses découvertes anatomiques, et plusieurs des noms qu'il donna aux différentes parties du corps humain sont encore en usage; par exemple le *torcular Herophili*, le *calamus scriptorius* et le *duodenum*. Il s'occupa particulièrement du système nerveux, et semble avoir connu la division des nerfs en nerfs de sensation (αἰσθητικά) et en nerfs de mouvement (προαιρετικά), quoiqu'il comprenne les tendons et les ligaments sous la dénomination commune de νεῦρον, et qu'il appelle quelques-uns des nerfs du mot de πόροι (*méats*). Il plaçait le siége de l'âme (τὸ τῆς ψυχῆς ἡγεμονικόν) dans les ventricules du cerveau. Cette idée est probablement le germe d'une doctrine développée par Sœmmering dans son traité *Ueber das Organ der Seele*; Kœnigsberg, 1796, in-4°. Le plus faible côté de la science d'Hérophile était sa pratique pharmaceutique. Il fut l'un des premiers médecins qui administrèrent à larges doses l'hellébore et d'autres drastiques, et qui sous prétexte que les maladies compliquées exigent des remèdes composés, mirent en usage ces mélanges hétérogènes qui ont si longtemps prévalu dans la matière médicale. Hérophile fut un des premiers commentateurs d'Hippocrate, et il donna une explication des mots de ce médecin devenus obscurs et tombés en désuétude. Il fonda une école médicale qui produisit beaucoup d'hommes éminents, et qui du temps de Strabon avait son siége à Men-Carus, près de Laodicée en Phrygie. Des médecins de cette école, les plus célèbres sont : Andréas, Apollonius, Mus, Aristoxène, Baccheius, Callianax, Callimaque, Démétrius, Dioscoride, Phacas, Gaïus ou Caius, Héraclide, Mantias, Speusippe, Zénon et Zeuxis, qui presque tous écrivirent sur les doctrines de leur maître.

Y.

Haller, *Bibliotheca Anatomica.* — *Bibliotheca Medica practica.* — Leclerc, *Histoire de la Médecine.* — Sprengel, *Geschichte der Medicin.* — Eloy, *Dictionn. histor. de la Médecine.* — Littré, *Œuvres d'Hippocrate*, vol. I, p. 83. — *British and foreign Medical Review*, vol. XV, p. 109.

HÉROSTRATE (Ἡρόστρατος), Grec d'Éphèse, devenu fameux pour avoir incendié le temple d'Artémis à Éphèse, en 356. Le temple brûla dans la nuit même où naquit Alexandre le Grand, et l'historien Hégésias de Magnésie remarque que cet événement ne doit pas étonner, puisque la déesse était occupée loin d'Éphèse à l'accouchement d'Olympias : « parole assez froide pour éteindre l'incendie du temple », dit Plutarque, qui, blâmant le jeu d'idées d'Hégésias, commet lui-même un détestable jeu de mots. La remarque relative à l'absence d'Artémis est citée par Cicéron, qui n'en paraît pas choqué, et qui l'attribue à Timée de Tauromenium. Hérostrate, livré à la torture, avoua qu'il avait mis le feu au temple pour s'immortaliser. Les Éphésiens, après l'avoir condamné à mort, pensèrent frustrer son espoir en défendant de prononcer son nom. Malgré cette interdiction, Théopompe plaça Hérostrate dans son histoire, et le déroba ainsi à l'oubli.

Y.

Strabon, XIV, p. 640. — Plutarque, *Alexand.*, 3. — Cicéron, *De Nat. Deorum*, II, 27. — Valère Maxime, VIII, 14. — Aulu Gelle, II, 6.

HÉROUVILLE (*Jean* D'), humaniste français du dix-huitième siècle, était professeur de seconde au collége de La Marche à Paris. « On a de lui, dit Barbier, différentes pièces de vers latins, entre autres la traduction de l'*Horloge de*

sable, figure du monde, poëme du sieur de Caux, auteur des tragédies de *Marius*, de *Lysimachus*, etc. Cette pièce, avec la traduction du professeur d'Hérouville, fut imprimée à Paris, en 1714, in-4°. » L'abbé Saas a reproduit ces deux pièces dans son *Recueil de Fables latines et françaises*; Anvers (Rouen), 1738, in-12.

J. V.

Barbier, *Examen critique et Compl. des Dict. histor.*

HÉROUVILLE (*N....* abbé D'), écrivain religieux français, né dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il a publié, sous le voile de l'anonyme : *L'Imitation de la très-sainte Vierge, sur le modèle de l'Imitation de Jésus-Christ*; Paris, 1768, in-24; réimprimée un grand nombre de fois, in-12, in-18, in-32, etc.; — *Neuvaine à l'honneur du sacré cœur de Jésus*; Avignon et Paris, 1770, in-24; — *L'Esprit consolateur, ou réflexions sur quelques paroles de l'Esprit-Saint, très-propres à consoler les âmes affligées*; Paris, 1775, in-12; souvent réimprimé; — *Lectures chrétiennes sur différents sujets de piété*; Paris, 1779, in-12.

J. V.

Quérard, *La France littéraire.*

HÉROUVILLE DE CLAYE (*Antoine DE RICOUART*, comte D'), écrivain militaire français, né à Paris, vers 1713, mort en 1782. Fils de Jacques-Antoine Ricouart, marquis d'Hérouville, il embrassa l'état militaire, et fit sous Louis XV les campagnes de Flandre et d'Allemagne dans différents régiments d'infanterie. Il obtint le grade de lieutenant général des armées du roi et fut nommé inspecteur général d'infanterie. « Il avait été question de lui pour le ministère sous Louis XV, dit Barbier, et il y serait parvenu sans un second mariage qu'il contracta, et qui fut considéré comme trop inégal. » On a de lui : *Traité des Légions, à l'exemple des anciens Romains, ou mémoires sur l'infanterie*; 4e édition, La Haye et Paris, 1757, in-12 : les trois premières éditions avaient paru sous le nom du maréchal de Saxe, dans les papiers duquel on avait trouvé une copie de ce traité, qui lui avait été communiquée par l'auteur. Le maréchal approuvant ce travail, y avait joint quelques remarques et lui avait donné le titre de *Traité des Légions*. La *Correspondance* de Grimm nous apprend que le comte d'Hérouville avait résolu de mettre au jour une *Histoire générale des Guerres* dans tous les siècles et chez toutes les nations. On doit en outre au comte d'Hérouville des mémoires sur la garance, sur le colza, etc., et il a fourni des articles de minéralogie à la grande *Encyclopédie méthodique*.

J. V.

Barbier, *Examen critique et Compl. des Dict. histor.*

* **HERPIN** (*Jean-Charles*), agronome français, né à Metz, le 8 avril 1798. Fils d'un ancien marchand de draps, il était destiné au commerce; mais il préféra l'étude des sciences, et s'occupa surtout d'économie domestique et de l'application des sciences naturelles à l'industrie. L'Académie de Metz lui doit sa fondation. Uni à M. Macherez, professeur de langues anciennes, M. Herpin fit en 1819 un appel aux hommes instruits de la province, et tous deux organisèrent un noyau de société savante, dont M. Herpin fut le secrétaire jusqu'en 1824. Ayant perdu son père et fait un héritage considérable, il alla à Montpellier, vint à Paris, et obtint le grade de docteur en médecine. Il fut un des grands propagateurs de l'enseignement mutuel, des cours de sciences appliquées pour les adultes et des écoles régimentaires. Les principaux écrits de M. Herpin sont : *De la Graisse des Vins, des phénomènes de cette maladie, de ses causes, des moyens d'y remédier et de ceux de la prévenir*; Paris, 1819, in-8°; — *Notice sur l'art de cultiver la vigne et de faire les vins dans quelques cantons du département de la Moselle, ou le pays messin*; Metz, 1821, in-8°; — *Instruction sur les premiers soins à donner aux noyés avant l'arrivée du médecin*; Metz, 1822, in-12; — *Instruction sur les premiers soins à donner aux personnes asphyxiées par les vapeurs du vin ou de la bière en fermentation, par celles du charbon et de la braise allumés* (gaz carbonique); Metz et Paris, 1822, in-8°; — *Recherches sur l'emploi de divers procédés nouveaux pour la conservation des substances animales*; Metz, 1822, in-8°; — *Description de plusieurs instruments nouveaux pour conserver et améliorer les vins*; Metz, 1823, in-12; — *Perfectionnement dans la fabrication de l'amidon* (dans la *Revue encyclopédique*, avril 1823; les *Archives des Découvertes*, 1823; le *Bulletin de la Société d'Économie domestique*; le *Journal des Connaissances usuelles*, 1829); — *Nouvelle Fontaine filtrante domestique, au moyen de laquelle on peut séparer à volonté du liquide à filtrer les corps étrangers qu'il contient et prévenir les inconvénients qui résultent du séjour du liquide sur son dépôt*; Paris, 1823 (dans la *Bibliothèque physico-économique*), in-12; — *Récréations Chimiques, ou recueil d'expériences curieuses et instructives, auxquelles on a joint : un Précis élémentaire de Chimie; l'Explication raisonnée des phénomènes produits dans les diverses expériences; enfin, leurs applications à l'économie domestique et aux arts*; Paris, 1824, 2 vol. in-8°; — *Notice sur le Maltimètre, ou instrument propre à faire connaître la qualité du malt* (orge germée), *à déterminer et à régulariser la force des différentes sortes de bières*; Versailles, 1830, in-8°; — *Méthode naturelle de lecture à l'usage des écoles primaires, mutuelles ou simultanées*; Paris, 1833, 3 vol. in-18 (dans la *Bibliothèque populaire*); — *Recherches économiques sur le son ou l'écorce du froment et des autres céréales*; Paris, 1833, in-12; — *Instruction à*

l'usage des propriétaires de vignes sur la manière de fabriquer les vins mousseux, façon de Champagne; Paris, 1835, in-12; — *Recherches sur la destruction de l'alucite, ou teigne des grains;* Paris, 1838, in-8°; — *Programmes de divers prix proposés pour le perfectionnement des procédés et appareils pour le blanchissage du linge* (dans le *Bulletin de la Société d'Encouragement*, 1839); — *Mémoire sur divers insectes nuisibles à l'agriculture, et plus particulièrement au froment, au seigle, à l'orge et au trèfle; ouvrage qui a obtenu en 1842 la grande médaille d'or de la Société royale et centrale d'Agriculture;* Paris, 1843, in-8°; — *Note sur divers moyens propres à la destruction de la pyrale de la vigne;* Paris, 1845, in-8°; — *Des conditions requises pour le chauffage des appartements, sous le double rapport de l'économie et de la salubrité* (dans le *Bulletin de la Société d'Encouragement*, année 1846); — *Sur l'emploi du plâtre et du poussier de charbon pour désinfecter et dessécher immédiatement les matières fécales; sur la fabrication et les avantages de cet engrais (poudrette désinfectée); sur ses applications à l'agriculture; enfin, sur la possibilité de supprimer les fosses d'aisances dans la ville de Paris;* Paris, 1848, in-4°; — *Sur la cuscute (cuscuta europæa), plante parasite qui attaque particulièrement le lin, le trèfle et la luzerne;* Paris, 1850, in-8°; — *Destruction économique de l'alucite et du charançon, vivant renfermés dans l'intérieur des grains, au moyen du tarare à grande vitesse ou brise-insectes;* Paris, 1850, in 8°. M. Herpin a fait plusieurs rapports à la Société pour l'instruction primaire, notamment sur la nécessité d'etablir des écoles primaires dans les régiments de l'armée, sur les concours ouverts pour la composition des livres populaires, sur les écoles primaires britanniques, sur le manuel des écoles, etc.; à la Société d'Encouragement: sur le pétrissage du pain, la fabrication des pâtes d'Italie et d'Auvergne, la préparation des vins, la conservation du lait et des substances alimentaires. Il a donné à la *Maison rustique du dix-neuvième siècle* l'article *Des soins à donner aux vins.* Il avait dressé le *programme d'un cours de physique et de chimie usuelles en seize leçons*, imprimé à Paris en 1828. Il avait signalé au ministre de l'instruction publique l'utilité de cours pratiques à l'usage des classes industrielles et obtenu l'autorisation d'en ouvrir un à Metz. Enfin, il a remporté le prix proposé par l'Académie de Lyon, en 1820, pour son *Essai sur les émanations insalubres des marais, sur leur nature, sur le mode de leur formation et la manière dont elles altèrent et infectent l'air atmosphérique.* J. V.

Notice bibliogr. et analytique sur les travaux du Dr J. Ch. Herpin (de Metz) relatifs à l'écon. publique, aux arts agric. et industriels. — Bégin, *Biogr. de la Moselle.* — Quérard, *La France littéraire.* — Louandre et Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.*

HERPORT (*Albert*), voyageur suisse, né à Berne, en 1641, mort vers la fin du dix-septième siècle. Entraîné par la passion des voyages, il alla s'engager dans la Compagnie hollandaise des Indes orientales comme soldat, et parcourut pendant neuf ans Batavia, Malabar, et la Cochinchine. A son retour, en 1668, il publia une relation de son voyage ornée de planches dessinées par W. Stettler, gravées par Conr. Meyer, sous ce titre : *Ost-Indianische Reisebeschreibung* (Description de Voyage aux Indes orientales); Berne, 1669, in-8°. L'auteur y parle d'hommes à queue qu'on aurait vus dans l'île de Formose. W. R.

Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

HERRADE DE LANDSBERG, abbesse de Hohenbourg, morte le 25 juillet 1195. Issue de la noble famille alsacienne de Landsberg, elle entra dans le monastère de Hohenbourg, fondé au septième siècle par sainte Odile, fille d'Athalric ou Atticus, duc d'Alsace. Relinde, qui en était alors abbesse, avait une grande réputation de savoir et de piété. Herrade, formée par ses leçons, lui succéda en 1167. Plusieurs fondations pieuses témoignèrent de son zèle. Dans la dernière année de sa vie elle adoucit la captivité de Sibylle, veuve de Tancrède, roi de Sicile, laquelle avait été reléguée dans le monastère de Hohenbourg par l'empereur Henri IV. Herrade rédigea pour l'instruction et l'édification de ses religieuses un ouvrage intitulé *Hortus Deliciarum*, dont le manuscrit original se trouve dans la bibliothèque de Strasbourg. Cet ouvrage est une de ces compilations, comme le moyen âge en produisit beaucoup, qui rassemblaient toutes les notions capables d'intéresser des esprits ignorants, crédules, mais avides de science. Il est écrit en latin, et présente, comme l'ouvrage encyclopédique de Martianus Capella (*voy.* ce nom), un mélange de prose et de vers. Il se compose d'extraits tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, de saint Augustin, de saint Isidore, saint Grégoire, saint Léonard, Rupertus, Honoré d'Autun, Pierre Lombard, Bède, Clément Romain, saint Anselme de Cantorbery, Fréculfe, Eusèbe de Césarée, saint Jérôme, saint Jean Chrysostome, Ives de Chartres, Maxime, Methodius, Smaragdus, Pierre Comestor, Léon Ier, saint Irénée, etc. Il est douteux qu'Herrade connût directement tous ces auteurs, et la plupart de ses citations sont probablement empruntées à des compilations analogues à la sienne. Ses notions sur la cosmologie, la chronologie, l'astronomie, la géographie, la mythologie, l'agronomie, proviennent en général d'un recueil intitulé *Aurea Gemma*. La première partie de l'*Hortus Deliciarum* est toute théologique. Après avoir traité de Dieu créateur et de la sainte Trinité, la docte abbesse passe à l'univers. Son astronomie et sa physique sont ce qu'elles pouvaient être au douzième siècle. Puis vient l'histoire à partir

d'Adam. Les principaux événements de l'Ancien Testament se succèdent entremêlés d'allégories et de paraboles. La géographie et la mythologie ne sont pas oubliées, et l'histoire des sirènes est suivie d'une longue dissertation sur l'Église. Plusieurs traités de discipline et de morale, un catalogue des papes finissant à Clément III, plusieurs calendriers, des cantiques, des poésies avec ou sans musique, à une ou plusieurs voix, terminent cette singulière encyclopédie monastique. Herrade, pour faciliter à ses religieuses l'intelligence de certains termes latins, a ajouté en interligne la traduction allemande de près de douze cents mots. Cette nomenclature a du prix pour la linguistique allemande du moyen âge. Le manuscrit de l'*Hortus Deliciarum* est orné d'un grand nombre de peintures, bonnes pour le temps, mais précieuses surtout à cause des indications qu'elles fournissent sur les costumes, les armures, les meubles, les ustensiles du douzième siècle. Elles ne sont pas non plus à dédaigner au point de vue de l'histoire des arts graphiques. L'ouvrage même ne sera pas consulté sans fruit, car s'il n'apprend rien sur les sujets dont il traite, il peut servir à l'histoire de la culture intellectuelle au moyen-âge. L. J.

Moritz Engelhard, *Herrad von Landsberg und ihr Werk*; Stuttgard, 1818, in-8°, avec un atlas de douze planches in-fol. — Alexandre Le Noble, *Notice sur le* Hortus Deliciarum; dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* III° livraison).

HERREGOUTS (*Henri*), dit *le vieux*, peintre flamand, né à Malines, en 1666. On ignore le nom de son maître, mais il se fait encore admirer par sa grande et belle manière, ses compositions pleines de goût, son dessin pur, sa couleur vraie, l'expression de ses figures et le naturel de ses accessoires. Il visita presque toutes les villes de la Belgique et y laissa des traces brillantes de son passage. Après s'être arrêté à Lierre, à Louvain, à Bruges, il se fixa à Anvers. Il a beaucoup travaillé avec le paysagiste Asselin, dont il faisait les personnages. L'époque précise de sa mort est restée inconnue. On connaît surtout d'Henri Herregouts : à Anvers, dans la chapelle des Tonneliers de l'église Notre-Dame, *Le Martyre de saint Matthieu;* — dans l'église des Jésuites : *Saint François-Xavier mettant en fuite les idolâtres en leur présentant le crucifix;* — aux Carmes, *des paysages;* — à Bruges, dans l'eglise Notre-Dame, *Saint Tryon;* — dans l'église Sainte-Anne, une vaste et belle composition représentant *Le Jugement dernier :* les figures sont deux fois plus grandes que nature; les *nus* et les *raccourcis* décèlent dans l'auteur une connaissance peu ordinaire de l'anatomie; — dans l'église des Jacobins : *Saint Dominique en oraison ;* et une *Apparition du Christ en croix;* — à l'hôpital de La Madeleine : *La Résurrection de Jesus; La Madeleine pénitente,* et *Le Christ au tombeau.*

Il laissa un fils, qui eut presque autant de talent que lui-même. HERREGOUTS *le jeune* a exécuté à Bruges, dans l'église Sainte-Anne : *La Vierge dans une gloire;* — aux Carmes : *Un Prédicateur carme prêchant devant une assemblée de cardinaux et d'évêques;* — *La Présentation au Temple;* — *La Vierge et d'autres saints en prière*, etc. A. DE LACAZE.

Jacob Campo Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. III, p. 287. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, t. III, p. 186. — Pilkington, *Dictionary of Painters*.

HERRENSCHNEIDER (*Jean-Louis-Alexandre*), météorologiste français, né le 23 mars 1760, à Grehweiler, près de Kreutznach, mort à Strasbourg, le 29 janvier 1843. Son père, prédicateur à Grehweiler, s'établit vers 1777 à Strasbourg. Le jeune Herrenschneider fit des études sérieuses à l'université de cette ville. Reçu maître ès arts et docteur en philosophie en 1782, il suivit des cours de droit pour complaire à sa famille, et prit le grade de licencié ès lois en 1785; mais son goût le portait vers les sciences exactes, et un de ses oncles, qui professait les mathématiques, étant venu à mourir, Herrenschneider sollicita et obtint l'autorisation de continuer son cours. Nommé ensuite professeur d'astronomie, il entreprit un voyage en France, en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, visitant les observatoires et les astronomes. La suppression de l'université de Strasbourg lui enleva sa place. Il était à Strasbourg lorsque le peuple se mit à piller l'hôtel de ville, le 21 juillet 1789. Aidé de quelques citoyens courageux, il parvint du moins à sauver la chambre des contrats, où se trouvaient de précieux documents. Enfermé, ainsi que son père, pendant la terreur, ils durent tous deux leur liberté au 9 thermidor. Nommé membre du jury d'organisation de l'école centrale, et plus tard examinateur des aspirants à l'École Polytechnique, puis bibliothécaire de la ville, Herrenschneider fut chargé des cours de mathématiques et de philosophie au séminaire protestant lors de son organisation, le 20 mai 1803. A la même époque il professait la physique et la chimie à l'école centrale. A la création de l'université impériale, il obtint la chaire de physique à la faculté des Sciences de Strasbourg; il conserva cette position jusqu'en 1829. On doit à Herrenschneider une suite d'observations météorologiques, qu'il a publiées pendant plus de quarante ans, et qui portent notamment sur la pression de l'air, son état hygrométrique, sa température, l'aiguille aimantée, la direction des vents, la quantité de pluie tombée, l'intensité des orages, la température à quelques mètres de profondeur. Ces observations chaque jour répétées se trouvent comparées chaque année avec les observations faites à Paris. Herrenschneider laissa en mourant sa bibliothèque et ses instruments au gymnase et au séminaire protestant. En 1823 il avait fondé à Strasbourg une société de patronage pour les jeunes libérés. J. V.

Willm, *Notice biographique sur Herrenschneider, suivie des Discours prononcés sur sa tombe par M. Sarrus, doyen de la faculté des sciences de Strasbourg, et par M. A. Fargeaud, successeur d'Herrenschneider dans la chaire de physique*; Strab., 1843.

HERRENSCHWAND (*Jean-Frédéric* DE), médecin suisse, né à Morat, en 1715, mort à Berne, en 1796. Il fit ses études à Strasbourg, à Iéna et à Halle, visita la Hollande, l'Angleterre, la France et l'Allemagne, et fut pendant plusieurs années médecin particulier de Frédéric III, duc de Saxe-Gotha, et de Stanislas-Auguste, roi de Pologne. En 1779 il se fixa à Berne, où il mourut. On a de lui : *Discours fondamental sur la population*; Londres, 1786; — *Discours sur le crédit public des nations européennes*; Londres, 1787. — *Discours sur la division des terres en agriculture*; Londres, 1788; — *Traité des principales et plus fréquentes Maladies externes et internes*; Berne, 1788; texte allemand, Francfort, 1788; — *Économie politique et morale des hommes*; Londres, 1796, 2 vol.; — *Médecine domestique*; Berne, 1788. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopædie*. — *Biographie médicale*.

HERRENSCHWAND (*N*........), économiste suisse, frère du précédent, avec lequel on l'a souvent confondu, né sans doute à Morat, mort probablement à Paris, après 1805. Il paraît avoir habité l'Angleterre de bonne heure, si l'on s'en rapporte à l'indication des lieux d'impression qui se trouve sur ses premiers livres. On croit aussi qu'Herrenschwand avait rempli les fonctions de juge supérieur dans les régiments suisses au service de France. Il vivait encore à Paris, retiré et isolé, en 1805. « Herrenschwand a beaucoup écrit, dit M. Joseph Garnier, mais il n'y a pas grand profit à tirer de la lecture de ses œuvres. Ses idées sont mal classées et généralement mal digérées. » Blanqui aîné, dans son *Histoire de l'Économie politique*, dit qu'Herrenschwand « forme la transition entre l'école de Quesnay et celle d'Adam Smith, » et qu'on peut « le considérer comme un philosophe imbu des doctrines de Mirabeau le père ». Dans son principal ouvrage, Herrenschwand présente d'abord de courtes considérations sur la population de trois catégories de peuples : les peuples chasseurs, les peuples pasteurs, et les peuples cultivateurs. Il traite ensuite du système d'agriculture absolue, nom sous lequel il comprend un état social où chaque individu se trouve obligé de pourvoir directement à tous ses besoins; puis du système d'agriculture fondé sur l'esclavage; et enfin du système d'agriculture relative, fondé sur un système de manufactures : système d'économie politique qu'il regarde comme « le plus téméraire que l'espèce humaine ait pu imaginer d'appliquer à son maintien ». En effet, « il croit naïvement, dit M. Joseph Garnier, que dans un pays manufacturier la moitié d'une nation est laissée dans une situation entièrement précaire pour sa subsistance, sans certitude de se la procurer par son travail, *nourrie un jour et périssant de misère un autre*. Le développement de cette pensée remplit la presque totalité du volume, qui n'a plus aucune autre division, et dans lequel il touche à diverses questions économiques, le plus souvent au point de vue agricole, et en opposition au système mercantile et même au commerce extérieur. Il est impossible de deviner ce que l'auteur s'est proposé dans sa conclusion. » Herrenschwand blâme le principe d'une liberté indéfinie dans toutes les branches de l'industrie et du commerce, préconisé par Adam Smith. Le commerce extérieur, suivant lui, contrarie en temps de paix les progrès et la prospérité des nations, et son interruption en temps de guerre détruit cette prospérité. Au dogme de l'économie politique, *liberté et protection*, il substitue celui de *proportion et protection*. L'intérêt de l'argent, selon Herrenschwand, est plus haut chez les nations à prospérité rétrograde que chez les nations à prospérité arrêtée, et plus haut chez celles-ci que chez les nations à prospérité progressive. Il voudrait qu'on n'encourageât les machines que chez les peuples à prospérité progressive. Dans son dernier ouvrage, Herrenschwand se prononce, en fait de commerce extérieur, pour une balance exacte, ni favorable ni défavorable pour aucune des parties. Il attaque les banques de circulation, qui ne servent qu'à enrichir ceux qui les fondent et qui ont le grand inconvénient de donner aux gouvernements la facilité de réaliser des emprunts ruineux et de faire avec leur secours des entreprises destructives de toute prospérité. Il voudrait que chaque individu contribuât aux besoins de l'État suivant son propre revenu annuel, et il proscrit toutes les taxes indirectes, comme inégales et oppressives. Ses ouvrages sont : *De l'économie politique moderne : discours fondamental sur la population*; Londres, 1786, in-8°, dédié à Louis XVI; une autre édition a été faite à Paris, an III (1795), in-8°, à la suite de l'introduction de l'économie politique dans les écoles centrales; — *Discours sur le crédit public des nations de l'Europe*; Londres, 1786, in-8°; — *Discours sur la division des terres dans l'agriculture*; Londres, 1788, in-8°; — *Discours sur le commerce extérieur des nations européennes*; Londres, 1790, in-8°; — *De l'économie politique et morale de l'espèce humaine*; Londres, 1796, 2 vol. in-8°; — *Du vrai principe actif de l'Économie politique, ou du vrai crédit public*; Londres, 1797, in-8°; — *Du vrai gouvernement de l'espèce humaine*; Paris, 1803, in-8°. J. V.

J. Garnier, dans le *Dict. de l'Économie politique*.

HERRERA (*Gabriel-Alphonse* DE), agronome espagnol, né à Talavera, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Fils de Ferdinand de Herrera, professeur à l'université de

Salamanque, homme également versé dans les mathématiques et la philosophie, auquel Nicolas Antonio attribue des *Commentarii in Laurentii Vallæ Elegantiarum libros*, et *Disputa breve de ocho levadas contra Aristoteles y sus sequaces;* Salamanque, 1517, in-4°. Gabriel de Herrera fut aussi professeur à Salamanque. Il s'occupa surtout des auteurs grecs et latins qui ont écrit sur la culture des champs (*rei rusticæ scriptores*), et à la demande du cardinal Ximenès, il rédigea sur ce sujet une compilation, que ses contemporains accueillirent avec la plus grande avidité. Cet ouvrage parut sous le titre de *Obra de Agricultura, copilada de diversos autores;* Alcala, 1513, in-fol. (en caractères gothiques); il a eu vingt-huit éditions, dont aucune ne reproduit le texte original; mais la *Sociedad Economica Matritense* en a donné une nouvelle, conforme à l'édition princeps, dans son *Agricultura general, corregida y adicionada;* Madrid, 1818, 4 vol. in-4°. L'*Agricultura* de Herrera fut traduite en italien par Mambrino Roseo; Venise, 1568, 1577, in-4°. Z.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, t. I, p. 503.

HERRERA (*Ferdinand*), poëte espagnol, surnommé par ses contemporains *el Divino* (le Divin), né à Séville, en 1534, mort en 1597. Il entra dans les ordres. Sa profession ecclésiastique ne l'empêcha pas d'adresser des élégies amoureuses, conçues, il est vrai, dans un esprit tout platonique, à une dame qu'il célèbre sous les noms d'Estelle, Éliodore, Aglaé, et qui était, à ce que l'on croit, la comtesse de Gelves. Il fut l'ami de Cervantes, qui écrivit un sonnet en son honneur, et du peintre Pacheco, qui publia ses poésies. Lui-même en avait donné une édition à Séville, 1582. Il publia en outre : *Relacion de la Guerra de Chipre, y suceso de la batalla naval de Lepanto;* Séville, 1572, in-8°; — *Vida y Muerte de Thomas Moro;* Séville, 1592, in-8° : traduite du latin de Thomas Stapleton. Il donna aussi une édition des *Obras de Garcilaso de la Vega, con anotaciones;* Séville, 1580, in-4°. Le subtil et pédantesque commentaire dont Herrera a fait suivre les gracieuses poésies de Garcilaso de la Vega nous fait connaître ses propres idées littéraires. Il réclame d'abord le droit d'exclure de la haute poésie tous les mots qui donnent un air commun et familier à la pensée. Il soutient l'introduction dans la langue espagnole d'inversions, d'inflexions et de mots empruntés aux langues classiques. Ce moyen d'enrichir les idiomes modernes n'est pas absolument condamnable, mais il faut l'employer avec beaucoup de ménagement, et Herrera, passant de la théorie à la pratique, surchargea sa diction de termes latins et italiens. En même temps il anticipa sur le mauvais goût que Gongora devait bientôt mettre à la mode. Ce dernier défaut est surtout sensible dans ses sonnets et ses *sestinas*, compositions maniérées, obscures, et en somme de fort petite valeur; mais d'autres parties de ses poésies sont excellentes, ses élégies, par exemple, dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre de passion, de tendresse et d'harmonie. Aucun de ses ouvrages ne contribua autant à sa réputation que ses odes ou *canzones*, au nombre de seize. La marche majestueuse, le grand mouvement lyrique, le ton sonore de ces compositions respirent la vieille dignité castillane et s'élèvent bien au-dessus des raffinements de la poésie italienne. Ses deux meilleures odes ont pour sujets la bataille de Lépante, gagnée par son héros favori, le jeune et généreux don Juan d'Autriche, et le désastre du roi Sébastien de Portugal dans son expédition d'Afrique. Écrites lorsque l'impression produite par ces événements était encore vive, les deux odes d'Herrera répondent admirablement aux sentiments religieux et monarchiques qui animaient alors l'Espagne, et sont empreintes d'une haute et sincère inspiration. Les *Obras en verso* ou *Versos de Fernando de Herrera* furent réimprimées par les soins de François Pacheco, avec plusieurs poésies inédites et une spirituelle préface de Rioja; Séville, 1619, in-4°. L'édition la plus complète est celle de Fernandez, dans le quatrième et le cinquième volume de ses *Poesias castellanas*. Plusieurs poëmes de Herrera : *La Bataille des Géants;* — *Le Rapt de Proserpine;* — *L'Amadis;* — *Les Amours de Laurino et de Corona* ne sont pas venus jusqu'à nous, et si l'on en juge par les titres, le dommage n'est pas grand; mais on doit peut-être regretter la perte de ses *Églogues*, de ses *Vers castillans*, et surtout d'une *Histoire d'Espagne*, que, selon Rioja, il avait terminée vers 1590, et qui n'a jamais paru. L. J.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, t. I, 377. — Navarrete, *Vida de Cervantes*, 1819, p. 447. — *Seminario Pintoresco*, 1845, p. 447. — G. Ticknor, *History of Spanish Literat.*, t. II, p. 474.

HERRERA Y TORDESILLAS (*Antoine* DE), historien espagnol, fils de Rodrigo de Tordesillas et d'Agnès de Herrera, né à Cuellar de Ségovie, en 1559, mort à Madrid, le 29 mars 1625. Très-jeune encore, il fut le secrétaire de Vespasien de Gonzague, frère du duc de Mantoue, et vice-roi de Naples. Il suivit son patron en Espagne lorsque celui-ci obtint la vice-royauté de la Navarre et de Valence. Vespasien de Gonzague le recommanda en mourant à Philippe II, qui le nomma premier historiographe des Indes et un des historiographes de la Castille. Herrera conserva ces deux titres sous Philippe III et Philippe IV. Ses nombreux ouvrages sont tous écrits en espagnol; en voici les titres : *Historia general de los Hechos de los Castellanos en las Islas y tierra firme del mar Oceano;* Madrid, 1601, 4 vol. in-fol.; à la fin du second volume on trouve une *Descripcion de las Indias occidentales* : elle a été traduite en

latin par G. van Baerl et insérée dans son recueil intitulé : *Novus Orbis, sive descriptio Indiæ occidentalis ; accesserunt et aliorum Indiæ Occidentalis descriptiones ;* Amsterdam, 1622, in-fol.; et traduite en français, Amsterdam et Paris, même année. L'histoire de Herrera comprend huit *décades*, et s'étend, avec des tables géographiques, depuis 1472 jusqu'en 1554. André Gonzalez en donna une édition revue, et augmentée d'une continuation ; Madrid, 1729-1730, 5 vol. in-fol. Nicolas de La Coste en avait entrepris une traduction française ; mais la mort ne lui permit d'achever que les deux premières *decades ;* Paris, 1660-1671, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage est le chef-d'œuvre de Herrera. Sa position officielle lui ouvrit des sources interdites aux autres historiens, et dont il tira un excellent parti. D'après Robertson, « Herrera est de tous les auteurs espagnols celui qui nous a donné le récit le plus exact et le plus circonstancié de la conquête du Mexique et des autres événements d'Amerique. Le soin avec lequel il a consulté non-seulement les livres, mais les papiers originaux et les actes publics qui pouvaient jeter quelque lumiere sur l'objet de ses recherches, surtout l'impartialité et la candeur qu'il a mises dans ses jugements, rendent ses *decades* fort precieuses. On pourrait même le placer parmi les meilleurs historiens de sa nation, sans l'ordre chronologique trop scrupuleux qu'il a voulu observer dans les événements du Nouveau Monde; ce qui rend son ouvrage si diffus, si obscur, si decousu, que ce n'est qu'au moyen d'un travail pénible qu'on rassemble les diverses circonstances d'un fait. » Les qualités distinctives de cette histoire ne se retrouvent pas dans les autres ouvrages de Herrera, qui sont empreints d'un esprit de flatterie tout a fait contraire à la dignite et a l'impartialité de l'historien ; — *Historia de lo Sucedido en Escocia y Ingalaterra en quarenta y quatro años que vivió la reyna Maria Estuarda ;* Madrid, 1589, in-8° ; Lisbonne, 1590, in-8° ; — *Cinco Libros de la Historia de Portugal, y conquistas de las Islas de los Azores en los años de MDLXXXII y MDLXXXIII ;* Madrid, 1591, in-4° ; — *Historia de lo sucedida en Francia desde el año de MDLXXXV, que comenzó la Liga catholica, hasta en fin del año de MDXCIV ;* Madrid, 1598, in-4° ; — *Historia general del Mundo del tiempo del señor rey D. Felipe el Segundo, desde el año de MDLIX hasta su muerte ;* Madrid, 1601, 1612, 3 vol. in-fol.; — *Tratado, Relacion, y Discurso de los Movimentos de Aragon ;* Madrid, 1612, in-4° ; — *Commentarios de los Hechos de los Españoles, Franceses, y Venecianos en Italia ; y de otras republicas, potentados, principes y capitanos famosos Italianos, desde el año de MCCLXXXI hasta el de MDLIX ;* Madrid, 1624, in-fol. Z.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, t. I, p. 125. — Robertson, *Histoire d'Amérique*, trad. de Suard. — Ticknor, *History of Spanish Liter.*, t. III, p. 141.

* **HERRERA** (*Cristoval-Perez* DE), économiste espagnol du quatorzième siècle. Il était médecin en chef des galères d'Espagne ; c'était un de ces hommes qui devancent les siècles dans la discussion de certaines questions fondamentales, à la solution desquelles tient le repos des sociétés. On a de lui : *Discursos del amparo de los legitimos pobres, y reduccion de los fingidos, y de la fundacion y principio de los Alberges de estos reynos y amparo de la milicia de ellos ;* 1598. Ce livre est prodigieusement rare, et nous ne savons pas même si on peut le rencontrer hors de la Péninsule. F. D.

Documents particuliers.

HERRERA (*Alonzo* Y), peintre espagnol, né à Ségovie, en 1559 (1). Il était l'ami et peut-être l'elève de Juan-Fernandez Navarete, surnommé *el Mudo* (le Muet). A la mort de Navarete, Herrera se chargea d'élever une fille naturelle que laissait son ami, et qu'il épousa dans la suite. Il se distinguait par un dessin d'une grande pureté et une brillante couleur. Il peignit en 1590 les six tableaux du maître autel de l'église de Villa-Castin représentant *La Nativité ; La Presentation au Temple ; L'Épiphanie ; Jésus avec les Docteurs ; La Resurrection ; La Pentecôte.* Ces morceaux excitèrent l'admiration d'Antonio y Segura, du F. Antonio de Villa-Castin, de Juan d'Urbino et d'autres maîtres de l'époque. Il est fâcheux qu'en 1734 on les ait confiés à un barbouilleur nommé Barneja, qui, sous le prétexte de les restaurer, les gâta si complétement qu'ils sont aujourd'hui méconnaissables (2). On ignore l'époque de la mort de Herrera, qui paraît avoir peu produit, probablement parce qu'il était trop riche pour se livrer activement a la culture de son art. A. DE L.

Le P. Santos, *La Description del Escorial ;* Madrid, 1698. — Vincenzo Carducho, *Los Dialogos de la Pintura*, Madrid, 1633. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols.*

HERRERA (*Francisco*), surnommé *el Viejo* (le Vieux), célèbre peintre espagnol, né à Séville, en 1576, mort a Madrid, en 1656. Il apprit son art sous la direction de Luiz Fernandez de Séville, et ne trouva de rival dans cette ecole que Francisco Pacheco. Le premier, en Andalousie ou plutôt en Espagne, il laissa la manière timide qui caracterisait les peintres ses compatriotes, pour se former un style devenu depuis national. « On ne peut, dit Quilliet, se figurer la maniere d'Herrera dans l'exercice de sa profession ; c'etait une espece de fureur. Il dessinait avec des joncs, et peignait avec des brosses. » Cette fois *le style peignait l'homme ;* car si le

(1) C'est a tort que Quilliet le fait naître en 1570.

(2) Ce charlatan trouva encore le moyen de se faire payer 2,300 reaux pour la deterioration de ces productions si distinguées.

genre d'Herrera était d'une fougue sans exemple, son caractère était d'une violence et d'une rudesse intraitables : les élèves qui entraient dans son atelier ne pouvaient y rester ; ses enfants mêmes l'abandonnèrent, et il n'eut jamais d'ami. Demeuré seul, et souvent surchargé de travaux, il ordonnait à sa servante d'éparpiller avec un balai, sur des châssis préparés, des couleurs comme elle l'entendrait. Avant que ces couleurs jetées au hasard se séchassent, il en formait des figures d'un effet prodigieux. Il semblerait, en rapportant ce fait, qu'Herrera n'était qu'un habile praticien, dont le talent se bornait à une franche exécution de têtes et de draperies ; mais *Le Jugement universel* qu'il peignit pour l'église San-Bernardo est un témoignage éclatant de son profond savoir dans le *nu* et dans l'anatomie. Ce tableau montre, par ses groupes si bien pyramidés, jusqu'à quel point le grand artiste portait la correction du dessin et l'art de la composition ; l'expression des figures, dans des situations bien diverses, se trouve là rendue jusqu'au sublime, tandis que la magie de la couleur se révèle par un accord merveilleux des teintes, des demi-teintes et des ombres. La vue de ce chef-d'œuvre fait connaître toute l'étendue du génie d'Herrera.

Il s'exerçait aussi à graver le bronze. Cette occupation le mit dans le cas d'être compromis parmi des faux monnayeurs. On ignore les circonstances de l'accusation ; toujours est-il qu'Herrera se laissa condamner par défaut et chercha un asile chez les jésuites de Séville, au couvent de Saint-Herménégilde. Par reconnaissance, il peignit pour ces Pères son magnifique tableau représentant le saint titulaire du couvent. Philippe IV, passant à Séville, fut tellement frappé de cette œuvre, qu'il voulut en connaître l'auteur. On le lui nomma, et on lui expliqua le motif de sa retraite forcée. Le roi fit de suite appeler le peintre, et lui accorda sa grâce, en lui disant : « Lorsqu'on a votre talent, il est impossible d'en abuser. » Herrera acheva depuis divers ouvrages publics dont il avait été chargé, entre autres les quatre grands tableaux du palais archiépiscopal de Séville, qu'il termina en 1647. En 1650 il se rendit à Madrid, et y vécut en grande réputation jusqu'à sa mort. Outre les ouvrages cités plus haut, on remarque de lui : la voûte de l'église de Saint-Bonaventure, immense fresque pleine de verve et de goût ; — la décoration du couvent de La Merced, dont on admire encore les beaux restes, car une grande partie des peintures d'Herrera ont péri par l'inclémence du temps, mais surtout par le peu de soin qu'il mettait à la préparation des murailles sur lesquelles il déposait de larges conceptions. Heureusement il a gravé à l'eau-forte la décoration de La Merced alors qu'elle était intacte, et l'on peut juger de l'importance de ce travail et de son haut mérite ; — des tableaux de grande dimension dans toutes les églises de Séville, particulièrement dans la cathédrale et au Paular ; — beaucoup de toile, de chevalet, tellement recherchées des amateurs que le prix en est excessif malgré leur nombre ; — des dessins faits avec de petits joncs brûlés qui témoignent de son incroyable facilité ; — quelques gravures à l'eau-forte et au trait, etc. Ses fils et l'illustre Jayme Velasquez de Silva furent les seuls élèves que laissa Herrera. A. DE LACAZE.

Francisco Pacheco, *El Arte de la Pintura*. — Raphael Mengs, *Las Obras*. — Palomino y Velasco, *El Museo Pittorico*. — Antonio Pons, *Viaje en España*. — Cean Bermudez, *Diccionario historico*. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*. — Viardot, *Études sur l'histoire des beaux-arts, etc., en Espagne* (Paris, 1835).

HERRERA (Y), surnommé *el Rubio* (le Rouge), peintre espagnol, fils aîné du précédent, né à Séville, vers 1605, mort vers 1630. Il étudia avec succès sous son père, mais sa mort prématurée vint détruire les espérances que son talent avait fait concevoir. Il a laissé des *intérieurs* et des *bambochades*, recherchés des connaisseurs. A. DE L.

Francesco Pacheco, *El Arte de la Pintura*. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

HERRERA (*Francisco* Y), dit *le jeune*, peintre et architecte espagnol, frère du précédent, né à Séville, mort à Madrid, en 1685. Il avait fait de rapides progrès sous les leçons de son père, lorsque, dégoûté par les mauvais traitements de celui-ci, il s'enfuit à Rome, emportant de la maison paternelle tout ce qu'il put prendre d'argent et de bijoux. Il dépensa rapidement un bien si mal acquis, et se vit contraint de travailler pour vivre. Il abandonna alors l'étude des grands maîtres pour l'architecture et la perspective, et se livra à la peinture à fresque comme la plus productive à cette époque. Il produisit aussi vers le même temps de nombreux tableaux de chevalet, restés en grande estime. Il peignait surtout si bien les poissons qu'il reçut le surnom d'*Il Spagnolo degli Pesci*. Après la mort de son père il revint à Séville, et y exécuta un grand tableau pour la confrérie du Saint-Sacrement et le beau *Saint François* que l'on voit dans l'une des chapelles de la cathédrale. En 1660, lors de la fondation de l'Académie de Séville, il fut nommé vice-président de cette société ; mais il fut offensé que la première place eût été donnée à Murillo, et peu de temps après il se rendit à Madrid, et fit pour les Carmelites déchaussées un *Saint Herménégilde*, regardé justement comme un chef-d'œuvre. Ensuite il peignit à fresque, et avec le même succès, la *Voûte du chœur de Saint-Philippe-le-Royal*. Philippe IV le chargea de représenter l'*Ascension de la Vierge* (1) dans la chapelle de Notre-Dame-d'Atocha, et le nomma peintre de la cour. En 1677, Herrera remplaça Gaspar de Peña comme grand-maître des ouvrages royaux. C'est à cette époque qu'il fut à Tarragone pour lever

(1) Ce bel ouvrage, après un certain laps de temps, fut retouché par Sébastien Muñoz et Isidoro Arredondo. Plus tard, par l'ordre de Charles II, Luca Giordano le restaura, et y fit quelques changements.

les plans du *Temple de la Vierge*. Pendant qu'il était dans cette ville, le roi confia à Carreno, son peintre de cabinet, et à Francisco Philippin, son horloger, la direction de la mise en œuvre de la statue d'argent destinée au reliquaire de l'Escurial. Herrera fut courroucé de cette préférence, et témoigna son mécontentement par de choquantes personnalités. Dans la voûte d'Atocha, il peignit un lézard rongeant sa signature. Dans un tableau de *Saint-Vincent Ferier*, il mit un chien avec une mâchoire d'âne, et dans d'autres œuvres des rats qui rongeaient le cartel sur lequel était sa signature. L'orgueil, la jalousie et la violence formaient le fond de son caractère, et nuisaient à sa fortune. Un seigneur l'ayant chargé de choisir des tableaux dans une vente, Herrera s'en acquitta avec intelligence; mais l'amateur en préféra d'autres, fort médiocres. A l'instant Herrera fit un tableau représentant un jardin orné des fruits les plus beaux et des fleurs les plus odorantes, et mit au milieu un singe qui se pavanait pour leur avoir préféré un gros chardon fleuri qu'il tenait dans sa patte. Il envoya cette mordante allégorie au riche ignorant; mais un ami de l'audacieux peintre arrêta l'œuvre au passage, et le mit en pièces. Herrera a laissé de nombreux ouvrages à Séville, à Madrid, à l'Escurial, et quelques eaux-fortes datées de 1671. On l'estime surtout comme habile coloriste, savant dans tous les effets du clair-obscur et animant singulièrement ses compositions. Il n'eut pas les belles pâtes de son père, mais il l'égala dans les tableaux de chevalet, et le surpassa dans les fleurs et les animaux. A. DE L.

Le P. Santos, *La Descripcion del Escorial;* Madrid 1698. — Raphael Mengs, *Las Obras*. — Felipe de Guevara, *Los Commentarios de la Pintura*.— *Las Constitutiones y Actas de la Academia de Séville*. — Don José Mussoy Vallente, *Coleccion de cuadros que se conservan en real monasterio del Escurial*, etc. — Cean Bermudez, *Diccionario historico*. — Quillet, *Dictionnaire historique des Peintres;* Madrid, 1826.

HERRERA (*Bartolomé* y), peintre espagnol, frère de Francesco Herrera dit *le vieux* et oncle des deux précédents, vivait à Séville en 1639. Il se consacra à la peinture du portrait, et se distingua dans cette partie de l'art. A. DE L.

Francesco Pacheco, *El Arte de la Pintura*. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*. — Cean Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

HERRERA - BARNUEVO (*Sebastiano*), peintre, sculpteur et architecte espagnol, né à Madrid, en 1619, mort dans la même ville, en 1671. Il était fils d'Antonio Herrera, assez bon sculpteur, qui lui apprit son art, et le plaça ensuite dans l'atelier de l'habile Alonzo Cano. Le jeune Barnuevo y fit de grands progrès en architecture et en peinture, et adopta avec succès la manière du Titien. Philippe IV l'attacha à sa personne, et lui confia l'ornementation de la chapelle de Notre-Dame d'Atocha. Barnuevo était gardien de l'Escurial, et travailla beaucoup dans ce palais. Son dessin était des plus corrects, son coloris brillant et harmonieux. Il a gravé plusieurs eaux-fortes assez estimées. Ses principaux ouvrages sont aux musées de Madrid et de l'Escurial. Dans la salle des Capitulaires de ce dernier palais, on admire un *Saint Barnabé* que le célèbre peintre français Le Brun crut longtemps être du Guide. A Paris, le Louvre possède de Herrera *Deux Musiciens ambulants*, d'une bonne facture. Contrairement aux peintres espagnols de son temps, Barnuevo avait autant de modestie et d'urbanité que de talent : il laissa un fils, don *Ignazio*, qui suivit en tous points les traces de son père, et lui succéda dans ses emplois. A. DE L.

Le P. Santos, *La Descripcion del Escorial*. — Don Mariano Lopez Aguado, *El real Museo;* Madrid, 1835. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

* **HERREROS** (*Manuel* BRETON DE LOS), poète espagnol, né à Quel, petit village de la province de Logrono, le 19 décembre 1796. Il fut élevé à l'école de San-Antonio-Abad à Madrid, et à l'âge de quatorze ans il entra comme volontaire dans un régiment d'infanterie. On était alors au plus fort de la lutte nationale de l'Espagne contre l'invasion française. Plein d'enthousiasme pour l'indépendance et la liberté de son pays, il chanta en poëte la cause qu'il servait en soldat, et en 1812 il composa une ode à la constitution. Le retour de Ferdinand et le rétablissement du pouvoir absolu le forcèrent de contenir sa ferveur libérale. En 1822 il quitta l'armée, et après avoir vainement tenté d'obtenir une place dans sa province natale, il se rendit à Madrid, où ses demandes n'eurent pas plus de succès. Il chercha alors une ressource dans la littérature, qui jusque là n'avait été pour lui qu'un passe-temps. Une comédie en trois actes, intitulée *A la Vejez viruelas*, qu'il avait écrite depuis longtemps, fut jouée le 24 octobre 1824, et bien accueillie du public. Ce succès décida de la carrière de Herreros. Pendant les onze années suivantes ses pièces originales ou traduites du français et de l'italien s'élevèrent au nombre de cent-vingt. En 1834 le gouvernement lui donna une place dans l'administration civile de la province de Madrid.

Parmi les pièces originales de Breton de los Herreros écrites en vers, nous citerons les comédies *Los dos Sobrinos; — El Ingenuo; — A Madrid me vuelvo; — La falsa Ilustracion; — Marcela, o a cual de los tres? — Un Tercero en discordia; — Un Novio para la Niña, o la casa de huespedes; — El Hombre gordo; — Todo es farsa en esto mundo; — Achaques a los vicios; — La Redaccion de un periodico; — El Poeta y la Beneficiada;* — le drame *Elena;* — et la tragédie *Merope*. Breton de los Herreros a publié en outre un petit volume de *Poesias sualtas*, Madrid, 1831, et plusieurs satires : *Contra el furor filarmonico, o mas bien contra los que desprecian el teatro español;* 1828; — *Contra los hombros, en defensa de los mugeres;* 1829; — *El Carnaval;* 1833; — *Contra la mania contagiosa de es-*

cribir para el publico; 1833; — *La Hypocresia;* 1834; — *Contra los abusos y despropositos introducidos en el arte de la declamacion teatral;* 1834; — *Recuerdos de un baile de mascaras, cuento en verso;* 1834; sans parler d'un nombre considérable d'articles de journaux sur la littérature et les mœurs, de pièces de vers insérées dans des écrits périodiques, de morceaux de circonstance, etc.

Les poésies de Breton de los Herreros se distinguent par une diction pleine de grâce et d'énergie à la fois, et par une versification si harmonieuse et surtout si facile, qu'on serait tenté de croire que les vers ne lui coûtent pas plus de peine que la prose. Si son habileté technique annonce déjà qu'il est né poëte; le comique des situations, la peinture fidèle des caractères, qui dégénère rarement en caricatures, la vivacité du dialogue et l'esprit qui y brille, la fine ironie et l'humeur vraiment espagnole de ses satires, qui rappellent plutôt l'élégance du courtisan Horace que la verve acérée, l'indignation amère et brûlante de Juvénal, tout tend à confirmer sa vocation poétique. Ses *Letrillas*, moins acerbes que celles de Quevedo et de Gongora, se font remarquer par cette gracieuse raillerie et par cette bonhomie malicieuse qui rendent ce genre de poésies légères si cher aux Espagnols. Cependant, son élément est avant tout la comédie et la satire : il s'y meut avec liberté, avec originalité, avec indépendance, tandis que dans la tragédie, dans le genre sentimental, il ne s'élève pas au-dessus du médiocre. En tous cas, il est de beaucoup supérieur, dans la comédie, à Moratin, celui de ses prédécesseurs immédiats qui s'est acquis le plus de réputation, même à l'étranger. Un ami d'Herreros, don Eugène de Ochoa, a publié un choix de ses comédies dans son *Tesoro del Teatro Español;* Paris, 1830, et F.-J. Wolf a donné des morceaux de ses poésies lyriques et satiriques dans la *Floresta de Rimas modernas Castillanos;* Paris, 1837, t. II. Z.

Ferrer del Rio, *Galeria de la Literatura española;* Madrid, 1846. — Ochoa. *Apuntes para una bibliotheca de escritores españoles contemporaneos;* Paris, 1847. — *Encyclopedie des Gens du Monde.* — James Kennedy, *Modern Poets and Poetry of Spain;* Londres, 1852.

HERRGOTT (*Jean-Jacques*, en religion MARQUARD), diplomatiste et historien allemand, né à Fribourg en Brisgau, le 9 octobre 1694, mort à Vienne, en 1762. Après avoir terminé ses études de collége à l'âge de quinze ans, il accepta une place de précepteur, se rendit avec ses élèves à Paris, et y resta deux années. En 1714 il entra au couvent de Saint-Blaise dans la Forêt Noire; ses supérieurs l'envoyèrent au collége germanique de Rome, où il fut consacré prêtre trois ans après. De retour à Saint-Blaise, il y fut nommé bibliothécaire et ensuite grand-cellerier. Après s'être rendu à Paris pour surveiller la publication de son premier ouvrage, il fut choisi par les états de l'Autriche antérieure pour les représenter à Vienne. C'est là qu'il eut occasion de continuer avec fruit ses études historiques. Le gouvernement autrichien le chargea de débrouiller l'histoire de la maison de Habsbourg, jusque ici restée obscure, et lui conféra en 1736 la charge d'historiographe. Herrgott retourna ensuite à Saint-Blaise, et fut enfin appelé à l'emploi de prévôt à Krozingen en Brisgau. Dans ses ouvrages Herrgott fait preuve d'une grande érudition et d'une sage critique. On a de lui : *Vetus Disciplina monastica, seu collectio auctorum ordinis S. Benedicti, maximam partem ineditorum, qui de monastica disciplina tractarunt;* Paris, 1626, in-4°, sous l'anonyme; — *Genealogia diplomatica augustæ Gentis Habsburgicæ;* Vienne, 1737, 3 vol. in-fol.; les documents nombreux concernant ce sujet qui se trouvaient dans les diverses archives de la Suisse furent fournis à Herrgott par les bénédictins Wälberz et Gumpp. Le premier volume contient des détails géographiques sur les possessions des comtes de Habsbourg ainsi que la généalogie de leur maison et de toutes celles qui ont avec eux des rapports de parenté. Le second volume contient cinq cents documents, dont le plus ancien remonte à 644 et dont le dernier est de 1269; le tome III renferme quatre cent cinquante-quatre documents, dont le premier est daté de 1269 et le dernier de 1471. Cet ouvrage, exécuté avec beaucoup de luxe, contient des gravures, faites avec beaucoup de soin, représentant les sceaux de la maison de Habsbourg et de beaucoup de familles nobles de l'Allemagne; — *Monumenta augustæ Domus Austriacæ : Tomus primus, sigilla vetera et insignia, cum antiqua tum recentiora, complectitur;* Vienne, 1750, in-fol.; le tome II fut publié à Fribourg en Brisgau, 2 vol. in-fol., 1752-1753, sous le titre de : *Numotheca Principum Austriæ, quæ a prima ætate qua in Austria cusa fuit moneta sub Babengergicæ stirpis marchionibus adusque Habsburgicæ gentis principes Hispano-Austriacæ hujusque masculum ultimum Carolum II, regem Hispaniæ, nummos deducit;* le tome III parut à Fribourg en Brisgau, en 1760, 2 vol. in-fol., sous le titre de : *Pinacotheca Principum Austriæ, in qua marchionum, ducum, archiducumque Austriæ utriusque sexus simulacra, statuæ, anaglypha cæteraque sculpta, cælata pictave monumenta referuntur et commentariis illustrantur;* le tome IV devait contenir des détails sur les monuments funéraires des princes de la maison de Habsbourg; tous les matériaux en étaient réunis, mais ils furent perdus en 1768, lors de l'incendie du monastère de Saint-Blaise; l'abbé Gerberg (*voy.* ce nom) les recueillit de nouveau, et publia le tome IV en 1772, sous le titre de *Topographia Principum Austriæ.* Le tome V, enfin, qui devait renfermer les inscriptions relatives à la maison d'Autriche, ne vit jamais le jour. — Pour cet ou-

vrage, rempli de recherches curieuses, Herrgott eut pour collaborateur le savant bénédictin Heer (*voy.* ce nom). E. G.

Neues Gelehrtes Europa, t. XX, p. 1076. — Hirsching, *Histor. litter. Handbuch.* — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

* **HERRICH-SCHÆFFER** (*Théophile-Auguste*), entomologiste allemand, né en 1799, à Ratisbonne. Il fit ses études aux universités de Wurtzbourg, Heidelberg et Berlin, sous la direction des professeurs Dœllinger, Tiedemann et Klug, et reçut en 1821 le grade de docteur en médecine. Depuis cette époque, il a fait des études très-consciencieuses sur l'entomologie, et a publié à ce sujet des ouvrages très-estimés, dont voici les titres : *Fauna Insectorum Germaniæ*, suite de l'ouvrage de Panzer ; Ratisbonne, 1830-1844, livraisons 111-190 ; — *Die wanzenartigen Insecten* (Les Punaises), grand ouvrage, dont les trois premiers volumes sont dûs à l'entomologiste Hahn ; Nuremberg, 1831-1852, 9 vol. gr. in-4° ; — *Nomenclator Entomologicus*, contenant l'énumération des lépidoptères, hémiptères, coléoptères, dermitoptères, et hyménoptères de l'Europe ; Ratisbonne, 1835-1840, vol. 1 et 2 ; — *Systematische Bearbeitung der Schmetterlinge von Europa* (Traité systématique des Papillons de l'Europe) ; Ratisbonne, 1843-1856, 69 livraisons ; — *Index alph. synon. Insect. hemipt. heteropteorum* ; ibid., 1853 ; — *Lepidopterorum exoticorum Species novæ aut minus cognitæ* ; Ratisbonne, 1850-1856, 25 livraisons ; — *Neue Schmetterlinge aus Europa und den angrænzenden Lændern* (Nouveaux Papillons de l'Europe et des contrées voisines) ; ibid., 1856 et suiv. ; — *Synonymia Lepidopterorum Europæ* ; Ratisbonne, 1856. M. Herrich-Schæffer possède de fort belles collections et une des plus complètes bibliothèques entomologiques. R. L.

Conv.-Lex., avec additions. — Gersdorf, *Repertorium.*

HERRICK (*Robert*), poëte anglais, né à Londres, au mois d'août 1591, mort en 1674. Il fut élève à l'université de Cambridge. Le roi Charles Ier, sur la recommandation du comte d'Exeter, lui donna la cure de Dean Prior dans le Devonshire. Le gouvernement parlementaire le priva de sa paroisse, qui lui fut rendue à la restauration. On ignore la date de la mort d'Herrick. Il occupe une place honorable parmi les poëtes secondaires du règne de Charles Ier. Ses poésies sont contenues dans un volume intitulé : *Hesperides, or the works, both humane and divine, of Robert Herrick esq.* ; Londres, 1648, in-8°. Herrick a de l'imagination et de l'esprit, mais il est fort inégal. Les *Hesperides* ont été plusieurs fois reimprimées ; le docteur Nott de Bristol en publia un choix en 1810. Y.

Gentleman's Magazine, LXVI, LVII. — *Quarterly Review*, n° VII. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

* **HERRIES** (*John-Charles*), homme d'État anglais, né en 1778, mort au mois d'avril 1855. Il appartenait à une ancienne famille écossaise, dont une branche s'est établie à Londres et y a fondé une maison de banque. Son père était colonel. Après avoir terminé ses études à Leipzig, il fut nommé, en 1807, secrétaire particulier de lord Perceval, alors chancelier de l'échiquier et plus tard premier ministre. Son protecteur ayant été tué en 1812, Herries obtint la place lucrative de commissaire en chef et auditeur de la liste civile, fonctions qu'il garda pendant quelques années. En 1823 il fut nommé secrétaire de la trésorerie et envoyé au parlement par le bourg de Harwich. Il montra de l'habileté dans ce haut emploi. Attaché à la fraction du parti tory qui reconnaissait Wellington et Peel pour chefs, bien plus qu'à la fraction qui suivait Canning, il fut néanmoins choisi pour le poste de chancelier de l'échiquier en 1827, par lord Goderich, ami et successeur de Canning. Herries ne fut pas longtemps d'accord avec ses collègues ; son opposition aux vues de Huskisson (*voy.* ce nom), qui demandait une réforme douanière, fit éclater un conflit et amena la dissolution du cabinet, en janvier 1828. Herries entra dans le ministère formé ensuite par Wellington, mais avec l'emploi subalterne de directeur de la monnaie. Appelé en février 1830 à la présidence du bureau du commerce, il dut se retirer avec ses collègues au mois de novembre. Il combattit alors à la chambre des communes dans les rangs des conservateurs. En décembre 1834 un nouveau ministère tory lui confia le poste de secrétaire de la guerre. Au mois d'avril de l'année suivante les whigs revinrent aux affaires, et en 1841 Herries perdit même son siége au parlement. Il n'eut ainsi aucune part à la lutte contre le libre échange. Le marquis d'Exeter le fit élire député en 1847 par le bourg de Stamfort. Herries occupa dès lors une place éminente dans le parti protectionniste, et quand ce parti fut rappelé aux affaires en 1852, Herries rentra dans le ministère comme président du bureau des Indes. Ce cabinet dura peu de temps, et Herries revint se ranger dans l'opposition. J. V.

Parliamentary Companion. — *Conv.-Lex.*

* **HERRING** (*John-Frederick*), peintre anglais, né en 1795, dans le Surrey. Tour à tour peintre d'enseignes, palefrenier et cocher de diligence, il faisait encore ce dernier métier qu'il était déjà connu et recherché pour la supériorité avec laquelle il rendait les animaux domestiques, les chevaux surtout. Pendant plus de trente ans il a peint les vainqueurs de Saint-Leger et d'Epsom. En dehors de cette spécialité tout anglaise, il a produit quelques toiles, dont on estime le naturel et la touche délicate : *La Cour de la Ferme* ; — *Au bord du chemin* ; — *Le Râtelier* ; — *Des Membres de la Société de Temperance* ; — *Le Cheval de guerre du baron* ; — *Le Bidet du fermier.* P. L—Y.

Art Journal. — *Men of the Time.*

HERRLIBERGER (*David*), graveur suisse, né à Zurich, en 1697, mort en 1777, élève de Fuessli. Il étudia d'abord à Augsbourg, puis à Amsterdam, chez B. Picard. Après avoir voyagé en Angleterre et en France, il se fit éditeur de gravures à Zurich, et y publia entre autres le grand ouvrage sur *Les Cérémonies de tous les Peuples*, gravé par Picard et par lui-même. On a en outre de lui : une *Topographie helvetischer Gebirge, Alpen, Gletscher* (Topographie des Montagnes, alpes, glaciers, etc., de la Suisse); Zurich, 1774, 12 planches. W. R.

Fuessli, *Geschichte der besten Künstler in der Schweiz*. — Nagler, *Künstl. Lexic.*

HERRMANN (*Georges-Frédéric*), grammairien et littérateur allemand, né le 7 mai 1754, à Egerbach en Alsace, mort à Wismar, le 7 septembre 1827. Après avoir terminé ses études, il suivit la carrière de l'enseignement public, et occupa successivement des places de professeur à Stralsund et à Wismar. On a de lui quelques livres de grammaire en diverses langues et le *Repertorium zu Sotzmanns Karten der Grossherzogthümer Mecklenburg* (Répertoire pour servir à l'intelligence des cartes géographiques de Soltzmann des grands-duchés de Mecklembourg); 1819. Herrmann a traduit en outre les *Saisons* de Thomson et les *Nuits* de Young. V—u.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*. — J. H. Groth, *Beiträge zur Geschichte der Wismarschen Stadtschule*. — *Schweriner frei müthige Abendblætter*, 1827. — *Neuer Nekrolog der Deutschen*, 5e année, vol. II, p. 824.

HERSAN (*Marc-Antoine*), né à Compiègne, en 1652, mort dans la même ville, en 1724. Rollin, qui fut son élève, inséra le *Cantique de Moyse expliqué selon les règles de la rhétorique*, par Hersan, à la fin du second volume de son *Traité des Études*. Outre l'*Oraison funèbre* de Le Tellier, nous avons d'Hersan onze pièces de vers latins dans les *Selecta Carmina* de Gaullyer, dont ces pièces forment le 1er livre (Paris, 1727, in-12); et *Pensées édifiantes sur la mort, tirées des propres paroles de l'Écriture Sainte et des saints Pères*; Paris, 1722, in-12 (1). J. Tr.

Rollin, *Traité des Études*.

HERSAN (*Jacques-François*), médecin français, né à Chambois, près Argentan, en 1758, mort à Caen, le 5 décembre 1809, étudia la médecine et se fit agréger de la faculté de Caen dès 1784. Dans la thèse qu'il soutint à cette occasion, il établit que la paracenthèse peut quelquefois guérir l'hydropisie de poitrine. Deux ans après, il suppléait Chibourg dans sa chaire de clinique, et en 1806 il le remplaça comme médecin en chef des hôpitaux. J. Tr.

M. Desbordeaux, *Éloge de M. Hersan*. — M. Le Boucher, *Notice biographique sur M. Hersan*, in-8o.

HERSCHEL (1) (*William*), l'un des créateurs de l'astronomie physique, naquit à Hanovre, le 15 novembre 1738, et mourut le 15 août 1822. Son père, Jacques Herschel, était musicien, peu fortuné, comme la plupart des artistes, et de plus chargé d'une nombreuse famille : il avait quatre fils (2), dont William était le second, et deux filles (3); il leur enseignait à tous la musique. William, montrant plus de dispositions que ses autres frères, reçut aussi une éducation plus complète : à l'étude de la langue française il joignit celle de la philosophie. Obligé de se créer de bonne heure des moyens de subsistance, il s'engagea, à l'âge de quatorze ans, dans le corps des hautboïstes de la garde à pied du roi d'Hanovre, qui était en même temps roi d'Angleterre. Mais, comme cette position était peu en harmonie avec les tendances naturelles de son esprit, avide de s'instruire, il quitta son pays natal, et vint, vers la fin de 1757, tenter la fortune à Londres (4). Comme tous les hommes qui se lancent dans le monde avec l'unique ressource de leurs talents, mais qui sentent en eux le feu sacré, il trempa son génie en luttant courageusement contre les atteintes de la misère, lutte glorieuse, que ne savent point apprécier ceux qui naissent fortunés ou parviennent trop jeunes. Le jeune Herschel gagnait péniblement sa vie à donner des leçons de musique, lorsque le hasard le mit en rapport avec le comte de Darlington, qui le fit engager, comme instructeur du corps des musiciens, dans un régiment en garnison sur les frontières de l'Écosse. Après l'expiration de son engagement, Herschel séjourna successivement dans plusieurs localités, aux environs de Leeds, à Pontefract et à Doncaster, où il joignait à son enseignement la direction des concerts publics et des oratorios, alors fort à la mode. En 1766 il devint organiste à Halifax, et fut bientôt après attaché en la même qualité à la chapelle octogone de Bath. Les émoluments de cette place, joints à quelques leçons lucratives en ville, lui permettaient d'acheter quelques livres

(1) Dans sa *Dissertation sur soixante traductions françaises de l'Imitation de Jésus-Christ*, Barbier lui attribue l'*Idée de la Religion chrétienne, où l'on explique succinctement tout ce qui est nécessaire pour être sauvé*, ouvrage anonyme. Il se demande si l'*Imitation de Jésus-Christ, traduite nouvellement en forme de prières, avec une table pour la lire tous les dimanches et pour s'en servir de règle dans tous les états de la vie*, Paris, 1712, 1[illegible], 17[illegible], in-12, 1741, in-24, ne serait pas aussi de Her[illegible], le même libraire? L. L—T.

(1) Et non *Herschell*, comme l'ont écrit quelques biographes.

(2) D'autres disent trois : deux des frères du futur astronome étaient attachés comme musiciens à la chapelle du roi d'Hanovre, et l'aîné se fit même connaître par quelques compositions estimées.

(3) Nous suivons ici l'autorité de l'*Encyclopédie allemande* d'Ersch et Gruber, en général assez bien renseignée. Nous ignorons d'après quelle source Arago a donné à Jacques ou Jacob Herschel *dix* enfants, « dont six garçons et quatre filles ».

(4) C'est là ce que racontent le *Philosophical Magazine*, sept. 1822, et l'*Edinburgh Philos. Journal*, no XVI. D'après une autre version, donnée dans *Public Characters*, t. I, et reproduit par Zach (*Monatliche Correspondenz*, t. V, p. 70), le futur astronome serait venu en 1759 à Londres, avec son régiment, et s'y serait fixé.

de mathématiques pour approfondir la théorie de son art. L'harmonie musicale le conduisit bientôt à l'harmonie céleste, et lorsque les ouvrages de James Ferguson lui eurent appris les merveilles que le télescope révèle à l'œil, l'étude de l'astronomie devint pour Herschel une véritable passion. Il écrivit à Londres pour en faire venir un télescope; mais le prix de cet instrument dépassait de beaucoup les épargnes du pauvre organiste. Loin de se laisser abattre par ce coup inattendu, il se mit lui-même à l'œuvre, et après mille essais et tâtonnements, il parvint, en 1774, à fabriquer un réflecteur de cinq pieds de foyer, avec lequel il observa l'anneau de Saturne et les satellites de Jupiter. Sept ans après, il eut le bonheur de découvrir la planète qui reculait les limites du monde, limites qui depuis des milliers d'années s'arrêtaient à Saturne. Ce début éclatant attira sur Herschel l'attention de toute l'Europe. Le roi Georges III se le fit présenter par l'illustre Joseph Banks, lui assura une pension viagère de 300 guinées et une habitation voisine du château de Windsor, d'abord à Datchet, puis à Slough. C'est de l'observatoire de Slough que sortirent dès lors les découvertes et les travaux du grand astronome. Herschel fut comblé d'honneurs par les souverains, protecteurs de la science; l'université d'Oxford lui conféra le titre de *doctor of laws*, et toutes les sociétés savantes, parmi lesquelles nous citerons seulement la Société royale de Londres et l'Académie des Sciences de Paris, s'empressèrent de se l'associer. A l'âge de quatre-vingt-trois ans, il donna, en 1821, son dernier travail (*On the places of* 145 *new double stars*) à la Société Astronomique de Londres, qui depuis sa fondation, en 1820, l'avait choisi pour président. — Herschel avait épousé, en 1788, une veuve qui lui survécut, et dont il n'eut qu'un fils, digne du père (*voy.* HERSCHEL [*John*]).

Analyse des travaux de William Herschel. — *Telescope.* L'image d'un objet éloigné peut être artificiellement rapprochée de deux manières différentes : par réfraction ou par réflexion. Dans le premier cas, l'image focale, reflet réel de l'objet, que saisit l'oculaire grossissant (verre tourné vers l'œil de l'observateur), est formée par les rayons lumineux réfractés derrière l'objectif transparent (verre tourné vers l'objet) qu'ils ont traversés : c'est la condition de la lunette proprement dite. Dans le second cas, l'image est formée par les rayons réfléchis en avant de la surface polie de l'objectif opaque, qui les a fait pour ainsi dire rebondir : c'est la condition du *télescope*. Mais ici se présente une difficulté : si pour regarder l'image focale avec l'oculaire l'observateur se place devant la surface réfléchissante (grand miroir), il interceptera avec sa tête une grande partie des rayons incidents. Pour écarter cet obstacle, Newton imagina de réfléchir l'image latéralement à l'aide d'un petit miroir plan (incliné de 45° sur l'axe du télescope), qui n'intercepte plus qu'une très-petite portion de ces rayons : c'est dans cette position latérale que l'oculaire la saisit en dehors du tube de l'instrument. Dans le télescope de Gregory, le petit miroir (légèrement concave), placé un peu au delà du foyer, renvoie l'image parallèlement à l'axe de l'instrument; elle passe au dehors de l'instrument par un trou pratiqué au centre du grand miroir : c'est là que l'oculaire la saisit : l'observateur y regarde comme s'il se servait d'une lunette. Cassegrain modifia, en 1672, ce télescope en substituant au petit miroir concave que Gregory avait employé un miroir convexe, qui, étant placé en deçà du foyer, permettait de raccourcir le tube. L'instrument devint ainsi d'un usage plus commode, et l'image paraissait aussi y avoir plus de netteté. Mais le petit miroir, interposé entre l'objet et le grand miroir, comme un écran, a l'inconvénient d'empêcher la totalité des rayons incidents de contribuer à la formation de l'image focale. En voici encore un autre inconvénient : une surface réfléchissante ne renvoie jamais tous les rayons qu'elle a reçus, car elle en absorbe une partie. Supposons, ce qui est bien près de la vérité, qu'elle n'en renvoie que la moitié : si dans la première réflexion (par le grand miroir) l'intensité des rayons est réduite à moitié, elle diminuera de la même quantité dans la seconde réflexion (par le petit miroir); et l'instrument n'enverra à l'œil que le quart des rayons qui avaient pénétré par l'ouverture. Convaincu dès lors qu'un télescope qui n'aurait pas de petit miroir donnerait, à parité de dimension, deux fois plus d'éclat que le télescope newtonien ou grégorien, Herschel se mit à construire des *lunettes catoptriques*, ou télescopes (1), où ce petit miroir était supprimé et où, par suite d'une légère inclinaison du grand miroir sur l'axe du tuyau, l'image allait se former très-près de la circonférence de l'ouverture. C'est là que l'oculaire grossissant peut saisir l'image directement. Mais comme une portion de la tête de l'observateur empiète sur le tuyau et arrête les rayons incidents, il dut, pour diminuer cette perte, donner à son télescope de très-grandes dimensions. Herschel appela ses instruments *front-view-telescopes*, parce que l'observateur, placé à l'extrémité antérieure du tuyau, regardait les objets de front ou de face. L'idée de cette construction lui vint dès 1776 (*Philosophical Transactions*, t. LXXVI), et il l'appliqua d'abord, mais sans succès, à un télescope de 10 pieds (anglais), puis à un autre de 20 pieds (2). Ces premières tentatives in-

(1) Le nom de *télescope* (de τῆλε, loin, et σκέπτομαι, je perçois) signifie *lunette d'approche*, c'est-à-dire un instrument qui fait percevoir les objets éloignés. Il vaudrait mieux conserver ce nom à tous les instruments qui rapprochent les images d'objets distants, et les distinguer seulement en 1° *télescopes dioptriques* ou lunettes par réfraction, et 2° *télescopes catoptriques*, ou lunettes par réflexion.

(2) Arago, dans sa notice sur Herschel, rappelle que le télescope *front-view* avait été déjà décrit en 1732, dans le t. VI du recueil intitulé : *Machines et inventions ap-*

fructueuses firent porter toute son attention sur la confection même des miroirs. Il savait que les moindres inégalités de courbures, surtout celles qui se présentent aux bords de la surface réfléchissante, peuvent donner une image confuse (aberration de sphéricité). Au lieu d'aller en tâtonnant, comme l'avaient fait jusqu'alors tous les opticiens, il essayait de parvenir, par des procédés certains, à donner aux miroirs la forme de sections coniques (parabole et hyperbole), qui devaient faire disparaître l'aberration de sphéricité (1). En même temps il variait les proportions dans l'alliage des métaux dont les miroirs se composaient. Mais laissons ici parler Herschel lui-même : « Quand je résidais à Bath, j'étais déjà, dit-il, familiarisé avec la mécanique et la théorie de l'optique ; il m'en manquait seulement la pratique. Cette connaissance, je l'acquis peu à peu dans mes moments de loisir : c'était pour ma propre satisfaction que je me mettais à fabriquer des télescopes newtoniens de 2, 5, 7, 10 et 20 pieds, ainsi que des télescopes grégoriens de 8 et de 10 pouces, puis d'autres de 2, 3, 5 et 10 pieds de distance focale. A cette époque, j'ignorais encore la méthode directe de donner aux miroirs la forme d'une section conique ; mon procédé consistait donc à faire fondre plusieurs miroirs à la fois, à les travailler tous de mon mieux ; puis je mettais de côté celui que l'expérience m'avait indiqué comme le meilleur, et je recommençais à polir les autres (2). De cette manière je fis un très-grand nombre de télescopes newtoniens, dont au moins 200 à sept pieds, 150 à dix pieds et 80 à vingt pieds de long, sans compter les télescopes grégoriens et ceux du D[r] Smith à miroir-microscope. Mes amusements de mécanique alternaient avec ceux d'optique ; il me serait difficile d'énumérer tous les appareils que j'avais imaginés pour y poser ces instruments (3). » Tant de patience laborieuse devait être couronnée de succès. Herschel réussit à substituer à la routine des procédés certains. Malheureusement, il ne les fit pas connaître au public. Arago, qui écrivit à ce sujet à sir John Herschel, en reçut, le 5 juillet 1839, la réponse suivante : « En suivant de point en point les règles que mon père a laissées, en me servant de ses appareils, j'ai réussi, en un seul jour, et cela sans me faire aider par personne, trois miroirs newtoniens de près de 19 pouces (48 centimètres) d'ouverture. »

Le plus grand télescope construit par W. Herschel avait 39 pieds 4 pouces (12 mètres) de longueur et 4 pieds 10 pouces (1[m],47) de diamètre. Commencé à la fin de 1785, il ne fut terminé qu'en août 1789. Le roi Georges III avait pourvu à la dépense de cet instrument, dont le tuyau cylindrique était en fer et dont le seul miroir pesait plus de 1,000 kilogrammes. On n'y donna pas un bal, comme on l'a dit ; mais, le 1[er] janvier 1840, la descendance du grand astronome, composée de huit membres (sir John Herschel et ses enfants) se réunit dans le tuyau du télescope monstre, y entonna, assis sur des banquettes, un *requiem* commémoratif, et en scella l'ouverture hermétiquement. Il fallait, pour le mouvoir, pour lui imprimer les déplacements horizontaux et verticaux nécessaires à l'observation, une combinaison de cordages, de poulies, de mâts, qui ferait honneur au plus habile ingénieur (1). Contrairement à l'opinion de plusieurs astronomes, cet énorme instrument n'a pas été sans utilité pour Herschel : il lui servit à découvrir, comme il le rapporte lui-même, le 6[e] satellite de Saturne, à voir distinctement le 7[e] dans sa plus grande élongation occidentale, et à mieux observer, qu'il ne l'avait encore fait, les taches de cette planète (2). Il est vrai que Herschel ne fit pas souvent usage de son télescope de trente-neuf pieds ; mais il en dit lui-même les motifs : malgré l'admirable mécanisme de cet instrument, il exigeait, pour sa manœuvre, le concours permanent de trois personnes ; et lorsque les changements thermométriques étaient un peu brusques et considérables, le télescope, à cause de son énorme masse, ne se mettait que très-lentement au niveau de la température ambiante : il était donc toujours en retard sur la variation thermométrique de l'atmosphère, ce qui nuisait singulièrement à la netteté de l'image focale ; car le télescope grossit tout à la fois les objets distants

prouvées par l'Académie des Sciences, et que l'auteur de cette invention était Jacques Lemaire.

(1) Quant à l'aberration de réfrangibilité, Herschel n'avait pas à s'en occuper : les rayons colorés n'étant pas séparés les uns des autres par la réflexion, l'image télescopique était absolument exempte d'aberration de réfrangibilité.

(2) « Chaque fois, ajoute Lalande, qui était en correspondance avec l'astronome anglais, chaque fois que Herschel entreprend de polir un miroir, il en a pour dix, douze, quatorze heures d'un travail continu. Il ne quitte pas un instant son atelier, même pour manger, et reçoit de la main de sa sœur les aliments sans lesquels on ne pourrait supporter une si longue fatigue. Pour rien au monde, Herschel n'abandonnerait son travail. Suivant lui, ce serait le gâter. » (Lalande, préface du t. VIII des *Éphémérides des mouvements célestes*.)

(3) *Philosoph. Transact.*, année 1795, p. 347.

(1) Herschel en a donné lui-même la description et le dessin dans les *Philosophical Transactions*. Le plus grand télescope que l'on possède aujourd'hui est celui de lord Rosse, à Cork en Irlande : il a 16[m],76 de long et 1[m],83 de diamètre ; son miroir pèse 3,800 kilog. (environ 38 quintaux métriques). Le poids total de la machine est de 104 quintaux métriques. Pour rendre le miroir presque entièrement exempt d'aberration de sphéricité, il a fallu le façonner de manière que sur les bords il différât de la forme sphérique de $\frac{1}{500}$ de millimètre. Mais il faut être riche comme un lord ou encouragé par un souverain pour se permettre d'explorer le ciel avec de pareils instruments, qui ne donnent pas cependant des résultats proportionnés à leurs dimensions. L'opticien qui parviendrait à faire des télescopes d'un prix à la fois très-modique, faciles à manier et supérieurs aux lunettes de nos observatoires, aurait résolu un de ces problèmes qui valent plusieurs découvertes : celui-là aurait trouvé le secret de passionner les esprits pour la plus belle des sciences. Eh bien, ce problème vient d'être résolu par les télescopes réflecteurs de M. Léon Foucault, dont les miroirs sont formés d'une très-mince couche métallique déposée chimiquement sur un disque de verre.

(2) *Philosoph. Transact.*, année 1796, p. [illegible].

réels et les irrégularités apparentes dues aux effets de réfraction atmosphérique, et ces irrégularités sont d'autant plus fortes que la couche d'air que traversent les rayons incidents a plus de largeur. Enfin, ce qui ajoutait encore à ces inconvénients, c'est que Herschel avait remarqué qu'en Angleterre il n'y a guère plus de cent heures par an qui permettent d'examiner le ciel utilement avec un télescope de trente-neuf pieds, muni d'un grossissement de mille fois, et qu'à ce compte il ne faudrait pas moins de huit cents ans pour explorer avec un pareil instrument tous les points du ciel.

Les essais préliminaires que Herschel fit de ses télescopes ont fourni à l'optique et à la physiologie de l'œil des résultats aussi curieux qu'importants. Toute destruction d'une théorie fausse ou d'un préjugé invétéré vaut une découverte, et le grand astronome reconnait lui-même que la fameuse maxime cartésienne *dubia etiam pro falsis habenda* lui a souvent servi de guide fidèle. Les opticiens avaient depuis longtemps admis théoriquement « que la vision cesse d'être nette dès que le faisceau de rayons lumineux émanant d'un objet est moindre qu'un 40[e] ou un 50[e] de pouce, et avaient, par conséquent, renoncé à engendrer de très-forts grossissements, même avec des télescopes. Herschel démontra par l'expérience la fausseté de cette théorie : il fit voir que, même à l'œil nu, on peut, à travers une ouverture d'un 244[e] de pouce de diamètre (1), lire parfaitement des caractères imprimés. En variant cette expérience avec des verres grossissants, il prouva que l'on peut percevoir distinctement un objet avec des faisceaux de lumière dont le diamètre n'égale pas un millième de pouce. Enfin l'erreur des opticiens vient, selon lui, de ce qu'ils ont voulu corriger les aberrations de sphéricité et de réfrangibilité en exagérant les distances focales, et que les tables qui donnent les rapports de la surface de l'objectif avec la distance focale sont inexactes et à refaire (2). Une autre opinion que Herschel regardait comme également très-nuisible aux progrès de l'optique, c'est que l'oculaire composé de deux lentilles soit préférable à l'oculaire formé d'une seule. Il montra, en effet, qu'à égalité d'amplification, l'image focale, du moins celle du télescope, avait plus de netteté et d'éclat avec l'oculaire simple qu'avec l'oculaire double : le premier lui fit voir une fois distinctement les bandes transversales du corps de Saturne, tandis qu'avec le dernier il ne les apercevait point ; de là le grand astronome conclut « que l'oculaire double doit être laissé aux amateurs et à ceux qui, pour un objet spécial, ont besoin d'un large champ de vision (1) ». Il croyait de plus, contrairement à l'opinion dominante, qu'un oculaire concave (celui dont s'était servi Galilée) valait mieux pour la netteté de la vision que l'oculaire convexe. Dans le but de décider cette question, il fit une série d'expériences dont le commencement remonte à 1776, mais qu'il ne publia, selon son habitude, trop peu imitée de nos jours, que beaucoup plus tard (2). Au fond, les lentilles convexes diffèrent des lentilles concaves, comme les yeux d'un presbyte diffèrent de ceux d'un myope : les lentilles convexes devaient recevoir les rayons réfléchis (par le grand miroir du télescope) après leur réunion au foyer, tandis que les lentilles concaves les recevaient avant leur réunion. Dans le premier cas, les rayons qui allaient transmettre à la rétine l'image de l'objet s'étaient déjà auparavant croisés dans l'air ; aucun croisement de ce genre n'avait lieu dans le dernier cas. C'est ce croisement des rayons de l'image focale qui nuit, d'après Herschel, à la clarté et à la netteté de la vision. A l'appui de cette idée, il fit l'expérience suivante : il dirigea un télescope de 10 pieds de long sur une affiche imprimée en très-petits caractères et suffisamment éloignée ; puis sur l'image focale aérienne, placée en dehors du tuyau de l'instrument, il projetait latéralement, à l'aide d'un miroir concave, l'image très-intense du Soleil : la lentille convexe de l'oculaire avec laquelle il regardait l'image de l'objet ainsi éclairé était portée sur quatre fils métalliques, minces, rigides, afin de laisser voir le foyer à nu dans presque toutes les directions. Eh bien, la netteté de l'affiche n'éprouvait pas le moindre changement, soit qu'il laissât passer ou qu'il arrêtât par un écran les rayons du soleil avant leur réunion au foyer. F. Arago remarque ici avec raison que les rayons sont d'origines et de directions différentes ; que les rayons de l'affiche et ceux du soleil se croisaient presque rectangulairement, tandis que dans l'examen comparatif des astres avec des oculaires convexes et concaves les rayons qui semblaient s'influencer avaient une origine commune et s'entre-croisaient sous des angles très-aigus, et que conséquemment cette expérience, fort curieuse d'ailleurs, n'a rien de concluant.

On sait que la vision est bornée, comme le sont toutes nos facultés. Tout objet qui sous-tend un angle visuel moindre de deux minutes est invisible à l'œil ordinaire ; par exemple, un carré ou un cercle blanc dessinés sur un fond noir ne seraient pas vus à une distance d'où ils sous-tendraient un angle d'une minute. Herschel développa ce fonds commun de connaissances. Ainsi, il essaya d'abord, à l'œil nu et à la distance de la vision nette, quel angle un cercle doit sous-tendre pour se distinguer, par sa forme, d'un carré de même dimension, et il trouva que

(1) Cette ouverture avait été faite avec la pointe d'une aiguille très-fine à travers une mince lame métallique, et mesurée sous un microscope composé.

(2) Herschel avait fait ces expériences en 1778; il ne se décida qu'à la sollicitation de quelques amis à en faire l'objet d'une lecture à la Société royale, le 22 juin 1786 : *Investigation of the cause of that indistinctness of vision which has been ascribed to the smallness of the optic pencil* (Mémoire tiré à part; Londres, 1786).

(1) *Philosophical Transact.*, année 1783, p. [illegible].

(2) *Philosoph. Transact.*, année 18[illegible], p. [illegible].

cet angle n'était jamais de moins de deux minutes et dix-sept secondes (environ le quatorzième de l'angle que sous-tend le diamètre moyen de la Lune). Ce rapport reste-t-il le même pour l'œil armé du télescope? Herschel essaya le premier de répondre à cette question : des globules d'argent placés très-loin de l'observateur laissaient voir leur forme sphérique lors même que l'angle grossi restait au-dessous de deux minutes; enfin, en variant ses expériences avec des grossissements qui allaient jusqu'à 500 fois, il établit qu'à égalité d'angle sous-tendu la vision artificielle ou télescopique est supérieure à la vision naturelle. L'astronome de Slough avait repris ces recherches, dont l'origine remontait à 1774, à l'occasion des essais qu'il fit pour déterminer les grandeurs réelles des petites planètes Junon, Vesta, Pallas et Cérès, récemment découvertes.

Herschel étonna beaucoup les astronomes en leur annonçant qu'il avait appliqué à un télescope de sept pieds de longueur des amplifications linéaires de mille, de mille deux cents, de deux mille six cents et même de six mille fois; quelques-uns se promettaient de voir les montagnes de la Lune comme la pointe du Mont-Blanc se voit de Lyon ou même de Genève. Ils ignoraient, ce que Herschel leur apprit, que d'aussi forts grossissements ne peuvent s'appliquer qu'aux étoiles, foyers de lumière directe, et que la lumière réfléchie de la Lune ou des corps planétaires ne les supporterait point (1). Au même ordre d'idées se rattachent les recherches qu'il a consignées dans son mémoire : *On the power of penetrating into space by telescopes* (2). Il y distingue, par des observations ingénieuses, la puissance des telescopes à pénétrer dans l'espace de leur pouvoir amplificatif. Cette distinction repose sur ce que parmi les objets visibles les uns sont lumineux directement, ou par eux-mêmes, comme le Soleil et les étoiles fixes, tandis que les autres, comme les planètes et leurs satellites, ne sont lumineux qu'indirectement ou par réflexion. L'intensité de la lumière décroît comme le carré de la distance de l'objet; de là, en appelant l la quantité de lumière reçue par l'œil nu ou armé du télescope, et D la distance de l'objet lumineux à l'observateur, il tire la formule : $\frac{D^2}{l}$; et il en fait la base d'un travail fort remarquable sur une des branches les plus mystérieuses et les moins connues de l'optique, sur la faculté de la vision. « Dans la vision naturelle, dit l'auteur, la quantité l change considérablement par l'ouverture plus ou moins grande de la pupille de l'œil. En appelant a l'ouverture de la pupille, nous trouvons qu'elle varie singulièrement d'une personne à l'autre. Ces variations, alors difficiles à déterminer, oscillent entre 0,1 et 0,2 de pouce. Peut-être cette donnée est-elle encore au-dessous de la vraie limite; car la faculté de vision dans une chambre complétement obscure se manifeste d'une façon très-extraordinaire. Dans des expériences que je faisais à Bath en 1780, je remarquais souvent que dans la chambre noire (appropriée à mes expériences sur la lumière), où en entrant je ne pouvais distinguer aucun objet, je finissais, au bout d'une demi-heure, par m'y reconnaître très-bien. Il est cependant probable que la dilatation seule de la pupille ne suffit pas à expliquer pourquoi la vision, après un certain temps, peut s'effectuer même dans les ténèbres; peut-être aussi la rétine, dont le calme n'est pas troublé par des objets visibles, devient-elle apte à recevoir des impressions qui ne se seraient pas produites dans d'autres circonstances. Souvent, quand j'explorais (*sweep*, balayer) le ciel dans une belle nuit d'hiver et en absence de la lune, quatre, cinq ou six heures de suite, mon œil, garanti de la lumière par une espèce d'abat-jour (*hood*) que je porte toujours en pareille occasion, devenait d'une sensibilité extrême : la dilatation de la pupille ne pouvait être ici d'aucune utilité, à cause du diamètre du faisceau lumineux, qui, dans le télescope de vingt pieds, dont je me servais alors, n'était pas de plus de douze pouces. Cette sensibilité était telle qu'au moment où une étoile de 3e grandeur allait se présenter dans le champ de la vision, il me fallait retirer l'œil pour ne pas blesser la délicatesse qu'il avait acquise pendant un long séjour dans l'obscurité. Généralement les étoiles au-dessous de la 6e ou 7e grandeur étaient écartées de mes explorations du ciel (*sweeps*) même avec le télescope de 20 pieds; et je me rappelle qu'après une jauge considérable avec le télescope de 40 pieds, Sirius s'annonçait de loin comme l'aube du jour (*the dawn of the morning*); la lumière devenait graduellement plus intense jusqu'à ce que la brillante étoile entrait enfin dans le champ de la vision avec toute la splendeur du soleil levant, et forçait mon œil à s'éloigner de cette magnifique apparition. De pareils effets sont une preuve suffisante de la grande sensibilité de l'œil acquise par son abstinence de la lumière. Lorsque la tranquillité de la rétine avait été troublée par le passage d'une étoile de 2e ou 3e grandeur, il fallait près de vingt minutes de repos pour que l'œil fût mis en état de recommencer ses observations. S'il est à peu près impossible de mesurer le *maximum* de dilatation, si variable, de la pupille produit par la plus complète obscurité, il ne sera pas difficile de déterminer la quantité de lumière admise par le télescope : elle dépend du diamètre de l'objectif ou du miroir réfléchissant (1), et l'ouverture A

(1) *Philosoph. Transact.*, p. 410, t. LXXII.

(2) Lu à la Société royale de Londres le 21 nov. 1799, et inséré dans le *Philosoph. Transact.*, année 1800 (tirage à part).

(1) « La qualité du métal et la polissure du miroir influent, ajoute Herschel plus loin, sur la quantité de lu-

de l'instrument peut toujours être mesurée. Il suit de là que l'expression $\frac{a^2 l}{D^2}$ indique exactement la quantité de lumière qui pénètre dans l'œil, comme $\frac{A^2 l}{D^2}$ l'indique pour le télescope (1). » L'intensité de la lumière d'un objet diminuant comme le carré des distances, le pouvoir pénétrant dans l'espace (*power of penetrating into space*) doit être comme les racines carrées de la lumière reçue par l'œil. Dans la vision naturelle, ce pouvoir est exactement représenté par $\sqrt{a^2 l}$. Lorsque j'essayais, en 1776, un télescope newtonien de 20 pieds de longueur focale, il m'était facile de lire avec cet instrument, vers le soir, l'heure marquée par le cadran d'un clocher éloigné; avec l'œil nu je ne voyais que le clocher. Voilà un exemple du pouvoir pénétrant (*penetrating power*) : il suffisait pour voir le clocher; mais pour distinguer en même temps les chiffres du cadran, le pouvoir amplifiant était nécessaire (2) ». — Une faible lumière, placée près d'une lumière beaucoup plus faible encore, peut produire de véritables éblouissements, qui rendent certains objets complétement invisibles. Avec ses grands télescopes Herschel ne voyait les satellites d'Uranus qu'après être resté pendant un bon quart d'heure l'œil appliqué à l'oculaire et à l'abri de toute lumière extérieure. Le premier satellite disparaissait toujours lorsqu'il se trouvait à moins de 14″ du centre de la planète; le second satellite disparaissait à son tour dès que cette distance angulaire commençait d'être inférieure à 17″. De très-petites étoiles disparaissaient de même dans le voisinage d'Uranus, qui jouait ainsi vis-à-vis d'elles le rôle de grande lumière. Ces diverses recherches portèrent Herschel à formuler des préceptes très-précieux pour les astronomes qui voudraient, par exemple, distinguer les étoiles doubles dont les deux éléments sont très-rapprochés l'un de l'autre. « Voulez-vous, dit-il, vous assurer que η de la Couronne boréale est une étoile double, dirigez d'abord votre télescope vers κ des Gémeaux, ζ du Verseau, μ du Dragon, ρ d'Hercule, α des Poissons, ε de la Lyre. Regardez ces étoiles doubles pendant quelque temps, afin d'habituer l'œil à discerner de pareils objets. Ensuite, passez à ξ de la Grande-Ourse, ou le rapprochement des deux éléments est plus grand. Enfin, dirigez l'instrument vers ι du Bouvier, puis vers l'étoile qui précède α d'Orion, et vous serez alors préparé à l'observation difficile de η de la Couronne, qui est une sorte de miniature de ι du Bouvier, qui lui-même est une miniature de α des Gémeaux, etc. (1). Les astronomes ont eu souvent occasion de se convaincre que, pour observer les très-faibles satellites de Saturne, il faut diriger la vue à quelque distance du point où le satellite se trouve. C'est le cas de dire, comme le remarque fort ingénieusement Arago, que pour apercevoir un objet très-peu lumineux, il faut ne pas le regarder.

mière admise. » Aucun de ces inconvénients n'existe dans les télescopes de M. Foucault, mentionnés plus haut.

(1) *On the power of penetrating into space*, p. 5 et suiv.

(2) *Ibid.*, p. 19.

Les découvertes de Herschel en optique ont servi de jalons à beaucoup de travaux importants dont la physique s'est depuis enrichie. C'est Herschel qui le premier a interrogé le spectre solaire, non plus avec l'œil, mais avec un thermomètre. Il découvrit ainsi que la chaleur ou l'élément calorifique de la lumière se trouve concentré au delà du rouge, dans la zone où le spectre coloré cesse. Ayant porté ensuite son attention sur la faculté éclairante de chacun des rayons colorés, il constata que cette faculté n'est pas très-grande pour le rayon rouge, que celle du rayon orangé lui est supérieure, et que celle-ci est surpassée par la faculté éclairante du rayon jaune; que le maximum de l'effet est entre le jaune vif et le vert pâle, le minimum entre l'indigo et le violet; enfin que le jaune et le vert, d'un côté, le bleu et le rouge, de l'autre, jouissent d'un égal pouvoir éclairant. Herschel fit aussi des expériences aussi variées qu'exactes sur la chaleur obscure émanant des objets terrestres plus ou moins échauffés, et sur les anneaux colorés de Newton. Mais c'est surtout en astronomie qu'il s'est acquis une gloire impérissable.

Constitution des cieux. Dans un tableau de paysage, à l'horizon lointain tous les objets sont représentés sur le même plan. Mais le spectateur ne s'y trompe pas; car chacun a pu se convaincre, par sa propre expérience, qu'entre les objets les plus distants, qui paraissent les plus petits, et entre les objets les plus rapprochés, qui paraissent les plus grands, il y a souvent de très-longs intervalles, et que cette différence de grandeur n'est qu'un effet de perspective, une illusion naturelle de notre œil. La même illusion existe aussi pour l'aspect de la voûte étoilée. Mais là, dans l'impossibilité immédiate d'arpenter le ciel aussi facilement que la terre, il a fallu à l'esprit humain des efforts séculaires pour se rendre compte de la perspective du tableau de l'univers, et ces efforts continuent encore. Déjà, cependant, on sait qu'au premier plan figurent la Lune et les planètes qui avec la Terre forment le cortége du Soleil; qu'ensuite, après un immense *hiatus*, où toutes les comètes pourraient circuler librement, viennent les strates d'étoiles, dont chacune est, comme notre Soleil, le centre d'un monde; qu'enfin sur l'arrière-fond, dans un incalculable lointain, on aperçoit, à travers des ouvertures noires de la voûte céleste, une multi-

(1) *Philos. Transact.*, année 17[illegible].

tude de taches de lueur opaline, dont chacune est aussi un ciel avec ses innombrables étoiles, et d'où le nôtre avec toute la voie lactée n'apparaîtrait que comme une de ces taches ou nébuleuses, bancs de mondes flottant dans l'infini. En se plaçant à ce point de vue élevé et vrai, on saisira mieux l'importance des travaux si variés d'Herschel. Commençons leur analyse par l'arrière-fond du tableau de l'univers.

Nébuleuses. On peut les diviser en deux classes : en celles que les télescopes montrent formées d'une quantité innombrable d'étoiles (*nébuleuses résolubles* ou *amas stellaires*), et en celles qui n'ont pu encore être résolues ou qui paraissent réellement *non résolubles*. — 1° *Nébuleuses résolubles.* Le catalogue de Messier, publié dans la *Connaissance des Temps* pour 1783 et 1784, contient l'énumération de 103 nébuleuses jusqu'alors connues. Ce catalogue devint pour Herschel le point de départ d'un mémoire fort important, qui a pour titre : *Account of some Observations tending to investigate the contruction of the heavens*, lu à la Société royale de Londres le 17 juin 1784. Herschel examina les nébuleuses presque toujours avec le même télescope (de 20 pieds de longueur focale et de 18,7 pouces d'ouverture), afin de pouvoir se prononcer avec plus d'assurance sur les changements que ces taches cosmiques auraient pu éprouver avec le temps. Le télescope était, en outre, disposé de façon à donner, par ses mouvements, les ascensions droites et les déclinaisons. « Jusqu'à présent, dit l'auteur, on a considéré les cieux sidéraux (*the sidereal heavens*) comme la surface concave d'une sphère au centre de laquelle se trouverait placé l'observateur. Mais désormais nous la considérerons, à l'instar du géologue, comme formée d'immenses chaînes de montagnes, dont les coupes verticales mettent à découvert les *strates* de leurs terrains diversement inclinées. La surface d'un globe ou un planisphère ne donnera donc qu'une idée impropre de la constitution intérieure des cieux. » La plupart des nebuleuses indiquées dans le catalogue de Messier comme irréductibles cédèrent à la puissance de l'instrument d'Herschel : elles furent résolues en étoiles (*resolved into stars*). Il cite nommément celles qui portent dans le catalogue les numéros 2, 5, 9, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 19, 22, 24, 28, 30, 31, 37, 51, 52, 53, 55, 56, 62, 65, 66, 67, 71, 72, 74, 92. Il les examinait à mesure qu'elles passaient dans le champ du telescope, maintenu dans la ligne méridienne; et il constata, dans la conformation de ces nébuleuses, des ramifications moins lumineuses, qui avaient échappé aux observations de Messier et de Méchain. Ces astronomes avaient, entre autres, caractérisé le n° 53 de la manière suivante : « Nébuleuse sans étoiles, découverte près de la chevelure de Bérénice, etc. ». Herschel, dans son 170° balayage (*sweep*) céleste, corrigea ainsi cette remarque : « Amas d'étoiles très-serrées; un des plus beaux objets que jamais je me rappelle avoir vus au ciel; l'amas a la forme d'un ballon solide, composé d'étoiles très-rapprochées au centre et plus écartées les unes des autres au pourtour. »

Les nébuleuses résolubles affectent les formes les plus variées : les unes paraissent doubles ou triples, et garnies de différentes branches; les autres sont très-effilées comme des lignes lumineuses droites ou sinueuses; d'autres ressemblent à des comètes à longue queue; il y en a qui sont ouvertes en éventail et présentent l'aspect des aigrettes de lumière qui s'échappent d'une pointe fortement électrisée. La nébuleuse perforée ou en anneau, située entre β et γ de la Lyre, et que Messier et Méchain (le n° 57 de leur catalogue) ne parvinrent pas à résoudre, fut classée par Herschel parmi les curiosités du firmament : le trou obscur central occupe environ la moitié du diamètre de la nébuleuse. Enfin la forme circulaire est de toutes la plus fréquente; seulement, ce qui paraît ici circulaire est réellement globulaire ou sphérique. A l'appui de cette manière de voir, Herschel cite l'augmentation rapide d'intensité lumineuse vers le centre, et dans ce centre même l'existence d'une sorte de noyau. Une de ces nébuleuses globulaires, dont le diamètre est d'environ 10 minutes, et dont l'étendue superficielle égale à peine un dixième du disque lunaire, ne contient pas moins de 20,000 étoiles : on arrive à ce résultat en comparant l'espacement angulaire des étoiles situées près des bords (c'est-à-dire dans la région où elles ne se projettent pas les unes sur les autres) avec le diamètre total du groupe. — « Toutes les nébuleuses stellaires sont disposées par couches (*strata*) fort étendues, et entourent en quelque sorte toute la surface apparente de la voûte céleste : elles paraissent, comme notre voie lactée, offrir des ramifications et inclinaisons très-variées. » Au milieu d'une de ces couches Herschel vit passer dans le champ de son télescope non moins de trente et une nébuleuses parfaitement distinctes sur un beau ciel bleu dans le court intervalle de 36 minutes. « En général, ajoute-t-il, je les découvrais dans certaines directions plus facilement que dans d'autres; les espaces qui les précédaient étaient pour la plupart entièrement dénués d'étoiles : rien ne se présentait dans le champ de vision; et lorsque, en cheminant ainsi (par le mouvement du ciel, le télescope restant immobile), je venais à rencontrer tout à coup quelques étoiles d'une certaine grandeur, j'étais sûr de l'apparition presque immédiate d'une nébuleuse. Cette remarque se répétait si souvent, que je disais alors à l'aide qui devait compter le temps : « Préparez-vous, me voici sur un fond de nébuleuses (*on nebulous ground*) (1). » Les espaces les plus pau-

(1) *Obs. on the construction of heavens*, p. 18.

vres en étoiles sont voisins des nébuleuses les plus riches. La nébuleuse du Cancer (près de ε), relativement assez rapprochée de nous, est un des plus beaux amas stellaires qu'on puisse voir : Herschel y compta plus de 200 étoiles à la fois dans le champ du télescope, avec un grossissement de seulement 157 fois. La nébuleuse de la Chevelure de Bérénice n'est pas moins belle, et peut-être encore plus rapprochée de nous. Enfin, sur le bord du vaste trou obscur qui forme le corps du Scorpion existe la nébuleuse 80 du catalogue de Messier : c'est une des plus riches en étoiles et des plus condensées de tout le firmament. L'existence de ces trous obscurs (*sacs à charbon* de quelques astronomes), de ces espaces ravagés, ne rend-elle pas probable l'hypothèse de Herschel, d'après laquelle quelques-unes des nébuleuses sont formées, dans le cours d'innombrables siècles, aux dépens des étoiles dispersées qui occupaient primitivement les régions environnantes?

2° *Nébuleuses diffuses, non résolues ou non résolubles.* Pour ceux qui croient au perfectionnement indéfini du télescope et qui n'oublient pas que des nébuleuses qui passaient d'abord pour résolubles furent plus tard résolues en amas stellaires, les nébuleuses diffuses (comme celles qu'on voit près de ν d'Andromède et autour de θ près de la garde de l'épée d'Orion) ne sont que des amas stellaires *non encore résolus ;* telle était l'opinion de Galilée, de Dominique Cassini et de John Mitchell. Ces nébuleuses sont, au contraire, *non résolubles* pour ceux qui pensent que nous assistons, de notre imperceptible demeure, au spectacle inexprimablement grandiose de la naissance et de la destruction d'étoiles, de mondes, de cieux. Ce fut la l'idée de Lambert et de Kant : c'est aussi celle de Herschel. Ce grand astronome publia en 1811 un catalogue de 52 nébuleuses diffuses : elles se font surtout remarquer par leur vaste étendue, par leurs formes contournées et l'intensité variable de leur nébulosité. Il y en a qui ont jusqu'à 1° 9' dans une de leurs dimensions ; l'étendue superficielle d'une seule d'entre elles dépasse celle de neuf cercles d'un degré de diamètre, et l'étendue superficielle de l'ensemble est estimé à 152 de ces cercles ou à la 270e partie environ de cercles pareils qui formeraient la surface totale du firmament. C'est pourquoi Derham avait déjà pu se demander, dans sa théologie astronomique, s'il n'y aurait pas (comme l'avaient imaginé les anciens) au-delà de la sphère des étoiles les plus éloignées, une région entièrement lumineuse, un empyrée, et si les nébuleuses ne seraient pas cette région illuminée, vue à travers des ouvertures ou des brèches du premier ciel mobile. Pour Halley, les nébuleuses d'Andromède et d'Orion étaient l'effet de la lumière venant d'un espace immense, situé dans la région de l'éther, rempli d'un milieu diffus et lumineux par lui-même.

Pour mieux caractériser cette matière diffuse, lumineuse par elle-même, Arago cite ces paroles de sir John Herschel : « Dans toutes les nébuleuses résolubles, l'observateur remarque des élancements stellaires, ou du moins il croit sentir qu'on les apercevrait si la vision devenait plus nette. La nébuleuse d'Orion produit une sensation toute différente : elle ne fait naître aucune idée d'étoiles (1). » Les grandes nébulosités diffuses peuvent affecter toutes les formes fantastiques que présentent des nuages emportés ou tourmentés par des ouragans contraires. Leur lumière opaline, phosphorescente, est en général très-faible ; mais çà et là on remarque des espaces plus brillants que le reste. Ces espaces semblent être moins un effet de projection visuelle que le résultat d'une force attractive ou de condensation, sans cesse agissante. Les transformations successivement survenues aux nébuleuses pourraient seules nous éclairer sur l'existence de foyers ou centres d'attraction ; mais là sans doute notre échelle du temps est infiniment trop courte : nos siècles ne sont que des secondes, et ce sujet d'observation ne date pour ainsi dire que d'hier. Cependant, Herschel, en comparant ses observations des années 1780 et 1783 à celles de 1811, crut avoir constaté des changements d'étendue et de forme sensibles dans la nébuleuse d'Orion ; il en avait d'autant plus l'assurance que ses observations, à des époques différentes, avaient été faites avec le même instrument, condition que n'avaient pas remplie Boulliaud, Kircher et Le Gentil, qui avaient déjà annoncé, en 1667, en 1670 et en 1759, que la nébuleuse d'Andromède subissait de grandes variations. Quoi qu'il en soit, l'annonce de Herschel excita beaucoup d'incrédulité parmi les astronomes, et le fils même de l'illustre astronome s'est par la suite rangé parmi les sceptiques.

Les nébuleuses arrondies sont plus petites que celles dont les formes sont irrégulières ou diversement contournées ; quelquefois deux de ces nébuleuses rondes sont unies par un mince filet phosphorescent, qui semble être un indice de leur origine commune. Les petites nébulosités arrondies, isolées, beaucoup plus rares que les autres, ont été distinguées par Herschel en *étoiles nébuleuses* (*nebulous stars*) et en *nébuleuses planétaires*. Par étoiles nébuleuses il entendait de véritables étoiles, entourées de lueurs phosphorescentes faisant corps avec elles (2), comme l'est, par exemple, l'étoile de 8e grandeur, située sur le pied gauche de Persée, non loin de ζ de cette constellation. Il signala encore comme un indice de connexion de l'étoile avec la nébulosité l'étoi-

(1) Arago, *Astronomie populaire*, t. I, p. 516.

(2) Cette distinction est importante : car les astronomes plus anciens, tels que Marius, Huygens, Cassini, appelaient *étoiles nébuleuses* de véritables nébuleuses, comme celle d'Andromède, qui a plus de 2 1/2 degrés de longueur sur plus de 1 degré de large.

brillante qu'il aperçut le 6 janvier 1785 : elle était entourée jusqu'à la distance de plus de deux minutes d'une atmosphère lumineuse qui s'affaiblissait graduellement en s'éloignant du centre. Le 17 janvier 1787 il découvrit au centre d'une nébulosité arrondie, assez intense, mais très-peu étendue, une autre étoile de 9ᵉ grandeur. Il en vit deux autres, en tout semblables à celle-ci, le 3 novembre 1787 et le 5 mars 1790. Ces atmosphères lumineuses circulaires ont une étendue immense; si leur rayon se présente à nous sous un angle seulement de 150 secondes, leur circonférence sera éloignée de l'étoile centrale de plus de 150 fois la distance de la Terre au Soleil. Si le centre de cette étoile coïncidait avec celui de notre Soleil, son atmosphère dépasserait huit fois l'orbite d'Uranus. Cela ne rappelle-t-il pas la lumière zodiacale, qui entoure l'équateur solaire et qui s'étend au delà de l'orbite de Vénus, et la comparaison de notre Soleil avec une de ces étoiles nébuleuses ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit ? S'emparant de ce trait d'analogie, Herschel alla jusqu'à supposer que les nébuleuses marquées de condensations plus ou moins lumineuses, qui leur donnent l'apparence de têtes de comètes, sont les premières ébauches des étoiles, que les étoiles nébuleuses en sont l'époque de maturité ou le passage de la matière cosmique diffuse à l'état d'étoile ordinaire (1), et que les nébuleuses planétaires en offrent la période de déclin ou d'extinction graduelle (2). Les nébuleuses *planétaires* étaient ainsi appelées par Herschel à cause de leur forme circulaire ou légèrement elliptique, comme celle de nos planètes : leur lumière est également vive sur toute l'étendue du disque. Herschel en découvrit qui avaient 10, 15, 30 et même 60 secondes de diamètre. Pour les assimiler à de véritables étoiles, il aurait fallu leur attribuer des diamètres réels treize mille fois plus grands que le diamètre du Soleil, et en même temps une lumière terne que n'a offert jusqu'ici aucun de ces astres. Herschel enfin crut avoir établi qu'outre les nébuleuses proprement dites il existe dans l'espace une matière diffuse, mais non lumineuse par elle-même et imparfaitement diaphane : telles étaient, selon lui, les nébulosités qui entouraient les trois étoiles

(1) Les étoiles nouvelles qui apparurent tout à coup et disparurent de même en 1572 et en 1604 avaient déjà été considérées par Tycho-Brahé et par Kepler comme des effets de condensation d'une matière diffuse de l'éther universellement répandue.

(2) Arago, en citant cette grande et ingénieuse hypothèse, paraît disposé à en admettre la première et la seconde partie; mais il donne une tout autre explication des nébuleuses planétaires : selon lui, les nébuleuses planétaires sont « des étoiles nébuleuses assez près de la Terre pour que l'étoile centrale ne prédomine plus par son éclat sur la lueur diffuse dont elle est entourée; il suffirait donc d'un simple changement de distance pour faire passer une étoile nébuleuse à l'état apparent de nébuleuse sans noyau, sans centre lumineux, et il est très-probable que parmi les nébuleuses à la lumière presque uniforme qui figurent dans les catalogues, plusieurs deviendraient des étoiles nébuleuses si nous en étions plus près ».

(deux petites et une plus grande) qu'il observa, en mars 1774, au nord de la grande nébuleuse d'Orion, et dont l'une, la plus grosse, avait été déjà signalée par Mairan comme une étoile nébuleuse. En janvier 1811 les nébulosités des deux petites étoiles s'étaient complétement dissipées; quant à celle de l'étoile principale, elle s'était à peine affaiblie (1). — Le total des nébuleuses dont la position a été déterminée en ascension droite et en déclinaison est aujourd'hui (d'après le *Cosmos* de M. de Humboldt, 1852) de 3,926; sur ce nombre, 2,451 ont été découvertes ou déterminées par Herschel, en très-peu d'années (2), et appartiennent toutes à l'hémisphère boréal; les autres, au nombre de 1,475, sont de l'hémisphère austral (3).

Voie lactée. Objet de tant de fictions de la part des anciens (4), la voie lactée, ou *galaxie*, est cette nébuleuse résoluble, cet amas stellaire, où notre monde est placé. Démocrite, cité par Manilius, avait le premier avancé, par une sorte d'intuition surnaturelle, que la galaxie doit son aspect à d'innombrables étoiles, trop éloignées de nous pour qu'on puisse les discerner une à une. Galilée et Herschel reprirent la conjecture de Démocrite, et la convertirent en certitude par l'observation. La forme de cette zone lumineuse, qui enveloppe le ciel comme un anneau, et surtout la coïncidence presque parfaite de sa principale branche avec un des grands cercles de la sphère céleste, conduisit Kepler à penser que « le Soleil est situé près de l'anneau stellaire qui forme la voie lactée ». L'idée de Kepler, reprise par Kant et Lambert, fut portée par Herschel presque à la hauteur d'une démonstration mathématique. Chaque partie de la voie lactée se montra à son télescope comme un amas d'étoiles. La partie ou traînée blanche que l'on remarque près de la main et de la massue d'Orion attira d'abord son attention. « La glorieuse

(1) Arago propose d'assimiler les nébulosités circulaires de ces trois étoiles d'Orion aux atmosphères lumineuses des étoiles nébuleuses ordinaires, et d'attribuer ensuite l'affaiblissement de la plus grande et la disparition des deux autres à un mouvement des atmosphères vers le centre de chaque étoile. (*Astronom. popul.*, t. I, p. 362.)

(2) Les trois mémoires où ces résultats sont consignés ont pour titre : *On the construction of the heavens*, dans les *Philosoph. Transact.*, année 1785 (481 nébuleuses); — *A Catalogue of 1000 new nebulæ and clusters of stars*; ibid., 1786; — *A Catalogue of a second 1000 new nebulæ and clusters of stars, with a few introductory remarks on the construction of the heavens*; ibid., 1802.

(3) Le total des nébuleuses se répartit ainsi pour chaque hémisphère : 2,299 nébuleuses non résolues et 152 amas stellaires pour l'hémisphère boréal; 1,239 nébuleuses non résolues et 236 amas stellaires pour l'hémisphère austral. (Humboldt, *Cosmos*, t. III, p. 383.)

(4) D'après la mythologie grecque, la voie lactée est le résultat des gouttes de lait qu'Hercule laissa tomber du sein de Junon, ou de la trace embrasée que laissa le char de Phaéton. Suivant Théophraste, elle était la ligne de soudure de deux hémisphères qui, suivant lui, composaient la voûte céleste. Elle est le fleuve céleste pour les Chinois et les Arabes; le chemin des âmes pour les sauvages de l'Amérique du Nord, et le chemin de saint Jacques de Compostelle pour nos paysans.

multitude (*the glorious multitude*) d'étoiles de toutes grandeurs que j'y voyais était, dit-il, vraiment étonnante; mais, comme leur éclat et leur scintillation peut facilement nous tromper sur leur nombre, je devais m'y prendre d'un certaine façon pour avoir la moyenne de la quantité d'étoiles contenues dans une portion donnée de la voie lactée. Je trouvai ainsi (le 18 janvier 1784) que six champs, pris indistinctement, renfermaient chacun 110, 60, 70, 90, et 74 étoiles. Je choisissais ensuite un champ où je ne comptais que 63 étoiles : c'était le plus pauvre du voisinage. La moyenne des six premiers donne 79 étoiles pour chacun. En conséquence, en accordant au diamètre de mon champ de vision 15 minutes d'un grand cercle, on pourra admettre qu'une portion de la voie lactée de 15 degrés de long sur 2 de large, ou ce que je voyais passer par le champ de mon télescope en une heure de temps, contenait au moins 50,000 étoiles assez grandes et distinctes pour être énumérées; et je pense que, avec plus de lumière et de netteté, on en aurait un nombre double (1). » Mais, il ne suffisait pas seulement de dénombrer les étoiles dans les régions où elles paraissent le plus accumulées, il s'agissait aussi de savoir si et en quelles proportions leur nombre diminue en s'écartant graduellement de ces régions. C'est dans ce but que Herschel employa sa méthode si célèbre, qu'il appelait lui-même, en langage figuré, le *jaugeage du ciel* (*gaging the heavens*) ou la *jauge stellaire* (*star-gage*). Cette méthode consistait à compter avec son télescope (dont le champ embrassait un cercle de 15 minutes de diamètre) successivement le nombre d'étoiles contenues dans dix champs très-rapprochés, puis à additionner ces nombres et à diviser la somme par dix. Le quotient indiquait la richesse moyenne de la région *jaugée*. La même opération lui donnait un résultat analogue pour une seconde région, puis pour une troisième et ainsi de suite. Quand les quotients ainsi obtenus étaient doubles, triples, etc., du premier, il en concluait légitimement, qu'à égalité d'étendue, la 2ᵉ, la 3ᵉ etc. région contenait deux fois, trois fois, etc., plus d'étoiles que la première. Les régions les plus pauvres ne contenaient que de 1 à 5 étoiles; il y en avait même où il fallait au moins quatre champs successifs pour rencontrer 3 étoiles : c'étaient les régions latérales, en général les plus éloignées de la voie lactée. Ailleurs, ces champs si restreints renfermaient 300, 400, 500 et même 580 étoiles. Enfin, dans les endroits les plus riches de la voie lactée, l'œil, appliqué à l'oculaire, voyait dans l'intervalle d'un quart d'heure jusqu'à 116,000 étoiles. Au lieu d'être uniformément distribuées dans toute l'étendue de la voie lactée, elles forment çà et là des groupes circonscrits, distincts. Herschel enregistra 175 de ces groupes ou amas stellaires, parmi lesquels il faut signaler comme l'un des plus brillants l'espace qui sépare β et γ du Cygne : la jauge lui fit compter, sur une largeur de cinq degrés, environ 331,000 étoiles; il crut remarquer en même temps une sorte de dislocation de la masse du pouvoir de concentration (*clustering power*): 165,000 étoiles paraissaient marcher d'un côté, et 165,000 de l'autre. Ses observations multipliées lui firent enfin constater que la voie lactée a environ cent fois plus d'étendue dans une direction que dans une autre, et il donna même une coupe et une figure solide (à trois dimensions) de cette vaste nébuleuse où notre Soleil n'est qu'une étoile de 3ᵉ ou 4ᵉ grandeur et notre Terre un imperceptible grain de poussière. « Ce qui prouve, ajoute Herschel, que notre Soleil s'y trouve, c'est la forme même de la voie lactée qui embrasse tout le ciel; il n'est pas très-loin du centre de cet anneau stellaire et à peu près dans la direction de l'angle de bifurcation dont les deux branches, partant de la constellation du Cygne, vont se rejoindre près de α du Centaure. Car supposons une couche d'étoiles comprise entre deux plans parallèles et rapprochés, mais prolongés à d'immenses distances, l'œil, placé quelque part dans cette couche, verra, dans la direction des plans parallèles, toutes les étoiles comme projetées sur un grand cercle, très-condensées et formant par leur accumulation une traînée lumineuse, tandis que latéralement, à droite et à gauche, les autres portions du ciel ne seront garnies que d'un nombre d'étoiles comparativement beaucoup moindre et dans le rapport de la demi-épaisseur aux autres dimensions de la couche (1). » Ne nous laissons pas entraîner à croire que la nébuleuse stellaire dont notre Soleil fait partie soit la plus grande de toutes les nébuleuses : ce serait une illusion pareille à celle qui fait tourner le Soleil autour de la planète que nous habitons. La lumière de notre nébuleuse (comprenant toute la voie lactée avec les étoiles disséminées latéralement), si on la suppose partie des limites extrêmes, mettra au moins trois mille ans à nous arriver; transportée à 334 fois seulement ses dimensions, elle ne se verrait plus que sous un angle de 10', et la lumière, qui met 8 minutes à parcourir environ 35 millions de lieues, emploierait plus d'un million d'années à nous parvenir. Il y a donc des cieux (en nommant *ciel* toute nébuleuse stellaire ou amas de mondes) qui peuvent exister depuis des millions d'années et dont aucune lueur ne nous a encore révélé l'existence. Voilà une image de l'infini.

Étoiles. Sur toute l'étendue de notre ciel (boréal et austral) on ne compte guère plus de 4,100 étoiles visibles à l'œil nu (de 1ʳᵉ à 6ᵉ grandeur inclusivement). Ce nombre est beaucoup plus petit qu'on ne semble, par un effet d'illusion optique, disposé a l'admettre d'après l'as-

(1) *Construction of the heavens*, p. 8.

(1) *Ibid*., p. 9 et 11.

pect du firmament dans une belle nuit d'hiver et en absence de la Lune. Avec l'aide des meilleurs télescopes, on arrive à le porter à environ 28,697,000 (jusqu'aux étoiles de 14ᵉ grandeur inclusivement). La classification des étoiles suivant leur grandeur et leur éclat a de tous temps fixé l'attention des astronomes, mais sans donner des résultats satisfaisants. Herschel, à son tour, essaya d'y introduire plus de précision, en déterminant le rapport qui existe entre l'intensité lumineuse d'une étoile de 1ʳᵉ grandeur et l'intensité d'une étoile de 2ᵉ, de 3ᵉ, etc., grandeur. Il trouva, d'après une méthode particulière, que si l'on réduisait, par exemple, Arcturus (étoile de 1ʳᵉ grandeur) au quart de sa lumière, on obtiendrait une étoile de 2ᵉ grandeur; qu'avec le seizième, on aurait une étoile de 4ᵉ grandeur; enfin que, d'après la moyenne de la même réduction, d'autres étoiles, les étoiles de 1ʳᵉ grandeur pourraient être réduites au 144ᵉ de leur éclat avant de cesser d'être visibles à l'œil nu, c'est-à-dire avant de dépasser la 6ᵉ grandeur. En considérant ce problème sous un autre point de vue, il croyait devoir établir qu'Arcturus, par exemple, transporté au double de sa distance, deviendrait une étoile de 2ᵉ grandeur, qu'à la distance quadruple, elle ne serait qu'une étoile de 4ᵉ grandeur, et qu'en moyenne une étoile de 1ʳᵉ grandeur, transportée à douze fois sa distance actuelle, cesserait d'être visible à l'œil nu. Mais, ce qui rend un semblable travail difficile et incertain, ce sont les changements et les inégalités d'éclat que subissent les étoiles, dans la proportion énorme de 1 sur 30, d'après les tables de Herschel dressées sur le catalogue de Flamsteed publié en 1712. Ainsi, ce dernier astronome avait marqué les deux premières étoiles de l'Hydre comme de 4ᵉ grandeur; Herschel ne les trouva plus que de 8ᵉ à 9ᵉ grandeur; α du Dragon, marquée dans l'atlas de Bayer comme de 2ᵉ grandeur, n'est plus aujourd'hui que de 3ᵉ à 4ᵉ grandeur; α de la Grande-Ourse, qui était encore au dix-septième siècle de 1ʳᵉ grandeur, n'est plus maintenant classée que parmi les étoiles de 2ᵉ grandeur. La 55ᵉ, placée sur le col d'Hercule, avait été notée comme une étoile ordinaire de 5ᵉ grandeur : Herschel, le 10 octobre 1781, la vit rouge; le 11 avril 1782, il l'aperçut encore, et le 24 mars 1791, elle avait complétement disparu. Parmi d'autres étoiles également éteintes depuis Flamsteed, Herschel signala la 9ᵉ et la 10ᵉ de la constellation du Taureau. S'il y a des étoiles qui diminuent d'éclat et disparaissent même entièrement, il y en a d'autres dont l'intensité lumineuse va, au contraire, en augmentant. Ainsi, la 31ᵉ du Dragon, marquée de 7ᵉ grandeur sur le catalogue de Flamsteed, fut placée, en 1783, par Herschel parmi les étoiles de 4ᵉ grandeur; la 38ᵉ de Persée, de 6ᵉ grandeur sur le même catalogue, était de 4ᵉ du temps de Herschel. Ce même astronome rangeait β de la Baleine, β des Gemeaux et du Sagittaire parmi les étoiles dont l'éclat augmente graduellement (1). En présence d'observations aussi positives, que devient la fixité, l'*incorruptibilité* du ciel, l'ἀφθαρσία οὐράνου d'Aristote? — Herschel contribua surtout aux progrès de l'astronomie stellaire par ses belles observations sur les étoiles *périodiques* et les étoiles *multiples*. Le 13 août 1596, David Fabricius signala au col de la Baleine une étoile de 3ᵉ grandeur, qu'il ne vit plus en octobre de la même année. En 1603, Bayer marqua, à la même place où l'étoile de Fabricius avait disparu, une étoile de 4ᵉ grandeur, sous la lettre o. J. Ph. Holwarda, de Franeker, vit la même étoile, en décembre 1638, pendant une éclipse de lune : elle était alors de 2ᵉ à 3ᵉ grandeur; vers le milieu de l'été de 1639, elle avait disparu; le 7 novembre de la même année, il la revit à son ancienne place. Holwarda montra ainsi le premier que les étoiles peuvent subir des alternatives de disparition et de réapparition. Cet objet de recherches fut repris par Hovel ou Hevelius (*voy.* ce nom), par Bouillaud, enfin par Herschel. Bouillaud avait remarqué que la merveilleuse étoile de la Baleine (*mira Ceti*) ne s'éteignait pas pour se rallumer, mais qu'elle éprouvait, dans son intensité, une période ascendante et une période descendante, et qu'elle employait 333 jours (334 selon D. Cassini) pour aller de son *minimum* (6ᵉ grandeur) à son *maximum* d'éclat (1ʳᵉ à 2ᵉ grandeur). D'après un grand nombre d'observations, commencées en 1776, et continuées les années suivantes, Herschel crut devoir fixer cette période à 331 jours, ce qui laissait les anciennes observations entachées d'erreurs assez considérables (2). Le mémoire où il consigna la première partie des résultats de ces observations sur o de la Baleine fut aussi le premier des nombreux travaux qu'il communiqua à la Société royale de Londres (dans les *Philosoph. Transactions* de l'année 1780) (3). Dans un autre mémoire (*On the periodical star α Herculis; Philosoph. Transact.*, 1796), il montre que α d'Hercule doit être aussi rangée parmi les étoiles changeantes, et qu'elle met 60 jours et un quart pour aller du maximum (3ᵉ grandeur) au minimum (4ᵉ grandeur) de son éclat; il l'intercala entre les étoiles de 3 à 7 jours (4), et celles de 400 jours de période.

(1) *Method of observing the changes whith happen to the fixed stars*, etc.; dans les *Phil. Transact.*, année 1796.

(2) C'est pour faire concorder les observations avec le calcul, que M. Argelander a fixé la durée de la période qui embrasse tous les changements d'intensité, en moyenne, à 331 jours 15 heures 7 minutes : elle est assujettie à une variation en plus ou en moins, comprenant 88 de ces périodes. Cette variation aurait pour effet d'augmenter ou de diminuer alternativement de 25 jours les retours successifs de l'étoile au même éclat. (Arago, *Astron. popul.*, t. I, p. 396.)

(3) Dans la même année il avait présenté à la Société scientifique de Bath divers articles mathématiques concernant la théorie des forces centrales.

(4) Parmi les autres étoiles à courte période, on remarque surtout Algol ou β de Persée (déjà observée en 1669 par Maraldi et Montani) : elle passe de la 4ᵉ à la 2ᵉ grandeur dans un intervalle de 3 heures 1/2.

Toutes les étoiles ne sont pas aussi espacées que nous les montre la vue simple : à l'aide de très-bons instruments (et c'est même là un moyen de les essayer), et dans les meilleures conditions atmosphériques, on aperçoit quelquefois des groupes de deux, de trois, de quatre étoiles tellement rapprochées, qu'on leur a donné le nom d'étoiles *doubles*, *triples*, *quadruples*. Les étoiles doubles sont les plus nombreuses (1). Herschel s'en occupa le premier très-attentivement : il en découvrit plus de 500, qu'il divisa en 4 classes. La 1re classe contient tous les groupes dans lesquels les centres des deux étoiles ne sont pas à plus de 4 secondes l'un de l'autre ; la 2e classe comprend les groupes où cet écartement angulaire est de 4 à 8 secondes ; la 3e ceux où il est de 8 à 16, et la 4e ceux où il est de 16 à 32 secondes. Les étoiles doubles, dont le nombre est actuellement de plus de 3,000, offrent de curieux phénomènes de coloration : les uns sont évidemment un effet de contraste, mais il y en a d'autres qui paraissent mettre hors de doute qu'il existe des étoiles ou soleils bleus. Les deux étoiles qui composent un groupe binaire sont d'inégale grandeur, et la plus petite a une coloration différente de la plus grande (2). Leur rapprochement et leur inégalité suggérèrent à Herschel l'idée de s'en servir pour déterminer la parallaxe (3) annuelle des étoiles, c'est-à-dire l'angle sous lequel se verrait d'une étoile le rayon de l'orbite terrestre. Mais, au lieu de trouver ce qu'il cherchait (4), il découvrit, chose non moins importante, que les étoiles doubles ne sont pas un simple effet de projection ou de perspective, qu'elles forment de véritables systèmes, dont les éléments sont liés entre eux ; que leurs positions relatives changent perpétuellement, et que les petites étoiles se meuvent autour des grandes, comme nos planètes autour du Soleil. Par suite de ce mouvement, la petite étoile, appelée *étoile satellite* se trouve, à certaines époques, alternativement à droite, à gauche, au sud et au nord de la grande (étoile-centre). C'est ce qui a permis de prendre, à l'aide d'un micromètre, leur angle de position (l'angle que forme avec une horizontale partant de la grande étoile la ligne droite qui unit cette même étoile à la petite), et on a pu constater depuis que plusieurs de ces étoiles, dont l'angle de position avait été fixé par Herschel, ont déjà accompli des révolutions entières ; telles sont, entre autres, les satellites stellaires de ξ de la Grande-Ourse et de η de la Couronne. Dans son premier catalogue d'étoiles doubles, Herschel avait inscrit l'étoile τ du Serpentaire comme l'une de celles dont les deux éléments étaient notablement séparés : aujourd'hui ils se projettent si exactement l'un sur l'autre, que M. Struve n'a pu y distinguer la moindre trace de duplicature. L'étoile ζ d'Orion, que Herschel nota comme simple, est aujourd'hui décidément double. Ces déplacements stellaires furent pour lui un grand sujet de méditation : ils appartiennent en partie aux étoiles mêmes, qui paraissent se mouvoir autour d'un centre d'attraction, et en partie à un véritable mouvement de translation du Soleil, à un cheminement de notre astre central à travers les espaces célestes. Dans ce dernier cas, les mouvements stellaires sont de simples effets de parallaxe ; c'est ainsi que dans une forêt les arbres vers lesquels s'avance le promeneur lui paraissent peu à peu s'écarter les uns des autres, pendant que les arbres situés derrière lui et dont il s'éloigne semblent au contraire se rapprocher. Les mouvements parallactiques auront, à la suite des siècles, pour résultat la déformation des constellations actuelles, l'accroissement des dimensions de la constellation dont le Soleil se rapproche et la diminution de celle dont il s'éloigne. Vers quelle constellation marchons-nous ? Dès 1783, Herschel crut pouvoir établir que le point vers lequel le Soleil se dirige avec son cortége de planètes est situé par 257° d'ascension droite et par 25° de déclinaison boréale, point qui avoisine l'étoile λ de la constellation d'Hercule (1). C'est par l'attraction d'amas stellaires qu'il cherchait à se rendre compte du mouvement de translation de notre système solaire. Une petite tache blanche, découverte par Halley en 1714, entre ζ et η d'Hercule, attira à cet effet particulièrement son attention : il y aperçut avec son

(1) Le catalogue de M. Struve ne renferme que 52 étoiles triples, parmi lesquelles on remarque ζ de l'Écrevisse, ξ du Scorpion, la 12e du Lynx, α d'Andromède, μ du Bouvier, μ du Loup, la 11e de la Licorne. Parmi les étoiles quadruples, beaucoup plus rares encore, on remarque ε de la Lyre, qui avec une lunette ordinaire ne paraît être qu'une étoile double. Enfin θ d'Orion se compose de 4 étoiles principales de 5e, 6e, 7e et 8e grandeur, disposées en quatre angles d'un trapèze, dont les deux étoiles de la base ont chacune un compagnon ou satellite de 12e grandeur.

(2) Exemples : α du Bélier : la grande est blanche, la petite bleue ; γ d'Andromède : grande orange, petite vert d'émeraude ; δ d'Orion : grande blanche, petite pourpre ; ι du Cancer : grande d'un beau jaune, petite bleu d'indigo ; δ du Serpent : l'une et l'autre bleues ; α d'Hercule : grande rougeâtre, petite bleue ; η de Cassiopée : la grande rouge, la petite verte. — On a remarqué, depuis Herschel, que les colorations que ce grand astronome avait assignées à certaines étoiles doubles ont subi de notables changements. Ainsi, suivant M. Struve, les étoiles que Herschel avait notées comme jaunes, sont aujourd'hui orangées et rouges ; les blanches sont d'un jaune clair, rouges, vertes et bleu verdâtre.

(3) La première idée ou la méthode de se servir de deux étoiles très-rapprochées et d'inégale grandeur, pour déterminer la parallaxe stellaire, appartient à Galilée : *Stimo, adunque, che la lontananza delle stelle da noi siano la maggior parte, che alcune ve ne possono esser due et* [illegible] *quando si* [illegible] *stella vicinissima ad alcuna delle maggiori, e che però quella fosse* [illegible] *qualche sensibil mutazione, succedesse tra di loro.* Oper., Milan, t. XII p. 205.

(4) Les observations qu'il fit en 1784, sur les positions relatives de ε du Bouvier et de la petite étoile qui l'avoisine, lui montrèrent que ces deux étoiles n'ont pas de parallaxe sensible.

(1) Cette donnée semble avoir été confirmée par des observations récentes.

grand télescope plus de 14,000 étoiles. Il signala aussi comme pouvant être de puissants centres d'attraction les régions où les deux branches de la voie lactée vont se joindre, d'une part vers Cassiopée et Céphée, de l'autre vers le Scorpion et le Sagittaire.

L'espace *interstellaire* ou la distance qui nous sépare de l'étoile supposée la plus voisine est tellement considérable, que la plus grande base que nous ayons à notre disposition ne suffit point pour le mesurer: le grand diamètre de l'orbite terrestre cette base de 76 millions de lieues, vu de l'étoile la plus proche, ne sous-tendrait qu'un angle d'une fraction de seconde, et cet angle, qui n'est exagéré qu'avec de mauvais instruments, diminue encore à mesure que la vision armée se perfectionne. On peut donc dire que le diamètre de l'orbite terrestre s'évanouit devant la distance qui nous sépare des étoiles. Herschel avait trouvé que le diamètre angulaire de α (Wéga) de la Lyre n'était que de trente-six centièmes, et Arcturus de deux dixièmes de seconde, mesuré avec un micromètre particulier (1) et avec un grossissement de 6,000 fois. Si ces dimensions étaient réelles, la première étoile aurait 14 millions de lieues de diamètre, et la seconde 8 millions, ce qui est probablement fort exagéré (2). Mais si la quantité dont la Terre se déplace dans son mouvement annuel peut être considérée comme infiniment trop petite pour servir de mesure à la distance des étoiles, il n'en sera pas sans doute de même de la quantité dont le Soleil se transporte dans l'espace, avec une vitesse d'au moins deux lieues par seconde, dans une orbite encore inconnue (3). Des siècles d'observations soigneusement continuées montreront comment les mouvements parallactiques se combineront avec les mouvements réels, comment dans certaines régions les premiers annuleront les seconds, comment telle étoile paraîtra immobile qui ailleurs semblera se mouvoir très-rapidement, par l'effet des deux mouvements dans le même sens. Enfin ces observations réunies pourront fournir une base suffisante pour la détermination exacte de la parallaxe des étoiles les plus voisines de notre monde.

(1) Le micromètre à lampe. Il se compose de deux petites lanternes, formées l'une et l'autre à l'aide de plaques de cuivre minces. Au centre de chaque plaque existe un trou d'aiguille correspondant à la mèche de la lampe. On se procure ainsi deux très-petits points brillants, qu'une combinaison convenable de manivelles permet d'éloigner ou de rapprocher entre eux et de placer dans toutes les inclinaisons possibles relativement à l'horizon. (Arago, *Astron.*, t. II, 66.)

(2) D'après le temps (8m 17s 8) que la lumière met à parcourir la distance moyenne (38,000,000 lieues) du Soleil à la Terre, on a essayé de donner une idée des distances stellaires, ainsi la lumière mettrait plus de trois ans pour nous venir de α du Centaure, plus de neuf ans pour la 61e du Cygne, plus de vingt-cinq ans pour Arcturus, plus de soixante-et-onze ans pour la Chèvre, etc.

(3) Voici quelques étoiles de 1re grandeur dont le mouvement annuel a été exactement évalué : Arcturus, 2" 250, avec une vitesse de 21 lieues par seconde; Sirius, 1" 234, avec une vitesse de plus de 9 lieues par seconde; la Chèvre, 0"461, vitesse de plus de 10 lieues.

Soleil (constitution physique). Cet astre qui, par sa masse, par sa chaleur et sa lumière, a sous sa dépendance immédiate le mouvement et le vie de notre globe ainsi que de toutes les planètes, devrait, selon le vœu de Herschel, faire l'objet de toute l'attention des hommes. « Les Égyptiens, dit-il, s'étaient particulièrement appliqués à l'étude de leur fleuve bienfaisant ; ils avaient imaginé des instruments pour mesurer exactement la crue du Nil, sachant très-bien qu'il n'était point en leur pouvoir d'y ajouter ni d'en retrancher un pouce. Si de même aussi nous ne pouvons rien changer dans les phénomènes solaires, qui cependant nous empêcherait de tirer de leurs observations autant d'avantages que les Égyptiens de leur nilomètre? Nous avons des photomètres et des thermomètres, qui nous permettent de mesurer la lumière et la chaleur que le Soleil nous envoie; nous avons surtout des télescopes qui pourraient nous faire découvrir les circonstances dans lesquelles ses rayons sont plus ou moins abondants, et nous apprendre les causes des années de sécheresse et de disette (1). » Ce fut avec ces vues, aussi neuves qu'utiles, que le grand astronome aborda l'étude de la constitution physique de notre astre central.

Le disque du Soleil, vu au travers d'un verre noirci ou fortement coloré (2) et avec un télescope d'un grossissement moyen, présente un aspect pointillé et rugueux, que Herschel comparait à celui d'une peau d'orange. Il y distingua des rides lumineuses, ou *lucules* (*corrugations*), des rides obscures, ou *nodules* (*indentations*), plus déprimées (*depressed or low parts*), qui les accompagnent. Les nodules, ou *indentations* offrent, vers leur centre, de petits noyaux ou taches noires (*pores*). A côté des *corrugations* se voient quelquefois d'autres rides, plus grandes et plus lumineuses (*facules*), disposées par rangées irrégulières (*ridges*) : elles précèdent ordinairement l'apparition des taches, qui ont particulièrement excité la curiosité des observateurs. Ces taches (*openings* de Herschel) sont de formes irrégulières, déchiquetées, à noyau noir, avec ou sans pénombre; quelquefois même la tache ne se compose que de la pénombre. Il y a des taches dont les dimensions dépassent plus de cent fois la grandeur de notre globe; faisant corps avec le Soleil, elles ont fourni le moyen de déterminer la rotation de cet astre, qui met environ 27 jours à tourner sur lui-même (3).

(1) *Observations to investigate the nature of the Sun*; dans *Philosoph. Transact.*, 1801.

(2) Herschel y substitua avec avantage l'encre filtrée qui absorbe la majeure partie des rayons calorifiques mêlés à la lumière du Soleil.

(3) Herschel avait composé avec du velours noir, du papier blanc faiblement éclairé et du papier blanc fortement éclairé une espèce d'appareil qui lui paraissait l'image exacte d'une belle tache du soleil : le velours figurait le noyau, le papier faiblement éclairé la pénombre, et le papier fortement éclairé la surface lumineuse de l'astre. Il déduisit de son expérience que, l'intensité de la lumière du Soleil étant 1000, celle de la pénombre est 469, et celle du noyau 7.

La non-permanence, l'instabilité de ces phénomènes a fait naître, depuis Galilée, bien des hypothèses, parmi lesquelles celle de Herschel a réuni les suffrages les plus nombreux. En voici le résumé. Le Soleil est un globe opaque, habitable comme la Terre. Il est enveloppé au moins de deux atmosphères, très-distinctes, l'une externe, l'autre interne. L'atmosphère externe, qui peut se trouver à plus d'un million de lieues du corps solaire, est celle qui, par la réaction chimique de ses nuages, nous envoie la chaleur et la lumière; c'est l'atmosphère lumineuse (*photosphère*). L'autre, intermédiaire entre celle-ci et le globe solide, forme une couche plus dense, beaucoup moins lumineuse : c'est en quelque sorte une atmosphère planétaire, ne brillant que par réflexion et faisant pour ainsi dire l'office d'un écran; le mouvement de ses nuages est indépendant de ceux de l'atmosphère lumineuse, essentiellement solaire. Celle-ci, espèce d'aurore boréale permanente, est alimentée par un fluide élastique léger, particulier, qui s'élève incessamment de la surface du corps solaire opaque. Quand il est peu abondant, il laisse voir les petites ouvertures (*pores*) par lesquelles il se dégage. Arrivé dans les couches élevées de la photosphère, ce gaz se combine avec d'autres fluides : de l'intensité plus ou moins grande de ces courants et de leurs réactions naissent les *facules*, les rides et le pointillé, si caractéristiques du disque Solaire. De larges ouvertures produites, dans les deux atmosphères à la fois, par des courants ascendants, montrent à découvert une portion plus ou moins considérable du corps opaque : de là les taches (*openings*) (1). Si, à travers les grandeurs relatives de ces ouvertures, le corps du Soleil se montre seul nettement, on aura une tache sans pénombre ou réduite à son noyau; aperçoit-on en même temps une certaine étendue de l'atmosphère sous-jacente, le noyau sera entouré d'une pénombre à peu près uniforme. Enfin, si l'atmosphère externe, lumineuse, est seule entr'ouverte, il n'y aura qu'une pénombre sans noyau.

Ces idées sur la constitution du Soleil firent supposer au grand astronome anglais que l'apparition des taches est le signe d'une abondante émission de chaleur et de lumière, ce qui est le contraire de ce qu'on avait généralement cru jusque alors (2). A défaut d'observations météorologiques, Herschel appuya son hypothèse sur le prix du blé en Angleterre, considéré comme un indice de la température annuelle. Il en dressa un tableau comparatif, d'où il crut devoir conclure que les moissons sont d'autant plus abondantes que les taches du Soleil sont plus nombreuses. Mais cette conclusion paraît trop absolue; et si cette question a besoin d'être reprise, Herschel du moins a la gloire de l'avoir le premier posée.

Astronomie planétaire. Dans le tableau du ciel les planètes avec leurs satellites occupent le premier plan. Aussi nos instruments grossissants y ont-ils facilement prise, tandis que les étoiles échappent à la puissance amplifiante de tous les télescopes : plus, au contraire, cette puissance est grande et nette, plus les étoiles diminuent de grandeur et semblent se réduire à de véritables points géométriques. A ce caractère distinctif s'ajoute le mouvement propre : très-sensible chez les planètes, il peut être mesuré déjà au bout d'un petit nombre d'heures ou de jours, tandis qu'il faudrait des siècles d'observations pour apprécier le déplacement des étoiles. Tout cela tient à l'énorme distance des derniers plans du tableau de l'univers sur lequel se projette le premier, seul éclairé par le Soleil. Les planètes qui occupent ce plan sont, par rapport aux astres, tellement petites, que si elles étaient transportées avec leur astre central au quart seulement de la distance qui nous sépare des étoiles, elles se verraient à peine, au moyen de nos meilleurs instruments, comme de petites taches rondes rangées autour de l'équateur du disque solaire.

Depuis des milliers d'années, Saturne passait pour la dernière des planètes, lorsque Herschel, ce Christophe Colomb du ciel, vint reculer les limites du monde. Le 13 mars 1781, entre dix et onze heures du soir, le grand astronome examinait avec un télescope de 2^{m} 13 de long, grossissant 227 fois, un groupe de petites étoiles situées dans la constellation des Gémeaux, lorsqu'une de ces étoiles parut lui offrir des dimensions inusitées; en reprenant ses observations le lendemain, il vit que la singulière étoile s'était en même temps déplacée (1); enfin, quoiqu'elle ne fût aucunement chevelue, il n'hésita pas à la qualifier de comète; c'est sous ce titre (*Account of a Comet*) que la nouvelle planète fut d'abord annoncée et décrite dans les *Philosophical Transactions*, année 1781.

C'est ainsi que Christophe Colomb, en découvrant l'Amérique, s'imaginait n'avoir trouvé que la côte orientale de l'Asie, tant il est difficile d'effacer de l'esprit le prestige d'antiques croyances sur les limites du monde!

Les astronomes se mirent aussitôt à l'œuvre pour déterminer la courbe le long de laquelle la *comète* d'Herschel devait se déplacer; et comme ils ne croyaient nullement avoir affaire à une planète, ils renfermaient leurs calculs dans les

(1) Ordinairement avant l'apparition d'une tache on voit, d'après Herschel, à la place où elle va se former, un petit point noir, qui s'élargit graduellement. « On dirait que la matière lumineuse est écartée dans tous les sens par un courant ascendant, dirigé vers ce premier point noir, germe de la tache. » Les noyaux des taches lui paraissaient aussi plus foncés près des bords que vers le centre du disque solaire.

(2) La présence des *pores* et des *indentations* devait primitivement indiquer la rareté des nuages lumineux, conséquemment peu de chaleur et de lumière.

(1) Si, au lieu du 13, Herschel avait observé cet astre le 2, il ne se serait pas aperçu de son déplacement; car la planète était alors dans une de ses stations, et probablement cette découverte aurait échappé au célèbre astronome de Slough.

conditions d'une parabole ou d'une ellipse très-allongée; voyant que, dans les catalogues des paraboles cométaires, aucune distance périhélie (minimum de la distance au Soleil) n'est supérieure à 4 fois et demie la distance moyenne de la Terre au Soleil, ils voulaient aussi que le sommet de la prétendue comète ne fût pas très-éloigné du Soleil. Partant de ces suppositions erronées, ils ne devaient arriver dans leurs calculs à aucun résultat satisfaisant. Tous étaient ainsi à se morfondre, lorsque l'un d'eux, simple astronome amateur, le président de Saron, déclara qu'on s'efforcerait vainement de tracer la courbe du nouvel astre, tant qu'on ne supposerait pas la distance périhélie égale à 14 fois au moins la distance moyenne de la Terre au Soleil. Cette annonce hardie enleva l'astre à la classe des comètes : c'était un premier pas de fait. Les calculateurs se remirent à l'œuvre, et, abandonnant cette fois l'idée d'un mouvement parabolique, ils reconnurent qu'une orbite elliptique, presque circulaire, d'un rayon égal à 19 fois environ la distance de la Terre au Soleil, satisferait assez bien aux conditions de déplacement angulaire, aux mesures micrométriques que l'observation leur avait fournies; ce second et dernier pas, Lexell et Laplace le firent presque en même temps. Herschel n'avait pris aucune part à ces débats d'astronomie mathématique; mais lorsqu'il apprit que sa comète était une grosse planète, située aux confins de notre système du monde, il réclama le droit de lui donner un nom : il l'appela *Georgium Sidus*, en honneur de son roi. Lexell proposa de la nommer le *Neptune de Georges III*, Lalande, *planète Herschel*, Lichtenberg, *Astrée;* enfin, le nom du plus ancien des dieux, d'*Uranus*, que lui donna Bode, a prévalu.

Herschel fit de sa planète, qu'il continuait d'appeler *Georgian Planet*, un objet d'observations assidues et multipliées ; il en traça presque toute l'histoire. A l'aide du micromètre à lampe de son invention, il détermina le diamètre apparent (4" environ) pour la distance moyenne de la planète à la Terre (1); il en signala l'aplatissement, et en découvrit tous les satellites, au nombre de six (2). Ces satellites présentent une singularité qui a frappé tous les observateurs : tandis que la Lune et les satellites de toutes les autres planètes se meuvent de l'ouest à l'est, et dans des orbites peu inclinées sur l'écliptique, les satellites d'Uranus se meuvent de l'est à l'ouest, et leurs orbites sont presque perpendiculaires (sous un angle de 78° 58') au plan de l'écliptique (1).

Voici l'indication sommaire des travaux de Herschel relatifs aux autres planètes. En observant, en 1802, le passage de *Mercure* sur le disque du Soleil, il constata que le contour de la planète, sous forme d'anneau mince et faiblement lumineux, reste parfaitement terminé pendant toute la durée du phénomène ; il ne faudrait pas cependant en conclure que cette planète est dépourvue d'atmosphère. — On sait, depuis Galilée, que *Vénus* présente des phases comme la Lune. Herschel et Schroeter reconnurent que la lumière du bord inférieur, elliptique, du croissant de Vénus est plus faible que celle du bord extérieur, circulaire. Mais, tandis que, selon Herschel, cet affaiblissement était brusque, il était, au contraire, graduel, selon Schroeter (*voy.* ce nom). Ce léger désaccord ainsi que leurs dissentiments sur les montagnes de Vénus firent naître entre les deux astronomes une polémique passagère, mais courtoise. Herschel admettait que la lumière de cette planète nous est en grande partie réfléchie par des nuages répandus dans son atmosphère, et il attribuait à une phosphorescence particulière de ces nuages les lueurs qui éclairent quelquefois la portion obscure de Vénus, ce qui semblerait expliquer pourquoi on a vu, à diverses époques, cette planète briller en plein jour. Les taches que Herschel aperçut sur le disque de Vénus lui montrèrent un mouvement de rotation évident; mais il ne chercha pas à l'évaluer, dans l'idée que ces taches appartenaient à l'atmosphère planétaire et devaient par conséquent changer de place. — *Mars* présente aux pôles de rotation (que Herschel évaluait à 24 h. 39 m. 4 s.) des taches blanches fort remarquables, qui diminuent ou augmentent suivant les saisons de la planète correspondant à nos étés et à nos hivers. Herschel étudia ces taches avec beaucoup de soin, et les changements qu'il y vit le confirmèrent dans l'opinion que ce sont de véritables amas de glaces et de neiges. Notre Terre, vue de Mars, n'offrirait-elle pas le même phénomène? Herschel supposait à Mars une atmosphère considérable, bien qu'il n'eût remarqué dans les étoiles qui s'en approchent aucun des changements extraordinaires annoncés par D. Cassini. Il signala le premier l'aplatissement de cette planète, en l'évaluant à environ un seizième du

(1) *Philos. Transact.*, 7 nov. 1782.

(2) Deux de ces satellites furent découverts le même jour (11 janvier 1787) : c'est le 2e et le 4e, comptés dans l'ordre de leur distance de la planète; le troisième (le 1er de son rang, ou le plus rapproché de la planète) fut découvert le 18 janvier 1790; le quatrième (le 5e de son rang), le 9 février 1790; le cinquième (le 6e de son rang), le 28 février 1794, et le sixième (le 3e), le 26 mars 1794. D'après leur ordre de distance, ils font leurs révolutions autour de la planète, le 1er en 5 jours 21 heures 25 minutes; le 2e en 8 j. 21 h. 25 m.; le 3e en 10 j. 23 h. 4 m.; le 4e en 13 j. 12 h.; le 5e en 38 j. 1 h. 49 m.; le 6e en 107 j. 16 h. 40 m. — Uranus tourne autour du Soleil en 30,688 jours 3 h., ou environ 84 ans. Sa distance moyenne au Soleil est de 730 millions de lieues ou 19 ½ fois celle de la Terre à l'astre central. Le plan de l'orbite est incliné sur l'écliptique de 46' 28"; l'excentricité de l'orbite est 0,47. La distance périhélie est de 18. 28, et celle de l'aphélie 20. 08, la distance moyenne de la terre au soleil étant prise pour unité.

(1) *Voy. On the Georgian Planet and its satellites* (*Philosoph. Transact.*, 22 mai 1788). — *On the Discovery of four additional satellites of the Georgium Sidus*, etc. (*Philos. Transact.*, 14 déc. 1797).

diamètre équatorial (1). — Aussitôt après la découverte de *Cérès*, *Pallas*, *Junon*, *Vesta*, Herschel se mit à étudier les orbites, la grandeur et la constitution physique de ces quatre premières des nombreuses petites planètes situées entre Mars et Jupiter : leur contestant le caractère de véritables planètes, il proposa de les appeler *astéroïdes*, nom qu'on leur applique encore quelquefois (2). Il estima le diamètre de Cérès à 65 lieues (Schrœter lui donna 185 lieues); celui de Pallas à 45 lieues; celui de Junon à moins de 100 lieues et celui de Vesta au dixième du diamètre d'Uranus. — Jupiter et Saturne, les deux plus grosses planètes de notre système du monde, furent pour Herschel un objet d'études particulier. Dans les régions équinoxiales de *Jupiter* il admettait l'existence de vents analogues à nos vents alizés. Les bandes brillantes qu'on y remarque entre les bandes obscures sont, suivant lui, les zones où l'atmosphère de Jupiter est le plus remplie de nuages, tandis que les bandes obscures correspondent aux régions où l'atmosphère, parfaitement sereine, laisse les rayons du Soleil pénétrer jusqu'à l'écorce solide de la planète (3). Les quatre satellites de Jupiter, découverts par Galilée, Herschel les rangea dans l'ordre suivant de leur grandeur : le 3ᵉ, le 4ᵉ (le plus distant de la planète), le 1ᵉʳ (le plus rapproché) et le 2ᵉ. Il déduisit d'une série d'observations que les intensités lumineuses de ces satellites sont aussi variables que leurs grandeurs apparentes; et en les combinant avec les taches qui s'y remarquent, il établit que les lunes de Jupiter tournent sur elles-mêmes dans un temps égal à celui qu'elles emploient à faire leur révolution autour de leur planète centrale (4). Laplace avait posé en loi, que les trois premiers satellites ne pouvaient être éclipsés à la fois. Cependant, le 23 mai 1802, Herschel aperçut Jupiter sans aucun satellite; d'autres astronomes ont fait des observations analogues. Ceux qui ont voulu en conclure que la loi de Laplace était en défaut oubliaient qu'elle ne s'applique qu'à de véritables éclipses, c'est-à-dire à l'existence simultanée des satellites dans le cône d'ombre. L'anneau de *Saturne*, envisagé dans son ensemble, est plus lumineux que la planète, et sa rotation est, suivant Herschel, de $10^h\ 32^m\ 15^s$. Il se compose au moins de deux parties distinctes : l'anneau interne, sensiblement plus intense que l'anneau externe, n'a pas le même éclat dans toute sa largeur : à partir du milieu sa teinte et son intensité vont en s'affaiblissant jusque vers la limite circulaire inférieure, où elles semblent se confondre avec les bandes obscures du disque. Les bandes de Saturne, semblables à celles de Jupiter, ne sont pas exactement parallèles à l'anneau : Herschel y observa des inclinaisons variables, et vit des changements d'éclat dans les régions polaires de la planète, dont il estima l'aplatissement à un dixième environ (22″8 pour le diamètre équatorial et 20″6 pour le diamètre des pôles). Aux singularités que présente Saturne il ajouta encore l'irrégularité de sa forme, qui serait rectangulaire plutôt qu'ellipsoïde (1). Les satellites de Saturne ont reçu des noms particuliers : Herschel découvrit, en 1789, Mimas et Encélade, les deux plus rapprochés de la planète (le 6ᵉ et 7ᵉ de leur ordre de découverte) (2).

La *Lune*, notre satellite, est de tous les corps célestes le plus rapproché de nous : c'est comme dans un tableau, un rocher ou un tronc d'arbre, derrière lequel se déroule à perte de vue un immense paysage.

Herschel supposait à la Lune, comme à toutes les planètes, la propriété d'émettre une faible lumière. Vers la fin d'avril 1787 (3), il annonça sur notre satellite l'existence de trois volcans en activité; la lumière volcanique lui paraissait de beaucoup plus intense que celle du noyau d'une comète qui se voyait alors. D'après la méthode d'Hovel ou Hevelius (*voy.* ce nom) perfectionnée, Herschel évalua la hauteur maximum des montagnes de la Lune (celle du mont *Sacer*) à 2,800 mètres; mais cette estimation est trop faible, d'après des observations plus récentes. Enfin, pour qu'il pût dire, avec un ancien : *Nil inexpertus relinquo*, le grand astronome anglais s'occupa aussi de ces astres vagabonds qui ont fait la terreur des siècles superstitieux. Sur les seize comètes télescopiques qu'il avait observées (en 1807), il ne trouva rien de remarquable à leur centre, c'est-à-dire que leur prétendu noyau était aussi diaphane que la nébulosité proprement dite. A travers la comète (à courte période) qu'il observa à Slough, le 9 nov. 1795, il reconnut avec un fort grossissement les deux éléments d'une étoile double, dont le plus petit n'était peut-être que de 20ᵉ grandeur. Dans la grande comète de 1811, il remarqua, au centre de la nébulosité, un corps un peu rougeâtre, tandis que la tête avait une teinte vert bleuâtre.

(1) *On the appearence of the polar regions of the planet Mars*; dans les *Phil. Transact.* de 1787.

(2) Les mémoires où il traite de ces petites planètes ont été insérés dans les *Phil. Transact.*, années 1802 1805 et 1807.

(3) *Philosoph. Transact.*, année 1793.

(4) Suivant Herschel, le 1ᵉʳ satellite est d'un blanc variable et au maximum de son éclat à peu près vers le milieu entre la plus grande digression orientale et la conjonction; le 2ᵉ est d'un blanc bleuâtre, et de même au maximum de son éclat entre la plus grande élongation orientale et la conjonction; le 3ᵉ est d'un blanc constant, et présente deux maxima d'éclat aux deux élongations; le 4ᵉ est orangé, et a ses deux maxima d'éclat un peu avant et un peu après l'opposition.

(1) *Observations on the singular figure of the planet Saturn*; dans les *Phil. Transact.*, année 1806. *An account of a new irregularity lately perceived in the apparent figure of the planet Saturn*; ibid., année 1808.

(2) Le premier, ou Titan (le 6ᵉ dans l'ordre de la distance), avait été découvert par Huygens; les 2ᵉ, 3ᵉ et 4ᵉ, Japhet, Rhea, et Dioné (ou les 8ᵉ, 5ᵉ et 4ᵉ de leur ordre de distance), par D. Cassini. Le dernier (Hyperion, ou 7ᵉ), a été découvert de nos jours (en 1848), par Bond et Lassel.

(3) *Philosoph. Transact.*, 1787 et 1788.

Mais ce n'était là qu'un simple effet de contraste, Ces astres chevelus, qui coupent le plan de l'écliptique sous tous les angles, sont un grand problème cosmique encore à résoudre.

Les travaux de William Herschel, que nous venons d'analyser succinctement, ont été presque tous insérés, sous forme de mémoires, dans le recueil de la Société royale de Londres (*Philosophical Transactions*). Ne serait-il pas opportun de réunir ces beaux mémoires en un corps d'ouvrage? F. HOEFER.

Philosophical magazine, sept. 1822. — *Edinburgh Phil. Journal*, n° XVI. — Zach, *Monatliche Correspondenz*, t. V, p. 70 et suiv. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklop.* — Arago, *Notice sur Herschel* (t. III, *Notices Biograph.*, p. 381 et suiv.). — John Herschel, *Outlines of Astronomy*. — Notes bibliographiques communiquées par M. Richard.

HERSCHEL (Miss *Caroline*), sœur du précédent, né dans le Hanovre, le 16 mars 1750, morte le 9 janvier 1848. A l'âge de vingt-deux ans, elle vint rejoindre son frère à Bath, et, éprise d'une véritable passion pour l'astronomie, elle passa bien des nuits à l'assister dans ses patientes et laborieuses observations. Elle était la collaboratrice la plus assidue du célèbre astronome de Slough, rédigea un catalogue d'étoiles (*Catalogue of Stars*; Londres, 1798), découvrit plusieurs comètes, et publia des mémoires dans le recueil de la Société Royale de Londres. En récompense de son zèle pour la science, elle reçut une pension du roi Georges III. Après la mort de son frère, elle retourna dans son pays natal et y mourut, presque centenaire. X.

Conv.-Lex.

* **HERSCHEL** (*John - Frédéric - William* sir), astronome anglais, fils unique de William Herschel, est né à Slough, près de Windsor. Élevé à Cambridge, au collége Saint-Jean, il s'y fit remarquer par son aptitude pour les mathématiques, reçut en 1813 le grade de licencié, et sept ans plus tard il débuta par une publication intitulée: *A Collection of exemples of the application of the calculus to finite differences*; Cambridge, 1820. Ce ne fut qu'après la mort de son père qu'il se livra à ces travaux qui lui ont assuré une des premières places parmi les astronomes modernes. En 1825, il commença avec James South une série d'observations importantes : son but principal était de passer en revue les nébuleuses découvertes par son père. L'exécution de cette entreprise lui prit huit années de sa vie; il publia en 1833, sous forme d'un catalogue arrangé dans l'ordre des ascensions droites, le résultat de ses observations sur les nebuleuses. Dans cet ouvrage, *Catalogue arranged in the order of rigt ascension* (dans les *Philosoph. Transact.* de 1833), sont consignees les observations de 2,306 nébuleuses, dont 1,781 avaient été cataloguées par son père. A ce travail il faut joindre de trois à quatre mille étoiles doubles, notées dans six catalogues, et publiees *Transact. of the Royal Astron. Society* (année 1825 et suiv.). En 1826, la Société Astronomique de Londres lui décerna, ainsi qu'à son collaborateur sir Jean South, une médaille d'or, et l'Institut de France leur accorda le grand prix d'astronomie pour leur catalogue de positions et de distances apparentes des étoiles.

Depuis Halley et Lacaille, le ciel austral était resté à peu près inexploré. Pour combler cette lacune, J. Herschel entreprit d'aller s'établir dans l'Afrique du Sud. Pour rendre ses observations exactement comparables, il expédia au cap de Bonne-Espérance le même télescope (de $18\frac{1}{4}$ d'ouverture et 20 pieds de distance focale) avec lequel son père avait *jaugé* le ciel boréal. Il arriva au Cap le 15 janvier 1834, et choisit pour résidence la maison d'un propriétaire hollandais, à Feld'hausen, à environ six milles de Table-Bay, dans un lieu ombragé et commode. Ses instruments, arrivés en parfait état, furent bientôt montés, et le 18 mars de la même année il était en mesure de commencer ses explorations, qui furent continuées (sans d'autres interruptions que celles causées par le mauvais temps), et à ses propres frais, depuis mars 1834 jusqu'en mai 1838. Dans cet intervalle, la curiosité publique était vivement excitée par l'intérêt qui devait s'attacher à ces observations. M. Herschel en avait communiqué quelques extraits à des amis avec lesquels il correspondait; mais ce ne fut qu'en 1847 qu'il publia l'ensemble de ses résultats, dans un gros volume in-4°, intitulé : *Results of astronomical observations made during the years* 1834, 1835, 1836, 1837, 1838, *at the Cape of Good Hope, being the completion of a telescopic survey of the whool surface of the visible Heavens, commenced in* 1825. Cet ouvrage est divisé en sept parties distinctes : la première traite des nébuleuses de l'hémisphère austral; la seconde, des étoiles doubles du même hémisphère; la troisième, de l'astronomie sidérale ou des grandeurs apparentes des étoiles; la quatrième, de la distribution des étoiles et de la constitution de la voie lactée dans l'hémisphère austral; la cinquième, des observations de la comète de Halley vers la fin de 1835, avec des remarques sur sa constitution physique et celle des comètes en général; la sixième traite des satellites de Saturne; la septième, enfin, donne des observations de l'auteur sur les taches solaires. Nous devons ajouter que la résidence de Sir John Herschel ou Cap fut aussi très-utile à l'étude de la météorologie : il dressa un plan des observations météorologiques simultanées à entreprendre en différents endroits de cette contrée, plan qui fut, en 1844, adopté par le gouvernement dans ses *Instructions for making and registering meteorological observations in various stations in South Africa*. A son retour il fut accueilli avec distinction : au couronnement de la reine Victoria en 1836, il reçut le titre de baronet, et en 1839 celui de docteur de l'université d'Ox-

ford; il fut élu en 1848 président de la Société royale de Londres, et en 1855 membre étranger (associé) de l'Académie des Sciences de Paris, dont il avait été correspondant depuis 1830. De 1850 à 1855 il était administrateur de l'hôtel des monnaies à Londres, et ce ne fut qu'à cause de l'affaiblissement de sa santé qu'il renonça à cette charge, qui échut au savant professeur Graham.

Sir John Herschel joint à ses travaux scientifiques de premier ordre le mérite, non moins grand et plus rare, d'avoir popularisé la science. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui *Treatise on Sound*, publié en 1830 dans *Encyclopædia metropolitana*; — *Treatise on the Theory of Light*; ibid., 1831; — *Preliminary Discourse on the Study of natural Philosophy*, dans Lardner, *Cyclopædia*, 1831, ouvrage très-estimé, qui a été traduit en français par P****, sous le titre de *Discours sur la Philosophie naturelle*; Paris, 1835, in-8°; — *Treatise of Astronomy*, dans Lardner, *Cyclopædia*, 1836, trad. en français par M. Cournot (*Traité d'Astronomie*; Paris, 1836, in-12); ce traité devint la base d'un ouvrage plus considérable, qui parut sous le titre de *Outlines of Astronomy*; Londres, 1849, gr. in-8°; — *A Manual of scientific enquiry; prepared for the use of her majesty's navy, and adapted for travellers in general*; Londres, 1849; — un assez grand nombre de mémoires, insérés dans les recueils de la Société Royale et de la Société Astronomique de Londres. JACOB.

English Cyclopædia.

HERSENT ou **HERSAN** (*Charles*), prédicateur français, né à Paris, mort au château de Largone (Bretagne), après 1660. Docteur en Sorbonne et chancelier de l'église de Metz, il entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1615, et prêcha avec succès à Troyes, à Dijon, à Angers, à Langres et à Paris. Il alla à Rome en 1624, et, à son retour en France, il quitta la congrégation de l'Oratoire en 1625, « de dépit, dit Moréri, de n'avoir point eu un prieuré qu'il vouloit s'approprier, et que l'évêque d'Angers ne lui avoit conféré que dans la vue de l'unir à la maison de l'oratoire de sa ville épiscopale ». Hersent écrivit alors deux libelles contre cette congrégation, et fit imprimer en 1620 des notes et commentaires latins sur les livres de la théologie mystique attribués à saint Denys l'Aréopagite. L'année suivante, il donna au public trois éloges funèbres de Gabrielle de Bourbon, duchesse de La Valette, qui lui valurent la chancellerie de l'église de Metz en 1627. Il était rentré dans la congrégation de l'Oratoire; mais le père Condren l'obligea d'en sortir, à cause de ses invectives contre les moines. En 1640, Hersent fit paraître un petit livre intitulé : *Optatus Gallus*, adressé aux primats, archevêques et évêques de l'Église gallicane, dans lequel il prétendait que l'Église de France était en danger de faire schisme à Rome. « On avoit, disent Chaudon et

Delandine, répandu le bruit
vouloit créer un patriarche en
rent ces bruits qui produisirent le
sent. L'auteur y établissoit d'abord
sité d'être uni à un seul chef,
rain pontife. Il avançoit que
en France à s'en sé er : que
François pour le saint- inaltér
temps les plus difficiles,
le clergé ne remédioit pas à un
que l'Église gallicane alloit bie
celle d'Angleterre. Cette c nte
sur l'édition d'un livre qui nt
libertés gallicanes, lequel,
des prélats de France, se déb
sur la proposition de quelques évêq
dérer les annates; enfin, sur la déc
le roi avoit donnée touchant les
la validité desquels il exigeoit
l'Église ne demandoit point. Le car
chelieu, outré de ce qu'un écrivain
vailloit à répandre une terreur paniqu
glise de France, chargea quatre écriv
réfuter, avec ordre de soutenir que le
exiger des contributions du clergé. »
originale du livre de Hersent est
Comme ce petit ouvrage était écrit ave
de vivacité, et qu'il était capable de br
glise avec l'État, il fut condamné, pa
parlement de Paris, du 23 mars 1640. à
et il fut ordonné que l'on info
l'auteur et contre l'imprimeur.
de Gondi, archevêque de Paris, et
de sa province s'étant assemblés,
nèrent le 28 mars. Après avoir publié
ouvrages, Hersent retourna à Rome, où
au pape Innocent X un mémorial signé
la bulle d'Urbain VIII contre Jansen
prêché en 1650 le panégyrique de saint
jour de la fête de ce saint, dans l'é
est consacrée à Rome, et y ayant
tions de la grâce, il fut accusé
et aurait été arrêté, s'il ne se fût reti
bassadeur de France. Il demanda inutil
pape d'avoir la liberté de se justifier. A
couter, on le cita au tribunal de l'inqu
une affiche publique; et comme il n'y
pas, il fut déclaré excommunié, déchu d
gnité et privé de tout pouvoir, ce qui le
à faire imprimer son sermon avec un
après son retour en France. On a de
Avis touchant les prêtres de l'Orato
un prêtre qui a demeuré quelque te
eux; 1625, in-12; — *Articles concer*
Congrégation de l'Oratoire en Fran
illustrissimes et révérendissimes car
archevêques et évêques de l'asseml
clergé; 1626, in-4° et in-8°; — *Jugem*
la Congrégation de l'Oratoire de Jésus,
prêtre qui en est sorti depuis quelque
Paris, 1626, in-12 : dans ce livre
savoue le libelle qui précède; —

sentii, presbyteri, etc., in D. Dyonisii Areopagitæ De mystica Theologia librum Apparatus, interpretatio, notæ, commentarii, periphrasis; Paris, 1626, in-8°; — *Éloge funèbre de Gabrielle-Angélique de Bourbon, fille naturelle du roi Henri IV, légitimée de France, duchesse de La Valette, première femme de Jean-Louis de Nogaret, duc d'Espernon*; Paris, 1627, in-8°; — *De la Souveraineté du roi à Metz et autres villes et pays circonvoisins, qui étoient de l'ancien royaume d'Austrasie ou Lorraine, contre les prétentions de l'Espagne et de la Lorraine, et contre les maximes des habitants de Metz, qui ne tiennent le roi que pour leur protecteur*; 1633, in-8°; — *La Pastorale sainte, ou paraphrase du Cantique des Cantiques selon la lettre et selon le sens allégorique et mystique*; Paris, 1635, in-8°; — *Optatus Gallus, de cavendo schismate*; Paris, 1640, in-8°; — *Le sacré Monument dédié à la mémoire de Louis le Juste, compris en trois discours prononcés à Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Gervais, et Saint-Jacques-la-Boucherie, en mai et juin* 1643; Paris, 1643, in-8°; — *Traité de la fréquente Communion et du légitime usage de la pénitence*, contre l'ouvrage de M. Arnauld; 1644, in-4°; — *Le Scandale de Jésus-Christ dans le monde*, sermon prêché dans l'église Saint-Gervais à Paris, le second dimanche de l'Avent, en présence de M. le coadjuteur de Paris; 1644 : ce sermon lui ayant attiré des désagréments, Hersent mit son sermon sous la protection du duc d'Orléans, à qui il le dédia. On attribue encore à Hersent, mais sans preuves, la traduction du *Mars Gallicus* de J. Jansenius. J. V.

P. Lelong, *Biblioth. histor. de la France*. — Gerberon, *Hist. du Jansénisme*, tome I, p. 382, 416. — Simon, *Lettres choisies*. — Moreri, *Grand Dict. histor.* — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.*

* **HERSENT** (*Louis*), peintre français, est né à Paris le 10 mars 1777. Entré fort jeune dans l'atelier de J.-B. Regnault, il obtint en 1797 le second grand prix de peinture. En 1822, il remplaça Van Spaendonck à l'Académie des Beaux-Arts, section de peinture, et bientôt il fut nommé professeur à l'École des Beaux-Arts. La peinture de M. Hersent est soignée, finie, mais sans largeur; son dessin est correct, élégant, mais son coloris est un peu terne. Il a exposé : en 1802, *Narcisse changé en fleur*; — en 1804, *Achille livrant Briséis aux hérauts d'Agamemnon*; — en 1806, *Atala s'empoisonnant dans les bras de Chactas* : ce tableau lui valut une médaille d'or; — *Le Tombeau aérien, coutume américaine*; — en 1808, portraits de femmes; — en 1810, *Fénelon ramenant une vache à des paysans*; — *Passage du pont de Landshut par le comte de Lobau*; — en 1814, *Las Casas, malade, soigné par des sauvages*; — *Nicaise apportant un tapis*; — en 1817, *La Mort du docteur Bichat*; — *Daphnis et Chloé*; — *Louis XVI secourant les malheureux pendant l'hiver de* 1788; — en 1819, *L'Abdication de Gustave Vasa* : ce tableau valut à M. Hersent la croix d'Honneur; — en 1822, *Ruth et Booz*; gravé par Tardieu; — portraits de *Mme la marquise de Clermont-Tonnerre, du marquis de Rivière, de Joseph et Casimir Périer*; — en 1824, *Les Religieux de l'hospice du Saint-Gothard donnant des secours aux familles dépouillées par les brigands*; — portraits *du prince de Carignan, du duc de Richelieu* et *du marquis de Clermont-Tonnerre* : à la suite de cette exposition, il fut nommé officier de la Légion d'Honneur; — en 1827, le portrait *de l'évêque de Beauvais* (Feutrier); — portrait en pied *de Henri IV*; — en 1831, les portraits *du roi Louis-Philippe, de la reine Marie-Amélie*, et celui *du duc de Montpensier en costume d'Auvergnat*. Depuis lors M. Hersent n'a plus rien apporté aux salons. La grande lutte internationale de 1855 n'a pas même pu le faire sortir de sa retraite. En 1846, une exposition de la Société des Artistes réunissait pourtant de lui : *Comment l'esprit vient aux filles* (à M. Didot); — portrait de *Mlle Delphine Gay*, depuis Mme de Girardin : ce portrait passe pour un des meilleurs de l'artiste; — portrait *de Mme Desnos*; — portrait *de Mme Hersent*. Un portrait *du duc d'Angoulême*, représenté au moment de l'attaque du Trocadero, peint par M. Hersent et possédé par l'hôtel de ville de Tarascon, a été lacéré à coups de canif en 1850. Parmi plusieurs autres portraits sont ceux de *M.* et *Mme Magimel* et de *Mme Didot*, parents de M. Hersent (1). L. L—T.

Gabet, *Dict. des Artistes de l'école franç. au dix-neuvième siècle*. — Eug. Bareste, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*. — *Dict. de la Convers.* — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*.

* **HERSENT** (*Louise-Marie-Jeanne* MAUDUIT, Mme), peintre français, femme du précédent, née à Paris, en 1784. Elle est la fille du géomètre Mauduit. Élève de Meynier, elle a exposé : en 1814, *La Mère abandonnée*; — en 1819, *Saint Vincent de Paul et les dames de charité*; — *Henriette de France*; — en 1822, *Visite de Sully à la reine après la mort de*

(1) Peu de peintres ont réuni autant des conditions dont l'ensemble a fait des tableaux de M. Hersent de véritables chefs-d'œuvre : sagesse de l'ordonnance, justesse d'expression, pureté du dessin, coloris suave quoique ayant peu d'éclat, exécution soignée. Ses productions sont en quelque sorte l'expression de son caractère, fin, spirituel, bienveillant et modeste. Son tableau de *Daphnis et Chloé* réunit aux qualités d'un style élevé et d'un dessin irréprochable la candeur et la naïveté de la pastorale de Longus. Ce tableau, qui appartenait à M. Casimir Périer a été parfaitement gravé. Un autre tableau de M. Hersent, *Gustave Vasa abdiquant en faveur de son fils*, a pris aussi son rang parmi les chefs-d'œuvre de l'école française : l'expression des personnages et la belle disposition de cette scène, aussi noble que touchante, n'existent plus que dans la reproduction par la belle gravure de Henriquel Dupont. Ce tableau, qui était l'un des plus beaux ornements de la galerie du duc d'Orléans au Palais-Royal, a malheureusement péri lors du saccage de cette galerie, en 1848.

ford; il fut élu en 1848 président de la Société royale de Londres, et en 1855 membre étranger (associé) de l'Académie des Sciences de Paris, dont il avait été correspondant depuis 1830. De 1850 à 1855 il était administrateur de l'hôtel des monnaies à Londres, et ce ne fut qu'à cause de l'affaiblissement de sa santé qu'il renonça à cette charge, qui échut au savant professeur Graham.

Sir John Herschel joint à ses travaux scientifiques de premier ordre le mérite, non moins grand et plus rare, d'avoir popularisé la science. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui *Treatise on Sound*, publié en 1830 dans *Encyclopædia metropolitana*; — *Treatise on the Theory of Light*; ibid., 1831; — *Preliminary Discourse on the Study of natural Philosophy*, dans Lardner, *Cyclopædia*, 1831, ouvrage très-estimé, qui a été traduit en français par P****, sous le titre de *Discours sur la Philosophie naturelle*; Paris, 1835, in-8°; — *Treatise of Astronomy*, dans Lardner, *Cyclopædia*, 1836, trad. en français par M. Cournot (*Traité d'Astronomie*; Paris, 1836, in-12); ce traité devint la base d'un ouvrage plus considérable, qui parut sous le titre de *Outlines of Astronomy*; Londres, 1849, gr. in-8°; — *A Manual of scientific enquiry; prepared for the use of her majesty's navy, and adapted for travellers in general*; Londres, 1849; — un assez grand nombre de mémoires, insérés dans les recueils de la Société Royale et de la Société Astronomique de Londres. JACOB.

English Cyclopædia.

HERSENT ou **HERSAN** (*Charles*), prédicateur français, né à Paris, mort au château de Largone (Bretagne), après 1660. Docteur en Sorbonne et chancelier de l'église de Metz, il entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1615, et prêcha avec succès à Troyes, à Dijon, à Angers, à Langres et à Paris. Il alla à Rome en 1624, et, à son retour en France, il quitta la congrégation de l'Oratoire en 1625, « de dépit, dit Moréri, de n'avoir point eu un prieuré qu'il vouloit s'approprier, et que l'évêque d'Angers ne lui avoit conféré que dans la vue de l'unir à la maison de l'oratoire de sa ville épiscopale ». Hersent écrivit alors deux libelles contre cette congrégation, et fit imprimer en 1620 des notes et commentaires latins sur les livres de la théologie mystique attribués à saint Denys l'Aréopagite. L'année suivante, il donna au public trois éloges funèbres de Gabrielle de Bourbon, duchesse de La Valette, qui lui valurent la chancellerie de l'église de Metz en 1627. Il était rentré dans la congrégation de l'Oratoire; mais le père Condren l'obligea d'en sortir, à cause de ses invectives contre les moines. En 1640, Hersent fit paraître un petit livre intitulé : *Optatus Gallus*, adressé aux primats, archevêques et évêques de l'Église gallicane, dans lequel il prétendait que l'Église de France était en danger de faire schisme à Rome. « On avoit, disent Chaudon et Delandine, répandu le bruit que Richelieu vouloit créer un patriarche en France : ce furent ces bruits qui produisirent le livre d'Hersent. L'auteur y établissoit d'abord la nécessité d'être uni à un seul chef, qui est le souverain pontife. Il avançoit que tout se préparoit en France à s'en séparer : que l'affection des François pour le saint-siége, inaltérable dans les temps les plus difficiles, alloit être anéantie si le clergé ne remédioit pas à un si grand mal, et que l'Église gallicane alloit bientôt ressembler à celle d'Angleterre. Cette crainte étoit fondée sur l'édition d'un livre qui parut alors sur les *libertés gallicanes*, lequel, malgré la censure des prélats de France, se débitoit ouvertement; sur la proposition de quelques évêques de modérer les annates; enfin, sur la déclaration que le roi avoit donnée touchant les mariages, pour la validité desquels il exigeoit des conditions que l'Église ne demandoit point. Le cardinal de Richelieu, outré de ce qu'un écrivain inconnu travailloit à répandre une terreur panique dans l'Église de France, chargea quatre écrivains de le réfuter, avec ordre de soutenir que le roi pouvoit exiger des contributions du clergé. » L'édition originale du livre de Hersent est fort rare. Comme ce petit ouvrage était écrit avec beaucoup de vivacité, et qu'il était capable de brouiller l'Église avec l'État, il fut condamné, par arrêt du parlement de Paris, du 23 mars 1640, à être brûlé, et il fut ordonné que l'on informerait contre l'auteur et contre l'imprimeur. Jean-François de Gondi, archevêque de Paris, et les évêques de sa province s'étant assemblés, le condamnèrent le 28 mars. Après avoir publié différents ouvrages, Hersent retourna à Rome, où il présenta au pape Innocent X un mémorial signé de lui sur la bulle d'Urbain VIII contre Jansenius. Ayant prêché en 1650 le panégyrique de saint Louis, le jour de la fête de ce saint, dans l'église qui lui est consacrée à Rome, et y ayant mêlé les questions de la grâce, il fut accusé de jansénisme, et aurait été arrêté, s'il ne se fût retiré chez l'ambassadeur de France. Il demanda inutilement au pape d'avoir la liberté de se justifier. Au lieu de l'écouter, on le cita au tribunal de l'inquisition, par une affiche publique; et comme il n'y comparut pas, il fut déclaré excommunié, déchu de toute dignité et privé de tout pouvoir, ce qui le détermina à faire imprimer son sermon avec une apologie, après son retour en France. On a de Hersent : *Avis touchant les prêtres de l'Oratoire, par un prêtre qui a demeuré quelque temps avec eux*; 1625, in-12; — *Articles concernant la Congrégation de l'Oratoire en France, aux illustrissimes et révérendissimes cardinaux, archevêques et évêques de l'assemblée du clergé*; 1626, in-4° et in-8°; — *Jugement sur la Congrégation de l'Oratoire de Jésus, par un prêtre qui en est sorti depuis quelque temps*; Paris, 1626, in-12 : dans ce livre l'auteur désavoue le libelle qui précède; — *Caroli Her-*

sentii, presbyteri, etc., in D. Dyonisii Areopagitæ De mystica Theologia librum Apparatus, interpretatio, notæ, commentarii, periphrasis; Paris, 1626, in-8°; — *Éloge funèbre de Gabrielle-Angélique de Bourbon, fille naturelle du roi Henri IV, légitimée de France, duchesse de La Valette, première femme de Jean-Louis de Nogaret, duc d'Espernon*; Paris, 1627, in-8°; — *De la Souveraineté du roi à Metz et autres villes et pays circonvoisins, qui étoient de l'ancien royaume d'Austrasie ou Lorraine, contre les prétentions de l'Espagne et de la Lorraine, et contre les maximes des habitants de Metz, qui ne tiennent le roi que pour leur protecteur*; 1633, in-8°; — *La Pastorale sainte, ou paraphrase du Cantique des Cantiques selon la lettre et selon le sens allégorique et mystique*; Paris, 1635, in-8°; — *Optatus Gallus, de cavendo schismate*; Paris, 1640, in-8°; — *Le sacré Monument dédié à la mémoire de Louis le Juste, compris en trois discours prononcés à Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Gervais, et Saint-Jacques-la-Boucherie, en mai et juin 1643*; Paris, 1643, in-8°; — *Traité de la fréquente Communion et du légitime usage de la pénitence*, contre l'ouvrage de M. Arnauld; 1644, in-4°; — *Le Scandale de Jésus-Christ dans le monde*, sermon prêché dans l'église Saint-Gervais à Paris, le second dimanche de l'Avent, en présence de M. le coadjuteur de Paris; 1644 : ce sermon lui ayant attiré des désagréments, Hersent mit son sermon sous la protection du duc d'Orléans, à qui il le dédia. On attribue encore à Hersent, mais sans preuves, la traduction du *Mars Gallicus* de J. Jansenius. J. V.

P. Lelong, *Biblioth. histor. de la France*. — Gerberon, *Hist. du Jansenisme*, tome I, p. 332, 416. — Simon, *Lettres choisies*. — Moréri, *Grand Dict histor*. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. hist., crit. et bibliogr.*

* HERSENT (*Louis*), peintre français, est né à Paris le 10 mars 1777. Entré fort jeune dans l'atelier de J.-B. Regnault, il obtint en 1797 le second grand prix de peinture. En 1822, il remplaça Van Spaendonck à l'Académie des Beaux-Arts, section de peinture, et bientôt il fut nommé professeur à l'École des Beaux-Arts. La peinture de M. Hersent est soignée, finie, mais sans largeur; son dessin est correct, élégant, mais son coloris est un peu terne. Il a exposé : en 1802, *Narcisse changé en fleur*; — en 1804, *Achille livrant Briséis aux hérauts d'Agamemnon*; — en 1806, *Atala s'empoisonnant dans les bras de Chactas* : ce tableau lui valut une médaille d'or; — *Le Tombeau aérien, coutume américaine*; — en 1808, portraits de femmes; — en 1810, *Fénelon ramenant une vache à des paysans*; — *Passage du pont de Landshut par le comte de Lobau*; — en 1814, *Las Casas, malade, soigné par des sauvages*; — *Nicaise apportant un tapis*; — en 1817, *La Mort du docteur Bichat*; — *Daphnis et Chloé*; — *Louis XVI secourant les malheureux pendant l'hiver de 1788*; — en 1819, *L'Abdication de Gustave Vasa* : ce tableau valut à M. Hersent la croix d'Honneur; — en 1822, *Ruth et Booz*; gravé par Tardieu; — portraits de *Mme la marquise de Clermont-Tonnerre, du marquis de Rivière, de Joseph et Casimir Périer*; — en 1824, *Les Religieux de l'hospice du Saint-Gothard donnant des secours aux familles dépouillées par les brigands*; — portraits *du prince de Carignan, du duc de Richelieu* et *du marquis de Clermont-Tonnerre* : à la suite de cette exposition, il fut nommé officier de la Légion d'Honneur; — en 1827, le portrait *de l'évêque de Beauvais* (Feutrier); — portrait en pied *de Henri IV*; — en 1831, les portraits *du roi Louis-Philippe, de la reine Marie-Amélie*, et celui *du duc de Montpensier en costume d'Auvergnat*. Depuis lors M. Hersent n'a plus rien apporté aux salons. La grande lutte internationale de 1855 n'a pas même pu le faire sortir de sa retraite. En 1846, une exposition de la Société des Artistes réunissait pourtant de lui : *Comment l'esprit vient aux filles* (à M. Didot); — portrait de *Mlle Delphine Gay*, depuis Mme de Girardin : ce portrait passe pour un des meilleurs de l'artiste; — portrait *de Mme Desnos*; — portrait *de Mme Hersent*. Un portrait *du duc d'Angoulême*, représenté au moment de l'attaque du Trocadero, peint par M. Hersent et possédé par l'hôtel de ville de Tarascon, a été lacéré à coups de canif en 1850. Parmi plusieurs autres portraits sont ceux de *M.* et *Mme Magimel* et de *Mme Didot*, parents de M. Hersent (1). L. L—T.

Gabet, *Dict. des Artistes de l'école franç. au dix-neuvième siècle*. — Eug. Bareste, dans l'*Encyclop. des Gens du Monde*. — *Dict. de la Convers*. — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*.

* HERSENT (*Louise-Marie-Jeanne* MAUDUIT, Mme), peintre français, femme du précédent, née à Paris, en 1784. Elle est la fille du géomètre Mauduit. Élève de Meynier, elle a exposé : en 1814, *La Mère abandonnée*; — en 1819, *Saint Vincent de Paul et les dames de charité*; — *Henriette de France*; — en 1822, *Visite de Sully à la reine après la mort de*

(1) Peu de peintres ont réuni autant des conditions dont l'ensemble a fait des tableaux de M. Hersent de véritables chefs-d'œuvre : sagesse de l'ordonnance, justesse d'expression, pureté du dessin, coloris suave quoique ayant peu d'éclat, exécution soignée. Ses productions sont en quelque sorte l'expression de son caractère, fin, spirituel, bienveillant et modeste. Son tableau de *Daphnis et Chloé* réunit aux qualités d'un style élevé et d'un dessin irréprochable la candeur et la naïveté de la pastorale de Longus. Ce tableau, qui appartenait à M. Casimir Périer a été parfaitement gravé. Un autre tableau de M. Hersent, *Gustave Vasa abdiquant en faveur de son fils*, a pris aussi son rang parmi les chefs-d'œuvre de l'école française : l'expression des personnages et la belle disposition de cette scène, aussi noble que touchante, n'existent plus que dans la reproduction par la belle gravure de Henriquel Dupont. Ce tableau, qui était l'un des plus beaux ornements de la galerie du duc d'Orléans au Palais-Royal, a malheureusement péri lors du saccage de cette galerie, en 1848.

Henri IV; — en 1824, *Louis XIV bénissant son arrière-petit-fils*, acheté pour le musée du Luxembourg. On lui doit en outre un grand nombre de portraits. Mme Hersent a obtenu sous son premier nom une médaille d'or en 1817, et une de première classe en 1819. L. L—T.

Ch Gabet, *Dict. des Artistes de l'école française au dix-neuvième siècle*. — Eug. Bareste, dans l'*Encycl. des Gens du Monde*. — *Dict. de la Convers*. — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*.

HERSLEB (*Pierre*), prédicateur norvégien, né le 25 mars 1689, à Stod, diocèse de Drontheim, mort en 1757. Fils d'un pasteur, il fut nommé en 1725 prédicateur de la cour, évêque de Christiania en 1735, et de Copenhague en 1737. On a de lui : *De Vesta et Vestalibus*; Copenhague, 1704, in-4°; — *De Heliolatria, quam christianis objecerunt pagani*; ibid., 1705, in-4°; — *De duobus Jacobis*; ibid.; — *Adskillige Prædikener* (Sermons divers prononcés devant le roi); ibid., 1741; 2e édit., 1771, in-8°; — *Offentlige Taler* (Discours publics), prononcés dans des solennités religieuses; ibid., 1740-1756, 5 vol. in-8°. Plusieurs de ses écrits ont été traduits en allemand, sous le titre de *Erbauliche Reden*; Copenhague, 1743-1757, 12 vol. in-12. Hersleb a édité *Sermones ad Clerum*; Copenhague, 1740-1755, 5 vol. in-8°.

Un autre **HERSLEB** (*Svend-Borchmann*), né le 7 mars 1787, à Nordherrø, dans le Nordland, mort le 12 septembre 1836, fut nommé en 1813 professeur de théologie et de langue hébraïque à l'université de Christiania. Il fut député au storthing en 1827 et 1828. On a de lui des écrits politiques, des ouvrages de religion, des mémoires (dans la revue *Budstikken*) et les *Rapports annuels* (Aarlige Beretninger) *sur l'activité de la Société biblique de Norvège*, de 1816 à 1835. E. B.

L. Harboe, *Episcopus numinis igne calefactus*; Copenhague, 1757. — J.-P. Anchersen, *Laus Herslebii*; 1757. — *Portræter af mærkelige Nordmænd*. — B. Moe, *Biographiske Efterretninger om Eidsvolds Repræsentanter*. — Nyerup et Kraft, *Lit Lex*.

HERT ou **HERTIUS** (*Jean-Nicolas*), jurisconsulte et publiciste allemand, né à Niederkleen, dans le bailliage de Huttenberg, le 6 octobre 1651, mort le 19 septembre 1710. Son père, ministre protestant, surveilla sa première éducation, et l'envoya ensuite en 1667 à l'université de Giessen, où le jeune Hert se consacra à l'étude de la jurisprudence, qu'il continua ensuite à Leipzig et à Wittemberg. Hert resta longtemps sans prendre connaissance des ouvrages de Conring, pour lequel un de ses professeurs lui avait inspiré un dédain irréfléchi; mais un de ses camarades, qui se trouvait dans le besoin, lui ayant vendu un livre de ce savant publiciste, il l'ouvrit un jour par hasard, et étudia dès lors toutes les productions de Conring, ce qui le conduisit à s'occuper avec application des questions de droit public. Après s'être fait recevoir en 1676 licencié en droit à Giessen, il y fut nommé sept ans après professeur de politique. En 1686 il prit le grade de docteur en droit, et fut appelé en 1690 à une chaire de droit. Plus tard il devint chancelier de l'université et conseiller du landgrave de Hesse-Darmstadt. Colbert voulut l'attirer à Strasbourg comme professeur de droit public; mais Hert refusa les offres séduisantes du ministre français, ainsi que celles qui lui furent faites par le roi de Suède et l'université de Leipzig. Quelques heures avant sa mort il reçut une lettre du gouvernement prussien, l'engageant à accepter l'emploi de chancelier de l'université de Halle. Dans son pays il n'était pas apprécié autant qu'il le méritait. Ses ouvrages se font remarquer par une étude consciencieuse des sources, par des vues d'une saine philosophie et une latinité très-élégante. « *Hertius multam certe omnigenæ doctrinæ copiam cum insigni juris peritia conjunxerat*, » tel est le jugement de Leibnitz. On a de Hert : *Specimen Prudentiæ civilis, in tabulas tributum, in quo vera et genuina politicæ principia nova et perspicua methodo exhibentur*; Giessen, 1679, in-fol.; — *Elementa Prudentiæ civilis ad fundamenta solidioris doctrinæ jacienda*; Giessen, 1689, 1703 et 1712, in-8°; — *De Fide Diplomatum Germaniæ imperatorum et regum*; Giessen, 1699; Leipzig, 1756, in-4°; inséré dans la *Clavis diplomatica* de Baring; — *De perversis Advocatorum Artibus*; Giessen, 1703, in-fol.; — *De Notitia veteris Germaniæ Populorum*; Giessen, 1709, in-4°; — *Notitia veteris Francorum regni usque ad excessum Ludovici Pii*; Giessen, 1710, in-4°; — *Tractatus Juris publici de Statuum Imperii Romani jure reformandi juxta temporum seriem compositionis scilicet Passavianæ et Pacis Westphalicæ*; Giessen, 1810, in-fol.; sous l'anonyme, en allemand : Francfort, 1726, in-fol.; Giessen, 1771, in-4°; cet ouvrage est dirigé contre les *Vindiciæ Juris reformandi* de Rettmeier, qui soutenait qu'un prince catholique gouvernant un pays protestant pouvait y introduire l'exercice public de sa religion; — *Parœmiarum Juris Germanici Epidipnis*; Giessen, 1710, in-4°: commentaire sur plusieurs proverbes juridiques, sujet dont Hert s'était déjà occupé dans trois dissertations; — *Responsa et Consilia*; Francfort, 1729-1730, 2 vol. in-fol. Hert a encore publié un grand nombre de dissertations sur diverses matières de droit civil ou public; il en rassembla lui-même trente-neuf en un volume in-4°, publié sous le titre de : *Commentationes atque opuscula de selectis et rarioribus ex Jurisprudentia universali, publica, feudali et Romana nec non historia Germanica argumentis*; Francfort, 1700 et 1716, in-4°; un second volume y fut ajouté en 1713 par son fils; une nouvelle édition de ce recueil parut avec des adjonctions, trouvées dans les papiers de Hert, en 1737, à Francfort, 2 vol. in-4°. E. G.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon.* — Jugler, *Beiträge zur juristischen Biographie*, t. V. — Strieder, *Hessische Gelehrten-Geschichte*, t. V. — Hirsching, *Histor. Liter. Handbuch.* — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

HERTEL ou **HERTLI** (*Jacques*), érudit allemand, mort en 1570. Il était recteur de l'école de Saint-Pierre à Bâle et diacre à la cathédrale. On a de lui : *Vetustissimorum et sapientissimorum Comicorum L Sententiæ quæ supersunt, græc. et lat.*; Bâle, 1560, in-8° : recueil réimprimé sous le titre de *Bibliotheca L vetustiss. Comicorum, quorum integra opera non exstant., græc. et lat.*; Vérone, 1616, in-8°, — *Theognidis Sententiæ elegiacæ, cum interpret. et scholiis El. Vineti; accedunt et aliorum poetarum opera sententiosa; collecta et conversa, etc., gr. et lat.*; Bâle, 1560, in-8°; — *Mart. Lutheri Allegoriarum, Typorum Veteris Testamenti, libri* II, 8. X.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklop.*

HERTZ (*Michel*), bibliographe allemand, né le 24 septembre 1638, à Schmira, près Erfurt, mort le 15 novembre 1713 à Bockau, près Schneeberg. Après avoir terminé ses études, il devint recteur de l'école primaire d'Erfurt, et en 1674 professeur d'histoire au collége de cette même ville. En 1678 il fut appelé à Schneeberg, et, après y avoir dirigé le collége pendant sept ans, il se retira à Bockau, où il occupa jusqu'à sa mort la place de pasteur. On a de lui : *Bibliotheca Germanica, sive notitia scriptorum rerum germanicarum quatuor partibus absoluta*; Erfort, 1678. Cet ouvrage, que l'on consulte encore aujourd'hui avec fruit, contient l'énumération de dix-huit cent cinquante-et-un auteurs dont les écrits ont rapport à l'Allemagne; — *Germaniæ gloriosæ, s. Bibliothecæ Germanicæ editionis repetitæ Sciagraphia*; Leipzig, 1693; — plusieurs dissertations, etc.

R. L.

Zedler, *Universal-Lexikon.* — Motschmann, *Gelehrtes Erfurt*, série 4, 596-602. — Meltzer, *Schneeberg Chronik.* — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.*

* **HERTZ** (*Henri*), auteur dramatique danois, né à Copenhague, le 25 août 1798, de parents israélites, embrassa le luthéranisme en 1831. A peine eut-il passé l'examen de droit (1825), qu'il se livra tout entier à l'étude des belles-lettres et à la composition d'ouvrages dramatiques. Malgré le favorable accueil qui fut fait à ses premières publications, il garda l'anonyme jusqu'en 1832. Les deux années suivantes, il voyagea en Allemagne, en Italie, en France, aux frais du gouvernement. On a de lui trente-six pièces, dont la première a paru en 1827, la dernière en 1856. Les plus remarquables sont : *Flyttedagen* (Le Jour de Déménagement), drame en 5 actes, représenté en 1828, et inséré dans *Lystspil* (Comédies); Copenhague, 1832, in-8°; — *Amors Geniestreger* (Tours de génie de l'Amour), comédie en 2 actes et en vers; ibid., 1830; — *En Dag paa Œen Als* (Un Jour à l'île d'Als), comédie en vers, dans *Anonym Nytarsgave* (Étrennes anonymes); ibid., 1832; — *Debatten i Politivennen* (Le Débat; dans *L'Ami de la Police*), vaudeville en 2 actes; ibid., 1836; — *Svend Dyrings Huus* (La Maison de Svend Dyring), tragédie en 4 actes, 1837; 3e édit., 1855; traduite en allemand, Hambourg, 1839; une autre traduction par Leo, Leipzig, 1848, a été représentée à Berlin en 1849; — *Svanehammen* (Le Plumage de cygne), comédie en 3 actes, 1841; — *Sparekassen* (La Caisse d'Épargne), et *Amanda*, comédies, dans *Lyriske og dramatiske Digte* (Poëmes lyriques et dramatiques); 1840-1844, 2 vol. in-8°; — *Kong René's Datter* (La Fille du roi René), drame lyrique en 1 acte, 1845; 4e édit., 1854 : cette pièce est le chef-d'œuvre de l'auteur; elle a été traduite quatre fois en allemand (notamment par Leo, Leipzig, 1846; 4e édit., améliorée 1851; et par Breseman, avec la collaboration de l'auteur, Berlin, 1846; 5e édit., 1854); quatre fois en anglais, et représentée sur les principaux théâtres d'Allemagne, d'Angleterre, de Hollande et de Suède; M. Gust. Lemoine en a fait une imitation, qui a été jouée à Paris; — *Ninon*, pièce en 5 actes, 1848; trad. en allem., par H. Thaulow, Leipzig, 1852; — *Federigo*, opéra en 3 actes, musique de H. Rung; 1848; — *Waldemar Atterdag*, drame en 5 actes; 1848; — *Tonietta*, comédie en 4 actes, 1850; trad. en allem. par Jonas, Leipzig, 1850, et par J. D. Ziegeler, Copenhague, 1853; — *Scheik Hassan*, comédie en 3 actes, 1848; — *Den Yngste* (Le Cadet), comédie en 5 actes; 1855; — *Estrella*, comédie en 5 actes, 1856. Les œuvres dramatiques de Hertz ont été réunies sous le titre de *Dramatiske Værker, ældre og nye*; Copenhague, 1854-1856, 13 vol. in-8°. Tous les genres sont représentés dans ce recueil. L'auteur parle moins à l'imagination qu'au cœur et à la raison. Il trace les caractères d'une main de maître.

Ses autres écrits sont : *Gjenganger-Breve, eller poetiske Epistler fra Paradis* (Lettres d'un Revenant, ou épîtres en vers, datées du Paradis); Copenhague, 1830, 2e édit., 1831, auxquelles se rattachent *Quatre Épîtres de Knud le Sélandais*, et le poëme sur *La Nature et l'Art*, qui se trouve dans *Anonym Nytaarsgave for* 1832 et *Foraarets Nytaarsgave for* 1833 : ces lettres, qui, pour la forme et le style, rappellent celles du célèbre Baggesen, eurent beaucoup de succès; l'auteur y combat, avec les armes de l'ironie et de la satire la plus mordante, le mauvais goût que de maladroits imitateurs d'Œhlenschlæger et d'Ingemann avaient introduits au théâtre; il y soutient avec J.-L. Heiberg, contre Hauch et Andersen, que les œuvres d'art ne peuvent se passer ni de la correction du style ni de l'élégance de la forme; — *Stemninger og Tilstande* (Dispositions et Circonstances); ibid., 1839, 1re et 2e édit. : dans cette nouvelle, d'ailleurs intéressante et bien composée, l'auteur

Henri IV; — en 1824, *Louis XIV bénissant son arrière-petit-fils*, acheté pour le musée du Luxembourg. On lui doit en outre un grand nombre de portraits. Mme Hersent a obtenu sous son premier nom une médaille d'or en 1817, et une de première classe en 1819. L. L—T.

Ch. Gabet, *Dict. des Artistes de l'école française au dix-neuvième siecle.* — Eug. Bareste, dans l'*Encycl. des Gens du Monde.* — *Dict. de la Convers.* — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.*

HERSLEB (*Pierre*), prédicateur norvégien, né le 25 mars 1689, à Stod, diocèse de Drontheim, mort en 1757. Fils d'un pasteur, il fut nommé en 1725 prédicateur de la cour, évêque de Christiania en 1735, et de Copenhague en 1737. On a de lui : *De Vesta et Vestalibus*; Copenhague, 1704, in-4°; — *De Heliolatria, quam christianis objecerunt pagani*; ibid., 1705, in-4°; — *De duobus Jacobis*; ibid.; — *Adskillige Prædikener* (Sermons divers prononcés devant le roi); ibid., 1741; 2e édit., 1771, in-8°; — *Offentlige Taler* (Discours publics), prononcés dans des solennités religieuses; ibid., 1740-1756, 5 vol. in-8°. Plusieurs de ses écrits ont été traduits en allemand, sous le titre de *Erbauliche Reden*; Copenhague, 1743-1757, 12 vol. in-12. Hersleb a édité *Sermones ad Clerum*; Copenhague, 1740-1755, 5 vol. in-8°.

Un autre **HERSLEB** (*Svend-Borchmann*), né le 7 mars 1787, à Nordherroe, dans le Nordland, mort le 12 septembre 1836, fut nommé en 1813 professeur de théologie et de langue hébraïque à l'université de Christiania. Il fut député au storthing en 1827 et 1828. On a de lui des écrits politiques, des ouvrages de religion, des mémoires (dans la revue *Budstikken*) et les *Rapports annuels* (Aarlige Beretninger) *sur l'activité de la Société biblique de Norvège*, de 1816 à 1835. E. B.

L. Harboe, *Episcopus numinis igne calefactus*; Copenhague, 1757. — J.-P. Anchersen, *Laus Herslebii*; 1757. — *Portræter af mærkelige Nordmænd.* — B. Moe, *Biographiske Efterretninger om Eidsvolds Repræsentanter.* — Nyerup et Kraft, *Lit Lex.*

HERT ou **HERTIUS** (*Jean-Nicolas*), jurisconsulte et publiciste allemand, né à Niederkleen, dans le bailliage de Huttenberg, le 6 octobre 1651, mort le 19 septembre 1710. Son père, ministre protestant, surveilla sa première éducation, et l'envoya ensuite en 1667 à l'université de Giessen, où le jeune Hert se consacra à l'étude de la jurisprudence, qu'il continua ensuite à Leipzig et à Wittemberg. Hert resta longtemps sans prendre connaissance des ouvrages de Conring, pour lequel un de ses professeurs lui avait inspiré un dédain irréfléchi; mais un de ses camarades, qui se trouvait dans le besoin, lui ayant vendu un livre de ce savant publiciste, il l'ouvrit un jour par hasard, et étudia dès lors toutes les productions de Conring, ce qui le conduisit à s'occuper avec application des questions de droit public. Après s'être fait recevoir en 1676 licencié en droit à Giessen, il y fut nommé sept ans après professeur de politique. En 1686 il prit le grade de docteur en droit, et fut appelé en 1690 à une chaire de droit. Plus tard il devint chancelier de l'université et conseiller du landgrave de Hesse-Darmstadt. Colbert voulut l'attirer à Strasbourg comme professeur de droit public; mais Hert refusa les offres séduisantes du ministre français, ainsi que celles qui lui furent faites par le roi de Suède et l'université de Leipzig. Quelques heures avant sa mort il reçut une lettre du gouvernement prussien, l'engageant à accepter l'emploi de chancelier de l'université de Halle. Dans son pays il n'était pas apprécié autant qu'il le méritait. Ses ouvrages se font remarquer par une étude consciencieuse des sources, par des vues d'une saine philosophie et une latinité très-élégante. « *Hertius multam certe omnigenæ doctrinæ copiam cum insigni juris peritia conjunxerat*, » tel est le jugement de Leibnitz. On a de Hert : *Specimen Prudentiæ civilis, in tabulas tributum, in quo vera et genuina politicæ principia nova et perspicua methodo exhibentur*; Giessen, 1679, in-fol.; — *Elementa Prudentiæ civilis ad fundamenta solidioris doctrinæ jacienda*; Giessen, 1689, 1703 et 1712, in-8°; — *De Fide Diplomatum Germaniæ imperatorum et regum*; Giessen, 1699; Leipzig, 1756, in-4°; inséré dans la *Clavis diplomatica* de Baring; — *De perversis Advocatorum Artibus*; Giessen, 1703, in-fol.; — *De Notitia veteris Germaniæ Populorum*; Giessen, 1709, in-4°; — *Notitia veteris Francorum regni usque ad excessum Ludovici Pii*; Giessen, 1710, in-4°; — *Tractatus Juris publici de Statuum Imperii Romani jure reformandi juxta temporum seriem compositionis scilicet Passavianæ et Pacis Westphalicæ*; Giessen, 1810, in-fol.; sous l'anonyme, en allemand : Francfort, 1726, in-fol.; Giessen, 1771, in-4°; cet ouvrage est dirigé contre les *Vindiciæ Juris reformandi* de Rettmeier, qui soutenait qu'un prince catholique gouvernant un pays protestant pouvait y introduire l'exercice public de sa religion; — *Parœmiarum Juris Germanici Epidipnis*; Giessen, 1710, in-4° : commentaire sur plusieurs proverbes juridiques, sujet dont Hert s'était déjà occupé dans trois dissertations; — *Responsa et Consilia*; Francfort, 1729-1730, 2 vol. in-fol. Hert a encore publié un grand nombre de dissertations sur diverses matières de droit civil ou public; il en rassembla lui-même trente-neuf en un volume in-4°, publié sous le titre de : *Commentationes atque opuscula de selectis et rarioribus ex Jurisprudentia universali, publica, feudali et Romana nec non historia Germanica argumentis*; Francfort, 1700 et 1716, in-4°; un second volume y fut ajouté en 1713 par son fils; une nouvelle édition de ce recueil parut avec des adjonctions, trouvées dans les papiers de Hert, en 1737, à Francfort, 2 vol. in-4°. E. G.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon.* — Jugler, *Beiträge zur juristischen Biographie*, t. V. — Strieder, *Hessische Gelehrten-Geschichte*, t. V. — Hirsching, *Histor. Liter. Handbuch.* — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

HERTEL ou **HERTLI** (*Jacques*), érudit allemand, mort en 1570. Il était recteur de l'école de Saint-Pierre à Bâle et diacre à la cathédrale. On a de lui : *Vetustissimorum et sapientissimorum Comicorum L Sententiæ quæ supersunt, græc. et lat.*; Bâle, 1560, in-8° : recueil réimprimé sous le titre de *Bibliotheca L vetustiss. Comicorum, quorum integra opera non exstant., græc. et lat.*; Vérone, 1616, in-8°, — *Theognidis Sententiæ elegiacæ, cum interpret. et scholiis El. Vineti; accedunt et aliorum poetarum opera sententiosa; collecta et conversa, etc., gr. et lat.*; Bâle, 1560, in-8°; — *Mart. Lutheri Allegoriarum, Typorum Veteris Testamenti, libri* II, 8. X.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklop.*

HERTZ (*Michel*), bibliographe allemand, né le 24 septembre 1638, à Schmira, près Erfurt, mort le 15 novembre 1713 à Bockau, près Schneeberg. Après avoir terminé ses études, il devint recteur de l'école primaire d'Erfurt, et en 1674 professeur d'histoire au collége de cette même ville. En 1678 il fut appelé à Schneeberg, et, après y avoir dirigé le collége pendant sept ans, il se retira à Bockau, où il occupa jusqu'à sa mort la place de pasteur. On a de lui : *Bibliotheca Germanica, sive notitia scriptorum rerum germanicarum quatuor partibus absoluta*; Erfort, 1678. Cet ouvrage, que l'on consulte encore aujourd'hui avec fruit, contient l'énumération de dix-huit cent cinquante-et-un auteurs dont les écrits ont rapport à l'Allemagne; — *Germaniæ gloriosæ, s. Bibliothecæ Germanicæ editionis repetitæ Sciagraphia*; Leipzig, 1693; — plusieurs dissertations, etc.

R. L.

Zedler, *Universal-Lexikon.* — Motschmann, *Gelehrtes Erfurt*, série 4, 806-808. — Meltzer, *Schneeberg Chronik.* — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.*

***HERTZ** (*Henri*), auteur dramatique danois, né à Copenhague, le 25 août 1798, de parents israélites, embrassa le luthéranisme en 1831. A peine eut-il passé l'examen de droit (1825), qu'il se livra tout entier à l'étude des belles-lettres et à la composition d'ouvrages dramatiques. Malgré le favorable accueil qui fut fait à ses premières publications, il garda l'anonyme jusqu'en 1832. Les deux années suivantes, il voyagea en Allemagne, en Italie, en France, aux frais du gouvernement. On a de lui trente-six pièces, dont la première a paru en 1827, la dernière en 1856. Les plus remarquables sont : *Flyttedagen* (Le Jour de Déménagement), drame en 5 actes, représenté en 1828, et inséré dans *Lystspil* (Comédies); Copenhague, 1832, in-8°; — *Amors Geniestreger* (Tours de génie de l'Amour), comédie en 2 actes et en vers; ibid., 1830; — *En Dag paa Œen Als* (Un Jour à l'île d'Als), comédie en vers, dans *Anonym Nytarsgave* (Étrennes anonymes); ibid., 1832; — *Debatten i Politivennen* (Le Débat; dans *L'Ami de la Police*), vaudeville en 2 actes; ibid., 1836; — *Svend Dyrings Huus* (La Maison de Svend Dyring), tragédie en 4 actes, 1837; 3e édit., 1855; traduite en allemand, Hambourg, 1839; une autre traduction par Leo, Leipzig, 1848, a été représentée à Berlin en 1849; — *Svanehammen* (Le Plumage de cygne), comédie en 3 actes, 1841; — *Sparekassen* (La Caisse d'Épargne), et *Amanda*, comédies, dans *Lyriske og dramatiske Digte* (Poëmes lyriques et dramatiques); 1840-1844, 2 vol. in-8°; — *Kong René's Datter* (La Fille du roi René), drame lyrique en 1 acte, 1845; 4e édit., 1854 : cette pièce est le chef-d'œuvre de l'auteur; elle a été traduite quatre fois en allemand (notamment par Leo, Leipzig, 1846; 4e édit., améliorée 1851; et par Breseman, avec la collaboration de l'auteur, Berlin, 1846; 5e édit., 1854); quatre fois en anglais, et représentée sur les principaux théâtres d'Allemagne, d'Angleterre, de Hollande et de Suède; M. Gust. Lemoine en a fait une imitation, qui a été jouée à Paris; — *Ninon*, pièce en 5 actes, 1848; trad. en allem., par H. Thaulow, Leipzig, 1852; — *Federigo*, opéra en 3 actes, musique de H. Rung; 1848; — *Waldemar Atterdag*, drame en 5 actes; 1848; — *Tonietta*, comédie en 4 actes, 1850; trad. en allem. par Jonas, Leipzig, 1850, et par J. D. Ziegler, Copenhague, 1853; — *Scheik Hassan*, comédie en 3 actes, 1848; — *Den Yngste* (Le Cadet), comédie en 5 actes; 1855; — *Estrella*, comédie en 5 actes, 1856. Les œuvres dramatiques de Hertz ont été réunies sous le titre de *Dramatiske Værker, ældre og nye*; Copenhague, 1854-1856, 13 vol. in-8°. Tous les genres sont représentés dans ce recueil. L'auteur parle moins à l'imagination qu'au cœur et à la raison. Il trace les caractères d'une main de maître.

Ses autres écrits sont : *Gjenganger-Breve, eller poetiske Epistler fra Paradis* (Lettres d'un Revenant, ou épîtres en vers, datées du Paradis); Copenhague, 1830, 2e édit., 1831, auxquelles se rattachent *Quatre Épîtres de Knud le Sélandais*, et le poëme sur *La Nature et l'Art*, qui se trouve dans *Anonym Nytaarsgave for* 1832 et *Foraarets Nytaarsgave for* 1833 : ces lettres, qui, pour la forme et le style, rappellent celles du célèbre Baggesen, eurent beaucoup de succès; l'auteur y combat, avec les armes de l'ironie et de la satire la plus mordante, le mauvais goût que de maladroits imitateurs d'Œhlenschlæger et d'Ingemann avaient introduits au théâtre; il y soutient avec J.-L. Heiberg, contre Hauch et Andersen, que les œuvres d'art ne peuvent se passer ni de la correction du style ni de l'élégance de la forme; — *Stemninger og Tilstande* (Dispositions et Circonstances); ibid., 1839, 1re et 2e édit. : dans cette nouvelle, d'ailleurs intéressante et bien composée, l'auteur

se livre à des discussions politiques, qui entravent la marche du récit et qui ont été l'objet des attaques de la presse libérale; — *Tyrfing;* 1840, in-8°: excellent poëme, dont le sujet est emprunté à la mythologie scandinave; — *Digte fra forskjellige Perioder* (Poésies de diverses périodes); ibid., 1851, 2 tomes in-8°.

E. BEAUVOIS.

P.-L. Möller, Not. dans *Dansk Pantheon*, 1844, livr. 18, *Kritiske Skizzer; Nordischer Telegraph.;* Leipzig, t. I, 1848: *Det nyere Lystspil i Frankrig og Danmark;* 1858, in-12, p. 205-216. — *Dansk Konvers.-Lex.*, t. V, 371-374. — Fr. Barfod, *Fortællinger af fædrel. Hist.*, 685-686. — [O. P. Sturzenbecker], *Hinsidan Sundet.*, II, 224-226. — Erslew, *Forf.-Lex. for Kongeriget Danmark.*

*HERTZ (*Jens-Michael*), poëte et prédicateur danois, né le 26 juillet 1766, à Œrslœv, près Vordingborg, mort le 2 juin 1825. Reçu docteur en théologie en 1817, il fut nommé en 1819 évêque et surintendant de Ribe, après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique. On a de lui: *Det befriede Israel* (Israel délivré), épopée remarquable, en 18 chants; Copenhague, 1804, in-8°; — *De Julio Firmico Materno;* ibid., 1817, in-4°; — *Prædikener* (Sermons); ibid., 1830, in-8°; — *Sind in den Buechern der Kœnige Spuren des Pentateuchs und der mosaischen Gesetze zu finden?* (Est-il fait allusion dans le livre des Rois au Pentateuque et aux lois mosaïques?); Altona, 1822, in-8°, et des mémoires dans *Videnskabelige Forhandlinger ved Sjællands Stifts Landemode*, t. I-III.

Son fils, *Herman-Adolphe* HERTZ, né le 1er novembre 1796, à Nœrhaa, médecin à Kallundborg, est auteur de *Gustav Erichson Vasa, Sverigs Befrier* (Gustave Vasa, libérateur de la Suède), poëme historique, fort remarquable; Copenhague, 1856, in-8°; et de *Udkast til Temperaments Lærens Historie;* ibid., 1856. B.

P.-E. Müller, *Necrol.* dans *Literatur-Tidende*, 1825, 423-431. — J. Møller, *Necrol.* dans *Nyt theolog. Bibl.*, IX, 39-65. — P. N. Frost, *Efterretninger om Ribe Domkirke*, 130-138. — *Hist. Aarbøger*, publiée par Ch. Molbech., III, 227-237. — *Dansk Konv.-Lex.* — Brockhaus, *Conv.-Lex.* — Erslew, *Forf.-Lex.*

HERTZBERG ou HERZBERG (*Ewald-Frédéric*, comte DE), homme d'État prussien, né le 2 septembre 1725, à Lottin, dans la Poméranie ultérieure, mort le 25 mai 1795. Déjà, en quittant l'université de Halle, il fit pressentir quel talent il déploierait dans cette carrière par une dissertation écrite en allemand sur le droit public de Brandebourg, et dont le cabinet ne permit pas l'impression. Obligé de choisir un autre sujet, il fit l'histoire des réunions des princes électeurs, et ce nouveau travail, joint au premier, le fit attacher au département des affaires étrangères et adjoindre, en qualité de secrétaire, à la légation par laquelle se faisait représenter l'électeur de Brandebourg à la diète électorale réunie pour donner un nouvel empereur à l'Allemagne. En 1747, Frédéric le Grand, ayant reconnu son talent, le nomma conseiller de légation. Bientôt après Hertzberg écrivit un mémoire sur *la première population de la Marche de Brandebourg*, qui, couronné par l'Académie des Sciences de Berlin, le fit recevoir membre de cette compagnie et nommer conseiller privé de légation. Chargé ensuite d'une partie des expéditions secrètes au ministère des affaires étrangères, il assista aux séances ordinaires de ce collége. C'est à cette époque qu'il écrivit sa *Geschichte der ehemaligen Seemacht Brandenburgs, des Churfürsten Friedr. Wilhelm des Grossen*, etc. (Histoire de l'ancienne Marine de Brandebourg, de l'électeur Frédéric-Guillaume le Grand et de la Compagnie africaine, comme aussi des possessions du Brandebourg sur la côte d'Afrique, vendues par le roi Frédéric-Guillaume, en 1720, aux Hollandais). Les dépêches des cours d'Autriche et de Saxe que les Prussiens surprirent dans les archives de Dresde fournirent au jeune diplomate, en 1756, assez de matériaux pour composer dans huit jours son célèbre *Mémoire raisonné*, publié en latin, en allemand et en français, et qui avait pour but de justifier l'invasion prussienne en Saxe. Bientôt après la charge de premier conseiller privé ou de secrétaire d'État aux affaires étrangères lui fut confiée. Le traité de paix avec la Russie et la Suède, en 1762, fut son ouvrage; et, l'année suivante, la conclusion de la paix de Hubertsbourg lui valut le poste de second ministre d'État et de cabinet, et de la bouche du roi cet éloge: « Vous avez fait la paix comme j'ai fait la guerre: un contre plusieurs. » Le nom de Hertzberg est lié au premier partage de la Pologne, en 1772. Il chercha alors à prouver les droits de Frédéric II sur la Prusse occidentale. Les notes qui furent échangées relativement à la succession de Bavière et le traité de paix conclu à Teschen augmentèrent encore sa renommée. Les prétentions de l'Autriche sur la Bavière occasionnèrent, comme on sait, en 1785, la formation de la ligue des princes allemands (*Fürstenbund*), où Hertzberg déploya une grande activité. Pendant les derniers jours de la vie de Frédéric, il fut du petit nombre des hommes que le roi eut toujours auprès de lui à Sans-Souci.

Le successeur de Frédéric le Grand désigna ce ministre pour l'accompagner dans la tournée où il allait recevoir l'hommage en Prusse et en Silésie. Il l'éleva au rang de comte, le chargea de recevoir à sa place l'hommage en Poméranie et dans la Nouvelle-Marche, lui confia les affaires étrangères, et le nomma curateur de l'Académie. Hertzberg rendit au gouvernement nouveau de nombreux services. Grâce à ses efforts, les troubles de la Hollande furent apaisés (1787), et il s'attacha en outre à maintenir l'équilibre politique dans l'esprit des principes qui servaient de base à la ligue des princes, ce qui amena la convention de Reichenbach (1790), qui, par la condescendance du roi de Prusse envers l'Angleterre et la Hollande, fut conclue dans un tout autre

sens que Hertzberg ne l'eût désiré. Cependant, il prêta sa plume à la célèbre déclaration générale faite à l'Autriche, et qui signifiait à l'empereur Léopold les conditions sous lesquelles la Prusse et les puissances maritimes voulaient qu'il fît la paix avec la Turquie. La non-réussite de son plan, que Hertzberg regardait lui-même comme son chef-d'œuvre, l'affecta vivement; d'autres circonstances, notamment la nomination de deux nouveaux ministres, l'aigrirent à un tel point, qu'en 1791 (au mois de mai) il offrit sa démission. Mais elle ne fut pas acceptée; Hertzberg fut seulement déchargé d'une partie des affaires étrangères. Il restreignit peu à peu toute son activité à la curatelle de l'Académie et à la surveillance de la culture de la soie en Prusse, et s'occupa de l'histoire de Frédéric le Grand, travail pour lequel il put consulter les archives secrètes, mais qu'il n'acheva pas. Cependant, le second partage de la Pologne, en 1793, et les embarras que la Prusse s'était créés en entrant dans la coalition contre la France, le portèrent à offrir de nouveau ses services au roi, dans une lettre du mois de juillet 1794, qui respire à la fois le patriotisme, la sagesse et un noble sentiment de sa propre dignité. Sa demande n'ayant pas été agréée, il en eut un si vif regret, qu'il tomba malade et en mourut.

Hertzberg a bien mérité de la littérature allemande, qui lui tenait surtout à cœur; son plan de réformer la langue nationale d'après les idées de Leibnitz produisit une grande activité dans les esprits et eut une influence salutaire. Il chercha, au prix de grands sacrifices, à améliorer l'instruction publique et à alléger le sort des pauvres maîtres d'école de campagne, en s'efforçant de leur ouvrir une branche d'industrie secondaire par l'introduction de la culture de la soie en Prusse. Quant à la réforme de l'économie rurale, il en donna lui-même l'exemple à sa terre de Britz. Dans la vie privée, Hertzberg, dont la physionomie expressive annonçait le penseur éclairé, était simple et sans prétentions; il ne recevait que peu de monde et presque uniquement que des savants. Comme il était naturellement franc et ouvert, on l'accusait de s'écarter de la circonspection nécessaire au genre d'affaires dont il était chargé et qui exige la discrétion et le mystère. C'est là peut-être la raison qui faisait qu'on surveillait secrètement sa correspondance. Un trait saillant de son caractère était le goût de la publicité. C'est dans cet esprit que, lors de l'avénement de Frédéric-Guillaume II au trône, il prononça à l'Académie ces mots pleins de sens : « Tout état qui fonde ses actes sur la sagesse, la force et la justice, gagne toujours à la publicité; elle n'est dangereuse que pour les gouvernements qui suivent des chemins obscurs et tortueux. » [*Encycl. des G. du Monde*].

Weddiger, *Fragmente aus dem Leben des Grafen von Hertzberg* (Fragments de la Vie du Comte de H.); Brême, 1796. — Posselt, *Ewald-Friedrich, Graf von Hertzberg*; Tubingue, 1798.

* **HERTZEN** (*Alexandre*), publiciste et romancier russe, né à Moscou, en 1812. Il fut élevé dans sa ville natale, et, d'après ce qu'il raconte dans ses Mémoires, il conçut de bonne heure une haine très-vive contre le gouvernement de son pays. Ses sentiments libéraux le conduisirent à embrasser les doctrines saint-simoniennes, qui étaient en faveur auprès de la partie la plus ardente des étudiants, et que le pouvoir interdisait rigoureusement. En 1834, il fut impliqué dans des poursuites dirigées contre plusieurs jeunes gens coupables d'avoir chanté des vers injurieux pour l'empereur Nicolas. Bien qu'il n'eût pas assisté au repas où avait été entendue la chanson incriminée, M. Hertzen fut, après une longue détention, envoyé en exil à Viatka, sur les frontières de la Sibérie. Il y était depuis trois ans lorsque le grand-duc héréditaire, maintenant l'empereur Alexandre II, visita cette ville. Grâce à l'intercession du jeune prince, M. Hertzen fut transféré dans une ville moins éloignée du centre de la Russie, à Wladimir. En 1839 il eut sa grâce complète, et il alla occuper à Saint-Pétersbourg une place dans les bureaux du comte de Strogonof. Mais il n'avait pas renoncé à ses anciennes opinions, et il les dissimulait si peu que le comte de Strogonof crut prudent de l'éloigner, en le nommant membre du conseil de Novogorod. En 1846, devenu, par la mort de son père, possesseur d'une fortune considérable, il demanda la permission de voyager, et en 1847 il fut autorisé à quitter la Russie. Depuis cette époque M. Hertzen a séjourné successivement en Italie, en France pendant les premiers mois qui suivirent la révolution de Février, jusqu'aux événements de juin, à Genève, et enfin en Angleterre. Il y a fondé une *presse libre russe*, c'est-à-dire une imprimerie pour les ouvrages écrits en langue russe, et dont la publication a été interdite dans les États du tsar. De cette imprimerie sont aussi sorties des traductions russes de quelques ouvrages de MM. Louis Blanc, Mazzini, Lelewel et autres coreligionnaires politiques de M. Hertzen. Ce publiciste raconte que le duc de Noailles, qui se trouvait avec lui sur le pont d'un bateau à vapeur, lui disait : « Vous autres Russes, vous êtes esclaves ou anarchistes. » On ne reprochera pas à M. Hertzen d'être un esclave; mais, sans méconnaître la générosité de ses sentiments, on regrette qu'il ait prêté l'appui d'un remarquable talent aux doctrines socialistes les plus aventurées.

Le premier ouvrage de M. Hertzen fut une série de lettres publiées dans une revue russe, à Saint-Pétersbourg, 1842, sous le pseudonyme de *Iskander* (mot persan qui signifie Alexandre), et intitulées : *Dilettantism ve naouké* (Le Di-

lettantisme dans la science). L'auteur, partisan déclaré du système de Hegel, juge, au point de vue du penseur allemand, les adversaires de la science moderne, et mêle à des considérations philosophiques de fines et vives peintures des mœurs russes. Encouragé par le succès de son premier livre, M. Hertzen donna une nouvelle série d'essais, sous le titre de *Pisma ob izoutchenii prirody* (Lettres sur l'Étude de la Nature); Saint-Pétersbourg, 1845-1846. Il publia encore, avant de quitter la Russie, *Kto Vinovat* (A qui la faute?); Saint-Pétersbourg, 1847 : roman qui le place parmi les meilleurs peintres de la société russe contemporaine. Pendant son exil, M. Hertzen a fait paraître successivement : *Vom andern Ufer* (De l'autre bord), nouvelle; 1850; — *Lettres de France et d'Italie;* 1850; — *La Propriété baptisée:* pamphlet écrit en russe et dirigé contre le servage; — *Du Développement des idees revolutionnaires en Russie;* 1854; — *Prervannyé razkazy* (Récits interrompus); Londres, 1854; — *My exile;* Londres, 1855, 2 vol. in-8° : mémoires de l'auteur, d'abord publiés en russe, en partie dans un ouvrage intitulé : *Tiourma i Silka* (La prison et l'Exil), et en partie dans le *Polyarnaya Zviezda* (L'Étoile polaire), revue fondée par M. Hertzen. Cet écrivain a commencé, au mois de septembre 1856, la publication d'un autre recueil périodique, sous le titre de *Golosa iz Russii* (Voix de Russie).

N.

H. Delaveau, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet, 1er septembre, 1855. — *English Cyclopædia Biography*. — *Men of the Time.*

* **HERVAGAULT** (*Jean-Marie*), faux dauphin français, né à Saint-Lô, le 20 septembre 1781, mort à Bicêtre, le 8 mai 1812. Le 28 pluviôse an X (février 1802), il comparut devant le tribunal de police correctionnelle de Vitry-sur-Marne, comme accusé d'avoir abusé de la crédulité de plusieurs personnes à l'aide de faux noms et de fausses qualités, en se donnant pour le fils de Louis XVI, et de leur avoir escroqué partie de leur fortune. Suivant l'accusation, il était le fils d'un pauvre tailleur de Saint-Lô. Dès l'âge de douze ans, il avait quitté la maison paternelle, et s'était mis à parcourir successivement les départements de la Manche, de l'Orne, du Calvados, de Seine-et-Marne et de la Marne, tantôt sous un nom, tantôt sous un autre, recueillant partout des sommes considérables. Sa mère avait été jolie, et l'on croyait assez généralement dans son pays qu'il était fils du duc de Valentinois, avec lequel on lui trouvait quelque ressemblance. Avant de prendre le nom de Louis XVII, Hervagault joua plusieurs rôles; il se fit successivement passer pour le fils de M. de La Vaucelle, de M. de Longueville, du duc d'Ursel, et du duc de Valentinois. Arrêté comme vagabond une première fois à [illegible], une seconde fois à Cherbourg, il n'avait échappé à une punition que grâce à son extrême jeunesse et aux instances de son père, qui l'avait réclamé; enfin, il avait été condamné à Châlons, le 13 floréal an VII (mai 1799), à un mois de détention, et à Vire, le 23 thermidor suivant, à deux années de la même peine, toujours pour les mêmes faits. Ses partisans pensaient qu'il était véritablement le jeune Louis XVII, que plusieurs serviteurs fidèles avaient su enlever du Temple, caché dans une voiture de linge, après y avoir introduit de la même manière l'enfant malade qui mourut bientôt après et fut enterré sous le nom du dauphin. Le tailleur de Saint-Lô n'était pour eux que le père de l'enfant substitué au dauphin, lors de son évasion du Temple. Dans les précédents judiciaires du jeune prince, ils ne voyaient que la fécondité de son imagination pour dépister la police; enfin, ils étaient tellement convaincus de la véracité du jeune délinquant, que parmi ceux dont le commissaire du gouvernement se faisait le défenseur officieux il n'y avait pas un seul plaignant. Hervagault avait des traits agréables, le teint blanc, une chevelure blonde, qui bouclait naturellement, un grand air de candeur et de dignité; il était vêtu avec recherche, et s'exprimait avec aisance. Il salua avec un sourire empreint d'une noble familiarité un auditoire ami et respectueux, composé surtout d'ecclésiastiques, de femmes élégantes, de citoyens riches connus par leur attachement mal déguisé à l'ordre de choses que la révolution avait renversé. Le tribunal de Vitry condamna Hervagault à quatre années de détention. Cette condamnation, confirmée par le tribunal criminel de Châlons, ne mit pas fin à l'intérêt qu'Hervagault avait su inspirer. Le ministre de la police le fit alors transporter loin du théâtre de ses aventures, et le garda enfermé comme fou ou prisonnier d'État jusqu'à sa mort.

L. L—T.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contempor.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — *Dict. de la Conversation.*

HERVAGIUS. *Voy.* HERWAGEN.

HERVART ou **HERWARD** (*Barthélemy*), financier allemand, né à Augsbourg, mort à Tours, au mois d'octobre 1676. Il avait établi avec son frere Jean-Henri une maison de banque à Paris. A l'époque de l'invasion de l'Alsace, il mit sa fortune à la disposition de Louis XIII, et lui procura le moyen de retenir sous ses drapeaux un corps de 10,000 Suédois qui, faute de paye, allait déserter. Hervart fut récompensé par le don de Landser et de la forêt de la Hart, que l'on confisqua plus tard sur ses descendants, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. En 1649 il détourna l'armée que Turenne commandait en Allemagne de suivre son général, qui voulait se déclarer pour le parlement contre Mazarin. Hervart connaissait ces troupes, qui avaient appartenu au duc Bernard de Saxe Weimar, lequel avait eu de l'amitié pour lui. Il partit avec les plus

grands pouvoirs, et agit si habilement que Turenne se vit abandonné de ses soldats lorsqu'il voulut repasser le Rhin pour marcher sur Paris. Mazarin, en apprenant ce fait, dit tout haut devant le roi et la cour à Saint-Germain : « M. Hervart a sauvé l'État et conservé au roi sa couronne : ce service ne doit jamais être oublié ; le roi en rendra la mémoire immortelle par les marques d'honneur et de reconnaissance qu'il mettra en sa personne et en sa famille. » Le cardinal eut encore besoin d'Hervart pour retenir la même armée, que les émissaires du maréchal de Turenne voulaient débaucher à Stenai. Hervart sut la maintenir au service du roi. Pour la négociation de ces deux affaires, Hervart avança deux millions cinq cent mille livres, dont le remboursement n'était rien moins que certain. Banquier de Mazarin, Hervart fut choisi pour intendant des finances en 1650 ou 1656 : le parti catholique réclama ; mais Mazarin maintint Hervart dans son poste, et le fit même contrôleur général en novembre 1657. Il avança encore plusieurs fois au roi des sommes considérables dans les nécessités pressantes de l'État. Louis XIV, en revenant de Bretagne, où il avait fait arrêter Fouquet, surintendant des finances, et se trouvant sans argent, dit à Hervart : « Je compte sur votre crédit » ; Hervart lui fournit aussitôt deux millions. Zélé protestant, Hervart n'oublia pas ses coreligionnaires. Les finances devinrent le refuge des réformés exclus systématiquement des autres emplois. Ils purent s'y maintenir jusqu'en 1680 ; et pendant cette période on ne vit, selon la remarque de Rulhières, ni ces fortunes scandaleuses ni ces indécentes profusions qui ont été stigmatisées par nos satiriques. Hervart mourut simple conseiller d'État, avant la ruine des églises protestantes, pour lesquelles il s'était toujours montré libéral. Joueur forcené, Hervart perdait souvent jusqu'à cent mille écus dans une séance. Sa veuve, lors de la défense de faire des conversions signifiée aux pasteurs protestants, contrebalança longtemps par ces libéralités le pouvoir de Pélisson, qui achetait des convertis.

Le second de ses fils, conseiller au parlement de Paris, retourna au catholicisme en novembre 1685, et épousa l'année suivante une fille du président Bretonvilliers. Il avait été en 1682 commissaire pour l'exécution des édits dans la généralité de Paris. Ami de la Fontaine, Hervart est cité avec éloge plusieurs fois par le grand fabuliste. C'est lui qui en 1693 offrit à La Fontaine un logement dans son hôtel (aujourd'hui l'hôtel des postes), où ce dernier mourut, deux ans après.

Un autre fils du banquier Hervart, nommé *Hervart du Fort*, sous-contrôleur des finances, consacra noblement une partie de sa fortune à l'entretien des commis exclus des finances par Colbert. Il se réfugia ensuite à Delft. Son frère *Philibert*, baron d'Huningue, né en 1645, mort le 30 avril 1721, fut choisi en 1690 par le roi Guillaume d'Angleterre comme son résident à Genève ; mais cette petite république n'osa le recevoir, dans la crainte de déplaire à la France, dont les troupes occupaient la Savoie. Le roi d'Angleterre envoya alors Hervart en qualité d'ambassadeur à Berne. Hervart occupa cette position jusqu'en 1697, époque où il retourna en Angleterre et se fixa à Southampton. En 1720 il devint gouverneur de l'hôpital des Réfugiés à Londres. L. L—t.

MM. Haag, *La France protestante*. — Vanhuffel, *Recueil de documents inédits sur l'histoire de France et principalement sur l'Alsace et son gouvernement pendant le règne de Louis XIV* ; Paris, 1840, in-8°. — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*. — Walckenaër, *Histoire de la Vie de La Fontaine*.

HERVAS Y PANDURO (*Laurent*), philologue espagnol, né le 1er mai 1735, à Horcajo (province de la Manche), mort à Rome, le 24 août 1809. Entré dans la Société de Jésus, il enseigna la philosophie au séminaire royal de Madrid, puis au collége de Murcie. Il partit ensuite pour l'Amérique, où il séjourna dans les missions jusqu'à ce que ces établissements fussent enlevés aux jésuites. Transporté en 1767 en Italie, Hervas se fixa à Césène, où il s'occupa de l'étude des mathématiques et de la physique, puis de la linguistique. Les jésuites ayant obtenu l'autorisation de rentrer en Espagne, Hervas fit un voyage en Catalogne. Forcé de quitter ce pays, il vint à Rome, où le pape Pie VII le nomma préfet de la bibliothèque Quirinale. On a de lui : *Idea dell' Universo, che contiene la storia della vita dell' uomo ; elementi cosmografici, viaggio estatico al mondo planetario, e storia della Terra* ; Césène, 1778-1787, 21 vol. in-4° : cet ouvrage se divise en plusieurs parties, qui ont été pour la plupart traduites en espagnol : *Concezione Nascimento, Infanzia e Puerizia* ; 1778 ; — *Pubertà e Gioventù dell' Uomo* ; 1778 ; — *Virilità dell' Uomo* ; 1779, 1780, 4 vol. ; — *Vecchiaja e Morte dell' Uomo* ; 1780 ; — *Notomia dell' Uomo* ; 1780 ; — *Viaggio estatico al Mondo planetario* ; 1780 ; — *Storia della Terra* ; 1781-1783, 6 vol. ; — *Catalogo delle Lingue conosciute e notizia della loro affinità et diversità* ; 1784 ; — *Origine, formazione, mecanismo ed armonia degl' Idiomi* ; 1785 ; — *Aritmetica delle nazioni e divisione del tempo fra gli Orientali* ; 1786 ; — *Vocabulario Poliglotto, con prolegomeni sopra piu di CL lingue* ; 1787 ; — *Saggio prattico delle Lingue, con prolegomeni e una raccolta di orazioni dominicali in piu di trecento lingue e dialetti* ; 1787 ; — *De' Vantaggi e Svantaggi dello Stato temporale di Cesena* ; Césène, 1776 ; — *Lettera sul Calendario Messicano*, dans le tome II de l'*Histoire ancienne du Mexique* de Clavigero ; — *Analisi filosofico-teologica della Natura della Carita* ; Foligno, 1792, in-4° ; — *Revoluzione*

religionaria francese; Madrid (vers 1800); — *École espagnole des Sourds-Muets* (en espagnol); Madrid, 1795, 1799, 2 vol. in-4°; — *Catéchisme pour les Sourds-Muets, pouvant aussi servir à toutes sortes de personnes* (en espagnol); Madrid, 1795, 1800, in-12; — *Prééminence et dignité de la maison mère de Uclès et de son prieuré ecclésiastique de l'ordre militaire de Saint-Jacques, avec une notice sur les anciennes villes d'Urci et de Ségobria* (en espagnol); Carthagène, 1801, in-4°; — *Description des archives de la couronne d'Aragon à Barcelone et notice des archives générales de l'ordre militaire de Saint-Jacques à Uclès* (en espagnol); Carthagène, 1801, in-4°. Hervas a laissé en manuscrit en espagnol: une *Histoire de l'Écriture;* — une *Paléographie universelle*, avec des alphabets de toutes les langues; — la *Morale de Confucius;* — *L'Homme revenu à la religion;* — l'*Histoire des premières Colonies de l'Amérique;* — La *Bibliothèque des Jésuites*, de 1760 à 1790; — un traité *de la Société humaine;* — une traduction de l'*Histoire de l'Église* de Bérault Bercastel, avec une continuation; des traités théologiques et divers écrits de controverse. J. V.

Adelung, *Mithridate.* — P. Caballero, *Supplém. à la Biblioth. des Jésuites.*

HERVAS (Don *Joseph-Martin*), marquis D'ALMENARA, financier, diplomate et écrivain espagnol, né à Uxyar (royaume de Grenade), au mois de juillet 1760, mort à Madrid, au mois de septembre 1830. Connu d'abord comme financier, il était à Paris administrateur de la banque de Saint-Charles à l'époque de la révolution de 1789. Depuis lors, il resta en France comme banquier, et Charles IV le nomma consul d'Espagne. Après la retraite de Azara, il remplit auprès du gouvernement français les fonctions de ministre espagnol. En crédit auprès du premier consul, il maria sa fille, en 1803, au général Duroc, et à cette occasion il reçut du roi le titre de marquis d'Almenara d'Espagne. Bientôt ses affaires devinrent embarrassées, et, à la fin de 1805, il suspendit ses payements, avec un passif de 40 millions. Il se retira alors en Espagne. Le roi le nomma en 1806 son envoyé extraordinaire à Constantinople; Hervas y résida deux ans. Napoléon s'étant emparé de l'Espagne, la Porte demanda au ministre espagnol des explications que celui-ci ne put donner, et il reçut l'ordre de quitter l'Empire Ottoman. A son retour dans sa patrie, en 1809, Hervas s'attacha au nouveau roi Joseph Bonaparte, qui le fit membre du conseil d'État, puis président du conseil de commerce. Il remplaça ensuite don Romuro au ministère de l'intérieur, et fut décoré du grand cordon de l'ordre royal d'Espagne. Il accompagna le roi Joseph en France en 1813, et une ordonnance de Ferdinand VII le bannit du royaume. Après avoir passé quelque temps à Paris, et dans une profonde retraite, à Baugy en Picardie, il fit en 1816 un voyage à Vienne en Autriche, avec sa fille. Il revint ensuite à Paris, où il résida plusieurs années; enfin, il fut rappelé en Espagne, et reprit ses fonctions de conseiller du roi dans la junte des finances et du commerce, place qu'il garda jusqu'à sa mort. On a de lui: *Éloge historique du général Ricardos* (en espagnol), traduit en français; 1798, in-8°; — *Defensa de don Josef Martinez de Hervas, contra la accusacion de desleatled*, etc.; Paris, sept. 1814, in-8°; Cadix, 1815, traduit en français par Esmenard, sous ce titre: *Défense de don Joseph Martinez de Hervas, chevalier de l'ambassade S. M. C. à Paris, de l'ordre royal de Charles III, etc., contre l'accusation calomnieuse de S. Ex. M. P. Cevallos, ex-ministre de Charles IV et de tous les gouvernements qui ont existé en Espagne après l'abdication de ce monarque, intentée cinq ans après la mort funeste et prématurée dudit chevalier Hervas, dédiée aux pères de famille de tous les pays, par le marquis d'Almenara, père de l'accusé;* Paris, 1814, in-8°; — *Cartas de la reina Vitinia a su hermana la princesa Fernandina;* 1822; traduit en français sous ce titre: *Considérations sur l'état actuel de l'Espagne. Lettres de la reine Wittinie à sa sœur la princesse Fernandine;* Paris, 1822, in-8°. J. V.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contempor.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.*

HERVÉ, archevêque de Reims, mort le 2 juillet 922. Le comte Baudouin ayant à se venger de Foulques, archevêque de Reims, l'avait fait égorger sur la grande route par un détachement de ses troupes. Il s'agissait donc d'appeler sur le siége rendu vacant par cette tragique aventure un homme puissant par ses alliances et déjà signalé par l'énergie de son caractère, qui fût capable de résister à toutes les entreprises des factions armées qui désolaient le pays. On choisit Hervé, neveu par sa mère du comte Hubald, jeune encore, mais doué d'un de ces esprits fermes et énergiques sur lesquels on peut compter dans les plus graves circonstances. Il fut ordonné le 10 juillet de l'an 900, par Riculfe, Dodilon, Otgaire, Mancion, Raoul, Otfrid, évêques de Soissons, de Cambrai, d'Amiens, de Châlons, de Laon et de Senlis. Tel est le récit de Flodoard. Le jour même de sa consécration, Hervé fit lire publiquement dans la basilique de Sainte-Marie de Reims la sentence d'excommunication rendue contre les meurtriers de Foulques, le comte Baudouin et ses complices. Bientôt après, en véritable préfet ecclésiastique, ce qu'étaient les principaux évêques sous la dynastie carlovingienne, il donne tous ses soins aux affaires civiles de sa province, relève les murs des châteaux, les entoure de palissades et de fossés profonds, construit à grands frais des

forteresses nouvelles, et sur tous les points se prépare à soutenir l'assaut du comte Baudouin, des Normands, de tous les gens de guerre cantonnés dans les bois, dans les plaines, maîtres du cours des fleuves, et toujours impatients de livrer quelque assaut. Que si tant de graves préoccupations lui permettent de se rappeler qu'il porte au front les bandelettes épiscopales, il veut du moins que l'évêque offre son utile concours au gouverneur militaire de la province, et, dans ce dessein, il travaille à convertir les Normands, estimant avec raison qu'après les avoir conduits à l'autel, et courbés devant le dieu de la race franque, il les aura rendus plus dociles à l'autorité du roi des Francs. Il existe une lettre du pape Jean IX qui félicite Hervé du succès de cette propagande. Le roi Charles le Simple, dont il était un des familiers, ne lui aura pas sans doute témoigné dans la même occasion une moindre reconnaissance. Ce qui est certain, c'est que, vers l'année 910, à la mort d'Anschéric, évêque de Paris, ce roi choisit Hervé pour chancelier, c'est-à-dire pour premier confident, pour premier ministre : il ne pouvait attendre de personne de meilleurs conseils. Hervé lui rendit encore d'autres services. En l'année 919, les Hongrois ayant envahi la Lorraine (et non pas le *royaume de Lothaire*, comme le dit improprement l'*Histoire littéraire*, puisqu'il n'y avait pas de Lothaire régnant à cette époque), Hervé, fut, de tous les grands du royaume, le seul qui se rendit auprès du roi dans cette difficile circonstance, et, suivant Flodoard, il parut au camp de Charles avec une escorte de quinze cents hommes bien équipés : il ne faut pas douter qu'il ne fût prêt à les mener lui-même au combat. L'année suivante, Charles étant à Soissons, enveloppé, menacé par la plupart des guerriers francs, qui prétendaient le contraindre à renvoyer de la cour un autre de ses conseillers, le puissant Haganon, Hervé, agissant en prélat pieux et fidèle, *pontifex fidelis et pius*, accourut au-devant du roi, l'enleva par un coup de main vigoureux, le conduisit à Reims dans sa maison épiscopale, et veilla sur lui pendant sept mois, jusqu'à ce que cette révolte fût complétement apaisée. On raconte cependant que, vers la fin de sa vie, Hervé se rangea parmi les ennemis de Charles le Simple, et Mabillon, cherchant à s'expliquer ce changement de conduite, suppose qu'Hervé passa du côté des mécontents quand, en l'année 920, Charles lui ôta les sceaux pour les confier à Rutker ou Roger, archevêque de Trèves. Il ne paraît guère vraisemblable que Charles ait disgracié l'archevêque de Reims dans le temps même où il habitait sa maison : ce n'est pas ainsi que l'on a coutume de traiter un libérateur. Mais si, dans la table des chanceliers dressée par Du Cange, Rutker ne paraît pas avant l'année 922, il faut corriger cette table. Une des chartes de Charles le Simple rendant l'abbaye de Saint-Servais à l'église de Trèves est du mois de juillet 919 ; or, nous trouvons à la fin de cet acte la signature de Goslin, notaire, *ad vicem Rutkeri, archipræsulis summique cancellarii*. Rutker était donc chancelier avant l'année 920. Il y a plus : nous avons un diplôme du roi Charles concernant la libre élection des archevêques de Trèves, diplôme qui porte la date du mois d'août 913, et après la signature du roi se trouve celle du notaire Goslin, *ad vicem Ratbodi, archiepiscopi summique cancellarii*. Ainsi, de deux choses l'une : ou Ratbod, archevêque de Trèves, avait dès l'année 913 reçu le sceau royal des mains d'Hervé, ou Charles le Simple avait à la fois plusieurs grands chanceliers. Quoi qu'il en soit, il est clair que l'hypothèse de Mabillon est mal fondée, et que si, vers l'année 920, l'archevêque de Reims abandonna le roi Charles, il ne faut pas donner pour cause de cet abandon un acte d'ingratitude royale, que l'*Histoire littéraire* appelle, par euphémisme, un *trait de politique :* cette destitution dont on a trop parlé n'a pas eu lieu. Il n'est pas d'ailleurs certain qu'Hervé ait jamais trahi la cause de Charles. On raconte qu'il sacra son rival, le roi Robert, le 29 juin 922, c'est-à-dire trois jours avant de mourir, et c'est la preuve qu'on donne de sa trahison. Mais cette preuve n'est fournie que par un témoin, dom Mabillon ; et c'est un témoin bien moderne. Les anciens annalistes, Odoranne et plusieurs autres, attestent, au contraire, que le roi Robert fut sacré par Gauthier, archevêque de Sens ; et nous les croyons plus volontiers.

La politique et la guerre furent donc les occupations principales d'Hervé. Cependant, il ne négligea pas l'administration de son diocèse. On lui doit le rétablissement de plusieurs églises ou abbayes ruinées, entre autres de l'abbaye de Mouson. C'est aussi sur sa convocation qu'eut lieu le concile de Troslei. Les statuts de ce concile, une lettre, et deux sentences, l'une d'excommunication, l'autre d'absolution, voilà tout ce qui nous reste des œuvres d'Hervé.

B. Hauréau.

Gallia Christiana, t. IX. — *Histoire littéraire de la France*, t. VI, p. 182. — *Flodoard*, *Eccles. Rem. Chronicon*, lib. IV.

HERVÉ, moine français, né dans la seconde moitié du onzième siècle, mort vers l'année 1133. On le voit abbé de Redon, au diocèse de Vannes, dès l'année 1111. L'année suivante, le célèbre Alain Fergant, duc de Bretagne, vint lui demander le pardon des injures qu'il avait faites aux religieux de Redon. Hervé ne lui refusa pas cette grâce; mais, suivant l'usage, il en exigea le prix. On voit ensuite Hervé engagé dans un long procès avec les religieux de Quimperlé au sujet de l'île de Guédel, dont les deux monastères s'attribuaient la possession. L'histoire de ce débat a été écrite par Gurhedenus, moine de Quimperlé : elle est plus fidèlement ra-

religionaria francese; Madrid (vers 1800); — *École espagnole des Sourds-Muets* (en espagnol); Madrid, 1795, 1799, 2 vol. in-4°; — *Catéchisme pour les Sourds-Muets, pouvant aussi servir à toutes sortes de personnes* (en espagnol); Madrid, 1795, 1800, in-12; — *Prééminence et dignité de la maison mère de Uclès et de son prieuré ecclésiastique de l'ordre militaire de Saint-Jacques, avec une notice sur les anciennes villes d'Urci et de Ségobria* (en espagnol); Carthagène, 1801, in-4°; — *Description des archives de la couronne d'Aragon à Barcelone et notice des archives générales de l'ordre militaire de Saint-Jacques à Uclès* (en espagnol); Carthagène, 1801, in-4°. Hervas a laissé en manuscrit en espagnol: une *Histoire de l'Écriture;* — une *Paléographie universelle*, avec des alphabets de toutes les langues; — la *Morale de Confucius;* — *L'Homme revenu à la religion;* — l'*Histoire des premières Colonies de l'Amérique;* — La *Bibliothèque des Jésuites*, de 1760 à 1790; — un traité *de la Société humaine;* — une traduction de l'*Histoire de l'Église* de Bérault Bercastel, avec une continuation; des traités théologiques et divers écrits de controverse. J. V.

Adelung, *Mithridate.* — P. Caballero, *Supplém. à la Biblioth. des Jésuites.*

HERVAS (Don *Joseph-Martin*), marquis d'Almenara, financier, diplomate et écrivain espagnol, né à Uxyar (royaume de Grenade), au mois de juillet 1760, mort à Madrid, au mois de septembre 1830. Connu d'abord comme financier, il était à Paris administrateur de la banque de Saint-Charles à l'époque de la révolution de 1789. Depuis lors, il resta en France comme banquier, et Charles IV le nomma consul d'Espagne. Après la retraite de Azara, il remplit auprès du gouvernement français les fonctions de ministre espagnol. En crédit auprès du premier consul, il maria sa fille, en 1803, au général Duroc, et à cette occasion il reçut du roi le titre de marquis d'Almenara d'Espagne. Bientôt ses affaires devinrent embarrassées, et, à la fin de 1805, il suspendit ses payements, avec un passif de 40 millions. Il se retira alors en Espagne. Le roi le nomma en 1806 son envoyé extraordinaire à Constantinople; Hervas y résida deux ans. Napoléon s'étant emparé de l'Espagne, la Porte demanda au ministre espagnol des explications que celui-ci ne put donner, et il reçut l'ordre de quitter l'Empire Ottoman. A son retour dans sa patrie, en 1809, Hervas s'attacha au nouveau roi Joseph Bonaparte, qui le fit membre du conseil d'État, puis président du conseil de commerce. Il remplaça ensuite don Romuro au ministère de l'intérieur, et fut décoré du grand cordon de l'ordre royal d'Espagne. Il accompagna le roi Joseph en France en 1813, et une ordonnance de Ferdinand VII le bannit du royaume. Après avoir passé quelque temps à Paris, et dans une profonde retraite, à Baugy en Picardie, il fit en 1816 un voyage à Vienne en Autriche, avec sa fille. Il revint ensuite à Paris, où il résida plusieurs années; enfin, il fut rappelé en Espagne, et reprit ses fonctions de conseiller du roi dans la junte des finances et du commerce, place qu'il garda jusqu'à sa mort. On a de lui: *Éloge historique du général Ricardos* (en espagnol), traduit en français; 1798, in-8°; — *Defensa de don Josef Martinez de Hervas, contra la accusacion de desleatled*, etc.; Paris, sept. 1814, in-8°; Cadix, 1815, traduit en français par Esmenard, sous ce titre: *Défense de don Joseph Martinez de Hervas, chevalier de l'ambassade S. M. C. à Paris, de l'ordre royal de Charles III, etc., contre l'accusation calomnieuse de S. Ex. M. P. Cevallos, ex-ministre de Charles IV et de tous les gouvernements qui ont existé en Espagne après l'abdication de ce monarque, intentée cinq ans après la mort funeste et prématurée dudit chevalier Hervas, dédiée aux pères de famille de tous les pays, par le marquis d'Almenara, père de l'accusé*; Paris, 1814, in-8°; — *Cartas de la reina Vitinia a su hermana la princesa Fernandina;* 1822; traduit en français sous ce titre: *Considérations sur l'état actuel de l'Espagne. Lettres de la reine Wittinie à sa sœur la princesse Fernandine;* Paris, 1822, in-8°. J. V.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contempor.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.*

HERVÉ, archevêque de Reims, mort le 2 juillet 922. Le comte Baudouin ayant à se venger de Foulques, archevêque de Reims, l'avait fait égorger sur la grande route par un détachement de ses troupes. Il s'agissait donc d'appeler sur le siége rendu vacant par cette tragique aventure un homme puissant par ses alliances et déjà signalé par l'énergie de son caractère, qui fût capable de résister à toutes les entreprises des factions armées qui désolaient le pays. On choisit Hervé, neveu par sa mère du comte Hubald, jeune encore, mais doué d'un de ces esprits fermes et énergiques sur lesquels on peut compter dans les plus graves circonstances. Il fut ordonné le 10 juillet de l'an 900, par Riculfe, Dodilon, Otgaire, Mancion, Raoul, Otfrid, évêques de Soissons, de Cambrai, d'Amiens, de Châlons, de Laon et de Senlis. Tel est le récit de Flodoard. Le jour même de sa consécration, Hervé fit lire publiquement dans la basilique de Sainte-Marie de Reims la sentence d'excommunication rendue contre les meurtriers de Foulques, le comte Baudouin et ses complices. Bientôt après, en véritable préfet ecclésiastique, ce qu'étaient les principaux évêques sous la dynastie carlovingienne, il donne tous ses soins aux affaires civiles de sa province, relève les murs des châteaux, les entoure de palissades et de fossés profonds, construit à grands frais de

forteresses nouvelles, et sur tous les points se prépare à soutenir l'assaut du comte Baudouin, des Normands, de tous les gens de guerre cantonnés dans les bois, dans les plaines, maîtres du cours des fleuves, et toujours impatients de livrer quelque assaut. Que si tant de graves préoccupations lui permettent de se rappeler qu'il porte au front les bandelettes épiscopales, il veut du moins que l'évêque offre son utile concours au gouverneur militaire de la province, et, dans ce dessein, il travaille à convertir les Normands, estimant avec raison qu'après les avoir conduits à l'autel, et courbés devant le dieu de la race franque, il les aura rendus plus dociles à l'autorité du roi des Francs. Il existe une lettre du pape Jean IX qui félicite Hervé du succès de cette propagande. Le roi Charles le Simple, dont il était un des familiers, ne lui aura pas sans doute témoigné dans la même occasion une moindre reconnaissance. Ce qui est certain, c'est que, vers l'année 910, à la mort d'Anschéric, évêque de Paris, ce roi choisit Hervé pour chancelier, c'est-à-dire pour premier confident, pour premier ministre : il ne pouvait attendre de personne de meilleurs conseils. Hervé lui rendit encore d'autres services. En l'année 919, les Hongrois ayant envahi la Lorraine (et non pas le *royaume de Lothaire*, comme le dit improprement l'*Histoire littéraire*, puisqu'il n'y avait pas de Lothaire régnant à cette époque), Hervé, fut, de tous les grands du royaume, le seul qui se rendit auprès du roi dans cette difficile circonstance, et, suivant Flodoard, il parut au camp de Charles avec une escorte de quinze cents hommes bien équipés : il ne faut pas douter qu'il ne fût prêt à les mener lui-même au combat. L'année suivante, Charles étant à Soissons, enveloppé, menacé par la plupart des guerriers francs, qui prétendaient le contraindre à renvoyer de la cour un autre de ses conseillers, le puissant Haganon, Hervé, agissant en prélat pieux et fidèle, *pontifex fidelis et pius*, accourut au-devant du roi, l'enleva par un coup de main vigoureux, le conduisit à Reims dans sa maison épiscopale, et veilla sur lui pendant sept mois, jusqu'à ce que cette revolte fût complétement apaisée. On raconte cependant que, vers la fin de sa vie, Hervé se rangea parmi les ennemis de Charles le Simple, et Mabillon, cherchant à s'expliquer ce changement de conduite, suppose qu'Hervé passa du côté des mécontents quand, en l'année 920, Charles lui ôta les sceaux pour les confier à Rutker ou Roger, archevêque de Trèves. Il ne paraît guère vraisemblable que Charles ait disgracié l'archevêque de Reims dans le temps même où il habitait sa maison : ce n'est pas ainsi que l'on a coutumé de traiter un libérateur. Mais si, dans la table des chanceliers dressée par Du Cange, Ruther ne paraît pas avant l'année 922, il faut corriger cette table. Une des chartes de Charles le Simple rendant l'abbaye de Saint-Servais à l'église de Trèves est du mois de juillet 919 ; or, nous trouvons à la fin de cet acte la signature de Goslin, notaire, *ad vicem Rutkeri, archipræsulis summique cancellarii*. Rutker était donc chancelier avant l'année 920. Il y a plus : nous avons un diplôme du roi Charles concernant la libre élection des archevêques de Trèves, diplôme qui porte la date du mois d'août 913, et après la signature du roi se trouve celle du notaire Goslin, *ad vicem Ratbodi, archiepiscopi summique cancellarii*. Ainsi, de deux choses l'une : ou Ratbod, archevêque de Trèves, avait dès l'année 913 reçu le sceau royal des mains d'Hervé, ou Charles le Simple avait à la fois plusieurs grands chanceliers. Quoi qu'il en soit, il est clair que l'hypothèse de Mabillon est mal fondée, et que si, vers l'année 920, l'archevêque de Reims abandonna le roi Charles, il ne faut pas donner pour cause de cet abandon un acte d'ingratitude royale, que l'*Histoire littéraire* appelle, par euphémisme, un *trait de politique :* cette destitution dont on a trop parlé n'a pas eu lieu. Il n'est pas d'ailleurs certain qu'Hervé ait jamais trahi la cause de Charles. On raconte qu'il sacra son rival, le roi Robert, le 29 juin 922, c'est-à-dire trois jours avant de mourir, et c'est la preuve qu'on donne de sa trahison. Mais cette preuve n'est fournie que par un témoin, dom Mabillon ; et c'est un témoin bien moderne. Les anciens annalistes, Odoranne et plusieurs autres, attestent, au contraire, que le roi Robert fut sacré par Gauthier, archevêque de Sens ; et nous les croyons plus volontiers.

La politique et la guerre furent donc les occupations principales d'Hervé. Cependant, il ne négligea pas l'administration de son diocèse. On lui doit le rétablissement de plusieurs églises ou abbayes ruinées, entre autres de l'abbaye de Mouson. C'est aussi sur sa convocation qu'eut lieu le concile de Troslei. Les statuts de ce concile, une lettre, et deux sentences, l'une d'excommunication, l'autre d'absolution, voilà tout ce qui nous reste des œuvres d'Hervé.

B. Hauréau.

Gallia Christiana, t. IX. — *Histoire littéraire de la France*, t. VI, p. 182. — *Flodoard*, *Eccles. Rem. Chronicon*, lib. IV.

HERVÉ, moine français, né dans la seconde moitié du onzième siècle, mort vers l'année 1133. On le voit abbé de Redon, au diocèse de Vannes, dès l'année 1111. L'année suivante, le célèbre Alain Fergant, duc de Bretagne, vint lui demander le pardon des injures qu'il avait faites aux religieux de Redon. Hervé ne lui refusa pas cette grâce ; mais, suivant l'usage, il en exigea le prix. On voit ensuite Hervé engagé dans un long procès avec les religieux de Quimperlé au sujet de l'île de Guédel, dont les deux monastères s'attribuaient la possession. L'histoire de ce débat a été écrite par Gurhedenus, moine de Quimperlé : elle est plus fidèlement ra-

contée dans plusieurs lettres pontificales, qu'on peut lire au tome XIV des *Rerum Gallic. Script.* L'opiniâtreté d'Hervé le fit excommunier pendant une année. Il eut ensuite de si vifs démêlés avec Olivier de Pontchâteau, que le duc Conan fut obligé de venir à son secours. Repoussé par les forces ducales, Olivier se réfugia dans l'abbaye, s'y défendit, et y fut fait prisonnier. Le sang ayant souillé les dalles de la basilique abbatiale, Hildebert, archevêque de Tours, fut envoyé par le pape à Redon, et en purifia l'autel. Le nom d'Hervé paraît pour la dernière fois dans un acte de 1133. Raimbauld, chanoine de Liége, a écrit une lettre sur la mort de cet abbé. Elle se trouve, mais sans date, dans le tome XV des *Rer. Gall. Script.*, p. 366. B. H.

Gall. Christ., t. XIV, col. 950. — Dom Morice, *Hist. de Bretagne*, aux abbés de Redon.

* HERVÉ, moine français, né dans le Maine, mort vers 1145. Tout ce que nous connaissons de sa vie, c'est qu'il porta l'habit de Saint-Benoît dans le monastère de Bourgdeols, en Berri. Il laissa, en mourant, de nombreux ouvrages, tant sur l'Écriture Sainte que sur les Pères. En voici les titres : *Commentariorum in Isaiam prophetam Libri VIII.* Bernard Pez a publié ce commentaire dans le tome III de ses *Anecdota;* — *Exposition du livre attribué à saint Denys l'Aréopagite, sur la Hiérarchie des Anges.* Cet ouvrage, désigné par les moines de Bourgdeols dans une lettre circulaire sur la mort d'Hervé, paraît aujourd'hui perdu; — *Gloses sur les Lamentations de Jérémie.* Dom Liron et les auteurs de l'*Histoire littéraire* ont signalé plusieurs exemplaires de ces gloses inédites, dans les monastères de Pontigny et de Vauluisant; — *Super Ezechielis ultimam visionem Expositio*, dans un manuscrit de Clairvaux qui se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Troyes (*Catalog. géner. des mss. des Depart.*), t. II, p. 201 ; — *Expositio in Deuteronomium*, dans un autre manuscrit de Clairvaux, que possède également la bibliothèque de Troyes, nº 297 du catalogue récemment publié; — *Tractatus in Ecclesiasten*, dans les bibliothèques de Pontigny et de Vauluisant, suivant les auteurs de l'*Histoire littéraire:* n'est-ce pas, suivant M. Harmand, bibliothécaire de Troyes, le même traité que contient le num. 642 de cette bibliothèque? — *Commentaria in libros Judicum et Ruth*, dans le résidu du fonds de Saint-Germain-des-Prés, à la Bibliothèque impériale, paquet 89, nº 7; — *Expositio super Epistolas S. Pauli :* attribuée longtemps à saint Anselme, cette exposition a été publiée sous le nom de l'archevêque de Cantorbéry, par René de Chasteigner, en 1533, in-fol.; — *Expositio magistri Hervæi in duodecim Prophetas minores*, autrefois dans la bibliothèque de Vauluisant; — *De Cantico Exodi, de cantico Abacuc et de cantico Annæ*, dans le num. 447 de la bibliothèque de Troyes; — *De Cœna B. Cypriani*, même volume; — *Expositio epistolæ : Misit Herodes rex manus, etc.*; même volume; — enfin *Missæ Expositio*, même volume. B. H.

D. Liron, *Singul. hist. et littér.*, t. III. — *Hist. littér. de la France*, t. XII. — *Epistola monachor. Burgidol. de morte Hervæi*, dans le *Spicilegium* de Luc d'Achery, t. II. — B Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. I, p. [illegible].

* HERVÉ, abbé de Saint-Gildas de Rhuis, dans la Bretagne armoricaine, doit la célébrité de son nom à une erreur. L'historien de Bretagne dom Morice, après lui le géographe Ogée, et tout récemment M. Ch. de Rémusat, le font mourir en l'année 1125, et le placent ainsi sur le siége abbatial de Saint-Gildas immédiatement avant Abélard. Mais le prétendu prédécesseur d'Abélard vécut un siècle après lui. Son nom se trouve dans des actes de 1218 et de 1220, et c'est précisément un contrat de l'année 1220 qui, mal porté par dom Morice à l'année 1120, a causé l'erreur qu'il importe de corriger ici, d'après le *Gallia christiana* et d'après la *Correspondance littéraire.* B. H.

Gallia christiana, t. XIV, col. 961. — *Correspondance littér.*, t. I, p. 110.

* HERVÉ LE BRETON, ou plutôt HERVÉ *de Nédellec* (en latin *Hervæus Natalis*), théologien français, né dans le diocèse de Tréguier, en Bretagne, mort à Narbonne, le 7 ou 8 août 1323. Ayant fait profession de suivre la règle de Saint-Dominique au couvent de Morlaix, Hervé vint ensuite à Paris continuer ses études dans la maison de la rue Saint-Jacques. Il fut reçu licencié en 1307, élu prieur provincial en 1309 et maître de l'ordre en 1318. La mort le surprit revenant de Barcelone, où il était allé présider un chapitre général. On sait que la plupart des dominicains demeurèrent scrupuleusement fidèles, durant le treizième et le quatorzième siècle, à la doctrine de leur plus illustre docteur, saint Thomas d'Aquin. Quand Hervé fut admis à paraître en chaire, cette doctrine était vivement attaquée par les disciples de l'école rivale, l'école franciscaine, et une partie de la jeunesse applaudissait avec enthousiasme aux leçons des scotistes François Mayronis, Antonio Andrea, et Jean Bassolins. Les dominicains n'avaient pas l'avantage. N'osant pas, sans doute, en de telles circonstances, reproduire et défendre dans les termes consacrés un système dont la fortune paraissait compromise, Hervé se présenta comme un éclectique, et reconnut que Duns Scot avait eu quelquefois raison. Mais c'est une concession qu'il a faite du bout des lèvres, pour apaiser l'humeur belliqueuse de ses adversaires. Hervé n'est, en réalité, qu'un thomiste, et il l'est si résolument, que pour justifier son maître, accusé de contradiction, il aime mieux avoir recours à des arguments nominalistes que de laisser le dernier mot au pur réalisme.

Les ouvrages d'Hervé sont assez nombreux. On a plusieurs fois imprimé son Commentaire sur les Sentences, *Hervæi Britonis in IV Sententiarum volumina Scripta subtilissima ;*

nous désignerons particulièrement l'édition de Venise, qui est la meilleure, 1505, in-fol. Un manuscrit du roi, num. 3121, et deux manuscrits de la Sorbonne num. 671 et 847, nous offrent ses *Quodlibeta magna*, qui ont été aussi imprimés à Venise, en 1486, in-fol. — Octavien Scot publia dans la même ville, en 1513, in-fol., huit traités séparés d'Hervé, dont voici les titres : *De Beatitudine*, *De Verbo*, *De Æternitate Mundi*, *De Materia Cœli*, *De Relationibus*, *De pluralitate Formarum*, *De Virtutibus*, *De Motu Angeli*. — Nous connaissons deux éditions de son traité *De secundis Intentionibus*; la première du quinzième siècle, sans date, in-fol.; et la seconde, de Paris, 1544, in-4°. Échard en signale une troisième, de Paris, 1489, in-4°. Le traité d'Hervé *De Potestate Ecclesiæ et Papæ*, qui se trouve dans le manuscrit du roi, num. 4232, et dans le manuscrit de Saint-Victor, num. 57, a été imprimé au commencement du seizième siècle, avec d'autres opuscules sur la même question. Ses ouvrages inédits, mentionnés par Échard, ont pour titres : *De Peccato originali*, *De Paupertate Christi*, *De Esse et Essentia*, *De Speciebus*, *De Intellectu et Voluntate*, *De Latitudine Entium*, *De decem Prædicamentis*, *in primum et secundum libros Perihermeneias*, *De Divisionibus Boetii*, *De Communitatibus Porphyrii*, *De Cognitione Primi Principii*, et enfin *Tractatus de Sacramentis*. On lui a quelquefois attribué un commentaire sur les Épîtres de saint Paul, qui a été imprimé sous le nom de saint Anselme; mais cet ouvrage a été restitué à Hervé, moine de Bourgdeols. On a commis une semblable erreur en le supposant auteur du traité de Jacques de Voragine qui a pour titre *Defensorium*. Enfin, le catalogue des mss. de la Sorbonne inscrit sous son nom trois traités : *De Matrimonio*, *De Virtutibus*, *De Baptismo*, qu'on ne retrouve dans aucun autre catalogue. Ce sont peut-être des fragments de son Commentaire sur les Sentences : ils ne sauraient être, en ce cas, considérés comme des traités particuliers. Échard ne les a pas connus; et c'est un bibliographe scrupuleux que l'on prend rarement en défaut. Or, l'ancien bibliothécaire de la Sorbonne, Guyet de Sansale, mérite une tout autre renommée; et une attribution qui n'a d'autre garantie que sa signature est dépourvue de toute valeur. Dans le manuscrit, les trois opuscules sont anonymes. B. H.

Quétif et Échard, *Script. Ord. Prædicat.*; t. I, p. p. 533. — B. Hauréau, *De la Philosophie scolastique*, t. I, p. 396 et suiv.

* **HERVÉ-FIERABRAS**, médecin français, vivait vers le milieu du seizième siècle, à Rouen, sa ville natale, où il exerçait sa profession. Il publia un ouvrage sur les principes de la chirurgie, qui, chose rare à cette époque, fut réimprimé deux fois dans la même année. Ce petit volume garda tout son crédit pendant près d'un siècle; mais le style, qui paraissait excellent au temps de Henri II, semblait tellement suranné sous Louis XIII, qu'un médecin en renom, Jean de Montigny, prétendit le rajeunir : il ne le fit pas, néanmoins, sans exposer aux aspirants en chirurgie les motifs qui l'avaient déterminé. « Fierabras, dit-il, estoit en danger d'estre mesprisé pour son obscurité comme furent autrefois les livres de Nigidius, vn des plus sçavans des Romains. I'ay voulu preuenir vn si grand mal pour toute la chirurgie et me suis comporté comme un architecte auec vn bastiment qu'on chérit pour son antiquité, me contentant de l'appuyer par où il tomboit et n'ay pas voulu l'abbattre pour en bastir un nouveau de ses ruines. » Le sieur de Montigny est, à notre avis, un pauvre architecte, et il nous eût laissé un profond regret, si, après avoir lu son pathos, nous n'eussions retrouvé cette belle langue du seizième siècle qu'il calomnie et cette *transposition des mots sentant si fort le Gaulois* dont il est bien à tort offusqué.

Hervé-Fierabras, oublié par tous les biographes, était un praticien instruit, écrivant poliment en latin, et qui, voulant servir dans les principes généraux de leur art les jeunes chirurgiens, se décida à publier pour eux ses principes dans la langue peu scientifique, mais vraiment charmante, qu'employaient à cette époque Bernard de Palissy, Ambroise Paré et le docte Belon; il ne se montre en aucune manière inférieur à ces grands modèles. Nous donnons ici le titre abrégé des deux premières éditions de son livre : *Méthode briefve et facile pour aisément parvenir à la vraie intelligence de la Chirurgie, en laquelle est déclarée l'admirable construction du corps humain, le symbole du corps avec l'âme, régime de vivre très-singulier, la manière de garder sa santé et d'éviter maladie, avec aucuns secrets de l'âme non encore mis en lumière*; le tout recueilly des bons autheurs. A Paris, s. d. (1550), in-12 (la 1re édition seule est datée).

Fierabras appartient à cette école féconde des grands observateurs qui étudièrent les anciens, mais sans être asservis à leurs principes, et qui substituèrent l'expérience aux vaines théories; il flétrit surtout avec énergie les nombreux charlatans qui, à son époque, rendaient si difficile l'exercice de la médecine fondée sur l'expérience; il se demande avec raison « pourquoi les grands secrets de la nature leur auroient été révélés, pour être celés aux médecins »; et après avoir peint en quelques mots les empiriques de son siècle, il s'écrie : « Voilà les vertus dont tels insolents se introduisent en la faueur du peuple, blasmant la secte rationale et logicale ou par fables, ou mensonges des belles cures qu'ils parjurent avoir faites, auxquelles faict adjouter foy leur simulée périce et déceptive simplicité. Les autres plus effrontez se ingèrent traicter tous malades, et (comme qui rien ne sait de rien ne doubte), d'une effrénée témérité et impudente arrogance, promettent santé toute frétée.

Mais leurs drogues sont chères, parquoy convient advancer grand argent. O l'astuce audacieuse! ils enveniment tout premier les oreilles, puis la bourse et finablement le corps. Vistes-vous oncques intoxiqueurs plus rusez? Ils ressemblent à gens masquez, qui de gestes, d'habit, de langage et cacquet, entre le vulgaire ressemblent à médecins, mais de vérité, d'érudition et de faire rien moins; car qui veut estre vray médecin luy convient estre tel de nature, d'entendement, d'érudition et bonnes mœurs, versé aux théoresmes de l'art. Mais le temps présent admet le contraire, auquel sont en admiration tels étrangers qui n'ont aprins fors à vuider les bourses... S'ils ont faict quelque voyage, en un mois ils sont plus sages qu'Apollo, arrogance leur bransle la teste, les cornes levent le bonnet; les autres tournent les yeux, corrugant le front, c'est un oracle! J'ay mon emplastre (à pleine bouche), mon bausme, mon unguent, j'ay veu faire à un Égyptien; un Turc me l'apprit : tout fait miracle; adieu l'estude : il n'y a si gros butor, qui à son ignorance n'adjoute arrogance.....; il n'y a médecin au monde, tant sçavant et expérimenté soit-il, qui osast dire une mesme médecine, emplastre, unguent ou diète devoir estre en tous observée, mais en chascun particulier par discrétion et artificiale conjecture estre muée : tant s'en faut qu'un empirique ignorant puisse vne seule en tous accomoder : cessez donc vos vanteries et menteuses audaces! »

Nous voilà bien loin, on le voit, du *baume de Fierabras*, qui a fourni de si joyeuses saillies à l'auteur de Don Quichotte. On sait d'après la légende, que le fameux elixir de Fierabras avait été composé, dans l'origine, par un géant, roi d'Alexandrie, fils de l'amiral Balan, conquérant de Rome et de Jerusalem; mais il n'est pas impossible que Cervantes, dont les connaissances étaient si variées, ait eu quelque réminiscence d'un nom célèbre alors dans la science, et l'ait fait figurer dans son chef-d'œuvre immortel. Ferdinand Denis.

Jean de Montigny, *Préface de la 3e édition corrigée en* 1647. -- *L'ingenieux hidalgo D. Quichotte de la Mancha*, trad. en français par M. Viardot, t. I, p. 168.

HERVEY, HERVÉ ou **ERVÉ** (*François-Cocq* D'), de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, seigneur et commandeur de *Valcanville, Cantelou et Sauxetourp*, poète français, né vers 1580 d'une ancienne famille anglo-normande (1). On a de lui: *Le Pantheon et le temple des oracles où préside Fortune*, ouvrage curieux et singulier dont le roi Louis XIII accepta la dédicace. Les oracles se consultent au moyen de trois dés et 1296 quatrains prophétiques, entre lesquels le sort décide, répondant a 144 questions posées au commencement du volume. — Ce livre parut pour la première fois en 1625 : Paris, François Huby, in-8°. Il a été reimprimé en 1630 par Denys Thierry, en 1651 chez Cardin-Besongne et enfin tout récemment dans la collection elzévirienne de Jannet. La première édition contient un très-beau portrait gravé au burin de Louis XIII adolescent. Le manuscrit original de l'ouvrage, relié aux armes de ce prince, est conservé à la Bibliothèque impériale. X***

Hist. de Malte. — *Description bibliographique des livres choisis de la librairie de Techner*, [illegible]. — *Preface* de la nouvelle edition de la bibliothèque elzévirienne de Jannet revue sur le manuscrit original, [illegible]. — *Catal. des manuscrits de la Biblioth. impériale.*

(1) Devint commandeur de son ordre en 1616 et fit partie de l'ambassade que le grand maître Alof de Vignacourt envoya au roi de France.

HERVÉ (*Daniel*), théologien français, né à Saint-Père-en-Rets (diocèse de Nantes), mort à Rouen, le 8 juillet 1694. Entré dans la congrégation de l'Oratoire en 1642, il reçut la prêtrise en 1645, et devint théologal, puis supérieur de la maison de son ordre à Boulogne et en divers autres endroits. A sa mort il était curé de Sainte-Croix-Saint-Ouen, à Rouen. On a de lui : *La Vie chrétienne de la vénérable sœur Marie de l'Incarnation, fondatrice des Carmelites en France*; Paris, 1666, in-8°; — *Sermons*; Rouen, 1692. Il avait laissé des commentaires sur les prophètes Osée et Joël. J. V.

Moréri, *Grand dict. historique.* — Lelong, *Biblioth. sacra.* — *Journal des Savants*, 1694. — Richard et Giraud, *Biblioth. sacrée.*

* **HERVÉ** (*François*), jurisconsulte français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il était avocat au parlement de Rennes, et vint en 1777 se fixer à Paris. On a de lui : *Théorie des matières féodales et censuelles, où l'on développe la chaîne de ces matières dans un ordre et sous un aspect qui en facilitent l'intelligence, y répandent de nouvelles lumières et mènent à des définitions neuves des contrats de fiefs et de cens*; Paris, 1785 et 1786, 6 vol. in-12. C'est l'ouvrage le plus complet et le plus méthodique qui ait existé sur ces matières; — *Théorie des Dîmes*; Paris, 1790, 2 vol. in-12. Cet ouvrage était entièrement imprimé quand, dans la fameuse nuit du 4 au 5 août 1789, les dîmes furent abolies.

A. R—R (de Chartres).

Camus, *Bibliothèque de Droit*, tome II, n° [illegible], p. [illegible].

HERVET (*Gentien*), controversiste et fécond traducteur français, né à Olivet, en 1499 (1), mort à Reims, le 12 septembre 1584. Il fit ses études à l'université d'Orleans, sous Reuchlin, Alexandre, Érasme et autres savants de premier ordre. Il fut d'abord précepteur de Claude de L'Aubépine, et vint ensuite à Paris, où il s'attacha à un savant anglais, Édouard Lupset, avec lequel il travailla à l'édition des *Œuvres de Galien*, qui avaient été traduites en latin par Thomas Linocer, et qui parurent à Paris en 1528. Hervet suivit Lupset en Angleterre. La comtesse de Salisbury lui confia l'éducation de son fils, Arthur Polus. Cette éducation terminée, Hervet se rendit à Rome avec le cardinal Polus, frère de son disciple. Après quelques années de séjour dans la capitale du monde chrétien, il revint en

(1) C'est par erreur que Moréri le fait naître en [illegible].

France, professa à Bordeaux et à Orléans dont il régenta l'un des colléges. Le cardinal Polus le rappela à Rome, et le plaça chez Marcel Cervin, cardinal de Sainte-Croix (depuis pape sous le nom de Marcel II). Ce fut chez ce nouveau patron que Hervet traduisit plusieurs ouvrages des Pères et des auteurs grecs. En 1545, lorsque Cervin fut envoyé par Paul III pour présider le concile de Trente, il emmena Hervet, qui s'y distingua par son érudition, et notamment par un savant discours contre les mariages clandestins. Son opinion contribua beaucoup à faire proscrire ces sortes de mariage. Hervet resta en Italie jusqu'en 1553. De retour en France, il fut ordonné en 1556, devint grand-vicaire de Jean de Hangest, évêque de Noyon, et fut pourvu de la cure de Saint-Martin-de-Cravant près Beaugency. Il y demeura quatre années, combattant avec vigueur, par ses écrits et ses prédications, la doctrine de Calvin, qui se répandait dans le diocèse. Jean de Morvilliers, son évêque, voulant profiter de son zèle et de ses lumières, l'emmena au colloque de Poissy (1561), où devaient lutter les plus éloquents docteurs catholiques et protestants. Hervet y joua un brillant rôle. Il y gagna l'affection du cardinal de Lorraine, archevêque de Reims, qui l'attacha à sa personne, parut avec lui au concile de Trente (1562-1563), et l'année suivante lui donna un canonicat à Reims. Hervet eut avec les docteurs de la faculté de cette ville une longue et vive dispute au sujet de plusieurs propositions hétérodoxes qu'il avait avancées, et pour lesquelles il fut censuré. S'il fut attaqué avec peu de ménagements, il ne montra pas de son côté beaucoup de modération dans sa défense; cependant, il finit par se soumettre, et retrancha les passages incriminés. Il mourut ainsi en paix, et dans un âge très-avancé. On mit sur son tombeau l'épitaphe suivante :

Hic lapis Herveti custodit corpus inane,
In cœlis animæ sit sine fine quies.
Octoginta annos vixit cum quinque, refellens
Hæreseon scriptis dogmata falsa suis.

Boutrays, en citant les beaux esprits qu'a produits Orléans, parle d'Hervet en ces termes :

Urbs solita ingeniis magnis clarescere, qualis,
Argolico Latioque potens Hervetius ore,
Veracis cultor sophiæ; hæresis ?cre flagellum :
Graiorum interpres fidus, quo vindice mendis
Purus Alexander Clemens pluresque loquuntur.

Huet confirme cet éloge, et, parlant des traductions d'Hervet, trouve que celui-ci s'exprime avec abondance et facilité et qu'il sait conserver la pensée des auteurs. Heinsius et Sylburg, loin de partager cet avis, accusent Hervet de négligence et de peu d'application dans sa traduction de saint Clément. Au jugement de Baillet, il n'a pas réussi davantage dans ses traductions françaises; Teissier pense de même, mais il ajoute que les latines sont meilleures. « La multitude de ses écrits, dit Nicéron, fait voir combien il était laborieux; il y a néanmoins plus d'érudition que de justesse et d'éloquence. Rien de plus plat ni de plus désagréable que ses traductions françaises. Ses ouvrages de controverse sont aussi peu de chose; ils manquent d'ordre et de précision. » On a de Hervet : *Orationes sex* : 1° *Ante Olynthiacarum Demosthenis orationum prælectionem habita*; 2° *De radenda Barba*; 3° *De alenda Barba*; 4° *De vel radenda vel alenda Barba*. Par un singulier jeu d'esprit, dans ses trois discours Hervet a prétendu prouver : d'abord qu'il fallait se raser la barbe; ensuite qu'il fallait la laisser croître, enfin qu'on était libre de la couper ou de la porter longue. Hervet était régent de l'université d'Orléans lorsqu'il s'amusait à soumettre à ses élèves de pareilles puérilités! 5° *De Ascensu Domini*; trad. en français par l'auteur; Orléans, 1556, in-8°; 6° *De Amore in patriam, Plutarchi opusculum; quomodo oporteat adolescentem audire Poemata*, etc.; Orléans, 1536, in-8°; — *Orationes : De Patientia; De vitando Otio; De grati animi virtute; item traducti ab eodem Herveto e græco, Basilii Magni Sermo adversus Irascentes, et sermo de Invidia; Sophoclis Antigone; Epigrammata aliquot*, etc.; Lyon, 1541, in-8°; — *Zachariæ scholastici Ammonius, Dialogus, quod Mundus non sit Deo coæternus, latine versus*; Venise, 1546, in-8°; — *Alexandri Aphrodisei Quæstiones naturales et morales de Anima, e græco in latinum conversæ*; Bâle, 1548, in-8°; — *D. Joannis-Chrisostomi Homiliæ in Psalmos, e græco in latinum conversæ*; Venise, 1549, et Anvers, 1552; — *Theodoreti, episcopi, Cyri Eranistes, seu polymorphis libris IV. Ejusdem Hæreticorum improbarum Nugarum et Fabularum Compendium; ejusdem Divinorum Decretorum seu Dogmatum Epitome; latine versa*; Bâle, 1549, in-8°; — *Palladii, episc. Helenopolitani, Historia Lausiaca, nec non Theodoreti, Cyrensis episcopi, religiosa Historia, latine*, etc.; Paris, 1555, in-4°; — *Oratio ad Concilium Tridentinum, qua suadetur ne matrimonia quæ contrahuntur a filiis familias sine consensu eorum in quorum sunt potestate habeantur deinceps pró legitimis*; Paris, 1556 et 1563, in-4°; — *Basilicon, seu Imperialium Constitutionum libri VIII, in quibus continetur totum jus civile a Constantino Porphyrogeneta, in 60 libros redactum*; Paris, 1557, in-fol. Annibal Fabrot fait remarquer « qu'Hervet n'a traduit ici que six livres des Basiliques, qui sont les 28, 29, 45, 46, 47 et 48, et qu'il ne savait pas assez de jurisprudence pour bien réussir dans sa version; — *Joannis grammatici, Philoponi, Commentaria, in tres libros Aristotelis de Anima*, etc.; Lyon, 1558, in fol.; — *Theodori Metochitæ Paraphrasis in Aristotelis Physica et parva naturale*, etc.; Bâle, 1559, et Lyon, 1615, in-4°; — *De recuperanda ecclesiasticorum disciplina oratio, quæ interpretatur*

sextum canonem concilii Chalcedensis; Paris, 1561, in-8° : l'auteur, en vertu de ce canon, pense avec quelque raison qu'il ne faut ordonner personne sans lui assigner un bénéfice ou un office ecclésiastique; en un mot, sans lui garantir des moyens d'existence; — *Canones sanctorum Apostolorum, Conciliorum generalium et particularium, sanctorum Patrum, Dionysii Alexandrini, Petri Alexandrini martyris, Tarasii Constantinopolitani, Gregorii Thaumaturgii, Athanasii, Timothei, Basilii, Theophili, Amphilochii, Gennadii, Niconis, Methodi, Theodori*, etc. *Photii, Constantinopolitani patriarchæ, præfixus est Nomocanon. Omnia hæc Commentariis Theodori Balsamonis, Antiocheni patriarchæ, explicata*, etc.; Paris, 1561, in-fol.; — *Recueil d'aucuns Mensonges de Calvin, Melanchthon, Bucer et autres nouveaux evangelistes de ce temps*, fait françois des œuvres de Guillaume Lindau, évêque allemand; *Sermon de G. Hervet apres avoir oui prêcher un prédicateur suspect d'hérésie. Épître sur la réalité du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'eucharistie. Épître a un prédicant sacramentaire qui a osé publiquement dogmatiser en la ville de Beaugency-sur-Loyre. Trois traités de trois anciens et saints docteurs grecs, saint Jean Damascène, saint Grégoire, évêque de Nysse, saint Nicolas, évêque de Modon, du saint sacrement de l'autel*, trad. du grec en français; *Oraison de Gennadius à un Dieu en trois personnes*; Paris, 1561, in-8°; — *Épître ou Advertissement au peuple de l'Église catholique, touchant les différends qui sont maintenant en la religion chrétienne*; Paris, 1561, in-8°; — *Épître aux ministres, prédicans et suppôts de la nouvelle Eglise de ceux qui s'appellent* fidèles et croyants à la parole; Lyon, 1561, in-8°; — *Épître envoyée à un quidam fauteur des nouveaux évangélistes, en laquelle est clairement montré que hors l'Église catholique n'y a nul salut*; Paris, 1561, in-8°; — *Cathechisme ou Sommaire de la foy et devoir du vrai chrétien, selon la doctrine evangelique et sens de l'Église en anciens docteurs d'icelle*, etc.; Paris, 1561, in-8°, et à la suite des *Demandes et Reponses à Jean Calvin sur son livre* De la Prédestination, editees par A. du Val; — *Reponse à ce que les ministres de la nouvelle Eglise d'Orleans ont ecrit contre aucunes miennes Epitres et livres miens*; Paris, 1562, in-8°; — *Les Ruses et Finesses du diable pour tâcher à abolir le saint sacrifice de Jésus-Christ*; Reims, 1562, in-8°; — *Traite du Purgatoire, auquel sont contenues les opinions des nouveaux évangelistes de ce temps*; Paris, 1662, in-12; — *Discours sur ce que les pilleurs, voleurs et brûleurs d'eglises disent qu'ils n'en veulent qu'aux moines et prêtres*; Reims, 1563, in-8° : ce discours fut refuté; Hervet en fit paraître la défense; Reims, 1564, in-8°; — *Confutation d'un livre pestilent et plein d'erreurs nommé* Les Signes sacrez, *en laquelle sont clairement montrées les impietez et mensonges des calvinistes et sacramentaires, et en laquelle il est amplement traité du sacrifice de la messe*; Reims, 1564, in-4°; — *Discours des troubles de l'an* 1562; Paris, 1564, in-8°; — *Le saint, sacré, universel et général Concile de Trente légitimement signifié et assemblé sous nos SS. PP. les papes Paul III, Jules III et Pie IV*; Reims, 1564, in-8°; Rouen, 1583, in-16; Paris, 1584, in-8° : Hervet y mentionne la protestation de trois cardinaux, fait qui ne se trouve dans aucune autre relation; — *Catéchisme ou Introduction aux Sacremens et mystères de la foy chrétienne, à ceux qui sont nouvellement illuminez et baptisez*, trad. d'après le grec de S. Cyrille; Reims, 1564, in-8°; — *L'Anti-Hugues, c'est-à-dire Réponse aux écrits et blasphèmes de Hugues Sureau, soi disant ministre calviniste à Orléans, contre les principaux points de la foy et de la religion chrétienne*; Reims, 1567, in-8°; — *Catéchisme et ample Instruction de tout ce qui appartient au devoir d'un Chrétien, principalement des curez et vicaires*, etc.; Paris, 1568, in-8°; — *Clementis Alexandrini omnia quæ exstant Opera*, etc.; Paris, 1566, in-8°, et 1590, in-fol.; — *Sexti Empirici Adversus mathematicos, hoc est adversus eos qui profitentur disciplinas; opus complectens universam Pyrrhoniorum disputandi rationem*, trad. du grec en latin; Paris, 1569, in-fol.; Genève, 1621, in-fol.; — *Saint Augustin : De la Cité de Dieu, illustré des commentaires de Jean-Loys Vives*, trad. du latin; Paris, 1570, in-fol.; — *Julii Africani ad Origenem de Historia Susannæ Epistola, cum Responsione Origenis*, imprimé dans l'édition d'Origène de Génébrard; Paris, 1604, in-fol.; — *Theodoreti, episcopi Cyri, Quæstiones in libros IV Regum et in II Paralipomenon*, imprimé dans l'édition de Theodoret du P. Sirmond; Paris, 1642, in-fol.; — *Epistola de Residentia Episcoporum, scripta in concilio Tridentino*; 1563; — *Epistola ad Stanislaum Hosium, cardinalem, legatum pontificum*. Ces deux lettres ont été publiées dans le *Mercure jésuite*. A. L.

De Thou, *Éloges*, et les additions de Teissier. — La Croix du Maine et du Verdier, *Bibliothèques françaises*. — Boutrays, *Aurelia*. — Charles du Saussay, *Annales ecclesiæ Aurelianensis*. p. 690. — Baillet, *Jugemens des Savans*. — Heinsius, *Sylloge Epistolarum*, publié par Burmann; — Huet, *Jugements sur les fameux Interprètes latins*. — Sylburg, *Opera*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XVII, p. 18-200. t. XX, p. 100. — J. Debarbouiller, dans les *Hommes illustres de l'Orléanais*, t. I, p. 364-368.

* HERVEY (*John*), *lord* HERVEY OF ICKWORTH, homme politique et poëte anglais, second fils de John Hervey, premier comte de Bristol, né en 1696, mort le 8 août 1743. Il fit ses études à Cambridge, et fut nommé en 1716 gentilhomme de

la chambre du prince de Galles. La faiblesse de sa santé, qui le réduisait au régime des légumes et du lait d'ânesse, ne l'empêcha pas de briller à la cour, et de s'y faire une réputation de galanterie qui excita la jalousie de Chesterfield. Il s'attacha à Walpole, qu'il servit avec dévouement, soit à la chambre des communes, où il entra en 1725, soit auprès de la reine Caroline, dont il possédait toute la faveur. Walpole, qui voulait bien l'avoir pour ami, mais non pas pour rival, ne l'éleva pas au-dessus de la position secondaire de vice-chambellan et conseiller privé, et crut assez payer ses services en lui conférant la pairie en 1733. Hervey dut se contenter d'être l'homme de cour le plus accompli de son temps. Confident du premier ministre, bien vu du roi, ami de la reine, il était attaché d'une manière encore plus intime à la princesse Caroline (elle portait le même nom que la reine sa mère). La mort de la reine, en 1737, enleva à Hervey la plus grande partie de son influence ; il essaya de se dédommager en entrant dans le ministère, et reçut, en 1740, le sceau privé. Mais l'administration de Walpole touchait à sa fin, et Hervey ne put conserver le sceau privé après la chute du premier ministre. On prétend que ce désappointement abrégea ses jours. —Hervey est surtout connu par la satire infamante où Pope l'a stigmatisé sous le nom de *Sporus ;* mais la colère d'un poëte n'est pas le jugement d'un historien, et, en dépit des amères invectives de l'auteur de la *Dunciade*, Hervey a laissé la réputation d'un homme d'esprit et d'un homme aimable. Si sa réponse à Pope et quelques autres poésies qui ont été recueillies dans la *collection* de Dodsley, sont d'une grande faiblesse, on estime ses *Mémoires*, qui ont été publiés plus d'un siècle après sa mort, sous le titre de : *Memoirs of the reign of George the Second, from his accession to the death of queen Caroline ;* Londres, 1848, 2 vol. Ces mémoires sont particulièrement curieux pour l'histoire des mœurs des hautes classes en Angleterre pendant la période qui correspond à la régence du duc d'Orléans et au ministère du duc de Bourbon en France. La morale n'était pas plus respectée d'un côté du détroit que de l'autre. Nous ne citerons qu'un passage des mémoires d'Hervey, mais il est significatif. La reine Caroline touchait à ses derniers moments, et le roi se penchait en pleurant sur son lit de mort. La reine lui conseilla de se remarier. « Non : j'aurai des maîtresses ! » dit Georges. « Cela n'empêche pas », répondit la reine d'une voix mourante. Z.

Collins, *Peerage*, édit., de S. E. Brydges. — H. Walpole, *Royal and noble Authors*, édit. de Park. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — *Edinburgh Review*, octobre 1848.

HERVEY (*James*), théologien et moraliste anglais, né à Hardingstone, près de Northampton, en 1714, mort en 1758. Il fut élevé au Lincoln-Collége (Oxford), où il se lia avec les premiers membres de la secte naissante des méthodistes. Sans adopter leurs doctrines et leur manière de vivre, il puisa dans leur société des idées qui eurent de l'influence sur tout le cours de sa vie. Il entra dans les ordres, et partagea son temps entre les devoirs de sa charge et des compositions pieuses. Il fut nommé recteur de Weston-Favell dans le comté de Northampton, et mourut prématurément d'une maladie de langueur qu'avait développée chez lui l'excès du travail. Ses ouvrages sont nombreux, et tous consacrés à des sujets de philosophie morale et religieuse. Son style est fleuri, diffus, plein de déclamation et de mauvais goût. Ces défauts ne nuisirent pas au succès de ses livres, et contribuèrent peut-être à le rendre un des écrivains anglais les plus populaires de son siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Meditations and Contemplations, containing meditations among the tombs, reflections on a flower-garden, and a descant on creation ;* 1746, in-8° : c'est le plus connu des ouvrages d'Hervey ; les éditions anglaises en sont extrêmement nombreuses, et il a été traduit en français par Letourneur ; Paris, 1770, in-8° ; — *Contemplations on the Night and starry Heavens, and a winter piece ;* 1747, in-8° ; — *Remarks on lord Bolingbroke's Letters on the Study and the use of history, so far as they relate to the history of the Old Testament, in a letter to a lady of quality ;* 1753, in-8° ; — *Theron and Aspasia, or a series of dialogues and letters on the most important subjects ;* 1755, 3 vol. in-8°. La correspondance d'Hervey fut publiée en 1760, 2 vol. in-8°. Z.

Vie d'Hervey, en tête de sa *Correspondance*. — Chalmers, *General Biogr. Diction.* — Rose, *New gen. Biog. Dict.*

* HERVEY (*Thomas-Kibble*), poëte anglais, né à Manchester, vers 1804. Il fréquenta l'université de Cambridge sans y prendre ses degrés, travailla quelque temps chez un avoué, et finit par s'abandonner à son goût pour la poésie. Son premier ouvrage, *Australia and other poems* (1827 ; 3e édit., 1829) est peut-être ce qu'il a fait de mieux sous le rapport de la délicatesse et de l'élégance. Il a dirigé quelques journaux, entre autres l'*Athenæum*, qu'il a quitté en 1854. On a encore de lui : *Illustrations of modern Sculpture ; — The Poetical Sketch-Book* (L'Album poétique) ; — *The Book of Christmas* (Le Livre de Noël) ; — *The Devil's Walk* (La Ronde du Diable), petit poëme fantastique.

Sa femme, miss *Eleonora-Louisa* MONTAGU, née en 1811, à Liverpool, s'est fait connaître par quelques volumes de vers et de romans, tels que : *The Landgrave*, 1839, poëme dramatique ; — *Margaret Russell*, autobiographie anonyme ; — *The Pathway of the Fawn* (Le Sentier du Faon), esquisse de mœurs, etc. P. L—Y.

Men and Women of the Time.

* HERVEY-SAINT-DENYS (*Marie-Jean-Léon* D'), sinologue et publiciste français, né à

Paris, en 1823, d'une ancienne famille d'origine irlandaise. Il suivit debonne heure les cours de l'École spéciale des Langues orientales vivantes et du Collége de France, et publia *Recherches sur l'Agriculture et l'Horticulture des Chinois, suivies d'une analyse de la grande Encyclopédie* Chou-chi-Toung-Kao; Paris, 1851, in-8° : ouvrage qui renferme beaucoup de documents chinois qui peuvent être utiles à notre agriculture et à ceux qui traitent des végétaux et des animaux que l'on pourrait introduire avec avantage dans l'Afrique septentrionale et dans l'Europe occidentale. On a du même auteur : *Le Poil de la prairie*, comédie en cinq actes de Breton de Los Herreros, traduit de l'espagnol et représentée au théâtre Ventadour en 1847 (Paris, gr. in-8°); — *Insurrection de Naples en 1647, dite de Masaniello*, traduit de l'espagnol du duc de Rivas; Paris, 1849, 2 vol. in-8°;— *Histoire du théâtre en Espagne;* Paris, 1850, in-8°; — *De la Rareté et du Prix des Médailles Romaines depuis Mionnet;* Blois, 1850, in-8°; — *Un Roi* (le roi de Naples); Paris, 1851, in-12 (trois éditions successives); — *Histoire de la Révolution dans les Deux-Siciles depuis* 1793; Paris, 1856, in-8°. Il annonce la prochaine publication de son *Essai statistique sur l'Empire Chinois* et du premier volume de sa traduction française du *King-ping-meï*, l'un des plus célèbres romans chinois. L. R.

Documents particuliers.

HERVIEUX DE CHANTELOUP (*J.-C.*), naturaliste français, né à Paris, en 1683, mort dans la même ville, le 20 août 1747. Commissaire inspecteur des bois à bâtir dans la capitale, il devint le doyen de ces employés, et joignit à ces fonctions le titre de *gouverneur des serins* d'une princesse. On a de lui un *Nouveau Traité des Serins de Canarie*, Paris, 1745, in-12, qui a eu plusieurs éditions et auquel on a joint un *Traité du Rossignol et des petits oiseaux de volière.* J. V.

Quérard, *La France littéraire.*

* HERVILLE (*Jean-Baptiste-Michel-René* Durand, baron d'), général français, né à Paris, le 19 avril 1749, mort dans la même ville, le 19 juin 1830. A l'âge de dix-neuf ans il entra comme sous-lieutenant dans le corps de l'artillerie, et, deux ans après, il passa comme lieutenant dans une des compagnies en service dans les Indes. Il reçut plusieurs blessures au siége de Pondichéry, et revint en France le 20 mai 1782. De retour aux Indes, il s'y distingua, le 13 juin 1783, à la bataille de Gondelour, et prit part au siége de cette ville. Capitaine au régiment d'artillerie des colonies en 1786, il fut fait chevalier de Saint-Louis en 1788, et chef de brigade en 1792. Nommé colonel le 14 juillet 1793, il commanda l'artillerie dans les établissements français de l'Inde jusqu'à la reddition. Après avoir été un moment prisonnier de guerre, il arriva à l'île de France. Rentré dans la mère patrie au mois de juillet 1797, il fut revêtu des fonctions de directeur d'artillerie, passa à l'armée du Rhin en 1800 et à l'armée d'Espagne l'année suivante. En 1804 il fut chargé de la direction du parc d'artillerie au camp de Brest. Il fit à la grande armée les campagnes de 1806 à 1809, et commanda l'artillerie à Glogau. Le 8 janvier 1814 il passa comme général de brigade à l'état-major général de l'artillerie, et peu de jours après il reçut le commandement de l'école d'artillerie de Douai. Louis XVIII l'admit à la retraite le 24 décembre 1814. Depuis lors le baron d'Herville résida à Paris. J. V.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.*

HERVILLY (*Louis-Charles*, comte d'), général français, né à Paris, en 1755, mort à Londres, le 14 novembre 1795. Entré fort jeune au service, il passa en 1779, avec le grade de sous-lieutenant, dans le régiment de la marine, et s'embarqua pour l'Amérique septentrionale, où il servit honorablement pendant la guerre de l'indépendance. A son retour en France, le comte d'Hervilly fut nommé colonel du régiment de Rohan-Soubise. Dès 1789 il se montra opposé au mouvement révolutionnaire; cependant, après l'acceptation solennelle de la constitution de 1791 par le roi, il parut se soumettre à l'ordre établi, et fut nommé colonel de la cavalerie de la garde constitutionnelle du roi. Élevé au grade de maréchal de camp au commencement de 1792, il fut un de ceux qui veillèrent avec le plus de zèle à la sûreté du roi dans les journées du 20 juin et du 10 août. Ce fut lui que Louis XVI, dans la matinée du 10 août, envoya du sein de l'assemblée législative, où il s'était retiré, porter l'ordre aux Suisses de cesser le feu. Le comte d'Hervilly ne put parvenir à remplir cette mission. Lorsqu'il vit le roi enfermé au Temple, il passa en Angleterre, où il leva un régiment composé d'hommes nés en France. Chargé, en 1795, du commandement de la première division d'un corps d'émigrés que le gouvernement anglais avait résolu de jeter sur les côtes de la Bretagne, il débarqua, le 27 juin, dans le Morbihan, et établit son quartier général à Carnac. Le surlendemain il s'empara du fort Penthièvre. La garnison consentit à passer au service du roi; il en composa une compagnie de chasseurs. Le comte de Puisaye avait en quelque sorte été reconnu par les chefs des mécontents comme le général de la petite armée royale et catholique de Bretagne : tous demandaient à marcher en avant; d'Hervilly voulut attendre des renforts; la faiblesse de son artillerie, mal montée, et l'inexpérience des paysans bretons exigeaient, selon lui, que l'on ne s'éloignât pas encore de l'escadre. Cependant, les forces de Hoche augmentaient chaque jour. En occupant les hauteurs de Sainte-Barbe, ce général renfermait les royalistes dans la presqu'île de Quiberon, où d'Hervilly était rentré dans les premiers jours de juillet.

Le 11 il fit une sortie, et surprit quelques compagnies de républicains dans leurs campements. Le 14, mille hommes s'approchèrent de la côte sous les ordres de Sombreuil; il ne leur fut pas permis de débarquer, et d'Hervilly encourut le reproche d'avoir voulu ainsi se ménager à lui seul la gloire d'un triomphe qu'il regardait comme certain. Le 16 il attaqua les troupes de la république, qui occupaient une forte position et se composaient de plus de 16,000 hommes soutenus par une artillerie imposante. D'Hervilly avait combiné ses plans pour les placer entre deux feux. Les chouans, destinés à prendre l'ennemi par derrière, devaient faire connaître leurs mouvements au moyen de signaux convenus. Les premiers furent donnés; mais, réduites à s'éloigner en désordre après une attaque infructueuse, les bandes conduites par le comte de Vauban négligèrent d'en avertir d'Hervilly, et tandis que celui-ci se félicitait d'une diversion à laquelle au contraire la première décharge avait mis un terme, il vit tourner contre sa troupe tous les efforts des républicains. Deux de ses colonnes furent accablées par le feu d'une batterie masquée; mais en ordonnant aussitôt la retraite, il ne perdit que trois cents hommes et quinze canons. Quoique dangereusement blessé, d'Hervilly donna des ordres jusqu'à la fin de l'action avec beaucoup de présence d'esprit. Le 21 juillet, en apprenant la surprise de Quiberon, qui lui enlevait tout espoir, il monta à cheval, malgré ses souffrances, et se rendit au bord de la mer; une frégate le recueillit et l'emmena en Angleterre, où il mourut des suites de ses blessures. On a jugé sévèrement la conduite du comte d'Hervilly à Quiberon. « Sa valeur et sa loyauté, dit la *Biographie* Rabbe, n'ont pas été mises en doute, malgré le mécontentement des Bretons. Malheureusement pour eux-mêmes, ils avaient eu peu de confiance dans cet émigré, qu'ils n'avaient jamais connu, et la principale cause des revers fut une continuelle mésintelligence entre lui et le comte de Puisaye. On a pu mettre en question si d'Hervilly possédait tous les talents qu'exige un commandement général, ou s'il s'était fait une idée juste du genre de guerre convenable dans le pays et dans la circonstance; mais s'il eût assez vécu pour s'occuper de sa justification, vraisemblablement on ne lui eût pas imputé avec si peu de réserve les désastres de son parti à cette époque. Le général d'Hervilly jugeait ses forces insuffisantes et n'osait les diviser: il était surtout presque dépourvu d'artillerie. Son autorité, ou contestée, ou précaire, ne lui permettait pas non plus de seconder au besoin, comme on l'avait espéré, les royalistes de l'intérieur. » J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* - Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.*

HERWAGEN (*Jean*), en latin *Hervagius*, imprimeur suisse, mort à Bâle, en 1564. Il avait épousé la veuve du célèbre typographe Froben. Érudit intelligent, ami d'Érasme, il ne négligea rien pour perfectionner l'art de l'imprimerie, soit dans la fonderie, soit dans le tirage. Les éditions sorties de ses presses restent estimées, quoique peu recherchées des bibliophiles. On cite parmi ses plus belles œuvres une édition de *Démosthène*; Procope, Κτίσματα; Bâle, 1531, in-fol. et les *Scriptores Rerum Germanicarum* (1532).

Son fils, *Gaspard* HERWAGEN, enseigna le droit à Bâle, et a laissé plusieurs écrits de jurisprudence. L—z—e.

Baillet, *Vie des Savans*, t. I, p. 213. — Sax, *Onomasticon literarium*, P. III, p. 141.

HERWART DE HOHENBURG (*Jean-Georges*), érudit allemand, né en 1554, à Augsbourg, mort le 15 janvier 1622, à Munich. Issu d'une ancienne famille patricienne, il fit ses études à Ingolstadt, entra dans la carrière administrative, et arriva aux plus hautes dignités. Il servit durant quarante-cinq ans comme conseiller particulier trois princes qui régnèrent successivement en Bavière. Il posséda une fort belle bibliothèque, qu'il légua par testament au couvent des jésuites d'Ingolstadt, et qui passa plus tard à l'université de cette même ville. On a de lui : *Catalogus græcorum manuscriptorum codicum, qui asservantur in inclyta seren. Bavariæ ducis bibliotheca*; Ingolstad, 1602; — *Thesaurus Hieroglyphicorum e museo J.-G. Herwart ab Hohenburg*; Augsbourg, 1610; — *Tabulæ arithmeticæ* προσθαφαιρέσεως *universales*; Ingolstadt, 1611: à en juger d'après cet ouvrage, Herwart a le premier répandu l'usage des logarithmes parmi les mathématiciens allemands; — *Novæ, veræ et exactæ Calculum astronomicum revocatæ Chronologiæ, seu temporum ab origine mundi supputationis capita præcipua*; Munich, 1612; — *Ludovicus IV imperator defensus contra Bzovium cum mantissa aliorum Bzovii in historia errorum*; ibid., 1618; — *Additiones et emendationes in Marci Welseri libro de Rebus Boicis*; Augsbourg, 1777; — *Admirandæ ethnicæ Theologiæ Mysteria propalata*; Ingolstadt, 1623. R. L.

Veith, *Biblioth. august. Alph.*, X, 134-137. — Kobolt und Gandershofer, *Ergaenzungen zu Kobolt's Baierischen Gelehrten Lexicon*. — Wachler, *Geschichte der historischen Forschungen*, vol. I, pars II, p. 926. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*.

HERWART VON HOHENBURG (*Jean-Frédéric*), frère du précédent, a écrit sur l'art de monter à cheval un ouvrage qui est très-estimé des connaisseurs : *Von der hochberühmten adeligen und ritterlichen Kunst der Reuterei*; Tegerusee, 1581, in-folio, avec des gravures. R. L.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*.

* **HERWEGH** (*Georges*), poëte allemand, est né à Stuttgard, le 31 mai 1817. Il débuta dans la carrière des belles-lettres par quelques

articles insérés dans la revue *Europa*, et montra de si heureuses dispositions que le roi de Wurtemberg, pour lui donner le loisir de les développer, l'exempta de la conscription militaire. Une querelle avec un officier lui fit perdre le bénéfice de la grâce royale, et décida le jeune poëte à s'enfuir en Suisse. M. Herwegh séjourna d'abord à Emmishofen (canton de Thurgovie), et y collabora quelque temps à la rédaction du journal la *Volkshalle*. Il résida ensuite à Zurich, et publia *Gedichte eines Lebendigen* (Poésies d'un vivant); Zurich et Winterthur, 1841, 1re à 7e édition; ces poésies eurent un grand succès, et forment son véritable titre littéraire : « Elles électrisaient la jeunesse, dit un critique distingué, M. Schmidt; on y remarqua surtout cette pensée exprimée à chaque page : « Nous avons assez longtemps aimé, nous voulons enfin haïr. » C'était là comme le pressentiment d'une révolution prochaine, le désir d'un combat décisif, rendus par M. Herwegh avec un élan dont aucun autre poëte de notre époque n'avait approché. » A la suite de ce succès, M. Herwegh parcourut l'Allemagne, et l'accueil qui lui était fait lui donna bientôt une haute idée de son influence, ce qui malheureusement lui fit quitter la poésie pour se livrer avec trop d'ardeur à la politique. H. Heine raconte avec esprit l'entrevue de M. Herwegh avec le roi de Prusse, Guillaume IV, en raillant les prétentions du poëte demandant au roi la liberté pour ses sujets. M. Herwegh publia à la même occasion une lettre qui eut pour résultat son bannissement des États prussiens. Il retourna alors en Suisse, et se fit naturaliser citoyen du canton de Bâle. En 1844 il vint à Paris, s'y lia avec les chefs du parti radical, et, à la révolution de 1848, il organisa la légion d'ouvriers savoyards, français et allemands qui envahit en avril de la même année le grand-duché de Bade avec l'intention de révolutionner les États du midi de l'Allemagne. Cette tentative insensée échoua complétement : la légion fut dispersée par les soldats wurtembergeois dans le combat de Schopfheim (27 avril 1848); M. Herwegh s'enfuit, et ne dut son salut qu'à l'énergie et au sang-froid de sa femme (fille d'un riche banquier de Berlin), qui l'avait suivi sur le champ de bataille. Il vit depuis lors retiré en Suisse. Outre le volume cité, on a de lui un second volume des *Poésies d'un vivant*, qui n'eut pas le même succès que le premier; et *Ein und zwanzig Bogen aus der Schweiz* (Vingt-et-une Feuilles adressées de la Suisse); Zurich, et Winterthur, 1843, publié en commun avec d'autres écrivains. R. LINDAU.

Conv.-Lex. — Julian Schmidt, *Geschichte der deutschen Literatur des 19ten Jahrhunderts*, 2e édit.; Leipzig, 1855, vol. III, p. 101-206. — Bekk, *Die Bewegung in Baden*; Mannheim, 1850. — Häusser, *Denkwürdigkeiten zur Geschichte der badischen Revolution*; Heidelberg, 1851.

HERWYN DE NÉVÈLE (*Pierre-Antoine*, comte), homme politique et agronome français, né le 18 septembre 1753, à Hondscoote (Flandre), mort le 16 mars 1824. Fils du bourgmestre de sa ville natale, il fit d'abord ses études au collége des Oratoriens, à Furnes, puis il suivit à Douai des cours de philosophie et de droit. Les sciences naturelles et l'agriculture ne l'occupèrent pas moins. Il observa avec soin les méthodes d'assolement et les diverses cultures du lin, du tabac, des plantes oléagineuses, les plantations d'arbres, etc. De retour à Hondscoote, il devint conseiller pensionnaire de la ville et de l'arrondissement. Il existait alors entre Furnes, Bergues, Hondscoote et Dunkerque de vastes marais (*moëres belgiques*), qui offraient une immense étendue de terres incultes et insalubres sur la frontière des Flandres française et autrichienne. De temps immémorial, ces marais avaient été concédés par les souverains des deux pays à ceux qui voulaient en opérer le desséchement. De grands travaux avaient été entrepris inutilement à diverses époques pour assurer l'écoulement des eaux, qui, inondant le sol pendant plusieurs mois de l'année, donnaient aux pâturages une mauvaise qualité, et formaient des marécages dont les exhalaisons engendraient fréquemment des maladies épidémiques. La partie autrichienne de ces *moëres*, consistant en près de 3,000 arpents, fut en 1780 concédé à Van der Moy, qui ne savait comment exécuter ce travail. Herwyn, aidé de son frère, forma le projet d'assainir ce pays et de rendre ces terrains à l'agriculture. Il se chargea, avec l'agrément du concessionnaire, de terminer cette opération difficile et dispendieuse en six années. Les deux frères firent construire des moulins à palettes et à vis d'Archimède pour élever les eaux, établirent de fortes digues, des saignées intérieures, des canaux de ceinture avec des écluses et des ponts, et réussirent ainsi à organiser l'évacuation des eaux et le maintien des vastes polders qu'ils avaient créés. Ils les couvrirent de céréales, de fourrages, de plantations, d'animaux domestiques et des bâtiments nécessaires au service d'une grande exploitation. Ces travaux immenses furent achevés en 1787. En 1789, Herwyn fut élu député du tiers aux états généraux par le bailliage de Bailleul. Il y vota avec la majorité. Membre du comité d'agriculture et du commerce, il en fut constamment réelu secrétaire jusqu'à la fin de la session de l'Assemblée constituante. De retour à Hondscoote, Herwyn, nommé chef de bataillon de la garde nationale, marcha contre l'ennemi qui menaçait les frontières françaises, protégea la retraite des troupes, et ramena son bataillon à Dunkerque, qu'il contribua puissamment à défendre par son courage et son activité. Il venait d'être nommé commissaire des guerres lorsqu'il fut arrêté à Hondscoote, par ordre du comité révolutionnaire, le 9 octobre 1793. Conduit à Dunkerque, puis à Arras, et enfin à Douai, avec sa femme, qui n'avait pas voulu se séparer de lui, tous deux furent jetés pendant quelques

jours dans un cachot, pour les soustraire aux excès d'une troupe révolutionnaire qui devait envahir la ville. Après sept mois de captivité, Herwyn comparut avec sa femme devant une commission militaire, comme accusés d'intelligences avec l'ennemi; ils furent acquittés. Herwyn reprit alors sa charge de commissaire des guerres, et servit dans les armées de Pichegru et de Moreau. La Hollande ayant été conquise, il remplit à Bruges pendant quatre années les fonctions de commissaire ordonnateur, et fut même un instant commissaire du Directoire près le département de la Lys. Il adoucit les mesures rigoureuses qui lui étaient commandées, fit rendre à la liberté des prêtres qu'on avait arrêtés, et s'opposa à l'enlèvement d'otages à Bruges. En 1799, le département de la Lys l'envoya comme député au Conseil des Anciens. Membre de la majorité, il fut nommé secrétaire de cette assemblée. Après le 18 brumaire, le gouvernement consulaire le nomma membre du sénat conservateur. En rentrant dans ses foyers Herwyn avait trouvé sa belle entreprise de desséchement ruinée par le passage des troupes étrangères : les chevaux, les bestiaux, les grains, les fourrages avaient été enlevés pour le service de l'armée française, et le séjour des eaux salées introduites par les inondations pour la sûreté de la place avait dégradé les machines, détruit les digues, etc. Reprenant sa tâche avec courage, aidé encore de son frère, il organisa vivement de nouveaux travaux, et parvint en deux ans à remettre tout en bon état. Une médaille d'or fut décernée en 1802 par la Société d'Agriculture de la Seine aux deux frères Herwyn pour ces grands travaux. Veuf depuis quelques années, Herwyn épousa, en 1804, Mlle Van der Meersch, de l'ancienne famille de Névèle, dont il se fit autoriser à porter le nom. En 1814, il vota comme sénateur la déchéance de l'empereur, et le 4 juin Louis XVIII le comprit dans la liste des pairs de France. Le 6 février 1815 le roi lui conféra le titre de comte héréditaire, mais les lettres patentes ne lui furent expédiées que le 17 mars; aussitôt Herwyn demanda qu'il lui fût assigné un jour pour prêter serment devant la cour royale. Le 20 mars lui fut indiqué à l'heure de midi. Dans la nuit Louis XVIII avait quitté la capitale; on attendait Napoléon aux Tuileries. Herwyn ne se rend pas moins au palais de justice à l'heure dite, et demande à la cour de recevoir son serment de fidelité au roi : « Si vous êtes homme à le prêter, lui dit le premier président Seguier, je suis homme à le recevoir. » Herwyn prête en effet serment, et l'acte en est transcrit sur les registres de la cour. Pendant les Cent Jours Herwyn, qu'on croyait en Belgique, se tint soigneusement à l'écart. A la seconde restauration il reprit son siége à la chambre des pairs. Le roi lui donna divers témoignages de sa satisfaction. Il le comprit parmi les quarante personnes qui l'accompagnèrent à la pose de la première pierre du piédestal de la statue de Henri IV au Pont-Neuf, en 1817; il le nomma grand-officier de la Légion d'Honneur, et lui remit son portrait avec une légende qui rappelait l'acte courageux du 20 mars 1815. De violentes attaques de goutte forcèrent enfin Herwyn à une vie sédentaire, et finirent par l'emporter. J. V.

Silvestre, *Notice biographique sur Herwyn de Nevèle*, dans les *Mémoires de la Société royale et centrale d'Agriculture*, 1824, p. 124.— Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biog. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — Lardier, *Hist. biographique de la Chambre des Pairs.* — *Diction. de la Conversation*, suppl. à la 1re édition.

HÉRY (*Thierry* DE), chirurgien français, connu sous le nom latin de *Theodoricus*, né à Paris, vers 1505, mort le 12 mai 1599 d'après Devaux, en 1585 d'après Ambroise Paré. Il étudia la chirurgie dans l'École de Saint-Louis, et suivit avec assiduité les cours pratiques de l'hôtel-Dieu. Il accompagna François Ier dans ses campagnes d'Italie. Après la bataille de Pavie (24 février 1525) et l'expulsion des armées françaises de la péninsule italique, Héry se rendit à Rome, où il s'appliqua, dans l'hôpital de Saint-Jacques, dit des *Incurables*, à la guérison des maladies vénériennes, par la méthode des frictions mercurielles. Cette méthode, inventée par Bérenger de Carpi, était peu connue en France, où Fernel s'opposait à son adoption. Héry en fit une application si heureuse qu'il acquit en peu de temps réputation et fortune. Son gain s'éleva à plus de cent cinquante mille écus, somme assez rare à cette époque dans les coffres d'un particulier. La fortune ne l'éblouit point : il demeura fidèle à ses amis, compatissant pour les malades, secourable envers les pauvres. Il donna un singulier exemple de reconnaissance. « On dit, écrit Éloi, qu'étant allé à l'église Saint-Denis, il voulut voir d'abord le tombeau de Charles VIII. Après s'être arrêté quelque temps dans un morne silence devant ce monument, il se mit à genoux comme s'il eût été devant un objet de vénération. Ce mouvement de piété surprit ceux qui étaient autour de lui; ils s'imaginèrent qu'il rendoit à Charles VIII le culte qu'on rend aux saints. Un religieux crut qu'il falloit désabuser cet homme simple et crédule. — « Non, répondit Héry, je n'invoque pas ce prince, je ne lui demande rien; mais il a apporté en France une maladie qui m'a comblé de richesses; et pour un si grand bienfait, je lui rends des prières que j'adresse à Dieu pour le salut de son âme. » — Héry, à son retour de Rome, s'était perfectionné sous les leçons de Antoine Saillard et Jacques Houillier (1531-1535), et avait obtenu la place de lieutenant du premier barbier chirurgien du roi. On a de Héry un seul ouvrage, jugé fort diversement, et dont le principal mérite est d'être intelligemment compilé sur les livres des meilleurs médecins italiens. Écrit sans goût et avec beaucoup d'em-

phase, il reste le premier qui soit écrit en français sur les maladies vénériennes; il est intitulé : *La Méthode curatoire de la maladie vénerienne, vulgairement appelée* grosse vérole *et de la diversité de ses symptômes*; Paris, 1552, 1569, 1634, in-8°. L—z—E.

Ambroise Paré, *Préface* du XIXe livre de ses *Opera*. — Devaux, *Index funereus Chirurgicorum Parisiensium ab anno* 1315 *ad annum* 1729. — Éloi, *Dictionnaire historique de la Medecine*. — A.-J.-L. J. dans la *Biographie medicale*.

HERZ (*Marc*), médecin allemand, né à Berlin, le 17 janvier 1747, mort dans la même ville, le 19 janvier 1803. Il fit ses études à Kœnigsberg et à Halle, et ouvrit en 1777 des cours publics de philosophie et de médecine à l'université de Berlin. Peu de temps après il fut nommé professeur. Il occupa cette place jusqu'à sa mort. On a de lui : *Betrachtungen aus der Weltweisheit* (Méditations philosophiques); Kœnigsberg, 1771; — *De varia naturæ energia in morbis acutis atque chronicis*; Halle, 1774; — *Versuch über die Ursachen der Verschiedenheit des Geschmacks* (Essai sur les causes de la différence des goûts); Mittau, 1776, in-8°; Berlin, 1790; — *Versuch ueber den Schwindel* (Essai sur le Vertige); Berlin, 1786 et 1791, in-8°. D^r L.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*. — *Biographie médicale*.

* **HERZ** (*Henri*), musicien allemand, né à Vienne, le 6 janvier 1806. Il fit ses premières études sous la direction de son père et du savant organiste Hünten, et vint en 1817 à Paris. Élève du Conservatoire, il remporta le grand prix pour piano, et débuta au Théâtre-Italien dans le concert de madame Catalani. En 1831 et 1834 il visita, avec le violoniste Lafond, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. Plus tard il se fit entendre en Amérique, et là, comme partout ailleurs, il obtint de grands succès. M. Herz est l'inventeur du *dactylon*, instrument qui sert à donner plus d'étendue à la main, à délier et à fortifier les doigts, et à rendre le jeu plus égal et plus harmonieux. M. Herz occupe une place distinguée parmi les meilleurs pianistes de l'époque. Son jeu est d'une grande delicatesse et pureté. Quant à ses compositions, au nombre de plus de deux cents, elles sont melodieuses et bien faites, mais manquent des qualités sérieuses qui assurent aux œuvres d'art une certaine durée. Sa *Methode de Piano* est fort estimée. R. L.

Conv.-Lex. - Fetis, *Biographie univ. des Musiciens*.

HESCHAM *ben-Abd-al-Melik* (*Abou'l-Walid*), seizième khalife et dixième de la dynastie des Ommiades, né en 59 de l'hégire (688 de J.-C.), mort le 6 rebi al-Akhir de l'an 125 (fevrier 743). Il était frère du khalife Yézid, qui mourut le 26 schaban 105 (27 janvier 724). Quoique ce prince laissât un fils (Walid) alors âgé de onze ans, Hescham lui succéda en vertu d'une coutume qui est entrée depuis dans la loi musulmanne. Sa capitale était Damas; mais, pour se soustraire aux atteintes de la peste, qui régnait dans cette ville, il résidait ordinairement au château de Rousafa près Kinesrin, en Mésopotamie. Ses armées furent sans cesse occupées à repousser l'ennemi ou à envahir les contrées voisines et à comprimer les révoltes à l'intérieur. Les troubles civils furent causés, soit par la mauvaise administration des gouverneurs, soit par la parcimonie du khalife, qui ne sut jamais faire de sacrifices pécuniaires pour satisfaire un chef mécontent ou récompenser un loyal serviteur, soit enfin par les manœuvres des Haschimides (Alides et Abbassides), qui, appartenant à la famille de Mahomet, essayaient de recouvrer le pouvoir usurpé par les Ommiades. Ces factieux avaient organisé des sociétés secrètes, dont les ramifications s'étendaient dans toutes les provinces de l'empire. Ils cachaient leur ambition sous le masque du zèle religieux, et accusaient la dynastie régnante d'immoralité et d'athéisme. Sensible à ces reproches, Hescham réforma la cour de son prédécesseur; il en bannit le luxe, et fit cesser tous les usages qui n'étaient pas conformes à l'esprit de l'islamisme. Il s'acquittait avec le plus grand scrupule de ses devoirs de religion, et exigeait de sa famille et de ses courtisans une conduite analogue. Un de ses fils fut privé de sa pension durant toute une année, pour avoir manqué une seule fois à la prière publique du vendredi. Néanmoins, les prétextes ne firent pas défaut aux fanatiques. Un certain Bahlul, émissaire des Abbassides, se révolta dans l'Irak, parce que le gouverneur Khalid Ibn-Abd-Allah al-Khasseri, fils d'une chrétienne, favorisait le christianisme et avait fait bâtir une église. Il fallut trois corps d'armée pour dissiper les rebelles. Entre plusieurs autres tentatives analogues, la plus célèbre est celle de Zéid, arrière-petit-fils d'Ali, qui se proclama khalife dans la mosquée de Coufa, en 122 (740). Abandonné de la plupart de ses partisans, qui ne le trouvaient pas assez fanatique, Zéid fut vaincu, et périt dans le combat. Sa mort fut favorable aux prétendants abbassides, qui n'avaient jusque alors compté dans leur parti qu'une minime fraction des mécontents. En Khorassan les tribus de Modhar, de Rebi et de Kahtan se disputaient la prépondérance. Cinq gouverneurs, qui furent successivement déposés, tentèrent inutilement de rétablir l'ordre. Un de leurs lieutenants, Harets Ibn-Schorrih, s'étant mis à la tête de 60,000 rebelles, s'empara de Balkh, de Thalecan et de Merweroud. Vaincu près de Merw, il continua néanmoins à se soutenir avec l'appui d'un khacan turc. Enfin, en 120 (738) l'habile et prudent Nasr Ibn-Seyyar réussit à se concilier tous les partis, en octroyant une amnistie universelle. Il reprit Ferghana et les provinces dont les Turcs s'étaient emparés à la faveur des guerres civiles des Arabes. D'autres généraux firent des conquêtes éphémères sur les rives de

l'Indus, en Arménie, dans le pays des Alains, qui se reconnurent tributaires en 121 (739), en Sicile et dans le Soudan. Durant tout son règne, Hescham fut en guerre contre les Grecs. Il traita avec distinction un aventurier de Pergame, qui se disait fils de Justinien II, et qui avait été fait prisonnier par les musulmans en 120 (738). Tantôt victorieuses, tantôt vaincues, ses armées s'emparèrent de Césarée en Cappadoce, et s'avancèrent jusqu'à Nicée. Les gouverneurs arabes d'Espagne franchirent plusieurs fois les Pyrénées pour faire des excursions en Aquitaine. En 107 (725) Anbassa Ibn-Soléiman ravagea Nîmes, Carcassonne, et pilla les églises et les monastères des provinces voisines. Mais il fut tué, et la plus grande partie de son armée fut anéantie par les chrétiens. En 114 (732) Abd-ar-Rahman Ibn-Abd-Allah s'empara de Bordeaux, repoussa le duc Eudes, qui lui disputait le passage de la Dordogne, et s'avança jusqu'à Tours. Une partie de son armée le quitta pour transporter en Espagne le butin qu'elle avait fait. Il fut vaincu par Charles Martel entre Tours et Poitiers, le 25 octobre 732 (ramadhan 114). Cette mémorable victoire coûta, dit-on, la vie à 375,000 musulmans; mais ce nombre est évidemment exagéré. A la nouvelle de cet événement, les Catalans, les Aragonnais et les Navarrais se soulevèrent, et chassèrent les Sarrasins. Plusieurs seigneurs de Provence et de Languedoc préféraient au contraire la domination musulmane à celle des Francs. Appelés par Maurontius, duc de Marseille, les Sarrasins se rendirent maîtres d'Arles, d'Avignon, de Valence, de Lyon, et ravagèrent le Dauphiné et une partie de la Bourgogne. Charles Martel fit contre eux quelques expéditions, qui ne produisirent pas de résultats durables. Vers la fin de ce règne les querelles de quelques généraux ambitieux allumèrent en Espagne une guerre civile dont le khalife ne vit pas la fin. Hescham était doué d'excellentes qualités; sans augmenter les impôts, il remplit le trésor public par sa seule économie. S'il évitait les dépenses inutiles, il n'épargnait rien pour l'amélioration de l'agriculture, le percement de canaux et l'embellissement des villes. Découvrant de grands vices dans son neveu Walid (II), qui devait lui succéder en vertu du testament de Walid Ier, il appela à la succession son propre fils Maslama. Mais, s'apercevant que ce dernier ne valait pas mieux que son cousin, il sanctionna le testament de son prédécesseur. E. Beauvois.

Tabari, *Chron.* — Abou'l-Fédah, *Ann. muslemici.* — Abou'l-Faradj, *Hist. Dynastiarum.* — Elmacin, *Hist. Saracenica.* — Eutychius, *Ann.* — Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berberes*, trad. par M. Mac-Guckin de Slane, t. I, avec des fragments de Nowairi. — Makkari, *Hist. of the Mohammedan Dynasties of Spain*, trad. par Pascual de Gayangos, t. I. — Theophanes, *Chron.*, 630-633. — Conde, *Historia de la Dominacion de los Arabes en España*, t. I. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, édit. par Saint-Martin, t. XII. — Reinaud, *Hist. des Invasions des Sarrazins en France*; Paris, 1836, in-8°. — Weil, *Gesch. der Khalifen*, t. I, 616-657.

HESCHAM Ier (*Abou'l-Walid*), second émir ommiade d'Espagne, né à Cordoue, le 4 schawwal 139 de l'hégire (17 février 757 de J. C.), mort le 13 safar 180 (15 avril 796). Il était arrière-petit-fils du précédent et troisième fils du khalife Abd-ar-Rahman Ier. Élevé par les maîtres les plus distingués, il montra de meilleures dispositions que ses frères, et dès sa jeunesse il se signala par son humanité, sa prudence et sa libéralité. Son père l'initia de bonne heure à l'art de gouverner, et le fit reconnaître pour héritier présomptif en 170 (787). Le jour même de la mort d'Abd-ar-Rahman, le 22 rebi second 171 (31 août 787), Hescham, qui se trouvait auprès du défunt à Merida, y fut proclamé khalife. Son frère Abd-Allah, qui était dans la capitale, à Cordoue, voulut se faire rendre hommage; mais cette prétention ayant été repoussée par les principaux fonctionnaires, il se retira à Valence, et fit alliance avec son frère Soliman. Ces deux princes entreprirent de se rendre indépendants chacun dans son gouvernement. Soliman, vaincu par l'émir lui-même, en 173 (789), fut poursuivi jusque dans la province de Murcie, où il se soumit. Abd-Allah, assiégé dans Tolède, avait déjà fait sa paix. La fin des troubles civils permit aux musulmans de tourner leurs armes contre les chrétiens. De 175 à 179 (791 à 794) ils firent plusieurs incursions en Castille, en Galice, en Cerdagne, et s'avancèrent jusque sous les murs de Narbonne. La cinquième partie du butin fait dans ces expéditions appartenait à Hescham, qui la consacra à la construction de la grande mosquée de Cordoue. Cet édifice, qui ne le cédait en rien aux mosquées de Damas et du Caire, était soutenu par douze cents colonnes. Il en reste une partie, qui est comprise dans la cathédrale de Cordoue. Hescham fit restaurer le pont romain de cette ville. Ses sujets le surnommèrent *Rodha* (aimable) et *Adil* (juste). Les historiens font de lui le plus beau portrait : il diminua les impôts et protégea les lettres; il envoyait dans chaque province des délégués chargés d'examiner si les gouverneurs ne se rendaient pas coupables de malversations; il payait la rançon des musulmans tombés entre les mains de l'ennemi, et secourait les malheureux de toutes les religions. On regrette d'avoir à ajouter qu'il fit commettre d'affreux ravages sur les terres de ses ennemis, et qu'il prit une mesure inique à l'égard des chrétiens de ses États: il leur interdit l'usage du latin, pour les forcer d'étudier la langue arabe. A défaut de frère, son fils Hakem Ier lui succéda. E. Beauvois.

Ibn al-Couthiet (*Le fils de la Gothe*), *Annales*, fragm. trad. par Cherbonneau, dans *Journ. Asiat.*, 1856, II, p. 473-477. — Makkari, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain*, trad. par Pascual de Gayangos; Londres, 1840, 2 vol. in-4°; t. II, p. 96-103, 434. — Casiri, *Bibl. Arabico-Hispana Escurialensis*, II, 30-33, 196. — Roderic de Tolède, *Histoire des Arabes*, en tête de la trad. d'Elmacin, par Erpenius. — Conde, *Hist. de la Dominacion de los Arabes en España*, t. I, p. 160, 200,

218-231. — Reinaud, *Histoire des Invasions des Sarrasins en France*.

HESCHAM II, proclamé sous le titre de *Al-Mowayyed Billah*, dixième émir ommiade d'Espagne et troisième khalife de Cordoue, né entre 354 et 357 de l'hégire (965-968 de J.-C.), mort probablement en 403 (1013). Fils du khalife Hakem II Mostanser, il lui succéda le 2 safar 366 (10 juillet 976). Comme il était encore dans l'enfance, il fut mis sous la tutelle du *hadjib* (grand-chambellan) Mohammed Ibn-Abou-Émir. Ce grand guerrier, qui s'illustra sous le nom de Mansour, gouverna avec habileté, et remporta d'éclatantes victoires sur les musulmans d'Afrique et les chrétiens d'Espagne. Vaincu par ces derniers à la bataille de Calat Anozor, en 392 (1001), il mourut des suites de ses blessures. Il eut pour successeur son fils Abd-al-Mélik, qui l'imita, et qui, à sa mort en 399 (1008), fut remplacé par son frère Abd-ar-Rahman, surnommé *Schandjoul* (le Fou). Ces trois vizirs étaient de véritables maires du palais: ils gouvernaient sans consulter le roi. L'indolent Hescham, à qui son père avait inspiré une grande aversion pour la guerre, paraît s'être fort peu soucié de l'exercice du pouvoir. Reclus dans de magnifiques jardins, il vivait dans la mollesse, et ne paraissait jamais en public. L'insertion de son nom dans les prières et les actes publics et dans les inscriptions attestait seule son existence. N'ayant pas d'enfant, il voulait désigner pour héritier présomptif son favori Abd-ar-Rahman. Mais un prince ommiade, Mohammed-ben-Hescham, s'arma pour le maintien des droits de sa famille. Appuyé du peuple de Cordoue, qui détestait le hadjib, il se rendit maître de la capitale et de la personne du roi, et fit crucifier le favori. Bientôt il annonça faussement la mort du khalife, et se fit proclamer à sa place sous le nom de *Madhi*, en 399 (1008). La garde berbère, qui était odieuse aux habitants de Cordoue, ayant été éloignée de cette capitale par le nouveau prince, se révolta, et s'allia avec Sancho, comte de Galice. Après avoir défait les troupes de Mahdi, en 400 (1009), elle décerna la couronne à son chef, Soliman, qui se fit appeler [illegible] Billah. Pendant que les deux rivaux se disputaient le trône, un des principaux officiers de la milice esclavone, Wadhah Al-Ameri, tira de sa prison le khalife Hescham, et le présenta au peuple de Cordoue. Le prince fut accueilli avec des transports de joie, et replacé sur son trône le 11 dzou'l-hidjeh 400 (15 juin 1010). Il fit aussitôt décapiter Mahdi, et deux ans plus tard le fidèle hadjib Wadhah. Ses [illegible] avec les princes chrétiens et les [illegible] qu'il mit à la liberté de réunion le rendirent fort impopulaire dans sa capitale. Cette ville, qui était assiégée par Mostaïn, souffrait [illegible] de la peste et de la famine, et fut [illegible] le 6 schawwal 403 (17 avril 1013). Il est vraisemblable que Hescham fut mis à mort par ordre du vainqueur, qui resta seul maître du trône. Plusieurs gouverneurs rebelles prétendirent plus tard l'avoir en leur possession, et commandèrent en son nom, jusqu'à ce qu'ils eussent consolidé leur propre autorité. E. BEAUVOIS.

Makkari, *Hist. of the Mohammedan Dynasties in Spain*, t. II, p. 178-229. — Nowairi et Ibn Abd-al-Hacal-Cortobi, *extr.*, trad. dans l'appendice du même ouvrage. — Casiri, *Bibl. Arabico-Hispana Escurial.*, II, 39-203. — Conde, *Hist. de la Domin. de los Arabes en España*, t. I, 479-485, 491-582.

HESCHAM III (*Abou-Bekr*), proclamé sous le nom de *Motadd Billah*, seizième émir ommiade d'Espagne, douzième et dernier khalife de Cordoue, né en 364 de l'hégire (974 de J.-C.), mort à Lérida, le 25 safar 428 (6 décembre 1036). Le peuple de Cordoue ayant expulsé les troupes de Yahya ben Ali, prince indépendant de Malaga, qui s'était fait proclamer khalife, élut en place de ce dernier Hescham III, arrière-petit-fils d'Abd-ar-Rahman III et frère d'Abd-ar-Rahman IV al-Mortadha, en 418 (1027). Cet excellent prince vivait alors obscurément dans la forteresse d'Hosn-al-Bount. Il hésita longtemps à accepter le pouvoir suprême, et ne se rendit dans sa capitale qu'au bout de trois ans, après avoir reconquis plusieurs villes dont les chrétiens s'étaient rendus maîtres. Il essaya de réunir contre ces ennemis redoutables tous les gouverneurs musulmans qui s'étaient rendus indépendants. Mais les seigneurs de Grenade, de Denia, de Majorque, de Carmona, de Sidonia préférèrent leur intérêt privé à l'intérêt général, et refusèrent de rendre hommage au prince ommiade. Hescham se distingua par sa justice, sa générosité et sa bienfaisance. Mais ces vertus ne lui concilièrent que pour un temps l'affection du peuple. Déposé le 12 dzou'l-hiddjeh 422 (18 novembre 1031), il quitta sans regret sa capitale, et se retira à Lerida, accompagné de poetes et de savants qu'il protégeait. Il disait que les hommes de son temps ne pouvaient ni gouverner, ni supporter de gouvernement. Ce prince ne laissa pas d'enfants et n'eut pas de successeur. La dynastie des Ommiades d'Espagne ou Merwanides, qui régnaient depuis 138 (755) et la série des khalifes de Cordoue finirent avec lui. Cordoue continuait d'être le siége d'une principauté fondée par Abou-Mohammed-Djewhar. E. BEAUVOIS.

Makkari, *Hist. of the Mohammedan Dynasties in Spain*, II, 237. — Homaïdi, *Dictionnaire des hommes illustres*, fragm. trad. dans l'append. du même ouvrage, t. II, p. 15. — Casiri, *Bibl. Arab.-Hispana Escurial.*, II, 115, 207. — Conde, *Hist. de la Domin. de los Arabes en España*, t. I, 617-625.

HESDIN (*Simon* DE), traducteur français du quatorzième siècle, était maître en théologie et religieux hospitalier de Saint-Jean-de-Jérusalem. Le roi Charles V le chargea de traduire en français Valère Maxime. Il mena jusqu'au septième livre ou chapitre des Stratagèmes ce travail, qui fut terminé par Nicolas de Gonesse, en 1401, ainsi que nous l'apprend ce dernier dans une note. On a trouvé cette traduc-

tion parmi les manuscrits de l'abbaye des Bénédictins de Rheinau en Suisse : elle forme 2 vol. in-fol., écrits sur papier, sauf le commencement et quelques feuillets du milieu, qui sont en parchemin, et elle est ornée de peintures bien conservées. On voyait aussi en 1762 la même traduction manuscrite, en 2 vol. in-fol., dans la bibliothèque des jésuites de Louvain ; la Bibliothèque impériale de Paris en possède également un exemplaire. La version de S. Hesdin et de Nicolas de Gonesse a été imprimée vers 1476, en 2 vol. in-fol., sans nom de ville ; réimprimée à Lyon en 1485 et 1489, in-fol., et à Paris vers 1500. J. V.

Manuscrits de la Bibl. impér.

* **HESDIN** (*Pierre*), musicien français du seizième siècle. D'après un acte du 17 juillet 1622, qui existe dans les archives impériales de France, et dans lequel on le qualifie de *chantre prebendé*, Hesdin était greffier de la confrérie de Saint-Julien. Les recueils du temps contiennent des compositions de ce musicien. On connait de lui un motet à quatre voix pour la fête de Saint-André, qui fait partie du septième livre de motets à 3, 4, 5 et 6 voix, de divers auteurs, publié par Pierre Attaignant ; Paris, 1533. Un canon à 4 voix sur les paroles de l'antienne *Epiphaniam Domino*, se trouve dans le huitième livre de la même collection, imprimé en 1534. D'autres morceaux de ce musicien existent également dans la collection de motets intitulée *Sacræ Cantiones quinque vocum*, publiée à Anvers, en 1546 et 1547, par Tilman Susato. Hesdin a écrit aussi des chansons françaises, qui ont été publiées dans le premier livre du *Recueil des recueils, composé de chansons a quatre parties de plusieurs auteurs importans* ; Paris, 1567, chez Adrian Le Roy et Robert Ballard, et dans le *Premier livre de Chansons a trois parties, composées par plusieurs autheurs* ; Paris, 1578, ibid. D. DENNE-BARON.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — Patria, *Histoire de l'Art musical en France*.

HESE (*Jean* DE), en latin HESIUS ou ESIUS (*Johannes*), voyageur néerlandais du quatorzième siècle. Il était prêtre à Utrecht, et résolut de visiter les lieux de l'Orient les plus vénérés des chrétiens. Suivant son récit, il arriva à Jérusalem en mai 1489, et visita la plus grande partie de la Palestine ; il côtoya ensuite la mer Rouge, parcourut l'Égypte, et gagna l'Éthiopie (*Inde moyenne*) ; il fut fort bien reçu du souverain dans la capitale duquel saint Thomas avait le premier prêché l'Évangile. Le roi d'Éthiopie se reconnaissait vassal du *prêtre Jean*, dont les États étaient situés à vingt-quatre jours de navigation. Il fournit à Hese le moyen de s'y transporter ; mais il ne paraît pas que le voyageur hollandais ait vu le célèbre et mystérieux monarque. Hese se rendit à Houlna, où il se prosterna sur le tombeau de saint Thomas, et reprit le chemin de Jerusalem. Il s'y arrêta encore quelques mois, et revint en Hollande. La relation du voyage de Hese, « in qua multa mirabilia fidemque exsuperantia, ex ævi illius credulitate, narrantur, » présente un tel caractère de merveilleux et de crédulité, une telle confusion des distances et des localités, que l'on peut douter si le narrateur a réellement quitté son presbytère. Il a joint à sa relation une correspondance entre le soudan et le pape Pie II, qui est complétement apocryphe. Fr. Ferd. de Cordoue, en parlant de l'ouvrage de Hese, dit : « qui totum hoc Itinerarium innumeris et portentosis scatere mendaciis fabulisque scribit ». Contrairement à l'opinion de quelques géographes ou bibliophiles, le livre de Hese fut probablement composé d'après les récits de quelques pèlerins et aventuriers de l'époque. Trois ou quatre éditions en existent : les exemplaires en sont fort rares ; toutes offrent des différences notables. En voici le titre : *Itinerarium Jonnis de Hese presbyteria Jerusalem ; describens dispositiones terrarum, insularum, montium et aquarum, ac etiam quædam mirabilia et pericula, per diversas partes mundi contingentia lucidissime enarrans ; Tractatus de X nationibus et sectis Christianarum ; Epistola Joannis Soldani ad Pium, papam Secundum ; Epistola responsoria Pii papæ ad Soldanum Joannis presbyteri maximi Indorum et Ethioporum imperatoris et patriarchæ ; Epistola ad Emmanuelem Rhome, gubernatorem de moribus Indorum, deque ejus potentia, divitiis et excellentia ; Tractatus pulcherrimus de situ et dispositione regionum et insularum totius Indiæ, nec non de rerum mirabilium ac gentium diversitate* ; in-4°, sans date ni lieu d'impression ; autres éditions : Paris, Gourmont, sans date, in-4° ; Deventer, 1499 et 1504, in-4° ; Anvers, 1565, in-8°. A. DE LACAZE.

Fabricius, *Bibliot. med. et infim. Latinit.*, lib. VIII, p. 581. — Oudin, *De Script. Eccl.*, t. III, p. 1240. — *Dissert. ysagog.*, t. I, p. 111. — *Thesaur. Anecdot. noviss.*, p. 87. — Ferd. de Cordoue, *Multipl. Didascal*, p. 113. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*, p. 515. — Sweert, *Ath. Belg.*, p. 487. — Heuss, *Historia ecclesiastica*, t. II, p. 140. — Burmann, *Trajectum eruditum*, 132-133.

HESE (*Richard*), en latin HESIUS ou ESIUS (*Richardus*), helléniste hollandais, né à Utrecht, en 1548 (1), mort à Plaisance, en 1631. Il était déjà très-versé dans la langue grecque lorsqu'il se fit recevoir en Italie dans la Compagnie de Jésus. Il habita quarante-quatre années les provinces vénitiennes, et durant la plus grande partie de ce temps il professa les belles-lettres. On a de lui : *Instructiones Grammaticæ Latinæ* ; — *Institutiones Linguæ Græcæ* ; — *Compendium Linguæ Græcæ, ex Nicolao Clenardo* ; — *Compendium Linguæ, ex Emanuele Aluaro* ; — *De quantitate Syllabarum* ; — une traduction du poëme grec de Simmias de

(1) C'est par erreur que Chaudon et Delandine le font naître en 1630 : ils ont confondu l'année de la naissance de Hese avec celle de sa mort.

Rhodes, intitulé : *La Hache ;* dont parle Blancan dans *Quæst. mechanic. XIX.* A. L.

Ribadaneira et Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu;* p. 407.

HESE (*Guillaume* DE), en latin HESIUS, poëte latin belge, né à Anvers, vivait dans la première partie du dix-septième siècle. Il appartenait à la Compagnie de Jésus et professa les mathématiques et la philosophie. On a de lui : *Emblemata sacra, de Fide, Spe, Caritate ;* Anvers, Balthasar Plantin, 1636, in-12 ; — *Duplex Emblema Elegiacum* et quelques œuvres lyriques publiés après la mort de l'auteur dans le recueil (*Epicytharismata*) de Mathieu-Casimir Sarbicus ; Anvers, s. d. A. L.

Rib daneira, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*, p. 169.

HESER (*Georges*), écrivain religieux allemand, né en 1609, à Weyern, près de Passau, dans la haute Autriche, vivait encore à Munich en 1676. Entré dans la Société de Jésus en 1625, il enseigna en Bavière, à Munich et à Ingolstadt, la poésie, la rhétorique, la dialectique et la controverse. En 1642 il succéda à Tode comme prédicateur de l'église Saint-Maurice d'Augsbourg ; à partir de 1649 il fut pendant treize ans prédicateur de l'église Sainte-Marie à Ingolstadt. Il se retira ensuite à Munich. Heser s'est fait surtout connaître, dans la fameuse discussion sur l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, par ses travaux en faveur de Thomas a Kempis. Dans sa *Dioptra Kempensis*, il a réuni une foule de témoignages favorables à l'opinion qu'il défendait : il y décrit avec assez d'exactitude un grand nombre d'éditions de l'*Imitation* des seizième et dix-septième siècles, et beaucoup de traductions de ce livre en différentes langues. On a de lui : *Psalmi Davidis* 150, *juxta sensum literalem explanati ;* Ingolstadt, 1654, in-8° ; Munich, 1673, in-fol. ; — *Psalmi argumentis et commentariis illustrati ;* Munich, 1673, 1676, in-fol. ; — *Vitæ Christi Monotessarum evangelicum ;* Munich, 1657, in-12 ; — *Christi patientis universa Tragœdia, quibus cum verbis Evangelistæ quatuor dederunt : Martyrologium Romanum germanice translatum ;* Munich, 1670, 1735, in-4° ; — *Dioptra Kempensis, qua demonstratur Thomas a Kempis verus auctor librorum IV de Imitatione Christi ;* Munich, 1650, in-12 ; — *Summula Apparatui Constantini Cajetani opposita ;* Ingolstadt, 1650, in-12 ; — *Vita et Syllabus omnium Operum Thomæ a Kempis ab auctore anonymo, sed coævo, non longe post obitum illius conscripta : ex Codd. mstis monasterii Rebdorf ;* Ingolstadt, 1650, in-12 ; Paris, 1651, in-8° ; — *Præmonitio nova ad lectorem Thomæ a Kempis de Imitatione Christi, adversus Præmonitionem Franc. Valgravii ;* Ingolstadt, 1651, in-18 ; Paris, 1651, in-8° ; — *Lexicon Germanicum Thomæum ;* Ingolstadt, 1651, in-12 ; — *LXX Palmæ, seu Panegyricus in laudem librorum IV Thomæ a Kempis, ex hominum piorum elogiis LXX concinnatus ;* Ingolstadt, 1651, in-8° ; — *Obeloscus Kempensis, Thomæ Mallelo, can. reg. S. August. positus ;* Munich, 1669, in-18 ; — *Hebdomada officiosæ pietatis, quæ Ingolstadii Monachii, Herbipoli, terdecies edita fuit, variis annis et forma ;* — *Catalogus Scriptorum Jac. Gretseri ;* Munich, 1674, in-4°. Ses *Mantissæ Gersenianæ, seu ampla responsio ad ea quæ coram archiepiscopo Parisiensi in favorem causæ Gersenis acta sunt*, restèrent en manuscrit chez les chanoines réguliers de Diessen en Bavière. Elles ont servi à Eusèbe Amort pour la composition de ses ouvrages contre les gersénistes, ainsi qu'un autre travail de Heser inédit, intitulé *Hecatompylos*, et dans lequel il avait porté au nombre de cent les témoignages en faveur de Kempis. L. L—T.

Veith, *Biblioth. Augustana.* — Kobold, *Baierisches Gel.-Lex.* — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.* — Gence, *Catalogue des ouvrages sur la contestation relative à l'auteur de* l'Imitation de Jésus-Christ, à la suite de la *Dissertation* de Barbier *sur les traductions françaises de* l'Imitation de Jésus-Christ.

HÉSIODE (Ἡσίοδος), un des plus anciens poëtes grecs, dont le nom doit être pris, comme celui d'Homère, dans un sens tantôt individuel et tantôt collectif, fut à la fois le chef et le représentant de la seconde des deux grandes écoles de poésie épique, qui se partagèrent le domaine entier de l'esprit chez les Grecs, depuis la fondation des colonies éolo-ioniennes en Asie Mineure et la prédominance des Doriens dans la Grèce d'Europe, jusqu'à l'ère des olympiades et à l'organisation définitive de la nation hellénique. Homère, s'emparant de la meilleure part des traditions héroïques, et renouvelant, sous le beau ciel de l'Ionie, les chants historiques des aèdes achéens, en avait fait sortir la véritable épopée. Hésiode, recueillant les légendes d'un caractère religieux ou moral, spéculatif ou pratique, dès longtemps élaborées par les fils des Muses, par les vieux chantres sacrés de l'Olympe et de l'Hélicon, leur imposa cette forme nouvelle de l'épopée ionienne, et en fit comme le catéchisme poétique et populaire des Hellènes. Homme de réflexion encore plus que d'inspiration, et préoccupé du présent non moins que du passé, ou plutôt mettant le passé au service du présent pour l'instruire et pour l'améliorer, Hésiode n'a pas négligé, comme Homère, de nous parler de sa personne, des particularités de sa vie et de son temps. Nous savons par lui-même (et non pas seulement, ainsi qu'on l'a prétendu, par quelqu'un de ses premiers disciples, interpolateur de ses ouvrages) que son père vint de Cyme ou Cume, en Éolide, chercher en Béotie le bien-être qu'il n'avait pu trouver dans sa patrie asiatique. Il s'établit à Ascra, sur le territoire de Thespies, non loin de l'Hélicon ; et ce fut là, selon toute apparence, que naquit Hésiode, si souvent nommé le *poëte d'Ascra*. Livré avec les siens aux soins de l'agriculture, dans ce canton peu favorisé du ciel, l'introduction de la

Théogonie, d'accord avec *Les Œuvres et Jours*, nous le dépeint paissant ses brebis au pied de la montagne, lorsqu'il reçut des Muses la branche de laurier, symbole de sa mission poétique. Plus tard, engagé avec son frère Persès, après la mort de leur père, dans un procès au sujet de leur commun héritage, il le perdit devant ces juges corrompus, devant ces « rois mangeurs de présents, » dont il se vengea en flétrissant leurs voies tortueuses, et bien mieux encore, en faisant de ce débat de famille l'occasion de ces exhortations au travail, à l'ordre, à la justice, qui dans la personne de son frère s'adressaient à tous ses contemporains, et qui sont l'objet principal du poëme des *Œuvres*. On veut, mais sur des indices peu sûrs ou même imaginaires, qu'il ait composé ce poëme à Orchomène, où il se serait retiré, ayant pris Ascra en dégoût. Ce qui est certain, c'est que les Orchoméniens montraient son tombeau dans leurs murs, mais en avouant qu'ils y avaient recueilli ses ossements apportés d'Ascra, ruinée par les Thespiens, ou qu'ils les avaient fait venir de Naupacte en Locride, sur l'ordre de la Pythie, pour délivrer leur ville de la peste par la possession de ce dépôt sacré. Quoi qu'il en soit, c'était un proverbe chez les Grecs que la longue vieillesse d'Hésiode; c'était une tradition que sa double sépulture; et pour le monument érigé en son honneur sur la place publique d'Orchomène Pindare avait, dit-on, composé une inscription que nous avons encore, où il est célébré comme ayant joui d'une double jeunesse, comme ayant obtenu deux tombeaux, comme ayant enseigné la mesure de la sagesse humaine.

De cette espèce d'auréole dont fut environnée de bonne heure la mémoire d'Hésiode, de ce prix singulier attaché à ses restes, aussi bien que des détails d'une légende mythique sur la mort violente qu'il aurait trouvée dans les environs de Naupacte, on a conclu, non sans quelque vraisemblance, quoique sans preuve positive, qu'il aurait été vénéré à titre de héros en Béotie et en Locride, de même qu'Homère l'était à Chios. Il est sûr au moins que les provinces de la Grèce européenne, sans doute aussi la Phocide et l'Eubée, furent le théâtre sur lequel fleurit et se développa, dans toutes ses variétés, le genre de poésie dont il passe pour avoir été le créateur : lui-même nous raconte, dans les *Œuvres et Jours*, qu'il aurait une seule fois franchi la mer, pour aller d'Aulis à Chalcis en Eubée, prendre part aux jeux solennels tenus dans cette ville par les fils d'Amphidamas à l'occasion des funérailles de leur père; qu'il y remporta le prix du chant, consistant en un trépied, consacré par lui plus tard aux Muses héliconiades, dans le lieu même où elles l'avaient visité de leur première inspiration. Ce récit, déjà suspect en soi, fut orné dans la suite de circonstances de plus en plus fabuleuses, et devint à la fin le petit roman de la basse antiquité, que nous avons sous le titre de *Combat d'Homère et d'Hésiode* (Ἀγὼν Ὁμήρου καὶ Ἡσιόδου). S'il y a quelque chose d'historique dans cette lutte supposée entre les deux illustres maîtres de l'épopée grecque, c'est le contraste, non moins réel que l'affinité, des deux genres poétiques qu'ils représentent; c'est tout au plus, comme on l'a conjecturé, la rivalité des deux écoles qui procédèrent de l'un et de l'autre, rivalité où l'avantage put demeurer parfois aux rhapsodes hésiodiques. Que, du reste, Homère et Hésiode aient été contemporains, qu'ils aient appartenu à la même famille, et que leur commune généalogie remonte jusqu'à Orphée ou jusqu'à tel autre des chantres mythiques de la Thrace, c'est ce qu'on ne peut admettre qu'à titre de rapprochements plus ou moins hasardés, nullement de traditions authentiques. L'antiquité en était, comme nous, réduite à des inductions et à des hypothèses sur l'époque où avaient paru les deux premiers poëtes dont elle eût conservé les ouvrages; et le nombre de ces ouvrages mis successivement sur leur compte, les dates évidemment différentes qu'ils portaient en eux-mêmes, les matériaux non moins divers qui s'y trouvaient employés, ne laissaient pas que de compliquer beaucoup la question. De là Hésiode tantôt plus ancien, tantôt plus récent qu'Homère, aussi bien que son contemporain; de là son existence reculée jusqu'au douzième siècle avant notre ère, ou descendant jusqu'au septième; de là, par exemple, Stésichore, le poëte lyrique d'Himère, donné pour son fils. Hérodote, prenant une sorte de milieu, mais nommant encore Hésiode avant Homère, les place l'un et l'autre quatre cents années avant sa naissance, c'est-à-dire au commencement du neuvième siècle. Les critiques d'Alexandrie crurent, au contraire, avoir de bonnes raisons pour mettre entre eux un assez long intervalle, se fondant principalement sur la comparaison, dans le fond et dans la forme, des plus anciens et des plus authentiques parmi les poëmes qui leur étaient attribués. Ils remontèrent Homère d'un siècle ou davantage, et rapprochèrent Hésiode de l'ère des olympiades, déclarant leurs dates et leurs origines, conséquemment leurs patries, aussi différentes que les caractères de leur poésie aux yeux des connaisseurs.

Tout dans les ouvrages qui nous sont parvenus sous le nom d'Hésiode, à commencer par les *Œuvres et Jours* (Ἔργα καὶ ἡμέραι), le plus autorisé, semble venir à l'appui de cette opinion, bien qu'elle puisse à la rigueur se concilier avec celle d'Hérodote, en ce sens qu'Homère et Hésiode représentent, dans ce qu'ils ont de commun, un seul et même grand développement de la poésie grecque, encore exclusivement épique, et dans leurs différences, les phases distinctes et les divers théâtres de ce développement : en Ionie, l'épopée héroïque ou historique, en Béotie l'épopée morale et didactique. Le chantre d'As-

ère, dans le poëme que nous venons de citer, le seul que ses compatriotes voulussent reconnaître pour son œuvre, se place évidemment à une plus grande distance qu'Homère ne fait de l'âge des héros, devenus chez Hésiode des demi-dieux; il déplore la fatalité qui l'a jeté au milieu du cinquième âge du monde, âge de crimes et de misères, où l'on croit entrevoir les symptômes de la crise politique qui suivit les bouleversements de l'invasion dorienne, et qui, du dixième au huitième siècle, transforma en aristocraties la plupart des petites monarchies quasi-féodales de la Grèce héroïque. La vie civile est ici beaucoup plus avancée, et le peuple y tient une place déjà plus importante; le travail y est en honneur, surtout le travail des champs, et le but principal du poëte est de le faire prévaloir comme la condition même de l'homme sur la terre. Qui plus est, le secret de cette condition est recherché jusque dans l'origine du mal cachée sous le voile transparent du fameux mythe de Prométhée et de Pandore; et là se montre, aussi bien que dans la succession des cinq âges, aussi bien que dans la doctrine des démons, qui s'y rattache, un degré d'abstraction et de généralisation mythologique encore inconnu à Homère. C'est même cette pensée nouvelle de la nécessité du travail, fondée sur ses dogmes non moins nouveaux, développés au début du poëme, qui lui donne l'espèce d'unité, grossière peut-être dans la forme, mais réelle quant aux idées, que si souvent on lui a refusée, faute de la comprendre, faute de s'être mis au point de vue du poëte et de son époque; c'est cette pensée dominante, partout reproduite dans les exhortations qu'Hésiode adresse à son frère, qui fait le lien de tous ces conseils moraux, politiques, économiques, dont se compose la plus grande partie de l'ouvrage, et où se déroule, avec un grand charme d'énergique naïveté, le tableau des mœurs et de l'esprit du temps. Parmi ces *Conseils* ou ces *Exhortations* (Ὑποθῆκαι), nom sous lequel les anciens désignent fréquemment le poëme entier, ainsi que sous celui de *Sentences* (Γνῶμαι), ont trouvé place un certain nombre de proverbes, fruits vénérables de l'expérience des siècles, qu'Hésiode avait recueillis, et dont quelques-uns remontaient jusqu'à l'âge héroïque. L'apologue, cette leçon figurée de la sagesse antique, n'y pouvait pas manquer : aussi en était-il considéré comme le premier auteur. A la suite des *Œuvres*, titre qui semble s'appliquer d'une manière plus spéciale aux préceptes relatifs à l'agriculture et à la navigation, beaucoup moins prisée par le poëte béotien, viennent les *Jours*, sorte de calendrier religieux, qui en était une annexe naturelle, et où l'on a soupçonné, sans preuves suffisantes, une addition postérieure, telle au reste que la composition primitive paraît en avoir reçu plusieurs autres, subsistantes ou non. De ce nombre est bien certainement le petit *hymne à Jupiter*, que nous y lisons encore et qui lui sert de proœme. Il n'existait point dans le vieil exemplaire gravé sur des lames de plomb et à demi effacé qui fut montré à Pausanias par les Béotiens de l'Hélicon, et les plus habiles critiques de l'antiquité n'hésitaient pas à le rejeter.

Nous avons déjà dit, d'après le même Pausanias, que les compatriotes d'Hésiode tenaient le poëme des *Œuvres et Jours* comme le seul des nombreux et divers ouvrages réunis sous son nom qui fût réellement de lui. Et dans le fait la *Théogonie* (Θεογονία), quoiqu'elle lui soit attribuée de concert par tous les anciens philosophes, depuis Xénophane et Pythagore jusqu'à Platon et Aristote; quoique Hérodote l'ait manifestement en vue quand il assigne à Hésiode une date commune avec Homère; quoique, enfin, les chefs de l'école critique d'Alexandrie, les Zénodote, les Aristophane, les Aristarque, y aient reconnu un « caractère hésiodique, » ce qui déjà n'est plus aussi positif, la *Théogonie*, étudiée en elle même, révèle des indices de postériorité, non-seulement par rapport à Homère, mais encore par rapport à l'auteur des *Œuvres et Jours*. Sans doute la longue *Invocation aux Muses* qui en est le prélude rattache les deux poëmes l'un à l'autre, et semble indiquer un seul et même auteur; mais cette invocation, quand même il faudrait, malgré ses interpolations évidentes, malgré le désordre réel ou apparent qui y règne, la regarder comme une introduction nécessaire à la *Théogonie*, ne saurait avoir plus d'autorité que cette dernière. Or, celle-ci, qui est le côté religieux et spéculatif de la poésie hésiodique dans son ensemble, tout comme les *Œuvres* en sont le côté moral et pratique, porte à un bien plus haut degré l'esprit d'abstraction et de généralisation mythologique que nous y avons remarqué. Elle réduit en un système poétiquement ordonné, mais déjà presque philosophiquement élaboré, les généalogies divines, jusque là plus ou moins éparses, que les prêtres ou les poëtes, y compris Homère, avaient d'âge en âge imposées aux Grecs comme les articles de foi de leur religion; elle les surmonte d'une cosmogonie où les premiers philosophes de la Grèce, les physiciens d'Ionie depuis Thalès, allèrent justement chercher la base de leurs théories sur l'origine du monde; elle les soumet à une conception fondamentale qui fait la véritable unité de l'ouvrage, qui en donne le plan, qui en domine les principaux développements. Nous avons démontré ailleurs cette unité, que l'on a vainement contestée, et la réalité, la grandeur tout épique de l'ordonnance de la *Théogonie* (1). « De quelques ténèbres, avons-nous dit, que soit environnée l'origine de ce poëme, comme celle de l'épopée grecque en général; quelque nombreuses altérations qu'il ait eu à souffrir dans le cours de sa transmission, si longue et si diverse, jusqu'à nos jours, il nous

(1) *Voir* la dissertation intitulée *De la Théogonie d'Hésiode*; Paris, 1835, in-8°.

semble qu'une analyse vraiment critique peut, aujourd'hui encore, faire ressortir en lui tous les caractères de l'unité primitive de conception et de composition; il nous semble que sous cette forme, en apparence incohérente et mutilée en réalité, qui porte la double trace des ravages du temps et de l'infidélité des hommes, existent un enchaînement intérieur, une organisation du fond, en un mot une pensée créatrice qui domine l'ensemble, rattache entre elles, par un lien nécessaire, les parties de l'ouvrage, et y révèle la main d'un poëte. La *Théogonie*, avons-nous dit encore, était au sixième siècle devant les yeux des sages de l'Ionie et de la Grande-Grèce comme au cinquième devant ceux de Pindare, d'Eschyle et d'Hérodote; elle y était dans son ensemble, à titre de corps de doctrine et de symbole révéré des croyances héréditaires, à un état enfin qui ne pouvait être essentiellement différent de celui où les Alexandrins la trouvèrent. Ceux-ci reconnurent sans doute dans les copies qu'ils collationnèrent pour leurs recensions nouvelles bien des disparates, des doubles emplois, des incohérences de détail, résultat inévitable d'une transmission orale prolongée, de l'absence de toute critique chez les premiers rédacteurs, et de la fidélité même avec laquelle ils remplirent leur mission. Les grammairiens d'Alexandrie eurent le défaut contraire; mais quelques efforts qu'ils aient faits pour polir le texte de la *Théogonie*, rien ne prouve qu'ils en aient modifié la contexture générale, pas plus que ne l'avaient inventée avant eux les Diascévastes des Pisistratides. Tel qu'il nous est parvenu, poli de nouveau après le siècle d'Auguste, puis corrompu, mutilé, bouleversé même en quelques parties, à travers les temps d'ignorance et jusqu'au dixième siècle de notre ère, il y reste encore, dans le fond et dans la forme, avec toutes ces altérations plus ou moins récentes, d'assez frappants indices d'antiquité, une disposition assez simple, une couleur assez naïve, pour que ces caractères réunis expliquent à la fois les systèmes modernes et les contradictions sérieuses auxquelles ils commencent à donner lieu de nos jours. »

Nous avons reproduit ces observations, dont on peut chercher les développements et les preuves dans la dissertation d'où elles sont tirées, parce qu'elles s'appliquent également, du moins en grande partie, aux *Œuvres et Jours*, et qu'elles déterminent le point de vue sous lequel nous avons été amenés par nos études à envisager les monuments primitifs de l'épopée grecque. Du reste, tout en déclarant que la *Théogonie*, même dans son etat actuel, représente à nos yeux l'essor le plus élevé, le fruit le plus beau, de l'école de poésie didactique à laquelle elle appartient, nous ne lui accordons qu'une authenticité relative, comme celle de l'Odyssée, par exemple, vis-à-vis de l'Iliade. Nous ne la croyons pas du maître lui-même, mais du plus éminent, du mieux inspiré de ses disciples. Elle nous paraît d'une époque plus récente que le poëme rapporté sans débat à Hésiode; et si l'on soutenait, ainsi qu'on a pu le faire avec quelque semblant de vérité, qu'entre ce poëme et les grandes épopées homériques, il y a différence d'écoles plutôt que de dates, de lieux plutôt que de temps, et qu'après tout Hésiode peut bien être aussi ancien qu'Homère, nous répondrions que cet Hésiode ne saurait en aucune façon être celui de la *Théogonie*, à considérer le progrès des idées, des connaissances de tous genres qui s'y découvre, notamment des connaissances géographiques; à considérer la couleur du style et l'imitation évidente tantôt de certains passages des *Œuvres et Jours*, tels que le mythe de Pandore, tantôt et plus souvent des formes de la poésie homérique. A plus forte raison refuserions-nous au vieux maître d'Ascra ces continuations, ces annexes, que la *Théogonie* reçut aussi bien que les *Œuvres*, et où plus tard encore l'école qui procéda de lui se produisit sous un troisième aspect, sous un aspect mythique et historique à la fois, compilant de toutes parts les généalogies, les légendes des héros, pour les placer à la suite des généalogies et des légendes des dieux. Nous voulons parler surtout de cette épopée, ou plutôt de cette espèce de chronique héroïque, célèbre dans l'antiquité, mais perdue aujourd'hui, sauf un petit nombre de fragments, et qu'on trouve citée jusqu'au cinquième siècle de notre ère, sous les noms divers de *Catalogue des Femmes* (Κατάλογοι γυναικῶν) (les Mères des Héros), de *Grandes Eœées* (Ἠοῖαι μεγάλαι) (à cause de la formule ἢ οἵη qui s'y répétait de récit en récit), ou de *Généalogies héroïques* (Ἡρωογονία); car ces différents noms semblent désigner un même corps d'ouvrage, d'une étendue plus considérable qu'aucun des autres poëmes hésiodiques, et distribué en cinq livres, qui furent peut-être des chants originairement distincts. La tradition les attribuait en masse à Hésiode; mais la critique y reconnut sans peine des signes nombreux de postériorité, même relativement à la *Théogonie*, bien qu'ils semblent y tenir aujourd'hui encore par la dernière partie, sans doute ajoutée après coup, de celle-ci. Le fragment le plus considérable des *Grandes Eœées* fut détaché, on ne sait à quelle époque, pour servir d'introduction au petit poëme parvenu jusqu'à nous avec le titre de *Bouclier d'Hercule* (Ἀσπὶς Ἡρακλέους), quoique la description de ce bouclier ne soit qu'un accessoire du combat d'Hercule et de Cycnus, qui en est le véritable sujet. Ce petit poëme, du moins avec cet accessoire, imitation ingénieuse, mais récente, de la description du bouclier d'Achille dans l'*Iliade*, ne saurait, malgré le sentiment d'Apollonius de Rhodes, passer pour une œuvre hésiodique, au même titre que les *Noces de Céyx* (Κήϋκος γάμοι), la *Descente de Thésée aux Enfers* (Θησέως εἰς Ἅδην Κατάβασις), l'*Épithalame de Thétis et de Pélée* (Ἐπιθαλά-

μιος Πηλέως καὶ Θέτιδος), qui paraissent avoir été autant d'épisodes de la *Héroogonie*. D'autres ouvrages également perdus furent encore mis sur le compte d'Hésiode, mais avec moins d'unanimité que les précédents : ce sont l'*Ægimius* (Αἰγίμιος), histoire mythique de la nation dorienne, attribuée aussi à Cercops de Milet, la *Mélampodie* (Μελαμποδία), distincte d'un *poëme divinatoire* (Ἐξηγήσεις ἐπὶ τέρασιν), et d'un *poëme astronomique* ou *astrologique* (Ἔπη μαντικά ou Ἀστρικὴ βίβλος) ou Ἀστρολογία, et souvent citée sans nom d'auteur ; les *Conseils de Chiron* à Achille (Χείρωνος ὑποθῆκαι) : ces dernières productions s'éloignent de la manière générale de l'école hésiodique, et se rattachent plutôt à l'école orphique, qui la continua (1). [GUIGNIAUT, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Les poésies d'Hésiode parurent pour la première fois avec Théocrite en un volume sans lieu ni date, mais imprimé à Milan, en 1493; elles reparurent dans le volume qu'Alde imprima à Venise en 1495, et qui contient divers poëtes grecs; c'est un livre rare et fort cher. En 1515 Philippe Junte publia Hésiode à Florence, in-8°, avec Théognis, les vers dorés de Pythagore et autres poésies; ce volume reparut en 1540 avec des augmentations. L'édition de Venise, 1537, donnée par Victor Trincavelli, se recommande par les scolies grecques qu'elle contient. Deux éditions sans date et sans nom de ville, mais qu'on sait avoir été imprimées à Bâle en 1544, une édition de la même ville dont la préface porte la date de 1574, ne méritent pas qu'on s'y arrête. Une édition de Leyde, 1613, revue par Daniel Heinsius, est très-estimée; il n'en est pas de même de celle que Schrevelius publia à Leyde en 1650, et des deux éditions données par les Elzevier en 1657 et en 1667. L'édition de Jean Leclerc, Amsterdam, 1701, 2 tomes in-8°, qui fait partie de la collection *Variorum*, reproduit, sans changement, le texte de 1667. En 1737 Th. Robinson publia à Oxford un Hésiode, dont l'exécution typographique est belle, mais on y remarque des fautes nombreuses et les scolies n'ont pas été reproduites. Ce texte fut réimprimé à Leipzig, en 1778, avec des corrections, et enrichi de variantes nouvelles et de notes dues au savant D. Ruhnken. L'édition de Zunolini, Padoue, 1747, ajoute au grec d'Hésiode une traduction italienne de Salvini. L'habile imprimeur Bodoni imprima à Parme, en 1785, in-4°, le texte de l'édition de Leclerc, et il y joignit la traduction élégante, mais peu fidèle, que Zamagna avait faite en vers latins du vieux poëte grec. En 1814 Th. Gaisford inséra Hésiode dans sa collection des *Poetæ Græci minores* : le texte est accompagné de variantes, d'amples *indices* et des scolies grecques de Proclus, de Jean Tzetzès et de Moschopulos; ce travail reparut avec des augmentations et des améliorations dans la réimpression faite à Leipzig, en 1823, de la collection de Gaisford.

Hésiode fait aussi partie de la jolie collection des poëtes grecs, in-32, publiée par Boissonade. L'édition de C. Gœttling, Gotha, 1831, forme le 5e volume de la *Bibliothèque des Poëtes grecs* publiée par Jacobs et Rost. M. Lehrs a donné une nouvelle recension d'Hésiode et des fragments de cet auteur en 1840; elle fait partie de la *Bibliothèque grecque* de M. Firmin Didot (voir sur cette excellente édition un article de M. Letronne dans le *Journal des Savants*, 1841).

Parmi les nombreuses éditions séparées des écrits d'Hésiode, nous indiquerons seulement *Les Œuvres et les Jours*, Paris, sans date, jolie et rare édition, publiée par Simon Colines; l'édition imprimée à Haguenau, 1534, se recommande à quelques amateurs par les explications du célèbre Philippe Mélanchthon. En 1784 Brunck comprit dans ses *Gnomici Poetæ* divers écrits d'Hésiode. Lanzi publia à Florence en 1808 *Les Œuvres et les Jours* avec une traduction latine et une version italienne *in terza rima*. Il dit avoir revu le texte de cinquante manuscrits; ce travail n'a pas obtenu l'approbation des érudits. Spohn publia en 1819, à Leipzig, les mêmes poëmes, en conservant les signes qu'employaient les anciens grammairiens. Wolf avait mis au jour, en 1783, la *Théogonie*, et cette édition estimée renferme une lettre de Heyne qui explique divers passages de l'auteur grec. On estime fort l'édition donnée à Breslau, en 1802, par Heinrich du *Bouclier d'Hercule*. Le texte a été revu sur des manuscrits, et il y a dans les prolégomènes une érudition judicieuse. Ce poëme a été publié de nouveau à Quedlinburg en 1840, in-8°, en un volume, qui contient les travaux de F.-A. Wolf et ceux de Ranke : ils se distinguent par une critique exacte et minutieuse; mais on regrette que cette édition, d'ailleurs soignée, ne soit pas accompagnée de tables. L'édition de la *Théogonie* publiée à Zurich en 1837, in-4°, par J.-C. Orelli, offre un texte soigneusement corrigé. En 1842, M. Fresse-Montval a donné le texte grec revu sur les meilleures éditions, et il a mis en regard une traduction en vers français accompagnée de notes. Ce texte, de même suivi d'une autre traduction en vers français, par M. Bécard, a paru à Bruxelles en 1838.

En fait de traductions latines, nous avons déjà mentionné celle que Zamagna a donnée des œuvres complètes du poete grec; au quinzième siècle, Nicolas Valla mit en vers latins les *Géorgiques*, et Boninus Mombritius en fit autant pour la *Théogonie*; ces versions furent souvent réimprimées pendant le siècle suivant; à la même époque J. Brice, J. Clay et G. Rotaller mirent, chacun de son côté, *Les Œuvres et les Jours* en vers latins; Wetstein en fit autant en 1771. D'au-

1 Strabon (VII, p. 438) cite sous le nom d'Hésiode un γῆς περίοδος; mais on voit par un autre passage du même auteur (VII, p. 426), qu'il entend par là une compilation faite par Eratosthène d'après les ouvrages d'Hésiode. Quant au poëme intitulé Περὶ Ἰδαίων Δακτύλων, et attribué aussi à Hésiode, *Consult.* Lobeck, *Aglaoph.*, p. 1156.

ciennes traductions françaises de Leblanc, de Daneau, de Legras sont oubliées; celle de Gin, 1785, et de Coupé n'ont aucun mérite. Une autre version, bien meilleure, fait partie des *Petits Poëmes grecs* publiés par M. Falconet dans le *Panthéon littéraire*, 1839, in-8°. En 1844, M. J. Chenu a publié à Paris un élégant petit volume tiré à bien peu d'exemplaires et offrant *Les Œuvres et les Jours*. L'Italie a les traductions de Pagnini, de Soave, d'Arrivabene; l'Allemagne possède celle de Schütze, de Voss, de Naumann. La version anglaise de Th. Cooke, en vers, parut en 1728; elle est estimée et a reparu plusieurs fois. On estime également de la traduction d'Elton, 1810, in-8°. G. B.

Proclus. Γένος Ἡσιόδου, dans l'édit. d'Hésiode de Götling. — Ἀγὼν Ὁμήρου καὶ Ἡσιόδου, dans les *Vitarum Scriptores græci* de Westermann. — Suidas, au mot Ἡσίοδος. — Aulu-Gelle, III, 11; XVII, 21. — Tzetzès, *Chil.*, XII, 163, 198; XIII, 650. — Velleius Paterculus, I, 7. — Pausanias, IX, 30, 31, 38; X, 7. — Plutarque, *Conviv. septem sap.*, 19; *Apopht. Lacon.*, I. — Lucien, *Dialog. de Hesiod.*, I, 8. — Twesten, *Commentat. critica de Hesiodi carmine quod inscrib. Opera et Dies*; Kiel, 1815, in-8°. — F.-L. Hug, *Hesiodi* Ἔργα μέγαλα; Fribourg, 1835. — Ranke, *De Hesiodi Oper. et Diebus*; 1838, in-4°. — Lehrs, *Quæst. Epic.*, p. 180, etc. — G. Hermann, dans les *Jarbücher für Philol.*, vol. XXI, 2, p. 117. — Creuzer et Hermann, *Briefe über Homer und Hesiod*; Heidelberg, 1817, in-8°. — F.-K.-L. Sickler, *Cadmus Erklärung der Theogonie des Hesiod*; Hildburghausen, 1818, in-4°. — Guigniaut, Paris, 1835, in-8°. — J.-C. Mützell, *De Emendatione Theogoniæ Hesiodi*; Leipzig, 1833, in-8°. — Sœtbeer, *Versuch die Urform der Hesiod. Theogonie nachzuweisen*; Berlin, 1837, in-8°. — O.-F. Gruppe, *Ueber die Theog. des Hesiod., ihr Verderbniss und ihre ursprüngliche Beschaffenheit*; Berlin, 1841, in-8°. — Th. Kock, *De pristina Theogoniæ Hesiodeæ Forma*; 1842, in-8°. — Heyne, *De Theogonia ab Hesiodo condita*; Gœttingue, 1779. — Lehmann, *De Hesiodi Carminibus perditis*, dans l'édit. de Göttling. — Hermann, *De Hesiodi Theogoniæ Forma antiquissima*; Leipzig, 1844; *Opuscula*, t. VI. — C. Heyler, *Ueber Hesiods Schild des Hercules*; Worms, 1787, in-8°. — F. Schlichtegroll, *Ueber den Schild des Herucles nach Hesiod*; Gotha, 1788, in-8°. — Marckscheffel, *De Catalogo et Eoeis, carminibus Hesiodeis*; Breslau, 1838, in-8°; *Hesiodi, Eumeli, Cinæthonis Fragm., coll., emend., disser.*; Leipzig, 1840, in-8°. — Thiersch, *Ueber die Geschichte des Hesiodus*, dans les *Acta Philol. Monac.*, t. III, fasc. III, p. 389. — *Life and Writings of Hesiod*, dans le *Quarterly Review*, n° XCIII (1832). — Göttling, article *Hesiodus*, dans l'*Encyklopædie* de Ersch et Gruber.

HESIUS. *Voy.* HESE (DE).

HESMIVY D'AURIBEAU (*Pierre* D'), littérateur français, né à Digne (Provence), en 1756, mort vers 1830. Il fit ses études à Marseille, et entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1772. Professeur d'éloquence au Mans, en 1780, il fut nommé par le roi, en 1782, chanoine et archidiacre de l'église de Digne; il fut ensuite official et vicaire général de ce diocèse. Forcé de quitter la France en 1792, il se réfugia à Rome, où il fut accueilli avec bienveillance par Mme Adélaïde, tante du roi. Après l'entrée des Français dans Rome, en 1798, il suivit Pie VI jusqu'à Vienne. Secrétaire du cardinal Carafa à Venise en 1800, il revint à Rome avec ce cardinal pour l'élection du pape Pie VII. En 1805, Pie VII le nomma chanoine de la première diaconie cardinalice à la basilique de Sainte-Marie *in via Lata*. Membre de plusieurs sociétés savantes, d'Hesmivy enseigna la littérature française à la faculté des lettres dans l'université de Pise, de 1812 à 1814. Après la restauration il vint se fixer à Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Lettre sur la détention de monseigneur Ruffo de Bonneval, évêque de Senez*; Paris, 1790, in-12; — *Mémoires sur la persécution française, recueillis par ordre de Pie VI*; Rome, 1795, 2 vol. in-8°; — *Bienfait de Pie VI et de ses États envers les Français émigrés*; Rome, 1796, in-8°; — *Paris, rends tes comptes!* Venise, 1799, in-8°; — *Témoignages authentiques contre le serment de haine à la royauté*; Venise, 1799, in-8°; — *Hommage académique aux cardinaux Thomasi, Gerdil et Borgia*; Rome, 1805, in-8°; — *Éloge académique de Marie Pezzelli*, en vers français; 1805, in-12; — *Épître en vers français à Viviani, secrétaire d'Alfieri, sur sa traduction des Psaumes en vers italiens*; Rome, 1805, in-8°; — *Discours académiques sur les avantages de la langue française, avec des notes historiques et littéraires*; Pise, 1812, in-4°; — *Extrait de quelques écrits de l'auteur des Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution, avec des additions considérables*; Pise, 1814, 2 vol. in-8°; — *Essai d'inscription pour la statue d'Henri IV*; Paris, 1818, in-8°; — *Sur la colonne de la place Vendôme*; Paris, 1820, in-8°; — *Inscription pour deux médailles gravées par Cahier, en l'honneur de la naissance du duc de Bordeaux*; 1820; — *Discours académiques et mélanges historiques sur Massillon, suivis d'un choix de réflexions des plus habiles écrivains sur l'éloquence sacrée, pour ceux qui se destinent à l'éloquence sacrée*; 3e édition, Besançon, 1823, in-8° : les *Mélanges historiques sur Massillon* avaient d'abord paru dans une édition des *Œuvres* de ce prédicateur; — *Lettre sur les Conclaves*; Paris, 1823, in-8°; — *Inscriptions pour le magnifique reliquaire de la sainte Ampoule, suivies de celles pour le sacre et le couronnement de Charles X*; Paris, 1825, in-4°; — *Lettre à M. le comte *** sur les épitaphes des cardinaux de Bausset et de La Luzerne* (érigées dans l'église ci-devant des Carmes); *suivie d'une notice sur la Sorbonne et sur le cardinal de Richelieu*; Paris, 1825, in-4°; — *Histoire calcographique des dix-sept années saintes du jubilé universel, dédiée à Benoît XIV, suivie du texte latin de la lettre encyclique du pape Léon XII, avec la traduction française*; Paris, 1826, in-12. Parmi les traductions de l'abbé Hesmivy on cite : *Éloge funèbre de Louis XVI*, prononcé en latin par *Leardi, en présence de Pie VI*; Rome, 1794, in-4° et in-8°; — *Discours aux Romains sur les prodiges par lesquels le Seigneur a manifesté sa toute-puis-*

sance pour la défense et la gloire de son Église dans ces derniers temps, traduit du latin de Marotti; Rome, 1794, in-8°; — *Motifs d'encouragement aux Italiens pour la prochaine annee*, traduit de l'italien; 1796, in-8°; — *Oraison funèbre de Pie VI, prononcée en latin par Brancadoro, en présence du sacré collége, à Venise*, traduite en français avec des notes historiques très-étendues; Venise, 1800, in-fol., in-8° et in-16; — *Éloge funèbre du cardinal Gerdil*, traduit de l'italien, avec des notes historiques et littéraires; Rome, 1803, in-8°; — *L'Antiquaire, ou guide des étrangers pour un cours d'antiquités romaines*, traduit de l'italien; Rome, 1804, in-12; — *Description du monument de Canova à la mémoire de Marie-Christine, archiduchesse d'Autriche*, traduite de l'italien; Rome, 1804, in-12; — *Journées pittoresques des édifices de Rome et de ses environs*, traduites de l'italien d'Uggeri; Rome, 1804, 5 vol. in-4°; — *Journal sur les medailles antiques inédites de Rome*, traduit de l'italien d'Alex. Visconti; Rome, 1806, in-4°, etc. J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire*.

HESMIVY D'AURIBEAU (*Alexandre*), navigateur français, frère puîné du précédent, mort à Java, le 23 août 1794. Capitaine de vaisseau, il partit en 1791 avec d'Entrecasteaux pour aller à la recherche de La Pérouse. D'Entrecasteaux étant mort en mer, le 20 juillet 1793, Hesmivy prit le commandement de l'expédition, et arbora le pavillon blanc peu de jours après son arrivée à Java, au mois de février 1794. Aidé par les Hollandais, il avait fait arrêter à Sourabaye les officiers révolutionnaires qui étaient sous ses ordres; il les fit ensuite débarquer, et leur rendit la liberté. L'insalubrité du climat l'enleva six mois plus tard, et le capitaine Rossel devint le chef de l'expédition. J. V.

De Rossel, *Voyage de d'Entrecasteaux*. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

HESNAULT (*Jean*), poète français, naquit à Paris, d'un boulanger, à une date inconnue, et mourut dans la même ville, en 1682, suivant les autorites généralement reçues. On voit dès le debut que sa biographie ne manque pas de points obscurs : le nom même d'Hesnault est souvent écrit de diverses manières (1). Il fut au nombre des eleves de Gassendi, avec Molière, Bernier, Cyrano de Bergerac, et son ami Chapelle. La protection du surintendant Fouquet lui fit obtenir, dit-on, une recette des tailles dans le Forez. Mais pour nous procurer quelques renseignements sur sa vie, nous n'avons rien de mieux à faire que de consulter l'églogue de notre auteur, entre Philène et Daphnis, inserée dans le *Fureteriana* (1696, in-12, p. 344); c'est encore là qu'on trouve, malheureusement en termes poétiquement vagues, le plus de détails biographiques sur son compte. Suivant cette pastorale, Daphnis (Hesnault) tenta la fortune en mille lieux divers, et parcourut le monde, traînant ses malheurs après lui. Il alla d'abord dans les Pays-Bas, puis en Angleterre, où il semble insinuer que la différence de religion (ou plutôt son absence de religion) fut cause que le roi ne put le protéger selon son désir :

> Et ce roi généreux eût été mon appui
> Si j'avais servi Pan comme on le sert chez lui.

Il se rendit ensuite en Sicile; mais un changement survenu dans le gouvernement de Messine le força de quitter cette ville. Il revint en France, où il obtint une nouvelle charge, qu'il perdit bientôt, par suite d'une persécution exercée contre lui. Ce fut alors qu'arriva la disgrâce de son protecteur, Fouquet, qui le laissa sans appui. Hesnault fut un des rares hommes de lettres qui, avec Pellisson, La Fontaine, etc., demeurèrent fidèles à la fortune du surintendant après sa chute, et pour le venger, il fit contre Colbert un sonnet énergique, souvent cité, que nous rapporterons ici pour donner une idée de sa manière :

> Ministre avare et lâche, esclave malheureux,
> Qui gemis sous le poids des affaires publiques,
> Victime dévouee aux chagrins politiques,
> Fantôme révéré sous un titre onereux,
>
> Vois combien des grandeurs le comble est dangereux,
> Contemple de Fouquet les funestes reliques;
> Et tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques,
> Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux.
>
> Sa chute quelque jour te peut être commune;
> Crains ton poste, ton rang, la cour et la fortune:
> Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.
>
> Cesse donc d'animer ton prince à son supplice,
> Et près d'avoir besoin de toute sa bonté,
> Ne le fais pas user de toute sa justice.

Quand on parla de ce sonnet au ministre, il demanda : « Le roi y est il offensé? » Et comme on lui répondit que non : « Je ne le suis donc pas moi-même, dit-il, et je ne puis en vouloir à l'auteur ». Cela n'est-il pas plus beau que le sonnet? répéterons-nous, après l'anonyme cité par Bayle sur ce sujet. Hesnault, apprenant cette réponse, chercha vainement à supprimer cette pièce; mais il n'en put venir à bout, tant elle s'etait promptement répandue. Le chercha-t-il d'ailleurs bien efficacement? Quiconque connaît les poetes n'oserait en jurer. Il suffit qu'il se soit repenti pour qu'on lui en tienne compte.

Un autre sonnet de Hesnault, non moins célèbre que le precédent, est connu sous le titre de *L'Avorton*; on le trouve aussi en latin dans ses œuvres. Le voici :

> Toi qui meurs avant que de naître,
> Assemblage confus de l'être et du néant,
> Triste avorton, informe enfant,
> Rebut du neant et de l'être,
>
> Toi que l'amour fit par un crime,
> Et que l'amour defait par un crime à son tour,
> Funeste ouvrage de l'amour,
> De l'honneur funeste victime,

(1) *Hesnault, Hénault, Henaut, Haynault*, dans Boileau, etc.

Donne fin au remords par qui tu t'es vengé,
Et du fond du néant où je t'ai replongé,
N'entretiens point l'horreur dont ma faute est suivie.
Deux tyrans opposés ont décidé ton sort :
L'amour, malgré l'honneur, t'a fait donner la vie ;
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Si l'on voulait appliquer à ce sonnet les règles tracées par Boileau, on y trouverait bien des fautes; les nombreuses répétitions de mots, les deux quatrains roulant sur des rimes différentes, etc., sans parler de l'extrême irrégularité de la pièce, et des antithèses dont elle déborde. Mais ces vers n'en ont pas moins de la vigueur et de l'accent, et plus d'un poëte renommé de notre école moderne les eût signés volontiers. Plusieurs ont cru qu'ils avaient été inspirés par l'aventure de Mlle de Guerchy, fille d'honneur de la cour; mais il paraît constant, comme on peut le voir par une note de Bayle (art. Hénault), qu'ils étaient faits bien auparavant. Quant au sonnet sur les *Douceurs de la vie privée*, rapporté dans la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet (tome XVIII), il ne se trouve pas dans le recueil de ses œuvres.

La vie de Hesnault, irrégulière et vagabonde, travaillée par les passions, surtout par l'amour, se ressentit des doctrines matérialistes dont il faisait profession. « C'était un homme d'esprit et d'érudition, aimant le plaisir avec raffinement, et débauché avec art et délicatesse; mais il avait le plus grand travers dont un homme soit capable : il se piquait d'athéisme, et faisait parade de son sentiment avec une fureur et une affectation abominables. Il avait composé trois différents systèmes de la mortalité de l'âme, et avait fait le voyage de Hollande exprès pour voir Spinosa, qui cependant ne fit pas grand cas de son érudition. » (*Dict.* de Bayle.) Il est certain que le matérialisme éclate clairement dans les œuvres de Hesnault. Il a beaucoup traduit ou imité (c'est même là son principal mérite), et l'on remarque qu'il a choisi de préférence les passages des anciens qui favorisent la doctrine épicurienne. Tels sont, par exemple, les chœurs de la *Troade* de Sénèque, qu'il a paraphrasés, en appuyant avec une prédilection visible sur les passages conformes à ses sentiments, et le poëme de Lucrèce, *De Natura Rerum*, dont il avait traduit une assez grande partie. Les mêmes idées se retrouvent, au moins en germe, dans tous ses ouvrages. Il a dit, dans une pièce originale :

On meurt, et sans ressource et sans réserve aucune.
S'il est après ma mort quelque reste de moi,
Ce reste, un peu plus tard, suivra la même loi,
Fera place à son tour à de nouvelles choses,
Et se replongera dans le sein de ses causes.

Sa *Consolation à Olympe sur la mort d'Alcimédon*, pièce attribuée quelquefois à Saint-Évremond, à cause d'une prétendue conformité de style, est une dissertation d'un disciple d'Épicure. On trouve une morale fort relâchée dans ses *Lettres à Iris, à Lucrèce*, et *à Sapho;* le *Bail d'un Cœur à Chloris* est d'une licence assez grossière. Mais il paraît que Hesnault se convertit à sa mort, et que son confesseur fut même obligé de modérer l'ardeur de son repentir, qui le poussait à recevoir le viatique la corde au cou, au milieu de sa chambre.

Notre auteur, comme je l'ai dit, avait traduit une assez grande partie du poëme de Lucrèce, et s'y était longtemps exercé comme à son œuvre favorite. Il sacrifia son travail par scrupule de conscience, et le début seulement, une des meilleures traductions en vers qu'ait produites le dix-septième siècle, nous en est resté, conservé par ses amis. Ce morceau a de la noblesse, du souffle, de l'élévation; au point de vue littéraire, il fait regretter le sacrifice que le poëte crut devoir à sa conscience. Ses vers offrent de la flexibilité, du nombre, une facilité extrême, souvent de la grâce et de la force, mais souvent aussi de la recherche, de la subtilité et des négligences. On sent qu'avec plus de travail et de sévérité, il eût pu mieux faire. « Hesnault, dit La Monnoye, était l'un des hommes de son temps qui tournaient le mieux un vers. Despréaux, si délicat là-dessus, ne le niait pas; et quand on lui demandait pourquoi, dans le troisième chant de son *Lutrin* et dans sa nouvelle satire, il en avait parlé avec mépris, il répondait qu'au lieu de Hesnault, il avait mis Boursault, ensuite Perrault, mais que, s'étant réconcilié avec ces derniers, il leur avait substitué (1701) Hesnault, qui, étant mort en 1682, était hors d'état de former aucune plainte. » Tant pis pour Boileau, dont cette révélation n'est pas de nature à affermir l'autorité.

Hesnault fut le maître de Mme Deshoulières, à qui il enseigna les principes de la prosodie et les secrets de son art. On a même voulu retrouver dans les vers de cette dame, qui fut sinon son meilleur, du moins son plus célèbre ouvrage, des traces de son matérialisme; mais il ne faut pas prendre à la lettre des expressions et des images poétiques assez vagues, dont l'auteur ne pèse pas toujours soigneusement le sens.

Hesnault a donné lui-même un petit recueil de ses ouvrages, sous ce titre : *Œuvres diverses par le sieur D. H.*, chez Barbin, in-12, 1670.

Victor Fournel.

Bayle, *Dictionnaire*. — *Furetieriana*. — L'abbé Goujet, *Biblioth. franç.*, t. V et VI, etc.

* HESPERIUS, administrateur romain, fils du poëte Ausone et de sa femme Attusia Lucana Sabina, vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle. Très-jeune encore, il perdit sa mère; mais son éducation fut attentivement surveillée par son père, qui écrivit pour lui des *Fastes* et lui dédia un catalogue versifié des Césars. Il reçut de Gratien le proconsulat d'Afrique en 376, et fut un des commissaires chargés de faire une enquête sur les malversations du comte Romain. Il fut ensuite un des préfets du prétoire, et l'on croit qu'il eut dans cette place son père pour collègue. La partie de l'empire confiée à leurs soins n'est pas bien connue.

Valois pense qu'ils furent conjointement préfets de la Gaule, tandis que suivant Godefroy ils administrèrent tout l'empire d'Occident (Gaule, Italie, Illyrie), le père résidant en Gaule et le fils en Italie. En effet une des lettres de Symmaque à Hesperius prouve que celui-ci résidait à Milan, siége de la préfecture d'Italie. En 384 l'empereur Valentinien II chargea le comte Hesperius (on ignore à quelle époque il avait reçu ce titre) d'une mission auprès de Symmaque, préfet de Rome. A partir de ce moment on ne sait plus rien de la vie d'Hesperius, et on suppose qu'il mourut dans les premières années du cinquième siècle.

Hesperius eut au moins trois enfants : l'un d'eux, appelé *Paulinus* et surnommé *le Pénitent*, né en Macédoine, vers 375 ou 376, composa un poëme intitulé *Eucharisticon* ou *Carmen Eucharisticon de vita sua*, quelquefois faussement attribué à Paulin de Nola. Un autre fils d'Hesperius, nommé *Pastor*, mourut dès l'enfance, et sa fin prématurée fut déplorée par Ausone. Y.

Ammien Marcellin, XXVIII, 6. — Symmaque, *Epist.*, I, 69-82, édit. de Paris, 1604. — Ausone, *Epigram.*, p. 79, édit., de Vinet; *Cæsares duodecim*, *Eidyll.*, XXX; *Parental*, XI; *Gratiar. Actio pro cons.*, p. 377, 378, édit. Vinet. — Godefroy, *Prosop. Cod. Theodos.* — Tillemont, *Hist. des Empereurs*, vol. V. — *Histoire littéraire de la France*, t. II, p. 46. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

HESS (*Jean-Rodolphe*), historien suisse, né à Zurich, en 1646, mort en 1695. Il exerçait l'une des premières charges dans la magistrature de son canton. On a de lui : la continuation des *Memorabilia Tigurina* ; c'est une chronique de la ville et du canton de Zurich, commencée par Jean-Henri Blunthli et continuée successivement par Jean-Gaspard Bullinger, Werdmiller, et Haller ; dernière édition, Zurich, 3 vol. in-fol. Hess a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire de la Suisse. L—z—E.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklop.* — Adelung, Supplément à Jocher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

HESS (*Felix*), érudit suisse, de la famille du précédent, né à Zurich, en 1742, mort dans la même ville, en 1768. Ami de Lavater, il possédait une vaste érudition et professa longtemps la théologie et la philosophie. Il a laissé, en allemand, plusieurs traités sur ces deux sciences. L—z—E.

Adelung, Supplement à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexikon*.

HESS (*Jean-Jacques*), théologien protestant suisse, né à Zurich, le 21 octobre 1741, mort dans cette même ville, le 29 mai 1828. Dirigé par les conseils de son oncle, il étudia particulièrement la theologie et la philosophie, et devint, en 1795, premier pasteur de Zurich. Hess est considéré comme un des théologiens les plus éminents de l'Église réformée de ce pays. Ses œuvres complètes ont paru à Zurich sous le titre de : *Hess'sche Bibelwerk* (Œuvre biblique de Hess). Parmi les écrits réimprimés à part, on remarque : *Geschichte der drei letzten Lebensjahre Jesu* (Hist. des dernières trois années de la vie de Jésus); Zurich, 1768-1773, 6 vol.; 8e édition, 1828, 3 vol. : ce livre a été arrangé par J.-A. de Krapf à l'usage des catholiques ; Münster, 1782, 2 vol. ; — *Erste Jugendgeschichte Jesu* (Histoire de la première Jeunesse de Jésus) ; ibid., 1773 ; — *Von dem Reiche Gottes* (Du Royaume de Dieu) ; ibid., 1774, 2 vol. ; 5e édition, 1826 ; — *Geschichte und Schriften der Apostel Jesu* (Histoire et Écrits des Apôtres de Jésus) ; ibid., 1775, 3 vol. ; 4e édition, 1820-1822 : ce même ouvrage, modifié à l'usage des catholiques, a paru à Munster, 1794, 2 vol. ; 3e édit., Salzbourg, 1801 ; — *Geschichte der Israeliten vor den Zeiten Jesu* (Histoire des Israélites avant Jésus) ; ibid., 1776-1788, 12 vol. ; — *Geschichte Josua* (Histoire de Josué) ; ibid., 1779, 2 vol. ; — *Predigten über die Apostelgeschichte* (Sermons sur l'histoire des apôtres) ; ibid., 1781-1088 : recueil de 50 sermons ; — *Ueber die Lehre, Thaten und Schicksale unseres Herrn* (De la Doctrine, des Œuvres et des Destins de Notre-Seigneur) ; ibid., 1782, 2 vol. ; 4e édition, 1817 ; — *Geschichte David's und Salomo's* (Histoire de David et de Salomon) ; ibid., 1785, 2 vol. ; — *Bibliothek der Heiligen Geschichte* (Bibliothèque de l'Histoire des Saints) ; ibid., 1791-1792, 2 vol. ; *Geschichte des Menschen* (Histoire de l'Homme) ; ibid., 1791-1792, 2 vol. ; nouvelle édition, 1829 ; — *Ueber die Volks und Vaterlandsliebe Jesu* (De l'Amour du Peuple et de la Patrie de Jésus) ; Winterthur, 1794 ; — *Der Christ bei Gefahren des Vaterlandes* (Le Chrétien lorsque la patrie est en danger), recueil de sermons ; ibid., 1799-1800, 3 vol. R. L.

Meister, *Berühmte Zuricher* (1782), 2e vol., p. 114 — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*. — *Conv.-Lex.* Meyer, *Index Librorum*.

HESS (*Jonas-Louis* DE), littérateur allemand, né en 1756, à Stralsund, mort à Hambourg, le 20 février 1823. Il entra d'abord dans la carrière militaire, étudia ensuite la médecine, et pratiqua cet art à Hambourg, où il se fixa, en 1800. Lors de l'invasion française, il se fit remarquer par son patriotisme. Le général russe Tettenborn le chargea de la formation et du commandement de la garde bourgeoise. Aussi, lors de la prise de la ville par le général Davout, Hess fut-il du nombre des vingt-huit citoyens nominativement exceptés de l'amnistie. Il s'enfuit alors, et voyagea, jusqu'à la chute de Napoléon, en Angleterre et en Danemark. On a de Hess : *Journal aller Journale* (Journal des Journaux) ; Hambourg, 1786-1787 ; — *Hamburg, topographisch, politisch und historisch beschrieben* (Description topographique, politique et historique de la ville de Hambourg) ; Hambourg, 1787-1792, 3 vol. ; 2e édit., 1796 ; 3e edition, 1810 ; — *Durchflüge durch Deutschland, die Niederlande und Frankreich* (Excursions à travers

l'Allemagne, les Pays-Bas et la France); Hambourg, 1793-1800, et 1796 7 vol. R. L.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*. — Meusel, *Gelehrtes Deutschland*, t. III, p. 284; tom. IX, p. 578.

HESS (*Charles-Ernest-Christophe*), graveur allemand, né à Darmstadt, en 1755, mort à Munich, en 1828. Son père, qui était boucher, l'avait destiné à lui succéder; mais Hess aima mieux suivre son goût pour les beaux-arts. Il vécut assez pauvrement jusqu'en 1777. Vers cette époque, il vint se fixer à Dusseldorf, et son talent fut bientôt si bien apprécié qu'il devint membre de l'Académie, puis graveur de la cour et enfin professeur. Il voyagea ensuite pendant quelque temps en Italie. En 1806 l'Académie et la galerie des tableaux de Dusseldorf ayant été transportées à Munich, Hess les y suivit. Ses principales planches sont : *Un Christ au temple conversant avec les docteurs*, d'après V. Eckhout; — *Le même sujet*, d'après Rembrandt; — *L'Ascension de la Vierge*, d'après Guido Reni; — *Le Crieur au marché*, d'après Gérard Dow; — *La Sainte Famille*, d'après Raphael (de la Pinacothèque de Munich); — *Saint Jérôme*, de Palma; — *L'Adoration des Rois*, d'après van Eyck; — *Portrait du roi Maximilien*, d'après Stieber; etc. W. R.

Füssli, *Schweizer-Künstler*.

HESS (*Pierre*), peintre allemand, fils aîné du précédent, né le 29 juillet 1792, à Dusseldorf. En sortant de l'atelier de son père, il alla étudier à Munich. En 1833, il accompagna en Grèce le roi Othon pour peindre son entrée solennelle et son couronnement. Ses principaux tableaux sont : *La Bataille d'Arcis-sur-Aube* (1817); — *La Prise d'un village français par les Cosaques* (1817); — un *Bivouac de troupes autrichiennes* (1823); — *La Bataille de Leipzig*, pour le roi Maximilien de Bavière. W. R.

Conversat.-Lex. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon*.

* HESS (*Henri* DE), peintre allemand, frère du précédent, naquit à Dusseldorf, le 19 avril 1798. Il s'était déjà fait connaître par un assez grand nombre de tableaux à l'huile, lorsqu'à l'âge de vingt-quatre ans il partit pour Rome. C'est là que, deux ans après son arrivée, il fut chargé de composer les cartons pour la décoration de la chapelle de Tous-les-Saints, que M. Léon de Klenze venait de construire, à la demande du roi de Bavière. Ce vaste travail, dans lequel M. de Hess a synthétisé l'Ancien et le Nouveau Testament et le développement de l'Église, brille par un profond sentiment chrétien. Deux autres églises de Munich ont été peintes également par M. de Hess, qui s'est attaché principalement à restaurer les types traditionnels du christianisme. Parmi ses productions de moindre importance, on remarque : *Les trois Vertus théologales*, ouvrage de sa jeunesse; — la *Vierge entourée des docteurs et des patrons des églises de Munich*, tableau placé dans la Pinacothèque; — *Le Parnasse*, que l'on a vu en France, etc. La réputation de M. de Hess n'est guère sortie de l'Allemagne; cependant, les critiques français lui reconnaissent de l'élégance et de la grâce, et donnent des éloges à la correction de son dessin, ainsi qu'à la douceur et à l'harmonie de son coloris. E. COTTENET.

Fortoul, *De l'Art en Allemagne*. — Delécluze, *Les Beaux-Arts dans les deux Mondes*.

* HESS (*Henri*, baron DE), général autrichien, né à Vienne, en 1788. Entré, en 1805, comme enseigne dans le régiment d'infanterie du comte Gyulay, il fut d'abord employé soit à l'état-major général, soit à des opérations trigonométriques. Il fit la campagne de 1809 avec le grade de lieutenant, et se signala à la bataille de Wagram. Après la conclusion de la paix, il reprit ses travaux scientifiques; mais lorsque la guerre de 1813 éclata, il rentra dans l'armée active comme capitaine d'état-major. Il se distingua dans la campagne de 1814, obtint le grade de major à la fin de 1815, et fut attaché au bureau de la guerre. A partir de 1817, on le voit chargé du commandement de divers régiments. En 1822 il fut nommé lieutenant-colonel et commissaire militaire à Turin. Colonel en 1829, il devint, en 1831, chef de l'état-major général du corps mobile de la Lombardie. Il y rendit d'éminents services, par les soins qu'il apporta à l'instruction des troupes. Promu en 1842 au grade de feld-maréchal lieutenant, il trouva en 1848 l'occasion de faire reconnaître ses talents militaires. Nommé, au mois de mai, quartier-maître général de l'armée d'Italie, il dirigea les opérations qui amenèrent le triomphe des armées autrichiennes, ainsi que Radetzki lui-même se plut à le déclarer à plusieurs reprises. C'est M. de Hess qui conçut et prépara, entre autres, les plans des opérations décisives des mois de juin et de juillet, la marche sur Vicence, la prise de cette ville, les mouvements offensifs qui décidèrent la victoire de Custozza. Après la défaite des Piémontais, il fut chargé de signer l'armistice avec le général ennemi. En récompense, il fut décoré par l'empereur d'Autriche de l'ordre de Marie-Thérèse, et par l'empereur de Russie de l'ordre de Saint-Georges. La guerre s'étant rallumée, le général de Hess conçut le plan de cette campagne de cinq jours qui remit l'Italie au pouvoir de l'Autriche, et l'exécuta avec une rapidité merveilleuse. Radetzki se plut encore à avouer que c'était à son quartier-maître général que la gloire de ce prompt succès revenait presque tout entière. A la suite de cette campagne de 1849, M. de Hess fut créé baron et nommé feldzeugmestre, chef de l'état-major général de l'armée autrichienne. En 1854, il fut appelé au commandement supérieur des deux corps d'armée réunis en Gallicie, Hongrie et Transylvanie, et destinés à surveiller la marche de la guerre d'Orient entre la Russie et les puissances occidentales unies à la Turquie. J. V.

Conv.-Lex.

* **HESSE**, maison princière allemande, qui doit son origine à Henri I[er], *l'Enfant*, fils du duc Henri le Magnanime et de Sophie, fille du landgrave Louis le Pieux, de Thuringe, et de sainte Élisabeth. Henri I[er], né en 1244, succéda à Henri Raspon (*voir* ce nom) sur le trône de la Hesse. Il soumit les vassaux rebelles, s'opposa avec succès aux prétentions de l'archevêque de Mayence, et ajouta aux possessions de la maison de Hesse la seigneurie de Giessen, le château de Grabenstein, les villes d'Immenhausen, de Schartenberg, etc. Il mourut en 1308, et eut pour successeur son fils OTTO. Celui-ci transmit la couronne à son fils HENRI II (1328-1377), sous le règne duquel la Hesse acquit la seigneurie d'Itter, la moitié de Smalcalde, Treffurt, etc.; — HERMANN *le Savant* (1377-1413), neveu et successeur du précédent, eut de longues luttes à soutenir contre les nobles, qui ne voulaient pas le reconnaître pour leur maître. Son fils, LOUIS I[er], *le Pacifique* (1413-1458), partagea ses biens entre ses deux enfants, LOUIS II, *le Franc* (1458-1471), et HENRI III, *le Riche* (1458-1483). GUILLAUME I[er], fils aîné du premier, et GUILLAUME III, fils du second, moururent sans enfants, et tous les domaines de la Hesse furent de nouveau réunis entre les mains de GUILLAUME II, fils puîné de Louis le Franc, qui les légua à sa mort, 1509, à son fils PHILIPPE I[er], *le Magnanime* (*voir* ce nom). Les deux fils de ce prince, GUILLAUME IV et GEORGES I[er], fondèrent les dynasties de *Hesse-Cassel* et de *Hesse-Darmstadt*. R. LINDAU.

Kuchenbecker, *Analecta Hassiaca*. — Schminke, *Monumenta Hassiaca*. — Retter, *Hessische Nachrichten*. — Curtius, *Handbuch der hessischen Geschichte und Statistik;* Marbourg, 1793. — J.-G. Winkelmann, *Beschreibung von Hessen und Hersfeld*. — Ayrmann, *Einleitung in die hessische Geschichte;* 1738. — Hartmann, *Historia Hassiaca;* 1741. — Reinhard, *Entwurf einer Historie von Hessen;* 1758. — Mallet, *Histoire de Hesse;* 1760. — H.-B. Wenk, *Hessische Landesgeschichte*, 3 vol. — Schmidt, *Geschichte des Grossherzogthums Hessen;* 1818. — Turkheim, *Histoire généalogique de la Maison souveraine de Hesse;* 1819-1820, 2 vol.

HESSE-CASSEL, maison princière allemande, branche aînée de la maison de Hesse, dont l'auteur est Guillaume IV, dit *le Sage*, fils aîné du landgrave Philippe le Magnanime (*voy.* GUILLAUME DE HESSE).

HESSE-DARMSTADT. *Voy.* LOUIS.

HESSE (*Philippe I[er]*, landgrave DE). *Voy.* PHILIPPE DE HESSE.

HESSE-HOMBOURG, maison princière allemande, branche de la maison de Hesse-Darmstadt, a été fondée en 1596, par *Frédéric I[er]*, fils cadet de Georges I[er], dit *le Pieux*, landgrave de Hesse-Darmstadt. Les membres les plus distingués de cette famille sont :

Frédéric II, né le 30 mai 1633, mort le 14 janvier 1708. Fils de Frédéric I[er], dont il recueillit l'héritage après la mort de ses frères aînés, Louis-Philippe (1643) et Guillaume-Christophe (1681), il entra au service du roi de Suède, et eut, l'an 1659, au siége de Copenhague, une jambe emportée par un coup de canon. Plus tard, Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, l'attira auprès de lui, et le nomma gouverneur de la Poméranie. En 1675 il se distingua par sa bravoure à la bataille de Fehrbellin, où les troupes de l'électeur battirent les Suédois.

Louis-Frédéric-Guillaume, fils du landgrave Frédéric-Louis, mort en 1820, naquit le 29 août 1770, et mourut le 19 janvier 1839. Il fit ses études à Genève, entra dans l'armée prussienne, et assista aux principales batailles contre les Français; promu au grade de général d'infanterie, il fut nommé en 1815 gouverneur de la forteresse de Luxembourg. Après son avénement au trône, il vécut tour à tour dans la ville de Hombourg et à Luxembourg. Le nouveau prince s'occupa avec zèle à relever le commerce et l'industrie de son pays; mais, élevé dans les principes de l'ancien régime militaire, il ne protégea point les lettres, et alla jusqu'à interdire l'établissement d'une imprimerie à Hombourg.

* *Ferdinand-Henri-Frédéric*, landgrave actuel de Hesse-Hombourg, frère du précédent, est né le 26 avril 1783. Il n'a pas d'enfant, et le landgraviat de Hesse-Hombourg sera, après sa mort, réuni au grand-duché de Hesse-Darmstadt. R. L.

Art de vérifier les dates. — *Conv.-Lex.*

HESSE-PHILIPPSTHAL (*Guillelmine-Hedwige* DE), surnommée *Heydon*, savante princesse allemande, née le 7 octobre 1681, morte de la petite vérole, au mois d'août 1699. Fille aînée de Philippe de Hesse-Cassel, tige de la branche apanagée de Philippsthal, elle parlait plusieurs langues vivantes, et avait acquis des connaissances profondes en théologie, en chronologie et en histoire. Elle s'était surtout occupée de géographie, et laissa de sa main des cartes manuscrites d'une grande justesse et d'un beau travail. J. V.

Strieder, *Gelehrt. Hessen*.

HESSE-PHILIPPSTHAL (*Louis* DE), général allemand, né le 8 octobre 1766, mort le 15 février 1816. Second fils du landgrave de Hesse Guillaume II, il épousa, le 22 janvier 1791, la comtesse Marie-Francisque Bergh de Trips, et entra au service du roi de Naples, sur la recommandation du chevalier Acton. Le prince de Hesse se fit surtout remarquer par sa défense de Gaëte, lorsque les Français vinrent bloquer et faire le siége de cette ville, en 1806. La garnison, qui n'était d'abord que de 4,000 hommes, fut portée jusqu'à 8,000. Elle avait 130 bouches à feu, et l'escadre anglaise, qui croisait devant le port, ne la laissait manquer de munitions d'aucune espèce. Cette artillerie, bien pourvue, foudroyait continuellement les travaux des assiégeants, commandés d'abord par le général Reynier, puis par le maréchal Masséna. Le prince de Hesse, payant de sa personne, fut frappé le 10 juillet d'un éclat de bombe à la tête. Cette

blessure fit désespérer de sa vie, et on le transporta en Sicile sur une frégate anglaise. Le commandant en second fut lui-même blessé mortellement quelques jours après. Une honorable capitulation fut accordée à la garnison. Walter Scott prête au prince de Hesse cette réponse héroïque à la sommation de capituler que lui fit le général français au commencement du siége : « Gaëte n'est pas Ulm, et le prince de Hesse n'est pas le général Mack. » D'autres historiens prétendent que le prince retrempait chaque matin son courage dans le vin, et s'écriait prosaïquement dans son ivresse : « Je ne veux pas me rendre. » L'évêque supplia en vain le prince de Hesse, au nom des habitants, d'éviter à la ville les horreurs du bombardement, le prince resta inflexible, et se défendit à toute extrémité. La même année 1806, il perdit sa femme, qui ne lui laissait qu'une fille. Après la mort de son frère aîné, le prince Charles, décédé avant le landgrave Guillaume, il succéda, le 8 août 1810, à la souveraineté, qui était alors nominale, de Hesse-Philippsthal, puisque tous les domaines de sa maison faisaient partie du royaume de Westphalie. Il conserva l'emploi et le grade de capitaine général de l'armée napolitaine jusqu'à sa mort. L. L—T.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* – Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Walter Scott, *Hist. de Napoléon.* — *L'Art de vérifier les dates*, 2e part., tome XVI, p. 24.

HESSE-RHEINFELS-ROTHENBOURG (Le prince *Charles-Constantin* DE), général français, né le 10 janvier 1752, à Francfort, mort le 19 mai 1821. Il entra au service de la France vers 1768, et devint successivement colonel, brigadier (1784), et maréchal-de-camp (1788). Il commandait la place de Perpignan en 1792, et se prononça hautement pour le parti révolutionnaire. Il se fit affilier aux Jacobins, et accusa de Narbonne, ministre de la guerre, de laisser sans défense la frontière espagnole. Il dénonça ensuite Montesquiou, Witinkoff, Malvoisin et Custine, contre lequel il déposa au tribunal révolutionnaire. Le 22 mai 1792 il fut nommé lieutenant général, remplaça Wimpfen dans le commandement de la sixième division militaire, et montra une activité louable dans la mise en état de défense des places fortes du Doubs et du Jura. En février 1793, il fut remplacé par le général Sparre. Atteint par le décret qui interdisait le service militaire à tous les nobles, il vint à Paris, et demanda *du pain* aux Jacobins. Ceux-ci, sur les conclusions de Dufourny, lui refusèrent l'entrée de leur société à cause de son titre de prince. Il fut peu après emprisonné au Luxembourg, par mesure de sûreté. Relâché après le 9 thermidor, il se jeta dans la presse démagogique, collabora à *L'Ami des Lois* (de Poultier et Sibuet), au *Journal des Hommes libres* (d'Antonelle) et à quelques autres écrits ultra-révolutionnaires. Il se trouva compromis dans plusieurs conspirations contre le Directoire, principalement dans l'affaire de Babeuf. En 1799 il était l'un des membres les plus violents du club du Manége. A la suite du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), Charles de Hesse fut incarcéré à la Conciergerie, puis placé en surveillance à Saint-Denis. Après le complot *de la machine infernale* (3 nivôse an IX, 24 décembre 1800), il fut déporté à l'île d'Oléron, d'où il sortit en 1803, pour être expulsé de France. Il se retira en Suisse, où il vécut avec une pension que lui faisait l'électeur son parent, et s'occupait d'histoire naturelle. Il habitait Bâle en 1811. Quelques prédictions sur les événements politiques, sur le renversement de Napoléon, sur celui des Bourbons, sur le retour de l'un, puis des autres, lui attirèrent d'abord la réputation d'un fou, ensuite celle d'un inspiré. Néanmoins, comme il persévérait à prédire que les Bourbons seraient expulsés une troisième fois, le gouvernement français crut devoir l'éloigner de sa frontière. Il se retira à Francfort, où il mourut. On a de ce prince : *Le Partisan*, 1788-1810 et 1816, in-12. H. LESUEUR.

Le Moniteur universel, an. 1792, n° 74, 88; an IX, n° 84. — *Biographie moderne* (1806).

HESSE-RHEINFELS-ROTHENBOURG (*Ernest* DE). *Voy.* ERNEST.

* **HESSE** (*Jean*), voyageur hollandais. *Voy.* HESS.

HESSE (*Élie*), métallurgiste et voyageur allemand, né à Ottendorf, bailliage de Pirna (Saxe), vivait de 1660 à 1690. Il fut d'abord employé dans l'administration des mines. En 1680 la Compagnie hollandaise des Indes orientales tenta l'exploration des mines d'or de Silleda (côte ouest de Sumatra). Elle engagea à cet effet un certain nombre d'ouvriers saxons, plaça à leur tête Benjamin Olitsch (*voy.* ce nom), métallurgiste saxon fort distingué, et lui adjoignit comme sous-directeur son compatriote Hesse. L'expédition n'arriva sur le terrain aurifère qu'en janvier 1682. Après des essais aussi meurtriers qu'infructueux, les travaux furent abandonnés. Olitsch était mort dès le 29 mai. Hesse ne quitta Sumatra que le 24 février 1683, et après une navigation longue et pénible, entra dans le Texel le 26 octobre suivant. Il reconduisit à Dresde le fils de Olitsch (12 décembre), et accepta une place d'ingénieur de Frédéric-Guillaume Ier, électeur de Brandebourg. Il passa ensuite au service des Vénitiens, et fit une campagne en Morée. La fin de sa vie est inconnue. Il a publié en allemand : *Relation d'un Voyage aux Indes orientales, ou journal de ce qui est arrivé de remarquable dans le voyage fait avec le conseiller et commissaire électoral des mines B. Olitsch en 1680, de Dresde jusqu'en Asie et l'île de Sumatra*; Dresde et Pirna, 1687, in-12, avec planches; avec augmentations : Leipzig, 1690 et 1734, in-8°. Ce récit ne

se fait remarquer que par quelques détails géologiques assez curieux. A. DE LACAZE.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

HESSE (*Ernest-Chrétien* ou *Ernest-Henri*), musicien allemand, né le 14 avril 1676, à Gross-engottern, en Thuringe, mort le 16 mai 1762, à Darmstadt. Il se distingua comme virtuose sur la basse de viole, parcourut la France, la Hollande, l'Angleterre, l'Italie et l'Autriche pour se faire entendre sur son instrument. L'empereur d'Allemagne l'honora particulièrement, et lui fit présent d'une chaîne d'or avec son portrait. Il a laissé en manuscrit beaucoup de musique d'église, des sonates et des pièces pour la basse de viole. Il avait épousé en 1714 la cantatrice *Jeanne-Élisabeth Dœbbrecht*, qui eut une grande célébrité en son temps. R. L.

Fétis, *Biographie des Musiciens*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*.

HESSE (*Jean-Louis*), poëte et archéologue allemand, né à Dœlstedt (principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt), mort le 21 août 1810. Il fut directeur du gymnase de Rudolstadt, et publia : *Das wüste Schloss* (Le Château désert), poëme en 4 chants ; 1769, in-4° ; — *De Libris rarioribus bibliothecæ aulæ inferioris quæ Rudolstadii est*; Rudolstadt, 1782-1784, in-4° ; — *Charakter des Kaiser Günthers, Grafen von Schwarzburg* (Vie de l'empereur Günther, comte de Schwarzbourg) ; ibid., 1784, in-8° ; — *Geographiæ antiquæ, medii et novæ Summarium*, tables I-XII ; ib., 1790-1809 ; — *Lebensbeschreibung des Fürsten Ludwig-Günthers zu Schwarzburg-Rudolstadt* (Vie du prince Louis-Günther de Schwarzbourg-Rudolstadt) ; ib., 1790, gr. in-8° ; — *Lebensgeschichte des Fürsten Franz-Karls zu Schwarzburg-Rudolstadt* (Histoire du prince François-Charles de Schwarzbourg-Rudolstadt) ; ib., 1793, gr. in-8° ; — *Die befreite Burg* (Le Château délivré), ballade ; ib., 1793, gr. in-8° ; — *Lebensbeschreibung des Fürsten Ludwig-Franz II von Schwarzburg-Rudolstadt* (Vie du prince Louis-François II de Schwarzbourg-Rudolstadt) ; ib., 1807, gr. in-8° ; — un catéchisme et plusieurs programmes académiques.

Son fils, *Louis-Frédéric*, né le 2 septembre 1783, ancien directeur du gymnase de Rudolstadt, conseiller aulique, membre de la Société de Géographie de Paris, bibliothécaire et archiviste du prince de Schwarzbourg Rudolsdat, etc., a publié beaucoup d'ouvrages pleins d'érudition, sur l'histoire de la Thuringe, sur l'origine des princes de Schwarzbourg, sur le château de Blanckenbourg, Arnstadt, Paulinzella, etc.)

Meusel, *Gelehrtes Deutschland*.

* **HESSE** (*Nicolas-Auguste*), peintre français, né à Paris, le 28 août 1795. Élève de Gros, il remporta en 1818 le premier grand prix de peinture d'histoire à l'École des Beaux-Arts, et partit pour Rome. De cette ville il envoya aux expositions : *Ulysse* ; — *Céphale et Procris* ; — *Othryades* ; — *La déposition au tombeau*, copiée d'après Michel-Ange ; — *Œnone et Pâris* ; — *Les deux Ajax défendant le corps de Patrocle*. A son retour, il exécuta : *La Fondation du Collége de Sorbonne vers l'an 1256*, exposé en 1827, et placé à la Sorbonne ; — *L'Apothéose de saint Louis*, pour l'École Militaire. Il a encore exposé : en 1831, *Françoise de Rimini* ; — en 1838, *Le Christ au sépulcre* ; — *Séance royale des États Généraux* (23 juin 1789), pour la Chambre des Députés ; — en 1839, *Le Christ couronné d'épines* ; — en 1845, *Évanouissement de la Vierge, à la vue de son fils qui va disparaître dans le sépulcre* ; — en 1849, *Cartons des vitraux de la chapelle de la Vierge à l'église Saint-Eustache* ; — en 1850, *Jacob luttant avec l'ange* ; — en 1852, *Le Sermon sur la montagne*, pour l'église Sainte-Élisabeth à Paris ; — en 1853, *Clytie mourante* ; — en 1857, *Descente de croix*. On lui doit en outre *La Théologie* et *L'Histoire*, figures allégoriques, dans les salles du conseil d'État au Louvre ; — une *Adoration des Bergers*, dans la nef de Notre-Dame de Lorette (1835) ; — *La Mort d'Ananias* et *La Guérison du Boiteux*, peintures sur verre pour la décoration du chœur de Saint-Pierre de Chaillot (1842) ; — La décoration de la chapelle de la Vierge de l'église Notre-Dame de Bonne-Nouvelle (1840) ; — des cartons de vitraux pour la décoration de l'église Sainte-Clotilde. Il a reçu une médaille de 1re classe à l'exposition de 1838, et a été décoré de la Légion d'Honneur le 5 mai 1840. L. L—T.

Ch. Gabet, *Dict. des Artistes de l'école française au dix-neuvième siècle*. — *Livrets des Salons*. — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*.

* **HESSE** (*Jean-Baptiste-Alexandre*), peintre français, neveu du précédent, né à Paris, en 1806. Son père, *Henri Joseph* HESSE, s'était fait connaître sous l'empire et la restauration par un grand nombre de portraits remarquables, à la miniature et à l'aquarelle. Entré dans l'atelier de Gros en 1821, M. Alexandre Hesse y puisa un vif sentiment de la couleur, qui lui fit donner, avec un peu trop de complaisance peut-être le titre du *dernier Vénitien*. Son pinceau, extrêmement soigneux, sait trouver des tons intenses et brillants, mais sa touche est un peu dure et ses draperies manquent de souplesse. Il a obtenu une médaille de 1re classe en 1833, et une médaille de 2e classe en 1848. Il avait été décoré de la Légion d'Honneur le 4 juin 1842. Il a exposé : en 1833, *Honneurs funèbres rendus au Titien, mort à Venise pendant la peste de 1576* ; — en 1836, *Léonard de Vinci rendant la liberté à de petits oiseaux* ; — en 1837, *Henri IV rapporté au Louvre* ; — *La Prière*, — en 1840, *Mort du président Brisson* (1591) ; — *Sainte Catherine* ; — *Jeune page* ; — *Jeune fille portant des fruits* ; — en 1842, *Adoption de Godefroy de Bouillon par l'empereur Alexis Comnène* (1097), pour

le Musée de Versailles; — en 1844, *Pêcheurs catalans; — Jeune Pêcheur; — Jeune Arlésienne;* — en 1847, *Triomphe de Pisani* (au musée du Luxembourg); — *Costumes des environs de Rome;* — en 1848, *Prise de Beyrouth par Amaury II, en* 1197; — *Paysans des environs de Rome;* — en 1850, *La Procession de la Ligue; — La Fuite en Égypte;* — en 1853, *Les deux Foscari*. En 1848, M. Hesse apporta au concours ouvert par le gouvernement pour la figure symbolique de la République une étude qui se faisait surtout remarquer par un luxe éblouissant de costume. L. L—T.

Livrets des Salons. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France.* — *Dict. de la Conversation.*

HESSELBACH (*François-Gaspard*), chirurgien et anatomiste allemand, né le 27 janvier 1759, à Hammelburg près Fulda, mort à Wurzbourg le 23 juillet 1816. Il fit ses études à Wurzbourg, et y devint professeur d'anatomie et de chirurgie. On a de lui : *Vollstændige Anleitung zur Zergliederungskunde des menschlichen Koerpers* (Manuel complet pour la dissection du corps humain); Arnstadt et Rudolstadt, 1805-1808, 2 vol. in-4°; — *Anatomisch-chirurgische Untersuchungen ueber den Ursprung der Leistenbrüche* (Traité anatomico-chirurgical sur l'origine des hernies); Wurzbourg, 1806, in-4°; — *Neueste anatomisch-pathologische Untersuchungen über den Ursprung und das Fortschreiten der Leisten-und Schenkelbrüche* (Nouvelles Recherches anatomico-pathologiques sur l'origine et les progrès des hernies); ibid., 1812, gr. in-4°; — *Beschreibung und Abbildung eines Instruments zur sichern Entdeckung und Stillung einer bei dem Bruchschnitte entstandenen gefährlichen Blutung* (Description et Dessin d'un instrument à l'aide duquel on peut découvrir et arrêter sûrement une hémorrhagie dangereuse dans l'opération de la hernie); ibid., 1815, in-4°. Dr L.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, vol. XIV, p. 126; vol. XVIII, p. 152. — *Medicin. chirurg. Zeitung*, 1817, n° 22. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.*

HESSELINK (*Gérard*), théologien hollandais, né à Groningue, en 1755, mort à Amsterdam, en 1811. Il fit ses études dans sa ville natale, prit ses degrés en philosophie à Lingen, et professa la théologie en 1786 et la philosophie en 1800, au séminaire des Anabaptistes, à Amsterdam. Ses cours, comme ses écrits, se firent remarquer par un grand esprit de tolérance. On a de lui : *De Montibus ignivomis ac terræ motibus, eorumque cognatione;* Lingen, 1778; — *Sur le Sacerdoce de Jésus-Christ, tel qu'il nous est représenté dans l'Épître aux Hébreux* (en hollandais); couronné par la Société Théologique de La Haye; — *Dictionnaire herméneutique du Nouveau Testament* (en hollandais); 2 vol. in-8°; — *Mémoire sur le rhythme et la prosodie de la langue hollandaise, comparés avec le rhythme et la prosodie des anciens* (en hollandais); — des mémoires sur la physique, l'histoire naturelle et la théologie, imprimés séparément ou dans les recueils de diverses sociétés. A. L.

Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopædie.*

HESSELIUS (*André*), ecclésiastique suédois, né en 1677, à Stora-Skedvi (Dalécarlie), mort à Gagnef, le 23 décembre 1733. Il fut nommé en 1712 pasteur de la communauté suédoise, qui s'était établie en Amérique, sous le règne de Christine. La Société britannique pour la propagation de l'Évangile le chargea également d'administrer celles des paroisses anglicanes de Pensylvanie qui manquaient de pasteurs. Rappelé dans sa patrie en 1723, il fut nommé l'année suivante pasteur de Gagnef en Dalécarlie. On a de lui : *Berættelse om svenska kyrkans nuvarande tillstand i America* (Relation de l'état présent de l'Église suédoise en Amérique); Norrkœping, 1725, in-4°. E. B.

Gezelius, *Lex.*, IV. — *Biographisk. Lex.*, VI, 124-128.

HESSELIUS (*Jean*), savant suédois, frère du précédent, né à Fahlun, en 1687, mort le 10 avril 1752, à Ahlquittern (Wermland). Il voyagea en Hollande et en Allemagne, étudia sous Boerhave et Albinus à Leyde, et fut reçu docteur en médecine à Harderwyk, en 1721. A son retour, il fut nommé médecin provincial en Nerike et en Wermland (1728). Il découvrit sur les bords du lac Hjelmare une belle carrière de marbre blanc tacheté de rouge et trouva la manière de faire du pain avec de la mousse de renne. Ses autres découvertes sont consignées dans un rapport sur une espèce de tourbe dont les cendres donnent du blanc de craie, inséré dans les *Transactions de l'Académie des Sciences de Stockholm*, 1746, et dans un mémoire sur l'emploi de l'ortie vivace (*Brænnæssla*) comme fourrage, dans le *Journal* de la même académie, 1747. Cette société l'admit dans son sein en 1743, et les états de Suède lui décernèrent une récompense en 1747. E. B.

Mœrk, *Éloge*, dans les *Trans. de l'Acad. des Sc.*, 1752. — Sacklen, *Lækare Historia.* — *Biogr. Lex.*, VI, 128.

HESSELIUS (*André*), surnommé *Americanus*, parce qu'il était né en Amérique, poëte suédois, neveu des précédents, vivait encore en 1755. Il fut maître d'anglais à Upsal, et écrivit des vers en cette langue. On a de lui : *Erik IX*, tragédie en 5 actes, qui eut du succès, quoique mal écrite et mal composée; Stockholm, 1739 : — *Svea gyllene och jærne tid* (Le Siècle d'Or et le Siècle de Fer de la Suède); Upsal, 1739; — *De i krig og frid namnkunnige svenska konungar* (Les Rois de Suède qui se sont fait un nom dans la guerre et la paix); 1740; — *La Princesse indienne Zaletta*, mauvaise tragédie en 5 actes; Stockholm, 1740; — *De tolf Caroler* (Les douze Charles, rois de Suède); 1748 : ouvrage qui a eu trois éditions; — *Frœke Oge* et *Starkotter*, tragédie; — *Saul et Jonatham*, tragédie; 1749; — *Saga om Hildurs och Frodes*

gyllene tid (Histoire du Siècle d'Or de Hildur et de Frode); Stockholm, 1755. Il publia cet ouvrage sous le pseudonyme d'*Angantyr Heidricksson Winlandsfarare*; c'est une allégorie à la louange de la reine Ulrique-Éléonore et du roi Fréderik, qu'il dépeint l'une sous le nom de *Hildur*, l'autre sous le nom de *Frode*. Hesselius publia deux journaux satiriques en vers : *Svenska nitet* (Le Zèle suédois); Stockholm, 1738-1741; et *Then svenska Sanningen* (La Vérité suédoise); ib., 1739-1740. E. B.

Svenskt Mercurius, 1755, p. 363. — Hammarskœld, *Svenska Vitterheten*. — *Biographiskt Lexicon*, VI.

HESSELIUS (*François*), philologue hollandais, né à Rotterdam, en 1680, mort à Utrecht, en 1746. En 1702 il devint professeur d'éloquence et d'histoire dans sa ville natale, et obtint en 1708 un canonicat à Utrecht. On a de lui : *Ennii Annales*; Rotterdam, 1707, in-4° : édition revue et augmentée d'après celle de Hieronimus Columna; — *Vibius Sequester, De Fluminibus, fontibus, lacubusque*; Rotterdam, 1711, in-8°; — *Antiquæ Inscriptiones, olim a Marquardo Gudio collectæ, et a Jo. Koolio hortatu consilioque Jo.-Georg. Grævii digestæ, cum eorumdem annotationibus et duplici præfatione*; Leuwarde, 1731, in-fol. W. R.

Burmann, *Epistolæ clarorum Belgarum ad Maglabechium*, t. II, p. 298. — Sax, *Onomasticon*. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

HESSELS (*Jean*), controversiste liégeois, né à Malines près Thuin en 1522, mort à Louvain en 1563. Il professa la théologie à Louvain et y acquit beaucoup de réputation, non pour l'éloquence, qui lui manquait, mais par son jugement solide et son érudition. Il fut envoyé avec Michel du Bai au concile de Trente par Philippe II. On a de lui : *Brevis et catholica Symboli Apostolici Explicatio*; Louvain, 1562; Anvers, 1566, in-8°; — *Confutatio novitiæ fidei* (quam vocant *specialem*); adjunctus est *Tractatus de cathedræ Petri perpetua protectione et firmitate*; Louvain, 1562, in-8°; — *Tractatus pro invocatione sanctorum contra Joannem Mohemium. Præmittitur Confutatio erroris quo idem Mohemius cum Brentio asserit, Deum nihil nobis largiri intuitu orationum nostrarum*; Louvain, 1562, in-8°; 1564, in-12; — *De Schismaticis templis Judæorum*; Louvain, 1565, in-8°; — *Confutatio cujusdam hæreticæ nuper emissæ confessionis Teutonicæ*; Louvain, 1567, in-8°; — *Brevis et catholica Decalogi Explicatio*; Louvain, 1567, in-8°; — *Cathechismus Romanus*; Louvain, 1567, in-12; Anvers, Plantin, 1574 et 1611, in-8°; c'est un corps de théologie dogmatique et morale puisé avec discernement dans les écrits des SS. Pères et principalement dans saint Augustin. Henri Grævius en a élagué tout ce qui se rapprochait du baïanisme; — *Declaratio quod sumptio eucharistiæ sub unica panis specie neque Christi præcepto aut institutioni adversetur, neque minus fructuosa sit*; Louvain, 1565, in-8°; — *De Officio pii et christianæ pacis vere amantis viri, exsurgente aut vigente hæresi*; Anvers, 1566, in-8°; — *Explicatio Orationis Dominicæ*; Anvers, 1566, in-8°; — *Usuardi Martyrologium, cum notis Joannis Molani. Acced. Calendarium ecclesiasticum et Censura de quibusdam sanctorum historiis*; Louvain, 1568, in-8°; — *Explicatio Dominicæ Passionis*; Louvain, 1568, in-8°; — *In priorem B. Pauli, apostoli, ad Timothæum Epistolam Commentarius : In priorem B. Petri, Probatio corporalis præsentiæ corporis et sanguinis Dominici eucharistiæ*; Louvain, 1568, in-8°. A. L.

Comte de Becdelièvre-Hamal, *Biographie liégeoise*, t. I, p. 226 228.

HESSELS ou **ESTIUS VAN EST** (*Guillaume*), théologien catholique néerlandais, né à Gorcum, en 1542, mort à Douai, en 1613. Il commença ses études à Utrecht, et les acheva à Louvain, où il fut reçu docteur. Son savoir et sa piété le firent appeler à Douai, où il fut à la fois professeur en théologie, supérieur du séminaire, prévôt de l'église de Saint-Pierre et chancelier de l'université. Les ouvrages qu'il a composés sur la théologie et sur l'histoire ecclésiastique sont remplis d'érudition; mais la ferveur religieuse l'entraîne trop loin, puisqu'il va jusqu'à faire l'apologie de l'assassinat politique. « Dans sa *Histoire des Martyrs de Gorcum*, dit dom Chaudon, il comble d'éloges et il présente comme un rare modèle de piété l'infâme assassin de Guillaume I[er], Balthasar Gérard. (Le morceau sur cet assassin est le 6e chapitre du livre IV.) Il compare son supplice à celui de saint Jean de Nicomédie, qui obtint la palme du martyre, sous Dioclétien, pour avoir arraché un édit de l'empereur contre les chrétiens : il le loue de s'être préalablement armé du bouclier de la prière. » On a de Hessels : *Martyrum Edmundi Campiani*; Louvain, 1582, in-8°; — *Historia Martyrum Gorcomiensium*; Douai, 1603, in-4°; — *Martyrium Guilielmi Gaudani ac Cornelii Musii*; Douai, 1603, in 8°; — *Commentarii in IV libros Sententiarum Petri Lombardi, doctoris Parisiensis*; Douai, 1615, 2 vol. in-fol.; — *Annotationes in præcipua ac difficiliora S. Scripturæ loca*; Douai, 1621, in-fol.; — *Commentarius in omnes B. Pauli Epistolas*; Cologne, 1631, 2 vol. in-fol.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — Chaudon et Delandine, *Dict. hist.*

HESSUS. *Voy.* EOBANUS.

HESTEAU (*Clovis* ou *Loys*, sieur DE NUISEMENT), littérateur français, né à Blois, vivait à Paris de 1584 à 1594. Il était secrétaire des chambres du roi Henri III et du duc d'Alençon. Il fut le disciple et l'ami de Daurat. On a de lui : une traduction de l'*Anthologie* grecque et latine en vers français, 1578; — *Œuvres poetiques*, dédiées à Monsieur; Paris, 1578, in-4°. E. D—s.

Bernier, *Hist. de Blois*. — Rigoley de Juvigny, *Les Bibliothèques françaises*, etc., t. I, p. 157. — C. Brainne, *Les Hommes illustres de l'Orléanais*, t. I, p. 174.

HESTYLIBIRY. *Voy.* HITTYLYBIRY.

* **HÉSYCHIUS**, évêque de Salonina en Dalmatie, vivait au commencement du cinquième siècle. Il fut en rapport d'amitié avec saint Augustin et saint Jérôme, comme on le voit par les ouvrages de ces deux Pères de l'Église. Il nous reste de lui une *lettre*, qui a été insérée dans la correspondance de saint Augustin (n° CXCVIII de l'édit. des Bénédictins (1). Y.

Saint Augustin, *De Civit. Dei*, XX, 5; *Epist.*, CXCVII, CXCVIII, CXCIX, vol. II. — Schönemann, *Bibliot. Patrum Lat.*, vol. II, 16.

* **HÉSYCHIUS**, évêque égyptien, qui souffrit le martyre pendant la persécution de Dioclétien et de Galérien, vers 310 ou 311. Hody l'identifie avec un Hésychius qui revit la *Bible* des Septante, et dont la révision était généralement usitée en Égypte et dans les pays voisins, et Fabricius le regarde comme le même qu'Hésychius d'Alexandrie auteur du *Lexique*. Y.

Eusèbe, *Hist. Eccles.*, VIII, 13. — Saint Jérôme, *Præf. in Paralipom. et Præf. in quatuor Evang.* dans le vol I de ses *Œuvres*, édit. des Bénédict. — Hody, *De Biblior. Textibus original.*; Oxford, 1705, in-fol., p. 303.

HÉSYCHIUS *de Jérusalem*, écrivain ecclésiastique grec, vivait dans le cinquième siècle de l'ère chrétienne. Il naquit et fut élevé à Jérusalem. Il quitta ensuite sa ville natale pour mener au désert la vie d'un ermite. Il fut ordonné prêtre malgré lui, par le patriarche de Constantinople, et passa le reste de sa vie dans cette ville. La date de sa vie et son rang dans l'Église ont donné lieu à des discussions peu concluantes, et au delà des faits rapportés plus haut on ne sait rien de certain sur Hésychius. Cet écrivain jouit dans son temps d'une grande réputation, et il nous reste de lui beaucoup d'écrits, dont les principaux sont : *Libri septem* : l'original grec est perdu, mais il en existe une ancienne traduction latine publiée à Bâle, 1527, in-fol.; à Paris, 1581, in-8°, et réimprimée dans la *Bibliotheca Patrum* de Lyon, vol. XII, p. 52; — Στιχηρὸν (ou Κεφάλαια) τῶν ιϐʹ προφητῶν καὶ Ἡσαΐου (*Sticheron* (ou *Capita*) *in duodecim prophetas minores et Esaiam*), publié par David Hœschel avec l'*Isagoge* d'Adrien, Augsbourg, 1602, in-4°, et inséré dans les *Critici sacri*, Londres, 1660, vol. VIII, p. 26; — Ἀντιῤῥητικά ou Εὐτικά, publié avec les *Opuscula* de Marcus Eremita, Paris, 1563, in-8°, et réimprimé dans la *Bibliotheca veterum Patrum* de Fronton du Duc (Ducæus); Paris, 1624, in-fol., vol. I, p. 985. Une traduction latine de cet ouvrage a été insérée dans la *Bibliotheca Patrum* (vol. XII, p. 194), sous le titre de *Ad Theodulum Sermo compendiosus animæ perutilis de Temperantia et Virtute, quæ dicuntur* ἀντιῤῥητικὰ καὶ εὐκτικὰ, *hoc est de ratione reluctandi ac precandi*; — *Homiliæ de sancta Maria deipara*, publiées par F. du Duc, dans la *Biblioth. veterum Patrum*, vol. II, p. 417; — Τὸ εἰς τὸν ἅγιον Ἀνδρέαν ἐγκώμιον, *Oratio demonstrativa in S. Andream Apostolum* : une traduction latine de ce traité a été insérée dans la *Bibliotheca Patrum*, vol. XII, p. 188; — *De Resurrectione Domini nostri Christi*, et *De Hora tertia et sexta quibus Dominus fuisse crucifixus dicitur*, dans le *Novum Auctarium* de Combefis; — Εἰς Ἰάκωβον τὸν ἀδελφὸν τοῦ κυρίου καὶ Δαβὶδ τὸν Θεοπάτορα, dont on trouve des extraits dans la *Bibliothèque* de Photius, cod. 275; — Μαρτύριον τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου μάρτυρος τοῦ Χριστοῦ Λογγίνου τοῦ ἑκατοντάρχου, dans les *Acta Sanctorum* de Bollandus, *Mars*, vol. II, dans l'*Appendice*, p. 736; — Ἡ Εὐαγγελικὴ συμφωνία, dans le *Novum Auct.* de Combefis, vol. I, p. 773; un abrégé de cet ouvrage a été inséré dans les *Eccles. Græc. Monum.* de Cotelier, t. III, p. 1, sous le titre de Συναγωγὴ ἀποριῶν καὶ ἐπιλύσεων ἐκλεγεῖσα ἐν ἐπιτομῇ ἐκ τῆς Εὐαγγελικῆς συμφωνίας. Parmi les ouvrages aujourd'hui perdus, on regrette surtout son *Histoire ecclésiastique*, citée par la *Chronique Paschale* (p. 371, édit. de Paris) (1). Y.

Photius, *Bibl.* — Théophanes, *Chronogr.*, vol. I, p. 71, 73, édit. de Paris. — *Menologia Græca, jussu imp. Basil. edit.* (*ad Mart.* xxviii), P. III, p. 23. — Cave, *Hist. liter.* — Tillemont, *Mémoires ecclésiast.*, vol. XIV, p. 227.

HÉSYCHIUS *de Milet*, biographe grec, vivait dans le sixième siècle. Les anciens lui donnent presque toujours le surnom d'*Illustre* (ὁ Ἰλλούστριος, Illustris), sans doute à cause de l'emploi qu'il occupait. Il naquit à Milet, et vécut sous les empereurs Anastase Ier, Justin Ier, Justinien Ier. On ne sait rien de sa vie, excepté qu'il perdit son fils, nommé Jean, et que cette perte l'empêcha de continuer son histoire du règne de Justinien. On a de lui : Περὶ τῶν ἐν παιδείᾳ λαμψάντων (Sur ceux qui se sont distingués par leur savoir) : cet ouvrage, que l'on trouve aussi cité sous les titres Πίναξ τῶν ἐν παιδείᾳ ὀνομαστῶν, et de Ὀνοματολόγος, est fait sur le même plan que les *Vies des Philosophes* de Diogène Laerce; mais il n'en est pas, comme on l'a dit, un simple abrégé. Il fut publié pour la première fois avec une traduction d'Hadrianus Junius; Anvers, 1572, in-8°. L'excellente édition de Meursius dans ses *Hesychii Opuscula*, Leyde, 1613, in-8°, n'a été surpassée que par celle de J. Conrad Orelli, Leipzig, 1820, in-8°. Hésychius avait encore composé un grand ouvrage historique, que Photius cite sous le titre de Βιϐλίον ἱστορικὸν ὡς ἐν συνόψει κοσμικῆς ἱστορίας, et que Suidas appelle simplement Χρονικὴ ἱστορία, et Constantin Porphyrogénète Χρονικά. Suivant Photius cette histoire comprenait une période de 1920 ans depuis

(1) Plusieurs autres Hésychius vivaient vers la même époque, et sont mentionnés dans Libanius et dans saint Jérôme : *Consult.* Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. VII, p. 547, et Smith, *Diction. of Greek and Roman Biography*.

(1) Cette *Histoire ecclésiastique* a été aussi attribuée à un Hésychius de Constantinople, écrivain d'une date inconnue, dont Photius, *Cod.* 81, cite un traité sur le serpent d'airain (Εἰς χαλκοῦν ὄφιν λογοί δʹ).

le règne de Bélus, fondateur de l'empire assyrien, jusqu'à la mort de l'empereur byzantin Anastase Ier, en 518, et se divisait en six époques, savoir : avant la guerre de Troie; depuis la prise de Troie jusqu'à la fondation de Rome; depuis la fondation de Rome jusqu'à l'abolition de la royauté et l'établissement du consulat, dans la 68e olympiade; depuis l'établissement du consulat jusqu'à la domination (μοναρχία) de Jules César, dans la 182e olympiade; depuis la domination de César jusqu'à ce que Byzance devint la capitale de l'empire, dans la 277e olymp.; depuis cette dernière époque jusqu'à la mort d'Anastase. Cet ouvrage n'existe plus; mais on croit que le Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως, publié par Meursius dans ses *Hesychii Opuscula*, faisait partie du sixième livre. Hésychius avait aussi entrepris une histoire du règne de Justin et des premières années de celui de Justinien; une affliction domestique l'empêcha de la terminer. D'après Photius le style historique d'Hésychius est concis, son langage bien choisi et expressif, ses sentences sont bien disposées, ses figures vives et exactes (1). Y.

Photius, *Bibliotheca*, cod. 69. — Constantin Porphyrogénète, *De Themat.*, l. I, th. 2; II, th. 8. — Suidas, au mot Ἡσύχιος Μιλήσιος. — Tzetzès, *Chil.*, III, 877. — Cave, *Histor. lit.* — Thorschmid, *De Hesychio Milesio Illustri christiano Commentatio*, dans l'édition d'Orelli.

HÉSYCHIUS (Ἡσύχιος), grammairien alexandrin, d'une époque incertaine. On a sous son nom un grand dictionnaire grec, mais on ne connaît absolument rien de son histoire personnelle. Le dictionnaire est précédé d'une lettre adressée par Hésychius à un de ses amis, Eulogius, aussi inconnu que lui-même. L'auteur, dans cette lettre, explique le plan et l'arrangement de son ouvrage. Il a pris pour base, dit-il, le lexique étendu de Diogenianus, et s'est aussi aidé des ouvrages lexicographiques d'Aristarque, d'Appien, d'Héliodore; enfin, il assure qu'il s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de soin et de diligence. Walckenaër éleva le premier contre l'authenticité de cette lettre des doutes qui n'ont pas prévalu. On regarde comme probable qu'Hésychius était païen, et qu'il vivait vers la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Si l'on admet cette opinion, soutenue par Alberti et Welcker, il faut admettre aussi que le dictionnaire d'Hésychius a été largement interpolé, et qu'on y a introduit, après coup, un grand nombre de gloses chrétiennes et de renvois aux Pères de l'Église, saint Épiphane et autres. D'après ces mentions d'écrivains ecclésiastiques, Fabricius identifiait l'auteur du lexique avec un Hésychius chrétien, traducteur de la *Bible*, et qui vivait dans le troisième siècle avant J.-C.; mais il n'apporta que des preuves bien faibles à l'appui de ce sentiment, aujourd'hui abandonné. Sans rien affirmer au sujet de la personne d'Hésychius, on peut accepter les assertions de la lettre qui sert de préface. Sous sa forme actuelle le *Lexique* d'Hésychius contient, sans compter les locutions chrétiennes (*glossæ sacræ*), de nombreuses interprétations; il n'en est pas moins d'un très-grand prix pour la connaissance de l'antiquité. On y trouve une multitude de renseignements historiques et de particularités philologiques empruntés à des ouvrages, maintenant perdus, d'anciens grammairiens. Il est vrai que ces précieux détails, au lieu d'être arrangés systématiquement, sont un peu accumulés au hasard. Peut-être aussi le désordre que l'on remarque dans certaines parties du *Lexique* d'Hésychius est-il le fait des interpolateurs? Selon quelques critiques, l'ouvrage primitif fut rédigé par Pamphile d'Alexandrie, dans le premier siècle après J.-C.; Diogénianus en fit un abrégé un siècle plus tard, et enfin Hésychius donne à cet ouvrage la forme qu'il garde aujourd'hui. Ces conjectures peuvent être fondées, mais on ne saurait rien affirmer à ce sujet sinon que le *Lexique* d'Hésychius a été interpolé. On ne connaît jusqu'à présent de cet ouvrage qu'un seul manuscrit, qui est à la bibliothèque de Venise (1), et d'après lequel Musurus publia l'édition *princeps*; Venise, 1514, in-fol. Mais outre que Musurus ne lut pas toujours bien le manuscrit, il se permit dans le texte beaucoup d'additions et d'altérations arbitraires. Son édition fut suivie de celles de Florence, 1520, in-fol.; de Haguenau, 1521; et de Leyde (et Amsterdam), 1686, in-4°, dans laquelle C. Schrevelius améliora et expliqua le texte. Mais la meilleure édition critique, avec un commentaire étendu, est celle de J. Alberti, achevée après la mort d'Alberti par Ruhnken; Leyde, 1746-1766, 2 vol in-fol. Il faut joindre à cette édition le travail du Danois Schow, qui étudia le manuscrit de Venise, en déchiffra les abréviations, et le conféra avec l'édition d'Alberti. Cet indispensable supplément parut sous le titre de : *Hesychii Lexicon, ex cod. ms. bibliothecæ S. Marci restitutum et ab omnibus Musuri correctionibus repurgatum*; Leipzig, 1792, in-8°. Les mots tirés des saintes Écritures, *glossæ sacræ*, épars dans le lexique d'Hésychius, ont été rassemblés et publiés séparément par Ernesti; Leipzig, 1785, in-8°. Y.

Prefaces d'Alberti et de Ruhnken, dans l'édit. d'Alberti, t. I et II. — Sallier, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-lettres*, t. V, p. 206. — C.-F. Ranke, *De Lexici Hesychiani vera origine et genuina forma Commentatio*; Leipzig et Quedlinburg, 1831, in-8°. — Pear-

(1) Codinus, dans ses Περὶ τῶν Πατρίων Κωνσταντινουπόλεως (p. 9, édit. de Paris), cite un Hésychius *le Tachygraphe* (ὁ Ταχυγράφος), contemporain de Constantin le Grand, et ne pouvant par conséquent être le même que Hésychius de Milet.

(1) Cependant M. Kopitar, dans un écrit fort curieux : *Hesychii Glossographi discipulus et* ἐπιγλωσσιστής *Russus*, Vienne, 1840, assure que cette pénurie n'est qu'apparente. Il existe, dit ce linguiste, dans beaucoup de bibliothèques de l'Europe des manuscrits inédits du Glossaire de saint Cyrille d'Alexandrie, très-différents de celui que H. Estienne et le P. Labbe ont mis au jour, et dans lesquels le Glossaire d'Hésychius est généralement reproduit.

son, *Adversaria hesychiana*; Oxford, 1844, 2 vol. in-8°, publiés par Guilford, d'après les manuscrits conservés à la bibliothèque du collége de La Trinité à Cambridge. — Hand, article dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber. — Pauly, *Real Encyclopædie der classischen Alterthumswissenschaft*, t. III, p. 1270. — Schœll, *Histoire de la Littérature grecque*, t. VI, p. 261. — Un grand nombre d'érudits ont consacré à Hésychius des travaux dispersés dans des journaux littéraires, tels que les *Miscellaneæ Observationes*, le *Classical Journal*, etc.; on en trouvera l'indication dans Hoffmann, *Lexicon bibliographicum*, t. II, p. 460; et parmi ces travaux il faut distinguer ceux de Welcker, dans le *Rheinisches Museum*, 1834, p. 260 et 411.

HETHOUM Ier (*Hayto* ou *Haito* des Latins), roi arménien de Cilicie, de la dynastie des Rhoupéniens, mort le 12 décembre 1271. Son père, Constantin, seigneur de Pardzerpert, qui avait été régent durant la minorité d'Isabelle ou Zabloun, fille unique du roi Léon II, se révolta en 1223 contre cette princesse, qui venait de perdre son premier mari, Philippe, fils de Bohémond IV d'Antioche, et ne lui accorda la paix que lorsqu'elle consentit à donner sa main à Hethoum, en 1224. Le nouveau roi laissa l'exercice du pouvoir à Constantin, dont l'administration fut prospère. En 1228, il se joignit à la ligue des princes d'Asie Mineure, qui mirent un terme aux conquêtes de Djelal-ed-Din Mankberni, schah de Kharizim. En 1242 il fut attaqué par les Mongols, contre lesquels il avait fait alliance avec Gheïats-ed-Din, sultan d'Iconium. La mère et la sœur de ce dernier s'étaient réfugiées dans ses États; il fut contraint de les livrer aux Mongols, pour obtenir la paix (1244). Gheïats-ed-Din, irrité de cette espèce de trahison, favorisa la révolte du prince de Lampron, Constantin, oncle et vassal de Hethoum. Malgré cet appui, le rebelle fut vaincu et assiégé dans Lampron, où il mourut, en 1245. A l'avénement de Kouyouk, grand-khan des Mongols, Hethoum chargea son frère Sempad d'aller présenter ses hommages à ce prince et de demander la restitution de plusieurs places qui avaient été conquises par le sultan d'Iconium. Il reçut pleine satisfaction. Plus tard, en 1254, il se rendit lui-même à Almaligh, auprès de Mangou, successeur de Kouyouk. Le suzerain diminua le tribut que payaient les Arméniens, et exempta d'impôts les églises et les monastères. Hethoum rentra dans sa capitale le 5 juin 1255, près d'un an et demi après son départ. Attaqué par le sultan d'Iconium, qui voyait d'un mauvais œil son alliance avec les Mongols, il le repoussa, et lui prit les villes de Marasch et de Bebesni. Vers la même époque il secourut contre les Mamelouks d'Égypte la ville d'Antioche et le comte de Tripoli. Les troupes auxiliaires qu'il fournit à Houlagou, pour les campagnes contre les Mamelouks, en 1259 et 1260, contribuèrent beaucoup à la prise des villes d'Alep et de Damas. Lorsque les Mongols eurent évacué la Syrie, le roi de Cilicie soutint seul le poids de la guerre. Son royaume fut envahi par le sultan Bibars. Tandis qu'il allait solliciter la protection d'Abaga, successeur d'Houlagou, son armée fut battue à Sarovanti-Khar, où périt Théodore, l'un de ses fils, et où fut fait prisonnier Léon (depuis Léon III), son autre fils. Les musulmans ravagèrent la Cilicie, et incendièrent Sis, capitale du royaume; ils se retirèrent, emmenant, dit-on, quarante mille captifs. Hethoum rentra dans son royaume à la tête d'une armée de Tartares indisciplinés, qui firent autant de mal que l'ennemi. Il demanda alors des secours au pape, qui fit prêcher en sa faveur une croisade, qui n'eut pas lieu. Léon était rentré dans sa patrie, après avoir conclu un traité avec le sultan des Mamelouks en 1268. Hethoum, fatigué des charges de la royauté, se démit de la couronne en faveur de son fils, avec l'autorisation de son suzerain l'ilkhan de Perse. Il se retira dans un couvent de l'ordre des Prémontrés, et se fit moine sous le nom de *Macaire*. Il mourut peu après, et fut enterré au monastère de Dirazarg.

E. Beauvois.

Vahram, *Chronicle of the Armenian Kingdom in Cilicia*, trad. par Neumann; Londres, 1831, p. 47-53. — *Vie de Hethoum*, par un religieux prémontré, publiée en 1660, et réimprimée dans *Ordinis Præmonstratensis Chronicon* de Aubert le Mire; Cologne, 1613, in-8°. — Hethoum. *Hist. orient.*, ch. 28, 29, 30. — Guiragos Gandzaguetsi, *Voy. de Hethoum*, dans le *Journal Asiat.*, 1833, II. — Tchamtchian, *Hist. d'Arm.*, t. III. — Jean Lepaige, *Biblioth. Præmonstratensis*, p. 606. — Reinaud, *Hist. des Guerres des Croisades sous le règne de Bibars*; dans le *Journal Asiat.*, 1837, II, 66. — De Hammer, *Geschichte der Ilchane*.

HETHOUM II, roi arménien de Cilicie, petit-fils du précédent, fut mis à mort à Anazarbe, en 1308. Fils de Léon III, après la mort duquel il fut appelé au trône en 1289, il n'accepta qu'à regret des fonctions qui l'empêchaient de se livrer exclusivement aux exercices de piété. Il ne voulut jamais se marier. Ayant reçu du pape Nicolas IV une profession de foi, à laquelle refusa de souscrire le patriarche Constantin II, il fit déposer ce dernier, et lui donna pour successeur Étienne IV, qui convoqua un concile à Sis, en 1292. Il y fut établi que les Arméniens célébreraient la fête de Pâques le même jour que l'Église romaine. Les docteurs de la grande Arménie, qui étaient indépendants du roi de Cilicie, ne se soumirent pas à ce décret. Attaqué par Mélik-al-Aschraf, sultan d'Égypte, en 1292, Hethoum implora le secours du pape et d'Arghoun, ilkhan des Mongols de Perse. Mais il fut abandonné à ses propres forces. La ville de Hromgla, sa capitale, fut prise en 1293, et le patriarche Étienne IV emmené en captivité avec un grand nombre de chrétiens. Quelques années plus tard, le sultan échangea les captifs contre une ville que les Arméniens lui avaient enlevée. Hethoum ayant mis fin au schisme qui existait entre le patriarche de Sis et celui d'Aghthamar, céda le trône à son frère Théodore III, en 1293, et se retira dans un monastère de frères mineurs de Saint-François. Son frère et ses sujets continuèrent néanmoins à le regarder comme roi, et Théodore le persuada de remonter sur le trône, en 1296. Quelques seigneurs, mécontents de son rétablissement, se révoltèrent, sous la conduite de Hethoum de Go-

rigos et de son frère Oschin. Mais les uns furent punis et les autres n'obtinrent une amnistie que par la médiation du patriarche Grégoire VII. Hethoum étant allé trouver son suzerain Ghazan, ilkhan de Perse, le pria de faire cesser les persécutions que les musulmans exerçaient contre les chrétiens. Il fut fait justice à sa demande. Plus tard il se rendit, avec son frère Théodore, à Constantinople auprès de l'empereur Andronic II Paléologue, dont le fils Michel avait épousé une de leurs sœurs. Durant son absence, son frère Sempad, à qui il avait confié la régence, fut proclamé roi par plusieurs membres de la famille royale et par la plupart des seigneurs, couronné par le patriarche Grégoire VII, et confirmé par Ghazan, qui lui donna en mariage une de ses sœurs. Les deux frères furent expulsés lors de leur retour, en 1297. Ils allaient plaider leur cause auprès de Ghazan, lorsqu'ils tombèrent entre les mains de Sempad, qui fit mettre à mort Théodore et priva Hethoum de la vue et de la liberté. Indigné de ces cruautés, Constantin, frère des victimes ainsi que du meurtrier, prit les armes en 1298, détrôna Sempad, qu'il fit jeter en prison, et se fit proclamer roi. Hethoum, qui avait été mis en liberté, recouvra la vue en 1299. Le peuple, qui regardait cet événement comme un miracle, replaça la couronne sur la tête de son ancien roi. Constantin et Sempad, s'étant révoltés de nouveau, furent faits prisonniers par trahison et conduits à Constantinople, où ils moururent en captivité. Les guerres civiles étaient à peine éteintes que le royaume fut envahi, en 1301, par Sousamisch, émir de Damas, qui en 1302 fut vaincu et fait prisonnier. En 1304 le sultan mamelouk Nassir, commit d'affreux ravages en Cilicie. Hethoum ayant fait, avec les Mongols, une expédition en Syrie, et plus tard expulsé l'ennemi de ses États, abdiqua, en 1305, en faveur de Léon IV, fils de Théodore. Il conserva le titre de grand baron et de père du roi; et comme son successeur était fort jeune, il continua à gouverner du fond du monastère où il s'était retiré. En 1307 il assista au concile de Sis, qui décréta la réforme des cérémonies ecclésiastiques. Le zèle inopportun qu'il mit à faire exécuter les décisions du concile le rendit impopulaire, ainsi que son neveu. Accusés par les grands, ces deux princes furent appelés à Adana, devant Bilarghou, général mongol, qui les fit périr. Oschin, frère d'Hethoum, monta alors sur le trône. On a de Hethoum une pièce de vers qui contient des détails sur la religion et les mœurs du temps, et qui a été imprimée dans diverses éditions de la Bible, à Amsterdam en 1666, à Constantinople en 1705, à Venise en 1733. E. Beauvois.

Tchamtchian, *Hist. d'Arménie*, t. III. — Suklas Somal, *Quadro della Storia letteraria d'Armenia*, 123-126. — Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, édit. Saint-Martin, t. XIX, 57[illegible]. — De Hammer, *Geschichte der Ilchane*.

HETHOUM, prince arménien, vivait au treizième siècle. Il était frère du célèbre Nerses Lampronetsi, et fils d'Oschin, prince de Lampron, qui avait été élevé à la dignité de sébaste par son suzerain l'empereur d'Orient. Il succéda à son père en 1169. Nommé gouverneur de Tarse par Manuel Comnène, il fit la guerre aux rois arméniens de Cilicie, qui refusaient de rendre hommage à l'empereur grec, et fut assiégé, dans la ville de Lampron, par Rhoupen II, en 1183. Son allié Bohémond, prince d'Antioche, s'étant saisi, par trahison, de la personne du prince assiégeant, Hethoum fut serré de plus près par l'armée cilicienne. Il n'obtint la paix qu'après avoir fait mettre le roi en liberté et lui avoir rendu hommage. En 1202, il se révolta avec plusieurs barons, mais il fut fait prisonnier avec ses deux fils par Léon II, et mourut en captivité. Son petit-fils Oschin recouvra en 1277 la forteresse d'Asgourha, et fut nommé maréchal du royaume de Cilicie, sous le règne de Léon III. E. B.

Vahram, *Chron. of the Armenian Kingdom in Cilicia*. — Tchamtchian, *Hist. d'Arm.*, t. III.

HETHOUM ou *Haiton*, prince de Gorigos (Cilicie) et historien arménien, mort à Poitiers, au commencement du quatorzième siècle. Il fut, avec son frère Oschin, le fauteur de la ligue formée en 1295 contre le roi Hethoum II. Après s'être réconcilié avec ce dernier, il le servit fidèlement, et l'aida, en 1305, à expulser d'Égypte les Mamelouks, qui avaient envahi la Cilicie. L'année suivante, s'étant démis de son fief, avec le consentement de son suzerain et de sa famille, il se retira dans un monastère de l'ordre des Prémontrés, à Episcopia, dans l'île de Chypre. Il passa ensuite à Rome, puis à Avignon, auprès du pape Clément V, qui le nomma supérieur d'un couvent de Prémontrés à Poitiers. On a de lui : *Histoire merveilleuse du Grand-Khan*, écrite en français sous sa dictée, par Nicolas Falconi, qui, en 1307, la traduisit en latin par ordre de Clément V. Cette traduction, connue sous le titre de *De Tartaris*, ou de *Liber historiarum partium Orientis*, fut publiée à Hagueneau, 1529, in-4°, et dans les recueils suivants : *Novus Orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum*, édité par S. Grynæus, Bâle, 1532, 1537, 1555, in-fol.; dans la partie II de *Chronicæ Hierosolymitana*, éditée par R. Reineccius, Helmstædt, 1585, in-4°, et à la suite de l'édition de Marco Paolo par And. Müller, Berlin, 1671, in-4°. Le bénédictin Jean de Longdit en fit une traduction française, en 1351, qui fut publiée à Paris, 1529, in-fol.; dans le tome II du *Recueil des Voyages curieux*, de Pierre van der Da, Leyde, 1729, in-4°; et dans le t. II de celui de Bergeron, La Haye, 1735, gr. in-4°. Aucher en a donné une traduction arménienne; Venise, 1842, in-8°. L'histoire du Grand-Khan, c'est-à-dire de Gengiskhan et de ses successeurs, est précédée d'une brève description des différents royaumes de l'Asie et suivie de considérations sur l'état de l'islamisme, sur la prédication d'une nouvelle croisade et sur les précautions à prendre pour lui donner une heureuse issue. Elle est inté-

ressante et fidèle, mais les noms propres y sont transcrits peu correctement. On a encore de Hethoum une *Chronique*, en arménien, qui commence en 1076 et s'arrête au temps où vivait l'auteur. Cet ouvrage est inédit. E. BEAUVOIS.

Hethoum, *Hist. du Grand-Khan*. — Tchamtchian, *Hist. d'Arménie*, préf. et t. III. — Jean Lepaige, *Biblioth. Præmonstratensis*, p. 306, 388. — J. Alb. Fabricius, *Biblioth. Latina*, art. Althonus. — Sukias Somal, *Quadro della Storia letter. d'Armenia*.

* HETSCH (*Philippe-Frédéric* DE), peintre allemand, né à Stuttgard, en 1758, mort en 1838. Il fit ses premières études dans la fameuse Carlsschule fondée par le duc de Weimar, et où Schiller avait été élevé. Plus tard Hetsch, étant devenu pensionnaire du duc, fut envoyé à Rome. Gœthe, dans son *Winkelmann*, lui reconnaît un grand talent. A son retour d'Italie, Hetsch fut nommé professeur et peintre de la cour, à Stuttgard, et en 1798 directeur de la galerie royale. En 1808 il fit un séjour à Paris. Il appartenait à l'école classique d'inspiration italienne. Ses principaux tableaux sont : *La Générosité couronnant le Génie*; — Le portrait équestre du prince *Louis-Eugène de Wurtemberg*; — *Pâris et Hélène*, gravé par Freudhof; — *La Mort de Papirius*, gravé par Leybold; — *Départ de Régulus*, pour lequel le peintre reçut du roi une tabatière d'or et deux cents ducats; — *Marius sur les ruines de Carthage*. La plupart de ses toiles sont au château royal de Stuttgard.
W. R.

Nagler, *Künstler-Lexic.*

* HETSCH (*Gustave-Frédéric*), fils du précédent, artiste allemand établi en Danemark, est né à Stuttgard, le 28 septembre 1788. Après avoir étudié l'architecture à Paris et à Rome, il se rendit, en 1815, à Copenhague, où il fut nommé professeur à l'Académie des Beaux-Arts (1822) et maître de dessin à l'Institut Polytechnique (1829). Il a construit plusieurs édifices religieux. Il est membre des académies des beaux-arts de Stockholm et de Munich. On a de lui : *Forlegninger for Haandværkere* (Modèles pour les Artisans); Copenhague, 1839-1843, 72 planches, gr. in-folio, avec texte; — *Om Tegneunderrisning* (Sur l'Enseignement du Dessin); ib., 1824; 4e édit., 1847, in-8°; — *Veiledning til Perspectivens Studium* (Guide pour l'étude de la perspective); ib., 1839; 1851; trad. en allemand, ib., 1840; et plusieurs traités élémentaires.
E. B.

Dansk Pantheon, livr. 24, 1844. — *Dansk Konv.-Lex.*, t. V. — Erslew, *Forf.-Lex.*

* HETTI, archevêque de Trèves, mort en 847. Il était frère de Warentrude, abbesse de Palz, et de Grimoald, abbé de Saint-Gall. Élevé sur le siége de Trèves en 814, il paraît dans les titres de son église en 816, et siège dans les conciles d'Aix-la-Chapelle en 819, de Thionville en 821 et 835, de Mayence en 829 et 834. Hetti ne fut pas un moindre personnage à la cour de Louis le Débonnaire qu'au gouvernail de l'église de Trèves. On le voit parmi les prélats auxquels Florus dédia son livre contre Amalaire de Lyon. Cependant, on n'a de lui que deux lettres, adressées à Frotaire, évêque de Toul. La plus importante, qui est de l'année 817, est un monitoire ayant pour objet d'annoncer à tous les vassaux de l'empire la révolte de Bernard, roi d'Italie, et de leur enjoindre de mettre tous leurs contingents sur le pied de guerre. Hetti envoyait cette lettre à Frotaire, comme ambassadeur ou préfet, *legatus*, de Louis le Débonnaire, l'évêché de Toul faisant partie de sa préfecture, *in legatione nostra*. Cette lettre, plusieurs fois imprimée, se trouve notamment dans le tome XIII du *Gallia Christiana*, instr., col. 306. B. H.

Gallia Christ., t. XIII, col. 380. — *Hist. littér. de la France*, t. V, p. 53.

* HETZBOLD *de Weissensée*, minnesinger du treizième siècle. Weissensée est situé en Thuringe, près d'Erfurt. Un seigneur Wilhelm de Weissensée est cité dans une charte de 1297; quant à Hetzbold, qui certainement appartenait à la même famille, nous ne trouvons son nom que dans le manuscrit Manesse, qui nous donne en même temps son portrait et ses armoiries; il y est représenté à la chasse, venant de tuer un sanglier, et a pour armes un champ d'azur parsemé d'étoiles, et traversé diagonalement de droite à gauche par deux bandes de sable. A défaut de renseignements sur la date de sa naissance et de sa mort, ses poésies prouvent qu'il a dû vivre à l'époque où les chants des minnesingers atteignirent leur plus haute perfection; elles sont comparables, au moins pour la forme, à celles des Wolfram et des Walther. La versification en est à la fois facile et savante, et le rhythme en est merveilleusement approprié au sujet. Elles sont écrites dans le dialecte de la Thuringe. A. PEY.

Hagen, *Minnesinger*. — Docen, *Museum für Altdeutsche Lit. und Kunst*.

HETZEL ou HEZEL (*Jean-Guillaume-Frédéric*), orientaliste et théologien allemand, né le 16 mai 1754, à Kœnigsberg, en Franconie, mort le 1er février 1829. Fils d'un ministre protestant, il reçut ses premières leçons de son père, et étudia ensuite trois ans aux universités de Wittemberg et de Iéna. En 1787 il fut nommé professeur de langues orientales à Giessen, et en 1800 conservateur de la bibliothèque de l'université de cette ville. L'année suivante le gouvernement russe lui offrit la chaire de littérature orientale à l'université de Dorpat, qu'il occupa jusqu'en 1820. On lui doit : *Ausführliche hebraeische Sprachlehre* (Grammaire détaillée de la Langue Hébraïque); Halle, 1777, in-8°; — *Anweisung zum Hebræischen bei Ermangelung alles mündlichen Unterrichts* (Manière d'apprendre l'Hébreu sans professeur); Weimar, 1781; — plusieurs autres *Grammaires de la Langue Hébraïque*; Lemgo, 1781; Detmold, 1787; Giessen, 1789; Dorpat, 1804; — *Nominalformenlehre der hebræischen Sprache* (Forma-

tion des noms de la Langue Hébraïque); Halle, 1793, in-8°; — *Institutio Philologi Hebræi;* Halle, 1793, in-8°; — *Palæographische Fragmente* (Fragments paléographiques); Berlin, 1816; — *Geschichte der hebræischen Literatur* (Histoire de la Littérature Hébraïque); Halle, 1776; — *Anweisung zum Chaldæischen bei Ermangelung alles muendlichen Unterrichts* (Instruction pour l'étude du Chaldéen sans maître); Lemgo, 1787, in-8°; — *Syrische Sprachlehre* (Grammaire Syriaque); ibid., 1788, in-8°; — *Arabische Grammatik nebst einer kurzen arabischen Chrestomathie* (Grammaire Arabe et petite Chrestomathie Arabe); Iéna, 1776, in-8°; — *Anweisung zur arabischen Sprache bei Ermangelung alles mündlichen Unterrichts* (Instruction pour l'Étude de la Langue Arabe sans maître); Leipzig, 1784-1785, 2 vol. in-8°; — *Die Bibel, Altes und Neues Testament mit vollstændig erklærenden Bemerkungen* (Les Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec des notes explicatives); Lemgo, 1780-1791, 10 vol.; — *Dialogen zur Erlæuterung der Bibel* (Dialogues pour servir de commentaires à la Bible); Leipzig, 1785; — *Die Bibel in ihrer wahren Gestalt* (La Bible dans sa véritable forme); Halle, 1786; — deux traductions du *Nouveau Testament*, avec notes explicatives; Dorpat et Leipzig, 1800-1809; — *Neuer Versuch ueber den Brief an die Hebræer* (Nouvel Essai sur l'*Épître aux Hébreux*); Leipzig, 1795, in-8°; — *Biblisches Reallexicon* (Dictionnaire terminologique de la Bible); Leipzig 1783-1785, 3 vol. gr. in-8°; — *Geist der Philosophie und Sprache der alten Welt* (L'Esprit de la Philosophie et du langage du monde ancien); Lubeck, 1794, in-8°. Dr L.

Eichhorn, *Bibliothek der biblischen Literatur*, 5e vol., p. 1022, suiv. — Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopædie.*

HEUBNER (*Henri-Leonhard*), théologien allemand, né à Lauterbach (Saxe), le 2 juin 1780, mort le 12 février 1853. Il fit ses études au collége de Schulpforta et à l'université de Wittemberg, entra dans la carrière de l'enseignement, et devint en 1811 professeur de théologie. Lors de la fondation du séminaire de Wittemberg (1817), il fut chargé de la direction de cet établissement. On a de lui : *Interpretatio Miraculorum Novi Testamenti historico-grammatica;* Wittemberg, 1807; — *Biblische Real- und Verbal-Handconcordanz* (Concordance biblique, faite d'après l'ouvrage de Büchner); Halle, 1837-1840; 7e édition, 1844; — *Kirchenpostille* (Recueil de Sermons); Halle, 1854, 2 vol.; — *Predigten* (Sermons); Berlin, 1847; Magdebourg, 1851; — *Praktische Erklærung des Neuen Testaments* (Commentaires pratiques du Nouveau Testament); Potsdam, 1855; — *Katechismus-Predigten* (Sermons de catéchisme); Halle, 1853. R. L.

Conv.-Lex., avec additions.

HEUDON (*Jean*), écrivain dramatique français, né à Paris. On manque de détails sur sa vie; il figure dans l'histoire de l'ancien théâtre français comme auteur de deux tragédies imprimées à Rouen, *Pyrrhe* en 1598, et *Saint Clouaud* en 1599. Dans cette dernière, Childebert et Clotaire égorgent leurs neveux sur la scène. *Pyrrhe* offre le même sujet que l'*Andromaque* de Racine; mais il n'y a pas la plus légère ombre de ressemblance entre le style des deux poëtes, ainsi qu'on peut en juger par les imprécations que l'un d'eux met dans la bouche d'Hermione :

Qui me tient maintenant de te crever les yeux?
De rompre poil à poil ta barbe et tes cheveux?
De t'arracher le cœur et ta cervelle espandre?

Les tragédies d'Heudon furent cependant réimprimées en 1620. G. B.

Bibliothèque du Théâtre français, t. I, p. 320. — *Catalogue de la biblioth. de M. de Soleinne*, t. I, p. 181.

HEUMANN (*Christophe-Auguste*), polygraphe allemand, né le 3 août 1681, à Altstædt (duché de Weimar), mort le 1er mai 1764. Il étudia la théologie et la philosophie à Iéna, parcourut en 1705 l'Allemagne et la Hollande, devint en 1717 inspecteur du collége de Gœttingue, et en 1734 professeur de théologie à l'université de cette ville. On a de lui : *De Anonymis et Pseudonymis;* Iéna, 1711, in-8°; inséré avec adjonctions dans la *Bibliotheca Anonymorum* de Mylius; — *Parerga critica;* Iéna, 1712, in-8° : cet ouvrage contient une dissertation *De Arte critica*, et des corrections de beaucoup de passages d'auteurs anciens; — *Vita Ern. Stockmanni;* Eisenach, 1712, in-fol.; — *Der politische Philosophus, das ist Anweisung zur Klugheit im gemeinem Leben* (Le Philosophe politique, c'est-à-dire Avis pour se diriger avec prudence dans la vie ordinaire); Francfort, 1714 et 1724, in-8°; — *Lutherus apocalypticus, hoc est historia ecclesiastica ex Johannea Apocalypsi eruta;* Eisenach, 1714, in-8°; Hanovre, 1717, in-8°; — *Acta Philosophorum;* Halle, 1715-1727, 3 vol. in-8°; — *Conspectus Reipublicæ litterariæ, seu via ad historiam litterariam;* Hanovre, 1718, 1726, 1735, 1740, 1746, 1753, 1763, 1791, in-8°. Ce résumé succinct de l'histoire littéraire était, lorsqu'il parut, le premier essai d'un tableau complet du développement de l'esprit humain; aujourd'hui il n'a plus de valeur; — *Pœcile;* Halle, 1721-1731, 3 vol. in-8°; recueil de dissertations sur les sujets les plus divers; — *Primitiæ Gœttingenses academicæ;* Hanovre, 1738, in-4°; — *Sylloge dissertationum;* Gœttingue, 1743-1750, in-8°, 4 parties formant un volume, suivies de la *Nova Sylloge Dissertationum;* Rostock et Wismar, 1752-1754, 2 parties in-8°, recueil de dissertations concernant surtout la théologie et l'histoire ecclésiastique; — *Deutsche Uebersetzung des Neuen Testaments;* Hanovre, 1748-

1750, in-8°. Heumann, n'ayant pas cherché à rendre le sens littéral, s'est souvent trompé dans les interprétations qu'il a intercalées dans sa paraphrase; — *Erklärung des Neuen Testaments* (Explication du Nouveau Testament); Hanovre, 1750-1763, 12 parties in-8°, traduit en hollandais; ouvrage qui contient des interprétations heureuses à côté de beaucoup d'erreurs et de paradoxes; — *De Prudentia christiana;* 1761-1763, 12 parties in-8°; — *Erweis dass die Lehre der reformirten Kirche von dem heiligen Abendmal die wahre sei* (Preuve de ce que la doctrine de l'Église réformée sur la Cène est la vraie); Eisleben, 1764, in-8°; — *Anmerkungen über Heumann's Erklärung des Neuen Testaments* (Notes sur l'interprétation du Nouveau Testament de Heumann); Gœttingue, 1764, in-8°. — Heumann a publié plus de cent cinquante articles dans les *Acta Eruditorum* et autres recueils; il a aussi donné de nombreuses éditions d'ouvrages de l'antiquité, parmi lesquelles nous citerons: *Anthologia Latina, id est epigrammata selecta;* Hanovre, 1721, in-8°; — *Lactantii Opera, cum notis;* Iéna, 1736, in-8°. Enfin, il a publié, dans la seconde partie de la *Geschichte von Göttingen*, la *Göttingische Schul-Historie* (Histoire des écoles de Gœttingue).

E. G.

Heyne, *Memoria Heumanni* (Gœttingue, 1764). — Götten, *Gelehrtes Europa*. — Meusel, *Lexikon der verstorbenen deutschen Schriftsteller*, t. V. — Cassius, *Lebensbeschreibung Heumanns;* Marbourg, 1768, in-8°. — Hirsching, *Histor.-Litter. Handbuch*. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

HEUMANN DE TEUTSCHENBRUNN (*Jean*), jurisconsulte et diplomatiste allemand, né le 11 septembre 1711, à Markt-Maggendorf (principauté de Baireuth), mort le 29 septembre 1760. Après avoir étudié la jurisprudence à l'université d'Altorf, il devint en 1740 professeur de droit à l'université d'Altorf, et publia: *Observationes de imperatore mortuo, ex annalibus et legibus conquisitæ;* Altorf, 1741-1742, in-4°; — *Commentarii de Re Diplomatica imperatorum et regum Germaniæ, inde a Caroli Magni temporibus adornati;* Nuremberg, 1745-1753, 2 vol. in-4°: cet ouvrage contient l'analyse des diplômes émanés des empereurs depuis Charlemagne jusqu'à Louis II. Ce qui concerne la partie graphique n'est qu'un résumé, fait avec le plus grand soin, des travaux antérieurs sur la diplomatique; Heumann n'avait, il l'avoue lui-même, jamais visité d'archives ni étudié de pièces originales. Le principal mérite de son livre consiste en ce qu'il a extrait de la masse des diplômes carlovingiens tout ce qui pouvait intéresser l'histoire et l'organisation politique de l'Allemagne, et en ce qu'il a fait avec le secours de ces diplômes des biographies détaillées des empereurs qui les ont rendus. Il y a aussi relevé tous les diplômes carlovingiens argués de faux, en exposant en même temps les motifs qui les rendent suspects; — *Opuscula, quibus varia juris germanici itemque historica et philologica argumenta explicantur;* Nuremberg, 1747, in-4°: ouvrage plein de savantes recherches; — *Commentarii de Re Diplomatica imperatricum augustarum ac reginarum Germaniæ;* Nuremberg, 1749, in-4°: la découverte postérieure de beaucoup de diplômes émanés des impératrices d'Allemagne a rendu cet ouvrage défectueux sur plusieurs points; — *Exercitationes Juris universi præcipue germanici ex genuinis fontibus restituti;* Altorf, 1749-1757, 3 vol. in-4°; — *Commentatio de Re Diplomatica Frederici II imperatoris;* Altorf, 1756, in-4°; se trouve aussi dans le tome Ier des *Exercitationes* précitées; — *Apparatus Jurisprudentiæ litterarius;* Nuremberg, 1752-1780, in-8°; — *Commentatio de fontibus et œconomia Legum civilium;* Altorf, 1754, in-4°; — *Initia Juris politiæ Germanorum;* Nuremberg, 1757, in-8°; c'est une critique des abus, alors nombreux, dans les règlements de police de l'Allemagne; — *Documenta litteraria varii argumenti;* Altorf, 1758, in-8°: recueil de lettres inédites adressées à Pirkheimer, et de plusieurs pièces qui se rapportent à lui; — *Geist der Gesetze der Deutschen* (L'Esprit des Lois germaniques); Nuremberg, 1761-1779, in-8°: cet ouvrage, inspiré par l'*Esprit des Lois* de Montesquieu, contient des aperçus philosophiques sur l'organisation politique de l'Allemagne depuis les temps anciens jusqu'à l'époque moderne.

E. G.

Weidlich, *Nachrichten von jetztlebenden Rechtsgelehrten*, t. IV, p. 100; t. V, p. 370. — Zeidler, *Vitæ Professorum Juris in Academia Altdorfiana*, t. III, p. 162. — Nagel, *Memoria Heumanni;* Altorf, 1760, in-fol. — Will et Nopitsch, *Nürnberger Gelehrten-Lexikon*, t. II, p. 112; t. IV, p. 84. — Hirsching, *Hist.-Litter. Handbuch*. — Bauder, *Lex. verstorb. baier. Schriftsteller*, t. II. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

HEURLIN (*Samuel*), mathématicien suédois, né le 26 février 1744, à Norra-Ware, mort le 11 décembre 1835. Après avoir étudié en Danemark, en France et en Allemagne de 1771 à 1773, il fut nommé, en 1774, professeur de mathématiques et de physique à Lund. Il fut chargé, en 1779, d'enseigner la théologie et élu pasteur d'Asheda en 1780. On a de lui: *De Syngenesia;* 1771; — *De Aqua;* 1774; — *De Actione Electricitatis in corpora organica;* Lund, 1776; — *De Principiis Harmoniæ musicæ;* ibid., 1777; — *De Methodo Euleriana numeros primos et compositorum factores minimos in tabula redigendi;* ibid., 1780; — *De Differentia inter Climata solaria et vera;* ibid.; — des mémoires dans les *Commentaria Petroprolitana*, etc.

Son fils *Christophe-Isaac* HEURLIN, né en 1786, nommé évêque de Wexiœ en 1838, a publié *Beskrifning om Asheda Socken* (Description de la paroisse d'Asheda); Lund, 1812, et quelques ouvrages scientifiques.

E. B.

Nils Lindgren, *Heurlins Lefnad;* Wexiœ, 1836. — *Theolog., Qvartalskrift.;* Lund., livr. 3-4. — *Biographiskt Lex.*, VI, 133-141.

HEURNE ou **HEURNIUS** (*Jean* DE), médecin hollandais, né à Utrecht, le 25 janvier 1543, mort à Leyde, le 11 août 1601. Il acheva ses humanités dans sa ville natale, et se rendit ensuite à Louvain, où il étudia les mathématiques et la médecine. Plus tard il vint à Paris, où pendant trois ans il suivit les leçons de Duret et du célèbre Ramus. Il visita ensuite l'Italie, et s'arrêta à Padoue, où Capivaccio, Mercuriali, Guilandini et Fabrizio d'Aquapendente brillaient alors de tout leur éclat. Sur le point de devenir professeur à l'école de médecine de cette ville, il la quitta secrètement (1571), craignant la jalousie de ses rivaux. Tel fut, du moins, le motif qu'il donne lui-même de son brusque départ. De retour à Utrecht, Heurne fut pendant quelques années médecin particulier du gouverneur espagnol de la province. En 1581 appelé à Leyde, il y exerça jusqu'à sa mort les fonctions de professeur de médecine. On a de lui : *Praxis Medicinæ nova Ratio, in qua libris tribus methodi ad praxim medicam aditus facillimus aperitur ad omnes morbos curandos;* Leyde, 1587 et 1590, in-4°, 1599, in-8°; 1609, in-4°; Rotterdam, 1650, in-8°; — *De Medicinæ Origine, Æsculapii et Hippocratis stirpe et scriptis;* Leyde, 1589 et 1608, in-4°; — *Institutiones Medicinæ : accessit modus ratioque studendi eorum qui medicinæ operam dicarunt;* Leyde, 1592, in-8°; Hanau, 1593, in-8°; Leyde, 1609 et 1666, in-12; — *De Morbis qui in singulis partibus humani capitis incidere consueverunt;* Leyde, 1594 et 1609, in-4°; — *Hippocratis Coi Prolegomena et prognosticarum libri tres, cum paraphrastica versione et brevibus commentariis;* Leyde, 1597 et 1603, in-4°; — *De Febribus;* Leyde, 1589, in-4°; — *De Peste;* ibid., 1600, in-4°; — *Hippocratis Coi Aphorismi, græce et latine, brevi enarratione, fidaque interpretatione ita illustrati, ut ab omnibus facile intelligi possint;* Leyde, 1601, in-4°; 1609, in-4° et in-12; 1623 et 1638, in-12; La Haye, 1664, in-12; Iéna et Leipzig, 1677, in-4°; Amsterdam, 1688, in-12; — *De Morbis Oculorum, aurium, nasi, dentium et oris;* Leyde, 1602, in-4°; Anvers, 1608, in-4°; — *De Morbis Pectoris;* Leyde, 1602, in-12; — *De gravissimis Morbis Mulierum. De humana Societate. De Morbis novis et admirandis;* Leyde, 1607, in-4°; — *De Morbis Ventriculi;* Leyde, 1608, in-4°; — *In Hippocratis Coi* De Hominis Natura *libros duos Commentarius;* ibid., 1609, in-4°; — *In Hippocratis Coi* De Victus Ratione in morbis acutis *libros quatuor Commentarius;* Leyde, 1609, in-4°.

Le fils de Heurnius a réuni les œuvres de son père sous le titre de : *Opera omnia, tam ad theoriam quam ad praxim medicam spectantia;* Leyde, 1609, 2 vol. in-4°; Lyon, 1658, in-fol. Dr L.

Portal, *Hist. de l'Anatomie et de la Chirurgie.* — Rees, *New Cyclopæd.* — *Biogr. médicale.* — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.* — Adam, *De Vit. Medic.* — Sweerté, *Athen. Belg.* — André, *Bibl. Belg.* — Van der Linden, *De Script. med.* — *Academia Leydensis*, p. 128.

HEURTAULT (*Claude-Robert*), écrivain religieux français, né le 15 avril 1717, à Issoudun. Il fut d'abord lieutenant au bailliage de sa ville natale, puis se fit capucin à Paris, sous le nom de père *Séraphin*. Il s'occupa à divers travaux de piété ou à des traductions de livres saints en collaboration avec plusieurs pères du même ordre. On ignore la date de sa mort. Les ouvrages auxquels il a pris part sont : *Principes discutés pour faciliter l'intelligence des livres prophétiques;* Paris, 1755 et suiv., 15 vol. in-12; — traduction en latin et en français des *Prophéties d'Habacuc;* Paris, 1775, 2 vol. in-12; — traduction en latin et en français de *l'Ecclésiaste de Salomon;* Paris, 1771, in-12; — *Nouvelle version des Psaumes faite sur le texte hébreu;* Paris, 1762, in-12. H. Boyer.

Lelong et Fontette, *Dictionn. historique.* — Barbier, *Dictionn. des anonymes.*

HEURTAUT DE LAMERVILLE (*Jean-Marie*, vicomte DE), homme politique et agronome français, né à Rouen, en 1740, mort à La Périsse (Cher), le 15 décembre 1810. Il servit dans le régiment d'Enghien, d'où il passa officier de marine. Abandonnant bientôt les armes, il fut adjoint à l'administration provinciale du Berry, et l'un de ses délégués dans l'arrondissement de Dun-le-Roi, auquel il se trouvait attaché par l'acquisition qu'il fit en 1773 de la terre de La Périsse, qui avait appartenu à Cujas. En 1789 il siégea aux états généraux d'où sortit la Constituante. Il prit part pendant la session de cette assemblée aux travaux de plusieurs comités concernant l'impôt, l'industrie, l'agriculture. Rentré dans sa province il fut successivement président de l'assemblée administrative du département du Cher (1791), procureur général syndic du même département (1793), commissaire du Directoire exécutif du Cher (an V et an VI). Dans cette dernière année il fut envoyé comme représentant au Conseil des Cinq Cents qui l'élut pour son président l'année suivante. C'est pendant cette session de l'an VII qu'il fit adopter son projet d'organisation du Conservatoire de Musique. Le changement des institutions lui fit abandonner la vie politique; il se retira à la campagne, pour se vouer entièrement au progrès de l'agriculture et à l'amélioration de la province où il avait fixé sa résidence. Il donna tous ses soins à l'acclimatation de la race des mérinos dans le Berry. Peines et dépenses pour y parvenir ne lui coûtèrent pas, et il obtint pour ses beaux produits des médailles de la Société d'Agriculture de Paris et de celle d'Encouragement pour l'Industrie nationale, dont il était correspondant. Son établissement de La

Périsse devint une véritable ferme modèle pour l'élève du bétail, et fut en même temps une ressource pour les départements du centre, auxquels il fournissait annuellement cinquante femelles métis avec les béliers. Lors de la formation de l'Institut, il en fut nommé membre associé dans la section d'économie rurale. Homme de théorie et de pratique à la fois, Heurtaut exposa ses idées dans différentes brochures. On a de lui : *De l'Impôt territorial combiné avec les principes de Sully et de Colbert adapté à la situation actuelle de la France;* Strasbourg, 1788, in-4°; — *Observations sur les bêtes à laine dans le Berry;* Paris, 1786, in-8° et 1800; — *Opinion sur le partage des biens communaux;* Paris, 1800, in-8°; — *Résumé sur les mérinos, ou abrégé des principes généraux que tous les cultivateurs doivent pratiquer pour la propagation de cette race;* Bourges, 1818, in-8°; — des poésies qu'il ne fit pas mettre en recueil, et qui ne manquent ni de grâce ni de sentiment; — des *Fables philosophiques* en prose; — plusieurs *rapports* sur des questions à l'ordre du jour et des *discours* de circonstance, imprimés pendant sa carrière politique. — Il a laissé des productions manuscrites, entre autres : *Discours sur les moyens d'augmenter la population en Berry,* question qui avait été mise au concours. Heurtaut fut un partisan des économistes du dernier siècle. Il a été l'un des collaborateurs du *Cours complet d'Agriculture pratique*, publié à Paris, 1809, 6 vol. in-8°, et des *Affiches du Berry,* journal qui se publiait à Bourges à la fin du dix-huitième siècle. H. BOYER.

Mémoires de Bachaumont. — Pallet, *Histoire du Berry*, t. III. — *Mém. de la Soc. d'Agric. de la Seine*, t. XIV. — Quérard, *La France litt.*

HEURTELOUP (*Nicolas* baron DE), chirurgien français, né à Tours, le 26 novembre 1750, mort à Paris, le 27 mars 1812. Ses parents étant sans fortune, il reçut une éducation élémentaire imparfaite; mais son zèle, aidé par d'heureuses dispositions, lui fit trouver les moyens d'étendre ses connaissances. Un goût très-vif le porta vers l'étude de la chirurgie, dont une religieuse de la charité, nommée Agathe Boissy, « remarquable par son savoir, » dit M. Bégin, lui donna les premières leçons. Nommé en 1770 chirurgien élève à l'île de Corse, il profita de son séjour dans ce pays pour apprendre la langue italienne, et plus tard il publia plusieurs traductions estimées d'ouvrages italiens. Avançant rapidement dans la carrière chirurgicale militaire, il obtint en 1782 le poste de chirurgien major des hôpitaux de la Corse, et fut placé en 1786 à la tête de l'hôpital militaire de Toulon. Il partit de là, en 1792, pour l'armée du midi et des côtes, où il servit comme chirurgien consultant. Enfin, en 1793, il entra au conseil de santé, dans lequel il siégea jusqu'à sa mort. En 1808 il fut chargé de la direction du service chirurgical à la grande armée, et s'en acquitta avec beaucoup de zèle. En récompense, il fut nommé officier de la Légion d'Honneur et créé baron. De retour à Paris, il fut atteint d'une paralysie, à laquelle il succomba. On a de lui : *Précis sur le Tétanos des adultes;* Paris, 1792, in-8°; — *Notice sur Manne, chirurgien de la marine;* Berlin, 1808, in-8°; — *Rapport de la commission médico-chirurgicale instituée à Milan, ou résultats des observations et des expériences sur l'inoculation de la vaccine;* traduit de l'italien, avec des notes; Paris, 1802, in-8°; — *De la Nature des Fièvres et de la meilleure méthode de les traiter*, traduit de l'italien, du docteur Giannini, avec des notes et additions; Paris, 1808, 2 vol. in-8°. Heurteloup a donné en outre plusieurs articles dans le *Dictionnaire des Sciences médicales* et dans les journaux de médecine. Il a été l'éditeur de l'*Instruction sur la Culture de la Betterave et sur la manière d'en extraire économiquement le sucre et le sirop*, ouvrage d'Achard, traduit de l'allemand par Copin; Paris, 1811-1812, in-8°. Heurteloup y a ajouté une préface et des notes judicieuses. Il avait traduit le bel ouvrage de Scarpa sur l'anévrisme, qu'il laissa manuscrit, ainsi qu'un *Traité complet des Tumeurs.* J. V.

Sédillot, *Discours prononcé sur la tombe du baron Heurteloup.* — L.-J. Bégin, dans la *Biographie médicale.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.*

* HEURTELOUP (*Charles-Louis-Stanislas*, baron), chirurgien français, fils du précédent, est né à Paris, le 16 février 1793. Il fit ses études au lycée Napoléon, et devint à dix-huit ans auditeur au conseil d'État. A la chute de l'empire, il abandonna la carrière administrative, et étudia la médecine. Reçu docteur en 1823, il commença aussitôt ses travaux sur la lithotritie. Laissant de côté le procédé du médecin bavarois Gruithuisen, qui consistait à broyer les pierres dans la vessie par des perforations répétées, procédé qui fut perfectionné en France, M. Heurteloup imagina d'abord de pratiquer dans les pierres vésicales une excavation qui les réduisait à une espèce de coque; à cet effet il se servait d'une pince à quatre branches mobiles ensemble ou isolément, qui lui permettait de maintenir fortement la pierre, laquelle était amenée dans la pince principale au moyen d'une petite pince secondaire appelée *pince servante*, et qui s'introduisait par l'ouverture de la pince principale. La pierre, bien maintenue, était d'abord perforée par un foret à développement, et ensuite excavée par un foret à lame, qui s'inclinait latéralement et attaquait la pierre dans une large circonférence; la pierre tombait en coques dans la vessie. Ces coques étaient pulvérisées par un instrument que M. Heurteloup appelait *brise-coques*, et qui, muni de deux branches s'écartant l'une de l'autre par un mécanisme très-simple, terminait l'opération. L'Académie des Sciences donna en 1828 à M. Heurteloup un

prix de 5,000 fr. « pour les améliorations importantes et les instruments ingénieux qu'il avait introduits, cette année, dans la lithotritie ». Celte même année 1828, M. Heurteloup partit pour l'Angleterre, où il se fixa : il rendit plus complet son système opératoire par une combinaison instrumentale qui fut depuis généralement adoptée, et qui consistait en un instrument absolument semblable au compas du cordonnier ou au compas d'épaisseur. Cet instrument prenait la pierre entre ses deux branches; une branche étant fixée dans un étau ou *point fixe*, il devenait facile de rapprocher de cette branche fixe la branche mobile, et conséquemment d'écraser le corps interposé. « Il est juste d'avouer, disait M. Velpeau à l'Académie des Sciences, en 1857, que le système plus ou moins modifié de M. Heurteloup est à peu près le seul qui soit employé actuellement; c'est lui qui a le plus concouru à populariser le broyement de la pierre dans la vessie, qui a mis cette opération à la portée de tous les chirurgiens, qui en a fait une opération usuelle, une opération qui s'effectue dans les divers hôpitaux, à l'instar des autres opérations de la chirurgie. »

On a de M. Heurteloup : *Lettre à l'Académie des Sciences : Examen critique de l'ouvrage de M. le docteur Civiale, intitulé : De la Lithotritie ou broyement de la pierre dans la vessie, et appréciation des faits présentés par ce médecin*; Paris, 1827, in-8°; — *Principles of Lithotritie, or treatise of the art of extracting the stone without incision*; Londres, 1831, in-8°; — *Lithotripsie : Mémoire sur la lithotripsie par percussion, et sur l'instrument appelé percuteur double à marteau, qui permet de mettre en usage ce nouveau système de pulvérisation des pierres vésicales, le tout appuyé de nombreux exemples de guérisons bien authentiques, présenté à l'Académie des Sciences*; Paris, 1833, in-8°; — *Mémoire sur les fusils de guerre, problème que l'on croit résolu par le fusil koptipteur*; 1836, in-8°; — *Trois épisodes pour servir à l'histoire de la lithotripsie, vulgairement appelée lithotritie, ou défense obligée contre trois injustes attaques*; 1846, in-8°; — *De la lithotripsie sans fragments au moyen des deux procédés de l'extraction immédiate et de la pulvérisation immédiate des pierres vesicales par les voies naturelles*; 1846, in-8°; — *De la guérison immédiate des rétrécissements de l'urètre et des blennorrhées invétérées coexistantes, et sur le danger des bougies*; 1855, in-8°; — *Rétrecissements de l'urètre : l'état de la science dévoilé à l'occasion d'un nouveau procédé féroce*; 1855, in-8°; — *Mémoire sur la suture profonde*; dans le *Moniteur des Hôpitaux*, du 5 septembre 1855; — *Mémoire pour servir d'introduction aux principes de l'art de broyer les pierres dans la vessie humaine*; dans le *Moniteur des Hôpitaux* des 26 et 28 novembre 1857 et du 23 janvier 1858; — *Des lois et des conditions primordiales qui président à l'opération de la lithotripsie scientifique*; dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences* de 1858. J. V.

Archives des Hommes du Jour. — Quérard, *La France littéraire.* — Louandre et Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.*

HEURTIER (*Jean-François*), architecte français, né à Paris, en 1739, mort en 1823. Après avoir été assez longtemps attaché aux armées comme dessinateur de plans et de fortifications, il quitta ce travail ingrat pour se livrer à l'étude de l'architecture; et telle fut la rapidité de ses progrès dans cet art, que dès 1764 il remporta le prix et partit pour Rome comme pensionnaire de l'Académie. De retour à Paris, il fut employé aux restaurations du château et du parc de Versailles, avec le titre d'architecte du roi et d'inspecteur des bâtiments et du château. Son principal titre de gloire est la construction du théâtre Favart, dans lequel se sont succédé tour à tour les Italiens et l'Opéra-Comique. Le péristyle de ce théâtre est une des applications les plus heureuses et les plus pures de l'ordre ionique; on regrette seulement que cette belle façade ne soit pas tournée vers le boulevard, par suite du ridicule amour-propre des Comédiens Italiens, qui ne voulurent point pouvoir être assimilés aux acteurs des théâtres des boulevards. Le théâtre Favart fut commencé en 1781 et inauguré le 28 avril 1783. La disposition et la décoration intérieures étaient moins bien réussies que l'extérieur de l'édifice, et durent être modifiées dès l'année suivante, sous la direction de Wailly. Après la révolution, Heurtier fut attaché à la grande voirie de Paris, et devint membre du conseil des bâtiments civils et de l'Académie des Beaux-Arts. Il avait fait partie de l'ancienne Académie royale. E. Breton.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes du dix-neuvième siècle.* — Dulaure, *Histoire de Paris.*

HEUS (*Willem* VAN), peintre hollandais, né à Utrecht, vers 1630, mort dans la même ville, vers 1700. Il fut élève de Jan Both, qu'il quitta de bonne heure pour visiter l'Italie. Ce ne fut qu'aux approches de la mort qu'il voulut revoir sa patrie. Son genre était le paysage animé par des fêtes, des chasses, des moissons, etc. Il a fait aussi dans la première période de sa vie plusieurs *Vues du Rhin* restées fort estimées. A Dusseldorf on voit de lui quatre jolis paysages avec des bergers et des animaux; à La Haye, galerie Verschuering, un *Paysage* avec des chasseurs à cheval, une *Chute d'eau*; etc. A. DE L.

Jakob Campo Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. III, p. 197. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, etc., t. II, p. 236. — Pilkington, *Dictionary of Painters.*

* HEUS (*Jakob* DE), peintre hollandais, neveu du précédent, né à Utrecht, en 1657, mort à Amsterdam, en mai 1701. Il fut élève de son oncle, dont

il imita singulièrement la manière. Il le quitta pour faire le voyage d'Italie. Il étudia surtout les chefs-d'œuvre de Salvator Rosa, et s'inspira de son génie. Ses paysages sont pleins de nature, sa touche est facile, sa couleur vraie. Ses sites, toujours bien choisis, sont heureusement animés par des figures et des animaux placés avec goût. La plus grande partie de ses ouvrages est en Italie. La Hollande en possède peu : on cite à Amsterdam, galerie Braamkamp, deux *Vues de l'hôtel des fermes de Rome;* à La Haye, galerie Le Lormier : un *Paysage*, avec des personnages et des animaux; un autre, avec des chevaux, remarquable surtout par une chute d'eau, d'un fort bel effet. A. DE LACAZE.

Jakob Campo Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. III, p. 198-201. — Descamps, *La Vie des peintres hollandais*, t. III, p. 30. — Pilkington, *Dictionary of Painters*.

* HEUSCHLING (*Étienne*), philologue belge, né à Luxembourg, le 6 avril 1762, mort à Bruxelles, le 29 août 1847. Il fit ses études dans sa ville natale, et vers 1782 il entra comme professeur au collége de Namur. Plus tard il se rendit à Louvain, où il fit son droit. Il partit ensuite pour Rome, où il prit part à un concours public ouvert pour la chaire syro-chaldaïque, devenue vacante à la Sapience. Il sortit des épreuves du concours avec honneur, mais il ne put l'emporter sur un savant maronite, de la famille des Assemani. Pour retenir Heuschling à Rome, on lui promit la première chaire qui viendrait à vaquer et une place *de scrittore della Biblioteca Vaticana.* Il revint néanmoins en Belgique, et fut nommé, en 1790, professeur de langue hébraïque au collége des Trois-Langues à Louvain. L'invasion française lui fit perdre cette place. Après l'incorporation de la Belgique à la France, Heuschling devint membre du jury d'instruction publique formé à Bruxelles, et plus tard il entra à l'école centrale du département de la Dyle comme professeur de grammaire générale. En l'an VII, il fut compris par l'administration de ce département au nombre des personnes destinées à former le noyau d'une société libre des arts, des sciences et des lettres, qui peut être considérée comme l'origine de la nouvelle Académie de Bruxelles. Quand le gouvernement français eut ajouté, en 1806, une école de droit aux autres facultés de l'Académie de Bruxelles, Heuschling en fit partie comme suppléant. En 1817, il fut nommé par le roi des Pays-Bas professeur de philosophie à l'université de Louvain. Au bout de trois ans il résigna ces fonctions, et revint à Bruxelles reprendre, dans la solitude, ses études favorites. Il a publié un *Discours d'ouverture de la classe de grammaire générale dans l'école centrale du département de la Dyle, le* 17 *vendémiaire an* VIII, sans nom de lieu ni d'imprimeur, in-12. Il a laissé en manuscrit : *Examen analytique et critique de l'ouvrage intitulé : La Logique, ou les premiers développements de l'art de penser, par l'abbé de Condillac;* — *Positiones elementares Philosophiæ theoreticæ.* J. V.

Notice nécrologique sur Et. Heuschling, insérée dans *l'Indépendance belge* du mois de sept. 1847 et reproduite en grande partie dans le *Journal de l'Instruction publique*, IIIe année, 3e livre, sept. 1847, p. 216. — Félix Nève, *Étienne Heuschling et les derniers temps de l'enseignement de l'hébreu au collége des Trois-Langues;* Louvain, 1848.

* HEUSCHLING (*Philippe-François-Xavier-Théodose*), économiste belge, neveu du précédent, né à Luxembourg, le 11 mars 1802. Employé au ministère des finances en Belgique, il se livra à l'étude de la statistique générale et de l'impôt, et fut chargé plus tard de la direction du bureau de statistique générale au ministère de l'intérieur. En 1847 il fut nommé secrétaire de la commission centrale de statistique. On lui doit : *Essai sur la Statistique générale de la Belgique, composé sur des documents publics et particuliers;* Bruxelles, 1838, 1841, in-8°; Paris, 1839, in-8° : cette dernière édition est un extrait du *Journal des Travaux de la Société française de Statistique universelle;* — *Quelques Observations théoriques sur les Impôts, présentées à la Société des Sciences et des Arts du Hainaut;* Mons, 1840, in-8°; — *De la Réforme des Impôts en Belgique comme moyen de soulager le paupérisme et d'en arrêter les progrès;* Bruxelles, 1844, in-8°; — *Des Naissances dans la ville de Bruxelles considérées dans leur rapport avec la population;* Bruxelles, 1844, in-8°; — *Sur l'Accroissement de la Population de la Belgique pendant la période décennale de* 1831 à 1840; Bruxelles, 1844, in-4°; — *Aperçu des principales publications statistiques faites sur la Belgique depuis l'incorporation de ce pays à la France en* 1794 *jusqu'à ce jour;* Bruxelles, 1844, in-8°; — *Supplément à la deuxième édition de la Statistique générale de la Belgique, composé sur les documents publics et particuliers;* Bruxelles, 1844, in-8°; — *Bibliographie historique de la Statistique en Allemagne, avec une introduction générale;* Bruxelles, 1845, in-8°; — *Essai d'une Statistique ethnographique universelle, précédé d'une introduction théorique d'après l'état actuel de la science;* Bruxelles, 1847-1849, in-8°; — *Bibliographie historique de la Statistique en France;* Bruxelles, 1851, in-8°; — *De l'Impôt sur le revenu au profit de l'État,* 1re liv., Bruxelles, 1851. M. Heuschling a en outre publié un grand nombre de mémoires statistiques, parmi lesquels on cite une *Nouvelle Table de Mortalité de la Belgique.* J. V.

Dictionnaire de l'Économie politique. — Bourquelot, *La Littér. franç. contemp.*

HEUSINGER (*Jean-Michel*), philologue allemand, né le 24 août 1690, à Sundhausen (duché de Saxe-Gotha), mort le 24 février 1751. Il fit ses études à Gotha, Halle et Iéna, et mourut recteur du gymnase d'Eisenach. Parmi ses ouvrages on remarque : *Francisci Fabricii His-*

toria Ciceronis; Budingen, 1727; — *Danielis Vechneri, Aurimontani, Hellenolexias parallelismi græco-latini libri duo*; Gotha, 1733-1751, 2 vol.; — *Juliani Imp. Cæsares*; Gotha, 1736; — *Emendationes aliquot locorum Cornelii Nepotis*; Eisenach, 1739; — *De Græci Æsopi Fabulis*; ibid., 1739; — *Emendationes aliquot locorum in Plinii Epistolis*; ibid., 1739; — *Phædri Fabulæ, cum brevibus adnotationibus*; Eisenach, 1740 et 1772; — *Æsopi Fabulæ græcæ*; Eisenach, 1741; Leipzig, 1810 et 1820; — *M. T. Ciceronis Orationes III*; Eisenach, 1741; — *Cornelii Nepotis De Vita excellentium Imperatorum Liber, cum amissorum operum fragmentis*; ibid., 1747. Après la mort de Heusinger, son fils, *Frederic*, publia ses *Emendationum Libri II*; Gotha, 1751, et Frédéric-Auguste Tœpfer fit paraître ses *Opuscula minora varii argumenti*; Nordlingen, 1773, in-8°. R. L.

Strodtmann, *Gesch. Jetzleb. Gelehrt.*, vol. IX, p. 44-60. — Strodtmann, *Neues Gel. Europ.*, vol. III p. 625-629. — F.-A. Tœpfer, *Vita Heusingeri*; Iena, 1781, in-4°. — Harless, *Vita Philolog*, vol. I, p. 264-295. — Hirsching, *Handbuch*. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

HEUSINGER (*Fréderic*), numismate allemand, fils du précédent, né à Laubach, le 28 septembre 1722, mort à Eisenach, le 26 octobre 1757. Il fut conservateur des archives et directeur du collége d'Eisenach. On a de lui: *Commentatio de Numo Gortyniorum*; Iéna, 1744; — *Versuch von dem Nutzen der Teutschen Münzwissenschaft mittler Zeit*, etc. (Utilité de l'Étude de la Numismatique allemande du moyen âge); Nuremberg, 1750; — *Commentatio de Jure Peculii adventitii extraordinarii, tam Romanis quam Germanicis legibus atque moribus constituti*; Eisenach, 1751. R. L.

E.-G. Schumacher, *Imago Vitæ F. Heusingeri*; Iéna, 1758. — Sax, *Onomast. litter.*, P. VII, p. 81. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

HEUSINGER (*Jacques-Frédéric*), philologue allemand, cousin de Jean-Michel Heusinger, né à Useborn, le 11 avril 1719, mort a Wolfenbuttel, le 27 septembre 1778. Il etudia la philologie à Gotha et à Iéna, et devint, en 1759, recteur du collége de Wolfenbuttel. Il découvrit vers 1760 quelques *Fragmenta Cornelii Nepotis*, Wolfenbuttel, 1766, sur l'authenticité desquels il soutint une longue polémique contre plusieurs savants philologues de son époque. Parmi ses travaux on remarque les éditions suivantes: *Flavii Mallii Theodori De Metris Liber, ex antiquissimis membranis Bibliothecæ augustæ*, etc.; Wolfenbuttel, 1755, et Leyde, 1766; — *M. Tullii Ciceronis De Officiis Libri tres*; Brunswick, 1783 et 1738; — *Plutarchi De Liberorum Educatione Commentarius*; Leipzig, 1749; — plusieurs brochures sur Plutarque, Cornelius Nepos, etc. R. L.

T.-C. Harless, *Vitæ Philologorum*, vol. III, p. 156-177. — Hirsching, *Handbuch*. [illegible]

HEUSINGER (*Charles-Frédéric*), médecin allemand, parent des précédents, né le 28 février 1792, à Farnroda, près Eisenach. Il fit ses études à l'université de Iéna, où il fut reçu docteur en 1812, assista comme chirurgien aux campagnes de 1813, 1814 et 1815, et occupe aujourd'hui à Marbourg la place de professeur de médecine pratique et de clinique. On a de lui: *Ueber den Bau und die Verrichtung der Milz* (De la Structure et des Fonctions de la Rate); Eisenach, 1817; — *Ueber die Entzündung und Vergrösserung der Milz* (De l'Inflammation et de l'Hypertrophie de la Rate); ibid., 1820; — *System der Histologie*; Eisenach, 1822, 2 livraisons; — *Physiologisch-pathologische Untersuchungen* (Recherches physiologico-pathologiques); Iéna, 1823; — *Specimen malæ conformationis organorum auditus humani rarissimum et memoratu dignissimum*; Iéna, 1824, in-folio; — *Grundriss der physiologisch. und psychologischen Anthropologie* (Éléments d'Anthropologie physiologique et psychologique); Eisenach, 1830; — *Grundzüge der vergleichenden Physiologie* (Éléments de Physiologie comparée); Leipzig, 1831; — *Grundriss der Encyklopædie und Methodologie der Natur und Heilkunde nebst einer Uebersicht der Medicin* (Précis de l'Encyclopédie et de la méthodologie des Sciences naturelles et médicales, et Aperçu de l'histoire de la médecine); Cassel, 1844-1853, 3 vol.; — *Die Milzbrandkrankheit der Thiere und der Menschen* (L'Inflammation de la Rate chez les animaux et chez les hommes); Erlangen, 1850; — *Die Malaria-Chlorose, eine Krankheit aller Klimate* (La Malaria-Chlorose, une maladie de tous les climats); Cassel, 1852; — *Recherches de Pathologie comparee*, ouvrage français; ibid., 1853; — *Commentatio de Joachimo Cuneo, summo sæculi decimi sexti medico, theologo, philosopho, historico*; Marbourg, 1855. R. L.

Conv.-Lex., avec additions bibliographiques.

HEUSSEN (*Hugues-François* VAN), écrivain ecclésiastique neerlandais, né à La Haye, le 26 janvier 1654, mort le 14 février 1729. Il fit ses études dans la Société de l'Oratoire où il puisa des sentiments jansénistes, et se fixa ensuite à Leyde. Il y bâtit une église et un presbytère, et donna asile à Neercassel, évêque de Castorie et vicaire apostolique en Hollande. Celui-ci le désigna en mourant pour son successeur; mais la cour de Rome, qui suspectait les opinions religieuses de van Heussen, ne confirma pas cette nomination. Cependant, en 1700, van Heussen reçut du chapitre d'Utrecht le titre de provicaire, et, malgre les ordres du pape Clément XI, il conserva avec ce titre l'administration de l'Église catholique de Hollande, où le jansénisme proscrit trouva une retraite et des adhérents. On a de lui: *Batavia sacra, sive res gestæ apostolicorum virorum qui fidem Batavis intulerunt*; Bruxelles, 1714, in-fol.; — *Historia Episcoporum fœderati Belgii*; Leyde, 1719,

; c'est la seconde partie de l'ouvrage pré-
. Les deux parties ont été traduites en
lais par van Rhyn. Z.

Acta Erud., 1756, juin, part. II, 337-347. — Sax, *ticon*, t. VI, p. 673.

'ZET (*Jean*), humaniste et éditeur fran-
ié vers 1660, à Saint-Quentin, mort le
rier 1728. Rollin le plaça au collége de
ais, et Heuzet fit partie de cette société
mes habiles qui s'assemblaient à ce collége
'occuper des difficultés de Tite-Live. Rollin
bé d'Asfeld assistaient à ces conférences;
r en était le secrétaire, et il en résulta l'é-
de Tite Live qui porte le nom de ce pro-
. Heuzet quitta l'enseignement vers 1718.
XV ayant accordé en 1720 à l'université
is un privilége de cinquante ans pour faire
ier les livres nécessaires à ses classes, et
nent une suite d'auteurs grecs et latins,
es notes et des index, Heuzet fut choisi
availler à ces éditions. Sur les indications
in, il composa en latin deux ouvrages pour
de l'histoire sacrée et de l'histoire profane.
le Heuzet : *Quinti Curtii Rufi De rebus
ndri Magni Historiarum Libri decem,
um scholarum Universitatis Parisien-
aris*, 1720, in-12 : les notes qui enrichis-
tte édition, réimprimée plusieurs fois, ti-
rincipalement du Quinte Curce *ad usum
ini*, sont courtes, mais très-nombreuses;
*tiones ex Sallustii, Curtii et Taciti
tis collectæ ad usum scholarum Uni-
itis Parisiensis*; Paris, 1721, in-12; —
*e e Veteri Testamento Historiæ, ad usum
qui linguæ latinæ rudimentis im-
ur*; Paris, 1726, 2 parties, in-12; autre édi-
'aris, 1818, in-18; traduit en français par
nyme, Bruxelles, 1751, in-12; Paris 1764,
— *Selectæ e profanis scriptoribus His-
quibus admixta sunt varia honeste
i præcepta, ex scriptoribus iisdem de-
ta*; Paris, 1727, 2 parties, in-12. Heuzet
ntrepris une révision de ce livre; la mort
rit au milieu de ce travail : les libraires en
isage pour la seconde édition, qui parut en
Gaullyer critiqua le procédé de Heuzet, qui,
retexte d'une plus grande clarté, avait
, derangé, changé, affaibli, altère les textes
iteurs qu'il cite. Gaullyer soutenait que
orceaux refaits ne pouvaient être aussi
s à former les jeunes gens à la pureté et
ance du latin que les originaux mêmes lus
ils sont arrivés jusqu'a nous. Un profes-
e Leipzig, Kappius, rétablit, en 1728, dans
ition du *Selectæ e profanis*, les passages
teurs comme ils se trouvent dans les ori-
: son edition a été reimprimée plusieurs
Allemagne; mais en France on continua
rvir du texte arrangé de Heuzet. Le *Se-
e profanis*, d'après les premières éditions,
'eimprimé un grand nombre de fois dans
-huitième et dix-neuvième siècles. On cite
l'édition stéréotype d'Herhan, Paris, 1813, 1819, 1825, in-12; une autre stéréotypée d'après le procédé du marquis de Paroy et Durouchail; Paris, 1823, 1828, in-12; une autre édition, *cum notis historicis gallice scriptis, de viris illustribus in hoc opere memoratis, cura J.-B. B**** (Berard), *olim professoris in Universitate Parisiensi*; Paris, 1805, in-12. Éloi Johanneau a donné : *Selectæ e Romanis scriptoribus Historiæ, nova editio operis cui titulus est « Selectæ e profanis, »* etc.; Paris, 1814, in-18. Boinvilliers a donné une autre édition du même ouvrage, *à l'usage des colléges, enrichie de notes françaises, utiles sous le rapport de la grammaire et surtout de la morale; suivie d'un recueil de tous les noms des personnages, des peuples, des pays et des villes les plus connus mentionnés dans cet ouvrage*; Paris, 1828, in-12. Une nouvelle édition du *Selectæ e profanis* de Heuzet a été publiée avec des notes en français par M. Leprévost, professeur au lycée Bonaparte, Paris, 1858, in-18. Charles Simon, maître ès arts en l'université de Paris, fit paraître une traduction française du livre de Heuzet, sous ce titre : *Histoires choisies des auteurs profanes, avec des notes morales et historiques, tirées en grande partie de l'histoire de France*; Paris, 1752 ou 1754, 3 vol. in-12; autre édition, avec le latin à côté, Bâle, 1775, 2 vol. in-12. Barrett en a donné une meilleure traduction, intitulée : *Histoires et maximes morales extraites des auteurs profanes*; Paris, 1781, 1783, in-12; Paris, 1803, in-12. Barbier parle d'une édition de Paris avec une traduction française, sur le frontispice de laquelle le libraire a eu tort, dit-il, de mettre le nom de Barrett, puisque la traduction est celle de Simon. « Barbier a voulu vraisemblablement signaler l'édition suivante, dit M. Quérard, qui a été réimprimée sous ce titre : *Histoires choisies des auteurs profanes, traduites en français, nouv. édit. revue avec soin, où le texte est placé en regard, et où l'on a mêlé divers préceptes de morale tirés des auteurs profanes, par de Barrett*; Paris, 1807, 2 vol. in-12; nouv. édit, revue et corrigée par Masselin, Paris, 1822, 2 vol. in-12. On doit encore à Heuzet : *V.-C. Crispi Sallustii Opera quæ exstant, ad usum scholarum Universitatis Parisiensis*; Paris, 1729, in-12; réimpr. plusieurs fois. « La préface qui se lit en tête de ce volume, dit Barbier, contient une notice pleine d'érudition sur la vie et les ouvrages de Salluste. Les notes ont en général plus d'étendue et d'importance que celles du Quinte Curce. Le *Journal des Savants* rendit à l'éditeur une pleine justice lorsqu'il dit, en 1731, que ces notes étaient courtes, faciles, sensées et proportionnées à l'intelligence des jeunes écoliers pour qui elles étaient faites. »
J.-V.

Barbier, *Examen critique et Compl. des Dict. histor.* — Rollin, *Traité des Études*, livre Ier, ch. 2. — Gaullyer,

Térence, Cicéron, etc., justifiés contre M. Rollin. — Chaudon et Delandine, *Dict. univ. histor. et bibliogr.*

HEVELIUS *Voy.* HOVEL ou HÖVELKE.

HÉVIN (*Pierre*), jurisconsulte français, né à Rennes, en 1621, mort le 5 octobre 1692. Fils d'un professeur en droit, il devint, à l'âge de dix-neuf ans, avocat au parlement de sa ville natale, où il fit bientôt preuve d'éloquence et de savoir. Il se livra à l'étude des monuments du droit français au moyen âge. Il découvrit, en 1662, chez Sévin, avocat au parlement de Paris, une traduction fort ancienne de l'*Assise* du comte Geoffroy, document précieux, dont il se servit dans ses travaux sur la coutume de Bretagne. Ses principaux ouvrages sont : *Arrêts du Parlement de Bretagne, de Frain*, 3e *édition, augmentée d'annotations, plaidoyers et arrêts;* Rennes, 1684, 2 vol. in-4° : ces annotations, au dire de Bretonnier, peuvent passer pour de bons traités. On y trouve des remarques curieuses sur divers points d'histoire ou de droit, notamment l'examen de la décrétale d'Honorius III, qui défendait d'enseigner le droit civil à Paris; — *Coutumes de Bretagne avec les usances particulières, annotées;* Rennes, 1693, in-16; — *Consultations et Observations sur la coutume de Bretagne;* Rennes, 1734, in-4° : l'éditeur de ce recueil posthume est Brindejonc-Duplessix, avocat à Rennes; — *Questions et Observations concernant les matières féodales par rapport à la Coutume de Bretagne;* Rennes, 1737, in-4° : ce volume renferme, avec la suite des *Consultations* de Hévin, des opuscules qui lui sont étrangers; — *Coutumes générales de Bretagne et Usements locaux de la même province, avec les procès-verbaux des deux réformations, et des notes;* Rennes, 1744, in-4°; — *Lettre de Hévin, avocat de Rennes, touchant l'histoire de la comtesse de Châteaubriant*, 1686, in-8°, contenant la réfutation de l'histoire romanesque, rapportée par Varillas, de la mort de cette dame. Un petit-fils de l'auteur fit réimprimer cette lettre sous le titre de : *Réfutation de la prétendue histoire du comte et de la comtesse de Châteaubriant;* Rennes, 1757, in-4° de 27 pages. La *Biographie universelle* de Michaud dit par erreur que cet opuscule est inséré dans l'*Histoire de François Ier* par Varillas, édition de 1686. — Le *Journal des Savants* de 1681 contient de Hévin une note relative à un poulet né avec quatre pieds et quatre ailes, et des remarques sur la découverte faite à Vannes d'un nombre considérable de médailles. E. REGNARD.

Bretonnier, *Préface en tête du Recueil des principales Questions de Droit.* — Moréri, *Le grand Dictionnaire historique.* — Lelong, *Bibliothèque historique de la France.* — Miorcec de Kerdanet, *Notices chronologiques sur les Théologiens, Jurisconsultes..... de la Bretagne.* — Barbier, *Examen critique et Complément des Dictionnaires historiques.*

HÉVIN (*Prudent*), chirurgien français, né à Paris, le 10 janvier 1715, mort dans la même ville, le 3 décembre 1789. Membre de l'Académie royale de Chirurgie à sa fondation, il devint professeur de thérapeutique chirurgicale au collége royal de chirurgie, premier chirurgien du dauphin et inspecteur des hôpitaux militaires et des colonies. « Hévin occupe, dit M. Bégin, une place distinguée dans les fastes de la chirurgie française. Peu de personnes réunirent à un plus haut degré que lui les qualités nécessaires à l'enseignement. Dans ses cours brillaient constamment l'ordre, la méthode, la précision. Ses écrits portent l'empreinte d'un esprit sévère et d'un jugement droit; plusieurs de ses mémoires sont ornés d'une érudition qu'il sut toujours féconder et rendre utile par des critiques judicieuses. Enfin, on trouve dans ses ouvrages un caractère de clarté et d'utilité pratique que l'on chercherait vainement dans des productions plus brillantes. Il ne paraît pas qu'Hévin, adonné tout entier à ses devoirs de professeur et d'académicien, ainsi qu'aux travaux de sa clientèle, ait jamais pris une part active dans les querelles qui s'élevèrent, à l'époque où il vivait, entre les médecins et les chirurgiens; il resta même habituellement étranger aux discussions dont les opérations de la taille, de la cataracte et de la fistule lacrymale furent de son temps l'objet dans le sein même de l'Académie. Il remplissait plutôt alors le rôle d'observateur et de juge que celui de combattant. » « Le zèle et la plus grande exactitude l'avaient rendu cher aux nombreux élèves qu'il avait formés, dit Desessarts, et dont il avait acquis l'estime, tant par l'ordre et la clarté qui régnaient dans ses leçons que par l'organe le plus beau et la diction la plus correcte : ce qui avait fait dire à tous ceux qui avaient été à portée de l'entendre, que peu de personnes possédaient plus éminemment le talent d'enseigner. »

Ses principaux écrits sont : *Précis d'Observations sur les corps étrangers arrêtés dans l'œsophage ou dans la trachée-artère, avec des remarques sur les moyens qu'on a employés ou qu'on peut employer pour les enfoncer ou les retirer;* — *Recherches historiques et critiques sur la Néphrotomie, ou taille du rein;* — *Recherches historiques sur la Gastrotomie, ou l'ouverture du bas-ventre dans le cas de volvulus ou de l'intus-susception d'un intestin.* Ces trois mémoires sont insérés dans le recueil de l'Académie royale de Chirurgie; — *Cours de Pathologie et de Thérapeutique chirurgicales;* Paris, 1780, in-8°. « Hévin rédigea d'abord cet ouvrage, dit M. Bégin, sur les manuscrits de Simon, son confrère et son ami; mais, l'ayant considérablement augmenté, il en fit sous son nom seul une nouvelle édition, en 2 volumes in-8°, Paris, 1784. Cet ouvrage, réimprimé en 1793, est remarquable par la multitude de matières que l'auteur y a rassemblées; il forme une collection de préceptes relatifs à toutes les maladies chirurgicales. » Hévin a été l'éditeur du *Précis de la Suppura-*

tion putride du docteur Quesnay, son beau-père. J. V.

L.-J. Bégin, dans la *Biographie médicale*. — Desessarts, *Les Siècles littéraires de la France*. — Quérard, *La France littéraire*.

* **HEWITT** (*Mary* MOORE, mistress), femme poëte américaine, née vers 1815, à Malden (Massachusetts). Élevée à Boston, elle a fourni à plusieurs *magazines* des pièces de vers qui se distinguent par le bon sens et le naturel. Son recueil le plus accrédité est intitulé : *Songs of our land* (Chants du pays); New-York, 1845; elle a aussi édité quelques *Keapsakes*. Dans ces dernières années elle a épousé en secondes noces M. Stebbin de New-York. P. L—Y.

The female Poets of America; 1849, in-8°.

HEWSON (*William*), anatomiste anglais, né à Hexham (Northumberland), en 1739, mort à Londres, le 1er mai 1774. En 1759 il se rendit à Londres, et reçut les leçons des frères Hunter. En 1762, William Hunter le chargea de diriger sa salle de dissection, et quelquefois même de le suppléer dans son cours d'anatomie. Hewson s'acquitta honorablement de cette double tâche. Il fit à la Société royale des communications qui lui méritèrent la médaille de Copley, et le firent appeler dans cette compagnie en 1769. Il se sépara alors de Hunter, et ouvrit un cours d'anatomie, qui attira un grand nombre d'auditeurs. Sa clientèle et sa réputation s'accroissaient rapidement lorsqu'il mourut, à l'âge de trente-cinq ans, des suites d'une piqûre qu'il s'était faite en disséquant un cadavre. Ses communications à la Société royale, d'abord publiées dans les *Philosophical Transactions*, (23e, 24e, 25e et 28e volumes, 1768-1773), ont été recueillies sous le titre de : *Experimental Inquiries on the Properties of the Blood, with some remarks on its and an appendix relative to the lymphatic system in birds, fishes and amphibious animals*; Ire part.; Londres, 1771, in-8°; 2e part., *containing a description of the lymphatic system in human subjects and animals, with observations on the lymph*; Londres, 1774, in-8°. Une troisième partie, contenant, outre des mémoires publiés dans les *Philosophical Transactions*, des notes recueillies dans les cours ou trouvées dans les papiers de Hewson, parut par les soins de son ami Falconar; Londres, 1777, in-8°. Z.

Simmons, *Account of the Life and Writings of Dr. Hunter*, dans le *New Ann. Register*, 1783. — Rees, *Cyclopædia*.

* **HEXHAM** (*Richard* et *Jean* DE), chroniqueurs anglais du douzième siècle. Ils furent successivement prieurs de l'abbaye de Hexham dans le Northumberland; Richard fut élevé à cette dignité en 1143 : c'est tout ce que nous savons de son histoire personnelle. Il compila une courte *Chronique* des deux dernières années du règne d'Henri Ier et des principaux événements de celui d'Étienne. On a encore de lui une histoire de l'église d'Hexham depuis sa fondation jusqu'au temps de l'évêque Thurstan. Tanner lui attribue, mais sans raisons suffisantes, une histoire du règne d'Henri II, commençant par ces mots *Anno igitur Domini incarnat. MCLVI*, et une courte *Chronique* depuis le commencement du monde jusqu'au temps de l'empereur Henri V.

Jean d'Hexham était abbé en 1170. Il écrivit une continuation de l'histoire de Siméon de Durham de 1130 à 1154. Les livres que Bale lui attribue sous les titres de *De Signis et Cometis*, et *Descriptio Belli Scotici*, ne sont que des parties de cette continuation. Les *Chroniques* de Richard et Jean d'Hexham ont été publiées dans les *Historiæ Anglicanæ Scriptores X* de Twysden : *Historia Johannis prioris Hagustaldensis ecclesiæ XXV annorum*, coll. 257-282; — *Ricardus prior Hagustaldensis. De Statu et Episcopis Hagustaldensis ecclesiæ*, coll. 285-308; — *Ricardi prioris Hagustaldensis ecclesiæ. De Gestis Regis Stephani et de Bello Standardii*. Z.

Tanner, *Bibliotheca Britannico-Hibernica*. — Bale, *Illust. Mag. Brit. Script.* — Wright, *Biblioth. Britannica*, t. II.

HEY (*Georges-André*), littérateur français, né à Strasbourg, le 22 septembre 1712, mort à Erlangen, en 1751. Il fit ses études à Strasbourg et à Bâle, et devint, en 1736, professeur de mathématiques à Saint-Pétersbourg. De retour en Allemagne, il sollicita en vain une chaire d'histoire à l'université de Bâle. On a de lui : *Monatliche Belustigungen* (Amusements mensuels), Bâle, 1745; — *Merkwürdige Nachrichten von allerhand Arten geheimer Correspondenzen* (Notices curieuses sur quelques correspondances secrètes); ibid., 1745; — *Littérature amusante*; ibid., 1745; — *Vollstændige Anleitung zur Welthistorie* (Introduction à l'Histoire universelle); ibid., 1746; — *Œuvres mêlées*; ibid., 1747. R. L.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie*. — Adelung, *Suppl.* à Jöcher.

HEY (*Jean*), théologien anglican, né en 1734, mort à Londres, en 1815. Il fit ses études à Catherine-Hall (Cambridge), et passa ensuite dans le collége Sydney comme membre agrégé. En 1780, il fut nommé professeur de théologie, et se démit de cette chaire en 1795. Il occupa pendant longtemps les rectorats de Passenham (comté de Northampton), et de Calverton (comté de Buckingham); il les résigna l'un et l'autre pour aller s'établir à Londres, où il mourut l'année suivante. On a de lui : *Redemption*, poëme qui obtint un prix; 1763; — *Lectures on Divinity*; 1796-1798, 4 vol. in-8°; — *Discourses on the malevolent Sentiments*; 1801, in-8°; — *Observations on the Writings of saint Paul*; 1811, in-8°. Z.

Gentleman's Magazine. — Rose, *New gen. Biog. Dictionary*.

* **HEYDEN** (*Henri* VAN DER), historien belge, né à Vorschoot, en 1404, mort en 1473, prieur

de l'abbaye de Bethléem, après être entré dans l'ordre des Frères de la Vie commune; il laissa une relation en latin de la guerre entre le duc de Brabant et les Liégeois en 1469; elle est demeurée inédite. G B.

Goethals, *Lectures relatives à l'histoire des sciences en Belgique*, t. III, p. 19-22.

* HEYDEN (*Pierre* VAN DER), historien belge, né en 1393, mort en 1473, à Bruxelles, où il était chanoine de l'église de Sainte-Gudule; il portait en latin le nom de *Petrus a Thymo*. Il a laissé une *Historia diplomatica* du Brabant qui s'étend jusqu'à l'année 1429. M. de Reiffenberg en a publié une partie à Bruxelles, 1830, in-8°, et il en a également inséré un fragment dans son édition de la *Chronique* de Philippe Mouskes, t. II, p. 703-719. G. B.

Reiffenberg, *Chronique de Mouskes, introduction*. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*, t. II, p. 1018.

HEYDEN (*Jan* VAN DER), peintre et hydraulicien hollandais, né à Gorcum, en 1637, mort à Amsterdam, le 28 septembre 1712. Suivant Descamps, il n'eut pour maître qu'un peintre sur verre resté inconnu, et parvint seul à atteindre les dernières limites de l'art. Il commença par dessiner les objets les plus saillants qui s'offraient à sa vue, des montagnes, des châteaux, des églises, puis il les reporta sur la toile ou le panneau, et cela avec tant de précision qu'on aurait pu compter les briques, les pierres, les mousses, enfin les plus petits détails. Ses tableaux furent appréciés comme des chefs-d'œuvre de patience et payés en conséquence. Entre autres singularités, il exécuta dans une de ses toiles une Bible entr'ouverte qui n'a que cinq centimètres de hauteur et dans laquelle on lit couramment le texte, comme s'il était imprimé. Ce qu'il y a de louable dans le travail de van Heyden, c'est que, quelque minutieux qu'il fût, il n'était ni sec ni froid. Il avait une grande intelligence du clair-obscur, et savait distribuer heureusement la lumière et les ombres. Il était du reste très-lent dans l'exécution et faisait plusieurs esquisses avant d'adopter un plan. Comme presque tous les paysagistes, il faisait mal le personnage; aussi était-ce Adriaan van den Velde qui animait ses tableaux. Les principales productions de Heyden sont : à Paris, une *Rue de Clèves*; — un *Canal avec maison*; — un *Village sur le bord d'une rivière*; — une *Rue de Delft*; — *L'Entrée de Cologne*; — le *Château de Rolndal*; — *La Bourse de Londres*; — *Le Calvaire à Cologne*, et trois autres vues d'intérieur de villes hollandaises; — à Dusseldorf, une *Rue de Rome*; — à Amsterdam, galerie Bierens, *Le Marché neuf*; — *La Maison du Poids public*; — *L'Hôtel de ville*, sur plusieurs faces; — *La Bourse*; — *l'Église neuve*; à Rotterdam, galerie Leers : des *Vues d'Églises*; et galerie Bisschop, une *Porte d'Amsterdam*.

Heyden ne se contenta pas d'être un excellent peintre, il voulut se rendre utile à l'humanité : il y réussit en perfectionnant les pompes à incendie : il augmenta leur produit, leur force, en diminua les frottements, et les rendit plus faciles à transporter. Sa patrie reconnaissante, en acceptant ses inventions, le gratifia d'une belle pension. Alfred DE LACAZE.

Jakob Campo Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. IV, p. 839. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. I, p. 223.

* HEYDEN (*Auguste-Frédéric* DE), poëte allemand, né le 3 septembre 1789, au château de Merfken, près Heilsberg (Prusse orientale), mort à Breslau, le 5 novembre 1851. Il fit ses études à Kœnigsberg, Berlin et Gœttingue, devint un des gouverneurs du prince royal de Prusse, et, en 1826, conseiller du gouvernement à Breslau. Ses principaux ouvrages sont : *Conradin, der Kampf der Hohenstaufen* (Conradin, la lutte des Hohenstaufen), drame; Berlin, 1815; — *Dramatische Novellen* (Nouvelles dramatiques); Kœnigsberg, 1819, 2 vol.; — *Reginald*, poëme romantique en 5 chants; Berlin, 1831; — *Randzeichnungen* (Vignettes), recueil de nouvelles et de contes; Leipzig, 1841, 2 vol.; — *Théâtre* contenant le drame en 5 actes *Album und Wechsel*, la tragédie en 5 actes *Nadine*, et les comédies : *Die Modernen* et *Der Geschæftsführer* (Le Chargé d'affaires); Leipzig, 1842, 3 vol.; — *Der Schæfer von Ispahan* (Le Pasteur d'Ispahan), poëme romantique; ibid., 1850; — *Der Schuster zu Ispahan* (Le Cordonnier d'Ispahan), conte persan en vers; ibid., 1850; — *Die Kœnigsbraut* (La Fiancée du Roi), poëme en 5 chants; ibid., 1851; — *Gedichte* (Poésies); ibid., 1852. R. LINDAU.

Th. Mundt, *Das Leben Heydens*; Leipzig, 1852. — *Conv.-Lexik.*

* HEYDENREICH (*Charles-Henri*), écrivain philosophique allemand, né le 19 février 1761, à Stolpen (Saxe), mort à Burgwerben, près Weissenfels, le 29 avril 1801. Disciple de Kant, il débuta de bonne heure par quelques travaux qui lui valurent en 1789 une chaire de professeur à l'université de Leipzig. Ses principaux ouvrages sont : *Natur und Gott nach Spinoza* (Nature et Dieu d'après Spinoza); Leipzig, 1788; — *Betrachtungen über die Philosophie der natürlichen Religion* (Observations sur la Philosophie de la religion naturelle); ibid., 1790-1791, 2 vol.; — *Gedichte* (Poésies); Leipzig, 1792 et 1802, 2 vol., et Leipzig, 1803, 2 vol.; — *Encyclopædische Einleitung in das Studium der Philosophie* (Introduction encyclopédique à l'Étude de la Philosophie); ibid., 1793; — *System des Naturrechts nach Kritischen Principien* (Système du Droit naturel d'après des principes critiques); ibid., 1794-1795, 2 vol.; — *Grundsätze des natürlichen Staatsrechts* (Principes du Droit public naturel); ibid., 1795, 2 vol.; — *Philosophisches Taschenbuch für denkende Gottesverehrer* (Manuel Philosophique à l'usage des croyants intelligents); ibid., 1796-1799, 4 vol.; — *Psychologische Entwickelung des Aberglaubens* (Explication psycho-

logique de la Superstition); ibid., 1797; — *Philosophie über die Leiden der Menschheit* (Études philosophiques sur les souffrances de l'humanité); ibid., 1797-1798, 2 vol.; — *Mann und Weib. Beitrag zur Philosophie der Geschlechter* (L'Homme et la Femme, études philosophiques sur les sexes); ibid., 1797; — *Vesta, oder Kleine Schriften zur Philosophie des Lebens* (Vesta, mélanges de philosophie pratique), ibid., 1798-1801, 5 vol. R. LINDAU.

Schelle, *Characterist. Heydenr.*; Leipzig, 1802. — Jörden, *Lex. Deutsch. Dicht. u. Prosaist.*, vol. VI, p. 819. — Eichhorn, *Gesch. d. Literat.*, vol. IV, sect. II, p. 1109. — Pölitz, *Prakt. Handb.*, vol. I, p. 67, 224; v. II, p. 313; vol. III, p. 448; vol. IV, p. 148.

* **HEYFELDER** (*Jean-Ferdinand*), chirurgien et médecin allemand, est né le 19 janvier 1798, à Castrin (Prusse). Reçu docteur en 1820, il séjourna deux ans à Paris pour se perfectionner dans ses études. Il est aujourd'hui professeur à l'université d'Erlangen. Ses principaux ouvrages sont : *Die Krankheiten der Neugebornen* (Les Maladies des Nouveau-Nés); Leipzig, 1825; — *Der Selbstmord in arzneigerichtlicher und medicinisch-polizeilicher Beziehung* (Le Suicide au point de vue médical et juridique); ibid., 1828; — *Beobachtungen über die Cholera* (Observations sur le Choléra); Bonn, 1830, 2 vol.; — *Die Heilquellen, etc., des Königreichs Wurtenberg* (Les Eaux minérales, etc., du royaume de Wurtemberg); Stuttgard, 1841 et 1846; — *Versuche mit Schwefeläther* (Expériences avec l'éther sulfurique); Erlangen, 1842; — *Versuche mit Schwefeläther, Salzäther und Chloroform* (Expériences avec l'éther sulfurique, éther muriatique et chloroforme); ibid., 1848; — *Ueber Resectionen und Amputationen* (Sur les Résections et les Amputations); Bonn et Breslau, 1855, in-4° avec 4 planches. R. L.

Conv.-Lex. — Gersdorf, *Repertorium*.

HEYKING (*Henri-Charles-Hermann-Benjamin*, baron DE), homme d'État russe, né le 22 juillet 1751, dans la terre d'Oxeln (Courlande), mort à Saint-Pétersbourg, le 18 octobre 1809. Il fit ses études en Allemagne, et entra au service de Prusse. En 1777 il revint dans son pays natal, et fut nommé major des cuirassiers de la garde impériale. Après sept ans passés en Russie, il obtint son congé, et vint offrir ses services à Stanislas, roi de Pologne, qui le nomma chambellan. De 1784 à 1786, et de 1790 à 1793, il remplit les fonctions de nonce à la diète de Pologne, la première fois pour la ville de Pilten, la seconde pour la Courlande. Le dernier démembrement de la Pologne le fit retourner en Courlande, dont il fut créé premier maréchal par le duc de ce pays. Il alla signer à Saint-Pétersbourg l'acte d'annexion du cercle de Pilten à l'empire Russe. L'impératrice lui conféra alors le titre de conseiller d'État. Bientôt après il y joignit celui de président du tribunal civil de Mittau. Nommé membre du sénat sous Paul Ier, et admis au conseil secret dès 1796, il devint, l'année suivante, président du collége de justice préposé aux affaires de la Livonie, de l'Esthonie et de la Finlande. Il tomba en disgrâce auprès d'Alexandre Ier, et fut obligé de résigner ses fonctions, puis de se retirer à Mittau. Mais bientôt il revint à Saint-Pétersbourg, rentra au sénat et au conseil secret (1808); il jouit peu de temps de ce retour de la fortune. On a de lui : *Sur le Droit de Legation des Ducs de Courlande*; Varsovie, 1785; Berlin, 1786, in-8°; — *Exposé succinct du procès intenté à S. A. S. monseigneur le duc de Courlande par S. Exc. le palatin Sieber*; Varsovie, 1788, in-8°; — *De la Diète actuelle de Courlande et du droit qu'a constitutionnellement le souverain de la proroger et de la limiter* (en allemand); Varsovie, 1790, in-8°; — *Réflexions sur cette question : L'ordre équestre a-t-il le droit de limiter et de proroger les diètes de Courlande sans l'assentiment du duc?* Varsovie (1791), in-8°; — *Fragments sur la Courlande* (en français et en allemand); Varsovie, 1792, in-fol. J. V.

Meusel, *Gelehrt. Teutschl.* — Schwartz, *Bibl. Kurländischer u. Piltenischer Staatsschriften.* — Schlippenbach, *Leichenrede.* — Ersch et Gruber, *Allg. Encyklop.*

HEYLIN (*Pierre*), théologien anglais, né à Burford (comté d'Oxford), en 1600, mort à Londres, le 8 mai 1662. Il fut élevé à Hart-Hall (Oxford), et devint membre agrégé du collége de la Magdeleine, où il professa la cosmographie. A l'âge de vingt-et-un ans il publia son *Microcosmus, ou description du monde*, qui obtint un grand succès. En 1629 il fut nommé chapelain du roi, sur la recommandation de Laud et de lord Danby, et en 1631 il obtint le rectorat d'Hemmingford, la prébende de Westminster et la cure d'Houghton. Il pouvait espérer les plus hautes dignités ecclésiastiques, lorsque la guerre civile vint interrompre son avancement. Ses bénéfices lui furent enlevés, et le parlement le déclara délinquant. Réduit à se cacher d'abord à Winchester, puis à Abingdon, il se consacra à la littérature. La restauration lui rendit toutes ses places, et il pouvait espérer de plus hautes dignités, lorsqu'il mourut subitement. Il fut enseveli dans l'abbaye de Westminster. Heylin a écrit un grand nombre d'ouvrages sur des sujets de controverse religieuse et politique. Il était un disciple décidé de Laud, et appartenait à la section extrême de ce qu'on appelait le parti de la haute Église. Ses principaux ouvrages sont : *History of that most famous saint et soldier of Jesus-Christ, saint George of Cappadoce*; 1631; — *History of the Sabbath*; 1636, in-4°; — *Theologia Veterum, the sum of the christian theology contained in the creed, according to the Greeks and Latins*; Londres, 1654, in-fol.; — *Ecclesia vindicata, or the Church of England justified*; Londres, 1658, in-8°; — *History of the Reformation of the Church of England from the first preparations to it*

made by king Henri VIII until the legal settling and establishing of it under the queen Elisabeth; Londres, 1661, in-fol.; — *Cyprianus anglicus, or the history of the life and death of William Laud, archibishop of Canterbury;* Londres, 1668, in-fol. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — *Biographia britannica.*

HEYM (*Jean*), lexicographe allemand, né à Brunswick, en 1769, mort à Moscou, le 28 octobre 1821. Après avoir fait ses études à Helmstædt et à Gœttingue, il alla en 1779 en Russie, où il enseigna d'abord dans des maisons particulières. En 1796 il fut nommé professeur de langue allemande et d'antiquités à l'université de Moscou, et en 1804 professeur d'histoire, de statistique et de commerce. En 1816 il devint professeur de géographie à l'Institut des élèves du corps des guides fondé et dirigé à Moscou par le général Mouravief. Apprécié par l'empereur Alexandre Ier, Heym fut créé inspecteur de plusieurs colléges et instituts et nommé quatre fois de suite recteur de l'université de Moscou. On a de lui : *Essai d'une Encyclopédie Géographique et topographique de l'Empire Russe, par ordre alphabétique;* 1796, in-8°; — *Nouveau Dictionnaire complet, ou Dictionnaire allemand, russe et français;* Moscou, 1796-1797, 2 vol. in-4°; — *Dictionnaire complet, russe, français et allemand, composé d'après celui de l'Académie russe;* Moscou, 1799-1802, 3 vol. in-4°; — *Sur l'État des Sciences en Russie sous Paul Ier;* — *Manuel de la Science du Commerce;* Moscou, 1804, in-8°; — *Grammaire Russe à l'usage des Allemands;* Leipzig, 1798; Riga, 1804, 1818, in-8°; — *Livre de Lectures russes, ou choix de morceaux tirés des meilleurs auteurs russes;* Riga, 1805, in-8°; — *Dictionnaire portatif Français-Russe-Allemand;* Riga et Leipzig, 1805, in-16; — *Gazette de Moscou*, in-4°, depuis le mois de janvier 1811 jusqu'au mois de septembre 1812; et quelques autres ouvrages d'éducation en diverses langues. J. V.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

HEYN ou **HEIN** (*Piet*), célèbre amiral hollandais, né à Delftshaven, en 1570, tué en mer, sur les côtes de Flandre, le 20 août 1629. L'un des premiers, il osa attaquer les Espagnols dans leurs colonies. Dès l'enfance il suivit, comme mousse, son père, qui était matelot. Tous deux furent pris par les Espagnols et, selon la coutume de ce peuple envers ses prisonniers, attachés aux galères. Ils y restèrent quatre ans en proie à toutes les misères. Piet Heyn conçut dès lors une haine mortelle contre ses vainqueurs, et, après son retour en Hollande, il leur fit une guerre incessante et sans pitié. Il s'acquit une réputation si terrible que, dans sa patrie, les mères s'en servent encore, dit-on, comme épouvantail pour leurs enfants. Il devint à force d'exploits vice-amiral de la flotte de la Compagnie des Indes. En 1624 cette Compagnie résolut, sur la proposition de Jean Usseling, d'attaquer les Espagnols dans le Nouveau Monde, afin de les obliger à diviser leurs forces et d'affaiblir ainsi leur puissance en Europe. L'armement d'une flotte de trente-deux navires portant chacun de 28 à 36 canons et ayant à bord 1,600 soldats d'élite fut ordonné. Cette flotte avait pour amiral Jacob Willekens; Heyn en était le second chef, et les troupes de débarquement marchaient sous les ordres de Jean van Dort. L'expédition mit à la voile du Texel le 22 décembre 1623; une tempête la dispersa le 21 janvier 1624, à la hauteur des îles du cap Vert, et elle fut cinq semaines avant de se rallier. Le 12 avril un nouvel ouragan la sépara encore; enfin, elle atterrit le 9 mai au Morro de S. Pablo, à douze lieues de Bahia. Villekens et Heyn commencèrent aussitôt leurs opérations; ils furent vigoureusement reçus par le capitaine général du Brésil, don Diego de Mendoza Furtado et par l'évêque don Marcos Texeira, qui se mirent à la tête de tout ce qui pouvait porter les armes. Cependant, le 10 juin Heyn força l'entrée du port de San-Salvador, et s'empara de seize navires portugais; la ville fut attaquée et prise aussitôt. Les prisonniers, parmi lesquels se trouvaient le capitaine général et son fils, furent envoyés en Hollande, ainsi que neuf navires chargés des productions les plus précieuses du pays. Les vainqueurs résolurent d'étendre leurs conquêtes; mais ils trouvèrent un redoutable adversaire dans l'évêque Texeira. Il rassembla des forces, appela le pays aux armes, et assiégea les Hollandais à leur tour. Van Dort fut tué dans une sortie. Schoutens, qui lui succéda, eut le même sort, et les Portugais obtinrent de nombreux avantages. Willekens n'en partit pas moins pour l'Europe, laissant Heyn avec douze navires seulement. Celui-ci, loin de se décourager, fit une tentative pour surprendre Angola sur la côte d'Afrique, et revint à Bahia avec de bonnes prises. Il fit ensuite une expédition infructueuse contre Espirito-Santo. A son retour il trouva le port de Bahia bloqué par une nombreuse flotte hispano-portugaise, et, n'étant pas assez fort pour l'attaquer, revint en Hollande.

En 1626 la Compagnie éleva Heyn au grade d'amiral, et lui confia une escadre composée de huit vaisseaux et cinq yachts avec ordre de ravager les côtes du Brésil et d'y détruire tous les établissements ennemis. Il s'acquitta de cette mission avec succès. Il fit voile pour Sierra-Leone, s'y ravitailla malgré l'opposition des Portugais, et leur enleva un bâtiment venant d'Angola et chargé de trois cents noirs. Il arriva le 3 mai devant la baie de Los Todos-Santos (Bahia). Le gouverneur, don Diogo Luiz de Oliveira, redoutant son attaque, avait pris toutes les précautions pour le repousser; encore cette fois Heyn pénetra dans la baie malgré le feu des batteries flottantes, qu'il prit ou coula. Seize vaisseaux étaient amarrés sous les forts; l'amiral hol-

landais en fit couper les câbles et s'en empara; il en garda quatre et brûla le reste. Le butin fut considérable en sucre, bois de teinture, coton, cuirs, etc. Mais cette victoire fut chèrement achetée. Le vaisseau de Heyn, endommagé dans le combat, échoua près des forts; l'amiral y mit lui-même le feu après avoir fait embarquer son équipage sur son second. Les Portugais dirigèrent alors toutes leurs forces sur ce nouveau bâtiment, qui bientôt sauta avec trois cents hommes dont cinq ou six seulement furent sauvés, parmi lesquels l'amiral. Un autre navire, nommé *L'Oranger*, sauta aussi avec soixante-trois hommes. Malgré ces pertes, Heyn resta quatre jours dans la baie, et après une croisière au sud, y revint, le 10 juillet, pour s'emparer de quatre navires qui remontaient un des courants du Reconcave, près de l'île de Marcos. Il lança toutes ses chaloupes à leur poursuite, et en prit deux, chargés de sucre, tabac, cuirs, etc., malgré le feu des batteries de terre, qui les protégeaient. Les Portugais firent à la hâte un retranchement à l'embouchure du fleuve pour lui couper la retraite; mais Heyn fit couvrir ses embarcations des peaux de bœufs qu'il venait de prendre; il en forma une sorte de blindage, et réussit ainsi à sortir avec son butin. Dans ce combat don Francisco de Padilla, qui avait tué le colonel hollandais Jean van Dort, perdit lui-même la vie. Après cette affaire Heyn quitta le Reconcave, le 14 juillet, et arriva heureusement en Hollande, le 26 octobre.

En 1628 la Compagnie arma une nouvelle escadre destinée à enlever la flotte dite *d'Argent*, sur laquelle les Espagnols amenaient chaque année en Europe les matières précieuses qu'ils extorquaient de leurs colonies. Heyn fut encore chargé de cette importante expédition. Henri Lonk en était vice-amiral. Elle se composait de vingt-quatre vaisseaux portant six cent vingt-trois canons, ayant à bord deux mille six cent quarante-quatre marins et huit cent quatre-vingt-quatorze soldats. Heyn partit du Texel le 20 mai; il fut assez heureux pour rencontrer, le 9 septembre, dans le golfe du Mexique, la flotte espagnole, composée de vingt voiles et commandée par don Juan Benavidès. Après un rude combat, il prit dix galions; huit autres, qui se réfugièrent dans la baie de Matanzas, se rendirent le lendemain. Cette prise fut estimée à plus de seize millions en argent ou marchandises; elle porta un coup terrible à l'Espagne. Pour récompenser un si bel exploit, Heyn fut à son retour créé lieutenant-grand-amiral de Hollande (1629). Il reprit aussitôt la mer pour combattre les armateurs de Dunkerque, qui ruinaient le commerce batave. Le 20 août il rencontra une escadre ennemie, la dispersa et lui prit trois vaisseaux; mais il tomba mortellement blessé. Un magnifique tombeau lui fut élevé à Delft. Alfred DE LACAZE.

De Laet, *Novus Orbis*, lib. XV, cap. XXII : *Memorabile facinus Petri Heynii*, etc. — Francisco de Brito Freyre, *Nova Lusitania, historia da guerra Brasilica* (Lisbonne, 1675, in-fol.), lib. IV, n° 301-310. — Rocha Pitta, *Historia da America Portugueza*, lib. IV, n°s 53 et 54. — Le Clerc, *Histoire des Provinces-Unies*, liv. VI. — Emmanuel de Maria y Souza, *Historia de Port.*, lib. V, cap. VI. — Fra Raphael de Jésus, *Castricto Lusitano, entrepresa, e restaura çao de Pernambuco e das capitanias confinantes*, etc.; Lisbonne, 1679. — *Jornada da Bahia*. — Southey, *History of Brazil* 1810-1819, 3 vol. in-4°. — Van Hasselt, *Belgique et Hollande*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 401.

*HEYNE ou HAYNE (*Matthieu*), historien allemand, sur lequel on ne possède point de renseignements. Il écrivit une chronique de l'Autriche depuis la création du monde jusqu'à l'an 1398. Cette chronique contient beaucoup de fables dans la partie antérieure au onzième siècle; elles ont été retranchées dans la publication que Pez a faite de ces récits. G. B.

Perz, *Thesaurus Anecdotorum*, t. I, p. 1081.

HEYNE (*Christian-Gottlob*), célèbre philologue et antiquaire allemand, né dans un faubourg de la petite ville de Chemnitz, en Saxe, le 25 septembre 1729, mort à Gœttingue, le 14 juillet 1812. Ses parents, qui étaient de pauvres tisserands, ne pouvant faire aucun sacrifice pour son instruction, l'envoyèrent jusqu'à l'âge de dix ans à l'école gratuite du faubourg. Pour obtenir les premières leçons de latin, il fallait payer un *groschen* (20 centimes) par semaine. L'un de ses parrains, qui était boulanger, se chargea pendant quelques années de cette dépense, et, plus tard, son second parrain, qui était pasteur du faubourg, l'envoya en 1741 au lycée de Chemnitz. Le jeune Heyne y resta jusqu'en 1748, où il partit pour Leipzig. Dans cette université, il suivit surtout les cours d'Ernesti et de Christ pour la philologie et les antiquités, et ceux de Bach pour le droit romain. En 1752, il soutint sa thèse *De Jure prædiatorio*. « Dans la savante académie de Leipzig, comme dans le modeste collége de Chemnitz, dit Dacier, Heyne dut encore moins ses progrès à ses maîtres qu'à lui-même, et son application infatigable à l'étude lui fut beaucoup plus profitable que leurs doctes leçons. Mais cette application manqua de lui devenir funeste. Des veilles trop longues et trop fréquentes, qu'il consacrait à la lecture des écrivains grecs, lui causèrent une maladie grave qui le retint longtemps au bord du tombeau, et à laquelle il n'échappa qu'après avoir entièrement épuisé ses faibles ressources, et pour tomber dans un plus grand dénûment que celui dans lequel il était lorsque, quatre ans auparavant, il était arrivé à Leipzig. Il était dans le plus cruel embarras sur le lieu où il pourrait se retirer et sur le parti qu'il devait prendre pour se procurer des moyens d'existence, lorsqu'un heureux hasard vint le tirer de cette situation désespérante. » Une élégie latine sur la mort du pasteur de l'Église française réformée de Leipzig attira l'attention du premier ministre de l'électorat de Saxe, le comte de Brühl. Heyne se rendit à Dresde, et après de longs retards, qui l'exposèrent à de cruelles souffrances, il obtint une place de secrétaire copiste attaché à la biblio-

thèque du ministre avec les appointements modiques de 400 fr. par an. Il fut ensuite placé parmi les gardes de la bibliothèque de Dresde, avec un traitement presque aussi minime. Dans cette position il se lia avec Winckelmann, alors jeune, studieux, pauvre, inconnu comme lui. « Bientôt ils se séparèrent pour ne plus se revoir, dit Dacier. Winckelmann alla continuer ses études en Italie; Heyne resta en Allemagne : et lorsque, après un grand nombre d'années de séparation, une célébrité tardive fit retentir en Europe les noms de Heyne et de Winckelmann, chacun d'eux dut reconnaître avec plaisir dans l'autre, et non peut être sans quelque étonnement, son jeune compagnon d'études à la bibliothèque de Dresde, qui comme lui avait vaincu tous les obstacles, et était sorti avec éclat de l'obscurité commune dans laquelle ils avaient été si longtemps ensevelis. » Luttant toujours contre l'adversité, Heyne, tout en traduisant en allemand beaucoup d'opuscules français, sut se réserver le temps nécessaire pour publier une excellente édition des *Élégies de Tibulle* (1755) et du *Manuel d'Épictète* (1756). Ce double début dans la carrière du philologue lui valut de la réputation à l'étranger; mais la guerre de Sept Ans, qui éclata alors, ne lui permit pas de conquérir une position stable. Forcé par l'invasion prussienne de quitter sa place à la bibliothèque, et même la ville de Dresde, presque aussi pauvre que lorsqu'il y était arrivé, il erra longtemps à l'aventure. Un mariage d'inclination, qu'il fit vers la même époque, ne diminua pas ses embarras. Des amis lui procurèrent une retraite dans la Lusace, où il passa plusieurs années plus occupé de l'administration des propriétés de l'homme riche qui l'avait accueilli, que de travaux littéraires. Aussitôt après la conclusion de la paix, il fit un voyage à Dresde, dans l'espoir d'y trouver un travail plus analogue à ses goûts, et, sur l'invitation de Lippert, qui publiait alors sa *Dactyliothèque*, il se chargea d'écrire en latin le texte du troisième volume de cet ouvrage. Il fit à cette époque, par commerce épistolaire, la connaissance du célèbre Ruhnkenius, professeur à Leyde, qui, après la mort de Gesner, lui fit obtenir la chaire d'éloquence à l'université de Gœttingue. Heyne en prit possession au mois de juin 1763. Dès lors son avenir était assuré; et comme éditeur des classiques anciens et comme professeur chef d'école, il se plaça en peu d'années au premier rang des savants antiquaires de toute l'Europe. Ses éditions, plusieurs fois réimprimées, de *Virgile* et de *Tibulle*, de *Pindare*, d'*Apollodore* et de l'*Iliade* d'Homère, eurent, excepté toutefois la dernière, une vogue tout à fait européenne; elles furent reproduites en Angleterre et en France. On a reproché depuis, non sans raison, à tous ces travaux de Heyne un défaut, celui de manquer de cette connaissance approfondie de la grammaire grecque et latine, défaut grave lorsqu'il s'agit de l'interprétation exacte et rigoureuse d'un texte ancien. Toutefois, le *Virgile* de Heyne est un monument impérissable par le goût exquis des explications grammaticales et esthétiques et par le savoir aussi varié que profond qu'il a renfermé dans ses nombreux *excursus*. Mais ce n'est point dans ces éditions que nous trouvons le principal mérite de Heyne comme critique et philologue : c'est dans cette longue suite de mémoires sur la mythologie et l'archéologie disséminés dans le recueil de la Société royale de Gœttingue, de 1763 à 1811, et recueillis en partie seulement dans ses *Opuscula academica*, 6 vol. in-8°, 1785 à 1812. Ses programmes et ses dissertations académiques, rédigés dans le court espace de vingt-quatre heures, sont remarquables par la variété des sujets traités et par la profondeur du savoir toujours énoncé et développé avec une entière clarté.

« L'étude des poëtes, dit Dacier, avait conduit Heyne à celle de la mythologie; il fit pour elle ce qu'il avait fait pour la critique historique et littéraire; il rappela cette science, dont on avait fait jusqu'alors un usage si arbitraire et souvent si puéril, des applications si fausses et quelquefois si absurdes, à ses véritables principes, à sa première destination. Il sépara, des fables proprement dites qui ont été enfantées par l'imagination des poëtes, les mythes ou traditions symboliques qui lui parurent envelopper des vérités historiques. Il s'attacha particulièrement à distinguer dans chacune de ces traditions plus ou moins défigurées, les différentes altérations qu'elles ont subies; à démêler le récit primitif et original des additions et des changements qu'il a éprouvés en passant par des mains différentes, dans des siècles et des pays divers; à rechercher, pour ainsi dire, dans des créations successives de mensonges, l'antique généalogie des déviations et des erreurs de l'esprit humain. Cette idée féconde et lumineuse l'a dirigé dans ses recherches, et en a assuré le succès. En examinant ainsi les sources de la mythologie, il y rencontra fréquemment des traces, méconnues jusqu'alors, de révolutions et de faits antérieurs aux temps appelés historiques. Il y découvrit des événements réels, cachés sous le voile plus ou moins épais des symboles et de l'allégorie, et de tous ces récits fabuleux, épars et isolés, qu'il réussit à purifier, il forma une série de faits qui, dégagés de tout élément étranger, ont les caractères les plus frappants de la vérité et quelquefois de l'évidence. Ainsi la mythologie, qui avait été longtemps abandonnée aux conjectures et aux caprices de l'imagination, devint entre les mains de Heyne un supplément nécessaire à l'histoire primitive des peuples, à celle de leurs institutions et de leurs arts. C'est surtout dans les commentaires de ses deux éditions d'*Apollodore* qu'il a établi les principes et développé les preuves de sa nouvelle doctrine...... Tout se liait dans ses études. Ses recherches mythologiques auraient été incomplètes, s'il avait perdu de vue celles

qui ont l'archéologie pour objet, et qui ne peuvent en être séparées. Il porta dans cette dernière science la même supériorité de lumière et de critique que dans l'autre; il en recula les bornes, il en agrandit le domaine; et les travaux par lesquels il éclaircit l'histoire de l'art formeront désormais une des parties les plus curieuses et les plus instructives de cette intéressante histoire........ Doué d'une imagination moins active que Winckelmann, mais d'un esprit plus sérieux et plus réfléchi, que les probabilités et les conjectures, même les plus séduisantes, ne pouvaient satisfaire, Heyne appliqua constamment à l'explication des monuments la connaissance qu'il avait acquise des écrivains originaux. Des études plus suivies et plus profondes de ces écrivains lui fournirent les moyens de rectifier les opinions quelquefois hasardées et superficielles de Winckelmann. Il suppléa souvent par les recherches de l'érudition et la sagacité de sa critique à la vue des monuments eux-mêmes... Le plus important des services qu'il rendit à l'histoire de l'art, ce fut de combattre et de rectifier les opinions de Winckelmann sur les époques de l'art chez les Grecs et les Romains. Ces rectifications, qui changent l'aspect d'une grande partie de la science, furent exposées par Heyne dans l'éloge qu'il consacra à la mémoire de son ancien compagnon d'études; et il leur a donné depuis tous les développements nécessaires, dans plusieurs de ses opuscules académiques. On lui doit aussi des recherches très-savantes et non moins étendues sur les antiquités étrusques; et quoique ses travaux aient été surpassés depuis par ceux de l'abbé Lanzi, on ne peut lui contester l'honneur d'avoir été le premier qui ait répandu quelques lumieres sur les idées religieuses et sur le système mythologique des anciens habitants de l'Etrurie. L'explication des monuments dont l'*Anthologie grecque* nous a conservé des notices ou même de simples mentions, et dont la plupart des antiquaires avaient méconnu l'existence ou negligé l'etude; les nouvelles descriptions qu'il a données des *Images* de Philostrate et des *Statues* de Callistrate, sont encore une partie ou nouvelle, ou singulierement perfectionnée, dont il a enrichi l'histoire de l'art. Mais l'érudition et la critique de Heyne ne se sont montrées nulle part avec plus d'avantage et d'utilité que dans la nombreuse suite des mémoires dans lesquels il se proposa d'examiner toutes les vicissitudes que les beaux-arts ont éprouvées à Byzance. Cette partie, presque entièrement omise par Winckelmann, dont l'aspect des arts dégénerés eteignait l'imagination, a fourni à Heyne une moisson abondante de documents intéressants pour l'histoire de l'art, dans les diverses époques de sa decadence, et surtout dans les dernieres. Ses recherches lui ont encore procuré les moyens de retrouver, pour ainsi dire, ou du moins de faire mieux connaitre plusieurs monuments d'une date plus ancienne, qui, transportés à Constantinople pour décorer la nouvelle Rome, y ont presque tous péri, et d'éclaircir différents points d'antiquité plus ou moins relatifs à l'art, qu'il a traités dans autant de mémoires : tels sont ceux qui ont pour sujet les figures de Vénus et des Faunes, les ouvrages des statuaires grecs en ivoire, les restitutions de plusieurs monuments dont il ne nous reste que des descriptions. » — Des travaux si nombreux ne suffirent pas à remplir l'existence de Heyne. Il trouva du temps pour un enseignement d'où sont sortis quelques-uns des philologues les plus distingués de l'Allemagne contemporaine, et pour administrer l'université de Gœttingue, qui atteignit sous sa direction un haut point de splendeur. Il fut aussi chef de la bibliothèque de Gœttingue, qu'il porta de 60,000 à 200,000 volumes, et secrétaire perpétuel de la Société royale. Il rédigea en cette qualité les éloges de plusieurs savants : ceux, entre autres, de Heumann, de Haller, de Michaëlis, de Winckelmann. Cette dernière notice a été traduite en français par C. Brack; Gœttingue, 1783, in-8°. Heyne vieillit au milieu des honneurs universitaires et de témoignages d'admiration dont les attaques de Wolf et de son école troublèrent seuls l'unanimité. Il garda jusque dans un âge très-avancé la pleine possession de ses facultés et la même ardeur pour le travail. Il mourut subitement, pendant son sommeil, d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Sa grande réputation l'avait fait admettre dans la plupart des sociétés savantes de l'Europe. Il était membre étranger de l'Institut de France (classe d'histoire et de littérature ancienne). L. DE S. et Z.

Becher, *Programma ad memoriam Ch. Gott. Heynii*; Chemnitz, 1812, in-4°. — Heeren, *Christ. Gott. Heyne, biographisch dargestellt*; Gœttingue, 1812. in-8°. — Dacier, *Éloge de Heyne*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript et Belles-Lettres*, t. V (nouvelle série). — L. de Sinner, dans l'*Encyc. des Gens du Monde*.

HEYNS (*Pierre*), écrivain flamand, qui composa aussi en français, et qui vivait à la fin du seizième siècle. Il était maître d'école à Harlem, et fit représenter par ses écoliers des pièces qu'il voulait rendre édifiantes, et dans lesquelles se trouvent cependant des mots grossiers et des naïvetés un peu fortes. Voici les titres de ces productions, fort peu connues aujourd'hui : *Le Miroir des Veuves, tragédie sacrée d'Holopherne et de Judith*, en 5 actes et en prose, jouée à Anvers, en 1582; Amsterdam, 1586 : il y a dans cette pièce des personnages allégoriques, *Curiosité*, *Défiance*, *Supériorité*; d'autres de l'invention de l'auteur, tels que Pallaca, maîtresse d'Holopherne; — *Jokebed, miroir des vraies mères*; c'est le récit de l'enfance de Moïse, gonflé d'épisodes allégoriques et de dissertations métaphysiques; — *Suzanne, miroir des mesnagères* : ce n'est pas la Suzanne de la Bible; on y voit figurer *Loi de Nature*, *Sollicitude*, etc. Ces écrits n'ont aucun mérite littéraire, mais leur rareté leur donne du prix aux yeux des biblio-

philes. Heyns mit en vers, d'après des livres de géographie, un *Miroir du monde;* Anvers, 1595, in-4°, justement oublié. G. B.

Bibliothèque du Théâtre français, t. I, p. 248. — P. Lacroix, *Catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Soleinne*, t. I, p. 187.

HEYNS (*Zacharie*), en latin *Heinsius*, graveur hollandais, né en 1570, à Anvers, mort dans la même ville vers 1640. Il grava d'abord la géographie, puis le genre. On a de lui : *Het Dracht-Toneel van de gantsche Wereld* (Représentation des habillements de toutes les nations de l'univers); Amsterdam, 1610, in-12; avec un grand nombre de gravures sur bois fort bien exécutées; — *Voorbeeldszels der oude wysen* (Représentation des modes anciennes); Amsterdam, 1634, in-12, avec gravures sur bois. A. de L.

Paquot, *Mém. pour l'histoire des Pays-Bas*, t. XII. p. 367.

HEYS (*Jean*), poëte latin hollandais, né à Gertrudemberg, vers 1630, mort dans l'île de Norstrandt (côtes du Holstein), le 16 janvier 1665. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1649, et professa les humanités à Malines. On cite parmi ses meilleures productions latines une *Ode à la Vierge* et une tragédie intitulée *Septemdecim Provinciæ* représentée à Malines : le sujet est la paix de Munster. Les conseillers du parlement et de la chambre mi-partie, qui se trouvaient alors à Malines, en furent si satisfaits, que, renouvelant un antique usage, ils firent présent d'un tonneau de vin à l'auteur. A. L.

P. Swert, *Chronicon Oratorii*, p. 78. — Paquot, *Mém. pour servir à l'hist. des Pays-Bas*, t. II, p. 29.

HEYSE (*Jean-Chrétien-Auguste*), grammairien allemand, né à Nordhausen le 21 avril 1764, mort à Magdebourg le 27 juin 1829. Il étudia à l'université de Gœttingue, et devint en 1819 directeur de l'école supérieure des jeunes filles de Magdebourg. Ses principaux ouvrages, fort estimés en Allemagne, sont : *Allgemeines Fremdenwörterbuch* (Dictionnaire général des mots étrangers); Oldenbourg, 1804; 10e édition, publiée par C.-G.-L. Heyse, Hanovre, 1848; — *Original-ideen über die Sprachen und die deutsche Sprache* (Idées personnelles sur les Langues et sur la langue allemande); 1811; — *Theoretisch-praktische deutsche Grammatik* (Grammaire théorique-pratique de la Langue Allemande); Hanovre, 1814; 5e édit., publiée par C.-G.-L. Heyse, ibid., 1838-1849, 2 vol. R. L.

Neuer Nekrolog. d. Deutsch., septième année, vol. I. — Pierer, *Encyklop. Wörterb.* — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

HEYSE (*Charles-Guillaume-Louis*), philologue allemand, fils du précédent, né à Oldenbourg, le 15 octobre 1797, mort à Berlin, le 25 novembre 1855. Il fut précepteur d'un des fils de Guillaume de Humboldt, et devint professeur à la faculté philosophique de Berlin. On lui doit, entre autres, des *Quæstiones Herodoteæ;* Berlin, 1827; — *Ausfuehrliches Lehrbuch der deutschen Sprache* (Traité complet de la Langue Allemande); Hanovre, 1838-1849, 2 vol.; — *Handwœrterbuch der deutschen Sprache* (Dictionnaire de la Langue Allemande); Magdebourg, 1833-1849, 3 vol. : commencé en commun avec son père; — *System der Sprachwissenschaft* (Système de Linguistique); Berlin, 1856. R. L.

Pierer, *Universal-Lexikon*.

*HEYTESBURY (*William* A'Court, baron), diplomate anglais, né le 11 mai 1779. Son père, représentant du bourg de Heytesbury à la chambre des communes, fut créé baronet en 1795 (1). De bonne heure, le jeune A'Court entra dans la diplomatie. A la mort de son père, en 1817, il succéda à son titre de baronet et de représentant de Heytesbury. Après une mission à Naples, il fut chargé en 1820 de représenter le cabinet anglais à Madrid pendant le gouvernement des cortès, et il se tira avec habileté de cette position difficile; mais il ne put toutefois décider les chefs de la révolution espagnole à modifier la constitution. En 1824 il fut nommé ambassadeur à Lisbonne, pour y combattre l'influence prépondérante de la France, influence à laquelle, secondé par le ministre Palmella, il réussit bientôt à substituer celle de l'Angleterre. Par ses avis, les ministres décidèrent le vieux roi malade à établir une régence. Quand l'infante Isabelle en eut pris la direction, et que dom Pedro eut accordé une constitution au Portugal, l'ambassadeur anglais joua un rôle actif dans les luttes des partis; et ses sympathies pour les doctrines absolutistes lui valurent à la fois les attaques des whigs en Angleterre et des partisans de la constitution en Portugal. Il s'efforça de faire nommer au commandement en chef de l'armée portugaise le maréchal lord Beresford, tory par sang; mais cette intrigue échoua, par suite de l'opposition du ministre de la guerre du Portugal, Saldanha, et de la haine que le peuple portugais avait vouée à Beresford. Quand, au mois de décembre 1826, le gouvernement anglais se décida à envoyer une armée auxiliaire en Portugal dans le but de protéger la régence contre les partisans de dom Miguel, commandés par Abrantès et Chavès, une mésintelligence patente éclata

(1) Les familles A'Court et Ashe sont très-anciennes dans le comté de Wilt, où elles possédaient de grandes terres. En 1722, Pierre A'Court, esquire de Ivy-Church, fut élu membre du parlement pour son comté; il avait épousé, en 1708, Élisabeth, fille de William Ashe, esquire de Heytesbury. Leur fils aîné, William A'Court, mort en 1781, entra dans la carrière militaire, devint général, et obtint l'autorisation de porter le nom de Ashe-William-Pierce Ashe A'Court. Son fils aîné, né en 1747, mort en 1817, embrassa également la carrière des armes, et devint colonel dans l'armée britannique. Il épousa, en 1777, en secondes noces Lætitia, fille de Henry Wyndham, esquire de Salisbury, dont il eut trois fils et quatre filles. Son second fils, Edward-Henry A'Court, officier de la marine royale, a représenté Tamworth à la chambre des communes; le troisième, Charles Ashe A'Court, est arrivé au grade de général dans l'armée.

entre le général Clinton, commandant ce corps, et l'envoyé d'Angleterre A'Court, à qui on reprocha d'avoir activement secondé les efforts tentés par le parti absolutiste pour porter la régente à se méfier des libéraux et d'avoir surtout travaillé contre Saldanha, qui fut effectivement renvoyé du ministère en 1827. Cette mesure produisit une violente agitation à Lisbonne; l'hôtel de l'ambassadeur anglais fut l'objet de menaçantes démonstrations populaires. Rappelé après la mort de Canning, il fut créé membre de la chambre des lords, sous le titre de baron Heytesbury, au mois de janvier 1828. Lorsqu'un grave conflit s'engagea entre la Russie et la Turquie, lord Heytesbury fut envoyé en mission extraordinaire à Saint-Pétersbourg. S'il ne put empêcher les hostilités d'éclater entre les deux puissances, il sut du moins gagner l'amitié personnelle de l'empereur Nicolas, qu'il accompagna jusqu'au quartier général. Il contribua, dit-on, à détourner alors de l'empire Othoman la catastrophe qui le menaçait après le passage des Balkans par les Russes. Il conserva son poste malgré la réaction libérale de 1830, et sous le ministère Grey, jusqu'en 1833, époque de son rappel. Nommé en 1835, gouverneur général des Indes, il n'alla point remplir ces fonctions, par suite de la courte durée du ministère de sir Robert Peel, qui l'avait nommé. Plus tard il obtint la sinécure de gouverneur de l'île de Wight, et en 1844 il fut envoyé avec le titre de vice-roi en Irlande, pays qu'il administra pendant deux années, au milieu des dangers et des difficultés de tous genres créés par de mauvaises récoltes. La retraite de Robert Peel, en 1846, amena aussi la sienne, et depuis lors il n'a plus été question de lui dans le monde politique. Marié, en 1808, à Marie-Rebecca Bouverie, petite-fille du comte de Radnor, il a eu deux fils et une fille de ce mariage; le fils aîné, William-Henry Ashe A'Court, né en 1809, a épousé en 1833 Élisabeth, héritière de sir Léonard Worsley Holmes, baronet, et a obtenu l'autorisation de porter le nom de Holmes; le fils cadet de lord Heytesbury est mort en 1840. L. L—T.

Peerage. — Biragne, *Annuaire historique et biograph.*, 1844, 1re partie, p. 66. — *Convers. Lexikon.* — *Encyclop. des Gens du Monde.* — *Dict. de la Convers.*

HEYTUSBERY. *Voy.* HITTYLYSBIRY.

HEYWOOD (*John*), poëte dramatique anglais, né à North-Mims, près de Saint-Albans (comté d'Hertford), vers le commencement du seizième siècle, mort à Malines (Brabant), vers 1565. Il fit ses études à Oxford, et revint ensuite à North-Mims. Là il se lia avec Thomas Morus, son voisin de campagne, et fut présenté par lui à la princesse Marie, fille du roi Henri VIII. Son esprit, sa gaieté, son talent pour la musique instrumentale et vocale le firent très-bien accueillir à la cour. Henri VIII, Édouard VI, la reine Marie le traitèrent avec faveur. Mais son zèle catholique, qui lui avait été une recommandation, le rendit suspect à Élisabeth. Il crut prudent de s'exiler, et s'établit à Malines, où il mourut. Heywood est surtout connu par quelques pièces de théâtre, qui, malgré leurs courtes dimensions, ont exercé une notable influence sur la littérature anglaise. Suivant Warton, « il tira la *Bible* du théâtre, et introduisit des représentations de la vie familière et des mœurs populaires ». Ses petites compositions, qui ne sont que des intermèdes (*interludes*), servent de transition entre les mystères et les moralités du moyen âge et les drames représentés sous le règne d'Élisabeth. Voici les titres de ses pièces : *A Play between Johan the husband, Tyb the wife, and sir Johan the priest*; 1533, in-4° ; — *A mary Play between the Pardoner and the Frere, the Curate and Neybourg Pratte*; 1533, in-4°; — *The Play called the foure P. P. a new and a very mery interlude of a Palmer, a Pardoner, a Potycary, a Pedlar* (sans date), in-4°, insérée dans la collection de Dodsley; — *A Play of Love*; 1533, in-4° ; — *A Play of the wether, called a new and a very mery interlude of wethers*; 1533, in-4°; — *A Play of Gentilness and Nobilitie* (sans date, mais vers 1533); in-4°. Outre ses pièces, Heywood a composé un poëme allégorique intitulé : *A Parable of the Spider and the Fly*; 1556, in-4° : ouvrage extrêmement rare, et dont la rareté fait tout le prix. Le vieux chroniqueur Holinshed a dit naïvement de cet ouvrage : « On a aussi fait un livre de l'Araignée et de la Mouche, sujet qui est traité si profondément et avec une subtilité si extraordinaire que ni celui-là même qui l'a fait ni aucun de ceux qui l'ont lu n'a pu en saisir entièrement le sens. » Après la mort de Heywood on publia un volume de ses *Woorkes*, 1576, in-4°, qui contient des proverbes en vers et six cents épigrammes, qui de son temps contribuèrent peut-être plus que ses pièces à sa réputation. Pour le distinguer d'un autre Heywood, qui fut aussi un écrivain dramatique, on l'appelle quelquefois *Heywood l'Epigrammatiste*. Z.

Holinshed, *Description of England.* — Puttenham, *Art of English Poetry*, p. 230, édit. de 1589. — Collier, *History of dramatic Poetry.* — Warton, *History of English Poetry.* — *Biographia dramatica.*

HEYWOOD (*Ellis*), fils du précédent, né à Londres, vers 1525, mort à Louvain, vers 1572. Il fit ses études à All-Souls'-College (Oxford). Il voyagea ensuite en France et en Italie, et séjourna quelque temps à Florence, sous le patronage du cardinal Polus. Après être entré dans l'ordre des Jésuites, il se rendit à Anvers, puis à Louvain où il mourut. On a de lui un ouvrage italien intitulé : *Il Moro*; Florence, 1556, in-8°. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary.*

HEYWOOD (*Jasper*), traducteur anglais, frère du précédent, né à Londres, en 1535, mort à Naples, le 9 janvier 1598. Il fut élevé au col-

iége Merton (Oxford), se fit agréger à All-Souls'-College; mais il ne tarda pas à quitter l'université et l'Angleterre. En 1561, il entra dans les ordres, et peu après dans la Compagnie de Jésus. En 1581 le pape Grégoire XIII l'envoya en Angleterre comme missionnaire. Il resta plusieurs années à Londres en qualité de provincial de son ordre, puis il dut quitter l'Angleterre pour se soustraire à la persécution religieuse, et alla mourir en Italie. Pendant son séjour à l'université, il traduisit en anglais trois tragédies de Sénèque, savoir : *Thyestes;* 1561, in-12; — *Hercules furens;* 1561, in-12; — *Troas;* 1581, in-4°. On a aussi de lui quelques poésies insérées dans le *Paradise of dainty Devices;* 1573, in-4°. Z.

Dodd, *Church History.* — *Biographia dramatica.*

HEYWOOD (*Thomas*), acteur et écrivain dramatique anglais, vécut sous les règnes d'Élisabeth, de Jacques Ier et de Charles Ier. Il fut un des plus féconds écrivains de son époque. Lui-même prétend, dans la préface d'un de ses ouvrages, qu'il « a mis la main entière ou le doigt à deux cent vingt pièces ». On connaît les titres d'une trentaine de ces productions, dont vingt-quatre ont été imprimées. La plus connue : *A woman Killed with Kindness*, trag. 1617, in-4°, a été insérée dans la *Collection* de Dodsley. Heywood a écrit aussi un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque des traductions de Lucien et d'Érasme, rassemblées dans un recueil intitulé : *Pleasant Dialogues and Dramas, chiefly translations;* 1637, in-12. Z.

Biographia dramatica.

HEYWOOD (*Olivier*), théologien non-conformiste anglais, né à Little-Lever (comté de Lancastre), en 1629, mort en 1702. Sous la république, il se montra modéré et s'opposa à l'intolérance de ses confrères. Après la restauration, il n'en fut pas moins privé de la place de ministre qu'il exerçait à Bury, et eut à subir quelques persécutions. On a de lui plusieurs traités de piété, dont les principaux sont : *Heart's Treasure;* 1667; — *Israel's Lamentations;* 1681. Z.

Fawcet, *Life of Heywood.* — Chalmers, *Gen. Biog. Dict.*

HEYWOOD ou **HAYWOOD** (*Élisa*), romancière anglaise, née à Londres en 1693, morte le 25 février 1756. Elle était fille d'un marchand de Londres. Un mariage malheureux la réduisit à la nécessité de chercher dans les produits de sa plume une ressource pour elle et ses enfants. Elle essaya d'abord, mais sans succès, de la poésie dramatique. En 1715 elle s'aventura sur le théâtre de Dublin, et ne fut pas encouragée par le public. Elle écrivit alors des romans, et publia *La Cour d'Arimanie*, *La nouvelle Utopie*, et autres productions du même genre. La licence qui régnait dans tous ces ouvrages fournit à Pope le prétexte d'en attaquer l'auteur dans sa *Dunciade*. Mme Haywood mit plus de réserve et de délicatesse dans ses écrits postérieurs, dont voici les titres : *The female Spectator; — Epistles for the ladies; — Fortunate Foundling; — Adventures of Nature; — History of Betsey thoughtless; — Jenny and Jemmy Jessamy; — Invisible Spy; — Husband and Wife; — A present for a servant maid.* — *La Spectatrice* a été trad. en français par Trochereau, Paris, 1751, 2 vol. in-12, et l'*Étourdie ou Histoire de miss Betsi*, par Fleurian; Paris, 1754, 4 vol. in-4°. Z.

Biographia dramatica. — Chalmers, *Gener. Biog. Diction.*

* **HÉZECQUES** (*Raymond* de), théologien français, né vers 1584 à Valenciennes, mort le 9 janvier 1670. A l'âge de seize ans, il entra dans l'ordre des Frères Prêcheurs à Valenciennes. Il termina son éducation religieuse en Espagne, à Paris et à Louvain. La reine Marie de Médicis, veuve de Henri IV, le choisit comme prédicateur de sa cour et son aumônier particulier. Il s'attacha tout à fait à sa protectrice, et dans les querelles qu'elle eut avec Richelieu, il prit son parti avec chaleur. Aussi, pour se soustraire à la haine du ministre tout-puissant, fut-il obligé de suivre la reine mère dans son exil en Belgique, exil qui commença par une marche triomphale et finit par une mort misérable à Cologne. L'attachement du prédicateur dominicain n'alla pas jusque là : il quitta la princesse avant sa sortie des Pays-Bas, et revint chercher quelque repos dans sa terre natale. De son couvent de Valenciennes il se mit à faire des excursions comme missionnaire prédicateur, et prêcha des avents et des carêmes jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Les ouvrages qu'il a laissés sont : *Doctes et rares Sermons pour tous les jours de Carême, prononcés en Portugal par R. P. F. Antoine Feo, de l'ordre de Saint-Dominique, prédicateur géneral de sa province, nouvelle traduction en français;* Paris, 1618, in-8°; — *Isaias, inter majores prophetas primus, a R. P. Hieronymo Oleastro Lusitano, quondam inquisitore.... commentariis illustratus....;* Paris, 1622, in-fol.; — *L'Homme de douleurs, son art de pleurer et son salaire;* Paris, 1616, in-fol. : livre mystique et bizarre, qui a quinze cents pages. Il a écrit d'autres ouvrages de ce genre, qui sont perdus. Nicolas Rigault, du parlement de Metz, savant et hardi critique, avait dans ses notes sur Tertullien et dans une dissertation à la fin de son *Saint Cyprien* (Paris, 1649), soutenu cette thèse singulière que Jésus-Christ était difforme. Le P. Hezecques prit chaudement la défense de la beauté corporelle du Christ dans un ouvrage qu'il intitula : *Instances théologiques et effectives pour la beauté corporelle du plus beau de tous les hommes, Jésus-Christ, contre un écrit du temps qui le défigure;* le manuscrit, qui ne fut pas livré à l'im-

pression, était conservé dans la bibliothèque du couvent des Frères Prêcheurs de Valenciennes. Il a été perdu dans la révolution de 89.

GUYOT DE FÈRE.

Échard, *Bibliothèque des Frères Prêcheurs*, t. II. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des dix-sept provinces des Pays Bas*; 1768, t. XII. — *Archives histor. du Nord*, t. V, 2e série.

HHASSAN. *Voy.* HASAN.

* **HIA-WEN-YEN**, écrivain chinois de la dynastie mongole des Youen (1260-1368), né à Ou-hing Il avait pour titre honorifique *Sse-liang*. Établi à Yan-Kien (province de Song-Kiang-fou), il s'appliqua à l'étude de l'antiquité et à celle des arts. On a de lui un ouvrage intitulé : *Tou-hoeï-pao-Kien*, c'est-à-dire *Miroir précieux de la Peinture*, en 6 livres. Ce travail renferme les noms des peintres célèbres dont le nombre, depuis l'antiquité jusqu'à la dynastie mongole s'élève à plus de quinze cents. P. R.

Li-tai ming-hien lie-niu Chi-sing-pou (Biographie universelle de la Chine), livr. CXV, fol. 89. — *Khin-ting Sse-kou-thsiouen-chou-Kien Ming-Mou-lo* (Catalogue abrégé de la Bibliothèque impériale de Péking), liv. XII, fol. 7. — Bazin, *Le Siècle des Youen*, in-8°, p. 432.

HIÆRNE. *Voy.* HJÆRNE.

* **HIAO-CHUN-TI**, empereur de la Chine, né en 113 de notre ère, mort l'an 144, succéda à Han Ngan-ti, son père, l'an 126 après J.-C. Le règne de ce prince fut signalé par la conquête du royaume de Yen-chi dans la contrée de Si-yu, à l'occident de la Chine. Hiao-Chun-ti fixa à quarante ans l'âge où un homme pouvait recevoir la dignité de mandarin. En 133 il donna à sa nourrice, Soung-Ngou, le gouvernement du pays de Chan-Yang, malgré les représentations de son ministre. Mais cette principauté lui fut retirée à la suite d'un grand tremblement de terre qui fit croire à l'empereur que c'était un fleau du ciel envoyé pour le punir de ses fautes : dans le cours des quatre derniers mois de l'année 143, on ressentit cent quatre-vingts tremblements de terre dans le pays de Liang-tcheou, durant lesquels plusieurs montagnes s'écroulèrent; la terre s'entr'ouvrit et engloutit un grand nombre d'habitations. Le récit de ces sinistres frappa l'esprit de l'empereur Chun-ti, qui tomba malade, et en mourut, le huitième mois de l'année 144, après un règne de dix-neuf années. Lud. LEBAILLY.

Toung Kien-kang-mou, in-4°. — Moyriac de Mailla, *Hist. générale de la Chine* (Paris, 1777), t. III, in-4°.

* **HIAO-KING-TI**, empereur chinois de la dynastie des Han, né en 188 avant notre ère, mort en 141 avant J.-C. Il succéda à son père, Hiao-wen-ti, en l'an 156 avant l'ère chrétienne. Il fit construire un village hospitalier destiné à servir de retraite aux vieillards, aux veuves et aux orphelins, et il affecta des sommes considerables à l'œuvre qu'il venait d'instituer. En 151, il dégrada l'impératrice Po-chi, qu'il n'aimait pas, et la mit au rang des suivantes; il retira également le titre d'héritier présomptif à son fils Lieou-young. Vers la fin de son règne, on ressentit de grands tremblements de terre; une quantité innombrable de sauterelles infesta les campagnes désolées par une sécheresse extraordinaire; et les orages affreux qui éclataient sans cesse (143 à 141 avant J.-C.,) plongèrent tout le peuple dans la terreur. L'empereur mourut âgé de quarante-huit ans, après en avoir régné seize. Il laissa les rênes du gouvernement entre les mains de son fils Lieou-chi, qui est connu dans l'histoire sous le nom de Han Ou-ti (*voy.* OU-TI). P. R.

Toung-kien-kang-mou. — Moyriac de Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. II, in-4°.

HIAO-TSOUNG, empereur chinois de la dynastie des Ming, né en 1469 de notre ère, mort en 1505. Il ne faut pas le confondre avec HIAO-TSOUNG, de la dynastie des Soung, qui régna en 1162. Ce prince succéda à son père, Hien-Tsoung, et monta sur le trône en 1487. Il commença son règne par un pardon général. A la dixième lune, des aérolithes tombèrent du ciel et répandirent une panique générale dans l'empire. Hiao-Tsoung vit en cela un avertissement du ciel, et en conséquence ordonna aux grands de lui faire connaître les réformes qu'il devait apporter dans son gouvernement et dans sa conduite personnelle pour apaiser la colère céleste. En 1497 il ordonna la révision du *Taï-Ming Hoei-tien*, ou recueil des lois, us et coutumes de la grande dynastie impériale des Ming. En 1502 le dénombrement de la population de la Chine fut fait par les ordres de Hiao-Tsoung : le chiffre en fut arrêté à 53,280,000 habitants. Il mourut à l'âge prématuré de trente-six ans, laissant le trône à son fils Tchu-Heou-Tchao, qui régna sous le titre de Ou-Tchoung. P. R.

Toung-kien-kang-mou (Miroir universel de l'Histoire de la Chine); in 4°. — Moyriac de Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. X; in-4°.

HIAO-WEN-TI, quatrième empereur chinois de la dynastie des Han, né en 202 avant notre ère, mort le sixième mois de l'an 157 avant notre ère. Il régna vingt-trois ans. Il succéda à Liu-Heou, femme célèbre par sa cruauté, et la première de son sexe qui ait obtenu, en Chine, la dignité impériale. Sur l'insistance des grands, il accepta la couronne, et choisit pour héritier présomptif son fils Lieou-Ki. A cette occasion, il fit publier dans tout l'empire un décret par lequel il ordonnait aux mandarins de s'enquérir des souffrances des pauvres et des vieillards, pour y porter remède. « S'il leur manque la nourriture nécessaire pour réparer leurs forces, dit-il, s'ils souffrent du froid et de la faim, puis-je exiger d'eux de l'attachement et de la soumission? » Il ordonnait en même temps de fournir aux vieillards de quatre-vingts ans et au-dessous une ration mensuelle de riz, de viande et de vin suffisante pour leur nourriture; et à ceux qui dépassaient quatre-vingts ans un supplément de coton et de soie. Enfin, il révoquait la loi qui rendait les parents responsables des crimes du membre d'une famille. Lors de l'éclipse de so-

leil qui eut lieu en 178 (avant J.-C.), Hiao-Wen-ti fit une nouvelle proclamation, par laquelle il ordonnait aux mandarins de l'avertir s'il s'écartait de la droite voie et de la vertu, et de lui envoyer, s'ils en découvraient dans l'ombre, tous les hommes de mérite capables d'améliorer le sort du peuple. Hiao-Wen-ti recevait sans distinction de rang tous ses sujets qui se présentaient à son palais pour réclamer sa haute justice et son appui. Il écoutait avec bonté les conseils et les réprimandes qu'il réclamait de ses ministres : on lui reprochait toutefois de trop aimer la chasse et la course dans les chars. Désirant un jour éviter à son beau-frère, coupable, la honte d'être traîné devant le Tribunal des Crimes, il lui envoya du vin empoisonné; mais celui-ci ne voulut pas le boire. Au lieu de s'irriter de cette désobéissance, il ordonna à tous les grands de prendre le deuil et de se rendre au palais de son beau-frère, comme s'ils allaient à ses funérailles. Ce prince comprit qu'une mort ignominieuse l'attendait, et il but le poison pour laver son déshonneur. Hiao-Wen-ti abolit la loi qui condamnait les criminels à plusieurs sortes de mutilations, et cela sur la prière d'une jeune fille qui était venue implorer aux pieds de l'empereur la grâce de son père, dont la condamnation à mort avait été commuée en celle de la mutilation des membres. Cette peine fut remplacée à l'avenir par la bastonnade, des amendes et des corvées. Ce règne ne fut troublé que par des invasions des barbares *Hiongnou*. En 158 (avant J.-C.) leurs incursions se renouvelèrent avec plus d'audace que jamais; ils firent de nombreuses victimes, brûlèrent des villages et soumirent des villes même à leur pillage effréné. Ces courses, que les armées de Hiao-Wen-ti avaient déjà plusieurs fois réprimées, causèrent alors une telle douleur à ce prince qu'il tomba malade, et mourut l'année suivante. Il fut inhumé à Paling, ville située à trente-cinq *li* à l'ouest de Ligar-fou. L'empereur Hiao-Wen-ti avait ordonné qu'à sa mort il ne lui fût point érigé de tombeau différent de ceux du peuple. Son costume et celui de l'impératrice étaient de la plus grande simplicité; l'or, l'argent et les autres substances précieuses étaient bannies du palais où on les avait prodigués sous la dynastie précédente. A la proposition de construire un pavillon d'agrément au milieu des jardins impériaux, ce grand prince se hâta de s'informer combien cela coûterait. Et comme on lui répondit 100 taels. — « 100 taels! dit-il : avec une telle somme j'entretiendrai dix pauvres familles... »; et il renonça à satisfaire son désir. Ce règne fut très-propice aux lettres, dont il signala l'entière renaissance. Ce fut vers cette époque (en 159 avant J.-C.) que le vieillard Fou-Seng aida à reconstituer le célèbre ouvrage canonique des anciens Chinois, intitulé *Chou-King*. En fouillant des ruines on retrouva des fragments des anciens livres qu'on y avait cachés sous le règne de l'incendiaire Thsin-Chi-Hoang-ti (*voy.* ce nom), le destructeur des lettrés. Hiao-Wen-ti encouragea ardemment la recherche de ces anciens livres, et facilita la propagation de ceux qu'on avait pu découvrir. Il fit battre monnaie dans tout l'empire pour répandre le numéraire, qui manquait dans les provinces, et ordonna qu'à l'avenir les pièces fussent percées par le centre afin d'en faciliter l'usage au peuple. Enfin, disent unanimement les historiens chinois, il imita sans cesse les saints empereurs de l'antiquité, et eut d'autant plus de mérite qu'il ne put s'inspirer de la lecture des sages, parce que leurs livres ne commencèrent que sous son règne à reparaître par fragments. P. R.

Toung-kien-kang-mou (Miroir universel de l'Histoire de la Chine); in-4°. — Moyriac de Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. II, in-4°. — *Li-tai-ti-wang-nien-piao* (Tables chronologiques de l'Histoire de la Chine), section de la dynastie des *Hans*, folio 3 et suivants, in fol.

HIARBAS (Ἰάρϐας), roi de Numidie, mort en 81 avant J.-C. Il défendit Domitius Ahenobarbus et les débris du parti de Marius en Afrique. On croit qu'il avait été établi sur le trône par Domitius à la place de Hiempsal, qui avait mécontenté Marius. A l'arrivée de Pompée en Afrique, en 81, Hiarbas resta fidèle à Domitius et partagea sa défaite. Il tomba entre les mains du vainqueur, et fut mis à mort. Y.

Plutarque, *Pompeius*, 12. — Tite-Live, *Epist.*, LXXXIX. — Orose, V, 21. — Eutrope, V, 9.

* **HIBON DE FROBEN**, ancienne famille de Picardie, dont les membres les plus connus sont :

HIBON (*François* DE), baron de Froben, qui se distingua au siége de Calais en 1558, lorsque le duc de Guise enleva cette ville aux Anglais.

Deux siècles auparavant, le 20 janvier 1363, RENAUD DE HIBON, fait prisonnier à Calais, avait vu sa rançon payée par la France, par ordre du régent du royaume, qui avait voulu rendre un solennel hommage à la bravoure de cet officier.

HIBON (*Jean* DE), châtelain de Campsart, fut chargé, en 1393, par le roi Charles VI, de la défense des côtes du Boulonnais.

RICHARD DE HIBON, qui avait servi en 1485 dans la compagnie de gentilshommes commandée par Stuart d'Aubigny, depuis maréchal de France, fut écuyer de Charles VIII.

Saint-Allais. — Milleville.

* **HICÉSIUS** (Ἰκέσιος), médecin grec, vivait vers la fin du premier siècle avant J.-C. Disciple d'Érasistrate, il fut le chef d'une célèbre école médicale établie à Smyrne. Il est plusieurs fois cité par Athénée qui dit qu'il était l'ami du médecin Ménodore, et par Pline qui l'appelle un médecin de grande autorité. Il existe deux médailles frappées en son honneur par les habitants de Smyrne. Y.

Athénée, II, p. 59. — Pline, *Hist. Nat.*, XXVII, 14. — Mead, *Dissert. de nummis quibusdam a Smyrnaeis in medicorum honorem percussis*; Londres, 1724, in-4°. — Hecker, *Geschichte der Heilkunde*, I, 294.

HICÉSIUS, mythographe grec, d'une époque incertaine. Il composa sur les mystères un ouvrage dans lequel il traitait incidemment de la religion des Scythes. Y.

Saint Clément d'Alexandrie, *Protreptica*, p. 19.

* **HICÉTAS** (Ἱκέτας), tyran sicilien, né à Syracuse, mis à mort en 338 avant J.-C. Il avait été l'ami de Dion, et après le meurtre de ce général, en 353, sa femme Arété et sa sœur Aristomaque se placèrent sous la protection d'Hicétas, qui les fit périr. A la faveur des troubles qui suivirent la mort de Dion, il s'empara de Leontium, et en fit un point de ralliement pour tous les ennemis du jeune Denys, qui venait de remonter sur le trône de Syracuse. La crainte d'une invasion carthaginoise décida les Siciliens à demander le secours de Corinthe. Hicétas feignit d'adhérer à cette demande, mais en même temps il entra en négociation avec les Carthaginois, marcha contre Syracuse, qu'il occupa, força Denys vaincu à s'enfermer dans la citadelle, et l'y tint étroitement assiégé. Tel était l'état des affaires, lorsque Timoléon, trompant la vigilance des Carthaginois, débarqua en Sicile en 344. Hicétas, vaincu à son tour, voyant que Denys avait remis la citadelle aux Corinthiens, ouvrit le port de Syracuse aux Carthaginois, commandés par Magon. Les opérations combinées d'Hicétas et de Magon n'eurent aucun succès, et le général carthaginois évacua Syracuse. Hicétas fut alors dans l'impossibilité de conserver cette place, et il aurait même perdu Leontium dès cette époque, si une diversion des Carthaginois n'eût attiré d'un autre côté les armes de Timoléon. Mais après la victoire du Crimissus, en 339, Timoléon revint à son projet de renverser les tyrans siciliens. Hicétas, qui s'était allié avec Mamercus, souverain de Catane, et qui était soutenu par un corps d'auxiliaires carthaginois, remporta d'abord quelques succès partiels sur les Corinthiens, mais il fut ensuite complétement vaincu par Timoléon sur les bords de la rivière Damurias. Il ne tarda pas à tomber entre les mains du vainqueur, qui le fit tuer avec son fils Eupolémus. Sa femme et ses filles, conduites à Syracuse, y furent massacrées en représailles du sort d'Arete et d'Aristomaque. Y.

Plutarque, Timoléon, 21, 24, 30-33. — Diodore de Sicile, XVI, 72, 73, 81, 82.

* **HICÉTAS**, tyran de Syracuse dans l'intervalle entre le règne d'Agathocle et l'arrivée de Pyrrhus en Sicile (289 avant J.-C. à 279). Après la mort d'Agathocle, Ménon, son assassin supposé, fit tuer Archagathe, petit-fils du tyran, et, prenant le commandement des troupes dont ce jeune homme était le chef, il marcha contre Syracuse, qui lui opposa une nombreuse armée sous les ordres d'Hicétas. Un renfort de Carthaginois fit pencher la victoire du côté de Ménon, et les Syracusains subirent un traité ignominieux. Malgré sa défaite, Hicétas fut élevé peu après au pouvoir suprême. Les seuls événements de son règne, qui dura neuf ans, furent une victoire remportée sur Phintias, tyran d'Agrigente, et une défaite essuyée aux bords de la rivière Térias, dans une guerre contre les Carthaginois. Hicétas fut chassé de Syracuse par Thymion, et son expulsion précéda de peu de temps l'arrivée de Pyrrhus en Sicile. Y.

Diodore de Sicile, XXI, 18; XXII, 2, 7.

* **HICÉTAS** *de Syracuse*, un des plus anciens pythagoriciens; d'après un passage de Diogène Laerce (VIII, 85), ce serait lui qui aurait le premier enseigné la rotation de la Terre, ce que d'autres auteurs attribuent à Philolaüs. Cicéron (*Academ. Quæst.*, II, 39) le mentionne comme enseignant que la Terre tourne sur son axe avec une rapidité extrême, tandis que tous les autres corps célestes restent immobiles. Nous manquons d'ailleurs de renseignements sur ce philosophe. G. B.

Fabricius, *Biblioth. Græca*, I, 847.

HICKES (*Georges*), théologien et philologue anglais, né en 1642, à Newsham (comté d'York), mort le 15 décembre 1715. Élevé à l'université d'Oxford, il entra dans les ordres, et devint membre du collége Lincoln. En 1673, le mauvais état de sa santé le décida à entreprendre un voyage sur le continent. De retour en Angleterre, il obtint plusieurs bénéfices, et fut nommé en 1681 chapelain du roi, et doyen de Worcester en 1683. La révolution de 1688 lui enleva toutes ses dignités ecclésiastiques, et le réduisit même à la nécessité de se cacher. Dans sa retraite il prit une part active aux intrigues jacobites. Il était d'ailleurs attaché à l'Église anglicane, et écrivit plusieurs traités contre le papisme. Ses ouvrages de controverse sont aujourd'hui oubliés; mais on estime encore ses travaux sur les langues et les littératures du nord de l'Europe. Ses principales productions sont : *Institutiones Grammaticæ Anglo-Saxonicæ et Mæso-Gothicæ. Grammatica Islandica Runolph. Jonæ. Catalogus librorum septentrionalium. Accedit Edwardi Bernardi Etymologicum Britannicum*; Oxford, 1689, in-4°; — *Antiquæ Litteraturæ septentrionalis Libri II: quorum primus G. Hickesii Linguarum veterum septentrionalium Thesaurum grammatico-criticum et archæologicum, ejusdem De antiquæ Literaturæ septentrionalis utilitate Dissertationem Epistolarum, et Andreæ Fountaine, equitis aurati, Numismata Saxonica et Dano-Saxonica, complectitur : alter continet : Humfredi Wanleii Librorum veterum septentrionalium qui in Angliæ bibliothecis exstant Catalogum historico-criticum, nec non multorum veterum codicum septentrionalium alibi exstantium notitiam, cum totius operis sex indicibus*; Oxford, 1703-1705, 3 vol. in-fol. Z.

Biographia Britannica. — Chauffepié, *Dictionnaire historique*. — Chalmers, *General Biogr. Diction.*

HICKS (*Francis*), érudit anglais, né en 1566, à

Tredington (comté de Worcester), mort à Sutton (comté de Glocester), le 9 janvier 1630. Il fut élevé à Saint-Mary-Hall (Oxford), mais il n'alla pas au delà du grade de bachelier. Il semble qu'il mena la vie d'un gentilhomme campagnard, et qu'il consacra aux lettres anciennes le temps que lui laissait la culture de ses terres. Il traduisit en anglais Thucydide, Hérodien et Lucien. Cette dernière traduction fut publiée par son fils *Thomas* Hicks, qui y ajouta une *Vie de Lucien* et *des notes*; Oxford, 1634, in-4°. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. I.

*HIDALGO (*Gaspard-Lucas*), écrivain espagnol, vivait à la fin du seizième siècle, à Madrid. On sait d'ailleurs fort peu de choses sur sa vie; il publia, sous le titre de *Carnestolendas de Castilla*, un récit des amusements des trois derniers jours de carnaval. C'est un recueil de petits contes, d'anecdotes, dans le genre des *novelle* des Italiens; on y trouve quelques détails de mœurs assez curieux. Ce livre parut à Barcelone, 1605; il existe d'autres éditions, de 1606 et de 1618, qui attestent qu'il fut alors bien reçu du public. G. B.

Ticknor, *History of Spanish Litterature*, t. III, p. 89.

HIDALGO Y COSTILLA (Don *Miguel*), chef de la première insurrection mexicaine, né dans l'Amérique du Sud, fusillé à Chihuahua, le 27 juillet 1811. Sa famille était originaire d'Espagne; il choisit la carrière ecclésiastique, se distingua par des talents et une instruction peu commune dans le clergé du Nouveau Monde, et fut pourvu de la riche cure de Dolores. Il s'y fit beaucoup d'amis, et par son éloquence et par sa conduite acquit une grande influence sur les créoles et sur les indigènes. C'était d'ailleurs un homme actif et plein de ressources. Il appuyait sa popularité sur les intérêts matériels de ses compatriotes. Il avait créé plusieurs manufactures, qui répandaient la vie et l'aisance parmi ses paroissiens. Ses cultures de vers à soie, intelligemment perfectionnées à la manière européenne, étaient en pleine prospérité; il avait planté de grands vignobles qui allaient donner d'abondantes récoltes, lorsque la jalousie du gouvernement de Mexico vint lui défendre de faire du vin. Cette mesure fut un nouveau motif de mécontentement général. Il ne fut pas difficile à Hidalgo de préparer l'insurrection au milieu d'une population qui frémissait sous le joug cupide et brutal des agents espagnols. La conspiration devait éclater le 1er novembre; mais Ittarriaga, chanoine de Valladolid, et l'un des conjurés, en confia le secret en mourant à Gil, prêtre à Queretaro. Ce confesseur révéla le complot à l'audience royale, qui fit aussitôt arrêter une partie des mécontents. Cette circonstance décida Hidalgo à brusquer le dénoûment. Il avait pour anciens camarades de collége trois capitaines créoles du régiment de la reine, en garnison à Guanaxuato : c'étaient don Ignacio Allende, don Manuel Aldama et don Jose Abasolo. Il les avait initiés à ses projets, et le 10 septembre 1810 il leva avec eux l'étendard de la révolte. La promesse qu'ils firent aux Indiens d'abolir la taxe des *tributos*, payée depuis la conquête, attira dans leur parti tous les indigènes. Hidalgo leur disait que les Espagnols voulaient les livrer aux Français. « Adieu notre sainte religion, s'écria-t-il, adieu notre bon roi Ferdinand VII. Mes pauvres enfants, dans peu de jours vous serez jacobins, vous serez esclaves de Napoléon. » L'effet de cette allocution fut électrique : les Indiens y répondirent par les cris de : « La Vierge de la Guadalupe pour toujours! Ferdinand à jamais! mort aux *Gachupins!* (1) ». Et vingt mille d'entre eux se rangèrent sous les drapeaux d'Hidalgo. Il les arma de fusils, de haches, de piques et de massues, confisqua les propriétés des Européens et les distribua à ses partisans; c'était le moyen d'en augmenter le nombre; aussi eut-il en vingt-quatre heures une armée assez forte pour s'emparer, dès le 18 septembre, de San-Felipe, de Zelaya, de San-Miguel-el Grande, villes de dix à seize mille âmes. Il y continua son système de confiscation, et fit de nouvelles recrues. Il marcha alors sur Guanaxuato, ville opulente, capitale du district des mines, et peuplée de quatre-vingt mille habitants. L'intendant Rianon lui opposa une vive résistance; mais il succomba avec sa faible garnison. Les Indiens massacrèrent tous les Européens et un grand nombre de créoles espagnols. Le butin fut de cinq millions de dollars (25 millions de francs). Hidalgo organisa aussitôt un gouvernement; il nomma à tous les grades de l'administration des individus influents, les intéressant ainsi à soutenir l'insurrection ou à périr avec elle; il fit battre monnaie, fondre des canons, disciplina son armée aussi bien que le lui permettaient les éléments dont elle était composée, et se présenta devant Valladolid (60,000 hab.). Il y entra sans coup férir (le 10 octobre 1810), et s'y empara d'un million deux cent mille dollars en argent. Un régiment de dragons et un d'infanterie se réunirent à ses forces, qui s'élevèrent à cinquante mille combattants. Il fut aussi rejoint par son ami d'enfance don Jose Morelos, curé de Nucupetaro, qui sut captiver tout d'abord la confiance des insurgés et joua un rôle important dans l'histoire révolutionnaire du Mexique. Jusque-là don Mariano Macio avait semblé diriger les opérations militaires des indépendants. Hidalgo crut alors devoir changer la soutane contre un habit d'officier; il fut proclamé généralissime des armées mexicaines dans une assemblée des principaux chefs, tenue à Indaparapeo (24 octobre), marcha aussitôt en avant, occupa sans obstacle Marabatio, Tépétongo, Yordana, Ixtlinaca, et entra le 27 octobre à Toluca, ville située à douze lieues ouest de Mexico. Le vice-roi don Venegas (*voy.* ce nom) avait enfin compris que l'émeute de Dolores,

(1) Nom donné aux Européens par les Indiens.

méprisée d'abord par lui, était devenue une formidable insurrection. Il rassembla à la hate tous ses moyens de défense. Un corps de dix mille hommes, qu'il opposa à Hidalgo, sous les ordres du colonel don Torquato Truxillo, fut repoussé au défilé del Monte de las Cruces, et perdit toute son artillerie (30 octobre). Le généralissime occupa les hauteurs de Santa-Fé, et somma Venegas de capituler. Le vice-roi, après avoir remis en grande pompe son commandement à la Vierge de los Remedios, répondit que sa céleste souveraine lui ordonnait de combattre. Hildalgo resta pendant vingt-cinq jours dans sa position sans rien oser entreprendre contre Mexico, bien que la garnison n'excédât pas dix mille hommes et que cette capitale renfermât plus de trente mille mécontents prêts à prendre les armes. Au bout de ce temps, il prit la route de Guadalaxara. Cette inaction et cette retraite inattendues ont été le sujet de bien des commentaires. Ce qui paraît le plus probable, c'est qu'Hidalgo n'osa lancer ses bandes, peu habituées au feu de l'artillerie, sur les troupes régulières et fortifiées de Venegas, et qu'il allait se replier lorsqu'il apprit que le brigadier don Félix Maria Calleja arrivait à marches forcées au secours de la capitale. Les troupes de Calleja se composaient de créoles; cependant elles n'hésitèrent pas à combattre les indépendants à Aculco le 7 novembre 1810. Il est vrai que ceux-ci commencèrent imprudemment le feu. Les Indiens prirent bientôt la fuite, et jetèrent le désordre parmi les Mexicains réguliers. Hidalgo laissa dix mille hommes sur le terrain. Il se reforma à Guadalaxara, et signala sa présence dans cette grande ville par de nombreuses et barbares exécutions : chaque nuit trente ou quarante Espagnols étaient, par ses ordres, emmenés hors de la ville et poignardés. Ces cruautés discréditèrent la cause révolutionnaire bien plus que les défaites et empêchèrent les créoles d'en adopter les principes.

Cependant Hidalgo, maître d'une nombreuse artillerie, crut pouvoir attendre Calleja au pont de Calderon : c'était contre l'avis de Allende, qui, avec des troupes aussi indisciplinées, ne voulait risquer aucune action décisive et conseillait de fatiguer les Espagnols par une guerre de partisans. L'événement prouva la prudence d'Allende; les Mexicains, d'abord vainqueurs, furent mis en déroute par la réserve de Calleja. Ce général ne sut pas profiter de sa victoire, et donna le temps à ses ennemis d'évacuer leur trésor et leurs munitions. Hidalgo put encore occuper Zacatecas, où il trouva de l'artillerie. Les gouvernements de Villa-del-Nuevo-de-Leon, Nuevo-Santander, Cohahuila se déclarèrent en sa faveur. Il poursuivait sa marche vers le Texas avec Allende et Abasolo, lorsque, le 21 mars 1811, il fut surpris à Acatila de Bajen, près de Saltillo, par la trahison d'un de ses officiers de confiance, Ignacio Elisondo Bustamente, qui saisit cette occasion d'obtenir sa grâce du gouvernement espagnol. Cinquante Mexicains influents, qui accompagnaient le généralissime, furent fusillés sur-le-champ. Quant à lui-même et à ses deux amis, ils furent conduits à Chihuahua : leur procès dura plusieurs mois ; mais s'étant refusés à faire des révélations, ils furent condamnés à mort et moururent avec courage.

Alfred de Lacaze.

Robinson, *Mémoirs*, etc., ch. I. — D. José Guerra, *Historia de la Revolucion de Nueva-España*, etc.; Londres, 1813. — *Resumen historico de la Insurreccion de Nueva-España, desde su origen hasta el desembarco del senor E. X. de Mina*; Mexico, 1821. — De La Renaudière, *Mexique*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 100-108. — *Biographie étrangère*.

* **HIEMPSAL** (1), prince numide, assassiné en 118 avant J.-C.. Il était fils du roi des Numides Micipsa, et petit-fils de Massinissa. Micipsa laissa en mourant son royaume à ses deux fils Adherbal et Hiempsal, et à son neveu Jugurtha. La discorde éclata entre les trois princes dès leur première entrevue, et Hiempsal, s'abandonnant à la fougue de son caractère, offensa mortellement Jugurtha. Il eut peu après l'imprudence de s'établir dans une maison qui appartenait à celui-ci, et fut par son ordre égorgé pendant la nuit. Tel est du moins le récit de Salluste, car Tite Live, autant qu'on peut en juger par l'*Epitome* qui nous reste de son histoire, prétend que la mort d'Hiempsal fut un fait de guerre. Y.

Salluste, *Jugurtha*, 5, 9, 11, 12. — Diodore, XXXIV, 25. — Florus. III, 2. — Tite Live, *Epit.*, LXII.

HIEMPSAL, roi de Numidie, vivait dans le premier siècle avant J.-C. D'après une inscription conservée par Reinesius et Spon, il était petit-fils de Massinissa et fils de Gulussa. Il devait alors être déjà avancé en âge lorsqu'il accorda un asile au jeune Marius et à Céthégus après le triomphe du parti de Sylla à Rome, en 88. Son hospitalité n'était qu'apparente, et il retint les deux proscrits en captivité. Ils parvinrent à s'échapper, et rejoignirent l'ancien Marius. Après le triomphe de leur parti, Cn. Domitius Ahenobarbus, qui en était le chef en Afrique, déposa Hiempsal, et le remplaça par Hiarbas. Le triomphe du parti contraire amena la restauration de Hiempsal, qui semble être resté jusqu'à la fin de ses jours dans la paisible possession du royaume de Numidie. Il vivait encore en 62 avant J.-C. Salluste, à l'appui de son opinion sur l'histoire ancienne de l'Afrique, cite certains livres écrits en langage punique, lesquels étaient attribués au roi Hiempsal (*qui regis Hiempsalis dicebantur*). On n'a pas de motif de supposer avec Heeren que Hiempsal était le propriétaire et non l'auteur des ouvrages en question. Y.

Plutarque, *Marius*, 40; *Pomp.*, 12. — Appien, *Bel. civ.*, I, 62, 80. — César, *Bel. civ.*, II, 25. — Suétone, *Cæs.*, 71.

(1) Ce prince est appelé Ἱάμψας par Plutarque, Ἱέμψαλος par Diodore, Ἱεμψάλας par Appien. Gesenius (*Ling. Phœn. Monum.*, p. 190) suppose que son véritable nom était *Hiemsobal*.

— Hirt, *Bel. Afr.*, 56. — Salluste, *Jug.*, 17. — Wesseling, dans son édit. de Diodore, vol. II, p. 607. — Heeren, *Ideen*, vol. IV, p. 21.

* **HIÉRAX** (Ἱέραξ), musicien grec de la période mythique. D'après une légende rapportée par Pollux, il vécut avant la guerre de Troie, et mourut jeune. Il inventa, dit-on, la *mesure hiéracienne* (νόμος ἱεράκιχος), et fut l'ami et le disciple du musicien Olympus. Y.

Pollux, *Onom.*, IV, 10. — Fabricius, *Bibl. Gr.*, vol. I, p. 186 et 726.

* **HIÉRAX**, écrivain grec, d'une époque incertaine. Il composa un ouvrage Περὶ δικαιοσύνης, qui est cité dans Ἰωνιά (*Violetum*) d'Arsenius de Monembasia, publié par Walz; Stuttgard, 1832, in-8°. Un autre passage d'Hiérax est compris dans les γνῶμαι jointes à l'édition de Callimaque publiée par Froben et Episcopius; Bâle, 1532, in-4°. Y.

Bandini, *Catal. Codd. Med. Laur.*, vol. I, p. 840.

* **HIÉRAX**, écrivain ecclésiastique, vivait au commencement du quatrième siècle avant J.-C. Saint Épiphane et saint Augustin l'accusent d'hérésie; Photius et Pierre de Sicile le classent parmi les manichéens. Né à Léontus ou Léontopolis en Égypte, il se distingua dans les divers genres de savoir cultivés dans ce pays. Il était surtout versé dans la connaissance des Saintes Écritures, et il commenta l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*. La pureté de sa vie et son éloquence lui acquirent de nombreux partisans parmi les ascètes égyptiens. Il enseignait que l'âme seule ressusciterait, et non pas la chair, et que la résurrection ne serait que spirituelle. Il condamnait le mariage, et ne voyait de salut possible que dans le célibat. Il prétendait que les enfants morts avant l'âge de raison sont damnés, parce qu'ils n'ont pas le mérite d'avoir combattu contre les vices, *quia non sunt illis*, dit saint Augustin, *ulla merita certaminis quo vitia superantur*. Enfin, il disait que Melchisédech était le Saint-Esprit. Les sectateurs d'Hiérax s'appelaient *hieracites*. Hiérax écrivit de nombreux ouvrages en grec et en égyptien. Outre ses commentaires sur l'*Écriture*, dans lesquels il introduisit beaucoup de fables et d'allégories, il composa des *Psaumes* ou *Chants religieux*. On ne connaît aujourd'hui ces écrits que par de courtes citations de saint Épiphane. Y.

Saint Épiphane, *Panarium Hæres.*, 67. — Saint-Augustin, *De Hæres.*, 47. — *Prædestinatus*, par un anonyme, dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland, vol. X, p. 370. — Saint Athanase, *Opera*, vol. II, p. 285, édit. des Bénédictins. — Jean de Damas, *De Hæres.*, c. 67, dans ses *Opera*, vol. I, p. 91, édit. Lequien. — Cave, *Hist. liter.* — Beausobre, *Hist. du Manichéisme*, t. II, ch. 7. — Lardner, *Credibility*, part. II. — Tillemont, *Mémoires ecclés.*, vol. IV, p. 411.

* **HIÉROCLÈS**, un des favoris d'Héliogabale, mis à mort en 222 avant J.-C. Carien d'origine et d'abord cocher, il attira l'attention de l'empereur Héliogabale, et devint un des principaux instruments de ses débauches. Son scandaleux crédit était au plus haut point, lorsque les prétoriens le massacrèrent, peu de temps avant le meurtre d'Héliogabale lui-même. Y.

Dion Cassius, LXXIX, 15, 19. — Lampride, *Elagabalus*, 6, 15.

* **HIÉROCLÈS** (Ἱεροκλῆς), rhéteur grec, né à Alabanda, en Carie, vivait vers 100 avant J.-C. Lui et son frère Ménéclès se distinguèrent dans ce genre d'éloquence que l'on appelait asiatique, par opposition à l'éloquence attique. Ses discours existaient encore du temps de Cicéron. Y.

Cicéron, *Brut.*, 95; *Orat.*, 69; *De Orat.*, II, 23. — Strabon, XIV, p. 661.

HIÉROCLÈS, écrivain grec, d'une époque incertaine. Il composa, sous le titre de Φιλίστορες (Les Amis de l'Histoire), un ouvrage plusieurs fois cité par Étienne de Byzance, et qui paraît avoir contenu principalement des histoires merveilleuses sur les hommes et les animaux. Y.

Étienne de Byzance, aux mots Βραχμᾶνες, Ταρχυνία. — Tzetzès, *Chil.*, VI, 156, 716.

HIÉROCLÈS, administrateur et sophiste romain, vivait au commencement du quatrième siècle après J.-C. Il fut proconsul de Bithynie, puis d'Alexandrie sous le règne de Dioclétien. Suivant Lactance, il fut un de ceux qui poussèrent le plus vivement ce prince à persécuter les chrétiens. Il possédait de grandes connaissances philosophiques, et il s'en servait pour abaisser le christianisme et élever le polythéisme, où l'on trouvait, disait-il, des notions religieuses aussi pures que profondes, mais qui avaient été mal comprises et dénaturées par le vulgaire. Il composa un traité intitulé : Λόγοι φιλαλήθεις πρὸς τοὺς Χριστιανούς (Discours aux chrétiens dans l'intérêt de la vérité). Cet ouvrage, qui formait deux livres, ne nous est connu que par des extraits de Lactance, et par une réfutation d'Eusèbe. Hiéroclès signalait dans l'Écriture des contradictions historiques et dogmatiques, et plaçait Jésus-Christ sur le même rang qu'Apollonius de Tyane. Y.

Lactance, *Instit. Div.*, V, 2; *De Morte Persecutorum*, 16. — Cave, *Hist. literaria*.

HIÉROCLÈS, philosophe néo-platonicien, vivait à Alexandrie vers le milieu du cinquième siècle. Son principal ouvrage (s'il lui appartient réellement, ce qu'on a quelquefois révoqué en doute) est un commentaire sur les *Vers dorés* de Pythagore. Hiéroclès donne une exposition succincte, mais assez complète, des doctrines de Pythagore, et son ouvrage est d'une certaine importance pour l'étude de la philosophie pythagoricienne. Le *Commentaire sur les vers dorés* fut d'abord publié en latin seulement par J. Aurispa; Padoue, 1474, in-4°; Rome, 1475, 1493, 1495, in-4°; Bâle, 1543, in-8°. Le texte grec, avec une nouvelle traduction latine fut publié par J. Courtier, Paris, 1583, in-12, et réédité avec les fragments des autres ouvrages d'Hiéroclès par J. Pearson, Londres, 1654, 1655, in-4°, et par P. Needham, Cambridge, 1709, in-8°. R. Warren en donna une bonne édition

séparée; Londres, 1742, in-8°. Le *Commentaire* d'Hiéroclès fut traduit en français par Guillaume Rheginus ou Regnaud, sous le titre de *Institution divine contre les Athéistes*, Lyon, 1560, in-8°, et par Dacier; Paris, 1706, in-12. On connaît les titres de deux autres ouvrages de Hiéroclès qui ne sont pas venus jusqu'à nous; savoir : Περὶ Προνοίας καὶ εἱμαρμένης καὶ τοῦ ἐφ'ἡμῖν πρὸς τὴν θείαν ἡγεμονίαν συντάξεως (Sur la Providence et le Destin, et sur la conciliation de la liberté de l'homme avec toute la puissance divine). Ce traité, dédié à Olympiodore, contenait sept livres; il n'en reste que des extraits, donnés dans la *Bibliothèque* de Photius, et publiés séparément par Morelli, Paris, 1593, 1597, in-8°; Pearson et Needham les ont insérés dans leurs éditions du *Commentaire sur Pythagore*. Hiéroclès tentait de concilier Platon et Aristote, et opposait ces deux philosophes aux stoïciens et aux épicuriens; — Φιλοσοφούμενα, dont Stobée nous a conservé un assez grand nombre de passages, qui ont été recueillis par Pearson et Needham. Theosebius, disciple d'Hiéroclès, publia d'après ses leçons un commentaire sur le *Gorgias* de Platon.

On a sous le nom d'Hiéroclès un ouvrage composé longtemps après ce philosophe; il a pour titre Ἀστεῖα, et contient un recueil de contes plaisants, d'idées facétieuses, de bons mots et de naïvetés. Publié d'abord par Marquard Freher : *Facetiæ de priscorum studiosorum dictis et factis ridiculis nunc primum editæ, græc. et lat.*, Ladembourg, 1605, in-8°, et ensuite par J.-A Schier, Leipzig, 1750, in-8°; il se trouve dans les éditions de Pearson et Needham; dans les *Observationes Philosophicæ* de J. de Rhoers, Groningue, 1768, in-8°. Coray, Paris, 1812, in-8°, et Boissonade, Paris, 1848, in-8°, en ont donné des éditions; ce dernier sous le titre plus authentique de Φιλόγελως:

Y.

Photius, *Biblioth.*, cod. 214, 251; 293. — Dacier, *Vie de Hiéroclès*, en tête de sa traduction.

HIÉROCLÈS, géographe grec, vivait au commencement du sixième siècle de l'ère chrétienne. On a de lui un itinéraire des provinces orientales de l'empire, intitulé Συνέκδημος (Le Compagnon de Voyage). Cet ouvrage, qui contient une liste de soixante-quatre éparchies ou provinces et de neuf cent trente-cinq villes avec de courtes descriptions, est très-important pour la géographie de l'empire d'Orient. Publié d'abord d'une manière assez incomplète par Charles de Saint-Paul, dans sa *Geographia sacra* (Paris, 1641; Amsterdam, 1704, in-fol.), il fut réimprimé avec des améliorations dans l'*Antiquitas Eccles. illust.* de E. Schelstraten, Rome, 1697, vol. II, et dans l'*Imperium Orient.* de Banduri, t. I. La meilleure édition est celle de P. Wesseling, dans ses *Itineraria veterum Romanorum*; Amsterdam, 1735, in-4°, p. 631. M. Ch. Muller en prépare une édition complète pour la collection des géographes grecs publiée par Ambroise-Firmin Didot. Y.

Hoffmann, *Bibliograph.-Lexicon*.

HIÉROCLÈS, écrivain vétérinaire, vivait dans le dixième siècle après J.-C. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il était jurisconsulte de profession, et contemporain de Cassianus Bassus, auquel il dédia son traité sur la chirurgie vétérinaire. Il reste de cet ouvrage des fragments publiés d'abord en latin par J. Ruel ou Ruellius, Paris, 1530, in-fol., et ensuite en grec par Simon Grynæus, Bâle, 1537, in-4°. Jean Massé en a donné une traduction sous ce titre : *L'Art vétérinaire, ou grande Maréchallerie d'Hiéroclès, contenu en trois livres*; Paris, 1563, in-4°. Z.

Haller, *Bibliotheca Medica practica*, vol. I, p. 300. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. VI, p. 407.

HIÉRON Ier (Ἱέρων), tyran de Syracuse, régna depuis 478 avant J.-C. jusqu'en 467. Fils de Dinomène et frère de Gélon, il succéda à celui-ci sur le trône de Syracuse. Suivant Diodore, Gélon en mourant le désigna pour son successeur, tandis que, d'après d'autres autorités, Hiéron gouverna d'abord en qualité de tuteur d'un fils de Gélon, et s'empara ensuite de la couronne au détriment de cet enfant. Il commença par exercer le pouvoir avec une sévérité tyrannique; et si, plus tard, il devint moins dur, il n'égala jamais Gélon en douceur. Le début de son règne fut troublé par les prétentions de son frère Polyzèle, qui avait reçu de Gélon le commandement de l'armée syracusaine, et avait épousé Démarète, veuve de ce prince. Polyzèle se retira auprès de Théron, roi d'Agrigente et père de Démarète, et la guerre allait éclater entre les deux frères lorsque l'intervention du poëte Simonide parvint à les réconcilier. Polyzèle fut rétabli dans sa première position à Syracuse, et Hiéron épousa une sœur de Théron. Dès lors aucun embarras intérieur n'empêcha le prince syracusain d'étendre son pouvoir au dehors. En Sicile il s'empara des puissantes villes de Naxos et de Catane, en transporta les habitants à Leontium, et repeupla Catane avec des colons syracusains. Il donna à cette nouvelle ville le nom d'Etna, et s'en proclama le fondateur. A la même époque il intervint dans les affaires des villes grecques de l'Italie méridionale, et força Anaxilas de Rhegium d'épargner les Locriens. En 476, Cumes et d'autres établissements grecs de la Campanie, attaqués par une puissante flotte étrusque, invoquèrent l'assistance de Hiéron, qui, quoique malade, vint à leur secours, et remporta près de Cumes, sur les Étrusques, une grande victoire navale qui a été célébrée par Pindare. Il ne fut pas moins heureux contre Thrasydée, fils de Théron : il le vainquit, et contribua à son expulsion d'Agrigente. Craint au dehors, absolu au dedans, défendu par de nombreux mercenaires, et protégé par une politique soupçonneuse, Hiéron jouit jusqu'à la fin de son règne

d'une prospérité qui lui permit de protéger les lettres et de réunir à sa cour quelques-uns des plus grands poëtes de son temps. Eschyle, Pindare, Bacchylide, Xénophane, Épicharme, Simonide furent de ses hôtes. Ce dernier vécut même avec lui dans une intimité qui a fourni à Xénophon le sujet de son dialogue intitulé *Hiéron*. Mais l'éclat politique et militaire de son règne, la noble protection qu'il accorda aux lettres, sa magnificence, qui se déploya dans les jeux de la Grèce, ses victoires à Olympie et à Delphes immortalisées par Pindare, ne firent point oublier aux Grecs ses actes tyranniques. Le pompeux tombeau qui lui avait été élevé à Catane fut détruit par les anciens habitants de cette ville, rentrés dans leur patrie après l'expulsion des colons syracusains. Hiéron eut un fils de sa première femme, fille du Syracusain Nicoclès ; il ne laissa pas d'enfant de sa seconde femme, sœur de Théron. Y.

Scoliaste de Pindare, *Ad Pyth.*, I, 1, 28, 112, 120, 137, 155 ; II, 29, 30, 37, 115, 131, 187 ; III, 1 ; *Ad Olymp.*, I, 35 ; II, 181, 137 ; III, 1. — Bœckh, édit. de Pindare, aux endroits cités, et vol III, p. 225. — Diodore de Sicile, XI, 38, 48, 53, 66, 67. — Arist., *Polit.*, V, 11. — Élien, *Var. Hist*, IV, 15. — Athénée, III, p. 121 ; VI, 231 ; XIV, 656. — Pausanias, I, 2 ; VI, 12. — Plutarque, *Apophth.*, p. 175 — Xénophon, *Hiéron*. — Rose, *Inscript.*, *Græc. vetust.*, p. 66. — Clinton, *Fasti Hellenici*, vol. II, p. 38, 267.

HIÉRON II, roi de Syracuse, né vers 306, mort vers 216 avant J.-C. Il était fils d'Hiéroclès, Syracusain de noble famille, qui prétendait descendre de Hiéron Ier ; mais sa mère était de condition servile, et lui-même fut exposé aussitôt après sa naissance. Des présages qui annonçaient, dit-on, sa future grandeur, décidèrent son père à le reprendre et à l'élever avec soin. Dans les guerres civiles de la Sicile, Hiéron se distingua sous les ordres de Pyrrhus, et après le départ de ce prince il fut élu, avec Artémidore, général de l'armée syracusaine, composée de mercenaires. Le peuple ratifia cette élection, et Hiéron, par son mariage avec la fille de Leptine, qui était alors le plus puissant citoyen de Syracuse, s'assura une grande influence sur les conseils de la république. Doutant avec raison de la bonne foi des mercenaires, il les laissa écraser dans une rencontre avec les Mamertins, et les remplaça par des troupes siciliennes, plus fidèles et mieux disciplinées. Avec cette nouvelle armée, il marcha contre les Mamertins, et leur enleva les villes de Mylé et d'Alæsa, tandis que Tyndaris, Abacenum et Tauromenium se déclaraient en sa faveur. Les Mamertins, refoulés dans un coin de l'île, tentèrent le sort des armes sur les bords du Longanus, essuyèrent une défaite complète, et auraient même perdu Messine, leur capitale, si le vainqueur ne leur eût accordé la paix, grâce à l'intercession des Carthaginois. Au retour de cette glorieuse expédition, Hiéron fut proclamé roi par ses concitoyens, en 270. L'histoire se tait sur les premières années du règne de Hiéron. On pense qu'il s'efforça de garder une neutralité difficile entre les Carthaginois et les Romains, qui se disputaient la souveraineté de la Sicile. En 264 l'intervention des Romains en faveur des Mamertins, restés l'objet de la haine de Hiéron, le jeta brusquement du côté des Carthaginois. Joignant ses forces à celles de Hannon, il vint avec le général carthaginois mettre le siége devant Messine ; mais il fut bientôt forcé de courir au secours de sa capitale, menacée par le consul romain Appius Claudius. La peste obligea les Romains de s'éloigner. L'année suivante (263) une nouvelle armée romaine, commandée par les consuls Otacilius et Valerius, passa le détroit, et ravagea le territoire de Syracuse. Hiéron ne persista pas dans l'alliance carthaginoise, et conclut la paix avec les Romains à des conditions favorables. Le traité lui assura, moyennant un tribut, la possession de toute la partie méridionale et orientale de la Sicile jusqu'à Tauromenium. A partir de cette époque jusqu'à la fin de sa vie, Hiéron, ami fidèle des Romains et protégé par eux contre les Carthaginois, jouit d'une tranquillité favorable au bonheur de ses sujets, mais peu fertile en événements. La première guerre punique lui fournit l'occasion de rendre des services à ses nouveaux alliés. En 262, pendant le siége d'Agrigente, il leur envoya des vivres et des machines de guerre, et en plusieurs autres rencontres, il vint à leur secours. Les Romains, reconnaissants de ses bons offices, lui firent en 241 remise de tout tribut. Dans l'intervalle des deux guerres puniques, le roi de Syracuse visita Rome, fut reçu avec les plus grands honneurs, et donna un témoignage de sa gratitude et de sa reconnaissance en faisant distribuer au peuple, pendant les jeux séculaires, une immense quantité de blé. Le commencement de la seconde guerre punique mit sa fidélité à une rude épreuve, mais ne le fit pas manquer à ses engagements. Il envoya aux Romains des renforts et des provisions. La défaite de Thrasymène en 217, le désastre de Cannes en 216, ne l'ébranlèrent pas, et son dernier acte fut l'envoi d'un subside considérable en argent et en blé au propréteur T. Otacilius. Il mourut l'année même de la bataille de Cannes, à quatre-vingt-douze ans suivant Lucien, à quatre-vingts d'après Polybe et Tite-Live. Pausanias, qui prétend qu'il fut assassiné par Dinomène, le confond évidemment avec son petit-fils Hieronyme.

L'administration de Hiéron semble avoir été singulièrement douce et équitable. S'il ne refusa pas le titre de roi, il s'abstint d'en porter les insignes, et laissa au sénat une large part de pouvoir. On prétend même qu'il voulut se démettre de l'autorité royale, et qu'il la garda seulement sur les instances unanimes des Syracusains. Ses lois (*Leges Hieronicæ*), chères au peuple sicilien, restèrent en vigueur, même sous la domination romaine. Sa munificence s'exerça plus d'une fois à l'égard des républiques grec-

ques; et s'il ne put pas, comme le premier Hiéron, rassembler à sa cour plusieurs grands poëtes, il encouragea les travaux scientifiques de son parent Archimède, et fut célébré par Théocrite. Il orna Syracuse de monuments magnifiques, et fit construire pour la défense de cette ville de puissantes machines de guerre qui, peu après sa mort, furent employées contre les Romains. Hiéron eut un fils qui mourut peu avant son père, et deux filles, Démarate et Héraclée, qui épousèrent Andranodore et Zoïppe, deux des principaux citoyens de Syracuse. Il eut pour successeur son petit-fils Hiéronyme.

Il existe de nombreuses médailles qui portent le nom de Hiéron, et qui, d'après leur style et les caractères de leurs inscriptions, ont été frappées sous son règne. Les numismates ne s'accordent pas sur la figure gravée sur ces médailles. Eckhel et Visconti croient y reconnaître Hiéron Ier, tandis que d'autres y trouvent, avec plus de vraisemblance, le portrait de Hiéron II.

Y.

Justin, XXIII, 4. — Zonaras, VIII, 6, 9, 10, 16, 26. — Polybe, I, 8-16, 18, 63; VII, 8. — Diodore, XXII, 13; XXIII, 1-4, 18; XXIV, 1, 4; XXV, 13; XXVI, 8, 18. — Pausanias, VI, 12. — Dion Cassius, *Fragm. Vat.*, 57. — Orose, IV, 7. — Appien, *Sicul.*, 2. — Eutrope, III, 1. — Plutarque, *Marcel.*, 8, 14. — Tite Live, XXI, 49-51; XXII, 37; XXIII, 21; XXIV, 4, 5, 21, 22, 24. — Valère Maxime, IV, 8. — Lucien, *Macrob.*, 10. — Cicéron, *In Verrem*, II, 13; III, 8, 51. — Athenée, V, 40-44. — Le duc de Serra di Falco, *Antichità della Sicilia*, vol. IV, p. 158. — Eckhel, *Doct. Num.*, vol. I, p. 251-257. — Clinton, *Fasti Hellen.*, vol. II, p. 267. — Droysen, *Hellenismus*, vol. II, p. 268.

HIÉRONYME, roi de Syracuse, né en 231 avant J.-C., mort en 215. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il succéda à son grand-père Hiéron II. Les circonstances étaient difficiles, et la bataille de Cannes venait de porter un coup sensible à l'influence romaine en Sicile. Hiéron II, qui était toujours fidèle aux Romains, craignit qu'un enfant de quinze ans n'eût pas la force de persister dans une politique aussi sage, et il le plaça sous la tutelle d'un conseil de régence de quinze personnes, parmi lesquelles on comptait Andranodore et Zoïppe, oncles du jeune prince. L'ambition d'Andranodore renversa cet arrangement. Il persuada à Hiéronyme de prendre le pouvoir, et donna sa démission de membre du conseil de régence, exemple qui fut suivi par tous ses collègues. Le jeune roi s'abandonna à des excès de faste, de débauche et de violence qui paraissent incroyables à Polybe, mais que l'histoire d'Heliogabale devait plus tard rendre vraisemblables. En politique il ne fut qu'un instrument entre les mains de ses oncles, tous deux partisans de l'alliance carthaginoise. Après avoir fait tuer Thrason, le seul de ses conseillers qui restât attaché aux Romains, il envoya des ambassadeurs à Annibal et reçut avec les plus grands honneurs les deux envoyés de ce général, Hippocrate et Épicydes, tandis qu'il repoussait avec un extrême dédain les députés d'Appius Claudius, préteur romain en Sicile. Il fut convenu entre lui et les Carthaginois que le fleuve d'Himère servirait de limites à leurs possessions respectives; mais bientôt il éleva ses prétentions jusqu'à demander toute l'île pour lui. Les Carthaginois, qui tenaient essentiellement à détacher Syracuse de l'alliance romaine, accordèrent tout. Au moment où Hiéronyme, à la tête de quinze mille hommes, allait entrer en campagne contre les Romains, une bande de conjurés, conduits par Dinomène, l'assaillirent dans les rues de Leontium, et le tuèrent avant que ses gardes pussent venir à son secours. Le règne de Hiéronyme ne dura que treize mois, mais ce fut assez pour précipiter Syracuse dans une politique qui devait la perdre.

Y.

Polybe, VII, 7. — Tite-Live, XXIV, 5. — Diodore de Sicile, XXVI, 15. — Athénée, VI, p. 251; XIII, p. 577. — Valère Maxime, III, 3.

HIÉRONYME (Ἱερώνυμος), de Cardia, historien grec, né vers 370 av. J.-C., mort vers 266. La première partie de sa vie est peu connue. On croit qu'il accompagna son compatriote Eumène, pendant l'expédition d'Alexandre en Asie, et, d'après sa description du char funèbre du conquérant macédonien, on pense qu'il assista à la cérémonie des funérailles. On le voit ensuite attaché au service et investi de toute la confiance d'Eumène, qui, assiégé dans le château de Nora, l'envoya en ambassade auprès d'Antipater, en 320. Avant l'accomplissement de cette mission, la mort du régent de Macédoine produisit un changement complet dans la position relative des généraux qui se disputaient l'héritage d'Alexandre. Antigone, désirant se concilier l'alliance d'Eumène, lui fit porter par Hiéronyme des offres d'amitié. Mais le bon accord ne put s'établir entre les deux généraux, et Hiéronyme resta jusqu'au dernier moment fidèle à son compatriote. Il fut blessé à la bataille de Gabiene en 316, et tomba entre les mains d'Antigone, qui le traita avec beaucoup d'égards et le retint à son service. Après la mort d'Antigone, Hiéronyme continua de suivre la fortune de son fils Démétrius, et il figure pour la dernière fois dans l'histoire en 292, comme gouverneur (*harmoste*) de la Béotie pour Démétrius; mais, d'après ce que l'on connaît de l'ouvrage de Hiéronyme, on suppose qu'il resta invariablement attaché à Démétrius et à son fils Antigone Gonatas. Il mourut à l'âge de cent quatre ans.

Hiéronyme composa sur l'histoire de la Grèce, depuis la mort d'Alexandre jusqu'à celle de Pyrrhus, un ouvrage cité sous les titres de Ἱστορία τῶν διαδόχων, et de Περὶ τῶν ἐπιγόνων πραγματεία. A propos de l'expédition de Pyrrhus en Italie, il eut naturellement l'occasion de parler de Rome, et Denys d'Halicarnasse le compte parmi les premiers écrivains grecs qui ont traité de l'histoire de cette ville. Pausanias lui reproche sévèrement sa partialité pour Démétrius et Antigone, et son injustice à l'égard de Pyrrhus et de Lysimaque. D'après Denys d'Halicarnasse,

des *Cronicones*, fragments qu'il annonça comme empruntés à des ouvrages manuscrits trouvés à Worms et composés par Flavius Lucius Dexter, Marcus Maximus, Helesa et autres auteurs fort anciens ; ces écrits jetèrent un nouveau jour sur les antiquités de l'Espagne et sur l'introduction du christianisme au delà des Pyrénées. Leurs récits flattaient l'orgueil national : ils furent d'abord reçus sans contestation ; bien des savants y ajoutèrent foi complète ; mais à mesure qu'un esprit critique se développa, les doutes les mieux fondés s'élevèrent, et dès 1650 l'imposture était reconnue. Higuera, regrettant le silence des historiens sur l'origine de l'Église espagnole, avait voulu y suppléer ; il avait, non sans habileté, imité le style et les idées des vieux chroniqueurs, et, s'entendant avec un de ses confrères qui partait pour l'Allemagne, il s'était fait envoyer une copie des prétendus manuscrits qu'il disait avoir été découverts. Ils ne furent d'ailleurs imprimés qu'après sa mort par les soins d'un autre jésuite, le père Bivar, qui crut de bonne foi à l'authenticité des chroniques qu'Higuera lui avait communiquées, et qui y joignit un commentaire publié à Saragosse en 1619. Reimprimé à Cadix en 1627, à Lyon, également en 1627, à Madrid en 1640, in-folio, le travail d'Higuera est justement oublié. Tamage de Vargas en avait inutilement defendu l'antiquité, dans un volume mis au jour à Madrid en 1634 : *F. L. Dextro, o novedades antiguas de España defendidas*.

G. B.

Ticknor, *History of Spanish Litterature*, t. III, p. 153. — Vossius, *De Historicis Latinis*, l. II, c. 10. - Fabricius, *Biblioth. mediæ Latinitatis*, t. II, p. 78. — Antonio, *Bibliotheca Hispana*, t. I, p. 308.

HILAIRE ou **HILARIUS** (*Crispin*), quarante-cinquième pape, successeur de saint Leon, né en Sardaigne, élu le 12 novembre 461, mort le 17 septembre ou le 17 novembre 467. Le pontificat d'Hilaire n'a aucune importance historique ; la vie religieuse du pontife est tout entière dans les événements qui précédèrent et préparèrent son avénement au saint-siege. Son zèle et ses vertus l'avaient fait remarquer de saint Léon ; il fut désigné par lui pour assister en son nom à ce singulier concile d'Éphèse (8 août 449) qui, rassemblé à l'occasion des Eutycheens, est encore désigné sous le nom du *Latrocinium Ephesium*. Les discussions furent fort vives ; Hilaire combattit avec fermeté la doctrine d'Eutychès, et soutint energiquement, contre Dioscore, saint Flavien, qui l'annee précédente avait déposé l'hérésiarque. Courage inutile : Dioscore, accompagné de soldats, envahit le concile ; les evêques sont maltraités et doivent signer une sentence de deposition contre Flavien et Eusèbe, principaux adversaires de l'eutychianisme. Forcé de quitter Éphèse, Hilaire ne parvint qu'après mille perils à regagner Rome. Elu pape, il anathematisa Eutychès et Nestorius, confirma les conciles de Nicee, d'Éphese et de Calcédoine ; il tint à Rome en 465 un concile où l'on s'occupa surtout de la discipline : Hilaire y défendit d'élever aux ordres sacrés ceux qui auraient été mariés à d'autres qu'à des vierges, ceux qui l'auraient été deux fois, et ceux qui étaient privés d'un membre. Il interdit enfin aux évêques de choisir leur successeur, comme cela s'était fait jusqu'alors. Hilaire enrichit des églises et des monastères que les Vandales avaient dépouillés, et eut pour successeur Simplicius. On a d'Hilaire douze lettres dans les *Conciles* de Labbe, t. IV, p. 1032 à 1047. Voyez encore *Tituli Decretorum Hilari papæ*, dans les *Variorum Patrum Epistolæ* de Ch. Lupus ; Louvain, 1682, 2 vol. in-4°, t. Ier, p. 471.

Alfred FRANKLIN.

Labbe, *Sacrosancta Concilia* ; Paris, 1671, 18 vol. in-fol. — Bruys, *Hist. des Papes* ; La Haye, 1732, 5 vol. in-4°; t. Ier, p. 252. — Baronius, *Annales ecclesiastici* ; Lucques, 1738, 19 vol., t. VIII, p. 260. — Alletz, *Histoire des Papes*, t. Ier, p. 133.

* **HILAIRE** *le Diacre* (*Hilarius Diaconus*), diacre de l'Église de Rome, vivait dans le quatrième siècle. Le pape saint Libère l'envoya, avec Lucifer de Cagliari, Eusèbe de Verceilles et Pancrace, pour plaider la cause de la vraie foi, devant Constance, au concile de Milan. Il defendit les principes de l'orthodoxie avec tant de hardiesse et si peu de respect pour l'empereur, que celui-ci le fit battre de verges et le condamna à l'exil. Plus tard Hilaire soutint avec Lucifer qu'on devait rebaptiser les hérétiques pénitents avant de les admettre à la communion de l'Église, opinion excessive qui a été l'objet des sarcasmes de saint Jérôme. On attribue à Hilaire le Diacre deux traités d'une authenticité fort douteuse : l'un, *Commentarius in Epistolas Pauli*, a été souvent publié avec les écrits de saint Ambroise ; l'autre, *Quæstiones Veteris et Novi Testamenti*, a été inséré parmi les *Œuvres* de saint Augustin.

Y.

Dupin, *Bibliothèque ecclesiastique*, quatrième siecle.

HILAIRE (Saint), évêque de Poitiers, né à Poitiers vers les premières années du quatrième siècle, mort, suivant les auteurs du *Gallia Christiana*, le 1er novembre 367. C'est une question de savoir s'il était né de parents gentils ou chrétiens. La noblesse de son origine, l'étendue de ses connaissances, car il était versé dans toutes les sciences profanes, son mariage, l'âge avancé auquel il était déjà parvenu lorsqu'il fut choisi pour évêque de sa ville natale, voilà diverses circonstances dont la réunion nous semble prouver que son père n'était pas chretien. Il est vraisemblable qu'il y eut, dès le troisième siècle, dans la noble et ancienne ville de Poitiers, une société de fidèles tour à tour secrète et publique, suivant la rigueur ou la douceur des temps. Mais si cette société fut dès lors gouvernée par des evêques, on ignore leurs noms. Hilaire est le premier sur lequel on ait des renseignements certains. Il parait avec ce titre au concile de Beziers en l'année 356. Béziers n'était pas une ville de sa province, et la

latin-anglais-français d'Holcot, 1572, in-fol., et une traduction anglaise du *Nomenclator* de Junius, Londres, 1585, in-8°; mais il est surtout connu par les morceaux de poésie narrative qu'il inséra dans le *Mirror for Magistrates*, dont il donna en 1574 une nouvelle édition. Il écrivit pour cette édition une nouvelle *Induction*, et quarante légendes relatives, pour la plupart, à l'histoire mythique de l'Angleterre. Dans un des *envoys* de ses légendes il nous apprend que jusqu'à vingt ans il s'occupa d'apprendre les langues, qu'il étudia particulièrement le français et le latin, et qu'il publia à l'âge de trente ans sa part du *Mirror for Magistrates*. On ignore la date de sa mort, mais l'on sait qu'il vivait encore en 1602, année où il fit paraître un traité de controverse intitulé : *Christ's Descent into Hell*. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, v. I. — Warton, *History of English Poetry*. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

HIGGINS (*Godfroy*), publiciste et archéologue anglais, né en 1771, à Skellow-Grange, près de Doncaster, mort en 1833. Il était magistrat dans le comté d'York. Ses fonctions lui laissèrent le temps d'écrire des brochures pleines d'idées philanthropiques et des gros livres remplis de paradoxes. Voici les titres de ces diverses productions : *A Letter to earl Fitz William on the abuses of the York lunatic asylum*; 1814; — *An Address to the House of Lords and Commons on the Corn Laws*; — *The Pamphleteer*; — *Horæ sabbaticæ*; — *The celtic Druids*; 1827, in-4°; — *An Apology for the life and character of the celebrated prophet of Arabia*; 1829, in-8°; — *Anacalypsis or an Attempt to draw aside the Saitic veil of Isis*. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HIGGONS (Sir *Thomas*), homme politique et écrivain anglais, né en 1624, à Westburgh (Shropshire), mort à Londres, le 24 novembre 1691. Fils du recteur de Westburgh, il fut élevé à Saint-Alban's-Hall, et au collége Merton a Oxford. Il épousa la veuve de Robert, comte d'Essex, malgré la détestable réputation de cette dame, et lorsqu'elle mourut, en 1656, il prononça et publia son oraison funèbre. Il se maria bientôt après avec la sœur de John Greenvill, comte de Bath. Il fut envoyé au parlement de 1658 par le bourg de Malmesbury, et à celui de 1661, par le bourg de Windsor. En récompense des services qu'il rendit à Charles II dans cette dernière assemblée, il reçut une pension de 500 l. st. par an, de beaux présents et le titre de chevalier. En 1669 le roi le chargea de porter l'ordre de la Jarretière à Jean-Georges, duc de Saxe, et quatre ans après, il le nomma son ambassadeur à Vienne, où il resta trois ans. Il mourut subitement d'apoplexie au banc du roi, où il avait été appelé comme témoin. On a de lui un *Panegyrique* adressé à Charles II; 1660, in-fol.; — *The History of Isoof Bassa*; 1684. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HIGGONS (*Bevil*), poëte et historien anglais, fils du précédent, né en 1670, mort en 1735. Il étudia successivement au Saint-John's-College (Oxford), à l'université de Cambridge, et au Middle-Temple. Fidèle à la cause des Stuarts, il suivit Jacques II en exil. De retour en Angleterre après la mort de ce prince, il se consacra entièrement à la culture des lettres. On a de lui : *The generous Conqueror, or the timely discovery*, tragédie jouée à Drury-Lane et publiée à Londres en 1702; — *Remarks on Burnett's History of his own times*; Londres, 1727, in-8°; — *A View of English History, with reflections political...... to the revolution of* 1688; Londres, 1727, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français par Redmont; La Haye, 1729, in-8°. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — *Biographia dramatica*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HIGHMORE (*Nathanael*), anatomiste anglais, né le 6 février 1613, à Fordingbridge (Hampshire), mort à Sherborne, le 21 mars 1685. Il fut reçu docteur en médecine à l'université d'Oxford, et s'établit à Sherborne, où il pratiqua son art avec éclat. Il fut un de ces anatomistes anglais qui, à l'exemple de Harvey, contribuèrent par leurs observations aux progrès de la science, sans avoir les moyens de faire beaucoup de dissections. Ses principaux ouvrages sont : *Corporis humani Disquisitio anatomica*; La Haye, 1651, in-fol.; — *The History of Generation*; Londres, 1651, in-8°. Highmore suppose, pour expliquer la formation de l'animal, des atomes indestructibles, qui rappellent et qui ont peut-être suggéré les molécules organiques de Buffon. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — *Gentleman's Magazine*, vol. XLII. — Rees, *Cyclopædia*. — *Biographie médicale*.

HIGHMORE (*Joseph*), peintre et critique artistique anglais, né à Londres en 1692, mort à Canterbury en 1780. Il obtint et il a gardé quelque réputation comme peintre, mais il est plutôt connu par son traité de perspective intitulé : *The Practice of Perspective, on the principles of Dr Brook Taylor, in a series of examples, from the most simple and easy to the most complicated and difficult cases*; Londres, 1763. Ses tableaux, dont quelques-uns sont empruntés aux romans de Richardson et beaucoup à la *Bible*, ont peu de valeur; on estime davantage ses portraits, parmi lesquels on remarque celui du *poëte Young* à All-Souls's-College (Oxford). Z.

English Cyclopædia (*Biography*). — Rose, *New general Biographical Dictionary*.

HIGUERA (*Jérome-Romain*), jésuite espagnol, né à Tolède en 1538, mort en 1611. Il s'est fait une réputation fâcheuse comme fabricant d'histoires supposées. Après avoir professé la philosophie au collége de sa patrie, il composa

des *Cronicones*, fragments qu'il annonça comme empruntés à des ouvrages manuscrits trouvés à Worms et composés par Flavius Lucius Dexter, Marcus Maximus, Helesa et autres auteurs fort anciens ; ces écrits jetèrent un nouveau jour sur les antiquités de l'Espagne et sur l'introduction du christianisme au delà des Pyrénées. Leurs récits flattaient l'orgueil national : ils furent d'abord reçus sans contestation ; bien des savants y ajoutèrent foi complète ; mais à mesure qu'un esprit critique se développa, les doutes les mieux fondés s'élevèrent, et dès 1650 l'imposture était reconnue. Higuera, regrettant le silence des historiens sur l'origine de l'Église espagnole, avait voulu y suppléer ; il avait, non sans habileté, imité le style et les idées des vieux chroniqueurs, et, s'entendant avec un de ses confrères qui partait pour l'Allemagne, il s'était fait envoyer une copie des prétendus manuscrits qu'il disait avoir été découverts. Ils ne furent d'ailleurs imprimés qu'après sa mort par les soins d'un autre jésuite, le père Bivar, qui crut de bonne foi à l'authenticité des chroniques qu'Higuera lui avait communiquées, et qui y joignit un commentaire publié à Saragosse en 1619. Reimprimé à Cadix en 1627, à Lyon, également en 1627, à Madrid en 1640, in-folio, le travail d'Higuera est justement oublié. Tamage de Vargas en avait inutilement défendu l'antiquité, dans un volume mis au jour à Madrid en 1634 : *F. L. Dextro, o novedades antiguas de España defendidas.*

G. B.

Ticknor, *History of Spanish Litterature*, t. III, p. 153. — Vossius, *De Historicis Latinis*, l. II, c. 10. - Fabricius, *Biblioth. mediæ Latinitatis*, t. II, p. 78. — Antonio, *Bibliotheca Hispana*, t. I, p. 308.

HILAIRE ou **HILARIUS** (*Crispin*), quarante-cinquième pape, successeur de saint Léon, né en Sardaigne, élu le 12 novembre 461, mort le 17 septembre ou le 17 novembre 467. Le pontificat d'Hilaire n'a aucune importance historique ; la vie religieuse du pontife est tout entière dans les événements qui précédèrent et préparèrent son avénement au saint-siege. Son zèle et ses vertus l'avaient fait remarquer de saint Léon ; il fut désigné par lui pour assister en son nom à ce singulier concile d'Éphèse (8 août 449) qui, rassemblé à l'occasion des Eutychéens, est encore désigné sous le nom du *Latrocinium Ephesium*. Les discussions furent fort vives ; Hilaire combattit avec fermeté la doctrine d'Eutychès, et soutint énergiquement, contre Dioscore, saint Flavien, qui l'année précédente avait déposé l'hérésiarque. Courage inutile : Dioscore, accompagné de soldats, envahit le concile ; les évêques sont maltraités et doivent signer une sentence de déposition contre Flavien et Eusèbe, principaux adversaires de l'eutychianisme. Forcé de quitter Éphèse, Hilaire ne parvint qu'après mille périls à regagner Rome. Élu pape, il anathématisa Eutychès et Nestorius, confirma les conciles de Nicée, d'Éphèse et de Calcédoine ; il tint à Rome en 465 un concile où l'on s'occupa surtout de la discipline : Hilaire y défendit d'élever aux ordres sacrés ceux qui auraient été mariés à d'autres qu'à des vierges, ceux qui l'auraient été deux fois, et ceux qui étaient privés d'un membre. Il interdit enfin aux évêques de choisir leur successeur, comme cela s'était fait jusqu'alors. Hilaire enrichit des églises et des monastères que les Vandales avaient dépouillés, et eut pour successeur Simplicius. On a d'Hilaire douze lettres dans les *Conciles* de Labbe, t. IV, p. 1032 à 1047. Voyez encore *Tituli Decretorum Hilari papæ*, dans les *Variorum Patrum Epistolæ* de Ch. Lupus ; Louvain, 1682, 2 vol. in-4°, t. Ier, p. 471.

Alfred FRANKLIN.

Labbe, *Sacrosancta Concilia*; Paris, 1671, 18 vol. in-fol. — Bruys, *Hist. des Papes*; La Haye, 1732, 5 vol. in-4°; t. Ier, p. 252. — Baronius, *Annales ecclesiasticæ*; Lucques, 1738, 19 vol., t. VIII, p. 240. — Alletz, *Histoire des Papes*, t. Ier, p. 133.

* **HILAIRE** *le Diacre* (*Hilarius Diaconus*), diacre de l'Église de Rome, vivait dans le quatrième siècle. Le pape saint Libère l'envoya, avec Lucifer de Cagliari, Eusèbe de Verceilles et Pancrace, pour plaider la cause de la vraie foi, devant Constance, au concile de Milan. Il défendit les principes de l'orthodoxie avec tant de hardiesse et si peu de respect pour l'empereur, que celui-ci le fit battre de verges et le condamna à l'exil. Plus tard Hilaire soutint avec Lucifer qu'on devait rebaptiser les hérétiques pénitents avant de les admettre à la communion de l'Église, opinion excessive qui a été l'objet des sarcasmes de saint Jérôme. On attribue à Hilaire le Diacre deux traités d'une authenticité fort douteuse : l'un, *Commentarius in Epistolas Pauli*, a été souvent publié avec les écrits de saint Ambroise ; l'autre, *Quæstiones Veteris et Novi Testamenti*, a été inséré parmi les Œuvres de saint Augustin.

Y.

Dupin, *Bibliothèque ecclesiastique*, quatrième siecle.

HILAIRE (Saint), évêque de Poitiers, né à Poitiers vers les premières années du quatrième siècle, mort, suivant les auteurs du *Gallia Christiana*, le 1er novembre 367. C'est une question de savoir s'il était né de parents gentils ou chrétiens. La noblesse de son origine, l'étendue de ses connaissances, car il était versé dans toutes les sciences profanes, son mariage, l'âge avancé auquel il était déjà parvenu lorsqu'il fut choisi pour évêque de sa ville natale, voilà diverses circonstances dont la réunion nous semble prouver que son père n'était pas chrétien. Il est vraisemblable qu'il y eut, dès le troisième siècle, dans la noble et ancienne ville de Poitiers, une société de fidèles tour à tour secrète et publique, suivant la rigueur ou la douceur des temps. Mais si cette société fut dès lors gouvernée par des évêques, on ignore leurs noms. Hilaire est le premier sur lequel on ait des renseignements certains. Il paraît avec ce titre au concile de Béziers en l'année 356. Béziers n'était pas une ville de sa province, et la

distance était longue de Poitiers à Béziers. Cependant Hilaire ne pouvait refuser de comparaître devant les évêques qui s'étaient donné rendez-vous dans cette ville, car il avait attaqué la doctrine de Saturnin, évêque d'Arles, et celui-ci demandait à lui répondre devant les juges de la foi. Suivant Hilaire, Saturnin était un des affiliés de la secte arienne; il communiait secrètement avec Ursatius et Valens. Nous ne savons de quelle manière Saturnin se justifia; il est même assez probable que, devant une majorité d'évêques ariens, il n'eut pas à donner de longues explications sur le fond des choses : quelle qu'ait été sa conduite, le concile de Béziers se montra favorable à l'accusé, et l'accusateur fut bientôt, par les ordres de l'empereur Constance, exilé sur les côtes de Phrygie, avec son complice Rodanius, évêque de Toulouse. L'Église était alors en proie à de grandes discordes. Jeune encore par le nombre des années, la société chrétienne avait l'audace de son âge, et chaque jour s'élevait quelque docteur romain, grec, africain, espagnol ou gaulois, qui provoquait un concile en présentant quelque opinion nouvelle. Partout on étudiait, on pensait; partout on vivait de cette vie de l'esprit qu'entretiennent l'hypothèse, la contradiction, les nobles joûtes de la vérité toujours suspecte d'erreur, et de l'erreur toujours jalouse de devenir la vérité. Aucun des évêques chrétiens, durant cette belle époque, n'a connu le repos. Moins que tout autre Hilaire était capable de s'y résigner. A peine eut-il été déposé sur la rive phrygienne, qu'il se remit à ses études, à ses livres, et s'engagea volontairement en de nouveaux débats, en de nouveaux périls. C'est là qu'il composa ses écrits sur la Trinité, sur les Synodes, et son Commentaire sur le livre de Job. Le traité des Synodes a pour objet l'analyse et la critique des diverses formules de foi proposées par les évêques orientaux, dans les conciles d'Ancyre, d'Antioche, de Philippopolis, de Sirmium. Or, toutes ces formules sont presque ariennes : Hilaire ne peut donc les approuver. Cependant, après avoir entendu les explications de ces Grecs subtils, Hilaire s'est persuadé qu'ils diffèrent moins des Latins par leurs sentiments que par leur langage : il s'empresse donc de le déclarer; il conseille de plus aux évêques des Gaules d'examiner sans prévention les formules qu'il leur envoie, et, s'ils ne les trouvent pas diamétralement opposées à la saine croyance, de les censurer avec quelques ménagements. La bonne foi d'Hilaire éclate dans ce traité. Proscrit par des ariens, et jeté par les ordres de l'empereur sur une terre arienne, il devient moins âpre à l'égard de ces dissidents en apprenant à les mieux connaître. Mais telle était l'animation des partis, que cette modération lui fut reprochée comme un crime par Lucifer, évêque de Cagliari. Elle lui concilia, toutefois, l'estime des Orientaux. Quelque temps après, en 359, eut lieu le concile de Séleucie, dans lequel vinrent siéger cent soixante évêques, presque tous anoméens ou semi-ariens. Hilaire, catholique fervent, ne pouvait voir dans cette assemblée, pour employer le terme méprisant des Latins, qu'un conciliabule, et, d'ailleurs, pasteur sans troupeau, il était dispensé d'y aller prendre place par l'arrêt impérial qui l'avait suspendu de sa charge. Cependant la grande renommée de son savoir et de sa vertu fit que tout le monde désira le voir et l'entendre, et le préfet du prétoire ainsi que le gouverneur de la province lui fournirent les chevaux de poste qui le transportèrent à Séleucie. Dès qu'il y parut, on le pressa d'exposer la croyance des évêques gaulois sur la Trinité. C'était une opinion répandue dans l'Orient que tous les évêques gaulois étaient sabelliens. Les loyales explications d'Hilaire dissipèrent cette erreur. Quand on en vint ensuite à l'examen des points de doctrine contradictoirement résolus par les anoméens et par les semi-ariens, une dispute si vive s'engagea qu'on ne put rien conclure. C'est alors que les semi-ariens, qui n'étaient pas aussi nombreux en Orient, aussi puissants que les anoméens, intraitables défenseurs de tous les termes de la confession arienne, se tournèrent vers Hilaire, le priant d'intervenir en leur faveur auprès des évêques occidentaux, qui, en désavouant Saturnin et ses adhérents, s'étaient prononcés énergiquement contre le pur arianisme. Dans le même temps, les anoméens eux-mêmes invitèrent l'empereur à renvoyer Hilaire dans les Gaules, disant que cet obstiné sectateur des grossières croyances de l'Occident troublait toute l'Église par ses dangereux sophismes : ce qui leur fut accordé. Le retour d'Hilaire dans les Gaules eut lieu en 361. Peu de temps après, Constance mourut en regrettant de n'avoir pu terminer ces grands débats auxquels il avait pris une part trop active, et Julien lui succéda. Un des premiers actes de Julien fut d'abroger tous les arrêts de proscription rendus contre les évêques. Aussitôt rétabli dans son église de Poitiers, où personne ne l'avait remplacé durant les cinq années de son exil, Hilaire eut l'honneur et la joie d'y recevoir la visite du plus vénéré de ses collègues, saint Martin, évêque de Tours. Quelque temps après, l'ancien persécuteur d'Hilaire, Saturnin, fut à son tour déposé, et l'on put croire que l'arianisme était définitivement vaincu dans les Gaules. Hilaire fit alors un voyage en Italie, auprès d'Eusèbe, évêque de Verceil. Il s'agissait de calmer la susceptibilité trop vive de quelques Latins, qui repoussaient impitoyablement de l'Église les semi-ariens presque convertis. Lucifer marchait à la tête de ces implacables orthodoxes. On ne l'accuse d'aucune erreur en ce qui regarde la foi. Cependant l'opiniâtreté de son caractère et de sa conduite l'a fait considérer comme chef de secte, et ses adhérents sont appelés lucifériens. Hilaire se déclara vivement contre lui. A la

même date, en 364, Hilaire se rendit à Milan, où l'arianisme était représenté par l'évêque Auxentius; et, pour témoigner que s'il avait de l'indulgence pour le repentir, il n'avait pas moins de fermeté contre l'erreur, il combattit en face Auxentius. Mais l'empereur Valentinien, qui aimait cet évêque, enjoignit à Hilaire d'interrompre ce débat et de quitter Milan. Il revint alors à Poitiers, et ne quitta plus son église, où il devait bientôt mourir.

Ses nombreux écrits, loués par tous les Pères latins du cinquième siècle, ont été recueillis et publiés par dom Coustant, de la congrégation de Saint-Maur, en 1693, in-fol. Nous ne désignons que cette édition de ses œuvres, parce qu'elle est bien supérieure à toutes les autres. Ce n'est pas sans raison que saint Jérôme appelle saint Hilaire *le Rhône de l'éloquence latine* (*latinæ eloquentiæ Rhodanus*) : cette énergique métaphore ne manque pas de justesse, car il y a dans le style de saint Hilaire beaucoup de mouvement; il est même impétueux et entraînant. B. HAURÉAU.

Bollandus, 13 *januarii.* — *Vita S. Hilarii, operibus ejus a domino Coustant collectis præfixa.* — *Gallia Christ.*, t. II, col., 1038. — Gregorius Turon., *Hist.*, lib. I, c. 35, 38, et lib. III, c. 36. — J. Gillot, *De S. Hilario et ejus Scriptis*; en tête de l'edition des Œuvres d'Hilaire, 1572, 1631. — *Hist. litter. de la France*, t. I, part. II, p. 139, et Avertissement du tom. II. — Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques*, t. II, p. 79. — Cave, *Scriptores ecclesiastici*, t. I, p. 213. — Tillemont, *Mémoires*, t. VII, p. 432. — Oudin, *Scriptores ecclesiastici*, t. I, p. 426. — Ceillier, *Histoire des Auteurs ecclesiastiques*, t. V, p. 1.

HILAIRE (Saint), archevêque d'Arles, mort le 5 mai 449. On le croit du même pays que son prédécesseur sur le siége d'Arles, saint Honorat; quelques historiens supposent même qu'il était son parent; enfin il y en a qui le déclarent son fils. Cette dernière assertion, qui manque de preuves suffisantes, appartient aux auteurs du *Gallia Christiana*. Il est toutefois constant que saint Honorat présida lui-même à l'éducation de saint Hilaire dans le célèbre ermitage de Lérins, et qu'il exista toujours entre le maître et son élève une très-étroite familiarité. Saint Honorat étant sur le point de mourir, saint Hilaire vint auprès de lui, le reçut expirant dans ses bras, et lui rendit ensuite les derniers devoirs. Après cette triste cérémonie, saint Hilaire se rendait à Lérins, quand un certain Cassius, chef de la troupe cantonnée dans la ville d'Arles, envoya sur ses traces un détachement, qui l'arrêta dans sa fuite et le ramena prisonnier. Il s'agissait de le faire par contrainte archevêque d'Arles. Ne pouvant résister à des vœux qui se manifestaient avec cette énergie, saint Hilaire accepta la conduite du pieux troupeau. Nous le voyons en 433 présent à la dédicace de l'église d'Avignon. En 439 il préside le concile de Riez. Il assiste au concile d'Orange en 441, en 442 à celui de Vaison, en 443 à celui d'Arles. En 444, ayant fait déposer Chélidoine, que l'on croit évêque de Besançon, il fut cite devant le souverain pontife comme ayant usurpé les fonctions de primat dans une église placée sous la primatie de l'archevêque de Vienne. Pour répondre à cette accusation, saint Hilaire entreprit le voyage de Rome, et le fit à pied, durant un hiver rigoureux. Mais lorsqu'il fut en présence du pape saint Léon, il le trouva si peu satisfait de sa conduite, que, voyant sa condamnation certaine, il voulut du moins ne pas l'entendre prononcer en plein concile, et, s'étant soustrait aux gardes qu'on lui avait donnés, il regagna les monts. Chélidoine fut, en effet, absous et renvoyé à son église. Quelque temps après, Ravennius, Nectaire et Constance se présentèrent à saint Léon, envoyés par l'archevêque d'Arles, et prêts, disaient-ils, à le justifier. Mais ils n'y réussirent pas. Ainsi, déjà brouillé avec le premier des évêques, saint Hilaire se vit bientôt chargé devant lui d'autres et non moins graves accusations. Le préfet des Gaules le dénonça comme un prélat arrogant, d'une humeur hautaine, qui faisait ses visites pastorales avec une escorte de gens armés, et se plaisait à répandre ainsi la terreur même dans les provinces où son autorité ne pouvait être légitime. Avant reçu ces dénonciations, le pape irrité dépouilla saint Hilaire des prérogatives qui appartenaient à son siége, et en revêtit Léonce, évêque de Fréjus. C'est alors qu'il fut solennellement proclamé, à la requête du pape, mais au nom de l'empereur Valentinien III, que l'église de Vienne était absolument affranchie de toute dépendance à l'égard de l'église d'Arles, et que saint Hilaire, artisan de tant de troubles, était enfin, après l'examen de sa cause, séparé de la communion des évêques comme rebelle à l'autorité du saint-siége ainsi qu'à la majesté de l'Empire. C'est une affaire sur laquelle les historiens modernes ont exprimé des avis différents. Les prétentions de saint Hilaire sur la province de Vienne n'ont pas été soutenues, et cependant la véhémence que saint Léon a montrée contre le saint archevêque d'Arles a été généralement blâmée. On l'accuse de s'être laissé prévenir contre saint Hilaire par les faux rapports de ses ennemis, et de ne l'avoir pas traité avec les égards dûs à son mérite, à sa vertu, à son éclatante renommée. Enfin la véritable matière d'un si grand débat, dissimulée par les artifices de la polémique, aurait été, selon quelques savants, l'indépendance même de l'Église gallicane à l'égard de la cour de Rome, et saint Hilaire aurait succombé victime de son courage, en servant cette cause de la liberté des églises nationales, qui a tour à tour éprouvé tant de fortunes diverses. Il faut interroger sur cette question Lenain de Tillemont, Papebroch, le P. Quesnel, de Marca, Baronius. On croit du reste que saint Léon eut dans la suite une meilleure opinion de saint Hilaire, et que celui-ci mourut complétement reconcilié avec la cour de Rome.

Ce qui nous reste des ecrits de saint Hilaire

est peu considérable. Nous ne pouvons rien en recommander qu'un Éloge funèbre de saint Honorat, souvent imprimé, et notamment dans le recueil de Bollandus, au 16 janvier. Le P. Quesnel a réuni toutes les œuvres sincères ou supposées de saint Hilaire dans son appendice aux œuvres de saint Léon. B. Hauréau.

Gallia Christ., t. I, col. 538. — Gennadius, *De Viris illustr.*, c. 69, 99. — Bellarmin, *De Script. eccles.* — Le P. Quesnel, *In Operib. S. Leonis.* — Ellies Dupin, *Bibl. des Auteurs ecclés.*, cinquième siècle. — *Hist. littér. de la France*, t. II, p. 262. — Tillemont, *Mémoires*, t. XIII et XV. — Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum Historia*, t. I, p. 416. — Ceillier, *Histoire des Auteurs ecclésiastiques*, t. XIII, p. 533.

HILAIRE, poëte latin, vivait vers le milieu du douzième siècle. Suivant Mabillon, il était né en Angleterre; mais c'est là une simple conjecture. Il est certain qu'Hilaire était un de ces ardents écoliers de Pierre Abélard qui, s'étant attachés aux pas de leur maître, le suivirent jusque dans la solitude du Paraclet. Quand ensuite Abélard, toujours entraîné vers des lieux nouveaux par sa nature inquiète, résolut de quitter l'asile où, après tant d'orages, il avait trouvé quelque repos, Hilaire fit une complainte sur ses projets de départ. André Duchesne a le premier publié cette complainte dans les Œuvres d'Abélard, et M. Cousin l'a insérée dans les mêmes Œuvres. Écolier plus que dissipé, Hilaire fit aussi une pièce de vers pleine d'obscénités et d'allusions irrévérencieuses à la papauté, sous le titre de *Papa Scholasticus;* des désordres secrets, qui existaient parmi les écoliers du Paraclet, et dont la nature est peut-être accusée par certaines pièces d'Hilaire adressées à de jeunes garçons, décidèrent Abélard à interrompre un instant ses leçons et à les transporter au village du Quercei : au lieu de s'humilier, Hilaire menace « du glaive vengeur » le valet qui l'a dénoncé, lui et ses camarades; il refuse d'aller au Quercei, et l'écrit dans une chanson latine dont le refrain est en français

Hujus loci non oratorium
Nomen erit, sed ploratorium.
Tort a vers nos li mestre.

Il est probable qu'en devenant moine, Hilaire devint plus réservé. On a de lui des chansons latines qui ne manquent pas d'agrément, et trois drames qui comptent parmi les plus anciens et les plus précieux monuments de l'art dramatique au moyen âge : *Suscitatio Lazari; Historia de Daniel repræsentanda; Ludus sancti Nicolai.* M. Champollion Figeac a recueilli tout ce qui nous est resté d'Hilaire : *Hilarii Versus et Ludi;* 1838, in-8°. A. Ch.

Bulæus, *Hist. Universitatis* — D. Gervaise, *Vie d'Abelard.* — Mabillon, *Annal.*, LXVIII, n° 69. — *Hist. littéraire de la France*, XII, p. 251; XX, p. 627. — Fabre, *Études sur la Bazoche*, p. 266.

HILARIO ou **HILARIANUS** (*Q. Julius*), écrivain ecclésiastique, vivait à la fin du quatrième siècle. Sa vie est tout à fait inconnue; ni ses écrits, ni ceux des autres écrivains ecclésiastiques ne nous fournissent de lumière à ce sujet. On a sous son nom : *Expositum de die Paschæ et Mensis*, publié à la suite de l'édition de Lactance, Paris, 1712, et dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland, vol. VIII, app. II, p. 745; Venise, 1772, in-fol.; — *De Mundi Duratione*, ou, selon quelques manuscrits, *De Cursu Temporum*, publié pour la première fois par Pithou dans l'*Appendix* de la *Bibliotheca Patrum* de Paris, 1579, réimprimé dans la *Bibl. Patr.* de Galland, vol. VIII, p. 235. Y.

Fabricius, *Bibliotheca Lat. med. et infim. ætatis*, v. III, p. 251, édit. de Mansi.

HILAIRE (*Auguste* Saint-). *Voy.* Saint-Hilaire.

HILARION (Saint), instituteur de la vie monastique en Palestine, né vers 291 à Thebate ou Tabathe, bourg situé à cinq milles au midi de Gaza, mort dans l'île de Chypre en 371 ou 372. Ses parens, qui étaient païens, l'envoyèrent étudier à Alexandrie. Hilarion fréquenta les écoles chrétiennes; il goûta les doctrines qui y étaient professées et reçut le baptême en 306. Le nom de saint Antoine était alors célèbre en Égypte. Hilarion l'alla visiter dans le désert, et résolut d'embrasser la vie solitaire. Il revint dans sa patrie en 307 : son père et sa mère étaient morts; il partagea son bien entre ses frères et les pauvres, puis se retira dans un désert à sept milles de Magume. Il n'avait alors que quinze ans et sa santé était faible et délicate; cependant il se soumit sans hésiter aux plus dures privations. Il ne se coupait les cheveux qu'une fois par an, ne quittait sa tunique que quand elle était usée, et ne lavait jamais le sac qui lui servait de chemise. Une natte de jonc lui tenait lieu de lit; sa nourriture durant sa longue existence fut toujours composée de fruits et d'herbes sauvages, de légumes ou de racines crues; l'eau était sa seule boisson. Souvent il jeûnait plusieurs jours de suite, travaillant des mains ou labourant, toujours exposé aux injures de l'air. Cependant, malgré ce régime austère, Hilarion eut à soutenir de rudes tentations en tous genres; il les surmonta, mais non sans peine. La sainteté de sa vie attira près de lui une grande quantité de disciples. De temps à autre Hilarion en choisissait un certain nombre, et allait les installer dans quelque autre endroit de la Palestine ou de la Syrie. Il fonda de la sorte plusieurs monastères, qu'il continua à visiter et à régir. Il fit un voyage en Égypte pour assister à l'anniversaire de la mort de saint Antoine; il revint de ce pèlerinage avec le don des miracles. Il s'arrêta, disent les hagiographes, à Aphrodite, où il n'avait pas plu depuis trois ans : une prière de saint Hilarion fit cesser la sécheresse, mais la terre engendra aussitôt une multitude de serpents et d'autres bêtes venimeuses qui causèrent une grande mortalité : ce fut encore le saint anachorète qui arrêta ce fléau. Hilarion, averti par un songe, évita à Alexandrie des assassins envoyés par les habitants de Gaza; il se retira dans les

déserts de la Libye. Désespérant d'y demeurer inconnu, il passa en Sicile; mais ses miracles le faisaient partout reconnaître. De là il se rendit à Épidaure (aujourd'hui Raguse) en Dalmatie. Un jour la mer se répandit dans les terres et menaça de détruire la ville. Le saint fit trois signes de croix sur le rivage, puis, marchant courageusement, les bras étendus, au-devant des flots, les força à reculer devant lui jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés dans leur lit ordinaire. Devenu l'objet de la vénération générale, Hilarion, suivi de son seul disciple Hésychius, s'embarqua de nuit, et se fit descendre sur l'île de Chypre. Il se cacha dans un lieu aride à deux milles de Paphos; mais là encore son pouvoir surnaturel le trahit, et de tous côtés on lui amena des malades à guérir; il passait ses journées à imposer ses mains sur les malheureux affligés; le nombre de possédés qu'il délivra de la sorte est considérable. Enfin il termina sa pieuse vie à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Hésychius rapporta son corps en Palestine et l'enterra près de Magume. L'Église honore saint Hilarion le 21 octobre. A. L.

Saint Jérôme, *Vita Hilarioni*. — Sozomène, *Hist.*, lib. III, cap. 14, et lib. V, cap. 9. — Baillet, *Vies des Saints*, t. III, 21 octobre. — Godescard, *Vies des principaux Saints*, mois d'octobre, p. 531-546. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

* **HILARION**, métropolitain de Kief et de toute la Russie, mort en 1071. On lui doit ces fameuses grottes de Kief qui sont encore une des curiosités de la Russie. Il fut élu sans le concours du patriarche de Constantinople : premier exemple de ce genre. P^ce A. G—N.

La Chronique de Nestor, traduite en français par Louis Paris. — Herbinus, *Religiosæ Kiovienses Criptæ*; Iéna, 1675.

HILDARUS. *Voy.* FABRIK.

HILDEBERT, archevêque de Tours, né vers l'année 1055, au bourg de Lavardin, près Montoire, mort à Tours entre le mois de février et le mois de juin 1133 (1). On dit qu'il eut pour maître, dans sa jeunesse, le célèbre Bérenger; d'autres racontent que, vers le même temps, il était moine à l'abbaye de Cluny. Mais on ne produit rien de certain à l'appui de ces conjectures. En 1092, il est nommé archidiacre du Mans, et, au commencement de l'année 1097, il siège au concile de Saintes comme évêque de cette ville. Son élection avait eu lieu après le mois de juillet 1096, et sa consécration, la même année, le jour de Noël. Les preuves de ces dates, pour la plupart nouvelles, sont au tome XIV du *Gallia Christiana*, col. 377. Yves de Chartres et Hélie, comte du Mans, lui avaient d'abord fait quelque opposition. Mais, en l'année 1098, Hélie fut pris dans une embûche, et la ville du Mans fut occupée par Foulques Réchin, comte d'Anjou. Peu après, Foulques lui-même perdait cette conquête, chassé par Guillaume duc de Normandie. Hildebert ne se résigna pas facilement à subir la domination normande, et quand Hélie revint, ayant brisé ses fers, il l'aida, dit-on, à reconquérir la capitale de son domaine. Mais bientôt Guillaume reparut, assiégea Le Mans, s'en empara de nouveau, et, courroucé contre Hildebert, lui ordonna de détruire une des tours de la cathédrale, d'où les troupes d'Hélie avaient tiré sur les siennes. Hildebert ayant d'abord différé, puis refusé d'obéir à cet ordre, Guillaume lui fit savoir qu'il était accusé de trahison, et lui enjoignit de venir se justifier. Il s'agissait pour Hildebert de traverser l'Océan, et d'aller en Angleterre, où résidait alors le duc de Normandie. Il fit ce voyage, et s'excusa le mieux qu'il put. Mais à peine était-il de retour dans sa ville épiscopale, que Guillaume mourut, et qu'à la nouvelle de cette mort, si funeste aux affaires normandes, le comte Hélie vint ressaisir son fief usurpé. Ce fut la fin des démêlés d'Hildebert avec la puissance civile. Le rôle qu'il y avait joué et la renommée répandue fort loin de son savoir, de son mérite, avaient déjà fait d'Hildebert, à cette époque de sa vie, un personnage considérable dans l'Église et dans l'État. Aussi, n'était-il pas toujours soumis même à ses supérieurs ecclésiastiques. En 1101, Raoul, archevêque de Tours, lui ayant donné rendez-vous dans la ville d'Angers, où devait être consacré Reinaud de Martigné, il déclara qu'il ne pouvait approuver l'élection de Reinaud, et qu'il n'assisterait pas à sa consécration. Il se rendit ensuite à Rome, et parcourut la Pouille, la Sicile. Il était de retour en 1104. En 1105 nous le trouvons à Nantes, souscrivant à un décret de Benoît, évêque de cette ville : en 1107 à Tours, à Troyes, où il marche dans la compagnie du pape Pascal. Il assiste en 1109 au concile de Laon, et la même année, rendu à son diocèse, il consacre l'église de Sainte-Marie-en-Charnie. En 1111 de nouvelles disgrâces devaient l'atteindre. Comme il était allé dans la ville de Nogent, pour les affaires de Rotrou, comte du Perche, alors prisonnier dans le château du Mans, il fut lui-même arrêté et jeté dans un cachot. Nous le voyons reparaître en 1114, dans le cloître de Marmoutiers, où il donne aux religieux de cette abbaye l'église de Villiers-Charlemagne. Au mois de février 1117 il est à Tulle, en Limousin, et signe un accord entre deux abbés qui se disputaient l'église de Saint-Nicolas d'Auriol. On le retrouve en 1118 au concile d'Angoulême; en 1119, au concile de Reims; en 1121, au concile de Chartres; en 1123, au concile de Latran. Enfin, en 1125, après la mort de Gilbert, il est élu archevêque de Tours. Hildebert paraît dès cette année dans les actes de sa nouvelle église. Bientôt il y est harcelé par le roi de France, comme il l'avait été par le roi

(1) Il y a beaucoup d'assertions diverses, qui sont, à proprement parler, autant d'hypothèses, sur l'année de la mort d'Hildebert. Un examen attentif de toutes les chartes, de tous les obituaires et de toutes les chroniques nous a fait adopter l'année 1133. C'est une question que nous avons traitée récemment dans le tom. XIV du *Gallia Christiana*, col. 81.

d'Angleterre sur le siége du Mans. La charge de doyen s'étant trouvée vacante dans le chapitre de l'église métropolitaine, le roi prétendit y faire nommer un de ses clients. C'était une prétention inusitée. Hildebert ne voulut pas la reconnaître. De là de graves débats, qui ne purent être apaisés sans l'intervention du roi d'Angleterre et du légat Girard, évêque d'Angoulême. En 1127, ou environ, il préside un concile provincial dans la ville de Nantes, et y publie de célèbres statuts pour la réforme des lois et des mœurs bretonnes. Chez les Bretons, toujours attardés, s'étaient conservées un grand nombre de traditions barbares : ils n'observaient ni les décrets de l'Église sur le mariage entre laïques, ni ses prohibitions absolues quant au mariage des prêtres, ni ce qu'elle avait statué sur la propriété des biens ecclésiastiques, ni la définition qu'elle avait donnée de la propriété civile. Le décret promulgué sous la présidence d'Hildebert les força de faire un pas de plus vers la civilisation. En 1129, Hildebert assiste au couronnement de Philippe, fils du roi. Il siége en 1130 au concile d'Étampes; enfin, au mois de février 1133, de retour en Bretagne, il consacre l'autel de Sainte-Marie-Madeleine dans l'église de Redon, et cet acte paraît le dernier de sa vie.

Les Œuvres d'Hildebert ont été recueillies et publiées par Beaugendre en 1708, in-fol. Il y a dans ce recueil quelques erreurs d'attribution, signalées par les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, et il y manque quelques pièces dont Hildebert paraît être l'auteur. Beaugendre était un éditeur très-consciencieux; mais une édition sans reproche des Œuvres d'Hildebert est chose impossible. Comme il avait été le poete le plus illustre de son temps, les copistes du treizième et du quatorzième siècle n'ont pas manqué de lui attribuer une foule de petits poemes anonymes, entre lesquels on ne saurait faire un choix indiscutable. Les lettres d'Hildebert sont nombreuses, et, pour le plus grand nombre, intéressantes. On y trouve d'utiles détails sur quelques événements contemporains, et principalement sur les prétentions opposées de l'Église et de l'État dans la première partie du douzième siècle. Quant à ses opuscules théologiques, ils n'offrent rien qui soit original; rien, par conséquent, qui soit digne de remarque. Disciple de saint Augustin, il interprète les écrits de son maître avec une prudence contre laquelle on éprouve quelquefois de la mauvaise humeur: plus de liberté plairait davantage. B. HAURÉAU.

Vita Hildeberti, ejusdem *Operibus* præfixa. — J. Maan, *Sacr. Metropol. Turonens.* — Le Corvaisier, *Hist. des Évêques du Mans.* — Bondonnet, *Les Vies des Évêques du Mans.* — *Hist. littér. de la France*, t. XI et tom. XX, *notes des nouveaux éditeurs*, p. 90. — B. Hauréau, *Hist. littér. du Maine*, t. II. — *Gallia Christiana*, t. XIV, aux archevêques de Tours et aux évêques du Mans.

HILDEBRAND, roi des Lombards, vivait dans la première moitié du huitième siècle. En 736 Luitprand, roi des Lombards, son oncle ou son grand-père, étant tombé dangereusement malade, l'appela à partager le pouvoir royal. Ils continuèrent à régner ensemble après le rétablissement de Luitprand. Ce dernier étant mort en 744, Hildebrand gouverna seul pendant sept mois. Mais son orgueil et sa cruauté lui enlevèrent bientôt l'affection de ses sujets; vers le mois d'août de l'année 744, il fut déposé, grâce aux efforts réunis du pape et des Lombards du duché de Spolète. Rachis, duc de Frioul, fut proclamé roi à sa place. E. G.

Paul Diacre, *Historia Longobardorum*.

* **HILDEBRAND** (*Bror-Émile*), numismate et archéologue suédois, né le 22 février 1806, à la fonderie de Flerohopp (gouvernement de Calmar), où son père était ingénieur des mines. Il classa, en 1832, les médailles du musée royal de Stockholm, et devint en 1837 antiquaire du royaume et garde des médailles du roi. Il est secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Belles-Lettres et Antiquités de Stockolm. Parmi ses écrits, il faut citer : *Numismata anglosaxonica musei regii Academiæ Lundensis ordinata et descripta*; Lund, 1829, 3 parties in-8° — *Upplysningar till Sveriges mynthistoria* (Éclaircissements sur l'histoire de la numismatique suédoise); ib., 1831-1832, 5 part. in-8°; — *Anglosachsiska mynt i svenska K. Myntkabinettet* (Monnaies anglo-saxonnes du cabinet du roi de Suède); 1846, in-4°, avec 16 pl. et 1 carte. Il a édité : *Handlingar rœrande Skandinaviens historia* (Documents relatifs à l'Histoire de la Scandinavie), t. XIV à XXXIV, 1834-1854, in-8°; avec une *Table chronologique* (Kronologiskt register) des 20 premiers volumes de ce recueil; Stockholm, 1835, in-8°; — *Diplomatarium Suecanum*, t. II-IV, 1837-1856, in-4°; — *K. Vitterhets, historie och antiquitets handlingar* (Traités de l'Académie royale des Belles-Lettres, d'Histoire et d'Antiquités), à partir du t. XIV. BEAUVOIS.

Biographiskt-Lexicon, t. VI, p. [illegible]. — [illegible], *Voy. à Stockholm*, p. [illegible].

HILDEBRAND. *Voy.* GRÉGOIRE VII.

HILDEBRANDT (*Joachim*), historien ecclésiastique allemand, né le 10 novembre 1623, à Walkenried (comté de Hohenstein), mort à Celle, le 25 octobre 1681. Il fit ses études à Iéna et à Leipzig, et devint en 1646 professeur de théologie à l'université de Helmstædt. Élève de Calixte, il combattit avec franchise et avec succès les tendances du parti orthodoxe de l'Église protestante. On a de lui : *Enchiridion de primitivæ Ecclesiæ sacris publicis, templis et diebus festis*; Helmstædt, 1652, 1702-1718, in-4°; — *Sacra publica veteris Ecclesiæ in compendium redacta*; ibid., 1702, in-4°; — *De Diebus festis libellus*; ibid.; 1706, in-4°; — *De veterum Concionibus*; ibid., 1661, in-4°; — *Sacrarum antiquitatum de precibus veterum christianorum Libellus*; ibid., 1701, in-4°;

— *Rituale Orantium;* ibid., 1656, in-4°; — *Rituale Baptismi veteris;* ibid., 1699, in-4°; — *Rituale Eucharistiæ veteris Ecclesiæ;* ibid., 1712, in-4°; — *Primitivæ Ecclesiæ Offertorium pro defunctis*; ibid., 1707, in-4°; — *De Nuptiis veterum Christianorum Libellus;* ibid., 1714, in-4°; — *Historia Conciliorum, a N. C. ad sæc. XVII annum XLV habitorum;* ibid., 1707, in-4°; — *Libellus de Hæresibus a N. C. ad sæc. XVI;* ibid., 1710, in-4°; — *Veteris Ecclesiæ Martyrum, imprimis et S. Patrum, ars bene moriendi, cum tota veterum circa moribundos praxi;* ibid., 1719, in-4°; texte allemand, ibid., 1744, in-4°; — *Institutiones sacræ : Disputationes XX;* ibid., 1660; nouvelle édition, sous le titre : *Theologia dogmatica*; ibid., 1692, in-4°. R. L.

Pipping, *Memor. Theologorum*, dec. III, p. 398. — Bytemeister, *De Vita, scriptis et meritis suprem. Præsul. in ducatu Luneb.*, p. 49. — Chrysander, *Diptych. Theologor.*; Helmstædt., p. 18. — J.-J.-V. Einem, *Commentatio de Vita et Scriptis Hildebrandtii*; Helmstædt, 1742, in-4°.

HILDEBRANDT (*Fredéric*), littérateur allemand, né en 1627, à Walkenried, mort à Mersebourg, le 21 décembre 1687. Il étudia la philologie, et devint recteur du gymnase de Mersebourg (1679). On a de lui : *Synopsis Historiæ universalis;* Iéna, 1671, in-12; Nordhausen, 1672; *cum continuatione ad ann.* 1689, ibid., 1689, in-12; 6e édit., *ad ann.* 1703 *continuata*, Francfort et Leipzig, 1703, in-12; — *Epistolæ centuriæ quinque;* Leipzig, 1715, in-12; — *Antiquitates potissimum Romanæ;* Iéna, 1657, 1663; nouvelle édition augmentée, Géra, 1671; Iéna, 1671, 1677; Francfort et Leipzig, 1683; — *Compendium Compendii Antiquitatum Romanarum, seu antiquitates Romanæ una cum formulis memoriæ juvandæ gratia versibus non adeo multis juxta ordinem alphabeti comprehensæ;* Iéna, 1682, 1693, 1701; — une édition du *De Officiis* de Cicéron; Leipzig, 1669, in-12, etc. V—c.

Witte, *Diar. Biograph.*, I, 1. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklop.*

HILDEBRANDT (*Georges-Frédéric*), médecin et naturaliste allemand, né à Hanovre, le 5 juin 1764 (1), mort le 23 mars 1816. Il étudia la médecine à Gœttingue, et fut depuis professeur à l'université d'Erlangen. Ses principaux ouvrages sont : *De Pulmonibus;* Gœttingue, 1783; — *Handbuch der reinen Grœssenlehre* (Manuel de Mathématiques pures); Gœttingue, 1785, 2 vol. in-8°; — *De motu iridis quædam disserit, et prælectiones habendas indicat;* Brunswick, 1786, in-8°; — *Versuch einer philosophischen Pharmakologie* (Essai d'une Pharmacologie philosophique); ibid., 1787, in-8°; — *Bemerkungen und Beobachtungen ueber die Pocken in der Epidemie des Jahrs 1787* (Remarques et Observations sur la variole dans l'epidemie de l'année 1787); ibid., 1788, in-8°; — *Lehrbuch der Anatomie des Menschen* (Manuel d'Anatomie de l'homme); Brunswick, 1789-1792, 4 vol. in-8°; ibid., 1803; 4e édition, augmentée, publiée par le professeur Ernest Weber, Leipzig, 1830-1831. Cet ouvrage est très-estimé en Allemagne; — *Geschicte der Unreinigkeiten im Magen und den Gedærmen* (Histoire des Saburres de l'estomac et des intestins); Brunswick, 1790, 3 vol. in-8°; — *Chemische und mineralogische Geschichte des Quecksilbers* (Histoire chimique et minéralogique du Mercure); ibid., 1793, in-4°; — *Anfangsgruende der Chemie* (Éléments de Chimie); Erlangen, 1794, 3 vol.; — *Primæ Lineæ Pathologiæ generalis*, Erlangen, 1795; texte allemand, ibid., 1797; — *Lehrbuch der Physiologie des menschlichen Koerpers* (Traité de la Physiologie du corps humain); ibid., 1796, in-8°; 1799, in-8°; 1809, in-8°; 5e édit., 1817; — *Encyklopædie der gesammten Chemie* (Encyclopédie de toute la Chimie); ibid., 1799-1815, 16 livraisons in-8°; — *Anfangsgründe der dynamischen Naturlehre* (Principes de Physique dynamique); Erlangen, 1807, in-8°; — *Anfangsgruende der Metallurgie* (Éléments de Metallurgie); Erlangen, 1816, in-8°; — *Lehrbuch der Chemie als Wissenschaft und Kunst* (Manuel de Chimie, comme science et comme art); Erlangen, 1816, in-8°. Dr L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — *Biographie de Hildebrandt*; dans la 5e édit. de son *Traité de Physiologie*; Erlangen, 1817.

* **HILDEBRANDT** (*Christian*), chroniqueur livonien, vivait vers le milieu du seizième siècle. Après la prise de Dorpat (19 juillet 1558) par le prince Pierre Chouiski, il accompagna Weiland, évêque de cette ville, emmené prisonnier à Moscou. Hildebrandt a retracé l'histoire de la Livonie et de l'évêque Weiland, dont il fut le secrétaire, dans une relation manuscrite (propriété actuelle de l'université d'Helsingfors), ainsi intitulée : *Einfaltiger und kurzer Bericht, was dem Herrn Hermann, Bischoff und Herrn des Stifts Derbt in Lifland nach Abtretung des bemeldeten Stifts ellendhalben begegnet und zugezogen worden, durch Chr. Hildebrandt, anno a redempto mundo* 1559 *den* 15 *Tag januarii.* Pce A. G—N.

E. Napiersky, *Fortgesetzte Abhandlung von livländischen geschichtschreibern*; Mittau, 1824.

* **HILDEBRANDT** (*Ferdinand-Théodore*), peintre allemand, né à Stettin, le 2 juillet 1804. Il entra en 1810 dans l'atelier de Schadow a Berlin, et suivit son maître a Dusseldorf en 1826. Devenu lui-même professeur à l'académie de Dusseldorf, il a formé un grand nombre d'élèves, et contribua à donner à l'école de cette ville un cachet particulier. Sa manière se rapproche de celle de Rembrandt et de ses élèves; seulement il ne cherche point des contrastes aussi tranchés. Son coloris ne manque ni de chaleur ni de finesse. On cite surtout de lui : *Faust* (1825); — *Le roi Lear pleurant la mort de Cordelia* (1826); le roi est le portrait de l'acteur Louis Devrient; —

(1) Non en 1784, comme le disent quelques biographes.

Le Guerrier et son fils enfant (1832); — *Les Enfants d'Édouard*; — *Othello racontant ses aventures au sénateur et à Desdemone* (1848); — une copie de la *Mort de saint François* par Rubens (1850); — *Le roi Lear recouvrant la raison à la vue de Cordelia.* L. L—T.

Conversations-Lexikon.

HILDEGAIRE, évêque de Meaux, né dans les premières années du neuvième siècle, mort vers l'année 874. Il avait été d'abord moine bénédictin à l'abbaye de Saint-Denys. Les auteurs de l'*Histoire littéraire* le font siéger en 850 au concile de Moret; mais ils se trompent. Au concile de Moret en 850, et au concile de Verberie en 853, le siége de Meaux est encore représenté par Hubert. Le premier concile où paraît Hildegaire est celui de Bonneuil, en 855. En 857, ou environ, il assiste à l'ordination d'Énée, évêque de Paris. Ensuite il paraît dans le concile de Kiersy en 858, en 859 dans le concile de Savonnières, en 860 dans les conciles d'Aix-la-Chapelle et de Tousi, en 862 dans les conciles de Piste et de Soissons, en 866 dans les conciles de Soissons et de Verberie, etc., etc. C'est à lui qu'Hincmar, archevêque de Reims, a dédié son traité *De Judicio Dei per aquam frigidam*. C'est une preuve suffisante de l'opinion qu'on avait de son mérite, et de l'autorité qu'on lui attribuait.

On lui doit une *Vie de S. Faron*, évêque de Meaux, que Mabillon a publiée dans ses *Acta SS. Ord. S. Benedicti*, t. II. Nous devons encore inscrire au catalogue des œuvres d'Hildegaire une pièce que les auteurs de l'*Histoire littéraire* n'ont pas connue : c'est un Interdit lancé par cet évêque contre une église qui n'est pas nommée. Cet Interdit se trouvait au premier feuillet du volume 8087, parmi les manuscrits du roi. B. H.

Gallia Christ., t. VIII, col. 1604. — *Hist. litt. de la France*, t. V, p. 474.

HILDEGARDE (Sainte), née en 1098 et morte en 1180. Son père était un seigneur du comté de Spanheim (diocèse de Mayence). A l'âge de huit ans, il la confia à la direction de la sœur du comte, son suzerain, nommée Julie, qui vivait recluse dans un ermitage du mont Disenberg. Elle y mena la vie la plus austère, et eut des extases qui rappellent le somnambulisme. Elle eut des visions qu'elle consigna dans un livre qui fut examiné en 1147 au concile de Trèves, et dont la publication fut autorisée par le pape Eugène III. Dès lors Hildegarde devint l'objet de nombreux visiteurs; sa demeure de Saint-Desibod étant devenue trop petite, elle accepta le don d'un terrain situé sur une montagne, et y fit bâtir un spacieux monastère. Ce monastère prit le nom de saint Robert ou Rupert, duc de Binghen, et fut soumis à la règle de Saint-Bernard. « Alors, dit l'abbé Trithème (*Chronique du Couvent d'Hirschau*), Hildegarde composa divers ouvrages en allemand et même en latin, bien qu'elle fût presque illettrée, et qu'elle n'eût jamais étudié cette langue ! Ces ouvrages sont des traités particuliers, des lettres ou des réponses aux différentes questions ou consultations qu'on lui adressait. Elle rassembla ses révélations en trois livres, dont elle fit un corps, sous le titre de *Scite vias* (*Sachez les voies*), c'est-à-dire le livre de la science des voies de Dieu. » Elle entretenait une correspondance avec les papes Eugène III, Anastase IV, Adrien IV, Alexandre III, ainsi qu'avec les empereurs Conrad et Frédéric Barbe-Rousse. Les lettres qu'elle adressa aux archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne contenaient en particulier des prédictions de l'avenir. On a conservé dans le couvent du mont Saint-Rupert la plupart des réponses qui furent faites à ces lettres. « Hildegarde parcourut aussi plusieurs villes d'Allemagne, ajoute dom Baillet, annonçant partout et à tous sans distinction la parole de Dieu, et se faisant religieusement écouter des grands aussi bien que des petits, des juifs et des infidèles aussi bien que des fidèles. » Elle mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans. L'Église l'honore comme une sainte, et l'a inscrite au calendrier à la date du 17 septembre, jour de sa mort. Les œuvres complètes de sainte Hildegarde ont été imprimées à Cologne en 1566, in-4°. Parmi ces œuvres on distingue : Ses *Lettres*, qui furent insérées dans la *Bibliothèque des Pères : S. Hildegardis Epistolæ et Visiones, in Bibliothecis Patrum*, Rome, 1677, et dans la grande collection de dom Martenne; ces lettres, écrites d'un style vif et figuré, roulent sur toutes sortes de sujets de mysticité, de morale et de théologie; — *Libri quatuor Elementorum*; Strasbourg, 1533, in-fol.; — *Trois livres de Révélations*; Cologne, 1566, in-4°, et Cologne, 1628, édition augmentée des révélations de sainte Élisabeth de Schonaw. Cet ouvrage a été commenté par un bénédictin allemand nommé Gebens, et un grand nombre des manuscrits de cette édition commentée existent en Angleterre. Plusieurs révélations ou prophéties fort curieuses de sainte Hildegarde se trouvent dans les *Lectiones memorabiles* de Wolsius, *Centenario duodecimo*, p. 397. Outre ses lettres et ses révélations, sainte Hildegarde a laissé : Un *Commentaire sur la Vie de saint Benoît*, où elle soutient que ce saint fondateur n'a point défendu la viande légère aux religieux, mais seulement celle qui est trop substantielle; — des *Vies de saint Desibod et de saint Rupert*; enfin le *Jardin de Santé*, sorte de matière médicale, compendium de recettes parfois bizarres, fort intéressant, en ce sens qu'il donne, avec l'*Etymologicon* d'Isidore de Séville, sorte d'Encyclopédie du sixième siècle, une idée des connaissances et des principes acceptés au moyen âge touchant les plantes, les minéraux, les poisons, les animaux utiles ou nuisibles et la puissance génératrice et médicatrice de la nature. Sainte Hildegarde se livrait à la culture et à la récolte des

plantes reconnues efficaces pour le traitement des maladies. Elle composait elle-même des remèdes et les appliquait. Il y a tout lieu de croire que, comme pour les somnambules modernes, ses prescriptions médicales étaient le résultat des révélations qui lui venaient pendant la durée de ses extases. Z. PIERART.

Baillet, *Vie des Saints*, 17 septembre. — Lenglet Du Fresnoy, *Recueil de dissertations anciennes et nouvelles sur les apparitions, les visions et les songes*, table et bibliographie du IVe volume et le chapitre X de son *Traité historique et dogmatique des apparitions, des visions, des songes et des révélations particulières*. — Lenain, *Vie de saint Bernard*. — Trithème, *Chronic. Hirsaugiense*. — Ferdinand Denis, dans le tome IV du *Moyen Age et la Renaissance*, article *Hist. nat.*

HILDEGONDE (Sainte), surnommée *frère Joseph*, née à Nuitz, diocèse de Cologne, vers le milieu du douzième siècle, morte à Schonange, le 20 avril 1188. Elle appartenait à une famille riche et noble, et fut élevée au couvent avec sa sœur jumelle Agnès. Son père, devenu veuf, la rappela près de lui, et, ayant résolu de passer en Palestine pour accomplir un vœu, il lui fit prendre des vêtements masculins, et sous le nom de *Joseph* l'emmena avec lui. Les deux pèlerins s'embarquèrent en Provence avec les croisés; mais le père d'Hildegonde mourut dans la traversée, confiant sa fille à un de ses compagnons de voyage. Cet homme conduisit la jeune fille à Jérusalem et la ramena à Ptolémaïs, où il l'abandonna après l'avoir complétement dépouillée. Hildegonde fut recueillie par un solitaire qui la reconduisit à Jérusalem. Elle dut vivre quelque temps d'aumônes et dans les plus grandes privations. Un de ses parents la reconnut et la ramenait en Allemagne lorsque la mort la priva encore de ce soutien. Elle reprit ses habits d'homme, continua son voyage, et parvint à Cologne. On ne sait pourquoi elle ne se fit pas reconnaître de sa famille et préféra entrer au service d'un chanoine qui la conduisit à Rome. De nombreux incidents marquèrent ce voyage. De retour à Spire, Hildegonde quitta le chanoine, et dirigea une école. Un seigneur du nom de Berthold la détermina, en 1185, à se retirer dans l'abbaye de Schonange, près d'Heidelberg, et habitée par des pères Cisterciens. Elle y fut reçue sous le nom de *frère Joseph*, qu'elle avait toujours conservé. « Elle ne laissa pas, dit Baillet, de souffrir de grandes tentations; mais elle en triompha. » On ne s'aperçut qu'à sa mort qu'elle était fille. Les religieux, en lavant son corps, découvrirent son sexe. Les cisterciens l'honorent comme sainte le 20 avril, quoique son culte ne paraisse autorisé par aucun décret du saint-siége. Sa vie a été écrite par Cæsarius, moine d'Heisterbach, et par un anonyme, son confrère à l'abbaye de Schonange. A. L.

Baillet, *Vies des Saints*, 20 avril. — Raderus, *Viridarium*. — Les Bollandistes, *Acta Sanctorum*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

* **HILDEMAR**, moine français, mort vers le milieu du neuvième siècle. Tous les renseignements qu'on possède sur sa vie se trouvent dans une lettre de Rampert, évêque de Brescia, que nous offre le Bullaire du Mont-Cassin. Rampert ayant besoin de quelques moines instruits et capables d'en instruire d'autres, s'adresse à Angilbert, archevêque de Milan, et celui-ci, ayant récemment éprouvé le savoir et le zèle de l'abbé Lentgaire et du moine Hildemar, les envoie où ils sont attendus avec tant d'impatience. Lentgaire et Hildemar étaient nés en France, *ex Franciæ partibus advenientes*; mais on ne sait dans quel monastère ils avaient fait profession, et quels événements les avaient éloignés de leur pays.

Mabillon a publié dans l'Appendice de ses *Annales*, t. II, p. 743, une lettre curieuse d'Hildemar à Ursus, évêque de Bénévent, sur la prononciation des mots latins, *De recta legendi ratione*. Quelques bibliographes attribuent encore à Hildemar un commentaire sur la règle de Saint-Benoît, *Traditio super Regulam S. Benedicti*, que Léon de Marsi et d'autres inscrivent parmi les œuvres de Paul Warnefried. Il est vrai que cette inscription semble erronée. Cependant pouvons-nous admettre qu'Hildemar soit l'auteur d'un commentaire où il est cité? C'est, en effet, dans cet ouvrage que Mabillon a trouvé la lettre d'Hildemar à Ursus dont nous venons de parler. Dans un manuscrit de saint Benigne de Dijon, désigné par Mabillon, ce Commentaire a pour titre : *Traditio super Regulam S. Benedicti, quam mag. Hildemarus tradidit et docuit discipulis suis*. Cela paraît dire que l'ouvrage n'a pas été rédigé par Hildemar lui-même, mais par un de ses disciples. Ajoutons enfin que ce disciple est nommé l'abbé Basile dans un manuscrit de Reichenau. B. H.

Mabillon, *Annal. S. Bened.*, t. II, p. 618. — *Hist. littér. de la France*, t. V, p. 34.

HILDEN (*Fabrice* DE). *Voy.* FABRICE.

HILDENBRAND (*Valentin-Jean* DE), médecin allemand, né en 1763, à Vienne, mort dans cette même ville, le 31 mai 1818. Il fit ses études à Vienne, pratiqua la médecine en Bohême, en Galicie, et en Hongrie, et devint en 1807 professeur de médecine pratique à l'université de Vienne. Ses principaux ouvrages sont : *Das Buch für die Wundærzte in den Œsterreichischen Staaten* (Le Livre des Chirurgiens d'Autriche). Leipzig et Varsovie, 1789, in-8°; — *Ueber die Macht der Fuersten und die buergerliche Freyheit* (De la Puissance des Princes et de la Liberté civile); Vienne, 1793, in-8°; — *Ueber die Pest; ein Handbuch für Aerzte und Wundaertze welche sich dem Pestdienste widmen* (De la Peste; manuel à l'usage des médecins et des chirurgiens qui se sont adonnés à traiter cette maladie); Vienne, 1798, in-8°; — *Ueber den ansteckenden Typhus, und einige Winken zur Beschraenkung oder gaenzlichen Tilgung der Kriegspest und anderer Menschenseuchen* (Traité du Typhus contagieux et aperçu des moyens par lesquels on pourrait limiter ou même détruire la peste, le typhus et d'autres maladies contagieuses); Vienne, 1810 et 1815;

trad. en français par J.-C. Gasc, Paris,
D[r] L.

el, *Gelehrtes Teutschland*, III[e] vol. p. 326 (5 éd.), ., p. 590, 591, XIV[e] vol., p. 139. vol. XVIII, p. 169. — *Encyclopædisches Woerterbuch*. — Ersch et *Allgem. Encyklopædie*. — *Biographie médicale*.

DIBALD, roi des Ostrogoths, né vers la cinquième siècle, mort au commencement 541. Il était le fils d'un chef militaire de on des Ostrogoths, et possédait dans les as de Vérone de vastes domaines. En 540 proclamé roi à Pavie par les débris de l'ar- s Goths, qui venait d'être battue par Bé- Peu de temps après, ce dernier fut rap- Constantinople; le gouvernement de l'Italie ifié à plusieurs généraux qui, étant indé- nts les uns des autres, n'agissaient pas de t, et songeaient bien plus à piller les ha- qu'à raffermir la puissance de l'empereur. torsions du logothète Alexandre mirent ible à l'indignation des Goths aussi bien s Italiens. La petite armée qu'Hildibald éunie en Ligurie recevait tous les jours de les recrues. Vitalius, le commandant im- le la Vénétie, s'avança pour la détruire; l fut complétement battu à Trévise par ld. Ce dernier s'apprêtait à marcher contre res généraux de l'empire; mais au même it il devint odieux à ses sujets. Il venait e tuer le neveu de Vitigès, Vraïas, dont la , belle et altière, s'était conduite envers la 'une manière outrageante. Le Gépide Vi- i de ses gardes, irrité contre le roi, qui orcé la fiancée de Vilas de prendre un autre résolut de profiter du mécontentement ths, provoqué par l'assassinat de Vraïas. un festin offert par Hildibald aux grands our, Vilas, qui se tenait derrière le roi, cha la tête d'un coup de sabre. Après la l'Hildibald, qui ne fut pas vengée, les ilurent Totilas à la royauté; les Rugiens, la unis aux Goths, choisirent comme chef
E. G.

idès, *De Regnorum Successione*. — Procope, *De thico*, liv. III. — Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, I.

.DRETH (*Richard*), publiciste et litté- américain, né en juin 1807, dans l'ancienne : Deerfield (État de Massachusetts). Il a première instruction au collége d'Har- se livra à l'étude du droit, et commença ir des articles à des *magazines* de Bos- usieurs étaient remarquables. En 1832 il la place de directeur de *L'Atlas* de Bos- s nombreux articles donnèrent à ce jour- prééminence sur les autres journaux poli- le la Nouvelle-Angleterre. L'altération de é l'obligea en 1834 à se rendre dans le passa dix-huit mois dans une plantation, ia de près cet état social et ces mœurs général les hommes du nord ne voient passant. Il y puisa l'idée de son histoire an d'*Archy Moore*, qui parut en 1837, et fut publié de nouveau en Angleterre, où les critiques lui consacrèrent des articles pleins d'éloges. Ce roman a reparu en 1852 sous une forme agrandie et avec le titre de *L'Esclave blanc*. Il est fortement empreint des idées de la Nouvelle-Angleterre. L'auteur le donne comme l'autobiographie d'un esclave de la Virginie, fils du propriétaire de la plantation, et qui a hérité de l'intelligence supérieure et de l'énergie de la race anglo-saxonne. L'époque de l'histoire est pendant la guerre de 1812 avec l'Angleterre. Après avoir passé par les vicissitudes de la vie d'un esclave, Archy, le héros, est mis à bord avec d'autres esclaves pour être envoyé à un port plus au sud. Le navire est pris par l'ennemi, qui donne la liberté à tous ces esclaves. Archy devient alors matelot, se distingue, s'élève peu à peu, et s'établit en Angleterre, où finalement il arrive à la position de riche négociant. Le reste du récit nous le présente revenant en 1835 en Virginie, où, après beaucoup d'épreuves et d'aventures, il parvient à obtenir sa femme et ses deux enfants, qu'il avait laissés dans l'esclavage, et à les ramener dans sa patrie d'adoption.

En 1836, M. Hildreth publia une *Histoire des Banques*, où il soutint avec force le système de banques libres, mais en assurant des garanties aux détenteurs de billets. Ce système a été introduit plus tard dans New-York et d'autres États. Abandonnant le journalisme, il publia en 1840 un ouvrage intitulé *Despotisme en Amérique*, qui a pour but d'exposer les résultats politiques, économiques et sociaux du système de l'esclavage aux États-Unis. Il y ajouta en 1854 un chapitre sur la *Base légale de l'Esclavage*, où il s'applique à battre en brèche les arguments avancés par les hommes du Sud. Son langage y est souvent sévère jusqu'à l'âpreté. Peu après, l'état de sa santé l'obligea à chercher de nouveau un climat plus chaud. Cette fois il n'alla pas dans un des États du sud de l'Union : il est probable que ses opinions fortement prononcées lui auraient rendu son séjour peu agréable au milieu de l'aristocratie des planteurs. Il se rendit à Demerara, dans la Guyane anglaise, et y resta trois ans. La chaleur brûlante du climat ne ralentit pas son activité. Il prit une grande part à la rédaction de deux journaux de Georgetown, la capitale du pays, et discuta avec énergie l'adoption du nouveau système de travail libre et la meilleure politique à suivre dans les circonstances où la colonie était placée. Il y écrivit en outre deux traités spéciaux; l'un intitulé *Théorie de la Morale*, publié en 1844, et l'autre, *Théorie de la Politique*, publié seulement en 1853. Il annonçait dans la préface du premier son intention de publier six traités, sous le titre général *Rudiments de la Science de l'Homme*, et dont les quatre suivants seraient : *Théorie de la Richesse*; — *Théorie du Goût*; — *Théorie des Connaissances*, et *Théorie de l'Éducation*. Le

trait particulier de ces traités, suivant M. Hildreth, était la tentative d'appliquer rigoureusement aux sujets discutés la méthode inductive d'investigation qui, d'après lui, pouvait être employée dans les sciences morales avec autant de succès que dans le domaine des découvertes physiques. Mais les idées des deux premiers traités soulevèrent des critiques violentes de la part de deux revues qui ont de l'autorité aux États-Unis, l'une, la *Revue de l'Amérique du Nord*, et l'autre celle *de Brownson* : cette dernière est catholique. Ainsi attaqué des deux côtés, par l'opinion protestante et par l'opinion catholique, et de plus accueilli assez froidement par le public, M. Hildreth se tourna vers d'autres travaux, et se consacra tout entier à l'achèvement de son *Histoire des États-Unis*, qu'il avait projetée et préparée depuis longtemps. Ce travail lui coûta sept années. Le 1er volume parut en 1849, et les cinq autres dans le cours des années suivantes. L'ouvrage comprend six gros volumes in-8°, et embrasse toute l'histoire des États-Unis, depuis le premier établissement des colonies jusqu'à la fin de la présidence de Monroë en 1821. Les trois derniers volumes ont le grand mérite de donner le seul tableau complet qui existe du gouvernement fédéral depuis 1789. Les critiques américains, tout en rendant justice à ses qualités, lui reprochent le manque d'animation et d'éclat dans le récit, et une sévérité de jugement qui n'épargne aucun nom, même parmi les plus illustres, Jefferson, Madison, John Adams et J. Q. Adams. Deux hommes obtiennent ses éloges sans restriction, Washington et Hamilton. J. Chanut.

Cyclopædia of American Literature. — *Documents particuliers*.

HILDUIN, abbé de Saint-Denis, hagiographe français, né vers la fin du huitième siècle, mort vers 842. Après avoir fait ses études en compagnie de Loup, depuis abbé de Ferrières, il entra dans le monastère de Saint-Denis, dont il fut nommé abbé en 814. Huit ans après il fut appelé par Louis le Débonnaire, qui avait en lui une grande confiance, aux fonctions d'archichapelain du palais ; ces fonctions le mettaient à la tête de toutes les affaires ecclésiastiques de l'empire. En 824 il reçut, outre son abbaye de Saint-Denis, celles de Saint-Germain-des-Pres et de Saint-Médard de Soissons. Il parvint, après beaucoup d'efforts, à rétablir à Saint-Denis l'ancienne discipline et à y faire cesser de nombreux abus. La même année Louis le Débonnaire le choisit pour accompagner à Rome Lothaire et l'assister de ses conseils. En 830 Hilduin entra dans le parti de Lothaire et de Pepin, qui venaient de se révolter contre l'empereur, leur père. Vers la fin de cette même année ce dernier lui ôta ses dignités et ses abbayes, et le relégua à Corbie en Saxe. L'année suivante Hilduin recouvra ses abbayes, grâce à l'intercession de Hincmar, et resta dorénavant toujours fidèle à Louis le Débonnaire. Après la mort de celui-ci, il se déclara en faveur de Lothaire, quoiqu'il eût prêté serment à Charles. Il mourut bientôt après. Loup de Ferrières, Raban Maur et Agobard nous le représentent comme un homme d'une grande instruction et de mœurs exemplaires. On a de Hilduin : *Areopagitica ;* Cologne, 1563, in-8° ; Paris, 1565, in-8° ; inséré dans les *Vitæ Sanctorum* de Surius, au 9 octobre. Dans cet ouvrage, entrepris à la demande de Louis le Débonnaire, l'auteur raconte avec beaucoup de détails, puisés généralement à des sources apocryphes, les incidents de la vie de saint Denis, l'apôtr des Gaules. Il le confond, selon une opinion déjà acréditée de son temps, avec Denys l'Aréopagite, et le déclare auteur des écrits attribués à ce dernier. Cette erreur, acceptée pendant toute la durée du moyen âge, fut réfutée au dix-septième siècle. E. G.

Sigebert de Gembloux, *De Scriptoribus ecclesiasticis*, cap. 82. — *Histoire littéraire de la France*, t. IV. — Fabricius, *Bibl. Latina medii ævi*, t. III. — Cave, *Scriptores ecclesiastici*. — D. Cellier, *Histoire des Auteurs sacrés*, t. XVIII.

* **HILDUIN**, évêque de Verdun, né dans la seconde moitié du huitième siècle, mort le 13 janvier 846. Les auteurs de l'*Histoire littéraire* inscrivent sa mort à l'année 854 ; mais c'est une erreur rectifiée par la *Gallia Christiana*. Hugues de Flavigny, dans sa chronique, fait monter Hilduin sur le siége de Verdun en 827, et les auteurs de l'*Histoire littéraire* substituent à cette date celle de 828. L'une et l'autre doivent également être rejetées. Hilduin était évêque de Verdun dès 822. Nous le trouvons au concile de Mayence en 829, au concile de Thionville en 835, et au concile de Kiersy en 837. Durant les tumultes, les révoltes, les guerres sanglantes qui eurent lieu sous le règne de Louis le Débonnaire, Hilduin resta toujours fidèle au parti de ce prince, et, à sa mort, il ne s'attacha pas moins fidèlement à la fortune de Charles le Chauve. On s'accorde à le considérer comme un des prélats les plus lettrés de son temps. B. H.

Hist. litter de la France, t. V, p. 130. — *Gallia Christiana*, t. XIII, col. 1175.

* **HILGOD** ou **HILGOT**, prélat français, mort d'après le martyrologe de saint Serge, le 4 des ides d'août, vers l'année 1104. Il avait été d'abord chanoine de Sainte-Geneviève, et fut ensuite élu évêque de Soissons en l'année 1085. Mais à peine était-il établi dans son diocèse, que de graves embarras vinrent l'y assiéger. Un procès qu'il eut, lors de son installation, avec les moines de Saint-Corneille de Compiègne, ne se termina pas à son avantage, et, cette affaire écartée, d'autres survinrent, plus difficiles et peut-être plus périlleuses. Ne pouvant supporter tant d'ennuis, il abdiqua sa prélature vers l'année 1087, et se retira dans le monastère de Marmoutiers. Bernard, abbé de Marmoutiers, mourut au mois d'avril 1100. Les moines s'empressèrent de lui donner Hilgod pour successeur. C'était un de

ruse avec l'archevêque de Tours. En effet, celui-ci réclamant le droit de consacrer tout nouvel abbé de Marmoutiers, l'élection d'Hilgod, ancien évêque et déjà consacré, leur paraissait enlever tout prétexte à l'intervention métropolitaine. Mais l'archevêque Raoul, homme d'un caractère fort incommode, fit néanmoins valoir ses prétentions, et l'affaire, après de scandaleux débats, fut plaidée devant le pape. Le saint-père se prononça contre Raoul. Les annalistes de Marmoutiers ont loué le gouvernement de l'abbé Hilgod. B. H.

Gallia Christiana, t. IX, col. 888; t. XIV, col. 212.

HILL (*William*), philologue anglais, né en 1619, à Cudworth, dans le comté de Warwick, mort en 1667. Il fut élevé au collége Merton à Oxford. Après avoir dirigé pendant quelque temps une école libre à Sutton-Colfield, il se rendit à Londres, où il pratiqua la médecine, puis à Dublin, où il fut maître de la grande école de Saint-Patrik. Il obtint ensuite la cure de Finglass. On a de lui une édition de Denys le Périégète, sous le titre de *Dionisii Orbis Descriptio, annotationibus Eustathii et Hen. Stephani, nec non Gul. Hill commentario critico et geographico, ac tabulis illustrata*; Londres, 1658, in-8°, plusieurs fois réimprimé. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II.

HILL (*Joseph*), controversiste et lexicographe anglais, né en 1625, à Bromby, près de Leeds, où son père était prédicateur puritain, mort à Rotterdam, le 5 novembre 1707. Il fut élevé au collége Saint-John à Cambridge, et devint ensuite membre agrégé du collége de La Magdeleine. Exclu de l'université en 1662 à cause de ses sentiments non-conformistes, il passa sur le continent, et fut ministre de l'église anglaise de Middlebourg, dans la Zélande, jusqu'en 1673. Depuis cette époque jusqu'à sa mort il remplit les mêmes fonctions à Rotterdam. Il donna en 1676 une édition corrigée et très-augmentée du *Lexique Grec* de Schrevelius. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HILL (*Aaron*), poëte anglais, né à Londres, en 1685, mort le 8 février 1750. Il n'avait pas encore achevé son éducation, lorsque la ruine de son père le décida à quitter l'Angleterre. Il se rendit à Constantinople pour voir son parent lord Paget, ambassadeur auprès de la Porte Ottomane. Ce diplomate l'accueillit fort bien, et lui fournit les moyens de voyager en Égypte et dans une grande partie de l'Orient. A peine revenu en Angleterre avec son noble parent, il accompagna sir Thomas Wentworth dans un voyage sur le continent. A son retour il publia son *Camillus*, poëme sur lord Peterbourgh, qui commandait les Anglais en Espagne. Vers le même temps, en 1709, il devint directeur du théâtre de Drury-Lane, et en 1710 directeur de l'Opéra-House, dans Haymarket. Il écrivit à cette occasion le premier opéra dont Hændel ait composé la musique après son arrivée en Angleterre. Une querelle avec le lord chambellan mit promptement fin à sa carrière théâtrale. En 1715 il entreprit d'extraire des faînes une huile aussi douce que l'huile d'olive; mais cette spéculation échoua complétement. Il ne fut pas plus heureux dans diverses autres opérations commerciales et industrielles. La littérature ne répondit pas non plus à ses efforts. Des dix-sept pièces de théâtre qu'il fit jouer, deux seulement ont conservé quelque réputation, ce sont deux imitations de Voltaire, savoir : *Zara*, 1736, in-8°; — *Alzira*, 1736, in-8°. Hill a aussi traduit la *Mérope* du même poëte; 1749, in-8°. Ses ouvrages dramatiques ont été recueillis en 1760, 2 vol. in-8°. On a encore de lui : *A History of the Ottoman Empire, compiled from materials collected at the Turkish court*; 1709. Z.

Biographia Britannica. — *Biographia dramatica*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HILL (*Robert*), érudit anglais, né en 1699, à Miswell, près de Tring (comté d'Hertford), mort en 1777. Il exerçait la profession de tailleur dans sa ville natale. Du milieu de l'obscurité et de la pauvreté, il aspira à la réputation, et à force de travail et de persévérance il se rendit parfaitement maître de plusieurs langues, avec des livres seulement. Sept ans lui furent nécessaires pour acquérir la connaissance du latin, et quatorze pour apprendre le grec, tandis que l'hébreu ne lui coûta que peu de temps. Il fut révélé au public par Spence, qui en 1757 publia une comparaison entre lui et Magliabecchi, et ouvrit une souscription en sa faveur. Chalmers cite de Hill les ouvrages suivants *Remarks on Berkeley's Essay on Spirit*; — *The Character of a Jesu*; — *Criticisms on Job*. Z.

Chalmers, *Gen. Biographical Diction*.

HILL (Sir *John*), polygraphe anglais, né en 1716, à Spalding ou Peterborough, mort en 1775. Il fut élevé pour la profession d'apothicaire, et pratiqua pendant quelque temps à Saint-Martin's-lane (Westminster). Son mariage avec une personne sans fortune l'obligea de se créer d'autres ressources. Comme il savait un peu de botanique, il se tourna du côté de cette science; mais, malgré le patronage du duc de Richemond et de lord Petre, il n'en tira pas le parti qu'il espérait. Il désirait vivement entrer dans la Société royale, qui n'accueillit pas sa candidature, et il se vengea de cet échec par une diatribe injurieuse. Tout en compilant à la hâte de gros volumes de science, il rédigeait le *British Magazine* et l'*Inspector*, qu'il remplissait d'anecdotes scandaleuses. Ce genre d'écrits, qu'il fit marcher de front avec des romans non moins scandaleux, lui rapporta de beaux revenus, mais lui valut une détestable réputation. Loin d'essayer de se relever dans l'estime publique, il ajouta à son métier d'écrivain satirique et immoral le métier, tout aussi lucratif, d'em-

trait particulier de ces traités, suivant M. Hildreth, était la tentative d'appliquer rigoureusement aux sujets discutés la méthode inductive d'investigation qui, d'après lui, pouvait être employée dans les sciences morales avec autant de succès que dans le domaine des découvertes physiques. Mais les idées des deux premiers traités soulevèrent des critiques violentes de la part de deux revues qui ont de l'autorité aux États-Unis, l'une, la *Revue de l'Amérique du Nord*, et l'autre celle *de Brownson* : cette dernière est catholique. Ainsi attaqué des deux côtés, par l'opinion protestante et par l'opinion catholique, et de plus accueilli assez froidement par le public, M. Hildreth se tourna vers d'autres travaux, et se consacra tout entier à l'achèvement de son *Histoire des États-Unis*, qu'il avait projetée et préparée depuis longtemps. Ce travail lui coûta sept années. Le 1er volume parut en 1849, et les cinq autres dans le cours des années suivantes. L'ouvrage comprend six gros volumes in-8°, et embrasse toute l'histoire des États-Unis, depuis le premier établissement des colonies jusqu'à la fin de la présidence de Monroë en 1821. Les trois derniers volumes ont le grand mérite de donner le seul tableau complet qui existe du gouvernement fédéral depuis 1789. Les critiques américains, tout en rendant justice à ses qualités, lui reprochent le manque d'animation et d'éclat dans le récit, et une sévérité de jugement qui n'épargne aucun nom, même parmi les plus illustres, Jefferson, Madison, John Adams et J. Q. Adams. Deux hommes obtiennent ses éloges sans restriction, Washington et Hamilton. J. Chanut.

Cyclopædia of American Literature. — *Documents particuliers.*

HILDUIN, abbé de Saint-Denis, hagiographe français, né vers la fin du huitième siècle, mort vers 842. Après avoir fait ses études en compagnie de Loup, depuis abbé de Ferrières, il entra dans le monastère de Saint-Denis, dont il fut nommé abbé en 814. Huit ans après il fut appelé par Louis le Débonnaire, qui avait en lui une grande confiance, aux fonctions d'archichapelain du palais; ces fonctions le mettaient à la tête de toutes les affaires ecclésiastiques de l'empire. En 824 il reçut, outre son abbaye de Saint-Denis, celles de Saint-Germain-des-Pres et de Saint-Médard de Soissons. Il parvint, après beaucoup d'efforts, à retablir à Saint-Denis l'ancienne discipline et à y faire cesser de nombreux abus. La même année Louis le Débonnaire le choisit pour accompagner à Rome Lothaire et l'assister de ses conseils. En 830 Hilduin entra dans le parti de Lothaire et de Pepin, qui venaient de se revolter contre l'empereur, leur père. Vers la fin de cette même année ce dernier lui ôta ses dignités et ses abbayes, et le relégua à Corbie en Saxe. L'année suivante Hilduin recouvra ses abbayes, grâce à l'intercession de Hincmar, et resta dorénavant toujours fidèle à Louis le Débonnaire. Après la mort de celui-ci, il se déclara en faveur de Lothaire, quoiqu'il eût prêté serment à Charles. Il mourut bientôt après. Loup de Ferrières, Raban Maur et Agobard nous le représentent comme un homme d'une grande instruction et de mœurs exemplaires. On a de Hilduin : *Areopagitica;* Cologne, 1563, in-8°; Paris, 1565, in-8°; inséré dans les *Vitæ Sanctorum* de Surius, au 9 octobre. Dans cet ouvrage, entrepris à la demande de Louis le Débonnaire, l'auteur raconte avec beaucoup de détails, puisés généralement à des sources apocryphes, les incidents de la vie de saint Denis, l'apôtr des Gaules. Il le confond, selon une opinion déjà acréditée de son temps, avec Denys l'Aréopagite, et le déclare auteur des écrits attribués à ce dernier. Cette erreur, acceptée pendant toute la durée du moyen âge, fut réfutée au dix-septième siècle. E. G.

Sigebert de Gembloux, *De Scriptoribus ecclesiasticis*, cap. 83. — *Histoire littéraire de la France*, t. IV. — Fabricius, *Bibl. Latina medii ævi*, t. III. — Cave, *Scriptores ecclesiastici.* — D. Cellier, *Histoire des Auteurs sacrés*, t. XVIII.

***HILDUIN**, évêque de Verdun, né dans la seconde moitié du huitième siècle, mort le 13 janvier 846. Les auteurs de l'*Histoire littéraire* inscrivent sa mort à l'année 854; mais c'est une erreur rectifiée par la *Gallia Christiana*. Hugues de Flavigny, dans sa chronique, fait monter Hilduin sur le siége de Verdun en 827, et les auteurs de l'*Histoire littéraire* substituent à cette date celle de 828. L'une et l'autre doivent également être rejetées. Hilduin était évêque de Verdun dès 822. Nous le trouvons au concile de Mayence en 829, au concile de Thionville en 835, et au concile de Kiersy en 838. Durant les tumultes, les révoltes, les guerres sanglantes qui eurent lieu sous le règne de Louis le Débonnaire, Hilduin resta toujours fidèle au parti de ce prince, et, à sa mort, il ne s'attacha pas moins fidèlement à la fortune de Charles le Chauve. On s'accorde à le considérer comme un des prélats les plus lettrés de son temps. B. H.

Hist. littér. de la France, t. V, p. 130. — *Gallia Christiana*, t. XIII, col. 1178.

***HILGOD** ou **HILGOT**, prélat français, mort, d'après le martyrologe de saint Serge, le 4 des ides d'août, vers l'année 1104. Il avait été d'abord chanoine de Sainte-Geneviève, et fut ensuite élu évêque de Soissons en l'année 1085. Mais à peine était-il établi dans son diocèse, que de graves embarras vinrent l'y assiéger. Un procès qu'il eut, lors de son installation, avec les moines de Saint-Corneille de Compiègne, ne se termina pas à son avantage, et, cette affaire écartée, d'autres survinrent, plus difficiles et peut-être plus périlleuses. Ne pouvant supporter tant d'ennuis, il abdiqua sa prélature vers l'année 1087, et se retira dans le monastère de Marmoutiers. Bernard, abbé de Marmoutiers, mourut au mois d'avril 1100. Les moines s'empressèrent de lui donner Hilgod pour successeur. C'était user de

rec l'archevêque de Tours. En effet, ce-
ḱclamant le droit de consacrer tout nou-
ıé de Marmoutiers, l'élection d'Hilgod,
évêque et déjà consacré, leur paraissait
tout prétexte à l'intervention métropoli-
Mais l'archevêque Raoul, homme d'un
'e fort incommode, fit néanmoins valoir
tentions, et l'affaire, après de scanda-
bats, fut plaidée devant le pape. Le saint-
prononça contre Raoul. Les annalistes de
ıtiers ont loué le gouvernement de l'abbé
B. H.

Christiana, t. IX, col. 333; t. XIV, col. 212.

, (*William*), philologue anglais, né en
Cudworth, dans le comté de Warwick,
ı 1667. Il fut élevé au collége Merton à
Après avoir dirigé pendant quelque
ıne école libre à Sutton-Colfield, il se
Londres, où il pratiqua la médecine, puis
ı, où il fut maître de la grande école de
ıtrik. Il obtint ensuite la cure de Fin-
'n a de lui une édition de Denys le Périé-
us le titre de *Dionisii Orbis Descriptio,
tionibus Eustathii et Hen. Stephani,
'n Gul. Hill commentario critico et
›hico, ac tabulis illustrata;* Londres,
ı-8°, plusieurs fois réimprimé. Z.

Athenæ Oxonienses, t. II.

(*Joseph*), controversiste et lexicographe
né en 1625, à Bromby, près de Leeds, où
e était prédicateur puritain, mort à Rot-
le 5 novembre 1707. Il fut élevé au col-
nt-John à Cambridge, et devint ensuite
: agrégé du collége de La Magdeleine. Ex-
'université en 1662 à cause de ses senti-
ıon-conformistes, il passa sur le conti-
:t fut ministre de l'église anglaise de
›ourg, dans la Zélande, jusqu'en 1673. De-
:te époque jusqu'à sa mort il remplit les
fonctions à Rotterdam. Il donna en 1676
ion corrigée et très-augmentée du *Lexique*
› Schrevelius. Z.

rs, *General Biographical Dictionary*.

. (*Aaron*), poëte anglais, né à Londres,
, mort le 8 février 1750. Il n'avait pas
ıchevé son éducation, lorsque la ruine
père le décida à quitter l'Angleterre. Il
it à Constantinople pour voir son parent
get, ambassadeur auprès de la Porte
ne. Ce diplomate l'accueillit fort bien, et
nit les moyens de voyager en Égypte et
e grande partie de l'Orient. A peine re-
ı Angleterre avec son noble parent, il ac-
na sir Thomas Wentworth dans un
sur le continent. A son retour il publia
millus, poëme sur lord Peterbourgh, qui
ndait les Anglais en Espagne. Vers le
temps, en 1709, il devint directeur du
de Drury-Lane, et en 1710 directeur de
-House, dans Haymarket. Il écrivit à
:casion le premier opéra dont Hændel ait
é la musique après son arrivée en Angleterre. Une querelle avec le lord chambellan mit promptement fin à sa carrière théâtrale. En 1715 il entreprit d'extraire des faînes une huile aussi douce que l'huile d'olive; mais cette spéculation échoua complétement. Il ne fut pas plus heureux dans diverses autres opérations commerciales et industrielles. La littérature ne répondit pas non plus à ses efforts. Des dix-sept pièces de théâtre qu'il fit jouer, deux seulement ont conservé quelque réputation, ce sont deux imitations de Voltaire, savoir : *Zara*, 1736, in-8°; — *Alzira*, 1736, in-8°. Hill a aussi traduit la *Mérope* du même poëte; 1749, in-8°. Ses ouvrages dramatiques ont été recueillis en 1760, 2 vol. in-8°. On a encore de lui : *A History of the Ottoman Empire, compiled from materials collected at the Turkish court*; 1709.
Z.

Biographia Britannica. — *Biographia dramatica*. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HILL (*Robert*), érudit anglais, né en 1699, à Miswell, près de Tring (comté d'Hertford), mort en 1777. Il exerçait la profession de tailleur dans sa ville natale. Du milieu de l'obscurité et de la pauvreté, il aspira à la réputation, et à force de travail et de persévérance il se rendit parfaitement maître de plusieurs langues, avec des livres seulement. Sept ans lui furent nécessaires pour acquérir la connaissance du latin, et quatorze pour apprendre le grec, tandis que l'hébreu ne lui coûta que peu de temps. Il fut révélé au public par Spence, qui en 1757 publia une comparaison entre lui et Magliabecchi, et ouvrit une souscription en sa faveur. Chalmers cite de Hill les ouvrages suivants *Remarks on Berkeley's Essay on Spirit;* — *The Character of a Jesu;* — *Criticisms on Job*. Z.

Chalmers, *Gen. Biographical Diction.*

HILL (Sir *John*), polygraphe anglais, né en 1716, à Spalding ou Peterborough, mort en 1775. Il fut élevé pour la profession d'apothicaire, et pratiqua pendant quelque temps à Saint-Martin's-lane (Westminster). Son mariage avec une personne sans fortune l'obligea de se créer d'autres ressources. Comme il savait un peu de botanique, il se tourna du côté de cette science; mais, malgré le patronage du duc de Richemond et de lord Petre, il n'en tira pas le parti qu'il espérait. Il désirait vivement entrer dans la Société royale, qui n'accueillit pas sa candidature, et il se vengea de cet échec par une diatribe injurieuse. Tout en compilant à la hâte de gros volumes de science, il rédigeait le *British Magazine* et l'*Inspector*, qu'il remplissait d'anecdotes scandaleuses. Ce genre d'écrits, qu'il fit marcher de front avec des romans non moins scandaleux, lui rapporta de beaux revenus, mais lui valut une détestable réputation. Loin d'essayer de se relever dans l'estime publique, il ajouta à son métier d'écrivain satirique et immoral le métier, tout aussi lucratif, d'em-

pirique, et inventa une certaine drogue qui se vendit fort bien. La protection du premier ministre lui permit d'augmenter encore sa fortune. Il reçut du roi de Suède l'ordre de l'Étoile polaire, et prit, à partir de ce moment, le titre de sir John Hill. Ses principaux ouvrages sont : *A Review of the Works of the royal Society;* 1751, in-8°; — *General natural History;* 3 vol. in-fol.; — *The vegetable System;* 1759-1775, 26 vol. in-fol.; — *Constitution of timber from its early growth;* 1770, in-fol.; — trois pièces de théâtre : *Orpheus; The critical minute*, et *The Rout*, qui ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre; — enfin des *Essays* qui sont ce qu'il a fait de mieux. Z.

Gentleman's Magazine. — D'Israeli, *Quarrels of authors.* — *Biographia dramatica.* — Chalmers, *Gener. Biog. Diction.*

HILL (Sir *Richard*), controversiste anglais, né en 1733, mort en 1808. Fils de sir Rowland Hill de Hawkestone, il commença ses études à l'école de Westminster, et passa ensuite au collège de La Magdeleine, où il prit le grade de maître ès arts. Il fit un voyage sur le continent, et à son retour il se distingua par son zèle pour le méthodisme. Il signala son attachement à cette secte lorsque cinq jeunes gens qui en professaient les principes furent, pour ce fait, exclus de l'université d'Oxford. Hill écrivit contre cette mesure intolérante un pamphlet intitulé : *Pietas Oxoniensis.* Bientôt après la discorde éclata au sein du méthodisme, et Hill se prononça énergiquement pour les idées calvinistes contre Wesley, Fletcher et autres chefs des méthodistes arminiens. A la mort de son père, il lui succéda dans la représentation parlementaire du comté de Salop; mais il n'acquit aucune notoriété politique, et continua à s'occuper presque exclusivement de la défense de ses opinions religieuses. Il prêchait de temps en temps dans une chapelle de dissidents, et il en fit bâtir une à ses frais à Hawkestone. La plus remarquable de ses publications de controverses est une défense du calvinisme contre le *Guide to the Church* de Daubeney, 1798, in-8°. Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary.*

HILL (*Rowland*), prédicateur anglais, frère du précédent, né à Hawkestone, près de Shrewsbury, le 23 août 1744, mort le 11 avril 1833. Après avoir fait ses études à Eton et à Saint-John's-College (Cambridge), il entra dans les ordres. Il se lia avec le célèbre méthodiste Whitefield, embrassa ses doctrines, et défendit avec toute l'ardeur d'un néophyte la cause du méthodisme calviniste. Pendant les douze années qui suivirent la mort de Whitefield il alla, suivant l'exemple de ce maître, prêcher partout où il espérait faire des prosélytes. Mais en 1780, mis en possession de sa fortune par la mort de son père, il bâtit la chapelle de Surrey, dont la première pierre fut posée en 1782, et qui fut ouverte au culte public le 8 juin 1783. A partir de cette époque jusqu'à sa mort Hill prêcha à Surrey. Il improvisait toujours, et son éloquence rude, familière, saccadée, mêlant des tableaux vulgaires et même grotesques aux idées les plus élevées et aux mouvements les plus pathétiques, produisait un grand effet sur l'auditoire populaire qui se pressait autour de lui. On n'a presque rien conservé de ses improvisations; mais on a de lui quelques ouvrages de controverse et de piété, dont les principaux sont : *Village Dialogues;* 2 vol. in-8°; — *Answer to J. Wesley's Remarks upon the defence of the character of Whitefield and others;* 1778, in-8°; — *Expostulatory Letter to the R. W. D. Tattersall, A. M. in which the bad tendency of the admission of stage amusement is seriously considered;* 1795, in-8°; — *Spiritual Characteristics*, represented in an account of a most curious sale of curates. Z.

Ed. Sidney, *Life of the Rev. Rowland Hill;* 1834, in-8°.

HILL (*Rowland*, le vicomte), général anglais, neveu des deux précédents, né le 11 août 1772, au village de Prees (Shropshire), mort à Hardwicke-Grange, près de Shrewsbury, le 10 décembre 1842. Il était le second fils de John Hill, qui hérita du titre et des propriétés de sir Richard Hill. Admis dans l'armée comme enseigne en 1790, il alla compléter son éducation militaire à l'école militaire de Strasbourg. Il y resta jusqu'à la fin de l'été 1791, et fut promu dans l'intervalle au grade de lieutenant, dans le 53° régiment. De retour en Angleterre, il tint garnison à Édimbourg pendant l'année 1792. Au commencement de 1793 il leva une compagnie, et reçut une commission de capitaine. Au mois d'août de la même année il rejoignit le corps expéditionnaire anglais qui occupait Toulon, et servit d'aide de camp aux trois généraux qui le commandèrent successivement, lord Mulgrave, O'Hara et sir David Dundas. Le 13 décembre 1793, l'amiral Hood et sir David Dundas le chargèrent de porter en Angleterre les dépêches qui annonçaient l'évacuation de Toulon. Hill arriva à Londres en janvier 1794. Peu après, M. Graham (depuis sir Thomas Graham et lord Lynedoch), qui venait de lever un régiment, lui proposa le rang de major, à condition qu'il fournirait un certain nombre de soldats. Le jeune capitaine accepta. Ce régiment était le 90°, qui se signala plus tard dans beaucoup de rencontres. Hill en fut nommé colonel le 1er janvier 1800. Il partit presque aussitôt après pour Gibraltar, et en 1801 il servit sous sir Ralph Abercromby, dans la campagne d'Égypte contre les Français. Il fut blessé à l'action du 13 mars 1801. Revenu en Angleterre en 1802, il fut employé pendant les six années suivantes au service de l'intérieur. En 1808, il fit avec le grade de major général la campagne de Portugal sous les ordres de sir Arthur Wellesley (depuis duc de Wellington). Après la convention de Cintra le commandement de l'armée anglaise fut donné à sir John Moor.

Hill prit part avec son régiment à la malheureuse expédition que ce général tenta en Espagne et qui se termina par la bataille de La Corogne, le 16 janvier 1809. Il retourna ensuite en Angleterre avec les débris de l'armée anglaise. Il fut presque immédiatement renvoyé en Portugal et promu au grade de lieutenant-général. Il est difficile de séparer son histoire de celle de Wellington, sous les ordres duquel il fut replacé, et dont il devint le plus habile lieutenant. Sauf un court séjour en Angleterre, pour cause de santé, en 1811, il fit toutes les campagnes de la Péninsule, et assista à la plupart des mémorables journées qui conduisirent l'armée anglaise de l'embouchure du Tage à celle de la Garonne. A son retour en Angleterre en 1814, il fut créé baron d'Almenarez et d'Hawkstone, avec 2,000 liv. st. de pension par an. Ce titre fut changé, en 1816, en celui de baron d'Almenarez et Hardwicke; et, comme il n'avait pas d'enfant mâle, son titre fut déclaré transmissible à la ligne masculine de son frère aîné. Le retour de Napoléon de l'île d'Elbe fournit au général Hill l'occasion de se signaler à la bataille de Waterloo. De 1815 à 1818 il resta en France comme commandant en second de l'armée anglaise d'occupation. En 1828 il fut élevé à la dignité de général en chef, et il la conserva autant que sa santé lui permit d'en remplir les fonctions. Il donna sa démission en 1842, et fut créé vicomte le 3 septembre de la même année. Il mourut trois mois plus tard laissant son titre à sir Rowland Hill, aujourd'hui second vicomte Hill. Une colonne lui fut élevée de son vivant dans la ville de Shresbury, en l'honneur de ses campagnes d'Espagne. Lord Hill possédait les qualités d'un général en chef; il avait autant de prudence dans la préparation de ses projets que de vigueur dans leur exécution. Sévère sur la discipline, il était plein de soin pour la santé et le bien-être de ses soldats; aussi disait-on dans l'armée anglaise qu'avec Hill la vie et la victoire étaient assurées. Z.

Edwin Sidney, *Life of Viscount Hill*; 1850, 1 vol. in-8°. — Napier, *History of the peninsular War*. — Rose, *New general Biog. Diction*. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

*HILL (*Rowland*), homme politique anglais, né en 1803. Secrétaire de l'administration des postes, il fit de louables efforts pour introduire dans ce service un tarif uniforme pour le port des lettres à l'intérieur et dans l'étranger, basé, non plus d'après la distance, mais d'après le poids. Une commission fut nommée en 1837 à l'effet d'examiner son plan de réforme (*timbre post*), dont la simplicité lui avait gagné au dehors des suffrages nombreux. Il fut adopté dans la session de 1839, et l'Angleterre en a recueilli un immense bénéfice. Ce système, présenté inutilement en France à la chambre des députés sous Louis-Philippe, ne fut mis en vigueur que par une loi de l'Assemblée constituante en 1849. Éloigné du poste qu'il avait occupé avec tant d'honneur (1844), M. Hill y fut rappelé par lord Palmerston en 1854. Une souscription publique ouverte en sa faveur en 1848 produisit la somme de 13,360 liv. st. (environ 335,000 fr.), qui lui fut offerte comme un témoignage de reconnaissance nationale. P. L—Y.

The Times, 1846. — *Conversations-Lexikon*.

*HILLARD (*Georges-Stillman*), littérateur américain, né le 22 septembre 1808, dans le Maine. Il fit ses études à l'université d'Harvard, fut admis au barreau, et siégea aux deux chambres de son État natal; un voyage en Europe, accompli en 1846, lui donna l'occasion d'écrire des esquisses, dont une partie a paru sous le titre de *Six Months in Italy* (Six Mois en Italie), 1853, et lui valut la réputation d'un sage critique. Il a aussi publié des discours politiques, des essais littéraires, et il collabore à divers recueils, tels que le *Christian Register*, qu'il a dirigé, le *New England Magazine*, la *North America Review* et le *Christian Examiner*. P. L—Y.

Cyclopædia of American Literature, 1855.

*HILLEBRAND (*Joseph*), littérateur allemand, né en 1788, à Grossduengen, près Hildesheim. Il fit ses études à Gœttingue, occupa pendant quelque temps la chaire de philosophie à l'université de Heidelberg, et devint en 1822 directeur des études du collége de Giessen et membre du conseil supérieur de l'instruction publique. En 1848 il présida la seconde chambre du grand-duché de Hesse, et en 1850, après la dissolution de cette assemblée, il fut mis à la retraite. Il réside depuis lors à Mayence. On a de lui : *Die Anthropologie als Wissenschaft* (L'Anthropologie considérée comme science); Mayence, 1822-1823, 3 vol.; — *Lehrbuch der theoretischer Philosophie und philosophischen Propædeutik* (Traité de la Philosophie théorique et de l'enseignement préparatoire à la philosophie); Mayence, 1826; — *Literaraesthetik* (Esthétique littéraire); ibid., 1826, 2 vol.; — *Æsthetica literaria antiqua critica*; ibid., 1828; — *Universal-philosophische Prolegomena* (Prolegomènes de Philosophie universelle); ibid., 1830; — *Philosophie des Geistes* (Philosophie de l'Esprit); Heidelberg, 1835, 2 vol.; — *Der Organismus der philosophischen Idee* (L'Organisme de l'Idée philosophique); Dresde et Leipzig, 1842; — *Deutsche Nationalliteratur seit dem Anfange des 18ten Jahrhundert* (La Littérature nationale allemande depuis le commencement du dix-huitième siècle); Hambourg et Gotha, 1845-1846, 2 vol.; 2e édition, 1850, 3 vol. C'est un des meilleurs ouvrages de ceux qui ont eu pour objet la littérature allemande. R. L.

Conv.-Lex.

HILLEL *l'ancien*, chef d'école juif, naquit dans la Babylonie, vers l'an 112 av. J.-C., et mourut à Jérusalem, huit ans après la naissance de J.-C., à l'âge de cent vingt ans, s'il faut en croire les légendes juives. Il descendait de la famille de

David. Cette illustre origine ne le mit pas hors des atteintes de la misère, quoiqu'un de ses frères, nommé Schabbana, fût fort riche et qu'un autre, du nom d'Ézéchias, fût à la tête de l'école de Babylone. A l'âge de quarante ans, il se rendit à Jérusalem, et, tout en travaillant de ses mains pour gagner sa vie, il étudia la loi avec une grande persévérance, sous Schamajah et Absalion, deux docteurs renommés de cette époque. Il y avait quarante ans qu'il se livrait à cette étude, quand la solution qu'il donna d'une difficulté sur la Pâque le fit connaître pour le plus grand docteur de son temps et le fit nommer aussitôt directeur de l'école de Jérusalem. Il y enseigna pendant quarante ans avec le plus grand succès. Son savoir était immense : il connaissait toutes les langues, disent les légendes juives, non pas seulement celles des hommes, mais encore celles des animaux de toutes espèces, celles même de tous les objets de la nature. Ces bizarres exagérations, dont la tradition juive s'est plu à embellir sa vie, qui est pleine de faits extraordinaires et presque miraculeux, sont du moins une preuve qu'il ne fut pas un homme vulgaire et qu'il fit, par ses connaissances, une profonde impression sur ses contemporains. Les Juifs le comparent à Moïse et à Esdras, les deux restaurateurs de leur nation. Il faut remarquer qu'il vécut cent vingt ans comme le premier, et qu'il vint de Babylone comme le second. Le *Talmud* rapporte qu'il rédigea des règlements politiques et civils, destinés à fixer les rapports des Juifs entre eux, après qu'ils auraient été dispersés parmi les nations étrangères; et comme rien ne faisait encore prévoir la ruine complète du peuple d'Israel, on assure qu'il avait le don de prophétie et qu'il avait lu dans l'avenir le sort réservé à ses coreligionnaires. On le regarde en général comme le père de la tradition orale, quoique le *Talmud* prétende qu'il ne fit que la recueillir et la mettre en ordre, en la classant en six parties. Il est probable qu'une partie de son enseignement a été conservée dans le *Mischna*.

Un de ses disciples, Schammaï, ouvrit une école à côté de la sienne. Les deux docteurs vécurent d'abord en bonne intelligence; mais la discorde finit par se mettre entre leurs disciples. Leur enseignement était aussi différent que leur caractère et leur manière de vivre. Les points qui divisaient Hillel et Schammaï portaient non sur des dogmes, mais sur des articles de jurisprudence et sur la manière de pratiquer certains actes religieux. Les causes de divorce, les expressions à employer dans les serments, le sens qu'il faut donner à la prescription du repos le jour du sabbat, la manière dont il fallait faire les philactères et les porter, le mode à suivre dans les purifications, etc.. telles étaient les questions controversées entre eux. Ces questions avaient une grande importance pour la nation juive; aussi se partagea-t-elle entre les deux écoles : il y eut des discussions violentes, des agitations profondes, des querelles parfois sanglantes. Élie le Thesbite (1) lui-même, dit un proverbe juif qui date de cette époque, n'aurait pu apaiser les disputes soulevées entre les deux écoles. Il ne fallut rien moins qu'une intervention divine pour ramener la paix. La *Fille de la voix* (Bath Kol) se fit entendre à Japhna, et déclara qu'il fallait se conformer aux décisions d'Hillel.

Hillel n'était pas seulement un légiste et un casuiste; le *Talmud* rapporte de lui un assez grand nombre de préceptes moraux, parmi lesquels s'en trouvent quelques-uns pleins de finesse et d'esprit. Bartolocci en cite plusieurs. Quelques écrivains, saint Jérôme à leur tête, ont cru pouvoir faire d'Hillel le père de la secte des pharisiens et de Schammaï le premier des scribes. C'est là une erreur évidente; les scribes et les pharisiens ne formaient pas deux sectes différentes, et ils étaient bien antérieurs à ces deux célèbres docteurs. Michel NICOLAS.

Bartolocci, *Magna Biblioth. Rabbin.* — Wolf, *Biblioth. Hebraica.* — G.-E. Geiger et H. Giessman, *Brevis Commentatio de Hillele et Schammai, antiquis judaicarum sectarum conditoribus*; Altdorf, 1707, in-4°. — J. Henr. Otho, *Lexicon Rabbinico-Philologicum.*

HILLEL *le jeune*, arrière-petit-fils de Judas le Saint et descendant à la dixième génération de Hillel l'ancien. Il mourut à Tibériade vers le milieu du quatrième siècle, en 320 d'après Bartolocci. Il fut directeur de l'école juive de Tibériade. Origène le consultait souvent et le tenait pour un homme très-versé dans la connaissance de l'Ancien Testament. On prétend qu'il est le même personnage que l'Ellel dont parle saint Épiphane (*Contra Hæres.*, lib. I), et qui, s'étant converti au christianisme, fut baptisé au lit de mort par l'évêque de Tibériade. Hillel le jeune est surtout célèbre par l'invention d'un cycle de dix-neuf ans qui, au moyen de sept intercallations, conciliait le cours du Soleil avec celui de la Lune, et qui a été usité jusqu'à la réforme faite dans le comput, sous Alphonse, roi de Castille. Bartolocci fait connaître ce cycle dans sa *Magn. Biblioth. Rabbin.*, tom. II, p. 415, 459 et 545. Hillel introduisit aussi parmi ses coreligionnaires l'usage de compter les années depuis la création du monde; avant lui le point de départ adopté parmi les Juifs était l'année où Alexandre de Macédoine entra à Jérusalem, et dans les temps anciens on partait de l'époque de la sortie d'Egypte. On a prétendu, mais à tort et par suite d'une identité de nom, qu'il s'est conservé jusqu'à la fin du douzième siècle une copie de l'Ancien Testament écrite de la main d'Hillel, et d'après laquelle on rectifiait les copies postérieures. L'auteur du livre *Juchassin* assure que la partie contenant le *Pentateuque* existait à Tolède en 1156. On peut voir ce que dit Rossi

(1) Élie le Thesbite doit, d'après *Malachie*, IV, 5, apparaître à la fin des temps pour faire cesser toutes les mésintelligences parmi les hommes et préparer le règne pacifique du Messie.

de cette copie dans son *Dizion. storico degli Autori Ebrei*, pag. 170 et 171. M. N.

Bartolocci, *Magn. Biblioth. Rabbin.* — Wolf, *Biblioth. Hebraica.* — Rossi, *Dizion. storico degli Autori Ebrei.*

* **HILLEMACHER** (*Eugène-Ernest*), peintre français, né à Paris vers 1816. Élève de M. Léon Cogniet, il s'adonna au genre historique, qu'il traite avec beaucoup de facilité, et remporta, entre autres récompenses, une mention honorable à l'exposition universelle de 1855. Parmi ses nombreux tableaux nous signalerons : *La Fortune et l'Enfant* (1845); — *Le Vieillard et ses Enfants* (1847); — *Un Confessionnal* (1848), qui lui valut une médaille de seconde classe; — *La Statue du Commandeur* (1852); — *Le Voyage de Ver-Vert* (1853), appartenant à l'impératrice Eugénie; — *Rubens faisant le portrait de sa femme*; et *La Leçon de tambour* (1855). P. L—Y.

Livrets des Salons.

HILLER (*Matthieu*), orientaliste allemand et théologien protestant, né le 15 février 1646, à Stuttgard, où son père était secrétaire du gouvernement de Wurtemberg, mort à Kœnigsbronn, le 11 février 1725. Nommé en 1692 professeur de logique et de métaphysique, et en 1698 professeur de grec, de langues orientales et de théologie, il échangea ces fonctions contre celles de prieur de Kœnigsbronn en 1716. Ses travaux sur la philologie et l'herméneutique sacrée le firent connaître aussi bien à l'étranger que dans sa patrie. On a de lui : *Sciagraphia Grammaticæ Hebreæ*; — *Lexicon Latino-Hebraicum*; 1685; — *De Arcano Keri et Kethib*; Tubingue, 1692, in-8°; recherches sur l'accentuation et la ponctuation de la Bible; — *Institutiones Linguæ Sanctæ*, ouvrage qui a eu plusieurs éditions, dont la dernière est celle de Tubingue, 1760, in-8°; — *Onomasticon Sacrum*; ib., 1706, in-4°; traduit en allemand par l'auteur; — *Syntagmata hermeneutica quibus loca S. Scripturæ plurima ex hebraico textu nove explicantur*; ib., 1711, in-4°; recueil de quatorze dissertations déjà publiées; — *Hieroglyphicum*; — *De Origine Gentium Celticarum*; — *De Origine, diis et terra Palæstinorum*; — *De Plantis in S. Scriptura memoratis*; — *Hierophyticon*; Utrecht, 1725, 2 part., in-4°: commentaire sur les arbres et les plantes dont il est fait mention dans la Bible. Cet ouvrage a perdu de son prix depuis la publication du *Hierobotanicon* de Ol. Celsius; 1745. E. B.

Not. sur Hiller, par son gendre Sal. Fischer, en tête de *Hierophyticon.* — Fabricius, *Hist. Biblioth.*, VI, 44. — Bœk, *Hist. Academiæ Tubengensis*, p. 136. — Jœcher, *Gel.-Lex.* — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.*

HILLER (*Louis-Henri*), linguiste allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il était pasteur à Eslingen. On a de lui : *Opusculum Steganographicum*; Tubingue, 1675; — *Mysterium artis Steganographiæ novissimum, in gratiam Collegii Naturæ Curiosorum, modum omnes epistolas et alia scripta incognita in omnibus linguis solvendi complectens*; Ulm, 1682, in-8°. Cet ouvrage, plus complet que l'*Ars decifratoria* de Breithaupt, mais déparé par des fautes d'impression, traite des chiffres à clef simple, dont l'alphabet ne varie pas; il n'est disposé que pour quatre langues, le latin, le français, l'italien et l'allemand. E. G.

Zedler, *Universal-Lexikon.*

HILLER (1) (*Jean-Adam*), musicien allemand, né à Windischassig, près de Gœrlitz, le 25 décembre 1728, mort le 16 juin 1804. Fils d'un pauvre maître d'école de village, il eut d'abord à lutter contre la misère, devint en 1755 précepteur du jeune comte de Brühl, et fut chargé quatorze ans après de la direction des concerts à Leipzig. Il composa ensuite pour le théâtre quatorze opérettes qui eurent un grand succès, et fonda en 1772 chez lui une école de chant qui prospéra bientôt. Six ans après, la ville de Leipzig fit construire une salle où Hiller organisa des concerts périodiques qui devinrent célèbres dans toute l'Allemagne. Ses compositions pour chant sont très-estimées, et c'est à ses écrits qu'est due la naissance de la critique musicale en Allemagne. Parmi ses opérettes on remarque : *Die Liebe auf dem Lande* (L'Amour à la campagne); — *Die Jagd* (La Chasse); — *Der Dorfbarbier* (Le Barbier du Village); — *Der Ærntekranz* (La Couronne de la Moisson); — *Die Jubelhochzeit* (Le Jubilé du mariage). Nous citerons encore parmi ses autres compositions : *Allgemeines Choral-melodienbuch* (Livre général de Chant choral); Leipzig, 1793, in-fol.; un supplément fut publié l'année suivante à Leipzig, in-fol.; — *Vingt-cinq Mélodies pour les Cantiques de Gellert*; Leipzig, 1723; — *Le Psaume* 100 *pour chœur*, une de ses meilleures œuvres, restée en manuscrit, etc. Ses écrits sur l'art sont : *Von der Nachahmung der Natur in der Musik* (De l'Imitation de la nature dans la musique), inséré dans le tome I des *Historisch-britische Beiträge* de Marpurg; — *Wöchentliche Nachrichten die Musik betreffend* (Notices hebdomadaires concernant la musique); Leipzig, 1766-1770, in-4°; premier recueil périodique de ce genre en Allemagne; — *Anweisung zum musicalischen-zierlichen Gesange* (Instruction pour chanter d'une manière agréable); Leipzig, 1780, in-4°; « on peut affirmer, dit Fétis, que cet ouvrage est le premier de ce genre publié en Allemagne où les principes du bel art du chant ont été bien exposés, suivant la doctrine des bonnes écoles italiennes; » — *Lebensbeschreibungen berühmter Musikgelehrten und Tonkünstler neurer Zeit* (Biographies d'auteurs célèbres sur la musique et de virtuoses des temps modernes); Leipzig, 1784, in-4° : cet ouvrage contient une notice biographique sur Hiller écrite

(1) Son nom s'écrit quelquefois *Häller.*

par lui-même ; — *Ueber Metastasio und seine Werke* (Sur Métastase et ses ouvrages) ; Leipzig, 1786, in-8°. Hiller a encore publié des méthodes pour chant et pour violon, ainsi que quelques autres ouvrages sur la musique. E. G.

Gerber, *Altes und neues Lexikon der Tonkünstler*. — Rochlitz, *Für Freunde der Tonkunst*, t. I. — *Leipziger musikalische Zeitung* (sixième année) — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*. — Fétis, *Biographie des Musiciens*.

* **HILLER** (*Frédéric-Adam*), musicien allemand, fils du précédent, né à Leipzig en 1768, mort le 23 novembre 1812. Après avoir acquis, sous la direction de son père, un talent remarquable sur le violon, il s'engagea en 1789 comme ténor au théâtre de Rostock. L'année suivante il devint directeur de musique du théâtre de Schwerin ; en 1796 il alla remplir les mêmes fonctions au théâtre d'Altona. En 1803 il accepta l'emploi de chef d'orchestre au théâtre de Kœnigsberg. Hiller a composé quatre opéras comiques remarquables par leurs mélodies gracieuses : *Adelstan und Rosette* ; — *Das Nixenreich* (Le Royaume des Ondines) ; — *Das Schmuckkästchen* ; — *Die drei Sultaninnen* (Les trois Sultanes), ainsi qu'un opéra romantique : *Das Donauweibchen* (La Fille du Danube). Il a encore publié six quatuors pour deux violons, viole et basse, et divers autres morceaux de musique. E. G.

Fétis, *Biographie des Musiciens*.

HILLER (*Jean*, baron DE), général autrichien, né le 10 juin 1754, à Wienerisch-Neustadt, mort à Lemberg, le 5 juin 1819. Entré dans l'artillerie en 1770, il passa successivement par les différents grades de l'armée, et fut nommé en 1805 feld-maréchal-lieutenant, après avoir fait preuve de grands talents militaires dans la guerre de l'Autriche contre les Turcs et contre la France. Pendant l'année 1805 il fut placé avec un corps de 22,000 hommes dans le Tyrol, pour protéger les opérations de l'armée autrichienne : il sut remplir sa mission avec habileté. En 1809 il reçut le commandement du sixième corps de l'armée de l'archiduc Charles. Après avoir été repoussé le 21 avril jusqu'au delà de Landshut par les Français, il battit trois jours après à Neumarkt les troupes de Lannes, de Bessières et les Bavarois. A la bataille d'Aspern, il était à la tête de l'aile droite des forces commandées par l'archiduc Charles, et contribua beaucoup aux succès de l'armée autrichienne. Le lendemain il voulait à toute force faire l'attaque de l'île de Lobau, où Napoléon s'était retiré ; mais l'archiduc ne voulut jamais y consentir. A Wagram, Hiller, vainqueur sur l'aile droite le premier jour, se retira le second dans le plus grand ordre. Ses services furent récompensés par sa nomination au grade de *feldzeugmeister* et par une dotation de cinquante mille florins. En 1813 il fut envoyé en Illyrie pour attaquer l'armée du vice-roi d'Italie, qu'il repoussa jusqu'à Vérone. En décembre de cette même année il fut mandé auprès de la grande armée des alliés, et coopéra à la direction de ses mouvements. En 1814 il fut nommé général commandant en Gallicie. E. G.

Ersch et Gruber, *Encyklopædie*. — *Biographie étrangère*. — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. IX.

* **HILLER** (*Ferdinand*), musicien allemand, né le 24 octobre 1811, à Francfort-sur-le-Mein. Élève de Hummel, il vint en 1829 à Paris, où il se mit en rapport avec les meilleurs artistes de la capitale, et depuis 1836 il séjourna alternativement en Allemagne et en Italie. Il est depuis 1850 maître de chapelle de la ville de Cologne. La meilleure composition de M. Hiller est son oratorio *Die Zerstoerung von Jerusalem* (La Destruction de Jérusalem). On a en outre de lui les opéras suivants : *Der Traum in der Christnacht* (Le Songe de la nuit de Noël), et *Konradin, der letzte Hohenstaufe* (Conradin, le dernier des Hohenstaufen) ; — plusieurs *Romances* et *Sonates* ; deux *Concertos pour piano* ; des *Études* pour piano et pour violon ; les cantates : *Gesang der Geister über dem Wasser* (Chant des Esprits sur les eaux) et *O weint um sie* (Oh ! pleurez-les) avec solos, chœurs et orchestre ; etc. R. L.

Conv.-Lex. — *Doc. partic*.

HILLERIN (*Jacques* DE), écrivain religieux français, né à Mortagne vers 1573, mort à Paris vers 1663. Dreux du Radier le fait mourir âgé de quatre-vingt-dix ans, vers 1648 ; mais cette date paraît fautive, puisque l'un des ouvrages de Hillerin est daté du 12 décembre 1651. Dans un discours qu'il prononça en 1649 pour se démettre de sa charge, il se dit âgé de soixante-seize ans, ce qui reporte sa naissance à 1573. Il reçut « la première teinture des lettres humaines » du curé de Mortagne, et suivit les cours de rhétorique et de philosophie à l'université d'Angers. La prise de cette ville par les huguenots le força à se réfugier à Poitiers, où il étudia le droit. Il se fit ensuite inscrire comme avocat, et vint à Paris suivre le palais. Enfin, entraîné vers la carrière ecclésiastique par une vocation irrésistible, il obtint le consentement de son père, et entra dans les ordres. Peu de temps après il perdit son père, et il acheta une charge de conseiller au parlement, où il fut reçu en 1613. Il jouissait dans son corps d'une grande considération, et Richelieu lui-même disait en parlant de lui : « C'est un bon prestre, qui dit son bréviaire ; ne lui faisons point de mal ; aussy n'y a-t-il rien à guigner avec luy qui vit de telle sorte qu'il ne void princes ny grands, ne se trouve en compagnie, se tenant assidu en ses exercices de l'église à Nostre-Dame, où il est chanoine, les dimanches et les festes, tousiours des premiers en la cinquieme chambre, ou il est conseiller dans le palais. » On a de Hillerin : *Les grandeurs et mystères du saint Verbe incarné. Divisez en douze livres, composez par J. de Hillerin, prestre, chanoine de Nostre-Dame de Paris, conseiller du roy en sa cour du parlement* ; Paris, 1635-1646

quatre parties en un vol. in-fol. Chaque partie porte en tête une épître dédicatoire; la première est dédiée *à la Très-Sainte-Trinité*; — *Les Grandeurs de Marie la sainte Vierge, avec l'office du chrestien, disciple de la croix, pour méditer les sept iours de la sepmaine saincte, sur les sept paroles de Nostre Sauueur mourant au Caluaire dans les tourments de la croix*; Paris, 1648, in-fol. Dreux du Radier parle d'une édition de ce livre in-12, et l'*Office du Chrestien* a dû être imprimé séparément in-24; — *Discours meslangez et Actions diverses faits en la cour du parlement de Paris, par J. de Hillerin, prestre, conseiller du roy en sa cour du parlement de Paris, et la pluspart aux chambres assemblées pendant qu'il a esté aux enquestes et en la grand' chambre dudit parlement, sur les occasions qui se sont présentées pour l'honneur de Dieu, le bien de la iustice, le service du roy, le soulagement de son peuple, et la grandeur de son Estat*; Paris, 1651, in-fol.; — *Le Charriot chrestien à quatre roües, menant à salut, dans le souuenir de la mort, du jugement, de l'enfer et du paradis : Oraisons servant d'exercices à ceux qui laissant la terre cherchent le ciel; au nombre de soixante, faisant quatre liures. Instruction pour prier et méditer. Lettres chronologiques et spirituelles, au nombre de deux cents, réduites en quatre liures*; Paris, 1652, in-fol. Les *Lettres chronologiques* ont une pagination particulière. Hillerin y parle d'un ouvrage qu'il aurait composé sous ce titre : *Les sept Sacrements*. J. V.

Dreux du Radier, *Bibliothèque histor. et critique du Poitou*, tome V, p. 488. — Hillerin, *Lettres chronologiques et Discours meslangez*. — Catalogues des Biblioth. impériale, Mazarine et de l'Arsenal.

* **HILLERIN** (*Charles*), janséniste français; mort à Paris, le 14 avril 1669. Curé de Saint-Méry, il établit sur sa paroisse l'assemblée des dames de charité. S'étant mis sous la direction de Jean Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, ce dernier lui conseilla de quitter sa cure et de se faire chartreux. Hillerin ne goûta pas ce conseil. Après la mort de Duvergier de Hauranne, Hillerin se mit sous la conduite de Singlin, qui l'engagea à la retraite, mais sans le pousser à entrer chez les chartreux. Hillerin, enfin persuadé, résigna sa cure en 1643 ou 1644, et se retira dans un petit prieuré qu'il avait en Poitou, où il emmena Nicolas Fontaine (*voy.* ce nom), qu'il dirigeait par amitié dans ses études. Plus tard Hillerin vint résider quelque temps à Port-Royal. On l'accusa d'avoir voulu céder sa cure à Labadie, mais il s'en défendit vivement. On a attribué à tort à Charles Hillerin quelques-uns des ouvrages qui appartiennent à Jacques Hillerin. J. V.

Nécrologe de Port-Royal. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

* **HILLERUP** (*Frédéric-Christian*), littérateur danois, né le 12 mai 1793, à Vedelsborg, en Fionie. Il habita l'Italie de 1820 à 1826. On a de lui : *Italica*, souvenirs de voyage; Copenhague, 1829, 2 vol. in-8°; — *Polyhymnia*, poésies et récits; ib., 1830; — *Den gamle Hustru* (La vieille Épouse), nouvelle; ib., 1839; — *Digte* (Poésies); ib., 1842; — *Den kjønne Grethe* (La belle Marguerite), nouvelle publiée par H. P. Holst; ib., 1845; — *Spøgeriet paa Herregaarden* (Les Apparitions de Spectres au château); ib., 1850; — *En Synder* (Un Pécheur), nouvelle; ibid., 1850; — *Fœr og Nu* (Le Passé et le Présent), poésies; ib., 1852; — — *Nye Digte* (Nouvelles Poésies); ib., 1854. Il a rédigé plusieurs journaux et donné en allemand (sous les titres de *Leben und Werke Thorwaldsen's*, Leipzig, 1832-1834, 2 vol. in-4°, avec planches; et de *Thorwaldsen's Arbeiten und Lebensverhæltnisse im Zeitraume 1828-1844*, ib., 1852-1857, 2 vol. in-4°, avec un très-grand nombre de planches), un abrégé des importantes publications de J.-M. Thiele sur la vie et les œuvres de Thorwaldsen. E. B.

Erslew, *Forfatter-Lexikon* et Suppl.

* **HILLHOUSSE** (*James*), poëte américain, né en 1789, à Newhaven, et mort en 1841. Bien que le poëme du *Judgment* (Le Jugement dernier), qui lui servit de début en 1812, eût été accueilli avec faveur, il n'en suivit pas moins la carrière commerciale. Plusieurs de ses œuvres dramatiques eurent du succès, entre autres *Percy's Masque* (Le Masque de Percy), qui parut en 1819 à Londres durant la visite qu'il fit à l'Angleterre. On rencontre de beaux passages d'une facture inspirée dans sa tragédie biblique de *Hadad* (1825). Son théâtre et ses poésies détachées ont été imprimés sous le titre de *Dramas, Discourses and other pieces*; Boston, 1842, 2 vol. P. L—Y.

Everett, *Poets of Connecticut*. — Griswold, *The Poets and Poetry of America*. — Allen, *American Biographical Dictionary*.

HILLIARD D'AUBERTEUIL (*Michel-René*), historien et économiste français, né à Rennes, le 31 janvier 1751, fut, dit-on, assassiné à Saint-Domingue, en 1785, par les menées de l'écrivain Dubuisson, avec lequel il avait eu une polémique au sujet de certaines questions coloniales. D'autres personnes assurent qu'on le fit mourir dans un cachot parce qu'il était soupçonné d'avoir quelque sympathie pour les hommes de couleur. Cependant ses ouvrages attestent qu'il était leur adversaire, à en juger par ces passages de l'un d'eux : « Un cocher de fiacre est bien au-dessus d'un mulâtre..... Les blancs doivent être autorisés à se faire justice des mulâtres..... Un blanc, accusé par un nègre de l'avoir maltraité, volé, etc., doit être cru sur sa simple dénégation, même contre des témoins nègres ou mulâtres, parce qu'ils sont parties, et que sans doute le blanc ne l'est pas..... » On a de lui : *Considérations sur l'état présent de la colonie française de Saint-Domingue*; Paris, 1776, 2 vol. in-8°.

Dubuisson les réfuta dans le volume intitulé : *Nouvelles Considérations sur Saint-Domingue, en réponse à celles de M. H. D.*; Paris, 1780, in-8° ; — *Essais historiques et politiques sur les Anglo-Américains*; Bruxelles, 1782 : deux parties formant un volume in-4°, ou 2 vol. en quatre parties in-8°, avec cartes et figures. L'auteur y fait connaître l'origine, la formation et les progrès des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale. Dans le tableau qu'il esquisse rapidement, on voit les causes de cette révolution qui a tant influé sur le système politique de l'Europe. Il mérite d'autant plus de confiance qu'il a connu et étudié sur les lieux mêmes les mœurs et le caractère des Anglo-Américains, qu'il a vu se développer leur commerce, se former leurs nouveaux États. Sa narration est, en général, simple et semée d'excellentes réflexions; parfois, néanmoins, on lui reproche un peu d'enflure et des négligences de style; — *Histoire de l'Administration du lord North, depuis* 1770 *jusqu'en* 1782, *et de la Guerre de l'Amérique septentrionale, suivie du Tableau des Finances de l'Angleterre depuis Guillaume III jusqu'en* 1784; Londres et Paris, 1784, 2 vol. in-8°. Le *Tableau* a été tiré séparément sous le titre de *Nouveau Compte rendu, ou Tableau*, etc.; 1784, in-8° ; — *Des Mœurs, de la Puissance, du Courage et des Lois, considérés relativement à l'éducation d'un prince*; Bruxelles et Paris, 1784, in-8° ; — *Miss Mac Réa*, roman historique; Philadelphie, 1784, petit in-12. — Hilliard avait publié, en 1783, le *Prospectus de l'Histoire de la Révolution des sept Provinces-Unies des Pays-Bas*, en 3 vol. in-8°. L'ouvrage n'a pas paru.

P. LEVOT.

Examen critique et Complement des Dictionnaires historiques, par Barbier. — *Catalogue de la bibliothèque publique de Rennes.*

HILSENBERG (*Charles-Théodore*), voyageur et botaniste allemand, né le 11 mars 1802, à Erfurt, mort à Sainte-Marie de Madagascar, le 11 septembre 1824. Fils d'un chirurgien, il se destina à la même profession, et en 1819 il étudia à Vienne la médecine et la botanique. Il se passionna pour cette branche de l'histoire naturelle, et ses progrès y furent si rapides que le professeur Trakinik le choisit pour son adjoint, malgré sa jeunesse. Hilsenberg devint en 1820 le secrétaire intime de François Sieber, et parcourut avec ce naturaliste la Suisse, l'Italie septentrionale et le Tyrol. Il se sépara de Sieber en novembre 1820, visita Vienne, Grætz, Laybach, et s'embarqua à Trieste pour Livourne et Marseille. De ce dernier port il fit voile, le 25 mars 1821, pour l'île Maurice, où il atterrit le 7 juillet suivant. Un horticulteur de Prague, nommé Bojer, l'accompagnait dans ce voyage. Tous deux explorèrent l'île Bourbon, et Hilsenberg ayant accepté du gouvernement anglais une mission pour Madagascar, ils partirent de Maurice, le 1er mai 1822, et descendirent à Tamatave. De ce port, ils gagnèrent Tananarive, capitale de Radama, roi des Hovas et l'un des chefs les plus puissants de l'île. Ils trouvèrent ce monarque favorablement disposé pour les Européens; son général en chef était un Anglais, du nom de Hastée, et son premier ministre, Robin, ancien sous-officier français. Comme tous les rois demi-barbares du commencement du siècle, Radama professait la plus haute admiration pour Napoléon ; il montrait dans sa case un portrait de cet empereur, qu'il prenait modestement pour modèle. Hilsenberg et Bojer profitèrent des bonnes dispositions du despote madécasse, et, sous ses auspices, purent, durant dix-huit mois, explorer sans trop de danger le territoire des Hovas (1). Ils y firent une ample collection d'animaux et de végétaux encore inconnus ou mal déterminés par les savants d'Europe. En octobre 1823 les deux naturalistes étaient de retour à Maurice. Hilsinger y demeura jusqu'au 15 juillet 1824. Il s'embarqua alors en qualité de chirurgien à bord d'une expédition anglaise commandée par le commodore Owen. Cette expédition était destinée à développer l'influence britannique à Madagascar et dans les autres îles africaines. Elle se dirigea vers le canal Mozambique; mais dès le 18 août Hilsenberg fut atteint de la fièvre dite *de Madagascar*: il y succomba vingt-quatre jours après, dans la petite île française de Sainte-Marie. Ses *Lettres* ont été publiées dans divers journaux allemands, et une *Relation* de son *Voyage à Madagascar* a été donnée par Eyriès dans le t. XI des *Nouvelles Annales des Voyageurs* (2e série).

Alfred DE LACAZE.

H. Leng, *Ch.-Th. Hilsenberg*; dans le *Neuer Nekrolog der Deutschen* de 1825.

* **HILTBOLT** *von Schwanegau*, minnesinger du treizième siècle. Le manoir de Schwanegau, sur la rive gauche du Lech supérieur, fut possédé au moyen âge par une noble famille qui compta parmi ses membres deux Hiltbolt. Le premier seigneur de ce nom paraît dans une charte de 1146 ; le second, qui n'est autre sans doute que notre minnesinger, est nommé dans trois actes authentiques. L'un, qui est daté du 3 mars 1221, nous apprend que ce jour-là Hiltbolt de Schwangau assistait à Augsbourg à la réconciliation de l'évêque Bertold de Brixen avec le comte Albert de Tyrol. Un autre, du 11 novembre 1228, nous montre le même seigneur servant de témoin à un traité conclu à Glurns entre l'évêque Bertold de Chur et le susdit comte de Tyrol. Enfin dans le troisième document, daté du 13 septembre 1254, nous trouvons notre personnage intervenant encore, mais

(1) Hilsenberg était surtout pour les Hovas l'objet d'attentions particulières qui prenaient leur source dans l'espèce de terreur que son physique leur inspirait. Il avait, rapporte son biographe H. Leng, le teint très-blanc, les cheveux et les sourcils blond pâle et les yeux bordés de rouge; aussi les Malgaches l'avaient-ils surnommé *vouroundoule* (orfraie). (*Curiosités biographiques*; dans la *Bibliothèque de Poche* de Paulin; Paris, 1846, in-12, p. 6 et 7.)

cette fois à Insprück, dans la réconciliation de deux de ses puissants voisins. Lui-même nous apprend, dans une de ses chansons, qu'il a combattu les infidèles en Syrie : c'était probablement en 1217, sous les drapeaux de Léopold d'Autriche et du roi de Hongrie, sa présence à Glurns le 11 novembre 1228 ne permettant pas de supposer qu'il ait suivi en Palestine l'empereur Frédéric, dont le départ eut lieu dès le mois d'août de la même année. Sans doute ce ne fut pas son seul voyage, et il fut, comme tant d'autres seigneurs allemands, entraîné dans l'irrésistible mouvement qui emportait au delà des Alpes les brillants princes de Hohenstauffen et leur suite chevaleresque. Hiltbolt cite les fleuves de l'Italie et désigne par son nom italien (*Tremundan*) l'étoile polaire, à qui il compare sa maîtresse. De temps en temps on sent, en lisant ses poésies, que son imagination a dû s'échauffer au soleil des contrées méridionales. Ses chansons, qui toutes ont l'amour pour sujet, sont rimées avec une grande richesse et composées sur un rhythme gracieux et léger où l'anapeste domine; elles sont au nombre de vingt-deux. Le manuscrit Manesse, qui seul nous les a conservées, nous donne en outre le portrait du minnesinger; il est représenté armé de pied en cap, revenant vainqueur d'un tournoi; il porte sur son écu un cygne d'argent en champ de gueules. A. P.

Docen, *Museum für altdeutsche Lit. und Kunst.* — Hagen, *Minnesinger.*

HILTON (*Walter*), écrivain ascétique anglais, vivait dans la première partie du quinzième siècle. Il était moine cartusien du monastère de Sheen dans le Surrey. On a de lui un traité intitulé : *L'Échelle*, ou *Le Guide de la perfection;* il a été publié par Woodhead; Londres, 1659. On a attribué à Hilton, mais sans aucune vraisemblance, l'*Imitation de Jésus-Christ*. Z.

Pits, *De illust. Angliæ Script.* — Morozzi, *Theatrum chronologicum.* — H. Wharton, *Hist. controversiarum.*

HIMBERT DE FLIGNY (*Louis-Alexandre*, (baron), homme politique français, né le 12 décembre 1750, mort à la Ferté-sous-Jouarre, le 11 juin 1825. A l'époque de la Révolution il était officier des eaux et forêts. Partisan des idées nouvelles, il fut nommé en 1790 maire de la Ferté-sous-Jouarre, et en 1792 député à la Convention nationale par le département de Seine-et-Marne. Secrétaire de cette assemblée, il fit décréter la démonétisation des assignats à face royale; mais son ardeur se calma bientôt, et, dans le procès du roi, il mit en avant l'incompétence d'un pareil tribunal, vota pour la détention provisoire, le bannissement à la paix, enfin pour le sursis. Il ne monta guère d'ailleurs à la tribune que pour parler sur des questions de finances et d'administration. En 1793 il fut envoyé en mission dans les départements avoisinant Paris, pour veiller aux approvisionnements de la capitale. Après la séparation de la Convention, il entra au Conseil des Anciens, par l'effet de la réélection des deux tiers, et en sortit en l'an VI. Il parla dans cette assemblée sur les mines de fer du Tarn, sur les canaux d'Orléans et de Loing, sur les nitrières artificielles; il vota contre l'impôt des patentes, pour la libre circulation des grains, et en faveur des fugitifs du Bas-Rhin, qu'on voulait traiter comme des émigrés. Favorable au coup d'État du 18 Brumaire, il fut élu au tribunat, dont il devint secrétaire et président mensuel. Il y appuya la politique du premier consul, et parla sur des objets de finances, principalement sur l'administration forestière. En 1803, Napoléon le nomma préfet des Vosges. Les services qu'il rendit dans ce poste lui valurent d'être nommé baron et officier de la Légion d'Honneur. A l'époque de l'invasion il déploya beaucoup de zèle à faire exécuter les instructions de l'empereur pour la défense du territoire. Des Cosaques l'arrêtèrent entre Épinal et Igny, au mois de janvier 1814, et il fut emmené à Bâle, puis à Ulm. Il ne recouvra sa liberté qu'après la signature de la paix. Pendant les Cent-Jours Himbert de Fligny refusa la préfecture de Tarn-et-Garonne que Napoléon lui offrit, et resta dans la retraite jusqu'à sa mort, jouissant paisiblement d'une grande fortune. On a de lui : *La Mort de Henri de Guise*, tragédie en cinq actes non représentée; Aubusson, Paris, 1823, in-8°; ces deux éditions n'ont pas été mises dans le commerce. J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemporains.* — *Moniteur*, an III, nos 215, 319; an IV, n° 268, 272, 307, 348; an V, n° 46, 118, 153, 190, 217, 267, 344; an VI, 81; an IX, 417, 428, 436; an X, 919; an XI, 875; an XII, 254.

* **HIMÉRÉE** (Ἱμεραῖος), orateur athénien, du bourg de Phalère, fils de Phanostrate, et frère du célèbre Démétrius de Phalère, mis à mort en 322 avant J.-C. Il adopta une politique contraire à celle de son frère, et devint un des membres les plus ardents du parti opposé à la Macédoine. Avec Hypéride et d'autres orateurs, il poursuivit devant l'Aréopage les Athéniens accusés d'avoir reçu des présents d'Harpalus (*voy.* DÉMOSTHÈNE). Pendant la guerre lamiaque il stimula les efforts des Athéniens contre la Macédoine, et après la défaite du Cranon il fut un des orateurs proscrits par Antipater. Il se réfugia avec Hypéride et Aristonique dans le temple d'Éaque à Égine. Archias, émissaire du régent de Macédoine, les enleva du sanctuaire, et les conduisit à Antipater, qui les fit aussitôt mettre à mort. Y.

Plutarque, *Vit. decem Orat.; Dem.*; 28. — Lucien, *Encom. Demosth.*, 31. — Photius, 69, 494, Athénée, XII.

HIMÉRIUS (Ἱμέριος), sophiste grec, né à Pruse en Bithynie, vivait dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne. Fils du rhéteur Aminias, il reçut sa première éducation dans la maison paternelle, et se rendit ensuite à Athènes, qui était encore le principal siége de la culture intellectuelle dans l'empire romain. On croit qu'il suivit les leçons de Proérésius, dont il devait être ensuite le rival. Il voyagea, suivant l'habitude des rhéteurs et des sophistes de son temps, visita

Constantinople, Nicomédie, Lacédémone, Thessalonique, Philippes, et s'arrêta dans plusieurs de ces villes pour y débiter des panégyriques et des déclamations. Ces sortes de représentations oratoires étaient alors fort à la mode, et enrichissaient promptement les rhéteurs habiles. Après plusieurs années de voyages, Himérius revint se fixer à Athènes, ouvrit une école particulière, et obtint plus tard la place honorable et lucrative de professeur d'éloquence. Il compta de nombreux élèves, parmi lesquels on remarque saint Basile et saint Grégoire de Nazianze. Julien, qui, pendant son séjour à Athènes, en 355 et 356, l'avait entendu, conçut une telle admiration pour lui qu'il l'appela à sa cour à Antioche en 362, et le prit pour secrétaire. Bien que privé de cette place par la mort de l'empereur en 363, Himérius ne revint à Athènes qu'en 368, après la mort de Proéresius. Il reprit ses fonctions de professeur, et vécut jusqu'à un âge avancé; mais la perte de la vue et la mort de son fils unique Rufin attristèrent ses dernières années. Selon Suidas, il mourut d'une attaque d'épilepsie (ἱερὰ νόσος).

Himérius, né païen, resta fidèle à sa religion comme Libanius et d'autres écrivains; mais, malgré l'assertion de Photius, ses discours ne sont pas empreints d'animosité contre les chrétiens. Photius connaissait de lui soixante-et-onze discours; il n'en reste que vingt-quatre complets : pour trente-six on possède des extraits de Photius, et des onze autres on n'a que des fragments. Himérius avait pris Aristide pour modèle. Ses compositions oratoires, comme celles des autres rhéteurs, sont vides d'idées et gonflées de paroles; la diction en est recherchée et obscure, et les faits intéressants y sont très-clair-semés. Cependant elles ne sont pas inutiles pour l'histoire des lettres et des mœurs grecques. Fabricius publia un discours d'Himérius dans sa *Bibliotheca Græca*, IX, p. 426 ; Majus en donna trois autres (Halle, 1720, in-fol.); et Harles en fit paraître un cinquième avec un commentaire de Wernsdorf (Erlangen, 1780, in-8°); enfin Wernsdorf prépara la première édition complète d'Himérius avec une introduction et des notes; elle ne parut qu'après sa mort (Gœttingue, 1790, in-8°). Un fragment assez étendu, découvert depuis, se trouve dans les *Anecdota Græca* de Boissonade, vol. I, p. 172. M. Dubner a donné une nouvelle édition complète des discours d'Himérius, à la suite de Philostrate, dans la *Bibliothèque grecque* de A.-F. Didot. Y.

Wernsdorf, Introduction de son édit. — Westermann, *Gesch. der griech. Beredetsam.*, 101, et Supplem., XIII.

HIMILCON (Ἰμίλκων), nom de plusieurs personnages carthaginois, dont les principaux sont :

HIMILCON, voyageur d'une époque incertaine. Suivant Pline, il fit un voyage au-delà de Gadès, vers le nord, le long des côtes occidentales de l'Europe, en même temps qu'Hannon exploitait les côtes occidentales de l'Afrique. Pline ne donne pas d'autres détails sur ce voyage dont Festus Avienus fait connaître sommairement les résultats. Himilcon s'avança jusqu'aux îles Œstrymnides, qui abondaient en mines d'étain et de plomb ; mais la stagnation de la mer peu profonde et remplie d'herbes l'empêcha d'aller plus loin. Sa navigation avait duré près de quatre mois. Ces renseignements sont bien vagues et manquent probablement d'exactitude. La politique jalouse des Carthaginois cachait avec soin tout ce qui avait rapport aux régions lointaines où ils allaient chercher l'étain ; on faisait répandre à dessein des notions fabuleuses sur ces pays, afin d'en écarter les autres navigateurs. Les Œstrymnides sont peut-être les îles Sorlingues, sur les côtes sud-ouest de la Grande-Bretagne. Il est impossible de préciser l'époque de cette exploration. Pline dit seulement qu'elle fut entreprise du temps que Carthage était florissante (*Carthaginis potentia florente*). Y.

Pline, *Hist. Nat.*, II, 67. — Festus Avienus, *Ora maritima*, 117, 383, 412, dans les *Poetæ minores* de Wernsdorf, vol. V, par. 2. — Heeren, *Ideen*, vol. IV. — Bötticher, *Gesch. d. Carthager*, p. 17.

HIMILCON, fils d'Hannon, commanda avec Annibal, fils de Giscon, la grande expédition carthaginoise de Sicile en 406 avant J.-C. Les forces placées sous les ordres des deux généraux s'élevaient à 120,000 hommes suivant Timée et Xénophon, à 300,000 d'après l'assertion sans doute exagérée d'Éphore. Himilcon et son collègue entreprirent le siége d'Agrigente. La peste se mit bientôt dans leur armée, et fit de nombreuses victimes, parmi lesquelles on compte Annibal. Himilcon, resté seul général, poussa le siége avec beaucoup de vigueur, et après huit mois il s'empara d'Agrigente. Au printemps de 405 il marcha sur Géla, et battit Denys l'ancien, qui accourait à la défense de cette place. Denys, en se retirant, emmena toute la population de Géla et de Camarine, qui furent occupées par les Carthaginois. La peste empêcha Himilcon de pousser plus loin ses opérations, et il accorda la paix aux Syracusains. Aux termes de ce traité, Sélinonte, Himère, Agrigente appartinrent aux Carthaginois ; Géla et Camarine s'engagèrent à leur payer tribut et restèrent démantelées. L'armée d'Himilcon rapporta en Afrique les germes de la peste, et les ravages de cette maladie affaiblirent tellement les Carthaginois, que Denys crut le moment favorable pour leur reprendre la Sicile en 397. Il parcourut victorieusement l'île d'un bout à l'autre, et enleva aux Carthaginois leur dernière forteresse de Motya. Himilcon, qui venait d'être élevé à la dignité de suffète, ne put pas, malgré une victoire navale, s'établir dans l'île. Il revint en Afrique, rassembla une armée de 100,000 hommes, et au printemps de 396 il débarqua à Panorme, reprit Eryx et Motya, repoussa l'armée de Denys jusque sur la côte orientale de l'île, s'empara de Messine, et vint mettre le siége devant Syracuse. Mais là s'arrêtèrent ses succès. L'armée carthaginoise, com-

pée sur des terrains marécageux pendant les plus grandes chaleurs de l'été, fut bientôt décimée par des fièvres pernicieuses et hors d'état de repousser les sorties de l'ennemi. Himilcon, désespérant d'opérer sa retraite, acheta de Denys, au prix de trois cents talents, la permission de s'enfuir sans être inquiété, avec les Carthaginois placés sous ses ordres. Pendant la nuit il quitta son camp, en abandonnant à la merci de Denys ses mercenaires et ses alliés de Sicile. Cette honteuse conduite excita une telle indignation à Carthage qu'Himilcon, ne pouvant plus supporter la haine publique, se laissa mourir de faim. Y.

Justin, XIX, 2. — Diodore de Sicile, XIII, 80-89, 91, 108-114; XIV, 41, 47; 76; XX, 60, 61; XXIV, 1. — Xénophon, *Hellen.*, I, 5. — Polybe, I, 41-48, 51.

HIMILCON, commandant de la ville de Lilybée en 250 avant J.-C. Les Romains vinrent assiéger cette importante forteresse après la défaite d'Asdrubal par Metellus. Avec dix mille hommes de troupes régulières contre cent dix mille assiégeants, Himilcon repoussa avec autant de résolution que de bonheur les attaques des consuls C. Atilius et Lucius Manlius. Renforcé par un corps de dix mille hommes et une flotte de cinquante vaisseaux que lui amena Annibal, fils d'Amilcar, il prit l'offensive, ruina les ouvrages des Romains, et les contraignit à transformer le siége en blocus; mais ce blocus même fut en partie interrompu par la victoire d'Adherbal en 249. On ne sait plus rien d'Himilcon, sinon qu'il fut plus tard remplacé dans son commandement par Giscon. Y.

Polybe, I, 41-48, 53. — Diodore de Sicile, XXIV, 1. — Zonaras, VIII, 15, 16.

HIMILCON, général de l'armée carthaginoise de Sicile, mort en 212 avant J.-C. Pendant la campagne de 214 il resta inactif, et retourna à Carthage sans avoir osé attaquer le général romain Marcellus. Le gouvernement carthaginois, qui attachait la plus haute importance à la possession de la Sicile, l'y renvoya l'année suivante, avec vingt-cinq mille fantassins et trois mille cavaliers. Himilcon débarqua à Héraclée, s'empara d'Agrigente, et après avoir fait sa jonction avec le général syracusain Hippocrate, il marcha contre les Romains, qui se retirèrent dans une forte position sur le fleuve Anapus. Himilcon n'osa pas les attaquer, et, persuadé que Syracuse pouvait tenir contre Marcellus, il tourna ses armes contre les principales villes de la Sicile, dont plusieurs se rendirent. Murgantia, qui contenait les magasins de l'armée romaine, lui fut livrée par trahison. Mais la prise des Épipoles, un des principaux quartiers de Syracuse par Marcellus, au printemps de 212, fit plus que contrebalancer les succès d'Himilcon. Ce général courut au secours de Syracuse : il ne put forcer les lignes des assiégeants, et bientôt la peste se mit dans son armée. Les Siciliens auxiliaires se hâtèrent, pour fuir la contagion, de regagner leurs villes, assez voisines de Syracuse, et les Carthaginois, forcés de rester campés sur une plage insalubre, « y périrent jusqu'au dernier, dit Tite-Live, avec leurs chefs Hippocrate et Himilcon ». Y.

Tite-Live, XXIV, 35-39; XXV, 23, 26. — Zonaras, IX, 4.

HIMILCON (*Phameas*), commandant de la cavalerie carthaginoise dans la troisième guerre punique en 148 avant J.-C. Jeune, actif, audacieux, il ne laissait pas de repos aux troupes romaines, les empêchait d'aller au fourrage, et détruisait leurs détachements. Il devint la terreur des généraux romains, contribua puissamment aux succès d'Asdrubal, et fit échouer la première expédition de Manlius contre Néphéris. Mais, dans une entrevue qu'il eut avec Scipion, alors tribun militaire, il se laissa entraîner à trahir les Carthaginois. Quelque temps après, lors de la seconde expédition de Manlius sur Néphéris, il passa aux Romains avec la plus grande partie des troupes placées sous son commandedement. Manlius l'envoya à Rome, où le sénat paya sa trahison par une robe de pourpre, quelques autres marques de distinction et une somme d'argent. Himilcon retourna en Afrique, et l'on ignore si, dans la suite, il rendit aux Romains les services qu'ils en attendaient. Y.

Appien, *Punica*, 97, 100, 104, 107, 109. — Zonaras, IX 27. — Eutrope, IV, 10.

* **HIMILTRUDE** ou **HILMETRUDE**, deuxième femme de Charlemagne, vivait au commencement du neuvième siècle. Il paraît que Charlemagne se maria du vivant de son père Pepin à une femme française nommée Himiltrude, on ne sait de quelle famille : elle succédait à Galène, fille du prince de Tolède. Himiltrude ou Himidiane fut répudiée probablement par un motif politique, sur les conseils de la reine-mère Berthe, pour accomplir l'alliance avec la fille de Didier, roi des Lombards. On ne sait si elle était encore vivante lors de la conspiration de Pepin; elle fut enterrée à Saint-Denis, comme le prouve son épitaphe : *Hic jacet Hilmetr., reg. uxor Caroli Magni*. Elle fut mère de deux enfants : *Pepin* le Bossu, qui conspira contre son père, et fut rasé en 792 ; une princesse nommée *Rothais*, qui vivait en l'an 806 (1).

A. DE MARTONNE.

(1) Quelques auteurs n'ont accordé à Himiltrude que le titre de concubine ou maîtresse, se fondant sur ce que son fils, Pepin le Bossu, fut « laissé sans partage et sans charge par son père, lorsque les autres avaient de grandes provinces et de belles armées, vu même qu'il était leur aîné »; mais les rois alors épousaient plusieurs femmes; la volonté des pères faisait seule loi pour les héritages, et Pepin était disgracié, parce qu'il était méchant et difforme. Enfin la lettre du pape Étienne III à Charles et à Carloman dit positivement qu'ils avaient épousé, du vivant de leur père et par son ordre, des dames françaises d'une grande beauté : « Conjugio legitimo, ex præceptione genitoris vestri, copulati estis, accipientes de eadem vestra patria pulcherrimas conjuges. » Mézeray a donné le portrait d'Himiltrude d'après son tombeau à Saint-Denis. Il l'appelle, au bas : « Hyrmetrude, seconde épouse du roy Charles », et autour de la tête : « Hyrmotrudis ». Elle est représentée voilée, avec une couronne à perles, de petits traits, une figure fine et délicate ; mais il n'est pas certain que cette image soit autre chose qu'une création de l'artiste.

Éginhard. — Adon. — Paul Diacre. — Anastase. — Bollandus. — *Annales de Metz, de Fulde* et *de Saint-Bertin*. — Paul Warnefried, *Fragments sur Charlemagne*. — *Histoire de France* de Mézeray, t. I, p. 444. — *Les Reines de France*, par Mlle Celliez.

HIMLY (*Charles-Gustave*), médecin allemand, né à Brunswick, le 30 avril 1772, mort à Gœttingue, le 22 mars 1837. Il fit ses études au collége anatomico-chirurgical de sa ville natale et à l'université de Gœttingue, devint en 1795 professeur à Brunswick, et quelques années plus tard professeur de médecine à Gœttingue et directeur de l'hôpital de l'université de cette ville. Il s'occupa surtout des maladies des yeux, et fonda la revue : *Ophthalmologische Bibliothek*. Il dirigea en outre, en commun avec Hufeland, le *Journal für praktische Heilkunde* (Journal de Médecine pratique), et écrivit plusieurs ouvrages, dont voici les principaux : *Einleitung in die Augenheilkunde* (Introduction à l'ophthalmiatrie); Iéna, 1806; 3e édition, Gœttingue, 1830; — *Lehrbuch der praktischen Heilkunde* (Traité de Médecine pratique); Gœttingue, 1807; et 1816; — *Die Krankheiten und Missbildungen des menschlichen Auges und deren Heilung* (Les Maladies et Déformations de l'œil humain et leur Guérison), ouvrage publié par M. E. A.-G.-Himly, fils de l'auteur; Berlin, 1842-1843; Nordhouse, 1843, 2 vol.

Dr L.

Conv.-Lex.

* **HIMLY** (*Ernest-Auguste-Guillaume*), médecin allemand, fils du précédent, né à Brunswick, le 14 décembre 1800. Il est depuis 1832 professeur à l'université de Gœttingue. On a de lui : *Commentatio de cachexiis et cacochymiis*; Gœttingue, 1823; — *Einleitung in die Physiologie des Menschen* (Introduction à la Physiologie de l'homme); Goettingue, 1835. Dr L.

Conv.-Lex.

* **HIMMEL** (*Frédéric-Henri*), compositeur allemand, né le 20 novembre 1765, à Treuenbrietzen (Brandebourg), mort à Berlin, le 8 juin 1814. Sa famille, qui était pauvre, le destinait à l'état ecclésiastique. Après avoir achevé ses études à l'université de Halle, il se rendit à Potsdam dans le but d'y passer son examen. Le roi Frédéric-Guillaume II, ayant entendu parler de son talent de pianiste, le fit jouer plusieurs fois devant lui, et fut tellement frappé de ses dispositions, qu'il l'engagea à suivre la carrière musicale; en même temps il lui accorda une pension. Himmel se rendit alors à Dresde pour y étudier l'harmonie et le contrepoint sous la direction de Naumann. Trois ans après il vint à Berlin offrir au roi quelques-unes de ses premières productions, parmi lesquelles se trouvait un grand oratorio intitulé *Isacco*, écrit sur un poëme de Métastase. Le roi le fit exécuter par les musiciens de sa chapelle, et il en fut si content qu'il nomma Himmel compositeur de sa chambre, lui fit présent de 100 frédérics d'or, avec une pension considérable pour aller perfectionner son goût en Italie. Avant de partir, Himmel donna à Berlin un concert dans lequel il fit entendre une cantate intitulée *La Danza*. Arrivé à Venise, il y composa son premier opéra, intitulé *Il primo Navigatore*, qui fut représenté en 1794 au théâtre de la Fenice. Ensuite il se rendit à Naples, où il écrivit, à la demande de la reine de Naples, *La Semiramide*, qui fut exécutée au théâtre de Saint-Charles le 12 janvier 1795. Pendant qu'il écrivait cet ouvrage, la place de maître de chapelle du roi de Prusse devint vacante; elle fut donnée à Himmel, qui retourna à Berlin, où il composa plusieurs morceaux de musique pour le service de la cour, comme une cantate funèbre pour la mort du roi, et un *Te Deum* pour le couronnement du roi Frédéric-Guillaume III. Il alla ensuite visiter Stockholm et Saint-Pétersbourg, et écrivit dans cette dernière ville son opéra *Alessandro*. Il passa l'été suivant à Riga, et revint à Berlin par Stockholm et Copenhague. A Berlin il composa en 1801 de nouvelle musique de théâtre, et l'année suivante il fit un voyage en France, en Angleterre et à Vienne. De retour à Berlin en 1802, il suivit la reine de Prusse à Pyrmont en 1806, après la bataille d'Iéna, puis il fit un voyage à Cassel, et revint à Berlin, où il mourut d'hydropisie. « Himmel, dit M. Fétis, est un des compositeurs modernes qui ont obtenu le plus de succès dans le nord de l'Allemagne. L'agrément de ses mélodies lui a procuré cet avantage. Toutefois on ne peut le classer parmi les musiciens de premier ordre appartenant à la dernière époque. Sa manière manque d'élévation et de portée : son harmonie est en général faiblement écrite; enfin son style manque de variété. » La bonne opinion qu'il avait de son mérite, sa grande susceptibilité, son goût pour les plaisirs, qui se joignait du reste à beaucoup d'amabilité et de franchise, l'empêchèrent de s'appliquer sérieusement à l'étude et de perfectionner ainsi son talent. Comme pianiste il avait une exécution fort agréable et surtout une touche d'une grande légèreté. Il montra sa reconnaissance envers la cour de Prusse en refusant constamment toutes les propositions qui lui vinrent de l'étranger.

On a de Himmel : OPÉRAS : *Il primo Navigatore*; Venise, 1794; — *Semiramide*; Naples, 1795; — *Alessandro*; Saint-Pétersbourg, 1799; — *Vasco di Gama*; Berlin, 1801; — *Frœlichkeit und Schwærmerey* (Gaieté et Extravagance); Berlin, 1802; — *Der Kobold* (Le Lutin); Berlin, 1804; — *Fanchon la vielleuse*, texte de Kotzebue; Berlin, 1805; — *Les Sylphes*; Berlin, 1807; — CANTATES : *La Danza*, paroles de Métastase; Dresde, 1792; — *Les Fils de la Hesse et les Filles de la Prusse*, composée pour le mariage d'une princesse de Prusse avec le prince héréditaire de Hesse-Cassel; Berlin, 1797; — *La Confiance en Dieu*; Berlin, 1797; — *Cantate funèbre pour les obsèques de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse*; 1797; —

Cantate composée pour la cour de l'électeur de Hesse; Cassel, 1807; — ORATORIOS ET MUSIQUE D'ÉGLISE: *Isacco*, oratorio; Dresde, 1792; — Messe, vêpres, 146e psaume; — *Vater unser* (*Pater noster*) de Mahlmann, à 4 voix; — le Psaume *In Exitu*. Himmel a composé en outre un grand nombre de sonates, de fantaisies, de chansons, romances, etc. J. V.

Fétis, *Biogr. univ. des Musiciens*. — *Conversations-Lexikon*.

* **HINCKELDEY** (*Charles-Louis-Frédéric*), administrateur allemand, né en 1803, au château de Sinnershausen près Meiningen, tué dans un duel le 10 mars 1856, à Charlottembourg, près Berlin. Il étudia le droit, entra dans la carrière administrative, et occupa successivement des emplois à Cologne, Arensberg, Liegnitz et Mersebourg. En 1848 il devint préfet de la police de Berlin. Il joua un rôle important dans la révolution prussienne et introduisit, après le rétablissement de la tranquillité, des réformes salutaires dans les différentes branches de son administration. C'est à lui que l'on doit, entre autres, l'établissement des *asiles* pour les pauvres, des bains publics, etc. En 1856, ayant ordonné la dissolution du Jockey-Club de Berlin, il fut gravement injurié par M. de Rochow-Plessow, membre de la chambre des seigneurs. Hinckeldey donna sa démission et demanda satisfaction à M. de Rochow. Dans la rencontre qui eut lieu le jour suivant, il fut tué d'un coup de pistolet. Cette affaire fit alors beaucoup de bruit. M. de Rochow fut condamné à une peine sévère, mais au bout d'un an de captivité il fut gracié, sous la condition cependant de ne jamais reparaître à la cour du roi de Prusse. Il dut sa mise en liberté à l'intervention de la veuve de l'ancien préfet de police. R. L.

Pierer, *Universal-Lexicon* (Supplément). — *National-zeitung* de Berlin, du 1er mars 1856.

HINCKELMANN (*Abraham*), orientaliste et théologien protestant allemand, né le 2 mai 1652, à Dœbeln, où son père était apothicaire, mort à Hambourg, le 11 février 1695. Après avoir été recteur à Gardelegen (1672) et à Lübeck (1675), il fut nommé pasteur à Hambourg, en 1685. Il se rendit, en 1687, à la cour du landgrave de Hesse-Darmstadt, pour être prédicateur de ce prince et surintendant général des églises de ses États. Retourné à Hambourg en 1688, il fut en butte aux attaques de quelques théologiens qui l'accusaient d'être millénaire et piétiste. Les querelles où il fut entraîné malgré lui, à propos d'un livre de Poiret traduit par Horbius, lui causèrent un tel chagrin qu'il en mourut. Il possédait dans sa bibliothèque un assez grand nombre de manuscrits orientaux. On a de lui : *Sylloge vocum et phrasum rabbinicarum obscuriorum*; Lübeck, 1675, in-4°; — *De Scholis Hebræorum*; — *De Sacrificiis Hebræorum*; — *De America veteribus, præcipue Carthaginiensibus, nota*; — *Testamentum et pactiones inter Muhammedem et Christianæ fidei cultores*, texte arabe et trad. latine; Hambourg, 1690, in-4°; — *Alcoranus*; ibid., 1694, in-4°. C'est la première édition que l'on ait donnée du Coran; car celle de Paganini, Venise, 1530, fut presque entièrement anéantie par ordre du pape; — des oraisons funèbres, des sermons, des controverses et des dissertations théologiques en latin et en allemand. E. B.

H. Piping, *Mem. theolog. clarissim.* — Strieder, *Grundlage zu einer Hess. Gelehrt. und Schriftstellergesch.*, t. VI, p. 27 et suiv. — Mollerus, *Cimbria litterata*, t. II, p. 329. — Chauffepié, *Dict. histor.* — Schnurrer, *Bibl. Arabica*, n° 367.

HINCKLEY (*John*), théologien anglais, né dans le comté de Warwick, en 1617, mort en 1695. Après avoir fait ses études à Saint-Alban's-hall (Oxford), il entra dans les ordres, et devint successivement vicaire de Coleshill (Berkshire), recteur de Drayton (Leicestershire) et de Northfield (Worcestershire). On a de lui divers ouvrages de controverse parmi lesquels on remarque : *Fasciculus Literarum, or letters on several occasions, written by Richard Baxter and Dr. Hinckley on the divisions of the Church*; 1680, in-8°. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, t. II. — Chalmers, *General biog. Diction.*

HINCMAR, archevêque de Reims, né probablement vers 806, mort à Épernay, le 21 décembre 882. Il était parent de Bernard, comte de Toulouse. Cette illustre origine lui fraya le chemin des honneurs, mais elle ne lui donna pas l'influence, l'autorité, l'espèce de dictature qu'il exerça pendant un demi-siècle dans l'église d'Occident; il ne s'éleva si haut qu'à la faveur d'autres circonstances, et par l'énergie de son caractère. Nous le trouvons d'abord simple religieux dans l'abbaye de Saint-Denys, que gouvernait alors l'abbé Hilduin, et, en l'année 830, accompagnant au fond de la Saxe cet abbé disgracié par l'empereur. Deux ans après Hilduin reparaissait à la cour. Le jeune Hincmar avait si bien plaidé sa cause, que l'empereur lui avait pardonné. Après la mort de Louis le Débonnaire, Hincmar devint un des plus fidèles serviteurs de Charles le Chauve. Ayant apprécié la sagesse de ses conseils et la fermeté de son esprit, Charles le tira de l'abbaye de Saint-Denys, où il remplissait les fonctions de trésorier, et le fit venir à sa cour. Dans le même temps, suivant Flodoard, il lui donna les monastères de Saint-Germain de Compiègne et de Saint-Germer de Flaix. Les abbés de la condition d'Hincmar pouvaient alors posséder à la fois plusieurs monastères et ne résider dans aucun. Il est certain qu'Hincmar n'abandonna pas la cour, où il devenait chaque jour un personnage plus considérable (1). Vers ce temps, en 844, eut lieu le

(1) Ce qui est moins certain, malgré le témoignage de Flodoard, c'est qu'il ait été dès ce temps abbé de Saint-Germain et de Saint-Germer. En effet, dans la relation qu'il a faite lui-même de son élection par le concile de

concile de Verneuil, où l'on parla beaucoup de l'église de Reims, qui depuis dix ans, c'est-à-dire depuis la déposition et l'emprisonnement d'Ebbon, attendait un nouveau pasteur. Hincmar était présent, et s'il ne s'employa pas dès lors à disposer les esprits en sa faveur, les évêques assemblés, portant d'eux-mêmes leurs regards vers un homme aussi puissant, estimèrent qu'ils ne pouvaient mieux servir les intérêts de la ville de Reims auprès de l'empereur, qu'en lui recommandant Hincmar comme successeur d'Ebbon. Élu archevêque de Reims au concile de Beauvais durant le mois d'avril 845, il fut consacré, au mois de mai suivant, par Rothad, évêque de Soissons, et au mois de juin il parut avec ce titre au concile de Meaux. On le voit ensuite, en 846, à l'assemblée d'Épernay, et en 847 au concile de Paris. Dans ce dernier concile l'affaire d'Ebbon fut de nouveau discutée. L'empereur Lothaire favorisait d'autant plus Ebbon qu'Hincmar était plus avant dans les grâces de son frère Charles. Il écrivit donc au pape Sergius, réclamant de toutes ses forces un nouvel examen des crimes imputés au prélat exilé. Sergius ne pouvait refuser et ne refusa pas ce qui lui était demandé ; cependant, le rendez-vous ayant été donné, des empêchements fortuits ou d'habiles intrigues firent que toutes les personnes convoquées ne purent se rencontrer, et Guntbold, archevêque de Rouen, chargé par le pape de revoir le procès, confirma simplement, en l'absence d'Ebbon, la sentence des premiers juges.

C'est en 848 que l'infortuné Gotschalck, condamné par le concile de Mayence, fut mis aux mains d'Hincmar, son métropolitain. Hincmar n'était pas un théologien exercé, et dans une question aussi difficile que l'exacte définition des droits de la grâce et de la liberté il y avait pour lui bien des causes d'embarras et d'erreur. Mais c'était un homme dur, véhément, qui n'admettait aucune contradiction, et qui tenait tout discours signalé comme un peu nouveau pour une proclamation de guerre, ou, du moins, pour une révolte contre l'autorité des évêques. Dès que le pauvre moine arriva sur ses terres, il le fit à son tour juger, condamner, et, en outre, battre de verges et emprisonner. Si ce fut son droit, il en usa certainement avec une sévérité cruelle. Mais où il manqua tout à fait de prudence, c'est quand il prétendit opposer à la confession de Gotschalck la confession des vrais orthodoxes. Aussitôt il se fit un grand tumulte dans toute l'Église des Gaules. Que Gotschalck eût été justement condamné, c'était, s'écria-t-on de toutes parts, une affaire douteuse. Mais au nom de quelle doctrine réprouvait-on quelques paroles peut-être téméraires, presque justifiées toute fois par les décisions assurément très-catholiques de saint Augustin? On leur opposait, hélas ! la pure doctrine de Faustus et des semi-pélagiens. Vainement Hincmar éleva la voix pour se défendre, vainement il réclama, dans cette fâcheuse conjoncture, l'assistance des théologiens les plus considérés. Pardule de Laon et le diacre Amalaire, gens d'un renom médiocre, osèrent seuls s'engager pour lui, tandis qu'il eut pour adversaires plus ou moins vifs saint Prudence de Troyes, Loup de Ferrières, Ratramne de Corbie, Amolon, archevêque de Lyon, et la grande majorité des évêques, des abbés, réunis pour délibérer sur cette importante affaire à Valence en 855, et à Langres en 859. Il y a plus : le pape Nicolas Ier évoqua le débat, et l'archevêque de Reims eut une si grande crainte de le voir se déclarer en faveur de Gotschalck, qu'il feignit de ne pas l'avoir entendu, et riva plus étroitement la chaîne du malheureux qu'on réclamait à Rome pour l'interroger de nouveau. Cette vieille querelle dure encore : les jansénistes sont avec Gotschalck ; les molinistes tiennent pour Hincmar ; et elle durera toujours, car il y a des questions qui, pour les théologiens, sont insolubles. Les théologiens sont toujours, en effet, dans l'absolu ; c'est leur domaine, et ils n'en peuvent sortir. Or, pour qui raisonne au point de vue de l'absolu, toutes les actions humaines sont également prédestinées, comme le sont toutes les variations, toutes les vicissitudes des choses naturelles. Cependant les théologiens eux-mêmes ont une conscience ; ils ne peuvent donc ne pas admettre que leur volonté jouit d'une liberté plus ou moins étendue : ce qui paraît contradictoire et l'est en effet, quels que soient les artifices de langage auxquels on ait recours pour mettre d'accord ces deux propositions. Il n'y a que les philosophes pour douter de la raison pure et censurer ses jugements trop absolus : il n'y a qu'eux pour admettre et proclamer sincèrement que la créature n'est pas tenue de comprendre l'économie de la création, et les éternels desseins du Créateur. Mais Hincmar était bien loin de soupçonner cette critique de l'idéalisme transcendental, et, une fois engagé dans l'apologie de la liberté, il ne savait autrement satisfaire sa logique qu'en sacrifiant toute ou presque toute la nécessité de la grâce. De là les clameurs de l'école augustinienne ; et il faut reconnaître qu'en théologie ce sont les augustiniens qui argumentent le mieux.

Ce fut une affaire qui causa bien des soucis à Hincmar. Dans le même temps, il s'en attira d'autres par l'intolérante âpreté de son humeur. Une assemblée d'évêques devait se tenir, en 853, dans le monastère de Saint-Médard, à Soissons. Hincmar ne manque pas de s'y rendre, et, toujours impitoyable dans ses vengeances, il réclame la déposition de tous les clercs ordonnés par Ebbon depuis sa condamnation. Il était

Beauvais, Hincmar s'exprime en ces termes : « Ab episcopis ejusdem provinciæ petitus, et ab archiepiscopo « tunc meo, et proprio episcopo..., *cum consensu abbatis* « *mei et fratrum monasterii in quo degebam*, episcopis « Remensis provinciæ traditus » Ce qui semble établir formellement qu'il était simple moine lorsqu'il fut appelé sur le siége archiépiscopal de Reims.

d'ailleurs jaloux de se concilier une nombreuse clientèle, et, après avoir rempli lui-même tant de charges rendues vacantes par un simple décret, il pouvait en effet se promettre de gouverner le diocèse de Reims en maître absolu. Trop docile à ses vœux, le concile de Soissons promulgue le décret; les clercs admis par Ebbon aux ordres sacrés sont à jamais, *perpetuo*, exclus de toutes les dignités ecclésiastiques. Mais une décision aussi brutale déplut au saint-siége : Léon IV la désapprouva publiquement, et quelque temps après, en 866, Nicolas Ier la révoqua. Un de ces proscrits, Vulfade, fut même en cette année, au grand déplaisir d'Hincmar, élu archevêque de Bourges.

En 855 Hincmar assiste au concile de Bonneuil. En 856 il pose la couronne royale sur la tête de Judith, fille de Charles le Chauve, fiancée à Édilulfe, roi des Saxons. En 859 il est au concile de Savonnières; en 860 à celui de Tousi; en 862 à celui de Pistes. En cette même année il poursuit Rothad, évêque de Soissons. Rothad l'avait ordonné : il lui devait donc de la reconnaissance. Mais Rothad n'ayant pas voulu s'associer à toutes ses violences contre les clercs ordonnés par Ebbon, Hincmar lui avait conservé rancune de cette réserve. Sur ces entrefaites, l'évêque de Soissons, suffragant de l'archevêque de Reims, dépose un prêtre, accusé, convaincu, dit-on, d'un crime capital. A tort ou à raison, le métropolitain estime que ce prêtre a été mal jugé; il l'accueille, le défend, ordonne à Rothad de le rétablir. Celui-ci refuse. Refuser quand Hincmar commande, c'est avoir bien de l'audace. Un concile, rassemblé dans la ville même de Soissons, prononce, à la requête d'Hincmar, la déposition de Rothad, qui descend de son siége pour être jeté dans une prison. Cependant de tels procédés révoltent encore une fois la cour de Rome. Hincmar, mandé au delà des monts, s'abstient de comparaître. Il n'était pas homme à faire un si long voyage par déférence pour la volonté d'un pontife romain. Nicolas Ier blâme alors le métropolitain, et rétablit le suffragant dans sa dignité.

Très-puissant à la cour de Charles le Chauve, Hincmar se considérait lui-même comme l'administrateur général de toutes les affaires ecclésiastiques du royaume, comme le pape des Gaules. C'est ce qu'on vit bien dans l'affaire d'Hilduin, élu en 864, évêque de Cambrai. Chargé de l'ordonner, non-seulement Hincmar refusa de le faire, mais il expliqua son refus dans une lettre au roi Lothaire, où il dénonça l'élu de Cambrai comme indigne, suivant les canons, d'occuper la haute charge à laquelle les suffrages du peuple et des clercs l'avaient appelé. Ce fut l'occasion d'un grand débat, car Thetgaud, archevêque de Trèves, s'intitulant primat de la Gaule Belgique, Gunthier, archevêque de Cologne, et Arduic, archevêque de Besançon, prirent avec la même ardeur la défense d'Hilduin, et assaillirent Hincmar de traits cruels. Mais, loin de céder, il brava cet orage, répondit fièrement à tant d'accusateurs, et provoqua lui-même une résolution du saint-siége. Cette fois, contre la coutume, le saint-siége se déclara pour lui.

Nous trouvons Hincmar en 866 à Saint-Médard de Soissons, couronnant la reine Hirmintrude, et consacrant Jean, évêque de Cambrai. En 869, à Metz, il pose sur la tête du roi Charles la couronne de Lorraine. Il n'y avait pas, dans tout le royaume, une grande question qui ne lui fût soumise, pas une solennité où il fût obligé de réclamer la place d'honneur : les têtes les plus superbes s'inclinaient toutes en sa présence. Mais si l'on était publiquement soumis à sa puissance, on murmurait à voix basse contre sa tyrannie, et quelquefois ces murmures devenaient des plaintes, des appels à la cour de Rome, des révoltes même et des conjurations. La plus grave et la plus triste des affaires où il intervint avec sa violence habituelle, est celle de l'évêque de Laon. L'évêque de Laon, fils de sa sœur, portait le même nom que lui. Il l'avait longtemps favorisé, et l'avait fait charger par le roi de missions importantes. Celui-ci, se sentant si bien protégé, s'était bientôt cru quelque chose par lui-même, et, à l'exemple de son oncle, il avait pris dans son diocèse les grands airs d'un satrape oriental, ne supportant ni l'examen de ses ordres, ni la discussion de ses actes. Le clergé de Laon s'en plaignit au roi, et le roi réprima les excès de l'évêque. Hincmar de Laon commit alors une grande maladresse : il invoqua l'autorité du pape contre l'autorité du roi, et excommunia tout le clergé de son diocèse. Quelque temps après, il osa plus encore : sommé de souscrire à la sentence prononcée contre les complices du rebelle Carloman, il refusa ce gage de soumission. Son oncle ne l'avait pas, il est vrai, encouragé dans cette conduite : il avait donc le droit de le blâmer; mais il fit plus, il se présenta lui-même comme accusateur officiel de son neveu devant le concile de Douzi, au mois d'août 871, et le poursuivit avec tant de violence, que celui-ci, dont la cause était très-mauvaise, parut se concilier quelques membres du concile en récusant un juge aussi passionné. Hincmar de Laon fut condamné; mais on vit trop clairement que ses excès de pouvoir et son insubordination habituelle, délits si communs au neuvième siècle, lui avaient fait un moindre tort, dans l'esprit du roi et des courtisans, que son appel au pape et ses protestations indignées contre le libelle dénonciateur de l'archevêque de Reims. Il fut non-seulement chassé de son évêché, mais emprisonné, et deux ans après, sans jugement nouveau, privé de la vue par un fer brûlant. Cet atroce supplice lui fut-il infligé par son oncle lui-même? On l'a dit, mais on ne l'a pas prouvé. Cependant, comme l'ont justement remarqué les auteurs de l'*Histoire litté-*

raire, si l'archevêque de Reims eût alors intercédé pour le fils de sa sœur, le malheureux n'aurait certes pas subi ce barbare châtiment. Cette dureté de cœur a soulevé contre Hincmar tous les historiens modernes. On ne prononce plus son nom que pour le charger de tous les crimes. Assurément nous ne plaiderons pas sa cause. Cependant, il ne faudrait pas voir dans tous les prélats dont il s'est déclaré l'adversaire, des hommes de bien persécutés par un affreux tyran, chargés par lui de crimes imaginaires, et condamnés, malgré l'éclat de leur innocence, par des assemblées serviles. Comme tous les hommes hautains et trop prompts à s'emporter, Hincmar a quelquefois traîné devant la justice des gens dont il aurait dû respecter le repos; mais le plus souvent il a dénoncé de vrais coupables, il a poursuivi le châtiment de véritables crimes. C'était, d'ailleurs, un homme assez éclairé pour son temps, qui joignait à une rare intelligence dans la pratique des affaires, à une imperturbable constance dans les résolutions qu'il avait une fois adoptées, cette conception systématique des choses que nous appelons aujourd'hui une doctrine politique. Il faut voir dans Hincmar le premier ministre de Charles le Chauve, employant toute l'activité, toute la vigueur de son esprit, à organiser un gouvernement au sein de l'anarchie, à subordonner tous les pouvoirs, on peut dire toutes les tyrannies, à l'autorité d'un seul chef, et travaillant à rendre ce chef lui-même, le roi des Francs, libre dans son royaume, affranchi du contrôle des papes. C'était là le système d'Hincmar. Y a-t-il là de quoi le condamner? — Mais ce qu'on ne peut absoudre, c'est l'intraitable âpreté de son caractère, c'est la cruauté de ses procédés, c'est cette impatience de toute contradiction, qui le met, à quelque propos que ce soit, dans cet état violent où la colère, atteignant ses propres limites, s'appelle de la déraison. A cet égard les mœurs de son temps peuvent atténuer ses torts, mais non les justifier.

Dans les dernières années de sa vie, Hincmar voulut disputer à l'archevêque de Sens la prépondérance officielle parmi les prélats des Gaules et de la Germanie; mais il ne réussit pas dans son entreprise. En 877 il couronna Louis le Bègue, roi de France, dans la ville de Compiègne. Enfin, en 882, fuyant les Normands qui menaçaient les murs de Reims, il se retira dans la ville d'Épernay, et y mourut. Les annalistes de l'église de Reims lui ont été reconnaissants de tout ce qu'il a fait pour cette église. Il est remarquable, en effet, que durant une vie si agitée, tandis que les plus grandes affaires de l'État, qui étaient devenues les siennes, paraissaient l'occuper tout entier, il ne négligea pas néanmoins un seul instant les intérêts de son diocèse, ni ceux du monastère de Saint-Remi, dont en même temps il était abbé. Il faut surtout le féliciter d'avoir fait aux prêtres de son église un crime de leur ignorance traditionnelle, d'avoir institué pour les chanoines de la cathédrale de Reims, et pour les autres clercs du diocèse, deux écoles pourvues de doctes régents, enfin d'avoir recueilli pour les bibliothèques de la cathédrale et de Saint-Remi un assez grand nombre de volumes précieux. Les écrits qu'il a laissés sont nombreux. Le P. Sirmond en a fait un recueil, qu'il a publié en 1645, en 2 vol., in-fol. Ils ont été scrupuleusement analysés par les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*. Les mêmes critiques ont signalé d'autres opuscules d'Hincmar, qui manquent à l'édition de Sirmond, mais que l'on rencontre, pour la plupart, dans les grandes éditions des Conciles et dans les mélanges de Baluze, de d'Achery, de Mabillon. Beaucoup d'autres enfin sont perdus, ou, pour mieux dire, n'ont pas encore été retrouvés. Le style d'Hincmar nous représente bien l'homme même sous ses bons et sous ses mauvais côtés : il est presque toujours élevé, sonore, arrivant facilement aux grands effets; mais il ne manque pas, d'autre part, d'images forcées, d'antithèses choquantes et d'apostrophes brutales. L'écrivain n'a pas connu la mesure qu'ignorait l'homme d'État.

B. Hauréau.

Flodoard, *Ecclesiæ Remensis Historia*. — *Annales Bertiniani*. — Sirmond, en tête des œuvres d'Hincmar. — *Gallia Christiana*, t. IX, col. 30. — *Hist. littér. de la France*, t. V, p. 544-594.

HINCMAR, évêque de Laon, mort vers l'année 880 (1). En 876 Jean VIII confirma la sentence qui l'avait dépossédé de son siége, et une élection nouvelle mit Hédénulfe au gouvernail de l'église de Laon. Cependant, deux années après, au concile de Troyes, le même pape le prit en pitié, lui permit de chanter la messe, et lui fit attribuer une partie des revenus de son ancienne église. Ce fut une sorte de réhabilitation. On ne sait pas exactement quand, comment et en quels lieux il mourut. On a de lui plusieurs lettres et plusieurs mémoires, dans lesquels il plaide sa cause devant toutes les juridictions. Ces pièces se trouvent, soit dans les Œuvres d'Hincmar, archevêque de Reims, soit dans les recueils de Conciles.

B. H.

Concilia, t. VIII. — *Vie d'Hincmar de Laon*, par le P. Cellot. — *Gallia Christ.*, t. IX, col. 514. — *Hist. littér. de la France*, t. V, p. 522.

* **HIND** (*John-Russell*), astronome anglais, né le 12 mai 1823 à Nottingham. Son père, fabricant de dentelles, fut un des premiers à introduire dans son pays le métier à la Jacquart. Le jeune Hind reçut seulement l'éducation que l'on donne d'ordinaire aux fils de marchand; mais, plein de goût pour l'astronomie, il lisait dès l'âge de six ans les livres traitant de cette science qui pouvaient lui tomber sous la main. En 1840 il vint à Londres, et entra d'abord dans le bureau d'un ingénieur civil; mais comme cet emploi avait moins d'attraits pour lui que les

(1) Voyez pour plusieurs détails de sa vie l'article précédent.

études astronomiques, il obtint, par l'influence du professeur Wheatstone, une place à l'observatoire royal de Greenwich, où il resta de novembre 1840 à juin 1844, mettant largement à profit la riche bibliothèque de cet établissement pour accroître ses connaissances. Après avoir pris part aux travaux de la commission envoyée par le gouvernement à Kingstown, près de Dublin, pour mesurer la longitude de Valentia, il fut, sur la recommandation du professeur Airy, nommé à l'observatoire particulier de M. Bishop, dans Regent's Park, à Londres. Il y commença en 1845 une série d'observations qui ont été couronnées d'un succès extraordinaire, par la découverte de différents astres jusqu'alors inaperçus. Les planètes télescopiques découvertes par M. Hind sont déjà au nombre de onze, savoir : Iris, le 13 août 1847; Flore, le 18 octobre de la même année; Victoria, le 13 septembre 1850; Irène, le 19 mai 1851; Melpomène, le 24 juin 1852; Fortuna, le 22 août 1852; Calliope, le 16 novembre 1852; Thalie, le 15 décembre 1852; Euterpe, le 8 novembre 1853; Uranie, le 22 juillet 1854; Euphrosine, le 22 août 1854. Outre ces planètes, M. Hind découvrit, le 29 juillet 1846, une comète qui avait été observée deux heures auparavant à Rome par de Vico; le 18 octobre de la même année, une autre comète que l'état brumeux de l'atmosphère ne lui permit plus de revoir; et le 6 février 1847, une troisième comète qu'il observa jusqu'à son passage au périhélie le 24 mars suivant, jour où elle fut assez brillante pour être visible après le lever du Soleil. Enfin il découvrit de nouvelles étoiles fixes et trois nébuleuses non encore observées. De plus il a calculé les orbites d'un grand nombre de planètes et de comètes.

Au mois de décembre 1844 M. Hind fut élu membre de la Société royale Astronomique de Londres. En 1850 il obtint de l'Académie des Sciences de Paris la médaille de Lalande, et le 5 mai 1851 le même corps savant le choisit pour correspondant à la place de Schumacher. En 1852 le conseil de la Société Astronomique de Londres lui décerna une médaille d'or « pour ses découvertes astronomiques, et en particulier pour la découverte de huit petites planètes, » et le gouvernement britannique le gratifia d'une pension de 200 livres sterling par an « pour ses importantes découvertes astronomiques ». M. Hind est aussi le directeur du *Nautical Almanack*, publié par le gouvernement britannique. Les travaux scientifiques de M. Hind ont été publiés principalement dans les *Transactions* de la Société royale Astronomique de Londres, dans les *Astronomischen Nachrichten* d'Altona, et dans les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences de Paris*. En 1845 il a donné dans l'*Athenæum* du 9 août : *Recent Comets and the elements of their orbits*; et en 1848 : *On the expected Return of the Great Comet of 1264 and 1556*. En 1852 il fit paraître : *An astronomical Vocabulary, being an explanation of all the terms in use among astronomers at the present day*; in-16; — *The Comets : a descriptive treatise on those bodies, with a condensed account of the numerous modern discoveries respecting them, and a table of all the calculated comets from the earliest ages to the present time*; in-12; — *The Solar System : a descriptive treatise upon the Sun, Moon, and planets, including an account of all the recent discoveries*; in-8°; dans la collection intitulée : *Readings in Popular Literature*. En 1853 M. Hind fit paraître : *Illustrated London Astronomy for the use of schools and students*; in-8°. Ces œuvres à bon marché et sans prétention contiennent une foule de notions utiles, et conviennent également aux savants de profession et aux lecteurs les moins familiarisés avec les principes de la science. L. LOUVET.

English Cyclopædia (Biography). — *Convers.-Lex.* — *Dictionnaire de la Conversation.*

*HINRICHS (*Hermann-Frédéric-Guillaume*), littérateur allemand, né le 22 avril 1794, à Karlseck (grand-duché d'Oldembourg). Il étudia à Strasbourg et à Heidelberg, où il eut pour maîtres Schlosser, Creuzer et Hegel. Il est aujourd'hui professeur de philosophie à l'université de Halle. Ses principaux ouvrages sont : *Die Religion im innern Verhæltniss zur Wissenschaft* (La Religion considérée dans ses rapports intimes avec la science); Heidelberg, 1822; — *Vorlesungen ueber Gœthe's Faust* (Leçons sur le *Faust* de Gœthe); Halle, 1825; — *Grundlinien der Philosophie der Logik* (Éléments de la Philosophie de la Logique); ibid., 1826; — *Das Wesen der antiken Tragœdie* (L'antique Tragédie); ibid., 1827; — *Genesis des Wissens* (La Génération de la Connaissance); Heidelberg, 1835; — *Schillers Dichtungen nach ihrem historischen Zusammenhange* (Les Poésies de Schiller considérées dans leur enchaînement historique); Leipzig, 1837-1838, 2 vol.; — *Politische Vorlesungen* (Leçons de Politique); Halle, 1844, 2 vol.; — *Ferienschiften* (Écrits faits durant les vacances); Halle, 1844-1845; — *Geschichte der Rechts und Staats principien seit der Reformation bis auf die Gegenwart* (Histoire des principes de Droit et de Politique depuis la réformation jusqu'à nos jours); Leipzig, 1848-1852, 3 vol.; — *Die Kœnige. Entwickelungsgeschichte des Kœnigsthums von den æltesten Zeiten bis auf die Gegenwart* (Les Rois. Histoire du développement de la royauté depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours); — Leipzig, 1852; — *Das Leben in der Natur* (La Vie dans la nature); Halle, 1854.

V—U.

Conv.-Lex. — Jul. Schmidt, *Geschichte der deutschen Literatur des 19ten Jahrh.*, 2e édit.; Leipzig, 1855, 3e vol., p. 484.

* HIONG-POUNG-LAI, savant chinois, vivait

vers la fin du treizième siècle. Il était originaire de Yu-tchang (prov. du Kiang-si). Son titre honorifique était *yu-kho*. Peu de temps après avoir obtenu le grade de docteur, il fut appelé à la cour par l'empereur Chi-tsou (de la dynastie mongole). Il publia un abrégé du *Siao-hio* (La petite Étude de l'École de Confucius), qui obtint un grand succès; il fit paraître en outre *Ou-King-Choueï* (Explication des cinq vieux Livres canoniques de la Chine) en sept livres; — *Sĕ-pou* (Traité complet du Luth), ouvrage qui contribua également à répandre le nom de Hiong Poung-laï; ce savant fut même appelé à la cour de l'empereur. Hiong-Poung-laï appartenait à l'école dite *de la philosophie naturelle* du célèbre Tchou-hi. · P. B.

Biographie générale de la Chine; gr. in-8°. — *Catalogue de la Bibliothèque impériale de Khien-loung*; in-12. — Bazin, *Le Siècle des Youen*; Paris, 1850, in-8°.

HIORT. *Voy.* HJORT.

HIOUEN-THSANG ou **YOUEN-THSANG**, célèbre voyageur bouddhiste, né en l'an 603 de notre ère, mort en 664. Son nom séculier était *Tchin-chi*, c'est-à-dire « l'homme de la famille de *Tchin* ». Ses ancêtres étaient originaires de Ing-tchouen, dans le Ho-nan (1). Il n'avait que huit ans lorsqu'un jour son père lui donna lecture du Livre de la Piété filiale (*Hiao-King*) de Confucius; quand il en fut arrivé au passage où le disciple Tseng-tse quitte sa natte et se lève devant le grand philosophe son maître, le jeune Hiouen-thsang arrangea le devant de son vêtement et se leva également. Son père lui en ayant demandé la cause reçut pour réponse : « Quand Tseng-tse eut entendu les instructions du maître (de Confucius), il quitta la natte; aujourd'hui, que je reçois vos leçons bienveillantes, comment pourrais-je rester tranquillement assis. » Cette réponse ne manqua pas de charmer le père, qui entrevit dès lors l'avenir réservé à son fils. Aussi se hâta-t-il de dire à ses parents appelés à cet effet : « Il fera la gloire de votre maison. » Le jeune Hiouen-thsang persévéra dans l'étude des livres canoniques des anciens Chinois. Un de ses frères s'étant consacré à la doctrine bouddhique entra en religion et invita Hiouen-thsang à le visiter; puis comme il reconnut en lui un talent supérieur, il l'initia dans l'intelligence des livres sacrés. Sur ces entrefaites, un décret impérial fut rendu pour l'ordination, à Lo-yang, de vingt-sept religieux. Bien que le nombre des candidats fût de plusieurs centaines, Hiouen-thsang regrettait de ne pouvoir se mettre sur les rangs : il n'avait pas l'âge exigé par les règles. Cependant une inspiration le pousse à se diriger vers la salle des concours. Il y arrive; mais il craint d'avancer trop avant. Il a fait tout ce que sa timidité lui a inspiré, et maintenant encore il n'ose s'avouer à lui-même le but de sa démarche. Tandis qu'il se tient ainsi à l'écart, cherchant à se blottir en quelque coin, il est aperçu par un examinateur, qui s'approche de lui et, après s'être informé de son nom, l'interroge ainsi : « Désirez-vous être ordonné? » Le jeune Hiouen-thsang, encouragé par ces paroles bienveillantes, lui exposa qu'il le souhaitait ardemment, mais qu'il était encore trop peu instruit, et qu'enfin il n'avait pas atteint l'âge voulu pour cette ordination. « Mon seul désir, ajouta-t-il, est de répandre au loin la loi éclatante que nous a léguée le Bouddha. » Cette réponse fut accueillie avec joie, et il résulta pour Hiouen-thsang l'admission dans le couvent où était déjà son frère, et cela sans qu'il eût à subir aucun examen. A peine âgé de treize ans, il était déjà très-versé dans la doctrine du Bouddha. Il excellait dans l'explication du *nirvâna* (la fin suprême, suivant les bouddhistes) et exposait tous les dogmes de la religion à laquelle il s'était consacré. Sa réputation commença à se répandre au loin, et on lui donna le titre de maître de la loi. A la suite des désastres qui signalèrent la chute de la dynastie impériale des Soui, Hiouen-thsang et son frère se mirent en route, pour chercher un lieu où ils pourraient continuer leurs études et répandre les connaissances qu'ils avaient acquises dans la loi du Bouddha. Ils se fixèrent dans le couvent *Koung-hoei-Sse* de la ville de Tching-tou. En 622 le maître de la loi, ayant atteint l'âge de vingt ans, reçut le complément des règles monastiques. Hiouen-thsang parcourut ensuite les pays où se trouvaient des couvents et des religieux versés dans l'intelligence des livres sacrés. Une grande dissidence lui parut régner entre les différentes écoles; et comme il ne voyait pas de moyen d'arriver à une solution satisfaisante pour en concorder les croyances, il résolut d'entreprendre un voyage dans les contrées de l'ouest, afin d'y interroger les sages, d'y recueillir les livres sacrés et de s'inspirer enfin sur la terre où le Bouddha était né et avait passé le cours de son existence. Tel est le début des voyages qui ont rendu célèbre le nom de Hiouen-thsang dans la plus grande partie de l'Asie, qui lui ont fait traverser les mers pour arriver jusqu'en occident, où un illustre interprète s'est chargé de nous le faire connaître par le récit de ses intéressantes pérégrinations.

Hiouen-thsang part de Liang-tcheou (extrémité nord-ouest de la Chine) dans le courant de l'année 628; il gagne tout d'abord le fameux empire des Ouigours, à la capitale duquel il arrive après avoir souffert toutes les fatigues d'un voyage long et pénible au travers des déserts, des marais, des montagnes, des vallées, des forêts, et après avoir subi les désagréments du mirage, dont il fut très-souvent le jouet. De cette capitale, notre

(1) Un panégyriste nommé Tchang-choue, auquel on doit la préface qui accompagne la relation des voyages de Hiouen-thsang, fait remonter la famille de ce fameux pèlerin au règne de Hoang-ti (voy. ce nom), et le rattache successivement à celle de l'empereur Chun (2255 ans avant notre ère) et à une foule d'autres grands personnages de la dynastie des Tcheou et de celle des Han.

voyageur se dirige de nouveau vers l'ouest, et visite successivement les principales villes de la région accidentée qui répond à la Dzoungarie. De là il se rend au mont Ling-chan (nommé actuellement Mousour Dabaghan) dont il traverse les sentiers escarpés, au milieu d'une atmosphère tantôt glaciale et nébuleuse, tantôt obscurcie par des tourbillons de neige. Il parcourt ensuite la région du Jaxartes et de la Transoxane, où les Turcs étendaient alors leur puissante domination. Suivant le *Si-yu-ki*, les Turcs (en chinois *Toukioue*) pratiquaient alors le culte du feu. Hiouen-thsang pénètre successivement à Talas, à Samarkand, à Balkh, à Bamian, l'un des centres de la doctrine bouddhique, dans le Kaboul, à Peichaver, à Attok. Il passe ensuite par le pays d'Oudyâna, célèbre par les plus anciennes légendes brahmaniques qui l'ont consacré, et par les nombreux monuments qu'y élevèrent les sectateurs de la doctrine du Bouddha. Après divers circuits successivement réitérés, le maître de la loi chemine au travers des contrées montagneuses situées au nord du Kachemire, et après avoir séjourné assez longtemps dans le Pendjâb, il parvient au royaume de Panoutcha (dont Pantch, la capitale, existe encore) et à celui de Râdjapoura (actuellement Radjavar). Les plaines baignées par les eaux du Gange offrent de nouvelles curiosités à notre voyageur, avide surtout de ce qui touche, de près ou de loin, à la foi religieuse à laquelle il s'est consacré. Parmi les États qui existaient dans ce bassin à l'époque du passage de notre voyageur se trouvait celui de Kapilavastou, où naquit Sakya-Mouni (*voy.* ce nom), l'apôtre et en quelque sorte le fondateur du bouddhisme, et celui de Kouçinagara, où ce grand instituteur termina son existence. Parti de Bénarès, Hiouen-thsang explore avec un soin des plus minutieux le vaste territoire de Magadha, puis, avec plus de rapidité, les royaumes situés au delà du Gange, dans la partie nord-est du Bengale. L'activité du maître de la loi ne s'arrête pas là; il se décide à visiter la partie sud de l'Hindoustan, et y poursuit ses laborieuses investigations. Il ne peut voir Ceylan de ses propres yeux; mais il recueille sur cette île tous les renseignements qu'il peut se procurer aux diverses stations de son long voyage. Il remonte ensuite vers le nord, au travers du Goudjarat, du Sindh, du Moultan, et atteint de nouveau le royaume de Magadha; de là il reprend enfin la route de sa patrie, visitant la plupart des pays qu'il avait déjà traversés à son arrivée dans l'Inde. Il longe le cours de l'Oxus, gravit de nouveau les montagnes du Taoung-ling et pénètre sur le plateau de Tartarie, d'où il regagne le nord-ouest de la Chine par les royaumes de Kachghar, de Yarkand et de Khotan.

Le bruit de la prochaine arrivée de Hiouen-thsang se répandit rapidement et parvint jusqu'à la cour. Dans la première lune de l'année 645, au printemps, une députation fut envoyée à sa rencontre et des réjouissances furent préparées pour fêter son heureux retour. On déposa dans le monastère Hong-fo-Sse les objets ainsi que les livres rapportés par le maître de la loi. Cette précieuse collection, comprenant des reliques de la chair du Tathâgata, plusieurs statues du Bouddha en or, en argent et en bois de sandal et six cent cinquante-sept ouvrages, fut rapportée par vingt-deux chevaux. Après avoir questionné longuement Hiouen-thsang sur ce qu'il avait vu et appris de plus curieux, l'empereur, qui l'avait fait venir en sa présence, lui exprima sa satisfaction et voulut le nommer ministre. Le maître de la loi refusa cet honneur, disant qu'il ignorait la doctrine de Confucius, qui était alors la base de l'édifice social, et que, s'il abandonnait la doctrine du Bouddha, à laquelle il s'était consacré dès sa première jeunesse, il ressemblerait à un navire à voiles qui quitterait les eaux de la mer pour voguer sur la terre ferme. Il priait en même temps l'empereur de lui permettre de terminer ses jours dans un couvent où il pourrait traduire les nombreux ouvrages qu'il avait rapportés de l'Inde. Sa demande lui fut accordée, et on lui adjoignit certain nombre de personnes qui devaient l'aider dans la révision et la copie de ses traductions.

Nous ne citerons pas ici la liste des nombreuses versions chinoises d'ouvrages indiens que Hiouen-thsang rédigea dans le calme et l'austérité de la vie cloîtrée, afin de ne pas trop étendre le cadre de cette notice. La même raison nous force de taire les services éminents que le zélé pèlerin rendit à la doctrine du Bouddha, en obtenant pour elle la faveur impériale et de nombreuses ordinations de religieux et de missionnaires. Hiouen-thsang avait conservé des traces de toutes les fatigues endurées pendant le cours de ses longues pérégrinations, et il se ressentait souvent du froid glacial qu'il avait éprouvé en gravissant les montagnes de l'Asie centrale vers l'année 656. Une maladie vint l'assaillir et plonger dans une morne tristesse les innombrables personnes qu'il s'était attachées par ses vertus et son savoir. Plusieurs fois, grâce aux médecins que l'empereur envoyait constamment près de lui, Hiouen-thsang parvint à se rétablir; mais comme il ne cessait de se livrer au travail fatigant des traductions qu'il avait entreprises, il sentit ses forces s'épuiser et la mort approcher à grands pas. Dès lors il ne songea plus qu'à s'y préparer, et à donner ses dernières instructions à ses disciples. Un jour, l'un d'eux accourut annoncer au maître de la loi qu'il avait vu en songe un stoûpa d'une hauteur prodigieuse s'écrouler tout à coup. « Ceci ne vous concerne point, lui dit Hiouen-thsang avec calme; c'est le présage de ma fin prochaine. » Dans ses derniers moments, le maître de la loi ordonna à ses disciples de distribuer ses vêtements et ses richesses aux pauvres; il fit ensuite de nouvelles recommandations; puis, se reposant sur sa couche, il adressa une courte

prière à Maïtréya Tathâgata. Le cinquième jour de la deuxième lune il avait expiré. A la nouvelle de la mort d'Hiouen-thsang, l'empereur répandit des larmes abondantes et fit entendre des cris déchirants : il venait de perdre, disait-il lui-même, le trésor de l'empire. Durant plusieurs jours toute réception solennelle fut suspendue au palais. Un décret impérial ordonna, en outre, que les funérailles de Hiouen-thsang fussent faites aux frais de l'État, et qu'une tour fût élevée en l'honneur du défunt. Le jour de ses obsèques, une foule innombrable accompagna le corps jusqu'à sa dernière demeure : le morne silence des religieux n'était troublé que par les lamentations du peuple, qui ne pouvait retenir la douleur que lui causait la perte de ce grand pèlerin.

Les voyages dont nous avons ci-dessus énoncé rapidement les principales stations ont été consignés dans l'ouvrage chinois intitulé : *Ta-Thang Si-yu-ki chi-œull-kiouen*, c'est-à-dire « Histoire des contrées occidentales, publiée sous la grande dynastie des Thang, en douze livres »; in-8°. Cette précieuse collection de documents sur les cent trente-huit royaumes décrits par Hiouen-thsang, et qu'il avait, pour la plupart, visités en personne, a été traduite en français par notre savant sinologue, M. Stanislas Julien, sous le titre suivant : *Mémoire sur les Contrées occidentales, traduits du sanscrit en chinois, en l'an 648*, par Hiouen-thsang et du chinois en français par Stanislas Julien (Paris, Impr. impér., 1857); in-8°. Le récit des voyages du célèbre pèlerin bouddhiste a été rédigé avec des détails biographiques par Hoeï-li et terminé par Yen-thsoung, contemporains de Hiouen-thsang, et publié en chinois sous le titre de *Ta-Thang tse 'en-sse san-thsang-fasse-tchouen; Hoeï-li-pen-chi-tsoung-tsien*, c'est-à-dire « Histoire du Maître de la Loi des Trois Recueils, du couvent de la Grande-Bienfaisance, publiée sous la dynastie des Thang » (édition impér. en 10 vol. gr. in-8°). M. Stanislas Julien a également traduit cet ouvrage, dont il intitula la version française : *Histoire de la vie de Hiouen-thsang et de ses voyages dans l'Inde*, depuis l'an 629 jusqu'en 645, par Hoeï-li et Yen-thsoung, suivi de documents et d'éclaircissements géographiques tirés de la relation originale de Hiouen-thsang (Paris, Impr. impér., 1853); in-8°. Je n'ajouterai point à ce qui précède une appréciation générale du caractère de Hiouen-thsang : les faits de cette histoire, dont on a lu l'exposé rapide, parlent suffisamment par eux-mêmes, et il n'est point permis à un écrivain européen surtout, dans l'état actuel de nos connaissances historiques, d'énoncer ses propres impressions sur un personnage qui a été une des plus grandes figures de son siècle et l'un des hommes les plus vénérés dont s'honore la Chine. Qu'il nous suffise de rappeler que l'histoire de la vie de Hiouen-thsang, dont nous a dotés un savant interprète français, nous le représente comme « un religieux aux mœurs pures et austères, à l'air grave et majestueux, dont la parole, successivement brillante et simple, éloquente et harmonieuse, entraînait la foule enthousiasmée dans les voies de la nouvelle doctrine du Boudha, doctrine qui eût été sans doute impuissante à renverser les croyances préexistantes et à réunir une foule aussi considérable d'adeptes, si pour destinée suprême, comme le veulent certains critiques, elle n'eût assuré à l'homme que la triste condition de l'anéantissement ». L. Léon de Rosny.

Sources originales : *Ta-thang-Si-yu-ki*; 12 livres gr. in-8°. — *Ta-thang-tse 'en-sse san-thsang-fasse-tchouen*; 10 vol. gr. in-8°. — Sources européennes : Stanislas-Julien, *Voyages des Pèlerins bouddhistes*; 2 vol. in-8°. — Abel Rémusat, *Foë-koue-ki, ou relation des royaumes bouddhiques*; in-4°. — *Journal Asiatique*, tome II, [illegible], in-8°. — Barthélemy Saint-Hilaire, dans le *Journal des Savants*, 1855, 1856, 1857, in-4°.

* **HIPPAGORAS** (Ἱππαγόρας), historien grec, d'une époque incertaine. Athénée cite de lui un ouvrage intitulé : Περὶ τῆς Καρχηδονίων πολιτείας, dont il ne reste rien. Y.

Athénée, XIV, p. 630. — C. Müller, *Fragment. Hist. Græc.*, t. IV, p. 430.

HIPPARCHIA (Ἱππαρχία), femme philosophe grecque, née à Maronée, ville de Thrace, vivait vers 328 avant J.-C. Issue d'une famille riche et distinguée, elle s'éprit du philosophe cynique Cratès de Thèbes, pauvre et laid, et aux représentations de ses parents elle répondit qu'elle épouserait Cratès ou qu'elle se tuerait. En vain le philosophe lui montra sa bosse et sa besace, et l'engagea à réfléchir sur le parti qu'elle voulait prendre. Elle dit qu'elle y avait assez pensé, et qu'elle ne trouverait nulle part un mari plus riche et plus beau. Le mariage eut donc lieu, et avec des circonstances si extraordinaires qu'elles étonnèrent les cyniques les plus hardis (1). D'après Clément d'Alexandrie, une fête appelée *Cynogamies*, ou *Noces de Chiens*, consacra le souvenir de l'union de Cratès et d'Hipparchia. Suidas attribue à celle-ci divers traités, entre autres des *Questions à Théodore l'Athée*; il ne reste rien de ces écrits, et il est même douteux qu'ils aient jamais existé. Y.

Diogène Laerce, VI, 96. — Suidas, au mot Ἱππαρχία. — Apulee, *Florida*. — Clément d'Alexandrie, *Strom.*, l. IV. — Ménage, *Historia Mulierum philosopharum*, 63. — Brucker, *Hist. crit. Phil.*, II, 2, 8. — Bayle, *Dictionnaire hist. et critique*.

* **HIPPARINUS** (Ἱππαρῖνος), puissant citoyen de Syracuse, père de Dion, vivait en 400 avant J.-C. Après avoir dissipé une grande fortune, il

(1) Ce mariage, si célèbre dans l'antiquité, a inspiré à saint Augustin des réflexions fort étranges (*De Civitate Dei*, l. XIV, c. XX), que Bayle a commentées sans scrupule, et a fourni à Pierre Petit le sujet d'un poëme latin intitulé : *Cynogamia, sive De Cratetis et Hipparchiae Amoribus*; Paris, 1677, in-8°. Il existe sur le même sujet deux romans, l'un *Achiroppia* (anagramme d'Hipparchia) histoire grecque, sans nom d'auteur; Paris, [illegible], in-12; l'autre est de Wieland, et a été traduit en français par Vanderbourg : *Cratès et Hipparchie*; Paris, [illegible], 2 vol. in-18.

s'associa aux projets de Denys, et l'aida à s'emparer du pouvoir suprême. Ils partagèrent, en 405, le titre de général autocrate, puis Hipparinus céda la première place à Denys, qui épousa sa fille, Aristomaque. A partir de cette époque, Hipparinus ne paraît plus dans l'histoire, mais d'après la haute position de son fils Dion, il est probable qu'il jouit jusqu'à la fin de sa vie de la faveur du tyran. Y.

Aristote, *Politique*, V, 6. — Plutarque, *Dion*. — Mitford, *History of Greece*, c. XXIX, 5.

* **HIPPARINUS**, fils de Dion et petit-fils du précédent, mort en 355 avant J.-C. Lorsque Dion s'enfuit de Sicile, Hipparinus resta au pouvoir du jeune Denys, qui, en 356, essaya de se servir de lui pour entrer en négociation avec les insurgés qui l'assiégeaient dans la citadelle de Syracuse. Cette tentative échoua, et Dion ne tarda pas à s'emparer de toute la ville de Syracuse. Son fils lui fut alors rendu ; mais Denys avait pris plaisir à corrompre cet enfant. « Il l'avait fait élever, dit Cornelius Nepos, de manière à le jeter dans les plus honteuses passions, par l'indulgence calculée dont on usait envers lui. Il n'avait pas encore atteint l'âge de puberté qu'on lui amenait des courtisanes ; on le gorgeait de vin et d'aliments sans lui laisser un moment de relâche. Dion eut beau l'entourer de surveillance pour réformer ses habitudes, le jeune homme ne put supporter ce nouveau genre de vie. Il se précipita du toit du palais, et mourut de sa chute. » Y.

Plutarque, *Dion*, 55. — Cornelius Nepos, *Dion*, 4, 6. — Élien, *Var. Hist.*, III, 4.

* **HIPPARINUS**, fils de Denys l'ancien et d'Aristomaque, fille du premier Hipparinus. Il succéda à Callippe dans le gouvernement de Syracuse, en 352 avant J.-C. Suivant Diodore, il attaqua Syracuse avec une flotte et une armée, força Callippe à s'enfuir, et prit immédiatement possession de la ville. Polyen raconte différemment le même fait, et son récit est confirmé par Plutarque. Hipparinus se trouvait à Leontini, qui était alors le rendez-vous de tous les mécontents de Syracuse. Apprenant que Callippe venait de quitter cette ville pour faire une tentative contre Catane, il marcha aussitôt sur Syracuse, et s'en empara par surprise. Pendant son règne, qui ne dura que deux ans, il excita la haine et le mépris de ses sujets, et périt victime d'un assassinat. Y.

Diodore de Sicile, XVI, 36. — Polyen, V, 4. — Plutarque, *Dion*, 58. — Athénée, X, p. 436. — Élien, *Var. Hist.*, II, 41.

HIPPARQUE, créateur de l'astronomie mathématique, vivait entre l'année 160 et 125 avant J.-C., d'après les observations qui nous sont parvenues de lui, et qui vont de la 154[e] à la 163[e] olympiade. Il était de cinquante ans environ plus jeune qu'Ératosthène, et précéda Ptolémée de deux siècles et demi. Suidas (au mot Ἵππαρχος) (1) le surnomme *Nicéen*, tandis que Strabon l'appelle *Bithynéen* (1), nom que porte aussi le titre d'un commentaire de cet astronome sur les phénomènes d'Aratus : de là on a naturellement conclu qu'Hipparque était natif de Nicée en Bithynie. D'autres le disent originaire de l'île de Rhodes, s'appuyant sur l'autorité de Pline et de Ptolémée, qui dit seulement qu'Hipparque avait fait des observations à Rhodes (2). Quoi qu'il en soit, les meilleures de ses observations avaient été faites dans cette île, opulente héritière du commerce des Phéniciens. Elle est située à peu près sous le même méridien qu'Alexandrie, où Hipparque passe aussi pour avoir observé les astres.

Frappé des erreurs et de l'imperfection des méthodes de ses prédécesseurs, ce grand astronome s'était imposé une double tâche : il voulait d'abord soumettre la science à une révision complète, et l'asseoir ensuite sur des bases nouvelles, plus exactes. Malheureusement, il ne nous est parvenu qu'une très-faible et la moins importante partie de ses travaux : nous ne pouvons juger de leur ensemble que par l'enthousiasme et le respect avec lequel en parlent Pline et Ptolémée. Voici ce qui nous reste d'Hipparque : Τῶν Ἀράτου καὶ Εὐδόξου Φαινομένων ἐξηγήσεων βιβλία γ' (Trois livres de Commentaires sur les Phénomènes d'Aratus et d'Eudoxe), publiés par Pierre Victorius, à Florence, en 1567, in-fol., et par Petau, avec une traduction latine, dans son *Uranologium*, 1630, in-fol. ; — Ἀστερισμοί ou Εἰς ἀστερισμούς (Constellations ou sur les constellations) (3), réuni par P. Victorius à son édition de l'œuvre précédente. C'est un catalogue d'étoiles que Ptolémée a presque littéralement reproduit dans le 7[e] livre de sa Syntaxe mathématique, plus connue sous le nom d'*Almageste*. Les ouvrages suivants ne nous sont connus (sauf quelques extraits de Ptolémée) que par la citation de leurs titres : Περὶ τῶν ἀπλανῶν ἀναγραφαί (Sur les Constellations des fixes), traité que Ptolémée a en partie reproduit dans le livre VII de l'Almageste, et qui probablement est identique avec celui que Suidas cite sous le titre défiguré de Περὶ τῆς τῶν ἀπλανῶν συντάξεως καὶ τοῦ καταστηριγμοῦ (De la composition et de la constellation des fixes) (4) ; — Περὶ μεγεθῶν καὶ ἀποστημάτων, scil. ἡλίου καὶ σελήνης (Des Grandeurs et des distances du Soleil et de la Lune) ; — Περὶ τῆς κατὰ πλάτος μηνιαίας τῆς σελήνης κινήσεως (Du Mouvement mensuel de la Lune en

(1) Bailly (*Histoire de l'Astronomie ancienne*) écrit inexactement *Hypparque*. Il est vrai que Ὕππαρχος se trouve aussi dans le commentaire de Théon sur Ptolémée, lib. I, cap. 9.

(1) *Geogr.*, lib. XII, c. 3.

(2) Pline, *Hist. Nat.*, lib. II, c. 16. Ptolémée, *Syntax. mathem.*, V, 5. C'est par erreur que Riccioli et Gassendi ont voulu faire d'Hipparque deux personnages distincts, l'un Rhodien et l'autre Bithynien.

(3) C'est probablement le même ouvrage que celui que Suidas cite sous le titre corrompu de Εἰς τοὺς ἀρίστους.

(4) Suidas citait probablement de mémoire la plupart des titres d'ouvrages qu'il nous a transmis ; ce qui expliquerait pourquoi ils sont souvent inexacts.

latitude); — Περὶ μηνιαίου χρόνου (De la Durée du Mois); — Περὶ ἐνιαυσίου μεγέθους (De la grandeur de l'année); — Περὶ τῆς μεταπτώσεως τῶν τροπικῶν καὶ ἰσημερινῶν σημείων (De la Révolution des Signes tropicaux et équinoxiaux); — Πρὸς τὸν Ἐρατοσθένη καὶ τὰ ἐν τῇ Γεωγραφίᾳ αὐτοῦ λεχθέντα (Contre Ératosthène et ce qu'il a dit dans sa Géographie); — Βιβλίον περὶ τῶν διὰ βάρους κάτω φερομένων (De la Chute des Graves). Plutarque (1) attribue à Hipparque un *Traité d'Arithmétique*, et Pappus un livre *De duodecim Signorum Ascensione*. Selon Achille Tatius, il aurait aussi écrit *Sur les Éclipses de Soleil d'après les sept climats* (Περὶ ἐκλείψεων ἡλίου κατὰ τὰ ἑπτὰ κλίματα). Enfin, Théon (2) le mentionne comme auteur d'un ouvrage *Sur les Cordes* (Περὶ τῶν ἐν κύκλῳ εὐθειῶν) (qui remplaçaient alors les sinus).

Établir les rapports des astres entre eux par la détermination de leurs distances, de leurs grandeurs, de leurs positions et de leurs mouvements, tel était le vaste problème qu'Hipparque, à en juger d'après ce qui nous reste de lui, s'était proposé de résoudre : il embrasse, comme on voit, toute l'astronomie mathématique. Essayons d'en donner, si c'est possible, une idée bien nette.

La lumière nous met en communication directe et permanente avec les astres, avec tout l'univers; elle donne le rapport physique qui lie entre elles les parties du grand Tout, toujours en mouvement : τὸ ἓν καὶ ἀεὶ κινούμενον. Qu'est-ce qui en donne la liaison mathématique? Les angles des rayons visuels. A défaut de documents historiques, essayons de procéder par l'observation et le raisonnement, comme devait le faire celui qui passe pour l'inventeur de l'astronomie mathématique. En regardant autour de nous, dans une plaine unie, nous nous croyons placés au centre d'une demi-sphère dont le ciel forme la voûte et la surface du sol la section d'un grand cercle. La circonférence de ce cercle qui sépare la demi-sphère supérieure, visible, de la demi-sphère inférieure, invisible, est la ligne qui limite notre vue et où le ciel et la terre semblent se confondre; c'est là ce qui s'appelle, d'un mot grec, l'*horizon* (ὁ κύκλος ὁρίζων, le cercle limitant). Il fallait sans doute peu d'efforts pour comprendre dès l'origine que cette limite n'est qu'une illusion, que, comparée à la grandeur du ciel, la Terre n'est qu'un point, et le diamètre du cercle horizontal une tangente à ce point (3). Si, dans notre attitude d'observateur, nous nous tournons du côté où le Soleil atteint le sommet de la courbe qu'il décrit du lever au coucher, nous aurons en face le midi, derrière nous le nord; à gauche l'orient et à droite l'occident. Le plan qui, passant par toute la sphère céleste, partagerait le Soleil à midi, ainsi que tout le corps de l'observateur de la tête aux pieds, en deux parties égales et symétriques, s'appelle le *plan du méridien* (1). Le zénith et le nadir (deux mots arabes corrompus qui signifient *haut* et *bas*) sont les deux points opposés de la ligne qui fait de part et d'autre des angles égaux avec le plan horizontal, ou du diamètre du cercle vertical (méridien), qui passe par le sommet de la tête (*vertex*, d'où le nom de *verticale*) et les pieds de l'observateur. Cette ligne conserve le même rapport avec le plan de l'horizon, c'est-à-dire qu'elle y reste toujours perpendiculaire, quelle que soit la quantité dont l'observateur se déplace; il faut donc la rapporter à un autre plan, pris pour point de repère afin de se reconnaître dans cet immense Tout qui se meut perpétuellement. A cet effet, construisons, à l'image du ciel et de la Terre (2), une sphère en parchemin de 10 pieds de diamètre, assez grande pour contenir un homme; transportons-nous avec elle dans les régions où deux fois par an le Soleil passe au zénith, et faisons coïncider un de ses grands cercles (résultant de toute section qui passe par le centre) avec le plan (cercle) équatorial déterminé d'avance (3). Un observateur, placé dans l'intérieur de cette

(1) *De Stoicorum Repugnantiis.*

(2) *Comment. in Almagesti* I, 9.

(3) Ptolémée, qui copie souvent Hipparque, a consacré un chapitre entier à démontrer cette proposition Ὅτι σημείου λόγον ἔχει πρὸς τὰ οὐράνια ἡ γῆ (que la Terre n'est qu'un point par rapport aux espaces célestes). C'est l'en-tête du chapitre 5 du livre Ier de l'Almageste (Συντάξις μαθηματική).

(1) Le partage symétrique du ciel par le méridien et du corps humain par la ligne médiane, véritable suture marquée même sur les os du squelette, est un fait extrêmement remarquable, dont la philosophie n'a pas encore fait ressortir toutes les conséquences. Cette division dualistique s'appliquerait-elle aussi à l'intelligence? C'est sans doute dans ce rapprochement qu'il faut chercher les premiers germes du microcosme et du macrocosme, d'où sortit plus tard l'astrologie.

(2) La croyance que la Terre est une sphère remonte bien au delà du temps d'Hipparque.

(3) Voici comment les anciens (tous habitants de l'hémisphère boréal) étaient probablement parvenus à déterminer l'équateur : ils avaient remarqué, comme nous pouvons le faire, que si les fixes (ἀπλάνητα) avaient leurs points de lever et de coucher invariables pour l'observateur immobile à sa place, il n'en était pas de même du Soleil et des planètes. Ainsi, pour expliquer le changement des saisons, ils ne tardèrent pas à découvrir que, outre le mouvement général qui détermine le jour et la nuit, le Soleil se déplace, en sens inverse de ce mouvement, et que dans le courant d'une année, il paraît le plus rapproché de nous à l'époque des jours les plus longs (vers le 23 juin), et le plus éloigné à l'époque des jours les plus brefs (vers le 22 décembre), et que arrivé à ces limites extrêmes, il est d'abord quelque temps comme immobile, stationnaire, soit pour descendre ensuite du nord au midi ou pour monter du midi au nord. Ces limites de l'excursion annuelle du Soleil vers les pôles n'avaient point échappé aux observateurs les plus anciens. Les Romains, frappés plus particulièrement de l'immobilité de l'astre à ces limites, les appelaient *solstices* (de *sol* et *stare*); les Grecs, ce peuple si mobile lui-même, leur donnaient le nom de *tropes* (τροπαί), retours. C'est la ligne exactement intermédiaire entre le solstice d'été et le solstice d'hiver qui marque l'équateur : les Romains l'appelaient *equinoxiale*, et les Grecs *équidiurne*, pour traduire littéralement le mot de ἰσημερινός, parce que le jour est égal à la nuit lorsque le Soleil franchit cette ligne, deux fois par an, la première fois en montant du midi au nord (*équinoxe du printemps*), et la seconde fois en descendant du nord au midi (*équinoxe d'automne*).

sphère artificielle de façon que l'un de ses yeux en occupe exactement le centre, pourra facilement mesurer les angles que les rayons visuels forment à leur point de départ ; il suffit pour cela de diviser le contour d'un grand cercle en 360 parties ou degrés (nombre rond des jours de l'année des anciens) : l'intervalle, ou l'arc compris entre deux rayons, donnera la valeur de l'angle en degrés et fractions de degré (chaque degré étant subdivisé en 60 minutes, et chaque minute en 60 secondes). L'angle mesuré par le quart du cercle, ou 90°, s'appelle angle droit ; le demi-cercle contiendra donc deux angles droits ou 180°, et le cercle entier quatre angles droits ou 360°. Par un accord apparent de notre faculté visuelle avec l'univers, les rayons formant les deux côtés d'un angle peuvent, en conservant leur direction, être indéfiniment prolongés, sans que cet angle change de valeur, et, la circonférence étant proportionnelle au rayon, l'arc compris entre deux rayons doubles des premiers (s'ils sont, par exemple, de 10 pieds chacun, au lieu de 5 pieds) sera aussi double ; il sera triple si les rayons sont triples, c'est-à-dire que sur le second arc, double du premier, le degré occupera deux fois plus d'espace que sur le premier ; sur le troisième, trois fois plus d'espace, etc. On voit ainsi l'avantage qu'il y a dans l'emploi de grands cercles pour mesurer des fractions de degré, des minutes et des secondes. Tout cela étant bien établi, pratiquons, aux quatre points cardinaux de la petite sphère, de petites ouvertures circulaires, afin de donner, par ces espèces de *dioptres*, libre issue aux rayons visuels sur la grande sphère du monde. Le moment précis où le Soleil, à l'équinoxe de printemps, vient occuper le milieu de l'ouverture zénithale, sera le 0° d'*ascension droite* (ἀναφορὰ ὀρθή), l'une des deux coordonnées nécessaires à la détermination du point occupé par un astre. Un observateur externe, qui d'un seul regard embrasserait toute la sphère artificielle, verrait alors l'ouverture zénithale (le point du midi vrai) représenter exactement le centre de la surface de l'hémisphère éclairé, et la circonférence du cercle horizontal (passant par les points de lever et de coucher, ainsi que par les deux pôles) former la ligne de démarcation entre l'hémisphère supérieur éclairé et l'hémisphère inférieur ombré : c'est l'époque où sur toute la Terre le jour est égal à la nuit (ἰσημερία, ligne *équinoxiale*). Si à l'instant où le Soleil se montre au zénith, l'observateur interne perce le point diamétralement opposé (nadir), il se trouvera exactement placé entre midi et minuit, entre le passage du Soleil au méridien supérieur et celui d'une étoile au méridien inférieur (1). Cette ouverture, par laquelle le regard tombe au milieu de la voûte étoilée, marque le centre de l'hémisphère ombré. Mais laissons là le Soleil pour ne suivre d'abord que les étoiles, dont le mouvement paraît beaucoup plus simple. Si, au moment du passage inférieur d'une étoile, on ouvre le robinet d'un vase rempli d'eau (clepsydre), on pourra, par la quantité du liquide échappé ou par l'abaissement de son niveau, indiqué sur une échelle graduée, mesurer le temps qui s'écoule entre deux retours consécutifs de la même étoile au méridien. On a trouvé ainsi que la quantité d'eau écoulée dans des intervalles égaux est toujours la même, et que la rotation du ciel sur son axe (1) ou le mouvement diurne est régulier et uniforme. Le temps et le mouvement ne sont donc que deux expressions différentes d'une même quantité. Considérée comme temps (durée d'un *nyctémère*), cette quantité a été divisée en 24 parties appelées *heures* ὧραι (*sidérales*) ; considérée comme mouvement, elle l'a été en 360 parties, ou degrés. Le cercle équatorial, sur lequel ces divisions sont inscrites, est pour ainsi dire le cadran de l'horloge du monde ; le 0°, à partir duquel se compte de l'occident à l'orient l'ascension droite, est le moment précis où le Soleil franchit la ligne équinoxiale en remontant du midi au nord (équinoxe du printemps). La section du grand cercle passant par le zénith et l'axe du monde s'appelle le *cercle horaire* : l'observateur placé à l'équateur entre le pôle nord et le pôle sud, points diamétralement opposés et immobiles à l'horizon, y verra, dans l'espace de 24 heures, défiler devant lui tous les astres décrivant autour de cet axe des arcs de cercle qui vont en diminuant de l'équateur aux pôles. Ceux qui passent dans les intervalles compris entre 0° et la 1re heure, entre la 1re et la 2e heure, entre la 2e et la 3e heure,... s'appelleront les astres de la 1re, 2e, 3e... heure, ou de 0° à 15°, de 15° à 30°, de 30° à 45° ascension droite. Si, au lieu de laisser le cadran équatorial (de la sphère artificielle) immobile, on le fait tourner avec toute la sphère sur son axe d'un mouvement égal à celui du ciel, et qu'à chaque heure on répète la même section (par le zénith et les pôles), on aura vingt-quatre cercles horaires divisant les 360 degrés en 24 parties, de 15 degrés chacune, subdivisibles en minutes et secondes ; toute la sphère se trouvera ainsi également partagée en fuseaux (semblables à des quartiers d'o-

(1) N'oublions pas que la Terre, que nous supposons ici percée de part en part dans le sens de son diamètre équatorial, n'est qu'un grain de poussière comparativement à la sphère céleste, et que si nous représentons celle-ci par une sphère en carton ou en peau de 10 pieds de diamètre, il faudrait représenter le globe terrestre par une fraction infinitésimale d'une monade, invisible au microscope le plus puissant, et encore cette grandeur serait-elle trop exagérée.

(1) Voyant le ciel tourner tout d'une pièce, les anciens avaient imaginé une sphère d'airain (j'explique dans mon *Histoire de la Chimie*, t. I, p. 64, pourquoi elle était supposée d'*airain*) se mouvant autour d'un axe solide, muni de pivots qui tournaient dans des crapaudines fixes. Cette opinion, quelque puérile qu'elle nous paraisse, était déjà un progrès, car elle renverse le système primitif, d'après lequel la Terre reposait sur des fondements solides, étendus à l'infini, et les astres devaient tous les jours s'éteindre au couchant pour se rallumer à l'orient.

range) larges à l'équateur et amincis vers les pôles. Mais si les cercles horaires indiquent les astres qui, à un instant donné, passent au même méridien depuis l'équateur jusqu'aux pôles, ils ne suffisent pas pour déterminer exactement leur position; car il peut y avoir une infinité de points situés sur la même ligne : pour déterminer un de ces points, il faut que cette ligne en rencontre une autre (la seconde coordonnée nécessaire). Rappelons-nous que, sous la ligne équinoxiale, la verticale de l'observateur est située dans le plan même de l'équateur que nous désignons par 0°, et qu'elle est perpendiculaire à l'axe, dont les deux extrémités (pôle sud et pôle nord) affleurent l'horizon. A mesure que l'observateur s'avancera vers l'un des deux pôles, l'équateur s'éloignera de la verticale exactement de la même quantité dont le pôle (figuré par une étoile immobile) s'élèvera au-dessus de l'horizon; arrivé à 90°, il aura le pôle au zénith et l'équateur à l'horizon. La quantité dont la verticale s'écarte ainsi de l'équateur s'appelle la *déclinaison ;* et comme elle est égale à la quantité dont le pôle s'élève, on peut considérer la déclinaison comme synonyme de *hauteur du pôle*. Comme la *latitude* terrestre, à laquelle on peut la comparer, la déclinaison est boréale ou australe, suivant que l'observateur s'avance vers le pôle nord ou vers le pôle sud. Si, au lieu de se déplacer, il reste immobile à l'équateur, et qu'avec chacun des rayons formant avec ce plan et l'axe tous les angles possibles depuis 0° jusqu'à 90°, il exécute un mouvement de rotation autour de cet axe, il obtiendra une série de cônes dont les bases sont parallèles à l'équateur : ce sont là les *cercles parallèles*, dont les rayons mesurent les angles complémentaires des déclinaisons pour former 90 degrés de l'équateur au pôle (boréal ou austral) : ils coupent rectangulairement les cercles horaires, et déterminent ainsi, aux points de rencontre, la position des astres.

Telles étaient sans doute les considérations qui, plus développées, ont fait regarder Hipparque à la fois comme le créateur de la trigonométrie et l'inventeur de l'armille équatoriale et de l'astrolabe. Malheureusement, pour juger de sa science, il ne nous reste de lui que son Commentaire sur les Phénomènes d'Aratus et d'Eudoxe (1); et encore n'est-ce là probablement qu'une œuvre de sa jeunesse. Il le dédia à Eschrion, astronome de ses amis. Après avoir rendu justice au talent du poëte qu'il se propose de commenter, il ajoute : « Il m'a paru opportun de relever ce qu'il y a d'erroné dans les assertions d'Aratus ainsi que d'autres qui ont écrit sur les phénomènes célestes. De cette critique, je ne recueillerai, je le sais, aucun avantage, et on ne me saura pas même gré de mes efforts. Aussi, n'est-ce que pour toi que j'écris, ainsi que pour ceux qui ne voudraient pas se tromper dans la contemplation du monde. » Il se propose ensuite d'écrire exactement le lever et le coucher des astres, et surtout de faire connaître les étoiles qui déterminent (ἀφορίζουσι) les vingt-quatre espaces horaires (τὰ εἴκοσι τέσσαρα ὡριαῖα διαστήματα). Puis il s'attache à montrer par de nombreuses citations qu'Aratus n'avait fait que copier Eudoxe, et il prouve que tous les deux s'étaient souvent trompés dans leurs déterminations. On y voit qu'Hipparque connaissait les déclinaisons (à un demi-degré près), ainsi que les ascensions droites, et qu'il savait calculer les triangles sphériques. Il nous est impossible de donner ici une analyse complète de ces critiques (1); il nous suffit de dire qu'Hipparque y laisse entrevoir qu'à l'époque de la composition de son Commentaire il n'avait pas encore découvert le mouvement de la précession des équinoxes; car il raisonne comme si les étoiles étaient, du temps d'Eudoxe, à la place où il les observait lui-même, environ cent ans après. C'est dans ce commentaire que les astronomes modernes ont trouvé, entre autres, la preuve la plus ancienne que les étoiles peuvent diminuer d'éclat. Ainsi, en critiquant Aratus, Hipparque dit : « L'étoile du pied du devant du Bélier est belle et remarquable (2). » De nos jours cette étoile est seulement de 4e grandeur. « Vainement, remarque ici Arago, voudrait-on, pour échapper à la conséquence que cette observation entraîne, changer la forme de l'animal, le pied s'étendrait même jusqu'au nœud des Poissons, qu'on n'aurait rien gagné, puisque la plus brillante de ce nœud n'est aussi que de 4e grandeur (3). »

L'apparition d'une nouvelle étoile fut pour Hipparque l'occasion d'un recensement général des étoiles du ciel (visibles à Alexandrie). C'est Pline qui le rapporte; et comme Ptolémée n'en parle pas, on a voulu révoquer ce fait en doute. Mais, à défaut de renseignements précis (4), on aurait dû se rappeler qu'environ dix-sept siècles plus tard, le catalogue de Tycho-Brahé eut une origine analogue; ce fut à la suite de l'apparition soudaine d'une étoile brillante dans Cassiopée (en novembre 1572) que le célèbre astronome danois entreprit sa révision du ciel. Quoi qu'il en soit, voici le passage de Pline : « Hipparque, qu'on ne saurait assez louer pour avoir montré l'affinité de l'homme pour les astres et que nos

(1) Ἱππάρχου Βιθύνου τῶν Ἀράτου καὶ Εὐδόξου Φαινομένων ἐξηγήσεων βιβλία τρία; dans Petau, *Uranologium*.

(1) *Voy.* cette analyse dans Delambre, *Hist. de l'Astronomie ancienne*, t. I, p. 106-183.

(2) Καλῶς δέ ἐστιν ἐκφανὴς (sc. ἀστὴρ) καὶ ὁ ἐν τοῖς ἐμπροσθίοις αὐτοῦ ποσὶν κείμενος), p. 188, *Hipparch. ad Phænom. Arat.*, dans Petau, *Uranologium*, p. 106 (Paris, 1630, in-fol.).

(3) Arago, *Astronomie*, t. I, 377.

(4) Édouard Biot a trouvé dans des documents chinois (collection de *Ma-touan-lin*) qu'en 134 avant J.-C. les Chinois observèrent une nouvelle étoile dans la constellation du Scorpion. Cette apparition a précédé de six ans l'époque que l'on assigne à la confection du catalogue d'Hipparque.

âmes font partie du ciel, Hipparque aperçut une nouvelle étoile, engendrée de son temps... C'est ce qui l'amena à se demander si un pareil phénomène ne pourrait se reproduire souvent, et si les étoiles, que nous croyons fixes, ne se meuvent pas en réalité. Il osa donc, entreprise audacieuse, même pour un Dieu, transmettre à la postérité le dénombrement des étoiles (*ausus, rem etiam Deo improbam, annumerare posteris stellas*), leur imposer des noms et inventer des instruments pour marquer la position et la grandeur de chacun de ces astres, afin qu'on pût s'assurer aisément s'il y en a qui naissent ou meurent, qui augmentent ou diminuent, enfin s'ils se détournent de leur cours ou s'ils sont doués d'un mouvement quelconque. C'est ainsi qu'il laissa le ciel (*cœlo in hæreditate cunctis relicto*) en héritage à quiconque voudrait l'explorer attentivement (1) ».

Ptolémée a donné, avec quelques modifications, une copie du Catalogue d'Hipparque, à la fin du 7e livre de l'Almageste. Les changements que Ptolémée introduisit étaient déterminés, comme il le dit lui-même (chap. V), par le besoin de donner une proportion plus exacte aux figures des constellations et de les mieux adapter aux positions réelles des étoiles. Ainsi, dans la constellation de la Vierge, dessinée par Hipparque, il plaça dans les côtes certaines étoiles qui correspondent aux épaules. Ce Catalogue (Καταστερισμός) paraît avoir été dressé en l'année 140 avant notre ère : il contient 1026 étoiles déterminées pour la première fois d'après leur ordre de grandeur ou d'éclat; c'est le cinquième environ des étoiles (de 1re à 6e grandeur) à l'œil nu sur le ciel entier. On ignore si ces grandeurs, depuis la 1re jusqu'à la 6e inclusivement, ont été déterminées par Hipparque lui-même, ou si elles ont été empruntées aux observations d'Aristille et de Timocharis faites à Rhodes et à Alexandrie. Quoi qu'il en soit, dans ce catalogue d'Hipparque Kepler distingua 58 étoiles de 2e, 218 de 3e et 499 de 4e grandeur. La Grande Ourse comprenait 35 étoiles, la Petite-Ourse 8, le Bélier 18, le Taureau 44, la Lyre 10, Hercule 29, la Couronne boréale 8, le Bouvier 23. Le catalogue d'Hipparque, tel que Ptolémée nous l'a donné, devint la base des travaux des astronomes arabes et du moyen âge; on peut y puiser tous les éléments nécessaires pour une représentation exacte du firmament correspondant à environ 130 ans avant l'ère chrétienne. Cette représentation, comparée au ciel actuel, démontre que les étoiles sont encore situées, les unes relativement aux autres, comme elles l'étaient il y a deux mille ans.

Mais si les rapports angulaires des étoiles n'ont pas changé, il en est tout autrement de la totalité de la sphère céleste comparée aux points équinoxiaux. Pour plus de clarté, nous allons reprendre notre petite sphère artificielle au moment précis où (sous l'équateur) le Soleil occupe le zénith et une étoile le nadir (minuit), et que la ligne de démarcation circulaire entre l'hémisphère éclairé et l'hémisphère ombré passe par les deux pôles, par le point de lever et le point de coucher. Si, toutes les vingt-quatre heures, le Soleil se retrouvait ainsi exactement en opposition avec la même étoile, voici ce qui arriverait : le jour serait constamment égal à la nuit sur toute la surface de la Terre; chaque nuit on ne verrait que les mêmes constellations briller au firmament; enfin, il n'y aurait jamais de changement de saisons sous aucune latitude. Or, les choses ne se passent pas ainsi. En effet, le Soleil et l'étoile ne se retrouvent pas toutes les vingt-quatre heures aux deux extrémités de la même verticale. Le Soleil arrive chaque jour un peu plus tard au méridien que l'étoile; le *jour solaire* est donc plus grand que le *jour sidéral*, et le Soleil a un mouvement (en ascension droite) propre et en sens contraire de celui de l'étoile; c'est-à-dire que pendant le mouvement diurne général, qui entraîne toutes les étoiles et le Soleil lui-même de l'orient à l'occident, l'astre du jour marche, pour son propre compte, de l'occident à l'orient, à peu près comme le ferait une mouche (la comparaison est d'un astronome célèbre) sur un globe tournant. Mais sa déclinaison change en même temps que son ascension droite; car, tout en s'avançant de l'occident à l'orient, il quitte la ligne équinoxiale pour se diriger vers l'un ou l'autre pôle, qu'il n'atteint cependant jamais : son empiétement sur l'hémisphère boréal après avoir franchi la ligne pour aller du midi au nord, ainsi que son empiétement sur l'hémisphère austral après avoir franchi de nouveau la ligne, en allant du nord au midi, s'arrête, de part et d'autre, à environ 23°; c'est exactement la quantité dont l'hémisphère éclairé déborde alternativement le pôle nord et le pôle sud; de là le changement régulier des saisons : le maximum de l'excursion du Soleil vers le nord (solstice d'été) correspondra au plus long jour de l'été de l'hémisphère boréal; c'est le moment où l'hémisphère éclairé déborde de 23° le pôle nord, quantité égale dont l'hémisphère ombré déborde le pôle sud, et qui y détermine alors le jour le plus court de l'hiver (solstice d'hiver de l'hémisphère austral). Les deux points opposés (à 180° l'un de l'autre) où le soleil franchit la ligne marqueront les équinoxes du printemps et de l'automne.

Le grand cercle que le Soleil décrit ainsi par son mouvement propre, les anciens l'appelaient le *cercle oblique* (ὁ κύκλος λοξός), parce qu'il coupe l'équateur, appelé cercle droit (ὁ κύκλος ὀρθός), sous un angle d'environ 23 degrés et demi (actuellement 23° 27′ 30″); les modernes le nomment *écliptique*, parce que c'est dans ce plan qu'ont lieu les éclipses, par suite des positions

(1) Pline, *Hist. Nat.*, lib. II, c. 26

relatives du Soleil, de la Terre et de la Lune. Les cercles parallèles à l'écliptique, et qui vont en diminuant jusqu'aux pôles de la *sphère oblique* (σφαῖρα ἐγκεκλιμμένη) (1), portent le nom de *latitudes* (αἱ κατὰ τὸ πλάτος μοῖραι), tandis qu'on donne celui de *longitudes* (αἱ κατὰ τὸ μῆκος μοῖραι) aux grands cercles qui coupent les premiers rectangulairement en passant tous par l'axe et les pôles de l'écliptique. Les points d'intersection de ces cercles déterminent les positions des astres relativement au plan suivant lequel s'opère le mouvement propre du Soleil. Les latitudes et les longitudes sont donc à l'écliptique ce que les déclinaisons et les ascensions droites sont à l'équateur du monde. L'astrolabe, instrument inventé par Hipparque, servait à mesurer directement les longitudes et les latitudes. Les modernes préfèrent déterminer d'abord les ascensions droites et les déclinaisons, et en déduire ensuite par le calcul les longitudes et les latitudes. Outre l'alternative des saisons, le mouvement propre du Soleil a pour effet de changer l'aspect de la voûte étoilée; la zone des constellations qu'il traverse (2), en les effaçant successivement par l'éclat de sa lumière, s'appelle le *zodiaque*, de ζῶον, être vivant, et ὁδός, chemin, parce que l'imagination des hommes avait de tous temps marqué les étapes du Soleil par douze figures qui, toutes, à l'exception d'une seule (la Balance), sont empruntées au règne animal.

Voici l'ordre suivant lequel le Soleil, à partir de l'équinoxe de printemps et de l'occident à l'orient (mouvement direct), parcourait, du *temps d'Hipparque*, les constellations du zodiaque : le Bélier (printemps), le Taureau, les Gémeaux; le Cancer (été), le Lion, la Vierge; la Balance (automne), le Scorpion, le Sagittaire; le Capricorne (hiver), le Verseau, les Poissons. Nous avons dit *du temps d'Hipparque* : c'est que le ciel a aussi ses annales : tout y change comme dans les fastes de l'humanité. Examinons de plus près la nature de ce grand changement, dont la découverte est due à Hipparque. Le temps que le Soleil met à revenir au même point équinoxial s'appelle l'année *tropique*, l'année à laquelle se rapporte la chronologie de l'histoire : elle est de 365 jours et environ un quart (plus exactement de 365 jours 5 heures, 48 minutes 46 secondes et une fraction). A mesure que le Soleil, pour accomplir son cycle annuel (ἐνιαυτοῦ κυλινδουμένου) s'avance à travers les constellations, celles-ci paraissent, dans le même sens, c'est-à-dire parallèlement au plan de l'écliptique, le devancer (*praecedere*) d'une quantité inappréciable par jour, mais qui, à la fin de l'année, s'élève à près d'une minute (50" 3), et dans un siècle à plus d'un degré et demi; en sorte qu'au bout de 25 à 26,000 ans, toute la sphère oblique (sur laquelle se mesurent les mouvements propres du Soleil, de la Lune et des planètes) aura fait un tour entier (de 360°) sur son axe par un mouvement en longitude, qui change nécessairement les ascensions droites et les déclinaisons des astres de la sphère droite. Tel est le phénomène appelé la *précession des équinoxes* : Hipparque s'en aperçut le premier en comparant ses observations avec celles d'Aristille et de Timocharis; il parvint ainsi à reconnaître que les étoiles, tout en conservant leurs distances relatives, s'étaient avancées dans l'ordre des signes d'environ deux degrés depuis un siècle et demi. Il crut d'abord que ce déplacement des étoiles n'affectait que le zodiaque; mais il s'assura bientôt de la généralité de ce mouvement autour des pôles de l'écliptique. Cependant Hipparque n'osa pas encore se prononcer ouvertement, et laissa à ses successeurs son hypothèse à confirmer ou à rejeter (1). La quantité de mouvement (50" 3) dont le Soleil, revenu au même équinoxe, est distancé par l'étoile avec laquelle nous l'avons supposé partir du même méridien, représente, évaluée en temps, environ 20 minutes (20' 18" 77) : c'est cette quantité qu'il faut ajouter à l'année tropique pour avoir *l'année sidérale*; celle-ci est donc plus longue que l'année tropique, contrairement à ce qui a lieu pour le jour sidéral et le jour solaire. Ce mouvement de la sphère oblique, qui n'altère pas les latitudes, puisqu'il a lieu parallèlement à son équateur (écliptique), a pour effet de faire rétrograder, de l'orient à l'occident, la position de l'équinoxe et de faire passer le Soleil lentement par les mêmes constellations, au rebours de l'ordre dans lequel il les traverse annuellement. Déjà le Bélier, que, du temps d'Hipparque, le Soleil occupait au printemps, n'a plus que la valeur d'un signe commémoratif : il fait aujourd'hui place à la constellation des Poissons. Ce n'est donc encore qu'environ un mois (de 2,000 ans), de la grande année (de 25,000 ans) qui s'est écoulé depuis cette époque, si chaque signe du zodiaque doit représenter 30° ou la valeur d'un mois. C'est surtout à l'astronomie que doit s'appliquer cet aphorisme du père de la médecine : *La vie est courte, et l'art est long.*

Parmi les autres travaux ou découvertes d'Hipparque, dont il ne nous reste que le souvenir, il faut signaler : *La détermination plus exacte de l'année.* Par l'examen comparatif des cycles de

(1) La *sphère oblique*, dont l'équateur se nomme l'écliptique ou *cercle oblique*, donnait la mesure des longitudes (*ascensions obliques*, ἀναφοραὶ λοξαί) et des latitudes; tandis que la *sphère droite* (σφαῖρα ὀρθή), dont l'équateur se nomme le *cercle équinoxial* (κύκλος ἰσημερινός), portait les ascensions droites et les déclinaisons. Cette distinction des deux sphères est très-importante dans l'astronomie ancienne.

(2) Le Soleil efface par la vivacité de sa lumière toutes les étoiles de l'hémisphère supérieur; on pourrait, à la rigueur, réussir par des moyens artificiels à voir celles qui avoisinent l'horizon; mais il serait absolument impossible de distinguer les étoiles de la constellation où le Soleil se trouve

(1) Ptolémée, *Syntax. math.*, VII, 2.

Méton et de Callippe, Hipparque s'aperçut le premier que l'année, jusqu'alors admise, de 365 jours et 6 heures, appelée aussi l'année égyptienne et plus tard julienne, était d'environ 5 minutes trop grande. Le cycle ou période de Méton se composait de 235 mois lunaires, qui forment 6940 jours. Mais cet intervalle est trop long de 6 heures pour s'accorder avec le mouvement du Soleil (19 rotations ou années solaires), et trop long de 7 $\frac{1}{2}$ h. pour s'accorder avec celui de la Lune. L'erreur de 7 $\frac{1}{2}$ h. devait, en se multipliant, être sensible dès la quatrième révolution du cycle. Il fallut donc alors retrancher un jour pour mettre les pleines Lunes à leurs véritables places. A cet effet, Callippe quadrupla la période de Méton, et en fit un nouveau cycle de 76 années solaires, au bout duquel on devait retrancher le jour excédant. Le cycle callippique se composait ainsi de quatre périodes métoniennes, dont une de 6939 jours et les trois autres de 6940 jours chacune. Par suite de cette correction, le mouvement de la Lune n'anticipait sur la nouvelle période que de 5 h. 52', c'est-à-dire environ d'un jour seulement sur 304 ans; mais son écart du mouvement du Soleil était plus considérable : il était d'un jour et environ 6 heures au bout de 2 × 76 ou 152 ans (1). Ce défaut n'échappa point à la sagacité d'Hipparque. Ses observations lui avaient appris que l'année solaire et l'année lunaire ne sont pas tout à fait aussi longues que Callippe l'avait supposé; et, voyant que l'anticipation était d'un jour en quatre périodes (ce qui est vrai pour le Soleil et un peu moins pour la Lune), il quadrupla le cycle de Callippe, et en retrancha le jour excédant au bout de quatre révolutions. Par suite de cette nouvelle correction, l'anticipation d'un jour 6 h. de la Lune sur le Soleil ne portait que sur 2 × 152 ou 304 ans. Malgré sa plus grande perfection, la période d'Hipparque ne fut pas adoptée par la Grèce, qui continuait de se servir des cycles de Méton et de Callippe. — *Découverte des inégalités du mouvement du Soleil.* Hipparque créa en quelque sorte une méthode nouvelle en comparant ses observations avec celles de ses prédécesseurs. Il trouva ainsi que, non-seulement pour le même hémisphère (boréal ou austral), l'intervalle de temps compris entre l'équinoxe de printemps et le solstice d'été n'est pas égal à l'intervalle compris entre ce même solstice et l'équinoxe d'automne, mais que cette inégalité s'étend aussi aux équinoxes et aux solstices des deux hémisphères comparés entre eux : il avait, en effet, observé 94 $\frac{1}{2}$ jours entre l'équinoxe de printemps et le solstice d'été, et 92 $\frac{1}{2}$ jours seulement entre ce solstice et l'équinoxe d'automne; total : 187 jours qui revenaient à l'hémisphère boréal; il ne restait donc plus qu'environ 178 1/4 jours pour former l'année entière : ces derniers devaient appartenir à l'hémisphère austral. Rien de plus naturel que de conclure de là que le Soleil parcourait cette dernière moitié avec plus de vitesse que la première, et que sa moindre vitesse était comprise entre l'équinoxe de printemps et le solstice d'été. Or, les premiers philosophes et astronomes avaient enseigné que le mouvement du Soleil autour de la Terre était exactement circulaire et uniforme, parce que, disaient-ils, le cercle est de toutes les figures géométriques la plus parfaite, et la majesté du mouvement uniforme peut seule convenir à la marche des astres. Hipparque, comme plus tard Ptolémée, supposa donc que l'irrégularité du mouvement du Soleil n'est qu'une apparence, et que le mouvement circulaire et uniforme est la réalité, tant il est de la nature de l'esprit humain de ne croire d'abord que ce qu'il imagine! Pour concilier cette théorie avec l'observation, on faisait mouvoir le Soleil dans un cercle excentrique, c'est-à-dire dont le centre n'était pas exactement occupé par la Terre. La corde passant par le point occupé par la Terre divisait ainsi le cercle en deux parties inégales, en un petit et un grand arc, et la ligne qui, sur ces arcs, joint les deux points où le Soleil est le plus près et le plus loin de la Terre s'appelait la ligne des *apsides;* de là on expliquait pourquoi le Soleil devait paraître se mouvoir plus lentement à la partie la plus éloignée et plus vite à la partie la plus rapprochée, et avoir un mouvement uniforme moyen entre ces deux parties. Mais il s'agissait de déterminer cette excentricité et la ligne des apsides. En combinant les intervalles inégaux des équinoxes et des solstices, Hipparque évalua la première à un $\frac{1}{24}$ du rayon du cercle solaire (excentricité trop grande d'environ un sixième), et il plaça l'apogée (le maximum de la distance du Soleil) au 24° degré des Gémeaux (1). Ces données servirent depuis de base à toutes les tables du Soleil jusqu'à la réforme de l'astronomie par Kopernic. — Les premières *Tables du Soleil* ainsi que les premières *Tables de la Lune* furent l'œuvre d'Hipparque : elles prédisaient en vers, au rapport de Pline, et pour six cents ans, le cours du Soleil et de la Lune (*utriusque sideris cursum in sexcentos annos præcinuit*), si l'on doit prendre à la lettre les mots *præcinuit* et *sexcentos*, quoique *præcinere* n'implique pas nécessairement l'idée de poëme et que *sexcenti* soit souvent employé pour exprimer en général un *grand nombre.* « Dans ces tables, ajoute Pline, il embrasse, par le témoignage du temps (*ævo teste*), les mois, les jours, les heures des nations (*menses gentium diesque et* [illegible] les sites des lieux, et les divers asp[illegible]

(1) La période callippique, qu'avaient adoptée tous les astronomes grecs, et dont Ptolémée fait souvent mention, commençait à la 7e année de la 6e période métonienne ou 331 ans avant notre ère.

(1) C'est pour expliquer les inégalit[illegible] Soleil qu'on avait imaginé les *épicy*[illegible] porté sur un petit cercle (épicycle [illegible] mouvant uniformément et parallèlem[illegible] l'orbite au centre duquel était [illegible] [illegible])

suivant la différence des régions, absolument comme si la nature l'eût admis dans ses conseils (*haud alio modo quam consiliorum naturæ particeps*) (1).

L'astronomie a des rapports si intimes avec la géographie mathématique qu'Hipparque passa aussi pour le fondateur de cette dernière science. Strabon (2), tout en lui préférant Ératosthène, ne peut s'empêcher de le louer pour avoir insisté sur l'emploi des longitudes et des latitudes pour la fixation rigoureuse des lieux terrestres. Suivant Ptolémée, Hipparque se servait des observations d'éclipses de Lune pour déterminer les longitudes de plusieurs villes. Au rapport de Strabon, il admettait, comme Ératosthène, la division du grand cercle de la Terre en 360 parties valant chacune 700 stades, ce qui en donnait 252,000 pour la circonférence du globe (3). Gosselin conjecture qu'Hipparque est aussi l'inventeur de la méthode des projections. « Nous ne trouvons, ajoute ce savant, aucune trace qui indique qu'elle ait été connue d'Ératosthène; et elle l'était du temps de Strabon, puisqu'il parle de cartes dont les méridiens et les parallèles étaient courbes. Hipparque, en rassemblant les observations qui pouvaient être appliquées aux longitudes, a dû nécessairement tenir compte de la diminution qu'éprouve l'étendue des parallèles à mesure qu'ils s'éloignent de l'équateur, ce qui l'aura conduit à rechercher quelle pouvait être la courbure que devaient prendre les cercles de la sphère lorsqu'il était question de les tracer sur une surface plane. Ce moyen, qui soumettait impérieusement la géographie aux observations astronomiques, était le plus grand pas que la science pût faire; et l'on doit à Hipparque le principe qui l'a insensiblement conduite à la perfection qu'elle a acquise depuis (4). »

Hipparque détermina aussi la durée de la révolution lunaire par une méthode analogue à celle qu'il avait employée pour le Soleil : il compara d'anciennes observations d'éclipses avec les siennes, et divisa l'intervalle écoulé par le nombre des révolutions synodiques. Il fixa le premier l'excentricité de la lune à 5°, et mesura plus exactement que ne l'avaient fait ses prédécesseurs le mouvement des apsides de la Lune (mouvement du périgée et de l'apogée, suivant l'ordre des signes du zodiaque), et le mouvement des nœuds (qui se fait en sens contraire). — *Distances et grandeurs du Soleil et de la Lune.* La méthode employée à leur détermination est connue sous le nom de *Diagramme d'Hipparque* : elle consiste à comparer entre eux les diamètres apparents, les parallaxes (1) horizontales d
de la Lune, leurs distances et leurs
respectives, et le diamètre de l'ombre
dans l'endroit où la Lune la traverse
éclipses. Il existe, en effet, entre ces
un rapport tel, que quelques-uns
tous les autres le sont également. Hi...
par cette méthode, la distance de
leil à 1,200 rayons terrestres (di...
trop petite), sa parallaxe hori...
réalité beaucoup trop grande), ...
moyenne de la Terre à la Lune à 59 ...
restres. Il concluait de là que le ... mèt
leil était égal à cinq fois et demie ... de
Le Diagramme d'Hipparque, c...
détermination des distances et gra...
et de la Lune, n'a plus qu'une valeur
mais on en a conservé le raisonnem...
un des principaux éléments du calcul de
Hipparque n'osa rien avancer relati...
théorie des planètes « parce que, dit P...
observations de ses prédécesseurs é...
défectueuses à cet égard. » — Dans ...
nous venons de dire, nous avons toujou...
de nous placer au point de vue des an...
nous réservant la rectification de leurs
aux articles KOPERNIC et KEPLER.

Ptolémée, *Syntaxis math.* — Pline, *Hist. ...*
Suidas. — *Strabon*, lib. II. — Montucla, *His...*
thematiques, t. I, p. 257. — Bailly, *Hist. de...*
t. I. — Delambre, *Hist. de l'Astronomie an...*
Biot, *Traité d'Astronomie*, t. IV. — J.-B.-B. ...
tronomie solaire d'Hipparque; Paris, 1828. ...
teur soutient la thèse, parfaitement réfutée pa...
(*Journal des Savants*, 1828 et 1829), d'après laq...
parque n'aurait été que le dépositaire de la cl...
gories anciennes, qui renferment presque tout...
naissances astronomiques exactes des modern...

* HIPPARQUE (Ἵππαρχος), poëte ...
de la comédie nouvelle, vivait dans le ...
siècle avant J.-C. Dans le court article
a consacré Suidas, on lit : « Hipparqu...
comique *de l'ancienne comédie*. Ses piè...
sur des mariages. » Ces derniers mots (...
αὐτοῦ περὶ γάμων) signifient sans doute
comédies d'Hipparque, comme celles d...
et des autres poëtes de la même époq...
sur des intrigues amoureuses, et se ...
par un mariage : c'est ce que font su...
effet les titres de ses pièces. Suidas s'e...
évidemment trompé en le rangeant pa...
poëtes de l'ancienne comédie; il faut le r...
à la comédie nouvelle, et le placer au te...
Ménandre. Il nous reste les titres de qu...
ses pièces; ce sont : Ἀνασωζόμενοι, Ζω...
Θαΐς, Παννυχίς.

Suidas, au mot Ἵππαρχος. — Meineke, *Frag...*
Græc., vol. I, p. 457. — Bothe, *Comic. Græc. Fra...*
dans la *Bibliothèque grecque* de A.-F. Didot.

* HIPPARQUE, philosophe p...
contemporain de Lysis et précept...
nondas, vivait vers 380 avant J.-C. ...
une lettre conservée par Diogène L...

(1) Strabon (lib. II) nous a conservé une partie de ces éphémérides; et celles que rapporte Pline (*Hist. Nat.*, lib. VI) appartiennent aussi probablement à Hipparque. (*Voy.* Gosselin, *Géographie des Grecs*, p. 51.)

(2) *Géographe*, lib. I.

(3) Le passage de Pline selon lequel on aurait ajouté à cette somme « un peu moins de 25,000 stades », est à peu près inintelligible. (Gosselin, *ouvr. cité*, p. 54.)

(4) Gosselin, *Géographie des Grecs*, p. 53-54.

(1) On appelle *parallaxe* l'angle que sous-tend ...
terrestre vu du Soleil ou de la Lune.

proche à Hipparque d'enseigner publiquement, ce qui était contraire aux prescriptions de Pythagore. Clément d'Alexandrie dit que, pour le fait d'avoir enseigné en public Hipparque fut exclu de la société des Pythagoriciens, qui lui élevèrent un tombeau comme s'il eût été mort. On trouve dans les *Sermones* de Stobée un fragment du traité d'Hipparque Περὶ εὐθυμίας. Z.

Diogène Laerce, VIII, 42. — Jamblique, *Vita Pythag.*, 17. — Synesius, *Epist. ad Heracl.* — Clément d'Alexandrie, *Strom.*, V, p. 574. — Stobée, *Serm.*, CVI. — Fabricius, *Biblioth. Græca*, vol. I, p. 847, 886.

* **HIPPARQUE** *de Stagire*, philosophe grec, parent et disciple d'Aristote, vivait vers 330 avant J.-C. Aristote le mentionna dans son testament, et Suidas cite de lui deux ouvrages intitulés : Τί ἄῤῥεν καὶ θῆλυ παρὰ τοῖς θεοῖς et Τίς ὁ γάμος. C'est probablement le même Hipparque dont il est question dans le testament de Théophraste. Y.

Diogène Laerce, V, 12, 51, 56, 57.

HIPPARQUE. *Voy.* HIPPIAS.

* **HIPPASIUS** (Ἱππάσιος), écrivain vétérinaire, vivait dans le quatrième ou le cinquième siècle après J.-C. Il écrivit plusieurs ouvrages, dont il reste des fragments qui ont été insérés dans la collection des écrivains vétérinaires publiée d'abord en latin par Jean Ruellius; Paris, 1530, in-fol., puis en grec par Simon Grynæus; Bâle, 1537, in-8°. Y.

Smith, *Dict. of Greek and Roman Biography*.

* **HIPPASUS** (Ἵππασος), un des plus anciens pythagoriciens, né à Métaponte ou à Crotone, vivait vers 500 avant J.-C. Il fonda, dit-on, la secte pythagoricienne appelée les *acousmatiques* (ἀκουσματικοί), par opposition aux *mathématiciens*. Selon Aristote, il soutenait que le feu est la cause de toutes choses, et, d'après Sextus Empiricus, il se distinguait des autres pythagoriciens, en prétendant que le premier principe (ἀρχή) est matériel, tandis que ceux-ci croyaient que le premier principe est un nombre, c'est-à-dire une substance immatérielle. Il pensait aussi, si l'on en croit un passage fort obscur de Diogène Laerce, que le monde est toujours en mouvement, mais qu'il se meut suivant des lois fixes. On lui attribuait un ouvrage intitulé : Μυστικὸς λόγος, et dirigé contre Pythagore (1). Y.

Aristote, *Metaph.*, I, 3. — Jamblique, *Vita Pyth.*, c. 18. — Diogène Laerce, VIII, 7, 84. — Villoison, *Anecd. Græca*, II, p. 216. — Brandis, *Gesch. d. Griech. Röm. Philosoph.*, vol. I, p. 509.

* **HIPPEAU** (*Célestin*), littérateur français, est né à Niort (Deux-Sèvres), le 11 mai 1803. Il fit ses études dans cette ville, sous la direction de son père, ancien professeur des écoles centrales et principal du collége. Entré dans l'université à la fin de l'année 1820, il a été successivement professeur aux colléges de Niort, Rochefort, Châtellerault, Poitiers et Napoléon-Vendée. Il était en 1837 principal et professeur de philosophie au collége de cette dernière ville. Il vint fonder à Paris une institution privée, l'*École des Sciences appliquées*, qui eut un succès rapide, et qu'il céda, en 1843, pour rentrer dans l'instruction publique. Chargé en 1844 de la chaire de littérature française à la faculté de Strasbourg en qualité de suppléant de Génin, il a été nommé en 1847 professeur titulaire de la même chaire à la faculté des lettres de Caen, où ses leçons n'ont cessé d'attirer un nombreux et sympathique auditoire. Il a fondé à Châtellerault, en 1829, un journal littéraire, *Le Colporteur*, et à Poitiers, en 1830, un journal politique, *Le Patriote de la Vienne*, devenu, l'année suivante, *Le Patriote de l'ouest*. Il a publié en 1833 une *Histoire de la Philosophie ancienne et moderne*, qui a eu en 1838 une seconde édition; Paris, in-8°. Un *Cours d'Histoire* fait par lui en 1833 à Poitiers a été recueilli dans le journal hebdomadaire de cette ville. En 1840, il a rédigé à Paris, avec M. B. Jullien, *L'Enseignement*, *journal mensuel d'éducation*, publié sous les auspices de la Société des Méthodes d'Enseignement, et destiné à l'examen des questions et des ouvrages d'éducation; Paris, 1840. Il a publié depuis : *Blanche, ou une séparation*; Strasbourg, 1845, in-12; — *Le Bestiaire divin de Guillaume, clerc de Normandie*; d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale, précédé d'une introduction sur les bestiaires, lapidaires et volucraires du moyen âge, considérés dans leurs rapports avec la symbolique chrétienne; Caen, 1852, in-8°; — *Histoire de l'Abbaye de Saint-Étienne de Caen* (1066-1790), ouvrage couronné par la Société des Antiquaires de Normandie et par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; Caen, 1855, in-4°; — *Les Écrivains normands au dix-septième siècle*; Caen, Bahour, 1857, in-12, consacré à du Perron, Malherbe, Boisrobert, Sarasin, Pierre Du Bosc et Saint-Évremond. M. Hippeau a publié en outre un grand nombre de rapports, de notices ou de mémoires, soit dans les journaux politiques et littéraires, soit dans les recueils publiés par les diverses sociétés savantes dont il fait partie, et principalement dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen* et les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*. Chargé, en 1855, d'une mission littéraire en Angleterre par M. Fortoul, il adressa à ce ministre sur les manuscrits du British Museum et d'Oxford relatifs aux poëtes français du [illegible] rapport, imprimé dans le 4e vol[illegible] *des Missions scientifiques* [illegible] fondé à Caen, en 1856, la [illegible] *Arts*, composée déjà de [illegible] bres, et il rédige, en [illegible] bulletin de cette soci[illegible]

Docum[illegible]

(1) Un autre *Hippasus*, né à Lacédémone, composa un ouvrage en cinq livres sur le gouvernement lacédémonien. — *Athénée*, I, p. 14. C. Müller, *Fragmenta Historic. Græcorum*, t. IV, p. 430.

jusqu'à la mort d'Hipparque. L'auteur du dialogue d'*Hipparque* signale cette période comme un âge d'or. Ces brillantes peintures du règne des Pisistratides peuvent être exactes en général, bien qu'elles souffrent des exceptions de détail, telles que l'assassinat de Cimon, père de Miltiade. Les impôts ne s'élevaient qu'au vingtième du produit des terres. Avec ce revenu modeste, les Pisistratides achevèrent les bâtiments commencés par leur père, et en élevèrent de nouveaux, entretinrent un corps de troupes mercenaires, les *Lycopodes* (Λυκόποδες), et subvinrent aux frais des fêtes religieuses. Hipparque avait hérité des goûts littéraires de son père. Il fit élever sur les routes qui conduisaient aux différentes villes de l'Attique des bustes d'Hermès sur lesquels étaient inscrits d'un côté une sentence morale en vers, de l'autre la distance d'Athènes, distance mesurée à partir de l'autel des douze dieux placé dans l'agora. Les poëtes contemporains les plus illustres, Simonide de Céos, Anacréon de Téos, Lassus d'Hermione et Onomacrite, vivaient à la cour des Pisistratides, sous la protection d'Hipparque. Malheureusement, ce fils de Pisistrate joignait à des qualités brillantes des mœurs dissolues. Une jalousie d'amour, dont le sujet est diversement exposé par Thucydide et par Plutarque, excita contre lui la haine d'Harmodius et d'Aristogiton, qui, pour venger une injure personnelle, résolurent de tuer les deux frères. Ils communiquèrent leur projet à un petit nombre d'amis, et choisirent pour l'exécuter la fête des grandes Panathénées, et le jour où les citoyens armés se rendaient en procession du Céramique au temple d'Athéné Poliade. Au moment fixé, les deux chefs de la conjuration virent un de leurs complices s'approcher d'Hippias, sur le Céramique, et lui parler tout bas. Croyant qu'il lui révélait le complot, et ne voulant pas mourir sans avoir frappé au moins un des tyrans, ils coururent vers le Léocorium, où se trouvait Hipparque, et le tuèrent. Harmodius fut aussitôt massacré par les gardes. Aristogiton fut arrêté peu de temps après, et mis à la torture. Il désigna, dit-on, comme ses complices les principaux amis d'Hippias, et le crédule tyran les fit mettre à mort. A partir de l'assassinat de son frère, en 514, le caractère d'Hippias changea, et devint soupçonneux et cruel. Il accabla ses sujets d'impôts, et chercha à se ménager l'appui de Darius, en donnant la main de sa fille Archédice à Eantidès, fils d'Hippoclicus, tyran de Lampsaque, qui était en faveur auprès du roi de Perse. Son despotisme excita une haine dont ses ennemis profitèrent pour le renverser. La grande famille des Alcméonides, qui avait fait une si vive opposition à Pisistrate, rompit ouvertement avec ses successeurs, se retira sur le Parnès, et s'y fortifia dans un lieu appelé Leipsydrion, où affluèrent les mécontents d'Athènes. Hippias chassa les Alcméonides de leur asile; mais ceux-ci s'adressèrent au conseil amphictyonique, qui, par la voix de l'oracle de Delphes, prononça la déchéance de la famille de Pisistrate, et ordonna aux Spartiates d'exécuter la sentence. Deux armées lacédémoniennes, commandées par Anchimolius et Cléomène, envahirent l'Attique. Hippias, renforcé par un corps de cavalerie thessalienne sous les ordres de Cinéas, vainquit Anchimolius, qui périt dans l'action; mais il fut vaincu à son tour, et forcé de s'enfermer dans l'Acropole. Ses enfants étant tombés entre les mains des assiégeants, il obtint qu'ils lui seraient rendus à la condition de quitter Athènes dans cinq jours, et se retira avec eux à Sigée, en 510. Lui et ses parents furent condamnés à un exil perpétuel, et dans la suite les descendants de cette famille furent exceptés de tous les décrets d'amnistie. Les Spartiates ne tardèrent pas à apprendre que le conseil amphictyonique et l'oracle de Delphes avaient été gagnés par les Alcméonides, et craignant qu'Athènes, rendue à la liberté, ne devînt trop puissante, ils songèrent à rétablir Hippias, et en firent la proposition dans l'assemblée de leurs alliés. L'opposition du député de Corinthe Sosiclès fit échouer ce projet, et Hippias, qui s'était rendu à Sparte, n'espérant plus rien des Grecs, alla en Perse implorer le secours de Darius. Il accompagna Datis et Artapherne dans leur expédition contre Athènes. A peine avait-il mis le pied sur le sol de l'Attique, à Marathon, qu'un funeste présage lui fit craindre de trouver la mort dans le pays où il venait chercher un trône. En effet, il périt, soit à la bataille de Marathon, soit quelques jours après à Lemnos. Il était alors avancé en âge. On voit plus tard sa famille établie à la cour de Perse et pressant Xerxès d'envahir la Grèce : c'est la dernière fois qu'elle est mentionnée dans l'histoire.

Y.

Hérodote, II, 7; V, 55, 56, 62-70; 90-94; VI, 39, 103-107; VII, 6. — Thucydide, VI, 54-60. — Scoliaste d'Aristophane, in *Vespas*, 502; in *Lysist.*, 664. — Pseudo-Plutarque, *Hipparchus*. — Suidas, aux mots Λυκοπόδες, ἐπὶ Λειψυδρίῳ μάχη, Ἱππίας. — Élien, *Var. Hist.*, VIII, 2. — Aristote, *Œconom.*, II, p. 1347, édit. de Bekker. — Isocrate, *De Big.*, 26. — Pausanias, III, 4. — Cicéron, *ad Attic.*, IX, 10. — Justin, II, 9. — Thirlwall, *History of Greece*.

* **HIPPIAS**, sophiste grec, fils de Diopithe, né à Élis, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Il était disciple d'Hégésidame et contemporain de Protagoras et de Socrate. Comme les autres sophistes de son temps, il voyagea dans les diverses contrées de la Grèce, et essaya de faire fortune en enseignant l'art oratoire. Dans deux dialogues, *Hippias major* et *Hippias minor*, dont le premier du moins est de Platon, on trouve une peinture fine et vive du caractère d'Hippias, de sa vanité et de ses hautes prétentions. Mais ce portrait est peut-être plus piquant que fidèle. Platon n'était pas impartial en jugeant les sophistes, dont l'enseignement faisait concurrence au sien, et il a traité avec un dédain sévère des rhéteurs qui s'occupaient moins de spéculations subtiles que de la vie pratique. Hip-

pias avait un savoir étendu. Outre la rhétorique, la philosophie et la politique, qui faisaient le fond de l'instruction de tout sophiste il était versé dans la poésie, la musique, les mathématiques, la peinture et la sculpture; il s'entendait même aux travaux manuels et se vantait d'avoir confectionné lui-même tout ce qu'il portait sur le corps, ses habits et jusqu'à ses souliers. Il excita surtout l'admiration par son talent d'improvisateur. Non moins fécond écrivain qu'habile orateur, il composa des poëmes épiques, des tragédies, des dithyrambes, des traités sur la grammaire, la musique, le rhythme, l'harmonie. Nous n'avons pas même les titres exacts de ces productions, dont rien n'est venu jusqu'à nous, excepté une épigramme recueillie par Brunck, dans ses *Analecta*, II, 57 (1). Y.

Platon, *Hippias major; Hippias minor*. - Philostrate, *Vitæ Sophistarum*. - Pausanias, V, 25. Groen van Prinsterer, *Prosop. Platon.*, p. 91. Geel, *Hist. crit. Sophist.*, p. 181. Osann, *Der sophist. Hippias* dans le *Rhein. Mus.* pour 1843, p. 498.

HIPPOBOTUS (Ἱππόβοτος), historien et biographe grec, d'une époque incertaine. Il est souvent cité par Diogène Laerce. Il composa un ouvrage sur les différentes écoles philosophiques Περὶ αἱρέσεων (peut-être le même qui est mentionné par Diogène Laerce sous le titre de Φιλοσόφων ἀναγραφή); il donnait à la fois des notices biographiques des philosophes et une exposition de leurs systèmes. Y.

Vossius, *De Historicis Græcis*, p. 488, édit. Westermann.

HIPPOCRATE médecin grec, grand-père du célèbre Hippocrate, vivait vers 500 avant J.-C. Il appartenait à la famille des Asclépiades, et descendait, suivant la tradition, d'Esculape à la quinzième génération. Il était fils aîné de Gnosidicus, fils de Pédalire II et d'Ænerus, et père d'Héraclide. Quelques critiques lui attribuent les deux traités *De Fracturis* et *De Articulis*, tandis que d'autres prétendent qu'il n'écrivit jamais. Z.

Suidas, au mot Ἱπποκράτης. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. XII, p. 680. — Smith, *Diction. of Greek and Roman Biography*.

HIPPOCRATE, le plus grand médecin de l'antiquité, né à Cos, en 468 av. J.-C., mort très-âgé. — Hippocrate tient un des premiers rangs parmi les écrivains de l'antiquité; ses œuvres ont eu le rare privilége de fixer, pendant le cours des siècles, l'attention de tous les esprits cultivés, d'être, à toutes les époques, un objet d'admiration enthousiaste ou d'attaques passionnées, enfin de susciter d'âge en âge une foule d'éditeurs ou commentateurs, véritable cortége triomphal, qui chaque jour s'augmente et chaque jour laisse cependant encore un fait à remettre en lumière, un passage obscur à expliquer, ou quelque notion précieuse à recueillir et à développer. Le génie antique a réalisé autant qu'il était en lui l'union intime de la science pratique et de la philosophie spéculative. Il ne sépare jamais l'étude de l'homme de celle de l'univers. Hippocrate reflète au plus haut degré ce double caractère : il est à la fois un grand philosophe et un habile médecin; la lumière jaillit de toutes parts de ses écrits, et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de l'étendue de ses idées ou de l'exactitude de ses observations. Comme tous les grands écrivains de son époque, Hippocrate a merveilleusement compris la corrélation des sciences, et s'il n'a pas toujours bien saisi dans quel degré de dépendance ou de subordination elles sont les unes par rapport aux autres il faut en accuser, non pas son génie, mais l'état même où se trouvaient les connaissances humaines. La conception de l'ensemble des choses, la véritable conception encyclopédique se retrouve presque dans chacun de ses ouvrages. Il considère la biologie sous tous les aspects alors accessibles; il semble même, par une sorte d'intuition, dépasser les limites restreintes tracées par des notions nécessairement fausses ou insuffisantes.

La réputation d'Hippocrate commence dès son vivant : le plus illustre de ses contemporains, Platon ou plutôt Socrate, invoque son autorité, désigne son école (1) à ceux qui veulent devenir véritablement médecins, et ne craint pas de le mettre en parallèle avec Polyclète et Phidias. Ctésias, historien et médecin, appartenant, comme Hippocrate, à la famille des Asclépiades et l'un des chefs de l'école rivale de Cnide, s'était occupé d'une de ses pratiques chirurgicales (2), pour la blâmer, il est vrai; mais le blâme, aussi bien que l'éloge, est une marque de l'importance d'un auteur, surtout quand cette critique part d'un homme aussi célèbre qu'était Ctésias. Un siècle à peine s'était écoulé depuis la mort d'Hippocrate, que sa renommée avait effacé celle de presque tous les autres médecins, si bien que beaucoup d'écrits de ses prédécesseurs, de ses contemporains de ceux même qu'il avait combattus, peut-être aussi de ses successeurs immédiats, arrivèrent à Alexandrie confondus avec ses propres ouvrages et inscrits sous son nom. Cette réunion de traités si dissemblables a dû s'accomplir à une époque assez éloignée de celle des Ptolémées, puisque les commentateurs d'Alexandrie, ou ne paraissent pas avoir soupçonné

(1) Deux grammairiens anciens d'une date incertaine ont porté le nom d'*Hippias*: l'un, né à Thasos, s'occupa un des premiers d'expliquer les passages difficiles d'Homère (Aristote, *Poet.*, 25. Lysias, *Orat.*, XIII, 54); l'autre, né à Délos, composa une sorte de dictionnaire géographique, Ἐθνῶν ὀνομασίαι. Scol. d'Apoll. de Rhod., III, 1178; Eudocie, p. 248; Eustathe, *Ad Dionys. Perieg.*, 270). Enfin un *Hippias* d'Érythrée écrivit l'histoire de sa ville natale (Athénée, VI, p. 258).

(1) On voit par un passage du *Ménon* (p. 90, éd. Didot) que les médecins étaient dans l'habitude de tenir école et de se faire payer par leurs élèves; il paraît que ceux-là seuls qui recevaient des honoraires et ne voulaient pas donner leurs leçons gratuitement étaient réputés les professeurs les plus excellents. Hippocrate semble avoir été pour Platon le type de ces maîtres ès arts.

(2) Galien, *Comm. IV in lib. De Articul.*, § 40, éd. de Kuehn, t. XVIII, p. 731.

l'intrusion pour certains ouvrages, ou n'ont pu arriver, pour les autres, à distinguer les vrais écrits d'Hippocrate de ceux qui lui ont été faussement attribués.

Les témoignages contemporains concordent pour faire naître Hippocrate dans l'île de Cos, au temps de la splendeur d'Athènes, dans le grand siècle de Périclès, dont il fut un des ornements, et prolongent sa vie fort au delà de la guerre du Péloponèse; ses voyages, son enseignement, sa rivalité avec l'école de Cnide, ne sont pas moins bien établis; on en trouve la preuve dans ses propres ouvrages. Peu satisfaits de ce petit nombre de renseignements incontestables, mais dont ils n'ont pas même tenu compte, tant ils leur semblaient réduire à de mesquines proportions l'image auguste du prince de la médecine, les auteurs anciens se sont plu à charger la vie d'Hippocrate d'une foule de récits, ou purement légendaires ou tout à fait absurdes, et à transformer ainsi ce grand homme en un personnage de roman. Ses panégyristes, poussés par un zèle indiscret, et maladroitement jaloux de lui rendre un culte outré, ont prétendu, par des ornements étrangers et par le prestige du merveilleux, rehausser son mérite et répandre son nom, comme si ses immortels ouvrages ne lui assuraient pas une renommée plus durable que cette gloire factice appuyée sur des narrations convaincues d'imposture et de ridicule au plus simple examen. La légende d'Hippocrate est un des sujets les plus difficiles et les plus intéressants que puisse se proposer la critique; M. Littré y est revenu plusieurs fois; quelques auteurs modernes, entre autres MM. Houdart, Malgaigne et Pétersen, en ont fait aussi l'objet d'études sérieuses; cependant il reste encore plusieurs points à éclaircir. Dans la légende hippocratique il y a deux parts celle du vraisemblable et celle du faux. La part du vraisemblable est composée de récits que rien ne contredit absolument, mais que rien non plus ne soutient, si ce n'est la parole suspecte de narrateurs fort éloignés du temps où devaient se passer les faits qu'ils racontent. Il existe trois *Vies* d'Hippocrate : la première en date (1), et cette date paraît très-récente, a été rédigée par un auteur inconnu, d'après un certain Soranus (κατὰ Σωρανόν); mais il y a plusieurs médecins de ce nom, et il est assez difficile de les distinguer les uns des autres; on croit généralement qu'il s'agit de Soranus d'Éphèse, auteur d'un ouvrage *Sur les Vies*, *les Sectes et les Ouvrages des Médecins;* mais on peut supposer aussi que cette biographie a été intitulée κατὰ Σωρανόν, à cause du Soranus de Cos qui y est mentionné deux fois. Ainsi, d'un côté, ignorance absolue du nom de l'auteur de la *Vie d'Hippocrate*, et de l'autre, incertitude très-grande sur la source principale à laquelle il a puisé : voilà déjà de justes motifs de défiance; mais, de plus, les autres écrivains cités dans cette *Vie*, ou sont à peu près inconnus (Histomaque, Arius de Tarse), ou ne méritent pas grand crédit (Andréas de Caryste), ou rapportent des faits sur lesquels ils ne pouvaient rien savoir de positif (Ératosthène, Phérécyde, Apollodore, qui ont traité la généalogie d'Hippocrate) (1). Tous, du reste, vivaient à une époque plus ou moins éloignée des faits qu'ils rapportent.

A ces sources diverses (biographes ou chronographes), on doit ajouter les *Lettres* et autres pièces annexées aux œuvres hippocratiques et regardées universellement comme apocryphes. Enfin le biographe anonyme use avec complaisance des *on dit* (φασίν), formule banale qui met l'écrivain fort à l'aise, et qu'on peut à peine regarder comme l'expression de quelques traditions orales qui avaient cours dans les écoles. Ainsi, de quelque façon qu'on examine la *Vie* d'Hippocrate, le doute, l'hésitation, la défiance conduisent à l'envi le lecteur à l'incrédulité. Le jugement que j'ai porté sur la biographie *d'après Soranus* me dispense de m'arrêter à celles qu'on trouve dans Tzetzès, dans Suidas et dans les Arabes : les auteurs n'ont guère fait que paraphraser ou abréger le faux Soranus, et tout cela n'est que jeu d'école ou amplification de rhétorique. Hippocrate a été jeté par la légende dans le monde commun des grands hommes : le merveilleux commence à sa naissance, et finit à peine à sa mort; il accomplit des faits extraordinaires, il réunit naturellement toutes les vertus et toutes les qualités de l'esprit; il meurt rempli de jours et comblé de gloire; et des prodiges s'accomplissent sur son tombeau. Hippocrate descend des dieux; sa généalogie remonte jusqu'à Hercule par sa mère, et à Esculape par son père; il compte plusieurs rois parmi ses ancêtres; il a pour maîtres, d'abord son grand-père Hippocrate Ier, et son père Héraclite, puis Hérodicus de Sélymbrie, Prodicus de Cos, disciple lui-même du fameux Protagoras, Gorgias de Leontium; enfin, le plus illustre de tous, Démocrite, qu'il vient traiter de sa folie sur la demande des Abdéritains (2). Cette cure ne suffisant ni à son

(1) On trouve cette *Vie* dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, ed. vet., t. XII, p. 684, dans les diverses éditions des Œuvres complètes d'Hippocrate, dans les *Medici et Physici Græci minores* d'Ideler, t. I, p. 282, et dans Westermann, *Vitæ Script. Gr. minores.*

(1) On y rattache Hippocrate à Hercule par sa mère, à Esculape par son père.

(2) Comme Hippocrate (dans le IIIe livre des *Épid.*) parle plusieurs fois de maladies qu'il a observées à Abdère, on pourrait au moins supposer, avec quelque apparence de raison, qu'il a pu y rencontrer Démocrite, si on ne savait pas d'un autre côté que Démocrite a beaucoup voyagé, et qu'il n'a presque jamais séjourné dans sa patrie. Les *Lettres* elles-mêmes ne disent pas qu'Hippocrate ait été disciple de Démocrite; on y lit seulement que l'entrevue a eu lieu quand tous deux étaient déjà vieux. Par la *Lettre* 18 on voit que Démocrite travaillait à son *Cosmos*, ouvrage de sa vieillesse; il parle comme un homme avancé dans sa carrière et qui a déjà écrit un grand nombre d'ouvrages. Dans la 20e, Hippocrate lui dit : « Quoique je n'aie pas atteint le but de la médecine, je suis déjà vieux. »

pias avait un savoir étendu. Outre la rhétorique, la philosophie et la politique, qui faisaient le fond de l'instruction de tout sophiste, il était versé dans la poésie, la musique, les mathématiques, la peinture et la sculpture; il s'entendait même aux travaux manuels, et se vantait d'avoir confectionné lui-même tout ce qu'il portait sur le corps, ses habits et jusqu'à ses souliers. Il excita surtout l'admiration par son talent d'improvisateur. Non moins fécond écrivain qu'habile orateur, il composa des poëmes épiques, des tragédies, des dithyrambes, des traités sur la grammaire, la musique, le rhythme, l'harmonie. Nous n'avons pas même les titres exacts de ces productions, dont rien n'est venu jusqu'à nous, excepté une épigramme recueillie par Brunck, dans ses *Analecta*, II, 57 (1). Y.

Platon, *Hippias major; Hippias minor*. — Philostrate, *Vitæ Sophistarum*. - Pausanias, V, 25. — Groen van Prinsterer, *Prosop. Platon.*, p. 91. — Geel, *Hist. crit Sophist.*, p. 181. — Osann, *Der sophist. Hippias* dans le *Rhein. Mus.* pour 1843, p. 495.

***HIPPOBOTUS** (Ἱππόϐοτος), historien et biographe grec, d'une époque incertaine. Il est souvent cité par Diogène Laerce. Il composa un ouvrage sur les différentes écoles philosophiques Περὶ αἱρέσεων (peut-être le même qui est mentionné par Diogène Laerce sous le titre de Φιλοσόφων ἀναγραφή); il donnait à la fois des notices biographiques des philosophes et une exposition de leurs systèmes. Y.

Vossius, *De Historicis Græcis*, p. 455, édit. Westermann.

HIPPOCRATE, médecin grec, grand-père du célèbre Hippocrate, vivait vers 500 avant J.-C. Il appartenait à la famille des Asclépiades, et descendait, suivant la tradition, d'Esculape à la quinzième génération. Il était fils aîné de Gnosidicus, fils de Pédalire II et d'Ænerus, et père d'Heraclide. Quelques critiques lui attribuent les deux traités : *De Fracturis* et *De Articulis*, tandis que d'autres prétendent qu'il n'écrivit jamais. Z.

Suidas, au mot Ἱπποκράτης. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. XII, p. 680. — Smith, *Diction. of Greek and Roman Biography*.

HIPPOCRATE, le plus grand médecin de l'antiquité, né à Cos, en 468 av. J.-C., mort très-âgé. — Hippocrate tient un des premiers rangs parmi les écrivains de l'antiquité; ses œuvres ont eu le rare privilége de fixer, pendant le cours des siècles, l'attention de tous les esprits cultivés, d'être, à toutes les époques, un objet d'admiration enthousiaste ou d'attaques passionnées, enfin de susciter d'âge en âge une foule d'éditeurs ou commentateurs, véritable cortége triomphal, qui chaque jour s'augmente et chaque jour laisse cependant encore un fait à remettre en lumière, un passage obscur à expliquer, ou quelque notion précieuse à recueillir et à développer. Le génie antique a réalisé autant qu'il était en lui l'union intime de la science pratique et de la philosophie spéculative; il ne sépare jamais l'étude de l'homme de celle de l'univers. Hippocrate reflète au plus haut degré ce double caractère : il est à la fois un grand philosophe et un habile médecin; la lumière jaillit de toutes parts de ses écrits, et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de l'étendue de ses idées ou de l'exactitude de ses observations. Comme tous les grands écrivains de son époque, Hippocrate a merveilleusement compris la corrélation des sciences, et s'il n'a pas toujours bien saisi dans quel degré de dépendance ou de subordination elles sont les unes par rapport aux autres, il faut en accuser, non pas son génie, mais l'état même où se trouvaient les connaissances humaines. La conception de l'ensemble des choses, la véritable conception encyclopédique se retrouve presque dans chacun de ses ouvrages. Il considère la biologie sous tous les aspects alors accessibles; il semble même, par une sorte d'intuition, dépasser les limites restreintes tracées par des notions nécessairement fausses ou insuffisantes.

La réputation d'Hippocrate commence dès son vivant : le plus illustre de ses contemporains, Platon ou plutôt Socrate, invoque son autorité, désigne son école (1) à ceux qui veulent devenir véritablement médecins, et ne craint pas de le mettre en parallèle avec Polyclète et Phidias. Ctésias, historien et médecin, appartenant, comme Hippocrate, à la famille des Asclépiades et l'un des chefs de l'école rivale de Cnide, s'était occupé d'une de ses pratiques chirurgicales (2), pour la blâmer, il est vrai; mais le blâme, aussi bien que l'éloge, est une marque de l'importance d'un auteur, surtout quand cette critique part d'un homme aussi célèbre qu'était Ctésias. Un siècle à peine s'était écoulé depuis la mort d'Hippocrate, que sa renommée avait effacé celle de presque tous les autres médecins, si bien que beaucoup d'écrits de ses prédécesseurs, de ses contemporains, de ceux même qu'il avait combattus, peut-être aussi de ses successeurs immédiats, arrivèrent à Alexandrie confondus avec ses propres ouvrages et inscrits sous son nom. Cette réunion de traités si dissemblables a dû s'accomplir à une époque assez éloignée de celle des Ptolémées, puisque les commentateurs d'Alexandrie, ou ne paraissent pas avoir soupçonné

(1) Deux grammairiens anciens d'une date incertaine ont porté le nom d'*Hippias*: l'un, né à Thasos, s'occupa un des premiers d'expliquer les passages difficiles d'Homère (Aristote, *Poet.*, 25; Lysias, *Orat.*, XIII, 84); l'autre, né à Delos, composa une sorte de dictionnaire géographique, Ἐθνῶν ὀνομασίαι (Scol. d'Apoll. de Rhod., III, 1178; Eudocia, p. 248; Eustathe, *Ad Dionys Perieg.*, 270). Enfin un *Hippias* d'Érythrée écrivit l'histoire de sa ville natale (Athénée, VI, p. 258).

(1) On voit par un passage du *Ménon* (p. 90, éd. Didot) que les médecins étaient dans l'habitude de tenir école et de se faire payer par leurs élèves; il paraît que ceux-là seuls qui recevaient des honoraires et ne voulaient pas donner leurs leçons gratuitement étaient réputés les professeurs les plus excellents. Hippocrate semble avoir été pour Platon le type de ces maîtres ès arts.

(2) Galien, *Comm. IV in lib. De Articul.*, § 40, éd. de Kuehn, t. XVIII, p. 731.

l'intrusion pour certains ouvrages, ou n'ont pu arriver, pour les autres, à distinguer les vrais écrits d'Hippocrate de ceux qui lui ont été faussement attribués.

Les témoignages contemporains concordent pour faire naître Hippocrate dans l'île de Cos, au temps de la splendeur d'Athènes, dans le grand siècle de Périclès, dont il fut un des ornements, et prolongent sa vie fort au delà de la guerre du Péloponèse; ses voyages, son enseignement, sa rivalité avec l'école de Cnide, ne sont pas moins bien établis; on en trouve la preuve dans ses propres ouvrages. Peu satisfaits de ce petit nombre de renseignements incontestables, mais dont ils n'ont pas même tenu compte, tant ils leur semblaient réduire à de mesquines proportions l'image auguste du prince de la médecine, les auteurs anciens se sont plu à charger la vie d'Hippocrate d'une foule de récits, ou purement légendaires ou tout à fait absurdes, et à transformer ainsi ce grand homme en un personnage de roman. Ses panégyristes, poussés par un zèle indiscret, et maladroitement jaloux de lui rendre un culte outré, ont prétendu, par des ornements étrangers et par le prestige du merveilleux, rehausser son mérite et répandre son nom, comme si ses immortels ouvrages ne lui assuraient pas une renommée plus durable que cette gloire factice appuyée sur des narrations convaincues d'imposture et de ridicule au plus simple examen. La légende d'Hippocrate est un des sujets les plus difficiles et les plus intéressants que puisse se proposer la critique; M. Littré y est revenu plusieurs fois; quelques auteurs modernes, entre autres MM. Houdart, Malgaigne et Pétersen, en ont fait aussi l'objet d'études sérieuses; cependant il reste encore plusieurs points à éclaircir. Dans la légende hippocratique il y a deux parts : celle du vraisemblable et celle du faux. La part du vraisemblable est composée de récits que rien ne contredit absolument, mais que rien non plus ne soutient, si ce n'est la parole suspecte de narrateurs fort éloignés du temps où devaient se passer les faits qu'ils racontent. Il existe trois *Vies* d'Hippocrate : la première en date (1), et cette date paraît très-récente, a été rédigée par un auteur inconnu, d'après un certain Soranus (κατὰ Σωρανόν); mais il y a plusieurs médecins de ce nom, et il est assez difficile de les distinguer les uns des autres; on croit généralement qu'il s'agit de Soranus d'Éphèse, auteur d'un ouvrage *Sur les Vies*, *les Sectes et les Ouvrages des Médecins;* mais on peut supposer aussi que cette biographie a été intitulée κατὰ Σωρανόν, à cause du Soranus de Cos qui y est mentionné deux fois. Ainsi, d'un côté, ignorance absolue du nom de l'auteur de la *Vie d'Hippocrate*, et de l'autre, incertitude très-grande sur la source principale à laquelle il a puisé : voilà déjà de justes motifs de défiance; mais, de plus, les autres écrivains cités dans cette *Vie*, ou sont à peu près inconnus (Histomaque, Arius de Tarse), ou ne méritent pas grand crédit (Andréas de Caryste), ou rapportent des faits sur lesquels ils ne pouvaient rien savoir de positif (Ératosthène, Phérécyde, Apollodore, qui ont traité la généalogie d'Hippocrate) (1). Tous, du reste, vivaient à une époque plus ou moins éloignée des faits qu'ils rapportent.

A ces sources diverses (biographes ou chronographes), on doit ajouter les *Lettres* et autres pièces annexées aux œuvres hippocratiques et regardées universellement comme apocryphes. Enfin le biographe anonyme use avec complaisance des *on dit* (φασίν), formule banale qui met l'écrivain fort à l'aise, et qu'on peut à peine regarder comme l'expression de quelques traditions orales qui avaient cours dans les écoles. Ainsi, de quelque façon qu'on examine la *Vie* d'Hippocrate, le doute, l'hésitation, la défiance conduisent à l'envi le lecteur à l'incrédulité. Le jugement que j'ai porté sur la biographie *d'après Soranus* me dispense de m'arrêter à celles qu'on trouve dans Tzetzès, dans Suidas et dans les Arabes : les auteurs n'ont guère fait que paraphraser ou abréger le faux Soranus, et tout cela n'est que jeu d'école ou amplification de rhétorique. Hippocrate a été jeté par la légende dans le monde commun des grands hommes : le merveilleux commence à sa naissance, et finit à peine à sa mort; il accomplit des faits extraordinaires, il réunit naturellement toutes les vertus et toutes les qualités de l'esprit; il meurt rempli de jours et comblé de gloire; et des prodiges s'accomplissent sur son tombeau. Hippocrate descend des dieux; sa généalogie remonte jusqu'à Hercule par sa mère, et à Esculape par son père; il compte plusieurs rois parmi ses ancêtres; il a pour maîtres, d'abord son grand-père Hippocrate Ier, et son père Héraclite, puis Hérodicus de Sélymbrie, Prodicus de Cos, disciple lui-même du fameux Protagoras, Gorgias de Leontium; enfin, le plus illustre de tous, Démocrite, qu'il vient traiter de sa folie sur la demande des Abdéritains (2). Cette cure ne suffisant ni à son

(1) On trouve cette *Vie* dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, éd. vet., t. XII, p. 684, dans les diverses éditions des Œuvres complètes d'Hippocrate, dans les *Medici et Physici Græci minores* d'Ideler, t. I, p. 292, et dans Westermann, *Vitæ Script. Gr. minores.*

(1) On y rattache Hippocrate à Hercule par sa mère, à Esculape par son père.

(2) Comme Hippocrate (dans le IIIe livre des *Épid.*) parle plusieurs fois de maladies qu'il a observées à Abdère, on pourrait au moins supposer, avec quelque apparence de raison, qu'il a pu y rencontrer Démocrite, si on ne savait pas d'un autre côté que Démocrite a beaucoup voyagé, et qu'il n'a presque jamais séjourné dans sa patrie. Les *Lettres* elles-mêmes ne disent pas qu'Hippocrate ait été disciple de Démocrite; on y lit seulement que l'entrevue a eu lieu quand tous deux étaient déjà vieux. Par la *Lettre* 18 on voit que Démocrite travaillait à son *Cosmos*, ouvrage de sa vieillesse; il parle comme un homme avancé dans sa carrière et qui a déjà écrit un grand nombre d'ouvrages. Dans la 20e, Hippocrate lui dit : « Quoique je n'aie pas atteint le but de la médecine, je suis déjà vieux. »

ardeur, ni à sa réputation, le médecin de Cos délivre en même temps la ville d'une peste qui la ravageait. Hippocrate est aussi en correspondance avec les puissances de la terre, rois et philosophes; il écrit aux ministres d'Artaxerxe, à Damagète, à Démétrius, à Philopœmen, à Denys, à Démocrite lui-même, et tous ces grands personnages lui répondent avec empressement ou le préviennent. On sait que Platon et Aristote ont eu aussi leur correspondance. Hippocrate quitta de bonne heure sa patrie; les calomniateurs prétendent que c'est après avoir incendié la bibliothèque de Cos ou de Cnide; d'autres assurent gravement que ce fut à la suite d'un songe; les plus raisonnables disent que ce fut pour voyager en qualité de médecin *périodeute* : c'était en effet la coutume du temps, et l'on conçoit d'ailleurs que la petite île de Cos n'était pas un théâtre suffisant pour le génie d'Hippocrate. Accompagné d'Euryphon de Cnide, son rival en gloire et en doctrine, d'Euryphon, qui était sans doute mort à cette époque, Hippocrate va traiter le frère d'Alexandre Ier, Perdiccas II, qu'un amour insensé avait conduit aux portes du tombeau. Une anecdote analogue est mise sur le compte d'Érasistrate, et les Arabes, ne voulant pas rester en arrière des Grecs, racontent à peu près la même chose d'Avicenne. Empédocle avait arrêté une peste en plaçant aux gorges des montagnes des peaux destinées à arrêter les vents chargés de miasmes. On a même retrouvé des médailles *très-authentiques* (!), frappées par le peuple d'Agrigente, en commémoration de ce miracle. Acron avait accompli la même merveille, en allumant des feux sur les places publiques.

Hippocrate ne pouvait pas rester en arrière de ces personnages : la peste ravageant l'Illyrie et d'autres contrées barbares, il est mandé par les rois de ces nations; mais ayant appris par les ambassadeurs la direction des vents qui régnaient dans leur pays, il prédit que la peste attaquerait la Grèce, et refuse de partir, réservant ses services pour sa patrie; le *biographe anonyme* n'en dit pas davantage. Suivant le *Décret des Athéniens* et le *Discours de Thessalus*, Hippocrate, après s'être fait précéder de ses fils et de son gendre, se rend lui-même en Grèce; il traverse la Thessalie, la Phocide, la Béotie, et arrive enfin à Athènes, où il devait concentrer tous ses efforts. Le bruit de ces exploits arrive jusqu'au roi de Perse, Artaxerxe. Ce puissant monarque, croyant sans doute être plus heureux que les petits rois d'Illyrie et de Pæonie, envoie à Hippocrate des ambassadeurs chargés de l'attirer à sa cour et de lui offrir de riches présents; mais le médecin de Cos répond à de telles propositions par un refus superbe exalté par les uns, blâmé par les autres, mais qui, en tout cas, n'a été que peu imité (1).

L'auteur du livre *De la T*[illegible] à [illegible] et Aétius disent qu'Hippocra[illegible] d'Athènes en faisant allumer de gra[illegible] toute la ville et en ordonnant de sus[illegible] tout des fleurs odorantes (1). Un ma[illegible] la Bibliothèque Impériale (nº 70[illegible] [illegible] précis, assure qu'Hippocrate, v[illegible] remarqua que les forgerons et t[illegible] vaillaient avec le feu étaient exem[illegible] ladie pestilentielle. Il en conclut qu[illegible] rifier par le feu l'air de la ville. [illegible] il fit faire de grands [illegible] de bois [illegible] l'air étant purifié, la [illegible] niens élevèrent au [illegible] statue [illegible] avec cette inscription : *A* [illegible] *ocrate, notre sauveur et notre bienfaiteur*. Actuarius va plus loin : il connaît l'antidote dont Hippocrate s'était servi pour guérir les Athéniens, et il en donne la formule.

Hippocrate devait être aussi grand citoyen que grand médecin. Les Athéniens menaçant l'île de Cos d'une invasion, il conjura l'orage en allant lui-même demander le secours des peuples voisins et en envoyant son fils Thessalus à Athènes pour implorer merci. Les Athéniens ne pouvaient pas moins faire que d'acquiescer à sa demande, en souvenir du service signalé qu'ils en avaient reçu.

Après de nombreux voyages, Hippocrate retourna en Grèce, et mourut près de Larisse, dans un âge fort avancé. Les uns le font vivre jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, les autres jusqu'à quatre-vingt-dix, d'autres jusqu'à cent quatre; d'autres, enfin, ne pouvant se décider à laisser mourir un homme aussi illustre, poussent sa carrière jusqu'à cent neuf ans. Mais, comme le remarque M. Houdart (p. 69), ni Pline (VII, 49), ni Lucien (*De Longævis*), dans leurs listes de ceux qui ont vécu longtemps, n'ont parlé d'Hippocrate; ils ont cependant mentionné Platon, qui n'a vécu que quatre-vingts ans; et, ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, ils ont cité Démocrite et Gorgias; Démocrite, qui joue un si grand rôle dans la vie d'Hippocrate, Gorgias, qui passe pour avoir été son précepteur. Assurément si Hippocrate eût fourni une aussi longue carrière que ses biographes le prétendent, il n'aurait pas été omis dans ces listes.

Il fut, dit-on, enterré entre Gyrtone et Larisse. Le *biographe anonyme* prétend même que de son temps le tombeau d'Hippocrate exis-

(1) S'il s'agit de la grande peste, de la peste d'Athènes, Hippocrate ne pouvait pas alors avoir d'enfants en état de le seconder; si, au contraire, on a en vue cette autre épidémie qui aurait dû, d'après Thessalus, sévir vers 420 ou 418, Artaxerxès, mort depuis quelques années, ne pouvait plus rien demander à Hippocrate; mais tous les critiques ont renoncé à faire intervenir Hippocrate dans la peste d'Athènes, et M. Petersen devra abandonner aussi son hypothèse d'une autre peste où Hippocrate aurait joué un rôle actif. En tous cas il faut connaître bien peu les limites de la médecine pour admettre que l'intervention d'un médecin puisse jamais faire avorter les ravages d'une peste!

(1) De nos jours des médecins n'ont-ils pas avancé que de vastes incendies pouvaient chasser le choléra ou préserver de ce fléau!

tait encore (1). Il eut pour fils Thessalus et Dracon, et pour gendre Polybe, qui lui succéda dans l'enseignement de la médecine, à Cos.

Après une vie enrichie de faits extraordinaires, il était naturel que la mort d'Hippocrate fût suivie de quelque prodige. Longtemps un essaim d'abeilles venait déposer son miel sur sa tombe, et les nourrices trouvaient dans ce miel un remède certain contre les aphthes dont leurs enfants étaient atteints. Meibom n'a pas craint de consacrer ce misérable conte en s'écriant « que la nature semblait proclamer à travers ce tombeau, que Dieu avait apporté aux hommes, par Hippocrate, la véritable médecine ». Il n'y a pas jusqu'au costume d'Hippocrate qui n'ait donné lieu, de la part du *biographe anonyme*, à des discussions ridicules qui achèvent de nous ôter toute confiance dans son récit. On prétendait aussi posséder le vrai portrait d'Hippocrate; le type traditionnel est du moins fort ancien, et la plus belle expression que j'en connaisse est un marbre du musée de Naples, qu'on ne savait à qui rapporter, et sur lequel on avait écrit : *Un philosophe*. Je lui ai rendu son vrai nom. Jusqu'au dix-huitième siècle, la légende hippocratique a été acceptée avec une foi robuste, et beaucoup d'auteurs modernes, se piquant de dévotion envers Hippocrate, ont encore orné et développé la narration des anciens.

Le premier travail critique date de Leclerc (1696), et surtout de Schulze (1728), qui se montre plus ferme et plus précis dans son argumentation que son prédécesseur, bien qu'il arrive à peu près aux mêmes résultats que lui et par les mêmes raisonnements. Puis sont venus Grimm, Ackermann, Houdart, et surtout MM. Littré et Petersen de Hambourg, dont j'ai résumé les travaux, en y ajoutant quelques remarques ou additions qui me sont propres (2).

La vie privée d'Hippocrate ne nous est pas plus connue que sa vie publique. Les biographes modernes (par exemple Gabricius, Meibom, Dacier, Gœlicke, Dornier), renchérissant sur les biographes anciens, qui semblaient cependant avoir épuisé toutes les ressources de l'invention et du merveilleux, nous montrent Hippocrate orné de toutes les vertus, doué des plus brillantes qualités, enrichi des plus beaux dons de la nature et comme ayant réalisé la perfection sur la terre. Assurément, ce côté du panégyrique d'Hippocrate est le plus respectable; il a un but pratique très-élevé et qui mérite des éloges. Mais s'il est permis au roman de recourir aux fictions pour instruire les hommes, l'histoire est tenue à se montrer plus sévère; elle ne doit pas revêtir Hippocrate de toutes les précieuses qualités que les auteurs du traité *Des Préceptes* et *De la Bienséance* présentent comme l'apanage du vrai médecin; mais l'équité lui commande de ne pas effacer non plus tous les traits de ce beau caractère moral qu'on s'est plu à proposer à notre imitation, et qu'on peut recomposer en partie à l'aide des ouvrages généralement reconnus comme authentiques. Ce qui distingue surtout Hippocrate, c'est une haute idée de la médecine, de son étendue, de sa difficulté, de son but; un perpétuel souci de la dignité médicale, un vif sentiment des devoirs de sa profession, une répulsion profonde pour ceux qui la compromettaient, soit par leur charlatanisme, soit par leurs mauvaises pratiques (1); enfin, une sollicitude continuelle de la guérison, ou du moins du soulagement des malades.

Dans le traité *Du Régime dans les Maladies aiguës* (§ 2), Hippocrate dit qu'on doit appliquer son intelligence à toutes les parties de l'art, et qu'il faut que le médecin tende toujours vers le mieux. Dans ce même traité (§ 3), il s'élève avec force contre les médecins qui se contredisent mutuellement dans leurs prescriptions, et qui, de cette manière, discréditent tellement leur profession aux yeux du vulgaire, qu'on se persuade qu'il n'y a réellement point de médecine, ou qu'on la compare à l'art de la divination.

Le traité *Des Articulations* (§ 78) contient cette phrase remarquable, et qui s'applique à notre temps comme à celui d'Hippocrate : « Quand il existe plusieurs procédés, il faut choisir celui qui fait le moins d'étalage (2); quiconque ne prétend pas éblouir les yeux du vulgaire par un vain appareil sentira que telle doit être la conduite d'un homme d'honneur et d'un véritable médecin. » L'auteur du même traité jette le ridicule sur les charlatans, qui cherchent, par leurs pratiques extraordinaires, bien plus à dissimuler leur ignorance en captivant la foule, qu'à guérir le malade (*voy.* particul. § 33, 35, 42, 46 (3), 70, 78).

Dans le premier livre *Des Épidémies* (§ 5) il est dit qu'il y a dans les maladies deux choses : « Soulager ou ne pas nuire; que l'art est constitué par trois termes : la maladie, le malade, le

(1) On prétend même avoir son épitaphe; la voici telle que la donne l'*Anthologie* (*voy.* Piccolos, *Supplém. à l'Anthol.*, p. 90) :

Θεσσαλὸς Ἱπποκράτης, Κῷος γένος, ἐνθάδε κεῖται
Φοίβου ἀπὸ ῥίζης ἀθανάτου γεγαώς.
Πλεῖστα τρόπαια νόσων στήσας ὅπλοις Ὑγιείης
Δόξαν ἑλὼν πολλῶν, οὐ τύχᾳ, ἀλλὰ τέχνᾳ.

(2) A Cos, on donne le nom d'Hippocrate à une fontaine ombragée d'un arbre immense et vieux de plusieurs siècles. Je ne saurais dire si ce souvenir est fils de la tradition, ou s'il a été remporté à Cos.

(3) *Voy.* Introd. à la 2e éd. d'*Hippocrate*, p. XXIX et suiv.

(1) M. Littré a rapproché la guerre qu'Hippocrate a livrée aux charlatans de celle que Socrate faisait, à la même époque, aux sophistes qui inondaient la Grèce.

(2) On lit dans le traité *Des Fractures* (§ 1) : « Le nouveau, dont on ignore encore l'utilité, est loué plus que la méthode habituelle, dont la bonté est déjà connue, et les choses étranges sont plus appréciées que les choses évidentes de soi. »

(3) Il est dit dans ce paragraphe que beaucoup de médecins sont ignorants, et que leur ignorance leur profite, car ils en font accroire aux autres.

médecin; que le médecin est le ministre de l'art, et que le malade doit concourir avec le médecin à combattre son mal. »

Dans le traité *Du Pronostic* (§ 1), Hippocrate recommande au médecin de gagner la confiance et d'obtenir la considération et le respect par l'attention qu'il mettra dans l'examen et dans l'interrogation du malade, et par la sûreté de son pronostic. On lit aussi dans le VIe livre des *Épidémies* (sect. IV, § 7, t. V, p. 308), qu'il faut avoir des gracieusetés et des complaisances pour les malades, et que le médecin doit soigner sa propre personne pour plaire à ses clients. Dans le traité *Des Airs, des Eaux et des Lieux* (§ 1), Hippocrate veut que le praticien, en arrivant dans une ville, recueille toutes les données qui peuvent l'éclairer sur la nature et le traitement des maladies qui se présenteront à son observation. Dans le *Serment*, il est parlé, en très-beaux termes, des devoirs du médecin envers ceux qui lui ont enseigné son art, de la sainteté de sa vie, de sa discrétion, de sa réserve dans ses rapports avec les malades, et du soin qu'il doit avoir d'écarter d'eux tout ce qui pourrait leur nuire. Enfin, la magnifique sentence qui ouvre le livre des *Aphorismes* résume, par un trait de génie, les profondes méditations du vieillard de Cos sur l'étendue de l'art, ses difficultés, ses moyens et son exercice. Hippocrate unissait une vaste expérience médicale à une grande pratique des hommes; il n'avait pas seulement étudié en médecin, mais en philosophe, et il joignait la noblesse du caractère à la profondeur de l'esprit; s'il ne craint pas de critiquer ses confrères, il n'hésite pas non plus à reconnaître ses erreurs et à en indiquer la source afin que les autres médecins évitent d'y tomber. Hippocrate tient beaucoup à sa réputation, mais il ne veut l'établir que sur des fondements légitimes, et se soucie peu de céder, pour la conserver, aux opinions du vulgaire; écoutez-le plutôt (*Articul.*, § 1) : « Les médecins croient que la luxation de l'humérus en avant est fréquente, et ils commettent des erreurs, particulièrement sur ceux qui ont éprouvé une atrophie des chairs placées autour de l'humérus; en effet, sur ces personnes la tête de l'humérus est tout à fait proéminente en avant. Il m'est arrivé, ayant nié qu'il y eût luxation dans un cas pareil, de compromettre par là ma réputation auprès des médecins et des gens du monde, à qui je semblais ignorer seul ce que les autres semblaient savoir; je ne pus leur persuader qu'à grand'peine que les choses étaient comme je le disais. » Un dernier trait à ajouter au caractère médical d'Hippocrate, c'est qu'il a joué de son temps, comme l'a remarqué M. Malgaigne, le rôle d'un puissant réformateur et d'un chef d'école : il est ardent à combattre les pratiques et les doctrines qui ne sont pas les siennes (1); il déploie une grande puissance de raisonnement p[illegible] ses propres idées; dans plusieurs de [illegible] par exemple, dans le traité *Du Rég*[illegible] *Maladies aiguës*, dans ceux *Des Fr*[illegible]ures, *Articulations*, et aussi dans le livre [illegible] *des Eaux et des Lieux*, il combat t[illegible] à tour la mauvaise direction qu'on donne au[illegible]e des malades, et les procédés vicieux [illegible] ses confrères employaient dans l'exercice [illegible] la chirurgie. Dans le traité *De l'ancienne Médecine*, il attaque avec vivacité ceux qui font reposer la science sur des hypothèses; il déclare que la médecine est depuis longtemps en possession de toutes choses; qu'elle possède un principe et une méthode qu'elle a trouvés (*voy.* aussi M. Littré, t. IV, p. 57, suiv.). Tout cela, pour le redire encore, car je l'ai plusieurs fois répété dans ce volume, prouve combien est mensongère cette épithète de *Père de la médecine* qu'on ne cesse de donner à Hippocrate.

L'école d'Hippocrate hérita de la tendance morale qu'il sut imprimer à l'enseignement de la médecine : on le voit dans *La Loi*, dans *Le Médecin*, dans le traité *Des Airs*; ce dernier opuscule débute par des réflexions fort sensées sur l'utilité de la médecine, sur les ennuis, sur les répugnances qu'il faut vaincre pour l'exercer, sur le peu de fruit que le médecin retire de sa profession, sur l'ingratitude des malades, et sur le défaut de discernement que le vulgaire met à juger ce qui concerne la médecine et les médecins. L'auteur du traité *Des Lieux dans l'Homme* a compris toutes les difficultés qui entravent l'étude et la pratique de la médecine (*voy.* l'*Appendice*). L'opuscule intitulé *De la Bienséance* contient des considérations élevées sur l'union de la médecine et de la philosophie, et l'auteur n'a pas craint de s'écrier que LE MÉDECIN PHILOSOPHE EST ÉGAL AUX DIEUX. « Il n'y a pas, dit-il, une grande différence entre la médecine et la philosophie, et tout ce qui convient à la philosophie s'applique également à la médecine : amour des lettres, désintéressement, bonnes mœurs, modestie, simplicité, bonne réputation, jugement sain, sang-froid, tranquillité d'âme, affabilité, pureté, gravité du langage, connaissance des choses utiles et nécessaires à la pratique de la vie, fuite des œuvres impures, absence de toute crainte superstitieuse des dieux, grandeur d'âme divine. Il est de l'essence de ces deux sciences de faire éviter l'intempérance, le charlatanisme, l'insatiable avidité, les appétits déréglés, la rapine, l'impudence. Elles apprennent aussi à bien apprécier ceux avec lesquels on est en rapport; elles donnent le sentiment des devoirs de l'amitié; elles enseignent la manière de diriger convenablement et à propos ses enfants et sa fortune. Une certaine philosophie est donc unie à la médecine, car elle trouve dans l'étude des

(1) L'auteur du IVe livre *Des Maladies*, p. § 54, t. VII, p. 608, dit : « Contre des opinions générales, il faut accumuler les preuves, si l'on veut, par des discours, attacher une opinion ancienne à un esprit rebelle. »

maladies et de leurs symptômes une multitude de raisons d'honorer les dieux. — Les médecins reconnaissent la supériorité des dieux, car la toute-puissance ne réside pas dans la médecine elle-même; les médecins, il est vrai, soignent beaucoup de maladies, mais, grâce aux dieux, beaucoup guérissent d'elles-mêmes. »

Il est ensuite recommandé au médecin, dans le même ouvrage, « de se tenir toujours décemment, de ne pas converser sans nécessité avec les gens du peuple, de se montrer simple, affable et d'humeur égale; il doit visiter souvent ses malades et les examiner avec une grande attention, afin de ne pas laisser l'occasion s'échapper; il unira la fermeté à la douceur; il confiera à un de ses élèves, et jamais aux ignorants (1), le soin de faire exécuter le traitement; autrement, s'il arrive malheur, la faute en sera rejetée sur lui. »

« Il n'est pas inutile, dit l'auteur des *Préceptes*, d'avertir le médecin qu'il doit, toutes les fois que la nature de la maladie le lui permet, faire marché avant d'entreprendre le traitement : cela donne au malade l'assurance qu'il ne sera pas abandonné. Toutefois, le médecin négligera son intérêt quand le mal est pressant, sans se soucier de l'ingratitude qui l'attend après la guérison. Tant qu'ils souffrent, les malades se ruinent en promesses; mais une fois guéris, ils sont prêts à injurier leur sauveur (2). Il n'exigera son salaire qu'en vue de s'avancer dans son art; il s'accommodera toujours à la fortune de ses clients; *quand il y aura des étrangers ou des pauvres, c'est auprès d'eux qu'il courra tout d'abord, disposé à les assister non-seulement de ses remèdes, mais encore de sa bourse.* — Quand un médecin se trouve embarrassé, il ne doit pas craindre d'appeler d'autres médecins pour l'éclairer sur l'état des malades et sur les remèdes a employer; mais il ne faut pas s'amuser a disputer ensemble et à se railler les uns des autres, car, l'auteur l'affirme par serment, jamais un médecin sage et habile ne portera envie a ses confrères; jamais il n'attaquera leur réputation : il faut laisser de pareils procédés aux charlatans! Le médecin évitera les longs discours, et s'il est forcé de parler, qu'il le fasse sans ostentation, et *surtout qu'il n'aille pas, pour masquer son ignorance par un vain bruit de paroles, s'autoriser du témoignage des poëtes*, attendu que la médecine est un art qui a assez de ressources en lui-même. » — L'auteur termine par déclarer qu'il regarde comme le fléau le plus dangereux un médecin qui s'est livré tard à l'étude de la médecine ou dont l'instruction est de fraîche date; il le traite d'*empirique*, et va jusqu'à déclarer qu'il refuserait de se trouver en consultation avec lui.

On a souvent discuté sur les sentiments religieux d'Hippocrate. Gundling (1) a porté contre lui une accusation en règle d'athéisme. Jean Étienne (2) et Triller (3), pour ne citer que les auteurs principaux, se sont chargés de défendre la mémoire du médecin de Cos. Ces doctes mais fastidieuses dissertations n'avancent pas beaucoup la question, puisque les textes sont ramassés sans choix et sans critique, à travers toute la collection des écrits hippocratiques. Je n'aurai besoin que de renvoyer à un passage d'un des traités authentiques d'Hippocrate (4) pour montrer quels étaient les vrais sentiments de ce grand homme. On y verra que tout en restant fidèle aux croyances traditionnelles de son temps, il s'élève au-dessus du vulgaire en accordant une grande place à la nature dans la physiologie et dans la pathologie, et qu'il borne beaucoup le rôle des dieux; en un mot, que c'était un *croyant* rationaliste.

Galien a prodigué les éloges à Hippocrate; il l'appelle *très-divin*. Le commentateur Étienne déclare qu'Hippocrate *ne peut pas se tromper*. Suidas l'appelle *le plus illustre des médecins;* il affirme que ses écrits sont plutôt l'œuvre de de Dieu que celle d'un homme. De Haen a dit que les préceptes du divin vieillard sont comme les oracles d'Apollon, et Baglivi n'a pas craint d'avancer « que l'antiquité n'avait point vu son égal, et que les âges futurs ne verraient point son semblable ». On a appelé Hippocrate *le miracle de la nature; l'astre duquel émane toute lumière; l'étoile polaire qu'il n'est pas possible de perdre de vue sans s'égarer*. On sait que Chaussier se découvrait la tête chaque fois qu'il prononçait le nom d'Hippocrate. On connaît cette ambitieuse devise : *Olim Cous, nunc Monspeliensis Hippocrates*. Tous les efforts du chef de l'école dite *physiologique* n'ont pu arracher Hippocrate de son sanctuaire. Mais, il faut bien le dire, ces formules d'éloges exagérés, ces excès d'admiration ne sont, pour un grand nombre, qu'une sorte de religieuse tradition, qu'on accepte et qu'on transmet sans contrôle. On exalte beaucoup Hippocrate, mais on ne le lit guère; et, pour n'avoir rien à se reprocher, on sacrifie pieusement à un dieu inconnu.

Hippocrate a-t-il écrit? Peut-on inscrire avec certitude son nom en tête d'un ou plusieurs des ouvrages qui composent la collection hippocratique? Comment s'est formée cette collection? Quels sont les divers éléments qui la constituent? Quel était l'état du texte avant l'édition de M. Littré? Telles sont les diverses questions que nous devons maintenant examiner. Plus de soixante ouvrages nous sont arrivés sous le nom d'Hippocrate; et cependant il en est à peine deux sur

(1) On lit, au contraire, dans les *Préceptes* que le médecin peut tirer bon parti des conseils et de l'expérience du vulgaire.

(2) Voy. aussi la *Lettre d'Hippocrate à Démocrite*.

(1) *Otia*; Halæ Sax., 1707, in-8°.

(2) *Theol. Hipp.*, Venise, 1638, in-4°; et Fabricius, *Bib. Græc.*, ed. vet., t. XIII, p. 192 et suiv.

(3) *Opuscula*, vol. II, p. 84. Voy. aussi Ackerm., *Hist. litt. Hipp.*, p. 12-13 (note), éd. de Kuehn.

(4) *Des Airs, des Eaux et des Lieux*, § 22.

lesquels on puisse inscrire ce nom avec une certitude absolue, attendu qu'aucune des pièces de la *Collection* n'est citée soit avec son titre, soit avec l'indication de son origine, et qu'aucun passage n'est transcrit textuellement dans les écrits ou dans les fragments qui nous restent des contemporains du médecin de Cos. Toutefois, nous possédons quelques moyens, indirects il est vrai, mais à peu près décisifs, de démontrer qu'en réalité Hippocrate a écrit, et même qu'il a composé certains traités plutôt que d'autres.

Ctésias, contemporain d'Hippocrate, attaque, en nommant le médecin de Cos, un procédé chirurgical qui se retrouve dans le traité *Des Articulations;* Dioclès défend Hippocrate contre Ctésias (Celse, VIII, 20); dans son ouvrage *Sur les Bandages*, il copie et paraphrase un passage du même traité, et, à son tour, il combat une théorie médicale contenue dans les *Aphorismes* (II, 53). Après de pareils témoignages, il est difficile de refuser à Hippocrate les *Aphorismes* et le traité *Des Articulations*, auquel on peut rattacher les *Fractures* (*voy.* Littré, t. Ier, p. 333; t. IV, p. 72) et sans doute aussi le *Mochlique*, ainsi que le traité *De l'Officine*, comme l'a démontré M. Malgaigne.

Nous appuyant donc sur le terrain le plus solide que puisse nous fournir la critique, nous sommes en mesure d'arriver maintenant, par voie de déduction et de comparaison, à reconnaître comme légitimes certains autres livres hippocratiques, à établir le vrai rôle du médecin de Cos, à indiquer les réformes dont il est l'auteur, les innovations qu'il a introduites, à déterminer les emprunts qu'il a faits à la science antérieure ou contemporaine, enfin à tracer le tableau de la médecine à son époque, autant du moins que nous le permettent les pertes immenses que cette antique littérature a éprouvées. Avant Hippocrate il y avait des écoles médicales, les unes en pleine activité, les autres déjà tombées en décadence; il y avait aussi des écrits médicaux en possession d'une autorité considérable et d'une grande faveur. Hippocrate a combattu une de ces écoles, celle de Cnide, et il a discuté les théories contenues dans les livres de ses prédécesseurs ou de ses contemporains. L'éclat qu'il a jeté de son temps n'a pas peu contribué sans doute à faire disparaître les productions de la littérature antérieure. Privilége singulier, influence fatale ou providentielle des grands génies! ils font oublier tout ce qui les a précédés, ils asservissent à leur joug les générations qui leur succèdent, et ne laissent plus sur la route des historiens que quelques monuments, pour ainsi dire solitaires qui permettent à peine de reconnaître et de caractériser les évolutions de l'esprit humain. M. Littré a recherché dans la *Collection hippocratique* elle-même les traces nombreuses et cependant à peine connues, d'une médecine florissante au temps d'Hippocrate ou avant lui. Il y a des livres entiers consacrés à la discussion de théories ou de pratiques, soit antérieures, soit contemporaines. Il y a, chose singulière, une véritable polémique entre les différents écrits de la *Collection hippocratique* : ainsi, l'auteur du traité *Des Affections internes* combat indirectement celui *Des Aphorismes;* ainsi, le deuxième livre *Des Prorrhétiques* est en contradiction avec celui *Du Régime dans les Maladies aiguës* sur la question de savoir si on peut reconnaître les moindres écarts du régime; enfin, l'auteur du premier livre *Des Maladies* restreint la théorie contenue dans le traité *Des Jours critiques*. Ces résultats nous démontrent en même temps d'une manière indirecte la multiplicité et la diversité des sources qui ont concouru à la formation de la *Collection hippocratique*, et nous préparent déjà à y distinguer différents groupes.

Les citations nombreuses d'ouvrages perdus prouvent que les diverses pièces dont se compose la *Collection* ont été réellement écrites bien avant l'école d'Alexandrie, et qu'elles ne sont pas l'œuvre de faussaires (*voy.* M. Littré, p. 60). Le rhéteur qui a forgé la *Correspondance* entre Hippocrate et Démocrite ne renvoie pas à des livres qui n'existaient plus, mais bien à ceux qui étaient alors dans toutes les mains. Des livres entiers ou des fragments de livres qui consistent simplement en notes jetées au hasard sur des tablettes; des traités sans commencement ou sans fin, la contrariété des doctrines, la différence des styles, démontrent que ce sont bien là des compositions originales que le temps n'a pas sensiblement altérées (1).

On peut comparer la *Collection*, telle qu'elle nous est arrivée, à une réunion de monuments de formes, de styles et d'époques divers, dont quelques-uns ont une parfaite conservation, dont les autres sont tombés en ruines ou n'ont jamais été achevés; de sorte que cette collection est un véritable phénomène, dont on ne retrouve peut-être aucun autre exemple dans l'histoire littéraire de l'antiquité.

Mais s'il est vrai que les apocryphes abondent dans la collection hippocratique, il n'est pas moins vrai qu'ils y ont été introduits bien avant la formation des grandes bibliothèques et presque immédiatement après la mort d'Hippocrate, sous l'œil même de ses disciples, et peut-être avec leur participation. La première fois que la critique se fait jour, aussitôt du moins que nous en apercevons les premières lueurs, nous voyons les Alexandrins aussi embarrassés que nous pour la détermination des livres hippocratiques. On ne voit nulle part qu'ils fassent allusion à l'adjonction récente d'un traité qui n'avait pas encore reçu le nom d'Hippocrate; toutes

(1) Plus heureux que les papiers de Pascal ou de Bossuet, les papiers d'Hippocrate et des hippocratistes n'ont pas eu d'éditeurs téméraires, amis de la pureté du style et des phrases bien arrondies; ils nous sont arrivés dans leur état primitif, et nul n'a osé porter sur eux une main irrévérencieuse.

leurs discussions nous reportent à une haute antiquité (1). Tous les critiques s'accordent pour attribuer à de très-anciens auteurs (antérieurs même à Hippocrate ou à ses contemporains) les écrits qu'ils refusent au médecin de Cos. Ainsi, on attribue le IIe livre *Des Maladies* à Hippocrate fils de Thessalus; le traité *Des Articulations* à Hippocrate fils de Gnosidicus; le traité *De la Nature de l'Homme* à Polybe; le *Régime des gens en santé* à Polybe, ou à Euryphon, ou à Phaon, ou à Philistion, ou à Ariston, ou à Phérécyde; le *Régime*, *en trois livres* à ces trois derniers auteurs et à Philétas; les *Affections* à Polybe, et le traité *Des Humeurs* à un des Hippocrate postérieurs. (*Voy.* Littré, p. 159-160.) Il me semble que c'est là une preuve considérable que, dans la pensée des commentateurs, tous ces écrits avaient été réunis à l'époque même d'Hippocrate et avaient fait partie de très-bonne heure d'un cycle hippocratique, qui ne s'était pas formé tout à coup à l'ouverture des premières bibliothèques. Qui pourrait, du reste, expliquer que des ouvrages qui portent tous une trace de haute antiquité, qui se font de mutuels emprunts, qui sont quelquefois les abrégés les uns des autres, dont certains ont une source de matériaux ou de notes d'après lesquels d'autres livres ont reçu une rédaction définitive, qui tiennent tous de près ou de loin aux premières écoles médicales ou philosophiques, qui tous aussi sont écrits dans le même dialecte, et dont plusieurs enfin forment des groupes très-réguliers, aient été précisément réunis à l'époque des Alexandrins pour constituer la *Collection?* Du reste, on voit par un passage de Galien (*Comm.* I, *in Epid.* VI, § 15) que les descendants d'Hippocrate, et en particulier son fils Thessalus, passaient pour avoir publié tout ou partie de ses *Œuvres*. Donc cette publication passait pour très-ancienne auprès des anciens eux-mêmes. Nous avons enfin la preuve incontestable d'un travail sur Hippocrate antérieur à l'école d'Alexandrie et non interrompu depuis le temps d'Hippocrate lui-même. Ctésias attaque le traité *Des Articulations;* Dioclès de Caryste attaque les *Aphorismes*, et défend le traité *Des Articulations ;* Philotime connaissait le traité *De l'Officine du Médecin ;* nous savons que Xénophon, autre disciple de Praxagore, avait expliqué le mot θεῖον, qui se trouve dans plusieurs écrits de la *Collection ;* enfin on introduit de bonne heure, et antérieurement aux Alexandrins, des *signes* particuliers à la fin de chaque histoire du livre III des *Epidémies*. M. Littré lui-même (p. 71-73) a signalé des rapports évidents entre les écrits faux ou légitimes de la *Collection* et les œuvres d'Aristote, de ce même Aristote qui avait entre les mains, on vient de le voir, un ouvrage hippocratique. L'attention était donc fortement dirigée vers les écrits d'Hippocrate; ils arrivent à Alexandrie avec une réputation toute faite, comme ceux de Sophocle et de Thucydide. Du reste, les voyages d'Hippocrate et ceux de ses disciples avaient dû répandre ses écrits aussi bien que son nom; et, s'il n'eût été connu que par quelques ouvrages, on n'aurait jamais pu faire accepter tout d'un coup comme lui appartenant un aussi grand nombre de livres faux.

De très-bonne heure on reconnut que des livres faux s'étaient mêlés en grand nombre aux ouvrages authentiques d'Hippocrate, et dès lors aussi le but constant des premiers éditeurs ou commentateurs, et de ceux qui se succédèrent ensuite sans interruption jusqu'à Galien, a été de distinguer les écrits hippocratiques en diverses catégories, eu égard à leur origine. Toutefois, s'il est permis, avec le peu de monuments qui nous restent, de porter un jugement sur l'exégèse hippocratique, nous serons obligés de reconnaître que, soit absence de ce sentiment critique si nouveau qu'il semble dater de notre siècle, soit insuffisance de documents certains, même du temps des Alexandrins, les anciens ne sont arrivés à aucun résultat satisfaisant dans cette œuvre difficile de la classification des productions scientifiques de l'école de Cos. Galien lui-même, plus érudit peut-être que ses devanciers, n'est pas plus ferme dans ses jugements; il hésite, il doute, il se contredit : aussi a-t-on lieu de s'étonner que ses opinions, qui le plus souvent ne reposent sur aucune raison vraiment solide, aient, pour ainsi dire, fait loi pour tous les commentateurs ou éditeurs qui sont venus après lui, tant était grande la force de l'autorité, tant on semblait redouter un examen sérieux et indépendant!

Jusqu'à M. Littré, les auteurs modernes avaient constamment cherché des règles de critique, ou artificielles ou compliquées; ils les avaient presque toujours puisées en dehors de la *Collection* elle-même. Ainsi, on les avait trouvées, les unes, et ce sont les principales, dans une autorité traditionnelle qui manquait elle-même de point d'appui; les autres, dans des considérations philosophiques; celles-ci, dans des caractères purement extérieurs; celles-là, dans les seuls caprices de l'esprit. Il me semble encore que ces critiques (Lemos, Mercuriali, Gruner, Ackermann, Grimm, Sprengel, etc.), j'en demande pardon à leur mémoire, n'ont fait qu'effleurer les œuvres hippocratiques, ne les ont pas lues et étudiées, et n'y ont rien trouvé de ce qui ressort de la méditation de ces anciens écrits. Établir dans la *Collection hippocratique* des groupes nettement caractérisés, constater les connexions et les différences de ces groupes, étudier dans chacun d'eux les théories dont ils sont l'expression, rechercher les sources de ces théories, bien déter-

(1) Le traité *Des Articulations*, attribué par quelques-uns à Hippocrate fils de Gnosidicus, montre que sur un livre connu par Ctésias, contemporain d'Hippocrate, la critique même ne paraît pas être assurée. Il faut en conclure que l'hésitation des critiques n'est pas une preuve de la nouveauté des ouvrages dans la mise en circulation.

miner les idées qui ont un vrai caractère d'originalité de celles qui constituent le fonds commun de la science, et dont les racines se perdent dans la profondeur de l'esprit humain, tel est le problème qu'il fallait se poser ; tel est aussi le but qu'il était possible d'atteindre. Usant de tous les secours fournis par les anciens ou par les modernes, poursuivant toutes les directions, rejetant tous les systèmes exclusifs, ceux de Mercuriali, de Gruner, d'Ackermann, de Sprengel, aussi bien que ceux de MM. Link et Petersen, M. Littré est arrivé à poser les quatre règles suivantes de classification :

« La première prend son autorité dans les témoignages directs, c'est-à-dire dans tous ceux qui précèdent la formation des bibliothèques publiques d'Alexandrie. — La seconde est tirée du consentement des anciens critiques. Ce consentement, ainsi que je l'ai fait voir, étant d'un grand poids, à cause des documents qu'ils possédaient, mérite beaucoup plus d'attention de la part des critiques modernes. — La troisième dérive de l'application de certains points de l'histoire de la médecine, points qui me paraissent offrir une date, et par conséquent une détermination positive. — La quatrième résulte de la concordance qu'offrent les doctrines, de la similitude que présentent les écrits, et du caractère du style (1). » (P. 292.)

M. Littré a admis les onze classes suivantes :

Première classe. Écrits d'Hippocrate (2) : *De l'ancienne Médecine; Pronostic; Aphorismes; Épidémies*, Ier et IIIe livre; *Régime dans les Maladies aiguës; Des Airs, des Eaux et des Lieux; Des Plaies de Tête; Articulations; Fractures; Instruments de réduction*: à ce traité était joint dans l'antiquité un opuscule *Sur les Veines* (Περὶ φλεβῶν); *Le Serment, La Loi*. — Deuxième classe. Écrits de Polybe : *De la Nature de l'Homme; Régime des gens en santé*. — Troisième classe. Écrits antérieurs à Hippocrate : *Prénotions de Cos*, Ier livre du *Prorrhétique*. — Quatrième classe. Écrits de l'école de Cos, de contemporains ou de disciples d'Hippocrate : *Ulcères; Fistules et Hémorrhoïdes; De la Maladie sacrée; Du Pneuma* (ou *Des Airs*); *Des Régions dans l'Homme; De l'Art; Du Régime, en trois livres, et Des Songes; Des Affections; Des Affections internes; Des Maladies*, Ier, IIe et IIIe livre; *De la Naissance à sept mois; De la Naissance à huit mois*. — Cinquième classe. Livres qui ne sont que des extraits ou des notes : *Épidémies*, IIe, IVe, V^e^, VIe et VIIe livre; *De l'Officine du Médecin; Des Humeurs; De l'Usage des Liquides*. — Sixième classe. Traités qui, appartenant à un même auteur, forment une série particulière dans la Collection : *De la Génération; De la Nature de l'Enfant; Des Maladies*, IVe livre; *Des Maladies des Femmes; Des Maladies des jeunes Filles; Des Femmes stériles*. — Septième classe. Écrit appartenant peut-être à Léophanès : *De la Superfétation*. — Huitième classe. Traités qui, soit parce qu'ils contiennent la connaissance du pouls, soit parce qu'ils admettent le système d'Aristote sur l'origine des vaisseaux sanguins dans le cœur, soit parce qu'ils ont été déclarés postérieurs aux autres par les critiques anciens, doivent être regardés comme les plus récents dans la Collection hippocratique : *Du Cœur; De l'Aliment; Des Chairs; Des Semaines; Prorrhétique*, IIe livre; *Des Glandes*; un fragment compris dans la compilation intitulée *De la Nature des Os*. — Neuvième classe. Traités, fragments ou compilations non cités par les critiques de l'antiquité : *Du Médecin; De la Conduite honorable; Les Préceptes; De l'Anatomie; De la Dentition; De la Nature de la Femme; De l'Excision du Fœtus; De la Vue*; VIIIe section des *Aphorismes; De la Nature des Os; Des Crises; Des Jours critiques; Des Médicaments purgatifs*. — Dixième classe. Notice des écrits perdus : *Des Blessures dangereuses; Des Traits et Blessures*; le Ier livre des *Maladies le Petit*. — Onzième classe. Pièces apocryphes : *Lettres et Discours*.

Une suite de recherches, qu'il serait trop long de reproduire ici et qu'on trouvera p. LXXVII de mon Introduction aux œuvres choisies d'Hippocrate (2e édit.), m'a conduit à modifier ainsi la classification de M. Littré.

1re Classe. — Écrits qui appartiennent *certainement* à Hippocrate, puisqu'ils lui sont attribués par des contemporains : *Articulations; Fractures*.

2e Classe. — Écrits qui appartiennent *à peu près certainement* à Hippocrate : *Aphorismes; Pronostic; Regime dans les Maladies aiguës;*

(1) Je souscris aux principes de M. Littré, sous deux restrictions toutefois : la première, c'est qu'il est certains points de l'histoire des textes hippocratiques pour lesquels on ne saurait prendre de décision en s'en rapportant aux seules règles qu'il a posées (on en trouvera des exemples en étudiant la Ve et surtout la IXe classe) ; en second lieu, je suis loin d'attacher une aussi grande importance que lui au témoignage des anciens : je déplacerais, en conséquence, la deuxième règle pour la mettre la dernière, du moins si on entend seulement par *anciens* les critiques depuis l'école d'Alexandrie jusqu'à Galien inclusivement; j'ai trop souvent appris à me défier des jugements de ces prétendus critiques. J'accepte leurs *preuves*, et non leurs *opinions*; je crois qu'il faut désormais concentrer tous ses efforts vers l'étude intrinsèque de la *Collection*; c'est la seule méthode qui puisse conduire à des résultats vraiment historiques, la seule qui puisse placer dans son véritable jour chacun des écrits qui composent cette *Collection*. Plus on avancera dans cette voie, ouverte par M. Littré, plus on trouvera lumière et sûreté; moins on s'en écartera, plus on découvrira de points de vue nouveaux.

(2) Remarquez cependant que, dans la question d'authenticité, le point de départ est dans les témoignages extérieurs et non dans l'étude intrinsèque de la *Collection*. Si cette première base nous manquait, nous ne pourrions arriver qu'à des suppositions plus ou moins vraisemblables. Ce n'est donc que secondairement, et par voie de comparaison, que cette étude intrinsèque conduit à rattacher certains traités à d'autres que des considérations indépendantes du contexte ont fait reconnaître comme authentiques.

Airs, Eaux et Lieux (voy. les introductions que j'ai mises en tête de chacun de ces traités); *Plaies de Tête*; *Mochlique*; *Officine*; *Ancienne Médecine.*

3ᵉ Classe. — Écrits qui, pour la plupart, paraissent appartenir à l'école de Cos, et qui tous du moins sont contemporains d'Hippocrate. Plusieurs des ouvrages contenus dans cette classe ont été, on peut le croire, rédigés sous l'œil du maître. Plusieurs aussi ont évidemment servi, en qualité de notes, à la rédaction d'ouvrages tenus à bon droit pour légitimes. De cette 3ᵉ classe, qui est la 4ᵉ de M. Littré, j'ai retiré les *Affections internes*, les livres II et III *Des Maladies* (voy. ma 4ᵉ classe), les opuscules *De la Naissance à sept mois et à huit mois*, qui sont la suite l'un de l'autre (voy. ma 5ᵉ classe). D'un autre côté, je fais rentrer dans cette classe *Le Médecin*, *Les Prorrhétiques*, *Les Coaques*, *Les Humeurs*, *Les Épidémies* (livres II, IV, V, VI et VII), l'opuscule *Sur la Dentition*, le traité *De la Nature de l'Homme* (?). L'opuscule sur l'*Usage des Liquides*, qui complète *Le Médecin* et *L'Officine*, qui est un écrit de même nature, c'est-à-dire également *isagogique*, et en partie relatif à ce qui se faisait dans l'*iatréion*, doit aussi trouver ici sa place; ce qui supprime entièrement la 5ᵉ classe. *Le Serment* et *La Loi* n'ont pas de caractères suffisants d'authenticité; mais ils doivent, surtout *Le Serment*, figurer dans la 3ᵉ classe.

Il est évident que cette classe est devenue maintenant trop étendue pour qu'on ne soit pas conduit à y opérer des subdivisions fondées sur la nature même des traités qui y sont contenus; c'est ainsi qu'on pourrait, par exemple, faire un groupe séparé des opuscules *Sur les Plaies*, *Sur les Hémorrhoïdes*, *Sur les Fistules*; dans un autre je mettrais le *Médecin*, l'*Officine*, l'*Usage des Liquides*; dans un troisième, le traité *De l'Art* et celui *De la Maladie sacrée*, qui pourraient bien être de la même main. Le traité *Du Régime en trois livres* offre une physionomie toute particulière et peu hippocratique; de sorte qu'il est difficile, jusqu'à présent, de lui assigner une place bien certaine. Quoi qu'il en soit, les besoins de l'histoire seraient en partie satisfaits avec ces subdivisions plus ou moins arbitraires (voy. aussi mes Introductions aux traités *De l'Art* et *Du Médecin*).

Restent les écrits qui, suivant toutes probabilités, n'appartiennent certainement ni à Hippocrate ni à son école. Parmi ces écrits, il faut d'abord distinguer :

4ᵉ Classe. — Ouvrages cnidiens : *Affections internes*; livres II et III *Des Maladies*; *Régime des gens en santé* (?); *Des Glandes* (?).

5ᵉ Classe. — Ouvrages sur les maladies des femmes et des enfants, qui paraissent appartenir à la même main, ainsi que l'a fait voir M. Littré : *Maladies des Femmes*, livres I et II; *Femmes stériles*; *Maladies des jeunes Filles*; *Superfétation* (voy. cependant sur ce traité une remarque, p. 671); *Excision du Fœtus*. *La Nature de la Femme* n'est, en grande partie, qu'un abrégé des deux livres des *Maladies des Femmes*. — Les opuscules *Sur le Fœtus à sept mois et à huit mois*; les traités *De la Génération*, *De la Nature de l'Enfant*, enfin le livre IV *Des Maladies*, qui sont, comme l'a démontré M. Littré, la suite l'un de l'autre, me paraissent devoir rentrer aussi dans cette 5ᵉ classe, bien qu'on ne puisse pas les regarder comme appartenant à l'auteur qui a rédigé les ouvrages renfermés dans le groupe précédent. Peut-être aussi pourrait-on en former une 6ᵉ classe.

Nous possédons encore un certain nombre d'écrits dont l'origine est si obscure que je ne saurais jusqu'à présent les ranger dans une catégorie nettement déterminée; par exemple : *Anatomie*; *Bienséance*; *Préceptes* (voy. ce que je dis de cet opuscule, p. LXXVIII de mon Introd.); *Des Songes*, etc. Ces écrits font presque tous partie des classes 8, 9 et 10 de M. Littré. Toutefois je ferais un groupe distinct des traités *Du Cœur*, *Des Chairs* et *Des Semaines*, qui appartiennent peut-être à la même main, et qui remontent certainement à une assez haute antiquité. — Le livre II *Des Prorrhétiques*, l'un des plus beaux et des plus instructifs de la Collection, pourrait peut-être rentrer dans ma 3ᵉ classe. — Je ne parle ici ni des centons, ni des pièces apocryphes.

M. Littré a une 10ᵉ classe, classe négative, qui devrait comprendre les livres hippocratiques que possédait l'antiquité, et que nous avons perdus : les *Blessures dangereuses* et l'opuscule *Des Traits et Blessures*, le livre *Des Maladies le petit*. D'abord les deux premiers opuscules n'en faisaient probablement qu'un, et probablement aussi cet opuscule serait rentré dans la 3ᵉ classe (*écrits appartenant à l'école de Cos*). Quant au livre I *Des Maladies le Petit*, une série de recherches des plus curieuses et des mieux dirigées ont conduit M. Littré à reconnaître que ce traité n'est autre que celui *Des Semaines*, dont il a découvert une traduction latine (voy. t. VIII, p. 629 et suiv.); de telle sorte que le chiffre de nos pertes se réduit actuellement à deux, et peut-être à un seul traité; et qui sait si ce traité ne se retrouvera pas un jour comme s'est retrouvé celui *Des Semaines*?

Ainsi : division de la 1ʳᵉ classe de M. Littré; suppression des 2ᵉ, 3ᵉ, 5ᵉ, 7ᵉ et 8ᵉ classes; nouvelle distribution des écrits qui composent ces classes; soustractions et additions opérées dans la 4ᵉ; création d'une classe pour les livres cnidiens; modifications dans la 6ᵉ et la 9ᵉ classe; tels sont les changements que, soit d'après M. Littré lui-même, soit d'après mes propres recherches, je propose, provisoirement du moins, d'introduire dans la classification des écrits hippocratiques.

Voici maintenant la liste des ouvrages de la Collection hippocratique d'après la classifica-

tion adoptée par Foës. — 1re Section : *Le Serment; La Loi; De l'Art; De l'ancienne Médecine; Du Médecin; De la Bienséance; Les Préceptes.* — 2e Section : *Le Pronostic; Des Humeurs; Des Crises; Des Jours critiques; les Prorrhétiques*, livres I et II; *les Coaques.* — 3e Section : *De la Nature de l'Homme; De la Génération; De la Nature de l'Enfant; Des Chairs; De l'Accouchement à sept mois; De l'Accouchement à huit mois; De la Superfétation; De la Dentition; Du Cœur; Des Glandes; De la Nature des Os; Des Airs, des Eaux et des Lieux; Des Airs; De la Maladie sacrée.* — 4e Section : *De la Diète salubre; Du Régime*, en trois livres; *Des Songes; De l'Aliment; Du Régime dans les Maladies aiguës; Des Lieux dans l'Homme; De l'Usage des Liquides.* — 5e Section : *Des Maladies*, livres I, II, III et IV; *Des Affections; Des Affections internes; Des Affections des Filles; De la Nature de la Femme; Des Maladies des Femmes; Des Femmes stériles; De la Vue.* — 6e Section : *Du Laboratoire du Chirurgien (Officine); Des Fractures; Des Luxations; Mochlique; Des Ulcères; Des Fistules; Des Hémorrhoïdes; des Plaies de Tête; De l'Extraction du Fœtus mort; De la Dissection des corps (De l'anatomie).* — 7e Section : *Des Epidémies*, livre I à VII; *Aphorismes.* — 8e Section : *Lettres; Décrets des Athéniens; Prière devant l'autel; Discours de Thessalus; Des Médicaments purgatifs; De la Structure de l'Homme.*

« Si je m'étais engagé, dit M. Littré (p. 440), dans la recherche et dans l'exposition de la doctrine médicale d'Hippocrate avant d'avoir travaillé à reconnaître ce qui lui appartient en propre dans la Collection, il m'aurait été très-difficile de donner une idée claire de cette ancienne doctrine, et le lecteur lui-même ne serait pas parvenu à suivre des propositions qui se seraient ou heurtées par leur contradiction, ou mal coordonnées à cause de leur incohérence. » Cependant, c'est précisément la méthode combattue ici par M. Littré avec tant de raison qui a été suivie par tous ceux qui ont voulu tracer un tableau de la médecine hippocratique. Embrassant tous les écrits, sans aucune distinction, ne s'en tenant pas même aux résultats les plus généraux de classification obtenus par les critiques antérieurs à M. Littré, on a fait un tableau de fantaisie de la doctrine d'Hippocrate, et, par un singulier caprice, on a plutôt suivi les livres regardés comme faux que les livres généralement réputés authentiques, probablement parce que la théorie pure domine plus dans les seconds que dans les premiers. Hippocrate rapporte à deux principales les causes des maladies : *influences extérieures* (saisons, température, eaux, localités); *influences intérieures* (régime, exercices). Le magnifique traité *Des Airs, des Eaux et des Lieux* est consacré à exposer le premier genre d'influences, idée féconde que le médecin de Cos a exploitée avec bonheur, et dont les modernes sont loin d'avoir épuisé toutes les conséquences. La seconde espèce d'influences n'a pas été envisagée par les modernes avec tous les détails et toute la hauteur de vue qu'on trouve dans le traité *Du Régime dans les Maladies aiguës*, ou dans celui *De l'ancienne Médecine*, ou encore dans le troisième livre *Du Régime.* « Voir les choses d'ensemble, dit M. Littré (p. 444), est le propre de la médecine ancienne, c'est à ce qui fait sa grandeur; voir les choses en détail et remonter par cette voie aux généralités, c'est le propre de la médecine moderne. » Hippocrate, connaissant peu le mécanisme des fonctions, ignorant, par conséquent, ce que peut la vie dans son développement et dans ses mouvement spontané, comme cause de maladie, a créé une étiologie tout extérieure; de même sa pathologie est tout entière dans l'action des humeurs nuisibles; la vie n'intervient que comme puissance régulatrice et conservatrice. Les modifications primordiales qui dépendent de l'action du système nerveux, les désorganisations, dont les causes échappent aussi bien à l'humorisme qu'au solidisme, lui étaient à peu près inconnues. Les influences extérieures sont pour lui la puissance souveraine qui gouverne la santé et la maladie.

Faut-il croire, avec M. Littré (t. I, p. 446), que la théorie des quatre humeurs [illegible] résultat d'observations répétées faites [illegible] malade (1)? J'en doute lorsque [illegible] origines de cette [illegible]orie dans [illegible] ionienne. Le mou[illegible] des li[illegible] culté de transport, [illegible] altérations primitives, la [illegible] des quatre éléments ou des qu[illegible] taires, donnée aussi, presque [illegible] comme expliquant la [illegible]ie, [illegible] conduire à [illegible] de M. Littré. [illegible] donc [illegible] comme une invention *a prio*[illegible] quatre humeurs. Quoi [illegible] de la *crase* (ou méla[illegible] ex[illegible] d'où dépend la santé, [illegible] opération par [illegible] peu, et sui[illegible], les [illegible] sibles des [illegible], [illegible] la [illegible] enfin celle des *crises*, [illegible] dépôts ou par quelque autre [illegible] naturellement au développement [illegible] sont des conséquences naturelles [illegible] des humeurs. [illegible] cette [illegible] d'une part. [illegible] *prognose*. [illegible] du passé. [illegible] qu'on a [illegible] vant des [illegible]

(1) La doctrine des crises et celle de la co[illegible] bien plus facilement expliquées par l'[illegible]nique.

peutique qui s'adresse plutôt à la nature pour la diriger, qu'à la maladie pour agir directement sur elle. La *prognose* se lie à tout le système médical de Cos; c'en est un développement naturel et de l'école philosophique; elle embrasse le passé, le présent et l'avenir; les *prédictions* des prêtres ne regardent que l'issue de la maladie, et ne paraissent pas avoir eu pour mobile l'observation savante des signes; enfin, pour Hippocrate, la *prognose* est une nécessité de la thérapeutique; pour les prêtres, la thérapeutique est surtout empirique, et ne se lie guère aux *prédictions*, lesquelles ont surtout pour but de captiver la confiance et de faire croire à un commerce immédiat avec les dieux.

Les histoires particulières de malades, qui remplissent une partie des livres I et III des *Épidémies*, sont relatées dans le système même de la *prognose*. Beaucoup les avaient vantées sans en comprendre la valeur; M. Littré leur a, le premier, rendu leur véritable signification, leur caractère propre. Elles ne contiennent et elles ne devaient contenir en effet que l'indication des causes générales, des évacuations critiques ou non critiques, des signes de coction ou de crudité; en sorte que la maladie particulière disparait pour faire place au tableau général de la souffrance et des efforts fructueux ou inutiles de la nature. L'école de Cnide suivait une route opposée; aussi s'est-elle perdue dans un dédale d'espèces morbides que rien ne rattachait les unes aux autres, et qui, par conséquent, ne pouvaient entraîner aucune vue thérapeutique générale, en l'absence de notions anatomiques et physiologiques. Hippocrate, du reste, le déclare positivement à la fin du *Pronostic*, et il professe que les maladies qui se jugent par les mêmes périodes se reconnaissent aux mêmes signes. L'union scientifique des deux tendances opposées de l'école de Cos et de l'école de Cnide est, à mon avis, le but final que la science véritable doit se proposer; c'est là seulement qu'elle trouvera stabilité et grandeur.

Hippocrate était aussi éloigné des hypothèses que de l'empirisme : des hypothèses, parce qu'il procédait toujours ou du moins qu'il se flattait toujours de procéder par l'observation directe; de l'empirisme, attendu que son système médical, lié dans toutes ses parties, lui interdisait et les essais dangereux, et les expériences tentées au gré de l'imagination. Il savait ou croyait savoir d'avance tout ce qui arriverait, dans un cas donné, en administrant tel ou tel moyen thérapeutique. L'action des substances servant au régime ou à la médication était réglée et calculée, comme tout le reste, dans l'ensemble du système, et chaque substance répondait à chaque indication qui se présentait à remplir. Placé entre les écoles philosophiques et les écoles médicales, Hippocrate combat la physiologie des uns et les vues étroites des autres. Il assure à la médecine une forme qui a triomphé du temps et des sectes. Jamais système ne fut ni aussi solidement constitué ni aussi imposant. La méthode et la conception de l'ensemble ont subsisté; on peut même dire qu'il est resté plus d'Hippocrate que de Galien, après la grande réforme médicale accomplie par l'immortelle découverte de Harvey. Hippocrate ne paraît pas avoir eu de véritables prédécesseurs dans la voie où il entra. C'est un esprit d'une trempe supérieure; on ne peut lui comparer, dans l'antiquité, que Socrate, Platon et Aristote.

Les anciens ont beaucoup admiré le style d'Hippocrate; les plus célèbres grammairiens d'Alexandrie ont étudié ses ouvrages; Érotien, dans sa *Préface*, ne craint pas d'appeler son style *homérique;* assurément on ne saurait prendre un terme de comparaison en même temps plus élevé et plus honorable pour le médecin de Cos. Galien (*Que le bon médecin est philosophe*, p. 3 de mon édit.) propose en modèle aux médecins de son temps la manière habile dont Hippocrate sait exposer ses idées; il va même jusqu'à s'écrier qu'il ne fait jamais de pléonasmes et qu'il ne dit pas de *l'huile liquide*, comme fait Homère! (*Voy.* p. 97 dans ce vol.) Toutefois, le style d'Hippocrate n'est pas égal : il y a dans les véritables écrits des parties achevées et dignes des plus grands maîtres; il y en a d'autres où la phrase est négligée et si brève, qu'elle devient très-obscure; on ne s'étonnera donc pas qu'il se soit trouvé, dans l'antiquité comme de nos jours, des contempteurs de la diction d'Hippocrate; mais je les soupçonne fort, ou d'avoir confondu, pour quelques écrits, l'ordre de la composition avec la phraséologie, ou d'avoir lu Hippocrate avec prévention, ou encore (mais ceci ne peut guère s'appliquer aux anciens) de n'avoir pas le sentiment très-net de l'harmonie de la période grecque, car il est impossible, quand on lit certains traités d'Hippocrate, de n'être pas frappé de cette beauté de la forme qui a fait la gloire du siècle de Périclès : les grands esprits sont toujours de grands écrivains. L'étude du dialecte dans lequel Hippocrate a écrit est un des sujets les plus difficiles que puisse se proposer la philologie. Il est constant d'abord qu'il y avait quatre sous-divisions de l'ionien (1); en second lieu, que le texte d'Hippocrate, tel que le donne l'unanimité des manuscrits, ne saurait être ramené ni à l'ionisme d'Homère, ni à celui d'Hérodote, ainsi qu'Heringa, Bosquillon, Coray et Dietz voulaient le faire ou l'ont fait en réalité; de plus, Galien dit positivement que la langue d'Hippocrate se rapproche beaucoup de l'*ancien attique*, sans doute de celui de Solon. Dans la constitution de l'ionisme hippocratique, il convient donc d'abord de rétablir les formes qui sont admises comme appartenant à toute espèce d'ionien considéré

(1) Voy. G. Dindorf, *Dialectus ionica Herodoti cum dialecto attica veteri comparata*, en tête de l'édition d'Hérodote de la Collection Didot.

tion adoptée par Foës. — 1[re] Section : *Le Serment; La Loi; De l'Art; De l'ancienne Médecine; Du Médecin; De la Bienséance; Les Préceptes.* — 2[e] Section : *Le Pronostic; Des Humeurs; Des Crises; Des Jours critiques; les Prorrhétiques*, livres I et II; *les Coaques.* — 3[e] Section : *De la Nature de l'Homme; De la Génération; De la Nature de l'Enfant; Des Chairs; De l'Accouchement à sept mois; De l'Accouchement à huit mois; De la Superfétation; De la Dentition; Du Cœur; Des Glandes; De la Nature des Os; Des Airs, des Eaux et des Lieux; Des Airs; De la Maladie sacrée.* — 4[e] Section : *De la Diète salubre; Du Régime*, en trois livres; *Des Songes; De l'Aliment; Du Régime dans les Maladies aiguës; Des Lieux dans l'Homme; De l'Usage des Liquides.* — 5[e] Section : *Des Maladies*, livres I, II, III et IV; *Des Affections; Des Affections internes; Des Affections des Filles; De la Nature de la Femme; Des Maladies des Femmes; Des Femmes stériles; De la Vue.* — 6[e] Section : *Du Laboratoire du Chirurgien (Officine); Des Fractures; Des Luxations; Mochlique; Des Ulcères; Des Fistules; Des Hémorrhoïdes; des Plaies de Tête; De l'Extraction du Fœtus mort; De la Dissection des corps (De l'anatomie).* — 7[e] Section : *Des Epidémies*, livre I à VII; *Aphorismes.* — 8[e] Section : *Lettres; Décrets des Athéniens; Prière devant l'autel; Discours de Thessalus; Des Médicaments purgatifs; De la Structure de l'Homme.*

« Si je m'étais engagé, dit M. Littré (p. 440), dans la recherche et dans l'exposition de la doctrine médicale d'Hippocrate avant d'avoir travaillé à reconnaître ce qui lui appartient en propre dans la Collection, il m'aurait été très-difficile de donner une idée claire de cette ancienne doctrine, et le lecteur lui-même ne serait pas parvenu à suivre des propositions qui se seraient ou heurtées par leur contradiction, ou mal coordonnées à cause de leur incohérence. » Cependant, c'est précisément la méthode combattue ici par M. Littré avec tant de raison qui a été suivie par tous ceux qui ont voulu tracer un tableau de la médecine hippocratique. Embrassant tous les écrits, sans aucune distinction, ne s'en tenant pas même aux résultats les plus généraux de classification obtenus par les critiques antérieurs à M. Littré, on a fait un tableau de fantaisie de la doctrine d'Hippocrate, et, par un singulier caprice, on a plutôt suivi les livres regardés comme faux que les livres généralement réputés authentiques, probablement parce que la théorie pure domine plus dans les seconds que dans les premiers. Hippocrate rapporte à deux principales les causes des maladies : *influences extérieures* (saisons, température, eaux, localités); *influences intérieures* (régime, exercices). Le magnifique traité *Des Airs, des Eaux et des Lieux* est consacré à exposer le premier genre d'influences, idée féconde que le médecin de Cos a exploitée avec bonheur, et dont les modernes sont loin d'avoir épuisé toutes les conséquences. La seconde espèce d'influences n'a pas été envisagée par les modernes avec tous les détails et toute la hauteur de vue qu'on trouve dans le traité *Du Régime dans les Maladies aiguës*, ou dans celui *De l'ancienne Médecine*, ou encore dans le troisième livre *Du Régime*. « Voir les choses d'ensemble, dit M. Littré (p. 444), est le propre de la médecine ancienne, c'est là ce qui fait sa grandeur; voir les choses en détail et remonter par cette voie aux généralités, c'est le propre de la médecine moderne. » Hippocrate, connaissant peu le mécanisme des fonctions, ignorant, par conséquent, ce que peut la vie dans son développement et dans son mouvement spontané, comme cause de maladie, a créé une étiologie tout extérieure; de même sa pathologie est tout entière dans l'action des humeurs nuisibles; la vie n'intervient que comme puissance régulatrice et conservatrice. Les modifications primordiales qui dépendent de l'action du système nerveux, les désorganisations, dont les causes échappent aussi bien à l'humorisme qu'au solidisme, lui étaient à peu près inconnues. Les influences extérieures sont pour lui la puissance souveraine qui gouverne la santé et la maladie.

Faut-il croire, avec M. Littré (t. I, p. 446), que la théorie des quatre h[illegible] le résultat d'observations répété[illegible] la malade (1)? J'en doute lorsqu[illegible] avec ses origines de cette théorie dans la [illegible] ionienne. Le mouvement des liquides, [illegible] culté de transport, la concrétion facile [illegible] altérations primitives, la [illegible] quatre éléments ou des [illegible] taires, donnée aussi, pr[illegible] comme expliquant la pat[illegible] conduire à une manière de [illegible] de M. Littré. Je suis donc [illegible] comme une invention *a priori* [illegible] des quatre humeurs. Quoi [illegible] de la *crase* (ou [illegible] d'où dé[illegible] opération [illegible] laquelle la nature, [illegible] peu, et su[illegible] certaines lois, le[illegible] sibles des humeurs. [illegible] blit la [illegible] enfin celle des cri[illegible] du j[illegible] dépôts ou par [illegible] naturellement au dehors [illegible] de [illegible] sont des conséquences [illegible] des humeurs. De cette th[illegible] d'une part, la *prognose*, qui in[illegible] du passé, du présent et de l'aveni[illegible] qu'on a de la marche des mal[illegible] vant des lois fixes; et, d'une [illegible]

(1) La doctrine des crises et celle de la co[illegible] bien plus facilement expliquées par l'humor[illegible] nique.

peutique qui s'adresse plutôt à la nature pour la diriger, qu'à la maladie pour agir directement sur elle. La *prognose* se lie à tout le système médical de Cos; c'en est un développement naturel et de l'école philosophique; elle embrasse le passé, le présent et l'avenir; les *prédictions* des prêtres ne regardent que l'issue de la maladie, et ne paraissent pas avoir eu pour mobile l'observation savante des signes; enfin, pour Hippocrate, la *prognose* est une nécessité de la thérapeutique; pour les prêtres, la thérapeutique est surtout empirique, et ne se lie guère aux *prédictions*, lesquelles ont surtout pour but de captiver la confiance et de faire croire à un commerce immédiat avec les dieux.

Les histoires particulières de malades, qui remplissent une partie des livres I et III des *Épidémies*, sont relatées dans le système même de la *prognose*. Beaucoup les avaient vantées sans en comprendre la valeur; M. Littré leur a, le premier, rendu leur véritable signification, leur caractère propre. Elles ne contiennent et elles ne devaient contenir en effet que l'indication des causes générales, des évacuations critiques ou non critiques, des signes de coction ou de crudité; en sorte que la maladie particulière disparaît pour faire place au tableau général de la souffrance et des efforts fructueux ou inutiles de la nature. L'école de Cnide suivait une route opposée; aussi s'est-elle perdue dans un dédale d'espèces morbides que rien ne rattachait les unes aux autres, et qui, par conséquent, ne pouvaient entraîner aucune vue thérapeutique générale, en l'absence de notions anatomiques et physiologiques. Hippocrate, du reste, le déclare positivement à la fin du *Pronostic*, et il professe que les maladies qui se jugent par les mêmes périodes se reconnaissent aux mêmes signes. L'union scientifique des deux tendances opposées de l'école de Cos et de l'école de Cnide est, à mon avis, le but final que la science véritable doit se proposer; c'est là seulement qu'elle trouvera stabilité et grandeur.

Hippocrate était aussi éloigné des hypothèses que de l'empirisme : des hypothèses, parce qu'il procédait toujours ou du moins qu'il se flattait toujours de procéder par l'observation directe; de l'empirisme, attendu que son système médical, lié dans toutes ses parties, lui interdisait et les essais dangereux, et les expériences tentées au gré de l'imagination. Il savait ou croyait savoir d'avance tout ce qui arriverait, dans un cas donné, en administrant tel ou tel moyen thérapeutique. L'action des substances servant au régime ou à la médication était réglée et calculée, comme tout le reste, dans l'ensemble du système, et chaque substance répondait à chaque indication qui se présentait à remplir. Placé entre les écoles philosophiques et les écoles médicales, Hippocrate combat la physiologie des uns et les vues étroites des autres. Il assure à la médecine une forme qui a triomphé du temps et des sectes. Jamais système ne fut ni aussi solidement constitué ni aussi imposant. La méthode et la conception de l'ensemble ont subsisté; on peut même dire qu'il est resté plus d'Hippocrate que de Galien, après la grande réforme médicale accomplie par l'immortelle découverte de Harvey. Hippocrate ne paraît pas avoir eu de véritables prédécesseurs dans la voie où il entra. C'est un esprit d'une trempe supérieure; on ne peut lui comparer, dans l'antiquité, que Socrate, Platon et Aristote.

Les anciens ont beaucoup admiré le style d'Hippocrate; les plus célèbres grammairiens d'Alexandrie ont étudié ses ouvrages; Érotien, dans sa *Préface*, ne craint pas d'appeler son style *homérique;* assurément on ne saurait prendre un terme de comparaison en même temps plus élevé et plus honorable pour le médecin de Cos. Galien (*Que le bon médecin est philosophe*, p. 3 de mon édit.) propose en modèle aux médecins de son temps la manière habile dont Hippocrate sait exposer ses idées; il va même jusqu'à s'écrier qu'il ne fait jamais de pléonasmes et qu'il ne dit pas de *l'huile liquide*, comme fait Homère! (*Voy.* p. 97 dans ce vol.) Toutefois, le style d'Hippocrate n'est pas égal : il y a dans les véritables écrits des parties achevées et dignes des plus grands maîtres; il y en a d'autres où la phrase est négligée et si brève, qu'elle devient très-obscure; on ne s'étonnera donc pas qu'il se soit trouvé, dans l'antiquité comme de nos jours, des contempteurs de la diction d'Hippocrate; mais je les soupçonne fort, ou d'avoir confondu, pour quelques écrits, l'ordre de la composition avec la phraséologie, ou d'avoir lu Hippocrate avec prévention, ou encore (mais ceci ne peut guère s'appliquer aux anciens) de n'avoir pas le sentiment très-net de l'harmonie de la période grecque, car il est impossible, quand on lit certains traités d'Hippocrate, de n'être pas frappé de cette beauté de la forme qui a fait la gloire du siècle de Périclès : les grands esprits sont toujours de grands écrivains. L'étude du dialecte dans lequel Hippocrate a écrit est un des sujets les plus difficiles que puisse se proposer la philologie. Il est constant d'abord qu'il y avait quatre sous-divisions de l'ionien (1); en second lieu, que le texte d'Hippocrate, tel que le donne l'unanimité des manuscrits, ne saurait être ramené ni à l'ionisme d'Homère, ni à celui d'Hérodote, ainsi qu'Heringa, Bosquillon, Coray et Dietz voulaient le faire ou l'ont fait en réalité; de plus, Galien dit positivement que la langue d'Hippocrate se rapproche beaucoup de l'*ancien attique*, sans doute de celui de Solon. Dans la constitution de l'ionisme hippocratique, il convient donc d'abord de rétablir les formes qui sont admises comme appartenant à toute espèce d'ionien considéré

(1) Voy. G. Dindorf, *Dialectus ionica Herodoti cum dialecto attica veteri comparata*, en tête de l'édition d'Hérodote de la Collection Didot.

comme langue parlée; en second lieu, de relever sans exception dans les manuscrits les moindres formes orthographiques, en tenant compte aussi des règles euphoniques, dont les Grecs ne s'écartaient pas volontiers.

Mais la Collection qui porte le nom d'Hippocrate offre encore cette difficulté, que les écrits qui la composent, provenant de mains différentes, peuvent représenter divers embranchements d'ionien (1). Il y a, par exemplé, un groupe formé par les écrits cnidiens, qu'il faut étudier tout particulièrement sous ce rapport (2).

Quoi qu'il en soit de ces difficultés considérables que présente la restitution du véritable ionisme dans les divers traités de la Collection, il sera toujours facile de les distinguer, d'une part, de celui des autres écrivains originaux, par exemple d'Homère, d'Hérodote, de Ctésias, dont nous possédons les écrits ou des fragments considérables; et, d'une autre, des pastiches essayés par Arrien, Lucien et Arétée, longtemps après que le dialecte ionien avait cessé d'exister comme langue parlée. Ces pastiches offrent toutes les formes mêlées, celles d'Homère, d'Hérodote et d'Hippocrate, unies à des formes vulgaires. Struve l'a nettement établi dans ses *Questions sur le dialecte d'Hérodote*. Dans l'antiquité il y avait une *vulgate* du texte hippocratique, à laquelle certains éditeurs, par exemple, Artémidore Capiton et Dioscoride, son parent, qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur de la *Matière médicale*, avaient fait subir certaines corrections ou déplacements plus ou moins téméraires, qui n'ont pas été consacrés et qu'on ne retrouve pas dans nos manuscrits (3).

La vulgate suivie par Galien est, à peu de chose près, celle que représentent nos manuscrits ordinaires : les leçons qu'il a rejetées ne s'y rencontrent que rarement; au contraire, on retrouve assez souvent la trace des changements qu'il a opérés ou des leçons qu'il a signalées d'après les manuscrits. De ce que nos imprimés ou nos manuscrits ne sont pas en tout semblables au texte suivi par Galien, faut-il en conclure avec M. Littré qu'il y avait, du temps de ce médecin, deux éditions régulières et acceptées toutes deux comme *vulgates*, et que c'est l'une de ces éditions, celle qui n'était pas adoptée par Galien, bien qu'elle eût la plus grande conformité avec l'autre, que reproduisent nos imprimés et le plus grand nombre de nos manuscrits? — Cette divergence entre Galien et nos textes actuels ne dépend-elle pas tout simplement de ces mutations qu'on rencontre si fréquemment dans les manuscrits? C'est à peu près comme si on disait que chaque famille de nos manuscrits représente des éditions critiques distinctes; mais on sait que les manuscrits ne fixent pas un texte comme les imprimés, et qu'il s'y introduit mille changements sous les mains diverses qui les copient.

Du reste, pour trancher la question, il faudrait collationner *toutes* les citations faites par Galien sur *tous* les manuscrits de cet auteur, dont le texte imprimé est dans un état si déplorable, car ces changements peuvent appartenir autant aux copistes qu'à Galien lui-même (1). Il faudrait ensuite comparer cette collation avec celle des manuscrits d'Hippocrate, en se rappelant toutefois que Galien, citant quelquefois de mémoire, n'est pas toujours d'une exactitude rigoureuse, à moins qu'il ne discute un texte. Il me semble que, dans l'état actuel des choses, on ne peut admettre que les propositions suivantes : Il y avait dans l'antiquité des éditions systématiques qui n'ont pas prévalu; il existait une *vulgate* qui n'était pas identique dans tous les manuscrits, même du temps de Galien, sans que ces différences constituent des éditions distinctes; on constate seulement qu'il y avait des leçons que Galien n'a pas suivies, et qui se retrouvent dans nos manusc[illegible] Enfin, à côté de cette vulgate et de ces é[illegible]ns systématiques, il y avait de t[illegible]nuscrits, dont Galien parle sou[illegible]naient des leçons que n'offraient pas [illegible] manuscrits. — Ces ἀντίγραφα, qui rep[illegible] peut-être le texte le plus p[illegible]rement recherchés [illegible] leçons; nous en avon[illegible]n d[illegible] dans notre manuscrit n° [illegible], [illegible]a fourni à M. Littré des corrections si in[illegible]es, et j'ai moi-même mis à profit pou[illegible] du *Traité de l'Art* et pour *Les Co*[illegible] dans le manuscrit 269 de Venise. A [illegible] parler, il n'y a eu qu'un texte c[illegible] l'invention de l'imprimerie jusqu[illegible] celui de Cornarius (2). Ce texte a [illegible]

(1) M. Ermerins, *l. l.* (p. XXVIII-XXXI édit. *Du Régime dans les Maladies aiguës*), qui s'est montré très-scrupuleux sur la question de l'ionisme, a remarqué que l'*Appendice au traité Du Régime dans les Maladies aiguës* était écrit dans un ionisme moins pur que le reste de l'ouvrage.

(2) La phraséologie des livres cnidiens offre une allure toute particulière; elle est plus prétentieuse, pour ainsi dire, et plus embarrassée quelquefois que celle des écrits hippocratiques. Les cnidiens paraissent rechercher les formes et les expressions peu usitées; en un mot les archaïsmes dominent dans leurs ouvrages. La lexicographie et surtout la grammaire gagneraient beaucoup à une étude spéciale de ces ouvrages. Le traité *Des Maladies des Femmes* est à peu près dans le même cas.

(3) M. Littré a démontré que la disposition matérielle de certains livres de la Collection n'a pas varié depuis les temps les plus anciens; il le prouve notamment pour les *Épidémies* (p. 80-91 et 108-110), pour les *Aphorismes* (p. 105), pour le *Régime dans les Maladies aiguës* (p. 180 et 328-29), enfin, pour le *Régime des gens en santé* (p. 288).

(1) Ce travail serait maintenant rendu facile pour les *Aphorismes*, depuis la Notice que Rosenbaum a publiée dans le *Janus* (1846, t. I, p. 618-20). — Voy. aussi Ermerins (*Ibid.*, t. II, p. 1 et suiv.).

(2) La bibliothèque de Gœttingue possède un exemplaire de l'édition du texte grec d'Hippocrate donnée par les Aldes. Cet exemplaire a appartenu à Cornarius, et porte sur les marges de très-nombreuses variantes, tirées soit des manuscrits d'Hippocrate, soit de Galien; il y a enfin des corrections proposées par Cornarius lui-même, et

à peu près intact par Foës, bien qu'il ait consigné dans ses notes ou dans sa traduction un grand nombre de corrections excellentes, fruits d'une collation assez exacte de plusieurs manuscrits. — Le texte des Alde, reproduction servile d'un mauvais manuscrit, n'a jamais eu une grande autorité; celui de Mercuriali, qui témoigne d'efforts sérieux propres à l'éditeur lui-même, n'a pas eu non plus un grand retentissement; enfin celui de Van der Linden, à cause des changements arbitraires que l'éditeur a introduits, a toujours excité une juste défiance. L'édition de Chartier n'est guère, à proprement parler, qu'une réimpression du texte vulgaire, et celle de Mack, étant restée inachevée, n'a pas pris le rang qu'elle devrait certainement occuper à cause des leçons précieuses qui s'y trouvent consignées d'après les manuscrits de Vienne. Le texte de Cornarius est donc resté la *vulgate*, et, à vrai dire, c'était le plus régulier, celui qui représentait le mieux la généralité des manuscrits.

Pour la constitution du texte, il n'est pas besoin de dire que M. Littré ne procède que les manuscrits à la main; il a minutieusement collationné tous ceux de Paris; il a profité de toutes les collations faites par les anciens éditeurs, quand ces collations sont sérieuses. Il est fâcheux qu'il n'ait pas eu à sa disposition la collation intégrale de tous les manuscrits d'Europe: le texte eût été cette fois définitif, ou, du moins, tous les éléments en eussent été rassemblés et mis sous les yeux de la critique (1). Pour les derniers volumes, il a eu une collation partielle des manuscrits de Vienne; et j'ai été assez heureux pour lui rapporter un spécimen des variantes de quelques manuscrits d'Italie, et entre autres d'un manuscrit de Saint-Marc à Venise, qui appartient évidemment, ainsi que je l'ai constaté, à la famille que jusqu'ici notre précieux manuscrit 2253 représentait à lui tout seul. Pour un auteur de l'époque et de l'importance d'Hippocrate, dont les livres font autorité en matière de grammaire et de lexicographie, dont le style est ordinairement si concis ou si obscur; en un mot, pour un auteur qui est un *écrivain* et qui a rédigé ses ouvrages dans un dialecte particulier, les moindres variantes ont leur importance, parce qu'elles peuvent mettre sur la voie de quelque heureuse restitution de texte et éclairer un passage difficile; aussi nous louons fort M. Littré de les avoir toutes relevées et toutes mises sous les yeux du lecteur: c'était aussi le seul moyen de fournir les éléments du problème si difficile relatif au caractère de l'ionisme d'Hippocrate.

Dans son édition grecque, imprimée à Bâle en 1538, Cornarius se vante d'avoir restauré, à l'aide des manuscrits, plus de *quatre mille* passages omis ou altérés dans l'édition des Alde; mais, en somme, son édition vaut autant de la bonté des manuscrits qu'il a eus à sa disposition que de ses propres soins. M. Littré n'a pas étalé cette fastueuse vanité d'éditeur; cependant il a fait beaucoup plus que Cornarius, et il achèvera bientôt le travail que Grimm déclarait au-dessus des forces humaines.

Bibliographie. La plus ancienne édition (1) des œuvres complètes d'Hippocrate est la traduction latine très-imparfaite de M.-F. Calvus; elle a été faite sur les manuscrits du Vatican, et parut à Rome en 1525, in-fol. (2) (*ed. princeps*). Le texte grec fut imprimé l'année suivante à Venise, 1526, par les Alde, d'après des manuscrits qui n'étaient pas de premier choix. En 1538, des presses de Froben, de Bâle, sortit une nouvelle édition grecque, in-fol., publiée par les soins de Janus Cornarius, dont le véritable nom est Hagenbut. L'édition de Froben est faite sur de meilleurs manuscrits que celle des Alde. Cornarius donna ensuite à Venise, en 1545, une traduction latine concise, mais peu élégante, qui eut un grand succès, et qui fut plus tard reproduite par Van der Linden et par Haller dans ses *Artis Medicæ Principes* (1769), malgré l'immense supériorité de celle de Foës. — En 1588, Mercuriali publia une belle et savante édition d'Hippocrate, en grec et en latin. Quoi qu'il en soit du mérite intrinsèque de ce travail, sur lequel les érudits ne sont pas d'accord, on doit le regarder comme ouvrant une ère nouvelle pour la critique, pour l'interprétation du texte et pour la question d'authenticité des livres hippocratiques. Le plus célèbre

par d'autres érudits. Ce précieux exemplaire, dont je dois la communication à M. le docteur Sichel, nous fait connaître les ressources que Cornarius a eues à sa disposition pour établir son texte, et nous permet d'apprécier comment il en a profité. En 1844, j'ai minutieusement étudié cet exemplaire, et je compte faire connaître ailleurs les résultats auxquels m'a conduit cette étude. — La bibliothèque de Vienne possède aussi un exemplaire de l'édition grecque de Cornarius, avec des variantes consignées par lui-même à la marge, et qui lui ont sans doute servi pour sa traduction latine des œuvres d'Hippocrate. Ces notes, je m'en suis assuré moi-même, ne sont ni nombreuses ni importantes. — L'exemplaire enrichi des notes de Sambucus, et qui existait il y a peu d'années encore à la même bibliothèque, paraît avoir disparu, car on l'a vainement cherché pendant mon séjour à Vienne.

(1) On peut dire cependant que *toutes* les familles des manuscrits sont représentées dans la nouvelle édition, et les lacunes sont devenues beaucoup moins regrettables, attendu que les manuscrits d'Hippocrate, disséminés dans les diverses bibliothèques d'Europe, peuvent être ramenés à un des quatre types fournis par l'un ou l'autre de nos nombreux manuscrits de Paris, ainsi que M. Littré s'en est assuré par des collations partielles.

(1) Si l'on désire connaître l'histoire détaillée des éditions d'Hippocrate, on consultera avec fruit: Freind (Préface de son édition des *Épidémies*); Triller (*Épître médicale critique à Freind*, dans ses *Opuscula*, vol. II, p. 278 et suiv.); J.-H. Fischer (*De Hipp., ejus script. eorumque edit.*; Cobourg, 1777, in-4°); Gruner (*Bibliothèque des anciens Médecins*, en allemand, t. I, p. 31 et suiv.); les *Bibliothèques* de Haller; Ackermann (*Notitia litteraria*, en tête de l'éd. de Kuehn); M. Littré (t. I, p. 540 et suiv.); M. Ermerius (Préface de son éd. du *Régime*, etc., Leyde, 1841); Choulant (*Manuel de la Bibliographie Médicale ancienne*, en allemand; 2e éd., 1841, p. 10 et suiv.). On trouvera aussi dans Choulant (*Bibl. med. hist.*, Leiz., 1842) et dans les *Additamenta* de Rosenbaum (Halle, 1842 et 1847) la liste des dissertations et autres travaux sur Hippocrate.

(2) Voy. mon *Introd. génér.* aux *Œuvres d'Hipp.* p. CI. Une édition plus complète a été publiée en 1526 à Bâle, par Copus, Leonicenus et Brentius, in-fol.

des éditeurs d'Hippocrate est, sans contredit, Anuce Foës, et son édition restera comme un monument impérissable élevé à la mémoire du médecin de Cos et à la gloire des lettres grecques. Mais il est une remarque importante à faire au sujet de cette édition : on jugerait mal le travail de Foës si on n'avait égard qu'au texte qu'il a imprimé ; il est la reproduction presque littérale de celui de Froben, et la traduction latine n'y correspond pas toujours. Le grand mérite de l'édition de Foës réside dans les notes nombreuses qu'il a ajoutées à chaque traité, et où il discute et corrige le texte d'après les manuscrits avec une exactitude, une pénétration, une clarté d'exposition et une richesse d'érudition que nul éditeur d'Hippocrate n'a jamais égalées, si ce n'est M. Littré. — Un autre titre de Foës à la gratitude et à l'admiration des philologues, c'est son *Économie* d'Hippocrate, qu'il n'avait d'abord composée que pour son usage particulier et pour se guider dans l'édition qu'il préparait des œuvres du médecin de Cos : ce livre est un trésor d'érudition, où l'on peut puiser presque toujours avec sûreté pour l'explication des termes difficiles employés par Hippocrate et même par les autres médecins grecs. La première édition de cet ouvrage a été publiée à Francfort, en 1588, 1 vol. in-fol. — En 1665 parut à Leyde, en 2 vol. in-8°, l'édition gréco-latine de Van der Linden. Cette édition fut généralement bien accueillie à cause de la commodité du format et de la netteté de l'impression ; mais on ne doit admettre qu'avec réserve les corrections du texte, que Van der Linden aurait sans doute justifiées dans les notes réunies à ce dessein, et que la mort l'a empêché de publier. Du reste, ces corrections sont presque toutes tirées de Foës ou proviennent de conjectures plus ou moins arbitraires. — Dans l'édition gréco-latine de René Chartier (1639-79), et qui forme treize tomes in-folio très-difficiles à manier, les œuvres d'Hippocrate sont mélangées avec celles de Galien. Cette édition est peu correcte, et le texte n'y a subi presque aucune amélioration. Au milieu du dix-huitième siècle (1743-1749), Mack a laissé inachevée une splendide édition d'Hippocrate, que Triller et Coray jugent sévèrement, mais dans laquelle on trouve les variantes fournies par les manuscrits de la bibliothèque de Vienne et par deux exemplaires déposés à la même bibliothèque, et venant, l'un de Sambucus (imp. Samb.), l'autre de Cornarius (imp. Corn.), qui avaient mis à la marge soit la collation de plusieurs manuscrits, soit leurs propres conjectures (1). — Pierrer, en 1806, a reproduit, à Altembourg, en trois volumes in-8°, la traduction de Foës ; il a divisé chaque traité en chapitres, auxquels il a mis des sommaires. Son édition, commode pour ceux qui se contentent du latin, est précédée d'une notice biographique et bibliographique sur Hippocrate, tirée en grande partie de celle d'Ackermann. En 1825, Kuehn a reproduit en trois volumes in-8° le texte grec et la traduction latine de l'édition de Foës, sans les notes philologiques qui en font le mérite. La traduction espagnole de Piquer, trois volumes (inachevée), publiée à Madrid, de 1757 à 1770, n'est pas dépourvue de tout mérite : elle contient le texte, la version espagnole, la traduction latine, des commentaires, et les variantes tirées des éditions antérieures.

Parmi les traductions en langue allemande, je ne parlerai que de celle publiée par Grimm (Altenbourg, 1781-1792, réimprimée en 1837 par Lilienhain, avec des corrections et des remarques). Elle est fort estimée ; malheureusement elle n'est pas entièrement terminée. L'éditeur a suivi le texte grec de Mack et de Foës, en le collationnant sur les éditions de Cornarius, de Van der Linden et de Chartier. Les notes contiennent des recherches curieuses sur divers points, et principalement sur la matière médicale des anciens. — Je dois faire une mention particulière de la traduction anglaise d'Adams Francis, qui a pour titre : *The genuine Works of Hippocrates, translated from the Greek, with a preliminary discourse and annotations*; London, 1849, 2 vol. in-8° (faisant partie des publications de la *Société de Sydenham*).

Le nombre des éditions partielles d'Hippocrate est très-considérable ; je mentionnerai seulement les collections suivantes :

Hippocratis, De Genitura, De Natura Pueri, Jusjurandum, De Arte, De Antiqua Medicina, De Medico, græce et latine, interprete Jo. Gorrhæo, adj. unicuique libello brevibus scholiis; Parisiis, apud Chr. Wechelum, 1542, in-4°. Cette collection se retrouve à la fin des *Definitiones Medicæ* du même auteur ; Paris, 1622, in-fol. — *Hippocratis Coi, etc., XXII Commentarii, tabulis illus. græcus context. ex doctiss. v. v. Cod. emend., latina versio Jani Cornarii innumeris locis correcta, etc., Th. Zwingeri studio et conatu*; Basil., 1579, in-fol. — *Hippocratis Aphorismi, græce et latine, una cum Prognost., Prorrh., Coacis, et aliis duorum opusc. pleraque ex interp. Jo. Heurnii*; Lugd. Batav., ap. Jo. Maire, 1 vol. in-24, 1727. — Dans l'édition des œuvres complètes d'Heurn, publiée par son fils, à Lyon, en 1658, se trouvent les traités suivants : *De Nat. Hom.; Jusjur.; De Med.; Lex; De arte; De Vet. Med.; De Elegantia; Præcept.; De Carnibus; De Purg. Remed.; Prognost.; De Vict. Rat.* in morb. acut.; *Aphor.*; tous ces traités sont accompagnés de commentaires ; on y a ajouté l'*Oratio de Med. Orig. Æscul. ac Hipp. stirpe et scriptis*. L'édition publiée par J. Maire contient de plus le texte et la traduction des *Prorrhétiques* et des *Coaques*; mais elle ne renferme ni le traité *De Vict. Rat. in morb. acut.*, ni celui *De Nat. Hom.*; elle est, du reste, dépourvue des commentaires. — C. Pruys van der Hoeven, *Chrestomathia Hippocratica*; Hag. Com., 1824, in-12. — *Erotiani, Galeni et Herodoti Glossaria in Hipp., ex recens. H. Stephani, gr. et lat.; acc. emend. H. Stephani, B. Eustachii, A. Heringa, etc., recens., variet. lect. ex mss. codd. Dorvilii et Mosquensi additis, suasque animadv. adjec. J.-G. Fr. Franz.*; Lips., 1780, in-8°. — *Les Œuvres d'Hippocrate, par Claude Tardy, où toutes les causes de la vie, de la naissance, de la conservation de la santé; les signes et les symptômes de toutes les maladies sont expliqués*; Paris, 1667, in-4°. 2 vol. *Les Œuvres d'Hippocrate traduites en françois, avec des remarques, et conférées sur les manuscrits de la Bibliothèque du Roi* [*avec la vie d'Hippocrate*], par Dacier ; à Paris, 1697, 2 vol. in-8°. Cette traduction, la moins mauvaise de toutes celles antérieures à la publication de M. Littré, comprend, vol. I : *De l'Art, De l'Ancienne Médecine*, la *Loi*, le *Serment*, *Du Médecin*, *De la Bienséance*, les *Préceptes*, *De la Nature de l'Homme*, *Des Chairs*, *Des Airs*, *De l'Usage des Liquides*; vol. II : *Du Régime*, en trois livres ; *De la Diète salubre*, *Des Airs, des Eaux et des Lieux*. A chaque traité sont jointes des notes explicatives dont plusieurs ne sont pas sans intérêt. — *Traduction des Œuvres médicales d'Hippocrate sur le texte grec, d'après* l'édition de Foës (par Gardeil) ; Toulouse, 1801, 4 vol. in-8°. — Il serait difficile de savoir si Gardeil a traduit sur le latin ou sur le grec. D'un côté, si on compare sa traduction avec la version latine de Foës, on retrouvera qu'il a reproduit toutes les parties un peu saillantes de cette dernière, et notamment les omissions, qui y sont assez fréquentes ; d'un autre côté, il est difficile d'admettre que Gardeil ait si souvent et

(1) *Voy.* mon *Introd. génér.*, page C.

si gravement erré, n'ayant eu affaire qu'à un texte latin. — *OEuvres d'Hippocrate*, par Lef. Villebrune, comprenant les *Pronostiques* et le livre I des *Prorrhétiques*, 1 vol. in-18, Paris, an III; les *Coaques*, 2 vol., id., an VII; les *Aphorismes*, id. 1786, avec de petites notes. — M. de Mercy a publié successivement : *Aphorismes*, grec-latin-français, Paris, 1811, in-12. Cette édition, sauf la traduction française, est la reproduction à peu près intégrale de celle publiée par Lorry, d'après Almeloveen ; *Pronostic* et *Prorrhétiques*, 1 vol. in-12, Paris, 1813; *Coaques*, 1815; *Épidémies*, liv. I et III; *Des Crises ; Des Jours critiques*, 1815 ; *Du Régime dans les Maladies aiguës ; Des Airs, des Eaux et des Lieux*, 1818; *Des Maladies*, liv. I; *Des Affections, Serment, Loi*, 1823; *De la Nature de l'Homme ; De l'Ancienne Médecine ; Des Humeurs ; De l'Art*, 1823; *Des Préceptes ; De la Décence ; Du Médecin*, 1824; *Nouvelle trad. des Aphor. et Comment.*, 4 vol. in-12, 1829; *De la Nature des Os ; De la Nature humaine ; Du Cœur ; Des Veines ; De l'Aliment*, 1831; *De la Maladie sacrée ; Des Vents*, 1831; *Des Plaies de tête ; Des Fractures ; Du Laboratoire du Chirurgien ; Des Luxations*, 2 vol. in-12, 1832. A chaque traité, M. de Mercy a joint une collation de manuscrits, collation inexacte, incomplète, et dont il n'a fait profiter ni son texte, ni sa traduction, qui fourmille de contre-sens. — M. Pariset a donné une élégante traduction des *Aphorismes* (3e édit., Paris, 1830, 1 vol. in-32), des *Pronostics* et des *Prorrhétiques*, 2 vol. in-32, Paris, 1817, de la *Lettre d'Hyppocrate à Damagète*, broch. in-8°, s. l. n. d.

Parmi les autres traductions partielles nous citerons encore :

ŒUVRES COMPLÈTES D'HIPPOCRATE; *traduction nouvelle, avec le texte grec en regard, collationné sur les manuscrits et toutes les éditions, accompagnée d'une introduction, de commentaires médicaux, de variantes et de notes philologiques, suivie d'une table générale des matières* ; par E. Littré, de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) ; Paris, chez J.-T. Baillière, 1839-1853, 8 vol. in-8° ; avec cette épigraphe, tirée de Galien : Τοῖς τῶν παλαιῶν ἀνδρῶν ὁμιλῆσαι γράμμασιν.

Œuvres choisies d'Hippocrate, traduites sur les textes manuscrits et imprimés, accompagnées d'arguments, de notes et précédées d'une introduction, par le Dr Ch. Daremberg, 2e éd. ; Paris, 1855, in-8°, chez Labé.

Nous possédons les Commentaires de Galien sur le traité *De la Nature de l'Homme*, sur le *Régime des Gens en santé*, sur le *Régime dans les Maladies aiguës*, sur le *Pronostic*, sur le livre I des *Prorrhétiques*, sur les *Aphorismes*, sur les livres I, II, III et VI des *Épidémies* (nous n'avons en grec que les Commentaires ; encore sont-ils mutilés sur la 2e et la 3e section du IIe livre des *Épidémies*, mais les sections 1, 2, 3, 4 et 6 existent en arabe à l'Escurial. — Le commentaire sur la 6e section du VIe livre, mutilé en grec, existe intégralement en arabe à la même bibliothèque), sur le traité *Des Fractures*, sur celui *Des Articulations*, sur l'*Officine du Médecin*, sur les traités *Des Humeurs*, *De l'Accouchement à sept mois*, *De l'Aliment*, un *Glossaire* des mots difficiles d'Hippocrate, le Commentaire *Sur les Éléments d'après Hippocrate*, Discussion contre Lycus et contre Julien pour la défense de certains aphorismes ; les opuscules *Sur le Côma, d'après Hippocrate ; Sur le Régime dans les Maladies aiguës, d'après Hippocrate*. Nous possédons aussi des fragments d'un Commentaire sur le traité *Des Airs, des Eaux et des Lieux* ; ces fragments, qui n'ont été publiés qu'en latin, paraissaient à quelques critiques l'œuvre d'un médecin arabe, et indignes de Galien. J'ai partagé moi-même cette erreur, jusqu'à ce que M. Bussemaker et moi ayons retrouvé dans Oribase un passage attribué à Galien, et qui se lit précisément dans les fragments dont le texte grec n'est plus représenté maintenant que par ce passage même d'Oribase (voy. t. I, p. 309, et p. 624, note 2). Nous avons complétement perdu les Commentaires sur le livre *Des Ulcères*, sur le livre *Des Plaies de Tête*, sur le livre *Des Maladies*, et sur celui *Des Affections* ; un traité *Sur l'Anatomie* d'Hippocrate, en six livres ; un traité *pour expliquer les Caractères qui se trouvent dans le livre III des Épidémies* ; un traité *Sur le Dialecte d'Hippocrate* ; enfin, un livre *Sur les Véritables Écrits du Médecin de Cos*.

Palladius a composé un commentaire sur les *Fractures*, publié par Foës, dans son édition d'Hippocrate, et un autre sur le livre VI *Des Épidémies*, publié par Dietz. Étienne a commenté le *Pronostic* et les *Aphorismes*. Damascius et Théophile ont également commenté les *Aphorismes*. Jean a écrit un commentaire sur le traité *De la Nature de l'Enfant*. Ces auteurs ont été réunis par Dietz dans ses *Scholia* (Kœnigsberg, 1834, 2 vol. in-8°), qui contiennent aussi le plus ancien Commentaire qui nous soit resté, celui d'Appollonius de Cittium, sur les *Articulations* (1). Ch. DAREMBERG.

Soranus, *Vita Hippocratis* ; dans la *Bibliotheca Græca* de Fabricius, t. XII, p. 675. — M. Garbicius, *Oratio de vita, moribus et doctrina Hippocratis* ; Tubingue, 1564, in-8°. — I. Hermann, *Oratio de vita et familia Hippocratis* ; Wittemberg, 1560, in-8°. — M.-A. Ulmi, *Hippocrates medicus* ; Bologne, 1603, in-4°. — J.-B. Fischer, *De Hippocrate, ejus scriptis et editionibus* ; Cobourg, 1777, in-4°. — D. Le Clerc, *Histoire de la Médecine* ; La Haye, 1727, in-4°, p. 287. — G. Cramer, *Dissertation sur Hippocrate* ; dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1748, p. 482. — A. de Haller, *Bibliotheca Medico-practica* ; Leipzig, 1776, in-4°, t. I, p. 29. — Legallois, *Recherches chronologiques sur Hippocrate* ; dans le *Recueil périodique de la Société de Médecine de Paris*, t. XX, p. 410. — Petersen, *Zeit und Lebensverhaltnisse des Hippocrates* (savante dissertation insérée dans le *Philologus*, t. VI (1840), p. 210-265). — Houcluros, *Essai historique et critique sur la vie et les écrits d'Hippocrate* ; Paris, 1840, in-8°. — C. Legallois, *Recherches chronologiques sur Hippocrate* ; Paris, 1804, in-8° — Moreau de la Sarthe, *Notice sur Hippocrate* ; Paris, 1810, in-12. — F.-G. Boisseau, *Notice sur la vie, les écrits et la doctrine d'Hippocrate* ; Paris, 1823, in-8°. — A. Œttinger, *Hippocratis Vita, Philosophia et Ars Medica* ; Berlin, 1836, in-8°. — C. J. Marcus, *Dissertatio de vita Hippocratis* ; Wurzbourg, 1838, in-8°. — H. Boerhave, *De Studio Hippocratis* ; Leyde, 1721, in-4°. — Barthez, *Discours sur le génie d'Hippocrate* ; Montpellier, 1816, in-8°. — Desalleurs, *Du Génie d'Hippocrate et de son influence sur l'art de guérir* ; Paris, 1824, in-8°. — Fischer, *Disputatio de Hippocrate, ejus scriptis corumque editionibus* ; Cobourg, 1777, in-4°. — C.-P. Gessner, *De divino Hippocrate* ; Gœttingue, 1739, in-4°. — A.-O. Gœlicke, *Oratio qua Hippocrates ab atheismi crimine nuper ei imputato absolvitur* ; Halle, 1718, in-4°. — E. Chauvet, *Mémoire sur la philosophie d'Hippocrate* ; dans les *Séances et travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques*, 3e série, t. XVII (1850). — Paul de Remusat, *Hippocrate* ; *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1855. — C. Sprengel, *Apologie des Hippocrates und seiner Grundsätze* ; Leipzig, 1789-1792, 2 vol. in-8°. — Gruner, *Censura Librorum Hippocraticorum* ; Breslau, 1775, in-8°. — C. Preu, *De Interpretibus Hippocratis græcis* ; Altdorf, 1778, in-8°. G. B.

* **HIPPOCRATE** (Ἱπποκράτης), tyran de Géla, mort en 491 avant J.-C. Il succéda en 498 à son frère Cléandre, et voyant son pouvoir solidement établi à Géla, il chercha à l'étendre sur d'autres villes de la Sicile. Callipolis, Naxos et Léontium tombèrent successivement en son pouvoir. Appelé au secours des habitants de Zancle, qui avaient été chassés de leur ville par les Sa-

(1) On connaît encore cinq médecins du nom d'HIPPOCRATE appartenant à la famille des Asclépiades, et dont deux étaient les petits-fils du célèbre Hippocrate. Tous ces médecins passent pour avoir écrit sur leur art, et on leur attribue quelques-uns des traités compris dans la Collection hippocratique. *Voyez* Suidas, au mot Ἱπποκράτης et Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

miens, il prit parti pour les plus forts, se saisit traîtreusement de trois cents des principaux habitants de Zancle, et les livra aux Samiens, qui lui donnèrent en échange la moitié du butin fait à Zancle. Il tourna ensuite ses armes contre les Syracusains, les vainquit près du fleuve Hélorus, et menaça Syracuse, qui fut sauvée par l'intervention des Corinthiens et obtint la paix au prix de la cession de Camarine. Il rebâtit cette ville, que les Syracusains avaient récemment détruite. Il mourut peu de temps après, au siége d'Hyblax. Bien qu'il laissât deux fils, Cléandre et Euclide, il eut pour successeur Gélon. Y.

Hérodote, VI, 23; VII, 154, 155. — Thucydide, VI, 5. — Scoliaste de Pindare, *in Olymp.*, V, 19, *in Nemes.*, IX 95. — Polyen, V, 6.

* **HIPPOCRATE**, général syracusain, mort en 212 avant J.-C. Sa famille, bannie de Syracuse, s'était réfugiée à Carthage. Après la bataille de Cannes et la mort d'Hiéron II, Hippocrate et son frère Épicyde furent chargés par Annibal d'aller prendre à Syracuse la direction du parti carthaginois. Leur conduite pendant le siége de cette ville fut ferme et habile. Lorsque les Romains, repoussés dans plusieurs assauts, eurent changé le siége en blocus, Hippocrate, laissant la défense de la ville à Épicyde, se fit jour à travers les lignes des assiégeants, et alla rejoindre Himilcon, qui tenait campagne contre les Romains. Les deux généraux tentèrent un grand effort pour sauver Syracuse; mais la peste se mit dans leur armée, et les fit périr l'un et l'autre. Y.

Tite-Live, XXIV, 35-39; XXV, 26.

* **HIPPOCRATE**, général athénien, fils d'Ariphron, tué en 424 avant J.-C. Lorsque le parti démocratique de Mégare fit des ouvertures aux Athéniens, Hippocrate et son collègue Démosthène marchèrent rapidement sur cette ville avec un corps d'élite, et occupèrent les retranchements qui réunissaient Mégare et Nisæa. N'ayant pu s'emparer de Mégare, ils tournèrent leurs armes contre Nisæa, qui capitula, et se retirèrent ensuite à Corinthe. Ils formèrent ensuite le projet d'envahir la Béotie, et tandis que Démosthène attaquait par mer le port de Siphès, Hippocrate se saisit de Délium. Mais Démosthène fut repoussé, et Hippocrate, obligé de tenir seul tête à toutes les forces de la Béotie, fut défait et tué dans une bataille livrée entre Délium et Orope, sur les frontières de l'Attique. Y.

Thucydide, IV, 66-77; 89-101. — Diodore de Sicile, XII, 69, 70. — Pausanias, III, 6; IX, 6.

* **HIPPOCRATE**, amiral lacédémonien, tué en 408 avant J.-C. En 411 il commanda en second la flotte lacédémonienne de l'Hellespont placée sous les ordres de Mindarus. Après la défaite décisive de Cyzique, en 410, Hippocrate, resté général en chef par la mort de Mindarus, écrivit une dépêche qui fut interceptée par l'ennemi et qui était conçue en ces termes : « C'en est fait de notre bonne fortune: Mindarus est tué, les soldats meurent de faim; nous ne savons que faire. » Il céda peu après le commandement à Cratésippidas, et fut nommé harmoste ou gouverneur de Chalcédoine. Alcibiade et Thrasylle attaquèrent cette ville au printemps de 408. Hippocrate marcha à leur rencontre, fut vaincu et périt dans l'action. Y.

Thucydide, VIII, 107. — Xénophon, *Hellen.*, I, 1, 2. — Diodore de Sicile, XIII, 66. — Plutarque, *Alcib.*, 30.

HIPPOCRATE *de Chios*, mathématicien grec, vivait vers 460 avant J.-C. Il fut d'abord négociant, et comme il était, suivant Aristote, d'une grande simplicité d'esprit, il se laissa duper par les fermiers de la douane de Byzance. A demi ruiné et dégoûté du commerce, il se rendit à Athènes. La curiosité le conduisit dans l'école d'un philosophe, et les leçons qu'il y entendit lui révélèrent son aptitude pour les mathématiques. Il s'adonna particulièrement à la géométrie, fut bientôt en état d'enseigner cette science, et se rendit célèbre par plusieurs découvertes, dont la plus importante, et la seule qui nous soit connue, est la quadrature de la lunule qui porte encore aujourd'hui le nom de *Lunule d'Hippocrate*. Cette proposition, qui offre l'exemple de la quadrature d'une surface terminée par des arcs de cercle, inspira à son auteur, et a fait concevoir à bien d'autres mathématiciens après lui, l'espérance, toujours déçue, de trouver la quadrature du cercle lui-même. Simplicius rapporte qu'Hippocrate, ayant enseigné la géométrie à prix d'argent, fut chassé d'une école pythagoricienne à laquelle il était agrégé. Y.

Aristote, *Ethica., ad Eudem.*, VIII, 14. — *Sophist. Elench.*, I, 10. — Plutarque, *Solon*, 2. — Proclus, *in Euclid.*, II, p. 19. — Fabricius, *Bibl. Græca*, I, p. 848. — Montucla, *Histoire des Mathematiques*, t. I, p. 153.

HIPPOCRATE, écrivain vétérinaire, vivait vers le milieu du quatrième siècle après J.-C. Les fragments qui nous restent de lui ont peu de valeur. Ils ont été insérés dans les collections de Ruellius; Paris, 1530, in-fol.; de Grynæus; Bâle, 1537, in-4°; dans les éditions d'Hippocrate de Cos, Leyde, 1665, in-8°; Naples, 1757, in-4°. Valentini en a donné une édition séparée, sous ce titre Ἱπποκράτους Ἱππιατρικά. *Hippocratis Veterinaria latine et italice reddidit et notis illustravit Petrus Aloysius Valentini*; Rome, 1814, in-8°. Y.

Choulant, *Handb. der Bücherkunde für die Ältere Medicin.*

* **HIPPODAMUS** (Ἱππόδαμος), architecte grec, fils d'Euryphron, né à Milet, vivait vers 440 avant J.-C. Il ne bâtit pas seulement des monuments, il dirigea la construction de villes entières. Son premier grand ouvrage fut le Pirée, dont Thémistocle avait commencé les fortifications, mais qui ne devint une ville régulière que sous l'administration de Périclès. Aux rues étroites et anguleuses qui avaient été jusque-là en usage parmi les Grecs, Hippodamus substitua des rues larges se coupant à angles droits. Il suivit les colons athéniens qui allèrent fonder en 443 Thurium sur les ruines de l'ancienne

Sybàris, et fut l'architecte de la nouvelle ville. Plus tard il bâtit Rhodes, en 408. On s'étonne de le voir employé dans un État dorien ennemi d'Athènes; mais si on l'identifie avec le père de l'orateur Archeptolemus, un adversaire de Cléon, l'on peut supposer qu'il avait été banni de sa patrie à cause de ses opinions politiques. On sait par Aristote qu'il ne s'était pas moins occupé du gouvernement des villes que de leur arrangement matériel, et qu'il portait dans ses théories politiques la même régularité géométrique que dans ses plans d'architecte. C'est probablement de la république imaginaire d'Hippodamus qu'Aristophane s'est moqué dans la comédie des *Oiseaux*. Y.

Aristote, *Polit.*, II, 8. — Hesychius, au mot Ἱπποδάμου Νέμεσις. — Photius, au mot Ἱπποδ. νεμ. — Harpocration, au mot Ἱπποδάμεια. — Diodore de Sicile, XII, 10. — Strabon, XIV, p. 654. — C.-F. Hermann, *Disputatio de Hippodamo Milesio*; Marbourg, 1841, in-4°. — O. Müller, *Attika*, dans l'*Encyklopædie* de Ersch et Gruber.

* **HIPPODROME**, rhéteur et sophiste grec, né à Larisse, vivait vers la fin du second siècle de notre ère; il n'est connu que par l'éloge chaleureux qu'en fit Philostrate, lequel le représente comme un homme d'une famille distinguée, ayant autant de talent que de noblesse dans le caractère et comme étant mort dans un âge avancé, après avoir joui de l'estime publique. Il avait composé un grand nombre de discours et des poésies lyriques; mais il n'en est rien venu jusqu'à nous. G. B.

Philostrate, *Vitæ Sophistarum*, II, 27, p. 616 de l'édition d'Olearius.

HIPPOLYTE (Saint) (Ἱππόλυτος), un des premiers Pères de l'Église, vivait au commencement du troisième siècle après J.-C. Il n'est pas un point essentiel de sa vie qui n'ait été controversé. Les plus anciens écrivains ecclésiastiques qui le mentionnent, Eusèbe et saint Jérôme, parlent de lui comme d'un évêque, mais sans indiquer son siége épiscopal (1), et saint Jérôme dit expressément qu'il n'a pu découvrir cette particularité (2). La *Chronique paschale* affirme qu'il était évêque du *Portus Romanus*, port construit par Trajan à l'embouchure du Tibre près de Rome, et c'est l'opinion qui a généralement prévalu. Cependant le traité *De duabus Naturis*, attribué au pape Gélase, donne à saint Hippolyte le titre de métropolitain de l'Arabie. Des critiques, s'autorisant de l'assertion de Gélase et du silence motivé de saint Jérôme, ont prétendu que saint Hippolyte était un évêque d'Arabie. Le Moyne a même désigné comme son siége épiscopal une ville située sur le territoire d'Adana (Aden), et qui avait reçu le nom de *Portus Romanus*, parce qu'elle était le grand marché du commerce romain en Orient.

La date de la vie de saint Hippolyte a aussi donné lieu à des discussions. Eusèbe le place dans la première moitié du troisième siècle, et cette opinion très-vraisemblable ne permet pas d'admettre avec Palladius (*Hist. Lausiac.*, c. 148, dans la *Biblioth Pat.*, vol. XIII, p. 104, édit. de Paris, 1654) et Cyrille de Scythopolis (*Vita S. Euthymii*, dans Cotelier, *Eccles. Græc. Monum.*, t. IV, p. 82) qu'il avait connu les apôtres. Photius le fait disciple de saint Irénée, et Baronius de Clément d'Alexandrie, deux assertions qui peuvent être également fondées. Photius ajoute que saint Hippolyte fut l'ami intime et l'admirateur d'Origène. Il l'engagea, dit-il, à commenter les Écritures, et lui fournit sept tachygraphes pour écrire sous sa dictée, et sept calligraphes pour faire de belles copies de ses écrits. Saint Hippolyte atteste lui-même sa connaissance avec Origène, qu'il avait compté parmi ses auditeurs. Quant aux autres particularités rapportées par Photius, elles sont fondées sur une fausse interprétation d'un passage de saint Jérôme. Suivant ce père, Ambroise d'Alexandrie, frappé de la réputation que saint Hippolyte s'était acquise en commentant les Écritures, engagea Origène à entreprendre la même tâche, et lui fournit à cet effet de nombreux secrétaires.

Le martyre de saint Hippolyte n'est pas mentionné dans Eusèbe. Saint Jérôme, Photius et d'autres écrivains le qualifient de martyr, et son nom figure à ce titre dans les calendriers romains, grecs, coptiques et abyssiniens. Ces martyrologes varient tellement à son sujet qu'ils semblent se rapporter à plusieurs saints du même nom (1). Prudence, poëte chrétien du cinquième siècle, a écrit un long poëme sur le martyre de saint Hippolyte, mais il a, lui aussi, confondu plusieurs Hippolyte en un seul, et sa pieuse légende est dénuée de toute autorité historique. La date de la mort du saint qui fait le sujet de cet article est douteuse. On place communément son martyre sous Alexandre Sévère, prince qui ne persécuta pas les chrétiens. Si on admet que l'*Exhortatorius, ad Severinam*, énuméré parmi les écrits de saint Hippolyte, est l'ouvrage signalé par Théodoret comme adressé à une certaine reine ou impératrice (πρὸς βασιλίδα τινά), si on admet aussi que cette Severina était la femme de l'empereur Philippe l'Arabe, il faut porter le martyre du saint jusqu'à la persécution de Decius (vers 250), peut-être plus tard, et dans ce cas Hippolyte, qui avait été le disciple de saint Irénée, mort vers 190, atteignit un âge avancé. On suppose qu'il fut martyrisé

(1) Le passage de la *Chronique* d'Eusèbe dans lequel saint Hippolyte est appelé ἐπίσκοπος Πόρτου τοῦ κατὰ Ῥώμην est une interpolation.

(2) On a même contesté à saint Hippolyte la dignité épiscopale, et C. A. Heumann (*Primitiæ Gotting.*, n° XVII, p. 239) a prétendu que par ἐπίσκοπος Πόρτου, il fallait entendre intendant ou préfet du port d'Ostie; mais cette opinion n'a pas trouvé de partisans.

(1) Saint Jérôme compte un Hippolyte sénateur parmi les défenseurs du christianisme. Fabricius pense que ce sénateur est un des deux Hippolyte qui, suivant les *Martyrologes*, souffrirent la persécution sous Valérien (saint Jérôme, *Epist. ad Magnum*; *Opera*, vol. IV, pars II, col. 656, édit. des Bénédictins).

miens, il prit parti pour les plus forts, se saisit traîtreusement de trois cents des principaux habitants de Zancle, et les livra aux Samiens, qui lui donnèrent en échange la moitié du butin fait à Zancle. Il tourna ensuite ses armes contre les Syracusains, les vainquit près du fleuve Hélorus, et menaça Syracuse, qui fut sauvée par l'intervention des Corinthiens et obtint la paix au prix de la cession de Camarine. Il rebâtit cette ville, que les Syracusains avaient récemment détruite. Il mourut peu de temps après, au siége d'Hyblax. Bien qu'il laissât deux fils, Cléandre et Euclide, il eut pour successeur Gélon. Y.

Hérodote, VI, 23; VII, 154, 155. — Thucydide, VI, 5. — Scoliaste de Pindare, *in Olymp.*, V, 19, *in Nemes.*, IX 95. — Polyen, V, 6.

* **HIPPOCRATE**, général syracusain, mort en 212 avant J.-C. Sa famille, bannie de Syracuse, s'était réfugiée à Carthage. Après la bataille de Cannes et la mort d'Hiéron II, Hippocrate et son frère Épicyde furent chargés par Annibal d'aller prendre à Syracuse la direction du parti carthaginois. Leur conduite pendant le siége de cette ville fut ferme et habile. Lorsque les Romains, repoussés dans plusieurs assauts, eurent changé le siége en blocus, Hippocrate, laissant la défense de la ville à Épicyde, se fit jour à travers les lignes des assiégeants, et alla rejoindre Himilcon, qui tenait campagne contre les Romains. Les deux généraux tentèrent un grand effort pour sauver Syracuse; mais la peste se mit dans leur armée, et les fit périr l'un et l'autre. Y.

Tite-Live, XXIV, 35-39; XXV, 26.

* **HIPPOCRATE**, général athénien, fils d'Ariphron, tué en 424 avant J.-C. Lorsque le parti démocratique de Mégare fit des ouvertures aux Athéniens, Hippocrate et son collègue Démosthène marchèrent rapidement sur cette ville avec un corps d'élite, et occupèrent les retranchements qui réunissaient Mégare et Nisæa. N'ayant pu s'emparer de Mégare, ils tournèrent leurs armes contre Nisæa, qui capitula, et se retirèrent ensuite à Corinthe. Ils formèrent ensuite le projet d'envahir la Béotie, et tandis que Démosthène attaquait par mer le port de Siphès, Hippocrate se saisit de Délium. Mais Démosthène fut repoussé, et Hippocrate, obligé de tenir seul tête à toutes les forces de la Béotie, fut défait et tué dans une bataille livrée entre Délium et Orope, sur les frontières de l'Attique. Y.

Thucydide, IV, 66-77; 89-101. — Diodore de Sicile, XII, 69, 70. — Pausanias, III, 6; IX, 6.

* **HIPPOCRATE**, amiral lacédémonien, tué en 408 avant J.-C. En 411 il commanda en second la flotte lacédémonienne de l'Hellespont placée sous les ordres de Mindarus. Après la défaite décisive de Cyzique, en 410, Hippocrate, resté général en chef par la mort de Mindarus, écrivit une dépêche qui fut interceptée par l'ennemi et qui était conçue en ces termes : « C'en est fait de notre bonne fortune : Mindarus est tué, les soldats meurent de faim ; nous ne savons que faire. » Il céda peu après le commandement à Cratésippidas, et fut nommé harmoste ou gouverneur de Chalcédoine. Alcibiade et Thrasylle attaquèrent cette ville au printemps de 408. Hippocrate marcha à leur rencontre, fut vaincu et périt dans l'action. Y.

Thucydide, VIII, 107. — Xénophon, *Hellen.*, I, 1, 2. — Diodore de Sicile, XIII, 66. — Plutarque, *Alcib.*, 30.

HIPPOCRATE *de Chios*, mathématicien grec, vivait vers 460 avant J.-C. Il fut d'abord négociant, et comme il était, suivant Aristote, d'une grande simplicité d'esprit, il se laissa duper par les fermiers de la douane de Byzance. A demi ruiné et dégoûté du commerce, il se rendit à Athènes. La curiosité le conduisit dans l'école d'un philosophe, et les leçons qu'il y entendit lui révélèrent son aptitude pour les mathématiques. Il s'adonna particulièrement à la géométrie, fut bientôt en état d'enseigner cette science, et se rendit célèbre par plusieurs découvertes, dont la plus importante, et la seule qui nous soit connue, est la quadrature de la lunule qui porte encore aujourd'hui le nom de *Lunule d'Hippocrate*. Cette proposition, qui offre l'exemple de la quadrature d'une surface terminée par des arcs de cercle, inspira à son auteur, et a fait concevoir à bien d'autres mathématiciens après lui, l'espérance, toujours déçue, de trouver la quadrature du cercle lui-même. Simplicius rapporte qu'Hippocrate, ayant enseigné la géométrie à prix d'argent, fut chassé d'une école pythagoricienne à laquelle il était agrégé. Y.

Aristote, *Ethica., ad Eudem.*, VIII, 14. — *Sophist. Elench.*, I, 10. — Plutarque, *Solon*, 2. — Proclus, *in Euclid.*, II, p. 19. — Fabricius, *Bibl. Græca*, I, p. 848. — Montucla, *Histoire des Mathematiques*, t. I, p. 152.

HIPPOCRATE, écrivain vétérinaire, vivait vers le milieu du quatrième siècle après J.-C. Les fragments qui nous restent de lui ont peu de valeur. Ils ont été insérés dans les collections de Ruellius; Paris, 1530, in-fol.; de Grynæus; Bâle, 1537, in-4°; dans les éditions d'Hippocrate de Cos, Leyde, 1665, in-8°; Naples, 1757, in-4°. Valentini en a donné une édition séparée, sous ce titre Ἱπποκράτους Ἱππιατρικά. *Hippocratis Veterinaria latine et italice reddidit et notis illustravit Petrus Aloysius Valentini*; Rome, 1814, in-8°. Y.

Choulant, *Handb. der Bücherkunde für die Ältere Medicin.*

* **HIPPODAMUS** (Ἱππόδαμος), architecte grec, fils d'Euryphron, né à Milet, vivait vers 440 avant J.-C. Il ne bâtit pas seulement des monuments, il dirigea la construction de villes entières. Son premier grand ouvrage fut le Pirée, dont Thémistocle avait commencé les fortifications, mais qui ne devint une ville régulière que sous l'administration de Périclès. Aux rues étroites et anguleuses qui avaient été jusque-là en usage parmi les Grecs, Hippodamus substitua des rues larges se coupant à angles droits. Il suivit les colons athéniens qui allèrent fonder en 443 Thurium sur les ruines de l'ancienne

Sybaris, et fut l'architecte de la nouvelle ville. Plus tard il bâtit Rhodes, en 408. On s'étonne de le voir employé dans un État dorien ennemi d'Athènes; mais si on l'identifie avec le père de l'orateur Archeptolemus, un adversaire de Cléon, l'on peut supposer qu'il avait été banni de sa patrie à cause de ses opinions politiques. On sait par Aristote qu'il ne s'était pas moins occupé du gouvernement des villes que de leur arrangement matériel, et qu'il portait dans ses théories politiques la même régularité géométrique que dans ses plans d'architecte. C'est probablement de la république imaginaire d'Hippodamus qu'Aristophane s'est moqué dans la comédie des *Oiseaux*. Y.

Aristote, *Polit.*, II, 5. — Hesychius, au mot Ἱπποδάμου Νέμεσις. — Photius, au mot Ἱπποδ. νεμ. — Harpocration, au mot Ἱπποδάμεια. — Diodore de Sicile, XII, 10. — Strabon, XIV, p. 654. — C.-F. Hermann, *Disputatio de Hippodamo Milesio*; Marbourg, 1841, in-4°. — O. Müller, *Attika*, dans l'*Encyklopædie* de Ersch et Gruber.

* **HIPPODROME**, rhéteur et sophiste grec, né à Larisse, vivait vers la fin du second siècle de notre ère; il n'est connu que par l'éloge chaleureux qu'en fit Philostrate, lequel le représente comme un homme d'une famille distinguée, ayant autant de talent que de noblesse dans le caractère et comme étant mort dans un âge avancé, après avoir joui de l'estime publique. Il avait composé un grand nombre de discours et des poésies lyriques; mais il n'en est rien venu jusqu'à nous. G. B.

Philostrate, *Vitæ Sophistarum*, II, 27, p. 616 de l'édition d'Olearius.

HIPPOLYTE (Saint) (Ἱππόλυτος), un des premiers Pères de l'Église, vivait au commencement du troisième siècle après J.-C. Il n'est pas un point essentiel de sa vie qui n'ait été controversé. Les plus anciens écrivains ecclésiastiques qui le mentionnent, Eusèbe et saint Jérôme, parlent de lui comme d'un évêque, mais sans indiquer son siége épiscopal (1), et saint Jérôme dit expressément qu'il n'a pu découvrir cette particularité (2). La *Chronique paschale* affirme qu'il était évêque du *Portus Romanus*, port construit par Trajan à l'embouchure du Tibre près de Rome, et c'est l'opinion qui a généralement prévalu. Cependant le traité *De duabus Naturis*, attribué au pape Gélase, donne à saint Hippolyte le titre de métropolitain de l'Arabie. Des critiques, s'autorisant de l'assertion de Gelase et du silence motivé de saint Jérôme, ont prétendu que saint Hippolyte était un évêque d'Arabie. Le Moyne a même désigné comme son siége épiscopal une ville située sur le territoire d'Adana (Aden), et qui avait reçu le nom de *Portus Romanus*, parce qu'elle était le grand marché du commerce romain en Orient.

La date de la vie de saint Hippolyte a aussi donné lieu à des discussions. Eusèbe le place dans la première moitié du troisième siècle, et cette opinion très-vraisemblable ne permet pas d'admettre avec Palladius (*Hist. Lausiac.*, c. 148, dans la *Biblioth Pat.*, vol. XIII, p. 104, édit. de Paris, 1654) et Cyrille de Scythopolis (*Vita S. Euthymii*, dans Cotelier, *Eccles. Græc. Monum.*, t. IV, p. 82) qu'il avait connu les apôtres. Photius le fait disciple de saint Irénée, et Baronius de Clément d'Alexandrie, deux assertions qui peuvent être également fondées. Photius ajoute que saint Hippolyte fut l'ami intime et l'admirateur d'Origène. Il l'engagea, dit-il, à commenter les Écritures, et lui fournit sept tachygraphes pour écrire sous sa dictée, et sept calligraphes pour faire de belles copies de ses écrits. Saint Hippolyte atteste lui-même sa connaissance avec Origène, qu'il avait compté parmi ses auditeurs. Quant aux autres particularités rapportées par Photius, elles sont fondées sur une fausse interprétation d'un passage de saint Jérôme. Suivant ce père, Ambroise d'Alexandrie, frappé de la réputation que saint Hippolyte s'était acquise en commentant les Écritures, engagea Origène à entreprendre la même tâche, et lui fournit à cet effet de nombreux secrétaires.

Le martyre de saint Hippolyte n'est pas mentionné dans Eusèbe. Saint Jérôme, Photius et d'autres écrivains le qualifient de martyr, et son nom figure à ce titre dans les calendriers romains, grecs, coptiques et abyssiniens. Ces martyrologes varient tellement à son sujet qu'ils semblent se rapporter à plusieurs saints du même nom (1). Prudence, poëte chrétien du cinquième siècle, a écrit un long poëme sur le martyre de saint Hippolyte, mais il a, lui aussi, confondu plusieurs Hippolyte en un seul, et sa pieuse légende est dénuée de toute autorité historique. La date de la mort du saint qui fait le sujet de cet article est douteuse. On place communément son martyre sous Alexandre Sévère, prince qui ne persécuta pas les chrétiens. Si on admet que l'*Exhortatorius, ad Severinam*, énuméré parmi les écrits de saint Hippolyte, est l'ouvrage signalé par Théodoret comme adressé à une certaine reine ou impératrice (πρός βασιλίδα τινά), si on admet aussi que cette Severina était la femme de l'empereur Philippe l'Arabe, il faut porter le martyre du saint jusqu'à la persécution de Decius (vers 250), peut-être plus tard, et dans ce cas Hippolyte, qui avait été le disciple de saint Irénée, mort vers 190, atteignit un âge avancé. On suppose qu'il fut martyrisé

(1) Le passage de la *Chronique* d'Eusèbe dans lequel saint Hippolyte est appelé ἐπίσκοπος Πόρτου τοῦ κατὰ Ῥώμην est une interpolation.

(2) On a même contesté à saint Hippolyte la dignité épiscopale, et C. A. Heumann (*Primitiæ Gotting.*, n° XVII, p. 239) a prétendu que par ἐπίσκοπος Πόρτου, il fallait entendre intendant ou préfet du port d'Ostie; mais cette opinion n'a pas trouvé de partisans.

(1) Saint Jérôme compte un Hippolyte sénateur parmi les défenseurs du christianisme. Fabricius pense que ce sénateur est un des deux Hippolyte qui, suivant les *Martyrologes*, souffrirent la persécution sous Valérien (saint Jérôme, *Epist. ad Magnum*; *Opera*, vol. IV, pars II, col. 656, édit. des Bénédictins).

près de Rome, probablement à l'embouchure du Tibre, et, suivant l'opinion commune, il fut jeté dans la mer, une pierre au cou. Pierre Damiani, cardinal-évêque d'Ostie au onzième siècle, dit que saint Hippolyte, après avoir converti beaucoup de Sarrasins, résigna son évêché d'Arabie, et vint à Rome, où il souffrit le martyre. L'Église romaine célèbre sa fête le 21 août (1).

En 1551, on découvrit à Rome, près de l'église de Saint-Laurent, une statue qui paraît remonter au sixième siècle, et qui représente un homme assis, en habit monastique. L'inscription porte le nom d'Hippolyte, évêque de Portus, et sur le dos du siége où le saint est placé, on trouve inscrit le *canon* ou *cycle pascal* qu'il introduisit à Rome et une liste de ses principaux écrits. Parmi les ouvrages de saint Hippolyte énumérés par Eusèbe, saint Jérôme, Photius, et d'autres écrivains ecclésiastiques, ou connus par l'inscription de sa statue, quelques-uns existent encore, et il reste des fragments étendus de plusieurs autres. Un certain nombre de ces écrits avaient déjà été publiés séparément lorsque Fabricius en donna un recueil complet sous le titre de *S. Hippolyti, episcopi et martyris, Opera non antea collecta et partim nunc primum e MSS. in lucem edita, græce et latine*; Hambourg, 1716-1718, in-fol. Les ouvrages et les fragments donnés par Fabricius furent réimprimés avec des additions par Galland, qui les inséra dans sa *Bibliotheca Patrum*, in-fol., vol. II, Venise, 1766, et les disposa dans l'ordre suivant : Ἀπόδειξις περὶ τοῦ Χριστοῦ καὶ Ἀντιχρίστου (*Demonstratio de Christo et Antichristo*), publiée d'abord par Marquardus Gudius, Paris, 1661, in-8°; insérée par Combefis dans son *Auct. Novissimum*, vol. I, Paris, 1672, in-fol., avec une traduction latine qui fut réimprimée dans la *Bibliotheca Patrum*, vol. XXVII, édit. de Lyon, 1677. Mills, qui regarde comme supposés tous les ouvrages de saint Hippolyte, admet cependant que la *Démonstration du Christ et de l'Antechrist* peut être authentique (2); ce traité est en effet mentionné par saint Jérôme et Photius; — Εἰς τὴν Σωσανναν (*In Susannam*), publié avec le précédent par Combefis. (...) doute une partie du commentaire (...) cité par saint Jérôme, et dont il nous reste quelques parties. Saint Hippolyte interprète (...) quement l'histoire de Suzanne, qu'il (...) comme un type de l'Église; — Ἀποδεικτικὴ (...) Ἰουδαίους (*Demonstratio adversus Judæos*). Fabricius donna dans son premier volume une traduction latine de ce fragment par Franciscus Turianus, laquelle avait été insérée dans l'*Apparat. sac.* de Possevin, t. I, p. 763, et publia dans le second l'original grec qui lui avait été communiqué par Montfaucon; — Πρὸς Ἕλληνας λόγος, fragment attribué à saint Hippolyte sur l'autorité de l'inscription de sa statue, qui donne le titre plus complet de Πρὸς Ἕλληνας, πρὸς Πλατῶνα, ἢ καὶ περὶ τοῦ παντὸς, publié par Hoeschel dans ses notes sur Photius, par Le Moyne dans ses *Varia sacra*, et par Fabricius. C'est vraisemblablement le même ouvrage que Photius appelle Περὶ τοῦ παντός ou Περὶ τῆς τοῦ παντὸς αἰτίας ou παντός οὐσίας, et qu'il attribue à Caïus; — Εἰς τὴν αἵρεσιν Νοέτου τινός (*Contre l'Hérésie de Noétus*) : c'est probablement la dernière partie d'un traité Πρὸς ἁπάσας τὰς αἱρέσεις (Contre toutes les Hérésies), mentionné par Eusèbe et saint Jérôme, décrit par Photius comme dirigé contre trente-deux hérésies, à commencer par les dosithéens et en finissant par Noétus, contemporain de saint Hippolyte : ouvrage célèbre que l'on a retrouvé récemment; — Κατὰ Βήρωνος καὶ Ἥλικος τῶν αἱρετίκων περὶ θεολογίας καὶ σαρκώσεως (*De Theologia et Incarnatione, contra Beronem et Heliconem (seu Helicem) hæreticos*). Les huit fragments qui nous restent de ce traité, conservés par Nicéphore de Constantinople dans ses *Antirrhetica contra Iconomachos*, parurent d'abord en latin dans les *Lectiones antiquæ* de Canusius, vol. V, p. 154. Sirmond donna le texte grec dans ses *Collectanea Anastasii bibliothecarii*; Paris, 1620, in-8°; — *Fragmenta ex Commentario in Genesin*, publié par Fabricius d'après un manuscrit de la bibliothèque de Vienne; — *Fragmenta ex Commentario in varios Sacræ Scripturæ libros : in Hexaemeron, in Genesin, in Numeros, in Psalmos, in Proverbia, in Canticum Canticorum, in Isaiam, in Danielem, in Canticum trium Puerorum*; — des fragments des ouvrages suivants : *Adversus Hæreses*; Περὶ τοῦ ἁγίου Πάσχα; Πρὸς βασιλίδα τινὰ (peut-être le même que le Προτρεπτικὸς πρὸς Σεβήριναν de l'inscription de la statue); — Περὶ χαρισμάτων ἀποστολικὴ παράδοσις; — *Narratio de virgine corinthiaca et de quodam Magistriano*, tiré de Palladius (*Hist. Laus.*, c. 148); — *Canon Paschalis*, ou *Table pour calculer la Pâque*, avec un *Catalogue des ouvrages d'Hippolyte* d'après l'inscription de sa statue (1).

(1) Dans les *Acta* d'un concile tenu à Rome sous le pape Silvestre en 324 (Labbe, *Concil.*, vol. I, p. 184), le diacre Hippolyte fut condamné pour l'hérésie valentinienne. Il ne faut pas confondre cet hérésiarque avec l'évêque de Portus, qui, loin de soutenir les valentiniens, écrivait contre eux. Les *Acta* de ce concile sont trop interpolés, s'ils ne sont tout à fait supposés, pour faire autorité, et si la mémoire de saint Hippolyte (car lui-même était mort depuis longtemps) encourut quelque censure sous Silvestre, ce fut plutôt pour sa manière de computer la fête de Pâques, manière qui s'éloignait du calcul de l'Église de Rome.

(2) L'ouvrage publié avec une traduction latine par Jean Picus, comme l'œuvre de saint Hippolyte, et sous le titre de Περὶ τῆς συντελείας τοῦ κόσμου καὶ περὶ τοῦ Ἀντιχρίστου, καὶ εἰς τὴν δευτέραν παρουσίαν τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ (*De Consummatione mundi, et de Antichristo, et secundo Adventu Domini nostri Jesu-Christi*), est regardé par Combefis comme supposé, et a été relégué à ce titre dans l'appendice du 1er vol. de l'édition de Fabricius.

(1) Avant d'être inséré dans la collection de Fabricius, le *Cycle pascal* avait été publié avec des commentaires par Scaliger dans le *De Emendatione Temporum*; Paris.

Pour compléter la liste des ouvrages vrais ou supposés de saint Hippolyte, il faut ajouter aux précédents un fragment d'un commentaire sur la Genèse publié par Fabricius d'après un manuscrit syriaque, et rejeté par Galland comme apocryphe, et deux petites pièces Περὶ τῶν ιβ' ἀποστόλων (Sur les douze Apôtres) et Περὶ τῶν ο' ἀποστόλων (Sur les soixante-dix Apôtres) publiées dans l'appendice du 1[er] vol. de Fabricius, mais d'un authenticité très-douteuse.

Voilà en résumé ce que l'on savait de la vie et des ouvrages de saint Hippolyte, lorsqu'une découverte imprévue ramena l'attention sur cet ancien écrivain ecclésiastique. En 1842, M. Mynoïde Minas, chargé d'une mission par M. Villemain, ministre de l'instruction publique, rapporta du mont Athos, avec plusieurs autres ouvrages inédits (*voy.* BABRIUS), un manuscrit grec du quatorzième siècle, sur papier de coton, mutilé, sans nom d'auteur et contenant une *Réfutation de toutes les hérésies* (Κατὰ πασῶν αἱρέσεων ἔλεγχος). Ce manuscrit, déposé à la Bibliothèque royale, y resta négligé jusqu'à ce que M. Em. Miller reconnut qu'il renfermait les derniers livres d'un traité dont le premier livre avait été imprimé dans les *Œuvres* d'Origène. Sur la demande de M. Miller, l'université d'Oxford consentit à faire les frais de l'impression, et l'ouvrage parut sous le titre de *Origenis Philosophumena, sive omnium hæresium Refutatio. E codice Parisino nunc primum edidit Em. Miller*; Oxford, 1851, in-8°. Cet ouvrage excita vivement l'intérêt des philologues et des théologiens d'Allemagne et de France aussi bien que d'Angleterre. Il fut bientôt reconnu qu'il était impossible de l'attribuer à Origène. Le professeur Jacobi, dans le *Deutsche Zeitschrift für christliche Wissenschaft* (1852), et le docteur Duncker dans le *Gottinger Gelehrte Anzeigen* (1852), le revendiquèrent pour saint Hippolyte. M. de Bunsen soutint la même opinion, et l'établit plus solidement qu'on ne l'avait fait avant lui, dans un ouvrage intitulé : *Hippolytus and his Age; or the doctrine and practice of the Church of Rome under Commodus and Alexander Severus : and ancient and modern christianity and divinity compared*; Londres, 1852, 4 vol. in-12. M. de Bunsen y démontre que la *Réfutation de toutes les Hérésies* est l'œuvre de saint Hippolyte, mentionnée par Eusèbe, saint Jérôme, saint Épiphane, Pierre, évêque d'Alexandrie et inscrite sur la base de sa statue : cette opinion est généralement admise aujourd'hui, bien que d'autres érudits aient attribué la *Réfutation de toutes les Hérésies* à Caïus, à saint Ignace ou même à Tertullien. Sur divers points de théologie et de philologie, M. Bunsen essuya des contradictions, auxquelles il répondit dans une édition très-augmentée de son livre, 1854, 7 vol. in-12. Nous ne pouvons pas reproduire ici les arguments de M. de Bunsen; mais nous les croyons décisifs, et nous regardons le traité publié par M. Miller comme le même ouvrage dont plusieurs Pères de l'Église ont parlé, et dont Photius a donné une indication détaillée. Au point de vue biographique, ce livre ajoute peu à ce que l'on savait déjà de saint Hippolyte. On y voit qu'il était dignitaire de l'Église de Rome (sans doute en sa qualité d'évêque de Portus), sous les papes Zéphirin et Calliste (199-222), qu'il lutta contre ces deux papes, et que le dernier le redoutait. Mais comme monument de l'état social et intellectuel des chrétiens, au commencement du troisième siècle, la *Réfutation de toutes les Hérésies* est d'un grand intérêt. Saint Hippolyte pense que les hérésies sont d'anciens systèmes philosophiques qui envahissent le christianisme, et le dénaturent pour se l'approprier. Selon lui, Valentin veut plier l'Évangile aux doctrines de Pythagore et de Platon; Basilide est un disciple d'Aristote, Marcion reproduit les idées d'Empédocle, et Cérinthe est un initié des mystères égyptiens. L'exposition qu'il fait des théories de ses adversaires est utile pour la connaissance de certains points de la philosophie antique, et ses réfutations sont exemptes d'emportement. Il n'oublie sa modération qu'en parlant du pape Calliste, dont il trace le plus sombre portrait (*voy.* CALLISTE). Sans révoquer en doute la sincérité d'Hippolyte, il est permis de ne pas juger Calliste d'après ces pages empreintes d'une passion trop vive pour être équitable. « Hippolyte, dit M. Laboulaye, tout en condamnant la doctrine des montanistes, était partisan de leur discipline. La sévérité de la secte l'avait séduit. Calliste, au contraire, avait une indulgence qui révoltait les âmes moins tendres. On lui refusait le droit de rétablir dans les honneurs du sacerdoce le prêtre qui, après avoir failli, s'était réhabilité par la pénitence, et devant des résistances et des rigueurs assurément peu chrétiennes, le pape avait déclaré hérétiques ceux qui combattaient sa douceur. C'en est assez pour expliquer son crime et les emportements d'un adversaire. Hippolyte, impartial pour des hérésies véritables,

1583, in-fol.; par Gruter, dans son recueil d'*Inscriptions*, Heidelberg, 1600; par le père Boucher (traduit en latin), dans son traité *Sur les Cycles de Pâque*, (Anvers, 1634, in-fol., et par Bianchini, *De kalendario et Cyclo Cæsaris ac de Paschali canone sancti Hippolyti martyris*, Rome, 1703, in-fol. : « *Le Cycle pascal* de saint Hippolyte est divisé en deux parties, dit dom Ceillier. Dans la première, le saint marque en quels jours des mois de mars et d'avril le quatorzième de la lune peut se rencontrer; la révolution est de seize ans, qui, étant redoublés sept fois, règlaient la fête de Pâques pour cent douze ans, c'est-à-dire depuis la première année d'Alexandre, qui était l'an 222 de Jésus-Christ, jusqu'en 333..... Dans la seconde partie on indique les jours auxquels il faut célébrer la Pâque. Cette fête est toujours marquée au dimanche. Lorsque le quatorzième de la lune tombe au samedi, on ne doit point faire la Pâque le dimanche suivant, qui est le quinzième de la lune; il faut la transférer au dimanche d'après, c'est-à-dire au vingt-deuxième de la lune. La raison de cette pratique est que saint Hippolyte aussi bien que les Latins ne voulaient pas que l'on fît la Pâque le jour que notre Seigneur a été crucifié. »

ne doutait pas de son droit d'excommunier l'évêque de Rome, et la colère qui l'aveuglait lui faisait perdre toute mesure et toute raison. C'est là l'histoire de tous les partis et de tous les âges. Il est probable que si l'on remuait la poudre du jansénisme, on y trouverait contre les papes des accusations aussi violentes et aussi peu fondées que celles d'Hippolyte. » Il ne serait pas moins injuste de juger saint Hippolyte d'après ses invectives contre Calliste. Ses autres écrits n'offrent point ce caractère de haine et de violence. Bunsen loue au contraire chez lui la « sérénité d'un penseur platonicien », et Dom Ceillier résume ainsi les opinions des Pères de l'Église sur Hippolyte : « Saint Jérôme et les autres anciens, qui ont travaillé sur les écrivains ecclésiastiques, ont parlé de saint Hippolyte comme d'un homme très-docte, très-éloquent et très-vertueux. Il avait l'esprit naturellement élevé, mais doux et éloigné de la satire. » L. J.

Eusèbe, *Hist. Eccles.*, VI, 20, 22, 23; *Chronic.*, II. — Saint Jérôme, *De Viris illust.*, c. 61. — Photius, *Bibliot.*, cod. 48, 121, 202. — *Chronicon Paschale*, vol. I, p. 12, édit. de Bonn. — Le Moyne, *Diatribe de Hippolyto*; dans les *Prolegomena* de ses *Varia sacra*. — Baronius, *Annal., ad ann.* 229, IV. — Tillemont, *Mém.*, vol. III, p. 238. — Lardner, *Credibility*, p. II, c. 35. — Oudin, *Comment. de Script. eccles.*, vol. I, p. 220. — Basnage, *Animadversiones de S. Hippolyto*, dans son édit. des *Lectiones antiquæ* de Canusius. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. VII, p. 183. — Cave, *Hist. liter.* — Galland, *Bibliot. Patrum*, vol. II; *Prolegomena*, c. XVIII. — Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs ecclesiast.*, t. II. — Bunsen, *Hippolytus und seine Zeit*: Leipzig, 1853. 2 vol. in-8°. (Cet ouvrage avait d'abord paru en anglais, et nous en avons donné le titre dans le courant de l'article). — C. Wordsworth, *S. Hippolytus and the Church of Rome in the earlier part of the third century*; Londres, 1853, in-8°; *Remarks on Bunsen*, 1855, in-8°. — Döllinger, *Hippolytus und Kallistus*; Ratisbonne, 1853, in-8°. — Cruice, *Etudes sur de nouveaux documents historiques empruntés aux* Philosophumena.....; 1853, in-8°; *Histoire de l'Église de Rome sous les pontificats de saint Victor, de saint Zéphyrin et de saint Calliste*; — *Ecclesiastical and theological Review*, juin, juillet 1853. — *Edinburgh Review*, janvier, 1853. — Ed. Laboulaye, dans le *Journal des Debats*, 12 et 27 décembre 1852.

* **HIPPOLYTE** *de Thèbes*, chronographe grec, vivait dans le onzième siècle après J.-C. Sa vie est tout à fait inconnue, et on n'en peut fixer la date qu'approximativement. On a de lui Ἱππολύτου Θηβαίου Χρονικόν Σύνταγμα (ou Σύγγραμμα). Une traduction latine d'un fragment de cet ouvrage fut publié par Joannes Sambucus, sous le titre de *Libellus de Ortu et Cognatione Virginis Mariæ*; Padoue, 1556, in-8°. Divers fragments du texte insérés successivement dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius, t. III, dans les *Commentarii de Biblioth. Cæsar.*, de Lambèce, dans les *Antiquit. Eccles. illust.*, de Schelstraten, Rome, 1692, in-fol., furent réunis et augmentés par Galland, dans sa *Bibliot. Patrum*, vol. XIV, p. 106. Cet éditeur donne pour des productions d'Hippolyte de Thèbes deux courts traités Περὶ τῶν ιϐ' ἀποστόλων et Περὶ τῶν ο' ἀποστόλων, attribués à saint Hippolyte. Y.

Galland, *Prolegomena* de son XIVe vol., p. V. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. VIII, p. 198. — Cave, *Hist. liter.*

HIPPOLYTE (Cardinal). *Voy.* [illegible]

* **HIPPON** (Ἵππων), de [illegible] grec, vivait dans le [illegible]
Suivant Aristote, il appar[illegible] école
mais la pauvreté de son [illegible]
peu digne d'être compté p[illegible]
cette école. Il fut accusé d'ath[illegible]
nommé *le Mélien*, parce [illegible]
doctrines de Diagoras de [illegible]
sait-il que les [illegible]
qui avaient [illegible] l'imm[illegible]
miration du vulgaire. L[illegible]
dit-on, une épitaphe, où [illegible]
qu'il deviendrait dieu après [illegible]
unes de ses opinions philos[illegible]
conservées par Sextus Empir[illegible]
Clément d'Alexandrie et autres. [illegible]
que l'eau et le feu sont les princ[illegible]
choses ; que le second de ces élém[illegible]
premier, et qu'en se développ[illegible]
l'univers. Selon lui, aucune su[illegible]
l'abri de la destruction. [illegible]

Brucker, *Hist. crit. Phil.*, I, 1108. — Brandis, *Gesch. d. Phil.*, I, 020.

HIPPONAX (Ἱππῶναξ), poëte grec, fils de Pythéus et de Protis, né à Éphèse, vivait dans la seconde moitié du sixième siècle avant J.-C. (1). Il est compté au nombre des écrivains du dialecte ionien, et il occupe, après Archiloque et Simonide d'Amorgos, la troisième place parmi les poëtes ïambiques. Comme Archiloque et Alcée, il se signala par son amour de la liberté. Chassé de sa ville natale par Athénagoras et Comas, tyrans d'Éphèse, il se retira à Clazomène, où il vécut dans une grande pauvreté, et mourut, dit-on, de misère. Il était petit, fluet, et laid, et son physique disgracieux eut une grande influence sur le développement de son talent. Les railleries que lui attira sa laideur furent pour lui ce qu'un dépit amoureux avait été pour Archiloque, une occasion d'exercer sa verve satirique. L'histoire des filles de Lycambe eut un pendant exact dans l'aventure des frères Bupalus et Athénis. Ces deux frères, qui étaient des sculpteurs de Chios, établis à Colophon, firent des statues d'Hipponax dans lesquelles ils exagérèrent encore sa laideur naturelle. Le poëte se vengea en lançant contre les deux artistes, et particulièrement contre Bupalus, des vers si mordants que celui-ci, dit-on, se pendit de désespoir. Cette dernière circonstance a sans doute été ajoutée après coup pour augmenter la ressemblance entre l'histoire d'Archiloque et celle d'Hipponax. Pline nie le suicide

(1) Le marbre de Paros le fait contemporain de la prise de Sardes par Cyrus (546 avant J.-C.); Pline le place dans la soixantième olympiade (540 avant J.-C.); Proclus dit qu'il vivait sous Darius (520-485 av. J.-C.). Ces témoignages, qui concordent dans de certaines limites, permettent de ne pas s'arrêter à l'erreur d'Eusèbe, qui fait vivre Hipponax du temps de Terpander, et à l'anachronisme du poëte comique Diphile, qui le met avec Archiloque au nombre des amants de Sapho.

de Bupalus, et prétend que lui et son frère continuèrent, malgré les invectives du poëte, à exercer leur art dans les îles voisines de Colophon. Hipponax inventa une forme de versification admirablement adaptée à ses inspirations satiriques. Dans ses vers ïambiques, au dernier pied, il substitua un spondée ou un trochée à l'ïambe. Ce brusque changement de rhythme à la fin du vers produit dans la phrase poétique une sorte de mouvement saccadé, irrégulier, qui déroute l'oreille et étonne l'esprit. Cette cadence bizarre convenait parfaitement à la familiarité parfois grotesque des satires d'Hipponax. Les Grecs donnèrent à ce genre d'ïambe le nom de *choliambe* (χωλιαμβός, ïambe boiteux) ou *ïambe scazon* (σκάζων signifie aussi boiteux). Hipponax poussa encore plus loin cette modification de l'ïambe, et admit quelquefois le spondée au cinquième pied, ce qui produisit un vers encore plus saccadé, que les grammairiens appelèrent *ischiorrogique* (le déhanché). Divers écrivains, dont le plus connu est Babrius, imitèrent les *choliambes* d'Hipponax.

Outre ses *choliambes*, qui formaient au moins deux livres, Hipponax écrivit des parodies, et on lui a même attribué, mais à tort, l'invention de ce genre poétique, qui remonte bien plus haut. Athénée cite quelques vers de sa parodie d'Homère. « Muse, dit le poëte, chante Eurymédon, ce gouffre insatiable, cet estomac de fer, qui mange démesurément; dis-moi comment il a péri malheureusement en vertu d'un arrêt sinistre rendu contre lui par le peuple assemblé sur le rivage de la mer stérile. » Hipponax ne borna pas ses attaques aux artistes Bupalus et Athénis, il lança ses traits acérés contre tous ceux qui prêtaient au ridicule, et l'on prétend même qu'il n'épargna pas son père et sa mère. Il châtia amèrement le luxe efféminé de ses compatriotes. « L'un d'eux, dit-il, se gorgeant tout à son aise, pendant des journées entières, de thon et de sauces délicates, comme un eunuque de Lampsaque, a mangé son héritage; de sorte qu'il lui faut maintenant fendre des rochers et vivre d'une petite mesure de figues et d'un gros pain d'orge, nourriture d'esclave. » Chez les anciens l'épithète de πικρός, *amer*, *âcre*, était inséparable du nom d'Hipponax. Léonidas de Tarente, dans une élégante épigramme, invite le voyageur à faire silence en passant près du tombeau de celui qui aboya même contre ses parents, et à ne pas éveiller la guêpe endormie. Alcée de Messène dit que ce tombeau, au lieu de se couvrir d'une vigne aux grappes savoureuses, doit produire des ronces aux fruits âpres et amers. Théocrite a dit moins sévèrement, et plus justement peut-être : « Ici gît Hipponax, le poëte lyrique. Si tu es méchant, n'approche pas de son tombeau; mais si tu es honnête et né d'honnêtes gens, tu peux t'y asseoir, et, si tu veux, t'y endormir. »

Comme poëte, Hipponax occupe une place intermédiaire entre Archiloque et Aristophane. Plus mordant et moins élevé que le premier, il a quelque chose de la verve bouffonne du second. La muse d'Archiloque est digne jusque dans ses emportements; Hipponax remplit ses vers d'une foule d'expressions communes, et, plus qu'aucun autre poëte grec, il approche de ce que les Latins appelèrent la satire. Il nous reste de lui cent cinquante vers environ. Un autre poëte ïambique, nommé Ananius ou Ananias, vivait du temps d'Hipponax. Les manières des deux poëtes sont identiques, et dans ce qui nous reste de leurs écrits, il est quelquefois impossible de déterminer ce qui appartient à chacun d'eux. L'invention du *choliambe* ou du moins du vers *ischiorrogique* a été quelquefois attribuée à Ananias. Les fragments de ces deux poëtes ont été recueillis par Welcker : *Hipponactis et Ananii, Iambographorum, Fragmenta*, Gœttingue, 1817, in-8°; par Bergk : *Poetæ Lyrici Græci*; par Schneidewin : *Delectus Poeseos græcæ*; par Meinecke, à la suite de l'édition de *Babrius* de Lachmann. L. J.

Suidas, au mot Ἱππώναξ. — Strabon, XIV, p. 642. — Clément d'Alexandrie, *Strom.*, I, p. 308. — Proclus, *Chrestomathia*; dans la *Biblioth.* de Photius, cod. 239. — Solin, XI, 16. — Tzetzès, *Proleg. ad Lycoph.*, 690. — Athénée, XII, 552; XIII, p. 590; XV, 698-701. — Sulpicia, *Sat.* 6. — Élien, *Var. Hist.*, X, 6. — Pline, XXXVI, 5. — Horace, *Epod.*, VI, 14. — Lucien, *Pseudol.*, 2. — Julien, *Epist.*, 30. — Cicéron, *Orat.*, 56; *Epist. ad Fam.*, VII, 24. — Pollux, X, 18. — Brunck, *Analecta*, vol. I, p. 382, n° 20, p. 490, n° 16; vol. II, p. 286. — Bekker, *Anecdota*, vol. I, p. 85. — Mozer, *Ueber d. parod. Poes. d. Griechen*; dans les *Studien*, de Daub et Creuzer, Heidelberg, 1811, vol. VI, p. 267. — Bayle, *Diction. hist. et crit.* — *Mémoires de l'Acad. des Inscr.*, t. VII, p. 403; t. X, p. 274. — O. Müller, *History of Lit. of Greece*, p. 141-143. — Ulrici, *Geschichte d. Hellen. Dichtkunst*, vol. II, p. 308-316. — Bode, *Gesch. d. Hell. Dich.*, t. I, p. 330-344.

* **HIPPONICUS** et **CALLIAS** (Ἱππόνικος, Καλλίας), noble famille athénienne, célèbre par ses richesses, et dont les chefs portèrent alternativement pendant plusieurs générations successives les noms d'*Hipponicus* et de *Callias*. Cette famille prétendait descendre de Triptolème, et jouissait de la dignité de *porte-torches* aux mystères d'Éleusis. Pour les membres de cette famille appelés *Callias*, voyez ce nom; ceux qui s'appelèrent Hipponicus sont au nombre de trois, savoir :

* **HIPPONICUS I**er, qui vivait au commencement du sixième siècle avant J.-C. Il fut un des trois Athéniens à qui Solon, avant de promulguer son règlement des dettes (σεισάχθεια), en 594, fit part de son intention de diminuer le montant des dettes, plutôt que de toucher aux propriétés foncières. Les trois Athéniens firent un usage frauduleux de cette confidence, et s'enrichirent en achetant des terres avec de l'argent emprunté. Bœckh regarde cette accusation contre Hipponicus comme une calomnie, et l'attribue à l'envie excitée par ses richesses.

Plutarque, *Sol.*, 15; *Pol. præc.*, 13. — Bœckh, *Économie politique des Athéniens* (trad. de M. de Laligant).

* **HIPPONICUS II**, surnommé *Ammon*, fils

de Callias Ier et probablement petit-neveu du précédent, vivait vers 500. Il augmenta la fortune considérable de sa famille avec les trésors qu'un général perse avait confiés à Diomneste d'Érétrie pendant la première invasion de cette île par les Perses. Après la défaite des envahisseurs, Diomneste garda les trésors, et ses héritiers, forcés de fuir devant une seconde invasion, les transmirent à Hipponicus, qui les conserva définitivement. Cette histoire, qu'Athénée raconte d'après Héraclide de Pont, et qui s'accorde peu avec le récit d'Hérodote au sujet de l'invasion d'Érétrie, est peut-être un conte inventé pour expliquer la fortune de la famille d'Hipponicus.

Athénée, XII, p. 536.

* **HIPPONICUS III**, fils de Callias II, tué en 424 avant J.-C. Il commanda, avec Eurymédon, les Athéniens dans leur incursion sur le territoire de Tanagra en 426, et deux ans après il fut tué à la bataille de Delium. Il avait divorcé d'avec sa femme, qui épousa Périclès. Sa fille Hipparète se maria avec Alcibiade. Une autre de ses filles épousa Théodore, et fut la mère de l'orateur Isocrate. Y.

Thucydide, III, 91. — Diodore, XII, 65. — Andocide, *Cont. Alcib.* — Plutarque, *Pericl.*, 24; *Alcib.*, 8. — Aristophane, *Aves*, 283, avec les *Scolies*. — Élien, *Var. Hist.*, XIV, 16, avec les notes de Perizonius.

* **HIPPOSTRATE**, historien grec, d'une époque incertaine. Il composa un ouvrage Περὶ Σικελίας γενεαλογῶν, dont il reste des fragments peu nombreux, mais intéressants. Ils ont été recueillis par C. Müller dans les *Fragmenta Historicorum Græcorum*, t. IV, p. 432. Y.

C. Müller, *Frag. Hist. Gr.*

* **HIPPYS** (Ἵππυς ou Ἵπυς), historien grec, né à Rhégium, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Suidas, dans un article où Hippys est singulièrement confondu avec le poëte Hipponax, attribue à cet historien trois ouvrages : l'un sur la Sicile : Σικελικαί πράξεις, en cinq livres, et qui fut abrégé par Myes; — Κτίσις Ἰταλίας, récit de l'histoire primitive et mythique de l'Italie, dans le genre de ces ouvrages que les anciens appelaient *origines*; — Χρονικά, en cinq livres; — Ἀργολικά. Les fragments des ouvrages d'Hippys ont été insérés dans les *Fragmenta Hist. Græcorum*, t. II, p. 13. Y.

Vossius, *De Hist. Græc.*, p. 19, édit. Westermann.

HIRAM Ier (en hébreu *Hharom*), roi de Tyr, mort vers l'an 976 av. J.-C., fils et successeur d'Abibal, commença à régner, suivant Des Vignoles, l'an 3674 de la période julienne (1040 ans avant J.-C.). Il se ligua avec les Philistins, et leur envoya des troupes, qui furent défaites par David. Selon Eupolème, le roi des Hébreux aurait même rendu tributaires les Tyriens. Quoi qu'il en soit, la paix que les deux princes firent ensemble (1031) demeura constante, et une étroite amitié la consolida. David, ayant conquis le royaume d'Édom, se trouva maître d'Éliath et d'Asiongaber, villes maritimes dans le fond du golfe Arabique, qui lui facilitaient le commerce avec l'Arabie, et qui, par le détroit de Bab-el ouvraient la route du ... de Perse ... et de l'Afrique. Les Hébr... core exercés à la naviga... encore moins l'art de co... David s'adressa à Hi... niciens instruits ... leur secours, le prince ... et entreprit plusieurs voy... des richesses immenses. L... de se faire bâtir un pa... encore au roi de Tyr ... des pierre, des charpe... et ... de sapin. Hiram c... mpéra ... le palais que les ouvriers ... Jérusalem fut digne de ... tribuant à embellir la cap... ram ne négligea pas les ... sienne. Il fit élever à ... rté ... Tyr, un petit tem... grande magnificence ... une île voisine de la ..., qu... exhausser un endroit nommé ... gnit au continent par le mo... coûta des sommes et des ... y eut dès lors deux Tyr. l... *Tyr*, et la nouvelle, ... seule. A l'avénement ... cesseur de David, Hi... envoya ... sade au nouveau monarq... pour ... amitié. Salomon fit aux envoyés tyri... le plus flatteur, et renouvela ... l'alliance qui avait existé entre son ... ram. Salomon, près d'entreprendre le ... Jérusalem, passa en l'an 3022 du ... avant J.-C.) un traité par lequel ... geait à faire abattre et façonner tous ... les cyprès et les sapins ... saires, et de les faire c... (aujourd'hui *Yafa*). Il ... tailleurs de pierre et des ... bile architecte qui sa... taux et les mettre ... œuvre, ... pour la ... lure, soit pour la ... Sui... ce grand artiste se ... roi de Tyr (*voy.* l'ar... aussi de Phénicie des n... jusqu'à la quantité de ... gagea, de son côté, à ... annuellement par les ... blé, vingt mille kors ... denrées que leur territoire le...

Après avoir fait construire le ... faire l'admiration de l'u... ers. S... ses ouvriers tyriens à éle... lui-même, l'autre pour ...

(1) Du syriaque *Astar*, étoile. Cette divinité était commune aux Phéniciens et aux Philistins : ces derniers la nommaient *Ascheroth*; c'était une sorte de *Vénus* ... *dique*. Son culte était connu depuis longtemps des Tyriens; mais ce fut Hiram Ier qui le premier lui ... un temple et organisa ses fêtes.

venir de Phénicie des artisans pour teindre les étoffes dont il habillait et meublait sa cour. Les Tyriens connaissaient seuls alors l'art de teindre en pourpre, et fournissaient les tissus de cette couleur à toutes les autres nations. Salomon avait des ports sur la mer Rouge, mais il manquait de marine. Ce fut encore le bon roi Hiram qui lui fournit les constructeurs et les matériaux nécessaires pour construire une flotte. Il lui donna même des pilotes expérimentés, qui conduisirent les Hébreux au pays d'Ophir ou de Tharsis, où ils firent par le trafic des bénéfices considérables.

Tant de services reçus du roi de Tyr furent assez mal récompensés par Salomon. Une vingtaine de villes de la Galilée qu'il lui céda étaient si misérables, si peu peuplées, qu'Hiram, après les avoir visitées, ne put s'empêcher de dire à Salomon avec une certaine indignation : « Est-ce là, mon frère, le présent que vous me faites? » Suivant l'Écriture il n'en voulut même point et les rendit au prince hébreu. Ce mécontentement n'eut pas de suite : les deux monarques continuèrent leurs bonnes relations (1). Ils s'envoyaient réciproquement des énigmes, et celui qui ne pouvait en expliquer le sens payait à l'autre une amende convenue. Dans cette lutte Hiram demeura vainqueur grâce à la subtilité d'un Tyrien nommé Abdemon, et gagna à Salomon des sommes considérables. Josèphe dit positivement que, de son temps, on voyait à Tyr plusieurs des originaux de cette correspondance. Cet historien, suivi par Théophile d'Antioche et le Syncelle, ne donne à Hiram que trente-quatre ans de règne et cinquante-trois de vie. Il y a évidemment erreur ou altération dans les chiffres de Josèphe; autrement il faudrait distinguer deux Hiram qui se seraient succédé dans le royaume de Tyr, et dont le premier aurait régné trente ans et le second trente-quatre; car celui qui était contemporain de Salomon ne put mourir qu'après l'an 976 avant J.-C. Cependant l'Écriture sacrée, Josèphe et les autres historiens ne parlent que d'un seul Hiram, roi de Tyr, ami de David et de Salomon, et qui fournit à l'un et à l'autre les matériaux et les ouvriers dont ils eurent besoin. « Sicut egisti cum David patre meo, » mandait au commencement de son règne Salomon à Hiram, « et misisti ei ligna cedrina, ut ædificaret sibi domum in qua habitaret, sic fac mecum, ut ædificem domum nomini Domini Dei mei. » (*Paral.*, II, cap. II, v. 3, 4). C'est donc bien clairement le même roi de Tyr qui a contribué à bâtir le palais de David et le temple de Salomon; or, il y a quarante ans d'intervalle entre l'une et l'autre construction, car la première est rapportée, dans l'Écriture, immédiatement après la prise de la forteresse de Sion, événement qui tombe dans les premières années du règne de David. L'Écriture ajoute qu'Hiram avait été de tout temps ami de David, « Fuerat amicus David Hiram omni tempore » (*Reg.*, III, cap. V, v. 1er). De ces citations il résulte clairement qu'il n'y eut qu'un seul Hiram, roi de Tyr, dont le règne fut de soixante-quatre ans et la vie de quatre-vingt-trois. Son fils Baleazar ou Bazor lui succéda, vers 976 avant J.-C. A. DE L.

Paralipomenes, lib. II. — *Les Rois*, lib. I-III. — Josèphe, *Antiq.*, liv. VIII, et *Contra Ap.*, lib. I. — Théophile d'Antioche, *Ad Antolycum*, lib. III. — Des Vignoles, *Chronologie d'Histoire Sainte.* — Jacob Jehuda Léon, *De Templo Hierosolymitano*; Amsterdam, 1650, in-4°. — A. Hirt, *Der Tempel Salomons*; Berlin, 1809, in-4°. — Meyer, *Der Tempel Salomons*; Berlin, 1830, in-8°. — Berton, *Topographie de Tyr.* — Ferd. Hoefer, *Phénicie*, dans l'*Univers pittoresque*, p. 8, 17, 109-111. — S. Munk, *Palestine*, dans l'*Univers pitt.*, p. 287, 294, 295. — Movers, *Das Phænizische Alterthum*; Berlin, 1849.

HIRAM II, roi de Tyr, régna de 519 à 529 avant J.-C. Il succéda au Babylonien Merbal, et laissa le trône à son fils Mapen. Le règne d'Hiram II n'offre aucun intérêt historique; il n'y a d'ailleurs que des hypothèses sur cette partie de l'histoire phénicienne. A. DE L.

Movers, *Das Phœnizische Alterthum.* — *Chronologie historique des Rois de Tyr*, dans l'*Art de vérifier les dates*, 1re part., t. II, p. 286. — F. Hoefer, *Phénicie*; dans l'*Univers pittoresque*, p. 120.

HIRAM (1) ou **CHIRAM** (en hébreu *Hharom* (2)), célèbre architecte et habile ouvrier en métallurgie, vivait vers l'an du monde 3003, avant J.-C. 1032. Il était fils d'un Tyrien nommé Ur et d'une femme de la tribu de Nephtali. Suivant l'Écriture « il fut rempli de sagesse, d'intelligence et de science pour exécuter tous les ouvrages de l'architecte et du sculpteur »; il excellait en outre dans l'art de fondre les métaux et de les approprier à toutes sortes d'ouvrages. Le roi Hiram Ier l'envoya à Salomon, lorsque ce monarque eut résolu de faire construire le fameux temple de Jérusalem. Ce monument était réellement d'une grandeur médiocre. En ne comprenant point les maisons qui l'environnaient et qui servaient de logement aux lévites, le sanctuaire proprement dit n'avait que soixante coudées (3) de long, vingt de large et trente de haut; mais la magnificence en était sans égale alors, et prouve avec quel degré de perfection les Phéniciens savaient se servir des métaux, des marbres et de l'ivoire. Les ateliers d'Hiram étaient situés dans un champ entre Sochoth et Sarthan. Outre les deux chérubins d'or et les candélabres qui ornaient l'intérieur du temple, les vases sacrés et les encensoirs, Hiram fondit deux colonnes d'airain qui avaient dix-huit coudées de haut et douze de circonférence; au-dessus étaient des corniches de fer en forme de lis de cinq coudées de hauteur. Il y avait autour de ces colonnes des

(1) Au rapport de Chætus et de Ménandre de Pergame, Salomon avait épousé une fille d'Hiram. (*Voy.* à ce sujet : *Tatian. Orat. contra Græcos*, § 37 · et Clément d'Alexandrie, *Stromata*, I, p. 21.)

(1) Alexandre Polyhistor l'appelle *Hyperos*; le Syncelle le désigne sous le nom de *Sirom*.

(2) Ce mot dans la langue hébraïque signifie un homme qui a quelque membre trop court, et désigne ordinairement un *camus* ou un boiteux.

(3) La coudée des Hébreux est communément évaluée à vingt-deux pouces de France.

feuillages d'or qui s'enlaçaient aux lis, et on y voyait pendre en deux rangs deux cents grenades de cuivre. L'une de ces colonnes s'appelait *Jackin* et l'autre *Booz*. Hiram fondit aussi *la Mer*, grand bassin d'airain supporté par douze bœufs de même métal, où l'on conservait l'eau pour l'usage du temple (1). Selon les traditions maçonniques, Hiram fut assassiné par trois de ses principaux ouvriers, jaloux de son mérite et de la faveur dont il jouissait près de Salomon. Lors de la réception au grade de maître, on symbolise encore dans les loges la mort de l'architecte du temple de Jérusalem. Alfred DE LACAZE.

Exode, XV et XVI, 1er livre des *Rois*, chap. VII, vers 13-50. II° livre, chap. XXII, vers. 13 et suiv. III° liv., chap. VII. — *Paralipomènes*, 28-29. — *Chroniq.*, chap. IV, v. 18, et suiv. — Jérémie, chap. LII, v. 21-23. — Josèphe, *Antiq.* VIII, chap. II. — Jahn, *Biblioth. Archæologie*, t. III, p. 261. — De Piles, *Vies des Architectes anciens et modernes*, t. I, p. 10, 11. — Ferd. Hoefer, *Phénicie*; dans l'*Univers pittoresque*, p. 102-103. — S. Munk, *Palestine*; dans l'*Univers pittoresque*, p. 287-293.

HIRE (DE LA). *Voy.* LA HIRE.

HIRET (*Jean*), historien français, né le 8 avril 1562, à Chazé-sur-Argos, mort à Challain, près Segré, vers 1630. Il fut docteur en théologie et curé de Challain. On a de lui : *Les Antiquitez d'Anjou*; Angers, 1609, in-12. L'auteur en donna une seconde édition en 1618, in-12, tellement augmentée, qu'elle peut être regardée comme une nouvelle entreprise ». L'une et l'autre sont très-rares. Hiret indique à la fin de la préface de cette seconde édition qu'il avait composé un livre *De criminalibus Israelitarum Legibus*. — Il parle aussi ailleurs d'un traité des *Monastères d'Anjou*, qu'il était en voie d'écrire. La narration d'Hiret est nette et précise, mais d'ordinaire sans critique, surtout pour les origines. Il a souvent puisé aux sources, et eut à sa disposition les chartriers des abbayes et des chapitres, dont il tira parti, comme l'attestent encore les registres capitulaires de S. Laud d'Angers (8 août 1594). — La bibliothèque d'Angers possède d'Hiret un manuscrit autographe sous le titre de *Précis historique*, en tête d'un recueil de pièces relatives aux prieurés de l'ordre de Grammont en Anjou, et des notes et des copies de titres qui servirent à la rédaction de ses *Antiquitez angevines*. Célestin PORT.

Pocquet de Livonnière, *Notes mss.*, à la Bib. d'Angers. — *Regist. capitulaires de S. Laud*, aux archives de Maine-et Loire.

HIRNHEIM ou **HIRNHAYM** (*Jérôme*), écrivain religieux silésien, né à Troppau, en 1635, mort le 27 août 1679, dans son abbaye de Mont Sion ou Strachow, à Prague. Entré dans l'ordre de Prémontré, il fut élu abbé de Strachow en 1669. Religieux instruit et attaché à ses devoirs, il fit fleurir les lettres dans les différentes abbayes de son ordre que l'abbé général avait confiées à sa surveillance en le nommant son vicaire général pour les abbayes de [illegible] en Bohême, en Autriche et [illegible] docteur en théologie, en droi[illegible] Hirnhaym avait encore étudié la [illegible] belles-lettres, et il professa succ[illegible] succès ces diverses branches de co[illegible] On lui doit : *Commentaire sur la* [illegible] *saint Norbert à ses frères*; — *pro singulis anni diebus ex s*[illegible] *excerpta, quibus accesserunt* [illegible] *dam selectæ ac privilegiatæ, c*[illegible] *tiarum luc*[illegible]*ium catalogo*: [illegible] mis à [illegible] ex[illegible] à R[illegible] pas [illegible] ayant [illegible] le livre a été souvent ré[illegible] *Recta Vitæ Via*, et [illegible] langues; — *De Typho* [illegible] *scientiarum humanarum inan*[illegible] *tumore, difficultate, labili*[illegible] *fal*[illegible] *jactantia, præsumptione, in*[illegible] *riculis, tractatus brevis : in* [illegible] *sapientia a falsa discernitur, et simplicitas mundo contempta extollitur; idiotis in solatium, doctis in cautelam conscriptus*; Prague, 1676, in-4°. L'auteur dit dans sa préface qu'il avait eu dessein d'intituler son livre *De Vanitate Scientiarum*; mais que ce titre ayant déjà été pris par Corneille Agrippa, il en avait employé un autre. Dans la même préface, il maltraite beaucoup Agrippa et son livre. « Celui du père Hirnheim, dit Moréri, est divisé en quarante et un chapitres, où il traite du désir excessif de savoir, des inconvénients inséparables de l'étude, de l'incertitude des sciences, de l'ignorance de quantité d'effets naturels ou de leur obscurité, de la présomption et des autres défauts des savants, des chutes funestes que plusieurs ont faites, de l'amour que l'on doit avoir pour la vérité, de l'attention qu'on doit avoir de ne jamais séparer la piété de la science, etc. » Ce livre a aussi été mis à l'index à Rome le 14 avril 1682, à cause de quelques propositions qui ont paru tendre au scepticisme. J. V.

Hugo, *Annales de l'Ordre des Prémontrés*, tome II, p. 331. — *Observationes Hallenses*, tome VII, obs. VIII, p. 206. — Moréri, *Grand Diction. histor.* — Richard et Giraud, *Bibl. sacrée.* — *Dictionnaire des Hérésies, Index librorum prohibitorum*, dans l'*Encyclopédie théologique*, publiée par l'abbé Migne, tome XII, col. [illegible].

* **HIRSCH-CHOTSCH** (*Zebi*), fils de Zerachmiel, rabbin polonais du dix-septième siècle, né à Cracovie. Il avait la réputation d'un très-éloquent prédicateur. On a de lui : *Nakhalath Tsebi* (Hérédité d'Honneur); Francfort, 1721, in-fol. : commentaire allégorique sur le *Pentateuque*, formé en grande partie d'extraits du *Zohar* et écrit en juif allemand. On appelle en général cet ouvrage le *Zohar allemand*; — *Chabbatha Deriglah* (Sabbat de la Fête); Furth, 1693, in-4°; — *Derek Jesharah* (Voie droite); Francfort, 1712, in-8°, formulaire de prières, avec une longue préface; — *Khemdath Tsebi* (Désir de l'Hon-

(1) Selon Josèphe, ce bassin pouvait contenir trois mille baths d'eau. Le bath équivalait à un métrète attique, ou 38 litres 848.

neur), imprimé avec le *Tikkune Zohar*, dont il est un commentaire, à Amsterdam, 1706, in-fol. M. NICOLAS.

J. Furst, *Biblioth. Judaïca*.

HIRSCH (*Jean-Christophe*), économiste et numismate allemand, né le 14 janvier 1698, à Regenbach (Hohenlohe-Hangenbourg), mort le 28 mai 1780, à Anspach. Il ne commença ses études de droit qu'à l'âge de vingt-huit ans, entra en 1729 dans la carrière administrative, et devint en 1747 inspecteur des monnaies et conseiller de la chambre de la cour d'Anspach. On a de lui : *Allgemeine Regeln zur Befoerderung des Feldbaues* (Règles générales pour l'amélioration de l'agriculture); Anspach, 1762, in-8°; — *Sammlung verschiedener Nachrichten aus der Polizei, Kameral-und Landesœkonomie* (Recueil de notices ayant rapport à la police, à l'administration et à l'économie rurale); ibid., 1762, 2 vol. in-8°; — *Der redliche Schæfer* (Le bon Berger); ibid., 1764; — *Gesammellte Nachrichten der œkonomischen Gesellschaft in Franken* (Archives de la Société Économique de Franconie); Nuremberg et Anspach, 1765-1767, 3 vol. in-4°; — *Der fraenkische Bienenmeister* (Traité sur l'Éducation des Abeilles en Franconie); Anspach, 1767, 1770, in-8°; — *Teutsches Reichsmünzarchiv* (Archives numismatiques de l'empire germanique); Nuremberg, 1756-1769, 9 vol. in-folio : compilation utile, qui contient des notices sur les monnaies à partir de l'année 902; — *Der Schlüssel zu dem teutschen Reichsmünzarchiv* (Clef des archives numismatiques de l'empire germanique); Nuremberg, 766, in-4°; — *Gesammelte kleine Schriften in Münzsachen* (Recueil d'opuscules de numismatique); Anspach, 1767, in-4°; — *Bibliotheca Numismatica, exhibens catalogum auctorum qui de re monetaria et numis, tam antiquis quam recentioribus, scripsere;* Nuremberg, 1760, in-folio. Lipsius, dans son ouvrage *Bibliotheca Numaria* (Leipzig, 1801, 2 vol. in-8°), a donné une nouvelle édition augmentée et corrigée du livre de Hirsch. V—u.

Putter, *Literatur des Staatsrechts*, vol. II, p. 181. — Vocke, *Geburts und Todtenalmanach*, vol. I, p. 87. — Baader, *Lexik. verstorbener baierischer Schriftsteller*.

HIRSCH (*Charles-Christian*), littérateur allemand, né le 26 octobre 1704, à Hersbruck, mort à Nuremberg, le 27 février 1754. Il étudia la théologie à Ratisbonne et à Altdorf, obtint, en 1734 la cure de Veitsbrunn, et passa les dernières années à Nuremberg. On a de lui : *Hadriani Pontii Historiæ Libri rariores : Venerab. Agnetis Blannbeckin Vita et Revelationes;* Francfort et Leipzig, 1735; — *Librorum ab anno I ad annum L seculi XVI typis exscriptorum ex libraria quadam supellectile, Norimbergæ privatis sumptibus in communem usum collecta et adservata, millenarii IV;* Nuremberg, 1746-1749, 4 vol. in-4°; — *Geschichte des Interim zu Nüremberg* (Histoire de l'intérim à Nuremberg); Leipzig, 1750, in-8°; — *De Vita Pammingerorum Commentarius, quem VII programmatibus ed. atque illustr.;* Œttingen, 1764-1767, in-4°; — plusieurs mémoires insérés dans les *Acta Histor. eccles.* et dans les *Acta Scholast.* de Nuremberg; etc. R. L.

Will, *Nürenberg. Gelehrt.-Lexik.*, t. II, p. 130. — Meusel, *Lexik. der von 1750-1800 verstorb. Schriftsteller*.

HIRSCHFELD (*Christian-Lay-Laurent*), naturaliste danois, né le 16 février 1742, à Nüchel, près Eutin (duché de Holstein), mort à Kiel, le 20 février 1792. Il fit ses études à Halle, devint, à son retour en son pays, gouverneur des princes de Holstein-Gottorp, et obtint en 1770 une place de professeur à l'université de Kiel. En 1777 il fut nommé conseiller d'État, et fonda en 1784 le beau jardin d'arbres fruitiers à Düsternbrook, près Kiel. Ses principaux ouvrages sont : *Anmerkungen ueber die Landhaeuser und die Gartenkunst* (Observations sur les Maisons de Campagne et sur l'Horticulture); Leipzig, 1778; — *Theorie der Gartenkunst* (Théorie de l'Art des Jardins), ibid., 1779-1785, 5 vol. avec grav.; trad. en français par F. de Castillon fils, Leipzig, 1779-1785, 5 vol.; — *Gartenkalender* (Almanach des Jardins); Kiel, 1782-1789, 5 vol.; — *Handbuch der Fruchtbaumkunst* (Manuel de la Culture des arbres fruitiers); Brunswick, 1788-1789, 2 vol.; — *Kleine Gartenbibliothek* (Petite Bibliothèque des Jardins). Dr L.

Schlichtegroll, *Nekrolog*, 1792, vol. I, p. 39. — Korder, *Lexikon Schleswig-Holstein. Schriftsteller*, p. 486. — *Denkwürdigkeiten aus dem Leben ausgezeichneter Deutschen*, p. 290. — Pölitz, *Praktisches Handbuch zur Lectüre deutsch. Classiker*, t. II, p. 341.

HIRSCHING (*Guillaume-Simon-Chrétien*), médecin allemand, né à Windsheim, le 6 février 1726, mort à Uffenheim, le 18 mai 1770. Il fit ses études à Bareuth, à Erlangen et à Iéna, et exerça sa profession à Uffenheim et à Creylingen. On a de lui : *Kurze Nachricht von einem ohnweit Windsheim auf dem Gipfel des sogenannten Kehreberges hervorquellenden sehr nützlichen Gesundbrunnen* (Notice sur les eaux thermales sur la montagne Kehreberg près Windsheim); Rothenbourg, 1752, in-4°; — *Versuch physikalisch-chymischer Lehrbegriffe zu mœglicher Pruefung des Wesens, des Bestændnisses und der Wirkungsart des so berühmten metallverwandelnden Meisterstückes und dessen vorgebliche Nutzanwendung zu einem allgemeinen Genesmittel* (Essai physico-chimique sur la transmutation des métaux, et de la prétendue utilité de cet art comme panacée universelle); Leipzig, 1754, in-8°. Dr L.

Biographie médicale. — Hirsching, *Handbuch*.

HIRSCHING (*Frédéric-Charles-Gottlob*), archéologue allemand, fils du précédent, né à Uffenheim, le 21 décembre 1762, mort à Erlangen, le 11 mars 1800. Il fit ses études à Neustadt et à Erlangen, et obtint en 1792, à cette dernière uni-

versité, une chaire de professeur de philosophie qu'il occupa jusqu'à sa mort. Compilateur laborieux, il publia plusieurs ouvrages que l'on consulte encore aujourd'hui avec fruit. En voici les principaux : *Versuch einer Beschreibung sehenswürdiger Bibliotheken Deutschlands* (Essai d'une description des meilleures bibliothèques de l'Allemagne); Erlangen, 1786-1790, 4 vol.; — *Nachricht von sehenswürdigen Gemælde-und Kupferstichsammlungen, Münz, Gemmen, Kunst, und Naturalien Cabinetten; etc. nach alphabetischer Ordnung der Stædte* (Notices sur quelques belles collections de tableaux et d'estampes et sur quelques cabinets de médailles, de gemmes, d'articles d'art et d'histoire naturelle, avec un index alphabétique d'après les noms de villes); Erlangen, 1786-1792, 6 vol. in-8°; — *Allgemeines Archiv für Lænder und Vœlkerkunde* (Archives pour la connaissance des pays et des peuples); Leipzig, 1790, 2 vol. in-8°; — *Historisch-geographisch-topographisches Stifts-und Klosterlexicon* (Dictionnaire historico-géographico-topographique des couvents et chapitres); ibid., 1792 (incomplet); — *Historisch-literarisches Handbuch berühmter und denkwürdiger Personen welche in dem 18 ten Jahrhundert gestorben sind* (Dictionnaire historico-littéraire de personnages célèbres et remarquables qui sont morts au dix-huitième siècle); ibid., 1794-1815, 17 vol. Cet ouvrage a été terminé par J.-H.-M. Ernesti. Hirsching n'a donné que les 5 premiers vol. R. L.

Fickenscher, *Gelehrten-geschichte von Erlangen.* — Meusel, *Lexikon der verstorbenen Schriftsteller.* — Baader, *Lexikon verstorbener baierischer Schriftsteller.* — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.*

HIRTH (*Jean-Frédéric*), orientaliste et théologien protestant, né à Apolda (Saxe-Weimar), le 14 août 1719, et mort à Wittemberg, le 29 juillet 1784. Il fut co-recteur du collége de Weimar en 1748; dix ans après il fut nommé professeur extraordinaire de philosophie à l'université d'Iéna, et en 1762 il passa à une chaire de théologie. La même année il fut chargé des fonctions de superintendant, et en 1775 il fut appelé à Wittemberg en qualité de superintendant général et d'assesseur de consistoire. Il est surtout connu par les développements qu'il donna au système d'Alting et de Danz sur la langue hébraïque (*Systema trium morarum*). On a de lui : *De Coronis apud Ebreos nuptialibus*; Iéna, 1748, in-4°; — *De Imperatorum ante Constantinum Magnum erga christianos Favore*; Iéna, 1758, in-4°; — *Neue Betracht. uber das erste Glaubensbekenntniss von der Person des Messias* (Nouvell. Considér. sur la première confession de foi de la personne du Messie); Iéna, 1750, in-8°; — *Volst. Erklærung der Sprüche Salomonis* (Explication complète des proverbes de Salomon); Iéna, 1768, in-4°; — *Philol. exeget. Abhandl. uber Psalm XLV*, 15 (Traité philol. et exégétiq. sur le psaume XLV, 15); Iéna, 1753. [illegible] *ment. ad Proverb. XVI*, 31; [illegible] — *Varia sacra*; Wittemberg, [illegible] — *Opuscula novissima* [illegible] *get. et theolog.*; W[illegible] 1783, [illegible] — *Biblia* [illegible] *anal*[illegible] 1753 in-8°; — [illegible] *promissa* [illegible] *chaldaicum biblicum*; [illegible] — *De Chaldaismo biblico* [illegible] *chaldaismus Jeremiæ in specie* [illegible] Iéna, 1751, in-4°; — *De Parenthesi* [illegible] *T.*; Iéna, 1745, in-8°; — *Einleitung in die hebræisch. Abtheilungskunst der heilig. Schrift* (Introduction à l'art d'après lequel les Hébreux divisent la Sainte Écriture); Iéna, 1767, in-8°; — *Memoria sæcularis tertia Eliæ, levitæ Germani, usum Ebræorum non negantis, sed commandantis*; Wittemberg, 1777, in-4°; — *Commentatio in accentuationem Ebræorum*; Iéna, 1749, in-4°; — *Tractatus philosophicus in quo doctrina de formis mixtis verborum complete traditur, veritas illorum contra Al. Schultensem defenditur et eorum usus hermeneuticus in emphasibus eruendis ostenditur*; Iéna, 1756, in-8°; — *Commentat. philologica formationem pronominum personalium nec non verbis in communissima forma apud Ebræos obvenientium demonstrans*; Iéna, 1747, in-4°; — *Dissert. de specimine perfectionis in conjugationibus Ebræorum non multiplicandis obvia*; Iéna, 1755, in-4°; — *Systema accentuationis ebraicæ antiquiora atque recentiora, itemque propria præcepta exhibens*; Iéna, 1752, in-8°; — *Syntagma Observationum philologico-criticarum ad linguam V. T. pertinentium*; Iéna, 1771, in-8°; — *Versio duplex ebræa rythmica cantici notissimi*. Nun kommt der Heiden Heiland, *e manuscr. et alio libello raro, cum notis histor. et criticis.*; Wittemberg, 1780, in-4°; — *Institutiones Arabicæ Linguæ; adjecta est Chrestomathia Arabica*; Iéna, 1770, in-8°. La chrestomathie est faite pour les commençants; elle ne contient, à côté des pièces déjà imprimées, qu'un seul morceau inédit, communiqué à l'auteur par Reiske; — *Anthologia arabica complexans variorum, textuum arabicorum selectorum, partim ineditorum, sistens*; Iéna, 1774, in-8°. Les morceaux inédits furent encore donnés par Reiske; les nombreuses fautes du texte et les corrections, souvent peu heureuses, que se permit Hirth prouvent qu'il était moins versé dans l'arabe que dans l'hébreu et le chaldéen. — Enfin on a de cet écrivain deux revues de théologie et de littérature orientale, dont la seconde est la continuation de la première : *Orientał. und exeget. Bibliothek*, Iéna, 1772-76, 8 parties, in-8°; et *Wittenberg. neue oriental. und exeget. Bibliothek*, Iéna, 1776-1779, 4 parties in-8°.

M. Nicolas.

HIRT (*Aloys*), archéologue allemand, né le 27 juin 1759, à Bella (grand-duché de Bade), mort le 29 janvier 1837. Ses parents étaient très-pauvres. Il reçut son éducation chez les jésuites de Fribourg et de Rottweil. En l'année 1782 il fit un voyage en Italie, où il séjourna quatorze ans; il y étudia les monuments d'architecture les plus remarquables, et sut s'attirer comme *cicerone* la reconnaissance de hauts personnages. Après son retour en Allemagne en 1796, il fut nommé membre de l'Académie de Berlin. Lors de la fondation de l'université de Berlin en 1810, Hirt devint professeur ordinaire de la faculté de philosophie. Il visita de nouveau l'Italie dans les années 1816 et 1817. Hirt était partisan de l'hypothèse de Vitruve que l'architecture grecque aurait dû son origine à la construction en bois. Il eut pour antagoniste Hübsch, artiste éminent et érudit, qui le réfuta victorieusement. Parmi les publications de Hirt on remarque : *Le Livre des Figures de la Mythologie, de l'antiquité et de l'art*, 2 vol. in-4°; Berlin, 1805 à 1816, — *L'Architecture selon les principes des anciens*, in-folio, avec 50 planches; Berlin, 1809; — *Histoire de l'Architecture dans l'Antiquité*, 3 vol. in-4°; Berlin, 1820 à 1827; — *Histoire des Arts plastiques chez les Anciens*, in-8°; Berlin, 1833 : qui témoigne de ses idées trop absolues en matière archéologique; — *Remarques sur les Arts pendant un voyage à Dresde et à Prague, par Wittemberg et Meissen*, in-8°; Berlin, 1830 : ouvrage qui contient des critiques très-profondes sur les arts. Dans les dernières années de sa vie il s'occupa de polémique, qu'il dut commencer dès 1818 dans sa brochure intitulée : *Les Hiérodules*; Berlin. Parmi les mémoires imprimés qu'il fournit à l'Académie des Sciences nous citerons : *Le Temple de Diane à Éphèse*, in-4°; Berlin, 1809; — *Le Temple de Salomon*, in-4°; Berlin, 1809; et enfin *Des Pyramides d'Égypte*; Berlin, 1815.

D. Ramée.

Conversations-Lexikon.

HIRTEMBERG (*Joachim* Pastorius de), historien allemand, né à Glogau, vivait dans la seconde partie du dix-septième siècle. Il appartenait à une famille socinienne, et se convertit au catholicisme. Il devint chanoine de Culm, curé de Dantzig, et historiographe de Jean-Casimir, roi de Pologne. Il fut anobli et ajouta à son nom de *Pastorius* celui de *Hirtemberg*. On a de lui : *Bellum Scythico-Cosacicum, seu de conjuratione Tartarorum, Cosacorum et Plebis Russicæ a J. Casimiro profligata*; Dantzig, 1652, in-4°; — *Differentiæ inter politicen genuinam ac diabolicam*; Amsterdam, 1659, in-12; — *Florus Polonicus, seu polonicæ historiæ epitome nova*; Gouda, 1679, in-12 : c'est un abrégé et une continuation de l'histoire de Cromer; — *Historiæ Polonicæ Partes II, ab obitu Uladislai IV usque ad an.* 1651; Dantzig, 1682, in-8°

Z.

Koenig, *Bibl. vetus et nova*. — Morhof, *Polyhist. lit.* t. III. — Sax, *Onomasticon lit.*, t. IV, p. 539.

HIRTIUS (*Aulus*), homme politique romain, né vers 90 avant J.-C., mort au mois de mars 43. Il appartenait à une famille originaire de Ferentinum sur le territoire des Herniques. En 58 il était en Gaule lieutenant de César, qui l'employait plus souvent comme négociateur que comme soldat. Pendant la guerre civile, tout en restant attaché à César, et en l'accompagnant dans ses expéditions, il se mit peu en évidence, et rendit de bons offices à des membres éminents du parti de Pompée, à Cicéron entre autres, dont il réfuta d'ailleurs, mais sans amertume, le *Caton*. Quoiqu'il eût reçu en 44 le gouvernement de la Belgique, il resta à Rome et fut désigné consul avec Vibius Pansa pour l'année 43. Son long séjour à Rome, ses relations avec le parti de Pompée lui avaient fait soupçonner les projets des ennemis de César; mais il essaya inutilement d'inspirer de la prudence au dictateur. Lorsque l'événement qu'il prévoyait se fut accompli, Hirtius, consul désigné au milieu d'une crise politique des plus violentes, aurait voulu tenir la balance entre les divers partis. Comme césarien, il était opposé au sénat et à Cicéron; comme homme d'ordre, il se séparait d'Antoine. Sa modération n'eut aucun succès, et il crut prudent de se soustraire aux fureurs des vétérans ameutés par Antoine, en allant passer quelques mois à la campagne. Il soigna sa santé, échangea avec Brutus et Cassius des lettres amicales, et prit des leçons d'éloquence de son vieil ami Cicéron. Cependant la partie la plus honnête de la population romaine se lassait de la domination brutale d'Antoine, et se tournait avec espoir vers le seul des lieutenants de César qui parût modéré et sans ambition. Aussi Hirtius fut-il bien accueilli lorsqu'il entra en charge avec Pansa le 1er janvier 43. La lutte venait de s'engager entre les troupes du sénat, commandées par Decimus Brutus et Octave, et l'armée d'Antoine. Hirtius essaya encore d'une politique de balance : il se déclara très-attaché à la constitution républicaine, vota les honneurs décernés à Decimus Brutus, à Octave et à leurs légions, mais ne consentit pas à déclarer Antoine ennemi public, et fut d'avis qu'on ouvrît des négociations avec lui. Chargé, en sa qualité de consul, de diriger ces négociations, et en même temps de secourir Decimus Brutus, qui était assiégé dans Modène, il repoussa les avant-postes d'Antoine, fit sa jonction avec Octave à Forum Cornelii, et prit le commandement en chef de toutes les troupes sénatoriales. Antoine lui écrivit ainsi qu'à Octave une lettre où il leur reprochait de se laisser duper par Cicéron, et d'affaiblir le parti césarien au profit de leurs ennemis communs. Hirtius ne répondit pas à cette lettre, et l'envoya au sénat. Vers la fin de mars, l'autre consul, Pansa, qui lui amenait des renforts, fut attaqué par Antoine près de Forum Gallorum, vaincu

et blessé mortellement. Quelques jours après, Hirtius attaqua à son tour les lignes des assiégeants devant Modène, et fut tué en donnant l'assaut au camp ennemi. Les corps des deux consuls, envoyés à Rome, furent brûlés publiquement dans le Champ de Mars avec des honneurs extraordinaires, et la date de leur mort devint une époque chronologique. Ils avaient disparu si à propos pour l'ambition d'Octave qu'on l'accusa de n'être pas étranger à leur fin tragique.

Général médiocre, homme d'État de second ordre, Hirtius eut de la modération et de la probité; ces qualités, rares de son temps, l'honorèrent lui-même, sans conjurer les dangers qui menaçaient la république. « Il était bon, a dit de lui son ami Cicéron, mais il n'était que bon. » Hirtius avait cultivé les lettres, et on lui attribue le huitième livre de la guerre des Gaules dans les *Commentaires* de César, et les guerres d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne, dans le même ouvrage. Déjà pour les anciens ce point était douteux, et plusieurs critiques revendiquaient pour Oppius l'honneur d'avoir complété l'œuvre de César. Nous n'avons aucun moyen de trancher une question qui était douteuse du temps de Suétone. Mais d'après ce que Cicéron nous apprend des talents littéraires d'Hirtius, celui-ci était capable d'écrire ce qu'il y a de mieux dans ce complément des commentaires, c'est-à-dire le huitième livre de la guerre des Gaules et le livre de la guerre d'Alexandrie, et on ne saurait sans injustice lui attribuer le médiocre récit de la dernière campagne de César en Espagne. Y.

Cicéron, *Philip.*, I, 15; III; V; VI; VII, 4; X, 8; XI, 8; XIII, 10, 11, 16; XIV; *Ad Famil.*, VII, 28, 30, 33; IX, 6, 18, 20; X, 30, 33; XI, 1, 6, 9, 10, 13; XII, 5, 22, 25; XVI, 1, 18, 27; *Ad Att.*, VII, 4; XI, 20; XII, 2, 25, 37, 40, 41, 44, 45, 47; XIII, 21, 37, 40; XIV, 9, 11, 20 22; XV, 1, 3, 5, 6, 17. — Suétone, *De clar. Rhet.*, 1; *Cæsar*, 52, 53, 56, 86; *Octavius*, 10, 11. — Velleius Paterculus, 11, 57, 61, 62. — Plutarque, *Cæsar*, 57; *Cicer.*, 45; *Anton.*, 17. — Dion Cassius, XLIV, 7; XLV, 17; XLVI, 29, 35-39. — Appien, *Bel. civ.*, II, 107; III, 50-71, 76; IV, 43, 84. — Tacite, *Ann.*, I, 60. — Frontin, *Strat.*, III, 13, 14. — Pline. *Hist. Nat.*, X, 53; XI, 105. — Ovide, *Fast.*, IV, 625. — Tite Live, *Epit.*, 119. — Eutrope, VII, 4. — Orose, VI, 18. — Zonaras, X, 14. — Valère Maxime, V, 2. — Vossius, *De Hist. Lat.* — Dodwell, *Dissert. de auctore lib. VIII de Bel. Gal. et Alex. Afr. et Hisp.*, dans l'édition des *Comm. de Cesar* d'Oudendorp, vol. II, p. 849, édit. de 1822. — Niebuhr, *Leçons sur l'Histoire romaine* (trad. de Golbéry).

HIRTZWIG (*Henri*), poëte latin allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était *conrector* du gymnase de Francfort-sur-le-Mein. On a de lui : *Belsazer, tragœdia*; Spire, 1615, in-8°; — *Lutherus, drama Lutheri infinitos labores ostendens*; Francfort, 1617, in-8° : cette pièce, écrite lors du premier jubilé de la Réformation, fut représentée avec grand apparat à Wittemberg. Elle est curieuse par les allusions aux mœurs du temps qui s'y trouvent; près d'une centaine de personnages y figurent. Les exemplaires de cette pièce sont rares. Quelques extraits se trouvent [illegible] II de l [illegible] *paratus litterarius* de Frey [illegible] *B. Mentzer de præsente* [illegible] *Francofurtani ratione et* [illegible] 1654, in-4°. E.

Zedler, *Universal-Lexikon.* — Hyde, *Bibl. Bodle-jana.*

* **HIRZ** (*Nepthali*), BEN JACOB-ELCHANAN, [illegible] des plus célèbres cabalistes [illegible], né à F[illegible]fort-sur-le-Mein dans la seco[illegible] zième siècle, et mort [illegible] ses ouvrages a été imp[illegible] *hammelek* (La Vallée [illegible]) [illegible] in-fol. C'est un exposé complet [illegible] la cabale. Hirz a mis a [illegible] écrit, un grand nombre [illegible] ou manuscrits sur ce sujet. P[illegible] ont été traduites dans la [illegible] Parmi ceux de ses écrits qui [illegible] primés, il faut citer un [illegible] sur l'Ancien Testament, [illegible] Zohar et un traité sur l'as[illegible]. N.

P. Yung, *Alphab. Liste aller* [illegible] *Juden.* — Rossi, *Dizion. storico degli Autori* [illegible] — G. Fürst, *Biblioth. judaica.*

HIRZEL (*Salomon*), biographe et homme d'État suisse, né à Zurich, le 13 mai 1727, mort dans cette même ville, le 15 novembre 1818. Il fut en 1773 membre du grand conseil, et en 1785 directeur en chef des finances. On a de lui des études biographiques sur : *Isaak Iselin* (1782), *J.-C. Hirzel* (1804), *Ulrich* (1804), *Schinz* (1804), *H. Kilchsperger* (1805); — *Edle Züge aus der Schweizergeschichte* (Beaux Traits de l'histoire suisse); Bâle, 1806; — *Disquisitio de Magistratus in urbe Tigurina in reformationis opere præstito officio*; Zurich, 1810; — *Geschichte von Zürich* (Histoire de Zurich); Zurich, 1814-1819, 5 vol. L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklop.*

HIRZEL (*Jean-Gaspard*), éc[illegible] frère du précédent, né à Zurich, [illegible] mort dans c[illegible] ville, le 1[illegible] étudia la méd[illegible] l'Allemagne, où il se lia avec [illegible] Il y fut membre du grand [illegible] ment chargé de la direction [illegible] de Zurich. On a de lui : *Die* [illegible] *philosophischen Bauers* (Le [illegible] ou description de la conduite éc[illegible]rale d'un paysan philosophe); [illegible] 1774, traduit en français ([illegible]; 4[illegible] tion, Lausanne, 1777); — *Auser*[illegible]*ten zur Befoerderung der* [illegible] (Choix d'écrits qui peuvent ser[illegible] de l'agriculture); ibid., 1792, 2 vol.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklop.* [illegible] (Salom.), *Andenken meines Bruders*; Z[illegible]

HIRZEL (*Henri*), [illegible] le 1[illegible] août 1766, mort le 7 février 1833 [illegible] à Zurich, et publia : *Eugen* [illegible] d'Eugénie); Zurich, 1806, 5 vol.; [illegible] 3 vol.; — *Ansichten aus I*[illegible]

l'Italie); Leipzig, 1823-1825, 3 vol.; — *Briefe Göthes an Lavater aus den Jahren* 1774-1783 (Lettres de Gœthe à Lavater durant les années 1774-1783); Leipzig, 1833; — *Briefe über Italien* (Lettres sur l'Italie); ibid., 1820-1821, 2 vol.
R. L.

HIRZEL (*Gaspard*), son frère, né en 1785, mort en 1823, est l'auteur d'une *Grammaire française à l'usage des Allemands*, qui est très-estimée, et dont la 15e édition a été imprimée en 1848 (à Arau). On lui doit en outre : *Astronomie de l'Amateur, ou considérations philosophiques sur l'univers*; Genève et Paris, 1821, in-8°.
R. L.

HIRZEL (*Bernard*), théologien et orientaliste suisse, né à Zurich, en 1807, mort à Paris, en juin 1847. Il exerça les fonctions de pasteur de la commune de Pfaeffikon, et écrivit plusieurs ouvrages, dont voici les principaux : traduction des drames *Sakuntala* (Zurich, 1838) et *Vikramorvasi* (Frauenfeld, 1838), de Kalidasa; — la traduction du *Cantique des Cantiques*; Zurich, 1840; — l'écrit politique : *Mein Antheil an der Bewegung des 6ten september* 1839 (La Part que j'ai prise à l'émeute du 6 septembre 1839); Zurich, 1839; — le poëme : *Gesicht des Todesboten über dem Erdkreis* (La Vision du Messager de la Mort sur le globe terrestre); ibid., 1844, in-8°.
R. LINDAU.

Conversations-Lexikon. — Luz, *Nekrolog denkwürdiger Schweizer*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*.

* HIS *de Butenval* (*Charles-Hyacinthe*), publiciste français, né en 1769, en Normandie, mort le 21 janvier 1851. Arrivé à Paris au début de la révolution, il fut chargé avec Lacretelle et Maret de la rédaction politique du *Moniteur*. Il y travailla jusqu'au mois de septembre 1792; mais, s'étant alors prononcé avec vivacité contre les massacres des prisons, il fut dénoncé comme royaliste par Tuault-Grandville, rédacteur principal de cette feuille, et il dut se retirer; mais il fonda aussitôt un autre journal du même format, sous le titre du *Républicain français*, avec des tendances réactionnaires. Ce fut dans ce journal que, rendant compte de la mort de Louis XVI, le lendemain même de l'exécution, il prêta à l'abbé Edgeworth ces mots qui sont aujourd'hui regardés comme historiques : « Fils de saint Louis, montez au ciel! » Après le 13 vendémiaire, il abandonna le dangereux métier de journaliste de l'opposition, et se réfugia dans l'armée. Il partit pour l'Italie, où il fut successivement aide de camp des généraux Dupont et Oudinot. A la paix qui suivit la bataille de Marengo, His quitta le service avec le grade de chef d'escadron. Il se livra dès lors tout entier à l'étude de la politique, des lettres et de la botanique. En 1813 il entra au ministère de l'intérieur, dans la division de la librairie; en 1823 il fut un moment placé à la tête de cette division, et, l'année suivante, il fut nommé inspecteur général des bibliothèques. On a de lui : *De l'Homme*; Paris, in-8°; — *Théorie du Monde politique, ou de la science du gouvernement considérée comme science exacte*; Paris, 1806, in-8°; — *Lettre à M. le comte de B*** (ou Parallèle entre M. de Châteaubriand et M. de Chénier)*; Paris, 1812, in-8°; — *Du danger pour la France d'adopter le mécanisme constitutionnel de l'Angleterre*; Paris, 1814, in-8°; — *Du Roi dans la monarchie représentative*; Paris, 1824, in-8°; — *Notice sur les Orangers*; Paris, 1829, in-4°, tirée à 100 exemplaires et adressée à l'Académie des Sciences; — *De la Liberté de la Presse dans la monarchie représentative*; Paris, 1829, in-8°; — *Des Ministres dans la monarchie représentative*; Paris, 1837, in-8°; 2e édition, même année; — *Réponse à M. Duvergier de Hauranne, député*; Paris, 1838, in-8°; — *Réflexions d'un octogénaire*; Paris, 1849, in-8°.
J. V.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire*. — Félix Bourquelot, *La Littérat. franç. contemporaine*. — *Documents communiqués*.

HISELY (*Jean-Joseph*), historien et philologue suisse, né en juin 1800, à Neuveville sur le lac de Bienne. Il étudia à Groningue, devint professeur à l'école supérieure de La Haye, et revint plus tard dans sa patrie; il occupe aujourd'hui une chaire à l'académie de Lausanne. On a de lui : *De Gulielmo Tellio libertatis helveticæ vindice*; Groningue, 1824, in-8°; — *Guillaume Tell et la Révolution de* 1307; Delft, 1826, in-8°; — *De Fontibus et Auctoritate Cornelii Nepotis*; Delft, 1827, in-8°; — *Disputatio de historia Cappadociæ, cui præmittuntur descriptio Cappadociæ et disquisitio de Cappadocum origine, lingua et religione*; inséré dans le tome VI des *Mémoires de philologie et d'histoire de l'Institut royal des Pays-Bas*, publié en 1833; — *Essai sur l'origine et le développement des libertés des Waldstetten, Uri, Schwytz, Unterwalden jusqu'à leur premier acte de souveraineté*; Lausanne, 1830, in-8°; — *Les Waldstetten, Uri, Schwytz, Unterwalden considérées dans leurs relations avec l'Empire Germanique et la maison de Habsbourg*; Lausanne, 1841, in-8°; — *Recherches critiques sur Guillaume Tell*; Lausanne, 1843, in-8°. Hisely, qui dans deux ouvrages antérieurs avait défendu l'authenticité de l'histoire de Guillaume Tell, eut le rare mérite de revenir sur son opinion et d'établir, dans le livre dont il est question, que cette histoire n'est qu'une légende basée sur des traditions qui ne méritent presque aucune confiance. Les trois ouvrages précédents forment le tome III des *Mémoires publiés par la Société d'Histoire de la Suisse romande*; — *Histoire du comté de Gruyère*; Lausanne, 1851-1857; 3 vol., in-8°, formant les tomes IX, X et XI des *Mémoires* précités. Le premier volume contient une *Introduction* pleine d'intérêt, où se trouvent de nombreux détails sur les coutumes

suivies au moyen âge par la population moitié romane moitié germanique de la Gruyère. Les deux volumes suivants renferment l'histoire de ce pays; — *Cartulaire de la chartreuse d'Oujon;* Lausanne, 1852, in-8°; — *Cartulaire de l'abbaye de Hautcrêt;* Lausanne, 1852, in-8°: ces deux ouvrages forment le tome XII des *Mémoires publiés par la Société d'Histoire de la Suisse romande;* — *Les Comtes de Genevois et de Vaud dans leurs rapports avec la maison de Savoie jusqu'à l'établissement de la domination savoisienne dans le pays de Vaud;* inséré dans les *Mémoires de l'Institut national génevois* (année 1854). M. Hisely a aussi publié en hollandais une *Histoire des Invasions des Normands dans les Pays-Bas;* La Haye, 1836, in-8°; — et plusieurs articles sur des sujets de philologie et d'histoire dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen,* dans la *Revue suisse,* etc.

E. G.

Revue des Deux Mondes (mai 1844). — *Documents particuliers.*

* **HISINGER** (*Wilhelm* Hising, anobli en 1784 sous le nom de), minéralogiste suédois, né le 25 décembre 1766, mort le 26 juin 1852. Il exploitait lui-même ses usines de Skinskatteberg et Bagga, en Westmanland. Membre des Académies d'Upsal (1832) et de Stockholm (1804), il a donné à cette dernière les collections géologiques et minéralogiques qu'il avait formées dans ses nombreux voyages en Suède. On a de lui, entre autres ouvrages fort estimés: *Samling till mineralogisk geographie œfver Sverige* (Collections pour une géographie minéralogique de la Suède); Stockholm, 1808, in-8°; trad. en allemand par K.-A. Blœde, Fribourg, 1819, et par Wæhler, Leipzig, 1826, in-8°; — *Afhandlingar i physik, chemie och mineralogie* (Mémoires de Physique, de Chimie et de Minéralogie), avec Berzelius; Stockholm, 1806-1818, in-8°; — *Anteckningar i physik och geognosi under resor i Sverige och Norrige* (Remarques sur la Physique et la Géognosie, recueillies dans des voyages en Suède et en Norvège); Upsal et Stockholm, 1819-1839, in-8°; — *Lethea suecica seu petrificata Sueciæ;* Stockholm, 1837-1840, avec 2 supplém. et 52 pl.: c'est l'ouvrage le plus complet sur cette matière; — *Esquisse d'un tableau des pétrifications de la Suède,* en français; ib., 1829 et 1831, in 8°; — *Profiler och Tabeller œfver de fornæmsta bergshœjder,* etc. (Profils et Tableau de la hauteur des principales Montagnes, des lacs et des fleuves de Suède et de Norvège, avec l'indication des limites des neiges et de la croissance de quelques espèces d'arbres); ib., 1827; 3e édit., 1829; — *Beskrifning œfver Skinskattebergs socken* (Description de la paroisse de Skinskatteberg), avec une liste des plantes qui y croissent; ib., 1815; — *Handbok fœr mineraloger under resor i Sverige* (Manuel du Minéralogiste qui voyage en Suède); — des mémoires dans les *Transactions* (Handlingar) de l'A[illegible] Sciences de Stockholm.

Rosenhane, *Anteckningar till Vetenskaps-Akademiens hist.* — *Biographiskt Lexik.,* VI. — *Vet.-Ak. handlingar,* 1852.

HISKIAS, roi de Juda. *Voy.* Ézé[illegible]

* **HISPALA FECENIA**, cour[illegible] vivait dans le deuxième siècle a[illegible] clave de naissance, plus tard [illegible] était en 186 maîtresse d'un jeune [illegible] Ebutius, qui vivait à Rome dans le [illegible] mont Aventin. Ce jeune homme [illegible] de se faire initier à l'association [illegible] qu'il regardait simplement comme [illegible] religieuse. Hispala savait par e[illegible] débauches et quels crimes se c[illegible] les mystérieuses réunions des i[illegible] ces redoutables secrets à son am[illegible] quelque hésitation, les dénonça au [illegible] tumius Albinus. Le consul, pour [illegible] l'affaire, fit venir secrètement [illegible] maison d'une dame nommée Sul[illegible] par des promesses, moitié par de[illegible] tint de la courtisane tremb[illegible] confess[illegible] entière. « Il n'était sorte de [illegible] d'infamies qui n'eussent été accomplis, d[illegible] Tite-Live, et les hommes se livraient plus à la débauche entre eux qu'avec les femmes. Ceux qui répugnaient à se prêter à ces excès monstrueux ou qui semblaient peu disposés à les commettre eux-mêmes étaient immolés comme des victimes. Le comble de la dévotion parmi eux était de ne reculer devant aucun crime. » — « De cette sentine impure, ajoute le même historien, sortaient de faux témoignages, de fausses signatures, des testaments supposés, des empoisonnements et des meurtres si secrets, qu'on ne retrouvait pas les corps des victimes pour leur donner la sépulture. Des hurlements sauvages et le bruit des tambours et des cymbales étouffaient les cris de ceux qu'on déshonorait ou qu'on égorgeait. » Les mesures les plus rigoureuses furent prises contre cette redoutable association. Lorsqu'elle eut été détruite, Hispala reçut en récompense une somme de cent mille sesterces, et tous les droits d'une dame romaine de naissance libre. Comme elle pouvait redouter la vengeance de quelques membres des Bacchanales échappés à la rigueur des lois, les consuls et les préteurs furent spécialement chargés de veiller à sa sûreté et de la protéger contre toute injure.

Y.

Tite-Live, XXXIX, 9-19. — Valère Maxime, VI, 1.

* **HISPANO** (Le F. *Marco*), peintre espagnol, mort à Madrid, le 12 avril 1679. Il appartenait à l'ordre de Saint-Augustin, et a laissé de nombreux tableaux d'histoire religieuse. A Madrid, il a surtout décoré avec succès le couvent de Saint-Philippe-le-Royal, dans lequel il fut enterré.

A. de L.

Raphael Mengs, *Las Obras;* Madrid, 1780. — Felipe de Guevarra, *Los Comentarios de la Pintura;* Madrid, 1788. — Quilliet, *Dictionnaire des Peintres espagnols.*

HISTIÉE (Ἱστιαῖος), tyran de Milet, mis à

mort en 494 avant J.-C. Il suivit, avec un contingent d'Ioniens, Darius dans l'expédition de Scythie en 513; et tandis que le roi de Perse s'enfonçait dans l'intérieur des terres, il fut laissé à la garde du pont jeté sur le Danube. L'absence de Darius se prolongeant au delà du terme indiqué par lui, les chefs grecs qui gardaient le pont songèrent à s'en retourner en abandonnant l'armée perse à une destruction certaine. Cet avis, qui était celui de Miltiade, fut vivement combattu par Histiée. Il représenta à ses compatriotes que se priver de l'appui des Perses, c'était se livrer à la merci du parti démocratique dans les villes ioniennes, et il les décida à rester fidèles à Darius. Le roi de Perse n'oublia point un service aussi signalé, et ajouta à l'apanage d'Histiée la ville de Mitylène et un district de la Thrace sur les bords du Strymon. Mais Mégabaze, gouverneur des possessions perses en Europe, avertit Darius de ne pas laisser Histiée dans un pays où son ambition pouvait être dangereuse, et de le retenir au centre de l'empire. Le chef ionien resta donc à Suze pendant seize ans, bien traité, mais prisonnier. A la nouvelle de la révolte des Ioniens de Sardes par les Athéniens, Darius pensa avec raison qu'Histiée n'était pas étranger à une insurrection dont son parent Aristagoras était le chef. Histiée nia toute participation à la révolte, et promit même, si on lui rendait la liberté, de ramener les Ioniens à l'obéissance. Il obtint en effet la permission de se rendre dans l'Asie Mineure, et trouva, en arrivant à Sardes, que la révolte déclinait déjà. Également suspect au satrape Artapherne, qui le regardait comme un ennemi, et aux Ioniens, qui le prenaient pour traître, il en fut réduit à intriguer auprès des deux partis, et ne put pas même se faire admettre à Milet. Il rassembla quelques troupes à Lesbos, et fit le métier de pirate dans l'Hellespont. Après la prise de Milet, en 494, il tenta de s'établir dans les îles de l'Archipel, mais l'arrivée de la flotte phénicienne le força de se jeter sur le rivage asiatique. Il était occupé à piller la plaine du Caïque, lorsqu'il fut pris par un corps de cavalerie sous les ordres d'Harpage. Artapherne et Harpage le firent mettre en croix, et envoyèrent sa tête à Darius. Ce prince ordonna qu'elle fût honorablement ensevelie, et regretta que ses lieutenants eussent dérobé l'ancien tyran de Milet à sa clémence. Dans le cours d'une vie si aventureuse Histiée montra de l'habileté et de l'audace, mais aucune noble qualité. Son patriotisme fut inspiré par des motifs personnels, et ce fut aussi dans des vues intéressées qu'il sauva Darius. Il doit sa réputation aux récits d'Hérodote. Y.

Hérodote, IV, 137, 138, 141; V, 11, 23, 30, 35, 105-107; VI, 1-5, 26-30. — Polyen, I, 24. — Tzetzès, *Chil.*, III, 512; IX, 228. — Aulu-Gelle, XVIII, 9.

* **HITA** (*Ginès Perez* DE), littérateur espagnol, vivait au milieu du seizième siècle. Il était originaire de Murcie : on manque d'ailleurs de renseignements précis sur sa biographie; il avait connu plusieurs vieillards qui se rappelaient les événements dont le midi de l'Espagne fut témoin lors de l'expulsion des Maures, et il en profita pour tracer une composition où les personnages réels se mêlent à des êtres imaginaires. Cette *Historia de los Vandos, de los Zegries y Abencerrages* présente un intérêt véritable, et retrace un tableau fidèle des mœurs d'une époque où la guerre, les plaisirs et le luxe d'une cour brillante jetaient à Grenade une animation extraordinaire. La chute de cette cité, le siége et la prise d'Alhama et de Malaga complètent le récit des infortunes de ces Abencerrages, dont le nom est resté populaire. Hita écrivit son ouvrage de 1589 à 1595; il l'annonça comme traduit de l'arabe et comme l'œuvre du Maure Aben Hamid : c'était alors un usage très-répandu parmi les romanciers espagnols. De fait, la main d'un chrétien se reconnaît en maint endroit de ces récits; le style est correct et assez animé : c'est incontestablement une des productions en prose de la littérature espagnole qui offrent le plus d'attrait. Soixante-dix-sept ans après la chute de Grenade, les Maures, ne pouvant supporter l'oppression sous laquelle les courbait le rigide Philippe II, se soulevèrent, et se choisirent un roi. Ils se retirèrent dans les montagnes Alpuxaras, et s'y défendirent vigoureusement pendant plusieurs années. Ils ne succombèrent que sous les efforts de trois armées, dont une sous les ordres de Juan d'Autriche. Hita servit dans cette guerre, et y trouva les matériaux d'une continuation qu'il donna à son premier ouvrage, qu'il intitula : *Guerras civiles de Granada y crueles bandos entre los convertidos Moros y vezinos christianos;* cette narration renferme des faits qui sont d'une vérité incontestable : les cruautés des vainqueurs y sont trop fidèlement retracées; mais à ces détails historiques se joignent des détails romanesques, des amours très-invraisemblables. Cette seconde partie, bien inférieure à la première, et les romances qui s'y trouvent, et qui sont très-probablement l'œuvre de Hita lui-même, sont loin de valoir les vieilles pièces de vers conservées dans les *Cancioneros*. La première partie parut à Saragosse, en 1595, et obtint un grand nombre d'éditions successives (trois dans la seule année 1604); la seconde vit le jour à Alcala en 1604, mais elle fut réimprimée bien moins fréquemment. L'une et l'autre partie se trouvent dans l'édition de Madrid, 1833, 2 vol. in-12, et dans le troisième volume de la *Biblioteca de Centores Españoles*, publiée par Aribau; Madrid, 1846, in-8°. Il n'existe pas, à ce que nous croyons, de traduction française de la seconde partie, mais il y en a une anonyme (Paris, 1608), et une autre de M. Sané (1809, 2 vol. in-8°), sous le titre d'*Histoire chevaleresque des Maures d'Espagne*. G. BRUNET.

Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. III, 79-84. — *Bibliothèque des Romans*, janvier 1778, t. II. — J.-Ch. Brunet, *Manuel du Libraire*, t. II, p. 596.

* **HITCHCOCK** (*Edward*), géologue américain, né le 24 mai 1793, à Deerfield (Massachusetts). Forcé par sa faible santé d'interrompre ses études, il se mit à écrire pour les journaux, et rima même une tragédie sur la *Chute de Buonaparte* (1815). L'année suivante il devint principal du collége de Deerfield, embrassa en 1818 les ordres dans la secte des congrégationistes, exerça quelque temps son ministère à Conway, et, nommé en 1825 professeur de chimie au collége d'Amherst, occupa en 1844 la chaire de géologie, qui convenait mieux à ses goûts ; en 1854 il s'est retiré tout à fait de l'enseignement. Deux fois il fut chargé de l'inspection géologique de l'état de Massachusetts, et en 1850 il vint en Europe avec mission de visiter les écoles d'agriculture. Ses principaux ouvrages sont : *Geology of the Connecticut valley* ; 1823 ; — *Catalogue of Plants within twenty miles of Amherst* ; 1829 ; — *Reports on the Geology of Massachusetts*, publiés en 1832, 1833, 1838 et 1841, et qui, dans leur ensemble, forment une étude complète de cet état ; — *Elementary Geology* ; 1840 ; — *Fossil footmarks in the United-States* ; 1848 ; — *Report on the agricultural schools of Europe* ; 1851 ; — *The Religion of Geology and its connected sciences*, 1851, où il adopte sur la création toutes les idées de Buckland et des théologiens ; — *The peculiar Phenomena of the four seasons* ; 1852 ; — *Outline of the Geology of the Globe* ; 1853. On a aussi de lui des discours, sermons, traités d'instruction pratique, et articles dans le journal de M. Siliman. Paul Louisy.

American Literature. — *Bibliotheca Americana*. — Goodrich, *Annual Biography*. — *The Biblical Repository*.

* **HITTORFF** (*Jacques-Ignace*), architecte et archéologue, né à Cologne, le 20 août 1793. Il commença par manier la truelle du maçon et le marteau du tailleur de pierres, dans le temps même où plusieurs maisons s'élevaient déjà sous sa direction et sur ses dessins ; il n'avait encore que quinze ans. Deux ans plus tard, en 1810, le jeune Hittorff venait à Paris pour compléter ses études, et entrait chez l'architecte Bélanger, dans lequel il trouva à la fois un maître habile et un second père. Bientôt il put l'aider dans la surveillance des travaux du grand abattoir de la barrière Rochechouart et de la nouvelle coupole de la Halle au Blé, que Bélanger eleva en 1811 en remplacement de celle de Lecamus de Mézières, qui avait été incendiée en 1802. Ces travaux n'empêchaient pas M. Hittorff de suivre l'École des Beaux-Arts, où il remporta plusieurs médailles. A la vue de l'une de ses esquisses académiques, Percier devina l'avenir du jeune artiste, lui offrit gratuitement ses conseils, devint son second maître, et lui voua une amitié qui ne ne s'est jamais dementie.

Au retour des Bourbons en 1814 [illegible] qui avant la révolution avait été [illegible] fêtes et cérémonies de la cour, [illegible] nouveau à remplir cette place [illegible] comme inspecteur son ancien [illegible]re. dans tous les travaux dont il [illegible] sa mort, en 1818. Pendant [illegible] torff avait eu pour collègue [illegible] plus âgé que lui, fut d'abord [illegible] et il devint son ami : ces deux a[illegible] naturellement dé[illegible] à rec[illegible] la de Bélanger, et eu[illegible] deux architectes du roi pour [illegible] nies, dirigèrent ensemble, [illegible] pompes funèbres du prince de C[illegible] duc de Berry et de Louis XVIII ; à l[illegible] duc de Berry, et le baptême [illegible] dont ils publièrent les décor[illegible] grand in-folio ; à Reims, le s[illegible] qui devait fournir le sujet [illegible] vrage dont ils avaient déjà [illegible] partie des dessins, mais [illegible] chée par la révolution de 1830. [illegible] jour à Reims les deux collabo[illegible] cèrent la restauration de la [illegible] romane de Saint-Rémi, qui tom[illegible] qui maintenant est rendue à s[illegible] mière. La reconstruction de l[illegible] salle Favart, aujourd'hui Op[illegible] Comique, et la construction da[illegible] mois du joli et commode théâtre de l'[illegible] Comique furent l'œuvre des m[illegible] Pendant cette période, M. Hi[illegible] projets d'un musée et d'un t[illegible] concert pour la ville de Col[illegible], et plusieurs maisons de ville [illegible] en la France et l'étranger. Au sa[illegible] posa des aquarelles représe[illegible] décors exécutés à Notre-Dame pour le [illegible] Bordeaux, et à celui de 18[illegible] cutées d'après les mêmes a[illegible] décerner la seconde médaille [illegible]. En 1821 M. Hittorff avait visité l'A[illegible] partie du nord de l'Allemagne ; [illegible] 1823 [illegible] 1824, le roi Louis XVIII lui a[illegible] long congé, tout en lui conser[illegible] ments de sa place, il parcour[illegible] France, l'Italie, et la Sicile. Il revint à [illegible] de riches portefeuilles de [illegible] Dans ses explorations en Si[illegible] pagné de ses élèves, MM. [illegible] chitecte du roi de Wurtem[illegible] lement professeur d'archi[illegible] 1826 il publia le premier [illegible] vertes, qui attirèrent l'attenti[illegible] savants ; il communiqua à [illegible] rations, accompagnées de sava[illegible] temples de Ségeste, d'Ag[illegible] Il se pré[illegible] travaux [illegible] volution [illegible] moyens de [illegible] prise. Cependant, [illegible]

au salon les premieres planches de son architecture antique et moderne de la Sicile et plusieurs restaurations de monuments antiques, et en particulier de la basilique de Fano d'après le texte de Vitruve, qui lui valurent la première médaille d'or. M. Hittorff donna en 1832 la traduction de l'ouvrage anglais intitulé : *Antiquités inédites de la Sicile*. Cette publication, accompagnée de 60 planches gravées par M. Ollivier, est enrichie d'un grand nombre de notes, de nouveaux dessins, de restaurations, qui en font presque un nouvel ouvrage, dont le succès fut tel, que même en Angleterre cette traduction est aujourd'hui plus recherchée que l'original. Enfin, M. Hittorff entreprit la publication de *l'Architecture polychrome chez les Grecs, ou restitution du temple d'Empédocle à Agrigente*, travail qui, offrant pour la première fois un temple grec orné de couleurs dans toutes ses parties, avec ses peintures murales, ses ex-voto, ses autels, ses offrandes et ses sculptures également coloriées, assura à son auteur une place éminente parmi les archéologues, et attira l'attention des savants sur l'intéressante question de l'architecture polychrome des Grecs, et donna lieu aux recherches spéciales qui, confirmant en tous points les assertions de M. Hittorff, établirent d'une manière irréfragable l'existence d'un système de décoration à peine soupçonné jusque alors. C'est à l'occasion de cette découverte que le savant Letronne adressa à M. Hittorff, son ami, ses *Lettres d'un Antiquaire à un Artiste sur la Peinture murale*.

Quelque temps après, M. Hittorff fut nommé architecte de la sixième conservation des monuments de Paris, et architecte-adjoint de la nouvelle église de Saint-Vincent-de-Paule, qui s'élevait sous la direction de son beau-père, Le Père. M. Hittorff avait pris une part considérable à la conception de ce monument; aussi, après la mort de Le Père, en dirigea-t-il les travaux presque seul. C'est à lui que l'on doit l'ornementation si bien en rapport avec le caractère de la basilique chrétienne et l'introduction dans la décoration extérieure de l'édifice de peintures sur lave émaillée, innovation du meilleur effet et heureuse application du procédé inventé par M. Martelèque, chimiste aussi habile que modeste.

Après l'érection de l'obélisque de Louqsor, en 1836, M. Hittorff fut chargé des embellissements de la place de la Concorde et des Champs-Élysées. On sait avec quelle habileté il a su vaincre les difficultés du programme et faire de la place de la Concorde, par ses candélabres, ses statues et ses magnifiques fontaines, une des merveilles de la capitale. Aux Champs-Élysées, M. Hittorff éleva cinq jolies fontaines, et construisit la rotonde du Panorama, où, par un système aussi hardi qu'ingénieux, une couverture d'un diamètre égal à celui de la coupole du Panthéon de Rome était suspendue au moyen de douze câbles de fer. Commencé en octobre 1838, le Panorama fut ouvert au public en mai 1839. Les dessins de cet édifice furent exposés au salon de 1841. A la fin de 1839 M. Hittorff posait la première pierre du cirque des Champs-Élysées ou Cirque de l'Impératrice, qui, bien que destiné à contenir 5,000 spectateurs, était inauguré au bout de huit mois. L'excellente disposition de cet édifice ne permettait pas d'espérer qu'on pût rien imaginer de mieux approprié à sa destination; aussi, en 1851, lorsqu'on voulut élever sur le boulevard des Filles-du-Calvaire le nouveau Cirque Napoléon, on demanda à M. Hittorff une répétition de celui des Champs-Élysées, lui laissant seulement toute liberté d'en varier l'ornementation. Commencé au mois d'avril, ce nouveau cirque fut ouvert en décembre de la même année. Ces trois édifices, dont les dessins furent demandés à M. Hittorff de presque toutes les parties de l'Europe, et qui furent publiés en France et à l'étranger comme des exemples remarquables de l'art de construire solidement, quoique à peu de frais, placent cet artiste non moins haut comme praticien qu'il ne l'était déjà comme théoricien et antiquaire. De 1848 à 1851, M. Hittorff a construit la mairie du douzième arrondissement, dont les façades, semblables à celles de l'École de Droit, complètent la disposition symétrique de la place du Panthéon. En 1854, en collaboration avec MM. Armand, Pellechet et Rohault de Fleury, il a rédigé les vastes projets du grand hôtel du Louvre et des hôtels s'étendant sur une longueur de près de 600^{m} de la rue de l'Échelle à la rue des Poulies et bordant les rues de Rivoli et Saint-Honoré. Ces constructions, dont la dépense s'est élevée à plus de douze millions, furent terminées en moins d'une année. En 1855 il a donné le plan de la nouvelle disposition de la place de l'Étoile et des constructions qui doivent la décorer, tracé l'avenue de l'Impératrice, et, sur un croquis de l'empereur, exécuté les projets d'embellissement du bois de Boulogne. Il vient d'achever l'institution fondée par l'impératrice près la barrière du Trône pour l'éducation de trois cents jeunes filles d'ouvriers; enfin, il est chargé en ce moment d'un projet important qui réunit la mairie du quatrième arrondissement, le presbytère de Saint-Germain-l'Auxerrois, une grande école et une maison de secours, édifices qui doivent faire face à la colonnade du Louvre sur l'alignement de Saint-Germain-l'Auxerrois.

On a peine à comprendre que la conception et la direction de travaux si considérables et si nombreux aient pu laisser à M. Hittorff le temps de publier les résultats de ses études approfondies de l'art antique et du moyen âge; cependant ses ouvrages théoriques ne sont ni moins nombreux ni moins importants. En 1837, avec la collaboration de M. Zanth, il put achever l'*Architecture moderne de la Sicile*, grand in-fol., 76 pl., et bientôt publier la plus grande partie de l'*Architecture antique de la Sicile*, ouvrage malheureusement resté inachevé jusqu'à ce jour.

Citons encore parmi des publications moins considérables, mais également savantes, de M. Hittorff, le texte des 3e et 4e parties de l'ouvrage édité par MM Didot, en 1827, sous le titre de *Vues des Ruines de Pompéi*; gr. in-4°; — plusieurs articles de l'*Encyclopédie des Gens du Monde,* traitant de l'architecture et de son histoire, un grand nombre de mémoires sur les Pyramidions en bronze doré employés par les Égyptiens au complément des obélisques, sur le *sphyrelaton*, ou moulage en métal battu chez les anciens et les modernes, comme moyen plus économique et plus convenable pour la statuaire colossale, sur la nouvelle église de la Madeleine, sur quelques voyages artistiques dans la Pouille, la Basilicate, le Caucase, l'Arménie et la Grèce, enfin sur divers autres points d'art et d'archéologie. Dans ces derniers temps, afin de compléter ses études sur l'architecture polychrome, M. Hittorff est allé de nouveau examiner avec le soin le plus scrupuleux les sculptures du Parthénon et de Phigalie au musée de Londres, et celles d'Égine à la glyptothèque de Munich. Enfin, il vient de faire un nouveau voyage en Italie pour étudier le résultat des dernières fouilles exécutées à Pompei, à Rome et à la nécropole de l'antique cité de Canosa.

M. Hittorff est membre de l'Institut de France et de la plupart des Académies étrangères, et honoré de nombreuses distinctions.

Ernest Breton.

Encyclopédie des Gens du Monde. — *Conversations-Lexikon.* — *Annuaire biographique des Souverains et personnages distingués de l'époque.* — *Revue historique des Notabilités contemporaines.*

* **HITTYLYSBIRY** (*Williams*), dont le nom s'écrit encore *Hestylibiry*, *Hittylbiry*, *Heytusbery*, et en latin *Hentisberius*, *Hentisbarus*, philosophe anglais, de la fin du quatorzième siècle. C'est tout ce qu'on possède sur sa vie. Voici les titres de ses livres, tous inédits : *Regulæ grammaticales*, *Dialectica*, *Sophismata*, *Conclusiones sophisticæ*, *Tractatus de Relativis*. Le numéro 848 de la Sorbonne nous offre un exemplaire des *Sophismata*. Ces sophismes, au nombre de trente-et-un, paraissent être de véritables chefs-d'œuvre de subtilité. Cependant nous croyons que jamais personne n'aura le courage de les lire, du moins dans le volume n° 848 de la Sorbonne, car on n'en trouverait peut-être pas un autre où les abréviations soient plus fréquentes et plus énigmatiques.

B. H.

Fabricius, *Bibl. Med. Ætatis*, au mot *Guilelmus Hentisberius*.

* **HITZIG** (*Ferdinand*), théologien et orientaliste allemand, est né le 23 juin 1807, à Haningen (grand-duché de Bade). Il est professeur à l'université de Zurich et a publié entre autres ouvrages : *Uebersetzung und Auslegung des Propheten Jesaias* (Traduction et Explication du prophète Isaïe); ibid., 1833; — *Uebersetzung und historisch-kritischer Commentar der Psalmen* (Traduction et Commentaire [illegible] co-critiques des Psaumes); ibid., [illegible] 2 vol.; — *Die Zwoelf Klein[en] Pr[ophe]ten* [illegible] (les douze Prophètes mineurs); [illegible] 1851; — *Der Prophet Jeremias* (Le P[rophète] Jérémie); Leipzig, 1841; — *Urgeschichte [und] Mythologie der Philistaeer* ([illegible] tive et Mythologie des Philistins); [illegible] — *Die Grabschrift des Darius [zu Nakschi] Rustam* (L'inscription sépulcrale [de Darius à] Nakschi-Rustam); Zurich, 1846; — [*Der Pro*]*phet Ezechiel* (Le Prophète Ézéchiel); [illegible] 1847; — *Der Prophet Daniel* (Le P[rophète] Daniel); ibid., 1850. [illegible]

Conversations-Lexikon. — Pierer, *Univers.-Lex.*, Suppl.

HIZKIA. *Voy.* Ézéchias.

HJÆRNE (*Urbain*), [illegible] naturaliste [illegible] né le 20 décembre 1641, à Skworitz ([illegible] où son père était pasteur, [illegible] Étant passé en Suède, à la s[uite] [illegible] de sa province natale par [illegible] quelque temps sans autres [res]sources que ses talents de dessinateur, et [illegible] par obtenir un stipende à l'université d'Upsal, où il étudia la médecine. Il fonda dans cette ville un théâtre, où il était auteur, acteur, décorateur. Cette entreprise eut du succès, et quelques personnages de haut rang ne dédaignèrent pas de remplir des rôles dans les tragédies composées par Hjærne. En 1667 il se rendit en Hollande, puis en Angleterre (1669) où il fut nommé membre de la Société Royale, avec laquelle il entretint une correspondance suivie. De là il passa en France, et prit le degré de docteur en médecine à Angers. En 1676, trois ans après son retour, il fut appelé à faire partie de la commission pour l'extirpation de la sorcellerie. Plus éclairé que ses contemporains, il sauva du bûcher plusieurs accusés qui sans son intervention auraient été victimes de la superstition. Ses collègues furent sur le point de le mettre en jugement comme hérétique, parce qu'il traitait de chimères les sciences occultes. Nommé assesseur au collège des mines en 1675, Hjærne rendit un grand service à ses compatriotes en tournant leur attention vers l'exploitation des mines, qui est une des principales richesses de la Suède. C'est lui qui découvrit les propriétés médicales des eaux minérales de Medevi en Œstergothland (1678). Le laboratoire chimique de Stockholm fut fondé à son instigation en 1683, et il en fut le premier directeur. Admis dans l'intimité de Charles XI, comme médecin de ce monarque, à partir de 1684, il usait en sa présence d'une grande liberté de langage. Sous le règne suivant il prit la défense de l'infortuné Paykull, et, après la mort de Charles XII, il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à la réduction du pouvoir royal. Sans cesse occupé de ses travaux, il avait écrit sur sa porte cette sentence : « Les amis sont des voleurs qui dérobent le temps, et des voleurs

ire espèce, puisqu'ils ne peuvent restituer ont enlevé. » Il se maria trois fois et g-cinq enfants, dont le plus connu est e-Adolphe, qui fut conseiller du royaume) à 1789 et mourut en 1805, à l'âge de vingt-dix ans. Urbain Hjærne était, avant ; Berzelius, le savant qui eût fait le plus eur à la Suède. On a de lui : *De Obione lacteorum vasorum et glandula-esenterii*; Angers, 1670, in-4°; — *Tractle acidulis Medeviensibus*; Linkœping, n-12; — *Utförlig berättelse om the ppfundne surbrunnar i Medevij* (Rapétaillé sur les eaux minérales nouvelle-écouvertes près de Medevi); Stockholm, n-8°; — *Den lilla Vattenprofvaren* tit Explorateur des Eaux); ibid., 1683, raité qu'il publia à son retour d'un voyage magne, où il était allé étudier les princi-ources minérales. Il soutient la prééminles eaux de Medevi sur celles qu'un grand de personnes prétendaient avoir découen Suède; — *En kort anledning till ige malm-och bergarters, mineraliers, s efterspœrjande och angifvande* abrégé pour la recherche et la découverte ers minéraux, de plantes, etc.); ibid., n-4°; en allemand, ibid.; — *Grundelig ættelse huru mineralvattnet vid Mebæst skall brukas* (Instruction approsur la manière dont on doit user des eaux es de Medevi); ibid., 1702, 1708; Ny-, 1760, in-12; — *Actorum laboratorii olmensis Parasceve*; Stockholm, 1706, — *Orthographia Suecana*; ibid., 1706, — *Defensionis paracelsicæ Prodromus*; 709, in-4°; — *Acta et Tentamina Chin reg. laboratorio Stockholmensi ela-*; ibid., 1712, in-4°, réédité avec plusieurs tires des manuscrits de Hjærne, par erius; ibid., 1752, 2 vol.; — *Beskrif en resa* 1685 *genom Uppland*, etc. on d'un Voyage fait en 1685 en Uppland, strikland, en Helsingeland, en Noretc.); ibid., 1762; plusieurs autres oupubliés ou inédits.

rère, *Thomas* HJÆRNE, mort vers 1679, teur de *Ehst-lyf-und lettlændische hte* (Histoire des Esthoniens, des Livot des Lettons), dont une partie fut im-a Mittau en 1794, et qui se trouve en lans les *Monumenta Livoniæ antiquæ*, par Napiersky; Riga, 1835, t. I. Cette que, exacte, détaillée et assez bien écrite, a l'auteur le surnom de Tite-Live des ns. Il a publié deux autres ouvrages en , et laisse en manuscrit des *Collectanea* stoire de la Livonie. BEAUVOIS.

holtz, *Biblioth. histor. Sueo-Gothica.* — Hamd, *Svenska Vitterheten.* — Wieselgren, *Sveriges itter.* *Biogr. Lexikon*, t. VI.

.UBEK (*François-Xavier-Guillaume*), agronome allemand, est né le 11 septembre 1802, à Chatitschau (Silésie). Il est professeur d'économie rurale à Grætz, et a publié entre autres : *Pflanzen und die Statik des Landbaus* (La Nutrition des Plantes et la Statique de l'Agriculture); Prague, 1841; — *Die Landwirthschaftslehre in ihrem ganzen Umfange* (Traité complet d'Économie rurale); Vienne, 1846, 2 vol.; 2e édit., 1851-1852; — *Bericht ueber die englische Landwirthschaft und die Londoner Ausstellung* (Rapport sur l'Agriculture en Angleterre et sur l'Exposition d'industrie de Londres); Grætz, 1852; — *Der Führer für Weingartenbesitzer* (Le Guide du Vigneron); ibid., 1855. Dr L.

Conv.-Lex.

HOADLY (*Benjamin*), prélat et controversiste anglais, né à Westerham (comté de Kent), en 1676, mort à Chelsea, en 1761. Après avoir fait ses études à l'université de Cambridge à Catharine-Hall, où il fut quelque temps professeur, il entra dans les ordres en 1700, et devint recteur de Saint-Mildred, puis de Saint-Pierre-le-Pauvre à Londres. Il commença sa réputation par une polémique contre Atterbury, brillant champion de la haute Église et de l'obéissance passive. Hoadly soutenait dès lors des doctrines théologiques qui s'écartent beaucoup du calvinisme et se rapprochent de ce qu'on appelle maintenant l'unitairianisme. Sa manière d'envisager le christianisme est toute rationnelle. Dans les rapports de l'Église avec l'État, il défendait les principes libéraux de la basse Église. La chambre des communes, où dominaient les whigs, fut charmée de trouver dans le jeune théologien un habile défenseur, et le recommanda à la reine Anne, pour les services signalés qu'il avait rendus à la cause de la liberté civile et religieuse. La reine Anne, qui n'aimait pas les whigs, ne fit point droit à la recommandation des communes; mais mistress Howland, grand-mère du duc de Bedford, dédommagea Hoadly en le nommant recteur de Streatham, dans le comté de Surrey. Lorsque le parti whig arriva aux affaires, aussitôt après l'avénement de Georges Ier, Hoadly fut nommé un des chapelains royaux et évêque de Bangor, en 1715. Un sermon qu'il prêcha en 1717, sur le texte : « Mon royaume n'est pas de ce monde », donna lieu à la célèbre controverse bangorienne, un des incidents les plus remarquables de l'histoire de l'Église protestante d'Angleterre. Hoadly soutenait que le clergé ne peut avoir aucune juridiction temporelle. Aussitôt que ce sermon eut été imprimé par l'ordre du gouvernement, il excita dans la *Convocation* du clergé des débats tellement violents que le pouvoir prorogea cette assemblée. En 1721 Hoadly fut transféré sur le siége épiscopal de Hereford, puis sur celui de Salisbury en 1723, et enfin sur celui de Winchester en 1734. En 1756, son repos fut troublé par la fourberie d'un certain Bernard Fournier,

catholique converti au protestantisme, et curé de Jersey. Fournier réclamait de Hoadly une somme de 8,800 liv. st., et produisait un billet dont le prélat démontra la fausseté dans une *Lettre à Clément Chevallier*, qui est le dernier de ses ouvrages et un des mieux écrits. Hoadly mourut à quatre-vingt-cinq ans, et fut enseveli dans la cathédrale de Winchester. Akenside l'a célébré dans une de ses plus belles odes. On a de Hoadly : *The Reasonableness of conformity to the Church of England represented to the dissenting ministers, in answer to the tenth chapter of M. Calamy's Abridgement of M. Baxter's History of his life and times*; 1703, in-8°; — *The Measures of submission to the civil magistrate, considered in a defence of the doctrine delivered in a sermon*; 1705, in-8°; — *A Letter to the bishop Atterbury*; 1706, in-8°; — *A second Letter to the bishop Atterbury, with a postcript relative to his doctrine concerning the power of charity to cover sins*; 1708, in-8°; — *Discourses on the terms of acceptance with God*; 1711, in-8°; — *A preservative against the principles and practices of the non-jurors, both in Church and State*; 1716; — *An Account of the life, writings and character of Dr. Samuel Clarke*, publié en 1732, en tête des *Œuvres posthumes* de Clarke; — *A plain Account of the nature and end of the sacrament of the Lord's supper*; 1735. Une édition des *Œuvres complètes* de Hoadly fut publiée par son fils John Hoadly; 1773, 3 vol. in-fol. Z.

Biographia Britannica.

HOADLY (*Benjamin*), médecin et auteur comique anglais, né à Londres, le 10 février 1706, mort à Chelsea, le 10 août 1757. Il fit ses études au collége Benet à Cambridge, où il reçut les leçons de mathématiques et de philosophie du célèbre professeur aveugle Saunderson. Dès l'année 1727 il fut admis dans la Société royale, et en 1728 il prit le grade de docteur en médecine. En juin 1742 il fut nommé médecin de la maison du roi, et en janvier 1746 médecin de la maison du prince de Galles. On a de lui : *Three Letters on the organs of respiration*, lues au Collége royal des Médecins de Londres en 1737, et publiées à Londres, 1740, in-4°. Haller a dit de cet ouvrage que c'est une ingénieuse défense d'une mauvaise cause; — *Oratio anniversaria in theatro Coll. medicor. ex Harveii instituto, habita die 18 mo oct. 1742*; — *Observations on a series of electrical experiments*; 1756, in-4°. Hoadly est moins connu aujourd'hui par ses ouvrages scientifiques que par son *Suspicious Husband*, comédie vivement intriguée, spirituellement écrite, et que fit valoir l'excellent jeu de Garrick dans le caractère de Ranger. Le *Suspicious Husband* fut imprimé à Londres, 1747, in-8°. Hoadly était l'ami d'Hogarth, et il l'assista dans la composition de l'*Analysis of Beauty*. Z.

Chalmers, *General Biographical Dictionary*. — [illegible] *graphia Dramatica.*

HOADLY (*John*), poëte anglais, [illegible] précédent, et le plus jeune fils de [illegible] Hoadly, né à Londres, le 8 octobre 1711, [illegible] le 16 mars 1776. Il fut élevé au coll[illegible] pus-Christi à Cambridge, et [illegible] temps au Temple. Mais il [illegible] de legiste pour l'état ecclési[illegible]que, fu[illegible] par son père chancelier de [illegible]hester, [illegible] vint ensuite chapelain de la [illegible] du [illegible] de Galles, puis de sa veuve la [illegible] rière. Il cumula plusieurs bén[illegible] lucratifs étaient une prébende [illegible] rectorat de Saint-Mary, près de [illegible] celui d'Overton, etc. Il vécut da[illegible] d'Hogarth, de Garrick, et composa [illegible] pièces de théâtre dont voici les titres : *The Contrast*, comédie jouée en 1731, non imprimée; — *Jephtha*, oratorio; 1737, in-8°; — *Love's Revenge*, drame; 1737, in-4°; — *The [illegible] truth*, orat., 1744; — *Phœbe*, [illegible] 1748, in-8°. Il revit l'*Arden of Fevers[illegible]* [illegible] Lillo, et écrivit le cinquième acte du [illegible] de Miller. On trouve quelques poésies de [illegible] dans la *Collection* de Dodsley. Il publia les *Œuvres complètes* de son père. Z.

Biographia Dramatica.

HOANG (*Arcade*), l'un des premiers Chinois venus en France, né à Himce-Hoa (province de Fo-Kien), le 15 novembre 1679, mort en France, le 1er octobre 1716. Son père, Paul Hoang, avait été converti par un missionnaire portugais, Antoine de Govea, que ses voyages ont fait connaître. L'évêque de Rosalie l'amena à Paris et le plaça au séminaire des Missions étrangères; Hoang en sortit pour entrer à la Bibliothèque royale en qualité d'interprète : il aurait sans aucun doute répondu à la confiance des savants, qui dès son arrivée avaient sollicité l'avantage d'être admis dans son intimité; mais la mort interrompit ses premiers travaux. Plusieurs Chinois sont venus en France depuis Arcade ou Arcadius Hoang : aucun n'a fait preuve d'autant d'intelligence; Tchoung-ya-san et Tchang-ya-kin, qu'on a vus à Paris, l'un en 1805, l'autre en 1819, n'avaient que de la bonne volonté.

Louis Lacour.

Journal Asiatique, t. II, p. 64 et 126.

* **HOAÏ-NAN-TSEU**, célèbre philosophe chinois, vivait environ 105 ans avant notre ère(1). Il était petit-fils de l'empereur Han-kao-tsou, fondateur de la dynastie des Han. On le connaît également sous le nom d'*Hoaï-nan-wang*, c'est-à-dire « le roi d'Hoaï-nan », parce qu'il régna sur l'île qui porte ce nom. Sa doctrine se rapproche de celle des *Tao-sse* (voy. Lao-tseu). On le regarde comme le plus ancien écrivain de l'école *Thsa-Kia* ou des polygraphes. Le palais du philosophe, suivant le P. de Prémare, était une académie de savants avec lesquels

(1) Selon le P. Amiot.

il cherchait à approfondir l'histoire de l'antiquité la plus reculée. « Ses ouvrages, ajoute le savant missionnaire, sont très-curieux et son style est très-beau. » — Hoaï-nan-tseu est l'auteur d'une série de mémoires relatifs à la raison céleste, à la vie, à la mort, etc. On lui doit aussi des principes de musique dont il est fait grand cas à la Chine. Il n'existe encore aucune traduction des écrits de Haï-nan-tseu.

L. Léon de Rosny.

Mémoires concernant les Chinois, par les missionnaires de Péking, t. VI, p. 117 et suiv. — *Le Livre de la Voie et de la Vertu, du philosophe Lao-tseu*, traduit en français par Stanislas Julien. — *Le Chou-King*, édit. française, publiée par de Guignes (Discours préliminaire du père de Prémare); Paris, 1770, p. XLVI.

HOANG-TI, empereur de la Chine, né à Souan-youen, dans le district de Sin-tching (départ. de Kaï-fong-fou), mort le dernier jour de la huitième lune de l'an 2599 avant notre ère. Il était fils d'un gouverneur du Yu-hiong (province actuelle du Ho-nan) et de Fou-pao. Avant de monter sur le trône, il portait le nom de *Souan-youen* ou *Siouen-youen*. Il fut instruit, tout jeune encore, dans la direction des affaires publiques, carrière pour laquelle il montrait les plus grandes dispositions. A la mort de son père, il lui succéda dans la charge de gouverneur du Yu-hiong. A peine y fut-il installé, qu'il résolut d'élever le peuple de ce pays au premier rang dans l'empire, tant par les richesses que par la puissance militaire. Il leva, à cet effet, une troupe de jeunes gens vigoureux, qu'il exerça au métier des armes, et il appliqua le reste de la population à la culture des champs. Après avoir vaincu les ennemis de l'empereur Chin-noung, et voyant que de nouveaux troubles s'élevaient chaque jour dans l'empire, il se décida à réclamer de ce prince, vu son grand âge, l'abdication de la couronne en faveur de celui qui, dans l'empire, serait le plus digne d'en supporter le poids. Chin-noung ayant refusé d'acquiescer à cette demande, Souan-youen prit les armes contre lui, et battit ses troupes. Le vieil empereur, à la nouvelle de cette défaite, tomba dans un noir chagrin, et mourut bientôt après. Quant à Souan-youen, il se fit proclamer empereur sous le titre de Hoang-ti « l'empereur jaune », en 2698 avant notre ère. Il ne fut pas plus tôt monté sur le trône, que Tchi-yeou, parent de l'ex-empereur, prit les armes contre lui, et refusa de le reconnaître, alléguant que celui qui avait causé la mort de Chin-noung par son insubordination ne devait être considéré et traité que comme un rebelle. Hoang-ti marcha à sa rencontre, et après l'avoir fait prisonnier, il lui fit trancher la tête en présence des deux armées. Ce premier acte de sévérité répandit la terreur parmi les populations : elle n'empêcha pas cependant les compagnons d'armes de Tchi-yeou de conspirer contre le nouvel empereur, dans le but de venger la mort de leur ancien chef. Hoang-ti ayant appris leur projet de rébellion, s'empara d'eux, et les fit tous décapiter, en présence du peuple assemblé. — Avant le règne de Hoang-ti, l'existence des Chinois était à peu près nomade, et ceux qui avaient déjà choisi une demeure stable vivaient encore isolément et dans la plus entière indépendance. Le nouvel empereur résolut de mettre fin à cette situation, peu favorable à l'exercice de la puissance impériale. A cet effet il divisa ses États en dix provinces (*tcheou*), chaque province en dix départements (*tsæ*), chaque département en dix arrondissements (*tou*), et il établit dans chaque arrondissement dix centres de population (*yé*). Il institua, en outre, tout un système de gouvernement pour les provinces et leurs subdivisions, de telle sorte qu'il lui fut possible de tenir sans cesse les populations soumises à sa volonté souveraine. L'histoire de la Chine attribue à Hoang-ti un grand nombre d'inventions utiles. On rapporte que c'est d'après ses instructions que le ministre Thsang-hieh (*voy.* ce nom) composa les caractères de l'écriture, et que Ta-nao (*voy.* ce nom) organisa le cycle sexagésimal, dont l'usage s'est conservé jusqu'à nos jours dans les supputations chronologiques des Chinois. Le tribunal chargé d'écrire l'histoire fut organisé vers la même époque ; les premiers principes de l'astronomie, des mathématiques, des sciences naturelles appliquées, surtout ceux de la médecine et de la pharmacie, furent établis sous le même règne. Parmi les inventions les plus importantes dont on fait honneur à Hoang-ti, il faut citer un système des poids et mesures, la monnaie, la gamme, divers instruments de musique, les briques cuites employées dans les constructions, des armes de différents genres, des ustensiles d'agriculture, les chars, les barques ou pirogues, etc. Ce même prince fit construire un temple pour offrir des sacrifices au Chang-ti ou Souverain-Suprême. Il chargea son épouse légitime, nommée *Si-ling-chi*, de s'appliquer à l'éducation des vers à soie, et de chercher les moyens d'en extraire un fil applicable à la confection des vêtements. Cette entreprise ayant réussi, il réglementa le costume que devaient porter, suivant leur rang, les fonctionnaires de l'empire. On prétend enfin qu'il imagina une sorte de char au moyen duquel on pouvait reconnaître, quelle que soit sa position, la direction du sud. On a pensé que cette dernière invention n'était autre que celle de la boussole : cette opinion doit être présentée sous toutes réserves. Il est utile d'ajouter que plusieurs des inventions attribuées à Hoang-ti l'ont été également aux empereurs qui l'ont précédé dans le gouvernement de la Chine. On rapporte que Hoang-ti, dans un voyage entrepris pour l'inspection de ses États, découvrit une mine de cuivre, sur une montagne de la province de Ho-nan : il y établit une fonderie, et chargea des artistes de lui fabriquer divers sortes de vases en ce métal. Mais il ne survécut pas longtemps à cette découverte : il mourut après

un règne de cent dix ans (1), et fut inhumé, par les soins de son fils et successeur Siuen-hiao (*voy.* ce nom), sur le mont Kiao-chan (départ. Hien-ngan-fou, prov. du Chen-si) où l'on voit encore un tombeau qui passe pour avoir renfermé les cendres de cet empereur. L. Léon DE ROSNY.

Toung-kien kan-mou, texte original. — *Sse-ki*, mémoires historiques par le grand historiographe Sse-ma-thsien. — *Li-tai-ti-wan nien piao* (Tables chronologiques de l'histoire de la Chine), petit in-fol. — *Chou-king* (Le livre canonique des annales); in-4°.

HOAR (*Thomas*). *Voy.* BERTIE.

HOARE (*Prince*), auteur dramatique anglais, fils aîné de William Hoare, né à Bath, en 1754, mort à Brighton, en 1834. Il était peintre de profession, et succéda à Boswell dans la place de secrétaire de l'Académie royale pour la correspondance étrangère; mais il se fit surtout connaître par ses ouvrages dramatiques. On a de lui : *Such things were*, tragédie, jouée en 1788, non imprimée; — *No song, no supper*, opéra bouffe, 1790, non imp.; — *The Cave of Trophonius*, amusement musical, 1791, non imp.; — *Dido, queen of Carthage*, opéra, 1792, in-8°; — *Prize*, amus. musical, 1793, non imp.; — *My Grandmother*, opéra bouffe, 1793, non imp.; — *The Three and the Dence!* opéra-comique, joué en 1795, 1806, in-8°; — *Lock and Key*, amus. musical, 1796, in-8°; — *Mahmoud*, opéra; 1796, non imp.; — *Julia*, trag., 1796; — *A Friend in need*, am. mus., 1797, non imp.; — *Italian Villagers*, opéra-comique, 1797, non imp.; — *Sighs*, comédie, 1799, in-8°; — *Children*, ou *Give them their way*, comédie, 1800, non imp.; — *Indiscretion*, comédie, 1800, in-8°; — *Chains of the heart*, opéra, 1802, in-8°; — *Paragraph*, am. mus., 1804, in-8°; — *Partners*, comédie, 1805, non imp.; — *Something to do*, comédie, 1808, non imp. Comme secrétaire de l'Académie royale, Hoare publia des *Extraits d'une correspondance avec les académies de Vienne et de Saint-Pétersbourg*, 1802, in-4°, et des *Academic Annals*; 1805-1809, in-4°. On a encore de lui : *An Inquiry into the requisite cultivation and present state of the arts of design in England*; 1806, in-8°; — *The Artist*; 1809-1810, 2 vol. in-4°. Z.

Biographia Dramat. — *English Cyclopædia* (*Biography*).

* **HOARE** (Sir *Richard* COLT), antiquaire anglais, né en 1758, à Stourhead, et mort en 1838. Après avoir été employé dans une maison de banque, il hérita, en 1787, de la fortune de son père et de son titre de baronnet, et fit deux grands voyages sur le continent, dont il publia le récit accompagné d'un grand nombre de dessins de sa main. Il entreprit ensuite une excursion archéologique à travers le pays de Galles et surtout le comté de Wilt, si fertile en antiquités. On a de lui : *Itinerarium Camb*[...] 2 vol. in-4° : ouvrage traduit en latin de [...] Barry, annoté et augmenté de la vie de ce prélat; — *Ancient History of south Wiltshire*, 1812, 2 vol. in-fol.; suivie de l'*History of modern Wilts*, 1822-1830, publiée avec le concours de plusieurs antiquaires; — *A classical Tour through Italy and Sicily*; 1818, 2 vol. in-8°. P. L—Y.

Gentleman's Magazine, juillet 1838.

* **HOARE** (*William*), peintre anglais, né vers 1707, près d'Ipswich, et mort en 1792, à Bath. Placé d'abord chez un peintre de Londres nommé Grisoni, il fut le premier artiste de son pays qui se rendit à Rome pour s'y perfectionner dans l'étude de sa profession; il y devint élève de Francesco Imperiale, et fit de nombreuses copies d'après les maîtres les plus célèbres. De retour en Angleterre au bout de neuf ans, il s'établit à Bath, et se fit une grande réputation en peignant le portrait; on a également de lui des tableaux d'histoire, entre autres le *Portement de la croix* et la *Piscine de Bethsaïde*. Lors de la fondation de l'Académie royale, il fut appelé à en faire partie, et envoya à ses expositions annuelles un grand nombre de pastels exécutés dans la manière fine et harmonieuse de la Vénitienne Rosalba, qui lui avait fourni des modèles. P. L—Y.

Rose, Biographical Dictionary.

HOBBES (*Thomas*), célèbre philosophe anglais, naquit à Malmesbury, village du Wiltshire, le 5 avril 1588, l'année même où l'invincible *armada*, envoyée par Philippe II pour envahir l'Angleterre, fut anéantie par la tempête; et l'on prétend que la frayeur éprouvée par la mère de Hobbes à l'approche de cette flotte fut cause qu'elle le mit au monde avant le terme. De là, dans ses jeunes années, une santé délicate, qui ne l'empêcha pas de prolonger ses jours jusqu'à un âge très-avancé : il mourut le 4 décembre 1679. Son père, ministre anglican, s'attacha de bonne heure à cultiver son esprit, surtout par l'étude des langues anciennes, pour lesquelles l'élève montra beaucoup d'aptitude. Dans sa quatorzième année, il se rendit à l'université d'Oxford, où il passa cinq ans à étudier la philosophie péripatéticienne; mais cette philosophie, aride autant que subtile, ne pouvait satisfaire un esprit actif et vigoureux comme le sien; il n'en retint que les habitudes d'une dialectique serrée. Déjà Bacon avait donné le signal d'une réaction contre la scolastique. Hobbes, qui, jeune encore, put recevoir les conseils de Bacon, et qui, avec Ben Johnson, traduisit en latin quelques-uns de ses ouvrages écrits en anglais, subit l'influence de ses doctrines; il systématisa ses idées, et lui dut peut-être la direction pratique qu'il donna à ses recherches. Comme gouverneur des fils du comte de Devonshire, Hobbes voyagea avec lui en France et en Italie. Dans ces deux pays, il se lia avec Galilée, Gassendi,

(1) Cf. *Li-tai-ti-wang nien-piao*, fol. 11, v°.

et le P. Mersenne, qui le mit en relations avec Descartes.

Hobbes est du petit nombre des hommes qui ont commencé tard à écrire. Son premier ouvrage fut une traduction de Thucydide, qu'il publia à quarante ans; c'était en 1628. Déjà les démêlés du parlement avec Charles Ier préludaient aux orages révolutionnaires qui devaient abattre le trône d'Angleterre : l'intention de Hobbes était de faire voir à ses compatriotes, dans l'histoire des Athéniens, les désordres et la confusion du gouvernement démocratique. En général, pour juger l'esprit et la tendance de ses écrits, il ne faut pas les séparer des circonstances au milieu desquelles ils furent composés; il faut les rapprocher des événements publics qui en furent l'occasion. Il dit lui-même que l'état politique de l'Angleterre donna lieu à la publication de son premier ouvrage philosophique. Élevé dans le culte de la royauté et dans la haine de la démocratie, il était révolté des principes mis en avant par les parlementaires; il composa donc son traité *De Cive*, pour établir les droits de la couronne. Dès les premières séances du parlement de 1640, pressentant les approches de la guerre civile, il était venu chercher un asile à Paris. Là, dans le commerce de Gassendi, de Mersenne et autres savants, il publia, en 1642, la première édition du traité *De Cive*, qui ne fut imprimée qu'à un très-petit nombre d'exemplaires, distribués à quelques amis, et dont la publicité véritable ne date que de la seconde édition, donnée en 1647. C'était Sorbière qui la préparait, et Gassendi lui écrit à cette occasion, en mai 1646 : « Je ne connais pas d'écrivain qui creuse un sujet avec plus de profondeur que lui...; je ne sais personne qui porte dans la philosophie un esprit plus libre de préjugés, et qui aille plus au fond des choses, pour en tirer la vérité. »

Hobbes, jeté ainsi par les hasards de sa position, autant que par le tour de son esprit, dans le parti des Stuarts, fut confirmé dans ses affections et ses principes par les excès de la révolution. Voyant la société bouleversée par les partis politiques, il la crut dissoute; la cause de ce désordre lui parut être le renversement de l'autorité établie. Il en conclut que les sociétés ne pouvaient exister et les hommes vivre en paix que sous la protection d'un pouvoir extrêmement fort, c'est-à-dire absolu; selon lui, le bon ordre n'est qu'à ce prix : *Homo homini lupus*. Cette idée fut le point de départ de Hobbes, et ce fut sous son inspiration qu'il chercha les lois de la nature de l'homme et celles du régime des sociétés.

Son *Leviathan* est à cet égard le complément du traité *De Cive*. Par ce nom, emprunté à la Bible, il désigne le parti populaire comme une sorte de bête de proie qu'on ne peut apprivoiser, et que le gouvernement doit museler, pour l'empêcher de faire le mal. La substance de cet ouvrage peut se réduire à ceci : Sans la paix, il n'y a pas de sûreté dans un État; or, la paix ne peut subsister sans le commandement, ni le commandement sans les armes. Les armes ne valent rien si elles ne sont mises dans une seule main; mais la crainte des armes ne peut ramener à la paix ceux qui sont poussés à se battre par un mal plus terrible que la mort, c'est-à-dire par les dissensions qui s'élèvent sur les questions relatives au salut éternel. En conséquence, Hobbes assujettit à la royauté le pouvoir religieux lui-même, comme la cause la plus féconde des guerres civiles. Le *Léviathan* parut en 1651, deux ans après la mort de Charles Ier, et fut violemment attaqué par les théologiens anglicans qui avaient accompagné Charles II réfugié en France, et qui, partisans déclarés du droit divin, représentèrent l'auteur comme un impie. Alors il reçut l'ordre de ne plus paraître devant le roi. D'un autre côté, il n'irritait pas moins les papistes, en dévoilant les intrigues du clergé et les usurpations du pape. Il ne se crut donc plus en sûreté en France, et repassa en Angleterre. Lord Clarendon rapporte à ce sujet qu'ayant vu Hobbes à Paris, celui-ci lui parla de son livre, et lui indiqua quelques-unes des idées qu'il y développait. Lord Clarendon lui ayant demandé pourquoi il publiait une telle doctrine, il avait répondu : « La vérité est que j'ai envie de retourner en Angleterre. » En effet, la récapitulation du *Léviathan* s'adresse finement et indirectement à Cromwell, auquel Hobbes semble dire qu'étant hors du royaume, et n'ayant par conséquent pas été compris ni soumis aux devoirs d'un sujet, il pourrait cependant par son retour se soumettre à son gouvernement et s'engager à lui obéir. Cette récapitulation était assez courte pour que Cromwell voulût bien la lire. De telles doctrines de gouvernement, publiées par un maître si habile, pouvaient déterminer des hommes auxquels il n'avait pas le droit de commander à se soumettre cependant au pouvoir de l'usurpateur. Hobbes atteignit donc son but; en 1653, il retourna en Angleterre, où Cromwell lui permit de vivre tranquille. Précédemment en France, en l'année 1650, il avait publié le *Traité de la Nature humaine*, dédié au comte de Newcastle, gouverneur du prince de Galles. Il y présente d'une manière assez vague les opinions philosophiques qu'il exposa plus tard avec beaucoup plus de précision dans son livre *De Homine* et dans sa *Physique*. A la restauration de Charles II, en 1660, Hobbes fut bien traité par le roi, auquel il avait enseigné les mathématiques lorsqu'il n'était encore que prince de Galles réfugié en France; il reçut même de lui une pension annuelle. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, il continua de se livrer à ses travaux et à répondre aux attaques de ses adversaires, qui étaient très-nombreux. Il vécut toujours dans le célibat, pour n'être pas détourné de ses études philosophiques. C'est en 1668 qu'il donna une édition complète de ses œuvres, sous les titres de *Logique*, *Philosophie première*, *Physique*,

Politique et Mathématiques; Amsterdam, 2 vol. in-4°. Il ne s'agit plus aujourd'hui de critiquer les doctrines politiques de Hobbes; elles sont jugées sans retour. Ce qui fait sa valeur, c'est son aptitude philosophique, la puissance de son génie systématique, et la vigueur de ses déductions. Il avait beaucoup plus médité que lu; telle est la cause de son originalité. Il disait lui-même : « Si j'avais lu autant que beaucoup d'autres, j'aurais été aussi ignorant qu'eux. » Hobbes est l'auteur des *Troisièmes Objections*, que l'on trouve à la suite des *Méditations* de Descartes. Voici le jugement que ce dernier philosophe porte sur lui dans ses lettres : « Je le trouve plus habile en morale qu'en métaphysique ni en physique, quoique je ne puisse nullement approuver ses principes ni ses maximes, qui sont très-mauvaises et très-dangereuses, en ce qu'il suppose tous les hommes méchants, ou qu'il leur donne sujet de l'être. Tout son but est d'écrire en faveur de la monarchie : ce qu'on pourrait faire plus avantageusement qu'il n'a fait, en prenant des maximes plus vertueuses et plus solides. Il écrit aussi fort au désavantage de l'Église et de la religion romaine; de sorte que, s'il n'est particulièrement appuyé de quelque faveur fort puissante, je ne vois pas comment il peut exempter son livre d'être censuré. »

La philosophie de Hobbes offre de notables lacunes. S'il n'a pas nié la volonté de l'homme, du moins il la mutile et la dépouille de son plus noble privilége, la liberté, qu'il amoindrit, ou plutôt qu'il dénature. Ses erreurs principales sont de confondre la pensée avec la sensation, d'effacer les affections de la nature humaine, de ne conserver nulle trace des sentiments moraux dans ses écrits, et de prendre l'intérêt personnel pour l'unique motif de nos actions. Ainsi que Locke, il réduit l'espace à l'étendue, et le temps à la succession, ce qui identifie le fini avec l'infini. Il est inconséquent lorqu'il recommande de croire en Dieu, être éternel et infini, souverainement bon, juste et fort; noble inconséquence, due à la conscience qu'il devait avoir des lacunes de son système. Malgré ses erreurs, l'esprit de Hobbes a des qualités incontestables. Il n'enveloppe sa doctrine d'aucun ornement; son style est parfaitement simple, clair et précis; jamais il n'emploie pour exprimer sa pensée que la quantité de mots strictement nécessaire. Après avoir nettement dégagé son principe, il en tire toutes les conséquences avec une rigueur audacieuse; il fait rendre à ce principe tout ce qu'il contient, sans s'inquiéter d'en voir sortir des résultats qui détruisent toute morale, toute liberté, toute société. On sent, en lisant Hobbes, qu'il faut, ou rejeter le principe, ou prendre les conséquences si l'on admet le principe. C'est là un véritable service rendu à la science. Il n'y a que les hommes qui élèvent avec hardiesse des systèmes exclusifs qui en finissent avec ces systèmes.

ARTAUD.

Les ouvrages de Hobbes sont : une traduction de Thucydide; Londres, 1628, 1676, in-fol.; — *De Mirabilibus Pecci*, poëme latin; Londres, 1636, in-8°; 1666, in-4°, trad. en anglais, 1678, in-8°; — *Elementa Philosophica seu politica de cive, id est de vita civili et politica prudenter instituenda*; Paris, 1642, in-4° : tiré à petit nombre, réimprimé avec des additions à Amsterdam, chez les Elzevier, 1647, in-12, par les soins de M. de Sorbière, qui traduisit l'ouvrage en français sous ce titre : *Éléments philosophiques du Citoyen. Traité de politique, ou les fondements de la société civile, découverts par Thomas Hobbes*; Amsterdam, 1649, in-8°; — *An answer to sir William Davenant's Epistle or Preface to Gondibert*; Paris, 1650, in-12; — *Human Nature, or the fundamental elements of policy*; Londres, 1650, in-12; — *De Corpore politico, or the elements of the law*, Londres, 1650, in-12; trad. en français, Amsterdam, 1653, in-12; — *Leviathan, or the matter, form and power of a common wealth*, Londres, 1651, 1680, in-fol.; trad. en latin, Amsterdam, 1668, in-4°; — *A Compendium of Aristotle's Rhetoric and Ramus's Logic*; — *A Letter about liberty and necessity*; Londres, 1654, in-12; — *The questions concerning liberty and necessity and chance, stated and debated between M. Hobbes and Dr Bramhall, bishop of Londonderry*; Londres, 1656, in-4°; — *Elementorum Philosophiæ Sectio prima, de corpore*, Londres, 1655, in-8°; en anglais, 1656, in-4°; *sectio secunda*, Londres, 1657, in-4°; Amsterdam, 1668, in-4°; — *Six Lessons to the professors of mathematics of the institution of sir Henry Savile*; Londres, 1656, in-4°; — *The Marks of the absurd Geometry, rural language of Dr John Wallis*; Londres, 1657, in-8°; — *Examinatio et Emendatio Mathematicæ hodiernæ, sex dialogis comprehensa*; Londres, 1660, in-4°; Amsterdam, 1668, in-4°; — *Dialogus Physicus, sive de natura aeris*; Londres, 1661, in-4°; Amsterdam, 1668, in-4°; — *De Duplicatione Cubi*; Londres, 1661, in-4°; Amsterdam, 1668, in-4°; — *Problemata Physica, una cum magnitudine circuli*; Londres, 1662, in-4°; Amsterdam, 1688, in-4°; — *De Principiis et Ratiocinatione Geometrarum, contra fastuosum professorem*; Londres, 1666, in-4°; Amst., 1668, in-4°; — *Quadratura Circuli, Cubatio Sphæræ, Duplicatio Cubi*; *una cum Responsione ad objectiones geometriæ professoris Saviliani Oxoniæ editas anno 1669*; Londres, 1669, in-4°; — *Rosetum Geometricum, sive propositiones aliquot frustra antehac tentatæ, cum censura brevi doctrinæ Wallisianæ de motu*; Londres, 1671, in-4°; — *Three Papers presented to the royal Society against dr Wallis, with considerations on Dr Wallis's Answer to them*; Londres, 1671, in-4°; — *Lux Mathematica*, *censura*

doctrinæ wallisianæ de libro Rosetum Hobbesii; Londres, 1672, in-4°; — *Principia et Problemata aliquot Geometrica ante desperata, nunc breviter explicata et demonstrata*; Londres, 1674, in-4°; — *Epistola ad dom. Antonium a Wood, auctorem Historiæ et antiquit. univ. Oxon.*, datée du 20 avril 1674; — *A Letter to William duke of Newcastle, concerning the controversy... about liberty and necessity*; Londres, 1670, in-12; — *Decameron Physiologicum, or ten dialogues of natural philosophy*; Londres, 1678, in-8°; — *Behemoth, the history of the civil wars of England from 1640 to 1660*; Londres, 1679, in-8°; — *Vita Thomæ Hobbes*, poëme latin écrit par lui-même; Londres, 1679, in-fol.; — *Historical Narration of Heresy, and the punishment thereof*; Londres, 1680, in-fol.; — *Vita Thomæ Hobbes*, écrite en prose par lui-même; Londres, 1681, in-8°; — *A Brief of the Art of Rhetoric, containing in substance all that Aristotle hath written in his three books of that subject*; sans date, in-12; Londres, 1681, in-8°: cette édition contient aussi: *A Dialogue between a philosopher and a student of the common laws of England*; — *An Answer to archibishop Bramhall's book called The Catching of the Leviathan*; Londres, 1682, in-8°; — *Seven Philosophical Problems, and two Propositions of Geometry*; Londres, 1682, in-8°; — *An Apology for himself and his writings*; — *Historia Ecclesiastica, carmine elegiaco concinnata*; Londres, 1688, in-8°; — *Tractatus Opticus*; inséré dans les *Cogitata Physicomathematica* du P. Mersenne; Paris, 1644, in-4°; — *Observationes in Cartesii de prima philosophia Meditationes*; dans les éditions de Descartes; — *The Voyage of Ulysses, or Homer's Odysses, books 9, 10, 11, 12*; Londres, 1674, in-8°; — *Homer's Iliads and Odysses*; Londres, 1675, 1677, in-12. Cette traduction est d'une grande sécheresse, et la versification en est très-médiocre. Les œuvres anglaises de Hobbes ont été recueillies et publiées sous la direction de sir William Molesworth, en 16 vol. in-8°. Z.

Blackburn, *Thom. Hobbes... Vita*; Londres, 1681, in-8°. — *Biographia Britannica*. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. II. — Leland, *Deistical Writers*. — D'Israeli, *Quarrels of Authors*. — Bayle, *Diction. historique et critique*. — Chauffepié, *Nouveau Dictionnaire*. — Nicéron, *Mémoires*, t. IV. — Mill, *Fragment on Mackintosh*, p. 19.

HOBHOUSE (Sir *Benjamin*), homme d'État anglais, né à Bristol, le 14 mars 1757, mort le 14 août 1831. Il fit ses études au collége de Brazenose, à Oxford, et suivit ensuite les cours du Temple. Forcé par des raisons de santé de renoncer au barreau, il voyagea quelque temps dans le midi de la France et en Italie. De retour en Angleterre, il épousa en 1785 Charlotte Cam. Devenu veuf, il se remaria avec miss Parry, tante du célèbre navigateur de ce nom. Au mois de février 1797 il fut envoyé au parlement par le bourg de Blechingley; en 1802, par celui de Grampound, et en 1806, par celui de Hindon. Il représenta ce dernier bourg jusqu'en 1818, époque où sa mauvaise santé le força de renoncer à la vie publique. Depuis son entrée au parlement jusqu'à la fin du ministère de Pitt, il se montra le constant adversaire des mesures proposées par l'administration. A la retraite de Fox, il s'attacha, comme la plupart des membres de l'ancienne opposition, à M. Tierney. Mais le ministère Addington étant venu réaliser la plupart de ses vœux politiques, il y entra comme secrétaire du bureau de contrôle. Néanmoins, quand Pitt revint au pouvoir, il déclina l'offre qui lui fut faite de rester en place. Lors de la coalition Fox et Grenville, il fut nommé président du comité des *voies et moyens*. Vers la même époque, la confiance de la Compagnie des Indes l'investit des fonctions délicates de commissaire liquidateur des créances contre les nababs du Carnate, fonctions qui l'occupèrent jusqu'à sa mort. A la retraite du ministère de coalition, M. Hobhouse fut vivement pressé par Perceval de conserver la présidence du comité de la chambre; mais il s'y refusa. Il fut nommé baronnet le 22 décembre 1812. * R. et Z.

Rose, *New general Biographical Dictionary*. — *Encyclopédie des Gens du Monde*.

* **HOBHOUSE** (*John* Cam), *lord* Broughton, homme d'État et littérateur anglais, fils du précédent, né en 1786. Il fut élevé au collége de La Trinité, à Cambridge. Ce fut là qu'il connut Byron, dont il devint l'ami; et, au sortir de l'université, sa jeunesse, comme celle du grand poëte, fut partagée entre les plaisirs, les voyages et la littérature. Il publia en 1809 des *Imitations et Traductions des classiques anciens et modernes, avec des Poésies originales et inédites*. Parmi ces dernières, on remarquait plusieurs morceaux de lord Byron. La même année il visita, avec ce dernier, l'Espagne, le Portugal, la Grèce, la Turquie. A son retour, il publia un récit de son voyage, sous le titre de: *Journey into Albania and other provinces of the Turkish Empire*; Londres, 1812, 2 vol. in-4°. Il se trouvait à Paris lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, en 1815, et ses *Lettres sur les Cent Jours* (*Letters written by an Englishman during the last reign of Napoleon*), Londres, 1816, 2 vol. in-8°, offrent un tableau fidèle et animé de cette époque intéressante. L'année suivante, nous le retrouvons en Suisse avec Byron, qu'il accompagna aussi pendant une partie de son séjour en Italie, et dont il partagea les espérances et les menées libérales. En Angleterre, il passait pour être d'une nuance politique fort avancée, et déjà des lettres, des pamphlets, des discours l'avaient mis en évidence, lorsqu'une condamnation prononcée contre lui à l'occasion d'un libelle contre les opinions religieuses de lord Erskine vint mettre le comble à sa popularité. Il ne sortit de

prison que pour entrer à la chambre des communes, porté sur les bras des électeurs de Westminster, après une lutte mémorable où l'esprit de parti déploya de part et d'autre toutes ses ressources (mai 1819). Son opposition constante et vigoureuse au ministère Canning fut marquée par des alternatives d'échecs et de succès. Quand il se prenait corps à corps avec le premier ministre, ce puissant maître du sarcasme, les rieurs n'étaient pas toujours de son côté. Sa motion pour la suppression des taxes de répartition (*assessed taxes*) n'eut pas de résultat. Son discours sur la réforme parlementaire offre, malgré ses inégalités, des passages remarquables. Les affaires de la Grèce trouvèrent aussi en lui un chaleureux patron, et le souvenir de ses liaisons avec le grand poëte mort pour cette noble cause contribuait à lui en assurer la haute direction en Angleterre. En 1826 il suivit à la cour de Prusse son ami le duc de Devonshire. Aux élections de la même année, Westminster persista à le choisir pour son représentant, et John Hobhouse, de son côté, persévéra dans la ligne politique qu'il s'était tracée. Malgré ses précédents d'une opposition un peu aventureuse, le député de Westminster, fils d'un homme parlementaire, neveu d'un sous-secrétaire d'État, devait arriver aux affaires avec le parti whig. Aussi, en 1831, il fut nommé secrétaire au département de la guerre, et en mars 1833 secrétaire d'État pour l'Irlande. Par suite d'un désaccord avec la chambre des communes au sujet de l'impôt sur les portes et fenêtres, qu'il voulait maintenir après l'avoir combattu autrefois, il donna sa démission, et ne fut pas réélu par Westminster. Les électeurs de Nottingham le dédommagèrent de cet échec. En 1834, lorsque le ministère Melbourne se forma, sir Hobhouse y entra en qualité de directeur général des domaines. Il changea, en 1839, ce titre contre celui de président du bureau des Indes orientales, qu'il conserva jusqu'à la retraite du cabinet dont il faisait partie en 1841. Quand les whigs revinrent aux affaires en 1846, sir Hobhouse reprit son poste de président du bureau des Indes orientales. Ses anciennes opinions radicales s'étaient beaucoup modifiées avec le temps, et les électeurs le punirent de sa tiédeur politique en lui retirant leur mandat, et pour continuer à siéger dans la chambre des communes, il dut rechercher les suffrages du bourg de Harwich, connu par sa vénalité. L'administration de sir Hobhouse fut l'objet de beaucoup d'attaques, et lorsqu'en février 1851 il donna sa démission avec tous ses collègues, et fut aussitôt après élevé à la pairie sous le titre de baron Broughton de Gyfford dans le comté de Wilts, on crut qu'il s'était retiré définitivement de la politique active; mais des difficultés insurmontables s'opposèrent à la formation d'un nouveau ministère, et lord Broughton reprit son portefeuille. Ce retour aux affaires fut de courte durée; l'existence du cabinet whig ne se prolongea que jusqu'en janvier 1852. Depuis cette époque lord Broughton est resté étranger au gouvernement de son pays. Outre les livres cités plus haut, on a de sir John Hobhouse des *Illustrations du IVe chant de Childe Harold*; Londres, 1818, in-8°. Il a été un des fondateurs du *Westminster Review*, consacré à la défense des idées radicales. R. et Z.

English Peerage. — Conversations-Lexikon. — Encyclopédie des Gens du Monde.

HOBIER (*Ithier*), littérateur français, né à la fin du seizième siècle, peut-être dans le Berry, mort, à ce qu'on croit, en 1644. Il était en 1621 trésorier général de la marine du Levant; dix ans après, on le retrouve président des trésoriers de la généralité de Bourges. Consacrant tous ses loisirs à la culture des lettres, il a laissé diverses traductions. Balzac en parle ainsi dans une lettre écrite à Chapelain le 30 août 1639 : « Qu'il y a de sagesse et de bon sens en M. Hobier! que sa diction est chaste et réglée! Il me semble, monsieur, que la définition de *vir bonus dicendi peritus* a été faite exprès pour lui, et que tous ses mots sont marqués du caractère de la vertu. » On lui doit : *Traité de la Construction d'une Galère, et de son équipage*; Paris, 1622, in-8°; — *La Vie d'Agricola*, traduite de Tacite; Paris, 1639, in-8°; — *Tertullien, livres De la Patience et De l'Oraison*, traduits en français; Paris, 1640, in-12; — *Quatre livres de l'Imitation de Jésus-Christ*, traduits en français par I. H.; Paris, 1644, in-12; Saumur, 1661, in-12. L'édition de Paris est dédiée à messire Henri de Mesme, président de la cour du parlement, par l'imprimeur éditeur, la veuve Camusat; cette dédicace, qui passe pour un modèle, est attribuée au célèbre Patru. L'édition de Saumur est dédiée à Jeanne-Baptiste de Bourbon, fille (légitimée) de France et abbesse de Fontevrault. « Quant à la traduction de l'*Imitation*, dit Barbier, ce n'est pour ainsi dire qu'une révision de celle du garde des sceaux Marillac. » L. L—T.

Bibliothèque choisie de Colomiès. — Barbier, Dissertation sur soixante traductions de l'Imitation de Jésus-Christ, et Examen critique et Compl. des Dictionnaires histor.

HOÇÉIN. *Voy.* HOSSÉIN.

* **HOCHBERG**, nom d'une branche de la maison margraviale de Bade. Il lui venait d'un ancien château fort, placé sur une montagne à neuf kilomètres de Fribourg en Brisgau, qui fut détruit par les Français en 1689, et dont on visite encore les ruines imposantes. Henri, fils du margrave Hermann IV, fut la souche de la première maison de Hochberg, qui fleurit de 1190 à 1503. En 1300 la branche de Hochberg se divisa en deux rameaux, celui de Hochberg-Hochberg, et celui de Hochberg-Sausenberg. Le premier, fondé par Henri III, après s'être successivement affaibli par des partages, disparut à la mort d'Othon IV, époque où, en vertu des traités, ses

possessions échurent à la maison de Bade. Le rameau de Hochberg-Sausenberg, fondé par Rodolphe Ier, prospéra jusqu'en 1503, époque de la mort de Philippe et de l'extinction de la famille des margraves de Hochberg. Sa fille Jeanne, morte en 1543, se maria en 1504, après la mort de son père, avec le comte Louis de Longueville, et fonda la maison ducale de Longueville. Il n'y eut plus dès lors de margraves de Hochberg; mais ce titre fut renouvelé à la fin du siècle dernier en faveur de la baronne Louise-Caroline Geyer de Geyersberg, née en 1768, morte en 1820, avec laquelle le margrave de Bade, Charles-Frédéric, après la mort de sa première femme, contracta en 1787 un mariage morganatique. Élevée par l'empereur au rang de comtesse de Hochberg, elle donna trois fils à Charles-Frédéric : ils furent déclarés en 1817 margraves et princes de Bade, aptes à succéder au trône. En 1830 l'aîné, Charles-Léopold-Frédéric, mort en 1852, y monta en effet à la mort du grand-duc Louis-Guillaume-Auguste, son frère consanguin, décédé sans laisser d'héritiers.

J. V.

Conversations-Lexikon.

HOCHE (*Lazare*), célèbre général français, né à Montreuil, faubourg de Versailles, le 25 juin 1768, mort au camp de Wetzlar, le 2e jour complémentaire de l'an V (18 septembre 1797). Destiné à l'humble condition de manouvrier, il reçut à peine les premiers soins d'une éducation commune dans la maison paternelle, et il la quitta dès qu'il eut assez de forces pour gagner sa subsistance en s'employant chez une tante, fruitière à Versailles, qui lui fit donner les premiers rudiments de l'instruction. Un peu plus tard, le curé de Saint-Germain le prit comme enfant de chœur; et, à quatorze ans, pour lui procurer un état, on le fit entrer comme palefrenier surnuméraire dans les écuries de Versailles. Hoche se fit soldat dès que son âge le lui permit : à seize ans il était enrôlé pour les Indes orientales. Par subterfuge, on l'envoya à Paris, au dépôt des gardes françaises. En s'élevant promptement au-dessus de tous ses camarades par l'instruction, il obtint le grade de caporal; et, lorsqu'éclata la révolution, il était devenu sergent dans ce même corps. Avec quelques recrues et quelques enfants laissés sous ses ordres comme *peloton d'instruction*, dans la caserne du dépôt, il fit tête, lors des émeutes qui précédèrent la prise de la Bastille, à un flot d'environ 6,000 insurgés accourus pour s'emparer des armes; cette résistance donna le temps à un des bataillons des gardes françaises d'accourir et de dissiper le rassemblement. Ce fut également lui qui, accourant avec quelques grenadiers de service, défendit l'entrée de la chambre de la reine quand ses appartements furent envahis par des brigands. Après le licenciement des gardes françaises, Hoche entra avec quelques débris de ce corps dans le 4e régiment de la garde nationale de Paris soldée, il y obtint presque aussitôt le grade d'adjudant sous-officier, et peu après il passa avec l'épaulette de lieutenant dans le régiment de Rouergue. Il s'y fit remarquer entre les plus braves, notamment au siége de Thionville, et à la bataille de Neerwinde (mars 1793); il remplit les fonctions d'aide de camp du général Leveneur. Atteint lui-même par l'accusation d'*incivisme* lancée contre Leveneur après la défection du général en chef Dumouriez, Hoche, au moment de son arrestation, terminait un projet de campagne à proposer au ministre de la guerre. « Voici, dit-il au capitaine de gendarmerie en lui remettant son mémoire, la preuve écrite du complot que nous dressions contre la sûreté de l'État! » Cette pièce, envoyée au comité de salut public, fixa l'attention de Carnot, qui fit expédier immédiatement un brevet de général de brigade à Hoche, avec des lettres de service pour l'armée d'Houchard. On lui assigna le commandement de Dunkerque, place alors investie par le duc d'York. Hoche y pénétra à temps pour diriger une sortie qui contribua de la manière la plus décisive à la déroute des Anglais, que, de son côté, Houchard aurait dû écraser à Hondschoote. Cette défense de Dunkerque valut à Hoche le commandement de l'armée de la Moselle, avec l'ordre d'enlever, sans désemparer, toutes les positions de la chaîne des Vosges. L'objet du plan de campagne tracé à Hoche était de couper la communication entre les Autrichiens et les Prussiens; mais c'était aborder de front des difficultés insurmontables, à raison des forces et de la position de l'ennemi. Battu dans une série de combats dont l'avantage demeurait toujours au duc de Brunswick, Hoche prit le parti, en se bornant à lancer au delà des Vosges un corps de 12,000 hommes pour inquiéter les flancs de Wurmser, d'opérer sa jonction avec l'armée du Rhin aux ordres de Pichegru. Le premier coup de main qui fut le résultat de cette manœuvre délogea les Autrichiens des lignes de Wissembourg, et procura le déblocement de Landau et l'évacuation de l'Alsace. Contre l'avis de Saint-Just, qui protégeait Pichegru, les représentants du peuple près les deux armées réunies en déférèrent le commandement en chef à Hoche : de là cette animosité du proconsul, acharné dès lors à sa perte. N'osant le frapper à la tête de son armée, on l'envoya à Nice, sous prétexte d'y prendre un commandement supérieur, et, à peine arrivé à cette prétendue destination, il fut arrêté et amené à Paris pour être livré au tribunal révolutionnaire. De la prison des Carmes, où il fut d'abord écroué, on le transféra à la Conciergerie, et là, dans l'attente perpétuelle de l'échafaud, il sut tirer profit des loisirs de sa captivité, rendue amère surtout par sa séparation d'avec une jeune épouse qu'il aimait avec exaltation. Le 9 thermidor vint heureusement mettre un terme à cette triste situation, qui, du reste, avait opéré

de singulières modifications sur son naturel ardent et emporté. C'est de cette époque qu'il prit pour sa devise cette maxime qu'il répétait souvent : *Res, non verba !* Vers la fin de 1794, Hoche fut appelé au commandement d'une des trois armées qui occupaient les départements de l'ouest. La guerre, jusque-là, n'avait développé en lui que les talents d'un général d'armée ; maintenant, sur ce théâtre dont l'importance va grandir à raison du génie qu'il déploiera, Hoche doit se montrer tour à tour chef politique et homme d'État. La troupe dont il prit le commandement était sans organisation, sans discipline, et gangrenée de tous les vices qu'engendre l'habitude des guerres civiles. Il commença par relever, en le prenant de son véritable point de vue, le caractère d'une lutte qui jusque-là n'avait semblé avoir pour but que l'extermination. Le succès de ses premières mesures lui fit confier bientôt le commandement des deux armées réunies des côtes de Brest et de Cherbourg, fortes d'environ 40,000 hommes ; et grâce à la fermeté qu'il sut déployer à leur tête, l'aspect de ces troupes devint plus imposant que leur nombre. Ayant à occuper 150 lieues de côtes sur un pays coupé, montagneux, boisé, il fractionne ses divers corps en une multitude de petits camps retranchés s'appuyant les uns aux autres ; et, afin de prendre contact avec le pays qu'il veut rassurer, et de mettre en même temps le soldat au courant des stratagèmes de la chouannerie, il fait faire aux alentours de chaque poste des battues d'une cinquantaine d'hommes, auxquels il est expressément recommandé d'user de bons procédés à l'égard des habitants, et de leur prêter assistance dans l'occasion. En même temps qu'il imposait le respect aux chefs royalistes par la dignité de son caractère et par l'intelligence supérieure qu'il montrait dans ses conférences avec eux, Hoche s'efforçait aussi à pousser le gouvernement conventionnel dans les voies de la modération. L'agitation se calmait en Bretagne, et Hoche espérait mettre cette circonstance à profit pour en finir par un coup de vigueur avec l'insurrection, lorsque le gouvernement arrêta ses opérations par la prétendue pacification de La Jaunais (15 février 1795). Le parti royaliste attendait le signal que lui vint donner, dans la nuit du 15 au 16 juillet 1795, le débarquement des émigrés à Quiberon. Effrayée à cette nouvelle, la Convention dépêcha près de Hoche deux de ses membres, Blad et Tallien ; mais déjà le général en chef était en mesure lui-même de rassurer la Convention et la France. Rassemblant ses cantonnements épars, il avait fait couvrir Brest et Lorient par un corps de 4,000 hommes, et, après avoir disposé de même des forces suffisantes pour tenir en échec le nord de la Bretagne et mettre Saint-Malo à l'abri d'un coup de main, il échelonnait le surplus de sa troupe entre Rennes, Ploërmel et Vannes, allait de sa personne enlever Auray, dont le poste fut refoulé dans la presqu'île, et il se trou[illegible] vant Sainte-Barbe, avec un co[illegible] 9,000 hommes, à recevoir [illegible] villy et de Puisaye. Leurs forces, [illegible] le feu des redoutes de Hoche, s[illegible] dans le fort Penthièvre malgré tou[illegible] courage et de témérité des assaillants ; [illegible] le surlendemain, 21 juillet, maître de ce fort par une surprise habilement conduite, le général en chef, s'attachant à la poursuite des bandes de Tinténiac, qui vont menacer Saint-Malo, laisse la plage toute fumante du carnage de la bataille, et où, par d'autres ordres que les siens, doit couler encore le sang des vaincus désarmés ! Supposant avec raison que désormais l'effort du parti royaliste se porterait sur la Vendée, le Comité de Salut public confia le commandement de l'armée de l'Ouest à Hoche, qui vint remplacer Canclaux à Nantes, avec l'autorisation de tirer des deux autres armées de Cherbourg et de Brest le renfort dont il aurait besoin. Déjà prêt à suivre les mouvements de la nouvelle escadre anglaise qui se montrait sur la côte, Hoche eut le temps de donner la chasse au premier rassemblement formé par Charette en vue de procurer une diversion favorable au débarquement ; et de Belleville, où il s'était porté par une marche rapide et habilement conçue, il regagne la côte à Soullans, prêt à fondre sur le premier corps que l'escadre embossée à l'île Dieu tenterait de débarquer : elle vira de bord et disparut (15 novembre). C'est alors que Hoche étendit sur la basse Vendée le vaste réseau de postes liés entre eux qui allait envelopper progressivement le pays pour y opérer un désarmement successif. L'ordre parfait que Hoche avait établi devait assurer un entier succès à cette opération, dont l'un des avantages était en même temps de répartir avec une équité parfaite l'impôt perçu en nature pour la subsistance des troupes.

Le Directoire, récemment institué, résolut d'appliquer le même mode de désarmement aux autres départements qui avaient été le théâtre de l'insurrection, et, à cet effet, il conféra à Hoche, avec tous les pouvoirs civils que comporte un état de siége, le commandement supérieur des trois armées réunies sous le nom d'armée des côtes de l'Océan, s'élevant à 100,000 hommes. « Un commandement aussi vaste, dit M. Thiers, était la plus grande preuve de confiance qu'on pût donner à un général. Hoche la méritait certainement. Possédant à vingt-sept ans une réunion de qualités militaires et civiles qui devient souvent dangereuse à la liberté, nourrissant même une grande ambition, il n'avait pas cette coupable audace d'esprit qui peut porter un capitaine illustre à ambitionner plus que la qualité de citoyen ; il était républicain sincère et égalait le patriotisme et la probité de Jourdan. La liberté pouvait applaudir sans crainte à ses succès et lui souhaiter des victoires. »

Pendant la courte absence de Hoche, que le

Directoire avait mandé à Paris, de nombreuses fautes avaient été commises par le général Willot, qui le remplaçait dans le commandement en chef : l'agitation démagogique était ranimée partout, les services des approvisionnements interrompus, des actes d'indiscipline commis dans l'armée, la ligne de désarmement rompue par Charette, qui maintenant inquiète ses derrières. Hoche lance à sa poursuite le brave général Travot, avec plusieurs colonnes d'infanterie légère et de cavalerie. A la tête de trois autres colonnes, parties à la fois de la Loire, du Layon et de la Sèvre, il fond lui-même sur Stofflet, qui vient de relever dans l'Anjou l'étendard royaliste, et la république a raison enfin des deux derniers chefs de l'insurrection vendéenne. Un mouvement éclate encore dans le Berry, mais il est aussitôt comprimé; puis, à leur tour, le Morbihan et le reste de la Bretagne sont balayés par la ligne de désarmement. Le 28 messidor an IV (15 juillet 1796), un message du Directoire annonce aux Conseils législatifs que, par les soins du général Hoche, les troubles de l'ouest sont enfin apaisés; et, le même jour, un décret proclame que l'armée de l'Océan et son chef ont bien mérité de la patrie. Ce fut alors contre l'étranger que Hoche tourna son activité et son intelligence. L'Angleterre avait jusque-là tenu la république en échec par la guerre civile : le temps était venu de lui en renvoyer les brandons. Le 16 décembre, une escadre réunie à Brest mit à la voile pour l'Irlande; elle portait 18,000 hommes choisis dans l'armée de l'ouest : Hoche en avait le commandement. Huit jours après, malgré les gros temps qui la disséminèrent, la plus forte partie de l'escadre aborda dans la baie de Bantry, s'apprêtant à jeter nos soldats sur la plage; mais, par malheur, la frégate qui portait Hoche et l'amiral Morard de Galles, chefs de l'expédition, n'avait pu encore être ralliée; la résolution manquait au contre-amiral Bouvet, qui, faute de vivres, ne pouvait les attendre; et quand enfin ils parvinrent à Bantry, l'escadre, chassée par les vents et les croisières anglaises, était rentrée à Brest, réduite environ de moitié. La fortune voulut du moins que celui qui, selon l'expression de Pitt, avait mis sa tentative audacieuse *sous la protection des tempêtes*, pût, au milieu des périls, regagner aussi la côte de Brest.

Hoche avait donné au Directoire la mesure des grandes choses qu'il était capable de concevoir et d'entreprendre : on le chargea d'ouvrir un avenir nouveau à la guerre, qu'avait fait suspendre sur le Rhin l'issue de la dernière campagne. Il remplaça Beurnonville dans le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, portée à un effectif de 80,000 hommes (février 1797). Les premiers soins de Hoche se partagèrent entre l'organisation des divers services de l'armée et les mesures politiques à prendre comme administrateur en chef des pays en deçà du Rhin; il fit ensuite ses dispositions d'entrée en campagne. Ce fut un immense travail accompli avec une inconcevable rapidité. Hoche, dit M. Thiers, « brûlait de marcher à la tête de ses 80,000 hommes, et ne voyait aucun obstacle qui pût l'empêcher de s'avancer jusqu'au cœur de l'Allemagne. Jaloux de signaler ses vues politiques, il voulait à son tour imiter le général d'Italie et créer une république. Les provinces d'entre Meuse et Rhin, qui n'avaient point été, comme la Belgique, déclarées territoire constitutionnel, étaient provisoirement sous l'autorité militaire. Si, à la paix avec l'Empire, on les refusait à la France pour ne pas lui donner la ligne du Rhin, on pouvait du moins obtenir qu'elles fussent constituées en une république indépendante, alliée et amie de la nôtre, sous le nom de *Cis-Rhénane*. » Quelques démarches faites près de lui sous prétexte de retarder les hostilités ayant révélé à Hoche les embarras de l'armée ennemie, il prit le parti de lancer d'abord son aile gauche par delà la Sieg, sous le commandement de Championnet (16 avril 1797); et, après avoir concentré le reste de son armée autour d'Andernach, il franchit lui-même à sa tête le Rhin, dès l'aube du jour, le surlendemain, à Neuwied, en débouchant à portée de canon devant la formidable position des Autrichiens, dont il culbuta les redoutes. Chassant devant lui le général Kray, et maître de Wetzlar après avoir fait faire en quatre jours trente-cinq lieues à son armée, victorieuse en trois batailles et cinq combats, Hoche manœuvrait pour enlever d'un seul coup l'armée ennemie, quand, par suite de la nouvelle de l'armistice de Léoben, il lui fallut suspendre sa marche à Giessen, sur les bords de la Nidda. Revenant alors à son plan d'expédition en Irlande, dont la première tentative, toute malheureuse qu'elle fut, n'avait fait que démontrer les chances possibles de succès, Hoche passa secrètement en Hollande, où s'armait une escadre destinée à seconder le coup de main projeté, et vit embarquer au Texel l'élite des forces bataves, au nombre de 17,000 hommes. De retour à Francfort, il s'apprêtait à mettre lui-même ses détachements en marche pour Brest, quand il reçut les ouvertures de Barras, qui méditait alors le coup d'État du 18 fructidor et comptait sur l'armée de Hoche pour l'accomplir. Hoche donna d'autant plus volontiers les mains aux vues de Barras qu'il les regardait comme nécessaires au salut de la république, dont les plus dangereux ennemis avaient envahi les Conseils législatifs. Il fit même marcher vers Paris quelques corps de troupes de son armée; mais sur les vives réclamations des Conseils, où l'on parlait même de le mettre en accusation (messidor an V, juillet 1797), le Directoire fit rétrograder ces troupes, prétendant qu'elles n'avaient d'autre destination qu'une expédition maritime. Hoche avait cru que l'attaque se ferait ouvertement et de vive force, et

que Barras s'était mis d'accord sur tous les points avec la majorité directoriale. Il n'en était point ainsi, et sa bonne foi s'indigna plus encore du rôle équivoque qu'on voulait lui faire jouer que des accusations furibondes auxquelles il était en butte dans le parti clichyen. Il avait été question à cette époque de lui confier le ministère de la guerre; mais son défaut d'âge (moins de trente ans) ne lui permit pas de l'accepter. Il resta donc à la tête de son armée; et quand, deux mois après, la majorité directoriale voulut exécuter le coup d'État du 18 fructidor (4 septembre), il n'y concourut qu'en mettant à la disposition du gouvernement une somme d'argent qui était la dot de sa femme.

Ce fut alors que le Directoire réunit sous le commandement de Hoche, avec le nom d'armée d'Allemagne, les deux armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin et Moselle, en éloignant de celle-ci Moreau, son général en chef, dont la conduite inspirait quelques doutes. Mais au bout de peu de jours Hoche éprouva la subite atteinte du mal que rien n'avait pu faire pressentir dans une organisation aussi robuste que la sienne. A une toux sèche et fréquente, accompagnée de convulsions nerveuses, succédèrent, dans l'intervalle de huit jours, d'insupportables douleurs d'entrailles; et bientôt, leur intensité s'étant accrue, il se mit au lit, et expira le lendemain. A la nouvelle d'une fin aussi extraordinaire, il s'éleva un cri public pour l'imputer au poison. L'autopsie fut faite, et l'on observa des taches noires dans l'estomac et dans les intestins. Les partis se rejetèrent les uns aux autres l'accusation d'un crime dont la preuve devait rester insaisissable. Outre la pompe funèbre célébrée en l'honneur de Hoche sur le Rhin, où ses cendres reposent mêlées à celles de Marceau dans la redoute de Pétersberg, de magnifiques obsèques lui furent faites dans le Champ de Mars, à Paris. Tous les corps de l'État y assistèrent; le vieux père du héros conduisait le deuil. Des chœurs costumés à l'antique chantèrent devant son effigie l'hymne composé par Chénier pour cette solennité et mis en musique par Cherubini. Ce fut Daunou qui prononça le discours funèbre au nom de l'Institut (1). [P. CHAMPROBERT, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*.]

Daunou, *Éloge du général Hoche*; Paris, 1798, in-8°. — Privat, *Notes historiques sur la vie morale, politique et militaire du général Hoche*; Strasbourg, 1798, in-8°; Metz, 1798, in-18. — Rousselin, *Vie de Lazare Hoche, général des armées de la république française*; Paris, 179[illegible], in-8°. — Dubroca, *Éloge funèbre du général Hoche*; Paris, 1800, in-8°. — *Vie et pensées du général Hoche*; [illegible], in-8°. — Champrobert, *Notice historique sur Lazare Hoche, le pacificateur de la Vendée*; Paris, 1840, in-18. — Bourille, *Histoire de Lazare Hoche*; Paris, 1844, in-12. — Thiers, *Histoire de la Révolution française*.

(1) La révolution de Juillet a donné un noble pendant au monument élevé à la gloire de Hoche à Weissenthurm près Neuwied : sa statue, coulée en bronze par M. Lemaire, a été inaugurée sur la place qui a pris le nom *de Hoche*, à Versailles, le 29 juillet 1832. On y lit une inscription due à la plume de M. Villemain, et qui est la plus [illegible] expression de la biographie du héros pacificateur de la Vendée.

HOCHMUTH (*Gilles*), [illegible] à Kirchberg, près de Zwick[illegible] moitié du dix-septième siècle, [illegible] nées après 1725. Il étudia la théologie [illegible] fut pasteur à Torgau et à Mühlbe[illegible] *Manuale der fürnehmsten Sect*[illegible] *zer* (Manuel des principaux Se[illegible] ques); Dresde, 1710, in-8°; — [illegible] *ritu ὀνομαθεσίας, nominum impositione et* [illegible]*tatione*; suivi de *Recensus nomine et cognomine CXLII Ægidiorum genere scriptis et eruditione clarorum*; Wittemberg, 1725, in-4°. Ce livre offre des renseignements souvent utiles sur cent quarante-deux homonymes patronymiques de Gilles Hochmuth; ce dernier a encore publié trois ouvrages de théologie. A. L. et G.

Adelung, *Supplement* à Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.*

HOCQUART (*Toussaint*), seigneur DE SEVILLE et DE MONTEVILLIERS, marin français, né à Nantes, le 29 octobre 1700, mort à une époque ignorée. Entré dans la marine le 17 mars 171[illegible], il devint enseigne de vaisseau en 1727, lieutenant de vaisseau en 1735. Commandant la frégate *La Médée* en 1744, il faisait partie d'une division qui croisait dans la Manche sous les ordres de Barailh. Un coup de vent l'ayant séparé de cette division, il fut pris par le vaisseau anglais *Dreadnought*, commandé par le capitaine Boscawen, après une chasse meurtrière de quarante-huit heures, à laquelle Hocquart avait courageusement répondu malgré l'infériorité de ses forces. En 1746 il fut nommé capitaine de vaisseau. Au mois de mai 1747, une escadre anglaise, forte de seize vaisseaux et de plusieurs frégates, croisait à la hauteur du cap Finistère, pour intercepter un convoi de quarante bâtiments marchands armés aux ports de Brest et de Lorient, et sortant de France pour se rendre au Canada, sous le commandement du marquis de La Jonquière. Le 14 au matin le chef d'escadre se décide, pour sauver le convoi, à livrer un combat aux Anglais. Il place en tête de sa colonne *Le Diamant*, de 52 canons, avec quatre cents hommes d'équipage, commandé par Hocquart. A quatre heures le combat devint général. *Le Diamant* tint tête à deux vaisseaux de ses adversaires qui le criblèrent de boulets, et le démâtèrent de son mât de misaine sans le faire cesser de combattre. A huit heures du soir, son pavillon tombé et, succombant sous le feu de ses ennemis, il se rendit encore au capitaine Boscawen, mais rasé comme un ponton et troué sur tous les points de sa carène. Le convoi était sauvé, et cent soixante-trois vaisseaux marchands que du Bois de La Motte ramenait de Saint-Domingue purent arriver en France. Le 10 juin 1755, l'amiral Boscawen rencontra à la hauteur du banc de Terre-Neuve le vaisseau de 64 *L'Alcide*, commandé par Hocquart, et le vaisseau *Le Lys*, armé en flûte, capitaine Lorgeril. Ces deux vaisseaux avaient

ırés de leur flotte. Confiant dans la paix, l'e s'approche du vaisseau amiral anglais demande des nouvelles d'Europe. Pour éponse Boscawen ouvre son feu, sous le e qu'Hocquart ne lui a pas fait un salut. , mais non déconcerté, Hocquart se dé- ndant plusieurs heures et à toute extré- Enfin son vaisseau n'a plus de mâts et il ı presque tout son équipage lorsqu'il se insi que Lorgeril. Tous deux furent en- n Angleterre. Ce combat devint le signal stilités entre les deux puissances. Rentré ce, Hocquart fut nommé chef d'escadre ıées navales en 1761. J. V.

d Guéraud, *Notice sur Hocquart*, extraite de la *ue bretonne*; Rennes, 1851.

QUINCOURT (*Charles de* MONCHY D'), al de France, né en 1599, en Picardie, 13 juin 1658, à Dunkerque. D'une famille noblesse remontait au douzième siècle, jeune le métier des armes, et fit ses pre- campagnes en Italie. En 1639 il était ma- le camp, et se trouva à Morhange sous e de Hallier. Il escorta ensuite un grand destiné à Arras. En 1641 il exerçait un ndement à la bataille de la Marfée, et rd il dirigea l'arrière-garde du maréchal lothe dans le Roussillon; puis il passa à des Flandres, et assista à la bataille de nes. Nommé lieutenant général, gouver- Péronne, Montdidier et Roye, après la son père, en 1645, avec la charge de lou- u Boulonais, il reçut ensuite le comman- d'une division à l'armée d'Allemagne. Il ala les années suivantes à Schorndorff, , Tubingue et Rethel, où il commandait uche du corps du maréchal du Plessis (de- de Praslin), opposé à Turenne. Quinze res cette affaire, le 4 janvier 1651, d'Hoc- rt fut créé maréchal de France. Il avait a la reine de tuer le prince de Condé en ue. Le cardinal de Retz nous apprend que uincourt, qu'il vit à l'hôtel de Chevreuse, nta familièrement tout le particulier de u'il avait faite à la reine »; le coadjuteur fit e prince sans nommer personne. En 1652, uincourt escorta jusqu'à Poitiers Mazarin, rait en France (30 janvier). Le lendemain t en route pour se rapprocher de Paris, renne et l'armée royale, laissant seule- comte d'Harcourt avec quelques troupes nne pour faire face aux rebelles. Le duc de Chabot, gouverneur d'Anjou, s'étant dé- our le prince de Condé, d'Hocquincourt ssiéger dans Angers. Le duc d'Orléans pour délivrer Angers le duc de Nemours es troupes espagnoles qui se trouvaient ıtière de Picardie et le duc de Beaufort s troupes du parti des princes. Le duc y livra passage aux troupes des deux rères à Mantes; néanmoins ils arrivèrent rd : le duc de Rohan avait capitulé le 1[er] mars 1652. Au mois d'avril, l'armée royale, qui n'avait pu entrer dans Orléans que défen- dait M[lle] de Montpensier, vint passer la Loire à Gien. « D'Hocquincourt, dit Sismondi, distribua sa cavalerie dans sept villages aux environs de Blesneau, sans vouloir écouter Turenne, qui trouvoit leurs quartiers trop éloignés pour qu'ils pussent se soutenir réciproquement; toutefois, il ne croyoit aux deux généraux qui lui étoient opposés ni assez d'activité ni assez d'habileté pour redouter beaucoup une surprise. Mais, dans la nuit du 7 avril, le maréchal d'Hocquin- court fut attaqué sur plusieurs points avec tant d'ensemble et une si grande rapidité que cinq de ses quartiers furent enlevés, et tout ce qui s'y trouva tué, pris ou mis en fuite. Quelques-uns des fuyards arrivèrent à Briare, où le maréchal de Turenne avoit son quartier; dès qu'il fut averti, il courut à cheval sur une éminence d'où il dominoit la plaine... Il repartit au galop pour se mettre en état de recevoir l'ennemi. De son côté Hocquincourt avoit pris position avec neuf cents chevaux en arrière de Blesneau, sur un ruisseau profond et marécageux; les ennemis pouvoient le passer seulement sur une digue étroite, et en se suivant un à un à la file. Le prince de Condé passa le premier cette digue, avec Nemours, Beaufort, La Rochefoucauld, Tavannes, Vallon, Clinchamp, Coligny, Guitaut, Gaucourt et une centaine de maîtres. Ils mirent le feu au village qui étoit au delà; c'étoit le cin- quième des quartiers d'Hocquincourt qu'ils atta- quoient. Celui-ci, à la lueur des flammes, re- connut combien étoit petit le nombre des enne- mis qu'il avoit sur les bras; il tomba sur eux avec toutes ses forces; mais cette troupe d'élite sou- tint avec tant de vaillance l'attaque d'Hocquin- court, qu'elle donna aux autres le temps d'arri- ver; celui-ci d'ailleurs entendoit les tambours de l'infanterie qui approchoit : il craignit de se voir enveloppé; il prit la fuite, et tandis qu'une partie de ses cavaliers se jetèrent dans Blesneau, les autres furent poursuivis trois ou quatre lieues sur la route d'Auxerre. Dans cette nuit l'armée royale perdit tous ses bagages et on lui prit trois mille chevaux. »

En 1653, d'Hocquincourt fut nommé vice-roi de Catalogne et chargé du commandement en chef des troupes françaises dans cette province. Au mois de juillet il rejoignit Duplessis Bellière, et tous deux vinrent mettre le siége devant Gi- rone. Après soixante jours de combats, ils furent obligés de le lever. Ils eurent plus de succès à la fin de l'année, en ravitaillant Rosas, malgré don Juan d'Autriche qui en faisait le siége. L'année suivante d'Hocquincourt passa en Flan- dre, et vint rejoindre Turenne et La Ferté devant Arras. Tous trois réussirent à forcer les lignes des Espagnols, et délivrèrent cette ville dans la nuit du 24 au 25 août. D'Hocquincourt attaqua le quartier des Lorrains et ne rencontra pas une grande résistance. Il ne fut pas employé dans la

campagne suivante; mécontent, il fit offrir à Condé de lui livrer Ham et Péronne, dont il était gouverneur, moyennant une bonne somme d'argent. « La duchesse de Châtillon, qui recevoit en même temps, dit Sismondi, les hommages du prince et du maréchal, avoit été l'entremetteuse de ce marché, et Condé s'étoit avancé jusqu'à Cambray pour se mettre en possession. Mais Hocquincourt avoit d'autre part communiqué au ministre les offres qui lui étoient faites, pour voir s'il n'en pourroit point tirer plus d'argent, et pendant quinze jours il mit en quelque sorte sa trahison à l'enchère. Il finit par rendre au roi, moyennant deux cent mille écus et un gouvernement pour son fils, les deux places qui lui étoient confiées. » Peu après il alla joindre le prince de Condé, et se réunit aux Espagnols. Les uns attribuent sa trahison à Mme de Châtillon; d'autres à Mme de Montbazon, à qui il avait écrit dès 1648 : « Péronne est à la belle des belles. » Mlle de Montpensier dit que personne n'a connu le motif de la défection du maréchal d'Hocquincourt; qu'il avait bien eu des démêlés avec les gens de la gabelle dans une de ses terres, mais qu'il n'y avait pas là de quoi sortir de France. Il reçut des Espagnols le titre de grand-bailli de Gand, avec de gros appointements. L'armée royale vint assiéger Dunkerque, occupé par les Espagnols. Le prince de Condé et don Juan d'Autriche marchèrent au secours de cette place. Dans une reconnaissance des lignes françaises d'Hocquincourt fut blessé de trois coups de mousquet. Selon Bussy Rabutin il « mourut une heure après, dans une petite chapelle où ses gens le portèrent ». Mme de Motteville le fait vivre quelques jours après ses blessures, et Mlle de Montpensier seulement quelques heures. « Il avoit, dit Bussy-Rabutin, les yeux noirs et brillants, le nez bien fait, et le front un peu serré, le visage long, les cheveux noirs et crépus, la taille belle; il avoit fort peu d'esprit, cependant il étoit fin à force de défiance : il étoit brave, et toujours amoureux; et sa valeur auprès des dames lui tenoit lieu de gentillesse. » Mme de Motteville fait de lui ce portrait : « C'etoit un homme vaillant et de grand cœur, un franc Picard; un bon ami, mais léger, facile à dégoûter, et surtout incapable de maîtriser son penchant pour les femmes. Il était d'ailleurs peu capable et vaniteux à l'excès. Il est encore peint avec autant de vérité que d'esprit dans un petit écrit satirique et piquant que l'on trouve dans les œuvres de Saint-Évremond, mais que l'on attribue à Charleval, et qui a pour titre *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le pere Canaye*. L. L—T.

Memoires de Montglat, du cardinal de Retz, de Mme de Motteville, de La Rochefoucauld, de Mlle de Montpensier, de Gourville. — Bussy-Rabutin, *Histoire amoureuse des Gaules*. — Sainte Aulaire, *Hist. de la Fronde*. — La Hode, *Hist. de la Vie et du Regne de Louis XIV*. — Limiers, *Hist. du Regne de Louis XIV*. — Larrey, *Hist. de France sous le règne de Louis XIV*. — Sismondi, *Hist. des Français*, tome XXIV. — Napoléon, *Précis des Guerres du maréchal de Turenne*.

HOCSEM ou **HOXEM** (*Jean*), historien belge, né en 1278, à Hoxem, près de Hougarde, dans l'ancien diocèse de Liége, mort à Liége, le 2 octobre 1348. Il enseigna d'abord la philosophie et la jurisprudence à Louvain et à Orléans, prit les ordres ecclésiastiques, et devint chanoine de l'église de Saint-Lambert de Liége. Habile diplomate, il fut chargé par son chapitre de plusieurs missions importantes auprès des cours de Rome, de France, de Brabant. Il s'en acquitta avec bonheur, et ce fut surtout à lui que l'église de Liége dut la conservation du comté de Looz. On a de lui : *Gesta Pontificum Leodiensium ab Henrico Gueldrensi usque ad Adulphum*, 1248-1348. Cet ouvrage précieux a été publié par le chanoine Jean de Chapeauville; Liége, 1613, in-4°. — *Digitus Florum utriusque Juris ordine alphabetico* (inédit). V—T.

Swertius, *Athen. Belg*. — Vossius, *De Histor. Lat.* — Fabricius, *Biblioth. med. et inf. Latin.*, t. VIII, p. 79. — Olearius, *Bibl. Script. Eccles.*, p. 390.

HODE (LA). *Voy.* LA MOTHE.

HODGES (*Nathaniel*), médecin anglais, né vers 1630, mort en 1684. Il fit ses études à Oxford, et fut agrégé au Collége des Médecins de Londres. Pendant la peste qui ravagea cette capitale en 1665, il resta à son poste, tandis que la plupart de ses confrères, Sydenham entre autres, s'étaient retirés à la campagne. Comme principal préservatif contre la maladie, il prescrivait le vin d'Espagne, et les joyeuses compagnies après les travaux du jour. Il mourut dans la prison pour dettes de Ludgate. On a de lui : *Vindiciæ Medicinæ et Medicorum; an apology for the profession and professors of physic*; Londres, 1660, in-8°; — *Λοιμολογία, sive pestis nuperæ apud populum Londinensem grassantis narratio historica*; Londres, 1672, in-8°. Le docteur John Quincy en publia une traduction, Londres, 1720, in-8°; — *An Account of the first Rise, progress, symptoms, and cure of the Plague* — extrait d'une lettre de Hodges à une personne de qualité, datée du 8 mai 1666, dans la *Collection of very valuable and scarce pieces relating to the last plague in 1665*; Londres, 1721, in-8°. Cette lettre contient le récit le plus authentique et le plus estimable du terrible fléau qui décima la population de Londres. Z.

Athenæ Oxonienses, vol. II. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HODGES (*William*), peintre anglais, né à Londres vers 1744, mort le 6 mars 1797. Il peignit des décorations de théâtre et des paysages. En 1772, il accompagna le capitaine Cook en qualité de dessinateur, et fournit des illustrations pour la relation du second voyage de Cook. Après l'achèvement de cet ouvrage, il se rendit dans l'Inde, où il réalisa une grande fortune, grâce au patronage de Warren Hastings. Il retourna en Angleterre en 1784, et fit en 1790 un

voyage en Russie et dans d'autres pays du continent. De retour en Angleterre, voyant sa fortune diminuée, il essaya de la relever en fondant une banque à Darmouth; mais cette entreprise échoua complétement, et Hodges ne survécut pas à la chute de sa maison de banque. On a de lui : *Choix de vues de l'Inde, à l'aquatinta*, dédiés à la Compagnie des Indes orientales, avec la description en anglais et en français; Londres, 1786, in-fol.; — *Travels in India*, avec des planches, 1792, in-4°; traduit en français par Langlès, Paris, 1805, 2 vol. in-18. Z.

Pilkington, *Dictionary of Painters*.

HODGSON (*James*), mathématicien anglais, vivait au dix-huitième siècle. Il fut quelque temps professeur à l'École royale de Mathématiques a Londres. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort. Il était membre de la Société royale, et a laissé plusieurs ouvrages estimés, savoir : *Treatise on Navigation*; 1706, in-4°; — *System of the Mathematics*; 1723, 2 vol. in-4°; — *The Theory of Jupiter's satellites*; 1750, in-4°; — *The Doctrine of Fluxions, founded on sir Isaac Newton's method*; 1758, in-4°; — *The Valuation of Annuities upon lives*; 1747. — Il a aussi donné dans les *Philosophical Transactions* plusieurs mémoires relatifs à l'astronomie. Z.

Hutton, *Abrid of the Philosophical Transactions*.

HODIERNA ou **ADIERNA** (*Jean-Baptiste*), astronome et naturaliste italien, né à Raguse (Sicile), le 15 avril 1597, mort à Palma, le 6 avril 1660. Docteur et archiprêtre de l'église de cette ville, mathématicien du duc de Palma, il écrivit plusieurs ouvrages sur la physique, l'optique et l'astronomie; en même temps il perfectionnait différents instruments et se livrait avec ardeur à des observations d'histoire naturelle. « Il fut le premier, dit Lalande, qui avança que la reine abeille faisait seule tous les œufs... Les Siciliens prétendent qu'il devança Newton sur la décomposition de la lumière; mais Piazzi n'y a pas vu une chose aussi exagérée : il observa cependant avec le prisme. » Le premier aussi il analysa l'œil de la mouche. Il vérifia la position des étoiles fixes, et détermina celle de plusieurs étoiles qui n'avaient pas encore été indiquées; il découvrit en outre la marche des satellites de Jupiter. Ses principaux ouvrages sont : *Universæ Facultatis Directorium physico-theoricum, opus astronomicum, in quo de promissorum ad significatores progressionibus physice agitur*; Palerme, 1629, in-4°; — *L'Occhio della Mosca, discorso fisico*; Palerme, 1644, in-4°; réimprimé dans le *Museo* de Boccone; — *Archimede redivivo, con la statera del momento dove s'insegna il modo di scoprir le fraudi nella fabricazione dell' oro e dell' argento*; Palerme, 1644, in-4°; — *Dentis in Vipera virulente Anatomia*; Palerme, 1646, in-4°; — *Thaumantiæ Miraculum, seu de causis quibus objecta singula per trigoni vitrei transpicuam substantiam visa, elegantissima colorum varietate ornata cernuntur*; Palerme, 1652, in-4° : c'est le premier traité d'optique où il est question du prisme et de ses propriétés; — *Medicæorum Ephemerides nunquam hactenus apud mortales editæ, cum suis introductionibus in tres partes distinctis*; *Menologiæ Jovis compendium*; Palerme, 1656, in-4° : « Ce livre, dit Lalande, est le premier où l'on trouve des observations des éclipses des satellites de Jupiter : le 27 juin 1652 à 12 h. 6 m. à Palma la première immersion qui ait été observée du premier satellite de Jupiter. » Les satellites de Jupiter étaient alors appelés *astres de Médicis*; — *De systemate orbis cometici deque admirandis cœli characteribus*; Palerme, 1656, in-4°; — *Protei cœlestis vertigines, seu Saturni systema*; Palerme, 1657, in-4°; — *J.-B. Hodiernæ De admirandis Phasibus in Sole et Luna visis ponderationes opticæ, physicæ et astronomicæ, in quæstiones incidentes inter observandum Solis eclipsis Romæ 26 jan. 1656*; Palerme, 1656, in-fol. Il avait laissé aussi un grand nombre de manuscrits. J. V.

Mongitore, *Biblioth. Sicula*. — Lalande, *Bibliographie astronomique*.

HODITZ (*Albert-Joseph*, comte DE), original allemand, né le 16 mai 1706, mort à Potsdam, le 17 avril 1778. Né avec du goût pour la poésie, il passa quelques années de sa jeunesse en Italie. Devenu chambellan de l'empereur Charles VI, il donna un libre essor à son imagination. En 1734, il épousa Sophie, veuve du margrave Georges-Guillaume de Bayreuth, femme distinguée par son esprit, mais âgée déjà de cinquante ans et qui bientôt se sépara de lui. En 1742, Frédéric le Grand lui donna le commandement d'un régiment de hussards; peu propre à la carrière militaire, Hoditz dut donner sa démission l'année suivante, et vécut à partir de cette époque dans son domaine de Rosswald en Silésie, que, sans autre aide, pour ainsi dire, que celui de ses serfs, il transforma en un séjour où se trouvaient réunies une foule de jouissances. Ses créations fantastiques furent unanimement vantées par ses contemporains; Frédéric II alla lui-même visiter Rosswald en compagnie de Voltaire, et témoigna sa satisfaction à Hoditz par un présent considérable et par une épître en vers qu'on trouve dans ses *Œuvres posthumes*. « Ce seigneur extraordinaire, écrivait un Anglais qui l'avait visité en 1776, a disposé entièrement le lieu de sa résidence pour des représentations théâtrales et pastorales; il a fait de ses domestiques et de ses sujets des acteurs, des musiciens, des danseurs, et, depuis quarante ans, il emploie son génie, son activité et ses revenus à ces établissements. Rien ne peut l'en détourner, et quoiqu'il ait soixante-dix ans, la goutte et la pierre, il ne change rien à son genre de vie. » Hoditz possédait une fortune de sept millions;

campagne suivante; mécontent, il fit offrir à Condé de lui livrer Ham et Péronne, dont il était gouverneur, moyennant une bonne somme d'argent. « La duchesse de Châtillon, qui recevoit en même temps, dit Sismondi, les hommages du prince et du maréchal, avoit été l'entremetteuse de ce marché, et Condé s'étoit avancé jusqu'à Cambray pour se mettre en possession. Mais Hocquincourt avoit d'autre part communiqué au ministre les offres qui lui étoient faites, pour voir s'il n'en pourroit point tirer plus d'argent, et pendant quinze jours il mit en quelque sorte sa trahison à l'enchère. Il finit par rendre au roi, moyennant deux cent mille écus et un gouvernement pour son fils, les deux places qui lui étoient confiées. » Peu après il alla joindre le prince de Condé, et se réunit aux Espagnols. Les uns attribuent sa trahison à Mme de Châtillon; d'autres à Mme de Montbazon, à qui il avait écrit des 1648 : « Péronne est à la belle des belles. » Mlle de Montpensier dit que personne n'a connu le motif de la défection du maréchal d'Hocquincourt; qu'il avait bien eu des démêlés avec les gens de la gabelle dans une de ses terres, mais qu'il n'y avait pas là de quoi sortir de France. Il reçut des Espagnols le titre de grand-bailli de Gand, avec de gros appointements. L'armée royale vint assiéger Dunkerque, occupé par les Espagnols. Le prince de Condé et don Juan d'Autriche marchèrent au secours de cette place. Dans une reconnaissance des lignes françaises d'Hocquincourt fut blessé de trois coups de mousquet. Selon Bussy Rabutin, il « mourut une heure après, dans une petite chapelle où ses gens le portèrent ». Mme de Motteville le fait vivre quelques jours après ses blessures, et Mlle de Montpensier seulement quelques heures. « Il avoit, dit Bussy-Rabutin, les yeux noirs et brillants, le nez bien fait, et le front un peu serré, le visage long, les cheveux noirs et crépus, la taille belle; il avoit fort peu d'esprit; cependant il étoit fin à force de défiance : il étoit brave, et toujours amoureux; et sa valeur auprès des dames lui tenoit lieu de gentillesse. » Mme de Motteville fait de lui ce portrait : « C'étoit un homme vaillant et de grand cœur, un franc Picard; un bon ami, mais léger, facile à dégoûter, et surtout incapable de maîtriser son penchant pour les femmes. » Il était d'ailleurs peu capable et vaniteux à l'excès. Il est encore peint avec autant de vérité que d'esprit dans un petit écrit satirique et piquant que l'on trouve dans les œuvres de Saint-Évremond, mais que l'on attribue à Charleval, et qui a pour titre : *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le père Canaye*. L. L—T.

Memoires de Montglat, du cardinal de Retz, de Mme de Motteville, de La Rochefoucauld, de Mlle de Montpensier, de Gourville. — Bussy-Rabutin, *Histoire amoureuse des Gaules*. — Sainte Aulaire, *Hist. de la Fronde*. — La Hode, *Hist. de la Vie et du Regne de Louis XIV*. — Limiers, *Hist. du Regne de Louis XIV*. — Larrey, *Hist. de France sous le règne de Louis XIV*. — Sismondi, *Hist. des Français*, tome XXIV. — Napoléon, *Précis des Guerres du maréchal de Turenne*.

HOCSEM ou **HOXEM** (*Jean*), h[illegible] né en 1278, à Hoxem, près de [illegible] l'ancien diocèse de Liége, mort à [illegible] le [illegible] octobre 1348. Il enseigna d'abord la [illegible] la jurisprudence à Louvain et à [illegible]léans, pr[illegible] ordres ecclésiastiques, et de[illegible] noine de l'église de Saint-Lambert de Li[illegible] il fut chargé par son c[illegible] de [illegible] missions importantes auprès des [illegible] de France, de Brabant. Il s'en [illegible] heur, et ce fut surtout à lui que [illegible] dut la conservation du comté de [illegible]. [illegible] lui : *Gesta Pontificum Leodiensium ab [illegible] Gueldrensi usque ad Adulphum*; [illegible] Cet ouvrage précieux a été publié par le [illegible]noine Jean de Chapeauville; Liége, 1613, in-4°. — *Digitus Florum utriusque Juris ordine alphabetico* (inédit). V—T.

Swertius, *Athen. Belg.* — Vossius, *De Histor. Lat.* — Fabricius, *Biblioth. med. et inf. Latin.*, t. VIII, p. [illegible] — Oléarius, *Bibl. Script. Eccles.*, p. 380.

HODE (LA). *Voy.* LA MOTHE.

HODGES (*Nathaniel*), médecin anglais, né vers 1630, mort en 1684. Il fit ses études à Oxford, et fut agrégé au Collége des Médecins de Londres. Pendant la peste qui ravagea cette capitale en 1665, il resta à son poste, tandis que la plupart de ses confrères, Sydenham entre autres, s'étaient retirés à la campagne. Comme principal préservatif contre la maladie, il prescrivait le vin d'Espagne, et les joyeuses compagnies après les travaux du jour. Il mourut dans la prison pour dettes de Ludgate. On a de lui : *Vindiciæ Medicinæ et Medicorum; an apology for the profession and professors of physic*; Londres, 1660, in-8°; — *Λοιμολογία, sive pestis nuperæ apud populum Londinensem grassantis narratio historica*; Londres, 1672, in-8°. Le docteur John Quincy en publia une traduction; Londres, 1720, in-8°; — *An Account of the first Rise, progress, symptoms, and cure of the Plague*; — extrait d'une lettre de Hodges à une personne de qualité, datée du 8 mai 1666, dans la *Collection of very valuable and scarce pieces relating to the last plague in* 1665; Londres, 1721, in-8°. Cette lettre contient le récit le plus authentique et le plus estimable du terrible fléau qui décima la population de Londres. Z.

Athenæ Oxonienses, vol. II. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HODGES (*William*), peintre anglais, né à Londres vers 1744, mort le 6 mars 1797. Il peignit des décorations de théâtre et des paysages. En 1772, il accompagna le capitaine Cook en qualité de dessinateur, et fournit des illustrations pour la relation du second voyage de Cook. Après l'achèvement de cet ouvrage, il se rendit dans l'Inde, où il réalisa une grande fortune, grâce au patronage de Warren Hastings. Il retourna en Angleterre en 1784, et fit en 1790 un

voyage en Russie et dans d'autres pays du continent. De retour en Angleterre, voyant sa fortune diminuée, il essaya de la relever en fondant une banque à Darmouth; mais cette entreprise échoua complétement, et Hodges ne survécut pas à la chute de sa maison de banque. On a de lui : *Choix de vues de l'Inde, à l'aquatinta*, dédiés à la Compagnie des Indes orientales, avec la description en anglais et en français; Londres, 1786, in-fol.; — *Travels in India*, avec des planches, 1792, in-4°; traduit en français par Langlès, Paris, 1805, 2 vol. in-18. Z.

Pilkington, *Dictionary of Painters.*

HODGSON (*James*), mathématicien anglais, vivait au dix-huitième siècle. Il fut quelque temps professeur à l'École royale de Mathématiques à Londres. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort. Il était membre de la Société royale, et a laissé plusieurs ouvrages estimés, savoir : *Treatise on Navigation*; 1706, in-4°; — *System of the Mathematics*; 1723, 2 vol. in-4°; — *The Theory of Jupiter's satellites*; 1750, in-4°; — *The Doctrine of Fluxions, founded on sir Isaac Newton's method*; 1758, in-4°; — *The Valuation of Annuities upon lives*; 1747. — Il a aussi donné dans les *Philosophical Transactions* plusieurs mémoires relatifs à l'astronomie. Z.

Hutton, *Abrid. of the Philosophical Transactions.*

HODIERNA ou **ADIERNA** (*Jean-Baptiste*), astronome et naturaliste italien, né à Raguse (Sicile), le 15 avril 1597, mort à Palma, le 6 avril 1660. Docteur et archiprêtre de l'église de cette ville, mathématicien du duc de Palma, il écrivit plusieurs ouvrages sur la physique, l'optique et l'astronomie; en même temps il perfectionnait différents instruments et se livrait avec ardeur à des observations d'histoire naturelle. « Il fut le premier, dit Lalande, qui avança que la reine abeille faisait seule tous les œufs... Les Siciliens prétendent qu'il devança Newton sur la décomposition de la lumière; mais Piazzi n'y a pas vu une chose aussi exagérée : il observa cependant avec le prisme. » Le premier aussi il analysa l'œil de la mouche. Il vérifia la position des étoiles fixes, et détermina celle de plusieurs étoiles qui n'avaient pas encore été indiquées; il découvrit en outre la marche des satellites de Jupiter. Ses principaux ouvrages sont : *Universæ Facultatis Directorium physico-theoricum, opus astronomicum, in quo de promissorum ad significatores progressionibus physice agitur*; Palerme, 1629, in-4°; — *L'Occhio della Mosca, discorso fisico*; Palerme, 1644, in-4°; réimprimé dans le *Museo* de Boccone; — *Archimede redivivo, con la statera del momento dove s'insegna il modo di scoprir le fraudi nella fabricazione dell' oro e dell' argento*; Palerme, 1644, in-4°; — *Dentis in Vipera virulente Anatomia*; Palerme, 1646, in-4°; — *Thaumantiæ Miraculum, seu de causis quibus objecta singula per trigoni vitrei transpicuam substantiam visa, elegantissima colorum varietate ornata cernuntur*; Palerme, 1652, in-4° : c'est le premier traité d'optique où il est question du prisme et de ses propriétés; — *Medicæorum Ephemerides nunquam hactenus apud mortales editæ, cum suis introductionibus in tres partes distinctis*; *Menologiæ Jovis compendium*; Palerme, 1656, in-4° : « Ce livre, dit Lalande, est le premier où l'on trouve des observations des éclipses des satellites de Jupiter : le 27 juin 1652 à 12 h. 6 m. à Palma la première immersion qui ait été observée du premier satellite de Jupiter. » Les satellites de Jupiter étaient alors appelés *astres de Médicis*; — *De systemate orbis cometici deque admirandis cœli characteribus*; Palerme, 1656, in-4°; — *Protei cœlestis vertigines, seu Saturni systema*; Palerme, 1657, in-4°; — *J.-B. Hodiernæ De admirandis Phasibus in Sole et Luna visis ponderationes opticæ, physicæ et astronomicæ, in quæstiones incidentes inter observandum Solis eclipsis Romæ 26 jan. 1656*; Palerme, 1656, in-fol. Il avait laissé aussi un grand nombre de manuscrits. J. V.

Mongitore, *Biblioth. Sicula.* — Lalande, *Bibliographie astronomique.*

HODITZ (*Albert-Joseph*, comte DE), original allemand, né le 16 mai 1706, mort à Potsdam, le 17 avril 1778. Né avec du goût pour la poésie, il passa quelques années de sa jeunesse en Italie. Devenu chambellan de l'empereur Charles VI, il donna un libre essor à son imagination. En 1734, il épousa Sophie, veuve du margrave Georges-Guillaume de Bayreuth, femme distinguée par son esprit, mais âgée déjà de cinquante ans et qui bientôt se sépara de lui. En 1742, Frédéric le Grand lui donna le commandement d'un régiment de hussards; peu propre à la carrière militaire, Hoditz dut donner sa démission l'année suivante, et vécut à partir de cette époque dans son domaine de Rosswald en Silésie, que, sans autre aide, pour ainsi dire, que celui de ses serfs, il transforma en un séjour où se trouvaient réunies une foule de jouissances. Ses créations fantastiques furent unanimement vantées par ses contemporains; Frédéric II alla lui-même visiter Rosswald en compagnie de Voltaire, et témoigna sa satisfaction à Hoditz par un présent considérable et par une épître en vers qu'on trouve dans ses *Œuvres posthumes*. « Ce seigneur extraordinaire, écrivait un Anglais qui l'avait visité en 1776, a disposé entièrement le lieu de sa résidence pour des représentations théâtrales et pastorales; il a fait de ses domestiques et de ses sujets des acteurs, des musiciens, des danseurs, et, depuis quarante ans, il emploie son génie, son activité et ses revenus à ces établissements. Rien ne peut l'en détourner, et quoiqu'il ait soixante-dix ans, la goutte et la pierre, il ne change rien à son genre de vie. » Hoditz possédait une fortune de sept millions;

mais ses dépenses exagérées l'eurent bientôt épuisée. A peine Frédéric le Grand en fut-il informé qu'il assigna à Hoditz une pension considérable, et l'invita à venir à Potsdam. Une rue de cette ville où demeurait Hoditz prit son nom après sa mort. L. L—T.

Heinrich, *Briefe aus und ueber Schlesien*, dans le *Taschenbuch für die Geschichte Mæhrens und Schlesiens*, de Wolny. — Frédéric II, *Œuvres posthumes*, t. VII, p. 27. — D. Tralles, *Adumbratio amœnitatum Rosswaldensium*. — *Lettre sur le comte Hodis, l'un des hommes le plus singulier du dix-huitième siècle*, dans les *Tablettes d'un Curieux*, t. II, p. 1. — *Conversations-Lexikon*. — Ersch et Gruber, *Allg. Encyklopædie*.

* **HODSON** (*Christophe*), voyageur, d'origine anglaise, fit partie l'an 1570 d'une expédition commerciale en Russie. On a de lui et de son compagnon William Burrough plusieurs pièces qui ne se trouvent que dans la précieuse *Hakluyt's Collection of the early Voyages, Travels and Discoveries of the English nation*; London, 1809, 5 vol. in-4° : splendide mais très-restreinte réimpression d'un ouvrage rarissime. Pce A. G—N.

Documents particuliers.

HODY (*Humphred*), célèbre érudit anglais, né le 1er janvier 1659 à Oldcomb, où son père était recteur de l'église paroissiale, et mort à Oxford, le 20 janvier 1706. De profondes études historiques et philologiques lui valurent en 1684 une position honorable dans le college de Wadham, à l'université d'Oxford. Il prouva bientôt qu'il n'était pas indigne du poste qui lui était confie, en publiant une savante dissertation dans laquelle il soumit à une critique éclairée le récit d'Aristée sur la version des Septante. Cet écrit fut reçu avec une approbation marquée, malgré les récriminations d'Isaac Vossius qui se fit le défenseur de la véracite de l'ecrivain juif. Hody remania plus tard cette dissertation, et la fit entrer dans un ouvrage plus considerable qu'il publia vingt ans apres, sur les textes originaux de la Bible, sur les versions grecques et sur la Vulgate. A l'occasion des discussions soulevées en Angleterre sur la deposition des evêques, il se rangea du côté de ceux qui soutenaient qu'une nomination a un evêché, en remplacement d'un evêque depose pour refus de serment, était regulière et legale, et il publia en faveur de cette opinion un petit traite grec d'un auteur inconnu, qu'il crut être Nicephore Callixte. Ce traité, qui etait accompagné d'une traduction latine, et dont il fit paraître plus tard une traduction anglaise, l'engagea dans une controverse assez vive avec les partisans de l'opinion contraire et entre autres avec Dodwell (1), mais il lui valut la protection de Tillotson, qui venait d'être appele a l'archevêché de Cantorbery, a la place de Sancroft, qui avait refusé de prêter serment, et qui avait ete déposé. Tillotson le nomma son chapelain en 1694. A peu près à la même époque, il souleva une discussion [illegible] soutenant, dans une dissertation qu'[illegible] 1693, que nous ne ressusciterons pas [illegible] même corps que nous avons sur cette ter[re] [illegible] que l'âme seule sera appelée à la vie éte[rnelle]. En 1696, Tenisson, qui avait succédé à Til[lotson] dans le siége de Cantorbéry, le jeta da[ns une] autre querelle. Trois ministres non conf[ormistes] ayant donné l'absolution à Dickins et à [illegible] condamnés à mort en 1695 pour crime d[e] [illegible] sans que les coupables eussent protesté d[e se] repentir, une assemblée de prélats ré[unis à] Londres déclara cette absolution ir[régulière]. Collier, un de ces trois ministres, [illegible] écrit pour en prouver la régularité. [illegible] la sollicitation de Tenisson, fit [illegible] pour réfuter Collier. En 1698, [illegible] pelé à un poste qui convenait mieu[x] [illegible] lents; il fut nommé professeur de grec à [l'uni]versité d'Oxford. Après avoir, par ses éc[rits et] par ses leçons, contribué aux progrès des co[nnais]sances philologiques, il voulut faire [illegible] en fondant au collége de Wadham [illegible] pour l'étude de la langue grecque et [illegible] hébraïque.

Outre les divers écrits de controver[se ec]clésiastique dont nous avons parlé, on [a de] lui : *Contra historiam Aristeæ de LXX [inter]pretibus Dissertatio, in qua probatur [illegible] a Judæo aliquo confictam fuisse ad conc[illegible] dam authoritatem versionis græcæ, et [illegible] Vossii aliorumque defensiones ejusdem [exa]mini subjiciuntur*; Londres, 1685, in-8[°]; *De Bibliorum textibus originalibus, [versio]nibus græcis et latinæ vulgata libri IV, [qui]bus præfixa est Aristeæ histo[ria] græc[e et la]tina*; Oxford, 1705, in-fol. Des [illegible] qui composent cet important ouvr[age, le pre]mier est la reproduction, mais avec [illegible] tations, du précédent écrit sur Aristée; l[e se]cond a pour but de rechercher quels furent les vé[ritables] auteurs de la version des Septante, à quel[le épo]que, de quelle manière, dans quel dessein et [d'a]près quels principes elle fut exécutée; la trois[ième] contient une histoire comparée du texte hé[breu,] de la version des Septante et de la Vulgat[e;] [elle] se compose de deux parties, dont la prem[ière] expose les opinions des Juifs anciens, des [écri]vains du Nouveau Testament et des P[ères de] l'Église d'Orient sur la valeur com[illegible] [illegible] texte original, de la version grecque et d[e la] version latine, et la seconde celles des Pèr[es de] l'Église d'Occident sur les mêmes sujets; en[fin le] quatrième livre est une histoire critique des a[utres] versions grecques, des hexaples d'Origène, [ainsi] que des autres recensions qui en ont ete f[aites] dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. *Anglicani novi Schismatis Redargutio*, [illegible] *tractatus ex historicis ecclesiasticis*, [illegible] *ostenditur episcopos injuste licet depos[itos] orthodoxi successoris communionem nunq[uam] refugisse, gr. et lat., ex codice manuscr[ipto]*

(1) Bayle, *Œuvres diverses*, t. IV, p. 602.

Oxford, 1691, in-4° de 60 pag. C'est le traité qu'il attribue à Nicéphore Callixte; — *Dissertationes de Græcis illustribus Linguæ Græcæ litterarumque humaniorum Instauratoribus;* Oxford, 1742, in-8°. Ces dissertations, qu'il avait composées pour ses cours de grec à Oxford, furent publiées après sa mort, par les soins du doct. Jebb. Michel NICOLAS.

Notitia de Vita et Scriptis H. Hodii, par le Dr Jebb, en tête des *Dissert. de Græcis illustribus* — J.-G. Walch, *Biblioth. Theolog. select.*, t. I, p. 968, et t. II, p. 1042 et 1043. — *Acta Eruditorum*, 1692, p. 286 et suiv., *Supplem.*, t. II, p. 169 et suiv., 559 et suiv.; t. III, p. 87 et suiv. — Bayle, *Nouvelles de la République des Lettres*, 1700, p. 849.

* **HOEFER** (*François*), chimiste italien, d'origine allemande, vivait au dix-huitième siècle. Directeur de la pharmacie du grand-duc de Toscane, à Florence, il découvrit en 1777 l'acide borique dans les eaux de Monterotondo, dit Cerchiajo, près de Sienne. « En soumettant ces eaux, d'un aspect laiteux, à l'analyse, ce chimiste, dit M. F. Hoefer, remarqua que le résidu de l'évaporation, redissous par l'alcool, brûlait avec une *flamme verte*. Croyant d'abord que cette couleur provenait d'un sel de cuivre, il répéta l'expérience, et obtint le même résultat; de plus, en combinant ce résidu avec l'alcali minéral, il forma du borax, ce qui lui donna l'idée d'élever une fabrique de borax dans le voisinage de ces eaux. » On a de lui : *Sopra il sale sedative della Toscana*, Florence, 1778, in-12; traduit en allemand par Hermann, Vienne, 1781, in-12. L. L—T.

Hoefer, *Hist. de la Chimie*, t. II, p. 392.

* **HOEFER** (*J. Ch. Ferdinand*), polygraphe français, né le 21 avril 1811, à Dœschnitz, dans la forêt de Thuringe (principauté de Schwarzbourg-Rudolstadt). Il commença ses études classiques chez le curé de son village, et les termina au gymnase de Rudolstadt, sous la direction de philologues distingués. Destiné par ses parents à la carrière ecclésiastique, il joignait aux études ordinaires du latin et du grec, celle de l'hébreu, exigé en Allemagne par toutes les facultés de théologie; ses heures de récréation étaient, en outre, employées à apprendre la plupart des langues modernes. Tant d'ardeur finit par altérer sa santé; pour la rétablir, un voyage fut jugé nécessaire : c'était là tout ce qu'il désirait. Sac sur le dos et la canne à la main, il quitta, le 26 mai 1830, son pays natal, et, la mémoire toute fraîche des récits d'Arrien et de Quinte-Curce, il se répétait en lui-même : « Ce n'est qu'en Orient qu'on peut faire de grandes choses. » Son itinéraire le conduisit par Gotha, Brunswick et Lunebourg à Hambourg. Là il fut rejoint par un ancien camarade d'école, également dominé de la passion des voyages. Ils s'embarquèrent ensemble à Brême pour l'Angleterre, afin de gagner ensuite les Indes orientales. Le capitaine du navire mit quelque mystère à leur embarquement : ils en apprirent bientôt le motif. « Notre navigation, raconte M. Hoefer dans ses *Fragments d'un Voyage* (1), fut très-lente les premiers jours jusqu'après notre sortie du Weser; enfin s'éleva le vent du sud-est, qui nous fit dépasser rapidement les îlots de Wangeroge, de Rottum et de Borkum, ainsi que la côte de Hollande. » — « Dans vingt-quatre heures, nous dit le capitaine, nous aborderons à Hull; mais comme vous êtes de la contrebande, puisque mon bâtiment ne doit porter que du blé, vous vous tiendrez enfermés dans deux sacs de toile jusqu'après la visite de l'inspecteur du port. » Le ciel ne voulut pas que M. Hoefer fût déposé sous forme de colis sur la terre d'Albion. Une tempête jeta le navire sur la côte de l'Ostfrieslande : M. Hoefer et son compagnon profitèrent de la marée basse pour gagner à pied l'îlot de Wangeroge, qui s'offrait à leur imagination « comme un vieux castel normand en ruines, habité par des sylphes, génies protecteurs du navigateur égaré (2). » Ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, ils y arrivèrent épuisés de fatigues et la bourse vide; car ils avaient payé d'avance tous les frais du passage, et le rapace capitaine refusait de leur rendre ce qu'ils lui avaient confié en dépôt. Heureusement, la générosité du grand-duc d'Oldenbourg, qui se trouvait alors aux bains de mer de Wangeroge, les tira d'embarras, et leur permit de parcourir la Hollande et la Belgique, en passant par Grœningue, Harderwyck, Amsterdam, Haarlem, Leyde, Rotterdam, Anvers et Gand. La révolution de Juillet venait d'éclater quand ils arrivèrent à Lille, dénués de ressources et entendant à peine le français. M. Hoefer n'eut pas même la consolation des malheureux, — *socios habere malorum :* il fut abandonné de son compagnon de voyage, que la perspective de l'avenir effrayait. M. Hoefer résolut alors de s'engager comme volontaire. Refusé par l'intendant militaire, qui se persuadait qu'après le licenciement des Suisses on n'admettrait plus d'étrangers au service militaire, il s'adressa au général Corbineau, qui lui fit délivrer une feuille de route pour joindre le régiment de Hohenlohe, en garnison à Marseille.

La France était sous l'empire d'une révolution toute récente, quand M. Hoefer la traversa du nord au midi, en passant par Cambrai, Reims, Dijon, Lyon, Valence, Avignon : il fut témoin de l'enthousiasme qu'y produisait, surtout dans les campagnes, la vue du drapeau tricolore ressuscité. En doublant ses étapes, il put, sur ses économies de feuille de route, renouveler à Orange sa chaussure, qui lui avait servi à faire, en deux mois, plus de cinq cents lieues depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'aux bouches du Rhône. A son arrivée à Marseille, il fut caserné au fort Saint-Jean, apprit l'exercice, et passa rapidement de l'école du peloton à celle du bataillon. Le régiment

(1) *Fragments d'un Voyage en Allemagne, en Hollande, en France et en Grèce*, dans la revue mensuelle *L'Époque*; Paris, 1838, p. 483 et suiv.

(2) *Fragments d'un Voyage*, ibid., p. 490.

de Hohenlohe était composé d'hommes de toutes les nations ; dans la même chambrée on entendait parler, outre le français, qui était la langue du commandement, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand, le hollandais, le suédois, le polonais, le russe et même l'iolof, car il y avait quelques nègres. Au commencement de décembre 1830, il reçut ordre de se transporter, avec armes et bagages, à Toulon (trois rudes étapes), et de s'y embarquer pour la Morée, où le régiment devait remplacer ce qui y restait du corps d'occupation français depuis la bataille de Navarin. La traversée fut longue et pénible. M. Hoefer y tomba gravement malade du typhus, et il était résigné à partager le sort des victimes qui, jetées pardessus bord, n'avaient pour tombeaux que des estomacs de requin. Il guérit cependant, grâce au régime des oranges qu'il put se procurer dans le port de Zante où il avait été rejeté par une tempête, et il arriva quelques jours plus tard à Navarin ou Néocastro, assemblage de misérables baraques qui ne lui rappelait en rien la ville de Nestor, la Pylos d'Homère. Ce fut là que M. Hoefer reçut ses ustensiles de campagne, qui, ajoutés au poids du sac et d'un gros fusil de munition, étaient une charge bien lourde pour un convalescent faible et amaigri ; encore avec cette charge lui fallut-il faire plus de cinq lieues à travers de mauvais sentiers de montagne pour gagner Modon, lieu de sa destination. Tombé évanoui au milieu de la route, il y fut porté dans un fourgon. Telle fut son entrée en Grèce. Quel contraste avec des souvenirs d'école ! Ce que M. Hoefer souffrit dans ce pays, depuis longtemps abandonné des dieux de l'Olympe, il le résuma lui-même en ces mots : « J'y avais perdu le sommeil et l'espérance. » Heureusement, en mars 1831, son régiment fut licencié : ceux qui voulaient continuer le service militaire étaient incorporés dans le 21[e] d'infanterie légère ; les autres préféraient leur liberté. M. Hoefer fut de ce nombre. Libre de ses mouvements, familiarisé avec l'idiome grec, mais toujours l'esprit aventureux, il entreprit, tentative insensée, d'aller à Constantinople avec vingt-cinq sous dans sa poche, en traversant à pied tout le Péloponnèse, l'Attique, la Thessalie, la Macédoine, régions infestées de brigands. Il avait déjà franchi les limites de l'Arcadie et de la Laconie, lorsque, non loin de l'isthme de Corinthe, il tomba entre les mains des clephthes, auxquels il parvint, bravant la mort, à échapper miraculeusement.

M. Hoefer renonça cette fois à ses rêves d'Orient, et vint se rembarquer à Navarin. La navigation (sur le brick *Le Cygne*) dura quatorze jours : c'était à l'époque de l'équinoxe du printemps. Après avoir franchi le détroit de Messine, le bâtiment faillit faire naufrage, au milieu de la nuit, à la hauteur des îles Lipari : ignorant qu'il fût si près du Stromboli, M. Hoefer se crut au jugement dernier lorsqu'il vit la mer en fureur illuminée soudain par d'immenses colonnes de feu. — Après son retour en France, une nouvelle phase commence dans la vie de M. Hoefer, qui ne ressemble guère, comme l'on voit, à la plupart des vies consignées dans ce recueil biographique : la patrie de M. Hoefer c'est le monde, sa spécialité sera l'universalité des connaissances humaines.

L'ex-militaire prit la carrière de l'enseignement. Laissons ici parler M. Dürre, professeur d'allemand, qui l'accueillit à Lyon et lui consacra plus tard une notice (1) dans la *Gazette universelle d'Augsbourg* : — « En été 1831, je vois entrer chez moi un tout jeune soldat de la légion étrangère ; il prend chez moi un modeste repas, et change son uniforme contre un costume bourgeois, afin de se présenter plus convenablement devant les personnes pour lesquelles il avait reçu des lettres de recommandation...... Après son débarquement, il fut tellement saisi de la bibliomanie, qu'il écrivit à un ecclésiastique une lettre en latin (la copie ou l'original de cette lettre s'est trouvée dans son bonnet de police que je possède) pour solliciter de lui un livre latin, peut-être les Confessions de saint Augustin (2). Ici, à Lyon, avant qu'il vînt chez moi, il avait acheté un *Virgile* avec les derniers sous qui lui restaient des épargnes faites sur ses étapes... Il vint ensuite à Nantua, y fut attaché comme professeur au collège (3), donna des leçons de grec, d'allemand, d'anglais, d'italien, et composa des valses à quatre mains pour le piano (gravées à Lyon, chez Nalès). L'année suivante (1832), il accepta une place au collège de Saint-Étienne. Ce fut là que l'inspecteur général Burnouf vit notre Hoefer comme professeur de troisième : il cause avec lui érudition et grammaire ; il a peine à croire qu'un homme qui parle si bien le français soit Allemand, et l'invite à venir le voir à Paris pendant les vacances. » (4) — Le savant grammairien le mit en rapport avec M. Cousin, qui l'attacha à ses travaux. Comme début, cet illustre philosophe lui fit d'abord traduire en français un des ouvrages les plus abstraits de la philosophie allemande, la *Critique de la Raison pure de Kant*, tâche d'autant plus difficile que le traducteur avait à rendre l'original dans une langue qui, non-seulement n'était pas la sienne, mais qui, de toutes les langues, se prête le moins aux obscurités de la métaphysique. M. Hoefer fit cette traduction au collège de Roanne, tout en y continuant son enseignement ordinaire, ce qui l'obligea, pendant neuf mois, à prendre le temps de son travail sur celui que la nature revendique pour le sommeil. M. Cousin se montra satisfait du résultat, et avant la fin de l'année scolaire de 1834, il écrivit au jeune traducteur de Kant :

(1) Inexacte dans quelques détails.

(2) C'était un *Horace*.

(3) L'abbé Ballefin, alors principal du collège de Nantua, travailla plus tard à la *Biographie générale*, sous la direction de M. Hoefer. Il aimait à raconter comment ce dernier, à son arrivée de la Grèce, l'avait abordé avec ces mots de Bias : *Omnia mecum porto*.

(4) *Gazette universelle d'Augsbourg*, 6 avril 1844

« Venez à Paris sans tarder; nous causerons sérieusement de votre avenir philosophique. » M. Hoefer se rendit avec empressement à l'appel du maître qui devait si bien l'initier à l'art d'écrire. Devenu son secrétaire, il l'aida dans la traduction du *Parménide*, du *Timée* et du *Critias*, dialogues qui forment le tome XII des Œuvres de Platon par M. Cousin. M. Hoefer cessa ses relations habituelles avec le grand écrivain à propos d'un passage du *Sic et Non* d'Abélard, dont il avait été chargé de collationner les deux manuscrits récemment découverts, l'un à Avranches, l'autre à Marmoutiers près de Tours. Cette séparation se fit sans aigreur de part et d'autre : le maître et le disciple se rencontrèrent depuis plus d'une fois chez Béranger; et l'immortel chansonnier félicitait souvent M. Hoefer d'avoir si bien profité des leçons de celui qu'il regardait comme le meilleur écrivain français de nos jours.

Persuadé que le philosophe perd son temps si, avant de songer aux formules générales, il n'a pas d'abord passé par les détails des connaissances humaines, M. Hoefer se mit avec ardeur à suivre les cours du Jardin des Plantes, à étudier la physique sous Ampère au Collége de France, et la chimie sous Thenard à la Sorbonne. Mais, avant tout, il fallait vivre. Le produit de quelques leçons (dans les institutions de Barbet et de Parchappe), joint à celui de quelques articles (quand ils étaient payés) de philosophie dans la revue *L'Époque* (1) (1834-35), d'anatomie et de physiologie dans les *Annales d'Anatomie et de Physiologie* de Laurent (année 1836-37) (2), de chimie et de botanique dans l'*Encyclopédie catholique* (3), de linguistique dans l'*Interprète en cinq langues* (dont il était rédacteur en chef), de sciences naturelles dans l'*Hermès* (1836-37), de critique littéraire et scientifique dans la *Revue du Nord*, et même de satires contre les philosophes dans le *Corsaire*, le produit de ces travaux divers permit au gymnasiaste de Rudolstadt de s'inscrire, en novembre 1835, comme élève à la faculté de médecine de Paris. Réduit à ses propres ressources dès l'âge de dix-neuf ans, et chargé bientôt de l'entretien de ses parents qu'un long procès venait de ruiner, il eut de bonne heure à résoudre ce grand et redoutable problème : travailler pour vivre, et vivre pour apprendre et remplir son devoir. Ses notices sur Kant lui valurent la connaissance et les encourageantes félicitations de Fr. de Lamennais. Ses articles sur les *Théories scientifiques*, dans l'*Hermès* (1836), amenèrent une discussion, alors fort remarquée, entre Geoffroy Saint-Hilaire et l'étudiant. Cette discussion a été en partie reproduite par M. Achille Comte dans son *Traité complet d'Histoire Naturelle* (t. III, p. 97-113). Il s'agissait de la théorie de l'*unité de composition organique* ou *unité typéale*, l'un des principaux titres de gloire de l'illustre antagoniste de Cuvier. « Le principe de l'unité rationnelle et le principe de l'unité des choses existantes sont, disait M. Hoefer, aussi anciens que le genre humain. Dès le moment que l'homme a senti et pensé, ces deux grands principes ont reçu instantanément leur application.... Dans l'antiquité, la lutte entre ces deux principes était représentée par *Platon* et *Aristote*; au moyen âge elle l'était par le *réalisme* et le *nominalisme*. Enfin, les controverses de Guillaume de Champeaux et d'Abélard à l'université de Paris se sont reproduites, sept siècles après, au sein de l'Académie des Sciences, entre Georges Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire. Il n'y a de changé que ce qui change en tous temps, le nom et la forme. »

Puis, reprenant la question de plus haut, M. Hoefer ajoutait :

« Tous les problèmes scientifiques, moraux, sociaux, etc., se rattachent, immédiatement à l'instinct de notre raison, à la tendance à l'unité. Communauté, classification, attraction, cohésion, affinité, amour du prochain, fraternité, égalité, liberté, etc., tout cela se range sous une seule et même bannière, sous *la tendance à l'unité*. Non pas l'unité, mais la tendance à l'unité, voilà le secret de notre vie, la route que le destin nous a tracée. L'unité ne doit donc pas être regardée comme un principe *constitutif*, pour parler le langage philosophique, mais comme un principe *régulateur*. La tendance à l'unité est un besoin instinctif, aussi essentiel et nécessaire à notre raison que la nourriture à notre corps. Toute pensée généralise; seulement, telle généralisation est plus ou moins étendue, et domine un plus ou moins grand nombre d'objets particuliers. La plus élevée de toutes les généralisations, et celle qui implique en même temps l'aveu de notre impuissance à saisir dans leur ensemble les choses de l'expérience, c'est l'unité que nous comprenons sous le nom de *Dieu*. Le principe de l'unité du monde moral et le principe de l'unité du monde physique partent tous deux d'une source commune; ce sont les branches d'un tronc commun dont les racines tiennent à l'essence même de notre existence *telle qu'elle est*. Perpétuellement en conflit avec le monde extérieur, avec la matière que les sens fournissent à notre entendement, ces deux principes, autour desquels gravite notre destinée, provoquent en tous temps des discussions et des controverses sans cesse renouvelées. Ces discussions sont au fond les mêmes partout : elles ne subissent que l'influence de l'esprit de la société; elles paraissent sous des formes différentes à des siècles différents. Ainsi, dans l'antiquité, où la cosmogonie et la théogonie, la science et la religion, ne formaient qu'un seul tout comme le bouton d'un arbre, dans l'antiquité, dis-je, la controverse scientifique devait se confondre avec la controverse religieuse; au moyen âge, où l'élément religieux l'emportait sur l'élément scientifique, l'instinct, qui pousse la raison irrésistiblement vers l'unité des choses, cherchait à se satisfaire presque exclusivement dans le domaine du monde moral et religieux. Dans les temps modernes, où la récompense dans un monde à venir

(1) Sur les *Systèmes philosophiques de Kant, de Schelling, d'Ocken*, etc.

(2) Les articles *Sur la circulation chez les phoques; Sur la capacité crânienne des différentes races humaines; Sur la muqueuse de l'estomac*, etc.

(3) Les articles *Ammoniaque, Amomées, Amentacées, Aneth, Annonacées*, etc.

préoccupe les esprits bien moins que l'examen des choses visibles et l'exploitation des faits actuels, la lutte entre l'unité abstraite et la multiplicité réelle devait se tourner vers les sciences positives, et se produire telle que nous la voyons aujourd'hui. Tous les systèmes nés, vivants et à naître, forment le cortége obligé de la raison humaine exécutant, comme le soleil avec ses planètes, le double mouvement de rotation et de translation. Déjà le cercle paraît se renouveler; la science et la religion, toutes deux, moins dédaigneuses l'une de l'autre, paraissent, en s'accommodant mieux aux besoins vivement sentis d'une société régénérée, incliner à une alliance mieux entendue et plus rationnelle. Le panthéisme de nos jours, plus éclairé que l'ancien et plus riche par l'observation de tant de siècles parcourus, semble être le précurseur de cette union qui versera ses conséquences, comme des bienfaits, sur toute l'humanité. Le temps moderne et l'antiquité se donneront donc la main, mais sur un terrain plus élevé et plus solide, sur un plan plus avancé et plus étendu; car la raison marche, et ne reste pas immobile à la place qu'elle occupe (1). »

Ainsi pensait et s'exprimait M. Hoefer à vingt-cinq ans, dans une langue qu'il avait dû s'approprier (2).

Geoffroy Saint-Hilaire répondit (dans le même journal) à ce qu'il appelait « un morceau brillant sur les travaux généraux de l'esprit humain ». Puis il vint lui-même visiter le jeune homme dans sa mansarde, et lui offrit son amitié : c'était une grande intelligence entée sur un noble cœur.

M. Hoefer termina d'une manière brillante ses études médicales, et fut reçu docteur le 30 janvier 1840 : son ancien patron, devenu ministre de l'instruction publique, lui signa le diplôme. La thèse inaugurale traitait de la *chlorose* : elle a été souvent citée depuis, parce qu'elle contient l'histoire complète de cette maladie depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, ainsi que des recherches anatomico-microscopiques sur le sang des chlorotiques et la théorie, aujourd'hui généralement adoptée, d'après laquelle la chlorose serait une affection particulière du système nerveux ganglionnaire. En 1841, M. Hoefer, devenu praticien dans les quartiers les plus populeux de Paris, introduisit le premier le platine dans la matière médicale. La brochure qu'il publia à ce sujet (*Observations et recherches expérimentales sur le platine considéré comme agent physiologique et thérapeutique*; Paris, 1841) a été presque intégralement reproduite dans le *Traité de Thérapeutique et de Matière médicale* de MM. Trousseau et Pidoux; et les formules qu'il donna font maintenant partie de tous les formulaires. En juillet 1843, lors de la discussion qui s'était élevée à la chambre des députés sur la suppression ou le maintien des officiers de santé, M. Hoefer reçut du gouvernement français la mission de lui faire connaître l'enseignement et la pratique de la médecine en Allemagne. Cette mission, qui dura quatre mois, le mit personnellement en rapport avec les professeurs les plus célèbres des universités de Heidelberg, de Tubingue, de Munich, de Wurtzbourg, d'Erlangen, de Iéna, de Leipzig, de Halle, de Berlin, de Gœttingue, etc. Son *Rapport*, adressé au ministre de l'instruction publique, M. Villemain, parut en entier dans le *Moniteur* des 5, 16, 20 et 22 avril 1844 : il incline, dans ses conclusions, vers la suppression des officiers de santé.

La vie de M. Hoefer est désormais tout entière dans ses travaux. Nous ajouterons seulement qu'il remplit bientôt une nouvelle mission (Rapport à M. de Salvandy *Sur l'enseignement de l'économie rurale en Allemagne*, dans le journal de l'*Instruction publique*, janvier 1847) (1), et qu'il fut naturalisé français en 1848, après avoir reçu, deux ans auparavant (le 6 mai 1846), la croix de la Légion d'Honneur.

Outre les travaux déjà mentionnés, on a de M. Hoefer : *Eléments de Chimie minérale, précédés d'un Abrégé de l'histoire de la science, et suivis d'un Exposé des éléments de chimie organique*; Paris, 1841, in-8°. Cet ouvrage, où les corps simples et leurs composés sont classés, comme en botanique, par familles naturelles, a été traduit en italien, avec des additions, par le professeur Georgini; Modène, 1845, 2 vol. in-8°. L'auteur y a le premier développé, entre autres, ce principe capital « que tous les corps de la nature doivent leurs propriétés aux conditions ordinaires dans lesquelles se trouve placé le globe que nous habitons » (*Notice prélim.*, p. 19 et suiv.); — *Histoire de la Chimie depuis les temps les plus reculés jusqu'à notre époque*, comprenant une analyse détaillée des manuscrits alchimiques de la Bibliothèque royale de Paris, un exposé des doctrines cabalistiques sur la pierre philosophale, l'histoire de la pharmacologie, de la métallurgie, etc.; Paris, 1842, 2 vol. in-8°; c'est la première histoire de la chimie complète (jusqu'à Lavoisier), qui ait été publiée en France et même en Europe; car la *Geschichte der Chemie* de Gmelin ne commence qu'au neuvième siècle de notre ère; et c'est surtout pour la partie ancienne que l'ouvrage de M. Hoefer est vraiment original. Les chapitres relatifs à l'*art sacré*, d'après les manuscrits grecs et latins, la plupart inédits, est un travail tout à fait neuf, que d'autres, venus après, n'ont fait que copier, souvent sans citer leur unique source. Les nombreux termes grecs insolites, dont M. Hoefer eut pour la première fois à déterminer la valeur, ont été reproduits par M. Hase dans l'édition de MM. Didot du *Thesaurus Linguæ Græcæ* de Henri Estienne. L'œuvre de M. Hoefer,

(1) *Hermès*, 1836.

(2) La plupart de ces idées ont été depuis reproduites par d'autres, auxquels on en a gratuitement attribué l'invention. C'est ce qui nous a surtout engagé à donner ici quelques fragments de la mémorable polémique soulevée, en 1836, entre Geoffroy Saint-Hilaire et M. Hoefer.

(1) Rapport en partie reproduit dans la *Nouvelle Revue Encyclopédique*, 1847), à laquelle M. Hoefer a fourni de nombreux articles (sur le *Cosmos* de M. de Humboldt, sur les travaux de M. Flourens, d'A. Richard, etc.)

traduite en partie ou en totalité dans les principales langues de l'Europe, devint pour M. Chevreul, qui lui consacra quatorze articles dans le *Journal des Savants* (années 1844-47), le point de départ de recherches curieuses sur les sciences occultes; — *L'Économique d'Aristote*, Paris, 1843, in-12; première traduction française, avec des variantes du texte grec, collationné sur les manuscrits n° 2025 et 2551 de la Bibliothèque impériale; à cette traduction se trouve jointe celle de la *Politique* d'Aristote par Champagne, revue et corrigée par M. Hoefer; — *Bibliothèque historique de Diodore de Sicile*, traduite du grec, avec une préface, des notes et un index; Paris, 1846, 4 vol. in-12; bien des passages relatifs à l'histoire des sciences, et mal interprétés par ses devanciers, ont été rectifiés par le traducteur; — *Classifications chimiques, suivies d'un lexique*, etc.; Paris, 1845, in-12; trad. en italien par Georgini à Modène, et par Tonnini à Côme; — *Dictionnaire de Physique et de Chimie*; Paris, 1846; 3e édit., 1857; trad. en espagnol (Madrid, 1852); — *Annuaire de Chimie*, années 1845 et 46, en collaboration avec MM. Millon et Reiset; — traduction du *Traité de Chimie* de Berzelius; 1845-50, 6 vol. gr. in-8°, dont le premier seul a été publié en collaboration avec M. Esslinger; — *Dictionnaire de Médecine pratique*; ibid., 1847; — *Dictionnaire de Botanique*; ibid., 1850; trad. en espagnol dans la *Biblioteca española* de Mellado; — *Dictionnaire pratique d'Agriculture et d'Horticulture*; ibid., 1855; — *Histoire du Maroc, description de l'Afrique australe, orientale et centrale*; Paris, 1848, in-8° (volume de l'*Univers pittoresque*); — *Chaldée, Assyrie, Médie, Babylonie, Mésopotamie, Phénicie, Palmyrène*; ibid., 1852 (volume de l'*Univers pittoresque*) (1); — *L'île de Socotora et les îles de la mer Erythrée* (dans le tome Ier, *Iles Africaines* de l'*Univ. pitt.*); — *La Régence de Tripoli et le Fezzan*, dans le t. V de l'*Afrique* (*Univers pitt.*); — *Les Productions naturelles et la topographie de l'Égypte* (dans l'*Égypte moderne* de l'*Univers pitt.*); — *Histoires du Café, du Chocolat, de la pomme de terre, du Girofiier, du Lotus, du Poivrier*, etc., dans l'*Illustration* (années 1850-51); — traduction des *Tableaux de la Nature de Humboldt* (sur la dernière édition allemande); Paris, 1850, 2 vol. in-8°; — nouvelle édition du *Discours de Cuvier sur les Révolutions du Globe*, avec des notes et un appendice d'après les travaux de Lyell, Lindley, A. Brongniart, etc.; 1851, in-12 avec planches; — *Théorie sur les tremblements de terre et les volcans*; dans les *Comptes-rendus* de l'Académie des Sciences; M. Hoefer considère ces phénomènes comme de veritables orages souterrains; — *Sur la non-authenticité des ruines de Ninive*, deux mémoires (avec des planches et des gravures intercalées dans le texte), adressés en 1851 à l'Académie des Inscriptions: l'auteur y démontre que l'ancienne capitale des Assyriens ne pouvait être située sur la rive orientale du Tigre, et que les monuments de Khorsabad découverts sur cette rive nous retracent le culte, les costumes et les mœurs des anciens Perses. Ces mémoires excitèrent parmi les archéologues une vive polémique, à laquelle prirent part Étienne Quatremère (dans le *Journal des Savants*), M. de Saulcy (dans *Le Moniteur*), et M. de Longpérier (dans la *Revue archéologique*). Enfin, on a de M. Hoefer un grand nombre d'articles, et des plus importants, tels que *Alexandre le Grand, Aristote, Roger Bacon, César, Christophe Colomb, Descartes, Érasme, Fermat, Frédéric II* (l'empereur), *Herschel, etc.*, dans la *Biographie générale*, dont il est le directeur. A raison de son activité, de la variété de ses connaissances, jointe à une ferme indépendance de tout esprit de parti ou de secte, il aurait été difficile à MM. Didot de trouver un homme plus propre que lui à diriger cette grande publication. — Cependant tous les travaux ci-dessus énumérés, qui fourniraient le bagage de plus d'un académicien, ne sont aux yeux de leur auteur qu'une simple préparation à une œuvre définitive sur la *Valeur et l'emploi des forces humaines*. C'est là que nous l'attendrons pour le juger (1). A. DE BELLECOMBE.

L'Époque, revue mensuelle, 1856. — *Gazette universelle d'Augsbourg*, 31 mai 1856. — *La Presse*, 6 février 1855. — *Revue contemporaine*, 1855. — Le Dr Bourdon, dans le *Dict. de la Conversation* (nouvelle édit.).

* HOELFKEN (*Gustave*), économiste allemand, né à Hattingen, le 14 juillet 1811. Il servit comme officier en Espagne, et siégea en 1848 à l'Assemblée nationale de Francfort. Après la dissolution du parlement, il se rendit à Vienne, et y fut nommé chef de division au ministère du commerce. On a de lui: *Der Zollverein in seiner Fortbildung* (Le Développement du Zollverein); ibid., 1842; — *Englands Zustaende, Politik und Machtentwickelung* (L'État, la Politique et le Développement de la Puissance de l'Angleterre); Leipzig, 1846, 2 vol.; — *Die Denkschriften des oesterreichischen Handelsministers* (Mémoires du ministre de commerce de l'Autriche); Vienne, 1850; — *Deutsche Auswanderung und Colonisation mit Hinblick auf Ungarn* (L'Émigration et la Colonisation des

(1) Le chapitre concernant les *plantes de la Bible* est extrait d'une *Histoire* (inédite) *de la Botanique*, qui doit faire suite à l'*Histoire de la Chimie*.

(1) Nous regrettons que, par un sentiment de modestie et de convenance, à notre avis exagéré, le directeur de la *Biographie Générale* ait cru devoir supprimer une grande partie de notre article. L'homme qui, en dehors des influences ordinaires de parenté, de famille, de fortune, de coterie et d'intrigue, arrive, par ses seuls efforts, par sa valeur personnelle, à se faire un nom, en prenant pour objet exclusif de ses travaux non pas une spécialité, mais presque toutes les branches des connaissances humaines, et cela dans une langue acquise, qu'il manie avec un incontestable talent, celui-là n'est pas un homme ordinaire. C'est là notre opinion.

(A. DE B.)

préoccupe les esprits bien moins que l'examen des choses visibles et l'exploitation des faits actuels, la lutte entre l'unité abstraite et la multiplicité réelle devait se tourner vers les sciences positives, et se produire telle que nous la voyons aujourd'hui. Tous les systèmes nés, vivants et à naitre, forment le cortége obligé de la raison humaine exécutant, comme le soleil avec ses planètes, le double mouvement de rotation et de translation. Déjà le cercle paraît se renouveler; la science et la religion, toutes deux, moins dédaigneuses l'une de l'autre, paraissent, en s'accommodant mieux aux besoins vivement sentis d'une société régénérée, incliner à une alliance mieux entendue et plus rationnelle. Le panthéisme de nos jours, plus éclairé que l'ancien et plus riche par l'observation de tant de siècles parcourus, semble être le précurseur de cette union qui versera ses conséquences, comme des bienfaits, sur toute l'humanité. Le temps moderne et l'antiquité se donneront donc la main, mais sur un terrain plus élevé et plus solide, sur un plan plus avancé et plus étendu; car la raison marche, et ne reste pas immobile à la place qu'elle occupe (1). »

Ainsi pensait et s'exprimait M. Hoefer à vingt-cinq ans, dans une langue qu'il avait dû s'approprier (2).

Geoffroy Saint-Hilaire répondit (dans le même journal) à ce qu'il appelait « un morceau brillant sur les travaux généraux de l'esprit humain ». Puis il vint lui-même visiter le jeune homme dans sa mansarde, et lui offrit son amitié : c'était une grande intelligence entée sur un noble cœur.

M. Hoefer termina d'une manière brillante ses études médicales, et fut reçu docteur le 30 janvier 1840 : son ancien patron, devenu ministre de l'instruction publique, lui signa le diplôme. La thèse inaugurale traitait de la *chlorose* : elle a été souvent citée depuis, parce qu'elle contient l'histoire complète de cette maladie depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, ainsi que des recherches anatomico-microscopiques sur le sang des chlorotiques et la théorie, aujourd'hui généralement adoptée, d'après laquelle la chlorose serait une affection particulière du système nerveux ganglionnaire. En 1841, M. Hoefer, devenu praticien dans les quartiers les plus populeux de Paris, introduisit le premier le platine dans la matière médicale. La brochure qu'il publia à ce sujet (*Observations et recherches expérimentales sur le platine considéré comme agent physiologique et thérapeutique*; Paris, 1841) a été presque intégralement reproduite dans le *Traité de Thérapeutique et de Matière médicale* de MM. Trousseau et Pidoux; et les formules qu'il donna font maintenant partie de tous les formulaires. En juillet 1843, lors de la discussion qui s'était élevée à la chambre des députés sur la suppression ou le maintien des officiers de santé, M. Hoefer reçut du gouvernement français la mission de lui faire connaître l'enseignement et la pratique de la médecine en Allemagne. Cette mission, qui dura quatre mois, le mit personnellement en rapport avec les professeurs les plus célèbres des universités de Heidelberg, de Tubingue, de Munich, de Wurtzbourg, d'Erlangen, de Iéna, de Leipzig, de Halle, de Berlin, de Gœttingue, etc. Son *Rapport*, adressé au ministre de l'instruction publique, M. Villemain, parut en entier dans le *Moniteur* des 5, 16, 20 et 22 avril 1844 : il incline, dans ses conclusions, vers la suppression des officiers de santé.

La vie de M. Hoefer est désormais tout entière dans ses travaux. Nous ajouterons seulement qu'il remplit bientôt une nouvelle mission (*Rapport à M. de Salvandy Sur l'enseignement de l'économie rurale en Allemagne*, dans le journal de l'*Instruction publique*, janvier 1847) (1), et qu'il fut naturalisé français en 1848, après avoir reçu, deux ans auparavant (le 6 mai 1846), la croix de la Légion d'Honneur.

Outre les travaux déjà mentionnés, on a de M. Hoefer : *Eléments de Chimie minérale, précédés d'un Abrégé de l'histoire de la science, et suivis d'un Exposé des éléments de chimie organique*; Paris, 1841, in-8°. Cet ouvrage, où les corps simples et leurs composés sont classés, comme en botanique, par familles naturelles, a été traduit en italien, avec des additions, par le professeur Georgini; Modène, 1845, 2 vol. in-8°. L'auteur y a le premier développé, entre autres, ce principe capital « que tous les corps de la nature doivent leurs propriétés aux conditions ordinaires dans lesquelles se trouve placé le globe que nous habitons » (*Notice prélim.*, p. 19 et suiv.); — *Histoire de la Chimie depuis les temps les plus reculés jusqu'à notre époque*, comprenant une analyse détaillée des manuscrits alchimiques de la Bibliothèque royale de Paris, un exposé des doctrines cabalistiques sur la pierre philosophale, l'histoire de la pharmacologie, de la métallurgie, etc.; Paris, 1842, 2 vol. in-8°; c'est la première histoire de la chimie complète (jusqu'à Lavoisier), qui ait été publiée en France et même en Europe; car la *Geschichte der Chemie* de Gmelin ne commence qu'au neuvième siècle de notre ère; et c'est surtout pour la partie ancienne que l'ouvrage de M. Hoefer est vraiment original. Les chapitres relatifs à l'*art sacré*, d'après les manuscrits grecs et latins, la plupart inédits, est un travail tout à fait neuf, que d'autres, venus après, n'ont fait que copier, souvent sans citer leur unique source. Les nombreux termes grecs insolites, dont M. Hoefer eut pour la première fois à déterminer la valeur, ont été reproduits par M. Hase dans l'édition de MM. Didot du *Thesaurus Linguæ Græcæ* de Henri Estienne. L'œuvre de M. Hoefer,

(1) *Hermès*, 1836.

(2) La plupart de ces idées ont été depuis reproduites par d'autres, auxquels on en a gratuitement attribué l'invention. C'est ce qui nous a surtout engagé à donner ici quelques fragments de la mémorable polémique soulevée, en 1836, entre Geoffroy Saint-Hilaire et M. Hoefer.

(1) Rapport en partie reproduit dans la *Nouvelle Revue Encyclopédique* (1847), à laquelle M. Hoefer a fourni de nombreux articles (sur le *Cosmos* de M. de Humboldt, sur les travaux de M. Flourens, d'A. Richard, etc.).

traduite en partie ou en totalité dans les principales langues de l'Europe, devint pour M. Chevreul, qui lui consacra quatorze articles dans le *Journal des Savants* (années 1844-47), le point de départ de recherches curieuses sur les sciences occultes; — *L'Économique d'Aristote*, Paris, 1843, in-12; première traduction française, avec des variantes du texte grec, collationné sur les manuscrits n° 2025 et 2551 de la Bibliothèque impériale; à cette traduction se trouve jointe celle de la *Politique* d'Aristote par Champagne, revue et corrigée par M. Hoefer; — *Bibliothèque historique de Diodore de Sicile*, traduite du grec, avec une préface, des notes et un index; Paris, 1846, 4 vol. in-12; bien des passages relatifs à l'histoire des sciences, et mal interprétés par ses devanciers, ont été rectifiés par le traducteur; — *Classifications chimiques, suivies d'un lexique*, etc.; Paris, 1845, in-12; trad. en italien par Georgini à Modène, et par Tonnini à Côme; — *Dictionnaire de Physique et de Chimie*; Paris, 1846; 3e édit., 1857; trad. en espagnol (Madrid, 1852); — *Annuaire de Chimie*, années 1845 et 48, en collaboration avec MM. Millon et Reiset; — traduction du *Traité de Chimie* de Berzelius; 1845-50, 6 vol. gr. in-8°, dont le premier seul a été publié en collaboration avec M. Esslinger; — *Dictionnaire de Médecine pratique*; ibid., 1847; — *Dictionnaire de Botanique*; ibid., 1850; trad. en espagnol dans la *Biblioteca española* de Mellado; — *Dictionnaire pratique d'Agriculture et d'Horticulture*; ibid., 1855; — *Histoire du Maroc, description de l'Afrique australe, orientale et centrale*; Paris, 1848, in-8° (volume de l'*Univers pittoresque*); — *Chaldée, Assyrie, Médie, Babylonie, Mésopotamie, Phénicie, Palmyrène*; ibid., 1852 (volume de l'*Univers pittoresque*) (1); — *L'île de Socotora et les îles de la mer Erythrée* (dans le tome Ier, *Iles Africaines* de l'*Univ. pitt.*); — *La Régence de Tripoli et le Fezzan*, dans le t. V de l'*Afrique* (*Univers pitt.*); — *Les Productions naturelles et la topographie de l'Égypte* (dans l'*Égypte moderne* de l'*Univers pitt.*); — *Histoires du Café, du Chocolat, de la pomme de terre, du Girofiier, du Lotus, du Poivrier*, etc., dans l'*Illustration* (années 1850-51); — traduction des *Tableaux de la Nature de Humboldt* (sur la dernière édition allemande); Paris, 1850, 2 vol. in-8°; — nouvelle édition du *Discours de Cuvier sur les Révolutions du Globe*, avec des notes et un appendice d'après les travaux de Lyell, Lindley, A. Brongniart, etc.; 1851, in-12 avec planches; — *Théorie sur les tremblements de terre et les volcans*; dans les *Comptes-rendus* de l'Académie des Sciences; M. Hoefer considère ces phénomènes comme de véritables orages souterrains; — *Sur la non-authenticité des ruines de Ninive*, deux mémoires (avec des planches et des gravures intercalées dans le texte), adressés en 1851 à l'Académie des Inscriptions : l'auteur y démontre que l'ancienne capitale des Assyriens ne pouvait être située sur la rive orientale du Tigre, et que les monuments de Khorsabad découverts sur cette rive nous retracent le culte, les costumes et les mœurs des anciens Perses. Ces mémoires excitèrent parmi les archéologues une vive polémique, à laquelle prirent part Étienne Quatremère (dans le *Journal des Savants*), M. de Saulcy (dans *Le Moniteur*), et M. de Longpérier (dans la *Revue archéologique*). Enfin, on a de M. Hoefer un grand nombre d'articles, et des plus importants, tels que *Alexandre le Grand*, *Aristote*, *Roger Bacon*, *César*, *Christophe Colomb*, *Descartes*, *Érasme*, *Fermat*, *Frédéric II* (l'empereur), *Herschel*, etc., dans la *Biographie générale*, dont il est le directeur. A raison de son activité, de la variété de ses connaissances, jointe à une ferme indépendance de tout esprit de parti ou de secte, il aurait été difficile à MM. Didot de trouver un homme plus propre que lui à diriger cette grande publication. — Cependant tous les travaux ci-dessus énumérés, qui fourniraient le bagage de plus d'un académicien, ne sont aux yeux de leur auteur qu'une simple préparation à une œuvre définitive sur la *Valeur et l'emploi des forces humaines*. C'est là que nous l'attendrons pour le juger (1). A. DE BELLECOMBE.

L'Époque, revue mensuelle, 1856. — *Gazette universelle d'Augsbourg*, 31 mai 1844. — *La Presse*, 6 février 1856. — *Revue contemporaine*, 1856. — Le Dr Bourdon, dans le *Dict. de la Conversation* (nouvelle édit.).

* **HOELFKEN** (*Gustave*), économiste allemand, né à Hattingen, le 14 juillet 1811. Il servit comme officier en Espagne, et siégea en 1848 à l'Assemblée nationale de Francfort. Après la dissolution du parlement, il se rendit à Vienne, et y fut nommé chef de division au ministère du commerce. On a de lui : *Der Zollverein in seiner Fortbildung* (Le Développement du Zollverein); ibid., 1842; — *Englands Zustaende, Politik und Machtentwickelung* (L'État, la Politique et le Développement de la Puissance de l'Angleterre); Leipzig, 1846, 2 vol.; — *Die Denkschriften des oesterreichischen Handelsministers* (Mémoires du ministre de commerce de l'Autriche); Vienne, 1850; — *Deutsche Auswanderung und Colonisation mit Hinblick auf Ungarn* (L'Émigration et la Colonisation des

(1) Le chapitre concernant les *plantes de la Bible* est extrait d'une *Histoire* (inédite) *de la Botanique*, qui doit faire suite à l'*Histoire de la Chimie*.

(1) Nous regrettons que, par un sentiment de modestie et de convenance, à notre avis exagéré, le directeur de la *Biographie Générale* ait cru devoir supprimer une grande partie de notre article. L'homme qui, en dehors des influences ordinaires de parenté, de famille, de fortune, de coterie et d'intrigue, arrive, par ses seuls efforts, par sa valeur personnelle, à se faire un nom, en prenant pour objet exclusif de ses travaux non pas une spécialité, mais presque toutes les branches des connaissances humaines, et cela dans une langue acquise, qu'il manie avec un incontestable talent, celui-là n'est pas un homme ordinaire. C'est là notre opinion.

(A. DE B.)

préoccupe les esprits bien moins que l'examen des choses visibles et l'exploitation des faits actuels, la lutte entre l'unité abstraite et la multiplicité réelle devait se tourner vers les sciences positives, et se produire telle que nous la voyons aujourd'hui. Tous les systèmes nés, vivants et à naître, forment le cortége obligé de la raison humaine exécutant, comme le soleil avec ses planètes, le double mouvement de rotation et de translation. Déjà le cercle paraît se renouveler; la science et la religion, toutes deux, moins dédaigneuses l'une de l'autre, paraissent, en s'accommodant mieux aux besoins vivement sentis d'une société régénérée, incliner à une alliance mieux entendue et plus rationnelle. Le panthéisme de nos jours, plus éclairé que l'ancien et plus riche par l'observation de tant de siècles parcourus, semble être le précurseur de cette union qui versera ses conséquences, comme des bienfaits, sur toute l'humanité. Le temps moderne et l'antiquité se donneront donc la main, mais sur un terrain plus élevé et plus solide, sur un plan plus avancé et plus étendu; car la raison marche, et ne reste pas immobile a la place qu'elle occupe (1). »

Ainsi pensait et s'exprimait M. Hoefer à vingt-cinq ans, dans une langue qu'il avait dû s'approprier (2).

Geoffroy Saint-Hilaire répondit (dans le même journal) a ce qu'il appelait « un morceau brillant sur les travaux généraux de l'esprit humain ». Puis il vint lui-même visiter le jeune homme dans sa mansarde, et lui offrit son amitié : c'était une grande intelligence entée sur un noble cœur.

M. Hoefer termina d'une manière brillante ses études médicales, et fut reçu docteur le 30 janvier 1840 : son ancien patron, devenu ministre de l'instruction publique, lui signa le diplôme. La thèse inaugurale traitait de la *chlorose* : elle a été souvent citée depuis, parce qu'elle contient l'histoire complète de cette maladie depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, ainsi que des recherches anatomico-microscopiques sur le sang des chlorotiques et la théorie, aujourd'hui généralement adoptée, d'après laquelle la chlorose serait une affection particulière du système nerveux ganglionnaire. En 1841, M. Hoefer, devenu praticien dans les quartiers les plus populeux de Paris, introduisit le premier le platine dans la matière médicale. La brochure qu'il publia à ce sujet (*Observations et recherches expérimentales sur le platine considéré comme agent physiologique et thérapeutique*; Paris, 1841) a été presque intégralement reproduite dans le *Traité de Thérapeutique et de Matière médicale* de MM. Trousseau et Pidoux; et les formules qu'il donna font maintenant partie de tous les formulaires. En juillet 1843, lors de la discussion qui s'était élevée à la chambre des députés sur la suppression ou le maintien des officiers de santé, M. Hoefer reçut du gouvernement français la mission de lui faire conn[illegible] l[illegible] ment et la pratique de la médecine [illegible]. Cette mission, qui dura quatre [illegible] sonnellement en rapport avec les professeurs les plus célèbres des universités de Heidelberg, [illegible] Tubingue, de Munich, de Wurtzbourg, d'[illegible] gen, de Iéna, de Leipzig, de Halle, de [illegible] de Gœttingue, etc. Son *Rapport* [illegible] ministre de l'instruction [illegible] parut en entier dans le [illegible] 5, 16, et 22 avril 1844 : il in[illegible] vers la suppression des [illegible] de santé.

La vie de M. Hoefer est désormais tout entière dans ses travaux. Nous ajouterons seulement qu'il remplit bientôt une nouvelle mission (*Rapport à M. de Salvandy Sur l'enseignement de l'économie rurale en Allemagne*, dans le journal de l'*Instruction publique*, janvier 1847) (1), et qu'il fut naturalisé français en 1848, après avoir reçu, deux ans auparavant (le 6 mai 1846), la croix de la Légion d'Honneur.

Outre les travaux déjà mentionnés, on a de M. Hoefer : *Eléments de Chimie minérale, précédés d'un Abrégé de l'histoire de la science, et suivis d'un Exposé des éléments de chimie organique*; Paris, 1841, in-8°. Cet ouvrage, où les corps simples et leurs composés sont classés, comme en botanique, par familles naturelles, a été traduit en italien, avec des additions, par le professeur Georgini; Modène, 1845, 2 vol. in-8°. L'auteur y a le premier développé, entre autres, ce principe capital « que tous les corps de la nature doivent leurs propriétés aux conditions ordinaires dans lesquelles se trouve placé le globe que nous habitons » (*Notice prélim.*, p. 19 et suiv.); — *Histoire de la Chimie depuis les temps les plus reculés jusqu'à notre époque*, comprenant une analyse détaillée des manuscrits alchimiques de la Bibliothèque royale de Paris, un exposé des doctrines cabalistiques sur la pierre philosophale, l'histoire de la pharmacologie, de la métallurgie, etc.; Paris, 1842, 2 vol. in-8°; c'est la première histoire de la chimie complète (jusqu'à Lavoisier), qui ait été publiée en France et même en Europe; car la *Geschichte der Chemie* de Gmelin ne commence qu'au neuvième siècle de notre ère; et c'est surtout pour la partie ancienne que l'ouvrage de M. Hoefer est vraiment original. Les chapitres relatifs à l'*art sacré*, d'après les manuscrits grecs et latins, la plupart inédits, est un travail tout à fait neuf, que d'autres, venus après, n'ont fait que copier, souvent sans citer leur unique source. Les nombreux termes grecs insolites, dont M. Hoefer eut pour la première fois à déterminer la valeur, ont été reproduits par M. Hase dans l'édition de MM. Didot du *Thesaurus Linguæ Græcæ* de Henri Estienne. L'œuvre de M. Hoefer,

(1) *Hermès*, 1836.

(2) La plupart de ces idées ont été depuis reproduites par d'autres, auxquels on en a gratuitement attribué l'invention. C'est ce qui nous a surtout engagé à donner ici quelques fragments de la mémorable polémique soulevée, en 1836, entre Geoffroy Saint-Hilaire et M. Hoefer.

(1) Rapport en partie reproduit dans la *Nouvelle Revue Encyclopédique* (1847), à laquelle M. Hoefer a fourni de nombreux articles (sur le *Cosmos* de M. de Humboldt, sur les travaux de M. Flourens, d'A. Richard, etc.).

traduite en partie ou en totalité dans les principales langues de l'Europe, devint pour M. Chevreul, qui lui consacra quatorze articles dans le *Journal des Savants* (années 1844-47), le point de départ de recherches curieuses sur les sciences occultes; — *L'Économique d'Aristote*, Paris, 1843, in-12; première traduction française, avec des variantes du texte grec, collationné sur les manuscrits n° 2025 et 2551 de la Bibliothèque impériale; à cette traduction se trouve jointe celle de la *Politique* d'Aristote par Champagne, revue et corrigée par M. Hoefer; — *Bibliothèque historique de Diodore de Sicile*, traduite du grec, avec une préface, des notes et un index; Paris, 1846, 4 vol. in-12; bien des passages relatifs à l'histoire des sciences, et mal interprétés par ses devanciers, ont été rectifiés par le traducteur; — *Classifications chimiques, suivies d'un lexique*, etc.; Paris, 1845, in-12; trad. en italien par Georgini à Modène, et par Tonnini à Côme; — *Dictionnaire de Physique et de Chimie*; Paris, 1846; 3e édit., 1857; trad. en espagnol (Madrid, 1852); — *Annuaire de Chimie*, années 1845 et 46, en collaboration avec MM. Millon et Reiset; — traduction du *Traité de Chimie* de Berzelius; 1845-50, 6 vol. gr. in-8°, dont le premier seul a été publié en collaboration avec M. Esslinger; — *Dictionnaire de Médecine pratique*; ibid., 1847; — *Dictionnaire de Botanique*; ibid., 1850; trad. en espagnol dans la *Biblioteca española* de Mellado; — *Dictionnaire pratique d'Agriculture et d'Horticulture*; ibid., 1855; — *Histoire du Maroc, description de l'Afrique australe, orientale et centrale*; Paris, 1848, in-8° (volume de l'*Univers pittoresque*); — *Chaldée, Assyrie, Médie, Babylonie, Mésopotamie, Phénicie, Palmyrène*; ibid., 1852 (volume de l'*Univers pittoresque*) (1); — *L'île de Socotora et les îles de la mer Erythrée* (dans le tome Ier, *Iles Africaines* de l'*Univ. pitt.*); — *La Régence de Tripoli et le Fezzan*, dans le t. V de l'*Afrique* (*Univers pitt.*); — *Les Productions naturelles et la topographie de l'Égypte* (dans l'*Égypte moderne* de l'*Univers pitt.*); — *Histoires du Café, du Chocolat, de la pomme de terre, du Girofier, du Lotus, du Poivrier*, etc., dans l'*Illustration* (années 1850-51); — traduction des *Tableaux de la Nature de Humboldt* (sur la dernière édition allemande); Paris, 1850, 2 vol. in-8°; — nouvelle édition du *Discours de Cuvier sur les Révolutions du Globe*, avec des notes et un appendice d'après les travaux de Lyell, Lindley, A. Brongniart, etc.; 1851, in-12 avec planches; — *Théorie sur les tremblements de terre et les volcans*; dans les *Comptes-rendus* de l'Académie des Sciences; M. Hoefer considère ces phénomènes comme de véritables orages souterrains; — *Sur la non-authenticité des ruines de Ninive*, deux mémoires (avec des planches et des gravures intercalées dans le texte), adressés en 1851 à l'Académie des Inscriptions : l'auteur y démontre que l'ancienne capitale des Assyriens ne pouvait être située sur la rive orientale du Tigre, et que les monuments de Khorsabad découverts sur cette rive nous retracent le culte, les costumes et les mœurs des anciens Perses. Ces mémoires excitèrent parmi les archéologues une vive polémique, à laquelle prirent part Étienne Quatremère (dans le *Journal des Savants*), M. de Saulcy (dans *Le Moniteur*), et M. de Longpérier (dans la *Revue archéologique*). Enfin, on a de M. Hoefer un grand nombre d'articles, et des plus importants, tels que *Alexandre le Grand*, *Aristote*, *Roger Bacon*, *César*, *Christophe Colomb*, *Descartes*, *Érasme*, *Fermat*, *Frédéric II* (l'empereur), *Herschel*, etc., dans la *Biographie générale*, dont il est le directeur. A raison de son activité, de la variété de ses connaissances, jointe à une ferme indépendance de tout esprit de parti ou de secte, il aurait été difficile à MM. Didot de trouver un homme plus propre que lui à diriger cette grande publication. — Cependant tous les travaux ci-dessus énumérés, qui fourniraient le bagage de plus d'un académicien, ne sont aux yeux de leur auteur qu'une simple préparation à une œuvre définitive sur la *Valeur et l'emploi des forces humaines*. C'est là que nous l'attendrons pour le juger (1). A. DE BELLECOMBE.

L'Époque, revue mensuelle, 1886. — *Gazette universelle d'Augsbourg*, 31 mai 1844. — *La Presse*, 6 février 1851. — *Revue contemporaine*, 1858. — Le Dr Bourdon, dans le *Dict. de la Conversation* (nouvelle édit.).

* **HOELFKEN** (*Gustave*), économiste allemand, né à Hattingen, le 14 juillet 1811. Il servit comme officier en Espagne, et siégea en 1848 à l'Assemblée nationale de Francfort. Après la dissolution du parlement, il se rendit à Vienne, et y fut nommé chef de division au ministère du commerce. On a de lui : *Der Zollverein in seiner Fortbildung* (Le Développement du Zollverein); ibid., 1842; — *Englands Zustaende, Politik und Machtentwickelung* (L'État, la Politique et le Développement de la Puissance de l'Angleterre); Leipzig, 1846, 2 vol.; — *Die Denkschriften des oesterreichischen Handelsministers* (Mémoires du ministre de commerce de l'Autriche); Vienne, 1850; — *Deutsche Auswanderung und Colonisation mit Hinblick auf Ungarn* (L'Émigration et la Colonisation des

(1) Le chapitre concernant les *plantes de la Bible* est extrait d'une *Histoire* (inédite) *de la Botanique*, qui doit faire suite à l'*Histoire de la Chimie*.

(1) Nous regrettons que, par un sentiment de modestie et de convenance, à notre avis exagéré, le directeur de la *Biographie Générale* ait cru devoir supprimer une grande partie de notre article. L'homme qui, en dehors des influences ordinaires de parenté, de famille, de fortune, de coterie et d'intrigue, arrive, par ses seuls efforts, par sa valeur personnelle, à se faire un nom, en prenant pour objet exclusif de ses travaux non pas une spécialité, mais presque toutes les branches des connaissances humaines, et cela dans une langue acquise, qu'il manie avec un incontestable talent, celui-là n'est pas un homme ordinaire. C'est là notre opinion.

(A. DE B.)

Allemands considérées surtout au point de vue de la Hongrie); ibid., 1850; — *Deutschlands Zoll-und Handelseinigung* (L'Union des douanes et du commerce de l'Allemagne); Ratisbonne, 1851; — *Ueber das Studium der Rechts und Staatswissenschaften* (De l'Étude du droit et de l'économie politique); 1851. R. L.

Pierer, *Universal-Lexikon*., *Supplement*. — *Conversations-Lexikon*.

* HOEFNÆGHEL (*Georges*), peintre belge, né à Anvers en 1545, mort à Vienne en 1600. Il était fils d'un riche joaillier, qui le plaça chez un commerçant. Hoefnæghel accepta sa position avec répugnance, et consacra ses loisirs au dessin. Il y fit de tels progrès que son père lui permit de suivre la carrière artistique, en y joignant toutefois le trafic des pierres précieuses. Il parcourut ainsi la plus grande partie de l'Europe, vendant des diamants et prenant les vues, les habillements, les scènes de mœurs les plus remarquables; il fit de ses dessins un recueil qu'il publia avec un grand succès. De retour dans sa patrie, il entra dans l'atelier de Hans Bol, bon peintre à la gouache, et excella bientôt dans ce genre. La prise et le pillage d'Anvers par les Espagnols amenèrent la ruine complète d'Hoefnæghel, qui n'eut pour vivre d'autre ressource que son talent. Il partit alors pour Augsbourg, où sa réputation ne tarda pas à s'établir. L'électeur de Bavière le manda à Munich et le nomma peintre de sa cour avec un fort beau traitement, lui permettant en outre de continuer ses voyages. Hoefnæghel visita Venise et Rome, et laissa dans ces deux villes plusieurs productions justement estimées. Avec l'agrément de l'électeur de Bavière, il demeura huit années à Inspruck, travaillant pour l'archiduc Ferdinand et l'empereur Rodolphe. Il reçut de ces princes des sommes considérables, et alla terminer ses jours à Vienne, partageant son temps entre son art et la culture de la poésie latine. On cite surtout de lui un *Missel* orné de lettres et de vignettes d'un fini admirable (appartenant au musée de Vienne). Ses ouvrages sont devenus très-rares et d'un grand prix. A. DE LACAZE.

Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, t. I, p. 106-108.

HŒGSTRŒM (*Pierre*), pasteur et écrivain suédois, né en 1714, mort le 14 juillet 1784. Il fut d'abord missionnaire en Laponie et pasteur de Gellivara (1739). Nommé ensuite premier pasteur de Skelleftea, il planta dans l'enclos de son presbytère, au 65° degré de latitude, des poiriers, des cerisiers et des pruniers, qui donnèrent des fruits, mais qui périrent par la négligence de ses successeurs. De Buch regarde comme un fait très-remarquable que ces arbres aient pu prospérer à une latitude si élevée. Hœgstrœm était membre et fut président de l'Académie des Sciences de Stockholm, dans les *Transactions* de laquelle il a publié quelques mémoires. On a encore de lui : *Beskrifning œfver de til Sveriges krona lydande Lappmarker* (Description des parties de la Laponie qui dépendent de la couronne de Suède); Stockholm (1746), in-8°. Cet ouvrage, fort estimé, traite du pays, des habitants, de leurs mœurs, de leurs superstitions. Il a été traduit en allemand par Templin; Leipzig, 1748, in-8°, et à la suite du voyage d'Ehrenmalm dans le Aschle Lappmark; Copenhague, 1748, in-8°. On en trouve un extrait en français dans le t. XIX de l'*Histoire des Voyages* de l'abbé Prévôt; — *Sur l'Agriculture en Westrobothnie, et particulièrement dans la paroisse de Skelleftea*; Stockholm, 1765, in-8°; — *Missions fœrrættninger i Lappmarken* (Mission en Laponie, en 1741 et dans les années suivantes); ibid., 1774, in-8°. BEAUVOIS.

S. L. Œdmann, *Tal æfver P. Hægstræm*; Stockholm, 1785, in-8°. — Warmholtz, *Bibliotheca historica Sueo-Gothica*, t. I, nos 697, 712; t. IV, n° 1690. — Leopold de Buch, *Voy. en Norvége*, trad. par Eyriès, t. II, p. 276.

HŒIJER (*Benjamin-Charles-Henri*), philosophe suédois, né le 1er juin 1767 à Klingsbo, paroisse de Stora Schedvi (Westmanland), mort à Stockholm, le 13 juin 1812. Il fut professeur à Upsala, et publia : *Quid artibus elegantioribus mores debeant*; Upsal, 1789, 3 part., in-8°; — *Aminnelsetal* (Éloge de Gustave III); ibid., 1792; — *Om den kritiska philosophiens uppkomst* (Sur les Progrès de la Philosophie critique); — *De Constructione Philosophica*, en latin et en suédois; Stockholm, 1799, trad. en allemand par Leffler; — articles dans le *Journal de Littérature suédoise et étrangère*, de Silverstolpe. Ses meilleurs écrits, publiés ou inédits, ont été réunis sous le titre de *Samlade Skrifter* (Œuvres choisies); Stockholm, 1825-1827, 5 vol. in-8°, et édités par son frère, *Joseph-Otto* Hœijer. E. B.

Hammarskœld, *Historiska anteckningar rörande fortgangen och utvecklingen i det philosophiska studium i Sverige*; 1821, in-8°. — *Westerås-stifts tidning*; 1812, n° 230. — *Phosphoros*, t. II, 1812. — *Biographiskt Lexicon*, t. VI, 313-316.

HOEK (*Jan* VAN), peintre belge, né à Anvers, en 1597, mort dans la même ville, en 1650. Il fut un des élèves les plus distingués de Rubens, qui eut pour lui une affection particulière. Devenu peintre habile, van Hoek voulut étudier les maîtres italiens dans leur patrie même, et se rendit à Rome. Ses talents et son esprit cultivé le firent accueillir des plus riches seigneurs et des prélats, qui cherchèrent à le retenir; mais il préféra les offres magnifiques que lui fit l'empereur Ferdinand II. Ce fut en Allemagne que van Hoek composa ses plus beaux tableaux d'histoire et une quantité d'admirables portraits. Plus tard il s'attacha à la personne de l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, et quitta ce prince pour se fixer dans sa ville natale.

Van Hoek composait bien et dessinait avec fidélité; sa couleur est naturelle et pleine de force. Sa touche, quoique délicate et soignée, n'affaiblit pas la vigueur dans ses grands ouvrages, dont plusieurs ont été attribués à Ru-

bens. Dans le portrait, van Hoek, par la finesse du coloris, l'harmonie générale et le modelé, égale quelquefois van Dyck : c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui. Ses principaux ouvrages sont : à Vienne, l'*Archiduc Léopold-Guillaume à cheval* : la Victoire lui présente une palme et des Génies le couronnent; — *Samson et Dalila*, effet de nuit à plusieurs lumières, rendu avec un grand talent; — *Le Massacre des Innocents*, traité avec verve et d'une grande force d'expression; — à Bruxelles, les *portraits du duc Albert* et de sa femme *Isabelle*; — à Malines, dans l'église Notre-Dame, *Le Christ mort* entouré de sa mère, de saint Jean et de la Madeleine; — à La Haye, galerie van Heteren : *Pallas embrassant la Prudence et foulant les Vices sous ses pieds*.

A. DE LACAZE.

Jakob-Campo Weyerman et Houbraken, *De Schilder-konst der Nederlanders*, t. I, p. 318. — Descamps, *La Vie des Peintres flamands*, etc., t. I, p. 285-286. — L.-C. Soyer, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*. — Pilkington, *Dictionary of Painters*.

HOEK (*Robert* VAN), peintre flamand, frère du précédent, né à Anvers, en 1609. Il était contrôleur des fortifications de Flandre. Sa vie offre peu d'incidents. Comme peintre, il faisait de la miniature à l'huile, à ce point qu'il faut une loupe pour bien saisir les minutieux détails de ses ouvrages. On y admire, outre l'extrême finesse de touche, une excellente couleur, une grande correction de dessin, et une variété singulière. Ses principales productions sont, à l'abbaye de Saint-Vinox, *Les Apôtres*, en douze tableaux. Dans le fond de chacun est représenté le martyre du saint qui en fait le sujet. Les musées français possèdent du même artiste un *Camp* avec une étendue de pays immense; — une *Armée*, très-nombreuse tout y est reproduit : les exercices militaires, les punitions, etc. Les œuvres de ce peintre sont rares et fort estimées.

A. DE L.

Pilkington, *Dictionary of Painters*. — Carle-Jakob von Weyerman, *De Schilderkonst der nederlanders*, t. II, p. 38. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. II, p. 4.

HOËL, nom commun à plusieurs anciens ducs de Bretagne. Le système historique de l'abbé Gallet, adopté par D. Morice et reproduit sans examen par ses abréviateurs, a eu pour conséquence de créer l'histoire de deux chefs bretons de ce nom, dont le premier n'est autre que *Rival II*, identifié par Gallet lui-même avec cinq personnages de noms bien différents : *Hoel le Grand*, *Reith*, *Riathame*, et *Haëloch*, père et fils; celui qu'il appelle *Hoël II*, et dont l'existence est fort douteuse, n'a pu être que *Jonas*, fils et successeur de Riathame, lequel Jonas (*voy.* ce nom) périt assassiné, dès le début de son règne, par l'usurpateur Conmor.

Le *Hoel* que l'histoire désigne généralement sous le nom abusif de *Hoël III*, et sous le titre de comte de Cornouailles, n'était pas, comme on l'a dit, fils de Judikhael, comte de Nantes, mais bien son petit-fils. En effet, son père, Alain Canhiart, comte de Cornouailles, avait épousé la fille du comte nantais. Hoël épousa Havoise, fille d'Alain V, duc de Bretagne. Elle ne semblait pas appelée à recueillir la succession paternelle; mais Conan II, dont elle était la sœur, ne laissant après sa mort (en 1066) qu'un fils naturel, Hoël, du chef de sa femme, devint duc de Bretagne, et réunit au duché son domaine héréditaire comprenant la basse Cornouailles : la haute Cornouailles en avait déjà été détachée au commencement du dixième siècle, lors du mariage d'Alain III, avec la fille de Mathuedoi, comte de Poher. Lorsque Guillaume le Bâtard entreprit la conquête de l'Angleterre, Hoël, qu'il avait aidé à monter sur le trône ducal, lui en témoigna sa reconnaissance en lui fournissant un secours de cinq mille hommes, commandés par son fils Alain Fergent. Son alliance avec Guillaume ne subsistait plus en 1073, car, dans le cours de cette année, il aida Foulques Rechin, comte d'Anjou, qui faisait le siége de La Flèche, défendu par Jean de La Flèche, vassal de Guillaume. Ce dernier ayant marché au secours de la ville assiégée, Hoël et Foulques s'avancèrent à sa rencontre. Parvenus à la lande de La Brière, ou de la Blanche-Lande, les deux armées s'ébranlaient déjà lorsqu'un accommodement fut ménagé entre les chefs par un cardinal et quelques moines, qui, après avoir vainement essayé de les amener à composition par la crainte des foudres ecclésiastiques, étaient parvenus à les fléchir par la persuasion. Hoël, redevenu l'ami de Guillaume, obtint de lui des secours et même son assistance personnelle quand il fit, en 1075, le siége de Dol, où Geoffroy, son compétiteur, s'était renfermé avec plusieurs seigneurs bretons. La ville était sur le point d'être prise lorsque Philippe Ier, roi de France, que les assiégés avaient su mettre dans leurs intérêts, vint faire lever le siége, commencé depuis quarante jours. En se retirant, Hoël ravagea les terres d'Eudon, père de Geoffroy. Fait prisonnier dans une rencontre, il fut délivré par son fils Alain Fergent, et mourut le 13 avril 1084, peu de temps après être revenu de Rome, où il avait fait un pèlerinage.

Hoël, comte de Nantes, fils de Conan le Gros et de Mathilde, fille de Henri Ier, roi d'Angleterre, ayant été désavoué par son père, à son lit de mort, ce désaveu fut la cause de la guerre civile qui affligea la Bretagne pendant cinquante ans. Eudon, vicomte du Porhoët et comte de Rennes, fit valoir ses droits à la couronne, du chef de sa femme, Berthe, fille de Conan. Hoël ne trouva rien de mieux à faire que de se concilier le clergé en abolissant la régale, à laquelle il renonça solennellement le jour de son avénement, et en multipliant les donations et les fondations pieuses. Menacé par Eudon, qui marchait à sa rencontre, il essaya bien de le surprendre dans son camp de Rezay (31 décembre

1154) ; mais l'échec qu'il subit amena un traité qui ne lui laissa que la ville de Nantes et attribua à Eudon le reste de la Bretagne. Lorsqu'en 1156, Conan IV se disposa à attaquer la ville, les Nantais, qui n'accordaient aucune confiance à Hoël, le chassèrent. Depuis, il n'est plus question de lui dans l'histoire. P. LEVOT.

Histoire de Bretagne, par D. Lobineau et D. Morice. — *Histoire civile, politique et religieuse de la Ville et du Comte de Nantes*, par l'abbé Travers. — *Biographie bretonne*, art. *Domnonée (princes de La)* par M. Arthur Lemoyne de La Borderie.

* **HOËL**, évêque du Mans, au onzième siècle, mort au Mans, le 28 juillet 1096. Sa promotion à l'épiscopat eut lieu en l'année 1081, sa consécration en l'année 1085. Ce sont deux dates que l'on a souvent confondues. Ordéric Vital, qui raconte avec beaucoup de détails quelques actes de sa vie, nous assure que Guillaume le Conquérant le prit parmi les plus humbles clercs de sa chapelle, pour l'élever sur le siége épiscopal du Mans. Mais cette assertion ne paraît pas exacte. Hoël était, en effet, doyen de la cathédrale du Mans quelques années avant d'être choisi comme pasteur de cette église. La fidélité de Hoel à son protecteur, le roi Guillaume, ne s'est jamais démentie. A la mort de ce prince, la noblesse du Mans se souleva, et, sous la conduite d'Hélie de La Flèche, chassa les Anglais. Ce fut le commencement de sanglants tumultes. Constant défenseur de la cause anglaise, Hoël fut incarcéré par le fougueux Hélie, en l'année 1090. Quelque temps après, Hugues, prince ligurien, vint occuper la ville du Mans, dont il revendiquait la possession comme héritier de sa mère. Hoël refusa de le reconnaître, et se réfugia sur les terres anglaises. Mais cet exil dura peu. On retrouve Hoël sur son siége en 1092. Il assistait en 1094 aux conciles de Saumur et de Brives. En 1095, pendant un voyage en Italie, il siégeait dans le concile de Plaisance, et revenait ensuite en France dans la compagnie d'Urbain II. Nous le trouvons avec ce pape à Clermont, à Angers, au Mans, à Tours, à Poitiers, en l'année 1096. Il mourut peu de temps après son retour dans son diocèse. B. H.

Le Corvaisier, Bondonnet, *Évêques du Mans*. — D. Piolin, *Hist. de l'Église du Mans*. — *Gallia christiana*, t. XIV, col. 3[illegible].

HOELDERLIN ou **HOLDERLIN** (*Frédéric*), poete allemand, né à Reislingen ou à Lauffen, en 1774, mort en 1843. Voué par sa mère aux fonctions pastorales pour lesquelles il annonçait peu de dispositions, il refusa d'abord de faire les études nécessaires. Les instances maternelles l'ayant emporté sur ses répugnances, Hoelderlin se rendit a l'université, ou il s'occupa de poésie, de musique, beaucoup plus que d'exercices pieux. Dès lors aussi il conçut le plan du roman intitulé *Hypérion*. A l'issue de ses études il refusa un emploi de pasteur ; il ne consentit pas non plus à faire un mariage qu'on lui proposait, décidé qu'il était de s'adonner uniquement aux lettres. Venu ensuite à Francfort-sur-le-Mein, il entra en qualité de précepteur chez un banquier de cette ville. Il perdit cet emploi par suite de l'amour, d'ailleurs partagé, qu'il conçut pour la mère de son élève, appelée Diotima dans ses poésies (1). Hoelderlin et celle qu'il aimait se revirent dans une campagne ; on s'écrivait ; on se donnait, comme dans certaine pièce de M. Scribe, des rendez-vous sous une étoile que l'on était convenu de regarder à la même heure ; puis enfin, on ne se revit plus et même on cessa toute correspondance. Hoelderlin essaya ensuite, mais en vain, de se placer : partout il rencontra des inimitiés, des jalousies qui l'entravèrent. Gœthe l'accueillit avec froideur. Seul, Schiller se montra indulgent ; il fit même plusieurs démarches pour obtenir la nomination de Hoelderlin à une chaire de professeur à Iéna. Malheureusement le grand poëte échoua dans ses efforts généreux ; et Hoelderlin dut se décider à venir en France. Chargé à Bordeaux d'une éducation particulière, il céda à de funestes penchants, et se laissa entraîner à la débauche, qui lui ruina le corps et enleva ses dernières ressources. « Un jour, dit un biographe, Hoelderlin revint au pays à pied, couvert de haillons, la barbe longue, les cheveux en désordre, n'ayant ni argent ni effets. Depuis longtemps on n'en avait plus entendu parler ; on le croyait mort, lorsqu'on apprit avec une espèce d'effroi qu'il vivait encore ; on en eut peur comme d'un revenant. Il s'était retrouvé dans la maison d'un menuisier à Stuttgard ; mais il n'était plus qu'un pauvre bonhomme qui battait la campagne. » Quand on allait le visiter, on l'entendait se livrer au monologue de l'idiot. En ouvrant la porte, on se trouvait en présence d'une figure amaigrie, de deux yeux éteints dans une tête encore belle pourtant, mais dont l'expression était singulièrement douloureuse. En un mot, toute la personne du malheureux poete portait les traces du chagrin et de la maladie. Il appelait le visiteur *Votre Majesté*, *Votre Sainteté*, etc. Il avait cependant, après son retour en Allemagne, rempli quelque temps l'emploi de bibliothécaire du landgrave de Hesse-Hombourg ; mais on avait dû le retirer de cette position pour le placer dans un hospice où il resta deux ans ; puis il vint finir ses jours dans la maison du menuisier. L'état mental où il se trouvait ne l'empêcha point de se livrer à la culture de la poésie, peut-être même cet état contribua-t-il à exciter sa verve. Ses compositions d'alors ne péchaient guère par l'incorrection ; mais on n'y trouvait ni idée ni enchaînement logique. Il fallait, en effet, qu'il fût insensé, puisque quelques-unes de ses poésies étaient des attaques à la divinité, des blasphèmes. De toutes ses productions, c'était *Hypérion* qu'il préférait ; il

(1) C'est à tort que dans certains recueils on a placé à Bordeaux cette liaison : le nom même de Diotima témoigne, il semble, qu'il ne s'agissait pas d'une dame bordelaise.

le tenait presque toujours ouvert sur sa table, et, oubliant parfois qu'il en était l'auteur, il lui arrivait de s'écrier, comme s'il s'adressait à quelque étranger : « C'est beau, Votre Majesté, c'est fort beau ! » Sa folie dégénérait assez souvent en une sorte de rage qui mettait en fuite toutes les personnes présentes. Il resta dans ce triste état jusqu'à sa mort. Son *Hypérion*, parmi d'incontestables beautés, porte l'empreinte des aberrations mentales de l'auteur. Ses poésies lyriques, autres que celles qu'il composa durant les accès de sa maladie, sont, pour le fond comme pour la forme, bien plus irréprochables. On lui doit aussi une traduction assez faible de Sophocle, dont il aimait particulièrement la lecture. *Hypérion, ou l'ermite en Grèce*, a été publié de 1797 à 1799 et les *Poésies lyriques* en 1826.

V. ROSENWALD.

Waiblinger, *Notice sur Hoelderlin*. — Duesberg, *Moniteur universel*, 1843, p. 286.

HŒLTY (*Louis-Henri-Christophe*), poëte allemand, naquit le 21 décembre 1748, à Mariensee, village du Hanovre, et mourut le 1er septembre 1776. Encore enfant, il passait des journées entières et une partie des nuits à dévorer les livres de la bibliothèque du presbytère, minant ainsi de bonne heure une santé deja frêle. Sa mère était morte jeune, et transmettait à son fils le germe d'une maladie dangereuse. En 1769, Hœlty partit pour Gœttingue, ou il fit son cours de théologie, sans négliger toutefois les études littéraires, pour lesquelles il s'était senti de bonne heure une vocation irrésistible. Ce fut dans cette ville qu'il se lia étroitement avec Voss, Stollberg, Bürger, Leisewitz, Miller, Hahn, qui venaient de fonder l'*Almanach des Muses* (Musenalmanach) et prêchaient, sous la direction de Klopstock, une croisade contre le mauvais goût de l'école saxonne (*voy.* GOTTSCHED). Dans cette réunion de jeunes talents, Hœlty occupait une place distinguée; ses poésies lyriques, qui portent l'empreinte d'une douce rêverie et d'un amour passionné pour la nature champêtre, répandirent bientôt son nom dans toute l'Allemagne. Mais sa position sociale fut constamment modeste et gênée; il traduisait des auteurs anglais et donnait quelques leçons pour subvenir à ses besoins, lorsque sa santé, de plus en plus chancelante, vint lui commander un repos complet. Vivement ébranlé par la mort de son pere, il se rendit au printemps de 1775 a Mariensee pour respirer l'air natal. En automne 1775, il s'établit dans la ville de Hanovre, luttant avec son mal, composant des élégies, ballotté entre une espérance trompeuse et les pressentiments de sa fin prochaine. Il succomba a peine âgé de vingt-huit ans.

Hœlty appartient à la classe nombreuse de poetes moissonnés avant l'âge et qui promettaient de fournir une glorieuse carrière. Sa mélancolique figure pâlit à côté des grandes célébrités du Parnasse allemand; mais, comme poëte élégiaque, Hœlty mérite dans l'histoire littéraire une mention honorable. Il a beaucoup d'affinité avec Gray et Millevoye. La grâce touchante répandue sur *La Chute des Feuilles* et la philosophie religieuse du poëte anglais forment aussi le caractère distinctif des vers du jeune Allemand. Son imagination n'était point créatrice : elle se plaisait surtout dans les tableaux d'une nature idyllique, d'une vie douce, calme et pure; elle aimait les arbres en fleur, les forêts touffues, le murmure des sources, le chant du rossignol. Les amours du poëte sont chastes; l'image de son amante flotte devant ses yeux, vaporeuse comme un rêve, à travers la forêt solitaire ou sous les rayons de la lune. Hélas! il n'a guère le temps de songer à l'amour, le pauvre poëte dont la mort va faire sa proie!... Aussi, comme il revient souvent aux grandes pensées d'immortalité! Le voici agenouillé sur le tombeau de son père, dont il implore l'intercession auprès du trône de Jéhovah. « Descends, lorsque commencera mon agonie, descends sur mon lit de douleur! Que je puisse voir sans effroi les vallons de la mort où germe la résurrection; que je puisse avec toi planer dans les cieux, inondé de béatitude comme toi, habiter avec toi les mêmes étoiles, me plonger avec toi dans le sein de Dieu. » (*Élégie sur la Tombe de mon père.*) Le convoi d'une jeune paysanne vient-il à passer devant lui, il fait l'oraison funèbre de Rosette, avec des accents si vrais, si naïfs, si profondément sentis, que la mort de cette jeune fille émeut, ébranle le lecteur autant que la catastrophe d'une tragédie héroïque (*voir* l'*Élégie sur la Mort d'une jeune Paysanne*). Puis il raconte la fin du fiancé, qui n'a pu survivre à Rosette (*Le Pauvre Guillaume*); enfin il va se coucher lui-même près du tombeau où reposent les deux amants, après avoir prié ses amis de suspendre une harpe éolienne sur sa demeure dernière. La première édition des œuvres de Hœlty a paru à Halle, 1783. Voss et Stollberg en ont fait paraître une autre plus complète et plus soignée, Hambourg, 1788. Voss a fait réimprimer cette dernière, Hambourg, 1804, avec une notice biographique très-intéressante. On a fait depuis de nombreuses éditions de ce poëte. [SPACH, dans l'*Enc. des G. du M.*]

J. M. Miller, *Einiger von und ueber Hoelty's Character*; Ulm, 1783. — Schmidt, *Nekrolog deutscher Dichter*, vol. II, p. 640. — Vetterlein, *Handbuch der poetischen Litteratur der Deutschen*, p. 380. — Hirsching, *Handbuch*. — Bouterweck, *Geschichte der Poesie und Beredsamkeit*, vol. II, p. 405. — Wachler, *Gesch. der deutschen Nationallitteratur*.

HOËNE WRONSKY. *Voy.* WRONSKY.

HŒPFNER (*Jean-Georges-Chrétien*), archéologue allemand, né à Leipzig, le 4 mars 1765, mort le 20 décembre 1827. Il étudia la théologie et la philologie, suivit la carrière de l'enseignement, et devint recteur du collége d'Eisleben. Une surdité complète le força à renoncer à

cette place dès 1800; il accepta alors la rédaction de la revue littéraire intitulée: *Jahrbuch der neuesten Literatur*. On a de lui : *Curarum criticarum et exegeticarum in LXX viralem versionem vaticiniorum Jonæ specimen I-III;* Leipzig, 1787-1788, in-4°; — *Euripidis Cyclops, græce; recensuit et perpetua adnotatione illustravit;* ibid., 1788, in-8°; — *Sophoclis Trachiniæ, gr., ex recens. Brunckii; edidit, commentario perpetuo illustravit*, etc.; ibid.; 1791, in-8°; — *De Origine dogmatis Romanorum Pontificum de purgatorio;* Halle, 1792; — *Ueber den Eros der æltesten griechischen Dichter* (De l'Eros des plus anciens poëtes grecs); Leipzig, 1792, in-8°; — *Beschreibung der hæuslichen, gottesdienstlichen, sittlichen, politischen, kriegerischen und wissenschaftlichen Zustandes der Griechen* (Description de l'état domestique, religieux, moral, politique, guerrier et scientifique des Grecs); Erfurt, 1795-1800, 3 vol., en commun avec P.-F.-A. Nitsch; — *Handbuch der griechischen Mythologie nebst einer Einleitung in die Theologie de Griechen* (Manuel de la Mythologie grecque et Introduction à la Théologie des Grecs); ibid., 1795, en commun avec Nitsch; — *Euripidis Iphigenia in Aulide, gr.; recensuit, commentario illustravit, indicemque adjecit;* ibid., 1795, in-8°; — *Aristophanis Ranæ; edidit, commentario illustravit*, etc.; Halle, 1797, in-8°; — un grand nombre d'articles insérés dans différents recueils et revues littéraires de l'Allemagne. R. L.

Leipziger gelehrtes Tagebuch; 1786, 1787, 1791, 1802. — Vogt, *Neuer Nekrolog*, 3e année. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*.

HŒPKEN (*André-Jean*, comte DE), homme d'État et écrivain suédois, né le 11 avril 1712, mort le 9 mai 1789. Il voyagea en Angleterre, en France, en Hollande, en Italie, de 1730 à 1734. En 1752 il succéda à Tessin comme président de la chancellerie ou premier ministre. Il était chef du parti *des chapeaux*, bien que son caractère froid et réservé le rendît peu propre à diriger un parti politique. En 1756, s'étant prononcé pour la guerre contre la Prusse, il négligea de prendre les mesures nécessaires pour assurer le succès des armes de la Suède. En butte à la haine du peuple, il donna sa démission en 1761. Familiarisé avec les meilleurs écrivains latins et français, il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus au perfectionnement de la langue suédoise, tant par ses discours que par ses écrits. Il fut le premier secrétaire de l'Académie des Sciences de Stockholm, et le premier directeur de celle des Belles-Lettres, fondées l'une en 1739, l'autre en 1753. L'Académie Suédoise et celle des Belles-Lettres de Marseille le comptaient également parmi leurs membres. On a de lui : *Aminnelse-tal œfver Gust. Tessin* (Éloge de Tessin); Stockholm, 1771, trad. en français par Zabern, Paris, 1774, in-8°, et par H. von Callenberg, Dresde, 1774, in-12; — *Eloge* de Ekeblad, dans *Vitterhets-historie-och antiquitets Akademiens Handlingar;* ces deux discours sont regardés comme des chefs-d'œuvre d'éloquence; — *Discours sur A. Celsius;* dans *Vetenskaps-Akademiens Handlingar;* 1746, des écrits politiques en français. BEAUVOIS.

Éloges; dans *Svenska Akad. Handl.*, par Gyldenstolpe, 1789; par Schrœderheim, 1790. — Fant, *Eloge;* Upsal, 1789. — Adlerbeth, *Éloge;* dans *Vitterh. Hist.-och antiq. akad. Handl.;* 1790, t. V, p. [illegible]. — *Tessin och Tessiniana*. — *Biographiskt-Lex.*, VI, 318-[illegible].

HŒRBERG (*Per*), l'un des peintres suédois les plus remarquables, né le 31 janvier 1746, à Wirestad, gouvernement de Kronoberg, mort le 24 janvier 1819. Fils d'un soldat, il n'eut d'autre maître qu'un peintre en bâtiments de Wexiœ et d'autres modèles que les rudes paysans au milieu desquels il passa sa vie. Aussi ses tableaux, tracés par une main qui savait manier d'autres instruments que le pinceau, manquent-ils de grâce et d'élégance; les détails y sont négligés et le coloris est peu brillant. Mais ces défauts sont amplement compensés par l'originalité des conceptions de Hœrberg, la perfection de ses dessins, l'art avec lequel il groupe ses personnages, ménage les ombres et les jours, et exprime la force, le calme, la souffrance, la solennité. Ses principales œuvres sont des tableaux d'église et les fresques du château de Finspang. Il fut élu, en 1797, membre de l'Académie des Beaux-Arts de Stockholm. Il était aussi graveur, sculpteur et même écrivain. Hœrberg a publié une intéressante autobiographie : *Lefvernesbeskrifning*, accompagnée d'une préface et d'un appendice par Atterbom; Upsal, 1817, in-8°, avec portrait; traduit en allemand par Schœldener, Greifswald, 1819, in-8°. BEAUVOIS.

Hoerberg, *Autobiogr.* — Silverstolpe, *Not.;* dans *Stockholm-posten*, 1817, n° 199 et suiv. — Molbech, *Leben und kunst des Malers P. Hoerberg;* dans *Skandin. Litter. Selkabs Skrifter*, XIII; trad. du danois par G. Fries, Copenhague, 1819, in-8°. — *Biographiskt Lexic.*, VI, 341-[illegible].

HOESCHEL (*David*), célèbre helléniste allemand, né à Augsbourg, le 14 avril 1556, mort dans cette même ville, le 30 octobre 1617. Il eut pour maître Jérôme Wolf, et devint en 1593 conservateur de la Bibliothèque d'Augsbourg et recteur du collége de Sainte-Anne. Hoeschel s'occupa surtout des lettres grecques, et publia à ce sujet un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels ses éditions d'anciens manuscrits sont particulièrement précieux. Fabricius dit de lui : *Post Camerarium neminem novi qui inter Germanos tantum Græcas literas amplificaverit quam D. Hoeschelius*. Huet lui reproche de substituer dans ses traductions quelquefois sa pensée à celle de l'auteur. « Sans ce défaut, ajoute-t-il, Hoeschel aurait effacé tous les autres traducteurs par son talent à reproduire les beautés et jusqu'aux finesses de style de ses originaux. » Les principaux ouvrages de Hoeschel sont : *Præcepta conjugalia;* Lavinga, 1585, in-4°; — *Syn-*

opsis septem Conciliorum œcumenicorum, græce, e cod. ms. edita; Augsbourg, 1585, in-4°; — *Philonis Judæi Opuscula tria;* Francfort, 1587, in-8°; — *Homiliæ quædam sacræ Basilii Magni, Gregorii Nysseni, Gregorii Nazianzeni, Joannis Chrysostomi, Cyri Germani, in præcipuas anni ferias, cum Fragmento Cyrilli Alexandrini, ex mss. cod., vel nunc primum, vel emendatius editæ, cum notis;* Augsbourg, 1587, in-8°; — *S. Johannis Damasceni Oratio græco-latina in Transfigurationem Domini*, etc.; Heidelberg, 1591, in-8°; — *S. Gregorii Nysseni Opuscula quinque : 1° De Professione christiana; 2° De Perfectione; 3° Anagogica Vitæ Mosis Enarratio; 4° Contra Appollinarium; 5° De Fide : græce primum edita;* Leyde, in-8°; — *Hori Apollinis Hieroglyphica, græce et latine, cum J. Merceri observationibus et D. Hoeschelii notis;* Augsbourg, 1595, in-4°, 1605, in-4°; — *Catalogus græcorum Codicum Bibliothecæ Augustanæ;* ibid, 1595, in-4°. Colomiès dit « qu'il n'existe point de Catalogue de manuscrits plus docte ni mieux digéré que ne l'est celui-ci »; — *Iathro-Mathematica Hermetis Trismegisti, a D. Hoeschelio græce et latine edita, cum notis;* ibid., 1597, in-8°; — *S. Gregorii Nazianzeni Arcana et alia quædam, græce, e Bibliotheca Augustana;* Leyde, 1598, in-8°; — *S. Maximi martyris Mystagogia, ex cod. mss. Reipublicæ Augustanæ et Maximi Margunii, græce, nunc primum edita cum interpretatione latina;* ibid., 1599, in-8°; — *S. Joannis Chrysostomi De Sacerdotio Libri sex;* ibid., 1599, in-8°; — *Appiani Alexandrum Illyrica, integre nunc primum edita, græce;* ibid., 1599, in-4°; — *Marciani Heracleotæ, Scylacis Caryandensis, Artemidori Ephesii, Dicæarchi Messenii et Isidori Characeni Geographica, græce; edente cum notis D. Hoeschelio;* ibid., 1600, in-8°; — *Bibliotheca Photii, sive librorum quos legit Photius excerpta et censuræ;* ibid., 1601, in-fol.; — *Phrynichi Epitome Dictionum Atticarum, græce et latine;* ibid., 1601, in-4°; — *D. Johannis Chrysostomi Contra Judæos Homiliæ sex, græce et latine, cum notis;* ibid., 1602, in-8°; — *Adriani Isagoge sacrarum Litterarum et antiquissimorum Græcorum Fragmenta in prophetas, ex. ms. cod. edita, græce;* ibid., 1602, in-4°; — *Eclogæ Legationum Dexippi Atheniensis, Eunapii Sardiani, Petri Patricii et Magistri, Prisci Sophistæ, Marci Philadelphensis et Menandri protectoris, cum corallario excerptorum e libris Diodori Siculi amissis, græce;* Augsbourg, 1603, in-4°; — *Sapientia Sirarchi, sive Ecclesiasticus græce, cum variantibus lectionibus, ex membranis Augustanis : addita versione latina Vulgata, cum notis D. Hoeschelii;* ibid., 1604, in-8°; — *Origenis contra Celsum Libri VIII et Gregorii Thaumaturgi Panegyricus in Origenem;* ibid., 1605, in-4°; — *Procopii Cæsariensis Historiarum Libri VIII;* ibid., 1607, in-folio; — *Annæ Comnenæ Alexias, seu de Rebus a Patre gestis, græce;* ibid., 1610, in-4°; — *Vita S. Antonii Eremitæ, a D. Athanasio, græce scripta, cum latina interpretatione et notis;* ibid., 1611, in-4°; — *Philonis Judæi De Mercede Meretricis non accipienda in sacrarium Tractatus, græce, e ms. cod. Augustano, cum notis;* ibid., 1612, in-8°. R. L.

Brucker, *De Meritis in rem literariam D. Hoeschelii;* Augsbourg, 1738. — Theoph. Spizelius, *Templum Honoris reseratum.* — Th. Pope-Blount, *Censura celebriorum Autorum.* — Nicéron, *Memoires*, vol. 38. — Baillet, *Jugements*, t. II. — Bayle, *Dictionnaire.* — Crénius, *Animadv. Philolog.* — J. A. Fabricius, *Biblioth. græc.*, l. VI. c. X. — J. A. Fabricius, *Histor. Biblioth.*, p. I, p. 319. — Freytag, *Adparatus litterarius.* — Sax, *Onomastic. literar.*

HOEST (*Georges*), homme d'État et voyageur danois, né le 8 avril 1734, à Witthen, près Aarchus (Jutland), mort vers 1795. Fils d'un curé, il reçut une bonne éducation, et exerça d'abord le professorat particulier. Il enseignait la théologie, la philosophie, la langue française et la musique. En 1760 la Compagnie danoise d'Afrique le prit au nombre de ses employés, et l'envoya au Maroc. Il y apprit facilement la langue arabe, et sut acquérir les bonnes grâces de l'empereur Sidi-Mahomet, qui l'accepta comme vice-consul à Mogador. En 1767 Hoest rentra dans sa patrie. Deux ans plus tard il la quittait pour occuper un des postes les plus élevés du conseil royal dans les Antilles, et devint gouverneur de Saint-Thomas et de Saint-Jean en 1773, à la mort de son beau-père, le colonel von Kragh. En 1776 la maladie força Hoest à revenir à Copenhague, où il fut nommé successivement conseiller d'État et secrétaire des affaires étrangères. On a de lui : *Efterretninger om Marokos og Fes* (Renseignements sur les Royaumes de Maroc et de Fez); Copenhague, 1779, in-4°, avec cartes et figures; on en a une traduction allemande peu exacte, ib., 1781, in-4°. Ce livre est un des meilleurs que l'on ait écrits sur le Maroc. Les mœurs, les usages, la géographie et l'histoire naturelle y sont décrits exactement; — *Den marokkanske Kejser Muhamed Ben Abdallah's Historie* (Histoire de l'empereur de Maroc Muhamed ben Abdallah); ib., 1791, in-8°; — *Efterretninger om Œen Saint-Thomas og dens gouverneuren* (Renseignements sur l'île de Saint-Thomas et sur ses gouverneurs); ib., 1791, in-8°.

A. de L. et E. B—s.

J. K. Hoest, *Clio*, livraison II, p. 134-148. — Nyerup, *Litteratur-Lex.* — Meusel, *Bibl. histor.*, II, p. 27-30.

* **HOEST** (*Jens Kragh*), biographe et historien danois, né le 15 septembre 1772, à Saint-Thomas (Antilles), où son père était membre du conseil colonial, mort le 26 mars 1844, dans son domaine d'Islegaard, près Copenhague. Il prit part avec Baggesen, Nyerup et Pram à la fondation de la Société de Littérature scandinave (1796), et publia un grand nombre de tra-

ductions, de revues, de journaux et d'histoires. Ses principaux ouvrages sont : *Den svenske Konge Gustaf IV Adolphs Levnet og Regjering* (Vie et Règne du roi de Suède Gustave IV Adolphe); Copenhague, 1808, in-8°; — *Mærkværdigheder i Dannerkongen Christian den VII des Levnet og Regjering* (Événements remarquables de la vie et du règne de Christian VII, roi de Danemark); ib., 1810; — *Historiske Efterretninger om Carl August* (Renseignements historiques sur Charles-Auguste d'Augustenbourg, prince royal de Suède); ib., 1re et 2e édit., 1810; — *Bidrag til en Udsigt over den danske Stat ved Christian den VII des Regjerings Tiltrædelse* (Coup d'œil sur la Monarchie danoise à l'avénement de Christian VII); ib., 1812; — *Udsigt over de fem første Aar af Kong Christian den VII des Regjering* (Coup d'œil sur les cinq premières années du règne de Christian VII); ib., 1821, in-8°; — *Johan Friedrich Struensee og hans Ministerium* (J.-Fr. Struensée et son ministère); ib., 1824, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage impartial, et basé sur des recherches originales, est le chef-d'œuvre de l'auteur. Il a eté traduit en allemand avec changements et additions; ibid., 1826-27, 2 vol. in-8°; — *Entwurf einer Geschichte der dænischen Monarchie unter Regierung Christian des VII* (Esquisse d'une Histoire de la Monarchie danoise sous le règne de Christian VII), traduit du manuscrit danois de Hoest; ib., 1813-1816, 3 vol. in-8°, avec trois portraits; — *Historisk Efterretninger om Kroning og Salvinger i Danmark* (Renseignements historiques sur les Couronnements en Danemark dans les temps anciens et modernes); ib., 1815, in-8°; — *Politik og Historie* (Politique et Histoire); ib., 1820-1822, 5 vol. in-8°. Ce recueil contient, entre autres mémoires historiques, des notices sur les reines de Danemark; sur Caroline Louise, reine d'Angleterre; sur Sophie Dorothée, princesse de Celle; — *Mærkværdigheder i Kong Frederik den Femtes Levnet og Regjering* (Événements remarquables de la Vie et du Règne de Frédéric V); ib., 1820. BEAUVOIS.

J.-K. Hoest, *Erindringer*. — *Dansk konvers.-Lex.* — Erslew *Forfatter Lex.*

HOET (*Guérard*), peintre hollandais, né à Bommel, le 22 août 1648 (ou le 12 nouveau style), mort à La Haye, le 2 décembre 1733. Fils d'un peintre sur verre, il prit dans l'atelier de son père ses premières leçons. Il devint ensuite, sous la direction de Warnar van Rysen, un des premiers peintres de la Hollande. En 1672, chassé par la guerre, il quitta sa ville natale et se réfugia à La Haye; de là il passa à Amsterdam et à Utrecht, où sa réputation le fit bien accueillir. Les officiers français avaient acheté ses ouvrages à de très-hauts prix : ils l'engagèrent à visiter leur patrie; mais il y trouva peu d'occupation, et la misère le força à chercher fortune à Bruxelles, puis à Utrecht, où il forma avec Henri Schook une académie de peinture. Hoet exécuta dans cette ville de nombreux travaux, et s'y maria. Il alla terminer ses jours à La Haye, où son fils était établi marchand de tableaux. « Le talent de Hoet, dit Descamps, est connu de l'Europe entière. Il composait avec beaucoup de génie; ses ouvrages montrent sa vaste érudition; il avait particulièrement étudié les usages des anciens. Ses petits tableaux ont beaucoup de finesse dans la touche; sa fonte de couleur et son pinceau *flou* augmentent le précieux de tout ce qu'il a fait dans ce genre. La facilité de ses grands morceaux semblait avoir dû exclure le fini pénible et la patience des menus détails de ses petits tableaux, qui sont assez dans la manière de Poelemburg et de Carle Dujardin. En voyant, en Hollande, dans les églises et dans les hôtels, des plafonds et des tableaux immenses, on admire l'artiste qui s'est livré à une imagination vive, qui a possédé la belle harmonie de la couleur et connu parfaitement l'art des oppositions des ombres et des lumières. » Ses ouvrages les plus connus sont, outre une grande quantité de plafonds et de grands morceaux exécutés à Utrecht, à La Haye : *Diane au bain*; *L'Enlèvement des Sabines*; *La Paix entre les Sabins et les Romains*; *Le Sacrifice de Didon*; *Alexandre épousant Roxane*; *Cléosas accompagnée de ses femmes présentant du vin à Alexandre après la prise de Magaza*; *Une Danse de villageois*; des *Ruines*; et plusieurs tableaux représentant des saints; — à Rotterdam, *Clélie passant le Tibre à la nage*, etc., etc.

Alfred DE LACAZE.

Houbraken et Weyerman, *De Schilderkonst der Nederlanders*, t. IV, p. 78. — Descamps, *La Vie des Peintres hollandais*, t. II, p. 388, 392.

* **HOEVEL** (*Johann-Eberhard*), diplomate allemand, vivait dans la deuxième moitié du dix-septième siècle. Il fut envoyé en 1684 en Russie par Léopold Ier, empereur d'Allemagne, pour solliciter cette puissance « de s'ouvrir la mer Noire et de marcher sur Byzance; la Grèce et l'Asie, lui écrivait-il, les attendaient ». Les archives de Russie renferment plusieurs missives de Hoevel datées de Moscou, tracées moitié en latin et moitié en allemand, qui abondent de détails sur cette époque où le trône de Russie était occupé par deux jeunes princes, et qui révèlent que cette puissance n'a pas attendu Pierre Ier pour entrer dans la famille européenne. Son alliance avec l'Autriche, préparée par Hoevel, fut conclue en 1685. Pce A. G.

Documents particuliers.

* **HOEVEN** (*Abraham* DES AMORIE VAN DER), né à Rotterdam, le 22 février 1798, mort durant un voyage sur le Rhin, le 29 juillet 1855. Il avait la réputation d'un des meilleurs orateurs des Pays-Bas. Il a enseigné la théologie au séminaire d'Amsterdam et à l'université d'Utrecht, et a écrit entre autres : *De Joanne Clerico et Philippo a Limborch*; Amsterdam, 1843.

Son frère : CORNELIUS PRUYS VAN DER HOEVEN,

professeur de médecine à l'université de Leyde, est l'auteur de quelques ouvrages estimés, tels que: *De Historia Medecinæ*; Leyde, 1842; — *De Historia Morborum*; Leyde, 1846. R. L.

Conv.-Lex.

* **HOEVEN** (*Jean* VAN DER), naturaliste hollandais, frère du précédent, naquit le 9 février 1801, à Rotterdam. Il étudia la médecine à Leyde, exerça depuis 1826 l'art de guérir à Rotterdam, et devint en 1835 professeur de zoologie à l'université de Leyde. On a de lui : *Handboek der Dierkunde* (Manuel de Zoologie); Leyde, 1827-1833, 2 vol.; 2e édition entièrement refondue, ibid., 1846; texte allemand, Leipzig, 1847; — *Tijdschrift voor natuurlijke Geschiedenis en Physiologie* (Revue d'Histoire naturelle et de Physiologie); Leyde, 1834-1845, 12 vol.: publiée en commun avec de Vriese; — *Recherches sur l'Histoire naturelle et l'Anatomie des Limaces*; Leyde, 1838; — *Redevoeringen en Verhandelingen* (Discours et Dissertations); Amsterdam, 1846; texte allemand, Berlin, 1848; — *Bijdragen tot de natuurlijke Geschiedenis van den Negerstam* (Documents pour servir à l'histoire naturelle de la race noire); Leyde, 1842: contenant d'intéressantes recherches sur les différentes formes des crânes que l'on rencontre chez les diverses races humaines; — plusieurs *Mémoires*, insérés dans les *Acta* de l'Académie Léopold-Charles, dans les *Mémoires* de l'Académie des Sciences de Strasbourg et dans les *Transactions* de la Société Zoologique de Londres. Dr L.

Conv.-Lex. — Pierer, *Universal Lexikon*, *Supplément*.

* **HOËY** (*Jean* DE), peintre français, mort à Fontainebleau, le 7 septembre 1615. Il s'associa à tous les travaux de son ami Ambroise Du Bois, l'un des principaux artistes qui ont décoré le palais de Fontainebleau. Il était le beau-père de Fréminet, le peintre de Henri IV et de Louis XIII.

Son fils, *Claude* DE HOEY, mort le 7 septembre 1615, continua les travaux de décoration du palais de Fontainebleau.

Documents particuliers.

HŒYER (*André*), historien et jurisconsulte danois, né à Karlum (arrondissement de Tønder), mort en 1739. Nommé historiographe royal en 1722, il écrivit une excellente histoire de Frédéric IV (1699-1730). Les jugements sévères mais équitables qu'il porte sur la plupart des grands officiers de la couronne déplurent à Christian VI, à l'avénement duquel il fut privé de sa charge, en 1730. Ses principaux ouvrages sont: *Kurzgefaste Dænemarckische Geschichte* (Histoire abrégée du Danemark); Flensbourg, 1718; — *Anonymi Continuatio Annalium Alberti Stadensis, cum Disquisitione de Sophia Langelandica*; Copenhague, 1720, in-4°; — *Juridiske collegium over den dansk-norske proces* (Cours de Procédure danoise-norvégienne) édité par H. Hagerup; ib., 1742, in-4°, remanié par C.-D. Hedegaard; Soræ, 1764, 1769, in-8°; — *Stasret* (Droit public du Danemark, de la Norvège et des duchés), traduit du manuscrit latin par P.-M. Bredsdorf; Christiania, 1783, in-4°; — *K. Friedrichs IV Leben* (Vie de Frédéric IV); Copenhague, 1829, 2 vol. in-8°. Selon M. Œttinger, cette histoire aurait été publiée dès 1732. E. B.

Riegels, *Christian VI*, p. 141. — Wolf, *Hist. Ordbog.*, t. VII. — Nyerup, *Om historiographer*, p. 90-94. — Nyerup et Kraft, *Litteraturlex.* — Baden, *Dansknorsk*, *hist. Bibliothek*, p. 124-125. — Œttinger, *Biogr. bibliogr.*

HOFACKER (*Charles-Christophe*), jurisconsulte allemand, né le 26 février 1749, à Böringsweiler, dans le Wurtemberg, mort le 20 avril 1793. A l'âge de quatre ans il savait parfaitement lire et écrire, et s'amusait à instruire les petits paysans du bourg où il était né. Son goût pour l'étude ne fit que croître avec les années; la langue latine lui fut familière de si bonne heure, qu'ayant été atteint à onze ans d'une fièvre violente, il ne parla que latin dans ses accès de délire. En 1766 il se rendit à l'université de Tubingue, et s'y livra à l'étude de la jurisprudence. Quelque temps après il partit pour Gœttingue, où il suivit assidûment les cours d'archéologie de Heyne, et ceux de diplomatique de Gatterer, tout en ne négligeant pas l'étude du droit, dans laquelle il eut pour professeurs Böhmer, Selchow et Pütter. En 1772 il se fit recevoir docteur en droit, et se mit ensuite à faire des leçons publiques sur le droit naturel, le droit public et le droit romain. Deux ans après il devint professeur de droit à Tubingue; en 1734 il fut en outre chargé d'une chaire au *Collegium illustre* de cette ville. Sa santé délabrée ainsi que de nombreux malheurs domestiques tournèrent son esprit vers les doctrines mystiques de Swedenborg; mais dans ses ouvrages de jurisprudence il n'en fait pas moins preuve d'une grande clarté, d'une connaissance étendue des sources et d'une saine critique. On a de lui: *De Originibus et fatis Successionis in jure primogenituræ in familiis illustribus Germaniæ*; Gœttingue, 1771, in-4°; Erfurt, 1772, in-4°; — *Entwurf einer systematischen Methode im Vortrage des ungemischten römischen Rechts* (Bases d'une Méthode systématique pour l'application du Droit romain pur); Gœttingue, 1771, in-4°; — *Tabulæ synopticæ Juris Romani*; Gœttingue, 1772, in-8°; — *Institutiones Juris Romani, methodo systematica adornatæ*; Gœttingue, 1773, in-8°; une seconde édition en parut à Gœttingue, 1784, in-8°, sous le titre de : *Elementa Juris civilis Romanorum*; — *Nähere Entwickelung und Vertheidigung seiner Methode im Vortrage des römischen Rechts* (Exposition plus détaillée et défense de sa Méthode pour l'explication du Droit romain); Gœttingue, 1774, in-8°; — *Ad Fragmenta quæ ex Alfeni Vari libris supersunt*; Tubingue, 1775, in 4°; — *Principia Juris civilis Romani-Germanici*; Tubingue, 1788-1794, et 1796-1801, 3 vol. in-8°; — *Opuscula Juridica*; Stuttgart, 1804, in-8°; — *Grundsätze des römisch-deutschen Civil-rechts*

(Principes du Droit civil romano-germanique); Leipzig, 1805, in-8°; — Hofacker a aussi publié, dans le t. XIV de la *Allgemeine historische Bibliothek* de Gatterer, une dissertation : *Von der Glaubwürdigkeit Eginhardi* (Sur la créance que mérite *Éginhard*). E. G.

Abel, *Uber Hofackers Leben*; Tubingue, 1793, in-8°. — Schlichtegroll, *Necrolog*; année 1793, t. VI. — Weidlich, *Biographische Nachrichten*, t. I.—Haug, *Gelehrten Wurtemberg* — Pütter, *Geschichte der universität*; Gœttingue, t. VI. — Baur, *Gallerie historischer Gemälde aus dem* 18 *Jahrhundert*, t. VI. — Ersch et Gruber, *Encyclopædie*.

HOFER (*Jean*), médecin allemand, né à Mulhausen, en 1697, mort dans la même ville, en 1781. Il exerça son art à Bâle, puis à Mulhouse, dont il devint bourgmestre. On a de lui : *Manuale Pharmaceuticum*; Mulhouse, 1779; — et de nombreux mémoires anatomiques et botaniques dans les *Acta Societatis Helveticæ* de Bâle. L—z—e.

Biographie médicale.

HOFER (*André*), chef des insurgés du Tyrol en 1809, né le 22 novembre 1767, à Saint-Léonard, dans la vallée de Passeyr, fusillé à Mantoue le 20 février 1810. Son père tenait une auberge dont il hérita; et à cette industrie il ajouta un commerce de vins et de chevaux avec l'Italie. Lorsque la guerre éclata en 1796, du Tyrol Hofer conduisit une compagnie de chasseurs contre les Français au lac de Garda, et après la paix de Lunéville, il déploya le plus grand zèle dans l'organisation des milices. En 1808, les événements d'Espagne ayant rendu la rupture entre l'Autriche et la France inévitable, et la désaffection des populations tyroliennes pour le gouvernement bavarois étant arrivée à son comble, Hofer fit partie de la députation secrète qui alla à Vienne exposer les vœux du pays à l'archiduc Jean. Le baron de Hormayr fut chargé de dresser le plan de l'insurrection du Tyrol. Les mesures adoptées réussirent complétement. En trois jours, du 11 au 13 avril 1809, presque tout le pays fut soulevé; huit mille hommes de troupes, français et bavarois, furent surpris et désarmés à Inspruck, à Hall et dans la lande de Sterzing. Le nord et le centre du Tyrol délivrés, Hofer entra avec Hormayr dans le sud, et le général Baraguey d'Hilliers fut forcé à la retraite. Cependant les Français, vainqueurs à Eckmuhl et à Ratisbonne, s'avançaient jusqu'à Vienne; en même temps les Bavarois fondaient sur le Tyrol. Le jour de la prise de Vienne, le général autrichien Chasteler essuya une déroute complète à Wœrgl, et dut se replier sur la position centrale du Brenner, d'où il parvint ensuite à se frayer un passage, en laissant un petit corps aux ordres du général Buol pour défendre le Tyrol. Hofer, qui avait repris les armes dès que le général Ruska eut chassé du Tyrol le comte de Linanges, fort aimé dans ce pays, parut alors à la tête de ses chasseurs, sur le Brenner. Malgré la faiblesse et l'irrésolution de son caractère et la médiocrité de ses talents, il devint l'idole des Tyroliens. Battus dans deux combats, le 25 et le 29 mai 1809 près du mont Isel, en vue d'Inspruck, les Bavarois furent forcés d'évacuer de nouveau le Tyrol. Au commencement du mois de juin, Hofer délivra le comte de Linanges, assiégé à Trente. Il était sur le point de se joindre, avec un grand nombre de ses compatriotes, aux troupes qui devaient enlever Klagenfurt, et rétablir ainsi les communications du Tyrol avec l'Autriche, lorsque après la bataille de Wagram, suivie, le 12 juillet, de l'armistice de Znaïm, le Tyrol et le Vorarlberg furent évacués par les Autrichiens et livrés à la Bavière. Cet abandon exaspéra les Tyroliens. Quelques-uns voulaient arrêter les commandants autrichiens Buol et Hormayr, enlever aux troupes sous leurs ordres les canons et les munitions de guerre, désarmer tous ceux qui ne se rangeraient pas du côté de l'insurrection et massacrer les prisonniers de guerre. Mais cette colère se calma, et les troupes partirent comme il était stipulé dans l'armistice. Le maréchal Lefebvre envahit le Tyrol à la tête de trente à quarante mille Français, Saxons et Bavarois. Hofer se cacha d'abord dans une caverne de la vallée de Passeyr; mais, apprenant que son ancien lieutenant Spekbacher, le capucin Joachim Haspinger et Pierre Mayer, à la tête des populations soulevées, avaient entrepris de défendre leur patrie contre l'ennemi et l'avaient même battu à deux reprises dans les journées du 3 et du 9 août, il quitta sa retraite, et fut aussitôt reconnu pour chef par les Tyroliens. Une bataille livrée le 13 août sur le mont Isel força le maréchal Lefebvre à évacuer le Tyrol. Hofer, quoique aussi étranger à la science politique qu'à l'art de la guerre, se trouva dès lors placé à la tête de l'administration civile et militaire du Tyrol jusqu'à la paix de Vienne, le 14 octobre. L'archiduc Jean, dans une proclamation adressée aux Tyroliens, leur ayant lui-même ordonné de se soumettre, et les montagnes du Tyrol se trouvant de toutes parts envahies par des forces ennemies, Hofer adressa, en novembre, sa soumission au vice-roi d'Italie, Eugène de Beauharnais, et au général en chef bavarois. Trompé par des bruits de victoire et d'entrée de l'archiduc Jean dans le pays, il recommença les hostilités; mais les bandes qu'il commandait, mal soutenues par les populations, découragées et fatiguées, durent, malgré quelques heureux engagements, finir par céder à la supériorité du nombre. On aurait désiré le sauver; mais, par attachement pour son pays, il refusa de se réfugier en Autriche. Pendant deux mois il se tint caché au milieu des neiges et des glaces, dans une cabane du Passeyr. Sa levée de boucliers l'avait fait exclure de l'amnistie : on mit sa tête à prix; mais pendant longtemps les promesses comme les menaces des généraux français furent impuissantes à exciter un traître qui découvrît sa retraite. Enfin un prêtre, nommé Donay, jadis l'ami de Hofer, et

qui croyait avoir alors à se plaindre de lui, vint révéler au général Baraguey d'Hilliers le nom de celui qui portait à manger à Hofer dans sa retraite : gagné par des promesses ou déterminé par la crainte de la mort, cet homme servit de guide aux soldats envoyés pour s'emparer de Hofer. Arrêté le 20 janvier 1810 avec toute sa famille, il fut conduit sous une imposante escorte à Mantoue et traduit devant un conseil de guerre, présidé par le colonel Bisson. Les voix se partagèrent, et la majorité des juges repoussa la peine de mort; mais le télégraphe de Milan ordonna l'exécution de Hofer dans les vingt-quatre heures, de manière à rendre inutile toute intercession de l'Autriche en faveur du condamné, intercession que le mariage de Napoléon avec une archiduchesse, qui était sur le point de s'accomplir, aurait rendue aussi probable que puissante. Hofer mourut avec courage; il refusa de se laisser bander les yeux, et commanda lui-même le feu. En 1819 sa famille fut indemnisée par l'empereur des pertes qu'elle avait essuyées; déjà, l'année précédente, elle avait reçu le brevet des lettres de noblesse accordées en 1809 au chef de l'insurrection tyrolienne. Pour perpétuer la mémoire de Hofer, l'empereur François chargea le professeur Schall, à Vienne, de faire la statue en marbre de ce héros populaire; elle a été placée en 1834 dans l'église des Franciscains à Inspruck, à côté du tombeau de l'empereur Maximilien Ier.

J. V.

Leben und Thaten des ehemaligen Tyroler Insurgenten-chefs Andr. Hofer; Berlin, 1810, in-8°. — *Andr. Hofer und die Tyroler Insurrection im Jahre* 1809; Munich, 1811, in-8°. — Hormayr, *Geschichte Andr. Hofer's Sandwirths aus Passeyr, Oberanführers der Tiroler im Kriege* 1809, etc. — Dœring, *Geschichte des Aufstandes Tyrol unter Andr. Hofer*; Hambourg, 1842. — Becker, *Andreas Hofer und der Freiheitskampf in Tirol im Jahre* 1809; Leipzig, 1841-1842, 2 vol. in-12. — *Tirol und die Tiroler*; Leipzig, 1845, 2 vol. — Bartholdy, *Krieg der tyroler Landleute im J.* 1809. — Fr. Fœrster, *Beiträge zur neuern Kriegsgeschichte*. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie*. — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — *Conv.-Lexik.* — *Encyclop. des Gens du Monde.* — *Diction. de la Convers.*

* **HOFF** (*Georges* VON), écrivain allemand, vivait à la fin du seizième siècle. Il fut treize ans retenu en prison à Moscou par ordre d'Ivan le Menaçant. On ignore le motif de sa captivité. De retour en 1582 à Naumburg, sa patrie, il y publia, sans nom d'auteur, une satire sur ce tzar, qui a pour titre : *Erschreckliche, grewliche und nie erhorte Tyranney'n Johannis Basilidis*, in-4°, et qui a aujourd'hui une grande valeur historique et bibliographique. Pce A. G—n.

Adelung, *Übersicht der reisenden in Russland bis* 1700.

HOFF (*Charles-Ernest-Adolphe* DE), géologue allemand, né le 1er novembre 1771, à Gotha, mort dans cette même ville, le 24 mai 1837. Destiné au barreau, il étudia le droit aux universités de Iéna et de Gœttingue, où il suivit en même temps les cours de Lichtenberg et de Blumenbach. De retour à Gotha, il entra dans la carrière administrative, et devint enfin ministre de l'instruction publique du duc de Saxe-Cobourg, inspecteur des travaux de l'observatoire de Seeberg et directeur des beaux-arts (1832). Il consacra tous ses loisirs à des travaux de géologie, et écrivit à ce sujet plusieurs ouvrages, dont voici les principaux : *Geschichte der durch Ueberlieferung nachgewiesenen natürlichen Veränderungen der Erdoberfläche* (Histoire des Changements naturels de la surface du Globe terrestre, d'après la tradition, etc.); Gotha, 1822-1841, 5 vol.; — *Höhenmessungen in und um Thüringen* (Détermination des hauteurs des montagnes de la Thuringe et des environs); Gotha, 1833. Il publia en outre depuis 1801 jusqu'en 1816 l'*Almanach de Gotha*. Après sa mort parut un dernier ouvrage de lui intitulé : *Deutschland nach seiner natürlichen Beschaffenheit und seinen frühern und jetzigen politischen Verhæltnissen* (L'Allemagne au point de vue de sa constitution naturelle et d'après l'état de sa politique passée et contemporaine); Gotha, 1838. R. L.

Conv.-Lex.

HOFFBAUER (*Jean-Christophe*), savant littérateur allemand, né à Bielefeld, le 19 mai 1766, mort à Halle le 4 août 1827. Il obtint en 1794 à Halle une chaire de philosophie qu'il occupa jusqu'à sa mort. Il était presque sourd, et évitait à cause de cette infirmité de paraître dans le monde. Ses principaux ouvrages sont : *Analytik der Urtheile und Schlüsse mit Anmerkungen meistens erlæuternden Inhalts* (Analytique des Jugements et des conclusions, avec des notes explicatives); Halle, 1792, in-8°; — *Naturrecht aus dem Begriffe des Rechts entwickelt* (Le Droit naturel déduit de l'idée du droit); Halle, 1793; 2e édit., corrigée et augmentée, 1798; ibid., 1804 et 1824, in-8°; — *Anfangsgruende der Logik nebst einem Grundriss der Erfahrungsseelenlehre* (Éléments de Logique et de Psychologie empirique); Halle, 1794 et 1810; — *Untersuchungen ueber wichtigsten Gegenstænde des Naturrechts nebst einer Censur der verdienstlichsten Bemuehungen um diese Wissenschaft* (Recherches sur les objets les plus importants du Droit naturel, suivies d'une critique des meilleurs travaux sur cette science, etc.); Halle, 1795; — *Naturlehre der Seele* (Histoire naturelle de l'Ame); Halle, 1796, in-8°; — *Das allgemeine Staatsrecht* (Traité du Droit public universel); ibid., 1797, in-8°; — *Anfangsgruende der Moralphilosophie, nebst einer allgemeinen Geschichte derselben* (Éléments de Philosophie morale, suivis d'une histoire universelle de cette science); Halle, 1798, in-8°; — *Untersuchungen ueber die wichtigsten Gegenstænde der Moralphilosophie* (Recherches sur les objets les plus importants de la Philosophie morale); Dortmund, 1799, in-8°; — *Ueber die Perioden der Erziehung* (Des Périodes

de l'Éducation); Leipzig, 1800, in-8°; — *Untersuchungen ueber die Krankheiten der Seele* (Recherches sur les Maladies de l'Ame); Halle, 1802-1807, 3 vol.; — *Geschichte der Universitæt zu Halle bis zum Jahre* 1805 (Histoire de l'Université de Halle jusqu'à l'année 1805); Halle, 1805, in-8°; — *Die Psychologie in ihren Hauptanwendungen auf die Rechtspflege* (La Psychologie dans ses applications principales à l'exercice de la Juridiction); Halle, 1808 et 1823, in-8°; — *Beitræge zur Befœrderung einer Kurmethode auf psychischem Wege* (Documents pour servir à une Méthode curative psychologique); Halle, 1808-1812, 2 vol. : ouvrage fait en commun avec Reil; — *Ueber die Analysis in der Philosophie* (De l'Analyse en philosophie); Halle, 1810, in-8°; — *Versuch ueber die sicherste und leichteste Anwenung der Analysis in den philosophischen Wissenschaften* (Essai sur l'Application la plus simple et la plus rare de l'Analyse à la science philosophique); Halle, 1810 : ouvrage couronné par l'Académie des Sciences de Berlin; — *Das allgemeine oder Naturrecht und die Moral in ihrer gegenseitigen Abhængigkeit und Unabhangigkeit von einander dargestellt* (Le Droit naturel et la Morale, examinés sous le double rapport de leur dependance réciproque et de leur independance); Halle, 1816, in-8°. On lui doit enfin plusieurs articles, insérés dans la *Gazette litteraire* et dans la grande *Encyclopædie* d'Ersch et Gruber. R. L.

Ersch et Gruber, *Allgem Encyklopædie*. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*, vol. III p. 372; vol. IX, p. 608; vol. XI, p. 364; vol XIV, p. 172; vol. XVII, p. 184; vol XXII, p. 794 — *Allgemeine Literatur Zeitung* de 1827, n° 204 — *Neuer Nekrolog des Deutschen*, année 1827, vol. II, p. 750.

HOFFMAN (*François-Benoît*), auteur dramatique et critique français, né a Nancy, le 11 juillet 1760, mort à Paris, le 25 avril 1828. Son grand-père, huissier de la chambre du duc Léopold de Lorraine, s'appelait *Ebrard*, et changea ce nom en celui de Hoffman. Son père était officier au service de l'Autriche. François Hoffman fit ses études à Nancy et suivit un cours de droit à Strasbourg; mais un begayement pénible lui interdisait le barreau, et il s'engagea dans un régiment alors en garnison en Corse. Sa famille l'ayant racheté, il revint à Nancy, où il se fit connaître par quelques pièces de poésie qui furent insérees dans l'*Almanach des Muses* de 1782, et qui lui valurent ses entrées chez la marquise de Boufflers. Un prix que remporta Hoffman a l'Academie de Nancy lui permit de venir à Paris en 1784. L'annee suivante, il publia un recueil de poésies. En 1786 il presenta a l'Opera son poeme dramatique de *Phèdre*. La piece fut d'abord répetee dans un château de Sérilly, tresorier general de la guerre, représentée devant la cour a Fontainebleau, et enfin jouee à Paris le 21 novembre 1786. Elle eut un grand succès. Le roi accorda la gratification d'usage à l'auteur, qui en profita pour faire un voyage en Italie. Il y passa un an, visita le Vésuve et l'Etna, et r[illegible] avec de nombreux échantillons de laves. A son retour, il donna l'opéra de *Nephté*, qui fut représenté le 15 décembre 1789 [illegible] du succès, quoique l'émigrati[illegible] teur de Mme Saint-Huberti, pour [illegible] écrit le principal rôle. L'opéra d'A[illegible] quelque opposition de la p[illegible] de [illegible] de Paris, qui, pendant la rév[illegible] l'administration de l'Opéra. L[illegible] d'un empereur romain sur [illegible] des chevaux [illegible] reine ne parut pas [illegible] cain : on exigea des changements; [illegible] résista, retira sa pièce, et se promit de ne [illegible] remettre les pieds à l'Opéra. Plus tard i[illegible] sentit à la représentation d'*Adrien*, mais [illegible] voulut pas même assister aux répétitions. Mécontent de notre première scène lyrique, il porta *Euphrosine et Coradin* à l'Opéra-Comique; cette pièce eut du succès, et fut suivie de *Stratonice*. La conduite d'Hoffman dans l'affaire de l'opéra d'*Adrien* était peu faite pour lui concilier les sympathies républicaines. Il ne fut pas inquiété cependant, grâce à la protection de quelque membre du comité de sûreté générale. Il composa d'ailleurs dans les idées du temps le drame héroïque *Callias, ou nature et patrie*; et, la terreur passée, il se vengea de cette contrainte par *Le Brigand*, dont le héros était le colonel Kirck, du temps de Jacques II. L'Opéra-Comique continua de s'enrichir de ses productions, et il composa en outre quelques pièces pour la Comédie-Française.

« La plupart de ses pièces de théâtre ont réussi, dit la *Biographie* Rabbe, et aucune n'a toutefois obtenu ce qu'on appelle un succès de vogue; mais les connaisseurs ont su en apprécier l'esprit, l'enjouement, la sage contexture, et surtout le style élégant et facile. Sans altérer la versification, sans nuire à la justesse de la pensée, à la vérité de l'expression, Hoffman est un des auteurs qui ont le mieux su plier leur talent aux caprices du musicien et aux formes de la poésie lyrique. Loin d'avoir la même flexibilite dans le caractère, il a toujours montré la plus noble passion pour l'indépendance. Il a chanté dans une fable, en 1789, *L'Amour de la liberté*; mais il n'a célébré aucune des époques, aucun des heros de la révolution. On ne trouve nulle part ses hommages poétiques à Robespierre, a Bonaparte, aux Bourbons. Le gouvernement directorial fut le seul auquel il donna des éloges, mais c'était dans un journal intitulé *Le Menteur*. Aussi le nom d'Hoffman est presque l'unique parmi ceux des poëtes de son temps qui ne figure point dans le *Dictionnaire des Girouettes*. C'est avec regret qu'on ne le voit également sur aucun tableau d'académiciens, quoiqu'il eût été digne de siéger soit à l'Académie Française, soit comme membre libre de quelqu'une des autres classes de l'Institut. L'Académie

Française l'avait fait inviter plus d'une fois à se mettre sur les rangs, en lui promettant que la certitude de son acceptation le dispenserait des démarches accoutumées, pour lesquelles on connaissait son invincible répugnance. Hoffman persista constamment dans son refus. L'esprit de corps lui paraissait incompatible avec la liberté qui faisait partie de son existence. Exempt d'ambition et peu soucieux de la fortune, il n'aspira ni aux honneurs ni aux emplois. Les seules fonctions qu'il ait remplies sont celles de membre du conseil littéraire de l'Académie royale de Musique depuis 1816. » Lorsque l'Institut voulut récompenser l'opéra d'*Adrien*, en 1810, les rapporteurs s'exprimèrent ainsi sur Hoffman : « Ce poëte a enrichi la scène lyrique de plusieurs ouvrages dont les amateurs de la bonne littérature n'ont pas perdu le souvenir. L'étude qu'il a faite des lyriques italiens, et particulièrement de Métastase, se reconnaît dans ses opéras, où les situations les plus pathétiques se trouvent fortifiées de tous les accessoires que la pompe de ce théâtre peut leur offrir. Son talent flexible s'applique avec un égal succès à l'expression des sentiments énergiques et à celle des sentiments tendres et gracieux. »

Le talent d'Hoffman pour la polémique s'était manifesté en 1802, dans une querelle avec Geoffroy, qui, dans le feuilleton du *Journal de l'Empire*, avait censuré avec aigreur sa pièce de *Lysistrata* et la musique de son opéra d'*Adrien*. Hoffman défendit avec bonheur son musicien Méhul, et dut peut-être à l'esprit qu'il montra en cette occasion de devenir le collègue de son antagoniste. Étienne, nommé rédacteur en chef du *Journal de l'Empire* en 1807, engagea Hoffman à écrire dans ce journal. Se défiant de lui-même, quoiqu'il eût autrefois travaillé au *Journal de Deux-Ponts* et au *Menteur*, Hoffman commença par publier des *Lettres champenoises*, dont le succès lui fit signer de son initiale les articles qu'il fournit au *Journal de l'Empire*. Plus tard, après une interruption dans sa collaboration à cette feuille, il les signa seulement d'un Z. En 1809 il critiqua sévèrement *Les Martyrs* de Châteaubriand, non pour le mérite littéraire, auquel il rendait justice, mais sous le rapport du mal que la lecture de cet ouvrage pouvait faire, suivant lui, à la jeunesse, en rabaissant dans son imagination les mystères et le culte des chrétiens au niveau des fables du paganisme. On remarqua encore ses articles sur la *Crâniologie* du docteur Gall, sur le *Somnambulisme*, sur les *Écrits de l'abbé de Pradt*, et sur les *jésuites*, à qui il fit une guerre acharnée. En continuant de prendre une part active à la rédaction du *Journal des Débats*, Hoffman renonça de plus en plus à travailler pour le théâtre. « La nouvelle carrière qu'il a suivie, dit la *Biographie* Rabbe, n'a fait qu'accroître sa réputation. Ses articles se distinguent par une critique judicieuse et saine, quelquefois dure, mais toujours consciencieuse; par une grande variété de connaissances, un style clair, pur et correct, et par des traits d'une plaisanterie piquante, toujours subordonnée au bon goût et aux convenances... Hoffman lisait scrupuleusement tous les ouvrages dont il avait à rendre compte, et notait en marge ses observations. Peu lui importait la nature du livre : histoire, géographie, littérature, médecine, politique, polémique religieuse et morale, il était prêt à tout. Peu de têtes ont été plus encyclopédiques que la sienne. Sa vie retirée et sa mémoire prodigieuse favorisaient singulièrement son aptitude à tous les genres de travail; mais à Paris, comme à la campagne, il était inaccessible à toutes les visites, surtout aux sollicitations des auteurs dont il devait juger les productions. Les articles d'Hoffman sont peut-être ceux qu'on a lus avec le plus d'intérêt, parce qu'il avait l'art d'en répandre sur les matières qui en paraissent le moins susceptibles, sans nuire à l'instruction qu'on y cherche. » — « Il savait toutes choses, dit M. Sainte-Beuve, assez bien l'antiquité, très-bien la géographie, de la médecine, sans compter qu'Hoffman était un *auteur* dans le vrai sens du mot; il a fait preuve de cette faculté à la scène dans d'agréables inventions. Enfin il était érudit avec variété, sans pédantisme, facile de plume, un peu prolixe, caustique... Il emportait la pièce. Il a bien des qualités du vrai critique : conscience, indépendance des idées, un avis à lui. Sa vie, vers la fin, était celle d'un original et d'un sage qui veut pourvoir, avant tout, à son indépendance. Il se défendait des dîners où il aurait pu rencontrer un seul auteur de ses justiciables. Il prenait son rôle de critique très au sérieux, craignant les visites... Placé entre une convenance et une vérité, il eût craint également de manquer à l'une ou à l'autre. C'est ainsi qu'il vieillissait dans sa retraite de Passy, solitaire, au milieu de ses livres, ne causant guère avec les vivants que plume en main; critique intègre, instruit, digne d'estime, même quand il s'est trompé. » Il était d'une santé débile. Sa sobriété combattit longtemps le mal qui le minait. Il s'éteignit subitement, assis auprès de son feu. Il avait épousé la fille de Boullet, ancien machiniste de l'Opéra; il la perdit jeune; il en avait eu deux fils, dont l'aîné, prisonnier en Angleterre, après la bataille de Waterloo, périt dans un naufrage en revenant en France. Méditatif par nature et par tempérament, Hoffman surmontait dans la conversation un bégayement assez fort, qui ne pouvait arrêter l'essor de son imagination.

On a de Hoffman : *Poésies diverses*; Nancy et Paris, 1785, in-18; — *Phèdre*, tragédie lyrique en trois actes et en vers, musique de Lemoyne, représentée à l'Opéra; Paris, 1786, in-4° et in-8°; — *Nephté*, tragédie lyrique en trois actes et en vers, musique de Lemoyne, représentée à l'Opéra en 1789; Paris, 1790, in-4°; —

Adrien, empereur romain, opéra en trois actes et en vers; Paris, 1792, in-4° : cette pièce fut jouée et réimprimée en 1799, in-8°; mais dénoncée au Conseil des Cinq-Cents comme anti-républicaine, quoique l'auteur eût fait de l'empereur Adrien un simple général, elle fut rayée du répertoire. Le gouvernement ayant été changé, elle fut reprise en 1802, et lors du concours pour les prix décennaux en 1810, on la jugea digne de la première mention après *La Vestale*. Chénier la déclare l'opéra le plus digne d'éloges qui ait paru depuis 1789, soit pour la composition, soit pour le style; — *Euphrosine, ou le tyran corrigé*, comédie en trois actes et en vers, mêlée d'ariettes, musique de Méhul, au théâtre Favart; Paris, 1790, in-8°; 1791 : il en a depuis changé le troisième acte; Paris, 1794, 1796, in-8°; — *Stratonice*, comédie héroïque en un acte, en vers, musique de Méhul, au théâtre Favart en 1792; Nancy et Paris, sans date (1792), in-8° : cette pièce, arrangée en grand opéra pour l'Académie royale de Musique en 1821, avec des récitatifs de M. Daussoigne, a été rejouée depuis au théâtre Feydeau, dans son état primitif; l'opéra arrangé par M. Daussoigne a été imprimé à Paris en 1821, in-8°; — *Adélaide, ou la victime*, drame en trois actes, en vers, joué sans succès en 1793; — *Callias, ou nature et patrie*, drame héroïque en un acte, en vers, musique de Grétry, joué en 1794, au théâtre Favart; Paris, an III (1795), in-8°; — *La Soubrette*, opéra-comique en un acte, en prose, musique de Solié, joué au théâtre Favart, en 1794; — *Le Brigand*, drame en trois actes, en prose, musique de Kreutzer, joué au théâtre Favart, en 1795; Paris, an III (1795), in-8°; — *L'Original*, comédie en un acte et en vers, représentée par les comédiens français au théâtre Feydeau en 1795; Paris, 1797, 1813, in-8°; — *Le Jockei*, comédie en un acte et en prose, musique de Solié, jouée au théâtre Favart; Paris, an IV (1796), in-8°; an IX (1801), in-8°; — *Le Secret*, comédie en un acte en prose, musique de Solié, jouée au théâtre Favart; Paris, 1796, et 1803, in-8°; — *Azeline*, comédie en trois actes, en prose, musique de Solié; Paris, 1797, in-8° : cette pièce, qui avait réussi dans sa nouveauté et dont le sujet est emprunté d'un conte d'Imbert, tomba à sa reprise; — *Médée*, tragédie lyrique, en trois actes, en vers, musique de Cherubini, jouée au théâtre Feydeau, en 1797; Paris, an V (1797), in-8°; — *Léon, ou le château de Montenero*, drame en trois actes, en prose, musique de Daleyrac, représenté d'abord au théâtre Favart; Paris, 1799 et 1817, in-8°; — *La Femme de quarante-cinq ans*, comédie en un acte, en prose, musique de Solié, *sifflée pour la première et la dernière fois, dédiée aux siffleurs, et enrichie de notes à l'usage des jeunes auteurs*; Paris, 1799, in-8°; — *Ariodant*, drame en trois actes et en prose, musique de Méhul, au théâtre Favart; Paris, 1799 et 1802, in-8°; — *Le jeune Sage et le vieux [illegible]*, comédie en un acte, en prose, musique de [illegible], jouée au théâtre Favart; Paris, 1802, [illegible]; — *Bion*, comédie en un acte, en vers, [illegible] de Méhul, au théâtre Favart en 1800; Paris, [illegible] in-8°; — *La folle Épreuve*, comédie en un acte, en prose, représentée en 1800 au théâtre Feydeau; — *La Statue, ou la femme avare*, opéra-féerie en un acte, musique de Nicolo, joué au théâtre Feydeau en 1802; — *Lisistrata, ou les Athéniennes*, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, imitée d'Aristophane, jouée au théâtre Feydeau en 1802; Paris, 1802, in-8° : cette pièce, défendue par l'autorité, comme étant immorale, valut à l'auteur une foule de critiques et d'injures; — *Le Trésor supposé, ou le danger d'écouter aux portes*, comédie en un acte et en prose, musique de Méhul, jouée au théâtre Feydeau en 1802; Paris, 1803, in-8°; — *Réponses à M. Geoffroy, relativement à un article sur l'opéra d'Adrien*; Paris, 1802, in-8°; — *Mes Souvenirs, ou recueil de poésies fugitives*; Paris, 1802, in-8° : on y trouve quelques pièces agréables et des fables, genre dans lequel l'auteur réussissait souvent; — *La Boucle de Cheveux*, opéra-comique en un acte, musique de Daleyrac, au théâtre Feydeau, 1803; — *Le Roman d'une heure, ou la folle gageure*, comédie en un acte, en prose, jouée au théâtre Feydeau, en 1803; reprise depuis au théâtre Louvois, à l'Odéon, et à la Comédie-Française; Paris, 1809, 1818, 1823, in-8°; — *Le Malade par amour*, opéra-comique en un acte, en prose, musique de Solié, joué au théâtre Feydeau, en 1804; — *La Ruse inutile*, opéra-comique en deux actes, musique de Nicolo, joué au théâtre Feydeau en 1805, puis en 1814; — *Grimaldi, ou le dépositaire infidèle*, comédie en trois actes, en prose, jouée au théâtre Louvois, en 1805; — *Le Cachet*, comédie en un acte, en prose, au même théâtre, la même année; — *Idala, ou la sultane favorite*, opéra-comique en trois actes, musique de Nicolo, joué au théâtre Feydeau, en 1806; — *Les Rendez-vous bourgeois*, opéra-comique en un acte, en prose, musique de Nicolo, joué au théâtre Feydeau, en 1807; Paris, 1807, 1817, 1819, etc., in-8°, pièce charmante, qui est restée au répertoire de l'Opéra-Comique; — *Abel*, tragédie lyrique en trois actes, musique de Kreutzer, jouée à l'Opéra; Paris, 1810, in-8°; réimprimée en 1823, sous ce titre : *La Mort d'Abel* : cette pièce a été remise en deux actes en 1829; — *Nouveaux Éclaircissements en forme de conversation sur Conaxa ou les deux gendres*; Paris, 1812, in-8°; — *Fin du procès des Deux Gendres, ou histoire philosophique et morale de l'exhumation et de l'apothéose de Conaxa*; Paris, 1812, in-8°. Il y prend la défense d'Étienne. On attribue à Hoffman : *Dialogues critiques, ou résumés de discours, discussions, critiques, jugements et sottises que l'on

entend dans les différents théâtres; Paris, 1811, in-8°; 2e édit. augmentée d'un nouveau dialogue, Paris, 1811, in-8° : Hoffman n'a jamais avoué cet ouvrage, qui n'a pas été réimprimé dans ses œuvres. Il laissa en manuscrit : *Arbace*, opéra imité de Métastase; — *La Tante jalouse;* — *Le Paresseux;* — *La Revanche;* — *Le Faux Homme de lettres;* — *La Conspiration;* — *Silvio et Silvia*, — et *Le Directeur de spectacles*, qui a été terminé par M. L. Halévy et mis sur la scène sous le titre de *Le Dilettante d'Avignon;* Paris, 1829, in-8°. Les *Œuvres* d'Hoffman, Paris, 1828 et suiv., 10 vol. in-8°, renferment : tomes I et II, Notice sur la vie de l'auteur et dix-huit pièces de théâtre : *Nephté; Euphrosine et Coradin; Stratonice; Médée; Adrien; Abel; Callias; Bion; L'Original; Le Brigand; Le Jockey; Le Secret; Ariodant; Léon; Le Trésor supposé; Les Rendez-Vous bourgeois; Le Roman d'une heure*, et *Lysistrata;* tome III, mélanges en prose et poésies fugitives; tomes IV à X, Polémique, divisée par ordre de matières : *Athénée de Paris; Crâniologie; Magnétisme et Somnambulisme; Médecine; Astronomie; Géologie; Géognosie; Géographie; Voyages; Politique et Histoire; Traité sur les Jésuites; Littérature française et Littérature étrangère; Complément à la Polémique.* L. Louvet.

Castel, Notice en tête des *Œuvres* de Hoffman. — P.-A. Dufau, *Nécrologie*, dans la *Revue encyclopédique*, juin 1828, tom. XXXVIII, p. 820. — Ourry, dans l'*Encycl. des Gens du Monde* et dans le *Dict. de la Convers.* — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et portat. des Contemp.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.* — Chénier, *Tableau histor. de l'état et des progrès de la littér. française depuis* 1789. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, article du 25 février 1850, sur *M. de Feletz et de la Critique littéraire sous l'empire*, édit. in-18, t. Ier, p. 299 et 304.

HOFFMANN (*Gaspard*), médecin allemand, né le 9 novembre 1572, à Gotha, mort à Altdorf, le 3 novembre 1648. Il étudia la médecine aux universités de Leipzig, de Strasbourg et d'Altdorf, visita ensuite l'Italie, et s'établit en 1607 à Altdorf, où il obtint la chaire de médecine théorique. On a de lui : *Lectiones caniculares de Febribus malignis;* Bâle, 1606, in-4°; — *Variarum Lectionum Libri VI, in quibus loca multa Dioscoridis, Athenæi, Plinii, Hippocratis, Aristotelis, Galeni, aliorumque qua illustrantur, qua explicantur;* Leipzig, 1619, in-8°; — *Commentarii in Galeni De Usu partium corporis, lib. XVII, cum variis lectionibus in utrumque codicem, græcum et latinum;* Francfort, 1625, in-fol.; — *Apologia Apologiæ pro Germanis, contra Galenum: qua simul ventilatur quæstio : Quibus in morbis venæ sectio purgationi sit præferenda?* Amberg, 1626, in-4°; — *De Thorace, ejusque partibus, Commentarius tripartitus, in qua discutiuntur præcipue ea quæ inter Aristotelem et Galenum controversa sunt;* Francfort, 1627, in-fol.; — *De Generatione hominis Libri IV, contra Mundinum Mundinium; adjecta Sententia ejusdem de formarum origine, secundum Aristotelem;* Francfort, 1629, in-fol.; — *Claud. Galeni De Ossibus, ad tyrones Liber, græc. lat. cum notis perpetuis;* Francfort, 1629, in-fol.; — *Pathologia parva, qua methodus Galeni practica explicatur, quam olim Franciscus Frisimelica promiserat;* Iéna, 1640, in-8°; — *Animadversiones in comitis Montani libros quinque de morbis, et Thomæ Erasti anatomen eorumdem, necnon Ant. Erastica ejusdem Montani, cum auctario de causa continente;* Amsterdam, 1641, in-4°; — *Methodus docendæ et discendæ Medicinæ;* Altdorf, 1641, in-4°; — *De Locis affectis Libri tres, quibus præmissus est septenarius controversiarum*, etc.; Nuremberg, 1642, in-12; — *Institutionum medicarum Libri VI;* Lyon, 1645, in-4°; — *De Medicamentis officinalibus, tam simplicibus quam compositis, Libri duo. Accesserunt quasi paralipomena, quæ vel ex animalibus, vel ex mineralibus petuntur, opus trigenta annorum;* Paris, 1646, in-4°; Francfort, 1666, in-4°; — *Pro Veritate; quo tractatu continentur opellæ tres : I. Adrastea Galeni; II. Exercitationes juveniles, contra Parisianum, aliosque XVII neotericos; III. Ant. Argenterius; item Anti-Fernelius, necnon Augustini Buccii disputatio de principatu partium corporis : Ludovici Buccaferreæ Oratio de eodem negotio : Jul. Cæs. Claudini quæstio de Sede facultatum principuum, cum epicrisi C. Hoffmanni*, etc.; Paris, 1647, in-4°; — *Institutionum suarum Epitome, in sex libros digesta;* Paris, 1648, in-12; Francfort, 1670, in-12; Heidelberg, 1672, in-12; — *De Febribus;* Tubingue, 1633, in-12; — *Apologia pro Galeno, sive χρηστομαθειῶν libri III;* Lyon, 1668, in-4°; — *Praxis medica curiosa, hoc est Galeni methodi med. libri XIV;* Francfort, 1680, in-4°, etc.

Il ne faut pas confondre ce médecin avec *Gaspard* Hoffmann, de Lemberg, qui vécut dans la seconde moitié du seizième siècle à la cour de l'électeur de Brandebourg, et dont on a quelques Consultations et Lettres médicales. Dr L.

Sprengel, *Geschichte der Medicin*, t. IV, p. 20. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.* — *Biographie médicale.*

HOFFMANN (*Samuel*), peintre de Zurich, né en 1592, mort en 1648. Il fut élève de Rubens, et se fit remarquer surtout comme portraitiste. Il fit aussi des tableaux d'histoire et de nature morte. A Francfort il eut l'occasion de représenter l'*Entrée de Gustave-Adolphe* d'après nature. Une partie de ses œuvres sont perdues; on a retrouvé quelques-uns de ses tableaux à Francfort et à Zurich. W. R.

Nagler, *Künstler-Lexic.*

HOFFMANN (*Maurice*), botaniste et médecin allemand, né le 20 septembre 1622, à Fürstenwald, mort à Altdorf le 20 avril 1698. Sa

première éducation fut très-négligée, et à la mort de ses parents (1638) il fut recueilli par Nässler, professeur de médecine à Altdorf, qui le fit étudier à Padoue. En 1648 il devint professeur d'anatomie à l'université de sa ville natale. Thomas Bartholin attribue à Hoffmann la découverte du canal pancréatique, que d'autres attribuent à Wirsung. On a de Hoffmann : *Synopsis Institutionum Medicinæ, ex sanguinis natura vitam longiorem artem breviorem promittens;* Altdorf, 1661, in-8°; Padoue, 1664, in-8°; — *Synopsis Institutionum anatomicarum, ex sanguinis natura partium plerarumque vitam declarans, ordine dissectionis commoda. Accedit delineatio anatomes physico-pathologico-chirurgicæ;* Altdorf, 1661, in-8°; ibid., 1681, in-4°; — *Prudentiæ medicæ, ex sanguine, pro salute mortalium, agendorum rationes exponentis fondamenta;* Altdorf, 1662, 1672, 1690, in-8°; — *Botanotheca Laurembergiana, hoc est Methodus conficiendi herbarium vivum;* ibid., 1662, in-4°; ibid., 1693, in-4°; — *Floræ Altdorfinæ Deliciæ sylvestres, sive catalogus plantarum in agro Altorfino locisque vicinis sponte nascentium, cum lapidum fungorumque historia,* etc.; Altdorf, 1662, et 1677, in-4°; — *Sciagraphia Morborum contagiosorum, ex natura sanguinis præcavendorum et curandorum per disp. XL exhibita;* Altdorf, 1666 et 1699, in-8°; — *Florilegium Altdorfinum, sive tabulæ, loca et menses exhibentes quibus plantæ exoticæ et indigenæ sub cœlo Norico vigere ac florere solent;* Altdorf, 1676, in-4°; — *Gründlicher Bericht von den grassirenden Pestfiebern* (Compte-rendu detaillé sur les fièvres pestilentielles epidémiques); ibid., 1680, in-4°; — *Montis Mauriciani Descriptio, sive catalogus plantarum quæ in illo et vicinis locis occurrunt;* Altdorf, 1694, in-4°.

D^r L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklopædie.* — *Biographie médicale.*

HOFFMANN (*Jean-Maurice*), botaniste et médecin allemand, fils du precedent, ne a Altdorf, le 6 octobre 1653, mort à Anspach, le 31 octobre 1727. Il étudia la medecine dans sa ville natale et à Francfort-sur-l'Oder, passa deux ans à Padoue, et revint, en 1674, a Altdorf, ou il enseigna successivement l'anatomie, la chimie et la botanique. En 1713, il céda aux sollicitations du prince d'Anspach, qui avait exprime le désir de l'attacher à sa personne. Depuis 1721 jusqu'à l'epoque de sa mort, il occupa la place de president de l'Academie des Curieux de la Nature. On a de lui un grand nombre de dissertations et d'ouvrages dont les principaux sont : *Idea machinæ humanæ anatomico-physiologicæ, ad observationes recentiores conformata, et ad methodum lectionum solennium accomodata;* Altdorf, 1703, in-4°. L'auteur y donne la description de presque toutes les parties du corps. Ce livre ne contient, il est vrai, rien de neuf, mais on y trouve un exposé exact de tout ce que l'on savait en anatomie à l'époque où il fut écrit; — *Floræ Altdorfinæ Deliciæ hortenses, locupletiores factæ, sive appendix catalogi horti medici Altdorfini, plantarum novarum accessione aucta;* Altdorf, 1703, in-4°; — *Disquisitio corporis humani anatomico-pathologica rationibus et observationibus veterum ac recentiorum confirmata;* Altdorf, 1713, in-4°; — *Sciagraphia methodi medendi, primis designata lineis;* Altdorf, 1713, in-4°; — *Acta laboratorii chimici Altorfini, chimiæ fundamenta, operationes præcipuas et tentamina curiosa, ratione et experientia suffulta, complectentia;* Altdorf, 1720, in-4°; — *Syntagma Pathologico-Therapeuticum;* Leipzig, 1728, in-4°.

D^r L.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyklop.* — *Biographie médicale.*

HOFFMANN (*Jean-Jacques*), philologue suisse, né à Bâle, en 1635, mort dans cette même ville, le 10 mai 1706. Il fit ses études dans sa ville natale, et y enseigna pendant longtemps la langue grecque et l'histoire. On a de lui: *Lexicon Universale Historico-Geographico-Chronologico-Poetico-Philologicum;* Bâle, 1667, 2 tomes in-fol.; — *Historia Paparum;* ibid., 1687, 2 tomes; — *Epitome metrica historiæ universalis civilis et sacræ, ab orbe condito;* ibid., 1686; — *Poemata;* ibid., 1684; — *Progymnasma poeticum rerum terrenarum brevitatem et vanitatem repræsentans;* ibid., 1691; — un grand nombre de dissertations.

R. L.

Lew, *Helvet.-Lexicon.* — Holzhalb, *Supplément* à Lew. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopædie.*

HOFFMANN (*Frédéric*), l'un des plus célèbres médecins des temps modernes, naquit à Halle (haute Saxe), le 19 février 1660, et mourut a Berlin, le 12 novembre 1742. A l'âge de quinze ans il perdit à la fois son père, son premier maître, sa mère et sa sœur aînée, tous trois frappés du typhus, et il se vit dépouillé en partie par un incendie du modeste patrimoine qu'ils lui avaient laissé. Poursuivant néanmoins avec courage des études commencées avec de brillants succès, le jeune Hoffmann se rendit en 1678 à Iéna pour y étudier la médecine, puis à Erfurt, où l'attiraient un goût très-vif pour la chimie et la célébrité de Gaspard Cramer. Tels furent ses progrès dans cette science, que, de retour à Iéna en 1681 pour s'y faire recevoir docteur, il l'enseignait avec éclat dès 1682, et par ses premières publications se faisait à la fois des envieux et une réputation précoce d'habile chimiste. Il venait à peine de terminer ce cours lorsqu'il fut appelé à Minden en Westphalie par son beau-frère, qui y occupait une position élevée. Hoffmann s'y fait connaître par plusieurs cures remarquables, et de là commence à dater sa célébrité comme praticien. Sa santé ébranlée par un travail trop assidu s'améliore sous l'in-

fluence d'une vie plus active; et il reste là deux ans, au bout desquels il entreprit un voyage de plusieurs mois en Hollande et en Angleterre, dans le but de s'entretenir avec les savants de ces deux pays des progrès les plus récents des sciences. A son retour, on le voit quitter la résidence de Minden pour celle d'Halberstadt, qui lui présentait plus d'avantages. Il y était depuis 1687, à titre de médecin provincial, et s'y était même marié, lorsque Frédéric, électeur de Brandebourg et depuis roi de Prusse, le nomma, en 1693, premier professeur de médecine et de physique à l'université de Halle, récemment fondée. C'est même à la recommandation d'Hoffmann que le célèbre Stahl, naguère son condisciple à Iéna, alors simple praticien dans le duché de Saxe-Weimar, vint y remplir une chaire, depuis rivale de la sienne. A ces deux hommes appartint l'honneur de fonder les doctrines les mieux conçues du siècle dernier, doctrines qui, dans leur double tendance, servirent de point de départ l'une au vitalisme, l'autre au dynamisme organique de nos jours.

Hoffmann ne devait laisser, dans son infatigable activité, aucune partie de la science inexplorée : enseignement, travaux cliniques, hautes spéculations scientifiques, il aborda tout, et, chose rare, avec la même supériorité. Aussi les succès du praticien ne furent-ils égalés que par la renommée de l'écrivain et par celle du professeur. Et tandis qu'en dehors de son pays les plus illustres compagnies se disputaient l'honneur de l'admettre dans leur sein, il était appelé chaque année dans les cours de l'Allemagne, où ses succès lui valaient d'honorables distinctions et de royales rémunérations. Sollicité par le roi de Prusse de se fixer à Berlin, le célèbre professeur y passa trois ans; mais, fatigué des attaques envieuses dont sa haute faveur le rendait l'objet, et trouvant la vie des cours aussi contraire à ses goûts que peu favorable à ses travaux, il revint, malgré de hautes instances, reprendre à Halle ses occupations favorites. Rappelé quelques années plus tard auprès du même prince pour lui donner ses soins dans une grave maladie, dont il eut le bonheur de le guérir, Hoffmann quitta de nouveau Berlin quand il jugea que ses soins n'étaient plus nécessaires; et, comblé par son royal client des marques de la plus haute estime, il vint finir sa longue carrière à Halle, le 12 novembre 1742, au sein de l'université dont il était l'une des gloires, et où il professait depuis plus d'un demi-siècle. Cinq ans avant sa mort, il avait perdu sa femme, après une longue et heureuse union. D'un caractère doux et modéré, Hoffmann ne se départit jamais, dans ses discussions avec Stahl et avec d'autres adversaires moins importants, d'une grande bienveillance unie à une inaltérable politesse. Sincèrement religieux, il inaugura sa chaire par une réfutation de l'athéisme, tirée des merveilles de l'organisation. A l'époque où parut Hoffmann, on avait vu d'un côté les animistes proclamer l'existence d'un principe distinct de l'organisme et dirigeant ses actes; de l'autre, les iatro-mécaniciens et les iatro-chimistes expliquer les fonctions des corps organisés par les lois générales de la matière, en invoquant tour à tour la trituration ou la fermentation. Le professeur de Halle, se séparant des uns et des autres, se mit à la tête d'une classe de physiologistes, qui considérant, après Glisson, les forces vitales comme inhérentes aux organes, et sans se livrer à d'oiseuses spéculations sur leur essence, fondèrent au dix-septième siècle ce dynanisme organique dont Bichat fut de nos jours le plus illustre représentant. Le corps humain était donc pour Hoffmann une machine, non telle que l'avaient rêvée les mécaniciens purs, mais dans laquelle s'exécutent, sous l'influence des propriétés départies à la matière organique, des mouvements d'un ordre supérieur, sans qu'il soit nécessaire pour cela de faire intervenir, à l'exemple de Stahl, l'âme raisonnable et immatérielle. C'est le monadisme leibnitzien appliqué à la physiologie, et combiné avec le mécanisme d'Harvey. « La vie consiste, dit Hoffmann, dans le mouvement du sang : mouvement circulatoire qui maintient l'intégrité du mélange dont le corps est composé. Le fluide éthéré ou les esprits vitaux qui se dégagent de ce fluide sont préparés par le cerveau, et distribués par lui aux nerfs. De là résultent les actes de la vie organique, lesquels sont de deux sortes : mouvement d'expansion ou de dilatation, et mouvement de resserrement ou de contraction. Voilà pour la physiologie. Dans l'état pathologique, qui résulte d'une perturbation du mouvement des solides et des liquides, il y a, soit accélération par excès de contraction, soit ralentissement de ce mouvement par excès de dilatation. Dans le premier cas les maladies sont spasmodiques, dans le second cas atoniques. » A ces deux classes de maladies, qui peuvent être générales ou locales, il faut ajouter les troubles secondaires dans les sécrétions et les excrétions, lesquels jouent dans la pathologie d'Hoffmann un rôle beaucoup plus considérable que ne le paraissent croire ceux qui n'ont vu dans sa doctrine que le *strictum* et le *laxum* des méthodistes. Ces altérations des fluides résultent, il est vrai, du spasme ou de l'atonie qui les ont précédés, et qui ont occasionné, selon lui, l'interruption des sécrétions, et par suite une surabondance d'âcretés salines dans les fluides; mais enfin le praticien n'y trouve pas moins des indications directes. Voilà comment aux calmants et aux toniques qu'Hoffmann oppose aux maladies par excès ou par insuffisance de la contraction, il ajoute les *altérants*, qui agissent sur la matière morbifique, et les *évacuants*, qui ont pour but de l'expulser. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, beaucoup de fièvres auxquelles l'illustre praticien attribue

pour siége le tube digestif en général, et en particulier le duodénum, résultent en réalité pour lui d'amas de sucs viciés ou d'humeurs putrides, produit d'une mauvaise assimilation. Toutefois, si en cela il se rapproche moins qu'on ne le pense du dernier système solidiste de nos jours, il ne méconnaît pas non plus la participation de la membrane digestive à un grand nombre de maladies, et il rapporte même certaines fièvres regardées comme bilieuses à une inflammation d'estomac.

F. Hoffmann n'a pas eu seulement pour but de fournir à la science et à l'art des matériaux ou des solutions partielles; c'est tout un système de physiologie, de pathologie et de thérapeutique qu'il a entendu construire, chimère que caressaient alors les meilleurs esprits. Convaincu d'ailleurs de la nécessité d'arracher la médecine aux abstractions métaphysiques, et démontrant que tout ce qui agit sur l'homme en bien ou en mal n'agit qu'en modifiant l'état du corps, l'illustre professeur revient sans cesse à l'étude des organes et à celle des forces physiques et chimiques. « Alioquin duo medicinæ oculi anatomia et physice. Quicunque itaque medicorum his oculis destituitur, is profecto cœcus tantum per caliginem palpat. » (*Proleg. de Med. Natur.*) La classification nosologique imaginée en vue de cette théorie est pleine d'incohérences et de subtilités inacceptables aujourd'hui. Mais si, comme théoricien, Hoffmann a fait son temps, comme observateur il sera toujours lu et médité avec fruit. On ne saurait mieux exposer qu'il ne l'a fait les conditions d'une bonne observation, ni décrire avec plus de clarté, de concision, d'exactitude. Son recueil de consultations est un des plus durables monuments que nous ait légués la médecine d'observation au dix-huitième siècle. Quel que soit son goût pour les théories, il n'en proclame pas moins que la pathologie a son fondement dans des faits bien décrits, et dont on a noté toutes les circonstances essentielles. Si nul observateur n'a mieux compris la nécessité de systématiser nos connaissances, nul chef de doctrine n'a donné plus de place à l'observation. On le voit constamment préoccupé dans ses écrits à fondre les résultats de l'expérience avec ceux de la spéculation. L'expérimentation clinique, voilà pour lui le *criterium*, la pierre de touche de toute théorie. Loin d'ailleurs d'éprouver pour l'éclectisme l'aversion que cette méthode inspire aux esprits absolus, il le recommande en termes exprès : « Ita quoque cordati medici est nulli sectæ vel hypothesi in totum se mancipare, sed potius omnia suis examinare ponderibus et quæ usui sunt ac veritatis consentiunt se-ligere. » (*De Medic. Natura*, et *Proleg.*). Par malheur, ni Cullen, ni Brown, ni aucun de ses continuateurs (qui, en croyant marcher sur ses traces, ne lui empruntèrent souvent que ce qu'il avait de plus défectueux) n'apportèrent la même largeur de vue dans leurs conceptions systématiques. Quoiqu'il fît grand cas des anciens et surtout d'Hippocrate, dans lequel il cherchait même, par une interprétation un peu forcée, des propositions conformes à ses opinions, Hoffmann subordonna toujours leur autorité à l'observation. Tout en admettant des jours critiques, des années climatériques, et même l'influence des astres sur les maladies, il n'adoptait qu'avec certaines restrictions la doctrine de la nature médicatrice : reconnaissant avec raison que si l'on observe dans un certain nombre de maladies une tendance naturelle au rétablissement, on peut constater dans d'autres une tendance contraire. Comme thérapeutiste, sa médication était assez simple, eu égard du moins à la polypharmacie de son pays et de son temps. Il se montrait peu favorable aux spécifiques, parce qu'il cherchait en toute occasion à ramener l'action médicamenteuse aux propriétés sensibles des remèdes, comme l'étiologie aux agents physiques ou aux lois qui régissent l'univers. « Enim vero haud ignorari oportet vires uti generatim corporum, ita et remediorum non esse absolutas, sed relativas tantum modo atque conditionatas..... fondamentum perniciosæ empiriæ medicæ est quod vulguo falsam hanc opinionem imbiberit dari certam medicamentorum efficaciam ad quamdam morborum vincendum potestatem hac ducti opinione, sine ullo respectu ad corporis naturam et vires illis utuntur. » (Préf. des *Consult. et Responsa*). C'était donc de l'état du corps et de ce qui lui convient le mieux dans la condition où il se trouve qu'il tirait ses indications thérapeutiques, bien plus que d'une spécificité douteuse dans les médicaments. Et voilà pourquoi il insistait tant sur la partie de la médecine qui concerne les choses dites *non naturelles*. Car de même qu'il trouvait la source des maladies dans l'usage inconsidéré de ces choses, il devait chercher aussi le moyen de s'en préserver et d'y remédier dans une hygiène bien entendue. Aussi recommandait-il avec insistance les pratiques et leur attribuait-il une grande part dans la guérison des maladies. C'est dans cet esprit qu'il entreprit des observations météorologiques de nature à éclairer l'étiologie des épidémies, et des recherches sur la cause des vents et de leurs effets sur l'économie animale. Il avait étudié à fond et préconisa l'usage de plusieurs eaux minérales d'Allemagne; la thérapeutique lui dut plusieurs préparations, dont une entre autres obtint une vogue populaire sous le nom de *liqueur anodine d'Hoffmann* (mélange d'alcool et d'éther sulfurique). Mais on lui reprocha à juste titre de garder le secret sur quelques compositions dont il vantait beaucoup l'efficacité. Sa grande habileté dans la chimie, qu'il enrichit de plusieurs découvertes, ne l'aveugla jamais sur les applications inconsidérées de cette science à la médecine.

La plupart des ouvrages de ce grand médecin

sont écrits en latin, dans un style simple, clair, et où l'enchaînement logique des propositions dénote un esprit exercé à la culture des mathématiques, dont il avait fait une de ses études favorites, leur attribuant les succès qu'il obtenait dans l'art d'exposer les faits, de les coordonner, et de déduire avec rigueur les conséquences qui découlent de prémisses solidement établies : *Veritatum enim ea est conditio, ut una in alteram suam habeat fundamentum* (Préf. des *Cons.* et *Resp.*). Voici les titres de ses ouvrages : *Medicinæ mechanicæ Idæa universalis*; Halle, 1693, in-4°; — *Programma præmissum disputationibus de fundamentis totius medicinæ juxta normam modernæ philosophiæ mechanicæ per aphorismos breviter traditis*; Halle, 1694, in-4°; — *Dissertatio de veris Pathologiæ Fundamentis*; Halle, 1729, in-4°; — *Idea fundamentalis universæ Medicinæ, ex sanguinis mechanismo, methodo facili et demonstrativa in usum tyronum adornata*; Halle, 1707, in-4°; on peut prendre dans ces divers opuscules une idée complète de la doctrine de l'auteur; — *Dissertationes Physico-Medicæ curiosæ selectiores, ad sanitatem tuendam maxime pertinentes*; Leyde, 1708-1709, 2 vol. in-8°; — *Gruendliche Anweisung, wie ein Mensch vor den frühzeitigen Tod; und allerhand Arten Krankheiten, durch ordentliche Lebensart sich verwahren kœnne* (Instruction fondamentale sur la manière de se préserver d'une mort prématurée et de toutes sortes de maladies par une vie réglée); Halle, 1705-28, 9 vol. in-8°; — *Fundamenta Physiologiæ*; Halle, 1718, in-8°; — *Dissertationum Physico-Medicarum selectiorum Decas*; Leyde, 1719, 2 vol. in-8°; — *Medicina rationalis systematica*; Halle, 1718-40, 9 vol. in-4°; trad. en français, par J.-J. Bruhier, Paris, 1739-43, 9 vol. in-12 : cet ouvrage est divisé en quatre tomes : le premier a pour titre : *De Philosophia Corporis humani vivi et sani*; le second : *De Philosop. Corporis humani morbosi*; le troisième : *De veræ Therapiæ Fundamentis, medendi methodo, a selectissimis remediis*; le quatrième se partage en cinq parties, où l'auteur traite successivement : *De omnis generis Febribus; De Hæmorrhagiis et Doloribus; De Morbis spasmodicis et convulsivis; De Morbis ex viscerum labe partiumque solidarum atonia provenientibus; De Morbis ac Vitiis externas potissimum partes adfligentibus; accedit Supplementum de Morbis infantum, nunquam editum* : c'est le grand ouvrage de la vieillesse d'Hoffmann ; il y travailla vingt années, et ne le finit qu'à l'âge de quatre-vingts ans ; — *Medicina consultatoria, worinnen unterschiedliche ueber einige schwere Casus ausgearbeitete consilia medica, auch Responsa facultatis medicæ enthalten* (Consultat. de Médecine, renfermant divers préceptes médicaux concernant quelques cas graves, avec les réponses de la faculté de médecine); Halle, 1721-39, 12 vol. in-4° : c'est une collection de traités détachés sur divers problèmes médicaux d'une solution difficile, et où il avait rassemblé les cas les plus épineux de sa pratique; — *Consultationum et Responsorum medicinalium Centuriæ tres*; Halle, 1734, 2 vol. in-4°; plusieurs éditions en différents formats; une traduction allemande; — *Medicus Politicus, sive regulæ prudentiæ secundum quos medicus juvenis se dirigere debet*, Leyde, 1733, in-4°; trad. française par J.-J. Brehier, Paris, 1751, in-12; — *Abhandlung von der vorhnehmsten Kinder-Krankheiten* (Traité des principales Maladies de l'Enfance); Francfort, 1741, in-8°; — *Abhandung von der Jungfern-diaet* (Traité de la Diététique des jeunes Filles); Wittemberg, 1743, in-8°. Ses œuvres complètes ont paru sous le titre : *Opera omnia Physico-Medica, denuo revisa, correcta et aucta*, 6 vol. in-fol.; Genève, 1740; réimprimées après la mort de l'auteur, et augmentées d'un supplément en 5 vol. contenant des opuscules encore inédits (1753-60); réimprimées à Venise (1745, 17 vol. in-4°); et à Naples deux fois (1753-63; 25-27 vol. in-4°). Dans cette riche collection figurent les nombreuses dissertations publiées par l'auteur sur les points les plus intéressants de la science et de l'art. Elles y sont ainsi classées : A. *Observationum Physico-Chymicarum selectiorum Libri tres*; — B. *Dissertationum Physico-Chimicarum Trias*; — C. *Opuscula Physica varii argumenti* : XIII dissert.; Constantia; — D. *Opuscula de Aquis mineralibus* : XIV dissert.; — E. *Opuscula Dialectica* : XVII dissert.; — F. *Opuscula Medica de remediorum efficacia, facultatibus et viribus* : XIII dissert.; — G. *Opusc. Pathologico-Practica varii argumenti* : XX dissert.; — H. *Opuscula Medico-Practica, quo curam morborum et medendi methodum nec non circumspectum remediorum usum spectant* : XI dissert.

Dr C. Saucerotte.

Schulze, *Vie de Frédéric Hoffman*, en tête de ses *Œuvres*.

HOFFMANN (*Chrétien-Godefroy*), jurisconsulte allemand, né le 8 novembre 1692, à Laubau, dans la Lusace, mort le 1er septembre 1735. Son père (1), recteur du collége de Laubau, le destinait à la théologie; mais le jeune Hoffmann préféra se livrer à l'étude de la jurisprudence. S'étant rendu en 1711 à l'université de Leipzig, il y soutint trois mois après une thèse *De Senio Eruditorum*. Il devint ensuite précepteur de deux princes de la maison de Gallitzin. Après s'être fait recevoir, en 1716, docteur en droit, il fut nommé, en 1718, professeur de droit de la nature et des gens à l'université de Leipzig. Cinq ans après il fut appelé à succéder

(1) Il est auteur de beaucoup d'opuscules destinés à l'instruction de la jeunesse et d'une *Historie derer Laubanischen Pastorum primariorum*; Lauban, 1707, in-8°. *Voy.* sur sa vie et ses écrits : Carpzov, *Analecta Zittaviens.*, et Zedler, *Universal-Lexikon*.

à Couegus dans les fonctions de professeur de droit à l'université de Francfort-sur-l'Oder, et dans celles de conseiller intime de la cour de Prusse. Il devint plus tard membre de l'Académie de Berlin. Ses ouvrages prouvent qu'il avait des connaissances étendues en histoire et en jurisprudence. On a de lui : *De Origine et Natura Legum Germanarum privatarum antiquarum*; Leipzig, 1715, in-4°; — *Die Ehre des Hauses Mansfeld* (L'Honneur de la Maison de Mansfeld ; Leipzig, 1717 et 1720, in-8°; — *De Origine et causis querelarum de corrupta Jurisprudentia*; Leipzig, 1718, in-4°; — *Historia Juris romano-justinianei*; le tome I[er] parut à Leipzig en 1718, in-4°; une seconde édition très-augmentée en fut donnée en 1734; le tome II fut publié en 1726. Le tome I[er] contient une histoire du droit romain ainsi que plusieurs opuscules qui la concernent, tels que la *Delineatio Historiæ Juris* de Thomasius, l'*Anti-Tribonianus* de Hotman, l'*Epistola de veteribus Pisanæ civitatis Constitutis* de Valsechi, et la *Dissertatio ad Fletam* de Selden. Le tome II contient les sources de l'histoire du droit romain, avec des notes, et l'ouvrage de Le Bret : *De Ordine antiquo Judiciorum civilium apud Romanos*, et celui de Bottereau sur *Hadrianus legislator*; — *Novum Volumen Scriptorum Rerum Germanicarum, imprimis ad Lusatiam et vicinos regiones spectantium*; Leipzig, 1719, 4 vol. in-fol.; collection précieuse, précédée d'une Histoire de la Lusace; — *Series Rerum per Germaniam et in comitiis a transactione Passaviensi ad annum 1720 gestarum*; Francfort et Leipzig, 1720, in-4°; — *Gegenwärtiger Zustand der Finanzen von Frankreich* (État actuel des Finances de la France); 1720, in-8°; — *Præcognita generalia Jurisprudentiæ*; Leipzig, 1723, in-4°; — *De Origine et Jure Sceptrorum*; Francfort-sur-l'Oder, 1724 et 1736, in-4°; — *De Significatione et usu particulæ « quasi » in jure romano*; Francfort-sur-l'Oder, 1728, in-4°; — *De inveterata Duellorum in Germania Consuetudine*; Francfort-sur-l'Oder, 1730, in-4°; — *De insignioribus Defectibus Jurisprudentiæ criminalis Germanicæ*; Francfort-sur-l'Oder, 1731, in-4°; une seconde édition, donnée en 1757, contient en outre un ouvrage : *De Origine, progressu et natura Jurisprudentiæ criminalis Germanicæ*; — *De Juris Lubecensis antiquo quodam Codice*; Francfort-sur-l'Oder, 1731, in-4°; — *Nova Scriptorum ac Monumentorum, partim rarissimorum partim ineditorum, ad illustrandam historiam ecclesiasticam, liter. nec non jurisprud. collect.*; Francfort, 1731-1732, 2 vol. in-fol.; — *Nucleus Legum Imperii et novissimarum pacificationum*; Francfort-sur-l'Oder, 1731, in-4°; — *Einleitung in das jus publicum des heiligen römischen Reichs nebst einer vollstandigen Bibliotheca Juris publici* (Introduction au Droit public de l'Empire, avec une bibliothèque complète du droit public); Francfort-sur-l'Oder, 1734, in-8°: ce livre, estimé, contient des notes et des jugements sur plus de trois mille ouvrages de droit public; — *Grundsaetze des deutschen Staatsrechts* (Principes du Droit public allemand): ouvrage inachevé. Hoffmann a aussi édité : *Weissii Epistolæ*; *De claris Legum Interpretibus*, de G. Panzirolus; *Tractatus de Finibus Imperii*, de Conring; *Delineatio Juris Germanici*, de G. Beyer, etc. Hoffmann a encore publié les livraisons 199-251 de la *Europaeische Fama*, ainsi qu'un nombre considérable de dissertations juridiques. E. G.

Nova Acta Eruditorum (année 1736). — *Bibliothèque germanique*, t. XXXIV. — Gotten, *Gelehrtes Europa*, t. I, p. 884, et t. III, p. 708. — Jöcher, *Allgem. Gel. Lexikon.* — Hirsching, *Histor. Litter. Handbuch.* — Grohmann, *Histor. biogr. Handwörterbuch*, t. IV, p. 871. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

HOFFMANN (*Christophe-Louis*), médecin allemand, né en 1721 à Rheda en Westphalie, mort le 28 juillet 1807 à Elteville, sur le Rhin. Il exerça l'art de guérir à Mayence et à Aschaffenbourg. Ses principaux écrits sont : *Von den Pocken* (De la Petite Vérole); Munster et Hamm, 1770-1778, 2 vol.; — *Von der Empfindlichkeit und Reizbarkeit der Theile* (De la Sensibilité et Irritabilité des Parties malades); Munster, 1779, in-8°; Mayence, 1792, in-8°; — *Vom Scharbock, von der Lustseuche*, etc. (Du Scorbut, de la Maladie vénérienne, etc.); Munster, 1782, in-8°; — *Der Magnetist* (Le Magnétiseur); Mayence, 1787; supplément, 1787, in-4°; — *Opuscula latina Medici argumenti, separatim prius edita, nunc vero in unum collecta*; Munster, 1789, in-8°; — *Vermischte medicinische Schriften* (Recueil d'Opuscules de Médecine); Munster, 1790-1792, 3 vol. in-8°; — *Von den Arzney-Kraeften des rohen Quecksilbers, des Sublimats*, etc. (Des Vertus médicales du Mercure); Mayence, 1796, in-8°. D[r] L.

Meusel, *Gelehrtes Teutschland.*

HOFFMANN (*Jean-Godefroy*), économiste et homme d'État allemand, est né à Breslau, le 19 juillet 1765, et mort à Berlin, le 12 novembre 1847. Professeur d'économie politique à l'université de Kœnigsberg, depuis 1807, il fut l'année suivante appelé à Berlin comme conseiller d'État; en même temps il y continua son enseignement et dirigea, de 1840 à 1844, le bureau de statistique officielle, qu'il avait pour ainsi dire fondé en Prusse. Il assista au congrès de Vienne et à la conclusion de la paix de Paris, et accompagna le chancelier d'État Hardenberg dans diverses missions diplomatiques. Ses principaux travaux sont : *Das Interesse des Menschen und Burgers bei den bestehenden Zunftverfassungen* (L'Intérêt de l'Homme et du Citoyen et le système des corporations); Berlin, 1805; — *Uebersicht der Bodenflaeche und Bevoelkerung des preussischen Staates* (Le Territoire

et la Population de la Prusse); ibid., 1818; — *Die Bevoelkerung des preuss. Staats nach den i. J.* 1837 *amtlich aufgenommenen Nachrichten* (La Population de la Prusse d'après l'énumération officielle de 1837); ibid., 1840; — *Drei Aufsaetze über das Munzwesen* (Trois mémoires sur le Système monétaire); ibid., 1832; — *Die Wirkungen der asiatischen Cholera im preuss. Staate während des Jahres* 1831 (Les Effets produits par le Choléra asiatique en Prusse dans l'année 1831); ibid., 1833; — *Ueber die wahre Natur und Bestimmung der Renten aus Boden und Capital-Eigenthum* (De la Nature et du But des Rentes produites par la propriété foncière et par le capital); ibid., 1837; — *Die Lehre vom Gelde* (La Science de la Monnaie); ibid., 1838 : ouvrage estimé, auquel se rattache l'écrit : *Die Zeichen der Zeit im deutschen Münzwesen* (L'Influence de l'époque sur le système monétaire allemand); ibid., 1840; — *Die Lehre von den Steuern* (La Science des Impôts); ibid., 1840; — *Das Verhaeltniss der Staatsgewalt zu den Vorstellungen ihrer Unterthanen* (Le Gouvernement et ses rapports avec les citoyens); ibid., 1840;— *Uebersicht der Geburten, neuen Ehen und Todesfaelle in den Jahren* 1816 *bis* 1841 *in Berlin* (Tableau statistique des Naissances, Mariages et Décès qui ont eu lieu à Berlin durant les années de 1816 jusqu'à 1841 inclusivement); ibid., 1843; — *Uebersicht der staatswirthschaftlichen Verhaeltnisse, welche die Verschiedenheit der Bildung und des Besitzstandes erzeugt* (Tableau des Rapports économiques que la différence de la culture intellectuelle et des propriétés fait naître parmi les habitants d'un pays); ibid., 1843. R. L.

Conv.-Lex. — Guillaumin, *Dictionnaire d'Économie politique.*

HOFFMANN (*Ernest-Théodore-Guillaume* (1), célèbre littérateur allemand, né à Kœnigsberg, le 24 janvier 1776 (2), mort à Berlin le 25 juin 1822. Son père était conseiller à la cour criminelle d'Interbourg, et sa mère fille d'un avocat distingué. Une incompatibilité d'humeur amena bientôt la séparation des deux époux. Le père, homme d'esprit, avait des mœurs peu régulières, tandis que la mère portait l'amour de l'ordre jusqu'à la rigueur. Le jeune Hoffmann était âgé de trois ans lors de cette séparation de ses parents. Recueilli par sa grand'mère, il fut élevé chez elle et dans la société d'une tante et d'un oncle du côté maternel. La tante était celibataire; elle devina et encouragea les dispositions de son neveu; mais l'oncle, un conseiller retiré de la carrière judiciaire, se montra plus sévère. A l'école réformée de Kœnigsberg, où il fit ses premières études, Hoffmann annonça des dispositions peu ordinaires, en particulier pour la musique et le dessin, dont son oncle lui avait enseigné les premiers éléments. A quatorze ans il surpassa dans ces deux branches de l'art tous ses condisciples; il improvisait des morceaux de musique ou produisait des dessins dont on admirait la correction. Reçu parmi les clercs de l'université de sa ville natale, il s'appliqua particulièrement à l'étude du droit. C'est à Glogau qu'il débuta dans la carrière judiciaire; remarqué ensuite pour son activité et son aptitude, il fut nommé référendaire à la cour supérieure de Berlin, et, il faut le reconnaître, à cette époque de sa vie il s'occupait sérieusement de ses fonctions et ne donnait que ses heures de loisir aux études qu'il préférait. Lors de l'organisation de la province de Posen, Hoffmann fut nommé assesseur (1800), et en 1803 il devint conseiller du gouvernement de la province à Varsovie. Il mena alors une vie assez agréable, se monta une maison, se maria et eut des amis, tels que Hitzig et Zacharias Werner. Bientôt sa vie changea de face : les événements dont la Pologne fut le théâtre en 1806 firent perdre à Hoffmann son emploi; il dut même quitter Varsovie. Venu à Berlin, il chercha des ressources dans l'art qu'il n'avait cultivé qu'en amateur : il donna des leçons de musique. Il ne resta pas moins dans la gêne, bien qu'il cherchât à s'élever jusqu'à la composition. Il écrivit, en effet, un *Requiem* d'après celui de Mozart. Il n'atteignit pas il est vrai son modèle; cependant on trouve dans cette œuvre de la chaleur et de l'originalité. En 1808 il fut appelé à diriger à Bamberg la musique du théâtre établi dans cette ville par le comte Soden. Il était au comble de ses vœux : il fut à la fois le poëte, le compositeur, le chef d'orchestre, le régisseur, et le décorateur de son théâtre « et Dieu sait ce qu'il fit encore, » ajoute son biographe Rochlitz. Mais cela aussi ne dura guère; un beau jour la troupe se débanda, et Hoffmann eut devant lui un avenir qui n'avait rien de rassurant : ni position ni moyens d'existence.

Il s'adressa alors à ce même Rochlitz, qui rédigeait la gazette de Leipzig. Le style de sa lettre était l'homme tel qu'il fut connu depuis. Après avoir raconté toutes les péripéties qu'il avait traversées, il concluait en disant qu'il « fallait faire quelque chose; que la faim faisait mal, surtout à sa femme ». Rochlitz était un de ces hommes rares qui savent deviner la valeur des autres. Il répondit immédiatement, pria Hoffmann d'écrire pour le journal à peu près de la même manière que dans sa lettre, et, en même temps qu'il lui faisait part des offres pécuniaires de l'éditeur, il lui indiqua des sujets à traiter. Dix jours plus tard les lecteurs du journal musical de Leipzig purent prendre connaissance des articles suivants, envoyés par Hoffmann : *Les Observations sur la symphonie de Beethoven; Le maître de chapelle Jean Kreisler, ou les morceaux fan-*

(1) Et non Amédée, comme l'appela par erreur son premier éditeur Hoffmann, par insouciance sans doute, ne voulut jamais rectifier cette substitution erronée d'un de ses prénoms à un autre.

(2) 1778 d'après M. Champfleury; les sources les plus accréditées témoignent que cette date est erronée.

tastiques à la manière de Callot. Il prit part ainsi, et pendant longtemps, à la rédaction du journal qui lui avait ouvert ses colonnes; puis il accepta la direction de la musique d'un théâtre d'opéra qui jouait alternativement à Leipzig et à Dresde. Des discussions violentes ayant ensuite éclaté entre lui et le directeur du théâtre même, il quitta brusquement sa position. Le moment était mal choisi : on était à la veille de la bataille de Dresde : il convenait alors de ménager ses ressources; malheureusement Hoffmann n'y songeait pas. Nous laissons parler encore un homme qui fut tout bienveillant pour lui (1). « J'allai lui rendre visite, dit Rochlitz. Je le trouvai dans la partie la plus triste de la ville, dans un mauvais garni, dans la dernière chambre de l'auberge; là je le vis sur un lit misérable, à peine protégé contre le froid, les jambes gonflées et contractées par la goutte. Sa femme se tenait silencieuse et triste au chevet de son lit; devant lui il y avait une planche sur laquelle il paraissait travailler. « Mon Dieu! m'écrirai-je, comment cela va-t-il? — *Cela* ne va pas du tout, répondit-il; *cela* est couché et assez accroché. — A quoi travaillez-vous là, mon ami? — A des caricatures contre Napoléon et ses maudits Français. On me paye... Mais il faut que j'invente, dessine et colorie tout cela. Pour chaque pièce, le... l'avare me donne un ducat. » Informés enfin de cette situation, les amis d'Hoffmann s'appliquèrent à l'adoucir. Et sur sa demande, adressée par lui-même au prince de Hardenberg, chancelier d'État de Prusse, il fut rétabli dans son ancienne place. Devenu conseiller à la cour royale de Berlin, il remplit consciencieusement et en homme éclairé ses fonctions. En même temps les libraires recherchèrent et payèrent généreusement ses publications. Malheureusement, quoique naturellement sobre, il se laissa entraîner à une intempérance qui causa sans doute sa mort. Tout cependant fait supposer qu'il ne cherchait dans la boisson qu'un stimulant de nature à activer son imagination (2). La maladie qui le conduisit au tombeau fut courte, mais très-douloureuse : c'était la consomption dorsale. Il la supporta courageusement, et ne perdit même pas sa bonne humeur habituelle. Hoffmann était d'une très-petite stature; il avait le teint jaunâtre, les cheveux presque noirs. Ses yeux gris prenaient, quand il les clignait, une expression de ruse. Ses mouvements étaient empreints d'une vivacité extraordinaire. Son imagination, portée au fantastique reproduit par ses *Contes*, lui faisait voir en quelque sorte les monstres qu'il évoquait. « Pardon, mon cher, disait il parfois à un interlocuteur, mais n'apercevez-vous pas là-bas dans le coin, à votre droite, ce satané petit monstre? Comme il passe le tête en branlant, entre les poutres! Voyez, ce diablotin fait des cabrioles!... Ne vous gênez donc pas, charmant Petit Poucet.. Veuillez rester avec nous... Vous ne sauriez croire combien votre aimable personne nous fera plaisir... » Souvent, dans la nuit, et sous l'empire de cette sorte d'hallucination, il s'interrompait dans son travail, réveillait sa femme, qui venait s'asseoir à son bureau et le calmait de son mieux. Son esprit se plaisait aux tableaux extrêmes, aux scènes où venaient se mouvoir des revenants, des fous, etc. L'observation de l'homme le rendait peut-être trop peu sensible aux beautés de la nature. Quant aux sujets de ses contes, il les puisait indifféremment dans son imagination ou dans la vie réelle, quelquefois aussi dans des chroniques. A part une fougue incroyable dans les incidents et qui le rend difficile à suivre, on peut dire que les œuvres d'Hoffmann témoignent d'une grande et profonde étude de l'homme. On voit qu'il a observé attentivement et pour ainsi dire sur le vif. C'est ce qui explique le succès presque inouï qu'il obtint tout d'abord en France; tandis qu'il réussit moins dans son pays. « Les œuvres d'Hoffmann, dit M. Saint-Marc Girardin, sont, pour ainsi dire, un cours complet de toutes les impressions instinctives de notre âme. Sous ce rapport, l'imagination du romancier n'est pas inutile aux réflexions du philosophe; elle lui découvre dans notre âme et dans notre intelligence beaucoup de choses dont la raison est toujours tentée de ne pas tenir assez de compte. »... Hoffmann s'est souvent personnifié dans ses productions; elles portent fréquemment l'empreinte de son « humeur », ainsi qu'il s'exprimait lui-même. Il a laissé dans son journal l'échelle assez curieuse de ses dispositions suivant les circonstances. Par exemple : « Humeur pour le romantique religieux; humeur pour l'exaltation tendue jusqu'à l'idée de l'aberration; humeur érotique, mais poétique, » et ainsi de suite Sa correspondance avec ses amis, surtout avec celui de tous qu'il aimait le plus, Hippel, le fait assez bien connaître. On y trouve des détails autobiographiques du plus grand intérêt.

Les compositions musicales d'Hoffmann eurent moins de réputation que ses Contes; cependant on a de lui dans ce genre des œuvres estimables. L'opéra d'*Ondine* donne une idée de son talent musical. Au jugement de Weber, « c'est une œuvre des plus spirituelles; c'est le produit de l'intelligence la plus complète et la plus intime du sujet, complétée par une marche d'idées profondément réfléchies et par le calcul de toutes les ressources matérielles de l'art ». Ses autres œuvres, dans le domaine de l'harmonie, sont un *Miserere* complet; — un *Requiem*; — *Das Kreuz an der Ostsee* (La Croix de la Baltique); — *Die lustigen Musikanten* (Les joyeux Musiciens), opéra, paroles de Brentano;

(1) Nous traduisons ici d'après l'excellent recueil de M. Champfleury, intitulé *Contes posthumes d'Hoffmann*.

(2) Il buvait à la manière germanique, entremêlant les rasades et les dissertations : témoin ce jour où son éditeur Funck lui fit présent d'une pièce de vin de Nuits. A cheval sur le tonneau, éditeur et auteur pompèrent le siphon, et rivalisèrent d'entrain.

— *Das Gespenst* (Le Fantôme), opéra, paroles de Kotzebue; — *Dirna*, mélodrame, paroles du comte Soden; — *Arlequin*, ballet; — La musique du premier acte du *Julius Sabinus*, également de Soden. Comme caricaturiste, Hoffmann a laissé des productions spirituelles, mais un peu sèches.

V. ROSENWALD.

Les Contes d'Hoffmann ont été introduits en France en 1823. M. Delatouche publia alors, sous le titre d'*Olivier Brusson*, un ouvrage qui n'était autre chose que la traduction de la nouvelle connue intitulée *Mademoiselle Scudéry*. En 1829 le libraire Mame publiait *L'Élixir du Diable, histoire tirée des papiers du frère Médard, capucin, publié par C. Spindler et traduit de l'allemand par Jean Cohen*. Spindler cachait le nom du véritable auteur, Hoffmann. Enfin, en 1830 parurent les *Contes de Hoffmann*, publiés par M. Loève-Weymar. Leur succès fut immense, et encouragea l'éditeur, Renduel, à publier les *Œuvres complètes d'Hoffmann*, en 20 vol. in-12. Cette édition est loin d'être complète; on doit surtout lui reprocher la mutilation et l'arrangement arbitraire de certains contes. Parmi les autres écrivains français qui ont traduit Hoffmann, on doit citer MM. Toussenel, Egmont, de Labédollière, enfin M. Champfleury, qui a publié en 1856, sous le titre de *Contes posthumes d'Hoffmann*, un volume contenant, outre l'intéressante biographie de l'auteur par Rochlitz, des extraits du journal de Hoffmann, un essai judicieux sur ses œuvres, une partie de sa correspondance, enfin des détails bibliographiques. Un écrivain lyonnais, M. Degeorge, a publié, mais à un petit nombre d'exemplaires, une traduction de quelques contes, tels que *L'Esprit elementaire*, *Les Brigands*, *Les Méprises* et *Les Mystères*.

Les principaux travaux littéraires d'Hoffmann sont : *Phantasiestücke in Callot's Manier* (Morceaux fantastiques à la manière de Callot), Bamberg, 1814; 3e édit., Leipzig, 1825, 2 vol.; — *Elixir des Teufels* (L'Elixir du Diable); Berlin, 1816; — *Nachtstücke* (Contes nocturnes); Berlin, 1817, 2 vol.; — *Die Serapionsbrüder* (Les frères de Sérapion); Berlin, 1819-1821, 4 vol.; supplément, 1825; — *Klein Zaches, genannt Zinnober* (Petit Zacharie, dit Cinnobre); Berlin, 2e édit., 1824; — *Prinzessin Brambilla, ein Capricio nach Jacob Callot* (Princesse Brambilla, caprice d'après Jacques Callot), Berlin, 1821; — *Meister Floh, ein Mærchen in sieben Abenteuern zweier Freunde* (Maître Puce, conte en sept aventures de deux amis); Francfort, 1822; — *Lebensansichten des Kater Murr, nebst fragmentarischer Biographie des Kappellmeisters Johannes Kreisler in zufælligen Maculaturblættern* (Les idées du matou Murr sur la vie et feuillets d'une biographie du maître de chapelle Jean Kreissler); Berlin, 1821-1822, 2 vol.; — *Der Doppelgaenger* (L'homme double); Brunn, 1824. Une édition des *Œuvres choisies de Hoffmann* a paru à Berlin, 1827-1828, en 10 vol. : *Ausgewæhlte Schriften*. Une nouvelle édition en a été publiée par la veuve de Hoffmann; Stuttgard, 1839, 15 vol.

R. LINDAU.

Hitzig, aus Hoffmann's Leben und Nachtlass; Berlin, 1823. — Funck, *Aus dem Leben zweier Dichter E. Th. W. Hoffmann und F.-G. Wetzel*; 1836. — Rochlitz, *Für Freunde der Musik*. — *Zeitgenossen*, XIX. — Gervinus, *Geschichte der deutschen Dichtung*; Leipzig, 1853. — Julian Schmidt, *Geschichte der deutschen Literatur des XIXten Jahrh.*; Leipzig, 1856, 2e vol. — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

HOFFMANN (*Charles-Alexandre*), littérateur polonais, né à Masovien, en 1798. Il étudia le droit à Varsovie; mais, s'étant lié ensuite avec certaines sociétés secrètes, il devint suspect au gouvernement russe, et ne put parvenir à une position digne de lui. Il fut même exclu des services publics pour avoir organisé une association patriotique, à l'occasion de laquelle il fut l'objet de poursuites, qui, à la vérité, n'eurent aucun résultat fâcheux. Il chercha alors des ressources dans les lettres; en 1825 il fonda la *Thémis polonaise*, journal scientifique, et en 1827 il publia une traduction des *Œuvres de Franklin*. Déclaré apte aux fonctions publiques en 1828 seulement, il fut nommé conseiller de la banque de Pologne. Immédiatement après la révolution de 1830, il fit paraître : *Die grosse Woche der Pole* (La grande Semaine des Polonais). Cet ouvrage fut traduit en plusieurs langues. Devenu, en 1831, l'un des trois directeurs de la banque, il fut envoyé en cette qualité en Allemagne pour y négocier un emprunt. Après la prise d'assaut de Varsovie, il écrivit à Dresde la brochure intitulée : *Coup d'œil sur l'état politique de la Pologne sous la domination russe*; Paris, 1832. Il mit à profit pour cette publication les papiers secrets abandonnés à Varsovie par le gouvernement russe, et dont il put prendre connaissance. Obligé, sur la demande de la Russie, de quitter Dresde en 1832, il vint en France avec sa femme, et y écrivit de nouveaux ouvrages. Il se montra partisan du prince Czartoryski. Revenu à Dresde en 1848, il y fut chargé de la correspondance pour le journal de Cracovie le *Czas*. Outre les ouvrages cités, on a de lui : *Cztery Powstania*; Paris, 1857; — *Vademecum Povskie*; Paris, 1839 : on y trouve d'intéressants détails sur les finances de l'ancienne Pologne.

V. R.

Convers.-Lex.

HOFFMANN (*Clémentine*, née TANSKA), femme auteur polonaise, épouse du précédent, née à Varsovie, en 1798, morte à Passy en 1845. Elle publia de bonne heure d'excellents ouvrages d'éducation, qui, en dernier lieu, lui valurent le titre d'inspectrice supérieure des écoles de filles à Varsovie. Elle suivit en France son mari, obligé de fuir la Pologne. Venue à Paris, elle y vécut de ses travaux littéraires et en donnant de l'instruction aux enfants polonais. C'est alors aussi qu'elle fit paraître ses ouvrages les plus remar-

quables. En 1844 elle se rendit en Italie, d'où elle revint malade en France, où elle mourut. On a d'elle : *Pamiatka pro Dobréj Matre* (Souvenir des bonnes Mères); — *Rozrywkidla dzieci* (journal commencé en 1824); — *Christine*; — *Caroline*; — *Jan Kochanowski*; — *Swiete niewiasty nova biblioteczka dla dzieci*; Breslau, 1838; — *O Moralnosci dla Kobiet*; Cracovie, 1841. V. R.

Conv.-Lexik.

* HOFFMANN (*André-Gottlieb*), théologien et orientaliste allemand, né le 13 avril 1796, à Weisleben (comté de Mannsfeld). Il interrompit ses études pour prendre part, en 1813, à la guerre de l'Allemagne contre la France, fréquenta ensuite l'université de Halle, et s'y distingua parmi les élèves de Gesenius. Depuis 1822 il est professeur de théologie et du congrès oriental à Iéna. Ses principaux travaux sont : *Commentarius philologico-criticus in Mosis Benedictionem*; Halle et Iéna, 1822 et suiv.; — *Grammatica Syriaca*; Halle, 1827; — *Entwurf der hebræischen Alterthümer* (Traité précis sur les Antiquités hébraïques), d'après l'ouvrage de Warnekros; Weimar, 1832; — *Die Apokalyptiker der æltern Zeit unter Juden und Christen in vollstaendiger Uebersetzung mit fortlaufendem Commentar und historisch-kritischer Einleitung* (Traduction complète des anciens écrivains apocalyptiques parmi les juifs et les chrétiens, accompagnée d'un commentaire perpétuel et d'une introduction historico-critique); Iéna, 1833-1838, 1er vol., part. I et II, avec édition latine du *Lexicon Hebraicum* de Gesenius, et un grand nombre d'articles dans l'*Encyklop.* d'Ersch et Gruber. V—c.

Conversations-Lexikon.

* HOFFMANN DE FALLERSLEBEN (*Auguste-Henri*), poëte et philologue allemand, est né le 2 avril 1798, à Fallersleben, près Lunebourg. Il étudia à Gœttingue et à Bonn, sous la direction de Grimm, qui lui inspira le goût de la vieille littérature; et en 1830 il devint professeur de langue et de littérature allemande à Breslau. Un recueil de poésies qu'il publia en 1840 : *Unpolitische Lieder*, chansons plus politiques que le titre ne l'indique, lui firent perdre sa place de professeur. Il erra pendant plusieurs années en Allemagne, en Suisse et en Italie. En 1845 il parvint à faire valoir ses droits de citoyen du Mecklembourg, et en 1848 il lui fut enfin permis de séjourner de nouveau en Prusse.

Ses poésies l'ont rendu populaire dans toute l'Allemagne. Sans être versé dans la science musicale, Hoffmann a très-bien réussi à composer des airs pour ses chansons. Ses principaux ouvrages philologiques sont : — *Horæ Belgicæ*; Leipzig et Berlin, 1830-1855, vol. 1-11; 2e édition, 1857; — *Fundgruben für Geschichte deutscher Sprache und Literatur* (Sources historiques de la Langue et de la Littérature allemandes); Berlin, 1830-1837, 2 [illegible] — [illegible] *des deutschen Kirchenliedes* [illegible] (Histoire du Cantique allemand jusq[illegible] de Luther); Breslau, 1832; 2e édit., 1855; — *[illegible]neke Vos* (Le Roman du Renard); Berlin, 1[illegible] 2e édit., 1852; — *Fragmenta Theotisca*, ouvrage fait en commun avec Endlicher; Vienne, 1834; — *Altdeutsche Blaetter* ([illegible] des d'Allemand ancien); ouvrage fait en [illegible] Haupt; Leipzig, 1836-1840, 2 [illegible] — [illegible] *menta Elnonensia*, contenant [illegible] de Louis (*Ludwiglied*). [illegible] à la Bibliothèque de V[illegible] — *Die deutsche Philologie* [illegible] ments de la Philologie allemande); — *Verzeichniss der altdeutsc[illegible] ten der Bibliothek zu Wien* ([illegible] Manuscrits en ancien allemand de [illegible] de Vienne); Leipzig, 1841; — [illegible] *dichte* [illegible] *d*[illegible] *cher* [illegible] Poésies p[illegible] — *Deutsche Gesellsc*[illegible] 17ten *Jahrhunderts* ([illegible] les seizième et dix-[illegible]); [illegible] — *Spenden* [illegible] *deutschen Liter*[illegible] (Documents pour servir à l'étude [illegible] littéraire de l'Allemagne); Leip[illegible] 2 vol.; — *Theophilus*; Hanov[illegible] — [illegible] *træge zur Geschichte der* [illegible] (Documents pour servir à l[illegible] allemande); Hanovre, 1854.

Les œuvres poétiques de Hoffmann sont : *Allemannische Lieder* (Chansons allémaniques); Fallersleben, 1826; 5e édit., Manheim, 1843; — *Gedichte* (Poésies); Leipzig, 1834, 2 vol.; 4e édit., Hanovre, 1853; — *Schlesische Volkslieder mit Melodien* (Chansons populaires de la Silésie avec des Mélodies); Leipzig, 1842; — *Unpolitische Lieder* (Chansons non politiques); Hambourg, 1840-1841, 2 vol.; — *Funfzig Kinderlieder* (Cinquante Chansons d'Enfants); Leipzig, 1843; — *Deutsche Lieder aus der Schweiz* (Chansons allemandes venant de la Suisse); Zurich, 1843; — *Funfzig neue Kinderlieder* (Cinquante nouvelles Chansons d'Enfants); Manheim, 1845; — *Vierzig Kinderlieder* (Quarante Chansons d'Enfants); Leipzig, 1847; — *Diavolini*; Darmstadt, 1847; — *Deutsches Liederbuch* (Livre de Chansons allemandes); Leipzig, 1850; — *Liebeslieder* (Chansons d'amour); Mayence, 1850; — *Heimathklaenge* (Souvenirs du Pays natal); ibid., 1850; — *Rheinleben* (La Vie autour du Rhin); ibid., 1851; — *Soldatenlieder* (Chansons de Soldat); ibid., 1851; — *Lieder aus Weimar* (Chansons datées de Weimar); Leipzig, 3e édit., 1854.

R. LINDAU.

Conv.-Lex. — *Zehn Actenstücke über die Amtsentsetzung des Professor Hoffmann*; Manheim, 1843. — *Deutsche Literaturgeschichte der neuern Zeit in Biographien, Kritiken und Proben*; Cassel, 1854-1855.

HOFFMANNSEGG (*Jean-Centurius*, comte DE), naturaliste allemand, né à Dresde, le 23 [illegible]

1766, mort dans cette même ville, le 13 décembre 1849. Il étudia à Leipzig et à Gœttingue, et séjourna pendant quatre ans en Portugal pour explorer la flore de ce pays. Il y découvrit plusieurs centaines d'espèces de plantes jusqu'alors inconnues, un grand nombre d'insectes rares, et revint, en 1804, en Allemagne. Il publia, en collaboration avec Link, sa magnifique *Flore portugaise* (Berlin, 1809-1833, livraison 1-22, en français et en latin), pour l'impression de laquelle il dépensa de sa propre fortune près de 200,000 fr. En reconnaissance des services rendus par lui à la botanique, le savant Cavanilles donna le nom de *Hoffmannseggia* à un genre de plantes de l'Amérique Australe. Outre l'ouvrage déjà cité, on a de lui : *Liste des Plantes cultivées dans les jardins du comte Hoffmansegg, à Dresde et à Rammenau*; Dresde, 1823; — *Voyage en Portugal*, rédigé par Link; Paris, 1805. R. L.

Conv.-Lex.

HOFLAND (*Thomas-Christophe*), peintre anglais, né à Worksop, le 25 décembre 1777, mort le 3 janvier 1843. Son père, qui avait une manufacture de coton, n'ayant pas réussi dans cette industrie, le jeune Thomas Hofland vint à Londres, où il étudia la peinture de paysage; il donna ensuite des leçons de dessin. Des *Scènes de Nuit* qu'il exposa à l'Académie royale de Londres en 1812, et qui eurent du succès, puis les travaux littéraires de sa femme, mistress Hoole, qu'il avait épousée en 1808, le mirent bientôt au-dessus du besoin, et l'affranchirent de la nécessité de faire des copies de tableaux pour vivre. Il continua de produire aux expositions annuelles des œuvres qui furent presque toujours remarquées. A soixante ans il visita l'Italie, et rapporta de ce voyage de curieux paysages. Les sujets de ses autres tableaux sont presque tous empruntés aux sites de l'Europe, du Cumberland, du pays de Galles et de l'Irlande. Hofland a de la fraîcheur et du naturel; mais il atteint rarement ce qu'il y a de grandiose dans les scènes qu'il décrit. Grand amateur de la pêche à la ligne, il publia en 1839 un volume illustré, ayant pour titre *The British Angler's Manual* V. R.

The English Cyclop.

HOFLAND (*Barbara*), femme du précédent et fille de Robert Wreake, naquit en 1770, et mourut le 9 novembre 1844. Veuve d'un gentilhomme appelé Hoole, elle épousa ensuite le peintre Hofland, alors maître de dessin à Derby. Elle écrivit, pour augmenter les ressources du ménage, de nombreux ouvrages destinés en grande partie à la jeunesse, et qui eurent en Angleterre et en Amérique un légitime succès. Au rapport d'un biographe, il s'en vendit, du vivant même de l'auteur, plus de trois mille exemplaires.

On cite parmi les compositions de Barbara Hofland la *Clergyman's Widow*, et le *Son of Genius*. Ce dernier ouvrage eut plus de vingt éditions et fut traduit en plusieurs langues. Dans le nombre de ses autres écrits on remarque : *The Daugter in Law*; — *Emily*; — *The Czarina*; — *Pays the to her Neighbour-What?* — *King's Son*; — *Young Crusoe*; — *Little Dramas for Young people*; — *Tales of the Manor*; — *Emily's Reward, or a holiday trip to Paris*. La plupart de ces ouvrages forment chacun quatre volumes, et quelques-uns ont été traduits en français. V. R.

The English Cyclop.

* **HOFMANNSWALDAU** (*Chrétien-Hofman* DE), poëte allemand, né à Breslau, le 25 décembre 1618; mort le 18 avril 1679. Il étudia à Leyde la jurisprudence et les belles-lettres sous la direction de Saumaise, de Vossius et de Bonhorn. Il accompagna ensuite le prince de Fremonville en Angleterre, en France et en Italie. De retour dans sa ville natale, en 1646, il y fut élu membre et plus tard président du sénat : il consacra ses loisirs au culte des muses, en suivant les traces de son ami Opitz. Ses œuvres poétiques ont été réunies sous le titre de : *Sinnreiche Heldenbriefe and andere herrliche Gedichte* (Héroïdes ingénieuses et autres Poésies magnifiques); Breslau, 1673, 1680, 1684, 1689, in-8°; Breslau et Leipzig, 1700, 1704, 1710, 1717, 1730, in-8°; elles se trouvent aussi dans le recueil de Neukirch intitulé : *Herrn von Hofmanuswaldau and auderer Deutschen auserlesene Gedichte*; Leipzig, 1698 et 1734, 7 vol. in-8°. Outre un certain nombre d'Héroïdes, genre que Hofmanswaldau introduisit le premier dans la littérature allemande, on trouve parmi ses poésies une traduction du *Pastor fido* de Guarini, une autre de *Socrate mourant*, de Théophile, des *Odes religieuses*, des *Épigrammes*; des *Chants nuptiaux*, des *Epitaphes*, etc. E. G.

Jörden, *Lexikon teutscher Dichter und Prosaisten*, t. II et t. VI. — Manso, dans la *Schlesische Monatschrift* (mars 1792). — Gervinus, *Geschichte der deutschen Nationallitteratur*.

HOFMAN (*Hans* DE), écrivain danois, né le 10 juillet 1713, à Skjerildgaard, mort en 1793. Il fut nommé en 1760 président du tribunal de Fredéricia, et en 1773 bailli de Colding. On a de lui : *Œconomiske Betragninger over Aarhuus Stift* (Considérations économiques sur le grand bailliage de Aarhuus); Copenhague, 1757; — les tomes IV-VII de *Den danske Atlas* (Atlas du Danemark), commencé par Pontoppidan; ibid., 1768-1781, in-4°; — *Tractat om Hedernes Dyrkning* (Traité sur la Culture des Landes); Odensée, 1781; — *Coldinghuus Amts Beskrivelse* (Description du Bailliage de Colding); Frédéricia, 1785, in-fol., oblong. Il a édité : *Samling af publique og private Stiftelser, etc.* (Recueil d'Actes de Fondation, de Donations, etc., publiques et privées); Copenhague, 1755-1780, 11 vol. in-4°. B.

Lærde Efterretninger, 1793, p. 111. — *Minerva*, 1793, I, 369. — Nyerup et Kraft, *Litter.-Lex.*

HOFMAN ou **HOFFMANN** (*Tycho* DE), frère

du précédent, biographe danois, né à Skjerildgaard, le 15 décembre 1714, mort en 1754. Il prit le degré de docteur en droit à Iéna (1748), et fut nommé, en 1750, assesseur à la cour suprême. Il était membre de la Société Royale de Londres. On a de lui : *Leben einiger wohlverdiensten Dænen* (Vie de quelques Danois distingués); 1741, pet. in-8°; — *Portraits historiques des Hommes illustres de Danemark, remarquables par leur mérite, leurs charges et leur noblesse, avec leurs Tables généalogiques;* 1746, 6 part. en 2 vol. in-4°, avec un appendice intitulé : *Memoires de Griffenfeld, Adeler et Tordenskjold.* Le texte français est accompagné de portraits gravés par les plus célèbres artistes de l'Europe, et fort supérieurs à ceux que contient la traduction danoise de cet ouvrage, faite par Ljunge et améliorée par Sandvig; Copenhague, 1777-1779, 3 vol. in-8°. B.

Nachrichten de Büsching, I, 513-536. — Vie par Scherewien, trad. dans *Efterretn. om danske Adelsmænd*, II, 9-22. — Nyerup, *Litt.-Lex.*

*HOFMANN (*Jean-Chrétien-Conrad*), historien et théologien allemand, est né à Nuremberg, le 21 décembre 1810. Il est professeur de théologie à l'université d'Erlangen, et rédige depuis 1846, en commun avec Hœfling et Thomasius, une revue protestante intitulée : *Zeitschrift für Protestantismus und Kirche.* Ses principaux ouvrages sont : *Geschichte des Aufruhrs in den Cevennen* (Histoire de la Guerre des Cévennes); Nordlingue, 1837; — *Lehrbuch der Weltgeschichte* (Manuel d'Histoire universelle); ibid., 1839, 2 vol.; 2e édit., 1843; — *Die Mission in der Heidenwelt und unter Israel* (La Mission dans le monde païen et parmi les Israélites); Nuremberg, 1856; — *Schutzschriften für eine neue Weise alte Wahrheit zulehren* (Défense d'une Nouvelle Manière d'enseigner l'Ancienne Vérité); Nordlingue, 1856. V—u.

Conv.-Lex.

HOFMANN. *Voy.* HOFFMANN.

HOFSTEDE, théologien hollandais, né à Rotterdam, en 1720, mort le 27 novembre 1803. Après avoir étudié à Groningue, il devint professeur de théologie à Rotterdam. Dans ses écrits il attaque avec violence les philosophes sceptiques de son temps, ceux surtout qui s'écartaient du dogme calviniste. En 1779 il protesta par un écrit intitulé : *Oost-indiansche Kerkzaaken* (Affaires ecclésiastiques des Indes); La Haye, 1779-1780, 2 vol. in-8° : contre l'établissement d'une église luthérienne au cap de Bonne-Espérance. Une vive polémique s'engagea à ce sujet entre lui et le ministre luthérien Rutz (*voy.* Walh, *Neueste Religionsgeschichte*, t. IX, 321). Hofstede publia aussi en hollandais, contre le Bélisaire de Marmontel, un ouvrage traduit en allemand sous le titre de : *Des Herrn Marmontel Belisair beurtheilt und die Laster der berühmten Heiden angezeigt* (Le Bélisaire de M. Marmontel jugé, et les Vices des célèbres païens démontrés); Leipzig, 1769, in-8° : ce livre fit écrire à J. A. Eberhard sa *Neue Apologie des Socrates.* Hofstede critiqua aussi la traduction du traité *Du Sublime* de Mendelsohn, publiée par Goens van Ryklof. E. G.

Allgemeine deutsche Bibliothek, t. XIII et XVIII. — Ernesti, *Neueste theolog. Bibl.*, t. II, p. [illegible]. — Schroeckh, *Kirchengeschichte seit der Reformation*, t. VIII, p. [illegible]. — Ersch et Gruber, *Encyklopædie.*

HOGARTH (*William*), célèbre peintre anglais, naquit à Londres, vers la fin de 1697, et mourut dans cette ville, le 26 octobre 1764, d'un anévrisme au cœur. Selon quelques biographes, son père était prote d'imprimerie; selon d'autres, un petit fermier de province (*yeoman*). Hogarth a raconté ses débuts dans sa carrière et les moyens auxquels il avait recours pour reproduire les objets et les scènes qu'il voyait, et les sensations qu'il éprouvait. Bien jeune encore, il fut placé comme apprenti chez un graveur en métaux, qui lui enseigna à graver des étiquettes pour les livres de bibliothèques, des factures de marchands et des plaques d'enseigne; pendant les instants de loisir que lui laissait son travail manuel, il s'exerçait avec passion dans le genre *caricature*, et devint ainsi un des plus terribles railleurs des ridicules de la vie domestique et de la société. Étant entré dans une taverne pour se rafraîchir, il fut témoin d'une lutte acharnée entre deux robustes boxeurs : le plus maltraité saisit, dans un dernier effort, un énorme pot de bière, et le brisa sur la tête de son adversaire, qui tomba en faisant une grimace horrible. Hogarth retraça aussitôt cette grimace avec tant de vérité que son œuvre fit fureur. A quelques jours de là, il fit, sous les traits d'une mégère, le portrait de son hôtesse, qui le poursuivait pour le payement de vingt schellings, prix de son modeste loyer : la vente de cette caricature lui rapporta le triple de ce qu'il devait. Cependant, pour vivre il entra comme ouvrier dans l'atelier d'un graveur sur métaux; il y grava des cachets, des armoiries, des chiffres ornés et entrelacés, des cœurs unis percés d'une flèche, des cartes d'adresse, etc. Ce fut à ce genre de faire qu'Hogarth employa pendant plusieurs années son esprit et son imagination. Une fois pourtant, rapporte-t-il avec sa naïveté habituelle, on osa lui confier douze vignettes destinées à illustrer une édition de *Don Quichotte.* Ce qui favorisa le développement de son talent caustique, c'est l'observation fine et sagace du milieu social dans lequel il vivait; de cette vieille Angleterre, toute gonflée d'ale et de bœuf, raffolant toujours de ses lutteurs émérites, dont Figg, le boxeur du temps, était proposé comme le type le plus parfait. Hogarth ne sortit de son obscurité que vers 1725. A cette époque il fut chargé de graver dix-sept planches pour l'édition in-12 du poëme d'Hudibras par Butler. Ces planches sont pour la plupart des représentations burlesques de prélats armés de

la parole et du sabre, et battant la caisse en chaire; cependant on ne trouve pas encore dans ces dessins cette moquerie franche et communicative qui a donné tant de prix aux produits du crayon, du pinceau et du burin de Hogarth. Bientôt après Hogarth fit paraître *La Vie d'une Courtisane* (*The Harlot's Progress*), espèce de drame en six parties. C'est l'histoire d'une jeune fille qui, arrivée pure de son village, la fraîcheur sur les joues et l'innocence dans le cœur, va mourir à l'hôpital, après avoir descendu tous les degrés de la corruption. Cette œuvre fut suivie de *La Vie d'un Libertin*. Puis vint *Le Mariage à la mode, ou les tribulations de la vie conjugale*. Ébloui du succès immense qu'avait obtenu ce dernier ouvrage, Hogarth en publia la contre-partie sous le titre *Le Mariage heureux;* mais ce travail passa presque inaperçu. Citons encore de ce fécond auteur: *Les Comédiennes ambulantes; — L'Industrie et la Paresse; — La Conversation moderne; — Les Quatre Parties du Jour; — Les Élections; —* les *Scènes de Cruauté*, qui ne sont qu'un plaidoyer habilement combiné en faveur des animaux maltraités. Les types que retracent ces productions eurent d'autant plus de succès, que chacun voulait y trouver des portraits. Les œuvres d'Hogarth devinrent bientôt très-populaires, et tous les arts les reproduisirent. Comme tous les hommes de génie, Hogarth eut une originalité particulière, un style qui lui est propre. Comme dessinateur, ce n'est pas un puriste classique, mais un excellent réaliste, qui sait choisir le meilleur côté de son sujet et le retracer avec intelligence. Sorti du peuple, il a mieux réussi dans la portraiture des classes bourgeoises et des classes inférieures que dans les tournures des classes élevées. Les ennemis, les rivaux d'Hogarth, et surtout les peintres puristes de cette époque, accusaient cet artiste de manquer d'élévation et de ne pas avoir un système arrêté au sujet de la vraie beauté. En réponse à ce reproche, il publia, en 1753, son *Analyse de la Beauté*. Cet ouvrage fit beaucoup de bruit, souleva de nombreuses critiques, et fut mis à contribution par Diderot dans son écrit sur le Salon de 1765. Dans l'appréciation d'un paysage de Loutherbourg, on lit : « Nous aimons que le plaisir dure; il y faut donc quelques progrès. La pyramide est plus belle que le cône, qui est simple, mais sans variété. La ligne droite brisée plaît plus que la ligne droite, la ligne circulaire que la ligne droite brisée, l'ovale que la circulaire, la serpentante que l'ovale. » Ce dernier terme de la beauté donné aux formes par Diderot est précisément le même qu'Hogarth avait développé. Walpole fait remarquer, au sujet de ce *Traité de la Beauté*, qu'on y trouve des aperçus neufs et vrais et des originalités qui bien certainement ne rendent pas la pensée de l'auteur. Pour se moquer des règles fixes auxquelles on avait depuis longtemps assujetti les cinq ordres d'architecture, Hogarth les avait représentés sous l'emblème de cinq ordres de *Perruques*. Le dernier tableau de Hogarth, représentant *Le Temps couché sur des ruines*, porte la date de 1764. Après l'avoir terminé, il brisa sa palette, et déclara son œuvre finie; auparavant il avait eu le soin de retoucher ses planches, se faisant aider dans ce travail par des graveurs qu'il avait fait venir de Chiswich. Le 25 octobre de cette même année, se sentant plus mal qu'à l'ordinaire, il se fit transporter de Leicesterfield à Londres, et le lendemain, après avoir répondu à une lettre du célèbre Franklin, il mangea comme à son ordinaire une livre de beefsteak à son dîner, puis fut pris d'un vomissement de sang. Il se mit au lit, et deux heures après il n'existait plus.

L'œuvre de Hogarth se compose de deux cent cinquante gravures environ, dont il a exécuté la plus grande partie; l'édition la plus complète est celle de Londres, 2 vol. in-4°. Ses dessins et ses tableaux sont fort nombreux et très-recherchés. Si la plupart sont traités en simples esquisses, quelques-uns que j'ai vus sont d'un fini qui n'exclut pas les touches spirituelles du pinceau. THÉNOT.

English Cyclopædia (*Biog.*). — Walpole. — Nichols, *De l'Analyse de la Beauté*, précédée de la *Vie de Hogarth*, 2 vol. in-8°, sans nom d'auteur.

HOGENDORP (THIERRY, comte DE), général hollandais, né à Rotterdam, en 1761, mort près de Rio-Janeiro, en 1830. Entré jeune au service, il parvint au grade d'officier général. Nommé ensuite ambassadeur à Saint-Pétersbourg, il fut nommé quelques années plus tard gouverneur de la colonie hollandaise fondée dans la partie orientale de l'île de Java. Quelques plaintes élevées contre son administration le firent rappeler. Quand Louis-Napoléon monta sur le trône de Hollande, il confia au comte Thierry de Hogendorp, en 1806, le ministère de la guerre de son royaume. L'année suivante, Hogendorp quitta le ministère pour se rendre à Vienne en qualité de ministre plénipotentiaire de Hollande. Rappelé en 1809, par suite de la reprise des hostilités, il partit presque aussitôt pour Berlin, et de là pour Madrid, en 1810, chargé de fonctions diplomatiques près de chacune ces deux cours. En janvier 1811, Napoléon, à qui il resta toujours sincèrement attaché, le nomma général de division, et au mois de mars suivant il le prit pour aide de camp. Il devint ensuite successivement gouverneur de la Prusse orientale et de la Silésie. Il fit la campagne de Russie avec l'empereur, et se trouvait au quartier général de Dresde au mois de juin 1813; Napoléon le nomma alors gouverneur de Hambourg, où Davout commandait en chef. On accusa Hogendorp d'avoir déployé à cette époque une sévérité excessive dans son commandement et d'avoir aggravé par des rigueurs inutiles le sort des habitants de cette ville. Dans un mémoire qu'il publia à cette occasion, Hogendorp rejeta tous les torts sur le

maréchal Davout. Il prétend même qu'il s'était brouillé avec lui à propos de l'expulsion des bouches inutiles de la place de Hambourg. « Je ne pouvais ni ne voulais approuver ses mesures, dures et arbitraires, ni en être l'instrument, » dit Hogendorp. A partir de ce moment, le maréchal nomma l'adjudant Fernig commandant supérieur de la ville pour recevoir ses ordres directement, et l'autorité d'Hogendorp fut en quelque sorte annulée. Après l'abdication de Napoléon, Hogendorp fut engagé par Davout à prêter serment à Louis XVIII; mais il soutint qu'il était Hollandais, et résista aux menaces du maréchal. Il retourna ensuite dans sa patrie; mais à peine l'empereur fut-il revenu de l'île d'Elbe, que Hogendorp vint le rejoindre à Paris. Il combattit à ses côtés à Waterloo. Napoléon étant tombé une seconde fois, Hogendorp partit pour l'Amérique, et passa en 1816 au Brésil, où il fonda un établissement agricole auprès de la capitale. Napoléon, qui l'aimait, lui laissa un souvenir dans son testament, où il est porté pour une somme de 100,000 fr. On a de lui : *Mémoire du général d'Hogendorp pour servir de réfutation des bruits injurieux et des calomnies répandues contre lui dans des gazettes, journaux et pamphlets, pendant qu'il était gouverneur de Hambourg, lors du dernier blocus de cette place;* Amsterdam et La Haye, 1814, in-8°; — *Du système colonial de la France sous le rapport de la politique et du commerce, accompagné d'un tableau technologique de tous les établissements coloniaux et du commerce des Européens dans les autres parties du monde;* Paris, 1817, in-8°; — *Renseignements sur l'état actuel des possessions hollandaises aux Indes Orientales, et du commerce qui s'y fait;* — *Kraspoucal, ou tableau des mœurs de l'Inde,* drame en hollandais; — une tragédie française qui a pour sujet un trait héroïque de l'histoire des Pays-Bas. J. V.

Convers.-Lexikon. — *Dict. de la Conversation.* — Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemp.*

HOGENDORP (*Gisbert-Charles*, comte DE), homme d'État hollandais, frère du précédent, né à Rotterdam, le 27 octobre 1762, mort à La Haye, le 5 août 1834. En 1773 il alla a Berlin, où il entra dans le corps des cadets, avec son frère aîné. Gisbert Hogendorp devint bientôt page du prince Henri de Prusse, et fit en qualité d'enseigne, dans le régiment de ce prince, la guerre de la succession de Bavière. A la paix il retourna dans sa patrie, et en 1782 le stathouder Guillaume V le plaça comme officier dans sa garde. L'année suivante Hogendorp obtint un congé, et s'embarqua pour les États-Unis d'Amérique. Après avoir passé sept mois à Philadelphie, il revint dans son pays, en 1784, suivit les cours de l'université de Leyde, et fut reçu docteur en droit. Son attachement à la maison d'Orange lui fit quitter le service militaire quand le parti des patriotes eut pris le dessus. Après le r[illegible]sement du stathoudérat héréditaire, [illegible] nommé pensionnaire de Rotterdam; [illegible]is il donna sa démission lorsque, en 1795, les [illegible]çais firent la conquête de la Hollande. Rentré [illegible] la vie privée, il refusa constamment d'accepter aucune place sous le gouvernement français. En 1802 il tenta de fonder au cap de Bonne-Esperance une colonie composée des partisans de la maison d'Orange : ce projet échoua, et lui coûta une grande partie de sa fortune. Depuis il travailla en secret au rétablissement de cette maison dans sa patrie. Lorsque enfin, en 1813, les armées des alliés s'avancèrent victorieuses, il rassembla à La Haye les partisans du prince d'Orange, et contribua de tout son pouvoir à chasser les Français de la Hollande. Avec Van der Duyn et Van Stirum, il forma un gouvernement provisoire. Après la restauration du roi Guillaume, il fut nommé président de la commission chargée de la rédaction du nouveau projet de constitution, et dans ces fonctions il exerça, par la supériorité de ses vues, une telle influence sur les autres membres de la commission, qu'on a pu le considérer comme l'auteur de la constitution du royaume des Pays-Bas. Il obtint ensuite le portefeuille des affaires étrangères, puis il fut nommé vice-président du conseil d'État. Le roi le créa comte en 1815. Au mois de novembre 1816, le mauvais état de sa santé le détermina à donner sa démission, mais en conservant le titre de ministre d'État. Le comte de Hogendorp paraissait appelé par son titre et les fonctions qu'il avait remplies à siéger dans la première chambre des états généraux; mais là les délibérations étaient secrètes, et il préféra faire partie de la seconde chambre, où les séances étaient publiques, et où il montra qu'il était aussi bien l'ami du peuple et de la liberté que celui du prince. Ein dès 1815, Hogendorp s'opposa dans ses discours et ses votes a des mesures selon lui peu constitutionnelles prises par le ministre Van Maanen, et à des lois fiscales proposées par les ministres Appelius et Six. On a de lui, en hollandais : *Considérations sur les finances de l'État, à l'occasion du Rapport sur un Système général d'Impositions;* Amsterdam, 1800, 1802, in-8°; — *Considérations sur le Commerce de l'Inde;* 1801, 2 vol. in-8°; — *Mémoire sur la Culture et le Commerce dans l'île de Java;* 1801, in-8°; — *Considérations sur l'Économie politique du royaume des Pays-Bas;* La Haye, 1818-1833, 10 vol. in-8° : les principaux discours du comte de Hogendorp prononcés dans la session des états généraux se retrouvent dans ce dernier ouvrage; — en français : *Opinion émise le 17 avril* 1816, *en suite de la réunion de la Hollande et de la Belgique*, traduite du hollandais par l'auteur; Amsterdam, 1830, in-8°; — *Lettres sur la prospérité publique adressées a un Belge dans les années* 1829 et 1830; Amsterdam, 1831, 2 vol. in-8°. J. V.

Conversat.-Lexikon. — Dict. de la Convers. — Arnault, Jouy, Jay et Norvins, Biogr. nouv. des Contemp. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, Biogr. univ. et portat. des Contemporains.

HOGENDORP (*Jean-François*), cousin des précédents, né à La Haye, en 1746, mort en 1832. Il se fit peu remarquer jusqu'aux événements qui devaient rendre son pays à l'indépendance. Dès le mois de novembre 1813, il mit en mouvement les partisans de la maison d'Orange, et signa avec eux le mandat qui nommait le comte de Limbourg-Stirum gouverneur de La Haye au nom du prince Guillaume, quoique le général français Bouvier occupât encore cette ville avec quelques troupes. Il se rendit ensuite à Rotterdam, y organisa la révolution, et disposa les esprits aux changements qui se préparaient. Dès le retour du prince dont il avait servi la cause avec tant de dévouement, Hogendorp fut nommé bourgmestre de Rotterdam; plus tard il devint membre de l'ordre équestre de Hollande.

J. V.

Arnault, Jay, Jouy et Norvins, *Biogr. nouv. des Contemporains*.

HOGG (*James*), plus connu sous le surnom du *Berger d'Ettrick*, poëte écossais, né dans le fort d'Ettrick (comté de Selkirk), en 1772, mort le 21 novembre 1835. Hogg a prétendu qu'il était né le 25 janvier, jour anniversaire de la naissance de Burns; mais cette coïncidence semble avoir été imaginée après coup. Les aïeux d'Hogg avaient été bergers de génération en génération. Son père, Robert, essaya de l'exploitation de deux fermes et du commerce des bestiaux, fit de mauvaises affaires, fut forcé de reprendre l'ancien métier de la famille, qu'exercèrent aussi James et ses trois frères. Le poëte, fier de son origine rustique, se vanta complaisamment plus tard de n'avoir reçu aucune éducation. « J'étais gardeur de vaches, dit-il, recevant pour gages une paire de souliers et une brebis tous les six mois. Je vendais souliers et brebis : l'habitude de marcher nu-pieds m'avait rendu toute chaussure incommode. Un gentilhomme du voisinage confia ses troupeaux à mon père, qui me reppela près de lui. Un ecclésiastique attaché à ma famille m'apprit les lettres : ce fut là toute mon éducation. » Ces détails sont suspects d'une légère exagération, ainsi que ceux qui suivent, où Hogg parle de son goût précoce pour la musique et la poésie. « J'aimais, dit-il, à râcler des airs écossais sur un vieux violon acheté à la foire. A dix-huit ans je passai au service de M. Laidlaw d'Ellibank. A force d'épeler, je m'étais accoutumé à lire. Mon imagination s'éveilla; je composai sur de vieilles méthodes des chansons rustiques que répétèrent les filles du village. Mais il m'était plus facile de les composer que de les écrire : je ne savais faire que des majuscules; de plus, je n'avais ni plume ni encre. Au milieu de mes efforts pour triompher de ces obstacles, souvent une brebis vagabonde m'arrachait à ma composition. » Hogg commença, si on l'en croit, à se faire connaître par ses chansons en 1796, l'année même de la mort de Burns : seconde coïncidence qui n'est peut-être pas plus fondée que celle de sa naissance. Sa première production imprimée, la *Chanson de Donald Macdonald*, composée en 1801, au sujet de la menace de l'invasion française, devint extrêmement populaire en Écosse, sans tirer de l'obscurité le poëte, qui avait gardé l'anonyme. Peu après, dans un voyage à Édimbourg pour y vendre le troupeau de son maître, Hogg fit imprimer à mille exemplaires un choix de ses poésies, dont il se reprocha plus tard la publication. Dans l'été de la même année (1801), encore attaché au service de M. Laidlaw, il fut mis en rapport avec Walter Scott, qui rassemblait alors des matériaux pour son *Minstrelsy of the Scottish Border*. Hogg lui fournit un certain nombre de vieilles chansons et de ballades qui ont trouvé place dans le troisième volume du *Minstrelsy*. En 1803 il publia, sous le titre de *Mountain Bard*, un second recueil bien supérieur au premier. Le succès du *Mountain Bard* et deux prix qu'il reçut de la *Highland Society*, pour des essais sur l'élève et l'aménagement du bétail, le mirent en possession de trois cents livres sterl. Avec cette somme il entreprit l'exploitation d'une ferme, et eut bientôt dépensé son argent. Pendant quelque temps il essaya sans succès de reprendre son ancien métier de berger, et, en 1810, « réduit à la dernière extrémité, dit-il, je pris mon plaid sur mes épaules, déterminé, puisque je ne pouvais faire mieux, à tenter fortune comme littérateur. » A partir de cette époque jusqu'à sa mort, Hogg mena l'existence laborieuse d'un auteur qui vit de ses écrits. En 1814, il est vrai, s'étant marié, il alla vivre à la campagne dans une petite ferme que lui confia le duc de Buccleuch, et qui, sous l'administration du poëte, devint complétement improductive. Il fallut alors revenir aux travaux littéraires. Nous ne pouvons pas entrer dans les détails de sa vie, qui fut une longue lutte contre l'indigence, et dont les principaux incidents sont des transactions avec les libraires et des rapports passagers avec des littérateurs contemporains. Lui-même a donné, en tête d'une édition de son *Mountain Bard* (1821), un ample récit de sa vie, et dans plusieurs de ses écrits il a dispersé des fragments de son autobiographie. Ces esquisses ont de l'intérêt; mais elles ne concordent pas toujours entre elles, et font plus d'honneur à l'imagination du poëte qu'à sa véracité.

De tous les ouvrages poétiques de Hogg, le plus remarquable de beaucoup est *La Veillée de la Reine* (*The queen's Wake*); Edimbourg, 1813. Le sujet de ce poëme est la description des fêtes nocturnes par lesquelles Marie Stuart inaugura, suivant l'usage d'Écosse, son séjour au palais d'Holyrood. Hogg célèbre la lutte de la poésie et de la musique écossaises contre la poésie et la musique des autres nations, lutte où les ménes-

trels étrangers, y compris Rizio, sont vaincus par le barde écossais Gardyne. Ce sujet offrait un cadre heureux aux inspirations lyriques de Hogg, qui y deploya une imagination tour à tour sauvage et gracieuse, un souffle poétique, une vivacité, une delicatesse d'expressions qu'il ne devait plus retrouver. D'autres poëmes de longue haleine, qu'il publia de 1813 à 1825, sont faibles. Il est plus heureux dans ses ballades, ses contes imités de la poésie populaire, et qui représentent sous une forme satisfaisante les mœurs et les superstitions des paysans écossais. Il composa aussi des ouvrages en prose. Un journal qu'il fonda sous le titre de *L'Espion* n'ayant pas réussi, il devint le collaborateur du *Blackwood's Magazine* et d'autres publications périodiques. Il mourut dans sa ferme d'Altrive. Parmi ses poëmes, outre ceux que nous avons déjà cités, on remarque : *Madoc of the Moor*; — *The Pilgrims of the Sun* : œuvre qui mérite de n'être pas oubliée, si, comme le pense M. Rathery, « la fable du *Caïn* de lord Byron et celle de *La Reine Mab* de Shelly ont été empruntées à cette production du berger d'Ettrick »; — *The poetic Mirror*, suite de morceaux dans lesquels Hogg imite les autres poëtes contemporains, et qui n'est remarquable qu'à titre de tour de force; — *Queen Hynde*; — *The Jacobite Relics of Scotland*, dont la première série parut en 1819, 2 vol. in-8°, et la deuxième en 1821. C'est un recueil de toutes les poésies de circonstance composées en Écosse en faveur des derniers Stuarts; — *The Border Garland*; — *Selection of Songs*; — *The Forest Minstrel*. On a aussi de Hogg des romans et des contes en prose, où l'on trouve de l'imagination et de curieuses peintures de mœurs. En voici les titres : *The Brownie of Bodsbech*; — *Winter evening Tales*; — *The three Perils of Man*; — *The three Perils of Woman*. Ces deux romans ont été traduits en français par Dubergier, sous le titre de : *Les Périls de l'Homme*, Paris, 1804, 5 vol. in-12, et de *Les Trois Écueils de la Femme*; Paris, 1825, 4 vol. in-12; — *The Confessions of a justified Sinner*; — *The Altrive Tales*. Hogg a publié d'intéressants détails sur Walter Scott, sous le titre de *The domestic Manners and private Life of sir Walter Scott*, et un volume de *Lay Sermons*. Z.

English Cyclopædia (*Biography*). — Rathery, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*.

HOGNETTE. *Voy.* LA HOGNETTE.

HOHENHAUSEN ou **HOCHHAUS** (*Sylvestre-Joseph*, baron DE), littérateur allemand, né le 4 février 1735, à Mons (Belgique), mort à Anspach, le 25 septembre 1814. Il servit longtemps dans l'armée autrichienne, et devint gouverneur de la place de Temeswar, passa ensuite en Bavière, et obtint le grade de general major. Durant les dernières années de sa vie, il vecut à Nuremberg et à Anspach, consacrant ses loisirs à des travaux littéraires. On a de lui : *Die Alterthumer Daciens aus den Zeiten wo die Rœmer dieses Land regierten* (Les Antiquités de la Dacie de l'époque durant laquelle les Romains gouvernaient ce pays); Vienne, 1775, in-4°. V—U.

De Luca, *Œstreicher gelehrt. Anzeiger.*, Bv. 2. — Baader, *Gelehrtes Baiern*, vol. I, p. 518.

* **HOHENHAUSEN** (*Élisabeth-Philippine-Amalie*, baronne DE), femme de lettres allemande, née le 4 novembre 1789, au village de Waldau près Cassel. Fille du général Adam-Louis von Ochs, elle épousa en 1809 le baron Léopold de Hohenhausen, conseiller prussien, qui fonda en 1817 une revue littéraire, *Das Sonntagsblatt*. Elle vécut pendant plusieurs années à Berlin dans l'intimité de Varnhagen van Ense, de Rahel, de Heine, et se retira après la mort de son mari (1848) à Minden, où elle demeure aujourd'hui. Outre des traductions de quelques œuvres de Byron et de Walter Scott, on lui doit : un recueil de poésies lyriques intitulé : *Frühlingsblumen* (Fleurs de Printemps); Munster, 1817; — *Natur, Kunst und Leben* (La Nature, les Beaux-Arts et la Vie); Altona, 1820; — *Poggezana*; Dresde, 1825; — *Novellen*; Brunswick, 1828, 3 vol.; — *Bilder aus dem Leben* (Tableaux de la Vie); Reinteln, 1833; — *Karl von Hohenhausen. Untergang eines Jünglings von 18 jahren* (Charles de Hohenhausen. La Mort d'un jeune homme de dix-huit ans); Brunswick, 1837. R. L.

Conversat.-Lex.

HOHENLOHE, famille de comtes, qui descend, dit-on, d'Eberhard de Franconie, frère de l'empereur Conrad Ier. D'après une opinion plus probable, la souche de cette famille remonterait à *Craton*, comte de Hollo ou de Holach, qui vivait à la fin du neuvième siècle. Son arrière-petit-fils, *Hermann*, épousa Adélaïde, veuve de Henri de Franconie, et mère de l'empereur Conrad II; *Siegfried*, son fils, fonda la branche cadette des Hohenlohe, qui vint s'éteindre en 1198. *Craton*, autre fils d'Hermann, passa en Italie, où son fils Siegfried reçut en 1083, de l'empereur Henri IV, un domaine considérable, situé dans la Romagne, qui fut érigé en comté, et qui reçut le nom de *Alta-Flamma*, traduction du mot *Hohenlohe*. *Godefroi Ier*, qui descendait de ce Siegfried à la quatrième génération, fut chassé d'Italie comme gibelin, et se retira en Allemagne, où, après avoir obtenu plusieurs fiefs de l'empereur Frédéric Ier, il recueillit les biens de la branche cadette de sa famille. L'empereur Henri VI le nomma son exécuteur testamentaire, et le choisit comme tuteur de son fils Frédéric II. *Henri*, petit-fils de Godefroi Ier, devint grand-maître de l'Ordre Teutonique, pour lequel sa famille montra toujours le plus grand dévouement. *Godefroi III*, autre petit-fils de Godefroi Ier, fut la seconde souche des Hohenlohe. Craton et Ulric, deux frères qui descendaient de Godefroi III, à la troisième génération, fondèrent, le premier la branche de *Hohenlohe-Hohenlohe*, qui s'éteignit

en 1412, le second, la branche de *Hohenlohe-Speckfeld*. C'est à *Georges*, descendant d'Ulric à la septième génération, que remontent toutes les branches de la famille Hohenlohe encore existantes. Son fils aîné, *Louis-Casimir*, né vers le commencement du seizième siècle, fonda la branche luthérienne des Hohenlohe-*Neuenstein*; *Eberhard*, autre fils de Georges, la branche catholique des *Hohenlohe-Waldenbourg*. Ces deux branches principales se subdivisèrent en plusieurs autres, dont quelques-unes sont éteintes aujourd'hui. Dès le treizième siècle la famille de Hohenlohe s'est toujours montrée attachée à la France. E. G.

Struve, *De Origine Comitum Hohenloicorum*. — Hauselmann, *Von der Hohenlohischen Laudeshoheit*. — Bucellnus, *Notitia German. Genealog.* — Zedler, *Universal-Lexikon*. — Moréri, *Dict. hist.* — Ersch et Gruber, *Encyklopædie*.

HOHENLOHE - WALDENBOURG - BARTENSTEIN (*Louis-Aloys-Joachim*, prince DE), maréchal de France d'origine allemande, né le 18 août 1765, mort à Paris, le 31 mai 1829. Colonel des chevau-légers de Linange en 1788, il quitta ce régiment en 1792 pour se mettre à la tête de celui des chasseurs d'Hohenlohe, que son père avait levé dans sa principauté pour le service des princes émigrés, et dont il était second colonel propriétaire. Placé à l'avant-garde de l'armée de Condé, il se distingua à Bodenthal, à Bersthеim, à Schussenried, aux lignes de Weissembourg, sur les bords du Rhin et du lac de Constance. A la défense de l'île de Bommel, contre le général Pichegru, il fit une retraite hardie, qui lui mérita les éloges même de ses adversaires. Il combattit encore à Caldiero, à Stockak, fit les campagnes de 1796 à 1799 sur le Rhin, et plusieurs fois il renouvela son régiment. En 1795, le comte de Provence lui adressa une lettre dans laquelle il lui disait que lors que le roi son neveu serait sur le trône il espérait qu'un régiment de Hohenlohe à son service serait pour ainsi dire un monument éternel de l'attachement que le prince avait manifesté à la cause royale. Lorsque la cause des Bourbons put paraître perdue, le prince de Hohenlohe offrit ses services à l'Autriche; l'archiduc Charles le fit nommer général major. Il servit en Italie, et deux ans après il obtint le grade de lieutenant général. En 1807 l'empereur d'Autriche lui confia le gouvernement des deux Gallicies. La sagesse de son administration lui valut les distinctions les plus flatteuses. Napoléon lui fit offrir la restitution de sa principauté s'il voulait adhérer à la Confédération du Rhin. Sur son refus, sa principauté fut réunie au Wurtemberg. Le prince de Hohenlohe combattit avec les ennemis de la France à Leipzig, en 1813; l'année suivante il s'empara de Troyes au nom des alliés. En 1815 il demanda à Louis XVIII des lettres de grande naturalisation, qui lui furent accordées. Le roi y ajouta le grade de lieutenant général, le don du château de Lunéville, et voulut que la légion étrangère allemande au service de France, dont le prince était colonel, portât le nom de *régiment de Hohenlohe* (1). En 1823, le prince de Hohenlohe commanda un corps de l'armée que le duc d'Angoulême conduisit en Espagne. En 1827 le prince de Hohenlohe fut nommé maréchal de France, et, le 5 novembre, il fit partie de la grande *fournée* de pairs nommés sur la présentation de M. de Villèle. Pieux et bienfaisant, le prince de Hohenlohe ne laissa pas en mourant de quoi payer ses obsèques. On a de lui : *Réflexions militaires*; Lunéville, 1818, in-8°; imprimées à petit nombre pour ses amis seulement. J. V.

Lardier, *Hist. biogr. de la Chambre des Pairs*. — Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve, *Biogr. univ. et port. des Contemp.* — *Conversations-Lexikon*.

HOHENLOHE - BARTENSTEIN - JAXTBERG (*Charles-Joseph-Justin-Ernest*, prince DE), général français, d'origine allemande, frère du précédent, né le 12 décembre 1766, mort le 6 juillet 1838. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans il fut grand-comte de la cathédrale de Strasbourg, chanoine de la métropole de Cologne et du chapitre d'Elwang. A vingt ans il quitta l'Église, et devint seigneur souverain d'Oberbronn, en Alsace. La révolution lui enleva cette seigneurie. Entraîné alors vers la guerre, il entra au service du comte de Franconie, et fut nommé colonel d'un régiment de dragons de sa maison; il quitta ce commandement en 1793, prit celui du régiment d'infanterie de Hohenlohe-Schillingfurst, et fit les campagnes de l'armée de Condé jusqu'à l'époque où son frère entra au service de l'Autriche. En 1797 Louis XVIII le nomma maréchal de ses camps et armées. Le prince Charles de Hohenlohe suivit les débris de l'armée des émigrés en Russie. L'empereur Paul I[er] le créa lieutenant général, et le roi de Wurtemberg lui offrit le même grade dans ses troupes; mais, à l'exemple de son frère, le prince refusa de prendre du service dans la Confédération du Rhin tant qu'elle serait soumise à Napoléon. En 1803 il obtint, comme indemnité de ses pertes en Alsace, les bailliages de Haltenbergstetten, Jaxtberg, Laudenbach, Braunsbach, une partie de Neuenkirchen et Vorbach-Zimmern. En 1815 il fut nommé par Louis XVIII lieutenant général en France. J. V.

Rabbe, Vieilh de Boisjolin et Sainte-Preuve; *Biogr. univ. et portat. des Contemp.*

HOHENLOHE-WALDENBURG-SCHILLINGSFÜRST (*Alexandre-Léopold-François-Emmerich*, prince DE), évêque hongrois, est né le 17 août 1794, à Kupferzelle près Waldenbourg, et mort en 1850. Dix-huitième enfant du prince Charles-Albrecht de Hohenlohe et de la baronne Judith de Reviczky, il fut destiné par sa mère à l'état ecclésiastique, et fit ses études à l'académie de Berne et aux séminaires de Vienne, de Tyrnau et d'Elwangen. En 1815 il fut ordonné prêtre; l'année suivante il partit pour Rome, où

(1) Ce régiment, envoyé en Morée en décembre 1830, fut licencié trois mois après, et transformé en 21[e] d'infanterie légère.

il entra dans la *Société du Cœur de Jésus*, et en 1817 il se fixa en Bavière. Sa naissance lui valut bientôt des dignités ecclésiastiques; mais ce qui fit connaître son nom dans toute l'Allemagne, c'était sa prétention d'opérer des guérisons miraculeuses par la simple prière. Il en fit l'essai dans les hôpitaux de Wurtzbourg, de Bamberg et aux eaux de Bruckenau. Les mesures de M. de Hornthal, bourgmestre de Bamberg, qui réclama l'intervention de la police médicale, décidèrent le prince de Hohenlohe à quitter la Bavière. Il se rendit alors à Vienne, et de là en Hongrie, où il fut nommé grand-prevôt du chapitre de Grosswardein (1829), évêque *in partibus* de Sardique (1844) et abbé du couvent de Saint-Michel de Gabojan. En 1821, déjà, il s'était adressé à la cour de Rome pour demander l'approbation et la sanction de l'Église. Le pape avait refusé prudemment; mais le prince de Hohenlohe n'en continua pas moins à vouloir guérir des malades à l'aide de son intercession miraculeuse. Un grand nombre de personnes s'adressèrent à lui, et il ne refusa jamais de leur offrir l'assistance de sa puissance réputée surnaturelle en leur désignant des heures auxquelles les malades devaient s'unir à lui pour la prière. Il écrivit plusieurs ouvrages, dont voici les principaux : *Der im Geiste der katholischen Kirche betende Christ* (Le Chrétien priant dans l'esprit de l'Église catholique); Bamberg, 1819; 3e édition, Leipzig, 1824; — *Was ist der Zeitgeist* (Qu'est-ce que c'est que l'Esprit du Temps), écrit adressé aux empereurs François d'Autriche et Alexandre de Russie, et dans lequel le prince Hohenlohe essaya de démontrer que le chretien veritablement romain est seul capable de remplir les devoirs d'un fidèle sujet; Bamberg, 1821; — *Gesammelte Reden vermischten Inhalts* (Recueil de discours sur divers sujets); Vienne, 1830; — *Die Wanderschaft einer Gott suchenden Seele allhier im Thränenthal oder der Palast der Wissenschaft des Heils* (Le Pèlerinage d'une Ame cherchant Dieu dans notre vallee de larmes, ou le palais de la science du salut); Vienne, 1830; — *Lichtblike und Ergebnisse aus der Welt und dem Priesterleben* (Esquisses de la Vie laique et ecclesiastique); Ratisbonne, 1836; — *Predigten auf das ganze Kirchenjahr* (Sermons pour toute l'annee ecclesiastique); ibid., 1839-1840, 4 vol., etc. Ses *Œuvres posthumes* furent publiees par Brunner; Ratisbonne, 1851. R. L.

Paulus, *Quintessenz aus Anfang, Mitte und Ende der Wundercuren welche zu Würzburg und Bamberg durch M. Michel und den Prinzen von Hohenlohe. — Schillingsf. unternommen worden sind*; Leipzig, 1822. — *Conv. Lexikon*.

* **HOHENSTAUFEN** (Maison DE) remonte avec certitude au onzième siecle. Le premier Hohenstaufen dont l'existence soit historique est :

Frederic DE Buren, ainsi appelé d'apres le nom d'un village souabe, qu'il abandonna au commencement du onzieme siecle pour un château construit sur une hauteur (*Hohe*), et appelé *Staufen*, d'où le nom porté depuis par ses descendants. On ne sait rien sur sa vie, si ce n'est qu'il épousa une noble alsacienne nommée Hildegarde.

Fréderic, fils puîné du précédent, mort en 1105, peut être considéré comme le fondateur de la grandeur de sa maison. Distingué entre les seigneurs souabes par l'empereur Henri IV, il témoigna une constante fidélité à ce souverain, notamment dans les guerres contre Rodolphe de Souabe, Bertold de Carinthie et Welf (Guelfe) de Bavière. Ces services lui valurent la main d'Agnès, fille de Henri; et, le 24 mars 1079, il obtint le duché de Souabe dont, l'année precedente, l'empereur avait dépossédé l'anti-roi Rodolphe, soulevé contre lui. Quand Henri IV quitta l'Allemagne pour aller combattre le pape (1081), ce fut à Frédéric qu'il délégua l'administration de l'Empire. Cette préférence de l'empereur, source de la grandeur des Hohenstaufen, fut aussi l'origine de la longue rivalité de cette maison avec les Welfes ou Guelfes, devenus jaloux de cet accroissement de puissance. Frédéric eut aussi à défendre son duché de Souabe contre les prétentions de Berthold, fils de l'anti-roi Rodolphe et de Bertold de Zæhringen; enfin, après de longues guerres, la possession lui en fut de nouveau garantie, en 1097. En 1104 il donna à l'empereur une dernière preuve de fidélité, en l'accompagnant en Saxe dans la guerre contre le comte Théodoric.

Frédéric, surnommé le *Borgne*, duc de Souabe, né en 1090, fils du précédent. Il fit avec son frère Conrad (*voy.* ce nom) d'héroïques efforts pour défendre l'héritage paternel. Après avoir reçu à Staufen, sous les yeux de leur père, une éducation militaire, les deux frères guerroyèrent dès 1110 contre Henri et Guelfe de Bavière, et furent blessés dans une bataille. Comme leur père, ils furent fidèles a l'empereur. Henri V se montra reconnaissant en confirmant à Frédéric le titre de duc de Souabe et en gratifiant Conrad (1112) du duché de Franconie. L'un et l'autre soutinrent vigoureusement l'empereur lors de la querelle des investitures et dans sa lutte contre Lothaire de Saxe. Ce qui ne les empêcha point de s'opposer à ses entreprises lorsqu'il s'ingéra violemment dans la constitution de l'Empire. Henri V etant parti pour l'Italie en 1116, Frederic et Conrad furent nommés par lui vicaires generaux de l'Empire en son absence. Ils se montrerent dignes de cette mission : le premier, en battant sur le Rhin Albert, archevêque de Mayence; l'autre, en protégeant contre les envahissements son duche de Franconie. A la mort de Henri V, il semblait que Frédéric dût être appelé à l'Empire; mais ses ennemis, et particulierement l'archevêque de Mayence, réussirent à l'en écarter. Lothaire, duc de Saxe, fut élu. Soutenu par Zæhringen et par le duc de Bavière, Henri le Superbe, auquel il donna, avec le duche de Saxe, sa fille en mariage, le nouvel empereur espéra anéantir les Hohenstaufen. En

l'absence de son frère Conrad, alors en pèlerinage dans la Terre Sainte, Frédéric lutta seul contre Lothaire. Au retour de Conrad, les chances de la guerre furent d'abord favorables aux deux frères; Conrad osa même franchir les Alpes avec une armée et se faire proclamer roi d'Italie à Monza en 1128. Mais la fortune changea de nouveau d'aspect. Conrad n'ayant pu se soutenir en Italie contre les Guelfes et le pape, et la puissance de leurs ennemis s'étant accrue en Allemagne, il fallut que lui et son frère implorassent en 1135 le pardon de l'empereur. Ils l'obtinrent. Conrad renonça au titre de roi d'Italie; et comme lui son frère Frédéric fut maintenu au premier rang des ducs : on leur laissa leurs possessions; puis ils accompagnèrent Lothaire en Italie. A la mort de cet empereur, et par suite de l'élection de Conrad à sa place (*voy.* CONRAD), Frédéric eut à soutenir avec lui de longues guerres contre Henri le Superbe, duc de Saxe, puis contre Welf, duc de Bavière, frère de ce prince, par suite de la prétention de Conrad à faire renoncer ces deux princes au duché de Saxe. Les deux batailles de Weinsberg, en 1140, et de Flochberg, en 1150, furent loin de lui être défavorables; elles agrandirent au contraire la puissance des Hohenstaufen. L'influence qu'ils acquirent dans l'Empire amena, en 1152, l'élection comme empereur de Frédéric III, surnommé *le Borgne*, fils de Frédéric II et neveu de Conrad (*voy.* FRÉDÉRIC I[er] BARBE-ROUSSE). Il avait suivi son oncle à la croisade; mais ce départ avait causé, dit-on, au duc Frédéric II, son père, un chagrin assez sensible pour déterminer la mort de ce prince, qui eut lieu en 1146.

Henri, fils de Frédéric III, lui succéda comme empereur et roi d'Allemagne (*voy* HENRI VI).

Philippe, frère du précédent, duc de Souabe et de Toscane, né en 1181, mort assassiné le 21 juin 1205 (1). D'abord roi des Romains, il devint ensuite empereur, et ne laissa point de postérité directe (*voy.* PHILIPPE).

Frédéric II, fils de Henri VI, empereur d'Allemagne et roi de Sicile (*voy.* FRÉDÉRIC II).

Henri, fils aîné de Frédéric II, roi des Romains, né en 1209, mort en 1242. L'influence de l'empereur, son père, le fit élire roi des Allemands en 1220; en 1222 il fut couronné à Aix-la-Chapelle. Toutefois, Frédéric eut soin de lui donner l'archevêque Engelbert pour conseiller. En 1225 Henri épousa Marguerite d'Autriche, qui avait des droits éventuels à l'héritage de ce pays. Toutes les espérances de ce prince furent anéanties par sa révolte contre son père. Celui-ci vint en Allemagne en 1235, y prononça la déchéance de son fils, et le fit emprisonner en Italie, où il mourut, à Mortorano.

Conrad IV (*voy.* ce nom).

Conradin (*voy.* ce nom). La mort tragique de ce prince mit fin à la dynastie des Hohenstaufen qui depuis plus d'un siècle tenait en Allemagne le sceptre impérial. V. R.

Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit.* — Kæler, *Geneal. Familiæ augustæ Stauffensis.* — Cherrier, *Hist. des Luttes des Papes et des Empereurs de la maison de Souabe*, etc.; Paris, 1841-1844.

(1) C'est la date que donnent Ersch et Gruber.

*HOHENTHAL, famille allemande, considérée aujourd'hui comme une des premières de la Saxe, quoique sa noblesse soit assez récente. Elle descend de *Pierre* HOHMANN, né à Kœnnern, dans le cercle de la Saale, en 1663, mort en 1732. Ses parents étaient pauvres; mais, doué de beaucoup d'aptitude pour le commerce, il entra en apprentissage chez un marchand de Leipzig, et finit par fonder dans cette ville une maison qui, grâce à sa prudence, à son activité et à sa loyauté en affaires, parvint bientôt à un tel crédit et à un tel degré de prospérité que l'empereur Charles VI l'anoblit, en 1717, en lui conférant le titre de banneret et de chevalier de Hohenthal. En mourant, il constitua un riche majorat destiné à soutenir l'éclat de son nom. Il laissait six fils qui formèrent de nombreuses lignes collatérales, lesquelles furent d'abord élevées, en 1733, au titre de barons, puis, en 1790, à la dignité de comtes. Il n'en subsiste plus aujourd'hui que deux : celle de *Hohenthal-Kœnigsbrück* et celle de *Hohenthal-Dœllkau*. J. V.

Conversations-Lexikon.

*HOHENZOLLERN, nom d'une maison princière, dont les principaux membres furent :

Tassillon, fils d'Isembert. Il vécut vers l'an 800, et se fit connaître durant les guerres de Charlemagne. Il fonda, dit-on, le *burg* (château) de Zollern, s'y établit, et transmit ce nom à ses descendants. On n'a pas d'autres détails sur ce Tassillon, dont l'existence ne peut guère être révoquée en doute. De ses quatre fils, Dankmar, Eribald, Frédéric et Gothold, le premier lui succéda.

Dankmar, fils aîné du précédent, mort vers 866, se rendit célèbre par de nombreuses actions d'éclat et par son intervention conciliante entre les dynasties souabes, toujours en guerre. Il épousa une Marguerite, comtesse de Cilly.

Rodolfe, fils du précédent, vivait dans la seconde moitié du neuvième siècle. On parle de lui dans les chroniques à propos des guerres des Huns, contre lesquels il déploya beaucoup de bravoure.

Frédéric I[er], fils d'Otto et petit-fils du précédent, vivait dans la seconde moitié du dixième siècle. Il reconstruisit et étendit le château de Hohenzollern, berceau de sa race. De la comtesse Ursule de Hohenberg, qu'il épousa, il eut trois fils, parmi lesquels *Frédéric II* ou Fridolin, qui est identique avec Ferfried Colonna, et dont la mort eut lieu vers 1030. Cet autre Frédéric eut quatre fils : Burkhard, Wefile ou Wetzel, Albert et Eitel-Jean. Les deux premiers périrent à la bataille de Rheinfelden, en 1061. Ils avaient pris parti pour le duc Rodolfe de Souabe contre le duc de Zæhringen.

Frédéric III, surnommé *Maute*, fils de Bur-

khard, mourut en 1165. Il fut le lieutenant et le conseiller de l'empereur Henri V, qui avait pour lui une haute estime. Sur sa demande, la ville impériale de Spire obtint d'importants priviléges; c'est pourquoi on a conservé dans la cathédrale de cette ville, en souvenir de la sollicitude de ce prince, son portrait et ses armoiries.

Rodolfe II, fils du précédent, vivait dans la seconde moitié du douzième siècle. Déjà connu pour sa bravoure et ses prouesses, notamment lors du tournoi qui eut lieu à Zurich en 1165, il se fit particulièrement remarquer à la bataille de Tubingue, livrée le 6 septembre 1164, entre le comte palatin de cette ville et les Guelfes. Rodolfe et ses deux frères, Kuno et Frédéric, combattirent avec le comte, et leur valeur entraîna le gain de la bataille. Déjà possesseurs de domaines considérables situés dans la Franconie, les Hohenzollern les virent accroître par suite de cet événement. Rodolphe fut quelque temps l'allié du duc Henri le Lion, contre Frédéric Barbe-Rousse.

Frédéric IV, fils aîné du précédent, vivait dans la première moitié du treizième siècle. Il succéda vers 1210 aux domaines que son père possédait dans la Souabe; tandis que son frère Conrad, burgrave de Nuremberg dès 1164, hérita des biens paternels situés en Franconie. De là une ligne nouvelle dite *de Franconie*, et distincte de celle de Souabe, qui, restée en possession des domaines primitifs, constitue la maison de Hohenzollern proprement dite.

LIGNE DE SOUABE.

Eitel-Frédéric Ier, fils de Frédéric IV, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. Il régna avec son frère Frédéric, qui ne laissa point de postérité. Eitel-Frédéric conserva alors le château de Hohenzollern. Quant à son frère, ne se voyant point de descendants, il vendit quelques-unes de ses terres à divers établissements ecclésiastiques. En 1267 les deux frères eurent avec le comte Albert de Hohenberg un démêlé qui se termina par la bataille de Haigerloch, où le comte fut vaincu. La guerre recommença à l'avénement du roi Rodolfe, auquel la noblesse de Souabe était en grande partie opposée. Rodolfe ayant assiégé Stuttgard durant cette guerre, le comte Frédéric défendit la ville assiégée. Au rapport de quelques écrivains, Eitel-Frédéric Ier fut la tige des burgraves de Nuremberg, comme héritier de son oncle Conrad. Il donna ce burgraviat à son fils Frédéric.

Eitel-Frédéric II, fils du précédent, vivait vers 1290. Il se rendit célèbre par sa bravoure, et commanda les troupes du comte de Hollande. Il hérita du comté de Zollern.

Eitel-Frédéric III, fils du précédent, vivait au quatorzième siècle. Il posséda aussi le château de Zollern.

Frédéric V, fils du précédent, surnommé *Ostertag*, à cause de son caractère bienveillant, mourut en 1340.

Frédéric VI, surnommé *le Noir*, fils du précédent, mort en 1386. Il succéda en 1349 à son aïeul Eitel-Frédéric III, se fit connaître par sa valeur, et organisa un corps d'armée avec lequel il allait parfois se mettre au service des princes ses voisins. Il périt à la bataille de Sempach, en combattant contre les Suisses.

Frédéric VII, surnommé *Œttinger*, fils du précédent, mort en 1426. Il fut élevé à la cour de son cousin, le comte d'Œttingen, ce qui lui valut son surnom. Appelé à la souveraineté, il fut enveloppé dans de longues hostilités contre les villes impériales de Souabe. Ces hostilités avaient pour cause certaines prétentions féodales élevées par le Palatinat et le Wurtemberg. Ayant été assiégé à Zollern par les troupes souabes et celles du Wurtemberg, Frédéric prit la fuite; mais il fut pris et conduit à Mœmpelgart. Le château de Zollern fut presque détruit en 1423. Rendu à la liberté sur les instances de l'électrice de Brandebourg, il se rendit en pèlerinage à la Terre Sainte. Après sa mort, ses possessions furent acquises au Wurtemberg; mais en 1429 elles revinrent à son frère Eitel-Frédéric, qui, néanmoins, dut abandonner certaines localités.

Jodocus-Nicolas, fils aîné de Frédéric VII, mort en 1488. Soutenu par ses voisins, il parvint, dès l'an 1430, à restaurer le château héréditaire, en dépit des obstacles suscités par les villes souabes. La première pierre de l'édifice restauré fut posée en présence du duc Philippe de Bourgogne, du margrave Albert de Brandebourg, de Charles de Bade et d'autres grands personnages. Le mortier, le marteau, les chaînes et d'autres matériaux employés à cet effet étaient en argent.

Jodocus-Nicolas avait une telle réputation d'intégrité, que ses voisins le prenaient pour arbitre dans leurs querelles; c'est ainsi que, en 1479, il concilia un différend assez grave entre le Wurtemberg et le Palatinat au sujet des douanes d'Esslingen. En 1486 il fut nommé administrateur de l'évêché d'Augsbourg, par l'empereur.

Eitel-Frédéric IV, mort à Trèves en 1512. Il succéda à Jodocus-Nicolas en 1488, et remplit de hautes fonctions à la cour de l'empereur. Il fut conseiller privé de Maximilien Ier, conseiller de la chambre impériale et chevalier de la Toison d'Or. Il échangea contre le bailliage de Haigerloch la seigneurie de Ræzuns en Suisse, dont il était héritier du chef de sa mère.

Eitel-Frédéric V (fils du précédent), mort en 1525. Il fut élevé avec Charles-Quint, à Bruxelles, où il épousa Jeanne Borselen, qui lui apporta en dot des biens considérables. Il mourut empoisonné, à Pavie. Il laissa quatre fils dont l'aîné lui succéda.

Charles Ier, fils du précédent, mort en 1576. Envoyé dès l'âge de douze ans en Espagne, il y fut élevé aux frais du trésor impérial. Les empereurs Charles V, Ferdinand Ier et Maximilien II lui témoignèrent une faveur particulière. Il de-

vint président de la cour aulique, premier chambellan, enfin chevalier de la Toison d'Or. En 1529 il hérita du comté de Sigmaringen et Wœhringen, par suite de l'extinction de la famille des comtes de Werdemberg. Charles Ier décida qu'à sa mort ses deux fils se partageraient ses domaines.

Branche de HOHENZOLLERN HECHINGEN.

Eitel-Frédéric VI, fils du prince Charles Ier, né en 1545, mort en 1605. Il hérita du comté de Hohenzollern, et alla résider à Hechingen, où il construisit un château.

Jean-Georges, fils du précédent, mort en 1624. Il fut élevé au rang de prince par l'empereur, qui en même temps lui déféra le titre de président de la chambre impériale.

Eitel-Frédéric VII, fils du précédent, mort en 1661. Sous son règne, qui coïncida avec la guerre de Trente Ans, le château de Zollern éprouva maintes vicissitudes. Quand les hostilités éclatèrent entre l'Autriche et la France, la première de ces deux puissances conclut avec Zollern un traité aux termes duquel elle pouvait, à l'occasion, mettre une garnison dans ce château; elle s'engageait à payer au prince régnant, à titre d'indemnité pour l'exercice de ce droit, une somme annuelle de 500 florins, qui fut régulièrement payée jusqu'en 1798. Eitel-Frédéric avait été admis en 1653 au collége des princes de l'Empire.

Philippe-Frédéric, frère du précédent, mort en 1673. D'abord chanoine à Cologne et à Strasbourg, il obtint des dispenses du pape, et épousa Maria Sidonia, fille du margrave de Bade.

Frédéric-Guillaume, fils aîné du précédent, mort en 1735. Il fut lieutenant-feld-maréchal au service de l'Autriche. En 1691 il combattit à Salenkehmen, et en 1702 il fut fait prisonnier près de Friedlingen. Rendu à la liberté, il obtint de l'empereur pour lui et ses héritiers le titre de prince. Il mourut après avoir conclu avec le Brandebourg un traité d'hérédité, par suite duquel les princes de Hohenzollern ajoutèrent à leurs titres celui de burgraves de Nuremberg.

Frédéric-Louis, fils du précédent, mort en 1750. Il ne laissa point de postérité. Il fut aussi lieutenant-feld-maréchal de l'empereur d'Autriche.

Hermann-Frédéric-Othon, mort en 1810. Il abandonna l'état ecclésiastique pour prendre les rênes du gouvernement, et devint feld-maréchal-général des armées autrichiennes. Il perdit ses possessions médiatisées des Pays-Bas, ce qui lui valut, à titre d'indemnité, la seigneurie d'Hirschlatt et le couvent de Gnadenthal. Il combattit avec les armées françaises, entra dans la Confédération du Rhin, où il siégea immédiatement après Nassau, et fournit pour son compte un contingent de troupes de quatre-vingt-dix-sept hommes.

Frédéric-Hermann-Othon, fils du précédent, né le 22 juillet 1776, mort en 1838. Il entra en 1815 dans la Confédération Germanique avec voix entière dans le *Plenum*, et fournit un contingent de 145 hommes.

Branche de HOHENZOLLERN SIGMARINGEN.

Charles II, fondateur de cette branche, né en 1547, mort en 1606. A la mort de son père Charles Ier, il hérita du comté de Sigmaringen et de Wœhringen, qu'il transmit à son fils, aux conditions de successibilité qui régissaient la branche de Hohenzollern-Hechingen. Créé prince sur la demande de l'électeur de Bavière, dont il présidait le conseil privé, il fut gratifié par ce souverain de la seigneurie de Schwabeck. Il ne put obtenir de siéger au sein de la diète. Parmi ses successeurs, le plus connu fut *Antoine-Aloys-Meinhard-François*, mort en 1831. Privé de ses fiefs et droits féodaux dans les Pays-Bas, par suite de la révolution française, il reçut de la diète de l'Empire diverses indemnités. En 1806 il entra dans la Confédération du Rhin et obtint, outre quelques possessions nouvelles, les seigneuries de Furstemberg et de La Tour et Taxis. En 1813 il se déclara pour les armées alliées, et en 1814 il fut reconnu membre souverain de la Confédération Germanique par le congrès de Vienne. Enfin on lui restitua celles de ses possessions dans les Pays-Bas que les événements politiques avaient laissées disponibles.

Il n'existe plus aujourd'hui que trois maisons régnantes de Hohenzollern, les deux premières (Hohenzollern-Hechingen et Hohenzollern-Sigmaringen) constituent la ligne de Souabe; la troisième, Hohenzollern-Brandenburg (*voyez* ALBERT), est la maison royale de Prusse, qui est appelée à recueillir l'héritage des trois branches après l'extinction des deux premières dans les deux sexes, ainsi que cela a été réglé par le statut de famille dit *de Sigmaringen*, en date du 24 janvier 1821. Cette évolution a été réalisée en 1849 par l'abdication des princes alors régnants, et depuis cette époque le roi de Prusse a ajouté à sa couronne la souveraineté des principautés existantes de Hohenzollern.

V. R.

Monumenta Zollerana; Halle, 1843, t. I. Cette publication s'étend du XIe au XIIIe siècle. — *Alterthümer und Kunstdenkmale des Erlauchten Hauses Hohenzollern*; Berlin, 1831-1843. — *Der Schwanenorden*; Halle, 1845. — *Genealogische Geschichte der Burggraphen von Nürnberg*; Gœrlitz, 1843. — *Hohenzollernsche Forschingun*; Berlin, 1847, t. I. — Ersch et Gruber, *Allg. Encykl.*

* **HOJEDA** (*Diego* DE), poëte espagnol, vivait au commencement du dix-septième siècle; né à Séville, il se rendit jeune encore à Lima, et il y mourut à la tête d'un couvent de Dominicains qu'il avait fondé. Sa *Christiada* fut publiée à Séville en 1611; l'auteur avait pris pour modèle la *Christiade* de Vida, mais en y ajoutant des détails nombreux. Le récit de la Passion forme le sujet de cette œuvre, qui n'est pas sans mérite, et qui, ne formant que douze chants, est moins étendue que

ne le sont la plupart des épopées castillanes de cette époque. Le judicieux historien de la littérature espagnole, M. Ticknor, regarde la versification de la *Christiada* comme gracieuse et douce; le poëme est conduit avec art; certains passages sont heureusement traités, entre autres celui où le Sauveur contemple la vision des gloires futures de l'Église. Le mauvais goût du temps se montre toutefois, il faut le reconnaître, à plusieurs reprises. C'est ainsi que tous les péchés de la race humaine sont représentés, par une allégorie forcée, comme formant les sept plis d'un ample manteau jeté sur les épaules de Jésus dans le Jardin des Olives. On voudrait aussi plus de fermeté dans les caractères et parfois une dignité de langage plus appropriée à la grandeur du sujet. Beaucoup de passages de Milton et de Klopstock rappellent le poëme d'Hojeda; nul doute cependant que ces deux poëtes ne fussent dans une ignorance complète de l'œuvre de leur devancier. G. B.

N. Antonio, *Bibliotheca nova*, t. I, p. 289. — Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. I, p. 473.

HOJEDA. *Voy.* OJEDA.

HOKANSON (*Olof*), homme politique et orateur suédois, né en 1695, dans le Bleking, mort à Stockholm, le 18 novembre 1769. Issu d'une famille de paysans, il ne fit que des études très-élémentaires: il savait à peine signer son nom; mais ses talents oratoires lui acquirent promptement une grande influence dans sa province. A partir de 1726 il représenta à la diète tous les districts du Bleking, et fut huit fois orateur, c'est-à-dire président de son ordre. Il était l'un des défenseurs de l'autorité royale, considérablement affaiblie à cette époque. Le roi Frédéric le visita en 1745, dans sa demeure à Lœsenby, et y accepta l'hospitalité. Dans l'intervalle des diètes, Hokanson reprenait ses travaux champêtres, et vivait aussi simplement que tout autre paysan. Les plus grands seigneurs ne lui refusaient pas leur amitié. Il laissa une fortune considérable.

Son fils, *Anders* DE HOKANSON, né en 1749, mort le 10 avril 1813, fit partie de la régence en 1791, fut créé baron en 1809, et nommé président du collége de commerce en 1812.

Un autre HOKANSON (*Pierre*), né en 1792, à Bexeda (gouvernement de Jœnkœping), mort en 1829, parlait avec autant de facilité que sa langue maternelle la plupart des idiomes de l'Europe, et savait, en outre, le turc, l'arabe et le persan. On le considère comme le Mezzofanti de la Suède. E. B.

Biographiskt-Lex. VI, 287-293. — Martin, *Svenska Galleriet*, livr. 2.

* **HO-KOUAN-TSÆ**, l'un des plus célèbres philosophes chinois de l'école des Tao-sse, vivait cinq à six siècles avant notre ère. Le seul de ses décrets qui soit parvenu jusqu'à nous forme un volume in-8°, dans lequel les éditeurs chinois ont signalé de graves lacunes et de nombreuses incorrections provenant surtout de l'état de mutilation dans lequel cet ouvrage est arrivé jusqu'à la renaissance des lettres, à la chute des règnes de Tsin-chi-hoang-ti, l'incendiaire des livres, et des successeurs directs. P.

Stanislas Julien, *Le Livre de la Voie et de la Vertu de Lao-tseu*, trad. fran. (Préface) in-8°.

HOJER (*André*). *Voyez* HOEYER.

HOLAGOU. *Voy.* HOULAGOU.

HOLANDA (*Francisco* DE), peintre portugais, né en 1518, mort le 19 juin 1584. Il était fils d'Antonio de Holanda, l'habile miniaturiste, dont (selon son fils) Charles-Quint comparait, pour le mérite les portraits à ceux du Titien. Il voyagea pour s'instruire. Avant de se rendre en Italie, il n'était que peintre illuminateur, et ne s'était occupé que de l'ornementation des livres. Une fois qu'il fut fixé à Rome pour ses études, la reine de Portugal lui commanda la copie d'un grand tableau, représentant le Sauveur, et il l'exécuta à l'huile. Il avait alors environ trente et un ans. Ce fut son coup d'essai, et il le produisit sans les conseils d'aucun maître. En Italie il eut quelques rapports avec Michel-Ange, sur lequel il a donné des renseignements importants, et il fréquenta aussi Giulio Clovio, qu'on avait surnommé le Macédonien parce qu'il était né en Croatie, et le *Raphael de la miniature* parce que nul ne l'égalait alors dans l'ornementation des livres. Il profita des conseils de ces hommes éminents à des titres si divers; puis, décidé à quitter Rome, il parcourut les villes les plus importantes de l'Italie, examinant les forteresses et en dressant même les plans: ce qui, à Pesaro, fut mal vu par le gouverneur, et lui valut un emprisonnement temporaire. Holanda fit plusieurs portraits pour Charles-Quint; il peignit même ce prince d'après nature et il en reçut l'accueil le plus flatteur durant son voyage en Italie. Il exécuta pour Jean III diverses peintures à l'huile destinées à être placées dans les palais et dans les églises de Lisbonne. Holanda était surtout un habile miniaturiste, passionné pour le mouvement artistique qui se manifesta lors de la renaissance, et sous ce rapport il voulut enrichir son pays de ce qu'il put trouver de plus rare en Italie. Ce fut dans ce but qu'il écrivit et dessina un beau volume resté manuscrit, et intitulé *Dos livros da Peintura antiga*. Selon divers auteurs, cet incomparable album, qui est aussi un savant traité, se trouvait naguère encore à Madrid. Ce bel ouvrage fut écrit vers l'année 1548 (1), et l'on voit par le prologue, adressé à Jean III, que la faveur dont l'artiste jouissait dans les cours étrangères ne l'empêchait pas de songer à la gloire de son pays. C'est cet écrit ou du moins sa portion littéraire que le comte Raczynski a introduite dans son volume intitulé *Les Arts en Portugal*, et dont la traduction a été faite par M. Roquemont. Le livre premier, néanmoins, a été supprimé, et le traducteur entre en matière par le dialogue *Sur la Peinture de Rome*, où l'auteur donne les plus précieux renseignements touchant ses

(1) Voy. *Memorias de Litteratura.*

s avec Michel-Ange et quelques personminents de l'époque.
ne beaucoup de peintres contemporains, co de Holanda était poëte, et Barbosa o a donné les titres de quelques-unes de res, qui ne furent jamais imprimées : tels *Louvores eternos*, dédiés à son ange gar-rre terminé le 22 novembre 1569; *Amor ora; Idades do Homem:* ces deux der-anuscrits étaient, dit-on, ornés d'admi-peintures. On affirme aussi que les fa-ivres du couvent de Thomar étaient éga-son ouvrage. Ferdinand DENIS.

te Raczynski, *Les Arts en Portugal.* — Le même, iaire *des Artistes portugais.* — *Memorias de* ira. 6 vol. pet. in-4°. — Orlandi, *Abecedario*

LANDRE (*J.-Joseph-Jacques*), natu-français, né à Fresne-en-Woëvre (Lor-le 4 mai 1778. Lors de la réunion des es Illyriennes à la France, en 1800, il fut directeur des forêts et des mines d'Istria, iole. A la suite des événements de 1814, il n France, et devint conservateur en chef bliothèque de Metz, dont il rédigea un nou-talogue. Il créa plus tard dans cette ville iété d'horticulture, et en mémoire de sa que, qu'il avait perdue, un établissement nom d'*Asile de sainte Constance*, des-recevoir cent jeunes orphelins. On a de andre : *Faune du Département de la* ?, 1 vol. in-12, 1825-1826; — *Flore de elle, ou manuel d'herborisation, pré-un Aperçu géologique sur le Départe-t d'Elements abrégés de Botanique*, vol. in-18; 2ᵉ édit., 1842; — *Supplé-la* Flore de la Moselle, *contenant les découvertes depuis* 1829 *jusqu'au* mbre 1835, etc.; 1836, in-18; — plusieurs et Mémoires dans divers recueils scien-. GUYOT DE FÈRE.

ients particuliers.

BACH (*Paul-Henri-Thiry*, baron D'), phe du dix-huitième siècle, naquit en 1723, elsheim, dans le Palatinat, aujourd'hui luché de Bade, et mourut à Paris, le ier 1789. On ne connaît rien de précis amille. On sait qu'il vint de bonne heure, et que son père, qui, selon J.-J. Rous-était un parvenu, lui laissa une grande . Il en fit un noble usage, et il s'honora nombreux actes de bienfaisance. Sa mai-vint le rendez-vous de tous les libres s de son temps. Les dîners auxquels il la à prendre place deux fois par semaine, Paris, soit dans son château de Grand-vinrent célèbres, et lui méritèrent le *premier maître d'hôtel de la philoso-*ue lui donnait, dans une lettre datée de 'abbé Galiani, un de ses spirituels con-Helvétius, D'Alembert, Diderot, Raynal, , Buffon, Rousseau, Marmontel trou-dans le salon du baron d'Holbach un centre où ils purent mettre en commun et fortifier, par l'appui mutuel qu'ils se donnèrent, ce vaste système d'opposition aux traditions du passé qu'ils développèrent dans leurs ouvrages et concentrèrent dans cette immense machine de guerre que l'on appelle l'*Encyclopédie*. Tous les étrangers de distinction qui visitèrent la France tinrent à honneur de lui être présentés. Dans ces réunions, que J.-J. Rousseau, devenu misanthrope, ne désigne dans ses *Confessions* que sous le nom de *club holbachique*, la liberté d'examen et de discussion se donna carrière, et Morellet est plus près de la vérité lorsqu'il dit, dans ses *Mémoires*, qu'*on y disait des choses à faire cent fois tomber le tonnerre sur la maison, s'il tombait pour cela*, que Marmontel, qui prétend que *Dieu, la vertu, les saintes lois de la morale naturelle, n'y furent jamais mis en doute*.

Le baron d'Holbach était lui-même un des promoteurs les plus actifs et les plus zélés des nouveaux principes philosophiques qui tendaient à substituer les pures notions de la raison aux vérités traditionnelles. Auteur d'un grand nombre d'ouvrages, non-seulement il combattit avec plus de hardiesse qu'aucun autre écrivain de son temps les dogmes du christianisme, mais il professa plus ouvertement qu'on ne l'avait jamais fait avant lui l'athéisme et le matérialisme. Ses premières publications eurent pour objet les sciences physiques, la chimie et la minéralogie. Depuis l'année 1752 jusqu'en 1776, il traduisit de l'allemand une douzaine d'ouvrages scientifiques, et contribua ainsi, par conséquent, aux progrès des sciences d'observation. On lui doit de plus, sur ces matières, un grand nombre d'articles publiés dans l'*Encyclopédie*. En 1767 parut, sous le nom de Boulanger, l'auteur de l'*Antiquité dévoilée*, l'ouvrage ayant pour titre : *Le Christianisme dévoilé, ou examen des principes et des effets de la religion révélée*. Le baron d'Holbach en était l'auteur. Il y déclarait nettement que la religion n'est nullement nécessaire au maintien et à la police des empires; que les dogmes du christianisme ne sont qu'un amas d'incohérences dont la propagation a exercé sur les esprits et sur les cœurs une influence funeste; que sa morale n'est supérieure à aucune des morales enseignées chez les différents peuples, et qu'elle ne peut convenir d'ailleurs qu'à des enthousiastes incapables d'accomplir les devoirs de la société; qu'au surplus, enfin, depuis dix-huit siècles la religion chrétienne a eu les résultats politiques les plus funestes et les plus désastreux. Après cet ouvrage, déclaré, par les philosophes eux-mêmes, le plus terrible qui eût paru dans aucun lieu du monde, il publia *L'Esprit du Clergé, ou le Christianisme primitif vengé des entreprises et des excès de nos prêtres modernes*; ce livre fut condamné, par un arrêt du parlement du 18 août 1770, à être brûlé par la main du bourreau.

Dans la même année, d'Holbach mit au jour son fameux *Système de la Nature*, sous le pseudonyme de *Mirabaud, secrétaire perpétuel de l'Académie Française*. « Ce monsieur Mirabaud, dit le spirituel abbé Galiani à propos de cet ouvrage, est un vrai abbé Terray de la métaphysique : il fait des réductions, des suspensions et cause la banqueroute du savoir, du plaisir et de l'esprit humain. » Ce fut aussi l'opinion de Voltaire, qui, non content de répudier les doctrines du baron d'Holbach, en fit une réfutation assez étendue dans l'article *Dieu* de son *Dictionnaire Philosophique*.

Deux ans après, en 1772, d'Holbach publia sous ce titre : *Le bon Sens, ou idées naturelles opposées aux idées surnaturelles*, un ouvrage qui n'est guère que la reproduction du *Système de la Nature*, sous une forme moins savante, et que l'on a souvent réimprimé sous le nom du curé Meslier. Peu de livres ont exercé une plus pernicieuse influence. Répandu parmi les classes populaires, il a contribué plus que tous les ouvrages philosophiques du dix-huitième siècle à pervertir les sentiments moraux et à déraciner les principes religieux. Jamais on n'avait enseigné avec toutes leurs conséquences les tristes doctrines du matérialisme. *Le Système social, ou les principes naturels de la morale et de la politique*, avait pour but, comme le titre le fait assez connaître, de poser les principes et d'établir les règles d'une morale et d'une politique indépendantes de tout système religieux. Ce livre, rempli de déclamations et affectant un sentimentalisme outré, ne fut pas mieux accueilli des philosophes que des hommes de foi. Le parlement le condamna, en 1773, à être, comme ceux qui l'avaient précédé, brûlé par la main du bourreau. Ces différents ouvrages, envoyés secrètement par le baron d'Holbach en Hollande, furent imprimés chez Michel Rey, et parurent successivement en France sans que ses amis et ses convives se doutassent qu'il en fût l'auteur. Il entendit plus d'une fois ceux-ci les critiquer assez vivement en sa présence; et Grimm, les jugeant avec sévérité, ajoutait « qu'il ne leur trouvait d'autre danger que celui de l'ennui ».

D'Holbach valait mieux que ses livres. Ses amis le trouvèrent toujours obligeant et serviable. Ses bienfaits ne rencontrèrent pas toujours des cœurs reconnaissants. Il s'en affligeait. « Je ne cours pas après mon argent, disait-il; mais un peu de gratitude me fait plaisir, quand ce ne serait que pour trouver les autres tels que je les désire. » Sa conversation était agréable et instructive; il n'avait ni morgue ni hauteur, et son caractère était d'une égalité charmante. On vantait sa franchise, et son absence de toute prétention : « c'était, disait madame Geoffrin, un homme simplement simple ». Il mourut à Paris à l'âge de soixante-sept ans.

Ses principales publications sont : les traductions *De l'Art de la Verrerie*, de Néri, in-4° 1752; — d[illegible] in-8°; — 2 vol. [illegible] — [illegible] *turelle* [illegible] *Couches de la* [illegible] 1759, in-12; — du [illegible] 1759, 3 [illegible] 12; — [illegible] même; 1 [illegible] 12; — [illegible] *ques*, de [illegible] la *Pu*[illegible] *C*[illegible] ; — [illegible] *intéressants* [illegible] *des Acadé*[illegible] 2 vol. in-12; — [illegible] poëme d'Akenside; [illegible] losophiques : *Le Ch*[illegible] *men des princ*[illegible] *gion chrétienne*; [illegible] *du Clergé, ou le*[illegible] *des entreprises* [illegible] *modernes*; Londres. [illegible] — *sacerdotale, ou* [illegible] Amsterdam, 1767; — [illegible] Londres, 1770; — *Le bon* [illegible] *relles opposées aux idées* [illegible] terdam, 1772; — *Le* [illegible] *cipes naturels de la* [illegible] ibid., 1773.

Voltaire, *Dictionnaire Philosop*[illegible] *moires*, passim. — J.-J. Rousseau [illegible] *tionnaire des Sciences philosophi*[illegible] ron, *Étude sur la Philosophie* [illegible] *Mémoires de l'Académie des* [illegible] *tiques*.

HOLBEIN (*Hans*), célèbre peintre suisse, né à Bâle, en 1498, mort à Londres, en 1554. Son père, peintre médiocre originaire d'Augsbourg, lui donna les premières leçons de son art; le jeune Holbein, doué des plus heureuses dispositions, surpassa bientôt son maître et se perfectionna de lui-même. Ses talents furent bientôt appréciés, et les magistrats de Bâle lui confièrent des travaux publics, entre autres : *La Danse villageoise*, dans la Poissonnerie; les tableaux de *La Passion* qui décorent la maison de ville; et la célèbre *Danse Macabre*, peinte sur les murs du cimetière de Saint-Pierre. Rubens faisait un cas particulier de ce dernier morceau, exécuté avec une sorte de fougue dramatique. Les rois, les bergers, les riches, les pauvres, les jeunes, les vieux, forment une espèce de danse que conduit la Mort. La description en a été publiée à Bâle en 1744, in-4°. On en a une première édition fort rare; Paris, 1686, in-fol. Érasme demeurait alors à Bâle; il trouva Holbein digne de son amitié, lui fit faire son portrait, et l'engagea à passer en Angleterre. Holbein suivit ce conseil; l'humeur acariâtre de sa femme lui rendait d'ailleurs insupportable le lieu natal : la puissante recommandation d'Érasme le fit accueillir avec distinction par le chancelier Thomas Morus, qui le garda trois années près de lui. Durant ce temps Holbein exécuta plusieurs ouvrages importants :

Morus ayant un jour invité le roi Henri VIII à un festin, exposa aux yeux du monarque les chefs-d'œuvre de son protégé, en le priant de les accepter. Henri, frappé du talent de l'artiste bâdois et de la parfaite ressemblance qui régnait dans ses portraits, demanda s'il ne lui serait pas possible d'attacher leur auteur à son service. Morus présenta alors Holbein au roi, qui, en le nommant son premier peintre, dit au chancelier : « Je vous laisse avec plaisir les présents que vous vouliez me faire, puisque vous m'en cédez l'auteur. » Henri VIII fixa Holbein par sa protection et ses bienfaits. Une anecdote prouve à quel point le monarque aimait son peintre : ce dernier s'étant renfermé dans son atelier, un des premiers personnages de la cour, un comte, voulut le voir travailler. Holbein s'excusa d'abord poliment ; mais le seigneur franchit la porte. Une lutte s'engagea, et l'artiste, irrité, jeta le comte en bas de l'escalier ; puis, pour échapper à la fureur du seigneur et de sa suite, il sauta par une fenêtre, et courut raconter l'aventure au roi, en lui demandant sa grâce. Henri la lui accorda, en l'engageant à ne pas paraître à la cour avant que l'affaire ne fût arrangée. On apporta bientôt le comte meurtri et ensanglanté : il fit sa plainte au roi, qui chercha à le calmer en excusant la vivacité de son peintre. Le comte, piqué, ne ménagea pas les menaces : « Monsieur, s'écria Henri, je vous défends sur votre vie d'attenter à celle de mon peintre. La différence qu'il y a entre vous deux est si grande, que de sept paysans je peux faire sept comtes comme vous, mais de sept comtes je ne pourrais jamais faire un Holbein ! »

Holbein mourut à Londres, de la peste, suivant Descamps. Il était alors comblé de gloire et de biens. Sa vie se trouve dans l'édition de l'*Encomium Moriæ* d'Érasme : c'est celle d'un prodigue et d'un débauché. Érasme, qui avait beaucoup d'amitié pour lui, avait vainement cherché à l'éloigner du désordre dans lequel il vivait : il lui avait adressé un exemplaire de son *Éloge de la Folie*. Holbein, enchanté des portraits que le philosophe de Rotterdam avait faits des différents genres de folie, entreprit de les représenter dans les dessins qu'il traça sur cet exemplaire, et le rendit à Érasme. Celui-ci le lui retourna après avoir écrit le nom de *Hans Holbein* au-dessous d'un sujet dans lequel le peintre avait dessiné un gros Hollandais serrant d'une main sa bouteille et de l'autre sa maîtresse.

Holbein peignait avec un égal succès à l'huile, en détrempe, en miniature et à gouache : il travaillait de la main gauche. Il atteignit presque la perfection de son art dès les premiers ouvrages qu'il produisit. Sa mémoire et sa facilité pour le portrait étaient telles que, n'ayant pu répondre au chancelier Morus, qui lui demandait le nom d'un seigneur qui quelques années auparavant l'avait engagé à se rendre en Angleterre, il ébaucha aussitôt au crayon et avec tant de vérité le portrait de ce seigneur que le chancelier le reconnut sur-le-champ. Holbein avait un goût exempt des défauts des maîtres allemands. Ses compositions révèlent une imagination vive, et élevée : l'exécution en est d'un beau fini ; son coloris est vigoureux ; ses carnations sont vives, et ses figures ont un relief qui séduit agréablement les yeux. Ses travaux sont fort nombreux. On peut en voir la liste dans l'*Encomium Moriæ*, avec les commentaires de Lister. Outre les ouvrages déjà cités, on admirait à Whitehall les portraits en pied d'*Henri VIII*, du *prince Édouard*, des *princesses Marie* et *Élisabeth* ; — à Londres, *Henri VIII assis sur son trône, accordant des privilèges aux chefs de la corporation des chirurgiens* ; dans la maison d'Orient, deux grands tableaux en détrempe : *Le Triomphe de la Richesse* et celui *de la Pauvreté* ; les détails et les draperies sont rehaussés en or avec un art infini ; — le *portrait de maître Nicolas, astronome du roi* ; — les *portraits du chancelier Morus, de sa femme et de ses enfants* ; — à Florence, les *portraits de Luther*, de *Morus*, de *Richard Southwell* et du peintre lui-même ; — à Dusseldorf, une *Bacchante* et un *Paysage* ; — à Paris, les portraits de *Thomas Cromwell*, d'*Anne de Clèves*, femme d'Henri VIII ; — *de la comtesse de Pembroke* ; — d'un *Homme tenant une tête de mort* ; — de *Georges Gisien*, riche négociant, et *Le Sacrifice d'Abraham*.

Holbein a souvent travaillé pour les orfèvres, les graveurs en cuivre et en bois et les antiquaires. Il dessinait avec un grand talent au crayon, à la pointe d'argent et à la plume. Ses ouvrages en ces genres sont devenus aussi rares que précieux. Il avait un frère, *Sigismond Holbein*, qui ne fut jamais qu'un peintre médiocre. Parmi ses nombreux élèves on remarque Christophe Hamberger. Alfred DE LACAZE.

Heyner, *Hans Holbein* ; Berlin, 1827. — Descamps, *La Vie des Peintres allemands*, etc., t. I, p. 42-46. — Pilkington, *Dictionary of Painters*. — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*HOLBEIN (*François* DE), écrivain dramatique allemand, né en 1779, à Zippersdorf, près Vienne, mort à Vienne, le 6 septembre 1855. Il quitta fort jeune la maison paternelle, et parcourut, sous le pseudonyme de *Fontano*, l'Allemagne, l'Italie, la Russie, la France, le Danemark, en faisant tour à tour les métiers de musicien, de maître de langues, de peintre et d'acteur. De 1809 à 1841 il dirigea les théâtres de Bamberg, de Wurzbourg, de Carlsruhe, de Hanovre et de Prague. En 1841 il fut appelé à Vienne et chargé de la direction du *Hofburgtheater*, qui jouit de la réputation de premier théâtre de l'Allemagne. On a de Holbein un grand nombre de pièces dramatiques, qui ont été réunies dans les recueils : *Theater* ; Rudolstadt, 1811, 2 vol. ; — *Neuestes Theater* (Nouveau Théâtre) ; Pesth,

1822-23, 5 vol.; — *Dilettantenbühne* (Théâtre d'amateurs); Vienne, 1826. R. L.

Conv.-Lex. — Unsere Zeit.

HOLBERG (*Ludvig*), célèbre poëte comique et historien danois, né à Bergen (Norvége), en 1684, mort à Copenhague, le 28 janvier 1754. Fils d'un colonel ruiné par un incendie, il fut recueilli par l'évêque Munthe, son parent, et passa, en 1702, du collége de Bergen à l'université de Copenhague. Après avoir été quelque temps précepteur chez un pasteur en Norvége, il passa les examens de philosophie et de théologie (1705), et exerça l'instruction particulière à Bergen. Après un voyage en Hollande, il s'établit à Christiansand, comme professeur de langues étrangères. Aussitôt qu'il eut ramassé un peu d'argent, il alla à l'université d'Oxford, et s'y livra à l'étude de la philosophie. Au bout de deux ans, il retourna à Copenhague, et accepta le professorat d'un jeune homme de famille, avec lequel il visita Dresde et Leipzig. Enfin, ayant fait preuve de connaissances variées, notamment en histoire, dans les deux ouvrages : *Introduction til de Europæiske Rigers Historie* (Introduction à l'histoire des États de l'Europe) et *Christian den Fierdes og Frederik den Tredies Bedrifter* (Gestes de Christian IV et de Frédéric III), 1712, il fut nommé professeur d'histoire. En 1714 il se rendit, par Amsterdam, à Paris, puis à Rome, faisant la plus grande partie de ses voyages à pied. A Rome, il s'occupait moins des antiquités et des arts que des spectacles populaires de comédiens ambulants. De retour à Copenhague, il abandonna l'histoire, et, pressé par la misère, il publia une *Introduction au Droit de la Nature et des Gens*, d'après Grotius et Puffendorf (*Introduction til Natur-og Folkeretten*). Cet ouvrage, dit l'auteur, n'eut d'abord aucun succès, parce qu'il était écrit en danois. En 1720 il fut nommé professeur d'éloquence. Jusque alors il avait dédaigné la poésie ; et, quoiqu'il eût étudié Homère, Pétrarque, le Tasse, Corneille, etc., il n'estimait dans leurs œuvres que l'élément utile et moralisateur. Aussi son premier essai poétique, le célèbre poëme héroï-comique *Peder Paars* (1720), a-t-il pour but principal de railler le sérieux des imitateurs d'Homère et de Virgile. Des événements de la plus grande trivialité y sont dépeints en termes pompeux, et les personnages les plus grotesques y parlent avec une solennité ironique, comme dans *Hudibras* de Buttler et *Le Lutrin* de Boileau. Les Danois, qui n'avaient encore rien lu d'analogue, épuisèrent rapidement plusieurs éditions de cet ouvrage. Quoique l'auteur se fût caché sous le voile d'un pseudonyme, il fut attaqué en diffamation, par quelques pédants qui prétendaient se reconnaître dans la galerie des héros du poëme. L'auteur allait être livré à la justice, lorsque le roi Frédéric IV et son ministre Danneskjol! intervinrent en déclarant qu'il n'y avait aucune raison de s'alarmer d'aussi innocentes plaisanteries. Après avoir publié cinq épîtres et satires, également remplies de verve comique, Holberg prit une direction un peu différente.

Il n'y avait pas encore en [illegible] théâtre national. Des troupes allem[illegible] çaises satisfaisaient aux [illegible] public restreint. Montaigu, ancien [illegible] la troupe française, avait formé des [illegible] nois, qui obtinrent la permission de repr[illegible] des pièces écrites dans la langue du [illegible] commença (1721) par une traduction de [illegible] de Molière; mais, sur les invitations de quelques patriotes, Holberg composa un grand nombre de comédies originales et créa ainsi le théâtre national. Il avait employé sa fortune à l'achat de propriétés seigneuriales qui furent, en 1745, érigées en baronnie. Devant, comme il se plaisait à le dire, sa fortune au public et n'étant pas marié, il institua le public son héritier. Il légua ses propriétés, évaluées à 700,000 écus, à la nouvelle académie de Sorø (en Sélande). Par sa spirituelle gaieté et son bon sens, Holberg se range parmi les grands poëtes comiques : il fit de fréquents emprunts à Aristophane, à Plaute, à Térence, à Molière et même à Marivaux ; la fable et l'action chez lui sont très-simples, quelquefois négligées ; sa force est surtout dans la conception des caractères, dans les situations comiques et dans le dialogue. Là il créa une langue et une littérature entière dont avant lui il n'existait que des rudiments disparates ; mais la clarté de son esprit et la variété de son érudition firent faire aux mœurs et à la civilisation générale en Danemark un véritable pas de géant. Il créa une nouvelle société, en répandant la lumière dans les classes moyennes, en faisant une guerre continue au pédantisme, aux sottises, aux préjugés et aux superstitions du temps. C'est sous ce rapport que Holberg mérita le surnom de Voltaire du Nord, et la génération actuelle de son pays peut encore, par son esprit national, sa modération, son bon sens avec une tendance vers l'ironie et la satire, être considérée comme une sorte d'émanation de l'esprit de Holberg.

Les éditions et les traductions des œuvres de cet écrivain sont trop nombreuses pour être toutes citées, et il en paraît chaque jour de nouvelles. La meilleure édition de ses comédies est celle de M. Liebenberg. Un succès qui dure encore de nos jours accompagna presque toutes les pièces de Holberg, dont les plus connues sont : *Den politiske Kandestober* (Le Potier politique) : satire de la haute politique, traitée par des ignorants ; — *Den Vægelsindede* (La Femme indécise) ; — *Jean de France* (type d'un Danois revenu de France avec des allures ridicules et affectées) ; — *Jeppe paa Bjerget*, (Jeppe de la Montagne) : un paysan qui, mis en état d'ivresse par des plaisants, se croit grand seigneur ; — *Geert Westphaler* (Geert de Westphalie) : type d'un barbier bavard ; — *Le*

Juin: satire des procureurs et des mau-
débiteurs ; — *Barselstuen* (La Chambre
couchée) : grotesque satire du caquetage
mmes); — *Den arabiske Pulver* (La
d'Arabie) : satire contre les Alchimistes ;
estuen (Le Réveillon de Noël) : où l'on
un vieillard, cocu moins imaginaire que
le Molière ; — *Masqueraden* (Le Bal
s) : intrigue d'amour, où le hasard réunit
unes gens qui se détestaient sans se con-
; — *Jacob von Tyboe* (Le Matamore) ; —
s von Ithacia: parodie désopilante du
ire héroïque des Allemands ; — *Melampe,*
-comédie, en vers ; — *Uden Hoved*
le (Sans Queue ni Tête) ; — *Diderich*
henschreck (Terreur du Monde) : autre
ore ; — *Henrik og Pernille :* deux do-
ues qui se donnent pour des gens riches
rouvent après leur mariage sans un sou
; — *Den pantsatte Bondedreng* (Le
mis en gage) ; — *Den Stundeslöse*
iré) ; — *Pernilles korte Frökenstand*
leur et décadence de Pernille) : la soubrette
à la grande dame. Outre les ouvrages déjà
l publia (1732-1735) : *Danmarks Riges*
ie (Histoire du Royaume de Danemark) :
r essai d'une histoire pragmatique de ce
- *Description de la Ville de Bergen ;* —
s lettres en latin contenant son *Auto-*
phie (1727-1744) ; — l'*Histoire ecclé-*
ue jusqu'à la Réforme (1738) ; — *Helte-*
lehistorier (Histoires composées de
héroïnes), dans la manière de Plutarque
1745) ; — *Jödernes Historie* (Histoire
ifs) ; 1742 ; — *Moraliske Tanker* (Pen-
rales) : ouvrage très-répandu, qui parut
ıx des théologiens entaché d'hétérodoxie ;
en allemand et en français (1744) ;
Historie (Histoire maritime de Dane-
t de Norvège (1747) ; — *Fables mo-*
1751) ; et cinq volumes d'*Epistler,*
historiques, politiques, philosophiques
les), contenant, sous une forme populaire,
philosophie pratique, avec des commen-
rieux ou plaisants ; — *Le Voyage souter-*
e Nicolaüs Klim (Niels Kliims under-
Reise), Leipzig, 1741, qui, composé en
t bientôt traduit en plusieurs langues. Holb-
pa avec une verve soutenue son système
le et de politique dans une invention sa-
dont la manière rappelle le *Voyage dans*
e de Cyrano de Bergerac et *Le Voyage*
liver par Swift. Les voyageurs menson-
ont raillés avec autant de gaieté que les
ies et les ridicules des nations euro-
. Les *Comédies* de Holberg ont été tra-
t commentées en allemand par Ludwig
plus tard par Œhlenschläger ; quelques-
rurent en français, dans le *Théâtre Eu-*
, Paris, 1838-1840.

P. L. MOLLER (de Copenhague).

abbek, *Om Ludvig Holberg som lystspildigter,*
3 vol. ; Copenhague, 1815-1817 ; le même traduisit en danois l'autobiographie latine de Holberg, et publia : *Udvalgte Skrifter af Holberg* (Œuvres choisies), 21 vol., Copenhague, 1804-1816, où se trouve la traduction du *Voyage de Klim,* par Baggesen. — J.-J. Ampère, *Revue des Deux Mondes,* 1er juillet 1832 ; *Littérature et Voyages.* — X. Marmier, *Les Littératures scandinaves.* — Robert Prutz, *Ludwig Holberg, sein Leben und seine Schriften,* mit einer *Auswahl seiner comoedien ;* Stuttgard et Augsbourg, 1857 ; *Allgemeine Zeitung,* 1857, 333-334. — A.-E. Boye, *Holbergiana,* opuscules de Holberg ou relatifs à cet écrivain ; Copenhague, 1832-1835. — Werlauff, *Antegnelser til Holbergs atten förste Lystspil ;* Copenhague, 1858.

* **HOLBROOK** (*John-Edwards*), naturaliste américain, né en 1795, à Beaufort (Caroline du sud). En sortant de l'université de Brown, il commença ses études médicales à Philadelphie, et les poursuivit à Édimbourg, à Londres et surtout à Paris, où il vécut près de deux ans. De retour en Amérique en 1822, il fut appelé à remplir dans sa province natale la chaire d'anatomie qu'il occupe encore. On a de lui : *North America Herpetology* (Les Reptiles de l'Amérique du Nord) ; Philadelphie, 1842 ; — *Ichthyology of south Carolina* (Les Poissons de la Caroline du sud) ; Charleston, 1854. P. L—Y.

Cyclopædia of American Literature. — *The American Catalogue.*

HOLCROFT (*Thomas*), auteur dramatique et romancier anglais, né à Londres, le 10 décembre 1745 (vieux style), mort le 23 mars 1809. Son père était cordonnier et par occasion marchand de chevaux. Holcroft passa les six premières années de sa vie à Londres, puis il suivit son père dans le Berkshire, et mena une existence vagabonde. Très-jeune, il fut palefrenier, et continua ce métier jusqu'à sa dix-septième année ; après quoi il devint successivement cordonnier et maître d'école, jusqu'à son mariage, à l'age de vingt ans. Tout en traversant des conditions si diverses, il avait trouvé moyen d'apprendre beaucoup de choses, entre autres le français, l'allemand, l'italien ; il se crut assez instruit pour la profession d'écrivain, et fournit des articles au *Whitehall Evening Post ;* mais sa fantaisie le portant bientôt d'un autre côté, il se fit acteur. Après avoir joué avec un médiocre succès d'abord en Irlande, puis en Angleterre, il composa lui-même des pièces dramatiques. Il traduisit aussi divers ouvrages du français. En 1789 il perdit son fils, et en 1790 sa troisième femme. Quatre ans plus tard, suspect de menées révolutionnaires, il fut compris dans les poursuites relatives à la Société de la Réforme constitutionnelle. Quoique l'accusation emportât la peine capitale (il s'agissait de haute trahison), Holcroft se constitua volontairement prisonnier. Trois de ses coaccusés furent acquittés ; les neuf autres, parmi lesquels il se trouvait, furent renvoyés sans jugement. Depuis cette époque sa vie échappe à la notoriété. Il voyagea sur le continent, écrivit, cultiva les beaux-arts, et s'éteignit dans l'obscurité. Voici les titres de ses pièces de théâtre : *Duplicity,* comédie ; 1781, in-8° ; — *Noble Peasant,* opéra-comique ; 1784, in-8° ; —

Follies of a day, com.; 1784, in-8°; — *The choleric Fathers*, opéra-com.; 1785, in-8°; — *Death of Adam*, drame sacré; 1786, in-8°; — *Hagar in the Wilderness*, id.; 1786, in-8°; — *Joseph made known to his brethren*, id.; 1786, in-8°; — *Return of Tobias*, id.; 1786, in-8°; — *Ruth and Noemi*, id.; 1786, in-8°; — *Sacrifice of Isaac*, id.; 1786, in-8°; — *Widow of Sarepta*, id.; 1786, in-8°; — *Seduction*, com.; 1787, in-8°; — *Louis in the Elysian Fields*, drame; 1789, in-8°; — *The School of the World*, com.; 1789, in-8°; — *Tantalus at Law*, com.; 1789, in-8°; — *School for Arrogance*, com.; 1791, in-8°; — *Road to Ruin*, com.; 1792, in-8°; — *Love's Frailties*, com.; 1794, in-8°; — *Deserted Daughter*, com.; 1795, in-8°; — *Man of ten Thousand*, com.; 1796, in-8°; — *Knave or not*, com.; 1798, in-8°; — *Deaf and Dumb*, drame historique; 1801, in-8°; — *Tale of Mystery*, mélodrame; 1802, in-8°; — *Hear both sides*, com.; 1803, in-8°; — *The two Friends*, proverbe; 1804, in-4°; — *The Play is over*, prov.; 1804, in-4°; — *Lady of the Rock*, mélod.; 1805, in-8°; — *Vindicative Man*; com.; 1806, in-8°. On a aussi de Holcroft quatre romans, savoir : *Alwynn*; 1780; — *Anna Saint-Ives*; 1792; — *Hugh Trevor*; 1794; — *Brian Perdue*; 1807. Ce dernier ouvrage a été traduit en français par Bertin, sous ce titre : *Le Fils perverti par son père*; 1810, 4 vol. in-12. Mais le principal mérite de Holcroft consiste dans ses traductions d'ouvrages français, dont voici la liste : *The private Life of Voltaire*; in-12; — *Memoirs of baron Trenck*; 3 vol. in-12; — *The secret History of the Court of Berlin, by the count de Mirabeau*; 2 vol. in-8°; — *Tales of the Castle, by Madame de Genlis*; 5 vol. in-12; — *The posthumous Works of Frederick II, king of Prussia*; 13 vol. in-8°. Il donna aussi une traduction abrégée de *La Physiognomonie* de Lavater, 3 vol. in-8°, et publia ses *Travels into Germany and France*, 2 vol. in-4°. Ses *Mémoires*, rédigés en partie par lui-même, parurent à Londres, 3 vol. in-12. C'est un ouvrage diffus et plein de citations inutiles; il a été réduit en un volume pour la *Traveller's Library* de Longman, et sous cette forme il se lit avec plaisir. Z.

Memoirs of the late Thom. Holcroft, written by himself and continued to the time of his death; Londres, 1816, 3 vol. in-8°. — *Biographia Dramatica*.

HOLDEN (*Henry*), controversiste anglais, né dans le Lancashire, en 1596, mort à Paris, en 1665. Appartenant à une famille catholique, il alla faire ses études au séminaire de Douai, et se rendit ensuite à Paris, où il fut reçu docteur en théologie. Il fut attaché à la paroisse de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et partagea son temps entre ses devoirs de prêtre et des ouvrages qui le placent au nombre des théologiens des plus éclairés de l'époque. On a de lui : *Analysis Fidei*, Paris, 1652, in-8°; traduit en anglais par W. G., Paris, 1658, in-4°. « Ce petit ouvrage, *que sacrée*, est un chef-d'œuvre controverse. Il comprend en peu de [illegible] l'économie de la religion, la résolution de la foi dans ses principes et dans ses motifs, et l'application de ces principes aux questions de controverse. Son dessein a été d'empêcher les disputes qui règnent non-seulement entre les catholiques et les hérétiques, mais encore entre les théologiens catholiques dans les écoles, et de faire voir ce qui doit passer pour certain et pour douteux, ce qui est d'institution divine, et ce qui n'est que d'institution ecclésiastique, ce qui est de foi et ce qui est problématique en matière de doctrine ou de discipline. » A la fin de l'ouvrage on trouve un traité *De Schismate*, et dans la seconde édition un autre traité du même auteur, *De Usura*; — *Novum Testamentum*; Paris, 1660, in-8°, avec de courtes notes marginales; — une *Lettre à Arnauld*, dans laquelle il se déclare pour le sentiment des thomistes sur la grâce, et un discours relatif à la même controverse : *Oratio Henrici Holden quam paratam habebat ad enuntiationem in examine propositionis Arnaldinæ*; Francfort, 1656. Z.

Dupin, *Bibliothèque ecclés.*, dix-septième siècle, part. 2. — Rich. et Giraud, *Bibliot. sacrée*.

HOLDER (*William*), physicien anglais, né en 1614 (comté de Nottingham), mort à Londres, le 24 janvier 1697 (nouveau style). Il fut élevé à Pembroke-Hall, à Cambridge, et en 1642 il devint recteur de Blechingdon, dans le comté d'Oxford. Il fut ensuite nommé successivement chanoine d'Ely, membre de la Société royale, chanoine de Saint-Paul, sous-doyen de la chapelle royale, et sous-aumônier du roi. Il acquit de la célébrité en apprenant à parler à un sourd-muet nommé Alexandre Popham. Cette cure, jusque là sans exemple, eut lieu en 1659; mais Popham, ayant oublié ce que Holder lui avait enseigné, fut confié au docteur Wallis, qui parvint à lui rendre la parole. Cette circonstance donna lieu plus tard à une polémique entre les deux savants. Les études de Holder se portèrent de préférence sur l'acoustique et le mécanisme du langage. On a de lui : *The Elements of Speech; an essay of inquiry into the natural production of letters, with an appendix concerning persons that are deaf and dumb*; Londres, 1669, in-8°; — *A Supplement to the* Philosophical Transactions *of july* 1670, *with some Reflections on Dr. Wallis's Letter there inserted*; Londres, 1678, in-4°; — *A Discourse concerning time*; Londres, 1694, in-8°; — *A Treatise of the natural Grounds and Principles of Harmony*; Londres, 1694, in-8°. « Le premier chapitre du livre de Holder, dit Fétis, et son appendice renferment de très-curieux détails sur l'origine de l'harmonie, considérée dans l'analogie des phénomènes résultant des vibrations d'une corde avec les expériences de Ga-

ır les vibrations du pendule. Continuant
es chapitres suivants ses recherches sur
ıe analogie, d'après la doctrine de Galilée,
en déduit la théorie des consonnances,
ccords consonnants et des dissonnances.
éral ce livre est entièrement consacré à la
physique et mathématique de la musi-
Holder y traite ces sujets difficiles avec
up de clarté. Son livre est un des meil-
ouvrages qu'on ait écrits sur cette ma-
Holder était aussi compositeur de mu-
Z.

Athenæ Oxonienses, t. II. — Chalmers, *Gener. Dictionary*. — Fétis, *Biographie univ. des Mu-*

.E (*Richard*), littérateur anglais, né vers
nort à Exmouth en 1803. Il fut recteur de
lon et d'Inwardleigh, dans le Devonshire.
le lui : *Ossian in a poetical dress*; —
Imagination; — *Homer's Hymn to Ce-*
anslated; 1781; — *Arthur, an epic ro-*
, *with notes*; — *Remarks on the Ara-*
light's Entertainements; 1797, in-12.
Z.

New general Biographical Dictionary.

GUIN (*Diego-Gonzales*), linguiste es-
né au seizième siècle, mort au dix-sep-
Il embrassa la vie religieuse, et fit un long
au Pérou. Ce fut là, au milieu des popu-
quichuas, qu'il apprit dans une perfection
langue générale des Incas, qu'il put
en donner une grammaire excellente. Il
é toutefois précédé dans cette étude par
;o de San-Thomas, dominicain, dont le
ıvait paru dès l'année 1560, par Antonio-
, Diego de Torres Rubio, et Fr.-Jean Mar-
a première édition de la grammaire d'Hol-
rut sous ce titre : *Grammatica y arte*
le la Lengua general del Perù, llamada
a o del Inga (en quatro libros), impresso
iudad de los Reyes del Peru, par Fr.
ıto; 1607, in-4°. On a du même : *Voca-*
de la Lengua general de todo el Peru,
a Quichua o del Inga; Los Reyes,
ı-4°, 2 parties en 1 vol. Nous soupçon-
ıe la grammaire fut réimprimée à Lima
. F. D.

ıx Compans, *Bibliothèque américaine*. — Lion
pitome de la Bibl. oriental y occidental.

INSHED (*Raphael*), historien anglais,
ers 1580. Sa vie, peu connue, ne paraît
ien offert de remarquable. Il s'est fait
re par un ouvrage de longue haleine, in-
Chronicles of Englande, Scotlande and
le, publié en 1577, 2 vol. in-fol.; cette
a des gravures en bois, qui ne se rencon-
lus dans la seconde édition, de 1587, pu-
orès la mort de l'auteur et augmentée
ontinuation qui s'étend de l'an 1576 à
Plusieurs passages de cette continuation
nt à des personnages puissants, et entraî-
la suppression de certains feuillets. Ces
passages retranchés ont été imprimés deux fois en 1732, in-fol., et une fois en 1728; ils figurent dans une réimpression des *Chronicles*, 1807, 6 vol., in-4°. Cette dernière édition a de bonnes tables, et des erreurs ont été corrigées; mais elle est loin d'avoir pour les bibliophiles le même intérêt que l'édition primitive. L'ouvrage d'Holinshed est important, et il a fourni de précieuses ressources aux écrivains qui se sont occupés de l'histoire de la Grande-Bretagne au quinzième et au seizième siècle. G. B.

Dibdin, *Library Companion*, p. 185. — Lowndes, *Bibliographer's Manual*. — J.-C. Brunet, *Manuel du Libraire*, t. II, p. 607.

HOLKAR (*Melhar Rao*), chef mahratte d'Indor, né à Hol (Dekkan), mort en 1766. Son père était de la caste des *soudras* (laboureurs), et remplissait les fonctions de premier assistant du *patel* (maire-juge) de Hol. Holkar, ayant équipé à ses frais une troupe de cavaliers, se fit remarquer pour la première fois dans un combat livré en 1724. En 1735 il conduisit une armée jusqu'aux portes de Dehli, capitale de l'empire mogol, et envahit ensuite le Goudjerate, qu'il ravagea. En 1739, il commandait une partie des troupes qui enlevèrent aux Portugais la ville de Basséin. En 1749, après la mort de Shao ou Sahoudji, radjah des Mahrattes, le *peischwah* (premier ministre), Baladji Badji Rao, distribua de grands fiefs aux principaux officiers, et établit une confédération dont il devint président héréditaire. Holkar partagea avec Ranoudji Sindiah la province de Malwah, et obtint la partie occidentale, avec Indor pour capitale. En 1751, il assista Ghazi ed-Din, wizir du grand-mogol Ahmed Schah, dans sa guerre contre les Rohillahs, et fit quelques conquêtes. En 1761 il se ligua avec plusieurs princes hindous pour arrêter les progrès de Ahmed-Schah-Dourani, qui parcourait l'Hindoustan à la tête de 80,000 musulmans, et qui défit à Pannipet l'armée mahratte, composée de 70,000 hommes. Holkar fut soupçonné de trahison. Ayant perdu son fils unique, Khandi-Rao, en 1755, il eut pour successeur son petit-fils Mali-Rao, qui mourut en 1767. La mère de ce dernier, Aylah-Baï, décerna le pouvoir militaire à Toukadji-Holkar, qui avait joui de la faveur de Melhar-Rao, et se réserva l'autorité civile, qu'elle exerça pendant plusieurs années.
E. Beauvois.

Grant Duff, *History of the Mahrattas*; Londres, 1826, 3 vol. in-8°, t. II, III.

HOLKAR (*Toukadji-Rao*), chef mahratte d'Indor, mort le 15 août 1797. Placé, en 1767, à la tête de troupes aguerries, il fut l'un des membres les plus influents de la confédération mahratte. Après avoir soutenu Ragonath, qui avait fait assassiner son neveu Narrain-Rao, et avait usurpé la dignité de Peischwah en 1773, il abandonna ce parti en 1775, et s'y joignit de nouveau en 1778. Mais, s'étant laissé gagner par Nana Fernewis, qui exerçait la régence durant

la minorité de Madhou-Rao, fils posthume de Narraïn-Rao, il fut chargé de tenir tête au colonel Goddard, qui avait envahi les États mahrattes pour soutenir la cause de Ragonath, alors réfugié dans les possessions anglaises, et le força d'évacuer le pays. En 1786 il s'allia avec Nitzam-Ali, gouverneur du Dekkan, le Peischwah et Mahadadji-Sindiah, prince d'Oudjéin, dans le but de faire la guerre à Tippou-Sahib, sultan de Maïssour. Les alliés ne conquirent que quelques places, et signèrent la paix en 1787. Holkar aida ensuite Sindiah à conquérir le pays des Radjpoutes; mais, jaloux des succès et de la puissance de son voisin, qui avait d'excellentes troupes, commandées par des officiers européens, il ne l'assista qu'avec nonchalance, et finit même par lui disputer, les armes à la main, les dépouilles des Radjpoutes. Il fut vaincu, en 1790, à la bataille de Lackairi, et perdit quatre bataillons d'infanterie qu'il avait fait discipliner par un officier français, le chevalier Dudernec. Ce dernier fut alors chargé de former de nouvelles recrues. Sur la fin de sa vie, Holkar était devenu impotent de corps et d'esprit; il laissa deux fils légitimes, Khassi-Rao et Melhar-Rao, et deux fils naturels, Djeswent-Rao-Holkar et Wittoudji. Melhar-Rao fut tué en disputant le pouvoir à Khassi-Rao, qui était imbécile; il eut pour successeur son fils Khandi-Rao, qui fut placé sous la tutelle de Doulet-Rao-Sindiah. E. B.

Grant Duff, *Hist. of the Mahrattas*, t. II, III.

HOLKAR (*Djeswent-Rao*), chef mahratte d'Indor, mort à Rhampourah, le 20 octobre 1811. Fils naturel de Toukadji-Rao, il prit la fuite, après la mort de son frère Melhar-Rao, et se retira à Nagpour, avec son frère Wittoudji. Retenu prisonnier par le radjah de cette ville, il trouva moyen de s'échapper, et, après avoir erré d'asile en asile, il se rendit dans le Malwah, et appela à la révolte les sujets de son neveu Khandi-Rao, qui était enfermé à Pounah par ordre de son tuteur Sindiah. Il vit accourir sous ses drapeaux un grand nombre d'aventuriers, dont le plus célèbre est Amir ou Mir-Khan. En 1800 il ravagea le Malwah, et ayant vaincu le chevalier Dudernec, qui agissait au nom de Khassi-Rao, il le prit à son service, et alla attaquer Oudjein, capitale du prince Doulet-Rao-Sindiah, qui se trouvait alors à Pounah, auprès du peischwah Badji-Rao. Après avoir mis en déroute les troupes de Sindiah, commandées par deux officiers anglais, il s'empara d'Oudjéin, qu'il mit au pillage. Peu de temps après il éprouva une défaite, et sa capitale, Indor, fut prise et saccagée. Quoique dépouillé de toutes ses conquêtes, il jouissait d'une telle réputation de bravoure et d'habileté, qu'une partie de l'armée victorieuse déserta pour venir se mettre sous ses ordres. Il les mena au pillage de plusieurs villes du pays des Radjpoutes. Apprenant que ses possessions dans le Candéisch avaient été confisquées par le peischwah, et que son frère Wittoudji avait été mis à mort comme rebelle, il s'avança contre Pounah à la tête de 14,000 fantassins, commandés par trois officiers anglais, et de 25,000 cavaliers; il remporta une victoire signalée sur l'armée ennemie, et se rendit maître de la capitale du peischwah. Contrairement à ses habitudes, il la préserva du pillage, et traita les habitants avec beaucoup de modération. Badji-Rao s'était retiré à Basséin, dans la présidence de Bombay. Holkar, n'ayant pu le décider à rentrer dans sa capitale, le déclara déchu du trône, et le remplaça par son neveu Winaek-Rao, qui fut investi de la dignité de peischwah par le radjah de Satarah, descendant des anciens radjahs des Mahrattes (1802). Cependant, le prince fugitif conclut avec les Anglais le traité de Basséin; il les confirma dans la possession de Surate, et reconnut la suzeraineté de la compagnie des Indes qui s'engageait à le replacer sur le trône et à l'y maintenir. Conformément à ces dispositions, le colonel Stephenson et le major général Wellesley (Wellington) marchèrent sur Pounah, avec une armée de 45,000 hommes. Holkar n'attendit pas leur arrivée: il évacua Pounah, où Badji-Rao rentra le 13 mai 1803. Doulet-Rao-Sindiah, Raghoudji-Bhonslay, prince de Nagpour et d'autres petits chefs, refusèrent de ratifier le traité conclu sans leur participation. Holkar ne prit part aux hostilités qu'après la défaite des coalisés. Ses États furent envahis par le brigadier général Monson, qui, manquant de vivres, et vivement harcelé, fut obligé de se retirer. Holkar le poursuivit jusqu'à Agra, et forma le projet de s'emparer de la personne du grand-mogol Alem-Schah. Le 8 octobre 1804 il attaqua Dehli; mais il fut repoussé par les troupes indigènes, et leva le blocus en apprenant que le général Lake s'avançait à sa rencontre. Son infanterie en vint aux mains avec les Anglais, dans les environs de Dig sur la Djemna, et perdit 87 pièces de canon, le 13 novembre 1804. Pendant que Holkar était éloigné de ses États, la plupart de ses forteresses étaient tombées au pouvoir de l'ennemi. Abandonné du radjah de Bhertpour, et de Sindiah, qui s'étaient un instant rapprochés de lui, il s'enfuit dans le Pendjab, comptant réunir les Sikhs et les Afghans dans une ligue contre la Compagnie anglaise. Mais ces peuples gardèrent la plus stricte neutralité. Il fut réduit à demander la paix, et le 24 décembre 1805 il conclut un traité par lequel il céda aux Anglais tout ce qu'il possédait au nord du Tchembel et des collines de Boundi, et s'engagea à ne plus prendre d'Européens à son service. Ses possessions du Malwah et du Dekkan lui furent restituées. A son retour, il licencia 20,000 de ses cavaliers. Ne pouvant payer l'arriéré de leur solde, il leur donna en otage son neveu Khandi-Rao, dont quelques mutins se firent un prétexte pour exciter une sédition. Après avoir apaisé les rebelles, Holkar fit mettre à mort son neveu Khandi-Rao et son frère Khassi-Rao. Ces vic-

lences furent le symptôme du dérangement de ses facultés mentales. Dès lors il occupa son activité fébrile à former des projets insensés. Bientôt sa démence empira tellement que ses officiers durent le faire enfermer, en 1808, et donnèrent la régence à sa favorite Toulsi-Baï, et à Amir-Khan. Holkar était plus instruit que les hommes de guerre de sa nation : outre sa langue maternelle, il savait le persan. C'était un homme entreprenant, qui ne se laissait pas décourager par le revers, mais qui se déshonora par sa cruauté et sa rapacité. E. BEAUVOIS.

W. Thorn, *Memoir of the War in India, conducted by lord Lake and sir Arthur Wellesley*, 1803-1806; Londres, 1818, in-4°. — Mill, *History of the British India*. — John Malcolm, *A Memoir of central India including Malwah and adjoining Provinces*; Londres, 1823, in-4°. — Busawun Lal, *Memoir of the Pathan soldier of fortune, the Nuwab-Ameer-Khan*; Calcutta, 1834, in-8°. — Grant Duff, *Hist. of the Mahrattas*, t. III. — Barchou de Penhoen, *Hist. de la Conquête de l'Inde par les Anglais*, t. IV, V

HOLKAR (*Melhar-Rao*), fils du précédent, né en 1804, mort en 1833. Il succéda à son père en 1811, sous la régence de Toulsi-Baï, sa mère adoptive. Toulsi-Baï s'appuya sur la faction mahratte, et demanda la protection de la Compagnie des Indes. Elle fut tuée, en 1817, par la faction des Pathans, qui s'était coalisée avec les Pindaris contre les Anglais. Ces derniers envahirent la principauté d'Indor, et gagnèrent la bataille de Mehidpour. Ils imposèrent à Holkar le traité du 6 janvier 1818. Le prince d'Indor leur cédait les districts que ses prédécesseurs avaient possédés au nord des collines de Boundi et au sud de celles de Sautpoura; il leur transférait le tribut qu'il recevait des Radjpoutes, reconnaissait l'indépendance d'Amir-Khan, s'engageait à ne prendre à son service ni Européens ni Américains, à n'entretenir aucune relation avec les autres États de l'Inde, enfin à licencier toutes ses troupes, à l'exception de 3,000 cavaliers, qui seraient à la disposition des Anglais. Le prince actuel d'Indor, Mulkerjee, resté fidèle aux Anglais, n'est pas de la famille de Holkar. E. B.

Grant Duff, *Hist. of the Mahrattas*, t. III. — Barchou de Penhoen, *Hist. de la Conquête de l'Inde*, t. VI. — Brockhaus, *Jahrbuch zum Conv.-Lex.*, 1857, n° 10.

HOLKOT (*Robert*), théologien anglais, mort de la peste, en 1349. Docteur de l'université d'Oxford et religieux de l'ordre de Saint-Dominique, Holkot mérita d'être considéré de son temps comme un des plus libres interprètes de l'Écriture Sainte et de la philosophie thomiste. Ses œuvres sont : *De Studio Scripturæ*, ouvrage souvent publié, notamment à Venise, en 1586; — *In Proverbia Salomonis*; Paris, 1515, in-4°; — *In Ecclesiasten*, inédit; — *In Cantica Canticorum et in Septem Priora Capita Ecclesiastici*; Venise, 1509; — *In Librum Sapientiæ*; Cologne, 1689; — *In Duodecim Prophetas Minores*, inédit; — *In Quatuor Evangelia*, inédit; — *Moralitates S. Scripturæ*, inédit; — *Super IV libros Sententiarum*, quædam *Conferentiæ*, *de Imputabilitate Peccati*, etc., etc., dans un recueil des œuvres d'Holkot publié à Lyon en 1497, in-fol. Les bibliographes de l'ordre de Saint-Dominique lui attribuent encore plusieurs autres ouvrages, entre autres *Moralisationes Historiarum*, publié à Paris, en 1510, in-8°. La doctrine de Robert Holkot est celle de Guillaume d'Ockam. En théologie il fait volontiers des concessions à l'autorité de l'Église; mais en philosophie c'est un péripatéticien intraitable. Mazonius lui a reproché l'indépendance de son langage. B. H.

Mazonius, *In univ. Platonis et Aristot. Philosoph.*, 201. — Échard, *Script. Ord. Prædicat.* — Fabricius, *Bibl. mediæ ætat.* — B. Hauréau, *De la Philosophie scolast.*, t. II, p. 479.

* **HOLL** (*Élie*), architecte allemand, né à Augsbourg, en 1573, mort en 1636. Il apprit la partie technique de son art sous la direction de son père, Jean Holl, maître maçon, et résida quelque temps à Venise. Il éleva, de l'année 1615 à 1618, l'hôtel de ville d'Augsbourg : c'est le monument le plus grand et le plus riche que possède l'Allemagne, datant de la première moitié du dix-septième siècle. Pour témoigner sa satisfaction à l'artiste de la célérité qu'il avait mise dans l'exécution de son œuvre, le magistrat d'Augsbourg lui offrit un vase en vermeil de la valeur de 200 écus d'or. Il construisit encore à Augsbourg l'église Mariahilf, l'arsenal, orné de statues en bronze, la maison de la corporation des bouchers et celle des boulangers. Il est aussi l'auteur des châteaux de Schönfeld et de Willibalde. Comme protestant, il eut à souffrir de la réaction qui eut lieu à Augsbourg en 1630, en faveur des catholiques; il perdit à la fois sa place d'architecte de la ville et sa fortune. A la suite de la reprise d'Augsbourg par l'armée suédoise, sa place lui fut rendue, mais il mourut pauvre. Daniel RAMÉE.

P. von Stetten, *Kunst-Gewerb-und Handwerksgeschichte des Reichsstadt Augsburg*; Augsbourg, 1779-1788, 2 vol. in-8°, avec gravures. — *Original Ansichten der historisch merkwürdigsten Städte in Deutschland*, etc., par L. Lange, in-4° ; Darmstadt, 1887, 1er vol.

* **HOLLAND**, poëte écossais du quinzième siècle. On ne sait rien sur sa vie, si ce n'est qu'il est l'auteur de la satire en vers dirigée contre le roi Jacques II, et écrite vers l'an 1453. Elle est intitulée : *Le Hibou, ou le danger de l'orgueil* (*Houlat, or the danger of pride*); Pinkerton l'a insérée dans sa *Collection of rare Scottish Poems*; Londres, 1792, in-8°, t. III, p. 143-188. G. B.

Pinkerton, *Collection*.

HOLLAND (*Philémon*), traducteur et médecin anglais, né à Chelmsford, en 1551, mort en 1636. Il fut élevé à Cambridge, au collége de La Trinité, dont il devint membre. Il dirigea ensuite l'école libre de Coventry, et ce fut là qu'il exécuta ses laborieuses traductions, qui lui ont assuré un nom dans la littérature anglaise. Il fut le premier traducteur anglais de Tite Live, de

Suétone (1), des *Morales* de Plutarque, de l'*Histoire naturelle* de Pline, d'Ammien Marcellin; il traduisit aussi en anglais la *Cyropédie* de Xénophon et la *Britannia* de Camden. Outre ses travaux littéraires, il pratiqua la médecine avec succès. Z.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, vol. I. — Fuller; *Worthies*. — Chalmers, *Gen. Biog. Dict.*

HOLLAND (*Hugh*), artiste anglais, fils du précédent, vivait au commencement du dix-septième siècle. On sait très-peu de choses sur son compte; mais son nom est demeuré fort connu des amateurs britanniques, parce qu'il se fit l'éditeur de deux recueils de portraits auxquels on attache le plus grand prix. L'un de ces recueils est intitulé *Basiliologia, a book of kings;* 1618, petit in-folio. Il se compose, indépendamment du frontispice, de trente-et-une planches, dues au burin d'Elstracke, de Simon de Pas, et d'autres graveurs habiles; on comprend que ces portraits des monarques anglais, à partir de la conquête des Normands, sont souvent imaginaires. L'autre recueil a pour titre : *Heroologia Anglica, hoc est clarissimorum et doctissimorum Anglorum qui floruerunt ab anno Christi* 1500, *vivæ Effigies, Vitæ et Elogia;* Londres, 1620, in-folio. On trouve dans ce volume soixante-sept portraits accompagnés de longues notices sur les personnages qu'ils représentent (la *Basiliologia* est sans texte). Le fameux graveur Crispin de Pas fit les frais de cette publication et y prit une part active. Rares et très-recherchés en Angleterre, ces deux volumes sont à peine connus en France. N'oublions pas un autre ouvrage dû à Holland, et que les amateurs britanniques payent fort cher également : *Monumenta sepulchralia Sancti-Pauli;* Londres, 1614, in-4°. Ce volume, en anglais, malgré son titre latin, présente les monuments et épitaphes des rois, des nobles et des prélats ensevelis dans la cathédrale de Londres. G. B.

Dibdin, *Biographical Decameron*, t. I, p. 280, et *Library Companion*, p. 494. — Lowndes, *Bibliographer's Manual*. — J.-Ch. Brunet, *Manuel du Libraire*, t. II, p. 553 et 607.

HOLLAND (*Henry* Fox, premier lord), homme d'État anglais, fils de sir Stephen Fox et de Christiana Hope, né en septembre 1705, mort le 1er juillet 1774. Quoique dès sa première enfance il eût perdu son père et sa mère, son éducation ne fut pas négligée. Après avoir passé quelques années à Eton, il entra au collège de Christ-Church (Oxford), au mois de février 1721, et ne quitta l'université qu'en décembre 1724. Il mena la vie dissipée des jeunes gens riches, n'embrassa aucune carrière, et voyagea sur le continent. Le hasard le conduisit à Aubigny, auprès de la duchesse de Portsmouth, ancienne maîtresse de Charles II, alors fort avancée en âge, et dont il devait plus tard épouser la petite-fille. Pendant ses voyages il se lia avec lord Hervey, et de retour en Angleterre, il eut un protecteur dans ce lord, qui était en grande faveur auprès de la reine Caroline. La facilité avec laquelle il s'abandonna aux vices du temps compromit sa fortune, qu'il rétablit un peu, grâce à la protection de lord Sunderland, depuis duc de Marlborough. L'amitié de Sunderland lui ouvrit les portes du parlement, où il entra, en 1735, comme représentant du bourg de Hindon. Il se rangea du côté de Robert Walpole, qui lui donna en 1737 une place dans le bureau des travaux publics. En 1743, à la chute de la première administration qui avait succédé à Walpole, Fox fut nommé commissaire de la trésorerie. Vers la même époque un événement de sa vie privée produisit une grande sensation dans le monde élégant, et augmenta son importance politique. Il épousa clandestinement, en 1744, lady Caroline Lennox, fille aînée du duc de Richmond. Les alliés de cette famille princière s'indignèrent d'une telle union; mais peu à peu les talents de Fox, son influence à la cour et à la chambre des communes le réconcilièrent avec les parents de sa femme, qui plus d'une fois sollicitèrent la protection du fils du plébéien Stephen Fox.

En 1746 Henry Fox devint secrétaire de la guerre, place qui le mit en rapport avec le duc de Cumberland. La faveur de ce prince lui fut immédiatement utile, mais elle l'empêcha peut-être de s'élever jusqu'à la dignité de premier ministre, que ses talents lui permettaient d'espérer. Comme orateur, il était un adversaire digne de Pitt, et excellait surtout à la réplique. « Fox, avec beaucoup d'embarras dans la parole et de stérilité dans l'expression, dit Horace Walpole, triompha de ces empêchements et des préjugés qu'ils avaient fait naître contre son éloquence, par une vigueur de raisonnement et une force d'argumentation qui l'emportaient sur tous les orateurs du temps. » Dans les relations sociales il était communicatif, franc, agréable, mais trop fier pour flatter un ennemi et même un ami. Jamais ministre ne brava plus orgueilleusement l'impopularité et ne se soucia moins des reproches vrais ou faux. Dans la discussion du bill de régence, il en attaqua vivement les principales dispositions, dirigées contre le duc de Cumberland, et froissa à la fois la cour, qui craignait ce prince, et le peuple, qui le détestait. Les fautes de Fox furent exagérées, ses bonnes qualités méconnues; on l'accusa de vouloir détruire la constitution, et d'être l'élève le plus corrompu de l'école corruptrice de Robert Walpole. Cependant, malgré son impopularité, il avait assez d'influence sur la chambre des communes pour prétendre à une partie de la succession de Pelham, mort en 1754. Le duc de Newcastle, qui devenait premier lord de la Tré-

(1) Il existe sur cette traduction une épigramme qui contient un jeu de mots assez plaisant :

Philemon with translations does so fill us
He will not let Suetonius be tranquillus.

« Philémon nous encombre avec ses traductions; il ne laissera pas Suétone tranquille. »

sorerie, lui offrit la place de secrétaire d'État avec la direction de la chambre des communes; mais le duc voulait se réserver l'emploi des fonds secrets. Fox pensa qu'il ne pouvait pas diriger la chambre sans avoir les fonds secrets à sa disposition; il rejeta les offres de Newcastle, et, quoiqu'il restât secrétaire à la guerre, il alla rejoindre Pitt dans l'opposition. Le duc de Newcastle, hors d'état de résister à la coalition de ces deux hommes d'État, fut forcé de leur faire des ouvertures, que Pitt repoussa, que Fox accepta dans une heure malheureuse pour sa réputation et son avenir politique. Il abandonna Pitt, qui ne lui pardonna jamais, et fut nommé secrétaire d'État au mois de novembre 1755. En butte au mauvais vouloir du premier lord de la trésorerie, engagé malgré lui dans une série de mesures qui échouèrent, il resta au pouvoir moins d'un an, et donna sa démission au mois d'octobre 1756. Sa retraite entraîna celle du duc de Newcastle (27 octobre). Fox reçut du roi la mission de former un cabinet avec Pitt; mais celui-ci refusa absolument d'être le collègue de Fox et de Newcastle, et Georges II subit les conditions de Pitt, qui prit en 1756 la conduite des affaires, avec le titre de secrétaire d'État. Le roi, qui l'avait accepté à contre-cœur, le renvoya au mois d'avril 1757, et essaya de former une nouvelle administration avec l'aide de Fox. L'opinion publique se prononça avec tant de force en faveur de Pitt, qu'il fallut revenir à lui. Il s'entendit avec le duc de Newcastle pour former un ministère où Fox se contenta de la place de payeur général des forces de terre. Pour celui qui avait été le rival heureux de Pitt, qui deux fois avait été chargé de former un cabinet, devenir un subalterne, donner silencieusement ses votes à un ministère qui ne l'admettait pas à ses délibérations, c'était une grande déchéance. Mais Fox était pauvre, et il voulait doter richement ses enfants. De toutes les places, celle de payeur général était la plus lucrative: il ne résista pas à la tentation d'acquérir une immense fortune en peu d'années.

La dissolution partielle du ministère, par la retraite de Pitt en 1761 et de Newcastle en 1762, ne changea pas la position de Fox, qui mit au service du nouveau premier ministre, lord Bute, et du parti tory, le même dévouement audacieux et sans scrupule qu'il avait porté autrefois dans la cause de Walpole et des whigs. Cette dernière partie de sa vie publique fut la pire, celle où il mérita les reproches et justifia complétement la haine de la nation. Une opposition redoutable, conduite par Pitt, s'élevait contre le traité de Paris, dont les préliminaires avaient été signés le 3 novembre 1762. Bute ne vit qu'un homme capable de résister à ses nombreux adversaires: il donna le poste de *leader* de la chambre des communes à Fox, en lui promettant la pairie s'il réussissait. Ce fut un grand duel parlementaire où les deux rivaux déployèrent tous leurs moyens, l'un avec une résolution désespérée, l'autre avec une grandeur théâtrale. Fox avait appris de Walpole comment on forme une majorité. Des centaines de membres de la chambre des communes passèrent dans son cabinet, et chacun sortit vendu et payé. Dans une seule matinée Fox dépensa 25,000 l. s. (625,000 f.). Avec la corruption il employa l'intimidation. Tous les fonctionnaires, depuis les plus hauts jusqu'aux plus bas, furent avertis que le roi devait être obéi, et qu'ils seraient impitoyablement destitués aussitôt qu'on douterait de leur dévouement. On le vit en même temps faire rayer le duc de Devonshire de la liste des conseillers privés et retirer leurs pensions à de vieux soldats suspects d'être protégés par les whigs. Le parlement se rassembla le 25 novembre.

Pitt, malade de la goutte, se fit porter à Westminster au milieu des applaudissements du peuple, et prononça un discours que la chambre écouta avec une profonde émotion. Puis on alla aux voix, et une large majorité approuva la paix. Le ministère survécut peu à son triomphe. Lord Bute donna sa démission le 8 avril 1763, et Fox, quittant le pouvoir avec lui, fut créé lord Holland, baron de Forley, le 16 avril 1763. Après sa sortie du ministère, lord Holland visita l'Italie. Il ne revint en Angleterre que dans l'automne de 1768. Ses dernières années se partagèrent entre Holland-House et Kingsgate, dans l'île de Thanet, où il bâtit une villa dont l'apparence excentrique prêta aux plaisanteries de Gray et d'autres satiriques. Vers la fin de sa vie il eut le regret de voir sa fortune entamée par les prodigalités de ses enfants. Il mourut à Holland-House, dans la soixante-neuvième année de son âge. De son mariage avec lady Caroline Lennox il eut quatre fils: *Stephen*, qui succéda au titre de lord Holland; *Henry* qui mourut enfant; *Charles*, si célèbre comme orateur et homme d'État (*voy.* Fox), et *Henry-Édouard*.

« Peu d'hommes, dit lord Waldegrave, ont été plus impopulaires que Fox; et pourtant, quand j'ai demandé à ses plus cruels ennemis quels crimes ils pouvaient alléguer contre lui, ils se sont toujours renfermés dans des accusations générales. Selon eux il était avide, encourageait les profits illicites, avait des amis corrompus, de dangereuses liaisons; mais jamais ils n'ont produit aucun fait de poids et de conséquence. » M. Macaulay, moins indulgent, résume ainsi la carrière de lord Holland. « Il devint, dit-il, un maître consommé dans l'art de la discussion parlementaire, il atteignit les honneurs et une immense fortune; mais l'estime et la confiance publique se retirèrent de lui. Ses amis privés vantaient justement sa générosité, sa nature facile. Ils soutenaient que même dans les parties de sa conduite qui pouvaient le moins être défendues il n'y avait rien de sordide; que s'il s'était laissé égarer, c'était par d'aimables sentiments, le désir de servir ses amis et une tendresse inquiète pour ses enfants. Mais la na-

tion le regardait comme un homme d'une insatiable rapacité et d'une ambition désespérée; comme un homme prêt à adopter les mesures les plus immorales et les plus inconstitutionnelles... Beaucoup de ses contemporains avaient une morale aussi relâchée que la sienne; mais très-peu eurent ses talents, et aucun n'eut son audace et son énergie. Il ne put donc pas se réfugier dans le mépris, et il devint l'objet d'une aversion telle qu'aucun homme d'État n'en avait encourue depuis la chute de Strafford. Un esprit faible aurait fléchi sous un tel poids d'impopularité; mais celui de lord Holland puisa une nouvelle vigueur dans la haine publique. Les reproches n'eurent sur lui d'autre effet apparent que d'aigrir son caractère, naturellement doux. »

L. J.

Lodge, *Portraits of illustrious Personages*, t. VII. — Macaulay, *Critical and historical Essays*, t. II, p. 248, etc.; IV, p. 203; V, 172, etc. (édit. Tauchnitz). — J. Waldegrave, *Memoirs from 1754 to 1758*; Londres, 1821, in-4°. — Horace Walpole, *Memoirs of the last ten years of the reign of George II.*

HOLLAND (*Henry-Richard* VASSALL-FOX, troisième lord), homme d'État anglais, petit-fils du précédent, et fils de lord Stephen Holland, né à Winterslow House, le 21 novembre 1773, mort le 22 octobre 1840. Sauvé par miracle, à dix mois, de l'incendie qui dévora la résidence de sa famille, orphelin à six ans, après avoir perdu successivement son aïeul et son père en 1774, sa mère en 1778, il ne lui resta que la tendresse du comte de Fitzpatrick, frère de celle-ci, et plus encore l'exemple et les leçons de son oncle, l'illustre Fox. Après des études brillantes à Eton et à Oxford, où il eut pour condisciples Canning, lord Carlisle, M. Frère, il alla, fort jeune encore, occuper le siége que son père avait laissé vacant à la chambre des lords. Mais ce ne fut, pour ainsi dire, qu'une prise de possession, et il partit peu après pour le continent. Il visita tour à tour Copenhague, la France, alors agitée par la fuite de Louis XVI et son arrestation à Varennes, la Suisse, l'Espagne et l'Italie, où il connut Élisabeth Vassall, alors mariée à sir Thomas Webster, et qu'il épousa depuis (1).

Le 9 janvier 1798 il débuta comme orateur au parlement, en répliquant à lord Grenville, qui demandait de nouvelles taxes pour soutenir la coalition. L'audace de ce jeune homme, qui se prenait corps à corps avec des ministres tels que Pitt et Grenville, l'isolement même auquel se trouvaient alors réduites les opinions qu'il défendait, tout cela, joint à une verve naturelle, à un débit chaleureux, à un style qui réunissait la franchise populaire et l'urbanité aristocratique, contribua au succès du jeune orateur. On trouva qu'il n'était pas écrasé par le nom qu'il portait, et que le neveu de Fox ne démentait son oncle ni pour l'intrépide ob[illegible]tion, [illegible]our l'énergie du langage. Au dehors, [illegible] es [illegible]rales, au dedans, la réforme pa[illegible] furent dès lors les deux points [illegible] politique; et la suite de sa carri[illegible] point ce programme. Accusé, dans une de ses discussions avec le ministère, d'avoir mal parlé des lois du pays, lord Holland s'écria : « Je n'ai pas dit un mot contre la constitution; je ne dis pas de mal des morts » !... « Oui, continua-t-il, ceux qui préconisent les vertus de cette vénérable défunte me rappellent Arlequin faisant l'éloge de son cheval, bête admirable, bête excellente, qui n'avait qu'un défaut, celui d'être morte ! » Le vote de censure contre les ministres proposé par le duc de Bedford, l'état des finances épuisées par des subsides ruineux, la quatrième suspension de l'*habeas-corpus* par Pitt, en 1799, furent autant de questions qui ramenèrent sur la brèche l'infatigable champion des libertés publiques. Enfin, la paix d'Amiens, en comblant ses vœux politiques, lui permit de songer à sa santé, compromise par les fatigues parlementaires et par la perte de son fils aîné. L'Espagne, en raison de la salubrité de son climat, fut le lieu qu'il choisit pour y fixer sa résidence avec sa famille. Pendant un séjour de trois ans, il étudia l'histoire et la littérature de ce peuple, qui, selon son ingénieuse remarque, « par une fatalité, dans le monde littéraire comme dans le monde politique, a découvert des régions nouvelles, fouillé des mines inconnues, au profit de ses voisins et de ses rivaux, et pour enrichir toutes les nations de l'Europe, excepté la sienne. »

De retour en Angleterre, lord Holland fit partie, comme lord du sceau privé, du ministère Fox et Grenville en 1806 et 1807; ce cabinet ne fit que passer au pouvoir, et reprit bientôt sa place sur les bancs de l'opposition. En 1811, lors de la proposition de lord Sidmouth pour amender l'*acte de tolérance*, il se constitua le patron des dissidents à la chambre des pairs, et, malgré les préjugés puissants qu'il avait à combattre, il réussit à faire admettre quelques-unes de leurs réclamations. En 1813 il s'unit aux lords Grey et Grenville pour appuyer les adoucissements réclamés par sir Samuel Romilly dans la législation pénale. Mais rien ne fait plus d'honneur à lord Holland que sa conduite lors des événements de 1814 et de 1815. On le vit presque seul, au milieu de cette réaction générale contre Napoléon et contre la France, prêcher la modération dans la victoire, le respect dû au malheur et les droits imprescriptibles des nations. Il demanda qu'au congrès de Vienne on ne disposât que des territoires qui s'y trouvaient représentés; il plaida chaudement la cause de l'infortuné maréchal Ney auprès du roi d'Angleterre; enfin, en 1816, lorsqu'il fut question de déclarer prisonnier de guerre celui qui « était venu s'asseoir au foyer du peuple britannique, » quoique abandonné en cette occasion par ceux qui vo-

(1) On lit dans une biographie anglaise *The Georgian Era* que l'époux offensé obtint alors contre le noble pair 6,000 livr. st. de dommages-intérêts. Voy. l'*Annual Register* pour 1797, p. 10, 11.

taient habituellement avec lui, il éleva la voix contre le bill, et ne cessa de protester contre la conduite peu généreuse du gouvernement anglais envers le grand homme qui s'était confié à sa foi. De son côté, lady Holland, avec cette délicatesse dont les femmes seules ont le secret, s'empressait à prévenir les vœux du prisonnier, en lui envoyant des livres, des journaux, tout ce qui pouvait contribuer à charmer les ennuis de sa captivité. Napoléon reconnut ces attentions en lui envoyant une boîte enrichie d'une pierre antique qu'il avait autrefois reçue du pape Pie VI, après la signature du traité de Tolentino. Ce présent était accompagné de ces mots écrits de sa main : « L'empereur Napoléon à lady Holland, témoignage de satisfaction et d'estime ».

L'année 1828 vit accomplir une œuvre mémorable de liberté civile et religieuse, due en grande partie aux courageux efforts de lord Holland. Nous voulons parler de l'abolition des actes de corporation et du test prononcée le 29 avril, après un discours où l'honorable pair, avec une connaissance profonde de l'histoire et une intelligence non moins vive des besoins du présent, établit que ces actes, essentiellement transitoires, devaient disparaître avec les circonstances qui les avaient rendus nécessaires; qu'ils allaient directement contre le but qu'on s'était proposé en les établissant, celui de protéger la grande famille protestante contre les entreprises du papisme, prévues maintenant par d'autres lois; enfin, qu'ils gênaient la prérogative royale en empêchant le monarque d'accepter ou de récompenser les services d'une classe nombreuse de ses sujets.

En novembre 1830, les whigs arrivèrent enfin au pouvoir. Lord Holland entra dans le ministère formé par lord Grey avec le titre de chancelier du duché de Lancastre. Excepté pendant un court interrègne ministériel en mai 1832 et durant l'administration de Robert Peel, de décembre 1834 à avril 1835, il occupa cette place jusqu'à sa mort.

Ses voyages et son esprit élevé firent de lord Holland, en quelque sorte, le représentant des idées cosmopolites en politique ainsi qu'en littérature. Son château de Kensington fut de tous temps le centre des opinions libérales et le rendez-vous des réfugiés, des artistes et des écrivains de tous les pays. On trouvera dans un article de Macaulay un tableau intéressant de sa magnifique et aimable hospitalité. Lord Holland cultiva les lettres avec succès, et il fut un des plus anciens et des plus brillants collaborateurs de la *Revue d'Édimbourg*. On a de lui : *Some Account of the Life and Writings of Lope Felix de Vega Carpio*; 1806; réimprimé en 1817, en 2 vol. in-8°, avec une *Vie de Guillen de Castro*; l'auteur avait déjà fait suivre sa *Vie de Lope de Vega* de trois comédies traduites de l'espagnol : *Three Comedies from the spanish*; 1808, in-8°; — *A Letter to the rev. Dr Shuttleworth in favour of the catholic claims*; Londres, 1827, in-8°; lord Holland publia aussi l'*History of the early part of the Reign of James the Second* de Fox, Londres, 1808, in-4°, avec une notice sur l'auteur, et les *Memoirs of the ten last years of George II* de Walpole, Londres, 1822, 2 vol. in-4°. Après la mort de lord Holland on publia un recueil de ses discours prononcés à la chambre des lords : *The Opinions of lord Holland, as recorded in the Journals of the House of Lords, from* 1797 *to* 1841, Londres, 1841, in-8°, et des *Foreign Reminiscences*, 1850, in-8°. Ce petit livre, qui contient des anecdotes curieuses, mais d'un genre peu sérieux, a été suivi d'un ouvrage bien plus important de lord Holland sous le titre de *Memoirs of the Whig Party during my time*; 1852-54, 2 vol. in-8°. Les *Memorials and Correspond. of Ch.-J. Fox*, publiés par lord Russell, renferment des fragments de lord Holland sur la vie de son oncle. Enfin lord Holland est l'auteur d'une traduction de la septième satire de l'Arioste que M. Stuart Rose a insérée dans l'*Appendice* du cinquième volume de la traduction de l'*Orlando furioso*; 1827. [M. Rathery, dans l'*Enc. des Gens du M.*, avec add. par Z.]

Macaulay, *Critical and historical Essays*, t. IV, 200. — *Edinburgh Review*, janvier 1841. — *English Cyclopædia (Biography)*.

HOLLAND (*Georges-Jonathas*, baron), mathématicien et philosophe allemand, né le 6 août 1742, à Rosenfeld, en Wurtemberg, mort en 1784 à Stuttgard. Il étudia la théologie aux couvents de Blaubeuren et de Bebenhausen, devint en 1765 précepteur des fils du duc Frédéric-Eugène de Wurtemberg, visita avec ses élèves une grande partie de l'Allemagne et de la Russie. L'impératrice Catherine le créa baron et lui envoya en même temps le brevet de capitaine dans ses armées. De retour en Allemagne, Holland se fixa en Silésie. Des raisons de santé le décidèrent à revenir dans son pays natal, où il mourut peu de temps après. On a de lui : *Abhandlung ueber die Mathematik, die allgemeine Zeichenkunst und die Verschiedenheit der Rechnungsarten* (Traité sur les Mathématiques, les principes généraux du dessin et les différents modes de calcul); Tubingue, 1764, in-8°; — *Inhalt des Kæstner'schen Vortrags vom Newton'schen Parallelogramm* (Précis de l'exposition du Parallélogramme de Newton par Kæstner); ibid., 1765, in-4°; — *Reflexions philosophiques sur le Système de la Nature*; Londres (Neufchâtel), 1772, in-8°; 2e édit., 1775. Holland réfute dans cet ouvrage le *Système de la Nature* d'Holbach. R. L.

Bœk, *Geschichte der Universitæt Tuebingen*, p. 267. — Adelung, *Supplement a Jöcher*. — Lambert, *Correspondance*. — Meusel, *Gelehrtes Teutschland*. — *Strasburger gelehrte Nachrichten*; 1784.

*HOLLAND (*Élihu*), littérateur américain, né le 14 avril 1817, à Solon (Massachusetts). Il

se fit recevoir avocat, et, tout en pratiquant le barreau, il aborda divers genres de littérature; ses écrits, que dépare un style trop emphatique, accusent cependant un esprit profond. On a de lui : *The Being of God and the immortal Life* (L'Essence divine et l'Immortalité humaine); 1846; — *Reviews and Essays*; Boston, 1849: où l'on remarque une bonne analyse des travaux de Channing; — *The Highland Treason*; 1852: drame dont le héros est le major Arnold; — *Memoir of the rev. Joseph Badger*; 1853.

P. L—Y.

Cyclopædia of American Literature.

HOLLAR (*Wenzel*), graveur bohême, né à Prague, en 1603, mort à Londres, en 1677. Doué d'un grand talent, il mena une vie agitée et malheureuse. Sa famille avait été ruinée dans les troubles qui désolèrent la Bohême; il alla à Francfort, et suivit en Angleterre le comte d'Arundel, qui lui procura la faveur de Charles Ier. La chute de ce monarque livra l'artiste à de cruelles traverses; poursuivi comme royaliste, il s'enfuit dans les Pays-Bas, et se mit, pour vivre, aux gages des libraires et des marchands d'estampes, qui l'exploitèrent sans pudeur. De retour à Londres lorsque Charles II fut remonté sur le trône, Hollar vit son ancien dévouement à la cause de la monarchie rester oublié La détresse le força de travailler beaucoup jusqu'à ses derniers jours, et il fut très-mal payé. Après sa mort, ses planches furent recherchées et vendues à des prix élevés: elles le méritaient, car peu d'artistes ont su donner autant d'effet à leurs ouvrages. Ses portraits, ses paysages témoignent d'une grande habileté; ses compositions historiques sont moins réussies. L'œuvre de ce graveur laborieux est nombreux; les iconographes ont énuméré près de 650 pièces qui sont de lui; en 1808, à la vente Towneley à Londres, un recueil à peu près complet fut élevé à 2,084 livres sterling (près de 53,000 francs). Quelques-uns de ses portraits sont couverts d'or par des amateurs britanniques, qui savent combien ils sont rares; c'est ainsi qu'on a vu, à la chaleur des enchères, le *Portrait de la comtesse d'Arundel* dépasser 59 livres sterling, celui *de Thomas Miles* arriver à 52, et celui *du duc de Norfolk* atteindre 63. On trouve beaucoup de charme dans de petites figures représentant des costumes féminins et formant deux recueils de format in-8° : *Ornatus muliebris anglicanus*, 1640, 26 planches; *Theatrum Mulierum*, 1643, 48 planches. Il y a lieu de croire que ce fut pendant son séjour en Belgique qu'Hollar grava, d'après Holbein, une suite de trente planches (*Mortalium Nobilitas*) représentant la *Danse des Morts*, planches dont les cuivres ont servi à de nombreux tirages sous divers titres. G. B.

Basan, *Dictionaire des Graveurs*, t. I. p. 272. — Hubert et Rost, *Manuel des Curieux et des Amateurs*, t. I, p. 259. — Bryan, *Dictionary of Painters and Engravers*, t. I, p 551. — Joubert, *Manuel de l'Amateur d'Estampes* t. II, p. 131. — Nagler, *Kunstler-Lexicon*, t. VI, p. 258. — Ch. Leblanc, *Manuel de l'Amateur d'Estampes*, t. II, p. 372. — Ch. Blanc, *Le Trésor de la Curiosité*, p. 400.

*HOLLARD (*François*), médecin et naturaliste suisse, né à Lausanne, en 1801. Il vint terminer ses études médicales à Paris, où il se fit recevoir docteur en 1824. Vers 1840 il fut nommé professeur d'histoire naturelle et d'anatomie comparée à l'Académie de Lausanne. Ses principaux ouvrages sont: *Nouveaux Éléments de Zoologie, ou étude du règne animal*; Paris, 1839, in-8°; — *Musée des Colléges, des Écoles, et des Familles, atlas du Cours d'Histoire Naturelle*; Lausanne et Paris, 1844, 30 planches, in 8°.

G. DE F.

Sachaille, *Les Médecins français.*

HOLLEBEECK (*Ewald*), théologien hollandais, mort le 24 octobre 1796. Il était professeur à l'université de Leyde, et enseigna une nouvelle manière de prédication plus en harmonie avec le progrès des lumières. On connaît surtout de lui : *De Theologo non vere orthodoxo, nisi vere pio*; Leyde, 1763, in-4°.

A. L.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas.*

HOLLES (*Denzil*, lord), homme politique anglais, second fils de Holles, comte de Clare, né à Haughton, dans le comté de Nottingham, en 1597, mort en 1680. Il fut quelque temps attaché au prince Charles, mais dans le dernier parlement de Jacques Ier, où il siégea pour le bourg de Saint-Michael en Cornouailles, il se rangea du côté de l'opposition. Dans le parlement de 1627, il représenta Dorchester, et se fit remarquer par sa résistance à la royauté. Quand la chambre des communes discuta les trois résolutions contre la papauté, l'arminianisme et la levée des impôts de tonnage et de pondage, Denzil Holles fut un des députés qui forcèrent le président à rester sur son fauteuil jusqu'à ce qu'ils eussent voté. Pour sa conduite à cet égard et ses discours hardis, il fut poursuivi devant le banc du roi et condamné à l'amende et à la prison, selon le bon plaisir du roi. Il resta prisonnier à la Tour douze mois environ. Il entra dans le long parlement en 1640, et se mit à la tête du parti presbytérien. Parent du comte Strafford qui avait épousé sa sœur, il s'abstint dans les poursuites contre ce ministre, mais il proposa l'accusation de l'archevêque Laud. Il fut un des cinq membres que le roi accusa de haute trahison en 1641, et dont il essaya de s'emparer dans la chambre des communes. Cette tentative téméraire causa immédiatement la guerre civile, pendant laquelle Holles fut lieutenant de Bristol. Effrayé des projets des indépendants, il aurait voulu amener un rapprochement entre le parlement et le roi, et fut un des commissaires que cette assemblée chargea de traiter avec Charles Ier, à Oxford, en 1644. En 1647 il demanda la dissolution de l'armée, proposition qui le fit accuser de haute trahison. Il passa en Normandie, et ne reprit son

ju'en 1648, époque où il fut encore une
mmé commissaire pour traiter avec le
ors dans l'île de Wight. Bientôt après, la
e croissante des événements le força de
er en Bretagne, où il resta jusqu'à la mort
omwell. Il rentra alors en Angleterre, et
de toutes ses forces à la restauration des
. Réintégré dans le long parlement avec
mbres qui en avaient été exclus, il fit
du conseil d'État qui, après la dissolu-
le l'assemblée, gouverna par intérim.
e de la chambre des communes qui suc-
long parlement, il fut l'un des commis-
de la chambre qui allèrent annoncer à
II à La Haye qu'il était rappelé sur le
et porta la parole pour ses collègues.
II le nomma pair en 1660, avec le titre
Holles *de Isfield*. En 1663, lord Holles
France demander à Louis XIV de s'al-
l'Angleterre contre la Hollande, et il fut
7 un des négociateurs de la paix de
Malgré ces fonctions officielles, il resta
n zélé de la liberté, et quand Char-
endit vers le pouvoir absolu, il redevint
chefs de l'opposition. Dans la correspon-
le l'ambassadeur français Barillon, il est
né comme un des nobles anglais qui re-
rent secrètement l'appui de Louis XIV,
averser certaines mesures de Charles II
es aux droits du parlement; mais le
mbassadeur ajoute que, seul avec Wil-
ssell, il refusa de recevoir de l'argent du
France. Lord Holles conserva jusqu'à sa
ne haute réputation d'honneur, d'inté-
de patriotisme. On a de lui : *Mémoirs*
zil lord Holles from 1641 *to* 1648;
-4°; — des *Lettres* et des *Discours* pu-
parément. Z.

phia Britannica. — Hume, *History of En-*
• Guizot, *Histoire de la Révolution d'Angle-*

LLINS (*John*), peintre anglais, né à Bir-
n, le 1er juin 1798, et mort à Londres, le
1855. Fils d'un artiste verrier de Bir-
n, il s'exerça d'abord dans la reproduc-
scènes d'intérieur. En 1818 il vint à
, perfectionna son éducation en suivant
s de l'Académie des Beaux-Arts, qui en
dmit en qualité de membre adjoint, et
ne certaine réputation dans la minia-
fit le voyage d'Italie avec lord Wenlock,
es protecteurs. On a de Hollins de bons
de genre et des portraits d'une facture
euse et d'un brillant coloris.

P. L—Y.

t Journal. — *London illustrated new*, 1855.

IS (*Thomas*), Anglais connu par son at-
nt à la liberté civile et religieuse et par
ices qu'il rendit aux lettres et aux arts,
Londres, en 1720, et mourut à Corscombe,
comté de Dorset, en 1774. Il descendait
nille de dissidents, et fut destiné au com-
l perdit son père en 1735, et, devenu
maître d'une fortune considérable, il s'adonna aux lettres. Il visita en 1748 et 1750 la Hollande, la Flandre, la France, la Suisse et l'Italie. A son retour, il ne crut pas pouvoir entrer au parlement sans manquer à ses principes, et alla résider dans sa terre de Corscombe dans le comté de Dorset. Hollis était dissident par principes et zélé républicain. Il dépensa la moitié de sa fortune en œuvres de charité, et légua le reste à son ami Thomas Brand, qui prit le nom d'*Hollis*, et professa avec autant d'ardeur et moins d'honnêteté les mêmes opinions libérales. Afin de propager les principes républicains, il donna de nouvelles éditions de la *Vie de Milton* par Toland, et des *Discours sur le gouvernement* d'Algernon Sidney. Il se proposait aussi d'éditer les *Œuvres d'André Marwell*. Il possédait une collection de médailles consacrées principalement aux hommes célèbres du parti républicain. Le feu prit à sa maison de Londres en 1761; il l'abandonna tranquillement, n'emportant sous son bras qu'un portrait de Milton. Ses *Mémoires* furent publiés en 1780, en deux splendides volumes in-4°, avec de nombreuses gravures de Bartolozzi, Basire, et autres graveurs éminents. Z.

Gentleman's Magazine, LXXIV. — Chalmers, *General Biographical Dictionary*.

HOLLOWAY (***), amiral anglais, né à Wells (Somersetshire), en 1742, mort dans la même ville, le 26 juin 1826. Il entra dans la marine militaire en 1760, et devint en 1778 lieutenant du vaisseau *Preston*, cap. Allan Gardner. Il suivit les amiraux Howe Rodney et le commodore Hotham dans les campagnes d'Amérique de 1778 à 1782, et se fit remarquer aux combats de Rhode-Island, de Newport, de Sainte-Lucie (12 décembre 1778), et de la Martinique. Mais sa valeur ne put empêcher les amiraux français d'Estaing, de Guichen et de La Mothe-Piquet d'obtenir des avantages marqués sur la marine britannique. En 1782, il prit le commandement du vaisseau *Bufle*, et servit utilement sur les côtes d'Andalousie. Durant la paix il siégea au parlement, mais reprit la mer aussitôt après la déclaration des hostilités contre la France. Il fut encore placé sous les ordres de Hotham; il combattit, le 14 mars 1795, devant Savone, et les 12-13 juillet, près des îles d'Hières. Dans chacune de ces actions les Français furent battus. En mai 1797, lors de l'insurrection presque générale des marins anglais dans les ports de la Manche, Holloway se trouvait à Spithead; avec lord Allan Gardner (*voy.* ce nom), il fut l'un des officiers supérieurs qui contribuèrent le plus à faire rentrer les mutins dans le devoir. Nommé peu après contre-amiral, il commanda successivement plusieurs des croisières qui bloquèrent les ports de France jusqu'au traité d'Amiens. Vice-amiral en 1804, Holloway fut chargé, sous lord Keith, de diriger la défense de Portsmouth et de son littoral, ainsi que celle de l'île de

Wight. En 1807 il reçut le commandement de Terre-Neuve, qu'il conserva jusqu'en 1809. Il fut alors nommé amiral dans l'escadre bleue; en 1819 il passa dans l'escadre rouge.

Alfred DE LACAZE.

Naval Chronicle.

HOLLOWAY (*Thomas*), graveur anglais, né à Londres, en 1748, mort à Coltishall, près de Norwich, au mois de février 1827. Mis en apprentissage chez un graveur de sceaux, il apprit à graver sur acier. Il fréquenta ensuite l'Académie royale, et en profitant des leçons des professeurs et de la bibliothèque de cet établissement, il s'exerça à dessiner et à modeler, en cire particulièrement, d'après l'antique. Il finit par adopter la gravure sur cuivre, et travailla aux illustrations de plusieurs recueils périodiques. Dans ces sujets d'importance secondaire, il se distingua par la correction du dessin. Il *illustra* d'une manière remarquable la traduction anglaise de la *Physiognomonie* de Lavater; mais il doit surtout sa réputation à ses belles gravures d'après les cartons de Raphael à Hampton-Court : travail immense et supérieurement exécuté, qui l'occupa pendant de nombreuses années, dans lequel il fut assisté par ses élèves, et qui n'était pas achevé à l'époque de sa mort. Il grava aussi des planches pour les publications de Boydell, Macklin et Bowyer, et exécuta quelques portraits, soit à l'huile, soit au crayon. Z.

Memoirs of Holloway. — Gorton, *General biographical Dictionary* (t. III, *suppl.*).

HOLMAN (*Joseph-Georges*), acteur et auteur dramatique anglais, né dans les environs d'Oxford, en 1764, mort à Long-Island, le 24 août 1817. Ses parents, qui le destinaient à l'Église, l'envoyèrent achever ses études au collége de la Reine à Oxford; mais la vocation de Holman l'entraîna dans une carrière opposée, et le 26 octobre 1784 il débuta à Covent-Garden dans le rôle de Romeo. Pendant trois ans il joua sur ce théâtre avec succès, puis alla courir l'Irlande, l'Écosse, les comtés d'Angleterre. Il revint ensuite à Covent-Garden, où il resta jusqu'en 1800. Il ne fit que passer à Hay-Market, et accepta un engagement pour l'Irlande, où il acheta une part de la propriété du théâtre de Dublin. Cette spéculation ne fut pas heureuse, et Holman alla chercher fortune aux États-Unis. Des succès brillants le décidèrent à s'y fixer, et il devint directeur du théâtre de Charlestown. Mais au bout de quelques années d'une direction pénible, ses embarras financiers et l'insalubrité du climat l'obligèrent à quitter cette ville. Il partit pour New-York, et mourut en route. Holman composa quelques pièces qui furent favorablement accueillies; en voici les titres : *Abroad and at home*, opéra-comique; 1796, in-8°; — *Red Cross Knights*, comédie, 1799, in-8°; — *Votary of Wealth*, coméd.; 1799, in-8°; — *What a blunder*, opér. com.; 1800, in-8°; — *Love give the alarm*, com. jouée en 1804, non imprimée. Z.

Biographia Dramatica.

*HOLMAN (*James*), voyageur anglais, connu sous le nom du *Voyageur aveugle*, né en 1787. Il entra dans la marine royale en décembre 1798, et fut nommé lieutenant en avril 1807. Une maladie le priva de la vue à l'âge de vingt-cinq ans, et le gouvernement lui donna la sinécure de chevalier naval de Windsor. En 1819 il conçut l'idée, assez extraordinaire pour un aveugle, de voyager, et partit pour le continent. Au retour il publia le récit de son excursion sous ce titre : *The Narrative of a Journey undertaken in the years* 1819, 1820, 1821, *through France, Italy, Savoy, Switzerland, parts of Germany bordering in the Rhine, Holland and the Netherlands*; 1822, in-8°. Le 17 juillet 1822 Holman s'embarqua pour Saint-Pétersbourg; de là il se rendit à Moscou, à Novogorod, et enfin à Irkoutsk : il avait l'intention, lorsque le lac Baïkal serait assez solidement gelé de le traverser sur la glace, et de s'aventurer dans la Mongolie et la Chine. Mais à Irkoutsk les autorités russes lui transmirent, de la part de l'empereur Alexandre, la défense de s'avancer plus loin, et l'ordre de revenir sur ses pas. Un officier russe le reconduisit à la frontière d'Allemagne. La relation de ce voyage est intitulée : *Travels through Russia, Siberia, Poland, Austria, Saxony, Prussia, Hanover, etc., during the years* 1822, 1823 *and* 1824, *while suffering from total blindness, and comprising an account of the author being conducted a state prisoner from the eastern parts of Siberia*; 1825, 2 vol. in-8°. Le succès de ces deux excursions l'enhardit à un voyage plus long, jusqu'au Brésil, et de là dans l'Hindoustan. A son retour, il en publia le récit sous ce titre : *A Voyage round the world, including Travels in Africa, Asia, Australasia, America from* 1827 *to* 1832; 1834, 4 vol. in-8°. Depuis cette époque le lieutenant Holman, a encore visité la Dalmatie, le Monténégro, la Bosnie, la Servie, la Moldavie et la Transylvanie. Les récits du voyageur aveugle doivent leur intérêt à la circonstance de la cécité de l'auteur; ils ne contiennent, du reste, comme on peut le prévoir, qu'un bien petit nombre d'observations utiles. Z.

English Cyclopædia (*Biography*).

*HOLMBOE (*Bernt-Michael*), mathématicien norvégien, né le 23 mars 1795, à Vang (dans le Christians-Amt), où son père était pasteur, mort à Christiania, le 28 mars 1850. Il était professeur de mathématiques à l'université de Christiania (1834), à la haute école militaire, et membre des Académies des Sciences de Trondhjem et de Stockholm. On a de lui : *Tables de la Déclinaison du Soleil*; Christiania, 1819-1831, 1835-1850, in-4°; — *Lærebog i Mathematiken* (Traité de Mathématiques); ib., 1825-1827, 2 vol. in-8°; 3e édit., 1850-1851; — *Stéréometrie*; ibid., 1833, in-8°; — *Plan og sphærisk Trigometrie* (Trigonométrie plane et sphérique); ibid., 1834, in-8°; — *Lærebog i den høiere Mathe-*

(1 :

es Œuvres co ue ce se-
, 2 vol. in-4°. E. B.
Handlinger, de Stockholm,
en. Norsk Bog-fortegnelse.

...OE (Christophe-André), orienta-
n né à
Après avoir ques,
et à Paris, sous la direction de
et de M. Caussin de Perceval,
en 1822 d'enseigner ces langues
de Christiania. Il est directeur du
matique de l'université et président
des Sciences de Norvège, fondée à
à Christiania. On a de lui : *Bibelsk*
le (Géographie biblique), Christiania,
dont il a publié un abrégé qui a
, ib., 1838, 1847; — *Tyrkisk*
(Catéchisme turc) de Mohammed
Ali el-Berkevi, traduction; ib., 1829,
— *Calila et Dimna*, fables de Bidpai tra-
en allemand; ibid., 1832, in-8°; — *Or-*
torum et Numorum Descriptio; ib.,
in-4°, avec 2 pl.; — *De Nummis medii*
Norvegia nuper repertis; ib., 1836-
part., in-4°, avec pl.; — *De prisca Re*
ria Norvegiæ; ibid., 1841, in-4°, avec
édit., 1854, avec 7 pl.; — *Das ælteste*
esen Norwegens (Le Monnayage ancien
orvège, jusque vers la fin du quatorzième
Berlin, 1846, in-8°; — *Sanskrit og*
ske (Le Sanscrit et l'ancien Norvégien);
5, in-4°: on en trouve des extraits dans
s le *Journal Asiatique*, 1847, t. II; —
norske Verbum (Le Verbe dans l'ancien
en); ib., 1848, in-4°; — *Det norske Sprog*
igste Ordforraad, sammenlignet med
il (Recueils des principaux mots de l'an-
angue norvégienne, comparée avec le sans-
d'autres langues de la même famille);
1852, in-4° : cet ouvrage important fait
e l'étymologie de la plupart des mots scan-
; — *Norsk og Keltiske* (Le Norvégien et
ue); ib., 1854; — *Traces du bouddhisme*
ège; ib., 1857. Enfin, il a publié *Norske*
itets-og Skole-Annaler (Annales de l'U-
é et des Écoles de Norvège), ib., 1834-
vol. in-8°, et des *Mémoires* dans divers

Beauvois.

ter af mærkelige Nordmænd, part. I, livr. 20.
, *Norsk Bog-Fortegnelse.*

...MES (*Abiel*), historien américain, né le
nbre 1763, à Woodstock (Connecticut), et
4 juin 1837, à Cambridge. Il prit en 1783
les universitaires au collége d'Yale, y
quelque temps les humanités, entra
ordres, et devint en 1792 pasteur de la
e paroisse congrégationniste fondée à
lge, dans le Massachusetts. Ses principes
s le déterminèrent en 1832 à prendre sa
On a de lui : *American Annals;* 1805,
°; 2e édit. augmentée, 1829; ouvrage consciencieux, longuement préparé, qui embrasse toute l'histoire des Américains du Nord depuis 1492 jusqu'aux temps modernes; — *Memoir of the french Protestants;* — *History of the Town of Cambridge*, publiée dans les *Historical Collections* du Massachusetts; — un volume de *Sermons*.

P. L—y.

Allen, *American Biography*. — *The Cyclopædia of American Literature*, t. I.

HOLMSKJOLD (*Théodore* Holm, anobli en 1781 sous le nom de), naturaliste danois, né à Nyborg, le 14 juin 1732, mort en 1793. Après avoir été médecin à Sorœe et professeur de médecine et d'histoire naturelle à l'académie de cette ville (1762), il fut nommé en 1772 secrétaire du cabinet de la reine douairière Juliane-Marie, et en 1781 chevalier du Danebrog. On a de lui : *Om Anagallis og dens Brug i Vandskræk* (Sur l'Anagallis et son usage dans le traitement de l'hydrophobie); Copenhague, 1761; — *Beata ruris otia fungis danicis impensa;* ibid., 1790-1799, petit in-fol., en deux volumes, dont le dernier a été publié par Viborg; 2e édit. par P. H. Peerson, Leipzig, 1797. Cet excellent ouvrage, fruit des propres observations de l'auteur, contient la description des champignons du Danemark, en danois et en latin. Le texte est accompagné de 75 planches exécutées avec le plus grand soin.

E. B.

Baden, *Universitetsjournal*, année II, p. 105-109. — Suhm, *Necrol.* dans *Lærde Efterretninger*, 1793, p. 344. — Nyerup et Kraft, *Litter.-Lex.*

HOLMSTRŒM (*Israel*), poëte suédois, né à Stockholm, mort en Lithuanie le 24 février 1708. Nommé auditeur général de la milice (1697), puis conseiller de guerre, il suivit Charles XII dans ses campagnes. C'était un des poëtes qu'on lisait le plus de son temps. On a de lui des discours en vers : *Sur la reine Ulrique-Éléonore;* Stockholm, 1683, in-fol.; — *Sur la Mort de Charles XI;* ibid., 1697; — *Sur le Couronnement de Charles XII;* ibid.; — des poésies détachées, et entre autres la célèbre épigramme sur le chien de Charles XII.

E. B.

Holmia litterata, p. 70. — Hammarskœld, *Svenska Vitterheten*, édit. de Sondén, p. 188.

HOLOBOLUS (*Manuel*) (Μανουήλ Ὀλόβωλος), prélat et philologue byzantin, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. Dès son enfance il fut attaché à Jean Lascaris, qui, placé sur le trône à l'âge de neuf ans, partageait avec Michel Paléologue le titre d'empereur. Lorsque Michel fit crever les yeux au jeune prince et l'envoya en exil, Holobolus, qui était encore écolier, ne cacha pas son indignation, et eut le nez et les lèvres coupés par l'ordre de l'empereur. On l'enferma ensuite dans le monastère du Précurseur, où il poursuivit ses études avec tant de succès que Germain III, patriarche de Constantinople, le mit en 1267 à la tête de la classe des jeunes ecclésiastiques. Peu après le patriarche obtint la grâce d'Holobolus, et lui conféra la dignité de *rhéteur* ou lecteur des Saintes Écritures. Pendant les dis-

cussions qui eurent lieu au sujet de la réunion de l'Église grecque et de l'Église latine, il s'opposa énergiquement au plan proposé par Michel Paléologue. Son entêtement faillit le faire mettre en pièces par les courtisans, et il fut relégué dans un monastère de Nicée en 1273. L'empereur le fit bientôt ramener à Constantinople et promener dans les rues la corde au cou. Cet ignominieux traitement, qui fut sans doute suivi d'une longue captivité, ne changea pas les sentiments d'Holobolus; car on le voit prendre part, en 1283, à la déposition du patriarche Jean Veccus, partisan de l'union avec les Latins. On a d'Holobolus des *Vers politiques sur Michel Paléologue*, cités dans le *Glossarium med. et inf. Græcitatis* de Du Cange, au mot 'Ρήτωρ, et des 'Ερμηνεῖαι ou *Scolies* sur l'*Autel* de Dosiades, publiées d'abord par Walcknaër dans sa *Diatribe in Euripidis perditorum Dramatum Reliquias*, et réimprimées par Jacobs dans son commentaire sur les *Analecta* de Brunck. Ces scolies paraissent à Walcknaër trop judicieuses pour un petit grammairien byzantin, et il suppose que celui-ci les a dérobées à quelque ancien commentaire; mais Holobolus avait reçu beaucoup d'instruction, et quoiqu'il ne fût pas un théologien raisonnable, il pouvait être un bon philologue. Le Moyne a publié dans ses *Varia sacra* (vol. I, p. 268-293) une *Apologia ad Erotemata Francisci Ordinis Prædicatorum monachi*, par un Manuel *rhéteur* qu'il ne faut pas confondre avec Holobolus et qui vivait après 1500. Z.

G. Pachymère, *De Mich. Palæol.*, III, 11; IV, 14; V, 12, 20; *De Andron. Palæol.*, I, 8, 34, 35. — Fabricius, *Bibl Græca*, vol. XI, p. 669. — Cave, *Hist. lit., append. ad annum* 1500.

HOLONIUS nom latinisé de *Georges* de Hologne, poëte latin moderne, né dans le village de Hologne (pays de Liége), vivait vers le milieu du seizième siècle. Il était docteur dans la faculté de Louvain, et avait des bénéfices dans l'église de Liége. Valère André dit qu'il était aussi chanoine de la cathédrale de [illegible] lui trois tragédies sacrées : [illegible] *rentias*, *Catharina*, qui furen[illegible] rément, mais dans la même [illegible] format; Anvers, 1556, in-8°. [illegible]

Valère André, *Bibl. belgica*. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'hist. lit. des Pays-Bas*, t. V. — Bec[illegible]lièvre-Hamal, *Biographie liégeoise*, t. I.

HOLOPHERNE. *Voy.* [illegible]

HOLOPHIRA, que les [illegible] (Fleur de Lotos), femme [illegible] vivait au commencement du quato[illegible] de J.-C. Son père était un se[illegible] ledjik), en Bith[illegible] Othman, ou Othman, [illegible] des [illegible] longtemps le protecteur et l'ami, [illegible] attirer dans un guet-apens et de le [illegible]. Il l'invita aux noces de sa fille, qui [illegible] célébrer peu de temps après la con[illegible] de ce projet. Mais Otsman, averti par [illegible] seigneur grec, qui lui était resté fidèle, pr[illegible] mesures pour déjouer ce complot. Il fit présen[illegible] troupeau de moutons au seigneur de Belokoma, dans le château duquel il avait coutume [illegible] ses expéditions, de mettre en dépôt ses [illegible] plus précieux. Le jour du mariage, il d[illegible] femmes trente-neuf de ses meilleurs guer[illegible], leur confia à chacun la conduite d'un [illegible], dans lequel étaient cachées des armes. Il se mit à leur tête et entra dans le château, feignant d'y amener toutes ses richesses. Après avoir massacré la garnison, il se mit en embuscade pour attendre le cortége nuptial, qui était en marche vers Belokoma. Le mari, son beau-père et la plupart des gens de la noce, attaqués à l'improviste, furent presque tous tués, en 1299. Holophira fut épargnée et plus tard mariée au fils d'Otsman, à Orkhan, qui la rendit mère de Mourad I. E. B.

De Hammer, *Hist. de l'Emp. Ottoman*, t. I. — Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, édit. Saint-Martin et Brosset, XVIII, p. 394.

FIN DU VINGT-QUATRIÈME VOLUME.

